UNIVERSITY

ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BOSSUET.

LIBRARY

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE BOSSUET.

ŒUVRES

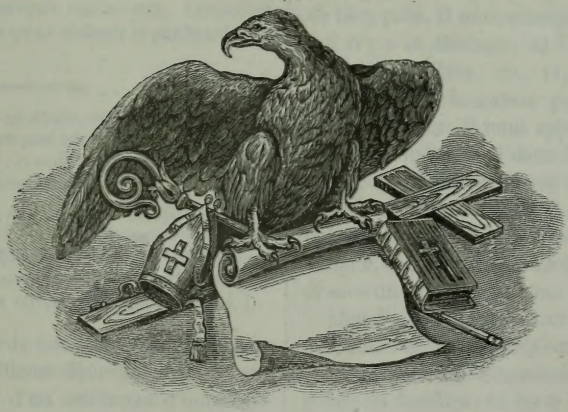
COMPLÈTES

DE BOSSUET.

TOME SECOND.

SERMONS.

FÊTES DE LA SAINTE VIERGE. — ÉTAT RELIGIEUX. — PANÉGYRIQUES.
ORAISONS FUNÈBRES.



BESANÇON,

OUTHENIN-CHALANDRE FILS, ÉDITEUR,

IMPRIMEUR DE L'ARCHEVÊCHÉ.

M DCCC XXXVI.

NOV 21 1959

BOSSUET.

SERMONS.

SERMON

POUR LE

CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE,

SUR LA RÉCONCILIATION.

Motifs pressants que Jésus-Christ emploie pour nous porter à une affection mutuelle. Le sacrifice d'oraison, incapable de plaire à Dieu, s'il n'est offert par la charité fraternelle. Obligation de prier avec tous nos frères et pour tous nos frères ; pourquoi ne pouvons-nous nous en acquitter si nous les haïssons. Combien aveugles et injustes les aversions que nous concevons contre eux. Condition que Dieu nous impose pour obtenir le pardon de nos fautes.

Si offers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid adversum te; relinque ibi munus tuum ante altare, et vade priùs reconciliari fratri tuo : et tunc veniens offeres munus tuum.

Si étant sur le point de faire votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel, et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère : après cela vous viendrez présenter votre offrande (MATTH., v. 23, 24.).

Certes, la doctrine du Sauveur Jésus est accompagnée d'une merveilleuse douceur, et toutes ses paroles sont pleines d'un sentiment d'humanité extraordinaire ; mais le tendre amour qu'il a pour notre nature ne paroît en aucun lieu plus évidemment que dans les différents préceptes qu'il nous donne dans son Evangile, pour entretenir inviolablement parmi nous le lien de la charité fraternelle. Il voyoit avec combien de fureur les hommes s'arment contre leurs semblables ; que des haines furieuses et des aversions implacables divisent les peuples et les nations ; que parce que nous sommes séparés par quelques fleuves ou par quelques montagnes, nous semblons avoir oublié que nous avons une même nature ; ce qui excite parmi nous des guerres et des dissensions immortelles, avec une horrible désolation, et une effusion cruelle du sang humain.

Pour calmer ces mouvements farouches et inhumains, Jésus nous ramène à notre origine : il tâche de réveiller en nos âmes ce sentiment de tendre compassion que la nature nous donne pour tous nos semblables, quand nous les voyons affligés ; par où il nous fait voir qu'un homme ne peut être étranger à un homme ; et que si nous n'avions perverti les inclinations naturelles, il nous seroit aisé de sentir que nous nous touchons de bien près. Il nous enseigne « que devant Dieu » il n'y a ni Barbare, ni Grec, ni Romain, ni » Scythe (*Coloss.*, III. 11.) : » et fortifiant les sentiments de la nature par des considérations plus puissantes, il nous apprend que nous avons tous une même cité dans le ciel, et une même société dans la terre ; et que nous sommes tous ensemble une même nation et un même peuple, qui devons vivre dans les mêmes mœurs, selon l'Evangile, et sous un même monarque qui est Dieu, et sous un même législateur qui est Jésus-Christ.

Mais d'autant que la discorde et la haine n'anime pas seulement les peuples contre les peuples, mais qu'elle divise encore les concitoyens, qu'elle désole même les familles ; en sorte qu'il passe pour miracle parmi les hommes, quand on voit deux personnes vraiment amies, et que nous nous sommes non-seulement ennemis, mais loups et tigres les uns aux autres : combien emploie-t-il de raisons pour nous apaiser et pour nous unir ? avec quelle force ne nous presse-t-il pas à vivre en amis et en frères ? Et sachant combien est puissant parmi nous le motif de la religion, il l'a fait intervenir à la réconciliation du genre humain ; il nous lie entre nous par le même nœud par lequel nous tenons à Dieu ; et il pose pour maxime

fondamentale, que la religion ne consiste pas seulement à honorer Dieu, mais encore à aimer les hommes. Est-il rien de plus pressant pour nous enflammer à une affection mutuelle? et ne devons-nous pas louer Dieu de nous avoir élevés dans une école si douce et sous une institution si humaine?

Mais il passe bien plus avant. Les injures que l'on nous fait, chères Sœurs, nous fâchent excessivement; la douleur allume la colère; la colère pousse à la vengeance; le désir de vengeance nourrit des inimitiés irréconciliables : de là les querelles et les procès; de là les médisances et les calomnies; de là les guerres et les combats; de là presque tous les malheurs qui agitent la vie humaine. Pour couper la racine de tant de maux, Je veux, dit notre aimable Sauveur, je veux que vous chérissiez cordialement vos semblables; j'entends que votre amitié soit si ferme, qu'elle ne puisse être ébranlée par aucune injure. Si quelque téméraire veut rompre la sainte alliance que je viens établir parmi vous, que le nœud en soit toujours ferme de votre part; il faut que l'amour de la concorde soit gravé si profondément dans vos cœurs, que vous tâchiez de retenir même ceux qui se voudront séparer. Fléchissez vos ennemis par douceur, plutôt que de les repousser avec violence; modérez leurs transports injustes, plutôt que de vous en rendre les imitateurs et les compagnons.

Et en effet, mes Sœurs, si l'orgueil et l'indocilité de notre nature pouvoit permettre que de si saintes maximes eussent quelque vogue parmi les hommes; qui ne voit que cette modération dompteroit les humeurs les plus altières? Les courages les plus fiers seroient contraints de rendre les armes; et les âmes les plus outrées perdroient toute leur amertume. Le nom d'inimitié ne seroit presque pas connu sur la terre. Si quelqu'un persécutoit ses semblables, tout le monde le regarderoit comme une bête farouche; et il n'y auroit plus que les furieux et les insensés qui pussent se faire des ennemis. O sainte doctrine de l'Evangile qui feroit régner parmi nous une paix si tranquille et si assurée, si peu que nous la voulussions écouter! qui ne désireroit qu'elle fût reçue par toute la terre avec les applaudissements qu'elle mérite?

La philosophie avoit bien tâché de jeter quelques fondements de cette doctrine; elle avoit bien montré qu'il étoit quelquefois honorable de pardonner à ses ennemis; elle a mis la clémence parmi les vertus : mais ce n'étoit pas une vertu populaire; elle n'appartenoit qu'aux victorieux. On leur avoit bien persuadé qu'ils devoient faire gloire d'oublier les injures de leurs ennemis désarmés; mais le monde ne savoit pas encore qu'il étoit beau de leur pardonner, avant même que de les avoir abattus. Notre maître miséricordieux s'étoit réservé de nous enseigner une doctrine si humaine et si salutaire; c'étoit à lui de nous faire paroître ce grand triomphe de la charité, et de faire que ni les injures ni les opprobres ne pussent jamais altérer la candeur ni la cordialité de la société fraternelle. C'est ce qu'il nous fait remarquer dans notre évangile, avec des paroles si douces, qu'elles peuvent charmer les âmes les plus féroces : « Quitte l'autel, dit-il, pour te ré-» concilier à ton frère. »

Et quel est ce précepte, ô Sauveur Jésus? et comment nous ordonnez-vous de laisser le service de Dieu, pour nous acquitter de devoirs humains? est-il donc bienséant de quitter le Créateur pour la créature? Cela semble bien étrange, mes Sœurs; cependant c'est ce qu'ordonne le Fils de Dieu. Il ordonne que nous quittions même le service divin, pour nous réconcilier à nos frères; il veut que nos ennemis nous soient en quelque sorte plus chers que ses propres autels, et que nous allions à eux, avant que de nous présenter à son Père : comme si c'étoit une affaire plus importante. N'est-ce pas pour nous enseigner, chères Sœurs, que devant lui, il n'est rien de plus précieux que la charité et la paix, qu'il aime si fort les hommes, qu'il ne peut souffrir qu'ils soient en querelle; que Dieu considère la charité fraternelle comme une partie de son culte; et que nous ne saurions lui apporter de présent qui soit plus agréable à ses yeux, qu'un cœur paisible et sans fiel, et une âme saintement réconciliée? « O charité ineffable de Dieu pour » les hommes! s'écrie saint Jean-Chrysostôme : » il néglige l'honneur qui lui est dû, pour y » substituer la charité envers le prochain. Inter-» rompez, nous dit-il, mon culte, afin que votre » charité soit persévérante; car la réconciliation » avec son frère est pour moi un vrai sacrifice : » *O ineffabilem erga homines amorem Dei! honorem suum despicit pro charitate erga proximum. Interrumpatur, inquit, cultus meus, ut charitas tua maneat : nam verè sacrificium mihi est, reconciliatio cum fratre* (S. Chrysost., *in* Matth., *Hom.* xvi. *n.* 9. *tom.* vii. *pag.* 216.). C'est ce que je traiterai aujourd'hui avec l'assistance divine; et j'en tirerai deux raisons du texte de mon évangile. Notre-Seigneur nous ordonne de nous réconcilier, avant que d'offrir notre présent à l'autel : c'est de ce présent et de cet autel, que je formerai mon raisonnement; et je tâcherai de vous faire voir que

ni le présent qu'offrent les chrétiens, ni l'autel duquel ils s'approchent, ne souffrent que des esprits vraiment réconciliés : ce seront les deux points de cette exhortation.

PREMIER POINT.

Quand je parle des présents que les fidèles doivent offrir à Dieu, ne croyez pas, mes Sœurs, que je parle des animaux égorgés qu'on lui présentoit autrefois devant ses autels. Pendant que les enfants d'Aaron exerçoient le sacerdoce qu'ils avoient reçu par succession de leur père, les Juifs apportoient à Dieu des offrandes terrestres et corporelles; on chargeoit ses autels d'agneaux et de bœufs, d'encens et de parfums, et de plusieurs autres choses semblables. Mais comme nous offrons dans un temple plus excellent, sur un autel plus divin, et que nous avons un pontife duquel le sacerdoce légal n'étoit qu'une figure imparfaite; aussi faisons-nous à Dieu de plus saintes oblations. Nous venons avec des vœux pieux, et des prières respectueuses, et de sincères actions de grâces, louant et célébrant la munificence divine, par Notre-Seigneur Jésus-Christ notre sacrificateur et notre victime : ce sont les oblations que nous apportons tous dans la nouvelle alliance. Nous honorons Dieu par ce sacrifice, et c'est de cet encens que nous parfumons ses autels; et afin que nous pussions faire de telles offrandes, Jésus notre grand sacrificateur nous a rendus participants de son sacerdoce : « il » nous a faits rois et sacrificateurs à notre Dieu, » dit l'apôtre saint Jean dans l'Apocalypse (*Apoc.*, v. 10.). Mais puisque ce sacerdoce est spirituel, il ne faut pas s'étonner si notre oblation est spirituelle; c'est pourquoi l'apôtre saint Pierre dit « que nous offrons des victimes spirituelles, ac- » ceptables par Notre-Seigneur Jésus-Christ » (I. Petr. II. 5.). » C'est là ce sacrifice de cœur contrit, sacrifice de louange et de joie, sacrifice d'oraison et d'actions de grâces, dont il est parlé tant de fois dans les Ecritures; c'est le présent que nous devons à notre grand Dieu : et je dis qu'il ne lui peut plaire, s'il ne lui est offert par la charité fraternelle : sans elle, il ne reçoit rien; et par elle il reçoit toutes choses : la charité est comme la main qui lui présente nos oraisons : et comme il n'y a que cette main qui lui plaise, tout ce qui vient d'autre part ne lui agrée pas.

Et pour le prouver par des raisons invincibles, je considère trois choses dans nos oraisons, qui toutes trois ne peuvent être sans la charité pour nos frères : le principe de nos prières, ceux pour qui nous prions, celui à qui nos prières s'adressent. Quant au principe de nos oraisons, vous savez bien, mes Sœurs, qu'elles ne viennent pas de nous-mêmes; les prières des chrétiens ont une source bien plus divine. « Que pouvons-nous de » nous-mêmes, sinon le mensonge et le péché, » dit le saint concile d'Orange (*Concil. Arausic.* II. *Can.* XXII, Lab. *tom.* IV, *col.* 1670.)? Le plus dangereux effet de nos maladies, c'est que nous ne savons pas même demander comme il faut l'assistance du médecin : « Nous ne savons, dit » l'apôtre saint Paul (*Rom.* VIII. 26.), comment » il nous faut demander. »

Eh! misérables que nous sommes, qui nous tirera de cet abîme de maux, puisque nous ne savons pas implorer le secours du Libérateur? Ah! dit l'Apôtre (*Ibid.*), « l'Esprit aide nos in- » firmités : » et comment? « C'est qu'il prie » pour nous, dit saint Paul, avec des gémisse- » ments incroyables. » Et quoi, mes Sœurs, cet Esprit qui est appelé notre paraclet, c'est-à-dire consolateur, a-t-il lui-même besoin de consolateur? que s'il n'a pas besoin de consolateur, comment est-ce que l'apôtre nous le représente priant et gémissant avec des gémissements incroyables? C'est que c'est lui qui fait en nous nos prières; c'est lui qui enflamme nos espérances; c'est lui qui nous inspire les chastes désirs; c'est lui qui forme en nos cœurs ces pieux et salutaires gémissements qui attirent sur nous la miséricorde divine. Nous retirons ce bonheur de notre propre misère, que, ne pouvant prier par nous-mêmes, le Saint-Esprit daigne prier en nous, et forme lui-même nos oraisons en nos âmes. De là vient que le grand Tertullien parlant des prières des chrétiens : « Nous offrons à Dieu, dit-il, une » oraison qui vient d'une conscience innocente, » et d'une chair pudique, et du Saint-Esprit : » *De carne pudicâ, de animâ innocenti, de Spiritu sancto profectam* (*Apolog.*, *n.* 30.). Ce seroit peu que la conscience pure et que la chair pudique, s'il n'y ajoutoit pour comble de perfection, qu'elle vient de l'Esprit de Dieu.

En effet, nos oraisons, ce sont des parfums : et les parfums ne peuvent monter au ciel, si une chaleur pénétrante ne les tourne en vapeur subtile, et ne les porte elle-même par sa vigueur. Ainsi nos oraisons seroient trop pesantes et trop terrestres, venant de personnes si sensuelles, si ce feu divin, je veux dire, le Saint-Esprit, ne les purifioit et ne les élevoit. Le Saint-Esprit est le sceau de Dieu, qui étant appliqué à nos oraisons, les rend agréables à sa majesté; car c'est une chose assurée, que nous ne pouvons prier, sinon par Notre-Seigneur Jésus-Christ : il n'y a point

d'autre nom. D'ailleurs il n'est pas moins vrai que « nous ne pouvons pas même nommer le Sei- » gneur Jésus, sinon dans le Saint-Esprit (1. *Cor.*, » XII. 3.) : » et si nous ne pouvons nommer Jésus, à plus forte raison prier au nom de Jésus ; donc nos prières sont nulles, si elles ne naissent du Saint-Esprit.

Examinons maintenant quel est cet Esprit. C'est lui qui est appelé « le Dieu de charité (JOAN., » IV. 8, 16.) ; » c'est lui qui lie le Père et le Fils, dont il est le baiser : *Osculum Patris et Filii* (S. BERNARD., *de divers. Sermon.* LXXXIX, *n.* 1, *tom.* I, *col.* 1209. *In Cantic. Serm.* VIII. *Ibid. col.* 1285, 1286.). C'est lui qui, se répandant sur les hommes, les lie et les attache à Dieu par un nœud sacré ; c'est lui qui nous lie les uns avec les autres ; c'est lui qui, par une opération vivifiante, nous fait frères et membres du même corps. Que si c'est cet Esprit qui opère en nos âmes la charité ; celui-là ne prie pas par le Saint-Esprit, qui a rompu l'union fraternelle, et qui ne prie pas en paix et en charité. Et toi, qui empoisonnes ton cœur par des inimitiés irréconciliables, n'as-tu rien à demander à Dieu ? et si tu le veux demander, ne faut-il pas que tu le demandes par l'Esprit du christianisme ? et ne sais-tu pas que l'Esprit du christianisme est le Saint-Esprit ? D'ailleurs ignores-tu que le Saint-Esprit n'agit et n'opère que par charité ? Que si tu méprises la charité, tu ne veux donc pas prier par le Saint-Esprit ? et si tu ne veux pas prier par le Saint-Esprit, au nom de qui prieras-tu ? par quelle autorité te présenteras-tu à la majesté divine ? sera-ce par tes propres mérites ? mais tes propres mérites, c'est la damnation et l'enfer. Choisiras-tu quelqu'autre patron, qui, par son propre crédit, te rende l'accès favorable au Père ? Ne sais-tu pas que « tu ne peux aborder au trône de la miséri- » corde, sinon par Notre-Seigneur Jésus-Christ » (*Heb.*, IV. 16.), et que tu ne peux pas même » nommer le Seigneur Jésus, sinon dans le Saint- » Esprit (1. *Cor.*, XII. 3.) ? » Quiconque pense invoquer Dieu en un autre nom qu'en celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa prière lui tourne à damnation. « Le père, dit un ancien, n'écoute » pas volontiers les prières que le Fils n'a point » dictées : car le Père connoît les sentiments et » les paroles de son Fils : il ne sauroit recevoir ce » que la présomption de l'esprit humain auroit » pu inventer, mais uniquement ce que la sagesse » de son Christ lui aura exposé : » *Nec Pater libenter exaudit orationem quam Filius non dictavit : cognoscit enim Pater Filii sui sensus et verba ; nec suscipit quæ usurpatio humana excogitavit, sed quæ sapientia Christi exposuit* (*Oper imperfect. in* MATTH., *Hom.* XIV, *int. Oper.* S. CHRYSOST., *t.* VI, *p.* 78.).

Prions donc en charité, chères Sœurs, puisque nous prions par le Saint-Esprit ; prions avec nos frères, prions pour nos frères : et quoiqu'ils veuillent rompre avec nous, gardons-leur toujours un cœur fraternel par la grâce du Saint-Esprit. Songeons que Notre-Seigneur Jésus ne nous a pas, si je l'ose dire, enseigné à prier en particulier ; il nous a appris à prier en corps. « Notre » Père, qui êtes aux cieux (MATTH., VI. 9.), » disons-nous ; cette prière se fait au nom de plusieurs, nous devons croire, quand nous prions de la sorte, que toute la société de nos frères prie avec nous. C'est de quoi se glorifioient les premiers fidèles : « Nous venons, disoit Tertullien, à Dieu » comme en troupe : » *Quasi manu factâ ambimus*, « cette force, cette violence que nous lui » faisons, lui est agréable : » *Hæc vis Deo grata est* (*Apolog.*, *n.* 39.). Voyez, mes Sœurs, que les prières des frères, c'est-à-dire, les prières de la charité et de l'unité, forcent Dieu à nous accorder nos demandes. Ecoutez ce qui est dit dans les Actes : « Tous ensemble unanimement ils levèrent » la voix à Dieu (*Act.*, IV. 24.). » Et quel fut l'événement de cette prière ? « Le lieu où ils » étoient assemblés trembla, et ils furent remplis » du Saint-Esprit (*Ibid.*, 31.). » Voilà Dieu forcé par la prière des frères : parce qu'ils prient ensemble, il est comme contraint de donner un signe visible que cette prière lui plaît : *Hæc vis Deo grata est.* Nous nous plaignons quelquefois que nos prières ne sont pas exaucées ; voulons-nous forcer Dieu, chrétiens ? unissons-nous, et prions ensemble.

Mais quand je parle de prier ensemble, songeons que ce qui nous assemble, ce n'est pas ce que nous sommes enclos dans les murailles du même temple, ni ce que nous avons tous les yeux arrêtés sur le même autel. Non, non, nous avons des liens plus étroits : ce qui nous associe, c'est la charité. Chrétiens, si vous avez quelque haine, considérez celui que vous haïssez : voulez-vous prier avec lui ? si vous ne le voulez pas, vous ne voulez pas prier en fidèle ; car prier en fidèle, c'est prier par le Saint-Esprit ; et comme c'est le même Esprit qui est en nous tous, comme c'est lui qui nous associe, il faut que nous priions en société. Que si vous voulez bien prier avec lui, comment est-ce que vous le haïssez ? n'avons-nous pas prouvé clairement que c'est la charité qui nous met ensemble ? Sans elle, il n'y a point de concorde ; sans elle, il n'y a point d'unité :

vous ne pouvez donc prier avec vos frères que par charité; et si vous les haïssez, comment priez-vous en charité avec eux?

Vous me direz peut-être que votre haine est restreinte à un seul, et que vous aimez cordialement tous les autres. Mais considérez que la charité n'a point de réserve: comme elle vient du Saint-Esprit, qui se plaît à se répandre sur tous les fidèles, aussi la charité, comme étant une onction divine, s'étend abondamment, et se communique avec une grande profusion. Quand il n'y auroit qu'un chaînon brisé, la charité est entièrement désunie, et la communication est interrompue. Vivons donc en charité avec tous, afin de prier en charité avec tous : croyons que c'est cette charité qui force Dieu d'accorder les grâces; et que si elle ne nous introduit près de lui, il est inaccessible et inexorable.

Mais ce n'est pas assez de prier avec tous nos frères, il faut encore prier Dieu pour tous nos frères ; la forme nous en est donnée par l'Oraison dominicale en laquelle nous ne demandons rien pour nous seuls, mais nous prions généralement pour les nécessités de tous les fidèles. En vain prierions-nous avec eux, si nous ne priions ainsi pour eux ; car de même que nous ne pouvons exclure personne de notre charité, aussi ne nous est-il pas permis de les exclure de nos prières. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul, dans sa première à Timothée, recommande « que l'on fasse » à Dieu des supplications et des prières, des de- » mandes et des actions de grâces pour tous les » hommes, pour les rois, et pour tous ceux qui » sont élevés en dignité : » *Pro regibus et omnibus qui in sublimitate sunt ;* pour toutes les conditions et tous les états ; « car, ajoute-t-il, cela » est bon et agréable à Dieu notre Sauveur : » *Hoc enim bonum est et acceptum coram Salvatore nostro Deo* (1. *Tim.*, II. 2, 3.). Que si Dieu a une si grande bonté que d'admettre généralement tous les hommes à la participation de ses grâces, s'il embrasse si volontiers tous ceux qui se présentent à lui; quelle témérité nous seroit-ce de rejeter de la communion de nos prières ceux que Dieu reçoit à la possession de ses biens?

Il n'est point de pareille insolence, que lorsqu'un serviteur se mêle de restreindre à sa fantaisie les libéralités de son maître; et comment est-ce que vous observez ce que vous demandez à Dieu tous les jours, « que sa sainte volonté soit » faite (MATTH., VI. 10.) ? » car, puisque sa volonté est de bien faire généralement à tous les hommes ; si vous priez qu'elle soit accomplie, vous demandez par conséquent que tous les hommes soient participants de ses dons. Il est donc nécessaire que nous priions Dieu pour toute la société des hommes, et particulièrement pour tous ceux qui sont déjà assemblés dans l'Eglise ; parmi lesquels le Fils de Dieu veut que vous compreniez tous vos ennemis, et tous ceux qui vous persécutent : *Orate pro persequentibus vos* (MATTH., V. 44.). Que si vous priez pour eux, ils ne peuvent plus être vos ennemis ; et s'ils sont vos ennemis, vous ne pouvez prier pour eux comme il faut. Ceux-là ne peuvent pas être vos ennemis, auxquels vous désirez du bien de tout votre cœur ; et ceux pour qui vous priez, vous leur désirez du bien de tout votre cœur.

Certainement, puisque vous priez Dieu, qui est si bon et si bienfaisant, ce n'est que pour en obtenir quelque bien : et comme la prière n'est pas prière si elle ne se fait de toutes les forces de l'âme, vous demandez à Dieu, avec ardeur, qu'il fasse du bien à ceux pour lesquels vous lui présentez vos prières. Encore si cette demande se devoit faire devant les hommes, vous pourriez dissimuler vos pensées, et sous de belles demandes cacher de mauvaises intentions : mais parlant à celui qui lit dans vos plus secrètes pensées, qui découvre le fond de votre âme plus clairement que vous-même, vous ne pouvez démentir vos inclinations; de sorte qu'il est autant impossible que vous priiez pour ceux que vous haïssez, qu'il est impossible que vous aimiez et que vous désiriez sincèrement du bien à ceux que vous haïssez. Car que peut-on désirer plus sincèrement que ce qu'on désire en la présence de Dieu? et comment peut-on leur souhaiter plus de bien, que de le demander instamment à celui qui seul est capable de leur donner? Partant, si vous haïssez quelqu'un, absolument il ne se peut faire que vous priiez pour lui la majesté souveraine; et offrant à Dieu une oraison si évidemment contraire à ses ordonnances, et à l'Esprit qui prie en nous et par nous, vous espérez éviter la condamnation de votre témérité?

O Dieu éternel, quelle indignité! On prie pour les Juifs, et pour les idolâtres, et pour les pécheurs les plus endurcis, et pour les ennemis les plus déclarés de Dieu : et vous ne voulez pas prier pour vos ennemis! Certes, c'est une extrême folie, pendant que l'on croit obtenir de Dieu le pardon de crimes énormes, qu'un misérable homme fasse le difficile et l'inexorable. Quelque estime que vous ayez de vous-même, et en quelque rang que vous vous mettiez, l'offense qui se fait contre un homme, s'il n'y avoit que son intérêt, ne peut être que très légère. Cet homme, que vous excluez de vos prières, l'Eglise prie pour

lui ; et refusant ainsi de communiquer aux prières de toute l'Église, n'est-ce pas vous excommunier vous-même? Regardez à quel excès vous emporte votre haine implacable. Vous ne direz que vous n'y prenez pas garde ; maintenant donc que vous le voyez très évidemment, c'est à vous de vous corriger.

Ne me dites pas que vous priez pour tout le monde : car, puisqu'il est certain qu'il n'y a que la seule charité qui prie, il ne se peut faire que vous priiez pour ceux que vous haïssez. Votre intention dément vos paroles ; et quand la bouche les nomme, le cœur les exclut : ou bien si vous priez pour eux, dites-moi, quel bien leur souhaitez-vous? Leur souhaitez-vous le souverain bien, qui est Dieu? Certainement, si vous ne le faites, votre haine est bien furieuse, puisque non content de leur refuser le pardon, vous ne voulez pas même que Dieu leur pardonne. Que si vous demandez pour eux cette grande et éternelle félicité ; ne voyez-vous pas que c'est être trop aveugle, que de leur envier des biens passagers, en leur désirant les biens solides et permanents? car en les troublant dans les biens temporels, vous vous privez vous-même des biens éternels : et ainsi vous êtes contraint, malgré la fureur de votre colère, de leur souhaiter plus de bien que vous ne vous en souhaitez à vous-même ; et après cela vous n'avouerez pas que votre haine est aveugle? Que si vous ne lui enviez les biens temporels, que parce qu'il vous les ôte en les possédant : ô Dieu éternel ! que ne songez-vous plutôt que ces biens sont bien méprisables, puisqu'ils sont bornés si étroitement, que la jouissance de l'un sert d'obstacle à l'autre? et que n'aspirez-vous aux vrais biens, dont la richesse et l'abondance est si grande, qu'il y en a pour contenter tout le monde? Vous en pouvez jouir sans en exclure vos compétiteurs : encore qu'ils soient possédés par les autres, vous ne laisserez pas de les posséder tous entiers.

Certes, si nous désirions ces biens comme il faut, il n'y auroit point d'inimitié dans le monde : ce qui fait les inimitiés, c'est le partage des biens que nous poursuivons ; il semble que nos rivaux nous ôtent ce qu'ils prennent pour eux. Or les biens éternels se communiquent sans se partager : ils ne font ni querelles, ni jalousies ; ils ne souffrent ni ennemis, ni envieux ; à cause qu'ils sont capables de satisfaire tous ceux qui ont le courage de les espérer : c'est là, c'est là, mes Sœurs, c'est le vrai remède contre les inimitiés et la haine. Quel mal me peut-on faire, si je n'aime que les biens divins? je n'appréhende pas qu'on me les ravisse. Vous m'enlevez mes biens temporels ; mais je les dédaigne et je les méprise ; j'ai porté mes espérances plus haut : je sais qu'ils n'ont que le nom de bien, que les mortels abusés leur donnent mal à propos ; et moi, je veux aspirer à des biens solides : puisque vous ne sauriez m'ôter que des choses dont je ne fais point d'état, vous ne sauriez me faire d'injure ; parce que vous ne sauriez me procurer aucun mal. Il est vrai que vous me montrez une mauvaise volonté, mais une mauvaise volonté inutile : et pensez-vous que cela m'offense? Non, non ; appuyé sur mon Dieu, je suis infiniment au-dessus de votre colère et de votre envie ; et si peu que j'aie de connoissance, il m'est aisé de juger qu'une mauvaise volonté sans effet est plus digne de compassion que de haine.

Vous voyez, mes Sœurs, que les aversions que nous concevons ne viennent que de l'estime trop grande que nous faisons des biens corruptibles ; et que toutes nos dissensions seroient à jamais terminées, si nous les méprisions comme ils le méritent. Mais je m'éloigne de mon sujet un peu trop long-temps : retournons à notre présent, et montrons que celui à qui nous l'offrons, ne le peut recevoir que des âmes réconciliées. Je tranche en peu de mots ce raisonnement : vous prendrez le loisir d'y faire une réflexion sérieuse. Permettez-moi encore, mes Sœurs, que je parle en votre présence à cet ennemi irréconciliable qui vient présenter à Dieu des prières qui viennent d'une âme envenimée par un cruel désir de vengeance.

As-tu vécu si innocemment, que tu n'aies jamais eu besoin de demander à Dieu la rémission de tes crimes? es-tu si assuré de toi-même, que tu puisses dire que tu n'auras plus besoin désormais d'une pareille miséricorde? Si tu reconnois que tu as reçu de Dieu des grâces si signalées, de ta part ton ingratitude est extrême d'en refuser une si petite, qu'il a bien la bonté de te demander pour ton frère qui t'a offensé : si tu espères encore de grandes faveurs de lui, c'est une étrange folie de lui dénier ce qu'il te propose en faveur de tes semblables. Furieux, qui ne veux pas pardonner, ne vois-tu pas que toi-même tu vas prononcer ta sentence? Si tu penses qu'il est juste de pardonner, tu te condamnes toi-même, en disant ce que tu ne fais pas : s'il n'est pas raisonnable qu'on t'oblige de pardonner à ton frère, combien moins est-il raisonnable que Dieu pardonne à son ennemi? Ainsi quoi que tu puisses dire, tes paroles retomberont sur toi, et tu seras accablé par tes propres raisons. Exagère tant que tu voudras la malice et l'ingratitude de tes ennemis ; ô Dieu ! où te sauveras-tu, si Dieu juge de tes actions avec la même rigueur? Ah !

plutôt, mon cher frère, plutôt que d'entrer dans un examen si sévère, relâche-toi, afin que Dieu se relâche. « Jugement sans miséricorde, si tu » refuses de faire miséricorde (JAC., II. 13.) : » grâce et miséricorde sans aucune aigreur, si tu pardonnes sans aucune aigreur. Pardonnez, et je pardonnerai (MATTH., VI. 14.). Qui de nous ne voudroit acheter la rémission de crimes si énormes, tels que sont les nôtres, par l'oubli de quelques injures légères, qui ne nous paroissent grandes, qu'à cause de notre ignorance et de l'aveugle témérité de nos passions inconsidérées?

Cependant, admirons, mes Sœurs, la bonté ineffable de Dieu, qui aime si fort la miséricorde que, non content de pardonner avec tant de libéralité, tant de crimes qui se font contre lui, il veut encore obliger tous les hommes à pardonner, et se sert pour cela de l'artifice le plus aimable dont jamais on se puisse aviser. Quelquefois quand nous voulons obtenir une grâce considérable de nos amis, nous attendons qu'eux-mêmes ils viennent à nous pour nous demander quelque chose : c'est ainsi que fait ce bon Père, qui désire sur toutes choses de voir la paix parmi ses enfants. Ah! dit-il, on l'a offensé; je veux qu'il pardonne : je sais que cela lui sera bien rude; mais il a besoin de moi tous les jours : bientôt, bientôt il faudra qu'il vienne lui-même pour me demander pardon de ses fautes; c'est là, dit-il, que je l'attendrai. Pardonne, lui dirai-je, si tu veux que je te pardonne : je veux bien me relâcher, si tu te relâches. O miséricorde de notre Dieu, qui devient le négociateur de notre mutuelle réconciliation! combien sont à plaindre ceux qui refusent des conditions si justes!

O Dieu, je frémis, chères Sœurs, quand je considère ces faux chrétiens qui ne veulent pas pardonner : tous les jours ils se condamnent eux-mêmes, quand ils disent l'Oraison dominicale : Pardonnez, disent-ils, comme nous pardonnons (MATTH., VI. 12.). Misérable, tu ne pardonnes pas; n'est-ce pas comme si tu disois : Seigneur, ne me pardonnez pas, comme je ne veux pas pardonner? Ainsi cette sainte oraison, en laquelle consiste toute la bénédiction des fidèles, se tourne en malédiction et en anathème : et quels chrétiens sont-ce que ceux-ci qui ne peuvent pas dire l'Oraison dominicale? Concluons que la prière n'est pas agréable, si elle ne vient d'une âme réconciliée.

[1] Notre autel est un autel de paix : le sacrifice que nous célébrons, c'est la passion de Jésus. Il est mort pour la réconciliation des ennemis : il ne demandoit pas à son Père qu' « il le vengeât des » siens; mais il le prioit de leur pardonner : » *Non se vindicari, sed illis postulabat ignosci* (S. LEO., *de Passion. Dom. Serm.* XI. *cap.* III.). Ce sang a été répandu pour pacifier le ciel et la terre; non-seulement les hommes à Dieu, mais les hommes entre eux, et avec toutes les créatures. Le péché des hommes avoit mis en guerre les créatures contre eux, et eux-mêmes contre eux-mêmes : c'est pour leur donner la paix que Jésus a versé son sang. Catilina donne du sang à ses convives (SALLUST., *Bell.* CATILIN., *n.* 22.) : que si ce sang a lié entre eux une société de meurtres, de perfidies; le sang innocent du pacifique Jésus ne pourra-t-il pas lier parmi nous une sainte et véritable concorde? *Unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus* (1. *Cor.*, X. 17.). « Nous ne sommes tous en- » semble qu'un seul pain et un seul corps; parce » que nous participons tous à un même pain. » Quel regret a un père, quand il voit ses enfants à sa table, mangeant un commun pain, et se regardant les uns les autres avec des yeux de colère? Les hommes te reçoivent à la sainte table; Jésus le grand pontife t'excommunie : Retire-toi, dit-il; n'approche pas de mon autel, que tu ne sois réconcilié à ton frère.

SERMON

POUR LE

NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Doctrine extravagante des marcionites sur la Divinité. Combien la tendre compassion du Sauveur pour les hommes a été vive et efficace pendant les jours de sa vie mortelle, et est encore agissante dans la félicité de la gloire. Confiance qu'elle doit nous inspirer; comment nous devons l'imiter. Deux manières dont il peut régner sur les hommes : l'une pleine de douceur, l'autre toute de rigueur. Exemple qu'il nous en donne dans sa conduite sur le peuple juif. Leçon que nous devons tirer de la terrible vengeance qu'il exerce sur cette nation infidèle.

Ut appropinquavit, videns civitatem, flevit super eam dicens : Quia si cognovisses et tu, et quidem in hâc die tuâ, quæ ad pacem tibi; nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis.

Comme Jésus s'approchoit de Jérusalem, considérant cette ville, il se mit à pleurer sur elle : Si tu avois connu, dit-il, du moins en ce jour qui t'est donné, ce qu'il faudroit que tu fisses pour avoir la paix! mais certes ces choses sont cachées à tes yeux (LUC., XIX. 41, 42.).

Comme on voit que de braves soldats, en quel-

[1] C'est ici que devoit commencer le second point du sermon; mais Bossuet ne l'a qu'ébauché sur son manuscrit, et il l'a laissé dans l'état d'imperfection où il se trouve ici. *Edit. de Déforis.*

ques lieux écartés où les puissent avoir jetés les divers hasards de la guerre, ne laissent pas de marcher dans le temps préfix au rendez-vous de leurs troupes assigné par le général : de même le Sauveur Jésus, quand il vit son heure venue, se résolut de quitter toutes les autres contrées de la Palestine, par lesquelles il alloit prêchant la parole de vie; et sachant très bien que telle étoit la volonté de son Père, qu'il se vînt rendre dans Jérusalem, pour y subir peu de jours après la rigueur du dernier supplice, il tourna ses pas du côté de cette ville perfide, afin d'y célébrer cette pâque éternellement mémorable, et par l'institution de ses saints mystères et par l'effusion de son sang. Comme donc il descendoit le long de la montagne des Olives; sitôt qu'il put découvrir cette cité, il se mit à considérer ses hautes et superbes murailles, ses beaux et invincibles remparts, ses édifices si magnifiques, son temple la merveille du monde, unique et incomparable comme le Dieu auquel il étoit dédié. Puis repassant en son esprit jusqu'à quel point cette ville devoit être bientôt désolée, pour n'avoir point voulu suivre ses salutaires conseils, il ne put retenir ses larmes ; et touché au vif en son cœur d'une tendre compassion, il commença sa plainte en ces termes : Jérusalem, cité de Dieu, dont les prophètes ont dit des choses si admirables (*Ps.* LXXXVI. 3.), que mon Père a choisie entre toutes les villes du monde pour y faire adorer son saint nom ; Jérusalem, que j'ai toujours si tendrement aimée, et dont j'ai chéri les habitants comme s'ils eussent été mes propres frères ; mais Jérusalem, qui n'as payé mes bienfaits que d'ingratitude, qui as déjà mille fois dressé des embûches à ma vie, et enfin dans peu de jours tremperas tes mains dans mon sang ; ah ! si tu reconnoissois, du moins en ces jours qui te sont donnés pour faire pénitence, si tu reconnoissois les grâces que je t'ai présentées, et de quelle paix tu jouirois sous la douceur de mon empire, et combien est extrême le malheur de ne point suivre mes commandements ! Mais hélas ! ta passion t'a voilé les yeux, et t'a rendue aveugle pour ta propre félicité : viendra, viendra le temps, et il te touche de près, que tes ennemis t'environneront de remparts, et te presseront, et te mettront à l'étroit, et te renverseront de fond en comble ; parce que tu n'as pas connu le temps dans lequel je t'ai visitée.

Il n'y eut jamais de doctrine si extravagante, que celle qu'enseignoient autrefois les marcionites, les plus insensés hérétiques qui aient jamais troublé le repos de la sainte Eglise. Ils s'étoient figuré la Divinité d'une étrange sorte : car, ne pouvant comprendre comment sa bonté si douce et si bienfaisante pouvoit s'accorder avec sa justice si sévère et si rigoureuse, ils divisèrent l'indivisible essence de Dieu ; ils séparèrent le Dieu bon d'avec le Dieu juste. Et voyez, s'il vous plaît, chrétiens, si vous auriez jamais entendu parler d'une pareille folie. Ils établirent deux dieux, deux premiers principes, dont l'un, qui n'avoit pour toute qualité qu'une bonté insensible et déraisonnable, semblable en ce point à ce dieu oisif et inutile des épicuriens, craignoit tellement d'être incommode à qui que ce fût, qu'il ne vouloit pas même faire de la peine aux méchants, et par ce moyen laissoit régner le vice à son aise : d'où vient que Tertullien le nomme « un dieu sous l'empire duquel » les péchés se réjouissoient : » *Sub quo delicta gauderent* (*advers.* MARCION., *l.* II. *n.* 13.).

L'autre, à l'opposite, étant d'un naturel cruel et malin, toujours ruminant à part soi quelque dessein de nous nuire, n'avoit point d'autre plaisir que de tremper, disoient-ils, ses mains dans le sang, et tâchoit de satisfaire sa mauvaise humeur par les délices de la vengeance : à quoi ils ajoutoient, pour achever cette fable, qu'un chacun de ces dieux faisoit un Christ à sa mode et formé selon son génie ; de sorte que Notre-Seigneur, qui étoit le Fils de ce Dieu ennemi de toute justice, ne devoit être, à leur avis, ni juge, ni vengeur des crimes ; mais seulement maître, médecin et libérateur. Certes je m'étonnerois, chrétiens, qu'une doctrine si monstrueuse ait jamais pu trouver quelque créance parmi les fidèles ; si je ne savois qu'il n'y a point d'abîme d'erreurs dans lequel l'esprit humain ne se précipite, lorsque enflé des sciences humaines, et secouant le joug de la foi, il se laisse emporter à sa raison égarée. Mais autant que leur opinion est ridicule et impie, autant sont admirables les raisonnements que leur opposent les Pères ; et voici entre autres une leçon excellente du grave Tertullien au second livre contre Marcion.

Tu ne t'éloignes pas tant de la vérité, Marcion, quand tu dis que la nature divine est seulement bienfaisante. « Il est vrai que, dans l'origine des » choses, Dieu n'avoit que de la bonté ; et jamais » il n'auroit fait aucun mal à ses créatures, s'il » n'y avoit été forcé par leur ingratitude : » *Deus à primordio tantùm bonus* (*advers.* MARCION., *l.* II, *n.* 11.). Ce n'est pas que sa justice ne l'ait accompagné dès la naissance du monde ; mais en ce temps il ne l'occupoit qu'à donner une belle disposition aux belles choses qu'il avoit produites : il lui faisoit décider la querelle des éléments ; elle leur assignoit leur place ; elle prononçoit entre

le ciel et la terre, entre le jour et la nuit; enfin elle faisoit le partage entre toutes les créatures qui étoient enveloppées dans la confusion du premier chaos. Telle étoit l'occupation de la justice dans l'innocence des commencements. « Mais de» puis que la malice s'est élevée, dit Tertullien » (*Advers.* Marcion., *l.* ii, *n.* 13.), depuis que » cette bonté infinie, qui ne devoit avoir que des » adorateurs, a trouvé des adversaires, » *At enim, ut malum postea erupit, atque inde jam cœpit bonitas Dei cum adversario agere,* « la justice divine a été obligée de prendre un » bien autre emploi : il a fallu qu'elle vengeât » cette bonté méprisée; que du moins elle la fît » craindre à ceux qui seroient assez aveugles pour » ne l'aimer pas. Par conséquent, tu t'abuses, » Marcion, de commettre ainsi la justice avec la » bonté, comme si elle lui étoit opposée : au » contraire elle agit pour elle, elle fait ses affaires, » elle défend ses intérêts : » *Omne justitiæ opus, procuratio bonitatis est.* Et voilà sans doute les véritables sentiments de Dieu notre Père touchant la miséricorde et la justice : ce qui étant ainsi, il n'y a plus aucune raison de douter que le Sauveur Jésus, l'envoyé du Père, qui ne fait rien que ce qu'il lui voit faire, n'ait pris les mêmes pensées.

Et sans en aller chercher d'autres preuves dans la suite de sa sainte vie, l'évangile que je vous ai proposé nous en donne une bien évidente. Mon Sauveur s'approche de Jérusalem; et considérant l'ingratitude extrême de ses citoyens envers lui, il se sent saisi de douleur, il laisse couler des larmes : « Ah! si tu savois, s'écrie-t-il, ce qui t'est » présenté pour la paix! » mais, hélas! tu es aveuglée : *Si cognovisses* (Luc., xix. 42.). Qui ne voit ici les marques d'une véritable compassion? C'est le propre de la douleur de s'interrompre elle-même. « Ah! si tu savois, » dit mon Maître : puis arrêtant là son discours, plus il semble se retenir, plus il fait paroître une véritable tendresse : ou plutôt, si nous l'entendons, ce « Si tu savois » prononcé avec tant de transport, signifie un désir violent; comme s'il eût dit : Ah! plût à Dieu que tu susses! C'est un désir qui le presse si fort dans le cœur, qu'il n'a pas assez de force pour l'énoncer par la bouche comme il le voudroit, et ne le peut exprimer que par un élan de pitié. Ainsi donc la voix de ton pasteur t'invite à la pénitence, ô ingrate Jérusalem : trop heureuse, hélas! que tes malheurs soient plaints d'une bouche si innocente, et pleurés de ces yeux divins, si ton aveuglement te pouvoit permettre de profiter de ses larmes. Mais comme il prévoit que tu seras insensible aux témoignages de son amour, il change ses douceurs en menaces; et viendra le temps, poursuit-il, que tu seras entièrement ruinée par tes ennemis : pour quelle raison? parce que tu n'as pas reconnu l'heure dans laquelle je t'ai visitée. C'est là la cause de leurs misères : par où nous voyons que ce discours de mon Maître n'est pas une simple prophétie de leur disgrâce future. Il leur reproche le mépris qu'ils ont fait de lui; il leur fait entendre que son affection méprisée se tournera en fureur; que lui-même, qui daigne les plaindre, les verra périr sans être touché de pitié, et qu'il les poursuivra par les mains des soldats romains, ministres de sa vengeance.

Voilà dans le même discours le Sauveur miséricordieux et le Sauveur inexorable; et c'est ce que je prétends vous faire considérer aujourd'hui avec l'assistance divine. Sachez, ô fidèles, qu'étant, comme nous sommes, l'Israël de Dieu et les vrais enfants de la race d'Abraham, nous héritons des promesses et des menaces de ce premier peuple : ce que mon Maître a fait une fois au sujet de Jérusalem, tous les jours il le fait à notre sujet, ingrats et aveugles que nous sommes : il invite et menace, il embrasse et rejette; premièrement doux, après implacable. Je vous représenterai donc aujourd'hui, par l'explication de mon texte, les larmes et les plaintes du Sauveur, qui nous appellent à lui; puis la colère du même Sauveur, qui nous repousse bien loin de son trône; Jésus déplorant nos maux, à cause de sa propre bonté; Jésus devenu impitoyable, à cause de l'excès de nos crimes. Ecoutez premièrement la voix douce et bénigne de cet Agneau sans tache; et après vous écouterez les terribles rugissements de ce lion victorieux né de la tribu de Juda : c'est le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT.

Pour vous faire entendre par une doctrine solide combien est immense la miséricorde de notre Sauveur, je vous prie de considérer une vérité que je viens d'avancer tout à l'heure, et que j'ai prise de Tertullien. Ce grand homme nous a enseigné que Dieu a commencé ses ouvrages par un épanchement de sa bonté sur toutes ses créatures, et que sa première inclination, c'est de nous bien faire. Et en vérité il me semble que sa raison est bien évidente : car pour bien connoître quelle est la première des inclinations, il faut choisir celle qui se trouvera la plus naturelle, d'autant que la nature est la racine de tout le reste. Or, notre Dieu, chrétiens, a-t-il rien de plus naturel que

cette inclination de nous enrichir par la profusion de ses grâces? Comme une source envoie ses eaux naturellement, comme le soleil naturellement répand ses rayons; ainsi Dieu naturellement fait du bien : étant bon, abondant, plein de richesses infinies par sa condition naturelle, il doit être aussi, par nature, bienfaisant, libéral, magnifique. Quand il te punit, ô impie, la raison n'en est pas en lui-même, il ne veut pas que personne périsse : c'est ta malice, c'est ton ingratitude, qui attire son indignation sur ta tête. Au contraire, si nous voulons l'exciter à nous faire du bien, il n'est pas nécessaire de chercher bien loin des motifs; sa propre bonté, sa nature d'elle-même si bienfaisante lui est un motif très pressant, et une raison intime qui ne le quitte jamais. C'est pourquoi Tertullien dit fort à propos, que « la bonté est la première, parce qu'elle est selon » la nature : » *Prior bonitas, secundùm naturam;* « et que la sévérité suit après, parce qu'il » lui faut une cause : » *Severitas posterior, secundùm causam* (*advers.* Marcion., *l.* II, *n.* 11.); comme s'il disoit : A la munificence divine, il ne lui faut point de raison, si on peut parler de la sorte : c'est la propre nature de Dieu. Il n'y a que la justice qui va chercher des causes et des raisons : encore ne les cherche-t-elle pas, nous les lui donnons; c'est nous qui fournissons par nos crimes la matière à sa juste vengeance. Par conséquent, comme dit très bien le même Tertullien, « ce que Dieu est bon, c'est du sien » et de son propre fonds; ce qu'il est juste, c'est » du nôtre : » *De suo optimus; de nostro justus* (*de Resur. carn.*, *n.* 14.). L'exercice de la bonté lui est souverainement volontaire; celui de la justice, forcé : celui-là procède entièrement du dedans; celui-ci d'une cause étrangère. Or il est évident que ce qui est naturel, intérieur, volontaire, précède toujours ce qui est étranger et contraint. Il est donc vrai, ce que j'ai touché dès l'entrée de ce discours, ce que je viens de prouver par les raisons de Tertullien, « que dans » l'origine des choses, Dieu n'a pu faire paroître » que de la bonté : » *Deus à primordio tantùm bonus.*

Passons outre maintenant, et disons : le Sauveur Jésus, chrétiens, notre amour et notre espérance, notre pontife, notre avocat, notre intercesseur; qu'est-il venu faire au monde? qu'est-ce que nous en apprend le grand apôtre saint Paul (*Philip.*, III. 21.)? N'enseigne-t-il pas qu'il est venu pour renouveler toutes choses en sa personne, pour ramener tout à la première origine, pour reprendre les premières traces de Dieu son Père, et réformer toutes les créatures selon le premier plan, la première idée de ce grand ouvrier? C'est la doctrine de saint Paul en une infinité d'endroits de ses divines épîtres : et partant, n'en doutons pas, le Fils de Dieu est venu sur la terre revêtu de ces premiers sentiments de son Père; c'est-à-dire, ainsi que je l'ai exposé tout à l'heure, de clémence, de bonté, de charité infinie. C'est pourquoi nous expliquant le sujet de sa mission : « Dieu n'a pas envoyé son Fils au monde, dit-il » (Joan., III. 17.), afin de juger le monde, mais » afin de sauver le monde. »

Mais n'a-t-il pas assuré, direz-vous, que « son » Père avoit remis tout son jugement en ses » mains (Joan., V. 22.)? » et ses Apôtres n'ont-ils pas prêché par toute la terre, après son ascension triomphante, que « Dieu l'avoit établi » juge des vivants et des morts (*Act.*, X. 42.)? » « Néanmoins, dit-il (Joan., XII. 47.), je ne suis » pas envoyé pour juger le monde. » Tout le pouvoir de mon ambassade ne consiste qu'en une négociation de paix : et plût à Dieu que les hommes ingrats eussent voulu recevoir l'éternelle miséricorde que je leur étois venu présenter! Je ne paroissois sur la terre que pour leur bien faire; mais leur malice a contraint mon Père d'attacher la qualité de juge à ma première commission. Ainsi sa première qualité est celle de Sauveur; celle de juge est, pour ainsi dire, accessoire : et d'autant [qu'il] ne l'a acceptée que comme à regret, y étant obligé par les ordres exprès de son Père, de là vient qu'il en a réservé l'exercice à la fin des siècles. En attendant il reçoit miséricordieusement tous ceux qui viennent à lui; il s'offre de bon cœur à eux, pour être leur intercesseur auprès de son Père : enfin telle est sa charge, et telle est sa fonction; il n'est envoyé que pour faire miséricorde.

Et à ce propos, il me souvient d'un petit mot de saint Pierre, par lequel il dépeint fort bien le Sauveur à Corneille. « Jésus de Nazareth, dit-il, » homme approuvé de Dieu, qui passoit bien fai- » sant et guérissant tous les oppressés : » *Pertransiit benefaciendo, et sanando omnes oppressos à diabolo* (*Act.*, X. 38.). O Dieu, les belles paroles, et bien dignes de mon Sauveur! La folle éloquence du siècle, quand elle veut élever quelque valeureux capitaine, dit qu'il a parcouru les provinces moins par ses pas que par ses victoires (Plin., *Secund. Paneg.* Traj. *dict.*). Les panégyriques sont pleins de semblables discours. Et qu'est-ce à dire, à votre avis, que parcourir les provinces par des victoires? n'est-ce pas porter partout le carnage et la pillerie? Ah!

que mon Sauveur a parcouru la Judée d'une manière bien plus aimable ! il l'a parcourue moins par ses pas que par ses bienfaits. Il alloit de tous côtés, guérissant les malades, consolant les misérables, instruisant les ignorants, annonçant à tous avec une fermeté invincible la parole de vie éternelle, que le Saint-Esprit lui avoit mise à la bouche : *Pertransiit benefaciendo.* Ce n'étoit pas seulement les lieux où il arrêtoit, qui se trouvoient mieux de sa présence : autant de pas, autant de vestiges de sa bonté. Il rendoit remarquables les endroits par où il passoit, par la profusion de ses grâces. En cette bourgade, il n'y a plus d'aveugles ni d'estropiés : sans doute, disoit-on, le débonnaire Jésus a passé par-là.

Et en effet, chrétiens, quelle contrée de la Palestine n'a pas expérimenté mille et mille fois sa douceur ? Et je ne doute pas qu'il n'eût été chercher les malheureux jusqu'au bout du monde, si les ordres de son Père ne l'eussent arrêté en Judée. Vit-il jamais un misérable, qu'il n'en eût pitié ? Ah ! que je suis ravi, quand je vois dans son Evangile qu'il n'entreprend presque jamais aucune guérison importante, qu'il ne donne auparavant quelque marque de compassion ! il y en a mille beaux endroits dans les évangiles. La première grâce qu'il leur faisoit, c'étoit de les plaindre en son âme avec une affection véritablement paternelle : son cœur écoutoit la voix de la misère qui l'attendrissoit, et en même temps il sollicitoit son bras à les soulager.

Que ne ressentons-nous du moins, ô fidèles, quelque peu de cette tendresse ? Nous n'avons pas en nos mains ce grand et prodigieux pouvoir pour subvenir aux nécessités de nos pauvres frères ; mais Dieu et la nature ont inséré dans nos âmes je ne sais quel sentiment qui ne nous permet pas de voir souffrir nos semblables, sans y prendre part, à moins que de n'être plus hommes. Mes frères, faisons donc voir aux pauvres que nous sommes touchés de leurs misères, si nous n'avons pas dépouillé toute sorte d'humanité. Ceux qui ne leur donnent qu'à regret, que pour se délivrer de leurs importunités, ont-ils jamais pris la peine de considérer que c'est le Fils de Dieu qui les leur adresse ; que ce seroit bien souvent leur faire une double aumône, que de leur épargner la honte de nous demander ; que toujours la première aumône doit venir du cœur ; je veux dire, fidèles, une aumône de tendre compassion : c'est un présent qui ne s'épuise jamais ; il y en a dans nos âmes un trésor immense et une source infinie ; et cependant c'est le seul dont le Fils de Dieu fait état. Quand vous distribuez de l'argent ou du pain, c'est faire l'aumône au pauvre ; mais quand vous accueillez le pauvre avec ce sentiment de tendresse, savez-vous ce que vous faites ? vous faites l'aumône à Dieu : « J'aime mieux, dit-il, la miséricorde que le sacrifice (MATTH., IX. 13.) : » C'est alors que votre charité donne des ailes à cette matière pesante et terrestre ; et par les mains des pauvres dans lesquelles vous la consignez, elle la fait monter devant Dieu comme une offrande agréable. C'est alors que vous devenez véritablement semblables au Sauveur Jésus, qui n'a pris une chair humaine qu'afin de compatir à nos infirmités avec une affection plus sensible.

Oui certes, il est vrai, chrétiens ; ce qui a fait résoudre le Fils de Dieu à se revêtir d'une chair semblable à la nôtre, c'est le dessein qu'il a eu de ressentir pour nous une compassion véritable ; et en voici la raison, prise de l'Epître aux Hébreux, dont je m'en vais tâcher de vous exposer la doctrine : et rendez-[vous], s'il vous plaît, attentifs. Si le Fils de Dieu n'avoit prétendu autre chose que de s'unir seulement à quelques-unes de ses créatures, les intelligences célestes se présentoient, ce semble, à propos dans son voisinage, qui, à raison de leur immortalité et de leurs autres qualités éminentes, ont sans doute plus de rapport avec la nature divine ; mais, certes, il n'avoit que faire de chercher dans ses créatures ni la grandeur ni l'immortalité. Qu'est-ce qu'il y cherchoit, chrétiens ? la misère et la compassion. C'est pourquoi, dit excellemment la savante Epître aux Hébreux : *Non angelos apprehendit ; sed semen Abrahæ apprehendit* (*Heb.*, II. 16.) : « Il n'a pas pris la nature angélique ; mais » il a voulu prendre, » servons-nous des mots de l'auteur, « il a voulu appréhender la nature hu» maine. » La belle réflexion que fait, à mon avis, sur ces mots le docte saint Jean-Chrysostôme (*in Epist. ad Heb. Homil.* V, *n.* I, *tom.* XII, *pag.* 51.). Il a, dit l'Apôtre, appréhendé la nature humaine ; elle s'enfuyoit, elle ne vouloit point du Sauveur ; qu'a-t-il fait ? Il a couru après d'une course précipitée, « sautant les montagnes, » c'est-à-dire, les ordres des anges, comme il est écrit aux Cantiques (*Cant.*, II. 8.) : « il a couru, » comme un géant, à grands pas et démesurés, » passant en un moment du ciel en la terre : *Exultavit ut gigas ad currendam viam* (*Ps.* XVIII. 6.). Là il a atteint cette fugitive nature, il l'a saisie, il l'a appréhendée au corps et en l'âme : *Semen Abrahæ apprehendit.* Il a eu pour ses frères, c'est-à-dire, pour nous autres hommes, une si grande tendresse, qu' « il a voulu en tout point se rendre » semblable à eux : » *Debuit per omnia fratri-*

bus similari (*Heb.*, II. 17.). Il a vu que nous étions composés de chair et de sang; pour cela, il a pris non un corps céleste, comme disoient les marcionites : non une chair fantastique et un spectre d'homme, comme assuroient les manichéens : quoi donc? une chair tout ainsi que nous, un sang qui avoit les mêmes qualités que le nôtre : *Quia pueri communicaverunt carni et sanguini, et ipse similiter participavit iisdem* (*Ibid.*, 14.), dit le grand Apôtre aux Hébreux : et cela pour quelle raison? *Ut misericors fieret* (*Ibid.*, 17.) : « Afin d'être miséricordieux, » poursuit le même saint Paul.

Et quoi donc, le Fils de Dieu, dans l'éternité de sa gloire, étoit-il sans miséricorde? Non, certes; mais sa miséricorde n'étoit pas accompagnée d'une compassion effective : parce que, comme vous savez, toute véritable compassion suppose quelque douleur : et partant le Fils de Dieu, dans le sein du Père éternel, étoit également incapable de pâtir et de compatir; et lorsque l'Ecriture attribue ces sortes d'affections à la nature divine, vous n'ignorez pas que cette façon de parler ne peut être que figurée. C'est ce qui a obligé le Sauveur à prendre une nature humaine; « Parce qu'il vouloit ressentir une réelle et véri- » table pitié : » *Ut misericors fieret.* Si donc il vouloit être touché pour nous d'une pitié réelle et véritable, il falloit qu'il prît une nature capable de ces émotions; ou bien disons autrement, et toutefois toujours dans les mêmes principes : Notre Dieu, dans la grandeur de sa majesté, avoit pitié de nous comme de ses enfants et de ses ouvrages : mais depuis l'incarnation, il a commencé à nous plaindre, comme ses frères, comme ses semblables, comme des hommes tels que lui. Depuis ce temps-là, il ne nous a pas plaints seulement comme l'on voit ceux qui sont dans le port plaindre souvent les autres qu'ils voient agités sur la mer d'une furieuse tourmente : mais il nous a plaints comme ceux qui courent le même péril se plaignent les uns les autres, par une expérience sensible de leurs communes misères; enfin l'oserai-je dire? il nous a plaints, ce bon frère, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à passer par les mêmes misères que nous : ayant eu, ainsi que nous, une chair sensible aux douleurs, et un sang capable de s'émouvoir, et une température de corps sujette, comme la nôtre, à toutes les incommodités de la vie et à la nécessité de la mort. C'est pourquoi l'Apôtre se glorifie de la grande bénignité de notre pontife : « Ah! nous n'avons pas un pontife, » dit-il (*Heb.*, IV. 15.), qui soit insensible à nos » maux : » *Non habemus pontificem, qui non possit compati infirmitatibus nostris :* pour quelle raison? « Parce qu'il a passé par toute » sorte d'épreuves : » *Tentatum per omnia.*

Vous le savez, chrétiens; parmi toutes les personnes dont nous plaignons les disgrâces, il n'y en a point pour lesquelles nous soyons émus d'une compassion plus tendre que celles que nous voyons dans les mêmes afflictions, dont quelque fâcheuse rencontre nous a fait éprouver la rigueur. Vous perdez un bon ami; j'en ai perdu un autrefois; dans cette rencontre d'afflictions, ma douleur et ma compassion s'en échauffera davantage : je sais par expérience combien il est sensible de perdre un ami. Ici je vous annonce une douce consolation, ô pauvres nécessiteux, malades oppressés, enfin généralement misérables, quels que vous soyez? Jésus mon pontife n'a épargné à son corps ni les sueurs, ni les fatigues, ni la faim, ni la soif, ni les infirmités, ni la mort; il n'a épargné à son esprit ni les tristesses, ni les injures, ni les ennuis, ni les appréhensions. O Dieu! qu'il aura d'inclination de nous assister, nous qu'il voit du plus haut des cieux battus de ces mêmes orages dont il a été autrefois attaqué! *Tentatum per omnia.* Il a tout pris jusqu'aux moindres choses, « tout jusqu'aux plus » grandes infirmités, si vous en exceptez le pé- » ché : » *Absque peccato* (*Heb.*, IV. 15.) : encore connoît-il bien par sa propre expérience combien est grand le poids du péché; « il a dai- » gné porter les nôtres à la croix sur ses épaules » innocentes : » *Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum* (1. PETR., II. 24.). On diroit « qu'il s'est voulu rendre en » quelque sorte semblable aux pécheurs : » *In similitudinem carnis peccati*, dit saint Paul (*Rom.*, VIII. 3.), afin de déplorer leur misère avec une plus grande tendresse. De là ces larmes amères, de là ces plaintes charitables que nous avons vues aujourd'hui dans notre évangile.

Et je remarque, ô fidèles, que cette compassion ne l'a pas seulement accompagné durant le cours de sa vie : car si l'Apôtre l'a, comme vous voyez, attachée à sa qualité de pontife : selon sa doctrine, tout pontife doit compatir. Or le Sauveur n'a pas seulement été mon pontife, lorsqu'il s'est immolé pour mes péchés sur la croix; « mais à » présent il est entré au sanctuaire par la vertu » de son sang : afin de paroître pour nous devant » la face de Dieu (*Heb.*, IX. 12, 24.), » et y exercer un sacerdoce éternel selon l'ordre de Melchisédech. Il est donc pontife et sacrificateur à jamais : c'est la doctrine du même apôtre; ce qui

a donné la hardiesse à l'admirable Origène de dire ces affectueuses paroles : « Mon Seigneur » Jésus pleure encore mes péchés, il gémit et » soupire pour nous : » *Dominus meus Jesus luget etiam nunc peccata mea, gemit suspiratque pro nobis* (*in Levit. Hom.* VII. *n.* 2. *tom.* II. *p.* 221.). Il veut dire que, pour être heureux, il n'en a pas dépouillé les sentiments d'humanité, il a encore pitié de nous : il n'a pas oublié ses longs travaux, ni toutes les autres épreuves de son laborieux pèlerinage; il a compassion de nous voir passer une vie dont il a éprouvé les misères, qu'il sait être assiégée de tant de diverses calamités. Ce sentiment le touche dans la félicité de sa gloire, encore qu'il ne le trouble pas; il agit en son cœur, bien qu'il n'agite pas son cœur : si nous avions besoin de larmes, il en donneroit.

Pour moi, je vous l'avoue, chrétiens, c'est là mon unique espérance : c'est là toute ma joie et le seul appui de mon repos; autrement dans quel désespoir ne m'abîmeroit pas le nombre infini de mes crimes? Quand je considère le sentier étroit sur lequel Dieu m'a commandé de marcher; la prodigieuse difficulté qu'il y a de retenir, dans un chemin si glissant, une volonté si volage et si précipitée que la mienne : quand je jette les yeux sur la profondeur impénétrable du cœur de l'homme, capable de cacher dans ses replis tortueux tant d'inclinations corrompues dont je n'aurai nulle connoissance : enfin quand je vois l'amour-propre faire pour l'ordinaire la meilleure partie de mes actions; je frémis d'horreur, ô fidèles, qu'il ne se trouve beaucoup de péchés dans les choses qui me paroissent les plus innocentes; et quand même je serois très juste devant les hommes, ô Dieu éternel, quelle justice humaine ne disparoîtroit point devant votre face! et qui seroit celui qui pourroit justifier sa vie, si vous entriez avec lui dans un examen rigoureux? Si le saint apôtre saint Paul, après avoir dit avec une si grande assurance, qu' « il » ne se sent point coupable en soi-même, ne » laisse pas de craindre de n'être pas justifié de- » vant vous : » *Nihil mihi conscius sum; sed non in hoc justificatus sum* (1. *Cor.*, IV. 4.) : que dirai-je, moi misérable? et quels devront donc être les troubles de ma conscience? Mais, ô mon aimable Pontife, c'est vous qui répandez une certaine sérénité dans mon cœur, qui me fait vivre en paix sous l'ombre de votre protection. Pontife fidèle et compatissant à mes maux, non, tant que je vous verrai à la droite de votre Père avec une nature semblable à la mienne, je ne croirai jamais que le genre humain lui déplaise, et la terreur de sa majesté ne m'empêchera point d'approcher de l'asile de sa miséricorde. Vous avez voulu être appelé, par le prophète Isaïe, « Un homme de douleurs, et qui » sait ce que c'est que l'infirmité : » *Virum dolorum et scientem infirmitatem* (Is., LIII. 3.). Vous savez en effet par expérience, vous savez ce que c'est que l'infirmité de ma chair, et combien elle pèse à l'esprit, et que vous-même en votre passion avez eu besoin de toute votre constance pour en soutenir la foiblesse. « L'esprit est fort, » disiez-vous; mais la chair est infirme (MATTH., » XXVI. 41.) : » cela me rend très certain que vous aurez pitié de mes maux. Fortifiez mon âme, ô Seigneur, d'une sainte et salutaire confiance, par laquelle me défiant des plaisirs, me défiant des honneurs de la terre, me défiant de moi-même, je n'appuie mon cœur que sur votre miséricorde; et établi sur ce roc immobile, je voie briser à mes pieds les troubles et les tempêtes qui agitent la vie humaine.

Mais, ô Dieu, éloignez de moi une autre sorte de confiance qui règne parmi les libertins; confiance aveugle et téméraire, qui ajoutant l'audace au crime, et l'insolence à l'ingratitude, les enhardit à se révolter contre vous par l'espérance de l'impunité. Loin de nous, loin de nous, ô fidèles! une si détestable manie : car de même que la pénitence, en même temps qu'elle amollit la dureté de nos cœurs, attendrit aussi et amollit par ses larmes le cœur irrité de Jésus; ainsi notre endurcissement nous rendroit à la fin le cœur du même Jésus endurci et inexorable. Arrêtons-nous ici, chrétiens; et sur cette considération, entrons avec l'aide de Dieu dans notre seconde partie.

SECOND POINT.

Ceux qui sont tant soit peu versés dans les Ecritures savent bien qu'une des plus belles promesses que Dieu ait faites à son Fils, est celle de lui donner l'empire de tout l'univers, et de faire par ce moyen que tous les hommes soient ses sujets. Or encore que nous fassions semblant d'être chrétiens, et qu'à nous entendre parler, on pût croire que nous tenons ce titre à honneur : si est-ce néanmoins que nous n'épargnons rien pour empêcher que cet oracle divin ne soit véritable. Et certainement il s'en faut beaucoup que le Sauveur ne règne sur nous : puisque d'observer sa loi, c'est la moindre de nos pensées : et toutefois comme il seroit très injuste qu'à cause de notre malice, le Fils de Dieu fût privé d'un honneur qui lui est si bien dû; lorsque par nos rébellions

il semble que nous nous retirions de son empire, il trouve bien le moyen d'y rentrer par une autre voie. Le Fils de Dieu donc peut régner en deux façons sur les hommes.

Il y en a sur lesquels il règne par ses charmes, par les attraits de sa grâce, par l'équité de sa loi, par la douceur de ses promesses, par la force de ses vérités : ce sont les justes ses bien-aimés ; et c'est ce règne que David prophétise en esprit au psaume : « Allez, ô le plus beau des hommes, » avec cette grâce et cette beauté qui vous est si » naturelle ; allez-vous-en, dit-il, combattre et » régner : » *Specie tuâ et pulchritudine tuâ* (*Ps.* XLIV. 5.). Que cet empire est doux, chrétiens! et de quel supplice, de quelle servitude ne seront pas dignes ceux qui refuseront une domination si juste et si agréable? Aussi le Fils de Dieu régnera sur eux d'une autre manière, bien étrange, et qui ne leur sera pas supportable ; il y régnera par la rigueur de ses ordonnances, par l'exécution de sa justice, par l'exercice de sa vengeance. C'est de ce règne qu'il faut entendre le psaume second, dans lequel Dieu est introduit parlant à son Fils en ces termes : « Vous les régirez, ô mon Fils, » avec un sceptre de fer, et vous les romprez tout » ainsi qu'un vaisseau d'argile : » *Reges eos in virgâ ferreâ, et sicut vas figuli confringes eos* (*Ps.* II. 9.) ; et ces autres paroles : « Asseyez-» vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos » ennemis à vous servir de marche-pied : » *Donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum* (*Ps.* CIX. 2.) ; et celles-ci : « Le Seigneur » règne ; que la terre tressaille de joie : *Dominus regnavit ; exultet terra* (*Ps.* CXVI. 1.) ; celles-là enfin : « Le Seigneur règne ; que tous les peu-» ples soient saisis de frayeur : » *Dominus regnavit ; irascantur populi* (*Ps.* XCVIII. 1.). Et de ces vérités, nous en avons un exemple évident dans le peuple juif.

Le Fils de Dieu vient à eux dans un appareil de douceur, plutôt comme leur compagnon que comme leur maître. C'étoit un homme sans faste et sans bruit, le plus paisible qui fût au monde ; il vouloit régner sur eux par sa miséricorde et par ses bienfaits, ainsi que je vous le disois tout à l'heure. Mais comme il n'y a point de fontaine dont la course soit si tranquille, à laquelle on ne fasse prendre par la résistance la rapidité d'un torrent ; de même le Sauveur, irrité par tous ces obstacles que les Juifs aveugles opposent à sa bonté, semble déposer en un moment toute cette humeur pacifique. C'est ce qu'il leur fit entendre une fois, étant près de Jérusalem, par une parabole excellente rapportée en saint Luc, dans laquelle il se dépeint soi-même sous la figure d'un roi, qui s'en étant allé bien loin dans une terre étrangère, apprend que ses sujets se sont révoltés contre lui ; et pour vous le faire court, voici la sentence qu'il leur prononce : « Pour mes enne-» mis, dit-il (Luc., XIX. 12 *et seq.*), qui n'ont » pas voulu que je régnasse sur eux, qu'on me » les amène, et qu'on les égorge en ma pré-» sence : » où, certes, vous le voyez bien autre que je ne vous le représentois dans ma première partie. Là il ne pouvoit voir un misérable qu'il n'en eût pitié ; ici il fait venir ses ennemis, et les fait égorger à ses yeux.

En effet, il a exercé sur les Juifs une punition exemplaire, que vous voyez clairement déduite dans notre évangile : et d'autant qu'il m'a semblé inutile de chercher bien loin des raisons, où mon propre texte me fournit un exemple si visible et si authentique dans la désolation de Jérusalem ; je me suis résolu de me servir des moyens que le Fils de Dieu lui-même semble m'avoir mis à la main. Je m'en vais donc employer le reste de cet entretien à vous représenter, si je puis, les ruines de Jérusalem encore toutes fumantes du feu de la colère divine ; et comme vous avez reconnu dans notre première partie, qu'il n'y a rien de plus aimable que les embrassements du Sauveur ; j'espère qu'étant étonnés dans le fond de vos consciences d'un événement si tragique, vous serez contraints d'avouer qu'il n'y a rien de plus terrible que de tomber en ses mains, quand sa bonté, surmontée par la multitude des crimes, est devenue implacable : pour cela, je toucherai seulement les principales circonstances.

Jérusalem, demeure de tant de rois, qui, dans le temps qu'elle fut ruinée, étoit sans difficulté la plus ancienne ville du monde, et le pouvoit disputer en beauté avec celles qui étoient les plus renommées dans tout l'Orient ; pendant deux mille et environ deux cents ans qui ont mesuré sa durée, a certainement éprouvé beaucoup de différentes fortunes ; mais nous pouvons toutefois assurer que, tandis qu'elle est demeurée dans l'observance de la loi de Dieu, elle étoit la plus paisible et la plus heureuse ville du monde. Mais déjà il y avoit long-temps qu'elle se rendoit de plus en plus rebelle à ses volontés ; qu'elle souilloit ses mains par le meurtre de ses saints prophètes, et attiroit sur sa tête un déluge de sang innocent qui grossissoit tous les jours : jusqu'à tant que ses iniquités étant montées jusqu'au dernier comble, elles contraignirent enfin la justice divine à en faire un châtiment exemplaire. Comme donc Dieu avoit résolu que cette ven-

geance éclatât par tout l'univers, pour servir à tous les peuples et à tous les âges d'un mémorial éternel; il y voulut employer les premières personnes du monde, je veux dire, les Romains, maîtres de la terre et des mers, Vespasien et Tite, que déjà il avoit destinés à l'empire du genre humain : tant il est vrai que les plus grands potentats de la terre ne sont, après tout, autre chose que les ministres de ses conseils.

Et afin que vous ne croyiez pas que ce débordement de l'armée romaine dans la Judée soit plutôt arrivé par un événement fortuit que par un ordre exprès de la Providence divine, écoutez la menace qu'il en fait à son peuple par la bouche de son serviteur Moïse; c'est-à-dire, six à sept cents ans avant que ni Jérusalem ni Rome fussent bâties; elle est couchée au Deutéronome. « Israël, » dit Moïse, si tu résistes jamais aux volontés de » ton Dieu, il amènera sur toi des extrémités de » la terre, une nation inconnue, dont tu ne » pourras entendre la langue (*Deut.*, XXVIII. » 49.); » c'est-à-dire, avec laquelle tu n'auras aucune sorte de commerce; ce sont les propres mots de Moïse. Un mot de réflexion, chrétiens. Les Mèdes, les Perses, les Syriens, dont nous apprenons par l'histoire que Jérusalem a subi le joug avant sa dernière ruine, étoient tous peuples de l'Orient, avec lesquels par conséquent elle pouvoit entretenir un commerce assez ordinaire; mais pour les Romains, que de vastes mers, que de longs espaces de terre les en séparoient! Rome à l'Occident, Jérusalem à son égard jusque dans les confins de l'Orient : c'est ce qu'on appelle proprement les extrémités de la terre. Aussi les Romains s'étoient déjà rendus redoutables par tout le monde, que les Juifs ne les connoissoient encore que par quelques bruits confus de leur grandeur et de leurs victoires. Mais poursuivons notre prophétie.

« Ce peuple viendra fondre sur toi tout ainsi » qu'une aigle volante : » *In similitudinem aquilæ volantis* (*Ibid.*,). Ne vous semble-t-il pas à ces marques reconnoître le symbole de l'empire romain, qui portoit dans ses étendards une aigle aux ailes déployées? passons outre. « Une » nation audacieuse, continue Moïse (*Deut.*, » XXVIII. 50.), »(et y eut-il jamais peuple plus orgueilleux que les Romains, ni qui eût un plus grand mépris pour tous les autres peuples du monde, qu'ils considéroient à leur égard comme des esclaves?) « qui ne respectera point tes veil- » lards, et n'aura point de pitié de tes enfants. » Ceci me fait souvenir de cette fatale journée dans laquelle les soldats romains étant entrés de force dans la ville de Jérusalem, sans faire aucune distinction de sexe ni d'âge, les enveloppèrent tous dans un massacre commun. Quoi plus? « Ce » peuple, dit Moïse, t'assiégera dans toutes tes » places : » et il paroît par l'histoire qu'il n'y en a eu aucune dans la Judée qui n'ait été contrainte de recevoir garnison romaine, et quasi toutes après un long siége. Et enfin « ils porteront par terre tes » hautes et superbes murailles qui te rendoient in- » solente : » *Destruentur muri tui firmi atque sublimes, in quibus habebas fiduciam* (*Deut.*, XXVIII. 52.). Ne diroit-on pas que le prophète a voulu dépeindre ces belles murailles de Jérusalem, ces fortifications si régulières, ces remparts si superbement élevés, « ces tours de si admirable » structure, qu'il n'y avoit rien de semblable dans » tout l'univers, » selon que le rapporte Josèphe (*de Bell. Judaic. lib*, V, *cap.* IV, *n.* 3, *pag.* 1223. *Ed. Oxon.* 1720.)? et tout cela toutefois fut tellement renversé, qu'au dire du même Josèphe, historien juif, témoin oculaire de toutes ces choses, et de celles que j'ai à vous dire, « il » n'y resta pas aucun vestige que cette ville eût » jamais été (*de Bell. Judaic. lib.* VII, *cap.* I, » *n.* 1, *p.* 1295.). »

O redoutable fureur de Dieu, qui anéantis tout ce que tu frappes! mais il falloit accomplir la prophétie de mon Maître, qui assure dans mon évangile, « qu'il ne demeureroit pas pierre » sur pierre dans l'enceinte d'une si grande ville : » *Non relinquent in te lapidem super lapidem* (LUC., XIX. 44.). C'est ce que firent les soldats romains, en exécution des ordres de Dieu; et Tite leur capitaine et le fils de leur empereur, après avoir mis fin à cette fameuse expédition, resta toute sa vie tellement étonné des marques de la vengeance divine, qu'il avoit si évidemment découverte dans la suite de cette guerre, que quand on le congratuloit d'une conquête si glorieuse : « Non, non, disoit-il, ce n'est pas moi qui ai » dompté les Juifs : je n'ai fait que prêter mon » bras à Dieu qui étoit irrité contre eux (PHILOST., » APOL. TYAN, *Vit. l.* VI, *c.* XIV.). » Parole que j'ai d'autant plus soigneusement remarquée qu'elle a été prononcée par un empereur infidèle, et qu'elle nous est rapportée par Philostrate, historien profane, dans la vie d'Apollonius Tyanéus.

Après cela, chrétiens, nous qui sommes les enfants de Dieu, comment ne serons-nous point effrayés de ses jugements, qui étonnent jusqu'à ses ennemis? Mais ce n'est ici que la moindre partie de ce qu'il prépare à ce peuple : vous allez voir tout à l'heure quelles machines il fait jouer,

quand il veut faire sentir la pesanteur de son bras aux grandes villes et aux nations tout entières ; et Dieu veuille que nous n'en voyions pas quelque funeste exemple en nos jours. Non, non, nation déloyale, ce n'est pas assez, pour te punir, de l'armée des Romains : non que les Romains, je l'avoue, ne soient de beaucoup trop forts pour toi ; et c'est en vain que tu prétends défendre ta liberté contre ces maîtres du monde. Mais s'ils sont assez puissants pour te surmonter, il faut quelque chose de plus pour t'affliger ainsi que tu le mérites : que deux ou trois troupes de Juifs séditieux entrent donc dans Jérusalem, et qu'elle en devienne la proie, afin que tous ensemble ils deviennent la proie des Romains.

O Dieu, quelle fureur ! l'ennemi est à leur porte, et je vois dans la ville trois ou quatre factions contraires qui se déchirent entre elles, qui toutes déchirent le peuple, se faisant entre elles une guerre ouverte pour l'honneur du commandement ; mais unies toutefois par la société de crimes et de voleries. Figurez-vous dans Jérusalem plus de vingt-deux mille hommes de guerre, gens de carnage et de sang, qui s'étoient aguerris par leurs brigandages ; au reste, si déterminés, qu'on eût dit, rapporte Josèphe (*de Bell. Judaic. lib.* v, *cap.* viii, *n.* 2, *tom.* ii, *pag.* 1238, *cap.* xii, *n.* 4. *p.* 1253. *cap.* xiii, *n.* 7, *p.* 1256.), qu'ils se nourrissoient d'incommodités, et que la famine et la peste leur donnoient de nouvelles forces. Toutefois, Messieurs, ne les considérez pas comme des soldats destinés contre les Romains : ce sont des bourreaux que Dieu a armés les uns contre les autres. Chose incroyable, et néanmoins très certaine ! à peine retournoient-ils d'un assaut soutenu contre les Romains, qu'ils se livroient dans leur ville de plus cruelles batailles : leurs mains n'étoient pas encore essuyées du sang de leurs ennemis, et ils les venoient tremper dans celui de leurs citoyens. Tite les pressoit si vivement, qu'à peine pouvoient-ils respirer ; et ils se disputoient encore les armes à la main à qui commanderoit dans cette ville réduite aux abois, qu'eux-mêmes avoient désolée par leurs pilleries, et qui n'étoit presque plus qu'un champ couvert de corps morts.

Vous vous étonnez à bon droit de cet aveuglement dont ils sont encore menacés dans mon vingt-huitième chapitre du Deutéronome : *Percutiam vos amentiâ et furore mentis* (*Deut.*, xxviii. 28.) : « Je vous frapperai de folie et d'aliénation d'esprit. » Mais peut-être vous ne remarquez pas que Dieu a laissé tomber les mêmes fléaux sur nos têtes. La France, hélas ! notre commune patrie, agitée depuis si long-temps par une guerre étrangère, achève de se désoler par ses divisions intestines. Encore parmi les Juifs, tous les deux partis conspiroient à repousser l'ennemi commun, bien loin de vouloir se fortifier par son secours, ou y entretenir quelque intelligence : le moindre soupçon en étoit puni de mort sans rémission. Et nous, au contraire... Ah ! fidèles, n'achevons pas, épargnons un peu notre honte : songeons plutôt aux moyens d'apaiser la juste colère de Dieu, qui commence à éclater sur nos têtes ; aussi-bien la suite de mon récit me rappelle.

Je vous ai fait voir l'ennemi qui les presse au dehors des murailles ; vous voyez la division qui les déchire au-dedans de leur ville : voici un ennemi plus cruel qui va porter une guerre furieuse au fond des maisons. Cet ennemi, dont je veux parler, c'est la faim, qui, suivie de ses deux satellites, la rage et le désespoir, va mettre aux mains non plus les citoyens contre les citoyens, mais le mari contre la femme, et le père contre les enfants ; et cela pour quelques vieux restes de pain à demi-rongés. Que dis-je, pour du pain ? ils eussent [été] trop heureux ; pour cent ordures qui sont remarquées dans l'histoire, et que je m'abstiens de nommer par le respect de cette audience : jusque-là qu'une femme dénaturée, qui avoit un enfant dans le berceau ; ô mères, détournez vos oreilles ! eut bien la rage de le massacrer, de le faire bouillir, et de le manger. Action abominable, et qui fait dresser les cheveux, prédite toutefois dans le chapitre du Deutéronome que j'ai déjà cité tant de fois. « Je » te réduirai à une telle extrémité de famine, que » tu mangeras le fruit de ton ventre : » *Comedes fructum uteri tui* (*Deut.*, xxviii. 53.).

Et à la verité, chrétiens, quand je fais réflexion sur les diverses calamités qui affligent la vie humaine ; entre toutes les autres la famine me semble être celle qui représente mieux l'état d'une âme criminelle, et la peine qu'elle mérite. L'âme, aussi-bien que le corps, a sa faim et sa nourriture : cette nourriture, c'est la vérité, c'est un bien permanent et solide, c'est une pure et sincère beauté ; et tout cela c'est Dieu même. Comme donc elle se sent piquée d'un certain appétit qui la rend affamée de quelque bien hors de soi, elle se jette avec avidité sur l'objet des choses créées qui se présentent à elle, espérant s'en rassasier ; mais ce sont viandes creuses, qui ne sont pas assez fortes, et n'ont pas assez de corps pour la sustenter : au contraire, la retirant de Dieu, qui est sa véritable et solide nourriture, ils

la jettent insensiblement dans une extrême nécessité, et dans une famine désespérée. D'où vient que l'enfant prodigue, si vous y prenez garde, sortant de la maison paternelle, arrive en un pays où il y a une horrible famine (Luc., xv. 14.); et le mauvais riche, enseveli dans les flammes, demande et demandera éternellement une goutte d'eau, qui ne lui sera jamais accordée (*Ibid.*, xvi. 24.). C'est la véritable punition des damnés, toujours tourmentés d'une faim et d'une soif si enragée, qu'ils se rongent et se consument eux-mêmes dans leur désespoir. Que si vous voulez voir une image de l'état où ils sont, jetez les yeux sur cette nation réprouvée, enclose dans les murailles de Jérusalem.

Il n'est pas croyable combien il y avoit de monde renfermé dans cette ville : car, outre que Jérusalem étoit déjà fort peuplée, tous les Juifs y étoient accourus de tous côtés, afin de célébrer la pâque, selon leur coutume. Or chacun sait la religion de ce peuple pour toutes ses cérémonies. Comme donc ils y étoient assemblés des millions entiers, l'armée romaine survint tout à coup et forma le siége, sans que l'on eût le loisir de pourvoir à la subsistance d'un si grand peuple. Ici je ne puis que je n'interrompe mon discours, pour admirer vos conseils, ô éternel Roi des siècles, qui choisissez si bien le temps de surprendre vos ennemis. Ce n'étoit pas seulement les habitants de Jérusalem, c'étoit tous les Juifs que vous vouliez châtier. Voilà donc, pour ainsi dire, toute la nation enfermée dans une même prison, comme étant déjà par vous condamnée au dernier supplice : et cela dans le temps de Pâques, la principale de leurs solennités, pour accomplir cette fameuse prophétie, par laquelle vous leur dénonciez « que vous changeriez leurs fêtes en deuil : » *Convertam festivitates vestras in luctum* (Amos, viii. 10.). Certes, vous vous êtes souvenu, ô grand Dieu, que c'étoit dans le temps de Pâques que leurs pères avoient osé emprisonner le Sauveur : vous leur rendez le change, ô Seigneur ; et dans le même temps de Pâques, vous emprisonnez dans la capitale de leur pays leurs enfants, imitateurs de leur opiniâtreté.

En effet, qui considérera l'état de Jérusalem, et les travaux dont l'empereur Tite fit environner ses murailles, il la prendra plutôt pour une prison que pour une ville : car encore que son armée fût de près de soixante mille hommes des meilleurs soldats de la terre, il ne croyoit pas pouvoir tellement tenir les passages fermés, que les Juifs qui savoient tous les détours des chemins, n'échappassent à travers de son camp, ainsi que des loups affamés, pour chercher de la nourriture. Jugez de l'enceinte de la ville que soixante mille hommes ne peuvent assez environner. Que fait-il ? il prend une étrange résolution, et jusqu'alors inconnue : ce fut de tirer tout autour de Jérusalem une muraille, munie de quantité de forts ; et cet ouvrage, qui d'abord paroissoit impossible, fut achevé en trois jours, non sans quelque vertu plus qu'humaine. Aussi Josèphe remarque « que » je ne sais quelle ardeur céleste saisit tout à coup » l'esprit des soldats (*de Bell. Judaic.*, *lib.* v, » *cap.* xii, *n.* 2. *pag.* 1251.) ; » de sorte qu'entreprenant ce grand œuvre sous les auspices de Dieu, ils en imitèrent la promptitude.

Voilà, voilà, chrétiens, la prophétie de mon évangile accomplie de point en point. Te voilà assiégée de tes ennemis, comme mon Maître te l'a prédit quarante ans auparavant : « O Jéru» salem, te voilà pressée de tous côtés, ils t'ont » mise à l'étroit, ils t'ont environnée de remparts » et de forts (Luc., xix. 43.) : » ce sont les mots de mon texte ; et y a-t-il une seule parole qui ne semble y avoir été mise pour dépeindre cette circonvallation, non de lignes, mais de murailles ? Depuis ce temps, quels discours pourroient vous dépeindre leur faim enragée, leur fureur et leur désespoir ; et la prodigieuse quantité de morts qui gisoient dans leurs rues sans espérance de sépulture, exhalant de leurs corps pourris le venin, la peste et la mort ?

Cependant, ô aveuglement ! ces peuples insensés, qui voyoient accomplir à leurs yeux tant d'illustres prophéties tirées de leurs propres livres, écoutoient encore un tas de devins qui leur promettoient l'empire du monde. Comme l'endurci Pharaon, qui, voyant les grands prodiges que la main de Dieu opéroit par la main de Moïse et d'Aaron ses ministres, avoit encore recours aux illusions de ses enchanteurs (*Exod.*, vii *et* viii.). Ainsi Dieu a accoutumé de se venger de ses ennemis : ils refusent de solides espérances ; il les laisse séduire par mille folles prétentions : ils s'obstinent à ne vouloir point recevoir ses inspirations : il leur pervertit le sens, il les abandonne à leurs conseils furieux : ils s'endurcissent contre lui ; « le ciel après cela devient de fer sur » leur tête : » *Dabo vobis cœlum desuper sicut ferrum* (*Levit.*, xxvi. 19.) ; il ne leur envoie plus aucune influence de grâce.

Ce fut cet endurcissement qui fit opiniâtrer les Juifs contre les Romains, contre la peste, contre la famine, contre Dieu qui leur faisoit la guerre si ouvertement ; cet endurcissement, dis-je, les fit tellement opiniâtres, qu'après tant de désastres

il fallut encore prendre leur ville de force : ce qui fut le dernier trait de colère que Dieu lança sur elle. Si on eût composé, à la faveur de la capitulation, beaucoup de Juifs se seroient sauvés : Tite lui-même ne les voyoit périr qu'à regret. Or il falloit à la justice divine un nombre infini de victimes : elle vouloit voir onze cent mille hommes couchés sur la place dans le siége d'une seule ville ; et après cela encore, poursuivant les restes de cette nation déloyale, elle les a dispersés par toute la terre ; pour quelle raison ? Comme les magistrats, après avoir fait rouer quelques malfaiteurs, ordonnent que l'on exposera en plusieurs endroits, sur les grands chemins, leurs membres écartelés, pour faire frayeur aux autres scélérats : cette comparaison vous fait horreur ; tant il y a que Dieu s'est comporté à peu près de même. Après avoir exécuté sur les Juifs l'arrêt de mort que leurs propres prophètes leur avoient, il y avoit si long-temps, prononcé ; il les a répandus çà et là parmi le monde, portant de toutes [parts] imprimée sur eux la marque de sa vengeance.

Peuple monstrueux, qui n'a ni feu ni lieu ; sans pays, et de tout pays ; autrefois le plus heureux du monde, maintenant la fable et la haine de tout le monde ; misérable, sans être plaint de qui que ce soit ; devenu dans sa misère, par une certaine malédiction, la risée des plus modérés. Ne croyez pas toutefois que ce soit mon intention d'insulter à leur infortune : non ; à Dieu ne plaise que j'oublie jusqu'à ce point la gravité de cette chaire : mais j'ai cru que mon évangile nous ayant présenté cet exemple, le Fils de Dieu nous invitoit à y faire quelque réflexion ; donnez-moi un moment de loisir pour nous appliquer à nous-mêmes celles que nous avons déjà faites, qui sont peut-être trop générales.

Chrétiens, quels que vous soyez, en vérité, quels sentiments produit dans vos âmes une si étrange révolution ? Je pense que vous voyez bien par des circonstances si remarquables, et par le rapport de tant de prophéties ; et il y en a une infinité d'autres qui ne peuvent pas être expliquées dans un seul discours ; vous voyez bien, dis-je, que la main de Dieu éclate dans cet ouvrage. Au reste, ce n'est point ici une histoire qui se soit passée dans quelque coin inconnu de la terre, ou qui soit venue à nous par quelques bruits incertains : cela s'est fait à la face du monde. Josèphe, historien juif, témoin oculaire, également estimé et des nôtres et de ceux de sa nation, nous l'a raconté tout au long : et il me semble que cet accident est assez considérable pour mériter que vous y pensiez.

Vous croirez peut-être que la chose est trop éloignée de notre âge pour nous émouvoir : mais, certes, ce nous seroit une trop folle pensée de ne pas craindre, parce que nous ne voyons pas toujours à nos yeux quelqu'un frappé de la foudre. Vous devriez considérer que Dieu ne se venge pas moins, encore que souvent il ne veuille pas que sa main paroisse : quand il fait éclater sa vengeance, ce n'est pas pour la faire plus grande ; c'est pour la rendre exemplaire : et un exemple de cette sorte, si public, si indubitable, doit servir de mémorial ès siècles des siècles. Car enfin, si Dieu en ce temps-là haïssoit le péché, il n'a pas commencé à lui plaire depuis ; outre que nous serions bien insensés d'oublier la tempête qui a submergé les Juifs : puisque nous voyons à nos yeux des restes de leur naufrage, que Dieu a jetés, pour ainsi dire, à nos portes : et ce n'est pas pour autre raison que Dieu conserve les Juifs ; c'est afin de faire durer l'exemple de sa vengeance. Enfin il est bien étrange que nous aimions mieux nous-mêmes peut-être servir d'exemples, que de faire profit de celui des autres. La main de Dieu est sur nous trop visiblement, pour ne le pas reconnoître ; et il est temps désormais que nous prévenions sa juste fureur par la pénitence. Quand nous ne verrions, dans le peuple juif, qu'une grande nation qui est tout à coup renversée, ce seroit assez pour nous faire craindre la même [punition,] particulièrement en ces temps de guerre, où sa justice nous poursuit et nous presse si fort. Mais si nous considérons que c'est le peuple juif, autrefois le peuple de Dieu, auquel nous avons succédé, qui est la figure de tout ce qui doit nous arriver, selon que l'enseigne l'Apôtre (1. *Cor.*, x. 6, 11.) ; nous trouverons que cet exemple nous touche bien plus près que nous ne pensons ; puisqu'étant l'Israël de Dieu et les vrais enfants de la race d'Abraham, nous devons hériter aussi bien des menaces que des promesses qui leur sont faites.

Mais il faut, ô pécheur, il faut que j'entre avec toi dans une discussion plus exacte ; il faut que j'examine si tu es beaucoup moins coupable que ne le sont les Juifs. Tu me dis qu'ils n'ont pas connu le Sauveur ; et toi, penses-tu le connoître ? Je te dis en un mot avec l'apôtre saint Jean, « que qui pèche ne le connoît pas, et ne » sait qui il est : » *Qui peccat, non vidit eum, nec cognovit eum* (1. Joan., iii. 6.). Tu l'appelles ton Maître et ton Seigneur ; oui, de bouche : tu te moques de lui ; il faudroit le dire du cœur. Et comment est-ce que le cœur parle ?

Par les œuvres : voilà le langage du cœur ; voilà ce qui fait connoître les intentions. Au reste, ce cœur, tu n'as garde de le lui donner : tu ne le peux pas ; tu dis toi-même qu'il est engagé ailleurs dans des liens que tu appelles bien doux. Insensé, qui trouves doux ce qui te sépare de Dieu ! et après cela, tu penses connoître son Fils. Non, non, tu ne le connois pas ; seulement tu en sais assez pour être damné davantage, comme les Juifs dont les rébellions ont été punies plus rigoureusement que celles des autres peuples, parce qu'ils avoient reçu des connoissances plus particulières.

Mais, direz-vous, les Juifs ont crucifié le Sauveur. Et ignorez-vous, ô pécheurs, que vous foulez aux pieds le sang de son testament, que vous faites pis que de le crucifier : que s'il étoit capable de souffrir, un seul péché mortel lui causeroit plus de douleur que tous ses supplices ? Ce n'est point ici une vaine exagération : il faut brûler toutes les Ecritures, si cela n'est vrai. Elles nous apprennent qu'il a voulu être crucifié, pour anéantir le péché ; par conséquent il n'y a point de doute qu'il ne lui soit plus insupportable que sa propre croix. Mais je vois bien qu'il faut vous dire quelque chose de plus ; je m'en vais avancer une parole bien hardie, et qui n'en est pas moins véritable. Le plus grand crime des Juifs n'est pas d'avoir fait mourir le Sauveur : cela vous étonne ; je le prévoyois bien, mais je ne m'en dédis pourtant pas : au contraire, je prétends bien vous le faire avouer à vous-mêmes ; et comment cela ? Parce que Dieu, depuis la mort de son Fils, les a laissés encore quarante ans sans les punir. Tertullien remarque très bien « que ce temps leur étoit donné pour » en faire pénitence (*Lib.* III. *cont.* MARC., *n.* » 23.). » Il avoit donc dessein de la leur pardonner. Par conséquent, quand il a usé d'une punition si soudaine, il y a eu quelque autre crime qu'il ne pouvoit plus supporter, qui lui étoit plus insupportable que le meurtre de son propre Fils. Quel est ce crime si noir, si abominable ? c'est l'endurcissement, c'est l'impénitence. S'ils eussent fait pénitence, ils auroient trouvé dans le sang qu'ils avoient violemment répandu, la rémission du crime de l'avoir épanché.

Tremblez donc, pécheurs endurcis, qui avalez l'iniquité comme l'eau, dont l'endurcissement a presque étouffé les remords de la conscience ; qui, depuis des années, n'avez point de honte de croupir dans les mêmes ordures, et de charger des mêmes péchés les oreilles des confesseurs. Car enfin ne vous persuadez pas que Dieu vous laisse rebeller contre lui des siècles entiers : sa miséricorde est infinie ; mais ses effets ont leurs limites prescrites par sa sagesse : elle qui a compté les étoiles, qui a borné cet univers dans une rondeur finie, qui a prescrit des bornes aux flots de la mer, a marqué la hauteur jusqu'où elle a résolu de laisser monter tes iniquités. Peut-être t'attendra-t-il encore quelque temps ; peut-être : mais, ô Dieu, qui le peut savoir ? c'est un secret qui est caché dans l'abime de votre providence. Mais enfin tôt ou tard ou tu mettras fin à tes crimes par la pénitence, ou Dieu l'y mettra par la justice de sa vengeance ; tu ne perds rien pour différer. Les hommes se hâtent d'exécuter leurs desseins ; parce qu'ils ont peur de laisser échapper les occasions, qui ne consistent qu'en certains moments dont la fuite est si précipitée : Dieu, tout au contraire, sait que rien ne lui échappe, qu'il te fera bien payer l'intérêt de ce qu'il t'a si long-temps attendu.

Que s'il commence une fois à appuyer sa main sur nous, ô Dieu, que deviendrons-nous ? quel antre assez ténébreux, quel abîme assez profond nous pourra soustraire à sa fureur ? Son bras tout-puissant ne cessera de nous poursuivre, de nous abattre, de nous désoler ; il ne restera plus en nous pierre sur pierre : tout ira en désordre, en confusion, en une décadence éternelle. Je vous laisse dans cette pensée ; j'ai tâché de vous faire voir, selon que Dieu me l'a inspiré, d'un côté la miséricorde qui vous invite, d'autre part la justice qui vous effraie : c'est à vous à choisir, chrétiens, et encore que je sois assuré de vous avoir fait voir de quel côté il faut se porter, il y a grand danger que vous ne preniez le pire. Tel est l'aveuglement de notre nature ; mais Dieu par sa grâce vous veuille donner et à moi de meilleurs conseils !

ABRÉGÉ D'UN SERMON

POUR LE

XXIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

La parabole du serviteur à qui le maître avoit quitté dix mille talents, qui fait exécuter son conserviteur, pour cent deniers, avec une rigueur effroyable (MATTH., XVIII. 23.).

Trois vérités dans cette parabole : 1.° que tout pécheur contracte une dette envers la justice divine ; 2.° qu'il ne peut jamais lui en faire le paiement, ni en être quitte, si Dieu ne la lui remet par pure grâce ; 3.° que la condition qu'il y appose, c'est que nous remettions aux autres.

PREMIER POINT.

Le péché est une dette : *Dimitte nobis debita nostra* (Matth., vi. 12.), « Remettez-nous nos » dettes. » On doit en deux façons : 1.° lorsqu'on ôte à quelqu'un par injustice ; 2.° lorsqu'il nous prête volontairement. Il nous a assistés dans notre nécessité, il est juste que nous lui rendions dans notre abondance. Nous devons à Dieu en toutes les deux manières. Contrat avec lui : si vous l'observez, bénédiction ; sinon, malédiction : le peuple l'accepte ; *Amen* (*Deut.*, xxvii. 25 *et seq.*). Donc en observant, Dieu vous doit ; autrement vous lui devez. Quoi ? toutes les malédictions. Au Deutér.

SECOND POINT.

Si bien que tout ce qui nous reste après le péché, ne nous reste plus que par grâce. Notre évangile : *Jussit eum dominus ejus venumdari, et uxorem ejus, et filios, et omnia quæ habebat, et reddi* (Matth., xviii. 25.) : Son maître » commanda qu'on le vendît, lui, sa femme et » ses enfants, et tout ce qu'il avoit, pour satisfaire » à cette dette. » Le pécheur mérite d'être affligé en sa personne, en ce qui lui est cher, en sa postérité : *Insuper et universos languores, et plagas quæ non sunt scriptæ in volumine legis hujus* (*Deut.*, xxviii. 61.) ; « et même tous les » maux et toutes les plaies qui ne seroient pas » marquées dans ce livre de la loi ; » parce que, temporelles. Mais il y a un autre livre, le nouveau Testament, qui n'a que des promesses, et aussi des menaces spirituelles, plus terribles.

Voilà ce que nous devons. [Nous sommes insolvables :] preuve, la croix de Jésus-Christ. Innocent, il ne devoit rien : *Princeps hujus mundi in me non habet quidquam* (Joan., xiv. 30.) : « Le prince de ce monde n'a rien en » moi qui lui appartienne. » Pourquoi paie-t-il ? Il est caution. On ne discute la caution que lorsque la partie principale est insolvable : Jésus est donc contraint par corps. Mais puisqu'il a payé, nous sommes donc quittes. [Nullement : il faut encore que] l'application [de ses mérites se fasse en nous ;] autrement c'est comme s'il n'étoit pas mort. C'est pourquoi le supplice éternel s'ensuit ; éternel, parce qu'il doit durer jusqu'à l'extinction de la dette : or, jamais elle ne peut être acquittée, donc toujours pourrir dans la prison. Dette gratuitement remise par les sacrements.

Voulez-vous toujours laisser votre caution dans la peine ? ne le voulez-vous pas tirer de la croix où vos péchés l'ont mis ? Tant que le péché est en vous, il est toujours en croix : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei* (*Heb.*, vi. 6.) : « Autant qu'il est en eux, ils crucifient de nouveau » le Fils de Dieu. »

TROISIÈME POINT.

Application de la condition, pour les prisonniers. Sentiment de vengeance contre ceux qui les font recéler, etc. Imprécations, souhaits. C'est vouloir rendre Dieu complice de nos vengeances. Le Père de miséricorde, etc.

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'EXALTATION DE LA Ste. CROIX,

SUR LA

VERTU DE LA CROIX DE J.-C.

Combien grande l'entreprise de rendre la croix vénérable. Puissance absolue et miséricorde infinie, deux choses dans lesquelles consiste la gloire de Dieu ; comment éclatent-elles mieux dans la croix du Sauveur. Changements admirables qu'elle a produits dans le monde ; raisons que nous avons de mettre en elle toute notre gloire. Sentiments et actions qui prouvent que la croix est pour nous un sujet de scandale.

Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.

Pour moi à Dieu ne plaise que jamais je me glorifie, si ce n'est en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ (*Galat.*, vi. 14.).

Ce n'a pas été une petite entreprise de rendre la croix vénérable : jamais chose aucune ne fut attaquée avec des moqueries plus plausibles. Les Juifs et les gentils en faisoient une pièce de raillerie ; et il faut bien que les premiers chrétiens aient eu une hardiesse et une fermeté plus qu'humaine, pour prêcher à la face du monde, avec une telle assurance, une chose si extravagante. C'est pourquoi le grave Tertullien se vante que la croix de Jésus, en lui faisant mépriser la honte, l'a rendu impudent de la bonne sorte, et heureusement insensé. « Laissez-moi, disoit ce grand homme » quand on lui reprochoit les opprobres de l'E- » vangile, laissez-moi jouir de l'ignominie de mon » Maître, et du déshonneur nécessaire de notre » foi. Le Fils de Dieu a été pendu à la croix ; je » n'en ai point de honte, à cause que la chose » est honteuse. Le Fils de Dieu est mort ; il est » croyable, parce qu'il est ridicule. Le Fils de » Dieu est ressuscité ; je le crois d'autant plus » certain que, selon la raison humaine, il paroît » entièrement impossible (*de carne Christi*,

» *n.* 5.). » Ainsi la simplicité de nos pères se plaisoit d'étourdir les sages du siècle par des propositions étranges et inouïes, dans lesquelles ils ne pouvoient rien comprendre ; afin que la gloire du monde s'évanouissant en fumée, il ne restât plus d'autre gloire que celle de la croix de Jésus.

Bienheureuse Mère de mon Sauveur, que la Providence divine, voulant éprouver votre patience, amena au pied de la croix, où l'on déchiroit vos entrailles, puisque vous êtes de toutes les créatures celle qui en a le mieux vu l'infamie, et celle qui en a le mieux connu la grandeur, aidez-nous, par vos pieuses intercessions, à célébrer la gloire de votre Fils crucifié pour l'amour de nous. Je vous le demande par cette douleur maternelle qui perça votre âme sur le Calvaire, et par la joie infinie que vous ressentîtes, quand le Saint-Esprit descendit sur vous pour former le corps de Jésus, après que l'ange vous eut saluée par ces divines paroles : *Ave*, etc.

Le grand Dieu tout-puissant, qui de rien a fait le ciel et la terre, qui a tiré les astres et la lumière du sein d'un abîme infini de ténèbres ; ce Dieu, pour faire éclater sa puissance d'une façon extraordinaire en la personne de son cher Fils, a voulu que la plus grande infamie fût une source de gloire incompréhensible. C'est pourquoi le Sauveur Jésus, encore qu'il eût vécu comme un innocent, a fini sa vie comme un criminel ; et comme si le gibet et la mort n'eussent point eu pour lui assez de bassesse, il a choisi volontairement de tous les supplices le plus honteux, et de toutes les morts la plus inhumaine. En effet, le tourment de la croix qu'est-ce autre chose qu'une longue mort par laquelle la vie est arrachée peu à peu avec une violence incroyable, pendant qu'une nudité ignominieuse expose le pauvre supplicié à la risée des spectateurs inhumains ? si bien que le misérable patient semble en quelque sorte n'être élevé au-dessus de ce bois infâme, qu'afin de découvrir de plus loin une multitude de peuples, qui repaît ses yeux du spectacle de sa misère.

Non, l'imagination humaine ne se peut rien représenter de plus effroyable ; et jamais on n'a rien inventé ni de plus rigoureux pour les scélérats, ni de plus infâme pour les esclaves. Aussi le maître de l'éloquence accusant un gouverneur de province d'avoir fait crucifier un Romain, représente cette action comme la plus noire et la plus furieuse qui puisse tomber dans l'esprit d'un homme, et proteste que par un tel attentat la liberté publique et la majesté de l'Empire étoient violées (Cicer. *in* Verrem, *lib.* vii.). C'étoit assez d'être né libre, fidèles, pour être exempt de cet horrible supplice. Il ne falloit pas seulement que ceux que l'on attachoit à la croix fussent les plus détestables de tous les mortels, mais encore les derniers et les plus abjects. Ainsi ce que les Romains trouvoient insupportable pour leurs citoyens, les Juifs parricides l'ont fait souffrir à leur Roi.

Mais ce qui surpasse tous les malheurs, c'est que, selon la remarque du saint Apôtre, « le » crucifié est maudit de Dieu (*Gal.*, iii. 13.), » comme il est écrit au Deutéronome : « Maudit » de Dieu le pendu au bois (*Deut.*, xxi, 23.). » Et qu'y a-t-il donc de plus honteux que la croix, puisque nous y voyons jointes ensemble l'exécration des hommes, et la malédiction du Dieu tout-puissant ? Après cela, dites-moi, je vous prie, quelle est notre audace de ne rougir pas d'adorer un Maître pendu ? Et où est le front de l'Apôtre, qui, ayant dit aux Corinthiens, « qu'il » ne souffrira pas que sa gloire lui soit ravie » (1. *Cor.*, ix. 15.), » ne craint pas de dire aux Galates : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en » autre chose qu'en la croix de Jésus ? » Quel honneur, quelle gloire à un homme qui témoigne en être jaloux ! Ah ! pénétrons sa pensée, chrétiens, et apprenons à nous glorifier avec lui dans les opprobres de notre Sauveur. Pour cela, suivez, s'il vous plaît, ce raisonnement.

La gloire du chrétien ne peut être que la gloire de Dieu ; d'autant que le chrétien ne trouve rien qui soit digne de son ambition et de son courage, que les choses divines et immortelles. Or, la gloire de Dieu consiste en deux choses ; premièrement en sa puissance absolue ; et après, en sa miséricorde infinie : car, pour avoir de la gloire, il faut être grand, et il faut faire éclater sa grandeur. Si l'éclat n'est appuyé sur une grandeur solide, il est foible et n'a qu'un faux jour ; et si la grandeur est cachée, elle ne brille pas de cette belle et pure lumière, sans laquelle la gloire ne peut subsister. Je dis donc que la gloire de Dieu est en sa puissance et en sa bonté. Par la première, il est majestueux en lui-même ; par l'autre, il est magnifique envers nous. Par la puissance, il enferme en son sein des trésors et des richesses immenses ; mais c'est la miséricorde qui ouvre ce sein, pour les faire inonder sur les créatures. La puissance est comme la source, et la miséricorde est comme un canal. La puissance fournit ce que distribue la miséricorde ; et c'est du mélange de ces deux choses que naît ce divin éclat que nous appelons la gloire de Dieu.

Ce qui a fait dire ces beaux mots au psalmiste : « Dieu, dit-il, a parlé une fois (*Ps.*, lxi. 12.), »

J'entends ici par cette parole le bruit de la gloire de Dieu, qui retentit par tout l'univers, selon ce que dit le même psalmiste : « Les cieux » racontent la gloire de Dieu, et le firmament » publie la grandeur de ses œuvres (*Ps.* XVIII. » 1.). » Dieu donc a parlé une fois, dit David : et qu'est-ce qu'il a dit, grand prophète? « Il a » parlé une fois ; et j'ai, dit-il, entendu ces deux » choses, qu'à Dieu appartient la puissance, et » qu'à lui appartient la miséricorde (*Ps.* LXI. 12, » 13.). » Par où vous voyez manifestement que Dieu ne se glorifie que de sa puissance et de sa bonté. C'est la véritable gloire de Dieu ; parce que la miséricorde divine, touchée de compassion de la bassesse des créatures, et sollicitant en leur faveur la puissance ; en même temps qu'elle orne ce qui n'a aucun ornement par soi-même, elle fait retourner tout l'honneur à Dieu, qui seul est capable de relever ce qui n'est rien par sa condition naturelle.

Ces choses étant ainsi supposées, passons outre maintenant, et disons : La gloire de notre Dieu est en sa puissance et en sa bonté, ainsi que nous l'avons vu fort évidemment : or, c'est en la croix que paroissent le mieux la puissance et la miséricorde divine ; ce que je me propose de vous faire voir avec la grâce du Saint-Esprit. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul, qui dit « que tout » l'Evangile consiste en la croix, » appelle l'Evangile « la force et la puissance de Dieu (1. *Cor.*, I. » 17, 18.). » Et d'ailleurs il ne nous prêche autre chose, sinon que « la croix nous rend Dieu pro- » pice, et nous assure sa miséricorde par Notre- » Seigneur Jésus-Christ (*Ephes.*, II. 16, 18; *Col.*, » I. 20.). » Par conséquent, il est vrai que la croix est la gloire des chrétiens ; et quand je vous aurai montré dans le supplice de notre Maître ces deux qualités excellentes, je pourrai dire avec l'apôtre saint Paul : « A Dieu ne plaise que je » me glorifie en autre chose qu'en la croix de » Jésus ! » C'est le sujet de cet entretien. Je considère aujourd'hui comme les deux bras de la croix du Sauveur Jésus; dans l'un je me représente un trésor infini de puissance ; et dans l'autre, une source immense de miséricorde.

Inspirez-nous, ô Seigneur Jésus, afin que nous célébrions dignement la gloire de votre croix. Et vous, ô peuple d'acquisition (1. PETR., II. 9.), vous que le sang du prince Jésus a délivré d'une servitude éternelle, contemplez attentivement les merveilles de la mort triomphante de votre invincible libérateur. Commençons avec l'assistance de Dieu, et glorifions sa toute-puissance dans l'exaltation de sa croix.

PREMIER POINT.

Si vous voyez Notre-Seigneur Jésus-Christ abandonné à la fureur des bourreaux, s'il rend l'âme parmi des douleurs incroyables, ne vous imaginez pas, chrétiens, qu'il soit réduit à cette extrémité par foiblesse ou par impuissance : ce n'est pas la rigueur des tourments qui le fait mourir ; il meurt, parce qu'il le veut ; « et il » sort du monde sans contrainte, parce qu'il y » est venu volontairement : » *Abscessit potestate, quia non venerat necessitate* (S. AUG., *in* JOAN, *tract.* XXXI. *n.* 6. *tom.* III. *part.* II. *col.* 522.). La mort dans les animaux est une défaillance de la nature : la mort en Jésus-Christ est un effet de puissance. C'est pourquoi lui-même parlant de sa mort, il dit : « J'ai la puis- » sance de quitter la vie, et j'ai la puissance de » la reprendre (JOAN., X. 18.). » Où vous voyez manifestement qu'il met en même rang sa résurrection et sa mort ; et qu'il ne se glorifie pas moins du pouvoir qu'il a de mourir, que de celui qu'il a de ressusciter.

Et en effet, ne falloit-il pas qu'il eût en lui-même un préservatif infaillible contre la mort ; puisque, par sa seule parole, il faisoit revivre des corps pourris, et ranimoit la corruption? Ce jeune mort de Naïm, et la fille du prince de la Synagogue, et le Lazare, déjà puant (LUC., VII. 15; MARC., V. 42; JOAN, XI. 44.), n'ont-ils pas ressenti la vertu de cette parole vivifiante? Celui donc qui avoit le pouvoir de rendre la vie aux autres, avec quelle facilité pouvoit-il se la conserver à lui-même? En vain s'efforceroit-on de faire sécher les grandes rivières, ou de faire tarir les fontaines d'eau vive : à mesure que vous en ôtez, la source toujours féconde répare sa perte par elle-même, et s'enrichit continuellement de nouvelles eaux : ainsi étoit-il du Sauveur Jésus. Il avoit en lui-même une source éternelle de vie, je veux dire le Verbe divin ; et cette source est trop abondante, pour pouvoir être jamais épuisée. Frappez tant que vous voudrez, ô bourreaux ; faites des ouvertures de toutes parts sur le corps de mon aimable Sauveur, afin de faire, pour ainsi dire, écouler cette belle vie : il en porte la source en lui-même ; et comme cette source ne peut tarir, elle ne cessera jamais de couler, si lui-même ne retient son cours. Mais ce que votre haine ne peut pas faire, son amour le fera pour notre salut. Lui qui commande, ainsi qu'il lui plaît, à la santé et aux maladies, il commandera à la vie de se retirer pour un temps de son divin corps. Il ne veut pas que la nécessité naturelle ait aucune part dans sa mort ;

parce qu'il en réserve toute la gloire à la charité infinie qu'il a pour les hommes. Par où vous voyez, chrétiens, « que notre Maître est mort » par puissance, et non par infirmité : » *Potestate mortuus est*, dit saint Augustin (*de Nat. et Grat. n.* 26. *tom.* x. *col.* 138.).

Aussi l'évangéliste saint Jean observe une chose qui mérite d'être considérée : c'est que le Sauveur étant à la croix, fait une revue générale sur tout ce qui étoit écrit de lui dans les prophéties; et voyant qu'il ne lui restoit plus rien à faire, que de prendre ce breuvage amer que lui promettoit le psalmiste, il demanda à boire. « J'ai soif, dit-il » aussitôt, afin que toutes choses fussent accom- » plies (Joan., xix. 28.). » Puis, après avoir légèrement goûté de la langue le fiel et le vinaigre qu'on lui présentoit, il remarqua lui-même que tout étoit consommé, qu'il avoit exécuté de point en point toutes les volontés de son Père : et enfin ne voyant plus rien qui le pût retenir au monde, élevant fortement sa voix, il rendit l'âme avec une action si paisible, si libre, si préméditée, qu'il étoit aisé de juger que personne ne la lui ôtoit, mais qu'il la donnoit lui-même de son plein gré, ainsi qu'il l'avoit assuré : « Personne, dit-il, » ne m'ôte mon âme; mais je la donne moi-même » de ma pure et franche volonté (*Ibid.*, x. 18.). »

O gloire, ô puissance du crucifié ! Quel autre voyons-nous qui s'endorme si précisément quand il veut, comme Jésus est mort quand il lui a plu ? Quel homme méditant un voyage marque si certainement l'heure de son départ, que Jésus a marqué l'heure de son trépas? De là vient que le Centenier, qui avoit ordre de garder la croix, considérant cette mort non-seulement si tranquille, mais encore si délibérée, et entendant ce grand cri dont Jésus accompagna son dernier soupir; étonné de voir tant de force dans cette extrémité de foiblesse, s'écria lui-même tout effrayé : « Vraiment cet homme est le Fils de » Dieu (Marc., xv. 39.). » Et lui, qui ne faisoit point d'état du Sauveur vivant, reconnut tant de puissance en sa mort, qu'elle lui fit confesser sa divinité.

Vous dirai-je ici, chrétiens, à la gloire de la croix de Jésus, que ce mort que vous y voyez attaché, remue le ciel et les éléments, qu'il renverse tout l'ordre du monde, qu'il obscurcit le soleil et la lune, et, si j'ose parler de la sorte, qu'il fait appréhender à toute la nature le désordre et la confusion du premier chaos? Certes, je vous entretiendrois volontiers de tant d'étranges événements, n'étoit que je me suis proposé de vous dire de plus grandes choses. La croix a dompté les démons; la croix a abattu l'orgueil et l'arrogance des hommes; la croix a renversé leur fausse sagesse, et a triomphé de leurs cœurs. J'estime plus glorieux d'avoir remporté une si belle victoire, que d'avoir troublé l'ordre de l'univers; parce que je ne vois rien dans tout l'univers de plus indocile, ni de plus fier, ni de plus indomptable que le cœur de l'homme. C'est en cela que la croix me paroît puissante, et vous le verrez très évidemment par la suite de ce discours. Renouvelez, s'il vous plaît, vos attentions, et suivez mon raisonnement.

Où la puissance paroît le mieux, c'est dans la victoire, surtout quand on la gagne sur des ennemis superbes et audacieux. Or, fidèles, ce Dieu infiniment bon, sous le règne duquel toutes les créatures seroient heureuses si elles étoient soumises, il a eu des rebelles et des ennemis, parce qu'il y a eu des ingrats et des insolents. Il a fallu dompter ces rebelles; mais pourquoi les dompter par la croix ? C'est le miracle de la toute-puissance, c'est le grand mystère du christianisme. Pénétrons dans ces vérités adorables sous la conduite des Ecritures.

Sachez donc que le plus grand ennemi de Dieu, celui qui lui est le plus insupportable, celui qui choque le plus sa grandeur et sa souveraineté, c'est l'orgueil : car encore que les autres vices abusent les créatures de Dieu contre son service, ils ne nient pas qu'elles ne soient à lui; au lieu que l'orgueil, autant qu'il le peut, les tire de son domaine. Et comment? c'est parce que l'orgueilleux veut se rendre maître de toutes choses; il croit que tout lui est dû : son ordinaire est de s'attribuer tout à lui-même; et par-là il se fait lui-même son Dieu, secouant le joug de l'autorité souveraine. C'est pourquoi le diable s'étant élevé par une arrogance extraordinaire, les Ecritures ont dit qu'il avoit affecté la divinité (Is., xiv. 14.) : et Dieu lui-même nous déclare souvent qu'il est un Dieu jaloux (*Exod.*, xxxiv. 14.), qui ne peut souffrir les superbes; qu'il rejette les orgueilleux de devant sa face (Is., xlii. 8.); parce que les superbes sont ses rivaux, et veulent traiter d'égal avec lui : par conséquent il est véritable que l'orgueil est le capital ennemi de Dieu.

En effet, n'est-ce pas l'orgueil, chrétiens, qui a soulevé contre lui tout le monde? L'orgueil est premièrement monté dans le ciel, où est le trône de Dieu, et lui a débauché ses anges; il a porté jusque dans son sanctuaire le flambeau de rébellion : après, il est descendu dans la terre, et ayant déjà gagné les intelligences célestes, il s'est servi d'elles pour dompter les hommes. Lucifer,

cet esprit superbe, conservant sa première audace, même dans les cachots éternels, ne conçoit que de furieux desseins. Il médite de subjuguer l'homme, à cause que Dieu l'honore et le favorise ; mais, sachant qu'il n'y peut réussir, tant que les hommes demeureront dans la soumission pour leur Créateur, il en fait premièrement des rebelles, afin d'en faire après cela des esclaves. Pour les rendre rebelles, il falloit auparavant les rendre orgueilleux. Il leur inspire donc l'arrogance qui le possède : de là l'histoire de nos malheurs ; de là cette longue suite de maux qui affligent notre nature opprimée par la violence de ce tyran.

Enflé de ce bon succès, il se déclare publiquement le rival de Dieu : il abolit son culte par toute la terre ; il se fait adorer en sa place par les hommes qu'il a assujétis à sa tyrannie. C'est pourquoi le Fils de Dieu l'appelle « le prince du » monde (Joan., xii. 31.), » et l'Apôtre, encore plus énergiquement, « le Dieu de ce siècle (2. *Cor.*, » iv. 4.). » Voilà de quelle sorte l'orgueil a armé le ciel et la terre, tâchant d'abattre le trône de Dieu. C'est lui qui est le père de l'idolâtrie : car c'est par l'orgueil que les hommes méprisant l'autorité légitime, et devenus amoureux d'eux-mêmes, se sont fait des divinités à leur mode. Ils n'ont point voulu de dieux que ceux qu'ils faisoient ; ils n'ont plus adoré que leurs erreurs et leurs fantaisies : dignes certes d'avoir des dieux de pierre et de bronze, et de servir aux créatures inanimées, eux qui se lassoient du culte du Dieu vivant, qui les avoit formés à sa ressemblance. Ainsi toutes les créatures agitées de l'esprit d'orgueil qui dominoit par tout l'univers, faisoient la guerre à leur Créateur avec une rage impuissante.

« Elevez-vous, Seigneur ; que vos ennemis » disparoissent, et que ceux qui vous haïssent » soient renversés devant votre face (*Ps.* lxvii. » 1.). » Mais, ô Dieu, de quelles armes vous servez-vous pour défaire ces escadrons furieux? Je ne vois ni vos foudres, ni vos éclairs, ni cette majesté redoutable devant laquelle les plus hautes montagnes s'écoulent comme de la cire ; je vois seulement une chair meurtrie et du sang épanché avec violence, et une mort infâme et cruelle, une croix et une couronne d'épines : c'est tout votre appareil de guerre ; c'est tout ce que vous opposez à vos ennemis. Justement, certes, justement ; et en voici la raison solide, que je vous prie, chrétiens, de considérer.

C'est honorer l'orgueil, que d'aller contre lui par la force ; il faut que l'infirmité même le dompte. Ce n'est pas assez qu'il succombe, s'il n'est contraint de reconnoître son impuissance ; il faut le renverser par ce qu'il dédaigne le plus. Tu t'es élevé, ô Satan, tu t'es élevé contre Dieu de toute ta force : Dieu descendra contre toi armé seulement de foiblesse ; afin de montrer combien il se rit de tes téméraires projets. Tu as voulu être le Dieu de l'homme ; un homme sera ton Dieu : tu as amené la mort sur la terre ; la mort ruinera tes desseins : tu as établi ton empire en attachant les hommes à de faux honneurs, à des richesses mal assurées, à des plaisirs pleins d'illusion ; les opprobres, la pauvreté, l'extrême misère, la croix en un mot détruira ton empire de fond en comble. O puissance de la croix de Jésus !

Les vérités de Dieu étoient bannies de la terre, tout étoit obscurci par les ténèbres de l'idolâtrie. Chose étrange, mais très véritable ! les peuples les plus polis avoient les religions les plus ridicules ; ils se vantoient de n'ignorer rien, et ils étoient si misérables que d'ignorer Dieu. Ils réussissoient en toutes choses jusqu'au miracle : sur le fait de la religion, qui est le capital de la vie humaine, ils étoient entièrement insensés. Qui le pourroit croire, fidèles, que les Egyptiens, les pères de la philosophie ; les Grecs, les maîtres des beaux arts ; les Romains si graves et si avisés, que leur vertu faisoit dominer par toute la terre ; qui le croiroit, qu'ils eussent adoré les bêtes, les éléments, les créatures inanimées, des dieux parricides et incestueux ; que non-seulement les fièvres et les maladies, mais les vices les plus infâmes et les plus brutales des passions eussent leurs temples dans Rome? Qui ne seroit contraint de dire en ce lieu, que Dieu avoit abandonné à l'erreur ces grands mais superbes esprits, qui ne vouloient pas le reconnoître, et qu'ayant quitté la véritable lumière, le Dieu de ce siècle les a aveuglés pour ne voir pas des choses si manifestes?

Et le monde et les maîtres du monde, le diable les tenoit captifs et tremblants sous de serviles religions, desquelles néanmoins ils étoient jaloux, non moins que de la grandeur de leur république. Qu'y avoit-il de plus méchant que leurs dieux? Quoi de plus superstitieux que leurs sacrifices? Quoi de plus impur que leurs profanes mystères? Quoi de plus cruel que leurs jeux, qui faisoient parmi eux une partie du culte divin? jeux sanglants et dignes de bêtes farouches, où ils soûloient leurs faux dieux de spectacles barbares et de sang humain. Cependant tant de philosophes, tant de grands esprits que le bel ordre du monde forçoit à reconnoître l'unique divinité qui gouverne toute la nature, encore qu'ils fussent choqués de tant de

désordres, ils n'ont pu persuader aux hommes de les quitter. Avec leurs raisonnements si sublimes, avec leur éloquence toute-puissante, ils n'ont pu désabuser les peuples de leurs ridicules cérémonies et de leur religion monstrueuse.

Mais sitôt que la croix de Jésus a commencé de paroître au monde, sitôt que l'on a prêché la mort et le supplice du Fils de Dieu; les oracles menteurs se sont tus, le règne des idoles a été peu à peu ébranlé, enfin elles ont été renversées; et Jupiter, et Mars, et Neptune, et l'égyptien Sérapis, et tout ce que l'on adoroit dans la terre a été enseveli dans l'oubli. Le monde a ouvert les yeux pour reconnoître le Dieu créateur, et s'est étonné de son ignorance. L'extravagance du christianisme a été plus forte que la plus sublime philosophie. La simplicité de douze pêcheurs sans secours, sans éloquence, sans art, a changé la face de l'univers. Ces pêcheurs ont été plus heureux que ce fameux Athénien [1], à qui la fortune, ce lui sembloit, apportoit les villes prises dans des rets. Ils ont pris tous les peuples dans leurs filets pour en faire la conquête de Jésus-Christ, qui ramène tout à Dieu par sa croix.

Car vous remarquerez, chrétiens, que tandis qu'il a conservé parmi nous; encore qu'il fît des miracles extraordinaires, encore qu'il eût à la bouche des paroles de vie éternelle, il a eu peu de sectateurs : ses amis mêmes rougissoient souvent de se voir rangés sous la discipline d'un maître si méprisé. Mais est-il monté sur la croix, est-il mort à ce bois infâme, quelle affluence de peuples accourent à lui! O Dieu, quel est ce nouveau prodige? Maltraité et mésestimé dans la vie, il commence à régner après qu'il est mort. Sa doctrine toute céleste, qui devoit le faire respecter partout, le fait attacher à la croix; et cette croix infâme qui devoit le faire mépriser partout, le rend vénérable à tout l'univers. Sitôt qu'il a pu étendre les bras, tout le monde a recherché ses embrassements. Ce mystérieux grain de froment n'est pas plutôt tombé dans la terre qu'il s'est multiplié par sa propre corruption. Il ne s'est pas plutôt élevé de terre, que, selon qu'il l'avoit prédit en son Evangile, « il a attiré à » lui toutes choses (Joan., xii. 23.), » et a changé l'instrument du plus infâme supplice en une machine céleste, pour enlever tous les cœurs : c'est-à-dire, que le Sauveur est tombé de la croix au sépulcre; et par un merveilleux contre-coup, tous les peuples sont tombés à ses pieds.

Voyez cette affluence de gens, qui de toutes les parties de la terre accourent à la croix de Jésus; qui non-seulement se glorifient de porter son nom, mais s'empressent à imiter ses souffrances, à être déshonorés pour sa gloire, à mourir pour l'amour de lui. Si quelqu'un parmi les anciens méprisoit la mort, on admiroit cette fermeté de courage comme une chose presque inouïe. Grâce à la croix de Jésus, ces exemples sont si communs parmi nous, que leur abondance nous empêche de les raconter. Depuis qu'on a prêché un Dieu mort, la mort a eu pour nous des délices : on a vu la vieillesse la plus décrépite et l'enfance la plus imbécile, les vierges tendres et délicates y courir comme à l'honneur du triomphe. C'est pourquoi on disoit que les chrétiens étoient un certain genre d'hommes destinés et comme dévoués à la mort. La croix toute-puissante avoit familiarisé avec eux ce fantôme hideux, qui est l'horreur de toute la nature. Le monde s'est plutôt lassé de tuer que les chrétiens n'ont fait de souffrir : toutes les inventions de la cruauté se sont épuisées pour ébranler la foi de nos pères : toutes les puissances du monde s'y sont employées. Mais, ô aveugle fureur, qui établit ce qu'elle pense détruire! C'est par la croix que le roi Jésus a résolu de conquérir tout le monde; c'est pourquoi il imprime cette croix victorieuse sur le corps de ses braves soldats en les associant à ses souffrances; c'est par là qu'ils surmonteront tous les peuples; ils désarmeront leurs persécuteurs par leur patience : les loups à la fin deviendront agneaux, en immolant les agneaux à leur cruauté.

Il faut que la croix de Jésus soit adorée par toute la terre : son empire n'aura point de bornes, parce que sa puissance n'a point de limites; elle étendra sa domination jusqu'aux provinces les plus éloignées, jusqu'aux îles les plus inaccessibles, jusqu'aux nations les plus inconnues. Quelle joie en vérité, fidèles, de voir et Barbares et Grecs, et les Scythes et les Arabes, et les Indiens et tous les peuples du monde, faire tous ensemble un nouveau royaume qui aura pour sa loi l'Evangile, et Jésus pour son chef, et la croix pour son étendard! Rome même, cette ville superbe, après s'être si long-temps enivrée du sang des martyrs de Jésus; Rome la maîtresse baissera la tête : elle portera plus loin ses conquêtes par la religion de Jésus, qu'elle n'a fait autrefois par ses armes; et nous lui verrons rendre plus d'honneur au tombeau d'un pauvre pêcheur qu'au temple de son Romulus.

Vous y viendrez aussi, ô Césars : Jésus crucifié veut voir abattue à ses pieds la majesté de

[1] Thimothée, fils de Conon. Plut. *Vit. parall.*

l'empire. Constantin, ce triomphant empereur, dans le temps marqué par la Providence, élèvera l'étendard de la croix au-dessus des aigles romaines. Par la croix, il surmontera les tyrans; par la croix, il donnera la paix à l'Empire; par la croix, il affermira sa maison : la croix sera son unique trophée, parce qu'il publiera hautement qu'elle lui a donné toutes ses victoires.

Certes, je ne m'étonne plus, ô Seigneur Jésus, si, peu de temps avant votre mort, vous vous écriiez avec tant de joie, que votre heure glorieuse approchoit et que « le prince du monde » alloit être bientôt chassé (Joan., xii. 31.). » Je ne m'étonne plus si je vous vois dans le palais d'Hérode, et devant le tribunal de Pilate, avec une contenance si ferme, bravant pour ainsi dire la pompe de la Cour royale et la majesté des faisceaux romains, par la générosité de votre silence. C'est que vous sentiez bien que le jour de votre crucifiement étoit pour vous un jour de triomphe. En effet, vous avez triomphé, ô Jésus, et vous menez en triomphe les puissances des ténèbres captives et tremblantes après votre croix. « Vous avez surmonté le monde, non par » le fer, mais par le bois : » *Domuit orbem, non ferro, sed ligno* (S. Aug. *in Ps.* liv, *n.* 12, *tom.* iv, *col.* 508.). Car il étoit bien digne de votre grandeur « de vaincre la force par l'im- » puissance, et les choses les plus hautes par » les plus abjectes, et ce qui est par ce qui n'est » pas, comme parle l'Apôtre (1. *Cor.*, i. 27, 28.), » et une fausse et superbe sagesse par une sage et » et modeste folie. » Par ce moyen vous avez fait voir qu'il n'y avoit rien de foible en vos mains, et que vous faites des foudres de tout ce qu'il vous plaît employer.

Mais ne vous dirai-je pas, chrétiens, une belle marque que nous a donnée Jésus-Christ, pour nous convaincre très évidemment que c'est la croix qui a opéré ces merveilles? C'est que sous le règne de Constantin, dans le temps que la paix fut donnée à l'Eglise, que le vrai Dieu fut reconnu publiquement par toute la terre, que tous les peuples du monde confessèrent la divinité de Jésus; la croix de notre bon Maître, qui n'avoit point paru jusqu'alors, fut reconnue par des miracles extraordinaires, dont toute l'antiquité s'est glorifiée. Elle fut exaltée dans un temple auguste à la gloire du Crucifié et à la consolation des fidèles. Est-ce par un événement fortuit que cela s'est rencontré dans ce temps? une chose si illustre est-elle arrivée sans quelque ordre secret de la Providence? Ah! ne le croyez pas, chrétiens. Et quoi donc? C'est que tout a fléchi sous le joug du Sauveur Jésus. Les puissances infernales sont confondues; tout le monde vient adorer le vrai Dieu dans l'Eglise qui est son temple, et par Jésus-Christ qui est son pontife.

Paroissez, paroissez, il est temps, ô croix, qui avez fait ces miracles : c'est vous qui avez brisé les idoles; c'est vous qui avez subjugué les peuples; c'est vous qui avez donné la victoire aux valeureux soldats de Jésus, qui ont tout surmonté par la patience. Vous serez gravée sur le front des rois; vous serez le principal ornement de la couronne des empereurs; vous serez l'espérance et la gloire des chrétiens, qui diront avec l'apôtre saint Paul, « qu'ils ne veulent jamais se » glorifier, si ce n'est en la croix de Notre-Sei- » gneur Jésus-Christ; » à cause que la croix, par la bienheureuse victoire qu'elle a remportée en faisant éclater la toute-puissance divine, a aussi répandu sur nous les trésors de sa miséricorde : c'est ce qui me reste à vous dire en peu de paroles.

SECOND POINT.

Ce nous est à la vérité une grande gloire de servir un Dieu si puissant qu'est celui que nous adorons; mais c'est particulièrement sa miséricorde qui nous oblige à nous glorifier en lui seul. Qui ne se tiendroit infiniment honoré de voir un Dieu si grand, qui met sa gloire à nous enrichir? Et n'est-ce pas nous presser vivement de mettre toute la nôtre à le louer? c'est ce que fait la miséricorde. Ce Dieu, qui par sa toute-puissance est si fort au-dessus de nous, lui-même par sa bonté daigne se rabaisser jusqu'à nous, et nous communique tout ce qu'il est par une miséricordieuse condescendance. Avouons que cela touche les cœurs; et que s'il est glorieux à la toute-puissance de faire craindre la miséricorde, il ne l'est pas moins à la miséricorde de ce qu'elle fait aimer la puissance.

Car, certes, il y a de la gloire à se faire aimer; c'est pourquoi le grave Tertullien nous enseigne « que dans l'origine des choses Dieu n'avoit que » de la bonté, et que sa première inclination, » c'est de nous bien faire : » *Deus à primordio tantùm bonus* (*adversùs* Marcion. *lib.* ii, *n.* 11, *pag.* 462.). Et la raison qu'il en rend est bien évidente, et bien digne d'un si grand homme : car pour bien connoître quelle est la première des inclinations, il faut choisir celle qui se trouvera la plus naturelle, d'autant que la nature est le principe de tout le reste. Or, notre Dieu, chrétiens, a-t-il rien de plus naturel que cette inclination de nous enrichir par la profusion de ses grâces? Comme une source envoie ses eaux

naturellement, comme le soleil naturellement répand ses rayons, ainsi Dieu naturellement fait du bien. Etant bon, abondant, plein de trésors infinis par sa dignité naturelle, il doit être aussi par nature bienfaisant, libéral, magnifique.

Quand il te punit, ô impie, la raison n'en est pas en lui-même; il ne veut pas que personne périsse. C'est ta malice, c'est ton ingratitude qui attire son indignation sur ta tête. Au contraire, si nous voulons l'exciter à nous faire du bien, il n'est pas nécessaire de chercher bien loin des motifs : sa nature, d'elle-même si bienfaisante, lui est un motif très pressant, et une raison qui ne le quitte jamais. Quand il nous fait du mal, il le fait à cause de nous; quand il nous fait du bien, il le fait à cause de lui-même. « Ce qu'il est bon, » c'est du sien, c'est de son propre fond, dit Ter- » tullien; ce qu'il est juste, c'est du nôtre : » c'est nous qui fournissons par nos crimes la matière à sa juste vengeance : *De suo optimus, de nostro justus* (*de Resur. carn. n.* 14.). Il est donc vrai, ce que nous disons, que Dieu n'a pu commencer ses ouvrages que par un épanchement général de sa bonté sur les créatures, et que c'est là par conséquent sa plus grande gloire.

Maintenant je vous demande : le Sauveur Jésus, notre amour et notre espérance, notre pontife, notre avocat, notre intercesseur, pourquoi est-il monté sur la croix? pourquoi est-il mort sur ce bois infâme? qu'est-ce que nous en apprend le grand apôtre saint Paul (*Ephes.*, I. 10; *Col.*, III. 10.)? N'est-ce pas « pour renouveler » toutes choses en sa personne, » pour ramener tout à la première origine, pour reprendre les premières traces de Dieu son Père et réformer les hommes selon le premier dessein de ce grand ouvrier? C'est la doctrine du christianisme : donc ce qui a porté le Sauveur à vouloir mourir en la croix, c'est qu'il étoit touché de ces premiers sentiments de son Père; c'est-à-dire, ainsi que je l'ai exposé tout à l'heure, de clémence, de bonté, de charité infinie.

En effet, n'est-ce pas à la croix qu'il a présenté devant le trône de Dieu, non point des génisses et des taureaux, mais sa sainte chair, formée par le Saint-Esprit, oblation sainte et vivante pour l'expiation de nos crimes? N'est-ce pas à la croix qu'il a réconcilié toutes choses, faisant par la vertu de son sang la vraie purification de nos âmes (*Col.*, I. 20.)? Les hommes étoient révoltés contre Dieu, ainsi que nous le disions dans la première partie; et d'autre part, la justice divine étoit prête à les précipiter dans l'abîme en la compagnie des démons, dont ils avoient suivi les conseils et imité la présomption; lorsque tout à coup notre charitable Pontife paroît entre Dieu et les hommes. Il se présente pour porter les coups qui alloient tomber sur nos têtes. Posé sur l'autel de la croix, il répand son sang sur les hommes, il élève à Dieu ses mains innocentes; « et ainsi pacifiant le ciel et la terre (*Col.*, I. 20.), » il arrête le cours de la justice divine, et change une fureur implacable en une éternelle miséricorde.

En suivant l'audace des anges rebelles, nous leur avions vendu nos corps et nos âmes par un détestable marché; et Dieu sur ce contrat avoit ordonné que nous serions livrés en leurs mains. Dieu l'avoit prononcé de la sorte par une sentence dernière et irrévocable. Mais qu'a fait le Sauveur Jésus? « Il a pris, dit l'apôtre saint Paul (*Ibid.*, » II. 14.), l'original de ce décret donné contre » nous, et il l'a attaché à la croix. » Pour quelle raison? C'est afin, ô Père éternel, que vous ne puissiez voir la sentence qui nous condamne, que vous ne voyiez le sacrifice qui nous absout; afin que si vous rappeliez en votre mémoire le crime qui vous irrite, en même temps vous vous souveniez du sang qui vous apaise et vous adoucit. Ainsi a été accompli cet oracle du prophète Isaïe : « Votre traité avec la mort sera annulé, et votre » pacte avec l'enfer ne tiendra pas : » *Delebitur fœdus vestrum cum morte, et pactum vestrum cum inferno non stabit* (Is., XXVIII. 18.). Jésus a rompu ce damnable contrat par une meilleure alliance : dès là nos espérances se sont relevées. Le ciel, qui étoit de fer pour nous, a commencé de répandre ses grâces sur les misérables mortels : Jésus nous l'a ouvert par sa croix.

C'est pourquoi je la compare à cette mystérieuse échelle qui parut au patriarche Jacob, « où il voyoit les anges monter et descendre » (*Gen.*, XXVIII. 12.). » Que veut dire ceci, chrétiens? N'est-ce pas pour nous faire entendre que la croix de notre Sauveur renoue le commerce entre le ciel et la terre; que par cette croix les saints anges viennent à nous comme à leurs frères et leurs alliés; et en même temps nous apprennent que, par la même croix, nous pouvons remonter au ciel avec eux, pour y remplir les places que leurs ingrats compagnons ont laissées vacantes?

Où mettrons-nous donc notre gloire, mes frères, si ce n'est en la croix de Jésus? Car comme dit l'Apôtre saint Paul, « Si, lorsque nous étions » ennemis, Dieu nous a réconciliés par la mort » de son Fils unique; maintenant que nous avons » la paix avec lui par le sang du Médiateur,

» comment ne nous comblera-t-il pas de ses dons? » Et si, étant pécheurs, Jésus-Christ nous a tant » aimés, qu'il est mort pour l'amour de nous; » maintenant que nous sommes justifiés par son » sang (*Rom.*, v. 10, 8, 9.), » qui pourroit dire la tendresse de son amour? Or, si Dieu a usé envers nous d'une telle miséricorde pendant que nous étions des rebelles, que ne fera-t-il pas maintenant que par la croix du Sauveur nous sommes devenus ses enfants? « Et celui qui nous a donné son Fils unique, que nous pourra-t-il refuser » (*Ibid.*, VIII. 32.)? »

Pour moi, je vous l'avoue, chrétiens, c'est là toute ma gloire, c'est là mon unique consolation: autrement, dans quel désespoir ne me jetteroit pas le nombre infini de mes crimes? Quand je considère le sentier étroit sur lequel Dieu m'a commandé de marcher, et l'incroyable difficulté qu'il y a de retenir, dans un chemin si glissant, une volonté si volage et si précipitée que la mienne; quand je jette les yeux sur la profondeur immense du cœur humain, capable de cacher dans ses replis tortueux tant d'inclinations corrompues, dont nous n'aurons nous-mêmes nulles connoissances; je frémis d'horreur, fidèles, et j'ai juste sujet de craindre qu'il ne se trouve beaucoup de péchés dans les choses qui me paroissent les plus innocentes. Et quand même je serois très juste devant les hommes, ô Dieu éternel, quelle justice humaine ne disparoîtra pas devant votre face! « Et qui seroit celui qui pourroit justifier sa vie, » si vous entriez avec lui dans un examen rigou- » reux (*Ps.* CXLII. 2.)? » Si le grand apôtre saint Paul, après avoir dit avec une si grande assurance « qu'il ne se sent point coupable en lui- » même, ne laisse pas de craindre de n'être pas » justifié devant vous (1. *Cor.*, IV. 4.); » que dirai-je, moi misérable? et quels devront donc être les troubles de ma conscience? Mais, ô mon Pontife miséricordieux, mon Pontife fidèle et compatissant à mes maux, c'est vous qui répandez une certaine sérénité dans mon âme. Non, tant que je pourrai embrasser votre croix, jamais je ne perdrai l'espérance; tant que je vous verrai à la droite de votre Père avec une nature semblable à la mienne, portant encore sur votre chair les cicatrices de ces aimables blessures que vous avez reçues pour l'amour de moi, je ne croirai jamais que le genre humain vous déplaise, et la terreur de la majesté ne m'empêchera point d'approcher de l'asile de la miséricorde. Cela me rend certain que vous aurez pitié de mes maux; c'est pourquoi votre croix est toute ma gloire, parce qu'elle est toute mon espérance.

Mais est-il bien vrai, chrétiens, que nous nous glorifions en la croix du Sauveur Jésus? Nos actions ne démentent-elles pas nos paroles? Ne faudroit-il pas dire plutôt que la croix nous est un scandale, aussi-bien qu'elle l'a été aux gentils (1. *Cor.*, I. 23.)? La croix ne t'est-elle pas un scandale à toi, qui dédaignes la pauvreté, qui ne peux souffrir les injures, qui cours après les plaisirs mortels, qui fuis tout ce que tu vois à la croix; oubliant que Notre-Seigneur Jésus-Christ a trouvé sa vie dans la mort, et ses richesses dans la pauvreté, et ses délices dans les tourments, et sa gloire dans l'ignominie? L'apôtre saint Paul disoit à ceux qui vouloient établir la justice par les œuvres et les cérémonies de la loi, que « si la jus- » tice étoit par la loi, Jésus-Christ étoit mort en » vain, et que ce grand scandale de la croix étoit » inutile (*Gal.*, II. 21; V. 11.). » Et ne pourrois-je pas dire aujourd'hui avec beaucoup plus de raison, qu'en vain Jésus-Christ est mort à la croix; puisque n'étant mort qu'afin de nous rendre un peuple agréable à Dieu, nous vivons avec une telle licence, que nous contraignons presque les infidèles à blasphémer le saint nom qui a été invoqué sur nous? En vain Jésus-Christ est mort à la croix pour renverser la sagesse mondaine, si après sa mort on mène toujours une même vie, si l'on applaudit aux mêmes maximes, si l'on met le souverain bonheur dans les mêmes choses. En vain la croix a-t-elle abattu les idoles par toute la terre, si nous nous faisons tous les jours de nouvelles idoles par nos passions déréglées; sacrifiant non point à Bacchus, mais à l'ivrognerie; non point à Vénus, mais à l'impudicité; non point à Plutus, mais à l'avarice; non point à Mars, mais à la vengeance; et leur immolant non des animaux égorgés, mais nos esprits remplis de l'Esprit de Dieu, et « nos corps qui sont les temples du Dieu » vivant, et nos membres qui sont devenus les » membres de Jésus-Christ (1. *Cor.*, VI. 19, 15; » *Ephes.*, V. 30.). »

C'est donc une chose trop assurée, que la croix de Jésus n'est pas notre gloire: car si elle étoit notre gloire, nous glorifierions-nous, comme nous faisons, dans les vanités? Pourquoi pensez-vous que l'apôtre saint Paul ne dise pas en ce lieu qu'il se glorifie en la sagesse de Jésus-Christ, en la puissance de Jésus-Christ, dans les miracles de Jésus-Christ, en la résurrection de Jésus-Christ, mais seulement en la mort et en la croix de Jésus-Christ? A-t-il parlé ainsi sans raison? Ou plutôt ne vous souvenez-vous pas que je vous ai dit, à l'entrée de ce discours, que la croix étoit un assemblage de tous les tourments, de tous les

opprobres, et de tout ce qui paroît non-seulement méprisable, mais horrible, mais effroyable à notre raison? C'est pour cela que saint Paul nous dit, « qu'il se glorifie seulement en la croix du Sauveur » Jésus; » afin de nous apprendre l'humilité, afin de nous faire entendre que nous autres chrétiens nous n'avons de gloire que dans les choses que le monde méprise.

Eh, dites-moi, mes frères, « le signe du chré- » tien, n'est-ce pas la croix? N'est-ce pas par la » croix, dit saint Augustin (*in* Joan., *Tract.* » cxviii, *n.* 5, *tom.* iii, *part.* ii, *col.* 801.), que » l'on bénit, et l'eau qui nous régénère, et le sa- » crifice qui nous nourrit, et l'onction sainte qui » nous fortifie? » Avez-vous oublié que l'on a imprimé la croix sur vos fronts, quand on vous a confirmés par le Saint-Esprit? Pourquoi l'imprimer sur le front? N'est-ce pas que le front est le siége de la pudeur? Jésus-Christ par la croix a voulu nous durcir le front contre cette fausse honte, qui nous fait rougir des choses que les hommes estiment basses, et qui sont grandes devant la face de Dieu. Combien de fois avons-nous rougi de bien faire! Combien de fois les emplois les plus saints nous ont-ils semblé bas et ravalés! La croix imprimée sur nos fronts nous arme d'une généreuse impudence contre cette lâche pudeur; elle nous apprend que les honneurs de la terre ne sont pas pour nous.

Quand les magistrats veulent rendre les personnes infâmes et indignes des honneurs humains, souvent ils leur font imprimer sur le corps une marque honteuse, qui découvre à tout le monde leur infamie. Vous dirai-je ici ma pensée? Dieu a imprimé sur nos fronts, dans la partie du corps la plus éminente, une marque devant lui glorieuse, devant les hommes pleine d'ignominie; afin de nous rendre incapables de recevoir aucun honneur sur la terre. Ce n'est pas que, pour être bons chrétiens, nous soyons indignes des honneurs du monde; mais c'est que les honneurs du monde ne sont pas dignes de nous. Nous sommes infâmes, selon le monde; parce que, selon le monde, la croix, qui est notre gloire, est un abrégé de toutes sortes d'infamies.

Cependant, comme si le christianisme et la croix de Jésus étoient une fable, nous n'avons d'ambition que pour la gloire du siècle: l'humilité chrétienne nous paroît une niaiserie. Nos premiers pères croyoient qu'à peine les empereurs méritoient-ils d'être chrétiens: les choses à présent sont changées. A peine croyons-nous que la piété chrétienne soit digne de paroître dans les personnes considérables: la bassesse de la croix nous est en horreur; nous voulons qu'on nous applaudisse et qu'on nous respecte.

Mais ma charge, me direz-vous, veut que je me fasse honneur: si on ne respecte les magistrats, toutes choses iront en désordre. Apprenez, apprenez quel usage le chrétien doit faire des honneurs du monde: qu'il les reçoive premièrement avec modestie, connoissant combien ils sont vains: qu'il les reçoive pour la police; mais qu'il ne les recherche pas pour la pompe: qu'il imite l'empereur Héraclius, qui déposa la pourpre, et se revêtit d'un habit de pauvre, pour porter la croix de Jésus. Ainsi, que le fidèle se dépouille de tous les honneurs devant la croix de notre bon Maître; qu'il y paroisse comme pauvre, comme nu et comme mendiant; qu'il songe que, par la naissance, tous les hommes sont ses égaux; et que les pauvres, dans le christianisme, sont en quelque façon ses supérieurs. Qu'il considère que l'honneur qu'on lui rend n'est pas pour sa propre grandeur, mais pour l'ordre du monde, qui ne peut subsister sans cela; que cet ordre passera bientôt, et qu'il s'élèvera un nouvel ordre de choses, où ceux-là seront les plus grands, qui auront été les plus gens de bien, et qui auront mis leur gloire en la croix du Sauveur Jésus.

Adorons la croix dans cette pensée; assistons dans cette pensée au saint sacrifice qui se fait en mémoire de la passion du Fils de Dieu. Fasse Notre-Seigneur Jésus-Christ, que nous comprenions combien sa croix est auguste, combien glorieuse; puisqu'elle seule est capable de faire éclater sur les hommes la toute-puissance de Dieu, et de répandre sur eux les trésors immenses de sa miséricorde infinie, en leur ouvrant l'entrée à la félicité éternelle. *Amen.*

SECOND SERMON

POUR

L'EXALTATION DE LA Ste. CROIX,

PRÊCHÉ AUX NOUVEAUX CATHOLIQUES,

SUR LES SOUFFRANCES.

La miséricorde et la justice conciliées en la personne de Jésus-Christ, fondement de son exaltation à la croix. Deux manières différentes dont nous pouvons participer à la croix. Le trouble qu'on nous apporte dans les choses que nous aimons, cause générale de toutes nos peines. Trois différentes façons dont notre âme peut y être troublée. Trois sources de grâces que nous trouvons dans ces trois sources d'afflictions. La croix, un instrument de vengeance à l'égard des impénitents. Terrible état d'une âme qui souffre sans se convertir. Eloge de la

foi des nouveaux catholiques ; motifs pressants pour les fidèles de les soulager dans leurs besoins.

Exaltari oportet Filium hominis.

Il faut que le Fils de l'homme soit exalté (Joan., III. 14.).

Christo confixus sum cruci.

Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ (*Gal.*, II. 19.).

Toute l'Ecriture nous prêche que la gloire du Fils de Dieu est dans les souffrances, et que c'est à la croix qu'il est exalté : il n'est rien de plus véritable. Jésus est exalté à la croix par les peines qu'il a endurées ; Jésus est exalté à la croix par les peines que nous endurons. C'est, mes frères, sur ce dernier point que je m'arrêterai aujourd'hui comme sur celui qui me semble le plus fructueux ; et je me propose de vous faire voir combien le Fils de Dieu est glorifié dans les souffrances qu'il nous envoie. Mais, chrétiens, ne nous trompons pas ; dans la gloire qu'il tire de nos afflictions, il y est glorifié en deux manières, dont l'une certainement n'est pas moins terrible, que l'autre est salutaire et glorieuse.

Voici une doctrine importante, voici un grand mystère que je vous propose ; et afin de le bien entendre, venez le méditer au Calvaire, au pied de la croix de notre Sauveur ; vous y verrez deux actions opposées que le Père y exerce dans le même temps. Il y exerce sa miséricorde et sa justice ; il punit et remet les crimes ; il se venge et se réconcilie tout ensemble : il frappe son Fils innocent pour l'amour des hommes criminels, et en même temps il pardonne aux hommes criminels pour l'amour de son Fils innocent. O justice ! ô miséricorde ! qui vous a ainsi assemblées ? C'est le mystère de Jésus-Christ ; c'est le fondement de sa gloire et de son exaltation à la croix, d'avoir concilié en sa personne ces deux divins attributs, je veux dire, la miséricorde et la justice.

Mais cette union admirable nous doit faire considérer que, comme en la croix de notre Sauveur la vengeance et le pardon se trouvent ensemble ; aussi pouvons-nous participer à la croix en ces deux manières différentes, ou selon la rigueur qui s'y exerce, ou selon la grâce qui s'y accorde. Et c'est ce qu'il a plu à Notre-Seigneur de nous faire voir au Calvaire. Nous y voyons, dit saint Augustin, « trois hommes en croix, un qui donne » le salut, un qui le reçoit, un qui le méprise : » *Tres erant in cruce, unus salvator, alius salvandus, alius damnandus* (*Enar.* II, *in Psal.* XXXIV, *n.* I, *tom.* IV, *col.* 238.). Au milieu, l'auteur de la grâce ; d'un côté un qui en profite ; de l'autre côté un qui la rejette. Discernement terrible, et diversité surprenante ! Tous deux sont à la croix avec Jésus-Christ, tous deux compagnons de son supplice ; mais hélas ! il n'y en a qu'un qui soit compagnon de sa gloire. Ce que le Sauveur avoit réuni, je veux dire la miséricorde et la vengeance, ces deux hommes l'ont divisé. Jésus-Christ est au milieu d'eux, et chacun a pris son partage de la croix de Notre-Seigneur. L'un y a trouvé la miséricorde, l'autre les rigueurs de la justice ; l'un y a opéré son salut, l'autre y a commencé sa damnation : la croix a élevé jusqu'au paradis la patience de l'un ; la croix a précipité au fond de l'enfer l'impénitence de l'autre. Ils ont donc participé à la croix en deux manières bien différentes ; mais cette diversité n'empêchera pas que Jésus ne soit exalté en l'un et en l'autre, ou par sa miséricorde, ou par sa justice : *Exaltari oportet Filium hominis.*

Apprenez de là, chrétiens, de quelle sorte et en quel esprit vous devez recevoir la croix. Ce n'est pas assez de souffrir ; car qui ne souffre pas dans la vie ? Ce n'est pas assez d'être sur la croix ; car plusieurs y sont comme ce voleur impénitent, qui sont bien éloignés du crucifié. La croix dans les uns est une grâce, la croix dans les autres est une vengeance ; et toute cette diversité dépend de l'usage que nous en faisons. Avisez donc sérieusement, ô vous, âmes que Jésus afflige, ô vous que ce divin Sauveur a mis sur la croix ; avisez sérieusement dans lequel de ces deux états vous voulez y être attachés ; et afin que vous fassiez un bon choix, voyez ici en peu de paroles la peinture de l'un et de l'autre, qui fera le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Pour parler solidement des afflictions, connoissons premièrement quelle est leur nature, et disons, s'il vous plaît, Messieurs, avant toutes choses, que la cause générale de toutes nos peines, c'est le trouble qu'on nous apporte dans les choses que nous aimons. Or il me semble que nous voyons par expérience que notre âme y peut être troublée en trois différentes façons : ou lorsqu'on lui refuse ce qu'elle désire ; ou lorsqu'on lui ôte ce qu'elle possède ; ou lorsque, lui en laissant la possession, on l'empêche de le goûter.

Premièrement on nous inquiète quand on nous refuse ce que nous aimons : car il n'est rien de plus misérable que cette soif, qui jamais n'est rassasiée ; que ces désirs toujours suspendus, qui s'avancent éternellement sans rien prendre ; que cette fâcheuse agitation d'une âme toujours frustrée de ce qu'elle espère : on ne peut assez expri-

mer combien elle est travaillée par ce mouvement. Toutefois on l'afflige beaucoup davantage, quand on la trouble dans la possession du bien qu'elle tient déjà entre ses mains; parce que, dit saint Augustin (*de lib. Arbit., lib.* I, *n.* 33, *tom.* I, *col.* 583.), « quand elle possède ce qu'elle a aimé, » comme les honneurs, les richesses ou quelque » autre chose semblable, elle se l'attache à elle- » même par le contentement qu'elle a de l'avoir, » l'aise qu'elle sent d'en jouir; elle se l'incorpore en quelque façon, si je puis parler de la sorte; cela devient comme une partie de nous-mêmes, ou, pour dire le mot de saint Augustin, « comme » un membre de notre cœur, » *Velut membra animi :* de sorte que si l'on vient à nous l'arracher, aussitôt le cœur en gémit; il est comme déchiré et ensanglanté par la violence qu'il souffre.

La troisième espèce d'affliction, qui est si ordinaire dans la vie humaine, ne nous ôte pas entièrement le bien qui nous plaît; mais elle nous traverse de tant de côtés, elle nous presse tellement d'ailleurs, qu'elle ne nous permet pas d'en jouir. Par exemple, vous avez acquis de grands biens, il semble que vous devez être heureux; mais vos continuelles infirmités vous empêchent de goûter le fruit de votre bonne fortune : est-il rien de plus importun? C'est être au milieu d'un jardin, sans avoir la liberté d'en goûter les fruits, non pas même d'en cueillir les fleurs; c'est avoir, pour ainsi dire, la coupe à la main, et n'en pouvoir pas rafraîchir sa bouche, bien que vous soyez pressé d'une soif ardente; et cela vous cause un chagrin extrême. Voilà, Messieurs, comme les trois sources qui produisent toutes nos plaintes; voilà ce qui fait murmurer les enfants des hommes.

Mais le fidèle serviteur de Dieu ne perd pas sa tranquillité parmi ces disgrâces, de laquelle de ces trois sources que puissent naître ses afflictions : et quand même elles se joindroient toutes trois ensemble pour remplir son âme d'amertume, il bénit toujours la bonté divine, et il connoît que Dieu ne le frappe que pour exalter en lui sa miséricorde : *Oportet exaltari Filium hominis.* En effet, il est véritable; et afin de nous en convaincre, parcourons, je vous prie, en peu de paroles, ces trois sources d'afflictions; sans doute nous y trouverons trois sources de grâces.

Et premièrement, chrétiens, il n'est rien ordinairement de plus salutaire que de nous refuser ce que nous désirons avec ardeur; et je dis même dans les désirs les plus innocents : car pour les désirs criminels, qui pourroit révoquer en doute que ce ne soit un effet de miséricorde, que d'en empêcher le succès? Tu es enflammé de sales désirs, et tu crois qu'on te favorise quand on te laisse le moyen de les satisfaire. Malheureux, c'est une vengeance par laquelle Dieu punit tes premiers désordres, en te livrant justement au sens réprouvé : car si tu étois si heureux, qu'il s'élevât de toutes parts des difficultés contre tes prétentions honteuses, peut-être qu'au milieu de tant de traverses tes ardeurs insensées se ralentiroient; au lieu que ces ouvertures commodes, et cette malheureuse facilité que tu trouves, précipitent ton intempérance aux derniers excès; tellement qu'à force de t'abandonner à ces funestes appétits que la fièvre excite, de fou tu deviens furieux, et une maladie dangereuse se tourne en une maladie désespérée.

Reconnoissez donc, ô enfants de Dieu, avec quelle miséricorde Dieu nous laisse dans la foiblesse et dans l'impuissance : c'est que ce souverain médecin sait guérir nos maladies de plus d'une sorte. Quelquefois il nous laisse dans un grand pouvoir, qu'il réduit à ses justes bornes par droite volonté; en sorte que celui qui a été maître de transgresser le commandement ne l'a point transgressé : *Qui potuit transgredi, et non est transgressus* (*Eccli.*, XXXI. 10.). Quelquefois il se sert d'une autre méthode, et il réduit la volonté en restreignant le pouvoir : *Frænatur potestas, ut sanetur voluntas*, dit saint Augustin (*ad* MACED., *Ep.* CLIII, *n.* 16, *t.* II, *col.* 530.). Sa miséricorde, qui nous veut guérir, oppose à nos désirs emportés des difficultés insurmontables : ainsi il nous dompte par la résistance; et fatiguant notre esprit, il nous accoutume à ne vouloir plus ce que nous trouvons impossible.

Mais, Messieurs, si vous trouvez juste qu'il s'oppose aux volontés criminelles, peut-être aussi vous semble-t-il rude qu'il étende cette rigueur jusqu'aux désirs innocents; toutefois ne vous plaignez pas de cette conduite. Un sage jardinier n'arrache pas seulement d'un arbre les branches gâtées; mais il en retranche aussi quelquefois les accroissements superflus. Ainsi Dieu n'arrache pas seulement en nous les désirs qui sont corrompus; mais il coupe quelquefois jusqu'aux inutiles; et la raison de cette conduite est bien digne de sa bonté et de sa sagesse : c'est que celui qui nous a formés, qui connoît les secrets ressorts qui font mouvoir nos inclinations, sait, qu'en nous abandonnant sans réserve à toutes les choses qui nous sont permises, nous nous laissons aisément tomber à celles qui sont défendues. Et n'est-ce pas ce que sentoit saint Paulin, lorsqu'il se plaint

familièrement au plus intime de ses amis? « Je » fais, dit-il, plus que je ne dois, pendant que je » ne prends aucun soin de me modérer en ce que » je puis : » *Quod non expediebat admisi, dum non tempero quod licebat* (*ad* Sever., *Ep.* xxx, *n.* 3.). La vertu en elle-même est infiniment éloignée du vice; mais telle est la foiblesse de notre nature, que les limites s'en touchent de près dans nos esprits, et la chute en est bien aisée. Il importe que notre âme ne jouisse pas de toute la liberté qui lui est permise, de peur qu'elle ne s'emporte jusqu'à la licence; et que s'étant épanchée à l'extrémité, elle ne passe aisément au-delà des bornes. C'est donc un effet de miséricorde de ne contenter pas toujours nos désirs, non pas même les innocents : cette croix nous est salutaire.

Mais notre Sauveur va beaucoup plus loin; et cette même miséricorde qui dénie à notre âme ce qu'elle poursuit, lui arrache quelquefois ce qu'elle possède. Chrétien, n'en murmure pas : il le fait par une bonté paternelle; et nous le comprendrions aisément, si nous nous savions connoître nous-mêmes. Ne me dis pas, âme chrétienne : Pourquoi m'ôte-t-on cet ami intime? pourquoi un fils, pourquoi un époux, qui faisoit toute la douceur de ma vie? Quel mal faisois-je en les aimant, puisque cette amitié est si légitime! Non, je ne veux pas entendre ces plaintes dans la bouche d'un chrétien; parce qu'un chrétien ne peut ignorer combien la chair et le sang se mêlent dans les affections les plus légitimes, combien les intérêts temporels, combien de sortes d'inclinations qui naissent en nous de l'amour du monde. Et toutes ces inclinations ne sont-ce pas, si nous l'entendons, comme autant de petites parties de nous-mêmes qui se détachent du Créateur pour s'attacher à la créature, et que la perte que nous faisons des personnes chères nous apprend à réunir en Dieu seul, comme des lignes écartées du centre? Mais les hommes n'entendent pas combien cette perte leur est salutaire; parce qu'ils n'entendent pas combien ces attachements sont dangereux : ils ne se connoissent pas eux-mêmes, ni la pente qu'ils ont aux biens périssables.

O cœur humain, si tu connoissois combien le monde te prend aisément, avec quelle facilité tu t'y attaches; combien tu louerois la main charitable qui vient rompre violemment ces liens, en te troublant dans la possession des biens de la terre! Il se fait en nous, en les possédant, certains nœuds secrets qui nous engagent insensiblement dans l'amour des choses présentes; et cet engagement est plus dangereux, en ce qu'il est ordinairement plus imperceptible. Oui, le désir se fait mieux sentir, parce qu'il a de l'agitation et du mouvement; mais la possession assurée, c'est un repos, c'est comme un sommeil; on s'y endort, on ne le sent pas : c'est pourquoi le divin Apôtre dit, que ceux qui amassent de grandes richesses, « tombent dans de certains lacets invi- » sibles : » *Incidunt in laqueum* (1. *Tim.*, vi. 9.), où le cœur se prend aisément. Il se détache du Créateur par l'amour désordonné de la créature, et à peine s'aperçoit-il de cet attachement excessif. Il faut, chrétiens, le mettre à l'épreuve; il faut que le feu des tribulations lui montre à se connoître lui-même; « il faut, dit saint Augustin, » qu'il apprenne, en perdant ces biens, combien » il péchoit en les aimant : » *Quantùm hæc amando peccaverint, perdendo senserunt* (*de Civit. Dei, lib.* i, *cap.* x, *tom.* vii, *col.* 11.).

Et cela de quelle manière? Qu'on lui dise que cette maison est brûlée, que cette somme est perdue sans ressource par la banqueroute de ce marchand; aussitôt le cœur saignera, la douleur de la plaie lui fera sentir par combien de fibres secrètes ces richesses tenoient au fond de son cœur, et combien il s'écartoit de la droite voie par cet engagement vicieux : *Quantùm hæc amando peccaverint, perdendo senserunt.* Il connoîtra mieux par expérience la fragilité des biens de la terre, dont il ne se vouloit laisser convaincre par aucuns discours : dans les débris des choses humaines il tournera les yeux vers les biens éternels, qu'il commençoit peut-être à oublier; ainsi ce petit mal guérira les grands, et sa blessure sera son salut.

Mais si Dieu laisse à ses serviteurs la jouissance des biens du siècle; ce qu'il peut faire de meilleur pour eux, c'est de leur en donner du dégoût, de répandre mille amertumes sur tous leurs plaisirs, de ne leur permettre pas de s'y reposer, de secouer et d'abattre cette fleur du monde qui leur rit trop agréablement; de leur faire naître des difficultés, de peur que cet exil ne leur plaise, et qu'ils ne le prennent pour la patrie. Vous voyez donc, ô enfants de Dieu, qu'en quelque partie de sa croix qu'il plaise au Sauveur de vous attacher, soit qu'il vous refuse ce que vous aimiez, soit qu'il vous ôte ce que vous possédiez, soit qu'il ne vous permette pas de goûter les biens dont il vous laisse la jouissance; c'est toujours pour exercer en vous sa miséricorde, et exalter sa bonté dans vos afflictions.

O Dieu! si je pouvois vous faire comprendre combien elle est glorifiée par vos souffrances, que ce discours seroit fructueux, et ma peine

utilement employée ! Mais si mes paroles ne le peuvent pas, venez l'apprendre de ce voleur pénitent, dont je vous ai d'abord proposé l'exemple. Pendant que tout le monde trahit Jésus-Christ, pendant que tous les siens l'abandonnent, il s'est réservé cet heureux larron pour le glorifier à la croix : « Sa foi a commencé de fleurir où la foi » des disciples a été flétrie : » *Tunc fides ejus de ligno floruit, quando discipulorum marcuit* (S. Aug., *lib.* I. *de Animâ et ejus orig. n.* II. *tom.* X. *col.* 342.). Jésus, déshonoré par tout le monde, n'est plus exalté que par lui seul : venez profiter d'un si bel exemple ; voici un modèle accompli.

Il n'oublie rien, mes frères, de ce qu'il faut faire dans l'affliction ; il glorifie Jésus-Christ en autant de sortes qu'il veut être glorifié sur la croix : voyez premièrement comme il s'humilie par la confession de ses crimes. « Pour nous, » dit-il, c'est avec justice, puisque nous souf- » frons la peine que nos crimes ont méritée. » *Et nos quidem justè, nam digna factis recipimus* (Luc., XXIII. 41.). Comme il baise la main qui le frappe, comme il honore la justice qui le punit : c'est là, mes frères, l'unique moyen de la tourner en miséricorde. Mais ce saint larron ne finit pas là : après s'être considéré comme criminel, il se tourne au juste qui souffre avec lui : « Mais celui-ci, ajoute-t-il, n'a » fait aucun mal : » *Hic verò nihil mali gessit* (*Ibid.*). Cette pensée adoucit ses maux : il s'estime heureux, dans ses peines, de se voir uni avec l'innocent ; et cette société de souffrances lui donnant avec Jésus-Christ une sainte familiarité, il lui demande avec foi part en son royaume, comme il lui en a donné en sa croix : *Domine, memento meî, cùm veneris in regnum tuum* (*Ibid.*, 42.). « Seigneur, souvenez-vous de moi, » lorsque vous serez venu en votre royaume. »

Je triomphe de joie, mes frères, mon cœur est rempli de ravissement en voyant la foi de ce saint voleur. Un mourant voit Jésus mourant, et il lui demande la vie ; un crucifié voit Jésus crucifié, et il lui parle de son royaume ; ses yeux n'aperçoivent que des croix, et sa foi ne se réprésente qu'un trône. Quelle foi et quelle espérance! Si nous mourons, mes frères, nous savons que Jésus-Christ est vivant, et notre foi chancelante a peine toutefois à s'y confier : celui-ci voit mourir Jésus avec lui, et il espère, et il se console, et il se réjouit même dans un si cruel supplice. Imitons un si saint exemple ; et si nous ne sommes animés par celui de tant de martyrs et de tant de saints, rougissons du moins, chrétiens, de nous laisser surpasser par un voleur. Confessons nos péchés avec lui : reconnoissons avec lui l'innocence de Jésus-Christ : si nous imitons sa patience, la consolation ne manquera pas. Aujourd'hui, aujourd'hui, dira le Sauveur, tu seras avec moi dans mon paradis. Ne crains pas, ce sera bientôt ; cette vie se passe bien vite, elle s'écoulera comme un jour d'hiver, le matin et le soir s'y touchent de près : ce n'est qu'un jour, ce n'est qu'un moment, que la seule infirmité fait paroître long : quand il sera écoulé, tu t'apercevras combien il est court (S. Aug., *tract.* CI. *in* Joan., *n.* 6. *tom* III. *part.* II. *col.* 753.). Aie donc patience avec ce larron, exalte cette rigueur salutaire qui te frappe par miséricorde. Mais si cet exemple ne te touche pas, voici quelque chose de plus terrible qui me reste maintenant à te proposer ; c'est la justice, c'est la vengeance qui brise sur la croix les impénitents ; c'est par où je m'en vais conclure.

SECOND POINT.

Nous apprenons par les saintes Lettres, que la prospérité des impies est un effet de la vengeance de Dieu, et de sa colère qui les poursuit. Oui, lorsqu'ils nagent dans les plaisirs, que tout leur rit, que tout leur succède ; cette paix que nous admirons, qui, selon l'expression du Prophète, « fait sortir l'iniquité de leur graisse, » *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum* (*Ps.* LXXXII. 7.), qui les enfle, qui les enivre jusqu'à leur faire oublier la mort, c'est un commencement de vengeance que Dieu exerce sur eux : cette impunité, c'est une peine qui, les livrant aux désirs de leurs cœurs, leur amasse un trésor de haine en ce jour d'indignation et de fureur implacable.

Si nous voyons dans l'Ecriture que Dieu sait quelquefois punir les impies par une félicité apparente, cette même Ecriture, qui ne ment jamais, nous enseigne qu'il ne les punit pas toujours en cette manière, et qu'il leur fait quelquefois sentir son bras par des misères temporelles. Cet endurci Pharaon, cette prostituée Jézabel, ce maudit meurtrier Achab ; et sans sortir de notre sujet, ce larron impénitent et blasphémateur, rendent témoignage à ce que je dis, et nous font bien voir, chrétiens, que ce n'est pas assez d'être sur la croix pour être uni au crucifié. Ainsi cette croix, que vous avez vue comme une marque de miséricorde, vous va maintenant être présentée comme un instrument de vengeance : et afin que vous entendiez comme elle a pu sitôt changer de nature, remarquez, s'il vous plaît,

Messieurs, qu'encore que toutes les peines soient nées du péché, il y en a néanmoins qui lui peuvent servir de remède.

Je dis que toutes les peines sont nées du péché, et en punissent les déréglements : car sous un Dieu si bon que le nôtre, l'innocence n'a rien à craindre, et elle ne peut jamais espérer qu'un traitement favorable : il est si naturel à Dieu d'être bienfaisant à ses créatures, qu'il ne feroit jamais de mal à personne, s'il n'y étoit forcé par les crimes. Toutefois il faut remarquer deux sortes de peines : il y a la peine suprême, qui est la damnation éternelle ; il y a les peines de moindre importance, comme les afflictions de cette vie : « Toutes deux, » dit saint Augustin, sont venues du crime, » toutes deux en doivent venger les excès. » Mais il y a cette différence, que la damnation éternelle est un effet de pure vengeance, et ne peut jamais nous tourner à bien ; au lieu que les afflictions temporelles sont mêlées de miséricorde, et peuvent être employées à notre salut, suivant l'usage que nous en faisons : « C'est pourquoi, dit le » même saint, toutes les croix que Dieu nous » envoie peuvent aisément changer de nature, » selon la manière dont on les reçoit : il faut con» sidérer, non ce que l'on souffre, mais dans quel » esprit on le souffre : » *Non qualia, sed qualis quisque patiatur* (*de Civit. Dei, lib.* I. *cap.* VIII. *tom.* VII. *col.* 8.). Ce qui étoit la peine du péché, étant sanctifié par la patience, est tourné à l'usage de la vertu ; « et le supplice du criminel devient » le mérite de l'homme de bien : » *Fit justi meritum etiam supplicium peccatoris* (*Ibid., lib.* XIII. *cap.* IV. *col.* 328.).

S'il est ainsi, chrétiens, permettez que je m'adresse à l'impie qui souffre sans se convertir, et que je lui fasse sentir, s'il se peut, qu'il commence son enfer dès ce monde ; afin qu'ayant horreur de lui-même, il retourne à Dieu par la pénitence. Et afin de le presser par de vives raisons ; car il faut, si nous le pouvons, convaincre aujourd'hui sa dureté, disons en peu de mots : Qu'est-ce que l'enfer ? L'enfer, chrétiens, si nous l'entendons, c'est la peine sans la pénitence. Ne vous imaginez pas, chrétiens, que l'enfer soit seulement ces ardeurs brûlantes. Il y a deux feux dans l'Ecriture : un feu qui purge, *Opus probabit ignis* (1. *Cor.*, III. 12.) ; « un feu qui » consume et qui dévore, » *Cum igne devorante; ignis non extinguetur* (Is., XXXIII. 14; LXVI. 24.). La peine avec la pénitence, c'est un feu qui purge ; la peine sans la pénitence, c'est un feu qui consume ; et tel est proprement le feu de l'enfer. C'est pourquoi les afflictions de la vie sont un feu où se purgent les âmes pénitentes : *Salvus erit, sic tamen quasi per ignem* (1. *Cor.*, III. 15.); il en est ainsi des âmes du purgatoire. Elles se nettoient dans ce feu ; parce que la peine est jointe aux sentiments de la pénitence, qu'elles ont emportée en sortant du monde ; *Quasi per ignem.* Par conséquent, concluons que la peine sanctifiée par la pénitence nous est un gage de miséricorde ; et concluons aussi au contraire que le caractère propre de l'enfer, c'est la peine sans la pénitence.

Si vous voulez voir, chrétiens, des peintures de ces gouffres éternels, n'allez pas rechercher bien loin ni ces fourneaux ardents, ni ces montagnes ensoufrées qui vomissent des tourbillons de flammes, et qu'un ancien appelle « des che» minées de l'enfer : » *Ignis inferni fumariola* (TERTUL., *de Pœnit. n.* 12.). Voulez-vous voir une vive image de l'enfer et d'une âme damnée ? regardez un pécheur qui souffre et qui ne se convertit pas ? Tels étoient ceux dont David parle comme d'un prodige, « que Dieu avoit dissipés, » nous dit ce prophète, et qui n'étoient pas tou» chés de componction : » *Dissipati sunt, nec compuncti* (*Ps.* XXXIV. 16.) ; serviteurs rebelles et opiniâtres, qui se révoltent même sous la verge ; abattus et non corrigés, attérés et non humiliés, châtiés et non convertis. Tel étoit le déloyal Pharaon, dont le cœur s'endurcissoit tous les jours sous les coups incessamment redoublés de la vengeance divine. Tels sont ceux dont il est écrit dans l'Apocalypse (*Apoc.*, XVI. 10, 11.), que Dieu les ayant frappés d'une plaie horrible, de rage ils mordoient leurs langues, blasphémoient le Dieu du ciel, et ne faisoient point pénitence. Tels hommes ne sont-ils pas des damnés qui commencent leur enfer dès ce monde ?

Et il ne faut pas dire : nous souffrons. Il y en a que la croix précipite à la damnation avec ce larron endurci : au lieu de se corriger par la pénitence, et de s'irriter contre eux-mêmes, et de faire la guerre à leurs crimes, ils s'irritent contre le Dieu du ciel ; ils se privent des biens de l'autre vie, on leur arrache ceux de celle-ci : si bien qu'étant frustrés de toutes parts, pleins de rage et de désespoir, et ne sachant à qui s'en prendre, ils élèvent contre Dieu leur langue insolente, par leurs murmures et par leurs blasphèmes ; « et il » semble, dit Salvien, que leurs fautes se multi» pliant avec leurs supplices, la peine même de » leurs péchés soit la mère de nouveaux crimes : » *Ut putares pœnam ipsorum criminum, quasi matrem esse vitiorum* (*de Gubernat. Dei, lib.* VI, *n.* 13, *pag.* 140.).

Ah! mes frères, ils vous font horreur ces damnés vivants sur la terre; vous ne les pouvez supporter, vous détournez vos yeux de dessus leurs crimes; mais détournez-en plutôt votre cœur, et recourez à Dieu par la pénitence. Eveillez-vous enfin, ô pécheurs, du moins quand Dieu vous frappe par les maladies, par la perte de vos biens ou de vos amis; joignez aux peines que vous endurez la conversion de vos âmes, et cette croix que Dieu vous envoie, qui maintenant vous est un supplice, vous deviendra un salutaire avertissement, et un gage infaillible de miséricorde. Jusqu'à quand fermerez-vous vos oreilles, jusqu'à quand endurcirez-vous vos cœurs contre la voix de Dieu qui vous parle, et contre sa main qui vous frappe? Abaissez-vous sous son bras puissant; et portez la croix qu'il vous met dessus les épaules, avec l'humilité et dans les sentiments de la pénitence.

Vous particulièrement, mes chers frères, sainte et bienheureuse conquête, nouveaux enfants de l'Eglise, qu'elle se glorifie d'avoir retirés au centre de son unité et au sein de sa charité: je n'ignore pas les tourments que la haine irréconciliable de vos adversaires, que le cruel abandonnement et l'injuste persécution de vos proches vous font endurer; mais soutenez tout par la patience: c'est une espèce de martyre que vous souffrez pour la foi que vous avez embrassée. Dieu veut épurer votre charité par l'épreuve des afflictions: ce ne lui est pas assez, mes chers frères, de vous avoir arrachés au diable par la foi, s'il ne vous en faisoit triompher par la constance; il ne veut pas seulement que vous échappiez, mais encore que vous surmontiez vos ennemis. Non content de vous appeler au salut par la profession de la foi, il vous invite encore à la gloire par le combat; il veut apporter le comble au bonheur d'être délivrés, par l'honneur d'être couronnés. C'est votre gloire devant Dieu, mes frères, de sceller votre foi par vos souffrances; et la pauvreté où vous êtes, rend un témoignage honorable à l'amour que vous avez pour l'Eglise.

Mais, chrétiens, ce qui fait leur gloire, c'est cela même qui fait notre honte. Il leur est glorieux de souffrir; mais il nous est honteux de le permettre. Leur pauvreté rend témoignage pour eux et contre nous: l'honneur de leur foi, c'est la conviction de notre dureté. Sera-t-il dit, mes frères, qu'ils seront venus à notre unité y chercher leurs véritables frères dans les véritables enfants de l'Eglise, pour être abandonnés de leur secours; et que nos adversaires nous reprocheront qu'on a soin assez d'attirer les leurs, mais qu'on les laisse en proie à la misère? d'où jugeant de la vérité de notre foi par notre charité, ô jugement injuste, mais trop ordinaire parmi eux! ils blasphémeront contre l'Eglise, et notre insensibilité en sera la cause. Mes frères, qu'il n'en soit pas de la sorte: pendant qu'ils souffrent pour notre foi, soutenons-les par nos charités.

Ceux qui ont souffert pour la foi, ce sont ceux que la sainte Eglise a toujours recommandés avec plus de soin. Les martyrs étant dans les prisons, les chrétiens y accouroient en foule: quelques gardes que l'on posât devant les prisons, la charité des fidèles pénétroit partout. Toute l'Eglise travailloit pour eux; et croyoit que leurs souffrances honorant l'Eglise en sa foi, il n'y avoit rien de plus nécessaire que les autres qui étoient libres les honorassent par la charité. Ailleurs on leur prêchoit une discipline sévère; il sembloit qu'il n'y eût que dans les prisons où il fût permis de les traiter délicatement, ou du moins de relâcher quelque chose de l'austérité ordinaire. Il s'y couloit même des païens, et nous en avons des exemples dans l'antiquité: ainsi la charité des fidèles rendoit les prisons délicieuses. Pourquoi tant de zèle? Ils croyoient par ce moyen professer la foi, et participer au martyre; « se ressou- » venant de ceux qui étoient dans les chaînes, » comme s'ils eussent été eux-mêmes enchaînés: » *Vinctorum tanquam simul vincti* (*Heb.*, XIII. 3.); ils croyoient s'enchaîner avec les martyrs.

C'est par la croix et par les souffrances que la confession de foi doit être scellée. C'est ce qui fait dire à Tertullien, « que la foi est obligée » au martyre, » *Debitricem martyrii fidem* (*Scorp.*, *n.* 8.): par où il veut dire, si je ne me trompe, que cette grande soumission à croire les choses incroyables ne peut être mieux confirmée, qu'en se soumettant aussi à en souffrir de pénibles et de difficiles, et qu'en captivant son corps, pour rendre un témoignage ferme et vigoureux à ses bienheureuses chaînes, par lesquelles la foi captive l'esprit. C'est pourquoi, après avoir fait faire aux nouveaux catholiques leur profession de foi, on les met dans une maison dédiée à la croix.

Mes frères, accourez donc en ce lieu: ceux qui y sont retirés ne se comparent pas aux martyrs; mais néanmoins c'est pour la foi qu'ils endurent. Ils ne sont pas liés dans des prisons; mais néanmoins ils portent leurs chaînes: *Vinctos in mendicitate et ferro* (*Ps.* CVI. 10.); non chargés de fers, mais bien par la pauvreté. Venez leur aider à porter leur croix; car qu'attendez-vous, chrétiens? quoi! que la misère et le désespoir les

contraignent à jeter les yeux du côté du lieu d'où ils sont sortis, et à se souvenir de l'Egypte? O Dieu, détournez de nous un si grand malheur. Ils ne le feront pas, chrétiens, ils sont trop fermes, ils sont trop fidèles : mais combien toutefois sommes-nous coupables de les exposer à ce péril!

Ouvrez donc vos cœurs, je vous en conjure par la croix que vous adorez, ouvrez vos cœurs, et ouvrez vos mains sur les nécessités de cette maison, et sur la pauvreté extrême de ceux qui l'habitent : abandonnés des leurs, qu'ils ont quittés pour le Fils de Dieu, ils n'ont plus de secours qu'en vous. Recevez-les, mes frères, avec des entrailles de miséricorde; honorez en eux la croix de Jésus : ils la portent avec patience, je leur rends aujourd'hui ce témoignage; mais ils ne la portent pas néanmoins sans peine : rendez-la-leur du moins supportable par l'assistance de vos charités; et que j'apprenne en sortant d'ici que les paroles que je vous adresse, ou plutôt que toute l'Eglise et Jésus-Christ même vous adressent en leur faveur, par mon ministère, n'auront pas été un son inutile.

O joie, ô consolation de mon cœur! si vous me donnez cette joie et cette sensible consolation, je prierai ce divin Sauveur, qui souffre avec eux, et qui souffre en eux, qu'il répande sur vous les siennes, qu'il vous aide à porter vos croix, comme vous aurez prêté vos mains charitables, pour aider ces nouveaux enfants de l'Eglise à porter la leur plus facilement; et enfin que pour les aumônes que vous aurez semées en ce monde, il vous rende en la vie future la moisson abondante qu'il nous a promise. *Amen.*

PRÉCIS D'UN SERMON
SUR LE MÊME SUJET.

Tous les mystères et tous les attraits de la grâce renfermés dans la croix.

Cùm exaltaveritis Filium hominis, tunc cognoscetis quia ego sum.

Quand vous aurez élevé en haut le Fils de l'homme, vous connoîtrez qui je suis (Joan., viii. 28.).

Elevons donc nos esprits et nos cœurs, afin de connoître Jésus : on voit, par ce qui précède ces paroles, que les hommes ne vouloient point connoître Jésus, et qu'il ne les jugeoit pas dignes qu'il se fît connoître. Ils lui demandent : *Tu quis es* (Joan., viii. 25.)? « Et qui êtes-vous? » Il l'avoit dit cent fois, et il l'avoit confirmé par tant de miracles : ils lui demandent encore : Qui êtes-vous? comme si jamais ils n'en avoient ouï parler; parce qu'ils ne croyoient pas en sa parole, ni au témoignage que son Père lui rendoit. Il ne veut donc pas s'expliquer, et il leur répond d'une manière si obscure, qu'elle fatigue tous les interprètes. *Principium qui et loquor vobis* (*Ibid.*) : « Je suis le principe de toutes choses, moi-même » qui vous parle : » discours ambigu et sans suite; mais il ne les laissoit pas sans instruction. Vous ne me connoissez pas, parce que vous ne voulez pas me connoître : quand vous m'aurez exalté, vous connoîtrez qui je suis.

Allons donc à la croix; nous y trouverons qui est Jésus : le Fils de Dieu et le Rédempteur du monde; le Roi, le vainqueur et le conquérant du monde; le docteur et le modèle du monde : [nous y trouverons réunis] tous ses mystères, tous les attraits de sa grâce, tous ses préceptes.

Il ne falloit rien moins qu'un Dieu pour nous racheter, [qui pût] descendre de l'infinie grandeur à l'infinie bassesse : *Humiliavit semetipsum* (*Philip.*, ii. 8.). On ne peut pas abaisser ni humilier un ver de terre, un néant; mais « le Fils » de Dieu, qui n'a point cru que ce fût pour lui » une usurpation d'être égal à Dieu, s'est anéanti » lui-même en prenant la forme et la nature de » serviteur : » *Non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo, sed semetipsum exinanivit formam servi accipiens* (*Ibid.*, 6, 7.). Car « Dieu étoit en Jésus-Christ, se réconciliant le » monde : » *Deus erat in Christo mundum sibi reconcilians* (2. *Cor.*, v. 19.).

Il fallut donc [un Fils de l'homme] qui fût Fils de Dieu : aussi ce Centurion, qui vit les prodiges qui s'opérèrent à la mort du Sauveur, s'écria-t-il : *Filius Dei erat iste* (Matth., xxvii. 54.) : « Cet » homme étoit vraiment Fils de Dieu. » Les impies disent : *Si Filius Dei es, descende de cruce* (*Ibid.*, 40.) : « Si tu es le Fils de Dieu, descends » de la croix : » au contraire, qu'il y meure pour être le Rédempteur; vraiment c'étoit le Fils de Dieu.

J'ai dit que nous trouverons à la croix l'attrait [qui nous gagne au Père;] car Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium unigenitum daret* (Joan., iii. 16.). [La croix nous présente] le conquérant du monde : *Et ego, si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad meipsum* (*Ibid.*, xii. 32.) : « Et pour moi, quand » j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à » moi. » *Nemo potest venire ad me, nisi Pater, qui misit me, traxerit eum* (*Ibid.*, vi. 44.) : « Personne ne peut venir à moi, si mon Père qui

» m'a envoyé ne l'attire. » [De la croix découle] ce parfum et ce baume [céleste, qui adoucit toutes nos peines, et nous fait marcher avec un saint transport.] *Trahe me, post te curremus in odorem unguentorum tuorum* (*Cant.*, I. 3.) : « Entraînez-moi, nous courrons après vous » à l'odeur de vos parfums. » Suavité, chaste délectation, attrait immortel, plaisir céleste et sublime.

La croix en est la source, et elle nous les fait éprouver à mesure que nous nous unissons à elle plus intimement. Rien de plus doux, de plus aimable que le règne du Sauveur ; c'est par les charmes de sa beauté et l'éclat de sa majesté, dont il se sert comme d'un arc pour soumettre ceux qui lui sont opposés, qu'il triomphe de nos résistances : *Specie tuâ et pulchritudine tuâ intende.* Quand il commence à vous appeler, dites-lui ; *Prosperè procede* (*Ps.* XLIV. 5.), avancez-vous et combattez avec succès. Quand il livre le combat et attaque vos passions, demandez-lui qu'il établisse son règne sur votre cœur : *Et regna.*

Le docteur, [le juge du monde paroît à la croix :] *Nunc judicium est mundi* (JOAN., XII. 31.). Tout est ramassé dans la croix ; [elle est un] symbole abrégé du christianisme.

Ah ! cette pécheresse, ah ! Marie, sœur du Lazare, baisent ses pieds, avec quelle tendresse ! Les parfums, les larmes, les cheveux, tout [est employé à exprimer les sentiments de leur cœur :] mais ses pieds n'étoient point encore percés, ni devenus une source intarissable d'amour. « Venez, » adorons-le ; prosternons-nous et pleurons de- » vant le Seigneur qui nous a créés : » *Venite ado- « remus, et procidamus : ploremus coram Domino qui fecit nos* (*Ps.* XCIV. 6.).

EXHORTATION

FAITE

AUX NOUVELLES CATHOLIQUES,

POUR EXCITER LA CHARITÉ DES FIDÈLES EN LEUR FAVEUR.

Pauvreté et abondance, deux genres d'épreuve. Patience et charité, deux voies uniques pour arriver au royaume céleste. Qu'est-ce que la foi : miracles et martyres, deux moyens par lesquels elle a été établie et soutenue. Combien l'hommage que nous devons à la vérité, exige que nous soyons résolus à souffrir pour elle ; grande utilité que nous retirons de ces souffrances. Quelle est l'épreuve des riches ; que doivent-ils faire pour y être fidèles. Obligation qu'ils ont d'imiter, à l'égard des pauvres, la libéralité du Sauveur envers nous.

Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se.

Dieu les a mis à l'épreuve, et les a trouvés dignes de lui (*Sap.*, III. 5.).

Le serviteur est bienheureux, lorsque son maître daigne éprouver sa fidélité ; et le soldat doit avoir beaucoup d'espérance, lorsqu'il voit aussi que son capitaine met son courage à l'épreuve : car comme on n'éprouve pas en vain la vertu ; l'essai qu'on fait de la leur, leur est un gage assuré et des emplois qu'on leur veut donner et des grâces qu'on leur prépare : d'où il est aisé de comprendre combien l'Apôtre a raison de dire que « l'épreuve produit l'espérance : » *Probatio verò spem* (*Rom.*, V. 4.). C'est ce qui m'oblige, Messieurs, pour fortifier l'espérance dans laquelle doivent vivre les enfants de Dieu, de vous parler des épreuves qui en sont le fondement immuable : et je vous exposerai plus au long les raisons particulières qui m'engagent à en traiter dans cette assemblée, après avoir imploré le secours d'en-haut par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Comme c'étoit de l'or le plus raffiné que les enfants d'Israël consacroient à Dieu, pour faire l'ornement de son sanctuaire ; la vertu doit être la plus épurée qui servira d'ornement au sanctuaire céleste et au temple qui n'est point bâti de main d'homme. Dieu a dessein d'épurer les âmes, afin de les rendre dignes de la gloire, de la sainteté, de la magnificence du siècle futur : mais afin de les épurer, et d'en tirer tout le fin, si je puis parler de la sorte, il leur prépare aussi de grandes épreuves. Et remarquez, Messieurs, qu'il y en a de deux genres : l'épreuve de la pauvreté, et celle de l'abondance : car non-seulement les afflictions, mais encore les prospérités sont une pierre de touche à laquelle la vertu peut se reconnoître. Je l'ai appris du grand saint Basile, dans cette excellente homélie qu'il a faite sur l'avarice (S. BASIL., *Hom. de Avarit. n.* 1, *tom.* II, *p.* 43.) ; et saint Basile l'a appris lui-même des Ecritures divines.

Nous lisons dans le livre du Deutéronome : « Le Seigneur vous a conduit par le désert, afin » de vous affliger et de vous éprouver tout en- » semble : » *Adduxit te Dominus tuus per desertum, ut affligeret te atque tentaret* (*Deut.*, VIII. 2.) : voilà l'épreuve par l'affliction. Mais nous lisons aussi en l'Exode, lorsque Dieu fit pleuvoir la manne, qu'il parle ainsi à Moïse : « Je pleuvrai,

» dit-il, des pains du ciel : » *Ecce ego pluam vobis panes de cœlo* (*Exod.*, XVI. 4.); et il ajoute aussitôt après : « C'est afin d'éprouver mon » peuple, et de voir s'il marchera dans toutes » mes voies ; » et voilà en termes formels l'épreuve des prospérités et de l'abondance : *Ut tentem eum, utrùm ambulet in lege meâ, annon* (*Ibid.*).

« Toutes choses, dit le saint Apôtre (1. *Cor.*, X. » 2.), arrivoient en figure au peuple ancien, » et nous devons rechercher la vérité de ces deux épreuves dans la nouvelle alliance : je vous en dirai ma pensée, pour servir de fondement à tout ce discours.

Je ne vois dans le nouveau Testament que deux voies pour arriver au royaume ; ou celle de la patience, qui souffre les maux ; ou celle de la charité, qui les soulage (LUC., XIV. 21.). La grande voie et la voie royale, par laquelle Jésus-Christ a marché lui-même, est celle des afflictions. Le Sauveur n'appelle à son banquet que les foibles, que les malades, que les languissants ; il ne veut voir en sa compagnie que ceux qui portent sa marque, c'est-à-dire, la pauvreté et la croix. Tel étoit son premier dessein, lorsqu'il a formé son Eglise. Mais si tout le monde étoit pauvre, qui pourroit soulager les pauvres, et leur aider à soutenir le fardeau qui les accable ? C'est pour cela, chrétiens, qu'outre la voie des afflictions, qui est la plus assurée, il a plu à notre Sauveur d'ouvrir un autre chemin aux riches et aux fortunés, qui est celui de la charité et de la communication fraternelle. Si vous n'avez pas cette gloire de vivre avec Jésus-Christ dans l'humiliation et dans l'indigence, voici une autre voie qui vous est montrée, une seconde espérance qui vous est offerte : c'est de secourir les misérables, et d'adoucir leurs douleurs et leurs amertumes. Ainsi Dieu nous éprouve en ces deux manières : si vous vivez dans l'affliction, croyez que le Seigneur vous éprouve, pour reconnoître votre patience : si vous êtes dans l'abondance, croyez que le Seigneur vous éprouve, pour reconnoître votre charité : *Tentat vos Dominus Deus vester* (*Deuter.*, XIII. 3.). Et par-là vous voyez, mes frères, les deux épreuves diverses dont je vous ai fait l'ouverture.

La vue de mon auditoire me jette profondément dans cette pensée : car que vois-je dans cette assemblée, sinon l'exercice de ces deux épreuves ? Deux objets attirent mes yeux, et doivent aujourd'hui partager mes soins. Je vois d'un côté des âmes souffrantes, que la profession de la foi expose à de grands périls ; et de l'autre, des personnes de condition, qui semblent ici accourir pour soulager leurs misères : je suis redevable aux uns et aux autres ; et pour m'acquitter envers tous, j'exhorterai en particulier chacun de mes auditeurs à être fidèle à son épreuve. Je vous dirai, mes très chères Sœurs : Souffrez avec soumission, et votre foi sera épurée par l'épreuve de la patience. Je vous dirai, Messieurs et Mesdames : Donnez libéralement, et votre charité sera épurée par l'épreuve de la compassion. Ainsi cette exhortation sera partagée entre les deux sortes de personnes qui composent cette assemblée ; et le partage que je vois dans mon auditoire, fera celui de ce discours.

PREMIER POINT.

Je commence par vous, mes très chères Sœurs, nouveaux enfants de l'Eglise et ses plus chères délices ; nouveaux arbres qu'elle a plantés, et nouveaux fruits qu'elle goûte. Je ne puis m'empêcher d'abord de vous témoigner devant Dieu que je suis touché de vos maux : la séparation de vos proches, les outrages dont ils vous accablent, les dures persécutions qu'ils font à votre innocence, les misères et les périls où votre foi vous expose m'affligent sensiblement ; et comme de si grands besoins et des extrémités si pressantes demandent un secours réel, j'ai peine, je vous l'avoue, à ne vous donner que des paroles. Mais comme votre foi en Jésus-Christ ne vous permet pas de compter pour rien les paroles de ses ministres, ou plutôt ses propres paroles dont ses ministres sont établis les dispensateurs ; je vous donnerai avec joie un trésor de consolation dans des paroles saintes et évangéliques, et je vous dirai avant toutes choses, avec le grand saint Basile (*Hom. in fam. et siccit. n.* 5, *tom.* II, *p.* 67.) : Vous souffrez, mes très chères Sœurs, devez-vous vous en étonner, étant chrétiennes ? Le soldat se reconnoît par les hasards et les périls ; le marchand, par la vigilance ; le laboureur, par son travail opiniâtre ; le courtisan, par ses assiduités ; et le chrétien, par les douleurs et par les afflictions. Ce n'est pas assez de le dire ; il faut établir cette vérité par quelque principe solide, et faire voir, en peu de paroles, que l'épreuve de la foi c'est la patience : mais afin de le bien entendre, examinons, je vous prie, quelle est la nature de la foi et la manière divine dont elle veut être prouvée.

La foi est une adhérence de cœur à la vérité éternelle, malgré toutes les raisons et les témoignages des sens et de la raison : de là vous pouvez comprendre qu'elle dédaigne tous les arguments

que peut inventer la sagesse humaine. Mais si les raisons lui manquent, le ciel même lui fournit des preuves, et elle est suffisamment établie par les miracles et par les martyres.

C'est mes frères, par ces deux moyens qu'a été soutenue la foi chrétienne. Elle est venue sur la terre troubler tout le monde par sa nouveauté, étonner tous les esprits par sa hauteur, effrayer tous les sens par la sévérité inouïe de sa discipline. Tout l'univers s'est uni contre elle, et a conjuré sa perte : mais, malgré toute la nature, elle a été établie par les choses prodigieuses que Dieu a faites pour l'autoriser, et par les cruelles extrémités que les hommes ont endurées pour la défendre. Dieu et les hommes ont fait leurs efforts pour appuyer le christianisme. Quel a dû être l'effort de Dieu, sinon d'étendre sa main à des signes et à des prodiges. Quel a dû être l'effort des hommes, sinon de souffrir avec soumission des peines et des tourments? Chacun a fait ce qui lui est propre : car il n'y avoit rien de plus convenable, ni à la puissance divine, que de faire de grands miracles pour autoriser la foi chrétienne ; ni à la foiblesse humaine, que de souffrir de grands maux pour en soutenir la vérité. Voilà donc la preuve de Dieu, faire des miracles : *In eo quòd manum tuam extendas ad sanitates, et signa et prodigia fieri per nomen sancti Filii tui Jesu* (*Act.*, IV. 30.). Voici la preuve des hommes, souffrir des tourments : l'homme étant si foible, ne pouvoit rien faire de grand, ni de remarquable, que de s'abandonner à souffrir. Ainsi ce que Dieu a opéré, et ce que les hommes ont souffert, a également concouru à prouver la vérité de la foi : les miracles que Dieu a faits, ont montré que la doctrine du christianisme surpassoit toute la nature ; et les cruautés inouïes auxquelles se sont soumis les fidèles, pour défendre cette doctrine, ont fait voir jusqu'où doit aller le glorieux ascendant qui appartient à la vérité sur tous les esprits et sur tous les cœurs.

Et en effet, chrétiens, jamais nous ne rendrons à la vérité l'hommage qui lui est dû, jusqu'à ce que nous soyons résolus à souffrir pour elle : et c'est ce qui a fait dire à Tertullien que « la foi est obligée au martyre : » *Debitricem martyrii fidem* (*Scorp.*, *n.* 8.). Oui, sainte vérité de Dieu, souveraine de tous les esprits, et arbitre de la vie humaine ; le témoignage de la parole est une preuve trop foible de ma servitude; je dois vous prouver ma foi par l'épreuve des souffrances. O vérité éternelle, si j'endure pour l'amour de vous, si mes sens sont noyés pour l'amour de vous dans la douleur et dans l'amertume; ce vous sera une preuve que j'y ai renoncé de bon cœur pour m'attacher à vos ordres. Pour faire voir à toute la terre que je m'abaisse volontairement sous le joug que vous m'imposez, je veux bien m'abaisser encore jusqu'aux dernières humiliations : qu'on me jette dans les prisons, et qu'on charge mes mains de fers ; je regarderai ma captivité comme une image glorieuse de ces chaînes intérieures par lesquelles j'ai lié ma volonté toute entière, et assujéti mon entendement à l'obéissance de Jésus-Christ et de sa sainte doctrine : *In captivitatem redigentes intellectum in obsequium Christi* (2. *Cor.*, X. 5.).

Consolez-vous donc, mes très chères Sœurs, dans la preuve que vous donnez par vos peines, de la pureté de votre foi : vous êtes un grand spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes ; vos souffrances font l'honneur de la sainte Eglise, qui se glorifie de voir en vous, même au milieu de sa paix et de son triomphe, une image de ses combats, et une peinture animée des martyres qu'elle a soufferts. Ne vous occupez pas tellement des maux que vous endurez, que vous ne laissiez épancher vos cœurs dans le souvenir agréable des récompenses qui vous attendent. Encore un peu, encore un peu, dit le Seigneur, et je viendrai moi-même essuyer vos larmes; et je m'approcherai de vous pour vous consoler, et vous verrez le feu de ma vengeance dévorer vos persécuteurs; et cependant je vous recevrai en ma paix et en mon repos, au sein de mes éternelles miséricordes.

Vous endurez pour la foi ; ne vous découragez pas : songez que la sainte Eglise s'est fortifiée par les tourments, accrue par la patience, établie par l'effort des persécutions. Et à ce propos, chrétiens, je me souviens que saint Augustin se représente que les fidèles, étonnés de voir durer si long-temps ces cruelles persécutions par lesquelles l'Eglise étoit agitée, s'adressent à elle-même, et lui en demandent la cause (*in Ps.* CXXVIII, *n.* 2, 3, *tom.* IV, *col.* 1448.). Il y a long-temps, ô Eglise, que l'on frappe sur vos pasteurs, et que l'on dissipe vos troupeaux ; Dieu vous a-t-il oubliée? Les vents grondent, les flots se soulèvent, vous flottez deçà et delà battue des ondes et de la tempête; ne craignez-vous pas à la fin d'être entièrement abîmée et ensevelie sous les eaux ? Le même saint Augustin ayant ainsi fait parler les fidèles, fait aussi répondre l'Eglise, par ces paroles du divin psalmiste : *Sæpe expugnaverunt me à juventute mea, dicat nunc Israel* (*Ps.* CXXVIII. 1.). Mes enfants, dit la sainte Eglise, je ne m'étonne pas de tant de traverses; j'y suis accoutumée

dès ma tendre enfance : les ennemis qui m'attaquent n'ont jamais cessé de me tourmenter dès ma première jeunesse ; et ils n'ont rien gagné contre moi, et leurs efforts ont été toujours inutiles : *Etenim non potuerunt mihi* (*Ps.* CXXVIII. 2.).

Et certainement, chrétiens, l'Eglise a toujours été sur la terre, et jamais elle n'a été sans afflictions. Elle étoit représentée en Abel ; et il a été tué par Caïn son frère : elle a été représentée en Enoch ; et il a fallu le séparer du milieu des iniques et des impies, qui ne pouvoient compatir avec son innocence : *Et translatus est ab iniquis* (*Heb.*, XI. 5.) : elle nous a paru dans la famille de Noé ; et il a fallu un miracle pour la délivrer, non-seulement des eaux du déluge, mais encore des contradictions des enfants du siècle. Le jour me manqueroit, comme dit l'Apôtre (*Ibid.*, 32.), si j'entreprenois de vous raconter ce qu'ont souffert des impies Abraham et les patriarches, Moïse et tous les prophètes, Jésus-Christ et ses saints apôtres. Par conséquent, dit la sainte Eglise, par la bouche du saint psalmiste, je ne m'étonne pas de ces violences : *Sæpe expugnaverunt me à juventute meâ ; numquid ideo non perveni ad senectutem* (S. AUG., *in Ps.* CXXVIII, *n.* 3, *tom.* IV, *col.* 1448.) ? Regardez, mes enfants, mon antiquité, considérez ces cheveux gris ; « ces cruelles persécutions dont a été » tourmentée mon enfance, m'ont-elles pu em- » pêcher de parvenir heureusement à cette vieil- » lesse vénérable ? » Ainsi je ne m'étonne plus des persécutions : si c'étoit la première fois, j'en serois peut-être troublée ; maintenant la longue habitude fait que je ne m'en émeus point ; je laisse agir les pécheurs : *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores* (*Ps.* CXXVIII. 3.) ; je ne tourne pas ma face contre eux pour m'opposer à leurs violences ; je ne fais que tendre le dos pour porter les coups qu'ils me donnent : ils frappent cruellement, et je souffre sans murmurer ; c'est pourquoi ils prolongent leurs iniquités, et ne mettent point de bornes à leur furie : *Prolongaverunt iniquitatem suam* (*Ibid.*,) : ma patience sert de jouet à leur injustice ; mais je ne me lasse pas de souffrir ; je suis bien aise de prouver ma foi à celui qui m'a appelée, et de me montrer digne de son choix, par une si noble épreuve d'un amour constant et fidèle : *Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se.*

Entrez, mes Sœurs, dans ces sentiments ; souffrez pour l'amour de la sainte Eglise : la grâce que Dieu vous a faite, de vous ramener à son unité, ne vous sembleroit pas assez précieuse, si elle ne vous coûtoit quelque chose. Songez à ce qu'ont souffert les saints personnages dont je vous ai récité les noms et rappelé le souvenir ; joignez-vous à cette troupe bienheureuse de ceux qui ont souffert pour la vérité, et « qui ont blan- » chi leurs étoles dans le sang de l'Agneau sans » tache (*Apoc.*, VII. 14.). » Autant de peines qu'on souffre, autant de larmes qu'on verse pour avoir embrassé la foi ; autant de fois on se lave dans le sang du Sauveur Jésus, et on y nettoie ses péchés, et on sort de ce bain sacré avec une splendeur immortelle. Et c'est alors que Jésus nous dit : Voici mes fidèles et mes bien-aimés ; « et ils marcheront avec moi ornés d'une » céleste blancheur, parce qu'ils sont dignes d'une » telle gloire : » *Et ambulabunt mecum in albis, quia digni sunt* (*Ibid.*, III. 4.). Voyez donc, mes très chères Sœurs, voyez Jésus-Christ qui vous tend les bras, qui soutient votre foiblesse, qui admire aussi votre force, et prépare votre couronne : il vous a éprouvées par la patience, et vous a trouvées dignes de lui : *Tentavit eos, et invenit illos dignos se.*

Mais nous, que ferons-nous, chrétiens ? demeurerons-nous insensibles, et serons-nous spectateurs oisifs d'un combat si célèbre et si glorieux ? ne donnerons-nous que des paroles, et quelques frivoles consolations à des peines si effectives ? et pendant que ces filles innocentes, qui souffrent persécution pour la justice, sont dans le feu de l'affliction, où Dieu épure leur foi ; ne feronsnous point distiller sur elles quelque rosée de nos charités, pour les rafraîchir dans cette fournaise, et les aider à souffrir une épreuve si violente ? C'est de quoi il faut vous entretenir dans le reste de ce discours, que je tranche en peu de paroles.

SECOND POINT.

Je parle donc maintenant à vous qui vivez dans les richesses et dans l'abondance. Ne vous persuadez pas que Dieu vous ait ouvert ses trésors avec une telle libéralité, pour contenter votre luxe : c'est qu'il a dessein d'éprouver si vous avez un cœur chrétien, c'est-à-dire un cœur fraternel et un cœur compatissant.

David, considérant autrefois les immenses profusions de Dieu envers lui, se sentit obligé par reconnoissance de faire de magnifiques préparatifs pour orner son temple ; et lui offrant de grands dons, il y ajouta ces paroles : « Je sais, dit-il, ô » mon Dieu, que vous éprouvez les cœurs, et » que vous aimez la simplicité ; et c'est pourquoi, » Seigneur tout-puissant, je vous ai consacré ces » choses avec une grande joie en la simplicité de » mon cœur : » *Scio, Deus meus, quòd probes*

ST. BASIL'S SEMINARY LIBRARY

corda et simplicitatem diligas; unde et ego in simplicitate cordis mei lætus obtuli universa hæc (1. *Paral.*, XXIX. 17.). Vous voyez comme il reconnoît que les bontés de Dieu étoient une épreuve; et qu'il vouloit éprouver, en lui donnant, s'il avoit un cœur libéral, qui offrît à Dieu volontairement ce qu'il recevoit de sa main.

Croyez, ô riches du siècle, qu'il vous ouvre ses mains dans la même vue : s'il est libéral envers vous, c'est qu'il a dessein d'éprouver si votre âme sera attendrie par ses bontés, et sera touchée du désir de les imiter. De là cette abondance dans votre maison, de là cette affluence de biens, de là ce bonheur, ce succès, ce cours fortuné de vos affaires. Il veut voir, chrétien, si ton cœur avide engloutira tous ces biens pour ta propre satisfaction; ou bien, si se dilatant par la charité, il fera couler ses ruisseaux sur les pauvres et les misérables, comme parle l'Ecriture sainte (Is., LVIII. 10, 11.) : car ce sont les temples qu'il aime; et c'est là qu'il veut recevoir les effets de ta gratitude.

Voici, Messieurs, une grande épreuve; c'est ici qu'il nous faut entendre la malédiction des grandes fortunes. L'abondance, la prospérité a coutume d'endurcir le cœur de l'homme : l'aise, la joie, l'affluence, remplissent l'âme de sorte qu'elles en éloignent tout le sentiment de la misère des autres, et mettent à sec, si l'on n'y prend garde, la source de la compassion. C'est pourquoi le divin Apôtre parlant des fortunés de la terre, de ceux qui s'aiment eux-mêmes, et qui vivent dans les plaisirs, dans la bonne chère, dans le luxe, dans les vanités, les appelle « cruels » et impitoyables, sans affection, sans miséri- » corde, amateurs de leurs voluptés : » *Homines seipsos amantes, immites, sine affectione, sine benignitate, voluptatum amatores* (2. *Tim.*, III. 3.). Voilà une merveilleuse contexture de qualités différentes. Vous croyiez peut-être, Messieurs, que cet amour des plaisirs ne fût que tendre et délicat, ou bien plaisant et flatteur; mais vous n'aviez pas encore songé qu'il fût cruel et impitoyable. Mais c'est que le saint Apôtre, pénétrant par l'Esprit de Dieu dans les plus intimes replis de nos cœurs, voyoit que ces hommes voluptueux, attachés excessivement à leurs propres satisfactions, deviennent insensibles aux maux de leurs frères : c'est pourquoi il dit qu'ils sont sans affection, sans tendresse et sans miséricorde; ils ne regardent qu'eux-mêmes. Et le prophète Isaïe représente au naturel leurs véritables sentiments, lorsqu'il leur attribue ces paroles : *Ego sum, et præter me non est altera* (Is., XLVII. 10.) : « Je suis, et il n'y a que moi » sur la terre. » Qu'est-ce que toute cette multitude? têtes de nul prix, et gens de néant : penser aux intérêts des autres, leur délicatesse ne le permet pas. Chacun ne compte que soi; et tenant tous les autres dans l'indifférence, on tâche de vivre à son aise dans une souveraine tranquillité des fléaux qui affligent le reste des hommes.

O Dieu clément et juste! ce n'est pas pour cette raison que vous avez départi aux riches du monde quelque écoulement de votre abondance. Vous les avez faits grands, pour servir de pères à vos pauvres; votre providence a pris soin de détourner les maux de dessus leurs têtes, afin qu'ils pensassent à ceux du prochain; vous les avez mis à leur aise et en liberté, afin qu'ils fissent leur affaire du soulagement de vos enfants. Telle est l'épreuve où vous les mettez; et leur grandeur au contraire les rend dédaigneux, leur abondance secs, leur félicité insensibles; encore qu'ils voient tous les jours, non tant des pauvres et des misérables, que la misère elle-même et la pauvreté en personne, pleurante et gémissante à leur porte.

O riches, voilà votre épreuve; et afin d'y être fidèles, écoutez attentivement cette parole du Sauveur des âmes : « Donnez-vous de garde de » toute avarice : » *Cavete ab omni avaritiâ* (LUC., XII. 15.). Cette parole du Fils de Dieu demande un auditeur attentif. Donnez-vous de garde de toute avarice; c'est qu'il y en a de plus d'une sorte : il y a une avarice sordide, une avarice noire et ténébreuse, qui enfouit ses trésors, qui n'en repaît que sa vue, et qui en interdit l'usage à ses mains. « De quoi lui servent-ils, » sinon qu'il voit de ses yeux beaucoup de ri- » chesses? » *Quid prodest possessori, nisi quòd cernit divitias oculis suis* (*Eccles.*, V. 10.)? Mais il y a encore une autre avarice, qui dépense, qui fait bonne chère, qui n'épargne rien à ses appétits. Je me trompe peut-être, mes frères, d'appeler cela avarice, puisque c'est une extrême prodigalité; je parle néanmoins avec l'Evangile : elle mérite le nom d'avarice, parce que c'est une avidité qui veut dévorer tous ses biens, qui donne tout à ses appétits, et qui ne veut rien donner aux nécessités des pauvres et des misérables; et je parle en cela selon l'Evangile. Jésus-Christ ayant dit ces mots : Donnez-vous de garde de toute avarice, apporte l'exemple d'un homme qui, ravi de son abondance, veut agrandir ses greniers, et augmenter sa dépense : car il paroît bien, chrétiens, qu'il vouloit user de ses richesses, puisqu'il se dit à lui-même;

« Mon âme, voilà de grands biens ; repose-toi, » fais grande chère, mange et bois long-temps à » ton aise : » *Requiesce, comede, bibe, epulare* (Luc., xii. 19.). Voyez de quoi il repaît son âme : « de même, dit saint Basile (*Hom. de* » *Avar.*, *n.* 6, *tom.* ii, *p.* 48.), que s'il avoit » une âme de bête. » Encore qu'il donne tout à son plaisir, et qu'il tienne une table si abondante et si délicate, Jésus-Christ néanmoins le traite d'avare, condamnant l'avidité de son cœur, qui consume tous ses biens pour soi, qui donne tout à ses excès et à ses débauches, et n'ouvre point ses mains aux nécessités ni aux besoins de ses frères. Prenez garde à cette avarice de cœur, à cette avidité ; modérez vos passions, et faites un fonds aux pauvres sur la modération de vos vanités : *Manum inferre rei suæ in causâ eleemosynæ* (Tertull., *de Patient. n.* 7.).

Pourquoi agrandir tes greniers? Je te montre un lieu convenable où tu mettras tes richesses plus en sûreté : laisse un peu déborder ce fleuve : laisse-le se répandre sur les misérables : mais pourquoi tout donner à tes appétits? Mon âme, dis-tu, repose-toi, mange et bois long-temps à ton aise. Regarde de quels biens tu repais ton âme ; de même, dit saint Basile, que si tu avois une âme de bête. Ne me dis point : Que ferai-je? Il faut te [modérer, réprimer l'avidité de tes désirs, contraindre tes passions dans de justes bornes.] Si vous ne le faites, mes frères, il n'y a point d'espérance de salut pour vous : car, pour arriver à la gloire que Jésus-Christ nous a méritée, il faut porter son image, il faut être marqué à son caractère, il faut, en un mot, lui être conforme. Quelle ressemblance avez-vous avec sa pauvreté dans votre abondance, avec ses délaissements dans vos joies ; avec sa croix, avec ses épines, avec son fiel et ses amertumes parmi vos délices dissolues? est-ce là une ressemblance, ou plutôt [n'est-ce pas] une manifeste contrariété? Voici néanmoins quelque ressemblance et quelques ressources pour vous : c'est que la croix de notre Sauveur n'est pas seulement un exercice, mais encore une inondation d'une libéralité infinie : il donne pour nous son âme et son corps, il prodigue tout son sang pour notre salut. Imitez du moins quelque trait, sinon de ces souffrances affreuses, du moins d'une libéralité si aimable et si attirante : donnez au prochain, sinon vos peines, du moins vos commodités ; sinon votre vie et votre substance, du moins le superflu de vos biens ou le reste de vos excès. Entrez dans les saints désirs du Sauveur, et dans les empressements de sa charité pour les hommes; il a [guéri] les malades, il a repu les faméliques, il a soutenu les désespérés. C'est là sans doute la moindre partie que vous puissiez imiter de la vie de notre Sauveur. Soyez les imitateurs, sinon des souffrances qu'il a endurées à la croix, du moins des libéralités qu'il y exerce. Jésus-Christ demande une partie des biens qu'il vous a donnés, pour sauver son bien et son trésor : son trésor ce sont les âmes. Venez travailler au salut des âmes ; considérez ces filles non moins innocentes qu'affligées. Faut-il vous représenter et les périls de ce sexe, et les dangereuses suites de sa pauvreté, l'écueil le plus ordinaire où sa pudeur fait naufrage? Faut-il vous dire les tentations où leur foi se trouve exposée dans les extrémités qui les pressent?

Considérez le ravage qu'a fait l'hérésie. Quelle plaie! quelle ruine! quelle funeste désolation! La terre est désolée, le ciel est en deuil et tout couvert de ténèbres, après qu'un si grand nombre d'étoiles qui devoient briller dans son firmament, a été traîné au fond de l'abîme avec la queue du dragon (*Apoc.*, xii. 4.). L'Eglise gémit et soupire de se voir arracher si cruellement une si grande partie de ses entrailles : [dans cette affliction elle forme un] asile pour recueillir quelque reste de son naufrage; [et vous ne vous mettez point en peine de le soutenir :] cette maison depuis si long-temps n'a pas encore de pain. Qu'attendez-vous, mes chers frères? quoi! que leurs parents, qu'elles ont quittés, viennent offrir le pain que votre dureté leur dénie? Horrible tentation! Dans le schisme, le plus grand malheur, c'est la charité éteinte. Le diable, pour leur imposer, [leur présente une] image de la charité dans le secours mutuel qu'ils se donnent les uns aux autres. Voulez-vous donc qu'elles pensent qu'il n'y a point de charité dans l'Eglise, et qu'elles tirent cette conséquence : Donc l'esprit de Dieu s'en est retiré? Vous leur vantez votre foi ; et l'apôtre saint Jacques vous dit : Montre ta foi par tes œuvres (Jac., ii. 18.). C'est ainsi que le malin s'efforce de les séduire, et de les replonger dans l'abîme d'où elles ne sont encore qu'à demi-sorties. Veux-tu être aujourd'hui, par ta dureté, coopérateur de sa malice, autoriser ses tromperies, et donner efficace à ses tentations? Sois plutôt coopérateur de la charité de Jésus pour sauver les âmes. Maintenant que je vous parle, ce divin Sauveur vous éprouve. Si vous aimez les âmes, si vous désirez leur salut, si vous êtes effrayés de leurs périls, vous êtes ses véritables disciples. Si vous sortez de cet oratoire sans être touchés de si grands malheurs, vous reposant du soin de cette maison sur ces dames si charitables, comme si

cette œuvre importante ne vous regardoit pas autant qu'elles; funeste épreuve pour vous, qui prouvera votre dureté, convaincra votre obstination, condamnera votre ingratitude.

FRAGMENT D'UN DISCOURS

SUR LA VIE CHRÉTIENNE.

Dieu, la vie de nos âmes par l'union qu'il a avec elles. Obligation du chrétien de mourir au péché, pour recevoir et conserver cette vie divine. D'où vient Dieu laisse-t-il ici-bas dans les saints l'attrait au mal. Comment détruit-il en eux le péché, même dès cette vie.

Je tirerai mon raisonnement de deux excellents discours de saint Augustin : le premier, c'est le dix-neuvième Traité sur saint Jean; le second, c'est le Sermon dix-huit des paroles de l'Apôtre. Ce grand homme, aux lieux allégués, distingue en l'âme deux sortes de vie : l'une est celle qu'elle communique au corps; l'autre est celle dont elle vit elle-même. Comme l'âme est la vie du corps, ce saint évêque enseigne que Dieu est sa vie (*Serm.* CLXI. *n.* 6. *tom.* V. *col.* 777.). Pénétrons, s'il vous plaît, sa pensée. L'âme ne pourroit donner la vie à nos corps, si elle n'avoit ces trois qualités. Il faut, premièrement, qu'elle soit plus noble; car il est plus noble de donner que de recevoir : il faut, en second lieu, qu'elle lui soit unie; car notre vie ne peut point être hors de nous : il faut enfin qu'elle lui communique des opérations que le corps ne puisse exercer sans elle; car la vie consiste principalement dans l'action. Ces trois choses paroissent clairement en nous : ce corps mortel dans lequel nous vivons, si vous le séparez de son âme, qu'est-ce autre chose qu'un tronc inutile et qu'une masse de boue? Mais sitôt que l'âme lui est conjointe, il se remue, il voit, il entend, il est capable de toutes les fonctions de la vie. Si je vous fais voir maintenant que Dieu fait, à l'égard de l'âme, la même chose que ce que l'âme fait à l'égard du corps; vous avouerez sans doute que tout ainsi que l'âme est la vie du corps, ainsi Dieu est la vie de l'âme, et la proposition de saint Augustin sera véritable. Voyons ce qui en est, et prouvons tout solidement par les Ecritures.

Et premièrement, que Dieu soit plus noble et plus éminent que nos âmes, ce seroit perdre le temps de vous le prouver. Pour ce qui regarde l'union de Dieu avec nos esprits, il n'y a non plus de lieu d'en douter, après que l'Ecriture a dit tant de fois, que « Dieu viendroit en nous, » qu'il feroit sa demeure chez nous (JOAN., XIV. » 23.), que nous serions son peuple, et qu'il de- » meureroit en nous (*Levit.*, XXVI. 12.); » et ailleurs, que « qui adhère à Dieu est un même » esprit avec lui (1. *Cor.*, VI. 17.); » et enfin, que « la charité a été répandue en nos cœurs par » le Saint-Esprit qu'on nous a donné (*Rom.*, » V. 3.). » Tous ces témoignages sont clairs, et n'ont pas besoin d'explication.

L'union de Dieu avec nos âmes étant établie, il reste donc maintenant à considérer si l'âme, par cette union avec Dieu, est élevée à quelque action de vie dont sa nature ne soit pas capable par elle-même. Mais nous n'y trouverons point de difficulté si nous avons bien retenu les choses qui ont déjà été accordées. Suivez, s'il vous plaît, mon raisonnement; vous verrez qu'il relève merveilleusement la dignité de la vie chrétienne. Il n'y a rien qui ne devienne plus parfait en s'unissant à un Etre plus noble : par exemple, les corps les plus bruts reçoivent tout à coup un certain éclat, quand la lumière du soleil s'y attache. Par conséquent, il ne se peut faire que l'âme s'unissant à ce premier Etre très parfait, très excellent et très bon, elle n'en devienne meilleure. Et d'autant que les causes agissent selon la perfection de leur être, qui ne voit que l'âme étant meilleure elle agira mieux? Car dans cet état d'union avec Dieu, que nous vous avons montré par les Ecritures, sa vertu est fortifiée par la toute-puissante vertu de Dieu qui s'unit à elle, de sorte qu'elle participe en quelque façon aux actions divines. Cela est peut-être un peu relevé; mais tâchons de le rendre sensible par un exemple.

Considérez les cordes d'un instrument : d'elles-mêmes elle sont muettes et immobiles. Sont-elles touchées d'une main savante? elles reçoivent en elles la mesure et la cadence, et même elles la portent aux autres. Cette mesure et cette cadence, elles sont originairement dans l'esprit du maître, mais il les fait en quelque sorte passer dans les cordes, lorsque, les touchant avec art, il les fait participer à son action. Ainsi l'âme, si j'ose parler de la sorte, s'élevant à cette justice, à cette sagesse, à cette infinie sainteté, qui n'est autre chose que Dieu; touchée, pour ainsi dire, par l'Esprit de Dieu, elle devient juste, elle devient sage, elle devient sainte; et participant selon sa portée aux actions divines, elle agit saintement comme Dieu lui-même agit saintement. Elle croit en Dieu, elle aime Dieu, elle espère en Dieu; et lorsqu'elle croit en Dieu, qu'elle aime Dieu, qu'elle espère en Dieu, c'est Dieu qui fait en elle cette foi, cette espérance, et ce saint amour. C'est pourquoi

l'Apôtre nous dit que « Dieu fait en nous le vouloir » et le faire (*Phil.*, II. 13.);» c'est-à-dire, si nous le savons bien comprendre, que nous ne faisons le bien que par l'action qu'il nous donne; nous ne voulons le bien que par la volonté qu'il opère en nous. Donc toutes les actions chrétiennes sont des actions divines et surnaturelles auxquelles l'âme ne pourroit parvenir, n'étoit que Dieu s'unissant à elle, les lui communique par le Saint-Esprit qui est répandu dans nos cœurs. De plus, ces actions que Dieu fait en nous, ce sont aussi actions de vie, et même de vie éternelle. Par conséquent, on ne peut nier que Dieu s'unissant à nos âmes, mouvant ainsi nos âmes, ne soit véritablement la vie de nos âmes. Et c'est là, si nous l'entendons, la nouveauté de vie dont parle l'Apôtre (*Rom.*, VI. 4.).

Passons outre maintenant, et disons : Si Dieu est notre vie, parce qu'il agit en nous, parce qu'il nous fait vivre divinement, en nous rendant participants des actions divines; il est absolument nécessaire qu'il détruise en nous le péché, qui non-seulement nous éloigne de Dieu, mais encore nous fait vivre comme des bêtes, hors de la conduite de la raison. Et ainsi, chrétiens, élevons nos cœurs; et puisque, dans cette bienheureuse nouveauté de vie, nous devons vivre et agir selon Dieu, rejetons loin de nous le péché qui nous fait vivre comme des betes brutes, et aimons la justice de la vertu, par laquelle nous sommes participants, comme dit l'apôtre saint Pierre (2. PETR., I. 4.), de la nature divine. C'est à quoi nous exhorte saint Paul, quand il dit : « Si nous vivons de l'esprit, marchons en es- » prit : » *Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus* (*Galat.*, V. 25.); c'est-à-dire, si nous vivons d'une vie divine, faisons des actions dignes d'une vie divine. Si l'Esprit de Dieu nous anime, laissons la chair et ses convoitises, et vivons comme animés de l'Esprit de Dieu, faisons des œuvres convenables à l'Esprit de Dieu; et comme Jésus-Christ est ressuscité par la gloire du Père, ainsi marchons en nouveauté de vie.

Regardons avec l'apôtre saint Paul (*Hebr.*, XII. 2.), Jésus ressuscité, qui est la source de notre vie. Quel étoit le Sauveur Jésus pendant le cours de sa vie mortelle? Il étoit chargé des péchés du monde, il s'étoit mis volontairement en la place de tous les pécheurs, pour lesquels il s'étoit constitué caution, et dont il étoit convenu de subir les peines. C'est pour cela que sa chair a été infirme, pour cela il a langui sur la croix parmi des douleurs incroyables, pour cela il est cruellement mort avec la perte de tout son sang. Dieu éternel, qu'il est changé maintenant! « Il est » mort au péché, » dit l'Apôtre (*Rom.*, VI. 10.); c'est-à-dire, qu'il a dépouillé toutes les foiblesses qui avoient environné sa personne en qualité de caution des pécheurs. « Il est mort au péché, et » il vit à Dieu; » parce qu'il a commencé une vie nouvelle qui n'a plus rien de l'infirmité de la chair, mais en laquelle reluit la gloire de Dieu : *Quod autem vivit, vivit Deo.* « Ainsi estimez, » continue l'apôtre, vous qui êtes ressuscités avec » Jésus-Christ, estimez que vous êtes morts au » péché, et vivants à Dieu par Notre-Seigneur » Jésus-Christ (*Ibid.*, 11.); et comme Jésus-Christ » est ressuscité par la gloire du Père, marchons » aussi dans une vie nouvelle (*Ibid.*, 4.). » C'est à quoi nous oblige la résurrection de notre Sauveur, et la doctrine du saint Evangile : et ce que la doctrine évangélique nous prêche, cela même est confirmé en nous par le saint baptême.

De là étoit née cette belle cérémonie que l'on observoit dans l'ancienne Eglise au baptême des chrétiens. On les plongeoit entièrement dans les eaux, en invoquant sur eux le saint nom de Dieu. Les spectateurs, qui voyoient les nouveaux baptisés se noyer, pour ainsi dire, et se perdre dans les ondes de ce bain salutaire, puis revenir aussitôt lavés de cette fontaine très pure, se les représentoient en un moment tout changés par la vertu occulte du Saint-Esprit dont ces eaux étoient animées; comme si, sortant de ce monde en même temps qu'ils disparoissoient à leur vue, ils fussent allés mourir avec le Sauveur, pour ressusciter avec lui selon la vie nouvelle du christianisme. Telle étoit la cérémonie du baptême à laquelle l'Apôtre regarde, lorsqu'il dit, dans le texte que nous traitons, que nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ, pour mourir avec lui dans le saint baptême; afin que comme Jésus-Christ est ressuscité par la gloire du Père, ainsi nous marchions en nouveauté de vie. Il regardoit à cette cérémonie du baptême, qui se pratiquoit sans doute du temps des apôtres : or encore que le temps ait changé, que la cérémonie ne soit plus la même, la vertu du baptême n'est point altérée, à cause qu'elle ne consiste pas tant dans cet élément corruptible, que dans la parole de Jésus-Christ, et dans l'invocation de la Trinité, et dans la communication de l'Esprit de Dieu, qui sont choses sur lesquelles le temps ne peut rien.

En effet, tout autant que nous sommes de baptisés, nous sommes tous consacrés dans le saint baptême à la Trinité très auguste, par la mort du péché et par la résurrection à la vie nouvelle. C'est pourquoi nos péchés y sont abolis, et la

nouveauté de vie y est commencée ; et de là vient que nous appelons le baptême le sacrement de régénération et de renouvellement de l'homme par le Saint-Esprit. D'où je conclus que le dessein de Dieu est de détruire en nous le péché ; puisqu'il veut que la vie chrétienne commence par l'abolition de nos crimes ; et ainsi il nous rend la justice que la prévarication du premier Père nous avoit ôtée. Grâces à votre bonté, ô grand Dieu, qui faites un si grand présent à vos serviteurs, par Jésus-Christ le juste, qui, se chargeant de nos péchés à la croix, par un divin échange nous a communiqué sa justice.

Mais ici peut-être vous m'objecterez que le péché n'est point détruit, même dans les justes ; puisque la foi catholique professe qu'il n'y a aucun homme vivant qui ne soit pécheur. Pour résoudre cette difficulté, et connoître clairement quelle est la justice que le Saint-Esprit nous rend en ce monde, l'ordre de mon raisonnement m'oblige d'entrer en ma seconde partie, et de vous faire voir le combat du fidèle contre la chair et ses convoitises. Je joindrai donc cette seconde partie avec ce qui me reste à dire de la première, dans une même suite de discours. Je tâcherai pourtant de ne rien confondre ; mais j'ai besoin que vous renouveliez vos attentions.

La seconde partie de la vie chrétienne, c'est de combattre la concupiscence, pour détruire en nous le péché. Or, quand je parle ici de concupiscence, n'entendez par ce mot aucune passion particulière, mais plutôt toutes les passions assemblées, que l'Ecriture a accoutumé d'appeler d'un nom général la concupiscence et la chair. Mais définissons en un mot la concupiscence, et disons avec le grand Augustin : La concupiscence, c'est un attrait qui nous fait incliner à la créature au préjudice du Créateur, qui nous pousse aux choses sensibles au préjudice des biens éternels.

Qu'est-il nécessaire de vous dire combien cet attrait est puissant en nous ? chacun sait qu'il est né avec nous, et qu'il nous est passé en nature. Voyez, avant le christianisme, comme le vrai Dieu étoit méprisé par toute la terre : voyez, depuis le christianisme, combien peu de personnes goûtent comme il faut les vérités célestes de l'Evangile ; et vous verrez que les choses divines nous touchent bien peu. Qui fait cela, fidèles, si ce n'est que nous aimons les créatures désordonnément ? C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit : « La » chair convoite contre l'esprit, et l'esprit contre » la chair (*Gal.*, v. 17.). » Et ailleurs : « Je me » plais en la loi selon l'homme intérieur ; mais je » sens en moi-même une loi qui résiste à la loi de » l'esprit (*Rom.*, VII. 22, 23.) : » voilà le combat. Que si l'Apôtre même ressent cette guerre, qui ne voit que cette opiniâtre contrariété de la convoitise, répugnante au bien, se rencontre même dans les plus justes ?

Dieu éternel, d'où vient ce désordre ? Pourquoi cet attrait du mal, même dans les saints ? Car enfin ils se plaignent tous généralement, que, dans le dessein qu'ils ont de s'unir à Dieu, ils sentent une résistance continuelle. Grand Dieu, je connois vos desseins : vous voulez que nous expérimentions en nous-mêmes une répugnance éternelle à ce que votre loi si juste et si sainte désire de nous ; afin que nous sachions distinguer ce que nous faisons par nous-mêmes, d'avec ce que vous faites en nous par votre Esprit saint ; et que par l'épreuve de notre impuissance nous apprenions à attribuer la victoire, non point à nos propres forces, mais à votre bras et à l'honneur de votre assistance. Et ainsi vous nous laissez nos foiblesses, afin de faire triompher votre grâce dans l'infirmité de notre nature. Par où vous voyez, chrétiens, que la concupiscence combat dans les justes, mais que la grâce divine surmonte. C'est la grâce qui oppose à l'attrait du mal la chaste délectation des biens éternels ; c'est-à-dire, la charité qui nous fait observer la loi, non point par la crainte de la peine, mais par l'amour de la véritable justice : et cette charité est répandue en nos cœurs, non par le libre arbitre qui est né avec nous, mais par le Saint-Esprit qui nous est donné (*Rom.*, v. 5.).

La charité donc et la convoitise se font la guerre sans aucune trève : à mesure que l'une croît, l'autre diminue. Il en est comme d'une balance : autant que vous ôtez à la charité, autant vous ajoutez de poids à la convoitise. Quand la charité surmonte, nous sommes libres de cette liberté dont parle l'Apôtre (*Gal.*, IV. 31.), par laquelle Jésus-Christ nous a affranchis. Nous sommes libres, dis-je, parce que nous agissons par la charité, c'est-à-dire, par une affection libérale. Mais notre liberté n'est point achevée, parce que le règne de la charité n'est pas accompli. La liberté sera entière, quand la paix sera assurée, c'est-à-dire au ciel. Cependant nous gémissons ici-bas ; parce que la paix de la charité que nous y avons, étant toujours mêlée avec la guerre de la convoitise, elle n'est pas tant le calme de nos troubles que la consolation de notre misère : et en voici une belle raison de saint Augustin.

La liberté n'est point parfaite, dit-il, et la paix n'est pas assurée ; parce que la convoitise, qui nous résiste, ne peut être combattue sans péril :

elle ne peut être aussi bridée sans contrainte, ni par conséquent modérée sans inquiétude. *Illa quæ resistunt, periculoso debellantur prælio; et illa quæ victa sunt, nondum securo triumphantur otio, sed adhuc sollicito premuntur imperio* (*de Civit. Dei, lib.* XIX. *cap.* XXVII. *tom.* VII. *col.* 572.). Et de là vient que notre justice ici-bas, je parle encore avec le grand Augustin, de là vient que « notre justice consiste » plus en la rémission des péchés, qu'en la per- » fection des vertus : » *Magis remissione peccatorum constat, quàm perfectione virtutum* (*Ibid.*, 571.). Certes, je sais que ceux qui sont humbles goûteront cette doctrine toute évangélique, qui est la base de l'humilité chrétienne.

Mais si la vie des justes est accompagnée de péchés, comment est-ce que ma proposition sera véritable, que Dieu détruit le péché dans les justes, même en cette vie? C'est, s'il vous en souvient, ce que j'avois laissé à résoudre : maintenant je vous dirai en un mot. J'avoue que les plus grands saints sont pécheurs; et s'ils ne le reconnoissent humblement, ils ne sont pas saints. Ils sont pécheurs; mais ils ne servent plus au péché : ils ne sont pas entièrement exempts de péché; mais ils sont délivrés de sa servitude. Il y a quelques restes de péché en eux; mais le péché n'y règne plus, comme dit l'Apôtre (*Rom.*, VI. 12.) : « Que le péché ne règne plus » en vos corps mortels : » et ainsi le péché n'y est pas éteint tout à fait; mais le règne du péché y est abattu par le règne de la justice, selon cette parole de l'Apôtre (*Ibid.*, 18.) : « Etant libres du » péché, vous êtes faits soumis à la justice. »

Comment est-ce que le règne du péché est abattu dans les justes ? Ecoutez l'apôtre saint Paul : « Que le péché ne règne plus en vos » corps mortels pour obéir à ses convoitises. » Vous voyez par-là que le péché règne où les convoitises sont obéies. Les uns leur lâchent la bride; et, se laissant emporter à leur brutale impétuosité, ils tombent dans ces péchés qu'on nomme mortels, desquels l'Apôtre a dit que « qui fait ces choses, il ne possédera point le » royaume de Dieu (1. *Cor.*, VI. 9, 10.). » Les justes au contraire, bien loin d'obéir à leurs convoitises, ils leur résistent, ils leur font la guerre, ainsi que je disois tout à l'heure. Et bien que la victoire leur demeure par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, toutefois dans un conflit si long, si opiniâtre, où les combattants sont aux mains de si près; en frappant ils sont frappés quelquefois : *Percutimus et percutimur*, dit saint Augustin (*Serm.* CCCLI. *n.* 6. *t.* V. *col.* 1356.) : et le victorieux ne sort point d'une mêlée si âpre et si rude sans quelques blessures : c'est ce que nous appelons péchés véniels. Parce que la justice est victorieuse, elle mérite le nom de véritable justice : parce qu'elle reçoit quelque atteinte qui diminue de beaucoup son éclat, elle n'est point justice parfaite. C'est autre chose d'avoir le bien accompli, autre chose de ne se plaire point dans le mal. « Notre vue peut se déplaire dans les » ténèbres, encore qu'elle ne puisse pas s'arrêter » dans cette vive source de la lumière : » *Potest oculus nullis tenebris delectari, quamvis non possit in fulgentissimâ luce defigi* (S. AUG., *de Spir. et Litt. n.* 65. *tom.* X. *col.* 123.).

Si l'homme juste, résistant à la convoitise, tombe quelquefois dans le mal, du moins il a cet avantage qu'il ne s'y plaît pas : au contraire il déplore sa servitude, il soupire ardemment après cette bienheureuse liberté du ciel; il dit, avec l'apôtre saint Paul (*Rom.*, VI. 24.) : « Misérable » homme que je suis, qui me délivrera de ce » corps de mort? » S'il tombe, il se relève aussitôt : s'il a quelques péchés, il a aussi la charité qui les couvre : « La charité, dit l'apôtre saint » Pierre (1. PETR., IV. 8.), couvre la multitude » des péchés. »

Bien plus, ce grand Dieu tout-puissant fait éclater la lumière même du sein des plus épaisses ténèbres; il fait servir à la justice le péché même. Admirable économie de la grâce! oui, les péchés mêmes, je l'oserai dire, dans lesquels la fragilité humaine fait tomber le juste : si d'un côté ils diminuent la justice, ils l'augmentent et l'accroissent de l'autre. Et comment cela? C'est qu'ils enflamment les saints désirs de l'homme fidèle; c'est qu'en lui faisant connoître sa servitude, ils font qu'il désire bien plus ardemment les bienheureux embrassements de son Dieu, dans lesquels il trouvera la vraie liberté; c'est qu'ils lui font confesser sa propre foiblesse et le besoin qu'il a de la grâce, dans un état d'un profond anéantissement. Et d'autant que le plus juste c'est le plus humble, le péché même en quelque sorte accroît la justice; parce qu'il nous fonde de plus en plus dans l'humilité.

Vivons ainsi, fidèles, vivons ainsi; faisons que notre foiblesse augmente l'honneur de notre victoire, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aimons cette justice divine qui fait que le péché même nous tourne à bien : quand nous voyons croître nos iniquités, songeons à nous enrichir par les bonnes œuvres, afin de réparer notre perte. Le fidèle qui vit de la sorte, expiant ses péchés par les aumônes, se purifiant toute

sa vie par la pénitence, par le sacrifice d'un cœur contrit, par les œuvres de miséricorde, il ne détruit pas seulement le règne du péché, comme je disois tout à l'heure, je passe maintenant plus outre, et je dis qu'il détruit entièrement le péché; parce que, dit saint Augustin, « comme notre » vie n'est pas sans péché, aussi les remèdes pour » les purger ne nous manquent pas : » *Sicut peccata non defuerunt, ita etiam remedia, quibus purgarentur, affuerunt* (*ad* HILAR., *Ep.* CLVII. *n.* 3. *tom.* II. *col.* 543.).

Enfin celui qui vit de la sorte, détestant les péchés mortels, faisant toute sa vie pénitence pour les véniels, à la manière que je viens de dire avec l'incomparable saint Augustin, il méritera, dit le même Père, que nos nouveaux réformateurs entendent ce mot : c'est dans cette belle épître à Hilaire, où ce grand personnage combat l'orgueilleuse hérésie de Pélage, ennemi de la grâce de Jésus-Christ. Cet humble défenseur de la grâce chrétienne se sert en ce lieu du mot de mérite : étoit-ce pour enfler le libre arbitre? n'étoit-ce pas plutôt pour relever la dignité de la grâce, et des saints mouvements que Dieu fait en nous? Quelle est donc votre vanité et votre injustice, ô très charitables réformateurs, de prêcher que nous ruinons la grâce de Dieu, parce que nous nous servons du mot de mérite? si ce n'est peut-être que vous vouliez dire que saint Augustin a détruit la grâce, et que Calvin seul l'a bien établie. Pardonnez-moi cette digression; je reviens à mon passage de saint Augustin. Un homme passant sa vie dans l'esprit de mortification et de pénitence, « encore qu'il ne vive pas sans péché, il méri- » tera, dit saint Augustin, de sortir de ce monde » sans aucun péché : » *Merebitur hinc exire sine peccato, quamvis, cùm hic viveret, habuerit nonnulla peccata* (*Loco mox citato.*) : et ainsi le péché est détruit en nous, à cause du mérite de la vraie foi qui opère par la charité.

Il est donc vrai, fidèles, ce que j'ai dit, que même dans cet exil Dieu détruit le péché par sa grâce; il est vrai qu'il y surmonte la concupiscence : et ainsi, par la miséricorde de Dieu, je me suis déjà acquitté envers vous des deux premières parties de ma dette. Faites votre profit de cette doctrine : elle est haute, mais nécessaire. Je sais que les humbles l'entendent; peut-être ne plaira-t-elle pas aux superbes. Les lâches sans doute seront fâchés qu'on leur parle toujours de combattre. Mais pour vous, ô vrais chrétiens, travaillez sans aucun relâche; puisque vous avez un ennemi en vous-mêmes, avec lequel, si vous faites la paix en ce monde, vous ne sauriez avoir la paix avec Dieu. Voyez combien il est nécessaire de veiller toujours, de prier toujours, de peur de tomber en tentation. Que si cette guerre continuelle vous semble fâcheuse, consolez-vous par l'espérance fidèle de la glorieuse résurrection, qui se commence déjà en nos corps. C'est la troisième opération que le Saint-Esprit exerce dans l'homme fidèle durant le pèlerinage de cette vie; et c'est aussi par où je m'en vais conclure.

SERMON

SUR LES

OBLIGATIONS DE L'ÉTAT RELIGIEUX,

PRÊCHÉ DEVANT LES RELIGIEUSES DE SAINT-CYR [1].

Fragilité et grande misère du monde; puissance et funestes effets de sa séduction. Motifs pressants pour porter les chrétiens à s'en séparer entièrement. Origine des communautés religieuses. En quoi consiste la pauvreté dont on y fait profession. Infidélités sans nombre, qu'on commet journellement dans les monastères contre cette vertu. Avantages de la virginité; jusqu'où elle doit s'étendre. A qui se rapporte l'obéissance que l'on rend aux supérieurs. Dans quel esprit il faut se soumettre à ceux qui abusent de leur autorité. Avec quel soin les religieuses doivent éviter le commerce du monde, les sentiments de la vanité, et les amusements de l'esprit.

Le monde entier n'est rien; tout ce qui est mesuré par le temps va finir. Le ciel, qui nous couvre par sa voûte immense, est comme une tente, selon la comparaison de l'Ecriture (JOB, XXXVI. 29.) : on la dresse le soir pour les voyageurs, et on l'enlève le lendemain. Quelle doit être notre vie et notre conversation ici-bas, dit un apôtre (2. PETR., III. 10, 11.), puisque ces cieux que nous voyons, et cette terre qui nous porte, vont être embrasés par le feu? La fin de tout arrive; la voilà qui vient; elle est presque déjà venue. Tout ce qui paroît de plus solide n'est qu'une figure qui passe quand on en veut jouir, qu'une ombre fugitive qui disparoît. « Le » temps est court, dit saint Paul parlant des » vierges (1. *Cor.*, VII. 29, 31.); donc il faut » user du monde comme n'en usant pas, » n'en user que pour le vrai besoin, en user sobrement sans en vouloir jouir, en user en passant sans s'y arrêter et sans y tenir. C'est donc une pitoyable

[1] Nous n'avons point l'original de ce sermon, dont nous avons trouvé plusieurs copies dans le diocèse de Meaux : toutes l'attribuent à Bossuet, et il est aisé de l'y reconnoître. Le troisième point prouve qu'il a été fait pour la maison de Saint-Cyr. *Edit. de Déforis.*

erreur que de s'imaginer qu'on sacrifie beaucoup à Dieu quand on quitte le monde pour lui : c'est renoncer à une illusion pernicieuse ; c'est renoncer à de vrais maux, déguisés sous une vaine apparence de biens. Perd-on un appui quand on jette un roseau fêlé, qui, loin de nous soutenir, nous perceroit la main, si nous voulions nous y appuyer ? Faut-il bien du courage pour s'enfuir d'une maison qui tombe en ruine, et qui nous écraseroit dans sa chute ?

Que quitte-t-on en quittant le monde ? Ce que quitte celui qui, à son réveil, sort d'un songe plein d'inquiétudes. Tout ce qui se voit, qui se touche, qui se compte, qui se mesure par le temps, n'est qu'une ombre de l'être véritable : à peine commence-t-il à être, qu'il n'est déjà plus. Ce n'est rien sacrifier à Dieu, que de lui sacrifier la nature entière : c'est lui donner le néant, la vanité, le mensonge même. D'ailleurs ce monde, si vain et si fragile, est trompeur, ingrat, plein de trahisons. O combien dure est sa servitude ! Enfants des hommes, que ne vous en coûte-t-il point pour le flatter, pour tâcher de lui plaire, pour mendier ses grâces ? Quelles traverses, quelles alarmes, quelles bassesses, quelle lâcheté pour parvenir à ce qu'on n'a point de honte d'appeler les honneurs ! Quel état violent, et pour ceux qui s'efforcent de parvenir, et pour ceux mêmes qui sont parvenus ! Quelle pauvreté effective dans une abondance apparente ! Tout y trahit le cœur, jusqu'à l'espérance même dont on paroît nourri : les désirs s'enveniment ; ils deviennent farouches et insatiables : l'envie déchire les entrailles ; on est malheureux non-seulement par son propre malheur, mais encore par la prospérité d'autrui. On est peu touché de ce qu'on possède ; on ne sent que ce qu'on n'a pas : l'expérience de la vanité de ce qu'on a ne ralentit jamais la fureur d'acquérir ce qu'on sait bien qui est aussi vain et aussi incapable de rendre heureux. On ne peut ni assouvir les passions ni les vaincre ; on en sent la tyrannie, et on ne veut point être délivré.

O ! si je pouvois traîner le monde entier dans les cloîtres et dans les solitudes, j'arracherois de sa bouche un aveu de sa misère et de son désespoir. Mais hélas ! que vois-je ? Va-t-on dans le monde l'étudier de près dans son état le plus naturel, on n'entend dans toutes les familles que gémissements de cœurs oppressés. L'un est dans une disgrâce qui lui enlève le fruit de ses travaux depuis tant d'années, et qui met sa patience à bout ; l'autre souffre dans sa place des dégoûts et des désagréments : celui-ci perd ; l'autre craint de perdre : cet autre n'a pas assez ; il est dans un état violent. L'ennui les poursuit tous, jusque dans les spectacles et dans la foule des plaisirs : ils avouent qu'ils sont misérables ; et je ne veux que le monde pour apprendre aux hommes combien le monde est digne de mépris.

Mais pendant que les enfants du siècle parlent ainsi, quel est le langage de ceux qui doivent être les enfants de Dieu ? Hélas ! ils conservent une estime et une admiration secrète pour les choses les plus vaines, que le monde même, tout vain qu'il est, ne peut s'empêcher de mépriser. O mon Dieu, arrachez, arrachez du cœur de vos enfants cette erreur maudite. J'en ai vu, même de bons, de sincères dans leur piété, qui, faute d'expérience, étoient éblouis d'un éclat grossier. Ils étoient étonnés de voir des gens, avancés dans les honneurs du siècle, leur dire : Nous ne sommes point heureux. Cette vérité leur étoit encore nouvelle, comme si l'Evangile ne la leur avoit pas révélée, comme si leur renoncement au monde n'avoit pas dû être fondé sur une pleine et constante persuasion de sa vanité. O mon Dieu, le monde, par le langage même de ses passions, rend témoignage à la vérité de votre Evangile, qui dit : « Malheur au monde » (MATTH., XVIII. 7.) ; » et vos enfants ne rougissent point de montrer que le monde a encore pour eux quelque chose de doux et d'agréable.

Ce monde n'est pas seulement fragile et misérable ; il est encore incompatible avec les vrais biens. Les peines que nous lui voyons souffrir sont pour lui le commencement des douleurs éternelles. Comme la joie céleste se forme peu à peu dès cette vie dans le cœur des justes, où est le royaume de Dieu ; les horreurs et le désespoir de l'enfer se forment aussi peu à peu dans le cœur des hommes profanes, qui vivent loin de Dieu. Le monde est un enfer déjà commencé : tout y est envie, fureur, haine de la vérité et de la vertu, impuissance et désespoir d'apaiser son propre cœur et de rassasier ses désirs.

Jésus-Christ est venu du ciel sur la terre foudroyer de ses malédictions ce monde impie, après en avoir enlevé ses élus. « Dieu nous a arrachés, » dit saint Paul (*Coloss.*, I. 13.), à la puissance » des ténèbres, pour nous transférer au royaume » de son Fils bien-aimé. » Le monde est le royaume de Satan, et les ténèbres du péché couvrent cette région de mort. « Malheur au » monde, à cause des scandales (MATTH., XVIII. » 7.). » Hélas ! les justes mêmes sont ébranlés. O qu'elle est redoutable cette puissance des ténèbres, qui aveugle les plus clairvoyants ! C'est

une puissance d'enchanter les esprits, de les séduire, de leur ôter la vérité même, après qu'ils l'ont crue, sentie et aimée. O puissance terrible, qui répand l'erreur, qui fait qu'on ne voit plus ce qu'on voyoit, qu'on craint de le revoir, et qu'on se complaît dans les ténèbres de la mort! Enfants de Dieu, fuyez cette puissance; elle entraîne tout, elle flatte, elle tyrannise, elle enlève les cœurs. Ecoutez Jésus-Christ, qui crie : « On » ne peut servir deux maîtres, Dieu et le monde » (MATTH., VI. 24.). » Ecoutez un de ses apôtres, qui ajoute : « Adultères, ne savez-vous pas que » l'amitié de ce monde est ennemie de Dieu » (JAC., IV. 4.)? » point de milieu; nulle espérance d'en trouver : c'est abandonner Dieu, c'est renoncer à son amour, que d'aimer son ennemi.

Mais en renonçant au monde, faut-il renoncer à tout ce que le monde donne? Ecoutez encore un autre apôtre; c'est saint Jean (1. JOAN., II. 15.) : « N'aimez ni le monde, ni les choses qui » sont dans le monde, » ni lui, ni ce qui lui appartient; tout ce qu'il donne est aussi vain, aussi corrompu, aussi empoisonné que lui.

Mais quoi, faut-il que tous les chrétiens vivent dans ce renoncement? Ecoutez-vous vous-même du moins, si vous n'écoutez pas les apôtres. Qu'avez-vous promis dans votre baptême, pour entrer non dans la perfection d'un ordre religieux, mais dans le simple christianisme et dans l'espérance du salut? Vous avez renoncé à Satan, à ses pompes. Remarquez quelles sont ces pompes : Satan n'en a point de distinguées de celles du siècle. Les pompes du siècle, qu'on est tenté de croire innocentes, sont donc, selon vous-même, celles de Satan; et vous avez promis de les détester! Cette promesse si solennelle qui vous a introduit dans la société des fidèles, ne sera-t-elle qu'une comédie et une dérision sacrilége? Le renoncement au monde, et la détestation de ses vanités, est donc essentiel au salut de chaque chrétien. Celui qui quitte le monde, qu'y ajoute-t-il? Il s'éloigne de son ennemi, il détourne les yeux pour ne pas voir ce qu'il abhorre; il se lasse d'être aux prises avec cet ennemi, ne pouvant jamais faire ni trève ni paix. Est-ce là un grand sacrifice? n'est-ce pas plutôt un grand soulagement, une sûreté douce, une paix qu'on devroit chercher pour soi-même dès qu'on désire être chrétien, et n'aimer pas ce que Dieu condamne? Quand on ne veut point aimer Dieu, quand on ne veut aimer que ses passions, et s'y livrer sans religion, par ce désespoir dont parle saint Paul (*Eph.*, IV. 19.), je ne m'étonne pas qu'on aime le monde et qu'on le cherche. Mais quand on croit la religion, quand on désire de s'y attacher, quand on craint la justice de Dieu, quand on se craint soi-même, et qu'on se défie de sa propre fragilité; peut-on craindre de quitter le monde dès qu'on veut faire son salut? n'y a-t-il pas plus de sûreté et de facilité, de secours, de consolations dans la solitude?

Laissons donc pour un moment les vues de perfection; ne parlons que d'amour de son salut, que d'intérêt propre, que de douceur et de paix de cette vie. Où sera-t-il cet intérêt même temporel, pour une âme en qui toute religion n'est pas éteinte? Où sera-t-elle cette paix, sinon loin d'une mer si orageuse, qui ne fait voir partout qu'écueils et que naufrages? Où sera-t-elle, sinon loin des objets qui enflamment les désirs, qui irritent les passions, qui empoisonnent les cœurs les plus innocents, qui réveillent tout ce qu'il y a de plus malin dans l'homme, qui ébranlent les âmes les plus fermes et les plus droites? Hélas! je vois tomber les plus hauts cèdres du Liban; et je courrai au devant du péril, et je craindrai de me mettre à l'abri de la tempête! N'est-ce pas être ennemi de soi-même, rejeter le salut et la paix, en un mot, aimer sa perte, et la chercher dans un trouble continuel?

Après cela, faut-il s'étonner si saint Paul exhorte les vierges à demeurer libres (1. *Cor.*, VII. 25 *et seq.*), n'ayant d'autre époux que l'Epoux céleste? Il ne dit pas : C'est afin que vous soyez dans une plus haute perfection, et dans une oraison plus éminente; il dit : Afin que vous ne soyez point dans un malheureux partage entre Jésus-Christ et un époux mortel, entre les saints exercices de la religion et les soins dont on ne peut se garantir quand on est dans l'esclavage du siècle; c'est « afin que vous puissiez prier sans empêche- » ment; c'est que vous auriez, dit-il, dans le ma- » riage, les tribulations de la chair, et je voudrois » vous les épargner; c'est, dit-il encore, que je » voudrois vous voir dégagées de tout embarras. » A la vérité, ce n'est pas un précepte; car cette parole, comme Jésus-Christ le dit dans l'Evangile (MATTH., XIX. 11.), ne peut être comprise de tous : mais heureux, je dis même, heureux dès cette vie, ceux à qui il est donné de la comprendre, de la goûter et de la suivre. Ce n'est pas un précepte; mais c'est un conseil de l'Apôtre, de l'apôtre, dis-je, plein de l'Esprit de Dieu : c'est un conseil que tous n'ont pas le courage de suivre; mais qu'il donne à tous en général; afin qu'il soit suivi de ceux à qui Dieu mettra au cœur ce goût de la bienheureuse liberté.

De là vient qu'en ouvrant les livres des saints Pères, je ne trouve de tous côtés, même dans les sermons faits à tout le peuple sans distinction, que des exhortations pressantes pour conduire les chrétiens en foule dans les solitudes. C'est ainsi que saint Basile fait un sermon exprès, pour inviter tous les chrétiens à la vie solitaire. Saint Grégoire de Nazianze, Saint Chrysostôme, saint Jerôme, saint Ambroise, l'Orient, l'Occident, tout retentit des louanges du désert, et de la fuite du siècle. J'aperçois même, dans la règle de saint Benoît, qu'on ne craignoit point de consacrer les enfants avant qu'ils eussent l'usage de raison : les parents, sans craindre de les tyranniser, croyoient pouvoir les vouer à Dieu dès le berceau. Vous vous en étonnez, vous qui mettez une si grande différence entre la vie du commun des chrétiens vivants au milieu du siècle, et celle des âmes religieuses consacrées à Dieu dans la solitude. Mais apprenez que parmi ces vrais chrétiens, qui ne regardoient le siècle qu'avec horreur, il y avoit peu de différence entre la vie pénitente et recueillie que l'on menoit dans sa famille, et celle que l'on menoit dans un désert. S'il y avoit quelque différence, c'est qu'il est plus doux, plus facile, plus sûr de mépriser le monde de loin que de près. On ne croyoit donc point gêner la liberté des enfants, puisqu'ils devoient, comme chrétiens, ne prendre nulle part aux pompes et aux joies du monde. C'étoit leur épargner des tentations, et leur préparer une heureuse paix, que de les ensevelir tout vivants dans cette société, avec les anges de la terre.

Aimable simplicité des enfans de Dieu, qui n'avoient plus rien à ménager ici-bas ! ô pratique étonnante! mais qui n'est si disproportionnée à nos mœurs, qu'à cause que les disciples de Jésus-Christ ne savent plus ce que c'est que de porter la croix avec lui, et que de dire avec lui : Malheur, malheur au monde. On n'a point de honte d'être chrétien, et de vouloir jouir de sa liberté pour goûter le fruit défendu, pour aimer le monde que Jésus-Christ déteste. O lâcheté honteuse, qui étoit réservée pour la consommation de l'iniquité dans les derniers siècles ! On a oublié qu'être chrétien et n'être plus de ce monde, c'est essentiellement la même chose.

Hélas ! quand vous reverrons-nous, ô beaux jours, ô jours bienheureux, où toutes les familles chrétiennes, sans quitter leurs maisons et leurs travaux, vivoient comme nos communautés les plus régulières? c'est sur ce modèle que nos communautés se sont formées. On se taisoit, on prioit, on travailloit sans cesse des mains, on se cachoit : en sorte que les chrétiens étoient appelés un genre d'hommes qui fuyoient la lumière. On obéissoit au pasteur, au père de famille : point d'autre attente que celle de notre bienheureuse espérance pour l'avénement du grand Dieu de gloire; point d'autre assemblée que celle où l'on écoutoit les paroles de la foi ; point d'autre festin que celui de l'Agneau, suivi d'un repas de charité ; point d'autre pompe que celle des fêtes et des cérémonies ; point d'autre plaisir que celui de chanter les psaumes et les sacrés cantiques ; point d'autres veilles que celles où l'on ne cessoit de prier. O beaux jours! quand vous reverrons-nous? Qui me donnera des yeux pour voir la gloire de Jérusalem renouvelée? Heureuse postérité, sous laquelle reviendront ces anciens jours. De tels chrétiens étoient solitaires, et changeoient les villes en déserts.

Dès ces premiers temps, nous admirons en Orient des hommes et des femmes qu'on nommoit Ascètes, c'est-à-dire, exercitants : c'étoient des chrétiens dans le célibat, qui suivoient toute la perfection du conseil de l'Apôtre. En Occident, quelle foule de vierges et de personnes de tout âge, de toutes conditions, qui dans l'obscurité et dans le silence ignoroient le monde et étoient ignorées de lui, parce que le monde n'étoit pas digne d'elles ! Les persécutions poussèrent jusque dans les plus affreux déserts les patriarches des anachorètes, saint Paul et saint Antoine; mais la persécution fit moins de solitaires que la paix et le triomphe de l'Eglise, après la conversion de Constantin. Les chrétiens, si simples et si ennemis de toute mollesse, craignoient plus une paix flatteuse pour les sens, qu'ils n'avoient craint la cruauté des tyrans. Les déserts se peuplèrent d'anges innombrables, qui vivoient dans des corps mortels sans tenir à la terre : les solitudes sauvages fleurirent; les villes entières étoient presque désertes ; d'autres villes, comme Oxyrinque, dans l'Egypte, devenoient autant de monastères. Voilà la source des communautés religieuses : ô qu'elle est belle ! qu'elle est touchante ! Que la terre ressemble au ciel, quand les hommes y vivent ainsi !

Mais hélas! que cette ferveur des anciens jours nous reproche le relâchement et la tiédeur des nôtres ! Il me semble que j'entends saint Antoine qui se plaint de ce que le soleil vient troubler sa prière, qui a été aussi longue que la nuit. Je crois le voir qui reçoit une lettre de l'Empereur, et qui dit à ses disciples : Réjouissez-vous, non de ce que l'empereur m'a écrit; mais de ce que Dieu nous a écrit une lettre, en nous donnant l'E-

vangile de son Fils (*Apud* S. Athanas., *Vit.* S. Anton., *n.* 81. *tom.* I. *part.* II, *pag.* 855. 856.). Je vois saint Pacôme, qui, marchant sur les traces de saint Antoine, devient de son côté dans un autre désert le père d'une postérité innombrable. J'admire Hilarion, qui fuit de pays en pays, jusqu'au-delà des mers, le bruit de ses vertus et de ses miracles qui le poursuit. J'entends un solitaire, qui, ayant vendu le livre des Evangiles, pour donner tout aux pauvres et pour ne posséder plus rien, s'écrie : J'ai tout quitté, même jusqu'au livre qui m'a appris à quitter tout. Un autre, c'est le grand Arsène, devenu sauvage, s'il m'est permis de parler ainsi, consoloit les autres solitaires qui se plaignoient de ne le point voir, en leur disant : Dieu sait, Dieu sait, mes frères, si je ne vous aime point; mais je ne puis être avec lui et avec vous. Voilà les hommes que Dieu a montrés de loin au monde dans les déserts pour le condamner, et pour nous apprendre à le fuir.

Sortons, sortons de Babylone, persécutrice des enfants de Dieu, et enivrée du sang des saints, hâtons-nous d'en sortir, de peur de participer à ses crimes et à ses plaies. Ici je parle devant Dieu qui me voit, qui m'entend, je parle en Jésus-Christ, et c'est sa parole qui est dans ma bouche. Je vous dois la vérité; je vous la donne toute pure, sans exagération. Que celui qui est attaché au monde par des liens légitimes que la Providence a formés, y demeure en paix; qu'il en use comme n'en usant point : qu'il vive dans le monde sans y tenir ni par le plaisir, ni par intérêt; mais qu'il tremble, et qu'il ne se console qu'en s'abandonnant aux desseins de Dieu. Je dis bien davantage : que celui qui n'a jamais cherché le monde, et que Dieu y appelle par des marques décisives de vocation, y aille, et Dieu sera avec lui. « Mille traits tomberont à sa gauche, » et dix mille à sa droite, sans le toucher. Il fou- » lera aux pieds l'aspic et le basilic, le lion et le » dragon (*Ps.* XC. 7. 13.); » rien ne le blessera, pourvu qu'il n'aille qu'à mesure que Dieu le mènera par la main. Mais ceux que Dieu n'y mène point, iront-ils s'exposer d'eux-mêmes! craindront-ils de s'éloigner des tentations et de faciliter leur salut? Non; quiconque veut chercher Dieu, doit fuir le monde autant que son état lui permet de le fuir.

Mais que faire dans la retraite? quelles en seront les occupations? quel en sera le fruit? c'est ce qui me reste à vous expliquer.

SECOND POINT.

Toutes les communautés religieuses ont trois vœux qui font l'essentiel de leur état : pauvreté, chasteté, obéissance. La correction des mœurs et la stabilité, marqués dans la règle de saint Benoît, reviennent au même but, qui est de tenir les hommes dans l'obéissance jusqu'à la mort. Examinons, en peu de mots, tous ces divers engagements.

Rien n'effraie plus que la pauvreté : c'est pourquoi Jésus-Christ, qui est venu révéler des vérités cachées depuis l'origine des siècles, comme dit l'Evangile (Matth., XIII. 35.), commence ses instructions, en renversant le sens humain par la pauvreté. « Bienheureux les pauvres d'es- » prit, » dit-il (*Ibid.* V. 3.); ailleurs il est dit : « Bienheureux les pauvres (Luc., VI. 20.), » mais c'est la même chose; c'est-à-dire, Bienheureux ceux qui sont pauvres par l'esprit, par la volonté, par le mépris des fausses richesses, par le renoncement à tous biens créés, à tout talent naturel, au trésor même le plus intime et dont on est le plus jaloux, je veux dire de sa propre sagesse, de son propre esprit. Heureux qui s'appauvrit ainsi soi-même, qui ne se laisse rien; heureux qui est pauvre jusqu'à se dépouiller de tout soi-même; heureux qui n'a plus d'autre bien que la pauvreté du Sauveur, dont le monde a été ainsi enrichi, selon l'expression de saint Paul (2. *Cor.*, VIII. 9.).

On promet à Dieu d'entrer dans cet état de nudité et de renoncement; on le promet, et c'est à Dieu : on le déclare à la face des saints autels; mais après avoir goûté le don de Dieu, on retombe dans le piége de ses désirs. L'amour-propre, avide et timide, craint toujours de manquer : il s'accroche à tout, comme une personne qui se noie se prend à tout ce qu'elle trouve, même à des ronces et à des épines pour se sauver. Plus on ôte à l'amour-propre, plus il s'efforce de reprendre d'une main ce qui échappe à l'autre. Il est inépuisable en beaux prétextes : il se replie comme un serpent, il se déguise, il prend toutes les formes; il invente mille nouveaux besoins, pour flatter sa délicatesse et pour autoriser ses relâchements. Il se dédommage en petits détails des sacrifices qu'il a faits en gros; il se retranche dans un meuble, dans un habit, un livre, un rien qu'on n'oseroit nommer; il tient à un emploi, à une confidence, à une marque d'estime, à une vaine amitié. Voilà ce qui lui tient lieu des charges, des honneurs, des richesses, des rangs, que les ambitieux du siècle poursuivent : tout ce qui a un goût de propriété, tout ce

qui fait une petite distinction, tout ce qui console l'orgueil abattu et resserré dans des bornes si étroites, tout ce qui nourrit un reste de vie naturelle, et qui soutient ce qu'on appelle moi : tout cela est recherché avec avidité. On le conserve ; on craint de le perdre ; on le défend avec subtilité, bien loin de l'abandonner : quand les autres nous le reprochent, nous ne pouvons nous résoudre à nous l'avouer à nous-mêmes ; on est plus jaloux là-dessus qu'un avare ne le fut jamais de son trésor.

Ainsi la pauvreté n'est qu'un nom ; et le grand sacrifice de la piété chrétienne se tourne en pure illusion et en petitesse d'esprit. On est plus vif pour des bagatelles, que les gens du monde ne le sont pour les plus grands intérêts ; on est sensible aux moindres commodités qui manquent : on ne veut rien posséder ; mais on veut tout avoir, même le superflu, si peu qu'il flatte notre goût : non-seulement la pauvreté n'est point pratiquée, mais elle est inconnue. On ne sait ce que c'est que d'être pauvre par la nourriture grossière, pauvre par la nécessité du travail, pauvre par la simplicité et la petitesse du logement, pauvre dans tout le détail de la vie.

Où sont ces anciens instituteurs de la vie religieuse, qui ont voulu se faire pauvres par sacrifice, comme les pauvres de la campagne le sont par nécessité. Ils s'étoient proposé pour modèle de leur vie celle de ces ouvriers champêtres qui gagnent leur vie par le travail, et qui, par ce travail, ne gagnent que le nécessaire. C'est dans cette vraie et admirable pauvreté qu'ont vécu tant d'hommes capables de gouverner le monde, tant de vierges délicates nourries dans l'opulence et dans les délices, tant de personnes de la plus haute condition.

C'est par-là que les communautés peuvent être généreuses, libérales, désintéressées. Autrefois les solitaires d'Orient et d'Egypte non-seulement vivoient du travail de leurs mains, mais faisoient encore des aumônes immenses. On voyoit sur la mer des vaisseaux chargés de leurs charités ; maintenant il faut des revenus prodigieux pour faire subsister une communauté. Les familles accoutumées à la pauvreté épargnent tout ; elles subsistent de peu : mais les communautés ne peuvent se passer de l'abondance. Combien de centaines de familles subsisteroient honnêtement de ce qui suffit à peine pour la dépense d'une seule communauté, qui fait profession de renoncer aux biens des familles du siècle, pour embrasser la pauvreté? Quelle dérision ! quel renversement ! Dans ces communautés, la dépense des infirmes surpasse souvent celle des pauvres malades d'une ville entière. C'est qu'on est de loisir pour s'écouter soi-même dans les moindres infirmités ; c'est qu'on a le loisir de les prévenir, d'être toujours occupé de soi et de sa délicatesse ; c'est qu'on ne mène point une vie simple, pauvre, active et courageuse. De là vient, dans les maisons qui devroient être pauvres, une âpreté scandaleuse pour l'intérêt : le fantôme de communauté sert de prétexte pour le couvrir ; comme si la communauté étoit autre chose que l'assemblage des particuliers qui ont renoncé à tout ; et comme si le désintéressement des particuliers ne devoit pas rendre toute la communauté désintéressée.

Ayez affaire à de pauvres gens chargés d'une grande famille ; souvent vous les trouverez droits, modérés, capables de relâcher pour la paix, et d'une facile composition. Ayez affaire à une communauté régulière, elle se fait un point de conscience de vous traiter avec rigueur. J'ai honte de le dire, je ne le dis qu'en secret et en gémissant ; je ne le dis qu'à l'oreille, pour instruire les épouses de Jésus-Christ ; mais enfin il faut le dire, puisque malheureusement il est vrai. On ne voit point de gens plus ombrageux, plus difficultueux, plus tenaces, plus ardents dans les procès que ces personnes qui ne devroient pas même avoir d'affaires. Cœurs bas, cœurs rétrécis, est-ce donc dans l'école chrétienne que vous avez été formés? Est-ce ainsi que vous avez appris Jésus-Christ, Jésus-Christ qui n'a pas eu de quoi reposer sa tête, et qui a dit, comme saint Paul nous l'assure : « On est bien plus heureux » de donner que de recevoir (*Act.*, xx. 35.) ? »

[Mais ne vous imaginez pas que votre état soit plus pénible, parce que vous avez embrassé la pauvreté de Jésus-Christ.] Entrez dans les familles de la plus haute condition ; pénétrez au dedans de ces palais magnifiques : le dehors brille, mais le dedans n'est que misère ; partout un état violent, des dépenses que la folie universelle a rendues comme nécessaires, des revenus qui ne viennent point, des dettes qui s'accumulent et qu'on ne peut payer, une foule de domestiques dont on ne sait lequel retrancher, des enfants qu'on ne peut pourvoir ; on souffre, et on cache sa souffrance : non-seulement on est pauvre, selon sa condition, mais pauvre honteux ; et l'on fait souffrir d'autres pauvres, je veux dire des créanciers pauvres, prêts à faire banqueroute, et à la faire frauduleusement. Voilà ce qu'on appelle les riches de la terre ; voilà ces gens qui éblouissent les yeux de tout le genre humain.

Vierges pauvres, épouses de Jésus-Christ attaché nu sur la croix, oseriez-vous vous comparer avec les riches? Vous avez promis de tout quitter : ils font profession de chercher et de posséder les plus grands biens. Ne faites point cette comparaison par leurs biens et par les vôtres, mais par vos besoins et par les leurs. Quels sont vos vrais besoins auxquels on ne satisfait pas? Combien de besoins de leur condition auxquels ils ne peuvent satisfaire? Mais encore leur pauvreté est honteuse et sans consolation : la vôtre est glorieuse, et vous n'y avez que trop d'honneur à craindre.

Cette pauvreté, si toutefois on peut la nommer telle, puisque vous ne manquez de rien, est pourtant ce qui effraie, ce qui fait murmurer, ce qui fait qu'on porte impatiemment le joug de Jésus-Christ. Qu'il est léger! qu'il est doux ce joug! on s'en trouve pourtant accablé. Quelle commodité de trouver tout dans la maison où l'on se renferme pour toute sa vie, sans avoir besoin du dehors, sans recourir à aucune industrie, sans être exposé aux coups de la fortune, sans être chargé d'aucune bienséance qui tyrannise, sans courir risque de perdre, sans avoir besoin de gagner, enfin étant bien sûr de ne manquer jamais que d'un superflu qui donneroit plus de peine que de plaisir? Qui est-ce qui pourroit se vanter d'en trouver autant dans sa famille? Qui est-ce qui ne seroit pas plus pauvre au milieu de ces prétendues richesses, qu'on ne l'est en se dépouillant ainsi de tout dans cette maison?

O mon Dieu, quand est-ce que vous donnerez des cœurs nouveaux, des cœurs dignes de vous, des cœurs ennemis de la propriété, des cœurs à qui vous puissiez suffire, des cœurs qui mettent leur joie à se détacher et à se priver de plus en plus, comme les cœurs ambitieux et avares du monde s'accoutument de plus en plus à étendre leurs désirs et leurs possessions? Mais qui est-ce qui osera se plaindre de la pauvreté? qu'il vienne, je vais le confondre; ou plutôt, ô mon Dieu, instruisez, touchez, animez, faites sentir jusqu'au fond du cœur, combien il est doux d'être libre par la nudité, combien on est heureux de ne tenir à rien ici-bas?

Au vœu de pauvreté on joint celui de chasteté; mais vous avez entendu l'apôtre qui dit : « Je » souhaite que vous soyez débarrassés. » Et encore : « Ceux qui entrent dans les liens du ma- » riage sentiront les tribulations de la chair; et » je voudrois vous les épargner (1. *Cor.*, VII. 28, » 32.). »

Vous le voyez, la chasteté n'est point un joug dur et pesant, une peine et un état rigoureux : c'est au contraire une liberté, une paix, une douce exemption des soins cuisants et des tribulations amères, qui affligent les hommes dans le mariage. Le mariage est saint, honorable, sans tache, selon la doctrine de l'Apôtre (*Hebr.*, XIII. 4.) : mais, selon le même apôtre, il y a une autre voie plus pure et plus douce; c'est celle de la sainte virginité. Il est permis de chercher un secours à l'infirmité de la chair : mais heureux qui n'en a pas besoin et qui peut la vaincre; car elle cause de sensibles peines à quiconque ne la peut dompter qu'à demi.

Demandez, voyez, écoutez : que trouvez-vous dans toutes les familles, dans les mariages même qu'on croit les mieux assortis et les plus heureux, sinon des peines, des contradictions, des angoisses? Les voilà ces tribulations dont parle l'Apôtre; il n'en a point parlé en vain. Le monde en parle encore plus que lui : toute la nature humaine est en souffrance. Laissons-là tant de mariages pleins de dissensions scandaleuses; encore une fois, prenons les meilleurs : il n'y paroît rien de malheureux; mais, pour empêcher que rien n'éclate, combien faut-il que le mari et la femme souffrent l'un de l'autre?

Ils sont tous deux également raisonnables, si vous le voulez, chose étrangement rare, et qu'il n'est pas permis d'espérer; mais chacun a ses humeurs, ses préventions, ses habitudes, ses liaisons. Quelques convenances qu'ils aient entre eux, les naturels sont toujours assez opposés pour causer une contrariété fréquente dans une société si longue : on se voit de si près, si souvent, avec tant de défauts de part et d'autre, dans les occasions les plus naturelles et les plus imprévues, où l'on ne peut point être préparé : on se lasse; le goût s'use, l'imperfection rebute, l'humanité se fait sentir de plus en plus; il faut à toute heure prendre sur soi, et ne pas montrer tout ce qu'on y prend; il faut à son tour prendre sur son prochain, et s'apercevoir de sa répugnance. La complaisance diminue, le cœur se dessèche; on se devient une croix l'un à l'autre : on aime sa croix, je le veux; mais c'est la croix qu'on porte. Souvent on ne tient plus l'un à l'autre que par devoir tout au plus, ou par une estime sèche, ou par une amitié altérée et sans goût, et qui ne se réveille que dans les fortes occasions. Le commerce journalier n'a presque rien de doux : le cœur ne s'y repose guère; c'est plutôt une conformité d'intérêt, un lien d'honneur, un attachement fidèle, qu'une amitié sen-

sible et cordiale. Supposons même cette vive amitié : que fera-t-elle? où peut-elle aboutir? Elle cause aux deux époux des délicatesses, des sensibilités, des alarmes. Mais voici où je les attends : enfin il faudra que l'un soit presque inconsolable à la mort de l'autre ; et il n'y a point dans l'humanité de plus cruelles douleurs, que celles qui sont préparées pour le meilleur mariage du monde.

Joignez à ces tribulations celle des enfants ou indignes et dénaturés ; ou aimables, mais insensibles à l'amitié ; ou pleins de bonnes et de mauvaises qualités, dont le mélange fait le supplice des parents ; ou enfin heureusement nés, et propres à déchirer le cœur d'un père et d'une mère, qui dans leur vieillesse voient, par la mort prématurée de cet enfant, éteindre toutes leurs espérances. Ajouterai-je encore toutes les traverses qu'on souffre dans la vie, par les domestiques, par les voisins, par les ennemis, par les amis mêmes, les jalousies, les artifices, les calomnies, les procès, les pertes de biens, les embarras des créanciers? Est-ce vivre? O affreuses tribulations! qu'il est doux de vous voir de loin dans la solitude!

O sainte solitude! ô sainte virginité! heureuses les chastes colombes, qui, sur les ailes du divin amour, vont chercher vos délices dans le désert! ô âmes choisies et bien-aimées, à qui il est donné de vivre avec indépendance de la chair! Elles ont un Epoux qui ne peut mourir, en qui elles ne verront jamais ombre d'imperfection, qui les aime, qui les rend heureuses par son amour ; elles n'ont à craindre que de ne l'aimer pas assez, ou d'aimer ce qu'il n'aime pas.

Car il faut l'entendre : la virginité du corps n'est bonne qu'autant qu'elle opère la virginité de l'esprit. [Se contenter de la première,] ce seroit réduire la religion à une privation corporelle, à une pratique judaïque. Il n'est utile de dompter la chair que pour rendre l'esprit plus libre et plus fervent dans l'amour de Dieu. Cette virginité du corps n'est qu'une suite de l'incorruptibilité d'une âme vierge, qui ne se souille par aucune affection mondaine. Aimez-vous ce que Dieu n'aime pas? aimez-vous ce qu'il aime, d'un autre amour que le sien? vous n'êtes plus vierges : si vous l'êtes encore du corps, ce n'est plus rien; vous ne l'êtes plus par l'esprit. Cette fleur si belle est flétrie et foulée aux pieds : l'indigne créature, le mélange impur et honteux, enlève l'amour que l'époux vouloit seul avoir. Vous irritez toute sa jalousie, ô épouses adultères ; votre cœur s'ouvre aux ennemis de Dieu. Revenez, revenez à lui ; écoutez ce que dit saint Pierre : « Rendez vos âmes chastes » par l'obéissance à la charité (1. Petr., I. 22.); » c'est-à-dire, qu'il n'y a que la loi du pur amour qui rapporte tout à Dieu, par laquelle l'âme puisse être vierge et digne des noces de l'Agneau sacré.

Si donc on invite les vierges à conserver cette pureté virginale, ce n'est pas pour leur demander plus qu'aux autres ; et quand même on leur demanderoit des choses au-dessus du commun des chrétiens, ne doivent-elles pas donner à Dieu à proportion de ce qu'elles reçoivent de lui? Heureuses, s'il leur est donné de suivre l'Agneau partout où il va. Mais de plus, cette virginité céleste n'est point une perfection rigoureuse qui appesantit le joug de Jésus-Christ. Au contraire, vous l'avez vu par les paroles de l'Apôtre, et par la peinture sensible des gens qui languissent dans les liens de la chair. Cette virginité n'est utile que pour rendre l'esprit vierge et sans tache, que pour mettre l'âme dans une plus grande liberté de vaquer à Dieu.

L'Eglise désireroit que tous pussent tendre à cet état angélique, et elle dit volontiers, comme saint Paul à tous ses enfants (2. *Cor.*, XI. 2.) : « Je vous aime d'un amour de jalousie, qui est la » jalousie de Dieu même : je vous ai tous promis » à un seul Epoux, comme ne faisant tous en- » semble qu'une seule Epouse chaste; et cet » époux, c'est Jésus-Christ. » Je sais bien qu'il n'est pas donné à tous de comprendre ces vérités ; mais enfin heureux ceux qui ont des oreilles pour les entendre et un cœur pour les sentir.

La troisième promesse qu'on fait en renonçant au monde, c'est d'obéir toute sa vie aux supérieurs de la maison où l'on se voue à Dieu.

L'obéissance, me direz-vous, est le joug le plus dur et le plus pesant. N'est-ce pas assez d'obéir à Dieu et aux hommes de qui nous dépendons naturellement, sans établir de nouvelles dépendances? En promettant d'obéir, on s'assujétit non-seulement à la sagesse et à la charité, mais aux passions, aux fantaisies, aux duretés des supérieurs, qui sont toujours des hommes imparfaits, et souvent jaloux de la domination. Voilà ce qu'on est tenté de penser contre l'obéissance. Ecoutez en esprit de recueillement et d'humilité ce que je tâcherai de vous dire.

A proprement parler, ce n'est point aux hommes qu'il faut obéir : ce n'est point eux qu'il faut regarder dans l'obéissance. Quand ils exercent le ministère avec fidélité, ils font régner la loi ; et loin de régner eux-mêmes, ils ne font que servir à la faire régner : non-seulement ils deviennent

soumis à la loi comme les autres ; mais ils deviennent effectivement les serviteurs de tous ceux à qui ils sont obligés de commander.

Ce n'est point ici un langage magnifique pour couvrir la domination ; c'est une vérité que nous devons prendre à la lettre, aussi sérieusement qu'elle nous est enseignée par saint Paul et par Jésus-Christ même. Le supérieur vient servir, et non pas pour être servi. Il faut qu'il entre dans tous les besoins ; qu'il se proportionne aux petits, qu'il se rapetisse avec eux, qu'il porte les foibles, qu'il soutienne ceux qui sont tentés ; qu'il soit l'homme, non-seulement de Dieu, mais encore de tous les autres hommes qu'il est chargé de conduire ; qu'il s'oublie, qu'il se compte pour rien, qu'il perde la liberté pour devenir, par la charité, l'esclave et le débiteur de ses frères ; qu'en un mot, il se fasse tout à tous pour les gagner tous. Jugez, jugez si ce ministère est pénible ; et s'il vous convient, comme dit l'Apôtre (*Hebr.*, XIII. 17.), d'être cause, par votre indocilité, que les supérieurs l'exercent avec angoisse et amertume.

Mais, direz-vous, les supérieurs sont imparfaits, et il faut souffrir leur caprice ; c'est ce qui rend l'obéissance rude. J'en conviens, ils sont imparfaits, ils peuvent abuser de leur autorité ; mais s'ils en abusent, tant pis pour eux ; il ne vous en reviendra que des biens solides. Ce qui est caprice dans le supérieur par rapport aux règles de son ministère, est, par rapport à vous, selon les intentions de Dieu, une occasion de vous humilier, et de mortifier votre amour-propre trop sensible. Le supérieur fait une faute ; mais il ne la fait qu'à cause que Dieu l'a permise pour votre bien. Ce qui est donc en un sens la volonté injuste et capricieuse du supérieur, est en un autre sens plus profond et plus important, la volonté de Dieu même sur vous.

Cessez donc de considérer le supérieur, qu n'est qu'un instrument indigne et défectueux d'une très parfaite et très miséricordieuse Providence. Regardez Dieu seul, qui se sert des défauts des supérieurs pour corriger les vôtres. Ne vous irritez pas contre l'homme, car l'homme n'est rien ; ne vous élevez point contre celui qui vous tient la place de Dieu même, et en qui tout est divin pour votre correction, même jusqu'aux défauts par lesquels il exerce votre patience. Souvent les défauts des supérieurs nous sont plus utiles que leurs vertus ; parce que nous avons encore plus de besoin de mourir à nous-mêmes et à notre propre sens, que d'être éclairés, édifiés, consolés par des supérieurs sans défauts.

De plus, quelle comparaison entre ce qu'on souffre dans une communauté, des préventions, ou, si vous voulez, des bizarreries des supérieurs, et ce qu'il faudroit souffrir dans le monde d'un mari brusque, dur et hautain, d'enfants mal nés, de parents épineux, de domestiques indociles, infidèles, d'amis ingrats et injustes, de voisins envieux, d'ennemis artificieux et implacables, de tant de bienséances gênantes, de tant de compagnies ennuyeuses, de tant d'affaires pleines d'amertume ? Quelle comparaison entre le joug du siècle et celui de Jésus-Christ, entre les sujétions innombrables du monde et celles d'une communauté ?

Dans la communauté, la solitude, le silence, l'obéissance exacte à la règle et aux constitutions, vous garantissent presque de tout ce qu'il y auroit à souffrir des humeurs, tant de vos supérieurs que de vos égaux. Tout est réglé : en le suivant vous en êtes quitte. La règle et les constitutions ne sont point des fardeaux ajoutés au joug de l'Evangile ; [mais elles ne sont proprement que l'Evangile] expliqué en détail, et appliqué à la vie de communauté. Si la règle n'est que l'explication de l'Evangile pour cet état, les supérieurs ne sont que les surveillants, pour faire pratiquer cette règle évangélique : ainsi tout se réduit à l'Evangile.

Lors même que les supérieurs, passant au-delà des bornes, traitent durement leurs inférieurs, que peuvent-ils contre eux, à le bien prendre ? Ce n'est presque rien : ils peuvent mortifier leur goût dans de petites choses, leur retrancher quelque vaine consolation, les critiquer un peu sèchement. Mais cela ne peut pas aller loin : comme les affaires du monde, ici tout est réglé, tout est écrit, tout a ses bornes précises. Les exercices journaliers ne laissent rien à décider : il n'y a qu'à chanter les louanges de Dieu, travailler, ise trouver ponctuellement à tout, ne se mêler jamais des choses dont on n'est point chargé, se taire, se cacher, chercher son soutien en Dieu, et non dans les amitiés particulières. Le pis qui vous puisse arriver, c'est de n'être jamais dans les emplois de confiance, qui sont pénibles et dangereux, qu'on est fort heureux de n'avoir jamais, et qu'on est obligé de craindre. Le pis qui vous puisse arriver, c'est que les supérieurs vous humilient et vous mettent en pénitence : comme si vous ne deviez pas y être toujours ; comme si la vie chrétienne et religieuse n'étoit pas un sacrifice d'amour, d'humiliation et de pénitence continuelle.

Où est-il donc, ce joug si dur de l'obéissance ?

Hélas ! je dois bien plus craindre ma volonté propre que celle d'autrui. Ma volonté, si bonne, si raisonnable, si vertueuse qu'elle soit, est toujours ma propre volonté, qui me livre à moi-même, qui me rend indépendant de Dieu et propriétaire de ses dons, si peu que je m'y arrête. La volonté d'autrui, qui a autorité sur moi, quelque injuste qu'elle soit, est à mon égard la volonté de Dieu toute pure. Le supérieur commande mal; mais moi j'obéis bien, heureux de n'avoir plus qu'à obéir. De tant d'affaires il ne m'en reste qu'une, qui est de n'avoir plus ni volonté ni sens propre, de me laisser mener comme un petit enfant, sans raisonner, sans prévoir, sans m'informer : tout est fait pour moi, pourvu que je ne fasse qu'obéir. Dans cette candeur et cette simplicité enfantine, je n'ai qu'à me défendre de ma vaine et curieuse raison, qu'à n'entrer point dans les motifs des supérieurs, qu'à me décharger de tous mes soins sur leur sollicitude.

O douce paix ! ô heureuse abnégation de soi-même ! ô liberté des enfants de Dieu, qui vont, comme Abraham, sans savoir où ? O pauvreté d'esprit, par laquelle on se dépouille de sa propre sagesse et de sa propre volonté, comme on se dépouille de son argent et de son patrimoine ! Par-là tous les vœux, pris dans leur vraie perfection, se réunissent : le même pur amour, qui fait qu'on se renonce soi-même sans réserve, rend l'âme vierge aussi bien que le corps, appauvrit l'homme jusqu'à lui ôter son esprit et sa volonté; enfin le met dans une désappropriation de lui-même, où il n'a plus de quoi se conduire, et où il ne sait plus que laisser faire autrui. Heureux qui fait ces choses, heureux qui les goûte, heureux même qui commence à les entendre et à leur ouvrir son cœur.

Qu'on ne dise donc plus que l'obéissance est rude : au contraire, ce qui est rude, c'est d'être livré à soi-même et à ses désirs. Malheur, dit l'Ecriture (*Prov.*, I. 31.), à celui qui marche dans sa voie, qui se rassasie du fruit de ses propres conseils. Malheur à celui qui se croit libre quand il n'est point déterminé par autrui, qui ne sent pas qu'il est entraîné au dedans par un orgueil tyrannique, par des passions insatiables, et même par une vaine sagesse, qui, sous une apparence pompeuse, est souvent pire que les passions mêmes. Non, qu'on ne dise plus que l'obéissance est rude : au contraire, il est doux de n'être plus à soi, à ce maître aveugle et injuste. Que volontiers je m'écrie avec saint Bernard : Qui me donnera cent supérieurs, au lieu d'un pour me gouverner? Ce n'est pas une gêne, c'est un secours : plus je dépendrai de mes supérieurs, moins je serai exposé à moi-même. Il en est des supérieurs comme des clôtures : ce n'est pas une prison qui tienne en captivité ; c'est un rempart qui défend l'âme foible contre le monde trompeur et contre sa propre fragilité. A-t-on jamais pris la garde d'un prince pour une troupe d'hommes qui lui ôtent la liberté? Celui qui se renferme dans une citadelle contre l'ennemi, conserve par-là sa liberté, loin de la perdre.

Mais il est temps de finir : hâtons-nous de considérer le dernier engagement de cette maison, qui est celui d'instruire et d'élever saintement de jeunes demoiselles.

TROISIÈME POINT.

Saint Benoît n'a point cru troubler le silence et la solitude de ses disciples, en les chargeant de l'instruction de la jeunesse. Ils étoient moines, c'est-à-dire, solitaires, et ne laissoient point que d'enseigner les Lettres saintes aux enfants qu'on vouloit élever loin de la contagion du siècle. En effet, on peut s'occuper au dedans d'une solitude de cette fonction de charité, sans admettre le monde chez soi : il suffit que les supérieurs aient avec les parents un commerce inévitable, qui est assez rare quand on le réduit au seul nécessaire. Tout le reste de la communauté jouit tranquillement de la solitude : on se tait toutes les fois qu'on n'est pas obligé d'enseigner ; on ne parle que par obéissance, pour le besoin et avec règle : ce n'est ni amusement, ni conversation dissipante; c'est sujétion pénible, c'est travail réglé. Ce travail doit être mis à la place du travail des mains, pour les personnes qui sont si chargées de l'instruction, qu'elles ne peuvent travailler à aucun ouvrage : ce travail demande une patience infinie; il y faut même un grand recueillement : car si vous vous dissipez en instruisant, vos instructions deviennent inutiles; vous n'êtes plus qu'un airain sonnant, comme dit l'Apôtre (1. *Cor.*, XIII. 1.), qu'une timbale qui retentit vainement; vos paroles sont mortes, elles n'ont plus l'esprit de vie; votre cœur est déréglé, il n'a plus ni force, ni action, ni sentiment de vérité, ni grâce de persuasion, ni autorité; tout y languit, rien ne s'exécute que par forme.

Ne vous plaignez donc pas que l'instruction vous dessèche et vous dissipe : mais au contraire ne perdez jamais un moment pour vous recueillir et vous remplir de l'esprit d'oraison; afin que vous puissiez résister dans vos fonctions à la tentation de vous dissiper. Quand vous vous bornerez à l'instruction simple, familière, charitable,

dont vous êtes chargées par votre état, votre vocation ne vous dissipera jamais : ce que Dieu fait faire n'éloigne jamais de Dieu ; mais il ne le faut faire qu'autant qu'il y détermine, et donner tout le reste au silence, à la lecture et à l'oraison. Ces heures précieuses qui vous resteront, pourvu que vous les ménagiez fidèlement, selon le grain de sénevé marqué dans l'Evangile (MATTH., XIII. 31. 32.), qui étant le moindre des grains de la terre, croît jusqu'à devenir un grand arbre, sur les branches duquel les oiseaux du ciel viennent se percher : tantôt un quart d'heure, tantôt une demi-heure, puis quelques minutes, si vous le voulez, tous ces moments entrecoupés ne paroissent rien ; mais ils font tout, pourvu qu'en bon ménager on sache les mettre à profit. De plus grands temps que vous auriez à vous, vous laisseroient trop à vous-mêmes et à votre imagination : vous tomberiez dans une langueur ennuyeuse, dans des occupations choisies à votre mode, dont vous vous passionneriez. Il vaut mieux rompre sans cesse sa volonté dans des fonctions gênantes, par la décision d'autrui, que de se recueillir selon son goût et sa volonté propre. Quiconque fait la volonté d'autrui par un renoncement sincère à la sienne, fait une excellente oraison et un sacrifice d'holocauste qui monte en odeur de suavité jusqu'au trône de Dieu.

Ne craignez pas de n'être pas assez solitaires. O que vous aurez de silence et de solitude, pourvu que vous ne parliez jamais que quand votre fonction vous fera parler ! Quand on retranche toutes les visites du dehors, excepté celles d'une absolue nécessité, qui sont très rares ; quand on retranche au dedans toutes les curiosités, les amitiés vaines et molles, les murmures, les rapports indiscrets, et en un mot toutes les paroles oiseuses, dont il faudra un jour rendre compte ; quand on ne parle que pour obéir, pour s'instruire, pour édifier, ce qu'on dit ne dissipe point.

Gardez-vous donc bien de vous considérer comme n'étant point solitaires, à cause que vous êtes chargées de l'instruction du prochain : cette idée de votre état seroit pour vous un piége continuel. Non, non, vous ne devez point vous croire dans un état séculier, ce n'est qu'à force d'avoir renoncé au monde et à son commerce, que vous serez propres à en préserver cette jeunesse innocente, et précieuse aux yeux de Dieu. Plus vous avez d'embarras par cette éducation de tant de filles d'une naissance distinguée, plus vous êtes exposées par le voisinage de la Cour, et par la protection que vous en retirez, moins vous devez avoir de complaisance pour le siècle. Si l'ennemi est à vos portes, vous devez vous retrancher contre lui avec plus de précaution, et redoubler vos gardes. O que le silence, que l'humilité, que l'obéissance, que l'obscurité, que le recueillement, que l'oraison sans relâche sont nécessaires aux épouses de Jésus-Christ, qui sont si près de l'enchantement de la Cour et de l'air empesté des fausses grandeurs ! Contre des périls si terribles, vous ne sauriez, je ne crains pas de le dire, être trop sauvages, trop alarmées, trop enfoncées dans votre solitude, trop attachées à toutes les choses extérieures qui vous sépareront du monde, de ses modes et de ses vaines politesses. Vous ne sauriez mettre trop de grilles, trop de clôtures, trop de formalités gênantes et ennuyeuses entre lui et vous. Craignez de ne pas passer assez pour de vraies religieuses, qui n'aiment que la réforme et l'obscurité, qui oublient le monde jusqu'à lui vouloir déplaire par leur simplicité ; autrement vous vivez tous les jours sur le bord du plus affreux des précipices.

Mais un autre piége que vous devez craindre, c'est votre naissance. Epouses de Jésus-Christ, écoutez et voyez ; oubliez la maison de votre père (*Ps.* XLIV. 11.). La naissance, qui flatte l'orgueil des hommes, n'est rien ; c'est le mérite de nos ancêtres, qui n'est point le nôtre ; c'est se parer du bien d'autrui : de plus, ce n'est presque jamais qu'un vieux nom oublié dans le monde, avili par beaucoup de gens sans mérite, qui n'ont pas su le soutenir. La noblesse n'est souvent qu'une pauvreté vaine, ignorante et grossière, oisive, qui se pique de mépriser tout ce qui lui manque : est-ce là de quoi avoir le cœur si enflé? Jésus-Christ sorti de tant de rois, de tant de souverains pontifes de la loi judaïque, de tant de patriarches, à remonter jusqu'à la création du monde ; Jésus-Christ dont la naissance étoit la plus illustre, sans comparaison, qui ait paru dans tout le genre humain, est réduit au métier de charpentier, grossier et pénible, pour gagner sa vie. Il joint à la plus auguste naissance l'état le plus vil et le plus méprisable, pour confondre la vanité et la mollesse des nobles, pour tourner en ignomin ce que la fausse gloire des hommes conserve avec tant de jalousie.

Détrompons-nous donc ; il n'y a plus en Jésus-Christ de libres ni d'esclaves, de nobles ni de roturiers : en lui tout est noble par les dons de la foi ; en lui tout est bas, tout est petit, tout est anéanti, par le renoncement aux vaines distinctions, et par le mépris de tout ce que le monde trompeur élève. Soyons nobles comme Jésus-Christ : n'importe, il faut être charpentier avec

lui; il faut, comme lui, travailler à la sueur de son front dans l'obscurité, dans le silence et l'obéissance. Vous qui étiez libres, vous ne l'êtes plus; la charité vous a faits esclaves. Vous n'êtes pas ici pour vous-mêmes, vous n'y êtes que les esclaves de ces enfants, qui sont ceux de Dieu. N'entendez-vous pas l'Apôtre qui dit : « Etant » libre je me suis fait esclave de tous pour les ga- » gner tous (1. *Cor.*, IX. 19.) : » voilà votre modèle. Cette maison n'est pas à vous, ce n'est point pour vous qu'elle a été dotée et fondée; c'est pour l'éducation des jeunes demoiselles qu'on a fait cet établissement : vous n'y entrez que par rapport à elles, et pour le besoin qu'elles ont de quelqu'un qui les conduise et qui les forme. Si donc il arrivoit, ô Dieu, ne le souffrez jamais, que plutôt les bâtiments se renversent! s'il arrivoit que vous négligeassiez vos fonctions essentielles; si, oubliant que vous êtes en Jésus-Christ les servantes de cette jeunesse, vous ne songiez plus qu'à jouir en paix des biens consacrés à leur éducation; si l'on ne trouvoit dans cette humble école de Jésus-Christ que des dames vaines et fastueuses; hélas quel scandale! les épouses de Jésus-Christ toutes couvertes de rides deviendroient alors l'objet du mépris de ce monde même auquel elles auroient voulu plaire. Accoutumez-vous donc, dès le commencement, à aimer les fonctions les plus basses, à n'en mépriser aucune, à ne rougir point d'une servitude qui fait votre unique gloire. Aimez ce qui est petit; goûtez ce qui vous abaisse; ignorez le monde, et faites qu'il vous ignore : ne craignez point de devenir grossières, à force d'être simples. La vraie, la bonne simplicité fait la parfaite politesse, que le monde, tout poli qu'il est, ne sait pas connoître. Il vaudroit bien mieux être un peu grossières pour être plus simples, plus éloignées des manières vaines et affectées du siècle.

Mais puisque vous êtes destinées à l'instruction de la jeunesse, il faut sans doute que vous soyez exactement instruites des choses que vous devez apprendre à ces enfants. Vous devez savoir les vérités de la religion, les maximes d'une conduite sage, modeste et laborieuse; car vous devez former ces filles, ou pour des cloîtres, ou pour entrer dans les familles honnêtes et chrétiennes, où le capital est la sagesse des mœurs, l'application à l'économie, et l'amour d'une piété simple. Ainsi apprenez-leur à se taire et à se cacher, à travailler, à souffrir, à obéir et à épargner. Voilà ce qu'elle auront besoin de savoir, supposé qu'elles se marient. Mais fuyez comme un poison toutes les curiosités, tous les amusements d'esprit; car les femmes n'ont pas moins de penchant à être vaines par leur esprit, que par leur corps. Souvent les lectures qu'elles font, avec tant d'empressement, se tournent en parures vaines et en ajustements immodestes de leur esprit; souvent elles lisent par vanité comme elles se coiffent. Il faut faire de l'esprit comme du corps; tout superflu doit être retranché; tout doit sentir la simplicité et l'oubli de soi-même. O quel amusement pernicieux, dans ce qu'on appelle lectures les plus solides! On veut tout savoir, juger de tout, se faire valoir sur tout. Rien ne ramène tant le monde vain et faux dans les solitudes, que cette vaine curiosité des livres. Si vous lisez simplement pour vous nourrir des paroles de la foi, vous lirez peu; vous méditerez beaucoup sur ce que vous aurez lu.

Pour bien lire il faut digérer la lecture, et la convertir en sa propre substance. Il n'est pas question d'avoir compris un grand nombre de vérités lumineuses; il est question d'aimer beaucoup chaque vérité, d'en laisser pénétrer peu à peu son cœur, de regarder long-temps de suite le même objet, de s'y unir, moins par des réflexions subtiles, que par le sentiment du cœur. Aimez, aimez, vous saurez beaucoup en apprenant peu; car l'onction intérieure vous enseignera toutes choses. O qu'une simplicité ignorante qui ne sait qu'aimer Dieu sans s'aimer soi-même est au-dessus de tous les docteurs? L'esprit lui suggère toutes vérités sans les lire en détail : car il lui fait sentir, par une lumière intime et profonde, une lumière de vérité, d'expérience et de sentiment, qu'elle n'est rien, et que Dieu est tout. Qui sait cela, sait tout : voilà la science de Jésus-Christ, en comparaison de laquelle toute la sagesse mondaine n'est que perte et ordure, selon saint Paul (*Philip.*, III. 8.). Par cette simplicité, vous parviendrez à instruire le monde, sans avoir aucun commerce dangereux avec lui; vous redresserez, vous arroserez, vous ferez croître et fleurir ces jeunes plantes, dont les fruits se communiqueront ensuite dans tout le royaume. Vous formerez de dignes vierges, qui répandront dans les cloîtres le doux parfum de Jésus-Christ; vous procurerez à la société des mères de famille recommandables par leur vertu, qui seront pour leurs enfants des sources de grâces et de bénédiction, et qui contribueront par leur piété, et l'exemple de toute leur conduite, à faire aimer et révérer le Dieu que nous adorons, qui est aujourd'hui si peu connu et si mal servi.

Seigneur, répandez votre esprit sur cette mai-

son qui est la vôtre; couvrez-la de votre ombre; protégez-la du bouclier de votre amour; soyez tout autour d'elle, comme un rempart de feu, pour la défendre de tant d'ennemis. Tandis que votre gloire habitera au milieu comme dans son sanctuaire, ne souffrez pas, Seigneur, que la lumière se change en ténèbres, ni que le sel de la terre s'affadisse et soit foulé aux pieds. Donnez des cœurs selon le vôtre, l'horreur du monde, le mépris de soi-même, le renoncement à tout amour-propre, et le divin et généreux amour qui est l'âme de toutes les véritables vertus; amour si ignoré, mais si nécessaire; amour dont ceux même qui en parlent et qui le désirent, ne comprennent point l'étendue sans bornes; amour, sans lequel toutes les vertus sont superficielles, et ne jettent point de profondes racines dans les cœurs; amour, qui fait seul la parfaite adoration en esprit et en vérité; amour, unique fin de notre création. O amour, venez vous-même, animez, régnez, vivez, consumez tout l'homme par vos flammes pures, qu'il ne reste que vous pour l'éternité.

PREMIÈRE EXHORTATION

A L'OUVERTURE D'UNE VISITE,

FAITE

EN LA COMMUNAUTÉ DE SAINTE-URSULE DE MEAUX,

LE 9 AVRIL 1685 [1].

Quelle est la fin et quels doivent être les fruits de la visite du prélat. Dispositions nécessaires aux religieuses pour en profiter. Effets admirables que produit la grâce dans une âme qui en est remplie. Crucifiement qui constitue toute la perfection religieuse. Les restes de l'amour du monde, combien pernicieux. Obligation imposée aux personnes religieuses de prier pour les besoins de l'Eglise, et de gémir sur le triste état des pécheurs. Tendres invitations du prélat, pour porter toutes les Sœurs à lui ouvrir leur cœur sans déguisement.

Si quis sitit veniat ad me, et bibat.

Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi; je lui donnerai à boire d'une eau vive qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle, et il n'aura plus soif (*Ce sont les paroles sacrées que Jésus-Christ a prononcées dans l'évangile de ce jour, parlant au peuple dans le temple de Jérusalem*).

Ce n'est pas sans mystère que Jésus-Christ a proféré ces admirables paroles, au jour que les Juifs célébroient une fête parmi eux, où on apportoit de l'eau dans un bassin, pour certains usages, dans une cérémonie: ce qu'il n'est pas nécessaire de vous expliquer ici; puisque Jésus-Christ ne dit ces mêmes paroles que dans un sens mystique et sublime, qui ne signifioit rien autre chose que l'eau de la grâce qu'il vouloit donner abondamment. Il parloit de cette eau mystérieuse qu'il désiroit répandre dans les âmes, et dont il vouloit établir la source dans son Eglise. Ces mêmes paroles signifioient encore le zèle qu'avoit le Sauveur de voir venir à lui les hommes pour prendre ces eaux de salut et de grâce, et la disposition qui est nécessaire pour les recevoir, représentée par la soif qui marque aussi très bien le désir et la préparation qu'il faut que vous apportiez à la grâce qu'il vous veut conférer dans cette occasion par mon ministère.

Remarquez, mes filles, que Jésus-Christ jeta un grand cri, disant: « Si quelqu'un a soif, qu'il » vienne à moi; et je lui donnerai à boire (Joan., » VII. 37.). » Ce cri est en faveur des pécheurs pour qui il demande miséricorde; il est en faveur des justes et des âmes fidèles, dont il désire la perfection et la sainteté. Il crie pour les appeler à lui, afin de répandre en elles, avec plus d'abondance, l'eau de ses divines grâces. Mais ce cri nous représente encore ceux qu'il jette dans l'Eglise et dans nos mystères. Il crie dans ce temps par la bouche des prédicateurs, qui excitent les peuples à faire des fruits dignes de pénitence. Il crie à l'autel, quand il dit par la bouche des prêtres: « Faites ceci en mémoire de moi » (Luc., XXII. 19.). » Ces paroles sont un cri de l'amour de Jésus-Christ qui demande le nôtre. Il crie dans les mystères de ce temps: il criera bientôt de la croix, par toutes ses plaies et par son sang, demandant à son Père le salut de tous les hommes, pour qui il va donner sa vie adorable. Il crie spirituellement dans les âmes par les mouvements intérieurs que son divin Esprit y forme. Il a crié dans vos cœurs, mes filles; c'est cet Esprit saint qui a formé ces cris qu'il y a si long-temps que vous faites entendre, et qui sont parvenus jusqu'à mes oreilles et qui m'ont fait connoître vos désirs. Combien y a-t-il, mes chères Sœurs, que vous me demandez cette visite, et que vous reconnoissez vous-mêmes le besoin que vous en avez? Vous la souhaitez toutes unanimement; vous vous êtes sans doute préparées à recevoir les grâces de cette même visite, et les effets qu'elle doit produire chez vous, et pour

[1] Ce discours et les suivants nous ont été conservés par les religieuses ursulines de la ville de Meaux, qui avoient soin d'écrire les instructions que Bossuet leur faisoit. On ne sauroit trop louer le zèlé de ces dignes religieuses, pour se nourrir des vérités que leur enseignoit ce vigilant pasteur, et pour transmettre à la postérité les monuments de sa sollicitude. (*Edit. de Déforis.*)

lesquels je la viens faire. Je viens confirmer, et je désire accroître le bien que j'y trouverai, et détruire l'imperfection jusqu'à la racine. Mais il faut que vous ayez un véritable esprit de renouvellement, et un désir sincère de coopérer à nos soins de tout votre pouvoir.

Va, dit Dieu autrefois au prophète Jonas (Jon., III. 2 *et seq.*), comme nous venons de lire en la messe ; lève-toi pour aller à Ninive, vers mon peuple ; prêche-leur la pénitence, et les avertis de ma part qu'ils aient à changer de vie ; qu'ils se convertissent de tout leur cœur à moi, qui suis leur Dieu et leur Seigneur : autrement que dans quarante jours Ninive sera renversée et entièrement détruite. Si ces paroles donnèrent de la frayeur à ce peuple, et eurent tant de pouvoir et tant d'effet, celles que je viens de vous dire de la part de Dieu ne vous doivent pas moins émouvoir de respect et de crainte. Il y a ici plus que Jonas ; et celui qui m'envoie à vous est le même Dieu grand et redoutable.

Je viens donc aujourd'hui de sa part vous prêcher la pénitence, le changement et le renouvellement de vie, le mépris du monde, le parfait renoncement à vous-mêmes, la soumission d'esprit, la mortification des sens, en un mot je viens faire cette visite pour réparer tout ce qu'il y auroit de déchet en la perfection religieuse dans votre maison, pour éteindre, pour détruire et anéantir les plus petits restes de l'amour du monde et des choses de la terre. Il faut faire périr les moindres inclinations de ce monde corrompu ; il faut qu'il meure, qu'il y meure, qu'il expire, qu'il y rende le dernier soupir. Venez donc, mes Filles, travaillez toutes avec moi, pour exterminer tout ce qui ressent encore ce monde criminel. Venez m'aider à renverser Ninive : détruisons tout ce qu'il y a encore de trop immortifié, de trop mondain ; enfin tout ce qui est trop naturel et imparfait en vous, sans pardonner à la moindre chose et sans rien épargner.

Dites-moi, mes Sœurs, quelles sont maintenant vos inclinations et vos pensées ? Vous êtes, par vos vœux, mortes au monde et à tout ce qui est créé ; que souhaitez-vous à présent ? Avez-vous d'autres désirs que ceux qui vous doivent élever sans cesse vers les biens de l'éternité bienheureuse, et vous y faire aspirer à tout moment ? Si votre cœur a encore quelque mouvement qui le possède, il faut désormais que ce soit pour la justice, pour la perfection et la sainteté de chacune de vous en particulier, et de tout votre monastère, par le moyen de cette visite. Souhaitez véritablement d'en recevoir les grâces ; demandez qu'elles soient répandues en vos âmes. C'est là, mes filles, désirer la justice, comme dit Jésus-Christ dans son Evangile, lorsqu'il a prononcé cet oracle sur la montagne : « Bienheureux ceux qui ont faim et » soif de la justice, ils seront rassasiés (Matth. v. » 6.). » Vous serez parfaitement rassasiées, si vous n'avez que cet unique désir. Il vous donnera à boire de cette eau vive qui éteindra votre soif. Demandez-lui comme la Samaritaine (Joan., IV. 15.), et il vous donnera cette eau dont je vous parle, qui n'est autre que la grâce, de laquelle il veut remplir vos âmes dans cette fonction sainte que je viens exercer chez vous ; car si nous ne méritons pas que ces eaux soient en nous pour nous-mêmes, nous les avons toutefois pour les répandre dans les autres. La source en est dans l'Eglise : elle est dans mon ministère pour les épancher dans vos cœurs ; puisque par mon caractère et en qualité de son ministre, quoiqu'indigne, je vous représente sa personne. Vous en serez toutes pénétrées dans cette action sainte, si vous n'y apportez qu'un esprit soumis et détaché de toutes choses.

La grâce est, selon la théologie, une qualité spirituelle que Jésus-Christ répand dans nos âmes, laquelle pénètre le plus intime de notre substance, qui s'imprime dans le plus secret de nous-mêmes, et qui se répand dans toutes les puissances et les facultés de l'âme qui la possède intérieurement, la rend pure et agréable aux yeux de ce divin Sauveur, la fait être son sanctuaire, son tabernacle, son temple, enfin son lieu de délices. Quand une âme est ainsi toute remplie, l'abondance de ces eaux rejaillit jusqu'à la vie éternelle ; c'est-à-dire, qu'elle élève cette âme jusqu'à l'heureux état de la perfection. N'est-ce pas ce que dit Jésus-Christ : « Des fleuves sortiront de son » ventre (Joan., VII. 38.) ; » la fontaine de ces eaux vives, rejaillissant jusqu'à la vie éternelle, qui est précédée ici-bas de la grâce et de la sainteté. On voit l'épanchement de ces eaux jusque sur les sens extérieurs : sur les yeux par la modestie ; dans les paroles par le silence religieux, et par une sainte circonspection et retenue à parler ; en un mot une personne paroît mortifiée en toutes ses actions ; elle se montre partout possédée de la grâce au dedans d'elle-même, contraire à l'esprit du monde, ennemie de la nature et des sens ; mais toute pleine des vertus et de l'esprit de Jésus-Christ.

Je ne sais, mes filles, si vous avez assez bien pesé l'importante vérité contenue en ces paroles de saint Paul (*Gal.*, VI. 14.), lorsqu'il dit qu'il est crucifié au monde et que le monde est cruci-

fié pour lui? Ces paroles renferment, si vous y prenez garde, toute la perfection religieuse à laquelle vous devez sans cesse aspirer. Etre crucifié au monde, c'est y renoncer, n'y plus penser, n'avoir que du dégoût et de l'aversion de toutes ses maximes, avoir du mépris pour l'honneur et pour tout ce qui est vain, mépriser le plaisir et tout ce que le monde estime, n'avoir plus la moindre attache à tout ce qui s'appelle complaisance en vous-mêmes; au contraire, faire état partout et en toutes choses de la simplicité chrétienne, et de l'esprit de la croix de Jésus-Christ: voilà ce que c'est d'être crucifié au monde. Mais ce n'est pas encore assez; il faut que le monde soit crucifié pour vous. C'est, mes filles, que vous ne devez pas seulement oublier ce malheureux monde, mais aussi le monde vous doit oublier: et pour vivre saintement dans votre état, vous devez souhaiter d'en être oubliées; vous devez désirer d'être effacées de sa mémoire, comme des personnes mortes et ensevelies avec Jésus-Christ.

Considérez-vous comme mortes au monde, et qu'il est pareillement mort pour vous. Dès que vous vous êtes ensevelies dans le sépulcre de la religion, vous séparant du monde, vous avez dû mourir à tout le sensible par la mortification et un renoncement total à tout ce qui est mortel et terrestre. Faites donc maintenant vivre Jésus-Christ en vous par sa grâce; ne respirez que pour lui; n'agissez que par son esprit, et soyez-en parfaitement possédées; mourez tous les jours à votre esprit propre et à votre jugement, le soumettant à l'obéissance; mourez à vos désirs et à vos sens; mourez à vous-mêmes; étouffez le plus petit mouvement de la concupiscence, dès qu'il s'élève en vous. Enfin, mes Sœurs, rendez le dernier soupir de la vie imparfaite; et encore tant soit peu engagées dans les illusions du monde, dites-lui un adieu général et éternel: autrement, si vous ne mourez de cette mort mystique, prenez garde que quelque reste dangereux de la corruption de ce monde malheureux ne dessèche, et ne détruise en vos âmes ces eaux de grâce que je viens y verser par cette visite, ou même ne vous rende incapables de les recevoir, et ne les empêche d'entrer.

Il en est des objets du monde qui offusquent notre imagination, qui occupent et amusent notre esprit, comme d'une fontaine pleine d'eau vive, qui ne pourroit rejaillir, ni même retenir ses eaux, si le conduit en étoit bouché; parce que la liberté de couler et de se répandre lui étant ôtée, cette fontaine sans doute viendroit à sécher, et la source en tariroit. La même chose arrive l'égard de ces eaux de grâce dont je désire remplir votre cœur. Si ce même cœur est encore prévenu d'inclinations inquiètes, ou occupé des objets de la terre, si le monde, ou quoi que ce soit de créé, vous remplit l'esprit et possède votre affection; s'il a quelque pouvoir d'y faire des impressions, et s'il se propose encore à vos sens comme un objet attrayant, vous deviendrez comme cette fontaine, vous ne pourrez recevoir ces saintes et mystiques eaux; parce qu'il est impossible de remplir ce qui est déjà plein: ou bien vous ne pourrez conserver long-temps ces grâces dont nous vous parlons; car l'esprit du monde et l'esprit de Jésus-Christ ne sauroient compatir ensemble, et ne peuvent demeurer dans une âme. Ces eaux divines ne rejailliront point jusqu'à la vie éternelle; à moins que, pour les conserver, vous ne vous dégagiez entièrement de tout ce qui vous empêche de vivre à Jésus-Christ et de sa divine vie; à moins que vous ne deveniez insensibles comme des personnes mortes et crucifiées au monde, qui l'ont mis si fort en oubli qu'elles ne pensent jamais à lui qu'avec horreur, ou avec compassion de tant d'âmes qui sont emportées par sa corruption, et afin de vous employer sans cesse à demander miséricorde pour ce monde malheureux, qui retient tant de personnes continuellement exposées au danger de se perdre et de se damner pour jamais.

Vous le devez, mes filles, ce sont les obligations de votre état. Je vous exhorte de tout mon pouvoir à vous en acquitter avec grand soin. Offrez sans cesse des prières à la divine Majesté pour toutes les nécessités de l'Eglise, priez pour obtenir la conversion des infidèles, des pécheurs et des mauvais chrétiens; et demandez à Dieu qu'il touche leurs cœurs. Gémissez devant lui pour tant de prêtres qui déshonorent leur caractère, qui profanent les choses saintes, et qui ne vivent pas conformément à leur dignité et à la sainteté de leur état. Affligez-vous pour ces femmes et ces filles mondaines, qui n'ont point cette pudeur qu'elles devroient avoir, qui est l'ornement de votre sexe; pour tant de chrétiens et de chrétiennes, qui s'abandonnent à toutes leurs inclinations déréglées, et qui suivent malheureusement les pernicieuses maximes du monde et ses damnables impressions. Ayez, mes filles, du zèle et de la charité pour toutes ces personnes qui sont dans le chemin de perdition, prêtes à tomber dans des abîmes éternels. Faites monter vos prières au ciel, comme un encens devant le trône de Dieu, pour apaiser sa co-

lère irritée contre tous ces pécheurs qui l'offensent si outrageusement. Revêtez-vous des entrailles de miséricorde; pleurez sur ces grands maux, pour ces nécessités, et pour tant de misères qui vraiment sont dignes de compassion et de larmes. Voilà, mes Sœurs, de quelle manière vous devez conserver le souvenir du monde; c'est ainsi qu'il faut y penser, et non autrement : hors de là il vous doit être à dégoût; tout vous y doit être fort indifférent, et ne doit point entrer dans vos pensées.

Que toute votre occupation d'esprit soit de vous appliquer sérieusement à opérer votre salut, en travaillant pour vous avancer à la perfection où vous êtes obligées de tendre sans cesse : vous ne vous sauverez pas, si vous n'y aspirez avec amour et ferveur, le reste de vos jours. Renouvelez donc en vous ce désir, dans cette visite que je commence aujourd'hui, à ce dessein de vous porter toutes à la perfection, et pour vous sanctifier. Pour correspondre de votre part à nos intentions, souvenez-vous de ces paroles portées dans l'Evangile, que Jésus-Christ prononça avec tant de zèle et tant de douceur : « Venez à moi, » dit-il (MATTH., XI. 28.), vous qui êtes tra- » vaillés et chargés de quelques peines, et je » vous soulagerai. » Je vous dis la même chose, mes filles; je vous adresse les mêmes paroles, en vous conviant toutes de venir m'ouvrir vos cœurs sans crainte : dites-moi avec confiance tout ce qui vous pèse, tout ce qui vous fait peine, je vous soulagerai. Venez donc à moi sans rien craindre; apportez-moi un cœur sincère, un cœur parfaitement soumis et un cœur simple : ce sont les dispositions que je veux voir, et que je demande de vous toutes, et avec lesquelles vous devez venir en ma présence. Déclarez-moi tout ce qu'en conscience vous voyez être nécessaire ou utile que je connoisse pour le bien de votre communauté : je vous y oblige; je vous ordonne de ne me rien soustraire, par tout ce saint pouvoir que j'exerce en vertu de mon caractère.

Je vous dénonce de la part du Dieu tout-puissant, au nom duquel je vous parle, par l'autorité que je tiens de lui, et par tout l'empire qu'il me donne sur vous toutes et sur chacune de vos âmes, que si vous êtes sincères et sans déguisement, je demeurerai chargé de tout ce que vous me direz : au contraire, ce que vous voudrez me cacher et me taire, je vous déclare que je vous en charge vous-mêmes, et que ce sera un poids qui vous écrasera. Prenez garde à ceci, mes Sœurs; ne taisez pas ce qu'il est utile de me dire, non tant pour vous décharger que pour nous donner les connoissances nécessaires; ne m'apportez que des choses véritables et utiles pour la communauté ou pour votre particulier, qu'il n'y ait rien d'inutile : mais parlez-moi avec franchise, et ne craignez point de me fatiguer; puisque je veux bien vous écouter, et vous donner tout le temps que vous pouvez souhaiter pour votre instruction et pour votre consolation. Vous ne me serez point à charge, tant que je verrai, en ce que vous me direz, de l'utilité pour vous ou pour le public : au contraire, je vous écouterai, je vous répondrai selon les mouvements de Dieu, et avec les paroles qu'il me mettra en la bouche. Ainsi vous serez instruites, et vous recevrez les secours dont vous pouvez avoir besoin; et moi je vous dirai ce que son divin Esprit me donnera pour vous, chacune selon ce que je verrai qui lui sera propre, pour procurer votre perfection et votre paix : car je désire profiter à tout le monde, et qu'il n'y ait pas une de vous qui ne prenne en cette visite l'esprit d'un saint renouvellement en la perfection de son état. Je vous y porterai toutes en général, et chacune en particulier. Dieu m'envoie à vous pour détruire Ninive; c'est-à-dire, pour déraciner jusqu'aux plus petites inclinations de la nature corrompue, et toutes les imperfections contraires à votre sainteté. Si ce peuple fit pénitence à la voix d'un prophète, et s'il se rendit docile à sa parole, comme nous l'avons lu en la sainte Epître de ce jour; avec quelle docilité devez-vous coopérer à notre dessein, et n'y apporter nul obstacle?

Venez donc à moi, mes filles, avec un grand zèle de votre avancement et un saint désir de la perfection; ne craignez point de me découvrir vos besoins; ouvrez-moi vos consciences, et n'hésitez pas de me dire tout ce qui sera pour votre bien et même pour votre consolation. Je sais que l'office des pasteurs des âmes est de confirmer les forts, et de compatir aux infirmes, de les consoler en leurs foiblesses, de les soulever et de les charger sur leurs épaules : c'est ce que je me propose de faire en cette visite. Les fortes, nous travaillerons à les animer de plus en plus à la perfection, et à les transporter jusqu'au ciel : les foibles, nous les encouragerons : nous nous abaisserons jusqu'à leurs foiblesses pour les relever et les fortifier; nous les porterons sur nos épaules; et les unes et les autres, nous les animerons et nous tâcherons de les faire marcher, et de les élever toutes à la perfection où elles sont appelées. En un mot, nous désirons réparer tout ce qui seroit déchu en l'observance régulière,

rallumer ce qui seroit éteint en la charité, et établir une ferme et solide paix. A cet effet, je prétends réunir tout ce qui seroit tant soit peu divisé; je viens établir la concorde, en dissipant les plus foibles dispositions et les plus légers sentiments contraires. Je veux ruiner et anéantir jusqu'au plus petit défaut contraire à la charité, et détruire tous les empêchements de la parfaite union, jusqu'aux moindres fibres. Il faut réparer toutes les ruines de cette vertu, et remédier à tout ce qui s'y oppose, pour faire fleurir l'ordre et la perfection dans votre communauté. Pour cela, ne négligez aucune des déclarations sincères et véritables qui seront requises; puisque les connoissances que vous me donnerez me serviront à faire régner Jésus-Christ, par une charité parfaite et une paix inaltérable en ce monde, qui vous conduira au repos éternel de l'autre. C'est ce que je vous souhaite à toutes; cependant je prie Dieu qu'il vous bénisse, et qu'il vous remplisse de ses grâces.

SECONDE EXHORTATION

FAITE DANS LE CHŒUR,

A LA CONCLUSION DE LA VISITE,

LE 27 AVRIL 1685.

Silence et recueillement nécessaires pour écouter l'Esprit de Jésus-Christ au dedans de soi-même. Funestes suites de la dissipation, et de l'attache aux choses sensibles. Obligation d'écouter Dieu dans ses supérieurs. Soumission et respect qui leur sont dus, ainsi qu'aux confesseurs et directeurs. Maux que cause dans les communautés le peu de respect pour le silence. De quelle manière on doit y parler de ses mécontentements. Partialités qu'il faut en bannir.

Sit autem omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum.

Que tout homme soit prompt à écouter, et tardif à parler (*Paroles de l'épître de saint Jacques*, c. 1. v. 19.).

Dans ces paroles, mes filles, je renferme tout le fruit de la visite, et j'y fais consister toute la perfection de cette communauté. Je me restreins seulement à vous recommander ces deux choses. Qu'on soit prompt à écouter, et tardif à parler. Que veut dire, mes Sœurs, être prompt à écouter? qu'est-ce que vous devez écouter? et qui devez-vous écouter?

Vous devez écouter premièrement cette chaste vérité qui vient se répandre dans notre cœur, quand elle le trouve préparé, tranquille et pacifique. C'est l'Esprit de Jésus-Christ qu'il faut écouter au dedans de vous-mêmes, et qui vous parle par ses inspirations, par ses vocations intérieures, par ses attraits et par ses touches secrètes, par ses impressions amoureuses et par ses grâces prévenantes. Il faut, mes filles, l'écouter avec attention, et observer ses moments favorables, où il veut répandre dans votre cœur les pures lumières de la sagesse et de la grâce. Il faut se rendre bien attentive quand ce divin Esprit frappe à la porte de ce même cœur, pour s'y faire entendre en qualité de docteur et de maître. C'est en ces temps heureux où il faut être tranquille, et parfaitement dégagé du bruit et du tumulte des créatures. Il faut être libre de toute inquiétude, de toute passion forte; en un mot, il faut un silence et une récollection parfaite, pour entendre intérieurement la voix de Dieu. Quand le Créateur parle, il faut que la créature cesse de parler, et qu'elle se taise par un grand recueillement. L'esprit de Dieu, qui ne se plaît à demeurer que dans un cœur paisible et tranquille, ne vient jamais dans une âme toujours agitée, ou souvent troublée par le désordre et le bruit que causent ses passions et l'émotion de ses sentiments; il n'habite point aussi dans une âme dissipée, distraite, qui aime l'épanchement, et qui cherche à se répandre au dehors par ces discours inutiles et ces conversations si ennemies de la vie intérieure.

Prenez donc garde, mes filles, de ne pas vous étourdir vous-mêmes, et n'empêchez pas l'Esprit saint, qui est en vous, de parler à vos cœurs. Souvenez-vous que c'est un esprit pacifique, qui vient se communiquer avec paix et avec douceur, non avec force et violence, et qui n'entre jamais dans un cœur au milieu des tempêtes, des orages et de ces vents furieux, qui ne sont propres qu'à déraciner les cèdres du Liban : il y veut venir avec une paix amoureuse et dans un agréable et doux zéphyr, dont parle l'Ecriture sainte (3. *Rég.*, XIX. 12.), qui anime une âme et qui la remplisse d'une véritable joie par la douceur des grâces qui lui sont données, et que cet esprit de sainteté lui communique en se venant insinuer en elle suavement, bénignement, parce qu'il la trouve dans la paix et dans le silence. Ecoutez donc Dieu parler au fond de vous-mêmes, et n'ayez que le soin de votre perfection, sans vous mettre en peine que de ce qui vous peut empêcher d'y parvenir.

Il n'y a qu'une seule chose nécessaire : c'est Dieu seul, qui doit occuper vos pensées et posséder votre cœur. Hé! de quoi profitent les applications que l'on donne aux choses de la terre, et tant d'empressements superflus et distrayants que l'amour-propre fait naître dans le cœur hu-

main? Si vous retranchez tout cela par le dégagement des créatures, vous aurez cette félicité qui se goûte dans la cessation et le repos de tous les désirs. Jésus-Christ est le centre de votre paix; et tous les troubles, toutes les peines et les difficultés qui vous peuvent faire obstacle, en la voie de la perfection et de votre salut, ne viennent que des dissipations et des amusements hors de lui, et ensuite des passions du cœur mal mortifiées et déréglées, qui suivent ces états trop ordinaires de distraction et d'égarement parmi les choses terrestres, où l'on fait de si grandes pertes.

Mes filles, il n'y a plus rien pour vous sur la terre de nécessaire; Jésus-Christ est votre unique besoin, le seul bien qui vous suffit et qu'il faut que vous cherchiez sans cesse. Ayez donc une âme pure et simple, et qui tende toujours à réunir en Dieu toutes ses puissances intérieures et ses opérations extérieures, par la récollection et la retraite, où vous entendrez la voix de votre époux. Ce n'est que dans le silence, et dans le retranchement des discours inutiles et distrayants, qu'il vous visitera par ses inspirations et par ses grâces, et qu'il fera sentir sa présence à votre intérieur.

Mais il faut encore écouter Dieu parler par le ministère des supérieurs, qui vous représentent Jésus-Christ, et spécialement dans les visites pastorales, où le Saint-Esprit préside infailliblement.

Ici, mes filles, je suis bien aise de vous dire en passant que si vous ne tirez pas de cette visite le fruit que j'attends et que vous devez en recueillir, assurément Jésus-Christ vous en demandera un compte rigoureux et sévère à son tribunal, qui sera très redoutable à celles qui n'auront pas fait un bon et digne usage des grâces attachées à cette même visite. Prenez-y garde, mes Sœurs; je vous citerai et je m'élèverai contre vous au jour du Seigneur : ce ne sera pas moi qui vous jugerai, non, ce ne sera pas moi; mais, je vous le dis, ce seront mes paroles qui vous condamneront, si vous ne les écoutez pas avec l'attention requise, et si vous les recevez avec moins de soumission d'esprit que vous ne devez pour en faire un véritable profit. Il est dit, en la sainte Ecriture, que les pasteurs de l'Eglise s'élèveront, au jugement de Dieu, contre ceux qui n'auront pas fait état de leurs paroles, qui ne les auront pas écoutées avec respect, et qui auront méprisé ou négligé leurs avertissements. Cela, mes filles, vous doit porter à l'observance fidèle et exacte de ce que nous vous disons; et il faut aussi que vous ayez pour vos confesseurs et directeurs beaucoup d'estime, de soumission et de déférence.

Ils vous parlent de la part de Dieu; vous devez donc écouter l'Esprit de Jésus-Christ dans leur ministère. N'a-t-il pas dit dans l'Evangile, parlant d'eux : « Qui vous écoute, m'écoute (Luc., » x. 16.)? » Puisque c'est Jésus-Christ qui nous assure de cette vérité, prenez garde à ces paroles si dignes de respect : ayez une singulière vénération pour vos confesseurs et directeurs; ce sont eux qui sont chargés de vos âmes; c'est par eux que Dieu vous parle, n'en doutez point; et puisqu'ils vous déclarent ses volontés, vous devez les écouter avec humilité et docilité, et vous soumettre humblement à leurs ordres et à leur conduite, bien loin d'en murmurer, d'en dire ses sentiments, de s'en plaindre mal à propos en des assemblées secrètes. L'Esprit de Jésus-Christ ne se trouve nullement dans ces plaintes indiscrètes, et dans ces murmures que l'on fait de ses ministres. Dans la sainte Ecriture, il est expressément défendu de mal parler d'eux (*Exod.*, xxii. 28. *Act.* xxiii. 5.); elle ordonne de les respecter, de les honorer, et de ne point toucher aux oints du Seigneur (*Ps.* civ. 15.). Si vous considériez bien leur grand pouvoir et leur sublime dignité, sans doute que vous auriez pour leur personne plus de respect. Bannissez d'entre vous ces plaintes et ces murmures.

Je vous en conjure, mes filles; que je n'entende plus parler de mécontentement, ni de ces discours qui causent parmi vous des émotions. Ne regardez que l'autorité que Dieu a donnée sur vous à ses ministres. Je défends ces plaintes et ces entretiens des sentiments contraires à l'humilité et à la paix. Si quelque chose vous fait peine, je n'entends pas que vous ne puissiez en parler à vos supérieurs pour vous instruire : on le peut dans quelques rencontres, mais jamais pour s'abandonner au murmure, ni pour condamner les ministres de Dieu; ce qui ne lui peut être agréable : hors de là vous pouvez communiquer vos difficultés aux supérieurs. Non, je n'ôte point la liberté de s'adresser à ceux à qui on les peut dire; j'entends aux pasteurs et aux susdits supérieurs : moi-même je veux bien encore vous écouter dans votre besoin, et quand il sera nécessaire pour votre consolation. Sachez que je vous porte toutes dans mon sein et dans mes entrailles; vous m'êtes toutes présentes à l'esprit jour et nuit, et tout ce que vous m'avez dit toutes en particulier. Croyez, mes chères filles, que pas une syllabe ne m'est échappée de la mémoire; je pense à toutes vos nécessités, tant en général qu'en particulier.

Mettez-vous donc en repos, si vous m'avez dé-

claré les choses comme vous les diriez si vous alliez dans un quart d'heure paroître devant la majesté de Dieu ; n'ayez plus aucun souci à présent ; puisque je veux bien me charger de tout ce que vous m'avez dit. Ne vous l'ai-je pas dit au commencement de cette visite, que je me charge de tout ce que vous m'avez déclaré ? Cela étant, attendez en paix, et avec patience, que Dieu vous manifeste sa volonté par mon ministère ; et puisque vous vous déchargez sur nous de tout ce qui vous concerne, tant en général qu'en particulier, c'est à vous à demeurer en repos et dans l'indifférence, par une soumission à tout ce que l'Esprit de Dieu nous inspirera, dans le temps, de vous dire pour votre perfection. Je ne négligerai rien pour votre avancement ; j'y apporterai tous mes soins et toute mon application, et je veillerai sur tous vos besoins spirituels. Assurez-vous, mes filles, que vous êtes toutes présentes à mon esprit, et qu'à l'avenir j'étendrai de plus en plus mon soin pastoral sur vous toutes, vous permettant même la liberté d'avoir recours à notre autorité épiscopale dans vos plus pressantes nécessités. Venez donc à moi, mes filles, quand vous vous trouverez chargées et oppressées ; je vous soulagerai et donnerai le repos à vos âmes. Venez ; puisque je vous recevrai avec douceur et avec joie, voulant bien vous écouter, quand il sera nécessaire : mais toutefois, faites que cela n'arrive que dans de grands besoins, et dans les occurrences de choses de conséquence. A cela nous discernerons les esprits, et nous en connoîtrons la sagesse et la prudence, par l'importance des choses que l'on viendra nous dire.

Cependant, mes filles, observez ce que nous vous prescrivons pour votre salut et pour votre perfection. Ecoutez Dieu parler en vous ; écoutez-le parlant par vos supérieurs, et par le saint ministère de vos confesseurs et directeurs ; puisque c'est le Saint-Esprit qui vous conduit par eux : enfin écoutez encore ce même Dieu parler par votre supérieure, parce que la supérieure en sa manière vous tient aussi la place de Jésus-Christ. Vous devez avoir pour elle respect, amour et confiance. C'est une mère spirituelle, qui vous doit porter toutes dans ses entrailles ; c'est pourquoi il faut qu'une supérieure reçoive avec un cœur vraiment maternel et qu'elle porte dans son sein les fortes et les foibles, et que sa charité s'étende sur toutes en général et en particulier, sans favoriser plus les unes que les autres. Il faut qu'elle parle à toutes dans leurs besoins avec douceur et bonté : mais aussi il ne faut pas qu'il y en ait qui se fâchent et qui observent si elle parle plus souvent à quelques-unes. Croyez que celles-là en ont plus de besoin, et que leurs nécessités sont plus grandes et plus pressantes que les vôtres ; et que, cela étant, celles-là doivent recourir plus fréquemment à la charité de la supérieure, pour être conduites sûrement dans le chemin de la perfection. Sachez, mes filles, que Dieu a attaché votre perfection à l'obéissance que vous devez rendre à votre supérieure. Assurez-vous que la voix de votre supérieure est la voix de Dieu même, et que c'est lui qui vous parle quand elle vous ordonne quelque chose. Respectez donc l'autorité de Jésus-Christ, qui est en elle et qui y réside. Ecoutez ses paroles avec autant de respect que vous feriez celles de Jésus-Christ même ; puisqu'il dit en la personne des supérieurs : « Qui » vous écoute m'écoute. » Je sais bien que les choses qu'elle ordonne peuvent paroître quelquefois n'être pas si justes. Hé bien, il y a de l'infirmité ; mais je sais aussi qu'elle peut avoir des raisons que les particuliers ne peuvent pas pénétrer.

Voilà, mes Sœurs, comme vous devez écouter Dieu parler ; c'est ainsi qu'il faut entendre et pratiquer ces paroles de saint Jacques : « Que tout » homme soit prompt à écouter. » Soyez donc promptes à écouter Dieu parler dans votre cœur, et par la bouche de ceux qu'il vous donne pour votre conduite ; mais aussi soyez tardives à parler. Aimez le silence, la retraite et la solitude ; ne dites jamais aucune parole dont vous puissiez ensuite vous repentir ; soyez forts circonspectes à parler, et ne dites jamais rien, comme dit saint Augustin, sans l'avoir conçu dans le cœur, et ensuite pesé et ordonné par la raison, avant que de le laisser échapper ou sortir de votre bouche. Le désir de parler est commun à tout homme, mais surtout à votre sexe ; cette inclination vous est naturelle ; toutefois il la faut combattre. Vous n'aurez jamais regret d'avoir gardé le silence, quelque peine et contrainte qu'il faille souffrir. Il y a de la mortification, je vous l'avoue, à garder le silence. Hé bien, on dira une parole piquante, de mépris ou de raillerie : on se satisfait, on se fait justice à soi-même par ses plaintes et ses murmures ; mais aussi combien blessez-vous la charité, et combien de fautes fait-on pour ne savoir pas garder le silence en ces occasions ?

Dieu m'a fait connoître, dans la lumière de son esprit, que la cause principale du trouble et de la division de la communauté ne vient point d'ailleurs que de ce qu'on est trop prompt à parler, et du défaut de silence. Si donc le silence y étoit bien observé, je crois que la charité y seroit parfaite, et les fruits de la paix se trouveroient

en cette maison. C'est ce que vous avez vous-mêmes fort bien remarqué, et chacune de vous a justement mis le doigt sur la source du mal. Presque toutes m'ont dit leur pensée sur ce sujet, m'avouant que le silence n'étoit point gardé religieusement, et que cette grande liberté de parler en tout temps, de communiquer ses sentiments sur toutes choses, et de se dire des paroles contre la charité et la douceur, étoit l'unique cause de tous les désordres qui troubloient la paix et le repos de chacune. Puis donc que vous reconnoissez ce défaut être une source de discorde, apportez toutes vos diligences pour le retrancher tout à fait.

Je vous puis dire pour votre consolation, mes filles, que j'ai trouvé beaucoup de bien dans cette maison : il y a de la vertu, de bons principes de piété. Presque toutes m'ont fait paroître de grands désirs de renouvellement; toutes désirent la paix; et dans toutes les plaintes qui nous ont été faites assez exactement pour et contre, je n'ai trouvé aucun sujet considérable, et capable de désunir les esprits, et de les aliéner les uns des autres. Hé! faut-il donc, pour un entêtement et pour je ne sais quelle préoccupation d'esprit, que l'union et la charité ne soient pas parmi vous au point où elles y devroient être? Que chacune donc s'efforce de retenir ses pensées et ses sentiments en elle-même, sans se les communiquer l'une à l'autre pour s'indisposer. Vous ne devez jamais, quelque peine que vous sentiez, et nonobstant les sujets de vous plaindre que vous pourriez avoir; vous ne devez pas, dis-je, vous porter à parler avec une liberté contraire à la charité et à la paix. Il ne vous est point permis de vous faire justice à vous-mêmes. Vous pouvez parler aux personnes à qui il convient : je n'entends pas à celles qui seroient intéressées ou qui se pourroient indisposer; je dis à la supérieure, et encore d'une manière qui ne lui puisse pas donner d'éloignement des autres, mais avec les circonstances que la prudence et la discrétion enseignent. Les supérieurs sont des fontaines publiques : il ne faut pas les empoisonner. C'est comme cela, mes Sœurs, qu'il faut manier les intérêts de la charité, et que vous devez ménager et procurer toujours les biens de la paix, sans vous faire tort les unes aux autres, ni vous désobliger.

Hé bien, mes filles, je vous défends, de la part de Dieu, et par l'autorité que j'ai sur vous, de vous maltraiter. Quand je dis maltraiter, j'entends de vous offenser par aucun emportement de paroles rudes et piquantes, qui blessent et qui aigrissent, qui témoignent du mépris, de l'aliénation et trop de fierté; et même de dire aucune chose contre le respect que vous vous devez les unes aux autres, de faire des divisions entre vous, et de parler contre les personnes consacrées à Dieu, cela étant tout à fait indigne de vous, et opposé aux devoirs de votre état vraiment saint. Supportez-vous donc toutes, et traitez-vous avec une charité sincère. « Prévenez-vous les unes les » autres en honneur et en honnêteté, » comme vous conseille saint Paul (*Rom.*, XII. 10.). Et moi je vous conjure au nom de Dieu, et je vous l'ordonne même, de ne jamais vous parler qu'avec douceur, modestie et charité; d'éloigner de votre conversation toutes ces paroles désagréables, contrariantes ou de raillerie; en un mot, tout ce qui est contraire à l'union et à cette civilité qui doit paroître et qu'il faut faire régner dans vos entretiens. Parmi les grands et les princes du monde, nous voyons qu'ils se traitent tous les uns les autres avec honneur et respect, quoiqu'ils soient égaux en qualité, chacun d'eux se rendant honneur réciproquement, sans craindre de se rabaisser : et n'est-ce pas se faire honneur à soi-même, que de traiter avec honneur les personnes de même dignité? C'est ainsi, mes filles, que vous devez en user parmi vous : non que je désire une civilité affectée et mondaine; ce n'est pas celle-là que je demande : celle que je vous recommande d'avoir entre vous doit être fondée sur ce que vous êtes à Jésus-Christ.

Hé quoi, mes filles, pour qui vous prenez-vous? qui pensez-vous être, pour vous traiter avec tant de mépris et de grossièreté? Ne savez-vous pas que vous appartenez à Jésus-Christ, que « vous êtes rachetées d'un grand prix (1. *Cor.*, VI. » 20.), » que vous faites la plus illustre portion de l'Eglise, étant les véritables épouses du Seigneur, et que son Esprit saint habite en vous par sa grâce? Est-il possible que vous manqueriez de charité et de douceur envers vos Sœurs? Si vous considériez en elles un Jésus-Christ pauvre, un Jésus obéissant, un Jésus anéanti et humilié, un Jésus mortifié et crucifié, pour un jour le voir ressuscité et glorieux en elles : si vous aviez ces saintes pensées pour toutes vos Sœurs, n'est-il pas vrai que vous n'auriez pour elles que des sentiments de respect et d'estime, et que jamais il ne sortiroit une seule parole de votre bouche contraire à la charité? Si on les considéroit comme les anges de la terre, on se garderoit bien de les mépriser. Mes filles, occupez-vous de ces mêmes pensées à l'avenir; retenez la plus petite parole qui puisse désagréer à Jésus-Christ, et contrister son divin Esprit, qui est au dedans de vous toutes;

craignez de lui déplaire et de l'offenser en la personne de vos Sœurs.

Il y a encore une chose dont vous devez vous abstenir pour maintenir et conserver la charité : c'est, mes Sœurs, de bannir de vos récréations et de vos entretiens ces partialités et contentions, qui naissent souvent entre vous pour de certaines différences. On dit : Les filles de celui-ci, les filles de celui-là : Pour moi, dit-on, je suis à ce directeur ; l'autre dit : Je serai à cet autre : celle-là est la fille d'un tel ou d'un tel. Saint Paul, en pareilles partialités, parle ainsi aux Corinthiens (1. *Cor.*, III. 3, 4.) : « Puisqu'il y a parmi vous de l'envie et du » débat, n'êtes-vous pas charnels, et ne parlez-» vous pas selon l'homme, lorsque l'un dit : Pour » moi, je suis de Paul ; un autre, d'Apollo : » n'êtes-vous pas des hommes, de parler en ces » termes ? »

Ne pourrois-je pas vous dire ici la même chose que disoit l'apôtre parlant à des hommes ? Il leur reprochoit qu'ils étoient de chair, parce qu'ils parloient ainsi en hommes. Moi, je vous dirai aussi que vous êtes des filles, que vous parlez en filles. Et en effet, dans cette rencontre, n'êtes-vous pas des filles, et ne parlez-vous pas en vraies filles, lorsque vous tenez ces discours? Ne savez-vous pas, mes Sœurs, que vous n'avez qu'un seul maître, qui est Jésus-Christ, qui vous est représenté par ses ministres? C'est à lui seul et à nous, qui vous tenons sa place, à qui vous appartenez et de qui vous devez dépendre absolument : les autres vous sont donnés seulement comme des secours, que l'on vous accorde simplement pour les temps où vous pouvez en avoir besoin. Si vous ne considériez que Jésus-Christ en ces personnes, vous ne feriez point de distinctions, qui ne sont pas dignes des épouses du Seigneur. Ne parlez donc plus dans ces termes, qui ressentent encore trop la chair et le sang ; agissez d'une manière plus dégagée et éloignée de toutes bassesses. Vous êtes l'ornement de l'Eglise, que vous embellissez ; vous en êtes les victimes saintes, qui êtes consacrées à Dieu, et profitables au public par la profession de votre institut. Je vous regarde comme des anges sur la terre, comme les épouses de Jésus-Christ et comme les enfants de Dieu. Espérez donc miséricorde ; puisque vous êtes enfants de miséricorde, formées à la louange de la grâce de Jésus-Christ.

Voilà, mes filles, ce que j'avois à vous dire pour votre perfection, touchant le silence, l'union et la charité. Que chacune s'étudie à présent à l'observer, et tâche de se conformer à tout ce que je viens de vous prescrire. N'empêchez point le Saint-Esprit d'entrer en vous ; n'apportez point de résistance ni d'obstacles aux grâces qu'il a dessein de vous faire par mon ministère en cette visite. Vous me direz : Tout cela ne se fait pas tout d'un coup. Il est vrai ; mais je vous répondrai qu'avec un grand désir et une volonté efficace, l'on vient à bout de tout. Travaillez-y, mes filles, et souvenez-vous toujours de ces paroles que je vous ai dites au commencement de ce discours : « Que tout homme soit prompt à écouter et tardif » à parler. » Ecoutez Dieu parler au fond de vos cœurs ; écoutez-le quand il vous parle par l'organe de vos supérieurs et directeurs ; enfin écoutez-le encore parlant en la personne de votre supérieure ; et surtout je vous recommande d'être tardives à parler. Aimez le silence et le repos dans l'obéissance ; et n'ayez plus qu'un seul et unique désir, qu'une seule occupation, qui est le soin de votre perfection et avancement spirituel, et de faire du progrès dans la vertu.

Monseigneur fit ensuite le chapitre, après lequel sa Grandeur continuant de nous instruire, nous dit les choses qui suivent :

Voici, mes chères filles, les ordonnances et les articles que j'ai dressés pour le bon réglement de cette maison. Je n'ai pas trouvé nécessaire d'en faire un si grand nombre ; je me suis contenté de vous en donner seulement quelques-uns à observer, que voici, vous renvoyant cependant aux ordonnances de visites ci-devant faites fort amplement, en l'année 1669, dans lesquelles j'ai trouvé toutes choses expliquées fort au long : vous observerez tout ce qui vous y est ordonné ; c'est mon intention, spécialement pour les parloirs : n'y demeurer que le temps marqué par la règle. L'on n'y demeurera pas durant l'office divin et les observances, tant que faire se pourra, ni pendant les temps et les heures du silence ; l'on n'y parlera point de choses qui puissent scandaliser les personnes séculières ni les auscultatrices. Bref, vous vous y tiendrez dans la retenue et la modestie religieuse convenables à votre état.

ORDONNANCES

NOTIFIÉES

A NOS CHÈRES FILLES LES RELIGIEUSES

DE SAINTE-URSULE DE MEAUX,

AU CHAPITRE TENU DANS LEUR CHOEUR, LE 4 AVRIL 1685,

Pour conclusion de la visite régulière par nous faite les jours précédents.

L'office divin sera chanté sans précipitation,

et avec le plus de décence que faire se pourra, sans qu'un chœur anticipe sur un autre, et gardant la médiation : toutes s'affectionneront au chant, et aucune ne s'en dispensera sans nécessité.

Mes filles, ayez du zèle et de la ferveur pour bien chanter les louanges de Dieu. Quand l'office est bien chanté, sachez que tout le reste va bien : au contraire, quand on ne s'acquitte pas bien de ses devoirs dans le divin office, on peut dire que rien n'est bien dans une maison. C'est une occupation sainte qui mérite toutes vos attentions : c'est la plus grande et la plus digne que vous puissiez avoir sur la terre; puisque vous avez l'honneur de parler à Dieu. Quand vous chantez ses louanges, vous faites ici-bas ce que les anges font dans le ciel. Acquittez-vous donc de cette excellente et sublime action le plus parfaitement que vous pourrez; apportez-y toute l'application nécessaire, et faites en sorte qu'un chœur n'anticipe pas sur l'autre. La sainte Eglise commande que l'office divin soit fait sans interruption : ces anticipations d'un chœur à l'autre font des interruptions en ce saint exercice; c'est pourquoi faites les pauses, et observez exactement la médiation.

Ici, mes filles, faites une belle réflexion. Il est remarqué dans la sainte Ecriture qu'il se fit un grand silence dans le ciel (*Apoc.* VIII. 1.), et que les anges, durant ce silence, rendoient leurs hommages et leurs adorations à la suprême majesté de Dieu. Que signifie ce silence mystérieux que firent les anges dans le ciel? Il doit vous imprimer un profond respect pour la majesté de Dieu, lorsque vous chantez ses louanges; c'est pour vous apprendre, par ces célestes intelligences, que toute créature, soit au ciel ou en la terre, doit demeurer dans le silence et se taire pour adorer et admirer la grandeur de Dieu. Admirez donc et adorez celui à qui vous avez l'honneur de parler; faites de temps en temps ce silence à l'imitation des anges, observant bien la médiation; et puis, derechef, chantez comme eux alternativement, chœur à chœur, les louanges de votre Créateur et Seigneur. Si chacune avoit application à faire cet acte d'adoration et d'admiration dans le temps de la médiation, il seroit plutôt à craindre qu'elle fût trop longue que trop courte.

Les Sœurs éviteront toute partialité, spécialement dans les choses où il est besoin d'avoir recours à notre autorité pour être pourvu au bien commun, et s'abstiendront d'en faire des entretiens inutiles; elles se contenteront de nous représenter les vues qu'elles en auront, demeurant cependant en paix, et se conformant avec soumission aux ordres qui leur seront donnés dans le temps.

Dans les visites, l'une ne suggérera pas à l'autre ce qu'elle dira; chacune déclarera ses pensées avec simplicité. L'on a fait quelques fautes dans cette visite sur cet article, ce qui m'a obligé de vous en faire avertir, en ayant eu connoissance. Cet avis vous servira dans les visites à venir : on n'a pas observé cela en cette visite-ci; il faudra y prendre garde dans les autres. Soyez plus fidèles, mes filles, que vous ne l'avez été en celle-ci.

On évitera les amitiés privées et communications secrètes, sous telle peine qu'il conviendra décerner : les vocales qui récidiveront dans cette faute avec scandale, seront privées du chapitre; de même, si elles déclarent aux personnes intéressées ce qui aura été dit contre elles.

Pour les amitiés particulières et communications dangereuses, je veux que vous les évitiez comme les pertes de la religion, et que vous les fuyiez comme des sources de division et de vice. Ayez-les en horreur, et qu'il ne s'en trouve jamais dans cette communauté de semblables. Je n'entends pas toutefois par-là défendre absolument tous entretiens et communications; j'en trouve parmi vous de saints et de bons, qui sont même utiles : ils le seront toujours, s'ils ont les conditions qu'il faut pour être parfaits; savoir, qu'ils soient rares, brefs, modestes, et avec permission de l'obéissance : s'ils sont réglés de la sorte, je ne les désapprouverai pas.

A l'égard du secret du chapitre, que les vocales soient là-dessus fort réservées. Vous savez par expérience les inconvénients qui en sont arrivés par le passé : il pourroit encore en arriver de plus grands à l'avenir, si vous n'y veilliez autrement; prenez-y garde : voici un article de conséquence; pensez-y, mes filles.

Les Sœurs n'entreront pas dans les cellules les unes des autres, sans permission de la mère supérieure; on se gardera bien d'en emporter secrètement d'autorité privée, ni livres, ni écrits, sous peine de désobéissance.

Elles se rendront ponctuelles au confessionnal, de manière que le confesseur ne perde point le temps à les attendre.

Je vous exhorte, mes filles, d'être fort exactes et fidèles à cette ordonnance pour la confession. Ce n'est pas avoir du respect pour le ministre de Jésus-Christ, que de le faire attendre au confessionnal après vous. Que chacune de vous soit à l'avenir plus diligente à se trouver, aux jours

prescrits, aux heures marquées pour la confession. Le temps que vous faites perdre ainsi au confesseur seroit plus utilement employé à prier pour vous, et à présenter à Notre-Seigneur tous vos besoins, pour lui demander les lumières nécessaires pour travailler au salut et à la perfection de vos âmes, dont il est chargé par son ministère. Quand vous allez au sacrement de pénitence, soyez pénétrées d'une forte componction de cœur, allez-y avec respect, avec humilité, avec soumission, et surtout avec confiance, comme à Jésus-Christ même, de qui le confesseur tient la place. Ne faites point de certaines distinctions par rapport à l'homme ; entrez dans l'esprit de la foi, fermant les yeux à toutes les vues humaines; n'envisagez uniquement que Jésus-Christ en la personne du confesseur, qui vous le représente pour lors en qualité de votre juge. Allez donc à ce tribunal avec un esprit sérieux, et soyez pénétrées d'une sainte frayeur, en vous considérant comme une criminelle en la présence de son juge.

Imitez la Magdeleine, mes filles, et souvenez-vous de sa diligence et de sa ferveur, lorsqu'elle allait trouver Jésus-Christ pour entendre sa parole, et pour obtenir la rémission de ses offenses. Quand elle savoit le lieu où Notre-Seigneur étoit, et quand elle apprenoit qu'il la demandoit, jamais Magdeleine ne s'en excusoit : elle ne se faisoit pas appeler plusieurs fois ; mais promptement et sans différer, elle s'alloit jeter aux pieds de Jésus-Christ, pour entendre ces favorables paroles : Tes péchés te sont pardonnés. Voilà, mes filles, votre modèle ; imitez cette illustre pénitente ; animez-vous par l'exemple de cette grande sainte. Si vous aviez plus de foi, vous auriez de même un saint empressement de vous aller jeter aux pieds de votre confesseur, afin d'entendre les mêmes paroles d'absolution pour la rémission de vos péchés, puisqu'il vous représente Jésus-Christ dans ce sacrement. Si l'on s'occupoit de ces pensées, on se tiendroit devant le confesseur avec tout le respect et la modestie requise ; on l'écouteroit avec humilité, avec soumission, en esprit de foi ; on se prépareroit sérieusement ; on se garderoit bien de se répandre en des discours frivoles, et l'on ne dissiperoit pas son esprit vainement, au lieu de se disposer à une si sainte et si grande action.

Les religieuses du Juvenat seront sous la conduite de la mère assistante; cependant la mère supérieure continuera d'en prendre soin jusqu'à la fin de janvier prochain.

Pour de bonnes raisons, jugées telles par les supérieurs, on a trouvé à propos d'en décharger ladite mère assistante durant ce triennal ; cependant dans le temps, elle en aura la direction, comme il est convenable à sa charge.

Les Sœurs prendront garde qu'elles ne s'ouvrent de rien, par aucune voie, aux pensionnaires et autres du dehors, des affaires ou difficultés qui pourroient arriver au-dedans.

On ne donnera point deux charges de discrètes à la même personne sans nécessité, et qu'avec une mûre délibération des supérieurs.

Nous renouvelons les ordonnances des visites ci-devant faites.

Nous ordonnons que les présentes, et les autres ci-devant faites, depuis l'année 1669, seront lues de trois mois en trois mois, et nous chargeons la mère supérieure de les faire lire et observer, et de tenir la main à l'exécution exacte.

Donné le 27 *avril* 1685.

† J. BÉNIGNE, *Evêque de Meaux.*

A LA MÈRE SUPÉRIEURE.

Ma Mère, je vous charge d'avoir l'œil et de tenir fortement la main à ce que toutes nos intentions et nos ordonnances soient soigneusement observées dans cette maison. Ne souffrez point de plaintes ni de murmures ; prenez garde que l'on ait pour les ministres du Seigneur le respect qui est dû à leur caractère. Ne souffrez pas non plus que vos Sœurs s'emportent, et empêchez qu'il ne se dise rien qui puisse altérer la charité et troubler la paix de cette communauté. Avertissez-nous dans ces occasions, et faites-nous connoître celles qui transgresseroient nos ordres. Faites surtout garder ce silence si nécessaire, que j'ai tant recommandé : et de toutes ces choses je souhaite et je prétends que vous m'en rendiez compte, et je vous enjoins de le faire de temps en temps ; moi-même je vous en interrogerai, et je m'informerai si elles sont religieusement observées.

Et vous, mes filles, je vous exhorte derechef de travailler incessamment à votre perfection dans la paix et dans le silence. Que chacune de vous ne pense plus qu'à cette unique affaire, et à se bien acquitter de ce que l'obéissance vous donne à faire, chacune dans vos obédiences. Travaillez et agissez dans l'esprit de Jésus-Christ ; prenez-le pour votre modèle dans toutes vos actions : voyez avec quelle perfection et obéissance il servoit Joseph et Marie ; c'étoit son obédience que de leur être sujet et soumis en toutes ses actions, durant sa vie cachée : considérez bien ce bel

exemple, et vous y conformez parfaitement en cette vie; afin que vous puissiez être un jour unies éternellement à lui dans la bienheureuse vie de la gloire céleste.

TROISIÈME EXHORTATION

SUR LA RETRAITE

FAITE CHEZ LES RELIGIEUSES URSULINES

DE MEAUX,

A TOUTES LES PROFESSES DU NOVICIAT,

Le mercredi saint, 18 avril 1685.

Avantages de la retraite. Maux que cause la dissipation. Comment les religieuses doivent l'éviter, et travailler à se séparer des créatures, pour se recueillir en Dieu.

Mes Filles, j'ai désiré de vous parler à vous autres en particulier, pour vous exhorter encore aujourd'hui à estimer extrêmement votre vocation et votre état; et j'ai voulu vous faire venir ici toutes en ma présence, pour vous animer derechef à vous perfectionner par les meilleurs et plus solides moyens que vous avez dans votre état, et que vous devez fidèlement suivre. Ces jours passés, je vous ai fait dire une chose que j'estimois que vous devez faire touchant le plus important de ces moyens, qui est la retraite. Vous m'avez fait paroître là-dessus vos bons sentiments, m'ayant toutes marqué le désir que vous aviez d'observer avec exactitude ce que je vous ai ordonné sur ce point, qui vous est de si grande conséquence.

Vous êtes déjà à Jésus-Christ, et vous lui appartenez par votre consécration, puisque vous êtes professes; et vous êtes heureuses de ce que Dieu prend un soin particulier de vous. Mais j'estime encore extrêmement votre bonheur, de ce qu'étant obligées de tendre à la perfection du christianisme, vous êtes dans le plus favorable temps pour vous y avancer et pour vous y bien établir. Je considère beaucoup l'avantage que vous possédez dans ces années de noviciat où vous voilà encore. La religion vous y retient pour vous mieux former, et pour vous mieux revêtir de son esprit. Jésus-Christ a sur vous un regard tout particulier de bienveillance et de grâce, et il vous le témoigne par ce plus grand soin que l'on prend de vous. On vous cultive davantage; on vous destine tout exprès une mère pour veiller plus particulièrement sur vous, et pour vous inspirer les dispositions que vous devez avoir, et qu'il faut que vous établissiez pour le fondement de votre vie religieuse. On vous tient sous une discipline plus exacte; et vous avez pendant ce temps plus de facilité pour vous avancer dans la perfection chrétienne, et pour acquérir les vertus religieuses, vivant plus séparées, et hors des emplois plus capables de vous distraire. Vous n'avez en cet état que l'unique soin de votre avancement : travaillez-y par la retraite. Ce qui vous y avancera, ce sera la retraite, la séparation des créatures, l'amour de la solitude, l'attention à ne se point répandre çà et là, à ne point parler aux créatures, à ne point faire parler en vous les créatures; mais à se former une habitude d'un saint recueillement pour parler à Dieu, et pour l'écouter parler en vous.

C'est là, mes filles, le désir que vous devez avoir de vous rendre dignes que Dieu vous parle, de vous disposer à traiter avec lui, et de ne point perdre les moyens que vous avez pour vous procurer ce grand avantage. Je vous regarde comme le fondement sur lequel Dieu veut établir l'édifice de la religion; puisque c'est dans le noviciat que se doivent former celles qui après composent la communauté. Pour y être utiles, il faut premièrement que vous soyez bien fondées en la vertu par un bon noviciat, où vous ayez bien employé le temps et travaillé à votre perfection, et cela par la séparation des créatures, sans laquelle vous ne pourrez acquérir aucune vertu : et ce seroit, à la vérité, une chose bien ruineuse et bien préjudiciable, de voir une fille sortir du noviciat sans y avoir acquis les bonnes habitudes, et la pratique des vertus nécessaires pour tendre efficacement à sa perfection, et pour y faire tous les jours de nouveaux progrès le reste de sa vie. Cela seroit bien dommageable et pour elle et pour toute la maison, dont l'ordre est troublé et détruit par le défaut de vertu solide. Or, cette solide vertu consiste principalement dans le soin que vous devez prendre de cultiver très soigneusement, chacune en votre particulier, la grâce de votre vocation sainte, par la récollection intérieure et par la séparation des créatures.

Croyez-moi, mes filles, et je vous l'ai déjà dit, vous n'avancerez qu'à mesure que vous vous affectionnerez à désirer et à rechercher la retraite et le silence. Ce sera ce silence qui vous établira solidement dans les vertus qui soutiendront votre conduite, et qui en feront toute l'économie pendant tout le reste de votre vie : et quand vous serez à la communauté, à moins de cela, jamais vous n'y pourrez être de bonne édification, et vous n'y vivrez point en vraies religieuses. C'est donc dans cette retraite, qu'on ne peut assez vous recomman-

der, que vous cultiverez, que vous goûterez et que vous conserverez le fruit d'une vocation si sainte : sans elle vous ne le pouvez faire; sans elle vous ne trouverez jamais que du déchet en votre âme, du désordre dans votre conscience, et du trouble dans votre cœur. Si vous vous épanchez facilement au dehors, vous ne pouvez retenir longtemps l'impression d'aucune grâce, ni en faire nul profit : car les discours vains et inutiles ne servent qu'à dissiper, et à remplir l'esprit d'une multitude de choses, qui l'empêchent de se porter vers Dieu son souverain bien. Les épanchements au dehors offusquent l'âme de pensées attachantes, qui sont de grands obstacles à l'oraison : cela forme votre intérieur à un état de distraction, qui vous rend inhabiles à ce saint exercice de traiter avec Dieu.

Que l'on fait de grandes pertes par le manquement d'intérieur ! que l'habitude à tant parler cause de grandes omissions du bien, et fait tomber dans de grands maux ! Si l'on connoissoit ce que l'on perd à se répandre inutilement à l'extérieur, on s'affligeroit avec grand sujet sur ces pertes. Que fait-on quand on préfère les entretiens des créatures à ceux de Dieu, sinon se livrer volontairement à son propre dommage ? Et que faites-vous, mes filles, lorsque vous vous remplissez des idées et des entretiens des créatures ? Vous en êtes distraites, vous vous en occupez, vous en demeurez toutes pénétrées ; cela vous dissipe et vous traverse dans vos saints exercices. Vous portez cette impression dans la prière, et c'est ce qui vous ôte la présence de Dieu. Vous ne sauriez vous adonner à l'oraison, et vous y perdez le temps. Ainsi tout l'ouvrage de votre avancement spirituel est arrêté par ce déréglement, et par cet épanchement au dehors.

Vous ne pouvez rien faire dans l'oraison, ni rien établir dans l'édifice de votre perfection, si, pour traiter avec Dieu, vous n'entrez dans une grande disposition de solitude à l'égard de la créature. Il attend, à la mettre en vous, qu'il vous trouve silencieuses. Quand il trouve notre âme seule, dégagée des créatures et retirée avec lui tout seul, il la visite, il lui envoie ses lumières, il répand en elle ses grâces, il lui découvre ses vérités : c'est là où il nous remplit de la connoissance de nous-mêmes et de la contrition de nos fautes. En ce saint silence, si nous avons besoin d'humilité, nous recevons des impressions qui nous anéantissent ; nous sommes occupés au dedans de notre âme de l'esprit d'une componction intime ; Dieu nous remplit de cette sainte horreur de nous-mêmes, à la vue de nos indignités ; il opère en notre intérieur des secrètes, mais puissantes convictions de nos iniquités ; il nous abaisse et nous écrase comme des vers ; enfin, mes filles, sa bonté prend ce temps de retraite, et il l'attend pour nous occuper, pour nous éclairer, pour nous purifier et nous changer par tous ces effets de sa grâce. Dans ce saint commerce avec Dieu, vous formerez des résolutions efficaces pour la pratique des œuvres de la perfection du christianisme, qui fait la principale de vos obligations.

C'est le but où vous devez tendre sans cesse ; c'est là votre fin que vous devez toujours regarder, et non pas vous porter à rien de singulier. Il ne faut point vous proposer rien d'extraordinaire qui ressente l'élévation ; mais pourtant vous devez vous tenir disposées à vous exercer en la pratique des plus grandes vertus, si Dieu vous en donne les occasions : car bien qu'une religieuse ne doive pas se porter d'elle-même à rien d'extraordinaire, elle est cependant obligée d'être fidèle à embrasser les actes des plus grandes vertus, et de s'y porter avec fidélité quand Dieu les exigera, et s'il les demande d'elle. Le soin que vous devez avoir de votre salut et de votre sanctification doit vous rendre attentives et soigneuses de recevoir et conserver la grâce ; mais vous ne le serez jamais si vous vous répandez trop à l'extérieur, et si vous ne vous récolligez pas.

Je sais que vous êtes toutes fort occupées : il y a assez d'obédiences dans cette maison, et votre institut vous occupe bien du temps et vous emploie beaucoup. C'est pourquoi le peu de loisir qui vous reste, employez-le à rentrer sérieusement dans le sanctuaire de votre âme, où, sans doute, vous trouverez le Saint-Esprit. Ayez un saint empressement de vous donner à la retraite, et de faire de votre cellule un petit paradis, estimant tous les moments où vous pouvez vous y retirer, afin d'y entendre parler Dieu en vous-mêmes et pour l'y écouter paisiblement ; et non-seulement pour l'écouter, mais pour le posséder. Car, mes filles, il n'est pas de ce divin objet de notre amour la même chose que des créatures : souvent nous aimons ce que nous ne possédons pas ; et au moins ce que nous ne pouvons pas toujours posséder. Mais en Dieu, nous avons ce bonheur et ce grand avantage, de ne le pouvoir aimer sans le posséder : aussitôt que nous l'aimons, nous sommes en possession de lui-même. Quand donc vous serez en obédience avec quelqu'une de la communauté, aussitôt préméditez tout ce que vous aurez à faire pour prendre toujours le parti du silence, et prévoyez com-

ment vous ferez pour le garder partout autant que vous pourrez.

Après vous être acquittées des devoirs de vos offices, estimez-vous heureuses si vous pouvez ménager le reste du temps pour le consacrer à la retraite. Si vous y êtes véritablement affectionnées, vous ne consommerez pas vainement le temps ; vous n'aimerez pas à le perdre ni à le mal employer : soyez-en ménagères; et au lieu de le consommer à parler inutilement après l'acquit de vos obédiences, allez le passer en votre cellule en ouvrage et en silence ; et là, mes filles, occupez-vous de Dieu et de sa présence ; pesez l'état que vous devez faire de ces moments qu'il vous donne pour lui parler, pour vous entretenir de lui et avec lui.

Combien précieux ces moments qui nous mettent en état d'écouter Dieu parler en nous-mêmes! Dieu qui se plaît à se communiquer à une âme, quand il la trouve dans une entière oubliance et séparation de tout ce qui est hors de lui ; Dieu qui observe et qui attend ce temps favorable pour prendre une possession intime de l'intérieur, pour y établir son règne, et qui le dispose à ses grâces, dès que notre cœur le cherche dans la récollection véritable ; Dieu qui visite l'intime de ce cœur pour en faire son temple, sa maison vivante et animée, pour contenir son immense et incompréhensible grandeur ; Dieu qui porte des lumières dans le fond de l'âme recueillie, tantôt comme juge pour la remplir du regret de ses fautes, tantôt comme Souverain et Tout-Puissant, pour la remplir du sentiment de sa présence et de sa majesté, et la former à des états d'abaissement et d'anéantissement devant lui ; Dieu qui communique sa sainteté à ses créatures par des impressions de pureté, et des désirs qu'il leur donne de séparation pour les choses de la terre ; Dieu qui leur confère cette même pureté, et qui les dispose à traiter familièrement avec lui, en leur imprimant une chaste crainte de lui déplaire, et les rendant amoureusement désireuses de lui plaire ; Dieu qui prend une secrète possession d'une âme qu'il trouve fidèle à se séparer des vaines joies et des vains amusements de la terre, et qui la comble de délices en lui faisant part de sa même joie ; Dieu qui lui ouvre des sentiers admirables de paix, de consolation et de douceur, quand il la trouve à l'écart, seule avec lui, séparée des objets créés, et fuyant tout engagement avec les créatures.

Mes filles, j'ai eu bien raison de vous le dire ; on fait des pertes déplorables par le défaut de silence. Pleurez celles que vous avez faites, et réparez-les à l'avenir, vous rendant fidèles à retrancher tout discours inutile et superflu. Etablissez en vous-mêmes ce silence, inspirez-le dans les autres ; et croyez que c'est l'élément de votre perfection d'être retirées, intérieures et récolligées. Attendez plus de fruit de cette conduite que de tous les entretiens avec les créatures, quelque saints qu'ils puissent être. Votre avancement ne dépend point de traiter avec les créatures : persuadez-vous plutôt, comme il est vrai, qu'il est attaché à parler peu aux hommes, et beaucoup à Dieu. Apprenons aujourd'hui à nous passer de toutes les créatures, et à ne chercher point de consolation qu'en Jésus-Christ.

Et à quoi servent tant de discours, ces entretiens inutiles, et tant de paroles superflues, sinon à vous ôter ces grands biens, et à vous faire de grands maux en vous dissipant ? Cela vous remplit de trouble et d'inquiétudes, et vous ôte l'Esprit de Jésus-Christ, qui ne se trouve que dans la paix et dans la fidélité à se retirer en son intérieur. D'où viennent tant de désirs de parler, sinon de cette nature qui veut toujours se satisfaire en la créature et parmi les sens, et qui nous détourne de Dieu pour nous convertir vers les choses de la terre ?

Non, mes filles, il ne faut plus que vous suiviez ces mouvements qui vous ont attirées dehors, il faut rentrer en vous-mêmes, et que vous vous passiez, le plus qu'il vous sera possible, de tout ce qui n'est point Dieu, pour le faire occuper tout seul votre cœur et vos pensées. N'ayez d'entretien avec personne, à moins qu'il n'y ait du besoin ; évitez par-là de grands écueils, qui font obstacle à la pureté de la vie. Saint Jacques dit que de la langue viennent tous les péchés qui se commettent (Jac., III. 6.). La paix seroit toujours dans les communautés si l'on savoit gouverner sa langue : car d'où procèdent tant de fautes? d'où vient que l'on a de petites antipathies, que l'on fait des médisances, que l'on raille, que l'on se plaint, que l'on murmure, et que l'on voit de certains éloignements les unes des autres qui forment les divisions ? Tous ces défauts ne viennent que du déréglement de la langue et du défaut de silence ; et si l'on ne parloit point, et que vous vous tinssiez dans votre retraite, tout cela n'arriveroit pas. Le manquement de silence cause toutes les fautes contre la charité, qui se trouvent dans les maisons religieuses. Aussi saint Jacques nous dit : « Que l'homme soit prompt » à écouter, et tardif à parler (Jac., I. 19.). » Qu'entend-il par-là, sinon qu'il faut apprendre à ne parler que pour les choses nécessaires? que

veut dire cela, si ce n'est qu'on doit écouter celles qu'il faut qui nous parlent? mais les écouter d'une manière qu'elles ne nous distraient point, et ne nous empêchent pas d'entendre parler Jésus-Christ dans le fond de notre âme.

Faites si bien, que vous contractiez une sainte habitude de ne parler précisément que lorsque quelque nécessité vous y oblige ; faites-vous-en une loi, et mettez-y votre plaisir. La pratique fidèle de ce point vous en fera goûter l'exercice. Rendez-vous-y soigneuses, mes filles ; ayez toujours un nouveau désir d'en faire l'expérience. Lorsqu'une âme, pressée du désir de se perfectionner, fait de suffisants efforts pour obtenir cette grâce de récollection, et s'y adonne sérieusement, il arrive que par le moyen de son silence, elle obtient le silence ; je veux dire que venant à goûter le bonheur de sa solitude, elle en chérit et en recherche la possession : elle ménage les moindres moments de cette sainte retraite, et elle les estime précieux. On voit cette religieuse se renfermer dans sa petite cellule ; parce qu'elle est toute animée des dispositions qui lui font aimer sa solitude, et la préférer à toutes les conversations et à tous les divertissements de la terre.

Ainsi, mes filles, avec un peu d'application à ce que nous vous disons, vous ferez vos délices de cette pratique et de ce saint exercice, de laisser parler Dieu intérieurement dans votre cœur. Tout aussitôt qu'il vous trouvera seules, vous entendrez sa voix, et vous sentirez sa présence par certaines touches de grâce ; vous vous trouverez tout abîmées devant lui dans un profond sentiment de respect pour sa majesté ; vous y produirez des actes intérieurs de toutes manières, qui vous disposeront à l'oraison, et vous en conféreront l'esprit ; vous serez dégagées et purifiées des dispositions grossières, dont les sens et la nature font des impressions si fréquentes et si imparfaites. Ce sera dans la séparation, et en vous retirant seules auprès de Dieu, que vous posséderez ces grâces, et jamais parmi les discours et les fréquentations inutiles avec les créatures.

Faites donc taire chez vous toutes les créatures ; et vous-mêmes, quittez tout entretien de pensée avec elles, afin d'être en état que Dieu vous parle. Observez de ne point parler pour vous-mêmes : voilà une bonne règle du silence. Il ne faut point parler pour soi-même ; mais seulement pour la gloire de Dieu, pour le bien du prochain, pour la charité : et comme Jésus-Christ est votre modèle, voyez l'exemple qu'il vous en donne pendant sa vie : chose admirable ! que l'on ne nous ait pu dire qu'une seule parole qu'il ait dite durant trente ans, qui fut lorsque sa mère le cherchoit.

En sa passion il a fait usage d'un perpétuel silence. Voyez-le chez Caïphe ; il répond pour rendre témoignage à la vérité : devant Pilate, il parle pour l'instruire : hors de là, quel silence ! il n'a jamais parlé pour soi : lorsqu'il étoit accusé et calomnié, il ne répondoit rien ; et quand la vérité l'a obligé de parler, il l'a fait en peu de paroles. Apprenez donc de lui le silence ; aimez à être seules, après l'acquit de vos emplois. Occupez-vous à aimer Jésus-Christ, à penser à lui ; méditez sa passion, lisez ses paroles, goûtez ses maximes, aimez d'être abandonnées des créatures, pesez les états d'abandon de Jésus-Christ, voyez-le seul, délaissé. Ce divin Sauveur nous est d'un grand exemple dans tous ses mystères : c'est sur lui, mes filles, qu'il faut vous imprimer bien avant cette vérité : Il n'y a que Dieu dont je doive attendre ma perfection ; et partout trouver moyen de pratiquer l'éloignement et la solitude des créatures. Quand on y a mis son affection, on la trouve en tout temps, en tous lieux.

C'est donc là, mes filles, ce qui m'a fait vous parler en particulier, vous assembler toutes ici en ma présence pour vous donner cette instruction, qui n'est pas simplement un avis et un conseil : ce n'est pas seulement une exhortation ; mais c'est un précepte que je vous donne, et que Dieu m'a inspiré de vous enjoindre. Recevez-le de la part du Saint-Esprit, qui m'a porté à vous le donner ; ressouvenez-vous bien de ce jour, et ne l'oubliez jamais. Je vous ai trouvées toutes, ce me semble, dans de bons désirs : ce sont vos bonnes dispositions qui me font espérer que vous ferez profit de cette ordonnance ; gardez-la donc soigneusement, et priez Dieu pour moi : je le prie de tout mon cœur qu'il vous bénisse.

QUATRIÈME EXHORTATION

FAITE

AUX RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX,

LE 4 MAI 1685.

Avec quelle vigilance, quelle religion il faut qu'elles travaillent à l'éducation des enfans qui leur sont confiés. Soin qu'elles doivent avoir de se renouveler dans l'esprit de leur profession. Combien il est nécessaire qu'elles soient en garde contre l'ennemi de leur salut. Obligations renfermées dans le vœu de pauvreté. Importance et utilité de l'obéissance. Devoir des religieuses de tendre sans cesse à la perfection. Charité, zèle et tendresse du prélat pour elles.

J'étois fâché, mes filles, de n'être pas venu

hier solenniser les saints mystères de la croix avec vous : mais j'ai l'expérience que tous les jours sont bons et saints, et que toutes les solennités de l'Eglise ont leurs lumières propres et particulières, pour la sanctification des âmes. Ce sont autant d'astres lumineux et d'étoiles brillantes qui ornent l'Eglise, et qui nous illuminent par les influences de leurs lumières. Je trouve heureusement qu'aujourd'hui se rencontre la fête de sainte Monique qui est votre modèle, mes filles, en l'exercice de votre institut, dans son zèle, dans sa charité, dans le soin et la sollicitude qu'elle a eus, et par les travaux qu'elle a soutenus, n'épargnant rien pour obtenir et pour procurer la conversion de son fils. Hé! ne savez-vous pas que ce sont ses soupirs et ses gémissements, ses larmes et ses continuelles prières qui ont enfanté saint Augustin à la grâce? Que voilà une belle idée pour vous conduire dans vos emplois, et dans tout ce que vous avez à faire dans l'instruction des enfants!

Il est vrai que vous ne trouvez pas dans cette jeunesse qui vous est confiée les grands crimes qu'avoit sainte Monique à combattre et à détruire dans son fils : quoique cela ne soit pas, elles ont néanmoins le principe de tous les vices, par cet héritage funeste que nous tenons d'origine. Notre mère Eve est la première qui a péché : le mal a commencé par une femme; le péché s'est introduit par votre sexe; il s'y achève, il s'y perpétue et se dilate dans tous les âges. Cette source maligne se trouve en ces jeunes filles, et se répand dans tout le cours de leur vie. Quand donc vous en voyez d'épanchées, sujettes à discourir, opiniâtres, rebelles, qui se portent à l'oisiveté, et surtout indociles, vous ne sauriez trop gêner celles que vous voyez enclines à ces mauvaises dispositions, et ce doit être là le sujet de vos larmes et de vos gémissements. Vous devez prier et soupirer pour elles devant Notre-Seigneur, sur le préjugé des grands maux qui en peuvent arriver dans la suite : car l'indocilité est le commencement de tous les vices; et cette charité, qui fait profiter dans le salut [des autres], doit non-seulement vous affliger et vous causer des gémissements en la présence de Dieu ; mais il faut encore qu'elle vous anime à travailler fortement, pour déraciner jusqu'aux moindres semences du mal; parce que l'efficacité malheureuse du péché se développe avec l'âge.

Vous devez donc, mes filles, veiller beaucoup sur elles et sur vous-mêmes dans l'exercice de votre institut, lorsque vous y êtes employées, pour faire en sorte qu'elles ne voient rien en vous qui ne les porte au bien, et qui ne leur persuade la vertu; et surtout ne soyez point oisives devant elles ; parce que vous leur devez l'exemple. Je vous recommande très-expressément de ne les point porter à avoir cet air de distinction des modes et des vanités du monde : car de la vanité, qui les porte à l'immodestie, on tombe malheureusement dans l'impureté. Je sais bien qu'il y a des parents qui les aiment de la sorte, et qui les veulent voir ce qu'on appelle enjouées, agréables et jolies : mais, je vous prie, n'ayez point de condescendance pour eux, ne les écoutez point, tenez ferme; et faites-leur entendre que le plus bel ornement d'une fille chrétienne est la modestie, la pudeur et l'humilité. Voilà les dispositions qu'elles doivent avoir sortant de chez vous; voilà ce qu'elles doivent apprendre auprès des épouses de Jésus-Christ et entre leurs mains, c'est de conformer leurs mœurs à la piété et aux maximes du christianisme, pour animer de cet esprit tous les états et toutes les actions de leur vie.

Pour vous, mes filles, renouvelez-vous dans tous vos bons propos; je vous y exhorte par les entrailles de la miséricorde de Dieu; renouvelez-vous et souvenez-vous de la sainteté de votre vocation, et pourquoi vous avez quitté le monde : ç'a été pour vivre dans la retraite, dans la solitude, et de la vie de Jésus-Christ, séparées du tumulte et des embarras du siècle, et pour vous unir à Dieu dans cet heureux état de séparation de toutes les choses d'ici-bas. Mais souvenez-vous aussi que le démon travaille incessamment pour vous perdre et pour détruire en vous l'œuvre de Dieu; et s'apercevant des bons effets qu'a déjà produit la visite, il fera comme il est dit dans l'Evangile (MATTH., XII. 43 *et seq.*): étant sorti d'une demeure qu'il avoit occupée, la trouvant nette et purifiée, il se propose d'y venir; il lui donne de nouvelles attaques, et appelle ses semblables pour user même de violence. Ainsi, après avoir été chassé et contraint de s'éloigner de ce lieu, par les grâces que Dieu vous a conférées par notre ministère en cette visite, voulant s'approcher encore de cette maison, qu'il avoit tâché de troubler et d'inquiéter ci-devant par ses ruses; la trouvant, dis-je, maintenant dans le repos et dans le calme, ornée et parée, cet ennemi de la paix viendra, n'en doutez point, mes filles, pour attaquer derechef la place. Cet ennemi de votre salut redoublera ses suggestions, et fera tous ses efforts pour y rentrer par de nouvelles batteries.

Veillez donc et priez, de peur de la tentation;

car la chair est infirme; craignez, mes Sœurs, ce serpent qui entre et qui s'insinue par les sens, en glissant son venin malicieusement et imperceptiblement; défiez-vous de cet esprit rusé, ce n'est qu'un trompeur. Il vous dira comme à nos premiers parents : « Vous serez comme des dieux » (*Genes.*, III. 5.); » mais ne l'écoutez pas, ne vous laissez pas séduire : car que prétend ce malin par ce langage, sinon de vous faire raisonner, de vous faire présumer et de vous élever, en vous persuadant ce qui seroit contraire à la soumission et à la docilité? il vous portera à vous imaginer que vous pouvez bien vous dispenser de cette humble obéissance, et de tant de renoncements à vous-mêmes. Vous serez comme des dieux; je veux dire qu'il vous fera croire que vous êtes au-dessus de tout, que vous avez des lumières, de bonnes raisons : tout cela tendra à vous jeter dans l'indépendance. Ne croyez point ce tentateur; ne vous laissez point séduire par les suggestions de ce serpent. Non, mes filles, ce n'est point comme des dieux que vous devez être; c'est comme Jésus-Christ humilié et obéissant; c'est comme Jésus-Christ souffrant et crucifié qu'il faut que vous soyez : ce doivent être là toutes vos prétentions; tous vos désirs ne doivent vous élever qu'à tendre sans cesse à vous rendre en tout semblables à lui par les humiliations de la croix. L'ennemi de votre bien pourra même vous dire, pour vous décevoir et pour vous tromper : Vous ne mourrez pas (*Genes.*, III. 4.); non, non, vous ne mourrez pas : ce n'est pas là grande chose; ce ne sera pas là un péché mortel : quand je me dispenserai de cette soumission parfaite, de cette humble et paisible disposition; ce n'est point là si grande chose. Toutefois sachez, mes filles, que tout péché volontaire dispose au péché mortel qui tue l'âme, et qu'il ne faut pas qu'une épouse de Jésus-Christ se livre à aucune infidélité : quand même ce ne seroit pas un péché, vous devez appréhender et fuir tout ce qui est capable d'offenser les yeux de votre divin Epoux.

Renouvelez-vous donc aussi, mes filles, dans l'esprit de votre vocation : souvenez-vous de votre consécration, de l'oblation et du sacrifice de vos vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance.

Et premièrement la chasteté : la perfection de cette noble vertu est un retranchement général de tous plaisirs des sens. Je n'entends pas parler ici de ces vices grossiers, qui ne se doivent pas seulement nommer parmi nous, ni de la privation des plaisirs légitimes du monde : mais vous devez surtout la faire consister dans cette pureté intérieure de l'âme, dans cette mortification parfaite des sentiments de la nature; ne souffrir nulle attache ni aucun désir de satisfaire les sens, par le plus petit plaisir hors de Dieu; et de plus, ne souffrir aucun amour étranger, qui puisse partager vos cœurs : car des épouses de Jésus-Christ ne le doivent jamais partager ni diviser pour la créature. Ce cœur est à lui : vous le lui avez donné tout entier lorsque vous vous êtes consacrées à son service. Fuyez donc, mes filles, et ayez en horreur ces amitiés qui le divisent. Evitez, comme un très grand mal, ces liaisons particulières; fuyez, comme la peste, les partialités, ces liens particuliers qui vous désunissent du général; c'est à quoi vous devez penser sérieusement. Qu'il n'y en ait donc point entre vous, mes filles, à l'avenir, si vous voulez être parfaitement à Jésus-Christ votre Epoux.

Le vœu de pauvreté vous oblige premièrement à être pauvres en commun; c'est-à-dire, mes filles, qu'il faut que vous ménagiez toutes le bien de la communauté, prenant garde à ne le point consommer sans véritable besoin : que toutes aient le nécessaire; mais rien de superflu et d'inutile, non point par épargne ni par une avarice sordide; mais par un esprit de pauvreté et de vrai dénûment intérieur, qui vous fasse passer légèrement sur les choses de la vie humaine, et qui vous rende fidèles à ne vous y pas répandre et attacher; mais plûtôt à vous en dégager pour l'amour de Jésus-Christ, en qui vous avez toutes choses. Que l'esprit de cette humble pauvreté soit donc parmi vous; ayez soin de ne rien perdre, de ne rien dissiper, et de ne rien laisser gâter. Epargnez le bien de la maison; parce que vous êtes des pauvres et parce que c'est le bien de Dieu, dont il vous donne l'usage seulement pour votre besoin, et non pour vous permettre aucunes superfluités ni satisfactions inutiles. Les gens pauvres ne portent leurs pensées qu'aux choses expressément nécessaires dans leur état d'indigence, où nous voyons que le moindre déchet leur est de conséquence. Dans un triste ménage, un pot cassé est une perte considérable. Souvenez-vous donc, mes filles, que vous êtes des pauvres, et que vous devez par conséquent ménager le bien de la religion, qui appartient à Dieu; et qu'étant les épouses de Jésus-Christ pauvre, vous devez chérir sa pauvreté. Il y a des occasions qui sont de légitimes objets de libéralité, et où la piété l'inspire, comme la charité envers les pauvres, le soulagement des misé-

rables et des affligés, et encore le zèle pour la décoration des saints autels, selon les moyens que Dieu en donne.

Mais il y a une seule chose, mes filles, où vous devez toujours être libérales : c'est envers vos pauvres Sœurs infirmes et malades. Il ne faut point craindre ici de l'être trop à leur égard; puisque vous devez même prévenir jusqu'à leurs petits besoins, pour éviter les sujets de plaintes et de murmures, quoiqu'il faille toujours mortifier la nature : mais quand elle est surchargée et accablée par la maladie, c'est alors qu'il faut la soulager avec douceur et charité, sans rien négliger ni épargner pour son soulagement. Toutefois, il ne faut pas avoir égard aux petites délicatesses : il ne faut rien accorder à la nature; mais tout au besoin. Estimez donc, mes filles, les malades; aimez-les, respectez-les et les honorez, comme étant consacrées par l'onction de la croix, et marquées du caractère de Jésus-Christ souffrant. Comme il faut représenter les vrais besoins à la mère supérieure, c'est à elle aussi à y pourvoir charitablement : mais il se faut abandonner, et se dégager des trop grands empressements de la nature. Faites état, mes filles, de la pauvreté que vous avez vouée et que vous professez; aimez-la, même dans le temps de la maladie, et partout; accoutumez-vous à faire tous les jours une circoncision spirituelle, qui vous fasse éviter l'inutilité et retrancher le superflu. C'est à quoi vous devez tendre, et ce que votre saint état vous demande et vous prescrit.

Pour ce qui est de l'obéissance, c'est le fondement solide de la vie religieuse. C'est en cette vertu, mes filles, où l'on trouve la joie, la paix véritable du cœur, et la sûreté entière dans l'état que vous avez embrassé : ainsi vous devez mettre en cette vertu toute votre perfection. De plus, vous devez y trouver le repos de vos âmes, et chercher en elle un véritable contentement, car hors de là vous ne rencontrerez qu'incertitude, qu'égarement et que trouble. Reposez-vous donc, mes filles, entièrement sur l'obéissance, et regardez-la toujours comme le principe de votre avancement et de votre salut. Obéissez à vos supérieurs avec un esprit de douceur, d'humilité et de soumission parfaite, sans murmure ni chagrin. En toutes choses soumettez votre jugement à celui de l'obéissance, avec une entière docilité, ne donnant point lieu à votre esprit propre de raisonner et de réfléchir sur ce que les supérieurs vous ordonnent, et sur les dispositions qu'ils font de vous. Obéissez-leur comme à Jésus-Christ : cherchez, mes filles, la paix et le repos dans l'obéissance; vous ne la trouverez pas ailleurs.

Je vous l'ai dit au commencement, et je vous le dis encore : soyez soumises, soyez dociles et parfaitement résolues de travailler à votre perfection; vous y devez tendre et aspirer incessamment par la fidélité et la pratique de ces vertus. C'est votre état qui vous y oblige expressément, pour remplir dignement les devoirs de votre vocation, et vous acquitter de vos promesses et de vos vœux. Voilà l'unique désir que vous devez avoir : votre salut en dépend; car rarement, faites attention à ceci, fait-on son salut en religion, si on ne tend à la perfection. Non, je ne crois point, et ce n'est point mon opinion, qu'une religieuse se sauve quand elle n'est point dans la résolution de tendre à cette perfection, quand elle n'y aspire point, et qu'elle n'y veut point travailler. Portez-y donc, mes filles, tous vos désirs; aspirez-y de tout votre cœur; travaillez-y sans relâche jusqu'à la mort; envisagez toujours le plus parfait; ayez à cœur de garder les plus petites règles, sans toutefois trop de scrupule. Attachez-vous aux pratiques solides qui conduisent à la perfection, et non pas à ces craintes scrupuleuses qui ne sont point la véritable vertu. Ne craignez point de vous soumettre à certains petits soulagements, aux jours de jeûne, que l'obéissance ordonne de prendre à celles qui sont dans l'emploi de l'institut. Ce n'est pas pour satisfaire la nature que l'on désire cela et qu'on vous l'ordonne; mais pour soulager et subvenir à la foiblesse, et pour mieux supporter la fatigue et le travail de l'instruction. Vos règles sont bien faites; elles ont été examinées et approuvées : celles qui vous ont précédées en ont usé de même. Allez en esprit de confiance; marchez avec sûreté en obéissant, et quittez ces appréhensions frivoles : je vous décharge de toutes ces vaines craintes; je lève tous les scrupules : ce n'est point sur ces sujets que vous devez tant craindre; mais vous devez toujours appréhender la négligence en l'acquit de vos devoirs. Estimez et embrassez toutes les pratiques de la vie religieuse avec ferveur et amour; car toutes ces choses vous conduiront infailliblement à la plus haute perfection : ce sont des degrés qui vous y doivent acheminer tous les jours. C'est dans l'exacte observance de vos vœux et de vos règles, où vous devez faire consister toute votre perfection. Ce n'est pas dans ces entretiens, ni dans ces belles paroles, ni même dans ces sublimes contemplations, vaines et apparentes, qu'elle consiste : non, ce n'est point dans toutes ces élévations de l'esprit; mais elle est uniquement et

très assurément dans la pratique d'une profonde humilité et parfaite obéissance.

Croyez-moi, mes filles, et ne pensez donc plus qu'à votre perfection. Laissez-vous conduire sans résistance : je vous en conjure par les entrailles de la miséricorde de Dieu. Jusqu'à présent je ne vous ai parlé qu'avec douceur, charité, bénignité et miséricorde ; je n'ai fait peine à personne; j'ai tout ménagé, tout épargné; j'ai même tout pardonné et tout oublié. Je n'ai point voulu faire confusion à personne; il n'y en a pas une qui puisse se plaindre d'avoir été traduite devant les autres : personne ne peut dire qu'on ait diminué sa réputation, ni qu'on l'ait déshonorée en la présence de ses Sœurs. Mais, que dis-je, déshonorée? Seroit-ce un déshonneur pour une religieuse de lui faire trouver et pratiquer l'humilité? Bien loin donc de reprendre et corriger personne, je vous ai toutes mises à couvert jusqu'à présent, j'ai usé de toutes sortes de douceur; mais si, à l'avenir, il y en avoit, à Dieu ne plaise, quelques-unes indociles, désobéissantes à nos ordres, rebelles à nos lois, et qui ne fussent pas disposées à profiter de notre douceur et bénignité; qu'elles prennent garde d'irriter la colère de Dieu, et de nous contraindre de changer notre première douceur en sévérité et en rigueur; qu'elles ne nous obligent pas à exercer sur elles la puissance ecclésiastique. Nous savons le pouvoir que l'Eglise nous donne par notre autorité épiscopale; nous n'ignorons pas que Dieu nous met en main cette puissance de l'Eglise, pour châtier les esprits rebelles, et pour leur faire sentir toute sa sévérité.

Voulez-vous, disoit saint Paul à des gens opiniâtres (1. *Cor.*, IV. 21.), que je vienne à vous avec la verge en main et en esprit de rigueur, ou bien avec douceur et suavité? J'en dis de même; si vous m'obligez de prendre cette verge de correction, cette verge, dis-je, qui est capable de confondre, d'abattre et d'écraser en vous anéantissant jusqu'au centre de la terre. Lorsque nous sommes contraints d'en frapper les désobéissants et contumaces, et d'exercer ce pouvoir redoutable, cela est capable de faire trembler, et je frémis moi-même quand j'y pense; car c'est le commencement du jugement de Dieu, et même c'est l'exécution de la sentence qu'il prononcera intérieurement contre une âme rebelle et indocile. Au nom de Dieu, mes filles, ne me contraignez pas de vous traiter de la sorte; soyez dociles et parfaitement soumises à toutes nos ordonnances; ne méprisez pas la grâce; ne l'outragez point indignement : prenez-y garde, mes Sœurs. Quoi, seroit-il possible qu'il y en eût quelqu'une de vous qui voulût nous percer le cœur et en même temps le sien, et me navrer de douleur par sa perte et sa rébellion? Ne me donnez pas ce déplaisir, et celui de me voir obligé d'accuser et citer au jugement de Dieu celles qui n'auroient point fait profit de nos paroles et de nos instructions. Pour éviter ce malheur, gravez-les, je vous conjure, au milieu de vos cœurs et de votre esprit; imprimez-les dans votre âme, et généralement dans toute votre conduite intérieure et extérieure, et ne les oubliez jamais. Croyez, mes filles, que tous nos soins, nos peines, nos veilles, nos sollicitudes, nos regards, nos paroles, et enfin toutes nos actions sont formées et animées par l'esprit et la charité de Jésus-Christ, qui réside en nous par la dignité de notre caractère, et sortent même des entrailles de la miséricorde de Dieu, pour vous conférer la grâce à laquelle il faut que vous soyez fidèles; en sorte que vous ne pensiez plus qu'à servir Dieu avec tranquillité et perfection.

Ainsi, mes filles, à présent que vous m'avez toutes déchargé vos cœurs, soyez en paix; et comme je vous disois au commencement de cette visite, que tout ce que vous me diriez, ma conscience en demeureroit chargée; qu'au contraire, ce que vous me tairiez, vous en demeureriez chargées vous-mêmes : vous y avez tout déposé, vous m'avez parlé toutes avec simplicité et ouverture de cœur. Demeurez à présent paisibles, soumises et dans la douceur, comme de véritables servantes de Dieu. Je vous puis rendre ce témoignage, pour votre consolation, qu'il y a dans cette maison de bonnes âmes qui ont de la vertu, qui veulent la perfection et désirent beaucoup de se renouveler encore. Vivez donc en repos et dans le silence; ayez un soin et une vigilance toute spéciale de vous avancer de jour en jour dans les plus hautes vertus; marchez à grands pas à la perfection de votre état. Si vous continuez, mes filles, dans les bonnes dispositions où je vous vois toutes, vous serez vraiment ma joie, ma consolation et ma couronne au jour du Seigneur. Voilà, mes chères filles, ce que j'attends et espère de vous : donnez-moi cette consolation; respectez-vous les unes les autres : je vous le dis et vous le recommande derechef. Car enfin, mes filles, vous êtes l'ornement de l'Eglise, vous en faites la plus belle partie, vous êtes la portion et le troupeau de Jésus-Christ. Ne dégénérez pas de ces nobles et sublimes dignités; ne démentez pas aussi cette qualité si auguste d'être les épouses de Jésus-Christ; ne déshonorez pas votre mère la sainte Eglise, et ne blessez pas le cœur de son Epoux,

qui seroit percé de douleur, s'il ne vous voyoit pas tendre à la pratique des vertus solides.

Après vous avoir exhortées à la perfection de votre état, comme j'y suis obligé par mon ministère; quoiqu'en perfectionnant les autres nous nous laissions tomber malheureusement tous les jours dans des fautes, et qu'en veillant sur autrui nous ne prenions pas assez garde à nous-mêmes : je vous dirai comme saint Paul (1. *Cor.*, IX. 27.), que je crains qu'après avoir enseigné et prêché les autres, je ne sois moi-même condamné de Dieu. Demandez donc pour moi sa miséricorde, dont j'ai tant de besoin pour opérer mon salut, afin que je ne sois pas jugé au dernier jour à la rigueur. Je m'en vais ; mais ce ne sera pas pour long-temps ; et si les affaires de l'Eglise m'obligent à m'éloigner un peu de vous, c'est par nécessité ; et je puis dire avec saint Paul (*Ibid.*, v. 3.), que si je m'absente de corps, je demeure en esprit avec vous. Je ne vous oublierai point ; vous serez toutes aussi présentes à mon esprit, et encore plus particulièrement depuis cette visite que devant.

Mais faites en sorte que j'aie la consolation d'entendre dire à mon retour qu'il n'y a plus dans cette maison qu'un même cœur en l'esprit de Jésus-Christ, par le lien d'une très étroite charité ; que je ne trouve ici rien de bas, rien de rampant, point d'amusements ; en un mot, faites que j'apprenne que l'on a profité de nos avis, de nos instructions et de nos ordonnances. Ah ! que je souhaiterois, mes filles, que vous pussiez toutes parvenir à cette parfaite conformité que vous devez avoir avec votre Epoux ! ce seroit pour lors que vous seriez remplies d'une abondance de grâces que l'on ne peut pas exprimer. Quelle gloire pour vous d'être ainsi pénétrées de Dieu ! Quel bonheur, quelle félicité, quel excès, quelle joie et consolation ! quelle exultation et quel triomphe au jour du Seigneur, auquel vous parviendrez toutes, comme j'espère et désire, par la miséricorde de Jésus-Christ, lequel je prie de vous remplir de grâce en ce monde et de gloire en l'autre ; et en son nom je vous bénis toutes.

Monseigneur ayant fini son exhortation, étant debout, et près de monter au parloir pour revoir en particulier une seconde fois la communauté, dit encore, avant que de nous quitter, ce peu de mots, dignes d'être remarqués :

Ressouvenez-vous de la dignité et de l'état de votre profession, de la sainteté de votre vocation et des saintes obligations de votre baptême ; et répandez continuellement l'esprit de ces grandes grâces dans toutes vos dispositions intérieures et extérieures.

Ne vous occupez, mes filles, que de votre perfection, allant toujours en avant vers votre patrie, oubliant les choses qui sont en arrière, pour vous hâter de parvenir jusqu'à Jésus-Christ ; parce que la distance est grande et le chemin est long, pour arriver à ce terme qui est Jésus-Christ.

A la fin du manuscrit on lit encore ces paroles : Les vierges sont le fruit sacré de la chasteté féconde des évêques.

CONFÉRENCE

FAITE

DEVANT LES RELIGIEUSES URSULINES

DE MEAUX.

Terrible compte qu'elles auront à rendre des grâces qu'elles ont reçues. Perfection qu'exigent d'elles les vœux qu'elles ont faits dans leur profession. Tendresse et sollicitude pastorale du prélat pour ses filles. Motifs qui l'obligent d'exiger d'elles une obéissance entière. Etroite union qu'il désire voir régner entre elles.

Quid hoc audio de te? Redde rationem villicationis tuæ.

Qu'est-ce que j'entends dire de vous? Rendez compte de votre administration (*Ce sont les paroles de Jésus-Christ dans l'évangile de ce jour*, en saint Luc, XVI. 2.).

Je suis bien aise, mes filles, de ne m'en aller pas sans vous dire adieu : mais c'est un court adieu, puisque je ne m'éloigne que pour peu de temps ; et j'espère même que je serai ici le dernier jour de ce mois. Il me semble que je ne pouvois mieux choisir que ces paroles pour le sujet de cette conférence, pour vous laisser quelque chose qui soit profitable et utile à votre salut, et qui s'imprime dans vos cœurs.

Ces paroles de l'Evangile s'entendent d'un seigneur, qui, ayant donné ses terres et confié son bien à un certain homme, et ayant appris qu'il en faisoit un mauvais usage, qu'il avoit tout dissipé, le fait venir en sa présence, et lui dit ces paroles : « Qu'est-ce que j'entends dire de vous? » Quel bruit est venu à mes oreilles ? J'ai appris que vous avez dissipé mes biens et en avez fait un mauvais usage : venez, rendez compte de votre administration.

C'est ce que Jésus-Christ dit à chacun de nous en particulier : et le premier sens de ces paroles peut être appliqué et entendu des pasteurs. Et il me semble que j'entends cette voix : Qu'entends-je, qu'entends-je de vous ? Rends compte, rends compte de ton administration. Où est cette charité pastorale ? où est ce zèle apostolique ? où est

cette sollicitude ecclésiastique? où est cette inquiétude spirituelle ? où est cette charité chrétienne ? où est ce soin de la perfection? Quand je fais réflexion à ces paroles, je vous avoue, mes filles, que cette voix me fait trembler. Que puis-je faire et que puis-je répondre, sinon, mon Dieu, ayez pitié de moi ? [Il ne me reste d'autre ressource, que] d'attendre et de demander la miséricorde de Dieu, et de m'abandonner à sa providence.

Mais il ne faut pas que vous pensiez que ces paroles soient mises dans l'Evangile seulement pour les pasteurs de l'Eglise et pour les personnes supérieures; elles s'adressent aussi à tous les chrétiens, et à vous, mes Sœurs, tout particulièrement. Car « on demandera beaucoup à celui » qui a reçu beaucoup (Luc., xii. 48.); » et on demandera peu à celui qui a reçu peu. Jésus-Christ nous dit dans l'Evangile (Matth., xxv. 20, 22.) que celui qui avoit cinq talents, on lui en demanda cinq autres; et celui qui n'en avoit que deux, on ne lui en demanda que deux. C'est le Maître qui parle, il n'y a rien à dire : sa parole est expresse.

Qu'avez-vous reçu? Examinez un peu, mes Sœurs, les grâces que Dieu vous a faites, non-seulement comme au commun des chrétiens, vous donnant la grâce du baptême et vous faisant enfants de Dieu; mais encore la grâce de la vocation religieuse, grâce pour suivre les conseils évangéliques; mais de plus, vous donnant une abondance de lumières pour connoître les misères du monde, et les difficultés de s'y sauver. Envisagez un peu les occasions qu'il y a de se perdre dans le monde, les scandales, les médisances, les mauvais exemples, les sensualités, les dissensions; et vous connoîtrez les grâces que Dieu vous a faites, vous faisant entrer dans la religion, où vous ferez votre salut avec plus de paix, de repos, et avec moins d'inquiétude que dans le monde, n'ayant point de plus grande affaire que l'unique soin de votre salut. Prenez que je vienne aujourd'hui, non pas comme une personne particulière, mais de la part de Dieu, qui m'envoie vous demander compte de l'administration de tous ses biens. Qu'entends-je de vous? Rendez compte de votre âme et de votre vocation. Qu'entends-je dire de vous? Quelles sont ces négligences? quelles affections humaines! quel oubli de votre âme! de votre âme, non pas parce qu'elle est votre âme, mais à cause qu'elle appartient à Jésus-Christ.

Eh quoi, mes Sœurs, ne seroit-ce pas une désolation universelle, et comment pourroit-on vivre et subsister, si, ayant semé de bon grain dans ses terres, on ne trouvoit que de méchante ivraie? Je sais bien que la terre, pour produire ses fruits, a besoin de la rosée du ciel et des influences du soleil. Mais combien plus nos âmes ont-elles besoin de ces pluies de grâce, de ces rosées célestes, de ce soleil de justice, qui nous donne la fécondité des bonnes œuvres? Il veut bien que nous nous servions des secours extérieurs; mais c'est lui qui donne l'accroissement.

Rendez compte d'un grand nombre de grâces que vous avez reçues. N'avois-je pas semé de bon grain dans cette terre? D'où vient donc que je ne trouve que des ronces et des épines? Que font dans ce cœur ces affections humaines, cet oubli de Dieu et de sa perfection? Que fera-t-on de cette paille inutile, quand le Maître dira à ses serviteurs : « Que la paille soit séparée du bon » grain; jetez-la au feu, et que le blé soit mis » dans mon grenier (Matth., xiii. 30.)? » Mes Sœurs, si vous êtes cette paille inutile et qui n'est propre à rien, vous serez jetées au feu de la damnation éternelle; et le bon grain sera porté dans ces greniers non pas terrestres, mais dans ces tabernacles éternels.

Ah! qu'il faudroit souvent nous demander ce compte à nous-mêmes; afin qu'il n'y ait rien à redire, s'il se peut, à ce dernier et redoutable compte qu'il faudra rendre, que personne ne pourra éluder! Et c'est pour ce sujet que je vous le demande aujourd'hui; afin d'éviter cet éternel et épouvantable jugement, auquel il faudra que cette âme paroisse immédiatement devant Dieu, toute nue, et revêtue seulement des bonnes œuvres qu'elle aura faites et pratiquées en ce monde.

Où est donc ce grand zèle de votre perfection, que vous devez avoir, et qui doit animer toutes les actions et la conduite de votre vie? Combien devez-vous faire état de vos âmes, qui ont été rachetées d'un grand prix, comme est le sang de Jésus Christ? « Dieu a tant aimé le monde qu'il » a donné son Fils unique pour notre salut (Joan., » iii. 16.). » Et il ne s'est pas contenté, cet aimable Sauveur, de venir une fois à nous dans le mystère de l'incarnation; il se donne encore tous les jours à nous par la sainte communion, dans le sacrement de son amour, pour embraser nos cœurs des plus pures flammes de sa charité, et nous consommer en lui, comme il dit lui-même; « afin qu'ils soient tous en moi, comme je suis » dans mon Père (*Ibid.*, xvii. 21.). » C'est Jésus-Christ qui veut que nous ayons avec lui la même union qu'il a avec son Père : jugez quelle perfection cela demande de vous.

Commençons donc à examiner sur vos vœux, et les obligations que vous avez toutes de tendre à la perfection de votre vocation. Que chacune mette la main à la conscience, et qu'elle considère si elle a cet esprit de pauvreté exact et détaché de tout, et même du désir d'avoir et de posséder quelque chose.

La pauvreté ne consiste pas seulement à vous dépouiller de tous les biens, et de toutes les commodités superflues et inutiles, mais encore du plus intime de l'âme, par un dépouillement entier de toutes les pensées, désirs et affections aux choses du monde. Ce ne seroit pas avoir une véritable pauvreté, si l'on avoit le moindre désir et attachement pour les choses de ce monde, et si l'on se portoit d'inclination à ce qui est des biens de la terre. Car remarquez ce que dit saint Paul : « Une vierge ne doit s'occuper que du soin » des choses du Seigneur, et de ce qui peut lui » plaire (1. *Cor.*, VII. 32 *et seq.*). » Si vous avez donc un désir, je dis un simple désir des choses de la terre, vous n'avez point la véritable pauvreté qui demande un dégagement entier des moindres attaches ; puisqu'elle ne vous permet pas un simple retour vers les choses de la terre, pour votre propre satisfaction ; mais il faut que toute affection étrangère soit anéantie en vous, pour que votre cœur soit tout rempli de l'amour de votre divin Epoux. Voilà une pensée bien profonde, et une grande perfection à laquelle vous devez tendre, et à quoi vous devez faire de sérieuses réflexions.

Vous ne devez pas ignorer ce que c'est que d'embrasser la perfection évangélique, de faire des vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance ; puisque vous vous êtes engagées volontairement. Donc, par la pauvreté intérieure et extérieure que vous avez vouée, vous avez renoncé aux biens, aux honneurs et aux plaisirs. Ce n'est donc pas pratiquer la pauvreté que d'avoir quelque chose en propre ; parce que cela seroit contraire à la perfection de votre état, qui exige que vous soyez dégagées de tout.

Venons à la chasteté. La chasteté demande de vous une séparation entière de tout plaisir ; c'est-à-dire, en un mot, ne pas donner la moindre satisfaction aux sens extérieurs, et renoncer absolument à tout ce qui peut satisfaire la nature et la concupiscence, et que vous soyez comme des anges par la pureté de vos pensées. Il faut avoir cette pureté de corps et d'esprit, pour ne pas souffrir la moindre affection sensible et humaine ; il faut qu'il n'y ait rien entre Jésus-Christ et l'âme, entre l'époux et l'épouse ; il faut être pures comme les anges, afin de pouvoir être dignes d'être présentées devant le trône de Dieu.

Quelle doit être enfin, mes filles, votre obéissance ? Elle ne doit pas seulement être extérieure et pour quelque temps ; mais toujours la même et perpétuelle, accompagnée des sentiments du cœur, de l'esprit et de la volonté. Car, qu'est-ce qu'une obéissance extérieure et forcée ? On dira : Il faut obéir seulement à l'extérieur : car si je me révolte et que je marque de l'empressement, on ne m'accordera pas ce que je demande, parce qu'on pourroit croire que je suis préoccupée de passion. Il faut avoir encore patience trois mois : on verra ce qu'il fera. On met ainsi des bornes, et on marque l'obéissance jusqu'à un certain temps. Est-ce là une obéissance, ou plutôt, pour la bien nommer par son propre nom, n'est-ce pas une vraie désobéissance ?

Je demande de vous, mes Sœurs, une obéissance et soumission d'esprit parfaite. Il faut prendre ce glaive dont Jésus-Christ parle dans son Evangile (MATTH. X. 34.), cette épée, ce couteau à deux tranchants qui divise le corps d'avec l'esprit, qui coupe, qui tranche, qui sépare, qui anéantisse la volonté, le jugement propre. Quand on veut ouvrir un corps, on se sert des rasoirs les plus fins et les plus délicats pour couper et séparer les muscles des nerfs, des tendons ; on fouille partout dans les entrailles, jusqu'au cœur et aux veines les plus délicates ; on sépare et on divise tout, jusqu'aux moindres petites parties. Ainsi il faut prendre cette épée à deux tranchants, qui coupe de tous côtés, à droite et à gauche ; qui sépare et divise, qui anéantisse et retranche tout ce qui est contraire à l'obéissance, jusqu'aux moindres fibres.

Ces paroles de l'Evangile sont considérables, et méritent une grande attention, pour atteindre à la pratique de l'obéissance : « Que celui qui veut » venir après moi se renonce soi-même (MATTH., » XVI. 24.). » Ah ! que ces paroles sont dures, je l'avoue, et qu'elles sont difficiles à embrasser ! Ces paroles sont bientôt dites, et sont plus aisées à dire qu'à faire. Mais il faut que le sacrifice soit entier ; il faut que l'holocauste soit parfait, qu'il soit jeté au feu, entièrement brûlé, détruit et consumé, pour être agréable à Dieu. Et comme il ne désire autre chose de vous, mes filles, qu'une parfaite obéissance, travaillez-y donc ; c'est le vrai moyen de parvenir à cette perfection, à laquelle vous devez tendre incessamment. Tous les chrétiens y sont obligés : combien devez-vous plus vous y avancer, puisque vous avez beaucoup plus de moyens ? N'ayez

donc que ce soin, de vous occuper sans cesse de votre perfection. Car j'ai plus de désir, de soin, et de sollicitude de votre propre perfection, que vous n'en pouvez avoir vous-mêmes.

Je puis vous rendre ce témoignage, et me le rendre à moi-même comme étant sous les yeux de Dieu, que je vous porte toutes écrites dans mon cœur et empreintes dans mon esprit. Je n'ai pour vous que des entrailles de miséricorde; je connois tous vos besoins, je sais toutes vos nécessités; et, comme je vous ai dit plusieurs fois, j'ai tout entendu, et n'ai pas oublié un seul mot ni une seule syllabe; rien n'est échappé à ma mémoire de tout ce que vous m'avez dit chacune en particulier. Ce n'est donc point pour m'exempter d'avoir cette sollicitude et cette sainte inquiétude que je ne me rends pas à ce que vous souhaitez : au contraire, plus je verrai que vous aurez d'obéissance, plus je serai porté à prendre un grand soin de votre avancement. Donnez-moi donc cette consolation : que je dise que vous êtes mes véritables filles sous ma main; car je suis jaloux du salut de vos âmes.

Pourquoi croyez-vous, mes filles, que je demande de vous une si grande perfection? Est-ce pour moi? m'en revient-il quelque chose? Point du tout : je recevrai seulement bonne édification de votre vertu et de votre obéissance. Mais croyez que c'est principalement pour vous, pour votre salut, et pour éviter ce jugement terrible et cette condamnation qui se fera d'une âme qui n'aura pas fait usage des moyens de perfection pour assurer son salut. Travaillez incessamment à l'acquérir; et demeurez toujours dans les bornes d'une parfaite soumission à tout ce que l'on souhaitera de vous. Et pour ce sujet, il est à propos et convenable de vous faire connoître, comme par degrés, les principes qui doivent vous diriger, et de vous instruire de l'ordre et de la discipline de l'Eglise. Car je crois que vous êtes filles de l'Eglise; et par conséquent vous êtes plus capables d'en recevoir les règles, qu'il ne faut pas que vous ignoriez.

Apprenez donc, mes filles, aujourd'hui sa conduite, et qu'elle ne se porte pas facilement ni légèrement à changer les personnes qui servent, par leur ministère, à la conduite des âmes, et comme il y a une subordination dans les règles qu'elle observe.

Par exemple, les prêtres sont amovibles, et les évêques sont perpétuels. Les prêtres dépendent et sont sous l'autorité des évêques, et ce sont les évêques qui les établissent dans les fonctions de leur ministère. Or, quoique cela soit, on observe de ne les point ôter que pour des causes extraordinaires, et après avoir examiné leur conduite. Moi donc, à qui Dieu a commis le soin de ce diocèse, et à qui, tout indigne que je suis, Dieu a mis cette charge sur les épaules, qui me fait gémir et soupirer à toutes les heures du jour, par la pesanteur du poids qui m'accable, estimant mes épaules trop foibles pour le pouvoir porter; moi qui me rends tous les jours, par mes péchés, digne des plus grands châtiments de la colère de Dieu : or, je reviens, et je dis : Si Dieu eût permis que vous eussiez un méchant évêque, il faudroit bien que vous me souffrissiez tel que je serois, parce qu'étant votre pasteur, vous êtes obligées de m'obéir. Je le dis de même de ceux qui vous sont donnés par notre autorité pour la conduite de vos âmes, à qui vous devez vous assujétir comme à Dieu, puisqu'ils vous sont donnés et établis et approuvés de notre autorité.

Vous me direz et me répondrez peut-être que l'Eglise ne vous contraint et ne vous oblige pas à cela. Il est vrai; puisque, en quelque façon, vous ne dépendez que de l'évêque seul. Mais que seroit-ce, mes filles, si dans le corps humain tous les membres vouloient exercer les mêmes fonctions? Il faut que chacun demeure à la place qui lui est convenable. Je dis le même, mes Sœurs, de la subordination qui doit être parmi vous. Si l'obéissance n'est point gardée en cette maison, ce ne sera que confusion et un continuel désordre; tout ira à la division et à la ruine totale de la perfection.

Savez-vous, mes Sœurs, d'où viennent les schismes et les hérésies dans l'Eglise? Par un commencement de division et de rébellion secrète. C'en est là un commencement que je trouve ici. Prenez-y garde; car j'ai reconnu, dès le commencement de la visite, que les unes veulent trop, les autres pas assez : cela marque trop d'empressement et d'attachement à ce qui est de l'homme. Ecoutez ce que dit saint Paul au peuple de Corinthe (1. *Cor.*, 1. 12, 13.) : « J'ai appris » qu'il y a des partialités entre vous; l'un dit, Je » suis à Pierre; l'autre dit, Je suis à Paul, moi à » Apollo, moi à Céphas, et moi à Jésus-Christ. Jé- » sus-Christ est-il donc divisé? Paul a-t-il été cru- » cifié pour vous? avez-vous été baptisés au nom » de Paul? » Mais saint Paul que répondit-il à ces gens-là? Leur dit-il : Laissez-moi faire, je dirai à Pierre qu'il se retire, et qu'il ne vous parle plus. Apollo, Céphas, ne vous en mêlez plus : ne vous mettez pas en peine, je m'éloignerai moi-même, et ferai en sorte que Jésus-Christ viendra en personne vous conduire et vous gouverner en ma

place. Eh! quel discours, mes filles? ne sommes-nous pas tous à Jésus-Christ, et Jésus-Christ n'est-il pas pour tous? Qu'est-ce que vous trouvez dans ce prêtre? J'ai examiné et approuvé sa conduite : il est de bonnes mœurs, il a la charité, il est rempli de zèle, il a l'esprit et la capacité de son ministère.

Enfin on veut pousser à bout. Fera-t-on, ne fera-t-on pas? Ah! le voilà dit : qu'on ne m'en parle plus. Je vous déclare que je le veux et que je ne changerai point : je serai ferme, et ne me laisserai point ébranler par tout ce que vous me pourriez dire, jusqu'à ce que le Saint-Esprit me fasse connoître autre chose, et que je vous voie toutes dans une si parfaite obéissance sur ce sujet, qu'il ne reste pas la moindre répugnance ni résistance sur ce qui a été du passé. Je veux vous voir dans une parfaite soumission à mes ordres; à moins de cela n'attendez rien autre chose de moi. Abandonnez-vous donc à moi, mes chères filles, pour le soin de votre perfection. Je sais mieux ce qui vous est utile que vous-mêmes : j'en fais mon principal, comme si je n'avois que cela à penser.

Je vous conjure, mes filles, de vous tenir en union les unes avec les autres, par ce lien de la charité qui unit tous les cœurs en Dieu. Que je n'entende plus parler de divisions, de partialités. Que l'on ne tienne plus ces discours : L'on parle plus à celle-ci, on ne parle point à cette autre; on parle rudement à celle-ci, on parle doucement à celle-là; on ne me traite pas comme certaines. Eh! les ministres de Dieu ne sont-ils pas à tous, et ne se font-ils pas tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ? Vous vous arrêtez trop à ce qui est humain et extérieur, sans considérer la grâce intérieure qui vous est conférée par le pouvoir du caractère, qui est dans ce ministre de Jésus-Christ. Ainsi vous recevez toujours l'effet du sacrement. Que ce soit de ce monsieur-ci ou de ce monsieur-là, que vous importe? Agissez surnaturellement, et par des vues plus spirituelles et dégagées des sens.

Croyez-moi, mes filles, mettez-vous dans ces dispositions, et vous expérimenterez une grande paix et tranquillité d'esprit. Qu'on ne voie plus entre vous d'ambition, d'envie, de jalousie. Qu'on n'entende plus parmi vous ces plaintes si peu religieuses : On élève cette personne, on la met dans cet office, et moi je n'y suis pas. Tous sont-ils propres à une même charge; et, comme dit saint Paul (1. *Cor.*, XII. 29.), « Tous sont-ils docteurs, tous sont-ils » prophètes, » tous sont-ils capables d'un même emploi? Mais la vertu est utile à tous, et tous sont obligés de se rendre capables de la pratiquer. C'est pourquoi dilatez, dilatez vos cœurs par la charité; n'ayez point des cœurs rétrécis, resserrés et petits. Allez à Dieu en esprit de confiance, courez à grands pas dans la voie de la perfection; afin que vous puissiez croître de vertu en vertu, jusqu'à ce que vous parveniez toutes à la consommation de la gloire que je vous souhaite en vous bénissant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Après que Monseigneur eut achevé sa conférence, il dit encore ce peu de mots, en s'adressant à notre Mère supérieure.

Ma Mère, je vous recommande cette communauté; soyez-leur toujours une bonne mère, comme vous leur avez été jusqu'à présent. Il faut que vous ouvriez vos entrailles, et que vous élargissiez votre sein, pour les recevoir toutes, et pourvoir à leurs besoins. De leur part, il faut aussi qu'elles se rendent obéissantes et soumises à ce que vous leur ordonnerez, sans vous faire peine.

INSTRUCTION

FAITE

AUX RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX,

SUR LE SILENCE.

Trois sortes de silence. Avec quelle exactitude Jésus-Christ les a gardés. Motifs qui ont porté les instituteurs d'ordre à le prescrire dans leurs règles. En quoi consiste le silence de prudence, et comment il faut le pratiquer à l'exemple de Jésus-Christ. Qualités que doit avoir le silence de patience dans les souffrances et les contradictions; combien il est salutaire, et contribue à la perfection des âmes.

Si tacueritis, salvi eritis.

Si tu te tais, tu seras sauvé, dit un grave auteur (*Ces paroles seront le sujet de notre méditation.*).

L'avant-propos montroit évidemment les défauts de la langue, et comme elle est la source et le principe universel de tous les péchés et d'un grand nombre d'imperfections; ensuite il étoit prouvé comme le silence étoit le souverain remède, pour corriger tout d'un coup ce cours malheureux et les saillies de nos passions. Ainsi il est vrai de dire que le silence bien gardé est un moyen sûr pour faire son salut. *Si tacueritis, salvi eritis* : « Gardez le silence, vous vous

» sauverez infailliblement sans beaucoup de » peine. »

Il y a trois sortes de silence : le silence de règle, le silence de prudence dans les conversations, et le silence de patience dans les contradictions. Notre-Seigneur nous a donné de beaux exemples de silence dans tout le cours de sa passion et de sa vie : du silence de règle dans le berceau, dans son enfance, durant sa vie cachée ; du silence de prudence dans sa vie conversante et publique ; enfin du silence de patience en sa passion, où ce divin Sauveur a tant souffert, sans dire un seul mot pour sa défense et pour s'exempter de souffrir. Ces trois sortes de silence feront les trois points de notre méditation.

PREMIER POINT.

Considérons, chères âmes, que Jésus-Christ a gardé le silence de règle admirablement dans son enfance. Il est de règle, selon l'ordre de la nature ; et Jésus-Christ s'assujétit à cette règle, lui qui est la parole éternelle du Père, non-seulement comme les autres enfants, mais encore l'espace de trente ans entiers : car l'Evangile dit qu'il n'a parlé qu'une fois, lorsqu'il fut au temple, où il instruisoit les docteurs ; pour montrer que s'il ne disoit mot, c'étoit pour apprendre aux hommes à garder le silence. Si donc, mes chères filles, Jésus-Christ a été si exact dans ce silence, combien devez-vous, à son imitation, être fidèles dans l'observance de celui qui vous est prescrit par votre règle ?

Dans chaque ordre religieux nous voyons que les uns sont distingués des autres : cet ordre-là par une grande pénitence et austérité de vie ; celui-ci est destiné pour chanter incessamment les louanges de Dieu. Il y en a qui ne sont appliqués qu'à la contemplation ; d'autres enfin sont tout dévoués au service du prochain et à la charité. Mais, dans toutes ces différences singulières de chaque institut, nous remarquons que dans tous le silence y est prescrit et ordonné par la règle, et qu'il y a des temps et des heures de silence. Quelques-uns gardent un silence perpétuel et profond, et ne parlent jamais ; d'autres sont obligés de le garder des temps considérables dans la journée, y ayant même des heures destinées pour cet effet, et où il n'est pas permis de parler.

Remarquez, mes chères filles, que tous les fondateurs de religions ont eu trois pensées et raisons, quand ils ont établi et prescrit le silence dans leur règle. La première, c'est qu'ils ont connu et vu par expérience que le silence retranchoit beaucoup de péchés et de défauts. Et en effet, où le silence n'est pas observé comme il doit l'être, combien s'y glisse-t-il d'imperfections et de désordres ? C'est ce que nous verrons bientôt dans la suite de cet entretien. *In multiloquio non deerit peccatum,* dit le Saint-Esprit (*Prov.*, x. 19.) : « Le péché suit toujours la » multitude des paroles. » Et saint Jacques a eu raison de dire que la langue est l'organe et le principe de tout péché (Jac., iii. 6.). La seconde raison qu'ont eue encore les fondateurs d'ordres en établissant l'esprit de retraite, c'est qu'ils ont prévu que la dévotion et l'esprit d'oraison ne pouvoient subsister sans le silence. Ceci est visible et trop vrai, nous le voyons tous les jours dans ces âmes épanchées et dissipées qui aiment à se répandre au dehors. Hé ! dites-moi, chères âmes, sont-elles pour l'ordinaire bien spirituelles et filles d'oraison, si elles ne sont recueillies ? Quelques bons sentiments et mouvements intérieurs que Dieu leur donne dans la prière, ils seront sans fruit, tandis qu'elles se dissiperont aussitôt, recherchant à causer et à parler : il est certain que toute l'onction de la dévotion s'évanouira et se perdra insensiblement ; car elle ne peut se conserver que dans une âme silencieuse et parfaitement récolligée, attentive sur soi-même. Ainsi il ne faut pas espérer ni attendre grande spiritualité ni piété d'une religieuse, qui aime à discourir et à s'entretenir avec celle-ci et avec celle-là, qui ne peut demeurer une heure dans sa cellule en repos et en silence.

Enfin, la troisième raison qui a porté les fondateurs de recommander si étroitement le silence à leurs religieux, c'est parce que le silence unit les frères. Et en effet, c'est un moyen très propre pour maintenir la charité, la paix et l'union dans une maison religieuse ; puisque le silence bannit tous ces discours et entretiens qui la divisent et la détruisent. Car, pour l'ordinaire, qu'est-ce qui fait la matière de ces conservations trop familières, sinon les défauts de ses Sœurs ? ce qui apporte bien souvent du trouble et de la division dans une communauté ; et tout cela faute de silence. Quand on veut réformer un monastère qui n'est plus dans sa première ferveur, que fait-on ? l'on observe soigneusement si les règles y sont bien gardées, spécialement les plus essentielles. S'aperçoit-on que le silence manque et n'est plus observé, c'est par-là que l'on commence : aussitôt on y rétablit le silence qui n'y étoit point gardé ; parce que c'est le moyen qui retranche tout d'un coup les autres imperfections, abus ou désordres qui arrivent dans une maison

religieuse, pour s'être relâchée sur la règle du silence.

Ayez donc, chères âmes, de l'amour et de l'estime du silence de règle, si nécessaire pour entretenir et conserver toutes les vertus religieuses. Comme je vous ai déjà dit, dans toutes les maisons ou monastères l'on est toujours obligé à le garder aux temps et lieux ordonnés : c'est là ce qui maintient la régularité. Vous autres, mes chères filles, quoique vous soyez consacrées au public, par votre institut, pour instruire la jeunesse, vous ne laissez pas d'avoir aussi ce silence de règle à observer dans de certains temps; et j'ai remarqué, ce me semble, que par vos constitutions vous devez vous abstenir tout au moins de tous discours et paroles inutiles, durant la journée. Et si vous ne parlez que pour le nécessaire, vous garderez un long silence, et vous ne vous épancherez pas inutilement parmi les créatures, à vous entretenir de tout ce qui se passe dans une maison. Tous ces désirs de communiquer avec cette amie seront mortifiés et réprimés, l'on ne cherchera pas à s'aller décharger avec celle-ci de tout ce qui fait peine, pour en murmurer et s'en plaindre inconsidérément.

Si Notre-Seigneur faisoit la visite dans ce monastère pour voir si le silence est bien gardé, et qu'il entrât dans les lieux où il doit être gardé; hélas! qu'est-ce qu'il y trouveroit? Là deux petites amies, et ici trois autres en peloton occupées à causer et à s'entretenir ensemble à la dérobée, tandis peut-être que l'on devroit être au chœur ou à une autre observance. Si donc Jésus-Christ se présentoit à elles, et leur alloit faire cette demande : « Quels sont ces discours que » vous tenez ensemble? » *Qui sunt hi sermones quos confertis ad invicem* (Luc., xxiv. 17.)? quelle seroit leur réponse? Pourroient-elles dire avec vérité : Nous parlons de Jésus de Nazareth; ou bien, Nous parlons des moyens pour arriver à la pratique de la vertu, pour nous encourager l'une et l'autre. Ah! c'est souvent de rien moins : car la plupart de tous vos discours avec cette amie, qui est la confidente de tous vos mécontentements, sont de lui dire tous vos sentiments imparfaits sur tout ce qui vous choque et vous contrarie; c'est de parler des défauts des autres, et des prétendus déplaisirs que vous dites avoir reçus de cette sœur, que vous ne pouvez souffrir. C'est là où l'on murmure, où l'on se plaint à tort et à travers de la conduite des officières de la maison. On critique, on censure, on contrôle toutes choses : la supérieure même n'est pas exempte d'être sur le tapis; l'on blâme sa conduite et sa manière d'agir; enfin l'on mêle dans ces entretiens familiers celle-ci, celle-là, encore celui-là : bref, c'est dans ces communications indiscrètes où se font une infinité de péchés de médisance, et très souvent de jugements téméraires, plus griefs que l'on ne pense. Il faut ici faire réflexion, chacune selon son besoin, à ce que la conscience dictera, avant que de terminer ce premier point.

SECOND POINT.

Dans le second point de notre méditation nous allons voir le silence de prudence qu'il faut garder dans les conversations, pour apprendre à n'y point faire de fautes contraires à la charité. Et pour nous y bien comporter, envisageons, chères âmes, Jésus-Christ notre parfait modèle, qui a pratiqué merveilleusement ce silence de prudence, dont je vais vous parler, en vous en faisant voir un bel exemple dans sa sacrée personne, pendant sa vie conversante et dans les années de ses prédications.

Ce doux Sauveur étoit si débonnaire, qu'il est remarqué de lui qu'il n'a jamais rien dit qui fût capable de donner un juste sujet de plainte et de peine à personne. Cet agneau plein de douceur a contraint les Juifs mêmes de dire de lui, « que » jamais homme n'avoit si bien parlé : » *Nunquam sic locutus est homo, sicut hic homo* (Joan., vii. 46.) : Et dans une autre occasion, où ils vouloient surprendre Jésus-Christ dans ses paroles, que firent-ils à cet effet? Ils lui demandèrent s'il étoit permis de payer le tribut à César. Notre-Seigneur, qui est la sagesse même, leur fit cette réponse prudente et judicieuse, qu'il étoit juste « de rendre à César ce qui est à César, » et à Dieu ce qui est à Dieu (Matth., xxii. 21.).»

Voilà, mes chères filles, une belle idée et un modèle achevé, pour vous apprendre la pratique du silence de prudence dans vos conversations : car remarquez avec moi que la perfection du silence ne consiste pas seulement à ne point parler, mais aussi à parler selon les règles de la charité chrétienne et religieuse. Comme par votre institut vous ne devez pas vivre à la façon des hermites, et être toujours en solitude; il est nécessaire que vous conversiez les unes avec les autres les jours de récréations, où vous devez vous trouver toutes ensemble, pour obéir à la règle en esprit de charité et d'union. Mais, chères âmes, comme c'est ici l'endroit le plus glissant peut-être qui soit en la vie religieuse, et où il soit plus aisé d'y faire des fautes, soit par inconsidération ou imprudence, n'étant pas pour lors

attentives sur vous-mêmes ; il faut se munir de grandes précautions et beaucoup veiller sur ses paroles, pour ne point commettre de péchés même considérables, où insensiblement on se laisse aller dans la conversation, faute de savoir se maintenir dans les règles de la prudence et de la charité. C'est pourquoi il faut s'observer, et prendre des mesures pour n'y point faillir avec vos Sœurs, de manière que votre conscience n'y soit point intéressée, ni la paix altérée.

Car, mes filles, bien que vous soyez toutes membres d'un même corps ; cependant la différence des humeurs et tempéraments, qui se rencontre entre toutes, forme de certaines oppositions et contradictions qui vous obligent à une grande circonspection dans les heures de vos récréations, où vous devez singulièrement faire paroître ce silence de prudence, en prenant garde surtout de ne rien dire qui puisse tant soit peu fâcher, et donner de la peine à vos Sœurs. Il faut aussi, par une sage discrétion, que vous sachiez prévoir et ne pas dire les choses que vous jugeriez ou croiriez devoir fâcher et mécontenter quelque Sœur : de plus cette même prudence doit vous empêcher de relever cent choses, qui peuvent exciter parmi vous de petites disputes et divisions, d'où d'ordinaire elles naissent et se forment.

Ah ! mes chères filles, ayez attention à vous conduire de la sorte, si vous voulez maintenir la paix et la charité dans vos conversations, qui autrement deviendroient plus nuisibles qu'utiles. Pour cet effet, il faut savoir supporter prudemment et vertueusement les fardeaux les unes des autres, comme vous y exhorte le grand saint Paul : *Alter alterius onera portate* (*Gal.*, VI. 2.). Que cette pratique si nécessaire vous feroit endurer de choses, si vous y aviez un peu d'application ! Chacune à son tour n'a-t-elle pas à supporter quelques défauts dans les autres ? Aujourd'hui vous endurez une parole un peu fâcheuse, qu'une Sœur vous aura dite par mauvaise humeur : hé bien ! demain elle souffrira peut-être de vous des choses plus sensibles.

Mais, direz-vous, j'ai à converser avec cette Sœur qui est d'une humeur si rustique et si insupportable, qu'il me faut toute ma patience pour ne la choquer ni rebuter quand elle est dans sa mauvaise humeur. Il est vrai, il se rencontre des personnes si inciviles et malhonnêtes dans leurs conversations, qu'elles sont presque intraitables. Ces humeurs farouches y sont fort à charge, et donnent souvent sujet d'exercer la patience des autres, toute leur vie ; car comme naturellement elles sont de cette humeur, joint à l'éducation qu'elles ont eue qui a fort contribué à leurs mauvaises dispositions d'esprit, il n'en faut pas attendre autre chose de plus. Pour l'ordinaire elles sont ombrageuses, soupçonneuses et très aisées à se fâcher et à parler selon leur boutade. Quoi qu'il en soit, la charité vous oblige de les supporter, et de ne les pas fâcher mal à propos Je sais que cela est un peu difficile, et qu'il n'y a rien de si contraire à un naturel plus sociable et poli, qui sait vivre honnêtement dans la conversation, que ces personnes grossières et fâcheuses, qui ne peuvent dire une parole de douceur et d'honnêteté. Mais ne savez-vous pas que c'est là où la vertu se fortifie, et où elle a matière de s'exercer avec beaucoup de mérite ; et que c'est en supportant patiemment les humeurs contraires à la vôtre, que vous faites voir que vos vertus et votre conduite ne sont point illusion ?

Mais, dites-vous encore : Cette Sœur est si ombrageuse et pointilleuse que la moindre chose la met en mauvaise humeur, s'imaginant toujours que je lui en veux : je dis, par exemple, une parole innocemment et bonnement, sans avoir intention de lui faire de la peine ; cependant elle s'en choque et s'aigrit. Or je veux que vous n'ayez point eu intention de l'attaquer ; toutefois, vous qui avez un naturel plus favorable et raisonnable, vous devez en conscience ménager ces esprits foibles, qui, par leur incapacité de faire autrement, s'échappent souvent malgré eux. Ainsi, par esprit de charité et de douceur, ayez égard à leurs foiblesses : ne leur donnez pas sujet d'offenser Dieu en les contrariant ; ayez même de la condescendance pour elles ; abstenez-vous de dire de certaines choses, quoique indifférentes et innocentes, que ces esprits mal faits prendroient de travers ; ayez-en de la compassion : car elles-mêmes ont de la peine et de la confusion de se voir ainsi à charge aux autres ; ce qui les humilie et mortifie étrangement devant Dieu, dans la connoissance qu'il leur donne de leur fragilité : elles en ont de l'amertume de cœur, à moins qu'elles ne soient tout à fait aveugles sur ce défaut.

Et vous, esprits revêches, humeurs grossières et fâcheuses, apprenez à vous vaincre et à être maîtresses de ces mouvements impétueux, que produit en vous ce mauvais naturel que vous devez sans cesse combattre et détruire, pour vivre de la vie de la grâce, en mourant à la nature. Et ne pensez pas dire, pour vous mettre à couvert, comme ces âmes lâches et imparfaites : Je

ne saurois faire autrement, c'est mon humeur : car vous n'en serez pas quittes pour cela devant Dieu ; puisque vous êtes obligées, selon les préceptes de Jésus-Christ dans l'Evangile, de vous mortifier et de travailler à renoncer à vous-mêmes tous les jours. Et Dieu n'a-t-il pas dit à Caïn (*Genes.*, IV. 6, 7.), au commencement du monde, de mortifier son humeur farouche, ses appétits déréglés, et de surmonter ses passions indomptées ?

Voyez donc, mes chères filles, la nécessité qu'il y a de veiller sur sa langue, quand on est obligé de converser ; et vous plus particulièrement, qui par votre institut êtes souvent engagées à communiquer et parler avec les séculiers, dans les occasions que vous procure l'instruction de la jeunesse qui vous est confiée, comme d'aller souvent au parloir visiter les parents des pensionnaires : car la bienséance et l'honnêteté, quelquefois même la nécessité vous obligent d'avoir des entretiens avec ces personnes, et outre cela votre règle vous le permet ; comme aussi avec vos parents et d'autres de vos amies et connoissances. Mais c'est ici, chères âmes religieuses, qu'il faut surtout vous bien conduire et parler avec discrétion. Si jamais vous avez besoin du silence de prudence, c'est dans ces temps où il y a bien à perdre ou à gagner. Je vous en avertis, prenez-y garde ; et comportez-vous-y d'une manière si édifiante que les gens du monde n'aient pas moins d'estime de vous. Pour cet effet, il faut qu'une religieuse au parloir, en présence des séculiers, soit d'un maintien grave et modeste. Elle doit veiller extrêmement sur ses paroles, ne pas trop s'épancher, ni se dissiper : car les gens du monde observent, plus que l'on ne pense, toutes les actions et la conduite des religieuses au parloir ; et selon la sagesse et discrétion qu'ils remarquent dans les unes, ils prennent de fort mauvaises impressions de celles qu'ils voient trop libres, plus inconsidérées et mondaines dans leurs paroles ; qui ne se sentent nullement de leur état, ne mêlant presque jamais dans leurs discours rien de spirituel et de Dieu, comme devroit faire une bonne religieuse.

Ne vous y trompez pas : car bien que les gens du monde vous fassent paroître de la complaisance et témoignent agréer vos pensées, ou entrer dans tous vos sentiments ; vous ne savez pas de quelle manière ils prennent en eux-mêmes les choses qu'ils semblent approuver quand ils sont auprès de vos grilles. Car après, qu'arrive-t-il de ces beaux entretiens quand ils sont en compagnie ? et lorsqu'ils se mettent à parler des religieuses, que disent-ils ? Ah ! dit celle là, ces jours passés j'ai entretenu une religieuse, je n'ai été qu'un quart-d'heure avec elle, vous ne la connoissez pas ; pour moi je sais bien de quelle humeur elle est, je sais ses sentiments sur telles choses. Vous seriez surprises et même étonnées de savoir que ce sont souvent vos parents et vos plus proches qui parlent de vous de la sorte. Si je vous avertis de ceci, ce n'est pas que j'aie connoissance particulière de cette maison là-dessus ; je veux croire que ce défaut n'est pas ici : ce que je dis à présent, je le dis ailleurs ; parce que ce point est de conséquence : car il faut peu de chose pour mettre une communauté dans une très mauvaise réputation dans l'esprit des personnes séculières ; parce qu'ils s'imaginent que toutes les religieuses doivent être des saintes. Et là-dessus, je me souviens moi-même que je me suis trouvé dans des maisons honorables à Paris, où j'ai ouï parler de certaines religieuses d'une manière plaisante et fort à la cavalière. Mes chères filles, qui produit un si méchant effet, si ce n'est l'imprudence et l'inconsidération des particulières qui ont parlé au parloir mal à propos, qui n'ont pu s'empêcher de faire paroître des saillies d'une passion immortifiée, qui donnoient à connoître leurs dispositions, tant sur ce qui les concernoit, que sur les affaires particulières qui se passent dans une maison ?

Pour éviter tous ces dangereux inconvénients, vous voyez, chères âmes, que le plus sûr est de tenir très cachées et sous un secret inviolable les affaires d'une communauté, sans en donner aucune connoissance aux personnes du dehors. Et pour vous justifier ici, ne me dites pas pour excuse : C'étoit à ma sœur que j'ai dit telles choses, c'est à ma mère, c'est à un prêtre ou directeur. Ne croyez pas avoir mieux fait, ni en être déchargées : car, sous prétexte de direction, très souvent il arrive qu'insensiblement l'on mêle dans ces communications toutes les affaires les plus secrètes d'une maison, dont on devroit se taire absolument ; puisque étant répandues au dehors, l'expérience nous montre que l'on n'en voit que de très mauvais effets, par la méchante réputation où ces connoissances mettent la communauté.

Vous devez encore prendre garde à un point qui n'est pas moins important que celui-ci, qui est d'être fort réservées dans vos paroles devant vos pensionnaires, tant celles qui leur rendent quelques services, comme celles qui sont destinées à leur instruction : car ce sont de jeunes

plantes extrêmement susceptibles des impressions qu'on leur donne ; et quoiqu'elles soient encore jeunes, elles savent bien remarquer ce que l'on dit et fait en leur présence : d'où vient que dans la suite ces impressions premières, que vous leur avez données, leur demeurent, et qu'après elles se souviennent de ces idées qu'elles avoient déjà, lesquelles s'accroissent avec l'âge ; ce qui leur fait dire, parlant des maîtresses qu'elles ont eues : Pour moi, disent-elles, j'ai eu dans un tel couvent une maîtresse qui n'étoit guère spirituelle ni dévote ; car il étoit rare qu'elle nous parlât de Dieu : elle avoit de certaines maximes mondaines ; et au lieu de nous porter à la modestie, elle nous enseignoit des secrets de vanité. On en entend d'autres, qui voyant les procédés de celle-ci, si contraires à la charité, disent que cette maîtresse-là avoit assurément de l'antipathie et de l'aversion pour elles.

Ah ! mes chères filles, bannissez, par votre prudence et bonne conduite, tous ces défauts qui ont de si mauvaises suites. Le silence bien gardé en est le remède, et le plus court chemin pour retrancher toutes ces pensées et discours mal digérés, qui ne laissent après tout dans la conscience que du scrupule et bien du trouble. Car enfin tôt ou tard l'on s'aperçoit que l'on a mal parlé, et que l'on ne devoit pas dire bien des choses qui auroient dû être ensevelies dans le silence. Ayez pour cet effet la règle du silence en estime ; gardez-la exactement, et vous serez à couvert de mille embarras où jette nécessairement le trop grand parler. Mes chères filles, avec un peu d'application et avec une bonne volonté vous en viendrez à bout. Ayez attention sur votre langue pour ne laisser échapper aucune parole, dont vous puissiez vous repentir après l'avoir dite. Retirez-vous dans votre cellule ; c'est là le lieu sûr : ne vous produisez au dehors qu'avec peine et pour la nécessité ; que la prudence et la discrétion règlent toutes vos paroles, pour n'en dire aucune qui ne soit bonne, utile ou nécessaire. Si vous gardez toutes ces mesures, assurez-vous que la paix et l'union sera parfaite dans cette maison, et qu'elle conservera la bonne réputation où elle est aujourd'hui.

Mes chères filles, ce n'est pas assez de savoir garder le silence de prudence ; il faut de plus apprendre à se taire dans les croix, les persécutions et autres peines et afflictions qui arrivent dans la vie : c'est ce qui s'appelle le silence de patience, lequel vous conduira à un degré de perfection convenable à votre état, qui vous doit rendre en tout conformes à Jésus-Christ votre époux ; c'est ce que nous allons considérer dans le dernier point de notre méditation.

TROISIÈME POINT.

Considérons que le silence de patience dans les afflictions, les souffrances et les contradictions, est une des choses les plus difficiles à pratiquer de la morale chrétienne. Peu de gens aiment à souffrir, et à souffrir en silence sous les yeux de Dieu : et s'il est rare d'en trouver qui aiment à souffrir, il l'est encore plus d'en voir qui souffrent sans chercher à se répandre au dehors. Cependant c'est le silence qui sanctifie nos croix et nos afflictions, et qui en augmente de beaucoup le mérite. Avez-vous de la peine à pâtir dans vos croix et vos traverses? envisagez Jésus-Christ. Parmi une infinité de persécutions et de douleurs qu'il endure en présence de ses juges iniques, devant qui il est accusé et calomnié si faussement, Jésus garde un profond silence et ne répond rien : *Jesus autem tacebat* (MATTH., XXVI. 63.). C'est ce qui me touche le plus dans la passion du divin Sauveur, que ce profond silence qu'il garde avec une patience invincible, et qui donnoit de l'étonnement au président : *Ita ut miraretur præses* (*Ibid.*, XXVII. 14.). Il souffre, il endure mille injures, mille outrages et indignités de la part de toute sorte de personnes : il est accusé faussement par les Juifs et les pharisiens, ses cruels ennemis. On dit que c'est un blasphémateur, un séditieux ; qu'il est un perturbateur de la loi et du repos public ; qu'il empêche que l'on ne paie le tribut à César ; enfin que c'est un semeur de nouvelles doctrines, qui abuse le peuple. Jésus entend retentir à ses sacrées oreilles ces cris et ces calomnies, sans dire un seul mot pour se justifier et se défendre contre ces chiens enragés, qui déchirent si outrageusement sa réputation : et pendant cette nuit obscure et ténébreuse, durant laquelle ce cher Sauveur a souffert une infinité d'outrages, d'affronts et de cruautés, que disoit ce doux Agneau ? Hélas ! jamais la moindre parole d'impatience. Enfin dans cette sanglante et douloureuse flagellation, où il est tout écorché et déchiré à coups de fouets et de nerfs de bœuf, qui font couler de toutes parts le sang de ses veines sacrées ; ah, quelle patience et quel silence fait paroître ce doux Jésus ! il souffre tout cela sans rien dire ; il n'ouvre pas seulement la bouche pour se plaindre de la cruauté de ses fiers bourreaux, qui ne sont pas encore contents de l'avoir traité si inhumainement : ils prennent une piquante couronne d'épines, et lui percent jusqu'au cerveau. Jésus-

endure ce tourment comme les autres, dans un silence inviolable. Il est conduit chez Hérode, qui désiroit avec empressement de le voir, et s'en réjouissoit; mais Notre-Seigneur persévère constamment à garder son profond silence. Nonobstant qu'il sût bien qu'Hérode le pouvoit délivrer d'entre les mains de ses ennemis, il ne dit mot cependant en sa présence, et ne proféra aucune parole : chose étonnante ! et c'est avec sujet qu'un saint Père l'a appelé la victime du silence, puisque ce divin Jésus l'a consacré par sa patience durant sa passion.

Mes chères filles, que voilà un exemple digne de vos imitations et tout ensemble de vos admirations! Voilà comme vous devriez en user lorsque vous êtes accusées, persécutées à tort : comme aussi dans le temps de l'affliction il faut savoir souffrir en silence, avec patience, sans murmurer ni vous plaindre. Dans quelque état où Dieu permette que vous soyez, apprenez à y demeurer sans rechercher de vaines consolations parmi les créatures, dans tout ce qui vous fait peine ; mais prenez plutôt le parti du silence, et vous renfermez en vous-mêmes, afin que Notre-Seigneur vous donne intérieurement des forces, pour souffrir avec vertu et mérite. C'est dans ces occasions là où il faut dire avec David : *Renuit consolari anima mea; memor fui Dei, et delectatus sum* (*Ps.* LXXVI. 3, 4.) : « Mon âme a refusé toute » consolation ; je me suis souvenu de Dieu, et j'ai » trouvé ma joie. »

C'est ici où une âme est éprouvée et perfectionnée merveilleusement, quand par une générosité vraiment chrétienne, elle sait s'élever au-dessus de tout ce qui lui arrive de fâcheux ou de contraire, et qu'elle peut comme Jésus-Christ son époux, garder un profond silence, lors même qu'elle a plus sujet de parler, soit pour sa justification dans des accusations injustes, soit pour sa consolation dans une affliction sensible, et au milieu des plus grandes tempêtes ou bourrasques. Il faut qu'une âme vraiment généreuse prenne pour toute défense le silence, qui sera son repos et sa paix parmi les agitations. Jésus-Christ y fait goûter des douceurs intérieures, au fond du cœur, à une âme un peu courageuse, qui pour son amour rejette et abandonne toutes celles qu'elle pourroit trouver dans les créatures. Cela est inexplicable ; il n'y a que ceux qui l'expérimentent qui en puissent parler dignement.

Mais avant de passer plus loin, remarquez, chères âmes, qu'il y a trois règles ou trois maximes importantes à pratiquer, pour ne point faire de fautes dans ce silence de patience, si nécessaire dans les occasions imprévues où l'on est persécuté, accusé ; c'est de ne jamais parler que pour la charité, que pour la vérité ou la nécessité, et jamais pour soi ni pour son propre intérêt.

Eh bien, âmes religieuses, sont-ce là les motifs qui vous font parler? Qu'est-ce qui vous fait ouvrir la bouche? Est-ce la nécessité ou bien la vérité? examinez là-dessus votre cœur ; et sondez-le, jusqu'au plus profond, dans la rencontre des contradictions et autres circonstances, pour reconnoître que le plus souvent c'est la passion ou l'intérêt qui vous fait parler.

O mais, direz-vous, je suis accusée d'une chose tout à fait désavantageuse ; quel moyen de ne se pas justifier dans cette conjoncture, où l'on m'attribue tout ce qu'il y a de mal, et l'on dit que j'en suis la cause, tandis que j'avois bien d'autres intentions que celles que l'on s'imagine? Arrêtez, que la passion n'ait pas le dessus sur la raison; réprimez tous les raisonnements naturels, pour écouter ceux de la grâce : ne dites pas que vous ne pouvez vous empêcher de parler pour faire connoître votre innocence, et qu'il est bien difficile alors de se taire; puisque l'exemple de Jésus-Christ vous doit rendre la chose aisée et facile. Vous n'avez pas de plus grandes persécutions et contradictions à soutenir que les siennes : tous les saints en ont bien supporté d'autres plus fâcheuses que les vôtres. Si vous faisiez réflexion que Jésus-Christ par ces persécutions vous fait part d'un éclat de sa croix, vous auriez de la joie de les endurer avec patience dans un profond silence, pour y adorer ses desseins sur votre personne, qu'il prétend élever, par ce chemin rude et semé d'épines, à une grande perfection, si vous n'apportez aucune résistance à ses volontés suprêmes.

Que le silence est donc avantageux à une âme dans la souffrance, et dans tous les états pénibles où elle se trouve ! puisque par ce silence il n'y a point de passions si fortes qui ne soient retenues dans les bornes de la raison. En voulez-vous voir des preuves par quelques exemples? Etes-vous tentées d'ambition? Que vous dit la passion dans cette rencontre, où elle est émue par quelque accident? c'est de vous élever au-dessus des autres par des paroles suffisantes, et pleines d'un orgueil secret. Hé bien, gardez le silence et vous taisez; insensiblement ces saillies de la nature corrompue s'évanouiront. De même, que vous dit la passion dans les émotions d'une humeur colère et impatiente? Dans ces mouvements violents, où en êtes-vous si vous ne les réprimez? Bientôt vous vous laisserez aller à des paroles

d'emportement, sans craindre de choquer et de piquer les unes et les autres. Mais si vous savez vous taire, vous apaiserez infailliblement ces saillies impétueuses qui s'élèvent en vous-mêmes; et pour lors vous pourrez dire comme le prophète, au milieu de vos troubles : *Turbatus sum, et non sum locutus* (*Ps.* LXXVI. 5.) : « J'ai été troublée au dedans de moi, mais ma » langue n'a formé aucune parole. »

Sentez-vous en vous-mêmes quelques mouvements d'aversion et d'antipathie, ou de ressentiment contre quelques-unes de vos Sœurs? Que vous dit cette passion à la vue de celle-là que vous ne pouvez souffrir? aussitôt elle vous inspire de la mépriser ou rebuter, par des paroles de froideur et de vengeance. Mais le moyen le plus court, pour combattre et vaincre cette passion qui vous anime et vous tourmente, vous portant à commettre une infinité de péchés; c'est de vous taire, à l'heure même que vous avez plus d'envie de parler, et de prendre le parti du silence. Il faudroit même, dans ces occasions-là, mordre sa langue plutôt que de choquer et fâcher ses Sœurs.

Enfin êtes-vous tentées de curiosité, et avez-vous envie de vous épancher vainement, en allant trouver justement celle-là qui est un vrai bureau d'adresse, et cette autre-ci qui sait toutes les nouvelles, et qui a incessamment les oreilles ouvertes pour entendre tout ce qui se passe de nouveau dans la maison, laquelle est toujours en haleine pour tout savoir? N'y allez pas, gardez le silence; mortifiez ces désirs de curiosité. Croyez-moi, mes chères filles, vous aurez plus de consolation de tout ignorer, et de ne point apprendre les choses qui ne vous concernent point : votre conscience en sera plus pure, votre esprit plus dégagé et plus libre pour vous entretenir avec Dieu dans l'oraison. Faites plus d'état d'une heure de récollection, où vous avez été seules avec Dieu, que de plusieurs autres où vous vous êtes contentées parmi les entretiens des créatures; car, pour l'ordinaire, la vertu en est bien affoiblie.

Soyez persuadées, chères âmes, qu'en gardant fidèlement le silence, vous serez victorieuses de toutes vos passions : et qu'en peu de temps vous arriverez à la perfection. Souvenez-vous des avantages du silence de prudence; n'oubliez pas ceux du silence de patience, dont je vous parlois tout à l'heure, gravez-les dans votre esprit; afin que, lorsque la tentation où l'affliction arrivera, vous soyez toujours disposées à la bien recevoir, dans les dispositions saintes que je vous ai marquées. Dans vos souffrances et contradictions, n'envisagez jamais les causes secondes; et ne vous amusez point inutilement à vouloir découvrir la source de vos peines, par des recherches d'amour-propre, pour savoir qui sont ceux qui vous les font naître; car proprement cela s'appelle courir après la pierre qui vous frappe. Il faut bien plutôt vous élever en haut vers le ciel, pour voir la main qui la jette, qui n'est autre que Dieu même, qui est celui qui a permis que telles choses vous arrivassent pour votre salut, si vous en savez bien profiter. Dans tous les événements les plus fâcheux, une âme vraiment chrétienne et religieuse doit dire à Dieu dans le plus intime d'elle-même : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum* (*Ps.* CVII. 2.) : « Mon cœur » est préparé à faire votre volonté, soit dans l'ad- » versité ou la prospérité. » Ah ! mes chères filles, plût à Dieu que vous et moi nous fussions dans ces dispositions !... c'est à quoi il nous faut résoudre dans cette méditation; c'est le fruit que nous devons en remporter; et c'est la grâce qu'il faut instamment demander à Jésus-Christ. Je vous y exhorte, et me recommande à vos prières.

PAROLES SAINTES

DE MON ILLUSTRE PASTEUR,

MONSEIGNEUR

JACQUES-BÉNIGNE BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX,

LA VEILLE ET LE JOUR DE MA PROFESSION[1].

A l'interrogation hors la clôture.

Vous avez raison, ma fille, d'appeler et d'estimer heureux le jour de votre profession. Il est heureux pour vous, puisque vous y serez l'épouse de Jésus-Christ; mais faites-y bien réflexion, et voyez à quoi vous allez vous engager. Ne croyez pas que vous serez exempte de peines dans la religion : ce seroit un abus que de le prétendre; puisque c'est un continuel sacrifice de mort à soi-même, et que la nature y souffre beaucoup : mais il n'importe, ne l'écoutez pas; car autrement vous ne ferez jamais rien. Si vous avez de la peine, à la bonne heure, vous en aurez

[1] Ces paroles sont tirées du manuscrit d'une religieuse ursuline de Meaux, qui écrivit, après la cérémonie, les différents discours que Bossuet lui fit lors de sa profession. Nous leur conservons le titre qu'elle leur a donné, comme plus propre à faire connoître le respect que ces bonnes religieuses avoient pour les instructions de leur digne pasteur. *Edit. de Déforis.*

plus de mérite ; et Dieu vous donnera toujours ses grâces, pourvu que vous lui soyez fidèle. En voilà une bien grande qu'il vous fait de vous appeler à la sainte religion : correspondez-y fidèlement. Vous faites bien, ma fille, de vivre dans la crainte ; car l'homme doit continuellement se défier de soi-même. Il ne faut cependant pas qu'elle soit excessive ; car il y auroit de la recherche de soi-même ; et cette si grande crainte pourroit provenir d'une âme lâche qui a peur de travailler. C'est bien fait, ma fille, d'être toujours en crainte, pourvu qu'elle soit filiale et non point servile ; et pour y éviter les extrémités, ayez continuellement recours à Dieu, et vous combattez vous-même ; puisque ce n'est qu'après le combat que l'on remporte la victoire : soyez toujours humble et docile ; vivez dans l'obéissance ; et vous n'aurez point toutes ces craintes.

A mes demandes après le sermon.

Vous voilà, ma fille, pleinement instruite des obligations que vous allez contracter avec Jésus-Christ par le moyen de vos vœux ; vous voyez à quoi ils vous obligent : comme par le vœu de pauvreté vous renoncez pour jamais aux biens, aux pompes et à toutes les richesses du monde ; comme vous devez renoncer par le vœu de chasteté à tous les plaisirs et contentements du siècle, en vous séparant même du plus petit par une mortification générale de tous vos sens. Enfin vous avez entendu que par l'obéissance vous devez consacrer votre cœur, votre volonté, et tout ce qui est en vous jusqu'au fond de vos entrailles, pour n'avoir plus désormais d'autre volonté que celle de vos supérieures. C'est ce qui vous vient d'être prêché si saintement.

Ma fille, retenez toutes ces vérités profondes, et ne les oubliez jamais ; gravez-les dans votre esprit et dans votre cœur, afin d'animer toutes vos opérations, et de vous établir sur ces principes solides pendant tout le cours de votre vie religieuse. C'est, ma fille, la prière que je vais faire à Dieu pour vous dans le reste de cette cérémonie, en vous aidant à achever votre sacrifice. Unissez-vous à nous de tout votre cœur. *Det tibi Deus in hoc sancto proposito perseverantiam :* « Que Dieu vous donne la persévérance dans » cette sainte résolution. »

A la sainte communion.

Ma fille, voilà votre divin Epoux, voici votre Dieu qui vient se donner à vous. Recevez cette victime sainte qui s'est immolée pour vous ; consommez en lui votre sacrifice ; mangez Jésus-Christ, savourez cette viande céleste et divine. Que votre esprit, votre cœur, tout votre intérieur et tout l'intime de vous-même en soit rempli. Nourrissez-vous de cet aliment et de cette nourriture sacrée, incorporez-vous à elle ; en la prenant, vous recevrez l'esprit de vos vœux. Nourrissez-vous donc de l'esprit de pauvreté, recevant celui qui a été si pauvre, qu'il est dit de lui qu'il n'a pas seulement eu de quoi reposer son chef adorable (Matth., viii. 20.). Nourrissez-vous de cette chair virginale ; et vous recevrez en vous-même l'esprit de chasteté, et la pureté de celui qui est vierge, Fils d'une Vierge, ami des vierges, et le chaste Epoux des vierges. Recevez cette divine hostie, mangez cette victime d'amour et de pureté ; et vous recevrez dans votre cœur l'esprit d'obédience de celui qui, par obéissance, s'est immolé et offert en sacrifice et en oblation pour le salut de tous les hommes, de celui qui s'est rendu sujet et parfaitement soumis, pendant sa vie, à tous ceux qui lui ont tenu la place de Dieu son Père, qui a été obéissant jusqu'à la mort de la croix. Enfin vous venez de faire vœu d'instruire les petites filles : nourrissez-vous encore, en prenant Jésus-Christ, de l'esprit de zèle et de charité pour le salut des âmes, de celui qui s'est consommé pour elles. Soyez une parfaite imitatrice de celui-là même qui a dit : « Laissez ces petits » enfants venir à moi (Marc., x. 14.). » Fortifiez-vous par cette divine nourriture ; mangez-la avec amour et respect : recevez-la souvent ; car elle vous donnera des forces dans l'exercice de votre institut ; elle vous animera toujours de nouveau pour vous en acquitter dignement. Recevez donc, ma chère fille, Jésus-Christ qui se donne à vous en confirmation de vos vœux. Prenez cet aimable Epoux ; aimez-le de toute votre capacité : unissez-vous à lui très étroitement en cette vie, afin d'y être unie en l'autre par la gloire durant toute l'éternité. *Quod Deus in te incœpit, ipse perficiat :* « Que Dieu achève ce qu'il a commencé en » vous. »

En me donnant le voile.

Ma fille, recevez ce voile qui vient d'être béni dans cette sainte cérémonie par le sacré ministère de l'Eglise ; ce voile qui est le signe de votre séparation du monde, sous lequel vous allez être toute votre vie ensevelie avec Jésus-Christ dans le tombeau de la religion, et cachée avec lui en Dieu. Recevez ce même voile, qui est la marque de l'alliance que vous avez contractée avec lui : il ne vous sera jamais ôté que vous ne voyiez la face de Dieu à découvert dans le ciel.

Après la cérémonie.

Enfin, ma fille, vous voilà consacrée à Jésus-Christ, voilà votre immolation faite : il ne reste plus qu'à être fidèle à votre Epoux dans votre saint état, et qu'à y persévérer jusqu'à la fin. Pour cet effet, prenez toujours le plus pénible. Ne regardez pas ce que vous avez fait, mais ce qui vous reste encore à faire. Accoutumez-vous à l'exercice de cette continuelle circoncision du cœur, qui vous séparera sans cesse des inclinations de la nature corrompue, si contraire à l'esprit et à la grâce de Jésus-Christ votre divin Epoux. Puissiez-vous, ma fille, par ce moyen vous élever toujours davantage par une vie pure et toute céleste. Puissiez-vous monter de vertu en vertu, jusqu'à ce que vous soyez parvenue à la montagne d'Horeb, au sommet de la perfection, pour y consommer votre sacrifice.

PRÉCIS D'UN DISCOURS

FAIT

AUX RELIGIEUSES DE LA VISITATION

DE MEAUX,

DANS UNE VISITE.

« J'ai désiré de vous voir, pour vous commu-
» niquer quelque peu de la grâce spirituelle, et
» vous confirmer (*Rom.*, I. 11.). » C'est saint Paul, ce vigilant pasteur, cet homme apostolique, cet homme du troisième ciel, qui parle ainsi. Examinons un peu ses paroles ; pesons-les toutes. J'ai désiré de vous voir, dit-il ; il ne se contente pas de leur écrire. Tantôt il envoie Tite, tantôt Timothée, ou quelque autre de ses disciples ; mais enfin le désir immense de leur communiquer quelque peu de la grâce spirituelle le porte à souhaiter de venir lui-même leur rendre visite. Quelque peu : pourquoi quelque peu ? c'est que ce grand Apôtre, qui avoit reçu tant de dons, parloit en la personne de nous autres, pasteurs indignes et infirmes, qui n'en pouvons communiquer que quelque peu : il avoit en vue la disposition de ceux qui la reçoivent, et qui souvent ne sont capables que d'en recevoir peu ; et aussi il n'appartient qu'à Dieu de rendre notre ministère assez efficace pour en donner beaucoup. De nous-mêmes nous ne saurions conférer aux autres la moindre grâce ; c'est Dieu, comme dit l'Apôtre (2. *Cor.*, II. 16.), qui nous en rend capables. Et vous voyez par-là combien vous êtes intéressées à demander pour nous à l'auteur de tout don, qu'il prépare nos cœurs et les vôtres ; afin que nous puissions produire des fruits abondants parmi vous. Dieu sait, mes filles, que j'ai désiré d'un désir cordial, dans la sincérité de mon cœur et sous les yeux de Dieu, de vous voir. Sans me comparer au grand Apôtre, recevez le peu que je vous donne : puisque Dieu donne beaucoup à celui qui reçoit peu.

Je trouve trois fruits de la visite : le premier me regarde et il vous regarde ; c'est la consolation mutuelle que nous en devons retirer vous et moi : vous, en voyant la sollicitude de votre pasteur ; et moi, par la joie que me donnera, dans cette visite, la promptitude de votre obéissance, et par l'espérance que je concevrai que vous serez ma couronne dans le ciel, et ma consolation sur la terre, quand je penserai que j'ai des filles qui aiment sincèrement Dieu. Le second fruit de la visite, c'est l'estime que vous devez avoir de votre âme, en considérant le soin que Jésus-Christ lui-même en a pris : il n'a pas cru trop donner que de vous racheter au prix de son sang. Que ne devez-vous donc pas faire pour vous conserver dans la pureté qu'il vous a acquise ? Et de là naît le troisième fruit de la visite, qui est de connoître vos défauts, et de prendre les moyens les plus propres pour vous en corriger et vous purifier des péchés qui souillent la pureté de l'âme, en travaillant efficacement à les éviter, afin de vous avancer chaque jour vers la perfection de votre état.

Le péché plaît à tous les hommes, lorsqu'ils le commettent : quand il est commis, l'homme sage s'en afflige et en pleure amèrement ; le scrupuleux et pusillanime s'en désespère ; l'imprudent rit et s'étonne de ce que les saints lui en portent compassion, et qu'ils lui parlent de pénitence. Entre les malades, les plus à plaindre sont ceux qui ne se plaignent pas eux-mêmes, et qui aiment leur maladie. Haïssons la nôtre : la haine est son remède ; elle est la marque que nous ne sommes pas délaissés, et qu'on médite encore pour nous dans le ciel des desseins de miséricorde.

DISCOURS

SUR L'UNION DE JÉSUS-CHRIST

AVEC SON ÉPOUSE.

Comment Jésus-Christ est-il l'époux des âmes dans l'oraison.

Veni in hortum meum, soror mea, sponsa.

Je suis venu dans mon jardin, ma sœur, mon épouse (*Cant.*, v. 1.).

Le nom d'épouse est le plus obligeant et le plus doux dont Jésus-Christ puisse honorer les âmes

qu'il appelle à la sainteté de son amour; et il ne pouvoit choisir un nom plus propre que celui d'époux, pour exprimer l'amour qu'il porte à l'âme, et l'amour que l'âme doit avoir réciproquement pour lui. Il ne reste qu'à voir où se fait leur alliance, et de quelle manière ils s'unissent ensemble.

Saint Bernard dit que c'est dans l'oraison, qui est un admirable commerce entre Dieu et l'âme, qu'on ne connoît jamais bien qu'après en avoir fait l'expérience. C'est là que l'Epoux visite l'épouse; c'est là que l'épouse soupire après son Epoux; c'est là que se fait cette union déifique entre l'Epoux et l'épouse, qui fait le souverain bien de cette vie, et le plus haut degré de perfection où l'amour divin puisse aspirer sur la terre.

Les visites que l'Epoux céleste rend à l'épouse, se font dans le cœur; la porte par où il entre est la porte du cœur. Les discours qu'il lui tient sont à l'oreille du cœur : le cabinet où elle le reçoit est le cabinet du cœur. Le Verbe, qui sort du cœur du Père, ne peut être reçu que dans le cœur.

Je confesse, dit saint Bernard (*in Cant. Serm.* LXXIV, *n.* 5, *tom.* I, *col.* 1528.), que cet amoureux Epoux m'a quelquefois honoré de ses visites, et, si je l'ose dire dans la simplicité de mon cœur, il est vrai qu'il m'a souvent fait cette faveur. Dans ces fréquentes visites, il est arrivé parfois que je ne m'en suis pas aperçu. J'ai bien senti sa présence; je me souviens encore de sa demeure : j'ai même pressenti sa venue; mais je n'ai jamais su comprendre comment il entroit, ni de quelle manière il sortoit : si bien que je ne puis dire ni d'où il vient, ni où il va, ni l'endroit par où il entre, ni celui par où il sort. Certainement il n'est pas entré par les yeux; car il n'est point revêtu de couleur : il n'est pas aussi entré par l'oreille; car il ne fait point de bruit : ni par l'odorat; car il ne se mêle point avec l'air comme les odeurs, mais seulement avec l'esprit. Ce n'est point une qualité qui fasse impression dans l'air; mais une substance qui le crée. Il ne s'est point coulé dans mon cœur par la bouche; car on ne le mange pas : il ne s'est point fait sentir par l'attouchement, il n'a rien de grossier ni de palpable : par où est-ce donc qu'il est entré?

Peut-être qu'il n'étoit pas besoin qu'il entrât, parce qu'il n'étoit pas dehors. Il n'est pas étranger chez nous; mais aussi ne vient-il pas du dedans, parce qu'il est bon; et je sais que le principe du bien n'est pas en moi. J'ai monté jusqu'à la pointe de mon esprit, mais j'ai trouvé que le Verbe étoit infiniment au-dessus. Je suis descendu dans le plus profond de mon âme, pour sonder curieusement ce secret; mais j'ai connu qu'il étoit encore dessous. Jetant les yeux sur ce qui est hors de moi, j'ai vu qu'il étoit au-delà de tout ce qui est hors de moi, j'ai vu qu'il étoit au-delà de tout ce qui m'est extérieur; et rappelant ma vue au dedans, j'ai aperçu qu'il étoit plus intime à mon cœur que mon cœur même.

Mais comment est-ce donc que je sais qu'il est présent, puisqu'il ne laisse point de trace ni de vestige qui m'en donne la connoissance? Je ne le connois pas à la voix, ni au visage, ni au marcher, ni par le rapport d'aucun de mes sens; mais seulement par le mouvement de mon cœur, par les biens et les richesses qu'il y laisse, et par les effets merveilleux qu'il y opère. Il n'y est pas sitôt entré qu'il le réveille incontinent. Comme il est vif et agissant, il le tire du profond sommeil où il étoit comme enseveli; il le blesse pour le guérir; il le touche pour le ramollir, parce qu'il est dur comme le marbre. Il y déracine les mauvaises habitudes; il y détruit les inclinations déréglées, et il y plante la vertu. S'il est sec, il l'arrose des eaux de sa grâce; s'il est ténébreux, il l'éclaire de ses lumières; s'il est fermé, il l'ouvre; s'il est serré, il le dilate; s'il est froid, il le réchauffe; s'il est courbé, il le redresse. Je connois la grandeur de son pouvoir, parce qu'il donne la chasse aux vices, et qu'il n'a pas plus tôt paru, que ces monstres prennent la fuite. J'admire sa sagesse, quand il me découvre mes défauts cachés dans les plus secrets replis de mon âme. Le changement qu'il opère en moi par l'amendement de ma vie, me fait goûter avec plaisir les douceurs de sa bonté : le renouvellement intérieur de mon âme me découvre sa beauté; et tous ces effets ensemble me remplissent d'un étonnement extraordinaire et d'une profonde vénération de sa grandeur.

Si les entretiens de l'Epoux étoient aussi longs qu'ils sont agréables à l'épouse, elle seroit trop heureuse et satisfaite; mais quoiqu'il ne l'abandonne jamais, si elle ne l'y oblige par quelque offense mortelle, il ne laisse pas de lui soustraire souvent le sentiment de sa présence par un effet tout particulier de sa bonté, que nous avons coutume d'exprimer par ces noms d'éloignement, de fuite et d'absence. C'est une mer qui a son flux et son reflux, ses mouvements réguliers et irréguliers qui nous surprennent. C'est un soleil qui donne la lumière, et la retire quand il lui plaît : sa clarté donne de la joie à notre âme; son éloignement lui cause bien des soupirs et des gémissements.

Dieu m'est témoin, dit Origène (*in Cant.*

Homil. I. *n.* 7. *tom.* III. *p.* 16.), que j'ai souvent reçu la visite de l'Epoux ; et qu'après l'avoir entretenu avec de grandes privautés, il se retire tout d'un coup, et me laisse dans le désir de le chercher, et dans l'impuissance de le trouver. Dans cette absence, je soupire après son retour : je le rappelle par des désirs ardents ; et il est si bon qu'il revient. Mais aussitôt qu'il s'est montré, et que je pense l'embrasser, il s'échappe de nouveau ; et moi je renouvelle mes larmes et mes soupirs.

Cette conduite est propre à l'état où nous vivons dans cet exil ; état de changement, sujet à plusieurs vicissitudes qui interrompent la jouissance de l'épouse par de fréquentes privations. Nous n'avons ici qu'un avant-goût, un essai, et comme l'odeur de la béatitude. Dieu s'approche de nous comme s'il vouloit se donner à nous ; et lorsque vous pensez le saisir, il se retire à l'instant. Et comme l'éclair, qui sort de la nue et traverse l'air en un moment, éblouit la vue plutôt qu'il ne l'éclaire ; de même cette lumière divine, qui vous investit et vous pénètre, fait un jour dans la nuit, une nuit mystique dans le jour. Vous êtes touché subitement, et vous sentez cette touche délicate au fond de l'âme ; mais vous n'apercevez pas celui qui vous touche. On vous dit intérieurement des paroles secrètes et ineffables, qui vous font connoître qu'il y a quelqu'un auprès de vous, ou même au dedans de vous, qui vous parle ; mais qui ne se montre pas à découvert.

Dieu se présente à notre cœur ; il lui jette un rayon de lumière, il l'invite, il l'attire, il pique son désir ; mais parce que le cœur ne sent qu'à demi cette odeur et cette saveur délicieuse, qui n'a rien de commun avec les douceurs de la chair, il demeure ravi d'étonnement ; et la souhaite avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle surpasse tous les contentements de la terre : son désir est suivi de la jouissance. Bientôt après suit la privation, qui, par la renaissance des désirs qu'elle rallume, fait un cercle de notre vie, qui passe continuellement du désir à la jouissance, de la jouissance à l'absence, et de l'absence au désir.

Qui est-ce qui me pourra développer le secret de ces mystérieuses vicissitudes, dit saint Bernard (*in Cant. Serm.*, LXXIV. *n.* 1. *col.* 1526, 1527.)? Qui m'expliquera les allées et les venues, les approches et les éloignements du Verbe? L'Epoux n'est-il point un peu léger et volage? D'où peut venir et où peut aller ou retourner celui qui remplit toutes choses de son immense grandeur? Sans doute le changement n'est pas dans l'Epoux ; mais dans le cœur de l'Epouse, qui reconnoît la présence du Verbe lorsqu'elle sent l'effet de la grâce ; et quand elle ne le sent plus, elle se plaint de son absence, et renouvelle ses soupirs. Elle s'écrie avec le prophète : « Seigneur, mon cœur » vous a dit : les yeux de mon âme vous ont » cherché (*Ps.* XXVI. 8.). » Et peut-être, dit saint Bernard (S. BERN., *in Cant. Serm.* LXXIV. *n.* 3. *col.* 1527.), que c'est pour cela que l'Epoux se retire, afin qu'elle le rappelle avec plus de ferveur, et qu'elle l'arrête avec plus de fermeté : comme autrefois s'étant joint aux deux disciples qui alloient à Emmaüs, il feignit de passer outre ; afin d'entendre ces paroles de leur bouche même : *Mane nobiscum, Domine* (LUC., XXIV. 29.) : « Demeurez » avec nous, Seigneur : » car il se plaît à se faire chercher, afin de réveiller nos soins, et d'embraser notre cœur.

Il ne fait que toucher en passant la cime de notre entendement : comme un éclair, dit saint Grégoire de Nazianze, qui passe devant nos yeux ; partageant ainsi notre esprit entre les ténèbres et la lumière, afin que ce peu que nous connoissons soit un charme qui nous attire, et que ce que nous ne connoissons pas soit un secret qui nous ravisse d'étonnement : en sorte que l'admiration excite nos désirs, et que nos désirs purifient nos cœurs, et que nos cœurs se déifient par la familiarité que nous contractons avec Dieu dans cette aimable privauté.

Les vents qui secouent les branches des arbres les nettoient : les orages qui agitent l'air le purifient : les tempêtes qui ébranlent et renversent la mer, lui font jeter les corps morts sur le rivage : de même l'agitation du cœur, ému par ces saintes inquiétudes, contribue beaucoup à sa pureté, et l'exempte de beaucoup de taches et d'ordures, qui s'amassent au fond de l'âme pendant qu'elle est dans le calme, et qu'elle jouit d'un repos tranquille. L'eau qui croupit dans un étang se corrompt et devient puante : le pain qui cuit sous la cendre se brûle si on ne le tourne, comme dit le prophète (OSEE, VII. 8.) : les corps qui ne font point d'exercice amassent beaucoup de mauvaises humeurs, qui sont des dispositions à de grandes maladies : et ainsi le cœur, qui n'est point exercé par ces épreuves et par ces mouvements alternatifs de douceur et de rigueur, s'évapore au feu des consolations divines, se corrompt par le repos, et se charge de mauvaises habitudes. C'est pourquoi le Fils de Dieu, qui l'aime et qui prend soin de le cultiver, lui procure de l'exercice ; ne voulant pas qu'il demeure oisif, ou qu'il se relâche par une trop longue jouissance de ses faveurs et de ses caresses.

Il semble qu'il se joue avec les hommes, dit Richard de saint Victor (*de grad. Charit. cap.* II. *p.* 351.), comme un père avec ses enfants : tantôt ils se figurent qu'ils le tiennent ; et puis tout à coup il leur échappe : tantôt il se montre comme un soleil avec beaucoup de lumière ; et puis en un moment il se cache dans les nuages. Il s'en va, il revient ; il fuit, il s'arrête ; il les surprend, il se laisse surprendre, et tout aussitôt il se dérobe : et puis après avoir tiré quelques larmes de leurs yeux, et quelques soupirs de leurs cœurs, il retourne ; enfin il les réjouit de la douceur de ses visites.

« Je m'en vais pour peu de temps, et je vous » reverrai bientôt (Joan., xvi. 16, 22.) : » souffrez mon absence pour un moment. O moment et moment ! ô moment de longue durée ! Mon doux Maître, comment dites-vous que le temps de votre absence est court ? Pardonnez-moi, si j'ose vous contredire ; mais il me semble qu'il est bien long et qu'il dure trop. Ce sont les plaintes de l'épouse, qui s'emporte par l'ardeur de son zèle, et se laisse aller à la violence de ses désirs. Elle ne considère pas ses mérites : elle n'a pas égard à la majesté de Dieu ; elle ferme les yeux à sa grandeur, et les ouvre au plaisir qu'elle sent en sa présence. Elle rappelle l'Epoux avec une sainte liberté : elle redemande celui qui fait toutes ses délices, lui disant amoureusement : « Retournez, mon bien-aimé ; revenez prompte- » ment ; » hâtez-vous de me secourir ; « égalez » la vitesse des chevreuils et des daims (*Cant.*, » II. 17.). »

Au reste, ne pensez pas que ces larmes soient stériles, ni ces soupirs inutiles : cet état de privation est très avantageux à qui sait s'en prévaloir. C'est là que notre amour-propre, qui est aveugle, trouve des yeux pour sonder l'abîme de ses misères, et reconnoître son indigence : c'est là que notre cœur apprend à compatir aux autres, par l'expérience de ses propres peines : c'est là qu'il trouve un torrent de larmes pour noyer ses crimes, et un trésor si précieux, qu'il suffit non-seulement pour payer ses dettes, mais encore celles du prochain. C'est une fournaise d'amour, où l'épouse échauffe son zèle, et lui donne des ailes de feu, pour voler à la conquête des âmes, aux dépens de son contentement et de son repos : c'est une école de sagesse où elle apprend les secrets de la vie intérieure : c'est une épreuve où elle se fortifie par la pratique des vertus chrétiennes ; comme les plantes jettent de profondes racines durant les rigueurs de l'hiver. C'est là qu'elle goûte cette importante vérité, qu'il faut interrompre les délices de la contemplation par les travaux de l'action ; qu'elle doit laisser les secrets baisers de l'Epoux, pour donner les mamelles à ses enfants ; que l'amour effectif est préférable à l'amour affectif, et que personne ne doit vivre pour lui seul, mais que chacun est obligé d'employer sa vie à la gloire de celui qui a voulu mourir pour tous les hommes. C'est le creuset où elle met sa charité à l'épreuve, pour savoir si elle est de bon aloi. C'est la balance où elle pèse les grâces de Dieu, pour en faire un sage discernement et préférer l'auteur des consolations à tous ses dons. C'est un exil passager, qui lui fait sentir par précaution, combien c'est un grand mal d'être abandonné de Dieu pour jamais ; puisque une absence de peu de jours lui paroît plus insupportable que toutes les peines du monde : mais surtout, c'est une excellente disposition à l'union intime avec son divin Epoux, qui est à vrai dire, le fruit de ses désirs, la fin de ses travaux et la récompense de toutes ses peines.

Tous les saints Pères qui parlent de l'union qui se fait entre l'âme et l'Epoux céleste dans l'exercice de l'oraison, disent qu'elle est inexplicable. Saint Thomas l'appelle un baiser ineffable ; parce qu'on peut bien goûter l'excellence des affections et des impressions divines, mais on ne la peut pas exprimer. Saint Bernard dit que c'est un lien ineffable d'amour ; parce que la manière dont on le voit est ineffable, et demande une pureté de cœur toute extraordinaire. Saint Augustin dit que cette union se fait d'une manière qui ne peut tomber dans la pensée d'un homme, s'il n'en a fait l'expérience.

On peut dire que le propre de l'amour est de tendre à l'union la plus intime et la plus étroite qui puisse être, et qu'il ne se contente pas d'une jouissance superficielle ; mais qu'il aspire à la possession parfaite. De là vient que l'âme qui aime parfaitement Jésus-Christ, après avoir pratiqué toutes les actions de vertu et de mortification les plus héroïques ; après avoir reçu toutes les faveurs les plus signalées de l'Epoux, les visions, les révélations, les extases, les transports d'amour, les vues, les lumières, croit n'avoir rien fait et n'avoir rien reçu ; à cause, dit saint Macaire, du désir insatiable qu'elle a de posséder le Seigneur ; à cause de l'amour immense et ineffable qu'elle lui porte, qui fait qu'elle se consume de désirs ardents, et qu'elle aspire sans cesse au baiser de l'Epoux.

On peut bien dire encore que cette union parfaite, qui est l'objet de ses désirs, n'est pas seulement une simple union, par le moyen de la

grâce habituelle qui est commune à tous les justes, ou par l'amour actuel, même extatique et jouissant, qui ne se donne qu'aux grandes âmes; mais c'est le plus haut degré de la contemplation, le plus sublime don de l'Epoux, qui se donne lui-même, qui s'écoule intimement dans l'âme, qui la touche, qui se jette entre ses bras, et se fait sentir et goûter par une connoissance expérimentale, où la volonté a plus de part que l'entendement, et l'amour que la vue. D'où vient que Richard de Saint-Victor dit « que l'amour est un œil, et qu'aimer c'est voir » (*de grad. Charit., cap.* III. *p.* 353.) : » et saint Augustin : « Qui connoît la vérité la con- » noît, et qui la connoît connoît l'éternité : c'est » la charité qui la connoît (*Conf., lib.* VII. *cap.* X. » *tom.* I. *col.* 139.). »

On peut bien dire avec saint Bernard, que cet embrassement, ce baiser, cette touche, cette union, n'est point dans l'imagination ni dans les sens, mais dans la partie la plus spirituelle de notre être, dans le plus intime de notre cœur, où l'âme, par une singulière prérogative, reçoit son bien-aimé, non par figure, mais par infusion; non par image, mais par impression. On peut dire avec Denis le Chartreux, que le divin Epoux, voyant l'âme toute éprise de son amour, se communique à elle, se présente à elle, l'embrasse, l'attire au dedans de lui-même, la baise, la serre étroitement avec une complaisance merveilleuse; et que l'épouse, étant tout à coup, en un moment, en un clin d'œil, investie des rayons de la divinité, éblouie de sa clarté, liée des bras de son amour, pénétrée de sa présence, opprimée du poids de sa grandeur, et de l'efficace excellente de ses perfections, de sa majesté, de ses lumières immenses, est tellement surprise, étonnée, épouvantée, ravie en admiration de son infinie grandeur, de sa brillante clarté, de la délicieuse sérénité de son visage, qu'elle est comme noyée dans cet abîme de lumière, perdue dans cet océan de bonté, brûlée et consumée dans cette fournaise d'amour, anéantie en elle-même par une heureuse défaillance, sans savoir où elle est, tant elle est égarée et enfoncée dans cette vaste solitude de l'immensité divine. Mais de dire comment cela se fait, et ce qui se passe en ce secret entre l'Epoux et l'épouse, cela est impossible : il le faut honorer par le silence; et louer à jamais l'amour ineffable du Verbe, qui daigne tant s'abaisser pour relever sa créature.

LES DEVOIRS DE L'AME QUI EST ÉPOUSE DE JÉSUS-CHRIST.

Entre les devoirs de l'épouse envers son divin Epoux, celui de l'amour est le premier; et même l'on peut dire qu'il est unique, parce qu'il contient tous les autres avec éminence. Car il faut considérer que Jésus-Christ prend quelquefois le nom de Seigneur, quelquefois celui de Père, et quelquefois celui d'Epoux. Quand il veut nous donner de la crainte, dit saint Grégoire (*in Cant., Præm. n.* 8. *tom.* III. *part.* II. *col.* 400.), il prend la qualité de Seigneur : lorsqu'il veut être honoré, il prend celle de Père : mais quand il veut être aimé, il se fait appeler Epoux.

Faites réflexion sur l'ordre qu'il garde : de la crainte procède ordinairement le respect; du respect l'amour. En cet amour consiste, comme dit excellemment saint Bernard (*Ibid. Serm.* LXXXIII. *n.* 3. *col.* 1557.), la ressemblance de l'âme avec le Verbe, selon cette parole de l'Apôtre (*Ephes.*, V. 1, 2.) : « Soyez les imitateurs » de Dieu, comme étant ses enfants bien-aimés, » et marchez dans l'amour et la charité, comme » Jésus-Christ nous a aimés; » afin de vous joindre, par conformité, à celui dont l'infinité vous sépare. Cette conformité marie l'âme avec le Verbe, lorsqu'elle se montre semblable en volonté et en désir à celui à qui elle ressemble par le privilége de la nature, aimant comme elle est aimée; si donc elle aime parfaitement, elle est épouse.

Qu'y a-t-il de plus doux que cette conformité? qu'y a-t-il de plus souhaitable que cet amour, qui fait, ô âme fidèle, que ne vous contentant pas d'être instruite par les hommes, mais vous adressant vous-même confidemment au Verbe, vous lui adhérez constamment, vous l'interrogez familièrement, vous le consultez sur toutes choses, égalant la liberté de vos désirs à l'étendue de vos pensées et de vos connoissances?

Certainement on peut dire que c'est ici que l'on contracte un mariage spirituel et saint avec le Verbe : je dis trop peu quand je dis qu'on le contracte; on le consomme : car c'est en effet le consommer, que de deux esprits n'en faire qu'un, en voulant et ne voulant pas les mêmes choses. Au reste il ne faut pas craindre que l'inégalité des personnes affoiblisse aucunement la conformité des volontés, parce que l'amour n'a pas tant d'égard au respect. Le mot d'amour vient d'aimer, non pas d'honorer. Que celui-là se tienne en respect qui frissonne, qui est interdit, qui tremble, qui est saisi d'étonnement : tout cela n'a point de lieu en celui qui aime. L'amour est plus que satisfait de lui-même; et quand il est entré dans le cœur, il attire à soi toutes les autres affections et se les assujétit. C'est pourquoi celle

qui aime s'applique à l'amour, et ne sait autre chose; et celui qui mérite d'être honoré, respecté et admiré, aime mieux néanmoins être aimé : l'un est l'époux; l'autre est l'épouse.

Quelle affinité et quelle liaison cherchez-vous entre deux époux, sinon d'aimer et d'être aimé? Ce lien surpasse celui des pères et des mères à l'égard de leurs enfants, qui est celui de tous que la nature a serré plus étroitement. Aussi est-il écrit à ce sujet que « l'homme laissera son père et » sa mère, et s'attachera à son épouse (*Genes.*, » II. 24.; MATTH., XIX. 5.). » Voyez comme cette affection n'est pas seulement plus forte que toutes les autres, mais qu'elle se surmonte elle-même dans le cœur des époux. Ajoutez que celui qui est l'époux n'est pas seulement épris d'amour; il est l'amour même. Mais n'est-il point aussi l'honneur? Pour moi, je ne l'ai point lu : j'ai bien lu que « Dieu est charité (1. JOAN., IV. 8.); » mais je n'ai point lu qu'il soit honneur ni dignité. Ce n'est pas que Dieu rejette l'honneur, lui qui dit : « Si je suis Père, où est l'honneur qui m'est dû » (MALAC., I. 6.)? » mais il le dit en qualité de Père. Que s'il veut montrer qu'il est époux, il dira : Où est l'amour qui m'est dû? Car il dit aussi au même endroit : « Si je suis Seigneur, où » est la crainte qui m'est due? » Dieu donc veut être craint comme Seigneur, honoré comme Père, aimé et chéri comme Epoux.

De ces trois devoirs, lequel est le plus excellent et le plus noble? L'amour. Sans l'amour, la crainte est fâcheuse, et l'honneur n'est point agréable. La crainte est une passion servile, tandis qu'elle n'est point affranchie par l'amour; et l'honneur qui ne vient point du cœur, n'est point un vrai honneur, mais une pure flatterie. La gloire et l'honneur appartiennent à Dieu, mais il ne les accepte point, s'ils ne sont assaisonnés par l'amour : car il suffit par lui-même; il plaît par lui-même et pour l'amour de lui-même. L'amour est lui-même et son mérite et sa récompense. Il ne demande point d'autre motif ni d'autre fruit que lui-même : son fruit c'est son usage. J'aime parce que j'aime; j'aime pour aimer. En vérité, l'amour est une grande chose, pourvu qu'il retourne à son principe; et que, remontant à sa source par une réflexion continuelle, il y prenne des forces pour entretenir son cours.

De tous les mouvements, de tous les sentiments et de toutes les affections de l'âme, il n'y a que l'amour qui puisse servir à la créature pour rendre la pareille à son auteur, sinon avec égalité, pour le moins avec quelque rapport. Par exemple si Dieu se fâche contre moi, me fâcherai-je contre lui? Non, certes; mais je craindrai, mais je tremblerai, mais je lui demanderai pardon : de même, s'il me reprend, je ne le reprendrai pas à mon tour; mais plutôt je le justifierai : et s'il me juge, je n'entreprendrai pas de le juger; mais plutôt de l'adorer. S'il domine, il faut que je serve; s'il commande, il faut que j'obéisse : je ne puis pas exiger de lui une obéissance réciproque. Mais il n'est pas ainsi de l'amour : car quand Dieu aime, il ne demande autre chose qu'un retour d'amour, parce qu'il n'aime que pour être aimé, sachant bien que ceux qui l'aiment sont rendus bien heureux par l'amour même qu'ils lui portent.

Ainsi l'âme, qui est assez heureuse pour y être parvenue, brûle d'un si ardent désir de voir son Epoux dans la gloire, que la vie lui est un supplice, la terre un exil, le corps une prison, et l'éloignement de Dieu une espèce d'enfer, qui la fait sans cesse soupirer après la mort. Dans cet état, dit saint Grégoire (*in Cant.*, *c.* III. *tom.* III. *p.* 419.), elle ne reçoit aucune consolation des choses de la terre; elle n'en a aucun goût, ni sentiment, ni désir : au contraire, c'est pour elle un sujet de peine, qui la fait soupirer jour et nuit, et languir dans l'absence de son Epoux : car elle est blessée d'amour; et cette plaie, qui consume les forces du corps, est la parfaite santé de l'âme, sans laquelle sa disposition seroit très mauvaise et très dangereuse. Plus cette plaie est profonde, plus elle est saine. Sa force consiste dans la langueur; et sa consolation est de n'en avoir point sur la terre. Tout ce qu'elle voit ne lui cause que de la tristesse, parce qu'elle est privée de la vue de celui qu'elle aime. Il n'y a qu'une seule chose qui la puisse consoler; c'est de voir que plusieurs âmes profitent de son exemple, et sont embrasées de l'amour de son Epoux.

Tel étoit saint Ignace, martyr, qui soupiroit après les tourments et la mort, par l'extrême désir qu'il avoit de voir Jésus-Christ. Quand sera-ce, disoit-il (*Epist. ad Rom.*), que je jouirai de ce bonheur d'être déchiré des bêtes farouches dont on me menace? Ah! qu'elles se hâtent de me faire mourir et de me tourmenter! et, de grâce, qu'elles ne m'épargnent point comme elles font les autres martyrs : car je suis résolu, si elles ne viennent à moi, de les aller attaquer, et de les obliger à me dévorer. Pardonnez-moi ce transport, mes petits enfants; je sais ce qui m'est bon : je commence maintenant à être disciple de Jésus-Christ, ne désirant plus rien de toutes les choses visibles, et n'ayant qu'un seul désir, qui est de trouver Jésus-Christ.

Qu'on me fasse souffrir les feux, les croix et les dents des bêtes farouches; que tous les tourments que les démons peuvent inspirer aux bourreaux viennent fondre sur moi; je suis prêt à tout, pourvu que je puisse jouir de Jésus-Christ! Quel amour! quels transports! quelle ardeur pour Jésus-Christ! Puissions-nous entrer dans ces sentiments; et comme le saint martyr, n'avoir plus de vie, d'être, de mouvements, que pour consommer notre union avec le divin Epoux!

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CONCEPTION DE LA Ste. VIERGE,

PRÊCHÉ LA VEILLE DE CETTE FÊTE.

Priviléges de Marie, ses prérogatives; l'amour éternel de son Fils pour elle, sa victoire sur le péché en la personne de sa Mère. Question de l'immaculée conception, non décidée. Extrémité de la foiblesse de l'homme; son impuissance sans la grâce de Jésus-Christ, seul vrai médecin.

Tota pulchra es, amica mea.

Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée (*Cant.*, IV. 7.).

Si le nom de Marie vous est cher, si vous aimez sa gloire, si vous prenez plaisir de célébrer ses louanges, chrétiens enfants de Marie, vous, que cette Vierge très pure assemble aujourd'hui en ce lieu, réjouissez-vous en Notre-Seigneur. Demain luira au monde cette sainte et bienheureuse journée, en laquelle l'âme de Marie, cette âme prédestinée à la plénitude des grâces et au plus haut degré de la gloire, fut premièrement unie à un corps, mais à un corps dont la pureté, qui ne trouve rien de semblable même parmi les esprits angéliques, attirera quelque jour sur la terre le chaste époux des âmes fidèles. Il est donc bien juste, mes frères, que nous passions cette solennité avec une joie toute spirituelle. Loin de cette conception les gémissements et les pleurs qui doivent accompagner les conceptions ordinaires. Celle-ci est toute pure et toute innocente. Non, non, ne le croyez pas, chrétiens, que la corruption générale de notre nature ait violé la pureté de la Mère que Dieu destinoit à son Fils unique. C'est ce que je me propose de vous faire voir dans cette méditation, dans laquelle je vous avoue que je ne suis pas sans crainte. De tant de diverses matières que l'on a accoutumé de traiter dans les assemblées ecclésiastiques, celle-ci est sans doute la plus délicate. Outre la difficulté du sujet, qui fait certainement de la peine aux plus habiles prédicateurs, l'Eglise nous ordonne de plus une grande circonspection et une retenue extraordinaire. Si j'en dis peu, je prévois que votre piété n'en sera pas satisfaite. Que si j'en dis beaucoup, peut-être sortirai-je des bornes que les saints canons me prescrivent. Je ne sais quel instinct me pousse à vous assurer que cette conception est sans tache, et je n'ose vous l'assurer d'une certitude infaillible. Il faudra tenir un milieu qui sera peut-être un peu difficile. Disons néanmoins, chrétiens, disons à la gloire de Dieu, que la bienheureuse Marie n'a pas ressenti les atteintes du péché commun de notre nature; disons-le, autant que nous pourrons, avec force; mais disons toutefois avec un si juste tempérament, que nous ne nous éloignions pas de la modestie. Ainsi les fidèles seront contents; ainsi l'Eglise sera obéie. Nous satisferons tout ensemble à la tendre piété des enfants et aux sages réglements de la Mère.

Il y a certaines propositions étranges et difficiles, qui, pour être persuadées, demandent que l'on emploie tous les efforts du raisonnement et toutes les inventions de la rhétorique. Au contraire il y en a d'autres qui jettent au premier aspect un certain éclat dans les âmes, qui fait que souvent on les aime, avant même que de les connoître. De telles propositions n'ont pas presque besoin de preuves. Qu'on lève seulement les obstacles, que l'on éclaircisse les objections, s'il s'en présente quelques-unes, l'esprit s'y portera de soi-même, et d'un mouvement volontaire. Je mets en ce rang celle que j'ai à établir aujourd'hui. Que la conception de la Mère de Dieu ait eu quelque privilége extraordinaire, que son Fils tout-puissant l'ait voulu préserver de cette peste commune qui corrompt toutes nos facultés, qui gâte jusqu'au fond de nos âmes, qui va porter la mort jusqu'à la source de notre vie; qui ne le croiroit, chrétiens? Qui ne donneroit de bon cœur son consentement à une opinion si plausible? Mais il y a, dit-on, beaucoup d'objections importantes, qui ont ému de grands personnages. Eh bien! pour satisfaire les âmes pieuses, tâchons de résoudre ces objections: par ce moyen j'aurai fait la meilleure partie de ma preuve. Après cela sans doute il ne sera pas nécessaire de vous presser davantage: sitôt que vous aurez vu les difficultés expliquées, vous croirez volontiers que le péché originel n'a pas touché à Marie. Que dis-je, vous le croirez? vous en êtes déjà convaincus; et tout ce que j'ai à vous dire ne servira qu'à vous confirmer dans cette pieuse créance.

PREMIER POINT.

Il n'est pas, ce me semble, fort nécessaire d'exposer ici une vérité qui ne doit être ignorée de personne. Vous le savez, fidèles, qu'Adam notre premier père s'étant élevé contre Dieu, il perdit aussitôt l'empire naturel qu'il avoit sur ses appétits. La désobéissance fut vengée par une autre désobéissance. Il sentit une rébellion à laquelle il ne s'attendoit pas ; et la partie inférieure s'étant inopinément soulevée contre la raison, il resta tout confus de ce qu'il ne pouvoit la réduire. Mais, ce qui est de plus déplorable, c'est que ces convoitises brutales qui s'élèvent dans nos sens, à la confusion de l'esprit, aient si grande part à notre naissance. De là vient qu'elle a je ne sais quoi de honteux, à cause que nous venons tous de ces appétits déréglés qui firent rougir notre premier père. Comprenez, s'il vous plaît, ces vérités ; et épargnez-moi la pudeur de repasser encore une fois sur des choses si pleines d'ignominie, et toutefois sans lesquelles il est impossible que vous entendiez ce que c'est que le péché d'origine : car c'est par ces canaux que le venin et la peste se coulent dans notre nature. Qui nous engendre, nous tue. Nous recevons en même temps et de la même racine, et la vie du corps, et la mort de l'âme. La masse dont nous sommes formés étant infectée dans sa source, elle empoisonne notre âme par sa funeste contagion. C'est pourquoi le Sauveur Jésus, voulant comme toucher au doigt la cause de notre mal, dit en saint Jean (Joan., III. 6.), que « ce qui naît de la chair est chair : » *Quod natum est ex carne, caro est.* La chair en cet endroit, selon la phrase de l'Ecriture, signifie la concupiscence. C'est donc comme si notre Maître avoit dit plus expressément : O vous, hommes misérables, qui naissez de cette révolte et de ces inclinations corrompues qui s'opposent à la loi de Dieu, vous naissez par conséquent rebelles contre lui et ses ennemis : *Quod natum est ex carne, caro est.* Telle est la pensée de Notre-Seigneur ; et c'est ainsi, si je ne me trompe, que l'explique saint Augustin (*in* Joan. *Tract.* XII, *tom.* III, *part.* II, *col.* 383 *et seq.*), celui qui de tous les Pères a le mieux entendu les maladies de notre nature.

Que dirons-nous donc maintenant de la bienheureuse Marie? Il est vrai qu'elle a conçu étant vierge ; mais elle n'a pas été conçue d'une vierge. Cet honneur n'appartient qu'à son Fils. Pour elle, dont la conception s'est faite par les voies ordinaires, comment évitera-t-elle la corruption qui y est inséparablement attachée ? Car enfin l'apôtre saint Paul parle en termes si universels de cette commune malédiction de toute notre nature, que ces paroles semblent ne pouvoir souffrir aucune limitation. « Tous ont péché, dit-il ; » et tous sont morts en Adam, et tous ont péché » en Adam (*Rom.*, V. 12.). » Et il y a beaucoup d'autres paroles semblables, non moins fortes, ni moins générales. Où chercherons-nous donc un asile à la bienheureuse Marie, où nous puissions la mettre à couvert d'une condamnation si universelle ? Ce sera entre les bras de son Fils, ce sera dans la toute-puissance divine, ce sera dans cette source infinie de miséricorde qui jamais ne peut être épuisée. Vous avez, ce me semble, bien compris la difficulté. Je l'ai proposée dans toute sa force, du moins selon mon pouvoir. Ecoutez maintenant la réponse, et suivez attentivement ma pensée. Je dirai les choses en peu de mots, parce que je vois que je parle ici à des personnes intelligentes.

Certes il faut l'avouer, chrétiens ; Marie étoit perdue tout ainsi que les autres hommes, si le Médecin miséricordieux, qui donne la guérison à nos maladies, n'eût jugé à propos de la prévenir de ses grâces. Ce péché, qui, ainsi qu'un torrent, se déborde sur tous les hommes, alloit gâter cette sainte Vierge de ses ondes empoisonnées. Mais il n'y a point de cours si impétueux, que la toute-puissance divine n'arrête quand il lui plaît. Considérez le soleil, avec quelle impétuosité il parcourt cette immense carrière qui lui a été ouverte par la Providence. Cependant vous n'ignorez pas que Dieu ne l'ait fixé autrefois au milieu du ciel, à la seule parole d'un homme. Ceux qui habitent près du Jourdain, ce fleuve célèbre de la Palestine, savent avec quelle rapidité il se décharge dans la mer Morte, du moins si je ne me trompe dans la description de ces lieux. Néanmoins toute l'armée d'Israël l'a vu remonter à sa source, pour faire passage à l'arche où reposoit le Seigneur tout-puissant. Est-il rien de plus naturel que cette influence de chaleur dévorante qui sort du feu dans une fournaise? Et l'impie Nabuchodonosor n'a-t-il pas admiré trois bénis enfants qui se jouoient au milieu des flammes, que ses satellites impitoyables avoient vainement irritées? Nonobstant tous ces exemples illustres, ne peut-on pas dire véritablement qu'il n'y a point de feu qui ne brûle, et que le soleil roule dans les cieux d'un mouvement éternel, et qu'il ne se rencontre aucun fleuve qui retourne jamais à sa source? Nous tenons tous les jours de semblables propos, sans que nous en soyons empêchés par ces fameux exemples,

bien qu'ils ne soient ignorés de personne. Et d'où vient cela, chrétiens? C'est que nous avons accoutumé de parler selon le cours ordinaire des choses; et Dieu se plaît d'agir quelquefois selon les lois de sa toute-puissance, qui est au-dessus de tous nos discours.

Ainsi je ne m'étonne pas que le grand apôtre saint Paul ait prononcé si généralement, que le péché de notre premier père a fait mourir tous ses descendants. En effet, selon la suite naturelle des choses que l'Apôtre considéroit en ce lieu, être né de la race d'Adam à la façon ordinaire, enfermoit infailliblement le péché. Il n'est pas plus naturel au feu de brûler, qu'à cette damnable concupiscence d'infecter tout ce qu'elle touche, d'y porter la corruption et la mort. Il n'est point de poison plus présent, ni de peste plus pénétrante. Mais je dis que ces malédictions si universelles, que toutes ces propositions, si générales qu'elles puissent être, n'empêchent pas les réserves que peut faire le souverain, ni les coups d'autorité absolue. Et quand est-ce, ô grand Dieu, que vous userez plus à propos de cette puissance qui n'a point de bornes et qui est sa loi elle-même, quand est-ce que vous en userez, sinon pour faire grâce à Marie?

Je sais bien que quelques docteurs assurent que c'est imprudence de vouloir apporter quelques restrictions à des paroles si générales. Cela, disent-ils, tire à conséquence. Mais, ô mon Sauveur! quelle conséquence! Pesez, s'il vous plaît, ce raisonnement. Ces conséquences ne sont à craindre, qu'où il y peut avoir quelque sorte d'égalité. Par exemple, vous méditez d'accorder quelque grâce à une personne d'une condition médiocre: vous avez à y prendre garde; cela peut tirer à conséquence; beaucoup d'autres par cet exemple prétendront la même faveur. Mais parcourez tous les chœurs des anges, considérez attentivement tous les ordres des bienheureux, voyez si vous trouverez quelque créature qui ose, je ne dis pas s'égaler, mais même en aucune manière se comparer à la sainte Vierge. Non: ni l'obéissance des patriarches, ni la fidélité des prophètes, ni le zèle infatigable des saints apôtres, ni la constance invincible des martyrs, ni la pénitence persévérante des saints confesseurs, ni la pureté inviolable des vierges, ni cette grande diversité de vertus que la grâce divine a répandues dans les différents ordres des bienheureux, n'a rien qui puisse tant soit peu approcher de la très heureuse Marie. Cette maternité glorieuse, cette alliance éternelle qu'elle a contractée avec Dieu, la met dans un rang tout singulier qui ne souffre aucune comparaison. Et dans une si grande inégalité, quelle conséquence pouvons-nous craindre? Montrez-moi une autre Mère de Dieu, une autre vierge féconde; faites-moi voir ailleurs cette plénitude de grâces, cet assemblage de vertus divines, une humilité si profonde dans une dignité si auguste, et toutes les autres merveilles que j'admire en la sainte Vierge; et puis dites, si vous voulez, que l'exception que j'apporte à une loi générale, en faveur d'une personne si extraordinaire, a des conséquences fâcheuses.

Et combien y a-t-il de lois générales dont Marie a été dispensée? N'est-ce pas une nécessité commune à toutes les femmes d'enfanter en tristesse et dans le péril de leur vie? Marie en a été exemptée. N'a-t-il pas été prononcé de tous les hommes généralement, « qu'ils offensent tous » en beaucoup de choses? » *In multis offendimus omnes* (Jac., III. 2.). Y a-t-il aucun juste qui puisse éviter ces péchés de fragilité que nous appelons véniels? Et bien que cette proposition soit si générale et si véritable, l'admirable saint Augustin ne craint point d'en excepter la très innocente Marie (*de Natur. et Grat., n.* 42, *tom.* X, *col.* 144, 145.). Certes si nous reconnoissions dans sa vie qu'elle eût été assujétie aux ordres communs, nous pourrions croire peut-être qu'elle auroit été conçue en iniquité, tout ainsi que le reste des hommes. Que si nous y remarquons au contraire une dispense presque générale de toutes les lois; si nous y voyons selon la foi orthodoxe, ou du moins selon le sentiment des docteurs les plus approuvés; si, dis-je, nous y voyons un enfantement sans douleur, une chair sans fragilité, des sens sans rébellion, une vie sans tache, une mort sans peine; si son époux n'est que son gardien, son mariage le voile sacré qui couvre et protége sa virginité, son Fils bien-aimé une fleur que son intégrité a poussée; si lorsqu'elle le conçut, la nature étonnée et confuse crut que toutes ses lois alloient être à jamais abolies; si le Saint-Esprit tint sa place, et les délices de la virginité celle qui est ordinairement occupée par la convoitise: qui pourra croire qu'il n'y ait rien eu de surnaturel dans la conception de cette Princesse, et que ce soit le seul endroit de sa vie qui ne soit point marqué de quelque insigne miracle?

Vous me direz peut-être que cette innocence si pure, c'est la prérogative du Fils de Dieu; que de la communiquer à sa sainte Mère, c'est ôter au Sauveur l'avantage qui est dû à sa qualité. C'est le dernier effort des docteurs dont nous

réfutons aujourd'hui les objections. Mais à Dieu ne plaise, ô mon Maître, qu'une si téméraire pensée puisse jamais entrer dans mon âme. Périssent tous mes raisonnements, que tous mes discours soient honteusement effacés, s'ils diminuent quelque chose de votre grandeur ! Vous êtes innocent par nature, Marie ne l'est que par grâce; vous l'êtes par excellence, elle ne l'est que par privilége; vous l'êtes comme rédempteur, elle l'est comme la première de celles que votre sang précieux a purifiées. O vous, qui désirez qu'en cette rencontre la préférence demeure à Notre-Seigneur, vous voilà satisfaits, ce me semble. Quoi ! si nous n'étions tous criminels par notre naissance, ne sauriez-vous que dire, pour donner l'avantage au Sauveur? Si vous croyez avoir fait beaucoup de l'avoir mis au-dessus d'une infinité de coupables, ne trouvez pas mauvais si je tâche du moins de trouver une créature innocente à laquelle je le préfere, afin de faire voir que ce n'est pas notre crime seul qui lui donne la préférence.

Il est certes tout à fait nécessaire qu'il surpasse sa sainte Mère d'une distance infinie. Mais aussi ne jugez-vous pas raisonnable que sa Mère ait quelque avantage par-dessus le commun de ses serviteurs? Que répondrez-vous à une demande qui paroît si juste? Je ne me contente pas de ce que vous me dites, qu'elle a été sanctifiée devant sa naissance. Car encore que je vous avoue que c'est une belle prérogative, je vous prie de vous souvenir que c'est le privilége de saint Jean-Baptiste, et peut-être de quelque autre prophète. Or ce que je vous demande aujourd'hui, c'est que vous donniez, si vous le pouvez, quelque chose de singulier à Marie, sans toucher aux droits de Jésus. Pour moi j'y satisferai aisément, établissant trois degrés que chacun pourra retenir. Je dis que le Sauveur étoit infiniment au-dessus de cette commune corruption. Pour Marie, elle y étoit soumise; mais elle en a été préservée : entendez ce mot, s'il vous plaît. Et à l'égard des autres saints, je dis qu'ils l'avoient effectivement contractée, mais qu'ils en ont été délivrés. Ainsi nous conservons la prérogative à la Mère, sans faire tort à l'excellence du Fils; ainsi nous voyons une juste et équitable disposition qui semble bien convenable à la Providence divine; ainsi le Sauveur Jésus, qui, selon la doctrine des théologiens, étoit venu en ce monde principalement pour purger les hommes de ce péché d'origine, qui étoit le grand œuvre du diable, en remporte une glorieuse victoire; il le dompte, il le met en fuite partout où il se peut retrancher.

Comment cela, chrétiens? L'induction en est claire. Ce vice originel règne dans les enfants nouvellement nés; Jésus l'y surmonte par le saint baptême. Ce n'est pas tout : le diable par ce péché pénètre jusqu'aux ventres de nos mères, et là tout impuissants que nous sommes, il nous rend ennemis de Dieu. Jésus choisit quelques âmes illustres qu'il purifie dans les entrailles maternelles, et là il défait encore le péché. Tels sont ceux que nous appelons sanctifiés devant la naissance, comme saint Jean; comme Jérémie, selon le sentiment de quelques docteurs; comme saint Joseph peut-être, selon la conjecture de quelques autres. Mais il reste un endroit, ô Sauveur, où le diable se vante d'être invincible. Il dit que l'on ne l'en peut chasser. C'est le moment de la conception, dans lequel il brave votre pouvoir. Il dit que si vous lui ôtez la suite, du moins il s'attache, sans rien craindre, à la source et à la racine. « Elevez-vous, Seigneur, et que vos » ennemis disparoissent, et que ceux qui vous » haïssent tombent et périssent devant votre » face : » *Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus; et fugiant, qui oderunt eum, à facie ejus* (*Ps.* LXVII. 1.). Choisissez du moins une créature que vous sanctifiiez dès son origine, dès le premier instant où elle sera animée; faites voir à notre envieux que vous pouvez prévenir son venin par la force de votre grâce; qu'il n'y a point de lieu où il puisse porter ses ténèbres infernales, d'où vous ne le chassiez par l'éclat tout-puissant de votre lumière. La bienheureuse Marie se présente fort à propos. Il sera digne de votre bonté, et digne de la grandeur d'une Mère si excellente, que vous lui fassiez ressentir les effets d'une protection spéciale.

Chers frères, que vous en semble? que pensez-vous de cette doctrine? Vous paroît-elle pas bien plausible? Pour moi, quand je considère le Sauveur Jésus, notre amour et notre espérance, entre les bras de la sainte Vierge, ou suçant son lait virginal, ou se reposant doucement sur son sein, ou enclos dans ses chastes entrailles : mais je m'arrête à cette dernière pensée, elle convient beaucoup mieux à ce temps; dans peu de jours nous célébrerons la nativité du Sauveur; et nous le considérons à présent dans les entrailles de sa sainte Mère : quand donc je regarde l'Incompréhensible ainsi renfermé, et cette immensité comme raccourcie; quand je vois mon libérateur dans cette étroite et volontaire prison, je dis quelquefois à part moi : Se pourroit-il bien faire que Dieu eût voulu abandonner au diable, quand ce n'auroit été qu'un moment, ce temple sacré qu'il

destinoit à son Fils, ce saint tabernacle où il prendra un si long et si admirable repos, ce lit virginal où il célébrera des noces toutes spirituelles avec notre nature? C'est ainsi que je me parle à moi-même. Puis me retournant au Sauveur : Bénit Enfant, lui dis-je, ne le souffrez pas, ne permettez pas que Votre Mère soit violée. Ah! que si Satan l'osoit aborder pendant que demeurant en elle vous y faites un paradis, que de foudres vous feriez tomber sur sa tête! Avec quelle jalousie vous défendriez l'honneur et l'innocence de votre Mère! Mais, ô bénit Enfant, par qui les siècles ont été faits, vous êtes devant tous les temps. Quand votre Mère fut conçue, vous la regardiez du plus haut des cieux; mais vous-mêmes vous formiez ses membres. C'est vous qui inspirâtes ce souffle de vie qui anima cette chair dont la vôtre devoit être tirée. Ah! prenez garde, ô Sagesse éternelle, que dans ce même moment elle va être infectée d'un horrible péché, elle va être en la possession de Satan. Détournez ce malheur par votre bonté; commencez à honorer votre Mère; faites qu'il lui profite d'avoir un Fils qui est devant elle. Car enfin, à bien prendre les choses, elle est déjà votre mère, et déjà vous êtes son fils.

Fidèles, cette parole est-elle bien véritable? Est-ce point un excès de zèle qui nous fait avancer une proposition si hardie? Non certes : elle est déjà mère, le Fils de Dieu est déjà son fils. Il l'est, non point en effet, non selon la révolution des choses humaines, mais selon l'ordre de Dieu, selon sa prédestination éternelle. Suivez, s'il vous plaît, ma pensée.

Quand Dieu dans son secret conseil a résolu quelque événement, long-temps devant qu'il paroisse, l'Ecriture a accoutumé d'en parler comme d'une chose déjà accomplie. Par exemple : « Un » petit enfant nous est né, disoit autrefois Isaïe » (Is., IX. 6.), parlant de Notre-Seigneur, et » un Fils nous a été donné. » Que veut-il dire, mes frères? Jésus-Christ n'étoit pas né de son temps. Mais ce saint homme considéroit qu'il n'en étoit pas de Dieu ainsi que des hommes, qui font tant de projets inutiles; au contraire, que sa volonté a un effet infaillible et inévitable. Ains ayant pénétré, par les lumières d'en-haut, dani ce grand dessein que le Père éternel méditoit, d'envoyer son Fils au monde, il s'en réjouit en esprit, et estime la chose déjà comme faite, à cause qu'il la voit résolue par un décret immuable. Et certes, cette façon de parler est bien digne des saints prophètes, et ressent tout à fait la majesté de celui qui les inspire. Car, comme remarque très bien le grave Tertullien, « il est bienséant à » la nature divine, qui ne connoît en soi-même au» cune différence de temps, de tenir pour fait tout » ce qu'elle ordonne, à cause que chez elle l'éter» nité fait régner une consistance toujours uni» forme : » *Divinitati competit, quæcumque decreverit, ut perfecta reputare; quia non sit apud illam differentia temporis, apud quam uniformem statum temporum dirigit æternitas ipsa* (*Lib.* III, *adv.* MARCION. *n.* 5.). Par conséquent il est vrai, et je ne me suis pas trompé quand je l'ai assuré de la sorte, que la très sainte Vierge dès le premier instant de sa vie étoit déjà mère du Sauveur, non pas selon le langage des hommes, mais selon la parole de Dieu, c'est-à-dire, comme vous l'avez vu, selon la façon de parler ordinaire des Ecritures divines.

Et je fortifie ce raisonnement par une autre doctrine excellente des Pères, merveilleusement expliquée par le même Tertullien. Ce grand homme raconte que le Fils de Dieu ayant résolu de prendre une chair semblable à la nôtre, quand l'heure en seroit arrivée, il s'est toujours plu dès le commencement à converser avec les hommes; que dans ce dessein souvent il est descendu du ciel, que c'étoit lui qui dès l'ancien Testament parloit en forme humaine aux patriarches et aux prophètes. Tertullien considère ces apparitions différentes comme des préludes de l'incarnation, comme des préparatifs de ce grand ouvrage qui se commençoit dès lors. « De cette sorte, dit-il, » le Fils de Dieu s'accoutumoit aux sentiments hu» mains; il apprenoit, pour ainsi dire, à être » homme, il se plaisoit d'exercer dès l'origine du » monde ce qu'il devoit être dans la plénitude des » temps : » *Ediscens jam indè à primordio, jam inde hominem, quod erat futurus in fine* (*Lib.* II, *adv.* MARCION. *n.* 27.). Ou plutôt, pour parler plus dignement d'un si haut mystère, il ne s'accoutumoit pas, mais nous-mêmes il nous accoutumoit à ne nous point effaroucher quand nous entendrions parler d'un Dieu-Homme; il ne s'apprenoit pas, mais il nous apprenoit à nous-mêmes à traiter plus familièrement avec lui, déposant doucement cette majesté terrible pour s'accommoder à notre foiblesse et à notre enfance.

Tel étoit le dessein du Sauveur. Et de cette belle doctrine de Tertullien je tire ce raisonnement que je vous supplie de comprendre; peut-être en serez-vous édifiés. Marie étoit mère de Dieu dès le premier instant auquel elle fut animée. Ne vous souvient-il pas que nous vous le disions tout à l'heure? Elle l'étoit selon les desseins de Dieu, selon les règles de sa providence,

selon les lois de cette éternité immuable, à laquelle rien n'est nouveau, qui enferme dans son unité toutes les différences des temps. Sans doute vous n'avez pas oublié ce beau passage de Tertullien qui explique si bien cette vérité. Or c'est selon ces règles que le Fils de Dieu doit agir, et non selon les règles humaines; selon les lois de l'éternité, non selon les lois des temps. Quand il s'agit du Fils de Dieu, ne me parlez point des règles humaines : parlez-moi des règles de Dieu. Marie étant donc sa mère selon l'ordre des choses divines, le Fils de Dieu dès sa conception la considéroit comme telle. Elle l'étoit en effet à son égard. Ne laissez passer, s'il vous plaît, aucune de ces vérités : elles sont toutes fort importantes pour ce que j'ai à vous dire.

Poursuivons maintenant et disons : Nous venons d'apprendre de Tertullien que le Verbe divin, long-temps devant qu'il se fût revêtu d'une chair humaine, se plaisoit, pour ainsi dire, à se revêtir par avance de la forme et des sentiments humains; tant il étoit passionné, si j'ose parler de la sorte, pour notre misérable nature. Quel sentiment plus humain que l'affection envers les parents? Par conséquent le Fils de Dieu, long-temps avant que d'être homme, aimoit Marie comme sa mère; il se plaisoit dans cette affection; il ne cessoit de veiller sur elle; il détournoit de dessus son temple les malédictions des profanes; il l'embellissoit de ses dons; il la combloit de ses grâces depuis le premier instant où elle commença le cours de sa vie jusqu'au dernier soupir par lequel elle fut terminée. C'est la conséquence que je prétendois tirer de ces savants principes de Tertullien. Elle me semble fort véritable, elle établit à mon avis puissamment l'immaculée conception de Marie. Et en vérité cette opinion a je ne sais quelle force qui persuade les âmes pieuses. Après les articles de foi, je ne vois guère de chose plus assurée.

C'est pourquoi je ne m'étonne pas que cette célèbre école des théologiens de Paris oblige tous ses enfants à défendre cette doctrine. Savante compagnie, cette piété pour la Vierge est peut-être l'un des plus beaux héritages que vous ayez reçu de vos pères. Puissiez-vous être à jamais florissante! puisse cette tendre dévotion que vous avez pour la Mère, à la considération de son Fils, porter bien loin aux siècles futurs cette haute réputation que vos illustres travaux vous ont acquise par toute la terre? Pour moi, je suis ravi, chrétiens, de suivre aujourd'hui ses intentions. Après avoir été nourri de son lait, je me soumets volontiers à ses ordonnances; d'autant plus que c'est aussi, ce me semble, la volonté de l'Eglise. Elle a un sentiment fort honorable de la conception de Marie : elle ne nous oblige pas de la croire immaculée; mais elle nous fait entendre que cette créance lui est agréable. Il y a des choses qu'elle commande, où nous faisons connoître notre obéissance; il y en a d'autres qu'elle insinue, où nous pouvons témoigner notre affection. Il est de notre piété, si nous sommes vrais enfants de l'Eglise, non-seulement d'obéir aux commandements, mais de fléchir aux moindres signes de la volonté d'une mère si bonne et si sainte. Je vous vois tous, ce me semble, dans ce sentiment. Mais ce n'est rien d'être jaloux de défendre la pureté de Marie, si nous ne sommes soigneux de conserver la pureté en nous-mêmes. C'est à quoi peut-être vous serez portés par la brève réflexion qui va fermer ce discours; du moins je l'espère ainsi de l'assistance divine.

SECOND POINT.

Vous avez ouï, mes frères, les divers raisonnements par lesquels j'ai tâché de prouver que la conception de Marie est sans tache. Il y a si long-temps que les plus grands théologiens de l'Europe travaillent sur ce sujet! Vous savez combien la personne de la sainte Vierge est illustre, combien digne d'honneurs extraordinaires, combien elle doit être privilégiée. Et toutefois l'Eglise n'a pas encore osé décider qu'elle soit exempte du péché originel. Plusieurs grands personnages ne l'ont pas cru. L'Eglise non-seulement les souffre dans ce sentiment, mais encore elle défend de les condamner. Jugez, jugez par-là, ô fidèles! combien nécessaire, combien grande et inévitable est la corruption de notre nature, puisque l'Eglise hésite si fort à en exempter celle de toutes les créatures qui est sans doute la plus éminente. O misère! ô calamité dans laquelle nous sommes plongés! ô abîme de maux infinis! Hélas! petits enfants que nous étions, sans connoissance et sans mouvement, nous étions déjà révoltés contre Dieu. Nous n'avions pas encore vu cette belle lumière du jour; condamnés par la nature à une sombre prison, nous étions encore condamnés par arrêt de la justice divine à une prison plus noire, à de plus épaisses ténèbres, des ténèbres horribles et infernales. Justement, certes, justement; car vos jugements sont très justes, ô Dieu éternel. Roi des siècles, souverain arbitre de l'univers. Eh! qui nous a tirés de cette misère? qui a réconcilié ces rebelles? qui a appelé ces enfants de colère à l'adoption des enfants de Dieu? Le prophète Jonas, du ventre de ce monstre qui l'avoit englouti,

éleva au ciel la voix de son cœur. Avons-nous crié à vous, ô Seigneur, des cachots de cette prison, ou du creux de ce sépulcre où étoit ensevelie notre enfance? Mais nous n'y avions ni parole ni sentiment : seulement la voix de notre péché y crioit vengeance; et celle de notre extrême misère crioit miséricorde. Vous avez eu pitié de nous; vous avez daigné nous conduire à ce bain d'immortalité, où dépouillant les ordures de notre première nativité, nous avons reçu une nouvelle naissance, non plus de la volonté de l'homme, ni de la volonté de la chair; mais d'un esprit pur et d'une eau sanctifiée par des paroles de vie. Je sais que cette fontaine d'eau vive est ouverte à tous les hommes, auxquels il vous a plu de préparer un remède dans les ondes du saint baptême. Mais combien en voyons-nous tous les jours à qui une mort trop précipitée ravit pour jamais ce bonheur? Et nous y sommes parvenus! Qu'avions-nous fait à Dieu? D'où vient cette différence? ce n'est pas de notre mérite : nous étions tous dans la même masse d'iniquité. Est-ce par le mérite de nos parents? Mais combien de parents vertueux, je le dis avec douleur, combien de parents vertueux n'ont pas obtenu cette grâce! Dirai-je? peut-être que l'ordre des causes naturelles m'a été plus favorable qu'aux autres. O ignorance! ô stupidité! Et comment ne regarderiez-vous pas la main puissante qui remue ces causes comme il lui plaît? Ne savez-vous pas qu'elles sont dirigées par une souveraine raison? Seroit-ce pas un étrange aveuglement, si nous aimions mieux devoir notre salut à une rencontre fortuite des causes créées, qu'au dessein prémédité de la miséricorde divine? Que dirai-je donc? où me tournerai-je?

Je frémis, chrétiens, je l'avoue, je frémis dans cette discussion. Je ne sais que dire, je n'ai point de raison à vous alléguer. Seulement suis-je très assuré que, quelle que puisse être la cause d'une si étonnante diversité, il est impossible qu'elle ne soit juste. Mais à quoi bon chercher des causes que la Providence divine nous a cachées? N'est-ce pas assez que nous connoissions que si nous sommes parvenus à la grâce du saint baptême, nous ne le devons qu'à la pure bonté de Dieu? Cherche qui voudra des raisons; médite qui voudra dans la recherche des causes de ces secrets jugements : pour moi, je ne reconnois point d'autre cause de mon bonheur que la pure bonté de mon Dieu. Je chanterai à jamais ses miséricordes; tant que je vivrai, je bénirai le nom du Seigneur. C'est tout ce que je sais; c'est tout ce que je désire connoître. Ceux qui en veulent savoir davantage, qu'ils s'adresssent à des personnes plus doctes; mais qu'ils prennent bien garde que ce ne soient des présomptueux : *Cui responsio ista displicet, quærat doctiores; sed caveat ne inveniat præsumptores* (S. Aug., *de Spir. et Litt. n.* 60, *tom.* x, *col.* 121.).

Mais peut-être que le péché originel étant guéri par le saint baptême, il ne nous en demeure aucun reste, et ainsi nous pouvons passer le reste de notre vie dans une entière assurance. Ne le croyez pas, chrétiens, ne le croyez pas. La grâce du saint baptême nous a retirés de la mort éternelle; mais nous sommes encore abattus de mortelles et pernicieuses langueurs. Ainsi a-t-il plu à mon Dieu de guérir toutes mes blessures les unes après les autres, afin de me faire mieux sentir la misère dont il me délivre, et la grâce par laquelle il me sauve. Mes frères bien-aimés, écoutez le narré de ma maladie; vous trouverez sans doute que vous avez à peu près les mêmes infirmités. C'est la maladie de la nature; nous en ressentons tous les effets, qui plus, qui moins, selon que nous suivons plus ou moins les mouvements de l'Esprit de Dieu. Misérable homme que je suis, où trouverai-je des paroles assez énergiques pour décrire l'extrémité de mes maux? Blessé dans toutes les facultés de mon âme, épuisé de forces par de si profondes blessures, je ne fais que de vains efforts. Ai-je jamais pris une généreuse résolution, que l'effet n'ait bientôt démentie? Ai-je jamais eu une bonne pensée qui n'ait été contrariée par quelque mauvais désir? Ai-je jamais commencé une action vertueuse, où le péché ne se soit comme jeté à la traverse? Il s'y mêle presque toujours certaines complaisances qui viennent de l'amour-propre, et tant d'autres péchés inconnus qui se cachent dans les replis de ma conscience, qui est un abîme sans fond, impénétrable à moi-même. Il est vrai, je sens, à mon avis, quelque chose en moi-même qui voudroit s'élever à Dieu : mais je sens aussitôt comme un poids de cupidités opposées qui m'entraînent et me captivent; et si je ne suis secouru, cette partie impuissante, qui sembloit vouloir se porter au bien, ne peut rien faire pour ma délivrance; elle écrit seulement ma condamnation. Quand j'entends quelquefois discourir des mystères du royaume de Dieu, je sens mon âme comme échauffée; il me semble que je ferai merveilles, je ne me propose que de grands desseins. Faut-il faire le premier pas de l'exécution? le moindre souffle du diable éteint cette flamme errante et volage, qui ne prend pas à sa matière, mais qui court légèrement par-dessus. Quoi plus?

Je suis malade à l'extrémité, et ne sens point de mal. Réduit aux abois, je veux faire comme si j'étois en bonne santé. Je ne sais pas même déplorer ma misère, ni implorer le secours du Libérateur ; foible et altier tout ensemble, impuissant et présomptueux. « Malheureux homme que » je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? » *Infelix ego homo ! quis me liberabit de corpore mortis hujus* (*Rom.*, VII. 24.) ? Où pourrai-je trouver du secours ? où chercherai-je le médecin ? J'ai voulu autrefois entreprendre ma guérison de moi-même ; j'ai fait quelques efforts pour me relever; efforts inutiles, qui m'ont rompu et ne m'ont pas soulagé. Comme un pauvre malade moribond qui ne sait plus que faire, s'imagine qu'en se levant il sera peut-être allégé ; il consume son peu de forces par un vain travail que sa foiblesse ne peut plus souffrir. Après s'être beaucoup tourmenté à traîner ses membres appesantis avec une extrême contention ; il retombe, ainsi qu'une pierre, sans pouls et sans mouvement, plus foible et plus impuissant que jamais : *De vulnere in vulnus*, dit saint Augustin. Ainsi en est-il de ma volonté, si elle n'est soutenue par une main plus puissante. *Infelix ego homo !* Vrai Dieu, où pourrai-je trouver du secours ?

La philosophie me montre de loin dans de belles boîtes, qu'elle étale avec pompe parmi tous les ornements de la rhétorique, le baume falsifié de ses belles, mais trompeuses maximes. La loi retentit à mes oreilles d'un ton puissant et impérieux ; les prédicateurs de l'Evangile m'annoncent les paroles de vie éternelle : que me profite tout cet appareil ? Les philosophes charlatans, semblables à ces dangereux empiriques, charment et endorment le mal pour un temps, et pendant cette fausse tranquillité, inspirent un secret venin dans la plaie. Ils me font la vertu si belle et si aisée, ils la dorent de telle sorte par leurs artificieuses inventions, que je m'imagine souvent que je puis être vertueux de moi-même, au lieu de me montrer ma servitude et mon impuissance. Ah ! superbe philosophie, n'est-ce pas assez que je sois foible, sans me rendre encore de plus en plus orgueilleux ? Pour la loi, quoique très juste et très sainte, c'est en vain qu'elle me montre le mal, puisque je n'y trouve pas l'unique preservatif que je cherche. Elle ne fait que m'étourdir, si je n'ai l'esprit de la grâce. Et ne vois-je pas par expérience que je m'opiniâtre contre les commandements ? Lorsqu'on me défend, on me pousse. Il ne faut que me défendre une chose, pour m'en faire naître l'envie ; me commander, c'est me retenir. Mon âme est remuante, inquiète, indocile et incapable de discipline. Plus on la presse par des préceptes, plus elle se roidit au contraire. Enfin tout ce que je lis, tout ce que j'écoute, les prédications, les enseignements, les corrections les plus charitables, ce sont des remèdes externes qui ne coupent pas la racine du mal. J'ai besoin que l'on touche au cœur, où est la source de la maladie. Et où pourrai-je trouver un médecin assez industrieux pour manier dextrement une partie et si malade et si délicate ?

Sauveur Jésus, vous êtes le libérateur que je cherche. Vrai médecin charitable, qui, sans être appelé de personne, avez voulu descendre du ciel en la terre et avez entrepris un si grand voyage pour venir visiter vos malades ; je me mets entre vos mains. Faites-moi prendre aujourd'hui une bonne résolution d'avoir toute ma confiance en vous seul, d'implorer votre secours avec zèle, de souffrir patiemment vos remèdes. Si vous ne me guérissez, ô Sauveur, ma santé est désespérée : *Sana me, Domine, et sanabor* (JER., XVIII. 14.). Tous les autres, à qui je m'adresse, ne font que couvrir le mal pour un temps ; vous seul en coupez la racine, vous seul me donnez une guérison éternelle. Vous êtes mon salut et ma vie, vous êtes ma consolation et ma gloire, vous êtes mon espérance en ce monde, et vous serez ma couronne en l'autre.

SECOND SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CONCEPTION DE LA STE VIERGE.

Marie prévenue, séparée par amour, par grâce et miséricorde. Ce qui la distingue du reste des hommes : son alliance particulière avec Jésus-Christ, droits qu'elle lui donne sur ses bienfaits. Excès de l'amour qui nous a prévenus et qui nous prévient sans cesse ; comment nous devons y répondre.

Fecit mihi magna qui potens est.

Le Tout-puissant a fait en moi de grandes choses (LUC., I. 9.).

Ce que l'Eglise célèbre aujourd'hui, ce que les prédicateurs enseignent aux peuples, ce que j'espère aussi de vous faire entendre avec le secours de la grâce, touchant la pureté de la sainte Vierge dans sa conception bienheureuse, exerce depuis long-temps les plus grands esprits ; et je ne craindrai pas de vous avouer, que de tous les sujets divers qui se traitent dans les assemblées des fidèles, celui-ci me paroît le plus difficile. Et ce qui m'oblige de parler ainsi, ce n'est pas que je prétende imiter l'artifice des

orateurs, qui se plaisent d'exagérer, en termes pompeux, la stérilité des matières sur lesquelles leur éloquence travaille, afin d'étaler avec plus d'éclat les richesses de leurs inventions, et les adresses de leur rhétorique. Chrétiens, ce n'est pas là ma pensée. Je sais combien il seroit indigne de commencer un discours sacré par un sentiment si profane. Mais ayant dessein de vous faire voir combien pure, combien innocente, combien glorieuse est la conception de Marie; je considère premièrement les difficultés qui s'opposent à cette créance, afin que les doutes étant éclaircis, la vérité que nous recherchons demeure solidement établie.

Quand je considère, Messieurs, cette sentence terrible du divin apôtre, prononcée généralement contre tous les hommes : *Omnes mortui sunt* (2. *Cor.*, v. 14.)…. *Omnes peccaverunt. Ex uno in condemnationem* (*Rom.*, v. 12, 16. : « Tous sont morts; tous sont criminels; tous sont » condamnés en Adam : » je ne sais quelle exception on peut apporter à des paroles si peu limitées. Mais ce qui me fait connoître plus évidemment combien cette malédiction est universelle, ce sont trois expressions différentes, par lesquelles le malheur de notre naissance nous est représenté dans les saintes Lettres. Elles nous disent premièrement qu'il y a une loi suprême, qu'elles nomment la loi de mort; qu'il y a un arrêt de condamnation donné indifféremment contre tous, et que pour y être soumis il suffit de naître. Qui s'en pourra exempter? Secondement elles nous apprennent qu'il y a un venin caché et imperceptible, qui, prenant sa source en Adam, se communique ensuite à toute sa race, par une contagion également funeste et inévitable, qui est appelée par saint Augustin, *Contagium mortis antiquæ* : « La contagion de la mort. » Et c'est ce qui fait dire à ce même saint, que toute la masse du genre humain est entièrement infectée. Qui pourra trouver un préservatif contre un poison si subtil et si pénétrant? Mais disons en troisième lieu, qne tous ceux qui respirent cet air malin, contractent nécessairement en eux-mêmes une tache qui les déshonore, qui efface en eux l'image de Dieu, et qui les rend, comme dit saint Paul (*Ephes.*, II. 3.), « naturellement enfants » de colère. » Naturellement; écoutez. Comment peut-on prévenir un mal qui, selon le sentiment de l'Apôtre, nous est depuis si long-temps passé en nature?

Voilà quelles sont les difficultés qui s'opposent au dessein que j'ai médité de vous faire voir aujourd'hui que la conception de la sainte Vierge est toute pure et toute innocente. Je sais qu'il est malaisé de les surmonter, et qu'elles ont ébranlé, ému plusieurs grands esprits, dont l'Eglise ne condamne pas les opinions. Mais enfin quelque doute que l'on me propose, je ne puis abandonner au péché la conception de cette Princesse, qui doit être en toute façon si privilégiée. Voyons si nous les pouvons éclaircir.

Il est vrai qu'il y a une loi de mort qui condamne tous ceux qui naissent; mais on dispense des lois les plus générales en faveur des personnes extraordinaires. Il y a une vapeur maligne et contagieuse qui a infecté tout le genre humain; mais on trouve quelquefois moyen de s'exempter de la contagion, en se séparant. Il y a une tache héréditaire qui nous rend naturellement ennemis de Dieu; mais la grâce peut prévenir la nature. Suivez, s'il vous plaît, ma pensée. Contre la loi, il faut dispenser; contre la contagion, il faut séparer; contre un mal naturel, il faut prévenir. De sorte que je me propose de vous faire voir Marie dispensée, Marie séparée, Marie prévenue; dispensée de la loi commune, séparée de la contagion universelle, prévenue par la grâce contre la colère qui nous poursuit dès notre origine. Pour la dispenser de la loi, j'ai recours à l'autorité souveraine qui s'est tant de fois déclarée pour elle. Pour la séparer de la masse, j'appelle au secours la sagesse qui l'a si visiblement séparée des autres, par les grands et impénétrables desseins qu'elle a sur elle devant tous les temps. Et pour prévenir la colère, j'emploie l'amour éternel de Dieu, qui l'a faite un ouvrage de miséricorde, avant qu'elle puisse être un objet de haine.

Et ce sont, Messieurs, les trois choses qu'elle nous propose, si nous l'entendons, dans son admirable cantique. *Fecit mihi magna qui potens est* : « Le Tout-Puissant a fait en moi de très » grandes choses. » Elle commence par la puissance, pour honorer l'autorité absolue par laquelle elle est dispensée; *Qui potens est.* Mais ce Tout-Puissant, qu'a-t-il fait? ah! dit-elle, de grandes choses, *Magna.* Voyez qu'elle se reconnoît séparée des autres par les grands et profonds desseins auxquels la sagesse l'a prédestinée. Et qui peut exécuter toutes ces merveilles, sinon l'amour éternel de Dieu, cet amour toujours actif et toujours fécond, sans l'entremise duquel la puissance n'agiroit pas, et cette sagesse infinie, renfermant en elle-même toutes ses pensées, ne produiroit jamais rien au jour? C'est lui par conséquent qui fait tout : *Fecit mihi magna* (Luc., I. 49.); lui seul ouvre le sein de Dieu sur ses créatures; il est la cause de tous les êtres, le principe de toutes

les libéralités. C'est donc, fidèles, cet amour fécond qui a fait la conception de Marie, *Fecit;* c'est lui qui a prévenu le mal, en la sanctifiant dès son origine. Et ces choses étant ainsi supposées, j'aurai entièrement expliqué mon texte, et achevé le panégyrique de la sainte Vierge dans sa conception bienheureuse, si je puis vous faire voir en trois points que l'autorité souveraine l'a dispensée de la loi commune, que la sagesse l'a séparée de la contagion générale, et que l'amour éternel de Dieu a prévenu par miséricorde la colère qui se seroit élevée contre elle. C'est ce que j'ai dessein de vous faire entendre avec le secours de la grâce; et après, passant à l'instruction, je vous montrerai dans tous les fidèles une image de ces trois grâces, pour exciter en nous la reconnaissance.

PREMIER POINT.

On pourroit douter, chrétiens, si la souveraineté paroît davantage, ou dans l'autorité de faire des lois auxquelles des peuples entiers obéissent, ou dans la puissance qu'elle se réserve d'en dispenser sagement suivant la nécessité des affaires. Et il semble premièrement que la dispense, en s'éloignant du cours ordinaire, ait quelque chose de plus relevé et témoigne plus d'indépendance. Car comme il n'est point dans le monde de majesté pareille à celle des lois, et que le pouvoir de les établir est le droit le plus auguste et le plus sacré d'une monarchie absolue; ne peut-on pas dire avec raison que celui qui dispense des lois, faisant céder leur autorité à la sienne propre, s'élève par ce moyen en quelque façon au-dessus de la souveraineté même? C'est pourquoi Dieu fait des miracles, qui sont comme des dispenses des lois ordinaires, pour montrer plus sensiblement sa toute-puissance. Et par-là il semble évident que la marque la plus certaine de l'autorité, c'est de pouvoir dispenser des lois. D'autre part les raisons ne sont pas moins fortes pour prouver qu'elle consiste principalement dans le droit de les établir. Pour cela il faut remarquer que la loi s'étend sur tous les sujets, et que la dispense est restreinte à peu de personnes. Si la dispense s'étendoit à tous, elle perdroit le nom de dispense, et feroit un changement de la loi. Maintenant je vous demande, Messieurs, si la puissance la moins limitée n'est pas aussi la plus absolue; s'il ne paroît pas plus d'autorité à faire des lois sous lesquelles un million d'hommes fléchissent, qu'à en dispenser cinq ou six par des raisons particulières. Et ensuite ne doit-on pas dire que la puissance se fait mieux connoître par un établissement arrêté, tel qu'est sans doute celui de la loi, que par une action extraordinaire, com m e e s t c e lle de la dispe ne

Pour accorder tout ce différend, disons que le caractère de l'autorité reluit également dans l'un et dans l'autre. Car, comme dit très bien saint Thomas, on peut considérer dans la loi deux choses, le commandement général, et l'application particulière. Par exemple, dans cette ordonnance d'Assuérus tous les Juifs sont condamnés à la mort : voilà le commandement général. L'application particulière; Esther y sera-t-elle comprise? Ce commandement général fait l'autorité de la loi, et c'est sur l'application particulière que peut intervenir la dispense. Comme donc il appartient au même pouvoir, qui établit les réglements généraux, de diriger l'application qui s'en fait sur tous les sujets particuliers; il s'ensuit que faire les lois, donner les dispenses, sont des appartenances également nobles de l'autorité souveraine, et qu'elles ne peuvent être séparées.

Ces maximes étant établies, venons maintenant à notre sujet. Vous m'opposez une loi de mort prononcée contre tous les hommes. Vous me dites que d'y apporter quelque exception, quand ce seroit en faveur de la sainte Vierge, c'est violer l'autorité de la loi. Et moi je vous réponds au contraire, selon les principes que j'ai posés, que la puissance du Législateur ayant deux parties, ce n'est pas moins violer son autorité de dire qu'il ne puisse pas dispenser dans l'application particulière, que de dire qu'il ne peut pas ordonner par un commandement général. Parlons encore plus clairement, Saint Paul assure en termes formels, que « tous les hommes sont condamnés (*Rom.*, » v. 18.). » Je ne m'en étonne pas, chrétiens. Il regarde l'autorité de la loi, qui d'elle-même s'étend sur tous; mais il n'exclut pas les réserves que peut faire le souverain, ni les coups d'une puissance absolue. En vertu de l'autorité de la loi, j'avoue que Marie étoit condamnée, ainsi que le reste des hommes; et c'est par les grâces, c'est par les réserves, c'est par la puissance du souverain que je dis qu'elle a été dispensée.

Mais, direz-vous, abandonner aux dispenses la sacrée majesté des lois, c'est énerver toute leur vigueur. Il est vrai, si cette dispense n'est accompagnée de trois choses, que je vous prie de remarquer : qu'elle se donne pour une personne éminente, que l'on soit fondé en exemple, que la gloire du souverain y soit engagée. Nous devons le premier à la loi, le second au public, le troisième au prince. Nous devons, dis-je, ce respect

à la loi, de ne reconnoître aucune dispense qu'en faveur des personnes extraordinaires; nous devons cette satisfaction au public, de ne le faire point sans exemple; nous devons au souverain auteur de la loi, et surtout à un souverain tel que Dieu, des égards très particuliers. Mais quand ces trois choses concourent ensemble, on peut raisonnablement attendre une grâce. Considérons-les en la sainte Vierge.

Dites-moi, qu'appréhendez-vous, vous qui craignez de faire une exception en faveur de la bienheureuse Marie? Ce que l'on craint ordinairement, c'est la conséquence. Examinons si elle est à craindre en cette rencontre; voyons quelle peut être cette conséquence. Je crois que vous prévenez déjà ma pensée, et que vous jugez bien qu'on ne la doit craindre qu'où il y peut avoir de l'égalité. Mais y a-t-il une autre Mère de Dieu, y a-t-il une autre vierge féconde, sur laquelle on puisse étendre les prérogatives de l'incomparable Marie? Qui ne sait que cette maternité glorieuse, que cette alliance éternelle qu'elle a contractée avec Dieu, la met en un rang tout singulier qui ne souffre aucune comparaison? Et dans une telle inégalité, quelle conséquence pouvons-nous craindre? Voulez-vous que nous passions aux exemples? Toutefois ne croyez pas, chrétiens, que j'espère trouver dans les autres saints des exemples de la grandeur de Marie. Car puisqu'elle est toute extraordinaire, ce seroit se tromper de chercher ailleurs des priviléges semblables aux siens. Mais d'où tirerons-nous donc les exemples en faveur de la dispense que nous proposons? Il les faut nécessairement prendre d'elle-même; et voici quelle est ma pensée.

Je remarque, dans les histoires, que lorsque les grâces des souverains ont commencé de prendre un certain cours, elles y coulent avec profusion; les bienfaits s'attirent les uns les autres, et se servent d'exemple réciproquement. Dieu même nous dit dans son Evangile : *Habenti dabitur* (MATTH., XXV. 29.) : « qu'il aime à donner » à ceux qui possèdent; » c'est-à-dire que selon l'ordre de ses libéralités, une grâce ne va jamais seule, et qu'elle est le gage de beaucoup d'autres. Appliquons ceci à la sainte Vierge. Si nous reconnoissions, chrétiens, qu'elle eût été assujétie aux ordres communs, nous pourrions croire peut-être qu'elle auroit été conçue en iniquité, ainsi que les autres hommes. Mais si nous y remarquons au contraire une dispense presque générale de toutes les lois; si nous y voyons selon la foi catholique, ou selon le sentiment des docteurs les plus approuvés; si, dis-je, nous y voyons un enfantement sans douleur, une chair sans fragilité, des sens sans rébellion, une vie sans tache, une mort sans peine; si son époux n'est que son gardien, son mariage un voile sacré qui couvre et protége sa virginité, son Fils bien-aimé une fleur que son intégrité a poussée; si, lorsqu'elle le conçut, la nature étonnée et confuse crut que toutes ses lois alloient être à jamais abolies; si le Saint-Esprit tint sa place, et les délices de la virginité celle qui est ordinairement occupée par la convoitise; en un mot, si tout est singulier en Marie, qui pourra croire qu'il n'y ait rien eu de surnaturel en la conception de cette Princesse, et que ce soit le seul endroit de sa vie qui ne soit marqué par aucun miracle? Et n'ai-je pas beaucoup de raison, après l'exemple de tant de lois dont elle a été dispensée, de juger de celle-ci par les autres? Ainsi l'excellence de la personne et l'autorité des exemples favorisent la dispense que nous proposons.

Mais je l'appuie, en troisième lieu, sur ce que la gloire du Souverain, c'est-à-dire de Jésus-Christ même, y est visiblement engagée. Je pourrois rapporter ici un beau mot d'un grand roi (*Athalaric.*), chez Cassiodore, qui dit, « qu'il » y a certaines rencontres où les princes gagnent » ce qu'ils donnent, lorsque leurs libéralités leur » font honneur : » *Lucrantur principes dona sua; et hoc verè thesauris reponimus, quod famæ commodis applicamus* (CASSIOD., *Variar. lib.* VIII. *Epist.* XXIII. *tom.* I. *p.* 135.). Si Jésus honore sa Mère, il se fait honneur à lui-même; et il gagne véritablement tout ce qu'il lui donne, parce qu'il lui est plus glorieux de donner, qu'à Marie de recevoir. Mais venons à des considérations plus particulières. Je dis donc, ô divin Sauveur, que vous étant revêtu d'une chair humaine pour anéantir cette loi funeste, que nous avons appelée la loi du péché, il y va de votre grandeur de l'abolir dans tous les lieux où elle domine. Suivons, s'il vous plaît, ses desseins et tout l'ordre de ses victoires.

Cette loi règne dans tous les hommes : elle règne dans l'âge avancé; Jésus la détruit par sa grâce: il n'est pas jusqu'aux enfants nouvellement nés qui ne gémissent sous sa tyrannie; il l'efface par son baptême : elle pénètre jusqu'aux entrailles des mères, et elle fait mourir tout ce qu'elle y trouve; le Sauveur choisit des âmes illustres qu'il affranchit de la loi de mort, en les sanctifiant devant leur naissance, comme par exemple saint Jean-Baptiste. Mais elle remonte jusqu'à l'origine, elle condamne les hommes dès qu'ils

sont conçus. O Jésus, vainqueur tout-puissant, n'y aura-t-il donc que ce seul endroit où votre victoire ne s'étende pas? Votre sang, ce divin remède qui a tant de force pour nous délivrer du mal, n'en aura-t-il point pour le prévenir? pourra-t-il seulement guérir, et ne pourra-t-il pas préserver? Et s'il peut préserver du mal, cette vertu demeurera-t-elle éternellement inutile, sans qu'il y ait aucun de vos membres qui en ressente l'effet? Mon Sauveur, ne le souffrez pas; et pour l'intérêt de votre gloire, choisissez du moins une créature où paroisse tout ce que peut votre sang contre cette loi qui nous tue. Et quelle sera cette créature, si ce n'est la bienheureuse Marie?

Mon Sauveur, permettez-moi de le dire, on doutera de la vertu de votre sang. Il est juste certainement que ce sang précieux du Fils de la Vierge exerce sur elle toute sa vertu, pour honorer le lieu d'où il est sorti. Car remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, ce que dit très éloquemment un ancien évêque de France; c'est le grand Eucher de Lyon. Marie a cela de commun avec tous les hommes, qu'elle est rachetée du sang de son Fils; mais elle a cela de particulier, que ce sang a été tiré de son chaste corps. *Profundendum sanguinem pro mundi vitâ de corpore tuo accepit, ac de te sumpsit quod etiam pro te solvat.* Elle a cela de commun avec tous les fidèles, que Jésus lui donne son sang; mais elle a cela de particulier, qu'il l'a premièrement reçu d'elle. Elle a cela de commun avec nous, que ce sang tombe sur elle pour la sanctifier; mais elle a cela de particullier, qu'elle en est la source. Tellement que nous pouvons dire que la conception de Marie est comme la première origine du sang de Jésus. C'est de là que ce beau fleuve commence à se répandre, ce fleuve de grâces qui coule dans nos veines par les sacrements, et qui porte l'esprit de vie dans tout le corps de l'Eglise. Et de même que les fontaines, se souvenant toujours de leurs sources, portent leurs eaux en rejaillissant jusqu'à leur hauteur, qu'elles vont chercher au milieu de l'air : ainsi ne craignons pas d'assurer que le sang de notre Sauveur fera remonter sa vertu jusqu'à la conception de sa Mère, pour honorer le lieu dont il est sorti.

Ne cherchez donc plus, chrétiens, ne cherchez plus le nom de Marie dans l'arrêt de mort qui a été prononcé contre tous les hommes. Il n'y est plus, il est effacé. Et comment? Par ce divin sang qui, ayant été puisé en son chaste sein, tient à gloire d'employer pour elle tout ce qu'il renferme de force en lui-même, contre cette funeste loi qui nous tue dès notre origine. D'où il est aisé de conclure qu'il n'est rien de plus favorable que la dispense dont nous parlons; puisque nous y voyons concourir ensemble l'excellence de la personne, l'autorité des exemples, et la gloire du souverain, c'est-à-dire de Jésus-Christ même.

Un célèbre auteur ecclésiastique dit que la majesté de Dieu est si grande, qu'il y a non-seulement de la gloire à lui consacrer ses services, mais qu'il y a même de la bienséance à descendre pour l'amour de lui, jusqu'à la soumission de la flatterie : *Non tantùm obsequi ei debeo, sed et adulari* (Tertull., *de Jejun. n.* 13.). Il veut dire que nous devons tenir tous nos mouvements tellement dans la dépendance des ordres de Dieu, que non-seulement nous cédions aux commandements qu'il nous fait, mais encore qu'étudiant avec soin jusqu'aux moindres signes de sa volonté, nous la prévenions, s'il se peut, par la promptitude de notre ponctuelle obéissance.

Ce que Tertullien dit de Dieu, qui est le Père commun de tous les fidèles, j'ose le dire aussi de l'Eglise qui en est la mère. Elle n'emploie ni ses foudres, ni ses anathèmes pour obliger ses enfants à confesser que la conception de la sainte Vierge est toute pure et toute innocente. Elle ne met pas cette créance entre les articles qui composent la foi chrétienne. Toutefois elle nous invite à la suivre par la solennité de cette journée. Que ferons-nous ici, chrétiens? *Non tantùm obsequi, sed et adulari.* N'est-il pas juste, non-seulement que nous obéissions aux commandements d'une mère si bonne et si sainte, mais encore que nous fléchissions au moindre témoignage de sa volonté? Disons donc avec confiance que cette conception est sans tache; honorons Jésus-Christ en sa sainte Mère; et croyons que le fils de Dieu a fait quelque chose de particulier en la conception de Marie, puisque cette Vierge est choisie pour coopérer par une action particulière à la conception de Jésus.

Mais en considérant les bienfaits dont le Fils de Dieu honore sa Mère, rappelons en notre mémoire ceux que nous avons reçus de la grâce; imprimons en notre pensée, chrétiens, combien dure et inévitable est la sentence qui nous condamne, puisque, pour en exempter la très sainte Vierge, il ne faut pas y employer moins que l'autorité souveraine. Et ce qui est bien plus étonnant, c'est qu'avec toutes les prérogatives qui sont dues à sa qualité, l'Eglise n'a pas encore voulu décider qu'elle en ait été exemptée. Déplo-

rable condition de notre naissance, qui, par un long enchaînement de misères sous lesquelles nous gémissons pendant cette vie, nous traîne à un supplice éternel par un juste et impénétrable jugement de Dieu! Mais grâce à la miséricorde divine, cet arrêt de mort a été cassé à la requête de Jésus mourant; son sang a rompu nos liens, et a ôté ce joug de fer de dessus nos têtes. Nous ne sommes plus sous la loi de mort. Chrétien, ne sois pas ingrat envers ton libérateur; respecte l'autorité souveraine qui t'a exempté d'une loi si rigoureuse. Souviens-toi que nous avons dit que cette autorité souveraine a deux fonctions principales : elle commande et elle dispense : elle ordonne et elle exempte, ainsi qu'il lui plaît. Après l'avoir trouvée favorable dans l'exemption qu'elle t'a donnée, révère-la aussi dans les lois qu'elle te prescrit. Tu es redevable aux commanments, tu ne l'es pas moins aux dispenses. Tu dois aux commandements une obéissance fidèle, tu dois à la dispense, qui t'a délivré d'une loi si rigoureuse, de continuelles actions de grâces. C'est ce que pratique excellemment la très sainte Vierge : *Fecit mihi magna qui potens est* : « Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes » choses. » Voyez comme elle se sent obligée à la puissance qui l'a exemptée de la loi funeste qui rend toutes les conceptions criminelles. Mais elle n'a pas moins d'obligation à la sagesse qui l'a séparée de la contagion générale. C'est la seconde partie.

SECOND POINT.

La théologie nous enseigne que c'est à la Sagesse divine de produire la diversité; et comme c'est à elle qu'il appartient d'établir l'ordre dans les choses, elle y doit mettre aussi la distinction, sans laquelle l'ordre ne peut subsister. En effet, nous voyons, fidèles, qu'elle s'y est, pour ainsi dire, exercée dès l'origine de l'univers; lorsque, se répandant sur cette matière qui n'étoit encore qu'à demi-formée, elle sépara la lumière d'avec les ténèbres, les eaux d'ici-bas d'avec les célestes, et démêla la confusion qui enveloppoit tous les éléments. Mais ce qu'elle a fait une fois dans la création, elle le fait tous les jours dans la réparation de notre nature. Elle a autrefois séparé les parties du monde qui n'étoit qu'une masse informe et confuse : elle fait maintenant la séparation dans le genre humain qui n'est qu'une masse criminelle. C'est ce qui a fait dire à l'Apôtre (*Galat.*, I. 15.) : « Quand il a plu à celui qui » m'a séparé; » c'est-à-dire qui m'a délivré, c'est-à-dire qui m'a sauvé. Si bien que la grâce nous sauve par une bienheureuse séparation, qui nous tire de cette masse gâtée; et c'est l'ouvrage de la Sagesse, parce que c'est elle qui nous choisit dès l'éternité, et qui nous prépare les moyens certains, par lesquels nous sommes justifiés.

La sainte Vierge est donc séparée, et elle a cela de commun avec tout le peuple fidèle; mais pour voir ce qu'elle a d'extraordinaire, il faut considérer l'alliance particulière qu'elle a contractée avec Jésus-Christ. Chrétiens, apprenez-en le mystère du docte et éloquent saint Eucher dans la seconde Homélie qu'il a composée sur la nativité de Notre-Seigneur. C'est là que se réjouissant avec Marie de ce qu'elle a conçu le Sauveur dans ses bénites entrailles, il lui adresse ces belles paroles : « Que vous êtes heureuse, » Mère incomparable, puisque vous recevez la » première ce qui a été promis à tous les hommes, » et que vous possédez toute seule la joie com- » mune de l'univers! » *Per tot sæcula promissum, prima suscipere mereris adventum, et commune mundi gaudium peculiari munere sola possides.* Que veut dire ce saint évêque? Si Jésus-Christ est un bien commun, si ses mystères sont à tout le monde, de quelle sorte la très sainte Vierge pourra-t-elle le posséder toute seule? Sa mort est le sacrifice public, son sang est le prix de tous les péchés, sa prédication instruit tous les peuples; et ce qui fait voir clairement qu'il est le bien commun de toute la terre, c'est que ce divin Enfant n'est pas plutôt né, que les Juifs sont appelés à lui par les anges, et les gentils par les astres. Tout le monde a droit sur le Fils de Dieu, parce que sa bonté nous le donne à tous. Cependant, ô dignité de Marie! dans cette libéralité générale, elle a un droit particulier de le posséder toute seule, parce qu'elle peut le posséder comme fils. Nulle autre créature n'a part à ce titre. Il n'y a que Dieu et Marie qui puissent avoir le Sauveur pour fils; et par cette sainte alliance, Jésus-Christ se donne tellement à elle, qu'on peut dire que le trésor commun de tous les hommes devient son bien particulier : *Sola possides.*

Qui n'admireroit, chrétiens, de la voir si glorieusement séparée des autres? Mais que fait cela, direz-vous, pour sanctifier sa conception : C'est ici qu'il faut faire voir que la conception du Sauveur a une influence secrète qui porte la grâce et la sainteté sur celle de la sainte Vierge. Mais pour entendre ce que j'ai à dire, remettons en notre pensée une vérité chrétienne qui est pleine de consolation pour tous les fidèles. C'est que la vie du Sauveur des âmes a un rapport particu-

lier avec toutes les parties de la nôtre, pour y produire la sainteté. Mettons cette vérité dans un plus grand jour par un beau passage tiré de l'Apôtre (*Rom.*, XIV. 9.) : « Jésus-Christ est mort » et ressuscité, afin que vivants et mourants » nous soyons à lui. » Voyez le rapport : la vie du Sauveur sanctifie la nôtre, notre mort est consacrée par la sienne. Disons de même du reste, selon la doctrine de l'Ecriture. Il s'est revêtu de foiblesse ; c'est ce qui soulage nos infirmités. Il a ressenti des douleurs ; consolez-vous, chrétiens affligés, c'est pour rendre les vôtres saintes et fructueuses. Enfin il y a un rapport secret entre lui et nous, et c'est cela qui nous sanctifie. C'est pourquoi il a pris tout ce que nous sommes, afin de consacrer tout ce que nous sommes. Et d'où vient cette merveilleuse communication de sa mort avec la nôtre ; de ses souffrances avec les nôtres? Ah! répondroit l'apôtre saint Paul, c'est que le Sauveur mourant est à nous ; il nous donne sa mort, et nous y trouvons une source de grâces qui portent la sainteté dans la nôtre, en la rendant semblable à la sienne. Le Sauveur souffrant est à nous, et nous pouvons prendre dans ses douleurs de quoi sanctifier nos souffrances. C'est ce que peuvent dire tous les chrétiens ; mais la Vierge seule a droit de nous dire : Le Sauveur conçu s'est donné à moi par un titre particulier, et de cette sorte sa conception inspire la sainteté à la mienne, par une secrète influence.

Oui, chrétiens, le Sauveur conçu est à elle, le Père céleste lui a fait ce présent. Tout le reste de sa vie est à tous les hommes ; mais dans le temps qu'elle le conçoit et qu'elle le porte dans ses entrailles, elle a droit de le posséder toute seule : *Peculiari munere sola possides.* Et ce droit qu'elle a particulier sur la conception du Sauveur, est-il pas capable d'attirer sur elle une bénédiction particulière pour sanctifier sa conception? Si, en qualité de Mère de Dieu, elle est choisie par la Sagesse divine pour faire quelque chose de singulier dans la conception de Jésus, n'étoit-il pas juste, fidèles, que Jésus aussi réciproquement fit quelque chose de singulier dans la conception de Marie? Et de là ne s'ensuit-il pas que la conception de cette Princesse est séparée de toutes les autres, puisque le Fils de Dieu s'y est réservé une opération extraordinaire? O Marie, je vous reconnois séparée, et votre bienheureuse séparation est un ouvrage de la Sagesse, parce que c'est un ouvrage d'ordre. Comme vous avez avec votre Fils une liaison particulière, aussi vous fait-il part de ses priviléges.

La sainte Vierge [est] séparée ; et dans sa séparation [elle a] quelque chose de commun avec tous les hommes, quelque chose de particulier. Pour l'entendre, il faut savoir que nous sommes séparés de la masse, parce que nous appartenons à Jésus-Christ, et que nous avons alliance avec lui. Deux alliances de Jésus-Christ avec la sainte Vierge : l'un comme Sauveur, l'autre comme fils : comme Sauveur, commune avec tous les hommes ; Jésus-Christ est un bien commun ; mais sur ce bien commun la Vierge y a un droit particulier : *Peculiari munere sola possides :* « Vous le possédez seule » par votre alliance particulière en qualité de » fils. » L'alliance avec Jésus-Christ comme Sauveur, fait qu'elle doit être séparée de la masse ainsi que les autres. L'alliance particulière avec Jésus-Christ comme fils, fait qu'elle en doit être séparée d'une façon extraordinaire. Sagesse divine, je vous appelle ; vous avez autrefois démêlé la confusion des éléments, il y a encore ici de la confusion à démêler. Voilà une masse toute criminelle, de laquelle il faut séparer une créature pour la rendre mère de son Créateur. Jésus est son Sauveur ; elle doit être séparée comme les autres : mais Jésus est son fils ; il y a une alliance particulière, elle doit être même séparée des autres. Si les autres sont délivrés du mal, il faut qu'elle en soit préservée, que l'on en empêche le cours. Et comment? Par une plus particulière communication des priviléges de son Fils. Il est exempt du péché, et Marie aussi en doit être exempte. O Sagesse, vous l'avez séparée des autres ; mais ne la confondez pas avec son Fils, puisqu'elle doit être infiniment au-dessous. Comment la distinguerons-nous d'avec lui, s'ils sont tous deux exempts du péché? Jésus-Christ l'est par nature, et Marie par grâce ; Jésus-Christ de droit, et Marie par privilége et par indulgence. La voilà séparée. *Fecit mihi magna qui potens est* : « Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes » choses. » C'en est assez : voyons maintenant comment nous sommes aussi séparés. C'est ma troisième partie, à laquelle je passerai, chrétiens, après vous avoir fait remarquer qu'encore que nous ne soyons pas séparés aussi excellemment que la sainte Vierge, nous ne laissons pas que de l'être.

Car qu'est-ce que le peuple fidèle? C'est un peuple séparé des autres, tiré de la masse de perdition et de la contagion générale. C'est un peuple qui habite au monde, mais néanmoins qui n'est pas du monde. Il a sa possession dans le ciel, il y a sa maison et son héritage. Dieu lui a imprimé sur le front le caractère sacré du baptême

afin de le séparer pour lui seul. Oui, chrétiens, si tu t'engages dans l'amour du monde, si tu ne vis comme séparé, tu perds la grâce du christianisme. Mais comment se séparer? direz-vous. Nous sommes au milieu du monde, dans les divertissements, dans les compagnies. Faut-il se bannir des sociétés? Faut-il s'exclure de tout commerce? Que te dirai-je ici, chrétien, sinon que tu sépares du moins le cœur? C'est par le cœur que nous sommes chrétiens : *Corde creditur* (*Rom.*, x. 10.); c'est le cœur qu'il faut séparer. Mais c'est là, direz-vous, la difficulté. Ce cœur est attiré de tant de côtés, c'est à lui qu'on en veut. Le monde le flatte, le monde lui rit. Là il voit des honneurs, là des plaisirs. L'un lui présente de l'amour, l'autre en veut recevoir de lui. Comment pourra-t-il se défendre? Et comment nous dites-vous donc qu'il faut du moins séparer le cœur? Je le savois bien, chrétiens, que cette entreprise est bien difficile, d'être toujours au milieu du monde, et de tenir son cœur séparé des plaisirs qui nous environnent. Et je ne vois ici qu'un conseil. Mais que voulez-vous que je dise? puis-je vous prêcher un autre Evangile à suivre? De tant d'heures que vous donnez inutilement aux occupations de la terre, séparez-en du moins quelques-unes pour vous retirer en vous-mêmes. Faites-vous quelquefois une solitude, où vous méditiez en secret les douceurs des biens éternels et la vanité des choses mortelles. Séparez-vous avec Jésus-Christ; répandez votre âme devant sa face; pressez-le de vous donner cette grâce, dont les attraits divins puissent vous enlever aux plaisirs du monde, cette grâce qui a séparé la très sainte Vierge, et qui l'a tellement remplie, que la colère qui menace les enfants d'Adam n'a pu trouver place en sa conception, parce qu'elle a été prévenue par un amour miséricordieux.

TROISIÈME POINT.

Si nous voyons dans les Ecritures sacrées que le Fils de Dieu prenant notre chair a pris aussi toutes nos foiblesses, à l'exception du péché; si le dessein qu'il avoit conçu de se rendre semblable à nous, a fait qu'il n'a pas dédaigné la faim ni la soif, ni la crainte, ni la tristesse, ni tant d'autres infirmités qui sembloient indignes de sa grandeur; à plus forte raison doit-on croire qu'il a été vivement touché de cet amour si juste et si saint, que la nature imprime en nos cœurs pour ceux qui nous donnent la vie. Cette vérité est très claire; mais je prétends vous faire voir aujourd'hui que c'est cet amour qui a prévenu la très sainte Vierge dans sa conception bienheureuse; et c'est ce qui mérite plus d'explication.

Je considère en deux états cet amour de fils que le Sauveur a eu pour Marie : je le regarde dans l'incarnation et devant l'incarnation du Verbe divin. Qu'il ait été dans l'incarnation, chrétiens, il est aisé de le croire. Car comme c'est par l'incarnation que Marie est devenue la Mère de Dieu, c'est aussi dans cet auguste mystère que Dieu prend des sentiments de fils pour Marie. Mais que cet amour de fils se rencontre en Dieu pour sa sainte Mère devant qu'il soit incarné, c'est ce qui paroît assez difficile, puisque le Fils de Dieu n'est son fils qu'à cause de l'humanité qu'il a prise. Toutefois remontons plus haut, et nous trouverons cet amour qui a prévenu la très sainte Vierge par la profusion de ses dons. Comprenez cette vérité, et vous verrez l'amour de Dieu pour notre nature.

Pour entendre cette doctrine, remarquons que la sainte Vierge a cela de propre qui la distingue de toutes les mères, qu'elle engendre le dispensateur de la grâce; que son Fils, en cela différent des autres, est capable d'agir avec force dès le premier moment de sa vie; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'elle est mère d'un Fils qui est devant elle. De là suivent trois beaux effets en faveur de la très heureuse Marie. Comme son Fils est le dispensateur de la grâce, il lui en fait part avec abondance; comme il est capable d'agir dès le premier instant de sa vie, il n'attend pas le progrès de l'âge pour être libéral envers elle, et le même instant où il est conçu voit commencer ses profusions. Enfin comme elle a un Fils qui est devant elle, elle a ceci de miraculeux, que l'amour de ce Fils peut la prévenir jusque dans sa conception. C'est ce qui la rend innocente : car il lui doit servir d'avoir un Fils qui soit devant elle. Mais éclaircissons cette vérité par une excellente doctrine des Pères, et voyons quel a été dès l'éternité l'amour du Fils de Dieu pour la sainte Vierge.

N'avez-vous jamais admiré, Messieurs, comme Dieu parle dans les saintes Lettres, comme il affecte, pour ainsi dire, d'agir en homme, comme il imite nos actions, nos mœurs, nos coutumes, nos mouvements et nos passions? Tantôt il dit, par la bouche de ses prophètes, qu'il a le cœur saisi par la compassion, tantôt qu'il l'a enflammé par la colère, qu'il s'apaise, qu'il se repent, qu'il a de la joie ou de la tristesse. Chrétiens, quel est ce mystère? Un Dieu doit-il donc agir de la sorte? Si le Verbe incarné nous parloit ainsi, je ne m'en étonnerois pas,

car il étoit homme. Mais que Dieu avant que d'être homme, parle et agisse comme font les hommes, il y a sujet de le trouver étrange. Je sais que vous me direz que cette majesté souveraine veut s'accommoder à notre portée. Je le veux bien; mais j'apprends des Pères qu'il y a une raison plus mystérieuse. C'est que Dieu ayant résolu de s'unir à notre nature, il n'a pas jugé indigne de lui d'en prendre de bonne heure tous les sentiments. Au contraire il se les rend propres, et vous diriez qu'il s'étudie à s'y conformer.

Pourrions-nous bien expliquer un si grand mystère par quelque exemple familier? Un homme veut avoir une charge de robe ou d'épée; il ne l'a pas encore, mais il s'y prépare, il en prend par avance tous les sentiments, et il commence à s'accoutumer, ou à la gravité d'un magistrat, ou à la brave générosité d'un homme de guerre. Dieu a résolu de se faire homme; il ne l'est pas encore du temps des prophètes, mais il le sera, c'est une chose déterminée. Tellement qu'il ne faut pas s'étonner s'il parle, s'il agit en homme avant que de l'être, s'il prend en quelque sorte plaisir d'apparoître aux prophètes et aux patriarches avec une figure humaine. Pour quelle raison? Que Tertullien l'explique admirablement! Ce sont, dit très bien cet excellent homme, des préparatifs de l'incarnation. Celui qui doit s'abaisser jusqu'à prendre notre nature, fait, pour ainsi dire, son apprentissage en se conformant à nos sentiments. « Peu à peu il s'accoutume à être homme, et il » se plaît d'exercer dès l'origine du monde ce » qu'il sera dans la fin des temps: » *Ediscens jam indè à primordio, jam indè hominem, quod erat futurus in fine* (*Lib.*, II, *adv.* MARCION., *n.* 27.).

Ne croyez donc pas, chrétiens, qu'il ait attendu sa venue pour avoir un amour de fils pour la sainte Vierge. C'est assez qu'il ait résolu d'être homme, pour en prendre tous les sentiments. Et s'il prend les sentiments d'homme, peut-il oublier ceux de fils qui sont les plus naturels et les plus humains? Il a donc toujours aimé Marie comme mère, il l'a considérée comme telle dès le premier moment qu'elle fut conçue. Et s'il est ainsi, chrétiens, peut-il la regarder en colère? Le péché s'accordera-t-il avec tant de grâces, la vengeance avec l'amour, l'inimitié avec l'alliance? Et Marie ne peut-elle pas dire avec le psalmiste: *In Deo meo transgrediar murum* (*Ps.* XVII. 32.): « Je » passerai par-dessus la muraille au nom de mon » Dieu? » Il y a une muraille de séparation que le péché a fait entre Dieu et l'homme, il y a une inimitié comme naturelle. Mais, dit-elle, je passerai par-dessus, je n'y entrerai pas, je passerai par-dessus, *Transgrediar* (*Transiliam*, Hieronymus). Et comment? Au nom de mon Dieu, de ce Dieu qui étant mon fils est à moi par un droit tout particulier, de ce Dieu qui m'a aimée comme mère dès le premier moment de ma vie, de ce Dieu dont l'amour tout-puissant a prévenu en ma faveur la colère qui menace tous les enfants d'Eve. C'est ce qui a été fait en la sainte Vierge. Finissons en vous faisant une image de cette grâce dans tous les fidèles; et reconnoissons aussi, chrétiens, que l'amour de Dieu nous a prévenus contre la colère qui nous poursuivoit, et qu'il nous prévient tous les jours. Que ce soit là le fruit de tout ce discours, comme c'est la vérité la plus importante de la religion chrétienne.

Oui certainement, chrétiens, c'est le fondement du christianisme de comprendre que nous n'avons pas aimé Dieu, mais que c'est Dieu, qui nous a aimés le premier, non-seulement avant que nous l'aimassions, mais lorsque nous étions ses ennemis. Ce sang du nouveau Testament, versé pour la rémission de nos crimes, rend témoignage à la vérité que je prêche. Car si nous n'eussions pas été ennemis de Dieu, nous n'eussions pas eu besoin de médiateur pour nous réconcilier avec lui, ni de victime pour apaiser sa colère, ni de sang pour contenter sa justice. C'est donc lui qui nous a le premier aimés, en donnant son Fils unique pour l'amour de nous. Mais peut-être que cette grâce est trop générale, et que notre dureté n'en est pas émue: venons aux bienfaits particuliers par lesquels son amour nous prévient.

Que dirons-nous, chrétiens, de notre vocation au baptême? Avions-nous imploré son secours, l'avions-nous prévenu par quelques prières, afin que sa miséricorde nous amenât aux eaux salutaires où nous avons été régénérés? N'est-ce pas lui au contraire qui s'est avancé et qui nous a aimés le premier? Mais peut-être que ce bienfait est trop ancien, et que notre ingratitude ne s'en souvient plus: disons ce que nous éprouvons tous les jours. Te souviens-tu, pécheur, avec quelle ardeur tu courois au crime? la vengeance ou le plaisir t'emportoit: combien de fois Dieu a-t-il parlé à ton cœur, pour te retenir sur ce penchant? Je ne sais si tu as écouté sa voix; mais je sais qu'il s'est présenté souvent. L'invitois-tu, quand tu le fuyois? l'appelois-tu, quand tu t'armois contre lui? Cependant il est venu à toi par sa grâce; il a frappé, il a appelé, et ainsi ne t'a-t-il pas prévenu, et ne t'a-t-il pas aimé le premier?

Mais, fidèles, j'en vois un autre qui ne court

pas au péché ; il est déjà engagé dans sa servitude. Il s'abandonne aux blasphèmes, aux médisances et à l'impudicité. Il n'épargne ni le bien ni l'honneur des autres, pour satisfaire son ambition ; il ne respire que l'amour du monde. Jésus-Christ descendra-t-il dans cet abîme? descendra-t-il dans cet enfer? Autrefois il est allé aux enfers ; mais il y étoit appelé par les cris et par les désirs des prophètes, qui soupiroient après sa venue. Ici on rejette ses inspirations, on le fuit, on lui fait la guerre. Il vient toutefois, il s'approche ; dans une fête, dans un jubilé, dans quelque sainte cérémonie il fait sentir ses terreurs à une conscience criminelle, il l'excite intérieurement à la pénitence. Le pécheur fuit, et Dieu le presse ; il ne sent pas, et Dieu redouble ses coups pour réveiller cette âme endormie. N'est-ce pas là prévenir les hommes par un grand excès de miséricorde?

Mais vous, ô justes, ô enfants de Dieu, je sais que vous aimez votre Père : est-ce vous qui l'avez aimé les premiers? Ne confessez-vous pas avec l'Apôtre (*Rom.*, v. 5.), que « la charité a été » répandue en vos cœurs par le Saint-Esprit qui » vous est donné? » Et Dieu vous feroit-il un si beau présent, si avant que de le faire il ne vous aimoit? C'est donc lui qui nous prévient, n'en doutons pas ; c'est lui qui fait toutes les avances. Mais apprenez qu'il ne nous prévient qu'afin que nous le prévenions. Que dites-vous? cela se peut-il? Oui, fidèles, nous le pouvons. Ecoutez le psalmiste qui nous y exhorte : « Prévenons sa face, » dit-il : *Præoccupemus faciem ejus* (*Ps.* XCIV. 2.). Que faut-il faire pour le prévenir? Il y a deux attributs en Dieu qui regardent particulièrement les hommes, la miséricorde et la justice. On ne peut prévenir la miséricorde, au contraire c'est elle qui prévient toujours ; mais elle ne nous prévient qu'afin que nous prévenions la justice. Tu ne dois pas ignorer, pécheur, que tes crimes t'amassent des trésors de colère. S'ils sont scandaleux, Dieu en fera justice devant tout le monde ; et quand même ils seroient cachés, Dieu les découvrira devant tout le monde. Préviens cette juste fureur ; venge-les, et il ne les vengera pas ; découvre-les, et il ne les découvrira pas : *Præveniamus faciem ejus in confessione.*

Je sais que confession en ce lieu veut dire louange, c'est-à-dire, confesser la grandeur de Dieu. Mais je ne croirai pas m'éloigner du sens naturel, si je le fais servir à la pénitence. Car peut-on mieux confesser la grandeur de Dieu, que d'humilier le pécheur et le confondre devant sa face? Donc, fidèles, confondons-nous devant Dieu, de peur qu'il ne nous confonde en ce jour terrible. Prévenons sa juste fureur par la confession de nos crimes. Descendons au fond de nos consciences où nos ennemis sont cachés. Descendons-y le flambeau à une main, et le glaive à l'autre : le flambeau, pour rechercher nos péchés par un sérieux examen ; le glaive, pour les arracher jusqu'à la racine par une vive douleur. C'est ainsi que nous préviendrons la colère de ce grand Dieu dont la miséricorde nous a prévenus. O Marie, miraculeusement dispensée, singulièrement séparée, miséricordieusement prévenue, secourez nos foiblesses par vos prières ; et obtenez-nous cette grâce, que nous prévenions tellement par la pénitence la vengeance qui nous poursuit, que nous soyons à la fin reçus dans ce royaume de paix éternelle avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

TROISIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CONCEPTION DE LA STE VIERGE,

PRÊCHÉ A LA COUR.

Fondements de la dévotion à la Vierge ; sa coopération à la sanctification des âmes. Règles qui doivent diriger l'exercice de cette dévotion. Dieu, principe et fin du culte que nous rendons à la Vierge et aux saints ; les imiter pour leur plaire et se les rendre propices. Fausses dévotions qui déshonorent le christianisme ; illusions de la plupart des chrétiens.

Fecit mihi magna qui potens est.

Le Tout-puissant a fait en moi de grandes choses (LUC., I. 49.).

Dans le dessein que je me propose de vous donner aujourd'hui une instruction chrétienne touchant la dévotion envers la Vierge bienheureuse, et de vous découvrir à fond les utilités infinies que vous en pouvez tirer, aussi-bien que les divers abus qui en corrompent la pratique, j'entrerai d'abord en matière ; et sans vous ennuyer par un long exorde, je partagerai mon discours en deux parties. La première établira les solides et inébranlables fondements de cette dévotion. La seconde vous fera voir les règles invariables qui doivent en diriger l'exercice. Cette doctrine nous servira à honorer chrétiennement la très sainte Vierge, non-seulement dans la fête de sa conception, mais encore dans toutes celles que la sainte succession de l'année ecclésiastique ramène de temps en temps à la piété des fidèles. La conception de Marie étant le premier moment dans lequel nous commençons de nous attacher à cette divine Mère, pour de là l'accompagner persévé-

ramment dans tous les mystères qui s'accomplissent en elle ; je veux tâcher de vous inspirer, dès ce premier pas, des sentiments convenables à la piété chrétienne, et de former vos dévotions sur les maximes de l'Evangile.

Ne me dites pas, chrétiens, que cette idée est trop générale, et que vous attendiez quelque chose qui fût plus propre et plus convenable à une si grande solennité. L'utilité des enfants de Dieu est la loi suprême de la chaire ; et je vous accorderai sans peine que je pouvois prendre un sujet plus propre à la fête que nous célébrons, pourvu aussi que vous m'accordiez qu'il n'y en a point de plus salutaire ni de plus propre à l'instruction de ce royal auditoire. Ecoutez donc attentivement ce que j'ai à vous exposer touchant la dévotion pour la sainte Vierge ; voyez quel en est le fondement, et quel en est l'exercice.

PREMIER POINT.

« Personne, dit le saint Apôtre (1. *Cor.*, III. » 11.), ne peut poser d'autre fondement que celui » qui a été mis, c'est-à-dire Jésus-Christ. » Soit donc ce divin Sauveur le fondement immuable de notre dévotion pour la sainte Vierge, parce qu'en effet tout le genre humain ne peut assez honorer cette Vierge Mère, depuis qu'il a reçu Jésus-Christ par sa bienheureuse fécondité. Elevez vos esprits, mes frères, et considérez attentivement combien grande, combien éminente est la vocation de Marie, que Dieu a prédestinée avant tous les temps, pour donner par elle Jésus-Christ au monde. Mais il faut encore ajouter, que Dieu l'ayant appelée à ce glorieux ministère, il ne veut pas qu'elle soit un simple canal d'une telle grâce, mais un instrument volontaire, qui contribue à ce grand ouvrage, non-seulement par ses excellentes dispositions, mais encore par un mouvement de sa volonté. C'est pourquoi le Père éternel envoie un ange pour lui proposer le mystère, qui ne s'achèvera pas, tant que Marie sera incertaine ; si bien que ce grand ouvrage de l'incarnation, qui tient depuis tant de siècles toute la nature en attente, lorsque Dieu est résolu de l'accomplir, demeure encore en suspens jusqu'à ce que la divine Vierge y ait consenti : tant il a été nécessaire aux hommes que Marie ait désiré leur salut. Aussitôt qu'elle a donné ce consentement, les cieux sont ouverts, le Fils de Dieu est fait homme, et les hommes ont un Sauveur. La charité de Marie a donc été en quelque sorte la source féconde d'où la grâce a pris son cours, et s'est répandue avec abondance sur toute la nature humaine. Et comme dit saint Ambroise, et après lui saint Thomas : « C'est de ces bénites entrailles » qu'est sorti avec abondance cet Esprit de sainte » ferveur, qui, étant premièrement survenu en » elle, a inondé toute la terre : » *Uterus Mariæ, Spiritu ferventi qui supervenit in eam, replevit orbem terrarum cùm peperit Salvatorem* (S. Amb., *de Inst. Virg. cap.* XII. *t.* II. *col.* 267.). « Elle a reçu, dit encore saint Tho- » mas, une si grande plénitude de grâce, qu'elle » est parvenue à une union très intime avec » l'auteur de la grâce, et a mérité de recevoir en » elle celui qui est rempli de toutes les grâces : » en l'enfantant elle a, en quelque manière, fait » découler la grâce sur tous les hommes : » *Tantam gratiæ obtinuit plenitudinem, ut esset propinquissima auctori gratiæ; ita quòd eum qui est plenus omni gratiâ, in se reciperet, et eum pariendo, quodammodo gratiam ad omnes derivaret* (S. Thom., III. *part. quæst.* XXVII, *art.* V, *ad* I.).

Il a donc fallu, chrétiens, que Marie ait concouru, par sa charité, à donner au monde son libérateur. Comme cette vérité est connue, je ne m'étends pas à vous l'expliquer ; mais je ne vous tairai pas une conséquence que peut-être vous n'avez pas assez méditée : c'est que Dieu ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la sainte Vierge, cet ordre ne se change plus, et « les dons de Dieu sont sans repentance (*Rom.*, » XI. 29.). » Il est et sera toujours véritable, qu'ayant reçu par elle une fois le principe universel de la grâce, nous en recevions encore, par son entremise, les diverses applications dans tous les états différents, qui composent la vie chrétienne. Sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations, qui n'en sont que des dépendances.

La théologie reconnoît trois opérations principales de la grâce de Jésus-Christ. Dieu nous appelle ; Dieu nous justifie ; Dieu nous donne la persévérance. La vocation c'est le premier pas ; la justification fait notre progrès ; la persévérance conclut le voyage, et unit dans la patrie, ce qui ne se trouve pas sur la terre, le repos et la gloire.

Vous savez qu'en ces trois états l'influence de Jésus-Christ nous est nécessaire ; mais il faut vous faire voir, par les Ecritures, que la charité de Marie est associée à ces trois ouvrages : et peut-être ne croyez-vous pas que ces vérités soient si claires dans l'Evangile, que j'espère de les y montrer en peu de paroles.

La grâce de la vocation nous est figurée par la soudaine illumination que reçoit le saint Précurseur dans les entrailles de sa mère. Considérez ce miracle ; vous y verrez une image des pécheurs que la grâce appelle. Jean est ici dans l'obscurité des entrailles maternelles : où êtes-vous, ô pécheurs? dans quelle nuit? dans quelles ténèbres? Jean ne peut ni voir ni entendre : pécheurs, quelle surdité semblable à la vôtre, et quel aveuglement pareil ; puisque le ciel tonne en vain sur vous par tant de menaces terribles, et que la vérité elle-même, qui vous luit si manifestement dans l'Evangile, n'est pas capable de vous éclairer? Jésus vient à Jean sans qu'il y pense ; il le prévient, il parle à son cœur, il éveille et il attire ce cœur endormi, et auparavant insensible : pensiez-vous à Dieu, ô pécheurs, quand il a été vous émouvoir par une secrète touche de son Saint-Esprit? Dans ces ténèbres où vous vous cachiez, quelle soudaine lumière vous a paru tout à coup comme un éclair? Quel nouvel instinct a touché vos cœurs? Vous ne le cherchiez pas, et il vous appeloit à la pénitence. [C'est lui qui inspire ces] dégoûts secrets, ces amertumes cachées, qui vous font regretter la paix et vous rappellent à la pénitence. Vous fuyiez, et il a bien su vous trouver. Mais s'il nous montre dans le tressaillement de saint Jean l'image des pécheurs prévenus, il nous fait voir aussi que Marie concourt avec lui à ce grand ouvrage. Si Jean-Baptiste ainsi prévenu semble s'efforcer pour sortir de la prison qui l'enserre, c'est à la voix de Marie qu'il est excité. « Votre voix n'a » pas plutôt frappé mon oreille, lorsque vous » m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de » joie dans mon sein (Luc., I. 44.). » « C'est » Marie, dit saint Ambroise, qui a élevé Jean-» Baptiste au-dessus de la nature ; et cet enfant » touché de sa voix, avant que d'avoir respiré » l'air, a attiré l'esprit de la piété. » *Levavit (Maria) Joannem in utero constitutum, qui ad vocem ejus exsilivit,..... priùs sensu devotionis quàm spiritûs infusione vitalis animatus* (*de Inst. Virg.*, *cap.* XIII, *tom.* II, *col.* 267.). Et selon le même saint Ambroise, « la » grâce dont Marie fut remplie étoit si grande, » qu'elle ne conservoit pas seulement en elle » le don de la virginité, mais qu'elle conféroit » encore à ceux qu'elle visitoit la marque de » l'innocence. » *Cujus tanta gratia, ut non solùm in se virginitatis gratiam reservaret; sed etiam his quos viseret, integritatis insigne conferret...* « C'est à sa voix que l'enfant » tressaille dans le sein de s mère, obéissant » avant que d'être engendré. Il n'est pas éton-» nant qu'il ait persévéré dans une intégrité par-» faite, lui que la Mère du Sauveur oignit » pendant trois mois comme de l'huile de sa » présence et du parfum de sa pureté. » *Ad vocem Mariæ exultavit infantulus, obsecutus antequam genitus. Nec immeritò mansit integer corpore, quem oleo quodam suæ præsentiæ et integritatis unguento, Domini Mater exercuit* (*de Inst. Virg.*, *cap.* VII, *col.* 261, 262.).

La justification est représentée dans les noces de Cana en la personne des apôtres. Car, écoutez les paroles de l'évangéliste : Jésus changea l'eau en vin : « Ce fut là le premier des miracles de » Jésus, qui fut fait à Cana en Galilée ; et il fit » paroître sa gloire, et ses disciples crurent en » lui (Joan., II. 11.). » Les apôtres étoient déjà appelés, mais ils ne croyoient pas encore assez vivement pour être justifiés. Vous savez que « la » justification est attribuée à la foi (*Rom.*, IV. » 5.) ; » non qu'elle suffise toute seule, mais parce qu'elle est le premier principe, et, comme dit le saint concile de Trente (*Sess.* VI, *cap.* 8.), « la racine de toute grâce. » Ainsi le texte sacré ne pouvoit nous exprimer en termes plus clairs la grâce justifiante ; mais il ne pouvoit non plus nous mieux expliquer la part qu'a eue la divine Vierge à ce merveilleux ouvrage.

Car, qui ne sait que ce grand miracle sur lequel a été fondée la foi des apôtres, fut l'effet de la charité et des prières de Marie ? Lorsqu'elle demanda cette grâce ; il semble qu'elle ait été rebutée. « Femme, lui dit le Sauveur, qu'y a-t-il » entre vous et moi? mon heure n'est pas encore » venue (Joan., II. 4.). » Quoique ces paroles paroissent rudes, et qu'elles aient un air de refus bien sec, Marie ne se croit pas refusée. Elle connoît les délais miséricordieux, les favorables refus, les fuites mystérieuses de l'Epoux sacré ; elle sait tous les secrets par lesquels son amour ingénieux éprouve les âmes fidèles, et sait qu'il nous rebute souvent, afin que nous apprenions à emporter par l'humilité, et par une confiance persévérante, ce que la première demande n'a pas obtenu. Marie ne fut pas trompée dans son attente. Que ne peut obtenir une telle Mère à qui son Fils accorde tout, lors même qu'il semble qu'il la traite le plus rudement? Et que ne lui donnera-t-il pas, quand l'heure sera venue de la glorifier avec lui par toute la terre ; puisqu'il avance en sa faveur, comme dit saint Jean-Chrysostôme (*in* Joan., *Hom.* XXII, *tom.* VIII, *pag.* 127.), l'heure qu'il avoit résolue? Jésus, qui

sembloit l'avoir refusée, fait néanmoins ce qu'elle demande.

Mais, Messieurs, qui n'admirera que Jésus n'ait voulu faire son premier miracle qu'à la prière de la sainte Vierge? ce miracle en cela différent des autres : miracle pour une chose non nécessaire. Quelle grande nécessité qu'il y eût du vin dans ce banquet? Marie le désire, c'est assez. Qui ne sera étonné de voir qu'elle n'intervient que dans celui-ci, qui est suivi aussitôt d'une image si expresse de la justification des pécheurs? cela s'est-il fait par une rencontre fortuite? Ou plutôt ne voyez-vous pas que le Saint-Esprit a eu dessein de nous faire entendre ce que remarque saint Augustin, en interprétant ce mystère, « que la Vierge incomparable, étant mère de » notre Chef selon la chair, a dû être selon l'es- » prit la mère de tous ses membres, en coopé- » rant par sa charité à la naissance spirituelle des » enfants de Dieu : » *Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus, quia cooperata est charitate ut filii Dei nascerentur in Ecclesiâ* (*de sanctâ Virg.*, *n.* 6, *tom.* VI, *col.* 343.). Vous voyez que nous entendons ce mystère comme l'ont entendu, dès les premiers siècles, ceux qui ont traité avant nous les Ecritures divines. Mais, mes frères, ce n'est pas assez qu'elle contribue à la naissance des enfants de Dieu; voyons la part que Jésus lui donne dans leur fidèle persévérance.

Paroissez donc, enfants de miséricorde et de grâce, d'adoption et de prédestination éternelle, fidèles compagnons du Sauveur Jésus, qui persévérez avec lui jusqu'à la fin; accourez à la sainte Vierge, et venez vous ranger avec les autres sous les ailes de sa charité maternelle. Chrétiens, je les vois paroître, et le disciple chéri de notre Sauveur nous les représente au Calvaire. Puisqu'il suit avec Marie, Jésus-Christ jusqu'à la croix, pendant que les autres disciples prennent la fuite; puisqu'il s'attache constamment à ce bois mystique, qu'il vient généreusement mourir avec lui, il est la figure des fidèles persévérants, et vous voyez aussi que Jésus-Christ le donne à sa Mère : « Femme, lui dit-il, voilà » votre Fils (JOAN., XIX. 26.). » « Elle est, dit » saint Ambroise, confiée à Jean l'évangéliste, » qui ne connoît point le mariage. Aussi je ne » m'étonne pas qu'il nous ait révélé plus de mys- » tères que tous les autres, lui à qui le trésor » des secrets célestes étoit toujours ouvert : » *Eademque postea Joanni evangelistæ est tradita conjugium nescienti. Unde non miror præ cæteris locutum mysteria divina, cui præsto erat aula cœlestium sacramentorum* (S. AMB., *de Inst. Virg. cap.* VII, *tom.* II, *col.* 262.). Chrétiens, j'ai tenu parole. Ceux qui savent considérer combien l'Ecriture est mystérieuse, connoîtront par ces trois exemples, que Marie est par ses pieuses intercessions la mère des appelés, des justifiés, des persévérants; et que sa charité féconde est un instrument général des opérations de la grâce. Par conséquent réjouissons nous de sa conception bienheureuse; le ciel nous forme aujourd'hui une protectrice[1]. Car quelle autre peut parler pour nous, plus utilement que cette divine Mère? C'est à elle qu'il appartient de parler au cœur de son Fils, où elle trouve une si fidèle correspondance. Les sentiments de la nature sont relevés et perfectionnés, mais non éteints dans la gloire; ainsi elle ne craindra pas d'être refusée. « L'amour du Fils » parle pour les vœux de la Mère; la nature » elle-même le sollicite en sa faveur : on cède » facilement aux prières, quand on est déjà gagné » par son amour même : » *Affectus ipse pro te orat, natura ipsa tibi postulat :.... citò annuunt qui suo ipsi amore superantur* (SALV. *Ep.* IV, *pag.* 199.).

Par conséquent, mes frères, nous avons appuyé la dévotion envers la Vierge bienheureuse, sur un fondement solide et inébranlable. Puisqu'elle est si bien fondée, anathème à qui la nie et ôte aux chrétiens un si grand secours. Anathème à qui la diminue, il affoiblit les sentiments de la piété. Dirai-je anathème à qui en abuse? Non, mes frères, ils sont enfants de l'Eglise; soumis à ses décrets, quoiqu'ignorants de ses maximes : ne les soumettons pas à nos anathèmes, mais instruisons-les de ses règles. Car quel seroit notre aveuglement, si, après avoir posé un fondement si solide, nous bâtissions dessus de vaines et superstitieuses pratiques? Après donc que nous avons fondé nos dévotions, apprenons à les rectifier, et réglons-en l'exercice par les maximes de l'Eglise. Je vous dirai, chrétiens, en peu de paroles, quel culte

[1] Je veux croire avec vous, Messieurs, qu'elle n'a jamais eu de péché, elle qui, comme dit Pierre Chrysologue, étoit engagée au Sauveur Jésus, et marquée pour lui par le Saint-Esprit, dès le premier moment de son être. *Provolat ad sponsam festinus interpres, ut humanæ desponsionis arceat et suspendat effectum; neque auferat ab Joseph virginem, sed reddat Christo cui est pignorata cùm fieret.* PETR. CHRYSOL. Serm. CXL, de Annunt.

Nous avons cru devoir mettre en note ce passage, comme l'a fait D. Déforis; parce qu'en cet endroit, où il est placé dans le manuscrit, il interrompt le fil du discours, et ne se lie point avec ce qui suit. Il faut cependant observer que le latin n'est pas dans le corps du sermon, mais à la marge (*Edit. de Versailles.*).

nous devons à Dieu, à la sainte Vierge, à tous les esprits bienheureux; et c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

La règle fondamentale de l'honneur que nous rendons à la sainte Vierge et aux bienheureux esprits, c'est que nous le devons rapporter tout entier à Dieu et à notre salut éternel. Car s'il n'étoit rapporté à Dieu, ce seroit un acte purement humain, et non un acte de religion : et nous savons que les saints, étant pleins de Dieu et de sa gloire, ne reçoivent pas des civilités purement humaines. La religion nous unit à Dieu ; c'est de là qu'elle prend son nom, comme dit saint Augustin, et c'est par-là qu'elle est définie : *Religio, quod nos religet omnipotenti Deo* (*de Ver. Rel. n.* 113. *tom.* I, *col.* 788; *De Civit. Dei*, *lib.* X, *cap.* III, *tom.* VII, *col.* 240.). Ainsi toute notre dévotion pour la sainte Vierge est inutile et superstitieuse, si elle ne nous conduit à Dieu pour le posséder éternellement, et jouir de l'héritage céleste. Voilà la règle générale du culte religieux, c'est qu'il dérive de Dieu, et qu'il y retourne en se répandant sur ses saints, sans se séparer de lui.

Mais, pour descendre à des instructions plus particulières, je remarquerai quelques différences entre le culte des chrétiens et celui des idolâtres; et quoiqu'il semble peu nécessaire de combattre les anciennes erreurs de l'idolâtrie dans cette grande lumière du christianisme, toutefois la vérité paroîtra plus claire par cette opposition. Donc, mes frères, pour toucher d'abord le principe de tout le mal, les anciens ne connoissant pas la force du nom de Dieu, qui ne conserve sa grandeur et sa majesté que dans l'unité seule, ont divisé la divinité par ses attributs et par ses fonctions différentes, et ensuite par les éléments et les autres parties du monde, dont ils ont fait un partage entre les aînés et les cadets comme d'une terre et d'un héritage : le ciel comme le plus noble et le principal domicile étant demeuré à leur Jupiter, et le reste étant échu à ses frères et à sa sœur ; comme si la possession du monde pouvoit être séparée en lots, et n'étoit pas solidaire et indivisible ; ou que Dieu eût été obligé d'aliéner son domaine, et d'en laisser à d'autres le gouvernement et la jouissance. Après qu'on eut commencé de violer la sainte unité de Dieu par l'injurieuse communication de ce nom incommunicable, on en vint successivement à une multiplication sans ordre et sans bornes, jusqu'à reléguer plusieurs dieux aux foyers, aux cheminées et aux écuries, ainsi que saint Augustin le reproche aux Romains et aux Grecs. On en mit trois à la seule porte; et « au » lieu, dit ce saint évêque, qu'un seul homme » suffit pour garder la porte d'une maison, les » Grecs ont voulu qu'il y eût trois dieux : » *Unum quisque domui suæ ponit ostiarium, et quia homo est, omninò sufficit : tres deos isti posuerunt* (*de Civit. Dei*, *lib.* IV, *c.* VIII, *tom.* VII., *col.* 94.). A quel dessein tant de dieux, sinon pour déshonorer ce grand nom et en avilir la majesté? Ne pensez pas, chrétiens, que ce soit une inutile curiosité qui me fasse remarquer ces choses. Considérez combien le genre humain, qui a pu donner créance durant tant de siècles à ces erreurs insensées, étoit livré avant Jésus-Christ à la puissance des ténèbres ; et de quel prodigieux aveuglement nous a tirés le Sauveur, par la lumière de son Evangile. « Rendons grâces à Dieu » pour son ineffable don ; » *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus* (2. *Cor.*, IX. 15.).

Pour nous, nous n'adorons qu'un seul Dieu tout-puissant, créateur et dispensateur de toutes choses, au nom duquel nous avons été consacrés par le saint baptême, (ô grâce mal conservée ! ô foi violée trop facilement !) et en qui seul nous reconnoissons une souveraineté absolue, une bonté sans mesure et la plénitude de l'être. Nous honorons les saints et la bienheureuse Vierge, non par un culte de servitude et de sujétion ; (car nous sommes libres pour tout autre, et ne sommes assujétis qu'à Dieu seul dans l'ordre de la religion) ; mais « nous les honorons, dit saint Am- » broise (*Lib. de Vid. tom.* II, *col.* 200.), d'un » honneur de charité et de société fraternelle. » *Honoramus eos charitate, non servitute*, comme dit saint Augustin (*de Ver. Relig. n.* 110, *tom.* I, *col.* 787, *lib.* XXI, *cont.* FAUST. *tom.* VIII, *col.* 347.); et nous révérons en eux les miracles de la main du Très-Haut, la communication de sa grâce, l'épanchement de sa gloire, et la sainte et glorieuse dépendance par laquelle ils demeurent éternellement assujétis à ce premier être, auquel seul nous rapportons tout notre culte comme au seul principe de tout notre bien et au terme unique de tous nos désirs. Ne soyons donc pas de ceux qui pensent diminuer la gloire de Dieu et de Jésus-Christ, quand ils prennent de hauts sentiments de la sainte Vierge et des saints.

Telle est la vaine appréhension des ennemis de l'Eglise. Mais certes c'est attribuer à Dieu une foiblesse déplorable que de le rendre jaloux de ses propres dons et des lumières qu'il répand sur ses créatures : car que sont les saints et la sainte Vierge, que l'ouvrage de sa main et de sa grâce? Si le soleil étoit animé, il n'auroit point de ja-

lousie en voyant « la lune qui préside à la nuit, » comme dit Moïse (*Genes.*, I. 16.), par une lumière si claire; parce que toute sa clarté dérive de lui, et que c'est lui-même qui nous luit et qui nous éclaire par la réflexion de ses rayons. Quelque haute perfection que nous reconnoissions en Marie, Jésus-Christ pourroit-il en être jaloux, puisque c'est de lui qu'elle est découlée, et que c'est à sa seule gloire qu'elle se rapporte? C'est une erreur misérable. Mais ils sont beaucoup plus dignes de compassion, lorsqu'ils nous accusent d'idolâtrie dans la pureté de notre culte, et qu'ils en accusent avec nous les Ambroise, les Augustin et les Chrysostôme, dont ils confessent eux-mêmes, je n'impose pas, que nous suivons la doctrine, la pratique et les exemples. Il ne faut pas que des reproches si déraisonnables qu'ils font avec tant d'aigreur à l'Eglise catholique nous aigrissent nous-mêmes contre eux; mais qu'ils nous fassent déplorer les excès où sont emportés les esprits opiniâtres et contredisants, et nous inspirent par la charité un désir sincère de les ramener et de les instruire.

Comme nous n'avons qu'un seul Dieu, aussi n'avons-nous qu'un médiateur universel, et c'est celui qui nous a sauvés par son sang. Quelques philosophes païens estimoient que la nature divine étoit inaccessible aux mortels, qu'elle ne se mêloit pas immédiatement et par elle-même dans les affaires humaines, où sa pureté, disoient-ils, se seroit souillée; et que ne voulant pas que des créatures si foibles que nous pussent aborder son trône, elle avoit disposé des médiateurs entre elle et nous, qu'ils appeloient pour cela des dieux mitoyens. Nous rejetons cette doctrine, puisque le Dieu que nous servons nous a créés de sa propre main à son image et ressemblance. Nous croyons qu'il nous avoit faits dans notre première institution pour converser avec lui; et si nous sommes exclus de sa bienheureuse présence et d'une si douce communication, c'est parce que nous sommes devenus pécheurs. Le sang de Jésus-Christ nous a réconciliés; et ce n'est qu'au nom de Jésus que nous pouvons désormais approcher de Dieu. C'est en ce nom que nous prions pour nous-mêmes; c'est en ce nom que nous prions pour tous les fidèles: et Dieu qui aime la charité et la concorde des frères, nous écoute favorablement les uns pour les autres. Ainsi nous ne doutons pas que les saints qui règnent avec Jésus-Christ ne soient des intercesseurs agréables qui s'intéressent pour nous. Parce que nous sommes chers à Dieu, tous ceux qui sont avec Dieu sont des nôtres: oui, tous les esprits bienheureux sont nos amis et nos frères; nous leur parlons avec confiance, et quoiqu'ils ne paroissent pas à nos yeux, notre foi nous les rend présents; leur charité aussi en même temps nous les rend propices, et ils concourent à tous les vœux que la piété nous inspire. Mais écoutez, chrétiens, « une doctrine » plus utile et plus excellente: » *Adhuc excellentiorem viam vobis demonstro* (1. *Cor.*, XII. 31.). Les idolâtres adoroient des dieux coupables de mille crimes. On ne pouvoit les honorer sans profanation, parce qu'on ne pouvoit les imiter sans honte. Mais voici la règle du christianisme, que je vous prie de graver en votre mémoire. Le chrétien doit imiter tout ce qu'il honore: tout ce qui est l'objet de notre culte doit être le modèle de notre vie (S. AUG., *de Civit. Dei, lib.* VIII, *c.* XVII, *tom.* VII, *col.* 206.).

Le psalmiste, après avoir témoigné son zèle contre les idoles muettes et insensibles que les païens adoroient, conclut enfin en ces termes: « Puis- » sent leur ressembler ceux qui les servent, et qui » mettent en elles leur confiance: » *Similes eis fiant qui faciunt ea* (*Ps.* CXIII. 16.). Il vouloit dire, Messieurs, que l'homme se doit conformer à ce qu'il adore, et ainsi que les adorateurs des idoles méritent de devenir sourds et aveugles comme elles. Mais nous qui adorons un Dieu vivant, nous devons être vivants comme lui d'une véritable vie. Il faut que « nous soyons saints, » parce que le Dieu que nous servons est saint » (*Levit.*, XI. 44.). » Il faut que « nous soyons » miséricordieux, parce que notre Père céleste » est miséricordieux (LUC., VI. 36.); » et « que » nous pardonnions comme il nous pardonne » (MATTH., VI. 14.). » « [Il fait lever] son so- » leil sur les bons et sur les mauvais (*Ibid.*, V. » 45.); » nous [devons étendre de même] notre charité sur nos amis et sur nos ennemis. Il faut que « nous soyons des adorateurs spirituels et que » nous adorions en esprit; parce que Dieu est » Esprit (JOAN., V. 24.). » Enfin, « nous de- » vons nous rendre parfaits, dit le Fils de Dieu; » parce que celui que nous adorons est parfait » (MATTH., V. 48.). »

Quand nous célébrons les saints, est-ce pour augmenter leur gloire? ils sont pleins, ils sont comblés: c'est pour nous inciter à les suivre. Ainsi, à proportion, quand nous les honorons pour l'amour de Dieu, nous nous engageons à les imiter. C'est le dessein de l'Eglise dans les fêtes qu'elle célèbre à leur honneur; et elle déclare son intention par cette belle prière: « O Seigneur, » donnez-nous la grâce d'imiter ce que nous ho- » norons (*Collect. in die S. Steph.*). » « Au-

» tant de fêtes que nous célébrons, dit saint Basile de Séleucie, autant de tableaux nous sont » proposés pour nous servir de modèles. » « Les » solennités des martyrs, dit saint Augustin » (*Append. Serm.* CCXXV, *n.* 1, *tom.* V, *col.* » 370.), sont des exhortations au martyre. » « Les martyrs, dit le même Père (*Ibid., Serm.* » CCXCII, *n.* 1, *tom.* V, *col.* 486.), ne se portent » pas volontiers à prier pour nous, s'ils n'y re» connoissent quelques-unes de leurs vertus. » C'est donc la tradition et la doctrine constante de l'Eglise catholique, que la partie la plus essentielle de l'honneur des saints, c'est de savoir profiter de leurs bons exemples. En vain nous célébrons les martyrs si nous ne tâchons de nous conformer à leur patience. Il faut être pénitent et mortifié comme les saints confesseurs, quand on célèbre la solennité des saints confesseurs; il faut être humble, pudique et modeste comme les vierges, quand on honore les vierges, mais surtout quand on honore la Vierge des vierges.

Vous donc, ô enfants de Dieu, qui désirez d'être heureusement adoptés par la Mère de notre Sauveur, soyez ses fidèles imitateurs, si vous voulez être ses dévots. Vous récitez tous les jours cet admirable cantique que la sainte Vierge a commencé en ces termes : *Magnificat anima mea Dominum, et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo* (LUC., I. 46, 47.) : « Mon âme » glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de » joie en Dieu mon Sauveur. » Quand nous récitons son cantique, imitons sa piété, dit excellemment saint Ambroise (S. AMB., *lib.* II, *n.* 26, *in* LUC. *Evang. cap.* 1, *tom.* I, *col.* 1290.) : « Que l'âme de Marie soit en nous tous pour glo» rifier le Seigneur, que l'esprit de Marie soit en » nous pour nous réjouir en Dieu : » *Sit in singulis Mariæ anima, ut magnificet Dominum; sit in singulis spiritus Mariæ, ut exultet in Deo.* Nous admirons tous les jours cette pureté virginale qui l'a rendue si heureusement féconde qu'elle a conçu le Verbe de Dieu en ses entrailles. « Sachez, dit le même Père (*Ibid.*), que toute » âme chaste et pudique qui conserve sa pureté » et son innocence, conçoit la Sagesse éternelle en » elle-même, et qu'elle est remplie de Dieu et de » sa grâce, à l'imitation de Marie : » *Omnis enim anima accipit Dei Verbum, si tamen immaculata et immunis à vitiis, intemerato castimoniam pudore custodiat.*

Souffrez, Mesdames, que je vous propose comme le modèle de votre sexe celle qui en est la gloire. On aime à voir les portraits et les caractères des personnes illustres. Qui me donnera des traits assez délicats pour vous représenter aujourd'hui les grâces pudiques, les chastes et immortelles beautés de la divine Marie? Les peintres hasardent tous les jours des images de la sainte Vierge, qui ressemblent à leurs idées, et non à elle. Le tableau que je trace aujourd'hui, et que je vous invite, Messieurs, et vous principalement, Mesdames, de copier dans votre vie, est tiré sur l'Evangile; et il est fait, si je l'ose dire, après le Saint-Esprit même. Mais remarquez que cette Ecriture ne s'occupe pas à nous faire voir les hautes communications de la sainte Vierge avec Dieu, mais les vertus ordinaires, afin qu'elle puisse être un modèle d'un usage commun et familier. Donc le caractère essentiel de la bienheureuse Vierge, c'est la modestie et la pudeur : elle ne songeoit ni à se faire voir, quoique belle; ni à se parer, quoique jeune; ni à s'agrandir, quoique noble; ni à s'enrichir, quoique pauvre. Dieu seul lui suffit et fait tout son bien. Combien est-elle éloignée de celles dont on voit errer de tous les côtés les regards hardis, et qui se veulent aussi faire regarder par leurs mines et leurs façons affectées? Marie trouve ses délices dans sa retraite, et est si peu accoutumée à la vue des hommes, qu'elle est même troublée à l'aspect d'un ange. « Elle fut donc troublée, dit l'histo» rien sacré (LUC., I. 29.), à la parole de l'ange, » et elle pensoit en elle-même quelle pouvoit être » cette salutation. » Mais remarquez ces paroles : Elle est troublée, et elle pense; elle est toujours sur ses gardes, et la surprise n'étouffe pas en son âme, mais plutôt elle y éveille la réflexion. « Ainsi sont faites les âmes pudiques; on les voit » toujours craintives, jamais assurées; elles trem» blent où il n'y a rien à appréhender, afin de » trouver la sûreté dans le péril même; elles » soupçonnent partout des embûches, et craignent » moins les injures que les complaisances, moins » ce qui choque que ce qui plaît, moins ce qui » rebute que ce qui attire : » *Solent virgines, quæ verè virgines sunt, semper pavidæ et nunquam esse securæ; et ut caveant timida, etiam tuta pertimescere... Quidquid novum, quidquid subitum ortum fuerit, suspectas habent insidias, totum contra se æstimant machinatum* (S. BERN., *super* Missus est; *Hom.* III, *t.* I, *col.* 747.). [Il n'en est pas ainsi de ces femmes mondaines qui] tendent des piéges où elles sont prises.

Mais admirez qu'elle pense et qu'elle ne parle pas; elle n'engage pas la conversation; elle ne s'épanche pas en discours et en questions curieuses, inutiles. Où sont celles qui se piquent de tirer

le plus intime secret des cœurs, et de pénétrer ce qu'il y a de plus caché! Qu'elles apprennent de Marie à être attentives, et non curieuses et inquiètes; à veiller au dedans, plutôt qu'à se répandre au dehors. Elle parle toutefois quand la nécessité l'y oblige, quand le soin de sa chasteté le demande. On lui propose d'être Mère du Fils du Très-Haut : quelle femme ne seroit point touchée d'une fécondité si glorieuse? « Comment, » dit-elle, serai-je mère, si j'ai résolu d'être tou- » jours vierge (Luc., I. 34.)? » Elle est prête à refuser des offres si glorieuses et si magnifiques que l'ange lui fait de la part de Dieu. Elle n'est point flattée de cette gloire; et plus touchée de son devoir que de sa grandeur, elle commence à craindre pour sa chasteté. O amour de la chasteté, qui n'est pas seulement au-dessus de toutes les promesses des hommes, mais qui est, pour ainsi dire, à l'épreuve de toutes les promesses de Dieu même! L'ange lui explique le divin mystère et le secret inouï de sa miraculeuse maternité. Elle parle une seconde fois pour céder à la volonté divine : « Voici, dit-elle, la servante du Sei- » gneur, qu'il me soit fait selon votre parole » (Luc., I. 38.). » Heureuse de n'avoir parlé que pour conserver sa virginité et pour témoigner son obéissance!

Mais admirez sa modestie : dans un état de gloire qui surprend les hommes et les anges, elle ne se remplit pas d'elle-même ni des pensées de sa grandeur; renfermée dans sa bassesse profonde, elle s'étonne que Dieu ait pu arrêter les yeux sur elle. « Il a, dit-elle, regardé la bas- » sesse de sa servante (*Ibid.*, 48.). » Bien loin de se regarder comme la merveille du monde, auprès de qui chacun se doit empresser, elle va chercher elle-même sa cousine sainte Elisabeth; et plus soigneuse de se réjouir des avantages des autres que de considérer les siens, elle prend part aux grâces dont le ciel avoit honoré la maison de sa parente. Elle célèbre avec elle les miracles qui se sont accomplis en elle-même; parce qu'elle l'en trouve instruite par le Saint-Esprit. Partout ailleurs elle écoute et garde un humble silence. « Elle conserve tout dans son cœur (*Ibid.*, II. » 19.). » Ainsi elle condamne tous ceux qui ne se sentent pas plutôt le moindre avantage, qu'ils fatiguent toutes les oreilles de ce qu'ils ont dit, de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont mérité; et fait voir à toute la terre, par son incomparable modestie, qu'on peut être grand sans éclat, qu'on peut être bienheureux sans bruit, et qu'on peut trouver la vraie gloire sans le secours de la renommée dans le simple témoignage de sa conscience.

Telle est, Messieurs, cette Vierge, dont je vous dis encore une fois que vous ne serez jamais les dévots, si vous n'en êtes les imitateurs. Dressez aujourd'hui en son honneur une image sainte, soyez vous-mêmes son image. « Chacun, dit saint » Grégoire de Nysse (*de Perf. Christiani for-* » *mâ, tom.* III. *pag.* 288.), est le peintre et le » sculpteur de sa vie. » Formez la vôtre sur la sainte Vierge, et soyez de fidèles copies d'un si parfait original. Réglez donc votre conduite sur ce beau modèle. Soyez humbles, soyez pudiques, soyez modestes; méprisez les vanités du monde et toutes les modes ennemies de l'honnêteté. Que les habits officieux envers la pudeur cachent fidèlement [Mesdames] ce qu'elle ne doit pas laisser paroître : si vous plaisez moins, par-là vous plairez à qui il faut plaire; et que le visage, qui doit seul être découvert, parce que c'est là que reluit l'image de Dieu, ait encore sa couverture convenable, et comme un voile divin, par la simplicité et la modestie. Marie avouera que vous l'honorez, quand vous imiterez ses vertus; elle priera pour vous, quand vous serez soigneuses de plaire à son Fils; et vous plairez à son Fils, quand il vous verra semblables à la Mère qu'il a choisie.

Jusques ici, chrétiens, j'ai tâché de vous faire voir que la véritable dévotion pour la sainte Vierge et pour les saints, c'est celle qui nous persuade de nous soumettre à Dieu à leur exemple, et de chercher avec eux le bien véritable, c'est-à-dire notre salut éternel, par la pratique des vertus chrétiennes, dont ils ont été un parfait modèle. Maintenant il sera aisé de condamner, par la règle que nous avons établie, toutes les fausses dévotions qui déshonorent le christianisme. Et premièrement, chrétiens, ce qui corrompt nos dévotions jusqu'à la racine, c'est que, bien loin de les rapporter à notre salut, nous prétendons les faire servir à nos intérêts temporels. Démentez-moi, mes frères, si je ne dis pas la vérité. Qui s'avise de faire des vœux, et de demander du secours aux saints contre ses péchés et ses vices, leurs prières pour obtenir sa conversion? Ces affaires importantes qu'on recommande de tous côtés, dans nos sacristies, ne sont-elles pas des affaires du monde? Et plût à Dieu du moins qu'elles fussent justes; et que, si nous ne craignons pas de rendre Dieu et ses saints les ministres et les partisans de nos intérêts, nous appréhendions du moins de les faire complices de nos crimes! Nous voyons régner en nous sans inquiétude des passions qui nous tuent, et jamais nous ne prions Dieu qu'il nous en dé-

livre. S'il nous arrive quelque maladie, ou quelque affaire fâcheuse dans notre famille, c'est alors que nous commençons à faire des neuvaines à tous les autels et à tous les saints, et à charger véritablement le ciel de nos vœux : car est-il rien qui le fatigue davantage, et qui lui soit plus à charge que des vœux et des dévotions basses et intéressées? Alors on commence à se souvenir qu'il y a des malheureux qui gémissent dans les prisons, et des pauvres délaissés qui meurent de faim et de maladie dans quelque coin ténébreux. Alors, charitables par intérêt et pitoyables par force, nous donnons peu à Dieu pour avoir beaucoup; et très contents de notre zèle, qui n'est qu'un empressement pour nos intérêts, nous croyons que Dieu nous doit tout, jusqu'à des miracles, pour satisfaire aux désirs de notre amour-propre. O Eternel, tels sont les adorateurs qui remplissent vos églises! Sainte Vierge, esprits bienheureux, tels sont ceux qui vous veulent faire leurs intercesseurs! Ils vous charge de la sollicitation de leurs affaires, ils prétendent vous engager dans les intrigues qu'ils méditent pour élever leur fortune, et ils veulent que vous oubliiez que vous avez méprisé le monde dans lequel ils vous prient de les établir. O Jésus, telles sont les dispositions de ceux qui se nomment vos disciples! O que vous pourriez dire avec raison ce que vous disiez autrefois [1]! « La foule m'accable : » *Turbæ me comprimunt* (Luc., viii. 45.). Tous vous pressent, aucun ne vous touche; cette troupe qui environne vos saints tabernacles est une troupe de Juifs mercenaires, qui ne vous demandent qu'une terre grasse et des rivières coulantes de lait et de miel, c'est-à-dire des biens temporels; comme si nous étions encore dans les déserts de Sina, et sur les bords du Jourdain, et parmi les ombres de Moïse, et non dans les lumières et sous l'Evangile de celui qui a prononcé que « son royaume n'est » pas de ce monde : » *Regnum meum non est de hoc mundo* (Joan., xviii. 36.).

Je ne veux pas dire toutefois qu'il nous soit défendu d'employer les saints pour nos besoins temporels, puisque Jésus-Christ nous a enseigné de demander à son Père notre nourriture, et que la sainte Vierge n'a pas dédaigné de représenter à son Fils que le vin manquoit dans les noces de Cana. Demandons donc avec confiance notre pain de tous les jours; et entendons par ce mot, si vous le voulez, non-seulement les nécessités, mais encore, puisque nous sommes si foibles, les commodités temporelles; je n'y résiste pas : mais du moins n'oublions pas que nous sommes chrétiens, et que nous attendons une vie meilleure. Considérez en quel rang est placée cette demande : elle est placée au milieu de l'Oraison dominicale, au milieu de sept demandes; tout ce qui précède et tout ce qui suit est spirituel. Devant, nous sanctifions le nom de Dieu; nous souhaitons l'avénement de son règne; nous nous conformons à sa volonté : après, nous demandons humblement la rémission des péchés, la protection divine contre le malin, et la délivrance du mal : au milieu est un soin passager des nécessités temporelles, qui est, pour ainsi dire, tout absorbé par les demandes de l'Esprit. Encore ce pain de tous les jours, que nous demandons, a-t-il une double signification. Il signifie la nourriture des corps, et il signifie encore la nourriture de l'âme, c'est-à-dire l'eucharistie, qui est le pain véritable des enfants de Dieu : tant Jésus a appréhendé que le soin de ce corps mortel et de cette vie malheureuse ne nous occupât tout seul un moment; tant il a voulu nous tenir toujours suspendus dans l'attente des biens futurs et de la vie éternelle. Nous, au contraire, nous venons prier quand les besoins humains nous en pressent. A force de recommander à Dieu nos malheureuses affaires, l'effort que nous faisons, pour l'engager avec tous ses saints dans nos intérêts, fait que nous nous échauffons nous-mêmes dans l'attachement que nous y avons. Ainsi nous sortons de la prière, non plus tranquilles ni plus résignés à la volonté de Dieu, ni plus fervents pour sa sainte loi, mais plus ardents et plus échauffés pour les choses de la terre. Aussi vous voit-on revenir, quand les affaires réussissent mal, non avec ces plaintes respectueuses qu'une douleur soumise répand devant Dieu pour les faire mourir à ses pieds, mais avec de secrets murmures et avec un dégoût qui tient du dédain.

Chrétien, vous vous oubliez; le Dieu que vous priez est-il une idole dont vous prétendez faire ce que vous voulez, et non le Dieu véritable qui doit faire de vous ce qu'il veut? Je sais qu'il est écrit que « Dieu fait la volonté de ceux qui le craignent » (*Ps.* cxliv. 17.); » mais il faut donc qu'ils le craignent et qu'ils se soumettent à lui dans le fond du cœur. « L'oraison, dit saint Thomas, est une » élévation de l'esprit à Dieu : » *Ascensio mentis in Deum* (2. 2. *Quæst.* lxxxiii. *art.* 1 *ad.* 2.). Par conséquent il est manifeste, conclut le Docteur angélique, que celui-là ne prie pas, qui, bien loin de s'élever à Dieu, demande que Dieu

[1] C'est saint Pierre et les autres disciples qui disent à Jésus-Christ : *Præceptor, turbæ te comprimunt* (*Edit. de Déforis.*).

s'abaisse à lui, et qui vient à l'oraison non point pour exciter l'homme à vouloir ce que Dieu veut, mais seulement pour persuader à Dieu de vouloir ce que veut l'homme. Qui pourroit supporter cette irrévérence? Aussi nous, hommes charnels, nous avisons-nous d'un autre artifice : si nous n'osons espérer de tourner Dieu à notre mode, nous croyons pouvoir fléchir plus facilement la sainte Vierge et les saints, et les faire venir à notre point, à force de les flatter par nos louanges ou à force de les fatiguer par nos prières empressées. Ne croyez pas que j'exagère : nous traitons avec les saints comme avec des hommes ordinaires, que nous croyons gagner aisément par une certaine ponctualité et par quelque assiduité de petits services; et nous ne considérons pas que ce sont des hommes divins, « qui sont entrés, » comme dit David (*Ps.* LXX. 17.), dans les » puissances du Seigneur, » dans les intérêts de sa gloire, dans les sentiments de sa justice et de sa jalousie contre les pécheurs, aussi bien que dans ceux de sa bonté et de sa miséricorde.

O Dieu! les hommes ingrats abuseront-ils toujours des bienfaits divins, et les verrons-nous toujours si aveugles que d'aigrir leurs maux par les remèdes? Car quelle est cette dévotion pour la sainte Vierge, que je vois pratiquée par les chrétiens? Ils se font des lois, et ils les suivent; ils s'imposent des obligations, et ils y sont ponctuels. Cependant ils méprisent celles que Dieu leur impose, et violent hardiment ses lois les plus saintes, dignes certes de cette terrible malédiction que Dieu prononce par la bouche de son prophète (Is., LVIII. 3. I. 13, 14.) : Malheur à vous « qui cherchez dans vos dévotions, » non ma volonté, mais la vôtre. C'est pourquoi, » dit le Seigneur, je déteste vos observances; » vos oraisons me font mal au cœur, j'ai peine » à les supporter : » *Laboravi sustinens.* En effet quelle religion! Nous croyons avoir tout fait pour la sainte Vierge, quand nous avons élevé sa gloire au-dessus de tous les chœurs des anges, et porté sa sainteté jusqu'au moment de sa conception. Mes frères, je loue votre zèle, et je sais que sa dignité surpasse encore de bien loin toutes vos pensées. Mais si la tache originelle vous fait tant d'horreur, que vous ne pouvez la souffrir en la sainte Vierge, que ne combattez-vous en vous-mêmes l'avarice, l'ambition, la sensualité, qui en sont les malheureux restes? Celui-là est inquiété, s'il n'a pas dit son chapelet et ses autres prières réglées, ou s'il manque quelque *Ave Maria* à la dixaine : je ne le blâme pas, à Dieu ne plaise; je loue dans les exercices de piété une exactitude religieuse. Mais qui pourroit supporter qu'il arrache tous les jours sans peine quatre ou cinq préceptes à l'observance du saint Décalogue, et qu'il foule aux pieds sans scrupule les plus saints devoirs du christianisme? Etrange illusion, dont l'ennemi du genre humain nous fascine! Il ne peut arracher du cœur de l'homme le principe de religion qu'il y voit trop profondément gravé : il lui donne, non son emploi légitime, mais un dangereux amusement, afin que déçus par cette apparence, nous croyions avoir satisfait par nos petits soins aux obligations sérieuses que la religion nous impose : détrompez-vous, chrétiens. Priez la sainte Vierge, je vous y exhorte. Elle nous fortifiera dans les tentations; elle nous impétrera la chasteté qui nous est si nécessaire; elle nous obtiendra du vin pour notre banquet, c'est-à-dire, ou de la charité dans notre conduite, ou du courage parmi nos langueurs. Mais écoutez comme elle parle dans les noces de Cana à ceux pour lesquels elle a tant prié : « Faites ce que » mon Fils vous ordonnera : » *Quodcumque dixerit vobis, facite* (JOAN., II. 5.). J'ai prié, j'ai intercédé; mais faites ce qu'il vous dira : c'est à cette condition que vous verrez le miracle et l'effet de mes prières. Ainsi je vous dis, mes frères, attendez tout de Marie, si vous êtes bien résolus de faire ce que Jésus vous commandera; c'est la loi qu'elle vous prescrit elle-même.

Mais vous me dites : Où me poussez-vous? quitterai-je donc toutes mes prières, jusqu'à ce que j'aie résolu de me convertir tout à fait à Dieu, et vivrai-je, en attendant, comme un infidèle? Non, mes frères, à Dieu ne plaise. Dites toujours vos prières; j'aime mieux vous voir pratiquer des dévotions imparfaites, que de vous voir mépriser toute dévotion, et oublier que vous êtes chrétiens. Le médecin qui vous traite d'une maladie dangereuse et habituelle vous ordonne des remèdes forts; mais il ordonne aussi des fomentations et d'autres remèdes plus doux. Vous pratiquez les derniers, et vous n'avez pas le courage de souffrir les autres : il vous avertit sagement que vous n'achèverez pas votre guérison. Vous vous irritez contre lui, ou plutôt contre vous-même; et vous lui dites que vous quitterez tout régime, et que vous laisserez à l'abandon votre santé et votre vie. Il ne s'aigrit pas contre vous, et il regarde votre chagrin comme une suite fâcheuse ou plutôt comme une partie de votre mal; et il vous répond : Ne le faites pas; prenez toujours ces remèdes, qui du moins ne vous peuvent nuire, et qui peut-être soutiendront un peu la nature accablée. Mais à la fin vous

périrez sans ressource, si vous ne faites de plus grands efforts pour votre santé. Ainsi je vous dis, mes frères : pratiquez ces dévotions, faites ces prières ; j'aime mieux cela qu'un oubli total et de Dieu et de vous-mêmes. Mais ne vous appuyez pas sur ces légères pratiques ; elles empêchent peut-être un plus grand malheur, c'est-à-dire l'impiété toute déclarée, et le mépris tout manifeste de Dieu ; et c'est pour cela qu'on vous les souffre : mais sachez qu'elles n'avancent pas votre guérison, et que, si vous y mettez votre appui, elles en seront bien plutôt un perpétuel obstacle. Car écoutez ce que le Saint-Esprit a dit de vos œuvres et de vos dévotions superstitieuses : « Ils ne cherchent pas la justice et ne jugent pas » droitement. Ils mettent leur confiance dans des » choses de néant, et ils s'amusent à des vanités. » La toile qu'ils ont tissue est une toile d'arai- » gnée ; et pour cela, dit le Seigneur, leur toile » ne sera pas propre à les revêtir, et ils ne seront » point couverts de leurs œuvres. Car leurs » œuvres sont des œuvres inutiles, et leurs pen- » sées sont des pensées vaines. Ils marchent dans » un chemin de désolation et de ruine : » *Non est qui invocet justitiam, nec qui judicet verè ; confidunt in nihilo et loquuntur vanitates..... Telas araneæ texuerunt..... Telæ eorum non erunt in vestimentum, neque operientur operibus suis : opera eorum opera inutilia..... cogitationes eorum cogitationes inutiles : vastitas et contritio in viis eorum* (Is. LIX. 4, 6, 7.).

Telle est la juste sentence que le Saint-Esprit a prononcée contre ceux qui mettent leur dévotion dans des pratiques si minces, permettez-moi la liberté de ce mot, et qui négligent cependant de faire des fruits dignes de pénitence selon le précepte de l'Evangile. Leur piété superficielle ne sera pas capable de les couvrir ; leur iniquité sera révélée, et leur pauvreté leur fera honte. Ils seront jugés par leur bouche, ces mauvais serviteurs ; et les saints qu'ils auront loués les condamneront par leurs exemples. Voulez-vous donc être dévots à la sainte Vierge, en sorte que cette dévotion vous soit profitable ? Soyez chastes, soyez droits, soyez charitables ; faites justice à la veuve et à l'orphelin, protégez l'oppressé, soulagez le pauvre et le misérable. En faisant des œuvres de surabondance, gardez-vous bien d'oublier celles qui sont de nécessité. Attachez-vous à la loi ; suivez le précepte de Jésus-Christ : *Quæcumque dixerit, facite :* « Faites ce qu'il ordonne, » et vous obtiendrez ce qu'il promet. *Amen.*

PREMIER SERMON

POUR LE JOUR

DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE,

SUR

LES GRANDEURS DE MARIE.

Marie, un Jésus-Christ commencé, par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies. Raisons qui doivent nous convaincre que Jésus-Christ a fait Marie innocente dès le premier jour de sa vie ; qu'est-ce qui la distingue de Jésus. L'union très étroite de Marie avec Jésus, principe des grâces dont elle est remplie. Cette union commencée en elle par l'esprit et dans le cœur. La charité de Marie, un instrument général des opérations de la grâce. Avec quelle efficace elle parle pour nous au cœur de Jésus. Charité dont nous devons être animés, pour réclamer son intercession.

Nox præcessit, dies autem appropinquavit.

La nuit est passée, et le jour s'approche (*Rom.*, XIII. 12.).

Ni l'art, ni la nature, ni Dieu même, ne produisent pas tout à coup leurs grands ouvrages ; ils ne s'avancent que pas à pas. On crayonne avant que de peindre, on dessine avant que de bâtir, et les chefs-d'œuvre sont précédés par des coups d'essai. La nature agit de la même sorte ; et ceux qui sont curieux de ses secrets savent qu'il y a de ses ouvrages où il semble qu'elle se joue, ou plutôt qu'elle exerce sa main pour faire quelque chose de plus achevé. Mais ce qui est de plus admirable, c'est que Dieu observe la même conduite, et il nous le fait paroître principalement dans le mystère de l'incarnation : c'est le miracle de sa sagesse, c'est le grand effort de sa puissance : aussi nous dit-il, que pour l'accomplir il remuera le ciel et la terre ; *Adhuc modicum, et ego commovebo cœlum et terram* (AGG., II. 7.) : c'est son œuvre par excellence, et son prophète l'appelle ainsi : *Domine, opus tuum.* Mais encore qu'il ne doive paroître qu'au milieu des temps, *In medio annorum vivifica illud*, (HABAC., III. 2.), il n'a pas laissé de le commencer dès l'origine du monde. Et la loi de nature, et la loi écrite, et les cérémonies, et les sacrifices, et le sacerdoce, et les prophéties, n'étoient qu'une ébauche de Jésus-Christ, *Christi rudimenta*, disoit un ancien ; et il n'est venu à ce grand ouvrage que par un appareil infini d'images et de figures, qui lui ont servi de préparatifs. Mais le temps étant arrivé, l'heure du mystère étant proche, il médite quelque chose de plus excellent : il forme la bienheureuse

Marie, pour nous représenter plus au naturel Jésus-Christ, qu'il devoit envoyer bientôt, et il en rassemble tous les plus beaux traits en celle qu'il destinoit pour être sa mère. Je sais que cette matière est très difficile à traiter; mais il n'est rien d'impossible à celui qui espère en Dieu : demandons-lui ses lumières par l'intercession de cette Vierge, que je saluerai avec l'ange, en disant, *Ave*.

Je commencerai ce discours par une belle méditation de Tertullien, dans le livre qu'il a écrit de la Résurrection de la chair. Ce grave et célèbre écrivain, considérant de quelle manière Dieu a formé l'homme, témoigne être assez étonné de l'attention qu'il y apporte. Représentez-vous, nous dit-il, de la terre humide dans les mains de ce divin artisan; voyez avec quel soin il la manie, comme il l'étend, comme il la prépare, avec quel art et quelle justesse il en tire les linéaments; en un mot, comme il s'affectionne et s'occupe tout entier à cet ouvrage : *Recogita totum illi Deum occupatum ac deditum* (*de Resur. carn.*, *n.* 6.). Il admire cette application de l'Esprit de Dieu sur une matière si méprisable; et ne pouvant s'imaginer qu'il fallut employer tant d'art ni tant d'industrie à ramasser de la poussière et à remuer de la boue, il conclut que Dieu regardoit plus loin, et qu'il visoit à quelque œuvre plus considérable; et afin de vous expliquer toute sa pensée : Cet œuvre, dit-il, c'étoit Jésus-Christ; et Dieu, en formant le premier homme, songeoit à nous tracer ce Jésus qui devoit un jour naître de sa race : c'est pour cela, poursuit-il, qu'il s'affectionne si sérieusement à cette besogne; parce que, voici ses paroles, « dans cette boue qu'il ajuste, il pense à nous » donner une vive image de son Fils qui se doit » faire homme : » *Quodcumque limus exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus* (*Ibid.*).

Sur ces belles paroles de Tertullien, voici la réflexion que je fais, et que je vous prie de peser attentivement. S'il est ainsi, mes frères, que dès l'origine du monde, Dieu, en créant le premier Adam, pensât à tracer en lui le second; si c'est en vue du Sauveur Jésus qu'il forme notre premier père avec tant de soin; parce que son Fils en devoit sortir, après une si longue suite de siècles et de générations interposées; aujourd'hui que je vois naître l'heureuse Marie qui le doit porter dans ses entrailles, n'ai-je pas plus de raison de conclure, que Dieu, en créant ce divin Enfant, avoit sa pensée en Jésus-Christ, et qu'il ne travailloit que pour lui? *Christus cogitabatur*. Ainsi ne vous étonnez pas, chrétiens, ni s'il l'a formée avec tant de soin, ni s'il l'a fait naître avec tant de grâces : c'est qu'il ne l'a formée qu'en vue du Sauveur. Pour la rendre digne de son Fils, il la tire sur son Fils même; et devant nous donner bientôt son Verbe incarné, il nous fait déjà paroître aujourd'hui, en la nativité de Marie, un Jésus-Christ ébauché, si je puis parler de la sorte, un Jésus-Christ commencé, par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies : *Christus cogitabatur homo futurus*. C'est pourquoi j'applique à cette naissance ces beaux mots du divin Apôtre : *Nox præcessit, dies autem appropinquavit :* « La » nuit est passée, et le jour s'approche. » Oui, mes frères, le jour approche; et encore que le soleil ne paroisse pas, nous en voyons déjà une expression en la nativité de Marie.

J'admire trois choses en notre Sauveur, l'exemption de péché, la plénitude de grâces, une source inépuisable de charité pour notre nature : voilà les trois rayons de notre soleil, par lesquels il dissipe toutes nos ténèbres. Car il falloit que Jésus fût innocent pour nous purifier de nos crimes; il falloit qu'il fût plein de grâces pour enrichir notre pauvreté; il falloit qu'il fût tout brûlant d'amour, pour entreprendre la guérison de nos maladies. Ces trois qualités excellentes sont les marques inséparables, et les traits vifs et naturels par lesquels on reconnoît le Sauveur; et Dieu, qui a formé la très sainte Vierge sur cet admirable exemplaire, nous en fait voir en elle un écoulement. Ainsi, mes frères, réjouissons-nous, et disons avec l'Apôtre : « La nuit est » passée, et le jour approche : » il approche ce beau, ce bienheureux, cet illustre jour qu'on promet depuis si long-temps à notre nature; il approche, les ténèbres fuient, nous jouissons déjà de quelque lumière, le jour de Jésus-Christ se commence; parce qu'ainsi que nous avons dit, encore qu'on ne voie pas le soleil, on voit déjà ses plus clairs rayons reluire par avance en Marie naissante, je veux dire l'exemption de péché, la plénitude de grâces, une source incomparable de charité pour tous les pécheurs, c'est-à-dire, pour tous les hommes. Voilà, Messieurs, les trois beaux rayons que le Fils de Dieu envoie sur Marie. Ils n'ont toute leur force entière qu'en Jésus-Christ seul : en lui seul ils font un plein jour, qui éclaire parfaitement la nature humaine; mais ils font en la sainte Vierge une pointe du jour agréable, qui commence à la réjouir; et c'est à cette joie sainte et fructueuse que je vous invite par ce discours.

PREMIER POINT.

Il n'y a rien de plus touchant dans l'Evangile, que cette manière douce et charitable dont Dieu traite ses ennemis réconciliés, c'est-à-dire, les pécheurs convertis. Il ne se contente pas d'effacer nos taches et de laver toutes nos ordures; c'est peu à sa bonté infinie de faire que nos péchés ne nous nuisent pas, il veut même qu'ils nous profitent : il en fait naître tant de bien pour nous, qu'il nous contraint, si je l'ose dire, de bénir nos fautes, et de crier avec l'Eglise : O heureuse coulpe ! *O felix culpa* (*Sabb. sancto, in Bened. Cer. pasch.*) ! Sa grâce dispute contre nos péchés à qui emportera le dessus; et il se plaît même, dit saint Paul (*Rom.*, v. 20.), de faire abonder la profusion de ses grâces par-dessus l'excès de notre malice. Bien plus, et voici ce qu'il y a de plus surprenant, il reçoit avec tant d'amour les pécheurs réconciliés, que l'innocence la plus parfaite, mon Dieu, permettez-moi de le dire, auroit en quelque sorte sujet de s'en plaindre, ou du moins d'en avoir de la jalousie : il les traite si doucement, que, pourvu qu'on y ait regret, on n'a presque plus de sujet d'y avoir regret. Une de ses brebis s'écarte de lui; toutes les autres, qui demeurent fermes, semblent lui être beaucoup moins chères, qu'une seule qui s'est égarée : *Grex unâ charior non erat*, dit Tertullien (*de Pœnit. n.* 8.); et sa miséricorde est plus attendrie sur le prodigue qu'il a retrouvé que sur son aîné toujours fidèle : *Chariorem censerat quem lucrifecerat.*

S'il est ainsi, mes frères, ne semble-t-il pas que nous devons dire que les pécheurs pénitents l'emportent par-dessus les justes qui n'ont pas péché; et la justice rétablie par-dessus l'innocence toujours conservée? toutefois il n'en est pas de la sorte. Il n'est pas permis de douter que l'innocence ne soit toujours privilégiée; et pour ne pas parler maintenant de toutes ses autres prérogatives, n'est-ce pas assez pour sa gloire que Jésus-Christ l'ait choisie? Voyez en quels termes l'apôtre saint Paul publie l'innocence de son divin Maître : *Talis decebat ut esset nobis pontifex* (*Hebr.*, VII. 26.) : « Il falloit que nous eussions » un pontife, saint, innocent, sans tache, séparé » des pécheurs, élevé au-dessus des cieux, et qui » n'ait pas besoin d'offrir des victimes pour ses » propres fautes; » mais qui, étant la sainteté même, fasse l'expiation des péchés. Et s'il est ainsi, chrétiens, que le Fils de Dieu ait pris l'innocence pour son partage, ne devons-nous pas confesser qu'il faut qu'elle soit sa bien-aimée?

Non, mes frères, ne croyez pas que ces mouvemens de tendresse qu'il ressent pour les pécheurs pénitents les préfèrent à la sainteté, qui ne se seroit jamais souillée dans le crime. On goûte mieux la santé quand on relève tout nouvellement d'une maladie; mais on ne laisse pas d'estimer bien plus le repos d'une forte constitution, que l'agrément d'une santé qui se rétablit. Il est vrai que les cœurs sont saisis d'une joie soudaine de la grâce inopinée d'un beau jour d'hiver, qui, après un temps pluvieux, vient réjouir tout d'un coup la face du monde; mais on ne laisse pas d'aimer beaucoup plus la constante sérénité d'une saison plus bénigne. Ainsi, Messieurs, s'il nous est permis de juger des sentiments du Sauveur, par l'exemple des sentiments humains, il caresse plus tendrement les pécheurs récemment convertis, qui sont sa nouvelle conquête; mais il aime toujours avec plus d'ardeur les justes qui sont ses anciens amis : ou, si vous voulez que nous raisonnions de cette conduite de sa miséricorde par des principes plus hauts, disons, mais disons en un mot, car il faut venir à notre sujet, qu'autres sont les sentiments de Jésus, selon sa nature divine et en qualité de Fils de Dieu, autres sont les sentiments du même Jésus, selon sa dispensation en la chair et en qualité de Sauveur des hommes : cette distinction de deux mots nous développera tout ce mystère.

Jésus-Christ, comme Fils de Dieu, étant la sainteté essentielle, quoiqu'il se plaise de voir à ses pieds un pécheur qui retourne à la bonne voie, il aime toutefois d'un amour plus fort l'innocence qui ne s'est jamais démentie : comme elle s'approche de plus près de sa sainteté infinie, et qu'elle l'imite plus parfaitement, il l'honore d'une familiarité plus étroite; et quelque grâce qu'aient à ses yeux les larmes d'un pénitent, elles ne peuvent jamais égaler les chastes agréments d'une sainteté toujours fidèle. Tels sont les sentiments de Jésus selon sa nature divine : mais, mes frères, il en a pris d'autres pour l'amour de nous, quand il s'est fait notre Sauveur. Ce Dieu donne la préférence aux innocents; mais, chrétiens, réjouissons-nous, ce Sauveur miséricordieux est venu chercher les coupables; il ne vit que pour les pécheurs, parce que c'est pour les pécheurs qu'il est envoyé.

Ecoutez comme il nous explique le sujet de sa légation : *Non veni vocare justos* (MATTH., IX. 13.) : « Je ne suis pas venu pour chercher » les justes; » parce que, quoiqu'ils soient les plus estimables et les plus dignes de mon amitié, ma commission ne s'étend pas là. Comme Sauveur, je dois chercher ceux qui sont perdus;

comme médecin, ceux qui sont malades; comme rédempteur, ceux qui sont captifs : c'est pourquoi il n'aime que leur compagnie, parce qu'il n'est au monde que pour eux seuls. Les anges qui ont toujours été justes, peuvent s'approcher de lui comme Fils de Dieu ; ô innocence, voilà ta prérogative; mais en qualité de Sauveur, il donne la préférence aux hommes pécheurs. De la même manière qu'un médecin, comme homme il se plaira davantage à converser avec les saints, et néanmoins comme médecin il aimera mieux soulager les malades. Ainsi ce médecin charitable, certainement comme Fils de Dieu il préfère les innocents; mais en qualité de Sauveur, il recherchera plutôt les criminels : voilà donc tout le mystère éclairci par une doctrine sainte et évangélique. Pardonnez-moi, mes frères, si je m'y suis si fort étendu ; elle est pleine de consolation pour les pécheurs tels que nous sommes; mais elle est très avantageuse pour la sainte et perpétuelle innocence de la divine Marie.

Car s'il est vrai que le Fils de Dieu aime si fortement l'innocence, dites-moi, sera-t-il possible qu'il n'en trouve point sur la terre? je sais qu'il la possède en lui-même au plus haut degré de perfection ; mais n'aura-t-il pas le contentement de voir quelque chose qui lui ressemble, ou du moins qui approche un peu de sa pureté ? Quoi, ce juste, cet innocent sera-t-il éternellement parmi les pécheurs, sans qu'on lui donne la consolation de rencontrer quelque âme sans tache ! Et dites-moi, quelle sera-t-elle, si ce n'est sa divine Mère? Oui, Messieurs, que ce Sauveur miséricordieux qui a chargé sur lui tous nos crimes, coure toute sa vie après les pécheurs, qu'il les aille chercher sans relâche dans tous les coins de la Palestine ; mais si tout le reste du monde ne lui donne que des criminels, ah ! qu'il trouve du moins dans son domestique, sous son toit et dans sa maison, de quoi satisfaire ses yeux de la beauté constante et durable d'une sainteté incorruptible.

Il est vrai que ce Sauveur charitable ne méprise pas les pécheurs ; que bien loin de les rejeter de devant sa face, il ne dédaigne pas de les appeler aux plus belles charges de son royaume. Il prépose à la conduite de tout son troupeau un Pierre, qui a été infidèle : il met à la tête des évangélistes un Matthieu, qui a été publicain : il fait le premier des prédicateurs d'un Paul, qui a été le premier des persécuteurs. Ce ne sont pas des justes et des innocents, ce sont des pécheurs convertis qu'il élève aux premières places. Mais ne croyez pas pour cela qu'il tire sa sainte Mère de ce même rang ; il faut faire grande différence entre elle et les autres : et quelle sera cette différence? la voici, et je vous prie de la bien entendre, elle est essentielle et fondamentale pour la vérité que je traite.

Il a choisi ceux-là pour les autres, et il a choisi Marie pour lui-même. Pour les autres, *Omnia vestra sunt, sive Paulus, sive Apollo, sive Cephas* (1. *Cor.*, III. 22.) : « Tout est à vous, » soit Paul, soit Apollon, soit Céphas. » Marie pour lui : *Dilectus meus mihi; et ego illi* (*Cant.*, II. 16.) : il est mon unique, je suis son unique ; il est mon fils et je suis sa mère. Ceux qu'il appelle pour les autres, il les a tirés du péché, pour pouvoir mieux annoncer sa miséricorde et la rémission des péchés. C'étoit tout le dessein d'appeler à la confiance les âmes que le péché avoit abattues : et qui pouvoit prêcher avec plus de fruit la miséricorde divine, que ceux qui en étoient eux-mêmes un illustre exemple? Quel autre pouvoit dire avec plus d'effet : « C'est un » discours fidèle, que Jésus est venu sauver les pé- » cheurs (1. *Tim.*, I. 15.), » qu'un saint Paul, qui pouvait ajouter après, « desquels je suis le » premier ? » *Quorum primus ego sum.* N'est-ce pas de même que s'il eût dit au pécheur qu'il désiroit attirer : Ne crains point, je connois la main du médecin auquel je t'adresse; « c'est lui qui » m'envoie à toi pour te dire comme il m'a guéri, » avec quelle facilité, avec quelles caresses, » et pour t'assurer du même bonheur : *Qui curavit me, misit me ad te, et dixit mihi : Illi desperanti vade, et dic quid habuisti, quid in te sanavi, quàm citò sanavi* (S. Aug., *Serm.* CLXXVI, *n.* 4, *t.* V, *col.* 841.). Est-il rien de plus fort ni de plus puissant pour encourager un malade, pour relever un cœur abattu et une conscience désespérée? C'étoit donc un sage conseil pour attirer à Dieu les pécheurs, que de leur faire annoncer sa miséricorde par des hommes qui l'avoient si bien éprouvée. Et saint Paul nous l'enseigne manifestement : « J'ai reçu miséri- » corde, dit-il; afin que Dieu découvrît en moi » les richesses de sa patience, pour l'instruction » des fidèles : » *Ad informationem eorum qui credituri sunt* (1. *Tim.*, I. 16.). Ainsi vous voyez pour quelle raison Dieu honore dans l'Eglise des premiers emplois des pécheurs réconciliés : c'étoit pour l'instruction des fidèles.

Mais s'il a traité de la sorte ceux qu'il appeloit pour les autres, ne croyons pas qu'il ait fait ainsi pour cette créature chérie, cette créature extraordinaire, créature unique et privilégiée, qu'il n'a faite que pour lui seul, c'est-à-dire, qu'il a choisie pour être sa mère. Il a fait dans ses apôtres et dans

ses ministres ce qui étoit le plus utile au salut de tous ; mais il a fait en sa sainte Mère ce qui étoit de plus doux, de plus glorieux, de plus satisfaisant pour lui-même : par conséquent je ne doute pas qu'il n'ait fait Marie innocente. Elle est son unique, et lui son unique : *Dilectus meus mihi, et ego illi :* « Mon bien-aimé est pour moi, et je » suis pour lui : » je n'ai que lui, et il n'a que moi. Je sais que le don d'innocence ne doit pas facilement être prodigué sur notre nature corrompue ; mais ce n'est pas le prodiguer trop que de n'en faire part qu'à sa seule Mère ; et ce seroit le trop resserrer, que de le refuser jusqu'à sa Mère.

Non, mes frères, mon Sauveur ne le fera pas : je vois déjà briller sur Marie naissante l'innocence de Jésus-Christ, qui couronne sa tête. Venez honorer ce nouveau rayon que son Fils fait déjà éclater sur elle. La nuit est passée, et le jour s'approche : Jésus nous doit bientôt amener ce jour par sa bienheureuse présence. O jour heureux, ô jour sans nuage, ô jour que l'innocence du divin Jésus rendra si serein et si pur, quand viendras-tu éclairer le monde? Chrétiens, il approche, réjouissons-nous, vous en voyez déjà paroître l'aurore dans la naissance de la sainte Vierge : *Natâ Virgine surrexit aurora,* dit le pieux Pierre Damien (*Serm.* XL. *in Assumpt. B. Mar. Virg.*). Après cela vous étonnez-vous, si je dis que Marie a paru sans tache dès le premier jour de sa vie? Puisque ce grand jour de Jésus-Christ devoit être si clair et si lumineux, ne vous semble-t-il pas convenable que même le commencement en soit si beau, et que la sérénité du matin nous promette celle de la journée? C'est pourquoi, comme dit très bien Pierre Damien, « Marie commençant » ce jour glorieux en a rendu la matinée belle » par sa nativité bienheureuse : » *Maria, veri prævia luminis, nativitate suâ mane clarissimum serenavit* (*Serm.* XL. *in Assumpt. B. Mar. Virg.*). Accourons donc avec joie, mes frères, pour voir les commencemens de ce nouveau jour : nous y verrons briller la douce lumière d'une pureté qui n'a point de taches.

Et ne nous persuadons pas que, pour distinguer Marie de Jésus, il faille lui ôter l'innocence, et ne la laisser qu'à son Fils. Pour distinguer le matin d'avec le plein jour, il ne faut pas remplir l'air de tempêtes, ni couvrir le ciel de nuages ; c'est assez que les rayons soient plus foibles, et la lumière moins éclatante : ainsi, pour distinguer Marie de Jésus, il n'est pas nécessaire que le péché s'en mêle : c'est assez que son innocence soit comme un rayon affoibli, en comparaison de celle de son divin Fils : elle appartient à Jésus de droit, elle n'est en Marie que par privilége ; à Jésus par nature, à Marie par grâce et par indulgence : nous en honorons la source en Jésus, et en Marie un écoulement. Mais ce qui doit nous consoler, mes frères, je le dis avec joie, je le dis avec sentiment de la miséricorde divine ; donc ce qui nous doit consoler, c'est que cet écoulement d'innocence ne luit en la divine Marie qu'en faveur des pauvres pécheurs. L'innocence ordinairement reproche aux criminels leur mauvaise vie, et semble prononcer leur condamnation. Mais il n'en est pas ainsi de Marie; son innocence leur est favorable : pourquoi? parce qu'ainsi que nous avons dit, elle n'est qu'un écoulement de l'innocence du Sauveur Jésus. L'innocence de Jésus-Christ, c'est la vie et le salut des pécheurs : ainsi l'innocence de la sainte Vierge lui sert à obtenir pardon pour les criminels. Considérons donc, chrétiens, cette sainte et innocente créature comme l'appui certain de notre misère : allons nettoyer nos péchés à la vive lumière de sa pureté incorruptible ; mais tâchons aussi de nous enrichir par la plénitude de ses grâces : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Je ne trouve pas difficile de parler de l'innocence de la sainte Vierge : il suffit de considérer cette haute dignité de Mère de Dieu, pour juger qu'elle a dû être exempte de tache. Mais quand il s'agit de représenter cette plénitude de grâces, l'esprit se confond dans cette pensée, et ne sait sur quoi arrêter sa vue. Donc, mes frères, n'entreprenons pas de décrire en particulier les perfections de Marie, ce seroit vouloir sonder un abîme ; mais contentons-nous aujourd'hui de juger de leur étendue par le principe qui les a produites.

1 Le grand saint Thomas (*III. Part. quæst.* XXVII, *art.* V.) nous enseigne que le principe des grâces en la sainte Vierge, c'est l'union très étroite

[1] Le grand saint Thomas nous enseigne, que pour entendre dans quelle hauteur, et avec quelle plénitude la sainte Vierge a reçu la grâce, il la faut mesurer par son alliance et par son union très étroite avec son Fils : et c'est par là, chrétiens, qu'il nous est aisé de connoître que les hommes ne lui doivent donner aucune borne. Vous raconterai-je, Messieurs, les adresses de la nature pour attacher les enfants, et pour les incorporer au sein de la mère ; pour faire que leur nourriture et leur vie passent par les mêmes canaux, et faire des deux, pour ainsi dire, un même tout et une même personne. Les enfants, en venant au monde, ne rompent pas le nœud de cette union. La nature fait d'autres liens, qui sont ceux de l'amour et de la tendresse : les mères portent leurs enfants d'une

avec Jésus-Christ ; et afin que vous compreniez par les Ecritures divines l'effet de cette union si avantageuse, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, une vérité importante, et qui est le fondement de tout l'Evangile : c'est que la source de toutes les grâces qui ont orné la nature humaine, c'est notre alliance avec Jésus-Christ : car, mes frères, cette alliance a ouvert un sacré commerce entre le ciel et la terre qui a infiniment enrichi les hommes; et c'est sans doute pour cette raison que l'Eglise, inspirée de Dieu, appelle l'incarnation un commerce : *O admirabile commercium.* En effet, dit saint Augustin (*in Psal.* CXLVIII, *n.* 8. *tom.* IV, *col.* 1677.), n'est-ce pas un commerce admirable, où Jésus, ce charitable négociateur, étant venu en ce monde pour y trafiquer dans cette nation étrangère, en prenant de nous les fruits malheureux que produit cette terre ingrate, la foiblesse, la misère, la mortalité, nous a apporté les biens véritables que produit cette céleste patrie, qui est son naturel héritage : l'innocence, la paix, l'immortalité? C'est donc cette alliance qui nous enrichit ; c'est cet admirable commerce qui fait abonder en nous tous les biens. C'est pourquoi saint Paul nous assure que nous ne pouvons plus être pauvres depuis que Jésus-Christ est à nous : « Celui qui nous donne son » propre Fils, que nous pourra-t-il refuser? ne » nous donne-t-il pas en lui toutes choses? » *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit* (*Rom.*, VIII. 32.)? et après s'être comme débordé par cette liberalité inestimable, ne faut-il pas que ses autres dons coulent impétueusement par cette ouverture?

Que si notre alliance avec Jésus-Christ nous produit des biens si considérables ; tais-toi, tais-toi, ô raison humaine, et n'entreprends pas d'expliquer les prérogatives de la sainte Vierge : car si c'est un avantage incompréhensible qu'on nous donne Jésus-Christ comme Sauveur ; que penserons-nous de Marie, à qui le Père éternel le donne, non point d'une manière commune, mais comme il lui appartient à lui-même, comme Fils, comme Fils unique ; comme Fils, qui, pour ne point partager son cœur, et tenir tout de sa sainte Mère, ne veut point avoir de Père en ce monde. Est-il rien d'égal à cette alliance? Et ne vous persuadez pas qu'elle unisse seulement Marie au Sauveur par une union corporelle : l'on pourroit d'abord se l'imaginer, parce qu'elle n'est sa mère que selon la chair ; mais vous prendrez bientôt une autre pensée, si vous remarquez, chrétiens, une différence notable entre Marie et les autres mères. Elle a donc ceci de particulier, qui la distingue de toutes les autres, qu'elle a conçu son Fils par l'esprit avant de le concevoir dans ses entrailles ; et cela de quelle manière? C'est que ce n'est pas la nature qui a formé en elle ce divin Enfant ; elle l'a conçu par la foi ; elle l'a conçu par l'obéissance : c'est la doctrine constante de tous les saints Pères ; et elle est fondée clairement sur un passage de l'Ecriture que peut-être vous

autre manière, c'est-à-dire, dans le cœur. Aussitôt qu'ils sont agités, leurs entrailles sont encore émues d'une manière si vive, qu'elle ne leur permet pas de sentir qu'elles en soient séparées. Mais que sera-ce, si nous ajoutons à cette union ce qu'il y a de particulier entre Jésus et Marie; si nous considérons qu'il n'a point de père sur la terre, et qu'il reconnoît par conséquent sa mère très pure, comme la source unique de tout son sang, et le principe unique de sa vie ; en sorte qu'il ressent pour elle seule, avec une incroyable augmentation et d'amour et de tendresse, ce que la nature a inspiré au cœur des enfants pour le partager également entre le père et la mère, comme aussi réciproquement cette mère vierge rassemble en elle-même, pour ce cher unique, ce que la même nature répand ordinairement en deux cœurs, c'est-à-dire, ce que l'amour du père a de plus fort, et ce que l'amour de la mère a de plus vif et de plus tendre : *Dilectus meus mihi, et ego illi.*

Que si vous me répondez que cette union regarde seulement le corps, et ne fait que suivre la trace du sang ; c'est ici qu'il faut que je vous expose une vérité admirable, mais qui ne sera pas moins utile à votre instruction que glorieuse et avantageuse à la sainte Vierge. C'est, Messieurs, que le Fils de Dieu ayant pris un corps pour l'amour des âmes, il ne s'approche jamais de nous par son divin corps, que dans un désir infini de s'unir à nous beaucoup plus étroitement selon l'esprit. Table mystique, banquet adorable, je vous appelle à témoin de la vérité que j'avance. Parlez-nous ici, saints autels, autels si saints et si vénérables, mais, je le dirai en passant, autels fort peu révérés. Je ne me plains pas ici des ornements qui vous manquent : cela se fera bientôt, et dans l'accomplissement de ce superbe édifice que la France verra avec joie, comme un monument immortel de la majesté de ses rois; ô Seigneur, la piété de Louis votre serviteur, que vous nous avez donné pour monarque, n'oubliera pas votre sanctuaire. Mais je me plains, saints autels, de ce que vous êtes peu révérés; parce que ceux qui viennent en cette chapelle la regardent comme un lieu profane. On entre, on sort, sans adorer Dieu. Jésus-Christ, dit-on, n'y repose pas. Mais toutefois il y descend à certains moments : *Illic per certa momenta Christi corpus et sanguis habitabant.* On respecte le siége du roi, même en son absence; il remplit de sa majesté tous les lieux où il habite. Le privilége de la seconde majesté ne doit pas l'emporter sur la première. Voilà le trône de Jésus-Christ; je vous demande, Messieurs, une grâce ; il sied bien au ministère que je fais d'en demander de semblables, même de ce lieu : n'entrez pas, ne sortez pas de cette chapelle, sans rendre à Dieu, à genoux, un moment d'adoration sérieuse.

Mais je m'éloigne trop, et il faut revenir à notre sujet. Je voulois prouver, chrétiens, que lorsque Jésus-Christ s'unit à nos corps, c'est principalement l'âme qu'il recherche. J'ai apporté pour ma preuve l'adorable eucharistie.

On voit clairement que Bossuet fit ce morceau lorsqu'il voulut prêcher ce sermon dans la chapelle de Versailles. (*Edit. de Déforis.*).

n'avez pas remarqué. C'est, mes frères, qu'Elisabeth ayant humblement salué Marie comme mère de son Seigneur : *Unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me* (Luc., I. 43.)? elle s'écrie aussitôt toute transportée : « Heureuse » qui avez cru ! » comme si elle eût voulu dire : Il est vrai que vous êtes mère ; mais c'est votre foi qui vous rend féconde : d'où les saints docteurs ont conclu, et ont tous conclu d'une même voix, qu' « elle a conçu son Fils dans l'esprit, » avant que de le porter en son corps : » *Priùs concepit mente quàm corpore* (S. Aug., *Serm.* ccxv. *n.* 4, *tom.* v, *col.* 950. S. Leo, *in Nativit. Dom. Serm.* I, *cap.* 1.). Ne jugez donc pas de la sainte Vierge comme vous faites des mères communes.

Chrétiens, je n'ignore pas qu'elles s'unissent à leurs enfants, même par l'esprit? Qui ne le voit pas? qui ne sent pas combien elles les portent au fond de leurs âmes? Mais je dis que l'union se commence au corps, et se noue premièrement par le sang : au contraire, en la sainte Vierge, la première empreinte se fait dans le cœur ; son alliance avec son Fils prend son origine en l'esprit ; parce qu'elle l'a conçu par la foi : et si vous voulez entendre, mes frères, jusqu'où va cette alliance, jugez-en à proportion de celle du corps. Car permettez-moi, je vous prie, d'approfondir un si grand mystère, et de vous expliquer une vérité qui ne sera pas moins utile pour votre instruction, qu'elle sera glorieuse à la sainte Vierge.

Cette vérité, chrétiens, c'est que notre Sauveur Jésus-Christ ne s'unit jamais à nous par son corps que dans le dessein de s'unir plus étroitement en esprit. Tables mystiques, banquet adorable, et vous, saints et sacrés autels, je vous appelle à témoin de la vérité que j'avance. Mais soyez-en les témoins vous-mêmes, vous qui participez à ces saints mystères. Quand vous avez approché de cette table divine, quand vous avez vu venir Jésus-Christ à vous en son propre corps, en son propre sang, quand on vous l'a mis dans la bouche, dites-moi, avez-vous pensé qu'il vouloit s'arrêter simplement au corps? A Dieu ne plaise que vous l'ayez cru, et que vous ayez reçu seulement au corps celui qui court à vous pour chercher votre âme : ceux qui l'ont reçu de la sorte, qui ne se sont pas unis en esprit à celui dont ils ont reçu la chair adorable, ils ont renversé son dessein, ils ont offensé son amour. Et c'est ce qui fait dire à saint Cyprien ces belles, mais terribles paroles : « Ils font violence, dit ce » saint martyr, au corps et au sang du Sauveur : » *Vis infertur corpori ejus et sanguini* (*lib. de Lapsis, p.* 186.). Et quelle est, mes frères, cette violence? Ames saintes, âmes pieuses, vous qui savez goûter Jésus-Christ dans cet adorable mystère, vous entendez cette violence : c'est que Jésus recherchoit le cœur, et ils l'ont arrêté au corps où il ne vouloit que passer : ils ont empêché cet époux céleste d'aller achever dans l'esprit la chaste union où il aspiroit ; ils l'ont contraint de retenir le cours impétueux de ses grâces dont il vouloit laisser inonder leur âme. Ainsi son amour souffre violence ; et il ne faut pas s'étonner si, étant violenté de la sorte, il se tourne en indignation et en fureur : au lieu du salut qu'il leur apportoit, il opère en eux leur condamnation ; et il nous montre assez par cette colère la vérité que j'ai avancée, que, lorsqu'il s'unit corporellement, il veut que l'union de l'esprit soit proportionnée à celle du corps.

S'il est ainsi, ô divine Vierge, je conçois quelque chose de si grand de vous, que non-seulement je ne le puis dire, mais encore mon esprit travaille à se l'expliquer à lui-même : car telle est votre union au corps de Jésus, lorsque vous l'avez conçu dans vos entrailles, qu'on ne peut pas s'en imaginer une plus étroite ; que si l'union de l'esprit n'y répondoit pas, l'amour de Jésus seroit frustré de ce qu'il prétend, il souffriroit violence en vous : il faut donc, pour le contenter, que vous lui soyez unie en esprit autant que vous le touchez de près par les liens de la nature et du sang. Et puisque cette union se fait par la grâce, que peut-on penser et que peut-on dire? Où doivent s'élever nos conceptions pour ne point faire tort à votre grandeur? et quand nous aurions ramassé tout ce qu'il y a de dons dans les créatures, tout cela réuni ensemble pourroit-il égaler votre plénitude? Accourez donc avec joie, mes frères, pour honorer, en Marie naissante, cette plénitude de grâces : car je crois qu'il est inutile de vouloir vous prouver par de longs discours qu'elle l'a apportée en venant au monde. N'entreprenons pas de donner des bornes à l'amour du Fils de Dieu pour sa sainte Mère ; et accoutumons-nous à juger d'elle, non par ce que peut prétendre une créature, mais par la dignité de son Fils. Que serviroit-il à Marie d'avoir un fils qui est devant elle et qui est l'auteur de sa naissance, s'il ne la faisoit naître digne de lui? Ayant à se former une mère, la perfection d'un si grand ouvrage ni ne pouvait être portée trop loin, ni ne pouvoit être commencée trop tôt : et si nous savons concevoir combien est auguste cette dignité à laquelle elle est appelée, nous reconnoîtrons aisément que ce n'est pas trop de l'y

préparer dès le premier moment de sa vie. Mais c'est assez arrêter nos yeux à contempler de si grands mystères : ébloui d'un éclat si fort, je suis contraint de baisser la vue ; et pour remettre mes sens étonnés de l'avoir considérée si long-temps dans ce haut état de grandeur qui l'approche si près de Dieu, il faut, Messieurs, que je la regarde dans sa charité maternelle qui l'approche si près de nous : c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Ce qui me reste à vous faire entendre est d'une telle importance, qu'il mériteroit un discours entier, et ne devroit pas être resserré dans cette dernière partie : comme néanmoins je ne puis l'omettre, sans laisser ce discours imparfait, j'en toucherai les chefs principaux, et je vous prie, Messieurs, de les bien entendre : car c'est sur ce fond qu'il faut établir la dévotion solide pour la sainte Vierge. Je pose donc pour premier principe que Dieu ayant résolu dans l'éternité de nous donner Jésus-Christ par son entremise, il ne se contente pas de se servir d'elle comme d'un simple instrument ; mais il veut qu'elle coopère à ce grand ouvrage par un mouvement de sa volonté. C'est pourquoi il envoie son ange pour lui proposer le mystère, et ce grand ouvrage de l'incarnation, qui tient depuis tant de siècles le ciel et la terre en attente ; cet ouvrage, dis-je, demeure en suspens jusqu'à ce que la sainte Vierge y ait consenti. Elle tient donc en attente Dieu et toute la nature : tant il a été nécessaire aux hommes qu'elle ait désiré leur salut. Elle l'a donc désiré, Messieurs ; et il a plu au Père éternel que Marie contribuât par sa charité à donner un Sauveur au monde.

Comme cette vérité est connue, je ne m'étends pas à vous l'expliquer ; mais je ne puis vous en taire une conséquence, que peut-être vous n'avez pas assez méditée : c'est que la sagesse divine ayant une fois résolu de nous donner Jésus-Christ par la sainte Vierge, ce décret ne se change plus ; il est et sera toujours véritable, que sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'incarnation, qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations, qui n'en sont que des dépendances : et afin de le bien entendre, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, trois opérations principales de la grâce de Jésus-Christ. Dieu nous appelle, Dieu nous justifie, Dieu nous donne la persévérance : la vocation, c'est le premier pas ; la justification, c'est notre progrès ; la persévérance, la fin du voyage. Vous savez qu'en ces trois états l'influence de Jésus-Christ nous est nécessaire. Mais il faut vous faire voir manifestement, par les Ecritures, que la charité de Marie est associée à ces trois ouvrages ; et peut-être ne croyez-vous pas que ces vérités soient si claires dans l'Evangile que j'espère de les y montrer en peu de paroles.

Pour ce qui regarde la vocation, considérez, s'il vous plaît, Messieurs, ce qui se passe en saint Jean-Baptiste enfermé dans les entrailles de sa mère, et vous y verrez une image des pécheurs que la grâce appelle. Jean y est dans l'obscurité : où êtes-vous, ô pécheurs ? il ne peut ni voir, ni entendre ; et Jésus vient à lui sans qu'il y pense. Il s'approche, il parle à son cœur, il éveille et il attire ce cœur endormi et auparavant insensible ; c'est ainsi que le Fils de Dieu traite les pécheurs qu'il appelle. Y pensiez-vous, ô pécheurs, quand il vous est venu troubler ? vous vous cachiez ? et il vous voyoit ; vous vous détourniez, et il vous savoit bien trouver ; il a parlé à votre cœur, et il vous a appelés à lui, et vous ne le cherchiez pas. Mais ce même Jésus-Christ nous montre, en saint Jean, que la charité de Marie concourt avec lui à ce grand ouvrage. Ce qui fait que Jésus approche de Jean, n'est-ce pas la charité de Marie ? si Jésus agit dans le cœur de Jean, n'est-ce pas par la voix de Marie ? Voilà donc Marie en saint Jean-Baptiste, mère de ceux que Jésus appelle : voyons maintenant ceux qu'il justifie.

Je les vois sans figure, dans l'Evangile, aux noces de Cana en Galilée ; ils sont déjà appelés en la personne des apôtres ; mais écoutez l'écrivain sacré : « Jésus fit son premier miracle, et il » manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en » lui : » *Et crediderunt in eum discipuli ejus* (Joan., II. 11.). Pouvoit-il nous exprimer en termes plus clairs la grâce justifiante, dont la foi, comme vous savez, est le fondement ? Mais il ne pouvoit non plus nous expliquer mieux la part qu'y a eue la divine Vierge : car qui ne sait que ce grand miracle fut l'effet de sa charité et de ses prières ? Est-ce en vain que le Fils de Dieu, qui dispose si bien toutes choses, n'a voulu faire son premier miracle qu'en faveur de sa sainte Mère ? qui n'admirera, chrétiens, qu'elle ne se soit mêlée que de celui-ci, qui a été suivi aussitôt d'une image si expresse de la justification des pécheurs ? cela se fait-il par hasard, ou plutôt ne paroît-il pas que le Saint-Esprit veut nous faire entendre ce que remarque saint Augustin en interprétant ce mystère, que la bienheureuse « Marie étant mère de notre chef par la chair, a

» dû être selon l'esprit mère de ses membres, et » coopérer par sa charité à leur naissance spiri- » tuelle? » *Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus* (*de sanctâ Virg. n.* 6; *tom.* VI, *col.* 343.).

Mais, mes frères, ce n'est pas assez qu'elle contribue à les faire naître; achevons de montrer ce que fait Marie dans la sainte persévérance des enfants de Dieu. Paroissez donc, enfants d'adoption et de prédestination éternelle, enfants de miséricorde et de grâce, fidèles compagnons du Sauveur Jésus, qui persévérez avec lui jusqu'à la fin, accourez à la sainte Vierge, et venez vous ranger avec les autres sous les ailes de sa charité maternelle. Chrétiens, je les vois paroître; le disciple chéri de notre Sauveur nous les représente au Calvaire : il est la figure des persévérants, puisqu'il suit Jésus-Christ jusqu'à la Croix, puisqu'il s'attache constamment à ce bois mystique, qu'il vient généreusement mourir avec lui. Il est donc la figure des persévérants; et voyez que Jésus-Chirst le donne à sa mère : Femme, lui dit-il, voilà votre fils : *Ecce filius tuus* (JOAN., XIX. 26.). Chrétiens, j'ai tenu parole : ceux qui savent considérer combien l'Ecriture est mystérieuse, connoîtront, par ces trois exemples, que la charité de Marie est un instrument général des opérations de la grâce.

Par conséquent, réjouissons-nous de nous voir naître aujourd'hui une protectrice. *Nox præcessit*, la nuit est passée avec ses terreurs et ses épouvantes, avec ses craintes et ses désespoirs; *Dies appropinquavit*, le jour approche, l'espérance vient; nous en voyons luire un premier rayon en la protection de la sainte Vierge. Elle vient sans doute pour notre secours. Je ne sais si ses cris et ses larmes n'intercèdent pas déjà pour notre misère; mais je sais qu'il n'est pas possible de choisir une meilleure avocate. Prions-la donc avec saint Bernard, qu'elle parle pour nous au cœur de son Fils : *Loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi* (*ad Beat. Virg. Serm. Panegyr. n.* 7, *int. Oper.* S. BERNARDI, *t.* II, *col.* 690.). Oui certainement, ô Marie, c'est à vous qu'il appartient de parler au cœur : vous y avez un fidèle correspondant, je veux dire l'amour filial, qui s'avancera pour recevoir l'amour maternel, et qui préviendra ses désirs; devez-vous craindre d'être refusée, quand vous parlerez au Sauveur? « Son amour intercède en notre » faveur; la nature même le sollicite pour nous : » *Affectus ipse pro te orat; natura ipsa tibi postulat.* « On se rend facilement aux prières, » lorsqu'on est déjà vaincu par son affection : » *Citò annuunt qui suo ipsi amore superantur* (SALV., *Ep.* IV, *pag.* 199.). C'est pour cette raison, chrétiens, que Marie parle toujours avec efficace; parce qu'elle parle à un cœur déjà tout gagné; parce qu'elle parle à un cœur de Fils. Qu'elle parle donc fortement, qu'elle parle pour nous au cœur de Jésus : *Loquatur ad cor.*

Mais quelle grâce demandera-t-elle? que désirons-nous par son entremise? Quoi, mes frères, vous hésitez! Ce lieu de charité où vous êtes, ne vous inspire-t-il pas le désir de vous fortifier dans la charité? Charité, charité; ô heureuse Vierge, c'est la charité que nous demandons : sans le désir d'être charitables, que nous sert de réclamer le nom de Marie? Pour vous enflammer à la charité, entrez, Messieurs, dans ces grandes salles, pour y contempler attentivement le spectacle de l'infirmité humaine; là vous verrez en combien de sortes la maladie se joue de nos corps : là elle étend, là elle retire; là elle tourne, là elle disloque; là elle relâche, là elle engourdit; là sur le tout, là sur la moitié; là elle cloue un corps immobile, là elle le secoue par le tremblement. Pitoyable variété, chrétiens; c'est la maladie qui se joue, comme il lui plaît, de nos corps, que le péché a donnés en proie à ses cruelles bizarreries; et la fortune, pour être également outrageuse, ne se rend pas moins féconde en événements fâcheux.

Regarde, ô homme, le peu que tu es; considère le peu que tu vaux; viens apprendre la liste funeste des maux dont ta foiblesse est menacée. Si tu n'en es pas encore attaqué, regarde ces misérables avec compassion : quelque superbe distinction que tu tâches de mettre entre toi et eux, tu es tiré de la même masse, engendré des mêmes principes, formé de la même boue : respecte en eux la nature humaine si étrangement maltraitée; adore humblement la main qui t'épargne; et pour l'amour de celui qui te pardonne, aie pitié de ceux qu'il afflige. Va-t-en, mon frère, dans cette pensée; c'est Marie qui te le dit par ma bouche. Cet hôpital s'élève sous sa protection; ainsi, si tu crois mon conseil, ne sors pas aujourd'hui de sa maison, sans y laisser quelque marque de ta charité; ne dis pas que l'on en a soin. La charité est trop lâche, qui se repose toujours sur les autres : tu verras combien de nécessités implorent ta charité. Si tu le fais, mon frère, comme je l'espère, puisses-tu, au nom de Notre-Seigneur, croître en charité tous les jours; puisses-tu ne sentir jamais ni de dureté pour les misérables, ni d'envie pour les fortunés; puisses-tu n'avoir jamais ni d'ennemi que tu aigrisses par

ton indifférence, ni d'ami que tu corrompes par tes flatteries; puisses-tu t'exercer si utilement dans la charité fraternelle, que tu arrives enfin au plus haut degré de la charité divine; qui, t'ayant fortifié dans ce lieu d'exil contre les attaques du monde, te couronnera dans la vie future de la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il, mes frères, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

SECOND SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

En quoi consiste la grandeur de Marie; combien Jésus a le cœur pénétré d'amour pour elle. L'alliance de ce divin Fils avec Marie, commencée dès la naissance de cette Vierge mère. De quelle manière nous pouvons participer à la dignité de Mère de Dieu. En Marie une double fécondité. Tous les fidèles donnés à Marie pour enfants; extrême affection qu'elle leur porte; quels sont ses véritables enfants. Dans quelles dispositions il faut implorer son secours.

Quis, putas, puer iste erit?

Quel pensez-vous que sera cet enfant (Luc., I. 66.)?

C'est en vain que les grands de la terre, s'emportant quelquefois plus qu'il n'est permis à des hommes, semblent vouloir cacher les foiblesses de la nature sous cet éclat trompeur de leur éminente fortune. Je reconnois, mes Sœurs, avec l'Apôtre (*Rom.*, XIII *et seq.*,), que nous sommes obligés de les honorer comme les lieutenants de Dieu sur la terre, auxquels sa providence a commis le gouvernement de ses peuples; et c'est ce respect que nous leur rendons qui établit la fermeté des Etats, la sûreté publique et le repos des particuliers. Mais comme il leur arrive souvent qu'enivrés de cette prospérité passagère, ils se veulent mettre au-dessus de la condition humaine, c'est avec beaucoup de raison que le plus sage de tous les hommes entreprend de confondre leur témérité. Il les ramène au commencement de leur vie; il leur représente leurs infirmités dans leur origine; et bien qu'ils aient le cœur enflé de la noblesse de leur naissance, il leur fait bien voir que, si illustre qu'elle puisse être, elle a toujours beaucoup plus de bassesse que de grandeur. Pour moi, dit Salomon (*Sap.*, VII. 1, 2.). quoique je sois le maître d'un puissant état, j'avoue ingénument que ma naissance ne diffère en rien de celle des autres. Je suis entré nu en ce monde, comme étant exposé à toutes sortes d'injures : j'ai salué, comme les autres hommes, la lumière du jour par des pleurs; et le premier air que j'ai respiré m'a servi comme à eux à former des cris : *Primam vocem similem omnibus emisi plorans* (*Sap.*, VII. 3.). Telle est, continue-t-il, la naissance des plus grands monarques; et de quelque grandeur que les flattent leurs courtisans, la nature, cette bonne mère qui ne sait point flatter, ne les traite pas autrement que les moindres de leurs sujets : *Nemo enim ex regibus aliud habuit nativitatis initium* (*Ibid.* 5.).

Voilà, chrétiens, où le plus sage des rois appelle les grands de ce monde, pour convaincre leur ambition; et d'autant que c'est là sans doute où elle a le plus à souffrir, il n'est pas croyable combien d'inventions ils ont recherchées pour se tirer du pair, même dans cette commune foiblesse. Il faut, à quelque prix que ce soit, séparer du commun des hommes le prince naissant : c'est pourquoi chacun s'empresse à lui rendre des hommages qu'il ne comprend pas. S'il paroît dans la nature quelque changement ou quelque prodige, on en tire incontinent des augures de sa bonne fortune; comme si cette grande machine ne remuoit que pour cet enfant. Comme le temps présent ne lui est point favorable, parce qu'il ne lui donne rien qui le distingue de ceux de son âge, il faut consulter l'avenir, et avoir recours nécessairement à la science des pronostics. C'est ici que les astrologues, mêlant dans leurs vaines spéculations la curiosité et la flatterie, leur font des promesses hardies, dont ils donnent pour cautions des influences cachées. C'est dans ce même dessein que les orateurs tâchent de faire valoir l'art des conjectures; et ainsi l'ambition humaine ne pouvant se contenir dans cette simple modestie que la nature tâche de nous inspirer, elle s'enfle et se repaît de doutes et d'espérances.

Grâce à la miséricorde divine, nous sommes appelés aujourd'hui à la naissance d'une princesse, qui ne demande point ces vains ornements. Gardons-nous bien, mes Sœurs, de célébrer sa nativité avec ces recherches téméraires, dont les hommes se servent en de pareilles rencontres; mais plutôt, considérant que celle dont nous parlons est la mère du Sauveur Jésus, apprenons de son Evangile de quelle manière il désire que nous solennisions la naissance de ses élus. Les parents de saint Jean-Baptiste nous en donnent un bel exemple : ils ne pénètrent pas les secrets de l'avenir avec une curiosité trop précipitée; toutefois adorant en eux-mêmes les conseils de la Providence, ils ne laissent pas de s'enquérir modestement entre eux, quel sera un jour cet enfant : *Quis, putas, puer iste erit?* Je me

propose aujourd'hui de faire, pour la Mère de notre Maître, ce que je vois pratiqué pour son précurseur.

Ames saintes et religieuses, qui voyez cette incomparable princesse faire son entrée en ce monde, quel pensez-vous que sera cet enfant? *Quis, putas, puer iste erit?* Que me répondrez-vous à cette question, et moi-même que répondrai-je? Tirons la réponse du saint évangile que nous avons lu ce matin, dans la célébration des divins mystères : *De quâ natus est Jesus, qui vocatur Christus* (MATTH., I. 16.). « C'est » d'elle qu'est né Jésus, qui est appelé le Christ. » Viendra, viendra le temps que Jésus, la sagesse du Père, l'unique rédempteur de nos âmes, la lumière du genre humain, en qui nous sommes comblés de toutes sortes de grâces, se revêtira d'une chair humaine dans les entrailles de ce bénit enfant, dont nous honorons la naissance. C'est par cet éloge, mes Sœurs, qu'il nous faut estimer sa grandeur, et juger avec certitude quel sera un jour cet enfant. La nativité de la sainte Vierge nous fait voir le temple vivant où se reposera le Dieu des armées, lorsqu'il viendra visiter son peuple : elle nous fait voir le commencement de ce grand et bienheureux jour, que Jésus doit bientôt faire luire au monde. Nous aurons bientôt le salut; puisque nous voyons déjà sur la terre celle qui doit y attirer le Sauveur. La malédiction de notre nature commence à se changer aujourd'hui en bénédiction et en grâce; puisque de la race d'Adam, qui étoit si justement condamnée, naît la bienheureuse Marie; c'est-à-dire, celle de toutes les créatures qui est tout ensemble la plus chère à Dieu, et la plus libérale aux hommes : car la grandeur de la sainte Vierge est une grandeur bienfaisante, une grandeur qui se communique et qui se répand, et la suite de ce discours vous fera paroître que sa dignité de Mère de Dieu la rend aussi la mère des fidèles : de sorte qu'il n'y a rien, âmes chrétiennes, que nous ne puissions justement attendre de la protection de cette princesse, que le ciel nous donne aujourd'hui pour être, après le Sauveur Jésus, le plus ferme appui de notre espérance.

Et c'est ce que je me propose de vous faire entendre par ce raisonnement invincible, dont les deux propositions principales feront le partage de ce discours. Afin qu'une personne soit en état de nous soulager par son assistance près de la majesté divine, il est absolument nécessaire que sa grandeur l'approche de Dieu, et que sa bonté l'approche de nous. Si sa grandeur ne l'approche de Dieu, elle ne pourra puiser dans la source où toutes les grâces sont renfermées : si sa bonté ne l'approche de nous, nous n'aurons aucun bien par son influence. La grandeur est la main qui puise; la bonté, la main qui répand; et il faut ces deux qualités pour faire une parfaite communication. Marie étant la Mère de notre Sauveur, sa qualité l'élève bien haut auprès du Père éternel; et la même Marie étant notre mère, son affection la rabaisse jusqu'à compatir à notre foiblesse, jusqu'à s'intéresser à notre bonheur. Par conséquent il est véritable que la nativité de cette princesse doit combler le monde de joie, puisqu'elle le remplit d'espérance; et l'explication que je vous propose de ces vérités importantes, établira la dévotion à la sainte Vierge sur une doctrine solide et évangélique.

PREMIER POINT.

Encore que les idées différentes que nous nous formons à nous-mêmes, pour nous représenter l'essence divine, ne soient pas une véritable peinture, mais seulement une ombre imparfaite; celle qui semble la plus auguste et la plus digne de cette majesté souveraine, c'est de comprendre la divinité comme un abîme immense et comme un trésor infini, où toutes sortes de perfections sont glorieusement rassemblées. En effet, Dieu porte en son sein tout ce qui peut jamais avoir l'être : toutes les grâces, toutes les beautés que nous voyons semées sur les créatures, se ramassent toutes en son unité; et il dit à Moïse son serviteur (*Exod.*, XXXIII. 19.), qu'il lui montrera tout le bien en lui découvrant son essence. C'est que la nature du bien, que nous voyons ici partagée, se trouve totalement renfermée en Dieu. Mais, mes Sœurs, ce n'est pas assez qu'elle y soit ainsi renfermée; il faut que de cette source infinie il coule quelques ruisseaux sur les créatures; sans quoi il est certain qu'elles demeureroient éternellement enveloppées dans la confusion du néant; parce que n'étant rien par nous-mêmes, nous ne pourrons jamais avoir d'être, qu'autant que cette cause première laisse tomber sur nous, pour ainsi parler, quelques rayons ou quelques étincelles du sien. Ainsi, pour produire les créatures, il faut que ce trésor immense, il faut que ce vaste sein de Dieu, où toutes choses sont renfermées, s'ouvre en quelque sorte et coule sur nous. Et qui est-ce qui l'ouvre? c'est la bonté; c'est là son office et sa fonction, d'ouvrir le trésor de Dieu, pour le communiquer à la créature : et s'il est permis à des hommes de distinguer les devoirs des divers attributs de Dieu, nous pouvons dire avec raison, que comme c'es

l'infinité qui renferme en Dieu tout le bien, c'est aussi la bonté qui le communique.

C'est ce qu'il m'est aisé de vous expliquer par une belle division de saint Augustin. Tous ceux qui donnent leurs biens aux autres, dit cet admirable docteur, le donnent par l'une de ces trois raisons : ou par une force supérieure qui les y oblige, et ils donnent par nécessité ; ou par quelque intérêt qui leur en revient, et ils le font pour l'utilité ; ou par une inclination bienfaisante, et c'est un effet de bonté. Ainsi le soleil donne sa lumière, parce que Dieu lui a posé cette loi ; c'est nécessité. Un grand Seigneur répand ses trésors pour se faire des créatures ; il le fait pour l'utilité. Un père donne à son fils à cause qu'il l'aime ; c'est un sentiment de bonté. Maintenant il est clair, mes Sœurs, que ce ne peut pas être la nécessité qui oblige Dieu à étendre sur nous sa munificence, parce qu'il n'y a aucune puissance qui le domine ; ni l'utilité, parce qu'il est Dieu, et qu'il n'a pas besoin de ses créatures : d'où il résulte que la bonté est l'unique dispensatrice des grâces ; que c'est à elle d'ouvrir le trésor de Dieu, et à tirer de son sein immense tout ce que les créatures possèdent. C'est pourquoi nous lisons dans les saintes Lettres qu'après la création de cet univers, Dieu, considérant ses ouvrages, se réjouit, en quelque sorte, de ce qu'ils sont bons : *Et erant valde bona* (*Gen.*, I. 31.). D'où vient cela, dit saint Augustin (*de Genes. ad litt. lib. imperf. cap.* V, *n.* 22, *t.* III, *part.* I, *col.* 100.), sinon qu'il se plaît de voir en ses œuvres l'image de la bonté qui les a produites? Et de là il s'ensuit manifestement qu'il n'y a que l'amour en Dieu qui soit libéral ; parce que, comme le propre de cette justice sévère c'est d'agir avec rigueur, et le propre de la puissance c'est d'agir avec efficace ; ainsi le propre de la bonté c'est d'agir par un pur amour.

Mais cette belle manière d'agir par amour paroît encore plus visiblement en la personne du Dieu incarné. Il sait que c'est l'amour du Père éternel qui l'a envoyé sur la terre : *Sic Deus dilexit mundum* (JOAN., III. 16.) : « Dieu a tant » aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils » unique. » Il avoit montré de l'amour à l'homme dans l'ouvrage de sa création, « lorsqu'il le créa, » dit Tertullien, non par une parole de commandement, ainsi que les autres ; mais par une » voix caressante et comme flatteuse : Faisons » l'homme : » *Non imperiali verbo, sed familiari manu, etiam verbo blandiente præmisso ; Faciamus hominem* (*advers.* MARCION. *lib.* II, *n.* 4.). Voilà de l'amour dans la création ; mais qui ne va pas encore jusqu'à cette extrême tendresse, que la rédemption nous a fait paroître. Ce second amour du Père éternel, par lequel il a voulu réparer les hommes, n'est pas un amour ordinaire ; c'est un amour qui a du transport. Dieu a tant aimé le monde ! Voyez l'excès, voyez le transport : et c'est pourquoi le Dieu incarné brûle d'un si grand amour pour les hommes ; parce qu'il « ne fait, nous dit-il lui-même (JOAN., » V. 19.), que ce qu'il voit faire à son Père. » Comme son Père nous l'a donné par amour, c'est aussi par l'amour qu'il donne ; et c'est l'amour qu'il a pour les hommes, qui fait la distribution de ses grâces.

Cette doctrine évangélique étant supposée, approchons-nous, mes Sœurs, avec révérence du berceau de la sainte Vierge, et jugeons quelle sera un jour cette fille, par l'amour que Jésus sentira pour elle. Et d'abord je pourrois vous dire que l'amour du Sauveur Jésus, qui est une pure libéralité à l'égard des autres, à l'égard de sa sainte Mère est comme une dette, et qu'il passe en nature d'obligation, parce que c'est un amour de Fils.

Mais pénétrons plus profondément les secrets divins, sous la conduite des Lettres sacrées ; et pour connoître mieux quel est cet amour du Fils de Dieu pour la sainte Vierge, considérons-le, chrétiens, comme un accomplissement nécessaire du mystère de l'incarnation. Suivez, s'il vous plaît, mon raisonnement ; il est tiré du divin Apôtre, en cette admirable épître aux Hébreux. C'est une sainte et salutaire pensée de méditer continuellement en nous-mêmes, dans l'effusion de nos cœurs, la tendre affection de notre Sauveur pour les hommes, en ce qu'il n'a rien dédaigné de ce qui étoit de notre nature. Il a tout pris jusqu'aux moindres choses, tout jusqu'aux plus grandes infirmités. Il a bien voulu avoir faim et soif, tout ainsi que les autres hommes ; et « si » vous exceptez le péché, il n'a rejeté de lui » aucune de nos foiblesses (*Heb.*, IV. 15.). » C'est ce qu'il est venu chercher sur la terre, et au lieu de nos infirmités qu'il a prises, il nous a communiqué ses grandeurs. Et n'est-ce point, mes Sœurs, pour cette raison que l'Eglise inspirée de Dieu appelle l'incarnation un commerce ? En effet, dit saint Augustin (*Enar.*, II. *in Ps.* XXX, *n.* 3, *tom.* IV, *col.* 146. *Enar. in Ps.* CXLVIII, *n.* 8, *tom.* IV, *col.* 1677.), c'est un commerce admirable où Jésus, ce céleste négociateur, étant venu du ciel en la terre, dans le dessein de trafiquer avec une nation étrangère : qu'a-t-il fait ? ah ! il nous a apporté les biens qui sont propres

à cette céleste patrie, qui est son naturel héritage, la grâce, la gloire, l'immortalité; et il a pris les choses que cette misérable terre produit, la foiblesse, la misère, la corruption. O commerce de charité! ô riche commerce! ah! combien il devroit élever nos âmes à l'espérance des biens éternels! Jésus s'est plu dans mon néant, et je ne veux point me plaire dans sa grandeur! Son amour lui a fait trouver une douce satisfaction en se revêtant de ma pourriture, et je n'en veux point trouver à me revêtir de sa gloire, et mon cœur aime mieux courir après des délices qui passent et des biens que la mort enlève!

Mais revenons à notre sujet, et demandons au divin Epoux d'où vient qu'il ne s'est pas contenté de se revêtir de notre nature, et qu'il veut prendre encore nos infirmités. La raison en est claire dans les Ecritures : c'est que le dessein de notre Sauveur, dans sa bienheureuse incarnation, est de se rendre semblable aux hommes; et comme tous ses ouvrages sont achevés, et ne souffrent aucune imperfection, de là vient, de là vient, mes Sœurs, qu'il ne veut point de ressemblance imparfaite. Ecoutez l'apôtre saint Paul : « Il s'est uni, dit-il » (*Hebr.*, II. 16, 17.), non pas aux anges, mais » à la postérité d'Abraham; et c'est pourquoi il » falloit qu'il se rendît en tout semblable à ses » frères : » il veut être semblable aux hommes. Il faut, dit saint Paul, qu'il le soit en tout; autrement son ouvrage seroit imparfait. C'est pourquoi dans le jardin des Olives, je le vois dans la crainte, dans la tristesse (MARC., XIV. 33.), dans une telle consternation, qu'il sue sang et eau dans la seule appréhension du supplice qu'on lui prépare (LUC., XXII. 44.). Dans quelle histoire a-t-on jamais lu qu'un accident pareil soit jamais arrivé à d'autres qu'à lui? Et n'avons-nous pas raison de conclure d'un effet si extraordinaire, que jamais homme n'a eu les passions si tendres ni si fortes que mon Sauveur, bien qu'il les eût toujours modérées, parce qu'elles étoient très soumises à la volonté de son Père? Et d'où vient, ô divin Sauveur, que vous les prenez de la sorte? Ah! c'est que je veux être semblable à vous. Et s'il ne l'étoit pas en ce point, il eût cru qu'il eût manqué quelque chose au mystère de l'incarnation.

A plus forte raison doit-on dire que son cœur étoit tout d'amour pour la sainte Vierge sa mère : car s'il s'est si franchement revêtu de ces sentiments de foiblesse qui sembloient indignes de sa personne, de ces langueurs mortelles, de ces vives appréhensions; s'il les a purs et si entiers, combien doit-il plutôt avoir pris l'affection envers les parents; puisque, dans la nature même, il n'y a rien de plus naturel, de plus équitable, de plus nécessaire? Ne seroit-ce pas en quelque sorte mépriser sa chair, que de n'aimer pas fortement cette sainte Vierge, du sang de laquelle elle étoit formée? tellement qu'il est impossible que le cœur du divin Jésus ne fût pénétré, jusqu'au fond, de l'amour de Marie sa mère très pure; puisque cet amour filial étoit l'accomplissement nécessaire de sa bienheureuse incarnation.

Et ne me dites pas que ce grand amour étant une suite de l'incarnation, le Fils de Dieu n'a pu en être touché qu'après s'être revêtu d'une chair humaine : car pour vous découvrir les secrets conseils de la Providence divine, en faveur de l'incomparable Marie, remarquez une belle doctrine de Tertullien, au second livre contre Marcion. C'est là que ce grand homme enseigne aux fidèles, que depuis que le Fils de Dieu eut résolu de s'unir à notre nature, dès lors il a pris plaisir de converser avec les hommes, et de prendre les sentiments humains. C'est pour cela, dit Tertullien, qu'il est souvent descendu du ciel, et que dès l'ancien Testament il parloit en forme humaine aux patriarches et aux prophètes. Il considère ces apparitions différentes comme des préparatifs de l'incarnation; de cette sorte, dit-il, il s'accoutumoit, et il apprenoit, pour ainsi dire, à être homme; « il se plaisoit d'exercer dès l'origine du » monde, ce qu'il devoit être enfin dans la pléni- » tude des temps : » *Ediscens jam inde à primordio hominem, quod erat futurus in fine* (*adv.* MARC. *lib.* II, *n.* 27.).

Et si dès l'origine du monde, avant qu'il eût pris une chair humaine, il se plaisoit déjà de se revêtir de la forme et des sentiments humains, tant il étoit passionné pour notre nature; ne croyons pas, mes Sœurs, qu'il ait attendu sa venue au monde, pour prendre des sentiments de Fils pour Marie. Dès le premier jour qu'elle naît au monde, il la regarde comme sa mère; parce qu'elle l'est en effet, selon l'ordre des décrets divins. Il regarde en elle ce sang dont sa chair doit être formée, et il le considère déjà comme sien; il s'en met, pour ainsi dire, en possession en le consacrant par son Esprit saint : ainsi son alliance avec Marie commence à la nativité de cette princesse, et avec l'alliance l'amour, et avec l'amour la munificence. Car, mes Sœurs, il est impossible qu'un Dieu aime et ne donne pas; et le commencement de ce discours vous a fait connoître que rien n'est plus libéral que l'amour de Dieu, et que c'est lui qui ouvre le trésor des grâces. Combien donc illustre, combien glorieuse est

votre sainte nativité, ô divine, ô très admirable Marie ! quelle abondance de dons célestes est aujourd'hui répandue sur vous ! Il me semble que je vois les anges qui contemplent avec respect le palais qui est déjà marqué pour leur maître, par un caractère divin que le Saint-Esprit y imprime. Mais je vois le Fils de Dieu, le Verbe éternel, qui vient lui-même consacrer son temple et l'enrichir de trésors célestes, avec une profusion qui n'a point de bornes ; parce qu'il veut, ô bénit enfant dans lequel notre bénédiction prend son origine, il veut que vous naissiez digne de lui, et qu'il vous serve d'avoir un Fils qui soit l'auteur de votre naissance. Quel esprit ne se perdroit pas dans la contemplation de tant de merveilles ! Quelle conception assez relevée pourroit égaler cet honneur, cette majesté de Mère de Dieu !

Mais pourriez-vous croire, mes Sœurs, que tous les fidèles peuvent prendre part à la gloire d'un si beau titre? Nous pouvons participer en quelque façon à la dignité de mère de Dieu. Rejetons loin de nous les discours humains, les raisonnements naturels; écoutons parler Jésus-Christ lui-même : « Celui qui fait la volonté de mon » Père qui est aux cieux, celui-là est mon frère, » ma sœur et ma mère (Matth., xii. 50.); » c'est-à-dire, ô divin Sauveur, que vous ne reconnoissez aucune alliance qui vous soit plus considérable, que celle qui est établie par l'obéissance à la volonté du Père céleste ; c'est là ce qui approche les hommes de vous. Il dépend de toi, ô fidèle, il dépend de toi de choisir à quel titre tu appartiendras, de quelle sorte tu seras uni au Sauveur des âmes. Jésus-Christ nous aime si fort, qu'il ne refuse avec nous aucun titre d'affinité ni aucun degré d'alliance : fais la volonté de son Père, et tu peux lui être ce que tu voudras. Si le titre de frère te plaît, Jésus-Christ te l'offre ; si tu admires la dignité de sa Mère, toute grande, toute éminente qu'elle est, il ne t'exclut pas même d'un si grand honneur : *Ille meus frater, soror et mater est.* Tu peux participer en quelque façon à l'amour qu'il a pour sa Mère. *Omnia vestra sunt* (1. *Cor.*, iii. 22.): Marie est à nous; tout est à nous, puisque Jésus-Christ même est à nous.

O mes Sœurs, que nous sommes riches ! Mais à ces richesses spirituelles nous voulons joindre l'amour des biens de la terre, et nous faisons évanouir les trésors célestes. Mais écoute la loi qu'il t'impose : pour être élevé à de si beaux titres, il ne faut pas faire notre volonté, mais la volonté du Père céleste : puisque le nœud de cette alliance, c'est de faire la volonté de son Père, celui qui fait sa volonté propre, il n'est rien au Sauveur Jésus. Faisons la volonté de son Père, et nous toucherons de près à Jésus. Or, la volonté de son Père est que nous ne nous plaisions point à nous-mêmes : car « Jésus n'a point » cherché sa volonté propre : » *Christus non sibi placuit* (*Rom.*, xv. 3.); mais il l'a soumise à son Père, obéissant jusqu'à la mort. Marie n'a point cherché sa volonté propre; mais, contre son inclination naturelle, elle a offert à la croix son Fils bien-aimé : elle n'a pas été menée au Thabor pour y voir la gloire de son cher Jésus; mais elle a été conduite au Calvaire, pour y voir son ignominie, et là, sacrifier sa volonté propre à la volonté du Père éternel. Sacrifions la nôtre, mes Sœurs, n'écoutons jamais nos désirs; écoutons la voix de l'obéissance, et alors Marie sera notre mère : c'est notre seconde partie, par laquelle j'achèverai ce discours.

SECOND POINT.

Pour entendre solidement quelle est cette fécondité de Marie, qui lui donne tous les chrétiens pour enfants, distinguons avant toutes choses deux sortes de fécondité : fécondité de nature, fécondité de la charité. Nous voyons, dans les adoptions, que des hommes privés d'enfants, ce que la nature leur a refusé, ils tâchent de l'acquérir par l'amour. C'est ainsi que la charité est féconde ; et ceux qui ont entendu l'Apôtre disant : « Mes petits enfants, que j'enfante de nouveau, » jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous » (*Gal.*, iv. 19.), » savent bien que la charité se fait des enfants. C'est pourquoi saint Augustin dit souvent que « la charité est une mère : » *Charitas mater est* (*in Ep.* Joan., *Tract.* ii, *n.* 4, *t.* iii, *part.* ii, *col.* 838. *Enar. in Ps.* cxlvii, *n.* 14, *tom.* iv, *col.* 1659.); et pour reprendre cette vérité jusqu'au principe, remarquons que cette double fécondité, que nous voyons dans les créatures, est émanée de celle de Dieu, duquel toute paternité prend son origine. La nature de Dieu est féconde, et lui donne son Fils naturel qu'il engendre dans l'éternité. La charité de Dieu est féconde, et lui donne des fils adoptifs; c'est de là que nous sommes nés avec tous les enfants d'adoption. Marie participe à la fécondité naturelle de Dieu, engendrant son propre Fils ; et à la fécondité de sa charité, engendrant aussi les fidèles, à la naissance desquels « elle a coopéré par sa charité : » *Cooperata est charitate* (S. Aug., *de sanctâ Virginit. n.* 6, *tom.* vi, *col.* 343.).

Donc, mes Sœurs, réjouissons-nous en la sainte

nativité de Marie, et célébrons ce bienheureux jour par de sincères actions de grâces. Comprenons que nos intérêts sont unis très étroitement à ceux de Jésus; puisque tout ce qui naît pour Jésus, naît aussi pour nous. Voyons naître pour nous, avec cette Vierge, une source de charité qui ne tarit point, une source toujours vive, toujours abondante. Buvons à cette source, mes Sœurs; jouissons de cet amour maternel, il est plein de douceur, mais ce n'est pas d'une douceur molle.

Mais que nos esprits ne s'arrêtent pas à une vaine spéculation; méditons ce qu'exige de nous la maternité de Marie, et de quelle sorte nous devons vivre pour être véritablement ses enfants. Ceux qui sont ses véritables enfants ne sont pas ces chrétiens délicats, qui ne peuvent souffrir les afflictions, et qui tremblent au seul nom de la pénitence. O Marie, ce ne sont pas là vos enfants : vous les voulez plus forts et plus généreux; et ces forts et ces généreux, vous les trouvez au pied de la croix. Appuyons par l'Ecriture divine cette vérité importante; et posons pour premier principe, que les fidèles sont à Marie, en tant que Jésus-Christ les lui a donnés; parce qu'étant achetés au prix de son sang, il n'y a que lui seul qui peut nous donner. Or, recherchant dans son Evangile où Jésus nous a donnés à Marie, je trouve qu'il nous a donnés étant sur la croix. Où est-ce qu'il a dit à son cher disciple : « O disciple, voilà votre mère (Joan., xx. 27.)? » Où est-ce qu'il a dit à Marie : « O femme, voilà » votre fils? » N'est-ce pas du haut de la croix? C'est là donc qu'en la personne de son bien-aimé, il donne tous les fidèles à sa sainte Mère; c'est là que nous devenons ses enfants.

Et d'où vient que notre Sauveur a voulu attendre cette heure dernière, pour nous donner à Marie comme ses enfants? En voici la véritable raison : c'est qu'il veut lui donner pour nous des entrailles et un cœur de mère. Et comment cela? direz-vous? Admirez, mes Sœurs, le secret de Dieu : Marie étoit au pied de la croix, elle voyoit ce cher Fils tout couvert de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule et impitoyable; son sang qui débordoit de tous côtés par ses veines cruellement déchirées : qui pourroit vous dire quelle étoit l'émotion du sang maternel? Ah! jamais elle ne sentit mieux qu'elle étoit mère : toutes les souffrances de son Fils le lui faisoient sentir au vif. Que fera ici le Sauveur? Vous allez voir, mes Sœurs, qu'il sait parfaitement le secret d'émouvoir les affections.

Quand l'âme est prévenue de quelque passion violente, elle reçoit aisément les mêmes impressions pour tous les autres qui se présentent : par exemple, vous êtes possédé d'un mouvement de colère, il sera difficile que ceux qui approchent de vous n'en ressentent quelques effets : et de là vient que, dans les séditions populaires, un homme qui saura ménager avec art les esprits de la populace irritée, lui fera aisément tourner sa fureur contre ceux auxquels on pensoit le moins. Il en est de même des autres passions; parce que l'âme étant déjà excitée, il ne reste plus qu'à l'appliquer sur d'autres objets, à quoi son propre mouvement la rend extrêmement disposée. C'est pourquoi le Sauveur Jésus, qui vouloit que sa Mère fût aussi la nôtre, afin d'être notre frère en toute façon; considérant du haut de sa croix combien son âme étoit attendrie, comme si c'eût été là qu'il l'eût attendue, il prit son temps de lui dire, lui montrant saint Jean : « O femme, voilà » votre fils (Joan., xix. 26.). » Ce sont ses mots, et voici son sens : O femme affligée, à qui un amour infortuné fait éprouver maintenant jusqu'où peut aller la tendresse et la compassion d'une mère; cette même affection maternelle, qui se réveille si vivement en votre âme pour moi; ayez-la pour Jean mon disciple et mon bien-aimé; ayez-la pour tous mes fidèles, que je vous recommande en sa personne, parce qu'ils sont tous mes disciples et mes bien-aimés. Ce sont ces paroles, mes Sœurs, qui imprimèrent au cœur de Marie une tendresse de mère pour tous les fidèles, comme pour ses véritables enfants : car est-il rien de plus efficace sur le cœur de la sainte Vierge que les paroles de Jésus mourant?

Doutez-vous après cela, chrétiens, quels sont les enfants de la sainte Vierge? Qui ne voit que ses véritables enfants sont ceux qu'elle trouve au pied de la croix avec Jésus-Christ crucifié? Et qui sont ceux-là? Ce sont ceux qui mortifient en eux le vieil homme, qui crucifient le péché et ses convoitises par l'exercice de la pénitence. Voulez-vous être enfants de Marie? prenez sur vous la croix de Jésus : c'est ce que vous avez déjà commencé lorsque vous avez renoncé au monde; mais persévérez dans votre vocation; retranchez tous les jours les mauvais désirs; et puisque vous avez méprisé le monde, qu'aucune partie de sa pompe ne soit capable de vous attirer, que le souvenir de ses vanités n'excite que du mépris en vos cœurs. Ainsi, mes Sœurs, vous vous rendrez dignes du glorieux et divin emploi que la charité vous impose, de travailler au salut des âmes. Il les faut gagner par les mêmes voies que Jésus-Christ se les est acquises, par l'humiliation et par

la bassesse, par la pauvreté et par les souffrances, par toutes sortes de contradictions. Voyez la bienheureuse Marie; elle engendre les fidèles parmi ses douleurs : de sorte qu'en méditant aujourd'hui la nativité de la sainte Vierge, songez que si elle doit être mère des fidèles, c'est par les afflictions et par les douleurs qu'elle les doit engendrer à Dieu ; et croyez que travaillant au salut des âmes, c'est la mortification et la pénitence qui rendront vos soins fructueux.

Et vous, ô pécheurs mes semblables, venez au berceau de Marie implorer le secours de cette princesse, invoquer, d'un cœur contrit et humilié, une mère si charitable. Mais si vous avez dessein de lui plaire, prenez sur vous la croix de Jésus; n'écoutez plus le monde qui vous avoit précipités dans l'abîme, ni ses charmes qui vous avoient abusés. Déplorez vos erreurs passées; et qu'une douleur chrétienne efface les fautes que vous ont fait faire tant de complaisances mondaines. Si l'innocence a sa couronne, la pénitence a aussi la sienne. Jésus est venu chercher les pécheurs, et Marie, toute innocente qu'elle est, leur doit la plus grande partie de sa gloire; puisqu'elle n'auroit pas été la mère d'un Dieu, si le désir de délivrer les pécheurs n'avoit invité sa miséricorde à se revêtir d'une chair mortelle. S'il reste encore quelque dureté, que les larmes de cet enfant l'amollissent.

TROISIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Marie, combien heureuse d'être mère de son Sauveur. Amour dont elle a été transportée pour lui. A quel degré de gloire elle doit être élevée dans le ciel. Quels étoient les sentiments d'affection de Jésus pour elle. Liaison étroite qu'elle a avec nous par sa qualité de mère des fidèles. Erreur de la plupart de ceux qui se croient ses dévots. Qui sont ceux qu'elle admet au nombre de ses enfants.

Quis, putas, puer iste erit?

Quel pensez-vous que sera cet enfant (Luc., I. 66.)?

Avant la naissance du Sauveur Jésus, tout ce qu'il y avoit de gens de bien sur la terre, qui vivoient attendant la rédemption d'Israël, ne faisoient autre chose que soupirer après sa venue; et par des vœux ardents, pressoient le Père éternel d'envoyer bientôt à son peuple son unique libérateur : que si parmi leurs désirs il leur paroissoit quelque signe que ce temps bienheureux approchât, il n'est pas croyable avec combien de transports toutes les puissances de leurs âmes éclatoient en actions de grâces. Si donc ils eussent appris à la naissance de la sainte Vierge qu'elle devoit être sa mère, combien l'auroient-ils embrassée, et quel auroit été l'excès de leur ravissement, dans l'espérance qu'ils auroient conçue d'être présents à ce jour si beau, auquel le Désiré des nations commenceroit à paroître au monde? Ainsi ces peuples aveugles, qui, pour être trop passionnés admirateurs de cette lumière qui nous éclaire, défèrent des honneurs divins au soleil qui en est le père, commencent à se réjouir sitôt qu'ils découvrent au ciel son avant-courrière l'aurore. C'est pourquoi, ô heureuse Marie, nous qui leur avons succédé, nous prenons part à leurs sentiments : mus d'un pieux respect pour celui qui vous a choisie, nous venons honorer votre lumière naissante, et couronner votre berceau, non certes de lis et de roses, mais de ces fleurs sacrées que le Saint-Esprit fait éclore; je veux dire, de saints désirs et de sincères louanges.

Monseigneur, c'est la seule chose que vous entendrez de moi aujourd'hui. L'histoire parlera assez de vos grandes et illustres journées, de vos siéges si mémorables, de vos fameuses expéditions, et de toute la suite de vos actions immortelles. Pour moi, je vous l'avoue, Monseigneur, si j'avois à louer quelque chose, je parlerois bien plutôt de cette piété véritable, qui vous fait humblement déposer au pied des autels cet air majestueux, et cette pompe qui vous environne. Je louerois hautement la sagesse de votre choix, qui vous a fait souhaiter d'avoir dans votre maison l'exemple d'une vertu si rare, par lequel nous pouvons convaincre les esprits les plus libertins qu'on peut conserver l'innocence parmi les plus grandes faveurs de la Cour, et dans une prudente conduite une simplicité chrétienne. Je dirois de plus, Monseigneur, que votre généreuse bonté vous a gagné pour jamais l'affection de ces peuples; et si peu que je voulusse m'étendre sur ce sujet, je le verrois confirmé par des acclamations publiques. Mais encore qu'il soit vrai que l'on puisse vous louer, vous et cette incomparable duchesse, sans aucun soupçon de flatterie; en la place où je suis, il faut que j'en évite jusqu'à la moindre apparence. Je sais que je dois ce discours, et vous vos attentions à la très heureuse Marie. Ce n'est donc plus à vous que je parle, sinon pour vous conjurer, Monseigneur, de joindre vos prières aux miennes et à celles de tout ce peuple; afin qu'il plaise à Dieu de m'envoyer son Saint-

Esprit, par l'intercession de sa sainte Epouse, que nous allons saluer par les paroles de l'ange : *Ave.*

Pour procéder avec ordre, réduisons tout cet entretien à quelques chefs principaux. Je dis, ô aimable Marie, que vous serez à jamais bienheureuse d'être mère de mon Sauveur : car étant mère de Jésus-Christ, vous aurez pour lui une affection sans égale; ce sera votre premier avantage. Aussi vous aimera-t-il d'un amour qui ne souffrira point de comparaison; c'est votre seconde prérogative. Cette sainte société que vous aurez avec lui vous unira pour jamais très étroitement à son Père; voilà votre troisième excellence. Enfin, dans cette union avec le Père éternel, vous deviendrez la mère des fidèles qui sont ses enfants, et les frères de votre Fils : c'est par ce dernier privilége que j'achèverai ce discours.

Je vous vois surpris, ce me semble; peut-être que vous jugez que ce sujet est trop vaste, et que mon discours sera trop long, ou du moins embarrassé d'une matière si ample; et toutefois il n'en sera pas ainsi, moyennant l'assistance divine. Nous avancerons pas à pas pour ne point confondre les choses, établissant par des raisons convaincantes la dignité de Marie sur sa maternité glorieuse : et encore que je reconnoisse que ces vérités sont très hautes, je ne désespère pas de les déduire aujourd'hui avec une méthode facile. J'avoue que c'est me promettre beaucoup; et à Dieu ne plaise, fidèles, que je l'attende de mes propres forces : j'espère que ce grand Dieu, qui inspire qui il lui plaît, me donnera la grâce aujourd'hui de glorifier son saint nom en la personne de la sainte Vierge. Le Père s'intéressera pour sa Fille bien-aimée, le Fils pour sa chère Mère, le Saint-Esprit pour sa chaste Epouse. Animé d'une si belle espérance, que puis-je craindre dans cette entreprise? J'entre donc en matière avec confiance; chrétiens, rendez-vous attentifs.

PREMIER POINT [1].

Dites-moi, je vous prie, chrétiens, après les choses que vous avez ouïes, quelle opinion avez-vous de cet aimable enfant qui vient de naître? quel sera-t-il à votre avis dans le progrès de son âge? *Quis, putas, puer iste erit?* Pour moi, je ne puis que je ne m'écrie : O Fille, mille et mille fois bienheureuse d'être prédestinée à un amour si excessif pour celui qui seul mérite nos affections!

Vous n'ignorez pas que l'amour du Seigneur Jésus, c'est le plus beau présent dont Dieu honore les saints. Dès le commencement des siècles, il étoit, bien qu'absent, les délices des patriarches. Abraham, Isaac et Jacob ne pouvoient presque modérer leur joie, quand seulement ils songeoient qu'un jour il naîtroit de leur race. Vous donc, ô heureuse Marie, vous qui le verrez sortir de vos bénites entrailles; vous qui le contemplerez sommeillant entre vos bras, ou attaché à vos chastes mamelles, comment n'en serez-vous point transportée? En suçant votre lait virginal, ne coulera-t-il pas en votre âme l'ambroisie de son saint amour? Et quand il commencera de vous appeler sa mère d'une parole encore bégayante; et quand vous l'entendrez payer à Dieu son Père le tribut de ses premières louanges, sitôt que sa langue enfantine se sera un peu dénouée : et quand vous le verrez dans le particulier de votre maison, souple et obéissant à vos ordres, combien grandes seront vos ardeurs!

Mais disons encore qu'une des plus grandes grâces de Dieu, c'est de penser souvent au Sauveur. Oui, certes, il le faut reconnoître, son nom est un miel à la bouche; c'est une lumière à nos yeux; c'est une flamme à nos cœurs (S. Bernard., *Serm.* xv. *in Cant. num.* 6. *tom.* 1. *col.* 1311.); il y a je ne sais quelle grâce, que Dieu a répandue et dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions; y penser, c'est la vie éternelle. Pensez-y souvent, ô fidèles; sans doute vous y trouverez une consolation incroyable. C'étoit toute la douceur de Marie : nous voyons dans les Evangiles que tout ce que lui disoit son Fils, tout ce qu'on lui disoit de son Fils, elle le conservoit, elle le repassoit mille et mille fois en son cœur : *Maria autem conservabat omnia verba hæc in corde suo* (Luc., ii. 19.). Il tenoit si fort à son âme qu'aucune force ni violence n'étoit capable de l'en distraire : car il eût fallu lui tirer de ses veines jusqu'à la dernière goutte de ce sang maternel, qui ne cessoit de lui parler de son Fils. Comme on voit que les mères prennent une part toute extraordinaire à toutes les actions de leurs fils, [ainsi Marie prenoit le plus vif intérêt à tout ce qui regardoit son cher Fils.] Quelle admiration de sa vie! quels charmes dans ses paroles! quelle douleur de sa passion! quel sentiment de sa cha-

[1] Bossuet, pour commencer son discours, renvoie ici à un sermon sur la compassion de la sainte Vierge, imprimé dans le *tom.* xiii (*tom.* i, *pag.* 463 — 466 de la présente édition), et il se proposoit d'en prendre depuis l'alinéa, *Je dis donc, pag.* 209, jusqu'à l'alinéa, *Et que dirai-je,* etc. exclusivement, *pag.* 216. *Edit. de Versailles.*

rité ! quel contentement de sa gloire ! et après qu'il fut retourné à son Père, quelle impatience de le rejoindre !

Le docte saint Thomas, traitant de l'inégalité qui est entre les bienheureux (1. *part. quæst.* XII. *art.* VI.), dit que ceux-là jouiront plus abondamment de la présence divine, qui l'auront en ce monde le plus ardemment désirée ; parce que, comme dit ce grand homme, la douceur de la jouissance va à proportion des désirs. Comme une flèche qui part d'un arc bandé avec plus de violence, prenant son vol au milieu des airs avec une plus grande roideur, entre aussi plus profondément au but où elle est adressée; de même l'âme fidèle pénétrera plus avant dans l'abîme de l'essence divine, le seul terme de ses espérances, quand elle s'y sera élancée par une plus grande impétuosité de désirs. Que si le grand apôtre saint Paul, frappé au vif en son âme de l'amour de Notre-Seigneur, brûle d'une telle impatience de l'aller embrasser en sa gloire, qu'il voudroit voir bientôt ruinée cette vieille masure du corps, qui le sépare de Jésus-Christ : *Cupio dissolvi et esse cum Christo* (*Phil.*, I. 23.); jugez des inquiétudes et des douces émotions que peut ressentir le cœur d'une mère. Le jeune Tobie, par une absence d'un an, perce celui de sa mère d'inconsolables douleurs (TOB., V. 23 *et seq.*) : quelle différence entre mon Sauveur et Tobie !

S'il est donc vrai, saint enfant qui nous fournissez aujourd'hui un sujet de méditation si pieux, s'il est vrai que votre grandeur doive croître selon la mesure de vos désirs, quelle place assez auguste vous pourra-t-on trouver dans le ciel ? Ne faudra-t-il pas que vous passiez toutes les hiérarchies angéliques pour courir à notre Sauveur? C'est là qu'ayant laissé bien loin au-dessous de vous tous les ordres des prédestinés; toute éclatante de gloire, et attirant sur vous les regards de toute la cour céleste, vous irez prendre place près du trône de votre cher Fils, pour jouir à jamais de ses plus secrètes faveurs. C'est là qu'étant charmée d'une ravissante douceur dans ses embrassements si ardemment désirés, vous parlerez à son cœur avec une efficacité merveilleuse. Eh ! quel autre que vous aura plus de pouvoir sur ce cœur; puisque vous y trouverez une si fidèle correspondance; je veux dire l'amour filial qui sera d'intelligence avec l'amour maternel, qui s'avancera pour le recevoir, et qui préviendra ses désirs?

Nous voilà tombés insensiblement sur l'amour dont le Fils de Dieu honore la sainte Vierge. Fidèles, que vous en dirai-je? Si je n'ai pu dépeindre l'affection de la Mère selon son mérite, je pourrai encore moins vous représenter celle du Fils; parce que je suis assuré qu'autant que Notre-Seigneur surpasse la sainte Vierge en toute autre chose, d'autant est-il meilleur fils qu'elle étoit bonne mère. Mais en demeurerons-nous là, chrétiens? Cherchons, cherchons encore quelque puissante considération dans la doctrine des évangiles ; c'est la seule qui touche les cœurs : une seule parole de l'Evangile a plus de pouvoir sur nos âmes, que toute la véhémence et toutes les inventions de l'éloquence profane. Disons donc, avec l'aide de Dieu, quelque chose de l'Evangile : et qu'y pouvons-nous voir de plus beau que ces admirables transports avec lesquels le Seigneur Jésus a aimé la nature humaine? Permettez-moi en ce lieu une brième digression : elle ne déplaira pas à Marie, et ne sera pas inutile à votre instruction ni à mon sujet.

Certes, ce nous doit être une grande joie de voir que notre Sauveur n'a rien du tout dédaigné de ce qui étoit de l'homme : il a tout pris, excepté le péché; je dis tout jusqu'aux moindres choses, tout jusqu'aux plus grandes infirmités. Je ne le puis pardonner à ces hérétiques, qui, ayant osé nier la vérité de sa chair, ont nié par conséquent que ses souffrances et ses passions fussent véritables. Ils se privoient eux-mêmes d'une douce consolation : au lieu que, reconnoissant que toutes ces choses sont effectives, quelque affliction qui me puisse arriver, je serai toujours honoré de la compagnie de mon Maître. Si je souffre quelque nécessité, je me souviens de sa faim, et de sa soif, et de son extrême indigence; si l'on fait tort à ma réputation, « il a été » rassasié d'opprobres, » comme il est dit de lui (*Thren.*, III. 30.); si je me sens abattu par quelques infirmités, il en a souffert jusqu'à la mort; si je suis accablé d'ennuis, que je m'en aille au jardin des Olives, je le verrai dans la crainte, dans la tristesse, dans une telle consternation qu'il sue sang et eau dans la seule appréhension de son supplice. Je n'ai jamais ouï dire que cet accident fût arrivé à d'autres personnes qu'à lui; ce qui me fait dire que jamais homme n'a eu les passions ni si tendres, ni si délicates, ni si fortes que mon Sauveur, bien qu'elles aient toujours été extrêmement modérées; parce qu'elles étoient parfaitement soumises à la volonté de son Père.

Mais de là, me direz-vous, que s'ensuit-il pour le sujet que nous traitons? c'est ce qu'il m'est aisé de vous faire voir. Quoi donc, notre Maître se sera si franchement revêtu de ses sentiments de foiblesse, qui sembloient en quelque façon être indignes de sa personne; ces langueurs extrêmes,

ces vives appréhensions, il les aura prises si pures, si entières, si sincères; et que sera-ce après cela de l'affection envers les parents; étant très certain que dans la nature même il n'y a rien de plus naturel, de plus équitable, de plus nécessaire, particulièrement à l'égard d'une mère telle qu'étoit l'heureuse Marie? Car enfin, elle étoit la seule en ce monde à qui il eût obligation de la vie; et j'ose dire de plus qu'en recevant d'elle la vie, il lui est redevable et d'une partie de sa gloire, et même en quelque façon de la pureté de sa chair : de sorte que cet avantage, qui ne peut convenir à aucune autre mère qu'à celle dont nous parlons, l'obligeoit d'autant plus à redoubler ses affections.

Et n'appréhendez pas, chrétiens, que je veuille déroger à la grandeur de mon Maître par cette proposition, qui n'en est pas moins véritable, bien qu'elle paroisse peut-être un peu extraordinaire, du moins au premier abord : mais je prétends l'établir sur une doctrine si indubitable de l'admirable saint Augustin, que les esprits les plus contentieux seront contraints d'en demeurer d'accord. Ce grand homme, considérant que la concupiscence se mêle dans toutes les générations ordinaires, ce qui n'est que trop véritable pour notre malheur, en tire cette conséquence : que cette maudite concupiscence qui corrompt tout ce qu'elle touche, infecte tellement la matière qui se ramasse pour former nos corps, que la chair qui en est composée en contracte aussi une corruption nécessaire. C'est pourquoi dans la résurrection, où nos corps seront tout nouveaux, c'est-à-dire, tout éclatants et tout purs, ils renaîtront, non de la volonté de l'homme ni de la volonté de la chair, mais du souffle de l'Esprit de Dieu, qui prendra plaisir de les animer, quand ils auront laissé à la terre les ordures de leur première génération. Or, comme ce n'est pas ici le lieu d'éclaircir cette vérité, je me contenterai de vous dire, comme pour une preuve infaillible, que c'est la doctrine de saint Augustin, que vous trouverez merveilleusement expliquée en mille beaux endroits de ses excellents écrits, particulièrement dans ses savants livres contre Julien.

Cela étant ainsi, remarquez exactement, s'il vous plaît, ce que j'infère de cette doctrine. Je dis que si ce commerce ordinaire, parce qu'il a quelque chose d'impur, fait passer en nos corps un mélange d'impureté; nous pouvons assurer au contraire, que le fruit d'une chair virginale tirera d'une racine si pure une pureté merveilleuse. Cette conséquence est certaine, et c'est une doctrine constante que le saint évêque Augustin a prise dans les Ecritures (*de Pecc. merit. lib.* II, *n.* 38. *tom.* X, *col.* 61.) : et d'autant que le corps du Sauveur, je vous prie, suivez sa pensée; d'autant, dis-je, que le corps du Sauveur devoit être plus pur que les rayons du soleil, de là vient, dit ce grand personnage, qu'il s'est choisi dès l'éternité une mère vierge, afin qu'elle l'engendrât sans aucune concupiscence par la seule vertu de la foi : *Ideò virginem matrem, piâ fide sanctum germen in se fieri promerentem, de quâ crearetur elegit*[1].

Après ces grands avantages qui sont préparés à Marie, ô Dieu, quel sera un jour cet enfant? *Quis, putas, puer iste erit?* Heureuse mille et mille fois d'aimer si fort le Sauveur, d'être si fort aimée du Sauveur. Aimer le Fils de Dieu, c'est une grâce que les hommes ne reçoivent que de lui-même; et parce que Marie est sa mère, et qu'une mère aime naturellement ses enfants, ce qui est grâce pour tous les autres, lui est comme passé en nature. D'autre part, être aimé du Fils de Dieu est une pure libéralité dont il daigne honorer les hommes; et parce qu'il est Fils de Marie, et qu'il n'y a point de fils qui ne soit obligé de chérir sa mère, ce qui est libéralité pour les autres, à l'égard de la sainte Vierge devient une obligation. S'il l'aime de cette sorte, il faudra par nécessité qu'il lui donne : il ne lui pourra donner autre chose que ses propres biens. Les biens du Fils de Dieu sont les vertus et les grâces; c'est son sang innocent qui les fait inonder sur les hommes : et à quel autre pensez-vous qu'il donneroit plus de part à son sang, qu'à celle dont il a tiré tout son sang? Pour moi, il me semble que ce sang précieux prenoit plaisir de ruisseler pour elle à gros bouillons sur la croix, sentant bien qu'en elle étoit la source de laquelle il étoit premièrement découlé. Bien plus, ne savons-nous pas que le Père éternel ne peut s'empêcher d'aimer tout ce qui touche de près à son Fils? N'est-ce pas en sa personne que le ciel et la terre s'embrassent et se réconcilient? N'est-il pas le nœud éternel des affections de Dieu et des hommes? N'est-ce pas là toute notre gloire, et le seul fondement de nos espérances? Comment n'aimera-t-il donc pas la très heureuse Marie, qui vivra avec son Fils dans une société si parfaite? Tout cela semble établi sur des maximes inébranlables. Mais d'autant que quelques-uns pourroient

[1] L'auteur renvoie encore ici au second sermon sur la compassion de la sainte Vierge, déjà cité. *Voyez tom.* XIII, *pag.* 218, jusqu'à ces mots : *De sa chair et de son sang*, *pag.* 219, lig. 16. *Edit. de Versailles.*

se persuader que cette sainte société n'a point d'autres liens que ceux de la chair et du sang, mettons la dernière main à l'ouvrage que nous avons commencé; faisons voir en ce lieu, comme nous l'avons promis, avec quels avantages la sainte Vierge est entrée dans l'alliance du Père éternel par sa maternité glorieuse.

SECOND POINT.

C'est ici le point le plus haut et le plus difficile de tout le discours d'aujourd'hui, pour lequel toutefois il ne sera pas besoin de beaucoup de paroles; parce que nos raisonnements précédents en facilitent l'entrée, et que ce ne sera que comme une suite de nos premières considérations. Or, pour vous expliquer ma pensée, j'ai à vous proposer une doctrine sur laquelle il est nécessaire d'aller avec retenue, de peur de tomber dans l'erreur; et plût à Dieu que je pusse la déduire aussi nettement qu'elle me semble solide. Voici donc de quelle façon je raisonne : cet amour de la Vierge, dont je vous parlois tout à l'heure, ne s'arrêtoit pas à la seule humanité de son Fils. Non, certes, il alloit plus avant; et par l'humanité, comme par un moyen d'union, il passoit à la nature divine, qui en est inséparable. C'est une haute théologie qu'il nous faut tâcher d'éclaircir par quelque chose de plus intelligible. N'est-il pas vrai qu'une bonne mère aime tout ce qui touche à la personne de son fils? J'ai déjà dit cela bien des fois, et je ne le recommence pas sans raison. Je sais bien qu'elle va quelquefois plus avant, qu'elle porte son amitié jusqu'à ses amis, et généralement à toutes les choses qui lui appartiennent; mais particulièrement pour ce qui regarde la propre personne de son fils : vous savez qu'elle y est sensible au dernier point. Je vous demande maintenant : qu'étoit la divinité au Fils de Marie? comment touchoit-elle à sa personne? lui étoit-elle étrangère? Je ne veux point ici vous faire de questions extraordinaires; j'interpelle seulement votre foi : qu'elle me réponde. Vous dites tous les jours en récitant le Symbole, que vous croyez en Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui est né de la Vierge Marie : celui que vous reconnoissez pour le Fils de Dieu tout-puissant, et celui qui est né de la Vierge, sont-ce deux personnes? Sans doute ce n'est pas ainsi que vous l'entendez. C'est le même qui étant Dieu et homme, selon la nature divine est le Fils de Dieu, et selon l'humanité le Fils de Marie. C'est pourquoi nos saints Pères ont enseigné que la Vierge est mère de Dieu. C'est cette foi, chrétiens, qui a triomphé des blasphèmes de Nestorius, et qui, jusqu'à la consommation des siècles, fera trembler les démons. Si je dis après cela que la bienheureuse Marie aime son Fils tout entier, quelqu'un de la compagnie pourra-t-il désavouer une vérité si plausible? Par conséquent, ce Fils qu'elle chérissoit tant, elle le chérissoit comme un Homme-Dieu : et d'autant que ce mystère n'a rien de semblable sur la terre, je suis contraint d'élever bien haut mon esprit, pour avoir recours à un grand exemple, je veux dire, à l'exemple du Père éternel.

Depuis que l'humanité a été unie à la personne du Verbe, elle est devenue l'objet nécessaire des complaisances du Père. Ces vérités sont hautes, je l'avoue; mais comme ce sont des maximes fondamentales du christianisme, il est important qu'elles soient entendues de tous les fidèles, et je ne veux rien avancer que je n'en allègue la preuve par les Ecritures. Dites-moi, s'il vous plaît, chrétiens, quand cette voix miraculeuse éclata sur le Thabor de la part de Dieu : « Celui-» ci est mon Fils bien-aimé dans lequel je me » suis plu (Matth., xvii. 5.); » de qui pensez-vous que parlât le Père éternel? n'étoit-ce pas de ce Dieu revêtu de chair, qui paroissoit tout resplendissant aux yeux des apôtres? Cela étant ainsi, vous voyez bien, par une déclaration si authentique, qu'il étend son amour paternel jusqu'à l'humanité de son Fils; et qu'ayant uni si étroitement la nature humaine avec la divine, il ne les veut plus séparer dans son affection. Aussi est-ce là, si nous l'entendons bien, tout le fondement de notre espérance, quand nous considérons que Jésus, qui est homme tout ainsi que nous, est reconnu et aimé de Dieu comme son Fils propre.

Ne vous offensez pas; si je dis qu'il y a quelque chose de pareil dans l'affection de la sainte Vierge, et que son amour embrasse tout ensemble la divinité et l'humanité de son Fils, que la main puissante de Dieu a si bien unies : car Dieu, par un conseil admirable, ayant jugé à propos que la Vierge engendrât dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité, il l'a par ce moyen associée en quelque façon à sa génération éternelle. Fidèles, entendez ce mystère. C'est l'associer à sa génération, que de la faire mère d'un même Fils avec lui. Partant, puisqu'il l'a comme associée à sa génération éternelle, il étoit convenable qu'il coulât en même temps dans son sein quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils; cela est bien digne de sa sagesse. Comme sa providence dispose toutes choses avec une justesse admirable, il falloit qu'il

imprimât dans le cœur de la sainte Vierge une affection qui passât de bien loin la nature, et qu'il allât jusqu'au dernier degré de la grâce; afin qu'elle eût pour son Fils des sentiments dignes d'une Mère de Dieu, et dignes d'un Homme-Dieu.

Après cela, ô Marie, quand j'aurois l'esprit d'un ange et de la plus sublime hiérarchie, mes conceptions seroient trop ravalées pour comprendre l'union très parfaite du Père éternel avec vous. « Dieu a tant aimé le monde, dit notre » Sauveur (Joan., iii. 16.), qu'il lui a donné » son Fils unique. » Et en effet, comme remarque l'apôtre (*Rom.*, viii. 32.), « nous donnant son Fils, ne nous a-t-il pas donné toute » sorte de biens avec lui? » que s'il nous a fait paroître une affection si sincère, parce qu'il nous l'a donné comme maître et comme Sauveur; l'amour ineffable qu'il avoit pour vous, lui a fait concevoir bien d'autres desseins en votre faveur. Il a ordonné qu'il fût à vous en la même qualité qu'il lui appartient; et pour établir avec vous une société éternelle, il a voulu que vous fussiez la mère de son Fils unique, et être le Père du vôtre. O prodige! ô abîme de charité! quel esprit ne se perdroit pas dans la considération de ces complaisances incompréhensibles qu'il a eues pour vous, depuis que vous lui touchez de si près par ce commun Fils, le nœud inviolable de votre sainte alliance, le gage de vos affections mutuelles, que vous vous êtes donné amoureusement l'un à l'autre; lui, plein d'une divinité impassible; vous, revêtu, pour lui obéir, d'une chair mortelle.

Croissez donc, ô heureux enfant, croissez à la bonne heure; que le ciel propice puisse faire tomber sur votre tête innocente les plus douces de ses influences. Croissez; et puissent bientôt toutes les nations de la terre venir adorer votre Fils! puisse votre gloire être reconnue de tous les peuples du monde, auxquels votre enfantement donnera une paix éternelle! Pour nous, mus d'un pieux respect pour celui qui vous a choisie, nous venons honorer votre lumière naissante, et jeter sur votre berceau non des roses et des lis, mais des bouquets sacrés de désirs ardents et de sincères louanges. Certes, je l'avoue, Vierge sainte, celles que je vous ai données sont beaucoup au-dessous de vos grandeurs, et beaucoup au-dessous de mes vœux; et toutefois je me sens ébloui d'avoir si long-temps contemplé, quoiqu'à travers tant de nuages, ce haut éclat qui vous environne; je suis contraint de baisser la vue. Mais comme nos foibles yeux, éblouis des rayons du soleil dans l'ardeur de son midi, l'attendent quelquefois pour le regarder plus à leur aise lorsqu'il penche sur son couchant dans lequel il semble à nos sens qu'il descende plus près de la terre; ainsi étant étonné, ô Vierge admirable, d'avoir osé vous considérer si long-temps dans cette qualité éminente de Mère de Dieu, qui vous approche si près de la Majesté divine, et vous élève si fort au-dessus de nous; il faut, pour me remettre, que je vous considère un moment dans la qualité de Mère des fidèles, qui vous abaisse jusqu'à nous par une miséricordieuse condescendance, et vous fait, pour ainsi dire, descendre jusqu'à nos foiblesses, auxquelles vous compatissez avec une piété maternelle. Je ne m'éloignerai point des principes que j'ai posés; mais il faut que je tâche d'en tirer quelques instructions. Achevons, chrétiens, achevons; il est temps désormais de conclure.

Intercédez pour nous, ô sainte et bienheureuse Marie: car, comme dit votre dévot saint Bernard (*ad B. Virg., Serm. Panegyr., n. 7. int. op.* S. Bern. *tom.* ii, *col.* 690.), quel autre peut, plutôt que vous, parler au cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Vous y avez une fidèle correspondance, je veux dire, l'amour filial qui viendra accueillir l'amour maternel, et même qui préviendra ses désirs: et partant, que ne devons-nous point espérer de vos pieuses intercessions?

Certes, fidèles, il n'est pas croyable quelle utilité il nous en revient; et c'est avec beaucoup de raison que l'Eglise, répandue par toute la terre, nous exhorte à nous mettre sous sa protection spéciale. Mais toutefois je ne craindrai point de vous dire, que plusieurs se trompent dans la dévotion de la Vierge: plusieurs croient lui être dévots, qui ne le sont pas; plusieurs l'appellent mère, qu'elle ne reconnoît pas pour enfants; plusieurs implorent son assistance, à qui cette Vierge très pure n'accorde pas le secours de ses prières. Apprenez donc, chrétiens, apprenez quelle est la vraie dévotion pour la sainte Vierge; de peur que, ne l'ayant pas comme il faut, vous ne perdiez toute l'utilité d'une chose qui pourroit vous être très fructueuse.

Quand l'Eglise invite tous ses enfants à se recommander aux prières des saints qui règnent avec Jésus-Christ, elle considère sans doute que nous en retirons divers avantages très importants. Mais je ne craindrai point de vous assurer que le plus grand de tous, c'est qu'en honorant leurs vertus, cette pieuse commémoration nous enflamme à imiter l'exemple de leur bonne vie:

autrement, c'est en vain, chrétiens, que nous choisissons pour patrons ceux dont nous ne voulons pas être les imitateurs. « Il faut, dit saint » Augustin, qu'ils trouvent en nous quelques » traces de leurs vertus, pour qu'ils daignent » s'intéresser pour nous auprès du Seigneur : » *Debent enim in nobis aliquid recognoscere de suis virtutibus, ut pro nobis dignentur Domino supplicare* (*Serm. de Symbolo*, *cap.* XIII, *in Append. tom.* VI, *col.* 282.) : de sorte que c'est une prétention ridicule de croire que la très sainte Mère de Dieu admette au nombre de ses enfants ceux qui ne tâchent pas de se conformer à ce beau et admirable exemplaire.

Et qu'imiterons-nous particulièrement de la sainte Vierge, si ce n'est cet amour si fort et si tendre qu'elle a eu pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est, comme vous avez vu, la plus vive source des excellences et des perfections de Marie? D'ailleurs, que pouvons-nous faire qui lui plaise plus, que d'attacher toutes nos affections à celui qui a été et sera éternellement toutes ses délices? Enfin, qu'y a-t-il qui nous soit ni plus nécessaire, ni plus honorable, ni plus doux et plus agréable que cet amour? Quelle plus grande nécessité que d'aimer celui dont il est écrit : « Si » quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-» Christ, qu'il soit anathème (1. *Cor.*, XVI. 22.)?» Et quel plus grand honneur que d'aimer un Dieu? et quelle plus ravissante douceur que d'aimer uniquement un Dieu-Homme?

Certes, fidèles, rien n'est plus vrai; Dieu est infiniment aimable en lui-même : mais quand je considère ce Dieu fait homme, je me perds, et je ne sais plus ni que dire ni que penser; et je conçois, ce me semble, sensiblement que je suis la plus méchante, la plus déloyale, la plus ingrate, la plus méprisable des créatures, si je ne l'aime par-dessus toutes choses. Car qu'est-ce, fidèles, que ce Dieu Jésus? qu'est-ce autre chose qu'un Dieu nous cherchant, un Dieu se familiarisant avec nous, un Dieu brûlant d'amour pour nous, un Dieu se donnant à nous tout entier, et qui se donnant à nous tout entier, pour toute récompense ne veut que nous? Ingrat mille et mille fois qui ne l'aime pas : malheureux et infiniment malheureux qui ne l'aime pas, et qui ne comprend pas combien doux est cet amour aux âmes pieuses! Fidèles, nous devrions être honteux de ce que le seul nom de Jésus n'échauffe pas incontinent nos esprits, de ce qu'il n'attendrit pas nos affections.

Donc, si vous voulez plaire à Marie, faites tout pour Jésus; vivez en Jésus, vivez de Jésus : c'est l'unique moyen de gagner le cœur de cette bonne mère, si vous imitez son affection. Elle est mère de Jésus-Christ; nous sommes ses membres : elle a conçu la chair de Jésus; nous la recevons : son sang est coulé dans nos veines par les sacrements; nous en sommes lavés et nourris : et Jésus lui-même, comme on lui disoit : « Votre mère et » vos frères vous cherchent, » étend ses mains à ses disciples, disant : « Voilà ma mère, voilà mes » frères : et celui qui fait la volonté de mon Père » céleste, celui-là est mon frère, et ma sœur et » ma mère (MARC., III. 32, 33, 34, 35.). » O douces et ravissantes paroles, les fidèles sont ses frères! ce n'est pas assez; ils sont ses frères et ses sœurs : c'est trop peu; ils sont ses frères, ses sœurs et sa mère. Non, mes frères, notre Sauveur nous aime si fort, qu'il ne refuse avec nous aucun titre d'affinité, ni aucun degré d'alliance : il nous donne quel nom il nous plaît; nous lui touchons de si près qu'il nous plaît; pouvu que nous fassions la volonté de son Père céleste. Et quelle est la volonté du Père céleste, sinon que nous aimions son bien-aimé? « Celui-ci, dit-il » (MATTH., III. 17.), est mon Fils bien-aimé, dans » lequel je me suis plu dès l'éternité. » Tout lui plaît en Jésus, et rien ne lui plaît qu'en Jésus, et il ne reconnoît pas pour siens ceux qui ne consacrent pas leur cœur à Jésus.

Ah! que je vous demande, fidèles, le faisons-nous? Notre Sauveur a dit : « Si quelqu'un veut » me suivre, qu'il renonce à soi-même (*Ibid.*, » XVI. 24.) » Qui de nous a renoncé à soi-même? « Tous cherchent leurs propres intérêts, et non » ceux de Jésus-Christ : » *Omnes quæ sua sunt quærunt, non quæ Jesu Christi* (*Philip.*, II. 21.). Avez-vous jamais bien compris quel ouvrage c'est, et de quelle difficulté, que de renoncer à soi-même? Vous avez, dites-vous, quitté les mauvaises inclinations aux plaisirs mortels : Dieu vous en fasse la grâce par sa bonté. Mais une injure vous est demeurée sur le cœur; vous en poursuivez la vengeance : vous n'avez point renoncé à vous-même. Mais j'ai surmonté ce mauvais désir; c'est tout ce que Jésus-Christ demande de moi. Nullement, ne vous y trompez pas; ce n'est pas assez : recherchez les secrets de vos consciences; peut-être que l'avarice, peut-être que ce poison subtil de la vaine gloire, peut-être qu'un certain repos de la vie, un vain désir de plaire au monde, et cette inclination si naturelle aux hommes de s'élever toujours au-dessus des autres, ou quelqu'autre affection pareille règne en vous. Si cela est ainsi, vous n'avez point renoncé à vous-mêmes. Bref, considérez, chré-

tiens, nous sommes au milieu d'une infinité d'objets qui nous sollicitent sans cesse : tant qu'il y a une fibre de notre cœur qui est attachée aux choses mortelles, nous n'avons point renoncé à nous-mêmes; et par conséquent nous ne suivons pas celui qui a dit : « Si quelqu'un veut venir après » moi, qu'il renonce à soi-même. » Et si nous ne le suivons pas, où en sommes-nous?

Qui est donc celui, direz-vous, qui a vraiment renoncé à soi-même? Celui qui méprise le siècle présent, qui ne craint rien tant que de s'y plaire, qui regarde cette vie comme un exil; « qui use » des biens qu'elle nous présente comme n'en » usant pas, considérant sans cesse que la figure » de ce monde passe (1. *Cor.*, VII. 31.); » qui soupire après Jésus-Christ, qui croit n'avoir aucun vrai bien ni aucun repos, jusqu'à ce qu'il soit avec lui. Celui-là a renoncé à soi-même, et peut présenter à Jésus un cœur qui lui sera agréable; parce qu'il ne brûle que pour lui seul. Si nous n'avons pas atteint cette perfection, comme sans doute nous en sommes bien éloignés, tendons-y du moins de toutes nos forces, si nous voulons être appelés chrétiens. Vivant ainsi, fidèles, vous pourrez prier la Vierge avec confiance qu'elle présente vos oraisons à son fils Jésus : vous serez ses véritables enfants en Notre-Seigneur Jésus-Christ; vous l'aimerez : elle vous aimera pour Notre-Seigneur Jésus-Christ; elle priera pour vous au nom de son fils Jésus-Christ; elle vous obtiendra la jouissance parfaite de son fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est l'unique félicité. *Amen.*

PRÉCIS D'UN SERMON

POUR LE MÊME JOUR.

Avantages qui discernent la naissance de Marie; biens qu'elle nous apporte.

Parmi tant de solennités par lesquelles la sainte Eglise rend hommage à la dignité de la très heureuse Marie, les deux principales de toutes sont sa Nativité bienheureuse, et son Assomption triomphante : la première la donne à la terre; la seconde la donne au ciel. C'est pourquoi nous honorons ces deux jours d'une dévotion particulière; et l'estime que nous faisons d'un si grand présent, nous oblige à nous réjouir, soit que le ciel la donne à la terre, soit que la terre la rende au ciel. Mais ce dernier jour, ce jour de triomphe est plutôt la fête des anges, et la sainte Nativité est la fête des hommes : et quoique la société bienheureuse qui unit l'Eglise, qui voyage en terre, avec les citoyens immortels de la céleste Jérusalem, [leur rende tous les biens communs;] néanmoins nous devons, ce semble, sentir plus de joie de la Nativité de Marie, puisque c'est véritablement notre fête. Célébrons donc [cette solennité avec un saint transport,] et implorons [avec confiance le secours de la mère de notre divin Sauveur.] *Ave, Maria.*

Encore que les hommes, enflés par la vanité, tâchent de se séparer les uns des autres, il ne laisse pas d'être véritable que la nature les a faits égaux, en les formant tous d'une même boue. Quelque inégalité qu'il paroisse entre les conditions, il ne peut pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, entre pourriture et pourriture, mortalité et mortalité. Les hommes combattent, autant qu'ils peuvent, cette égalité, et tâchent d'emporter le dessus et la préséance par les honneurs, par les charges, par les richesses ou par le crédit; et ces choses ont acquis tant d'estime parmi les hommes, qu'elles leur font oublier cette égalité naturelle de leur commune mortalité, et font qu'ils regardent les hommes leurs semblables, comme s'ils étoient d'un autre ordre inférieur au leur. Mais la nature, pour conserver ses droits, et pour dompter l'arrogance humaine, a voulu imprimer deux marques, par lesquelles tous les hommes fussent contraints de reconnoître leur égalité, l'une en la naissance, et l'autre en la mort; l'une au berceau, et l'autre au sépulcre; l'une au commencement, et l'autre à la fin : afin que l'homme, soit qu'il regarde devant, soit qu'il se retourne en arrière, voie toujours de quoi modérer son ambition, par ces marques de sa foiblesse et de son néant; et que cette infirmité du commencement et de la fin rendît le milieu plus modéré et plus équitable. *Nudus egressus sum de utero matris meæ, et nudus revertar illuc* (JOB, I. 21.) : « Je suis sorti nu du ventre de ma mère, » et je retournerai nu dans le sein de la terre. »

C'est pourquoi l'Ecriture nous compare à des eaux coulantes : *Omnes quasi aqua dilabimur in terram* (2. *Reg.*, XIV. 14.). Comme les fleuves, quelque inégalité qu'il y ait dans leur course, sont en cela tous égaux, qu'ils viennent tous d'une source petite, de quelque rocher ou de quelque motte de terre, et qu'ils perdent enfin tous leur nom et leurs eaux dans l'Océan; là on ne distingue plus ni le Rhin, ni le Danube d'avec les plus petites rivières et les plus inconnues : ainsi les hommes commencent de même; et après avoir achevé leur course, après avoir fait, comme des

fleuves, un peu plus de bruit les uns que les autres, ils se vont tous enfin perdre et confondre dans ce gouffre infini de la mort ou du néant, où l'on ne trouve plus ni César, ni Alexandre, ni tous ces augustes noms qui nous séparent; mais la corruption et les vers, la cendre et la pourriture qui nous égalent.

[Il y a une entière] impossibilité à la nature de se discerner dans la vie et dans la mort. La seule puissance de Dieu le peut faire, comme maître de la nature : il l'a fait pour Marie : en sa mort, par amour, conservant son corps ; en sa naissance, par les avantages qui nous y paroissent, et que j'ai à vous expliquer.

Deux choses discernent les hommes ; le bien qu'ils reçoivent, et le bien qu'ils font : le premier honore leur abondance ; le second leur libéralité. Reconnoissons donc la naissance de la sainte Vierge miraculeusement discernée des autres, par les biens qu'elle y a reçus, et par ceux qu'elle nous apporte.

PREMIER POINT.

Comme l'homme est composé de deux parties, il y a aussi deux sources générales de tous les biens qu'il peut recevoir en sa naissance ; l'une, ce sont les parents ; et l'autre, c'est Dieu : car nous ne recevons que nos corps par le ministère de nos parents ; mais l'âme est d'un ordre supérieur, et elle a cet avantage, qu'aucune cause naturelle ne la peut produire. Elle demande les mains de Dieu, et ne souffre pas un autre ouvrier : si bien que les causes secondes ne font que préparer la demeure à cette âme d'une origine céleste ; et après qu'elles ont disposé cette boue du corps, Dieu inspire le souffle de vie, c'est-à-dire, l'âme faite à son image, pour conduire et pour animer cette masse : de là donc ces deux sources. Voyons ce que Marie tire de l'une et de l'autre.

Pour cela, il faut entendre avant toutes choses quels étoient les parents de Marie. Pieux, chastes, charitables, vivant sans reproche dans la voie de Dieu. Il semble que cette sainteté s'arrête en ceux qui la possèdent, et qu'elle ne coule pas en leurs descendants ; néanmoins il faut avouer que ce leur est un grand avantage. Saint Paul dit que « les enfants des fidèles sont saints (1. *Cor.*, VII. » 14.) ; parce que, comme dit Tertullien, ils » sont destinés à la sainteté, et par-là au salut : » *Quia sanctitati designati, ac per hoc etiam saluti* (*de Anim. n.* 39.). Dieu favorise les enfants à cause des pères : Salomon à cause de David, les Israélites à cause d'Abraham, Isaac et Jacob. C'est un grand avantage d'être consacré à Dieu, en naissant, par des mains saintes et innocentes. Mais il y a quelque chose de singulier en la nativité de Marie ; car elle est la fille des prières de ses parents : l'union spirituelle de leurs âmes a impétré la bénédiction que Dieu a donnée à la chaste union de leur mariage ; et il étoit juste que Marie fût un fruit non tant de la nature que de la grâce ; qu'elle vînt plutôt du ciel que de la terre, et plutôt de Dieu que des hommes. Mais cela peut être commun à Marie avec beaucoup d'autres : Samuel, saint Jean-Baptiste, etc. : à Samuel, Anne seule pria ; à saint Jean-Baptiste, Zacharie fut incrédule ; à Isaac, Sara se prit à rire : ici concours des deux parents ; Marie commence à les sanctifier et à les unir dans la charité.

Que dirons-nous donc de particulier ? Elle tire de ses parents cette noblesse ancienne qui la fait descendre des rois et des patriarches. La noblesse semble être un bien naturel, parce que nous l'apportons en naissant, non pas comme les richesses : il est de la nature de ceux qui sont plus précieux et plus estimés, en ce qu'on ne les peut acquérir. C'est le seul des avantages humains que le Fils de Dieu n'a pas voulu dédaigner, et c'est là ce qui la relève : car la noblesse dans les autres hommes n'est ordinairement qu'un titre inutile, qui ne sert de rien à ceux qui le portent, mais qui marque seulement la vertu de leurs ancêtres. Mais elle étoit nécessaire au Fils de Dieu, pour accomplir le mystère pour lequel il est envoyé du Père. Il falloit qu'il vînt des patriarches, comme leur héritier, pour accomplir les promesses qui lui avoient été faites ; il falloit qu'il vînt des rois de Juda, afin de rendre à David la perpétuité de son trône, que tant d'oracles lui avoient promise : l'alliance sacerdotale [lui étoit nécessaire,] parce qu'il devoit être grand-prêtre.

La noblesse de Jésus vient de Marie ; mais Marie a cela de commun avec beaucoup d'autres, et nous tâchons de la distinguer. Elle a en elle le sang des rois et des patriarches, avec une dignité particulière ; parce qu'elle l'a pour le verser immédiatement en la personne de Jésus-Christ, et pour l'unir à celui pour lequel il a été tant de fois consacré et conservé entier et incorruptible, parmi tant de désolations et une si longue suite d'années. De même que dans une fontaine tous les tuyaux contiennent la même eau ; mais le dernier par lequel elle rejaillit, la contient, ce semble, d'une manière plus noble ; parce qu'il la contient pour la jeter bien haut au milieu des airs, et pour la verser dans le bassin de marbre ou de porphyre qu'on lui a richement orné et préparé avec tant de soin : ainsi ce sang des rois et des patriarches

se rencontre dans la sainte Vierge comme dans le sacré canal, d'où il doit rejaillir plus haut même que sa source ; puisqu'il doit être uni à Dieu même, par où il doit être reçu en la personne du Fils de Dieu comme dans un bassin sacré, où il doit recevoir sa dernière perfection; où étant consacré et purifié, il répandra sa pureté et sa noblesse par toute la terre, et dans toute la race des enfants d'Adam; noblesse divine et spirituelle, qui, au lieu d'être les enfants des hommes, nous fera devenir les enfants de Dieu.

Les biens qui viennent à Marie de la seconde source, qui est Dieu, sont l'avantage de la sanctification, qui lui est commun avec saint Jean-Baptiste; mais qui lui est aussi personnel, en ce que cette grâce est plus parfaite en elle que dans saint Jean : grâce singulière pour Marie; comme en Jésus la grâce de chef, à cause de sa qualité singulière, [renferme suréminemment] la grâce de l'apostolat, la grâce de précurseur, celle de prophète, [toutes les grâces que reçoivent ses membres.] [Mais pourrions-nous expliquer dignement] les caractères particuliers de la grâce de mère de Dieu, [dont Marie a été favorisée?] de quelle dignité [une grâce si étonnante ne relève-t-elle pas cette humble servante du Seigneur,] par l'union très particulière [qu'elle lui procure avec le Sauveur dans] le mystère de l'incarnation? grâce inexplicable, [que nous ne saurions bien comprendre.]

SECOND POINT.

Les avantages que Marie nous apporte sont l'espérance de voir bientôt Jésus-Christ, et de plus, l'espérance particulière d'obtenir [les secours qui nous sont nécessaires,] par l'intercession de cette mère très charitable de Jésus-Christ et de ses enfants.

Une nuit épouvantable [couvroit toute la terre de ses ténèbres] avant la venue du Sauveur des âmes; [mais à la naissance de Marie, nous commençons à voir la lumière.] « La nuit est déjà » fort avancée, et le jour approche : » *Nox præcessit, dies autem appropinquavit* (*Rom.*, XIII. 12.). Aussi l'état de l'Evangile est-il comparé à la lumière : « Marchez comme des enfants de lu- » mière : » *Ut filii lucis ambulate* (*Ephes.*, V. 8.). Jusque-là on ne rencontroit de toutes parts que des ténèbres : ténèbres d'ignorance et d'infidélité parmi les gentils; ténèbres de figures, ombres épaisses parmi les Juifs : on ne connoissoit pas la vie ni la félicité éternelle. Jésus étoit la voie pour nous y conduire. La nuit [où nous étions enfoncés, étoit une nuit] sans repos; parce que le repos ne se trouve qu'en Jésus-Christ. « Venez à moi, nous dit-il, vous tous qui êtes » fatigués, et je vous soulagerai : » *Et ego reficiam vos* (MATTH., XI. 28.). De là vient que, comme des malades à qui la nuit ne donne pas le repos, et dont elle accroit le chagrin, les hommes s'écrioient : O si vous vouliez ouvrir les cieux et en descendre ! *Utinam dirumperes cœlos et descenderes* (IS., LXIV. 1.)! O lumière, quand vous verrons-nous, et quand viendrez-vous dissiper toutes ces ombres qui nous environnent?

Marie vient pour nous apporter un commencement de lumière : ce n'est pas encore le jour; mais le jour sortira de son chaste sein. Nous ne voyons pas encore Jésus-Christ; mais nous voyons déjà en Marie ces grâces, ces vertus et ces dons qui le doivent attirer au monde. C'est le premier rayon qui commence à poindre; c'est le premier commencement du jour chrétien, en la naissance de la sainte Vierge. *Sicut in die, honestè ambulemus* (*Rom.*, XIII. 13.) : « Marchons avec » bienséance, comme marchant durant le jour. » Bientôt, bientôt ce divin soleil « s'avancera à pas » de géant, comme parle le divin psalmiste, pour » fournir sa carrière : » *Exultavit ut gigas ad currendam viam* (*Ps.* XVIII. 6.); et sortant, comme de son lit, du sein virginal de Marie, il portera sa lumière et sa chaleur du levant jusqu'au couchant.

Mais la bienheureuse Marie vient encore nous luire à propos contre l'obscurité du péché. Un homme et une femme nous avoient précipités dans le péché, et dans la mort éternelle : Dieu veut que nous soyons délivrés; et pour cela il destine une nouvelle Eve, aussi bien qu'un nouvel Adam; afin que les deux sexes [concourent à notre délivrance.] Réjouissons-nous donc, chrétiens; nous voyons déjà paroître au monde la moitié de notre espérance, la nouvelle Eve : il viendra bientôt ce nouvel Adam, pour accomplir avec Marie la chaste et divine génération des enfants de la nouvelle alliance.

Le caractère de la grâce maternelle est inexplicable : il commence dès la nativité de Marie. Le Fils éternel de Dieu n'eut pas plutôt vu, au sein de son Père, celle d'où il devoit prendre sa chair, qu'aussitôt il envoie son divin Esprit, pour prendre possession de ce divin temple qui lui est préparé dès l'éternité pour le consacrer de ses grâces, pour le rendre digne de lui dès ce premier moment. Il est à croire que les cieux s'ouvrirent, et que les anges coururent en foule pour honorer cette sainte Vierge, qui étoit choisie pour être leur reine, et dont ils reconnurent la grandeur future par un caractère de gloire qui

leur marquoit la faveur de Dieu. L'ange qui fut destiné pour sa conduite, fut envoyé avec des ordres tout singuliers : quelques-uns veulent qu'il ait été d'un ordre supérieur. Mais n'entrons point dans ce secret ; accourons seulement pour honorer [les excellentes prérogatives de Marie.] Ici deux écueils sont à éviter, l'impiété et la superstition.

Je sais bien, sainte Vierge, que votre grandeur n'a point empêché les bouches sacriléges des hérétiques de s'élever contre vous. Après avoir déchiré les entrailles de l'Eglise, qui étoit leur mère, ils se sont attaqués à la Mère de leur Rédempteur ; ils ont bien osé blasphémer contre lui, en niant votre perpétuelle virginité ; et à présent que nous sommes assemblés pour admirer en vous les merveilles du Créateur, ils qualifient nos dévotions du titre d'idolâtrie : comme si vous étiez une idole sourde à nos vœux ; ou si c'étoit mépriser la Divinité, que de vous prier de nous la rendre propice par vos intercessions ; ou bien si votre Fils se tenoit déshonoré des soumissions que nous vous rendons à cause de lui. Mais quoi que l'enfer puisse entreprendre, nous ne cesserons jamais de célébrer vos louanges ; et toutes les fois que la suite des années nous ramènera vos saintes solennités, l'Eglise catholique, répandue par toute la terre, s'assemblera dans les temples du Très-Haut, pour vous offrir, en unité d'esprit, les respects de tous les fidèles. Toujours nous vous sentirons propice à nos vœux ; et quelque part du ciel où vous puissiez être élevée par-dessus tous les chœurs des anges, nos prières pénétreront jusqu'à vous, non point par la force des cris, mais par l'ardeur de la charité.

C'est à quoi je vous exhorte, peuples chrétiens : élevons d'un commun accord nos cœurs et nos voix, pour lui chanter un cantique de louanges. C'est vous qui êtes le refuge des pécheurs et la consolation des affligés. Lorsque Dieu, touché des misères du genre humain, envoya son Fils au monde, ce fut dans vos entrailles qu'il opéra cet ouvrage incompréhensible. Il donna Jésus-Christ aux hommes par votre moyen ; mais s'il le leur donna comme Maître et comme Sauveur, l'amour éternel qu'il avoit pour vous, lui fit concevoir bien d'autres desseins en votre faveur. Il a ordonné qu'il fût à vous en la même qualité qu'il lui appartient ; que vous engendrassiez dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité : et pour contracter avec vous une alliance immortelle, il a voulu que vous fussiez la Mère de son Fils unique, et être le Père du vôtre. O prodige ! ô abîme de charité ! qui nous donnera des conceptions assez hautes pour représenter quelles amours, quelles complaisances il a eues pour vous, depuis que vous lui touchez de si près par ce nœud inviolable de votre sainte alliance, par ce commun Fils, le gage de vos affections mutuelles, que vous vous êtes donné amoureusement l'un à l'autre ; lui, plein d'une divinité impassible ; vous, revêtue, pour lui obéir, d'une chair mortelle. C'est vous que le Saint-Esprit a remplie d'un germe céleste par de chastes embrassements ; et se coulant d'une manière ineffable sur votre corps virginal, il y forma celui qui étoit l'espérance d'Israël et l'attente des nations ; qui étant entré dans vos entrailles comme une douce rosée, en sortit comme une fleur de sa tige, ou comme un jeune arbrisseau d'une terre vierge, sans laisser, de façon ni d'autre, de vestige de son passage, pour accomplir ainsi cette prophétie de David : « Il descendra comme » une pluie, et comme la rosée qui dégouttera » sur la terre (*Ps.* LXXI. 6.) ; » et cette autre d'Isaïe : « Il s'élèvera comme une fleur, et comme » une racine d'une terre desséchée (Is., LIII. 2.).»

Ainsi le Verbe divin, voulant racheter les hommes, emprunta de vous de quoi payer la justice de son Père ; et ne voyant point au monde de source plus belle, il puisa dans vos chastes flancs ce sang qui a lavé nos iniquités. C'est vous qui nous l'avez conservé dans sa tendre enfance : vous avez gouverné celui dont la sagesse administre tout l'univers ; et lorsqu'il fut arrivé à sa dernière heure, la Providence vous amena au pied de sa croix, pour participer de plus près à ce sacrifice. Ce fut là que le voyant déchiré de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule, pleurant et gémissant pour nous comme une pauvre victime ; et d'autre part levant au ciel ses mains innocentes, priant avec ardeur, et surmontant par ses cris la colère de son Père, ainsi que le prêtre, vous sentîtes émouvoir vos compassions maternelles ; et lui aussitôt, pour consoler vos douleurs, vous laisse en la personne de son cher disciple ses fidèles pour enfants.

O Vierge incomparable, secourez l'Eglise catholique qui vous loue avec tant de sincérité, et abattez le pouvoir de ses ennemis. Nous ne vous demandons pas que vous armiez contre eux la colère du Tout-Puissant : non ; l'Eglise ne peut avoir des sentiments si cruels. Apaisez plutôt sur eux l'ire formidable de Dieu, de peur qu'il ne venge ses temples profanés et la fureur qui leur a fait abolir, partout où ils ont passé, les marques de la piété de nos ancêtres ; mais encore plus la perte de tant d'âmes, qu'ils ont arrachées à l'Eglise

dans son propre sein. Ah! Vierge sainte, priez Dieu qu'il touche leurs cœurs; que sa grâce surmonte la dureté de ceux que leur orgueil et leurs intérêts ont abandonnés au sens réprouvé; qu'elle éclaire les simples et les ignorants, qui ont été séduits par le beau prétexte d'une feinte réformation: afin que les forces du christianisme étant réunies, nous réformions ensemble nos mœurs selon l'Evangile, et allions faire adorer par toute la terre Jésus-Christ crucifié, par qui, et en qui, et avec qui nous espérons régner éternellement dans le ciel, où nous conduise, etc.

PRÉCIS D'UN SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PRÉSENTATION DE LA STE VIERGE.

Adducentur in templum regis.

On les conduira dans le temple du roi (*Ps.* XLIV. 16.).

Ouvrez-vous, sanctuaire, portes éternelles: voici le temple qu'on présente au temple, le sanctuaire au sanctuaire, l'arche véritable où repose le Seigneur effectivement à l'arche figurative où il ne repose qu'en image.

Retraite perpétuelle; adoration perpétuelle; renouvellement perpétuel. Retraite perpétuelle. Le monde corrompt, dissipe l'esprit et étourdit; il empêche d'écouter Dieu. Silence de l'âme et de toutes les passions, et de toutes les facultés pour écouter Dieu.

Le monde vient chercher les religieuses. Ceux qui sont dans l'action viennent à ceux qui s'occupent de la contemplation, et tâchent de les attirer à leur tracas. Ainsi Marthe.

Fontaine scellée par la retraite. Eaux également corrompues, soit que la fontaine s'écoule en la mer, soit que la mer coule dans la fontaine. Ainsi, soit que vous vous jetiez dans le monde, soit que le monde pénètre au dedans, [vous courez les mêmes risques.]

Entrée, au premier point. *Egredere,* « Sors: » sortir du monde, sortir de ses sens, sortir de ses passions. Toujours Dieu nous dit: *Egredere de cognatione tuâ* (*Genes.,* XII. 1.): « Sors de ta » parenté, » de toutes les choses qui te touchent.

Adoration perpétuelle. Complaisance à la volonté du Père. Faire sa cour à Dieu comme à son souverain. Jésus-Christ dit à son Père: « Oui, » mon Père, je vous en rends gloire, parce qu'il » vous a plu que cela fût ainsi: » *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te* (MATTH., II. 26.). Au ciel, [les saints, en témoignage de leur pleine adhésion à la volonté de leur Dieu, s'écrient,] *Amen* (*Apocalyp.*, V. 14; VII. 12.). Pour faire cette adoration, [il faut] aimer: l'amour veut adorer, et il ne se satisfait pas qu'il ne vive dans une dépendance absolue: c'est la nature de l'amour. Le profane même ne parle que d'hommages, que d'adoration, pour nous faire voir que pour être aimé il faut être quelque chose de plus qu'une créature.

Pour la présence perpétuelle, sans gêner l'esprit l'amour rappellera l'objet. On ne peut oublier long-temps ce qu'on aime: quand la mémoire l'oublieroit, le cœur le rappelleroit, iroit le graver de nouveau avec des caractères de flamme. Le cœur blessé se tourne toujours à celui d'où lui vient le trait. On ne dort pas même parmi le sommeil. *Ego dormio, et cor meum vigilat:* « Je dors, et mon cœur veille: » au moindre bruit de l'Epoux, au moindre souffle de sa voix, [l'Epouse s'empresse d'aller au-devant de lui.] *Vox dilecti mei pulsantis* (*Cant.*, V. 2.): « J'entends la voix de mon Bien-aimé » qui frappe à ma porte. »

Renouvellement perpétuel. Deux infinités; le tout, le néant. Toujours croître, toujours décroître; cela sans bornes.

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ANNONCIATION.

Grandeur du mystère de l'incarnation. Ordre merveilleux qui y est gardé. Méthode dont Dieu se sert pour guérir notre orgueil. Sentiments dans lesquels nous devons entrer à la vue des abaissements du Verbe incarné. Combien son appauvrissement est étonnant; de quelle manière il relève la bassesse de notre nature.

Beatus venter qui te portavit.

Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté. (LUC., XI. 27.).

Dans cette auguste journée, en laquelle le Père céleste avoit résolu d'associer la divine Vierge à sa génération éternelle, en la faisant mère de son Fils unique; comme il savoit, chrétiens, que la fécondité de la nature n'étoit pas capable d'atteindre à un ouvrage si haut, il résolut aussi tout ensemble de lui communiquer un rayon de sa fécondité infinie. Aussitôt qu'il l'eut ainsi ordonné, cette chaste et bénite créature parut tout d'un coup environnée de son Saint-Esprit, et couverte de toutes parts de l'ombre de sa vertu toute-puissante. Le Père éternel s'approche en

personne, qui ayant engendré en elle ce même Fils tout-puissant qu'il engendre en lui-même devant tous les siècles ; par un miracle surprenant, une femme devient la mère d'un Dieu, et celui qui est si grand et si infini, si je puis parler de la sorte, qu'il n'avoit pu jusqu'alors être contenu que dans l'immensité du sein paternel, se trouve en un instant renfermé dans ses entrailles bienheureuses.

Cependant comme Dieu lui-même avoit entrepris la formation de ce corps dont le Verbe devoit être revêtu, la nature et la convoitise, qui ont accoutumé de s'unir dans les conceptions ordinaires, eurent ordre de se retirer : ou plutôt la convoitise, déjà éloignée depuis fort long-temps du corps et de l'esprit de Marie, n'osa pas seulement paroître dans ce mystère de grâce et de sainteté : et pour ce qui est de la nature, qui est toujours respectueuse envers son auteur, elle n'avoit garde de mettre la main dans un ouvrage qu'il entreprenoit d'une manière si haute ; mais s'arrêtant à considérer, non sans un profond étonnement, cette nouvelle manière de former et de faire naître un corps humain, elle crut que toutes ses lois alloient être à jamais renversées. C'est à peu près, chrétiens, ce qui s'accomplit aujourd'hui dans les entrailles de la sainte Vierge, et ce qui nous oblige de nous écrier avec cette femme de notre Evangile, qu'elles sont vraiment bienheureuses. Mais comme le fond d'un si grand mystère est entièrement impénétrable, je n'ose pas seulement penser à vous en donner l'explication ; et je me contenterai, chrétiens, de demander humblement à Dieu, qu'il lui plaise me donner ses saintes lumières, pour vous faire entendre les fruits infinis qui en reviennent à notre nature : encore cette grâce est-elle si grande, que je n'ose pas espérer de l'obtenir de moi-même.

Ce n'est plus une femme particulière, c'est toute l'Eglise catholique, qui, adorant aujourd'hui le Verbe divin incarné dans les entrailles de la sainte Vierge, s'écrie avec transport que ces entrailles sont bienheureuses, dans lesquelles s'est accompli un si grand mystère. Je me propose de vous faire entendre, autant que ma médiocrité le pourra permettre, la force de cette parole ; et comme le bonheur de la sainte Vierge ne consiste pas seulement dans les grâces qui lui sont données, mais dans celles que nous recevons par son entremise, je vous expliquerai, si Dieu le permet, le miracle qui s'est fait en elle pour notre commune félicité ; afin que vous compreniez avec combien de raison ses entrailles sont appelées bienheureuses. Je suivrai dans cette matière les traces que saint Augustin nous a marquées, et je réduirai à trois chefs ce qui s'opère aujourd'hui dans la sainte Vierge. « Regardez, » dit ce saint évêque, cette chaste servante de » Dieu, vierge et mère tout ensemble : » *Attende ancillam illam castam, et virginem et matrem.* « C'est là que le Fils de Dieu a pris la » forme d'esclave, c'est là qu'il s'est appauvri, » c'est là qu'il a enrichi les hommes : » *Ibi accepit formam servi,.... ibi se pauperavit, ibi nos ditavit* (*in Ps.* CI, *Serm.* I, *n.* 1, *tom.* IV, *col.* 1092.). Voilà trois choses, mes Sœurs, que cette sainte journée a vues s'accomplir dans les entrailles de la sainte Vierge, l'humiliation, l'appauvrissement, permettez-moi d'user de ce mot, la libéralité du Verbe fait chair. Il y a pris la forme d'esclave, voilà qui marque l'humiliation ; il y a pris notre pauvreté, vous voyez comme il s'est ainsi appauvri lui-même ; il nous a communiqué ses richesses, c'est par-là qu'il a exercé sur nous sa libéralité infinie. Ce sont, mes Sœurs, les trois grands ouvrages dans lesquels saint Augustin a cru renfermer tout ce qui s'accomplit aujourd'hui.

Et en effet, si nous entendons l'ordre et l'économie du mystère, nous verrons que tout est compris dans ces trois paroles : car, pour remonter jusqu'au principe, ce Dieu, qui prend une chair humaine dans le ventre sacré de Marie, ne se charge de notre nature que dans le dessein de la réparer ; et pour cela trois choses étoient nécessaires : de confondre notre orgueil, de relever notre bassesse, d'enrichir notre pauvreté. Il falloit confondre l'orgueil, qui étoit la plus grande plaie de notre nature, et le plus grand obstacle à la guérison ; et pour cela est-il rien de plus efficace que de voir un Dieu rabaissé jusqu'à prendre la forme d'esclave ? Mais l'ouvrage de notre salut n'est pas encore achevé, et l'orgueil étant confondu, il faut encourager la foiblesse ; de peur que notre nature n'étant plus occupée que de son néant, n'osât pas même s'approcher de Dieu, ni même regarder le ciel ; et au lieu qu'elle se perdoit par l'orgueil, elle ne périt encore plus par le désespoir. Pour lui donner du courage, « Dieu se fait pauvre, dit saint Au- » gustin (*ubi suprà.*) ; de peur que l'homme » pauvre et misérable, étant effrayé par l'éclat » et la pompe de ses richesses, n'ose pas s'ap- » procher de lui avec sa pauvreté et sa misère : » *Accepit paupertatem nostram, ne divitias ejus expavesceres, et ad eum accedere cum tua paupertate non auderes.*

Ayant donc ainsi relevé notre courage abattu,

que reste-t-il maintenant à faire, sinon qu'il rende le bien à ceux auxquels il a déjà rendu l'espérance? et c'est ce qu'il fait, se donnant à nous avec ses trésors et ses grâces par son incarnation bienheureuse; par où vous découvrez maintenant la suite des paroles de saint Augustin, et tout ensemble l'ordre merveilleux du mystère qui s'accomplit en la sainte Vierge. O entrailles vraiment bienheureuses, dans lesquelles la nature humaine reçoit tant de grâces! « Là un Dieu » a pris la forme d'esclave, » afin de confondre notre orgueil : *Ibi accepit formam servi;* « là » un Dieu s'est revêtu de notre indigence, » afin d'encourager notre bassesse : *Ibi se pauperavit;* « là un Dieu se donne lui-même avec tous ses » biens, » afin d'enrichir notre pauvreté : *Ibi nos ditavit.* Dieu me fasse la grâce, mes Sœurs, d'expliquer saintement ces trois vérités, qui feront le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Tous les saints Pères ont dit, d'un commun accord, que l'orgueil étoit le principe de notre ruine : et la raison en est évidente. Nous apprenons, par les saintes Lettres, que le genre humain est tombé par l'impulsion de Satan. Cet esprit superbe est tombé sur nous : comme un grand bâtiment qu'on jette par terre, qui en accable un moindre sur lequel il tombe; ainsi cet esprit superbe, en tombant du ciel, est venu fondre sur nous, et nous enveloppe après lui dans sa ruine. En tombant sur nous de la sorte, il a, dit saint Augustin, imprimé en nous un mouvement semblable à celui qui le précipite lui-même : *Unde cecidit, inde dejecit* (*Serm.* CLXIII, *n.* 8, *tom.* V, *col.* 788.). Etant donc abattu par son propre orgueil, il nous a entraînés, en nous renversant, dans le même sentiment dont il est poussé; de sorte que nous sommes superbes aussi bien que lui, et c'est le vice le plus dangereux de notre nature. Je dis le plus dangereux; parce que ce vice est celui de tous qui s'oppose le plus au remède, qui éloigne le plus la miséricorde : car l'homme étant misérable, il se seroit rendu aisément digne de pitié, s'il n'eût été orgueilleux. Il est assez naturel d'user de clémence envers un malheureux qui se soumet; « mais est-il rien de » plus indigne de compassion, qu'un misérable » superbe, qui joint l'arrogance avec la foi- » blesse? » *Quid tam indignum misericordiâ quàm superbus miser* (S. AUGUST., *de liber. Arbit. lib.* III, *n.* 29, *tom.* I, *col.* 622.)? C'étoit l'état où nous étions, foibles et altiers tout ensemble, impuissants et audacieux. Cette présomption fermoit la porte à la clémence : ainsi, pour soulager notre misère, il falloit avant toutes choses guérir notre orgueil; pour attirer sur nous la compassion, il falloit nous apprendre l'humilité : c'est pourquoi un Dieu s'humilie dans les entrailles de la sainte Vierge, et y prend aujourd'hui la forme d'esclave : *Ibi accepit formam servi.*

C'est ici qu'il faut admirer la méthode dont Dieu s'est servi pour guérir l'arrogance humaine; et pour cela il est nécessaire de vous expliquer la nature de cette maladie invétérée : je suivrai les traces de saint Augustin, qui est celui des saints Pères qui l'a mieux connue. L'orgueil, dit saint Augustin, est une fausse et pernicieuse imitation de la divine grandeur : *Perversè te imitantur qui longè se à te faciunt, et extollunt se adversùm te* (*Conf. lib.* II, *cap.* VI, *tom.* I, *col.* 86.) : « Ceux qui s'élèvent contre eux, vous imi- » tent désordonnément. » Cette parole est pleine de sens; mais une belle distinction du même saint Augustin nous en fera entendre le fond. Il y a des choses, dit-il (*in Ps.* LXX, *Serm.* II, *n.* 6, *tom.* IV, *col.* 737, 738.), où Dieu nous permet de l'imiter, et d'autres où il le défend. Il est vrai que ce qui l'excite à jalousie, c'est lorsque l'homme se veut faire Dieu, et entreprend de lui ressembler; mais il ne s'offense pas de toute sorte de ressemblance.

Car premièrement, chrétiens, il nous a faits son image; nous portons empreints sur nous-mêmes les traits de sa face et les caractères de ses perfections. Il y a de ses attributs dans lesquels il n'est pas jaloux que nous tâchions de lui ressembler; au contraire, il nous le commande. Par exemple, voyez sa miséricorde, dont il est dit dans son Ecriture, « qu'elle éclate par-dessus » ses autres ouvrages (*Ps.* CXLIV. 9.); » il nous est ordonné de nous conformer à cet admirable modèle : *Estote misericordes, sicut et Pater vester misericors est* (LUC., VI. 36.). « Soyez » miséricordieux, comme votre Père est miséri- » cordieux. » Dieu est patient sur les pécheurs; et les invitant à la pénitence, il fait luire en attendant son soleil sur eux; il veut que nous nous montrions ses enfants, en imitant cette patience à l'égard de nos ennemis : *Ut sitis filii Patris vestri* (MATTH., V. 45.). Ainsi comme il est véritable, vous pouvez l'imiter dans sa vérité : il est juste, vous pouvez le suivre dans sa justice; il est saint, et encore que sa sainteté semble être entièrement incommunicable, il ne se fâche pas néanmoins que vous osiez porter vos prétentions jusqu'à l'honneur de lui ressembler dans ce mer-

veilleux attribut : au contraire, il vous le commande : *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum* (*Levit.*, XIX. 2.) : « Soyez saints, parce que » je suis saint. »

Quelle est donc cette ressemblance qui lui cause tant de jalousie ? c'est lorsque nous lui voulons ressembler dans l'honneur de l'indépendance en prenant notre volonté pour loi souveraine, comme lui-même n'a point d'autre loi que sa volonté absolue : c'est sur ce point qu'il est chatouilleux, c'est là l'endroit délicat ; c'est alors qu'il repousse avec violence tous ceux qui veulent ainsi attenter à la majesté de son empire. Soyons des dieux, il nous le permet par l'imitation de sa sainteté, de sa justice, de sa patience, de sa miséricorde toujours bienfaisante : quand il s'agira de puissance, tenons-nous dans les bornes d'une créature, et ne portons pas nos désirs à une ressemblance si dangereuse.

Voilà, mes Sœurs, la règle immuable qui distingue ce que nous pouvons, et ce que nous ne pouvons pas imiter en Dieu. Mais, ô voies corrompues des enfants d'Adam ! ô étrange dépravation de notre cœur ! nous renversons ce bel ordre : dans les choses où il se propose pour modèle, nous ne voulons pas l'imiter ; en celle où il veut être unique et inimitable, nous entreprenons de le contrefaire. Car si nous l'imitions dans sa sainteté, le prophète se seroit-il écrié : « Sauvez-moi, Seigneur, parce qu'il n'y a plus » de saints sur la terre (*Ps.* XI. 1.) ? » si dans sa fidélité ou dans sa justice, le prophète Michée diroit-il : « Il n'y a plus de droiture parmi les » hommes ; le grand demande, et le juge lui » donne tout ce qui lui plaît ; il n'y a plus de foi » parmi les amis, la terre n'est pleine que de » tromperie (MICH., VII. 2, 3, 5.) ? » Ainsi nous ne voulons pas imiter Dieu dans ses excellents attributs, dont il est bien aise de voir en nous une vive image : cette souveraineté, cette indépendance où il ne nous est pas permis de prétendre, c'est à cela que nous attentons, c'est ce droit sacré et inviolable que nous osons usurper.

« Car comme Dieu n'a personne au-dessus de » lui qui le règle et qui le gouverne, nous vou- » lons être, dit saint Augustin (*in Ps.* LXX. » *Serm.* II. *n.* 6. *tom.* IV. *col.* 738.), les arbitres » souverains de notre conduite ; » afin qu'en secouant le joug, en rompant les rênes, en rejetant le frein du commandement qui retient notre liberté égarée, nous ne relevions point d'une autre puissance, et soyons comme des dieux sur la terre. *A sæculo confregisti jugum meum ; rupisti vincula mea ; et dixisti : Non serviam* (JEREM., II. 20.) : « Vous avez brisé mon » joug depuis long-temps ; vous avez rompu mes » liens ; vous avez dit : Je ne servirai point. » Par ce désir et cette fausse opinion d'indépendance, nous nous irritons contre les lois : qui nous défend, nous incite ; comme si nous disions en notre cœur : Quoi, on veut me commander ! Et n'est-ce pas ce que Dieu lui-même reproche aux superbes sous l'image du roi de Tyr ? « Ton » cœur s'est élevé, et tu as dit : Je suis un dieu : et » tu as mis ton cœur comme le cœur d'un Dieu : » *Dedisti cor tuum quasi cor dei* (EZECH., XXVIII. 2.) ; tu n'as voulu ni de règle ni de dépendance ; tu t'es rempli de toi-même, et tu t'es attribué toutes choses : lorsque tu as vu ta fortune bien établie par ton adresse et par ton intrigue, tu n'as pas fait réflexion sur la main de Dieu, et tu as dit avec Pharaon : « Ce fleuve » est à moi, » tout ce grand domaine m'appartient ; c'est le fruit de mon industrie, et « je me » suis fait moi-même : » *Meus est fluvius, et ego feci memetipsum* (EZECH., XXIX. 3.).

Ainsi notre orgueil aveugle nous érige en de petits dieux. Et bien, ô superbe, ô petit dieu, voici le grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre : un homme se fait dieu par orgueil, un Dieu se fait homme par humilité ; l'homme s'attribue faussement la grandeur de Dieu, Dieu prend véritablement le néant de l'homme. Car considérons, chrétiens, ce qui s'accomplit en ce jour dans les entrailles bienheureuses de la sainte Vierge : là un Dieu s'épuise et s'anéantit en prenant la forme d'esclave ; afin que l'esclave soit confondu, quand il veut faire le maître et le souverain. O homme, viens apprendre à t'humilier ; homme, pécheur, superbe, humilié et honteux de ton orgueil même : homme, quoi de plus infirme ? pécheur, quoi de plus injuste ? superbe, quoi de plus insensé ?

Mais voici un nouveau secret de la miséricorde divine : elle ne veut pas seulement confondre l'orgueil, elle a assez de condescendance pour vouloir en quelque sorte le satisfaire : car il a fallu donner quelque chose à cette passion indocile qui ne se rend jamais tout à fait. L'homme avoit osé aspirer à l'indépendance divine : on ne peut le contenter en ce point ; le trône ne se partage pas, la majesté souveraine ne peut souffrir d'égal. Mais voici un conseil de miséricorde qui sera capable de le satisfaire : si nous ne pouvons ressembler à Dieu dans cette souveraine indépendance, il veut nous ressembler dans l'humilité : l'homme ne peut devenir indépendant ; un Dieu pour le contenter deviendra soumis : sa souveraine grandeur ne souffre pas qu'il s'abaisse

tant qu'il demeurera dans lui-même; cette nature infiniment abondante ne refuse pas d'aller à l'emprunt, pour s'enrichir par l'humilité; « afin, » dit saint Augustin, que l'homme qui méprise » l'humilité, qui l'appelle simplicité et bassesse » quand il la voit dans les autres hommes, ne » dédaignât plus de la pratiquer en la voyant » dans un Dieu : » *Ut vel sic superbia generis humani non dedignaretur sequi vestigia Dei* (*in Ps.* XXXIII. *Enarrat.* I. *n.* 4. *tom.* IV. *col.* 210.). Voilà le conseil de notre Dieu pour guérir l'arrogance humaine : il veut arracher du fond de nos cœurs cette fierté indocile qui ne veut rien voir sur sa tête; qui nous fait toujours regarder ceux qui sont soumis avec dédain, ceux qui dominent avec envie; qui ne peut souffrir aucun joug, ni céder à aucunes lois, pas même à celles de Dieu. C'est pourquoi il n'y a bassesse, il n'y a servitude où il ne descende; il s'abandonne lui-même à la volonté de son Père.

Mais pesons davantage sur cette parole : il a pris la forme d'esclave; il a pris la nature humaine qui l'oblige à être sujet, lui qui étoit né souverain. Il descend encore un autre degré : il a pris la forme d'esclave, parce qu'il a paru comme pécheur; qu'il s'est revêtu lui-même de la ressemblance de la chair de péché; qu'en cette qualité il a porté sur lui les marques d'esclave, par exemple la circoncision; et qu'il a mené une vie servile : *Non venit ministrari, sed ministrare* (MATTH., XX. 28.) : « Il est venu non » pour être servi, mais pour servir. » Il s'abaisse beaucoup plus bas : il a pris la forme d'esclave; parce qu'il est non-seulement semblable aux pécheurs, mais qu'il est la victime publique pour tous les pécheurs. Dès le premier moment de sa conception, « en entrant au monde, dit le saint » Apôtre, il s'est mis en cet état de victime; il » a dit : Je viens, ô mon Dieu, pour faire votre » volonté : » *Ingrediens mundum dicit :.. Ecce venio..... ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (*Heb.*, X. 5, 7.).

Mais peut-être qu'en se soumettant à la volonté de son Père, vous croirez qu'il veut s'exempter de dépendre de la volonté des hommes. Non, mes frères, ne le croyez pas; car la volonté de son Père est qu'il soit livré comme une victime à la volonté des hommes pécheurs, à la volonté de l'enfer : *Sed hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum* (LUC., XXII. 53.) : « Mais » c'est ici votre heure et la puissance des ténè» bres. » Il n'a pas attendu la croix pour faire cet acte de soumission, « il l'a fait en entrant dans le » monde : » *Ingrediens mundum dicit.* Marie a été l'autel où il s'est premièrement immolé; Marie a été le temple où il a rendu à Dieu ce premier hommage, où s'est vu la première fois ce grand et admirable spectacle d'un Dieu soumis et obéissant jusqu'à se dévouer à la mort, jusqu'à se livrer aux pécheurs, et à l'enfer même, pour faire de lui à leur volonté. Pourquoi cet abaissement? Je vous ai déjà dit, mes Sœurs, que c'est pour confondre l'orgueil.

A la vue d'un abaissement si profond, qui pourroit refuser de se soumettre? Vous vivez, mes Sœurs, dans une conduite qui vous doit faire trouver la soumission non-seulement fructueuse, mais encore douce et désirable; mais quand vous auriez à souffrir un autre gouvernement, de quelle obéissance pourriez-vous vous plaindre, en voyant à la volonté de quels hommes se dévoue aujourd'hui le Sauveur des âmes? à celle du lâche Pilate, à celle du traître Judas, à celle des Juifs et des pontifes, à celle des soldats inhumains qui, ne gardant avec lui aucune mesure, ont fait de lui ce qu'ils ont voulu. Après cet exemple de soumission, vous ne sauriez descendre assez bas; et vous devez chérir les dernières places qui, après les abaissements du Dieu incarné, sont devenues désormais les plus honorables.

Marie entre aujourd'hui dans ces sentiments : quoique sa pureté angélique ait été un puissant attrait pour faire naître Jésus-Christ en elle, ce n'est pas néanmoins cette pureté qui a consommé le mystère; ça été l'humilité et l'obéissance. Si Marie n'avoit dit qu'elle étoit servante, en vain elle eût été vierge, et nous ne nous écrierions pas aujourd'hui que ses entrailles sont bienheureuses. Vierges de Jésus-Christ, profitez de cette leçon, et méditez attentivement cette vérité : le dessein du Fils de Dieu n'est pas tant de faire des vierges pudiques, que des servantes soumises. « C'est en effet, dit saint Augustin, quelque » chose de si grand d'être humble et soumis, que » si ce Dieu qui est si grand ne le devenoit, nous » ne pourions jamais l'apprendre : » *Itane magnum est esse parvum, ut nisi à te qui tam magnus est fieret, disci omnino non posset? Ità planè* (*de Sanct. Virginit. n.* 35. *tom.* VI. *col.* 358.). Mais ce n'est pas assez au Verbe fait chair d'avoir confondu l'orgueil, il faut relever l'espérance; et c'est ce qu'il va faire en s'appauvrissant : il ne confond la présomption que pour donner place à l'espérance. C'est ma seconde partie. *Ibi se pauperavit.*

SECOND POINT.

L'appauvrissement du Verbe fait chair est la

principale partie du mystère, et celle par conséquent qu'il est le plus mal aisé de bien faire entendre : car lorsque le saint Apôtre a dit que le Fils de Dieu s'est fait pauvre, il me semble, âmes chrétiennes, qu'il ne suffit pas de comprendre qu'il s'est appauvri en qualité d'homme, en s'unissant à une nature dont le partage est la pauvreté, en naissant de parents obscurs, dans la lie du peuple, en vivant sur la terre sans retraite, sans lieu de repos, et sans avoir seulement un gîte assuré où il pût reposer sa tête. Cette pauvreté mystérieuse a quelque chose de plus caché, qui ne sera jamais assez entendu, jusqu'à ce que nous disions que c'est la divinité qui s'est elle-même appauvrie.

Je ne suis point trop hardi quand je parle ainsi, et je ne fais que suivre l'Apôtre : *Exinanivit semetipsum* (*Philip.*, II. 7.) : « Il s'est » anéanti lui-même ; » ou pour traduire ce mot proprement, il s'est vidé et répandu tout entier, comme un vase qui étoit plein, et qu'on vide en le répandant : c'est l'idée que nous donne le divin Apôtre, et c'est dans cette effusion que consiste l'appauvrissement du Verbe fait chair. Ce dépouillement est-il véritable? Dieu a-t-il perdu quelque chose en se faisant homme? et n'est-ce pas un article de notre foi, que la divinité, toujours immuable, ne s'est ni altérée ni diminuée dans ce mélange? comment donc le Fils de Dieu s'est-il dépouillé? Voici le secret du mystère.

On dépouille quelqu'un en deux sortes, ou quand on lui ôte la propriété, ou quand on le prive de l'usage : car quoiqu'on laisse à un homme la propriété de son patrimoine, si on lui lie les mains pour l'usage, il est pauvre parmi les richesses dont il ne peut pas se servir. Ce principe étant supposé, il est bien aisé de comprendre l'appauvrissement du Verbe divin. Si je considère la propriété, il n'est rien de plus véritable que l'oracle du grand saint Léon dans cette célèbre épître à saint Flavien : « Que comme la » forme de Dieu n'a pas détruit la forme d'es- » clave, aussi la forme d'esclave n'a diminué en » rien la forme de Dieu (*Epist.*, XXIV. *c.* 3.). » Ainsi la nature divine n'est dépouillée en Jésus-Christ d'aucune partie de son domaine : de sorte que son appauvrissement, c'est qu'elle y perd l'usage de la plus grande partie de ses attributs. Mais que dis-je de la plus grande partie? quel de ses divins attributs voyons-nous paroître en ce Dieu enfant que le Saint-Esprit a formé dans les entrailles de la sainte Vierge?

Que voyons-nous qui sente le Dieu dans les trente premières années de sa vie? Mais encore dans les trois dernières, qui sont les plus éclatantes, s'il paroît quelques rayons de sa sagesse dans sa doctrine, de sa puissance dans ses miracles ; ce ne sont que des rayons affoiblis, et non pas la lumière dans son midi. La sagesse se cache sous des paraboles et sous le voile sacré de paroles simples ; et lorsque la puissance étend son bras à des ouvrages miraculeux, comme si elle avoit peur de paroître, en même temps elle le retire : car la véritable grandeur de la puissance divine, c'est de paroître agir de son chef ; et c'est ce que le Fils de Dieu n'a pas voulu faire. Il rapporte tout à son Père : *Ego non judico quemquam ;... Pater in me manens ipse facit opera* (JOAN., VIII. 15. ; XIV. 10.) : « Pour moi, » je ne juge personne ;... mon Père qui demeure » en moi, fait lui-même les œuvres que je fais ; » et il semble qu'il n'agisse et qu'il ne parle que par une autorité empruntée. Ainsi la nature divine devoit être en lui, durant les jours de sa chair, privée de l'usage de sa puissance et de ses divines perfections : c'est pourquoi « il est » digne de recevoir puissance, divinité, sagesse » et force : » *Dignus est accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem* (*Apoc.*, V. 12.) ; comme s'il ne l'avoit pas eue auparavant : l'oserai-je dire? comme un homme interdit par les lois, qui a la propriété de son bien et n'en a pas la disposition. Ainsi étant interdit en vertu de cette loi suprême qui l'envoyoit sur la terre, pour y être dans un état de dépouillement, il n'avoit pas l'usage de son propre bien ; et il n'en reçoit la pleine disposition qu'après qu'il est retourné au lieu de sa gloire, c'est-à-dire au sein de son Père.

Tel est l'appauvrissement du Verbe fait chair. le Fils de Dieu s'y est engagé par sa première naissance qu'il prend d'une mère mortelle. C'est pourquoi son Père immortel, pour l'en délivrer, le ressuscite des morts ; et lui donnant de nouveau la vie, il le fait jouir de tous les droits de sa naissance éternelle : *Ego hodie genui te* (*Ps.* II. 7.) : « Je vous ai engendré aujourd'hui. » O Dieu appauvri ! ô Dieu dépouillé ! je vous adore : vous méritez d'autant plus nos adorations, ô Dieu interdit !

Il pourroit sembler, chrétiens, que cette pauvreté du Verbe fait chair seroit un moyen peu sûr pour relever la bassesse de notre nature : est-ce une espérance pour des malheureux, qu'un Dieu en vienne augmenter le nombre? est-ce une ressource à notre foiblesse, que notre Libérateur se dépouille de sa puissance? Ne semble-t-il pas

au contraire que le joug qui accable les enfants d'Adam est d'autant plus dur et inévitable, qu'un Dieu même est assujéti à le supporter? Cela seroit vrai, chrétiens, si sa pauvreté étoit forcée, s'il y étoit tombé par nécessité, et non pas descendu par miséricorde : mais que ne devons-nous pas espérer d'un Dieu qui descend pour se joindre à nous ; dont l'abaissement n'est pas une chute, mais une condescendance ; qui n'a pris notre pauvreté, comme il a déjà été dit, que de peur qu'étant si pauvres et si misérables, nous n'osassions approcher de lui avec notre misère et notre indigence : *Descendit ut levaret, non cecidit ut jaceret* (*in* Joan., *Tract.* cvii, *n.* 7, *tom.* iii, *p.* ii, *col.* 769.) : « Il ne tombe pas pour être » abattu, mais il descend pour nous relever. »

C'est ce qui fait dire à saint Augustin, que le Fils de Dieu a été porté au mystère de l'incarnation « par une bonté populaire, » *Populari quâdam clementiâ* (*contra* Acad. *lib.* iii, *n.* 42, *tom.* i, *col.* 294.). Comme un grand orateur, plein de riches conceptions, pour se rendre populaire et intelligible, se rabaisse par un discours simple à la capacité des esprits communs ; comme un grand environné d'un éclat superbe, qui étonne le pauvre peuple et ne lui permet pas d'approcher, quitte tout ce pompeux appareil, et par une familiarité populaire vit à la mode de la multitude, dont il se propose de gagner l'esprit : ainsi la sagesse incréée, par un conseil de condescendance, se rabaisse en prenant un corps, et se rend sensible : ainsi la majesté souveraine, par une facilité populaire, se dépouille de son éclat et de ses richesses, de son immensité et de sa puissance, pour converser librement avec les hommes. Elevez votre courage, ô enfants d'Adam : dans la dispensation de sa chair, ne croyez pas que ce soit en vain qu'il semble appréhender de paroître Dieu ; il l'est, et vous pouvez attendre de lui tout ce que l'on peut espérer d'un Dieu. Mais il cache tous ses divins attributs ; approchez avec la même familiarité, avec la même franchise, avec la même liberté de cœur, que si ce n'étoit qu'un homme mortel.

Voilà l'effet admirable que produit le dépouillement du Verbe incarné : de sorte que nous pouvons dire qu'il ne s'appauvrit en toute autre chose, que pour être riche en amour et abondant en miséricorde. C'est le seul de ses attributs dont il se laisse l'usage ; et dans sa pauvreté mystérieuse, rien n'est plus riche que son amour, qui coule sur nous de source, qui n'a même rien en nous qui l'attire, mais qui se répand sur nous de lui-même, et se déborde par sa propre abondance : tel est l'amour de notre Dieu. « Il nous a » aimés le premier : » *Ipse prior dilexit nos* (1. Joan., iv. 10.) : que reste-t-il maintenant, sinon que nous lui rendions amour pour amour? Certainement le cœur est trop dur, qui, non content de ne lui pas donner son amour, refuse même de le lui rendre ; qui, n'allant pas à Dieu le premier, ne le suit pas du moins quand il le cherche. Que si nous aimons ce divin Sauveur, observons ses commandements, marchons par les voies qu'il nous a marquées, et ne disons pas en nos cœurs : Aimer ses ennemis, se haïr soi-même, ce commandement est trop haut, il n'y a pas moyen de l'atteindre ; la doctrine évangélique est trop relevée, et passe de trop loin la portée des hommes.

Quiconque parle ainsi n'entend pas le mystère d'un Dieu abaissé : ce Dieu facile, ce Dieu populaire, qui se dépouille et qui s'appauvrit pour se mettre en égalité avec nous, mettra-t-il au-dessus de nous ses préceptes? et celui qui veut que nous atteignions à sa personne, voudra-t-il que nous ne puissions atteindre à sa doctrine? Prendre une telle pensée, c'est peu connoître un Dieu appauvri ; une telle hauteur ne s'accorde pas avec une telle condescendance. Non, je ne crois plus rien d'impossible ; il n'y a vertu où je n'aspire, il n'y a sainteté où je ne prétende. Mais si vous y prétendez, pour parvenir à ce haut degré, il faut encore ajouter : il n'y a passion que je ne combatte ; ambition, je veux t'arracher du fond de mon cœur, etc. Ah! vous commencez à ne plus entendre, et à trouver la chose impossible : un Dieu descend et vous tend la main ; il n'est que d'oser et d'entreprendre. Heureuses donc les entrailles de la sainte Vierge, où s'accomplit un si grand mystère, dans lesquelles un Dieu appauvri ouvre une si belle carrière à nos espérances. Mais laissons les espérances, mes Sœurs, et venons aux biens véritables dont il comble notre pauvreté : c'est ce qu'il faut méditer dans la dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Ni dans l'ordre de la grâce, ni dans l'ordre de la nature, la terre pauvre et indigente ne peut s'enrichir que par le commerce avec le ciel : dans l'ordre de la nature, elle ne porte jamais de riches moissons, si le ciel ne lui envoie ses pluies, ses rosées, sa chaleur vivifiante, et ses influences : et dans l'ordre de la grâce, on n'y verra jamais fleurir les vertus, ni fructifier les bonnes œuvres, si elle ne reçoit avec abondance les dons du ciel, où réside la source du bien. Jugez de là, chré-

tiens, quelle devoit être notre pauvreté, puisque ce sacré commerce avoit été rompu depuis tant de siècles par la guerre que nous avions déclarée au ciel ; et jugez par la même raison quelles seront dorénavant nos richesses, puisqu'il se rétablit aujourd'hui par le mystère de l'incarnation : car ce n'est pas sans raison, mes Sœurs, que l'Eglise nous expliquant ce divin mystère, l'appelle « un » commerce admirable : » *O admirabile commercium.*

Voilà un commerce admirable, dans lequel il est aisé de comprendre que tout se fait pour notre avantage. Deux sortes de commerce parmi les hommes : un commerce de besoin pour emprunter ce qui nous manque : sagesse de Dieu dans le partage des biens, afin que les besoins mutuels fissent l'alliance et la confédération des peuples : un commerce d'amitié et de bienveillance, pour partager avec nos amis ce que nous avons. Dans l'un et l'autre de ces commerces l'on trouve de l'avantage : dans le premier, on a le plaisir d'acquérir ce qu'on n'avoit pas ; dans le second, le plaisir de jouir de ce qu'on possède ; plaisir qui seroit sans goût, si nul n'y avoit part avec nous.

Mais il n'en est pas ainsi de notre Dieu, qui est « suffisant à lui-même, parce qu'il trouve tout, » dit saint Augustin (*Confess. lib.* XIII, *cap.* XI, » *tom.* I, *col.* 229.), dans la grandeur abondante » de son unité : » *Sibi sufficit copiosâ... unitatis magnitudine.* Il n'a besoin de personne pour posséder tout le bien, parce qu'il le ramasse tout entier en sa propre essence ; il n'a besoin de personne pour le plaisir d'en jouir, qu'il goûte parfaitement en lui-même : donc s'il entre en commerce avec les hommes, qui doute que ce ne soit pour notre avantage ? Quand il semble venir à l'emprunt, c'est qu'il a dessein de nous enrichir ; s'il recherche notre compagnie, c'est qu'il veut se donner à nous. C'est ce qu'il fait aujourd'hui dans les entrailles de la sainte Vierge, et saint Augustin a raison de dire : *Ibi nos ditavit :* « C'est là qu'il » nous enrichit. »

Et en effet, saintes âmes, considérons, je vous prie, quel commerce le Fils de Dieu y commence, ce qu'il y reçoit, ce qu'il y donne ; épanchons ici notre cœur dans la célébration de ses bienfaits. Il est venu ce charitable négociateur, il est venu trafiquer avec une nation étrangère. Dites-moi : qu'a-t-il pris de nous ? Il a pris les fruits malheureux que produit cette terre ingrate, la foiblesse, la misère, la corruption : et que nous a-t-il donné en échange ? Il nous a apporté les véritables biens qui croissent en son royaume céleste, qui est son domaine et son patrimoine : l'innocence, la paix, l'immortalité, l'honneur de l'adoption, l'assurance de l'héritage, la grâce et la communication du Saint-Esprit. Qui ne voit que tout se fait pour notre avantage dans cet admirable trafic ?

Mais voyons maintenant cet autre commerce de société et d'affection. Peut-on nier que sans sa bonté notre compagnie lui seroit à charge ? Si donc il épouse la nature humaine dans les entrailles de la sainte Vierge, s'il entre dans notre alliance par le nœud sacré de ce mariage ; puisqu'il n'y a pas la moindre apparence que cette société lui profite, reconnoissons plutôt qu'il veut être à nous, et enrichir notre pauvreté non-seulement par la profusion de tous ses biens, mais encore en se donnant lui-même.

Ce n'est pas moi, chrétiens, qui tire cette conséquence ; c'est le grand apôtre saint Paul, qui, considérant en lui-même cette charité infinie par laquelle Dieu a aimé tellement le monde qu'il lui a donné son Fils unique, s'écrie ensuite avec transport : « Celui qui ne nous a pas épargné son » Fils, mais nous l'a donné tout entier et par sa » naissance et par sa mort, que nous pourra-t-il » refuser ? et ne nous donne-t-il pas en lui toutes » choses ? » *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit* (*Rom.*, VIII. 32.) ? Quand il a donné son Fils, il nous a ouvert le fond de son cœur ; tout se déborde par cette ouverture ; [il nous a donné un Fils qui lui est] aussi cher que lui-même, son unique, son bien-aimé, ses délices, son trésor : et après que sa divine libéralité a ainsi épanché son cœur, ne faut-il pas que tout coule sur nous par cette ouverture ? Que plût à Dieu faire entendre la force de cette parole ! *Seipsum dabit*, dit saint Augustin (*in Ps.* XLII, *n.* 2, *tom.* IV, *col.* 366.), *quia seipsum dedit :* « Il se donnera de nouveau, parce qu'il s'est déjà » donné une fois. » La libéralité des hommes est bientôt à sec : en Dieu un bienfait est une promesse ; une grâce, un engagement pour un nouveau don. Comme dans une chaîne d'or un anneau en attire un autre, ainsi les bienfaits de Dieu s'entresuivent par un enchaînement admirable. Celui qui s'est donné une fois ne laissera pas tarir la source infinie de sa divine miséricorde, et il fera encore à notre nature un nouveau présent de lui-même ; « il se donnera immortel aux immor- » tels, après s'être donné mortel aux mortels : » *Seipsum dabit immortalibus immortalem, quia seipsum dedit mortalibus mortalem* (*in Ps.* XLII. *n.* 2, *tom.* IV, *col.* 366.) : en Jésus-Christ mortel, les dons de la grâce ; en Jésus-Christ immortel, les dons de la gloire. Il s'est

donné à nous comme mortel, parce que les peines qu'il a endurées ont été la source de toutes nos grâces : il se donnera à nous comme immortel, parce que la clarté dont il est plein sera le principe de notre gloire : « il transformera notre corps, » tout vil et abject qu'il est, afin de le rendre con- » forme à son corps glorieux : » *Reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ* (*Phil.*, III. 21.).

Mais faisons en ce lieu, mes Sœurs, une réflexion sérieuse sur la grandeur incompréhensible de la sainte Vierge : car si nous recevons tant de grâces et de bonheur, parce que Dieu nous donne son Fils; que pourrons-nous penser de Marie, à qui ce Fils est donné avec une prérogative si éminente? si nous sommes si avantagés, parce qu'il nous le donne comme Sauveur ; quelle sera la gloire de cette Vierge à laquelle il l'a donné comme Fils, c'est-à-dire en la même qualité qu'il est à lui-même? *Beatus venter qui te portavit :* « Heureuses mille et mille fois les entrailles qui » ont porté Jésus-Christ ! » Jésus-Christ sera donné à tout le monde; Marie le reçoit la première, et Dieu le donne au monde par son entremise. Jésus-Christ est un bien universel; mais Marie durant sa grossesse le possédera toute seule : elle a cela de commun avec tous les hommes, que Jésus donnera sa vie pour elle ; mais elle a cela de singulier, qu'il l'a premièrement reçue d'elle : elle a cela de commun, que son sang coulera sur elle pour la sanctifier; mais elle a cela de particulier, qu'elle en est la source. C'est le privilége extraordinaire que lui donne le mystère de cette journée. Mais puisque ce mystère adorable nous donne Jésus-Christ aussi bien qu'à elle, quoique ce ne soit pas au même degré d'alliance, apprenons de cette Mère divine à recevoir saintement ce Dieu qui se donne à nous.

Jésus-Christ mortel est à nous, Jésus-Christ immortel est à nous encore : nous avons le gage de l'un et de l'autre dans le mystère de l'eucharistie. Il est effectivement immortel, et il porte la marque et le caractère non-seulement de sa mortalité, mais de sa mort même : il se donne à nous en cet état, afin que nous entendions que tout ce qu'il mérite par sa mort et tout ce qu'il possède dans son immortalité est le bien de tous ses fidèles : recevons-le dans cette pensée. La disposition nécessaire pour recevoir un Dieu qui se donne à nous, est la résolution de s'en bien servir : car quiconque fait cette injure à la miséricorde divine de ne recevoir pas son présent [comme il faut, que ne doit-il pas appréhender ?] « Comment » pourrons-nous éviter sa colère, si nous négli- » geons un tel salut ? » *Quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem* (*Heb.*, II. 3.)? Au contraire, quelle source de gloire ! quel torrent de délices ! quelle abondance de dons ! quelle inondation de félicité !

Le fruit de ce discours [est renfermé] dans ces paroles : *Utamur nostro in nostram utilitatem, de Salvatore salutem operemur* (S. Bern. *Hom.* III. *sup.* Missus est, *n.* 14. *tom.* 1, *col.* 718.) : « Servons-nous de celui qui est à nous pour notre » profit, faisons notre salut de celui qui est notre » Sauveur ; » sortons de cette prédication avec une sainte ardeur de travailler à notre salut; puisque nous recevons un Sauveur [qui vient] nous sauver. S'il n'y avoit point de Sauveur, je ne vous parlerois point de la sorte : [mais] s'il est à nous, mes frères, servons-nous-en pour notre profit ; et puisqu'il est le Sauveur, faisons de lui notre salut : *Utamur nostro in nostram utilitatem, de Salvatore salutem operemur.*

SECOND SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ANNONCIATION,

PRÊCHÉ A LA COUR.

Combien il est digne d'un Dieu de se faire aimer de sa créature, de n'exiger d'elle que l'amour et de le prévenir. Effets sensibles de son amour pour elle, dans les abaissements de son incarnation; son dessein de conquérir les cœurs. Modèle qu'il nous fournit de l'amour que nous devons avoir pour Dieu. Quel besoin l'homme avoit d'un médiateur, pour rendre à son Dieu un culte digne de sa majesté. Toutes les qualités nécessaires à ce médiateur rassemblées en Jésus-Christ. Pressant motif de nous unir à lui pour aimer en lui, par lui et comme lui.

Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.

Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique (Joan., III. 16.).

Les Juifs infidèles et endurcis ont reproché autrefois à notre Sauveur « qu'étant un homme » mortel, il ne craignoit pas de se faire Dieu » et de s'attribuer un nom si auguste : *Tu homo cùm sis, facis teipsum Deum* (Joan., X. 33.). Sur quoi saint Athanase remarque (*Epist. de Decret. Nicæn. Synod. n.* 1, *tom.* 1. *part.* 1, *p.* 209.), que les miracles visibles par lesquels il faisoit connoître sa divinité devoient leur fermer la bouche; « et qu'au lieu de lui demander pourquoi étant » homme il se faisoit Dieu, ils devoient lui de- » mander bien plutôt, pourquoi étant Dieu il s'é-

» toit fait homme? » Alors il leur auroit répondu : Dieu a tant aimé le monde. Ne demandez pas de raison d'une chose qui n'en peut avoir : l'amour de Dieu s'irriteroit, si l'on cherchoit autre part qu'en son propre fonds des raisons de son ouvrage; et même, je le puis dire, il est bien aise, Messieurs, qu'on n'y voie aucune raison, afin que rien n'y paroisse que ses saints et divins excès.

Par conséquent, chrétiens, ne perdons pas le temps aujourd'hui à trouver des raisons d'un si grand prodige ; mais, croyant simplement avec l'apôtre saint Jean à l'immense charité que Dieu a pour nous, honorons le mystère du Verbe incarné par un amour réciproque. La bienheureuse Marie est toute pénétrée de ce saint amour : elle porte un Dieu dans son cœur beaucoup plus intimement que dans ses entrailles; et le Saint-Esprit survenu en elle avec une telle abondance, fait qu'elle ne respire plus que la charité. Demandons-lui tous ensemble une étincelle de ce feu sacré, en lui disant avec l'ange : *Ave*.

Il a plu à Dieu de se faire aimer : et comme il a vu la nature humaine toute de glace pour lui, toute de flamme pour d'autres objets, sachant de quel poids il est dans ce commerce d'affection de faire les premiers pas, surtout à une puissance souveraine, il n'a pas dédaigné de nous prévenir ni de faire toutes les avances en nous donnant son Fils unique, qui lui-même se donne à nous pour nous attirer.

Il a plu à Dieu de se faire aimer : et parce que c'est le naturel de l'esprit humain de recevoir les lumières plus facilement par les exemples que par les préceptes, il a proposé au monde un Dieu aimant Dieu ; afin que nous vissions, en ce beau modèle, quel est l'ordre, quelle est la mesure, quels sont les devoirs du saint amour, et jusques où il doit porter la créature raisonnable.

Il a plu à Dieu de se faire aimer : et comme c'étoit peu à notre foiblesse de lui montrer un grand exemple, si on ne lui donnoit en même temps un grand secours; ce Jésus-Christ qui nous aime et qui nous apprend à aimer son Père, pour nous faciliter le chemin du divin amour, se présente lui-même à nous comme la voie qui nous y conduit : de sorte qu'ayant besoin de trois choses pour être réunis à Dieu, d'un attrait puissant, d'un parfait modèle et d'une voie assurée ; Jésus-Christ nous offre tout, nous fait trouver tout en sa personne; et il nous est lui seul, tout ensemble, l'attrait qui nous gagne à l'amour de Dieu, le modèle qui nous montre les règles de l'amour de Dieu, la voie pour arriver à l'amour de Dieu : c'est-à-dire, si nous l'entendons, que nous devons [premièrement] nous donner à Dieu pour l'amour du Verbe incarné; que nous devons en second lieu nous donner à Dieu à l'exemple du Verbe incarné ; que nous devons en troisième lieu nous donner à Dieu par la voie et par l'entremise du Verbe incarné. C'est tout le devoir du chrétien ; c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

La sagesse humaine demande souvent : Qu'est venu faire un Dieu sur la terre? pourquoi se cacher? pourquoi se couvrir? pourquoi anéantir sa majesté sainte pour vivre, pour converser, pour traiter avec les mortels? A cela je dis en un mot. C'est qu'il a dessein de se faire aimer. Que si l'on me presse encore et que l'on demande : Est-ce donc une œuvre si digne d'un Dieu que de se faire aimer de sa créature? Ah! c'est ici, chrétiens, que je vous demande vos attentions, pendant que je tâche de développer les mystères de l'amour divin.

Oui, c'est une œuvre très digne d'un Dieu, de se faire aimer de sa créature : car le nom de Dieu est un nom de roi; « Roi des rois, Seigneur des » seigneurs (*Apoc.*, XVII. 14 ; XIX. 16.), » c'est le nom du Dieu des armées. Et qui ne sait qu'un roi légitime doit régner par inclination? La crainte, l'espérance, l'inclination, peuvent assujétir le cœur. La crainte servile donne un tyran à notre cœur; l'espérance mercenaire, intéressée, nous donne un maître; ou comme on dit, un patron : mais l'amour, soumis par devoir et engagé par inclination, donne à notre cœur un roi légitime. C'est pourquoi David, plein de son amour, « Je » vous exalterai, dit-il, ô mon Dieu, mon Roi; » je bénirai votre nom aux siècles des siècles : » *Exaltabo te, Deus meus Rex; et benedicam nomini tuo in sæculum sæculi* (*Ps.* CXLIV. 1.). Voyez comme son amour élève un trône à son Dieu et le fait régner sur le cœur. Si donc Dieu est notre Roi, ah! il est digne de lui de se faire aimer.

Mais laissons ce titre de Roi, qui, tout grand et tout auguste qu'il est, exprime trop foiblement la majesté de notre Dieu. Parlons du titre de Dieu; et disons que le Dieu de tout l'univers ne devient notre Dieu en particulier, que par l'hommage de notre amour. Pourrai-je bien ici expliquer ce que je pense? L'amour est en quelque sorte le Dieu du cœur. Dieu est le premier principe et le moteur universel de toutes les créatures : c'est l'amour aussi qui fait remuer toutes les inclinations et les ressorts du cœur les plus secrets : il est donc, ainsi que j'ai dit, en quelque

sorte le Dieu du cœur; ou plutôt il en est l'idole qui usurpe l'empire de Dieu. Mais afin d'empêcher cette usurpation, il faut qu'il se soumette lui-même à Dieu; afin que notre grand Dieu, étant le Dieu de notre amour, soit en même temps le Dieu de notre cœur, et que nous lui puissions dire avec David : *Defecit caro mea et cor meum : Deus cordis mei, et pars mea, Deus in æternum* (*Ps.*, LXXII. 26.). « Ah! » mon cœur languit après vous par le saint » amour : vous êtes donc le Dieu de mon cœur, » parce que vous régnez par mon amour, et » que vous régnez sur mon amour même. »

Entendez donc, chrétiens, quelle est la force de l'amour, et combien il est digne de Dieu de se faire aimer. C'est l'amour qui fait notre Dieu; parce que c'est lui qui donne l'empire du cœur. C'est pourquoi Dieu commande avec tant d'ardeur : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu » de tout votre cœur, de tout votre esprit, de » toutes vos forces, de toute votre puissance » (*Deut.*, VI. 5.). » Pourquoi cet empressement de se faire aimer? C'est le seul tribut qu'il demande; et c'est la marque la plus illustre de sa souveraineté, de son abondance, de sa grandeur infinie. Car qui n'a besoin de rien ne demande rien aussi, sinon d'être aimé : et c'est une marque visible de l'essentielle pauvreté de la créature, qu'elle soit obligée, par son indigence, de demander à ceux qui l'aiment autre chose que leur amour même. C'est donc le caractère d'un Dieu de n'exiger de nous que le pur amour; et ne lui offrir que ce seul présent, c'est honorer sa plénitude. On ne peut rien lui donner, encore qu'on lui doive tout : on tire de son propre cœur de quoi s'acquitter en aimant; d'où il est aisé de comprendre que l'amour est le véritable tribut par lequel on peut reconnoître un Dieu infiniment abondant. Et ainsi ceux qui douteroient s'il est digne de Dieu de se faire aimer, pourroient douter, par même raison, s'il est digne de Dieu d'être Dieu; puisque le caractère de Dieu c'est de n'exiger rien de sa créature, sinon qu'elle l'adore par un saint amour. « C'est » dans la piété que consiste tout le culte de » Dieu, et on ne l'honore, dit saint Augustin » (S. AUG., *Epist.* CXL. *n.* 45. *tom.* II. *col.* » 438.), qu'en l'aimant : » *Pietas cultus Dei est, nec colitur ille nisi amando.*

Après cela, chrétiens, quelqu'un peut-il s'étonner si un Dieu descend pour se faire aimer? Qu'il se fasse homme, qu'il s'anéantisse, qu'il se couvre tout entier de chair et de sang; tout ce qui est indigne de Dieu devient digne de sa grandeur, aussitôt qu'il tend à le faire aimer. Il voit, du plus haut du ciel, toute la terre devenue un temple d'idoles : on élève de tous côtés autel contre autel, et on excite sa jalousie en adorant de faux dieux. Ne croyez pas que je parle de ces idoles matérielles : les idoles dont je veux parler sont dans notre cœur. Tout ce que nous aimons désordonnément dans la créature, comme nous lui rendons par notre amour l'hommage de Dieu, nous lui donnons aussi la place de Dieu, parce que nous lui en rendons l'hommage, qui est l'amour même. Comme donc ce ne peut être qu'un amour profane qui érige en nos cœurs toutes les idoles; ce ne peut être que le saint amour qui rende à Dieu ses autels, et qui le fasse reconnoître en sa majesté.

S'il est ainsi, ô Dieu vivant, venez attirer les cœurs; venez régner sur la terre; en un mot faites qu'on vous aime : mais afin qu'on vous aime, aimez; afin qu'on vous trouve, cherchez; afin qu'on vous suive, prévenez. Voici un autre embarras; il s'élève une nouvelle difficulté : qu'il soit digne de Dieu de se faire aimer; mais est-il digne de Dieu de prévenir l'amour de sa créature? Ah! plutôt, que pour honorer sa grandeur suprême, tous les cœurs languissent après lui, et après il se rendra lui-même à l'amour! Non, Messieurs, il faut qu'il commence, non-seulement à cause de notre foiblesse, qui ne peut s'élever à lui qu'étant attirée, mais à cause de sa grandeur; parce qu'il est de la dignité du premier Etre d'être le premier à aimer, et de prévenir les affections par une bonté surabondante.

Je l'ai appris de saint Augustin, que l'amour pur, l'amour libéral, c'est-à-dire l'amour véritable, a je ne sais quoi de grand et de noble, qui ne veut naître que dans l'abondance et dans un cœur souverain. Pourquoi est fait un cœur souverain? pour prévenir tous les cœurs par une bonté souveraine. Voulez-vous savoir, dit ce grand homme, quelle est l'affection véritable? C'est dit-il, « celle qui descend, et non » celle qui remonte; celle qui vient de miséri- » corde, non celle qui vient de misère; celle » qui coule de source et de plénitude, non celle » qui sort d'elle-même, pressée par son indi- » gence. » *Ibi gratior amor est, ubi non æstuat indigentiæ siccitate, sed ubertate beneficentiæ profluit* (S. AUGUST., *de catechiz. rud. n.* 7. *tom.* VI. *col.* 267.). Ainsi la place naturelle de l'affection, de la tendresse et de la pitié, c'est le cœur d'un souverain. Et comme Dieu est le souverain véritable, de là vient que

le cœur d'un Dieu est un cœur d'une étendue infinie, toujours prêt à prévenir tous les cœurs, et plus pressé à donner par l'excès de sa miséricorde que les autres à demander par l'excès de leur misère. Tel est le cœur d'un Dieu, et tel doit être le cœur de tous ceux qui le représentent. Il ne faut pas s'étonner si un cœur si tendre et si étendu fait volontiers toutes les avances, s'il n'attend pas qu'il soit prévenu; mais si lui-même aime le premier, comme dit l'apôtre saint Jean (1. Joan., iv. 19.), pour conserver sa dignité propre, et marquer son indépendance dans la libéralité gratuite de son amour.

Voilà donc notre Souverain qui veut être aimé, et pour cela qui nous aime, pour attirer notre amour. Telle est son intime disposition : voyons-en les effets sensibles. Il nous donne son Fils unique; il se rabaisse, et il nous élève; il se dépouille, et il nous donne; il perd en quelque sorte ce qu'il est, et il nous le communique. Comment perd-il ce qu'il est? Appauvrissement, etc. il est Dieu, et il craint de le paroître; il l'est, et vous pouvez attendre de lui tous les secours que l'on peut espérer d'un Dieu. Mais il cache tous ses divins attributs sous une forme étrangère. [Il nous parle ainsi qu'] à Moïse, *os ad os* (*Num.*, xii. 8; *Exod.*, xxxiii. 11.); comme un ami à un ami. Approchez avec la même franchise, avec la même liberté de cœur que si ce n'étoit qu'un homme mortel. N'est-ce pas véritablement vouloir être aimé? n'est-ce pas nous prévenir par un grand amour? Saint Augustin est admirable, et il avoit bien pénétré toute la sainteté de ce mystère, quand il a dit qu'un Dieu s'est fait homme « par » une bonté populaire. » *Populari quâdam clementiâ* (S. Aug., *contra* Acad. *l.* iii. *n.* 42. *t.* i. *col.* 294.). Qu'est-ce qu'une bonté populaire? Elle nous paroît, chrétiens, lorsqu'un grand, sans oublier ce qu'il est, se démet par condescendance, se dépouille, non point par foiblesse, mais par une facilité généreuse; non pour laisser usurper son autorité, mais pour rendre sa bonté accessible, et parce qu'il veut faire naître une liberté qui n'ôte rien du respect, si ce n'est le trouble et l'étonnement, et cette première surprise que porte un éclat trop fort dans une âme infirme. C'est ce qu'a fait le Dieu-Homme : il s'est rendu populaire; sa sagesse devient sensible, sa majesté tempérée, sa grandeur libre et familière.

Et que prétend-il, chrétiens, en se rabaissant de la sorte? Pourquoi se défaire de ses foudres? pourquoi se dépouiller de sa majesté, de tout l'appareil de sa redoutable puissance? C'est qu'il y a des conquêtes de plus d'une sorte, et toutes ne sont pas sanglantes. Un prince justement irrité se jette sur les terres de son ennemi, et se les assujétit par la force. C'est une noble conquête; mais elle coûte du sang, et une si dure nécessité doit faire gémir un cœur chrétien : ce n'est pas de celle-là que je veux parler. Sans répandre du sang, il se fait faire justice par la seule fermeté de son courage; et la renommée en vole bien loin dans les empires étrangers : c'est quelque chose encore de plus glorieux. Mais toutes les conquêtes ne se font pas sur les étrangers; il n'y a rien de plus illustre que de faire une conquête paisible de son propre état, [que de] conquérir les cœurs. Ce royaume caché et intérieur [qui s'établit sur l'] homme intérieur, est d'une étendue infinie : il y a tous les jours de nouvelles terres à gagner, de nouveaux pays à conquérir; et toujours autant de couronnes. O que cette conquête est digne d'un roi! c'est celle de Jésus-Christ. Nous étions à lui par droit de naissance; il nous veut encore acquérir par son saint amour. *Regnum Dei intra vos est* (Luc., xvii. 21.) : « Le royaume de Dieu est au dedans de vous. » Cet amour lui étoit dû par sa naissance et par ses bienfaits; il a voulu le mériter de nouveau, il a voulu engager les cœurs par des obligations particulières. *Tanquam filiis dico, dilatamini et vos* (2. *Cor.*, vi. 13.) : « Je vous parle comme » à mes enfants; étendez aussi pour moi votre » cœur. » *Tanquam filiis,* non pas comme des esclaves, mais comme des enfants qui doivent aimer, dilatez en vous le règne de Dieu : ôtez les bornes de l'amour par l'amour de Jésus-Christ, qui n'a point donné de limites à celui qu'il a eu pour nous. Cet amour est libre, il est souverain : il veut qu'on le laisse agir dans toute son étendue; et qui le contraint tant soit peu, offense son indépendance. Il faut ou tout inonder ou se retirer tout entier. Un petit point dans le cœur [est de trop.] Aimez autant que le mérite un Dieu-Homme; et pour cela, chrétiens, aimez dans toute l'étendue qu'a fait un Dieu-Homme.

SECOND POINT.

Jésus-Christ [s'est rendu] semblable à nous, afin que nous lui fussions semblables; [il s'est uni à nous, afin de nous faire vivre de sa vie en nous animant de son esprit.] Si vous demandez maintenant quel est l'esprit de Jésus; il est bien aisé d'entendre que c'est l'esprit de la charité. Un Dieu n'auroit pas été aimé comme il le mérite, si un Dieu ne l'avoit aimé : l'amour qu'on doit à un Dieu n'auroit pas eu un digne modèle, si un Dieu lui-même n'avoit été l'exemplaire. Venez

donc apprendre de ce Dieu aimant, dans quelle étendue et dans quel esprit il faut aimer Dieu.

L'étendue de cet amour doit être infinie. L'amour de notre exemplaire, c'est une adhérence sans bornes à la sainte volonté du Père céleste. Ma nourriture, dit-il (JOAN., IV. 34.), c'est de faire la volonté de mon Père, et d'accomplir son ouvrage : Aimer Dieu, c'est tout son emploi : *Quæ placita sunt ei facio semper* (*Ibid.*, VIII. 29.). Aimer Dieu, c'est tout son plaisir : *Non quæro voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me* (*Ibid.*, V. 30.). Aimer Dieu, c'est tout son soutien : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me.* Il ne perd pas de vue un moment l'ordre de ses décrets éternels; à tous moments il s'y abandonne sans réserve aucune : Je fais, dit-il, toujours ce qu'il veut. Aujourd'hui, dès le moment de sa conception, il commence ce saint exercice. « En » entrant au monde, dit le saint Apôtre (*Hebr.*, » X. 6, 7.), il a dit : Les holocaustes ne vous ont » pas plu; eh bien! me voici, Seigneur, et je » viens pour accomplir en tout votre volonté. » En ce moment, chrétiens, toutes ses croix lui furent montrées : il vit un dédain dans le cœur de Dieu pour les sacrifices des hommes : il voit une avidité dans le cœur de Dieu d'avoir une victime digne de lui, digne de sa sainteté, digne de sa justice; capable de porter tous ses traits et tous les crimes des hommes; et qu'ensuite il alloit être la seule victime. O Dieu, quel excès de peines! et néanmoins hardiment, Me voici, Seigneur, je viens pour accomplir votre volonté.

Chrétien, imite ce Dieu, adore en tout les décrets du Père : soit qu'il frappe, soit qu'il console, soit qu'il te couronne, soit qu'il te châtie; adore, embrasse sa volonté sainte. Mais en quel esprit? Ah! voici la perfection : en l'esprit du Dieu incarné, dans un esprit d'agrément et de complaisance. Vous savez ce que c'est que la complaisance, on ne la connoît que trop à la Cour; mais il faut apprendre d'un Dieu quelle complaisance un Dieu mérite. En cette heure, dit l'évangéliste, Jésus se réjouit dans le Saint-Esprit, et il dit : « Je vous loue, ô Père, Seigneur » du ciel et de la terre, de ce que vous avez ca- » ché ceci aux superbes, et que vous l'avez dé- » couvert aux humbles (LUC., X. 21.). » Et il ajoute dans un saint transport : « Oui, Père, » parce qu'il a plu ainsi devant vous. » Telle est la complaisance qu'exige de nous la souveraineté de notre Dieu : un accord, un consentement, un acquiescement éternel, un oui éternel, pour ainsi parler, non de notre bouche, mais de notre cœur, pour ses volontés adorables. C'est faire sa cour à Dieu, c'est l'adorer comme il le mérite, que de se donner à lui de la sorte.

Que faites-vous, esprits bienheureux, cour triomphante du Dieu des armées? Que faites-vous devant lui et à l'entour de son trône? Ils nous sont représentés dans l'Apocalypse (*Apoc.*, VII. 12.), disant toujours *Amen* devant Dieu; un *Amen* soumis et respectueux, dicté par une sainte complaisance. *Amen* dans la langue sainte, c'est-à-dire Oui; mais un oui pressant et affirmatif, qui emporte l'acquiescement, ou plutôt, pour mieux dire, le cœur tout entier. C'est ainsi qu'on aime Dieu dans le ciel : ne le ferons-nous pas sur la terre? Eglise qui voyages en ce lieu d'exil, l'Eglise, la Jérusalem bienheureuse; ta chère sœur, qui triomphe au ciel, chante à Dieu ce Oui, cet *Amen:* ne répondras-tu pas à ce divin chant, comme un second chœur de musique animé par la voix de Jésus-Christ même : « Oui, » Père, puisqu'il a plu ainsi devant vous? » Quoi, nous qui sommes nés pour la joie céleste, chanterons-nous le cantique des plaisirs mortels? C'est une langue barbare, dit saint Augustin (*in Ps.* CXXXVI. *n.* 17. *tom.* IV. *col.* 1522.), que nous apprenons dans l'exil : parlons le langage de notre patrie. En l'honneur de l'homme nouveau que le Saint-Esprit nous forme aujourd'hui, « chantons le nouveau cantique, le » cantique de la nouvelle alliance : » *Cantemus Domino canticum novum* (*Ps.* XCV. 1.).

Nous sommes, dit le saint Apôtre, un commencement de la créature nouvelle de Dieu. L'accomplissement de la création, c'est la vie des bienheureux; et c'est nous qui en sommes le commencement : *Initium creaturæ ejus* (JAC., I. 18.). Nous devons donc commencer ce qui se consommera dans la vie future; et cet *Amen* éternel, que chantent les bienheureux dans la plénitude d'un amour jouissant, nous le devons chanter avec Jésus-Christ dans l'avidité d'un saint désir : « Oui, Père, puisqu'il a plu ainsi » devant vous. » *Modò cantat amor esuriens, tunc cantabit amor fruens*, dit saint Augustin (*Serm.* CCLVI. *n.* 5. *tom.* V. *col.* 1052.). Nous le devons chanter par nous-mêmes; nous le devons chanter pour les autres. Car écoutez parler le Dieu-Homme, modèle du saint amour : « Oui, Père, parce qu'il vous a plu;..... toutes » choses me sont données par mon Père (LUC., » X. 21, 22.). » Il ne se réjouit d'avoir tout en main, que pour donner tout à Dieu et le faire régner sans bornes.

O rois, écoutez Jésus, et apprenez de ce Ro

de gloire, que vous ne devez avoir de cœur que pour aimer et faire aimer Dieu, de vie que pour faire vivre Dieu, de puissance que pour faire régner Dieu; et enfin que toutes les choses humaines ne vous ont été confiées que pour les rendre, les conserver, et pour les donner saintement à Dieu.

Mais si ce Dieu nous délaisse, mais si ce Dieu nous persécute, mais si ce Dieu nous accable, faut-il encore lui rendre cette complaisance? Oui, toujours, sans fin, sans relâche. Il est vrai, ô homme de bien, je te vois souvent délaissé; tes affaires vont en décadence, ta pauvre famille éplorée semble n'avoir plus de secours; Dieu même te livre à tes ennemis, et paroît te regarder d'un œil irrité. Ton cœur est prêt de lui dire avec David: « O Dieu, pourquoi vous êtes-vous » retiré si loin? Vous me dédaignez dans l'occa- » sion, lorsque j'ai le plus besoin de votre se- » cours, dans l'affliction, dans l'angoisse: » *Ut quid, Domine, recessisti longè, despicis in opportunitatibus, in tribulatione* (*Ps.* IX. 22.)?

Est-il possible, ô Dieu vivant? Etes-vous de ces amis infidèles, qui abandonnent dans les disgrâces, qui tournent le dos dans l'affliction? Ne le crois pas, homme juste: cette persécution, c'est une épreuve; cet abandon, c'est un attrait; ce délaissement, c'est une grâce. Imite cet Homme-Dieu, notre original et notre exemplaire, qui tout délaissé, tout abandonné; après avoir dit ces mots pour s'en plaindre avec amertume: « Pourquoi me délais- » sez-vous (MATTH., XXVII. 46; *Ps.* XXI. 2. *etc.*)? » se rejette lui-même d'un dernier effort entre ces mains qui le repoussent. « O Père! je remets, » dit-il, mon esprit entre vos mains (LUC., XXIII. » 46; *Ps.* XXX. 6.). » Ainsi obstine-toi, chrétien, obstine-toi saintement, quoique délaissé, quoique abandonné, à te rejeter avec confiance entre les mains de ton Dieu: oui même entre ces mains qui te frappent, oui même entre ces mains qui te foudroient, oui même entre ces mains qui te repoussent pour t'attirer davantage. Si ton cœur ne te suffit pas pour faire un tel sacrifice, prends le cœur d'un Dieu incarné, d'un Dieu accablé, d'un Dieu délaissé; et de toute la force de ce cœur divin, perds-toi dans l'abîme du saint amour. Ah! cette perte, c'est ton salut, et cette mort, c'est ta vie.

TROISIÈME POINT.

Ce seroit ici, chrétiens, qu'après vous avoir fait voir que l'attrait du divin amour, c'est d'aimer pour Jésus-Christ; que le modèle du divin amour, c'est d'aimer comme Jésus-Christ; il faudroit encore vous expliquer que la consommation du divin amour, c'est d'aimer en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Mais les deux premières parties m'ayant insensiblement emporté le temps, je n'ai que ce mot à dire.

Je voulois donc, Messieurs, vous représenter que Dieu, pour rappeler toutes choses au mystère de son unité, a établi l'homme le médiateur de toute la nature visible, et Jésus-Christ Dieu-Homme seul médiateur de toute la nature humaine. Ce mystère est grand, je l'avoue, chrétiens, et mériteroit un plus long discours. Mais, quoique je ne puisse en donner une idée bien nette, j'en dirai assez, si je puis, pour faire admirer le conseil de Dieu.

L'homme donc est établi le médiateur de la nature visible. Toute la nature veut honorer Dieu et adorer son principe, autant qu'elle en est capable; la créature insensible, la créature privée de raison, n'a point de cœur pour l'aimer, ni d'intelligence pour le connoître: « Ainsi, ne » pouvant connoître, tout ce qu'elle peut, dit » saint Augustin, c'est de se présenter elle-même » à nous, pour être du moins connue, et nous » faire connoître son divin Auteur: » *Quæ cùm cognoscere non possit, quasi innotescere velle videtur* (*de Civ. Dei, lib.* XI, *cap.* XXVII, *n.* 2, *tom.* VII, *col.* 293.). Elle ne peut voir, elle se montre; elle ne peut aimer, elle nous y presse: et ce Dieu qu'elle n'entend pas, elle ne nous permet pas de l'ignorer. C'est ainsi qu'imparfaitement et à sa manière elle glorifie le Père céleste. Mais afin qu'elle consomme son adoration, l'homme doit être son médiateur: c'est à lui à prêter une voix, une intelligence, un cœur tout brûlant d'amour à toute la nature visible, afin qu'elle aime en lui et par lui la beauté invisible de son Créateur. C'est pourquoi il est mis au milieu du monde, industrieux abrégé du monde, petit monde dans le grand monde; ou plutôt, dit saint Grégoire de Nazianze (*Orat.*, XLII, *n.* 15, *t.* I, *p.* 680.), « grand » monde dans le petit monde; » parce qu'encore que selon le corps il soit renfermé dans le monde, il a un esprit et un cœur qui est plus grand que le monde; afin que contemplant l'univers entier, et le ramassant en lui-même, il l'offre, il le sanctifie, il le consacre au Dieu vivant: si bien qu'il n'est le contemplateur et le mystérieux abrégé de la nature visible, qu'afin d'être pour elle, par un saint amour, le prêtre et l'adorateur de la nature invisible et intellectuelle.

Mais ne nous perdons pas, chrétiens, dans ces hautes spéculations; et disons que l'homme, ce

médiateur de la nature visible, avoit lui-même besoin d'un médiateur. La nature visible ne pouvoit aimer, et pour cela elle avoit besoin d'un médiateur pour retourner à son Dieu. La nature humaine peut bien aimer, mais elle ne peut aimer dignement. Il falloit donc lui donner un médiateur aimant Dieu comme il est aimable, adorant Dieu autant qu'il est adorable ; afin qu'en lui et par lui nous pussions rendre à Dieu notre Père un hommage, un culte, une adoration, un amour digne de sa majesté. C'est, Messieurs, ce médiateur qui nous est formé aujourd'hui par le Saint-Esprit dans les entrailles de Marie. Réjouis-toi, ô nature humaine : tu prêtes ton cœur au monde visible pour aimer son Créateur tout-puissant ; et Jésus-Christ te prête le sien, pour aimer dignement celui qui ne peut être dignement aimé que par un autre lui-même. Laissons-nous donc gagner par ce Dieu aimant ; aimons comme ce Dieu aimant ; aimons par ce Dieu aimant.

Que croyez-vous, chrétiens, que fait aujourd'hui la divine Vierge toute pleine de Jésus-Christ? Elle l'offre sans cesse au Père céleste, et après avoir épuisé son cœur, rougissant de la pauvreté de l'amour de la créature pour l'immense bonté de son Dieu ; pour suppléer à ce défaut, pour compenser ce qui manque, elle offre au Père céleste toute l'immensité de l'amour et toute l'étendue du cœur d'un Dieu-Homme. Faisons ainsi, chrétiens ; unissons-nous à Jésus ; aimons en Jésus ; aimons par Jésus. Mais, ô Dieu, quelle pureté ! O Dieu, quel dégagement pour nous unir au cœur de Jésus ! O créatures, idoles honteuses, retirez-vous de ce cœur qui veut aimer Dieu par Jésus-Christ : ombres, fantômes, dissipez-vous en présence de la vérité. Voici l'amour véritable qui veut entrer dans ce cœur : amour faux, amour trompeur, veux-tu tenir devant lui?

Chrétiens, rejetterez-vous l'amour d'un Dieu-Homme, qui vous presse, qui veut remplir votre cœur, pour unir votre cœur au sien, et faire de tous les cœurs une même victime du saint amour? Vive l'Eternel, mes frères : je ne puis souffrir cette indignité : je veux arracher ce cœur de tous les plaisirs qui l'enchantent, de toutes les créatures qui le captivent. O Dieu, quelle violence d'arracher un cœur de ce qu'il aime ! Il en gémit amèrement ; mais quoique la victime se plaigne et se débatte devant les autels, il n'en faut pas moins achever le sacrifice du Dieu vivant. Que je t'égorge devant Dieu, ô cœur profane, pour mettre en ta place un cœur chrétien. Et quoi, ne me permettrez-vous pas encore un soupir, encore une complaisance ? Nul soupir, nulle complaisance que pour Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Et donc faudra-t-il éteindre jusqu'à cette légère étincelle ? Sans doute, puisque la flamme toute entière m'y paroît encore vivante. O dénuement d'un cœur chrétien ! pourrons-nous bien nous résoudre à ce sacrifice ? Un Dieu-Homme, un Dieu incarné, un Dieu se donnant à nous dans l'eucharistie, en la vérité de sa chair et en la plénitude de son Esprit, le mérite bien.

Venez donc, ô divin Jésus, venez consumer ce cœur. Tirez-nous après vos parfums ; tirez les grands, tirez les petits ; tirez les rois, tirez les sujets ; tirez surtout ô Jésus, le cœur de notre monarque, lequel en se donnant tout à fait à vous, ferme comme il est, constant comme il est, est capable de vous entraîner toutes choses, et de vous faire régner par tout l'univers. Ainsi-soit-il.

TROISIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ANNONCIATION.

Combien admirables et extraordinaires les abaissements du Dieu-Homme. Pourquoi les moyens les plus efficaces que Dieu a d'établir sa gloire, se trouvent nécessairement joints avec la bassesse. Amour que Dieu a pour l'humilité ; quelle part elle a dans le mystère de notre réparation. Antiquité de la promesse de notre salut. Rapports admirables de Marie avec Eve.

Creavit Dominus novum super terram : femina circumdabit virum.

Le Seigneur a créé une nouveauté sur la terre : une femme concevra un homme (Jerem., xxxi, 22.).

De ce grand et épouvantable débris, où la raison humaine ayant fait naufrage, a perdu tout d'un coup toutes ses richesses, et particulièrement la vérité pour laquelle Dieu l'avoit formée ; il est resté dans l'esprit des hommes un désir vague et inquiet d'en découvrir quelque vestige, et c'est ce qui a fait naître dans tous les hommes un amour incroyable de la nouveauté. Cet amour de la nouveauté paroît au monde en plus d'une forme, exerce les esprits de plus d'une sorte. Il se contente de pousser les uns à ramasser dans un cabinet mille raretés étrangères, et les autres, qu'il trouve plus vifs et plus capables d'invention, il les épuise par de grands efforts pour trouver, ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque raffinement inusité dans la conduite des affaires, ou quelque secret

inouï dans l'ordre de la nature ; enfin, pour n'entrer pas plus avant dans cette matière infinie, je me contenterai de vous dire du désir de la nouveauté, qu'il n'est point dans le monde d'appât plus trompeur, ni d'amusement plus universel, ni de curiosité moins bornée que celle de la nouveauté. Pour guérir cette maladie, qui travaille si étrangement la nature humaine, Dieu nous présente aussi dans son Ecriture des nouveautés saintes et des curiosités fructueuses : et le mystère de cette journée en est une preuve invincible. Le prophète nous en a parlé comme d'une nouveauté surprenante : *Creavit Dominus novum super terram ;* et comme il prépare nos attentions à quelque chose d'extraordinaire, il nous oblige plus que jamais à demander par la Mère le secours du Fils ; et d'ailleurs c'est aujourd'hui le jour véritable d'employer envers cette Vierge la salutation angélique, et de lui dire avec Gabriel, *Ave.*

Dans cet empressement universel de toutes les conditions et de tous les âges pour la gloire et pour la grandeur, il faut avouer, chrétiens, qu'une véritable modération est une nouveauté extraordinaire, et dont le monde voit si peu d'exemples, qu'il la pourroit justement compter parmi ses raretés les plus précieuses. Mais si c'est un spectacle si nouveau de voir les hommes se contenir dans leur naturelle bassesse, ce sera une nouveauté bien plus admirable de voir un Dieu se dépouiller de sa souveraine grandeur, et descendre du haut de son trône par un anéantissement volontaire. C'est, Messieurs, cette nouveauté que l'Eglise nous représente dans le mystère du Verbe fait chair, et c'est ce qui fait dire à notre prophète : *Creavit Dominus novum super terram :* Dieu a fait dans le monde une nouveauté, lorsqu'il y a envoyé son Fils humilié et anéanti.

Et en effet je remarque dans cet abaissement du Dieu-Homme deux choses tout-à-fait extraordinaires. Dieu est le Seigneur des seigneurs, et ne voit rien au-dessus de lui ; Dieu est unique dans sa grandeur, et ne voit rien autour de lui qui l'égale. Et voici, ô nouveauté surprenante ! que celui qui n'a rien au-dessus de lui se fait sujet et se donne un maître ; celui que rien ne peut égaler se fait homme et se donne des compagnons ; ce Fils, dans l'éternité égal à son Père, s'engage à devenir sujet de son Père ; ce Fils, relevé infiniment au-dessus des hommes, se met en égalité avec les hommes. Quelle nouveauté, chrétiens ! et n'est-ce pas avec raison que le prophète s'écrie que Dieu a fait une nouveauté ? O Père céleste, ô hommes mortels, vous recevez aujourd'hui un honneur nouveau dont je ne puis parler sans étonnement. Père, vous n'avez jamais eu un tel sujet : hommes, vous n'avez jamais eu un tel associé.

Venez, mes frères, venez tous ensemble contempler cette nouveauté que le Seigneur a créée aujourd'hui : mais en admirant ce nouveau mystère que nous annonce le saint prophète, n'oublions pas ce qu'il y ajoute, « qu'une femme » concevra un fils : » *Femina circumdabit virum ;* et apprenant, de ces paroles mystiques, que la bienheureuse Marie a été appelée en société de cet ouvrage admirable, pour la comprendre dans cette fête à laquelle nous savons qu'elle a tant de part, disons que ce Dieu, qui se fait sujet, l'a choisie pour être le temple où il rend à son Père son premier hommage ; et que ce Dieu, qui s'unit aux hommes, l'a choisie comme le canal par lequel il se donne à eux. Et afin de nous expliquer en termes plus clairs, considérons attentivement combien Dieu honore cette sainte Vierge ; en ce que c'est en elle qu'il s'anéantit et devient soumis à son Père : c'est ce que nous dirons dans le premier point ; en ce que c'est par elle qu'il se communique et entre en société avec les hommes : c'est ce que nous verrons dans le second. Et voilà en peu de paroles le partage de ce discours, pour lequel je vous demande vos attentions.

PREMIER POINT.

C'est une vérité assez surprenante et néanmoins très indubitable que dans les moyens infinis que Dieu a d'établir sa gloire, le plus efficace de tous se trouve joint nécessairement avec la bassesse. Il peut renverser toute la nature, il peut faire voir sa puissance aux hommes par mille nouveaux miracles ; mais par un secret merveilleux, il ne peut jamais porter sa grandeur plus haut, que lorsqu'il s'abaisse et s'humilie. Voici une nouveauté bien étrange : je ne sais si tout le monde entend ma pensée ; mais la preuve de ce que j'avance paroît bien évidemment dans notre mystère. Saint Thomas a très bien prouvé (3. *Part. quæst.* 1, *art.* 1.) que le plus grand ouvrage de Dieu, c'est de s'unir personnellement à la créature, comme il a fait dans l'incarnation. Et sans m'arrêter à toutes ces preuves, qu'il vaut mieux laisser à l'école, parce qu'elles nous emporteroient ici trop de temps ; il n'y a personne qui n'entende assez que Dieu, dans toute l'étendue de sa puissance, qui n'a point de bornes, ne pouvoit rien faire de plus relevé que de donner au monde un Dieu-Homme, un Dieu incarné. *Domine, opus*

tuum (*Habac.*, III. 2.) : « C'est là, Seigneur, » votre grand ouvrage : » et je ne crains point d'assurer que vous ne pouvez rien faire de plus admirable. Que si c'est là son plus grand ouvrage, c'est aussi par conséquent sa plus grande gloire. Cette conséquence est certaine, parce que Dieu ne se glorifie que dans ses ouvrages : *Lætabitur Dominus in operibus suis* (*Ps.* CIII. 31.) : « Le » Seigneur se réjouira dans ses œuvres. » Or ce miracle si grand et si magnifique, Dieu ne le pouvoit faire qu'en se rabaissant, selon ce que dit l'apôtre saint Paul (*Philip.*, II. 7.) : *Exinanivit semetipsum :* « Il s'est lui-même épuisé et » anéanti, en prenant la forme d'esclave. »

Disons donc avec le prophète : Dieu a fait une nouveauté. Quelle nouveauté a-t-il faite? Il a voulu porter sa grandeur en son plus haut point ; pour cela il s'est rabaissé : il a voulu nous montrer sa gloire dans sa plus grande lumière, *Vidimus gloriam ejus;* et pour cela il s'est revêtu de notre foiblesse : *Et habitavit in nobis, et vidimus gloriam ejus* (JOAN., I. 14.). Jamais il ne s'est vu plus de gloire, parce qu'il ne s'est jamais vu plus de bassesse.

Ne croyez pas, mes frères, que je vous prêche aujourd'hui cette nouveauté, pour repaître seulement vos esprits par une méditation vaine et curieuse : loin de cette chaire de tels sentiments. Ce que je prétends, par tout ce discours, c'est de vous faire aimer l'humilité sainte, cette vertu fondamentale du christianisme ; je prétends, dis-je, vous la faire aimer, en vous montrant l'amour que Dieu a pour elle. Il ne peut pas trouver l'humilité en lui-même ; car sa souveraine grandeur ne lui permet pas de s'abaisser, demeurant en sa propre nature : il faut qu'il agisse toujours en Dieu, et par conséquent qu'il soit toujours grand. Mais ce qu'il ne peut pas trouver en lui-même il le cherche dans une nature étrangère. Cette nature infiniment abondante ne refuse point d'aller à l'emprunt : pourquoi? Pour s'enrichir par l'humilité. C'est ce que le Fils de Dieu vient chercher au monde ; c'est pour cette raison qu'il se fait homme, afin que son Père voie en sa personne un Dieu soumis et obéissant.

Et que ce soit là son dessein, mes frères, vous le pouvez aisément juger par le premier acte qu'il fit en venant au monde au moment de sa bienheureuse incarnation. Peut-être serez-vous bien aises d'apprendre aujourd'hui quel fut le premier acte de ce Dieu-Homme, quelle fut sa première pensée, et le premier mouvement de sa volonté? Je réponds, et je ne crains point de vous assurer que ce fut un acte d'obéissance. Par où ai-je appris ce secret, qui m'a découvert ce mystère? C'est le grand apôtre, c'est saint Paul lui-même dans la divine épître aux Hébreux, où il parle ainsi du Fils de Dieu : « Entrant au monde, il a » dit : » *Ingrediens ;* voilà, mes frères, ce que nous cherchons, ce qu'a dit le Fils de Dieu en entrant au monde ; et par ce qu'il a dit nous savons ce qu'il pense. Donc entrant au monde, il a dit : Père « les holocaustes et les sacrifices pour » le péché ne vous ont pas plu : » *Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt ;* « alors » j'ai dit : J'irai moi-même : » pourquoi? « pour » accomplir, ô Dieu, votre volonté : » *Tunc dixi : Ecce venio : in capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (*Hebr.*, X. 5, 6, 7.). N'est-ce pas nous dire en termes formels que le premier acte du Fils de Dieu c'est un acte de soumission et d'humilité, et qu'il est descendu du ciel en la terre pour pratiquer l'obéissance : *Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam.*

Mais poussons encore plus loin, et voyons combien Dieu aime l'humilité. O divin acte d'obéissance, par lequel Jésus-Christ commence sa vie, nouveau sacrifice d'un Dieu soumis, en quel temple serez-vous offert au Père éternel? où est-ce qu'on verra la première fois cet auguste, cet admirable spectacle d'un Dieu humilié et obéissant? Ah ! ce sera dans les entrailles de la sainte Vierge : ce sera le temple, ce sera l'autel où Jésus consacrera à son Père les premiers vœux de l'obéissance. Et d'où vient, ô divin Sauveur, que vous choisissez cette Vierge pour être le temple sacré où vous rendrez à votre Père céleste vos premières adorations avec une humilité si profonde? C'est l'amour de l'humilité qui l'y oblige, c'est à cause que ce divin temple est bâti sur l'humilité, sanctifié par l'humilité. Le Verbe abaissé et humilié a voulu que l'humilité préparât son temple, et il n'y a point pour lui de demeure au monde sinon celle que l'humilité aura consacrée.

Le voulez-vous voir par l'Ecriture? Renouvelez, Messieurs, vos attentions, pour y voir que l'humilité de Marie a mis la dernière disposition que le Fils de Dieu attendoit pour établir sa demeure en ce nouveau temple. Je remarque, dans l'évangile de ce jour, que, dans cet admirable entretien de la sainte Vierge avec l'ange, elle ne lui parle que deux fois. Mais, ô admirables paroles ! Dieu a voulu qu'en ces deux réponses nous vissions paroître dans un grand éclat deux vertus d'une beauté souveraine, et capables de charmer le cœur de Dieu même : l'une est la pureté virginale ; l'autre, une humilité très profonde.

L'ange Gabriel annonce à Marie qu'elle concevra le Fils du Très-Haut, le roi et le libérateur d'Israël. Qui pourroit s'imaginer, chrétiens, qu'une femme pût être troublée d'une si heureuse nouvelle? Quelle espérance plus glorieuse lui peut-on donner? quelle promesse plus magnifique? mais quelle assurance plus grande, puisque c'est un ange qui lui parle de la part de Dieu? et néanmoins Marie est troublée, elle craint, elle hésite; peu s'en faut qu'elle ne réponde que la chose ne peut se faire: « Comment cela se pourroit-il faire, » puisque j'ai résolu de demeurer vierge? » *Quomodo* (Luc., I. 34.)? Voyez, mes frères, qu'elle s'inquiète pour sa pureté virginale. Si je conçois le Fils du Très-Haut, ce me sera à la vérité une grande gloire; mais, ô sainte virginité, que deviendrez-vous? je ne puis consentir à vous perdre. O pureté admirable, qui n'est pas seulement à l'épreuve de toutes les promesses des hommes, mais encore, et voici bien plus, de toutes les promesses de Dieu! Qu'attendez-vous, ô Verbe divin, chaste amateur des âmes pudiques? qu'est-ce qui vous fera venir sur la terre, si cette pureté ne vous y attire? Attendez, attendez, son heure n'est pas encore arrivée, et son temple n'a pas reçu sa dernière disposition.

En effet, l'ange répond à Marie: « Le Saint-» Esprit surviendra en vous: » *Spiritus sanctus superveniet in te* (Luc., I. 35.). Il surviendra, dit-il; il n'étoit donc pas encore venu. Telle est la première parole de la sainte Vierge, qui a été prononcée par la pureté. Ecoutez maintenant la seconde. *Ecce ancilla Domini; fiat mihi secundùm verbum tuum* (*Ibid.*, 38.): « Voici la ser-» vante du Seigneur; qu'il me soit fait selon ta » parole. » Vous voyez assez de vous-même, sans qu'il soit nécessaire que je vous le dise, que c'est l'humilité qui parle en ce lieu; voilà le langage de l'obéissance. Marie ne s'élève pas par sa nouvelle dignité de Mère de Dieu; et sans se laisser emporter aux transports d'une joie si juste, elle déclare seulement sa soumission. Et aussitôt les cieux sont ouverts, tous les torrents des grâces tombent sur Marie, l'inondation du Saint-Esprit la penètre toute: le Verbe se fait un corps de son sang très pur; « le Père la couvre de sa vertu: » *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* (*Ibid.*, 35.); et ce Fils qu'il engendre toujours dans son sein, parce qu'il est si grand, si immense, si je puis parler de la sorte, qu'il n'y a que l'infinité du sein paternel qui soit capable de le contenir, il l'engendre dans le sein de la sainte Vierge. Comment s'est pu faire un si grand miracle? C'est que l'humilité l'a rendue capable de contenir l'immensité même. C'est à cause de l'humilité, ô heureuse Vierge, que vous recevez en vous, la première, celui qui est destiné pour tout le monde, qui a été promis et attendu tant de siècles: *Ecce Domini mei per tanta retro sæcula promissum, prima suscipere mereris adventum* (Euseb., *Homil.* II, *de Nativ. Domin. Bibliot. Patr. Lugd. tom.* VI, *p.* 620.). Vous devenez le temple d'un Dieu incarné, et l'humilité qui vous a remplie lui rend cette demeure si agréable, que par une grâce particulière il veut que « vous possédiez toute seule, durant l'espace » de neuf mois entiers, l'espérance de la terre, la » gloire des siècles, le bien commun de tout » l'univers: » *Spem terrarum, decus sæculorum, commune omnium gaudium peculiari munere sola possides.* (*Ibid.*, *pag.* 621.). Tant il est vrai que l'humilité est la source de toutes les grâces, et qu'elle seule peut attirer Jésus-Christ en nous.

Ah! je ne m'étonne pas, chrétiens, si Dieu paroît si fort éloigné des hommes, ni s'il retire de nous ses miséricordes: c'est que l'humilité est bannie du monde. Un homme humble, je l'ai déjà dit, mais il faut le redire encore; un homme retenu et modeste c'est une rareté presque inouïe. Hé bien! néant superbe, que faut-il pour te rabaisser, si un Dieu anéanti n'y suffit pas? Il n'a rien au-dessus de lui, et il se donne un maître en se faisant homme: et toi, resserré de toutes parts dans les chaînes de ta dépendance, tu ne peux prendre un esprit soumis. Mais peut-être que vous me direz: Je suis si souple, je suis si soumis, je fais ma cour si adroitement, et je sais si bien m'abaisser. Ah! ne croyez pas m'imposer par cette apparence modeste. Est-ce que je ne vois pas clairement que tu ne te soumets que par un principe d'orgueil? est-ce que je ne lis pas dans ton cœur que tu ne t'abaisses sous ceux que l'on nomme les tout-puissants, tant la vanité est aveugle, qu'afin de dominer sur les autres? Il faut que l'orgueil soit enraciné bien profondément dans vos âmes, puisque même vous ne pouvez vous humilier que par un sentiment d'arrogance. Mais cette arrogance que vous nous cachez, parce qu'elle nuiroit à votre fortune, s'il vient à luire sur vous un petit rayon de faveur, paroîtra bientôt dans toute sa force.

O cœur plus léger que la paille, cette prospérité inopinée t'emporte jusqu'à ne pouvoir plus te reconnoître. Et comment as-tu si fort oublié et la boue dont tu sors peut-être, et toutes les foiblesses qui t'environnent? Rentre, ô superbe, dans ton néant; et apprends de la sainte Vierge à ne te pas

laisser éblouir par l'éclat et par la douceur d'une grandeur nouvelle et imprévue. Cette haute dignité de Mère de Dieu ne fait que l'abaisser davantage ; mais cet abaissement fait sa gloire. Dieu, ravi d'une humilité si profonde, vient lui-même s'humilier dans ses entrailles ; mais ce n'est pas encore toute sa grandeur. Si ce Dieu, résolu de s'anéantir, veut s'anéantir dans Marie, ce même Dieu qui veut se donner aux hommes, leur fait ce présent par Marie : c'est ce que j'ai à vous dire dans ce second point, qui finira bientôt ce discours.

SECOND POINT.

Voici, Messieurs, une nouveauté qui n'est pas moins surprenante que la première ; et si vous avez été étonnés de voir un souverain qui se fait sujet, je crois que vous ne le serez pas moins de voir l'Unique et l'Incomparable qui se donne des compagnons, et qui entre en société avec les hommes ; *Et habitavit in nobis :* c'est le mystère de cette journée. Pour bien entendre cette nouveauté, formez-vous en votre esprit une forte idée de cette parfaite unité de Dieu, qui le rend infini, incommunicable et unique en tout ce qu'il est. Il est le seul sage, le seul bienheureux, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, unique en sa majesté, inaccessible en son trône, incomparable en sa puissance. Les hommes n'ont point de termes assez énergiques pour parler dignement de cette unité ; et voici néanmoins, Messieurs, des paroles de Tertullien qui nous en donnent, ce me semble, une grande idée, autant que le peut permettre la foiblesse humaine. Il appelle Dieu « le souverain » grand, » *Summum magnum ;* « mais il n'est » souverain, dit-il, qu'à cause qu'il surmonte » tout le reste : » *Summum victoriâ suâ constat* (*Advers.* Marcion., *lib.* I, *n.* 3.). « Et ainsi, » ne souffrant rien qui l'égale, il laisse tellement » au-dessous de soi tout ce qu'on pourroit mettre » à l'égal de lui, qu'il se fait lui-même une so- » litude par la singularité de son excellence : » *Atque ex defectione æmuli solitudinem quamdam de singularitate præstantiæ suæ possidens, unicum est* (*Ibid.*, *n.* 4.).

Voilà une manière de parler étrange : mais cet homme, accoutumé aux expressions fortes, semble chercher des termes nouveaux pour parler d'une grandeur qui n'a point d'exemple. Est-il rien de plus majestueux ni de plus auguste que cette solitude de Dieu ? Pour moi, je me représente, Messieurs, cette majesté infinie toute resserrée en elle-même, cachée dans ses propres lumières, séparée de toutes choses par sa propre étendue, qui ne ressemble pas les grandeurs humaines, où il y a toujours quelque foible, où ce qui s'élève d'un côté s'abaisse de l'autre ; mais qui est de tous côtés également forte et également inaccessible. Qui ne s'étonneroit donc, chrétiens, de voir cet Unique, cet Incomparable, qui sort de cette auguste solitude pour se faire des compagnons ? O nouveauté admirable ! Et encore quels compagnons ? Des hommes mortels et pécheurs. *Non angelos apprehendit* (*Hebr.*, II. 6.) : « Il » ne s'est point arrêté aux anges, » quoiqu'ils fussent, pour ainsi dire, les plus proches de son voisinage. Il est venu à pas de géant, « sautant, » dit l'Ecriture (*Cant.*, II. 8.), toutes les mon- » tagnes, » c'est-à-dire passant tous les chœurs des anges ; il a cherché la nature humaine, que sa mortalité avoit reléguée au plus bas étage de l'univers, et qui avoit encore ajouté l'éloignement du péché à l'inégalité de la condition : néanmoins il se l'est unie, *Apprehendit ;* il l'a saisie en l'âme et au corps ; il s'est fait une chair semblable à la nôtre. Enfin, ô bonté, ô miséricorde ! enfin ce Dieu en devenant homme, « afin que nous en- » trions en société avec lui : » *Ut et nos societatem habeamus cum eo* (1. Joan., I. 3, 6.), est venu traiter d'égal avec nous, et cela pour nous donner le moyen de traiter d'égal avec lui : *Ex æquo agebat Deus cum homine, ut homo agere ex æquo cum Deo posset* (Tertull. *advers.* Marcion., *lib.* II, *n.* 27.). Chrétiens, quelle nouveauté ! qui a jamais ouï un pareil miracle ? « Quelle nation de la terre a des dieux qui s'ap- » prochent d'elle, comme notre Dieu s'approche » de nous (*Deut.*, IV. 7.) ? »

Une telle condescendance mériteroit bien, chrétiens, d'occuper plus long-temps nos esprits, si le mystère de cette journée ne m'obligeoit à jeter les yeux sur la bienheureuse Marie. Vous avez vu un Dieu qui se donne à nous ; c'est un grand bonheur pour notre nature : mais quelle gloire pour la sainte Vierge, qu'il se donne à nous par son entremise ! C'est par elle qu'il lie avec nous cette société bienheureuse. Non content de l'avoir choisie pour ce ministère, il envoie un des premiers de ses anges pour lui en porter la parole, et comme pour demander son consentement. Chrétiens, quel est ce mystère ? tâchons d'en découvrir le secret, et lisons-le dans l'ordre des décrets de Dieu, selon que Dieu nous les a révélés.

J'ai appris par son Ecriture et par le consentement unanime de tous les siècles, que dans le mystère adorable de la rédemption de notre nature, c'étoit une résolution déterminée de la Providence divine, de faire servir à notre salut

tout ce qui avoit été employé à notre ruine. Ne me demandez pas ici les raisons de ce conseil admirable, qu'il seroit trop long de vous expliquer; et contentez-vous d'entendre en un mot, que par une charitable émulation Dieu a voulu détruire notre ennemi, en lui renversant sur la tête ses propres machines, et le défaisant, pour ainsi dire, par ses propres armes.

C'est pourquoi la foi nous enseigne que si un homme nous perd, un homme nous sauve; la mort règne dans la race d'Adam, c'est de la race d'Adam que la vie est née; Dieu fait servir de remède à notre péché la mort qui en étoit la punition; l'arbre nous tue, l'arbre nous guérit; et nous voyons dans l'eucharistie qu'un manger salutaire répare le mal qu'un manger téméraire avoit fait. Selon cette merveilleuse dispensation, que Dieu a voulu marquer si visiblement dans tout l'ouvrage de notre salut, il faut conclure nécessairement que, comme les deux sexes sont intervenus dans la désolation de notre nature, ils devoient aussi concourir à sa délivrance. Tertullien l'a enseigné dès les premiers siècles dans le livre de la Chair de Jésus-Christ, où parlant de la sainte Vierge : « Il étoit, dit-il (*de Carn.* » *Chr. n.* 17.), nécessaire que ce qui avoit été » perdu par ce sexe fût ramené au salut par le » même sexe : : » *Ut quod per ejusmodi sexum abierat in perditionem, per eumdem sexum redigeretur in salutem.* Le martyr saint Irénée l'a dit devant lui (*contr. Hæres. lib.* v. *cap.* xix. *p.* 316.); le grand saint Augustin l'a dit après (*de Symb. ad Catech. Serm.* iii. *cap.* iv. *col.* 571.); tous les saints Pères unanimement nous ont enseigné la même doctrine : d'où je tire cette conséquence, qu'il étoit certainement convenable que Dieu prédestinât une nouvelle Eve aussi bien qu'un nouvel Adam; afin de donner à la terre, au lieu de la race ancienne qui avoit été condamnée, une nouvelle postérité qui fût sanctifiée par la grâce.

Et certainement, chrétiens, si nous méditons en nous-mêmes les conseils impénétrables de la Providence dans la réparation de notre nature, et que nous conférions exactement Eve avec Marie dans le mystère de cette journée, nous serons bientôt convaincus de cette doctrine si sainte et si ancienne. Voici le rapport qu'en font les saints Pères, et je ne fais que répéter ce qu'ils en ont dit.

L'ouvrage de notre corruption commence par Eve, l'ouvrage de la réparation par Marie; la parole de mort est portée à Eve, la parole de vie à la sainte Vierge; Eve étoit vierge encore, et Marie est vierge; Eve encore vierge avoit son époux, et Marie, la Vierge des vierges, a aussi le sien; la malédiction est donnée à Eve, la bénédiction à Marie : *Benedicta tu* (Luc. i. 42.) : un ange de ténèbres s'adresse à Eve, un ange de lumière parle à Marie; l'ange de ténèbres veut élever Eve à une fausse grandeur, en lui faisant affecter la divinité : « Vous serez, lui dit-il, » comme des dieux (*Genes.* iii. 5.) : » l'ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par une sainte société avec Dieu : « Le Seigneur » est avec vous, lui dit Gabriel (Luc. i. 28.). » L'ange de ténèbres parlant à Eve lui inspire un dessein de rebellion : « Pourquoi est-ce que Dieu » vous a commandé de ne point manger de ce » fruit si beau (*Genes.*, iii. 1.)? » l'ange de lumière parlant à Marie lui persuade l'obéissance : « Ne craignez point, Marie, » lui dit-il; et, « Rien » n'est impossible au Seigneur (Luc. i. 30. 37.). » Eve crut au serpent, et Marie à l'ange. De cette sorte, dit Tertullien (*De Carne Christi. n.* 17.), une foi pieuse efface la faute d'une téméraire crédulité, et « Marie répare en croyant à Dieu » ce qu'Eve avoit ruiné en croyant au Diable : » *Quod illa credendo deliquit, hæc credendo delevit.* Enfin, pour achever le mystère, Eve séduite par le démon, est contrainte de fuir devant la face de Dieu, et Marie instruite par l'ange est rendue digne de porter Dieu : Eve nous ayant présenté le fruit de mort, Marie nous présente le vrai fruit de vie; afin, dit saint Irénée, écoutez les paroles de ce grand martyr, « afin que la vierge » Marie fût l'avocate de la vierge Eve : » *Ut virginis Evæ virgo Maria fieret advocata* (*cont. Hær. l.* v. *cap.* xix. *p.* 316.).

Un rapport si exact n'est pas une invention de l'esprit humain. Après cela on ne peut douter que Marie ne soit l'Eve bienheureuse de la nouvelle alliance, qu'elle n'ait la même part à notre salut qu'Eve a eue à notre ruine, c'est-à-dire la seconde après Jésus-Christ, et qu'Eve étant la mère de tous les mortels, Marie ne soit la Mère de tous les vivants. C'est Dieu même qui nous persuade une vérité si constante, par l'ordre admirable de tous ses desseins, par la convenance des choses si évidemment déclarée, par le rapport nécessaire de tous ses mystères.

Et nos frères qui nous ont quittés ne peuvent pas endurer notre dévotion pour Marie, ni que nous la croyions après Jésus-Christ la principale coopératrice de notre salut! Qu'ils détruisent donc ce rapport de tous les mystères divins; qu'ils nous disent pour quelle raison Dieu envoie son ange à Marie. Ne pouvoit-il pas faire son ouvrage en elle sans en avoir son consentement?

Ne paroît-il pas plus clair que le jour que ç'a été un conseil du Père qu'elle coopérât à notre salut et à l'incarnation de son Fils, par son obéissance et sa charité? Et si cette charité maternelle a tant opéré pour notre bonheur dans le mystère de l'incarnation, sera-t-elle devenue stérile, et ne produira-t-elle plus rien en notre faveur? Ah! Messieurs, qui pourroit le croire? Et si maintenant nous attendons d'elle qu'elle nous assiste de son secours, quel crime faisons-nous de le demander? Est-ce pour cela, nos chers frères, que vous avez rompu l'unité et abandonné la communion dans laquelle vos pères sont morts en la charité de Notre-Seigneur? Mais peut-être n'y en a-t-il pas qui nous entendent. Revenons à vous, chrétiens.

Je ne puis plus retenir les secrets mouvements de mon cœur. Je ne puis que je ne m'écrie avec toute l'Eglise catholique : O sainte, ô incomparable Marie, nous crions, nous gémissons après vous, misérables bannis enfants d'Eve : *Ad te clamamus.* Car à qui auront leur recours les enfants captifs d'Eve l'exilée, sinon à la mère des libres? Et si telle est la doctrine des anciens Pères, si telle est la foi des martyrs, que vous soyez l'avocate d'Eve, ne prendrez-vous pas aussi la défense de sa postérité condamnée? Si donc Eve inconsidérée nous a présenté autrefois le fruit empoisonné qui nous tue, ô Marie notre protectrice, que nous recevions de vos mains le fruit de vos bénites entrailles, qui nous donne la vie éternelle! *Et Jesum, etc.* O merveille des secrets de Dieu! ô convenance de notre foi! Car c'est l'accomplissement du mystère que nous recevions Jésus-Christ des mains de Marie : elle nous le présente pour entrer en société avec nous. Vivons comme des hommes avec qui Jésus-Christ s'est associé, « pour leur apprendre à agir d'une » manière toute divine : » *Conversabatur Deus ut homo divinè agere doceretur* (TERTULL. *adversùs* MARCION. *lib.* II. *n.* 27.).

QUATRIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ANNONCIATION.

La promesse de notre salut presque aussi ancienne que la sentence de notre mort. La réparation du genre humain figurée même dans les auteurs de sa ruine. Miséricordieuse émulation du Rédempteur de notre nature. De quelle manière Dieu fait servir à notre salut ce que le démon avoit employé à notre ruine. Rapports admirables entre Eve et Marie; par quelle fécondité celle-ci est rendue mère de tous les fidèles.

Vocavit nomen uxoris suæ, Eva; eo quòd Mater esset cunctorum viventium.

Adam donna à sa femme le nom d'Eve; parce qu'elle étoit la Mère de tous les vivants (*Genes.* III. 20.).

Benedicta tu in mulieribus.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes (LUC., I. 29.).

C'est un trait merveilleux de miséricorde, que la promesse de notre salut se trouve presque aussi ancienne que la sentence de notre mort, et qu'un même jour ait été témoin de la chute de nos premiers pères, et du rétablissement de leur espérance. Nous voyons, en la Genèse (*Genes.*, III. 15.), que Dieu, en nous condamnant à la servitude, nous promet en même temps le libérateur; en prononçant la malédiction contre nous, il prédit au serpent qui nous a trompés, que sa tête sera brisée; c'est-à-dire, que son empire sera renversé, et que nous serons délivrés de sa tyrannie : les menaces et les promesses se touchent, la lumière de la faveur nous paroît dans le feu même de la colère; afin que nous entendions, chrétiens, que Dieu se fâche contre nous ainsi qu'un bon père, qui, dans les sentiments les plus vifs d'une juste indignation, ne peut oublier ses miséricordes, ni retenir les effets de sa tendresse. Bien plus, ô incomparable bonté! Adam même qui nous a perdus, et Eve qui est la source de notre misère, nous sont représentés dans les saintes Lettres comme des images vivantes des mystères qui nous sanctifient. Jésus-Christ ne dédaigne pas de s'appeler le nouvel Adam : Marie sa divine mère est la nouvelle Eve; et par un secret ineffable nous voyons notre réparation figurée même dans les auteurs de notre ruine.

C'est sans doute dans cette pensée que saint Epiphane a considéré le passage de la Genèse que j'ai allégué pour mon texte. Ce grand homme a remarqué doctement que c'est après sa condamnation qu'Eve est appelée Mère des vivants. « Qu'est-ce à dire ceci, dit saint Epiphane (*Lib.* » III, *Hœres.* LXXVIII, *n.* 18, *tom.* I, *p.* 1050.)? » Elle n'avoit pas ce beau nom, lorsqu'elle étoit » encore dans le paradis; et on commence à l'ap- » peler Mère des vivants, après qu'elle a été con- » damnée à n'engendrer plus que des morts : » qui ne voit qu'il y a ici du mystère? Et c'est ce qui fait dire à ce grand évêque « qu'elle est nommée » ainsi en énigme, et comme figure de la sainte » Vierge, qui est la vraie mère de tous les vi- » vants, » c'est-à-dire de tous les fidèles auxquels son enfantement a rendu la vie.

Chrétiens, enfants de Marie, je vous prêche aujourd'hui l'accomplissement d'une excellente figure. Cette haute dignité de Mère de Dieu a des grandeurs trop impénétrables, et ma vue foible et languissante ne peut soutenir un si grand éclat. Mais si les splendeurs qui vous environnent, ô femme revêtue du soleil et couverte de la vertu du Très-Haut, nous empêchent d'arrêter la vue sur cette éminente qualité de Mère de Dieu, qui vous élève si fort au-dessus de nous; du moins nous sera-t-il permis de vous regarder en la qualité de mère des hommes, par laquelle vous condescendez à notre foiblesse : et c'est, fidèles, ce que vous verrez, avec le secours de la grâce. Vous verrez, dis-je, que la sainte Vierge, par le mystère de cette journée, est faite la mère de tous les vivants, c'est-à-dire de tous les fidèles; et cette vérité étant supposée, nous examinerons dans la suite ce qu'exige de ses enfants cette bienheureuse et divine Mère.

PREMIER POINT.

Tertullien explique fort excellemment le dessein de notre Sauveur dans la rédemption de notre nature, lorsqu'il parle de lui en ces termes : le diable s'étant emparé de l'homme qui étoit l'image de Dieu, « Dieu, dit-il, a regagné son image par » un dessein d'émulation : » *Deus imaginem suam à diabolo captam æmulâ operatione recuperavit* (*De Carn. Chr. n.* 17.). Entendons quelle est cette émulation, et nous verrons que cette parole enferme une belle théologie. C'est que le diable, se déclarant le rival de Dieu, a voulu s'assujétir son image; et Dieu aussi devenu jaloux, se déclarant le rival du diable, a voulu regagner son image : et voilà jalousie contre jalousie, émulation contre émulation. Or le principal effet de l'émulation, c'est de nous inspirer un certain désir de l'emporter sur notre adversaire dans les choses où il fait son fort, et où il croit avoir le plus d'avantage. C'est ainsi que nous lui faisons sentir sa foiblesse; et c'est le dessein que s'est proposé la miséricordieuse émulation du réparateur de notre nature. Pour confondre l'audace de notre ennemi, il fait tourner à notre salut tout ce que le diable a employé à notre ruine, il renverse tous ses desseins sur sa tête, il l'accable de ses propres machines, et il imprime la marque de sa victoire partout où il voit quelque caractère de son rival impuissant. Et d'où vient cela? C'est qu'il est jaloux et poussé d'une charitable émulation. C'est pourquoi la foi nous enseigne que si un homme nous perd, un homme nous sauve; la mort règne dans la race d'Adam, c'est de la race d'Adam que la vie est née; Dieu fait servir de remède à notre péché, la mort qui en étoit la punition; l'arbre nous tue, l'arbre nous guérit; et pour accomplir toutes choses, nous voyons dans l'eucharistie qu'un manger salutaire répare le mal qu'un manger téméraire avoit fait : l'émulation de Dieu a fait cet ouvrage.

Et si vous me demandez, chrétiens, d'où lui vient cette émulation contre sa créature impuissante, je vous répondrai en un mot qu'elle vient d'un amour extrême pour le genre humain. Pour relever notre courage abattu, il se plaît de nous faire voir toutes les forces de notre ennemi renversées; et voulant nous faire sentir que nous sommes véritablement rétablis, il nous montre tous les instruments de notre malheur miséricordieusement employés au ministère de notre salut : telle est l'émulation du Dieu des armées. Et de là vient que nos anciens Pères voyant, par une induction si universelle, que Dieu s'est résolument attaché d'opérer notre bonheur par les mêmes choses qui ont été le principe de notre perte, ils en ont tiré cette conséquence. Si tel est le dessein de Dieu, que tout ce qui a eu part à notre ruine doive coopérer à notre salut, puisque les deux sexes sont intervenus en la désolation de notre nature, il falloit qu'ils se trouvassent en sa délivrance; et parce que le genre humain est précipité à la damnation éternelle par un homme et par une femme, il étoit certainement convenable que Dieu prédestinât une nouvelle Eve aussi-bien qu'un nouvel Adam; afin de donner à la terre, au lieu de la race ancienne, qui avoit été condamnée, une nouvelle postérité qui fût sanctifiée par la grâce.

Mais d'autant que cette doctrine est le fondement assuré de la dévotion pour la sainte Vierge, il importe que vous sachiez quels sont les docteurs qui me l'ont apprise. Je vous nomme premièrement le grand Irénée et le grand Tertullien : et croyez que vous entendez en ces deux grands hommes les deux plus anciens auteurs ecclésiastiques. Donc le saint martyr Irénée, cet illustre évêque de Lyon, l'ornement de l'Eglise gallicane, qu'il a fondée par son sang et par sa doctrine, parle ainsi de la sainte Vierge : « Il falloit, » dit-il (*contr. Hæres. lib.* v, *cap.* XIX, *p.* 316.), » que le genre humain, condamné à mort par » une vierge, fût aussi délivré par une vierge. » Remarquez ces mots : *Et quemadmodum morti adstrictum est genus humanum per virginem, salvatur per virginem.* Et ce célèbre prêtre de Carthage, je veux dire Tertullien : « Il étoit,

» dit-il (*de Carn. Chr. n.* 17.), nécessaire que » ce qui avoit été perdu par ce sexe fût ramené » au salut par le même sexe : » *Ut quod per ejusmodi sexum abierat in perditionem, per eumdem sexum redigeretur in salutem.* Et après eux l'incomparable saint Augustin, dans le livre du Symbole aux catéchumènes : « Par une femme » la mort, nous dit-il, et par une femme la vie ; » par Eve la ruine, par Marie le salut : » *Per fœminam mors, per fœminam vita; per Evam interitus, per Mariam salus* (*de Symb. ad Catechum. Serm.* III, *cap.* IV, *tom.* VI, *col.* 571.). Tous les autres ont parlé dans le même sens ; et de là il est aisé de conclure que de même que le Sauveur prend le titre de second Adam, Marie sans difficulté est la nouvelle Eve : d'où il s'ensuit invinciblement que de même que la première Eve est la mère de tous les mortels, la seconde qui est Marie est la mère de tous les vivants, selon la pensée de saint Epiphane, c'est-à-dire, de tous les fidèles.

Et certainement, chrétiens, cette doctrine si sainte et si ancienne n'est pas une invention de l'esprit humain, mais un secret découvert par l'Esprit de Dieu : et afin que nous en demeurions convaincus, conférons exactement Eve avec Marie dans le mystère que nous honorons aujourd'hui, et considérons en nous-mêmes cette merveilleuse émulation du Dieu des armées et les conseils impénétrables de sa providence dans la réparation de notre nature.

L'ouvrage de notre corruption commence par Eve, l'ouvrage de la réparation par Marie; la parole de mort est portée à Eve, la parole de vie à la sainte Vierge ; Eve étoit vierge encore, et Marie est vierge; Eve encore vierge avoit son époux, et Marie la Vierge des vierges avoit son époux; la malédiction est donnée à Eve, la bénédiction à Marie : « Vous êtes bénite entre » toutes les femmes (Luc., I. 42.) : » un ange de ténèbres s'adresse à Eve, un ange de lumière parle à Marie ; l'ange de ténèbres veut élever Eve à une fausse grandeur, en lui faisant affecter la divinité : « Vous serez comme des dieux, » lui dit-il (*Genes.*, III. 5.) : l'ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par une sainte société avec Dieu : « Le Seigneur est avec vous, » lui dit Gabriel (Luc., I. 28.) ; l'ange de ténèbres parlant à Eve lui inspire un dessein de rébellion : « Pourquoi est-ce que Dieu vous a commandé » de ne point manger de ce fruit si beau (*Genes.*, » III. 1.) ? » l'ange de lumière parlant à Marie lui persuade l'obéissance : « Ne craignez point, » Marie, » lui dit-il, et, « Rien n'est impossible » au Seigneur (Luc., I. 30, 37.). » Eve croit au serpent, et Marie à l'ange : de cette sorte, dit Tertullien (*de Carne Christi, n.* 17.), une foi pieuse efface la faute d'une téméraire crédulité, et « Marie répare en croyant à Dieu ce qu'Eve » a gâté en croyant au diable : » *Quod illa credendo deliquit, hæc credendo delevit.* Et, pour achever le mystère, Eve séduite par le démon est contrainte de fuir devant la face de Dieu, et Marie instruite par l'ange est rendue digne de porter Dieu : Eve nous ayant présenté le fruit de mort, Marie nous présente le vrai fruit de vie; afin, dit saint Irénée, écoutez les paroles de ce grand martyr, « afin que la vierge Marie fût l'a- » vocate de la vierge Eve : » *Ut virginis Evæ virgo Maria fieret advocata* (*cont. Hær. t.* V, *cap.* XIX, *p.* 316.).

Après un rapport si exact, qui pourroit douter que Marie ne fût l'Eve de la nouvelle alliance, et la mère du nouveau peuple... Non certainement, chrétiens, ce ne sont point les hommes qui nous persuadent une vérité si constante; c'est Dieu même qui nous convainc par l'ordre de ses conseils très profonds, par la merveilleuse économie de tous ses desseins, par la convenance des choses si évidemment déclarée, par le rapport nécessaire de tous ses mystères.

Et je ne puis plus ici retenir les secrets mouvements de mon cœur. Je ne puis que je ne m'écrie avec toute l'Eglise catholique : O sainte, ô incomparable Marie, nous crions, nous gémissons après vous, misérables bannis enfants d'Eve. Car à qui auront leur recours les enfants captifs d'Eve l'exilée, sinon à la Mère des libres? Et si telle est la doctrine des anciens Pères, si telle est la foi des martyrs, que vous soyez l'avocate d'Eve, ne prendrez-vous pas aussi la défense de sa postérité condamnée? Si donc Eve inconsidérée nous a présenté autrefois le fruit empoisonné qui nous tue, est-il rien de plus convenable, ô Marie notre protectrice, que nous recevions de vos mains le fruit de vos bénites entrailles, qui nous donne la vie éternelle? O merveille incompréhensible des secrets de Dieu ! ô convenance de notre foi!

Mais il n'est pas temps encore de nous arrêter, il faut entrer plus profondément dans une méditation si pieuse : il faut rechercher dans les Ecritures, et dans le mystère de cette journée, quelle est cette fécondité de Marie, qui lui donne tous les chrétiens pour enfants.

Pour cela nous distinguerons deux sortes de fécondité : il y a la fécondité de nature; il y a la fécondité de la charité. C'est la fécondité de nature qui donne les enfants naturels; mais ceux

qui ont entendu l'apôtre saint Paul écrivant ainsi aux Galates (*Gal.*, IV. 19.) : « Mes petits en- » fants, que j'enfante encore jusqu'à ce que Jé- » sus-Christ soit formé en vous, » savent bien que la charité est féconde ; et c'est pourquoi saint Augustin dit souvent que la charité est une mère, *Charitas mater est* (*in Epist.* JOAN. *Tract.*, II, *n.* 4, *tom.* III, *part.* II, *col.* 838. *Enarrat. in Ps.* CXLVII. *n.* 14, *tom.* IV, *col.* 1659.).

Et pour porter plus haut nos pensées, cette double fécondité, que nous voyons dans les créatures, est émanée de celle de Dieu, qui est la source de toute fécondité, et « duquel, comme » dit l'Apôtre aux Ephésiens (*Ephes.*, III, 15.), » toute paternité prend son origine. » La nature de Dieu est féconde, et lui donne dès l'éternité son Fils naturel, égal et consubstantiel à son Père. Son amour et sa charité est féconde aussi ; et c'est de là, fidèles, que nous sommes nés avec tous les enfants d'adoption. Or d'autant que la bienheureuse Marie est la mère du Fils unique de Dieu, je ne craindrai point de vous dire, qu'il faut que le Père céleste ait laissé tomber sur cette princesse quelque rayon ou quelque étincelle de sa fécondité infinie. Car vous m'avouerez qu'il est impossible qu'une créature soit mère de Dieu, si elle ne participe en quelque manière à cette divine fécondité. Et c'est ce que l'ange nous fait entendre, lorsqu'il dit que la bienheureuse Marie est couverte de la vertu du Très-Haut.

Comprenez ceci, chrétiens. Quand l'ange lui dit qu'elle enfantera : « Et comment cela, ré- » pond-elle, puisque j'ai résolu d'être vierge, » et par conséquent que je suis stérile ? Sur quoi l'ange lui répartit aussitôt, « que la vertu du » Très-Haut l'environneroit : » c'est-à-dire, Ne craignez point, ô Marie, que la stérilité bienheureuse que votre virginité vous apporte vous empêche de devenir mère ; « la vertu du Très- » Haut vous couvrira toute (LUC., I. 34, 35.), » la fécondité du Père éternel, de laquelle vous serez remplie, tiendra la place et fera l'effet de la fécondité humaine : « et c'est pourquoi celui que » vous concevrez sera nommé le Fils du Très- » Haut (*Ibid.*, I. 32.) ; » parce que vous le concevrez par une fécondité qui passe la nature, et qui est découlée de celle de Dieu. Marie participe donc en quelque manière, et autant que le peut souffrir la condition d'une créature, à la fécondité infinie de Dieu. Et de même qu'il lui a donné quelque écoulement de sa fécondité naturelle, afin qu'elle conçut le vrai Fils de Dieu, je dis aussi qu'il lui a fait part de la fécondité de son amour, pour la rendre mère de tous les fidèles.

Saint Augustin, dans le livre de la sainte Virginité, [nous expose cette vérité en ces termes :] « Marie, dit-il (*de sanct. Virginit. n.* 6, *t.* VI, » *col.* 343.), est selon la chair mère de notre » chef, et selon l'esprit mère de ses membres ; » parce qu'elle a coopéré par sa charité à la nais- » sance des enfants de Dieu dans l'Eglise : » *Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus ; quia cooperata est charitate ut filii Dei nascerentur in Ecclesiâ.* Si bien que la chair virginale de la très pure Marie, remplie de la fécondité du Très-Haut, a engendré Jésus-Christ son Fils naturel, qui est notre chef ; et sa charité féconde a coopéré à la naissance spirituelle de tous ses membres ; afin qu'il fût vrai, chrétiens, que Marie en qualité de la nouvelle Eve est la mère de tous les vivants, et unie spirituellement au nouvel Adam en la chaste et mystérieuse génération des enfants de la nouvelle alliance. Et c'est peut-être ce que veut dire saint Jean dans un beau passage de l'Apocalypse (*Apoc.*, XII. 1.,), où cet apôtre nous représente cette femme revêtue du soleil, qui est sans doute la sainte Vierge, selon l'interprétation de saint Augustin (*de Symbol. ad Catechum. Serm.* IV, *cap.* I, *tom.* VI, *col.* 575.) : il nous représente, dis-je, cette femme dans les douleurs de l'enfantement : *Clamabat parturiens, et cruciabatur ut pariat* (*Apoc.*, XII. 2.).

Que dirons-nous ici, chrétiens ? avouerons-nous à nos hérétiques que Marie a été sujette à la malédiction de toutes les femmes, qui mettent leurs enfants au monde au milieu des gémissements et des cris ? Au contraire, ne savons-nous pas qu'elle a enfanté sans douleur comme elle a conçu sans corruption ? Quel est donc le sens de saint Jean, dans cet enfantement douloureux qu'il attribue à la sainte Vierge ? Ne devons-nous pas entendre, fidèles, qu'il y a deux enfantements en Marie ? elle enfante Jésus-Christ sans peine ; mais elle ne nous enfante pas sans douleur, parce qu'elle nous enfante par la charité. Et qui ne sait que les empressements de la charité, et la sainte inquiétude qui la travaille pour le salut des pécheurs, est comparée dans les Ecritures aux douleurs de l'enfantement ? Ecoutez l'apôtre saint Paul : *Filioli mei quos iterum parturio* (*Galat.* IV. 19.) : « Mes petits enfants pour qui je sens » de nouveau les douleurs de l'enfantement. » Tellement que nous pouvons dire que le disciple bien-aimé de notre Sauveur, qui est lui-même le premier fils de la charité de Marie, nous veut représenter en mystère l'enfantement spirituel de cette sainte mère que Jésus lui avoit donnée à la

croix; afin qu'à l'exemple de ce cher disciple, tous les autres pussent apprendre que par la vertu féconde de la charité Marie est la mère de tous les fidèles.

Reconnoissons donc, chrétiens, cette sainte et divine mère; voyons, dans le mystère de cette journée, quelle part lui donne en notre salut cette charité maternelle. Jésus est notre amour et notre espérance, Jésus est notre force et notre couronne, Jésus est notre vie et notre salut. Mais ce Jésus, que le Père veut donner au monde pour être son salut et sa vie, il le donne par les mains de la sainte Vierge : elle est choisie dès l'éternité pour être celle qui le donne aux hommes. Cette chair qui est ma victime tire d'elle son origine; on emprunte de son sacré flanc le sang qui a purgé mes iniquités. Et ce n'est pas assez au Père céleste de former dans les entrailles de la sainte Vierge le trésor précieux qu'il nous communique : il veut qu'elle coopère par sa volonté à l'inestimable présent qu'il nous fait. Car comme Eve a travaillé à notre ruine par une action de sa volonté, il falloit que la bienheureuse Marie coopérât de même à notre salut. C'est pourquoi Dieu lui envoie un ange; et l'incarnation de son Fils, ce grand ouvrage de sa puissance, ce mystère incompréhensible qui tient depuis tant de siècles le ciel et la terre en suspens, ce mystère, dis-je, ne s'achève qu'après le consentement de Marie : tant il a été nécessaire au monde que Marie ait désiré son salut.

Mais ne croyons pas, chrétiens, que ses premiers désirs se soient refroidis. Ah! elle est toujours la même pour nous, elle est toujours bonne, elle est toujours mère. Cet amour de notre salut vit encore en elle, et il n'est ni moins fécond, ni moins efficace, ni moins nécessaire qu'il étoit alors. Car Dieu ayant une fois voulu que la volonté de sa sainte Vierge coopérât efficacement à donner Jésus-Christ aux hommes, ce premier décret ne se change plus, et toujours nous recevons Jésus-Christ par l'entremise de sa charité. Pour quelle raison? C'est parce que cette charité maternelle qui fait naître, dit saint Augustin, les enfants de [l'Eglise,] ayant tant contribué au salut des hommes dans l'incarnation du Dieu Verbe, elle y contribuera éternellement dans toutes les opérations de la grâce, qui ne sont que des dépendances de ce mystère.

Donc, mes frères, dans tous vos desseins, dans toutes vos difficultés, dans tous vos projets, recourez à la charité de Marie. Etes-vous traversés? Allez à Marie. Si les tempêtes des tentations se soulèvent, élevez vos cœurs à Marie; si la colère, si l'ambition, si la convoitise vous troublent, pensez à Marie, implorez Marie (S. Bern., *sup.* Missus, *Hom.* II. *n.* 17. *tom.* I. *col.* 743.); ses prières toucheront le cœur de Jésus, parce que le cœur de Jésus est un cœur de fils, sensible à la charité maternelle. Et que n'attendrons-nous point de Marie, par laquelle Jésus même s'est donné à nous? « Mais si nous voulons, dit saint Bernard (*Append. Oper.* S. Bernard. *in* Salve, Regina, » *Serm.* 1. *n.* 1. *tom.* II. *col.* 721.), recevoir » l'assistance de ses oraisons, suivons les leçons » de sa vie. » Et que choisirons-nous dans sa vie? Suivons toujours les mêmes principes; entendons que notre ruine étant un ouvrage d'orgueil, le mystère qui nous répare devoit être l'œuvre de l'humilité; et afin que nous évitions la malédiction de la rébellion orgueilleuse d'Eve, obéissons avec Marie, pour être les véritables enfants de cette mère commune de tous les fidèles [1].

AUTRE EXORDE

POUR LE MÊME JOUR.

At ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum, factum ex muliere.

Quand le temps a été accompli, Dieu a envoyé son Fils, fait d'une femme (*Gal.*, IV. 4.).

Comme Dieu est riche en bonté, il est magnifique en présents : il a aimé le genre humain, et son amour libéral s'est signalé par ses dons. Mais un Dieu ne doit rien donner qui ne soit digne de lui; c'est pourquoi il a résolu de ne nous rien donner de moins que lui-même. C'est ce qui fait voir aujourd'hui au monde cette merveille inouïe, ce miracle incompréhensible et qui étonne toute la nature; un Dieu fait homme : et l'Apôtre

[1] Le second point de ce sermon étant répété presque mot à mot du premier point du précédent, nous l'avons supprimé. D. Déforis avoit fait un amalgame de ces deux discours, pour éviter, dit-il, les répétitions. Mais il n'a pas songé au défaut de liaison et d'unité auquel il s'exposoit, et qu'on aperçoit en effet dans sa rédaction. Pour prévenir cet inconvénient, nous avons laissé les deux sermons tels que Bossuet les a composés. Le lecteur verra qu'en supprimant le second point de celui-ci, il y a très peu de répétitions, et que même dans les morceaux répétés il se trouve des différences notables.

Il est à propos d'avertir ici que nous avons restitué aux sermons pour les jours de l'Annonciation et de la Purification de la sainte Vierge, le titre qu'ils portent dans le manuscrit original. Au temps où Bossuet prêchoit, ces fêtes étoient rangées, comme elles le sont encore dans le bréviaire romain, parmi les fêtes de la sainte Vierge; et on a aussi suivi cet ordre en imprimant les sermons de Bourdaloue et des autres prédicateurs de ce siècle. Peut-être a-t-on eu raison, dans les nouveaux Bréviaires, de classer ces fêtes parmi celles des Mystères; mais ce n'est point ici le lieu d'examiner cette question. *Edit. de Versailles.*

nous représente cet excès d'amour par les premiers mots de mon texte : « Dieu a envoyé son » Fils : » *Misit Deus Filium suum.*

Mais, Messieurs, il ne suffit pas qu'un Dieu se donne, il faut encore qu'on le reçoive ; sans quoi le don seroit inutile et le mystère imparfait. Aussi s'est-il préparé lui-même les plus pures entrailles du monde, et une vierge incomparable le doit recevoir, non-seulement pour elle, mais pour nous tous, et au nom de tout le genre humain. Tellement que, pour accomplir le dessein de Dieu, il ne falloit pas seulement qu'il vînt au monde, mais il falloit encore qu'il y prît naissance. Et c'est pour cela que le même apôtre, après avoir dit, comme j'ai déjà remarqué, que « Dieu nous a envoyé son Fils, » *Misit Deus Filium suum*, ajoute, pour nous faire entendre le mystère entier, qu'il a été « fait d'une femme, » *Factum ex muliere.*

Voilà donc en quoi consiste, si je ne me trompe, tout le mystère de ce jour sacré ; et vous en avez l'abrégé en ces deux mots, un Dieu donné, un Dieu reçu. Dieu se donne à nous en la personne du Verbe incarné ; tous ensemble nous le recevons en la personne de la sainte Vierge, qui ne le reçoit que pour nous. Ainsi nous avons deux choses à considérer : en Jésus le présent divin, en Marie la respectueuse acceptation ; en Jésus la bonté qui se communique, en Marie la disposition pour s'en rendre digne ; en Jésus de quelle manière Dieu se donne à nous, en Marie ce qu'il nous faut faire pour le recevoir. Et c'est à ces deux points principaux que je réduirai, pour n'être pas long, toute l'économie de ce discours.

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA VISITATION DE LA Ste VIERGE.

Pourquoi Jésus tient-il sa vertu cachée dans ce mystère. La sainte société que le Fils de Dieu contracte avec nous, un des plus grands mystères du christianisme. Trois mouvements qu'il imprime dans le cœur de ceux qu'il visite. L'abaissement d'une âme qui se juge indigne des faveurs de son Dieu, représenté dans Elisabeth ; le transport de celle qui le cherche, figuré en saint Jean ; et la paix de celle qui le possède, marquée dans les dispositions de Marie.

Intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.

Marie entra en la maison de Zacharie, et salua Elisabeth (Luc., I, 40.).

C'est principalement aujourd'hui, et dans la sainte solennité que nous célébrons, que les fidèles doivent reconnoître que le Sauveur est un Dieu caché, dont la vertu agit dans les cœurs d'une manière secrète et impénétrable. Je vois quatre personnes unies dans le mystère que nous honorons : Jésus et la divine Marie, saint Jean et sa mère sainte Elisabeth : c'est ce qui fait tout le sujet de notre évangile. Mais ce que j'y trouve de plus remarquable, c'est qu'à la réserve du Fils de Dieu, toutes ces personnes sacrées y exercent visiblement quelque action particulière. Elisabeth, éclairée d'en haut, reconnoît la dignité de la sainte Vierge, et s'humilie profondément devant elle : *Unde hoc mihi* (Luc., I. 48.)? Jean sent la présence de son divin Maître jusque dans le sein de sa mère, et témoigne des transports incroyables : *Exultavit infans* (*Ibid.*, 44.). Cependant l'heureuse Marie, admirant en elle-même de si grands effets de la toute-puissance divine, exalte de tout son cœur le saint nom de Dieu, et publie sa munificence : ainsi toutes ces personnes agissent, et il n'y a que Jésus qui semble immobile : caché dans les entrailles de la sainte Vierge, il ne fait aucun mouvement qui rende sa présence sensible ; et lui qui est l'âme de tout le mystère, paroît sans action dans tout le mystère.

Mais ne vous étonnez pas, âmes chrétiennes, de ce qu'il nous tient ainsi sa vertu cachée ; il a dessein de nous faire entendre qu'il est ce moteur invisible, qui meut toutes choses sans se mouvoir, qui conduit tout sans montrer sa main : de sorte qu'il me sera aisé de vous convaincre que si son action toute-puissante ne nous paroît pas aujourd'hui en elle-même dans le mystère, c'est qu'elle se découvre assez dans l'action des autres, qui n'agissent et ne se remuent que par l'impression qu'il leur donne. C'est ce que vous verrez plus évidemment dans la suite de ce discours, où devant vous entretenir des opérations de son Saint-Esprit sur trois différentes personnes, j'ai besoin plus que jamais du secours de ce même Esprit qui les a remplies ; et je dois tâcher d'attirer ses grâces par l'intercession de celle à laquelle il se communique si abondamment qu'il se répand sur les autres par son entremise. C'est la bienheureuse Marie, que nous saluerons avec l'ange : *Ave, gratiâ.*

L'un des plus grands mystères du christianisme, c'est la sainte société que le Fils de Dieu contracte avec nous, et la manière secrète dont il nous visite. Je ne parle pas, mes très chères Sœurs, de ses communications particulières, dont il honore quelquefois des âmes choisies ; et

je laisse à vos directeurs et aux livres spirituels de vous en instruire. Mais outre ces visites mystiques, ne savons-nous pas que le Fils de Dieu s'approche tous les jours de ses fidèles : intérieurement par son Saint-Esprit, et par l'inspiration de sa grâce; au dehors par sa parole, par ses sacrements, et surtout par celui de l'adorable eucharistie ?

Il importe aux chrétiens de connoître quels sentiments ils doivent avoir lorsque Jésus-Christ vient à eux; et il me semble qu'il lui a plu de nous l'apprendre nettement dans notre évangile. Pour bien entendre cette vérité, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, que le Fils de Dieu, visitant les hommes, imprime trois mouvements dans leurs cœurs; et je vous prie de vous y rendre attentifs : premièrement, sitôt qu'il approche, il nous inspire, avant toutes choses, une grande et auguste idée de sa majesté, qui fait que l'âme tremblante et confuse de sa naturelle bassesse, est saisie devant Dieu d'un profond respect, et se juge indigne des dons de sa grâce : tel est son premier sentiment. Mais, chrétiens, ce n'est pas assez : car cette âme, ainsi abaissée, n'osera jamais s'approcher de Dieu; elle s'en éloignera toujours, par respect, en reconnaissant son peu de mérite. C'est pourquoi, par un second mouvement, il presse au-dedans son ardeur fidèle de s'approcher avec confiance, et de courir à lui par de saints désirs; c'est le second sentiment qu'il donne. Enfin le troisième et le plus parfait, c'est que se rendant propice à ses vœux, il fait triompher sa paix dans son cœur, comme parle le divin Apôtre : *Pax Christi exultet in cordibus vestris* (*Col.*, III. 15.), et la comble d'une sainte joie par ses chastes embrassements. Vous le savez, mes très chères Sœurs, vous qui êtes si exercées dans les choses spirituelles, que c'est par ces degrés que Dieu s'avance, que tels sont les sentiments qu'il inspire aux âmes : se juger indignes de Jésus-Christ, c'est par cette humilité qu'il les prépare; désirer ardemment Jésus-Christ, c'est par cette ardeur qu'il les avance; enfin posséder en paix Jésus-Christ, c'est par cette tranquillité qu'il les perfectionne. Ces trois sentiments paroissent dans notre évangile nettement et distinctement, et avec un ordre admirable.

En effet, ne voyez-vous pas sainte Elisabeth, qui, considérant Jésus-Christ, qui l'honore de sa visite en la personne de sa sainte mère, reconnoît humblement son indignité, en disant d'une voix si respectueuse : *Et unde hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me* (Luc., I. 43.)? « Et d'où me vient un si grand honneur, que la » mère de mon Seigneur me visite? » D'autre part, ne voyez-vous pas que ce sont des désirs ardents, qui pressent impétueusement le saint Précurseur, lorsque, tressaillant au sein de sa mère, il veut, ce semble, rompre les liens qui l'empêchent de se jeter aux pieds de son Maître, et ne peut souffrir la prison qui le sépare de sa présence : *Exultavit infans in utero ejus* (Luc. I. 41.). Enfin n'entendez-vous pas la voix ravissante de la bienheureuse Marie, qui, étant pleine de Jésus-Christ, et possédant en paix ce qu'elle aime, s'épanche toute en actions de grâces, et nous témoigne la joie de son cœur par son admirable cantique : *Magnificat anima mea Dominum* (Luc., I. 47.) « Mon âme exalte » le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu » mon Sauveur. » Ainsi je ne craindrai pas de vous assurer que j'aurai expliqué tout mon évangile, tout le mystère de cette journée, si je vous fais voir en ces trois personnes, sur lesquelles Jésus caché agit aujourd'hui, l'abaissement d'une âme qui s'en juge indigne; c'est ce que vous remarquerez en Elisabeth; le transport d'une âme qui le cherche, c'est ce que vous reconnoîtrez en saint Jean; la paix d'une âme qui le possède, c'est ce que vous admirerez en la Sainte Vierge; et c'est le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Il est bien juste, âmes chrétiennes, que la créature s'abaisse lorsque son Créateur la visite; et le premier tribut que nous lui devons, quand il daigne s'approcher de nous, c'est la reconnoissance de notre bassesse. Aussi est-ce pour cela que je vous ai dit, qu'aussitôt qu'il vient à nous par sa grâce, le premier sentiment qu'il inspire, c'est une crainte religieuse, qui nous fait en quelque sorte retirer de lui par la considération du peu que nous sommes. Ainsi lisons-nous, en saint Luc, que saint Pierre n'a pas plutôt reconnu la divinité de Jésus-Christ, par les effets miraculeux de sa puissance, qu'il se jette incontinent à ses pieds, et « Retirez-vous, Sei- » gneur, lui dit-il, gardez-vous bien d'approcher » de moi parce que je suis un homme pécheur : » *Exi à me, quia homo peccator sum, Domine* (Luc., V. 8.). Ainsi ce pieux Centenier, que Jésus veut honorer d'une visite, surpris d'une telle bonté, croit ne la pouvoir reconnoître qu'en confessant aussitôt qu'il en est indigne : *Domine, non sum dignus* (Matth., VIII. 8.). Ainsi, pour venir à notre sujet, et n'aller pas rechercher bien loin ce qui se

trouve si clairement dans notre évangile, dès la première vue de Marie, dès le premier son de sa voix, sa cousine sainte Elisabeth, qui connoît la dignité de cette Vierge, et contemple par la foi le Dieu qu'elle porte, s'écrie, étonnée et confuse : « D'où me vient un si grand honneur, » que la mère de mon Seigneur me visite? » *Unde hoc mihi?*

C'est, mes Sœurs, cette humilité, c'est ce sentiment de respect, que l'exemple d'Elisabeth devroit profondément graver dans nos cœurs ; mais pour cela il est nécessaire que nous concevions sa pensée, et que nous pénétrions les motifs qui l'obligent à s'humilier de la sorte. J'en remarque deux principaux dans la suite de son discours, et je vous prie de les bien comprendre. « D'où me vient cet honneur, dit-elle, que la » mère de mon Seigneur me visite? » C'est sur ces paroles qu'il faut méditer; et ce qui s'y présente d'abord à ma vue, c'est qu'Elisabeth nous témoigne que, dans la visite qu'elle reçoit, il y a quelque chose qu'elle connoît et quelque chose qu'elle n'entend pas. La mère de mon Seigneur vient à moi; voilà ce qu'elle connoît et ce qu'elle admire : d'où vient qu'elle me fait cet honneur; c'est ce qu'elle ignore et ce qu'elle cherche. Elle voit la dignité de Marie; et dans une telle inégalité, elle la regarde de loin, s'humiliant profondément devant elle. C'est la bienheureuse entre toutes les femmes; c'est la mère de mon Seigneur, elle le porte dans ses bénites entrailles : *Mater Domini mei.* Puis-je lui rendre assez de soumissions?

Mais pendant qu'elle admire toutes ces grandeurs, une seconde réflexion l'oblige à redoubler ses respects. La mère de son Dieu la prévient par une visite pleine d'amitié : elle sait bien connoître l'honneur qu'on lui fait; mais elle n'en peut pas concevoir la cause; elle cherche de tous côtés en elle-même ce qui a pu lui mériter cette grâce : D'où me vient cet honneur, dit-elle, d'où me vient cette bonté surprenante? *Unde hoc mihi?* qu'ai-je fait pour la mériter, ou quels services me l'ont attirée? *Unde hoc?* Là, mes Sœurs, ne découvrant rien qui soit digne d'un si grand bonheur, et se sentant heureusement prévenue par une miséricorde toute gratuite, elle augmente ses respects jusqu'à l'infini, et ne trouve plus autre chose à faire, sinon de présenter humblement à Jésus-Christ, qui s'approche d'elle, un cœur humilié sous sa main, et une sincère confession de son impuissance.

Voilà donc deux motifs pressants qui la portent aux sentiments de l'humilité, lorsque Jésus-Christ la visite. Premièrement, c'est qu'elle n'a rien qui puisse égaler ses grandeurs; secondement, c'est qu'elle n'a rien qui puisse mériter ses bontés : motifs en effet très puissants, par lesquels nous devons apprendre à servir notre Dieu en crainte, et à nous réjouir devant lui avec tremblement. Car quelle indigence pareille à la nôtre? puisque si nous n'avons rien par nature, et n'avons rien encore par acquisition, nous n'avons aucun droit d'approcher de Dieu, ni par la condition, ni par le mérite; et n'étant pas moins éloignés de sa bonté par nos crimes que de sa majesté infinie par notre bassesse, que nous reste-t-il autre chose, lorsqu'il daigne nous regarder, sinon d'apprendre d'Elisabeth à révérer sa grandeur suprême par la reconnoissance de notre néant, et à honorer ses bienfaits en confessant notre indignité?

Mais afin de ne le pas faire seulement de bouche, et d'avoir ce sentiment imprimé au cœur, considérons avant toutes choses ce qu'exige de nous la grandeur de Dieu; et encore que nulle éloquence ne le puisse assez exprimer, pour nous en former quelque idée, posons d'abord ce premier principe, que ce qui gagne le respect des hommes, ce sont les dignités qui tirent du pair, qui donnent un rang particulier, qui sont uniques et singulières. Voilà ce que les hommes révèrent : et ce fondement étant supposé, qui pourroit nous dire, mes Sœurs, le respect que nous devons au souverain Etre? Il est seul en tout ce qu'il est; il est le seul sage, le seul bienheureux, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, unique en sa majesté, inaccessible en son trône, incomparable en sa puissance. De là vient que Tertullien, tâchant d'exprimer magnifiquement son excellence incommunicable, dit qu'il est « le souverain grand, « qui, ne souffrant rien qui s'égale à lui, s'éta- » blit lui-même une solitude par la singularité » de sa perfection : » *Summum magnum, ex defectione æmuli solitudinem quamdam de singularitate præstantiæ suæ possidens* (*adv.* Marcion., *l.* I. *n.* 4.). Voilà une manière de parler étrange : mais cet homme accoutumé aux expressions fortes, semble chercher des termes nouveaux pour parler d'une grandeur qui n'a point d'exemple. Et surtout n'admirez-vous pas cette solitude de Dieu : *Solitudinem de singularitate præstantiæ?* solitude vraiment auguste, et qui doit inspirer de profonds respects.

Mais cette solitude de Dieu nous donne encore, ce me semble, une belle idée. Toutes les grandeurs ont leur foible : grand en puissance, petit en courage; grand courage et petit esprit; grand esprit dans un corps infirme, qui empêche ses

fonctions. Qui peut se vanter d'être grand en tout? Nous cédons et on nous cède; tout ce qui s'élève d'un côté, s'abaisse de l'autre. C'est pourquoi il y a entre tous les hommes une espèce d'égalité : tellement qu'il n'y a rien de si grand que le petit ne puisse atteindre par quelque endroit. Il n'y a que vous, ô souverain Grand, ô Dieu éternel, qui êtes singulier en toutes choses, inaccessible en toutes choses, seul en toutes choses : *Solitudinem quamdam, etc.* Vous êtes le seul auquel on peut dire : « O Seigneur, qui est semblable à » vous (*Ps.* XXXIV. 10.); profond en vos conseils, » terrible en vos jugements, absolu en vos volontés, magnifique et admirable en vos œuvres » (*Exod.*, XV. 11.)? » Que si vous êtes si grand, si majestueux, malheur à qui se fait grand devant vous; malheur, malheur aux têtes superbes, qui vont hautes et levées devant votre face : vous frappez sur ces cèdres, et vous les déracinez; vous touchez ces orgueilleuses montagnes, et vous les faites évanouir en fumée. Heureux ceux qui, vous sentant approcher par vos saintes inspirations, craignent de s'élever devant vous, de peur de vous exciter à jalousie; mais qui s'écrient aussitôt avec le prophète : « Qu'est-ce que » l'homme, ô grand Dieu, que vous vous en » souvenez? ou qui sont les enfants des hommes, » que vous leur faites l'honneur de les visiter » (*Ps.* VIII. 5.)? » Ils se cachent, et votre face les illumine; ils se retirent par respect, et vous les cherchez; ils se jettent à vos pieds, et votre esprit pacifique repose sur eux.

Apprenez, ô enfants de Dieu, de quelle sorte il faut recevoir cette souveraine grandeur; mais pour vous humilier plus profondément, sachez que sa bonté vous prévient en tout, et que sa grâce se montre grâce, en ce qu'elle n'est attirée par aucuns mérites. Rendez, rendez ici témoignage à sa miséricorde surabondante, vous pécheurs qu'il a convertis, vous brebis perdues qu'il a ramenées, vous autrefois enfants de ténèbres, que sa grâce a faits enfants de lumière. Ne s'est-il pas souvenu de vous dans le temps que vous l'oubliiez? ne vous a-t-il pas poursuivis, quand vous le fuyiez avec plus d'ardeur? ne vous a-t-il pas attirés, quand vous méritiez le plus sa vengeance? Et vous, âmes saintes et religieuses, qui marchez dans la voie étroite, qui vous avancez à grands pas dans le chemin de la perfection; qui vous a inspiré le mépris du monde et l'amour de la solitude? n'est-ce pas lui qui vous a choisies, et ne lui confessez-vous pas tous les jours que vous n'avez pas mérité ce choix? Je n'ignore pas cependant que vous n'amassiez des mérites : anathème à ceux qui le nient; mais tous ces mérites viennent de la grâce. Si vous usez bien de la grâce, il est vrai que ce bon usage en attire d'autres, mais il faut qu'elle vous prévienne, pour vous sanctifier par ce bon usage. Ne voyez-vous pas, dans notre évangile, que ce n'est pas Elisabeth qui vient à Marie; c'est Marie qui cherche sainte Elisabeth; c'est Jésus qui prévient saint Jean. Quel est, mes Sœurs, ce nouveau miracle? Jean doit être son précurseur, il doit marcher devant sa face, il lui doit préparer les voies; et néanmoins nous voyons manifestement qu'il faut que Jésus-Christ le prévienne. Et qui donc ne prévient-il pas, s'il prévient même son précurseur? Que si nous sommes ainsi prévenus, de quoi pouvons-nous nous glorifier? sera-ce peut-être du commencement? mais c'est là que la grâce nous a éclairés, sans que nous l'ayons mérité. Quoi? sera-ce donc du progrès? mais la grâce s'étend dans toute la vie, et dans toute la vie elle est toujours grâce. *Fons aquæ salientis* (JOAN., IV. 14.) : C'est un fleuve qui retient, durant tout son cours, le nom qu'il a pris dans son origine; c'est « la grâce elle-même qui » mérite d'être augmentée, afin que, par cet » accroissement, elle mérite d'arriver à sa per- » fection : » *Ipsa gratia meretur augeri, ut aucta mereatur perfici*, dit saint Augustin (*Ep.*, CLXXXVI, *n.* 10, *tom.* II, *col.* 667.).

Que s'il est ainsi, chrétiens, que nous ne vivions que par grâce, que nous ne subsistions que par grâce; que tardons-nous à imiter sainte Elisabeth? Que ne disons-nous du fond de nos cœurs : *Unde hoc mihi?* « D'où me vient un si grand bonheur? » d'où me vient cette faveur extraordinaire? Ah! je ne l'ai point méritée; je ne la dois, ô Seigneur, qu'à votre bonté. C'est le premier sentiment que la grâce inspire; parce que son premier ouvrage, c'est de se faire reconnoître grâce. Confessons donc, avant toutes choses, que nous sommes indignes des dons de Dieu : Dieu alors nous en croira dignes, si nous avouons ne l'être pas; si nous reconnoissons qu'il ne nous doit rien, il se confessera notre débiteur. Il est allé chez le Centenier, parce qu'il se juge indigne de le recevoir. Pierre se juge indigne d'approcher de lui, il le fait le fondement de son corps mystique. Paul se trouve indigne qu'on le nomme apôtre, et il le fait le plus illustre de tous ses apôtres. Jean-Baptiste s'estime indigne de lui délier ses souliers, qui est le plus vil office d'un serviteur, et il le fait son meilleur ami : *Amicus sponsi* (JOAN., III. 29); et cette main qu'il juge indigne des pieds du Sauveur, est élevée jusqu'à sa tête, qu'il arrose des eaux baptismales. Tant il est vrai, âmes chré-

tiennes, que ce qui nous mérite les dons de la grâce, c'est de confesser humblement que nous ne les pouvons mériter ; tellement que l'humilité est l'appui de la confiance. Quiconque s'est préparé par l'humilité, peut ensuite s'abandonner aux désirs ardents, dont nous allons voir les sacrés transports en la personne de saint Jean-Baptiste.

SECOND POINT.

Ce n'est pas assez à l'âme fidèle de s'humilier devant Dieu et de s'en retirer, en quelque sorte, par le sentiment de sa bassesse. Après ce premier mouvement, par lequel elle reconnoît son indignité, elle en doit ensuite ressentir un autre; c'est-à-dire, un chaste transport, par lequel elle coure à Dieu et s'efforce de s'unir à lui. Mais est-il possible, mes Sœurs, qu'un tel désir soit raisonnable, et que des mortels comme nous puissent porter si haut leurs pensées? Il n'est pas permis d'en douter ; et en voici la raison solide, prise de la nature de Dieu nécessairement bienfaisante. Je vous ai représenté sa grandeur suprême, qui éloigne de lui les créatures ; il vous faut maintenant parler de sa bonté, qui leur tend la main et qui les invite ; l'une et l'autre sont inconcevables, et comme me défiant de mes forces, je me suis aidé pour la première d'une forte expression de Tertullien ; je me servirai pour la seconde d'un excellent discours d'un autre docteur de l'Eglise: c'est le grand saint Grégoire de Nazianze, qui a mérité parmi les Grecs le surnom auguste de Théologien, à cause des hautes conceptions qu'il a de la nature divine.

Ce grand homme invite tout le monde à désirer Dieu, par la considération de cette bonté infinie, qui prend tant de plaisir à se répandre; ce qu'ayant expliqué avec soin, il conclut enfin par ces mots : « Ce Dieu, dit cet excellent » théologien (*Orat.* XL. *tom.* I. *pag.* 657.), » désire d'être désiré ; il a soif, le pourriez-vous » croire, au milieu de son abondance. » Mais quelle est la soif de ce premier Etre? c'est que les hommes aient soif de lui : *Sitit sitiri.* Tout infini qu'il est en lui-même, et plein de ses propres richesses, nous pouvons néanmoins l'obliger; et comment pouvons-nous l'obliger? C'est en lui demandant qu'il nous oblige; parce qu'il donne plus volontiers que les autres ne reçoivent: ce sont les paroles de saint Grégoire.

Ne diriez-vous pas, chrétiens, qu'il vous représente une source vive, qui, par la fécondité continuelle de ses eaux claires et fraîches, semble présenter à boire aux passants altérés? Elle n'a pas besoin qu'on la lave de ses ordures, ni qu'on la rafraîchisse dans son ardeur; mais se contentant elle-même de sa netteté et de sa fraîcheur naturelle, elle ne demande, ce semble, plus rien, sinon que l'on boive, et que l'on vienne se laver et se rafraîchir de ses eaux. Ainsi la nature divine, toujours riche, toujours abondante, ne peut non plus croître que diminuer, à cause de sa plénitude; et la seule chose qui lui manque, si l'on peut parler de la sorte, c'est qu'on vienne puiser en son sein les eaux de vie éternelle, dont elle porte en elle-même une source infinie et inépuisable. C'est pourquoi saint Grégoire a raison de dire qu'il a soif que nous ayons soif de lui, et qu'il reçoit comme un bienfait quand nous lui donnons le moyen de nous bien faire.

Cela étant ainsi, chrétiens, c'est faire injure à cette bonté, que de n'avoir pas du désir pour elle. De là les transports de saint Jean dans les entrailles de sa mère. Il sent que son maître le vient visiter, et il voudroit s'avancer pour le recevoir : c'est le saint amour qui le pousse, ce sont des désirs ardents qui le pressent. Ne voyez-vous pas, âmes saintes, qu'il tâche de rompre ses liens par son mouvement impétueux? Mais s'il demande la liberté, ce n'est que pour courir au Sauveur ; et s'il ne peut plus souffrir sa prison, c'est à cause qu'elle le sépare de sa présence.

C'est donc avec beaucoup de raison que nous nous adressons à saint Jean-Baptiste, pour apprendre à désirer le Sauveur des âmes, puisqu'il lui doit préparer les voies. C'est à lui de nous inspirer des désirs ardents; et si vous recherchez, chrétiens, quel est le ministère du saint Précurseur, vous découvrirez aisément qu'il est envoyé sur la terre pour faire désirer Jésus-Christ aux hommes, et que c'est en cette manière qu'il lui doit préparer ses voies. En effet, il faut vous faire entendre quel est le sujet de sa mission; et il faut qu'un autre saint Jean disciple et bien-aimé du Sauveur, vous explique la fonction de saint Jean-Baptiste. Ecoutez comme il parle dans son Evangile : « Il y eut un homme en- » voyé de Dieu, dont le nom étoit Jean : cet » homme n'étoit point la lumière; mais il venoit » sur la terre pour rendre témoignage de la lu- » mière, » c'est-à-dire, de Jésus-Christ : *Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine* (JOAN., I. 8.). N'êtes-vous pas étonnées, mes Sœurs, de cette façon de parler de l'évangéliste? Jésus-Christ est la lumière, et on ne le voit pas; Jean-Baptiste n'est pas la lumière, et non-seulement on le voit, mais encore il nous découvre la lumière même. Qui vit ja-

mais un pareil prodige? quand est-ce que l'on a ouï dire qu'il fallût montrer la lumière aux hommes, et leur dire : Voilà le soleil? N'est-ce pas la lumière qui découvre tout? n'est-ce pas elle dont le vif éclat vient ranimer toutes les couleurs, et lever le voile obscur et épais qui avoit enveloppé toute la nature? et voici que l'Evangile nous vient enseigner que la lumière étoit au milieu de nous sans être aperçue ; et ce qui est beaucoup plus étrange, que Jean, qui n'est pas la lumière, est envoyé néanmoins pour nous la montrer : *Non erat ille lux.*

Dans cet événement extraordinaire, chrétiens, n'accusons pas la lumière de ce que nos yeux infirmes ne la peuvent voir ; accusons-en notre aveuglement ; accusons la foiblesse d'une vue tremblante, qui ne peut souffrir le grand jour. C'est ce que le grand Augustin nous explique délicatement par ces excellentes paroles : *Tam infirmi sumus, per lucernam quærimus diem* (*in* Joan., *tract.* ii. *n.* 8. *tom.* iii. *part.* ii. *col.* 301.). Saint Jean n'étoit qu'un petit flambeau : *Erat lucerna ardens et lucens* (Joan., v. 35.) ; et « telle est notre in» firmité, qu'il nous faut un flambeau pour » chercher le jour : » il nous faut Jean-Baptiste pour chercher Jésus : *Per lucernam quærimus diem :* c'est-à-dire, mes très chères Sœurs, qu'il falloit à nos foibles yeux une lumière douce et tempérée, pour nous accoutumer au jour du midi ; et qu'il nous falloit montrer de petits rayons, pour nous faire désirer de voir le soleil, que nous avions entièrement oublié dans la longue nuit de notre ignorance : car c'est en ceci principalement qu'étoit déplorable l'aveuglement de notre nature, et je vous prie de le bien entendre.

Nous avions premièrement perdu la lumière : « le soleil de justice ne nous luisoit plus : » *Sol intelligentiæ non ortus est eis* (*Sap.*, v. 6.). Non-seulement nous l'avions perdue ; mais nous en avions même perdu le désir, et « nous ai» mions mieux les ténèbres : » *Dilexerunt homines magis tenebras quàm lucem* (Joan., iii. 19.). Nous en avions non-seulement perdu le désir, mais nous nous plaisions tellement dans l'obscurité, l'ignorance de la vérité nous étoit de telle sorte passée en nature, que nous craignions de voir la lumière; nous fuyions devant la lumière, nous haïssions même la lumière : car « celui qui fait le mal hait la lumière : » *Qui malè agit odit lucem* (*Ibid.*, 20.). D'où nous venoit cet aveuglement, ou plutôt cette haine de la clarté? Il faut que saint Augustin nous le fasse entendre, en remarquant certain rapport de l'entendement aux yeux corporels, et de la lumière spirituelle à la lumière sensible. Les yeux ont été faits pour voir la lumière, et tu es faite, âme raisonnable, pour voir la vérité éternelle qui illumine tout homme qui naît au monde. « Les yeux se nourrissent de la lumière : » *Luce quippe pascuntur oculi nostri*, dit saint Augustin (*in* Joan., *tract.* xiii. *n.* 5. *t.* iii. *part.* ii. *col.* 393.) ; et « ce qui fait voir, poursuit ce grand » homme, que la lumière les nourrit et les for» tifie, c'est que s'ils demeurent trop long-temps » dans l'obscurité, ils deviennent foibles et ma» lades : » *Cùm in tenebris fuerint, infirmantur.* Et cela pour quelle raison, si ce n'est, dit le même saint, qu' « ils sont privés de leur nour» riture, et comme fatigués par un trop long » jeûne? » *Fraudati oculi cibo suo, defatigantur et debilitantur, quasi quodam jejunio lucis.* D'où il arrive encore un effet étrange, c'est que si l'on continue à leur dérober cette nourriture agréable, ou vous les verrez enfin défaillir, manque d'aliment, ou s'ils ne meurent pas tout à fait, ils seront du moins si débiles, qu'à force de discontinuer de voir la lumière, ils n'en pourront plus supporter l'éclat ; ils ne la regarderont qu'à demi, d'un œil incertain et tremblant. Ah ! rendez-nous, diront-ils, notre obscurité ; ôtez-nous cette lumière importune : ainsi la lumière qui étoit leur vie, est devenue l'objet de leur aversion.

Chrétiens, ne sentons-nous pas qu'il nous en est arrivé de même ? Qui ne sait que nous sommes faits pour nous nourrir de la vérité ? C'est d'elle que doit vivre l'âme raisonnable : si elle quitte cette viande céleste, elle perd sa substance et sa force ; elle devient languissante et exténuée ; elle ne peut plus voir qu'avec peine ; après, elle ne désire plus de voir ; enfin elle ne hait rien tant que de voir. Ah ! qu'il n'est que trop véritable, qu'il n'est que trop constant par expérience ! On s'engage à des attachements criminels, on ne cherche que les ténèbres ; les fumées s'épaississent autour de l'esprit, et la raison en est offusquée ; celui qui est en cet état ne peut pas voir ; « la lumière de ses yeux n'est plus avec lui : » *Lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum* (*Ps.* xxxvii. 11.). Voulez-vous être convaincus qu'il ne veut pas voir ? Au milieu de ces ombres qui l'environnent, un sage ami s'approche de lui ; il observe s'il n'y a point quelque endroit par où on lui puisse faire entrevoir le jour ; mais il en détourne la vue, il ne veut point voir la lumière qui lui découvre une erreur qu'il aime, et

dont il ne veut pas se désabuser : *Oculos suos statuerunt declinare in terram* (*Ps.* XVI. 11.).

C'est ainsi que sont les pécheurs; c'est ainsi qu'étoit tout le genre humain : la lumière s'étoit retirée, et avoit laissé les hommes malades dans un long oubli de la vérité. Que ferez-vous, ô divin Jésus, splendeur éternelle du Père? montrerez-vous d'abord à nos yeux infirmes votre lumière si vive et si éclatante? Non, mes Sœurs, il ne le fait pas; il se cache encore en lui-même; mais il se réfléchit sur saint Jean. Il envoie premièrement des rayons plus foibles, pour fortifier peu à peu notre vue tremblante, et nous faire insensiblement désirer la beauté du jour. Divin Précurseur, voilà votre emploi, et vous commencez aujourd'hui ce saint exercice.

Et en effet ne voyez-vous pas que Jésus n'agit pas? il ne remue pas; il ne se montre pas; il ne paroît pas encore en lui-même, et il brille déjà en saint Jean. C'est pourquoi le bon Zacharie compare Jésus-Christ au soleil levant : *Visitavit nos oriens ex alto* (LUC., I. 78.) : « L'orient, » dit-il, nous a visités. » Et comment nous a-t-il visités; puisqu'il est encore au sein de sa mère, et qu'il ne s'est pas encore découvert au monde? Il est vrai, nous dit Zacharie; mais c'est un soleil qui se lève; on ne le voit pas encore paroître, il n'est pas sorti de l'autre horizon : toutefois ne voyez-vous pas qu'il nous a déjà visités? Nous voyons déjà poindre sa lumière, luire ses rayons; en sorte qu'il éclaire déjà les montagnes, parce qu'il a déjà lui sur son Précurseur : *Visitavit nos oriens.* Voyez comme il se réjouit de ce nouveau jour : considérez avec quel transport il adore cette lumière naissante; c'est qu'il nous veut apprendre à la désirer. Car ne semble-t-il pas qu'il nous dise par ce tressaillement admirable : Que tardez-vous, mortels misérables, à courir au divin Jésus? pourquoi fuyez-vous sa lumière, qui est la vie des cœurs, la paix des esprits, la joie unique des yeux épurés, la viande incorruptible des âmes fidèles? que n'allez-vous donc à Jésus, que ne courez-vous à Jésus? Celui qui se fait sentir au cœur d'un enfant, quels charmes aura-t-il pour les hommes faits? Il le fait tressaillir de joie jusque dans l'obscurité du sein maternel; que sera-ce donc dans son sanctuaire? et si ces premières approches causent des transports si aimables, que feront ses embrassements?

Je ne me lasserai point de le répéter. Quoi, mes Sœurs, il ne paroît pas, il n'agit pas, il ne parle pas, et déjà sa sainte présence remplit tout de joie et de l'Esprit de Dieu! Quel bonheur! quel ravissement de recevoir de sa bouche divine les paroles de vie éternelle, d'en voir couler un fleuve d'eau vive, pour rafraîchir les cœurs altérés; de lui voir miséricordieusement chercher les pécheurs, d'entendre résonner sa voix paternelle qui appelle à soi tous ceux qui travaillent, et leur promet un si doux repos! mais quoi, de le contempler jusque dans sa gloire; de regarder à découvert sa divine face, et rassasier ses yeux éternellement de ses beautés immortelles!

Ah! que tardons nous, âmes chrétiennes? que n'excitons-nous nos désirs, que ne pressons-nous nos ardeurs trop lentes? Ce n'est pas seulement Jean qui sent de près ce divin Sauveur, qui désire ardemment sa sainte présence : de si loin que Jésus-Christ a été prévu, il a été désiré avec ferveur. « Mon âme, disoit David, languit après vous : » quand viendrai-je? quand m'approcherai-je de » la face de mon Seigneur? » *Quando veniam, et apparebo ante faciem Dei* (*Ps.* XLI. 3.)? Quelle honte, quelle indignité, si, lorsqu'on soupire à lui de si loin, ceux dont il s'approche, qui le possèdent, ne s'en soucient pas! Car, mes frères, n'est-il pas à nous, ne l'avons-nous pas sur nos saints autels; lui-même, en sa propre substance, ne s'y donne-t-il pas à nous? S'il ne nous est pas encore donné de l'embrasser dans son trône, que ne courons-nous du moins à ses saints autels! courons donc à cette table mystique; prenons avidement ce corps et ce sang; n'ayons de faim que pour cette viande, n'ayons de soif que pour ce breuvage : car pour bien désirer Jésus, il ne faut désirer que lui. Désirons Jésus-Christ avec transport; nous trouverons en lui la paix de nos âmes, cette paix qu'il vous faut montrer en la bienheureuse Marie; et c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Voici l'accomplissement de l'œuvre de Dieu dans les âmes qu'il a choisies. Il les purifie par l'humilité; il les enflamme par les désirs; enfin lui-même il se donne à elles, et leur amène avec lui une paix céleste. Ce sont, mes Sœurs, les chastes délices de cette sainte et divine paix qui réjouissent la sainte Vierge en Notre-Seigneur, et qui lui font dire d'une voix contente : « Mon » âme exalte le nom du Seigneur, et mon esprit » se réjouit en Dieu mon Sauveur : » *Magnificat anima mea Dominum* (LUC., I. 47.). Certainement son âme est en paix, puisqu'elle possède Jésus-Christ. Et c'est aussi pour cette raison que, ne pouvant assez expliquer cette paix inconcevable des âmes pieuses, je m'adresse à la sainte

Vierge ; et je vous prie d'en apprendre d'elle les incomparables douceurs, en parcourant ce sacré cantique qui ravit aujourd'hui le ciel et la terre. Mais pour en comprendre la suite, il faut vous représenter, comme en raccourci, les instructions qu'il contient, que nous examinerons ensuite en détail dans le peu de temps qui nous reste.

Pour cela, je partage ce cantique en trois. Marie nous dit, avant toutes choses, les faveurs que Dieu lui a faites. « Il a, dit-elle, regardé » mon néant ; il m'a fait de très grandes choses ; » il a déployé sur moi sa puissance. » Elle parle secondement du mépris du monde, et considère sa gloire abattue : « Dieu a dissipé les superbes ; » Dieu a déposé les puissants : et pour punir les » riches avares, il les a renvoyés les mains vides. » Enfin elle conclut son sacré cantique en admirant la vérité de Dieu et la fidélité de ses promesses : « Il s'est souvenu de sa miséricorde, ainsi qu'il » l'avoit promis à nos pères : » *Sicut locutus est ad patres nostros* (Luc., I. 55.). Voilà trois choses qui semblent bien vagues, et n'ont pas apparemment grande liaison ; néanmoins elle est admirable, et je vous prie, mes Sœurs, de le bien entendre : car il me semble que le dessein de la sainte Vierge, c'est d'exciter les cœurs des fidèles à aimer la paix que Dieu donne. Pour leur en montrer la douceur, elle leur en découvre d'abord le principe, principe certainement admirable ; c'est le regard de Dieu sur les justes, sa bonté qui les accompagne, sa providence qui veille sur eux : *Respexit humilitatem ancillæ suæ* (*Ibid.*, 48.) ; c'est ce qui fait naître la paix dans les saintes âmes. Mais parce que l'éclat des faveurs du monde, et les vaines douceurs qu'il promet, les pourroient détourner de celles de Dieu, elle leur montre secondement le monde abattu, et sa gloire détruite et anéantie. Enfin, comme ce renversement des grandeurs humaines, et l'entière félicité des âmes fidèles ne nous paroît pas en ce siècle ; de peur qu'elles ne se lassent d'attendre, elle affermit leur esprit dans la paix de Dieu par la certitude de ses promesses. Voilà l'ordre et l'abrégé du sacré cantique : peut-être ne paroît-il pas encore assez clair ; mais j'espère bien, chrétiens, que je vous le ferai aisément entendre.

Considérons donc, avant toutes choses, le principe de cette paix ; et comprenons-en la douceur par la cause qui la fait naître. Dites-la-nous, ô divine Vierge, dites-nous ce qui réjouit votre esprit en Dieu. « C'est, dit-elle, qu'il m'a regardée, c'est » qu'il lui a plu de jeter les yeux sur la bassesse de » sa servante : » *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ*. Il nous faut entendre, mes Sœurs, ce que signifie ce regard de Dieu, et concevoir les biens qu'il enferme. Remarquez dans les Ecritures que le regard de Dieu sur les justes signifie, en quelques endroits, sa faveur et sa bienveillance ; et qu'il signifie, en d'autres passages, son secours et sa protection. Dieu ouvre sur eux un œil de faveur ; il les regarde comme un bon père, toujours prêt à écouter leurs demandes ; c'est ce que veut dire le roi prophète : *Oculi Domini super justos, et aures ejus in preces eorum* (*Ps.* XXXIII. 16.) : « Les yeux de Dieu sont arrêtés sur les » justes, et ses oreilles sont attentives à leurs » prières : » voilà le regard de faveur. Mais, mes Sœurs, le même prophète nous expliquera, dans un autre psaume, le regard de protection : *Ecce oculi Domini super metuentes eum, et in eis qui sperant super misericordiâ ejus* (*Ps.* XXXII. 18.) : « Voilà, dit-il, que les yeux » de Dieu veillent continuellement sur ceux qui » le craignent ; » et cela pour quelle raison ? *Ut eruat à morte animas eorum, et alat eos in fame* (*Ibid.*, 19.) : « Pour délivrer leurs âmes » de la mort, et les nourrir dans la faim. » Voilà ce regard de protection, par lequel Dieu veille sur les gens de bien, pour détourner les maux qui les menacent. C'est pourquoi le même David ajoute aussitôt : « Notre âme attend après le » Seigneur ; parce qu'il est notre protecteur et » notre secours : » *Anima nostra sustinet Dominum ; quoniam adjutor et protector noster est* (*Ps.* XXXII. 20.). Une âme assurée de ce double regard, que peut-elle souhaiter pour avoir la paix ? C'est ce que veut dire la très sainte Vierge, lorsqu'elle nous apprend que Dieu la regarde.

En effet, c'est elle, mes Sœurs, qui est singulièrement honorée de ce double regard de la Providence : Dieu l'a regardée d'un œil de faveur, lorsqu'il l'a préférée à toutes les autres femmes ; et que dis-je, à toutes les femmes ? mais aux anges, mais aux séraphins, et à toutes les créatures. Le regard de protection a veillé sur elle, lorsqu'il en a détourné bien loin la corruption du péché, les ardeurs de la convoitise, et les malédictions communes de notre nature : c'est pourquoi elle chante avec tant de joie. Ecoutez comme elle célèbre la faveur de Dieu : *Fecit mihi magna qui potens est* (Luc., I. 49.) : Il m'a, dit-elle, comblée de ses grâces. Mais voyez comme elle se loue de sa protection : *Fecit potentiam in brachio suo* (*Ibid.*, 51.) : « Son bras a montré en moi sa puis- » sance : » il m'a remplie de ses grâces, et m'a fait de si grandes choses, que nulle créature ne

les peut égaler, ni nul entendement les comprendre : *Fecit mihi magna.* Mais s'il a ouvert sur moi ses mains libérales, pour combler mon âme de biens, il a pris plaisir d'étendre son bras, pour en détourner tous les maux : *Fecit potentiam.* C'est donc particulièrement l'heureuse Marie, qui est favorisée de ces deux regards de bienveillance et de protection : *Quia respexit humilitatem.*

Mais néanmoins, âmes chrétiennes, âmes saintes et religieuses, vous en êtes aussi honorées, et c'est ce qui doit mettre votre esprit en paix. Pourrai-je bien exprimer cette vérité? sera-t-il donné à un pécheur de pouvoir parler dignement de la paix des âmes innocentes? Disons, mes Sœurs, ce que nous pourrons : parlons de ces douceurs inconcevables, pour en rafraîchir le goût à ceux qui les sentent, et en exciter l'appétit à ceux qui ne les ont pas expérimentées. Oui certainement, ô enfants de Dieu, il vous regarde avec bienveillance, il découvre sur vous sa face bénigne. Il montre un visage terrible, lorsqu'une conscience coupable, nous reprochant l'horreur de nos crimes, fait que Dieu nous paroît un juge, avec une face irritée. Mais lorsqu'au milieu d'une bonne vie il fait naître dans les consciences une certaine sérénité, il montre alors un visage ami et tranquille, il calme tous les troubles, il dissipe tous les nuages. Le fidèle qui espère en lui ne le regarde plus comme juge, il ne le voit plus que comme un bon père, qui l'invite doucement à soi; de sorte qu'il lui dit, plein de confiance : « O Dieu, » vous êtes mon protecteur : » *Dicam Deo: Susceptor meus es* (*Ps.* XLI. 10.) ; et il lui semble que Dieu lui réponde : O âme fidèle je suis ton salut : *Dic animæ meæ : salus tua ego sum* (*Ps.* XXXIV. 3.) ; tellement qu'il jouit d'une pleine paix, parce qu'il est à couvert sous la main de Dieu ; et de quelque côté qu'on le menace, il s'élève du fond de son cœur une voix secrète, qui le fortifie et lui fait dire avec assurance : *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* « Si Dieu est pour » nous, qui sera contre nous (*Rom.*, VIII. 31.)? » « Le Seigneur est mon salut, que craindrai-je? » le Seigneur est le protecteur de ma vie, devant » qui pourrois-je trembler (*Ps.* XXVI. 1.)? »

Telle est, mes Sœurs, cette paix cachée que Dieu donne à ses serviteurs : paix que le monde ne peut entendre, et qui, chassée du milieu du siècle par le tumulte continuel, semble s'être retirée dans vos solitudes. Mais n'en disons rien davantage ; n'entreprenons pas de persuader par nos discours ce que la seule expérience peut faire connoître, et ne pouvant vous la représenter en elle-même, finissons enfin ce discours, en vous en disant quelque effet sensible. C'est, mes Sœurs, le mépris du monde qui paroît dans la suite de notre cantique, de la fausse paix qu'il promet, des vaines douceurs qu'il fait espérer. Car cette âme, appuyée sur Dieu, qui goûte les douceurs de sa sainte paix, qui a mis son refuge dans le Très-Haut, jetant ensuite les yeux sur le monde qu'elle voit bien loin à ses pieds, du haut de son refuge inébranlable, ô Dieu, qu'il lui semble petit, et qu'elle le voit bien d'une autre manière que ne fait pas le commun des hommes ! Mais en quel état le voit-elle? elle voit toutes les grandeurs abattues, tous les superbes portés par terre ; et dans ce grand renversement des choses humaines, rien ne lui paroît élevé que les simples et humbles de cœur. C'est pourquoi elle dit avec Marie : *Dispersit superbos* (LUC., I. 51.) : « Il » a dissipé les superbes ; » *Deposuit potentes* (*Ibid.*, 52.) : « Il a déposé les puissants ; » *Exaltavit humiles :* « Et il a relevé ceux qui étoient » à bas. »

Entrez, mes Sœurs, dans ce sentiment, qui est le sentiment véritable de la vocation religieuse ; et afin de le bien entendre, représentez-vous, s'il vous plaît, cette étrange opposition de Dieu et du monde. Tout ce que Dieu élève, le monde se plaît à le rabaisser ; tout ce que le monde estime, Dieu se plaît de le détruire et de le confondre : c'est pourquoi Tertullien disoit si éloquemment, qu'il y avoit entre eux de l'émulation : *Est æmulatio divinæ rei et humanæ* (*Apolog.*, *n.* 50.). Et en effet, nous le voyons par expérience. Qui sont ceux que Dieu favorise ? ceux qui sont humbles, modestes et retenus. Qui sont ceux que le monde avance ? ceux qui sont hardis et entreprenants : ne voyez-vous pas l'émulation ? Qui sont ceux que Dieu favorise? ceux qui sont simples et sincères. Qui sont ceux que le monde avance? ceux qui sont fins et dissimulés. Le monde veut de la violence pour emporter ses faveurs : Dieu ne donne les siennes qu'à la retenue ; et il n'est rien, ni de plus grand devant Dieu, ni de plus inutile, selon le monde, que cette médiocrité tempérée, en laquelle la vertu consiste. Voilà donc une émulation entre Jésus-Christ et le monde : ce que l'un élève, l'autre le déprime ; et ce combat durera toujours, jusqu'à ce que le siècle finisse.

Et c'est pourquoi, mes Sœurs, le monde a deux faces. Il y en a qui le considèrent dans les biens présents, et il y en a qui jettent les yeux sur la dernière décision du siècle à venir. Ceux qui regardent le bien présent, ils donnent, mes

Sœurs, l'avantage au monde ; ils s'imaginent déjà qu'il a la victoire, parce que Dieu, qui attend son temps, le laisse jouir un moment d'une ombre de félicité ; ils voient ceux qui sont dans les grandes places, ils admirent leur abondance : Voilà, disent-ils, les seuls fortunés, voilà les heureux : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt* (*Ps.* CXLIII. 15.). C'est le cantique des enfants du monde. Juges aveugles et précipités, que n'attendez-vous la fin du combat avant d'adjuger la victoire ? viendra le revers de la main de Dieu, qui brisera comme un verre, qui fera évanouir en fumée toutes ces grandeurs que vous admirez. C'est ce que regarde la divine Vierge, et avec elle les enfants de Dieu qui jouissent de la douceur de sa paix. Ils voient bien que le monde combat contre Dieu ; mais ils savent que les forces ne sont pas égales. Ils ne se laissent pas éblouir de quelque avantage apparent que Dieu laisse remporter aux enfants du siècle ; ils considèrent l'événement que la justice de Dieu leur rendra funeste. C'est pourquoi ils se rient de leur gloire ; et au milieu de la pompe de leur triomphe, ils chantent déjà leur défaite. Ils ne disent pas seulement que Dieu dissipera les superbes ; mais il les a, disent-ils, déjà dissipés, *Dispersit*, réduits à rien : ils ne disent pas seulement qu'il déposera les puissants ; ils les voient déjà à ses pieds, tremblants et étonnés de leur chûte. Et pour vous, ô riches du siècle, qui vous imaginez avoir les mains pleines, elles leur semblent vides et pauvres, parce que ce que vous tenez ne leur paroît rien : ils savent qu'il s'écoule ainsi que de l'eau : *Divites dimisit inanes.* Voilà donc toute la grandeur abattue ; Dieu est triomphant et victorieux. Quelle joie à ses enfants, chrétiens, de voir ses ennemis tombés à ses pieds, et ses humbles serviteurs qui lèvent la tête ? Eux que le monde méprisoit si fort, les voilà mis et établis dans les hautes places : *Exaltavit humiles;* eux que le monde croyoit indigents, Dieu les a remplis de ses biens : *Esurientes implevit bonis* (LUC., I. 53.)

O victoire du Tout-Puissant ! ô paix et consolation des âmes fidèles ! Chantez, chantez, mes Sœurs, ce divin cantique ; c'est le véritable cantique de celles qui ont méprisé le siècle : chantez la défaite du monde, l'anéantissement des grandeurs humaines, leurs richesses détruites, leur pompe évanouie en fumée. Moquez-vous de son triomphe d'un jour et de sa tranquillité imaginaire. Et vous qui courez après la fortune, qui ne trouvez rien de grand que ce qu'elle avance, ni rien de beau que ce qu'elle donne, ni rien de plaisant que ce qu'elle goûte ; pourquoi vous entends-je parler de la sorte ? N'êtes-vous pas les enfants de Dieu ? ne portez-vous pas la marque de son adoption, le caractère sacré du baptême ? La terre n'est-ce pas votre exil ? le ciel n'est-il pas votre patrie ? Pourquoi vous entends-je admirer le monde ? Si vous êtes de Jérusalem, pourquoi vous entends-je chanter le cantique de Babylone ? Tout ce que vous me dites du monde, c'est un langage barbare, que vous avez appris dans votre exil. Oubliez cette langue étrangère, parlez le langage de votre pays. Ceux que vous voyez jouir des plaisirs, ne les appelez pas les heureux, c'est le langage de l'exil : *Beatum dixerunt.* Ceux dont le Seigneur est le Dieu, voilà les véritables heureux (*Ps.* CXLIII. 15.) : c'est ainsi qu'on parle en votre patrie.

Consolez-vous dans cette pensée ; vivez en paix dans cette pensée ; et apprenez de la sainte Vierge, pour maintenir en paix votre conscience, premièrement, que le Seigneur vous regarde ; secondement, assurés sur cet appui immuable, ne vous laissez pas éblouir aux grandeurs du monde, dites qu'il est déjà abattu, regardez la gloire future ; troisièmement, si le temps vous semble trop long, regardez la fidélité de ses promesses : *Sicut locutus est.* Ce qu'il a dit à Abraham sera accompli deux mille ans après : il a envoyé son Messie ; il achèvera le reste successivement, et enfin nous verrons un jour l'éternelle félicité qu'il nous a promise. *Amen.*

TROISIÈME POINT
DU MÊME SERMON,
PRÊCHÉ DEVANT LA REINE D'ANGLETERRE.

Caractères d'une véritable paix ; quel en est le principe. Manière bien différente dont les enfants du monde et les enfans de Dieu la considèrent. Discours à la Reine d'Angleterre.

Encore que cette paix admirable de toutes les nations chrétiennes, paix si sagement ménagée, si glorieusement conclue et si saintement affermie [1], soit un illustre présent du ciel et un gage

[1] Ce troisième point embrasse la même matière qui est traitée dans le dernier point du sermon précédent ; mais les différences considérables qu'il renferme nous ont engagé à le donner ici en entier.

La paix dont il est ici question est celle des Pyrénées, conclue entre la France et l'Espagne dans l'île des Faisans, au mois de novembre 1659, après une guerre de vingt-cinq ans. Le mariage de l'Infante avec Louis XIV fut un des principaux articles de cette paix ; et c'est ce qui fait dire à Bossuet, qu'elle a été *saintement affermie*. (*Edit. de Déforis.*)

de la bonté de Dieu envers les hommes; néanmoins ce ne sera pas cette paix, dont je vous expliquerai les douceurs; et celle dont je dois parler est beaucoup plus relevée et sans comparaison plus divine : car je dois parler de la paix qui fait que l'âme de la sainte Vierge, possédant le Fils de Dieu en elle-même, glorifie le saint nom de Dieu, et se réjouit de tout son esprit en Dieu son Sauveur. Qui ne voit que cette paix toute céleste, que Dieu donne, est infiniment au-dessus de celle que les hommes négocient? Et néanmoins cette paix humaine étant un crayon et une ombre de la paix divine et spirituelle dont je dois vous entretenir, servons-nous de cette image imparfaite, pour remonter jusques au principe original et prendre une idée certaine de la vérité.

Je demande avant toutes choses, Que concevons-nous dans la paix, et que veut dire ce mot? N'en recherchons pas, chrétiens, des définitions éloignées; mais que chacun de nous s'explique à lui-même ce qu'il entend par la paix. Paix, premièrement, signifie repos : dans la guerre, on s'agite et on se remue; dans la paix, on respire et on se repose. C'est pourquoi on aime la paix; parce que la nature humaine étant presque toujours agitée, rien ne doit tant flatter son inquiétude que la douceur du repos, qui soulage son travail et relâche sa contention.

Mais en disant que la paix est un repos, l'avons-nous entièrement expliquée? en avons-nous formé l'idée toute entière? Il me semble, pour moi, que ce mot de paix a encore quelque chose de plus touchant; et voici ce que c'est, si je ne me trompe : c'est que le repos peut être fort court, et la paix nous fait espérer une longue tranquillité. En effet, n'avons-nous pas vu que, lorsqu'on a publié la suspension d'armes, comme un préparatif à la paix, on a cru voir déjà quelque commencement de repos; mais ce repos n'est pas une paix, parce qu'il n'est pas permanent. Après que le traité est conclu, et que l'alliance jurée établit une concorde certaine, c'est alors que la paix est faite : de sorte que, pour bien expliquer la paix et en comprendre toute l'étendue, il la faut définir un repos durable et une tranquillité permanente. Et ainsi la paix doit avoir deux choses : réjouir les cœurs par le repos et les assurer par la consistance : c'est ce que la paix nous fait espérer, et c'est pourquoi nous l'aimons : c'est ce que la paix de ce monde ne nous donne pas : c'est pourquoi nous devons soupirer sans cesse après une paix plus divine.

Marie nous la représente dans son cantique : elle nous montre le repos et la consistance établie sur un fondement inébranlable. Quel est ce fondement, chrétiens? écoutez la divine Vierge : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit » se réjouit en Dieu mon Sauveur. » Mais quelle est la cause de cette joie, et d'où vient ce ravissement? C'est dit-elle, que « Dieu a jeté les yeux sur » la bassesse de sa servante : » *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.* Arrêtons-nous là, chrétiens; ne cherchons pas plus loin le principe de cette paix, qui réjouit son âme en Notre-Seigneur. Ce qui produit cette paix divine, c'est le regard de Dieu sur les justes : sa bonté qui les accompagne, sa providence qui veille sur eux, c'est ce qui leur donne le repos et la consistance.

Et afin de le bien comprendre, remarquez avec moi, dans les Ecritures, deux regards de Dieu sur les gens de bien : un regard de faveur et de bienveillance, c'est ce qui les met en repos; un regard de conduite et de protection, c'est ce qui rend leur repos durable. Dieu ouvre sur les justes un œil de faveur; il les regarde comme un bon père, toujours prêt à écouter leurs demandes. Le roi prophète l'exprime en ces mots : *Oculi Domini super justos, et aures ejus in preces eorum* (*Ps.* XXXIII. 16.) : « Les yeux de Dieu sont sur » les justes, et ses oreilles sont attentives à » leurs prières. » O justes, reposez-vous en celui dont la faveur et la bienveillance se déclarent envers vous si ouvertement. Mais ce repos sera-t-il durable? n'y aura-t-il rien qui le trouble et rejette vos âmes dans l'agitation? Non, ne craignez rien, ô enfants de Dieu : car outre ce regard de bienveillance, il y a un regard de protection, qui prend garde aux maux qui vous menacent. « Voilà, dit le même David » (*Ps.* XXXII. 18.), que les yeux de Dieu veil- » lent continuellement sur ceux qui le craignent, » et qui établissent leur espérance sur sa miséri- » corde : » et pourquoi? « Pour délivrer leurs » âmes de la mort, et les nourrir dans la faim. » Voyez le regard de protection, par lequel Dieu veille sur les gens de bien et empêche que le mal ne les approche. C'est pourquoi il ajoute aussitôt après : « Notre âme attend le Seigneur, parce » qu'il est notre protecteur et notre secours : » *Anima nostra sustinet Dominum, quia adjutor et protector noster est* (*Ibid.*, 20.). Une âme ainsi regardée de Dieu, que peut-elle désirer pour avoir la paix?

C'est pourquoi l'heureuse Marie, toute pleine de cette paix admirable, ne s'occupe plus qu'à louer son Dieu dans les marques de sa faveur, dans les assurances de sa protection. « Le Tout-Puissant, » dit-elle, a fait en moi de grandes choses : » *Fecit*

mihi magna qui potens est; c'est ce qui explique la faveur : *Fecit potentiam in brachio suo;* c'est ce qui regarde la protection. Il a fait en moi de grandes choses, par le témoignage de sa faveur et l'inondation de ses grâces. Mais s'il a ouvert sur moi ses mains libérales pour combler mon âme de biens, il a pris plaisir d'étendre son bras pour en détourner tous les maux : *Fecit potentiam in brachio suo.*

Ames saintes et religieuses, ce n'est pas seulement la divine Vierge qui est honorée de ces deux regards : tous les fidèles serviteurs de Dieu se réjouissent ensemble dans sa maison, à la lumière de sa faveur et sous l'ombre de sa protection toute-puissante : *Sub umbrâ alarum tuarum protege nos* (*Ps.* XVI. 8.). C'est pourquoi la paix de Dieu triomphe en leurs cœurs, comme dit l'apôtre saint Paul (*Coloss.*, III. 15.); et la marque de cette paix, c'est que le monde ne les touche plus. Car en effet, cette âme, appuyée sur Dieu, qui a mis, comme dit David, son refuge dans le Très-Haut : *Altissimum posuisti refugium tuum* (*Ps.* XC. 9.); jetant ensuite les yeux sur le monde qu'elle voit bien loin à ses pieds, ô Dieu, qu'il lui semble petit du haut de ce refuge inébranlable, et qu'elle le voit bien d'une autre manière que ne fait pas le commun des hommes! Elle voit toutes les grandeurs abattues, tous les superbes portés par terre : et dans ce grand renversement des choses humaines, rien ne lui paroît élevé que les simples et humbles de cœur; c'est pourquoi elle dit avec Marie : *Dispersit superbos :* « Dieu a dis- » sipé les superbes ; » *Deposuit potentes :* « Il » a déposé les puissants : » *Et exaltavit humiles :* « Et il a relevé ceux qui étoient à bas. »

Voici un effet admirable de cette paix dont je parle, et il ne le faut point passer sous silence. A ce que je vois, chrétiens, ce n'est pas ici une paix commune : Dieu veut qu'elle soit accompagnée de l'appareil d'un grand triomphe; et s'il donne la paix à ses serviteurs, ce n'est pas en faisant leur accord avec leur ennemi abattu. Car en effet quel est l'ennemi de Dieu, et par conséquent de ses serviteurs, des enfants de Dieu? Vous ne l'ignorez pas, mes très chères Sœurs, vous savez que c'est le monde et ses pompes. Tout ce que Dieu élève, le monde se plaît de le rabaisser ; tout ce que le monde estime, Dieu se plaît de le détruire et de le confondre : c'est pourquoi Tertullien disoit si éloquemment qu'il y avoit entre eux de l'émulation : *Est æmulatio divinæ rei et humanæ* (*Apolog.*, *n.* 50.). Que signifie, mes Sœurs, cette émulation, si ce n'est que Dieu et le monde se contrarient éternellement, comme par un dessein prémédité? Qui sont ceux que Dieu favorise? ceux qui sont modestes et retenus. Qui sont ceux que le monde avance? ceux qui sont hardis et entreprenants. Qui sont ceux que Dieu favorise? ceux qui sont simples et sincères. Qui sont ceux que le monde avance? ceux qui sont fins et dissimulés. Le monde veut de la violence, pour emporter ses faveurs; Dieu ne donne les siennes qu'à la retenue : l'un demande un cœur ferme, droit et inflexible; l'autre a besoin de tours subtils, souples et accommodants; et il n'est rien, ni de plus puissant selon Dieu, ni de plus inutile selon le monde, que cette médiocrité tempérée en laquelle la vertu consiste.

Voilà donc une émulation nécessaire de Jésus-Christ et de ses fidèles, contre le monde et ses sectateurs; et cette guerre durera toujours, jusqu'à ce que le siècle finisse. C'est pourquoi le monde a deux faces, et il y a sur la terre deux sortes de paix. Il y a la paix des pécheurs : *Pacem peccatorum videns* (*Ps.* LXXII. 3.); il y a la paix de Dieu et de ses enfants, « qui surpasse toute in- » telligence : » *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum* (*Philip.*, IV. 7.). Chacun croit jouir de la paix, parce que chacun croit avoir gagné la victoire. D'où vient cette diversité, et comment arrive-t-il que deux ennemis croient sortir victorieux d'un même combat? c'est que les uns regardent les biens présents, et les autres jettent les yeux sur la dernière décision du siècle à venir. Ceux qui considèrent les biens présents, donnent précipitamment l'avantage au monde : ils s'imaginent qu'il a la victoire; parce que Dieu, qui attend son heure, le laisse jouir pour un temps d'une ombre trompeuse de félicité : ils voient ceux qui sont dans les grandes places, ils admirent leurs délices et leur abondance : Voilà, s'écrient-ils, les seuls fortunés : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt* (*Ps.* CXLIII. 15.); c'est le cantique des enfants du monde.

Juges aveugles et précipités, que n'attendez-vous la fin du combat, avant que d'adjuger la victoire? Viendra le revers de la main de Dieu, qui brisera comme un verre toute cette grandeur que vous admirez et qui vous éblouit. C'est à quoi regarde la divine Vierge, et avec elle les enfants de Dieu qui jouissent de la douceur de sa paix. Ils voient bien que le monde combat contre Dieu; mais ils savent que les forces ne sont pas égales. Ils ne se laissent pas éblouir de quelque avantage apparent que Dieu abandonne et laisse remporter aux enfants du siècle : ils considèrent l'événe-

ment, que sa justice enfin leur rendra funeste. C'est pourquoi ils se rient de leur gloire; et au milieu de la pompe de leur triomphe, ils chantent déjà leur défaite. Ils ne disent pas seulement que Dieu dissipera les superbes; mais qu'il les a déjà dissipés : *Dispersit superbos :* ils ne disent pas seulement que Dieu renversera les puissants du monde; ils les voient déjà à ses pieds, tremblants et étonnés de leur chute. Et pour vous, ô riches du siècle, qui vous imaginez être pleins, serrez vos trésors tant qu'il vous plaira, ils ne laissent pas de vous reprocher que vos mains sont vides, parce que ce que vous tenez ne leur paroît rien : Ils savent qu'il s'écoule à travers les doigts, ainsi que de l'eau, sans que vous puissiez le retenir : *Divites dimisit inanes.* Et d'autre part, chrétiens, pendant que les ennemis de Dieu tombent à ses pieds, ses humbles serviteurs levent la tête; eux que le monde méprisoit si fort, les voilà établis dans les grandes places : *Exaltavit humiles :* eux que le monde croyoit indigents, Dieu les a remplis de ses biens : *Esurientes implevit bonis.* Telle est la victoire du Tout-Puissant; et le fruit de cette victoire, c'est la paix qu'il donne à ses serviteurs, par la défaite infaillible de leurs ennemis.

Chantez cette victoire, mes très chères Sœurs; entonnez avec Marie ce divin cantique; publiez la défaite du monde; chantez ses richesses dissipées, son éclat terni, sa pompe abattue, sa gloire évanouie en fumée; moquez-vous de son triomphe d'un jour et de sa tranquillité imaginaire. O aveuglement déplorable de ceux qui courent après la fortune, qui ne trouvent rien de grand que ce qu'elle élève, ni rien de beau que ce qu'elle pare, ni rien de plaisant que ce qu'elle donne! Vous laissez ces sentiments aux enfants du siècle; mais vous, ô filles de Jérusalem, saintes héritières du ciel, vous parlez le langage de votre patrie. Quoique le monde étale avec pompe ses grandeurs et ses vanités, vous ne vous couronnez pas de ses fleurs, qui seront en un moment desséchées; et pendant qu'il brille par un vain éclat, vous reconnoissez son foible dans son inconstance.

Madame [1], Votre Majesté a ces sentiments imprimés bien avant au fond de son âme, et l'exemple de sa constance en a fait des leçons à toute la terre. Le monde n'est plus capable de vous tromper; et cette âme vraiment royale, que ses adversités n'ont pas abattue, ne se laissera non plus emporter à ses prospérités inopinées. Grande et auguste Reine, en laquelle Dieu a montré à nos jours un spectacle si surprenant de toutes les révolutions des choses humaines, et qui seule n'êtes point changée au milieu de tant de changements, admirez éternellement ses secrets conseils et sa conduite impénétrable. Ceux qui raisonnent des rois et de leurs Etats, selon les lois de la politique, chercheront des causes humaines de ce changement miraculeux [1] : ils diront à Votre Majesté qu'on peut être surpris pour un temps, mais qu'enfin on a horreur des mauvais exemples; que la tyrannie tombe d'elle-même, pendant que l'autorité légitime se rétablit presque sans secours, par le seul besoin qu'on a d'elle, comme d'une pièce nécessaire; et qu'une longue et funeste épreuve ayant appris aux peuples cette vérité, ce trône injustement abattu s'affermit par sa propre chute.

Mais Votre Majesté est trop éclairée, pour ne porter pas son esprit plus haut. Dieu se montre trop visiblement dans ces conjonctures imprévues; et comme il n'y a que sa seule main qui ait pu calmer la tempête, il faut encore cette même main pour empêcher les flots de se soulever. Il le fera, Madame, nous l'espérons : et si nos vœux sont exaucés, peut-être arrivera-t-il; car qui sait les secrets de la Providence? Après que Dieu a rétabli le trône du roi, sa bonté disposera tellement les choses, que le roi rétablira le trône de Dieu. Mais cette affaire, Madame, se doit traiter avec Dieu, non avec les hommes, par des prières et des vœux, non par des conseils ni par des maximes humaines. Il n'y a que sa sagesse profonde qui connoisse le terme préfix, qui a été ordonné, avant tous les temps, aux malheureux progrès de l'erreur et aux souffrances de son Eglise. C'est à nous d'attendre avec patience l'accomplissement de son œuvre, et d'en avancer l'exécution, autant qu'il est permis à des mortels, par des prières ardentes. Votre Majesté, Madame, ne cessera jamais d'en répandre; et quoi qu'il arrive ici-bas, Dieu lui en rendra dans le ciel une récompense éternelle : c'est le bien que je lui souhaite et à toute cette audience.

[1] Henriette-Marie de France, veuve de Charles Ier, roi d'Angleterre. (*Edit. de Déforis.*)

[1] Le changement miraculeux dont parle ici Bossuet, a pour objet l'élévation de Charles II, fils de Charles Ier et de Henriette, sur le trône d'Angleterre. Ce prince fut proclamé roi à Londres, le 8 mai 1660. (*Edit. de Déforis.*)

SECOND SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA VISITATION DE LA Ste VIERGE.

PRÊCHÉ DEVANT UNE CONGRÉGATION DE PRÊTRES.

Union de l'Evangile avec la loi. La synagogue figurée dans Elisabeth, et l'Eglise en Marie. Caractère de l'un et de l'autre. Esprit de ferveur, dont les prêtres doivent être animés; pureté qui leur est nécessaire. Sainteté inviolable des mystères qu'ils traitent. Condescendance qu'ils doivent avoir pour les foibles. Quel est le vrai sacrifice de la nouvelle loi.

Intravit Maria in domum Zachariæ, et salutavit Elizabeth.

Marie étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth (Luc., I. 40.).

Jésus-Christ, Messieurs, étant envoyé pour être la lumière du monde, aussitôt qu'il y eut fait sa première entrée, aussitôt il commença d'enseigner les hommes. Encore que vous le voyiez aujourd'hui dans les entrailles de sa sainte mère, sans parole, ce semble, et sans action, ne vous persuadez pas qu'il se taise. Etant la parole du Père éternel, non-seulement tout ce qu'il fait et tout ce qu'il souffre, mais encore tout ce qu'il est, parle, et d'une manière très intelligible, à ceux qui ont, comme vous, l'esprit exercé dans la connoissance des divins mystères. Je vous prie, mes frères, de jeter les yeux sur cette belle structure de l'univers. Y a-t-il aucune partie où il ne paroisse de l'art et de la raison? Combien la disposition en est-elle sage? combien l'harmonie en est-elle juste? comme toutes choses y sont mesurées? quel ordre et quelle conduite y règne partout? D'où vient cette beauté, et d'où vient cet ordre dans cette grande machine du monde? C'est à cause qu'elle a été faite par le Fils de Dieu, qui étant né de l'intelligence du Père, comme sa parole et son Verbe, est lui-même tout raison, tout sagesse, tout entendement. De là vient, Messieurs, que cet univers est un ouvrage si bien entendu, un ouvrage de raison et d'intelligence; parce qu'il est tiré sur une idée infiniment belle, qu'il vient d'une science très accomplie, et de cette raison souveraine, qui est tout ensemble et le Verbe et le Fils de Dieu, par qui toutes choses ont été faites, par qui elles seront toujours gouvernées.

Mais si le monde fait reluire de toutes parts tant d'art, tant de raison, tant d'intelligence, parce qu'il a été fait par le Fils de Dieu; quels trésors de sagesse seront enfermés en ce chef-d'œuvre incompréhensible de l'humanité qui lui est unie, où Dieu a recueilli toutes les merveilles de sa puissance? S'il fait paroître tant de sagesse dans l'ouvrage qu'il a produit hors de lui même, combien en aura-t-il fait éclater dans l'ouvrage qu'il a produit afin de se l'unir à lui-même; je veux dire dans l'humanité, qu'il s'est rendue propre par cette union si intime? Et si nous apprenons des Lettres sacrées que ce monde publie la gloire de Dieu, par un langage qui se fait entendre jusqu'aux peuples les plus barbares (*Ps.* XVIII. 1 *et seq.*); à plus forte raison doit-on dire que tout ce qui se fait en Jésus est plein de sagesse; qu'il parle hautement et divinement, même lorsqu'il semble le plus qu'il se taise; qu'il nous enseigne avant que de naître; et que le ventre de sa sainte mère n'est pas seulement le sanctuaire de ce Dieu fait homme, ni le lit chaste et virginal où il consomme son mariage avec l'humanité son épouse; mais encore que c'est une chaire où ce docteur céleste commence à prêcher les saintes vérités de son Evangile. Saint Jean l'entend, et il saute d'aise; et cette éloquence muette va émouvoir le cœur d'un enfant, jusque dans le sein de sa mère. Rendons-nous attentifs, Messieurs, à cette prédication de Jésus, qui ne frappe point les oreilles, mais qui parle si fortement aux esprits; écoutons ce que le Sauveur nous veut dire, et considérons dans cette pensée le mystère que nous honorons.

Encore qu'il pourroit peut-être sembler que l'Evangile et la loi soient bien éloignés; toutefois vous savez, Messieurs, qu'il n'y a rien qui soit mieux uni, et que Jésus-Christ n'est venu au monde que pour accomplir la loi et les prophéties par les vérités de son Evangile. C'est ce qui fait dire à Tertullien : *O Christum in novis veterem* (*adv.* Marc., *lib.* IV. *n.* 21.)! « O que » Jésus-Christ est ancien dans sa nouveauté! » Et de là vient que ce grand homme l'appelle, en un autre endroit (*Ibid.*, *n.* 40.), l'Illuminateur des antiquités, parce qu'il n'y a dans la loi ni point ni virgule, si je puis parler de la sorte, qui ne trouve son vrai sens en Jésus-Christ seul; et que Jésus-Christ n'a jamais fait un seul pas, que pour accomplir exactement, et de point en point, ce qui étoit écrit de lui dans la loi. Ainsi, quelque différence qui nous y paroisse, Moïse et Jésus-Christ se touchent de près; la Synagogue et l'Eglise se tendent les mains : et je considère aujourd'hui dans la visite que rend Marie à Elisabeth, et dans leurs embrassements mutuels, l'Evangile qui baise la loi, l'Eglise qui embrasse la Synagogue. Voilà l'âme, voilà le sens de la mystérieuse variété de ce grand spectacle, de

Jésus-Christ allant à saint Jean, de Marie visitant sainte Elisabeth, d'un enfant qui saute de joie, de sa mère qui prophétise, d'une Vierge qui éclate en actions de grâces. Vous verrez que toutes les circonstances de l'histoire de notre évangile conviennent si bien et si justement à la vérité que je vous propose, que vous admirerez sans doute avec moi la conduite impénétrable de l'Esprit de Dieu dans la dispensation des mystères.

Entrons donc, Messieurs, en cette matière avec le secours de la grâce; étalons les richesses des secrets célestes; exerçons nos entendements dans le champ des Ecritures sacrées: c'est là notre véritable exercice. Considérons premièrement les raisons pour lesquelles Elisabeth tient la place de la Synagogue, et Marie celle de l'Eglise; après cela nous verrons, dans les sincères embrassements de ces charitables cousines, la loi ancienne et la loi nouvelle, qui vont à la rencontre l'une de l'autre. Et c'est le sujet de cette méditation, en laquelle nous trouverons des instructions salutaires, pour comprendre la dignité et tous les devoirs de notre ordre: si bien qu'il paroîtra manifestement que de toutes les solennités par lesquelles nous honorons la très sainte Vierge, celle-ci étoit une des plus dignes d'être choisie singulièrement par la congrégation des prêtres.

PREMIER POINT.

La première chose que je remarque, dans le tableau que je vous présente de l'Evangile embrassant la loi, de Marie saluant sainte Elisabeth, c'est l'âge bien différent de ces deux cousines. L'évangile nous montre sainte Elisabeth dans une extrême vieillesse, et la divine Marie dans la fleur de l'âge; et je vois en la vieillesse d'Elisabeth la mourante caducité de la loi, et dans la jeunesse de la sainte Vierge l'éternelle nouveauté de l'Eglise. La jeunesse de l'Eglise est telle, Messieurs, que le temps n'est pas capable de l'altérer, ni de s'acquérir aucun droit sur elle. Les choses éternelles ont cela de propre, qu'elles ne vieillissent jamais: au contraire ce qui doit périr ne cesse jamais de tendre à sa fin, et par conséquent il vieillit toujours. C'est pourquoi l'Apôtre, parlant de la loi: « Ce qui vieillit, dit-il, est presque aboli (*Hebr.*, » VIII. 13.). » Ainsi la Synagogue vieillissoit toujours, parce qu'elle devoit être un jour abolie. L'Eglise chrétienne ne vieillit jamais, parce qu'elle doit durer éternellement. Car, Messieurs, vous n'ignorez pas que comme l'Eglise remplit tous les lieux, elle doit aussi remplir tous les temps. La fin du monde ne limitera point sa durée: alors elle cessera d'être sur la terre; mais elle commencera de régner au ciel: elle ne sera pas éteinte; mais elle sera transférée en un lieu de gloire, où elle demeurera toujours florissante dans une perpétuelle jeunesse. Et d'où vient cette jeunesse éternelle? C'est que l'éternité n'aura qu'un seul jour, parce que dans l'éternité rien ne passe; ce n'est qu'une présence continuée, une présence qui ne coule point. Saint Jean le représente excellemment dans l'Apocalypse (*Apoc.*, XXII. 5.): « Ils n'auront point, dit-il, besoin de » soleil, parce que le Seigneur Dieu sera leur lu- » mière; et ils régneront aux siècles des siè- » cles. » Remarquez, s'il vous plaît, cette conséquence: le Seigneur Dieu sera leur lumière, et ils régneront aux siècles des siècles. Pourquoi les choses d'ici-bas périssent-elles, sinon parce qu'elles sont sujettes au temps, qui se perd toujours, et qui entraîne avec soi, ainsi qu'un torrent, tout ce qui lui est attaché, tout ce qui est dans sa dépendance? Le soleil, qui nous éclaire, fait en même temps et défait les jours; il fait tout ensemble et défait le temps, par la rapidité de son mouvement. Mais le soleil qui éclairera le siècle futur, ce sera Dieu même. Ce soleil ne porte pas sa lumière d'un lieu en un autre, par la rapidité de sa course: il est tout à tous; il est éternellement devant tous; il éclaire toujours et demeure toujours immobile. C'est pourquoi, comme nous disions, l'éternité n'aura qu'un seul jour; et ce jour n'aura ni couchant ni aucune différence d'heures: et l'Eglise des prédestinés, qui n'aura point d'autre soleil que son Dieu, fixée immuablement dans l'éternité, sera toujours dans la nouveauté. O beau jour, et ô jour unique de l'éternité bienheureuse, quand verrons-nous ta sainte lumière, qui ne sera cachée par aucune nuit, qui ne sera obscurcie par aucun nuage! O sainte Sion, où toutes choses sont stables et éternellement permanentes, qui nous a précipités sur ces eaux courantes, dans ce flux et reflux des choses humaines?

Mais, chrétiens, réjouissons-nous: si nous vieillissons dans ce monde selon notre homme animal, l'Eglise, dont nous faisons partie, selon l'homme spirituel, ne vieillit jamais; parce qu'au lieu de tendre à sa fin, à la manière des choses mortelles, elle tend à cette jeunesse éternelle de la bienheureuse immortalité. C'est donc avec beaucoup de raison qu'Elisabeth vieille représente la Synagogue prête à tomber; et Marie, dans la fleur de l'âge, l'Eglise de Jésus-Christ toujours jeune, toujours forte, toujours vigoureuse. Donc, mes frères, puisque l'esprit du

christianisme est un esprit de jeunesse et de nouveauté, « purifions-nous du vieux levain, » comme dit l'Apôtre (1. *Cor.*, v. 7.); que notre zèle ne vieillisse pas, qu'il soit toujours jeune et toujours fervent.

La philosophie dit que les jeunes gens sont comme naturellement enivrés; parce que leur sang chaud et bouillant est semblable, en quelque sorte, à un vin fumeux et plein d'esprits, qui les rend toujours ardents, toujours animés dans la poursuite de leurs entreprises. Si nous voulons vivre, Messieurs, selon cette jeunesse spirituelle de la loi de grâce, il faut être toujours fervents, toujours intérieurement enivrés de ce vin de la nouvelle alliance, que Jésus-Christ promet aux fidèles dans le royaume de Dieu son Père, c'est-à-dire, dans son Eglise. C'est le Sauveur Jésus Christ lui-même, qui compare à un vin nouveau l'esprit de la loi nouvelle : et c'est afin que nous entendions que de même que le vin nouveau chasse tout ce qui lui est étranger, et se purge lui-même par sa propre force; ainsi nous devons conserver cet esprit nouveau du christianisme, dans sa force et dans sa ferveur; afin qu'il chasse toutes nos ordures, et qu'il éloigne cette froideur paresseuse, qui nous rend lents et comme engourdis dans les œuvres de piété.

Mais cette sainte et divine ardeur, qui est le vrai esprit du christianisme, doit se trouver particulièrement dans notre ordre, et nous la devons tous les jours apprendre du sacrifice que nous célébrons. L'Apôtre, dans la divine Epître aux Hébreux, jugeant de la loi par le sacerdoce, conclut que « la loi de Moïse doit être abolie, » parce que son sacerdoce devoit passer : » *Translato enim sacerdotio, necesse est ut et legis translatio fiat* (*Hebr.*, VII. 12.). En effet, quelles étoient les victimes de ces anciens sacrificateurs? C'étoient des animaux égorgés; tout y sentoit la corruption et la mort : dignes victimes, dignes sacrifices d'une loi vieillie et mourante. Mais il n'en est pas de la sorte du sacrifice de la nouvelle alliance. Notre victime est morte une fois; mais elle est ressuscitée pour ne mourir plus. L'hostie que nous présentons est vivante : le sang du nouveau Testament, que nous répandons mystiquement sur ces saints autels, n'est pas le sang d'une victime morte; c'est un sang tout vif et tout chaud, si je puis parler de la sorte : tellement que nous devrions être toujours fervents, nous qui offrons au Père éternel une victime toujours nouvelle, et un sang qui ne souffre point de froideur. Ni le temps, ni l'accoutumance, qui ralentissent ordinairement la ferveur des hommes, ne devroient point diminuer la nôtre; parce que notre victime, qui ne change point, veut toujours trouver en nous une même ardeur. Cependant nous vieillissons tous les jours, quand notre première ferveur se perd, au lieu que nous devrions toujours être jeunes; parce que le caractère que nous portons, nous oblige d'être les membres les plus fervents du corps de l'Eglise, qui est toujours jeune, et qui, pour cette raison, nous est figurée dans la jeunesse de la sainte Vierge.

Et non-seulement l'âge de Marie nous représente la sainte Eglise, mais encore son état de perpétuelle virginité. Je sais que le mariage est sacré, et que « son lien est très honorable en tout » et partout : » *Honorabile connubium in omnibus* (*Hebr.*, XIII. 4.). Mais si nous le comparons à la sainte virginité, il faut nécessairement avouer que le mariage sent la nature, et que la virginité sent la grâce. Et si nous considérons attentivement ce que dit l'Apôtre de la virginité et du mariage, nous y trouverons une peinture parfaite de la Synagogue et de l'Eglise chrétienne. « L'une est tout occupée du soin des choses du » monde : » *Cogitat quæ sunt mundi* (1. *Cor.*, VII. 34.); c'est le but de la Synagogue, qui a pour partage la rosée du ciel et la graisse de la terre : *De rore cœli et de pinguedine terræ* (*Gen.*, XXVII. 28.) : elle n'a que des promesses terrestres, cette terre coulante de lait et de miel. Mais que fait la virginité? « Elle est uniquement » occupée du soin des choses du Seigneur : » *Cogitat quæ Domini sunt* (1. *Cor.*, VII. 34.). C'est le but de la sainte Eglise, « qui ne considère point » les choses visibles, mais les invisibles : » *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur* (2. *Cor.*, IV. 18.). C'est, Messieurs, cet unique objet que se doivent proposer les prêtres, qui, par l'éminence du sacerdoce, font la partie la plus relevée et la plus céleste de la sainte Eglise. Si l'Eglise est un ciel, on peut dire que les prêtres sont comme le premier mobile, ou plutôt comme les intelligences qui meuvent ce ciel, et qui ne reçoivent leurs mouvements que de Dieu : aussi sont-ils appelés des anges (*Apoc.*, II. 1 *et seq.*).

Mais continuons de vous faire voir la figure de l'Eglise dans la sainte Vierge, et celle de la Synagogue dans Elisabeth. Vous savez que cette Vierge très pure étoit mariée, et c'est par ce divin mariage qu'elle nous représente encore mieux l'Eglise. Car j'apprends de saint Augustin (*contra* JULIAN., *lib.* V, *cap.* XII. *n.* 48, *tom.* X, *col.* 652.) que le mariage de Joseph avec Marie, n'étant point lié par les sentiments de la chair,

n'avoit point d'autre nœud de son union que la foi mutuelle qu'ils s'étoient donnée; et c'est là aussi ce qui joint l'Eglise avec Jésus-Christ son époux. La foi de Jésus est engagée à l'Eglise; celle de l'Eglise à Jésus : *Sponsabo te mihi in fide* (Osee, ii. 20.) : « Je vous rendrai mon » épouse par une inviolable fidélité, » par une fidélité réciproque : *Fide pudicitiæ conjugalis* (S. August., *de bono Viduit. n.* 5, *tom.* vi, *col.* 371.).

Mais ce que je trouve très remarquable, c'est qu'Elisabeth vivant avec son mari, l'Ecriture la nomme stérile. Marie au contraire fait profession d'une perpétuelle virginité; et la même Ecriture, qui ne ment jamais, la fait voir féconde. Voyez la stérilité de la Synagogue, qui d'elle-même ne peut engendrer des enfants au ciel; et la divine fécondité de l'Eglise, de laquelle il est écrit : *Lætare, sterilis, quæ non paris* (*Gal.*, iv. 27.). « Réjouissez-vous, stérile, qui n'enfantiez point. » Toutefois, Messieurs, la stérile enfante; Elisabeth a un fils aussi bien que la Sainte Vierge. Aussi la Synagogue a-t-elle enfanté; mais des figures et des prophéties. Elisabeth a conçu; mais un précurseur à Jésus, une voix qui prépare les chemins : Marie enfante la Vérité même.

Et admirez ici, chrétiens, la dignité de la Vierge aussi bien que celle de la sainte Eglise, par le rapport qu'elles ont ensemble. Dieu engendre son Fils dans l'éternité par une génération ineffable, autant éloignée de la chair et du sang, que la vie de Dieu est éloignée de la vie mortelle. Ce Fils unique, engendré dans l'éternité, doit être engendré dans le temps. Sera-ce d'une manière charnelle? Loin de nous cette pensée sacrilége; il faut que sa génération dans le temps soit une image très pure de sa chaste génération dans l'éternité. Il n'appartenoit qu'au Père éternel de rendre Marie féconde de son propre Fils; puisque ce Fils lui devoit être commun avec Dieu, il falloit que Dieu fît passer en elle sa propre fécondité : engendrer le Fils de Dieu, ne devoit pas être un effet d'une fécondité naturelle; il falloit une fécondité divine. O incroyable dignité de Marie!

Mais l'Eglise, le croiriez-vous, entre en partage de cette gloire. Il y a une double fécondité en Dieu; celle de la nature, et celle de la charité qui fait des enfants adoptifs : la première est communiquée à Marie; la seconde est communiquée à l'Eglise. Et c'est, Messieurs, l'honneur de notre ordre, parce que nous sommes établis ministres de cette mystérieuse génération des enfants de la nouvelle alliance. C'est notre honneur; mais c'est notre crainte : l'une et l'autre génération demande une pureté angélique; l'une et l'autre produit le Fils de Dieu. Notre mauvaise vie n'empêche pas que la grâce ne passe par nos mains au peuple fidèle. Les mystères que nous traitons sont si saints, qu'ils ne peuvent perdre leur vertu, même dans des mains sacriléges; mais la condamnation demeure sur nous : comme celui qui viole le sacré baptême, quoi qu'il fasse, il ne le peut perdre. Ce caractère, imprimé par le Saint-Esprit, ne peut être effacé par les mains des hommes : « il pare le soldat et convainc le déser- » teur : » *Ornat militem, convincit desertorem* (S. Aug., *in Ps.* xxxix, *n.* 1, *t.* iv, *col.* 326.). Ainsi les mystères que nous traitons ne perdent pas leur force dans les mains des prêtres, quoique ces mains soient souvent impures. Mais comme des mystères profanés portent toujours quelque malédiction avec eux, n'étant pas juste qu'elle passe au peuple, elle s'accumule sur le ministre; comme la paix retourne à nous, quand on ne la reçoit pas : autant qu'il est en nous, nous les maudissons; autant qu'il est en nous, nous leur donnons des mystères vides de grâces, mais des mystères pleins de malédictions, parce que nous les leur donnons profanés.

Evitons cette condamnation; donnons au Saint-Esprit des organes purs : ne contraignons point cet Esprit sacré de se servir de mains sacriléges; autrement, il se vengera. Il se servira de nous, puisqu'il l'a dit, pour la sanctification des autres, tout indignes que nous soyons d'un tel ministère; mais autant de bénédictions que nous donnerons sur le peuple, [autant] de malédictions [nous prononcerons] contre nous. Imitons la pureté de Marie, qui nous représente si bien celle de l'Eglise, dont nous avons l'honneur d'être les ministres.

SECOND POINT.

Il me reste maintenant à vous proposer la partie la plus mystérieuse de notre évangile. Vous avez déjà vu que la loi est figurée dans Elisabeth, l'Eglise chrétienne en la sainte Vierge : il faut maintenant qu'elles se rencontrent. Déjà vous voyez qu'elles sont cousines, pour montrer que la loi ancienne et la loi nouvelle se touchent de près; qu'elles sont parentes; qu'elles viennent toutes deux de race céleste. Mais ce n'est pas assez qu'elles soient parentes, il faut encore qu'elles s'embrassent : et quand Jésus a accompli les prophéties, quand il a été immolé; en lui la loi ancienne et la loi nouvelle ne se sont-elles pas embrassées? Et voyez cela très clairement en la personne de saint Jean-Baptiste. Saint Jean,

dit saint Augustin (*in* Joan., *Tract.* II, *t.* III, *part.* II, *col*, 300, 301. *Serm.* CCXCIII, *tom.* V, *col.* 1176 *et seq.*), est comme le point du jour, qui n'est ni la nuit ni le jour, mais qui fait la liaison de l'un et de l'autre. Il joint la Synagogue à l'Eglise; il est comme l'envoyé de la Synagogue à Jésus, afin de reconnoître le Libérateur. Il est aussi l'envoyé de Dieu, pour montrer Jésus à la Synagogue. Jésus a tendu les mains à Jean, quand il a reçu son baptême : Jean a tendu les mains à Jésus, quand il a dit : *Ecce Agnus Dei* (Joan., I. 29.) : « Voilà l'Agneau de Dieu ; » c'est pourquoi Jésus vient à Jean, et Marie à Elisabeth. Il prévient: le propre de la grâce est de prévenir.

La grâce ne nous est pas donnée à cause que nous avons fait de bonnes œuvres; mais afin que nous les fassions : elle est tellement accordée à nos bons désirs, qu'elle prévient même nos bons désirs. La grâce s'étend dans toute la vie; et dans tout le cours de la vie, elle est toujours grâce. Le bon usage de la grâce en attire d'autres; mais ce ne laisse pas d'être toujours grâce : *Gratiam pro gratiâ* (Joan., I. 16.). Ce ruisseau retient toujours dans son cours le beau nom qu'il a pris dans son origine : *Ipsa gratia meretur augeri, ut aucta mereatur perfici* (S. Aug., *ad* Paul. *Ep.* CLXXXVI, *n.* 10, *tom.* II, *col.* 667.) : « La grâce » mérite d'être augmentée, pour qu'elle mérite » ensuite d'être perfectionnée. » Mais jamais elle ne se montre mieux ce qu'elle est, c'est-à-dire, grâce, que lorsqu'elle vient à nous sans être appelée; c'est pourquoi Marie prévient sainte Elisabeth, et Jésus prévient Jean-Baptiste.

Voyez comment Jésus prévient son Précurseur même : il faut aussi qu'il nous prévienne dans la grâce du sacerdoce. Il y en a qui préviennent Jésus-Christ : ce sont ceux qui viennent sans être appelés. Jésus-Christ a été appelé par son Père : Jean étoit choisi pour son Précurseur ; néanmoins il le prévient. La marque que nous sommes appelés, c'est le zèle du salut des âmes. Jésus vient à Jean, le Libérateur au captif : Jésus vise Jean, parce qu'il faut que le médecin aille visiter son malade. Mais Jésus est dans le sein [de sa mère,] et Jean dans le sein [de la sienne.] Ne semble-t-il pas que le médecin soit aussi infirme que le malade? Jésus a pris nos infirmités, afin d'y apporter le remède. C'est le devoir des prêtres de se rendre foibles avec les foibles, pour les guérir. *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* « Qui » est foible, disoit l'Apôtre (2. *Cor.*, XI. 29.), » sans que je m'affoiblisse avec lui? » « Qui est » scandalisé sans que je brûle? » *Quis scandalizatur, et ego non uror?* « Voulez-vous savoir, demande saint Augustin, jusqu'où l'Apôtre est descendu, pour se rendre foible avec » les foibles (1. *Cor.*, III. 2.)? Il s'est abaissé jusqu'à donner du lait aux petits enfants. Ecoutez-» le lui-même dire aux Thessaloniciens (1. *Thess.*, » II. 7.) : Je me suis conduit parmi vous avec » une douceur d'enfant, comme une nourrice » qui a soin de ses enfants. Et en effet, nous » voyons les nourrices et les mères s'abaisser, » pour se mettre à la portée de leurs petits enfants : et si, par exemple, elles savent parler » latin, elles appetissent les paroles, et rompent » en quelque sorte leur langue, afin de faire » d'une langue diserte un amusement d'enfant. » Ainsi un père éloquent, qui a un fils encore » dans l'enfance, lorsqu'il rentre dans sa maison, » il dépose cette éloquence qui l'avoit fait admirer » dans le barreau, pour prendre avec son fils un » langage enfantin. » *Quære quò descenderit, usque ad lac parvulis dandum. Factus sum parvulus in medio vestrûm, tanquam si nutrix foveat filios suos. Videmus enim et nutrices et matres descendere ad parvulos : et si nôrunt latina verba dicere, decurtant illa, et quassant quodam modo linguam suam, ut possint de linguâ disertâ fieri blandimenta puerilia.... Et disertus aliquis pater.... si habeat parvulum filium, cùm ad domum redierit, seponit forensem eloquentiam quò ascenderat, et linguâ puerili descendit ad parvulum* (S. Aug., *in* Joan. *Tract.* VII, *n.* 22, *tom.* III, *part.* II, *col.* 352.). [Telle est aussi la conduite que doivent tenir les prêtres, se faire tout à tous.]

Mais revenons à Marie et à Elisabeth : elles s'embrassent; elles se saluent. La loi honore l'Evangile, en le prédisant; l'Evangile honore la loi, en l'accomplissant : c'est le mutuel salut qu'ils se donnent. Ecoutons maintenant leurs saints entretiens : *Benedicta tu in mulieribus* (Luc., I. 42.). « Vous êtes bénie entre toutes les femmes. » O Eglise ! ô société des fidèles, ô assemblée chérie entre toutes les sociétés de la terre ! vous êtes singulièrement bénie, parce que vous êtes uniquement choisie. *Una est columba mea, perfecta mea* (*Cant.*, VI. 8) : « Une seule est ma co» lombe et ma parfaite amie. » *Beata es tu quæ credidisti* (Luc., I. 45.) : « Vous êtes bienheu» reuse d'avoir cru, » dit Elisabeth à Marie; et avec raison, puisque la foi est la source de toutes les grâces : « car le juste vit de la foi : » *Justus autem meus ex fide vivit* (*Hebr.*, X. 38.). *Perficientur ea quæ tibi dicta sunt à Domino* (Luc., I. 49.) : « Tout ce qui vous a été dit de la

» part du Seigneur sera accompli. » Tout s'accomplira, voilà la vie chrétienne. Les chrétiens sont enfants de promesse, enfants d'espérance : voilà le témoignage que la Synagogue rend à l'Eglise. L'Eglise ne désavoue pas ses dons ni ses avantages ; au contraire, elle reconnoît que « le » Tout-Puissant a fait en elle de grandes choses : » *Fecit mihi magna qui potens est.* Mais elle rend la louange à Dieu : *Magnificat anima mea Dominum* (Luc., I. 47.) : « Mon âme glorifie le » Seigneur. » Ainsi dans cette aimable rencontre de la Synagogue avec l'Eglise ; pendant que la Synagogue, selon son devoir, rend un fidèle témoignage à l'Eglise, l'Eglise de son côté rend témoignage à la miséricorde divine : afin que nous apprenions, chrétiens, que le vrai sacrifice de la nouvelle loi, c'est le sacrifice d'actions de grâces. « Aussi nous avertit-on, dans la célébration des » saints mystères, de rendre grâces au Seigneur » notre Dieu. » *In isto verissimo sacrificio agere gratias admonemur Domino Deo ; ut agnoscamus gratiarum actionem proprium esse novi Testamenti sacrificium.*

Il faut donc confesser que nous sommes un ouvrage de miséricorde; notre sacrifice est un sacrifice d'eucharistie. C'est le sacrifice que Jean offre ; en sautant de joie, il rend grâces au Libérateur. S'il fait tressaillir Jean qui ne le voit pas, qui ne le touche pas, qui ne l'entend pas, où il n'agit que par sa présence seule ; que sera-ce dans le ciel où il se montrera à découvert, face à face. Jean est dans les entrailles de sa mère, et il sent Jésus qui est aussi dans le sein de la sienne. Jésus entre dans nos entrailles, et à peine le sentons-nous.

DISCOURS

AUX RELIGIEUSES DE SAINTE MARIE,

LE JOUR DE LA FÊTE

DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

Je ne m'étonne pas si votre fondateur, cet homme si éclairé, cet homme si pénétré des salutaires lumières de l'Evangile, vous a choisies pour honorer cette fête, si remplie de mystères d'ineffable suavité et d'une charité immense. Mais qui n'admireroit, par-dessus toutes choses, les grands exemples qui s'offrent à nous dans ce mystère, d'une inexplicable instruction, si profitable, non seulement pour les personnes cachées dans la solitude ; mais propre pour vous, pour moi, pour tous les fidèles : pour les justes, c'est leur consolation ; pour les pécheurs, c'est l'attrait qui les excite à faire pénitence. Qui n'admirera premièrement Elisabeth qui s'abaisse? « D'où me » vient ce bonheur (Luc., I. 43.)? » Mais voyez un effet plus surprenant. Jean, qui n'est pas né, montre par son tressaillement sa joie à l'approche de son Sauveur ; et Marie, possédée de l'esprit de Dieu, chante ce divin cantique : « Mon âme glo- » rifie le Seigneur (*Ibid.*, 47.). »

Au milieu de tant de merveilles, de tant de miracles, je ne vois que Jésus qui n'agit pas, que Jésus dans le silence. Les mères s'abaissent et prophétisent ; Jean tressaille : il n'y a que Jésus qui paroît sans action ; et c'est Jésus qui est l'âme de tout ce mystère. Il ne fait aucune démonstration de sa présence : lui, le moteur invisible de toutes choses, paroît immobile ; il se tient dans le secret, lui qui développe et découvre tout ce qui est caché et enveloppé. Nous voyons souvent cette grande merveille, et nous ressentons ses bienfaits ; mais il cache la main qui les donne. A la faveur de cette nouvelle lumière, je découvre ce que dit le prophète : « Vraiment vous êtes un » Dieu caché, un Dieu sauveur (Is., XLV. 15.), » un Dieu qui s'est humilié, un Dieu qui s'est épuisé lui-même dans ses abaissements, un Dieu abaissé dans un profond néant.

Mais pénétrons dans ce mystère ineffable où Jésus paroît sans action. Que ce repos de Jésus est une grande et merveilleuse action ! Le grand mystère du christianisme, c'est de comprendre la secrète opération de Dieu dans les âmes. Dieu est descendu du ciel en terre pour se communiquer aux hommes, soit par la participation de ses mystères, soit en se donnant à eux par la communion. Il veut se donner à nous, et que nous nous donnions à lui. Il opère dans les cœurs de certains mouvements pour les attirer à lui, un entretien secret qui les élève à la plus intime communication ; mais c'est dans la solitude que l'âme ressent ses divines approches. Que doit faire une âme dont Dieu s'approche par sa grâce et ses fréquentes visites? Elle doit apporter trois dispositions : un saint abaissement, une humilité profonde, une sainte frayeur. Abaissement, humilité, frayeur ; voilà la première disposition : la seconde, c'est un transport divin, un transport admirable ; elle s'éloigne par humilité et s'approche par désir : la troisième, c'est une joie céleste en son Salutaire qu'elle a le bonheur de posséder.

Je m'assure que vous prévenez déjà mes pensées, et que vous considérez ces saintes dispositions dans les trois personnes qui ont part à ce mystère. Vous voyez Elisabeth qui s'abaisse : « D'où me vient ce bonheur ? » Jean qui se transporte ; « L'enfant a tressailli (Luc., I. 44.) : »

Marie qui s'élève et se repose en Dieu : « Mon » âme magnifie le Seigneur : » voilà les trois secrets de ce mystère. L'anéantissement d'Elisabeth qui s'abaisse à l'approche de son Dieu ; le transport divin de Jean qui le cherche, et la paix de la Vierge qui le possède. L'approche de Dieu produit l'abaissement de l'âme, le transport dans celle qui le cherche, la paix dans celle qui le possède. C'est le sujet de cet entretien familier.

Ténèbres qu'il vient illuminer, néant qu'il vient remplir, que dois-tu faire quand Dieu approche? A l'approche d'une telle grandeur, néant, que dois-tu faire? tu dois t'abaisser. Abaissez-vous, néant. Et toi, pécheur, que dois-tu faire? Pécheur, tu dois t'éloigner, une sainte frayeur te doit saisir; puisque le péché a plus d'opposition à la sainteté de Dieu, que le néant à sa grandeur. Grandeur que rien ne peut égaler; sainteté qui ne peut être comprise : deux perfections en Dieu, qui nous doivent faire entrer dans des sentiments d'une humilité profonde.

Voyez les prophètes, quand l'esprit de Dieu étoit sur eux, combien ils étoient épouvantés. Jérémie, saisi d'effroi, tremble et se confond (Jer., xxiii. 9.); en sorte que ses os sembloient se disloquer et prêts à se dissoudre. Ezéchiel, au travers des ailes des chérubins, voit je ne sais quoi de merveilleux ; il s'étonne, il se pâme, il tombe sur sa face (Ezech., ii. 1.). Mais ce qui doit nous jeter dans l'étonnement aux approches de notre Dieu, c'est qu'il vient à un néant, et à un néant qui lui est opposé par le péché. Aussi saint Pierre, pénétré de cette vue, dit-il à Jésus-Christ : « Retirez-vous de moi ; car je suis » un pécheur (Luc., v. 8.). » Et le Centenier : « Seigneur, je ne suis pas digne : une parole, une » parole de votre part (Matth., viii. 8.). »

Où sont ces téméraires, qui n'ont point de honte de faire entrer Jésus-Christ dans une bouche sacrilége? Vous les voyez qui traitent avec Dieu, soit dans le secret de leur cœur, soit qu'ils reçoivent la viande sacrée sans tremblement et sans crainte. Ce sont des profanes qui ne méritent pas d'être au nombre des fidèles et qui veulent goûter le pain des anges, le pain des saints. Mais vous, âmes saintes et tremblantes, venez et goûtez que le Seigneur est doux, venez dans un profond abaissement ; et saisies d'admiration, vous devez dire : « D'où me vient ce bonheur? » car vous ne sauriez, sans l'aveuglement le plus déplorable, vous persuader que vous l'avez mérité. Et pour peu que vous vous rendiez justice, combien n'êtes-vous pas forcées de vous en reconnoître indignes?

En effet, si je pouvois pénétrer le secret des cœurs de ceux qui composent cet auditoire, que d'orgueil secret sous l'apparence d'humilité, que de jalousie sous des compliments d'amitié et de complaisance? Voyons même les âmes les plus parfaites : il ne m'appartient pas de les sonder ; mais qu'elles parlent elles-mêmes : elles avoueront qu'elles ont toujours en elles la racine du péché, dont il faut arracher jusqu'à la moindre fibre qui s'oppose à la grâce ; grâce qui nous prévient toujours, et qui ne trouve rien en nous qui l'attire que notre extrême misère.

Il n'y a en l'âme que misère : misère en son origine, misère dans toute la suite de la vie ; misère profonde, misère extrême : mais la misère est l'objet et le but de la miséricorde. Dieu veut une misère toute pure, pour faire voir une miséricorde entière. Ce n'est pas qu'il n'y ait un vrai mérite dans les justes ; et c'est une erreur intolérable dans les hérétiques de ce temps d'avoir osé avancer que la grâce ne servoit que d'un voile pour couvrir l'iniquité. Les misérables ! ils n'ont jamais goûté ses attraits : je ne m'en étonne pas ; ce n'est pas elle qui les meut et les conduit ; ils n'agissent que par hypocrisie et par passion.

Mais quoiqu'il y ait des mérites dans les justes, la grâce n'en est pas moins grâce ; parce que leurs mérites sont le fruit de son opération dans leurs cœurs. La grâce tire son nom de son origine : semblable à ces grandes rivières, qui, pour se répandre en différents ruisseaux, ne perdent point leur nom. La grâce prévient les justes pour les faire mériter ; mais elle récompense après, par justice, le mérite qu'elle leur a fait acquérir. C'est une grâce qui nous défend, c'est une grâce qui nous prévient : elle nous justifie par miséricorde, et nous récompense par justice, comme les paroles de saint Paul nous l'attestent : « J'at- » tends, dit-il (2. *Tim.*, iv. 8.), la couronne de » justice que Dieu, comme juste juge, me ren- » dra. » Mais, dit saint Augustin (*de Grat. et lib. Arbit.*, *n.* 14, *tom.* x, *col.* 725.), Dieu ne seroit pas juste juge, s'il n'avoit été auparavant un père miséricordieux.

Voilà, mes chères filles, le fondement de votre abaissement devant Dieu S'il vous a retirées du monde, *Unde hoc?* Si vous avez eu des tentations durant votre noviciat, et que vous les ayez surmontées, *Unde hoc?* Si dans la suite vous vous êtes élevées au-dessus des dégoûts et des difficultés de la vie spirituelle, *Unde hoc?* S'il a plu à Dieu de vous gratifier de quelque grâce extraordinaire, *Unde hoc?*

Mais disons en passant que c'est par Marie que la grâce nous est distribuée, pour combattre l'opinion de ceux qui nous blâment d'honorer la Vierge comme Mère de Dieu. Ils voudroient établir une secrète jalousie entre Dieu et la créature, à cause de l'honneur que nous rendons aux saints. Gens peu versés dans l'Ecriture, esprits grossiers et pesants dans leur prétendue subtilité ; qu'ils écoutent sainte Elisabeth. Elle ne dit pas : D'où me vient ce bonheur que mon Seigneur vienne à moi ; mais, que la mère de mon Seigneur vienne à moi? « Sitôt, dit-elle (Luc., I. 44.), que la » voix de votre salutation est venue à mes oreil- » les, l'enfant que je porte a tressailli. » Ainsi Marie contribue aux opérations de la grâce dans nos cœurs ; et loin de faire injure à la grâce en attribuant cette prérogative à Marie, c'est au contraire honorer la grâce, parce que c'est d'elle que la Vierge tire toute son excellence.

Nous avons dit que la première disposition d'une âme qui veut approcher de son Dieu, c'est l'anéantissement ; mais ce n'est pas assez que l'âme soit abaissée ; car si elle est éternellement abaissée, comment se transportera-t-elle vers Dieu? Jean ne sent pas plus tôt le Sauveur, qu'animé de ces dispositions, il fait effort pour rompre les liens qui le retiennent et courir à lui : il voudroit déjà remplir ses fonctions de précurseur ; mais il est prévenu. Jésus a prévenu son précurseur. Ne laissons pas passer ceci sans instruction. Dieu, source de tout bien, grand, immense, inaccessible, demande de se communiquer. Dieu se donne, Dieu se développe avec une libéralité immense. C'est, mes filles, une vérité bien douce et bien consolante : Dieu désire d'être désiré : il a soif que l'on ait soif de lui. Dieu, qui ne désire rien et n'a besoin de rien, désire cependant d'être désiré. Il en est comme d'une belle fontaine qui coule dans une plaine : elle est claire, elle est fraîche, elle est pure : elle ne désire pas d'être rafraîchie ; mais si elle désire quelque chose, c'est sans doute de désaltérer les passants.

Ainsi il ne nous est pas permis, malgré notre indignité, de nous reposer en nous-mêmes ; il faut courir avec transport ; il faut venir se plonger dans ces sources d'eau vive. Il n'y a point d'humilité qui empêche de désirer le Sauveur ; et heureux celui qui soupire après lui : car c'est celui-là à qui Jésus-Christ se donne tout entier. Le Centurion s'abaissa aux pieds des apôtres (*Act.*, x. 44.) : mais il désira ; et par-là il mérita que le Saint-Esprit prévînt l'imposition des mains des apôtres. Saint Jean, interrogé de ce qu'il est, s'il est le Christ, s'il est prophète, ne dit point ce qu'il est ; mais il dit ce qu'il n'est pas. « Je ne suis » qu'une voix, un son qui frappe l'air (Matth., » III. 3.), » qui n'a rien de considérable que de dire la vérité. Il s'estime indigne de délier la courroie des souliers de Jésus-Christ ; et plein d'ardeur pour son Maître, il a mérité d'élever sa main sur celui au-dessous duquel il s'étoit abaissé.

Mais considérons les caractères de la mission de saint Jean. La grâce du saint précurseur, c'est une grâce de lumière ; c'est une lumière qui veut rendre témoignage à la lumière : la lumière découvre la lumière. Ah ! c'est un petit flambeau qui découvre un grand flambeau. Le soleil se montre de lui-même, il n'a point de précurseur qui dise : Voilà le soleil ; mais les hommes avo ent besoin qu'on les préparât à l'éclat du grand jour qui devoit bientôt briller en Jésus-Christ.

Le monde étoit dans de profondes ténèbres, semblable à ceux qui sont dans un cachot ; quand ils en sortent, ils sont éblouis de la lumière, ils se détournent de la lumière, ils se cachent à la lumière. Ainsi les pécheurs, emportés par la violence de leurs passions, se précipitent dans les épaisses ténèbres du péché, et ne peuvent ensuite souffrir la lumière qu'on leur présente pour dissiper leur aveuglement. Vous dites à cet homme colère, à ce vindicatif, qu'en satisfaisant son ressentiment, il va tomber dans un funeste esclavage dont il ne pourra se retirer ; mais il ne veut point de lumière ; il méprise la lumière, il la hait, et n'aime que l'obscurité qui lui cache ses désordres.

Telle est donc l'infirmité de notre raison, qu'elle ne peut soutenir l'éclat de la lumière qui éblouit nos foibles yeux ; il faut une moindre lumière pour nous découvrir la grande, un petit flambeau pour nous montrer le grand flambeau. Le propre de saint Jean, c'est de découvrir et faire désirer Jésus-Christ ; c'est pourquoi le prophète Zacharie l'appelle son horizon. L'orient qui paroît sur nos montagnes, c'est le signe, c'est l'avant-courrier du soleil, c'est ce qui nous annonce le lever du soleil. Saint Jean, comme une belle aurore, a devancé le soleil, « cet Orient d'en- » haut, *Oriens ex alto* (Luc., I. 78, 79.), qui » vient pour éclairer ceux qui sont dans les té- » nèbres et dans l'ombre de la mort, et pour » conduire nos pas dans le chemin de la paix » et l'observance de la loi.

Mais pour profiter de la lumière qui luit sur nous, disons avec David : « Je chercherai, j'ap- » profondirai, » *Scrutabor* (*Ps.* CXVIII. 34.) ; j'approfondirai votre loi. Entrons avec sincérité

dans cette étude : travaillons sérieusement à connoître toute l'étendue de nos obligations ; et gardons-nous de vouloir nous dissimuler celles qui ne s'accorderoient pas avec nos cupidités. Ne cherchons pas à les restreindre, ou à les régler sur nos désirs ; songeons plutôt à connoître, à la lumière de cette loi si pure, tous les vices de notre cœur, et à réformer sur ses préceptes tout ce qu'elle condamne dans nos dispositions et dans nos œuvres, en pratiquant soigneusement tout ce qu'elle nous commande.

O quand une âme vient à s'examiner aux yeux de Dieu, en approfondissant dans ses commandements, en sondant, en pénétrant la perfection qui y est cachée, qu'elle s'en trouve éloignée ! Si j'approfondis votre loi, je vois, ô mon Dieu, que tout ce que je fais, jusqu'aux meilleures actions, est infiniment éloigné de la perfection qu'elle renferme ; parce que je n'approfondis pas, parce que je ne pratique que la surface des préceptes. C'est donc en approfondissant la loi de son Dieu que l'âme découvre le fond de sa corruption, et voit tant de taches dans ses œuvres, qu'elle n'en trouve pas une qui ne soit remplie de défauts. Ainsi les lumières de la loi éclairant une âme, elle commence à entrer en de salutaires ténèbres, où Dieu s'unit à elle ; et le possédant, elle ne peut contenir sa joie.

Dès lors il suivra ce que je ne puis expliquer et ce qui me surpasse. Parlez, Marie ; c'est à vous à nous faire connoître vos sentiments : possédant votre Dieu, quels ont été vos transports, vos joies, vos jubilations, votre exultation, votre paix, votre triomphe ? Elle prononce un divin cantique, qui est la gloire des humbles et la confusion des superbes. Que votre âme éprouve cet excès de joie que ressentoit Marie en glorifiant son Dieu, en exaltant ses miséricordes.

Mais que veut dire, exalter Dieu ? Exalter Dieu, mes filles, c'est agrandir Dieu. Pour vous le faire entendre, mon cœur veut enfanter quelque chose de si grand, que je crains de faire un effort inutile ; mais peut-être vous ferai-je concevoir ma pensée. Exalter Dieu, c'est le mettre au-dessus de tout ce que nous en pouvons penser, au-dessus de toute grandeur. Si vous pensez que Dieu est infini, éternel, immense, mettez-le encore au-dessus ; élevez-le au-dessus de l'élévation ; exaltez-le au-dessus de l'exaltation. Enfin, quelque haute idée que vous en puissiez former, mettez-le toujours au-dessus : voilà ce que c'est que d'exalter Dieu.

Mais quelle est la cause de l'exultation de Marie ? quel en est le sujet ? La première cause de son exultation, c'est qu' « il a regardé la bas- » sesse de sa servante. » Elle ne dit pas sa servante ; mais la bassesse de sa servante, tant elle est pénétrée de son néant. Il y a en Dieu un regard de bonté et de miséricorde, qui est celui qu'il arrête sur les âmes pénitentes, pour les consoler et les encourager à revenir à lui. Mais il y a aussi en Dieu, pour le juste, un regard de faveur et de bienveillance ; un regard de défense et de protection ; ah ! un regard de la sérénité de sa face, dont la beauté jamais ne se ternit. Il est écrit que le regard du Roi a quelque chose d'heureux et de divin (*Prov.*, XVI. 14.). Quelle impression doit donc faire sur le cœur des justes ce regard de Dieu, si amoureux, si tendre, dont il est écrit : « Voici les yeux du Seigneur, qui se » reposent sur les justes (*Ps.* XXXIII. 16.) ? » C'est là ce regard de Dieu, qui transporte Marie de joie et d'admiration.

La deuxième cause de l'exultation de Marie, c'est le triomphe de Dieu sur le monde, c'est la victoire qu'il a remportée sur lui. Ce monde a quelque chose d'éclatant, qui surprend et qui trompe ceux qui s'en laissent éblouir : sa lumière foible éblouit les foibles. Marie, à la lueur de cette lumière qui l'éclaire, a découvert la vanité, le faux éclat, le faste de cette pompe vaine. Elle n'a pas regardé le triomphe de Dieu sur le monde, comme devant arriver ; mais comme étant déjà fait, *Deposuit*. Elle l'a vu abattu ; elle l'a vu renversé, et Dieu victorieux : *Deposuit :* « Il les a mis à bas. » Le monde n'est pas entièrement vaincu, il triomphe. Le monde à présent triomphe, il se moque des simples : mais Dieu le renversera ; et Marie considère ce triomphe comme accompli, *Deposuit*, *deposuit*. Elle ne dit pas : Il les renversera, il les brisera ; mais *Deposuit*. C'en est fait, il est renversé, il est brisé, il est à bas.

En effet, sur qui Dieu arrête-t-il ses regards ? qui est-ce qu'il exalte ? Ce n'est pas ces superbes du monde. Sur qui donc Dieu arrête-t-il ses regards ? qui est-ce qu'il exalte ? une âme humble, inconnue de autres, qui passe toute sa vie dans un coin d'un monastère, sans se plaindre de personne, se plaignant toujours d'elle-même ; c'est cette âme que Dieu exalte : *Exaltavit humiles*. Mais pour cette puissance du monde ; dès que Dieu s'est fait homme, s'est fait serviteur ; dès que l'innocent s'est fait pécheur, en prenant sur lui nos offenses, il l'a mise à bas. Voilà la joie de Marie ; et c'est l'accomplissement des promesses qui nous sont faites, et la troisième cause de son exultation.

Les promesses de Dieu valent mieux que les dons du monde : ce que Dieu promet est meilleur que ce que le monde donne. Soutenons-nous donc par ces promesses ; relevons nos courages et nos cœurs, et nous réjouissons, comme si nous en voyions déjà l'accomplissement. Ne disons point qu'il est long-temps. « S'il tarde, dit le » prophète (HABAC., II. 3.), il ne laissera pas que » de venir. » Abraham, en la personne duquel les promesses ont été données, s'en est réjoui deux mille ans avant qu'elles fussent accomplies : « Il a vu le jour du Seigneur ; il s'en est réjoui » (JOAN., VIII. 56.). » Laissons-nous donc gagner à ses promesses. Jésus est à la porte ; il n'y a plus qu'une petite muraille entre lui et nous, qui est cette vie mortelle.

PREMIER SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PURIFICATION DE LA STE VIERGE,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Esprit de sacrifice et d'immolation avec lequel Jésus-Christ s'offre à son Père ; obligation de nous immoler avec lui ; trois genres de sacrifices que nous imposent son exemple et celui des personnes qui concourent au mystère de ce jour.

Tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Ils portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur (LUC., II. 22.).

Quoique le crucifiement de Jésus-Christ n'ait paru à la vue du monde que sur le Calvaire, il y avoit déjà long-temps que le mystère en avoit été commencé et se continuoit invisiblement. Jésus-Christ n'a jamais été sans sa croix, parce qu'il n'a jamais été sans avancer l'œuvre de notre salut. Ce roi a toujours pensé au bien de ses peuples ; ce céleste médecin a toujours eu l'esprit occupé des besoins et des foiblesses de ses malades : et comme telle étoit la loi que ni ses peuples ne pouvoient être soulagés, ni ses malades guéris, que par sa croix, par ses clous et par ses blessures ; il a toujours porté devant Dieu toute l'horreur de sa passion. Nulle paix, nul repos pour Jésus-Christ : travail, accablement, mort toujours présente ; mais travail enfantant les hommes, accablement réparant nos chûtes, et mort nous donnant la vie.

Nous apprenons de saint Paul (*Hebr.*, X. 5) que Jésus-Christ, faisant son entrée au monde, s'étoit offert à son Père pour être la victime du genre humain. Mais ce qu'il avoit fait dans le secret dès le premier moment de sa vie, il le déclare aujourd'hui par une cérémonie solennelle, en se présentant à Dieu devant ses autels ; de sorte que, si nous savons pénétrer ce qui se passe en cette journée, nous verrons des yeux de la foi Jésus-Christ qui se présente dès sa tendre enfance aux yeux de son Père pour lui demander sa croix, et le Père qui, prévenant la fureur des Juifs, la met déjà de ses propres mains sur ses tendres épaules. Nous verrons le Fils unique et bien-aimé qui prie son Père et son Dieu qu'il lui fasse porter tous nos crimes, et le Père en même temps qui les lui applique par une opération tellement intime et puissante, que Jésus, l'innocent Jésus, paroît tout à coup revêtu devant Dieu de tous nos péchés, et par une suite nécessaire, pressé de toute la rigueur de ses jugements, percé de tous les traits de sa justice, accablé de tout le poids de sa vengeance. Voilà, Messieurs, l'état véritable dans lequel le Sauveur Jésus s'offre pour nous en ce jour. C'est de là qu'il nous faut tirer quelque instruction importante pour la conduite de notre vie. Mais la sainte Vierge ayant tant de part dans ce mystère admirable, gardons-nous bien d'y entrer sans implorer son secours par les paroles de l'ange. *Ave.*

« C'est un discours véritable, dit le saint » Apôtre (*Tim.*, I. 15.), et digne d'être reçu en » toute humilité et respect, que Jésus-Christ » est venu au monde pour délivrer les pécheurs, » et que, pour être le Sauveur du genre humain, il en a voulu être la victime. Mais l'unité de son corps mystique fait que le chef s'étant immolé, tous les membres doivent être aussi des hosties vivantes : ce qui fait dire à saint Augustin (*de Civ. Dei, lib.* X. *cap.* XX. *tom.* VII. *col.* 256.), que l'Eglise catholique apprend tous les jours, dans le sacrifice qu'elle offre, qu'elle doit aussi s'offrir elle-même avec Jésus-Christ, qui est sa victime ; parce qu'il a tellement disposé les choses, que nul ne peut avoir part à son sacrifice, s'il ne se consacre en lui et par lui, pour être un sacrifice agréable.

Comme cette vérité est très importante, et comprend le fondement principal du culte que les fidèles doivent rendre à Dieu dans le nouveau Testament, il a plu aussi à notre Sauveur de nous en donner une belle preuve dès le commencement de sa vie. Car, chrétiens, n'admirez-vous pas, dans la solennité de ce jour, que tous ceux qui paroissent dans notre évangile nous y sont représentés par le Saint-Esprit dans un état d'immolation. Siméon, ce vénérable vieillard, désire

d'être déchargé de ce corps mortel. Anne, victime de la pénitence, paroît toute exténuée par ses abstinences et par ses veilles. Mais surtout la bienheureuse Marie, apprenant du bon Siméon qu'un glaive tranchant percera son âme, ne semble-t-elle pas être déjà sous le couteau du sacrificateur? et comme elle se soumet en tout aux ordres et aux lois de Dieu avec une obéissance profonde, n'entre-t-elle pas aussi dans la véritable disposition d'une victime immolée? Quelle est la cause, Messieurs, que tant de personnes concourent à se dévouer à Dieu comme des hosties; si ce n'est que son Fils unique, pontife et hostie tout ensemble de la nouvelle alliance, commençant en cette journée à s'offrir lui-même à son Père, il attire tous ses fidèles à son sentiment, et répand, si je puis parler de la sorte, cet esprit d'immolation sur tous ceux qui ont part à son mystère?

C'est donc l'esprit de ce mystère, et c'est le dessein de notre évangile, de faire entendre aux fidèles qu'ils doivent se sacrifier avec Jésus-Christ; mais il faut aussi qu'ils apprennent de la suite du même mystère et de la doctrine du même évangile, par quel genre de sacrifice ils pourront se rendre agréables. C'est pourquoi Dieu agit en telle manière dans ces trois personnes sacrées qui paroissent aujourd'hui dans le temple avec le Sauveur, que, faisant toutes, pour ainsi dire, leur oblation à part, nous pouvons recevoir de chacune d'elles une instruction particulière. Car, comme notre amour-propre nous fait appréhender ces trois choses comme les plus grands de tous les maux, la mort, la douleur, la contrainte; pour nous inspirer des pensées plus fortes, Siméon, détaché du siècle présent immole l'amour de la vie; Anne, pénitente et mortifiée détruit devant Dieu le repos des sens; et Marie, soumise et obéissante sacrifie la liberté de l'esprit. Par où nous devons apprendre à nous immoler avec Jésus-Christ par trois genres de sacrifice; par un sacrifice de détachement, en méprisant notre vie; par un sacrifice de pénitence, en mortifiant nos appétits sensuels; par un sacrifice de soumission, en captivant notre volonté: et c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Quoique l'horreur de la mort soit le sentiment universel de toutes les créatures vivantes, il est aisé de reconnoître que l'homme est celui des animaux qui sent le plus fortement cette répugnance: et encore que je veuille bien avouer que ce qui nous rend plus timides, c'est que notre raison prévoyante ne nous permet pas d'ignorer ce que nous avons sujet de craindre, il ne laisse pas d'être indubitable que cette aversion prodigieuse que nous avons pour la mort vient d'une cause plus relevée. En effet il faut penser, chrétiens, que nous étions nés pour ne mourir pas; et si notre crime nous a séparés de cette source de vie immortelle, il n'a pas tellement rompu les canaux par lesquels elle couloit avec abondance, qu'il n'en soit tombé sur nous quelque goutte, qui, nourrissant en nos cœurs cet amour de notre première immortalité, fait que nous haïssons d'autant plus la mort, qu'elle est plus contraire à notre nature. « Car si elle répugne de » telle sorte à tous les autres animaux qui sont » engendrés pour mourir, combien plus est-elle » contraire à l'homme, ce noble animal, lequel » a été créé si heureusement, que s'il avoit voulu » vivre sans péché, il eût pu vivre sans fin » (S. Aug., *Serm.* clxxii. *n.* 1. *tom.* v. *col.* » 827.)? » Il ne faut donc pas s'étonner si le désir de la vie est si fort enraciné dans les hommes, ni si j'appelle par excellence sacrifice de détachement, celui qui détruit en nous cet amour qui fait notre attache la plus intime, notre inclination la plus inhérente.

Mais de là nous devons conclure que pour nous donner le courage d'offrir à Dieu un tel sacrifice, nous avions besoin d'un grand exemple. Car il ne suffit pas de montrer à l'homme, ni la loi universelle de la nature, ni cette commune nécessité à laquelle est assujéti tout ce qui respire; comme il a été établi par son Créateur pour une condition plus heureuse, ce qui se fait dans les autres n'a point de conséquence pour lui, et n'adoucit point ses disgrâces. Voici donc le conseil de Dieu pour nous détacher de la vie; conseil certainement admirable et digne de sa sagesse. Il envoie son Fils unique, immortel par sa nature aussi-bien que lui, revêtu par sa charité d'une chair mortelle, qui mourant volontairement quoique juste, apprend le devoir à ceux qui meurent nécessairement comme coupables, et qui, désarmant notre mort par la sienne, « délivre, dit saint » Paul, de la servitude ceux que la crainte de » mourir tenoit dans une éternelle sujétion: » *Et liberavit eos qui timore mortis per totam vitam obnoxii erant servituti* (*Heb.*, ii. 15.).

Voici, Messieurs, un grand mystère, voici une conduite surprenante, et un ordre de médecine bien nouveau. Pour nous guérir de la crainte de la mort, on fait mourir notre Médecin. Cette méthode paroît sans raison; mais, si nous savons entendre l'état du malade et la nature de la maladie, nous verrons que c'étoit le remède pro-

pre, et s'il m'est permis de parler ainsi, le spécifique infaillible.

Donc, mes frères, notre maladie c'est que nous redoutons tellement la mort, que nous la craignons même plus que le péché, ou plutôt que nous aimons le péché, pendant que nous avons la mort en horreur. Voilà, dit saint Augustin (*in* Joan., *tract.* xlix. *n.* 2. *tom.* iii. *part.* ii. *col.* 619.), un désordre étrange, un extrême déréglement, que nous courions au péché que nous pouvons fuir si nous le voulons, et que nous travaillions avec tant de soin d'échapper des mains de la mort dont les coups sont inévitables. Aveuglement de l'homme, qui choisit toujours le pire, et qui veut toujours l'impossible ! Et toutefois, chrétiens, si nous savons pénétrer les choses, cette mort qui nous paroît si cruelle, suffira pour nous faire comprendre combien le péché est plus redoutable. Car si c'est un si grand malheur que le corps ait perdu son âme, combien plus que l'âme ait perdu son Dieu? Et si nos sens sont saisis d'horreur en voyant ce corps abattu par terre, sans force et sans mouvement, combien est-il plus horrible de contempler l'âme raisonnable, cadavre spirituel et tombeau vivant d'elle-même, qui, étant séparée de Dieu par le péché, n'a plus de vie ni de sentiment que pour rendre sa mort éternelle? Comment une telle mort n'est-elle pas capable de nous effrayer?

Mais voici ce qui nous abuse. Quoique le péché soit le plus grand mal, la mort toutefois nous répugne plus, parce qu'elle est la peine forcée de notre dépravation volontaire. Car c'est, dit saint Augustin, un ordre immuable de la justice divine que le mal que nous choisissons soit puni par un mal que nous haïssons; de sorte que ç'a été une loi très juste, qu'étant allés au péché par notre choix, la mort nous suivît contre notre gré, et que « notre âme ayant bien voulu abandonner » Dieu, par une juste punition elle ait été con- » trainte de quitter son corps : » *Spiritus, quia volens deseruit Deum, deserat corpus invitus* (*de Trinit. lib.* iv. *n.* 16. *t.* viii. *col.* 820.). Ainsi, en consentant au peché, nous nous sommes assujétis à la mort : parce que nous avons choisi le premier pour notre roi, l'autre est devenu notre tyran. Je veux dire qu'ayant rendu au péché une obéissance volontaire comme à un prince légitime, nous sommes contraints de gémir sous les dures lois de la mort, comme d'un violent usurpateur : et c'est ce qui nous impose. La mort, qui n'est que l'effet, nous semble terrible, parce qu'elle domine par force; et le péché, qui est la cause, nous paroît aimable, parce qu'il ne règne que par notre choix : au lieu qu'il falloit entendre, par le mal que nous souffrons malgré nous, combien est grand celui que nous avons commis volontairement. Et nous ne voulons pas entendre que notre grand mal, c'est toujours celui que nous nous faisons.

Vous reconnoissez, chrétiens, l'extrémité de la maladie, et il est temps maintenant de considérer le remède. O remède vraiment efficace et cure vraiment heureuse ! Car, puisque c'étoit notre mal de ne craindre pas le péché parce qu'il est volontaire, et de n'appréhender que la mort, à cause qu'elle est forcée; qu'y avoit-il de plus convenable que de contempler le Fils de Dieu, qui, ne pouvant jamais vouloir le péché, nous montre combien il est exécrable; qui, embrassant la mort avec joie, nous fait voir qu'elle n'est point si terrible; mais qui enfin, ayant voulu endurer la mort pour expier le péché, enseigne assez clairement à tous ceux qui veulent entendre, qu'il n'y a point à faire de comparaison, que le péché seul est à craindre comme le vrai mal, et que la mort ne l'est plus, puisque même elle a pu servir de remède.

Paroissez donc, il est temps, ô le Désiré des nations! divin Auteur de la vie, glorieux Triomphateur de la mort, et venez vous offrir pour tout votre peuple C'est pour commencer ce mystère que Jésus entre aujourd'hui dans le temple, non pour s'y faire voir avec majesté comme le Dieu qu'on y adore, mais pour se mettre en la place de toutes les victimes qu'on y sacrifie : tellement qu'il n'y reçoit pas encore le coup de la mort, mais il l'accepte, mais il s'y prépare, mais il s'y dévoue. Et c'est tout le mystère de cette journée.

Ne craignons donc plus la mort, chrétiens, après qu'un Dieu veut bien la souffrir pour nous, mais avec cette différence bienheureuse qui fait l'espérance de tous les fidèles, qu'il y est allé par l'innocence, au lieu que nous y tombons par le crime; et c'est pourquoi, dit saint Augustin, « notre mort n'est que la peine du péché, et la » sienne est le sacrifice qui l'expie : » *Nos per peccatum ad mortem venimus, ille per justitiam : et ideo cùm sit mors nostra pœna peccati, mors illius facta est hostia pro peccato* (*de Trinit. lib.* iv. *num.* 15. *tom.* viii. *col.* 820.).

Ah ! je ne m'étonne pas si le bon Siméon ne craint plus la mort, et s'il la défie hardiment par ces paroles : *Nunc dimittis* (Luc., ii. 29.). On doit craindre la mort avant qu'on ait vu le Sauveur ; on doit craindre la mort avant que le péché

soit expié, parce qu'elle conduit les pécheurs à une mort éternelle Avant le Sauveur on ne peut mourir qu'avec trouble. Maintenant que j'ai vu le médiateur, qui expie le péché par sa mort, ah! je puis, dit Siméon, m'en aller en paix : en paix, parce que mon Sauveur vaincra le péché, et qu'il ne peut plus damner ceux qui croient : en paix, parce qu'on lui verra bientôt désarmer la mort, et qu'elle ne peut plus troubler ceux qui espèrent; en paix, parce qu'un Dieu devenu victime va pacifier le ciel et la terre, et que le sang qu'il est tout prêt à répandre nous ouvrira l'entrée des lieux saints.

Que tardons-nous, chrétiens, à immoler notre vie avec Siméon? Il pouvoit, ce semble, désirer de vivre, puisque Jésus-Christ étoit sur la terre; mais il s'estime si heureux d'avoir vu Jésus, qu'il ne veut plus voir autre chose, et il aime mieux l'aller attendre avec espérance, que de demeurer en ce monde, où il l'auroit vu véritablement, mais où il auroit vu avec lui quelque autre spectacle, que ses yeux ne pouvoient plus souffrir désormais. Nous donc qui ne voyons que les vanités dont les yeux sont profanés tous les jours par tant d'indignes objets, combien devons-nous désirer le royaume de Jésus-Christ, où nous le verrons à découvert, où nous le contemplerons dans sa gloire, où nous ne verrons que lui, parce qu'il y sera tout à tous, illuminant tous les esprits par les rayons de sa face, et pénétrant tous les cœurs par les traits de sa bonté infinie.

Songez quelle douceur, quel ravissement sentent ceux qui s'aiment d'une amitié forte, quand ils se trouvent ensemble. On ne peut écouter sans larmes ces tendres paroles de Ruth à Noémi sa belle-mère, qui lui persuadoit de se retirer. « Non, » non, ne croyez pas que je vous quitte, partout » où vous irez, je veux vous y suivre; partout où » vous demeurerez, j'ai résolu de m'y établir : » *Quocumque perrexeris, pergam; et ubi* » *morata fueris, et ego pariter morabor.* » Votre peuple sera mon peuple, votre Dieu sera » mon Dieu. Ah! je le prends à témoin que la » seule mort est capable de nous séparer : en- » core veux-je mourir dans la même terre où vos » restes seront déposés, et c'est là que je choisis » le lieu de ma sépulture : » *Quæ te terra morientem susceperit, in eâ moriar, ibique locum accipiam sepulturæ* (Ruth., I. 16, 17.). Quoi! la force d'une amitié naturelle produit une liaison si parfaite, et fait même que les amis étant unis dans la sépulture, leurs os semblent reposer plus doucement, et les cendres même être plus tranquilles; quel sera donc ce repos d'aller immortels à Jésus-Christ immortel, d'être avec ce divin Sauveur, non dans les ombres de la mort, ni dans la terre des morts, mais dans la terre des vivants et dans la lumière de vie?

Après cela, chrétiens, serons-nous toujours enchantés de l'amour de cette vie périssable? C'est vainement, dit saint Augustin, que vous paroissez passionnés pour elle. « Cette maîtresse infidèle » vous crie tous les jours : Je suis laide et désa- » gréable; et vous la chérissez avec ardeur. Elle » vous crie : Je vous suis rude et cruelle; et vous » l'embrassez avec tendresse. Elle vous crie : Je » suis changeante et volage; et vous l'aimez avec » attache. Elle est sincère en ce point, qu'elle vous » avoue franchement qu'elle ne sera pas long- » temps avec vous, et que bientôt elle vous man- » quera comme un faux ami au milieu de vos » entreprises; et vous faites fondement sur elle, » comme si elle étoit bien sûre et fidèle à ceux qui » s'y fient : » *Clamat tibi : Fœda sum, et tu amas? Clamat : Dura sum, et tu amplecteris? Clamat : Volatica sum, et tu sequi conaris? Ecce respondet tibi amata tua : Non tecum stabo* (*Serm.*, CCCII, *tom.* V, *n.* 6, *col.* 1228.). Mortels, désabusez-vous, vous qui ne cessez de vous tourmenter, et qui faites tant de choses pour mourir plus tard. « Songez plutôt, dit saint » Augustin, à entreprendre quelque chose de » considérable pour ne mourir jamais : » *Qui tanta agis, ut paulo seriùs moriaris, age aliquid ut nunquam moriaris* (*Ibid.*, *num.* 4, *col.* 1227.).

Cessons donc de nous laisser tromper plus longtemps à cette amie inconstante, qui ne nous peut cacher elle-même ses foiblesses insupportables. Mais comme les voluptés s'opposent à cette rupture, et que pour empêcher ce dégoût, elles nous promettent de tempérer les amertumes de cette vie par leurs flatteuses douceurs, faisons un second sacrifice, et immolons à Dieu l'amour des plaisirs avec Anne la prophétesse.

SECOND POINT.

C'est un précepte du Sage de s'abstenir des eaux étrangères. « Buvez, dit-il, de votre puits, et » prenez l'eau dans votre fontaine : » *Bibe aquam de cisternâ tuâ et fluenta putei tui* (*Prov.*, v. 17.). Cette parole simple, mais mystérieuse, s'adresse, si je ne me trompe, à l'âme raisonnable faite à l'image de Dieu. Elle boit d'une eau étrangère, lorsqu'elle va puiser le plaisir dans les objets de ses sens; et le Sage lui veut faire entendre qu'elle ne doit pas sortir d'elle-même, ni aller détourner de quelque montagne écartée les eaux,

puisqu'elle a en son propre fonds une source immortelle et inépuisable.

Il faut donc entendre, Messieurs, cette belle et sage pensée. La source du véritable plaisir, qui fortifie le cœur de l'homme, qui l'anime dans ses desseins et le console dans ses disgrâces, ne doit pas être cherchée hors de nous, ni attirée en notre âme par le ministère des sens; mais elle doit jaillir au dedans du cœur toujours pleine, toujours abondante. Et la raison, chrétiens, se prend de la nature de l'âme, qui, ayant sans doute ses sentiments propres, a aussi par conséquent ses plaisirs à part; et qui, étant seule capable de se réunir à l'origine du bien et à la bonté primitive, qui n'est autre chose que Dieu, ouvre en elle-même, en s'y appliquant, une source toujours féconde de plaisirs réels, lesquels certes quiconque a goûtés, il ne peut presque plus goûter autre chose, tant le goût en est délicat, tant la douceur en est ravissante.

D'où vient donc que le sentiment de ces plaisirs immortels est si fort éteint dans les hommes? qui a corrompu, qui a détourné, qui a mis à sec cette belle source? D'où vient que notre âme ne sent presque plus par les facultés qui lui sont propres, par la raison, par l'intelligence, et que rien ne la touche ni ne la délecte, que ce que ses sens lui présentent? Et en effet, chrétiens, chose étrange, mais trop véritable! quoique ce soit à l'esprit de connoître la vérité, ce qui ne se connoît que par l'esprit nous paroît un songe. Nous voulons voir, nous voulons sentir, nous voulons toucher. Si nous écoutions la raison, si elle avoit en nous quelque autorité, avec quelle clarté nous feroit-elle connoître que ce qui est dans la matière n'a qu'une ombre d'être qui se dissipe, et que rien ne subsiste véritablement, effectivement, que ce qui est dégagé de ce principe de mort? Et nous sommes au contraire si aveugles et si malheureux, que ce qui est immatériel nous semble une ombre, un fantôme; ce qui n'a point de corps une illusion, ce qui est invisible une pure idée, une invention agréable. O Dieu, quel est ce désordre! et comment avons-nous perdu le premier honneur de notre nature en nous rangeant à la ressemblance des animaux muets et déraisonnables? N'en cherchons point d'autre cause. Nous nous sommes attiré nous-mêmes un si grand malheur. Nous avons voulu goûter les plaisirs sensibles, nous avons perdu tout le goût des plaisirs célestes; et il est arrivé, dit saint Augustin, par un grand et terrible changement, que « l'homme, » qui devoit être spirituel même dans la chair, » devient tout charnel même dans l'esprit : » *Qui..... futurus fuerat etiam carne spiritalis, factus est etiam mente carnalis* (*de Civ. Dei, lib.* XIV, *c.* XV, *tom.* VII, *col.* 366.).

Méditons un peu cette vérité, et confondons-nous devant notre Dieu dans la connoissance de nos foiblesses. Oui, créature chérie, homme que Dieu a fait à sa ressemblance, tu devois être spirituel même dans le corps, parce que ce corps que Dieu t'a donné, devoit être régi par l'esprit : et qui ne sait que celui qui est régi, participe en quelque sorte à la qualité du principe qui le meut et qui le gouverne, par l'impression qu'il en reçoit? Mais, ô changement déplorable! la chair a pris le régime, et l'âme est devenue toute corporelle. Car qui ne voit par expérience que la raison, ministre des sens et appliquée toute entière à les servir, emploie toute son industrie à raffiner leur goût, à irriter leur appétit, à leur assaisonner leurs objets, et ne se peut déprendre elle-même de ces pensées sensuelles?

Ce n'est pas que nous ne fassions quelques efforts, et qu'il n'y ait de certains moments dans lesquels, à la faveur d'un léger dégoût, il nous semble que nous allons rompre avec les plaisirs. Mais disons ici la vérité, nous ne rompons pas de bonne foi. Apprenons, Messieurs à nous connoître. Il est de certains dégoûts qui naissent d'attache profonde, il est de certains dégoûts qui ne vont pas à rejeter les viandes, mais à les demander mieux préparées. O raison, tu crois être libre dans ces petits moments de relâche, où il semble que la passion se repose; tu murmures cependant contre les plaisirs déréglés, tu loues la vertu et l'honnêteté, la modération et la tempérance; mais la moindre caresse des sens, ce qui montre trop clairement combien notre engagement est intime, te fait bientôt revenir à eux, et dissipe ces beaux sentiments que l'amour de la vertu avoit réveillés : *Redactus sum in nihilum : abstulisti, quasi ventus, desiderium meum, et velut nubes pertransiit salus mea* (JOB., XXX. 15.) : « Tous mes bons desseins s'en vont » en fumée, les pensées de mon salut ont passé » en mon esprit comme un nuage, et ces grandes » résolutions ont été le jouet des vents. »

Telle est la maladie de notre nature; mais maintenant, Messieurs, voici le remède. Voici le Sauveur Jésus, nouvel homme et nouvel Adam, qui vient détacher en nous l'amour des plaisirs sensibles. Que si l'amour des plaisirs est si fort inhérent à nos entrailles, il faut un remède fort, un remède violent pour le détacher. C'est pourquoi ce nouvel Adam ne s'approche pas comme le premier d'un arbre fleuri et délectable, mais

d'un arbre terrible et rigoureux. Il est venu à cet arbre, non pour y voir un objet « plaisant à la » vue, et y cueillir un fruit agréable au goût : » *Bonum ad vescendum, et pulchrum oculis, aspectuque delectabile* (*Genes.*, III. 6.); mais pour n'y voir que de l'horreur et n'y goûter que de l'amertume, afin que ses clous, ses épines, ses blessures et ses douleurs fissent une sainte violence aux flatteries de nos sens et à l'attache trop passionnée de notre âme. Ce qu'il accomplit sur la croix, il le commence aujourd'hui dans le temple. Considérez cet enfant si doux, si aimable, dont le regard et le souris attendrit tous ceux qui le voient; à combien de plaies, à combien d'injures, à combien de travaux il se consacre : *Hic positus est in ruinam et in resurrectionem multorum, et in signum cui contradicetur* (Luc., II. 34.) : « Il est mis pour être en butte, » dit le saint vieillard, à toute sorte de contradic- » tions. » Aussitôt qu'il commencera de paroître au monde, on empoisonnera toutes ses pensées, on tournera à contre-sens toutes ses paroles. Ah! qu'il souffrira de maux et qu'il sera contredit! contredit dans tous ses enseignements, dans tous ses miracles, dans ses paroles les plus douces, dans ses actions les plus innocentes; par les princes, par les pontifes, par les citoyens, par les étrangers; par ses amis, par ses ennemis, par ses envieux et par ses disciples. A quoi êtes-vous né, petit enfant, et quelles misères vous sont réservées! Mais vous les souffrez déjà par impression; et votre prophète a raison de vous appeler « l'homme de douleurs, l'homme savant » en infirmités : » *Virum dolorum et scientem infirmitatem* (Is., LIII. 3.) : parce que si vous savez tout par votre science divine; par votre expérience particulière vous ne saurez que les maux, vous ne connoîtrez que les douleurs [et les] peines : *Virum dolorum.*

Mais ce Dieu, qui se dévoue aux douleurs pour l'amour de nous, demande aussi, chrétiens, que nous lui sacrifiions l'amour des plaisirs; car il faut appliquer à notre mal le remède qu'il nous présente. Et c'est pourquoi, dans le même temps qu'il s'offre pour notre salut à toutes sortes de peines, il fait paroître à nos yeux cette veuve si mortifiée, qui nous apprend l'application de ce remède admirable. La voyez-vous, chrétiens, cette Anne si renommée, cette perpétuelle pénitente exténuée par ses veilles et consumée par ses jeûnes; elle est indignée contre ses sens, parce qu'ils tâchent de corrompre par leur mélange la source des plaisirs spirituels, elle veut aussi troubler à son tour ses sens gâtés par la convoitise, source des plaisirs déréglés. Et parce que l'esprit affoibli ne peut plus surmonter les fausses douceurs par le seul amour des plaisirs célestes, elle appelle la douleur à son secours, elle emploie les jeûnes, les austérités, les mortifications de la pénitence, pour étourdir en elle tout le sentiment des plaisirs mortels après lesquels soupire notre esprit malade. Si nous n'avons pas le courage de les attaquer avec elle jusques au principe, modérons-en du moins les excès damnables; marchons avec retenue dans un chemin si glissant; prenons garde qu'en ne pensant qu'à nous relâcher, nous n'allions à l'emportement : fuyons les rencontres dangereuses, et ne présumons pas de nos forces, parce que, comme dit saint Ambroise, on ne soutient pas long-temps sa vigueur quand il la faut employer contre soi-même : *Causam peccati fuge, nemo enim diù fortis est contra seipsum* (Apol., II. David, *cap.* III, *n.* 12, *tom.* I, *col.* 710.).

Et ne nous persuadons pas que nous vivions sans plaisir, pour entreprendre de le transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible. C'est là au contraire, dit Tertullien, qu'il se forme une volupté toute céleste, du mépris des voluptés sensuelles : *Quæ major voluptas, quàm fastidium ipsius voluptatis* (*de Spect. n.* 29.)? Qui nous donnera, chrétiens, que nous sachions goûter ce plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît non du trouble de l'âme, mais de sa paix; non de sa maladie, mais de sa santé; non de ses passions, mais de son devoir; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la rectitude immuable de sa conscience? Que ce plaisir est délicat! qu'il est généreux, qu'il est digne d'un grand courage, et qu'il est digne principalement de ceux qui sont nés pour commander! Car si c'est quelque chose de si agréable d'imprimer le respect par ses regards, et de porter dans les yeux et sur le visage un caractère d'autorité; combien plus de conserver à la raison cet air de commandement avec lequel elle est née; cette majesté intérieure qui modère les passions, qui tient les sens dans le devoir, qui calme par son aspect tous les mouvements séditieux, qui rend l'homme maître en lui-même! Mais pour être maître en soi-même, il faut être soumis à Dieu : c'est ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

La sainte et immuable volonté de Dieu à laquelle nous devons l'hommage d'une dépendance

absolue, se déclare à nous en deux manières; et Dieu nous fait connoître ce qu'il veut de nous, et par les commandements qu'il nous fait et par les événements qu'il nous envoie. Car comme il est tout ensemble et la règle immuable de l'équité et le principe universel de tout être, il s'ensuit nécessairement que rien n'est juste que ce qu'il veut, et que rien n'arrive que ce qu'il ordonne; de sorte que les préceptes qui prescrivent tout ce qu'il faut faire, et l'ordre des événements qui comprend tout ce qui arrive, reconnoissent également pour première cause sa volonté souveraine.

C'est donc, Messieurs, en ces deux manières que Dieu règle nos volontés par la sienne; parce qu'y ayant deux choses à régler en nous, ce que nous avons à pratiquer et ce que nous avons à souffrir, il propose dans ses préceptes ce qu'il lui plaît qu'on pratique, il dispose par les événements ce qu'il veut que l'on endure; et ainsi, par ces deux moyens, il nous range parfaitement sous sa dépendance. Mais notre liberté toujours rebelle s'oppose sans cesse à Dieu, et combat directement ces deux volontés : celle qui règle nos mœurs, en secouant ouvertement le joug de sa loi; celle qui conduit les événements, en s'abandonnant aux murmures, aux plaintes, à l'impatience dans les accidents fâcheux de la vie. Et pourquoi ces murmures inutiles dans des choses résolues et inévitables? si ce n'est que l'audace humaine, toujours ennemie de la dépendance, s'imagine faire quelque chose de libre, quand, ne pouvant éluder l'effet, elle blâme du moins la disposition, et que ne pouvant être la maîtresse, elle fait la mutine et l'opiniâtre.

Prenons, mes frères, d'autres sentiments : considérons aujourd'hui le Sauveur pratiquant la loi, le Sauveur abandonnant à son Père toute la conduite de sa vie; et à l'exemple de ce Fils unique, nous qui sommes aussi les enfants de Dieu, nés pour obéir à ses volontés, adorons dans ses préceptes les règles immuables de sa justice; regardons dans les événements les effets visibles de sa toute-puissance. Apprenons dans ceux-là ce qu'il veut que nous pratiquions avec fidélité, et reconnoissons dans ceux-ci ce qu'il veut que nous endurions avec patience.

Et pour ôter tout prétexte à notre rébellion, toute excuse à notre lâcheté, toute couleur à notre indulgence, la bienheureuse Marie, toujours humble et obéissante, recevant cet exemple de son cher Fils, le donne aussi publiquement à tous les fidèles. Elle porte le joug d'une loi servile, de laquelle, comme nous apprend la théologie, elle étoit formellement exceptée; et quoiqu'elle soit plus pure et plus éclatante que les rayons du soleil, elle vient se purifier dans le temple. Après cela, chrétiens, quelle excuse pourrons-nous trouver pour nous exempter de la loi de Dieu, et pour colorer nos rébellions? mais le temps ne me permet pas de vous décrire plus amplement cette obéissance. Voici le grand sacrifice. C'est ici qu'il nous faut apprendre à soumettre à Dieu tout l'ordre de notre vie, toute la conduite de nos affaires, toutes les inégalités de notre fortune. Voici un spectacle digne de vos yeux, et digne de l'admiration de toute la terre.

« Cet enfant, dit Siméon à la sainte Vierge, » est établi pour la ruine et pour la résurrection » de plusieurs. Il est posé comme un signe auquel » on contredira, et votre âme sera percée d'un » glaive. » Paroles effroyables pour une mère! je vous prie, Messieurs, de les bien entendre. Il est vrai que ce bon veillard ne lui propose rien en particulier de tous les travaux de son Fils; mais ne vous persuadez pas que ce soit pour épargner sa douleur : au contraire, c'est ce qui la porte au dernier excès, en ce que, ne lui disant rien en particulier, il lui laisse à appréhender toutes choses. Car est-il rien de plus rude et de plus affreux que cette cruelle suspension d'une âme menacée d'un mal extrême, sans qu'on lui explique ce que c'est? C'est là que cette pauvre âme confuse, étonnée, pressée et attaquée de toutes parts, qui ne voit de toutes parts que des glaives pendants sur sa tête, qui ne sait de quel côté elle se doit mettre en garde, meurt en un moment de mille morts. C'est là que la crainte, toujours ingénieuse pour se tourmenter elle-même, ne pouvant savoir sa destinée, ni le mal qu'on lui prépare, va parcourant tous les maux pour faire son supplice de tous : si bien qu'elle souffre toute la douleur que donne une prévoyance assurée, avec toute cette inquiétude importune, toute l'angoisse et l'anxiété qu'apporte une juste frayeur qui doute encore et ne sait à quoi se résoudre. Dans cette cruelle incertitude, c'est une espèce de repos que de savoir de quel coup il faudra mourir; et saint Augustin a raison de dire, qu' « il est moins dur » sans comparaison de souffrir une seule mort, » que de les appréhender toutes : » *Longè satius est unam perpeti moriendo, quàm omnes timere vivendo* (*de Civ. Dei*, *lib.* I, *cap.* XI, *tom.* VII, *col.* 12.). Tel est l'état de la sainte Vierge, et c'est ainsi qu'on la traite. O Dieu! qu'on ménage peu sa douleur! Pourquoi la frappez-vous de tant d'endroits? Ou ne lui dites rien de son mal, pour ne la tourmenter point par la prévoyance; ou dites-lui tout son mal, pour lui

en ôter du moins la surprise. Chrétiens, il n'en sera pas de la sorte. On lui annoncera son mal de bonne heure, afin qu'elle le sente long-temps; on ne lui dira pas ce que c'est de peur d'ôter à la douleur la secousse violente que la surprise y ajoute. Ce qu'elle a ouï confusément du bon Siméon, ce qui a déjà déchiré le cœur et ému toutes les entrailles de cette mère; elle le verra sur la croix plus horrible, plus épouvantable, qu'elle n'avoit pu se l'imaginer. O prévoyance ! ô surprise! ô ciel! ô terre ! ô nature! étonnez-vous de cette constance. Ce qu'on lui prédit lui fait tout craindre, ce qu'on exécute lui fait tout sentir; voyez cependant sa tranquillité par le miracle de son silence. Là elle ne demande point, qu'arrivera-t-il? ici elle ne se plaint point de ce qu'elle voit. Sa crainte n'est point curieuse, sa douleur n'est pas impatiente. Ni elle ne s'informe de l'avenir, ni elle ne se plaint du mal présent; et elle nous apprend par cet exemple les deux actes de résignation par lesquels nous nous devons immoler à Dieu : se préparer de loin à tout ce qu'il veut; se soumettre humblement à tout ce qu'il fait.

Après cela, chrétiens, qu'est-il nécessaire que je vous exhorte à offrir à Dieu ce grand sacrifice? Marie vous parle assez fortement. C'est elle qui vous invite à ne sortir point de ce lieu sans avoir consacré à Dieu ce que vous avez de plus cher. Est-ce un époux? est-ce un fils? et seroit-ce quelque chose de plus grand et de plus précieux qu'un royaume? ne craignez point de l'offrir à Dieu. Vous ne le perdrez pas en le remettant entre ses mains. Il le conservera au contraire avec une bonté d'autant plus soigneuse, que vous le lui aurez déposé avec une plus entière confiance : *Tutius habitura quem Domino commendasset* (S. Paulin., *Ep. ad* Sever. *n.* 9.).

C'est la grande obligation du chrétien, de s'abandonner tout entier à la sainte volonté de Dieu; et plus on est indépendant, plus on doit être à cet égard dans la dépendance. C'est la loi de tous les empires, que ceux qui ont cet honneur de recevoir quelque éclat de la majesté du prince, ou qui ont quelque partie de son autorité entre leurs mains, lui doivent une obéissance plus ponctuelle et une fidélité plus attentive à leur devoir; parce qu'étant les instruments principaux de la domination souveraine, ils doivent s'unir plus étroitement à la cause qui les applique. Si cette maxime est certaine dans les empires du monde et selon la politique de la terre, elle l'est beaucoup plus encore dans la politique du ciel et dans l'empire de Dieu; si bien que les souverains, qu'il a commis pour régir ses peuples, doivent être liés immuablement aux dispositions de sa providence plus que le reste des hommes. Il n'est pas expédient à l'homme de ne voir rien au-dessus de soi : un prompt égarement suit cette pensée, et la condition de la créature ne porte pas cette indépendance. Ceux donc qui ne découvrent rien sur la terre qui puisse leur faire loi, doivent être d'autant plus préparés à la recevoir d'en-haut. S'ils font la volonté de Dieu, je ne craindrai point de le dire : non-seulement leurs sujets, mais Dieu même s'étudiera à faire la leur : car il a dit par son prophète qu' « il fera la volonté de ceux » qui le craignent : » *Voluntatem timentium se faciet* (*Ps.* cxliv. 20.).

Sire, Votre Majesté rendra compte à Dieu de toutes les prospérités de son règne, si vous n'êtes aussi fidèle à faire ses volontés, comme il est soigneux d'accomplir les vôtres. Plus la volonté des rois est absolue, plus elle doit être soumise; parce que Dieu, qui régit le monde par eux, prend un soin plus particulier de leur conduite et de la fortune de leurs Etats. Rien de plus dangereux à la volonté d'une créature que de penser trop qu'elle est souveraine : elle n'est pas née pour se régler elle-même, elle se doit regarder dans un ordre supérieur. Que si Votre Majesté regarde ses peuples avec amour comme les peuples de Dieu, sa couronne comme un présent de sa providence, son sceptre comme l'instrument de ses volontés, Dieu bénira votre règne; Dieu affermira votre trône comme celui de David et de Salomon; Dieu fera passer Votre Majesté d'un règne à un règne, d'un trône à un trône, mais trône bien plus auguste et règne bien plus glorieux, qui est celui de l'éternité que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SECOND SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA PURIFICATION DE LA Ste VIERGE,

PRÊCHÉ A LA COUR.

Nécessité des lois; soumission qui leur est due. Dependance dans laquelle nous devons vivre à l'égard de Dieu et des ordres de sa providence.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundùm legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini.

Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent l'Enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, ainsi qu'il est écrit en la loi de Dieu (Luc., ii. 22, 23.).

Un grand empereur (Théodose. L. Digna. *Cod.* Justin. *l.* i, *Titul.* xiv, *Leg.* iv.) a prononcé

qu'il n'y a rien de plus royal ni de plus majestueux qu'un prince qui se reconnoît soumis aux lois, c'est-à-dire à la raison même : et certes le genre humain ne peut rien voir de plus beau que la justice dans le trône; et on ne peut rien penser de plus grand ni de plus auguste que cette noble alliance de la puissance et de la raison, qui fait concourir heureusement à l'observance des lois, et l'autorité et l'exemple.

Que si c'est un si beau spectacle qu'un prince obéissant à la loi, combien est plus admirable celui d'un Dieu qui s'y soumet ! Et pouvons-nous mieux comprendre ce que nous devons aux lois, qu'en voyant dans le mystère de cette journée un Dieu fait homme s'y assujétir, pour donner à tout l'univers l'exemple d'obéissance? Merveilleuse conduite de Dieu ! Jésus-Christ venoit abolir la loi de Moïse par une loi plus parfaite; néanmoins tant qu'elle subsiste, il révère si fort le nom et l'autorité de la loi, qu'il l'observe ponctuellement, et la fait observer à sa sainte Mère. Combien plus devons-nous garder les sacrés préceptes de l'Evangile éternel qu'il est venu établir, plus encore par son sang que par sa doctrine?

Je ne pense pas, chrétiens, pouvoir rien faire de plus convenable à la fête que nous célébrons, que de vous montrer aujourd'hui combien nous devons dépendre de Dieu et de ses ordres suprêmes; et je croirai pouvoir vous persuader une obéissance si nécessaire, pourvu que la sainte Vierge qui nous en donne l'exemple, nous accorde aussi son secours, que nous lui allons demander par les paroles de l'ange. *Ave.*

Parmi tant de lois différentes auxquelles notre nature est assujétie, si nous voulons établir une conduite réglée, nous devons reconnoître avant toutes choses qu'il y a une loi qui nous dirige, une loi qui nous entraîne, et une loi qui nous tente et qui nous séduit. Nous voyons dans les Ecritures et dans les commandements divins la loi de justice qui nous dirige; nous éprouvons tous les jours dans le cours de nos affaires, dans leurs conjonctures inévitables, dans toutes les suites malheureuses de notre mortalité, une loi comme fatale de la nécessité qui nous entraîne; enfin nous ressentons en nous-mêmes et dans nos membres mortels un attrait puissant et impérieux qui séduit nos sens et notre raison ; et cet attrait qui nous pousse au mal avec tant de force, est appelé par l'Apôtre (*Rom.*, VII. 23.), « la loi de » péché, » qui est une continuelle tentation à la fragilité humaine.

Ces trois différentes lois nous obligent aussi, chrétiens, à trois pratiques différentes : car pour nous rendre fidèles à notre vocation et à la grâce du christianisme, il faut nous laisser conduire au commandement qui nous dirige ; nous élever par courage au-dessus des nécessités qui nous accablent; enfin résister avec vigueur aux attraits des sens qui nous trompent. C'est ce qui nous est montré clairement dans l'évangile que nous traitons et dans le mystère de cette journée. Jésus-Christ et la sainte Vierge, Siméon, ce vénérable veillard, et Anne, cette sainte veuve, semblent ne paroître en ce jour que pour donner aux fidèles toutes les instructions nécessaires au sujet de ces trois lois que j'ai rapportées. Le Sauveur et sa sainte Mère se soumettent aux commandements que Dieu a donnés à son peuple. Siméon, vieillard courageux et détaché de la vie, en subissant sans se troubler la loi de la mort, se met au-dessus des nécessités qui accablent notre nature, et nous apprend à les regarder comme des lois souveraines auxquelles nous devons nous accommoder. Enfin Anne pénitente et mortifiée nous fait voir dans ses sens domptés la loi du péché vaincue. Exemples puissants et mémorables, qui me donnent occasion de vous faire voir aujourd'hui combien nous devons être soumis à la loi de la vérité qui nous règle; quel usage nous devons faire de la loi de la nécessité qui nous entraîne; comment nous devons résister à l'attrait du mal qui nous tente, et à la loi du péché qui nous tyrannise.

PREMIER POINT.

Le nom de liberté est le plus agréable et le plus doux, mais tout ensemble le plus décevant et le plus trompeur de tous ceux qui ont quelque usage dans la vie humaine. Les troubles, les séditions, le mépris des lois ont toujours ou leur cause ou leur prétexte dans l'amour de la liberté. Il n'y a aucun bien de la nature dont les hommes abusent davantage que de leur liberté, ni rien qu'ils connoissent moins que la franchise, encore qu'ils la désirent avec tant d'ardeur. J'entreprends de vous faire voir que nous perdons notre liberté en la voulant trop étendre; que nous ne savons pas la conserver, si nous ne savons aussi lui donner des bornes; et enfin que la liberté véritable, c'est d'être soumis aux lois.

Quand je vous parle, Messieurs, de la liberté véritable, vous devez entendre par-là qu'il y en a aussi une fausse; et c'est ce qui paroît clairement dans ces paroles du Sauveur : *Si vos Filius liberaverit, tunc verè liberi eritis* (JOAN., VIII. 36.) : « Vous serez vraiment libres, dit-il, » quand je vous aurai affranchis. » Quand il dit

que nous serons vraiment libres, il a dessein de nous faire entendre qu'il y a une liberté qui n'est qu'apparente ; et il veut que nous aspirions, non à toute sorte de franchise, mais à la franchise véritable, à la liberté digne de ce nom ; c'est-à-dire à celle qui nous est donnée par sa grâce et par sa doctrine : *Tunc verè liberi eritis.* C'est pourquoi nous ne devons pas nous laisser surprendre par le nom ni par l'apparence de la liberté. Il faut ici nous rendre attentifs à démêler le vrai d'avec le faux ; et pour le faire nettement et distinctement, je remarquerai, chrétiens, trois espèces de liberté que nous pouvons nous figurer dans les créatures : la première, c'est la liberté des animaux ; la seconde, c'est la liberté des rebelles ; la troisième, c'est la liberté des sujets et des enfants. Les animaux semblent être libres, par ce qu'on ne leur prescrit aucune loi ; les rebelles s'imaginent l'être, parce qu'ils secouent le joug des lois ; les sujets et les enfants de Dieu le sont en effet, parce qu'ils se soumettent humblement à la sainte autorité des lois. Telle est la liberté véritable ; et il nous sera aisé de l'établir solidement par la destruction des deux autres.

Et premièrement, chrétiens, pour ce qui regarde cette liberté dont jouissent les animaux, j'ai honte de l'appeler de la sorte, et de ravilir jusque là un si beau nom. Il est vrai qu'ils n'ont pas de lois qui répriment leurs appétits ou dirigent leurs mouvements ; mais c'est qu'ils n'ont pas d'intelligence qui les rende capables d'être gouvernés par la sage direction des lois : ils vont où les pousse un instinct aveugle, sans conduite et sans jugement ; et appellerons-nous liberté un emportement brute et indocile, incapable de raison et de discipline? A Dieu ne plaise, ô enfants d'Adam, ô créatures raisonnables que Dieu a formées à son image ; à Dieu ne plaise, encore une fois, qu'une telle liberté vous agrée, et que vous consentiez jamais d'êtres libres d'une manière si basse ! Et toutefois, chrétiens, qu'entendons-nous tous les jours dans la bouche des hommes du monde? ne sont-ce pas eux qui trouvent toutes les lois importunes, et qui voudroient les voir abolies, pour n'en recevoir que d'eux-mêmes et de leurs désirs déréglés? Peu s'en faut que nous n'enviions aux animaux leur liberté, et que nous ne célébrions hautement le bonheur des bêtes sauvages, de ce qu'elles n'ont dans leurs désirs d'autres lois que leurs désirs mêmes, tant nous avons ravili l'honneur de notre nature !

Mais au contraire, Messieurs, le docte Tertullien en avoit bien compris la dignité, lorsqu'il a prononcé cette sentence, au second livre contre Marcion, qui est en vérité un chef-d'œuvre de doctrine et d'éloquence. « Il a fallu, nous dit-il, » que Dieu donnât des lois à l'homme, non pour » le priver de sa liberté, mais pour lui témoigner » de l'estime : » *Legem.... bonitas erogavit, consulens homini quo Deo adhæreret, ne non tam liber quàm abjectus videretur.* Et certes cette liberté de vivre sans lois eût été injurieuse à notre nature. Dieu eût témoigné qu'il méprisoit l'homme, s'il n'eût pas daigné le conduire et lui prescrire l'ordre de sa vie ; il l'eût traité comme les animaux auxquels il ne permet de vivre sans lois, que par le peu d'état qu'il en fait, qu'il ne laisse libres de cette manière, dit le même Tertullien, que par mépris : *Æquandus famulis suis cæteris animalibus, solutis à Deo et ex fastidio liberis* (*lib.* II, *adv.* MARCION. *n.* 4.).

Quand donc les hommes se plaignent des lois qui leur ont été imposées, quand ils voudroient qu'on les laissât errer sans ordre et sans règle au gré de leurs désirs aveugles, « ils n'entendent » pas, dit le saint psalmiste, quel est l'honneur » et la dignité de la nature raisonnable, puisqu'ils » veulent qu'on les compare et qu'on les mette » en égalité avec les animaux brutes, privés de » raison : » *Homo cum in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus* (*Ps.* XLVIII. 21.). Et c'est ce prodigieux aveuglement que leur reproche avec raison un ami de Job en ces termes : *Vir vanus in superbiam erigitur, et tanquam pullum onagri se liberum natum putat* (JOB., XI. 12.) : « L'homme vain et déraisonnable s'emporte par » une fierté insensée, et s'imagine être né libre à » la manière d'un animal fougueux et indompté. » En effet, quels sont vos sentiments, ô pécheurs aveugles, lorsque vous suivez pour toute règle votre humeur, votre passion, votre colère, votre plaisir, votre fantaisie égarée ; lorsque vous ne faites que secouer le mors et regimber contre toutes les lois, sans vouloir souffrir ni qu'on vous retienne, ni qu'on vous enseigne, ni qu'on vous conduise ? N'est-ce pas sans doute que vous vous imaginez être nés libres, non à la manière des hommes, mais à celle des animaux, et encore les plus indomptés et les plus fougueux : *Sicut pullum onagri ;* qui n'endurent ni aucun joug, ni aucun frein, ni enfin aucun conducteur ? O hommes ! ce n'est pas ainsi que vous devez vous considérer. Vous êtes nés libres, je le confesse ; mais certes votre liberté ne doit pas être abandonnée à elle-même ; autrement vous la verriez dégénérer en un égarement énorme. Il faut vous donner des lois, parce que vous êtes capables de raison, et

dignes d'être gouvernés par une conduite réglée : *Constitue, Domine, legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt* (*Ps.* IX. 21.) : « O Seigneur ! envoyez un législateur à » votre peuple : » donnez-lui premièrement un Moïse, qui leur apprenne leurs premiers éléments et conduise leur enfance ; donnez-leur ensuite un Jésus-Christ, qui les enseigne dans l'âge plus mûr et les mène à la perfection ; « et ainsi vous ferez » connoître que vous les traitez comme des hom- » mes ; » c'est-à-dire comme des créatures que vous avez formées à votre image, et dont vous voulez aussi former les mœurs selon les lois de votre vérité éternelle.

Que s'il est juste et nécessaire que Dieu nous donne des lois, confessez qu'il ne l'est pas moins que notre volonté s'y soumette. C'est pour cela que la sainte Vierge nous montre aujourd'hui un si grand exemple d'une parfaite obéissance. Plus pure que les rayons du soleil, elle se soumet à la loi de la purification. Le Sauveur lui-même est porté au temple, parce que la loi le commande ; et le Fils ne dédaigne pas d'être assujéti à la loi qui a été établie pour les serviteurs. A cet exemple, Messieurs, n'aimons notre liberté que pour la soumettre à Dieu, et ne nous persuadons pas que ses saintes lois nous la ravissent. Ce n'est pas s'opposer à un fleuve, ni à la liberté de son cours, que de relever ses bords de part et d'autre, de peur qu'il ne se déborde et ne perde ses eaux dans la campagne ; au contraire, c'est lui donner le moyen de couler plus doucement dans son lit, et de suivre plus certainement son cours naturel. Ainsi ce n'est pas perdre la liberté que de lui imposer des lois, de lui donner des bornes deçà et delà pour empêcher qu'elle ne s'égare ; c'est l'adresser plus assurément à la voie qu'elle doit tenir : par une telle précaution on ne la gêne pas, mais on la conduit ; on ne la force pas, mais on la dirige. Ceux-là la perdent, ceux-là la détruisent qui détournent son cours naturel, c'est-à-dire sa tendance au souverain bien.

Ainsi la liberté véritable, c'est de dépendre de Dieu : car qui ne voit que refuser son obéissance à l'autorité légitime de la loi de Dieu, ce n'est pas liberté, mais rébellion ; ce n'est pas franchise, mais insolence? Ouvrons les yeux, chrétiens, et comprenons quelle est notre liberté. La liberté nous est donnée, non pour secouer le joug, mais pour le porter avec honneur en le portant volontairement : la liberté nous est donnée, non pour avoir la licence de faire le mal, mais afin qu'il nous tourne à gloire de faire le bien ; non pour dénier à Dieu nos services, mais afin qu'il puisse nous en savoir gré. Nous sommes sous la puissance de Dieu beaucoup plus sans comparaison, que la loi ne met les enfants sous la puissance paternelle. S'il nous a, dit Tertullien (*Adv.* MARCION., *lib.* II, *n.* 6.), comme émancipés en nous donnant notre liberté, et la disposition de notre choix, ce n'est pas pour nous rendre indépendants ; mais afin que notre soumission fût volontaire, afin que nous lui rendissions par choix ce que nous lui devons par obligation ; et qu'ainsi nos devoirs tinssent lieu d'offrande, et que nos services fussent aussi des mérites. C'est pour cela, chrétiens, que la liberté nous étoit donnée.

Mais combien abusons-nous de ce don du ciel ! Et qu'un grand pape a raison de dire que « l'homme est étrangement déçu par sa propre » liberté : » *Suâ in æternum libertate deceptus* (INNOCENT. I. *Ep.* XXIV, *ad Conc. Carth.* LABB., *tom.* II, *col.* 1285.) ! Qu'est-ce à dire, que l'homme est déçu par sa liberté? c'est qu'il n'a pas su distinguer entre la liberté et l'indépendance ; et il n'a pas vu que, pour être libre, il n'étoit pas souverain. L'homme est libre comme un sujet sous un prince légitime, et comme un fils sous la dépendance de l'autorité paternelle. Il a voulu être libre jusqu'à oublier sa condition et perdre entièrement le respect : c'est la liberté d'un rebelle, et non la liberté d'un enfant soumis et d'un fidèle sujet. Mais la souveraine puissance de celui contre lequel il se soulève, ne permet pas à ce rebelle de jouir long-temps de sa liberté licencieuse : car écoutez ce beau mot de saint Augustin : Autrefois, dit ce grand homme, j'ai voulu être libre de cette manière : j'ai contenté mes désirs, j'ai suivi mes passions insensées ; mais, hélas ! ô liberté malheureuse ! en faisant ce que je voulois, j'arrivois où je ne voulois pas : *Volens quò nollem perveneram* (*Confess.*, *l.* VIII, *cap*, V, *tom.* I, *col.* 149.). Voilà en peu de mots, Messieurs, la commune destinée de tous les pécheurs.

En effet, considérez cet homme trop libre dont je vous parlois tout à l'heure, qui ne refuse rien à ses passions ; ni même à ses fantaisies : il transgresse toutes les lois, il aime, il hait, il se venge suivant qu'il est poussé par son humeur, et laisse aller son cœur à l'abandon partout où le plaisir l'attire ; il croit respirer un air plus libre en promenant deçà et delà ses désirs vagues et incertains ; et il appelle liberté son égarement, à la manière des enfants, qui s'imaginent être libres, lorsque, s'étant échappés de la maison paternelle, ils courent sans savoir où ils vont.

Telle est la liberté de l'homme pécheur : il est libre, à son avis ; il fait ce qu'il veut ; mais que cette fausse liberté le trompe ! puisqu'en faisant ce qu'il veut, aveugle et malheureux qu'il est, il s'engage à ce qu'il veut le moins. Car, Messieurs, dans un empire réglé et autant absolu qu'est celui de Dieu, l'autorité n'est pas sans force, et les lois ne sont pas désarmées ; quiconque méprise leurs réglements, est assujéti à leurs peines : et ainsi ce rebelle inconsidéré qui éprouve sa liberté contre Dieu, et l'exerce insolemment par le mépris de ses saintes et terribles lois ; pendant qu'il fait ce qu'il veut, attire sur lui nécessairement ce qu'il doit le plus avoir en horreur, la damnation, la mort éternelle, la juste et impitoyable vengeance d'un Tout-Puissant méprisé. Cesse donc, ô sujet rebelle et téméraire prévaricateur de la loi de Dieu ! cesse de nous vanter désormais ta liberté malheureuse que tu ne peux pas soutenir contre le Souverain que tu offenses ; et reconnois au contraire que tu forges toi-même tes fers par l'usage de ta liberté dissolue, que tu mets un poids de fer sur ta tête que tu ne peux plus secouer, et qu'enfin tu seras réduit à une servitude éternelle, en voulant étendre trop loin les folles prétentions de ta vaine et ridicule indépendance.

Par conséquent, chrétiens, vivons dépendants de Dieu, et croyons que, si nous osons mépriser ses lois, notre audace ne sera pas impunie. Car si l'apôtre a raison de dire que nous devons craindre le prince et le magistrat, « parce que ce n'est pas » en vain qu'il porte l'épée : » *Non enim sine causâ gladium portat* (*Rom.*, XIII. 4.) ; combien plus devons nous penser que ce n'est pas en vain que Dieu est juste ; que ce n'est pas en vain qu'il est tout-puissant ; que ce n'est pas en vain qu'il lance le foudre, ni qu'il fait gronder son tonnerre ? Nous avons ici l'honneur de parler devant les puissances souveraines : apprenons notre devoir envers Dieu par celui que nous rendons à ses images. Qui de nous ne fait pas sa loi de la volonté du prince ? ne mettons nous pas notre gloire à lui obéir, à prévenir même ses commandements, à exposer notre vie pour son service ? qu'avons-nous de plus précieux que les occasions de signaler notre obéissance ? Tous ces sentiments sont très justes, tous ces devoirs légitimes. Le prince n'a que Dieu au-dessus de soi, après Dieu il est le premier ; il a en main sa puissance, il exerce sur nous son autorité. Mais enfin il n'est pas juste que le sujet de Dieu soit mieux obéi que Dieu même, et la seconde majesté mieux servie et plus révérée que la première. Il est vrai que quiconque offense le prince, ne le fait pas impunément. Le prince a le glaive en main pour se faire craindre ; on ne lui résiste pas. Il découvre, dit Salomon, les plus secrètes intrigues, « les oiseaux du ciel » lui rapportent tout (*Eccles.*, X. 20.), » et vous diriez qu'il devine, tant il est malaisé de lui rien cacher : *Divinatio in labiis regis*, dit le même Salomon (*Prov.*, XVI. 10.). Après, il étend ses bras, et il déterre ses ennemis du fond des abîmes où ils cherchoient contre lui un vain asile : sa présence les déconcerte, son autorité les accable. Que si dans cette foiblesse de notre mortalité nous y voyons subsister une force si redoutable, combien plus devons-nous trembler devant la souveraine majesté du Dieu vivant et éternel ? Car enfin la plus grande puissance qui soit dans le monde peut-elle après tout s'étendre plus loin que d'ôter la vie à un homme ? Eh ! Messieurs, est-ce donc un si grand effort que de faire mourir un mortel, et de hâter de quelques moments une vie qui se précipite d'elle-même ? Si donc nous craignons celui qui ayant fait mourir le corps, a épuisé son pouvoir et mis à bout sa vengeance par son propre usage ; « combien plus, dit le » Sauveur (MATTH., X. 28.), doit-on redouter » celui qui peut envoyer et l'âme et le corps dans » une gêne éternelle ? »

Cependant, ô aveuglement ! non-seulement nous lui résistons, mais encore nous prenons plaisir à lui résister. Etrange dépravation, et révolte insupportable contre Dieu ! ses lois, qui sont posées pour servir de bornes à nos désirs déréglés, les excitent et les fortifient. N'est-il pas vrai, chrétiens ? moins une chose est permise, plus elle a d'attraits : le devoir est une espèce de supplice ; ce qui plaît par raison ne plaît presque pas ; ce qui est dérobé à la loi nous semble plus doux ; les viandes défendues nous paroissent plus délicieuses durant le temps de pénitence ; la défense est un nouvel assaisonnement qui en relève le goût. « Ainsi le péché nous trompe par une » fausse douceur, parce qu'il nous paroît d'autant » plus agréable qu'il est moins permis : » *Fallit peccatum fallaci dulcedine ;... cum tantò magis libet quantò minus licet* (*de Div. Quæst. ad* SIMPLIC. *lib.* I, *tom.* VI, *col.* 83, 84.). Il semble que nous nous irritions contre la loi, de ce qu'elle contrarie nos désirs, et que nous prenions plaisir à notre tour à la contrarier par une espèce de dépit : tellement que nous vouloir contenir par la discipline, c'est nous faire déborder avec plus d'excès, et précipiter plus violemment notre liberté indocile et impatiente. C'est ce qui fait dire à l'Apôtre, que « le péché prend occasion du

» précepte pour nous tromper ; » c'est-à-dire pour nous tenter davantage et plus dangereusement : *Peccatum, occasione acceptâ per mandatum, seduxit me* (*Rom.*, VII. 11.). O Dieu, quel est donc notre égarement ! et combien est éloignée l'arrogance humaine de l'obéissance qui vous est due ; puisque même l'autorité de votre précepte nous est une tentation pour le violer.

Paroissez, ô très sainte Vierge ; paroissez, ô divin Jésus, et fléchissez par votre exemple nos cœurs indomptables. Qui peut être exempt d'obéir, puisqu'un Dieu même se soumet? Quel prétexte pouvons-nous trouver pour nous dispenser de la loi, après que la Vierge même se purifie, et ne croit point être excusée, par sa pureté angélique, d'une observance qui lui est si peu nécessaire ? Si la loi qui a été donnée par le ministère de Moïse, qui n'étoit que le serviteur, demande une telle exactitude; combien ponctuellement devons-nous garder celle que le Fils lui-même nous a établie? Après ces raisons, après ces exemples, notre lâcheté n'a plus d'excuse, et notre rébellion n'a plus de prétexte. Baissons humblement la tête ; et non contents de nous disposer à faire ce que Dieu veut, consentons de plus, chrétiens, qu'il fasse de nous ce qu'il lui plaira. C'est ce que j'ai à vous proposer dans ma seconde partie, que je joindrai, pour abréger ce discours, avec la troisième dans une même suite de raisonnement; et je les établirai toutes deux par les mêmes preuves.

SECOND POINT.

Parmi les choses que Dieu veut de nous, il faut remarquer, Messieurs, cette différence, qu'il y en a quelques-unes dont il veut que l'exécution dépende de notre choix, et aussi qu'il y en a d'autres, où, sans aucun égard à nos volontés, il agit lui-même souverainement par sa puissance absolue. Par exemple, Dieu veut que nous soyons justes, que nous soyons droits, modérés dans nos désirs, sincères dans nos paroles, équitables dans nos actions, prompts à pardonner les injures et incapables d'en faire à personne. Mais dans ces choses qu'il veut de nous, et dans les autres semblables qui comprennent la pratique de ses saintes lois, il ne force point notre liberté. Il est vrai que si nous sommes désobéissants, nous ne pouvons empêcher qu'il ne nous punisse ; mais toutefois il est en nous de n'obéir pas. Dieu met entre nos mains la vie et la mort, et nous laisse le choix de l'une et de l'autre. C'est ainsi qu'il demande à l'homme l'obéissance aux préceptes, comme un effet de son choix et de sa propre détermination. Mais il n'en est pas de la sorte des événements divers qui décident de notre fortune et de notre vie : il en ordonne le cours par de secrètes dispositions de sa providence éternelle, qui passent notre pouvoir, et même ordinairement notre prévoyance ; si bien qu'il n'y a aucune puissance capable d'en arrêter l'exécution, conformément à cette parole d'Isaïe : « Mes pensées ne sont pas vos pensées ; autant » que le ciel est éloigné de la terre, autant mes » pensées sont elles au-dessus des vôtres (Is., LV. » 8, 9.) : » et encore cet autre oracle du même prophète : « Toutes mes volontés seront accom- » plies, et tous mes desseins auront leur effet, » dit le Seigneur tout-puissant : » *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet* (*Ibid.*, XLVI. 10.).

Quand je considère la cause de cette diversité, je trouve que Dieu étant notre souverain, il n'est pas juste, Messieurs, qu'il laisse tout à notre disposition, ni qu'il nous rende maîtres absolus de ce qui nous touche et de nous-mêmes. Il est juste au contraire que l'homme ressente qu'il y a une force majeure à laquelle il faut céder. C'est pourquoi, s'il y a des choses qu'il veut que nous fassions par choix, il veut aussi qu'il y en ait d'autres que nous souffrions par nécessité. Pour cela les choses humaines sont disposées de manière qu'il n'y a rien sur la terre de si bien concerté par la prudence, ni de si bien affermi par le pouvoir, qui ne soit souvent troublé et embarrassé par des événements bizarres qui se jettent à la traverse ; et cette puissance souveraine qui régit le monde ne permet pas qu'il y ait un homme vivant, si grand et si puissant qu'il soit, qui puisse disposer à son gré de sa fortune et de ses affaires, et bien moins de sa santé et de sa vie. C'est ainsi qu'il a plu à Dieu que l'homme ressentît par expérience cette force majeure dont j'ai parlé ; force divine et inévitable, qui se relâche quand elle veut, et s'accommode quelquefois à nos volontés; mais qui sait aussi se roidir quand il lui plaît avec une telle fermeté, qu'elle entraîne tout avec elle, et nous fait servir malgré nous à une conduite supérieure qui surpasse de bien loin toutes nos pensées.

C'est donc pour cette raison que cet arbître souverain de notre sort a comme partagé notre vie entre les choses qui sont en notre pouvoir, et celles où il ne consulte que son bon plaisir, afin que nous ressentions non-seulement notre liberté, mais encore notre dépendance. Il ne veut pas que nous soyons les maîtres de tout, afin que nous apprenions que nous ne le sommes de rien qu'autant qu'il lui plaît, et que nous craignions d'abuser de la liberté et du pouvoir qu'il nous

donne. Il veut que nous entendions que, s'il nous invite par la douceur, ce n'est pas qu'il ne sache bien nous faire fléchir par la force; et par-là il nous accoutume à redouter sa force invincible, lors même qu'il ne nous témoigne que de la douceur. C'est lui qui mêle toute notre vie d'événements qui nous fâchent, qui contrarie notre volonté qui s'attache trop à elle-même et qui étend sa liberté jusqu'à la licence; afin de nous soumettre tout à fait à lui, et de nous élever, en nous domptant, à la véritable sagesse.

Car il est certain, chrétiens, que de savoir résister à ses propres volontés, c'est l'effet le plus assuré d'une raison consommée : et ce qui prouve évidemment cette vérité, c'est que l'âge le moins capable de raison est aussi le moins capable de se modérer et de se vaincre. Considérez les enfants : certainement si leurs volontés étoient aussi durables qu'elles sont ardentes, il n'y auroit pas moyen de les apaiser. Combien veulent-ils violemment tout ce qu'ils veulent, sans peser aucune raison? Ils ne considèrent pas si ce qu'ils recherchent leur est nuisible; il ne leur importe pas si cet acier coupe, c'est assez qu'il brille à leurs yeux, et ils ne songent qu'à se satisfaire : ils ne regardent pas non plus si ce qu'ils demandent est à autrui; il suffit qu'il leur plaise pour le désirer, et ils s'imaginent que tout est à eux. Que, si vous leur résistez, vous voyez au même moment, et tout leur visage en feu, et tout leur petit corps en action, et toute leur force éclater en un cri perçant qui témoigne leur impatience. D'où vient cette ardeur violente et cette force, pour ainsi dire, de leurs désirs, sinon de la foiblesse et de l'imbécillité de leur raison?

Mais, s'il est ainsi, chrétiens, ô Dieu, qu'il y a d'enfants à cheveux gris, et qu'il y a d'enfants dans le monde! puisque nous n'y voyons autre chose que des hommes foibles en raison et impétueux en désirs. Quelle raison a cet avare qui veut avoir nécessairement ce qui l'accommode, sans autre droit que son intérêt? quelle raison a cet adultère tant de fois maudit par la loi de Dieu, qui entreprend sur la femme de son prochain sans autre titre que sa convoitise? ne ressemblent-ils pas à des enfants, qui croient que leur volonté leur est une raison suffisante pour s'approprier ce qu'ils veulent? Mais il y a cette différence que la nature, en lâchant la bride aux violentes inclinations des enfants, leur a donné pour frein leur propre foiblesse; au lieu que les désirs de l'âge plus avancé, encore plus impétueux, n'ayant point de semblables digues, se débordent aussi sans mesure, si la raison ne les resserre et ne les restreint. Concluons donc, chrétiens, que la véritable raison et la véritable sagesse, c'est de savoir se modérer. Oui, sans doute, on sort de l'enfance et l'on devient raisonnable à mesure qu'on sait dompter ce qu'il y a en soi de trop violent. Celui-là est un homme fait et un véritable sage qui, comme dit le docte Synésius, ne se fait pas une obligation du soin de contenter ses désirs, mais qui sait régler ses désirs suivant ses obligations; et qui, sachant peser mûrement combien la nature est féconde en mauvaises inclinations, retranche deça et delà, comme un jardinier soigneux, tout ce qui est gâté et superflu, afin de ne laisser croître que ce qui est capable de porter les fruits d'une véritable sagesse.

Mais les arbres ne se plaignent pas quand on les coupe pour retrancher et diminuer l'excès de leurs branches, et la volonté réclame quand on retranche ses désirs : c'est pourquoi il est malaisé que nous nous fassions nous-mêmes cette violence. Tout le monde n'a pas le courage de cette Anne la prophétesse, de cette sainte veuve de notre évangile, pour faire effort contre soi-même, et mortifier par ses jeûnes et par ses austérités cette loi de péché qui vit en nos sens. C'est aussi pour cela, Messieurs, que Dieu vient à notre secours. La source de tous nos désordres, c'est que nous sommes trop attachés à nos volontés : nous ne savons pas nous contredire, et nous trouvons plus facile de résister à Dieu qu'à nous-mêmes. Il faut nous arracher avec violence cette attache à notre volonté propre, qui fait tout notre malheur et tout notre crime. Mais comment aurons-nous le courage de toucher nous-mêmes et d'appliquer de nos propres mains le fer et le feu à une partie si tendre et si délicate? Je vois bien, dit ce malade, mon bras gangrené, et je sais qu'il n'y a de salut pour moi qu'en le séparant du corps; mais je ne puis pas le couper moi-même : un chirurgien expert me rend cet office, triste à la vérité, mais nécessaire. Ainsi je vois bien que je suis perdu, si je ne retranche cette attache à ma volonté, qui fait vivre en moi tous les mauvais désirs qui me damnent : je le confesse, je le reconnais; mais je n'ai ni la résolution ni la force d'armer mon bras contre moi-même. C'est Dieu qui entreprend de me traiter : c'est lui qui m'envoie par sa providence ces rencontres épineuses, ces accidents importuns, ces contrariétés imprévues et insupportables; parce qu'il veut abattre et dompter ma volonté trop licencieuse, que je n'ai pas le courage d'attaquer moi-même. Il la lie, il la serre, de peur qu'elle ne résiste au coup salutaire qu'il lui veut donner pour la guérir. Enfin

il frappe où je suis sensible ; il coupe et enfonce bien avant dans le vif, afin qu'étant pressé sous sa main suprême et sous les ordres inévitables de sa volonté, je sois enfin obligé de me détacher de la mienne : et c'est là ma guérison, c'est là ma vie.

Si vous savez entendre, ô mortels ! comme vous êtes composés, et combien vous abondez en humeurs peccantes, vous comprendrez aisément que cette conduite vous est nécessaire. Il faut ici vous représenter en peu de paroles l'état misérable de notre nature. Nous avons deux sortes de maux : il y a des maux qui nous affligent ; et, chrétiens, qui le pourroit croire? il y a des maux qui nous plaisent Etrange distinction, mais néanmoins véritable ! « Il y a des maux, dit saint » Augustin, que la patience supporte : » ce sont les maux qui nous affligent ; « et il y en a d'au- » tres, dit le même saint, que la tempérance » modère : » ce sont les maux qui nous plaisent : *Alia quæ per patientiam ferimus, alia quæ per temperantiam refrænamus* (S. Aug. *contra* Julian. *lib.* v, *cap.* v, *n.* 22., *tom.* x, *col.* 640.). O pauvre et désastreuse humanité, à combien de maux es-tu exposée ! Nous sommes donnés en proie à mille cruelles infirmités : tout nous altère, tout nous incommode, tout nous tue ; et vous diriez que quelque puissance ennemie ait soulevé contre nous toute la nature, tant il semble qu'elle prend plaisir à nous outrager de toutes parts. Mais encore ne sont-ce pas là nos plus grands malheurs : notre avarice, notre ambition, nos autres passions insensées et insatiables sont des maux et de très grands maux, mais ce sont des maux qui nous plaisent, parce que ce sont des maux qui nous flattent. O Dieu ! où en sommes-nous ? et quelle vie est la nôtre, si nous sommes également persécutés de ce qui nous plaît et de ce qui nous afflige ! « Malheureux homme » que je suis ! qui me délivrera de ce corps mor- » tel ? » *Infelix ego homo ! quis me liberabit de corpore mortis hujus?* Ecoute, homme misérable : « Ce sera la grâce de Dieu par Jésus- » Christ Notre Seigneur : » *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum* (*Rom.*, vii. 24, 25.). Il est vrai que tu éprouves deux sortes de maux ; mais Dieu a disposé par sa providence que les uns servissent de remède aux autres : je veux dire que les maux qui fâchent, servent pour modérer ceux qui plaisent ; ce qui est forcé, pour dompter ce qui est trop libre ; ce qui survient du dehors, pour abattre ce qui se soulève et se révolte au dedans ; enfin les douleurs cuisantes, pour corriger les excès de tant de passions immodérées ; et les afflictions de la vie, pour nous dégoûter des vaines douceurs, et étourdir le sentiment trop vif des plaisirs.

Il est vrai, la nature souffre dans un traitement qui lui est si rude ; mais ne nous plaignons pas de cette conduite ; cette peine, c'est un remède ; cette rigueur qu'on nous tient, c'est un régime. C'est ainsi qu'il faut vous traiter, ô enfants de Dieu, jusqu'à ce que votre santé soit parfaite, et que cette loi de péché qui règne en vos corps mortels soit entièrement abolie. Il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous en aurez à corriger ; il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous serez au milieu des biens dans lesquels il est dangereux de se plaire trop. Ces contrariétés qui vous arrivent vous sont envoyées pour être des bornes à votre liberté qui s'égare, et un frein à vos passions qui s'emportent. C'est pourquoi Dieu, qui sait qu'il vous est utile que vos désirs soient contrariés, a tellement disposé et la nature et le monde, qu'il en sort de toutes parts des obstacles invincibles à nos desseins. C'est pour cela que la nature a tant d'infirmités, les affaires tant d'épines, les hommes tant d'injustices, leurs humeurs tant d'importunes inégalités, le monde tant d'embarras, sa faveur tant de vanité, ses rebuts tant d'amertumes, ses engagements les plus doux tant de captivités déplorables. Nous sommes attaqués à droite et à gauche par mille différentes oppositions, afin que notre volonté, qui n'est que trop libre, apprenne enfin à se réduire, et que l'homme ainsi exercé, pressé et fatigué de toutes parts, se retourne enfin du côté du Seigneur son Dieu, et lui crie du fond de son cœur : O Seigneur ! vous êtes le Maître et le Souverain ; et après tout il est juste que votre créature vous serve et vous obéisse.

Que si nous nous soumettons à la sainte volonté de Dieu, nous y trouverons la paix de nos âmes, et rien ne sera capable de nous émouvoir. Voyez la très sainte Vierge : Siméon lui prédit des maux infinis, et lui annonce des douleurs immenses : « Votre âme, lui dit-il, ô mère ! sera percée d'un » glaive, et ce Fils, toute votre joie et tout votre » amour, sera posé comme un signe auquel on » contredira : » *In signum cui contradicetur* (Luc., ii 35. 34.) : c'est-à-dire, si nous l'entendons, qu'il se fera contre lui des complots et des conjurations, et que toute la puissance, toute la fureur, toute la malice du monde sembleront se réunir pour concourir à sa perte.

Telle est la prédiction de ce saint vieillard, d'autant plus dure et insupportable, que Siméon ne marquant rien en particulier à cette mère affligée, lui laisse à imaginer et à craindre tout ce

qu'il y a de plus rude et de plus extrême. En effet je ne conçois rien de plus effroyable que cette cruelle suspension d'une âme menacée de quelque grand mal, sans qu'elle sache seulement de quel côté elle doit se mettre en garde. Alors cette âme étonnée et éperdue, ne sachant où se tourner, va chercher et parcourir tous les maux pour en faire son supplice, et ne donne aucune borne ni à ses craintes ni à ses peines. Dans cette cruelle incertitude, avouez que c'est une espèce de consolation de savoir de quel coup il faudra mourir; et que saint Augustin a raison de dire, qu'« il » vaut mieux sans comparaison endurer une seule » mort, que de les appréhender toutes : » *Satius est unam perpeti moriendo, quàm omnes timere vivendo* (*de Civ. Dei, lib.* 1, *cap.* XI, *tom.* VII, *col.* 12.). Toutefois Marie ne réplique pas au vénérable vieillard qui lui prédit tant d'afflictions et de traverses : elle écoute en silence et sans émotion ses terribles prophéties; elle ne lui demande curieusement, ni le temps, ni la qualité, ni la fin et l'événement de ces funestes aventures dont il la menace : elle sait que tout est régi par des raisons éternelles auxquelles elle se soumet : et c'est pourquoi ni le présent ne la trouble, ni l'avenir ne l'inquiète. Ainsi si nous abandonnons toute notre vie à cette sagesse suprême qui régit si bien toutes choses, nous serons toujours fermes et inébranlables : il n'y aura point pour nous de nécessités fâcheuses, ni de contrariétés embarrassantes : nous ressemblerons au bon Siméon; ni la vie n'aura rien qui nous attache; ni la mort, toute odieuse qu'elle est, n'aura rien qui nous épouvante : nous attendrons avec lui humblement et tranquillement la réponse du Saint-Esprit et l'ordre de la Providence éternelle pour décider du jour de notre départ; et quand nous aurons accompli ce que Dieu veut que nous fassions sur la terre, nous serons prêts à dire à toute heure, à l'imitation de ce saint vieillard : « Seigneur, lais- » sez-maintenant mourir en paix votre serviteur : » *Nunc dimittis, Domine, servum tuum in pace.*

Mais, mes frères, imitons en tout ce saint homme; ne sortons point de ce monde avant que Jésus nous ait paru, et que nous puissions dire avec lui : « Mes yeux ont vu le Sauveur : » *Quia viderunt oculi mei Salutare tuum.* Je sais qu'il est venu, ce divin Sauveur, sur la terre, « celui que Dieu avoit destiné pour être exposé » en vue à tous les peuples de l'univers : » *Quod parasti ante faciem omnium populorum.* On l'a vue, cette « lumière éclatante qui devoit » éclairer toutes les nations, et combler de gloire » son peuple d'Israël : » *Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israel* (Luc., II. 29, 30, 31, 32.). Enfin ce Sauveur tant de fois promis a rempli l'attente de tout l'univers; il a accompli les prophéties, il a renversé les idoles, il a délivré les captifs, il a réconcilié les pécheurs, il a converti les peuples. Mais, mes frères, ce n'est pas assez; ce Sauveur n'est pas encore venu pour nous, puisqu'il ne règne pas encore sur tous nos désirs : il n'est pas notre conducteur ni notre lumière, puisque nous ne marchons pas dans les voies qu'il nous a montrées. Non, « nous n'avons jamais vu sa face, ni nous » n'avons jamais écouté sa voix, ni nous n'avons » pas sa parole demeurante en nous, » puisque nous n'obéissons pas à ses préceptes : *Neque vocem ejus unquam audistis, neque speciem ejus vidistis, et verbum ejus non habetis in vobis manens* (Joan., v. 37, 38.). Car écoutez ce que dit son disciple bien-aimé : « Celui qui dit » qu'il le connoît et ne garde pas ses commande- » ments, c'est un menteur, et la vérité n'est point » en lui : » *Qui dicit se nosse eum, et mandata ejus non custodit, mendax est, et in hoc veritas non est* (1. Joan., 2. 4.). Après cela, chrétiens, qui de nous se peut vanter de le connoître? qu'avons-nous donné à son Evangile? quels vices avons-nous corrigés? quelles passions avons-nous domptées? quel usage avons-nous fait des biens et des maux de la vie? Quand Dieu a diminué nos richesses, avons-nous songé en même temps à modérer notre luxe? quand la fortune nous a trompés, avons-nous tourné notre cœur aux biens qui ne sont point de son ressort ni de son empire? Au contraire n'avons-nous pas été de ceux dont il est écrit : *Dissipati sunt nec compuncti* (*Ps.* XXXIV. 19.)? « Nous avons été » affligés, sans être touchés de componction; » serviteurs opiniâtres et incorrigibles, qui nous sommes mutinés, même sous la verge; repris et non corrigés, abattus et non humiliés, châtiés sévèrement et non convertis. Après cela, si nous osons dire que nous avons connu Jésus-Christ, que nous avons vu le Sauveur que Dieu nous avoit promis, le Saint-Esprit nous appellera des menteurs, et nous dira, par la bouche de saint Jean, que la vérité n'est pas en nous.

Craignons donc, chrétiens, craignons de mourir; car nous n'avons pas vu Jésus-Christ, nous n'avons pas encore tenu le Sauveur entre nos bras, nous n'avons encore embrassé ni sa personne, ni ses préceptes, ni ses vérités, ni les saints enseignements de son Evangile. Malheur à ceux qui mourront avant que Jésus-Christ ait régné sur eux! O que la mort leur sera fâcheuse!

ô que ses approches leur seront terribles ! ô que ses suites leur seront funestes et insupportables ! En ce jour, toute leur gloire sera dissipée ; en ce jour, tous leurs grands projets seront ruinés : « en ce » jour, périront, dit le psalmiste, toutes leurs » hautes pensées : » *In illâ die peribunt omnes cogitationes eorum* (*Ps.* CXLV. 3.) ; en ce jour, commenceront leurs supplices ; en ce jour, s'allumeront pour eux des feux éternels ; en ce jour, la fureur et le désespoir s'empareront de leur âme, et ce ver qui ne meurt point enfoncera dans leur cœur ses dents dévorantes, venimeuses, sans jamais lâcher prise.

Ah ! mes frères, allons au temple avec Siméon, prenons Jésus entre nos bras, donnons-lui un baiser religieux, embrassons-le de tout notre cœur. Un homme de bien ne sera pas étonné dans les approches de la mort : son âme ne tient presque plus à rien ; elle est déjà comme détachée de ce corps mortel : autant qu'il a dompté de passions, autant a-t-il rompu de liens : l'usage de la pénitence et de la sainte mortification l'a déjà comme désaccoutumé de son corps et de ses sens ; et quand il verra arriver la mort, il lui tendra de bon cœur les bras, il lui montrera lui-même l'endroit où il faut qu'elle frappe son dernier coup. O mort ! lui dira-t-il, je ne te nommerai ni cruelle ni inexorable : tu ne m'ôteras aucun des biens que j'aime, tu me délivreras de ce corps mortel. O mort ! je t'en remercie : il y a déjà tant d'années que je travaille moi-même à m'en détacher et à secouer ce fardeau. Tu ne troubles donc pas mes desseins, mais tu les accomplis ; tu n'interromps pas mon ouvrage, mais plutôt tu y vas mettre la dernière main. Achève donc, ô mort favorable ! et rends-moi bientôt à mon maître : *Nunc dimittis.* Que ne devons-nous pas faire pour mourir en cette paix ? O que nous puissions mourir de la mort des justes, pour y trouver le repos que tous les plaisirs de la vie ne peuvent pas nous donner, et afin que fermant les yeux à tout ce qui passe, nous commencions à les ouvrir à ce qui demeure, et que nous le possédions éternellement avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

AUTRE CONCLUSION
DU MÊME SERMON [1].

Hélas ! quel objet funeste, mais quel exemple admirable se présente ici à mon esprit ! Me sera-t-il permis en ce lieu de toucher à des plaies encore toutes récentes, et de renouveler les justes douleurs des premières personnes du monde ? Grande et auguste reine, que le ciel vient d'enlever à la terre, et qui causez à tout l'univers un deuil si grand et si véritable, ce sont ces fortes pensées, c'est cette attache immuable à la souveraine volonté de Dieu, qui nous a fait voir ce miracle, et d'égalité dans votre vie et de constance inimitable dans votre mort. Quels troubles, quels mouvements, quels accidents imprévus ont jamais été capables de l'ébranler, ni d'étonner sa grande âme ? Ne craignons pas de jeter un moment la vue sur nos dissensions passées, puisque la fermeté inébranlable de cette princesse a tellement soutenu l'effort de cette tempête, que nous pouvons maintenant nous en souvenir sans crainte. Quand il plut à Dieu de changer en tant de maux les longues prospérités de sa sage et glorieuse régence, fut-elle abattue par ce changement ? Au contraire, ne la vit-on pas toujours ferme, toujours invincible, fléchissant quelquefois par prudence, mais incapable de rien relâcher des grands intérêts de l'Etat, et attachée immuablement à conserver le sacré dépôt de l'autorité royale, unique appui du repos public, qu'elle a remise enfin toute entière entre les mains victorieuses d'un fils qui sait la maintenir avec tant de force ? C'est sa foi, c'est sa piété, c'est son abandon aux ordres de Dieu, qui animoit son courage ; et c'est cette même foi et ce même abandon à la Providence, qui la soutenant toujours malgré ses douleurs cruelles jusque entre les bras de la mort, lui a si bien conservé parmi les sanglots de tout le monde, et parmi les cris déplorables de ses chers et illustres enfants, cette force, cette constance, cette égalité qui n'a pas moins étonné qu'attendri tous les spectateurs.

O vie illustre ! ô vie glorieuse et éternellement mémorable ! mais ô vie trop courte, trop tôt précipitée ! Quoi donc, nous ne verrons plus que dans une reine ce noble amas de vertus que nous admirions en deux ! quoi ! cette bonté ; quoi ! cette clémence ; quoi ! tant de douceur parmi tant de majesté ; quoi ! ce cœur si grand et vraiment royal, ces charités infinies, ces tendres compassions pour les misères publiques et particulières ; enfin toutes les autres rares et incomparables qualités de la grande Anne d'Autriche ne seront plus qu'un exemple et un ornement de l'histoire ! Qui nous a sitôt enlevé cette reine que nous ne voyions

[1] Ce morceau forme dans le manuscrit un hors-d'œuvre ajouté après coup, pour appliquer le sermon à la circonstance de la mort de la Reine mère. Dans ce plan, l'auteur devoit retrancher de son discours, depuis ces mots de la page 211, *Mais, mes frères, imitons en tout ce saint homme,* jusqu'à la fin, pour substituer cette péroraison. (*Edit. de Déforis.*)

point vieillir, et que les années ne changeoient pas? comment cette merveilleuse constitution est-elle devenue si soudainement la proie de la mort? d'où est sorti ce venin? en quelle partie de ce corps si bien composé étoit caché le foyer de cette humeur malfaisante, dont l'opiniâtre malignité a triomphé des soins, et de l'art, et des vœux de tout le monde? O que nous ne sommes rien! ô que la force et l'embonpoint ne sont que des noms trompeurs! Car que sert d'avoir sur le visage tant de santé et tant de vie, si cependant la corruption nous gagne au dedans, si elle attend, pour ainsi dire, à se déclarer, qu'elle se soit emparée du principe de la vie; si s'étant rendue invincible, elle sort enfin tout à coup avec furie de ses embûches secrètes et impénétrables pour achever de nous accabler? C'est ainsi que nous avons perdu cette grande reine qui devoit illustrer ce siècle entier; et maintenant étant arrivée au séjour de l'éternité, elle n'est plus suivie que de ses œuvres; et de toute cette grandeur, il ne lui en reste qu'un plus grand compte.

Et nunc reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram (*Ps.* II. 10.) : « Ouvrez les » yeux, arbitres du monde; entendez, juges de » la terre. » Celui qui est le maître de votre vie, l'est-il moins de votre grandeur? celui qui dispose de votre personne, dispose-t-il moins de votre fortune? Et si ces têtes illustres sont si fort sujettes, nous, foibles particuliers, que pensons-nous faire, et combien devons-nous être sous la main de Dieu et dépendants de ses ordres? Car sur quoi se peut assurer notre prudence tremblante? que tenons-nous de certain? quel fondement a notre vie? quel appui a notre fortune? et quand tout l'état présent seroit tranquille, qui nous garantira l'avenir? seront-ce les devins et les astrologues? Que je me ris de la vanité de ces faiseurs de pronostics, qui menacent qui il leur plaît, et nous font à leur gré des années fatales! esprit turbulents et inquiets, amoureux des changements et des nouveautés, qui ne trouvant rien à remuer dans la terre, semblent vouloir nouer avec les astres des intelligences secrètes pour troubler et agiter le monde. Moquons-nous de ces vanités. Je veux qu'un homme de bien pense toujours favorablement de la fortune publique : et du moins n'avons-nous pas à craindre les astres. Non, non, le bonheur et le malheur de la vie humaine n'est pas envoyé à l'aveugle par des influences naturelles, mais dispensé avec choix par les ordres d'une sagesse et d'une justice cachée, qui punit comme il lui plaît les péchés des hommes. Ne craignons donc pas les astres; mais, mes frères, craignons nos péchés. Croyons que le grand pape saint Grégoire parloit à nous quand il a dit ces belles paroles : *Peccata nostra barbaricis viribus sociamus, et culpa nostra hostium gladios exacuit, quæ reipublicæ vires gravat* (*lib.* V, *Ep.* XX, *ad* MAURIC. *tom* II, *col.* 747.) : Ne voyez-vous pas, dit-il, que l'Etat gémit sous le poids de nos péchés, et que joignant nos crimes aux forces des ennemis, c'est nous seuls peut-être qui allons faire pencher la balance? Quand deux grands peuples se font la guerre, Dieu veut assurément se venger de l'un, et souvent de tous les deux; mais de savoir par où il veut commencer, c'est ce qui passe de bien loin la portée des hommes. Nous savons qu'il a souvent commencé par les étrangers; et aussi il est écrit que souvent, « le jugement commence par sa maison : » *Tempus est ut judicium incipiat à domo Dei* (1. PETR., IV. 17.). Celui qui réussit le premier n'est pas plus en sûreté que l'autre, parce que son tour viendra au temps ordonné. Dieu châtie les uns par les autres, et il châtie ordinairement ceux par lesquels il châtie les autres. Nabuchodonosor est son serviteur pour exercer ses vengeances; le même est son ennemi pour recevoir les coups de sa justice. Prenons donc garde, mes frères, de ne mettre pas Dieu contre nous; et infidèles à notre patrie et à notre prince, ne nous joignons pas à nos ennemis, et ne les fortifions pas par nos crimes. Faisons la volonté de Dieu, et après il fera la nôtre : il nous protégera dans le temps, et nous couronnera dans l'éternité, où nous conduise, etc.

TROISIÈME SERMON

POUR LE JOUR

DE LA PURIFICATION DE LA STE VIERGE.

Explication des trois cérémonies de la Purification. Modestie incomparable de Marie. Sentiments de Jésus dans son oblation. Disposition pour une sainte communion, ses fruits et ses effets désirables.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundùm legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini....; et ut darent hostiam secundùm quod dictum est in lege Domini, par turturum aut duos pullos columbarum.

Le temps de sa purification étant accompli selon la loi de Moïse, ils le portèrent à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur....; et pour donner ce qui devoit être offert en sacrifice selon la loi du Seigneur, deux tourterelles ou deux petits de colombes (LUC., II. 22, 24.).

Ce que nous appelons la purification de la sainte

Vierge enferme sous un nom commun trois cérémonies différentes de la loi ancienne, que le Fils de Dieu a voulu subir aujourd'hui, où en sa personne, ou en celle de sa sainte Mère, non sans quelque profond conseil de la providence divine. Elles sont toutes trois très manifestement distinguées dans notre évangile, comme vous l'aurez pu observer dans le texte que j'ai rapporté exprès tout entier. Or afin de vous dire en quoi consistoient ces cérémonies, il faut remarquer que selon la loi toutes les femmes accouchées étoient réputées immondes : d'où vient que Dieu leur ordonnoit deux choses. Premièrement il les obligeoit de se tenir quelque temps retirées et du sanctuaire et même de la conversation des hommes; puis, ce temps étant expiré, elles se venoient présenter à la porte du tabernacle, afin d'être purgées par un certain genre de sacrifice ordonné spécialement pour cela. Cette retraite et ce sacrifice sont les deux premières cérémonies, ou plutôt ce sont deux parties de la même cérémonie, lesquelles l'une et l'autre ne regardoient principalement que la mère, et se faisoient pour tous les enfants nouvellement nés, de quelque sexe et condition qu'ils pussent être, ainsi qu'il est écrit dans le douzième chapitre du Lévitique. Quant à la troisième cérémonie, elle ne s'observoit que pour les mâles, et parmi les mâles n'étoit que pour les aînés, que les parents étoient obligés de venir présenter à Dieu devant ses autels, et ensuite les rachetoient par quelque somme d'argent, témoignant par-là que tous leurs aînés étoient singulièrement du domaine de Dieu, et qu'ils ne les retenoient que par une espèce d'engagement : c'est ce que Dieu commande à son peuple en l'Exode, chapitre douzième. Dans ces trois cérémonies consiste à mon avis tout le mystère de cette fête; ce qui m'a fait résoudre de vous les expliquer familièrement dans le même ordre que je les ai rapportées. J'espère que le récit d'une histoire si mémorable, telle qu'est celle qui nous est aujourd'hui représentée dans notre évangile, jointe à quelques brièves réflexions que je tâcherai d'y ajouter avec l'assistance divine, fournira un pieux entretien à vos dévotions; et je pense en vérité, mes très chères Sœurs, qu'il seroit difficile de proposer à votre foi un plus beau spectacle.

Et pour commencer, j'avance deux choses très assurées : la première, que la loi de la purification présupposoit que la femme eût conçu à la façon ordinaire, parce qu'elle est couchée en ces termes : *Mulier si, suscepto semine, pepererit masculum* (*Levit.*, XII. 2.) : où il est [clair] que le législateur a voulu toucher la source de la corruption qui se trouve dans les enfantements ordinaires; autrement ce mot, *suscepto semine*, seroit inutile et ne rendroit aucun sens. La loi donc de la purification parloit de celles qui enfantent selon les ordres communs de la nature. Je dis en second lieu que la raison de la loi étant telle que nous la venons de dire, après les saints Pères, elle ne regardoit en aucune façon la très heureuse Marie, ne s'étant rien passé en elle dont son intégrité pût rougir. Vous le savez, mes très chères Sœurs, que son Fils bien-aimé étant descendu dans ses entrailles très chastes tout ainsi qu'une douce rosée, il en étoit sorti comme une fleur de sa tige, sans laisser de façon ni d'autre aucun vestige de son passage. D'où je conclus que si elle étoit obligée à la loi de la purification, c'étoit seulement à cause de la coutume, et de l'ordre qui ne doit point être changé pour une rencontre particulière. Et en effet le cas étoit si fort extraordinaire, qu'il sembloit n'être pas suffisant pour apporter une exception à une loi générale.

Or, ce n'est pas mon dessein d'examiner ici cette question, mais seulement de vous faire admirer la vertu de la sainte Vierge, en ce que sachant très bien l'opinion que l'on auroit d'elle, et qu'il n'y auroit personne qui s'imaginât qu'elle eût ni conçu ni enfanté autrement que les autres mères, elle ne s'est point avisée de découvrir à personne le secret mystère de sa grossesse. Au contraire, elle a bien le courage de confirmer un sentiment si préjudiciable à sa virginité, subissant, sans se déclarer, une loi qui, comme nous l'avons dit, en présupposoit la perte. Et je prétends que ce silence est une marque certaine d'une retenue extraordinaire et d'une modestie incomparable. Qu'ainsi ne soit, vous savez que celles de son sexe qui sont soigneuses de garder leur virginité, mettent leur point d'honneur à faire connoître qu'elle est entière et sans tache, et quelquefois c'est la seule chose en laquelle elles avoueront franchement qu'elles recherchent la réputation. Cela étant ainsi, je vous prie de considérer que vous ne persuaderez jamais à un gentilhomme, qui se pique d'honneur, de faire quelque action dont on puisse soupçonner en lui de la lâcheté. Or, il est certain qu'une vierge est touchée beaucoup plus au vif, lorsque quelque rencontre l'oblige à donner sujet de croire qu'elle ait perdu sa virginité, pour laquelle elle a un sentiment délicat au dernier point. Ce qui me fait admirer la vertu de la sainte Vierge, qui ne craint pas d'observer une cérémonie qui sembloit si injurieuse à sa très pure virginité; qui ayant moins besoin d'être

purifiée que les rayons du soleil, obéit comme les autres à la loi de la purification, et offre avec tant de simplicité le sacrifice pour le péché, c'est-à-dire pour les immondices légales qu'elle n'avoit nullement contractées; et qui par cette obéissance confirme la créance commune qu'elle avoit conçu comme les autres femmes, bien loin de désabuser le monde dans une rencontre qui sembloit si pressante, et de faire connoître aux hommes ce qui s'étoit accompli en elle par l'opération de l'Esprit de Dieu.

Certes il faut l'avouer, mes très chères Sœurs, cela est du tout admirable : surtout la très heureuse Vierge ayant de son côté, si elle eût voulu se découvrir, premièrement la vérité qui est si forte, et après, l'innocence de ses mœurs qui n'appréhendoit aucune recherche, puis sa grande sincérité à laquelle les gens de bien eussent eu peine de refuser leur créance, et enfin un témoignage irréprochable en la personne de son mari, qui avec sa bonté et naïveté ordinaire eût dit qu'il étoit vrai que sa femme étoit très chaste, et qu'il en avoit été averti de la part de Dieu. Et cependant nous ne lisons pas qu'elle en ait jamais parlé : au contraire, nous voyons son grand silence expressément remarqué dans les saintes Lettres. Une seule fois seulement sa joie éclata, lorsque sollicitée par la prophétie de la bonne Elisabeth sa cousine, qui la proclamoit bienheureuse, elle lui déchargea son cœur, et se sentant obligée de rendre hautement ses actions de grâces à la divine bonté, elle chante dans l'épanchement de son âme, que « le Tout-Puissant a fait en elle des » choses très grandes (Luc., I. 49.). » Partout ailleurs elle écoute, elle remarque, elle médite, elle repasse en son cœur; mais elle ne parle jamais.

Ce qui me surprend davantage, c'est qu'elle seule garde le silence, pendant que tous les autres s'occupent à parler de son Fils. Que ne dit pas aujourd'hui le bon Siméon, et à qui ne donneroit-il pas envie d'exprimer toutes ses pensées touchant cet aimable enfant qui fait aujourd'hui toute sa joie, toute son espérance, tout son entretien? Marie se contente d'admirer à part soi des choses extraordinaires qui se disoient de son Fils, ainsi que l'évangéliste le remarque fort expressément. Non pas qu'elle en fût surprise, comme si elle eût ignoré quel il devoit être, elle à qui l'ange avoit dit si nettement qu'il seroit appelé le Fils du Très-Haut, et qu'il siégeroit à jamais sur le trône de David son père. Et certes, vous jugez bien qu'il n'est pas croyable qu'elle ait oublié les paroles de l'ange, elle dont il est écrit qu'elle retenoit si soigneusement celles des bergers. Et quand il n'y auroit eu que la manière admirable par laquelle elle avoit conçu, car du moins ne lui peut-on pas dénier cette connoissance, le moyen de s'en taire à moins que d'avoir la vertu et la retenue de Marie?

Mais certes il falloit qu'elle se fît voir, par ses actions si soumises, la mère de celui qui après sa glorieuse transfiguration dit à ses disciples : « Gardez-vous bien de parler de ce que vous venez » de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'homme » soit ressuscité (Matth., xvii. 9.). » Et il y a dans son Evangile beaucoup d'autres paroles qui sont dites en ce même sens, par lesquelles nous connoissons que le Fils de Dieu, qui a daigné témoigner quelque sorte d'impatience pour l'ignominie de sa croix : « J'ai, dit-il (Luc., xii. 50.), » à être baptisé d'un baptême, et comment suis-» je pressé en moi-même jusqu'à ce qu'il soit » accompli! » lui donc qui a témoigné quelque sorte d'impatience pour l'ignominie de sa croix, n'a jamais fait [paroître] le moindre désir de la manifestation de son nom, attendant le temps préfix marqué précisément par la Providence divine. C'étoit lui, c'étoit lui, chères Sœurs, qui donnoit ce sentiment à sa sainte Mère, afin de faire voir qu'elle étoit animée de son même Esprit. Ainsi elle jouit seule avec Dieu d'une si grande joie, sans la partager qu'avec ceux à qui il plaît au Saint-Esprit de la révéler. Elle attend que Dieu découvre cette merveille lorsqu'il sera expédient pour la gloire de son saint nom. Elle est vierge; Dieu le sait, Jésus son cher Fils le sait; ce lui est assez. O silence! ô retenue! ô âme parfaitement satisfaite de Dieu seul et du témoignage de sa conscience! Une mère si éclairée, se contenter d'être au nombre des écoutants au sujet de son Fils unique, ne parler pas même des choses où sa virginité qui lui est si chère semble intéressée, laisser croire au monde tout ce qu'il voudra et tout ce que Dieu permettra qu'il croie, cacher une si grande gloire et modérer ses paroles dans une joie qui devoit être si excessive! Sauveur Jésus, Dieu caché, qui ne faites paroître à nos yeux que votre foiblesse, qui avez inspiré cette humilité si profonde à la bienheureuse Marie votre Mère, faites-nous goûter vos douceurs en simplicité; vous seul contentez nos désirs, vous seul soyez suffisant à nos âmes.

La seconde cérémonie consistoit en un certain genre de sacrifice, comme je vous le rapportois au commencement de ce discours. Or Dieu avoit ordonné en cette rencontre différentes sortes de victimes, qui pouvoient être offertes légitime-

ment. « On offrira, dit-il (*Levit.*, XII. 6, 9.). » un agneau d'un an avec une tourterelle ou un » pigeonneau. Que si vous ne pouvez offrir » un agneau, ajoute le Seigneur, si vous n'en » avez pas le moyen, vous offrirez deux pigeon- » neaux ou une paire de tourterelles. » Par où vous voyez que l'on pouvoit suppléer au défaut de l'agneau par les pigeonneaux ou la tourterelle; et cela se faisoit ordinairement par les pauvres, pour lesquels la loi semble avoir donné ce choix des victimes : les pigeonneaux et les tourterelles, c'étoit le sacrifice des pauvres. Maintenant souffrez que je vous demande quelle victime vous pensez que l'on ait offerte pour le Roi du ciel. Ecoutez, je vous prie, l'évangéliste saint Luc : ils offrirent pour lui, dit-il, une paire de tourterelles, ou deux pigeonneaux. Une paire de tourterelles, ou deux pigeonneaux : mais lequel des deux, saint évangéliste? pourquoi cette alternative? Est-ce ainsi que vous racontez une chose faite? Pénétrons, s'il vous plaît, son dessein : tout ceci n'est pas sans mystère. Certes l'intention de l'évangéliste n'est pas de nous rapporter précisément laquelle victime en particulier a été offerte, puisqu'il nous donne cette alternative; deux pigeonneaux, ou une paire de tourterelles. Ce n'est pas aussi son dessein de faire une énumération de toutes les choses qui pouvoient être offertes en cette cérémonie selon les termes de la loi de Dieu, puisqu'il ne parle point de l'agneau. Quelle peut donc être sa pensée? Est-ce point qu'il nous veut faire entendre que c'eût été hors de propos qu'on eût offert un agneau en ce même temps, où l'on apportoit dans le temple le vrai agneau de Dieu qui venoit effacer les péchés du monde? Ou bien n'est-ce pas plutôt que l'évangéliste nous fait entendre, qu'il n'est pas nécessaire que nous sachions quelle a été précisément la victime offerte pour notre Sauveur, pourvu que nous connoissions que le sacrifice, quel qu'il ait été, étoit le sacrifice des pauvres : *Par turturum aut duos pullos columbarum* (LUC., II. 24.).

Chères Sœurs, qui, poussées de l'esprit de Dieu, avez généreusement renoncé à tous les biens et même à toutes les espérances du monde, réjouissez-vous en Notre-Seigneur. Jamais y eut-il homme plus pauvre que le Sauveur? Son père gagnoit sa vie par le travail de ses mains et par l'exercice d'un art mécanique; lui-même il n'avoit rien en ce monde, pas même une pauvre retraite, ni de quoi appuyer sa tête. Certes les historiens remarquent que souvent à la nativité des grands personnages, il s'est vu des choses qui ont servi de présages de ce qu'ils devoient être pendant la vie. Ne nous rapporte-t-on pas qu'on a vu fondre des aigles ou sur la chambre ou sur le berceau de ceux qui devoient être un jour empereurs? Et on raconte de saint Ambroise et de quelques autres, qu'un essaim d'abeilles s'étoit reposé innocemment sur leurs lèvres, pour signifier la douceur de leur éloquence. O épouses de Jésus-Christ! dans ces dernières fêtes que nous avons célébrées, que nous avons vu de présages de l'extrême pauvreté dans laquelle Jésus devoit vivre! Quel est l'enfant si misérable dont les parents n'aient pas du moins quelque chétive demeure, où ils puissent le mettre à couvert des injures de l'air au moment qu'il vient au monde? Jésus, rebuté de tout le monde, est plutôt, ce semble, exposé que né dans une étable. Ainsi il naquit, ainsi il vécut, ainsi il mourut. Il a choisi le genre de mort où l'on est le plus dépouillé, et nu qu'il étoit à la croix, il voyoit ces avares et impitoyables soldats qui partageoient ses vêtements, et jouoient à trois dés jusqu'à sa tunique mystérieuse. Ne fut-il pas enterré dans un sépulcre emprunté? et les draps dans lesquels son saint corps fut enseveli, les parfums desquels il fut embaumé, furent les dernières aumônes de ses amis. De sorte que, pour ne se point démentir dans cette action, qui étoit, comme vous le verrez tout à l'heure, une représentation de sa mort; il veut que l'on offre pour lui le sacrifice des pauvres, une paire de pigeonneaux ou deux tourterelles. O Roi de gloire, « qui étant si riche » par la condition de votre nature, vous êtes fait » pauvre pour l'amour de nous, afin de nous » enrichir par votre abondance (2. *Cor.*, VIII. 9.); » inspirez dans nos cœurs un généreux mépris de toutes ces choses que les mortels aveugles appellent des biens, et faites-nous trouver dans le ciel cet unique et inépuisable trésor, que vous nous avez acquis au prix de votre sang par votre ineffable miséricorde.

Nous lisons deux raisons dans l'Exode pour lesquelles Dieu ordonnoit que les premiers-nés lui fussent offerts. De ces deux raisons je prendrai seulement celle qui sera la plus convenable au mystère que nous traitons, à laquelle je vous prie de vous rendre un peu attentifs. Dieu, pour faire voir qu'il étoit le maître de toutes choses, avoit accoutumé d'en exiger les prémices comme une espèce de tribut et de redevance. Ainsi voyons-nous que les prémices des fruits lui sont offertes, en témoignage que nous ne les avons que de sa seule munificence. Pour cela il demandoit tout ce qui naissoit le premier, tant parmi les hommes que parmi les animaux, se déclarant maître de

tout. D'où vient qu'après ces mots par lesquels il ordonne, en l'Exode, que tous les premiers-nés lui soient consacrés : *Sanctifica mihi omne primogenitum,... tam de hominibus quàm de jumentis* (*Exod.*, XIII. 2.) ; il ajoute incontinent la raison ; car tout est à moi « Sanctifiez-moi, » dit-il, tous les premiers-nés, tant parmi les » hommes que parmi les animaux ; car tout est à » moi : » *Mea sunt enim omnia.* Et il exigeoit ce tribut particulièrement à l'égard des hommes, pour se faire reconnoître le chef de toutes les familles d'Israël, et afin qu'en la personne des aînés, qui représentent la tige de la maison, tous les autres enfants fussent dévoués à son service. De sorte que par cette offrande les aînés étoient séparés des choses communes et profanes, et passoient au rang des saintes et des consacrées. C'est pourquoi la loi est prononcée en ces termes : *Separabis omne quod aperit vulvam Domino* (*Exod.*, XIII. 12.) : « Vous séparerez tous les » premiers-nés au Seigneur. »

Et c'est en ce lieu où je puis me servir des paroles du grave Tertullien, et appeler avec lui le Sauveur Jésus l'Illuminateur des antiquités (*adv.* MARCION. *lib.* IV, *n.* 40.), qui n'ont été établies que pour signifier ses mystères. Car quel autre est plus sanctifié au Seigneur que le Fils de Dieu, dont la mère a été remplie de la vertu du Très-Haut ? d'où l'ange concluoit que « ce qui » naîtroit d'elle seroit saint (LUC., I. 35.). » Et voici qu'étant « le premier-né de toutes les créa- » tures, » ainsi que l'appelle saint Paul (*Coloss.*, I. 15.), et étant de plus les prémices du genre humain, on le vient aujourd'hui offrir à Dieu devant ses autels, pour protester qu'en lui seul nous sommes tous sanctifiés et renouvelés, et que par lui seul nous appartenons au Père éternel, et avons accès à l'autel de sa miséricorde. Ce qui lui fait dire à lui-même : *Ego pro eis sanctifico meipsum* (JOAN., XVII. 19.) : « Mon Père, je » me consacre pour eux ; » afin d'accomplir cette prophétie qui avoit promis à nos pères, qu' « en » lui toutes les nations seroient bénites (*Genes.*, » XXII. 18.), » c'est-à-dire sanctifiées et consacrées à la Majesté divine. Telles sont les prérogatives de son droit d'aînesse, telles sont les obligations que nous avons à ce pieux aîné, c'est-à-dire au Sauveur Jésus, qui s'est immolé pour l'amour de nous.

Et à ce propos je vous prie de considérer les paroles que l'Apôtre fait dire à Notre-Seigneur dans son Epître aux Hébreux, chapitre dixième : elles sont tirées du psaume trente-neuvième, dont voici les propres termes cités par l'Apôtre : *Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt ; tunc dixi, Ecce venio* (*Hebr.*, X. 6. 7.). « Les holocaustes et les sacrifices pour le péché » ne vous ont pas plu, ô mon Père ! alors je me » suis offert, j'ai dit : J'irai moi-même, afin » d'exécuter votre volonté ; » c'est-à-dire, comme l'entend l'Apôtre, l'ouvrage de notre salut. Ne vous semble-t-il pas, chères Sœurs, que ces paroles ne sont faites que pour cette cérémonie ? Saint Paul les fait dire à Notre-Seigneur en entrant au monde : *Ingrediens mundum dixit* (*Ibid.*, 5.). Or, le Fils de Dieu n'avoit que six semaines lorsqu'on le vint offrir à Dieu dans son temple, de sorte qu'il ne faisoit à proprement parler que d'entrer au monde. Et selon cette doctrine, je me représente aujourd'hui le Sauveur Jésus, à même temps qu'on l'offre au Père éternel, prendre déjà la place de toutes les victimes anciennes, afin de nous consommer à jamais par l'unité de son sacrifice : tellement que cette cérémonie étoit comme un préparatif de sa passion. Jésus-Christ dans sa tendre enfance méditoit le dessein laborieux de notre rédemption, et déjà par avance se destinoit à la croix. Si je me suis bien fait entendre, mes très chères Sœurs, vous avez vu un rapport merveilleux des anciennes cérémonies que le Fils de Dieu subit aujourd'hui avec les mystères de notre salut.

Mais après avoir vu les sentiments de notre Sauveur dans cette mystérieuse journée, si vous aviez peut-être une sainte curiosité de savoir de quoi s'entretenoit la bienheureuse Marie, je tâcherai de vous en donner quelque éclaircissement par une considération très solide. Toutes les cérémonies des Juifs leur étoient données en figures de ce qui se devoit accomplir en Notre-Seigneur : et bien qu'elles fussent différentes les unes des autres, toutefois elles ne contenoient qu'un seul Jésus-Christ. Ceux qui étoient grossiers et charnels n'en considéroient que l'extérieur, sans en pénétrer le sens. Mais les spirituels et les éclairés, à travers des ombres et des figures externes, contemploient intérieurement par une lumière céleste les mystères du Sauveur Jésus. Par exemple, dans la manne, ils se nourrissoient de la parole éternelle du Père, faite chair pour l'amour de nous, vrai pain des anges et des hommes ; et leur foi leur faisoit voir, dans leurs sacrifices sanglants, la mort violente du Fils de Dieu pour l'expiation de nos crimes. Que si les Juifs éclairés entendoient en un sens spirituel ce qu'ils célébroient corporellement, à plus forte raison la très heureuse Marie ayant le Sauveur entre ses bras, et l'offrant de ses propres mains au Père éternel, faisoit cette

cérémonie en esprit, c'est-à-dire joignoit son intention à ce que représentoit la figure externe, c'est-à-dire l'oblation sainte du Sauveur pour tout le genre humain racheté miséricordieusement par sa mort, ainsi que je vous le représentois tout à l'heure. Ce qui me fait dire, et ce n'est point une méditation creuse et imaginaire, que de même que la sainte Vierge, au jour de l'Annonciation, donna son consentement à l'incarnation du Messie, qui étoit le sujet de l'ambassade de l'ange; de même elle ratifia, pour ainsi dire, en ce jour le traité de sa passion, puisque ce jour en étoit une figure et comme un premier préparatif. Et ce qui confirme cette pensée, ce sont les paroles de Siméon. Car, comme en cette sainte journée son esprit devoit être occupé de la passion de son Fils, pour cela il est arrivé non sans un ordre secret de la Providence, que Siméon, après avoit dit en fort peu de mots tant de choses de Notre-Seigneur, adressant la parole à sa sainte Mère, ne l'entretient que des étranges contradictions dont son Fils sera traversé, et des douleurs amères dont son âme sera percée à cause de lui. « Celui-ci, dit-il (Luc., II. 34.), est établi » comme un signe auquel on contredira; et votre » âme, ô Mère, sera percée d'un glaive. » Où vous devez remarquer la résignation la plus parfaite à la volonté divine, dont jamais vous ayez ouï parler. Car la sainte Vierge, entendant une prophétie si lugubre, et en cela plus terrible que n'énonçant rien en particulier, elle laissoit appréhender toutes choses, elle ne s'informe point quels seront donc ces accidents si étranges que ce bon vieillard lui prédit; mais s'étant une bonne fois abandonnée entre les mains de Dieu, elle se soumet de bon cœur, sans s'en enquérir, à ce qu'il lui plaira ordonner de son Fils et d'elle. Voilà comme la sainte Vierge, unissant son intention à celle de son cher Fils, se dévouoit avec lui à la Majesté divine.

C'est ici, c'est ici, chrétiens [1], à propos de cette offrande parfaite, que je vous veux sommer de votre parole, et vous faire souvenir de ce que vous avez fait devant ces autels. Lorsque vous avez été aggrégés à la confrérie, n'avez-vous pas protesté solennellement que vous réformeriez votre vie? Or, en vain faisons-nous de si magnifiques promesses, en vain nous mettons-nous sous la protection de Marie, en vain la prenons-nous pour notre exemplaire, en vain nous assemblons-nous pour écouter la parole de Dieu, si on voit toujours les mêmes déréglements dans nos mœurs. C'est pourquoi aujourd'hui que la très innocente Marie présente son Fils à Dieu, qu'elle se dédie elle-même à sa Majesté, servons-nous d'une occasion si favorable; et renouvelant tout ce que nous avons jamais fait de bonnes résolutions, dévouons-nous pour toujours au service de Dieu notre Père. Mais je ne m'aperçois pas que ce discours est trop long, et que je dois quelques paroles d'exhortation à ceux qui, invités par la solennité de demain, désirent participer à nos redoutables mystères.

Chrétiens, si vous désirez faire une sainte communion, tel qu'étoit Siméon lorsqu'il embrassa Notre-Seigneur dans le temple, tels devez-vous être, approchant de la sainte table. Le saint homme avoit une telle passion pour notre Sauveur, qu'il ne pensoit jour et nuit à autre chose qu'à lui; et bien qu'il ne fût pas encore venu au monde, comme sa foi le lui montroit dans les prophéties, il attachoit toutes ses affections à ce doux objet. Ce violent amour produisoit en lui deux mouvements très puissants. L'un étoit un ardent désir de voir bientôt luire au monde la consolation d'Israël; et l'autre, une ferme espérance que toutes choses seroient rétablies par son arrivée : *Expectabat redemptionem Israel* (Luc., II. 25.). Le saint vieillard soupiroit donc sans cesse après le Sauveur; et parmi la véhémence de ses désirs, l'esprit de Dieu qui les lui avoit inspirés lui fit concevoir en son âme une certaine créance qu'il ne mourroit point sans le voir. Depuis ce temps-là chaque jour redoubloit ses saintes ardeurs; et peut-être n'y avoit-il plus que son amour et son espérance qui soutînt ses membres cassés, et qui animât sa décrépite vieillesse. Tels devez-vous être, si vous voulez dignement recevoir le sacrement adorable. Soyez embrasés d'un tendre et ardent amour pour le Fils de Dieu, qui vous fasse établir en lui toute l'espérance de votre cœur; que votre âme soit enflammée d'une sainte avidité de vous rassasier de cette viande céleste, que le Père éternel nous a préparée en son Fils. Car y a-t-il chose au monde plus désirable que de jouir du corps et du sang de Notre-Seigneur, et du prix de notre salut; que de communiquer à sa passion; que de tirer de sa sainte chair, autrefois pour nous déchirée, une nourriture solide par la méditation de sa mort; que de recevoir, par l'attouchement de cette chair vivifiante, et l'abondance du Saint-Esprit, et les semences d'immortalité; que d'être transformés en lui par un mira-

[1] Ce morceau a été fait séparément par l'auteur, pour adapter son sermon à la cérémonie dont il parle. Et il est clair que telle a été son intention, puisqu'il rappelle en tête de cette addition les cinq ou six dernières lignes qui la précèdent. (*Edit. de Déforis.*)

cle d'amour? Poussés de cet aimable désir, venez en esprit dans le temple, ainsi que le bon Siméon : *Et venit in Spiritu in templum* (Luc., II. 27.). Que ce ne soit ni par coutume, ni pour tromper le monde par quelques froides grimaces; mais venez comme le malade au remède, comme le mort à la vie, comme un amant passionné à l'objet de ses affections; venez boire à longs traits et avec une soif ardente cette eau admirable qui jaillit à la vie éternelle. Et lorsqu'on vous présentera ce pain céleste, goûtez à part vous combien le Sauveur est doux; qu'un extrême transport d'amour, vous faisant oublier de vous-même, vous attache et vous colle au Seigneur Jésus. C'est là où il faut savourer cette viande délicieuse en silence et en repos. Regardez le bon Siméon; comme l'évangéliste nous distingue ses actions, et comme il sait saintement ménager sa joie. Il le prend entre ses bras, dit saint Luc, il bénit Dieu, et enfin il éclate en action de grâces : *Suscepit eum in ulnas suas, et benedixit Deum, et ait* (*Ibid.*, 28.). Mais devant que de parler, que de regards amoureux! que d'ardents baisers! quelle abondance de larmes! Il faut donc, avant toutes choses, que votre âme se fonde en joie : jouissez du baiser du Sauveur, c'est le même que Siméon embrassa; et s'il se cache à vos yeux, il se montre à votre foi : et le même qui a dit à ses disciples : Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez (*Ibid.*, x. 23.)! a dit aussi pour notre consolation : Bienheureux ceux qui croient et qui ne voient point (Joan., xx. 29.). Après, que votre âme s'épanouisse et se décharge, à la bonne heure, en hymnes et en cantiques; que tous vos sens disent : O Seigneur, qui est semblable à vous (*Ps.* xxxiv. 10.)? et que ce sentiment pénètre jusques à la moelle de vos os. Ensuite entrez, à l'exemple de notre vieillard, dans un dégoût de la vie et de ses plaisirs, épris des charmes incompréhensibles d'une parfaite beauté : Envoyez-moi maintenant en paix, ô Seigneur! *Nunc dimittis servum tuum in pace* (Luc., II. 29.).

Que vous dirai-je de cette divine paix que le monde ne peut entendre, et qui est le propre effet de ce sacrement? Qui ne voit que la paix est le fruit de la charité, qui lie, et tempère, et adoucit les esprits? Or, n'est-ce pas ici le mystère de charité? Car, par le moyen de la sainte chair de Jésus, nous nous unissons à la divinité qui en est inséparable, et notre société est avec Dieu et avec son Fils dans l'unité de l'Esprit. (1. Joan., I. 3.). Ayant donc la paix avec Dieu, quel calme et quelle aimable tranquillité dans nos âmes! C'est pourquoi songeons, chrétiens, en quelle société nous avons été appelés. Pensons que nos corps sont devenus et les membres de Jésus-Christ et les temples du Saint-Esprit. Ne les abandonnons point à nos passions brutales, qui, comme des soldats aveugles et téméraires, profanent les choses sacrées; mais conservons en pureté ces vaisseaux fragiles dans lesquels nous avons notre trésor (1. *Thess.*, IV. 4; 2. *Cor.*, IV. 7.). Ne parlons désormais que Jésus, ne songeons que Jésus, ne méditons que Jésus : Jésus soit notre joie, nos délices, notre nourriture, notre amour, notre conseil, notre espérance en ce monde et notre couronne en l'autre. Sauveur Jésus, en qui nous sommes bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles, lorsque vous verrez demain vos enfants, surtout ceux qui sont associés à cette confrérie pour la gloire de votre nom, lors, dis-je, que vous les verrez rangés devant votre table, attendant la nourriture céleste à laquelle vous les invitez, daignez leur donner votre sainte bénédiction par l'intercession de la bienheureuse vierge Marie. *Amen*[1].

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ASSOMPTION DE LA STE VIERGE.

Les vertus de Marie, le plus bel ornement de son triomphe. L'amour divin, principe de sa mort. Nature et transport de son amour; de quelle sorte cet amour lui a donné le coup de la mort. Désirs que nous devons avoir de nous réunir à Jésus-Christ. Merveilles que la sainte virginité opère en Marie; effets de cette vertu dans les vierges chrétiennes. Comment l'humilité chrétienne semble-t-elle avoir dépouillé Marie de tous ses avantages, et les lui rend-elle tous éminemment. Prière à Marie, pour nous obtenir cette vertu essentielle.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum?

Qui est celle-ci qui s'élève du désert, pleine de délices, appuyée sur son bien-aimé (*Cant.*, VIII. 5.)?

Il y a un enchaînement admirable entre les mystères du christianisme; et celui que nous célébrons a une liaison particulière avec l'incarnation du Verbe éternel. Car si la divine Marie a reçu autrefois le Sauveur Jésus, il est juste que

[1] D. Déforis a inséré ici mal à propos un Précis de sermon sur la présentation de Jésus-Christ. Le manuscrit indique assez qu'il appartient à la Présentation de la sainte Vierge; et le texte le prouve évidemment. Nous l'avons placé ci-dessus sous ce titre. (*Edit. de Versailles.*)

le Sauveur reçoive à son tour l'heureuse Marie; et n'ayant pas dédaigné de descendre en elle, il doit ensuite l'élever à soi, pour la faire entrer dans sa gloire. Il ne faut donc pas s'étonner, mes Sœurs, si la bienheureuse Marie ressuscite avec tant d'éclat, ni si elle triomphe avec tant de pompe. Jésus, à qui cette Vierge a donné la vie, la lui rend aujourd'hui par reconnoissance; et comme il appartient à un Dieu de se montrer toujours le plus magnifique; quoi qu'il n'ait reçu qu'une vie mortelle, il est digne de sa grandeur de lui en donner en échange une glorieuse. Ainsi ces deux mystères sont liés ensemble; et afin qu'il y ait un plus grand rapport, les anges interviennent dans l'un et dans l'autre, et se réjouissent aujourd'hui avec Marie, de voir une si belle suite du mystère qu'ils ont annoncé. Joignons-nous, mes très chères Sœurs, à cette pompe sacrée; mêlons nos voix à celles des anges pour louer la divine Vierge; et de peur de ravilir leurs divins cantiques par des paroles humaines, faisons retentir jusqu'au ciel celles qu'un ange même en a apportées : *Ave*, *Maria*.

Le ciel, aussi bien que la terre, a ses solennités et ses triomphes, ses cérémonies et ses jours d'entrée, ses magnificences et ses spectacles; ou plutôt la terre usurpe ces noms, pour donner quelque éclat à ses vaines pompes : mais les choses ne s'en trouvent véritablement dans toute leur force, que dans les fêtes augustes de notre céleste patrie, la sainte et triomphante Jérusalem. Parmi ces solennités glorieuses, qui ont réjoui les saints anges et tous les esprits bienheureux; vous n'ignorez pas, mes Sœurs, que celle que nous célébrons est l'une des plus illustres, et que sans doute l'exaltation de la sainte Vierge dans le trône que son Fils lui destine, doit faire l'un des plus beaux jours de l'éternité; si toutefois nous pouvons distinguer des jours dans cette éternité toujours permanente.

Pour vous expliquer les magnificences de cette célèbre entrée, je pourrois vous representer le concours, les acclamations, les cantiques de réjouissance de tous les ordres des anges et de toute la cour céleste; je pourrois encore m'élever plus haut, et vous faire voir la divine Vierge présentée par son divin Fils devant le trône du Père, pour y recevoir de sa main une couronne de gloire immortelle : spectacle vraiment auguste et qui ravit en admiration le ciel et la terre. Mais tout ce divin appareil passe de trop loin nos intelligences : et d'ailleurs, comme le ministère que j'exerce m'oblige, en vous étalant des grandeurs, de vous chercher aussi des exemples, je me propose, mes Sœurs, de vous faire paroître l'heureuse Marie, suivie seulement de ses vertus, et toute resplendissante d'une suite si glorieuse. En effet, les vertus de cette princesse, c'est ce qu'il y a de plus digne d'être regardé dans son entrée. Ses vertus en ont fait les préparatifs, ses vertus en font tout l'éclat, ses vertus en font la perfection. C'est ce que ce discours vous fera connoître; et afin que vous voyiez les choses plus distinctement, voici l'ordre que je me propose.

Pour faire entrer Marie dans sa gloire, il falloit la dépouiller avant toutes choses de cette misérable mortalité, comme d'un habit étranger; ensuite il a fallu parer son corps et son âme de l'immortalité glorieuse, comme d'un manteau royal et d'une robe triomphante; enfin, dans ce superbe appareil, il la falloit placer dans son trône, au-dessus des chérubins et des séraphins, et de toutes les créatures. C'est tout le mystère de cette journée; et je trouve que trois vertus de cette Princesse ont accompli tout ce grand ouvrage. S'il faut la tirer de ce corps de mort, l'amour divin fera cet office. La sainte virginité, toute pure et toute éclatante, est capable de répandre jusque sur sa chair la lumière d'immortalité, ainsi qu'une robe céleste; et après que ces deux vertus auront fait, en cette sorte, les préparatifs de cette entrée magnifique, l'humilité toute puissante achèvera la cérémonie, en la plaçant dans son trône, pour y être révérée éternellement par les hommes et par les anges. C'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans la suite de ce discours, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

La nature et la grâce concourent à établir immuablement la nécessité de mourir. C'est une loi de la nature, que tout ce qui est mortel doit le tribut à la mort; et la grâce n'a pas exempté les hommes de cette commune nécessité; parce que le Fils de Dieu s'étant proposé de ruiner la mort par la mort même, il a posé cette loi, qu'il faut passer par ses mains pour en échapper; qu'il faut entrer au tombeau pour en renaître; et enfin qu'il faut mourir une fois, pour dépouiller entièrement la mortalité. Ainsi cette pompe sacrée, que je dois aujourd'hui vous représenter, a dû prendre son commencement dans le trépas de la sainte Vierge. Et c'est une partie nécessaire du triomphe de cette Reine, de subir la loi de la mort, pour laisser entre ses bras, et dans son sein même, tout ce qu'elle avoit de mortel.

Mais ne nous persuadons pas qu'en subissant cette loi commune, elle ait dû aussi la subir d'une façon ordinaire. Tout est surnaturel en Marie : un miracle lui a donné Jésus-Christ ; un miracle lui doit rendre ce Fils bien-aimé ; et sa vie, pleine de merveilles, a dû enfin être terminée par une mort toute divine. Mais quel sera le principe de cette mort admirable et surnaturelle? Chrétiens, ce sera l'amour maternel ; l'amour divin fera cet ouvrage : c'est lui qui enlèvera l'âme de Marie, et qui, rompant les liens du corps, qui l'empêchent de joindre son Fils Jésus, réunira dans le ciel ce qui ne peut aussi bien être séparé sans une extrême violence. Pour bien entendre un si grand mystère, il nous faut concevoir, avant toutes choses, selon notre médiocrité, quelle est la nature de l'amour de la sainte Vierge, quelle est sa cause, quels sont ses transports, de quels traits il se sert, et quelles blessures il imprime au cœur.

Un saint évêque[1] nous a donné une grande idée de cet amour maternel lorsqu'il a dit ces beaux mots : « Pour former l'amour de Marie, » deux amours se sont jointes en un : » *Duæ dilectiones in unam convenerant, et ex duobus amoribus factus est amor unus.* Dites-moi, je vous prie, quel est ce mystère? que veut dire l'enchaînement de ces deux amours? Il l'explique par les paroles suivantes : « C'est, dit-il, que la » sainte Vierge rendoit à son Fils l'amour qu'elle » devoit à un Dieu, et qu'elle rendoit aussi à son » Dieu l'amour qu'elle devoit à un Fils : » *Cùm Virgo mater Filio divinitatis amorem infunderet, et in Deo amorem nato exhiberet* (*de Laudib. B. Virg. Homil.* v. *Biblioth. PP. tom.* XX, *p.* 1272.). Si vous entendez ces paroles, vous verrez qu'on ne pouvoit rien penser de plus grand, ni de plus fort, ni de plus sublime, pour exprimer l'amour de la sainte Vierge : car ce saint évêque veut dire que la nature et la grâce concourent ensemble, pour faire dans le cœur de Marie des impressions plus profondes. Il n'est rien de plus fort ni de plus pressant que l'amour que la nature donne pour un fils, et que celui que la grâce donne pour un Dieu. Ces deux amours sont deux abîmes dont l'on ne peut pénétrer le fond, ni comprendre toute l'étendue. Mais ici nous pouvons dire avec le psalmiste : *Abyssus abyssum invocat* (*Ps.* XLI. 8.) : « Un abîme ap« pelle un autre abîme ; » puisque, pour former l'amour de la sainte Vierge, il a fallu y mêler ensemble tout ce que la nature a de plus tendre, et la grâce de plus efficace. La nature a dû s'y trouver, parce que cet amour embrassoit un Fils : la grâce à dû y agir, parce que cet amour regardoit un Dieu : *Abyssus.* Mais ce qui passe l'imagination, c'est que la nature et la grâce ordinaire n'y suffisent pas, parce qu'il n'appartient pas à la nature de trouver un Fils dans un Dieu, et que la grâce, du moins ordinaire, ne peut faire aimer un Dieu dans un Fils ; il faut donc nécessairement s'élever plus haut.

Permettez-moi, chrétiens, de porter aujourd'hui mes pensées au-dessus de la nature et de la grâce, et de chercher la source de cet amour dans le sein même du Père éternel. Je m'y sens obligé par cette raison : c'est que le divin Fils dont Marie est mère, lui est commun avec Dieu. « Ce qui » naîtra de vous, lui dit l'ange (LUC., I. 35.), » sera appelé Fils de Dieu. » Ainsi elle est unie avec Dieu le Père, en devenant la mère de son Fils unique, « qui ne lui est commun qu'avec le » Père éternel, dans la manière dont elle l'en» gendre : » *Cum eo solo tibi est generatio ista communis* (S. BERNARD., *Serm.* II *in Annunt. B. M. tom.* I, *col.* 977.).

Mais montons encore plus haut ; voyons d'où lui vient cet honneur, et comment elle a engendré le vrai Fils de Dieu. Vous jugez aisément, mes Sœurs, que ce n'est pas par sa fécondité naturelle, qui ne pouvoit engendrer qu'un homme : si bien que, pour la rendre capable d'engendrer un Dieu, il a fallu, dit l'évangéliste, que le Très-Haut la couvrît de sa vertu ; c'est-à-dire, qu'il étendît sur elle sa fécondité : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* (LUC., I. 35.). C'est en cette sorte, mes Sœurs, que Marie est associée à la génération éternelle.

Mais ce Dieu, qui a bien voulu lui donner son Fils, lui communiquer sa vertu, répandre sur elle sa fécondité ; pour achever son ouvrage, a dû aussi faire couler dans son chaste sein quelque rayon, ou quelque étincelle de l'amour qu'il a pour ce Fils unique, qui est la splendeur de sa gloire et la vive image de sa substance. C'est de là qu'est né l'amour de Marie : il s'est fait une effusion du cœur de Dieu dans le sien ; et l'amour qu'elle a pour son Fils, lui est donné de la même source qui lui a donné son Fils même. Après cette mystérieuse communication, que direz-vous, o raison humaine? Prétendrez-vous pouvoir comprendre l'union de Marie avec Jésus-Christ? car elle tient quelque chose de cette parfaite unité qui est entre le Père et le Fils. N'entreprenez pas

[1] Amédée, évêque de Lausanne, qui vivoit dans le douzième siècle, et que ses vertus rendirent encore plus recommandable que son illustre naissance. (*Edit. de Déforis.*)

non plus d'expliquer quel est cet amour maternel, qui vient d'une source si haute, et qui n'est qu'un écoulement de l'amour du Père pour son Fils unique : que si vous n'êtes pas capable d'entendre ni sa force ni sa véhémence, croirez-vous pouvoir vous représenter et ses mouvements et ses transports? Chrétiens, il n'est pas possible; et tout ce que nous pouvons entendre, c'est qu'il n'y eut jamais de si grand effort que celui que faisoit Marie pour se réunir à Jésus, ni jamais de violence pareille à celle que souffroit son cœur dans cette désunion.

Après la triomphante ascension du Sauveur Jésus, et la descente tant promise de l'Esprit de Dieu, vous n'ignorez pas que la très heureuse Marie demeura encore assez long-temps sur la terre. De vous dire quelles étoient ses occupations, et quels ses mérites pendant son pèlerinage, je n'estime pas que ce soit une chose que les hommes doivent entreprendre. Si aimer Jésus, si être aimé de Jésus, ce sont deux choses qui attirent les divines bénédictions sur les âmes, quel abîme de grâces n'avoit point, pour ainsi dire, inondé celle de Marie? Qui pourroit décrire l'impétuosité de cet amour mutuel, à laquelle concouroit tout ce que la nature a de tendre, tout ce que la grâce a d'efficace? Jésus ne se lassoit jamais de se voir aimé de sa mère : cette sainte mère ne croyoit jamais avoir assez d'amour pour cet unique et ce bien-aimé; elle ne demandoit autre grâce à son Fils, sinon de l'aimer, et cela même attiroit sur elle de nouvelles grâces.

Il est certain, chrétiens, nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de tous ces miracles; mais de concevoir quelle étoit l'ardeur, quelle la véhémence de ces torrents de flammes, qui de Jésus alloient déborder sur Marie, et de Marie retournoient continuellement à Jésus; croyez-moi, les séraphins, tout brûlants qu'ils sont, ne le peuvent faire. Mesurez, si vous pouvez, à son amour la sainte impatience qu'elle avoit d'être réunie à son Fils. Parce que le Fils de Dieu ne désiroit rien tant que ce baptême sanglant (Luc., XII. 50.) qui devoit laver nos iniquités, il se sentoit pressé en soi-même d'une manière incroyable, jusqu'à ce qu'il fût accompli. Quoi, il auroit eu une telle impatience de mourir pour nous, et sa mère n'en auroit point eu de vivre avec lui! Si le grand apôtre saint Paul (*Phil.*, I. 21, 23.) veut rompre incontinent les liens du corps, pour aller chercher son maître à la droite de son Père, quelle devoit être l'émotion du sang maternel? Le jeune Tobie, pour une absence d'un an, perce le cœur de sa mère d'inconsolables douleurs. Quelle différence entre Jésus et Tobie! et quels regrets la Vierge [ne ressentoit-elle pas de se voir si long-temps séparée d'un Fils qu'elle aimoit uniquement!] Quoi, disoit-elle, quand elle voyoit quelque fidèle partir de ce monde, par exemple saint Etienne, et ainsi des autres, quoi, mon Fils, à quoi me réservez-vous désormais, et pourquoi me laissez-vous ici la dernière? S'il ne faut que du sang pour m'ouvrir les portes du ciel, vous qui avez voulu que votre corps fût formé du mien, vous savez bien qu'il est prêt à être répandu pour votre service. J'ai vu dans le temple ce saint vieillard Siméon, après vous avoir amoureusement embrassé, ne demander autre chose que de quitter bientôt cette vie; tant il est doux de jouir même un moment de votre présence : et moi je ne souhaiterois point de mourir bientôt, pour vous aller embrasser au saint trône de votre gloire? Après m'avoir amenée au pied de votre croix pour vous voir mourir, comment me refusez-vous si long-temps de vous voir régner? Laissez, laissez seulement agir mon amour; il aura bientôt désuni mon âme de ce corps mortel, pour me transporter à vous, en qui seul je vis.

Si vous m'en croyez, âmes saintes, vous ne travaillerez pas vos esprits à chercher d'autre cause de sa mort. Cet amour étant si ardent, si fort et si enflammé, il ne poussoit pas un seul soupir, qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel; il ne formoit pas un regret, qui ne dût en troubler toute l'harmonie; il n'envoyoit pas un désir au ciel, qui ne dût tirer avec soi l'âme de Marie. Ah! je vous ai dit, chrétiens, que la mort de Marie est miraculeuse; je change maintenant de discours, tellement que la mort n'est pas le miracle; c'en est plutôt la cessation : le miracle continuel, c'étoit que Marie pût vivre séparée de son bien-aimé.

Mais pourrai-je vous dire comment a fini ce miracle, et de quelle sorte il est arrivé que l'amour lui ait donné le coup de la mort? Est-ce quelque désir plus enflammé, est-ce quelque mouvement plus actif, est-ce quelque transport plus violent, qui est venu détacher cette âme? S'il m'est permis, chrétiens, de vous dire ce que je pense, j'attribue ce dernier effet, non point à des mouvements extraordinaires, mais à la seule perfection de l'amour de la sainte Vierge. Car, comme ce divin amour régnoit dans son cœur sans aucun obstacle, et occupoit toutes ses pensées, il alloit de jour en jour s'augmentant par son action, se perfectionnant par ses désirs, se multipliant par soi-même; de sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours à une telle perfection,

que la terre n'étoit plus capable de le contenir. Va, mon fils, disoit ce roi grec[1]; étends bien loin tes conquêtes : mon royaume est trop petit pour te renfermer. O amour de la sainte Vierge, ta perfection est trop éminente; tu ne peux plus tenir dans un corps mortel; ton feu pousse des flammes trop vives, pour pouvoir être couvert sous cette cendre. Va briller dans l'éternité; va brûler devant la face de Dieu; va te perdre dans son sein immense, qui seul est capable de te contenir. Alors la divine Vierge rendit, sans peine et sans violence, sa sainte et bienheureuse âme entre les mains de son Fils. Il ne fut pas nécessaire que son amour s'efforçât par des mouvements extraordinaires. Comme la plus légère secousse détache de l'arbre un fruit déjà mûr; comme une flamme s'élève et vole d'elle-même au lieu de son centre : ainsi fut cueillie cette âme bénite, pour être tout d'un coup transportée au ciel; ainsi mourut la divine Vierge par un élan de l'amour divin; son âme fut portée au ciel sur une nuée de désirs sacrés. Et c'est ce qui fait dire aux saints anges : « Qui est celle-ci, qui s'élève » comme la fumée odoriférante d'une composi- » tion de myrrhe et d'encens? » *Quæ est ista, quæ ascendit sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris* (*Cant.*, III. 6.)? Belle et excellente comparaison, qui nous explique admirablement la manière de cette mort heureuse et tranquille. Cette fumée odoriférante, que nous voyons s'élever d'une composition de parfums, n'en est pas arrachée par force, ni poussée dehors avec violence : une chaleur douce et tempérée la détache délicatement, et la tourne en une vapeur subtile, qui s'élève comme d'elle-même. C'est ainsi que l'âme de la sainte Vierge a été séparée du corps : on n'en a pas ébranlé tous les fondements par une secousse violente; une divine chaleur l'a détachée doucement du corps, et l'a élevée à son bien-aimé, sur une nuée de saints désirs. C'est son chariot de triomphe; c'est l'amour, comme vous voyez, qui l'a lui-même construit de ses propres mains.

Apprenons de là, chrétiens, à désirer Jésus-Christ, puisqu'il est infiniment désirable. Mais, qui vous désire, ô Jésus? Pourrai-je bien trouver dans cette audience un cœur qui soupire après vous, et à qui ce corps soit à charge? Mes Sœurs, ces chastes désirs se trouvent rarement dans le monde; et une marque bien évidente qu'on désire peu Jésus-Christ, c'est le repos que l'on sent dans la jouissance des biens de la terre. Lorsque la fortune vous rit, et que vous avez tout ensemble les richesses pour fournir aux plaisirs, et la santé pour les goûter à votre aise; en vérité, chrétiens, souhaitez-vous un autre paradis? vous imaginez-vous un autre bonheur? Si vous laissez parler votre cœur, il vous dira qu'il se trouve bien, et qu'il se contente d'une telle vie. Dans cette disposition, je ne crains pas de vous assurer que vous n'êtes pas chrétiens : et si vous voulez mériter ce titre, savez-vous ce qu'il vous faut faire? Il faut que vous croyiez que tout vous manque, lorsque le monde croit que tout vous abonde; il faut que vous gémissiez parmi tout ce qui plaît à la nature, et que vous n'espériez jamais de repos, que lorsque vous serez avec Jésus-Christ. Autrement, voici un beau mot de saint Augustin (*in Psal.* CXLVIII, *n.* 4, *tom.* IV, *col.* 1675.) : « Si vous ne gémissez » pas comme voyageurs, vous ne vous réjouirez » pas comme citoyens : » *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis.* C'est-à-dire, que vous ne serez jamais habitants du ciel, parce que vous avez voulu l'être de la terre : refusant le travail du voyage, vous n'aurez pas le repos de la patrie; et vous arrêtant où il faut marcher, vous n'arriverez pas où il faut parvenir. C'est pourquoi Marie a toujours gémi en se souvenant de Sion; son cœur n'avoit point de paix, éloigné de son bien-aimé. Enfin ses désirs l'ont conduite à lui, en lui donnant une heureuse mort. Mais elle ne demeurera pas long-temps dans son ombre, et la sainte virginité attirera bientôt sur son corps une influence de vie; c'est le second point de ce discours.

SECOND POINT.

Le corps sacré de Marie, le trône de la chasteté, le temple de la sagesse incarnée, l'organe du Saint-Esprit, et le siége de la vertu du Très-Haut, n'a pas dû demeurer dans le tombeau; et le triomphe de Marie seroit imparfait, s'il s'accomplissoit sans sa sainte chair, qui a été comme la source de sa gloire. Venez donc, vierges de Jésus-Christ, chastes épouses du Sauveur des âmes, venez admirer les beautés de cette chair virginale, et contempler trois merveilles que la sainte virginité opère sur elle. La sainte virginité la préserve de corruption; et ainsi elle lui conserve l'être : la sainte virginité lui attire une influence céleste, qui la fait ressusciter avant le temps; ainsi elle lui rend la vie : la sainte virginité répand sur elle de toutes parts une lumière divine; et ainsi elle lui donne la gloire. C'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre.

Je dis donc, avant toutes choses, que la sainte virginité est comme un baume divin, qui pré-

[1] Philippe à Alexandre.

serve de corruption le corps de Marie ; et vous en serez convaincues, si vous méditez attentivement quelle a été la perfection de sa pureté virginale. Pour nous en former quelque idée, posons d'abord ce principe que Jésus-Christ notre Sauveur, étant uni si étroitement, selon la chair, à la sainte Vierge, cette union si particulière a dû nécessairement être accompagnée d'une entière conformité. Jésus a cherché son semblable ; et c'est pourquoi cet Epoux des vierges a voulu avoir une mère vierge, afin d'établir cette ressemblance comme le fondement de cette union. Cette vérité étant supposée, vous jugez bien, âmes chrétiennes, qu'il ne faut rien penser de commun de la pureté de Marie. Non, jamais vous ne vous en formerez une juste idée ; jamais vous n'en comprendrez la perfection, jusqu'à ce que vous ayez entendu, qu'elle a opéré dans cette vierge-mère une parfaite intégrité d'esprit et de corps Et c'est ce qui a fait dire au grand saint Thomas (*III. Part. Quæst.* XXVII, *art.* 3.), qu'une grâce extraordinaire a répandu sur elle, avec abondance, une céleste rosée, qui a non-seulement tempéré, comme dans les autres élus, mais éteint tout le feu de la convoitise ; c'est-à-dire, non-seulement les mauvaises œuvres, qui sont comme l'embrasement qu'elle excite ; non-seulement les mauvais désirs, qui sont comme la flamme qu'elle pousse, et les mauvaises inclinations, qui sont comme l'ardeur qu'elle entretient; mais encore le brasier et le foyer même, comme parle la théologie, *fomes peccati ;* c'est-à-dire, selon son langage, la racine la plus profonde, et la cause la plus intime du mal. Après cela, chrétiens, comment la chair de la sainte Vierge auroit-elle été corrompue, à laquelle la virginité d'esprit et de corps, et cette parfaite conformité avec Jésus-Christ, a ôté, avec le foyer de la convoitise, tout le principe de corruption?

Car ne vous persuadez pas que nous devions considérer la corruption, selon les raisonnements de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos pensées ; et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin « une chair de péché, » comme parle saint Paul (*Rom.*, VIII 3.). *Caro peccati.* Une telle chair doit être détruite, je dis, même dans les élus ; parce qu'en cet état de chair de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à une âme bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de Dieu, « que » la chair et le sang ne sauroient posséder : » *Caro et sanguis regnum Dei non possidebunt* (1. *Cor.*, XV. 50.). Il faut donc qu'elle change sa première forme, afin d'être renouvelée ; et qu'elle perde tout son premier être, pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on laisse tomber pièce à pièce, afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture : il en est de même de cette chair toute déréglée par la convoitise. Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier plan de sa création. C'est ainsi qu'il faut raisonner de la corruption de la chair, selon les principes de l'Evangile : c'est de là que nous apprenons qu'il faut que notre chair soit réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché ; et de là aussi nous devons entendre que celle de Marie étant toute pure, elle doit par conséquent être incorruptible.

C'est aussi pour la même cause qu'elle a dû recevoir l'immortalité, par une résurrection anticipée : car encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résurrection de tous les morts, il y a des raisons particulières, qui peuvent l'obliger d'avancer le temps en faveur de la sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison ; mais nous voyons des terres si bien cultivées, qu'elles attirent une action plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de notre Epoux ; et la sainte chair de Marie est une matière trop bien préparée, pour attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité. Sa pureté virginale lui attire une influence particulière ; sa conformité avec Jésus-Christ la dispose à recevoir un effet plus prompt de sa vertu vivifiante. Et certainement, chrétiens, elle peut bien attirer sa vertu, puisqu'elle l'a attiré lui-même. Il est venu en cette chair, charmé par sa pureté ; il a aimé cette chair jusqu'à s'y renfermer durant neuf mois, jusqu'à s'incorporer avec elle, « jusqu'à prendre racine en elle, » comme parle Tertullien : *In utero radicem egit* (*de Carne Christi*, *n.* 21.). Il ne laissera donc pas dans le tombeau cette chair qu'il a tant aimée ; mais il la transportera dans le ciel, ornée d'une gloire immortelle.

La sainte virginité servira encore à Marie, pour lui donner cet habit de gloire ; et en voici la raison. Jésus-Christ nous représente, dans son Evangile, la gloire des corps ressuscités par cette belle parole : « Ils seront comme les anges de » Dieu ; » *Erunt sicut angeli Dei* (MATTH., XXXII. 30.). Et c'est pour cela que Tertullien, parlant de la chair ressuscitée, l'appelle « une » chair angélisée : » *Angelificata caro* (*de Re-*

sur. carn. n. 26.). Or, de toutes les vertus chrétiennes, celle qui peut le mieux produire un si bel effet, c'est la sainte virginité; c'est elle qui fait des anges sur la terre; c'est elle dont saint Augustin a dit ce beau mot : *Habet aliquid jam non carnis in carne* (*de sanctâ Virginit. n.* 12, *tom.* VI, *col.* 346.) : « Elle a au milieu » de la chair quelque chose qui n'est pas de la » chair, » et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme. Celle qui fait des anges dès cette vie, en pourra bien faire en la vie future; et ainsi j'ai eu raison de vous assurer qu'elle a une vertu particulière, pour contribuer dans les derniers temps à la gloire des corps ressuscités. Jugez par-là, chrétiens, de quel éclat, de quelle lumière sera environné celui de Marie, qui surpasse par sa pureté les séraphins mêmes. Aussi l'Ecriture sainte cherche-t-elle des expressions extraordinaires, afin de nous représenter un si grand éclat. Pour nous en tracer quelque image, à peine trouve-t-elle dans le monde assez de rayons; il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature. Elle a mis la lune à ses pieds, les étoiles autour de sa tête. Au reste, le soleil la pénètre toute, et l'environne de ses rayons : *Mulier amicta sole* (*Apoc.*, XII. 2.) : tant il a fallu de gloire et d'éclat, pour orner ce corps virginal!

Vierges de Jésus-Christ, réjouissez-vous à ce beau spectacle; songez à quels honneurs la sainte virginité prépare vos corps : elle les purifie; elle les consacre; elle y éteint la concupiscence; elle y mortifie les mauvais désirs : et par tant de saintes préparations, elle dispose cette chair mortelle à une lumière incorruptible. Apprenez donc, mes très chères Sœurs, à estimer ce sacré trésor, que vous portez dans des vaisseaux de terre : *Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus* (2 *Cor.*, IV. 7.). Renouvelez-vous tous les jours par l'amour de la pureté; ne souffrez pas qu'elle soit souillée par la moindre attache du corps; et si vous êtes jalouses de la pureté de la chair, soyez-les encore beaucoup davantage de la pureté de l'esprit. Par ce moyen, vous serez les digne compagnes de la bienheureuse Marie; et portant ses glorieuses livrées, vous suivrez de plus près son char de triomphe, dans lequel elle va monter à son trône. Avancez-vous donc pour la suivre; elle se prépare à marcher, et elle va monter au ciel qui l'attend. Les préparatifs sont achevés : L'amour divin a fait son office, et lui a ôté sa robe mortelle; la sainte virginité lui a mis son habit royal : je vois l'humilité qui lui tend la main, et qui s'avance pour la placer dans son trône. C'est ce qui doit finir la cérémonie, et faire le dernier point de ce discours.

TROISIÈME POINT.

Puisque c'est l'humilité seule qui a fait le triomphe de Jésus-Christ, il faut qu'elle fasse aussi celui de Marie; et sa gloire ne lui plaîroit pas, si elle y entroit par une autre voie que par celle que son Fils a voulu choisir. Elle s'élève donc par l'humilité, et voici en quelle manière. Vous n'ignorez pas, chrétiens, que le propre de l'humilité, c'est de s'appauvrir elle-même, si je puis parler de la sorte, et de se dépouiller de ses avantages Mais aussi, par un retour merveilleux, elle s'enrichit en se dépouillant, parce qu'elle s'assure tout ce qu'elle s'ôte; et rien ne lui convient mieux que cette belle parole de saint Paul : *Tanquam nihil habentes et omnia possidentes* (2. *Cor.*, VI. 10.); qu' « elle n'a rien » et possède tout. » Je pourrois établir cette vérité sur une doctrine solide et évangélique; mais il est plus convenable à cette journée et à l'ordre de mon discours, de vous en montrer la pratique par l'exemple de la sainte Vierge.

Elle possédoit trois biens précieux : une haute dignité, une pureté admirable de corps et d'esprit; et, ce qui est au-dessus de tous les trésors, elle possédoit Jésus-Christ; elle avoit un Fils bien-aimé, « dans lequel, dit le saint Apôtre, » habitoit toute plénitude : » *In ipso placuit omnem plenitudinem inhabitare* (*Coloss.*, I. 19.). Voilà une créature distinguée excellemment de toutes les autres; mais son humilité très profonde la dépouillera, en quelque façon, de ces merveilleux avantages. Elle qui est élevée au-dessus de tous, par la dignité de mère de Dieu, se range dans le commun par la qualité de servante; elle qui est séparée de tous, par sa pureté immaculée, se mêle parmi les pécheurs, en se purifiant avec les autres. Voyez qu'elle se dépouille, en s'humiliant, de l'honneur de sa qualité, et de la prérogative de son innocence. Mais voici quelque chose de plus; elle perd jusqu'à son Fils sur le Calvaire : et je ne dis pas seulement qu'elle perd son Fils, parce qu'elle le voit mourir d'une mort cruelle; mais elle le perd ce Fils bien-aimé, parce qu'il cesse en quelque sorte d'être son Fils, et qu'il lui en substitue un autre en sa place : « Femme, lui dit-il, voilà votre fils » (JOAN., XIX. 26.). »

Méditez ceci, chrétiens; et encore que cette pensée semble peut-être un peu extraordinaire, vous verrez néanmoins qu'elle est bien fondée. Il semble que le Sauveur ne la connoît plus pour

sa mère ; il l'appelle femme et non pas sa mère : « Femme, lui dit-il, voilà votre fils. » Il ne parle pas ainsi sans mystère : il est dans un état d'humiliation, et il faut que sa sainte mère y soit avec lui. Jésus a un Dieu pour son père, et Marie un Dieu pour son fils Ce divin Sauveur a perdu son père, et il ne l'appelle plus que son Dieu. Il faut que Marie perde aussi son Fils : il ne l'appelle que du nom de femme, et il ne lui donne point le nom de sa mère. Mais ce qui est le plus humiliant pour la sainte Vierge, c'est qu'il lui donne un autre fils ; comme si désormais il cessoit de l'être, et comme s'il rompoit le nœud d'une si sainte alliance : « Voilà, dit-il, votre Fils : » *Ecce filius tuus.* Et en voici la raison. Durant les jours de sa chair, c'est-à-dire, pendant le temps de sa vie mortelle, il rendoit à sa sainte mère les devoirs et les services d'un fils, il étoit sa consolation, et l'unique appui de sa vieillesse. Maintenant, qu'il va entrer dans sa gloire, il prendra des sentiments plus dignes d'un Dieu ; et c'est pourquoi il laisse à un autre les devoirs de la piété naturelle. Je ne le dis pas de moi-même, et j'ai appris ce mystère du grand saint Paulin : *Jam salvator ab humanâ fragilitate, quâ erat natus ex feminâ, per crucis mortem demigrans in æternitatem Dei, delegat homini jura pietatis humanæ* (*ad* August., *Ep.* L, *n.* 17.) : « Jésus étant » près de passer de la fragilité humaine, par la- » quelle il étoit né d'une femme, à la gloire et à » l'éternité de son Père ; que fait-il ? *Delegat ;* » il donne saint Jean pour fils à Marie, et il laisse » à un homme mortel les sentiments de la piété » humaine. »

Voilà donc Marie qui n'a plus son Fils ; Jésus, son Fils bien-aimé, a cédé ses droits à saint Jean, et elle passe en ce triste état une longue suite d'années. Elle se plaint au divin Sauveur : O Jésus, ma consolation, pourquoi me laissez-vous si long-temps ? Jésus ne l'écoute pas, et la laisse entre les mains de saint Jean Qu'elle vive avec saint Jean, qu'elle se console avec saint Jean ; c'est le fils que Jésus lui donne. C'est votre fils, lui dit-il ; consolez-vous avec lui. Chrétiens, quel est cet échange ? *O commutationem !* s'écrie saint Bernard (*Serm. Dom. inf. Oct. Assumpt. n.* 15, *tom.* I. *col* 1012.) ; on lui donne Jean pour Jésus, le serviteur pour le maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu. Il plaît à son Fils de l'humilier ; saint Jean prend la liberté de la reconnoître pour mère : elle accepte humblement l'échange ; et cet amour maternel, accoutumé à un Dieu, ne refuse pas de se rabaisser jusqu'à se terminer à un homme. Oui, dit-elle, je veux bien cet homme, et je ne méritois pas d'être la mère d'un Dieu : tant son humilité est profonde ; tant sa soumission est admirable.

Reprenons tout ceci, Messieurs, et rassemblons maintenant en un tous ces actes d'humilité de la sainte Vierge. Sa dignité ne paroît plus ; elle la couvre sous l'ombre de la servitude : sa pureté se retire, cachée sous les marques du péché ; elle quitte jusqu'à son Fils, et elle consent par humilité d'en avoir un autre Ainsi vous voyez qu'elle a tout perdu, et que son humilité l'a entièrement dépouillée : *Tanquam nihil habentes.* Mais voyons la suite, mes Sœurs, et vous verrez que cette humilité, qui la dépouille, lui rend tout avec avantage : *Et omnia possidentes.*

O mère de Jésus-Christ, parce que vous vous êtes appelée servante, aujourd'hui l'humilité vous prépare un trône : montez en cette place éminente, et recevez l'empire absolu sur toutes les créatures. O Vierge toute sainte et toute innocente, plus pure que les rayons du soleil, vous avez voulu vous purifier et vous mêler parmi les pécheurs ; votre humilité vous va relever : vous serez l'avocate de tous les pécheurs, vous serez leur second refuge, et leur principale espérance après Jésus-Christ : *Refugium peccatorum.* Enfin vous aviez perdu votre Fils ; il sembloit qu'il vous eût quittée, vous laissant gémir si long-temps dans cette terre étrangère. Parce que vous avez subi avec patience une telle humiliation, ce Fils veut rentrer dans ses droits, qu'il n'avoit cédés à Jean que pour peu de temps. Je le vois, il vous tend les bras, et toute la Cour céleste vous admire, ô heureuse Vierge, montant au ciel pleine de délices et appuyée sur ce bien-aimé : *Innixa super dilectum suum* (*Cant.*, VIII. 5.)

Certes, divine Vierge, vous êtes véritablement appuyée sur ce bien-aimé : c'est de lui que vous tirez toute votre gloire : sa miséricorde est le fondement de tous vos mérites. Cieux, s'il est vrai que, par vos immuables accords, vous entreteniez l'harmonie de cet univers, entonnez sur un chant nouveau un cantique de louanges : les Vertus célestes, qui règlent vos mouvements, vous invitent à donner quelque marque de réjouissance. Pour moi, s'il est permis de mêler nos conceptions à des secrets si augustes, je m'imagine que Moïse ne put s'empêcher, voyant cette Reine, de répéter cette belle prophétie qu'il nous a laissée dans ses Livres : « Il sortira une étoile de Jacob, » et une branche s'élèvera d'Israël (*Num.* XXIV. » 17.). » Isaïe, enivré de l'Esprit de Dieu, chanta dans un ravissement incompréhensible : « Voici » cette Vierge qui devoit concevoir et enfanter un

» fils (Isa., vii. 14.). » Ezéchiel reconnut cette porte close (Ezech., xliv. 2.), par laquelle personne n'est jamais entré ni sorti, parce que c'est par elle que le Seigneur des batailles a fait son entrée. Et au milieu d'eux, le prophète royal David animoit une lyre céleste par cet admirable cantique (*Ps.* xliv. 10, 14, 15, 16) : « Je vois » à votre droite, ô mon Prince, une Reine en » habillement d'or enrichi d'une merveilleuse » variété. Toute la gloire de cette fille de roi est » intérieure ; elle est néanmoins parée d'une bro- » derie toute divine. Les vierges après elle se pré- » senteront à mon Roi ; on les lui amènera dans » son temple avec une sainte allégresse. » Cependant la Vierge elle-même tenoit les esprits bienheureux dans un respectueux silence, tirant encore une fois du fond de son cœur ces excellentes paroles : « Mon âme exalte le Seigneur de tout » son pouvoir, et mon esprit est saisi d'une joie » infinie en Dieu mon Sauveur ; parce qu'il a » regardé le néant de sa servante ; et voici que » toutes les générations m'estimeront bienheureuse » (Luc. i. 46.). » Voilà, mes très chères Sœurs, quelle est l'entrée de la sainte Vierge : la cérémonie est conclue ; toute cette pompe sacrée est finie. Marie est placée dans son trône, entre les bras de son Fils, dans ce midi éternel, comme parle le grand saint Bernard ; et la sainte humilité a fait cet ouvrage.

Que reste-t-il maintenant, sinon que nous rendions nos respects à cette auguste souveraine, et que, la voyant si près de son Fils, nous la priions de nous assister par ses intercessions toutes-puissantes? C'est à elle, dit le dévot saint Bernard, qu'il appartient véritablement de parler au cœur de Jésus : *Quis tam idoneus ut loquatur ad cor Domini nostri Jesu Christi, ut tu felix Maria* (*ad Beat. Virg. Serm. Panegyr. n.* 7. *int. Oper.* S. Bernard. *tom.* ii, *col.* 690.). Elle y a une fidèle correspondance ; je veux dire, l'amour filial, qui viendra recevoir l'amour maternel, et accomplira ses désirs. Qu'elle parle donc pour nous à ce cœur, et qu'elle nous obtienne par ses prières le don de l'humilité.

O sainte, ô bienheureuse Marie ! puisque vous êtes avec Jésus-Christ, jouissant dans ce midi éternel, avec une pleine allégresse, de sa sainte et bienheureuse familiarité, parlez pour nous à son cœur ; parlez, car votre Fils vous écoute. Nous ne vous demandons pas les grandeurs humaines : impétrez-nous seulement cette humilité, par laquelle vous avez été couronnée ; impétrez-la à ces saintes filles, et à toute cette audience ; et faites, ô Vierge sacrée, que tous ceux qui ont célébré votre Assomption glorieuse, entrent profondément dans cette pensée, qu'il n'y a aucune grandeur qui ne soit appuyée sur l'humilité ; que c'est elle seule qui fait les triomphes et qui distribue les couronnes ; et qu'enfin il n'est rien de plus véritable que cette parole de l'Evangile, que « celui qui s'abaisse durant sa vie sera exalté à » jamais dans la félicité éternelle, » où nous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

SECOND SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'ASSOMPTION DE LA Ste VIERGE,

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE.

Effets de l'amour divin en Marie. Pourquoi l'amour n'est-il dû qu'à Dieu seul. D'où est né l'amour de la sainte Vierge ; cet amour capable de lui donner la mort à chaque instant. Quel soutien cherchoit son amour languissant. Marie laissée au monde, pour consoler l'Eglise. Point d'autre cause de la mort de Marie, que son amour. Quel est le principe de son triomphe, et quels en sont les caractères.

Dilectus meus mihi, et ego illi.

Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à lui (*Cant.* ii. 16.).

En cette sainte journée et durant toute cette octave, on n'entendra résonner dans toute l'Eglise que les paroles du sacré Cantique. Tout retentira des douceurs et des caresses réciproques de l'Epoux et de l'Epouse : on verra celle-ci parcourir tous les jardins et tous les parterres, et ramasser toutes les fleurs et tous les fruits pour faire des bouquets et des présents à son bien-aimé ; et le bien aimé, réciproquement, chercher tout ce qu'il y a de plus riche et de plus agréable dans la nature, pour représenter les beautés et les charmes de sa bien-aimée. En un mot, on n'entendra pendant ces jours que la céleste mélodie du Cantique des cantiques ; et par-là l'Eglise veut que nous concevions que le mystère de cette journée est le mystère du saint amour. Suivons ses intentions ; parlons aujourd'hui, mes frères, des délices, des chastes impatiences, et des douceurs ravissantes de l'amour divin, et contemplons-en les effets en la divine Marie.

Trois choses considérables me paroissent principalement devoir nous occuper dans ce discours : la vie de la sainte Vierge, la mort de la sainte Vierge, le triomphe de la sainte Vierge ; et j'ai dessein de vous faire voir, et que c'est l'amour qui la faisoit vivre, et que c'est l'amour qui l'a

fait mourir, et que c'est aussi l'amour qui a fait la gloire de son triomphe. Comment peut-on comprendre que l'amour seul opère de si grands effets, et des effets si contraires? Si c'est l'amour qui donne la vie, peut-il après cela donner la mort? L'amour a une force qui fait vivre; l'amour a des langueurs qui font défaillir. Regardez cette force que l'amour inspire, qui excite, qui anime, qui soutient le cœur; vous verrez facilement que l'amour fait vivre. Regardez les foiblesses, les défaillances, et les langueurs de l'amour; et vous n'aurez pas de peine à comprendre que l'amour peut faire mourir. Mais comment peut-il ensuite faire triompher? C'est qu'outre sa force qui anime, et sa foiblesse qui tue, il a ses grandeurs, ses sublimités, ses élévations, ses magnificences : et tout cela ne suffit-il pas pour la pompe d'un triomphe? Entrons donc maintenant en notre sujet; et faisons voir, par ordre, la force du saint amour, qui a donné la vie à la sainte Vierge; les impatiences défaillantes du saint amour, qui lui ont donné la mort; les sublimités du saint amour, qui ont fait la majesté de son triomphe. C'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Comme je ne ferai autre chose dans cet entretien que de vous parler des mystères de l'amour, je me sens obligé d'abord de vous avertir, que vous devez soigneusement éloigner de vos esprits toutes les idées de l'amour profane. Et pour contribuer, ce que je puis, à les bannir de mon auditoire, je vous prie, au nom de celle qui n'eût pas voulu être mère, si elle n'eût pu en même temps être vierge, de ne penser qu'à l'amour chaste, par lequel l'âme s'efforce de se réunir à son Auteur. Pour cela, imprimez dans vos cœurs cette vérité fondamentale, que l'amour, dans son origine, n'est dû qu'à Dieu seul, et que c'est un vol sacrilége de le consacrer à un autre qu'à lui.

Et nous en serons convaincus, si peu que nous voulions considérer ce que nous entendons par le nom d'amour. Car, qu'est-ce que nous entendons par le nom d'amour, sinon une puissance souveraine, une force impérieuse qui est en nous, pour nous tirer hors de nous, un je ne sais quoi, qui dompte et captive nos cœurs sous la puissance d'un autre, qui nous fait dépendre d'autrui, et nous fait aimer notre dépendance? Et n'est-ce pas par une telle inclination, que nous devons honorer celui à qui appartient naturellement tout empire, et tout droit de souveraineté sur les cœurs? C'est pourquoi lui-même voulant nous prescrire le culte que nous lui devons, il ne nous demande qu'un amour sans bornes : « Tu aimeras, » dit-il, le Seigneur ton Dieu de toute ta force » (*Deut.*, VI. 5.); » afin que nous entendions que l'amour seul est la source de l'adoration légitime que doit la créature à son Créateur, et le véritable tribut par lequel elle le doit reconnoître.

En effet, il est très certain que tout amour véritable tend à adorer. S'il est quelquefois impérieux, c'est pour se rejeter plus avant dans la sujétion : il ne se satisfait pas lui-même, s'il ne vit dans une dépendance absolue. C'est la nature de l'amour; et le profane même ne parle que d'adoration, que d'hommages, que de dépendance : par où nous devrions entendre, si nous étions encore capables de nous entendre nous-mêmes, que, pour mériter d'être aimé parfaitement, il faut être quelque chose de plus qu'une créature. Cette sainte doctrine, si nécessaire, étant supposée, pour servir et de fondement et d'éclaircissement à tout ce discours, parlons maintenant, sans crainte et à bouche ouverte, de la force et des effets de l'amour; et voyons, avant toutes choses, quel étoit celui de la sainte Vierge.

Il est né de l'admirable concours de la grâce et de la nature, et il a emprunté de l'une et de l'autre, ce que l'une et l'autre ont de plus pressant. Ainsi il y avoit une liaison tout à fait singulière entre Jésus et Marie : *Dilectus meus mihi, et ego illi :* « Mon bien-aimé est à moi, » et je suis à lui. » Ils sont l'un à l'autre d'une façon incommunicable : il est à elle comme Sauveur; cela est commun : mais il est à elle comme Fils; à elle, comme il est au Père céleste. C'est un mystère incommunicable : *Dilectus meus mihi :* Il est Fils unique; *et ego illi :* Il n'a que moi sur la terre; il n'a point de père.

Cet amour étant donc si fort, et faisant une liaison si intime entre ces deux cœurs, Marie devoit mourir quand elle vit expirer son Fils; elle devoit mourir autant de fois qu'elle vivoit de moments : car elle le voyoit toujours mourant, toujours expirant, toujours lui disant le dernier adieu, toujours dans les mystères de sa mort et de sa sépulture. « Son bien-aimé étoit ainsi pour » elle comme un bouquet de myrrhe : » *Fasciculus myrrhæ, dilectus meus mihi* (*Cant.*, I. 12.); et la douleur, que lui causoit son amour, devoit à chaque instant lui donner la mort. C'est pourquoi l'Ecriture, toujours forte dans la simplicité de ses expressions, compare cette douleur à un glaive tranchant et pénétrant : *Tuam animam gladius pertransibit* (LUC., II. 35.) : « Votre âme sera percée comme par une épée. » D'où vient donc qu'elle n'est pas morte étant

percée de ce glaive? C'est que l'amour la faisoit vivre.

C'est la propriété de l'amour de donner au cœur une vie nouvelle, qui est toute pour l'objet aimé. Naturellement le cœur vit pour soi : est-il frappé de l'amour? il commence une vie nouvelle pour l'objet qu'il aime. Voyez la divine Epouse; elle ne pense qu'à son Epoux; elle n'est occupée que de son Epoux. Nuit et jour, il lui est présent; et même, pendant le sommeil, elle veille à lui : *Ego dormio, et cor meum vigilat* (*Cant.*, v. 2.). Si bien, qu'ayant, même pendant son sommeil, une certaine attention sur lui; toujours vivante et toujours veillante, au premier bruit de son approche, au premier son de sa voix, elle s'écrie aussitôt toute transportée : « J'entends la » voix de mon bien-aimé : » *Vox dilecti mei* (*Ibid.*). Elle s'étoit mise en son lit pour y goûter du repos; la vie de l'amour ne le permet pas. Elle cherche en son lit; et ne trouvant pas son bien-aimé, elle n'y peut plus demeurer : elle se lève; elle court; elle se fatigue; elle tourne de tous côtés, troublée, inquiète, incapable de s'arrêter jusqu'à ce qu'elle le rencontre. Elle veut que toutes les créatures lui en parlent; elle veut que toutes les créatures se taisent. Elle veut en parler; elle ne peut souffrir ce qui s'en dit, ni ce qu'elle en dit elle-même; et l'amour, qui la fait parler, lui rend insupportable tout ce qu'elle dit, comme indigne de son bien-aimé.

C'est ainsi que vivoit la divine Vierge par la force et le transport de son amour. Son état étoit une douleur mortelle, une douleur tuante et crucifiante; et au milieu de cette douleur, je ne sais quoi de vivifiant, par le moyen de l'amour. Elle avoit toujours devant les yeux Jésus-Christ crucifié. Car si l'efficace de la foi est telle, que saint Paul a bien pu écrire aux Galates (*Gal.*, III. 1.) que Jésus-Christ avoit été crucifié à leurs yeux; combien plus la divine Vierge voyoit-elle toujours présent son Fils meurtri et ensanglanté, et cruellement déchiré par tant de plaies? Etant donc toujours pénétrée de la croix et des souffrances de Jésus-Christ, elle menoit une vie et de douleur et de mort, et pouvoit dire avec l'Apôtre : « Je meurs tous les jours (1. *Cor.*, XV. » 31.). » Mais l'amour venoit au secours, et soutenoit sa vie languissante. Un désir vigoureux de se conformer aux volontés de son bien-aimé soutenoit ses langueurs et ses défaillances, et Jésus-Christ seul vivoit en elle, parce qu'elle ne vivoit que de son amour.

Les martyrs étoient animés par l'avidité de souffrir, qui, excitant leur courage, soutenoit leurs forces, et en même temps prolongeoit leur vie. Pour être conforme à la vie crucifiée de Jésus-Christ, Marie ayant toujours Jésus-Christ crucifié devant les yeux, elle ne vivoit que d'une vie de douleur; et l'amour soutenoit cette douleur, par l'avidité de se conformer à Jésus-Christ, d'être percée de ses clous, d'être attachée à sa croix. Marie ne vivoit que pour souffrir : *Fulcite me floribus, stipate me malis; quia amore langueo* (*Cant.*, II. 5.) : « Soutenez-moi avec » des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits. » Son amour languissant, et défaillant toujours par la douleur, cherchoit du soutien. Quel soutien? des fleurs et des fruits. Mais c'étoient des fleurs du Calvaire, mais c'étoient des fruits de la croix. Les fleurs du Calvaire, sont des épines : les fruits de la croix, ce sont des peines. C'est le soutien que cherche l'amour languissant de Marie : *Fulcite me floribus, stipate me malis.* L'amour d'un Jésus crucifié la fait vivre de cette vie : toujours elle voyoit Jésus-Christ dans les agonies de sa croix; toujours elle avoit non tant les oreilles, que le fond de l'âme percé de ce dernier cri de son bien-aimé expirant : cri vraiment terrible, et capable d'arracher le cœur.

Une autre vie de cet amour, c'est de nous faire vivre pour les âmes. Marie consommoit, par ses souffrances intimes, ce qui manquoit à la passion de son Fils. Il semble qu'il avoit voulu la laisser au monde après lui, pour consoler son Eglise, son Epouse veuve et désolée, durant les premiers efforts de son affliction récente. *Vox turturis audita est in terrâ nostrâ : Revertere, revertere* (*Ibid.*, II. 12, 17.) : « La voix de la tourterelle » s'est fait entendre dans notre terre : Revenez, » revenez, mon bien-aimé. » C'est le gémissement de l'Eglise, qui rappelle son cher Epoux, qu'elle n'a possédé qu'un moment. « La nouvelle Epouse, » dit saint Bernard (S. BERNARD., *in Cantic.* » *Serm.* LXXIII, *n.* 3, *tom.* I, *col.* 1524.), se » voyant abandonnée et privée de son unique es- » pérance; autant elle étoit affligée de l'absence » de son Epoux, autant devoit-elle avoir d'em- » pressement pour solliciter son retour. Son » amour et son besoin étoient pour elle deux rai- » sons pressantes d'avertir son bien-aimé, qu'elle » n'avoit pu empêcher d'aller où il étoit d'abord, » de hâter au moins l'avénement qu'il lui avoit » promis, en se séparant d'elle. Si elle désire et » demande qu'il imite, dans son retour, les bêtes » les plus agiles dans leur course, c'est une mar- » que de l'ardeur de ses désirs, qui ne trouvent » rien d'assez prompt, et qui ne peuvent souffrir » le moindre retardement. »

O le cruel, s'écrie-t-elle, ô l'impitoyable ! combien de siècles s'est-il fait attendre, combien désirer ? Venez, venez. La Synagogue ne l'avoit pas vu : mais l'Eglise l'a vu, l'a ouï, l'a touché ; et il s'en est allé tout à coup. O la cruauté ! Elle avoit tout quitté pour lui dire, avec l'apôtre saint Pierre : « J'ai tout quitté pour vous suivre » (MATTH. XIX. 27.) ; » et il l'avoit épousée, prenant sa pauvreté et son dépouillement pour sa dot. Aussitôt après l'avoir épousée, il meurt ; et s'il ressuscite, c'est pour retourner d'où il est venu ; et il laisse sa chaste Epouse sur la terre, jeune, veuve, désolée, qui demeure sans soutien.

Marie [lui fut] donnée, pour [être son appui, et] l'unique consolation de tous les fidèles sur la terre. Elle voyoit son Fils dans tous ses membres : sa compassion étoit une prière pour tous ceux qui souffroient ; son cœur [s'insinuoit] dans le cœur de tous ceux qui gémissoient, pour leur aider à crier miséricorde : [elle entroit] dans les plaies de tous les blessés, pour leur aider à crier soulagement ; dans tous les cœurs charitables, pour les presser de courir au soulagement, au soutien, à la consolation des nécessiteux et des affligés. [Elle agissoit] dans tous les apôtres, pour annoncer l'Evangile ; dans tous les martyrs, pour le sceller de leur sang ; enfin généralement dans tous les fidèles, pour en observer les préceptes, en écouter les conseils, en imiter les exemples.

Le soutien [de l'âme] dans cet état [de détresse, que lui cause l'éloignement de son bien-aimé, c'est] la communion : car ne pouvant l'embrasser en sa vérité toute nue, elle l'embrasse dans la vérité de son sacrement. *Sub umbrâ illius quem desideraveram sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo :* « Je me suis reposé » sous l'ombre de celui que j'avois tant désiré ; » et son fruit est doux à ma bouche. » « Son » ombre, dit saint Bernard (S. BERNARD., *in* » *Cantic. Serm.* XLVIII, *n.* 2, *t.* I, *col* 1433.), » c'est sa chair ; son ombre, c'est la foi. Marie a » été mise à couvert sous l'ombre de la chair de » son propre Fils ; et moi je le suis à l'ombre de » la foi du Seigneur. Et comment sa chair ne me » couvriroit-elle pas aussi, puisque je la mange » dans les saints mystères ? L'épouse désire, avec » raison, d'être couverte de l'ombre de celui dont » elle doit recevoir, en même temps, le rafrai- » chissement et la nourriture. Les autres arbres » des forêts, quoiqu'ils consolent par leur ombre, » ne donnent cependant point la nourriture, qui » fait le soutien de la vie, et ne produisent point » ces fruits perpétuels de salut. Un seul, auteur » de la vie, peut dire à l'Epouse : Je suis ton sa- » lut. Aussi désire-t-elle spécialement d'être à » couvert sous l'ombre du Christ ; parce que lui » seul, non-seulement rafraîchit de l'ardeur des » vices, mais remplit encore le cœur de l'amour » des vertus. »

Puisque nous pouvons jouir de la lumière, reposons-nous à l'ombre ; mais cherchons quelque arbre qui puisse nous donner non-seulement de l'ombre, mais du fruit ; non-seulement du rafraichissement, mais de la nourriture. Il n'y a que Jésus-Christ goûté dans la communion. Reposons donc sous son ombre notre amour languissant et fatigué de ne voir pas encore la lumière, de n'embrasser pas encore la vérité même : c'est là notre unique soutien. Mais, ô soutien accablant ! la communion irrite l'amour plutôt qu'elle ne l'assouvit. O Marie, il faut mourir ; votre amour est venu à un point, qu'il n'y a plus que l'immensité du sein de Dieu qui le puisse contenir.

SECOND POINT.

L'amour profane est toujours plaintif ; il dit toujours qu'il languit et qu'il se meurt. Mais ce n'est pas sur ce fondement que j'ai à vous faire voir que l'amour peut donner la mort : je veux établir cette vérité sur une propriété de l'amour divin. Je dis donc que l'amour divin emporte avec soi un dépouillement et une solitude effroyable, que la nature n'est pas capable de porter une si horrible destruction de l'homme tout entier, et un anéantissement si profond de tout le créé en nous-mêmes, que tous les sens en sont accablés. Car il faut se dénuer tellement de tout, pour aller à Dieu, qu'il n'y ait plus rien qui retienne : et la racine profonde d'une telle séparation, c'est cette effroyable jalousie d'un Dieu, qui veut être seul dans une âme, et ne peut souffrir que lui-même dans un cœur qu'il veut aimer ; tant il est exact et incompatible.

Vous pouvez voir, chères âmes, la délicatesse de sa jalousie dans l'évangile de ce jour. Si Marthe s'occupe et s'empresse, c'est pour lui et pour son service : cependant il en est jaloux ; parce qu'elle s'occupe de ce qui est pour lui, au lieu de s'occuper totalement et uniquement de lui, comme faisoit Madeleine. « Marthe, Marthe, dit-il, tu » es empressée, et tu te troubles dans la multi- » tude ; et il n'y a qu'une seule chose qui soit né- » cessaire (LUC., X. 41, 42.). » De là donc nous pouvons comprendre cette solitude effroyable que demande un Dieu jaloux. Il veut qu'on détruise, qu'on ravage, qu'on anéantisse tout ce qui n'est pas lui : et pour ce qui est de lui-même, il se cache cependant, et ne donne presque point

de prise sur lui-même : tellement que l'âme, d'un côté détachée de tout, et de l'autre, ne trouvant pas de moyen de posséder Dieu effectivement, tombe dans des foiblesses, dans des langueurs, dans des défaillances inconcevables; et lorsque l'amour est dans sa perfection, la défaillance va jusqu'à la mort, et la rigueur, jusqu'à perdre l'être. Cet esprit de destruction et d'anéantissement est un effet de la croix.

Il réduit tout à une unité si simple, si souveraine, si imperceptible, que toute la nature en est étonnée. Ecoutez vous-même parler votre cœur : quand on lui dit qu'il ne faut plus désormais désirer que Dieu, il se sent comme jeté tout à coup dans une solitude affreuse, dans un désert effroyable, comme arraché de tout ce qu'il aime. Car n'avoir plus que Dieu seul, [quel dépouillement!] Que ferons-nous donc? Que penserons-nous? Quel objet, quel plaisir, quelle occupation? Cette unité si simple nous semble une mort : parce que nous n'y voyons plus ces délices, cette variété qui charme les sens, ces égarements agréables où ils semblent se promener avec liberté, ni enfin toutes ces autres choses sans lesquelles on ne trouve pas la vie supportable.

Mais voici ce qui donne le coup de la mort : c'est que le cœur, étant ainsi dépouillé de tout amour superflu, est attiré au seul nécessaire, avec une force incroyable; et ne le trouvant pas, il se meurt d'ennui. « L'homme insensé n'entend pas » ces choses, et le sensuel ne les conçoit pas ; mais » aussi parlons-nous de la sagesse entre les par- » faits, et nous expliquons aux spirituels les » mystères de l'esprit (1. *Cor.*, II. 6, 13, 14.). » Je dis donc que l'âme, étant dégagée des empressements superflus, est poussée et tirée à Dieu avec une force infinie; et c'est ce qui lui donne le coup de la mort : car d'un côté elle est arrachée à tous les objets sensibles; et d'ailleurs l'objet qu'elle cherche est tellement simple et inaccessible, qu'elle n'en peut aborder. Elle ne le voit que par la foi, c'est-à-dire, qu'elle ne le voit pas : elle ne l'embrasse qu'au milieu des ombres et à travers des nuages, c'est-à-dire qu'elle ne trouve aucune prise. C'est là que l'amour frustré se tourne contre soi-même, et se devient lui-même insupportable. Le corps l'empêche; l'âme l'empêche : il s'empêche et s'embarrasse lui-même; il ne sait ni que faire ni que devenir.

O union de deux cœurs, qui ne veulent plus être qu'un! ô cœurs soupirants après l'unité! ce n'est pas en vous-mêmes que vous la pouvez trouver. Venez, ô centre des cœurs, ô source d'unité, ô unité même; mais venez, ô unité, avec votre simplicité, plus souveraine et plus détruisante que tous les foudres et tous les tourments dont votre puissance s'arme. Venez et ravagez tout, en rappelant tout à vous, en anéantissant tout en vous; afin que vous seule soyez, et viviez, et régniez sur les cœurs unis, dont l'unité est votre trône, votre temple, votre autel, et comme le corps que vous animez.

Que faites-vous, ô Jésus-Christ, Dieu anéanti? à quoi vous servent vos clous, vos épines et votre croix? à quoi votre mort et votre sépulture? N'est-ce pas pour détruire, pour crucifier, pour ensevelir en vous et avec vous toutes choses! Vous n'avez plus que faire pour vous de tout cet appareil de votre supplice, ni de tout cet attirail de mort. Votre église et vos épouses, les âmes que vous avez rachetées, vous demandent ces instruments funestes et salutaires; salutaires, parce qu'ils sont funestes; et funestes, parce qu'ils devoient être salutaires : elles ont, dis-je, besoin de ces instruments qui ne vous servent plus de rien, et d nt vous n'avez plus besoin que pour les membres de votre corps mystique.

Donnez, Epoux de sang, donnez à vos épouses, les âmes baptisées, qui ne font toutes ensemble qu'une seule épouse dans l'unité de votre Eglise; donnez-leur ces armes ravageantes et détruisantes, afin qu'elles vous épousent par le mystère de votre croix, et que leur pauvreté, leur dépouillement, leur anéantissement total, soient la dot qu'elles vous apportent : car vous êtes riche en vous-même, et votre richesse dans la créature, c'est la pauvreté et le néant de la créature. O détruisez donc, anéantissez les âmes que vous avez rachetées, anéantissez-les par le mystère de votre croix ; afin de les rendre dignes d'être anéanties par le mystère de votre gloire, lorsque Dieu, qui est maintenant en vous, se réconciliant toutes choses, sera en vous, consommant très parfaitement en un toutes choses.

Voilà le mystère d'unité, après lequel soupirent toutes les âmes exilées, qui s'affligent démesurément sur les fleuves de Babylone, en se souvenant de Sion. Mystère d'unité, qui s'opère et s'avance de jour en jour par un martyre inexplicable, et qui se consommera par une paix qui sera Dieu même. O quel renversement! ô quelle violence! ô que le travail de cet enfantement est horrible! Car Dieu ne délie pas; il arrache : il ne plie pas; mais il rompt : il ne sépare pas tant, qu'il brise et ravage tout. Quand sera-ce, ô Jésus-Christ, que vous détruirez tout à fait ce qui nous détruit? Ah! que vous êtes cruel!

Mais que dis-je ici, chrétiens? Que ceux-là

vous représentent quels sont ces efforts, qui les ont expérimentés. Pour moi, je n'oserois en parler ni les approfondir davantage ; et j'en ai dit seulement ce mot, pour vous donner quelque idée de l'amour de la sainte Vierge durant les jours de son exil, et la captivité de sa vie mortelle. Non, non, les séraphins mêmes ne peuvent entendre, ni dignement expliquer avec quelle rapidité Marie étoit attirée à son bien-aimé, ni quelle violence enduroit son cœur dans cette séparation. Si jamais il y a eu une âme pénétrée de la croix, et ensuite de cet esprit de destruction chrétienne, c'est la divine Marie. Elle étoit donc toujours défaillante et toujours mourante, appelant toujours son bien-aimé avec une angoisse mortelle, et lui disant comme l'Epouse : « Re» tournez, mon bien-aimé, et soyez semblable à » un chevreuil et à un faon de cerf : » *Revertere; similis esto, dilecte mi, capreæ, hinnuloque cervorum* (*Cant.*, II. 17.). C'est en vain que son Fils lui dit : « Encore un peu, encore un peu ; » un peu, et vous ne me verrez plus ; un peu, » et vous me verrez (JOAN., XVI. 16.). » Car que dites-vous, ô Jésus-Christ ? songez-vous que vous parlez à un cœur qui aime ? Et vous comptez pour peu tant d'années d'une privation si horrible ? Et lorsqu'on vous aime bien, les moments sont autant d'éternités : car vous êtes l'éternité même ; et on ne compte plus les moments, quand on sait qu'à chaque moment on perd l'éternité toute entière... Et cependant vous dites : « En» core un peu. » Ce n'est pas là consoler ; c'est plutôt outrager l'amour ; c'est insulter à ses douleurs ; c'est se rire de ses impatiences et de ses excès intolérables.

Si vous m'en croyez, saintes âmes, vous ne chercherez point d'autres causes de la mort de la sainte Vierge : son amour étant si ardent, si fort et si enflammé, il ne poussoit pas un soupir, qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel ; il ne formoit pas un regret, qui n'en dût dissoudre toute l'harmonie ; il n'envoyoit pas un désir au ciel, qui ne dût tirer après soi l'âme toute entière. Je vous ai dit, chrétiens, que sa mort est miraculeuse ; je suis contraint de changer d'avis : la mort n'est pas le miracle ; c'en est plutôt la cessation. Le miracle continuel, c'étoit que Marie pût vivre séparée de son bien-aimé. Elle vivoit néanmoins ; parce que tel étoit le conseil de Dieu, qu'elle fût conforme à Jésus-Christ crucifié, par le martyre insupportable d'une longue vie, autant pénible pour elle, que nécessaire à l'Eglise. Mais comme le divin amour régnoit en son cœur, sans aucun obstacle, il alloit de jour en jour s'augmentant sans cesse par son exercice, et s'accroissant par lui-même : de sorte qu'il vint enfin s'étendant toujours à une telle perfection, que la terre n'étoit pas capable de le contenir. Ainsi point d'autre cause de la mort de Marie, que la vivacité de son amour.

Sauveur Jésus, allumez votre amour dans nos cœurs par une semblable impatience ; et puisqu'elle naissoit en Marie de cette union intime que vous aviez avec elle, rassasiez-nous tellement de vos saints mystères, soyez tellement en nous par la participation de votre chair et de votre sang, que, vivant plus en vous qu'en nous-mêmes, nous ne respirions autre chose, que d'être consommés avec vous dans la gloire que vous nous avez préparée.

Cette âme sainte et bienheureuse attire après elle son corps par une résurrection anticipée. Car encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résurrection de tous les morts, il y a des raisons particulières qui l'obligent d'avancer le terme en faveur de la sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison ; mais nous voyons des terres si bien cultivées, qu'elles attirent une influence et plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de l'Epoux ; et la sainte chair de Marie est une terre trop bien préparée, pour attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité.

Deux choses font partie de son triomphe : la gloire de son âme par l'amour ; la gloire de son corps par le rejaillissement de celle de l'âme. Aussi l'Ecriture sainte cherche-t-elle des expressions extraordinaires, pour nous représenter un si grand éclat, pour nous en tracer quelque image. A peine trouve-t-elle dans le monde assez de lumières, et il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature. « Elle a mis la lune à » ses pieds ; les étoiles autour de sa tête ; le soleil » la pénètre toute, et l'environne de ses rayons » (*Apoc.*, XII. 1.) : » tant il a fallu de gloire et d'éclat pour orner ce corps virginal.

Après cela, chères âmes, je ne dois pas m'étendre en un long discours pour vous décrire la magnificence du triomphe de la sainte Vierge. L'amour qui l'a fait mourir, la fera aussi triompher. Je m'ouvrirois en ce lieu une trop vaste carrière, si j'entreprenois de vous raconter les grandeurs, les magnificences, les sublimités de l'amour. Je vous dirai seulement ce mot, que c'est à lui qu'il appartient d'élever les cœurs : car c'est lui qui nous fait dire : *Sursum corda :* « Le cœur en haut, le cœur en haut. » C'est une

doctrine du grand saint Thomas (1. *Part. quæst.* XII, *art.* 6.), que ceux-là seront les plus élevés dans l'ordre de la gloire, qui auront eu sur la terre de plus violents désirs de posséder Dieu. La flèche, qui part d'un arc bandé avec plus de force, prenant son vol au milieu de l'air avec une plus grande vitesse, entre aussi plus profondément au but où elle est adressée. De même l'âme fidèle pénétrera plus avant, si je puis parler de la sorte, dans l'essence même de Dieu, qui est le seul terme de ses espérances, quand elle s'y sera élancée par une plus grande impétuosité de désirs.

Mais si l'amour de Marie a été si vif et si impétueux, combien a-t-elle dû s'unir intimement à celui qui faisoit l'unique objet de son cœur et de tous ses désirs? Qui peut exprimer la gloire dont elle a été revêtue, en entrant dans la joie de son bien-aimé! Son triomphe n'est pas une vaine pompe : la puissance qui lui est donnée [répond à la dignité de sa personne, à l'excellence de son amour et à la sublimité de son élévation. Plus elle est proche du trône de son Fils, plus elle a de crédit, pour y faire recevoir favorablement nos prières, et nous procurer les secours que nous réclamons. Que pourroit refuser un fils à sa mère, et à une mère si tendrement aimée? que n'obtiendroit pas l'amour si puissant dont elle est embrasée? Combien ne se sent-elle pas vivement sollicitée de s'intéresser pour des enfants, qui ont tant coûté à son Fils, et que ses propres douleurs lui rendent à elle-même si chers? Mais pour nous assurer l'effet de son intercession, elle nous dit encore comme autrefois : « Faites tout ce qu'il » vous dira (JOAN., II. 5.). » C'est l'unique moyen de trouver Jésus-Christ propice, et Marie disposée à prier pour nous.]

Qu'elle se rende l'avocate auprès de Dieu de l'Eglise qui la réclame, et qu'elle détourne les malheurs qui menacent la chrétienté. Qu'elle protége du plus haut des cieux ce royaume très-chrétien, qu'un roi juste et pieux [1] lui a consacré; et qu'elle veille en ses bontés sur le roi son fils, qui renouvelle tous les ans ce don solennel. Qu'elle conserve ce grand monarque et dans la paix et dans les hasards; qu'elle inspire la justice à ceux qui l'ont irrité; et à lui, la bonté et la clémence. Qu'il fasse la paix par inclination, et la guerre par nécessité; qu'il ne soit terrible que pour protéger la justice, assurer la paix et la tranquillité publique. Qu'elle lui obtienne la grâce d'être toujours juste, toujours pacifique, père charitable de ses peuples, humble enfant de la sainte Eglise, protecteur de son autorité, zélé défenseur de ses droits. Qu'elle bénisse la piété exemplaire de la reine son épouse, et qu'elle fasse croître et multiplier leur royale postérité sous l'ombre de sa protection. Qu'elle mette bientôt le comble à la joie de toute la France, par le parfait rétablissement de cette reine auguste et pieuse, qui nous honore de son audience; et qu'elle ne prolonge sa vie que pour augmenter ses mérites. Qu'elle soit toujours aimée, toujours respectée, cette sage et pieuse princesse, pour inspirer continuellement des conseils de paix, des sentimens de bonté, des pensées de condescendance. Qu'elle vive sur la terre n'ayant de goût que pour le ciel; qu'elle dédaigne ce qui passe, et qu'elle s'attache immuablement à ce qui demeure. Qu'au milieu de tant de grandeurs, elle soit jetée devant Dieu dans une véritable humiliation; qu'elle méprise autant sa grandeur royale, que nous sommes obligés de la révérer, et qu'elle fasse sa principale occupation du soin de mériter devant Dieu une couronne immortelle. Voilà, Madame, les vœux que je fais : puisse Votre Majesté les faire avec moi dans toute l'étendue d'un cœur chrétien, et recevoir pour sa récompense la sainte bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit!

[1] Louis XIII, en exécution d'un vœu qu'il avoit fait pour obtenir la grossesse de la Reine, donna, le 10 février 1638, un édit, par lequel il mit sa personne et son royaume sous la protection de la sainte Vierge, et ordonna que tous les ans il se feroit une procession solennelle à Notre-Dame de Paris, pour renouveler cette consécration. Telle est l'origine de la procession qui se fait annuellement, dans toutes les églises du royaume, le jour de l'Assomption. (*Edit, de Déforis.*)

ABRÉGÉ D'UN SERMON

PRÊCHÉ LE MÊME JOUR.

Avantages que nous retirons de l'exaltation de Marie. Le culte que nous lui rendons nécessairement rapporté à Dieu. Moyens que nous devons prendre pour nous unir à lui, en honorant Marie.

Fecit mihi magna qui potens est.

Le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses (LUC. I, 49.).

Si Notre-Seigneur Jésus-Christ, après avoir accompli l'œuvre que son Père céleste lui avoit commise sur la terre, est retourné au ciel, d'où il est sorti, pour y occuper éternellement la place qui étoit due à sa divine naissance; l'Apôtre nous a enseigné qu'il ne le fait pas seulement pour sa propre gloire, mais encore pour l'utilité de sa sainte Eglise. En effet, il nous est très avantageux

qu'un ambassadeur si agréable soit auprès de Dieu, pour y traiter nos affaires ; un avocat si pressant, pour y défendre notre cause ; un si puissant médiateur, pour terminer nos différends. Ainsi, quand il s'est assis à la droite de son Père, il ne l'a pas fait seulement pour se mettre en possession de son trône ; mais encore pour procurer nos intérêts, et pour paroître pour nous devant la face de Dieu : *Ut appareat vultui Dei pro nobis* (*Heb.*, IX. 24.). Ce que Jésus-Christ notre chef a accompli une fois en sa personne, il ne cesse de l'accomplir tous les jours dans les membres de son corps mystique, selon la mesure convenable et selon la proportion de la créature. Autant de fidèles serviteurs de Dieu, qui entrent avec Jésus-Christ dans son paradis de délices, autant de pieux intercesseurs, qui ne cessent de prier pour leurs frères, et pour cette partie de l'Eglise, qui voyage et qui combat sur la terre, au milieu des tentations de la fragilité humaine.

Vous devez entendre, mes frères, par cette doctrine très sainte et très véritable, que si la Mère de Dieu est aujourd'hui élevée au-dessus de tous les esprits célestes, une si haute exaltation ne regarde pas seulement sa gloire, mais encore notre avantage Car si elle est aujourd'hui reçue dans les embrassements de son Fils, dans la participation de son trône, dans la plénitude de sa gloire ; elle est d'autant plus puissante pour nous obtenir ses grâces, et sa charité consommée rendra son intercession plus utile et plus fructueuse à tous les enfants de Dieu, auxquels elle a enfanté leur salut et leur rédemption en Jésus Christ Notre-Seigneur. Ce n'est donc pas sans raison qu'en célébrant son triomphe nous implorons son secours ; ce n'est pas sans raison que l'Eglise catholique inspire à tous [les fidèles de se mettre sous sa protection.]

Tous les actes religieux doivent se terminer à Dieu ; et le propre de la religion, c'est de nous réunir à ce premier être. Saint Augustin nous enseigne que c'est de cette origine que cette vertu a pris son nom : *Religio dicitur eo quòd nos religet omnipotenti Deo* (*de ver. Relig n.* III, 113, *t.* I, *col.* 787, 788.) : « Elle nous lie, elle nous attache, » elle nous unit à Dieu ; et c'est par cette union » qu'elle est définie. » L'honneur que nous rendons à la sainte Vierge appartient très certainement à la religion ; puisque nous le lui rendons dans les lieux consacrés à Dieu, dans l'assemblée de sa sainte Eglise, et dans la célébration des divins mystères. Il faut donc nécessairement que ce culte, que cet honneur, que cette dévotion se rapporte à Dieu, et le regarde comme sa fin.

[Quelle est donc] l'inconsidération de nos adversaires, qui nous objectent que nous rendons à la créature un culte religieux ? L'objection porte sa réponse dans ses propres termes : si ce culte est religieux, donc il se termine enfin à Dieu seul : et quel inconvénient d'honorer la créature pour l'amour de Dieu, une créature si excellente ?

Mais laissons la dispute et la controverse, et revenons, chrétiens, à notre instruction. Par conséquent vous devez entendre, que toute votre dévotion pour la sainte Mère de Dieu ne mérite pas le nom de dévotion, et n'a que l'apparence de religion et la montre de la piété véritable, si elle ne vous conduit à Dieu, et ne sert à vous y unir immuablement, selon les lois du christianisme et de l'Evangile. [Dans le culte que nous rendons à Marie, nous avons] deux moyens pour [parvenir à] cette union : ses prières] et l'imitation de ses vertus. Vous vous adressez à elle comme à une créature excellente, qui est très intimement unie à Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ : unie premièrement par l'union du sang ; unie en second lieu par la société des souffrances ; unie enfin aujourd'hui par la plénitude de la gloire.

Pour unir Jésus-Christ avec Marie, nous voyons concourir ensemble tout ce que la nature a de plus tendre, tout ce que la grâce a de plus puissant. Il l'appelle à sa croix pour participer à ses peines : un même martyre pour le Fils et pour la mère ; une même croix et les mêmes clous ; une même lance pour percer leurs cœurs.

Sur ces deux fondements jugez de leur union dans la gloire : il partagera son trône avec nous, combien plus avec sa mère ? *Astitit Regina à dextris tuis* (*Ps.* XLIV. 10.) : Jésus-Christ est assis à la droite du Père ; Marie à la droite de son Fils. Etre assis est une marque d'autorité suprême. Il faut percer tous les chœurs des anges, [pour découvrir Marie, environnée de tout l'éclat de la gloire de son Fils.]

Qui doute donc, mes frères, que la piété de nos vœux ne cherche Jésus-Christ dans Marie ? Malheureux, qui veulent mettre de la jalousie entre le Fils et la Mère. C'est cette sainte union, qui nous attire à Jésus-Christ, qui nous attire en même temps, par un même effort, à Marie ; la regardant dans la gloire de son Fils, dans cette exaltation que nous célébrons.

L'imitation des vertus [de Marie est un des moyens les plus efficaces, pour nous unir à] Jésus-Christ : car il est tout entier dans les saints, et par conséquent dans la sainte Vierge. Saint Paul disoit aux fidèles : « Soyez mes imitateurs,

» comme je le suis de Jésus-Christ : » *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* (1. *Cor.*, IV. 16.). Imiter les saints, c'est donc imiter Jésus-Christ. Où voyons-nous une image plus accomplie des vertus de Jésus-Christ qu'en sa sainte Mère ?

Sa pureté, le secret et la retraite, [dans lesquels elle passe sa vie, sont autant de leçons qu'elle fournit aux vierges chrétiennes.] « Les » vierges, qui sont vraiment vierges, ont cou- » tume d'être toujours tremblantes, et jamais » elles n'ont de sécurité : pour éviter les piéges » qu'elles doivent appréhender, elles craignent, » même lorsqu'il n'y a point de danger pour » elles : » *Solent virgines, quæ verè virgines sunt, semper pavidæ et nunquam esse securæ; et ut caveant timida, etiam tuta pertimescere.* « Elles doivent être même émues à la vue » d'un ange; regarder comme autant de piéges » tout ce qui paroît de nouveau, tout ce qui sur- » vient d'inopiné : » *Quidquid novum, quidquid subitum ortum fuerit, totum contra se æstimant machinatum.* C'est ainsi que Marie se conduit : « elle est troublée, mais elle ne dit mot : » son trouble est un effet de sa pudeur virginale; » son assurance vient de sa fermeté; son silence » et ses réflexions sont une marque de sa pru- » dence : » *Turbata est, non est locuta. quòd turbata est, verecundiæ fuit virginalis; quòd non perturbata, fortitudinis; quòd tacuit et cogitavit, prudentiæ* (S. BERN. *Hom.*, III, *sup.* Missus est, *n.* 9, *tom.* I, *col.* 747.).

Combien elle est éloignée de ces malicieuses ambiguités, de ces piéges subtils, de ces dangereuses complaisances, de ces malicieux détours, par lesquels l'impureté consommée tâche de s'insinuer dans les âmes innocentes ! Le trouble, la pudeur, le silence, [c'est là le partage des vierges chrétiennes, qui veulent prendre Marie pour leur modèle]

SERMON

POUR LA FÊTE DU ROSAIRE,

ÉTABLIE

EN L'HONNEUR DE LA SAINTE VIERGE.

Marie associée à la double fécondité du Père, pour devenir mère de Jesus-Christ et de tous ses membres. Les pécheurs enfantés par cette mère charitable, au milieu des tourments et des cris ; pourquoi. Circonstances remarquables dans lesquelles Jésus-Christ lui communique sa fécondité bienheureuse. Souvenir que nous devons avoir des gémissements de notre Mère. Les fidèles consacrés à la pénitence, par la manière dont Jésus et Marie les engendrent.

Dicit Jesus matri suæ : Mulier, ecce Filius tuus; deinde dicit discipulo : Ecce mater tua.

Jésus dit à sa mère : Femme, voilà votre fils; après il dit à son disciple : Voilà votre mère (JOAN., XIX. 26. 27.).

L'antiquité païenne a fort remarqué l'action d'un certain philosophe [1], qui, ne laissant pas en mourant de quoi entretenir sa famille, s'avisa de léguer, par son testament, le soin de sa femme et de ses enfants au plus intime de ses amis : il se persuada, nous dit-on (LUCIAN., *dialog. Toxar. seu Amicit.*), qu'il ne pouvoit faire plus d'honneur à la générosité de celui auquel il donnoit, en mourant, ce témoignage de sa confiance. A la vérité, chrétiens, il paroît quelque chose de beau dans cette action, si elle a été faite de bonne foi, et si l'affection a été mutuelle : mais nous savons que les sages du monde ont ordinairement bien plus travaillé pour l'ostentation que pour la vertu, et que la plupart de leurs belles sentences ne sont dites que par parade et par une gravité affectée. Laissons donc les histoires profanes, et allons à l'Evangile de Jésus-Christ. Pardonnez-moi, Messieurs, si je dis ce que la nécessité a fait inventer à ce philosophe, une charité infinie l'a fait faire, en quelque sorte, à notre Sauveur d'une manière toute divine. Il regarde du haut de sa croix et Marie et son cher disciple, c'est-à-dire, ce qu'il a de plus cher au monde : et comme il leur veut laisser, en mourant, quelque marque de sa tendresse, il donne premièrement saint Jean à sa mère; après, il donne sa mère à son bien-aimé, et il établit, par ce testament, la dévotion pour la sainte Vierge. C'est, mes frères, pour cette raison qu'on lit cet évangile en l'Eglise, dans la sainte solennité du Rosaire [2], pour laquelle nous sommes ici assemblés. C'est pourquoi, pour édifier votre piété, j'espère vous faire voir aujourd'hui que, par ces

[1] Eudamidas de Corinthe.

[2] Le saint pape Pie V, en mémoire de la victoire remportée à Lépante par les Chrétiens sur les Turcs, le 7 octobre 1571, institua une fête annuelle, sous le titre de *sainte Marie de la Victoire*, et en fixa la célébration au premier dimanche d'octobre. En 1573, Grégoire XIII changea ce titre en celui du *Rosaire*. Saint Dominique fut le premier instituteur de cette pratique de piété qu'on a appelée *Rosaire*, et qui consiste à réciter quinze dizaines d'*Ave*, avec un *Pater* au commencement de chaque dizaine, en l'honneur du mystère de l'Incarnation. Elle est connue aussi sous le nom de *Chapelet* ou *Couronne*, qui est le tiers du Rosaire. Les papes ont approuvé cette dévotion, et y ont attaché de grandes indulgences. Voyez GODESCARD, *Vies des Saints*, tom. IX. au 1er octobre. (*Edit. de Versailles.*)

divines paroles, Marie est la mère de tous les fidèles, après que je lui aurai adressé celles par lesquelles on lui annonça qu'elle seroit mère de Jésus-Christ même : *Ave*, *Maria*.

C'est un trait merveilleux de miséricorde, que la promesse de notre salut se trouve presque aussi ancienne que la sentence de notre mort, et qu'un même jour ait été témoin de la chute de notre nature, et du rétablissement de notre espérance Nous voyons en la Genèse (*Genes.* III 15.) que Dieu nous condamnant à la servitude, nous promet en même temps le Libérateur ; en prononçant la malédiction contre nous, il prédit au serpent, qui nous a trompés, que sa tête sera brisée, c'est à-dire, que son empire sera renversé, et que nous serons délivrés de sa tyrannie. Les menaces et les promesses se touchent : la lumière de la faveur nous paroît, dans le feu même de la colère ; afin que nous entendions, chrétiens, que Dieu se fâche contre nous, ainsi qu'un bon père, qui, dans les sentiments les plus vifs d'une juste indignation, ne peut oublier ses miséricordes, ni retenir les effets de sa tendresse. Mais ce qui me paroît le plus admirable dans cette conduite de la Providence, c'est qu'Adam même, qui nous a perdus, et Eve, qui est la source de notre misère, nous sont représentés dans les Ecritures comme des images vivantes des mystères qui nous sanctifient. Jésus-Christ ne dédaigne pas de s'appeler le nouvel Adam : Marie, sa divine Mère, est la nouvelle Eve ; et par un secret merveilleux, notre réparation nous est figurée, même dans les auteurs de notre ruine.

C'est sans doute dans cette vue que saint Epiphane a considéré un passage de la Genèse (*Lib* III, *Hæres.* LXXVIII, *tom.* I, *n.* 18, *p.* 105.), où Eve est nommée mère des vivants : il a doctement remarqué, que c'est après sa condamnation qu'elle est appelée de la sorte ; et voyant qu'elle n'avoit pas ce beau nom, lorsqu'elle étoit encore dans le paradis, il s'étonne avec raison que l'on commence à l'appeler mère des vivants, seulement après qu'elle est condamnée à n'engendrer plus que des morts. En effet, ne jugez-vous pas que ce procédé extraordinaire nous fait voir assez clairement qu'il y a ici du mystère? et c'est ce qui fait dire à ce grand évêque, qu'elle est nommée ainsi en énigme, et comme figure de la sainte Vierge, qui, étant associée, avec Jésus-Christ, à la chaste génération des enfants de la nouvelle alliance, est devenue, par cette union, la vraie mère de tous les vivants, c'est-à-dire, de tous les fidèles. Voilà une belle figure de la sainte maternité de l'incomparable Marie, que j'ai à vous prêcher aujourd'hui ; et j'en reconnois l'accomplissement à la croix de notre Sauveur, et dans l'évangile de cette fête.

Car, que voyons-nous au calvaire, et qu'est-ce que notre évangile nous y représente? Nous y voyons Jésus-Christ souffrant, et Marie percée de douleurs, et le disciple bien-aimé du Sauveur des âmes, qui, remis de ses premières terreurs, vient recueillir les derniers soupirs de son Maître, mourant pour l'amour des hommes. O saint et admirable spectacle ! Toutefois ce n'est pas là, chrétiens, ce qui doit aujourd'hui arrêter vos yeux. Mais considérez attentivement, que c'est en cet état de souffrance que Jésus engendre le peuple nouveau ; et admirez que dans les douleurs de cet enfantement du Sauveur, dans le temps que nous naissons de ses plaies, et qu'il nous donne la vie par sa mort, il veut aussi que sa mère engendre, et il lui donne saint Jean pour son fils : « Femme, lui dit-il, voilà votre fils » Et ne vous persuadez pas qu'il regarde saint Jean, en ce lieu, comme un homme particulier. Tous ses disciples l'ont abandonné, et son Père ne conduit au pied de sa croix que le bien-aimé de son cœur : tellement que, dans ce débris de son Eglise presque dissipée, saint Jean, qui est le seul qui lui reste, lui représente tous ses fidèles, et toute l'universalité des enfants de Dieu. C'est donc tout le peuple nouveau ; c'est toute la société de l'Eglise, que Jésus recommande à la sainte Vierge, en la personne de ce cher disciple ; et par cette divine parole, elle devient non-seulement mère de saint Jean, mais encore de tous les fidèles. Et par là, ne voyez-vous pas, selon la pensée de saint Epiphane, que la bienheureuse Marie est l'Eve de la nouvelle alliance, et la mère de tous les vivants, unie spirituellement au nouvel Adam, pour être la mère de tous les élus?

C'est, fidèles, sur cette doctrine toute évangélique que j'établirai aujourd'hui la dévotion à la Vierge, pour laquelle nous sommes ici assemblés ; et pour expliquer clairement, et par une méthode facile, cette vérité importante, je réduis tout ce discours à deux points, que je vous prie d'imprimer en votre mémoire. Deux grandes choses étoient nécessaires, pour faire naître le peuple nouveau, et nous rendre enfants de Dieu par la grâce. Il falloit que nous fussions adoptés ; il falloit que nous fussions rachetés : car puisque nous sommes étrangers à Dieu, comment deviendrions-nous ses enfants, si sa bonté ne nous adoptoit? et puisque le crime du premier homme

nous avoit vendus à Satan, comment serions-nous rendus au Père éternel, si le sang de son Fils ne nous rachetoit? Et donc pour nous faire les enfants de Dieu, il faut nécessairement qu'un Dieu nous adopte, et il faut aussi qu'un Dieu nous rachète. Comment sommes-nous adoptés? par l'amour du Père éternel. Comment sommes-nous rachetés? par la mort et les souffrances du Fils Le principe de notre adoption, c'est l'amour du Père éternel, et la raison en est évidente : car, puisque ce n'est pas la nature qui nous donne à Dieu comme enfants, il s'ensuit manifestement que c'est son amour qui nous a choisis. Mais, si nous avons besoin de l'amour du Père pour devenir enfants d'adoption, les souffrances du Fils nous sont nécessaires, parce que nous sommes enfants de rédemption ; et ainsi nous sommes nés tout ensemble, de l'amour infini de l'un, et des cruelles souffrances de l'autre.

Nouvelle Eve, divine Marie, quel part avez-vous en ce grand ouvrage, et comment contribuez-vous à la chaste génération des enfants de Dieu? Chrétiens, voici le mystère; et, afin que vous l'entendiez, il faut vous prouver, par les saintes Lettres, que le Père et le Fils l'ont associée : le premier, à la fécondité de son amour; le second, à celle de ses souffrances. Tellement qu'elle est notre mère : premièrement, par un amour maternel; secondement, par ces souffrances fécondes, qui déchirent son âme au Calvaire. C'est le partage de ce discours ; et sans sortir de mon évangile, j'espère vous faire voir ces deux vérités accomplies au pied de la croix, et établir, sur ce fondement, une dévotion fructueuse pour la bienheureuse Marie.

PREMIER POINT.

Jésus-Christ, notre rédempteur, n'avoit rien qui le touchât davantage, que le désir miséricordieux de s'unir à notre nature, et d'entrer en société avec nous. C'est pourquoi il est né d'une race humaine; afin que nous devenions, par la grâce, une race divine et spirituelle : il se joint à nous par un double nœud, lorsqu'en se faisant fils d'Adam, il nous rend en même temps les enfants de Dieu; et par cette alliance redoublée, pendant que notre Père devient le sien, il veut que le sien devienne le nôtre. C'est ce qui lui fait dire dans son Evangile : *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum* (Joan., xx. 17.) : « Je retourne à mon Père et au vôtre : » afin que nous comprenions, par cette parole, qu'il veut que tout lui soit commun avec nous, puisqu'il ne nous envie pas cet honneur d'être les enfants de son Père.

Or, Messieurs, cette même libéralité, qui fait qu'il nous donne son Père céleste, fait qu'il nous donne aussi sa divine mère : il veut qu'elle nous engendre selon l'esprit, comme elle l'a engendré selon la chair; et qu'elle soit en même temps sa mère et la nôtre, pour être notre frère en toutes façons. C'est dans cette pieuse pensée que vous recourez aujourd'hui à la sainte protection de Marie; et vous êtes persuadés que les véritables enfants de Dieu se reconnaissent aussi les enfants de la Vierge. Si bien que je me sens obligé, afin d'échauffer en vos cœurs la dévotion de Marie, de rechercher, par les saintes Lettres, de quelle sorte elle est unie au Père éternel, pour être mére de tous les fidèles. Toutefois je n'ose pas entreprendre de résoudre cette question de moi-même; mais il me semble que saint Augustin nous donne une admirable ouverture, pour connoître parfaitement cette vérité. Ecoutez les paroles de ce grand évêque, dans le livre qu'il a composé de la sainte Virginité : c'est là que, parlant admirablement de la très heureuse Marie, il nous enseigne que, « selon la chair, elle est la » mère de Jésus-Christ; et aussi, que, selon » l'esprit, elle est la mère de tous ses membres; » *Carne mater capitis nostri, spiritu mater membrorum ejus;* « parce que, poursuit ce » grand homme, elle a coopéré, par sa charité, » à faire naître dans l'Eglise les enfants de Dieu : » *Quia cooperata est charitate, ut filii Dei nascerentur in Ecclesiâ* (*de sanctâ Virginit. n.* 6, *tom.* vi. *col.* 343.). Vous voyez la question décidée; et saint Augustin nous dit clairement que Marie est mère de tous les fidèles, parce qu'elle les engendre par la charité. Suivons donc les traces que nous a marquées cet incomparable docteur; et expliquons, par les Ecritures, cette fécondité bienheureuse, par laquelle nous sommes nés de la charité de Marie.

Pour cela il nous faut entendre qu'il y a deux fécondités : la première, dans la nature; la seconde, dans la charité. Il est inutile de vous expliquer quelle est la fécondité naturelle, qui se montre assez tous les jours; par cette éternelle multiplication qui perpétue toutes les espèces par la bénédiction de leur Créateur. Mais après avoir supposé la fécondité naturelle, faisons voir, par les saintes Lettres, que non-seulement la nature, mais encore que la charité est féconde Et qui peut ne voir pas cette vérité, entendant le divin Apôtre, lorsqu'il dit si tendrement aux Galates: « Mes petits enfants, que j'enfante encore, pour

» lesquels je ressens encore les douleurs de l'en-
» fantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit
» formé en vous : » *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis* (Gal. iv. 19.). Ne voyez vous pas, chrétiens, la fécondité merveilleuse de la charité de saint Paul? Car quels sont ces petits enfants que cet apôtre reconnoît pour siens, sinon ceux que la charité lui donne? et que signifient ces douleurs de l'enfantement de saint Paul, sinon les empressements de sa charité, et la sainte inquiétude qui la travaille, pour engendrer les fidèles en Notre-Seigneur? et par conséquent, concluons que la charité est féconde C'est pourquoi la même Ecriture, qui nous enseigne qu'elle a des enfants, lui attribue aussi, en divers endroits, toutes les qualités des mères.

Oui, cette charité maternelle, qui se fait des enfants par sa tendresse, elle a des entrailles où elle les porte; elle a des mamelles qu'elle leur présente; elle a un lait qu'elle leur donne : et c'est ce qui fait dire à saint Augustin, que « la » charité est une mère, et que la même charité » est une nourrice : » *Charitas mater est* (*de Catechiz. rudib cap.* xv, *n.* 23, *tom.* vi, *col.* 279.), *charitas nutrix est* (*ad* Marcel., *Ep.* cxxxix, *n.* 3, *tom.* ii, *col.* 421.). La charité est une mère, qui porte tous ses enfants dans le cœur, et qui a pour eux ces entrailles tendres, ces entrailles de compassion, que nous voyons si souvent dans les Ecritures : *Charitas mater est.* Cette même charité est une nourrice, qui leur présente les chastes mamelles, d'où distille ce lait sans fraude de la sainte mansuétude et de la sincérité chrétienne : *Sine dolo lac*, comme parle l'apôtre saint Pierre (1. Petr., ii, 2.). Tellement qu'il est véritable qu'il y a deux fécondités : la première, dans la nature; la seconde, dans la charité. Or, cette vérité étant supposée, il me sera maintenant facile de vous faire voir clairement de quelle sorte la Vierge sacrée est unie au Père éternel, dans la chaste génération des enfants du nouveau Testament.

Et premièrement, remarquez que ces deux fécondités différentes, que nous avons vues dans les créatures, se trouvent en Dieu, comme dans leur source. La nature de Dieu est féconde; son amour et sa charité l'est aussi. Je dis que sa nature est féconde; et c'est elle qui lui donne ce Fils éternel, qui est son image vivante. Mais, si sa fécondité naturelle a fait naître ce divin Fils dans l'éternité, son amour lui en donne d'autres, qu'il adopte tous les jours dans le temps. C'est de là que nous sommes nés; et c'est à cause de cet amour que nous l'appelons notre Père : par conséquent, le Père céleste nous paroît doublement fécond. Il l'est, premièrement par nature, et par là il engendre son Fils naturel; il l'est, secondement par amour, et c'est ce qui fait naître les adoptifs. Mais après que nous avons vu que ces deux fécondités différentes sont en Dieu comme dans leur source; voyons si nous pouvons découvrir qu'elles soient communiquées à Marie : je vous prie, renouvelez vos attentions.

Et déjà il semble qu'elle participe, en quelque manière, à la fécondité naturelle, par laquelle Dieu engendre son Fils. Car d'où vient, ô très sainte Vierge, que vous êtes mère du Fils de Dieu même? est-ce votre fécondité propre, qui vous donne cette vertu? Non, dit-elle, c'est Dieu qui l'a fait, et c'est l'ouvrage de sa puissance : *Fecit mihi magna qui potens est* (Luc., i. 49.). Elle n'est donc pas mère de ce Fils par sa propre fécondité : au contraire, ne voyons-nous pas, fidèles, qu'elle se condamne elle-même à une stérilité bienheureuse, par cette ferme résolution de garder sa pureté virginale? *Quomodo fiet istud* (Luc, i. 34.)? « Comment cela se pourra-
» t-il faire? » Puis-je bien concevoir un Fils, moi qui ai resolu de demeurer vierge? Si donc elle confesse sa stérilité, de quelle sorte devient-elle mère, et encore mère du Fils du Très-Haut? Ecoutez ce que lui dit l'ange : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi* (*Ibid.*, 35.) : « La vertu du
» Très-Haut vous couvrira toute. » Pénétrons le sens de cette parole. Sans doute le Saint-Esprit nous veut faire entendre que la fécondité du Père céleste, se communiquant à Marie, elle sera mère du Fils de Dieu même; et c'est pourquoi l'ange, après avoir dit que la vertu du Très-Haut l'environnera, il ajoute, aussitôt après, ces beaux mots : *Ideoque et quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei* : comme s'il avait dessein de lui dire : O sainte et divine Marie, le fruit de vos bénites entrailles sera appelé le Fils du Très-Haut, parce que vous l'engendrerez, non par votre fécondité naturelle, mais par une bienheureuse participation de la fécondité du Père éternel, qui sera répandue sur vous.

N'admirez-vous pas, chrétiens, cette dignité de Marie? Toutefois encore ce n'est pas assez qu'elle soit associée au Père éternel, comme mère de son Fils unique : celui qui lui donne son propre Fils, qu'il engendre par sa nature, lui refusera-t-il les enfants qu'il adopte par sa charité? et s'il veut bien lui communiquer sa fécondité naturelle, afin qu'elle soit mère de Jésus-Christ;

ne doit-il pas ; pour achever son ouvrage, lui donner libéralement la fécondité de son amour, pour être mère de tous ses membres ? Et c'est pour cela, chrétiens, que mon évangile m'appelle au Calvaire ; c'est là que je vois la très-sainte Vierge, s'unissant, devant son cher Fils, à l'amour fécond du Père éternel. Ah ! qui pourroit ne s'attendrir pas à la vue d'un si beau spectacle ?

Il est vrai qu'on ne peut assez admirer cette immense charité par laquelle il nous choisit pour enfants : car, comme remarque admirablement l'incomparable saint Augustin (*de Consens. Evang. lib.* II, *cap.* III, *t.* III, *part.* II. *col.* 29.), nous voyons que parmi les hommes l'adoption n'a jamais lieu que lorsqu'on ne peut plus espérer d'avoir de véritables enfants. Alors, quand la nature n'en peut plus donner, les hommes ont trouvé le secret de s'en faire par leur amour : tellement que cet amour qui adopte n'est établi que pour venir au secours, et pour suppléer au défaut de la nature qui manque. Mais il n'est pas ainsi de notre grand Dieu : il a engendré dans l'éternité un Fils qui est égal à lui-même, qui fait les délices de son cœur, qui rassasie parfaitement son amour, comme il épuise sa fécondité. D'où vient donc qu'ayant un Fils si parfait, il ne laisse pas de nous adopter ? Ce n'est pas l'indigence qui l'y oblige, mais les richesses immenses de sa charité. C'est la fécondité infinie d'un amour inépuisable et surabondant, qui fait qu'il donne des frères à ce premier né, des compagnons à cet unique, et enfin des cohéritiers à ce bien-aimé de son cœur. O amour ! ô miséricorde ! Mais il passe encore plus loin.

Non-seulement il joint à son propre Fils des enfants qu'il adopte par miséricorde ; mais il livre son propre Fils à la mort, pour faire naître les adoptifs : c'est ainsi que sa charité est féconde. Nouvelle sorte de fécondité : pour produire, il faut qu'il détruise ; pour engendrer les adoptifs, il faut qu'il donne le véritable. Et ce n'est pas moi qui le dis ; c'est Jésus qui me l'enseigne dans son Evangile : « Dieu a tant aimé le monde, dit-» il (Joan., III. 16.), qu'il a donné son Fils » unique ; afin que ceux qui croient ne périssent » pas, mais qu'ils aient la vie éternelle. » Ne voyez-vous pas, chrétiens, qu'il donne son propre Fils à la mort, pour faire vivre les enfants d'adoption ; et que cette même charité du Père, qui le livre, qui l'abandonne, qui le sacrifie, nous adopte, nous vivifie et nous régénère ?

Mais après avoir contemplé la charité infinie de Dieu, jetez maintenant les yeux sur Marie, et voyez comme elle se joint à l'amour fécond du Père éternel. Car pourquoi son Fils l'a-t-il appelée à ce spectacle d'inhumanité ? Est-ce pour lui percer le cœur, et lui déchirer les entrailles ? Faut-il que ses yeux maternels soient frappés de ce triste objet, et qu'elle voie couler devant elle par tant de cruelles blessures un sang qui lui est si cher ? n'y a-t-il pas de la dureté de ne lui épargner pas cette peine ? Chrétiens, ne le croyez pas, et comprenez un si grand mystère. Il falloit qu'elle se joignît à l'amour du Père éternel ; et que, pour sauver les pécheurs, ils livrassent leur commun Fils, d'un commun accord, au supplice. Si bien, qu'il me semble que j'entends Marie, qui parle ainsi au Père éternel d'un cœur tout ensemble ouvert et serré ; serré par une extrême douleur ; mais ouvert en même temps au salut des hommes par la sainte dilatation de la charité : Puisque vous le voulez, ô mon Dieu, dit-elle, je consens à cette mort ignominieuse à laquelle vous abandonnez le Sauveur : vous le condamnez, j'y souscris : vous voulez sauver les pécheurs, par la mort de notre Fils innocent ; qu'il meure, afin que les hommes vivent. Voyez, mes frères, comme elle s'unit à l'amour fécond du Père éternel ; mais admirez qu'en ce même temps elle reçoit aussi sa fécondité. « Femme, dit Jésus, voilà votre fils. » Son amour lui ôte un Fils bien-aimé ; son amour lui en rend un autre ; et en la personne de ce seul disciple, elle devient par la charité l'Eve de la nouvelle alliance et la mère féconde de tous les fidèles : car qui ne voit ici un amour de mère ? Donneroit-elle pour nous son cher Fils, si elle ne nous aimoit comme ses enfants ? Que reste-t-il donc maintenant, sinon que nous lui rendions amour pour amour ; et qu'au lieu du Fils qu'elle perd, elle en trouve un en chacun de nous ?

Mais il me semble que vous me dites : Quel échange nous conseillez-vous, et que rendrons-nous à Marie ? Quoi, des hommes mortels pour un Dieu ! des pécheurs pour un Jésus-Christ ! Est-ce ainsi qu'il nous faut réparer sa perte ? Non, ce n'est pas là ma pensée. C'est un Jésus-Christ qu'elle donne, rendons-lui un Jésus-Christ en nous-mêmes, et faisons revivre en nos âmes ce Fils qu'elle perd pour l'amour de nous. Je sais bien que Dieu le lui a rendu glorieux, ressuscité, immortel : mais encore qu'elle le possède en sa gloire, elle ne laisse pas, chrétiens, de le chercher encore dans tous les fidèles. Soyons donc chastes et pudiques, et Marie reconnoîtra Jésus-Christ en nous. Soyons humbles et obéissants, comme Jésus l'a été jusqu'à la mort ; ayons des

cœurs tendres et des mains ouvertes pour les pauvres et les misérables ; oublions toutes les injures, comme Jésus les a oubliées, jusqu'à laver dans son propre sang, même le crime de ses bourreaux. Quelle sera la joie de Marie, quand elle verra vivre Jésus-Christ en nous : dans nos âmes par la charité, dans nos corps par la continence, sur les yeux même et sur les visages par la retenue, par la modestie et par la simplicité chrétienne! C'est alors que, reconnoissant en nous Jésus Christ par la pratique exacte de son Evangile, ses entrailles seront émues de cette vive représentation de son bien-aimé ; et touchée jusque dans le cœur de cette sainte conformité, elle croira aimer Jésus-Christ en nous, et elle répandra sur nous toutes les douceurs de son affection maternelle. En est ce assez, pour nous faire voir qu'elle est notre mère par la charité, et pour nous donner un amour de fils ! Que si nous ne sommes pas encore attendris; si le lait de son amour maternel ne suffit pas pour nous amollir, et qu'il faille du sang et des souffrances pour briser la dureté de nos cœurs ; en voici, je vous en prépare ; et c'est ma seconde partie, où vous verrez les douleurs amères et les tristes gémissements parmi lesquels elle nous engendre.

SECOND POINT.

Saint Jean nous représente la très sainte Vierge, au chapitre douzième de l'Apocalypse (*Apoc.*, XII 1.), par une excellente figure. « Il parut, » dit-il, un grand signe aux cieux, une femme » environnée du soleil, qui avoit la lune à ses » pieds, et la tête couronnée d'étoiles, et qui al- » loit enfanter un fils. » Saint Augustin nous assure, dans le livre du Symbole aux Catéchumènes (*Serm* IV, *de Symb. ad Catech. cap.* I, *tom.* VI, *col.* 575.), que cette femme de l'Apocalypse c'est la bienheureuse Marie, et on le pourroit aisément prouver par plusieurs raisons convaincantes. Mais une parole du texte sacré semble s'opposer à cette pensée : car cette femme mystérieuse nous est représentée en ce lieu dans les douleurs de l'enfantement. « Elle crioit, dit » saint Jean, et elle étoit tourmentée pour en- » fanter : » *Clamabat parturiens, et cruciabatur ut pareret* (*Apoc.*, XII. 2.). Que dirons-nous ici, chrétiens? Cette femme ainsi tourmentée peut-elle être la très sainte Vierge? Avouerons-nous à nos hérétiques que Marie a été sujette à la malédiction de toutes les mères, qui mettent leurs enfants au monde au milieu des gémissements et des cris? Au contraire ne savons nous pas qu'elle a enfanté sans douleur, comme elle a conçu sans corruption? Quel est donc le sens de saint Jean dans cet enfantement douloureux qu'il attribue à la sainte Vierge ; e comment démêlerons-nous ces contrariétés apparentes?

C'est le mystère que je vous prêche, c'est la vérité que je vous annonce. Nous devons entendre mes frères, qu'il y a deux enfantements en Marie. Elle a enfanté Jésus-Christ, elle a enfanté les fidèles; c'est-à-dire, elle a enfanté l'Innocent, elle a enfanté les pécheurs. Elle enfante l'Innocent sans peine ; mais il falloit qu'elle enfantât les pécheurs parmi les tourments et les cris : c'est pourquoi je vois dans mon évangile qu'elle les enfante à la croix, ayant le cœur rempli d'amertume et saisi de douleur, le visage noyé de ses larmes. Et voici la raison de tout ce mystère, que je vous prie de bien pénétrer pour l'édification de vos âmes.

Puisque, ainsi que nous l'avons dit, les fidèles devoient renaître de l'amour du Père éternel et des souffrances de son cher Fils, afin que la divine Marie fût la mère du peuple nouveau, il falloit qu'elle fût unie non-seulement à l'amour fécond, par lequel le Père nous a adoptés, mais encore aux cruels supplices par lesquels le Fils nous engendre. Car n'étoit-il pas nécessaire que l'Eve de la nouvelle alliance fût associée au nouvel Adam? Et de là vient que vous la voyez affligée au pied de la croix ; afin que, de même que la première Eve a goûté autrefois sous l'arbre, avec son époux désobéissant, la douceur empoisonnée du fruit défendu ; ainsi l'Eve de mon évangile s'approchât de la croix de Jésus, pour goûter avec lui toute l'amertume de cet arbre mystérieux. Mais mettons ce raisonnement dans un plus grand jour, et posons pour premier principe, que c'étoit la volonté du Sauveur des âmes, que toute sa fécondité fût dans ses souffrances. C'est lui-même qui me l'apprend, lorsqu'il se compare dans son Evangile à ce merveilleux grain de froment qui se multiplie en tombant par terre, et devient fécond par sa mort : *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet ; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert* (JOAN., XII. 24.).

En effet, tous les mystères du Sauveur Jésus sont une chute continuelle. Il est tombé du ciel en la terre, de son trône dans une crèche ; de la bassesse de sa naissance il est tombé, par divers degrés, aux misères qui ont affligé sa vie ; de là il a été abaissé jusqu'à l'ignominie de la croix ; de la croix il est tombé au sépulcre, et c'est là que finit sa chute ; parce qu'il ne pouvoit descendre plus bas. Aussi n'est-il pas plutôt arrivé à ce dernier anéantissement, qu'il a commencé de mon-

trer sa force; et ce germe d'immortalité, qu'il tenoit caché en lui-même, sous l'infirmité de sa chair, s'étant développé par sa mort, on a vu ce grain de froment se multiplier avec abondance, et donner partout des enfants à Dieu. D'où je tire cette conséquence infaillible, que cette fécondité bienheureuse, par laquelle il nous engendre à son Père, est dans sa mort et dans ses souffrances. Venez donc, divine Marie, venez à la croix de votre cher Fils; afin que votre amour maternel vous unisse à ces souffrances fécondes, par lesquelles il nous régénère.

Qui pourroit vous exprimer, chrétiens, cette sainte correspondance, qui fait ressentir à Marie toutes les douleurs de son Fils? Elle voyoit cet unique et ce bien-aimé attaché à un bois infâme, qui étendoit ses bras tout sanglants à un peuple incrédule et impitoyable; ses yeux meurtris inhumainement, et sa face devenue hideuse. Quelle étoit l'émotion du sang maternel, en voyant le sang de ce Fils, qui se débordoit avec violence de ses veines cruellement déchirées? Saint Basile de Séleucie, voyant la Cananée aux pieds du Sauveur, et lui faisant sa triste prière en ces mots : « Fils de David, ayez pitié de moi; car » ma fille est tourmentée par le démon (MATTH., » XV. 22.), » paraphrase ainsi ses paroles : « Ayez pitié de moi, car ma fille souffre; je suis » tourmentée en sa personne; à elle la souffrance, » à moi l'affliction. Le démon la frappe, et la » nature me frappe moi-même; je ressens tous » ses coups en mon cœur, et tous les traits de la » fureur de Satan passent par elle jusque sur » moi-même (*Orat.*, XX, *in* CHANAN.). » Voyez la force de la nature et de l'affection maternelle. Mais comme le divin Jésus surpasse infiniment tous les fils, la douleur des mères communes est une image trop imparfaite de celle qui perce le cœur de Marie. Son affliction est comme une mer, dans laquelle son âme est toute abîmée. Et par là vous voyez comme elle est unie aux souffrances de son cher Fils, puisqu'elle a le cœur percé de ses clous, et blessé de toutes ses plaies.

Mais admirez la suite de tout ce mystère. C'est au milieu de ces douleurs excessives; c'est dans cette désolation, par laquelle elle entre en société des supplices et de la croix de Jésus, que son Fils l'associe aussi à sa fécondité bienheureuse. « Femme, lui dit-il, voilà votre fils. » Femme qui souffrez avec moi, soyez aussi féconde avec moi; soyez mère de ceux que j'engendre par mon sang et par mes blessures. Qui pourroit vous dire, fidèles, quel fut l'effet de cette parole? Elle gémissoit au pied de la croix; et la force de la douleur l'avoit presque rendue insensible. Mais aussitôt qu'elle entendit cette voix mourante du dernier adieu de son Fils, ses sentiments furent réveillés par cette nouvelle blessure; il n'y eut goutte de sang en son cœur, qui ne fût aussitôt émue, et toutes ses entrailles furent renversées. « Femme, voilà votre fils : » *Ecce filius tuus* (JOAN., XIX. 26.). Quoi, un autre en votre place, un autre pour vous! quel adieu me dites-vous, ô mon Fils! Est-ce ainsi que vous consolez votre mère? Ainsi cette parole la tue; et pour accomplir le mystère, cette même parole la rend féconde.

Il me souvient ici, chrétiens, de ces mères infortunées, à qui on déchire les entrailles pour en arracher leurs enfants, et qui meurent pour les mettre au monde. C'est ainsi, ô bienheureuse Marie, que vous enfantez les fidèles : c'est par le cœur que vous enfantez, puisque, ainsi que nous avons dit, vous engendrez par la charité. Ces paroles de votre Fils, qui étoient son dernier adieu, entrèrent dans votre cœur comme un glaive tranchant, et y portèrent jusqu'au fond, avec une douleur excessive, un amour de mère pour tous les fidèles : ainsi l'on peut dire, que vous nous avez enfantés d'un cœur déchiré, par la violence d'une affliction sans mesure. Et lorsque nous paroissons devant vous, pour vous appeler notre mère, vous vous souvenez de ces mots sacrés, par lesquels Jésus-Christ vous établit dans cette qualité : de sorte que vos entrailles s'émeuvent sur nous, comme sur les enfants de votre douleur.

Souvenons-nous donc, chrétiens, que nous sommes enfants de Marie, et que c'est à la croix qu'elle nous engendre. Méditons ces belles paroles, que nous adresse l'Ecclésiastique : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris* (*Eccli.*, VII. 29.) : « N'oublie pas les gémissements de ta mère. » Quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie, et n'oublie jamais les gémissements de cette mère si charitable : *Ne obliviscaris gemitus.* Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie pas les gémissements de ta mère : souviens-toi des pleurs de Marie, et des incroyables douleurs qui ont déchiré son âme au Calvaire. Misérable, que veux-tu faire? veux-tu élever encore une croix, pour y attacher Jésus-Christ? Veux-tu faire voir à Marie son Fils crucifié encore une fois, couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds, à ses yeux, le sang du nouveau Testament; et par un si

triste spectacle, rouvrir encore toutes les blessures de son amour maternel?

Ah! mes frères, ne le faisons pas : souvenons-nous des pleurs de Marie, souvenons-nous des gémissements, parmi lesquels elle nous engendre; c'est assez qu'elle ait souffert une fois, ne renouvelons pas ses douleurs. Au contraire, expions nos fautes par l'exercice de la pénitence : songeons que nous sommes enfants de douleurs, et que les plaisirs ne sont pas pour nous. Jésus-Christ nous enfante en mourant, Marie est notre mère par l'affliction; et nous engendrant de la sorte, tous deux nous consacrent à la pénitence. Ceux qui aiment la pénitence sont les vrais enfants de Marie : Car où a-t-elle trouvé ses enfants? Les a-t-elle trouvés parmi les plaisirs, dans la pompe, dans les grandeurs et dans les délices du monde? Non, ce n'est pas là qu'elle les rencontre : elle les trouve avec Jésus-Christ, et avec Jésus-Christ souffrant; elle les trouve au pied de sa croix, se crucifiant avec lui, s'arrosant de son divin sang, et buvant l'amour des souffrances aux sources sanglantes de ses blessures. Tels sont les enfants de Marie. Ah! mes frères, nous n'en sommes pas, nous ne sommes pas de ce nombre. Nous ne respirons que l'amour du monde, son éclat, son repos et sa liberté : liberté fausse et imaginaire, par laquelle nous nous trouvons engagés à la damnation éternelle.

Mais, ô bienheureuse Marie, nous espérons que, par vos prières, nous éviterons tous ces maux qui menacent notre impénitence. Faites donc, mère charitable, que nous aimions le Père céleste, qui nous adopte par son amour, et ce Rédempteur miséricordieux, qui nous engendre par ses souffrances. Faites que nous aimions la croix de Jésus; afin que nous soyons vos enfants; afin que vous nous montriez un jour dans le ciel le fruit de vos bénites entrailles, et que nous jouissions avec lui de la gloire que sa bonté nous a préparée. *Amen.*

SERMON

SUR L'UNITÉ DE L'EGLISE [1].

Quàm pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel!

Que vos tentes sont belles, ô enfants de Jacob! que vos pavillons, ô Israélites, sont merveilleux! *C'est ce que dit Balaam, inspiré de Dieu, à la vue du camp d'Israël dans le désert* (au livre des Nombres, XXIV. 1, 2, 3, 5.).

MESSEIGNEURS,

C'est sans doute un grand spectacle de voir l'Eglise chrétienne figurée dans les anciens Israélites; la voir, dis-je, sortie de l'Egypte et des ténèbres de l'idolâtrie, cherchant la Terre promise à travers d'un désert immense, où elle ne trouve que d'affreux rochers et des sables brûlants; nulle terre, nulle culture, nul fruit; une sécheresse effroyable, nul pain qu'il ne lui faille envoyer du ciel; nul rafraîchissement qu'il ne lui faille tirer par miracle du sein d'une roche; toute la nature stérile pour elle, et aucun bien que par grâce : mais ce n'est pas ce qu'elle a de plus surprenant. Dans l'horreur de cette vaste solitude, on la voit environnée d'ennemis; ne marchant jamais qu'en bataille; ne logeant que sous des tentes; toujours prête à déloger et à combattre; étrangère que rien n'attache, que rien ne contente; qui regarde tout en passant, sans vouloir jamais s'arrêter; heureuse néanmoins en cet état, tant à cause des consolations qu'elle reçoit durant le voyage, qu'à cause du glorieux et immuable repos qui sera la fin de sa course. Voilà l'image de l'Eglise pendant qu'elle voyage sur la terre.

Balaam la voit dans le désert : son ordre, sa discipline, ses douze tribus rangées sous leurs étendards; Dieu, son chef invisible, au milieu d'elle; Aaron, prince des prêtres et de tout le peuple de Dieu, chef visible de l'Eglise sous l'autorité de Moïse, souverain législateur et figure de Jésus-Christ : le sacerdoce étroitement uni avec la magistrature; tout en paix par le concours de ces deux puissances; Coré et ses sectateurs, ennemis de l'ordre et de la paix, engloutis, à la vue de tout le peuple, dans la terre soudainement entr'ouverte sous leurs pieds, et ensevelis tout vivants dans les enfers. Quel spectacle! quelle assemblée! quelle beauté de l'Eglise! Du haut d'une montagne, Balaam la voit toute entière; et au lieu de la maudire comme on l'y vouloit contraindre, il la bénit. On le détourne, on espère lui en cacher la beauté, en lui montrant ce grand corps par un coin d'où il ne puisse en découvrir qu'une partie; et il n'est pas moins transporté, parce qu'il voit cette partie dans le tout, avec toute la convenance et toute la proportion qui les assortit l'un avec l'autre. Ainsi, de quelque côté qu'il la considère, il est hors de lui; et ravi en admiration il s'écrie : *Quàm pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel!* « Que vous êtes admirables sous vos » tentes, enfants de Jacob! » quel ordre dans votre

[1] Ce sermon a été prêché à l'ouverture de l'assemblée générale du clergé de France, le 9 novembre 1681, à la messe solennelle du Saint-Esprit, dans l'église des Grands-Augustins.

camp! quelle merveilleuse beauté paroît dans ces pavillons si sagement arrangés! et si vous causez tant d'admiration sous vos tentes et dans votre marche, que sera-ce quand vous serez établis dans votre patrie!

Il n'est pas possible, mes frères, qu'à la vue de cette auguste assemblée vous n'entriez dans de pareils sentiments. Une des plus belles parties de l'Eglise universelle se présente à vous. C'est l'Eglise gallicane qui vous a tous engendrés en Jésus-Christ : Eglise renommée dans tous les siècles, aujourd'hui représentée par tant de prélats que vous voyez assistés de l'élite de leur clergé, et tous ensemble prêts à vous bénir, prêts à vous instruire selon l'ordre qu'ils en ont reçu du ciel. C'est en leur nom que je vous parle; c'est par leur autorité que je vous prêche. Qu'elle est belle, cette Eglise gallicane, pleine de science et de vertu! mais qu'elle est belle dans son tout, qui est l'Eglise catholique : et qu'elle est belle saintement et inviolablement unie à son chef, c'est-à-dire au successeur de saint Pierre! O que cette union ne soit point troublée! que rien n'altère cette paix et cette unité où Dieu habite!

Esprit saint, Esprit pacifique, qui faites habiter les frères unanimement dans votre maison, affermissez-y la paix. La paix est l'objet de cette assemblée : au moindre bruit de division, nous accourons effrayés, pour unir parfaitement le corps de l'Eglise, le père et les enfants, le chef et les membres, le sacerdoce et l'empire. Mais puisqu'il s'agit d'unité, commençons à nous unir par des vœux communs, et demandons tous ensemble la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

MESSEIGNEURS,

« Regarde et fais selon le modèle qui t'a été » montré sur la montagne. » C'est ce qui fut dit à Moïse, lorsqu'il eut ordre de construire le tabernacle (*Exod.*, XXV. 40.). Mais saint Paul nous avertit (*Hebr.*, VIII. 9.) que ce n'est point ce tabernacle bâti de main d'homme qui doit être travaillé avec tant de soin, et formé sur ce beau modèle : c'est le vrai tabernacle de Dieu et des hommes, c'est l'Eglise catholique, où Dieu habite, et dont le plan est fait dans le ciel. C'est aussi pour cette raison que saint Jean voyoit dans l'Apocalypse « la sainte cité de Jérusalem (*Apoc.*, » XXI. 10.); » et l'Eglise qui commençoit à s'établir par toute la terre; il la voyoit, dis-je, descendre du ciel. C'est là que les desseins en ont été pris : « Regarde, et fais selon le modèle qui t'a été » montré sur cette montagne. »

Mais pourquoi parler de saint Jean et de Moïse? écoutons Jésus-Christ lui-même. Il nous dira qu'il » ne fait rien que ce qu'il voit faire à son Père » (JOAN., V. 19.). » Qu'a-t-il donc vu, chrétiens, quand il a formé son Eglise? Qu'a-t-il vu dans la lumière éternelle et dans les splendeurs des saints où il a été engendré devant l'aurore? C'est le secret de l'Epoux, et nul autre que l'Epoux ne le peut dire.

« Père saint, je vous recommande ceux que » vous m'avez donnés, » je vous recommande mon Eglise; « gardez-les en votre nom, afin qu'ils » soient un comme nous (JOAN., XVII. 11.); » et encore : « Comme vous êtes en moi, et moi en » vous, ô mon Père, ainsi qu'ils soient un en » nous. Qu'ils soient un comme nous; qu'ils soient » un en nous (*Ibid.*, 21, 22.) : » je vous entends, ô Sauveur; vous voulez faire votre Eglise belle, vous commencez par la faire parfaitement une : car qu'est-ce que la beauté, sinon un rapport, une convenance, et enfin une espèce d'unité? Rien n'est plus beau que la nature divine, où le nombre même qui ne subsiste que dans les rapports mutuels de trois Personnes égales, se termine en une parfaite unité. Après la divinité, rien n'est plus beau que l'Eglise, où l'unité divine est représentée. « Un comme nous, un en nous : re- » gardez, et faites suivant ce modèle. »

Une si grande lumière nous éblouiroit : descendons et considérons l'unité avec la beauté dans les chœurs des anges. La lumière s'y distribue sans se diviser : elle passe d'un ordre à un autre, d'un chœur à un autre avec une parfaite correspondance, parce qu'il y a une parfaite subordination. Les anges ne dédaignent pas de se soumettre aux archanges, ni les archanges de reconnoître les puissances supérieures. C'est une armée où tout marche avec ordre, et comme disoit ce patriarche : « C'est ici le camp de Dieu (*Genes.*, XXXII. 2.). » C'est pourquoi dans ce combat donné dans le ciel, on nous représente « Michel et ses anges » contre Satan et ses anges (*Apoc.*, XII. 7.). » Il y a un chef dans chaque parti; mais ceux qui disent avec saint Michel : « Qui égale Dieu? » triomphent des orgueilleux, qui disent : Qui nous égale? et les anges victorieux demeurent unis à leur Créateur sous le chef qu'il leur a donné. O Jésus, qui n'êtes pas moins le chef des anges que celui des hommes : « Regardez, et faites selon ce modèle; » que la sainte hiérarchie de votre Eglise soit formée sur celle des esprits célestes. Car, comme dit saint Grégoire (S. GREG., *Epist. lib.* V, *Epist.* LIV, *tom.* II, *col.* 784.), « Si la seule beauté de l'ordre » fait qu'il se trouve tant d'obéissance où il n'y

» a point de péché, combien plus doit-il y avoir » de subordination et de dépendance parmi nous, » où le péché mettroit tout en confusion sans ce » secours ? »

Selon cet ordre admirable, toute la nature angélique a ensemble une immortelle beauté; et chaque troupe, chaque chœur des anges a sa beauté particulière, inséparable de celle du tout. Cet ordre a passé du ciel à la terre : et je vous ai dit d'abord qu'outre la beauté de l'Eglise universelle, qui consiste dans l'assemblage du tout, chaque Eglise placée dans un si beau tout avec une justesse parfaite, a sa grâce particulière. Jusqu'ici tout nous est commun avec les saints anges : mais saint Grégoire nous a fait remarquer que le péché n'est point parmi eux ; c'est pourquoi la paix y règne éternellement. Cette cité bienheureuse, d'où les superbes et les factieux ont été bannis, où il n'est resté que les humbles et les pacifiques, ne craint plus d'être divisée. Le péché est parmi nous : malgré notre infirmité l'orgueil y règne, et tirant tout à soi, il nous arme les uns contre les autres. L'Eglise donc, qui porte en son sein, dans ce secret principe d'orgueil qu'elle ne cesse de réformer dans ses enfants, une éternelle semence de division, n'auroit point de beauté durable ni de véritable unité, si elle ne trouvoit dans son unité des moyens de s'y affermir quand elle est menacée de division.

Ecoutez, voici le mystère de l'unité catholique, et le principe immortel de la beauté de l'Eglise. Elle est belle et une dans son tout; c'est ma première partie, où nous verrons la beauté de tout le corps de l'Eglise : belle et une en chaque membre; c'est ma seconde partie, où nous verrons la beauté particulière de l'Eglise gallicane dans ce beau tout de l'Eglise universelle : belle et une d'une beauté et d'une unité durable; c'est ma dernière partie, où nous verrons dans le sein de l'unité catholique des remèdes pour prévenir les moindres commencements de division et de trouble. Que de grandeur et que de beauté! mais que de force, que de majesté, que de vigueur dans l'Eglise! Car ne croyez pas que je parle d'une beauté superficielle qui trompe les yeux. La vraie beauté vient de la santé : ce qui rend l'Eglise forte, la rend belle : son unité la rend belle; son unité la rend forte. Voyons donc dans son unité, et sa beauté et sa force : heureux si, l'ayant vue belle premièrement dans son tout, et ensuite dans la partie à laquelle nous nous trouvons immédiatement attachés, nous travaillons à finir jusqu'aux moindres dissensions qui pourroient défigurer une beauté si parfaite! Ce sera le fruit de ce discours, et c'est sans doute le plus digne objet qu'on puisse proposer à un si grand auditoire.

PREMIER POINT.

J'ai, Messieurs, à vous prêcher un grand mystère; c'est le mystère de l'unité de l'Eglise. Unie au dedans par le Saint-Esprit, elle a encore un lien commun de sa communion extérieure, et doit demeurer unie par un gouvernement où l'autorité de Jésus-Christ soit représentée. Ainsi l'unité garde l'unité; et sous le sceau du gouvernement ecclésiastique l'unité de l'esprit est conservée. Quel est ce gouvernement? quelle en est la forme? Ne disons rien de nous-mêmes : ouvrons l'Evangile; l'Agneau a levé les sceaux de ce sacré livre, et la tradition de l'Eglise a tout expliqué.

Nous trouverons dans l'Evangile, que Jésus-Christ voulant commencer le mystère de l'unité dans son Eglise, parmi tous ses disciples en choisit douze; mais que voulant consommer le mystère de l'unité dans la même Eglise, parmi les douze il en choisit un. « Il appela ses disciples, » dit l'Evangile (Luc., vi. 13.) : les voilà tous; « parmi » eux il en choisit douze. » Voilà une première séparation, et les apôtres choisis : « Et voici les » noms des douze apôtres; le premier est Simon » qu'on appelle Pierre (Matth., x. 2.). » Voilà, dans une seconde séparation, saint Pierre mis à la tête, et appelé pour cette raison du nom de Pierre, « que Jésus-Christ, dit saint Marc (Marc., » iii. 16.), lui avoit donné; » pour préparer, comme vous verrez, l'ouvrage qu'il méditoit d'élever tout son édifice sur cette pierre.

Tout ceci n'est encore qu'un commencement du mystère de l'unité. Jésus-Christ, en le commençant, parloit encore à plusieurs : « Allez, prêchez, » je vous envoie : » *Ite, prædicate, mitto vos* (Matth., x. 6, 7, 16.) : mais quand il veut mettre la dernière main au mystère de l'unité, il ne parle plus à plusieurs; il désigne Pierre personnellement et par le nouveau nom qu'il lui a donné: c'est un seul qui parle à un seul; Jésus-Christ Fils de Dieu à Simon fils de Jonas; Jésus-Christ qui est la vraie pierre, et fort par lui-même, à Simon qui n'est Pierre que par la force que Jésus-Christ lui communique : c'est à celui-là que Jésus-Christ parle; et en lui parlant il agit en lui, et y imprime le caractère de sa fermeté : « Et moi, » dit-il (Matth., xvi. 18.), je te dis à toi, tu es » Pierre; et ajoute-t-il, sur cette pierre j'établirai » mon Eglise; et, conclut-il, les portes de l'enfer » ne prévaudront point contre elle. » Pour le préparer à cet honneur, Jésus-Christ, qui sait que la foi qu'on a en lui est le fondement de son

Eglise, inspire à Pierre une foi digne d'être le fondement de cet admirable édifice : « Vous êtes » le Christ Fils du Dieu vivant (*Ibid.*, 16.). » Par cette haute prédication de la foi, il s'attire l'inviolable promesse qui le fait le fondement de l'Eglise. La parole de Jésus-Christ, qui de rien fait ce qu'il lui plaît, donne cette force à un mortel. Qu'on ne dise point, qu'on ne pense point que ce ministère de saint Pierre finisse avec lui : ce qui doit servir de soutien à une Eglise éternelle ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs ; Pierre parlera toujours dans sa chaire : c'est ce que disent les Pères ; c'est ce que confirment six cent trente évêques au concile de Chalcédoine (*Conc. Chalc. Act.* II, III, LAB. *tom.* IV, *col.* 368, 425. *Relat. ad* LEON. *ibid. col.* 833.).

Jésus-Christ ne parle pas sans effet. Pierre portera partout avec lui, dans cette haute prédication de la foi, le fondement des Eglises ; et voici le chemin qu'il lui faut faire. Par Jérusalem la cité sainte où Jésus-Christ a paru ; où « l'Eglise devoit commencer (LUC., XXIV. 47.). » pour continuer la succession du peuple de Dieu ; où Pierre par conséquent devoit être long-temps le chef de la parole et de la conduite ; d'où il alloit visitant les Eglises persécutées (*Act.*, IX. 32.), et les confirmant dans la foi ; où il falloit que le grand Paul, Paul revenu du troisième ciel, le vînt voir (*Gal.*, I. 18.) : non pas Jacques, quoiqu'il y fût ; un si grand apôtre, « frère du Sei- » gneur (*Ibid.*, 19.), » évêque de Jérusalem, appelé le juste, et également respecté par les chrétiens et par les Juifs : ce n'étoit pas lui que Paul devoit venir voir ; mais il est venu voir Pierre, et le voir, selon la force de l'original, comme on vient voir une chose pleine de merveilles, et digne d'être recherchée : « le contempler, l'étu- » dier, dit saint Jean-Chrysostôme (*in Epist.* » *ad Gal. cap.* 1, *n.* 11, *tom.* X, *p.* 677.), et le » voir comme plus grand aussi bien que plus » ancien que lui, » dit le même Père : le voir néanmoins, non pour être instruit, lui que Jésus-Christ instruisoit lui-même par une révélation si expresse : mais afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre : par cette sainte cité et encore par Antioche, la métropolitaine de l'Orient ; mais ce n'est rien, la plus illustre Eglise du monde, puisque c'est là que le nom de chrétien a pris naissance ; vous l'avez lu dans les Actes (*Act.*, XI. 26.) ; Eglise fondée par saint Barnabé et par saint Paul ; mais que la dignité de Pierre oblige à le reconnoître pour son premier pasteur ; l'histoire ecclésiastique en fait foi : où il falloit que Pierre vînt, quand elle se fut distinguée des autres par une si éclatante profession du christianisme, et que sa chaire à Antioche fît une solennité dans les Eglises : par ces deux villes, illustres dans l'Eglise chrétienne par des caractères si marqués, il falloit qu'il vînt à Rome plus illustre encore : Rome le chef de l'idolâtrie aussi bien que de l'empire ; mais Rome, qui, pour signaler le triomphe de Jésus-Christ, est prédestinée à être le chef de la religion et de l'Eglise, doit devenir par cette raison la propre Eglise de saint Pierre ; et voilà où il faut qu'il vienne, par Jésusalem et par Antioche.

Mais pourquoi voyons-nous ici l'apôtre saint Paul ? le mystère en seroit long à déduire. Souvenez-vous seulement du grand partage, où l'univers fut comme divisé entre Pierre et Paul ; où Pierre, chargé du tout en général par sa primauté, et par un ordre exprès chargé des Gentils qu'il avoit reçus en la personne de Cornélius le Centurion (*Act.*, X.), ne laisse pas, pour faciliter la prédication, de se charger du soin spécial des Juifs, comme Paul se chargea du soin spécial des Gentils (*Gal.*, II. 7, 8, 9.). Puisqu'il falloit partager, il falloit que le premier eût les aînés ; que le chef, à qui tout se devoit unir, eût le peuple sur lequel le reste devoit être enté, et que le vicaire de Jésus-Christ eût le partage de Jésus-Christ même. Mais ce n'est pas encore assez ; et il faut que Rome revienne au partage de saint Pierre : car encore que, comme chef de la gentilité, elle fût plus que toutes les autres villes comprise dans le partage de l'apôtre des Gentils ; comme chef de la chrétienté, il faut que Pierre y fonde l'Eglise : ce n'est pas tout ; il faut que la commission extraordinaire de Paul expire avec lui à Rome, et que réunie à jamais, pour ainsi parler, à la chaire suprême de Pierre à laquelle elle étoit subordonnée, elle élève l'Eglise romaine au comble de l'autorité et de la gloire. Disons encore ; quoique ces deux frères, saint Pierre et saint Paul, nouveaux fondateurs de Rome, plus heureux, comme plus unis, que ses deux premiers fondateurs, doivent consacrer ensemble l'Eglise romaine ; quelque grand que soit saint Paul en science, en dons spirituels, en charité, en courage ; encore qu'il ait « travaillé plus que tous les autres apôtres » (1. *Cor.*, XV. 10.), » et qu'il paroisse étonné lui-même de ses grandes révélations (2. *Cor.* II. 7), et de l'excès de ses lumières, il faut que la parole de Jésus-Christ prévale : Rome ne sera pas la chaire de saint Paul, mais la chaire de saint Pierre : c'est

sous ce titre qu'elle sera plus assurément que jamais le chef du monde ; et qui ne sait ce qu'a chanté le grand saint Prosper, il y a plus de douze cents ans (S. Prosp. *Carm. de Ingr. c.* ii.) : « Rome le » siége de Pierre, devenue sous ce titre le chef de » l'ordre pastoral dans tout l'univers, s'assujétit » par la religion ce qu'elle n'a pu subjuguer par » les armes. » Que volontiers nous répétons ce sacré cantique d'un père de l'Eglise gallicane! c'est le cantique de la paix, où, dans la grandeur de Rome l'unité de toute l'Eglise est célébrée.

Ainsi fut établie et fixée à Rome la chaire éternelle. C'est cette Eglise romaine, qui, enseignée par saint Pierre et ses successeurs, ne connoît point d'hérésie. Les Donatistes affectèrent d'y avoir un siége (S. Opt. *Mil. lib.* ii, *n.* 4, *p.* 29 ; *edit.* 1700.), et crurent se sauver par ce moyen du reproche qu'on leur faisoit, que la chaire d'unité leur manquoit; mais la chaire de pestilence ne peut subsister, ni avoir de succession auprès de la chaire de vérité. Les Manichéens se cachèrent quelque temps dans cette Eglise (S. Leo, *Serm.* xli, *cap.* v.) : les y découvrir seulement, a été les en bannir pour jamais. Ainsi les hérésies ont pu y passer, mais non pas y prendre racine. Que contre la coutume de tous leurs prédécesseurs, un ou deux souverains pontifes, ou par violence, ou par surprise, n'aient pas assez constamment soutenu, ou assez pleinement expliqué la doctrine de la foi ; consultés de toute la terre, et répondant durant tant de siècles à toutes sortes de questions de doctrine, de discipline, de cérémonies, qu'une seule de leurs réponses se trouve notée par la souveraine rigueur d'un concile œcuménique ; ces fautes particulières n'ont pu faire aucune impression dans la chaire de saint Pierre. Un vaisseau qui fend les eaux n'y laisse pas moins de vestiges de son passage. C'est Pierre qui a failli, mais qu'un regard de Jésus ramène aussitôt (Luc., xxii. 61.) ; et qui, avant que le Fils de Dieu lui déclare sa faute future, assuré de sa conversion, reçoit l'ordre « de confirmer ses » frères (*Ibid.*, 32.) : » et quels frères? les apôtres, les colonnes même : combien plus les siècles suivants? Qu'a servi à l'hérésie des Monothélites d'avoir pu surprendre un pape? l'anathème qui lui a donné le premier coup n'en est pas moins parti de cette chaire, qu'elle tenta vainement d'occuper ; et le concile sixième ne s'en est pas écrié avec moins de force : « Pierre a parlé par Agathon (*Conc. Const.* iii, *gen.* vi ; *Serm. acclam. ad. Imp. Act.* xviii, *tom.* vi, *Conc. col.* 1053.). Toutes les autres hérésies ont reçu du même endroit le coup mortel. Ainsi l'Eglise romaine est toujours vierge, la foi romaine est toujours la foi de l'Eglise ; on croit toujours ce qu'on a cru ; la même voix retentit partout ; et Pierre demeure dans ses successeurs le fondement des fidèles. C'est Jésus-Christ qui l'a dit ; et le ciel et la terre passeront plutôt que sa parole.

Mais voyons encore en un mot la suite de cette parole. Jésus-Christ poursuit son dessein ; et après avoir dit à Pierre, éternel prédicateur de la foi : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je » bâtirai mon Eglise (Matth., xvi. 18. 19.), » il ajoute : « Et je te donnerai les clefs du royaume » des cieux. » Toi, qui as la prérogative de la prédication de la foi, tu auras aussi les clefs qui désignent l'autorité du gouvernement : « ce que » tu lieras sur la terre, sera lié dans le ciel ; et » ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans » le ciel. » Tout est soumis à ses clefs ; tout, mes frères, rois et peuples, pasteurs et troupeaux : nous le publions avec joie ; car nous aimons l'unité, et nous tenons à gloire notre obéissance. C'est à Pierre qu'il est ordonné premièrement « d'aimer plus que tous les autres apôtres, » et ensuite « de paître » et gouverner tout, « et les » agneaux et les brebis (Joan., xxi. 15, 16, » 17.), » et les petits et les mères, et les pasteurs mêmes : pasteurs à l'égard des peuples, et brebis à l'égard de Pierre, ils honorent en lui Jésus-Christ, confessant aussi qu'avec raison on lui demande un plus grand amour, puisqu'il a plus de dignité avec plus de charge ; et que parmi nous, sous la discipline d'un maître tel que le nôtre, il faut, selon sa parole, « que le premier » soit comme lui, par la charité, le serviteur » de tous les autres (Marc., x. 44.). »

Ainsi saint Pierre paroît le premier en toutes manières : le premier à confesser la foi (Matth., xvi. 16.) ; le premier dans l'obligation d'exercer l'amour (Joan., xxi. 15 *et seq.*) ; le premier de tous les apôtres qui vit Jésus-Christ ressuscité des morts (1. *Cor.*, xv. 5.), comme il en devoit être le premier témoin devant tout le peuple (*Act.*, ii. 14.) ; le premier quand il fallut remplir le nombre des apôtres (*Ibid.*, i. 15.) ; le premier qui confirma la foi par un miracle (*Ibid.*, iii. 6, 7.) ; le premier à convertir les Juifs (*Ibid.*, ii. 14.) ; le premier à recevoir les Gentils (*Ibid.*, x.) : le premier partout ; mais je ne puis pas tout dire. Tout concourt à établir sa primauté ; oui, mes frères, tout, jusqu'à ses fautes, qui apprennent à ses successeurs à exercer une si grande puissance avec humilité et condescendance. Car Jésus-Christ est le seul pontife, qui au-dessus, dit saint Paul (*Hebr.*, ii. 17, 18; iv. 15; vii. 26.), du péché et

de l'ignorance, n'a pu ressentir la foiblesse humaine que dans la mortalité, ni apprendre la compassion que par ses souffrances. Mais les pontifes ses vicaires, qui tous les jours disent avec nous, « Pardonnez-nous nos fautes, » apprennent à compatir d'une autre manière, et ne se glorifient pas du trésor qu'ils portent dans un vaisseau si fragile.

Mais une autre faute de Pierre donne une autre leçon à toute l'Eglise. Il en avoit déjà pris le gouvernement en main, quand saint Paul lui dit en face, « qu'il ne marchoit pas droitement selon » l'Evangile (*Gal.*, II. 11, 14.); » parce qu'en s'éloignant trop des Gentils convertis, il mettoit quelque espèce de division dans l'Eglise. Il ne manquoit pas dans la foi, mais dans la conduite : je le sais; les anciens l'ont dit, et il est certain. Mais enfin saint Paul faisoit voir à un si grand apôtre qu'il manquoit dans la conduite (*Gal.*, II. 11.); et encore que cette faute lui fût commune avec Jacques, il ne s'en prend pas à Jacques, mais à Pierre qui étoit chargé du gouvernement; et il écrit la faute de Pierre dans une épître qu'on devoit lire éternellement dans toutes les Eglises avec le respect qu'on doit à l'autorité divine : et Pierre, qui le voit, ne s'en fâche pas; et Paul, qui l'écrit, ne craint pas qu'on l'accuse d'être vain. Ames célestes, qui ne sont touchées que du bien commun; qui écrivent, qui laissent écrire, aux dépens de tout, ce qu'ils croient utile à la conversion des Gentils et à l'instruction de la postérité ! Il falloit que dans un pontife aussi éminent que saint Pierre, les pontifes ses successeurs apprissent à prêter l'oreille à leurs inférieurs, lorsque beaucoup moindres que saint Paul, et dans de moindres sujets, ils leur parleroient avec moins de force, mais toujours avec le même dessein de pacifier l'Eglise. Voilà ce que saint Cyprien (S. Cypr., *Epist.* LXXI, *p.* 127.), saint Augustin (S. Aug., *Epist.* LXXXIII, *n.* 22, *tom.* II, *col.* 198.), et les autres Pères ont remarqué dans cet exemple de saint Pierre. Admirons, après ces grands hommes, dans l'humilité, l'ornement le plus nécessaire des grandes places; et quelque chose de plus vénérable dans la modestie, que dans tous les autres dons; et le monde plus disposé à l'obéissance, quand celui à qui on la doit obéit le premier à la raison; et Pierre, qui se corrige, plus grand, s'il se peut, que Paul qui le reprend.

Suivons; ne vous lassez point d'entendre le grand mystère qu'une raison nécessaire nous oblige aujourd'hui de vous prêcher. On veut de la morale dans les sermons, et on a raison, pourvu qu'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme. Ce que je vous prêche, « je vous le dis, est un grand » mystère en Jésus-Christ et en son Eglise » (*Ephes.*, v. 32.); » et ce mystère est le fondement de cette belle morale qui unit tous les chrétiens dans la paix, dans l'obéissance et dans l'unité catholique.

Vous avez vu cette unité dans le saint Siége : la voulez-vous voir dans tout l'ordre et dans tout le collége épiscopal? Mais c'est encore en saint Pierre qu'elle doit paroître, et encore dans ces paroles : « Tout ce que tu lieras, sera lié; tout ce » que tu délieras, sera délié (Matth., XVI. 19.). » Tous les papes et tous les saints Pères l'ont enseignée d'un commun accord. Oui, mes frères, ces grandes paroles, où vous avez vu si clairement la primauté de saint Pierre, ont érigé les évêques, puisque la force de leur ministère consiste à lier ou à délier ceux qui croient ou ne croient pas à leur parole. Ainsi cette divine puissance de lier et de délier est une annexe nécessaire, et comme le dernier sceau de la prédication que Jésus-Christ leur a confiée; et vous voyez en passant tout l'ordre de la jurisdiction ecclésiastique. C'est pourquoi le même qui a dit à saint Pierre : « Tout ce que tu lieras sera lié; tout ce » que tu délieras sera délié (*Ibid.*, XVIII. 18.), » a dit la même chose à tous les apôtres; et leur a dit encore : « Tous ceux dont vous remettrez les » péchés, ils leur seront remis; et tous ceux dont » vous retiendrez les péchés, ils leur seront rete- » nus (Joan., XX. 23.). » Qu'est-ce que lier, sinon retenir? et qu'est-ce que délier, sinon remettre! et le même qui donne à Pierre cette puissance, la donne aussi de sa propre bouche à tous les apôtres. « Comme mon Père m'a envoyé, » ainsi, dit-il, je vous envoie (*Ibid.*, 21.). » On ne peut voir ni une puissance mieux établie, ni une mission plus immédiate : aussi souffle-t-il également sur tous; il répand sur tous le même Esprit avec ce souffle, en leur disant : « Recevez » le Saint-Esprit; ceux dont vous remettrez les » péchés, ils seront remis (*Ibid.*, 22, 23.), » et le reste que nous avons récité.

C'étoit donc manifestement le dessein de Jésus-Christ de mettre premièrement dans un seul ce que dans la suite il vouloit mettre dans plusieurs; mais la suite ne renverse pas le commencement, et le premier ne perd pas sa place. Cette première parole : « Tout ce que tu lieras, » dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui on dira : « Tout ce que vous remettrez : » car les promesses de Jésus-Christ, aussi bien que

ses dons, sont sans repentance ; et ce qui est une fois donné indéfiniment et universellement, est irrévocable : outre que la puissance donnée à plusieurs, porte sa restriction dans son partage ; au lieu que la puissance donnée à un seul, et sur tous, et sans exception, emporte la plénitude ; et n'ayant à se partager avec aucun autre, elle n'a de bornes que celles que donne la règle. C'est pourquoi nos anciens docteurs de Paris, que je pourrois ici nommer avec honneur, ont tous reconnu d'une même voix dans la chaire de saint Pierre, la plénitude de la puissance apostolique : c'est un point décidé et résolu ; mais ils demandent seulement qu'elle soit réglée dans son exercice par les canons, c'est-à-dire par les lois communes de toute l'Eglise ; de peur que, s'élevant au-dessus de tout, elle ne détruise elle-même ses propres décrets.

Ainsi le mystère est entendu : tous reçoivent la même puissance, et tous de la même source ; mais non pas tous en même degré, ni avec la même étendue : car Jésus-Christ se communique en telle mesure qu'il lui plaît, et toujours de la manière la plus convenable à établir l'unité de son Eglise. C'est pourquoi il commence par le premier, et dans ce premier il forme le tout ; et lui-même il développe avec ordre ce qu'il a mis dans un seul. « Et Pierre, dit saint Augustin (S. Aug., *in* Joan., *Tract.* cxxiv, *tom.* iii, » *part.* ii, *col.* 822.), qui, dans l'honneur de sa » primauté, représentoit toute l'Eglise, reçoit » aussi le premier et le seul d'abord les clefs qui » dans la suite devoient être communiquées à tous » les autres (S. Opt., *Mil. l.* vii, *n.* 3. *p.* 104.), » afin que nous apprenions, selon la doctrine d'un saint évêque de l'Eglise gallicane (S. Cæsar., *Arel. Epist. ad* Symm. *tom.* i. *Conc. Gall. pag.* 184.), que l'autorité ecclésiastique, premièrement établie en la personne d'un seul, ne s'est répandue qu'à condition d'être toujours ramenée au principe de son unité ; et que tous ceux qui auront à l'exercer se doivent tenir inséparablement unis à la même chaire.

C'est cette chaire romaine tant célébrée par les Pères, où ils ont exalté, comme à l'envi, « la » principauté de la chaire apostolique, la princi- » pauté principale, la source de l'unité, et dans » la place de Pierre l'éminent degré de la chaire » sacerdotale ; l'Eglise mère, qui tient en sa main » la conduite de toutes les autres Eglises ; le chef » de l'épiscopat d'où part le rayon du gouverne- » ment ; la chaire principale, la chaire unique » en laquelle seule tous gardent l'unité. » Vous entendez dans ces mots saint Optat, saint Augustin, saint Cyprien, saint Irénée, saint Prosper, saint Avite, saint Théodoret, le concile de Chalcédoine et les autres ; l'Afrique, les Gaules, la Grèce, l'Asie, l'Orient et l'Occident unis ensemble (S. Aug., *Epist.* xliii, *tom.* ii, *col.* 91. S. Iren. *lib.* iii, *cap.* iii, *p.* 175. S. Cypr. *Epist.* lv, *pag.* 86. Theod., *Ep. ad* Rén. cxvi, *tom.* iii, *p.* 989. S. Avit., *Ep. ad* Faust., *tom.* i *Conc. Gal. p.* 158. S. Prosp., *Carm. de Ingr. cap.* ii. *Conc. Chalc, Relat. ad* Leon. Lab. *tom.* iv, *col.* 837. *Libell.* Joan., *Const. ib. col.* 1486. S. Opt., *Mil. lib.* ii, *n.* 2, *p.* 28.) : et voilà, sans préjudice des lumières divines, extraordinaires et surabondantes, et de la puissance proportionnée à de si grandes lumières, qui étoit pour les premiers temps dans les apôtres, premiers fondateurs de toutes les Eglises chrétiennes ; voilà, dis-je, ce qui doit rester, selon la parole de Jésus-Christ et la constante tradition de nos Pères, dans l'ordre commun de l'Eglise : et puisque c'étoit le conseil de Dieu de permettre, pour éprouver ses fidèles, qu'il s'élevât des schismes et des hérésies, il n'y avoit point de constitution ni plus ferme pour se soutenir, ni plus forte pour les abattre. Par cette constitution tout est fort dans l'Eglise, parce que tout y est divin, et que tout y est uni ; et comme chaque partie est divine, le lien aussi est divin ; et l'assemblage est tel que chaque partie agit avec la force du tout. C'est pourquoi nos prédécesseurs, qui ont dit si souvent dans leurs conciles (*Conc. Meld. Præf. tom.* iii. *Conc. Gal. p.* 27.), qu'ils agissoient dans leurs Eglises comme vicaires de Jésus-Christ et successeurs des apôtres qu'il a immédiatement envoyés, ont dit aussi dans d'autres conciles (*Synod. Rem. tom.* viii. *Conc. col.* 591. *Conc. Vien. tom.* ix *Conc. col.* 433. *Conc. Cabil. ib. col.* 275. *Conc. Rem. ib. col.* 481. *Conc. Cicest. tom.* x. *Conc. col.* 1182. Ivo *Carn. de Cath.* Petr. *Ant.*), comme ont fait les papes à Châlons, à Vienne et ailleurs, qu'ils agissoient « au nom de Pierre : » *Vice Petri :* « par l'autorité donnée à tous les » évêques en la personne de saint Pierre : » *Auctoritate episcopis per beatum Petrum collatâ ;* « comme vicaires de saint Pierre : » *Vicarii Petri ;* et l'ont dit lors même qu'ils agissoient par leur autorité ordinaire et surbordonnée, parce que tout a été mis premièrement dans saint Pierre, et que la correspondance est telle dans tout le corps de l'Eglise, que ce que fait chaque évêque, selon la règle et dans l'esprit de l'unité catholique, toute l'Eglise, tout l'épiscopat, et le chef de l'épiscopat le fait avec lui.

S'il est ainsi, chrétiens ; si les évêques n'ont

tous ensemble qu'une même chaire par le rapport essentiel qu'ils ont tous avec la chaire unique où saint Pierre et ses successeurs sont assis, si en conséquence de cette doctrine ils doivent tous agir dans l'esprit de l'unité catholique, en sorte que chaque évêque ne dise rien, ne fasse rien, ne pense rien que l'Eglise universelle ne puisse avouer; que doit attendre l'univers d'une assemblée de tant d'évêques? M'est-il permis, Messeigneurs, de vous adresser la parole, à vous de qui je la tiens aujourd'hui; mais à vous qui êtes mes juges et les interprètes de la volonté divine? Ah! sans doute, puisque c'est vous qui m'ouvrez la bouche, quand je vous parle, Messeigneurs, ce n'est pas moi qui vous parle, c'est vous-même qui vous parlez à vous-mêmes. Songeons que nous devons agir par l'esprit de toute l'Eglise; ne soyons pas des hommes vulgaires que les vues particulières détournent du vrai esprit de l'unité catholique; nous agissons dans un corps, dans le corps de l'épiscopat et de l'Eglise catholique, où tout ce qui est contraire à la règle ne manque jamais d'être détesté; car l'esprit de vérité y prévaut toujours. Puissent nos résolutions être telles, qu'elles soient dignes de nos pères, et dignes d'être adoptées par nos descendants; dignes enfin d'être comptées parmi les actes authentiques de l'Eglise, et insérées avec honneur dans ces registres immortels où sont compris les décrets qui regardent non-seulement la vie présente, mais encore la vie future et l'éternité toute entière!

La comprenez-vous maintenant cette immortelle beauté de l'Eglise catholique, où se ramasse ce que tous les lieux, ce que tous les siècles présents, passés et futurs ont de beau et de glorieux? Que vous êtes belle dans cette union, ô Eglise catholique; mais en même temps que vous êtes forte! « Belle, dit le saint Cantique (*Cant.*, VI. » 3.), et agréable comme Jérusalem; » et en même temps, « terrible comme une armée rangée » en bataille: » belle comme Jérusalem, où l'on voit une sainte uniformité, et une police admirable sous un même chef; belle assurément dans votre paix, lorsque recueillie dans vos murailles vous louez celui qui vous a choisie, annonçant ses vérités à ses fidèles. Mais si les scandales s'élèvent, si les ennemis de Dieu osent l'attaquer par leurs blasphèmes, vous sortez de vos murailles, ô Jérusalem, et vous vous formez en armée pour les combattre: toujours belle en cet état, car votre beauté ne vous quitte pas; mais tout à coup devenue terrible: car une armée qui paroît si belle dans une revue, combien est-elle terrible, quand on voit tous les arcs bandés et toutes les piques hérissées contre soi? Que vous êtes donc terrible, ô Eglise sainte, lorsque vous marchez, Pierre à votre tête, et la chaire de l'unité vous unissant toute; abattant les têtes superbes et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu; pressant ses ennemis de tout le poids de vos bataillons serrés; les accablant tout ensemble et de toute l'autorité des siècles passés, et de toute l'exécration des siècles futurs; dissipant les hérésies, et les étouffant quelquefois dans leur naissance; prenant les petits de Babylone et les hérésies naissantes, et les brisant contre votre Pierre; Jésus-Christ, votre chef, vous mouvant d'en haut et vous unissant, mais vous mouvant et vous unissant par des instruments proportionnés, par des moyens convenables, par un chef qui le représente, qui vous fasse en tout agir toute entière, et rassemble toutes vos forces dans une seule action.

Je ne m'étonne donc plus de la force de l'Eglise, ni de ce puissant attrait de son unité. Pleine de l'Esprit de celui qui dit: « Je tirerai tout à » moi (JOAN., XII. 32.); » tout vient à elle, Juifs et Gentils, Grecs et Barbares. Les Juifs devoient venir les premiers; et malgré la réprobation de ce peuple ingrat, il y a ce précieux reste et ces bienheureux réservés tant célébrés par les prophètes. Prêchez, Pierre; tendez vos filets, divin pêcheur. Cinq mille, trois mille entreront d'abord, bientôt suivis d'un plus grand nombre. Mais « Jésus-Christ a d'autres brebis qui ne sont » pas de ce bercail (*Ibid.*, X. 16.). » C'est par vous, ô Pierre, qu'il veut commencer à les rassembler. Voyez ces serpents, voyez ces reptiles et ces autres animaux immondes qui vous sont présentés du ciel. C'est les Gentils, peuple immonde, et peuple qui n'est pas peuple: et que vous dit la voix céleste? « Tue et mange (*Act.*, » X. 12, 13.), » unis, incorpore, fais mourir la gentilité dans ces peuples: et voilà en même temps à la porte les envoyés de Cornélius; et Pierre, qui a reçu les bienheureux restes des Juifs, va consacrer les prémices des Gentils.

Après les prémices viendra le tout; après l'officier romain, Rome viendra elle-même; après Rome, viendront les peuples l'un sur l'autre. Quelle Eglise a enfanté tant d'autres églises? D'abord tout l'Occident est venu par elle, et nous sommes venus des premiers; vous le verrez bientôt. Mais Rome n'est pas épuisée dans sa vieillesse, et sa voix n'est pas éteinte: nuit et jour elle ne cesse de crier aux peuples les plus éloignés, afin de les appeler au banquet où tout est fait un: et voilà qu'à cette voix maternelle les extrémités de l'Orient s'ébranlent, et semblent

vouloir enfanter une nouvelle chrétienté, pour réparer les ravages des dernières hérésies : c'est le destin de l'Eglise, *Movebo candelabrum tuum :* « Je remuerai votre chandelier, » dit Jésus-Christ à l'Eglise d'Ephèse (*Apoc.*, II. 5.); je vous ôterai la foi : « Je le remuerai ; » il n'éteint pas la lumière, il la transporte; elle passe à des climats plus heureux. Malheur, malheur encore une fois à qui la perd; mais la lumière va son train, et le soleil achève sa course.

Mais quoi, je ne vois pas encore les rois et les empereurs ! où sont-ils ces illustres nourriciers, tant de fois promis à l'Eglise par les prophètes? Ils viendront, mais en leur temps. Ne voyez-vous pas dans un seul psaume (*Ps.* II.) le temps « où » les nations entrent en fureur, où les rois et les » princes font de vains complots contre le Sei- » gneur et contre son Christ? » Mais je vois tout à coup un autre temps : *Et nunc, et nunc*, « Et » maintenant : » c'est un autre temps qui va paroître. *Et nunc, reges, intelligite :* « Et main- » tenant, ô rois, entendez : » durant le temps de votre ignorance vous avez combattu l'Eglise, et vous l'avez vue triompher malgré vous ; maintenant vous allez aider à son triomphe. « Et main- » tenant, ô rois, entendez ; instruisez-vous, ar- » bitres du monde ; servez le Seigneur en crainte; » et le reste que vous savez.

Durant ces jours de tempête, où l'Eglise, comme un rocher, devoit voir les efforts des rois se briser contre elle, demandez aux chrétiens si les Césars pouvoient être de leur corps : Tertullien vous répondra hardiment que non. « Les » Césars, dit-il (TERTULL., *Apolog. n.* 21.), » seroient chrétiens, s'ils pouvoient être tout en- » semble chrétiens et Césars. » Quoi, les Césars ne peuvent pas être chrétiens ! ce n'est pas de ces excès de Tertullien; il parloit au nom de toute l'Eglise dans cet admirable Apologétique, et ce qu'il dit est vrai à la lettre. Mais il faut distinguer les temps. Il y avoit le premier temps, où l'on devoit voir l'empire ennemi de l'Eglise, et tout ensemble vaincu par l'Eglise ; et le second temps, où l'on devoit voir l'Empire réconcilié avec l'Eglise, et tout ensemble le rempart et la défense de l'Eglise.

L'Eglise n'est pas moins féconde que la Synagogue : elle doit, comme elle, avoir ses Davids, ses Salomons, ses Ezéchias, ses Josias, dont la main royale lui serve d'appui : comme elle, il faut qu'elle voie la concorde de l'empire et du sacerdoce : un Josué partager la terre aux enfants de Dieu avec un Eléazar; un Josaphat établir l'observance de la loi avec un Amarias; un Joas réparer le temple avec un Joïada; un Zorobabel en relever les ruines avec un Jésus, fils de Josedec; un Néhémias réformer le peuple avec un Esdras. Mais la Synagogue, dont les promesses sont terrestres, commence par la puissance et par les armes : l'Eglise commence par la croix et par les martyres; fille du ciel, il faut qu'il paroisse qu'elle est née libre et indépendante dans son état essentiel, et ne doit son origine qu'au Père céleste. Quand après trois cents ans de persécution, parfaitement établie et parfaitement gouvernée durant tant de siècles, sans aucun secours humain, il paroîtra clairement qu'elle ne tient rien de l'homme : Venez maintenant, ô Césars, il est temps : *Et nunc intelligite.* Tu vaincras, ô Constantin, et Rome te sera soumise; mais tu vaincras par la croix ; Rome verra la première ce grand spectacle : un empereur victorieux prosterné devant le tombeau d'un pêcheur, et devenu son disciple.

Depuis ce temps-là, chrétiens, l'Eglise a appris d'en-haut à se servir des rois et des empereurs pour faire mieux servir Dieu; « pour élargir, » disoit saint Grégoire (S. GREG., *Ep. lib.* III. » *Epist.* LXV. *ad* MAURIC. AUG., *t.* II. *col.* 676.), » les voies du ciel; » pour donner un cours plus libre à l'Evangile, une force plus présente à ses canons, et un soutien plus sensible à sa discipline. Que l'Eglise demeure seule, ne craignez rien; Dieu est avec elle, et la soutient au dedans : mais les principes religieux lui élèvent par leur protection ces invincibles dehors qui la font jouir, disoit un grand pape (INNOC. II. *Ep.* II. *tom.* X. *Conc. col.* 946. *Conc. Aquis.* II. *tom.* II. *Conc. Gall. pag.* 576.), d'une douce tranquillité, à l'abri de leur autorité sacrée.

Mais parlons toujours comme il faut de l'Epouse de Jésus-Christ : l'Eglise se doit à elle-même et à ses services toutes les grâces qu'elle a reçues des rois de la terre. Quel ordre, quelle compagnie, quelle armée, quelque forte, quelque fidèle et quelque agissante qu'elle soit, les a mieux servis que l'Eglise a fait par sa patience? Dans ces cruelles persécutions qu'elle endure sans murmurer durant tant de siècles, en combattant pour Jésus-Christ, j'oserois le dire, elle ne combat guère moins pour l'autorité des princes qui la persécutent : ce combat n'est pas indigne d'elle, puisque c'est encore combattre pour l'ordre de Dieu. En effet, n'est-ce pas combattre pour l'autorité légitime, que d'en souffrir tout sans murmure? Ce n'étoit point par foiblesse : qui peut mourir n'est jamais foible; mais c'est que l'Eglise savoit jusques où il lui étoit permis d'é-

tendre sa résistance. *Nondum usque ad sanguinem restitistis :* « Vous n'avez pas encore ré- » sisté jusques au sang, » disoit l'Apôtre (*Hebr.*, XII. 4.) : jusques au sang ; c'est-à-dire, jusqu'à donner le sien, et non pas jusqu'à répandre celui des autres. Quand on la veut forcer de désavouer ou de taire les vérités de l'Evangile, elle ne peut que dire avec les apôtres : *Non possumus, non possumus* (*Act.*, IV. 20.) : que prétendez-vous? « Nous ne pouvons pas ; » et en même temps découvrir le sein où l'on veut frapper ; de sorte que le même sang qui rend témoignage à l'Evangile, le même sang le rend aussi à cette vérité ; que nul prétexte ni nulle raison ne peut autoriser les révoltes ; qu'il faut révérer l'ordre du ciel, et le caractère du Tout-Puissant dans tous les princes, quels qu'ils soient ; puisque les plus beaux temps de l'Eglise nous le font voir sacré et inviolable, même dans les princes persécuteurs de l'Evangile. Ainsi leur couronne est hors d'atteinte : l'Eglise leur a érigé un trône dans le lieu le plus sûr de tous et le plus inaccessible, dans la conscience même où Dieu a le sien ; et c'est là le fondement le plus assuré de la tranquillité publique.

Nous leur dirons donc sans crainte, même en publiant leurs bienfaits, qu'il y a plus de justice que de grâce dans les priviléges qu'ils accordent à l'Eglise, et qu'ils ne pouvoient refuser de lui faire part de quelques honneurs de leur royaume, qu'elle prend tant de soin de leur conserver. Mais confessons en même temps qu'au milieu de tant d'ennemis, de tant d'hérétiques, de tant d'impies, de tant de rebelles qui nous environnent, nous devons beaucoup aux princes qui nous mettent à couvert de leurs insultes ; et que nos mains désarmées, que nous ne pouvons que tendre au ciel, sont heureusement soutenues par leur puissance.

Il le faut avouer, Messieurs, notre ministère est pénible : s'opposer aux scandales, au torrent des mauvaises mœurs, et au cours violent des passions qu'on trouve toujours d'autant plus hautaines qu'elles sont plus déraisonnables ; c'est un terrible ministère, et on ne peut l'exercer sans rigueur. C'est ce que nos prédécesseurs, assemblés dans les conciles de Thionville et de Meaux, appellent « la rigueur du salut des hommes : » *Rigorem salutis humanæ* (*Conc. ad* THEODON., *vil. can.* VI. *Conc. Gal. t.* III. *pag.* 16. *Conc. Meld. can.* XII. *ibid. pag.* 35.). L'Eglise assemblée dans ces conciles demande l'assistance des rois, pour exercer plus facilement cette rigueur salutaire au genre humain ; et convaincue par expérience du besoin qu'elle a de leur protection pour aider les âmes infirmes, c'est-à-dire, le plus grand nombre de ses enfants, elle ne se prive qu'avec peine de ce secours : de sorte que la concorde du sacerdoce et de l'empire, dans le cours ordinaire des choses humaines, est un des soutiens de l'Eglise, et fait partie de cette unité qui la rend si belle.

Car qu'y a-t-il de plus beau que d'entendre un saint empereur dire à un saint pape : « Je ne vous » puis rien refuser, puisque je vous dois tout en » Jésus-Christ : » *Nihil tibi negare possum, cui per Deum omnia debeo* (HENRIC. II. *ad* BENED. VIII. *tom.* IX. *Conc. col.* 831.) : « Tout » ce que votre autorité paternelle a réglé dans » son concile pour le rétablissement de l'Eglise, » je le loue, je l'approuve, je le confirme comme » votre fils ; je veux qu'il soit inséré parmi les » lois, qu'il fasse partie du droit public, et qu'il » vive autant que l'Eglise : » *Et in æternum mansura, et humanis solemniter legibus inscribenda, et inter publica jura semper recipienda hâc auctoritate, vivente Ecclesiâ victurâ?* ou d'entendre un roi pieux dans un concile ; c'étoit un roi d'Angleterre : ah ! nos entrailles s'émeuvent à ce nom, et l'Eglise toujours mère ne peut s'empêcher dans ce souvenir de renouveler ses gémissements et ses vœux ? Passons et écoutons ce saint roi, ce nouveau David dire au clergé assemblé : *Ego Constantini, vos Petri gladium habetis in manibus ; jungamus dexteras, gladium gladio copulemus* (EDG., *Orat. ad Cler. tom.* IX. *Conc. col.* 697.) : « J'ai » le glaive de Constantin à la main, et vous y avez » celui de Pierre ; donnons-nous la main, et joi- » gnons le glaive au glaive. » Que ceux qui n'ont pas la foi assez vive pour craindre les coups invisibles de votre glaive spirituel tremblent à la vue du glaive royal. Ne craignez rien, saints évêques ; si les hommes sont assez rebelles pour ne pas croire à vos paroles, qui sont celles de Jésus-Christ, des châtiments rigoureux leur en feront, malgré qu'ils en aient, sentir la force, « et la » puissance royale ne vous manquera jamais. »

A cet admirable spectacle, qui ne s'écrieroit encore une fois avec Balaam : *Quàm pulchra tabernacula tua, Jacob!* O Eglise catholique, que vous êtes belle ! le Saint-Esprit vous anime ; le saint Siége unit tous vos pasteurs ; les rois font la garde autour de vous ; qui ne respecteroit votre puissance?

SECOND POINT.

Paroissez maintenant, sainte Eglise gallicane,

avec vos évêques orthodoxes et avec vos rois très chrétiens, et venez servir d'ornement à l'Eglise universelle. Et vous, Seigneur tout-puissant, qui avez comblé cette Eglise de tant de bienfaits, animez-moi de ce même esprit dont vous remplites David, lorsqu'il chanta si noblement les grâces de l'ancien peuple; afin qu'à son exemple je puisse aujourd'hui, avec tant d'évêques et dans une si grande assemblée, célébrer vos miséricordes éternelles : *Quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus* (*Ps.* CXXXV. 1.). C'est vous, Seigneur, qui excitâtes saint Pierre et ses successeurs à nous envoyer dès les premiers temps les évêques qui ont fondé nos Eglises. C'étoit le conseil de Dieu que la foi nous fût annoncée par le saint Siége; afin qu'éternellement unis par des liens particuliers à ce centre commun de toute l'unité catholique, nous pussions dire avec un grand archevêque de Rheims : « La sainte Eglise » romaine, la mère, la nourrice et la maîtresse » de toutes les Eglises, doit être consultée dans » tous les doutes qui regardent la foi et les mœurs, » principalement par ceux qui, comme nous, » ont été engendrés en Jésus-Christ par son mi- » nistère, et nourris par elle du lait de la doctrine » catholique (HINCM., *de divort.* LOTH. *et* TEUTB. » *tom.* I *pag.* 561.). »

Il est vrai qu'il nous est venu d'Orient, et par le ministère de saint Polycarpe, une autre mission qui ne nous a pas été moins fructueuse. C'est de là que nous avons eu le vénérable vieillard saint Pothin, fondateur de la célèbre église de Lyon, et encore le grand saint Irénée, successeur de son martyre aussi-bien que de son siége; Irénée digne de son nom, et véritablement pacifique, qui fut envoyé à Rome et au pape saint Eleuthère de la part de l'Eglise gallicane (EUSEB., *Hist. Eccl. lib.* V. *cap.* III. *p.* 168. *Edit. Val.*); ambassadeur de la paix, qui depuis la procura aux saintes églises d'Asie d'où il nous avoit été envoyé; qui retint le pape saint Victor, lorsqu'il les vouloit retrancher de la communion; et qui présidant au concile des saints évêques des Gaules, dont il étoit réputé le père, fit connoître à ce saint pape qu'il ne falloit pas pousser toutes les affaires à l'extrémité, ni toujours user d'un droit rigoureux (*Ibid. c.* XXIII, XXIV. *p.* 191, 192.). Mais comme l'Eglise est une par tout l'univers, cette mission orientale n'a pas été moins favorable à l'autorité du saint Siége, que ceux que le saint Siége avoit immédiatement envoyés, et le même saint Irénée a prononcé cet oracle révéré de tous les siècles (S. IREN., *lib.* III. *contr. Hæres. cap.* III. *p.* 175.) : « Quand nous exposons la » tradition que la très grande, très ancienne et » très célèbre Eglise romaine, fondée par les » apôtres saint Pierre et saint Paul, a reçue des » apôtres, et qu'elle a conservée jusqu'à nous » par la succession de ses évêques, nous confon- » dons tous les hérétiques; parce que c'est avec » cette Eglise que toutes les Eglises et tous les » fidèles qui sont par toute la terre doivent s'ac- » corder, à cause de sa principale et excellente » principauté, et que c'est en elle que ces mêmes » fidèles, répandus par toute la terre, ont con- » servé la tradition qui vient des Apôtres. »

Appuyée sur ces solides fondements, l'Eglise gallicane a été forte comme la tour de David. Quand le perfide Arius voulut renverser, avec la divinité du Fils de Dieu, le fondement de la foi prêchée par saint Pierre, et changer en création et en adoption la génération éternelle de ce Fils unique; cette superbe hérésie, soutenue par un empereur, ne trouva point de plus grand obstacle à ses progrès, que la constance et la foi de saint Athanase d'Alexandrie et de saint Hilaire de Poitiers; et malgré l'inégalité de ces deux siéges, les deux évêques furent égaux en gloire, comme ils l'étoient en courage.

Pour perpétuer cette gloire de l'Eglise gallicane, le célèbre saint Martin fut élevé sous la discipline de saint Hilaire; et cette Eglise, renouvelée par les exemples et par les miracles de cet homme incomparable, crut revoir le temps des Apôtres : tant la providence divine fut soigneuse de réveiller parmi nous l'ancien esprit, et d'y faire revivre les premières grâces.

Quand le temps fut arrivé que l'empire romain devoit tomber en Occident, et que la Gaule devoit devenir France, Dieu ne laissa pas long-temps sous des princes idolâtres une si noble partie de la chrétienté; et voulant transmettre aux rois des Français la garde de son Eglise, qu'il avoit confiée aux empereurs, il donna non-seulement à la France, mais encore à tout l'Occident un nouveau Constantin en la personne de Clovis. La victoire miraculeuse qu'il envoya du ciel à ces deux princes guerriers, fut le gage de son amour, et le glorieux attrait qui leur fit embrasser le christianisme. La foi fut victorieuse, et la belliqueuse nation des Francs connut que le Dieu de Clotilde étoit le vrai Dieu des armées.

Alors saint Remi vit en esprit qu'en engendrant en Jésus-Christ les rois de France avec leur peuple, il donnoit à l'Eglise d'invincibles protecteurs. Ce grand saint et ce nouveau Samuel, appelé pour sacrer les rois, sacra ceux-ci, comme il dit lui-même, pour être « les perpétuels

» défenseurs de l'Eglise et des pauvres (*Testam.* » S. REM. *ap.* FLOD. *lib.* I. *cap.* XVIII.); » digne objet de la royauté. Après leur avoir enseigné à faire fleurir les Eglises et à rendre les peuples heureux, (croyez que c'est lui-même qui vous parle, puisque je ne fais ici que réciter les paroles paternelles de cet apôtre des Français), il prioit Dieu nuit et jour qu'ils persévérassent dans la foi, et qu'ils régnassent selon les règles qu'il leur avoit données, leur prédisant en même temps qu'en dilatant leur royaume, ils dilateroient celui de Jésus-Christ; et que, s'ils étoient fidèles à garder les lois qu'il leur prescrivoit de la part de Dieu (*Testam.* S. REM. *ap.* FLOD. *lib.* I. *c.* XVIII *et* XIII.), l'empire romain leur seroit donné; en sorte que des rois de France sortiroient des empereurs dignes de ce nom, qui feroient régner Jésus-Christ.

Telles furent les bénédictions que versa mille et mille fois le grand saint Remi sur les Français et sur leur roi, qu'il appeloit toujours ses chers enfants; louant sans cesse la bonté divine de ce que, pour affermir la foi naissante de ce peuple béni de Dieu, elle avoit daigné, par le ministère de sa main pécheresse, c'est ainsi qu'il parle, renouveler, à la vue de tous les Français et de leur roi, les miracles qu'on avoit vu éclater dans la première fondation des églises chrétiennes. Tous les saints qui étoient alors furent réjouis; et dans le déclin de l'empire romain, ils crurent voir paroître dans les rois de France « une nouvelle » lumière pour tout l'Occident : » *In occiduis partibus novi jubaris lumen effulgurat* (S. AVIT. *Vien. epist. ad* CLOD. *t.* I. *Conc. Gall. pag.* 154.); et non-seulement pour tout l'Occident, mais encore pour toute l'Eglise, à laquelle ce nouveau royaume promettoit de nouveaux progrès. C'est ce que disoit saint Avite, ce docte et ce saint évêque de Vienne, ce grave et éloquent défenseur de l'Eglise romaine, qui fut chargé par tous ses collègues, les saints évêques des Gaules, de recommander aux Romains, dans la cause du pape Symmaque, la cause commune de tout l'épiscopat; « parce que, disoit ce grand » homme (*Epist. ad* FAUST. *ibid. p.* 158.), » quand le pape et le chef de tous les évêques est » attaqué, ce n'est pas un seul évêque, mais » l'épiscopat tout entier qui est en péril. »

Tous les conciles de ces temps font voir qu'en ce qui touchoit la foi et la discipline, nos saints prédécesseurs regardoient toujours l'Eglise romaine, et se gouvernoient par ses traditions (*Ep. Syn. Episc.* GALL. *apud* LEON. *Concil. Araus.* II., *Præf. tom.* I. *Conc. Gal. pag.* 216. BONIF. II. *Ep. ad* CÆSAR., *Arel. ibid. p.* 223. *Conc. Vas.* II, *can.* III, IV, V. *ibid. p.* 226, 227. *Conc. Aurel.* III, *can.* III, XXVI. *ibid. p.* 248. 255.). Tel étoit le sentiment de l'Eglise gallicane, qui, en recevant, par le ministère de saint Remi, Clovis et les Français dans son sein, leur imprimoit dans le fond du cœur ce respect pour le saint Siége, dont ils devoient être les plus zélés aussi bien que les plus puissants protecteurs. Les papes connurent d'abord la protection qui leur étoit envoyée du ciel; et ressentant dans nos rois je ne sais quoi de plus filial que dans les autres, que ne dirent-ils point alors, comme par un secret pressentiment, à la louange de leurs protecteurs futurs? Anastase II, du temps de Clovis, croit voir dans le royaume de France nouvellement converti « une colonne de fer que Dieu élevoit pour le » soutien de sa sainte Eglise, pendant que la cha- » rité se refroidissoit partout ailleurs (ANAST. II. » *Ep.* II, *ad.* CLOD., *t.* IV. *Conc. col.* 1282.). » Pélage II se promet des descendants de Clovis, comme des voisins charitables de l'Italie et de Rome, la même protection pour le saint Siége qu'il avoit toujours reçue des empereurs (PEL. II. *Epist. ad* AUNACH. *Autiss. tom.* 1. *Conc. Gall. p.* 376.); et saint Grégoire, le plus saint de tous, enchérit aussi sur ses saints prédécesseurs, lorsque, touché de la foi et du zèle de ces rois, il les met « autant au-dessus des autres souverains, que les » souverains sont au-dessus des particuliers (S. » GREG. *M. Epist. lib.* VI, *Epist.* VI, *tom.* II, » *col.* 795). »

Leur foi croissoit en effet avec leur empire; et, selon la prédiction de tant de saints, l'Eglise s'étendoit par les rois de France. L'Angleterre le sait, et le moine saint Augustin son premier apôtre. Saint Boniface, l'apôtre de la Germanie, et les autres apôtres du Nord ne reçurent pas un moindre secours de la France; et Dieu montroit dès lors, par des signes manifestes, ce que les siècles suivants ont confirmé, qu'il vouloit que les conquêtes des Français étendissent celles de l'Eglise.

Les enfants de Clovis ne marchèrent pas dans les voies que saint Remi leur avoit marquées : Dieu les rejeta de devant sa face; mais il ne retira pas ses miséricordes de dessus le royaume de France. Une seconde race fut élevée sur le trône; Dieu s'en mêla, et le zèle de la religion s'accrut par ce changement : témoin tant de papes réfugiés, protégés, rétablis et comblés de biens sous cette race. Les papes et toute l'Eglise bénirent Pepin, qui en étoit le chef (PAUL. I. *Epist.* X, *ad* FR. *t.* II. *Conc. Gall. p.* 59.); les bénédictions

de saint Remi passèrent à lui : de lui sortit cet empereur, père d'empereurs, que ce saint évêque semble avoir vu ; et Charlemagne régna pour le bien de toute l'Eglise. Vaillant, savant, modéré, guerrier sans ambition, et exemplaire dans sa vie, je le veux bien dire en passant, malgré les reproches des siècles ignorants ; ses conquêtes prodigieuses furent la dilatation du règne de Dieu, et il se montra très chrétien dans toutes ses œuvres. Il fit revivre les anciens canons ; les conciles longtemps négligés furent rétablis (*de schol. instit. Capit.* Baluz. *tom.* I, *p.* 202, 203.), et la discipline revint avec eux. Si ce grand prince rétablit les lettres, ce fut pour mieux faire entendre les saintes Ecritures et l'ancienne tradition par ce secours. L'Eglise romaine fut consultée dans les affaires douteuses, et ses réponses reçues avec révérence furent des lois inviolables (*Conc. Francof. can.* VIII, *t.* II. *Conc. Gall. p* 196. *Capit. Aquis. an. Imp.* III, *cap.* IV, Baluz., *t.* I, *p.* 380, 381. *Capit. de divis. Regni*, *cap.* XV, *ibid. p.* 444.). Il eut tant d'amour pour elle, que le principal article de son testament fut de recommander à ses successeurs la défense de l'Eglise de saint Pierre, comme le précieux héritage de sa maison, qu'il avoit reçu de son père et de son aïeul, et qu'il vouloit laisser à ses enfants. Ce même amour lui fit dire ce qui fut répété depuis par tout un concile sous l'un de ses descendants, que, « quand cette Eglise imposeroit un joug à peine » supportable, il le faudroit souffrir (*Cap. Car. M. de hon. sed. Apost. an. Imp.* I; Baluz., *tom.* I, *p.* 357. *Conc. Tribur. sub.* Arn., *Imp. can.* XXX, *t.* IX. *Conc. col.* 456. *Capit. Angilr. data t.* II. *Conc. Gall. pag.* 100. *Epit. can. ab* Adr., *Car. M. oblat. Conc. t.* VI, *col.* 1800.) » plutôt que de rompre la communion avec elle. Elle n'imposoit point de tel joug ; mais ce sage prince vouloit tout prévoir, pour affermir l'union dans tous les cas. Au reste les canons que lui envoya son sage et intime ami, le pape Adrien, n'étoit qu'un abrégé de l'ancienne discipline, que l'Eglise de France regarde toujours comme la source et le soutien de ses libertés : nous demandons encore d'être jugés par les canons envoyés à ce grand prince ; et, sous un nouveau Charlemagne, nous souhaitons d'avoir toujours à vivre sous une semblable discipline.

Jamais règne n'a été ni si fort ni si éclairé : jamais prince n'a été moins guidé par un faux zèle ; jamais on n'a mieux su distinguer les bornes des deux puissances. On voit parler dans les décrets du concile de Francfort, tantôt les évêques seuls, tantôt le prince seul, et tantôt les deux puissances ensemble (*Conc. Francof. can.* I, II. *can.* III, V. *can.* IV, V, VI, VII, *tom.* II. *Conc. Gall. p.* 193 *et seq.*). Je ne veux pas m'étendre sur les diverses matières qui donnèrent lieu à cette diversité ; je remarquerai seulement que les évêques ayant prononcé seuls la condamnation de la nouvelle hérésie qu'on vit alors s'élever en Espagne (*Ibid. can.* I, *p.* 193.), ce grand roi sut bien trouver sa place dans une occasion si importante. Comme son savoir éclatoit dans toute l'Eglise autant que son équité, les nouveaux hérétiques le prièrent de se rendre l'arbitre de la cause (*Conc. Francof. Epist. Car. M. p.* 188.). Charlemagne, pour les confondre par eux-mêmes, accepta l'offre ; mais il savoit comment un prince peut être arbitre en ces matières. Il consulta le saint Siége avant toutes choses ; il écouta aussi les autres évêques, qu'il trouva conformes à leur chef. C'est sur quoi se régla ce religieux prince ; c'est par ce canal qu'il reçut la doctrine de l'Evangile et l'ancienne tradition de l'Eglise catholique : c'est de là qu'il apprit ce qu'il falloit croire ; et sans discuter davantage la matière, dans la lettre qu'il écrit aux nouveaux docteurs (*Ibid. pag.* 188, 190), il leur envoie « les lettres, les décisions, et les » décrets formés par l'autorité ecclésiastique, les » exhortant à s'y soumettre avec lui, et à ne se » croire pas plus savants que l'Eglise universelle ; » parce que, ajoutoit ce grand prince, après ce » concours de l'autorité apostolique, et de l'una- » nimité synodale, vous ne pouvez plus éviter » d'être tenus pour hérétiques, et nous n'osons » plus avoir de communion avec vous. »

Qu'on n'impute point à la France des sentiments nouveaux ; voilà tous ses sentiments du temps de Charlemagne : mais Charlemagne les avoit reçus de plus haut, et ils étoient venus des anciens Pères, et dès l'origine du christianisme. Le saint Siége principalement, et le corps de l'épiscopat uni à son chef, c'est où il faut trouver le dépôt de la doctrine ecclésiastique confiée aux évêques par les apôtres : car c'est aussi à cette unité qu'il est dit : « Qui vous écoute, m'écoute (Luc., X, » 16.) ; » et encore : « Les portes de l'enfer ne » prévaudront point contre elle (Matth., XVI. » 18.) ; » et encore : « Vous êtes la lumière du » monde (*Ibid.* V. 14.) ; » et encore : « Dites-le » à l'Eglise ; et s'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il vous » soit comme un Gentil et un Publicain (*Ibid.*, » XVIII. 17.) ; » et encore, pour me servir du même passage qui est ici allégué par Charlemagne : « Je serai toujours avec vous jusqu'à la consom- » mation des siècles (*Ib.*, XXVIII. 20.). » Ce grand prince, soumis le premier à cette règle, ne craint

plus après cela de condamner les hérétiques, comme déjà condamnés par l'autorité de l'Eglise; et le jugement du saint Siége et du concile de Francfort devint le sien.

Est-il besoin de raconter ce que Charlemagne, à l'exemple du roi son père, fit pour la grandeur temporelle du saint Siége et de l'Eglise romaine? Qui ne sait qu'elle doit à ces deux princes et à leur maison tout ce qu'elle possède de pays? Dieu qui vouloit que cette Eglise, la mère commune de tous les royaumes, dans la suite ne fût dépendante d'aucun royaume dans le temporel, et que le siége où tous les fidèles doivent garder l'unité, à la fin fût mis au-dessus des partialités que les divers intérêts et les jalousies d'Etat pourroient causer, jeta les fondements de ce grand dessein par Pepin et par Charlemagne. C'est par une heureuse suite de leur libéralité que l'Eglise, indépendante dans son chef de toutes les puissances temporelles, se voit en état d'exercer plus librement, pour le bien commun et sous la commune protection des rois chrétiens, cette puissance céleste de régir les âmes; et que, tenant en main la balance droite au milieu de tant d'empires souvent ennemis, elle entretient l'unité dans tout le corps, tantôt par d'inflexibles décrets, et tantôt par de sages tempéraments.

L'empire sortit trop tôt d'une maison et d'une nation si bienfaisante envers l'Eglise. Rome eut des maîtres fâcheux, et les papes avoient tout à craindre tant des empereurs que d'un peuple séditieux; mais ils trouvèrent toujours en nos rois ces charitables voisins que le pape Pélage II avoit espérés. La France, plus favorable à leur puissance sacrée que l'Italie et que Rome même, leur devint comme un second siége où ils tenoient leurs conciles, et d'où ils faisoient entendre leurs oracles par toute l'Eglise. Troyes, et Clermont, et Toulouse, et Tours, et Rheims plusieurs fois, et les autres villes le peuvent dire; pour ne point parler ici de deux conciles universels tenus à Lyon, et d'un autre concile universel tenu à Vienne: tant les papes ont pris plaisir à faire les actes les plus importants et les plus authentiques de l'Eglise, dans le sein et avec la fidèle coopération de l'Eglise gallicane.

Cependant la troisième race étoit montée sur le trône; race encore plus pieuse que les deux autres; qui aussi a toujours vu augmenter sa gloire; qui seule dans tout l'univers, et depuis le commencement du monde, se voit sans interruption depuis sept cents ans toujours couronnée et toujours régnante; race enfin qui devoit donner saint Louis au monde; en laquelle le monde étonné voit encore aujourd'hui de si grandes choses, et en attend de plus grandes. Vous dirai-je combien de fois et en quels termes elle a été bénite par le saint Siége? Sous cette race la France est « un royaume chéri et béni de Dieu, un royaume dont l'exaltation est inséparable de celle » du saint Siége. (Alex. III. *Epist.* xxx, *t.* x. » *Conc. col.* 1212. Innoc. III, Greg. IX, *t.* xi. » *Conc. part.* 1, *col.* 27, 367.), » un royaume; mais si j'entreprenois de tout raconter, le jour n'y suffiroit pas.

Aussi faut-il avouer qu'il y a eu dans ces rois, avec beaucoup de religion, une noblesse qui les a fait révérer de toute la terre, et qui les a mis au-dessus des autres rois. Quand les empereurs se vantoient de combattre pour les intérêts communs des rois, les nôtres ont su trouver dans une plus noble constitution de leur Etat, et dans une plus grande hauteur de leur couronne, une plus sûre défense; puisque, sans qu'ils eussent besoin de se remuer, leur majesté ne fut pas même attaquée dans ces premiers temps, et que jamais ils n'ont été obligés ni à soutenir des guerres, ni, ce qui est bien plus horrible, à faire des schismes pour la défendre.

Ces rois aussi bienfaisants que religieux, loin de profiter de la foiblesse des papes toujours réfugiés dans leur royaume, se relâchoient volontairement de quelques-uns de leurs droits, plutôt que de troubler la paix de l'Eglise; et pendant que saint Thomas de Cantorbéri étoit banni d'Angleterre comme ennemi des droits de la royauté, la France, plus équitable, le recevoit dans son sein comme le martyr des libertés ecclésiastiques. Nos rois donnèrent cet exemple à tout l'univers. L'Eglise, qu'ils honoroient, les honoroit à son tour; et l'égalité, tant recommandée par l'Apôtre, s'entretenoit par de mutuelles reconnoissances.

La piété se ralentissoit, et les désordres se multiplioient dans toute la terre. Dieu n'oublia pas la France: au milieu de la barbarie et de l'ignorance elle produisit saint Bernard, apôtre, prophète, ange terrestre, par sa doctrine, par sa prédication, par ses miracles étonnants, et par une vie encore plus étonnante que ses miracles. C'est lui qui réveilla dans ce royaume et qui répandit dans tout l'univers l'esprit de piété et de pénitence. Jamais sujet ne fut plus zélé pour son prince; jamais prêtre ne fut plus soumis à l'épiscopat; jamais enfant de l'Eglise ne défendit mieux l'autorité apostolique de sa mère l'Eglise romaine. Il regardoit dans le pape seul tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'un et l'autre Testament; un Abraham, un Melchisédech, un Moïse, un

Aaron, un saint Pierre, en un mot Jésus-Christ même (S. Bern., *de Consid. lib.* II, *cap.* VIII, *et lib.* IV, *cap.* VII, *tom.* I, *col.* 422, 444.). Mais afin qu'une autorité, sur laquelle l'Eglise est fondée, fût plus sainte et plus vénérable à tous les peuples, il ne cessa d'en séparer, autant qu'il pouvoit, ce qui sembloit plutôt la déshonorer que l'agrandir.

Tout est à vous, disoit-il (*Ibid., lib.* III, *cap.* IV, *col.* 433.), tout dépend du chef; mais c'est avec un certain ordre. On feroit un monstre du corps humain, si on attachoit immédiatement tous les membres à la tête : c'est par les évêques et les archevêques qu'on doit venir au saint Siége : ne troublez point cette hiérarchie, qui est l'image de celle des anges. Vous pouvez tout, il est vrai; mais un de vos ancêtres disoit : « Tout m'est per» mis, mais tout n'est pas convenable (1. *Cor.*, » X. 22.). » Vous avez la plénitude de la puissance; mais rien ne convient mieux à la puissance que la règle. Enfin l'Eglise romaine est la mère des Eglises (S. Bern., *ibid. lib.* IV, *c.* VII, *col.* 444.), mais non une maîtresse impérieuse; et vous êtes, non pas le seigneur des évêques, mais l'un d'eux : paroles que ce saint homme n'a pas proférées pour affoiblir une autorité qu'il a fait révérer à toute la terre; mais afin de rappeler en la mémoire du successeur de saint Pierre cette excellente doctrine, que Jésus-Christ qui l'a élevé à une si grande puissance n'a pas voulu néanmoins lui donner un caractère supérieur à celui de l'épiscopat; afin que, dans cette haute élévation, il prît soin de conserver dans tous les évêques la dignité d'un caractère qui lui est commun avec eux, et qu'il songeât qu'il y a toujours, avec une grande autorité, quelque chose de doux et de fraternel dans le gouvernement ecclésiastique; puisque si le pape doit gouverner les évêques, il les doit aussi gouverner par les lois communes que le saint Siége a faites siennes en les confirmant. C'est ce que disent tous les papes; et encore qu'ils puissent dispenser des lois pour l'utilité publique (*Ibid. lib.* III, *cap.* IV, *col.* 433.), le plus naturel exercice de leur puissance est de les faire observer en les observant les premiers, comme ils en ont toujours fait profession dès l'origine du christianisme. Voilà ce que disoit saint Bernard et tous les saints de ce temps; voilà ce qu'ont toujours dit ceux qui ont été parmi nous les plus pieux. C'est aussi ce qui obligea le roi le plus saint qui ait jamais porté la couronne, le plus soumis au saint Siége, et le plus ardent défenseur de la foi romaine (vous reconnoissez saint Louis), à persévérer dans ces maximes, et à publier une Pragmatique pour maintenir dans son royaume « le droit commun et la puissance des » ordinaires, selon les conciles généraux et les » institutions des saints Pères (*Prag* S. Lud.). »

Ne demandez plus ce que c'est que les libertés de l'Eglise gallicane. Les voilà toutes dans ces précieuses paroles de l'ordonnance de saint Louis; nous n'en voulons jamais connoître d'autres. Nous mettons notre liberté à être sujets aux canons, et plût à Dieu que l'exécution en fût aussi effective dans la pratique, que cette profession est magnifique dans nos livres. Quoi qu'il en soit, c'est notre loi; nous faisons consister notre liberté à marcher, autant qu'il se peut, « dans le droit » commun » qui est le principe, ou plutôt le fond de tout le bon ordre de l'Eglise; « sous la puis» sance canonique des ordinaires, selon les con» ciles généraux et les institutions des saints » Pères : » état bien différent de celui où la dureté de nos cœurs plutôt que l'indulgence des souverains dispensateurs nous a jetés; où les priviléges accablent les lois; où les grâces semblent vouloir prendre la place du droit commun, tant elles se multiplient; où tant de règles ne subsistent plus que dans la formalité qu'il faut observer d'en demander la dispense : et plût à Dieu que ces formules conservent du moins, avec le souvenir des canons, l'espérance de les rétablir. C'est l'intention du saint Siége; c'en est l'esprit : il est certain. Mais s'il faut, autant qu'il se peut, tendre au renouvellement des anciens canons, combien religieusement faut-il conserver ce qui en reste, et surtout ce qui est le fondement de la discipline? Si vous voyez donc vos évêques demander humblement au pape l'inviolable conservation de ces canons et de la puissance ordinaire dans tous ses degrés, souvenez-vous qu'ils ne font que marcher sur les pas de saint Louis et de Charlemagne, et imiter les saints dont ils remplissent les chaires. Ce n'est pas nous diviser d'avec le saint Siége, à Dieu ne plaise; c'est au contraire conserver avec soin jusqu'aux moindres fibres, qui tiennent les membres unis avec le chef. Ce n'est pas diminuer la plénitude de la puissance apostolique : l'Océan même a ses bornes dans sa plénitude; et s'il les outre-passoit sans mesure aucune, sa plénitude seroit un déluge qui ravageroit tout l'univers.

Au reste, la puissance qu'il faut reconnoître dans le saint Siége est si haute et si éminente, si chère et si vénérable à tous les fidèles, qu'il n'y a rien au-dessus que toute l'Eglise catholique ensemble : encore faut-il savoir connoître les besoins extraordinaires et les extrêmes périls où il faut que tout s'assemble et se réunisse. Ces ma-

ximes sont de tous les siècles; mais dans l'un des derniers siècles, un besoin pressant de l'Eglise, un grand mal, un schisme effroyable, obligea toute l'Eglise à les expliquer, et à les mettre en pratique d'une façon plus expresse dans le saint concile de Pise, et dans le saint concile de Constance. La France fut la plus zélée à les soutenir; mais la France fut suivie de toute l'Eglise. Ces maximes supposées comme indubitables du commun consentement des papes, de tous les évêques et de tous les fidèles, rétablirent l'autorité du saint Siége affoiblie par les divisions. Ces maximes mirent fin au schisme, extirpèrent les hérésies que le schisme fortifioit, et firent espérer au monde, malgré la dépravation des mœurs, la réforme universelle de la discipline dans toute la chrétienté, sans rien excepter.

Ces maximes demeureront toujours en dépôt dans l'Eglise catholique. Les esprits inquiets et turbulents voudront s'en servir pour brouiller; mais les humbles, les pacifiques, les vrais enfants de l'Eglise s'en serviront toujours selon la règle, dans les vrais besoins et pour des biens effectifs. Les cas où on le doit faire seroient aisés à marquer, puisqu'ils sont si clairement expliqués dans les décrets du concile de Constance (*Sess.* v.); mais il vaut mieux espérer que la déplorable nécessité de réfléchir sur ces cas n'arrivera pas, et que nos jours ne seront pas assez malheureux pour avoir besoin de tels remèdes. Ah! si le nom de concile œcuménique, nom si saint et si vénérable, doit être employé, que ce ne soit pas en matière contentieuse et pour faire durer de funestes divisions; mais plutôt pour réunir la chrétienté déchirée par tant de schismes, et pour travailler à l'œuvre de réformation, qui jamais n'est achevée durant cette vie! Cependant conservons ces fortes maximes de nos pères, que l'Eglise gallicane a trouvées dans la tradition de l'Eglise universelle; que les universités du royaume, et principalement celle de Paris, ont apprises des saints évêques et des saints docteurs, qui ont toujours éclairé l'Eglise de France, sans que le saint Siége ait diminué les éloges qu'il a donnés à ces fameuses universités (Urban. VI. *Epist.* II, *tom.* XI. *Conc. col.* 2048.). Au contraire, c'est en sortant du concile de Bâle, où ces maximes avoient été renouvelées avec l'applaudissement de tout le royaume, que Pie II qui le savoit, puisqu'il avoit autrefois prêté sa plume à ce concile, s'adressant à un évêque de Paris, dans l'assemblée générale de tous les princes chrétiens, lui parla ainsi de la France (Pius II. *in Conv. Mant. tom.* XIII *Conc. col.* 177.). « La France » a beaucoup d'universités, parmi lesquelles la » vôtre, mon vénérable Frère, est la plus illustre, » parce qu'on y enseigne si bien la théologie, et » que c'est un si grand honneur d'y pouvoir mé» riter le titre de docteur : de sorte que le floris» sant royaume de France, avec tous les avan» tages de la nature et de la fortune, a encore » ceux de la doctrine et de la pure religion. » Voilà ce que dit un savant pape, qui n'ignoroit pas nos sentiments, puisqu'ils étoient alors dans leur plus grande vigueur; et je puis dire qu'il en approuve le fond dans la bulle (*Bulla retract.* Pii II, *tom.* XIII *Conc. col.* 1407.), où en révoquant ce qu'il avoit dit avant son exaltation en faveur du concile de Bâle, il déclare qu'il n'en révère pas moins le concile de Constance, dont il embrasse les décrets, et nommément ceux où l'autorité et la puissance des conciles est expliquée.

Il savoit bien que la France n'abusoit point de ces maximes; puisque même elle venoit de donner un exemple incomparable de modération dans la célèbre assemblée de Bourges, où, louant les Pères de Bâle qui soutenoient ces maximes, elle rejeta l'application outrée qu'ils en firent contre le pape Eugène IV. Nos libertés furent défendues; le pape fut reconnu; le schisme fut éteint dans sa naissance; tout fut pacifié : qui fit un si grand ouvrage? un grand roi fidèlement assisté par le plus docte clergé qui fût au monde.

Jamais il ne fut tant parlé des libertés de l'Eglise, et jamais il n'en fut posé un plus solide fondement que dans ces paroles immortelles de Charles VII : « Comme c'est, dit-il (*Prag.*, » Car. VII.), le devoir des prélats d'annoncer » avec liberté la vérité qu'ils ont apprise de Jé» sus-Christ, c'est aussi le devoir du prince et de » la recevoir de leur bouche, prouvée par les » Ecritures, et de l'exécuter avec efficace. » Voilà en effet le vrai fondement des libertés de l'Eglise : alors elle est vraiment libre quand elle dit la vérité, quand elle la dit aux rois qui l'aiment naturellement, et qu'ils l'écoutent de leur bouche; car alors s'accomplit cet oracle du Fils de Dieu : « Vous connoîtrez la vérité, et la vérité » vous délivrera, et vous serez vraiment libres » (Joan., VIII. 32, 36.). »

Nous sommes accoutumés à voir agir nos rois très chrétiens dans cet esprit. Depuis le temps qu'ils se sont rangés sous la discipline de saint Remi, ils n'ont jamais manqué d'écouter leurs évêques orthodoxes. L'empire romain vit succéder au premier empereur chrétien un empereur hérétique. La succession des empereurs a souvent été déshonorée par de semblables désordres. Mais

pour ne point reprocher aux autres royaumes leur malheureux sort, contentons-nous de dire, avec humilité et actions de grâces, que la France est le seul royaume qui jamais, depuis tant de siècles, n'a vu changer la foi de ses rois : elle n'en a jamais eu, depuis plus de douze cents ans, qui n'ait été enfant de l'Eglise catholique : le trône royal est sans tache et toujours uni au saint Siége ; il semble avoir participé à la fermeté de cette pierre : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus :* « Grâces à Dieu sur ce don inexpli» cable de sa bonté (2. *Cor.*, IX. 15.). »

En écoutant leurs évêques dans la prédication de la vraie foi, c'étoit une suite naturelle que ces rois les écoutassent dans ce qui regarde la discipline ecclésiastique. Loin de vouloir faire en ce point la loi à l'Eglise, un empereur, roi de France, disoit aux évêques (LUD. PIUS, *Capit. an.* 823. BALUZ. *tom.* I, *pag.* 634. *Ep.* VENIL. *Sen. ad* AMUL. *Lugd. Conc. Gall. tom.* III, *p.* 67.) : « Je veux qu'appuyés de notre secours et secon» dés de notre puissance, comme le bon ordre le » prescrit : » *Famulante, ut decet, potestate nostrâ.* (Pesez ces paroles; et remarquez que la puissance royale, qui partout ailleurs veut dominer, et avec raison, ici ne veut que servir.) « Je » veux donc, dit cet empereur, que, secondés » et servis par notre puissance, vous puissiez » exécuter ce que votre autorité demande : » paroles dignes des maîtres du monde, qui ne sont jamais plus dignes de l'être, ni plus assurés sur leur trône, que lorsqu'ils font respecter l'ordre que Dieu a établi.

Ce langage étoit ordinaire aux rois très chrétiens; et ce que faisoient ces pieux princes, ils ne cessoient de l'inspirer à leurs officiers. Malheur, malheur à l'Eglise, quand les deux juridictions ont commencé à se regarder d'un œil jaloux ! O plaie du christianisme ! Ministres de l'Eglise, ministres des rois, et ministres du Roi des rois les uns et les autres, quoique établis d'une manière différente, ah ! pourquoi vous divisez-vous ? l'ordre de Dieu est-il opposé à l'ordre de Dieu ? hé ! pourquoi ne songez-vous pas que vos fonctions sont unies ; que servir Dieu, c'est servir l'Etat ; que servir l'Etat, c'est servir Dieu ? Mais l'autorité est aveugle; l'autorité veut toujours monter, toujours s'étendre ; l'autorité se croit dégradée quand on lui montre ses bornes. Pourquoi accuser l'autorité ? accusons l'orgueil, et disons comme l'Apôtre disoit de la loi : « L'autorité » est sainte et juste et bonne (*Rom.*, VII. 12.) : » sainte, elle vient de Dieu ; juste, elle conserve le bien à un chacun ; bonne, elle assure le repos public : « mais l'iniquité, afin de paroître ini» quité, se sert » de l'autorité pour mal faire ; en sorte que l'iniquité est souverainement inique, quand elle pèche par l'autorité que Dieu a établie pour le bien des hommes.

Nos rois n'ont rien oublié pour empêcher ce désordre. Leurs capitulaires ne parlent pas moins fortement pour les évêques que les conciles. C'est dans les capitulaires des rois qu'il est ordonné aux deux puissances, au lieu d'entreprendre l'une sur l'autre, « de s'aider mutuellement dans leurs » fonctions, » et qu'il est ordonné en particulier aux comtes, aux juges, à ceux qui ont en main l'autorité royale, « d'être obéissants aux évê» ques : » c'est ce que portoit l'ordonnance de Charlemagne ; et ce grand prince ajoutoit « qu'il » ne pouvoit tenir pour de fidèles sujets ceux qui » n'étoient pas fidèles à Dieu, ni en espérer une » sincère obéissance lorsqu'ils ne la rendoient pas » aux ministres de Jésus-Christ, dans ce qui re» gardoit les causes de Dieu et les intérêts de l'E» glise (*Cap.* IV CAR. M. *an.* 806. BALUZ. *t.* I, » *p.* 450. *Capit. ap.* THEOD *de hon. Episc. et* » *rel. Sacerd. ibid. pag.* 438. *Coll. Anseg. lib.* » VI, *cap.* CCXLIX, *ibid. pag.* 965. *Conc. Arel.* » VI, *sub* CAR. M. *can.* XIII, *tom.* II. *Conc. Gal.* » *pag.* 271. *Capit.* CAR. M. *an.* 813. BALUZ. » *tom.* I, *pag.* 503.). » C'étoit parler en prince habile, qui sait en quoi l'obéissance est due aux évêques, et ne confond point les bornes des deux puissances : il mérite d'autant plus d'en être cru. Selon ses ordonnances, on laisse aux évêques l'autorité toute entière dans les causes de Dieu et dans les intérêts de l'Eglise ; et avec raison, puisqu'en cela l'ordre de Dieu, la grâce attachée à leur caractère, l'Ecriture, la tradition, les canons et les lois parlent pour eux.

Qu'est-il besoin d'alléguer les autres rois ? que ne doivent pas les évêques au grand Louis ? que ne fait point ce religieux prince pour les intérêts de l'Eglise ? pour qui a-t-il triomphé, si ce n'est pour elle ? quand tout en un moment ploya sous sa main, et que les provinces se soumirent comme à l'envi, n'ouvrit-il pas autant de temples à l'Eglise qu'il força de places ? mais l'hérésie de Calvin fut la seule confondue en ce temps. Aujourd'hui le luthéranisme, la source du mal et la tête de l'hérésie, est entamé : heureux présage pour l'Eglise ! il commence à rendre les temples usurpés. L'un des plus grands de ces temples, celui qui de dessus les bords du Rhin élève le plus haut, et fait révérer de plus loin son sacré sommet, par la piété de Louis est sanctifié de nouveau. Que ne doit espérer la France, lorsque fer-

mée de tous côtés par d'invincibles barrières, à couvert de la jalousie, et assurant la paix de l'Europe par celle dont son roi la fera jouir, elle verra ce grand prince tourner plus que jamais tous ses soins au bonheur des peuples et aux intérêts de l'Eglise dont il fait les siens? Nous, mes frères, nous qui vous parlons, nous avons ouï de la bouche de ce prince incomparable, à la veille de ce départ glorieux qui tenoit toute l'Europe en suspens, qu'il alloit travailler pour l'Eglise et pour l'Etat, deux choses qu'on verroit toujours inséparables dans tous ses desseins. France, tu vivras par ces maximes; et rien ne sera plus inébranlable qu'un royaume uni si étroitement à l'Eglise que Dieu soutient! Combien devons-nous chérir un prince qui unit tous ses intérêts à ceux de l'Eglise? N'est-il pas notre consolation et notre joie, lui qui réjouit tous les jours le ciel et la terre par tant de conversions? Pouvons-nous n'être pas touchés, pendant que par son secours nous ramenons tous les jours un si grand nombre de nos enfants dévoyés? et qui ressent plus de joie de leur changement que l'Eglise romaine, leur mère commune, qui dilate son sein pour les recevoir? La main de Louis étoit réservée pour achever de guérir les plaies de l'Eglise. Déjà celles de l'épiscopat ne nous paroissent plus irrémédiables. Outre cent arrêts favorables; sous les auspices d'un prince qui ne veut que voir la raison pour s'y soumettre, on ouvre les yeux : on ne lit plus les canons et les décrets des saints Pères par pièces et par lambeaux, pour nous y tendre des piéges; on prend la suite des antiquités ecclésiastiques : et si on entre dans cet esprit, que verra-t-on à toutes les pages, que des monuments éternels de notre autorité sacrée?

« Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes » quand nous parlons de cette sorte; mais nous » prêchons Jésus-Christ qui nous a établis ses » ministres, et nous prêchons tout ensemble que » nous sommes en Jésus-Christ dévoués à votre » service (2. *Cor.*, III. 6; IV. 5.) » Car qu'est-ce que l'épiscopat, si ce n'est une servitude que la charité nous impose pour sauver les âmes? et qu'est-ce que soutenir l'épiscopat, que soutenir la foi et la discipline! Il ne faut donc pas s'étonner si Louis, qui aime et honore l'Eglise, aime et honore notre ministère apostolique. Que tarde un si saint pape à s'unir intimement au plus religieux de tous les rois? Un pontificat si saint et si désintéressé ne doit être mémorable que par la paix et par les fruits de la paix, qui seront, j'ose le prédire, l'humiliation des infidèles, la conversion des hérétiques, et le rétablissement de la discipline. Voilà l'objet de nos vœux; et s'il falloit sacrifier quelque chose à un si grand bien, craindroit-on d'en être blâmé?

TROISIÈME POINT.

Ç'a toujours été dans l'Eglise un commencement de paix que d'assemble es évêques orthodoxes. Jésus-Christ est l'auteur de la paix, Jésus-Christ est la paix lui-même : nous ne sommes jamais plus assurés d'être asse nblés en son nom, ni par conséquent de l'avoir selon sa promesse au milieu de nous, que lorsque nous sommes assemblés pour la paix; et nous pouvons dire avec un ancien pape (JOAN., VIII. *Ep.* LXXX, *t.* IX *Conc. col.* 66.). « que nous sommes véritablement ambassadeurs » pour Jésus-Christ, quand nous travaillons à la » paix de l'Eglise : » *Pro Christo legatione fungimur, cùm paci Ecclesiæ studium impendere procuramus.* L'épiscopat, qui est un, aime à s'unir : c'est en s'unissant qu'il se purifie; c'est en s'unissant qu'il se règle; c'est en s'unissant qu'il se réforme; mais surtout, c'est en s'unissant qu'il attire dans son unité le Dieu de la paix; « et les » apôtres étoient assemblés, » dit l'évangéliste (JOAN. XX. 19.) quand Jésus-Christ leur vint dire, ce qu'ils disent ensuite à tout le peuple : *Pax vobis*, « La paix soit avec vous. »

Saint Bernard, l'ange de paix, voyant un commencement de division entre l'Eglise et l'Etat, écrivit à Louis VII : « Il n'y a rien de plus néces- » saire que d'assembler les évêques en ce temps : » et une des raisons qu'il en apporte, « c'est, dit-il » à ce sage prince (S. BERN. *Epist.* CCLV, *tom.* » I, *col.* 257.), que s'il est sorti de la rigueur » de l'autorité apostolique quelque chose dont » Votre Majesté se trouve offensée, vos fidèles » sujets travailleront à faire qu'il soit révoqué » ou adouci autant qu'il le faut pour votre hon- » neur. »

Et pour ce qui est de la discipline, quand nous la voyons blessée, nous nous assemblons pour proposer les canons, bornes naturelles de la puissance ecclésiastique, qu'elle se fait elle-même par son exercice. Le saint Siége aime cette voie; le langage des canons est son langage naturel; et, à la louange immortelle de cette Eglise, il n'y a rien de plus répété dans ses Décrétales, ni rien de mieux établi dans sa pratique, que la loi qu'elle se fait d'observer et de faire observer les saints canons.

Les exemples nous feront mieux voir le succès de ces saintes assemblées. On rapporta, dans un concile de la province de Lyon, un privilége de Rome qu'on crut contre l'ordre. Nos pères dirent aussitôt, selon leur coutume : « Relisant

» le saint concile de Chalcédoine, et les sentences » de plusieurs autres Pères authentiques, le saint » concile a résolu que ce privilége ne pouvoit » subsister, puisqu'il n'étoit pas conforme, mais » contraire aux constitutions canoniques (*Conc.* » *Ansan. an.* 1025. *t.* IX *Conc. col.* 859.). »

Vous reconnoissez dans ces paroles l'ancien style de l'Eglise : ce concile est pourtant de l'onzième siècle ; afin que vous voyiez dans tous les temps la suite de nos traditions, et la conduite toujours uniforme de l'Eglise gallicane. Elle ne s'élève pas contre le saint Siége ; puisqu'elle sait au contraire qu'un Siége qui doit régler tout l'univers, n'a jamais intention d'affoiblir la règle : mais comme dans un si grand Siége, où un seul doit répondre à toute la terre, il peut échapper quelque chose même à la plus grande vigilance, on y doit d'autant plus prendre garde, que ce qui vient d'une autorité si éminente pourroit à la fin passer pour loi, ou devenir un exemple pour la postérité.

C'est pourquoi dans ces occasions toutes les Eglises, mais principalement celle de France, ont toujours représenté au saint Siége, avec un profond respect, ce qu'ont réglé les canons. Nous en avons un bel exemple dans le second concile de Limoges, qui est encore de l'onzième siècle. On s'y plaignit d'une sentence donnée par surprise, et contre l'ordre canonique, par le pape Jean XVIII (*Conc. Lemov.* II. *Sess.* II. *t.* IX *Conc.*). Nos prédécesseurs assemblés proposèrent d'abord la règle « qu'ils avoient reçue, disoient-ils, des » pontifes apostoliques et des autres Pères. » Ils ajoutèrent ensuite, comme un fondement incontestable, « que le jugement de toute l'Eglise pa- » roissoit principalement dans le saint Siége apo- » stolique (*Ibid. col.* 909.). » Ce ne fut pas sans remarquer l'ordre canonique avec lequel les affaires y doivent être portées, afin que ce jugement eût toute sa force ; et la conclusion fut, que « les » pontifes apostoliques ne doivent pas révoquer » les sentences des évêques, » contre cet ordre canonique ; « parce que, comme les membres sont » obligés à suivre leur chef, il ne faut pas aussi » que le chef afflige ses membres. »

Comme ça toujours été la coutume de l'Eglise de France de proposer les canons, ça toujours été la coutume du saint Siége d'écouter volontiers de tels discours, et le même concile nous en fournit un exemple mémorable. Un évêque [1] s'étoit plaint au même pape Jean XVIII d'une absolution que ce pape avoit mal donnée au préjudice de la sentence de cet évêque. Le pape lui fit cette réponse vraiment paternelle, qui fut lue avec une incroyable consolation de tout le concile (*Conc. Lemov.* II. *Sess.* II. *t.* IX *Conc. col.* 908.) : « C'est » votre faute, mon très cher Frère, de ne m'avoir » pas instruit ; j'aurois confirmé votre sentence, et » ceux qui m'ont surpris n'auroient remporté que » des anathèmes. A Dieu ne plaise, poursuit-il, » qu'il y ait schisme entre moi et mes co-évêques : » je déclare à tous mes frères les évêques que je » veux les consoler et les secourir, et non pas » les troubler ni les contredire dans l'exercice de » leur ministère. » A ces mots, « tous les evêques » se disent les uns aux autres : C'est à tort que » nous osons murmurer contre notre chef ; nous » n'avons à nous plaindre que de nous-mêmes, et » du peu de soin que nous prenons de l'avertir. »

Vous le voyez, chrétiens : les puissances suprêmes veulent être instruites, et veulent toujours agir avec connoissance. Vous voyez aussi qu'il y a toujours quelque chose de paternel dans le saint Siége, et toujours un fond de correspondance entre le chef et les membres, qui rend la paix assurée ; pourvu qu'en proposant la règle, on ne manque jamais au respect que la même règle prescrit. L'Eglise de France aime d'autant plus sa mère l'Eglise romaine, et ressent pour elle un respect d'autant plus sincère, qu'elle y regarde plus purement l'institution primitive et l'ordre de Jésus-Christ. La marque la plus évidente de l'assistance que le Saint-Esprit donne à cette mère des Eglises, c'est de la rendre si juste et si modérée, que jamais elle n'ait mis les excès parmi les dogmes. Qu'elle est grande l'Eglise romaine, soutenant toutes les Eglises, « portant, dit un ancien » pape (JOAN. VIII, *Epist.* LXXX, *tom.* IX *Conc.* » *col.* 66.), le fardeau de tous ceux qui souf- » frent » entretenant l'unité, confirmant la foi, liant et déliant les pécheurs, ouvrant et fermant le ciel ! Qu'elle est grande, encore une fois, lorsque pleine de l'autorité de saint Pierre, de tous les apôtres, de tous les conciles, elle en exécute, avec autant de force que de discrétion, les salutaires décrets ! Quelle a été sa puissance, lorsqu'elle l'a fait consister principalement à tenir toute créature abaissée sous l'autorité des canons, sans jamais s'éloigner de ceux qui sont les fondements de la discipline ; et qu'heureuse de dispenser les trésors du ciel, elle ne songeoit pas à disposer des choses inférieures que Dieu n'avoit pas mises en sa main !

Dans cet état glorieux où vous paroît l'Eglise romaine, et les rois et les royaumes sont trop heureux d'avoir à lui obéir. Quel aveuglement quand des royaumes chrétiens ont cru s'affranchir, en secouant, disoient-ils, le joug de Rome

[1] Etienne, évêque de Clermont.

qu'ils appeloient un joug étranger! comme si l'Eglise avoit cessé d'être universelle; ou que le lien commun, qui fait de tant de royaumes un seul royaume de Jésus-Christ, pût devenir étranger à des chrétiens. Quelle erreur, quand des rois ont cru se rendre plus indépendants en se rendant maîtres de la religion! au lieu que la religion, dont l'autorité rend leur majesté inviolable, ne peut être pour leur propre bien trop indépendante, et que la grandeur des rois est d'être si grands qu'ils ne puissent, non plus que Dieu dont ils sont l'image, se nuire à eux-mêmes, ni par conséquent à la religion qui est l'appui de leur trône. Dieu préserve nos rois très chrétiens de prétendre à l'e pire des choses sacrées, et qu'il ne leur vienne jamais une si détestable envie de régner. Ils n'y ont jamais pensé. Invincibles envers toute autre puissance, et toujours humbles devant le saint Siége, ils savent en quoi consiste la véritable hauteur. Ces princes, également religieux et magnanimes, n'ont pas moins méprisé que détesté les extrémités auxquelles on ne se laisse emporter que par désespoir et par foiblesse.

L'Eglise de France est zélée pour ses libertés (*Concil. Bitur. cap. de Elect tom.* XI *Concil. col.* 1018.): elle a raison; puisque le grand concile d'Ephèse nous apprend (*Concil. Ephes. Act.* VII; *t.* III *Concil. col.* 801.) que ces libertés particulières des Eglises sont un des fruits de la rédemption, par laquelle Jésus-Christ nous a affranchis: et il est certain qu'en matière de religion et de conscience, des libertés modérées entretiennent l'ordre de l'Eglise, et y affermissent la paix. Mais nos pères nous ont appris à soutenir ces libertés sans manquer au respect; et loin d'en vouloir manquer, nous croyons au contraire que le respect inviolable que nous conserverons pour le saint Siége, nous sauvera des blessures qu'on voudroit nous faire, sous un nom qui nous est si cher et si vénérable.

Sainte Eglise romaine, mère des Eglises et mère de tous les fidèles, Eglise choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité, nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles. « Si je t'oublie, » Eglise romaine, puissé-je m'oublier moi-même! » que ma langue se sèche et demeure immobile » dans ma bouche, si tu n'es pas toujours la » première dans mon souvenir, si je ne te mets » pas au commencement de tous mes cantiques » de réjouissance: » *Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui, si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ* (*Ps.* CXXXVI. 6.)!

Mais vous qui nous écoutez, puisque vous nous voyez marcher sur les pas de nos ancêtres, que reste-t-il, chrétiens, sinon qu'unis à notre assemblée avec une fidèle correspondance, vous nous aidiez de vos vœux? « Souvent, dit un » ancien Père (S. PET. CHRYSOL. *Serm.* LXXXVI.), » les lumières de ceux qui enseignent viennent » des prières de ceux qui écoutent: » *Hoc accipit doctor quod meretur auditor.* Tout ce qui se fait de bien dans l'Eglise, et même par les pasteurs, se fait, dit saint Augustin (*de Bapt. cont.* DONAT. *lib.* III, *n.* 22, 23; *tom.* IX, *col.* 117, 118.), par les secrets gémissements de ces colombes innocentes qui sont répandues par toute la terre.

Ames simples, âmes cachées aux yeux des hommes, et cachées principalement à vos propres yeux, mais qui connoissez Dieu et que Dieu connoît; où êtes-vous dans cet auditoire, afin que je vous adresse ma parole? Mais sans qu'il soit besoin que je vous connoisse, ce Dieu qui vous connoît, qui habite en vous, saura bien porter mes paroles, qui sont les siennes, dans votre cœur. Je vous parle donc sans vous connoître, âmes dégoutées du siècle. Ah! comment avez-vous pu en éviter la contagion? comment est-ce que cette face extérieure du monde ne vous a pas éblouies? quelle grâce vous a préservées de la vanité, de la vanité que nous voyons si universellement régner? Personne ne se connoît; on ne connoît plus personne; les marques des conditions sont confondues; on se détruit pour se parer; on s'épuise à dorer un édifice dont les fondements sont écroulés, et on appelle se soutenir que d'achever de se perdre. Ames humbles, âmes innocentes, que la grâce a désabusées de cette erreur et de toutes les illusions du siècle, c'est vous dont je demande les prières: en reconnoissance du don de Dieu dont le sceau est en vous, priez sans relâche pour son Eglise; priez, fondez en larmes devant le Seigneur. Priez, justes; mais priez, pécheurs; prions tous ensemble: car si Dieu exauce les uns pour leur mérite, il exauce aussi les autres pour leur pénitence: c'est un commencement de conversion que de prier pour l'Eglise.

Priez donc tous ensemble, encore une fois, que ce qui doit finir finisse bientôt. Tremblez à l'ombre même de la division; songez au malheur des peuples, qui ayant rompu l'unité se rompent en tant de morceaux, et ne voient plus dans leur religion que la confusion de l'enfer et l'horreur de la mort. Ah! prenons garde que ce mal ne gagne. Déjà nous ne voyons que trop

parmi nous de ces esprits libertins, qui sans savoir ni la religion ni ses fondements, ni ses origines, ni sa suite, « blasphèment ce qu'ils ignorent, » et se corrompent dans ce qu'ils savent : nuées » sans eau, » poursuit l'apôtre saint Jude (Jud. 10, 12.), docteurs sans doctrine, qui pour toute autorité ont leur hardiesse, et pour toute science, leurs décisions précipitées : « arbres deux fois » morts et déracinés ; » morts premièrement parce qu'ils ont perdu la charité ; mais doublement morts, parce qu'ils ont encore perdu la foi ; et entièrement déracinés, puisque, déchus de l'une et de l'autre, ils ne tiennent à l'Eglise par aucune fibre : « astres errants » qui se glorifient dans leurs routes nouvelles et écartées, sans songer qu'il leur faudra bientôt disparoître. Opposons à ces esprits légers, et à ce charme trompeur de la nouveauté, la pierre sur laquelle nous sommes fondés, et l'autorité de nos traditions où tous les siècles passés sont renfermés, et l'antiquité qui nous réunit à l'origine des choses. Marchons dans les sentiers de nos pères ; mais marchons dans les anciennes mœurs, comme nous voulons marcher dans l'ancienne foi.

Allez, chrétiens, dans cette voie d'un pas ferme: allons à la tête de tout le troupeau, Messeigneurs, plus humbles et plus soumis que tout le reste : zélés défenseurs des canons ; autant de ceux qui ordonnent la régularité de nos mœurs, que de ceux qui ont maintenu l'autorité sainte de notre caractère ; et soigneux de les faire paroître dans notre vie, plus encore que dans nos discours : afin que, quand le Prince des pasteurs et le Pontife éternel apparoîtra, nous puissions lui rendre un compte fidèle et de nous et du troupeau qu'il nous a commis, et recevoir tous ensemble l'éternelle bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON

PRÊCHÉ AUX CARMÉLITES,

LE 8 SEPTEMBRE 1660,

A LA VÊTURE DE Mlle DE BOUILLON

DE CHATEAU-THIERRY [1].

Trois vices de notre naissance ; leurs funestes effets. Servitude dans laquelle tombent les pécheurs, en contentant leurs passions criminelles. Dans quel péril se jettent ceux qui s'abandonnent sans réserve à toutes les choses qui leur sont permises. Lois et contraintes auxquelles se soumet la vie religieuse, pour réprimer la liberté de pécher ; sagesse des précautions qu'elle prend. Combien la chasteté est délicate, et l'humilité timide. Amour que les vierges chrétiennes doivent avoir pour la retraite, le silence et la vie cachée. Mépris qu'elles sont obligées de faire de la gloire.

Oportet vos nasci denuo.

Il faut que vous naissiez encore une fois (Joan., III. 7.).

Ce qui doit imposer silence, et confondre éternellement ceux dont le cœur se laisse emporter à la gloire de leur extraction, c'est l'obligation de renaître ; et de quelque grandeur qu'ils se vantent, ils seront forcés d'avouer qu'il y a toujours beaucoup de bassesse dans leur première naissance, puisqu'il n'est rien de plus nécessaire que de se renouveler par une seconde. La véritable noblesse est celle que l'on reçoit en naissant de Dieu. Aussi l'Eglise ne célèbre pas la Nativité de Marie à cause qu'elle a tiré son origine d'une longue suite de rois ; mais à cause qu'elle a apporté la grâce en naissant en grâce, et qu'elle est née fille du Père céleste.

Mesdames, vous verrez aujourd'hui une de vos plus illustres sujettes, qui, touchée de ces sentiments, se dépouillera devant vous des honneurs que sa naissance lui donne. Ce spectacle est digne de Vos Majestés ; et après ces cérémonies magnifiques, dans lesquelles on a étalé toutes les pompes du monde [1], il est juste qu'elles assistent à celles où l'on apprend à les mépriser. Elles viennent ici dans cette pensée, dans laquelle je dois les entretenir, pour ne pas frustrer leur attente. Que si la loi que m'impose cette cérémonie particulière, m'empêche de m'appliquer au sujet commun que l'Eglise traite en ce jour, qui est la Nativité de Marie, par la crainte d'envelopper des matières si vastes et si différentes ; j'espère que Vos Majestés me le pardonneront facilement ; et je me promets que la sainte Vierge ne m'en accordera pas moins son secours que je lui demande humblement par les paroles de l'ange, en lui disant : *Ave, Maria.*

Enfermer dans un lieu de captivité une jeune personne innocente ; soumettre à des pratiques austères et à une vie rigoureuse un corps tendre et délicat ; cacher dans une nuit éternelle une lumière éclatante, que la Cour auroit vu briller dans les plus hauts rangs et dans les places les plus élevées : ce sont trois choses extraordinaires que l'Eglise va faire aujourd'hui ; et cette illustre compagnie est

[1] Elle étoit l'aînée des deux sœurs du comte de Bouillon, et a été appelée, dans le cloître, sœur Emilie de la Passion. (*Edit. de Déforis.*)

[1] La Reine régnante avoit fait son entrée dans Paris le 26 août de cette année, ce qui avoit occasionné beaucoup de fêtes et de réjouissances. (*Edit. de Déforis.*)

assemblée en ce lieu pour ce grand spectacle.

Qui vous oblige, ma Sœur; car le ministère que j'exerce ne me permet pas de vous appeler autrement; et je dois oublier, aussi-bien que vous, toutes les autres qualités qui vous sont dues : qui vous oblige donc à vous imposer un joug si pesant, et à entreprendre contre vous-même; c'est-à-dire, contre votre liberté, en vous rendant captive dans cette clôture; contre le repos de votre vie, en embrassant tant d'austérités; contre votre propre grandeur, en vous jetant pour toujours dans cette retraite profonde, si éloignée de l'éclat du siècle et de toutes les pompes de la terre? J'entends ce que répond votre cœur; et il faut que je le dise à ces grandes reines et à toute cette audience. Vous voulez vous renouveler en Notre-Seigneur dans cette bienheureuse journée de la naissance de la sainte Vierge; vous voulez renaître par la grâce, pour commencer une vie nouvelle, qui n'ait plus rien de commun avec la nature; et pour cela ces grands changements sont absolument nécessaires.

Et en effet, chrétiens, nous apportons au monde, en naissant, une liberté indocile qui affecte l'indépendance; une molle délicatesse, qui nous fait soupirer après les plaisirs; un vain désir de paroître, qui nous épanche au dehors et nous rend ennemis de toute retraite. Ce sont trois vices communs de notre naissance; et plus elle est illustre, plus ils sont enracinés dans le fond des cœurs. Car qui ne sait que la dignité entretient cette fantaisie d'indépendance; que ce tendre amour des plaisirs est flatté par une nourriture délicate; et enfin que cet esprit de grandeur fait que le désir de paroître s'emporte ordinairement aux plus grands excès?

Il faut renaître, ma Sœur, et réformer aujourd'hui ces inclinations dangereuses. *Oportet vos nasci denuo.* Cet amour de l'indépendance, d'où naissent tous les désordres de notre vie, porte l'âme à ne suivre que ses volontés, et dans ce mouvement elle s'égare. Cette délicatesse flatteuse la pousse à chercher le plaisir, et dans cette recherche elle se corrompt. Ce vain désir de paroître la jette toute entière au dehors, et dans cet épanchement elle se dissipe La vie religieuse que vous embrassez oppose à ces trois désordres des remèdes forts et infaillibles. Il est vrai qu'elle vous contraint; mais en vous contraignant elle vous règle : elle vous mortifie, je le confesse; mais en vous mortifiant, elle vous purifie : enfin elle vous retire et vous cache; mais en vous cachant, elle vous recueille et vous renferme avec Jésus-Christ. O contrainte, ô vie pénitente, ô sainte et bienheureuse obscurité! je ne m'étonne plus si l'on vous aime, et si l'on quitte, pour l'amour de vous, toutes les espérances du monde. Mais j'espère qu'on vous aimera beaucoup davantage, quand j'aurai expliqué toutes vos beautés dans la suite de ce discours, par une doctrine solide et évangélique, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

J'entrerai d'abord en matière, pour abréger ce discours; et afin de vous faire voir par des raisons évidentes que, pour régler notre liberté, il est nécessaire de la contraindre, je remarquerai avant toutes choses deux sortes de libertés déréglées : l'une ne se prescrit aucunes limites, et transgresse hardiment la loi : l'autre reconnoît bien qu'il y a des bornes; et quoiqu'elle ne veuille point aller au-delà, elle prétend aller jusqu'au bout, et user de tout son pouvoir. C'est-à-dire, pour m'expliquer en termes plus clairs, que l'une se propose pour son objet toutes les choses permises; l'autre s'étend encore plus loin, et s'emporte jusqu'à celles qui sont défendues. Ces deux espèces de liberté sont fort usitées dans le monde, et je vois paroître dans l'une et dans l'autre un secret désir d'indépendance. Il se découvre visiblement dans celui qui passe par-dessus la loi, et méprise ses ordonnances. En effet, il montre bien, ce superbe, qu'il ne peut souffrir aucun joug; et c'est pourquoi le Saint-Esprit lui parle en ces termes par la bouche de Jérémie : *A sæculo confregisti jugum meum; rupisti vincula mea, et dixisti : Non serviam* (Jer., ii. 20.) : « Tu as brisé le joug que je t'imposois; tu » as rompu mes liens, et tu as dit en ton cœur, » d'un ton de mutin et d'opiniâtre : Non, je ne » servirai pas. » Qui ne voit que ce téméraire ne reconnoît plus aucun souverain, et qu'il prétend manifestement à l'indépendance? Mais quoique l'autre, dont j'ai parlé, qui n'exerce sa liberté qu'en usant de tous ses droits, et en la promenant généralement, si je puis parler de la sorte, dans toutes les choses permises, n'égale pas la rébellion de celui-ci; néanmoins il est véritable qu'il le suit de près : car, s'étendant aussi loin qu'il peut, s'il ne secoue pas le joug tout ouvertement, il montre qu'il le porte avec peine; et s'avançant ainsi à l'extrémité, où il semble ne s'arrêter qu'à regret, il donne sujet de penser qu'il n'y a plus que la seule crainte qui l'empêche de passer outre. Telles sont les deux espèces de liberté, que j'avois à vous proposer, et il m'est aisé de vous faire voir que l'une et l'autre sont fort déréglées.

Et premièrement, chrétiens, pour ce qui regarde ce pécheur superbe, qui méprise la loi de Dieu ; son désordre, trop manifeste, ne doit pas être convaincu par un long discours ; et je n'ai aussi qu'un mot à lui dire, que j'ai appris de saint Augustin. Il avoit aimé autrefois cette liberté des pécheurs ; mais il sentit bientôt dans la suite qu'elle l'engageoit à la servitude ; parce que, nous dit-il lui-même, « en faisant ce que je vou- » lois, j'arrivois où je ne voulois pas : » *Volens, quò nollem perveneram* (*Conf. l.* VIII, *c.* V, *t.* I, *col.* 149.). Que veut dire ce saint évêque ; et se peut-il faire, mes Sœurs, qu'en se laissant aller où l'on veut, l'on arrive où l'on ne veut pas ? Il n'est que trop véritable, et c'est le malheureux précipice où se perdent tous les pécheurs. Ils contentent leurs mauvais désirs et leurs passions criminelles ; ils se réjouissent, ils font ce qu'ils veulent. Voilà une image de liberté qui les trompe ; mais la souveraine puissance de celui contre lequel ils se soulèvent, ne leur permet pas de jouir long-temps de leur liberté licencieuse : car en faisant ce qu'ils aiment, ils attirent nécessairement ce qu'ils fuient, la damnation, la peine éternelle, une dure nécessité qui les rend captifs du péché, et qui les dévoue à la vengeance divine. Voilà une véritable servitude que leur aveuglement leur cache. Cesse donc, ô sujet rebelle, de te glorifier de ta liberté que tu ne peux pas soutenir contre le souverain que tu offenses ; mais reconnois au contraire que tu forges toi-même tes fers par l'usage de ta liberté dissolue ; que tu mets un poids de fer sur ta tête, que tu ne peux plus secouer ; et que tu te jettes toi-même dans la servitude, pour avoir voulu étendre, sans mesure, la folle prétention de ta vaine et chimérique indépendance : telle est la condition malheureuse du pécheur.

Après avoir parlé au pécheur rebelle, qui ose faire ce qu'on lui défend, maintenant adressons-nous à celui qui s'imagine être en sûreté, en faisant tout ce qui est permis, et tâchons de lui faire entendre, que, s'il n'est pas encore engagé au mal, il est bien avant dans le péril. Car en s'abandonnant sans réserve à toutes les choses qui lui sont permises, qu'il est à craindre, mes Sœurs, qu'il ne se laisse aisément tomber à celles qui sont défendues ! Et en voici la raison en peu de paroles, que je vous prie de méditer attentivement. C'est qu'encore que la vertu, prise en elle-même, soit infiniment éloignée du vice ; néanmoins il faut confesser, à la honte de notre nature, que les limites s'en touchent de près, dans le penchant de nos affections, et que la chute en est bien aisée. C'est pourquoi il importe pour notre salut que notre âme ne jouisse pas de toute la liberté qui lui est permise ; de peur qu'elle ne s'emporte jusqu'à la licence, et qu'elle ne passe facilement au-delà des bornes, quand il ne lui restera plus qu'une si légère démarche. L'expérience nous le fait connoître : de là vient que nous lisons dans les saintes Lettres, que Job, voulant régler ses pensées, commence à traiter avec ses yeux : *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem* (JOB., XXXI. 1.). Il arrête des regards qui pourroient être innocents, pour empêcher des pensées qui apparemment seroient criminelles : si ses yeux n'y sont pas encore obligés assez clairement par la loi de Dieu, il les y engage par traité exprès : *Pepigi fœdus ;* parce qu'en effet, chrétiens, celui qui prend sa course avec tant d'ardeur dans cette vaste carrière des choses licites, doit craindre qu'étant sur le bord, il ne puisse plus retenir ses pas, qu'il ne soit emporté plus loin qu'il ne pense, ou par le penchant du chemin, ou par l'impétuosité de son mouvement ; et qu'enfin il ne lui arrive ce qu'a dit de lui-même le grand saint Paulin : *Quod non expediebat admisi, dum non tempero quod licebat* (*ad* SEVER. *Ep.* XXX, *n.* 3.). « Je » m'emporte au-delà de ce que je dois, pendant » que je ne prends aucun soin de me modérer en » ce que je puis. »

Illustre épouse de Jésus-Christ, la vie religieuse que vous embrassez, suit une conduite plus sûre : elle s'impose mille lois et mille contraintes dans le sentier de la loi de Dieu ; elle se fait encore de nouvelles bornes, où elle prend plaisir de se resserrer. Vous perdrez, je le confesse, ma Sœur, quelque partie de votre liberté au milieu de tant d'observances de la discipline religieuse ; mais si vous savez bien entendre quelle liberté vous perdez, vous verrez que cette perte est avantageuse. En effet, nous sommes trop libres ; trop libres à nous porter au péché, trop libres à nous jeter dans la grande voie qui mène les âmes à la perdition. Qui nous donnera que nous puissions perdre cette partie malheureuse de notre liberté, par laquelle nous nous dévoyons ? O liberté dangereuse, que ne puis-je te retrancher de mon franc arbitre ? Que ne puis-je m'imposer moi-même cette heureuse nécessité de ne pécher pas ? Mais il ne faut pas l'espérer durant cette vie. Cette liberté glorieuse de ne pouvoir plus servir au péché, c'est la récompense des saints, c'est la félicité des bienheureux. Tant que nous vivrons dans ce lieu d'exil, nous aurons toujours à combattre cette liberté de pécher. Que faites-vous, mes très chères Sœurs, et que fait la vie

religieuse ? Elle voudroit pouvoir s'arracher cette liberté de mal faire; mais, comme elle voit qu'il est impossible, elle la bride du moins autant qu'il se peut; elle la serre de près par une discipline sévère : de peur qu'elle ne s'égare dans les choses qui sont défendues, elle entreprend de se les retrancher toutes, jusqu'à celles qui sont permises, et se réduit autant qu'elle peut à celles qui sont nécessaires. Telle est la vie des carmélites.

Que cette clôture est rigoureuse! que ces grilles sont inaccessibles, et qu'elles menacent étrangement tous ceux qui approchent! C'est une sage précaution de la vie régulière et religieuse, qui détourne bien loin les occasions, pour s'empêcher, s'il se peut, de pouvoir jamais servir au péché. Elle est bien aise d'être observée; elle cherche des supérieurs qui la veillent; elle veut qu'on la conduise de l'œil, qu'on la mène, pour ainsi dire, toujours par la main, afin de se laisser moins de liberté de s'écarter de la droite voie; et elle a raison de ne craindre pas que ces salutaires contraintes soient contraires à la liberté véritable. Ce n'est pas s'opposer à un fleuve que de faire des levées, que d'élever des quais sur ses rives, pour empêcher qu'il ne se déborde et ne perde ses eaux dans la campagne : au contraire, c'est lui donner le moyen de couler plus doucement dans son lit. Celui-là seulement s'oppose à son cours, qui bâtit une digue au milieu, pour rompre le fil de son eau. Ainsi ce n'est pas perdre sa liberté que de lui donner des bornes deça et delà, pour empêcher qu'elle ne s'égare : c'est la dresser plus assurément à la voie qu'elle doit tenir. Par une telle précaution on ne la gêne pas, mais on la conduit. Ceux-là la perdent, ceux-là la détruisent, qui la détournent de son cours naturel; c'est-à-dire qui l'empêchent d'aller à son Dieu : de sorte que la vie religieuse, qui travaille avec tant de soin à vous aplanir cette voie, travaille par conséquent à vous rendre libre. J'ai eu raison de vous dire que ses contraintes ne doivent pas vous être importunes, puisqu'elle ne vous contraint que pour vous régler; et la clôture que vous embrassez n'est pas une prison où votre liberté soit opprimée; mais un asile fortifié, où elle se défend avec vigueur contre les déréglements du péché. Si ses contraintes sont si fructueuses, parce qu'elles dirigent votre liberté; ses mortifications ne le sont pas moins, parce qu'elles épurent vos affections; et c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Je ne m'étonne pas, chrétiens, si les sages instituteurs de la vie religieuse et retirée ont trouvé nécessaire de l'accompagner de plusieurs pratiques sévères, pour mortifier les sens et les appétits : c'est qu'ils ont vu que nos passions et ce tendre amour des plaisirs tenoient notre âme captive par des douceurs pernicieuses, qu'ils ont voulu corriger par une amertume salutaire Et afin que vous entendiez combien cette conduite est admirable, considérez avec moi une doctrine excellente de saint Augustin.

Il nous apprend qu'il y a en nous deux sortes de maux : il y a en nous des maux qui nous plaisent, et il y a des maux qui nous affligent. Qu'il y ait des maux qui nous affligent, ah! nous l'éprouvons tous les jours. Les maladies, la perte des biens, les douleurs d'esprit et de corps, tant d'autres misères qui nous environnent, ne sont-ce pas des maux qui nous affligent? Mais il y en a aussi qui nous plaisent, et ce sont les plus dangereux. Par exemple, l'ambition déréglée, la douceur cruelle de la vengeance, l'amour désordonné des plaisirs; ce sont des maux, et de très grands maux : mais ce sont des maux qui nous plaisent, parce que ce sont des maux qui nous flattent. « Il y a donc des maux qui nous blessent, » et ce sont ceux-là, dit saint Augustin, qu'il » faut que la patience supporte; et il y a des » maux qui nous flattent, et ce sont ceux-là, dit » le même saint, qu'il faut que la tempérance » modère : » *Alia mala sunt quæ per patientiam sustinemus, alia quæ per continentiam refrenamus* (*Cont.* Jul., *l.* v. *cap.* v. *n.* 22. *tom.* x. *col.* 640).

Au milieu de ces maux divers, dont nous devons supporter les uns, dont nous devons réprimer les autres, et que nous devons surmonter les uns et les autres; chrétiens, quelle misère est la nôtre? O Dieu, permettez-moi de m'en plaindre : *Usquequo, Domine, usquequo oblivisceris me in finem* (*Ps.* xii. 1.)? « Jusqu'à quand, ô » Seigneur, nous oublierez-vous dans cet abîme » de calamités? » jusqu'à quand détournerez-vous votre face de dessus les enfants d'Adam, pour n'avoir point pitié de leurs maladies? *Avertis faciem tuam in finem?* « Jusqu'à quand, » jusqu'à quand, Seigneur, me sentirai-je tou- » jours accablé de maux, qui remplissent mon » cœur de douleur, et mon esprit de fâcheuses » irrésolutions? » *Quamdiu ponam consilia in animâ meâ, dolorem in corde meo per diem* (*Ibid.* 2.)? Mais s'il ne vous plaît pas, ô mon Dieu, de me délivrer de ces maux, qui me blessent et qui m'affligent, exemptez-moi du moins de ces autres maux; je veux dire des maux qui m'enchantent, des maux qui m'endorment, qui

me contraignent de recourir à vous; de peur de m'endormir dans la mort : *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte* (*Ps.* XII 4.). N'est-ce pas assez, ô Seigneur, que nous soyons accablés de tant de misères qui font trembler nos sens, qui donnent de l'horreur à nos esprits? Pourquoi faut-il qu'il y ait des maux qui nous trompent par une belle apparence, des maux que nous prenions pour des biens, qui nous plaisent et que nous aimions? Est-ce que ce n'est pas assez d'être misérables? faut-il, pour surcroît de malheur, que nous nous plaisions en notre misère, pour perdre à jamais l envie d'en sortir? « Malheureux homme que je suis! qui » me délivrera de ce corps de mort? » *Infelix homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus* (*Rom.*, VII. 24.)? Ecoute la réponse, homme misérable; ce sera « la grâce de Dieu par » Jésus-Christ Notre-Seigneur : » *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum* (*Ibid.*, 25.).

Mais admire l'ordre qu'il tient pour ta guérison. Il est vrai que tu éprouves deux sortes de maux; les uns qui piquent, les autres qui flattent : mais Dieu a disposé, par sa providence, que les uns servissent de remède aux autres; je veux dire, que les maux qui blessent servent pour modérer ceux qui plaisent : les douleurs, pour corriger les passions; les afflictions de la vie, pour nous dégoûter des vaines douceurs, et étourdir le sentiment des plaisirs mortels. C'est ainsi que Dieu se conduit envers ses enfants, pour purifier leurs affections. *Impinguatus est dilectus, et recalcitravit* (*Deut.*, XXXII. 15.) : « Son bien-aimé s'est engraissé, et il a regimbé » contre lui. » Dieu l'a frappé; dit l'Ecriture, et il s'est remis dans son devoir, et il l'a cherché dès le matin : *Cùm occideret eos quærebant eum, et revertebantur, et diluculo veniebant ad eum* (*Ps.* LXXVII. 34.).

Telle est la conduite de Dieu; c'est ainsi qu'il nous guérit de nos passions; et c'est sur cette sage conduite que la vie religieuse a réglé la sienne. Peut-elle suivre un plus grand exemple? peut-elle se proposer un plus beau modèle? Elle entreprend de guérir les âmes, par la méthode infaillible de ce souverain médecin. Elle châtie le corps avec saint Paul (1. *Cor.*, IX. 17.); elle réduit en servitude le corps par les saintes austérités de la pénitence, pour le rendre parfaitement soumis à l'esprit. Que cette méthode est salutaire! Car, ma Sœur, je vous en conjure, jetez encore un peu les yeux sur le monde, pendant que vous y êtes encore : voyez les déréglements de ceux qui l'aiment; voyez les excès criminels où leurs passions les emportent. Ah! je vois que le spectacle de tant de péchés fait horreur à votre innocence. Mais quelle est la cause de tous ces désordres? C'est sans doute qu'ils ne songent point à donner des bornes à leurs passions : au contraire, ils les traitent délicatement; ils attisent ce feu, et ses ardeurs s'accroissent jusqu'à l'infini; ils nourrissent ces bêtes farouches, et ils n'en peuvent plus dompter la fureur; ils flattent en eux-mêmes l'amour des plaisirs, et ils le rendent invincible par leurs complaisances.

Mes Sœurs, que votre conduite est bien plus réglée! Bien loin de donner des armes à cet ennemi, vous l'affoiblissez tous les jours par les veilles, par l'abstinence et par l'oraison; vous tenez le corps sous le joug, comme un esclave rebelle et opiniâtre. J'avoue que la nature souffre beaucoup dans cette vie pénitente; mais ne vous plaignez pas de cette conduite : cette peine est un remède; cette rigueur, qu'on tient à votre égard, est un régime. C'est ainsi qu'il vous faut traiter, ô enfants de Dieu, jusqu'à ce que votre santé soit parfaite. Cette convoitise, qui vous attire; ces maux trompeurs, dont je vous parlois, qui ne vous blessent qu'en vous flattant, demandent nécessairement cette médecine. Il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous en aurez à corriger; il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous serez au milieu des biens, où il est dangereux de se plaire trop. Si ces remèdes vous semblent durs, « ils s'excu- » sent, dit Tertullien, des maux qu'ils vous font, » par l'utilité qu'ils vous apportent : » *Emolumento curationis, offensam suî excusant* (*de Pœnit.*, *n.* 10.). Soumettez-vous, ma Sœur, puisqu'il plaît à Dieu de vous appeler à ce salutaire régime. Commencez-en aujourd'hui l'épreuve avec la bénédiction de l'Eglise; embrassez de tout votre cœur ces austérités fructueuses, qui, ôtant tout le goût aux plaisirs des sens, purifieront votre intelligence, pour sentir plus vivement les chastes voluptés de l'esprit. En combattant ainsi votre corps, vous épurerez vos affections, vous remporterez la victoire. Mais de peur que vous ne vous enfliez par ces grands succès, accoutumez-vous à l'humilité, par l'amour de la vie cachée : c'est ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Il ne sera pas dit, chrétiens, qu'en ce jour dédié à la sainte Vierge, elle soit passée sous silence; et la cérémonie qui nous assemble en ce lieu, m'ayant fait porter ailleurs mes pensées

dans le reste de ce discours, je me suis du moins réservé de vous la proposer dans ce dernier point, comme le modèle de la vie cachée. Combien elle a vécu solitaire ! combien elle a été soigneuse de se retirer ! Vous le pouvez juger aisément par le peu que nous savons de sa sainte vie; et les actions particulières de cette Vierge incomparable ne seroient pas, comme elles sont, si fort inconnues, si l'amour de la retraite ne les avoit couvertes d'un voile sacré, et n'en avoit fait un mystère. Qui vous a poussée, ô divine Vierge, à vous cacher si profondément? Qui vous a inspiré un si grand amour de cette obscurité mystérieuse, dans laquelle votre vie est enveloppée? Je pense, pour moi, chrétiens, que ç'a été sa pudeur. Et afin que vous entendiez quelle est cette pudeur merveilleuse, dont la sainte Vierge nous donne l'exemple, je remarquerai en peu de paroles qu'il y en a de deux sortes. Si la chasteté a sa pudeur, l'humilité a aussi la sienne. Ces deux vertus chrétiennes ont cela de commun entre elles, que toutes deux craignent les regards; elles croient toutes deux perdre quelque chose de leur intégrité et de leur force, quand elles s'abandonnent à la vue des hommes : et c'est pourquoi toutes deux aiment la retraite, et embrassent la vie cachée.

Pour ce qui regarde la chasteté, je ne puis mieux vous exprimer combien elle y est délicate, que par ces beaux mots de Tertullien : *Vera et tota et pura virginitas, nil magis timet quàm semetipsam; etiam feminarum oculos pati non vult* (*de Virg. veland. n.* 15.) : « La » virginité, nous dit-il, quand elle est entière et » parfaite, *Vera et tota et pura*, ne craint » rien tant qu'elle-même; telle est sa délica- » tesse, qu'elle appréhende même les yeux des » femmes : » *Etiam feminarum oculos non vult.* C'est pourquoi elle se cache avec soin, se réservant toute entière aux regards de Dieu, qui sont les seuls qu'elle ne craint pas : voilà le portrait au naturel de la pudeur virginale. Mais celle de l'humilité n'est ni moins tendre ni moins délicate : au contraire, elle semble encore plus timide; elle ferme la porte sur soi pour n'être point vue, selon le précepte de l'Evangile (Matth., vi. 6.) : elle ne craint pas seulement les regards des autres; mais encore elle appréhende les siens : elle cache à la gauche ce que fait la droite (*Ibid.*, 3.); et elle se retire tellement en Dieu, qu'elle ne se voit pas elle-même. C'est pourquoi saint Paul nous la représente dans une posture admirable, « oubliant, dit-il, » ce qui est derrière, et s'étendant au devant de » toute sa force : » *Quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea verò quæ sunt priora extendens meipsum* (*Philip.*, iii. 13.). C'est la vraie posture de l'humilité, qui porte ses regards bien loin devant soi, par la crainte qu'elle a de se voir soi-même; et qui considère toujours ce qui reste à faire, pour n'être jamais flattée de ce qu'elle a fait. Puisqu'elle se cache à sa propre vue, jugez de là, chrétiens, combien les regards des autres peuvent offenser sa modestie.

Ces vérités étant supposées, venons maintenant à la sainte Vierge. Si vous la voyez retirée, aimant le secret et la solitude, si peu accoutumée à la vue des hommes, qu'elle est même troublée à l'abord d'un ange; c'est la pudeur de la chasteté qui lui donne cette retenue. Car les vierges, dit saint Bernard, qui sont vraiment vierges, ne sont jamais sans inquiétude, sachant qu'elles portent un trésor céleste dans un fragile vaisseau de terre; ou si les corps des vierges, purifiés et ennoblis par la chasteté, méritent un nom plus noble, mettons que ce soit un cristal, il est toujours une matière fragile : *Thesaurum in vasis fictilibus.* (2. *Cor.*, iv. 7.). C'est pourquoi elles se tiennent sur leurs gardes, pour éviter ce qui est à craindre; toujours elles craignent où toutes choses sont en sûreté : *Ut timenda caveant, etiam tuta pertimescunt* (S. Bern., *sup* Missus est, *Hom.* iii, *n.* 9, *tom.* i, *col.* 747.); et appréhendant partout des embûches, elles se font un rempart du silence, du recueillement et de la retraite. Belle et admirable leçon pour toutes les filles chrétiennes ! mais leçon peu pratiquée dans nos jours, où, bien loin d'aimer la retraite, elles ont peine à trouver des places assez éminentes pour se mettre en vue. Qui pourroit raconter tous les artifices dont elles se servent pour attirer les regards? et encore quels sont ces regards? et puis-je en parler dans cette chaire? Non : c'est assez de vous dire, que les regards qui leur plaisent ne sont pas des regards indifférents; ce sont de ces regards ardents et avides, qui boivent à longs traits, sur leurs visages, tout le poison qu'elles ont préparé pour les cœurs; ce sont ces regards qu'elles aiment.

Mais n'entrons pas plus avant dans cette matière, et contentons-nous de leur dire ce que Tertullien pense d'elles. Elles rougiront peut-être d'apprendre ce que ce grand homme ne craint pas de nous assurer; et je leur dirai, après lui, que de s'attirer de tels regards, ou même s'y exposer avec dessein, si ce n'est pas s'abandonner tout à fait, c'est du moins prostituer son visage : *Totam faciem prostituere* (*de Virg. veland. n.* 17.). Je leur laisse à méditer cette parole, que

la modestie de la chaire ne me permet pas d'exprimer dans toute sa force ; aussi-bien ne touche-t-elle pas celle à qui je parle. Grâce à la miséricorde divine, la vocation qu'elle embrasse la met à couvert de cette honte; elle se jette dans un monastère, où, pour exclure les regards trop hardis, on bannit éternellement les plus modestes. Courage, ma chère Sœur, fortifiez-vous dans cette pensée, et entrez avec joie dans un monastère, où vous trouverez le plus haut degré de la pudeur virginale, selon cette belle sentence, qui semble être prononcée pour les carmélites, et qu'un historien ecclésiastique a recueillie de la bouche du grand saint Martin : que « le triomphe » de la modestie et la dernière perfection de l'hon- » nêteté dans votre sexe, c'est de ne se laisser ja- » mais voir : » *Prima virtus et consummata victoria est non videri* (Sulp. Sev. *Dial.* ii, *n.* 12.).

Si la pudeur de la chasteté doit vous faire aimer la retraite, celle de l'humilité vous y oblige beaucoup davantage : c'est ce qu'il faut encore montrer, en un mot, par l'exemple de la sainte Vierge. Lorsque toute la Judée accourt à son Fils, étonnée de ses prédications et de ses miracles, elle ne se mêle pas dans ses actions éclatantes, elle demeure enfermée dans sa maison; et depuis le temps bienheureux de la manifestation de Jésus-Christ, à peine paroît-elle une ou deux fois dans tout l'Evangile. Au reste, durant trente années qu'elle le possède toute seule, elle ne se vante pas d'un si grand bonheur ; elle garde partout le silence, et nous voyons bien dans l'Histoire sainte qu'elle écoute attentivement ce qui se disoit de son Fils, qu'elle l'admire en elle-même, qu'elle le médite en son cœur; mais nous ne lisons pas qu'elle en parle, si ce n'est à sa cousine sainte Elisabeth, à laquelle elle ne pouvoit se cacher; parce qu'il a plu au Saint-Esprit de lui révéler le mystère.

Ne voyez-vous pas, chrétiens, cette pudeur de l'humilité, qui se sent comme violée par les regards et par les louanges des hommes ? Imitez un si grand exemple, et croyez que, pour plaire à l'Epoux céleste, vous ne pouvez jamais être trop cachés : que, si vous en demandez la raison, je vous dirai, en peu de paroles, qu'il est un amant jaloux. Il est ordinaire aux jaloux de cacher soigneusement ce qu'ils aiment, afin de le réserver tout entier à leur cœur avide, que le moindre soupçon de partage offense à l'extrémité. Jésus, votre amant, est jaloux d'une jalousie extraordinaire : car il n'est pas seulement jaloux, si vous avez pour les autres quelque complaisance ; mais il est si sévère et si délicat, qu'il se pique si vous en avez pour vous-même. « Si la droite fait quelque » bien, que la gauche, dit-il, ne le sache pas » (Matth., vi. 3.). » Il demande tout votre amour pour lui seul, et tellement pour lui seul, que vous-même, tant il est jaloux, ne devez point entrer dans ce partage. Pour satisfaire à sa jalousie, vous ne sauriez vous chercher, ma Sœur, une trop profonde retraite. Cachez-vous avec Jésus-Christ dans la sainte obscurité de cette clôture; et pour être entièrement selon son cœur, arrachez du vôtre, jusqu'à la racine, tout le désir de paroître et de plaire au monde.

Un auteur profane a écrit, au rapport de saint Augustin, que les grands et les puissants de la terre, et pour user de son mot, les princes, c'est-à-dire, les personnes de votre naissance et de votre rang, devoient être nourries par la gloire : *Principem civitatis alendum esse gloriâ* (*de Civit. Dei*, *lib.* v, *cap.* xiii, *tom.* vii, *col.* 130.). Et moi, au contraire, je vous dis, ma Sœur, que le mépris de la gloire doit être votre nourriture; que vous devez effacer de votre mémoire toutes les marques de grandeur : et afin que vous commenciez à les oublier, je ne vous parlerai plus, ni des titres illustres qui sont si bien dus à la grandeur de votre maison, ni des avantages glorieux de votre naissance. Je n'ignore pas néanmoins que j'en pourrois parler plus librement à une personne qui les quitte et qui les foule aux pieds, et qu'on peut en discourir de la sorte pour en inspirer le mépris. Mais cette manière détournée d'en parler en les rabaissant, ne me semble pas encore assez pure pour la prise d'habit d'une carmélite. Il est des passions délicates que l'on réveille, non-seulement quand on les chatouille, mais encore quand on les pique et quand on les choque : il vaut mieux les laisser dormir éternellement, et qu'il ne s'en parle jamais ; parce qu'on ne peut les rabaisser de la sorte, sans en rappeler les idées. Ainsi l'on imprime insensiblement ce que l'on vouloit effacer, et l'on réveille quelquefois la vanité qu'on pensoit détruire.

Aussi ai-je remarqué dans les saintes Lettres, que l'Esprit de Dieu qui les a dictées, parle aux épouses de Jésus-Christ des avantages de la naissance avec une précaution admirable. Il ne les avertit pas seulement de les mépriser, il veut qu'elles en perdent jusqu'au souvenir : « Ecou- » tez, ma fille, et voyez, et oubliez votre peu- » ple et la maison de votre père (*Ps.* xliv. 11.); » nous montrant par cette parole que le remède le plus efficace contre ces douces pensées qui flattent

l'ambition et la vanité dans la partie la plus délicate et la plus sensible, c'est de n'y faire plus de réflexion, et de les ensevelir, s'il se peut, dans un oubli éternel.

Pratiquez cette leçon salutaire ; et, si vous jetez les yeux sur ceux dont vous tenez la naissance, que ce soit pour contempler leurs vertus ; que ce soit pour considérer cette conversion admirable, où tous les intérêts politiques cédèrent à la force de la vérité, et furent sacrifiés si visiblement à la gloire de la religion ; que ce soit pour vous fortifier dans la piété par l'exemple de cette héroïne chrétienne qui vous a donné plus que la naissance, et qui n'auroit rien désiré avec tant d'ardeur sur la terre que de vous voir aujourd'hui renaître, s'il avoit plu à la Providence qu'elle eût été présente à cette action. Mais que dis-je ? Elle la voit du plus haut des cieux ; et si la félicité dont elle y jouit est capable de recevoir de l'accroissement, vous la comblez d'une joie nouvelle. Suivez sa dévotion exemplaire ; et, comme Dieu l'a choisie pour remettre la vraie foi dans votre maison, tâchez d'achever un si grand ouvrage. Vous savez, ma Sœur, ce que je veux dire ; et quelque illustre que soit cette assemblée, on ne s'aperçoit que trop de ce qui lui manque. Dieu veuille que l'année prochaine la compagnie soit complète ; que ce grand et invincible courage se laisse vaincre une fois ; et qu'après avoir tant servi, il travaille enfin pour lui-même[1]. Votre exemple lui peut faire voir que le Saint-Esprit agit dans l'Eglise avec une efficace extraordinaire, et du moins sera-t-il forcé d'avouer que, dans le lieu où il est, il ne se verra jamais un tel sacrifice.

Mais il est temps, ma Sœur, de vous le laisser accomplir ; votre piété s'ennuie de porter si longtemps les livrées du monde et les marques de sa vanité. J'entends que vous soupirez après cet heureux habit que l'Eglise va bénir pour vous. Vous aurez cet honneur extraordinaire de le recevoir par les mains de cet illustre prélat, qui représente ici par sa charge la majesté du Siége apostolique, et qui en soutient si bien la grandeur par ses vertus éminentes. J'ose dire qu'il vous devoit cet office : il falloit que Rome, où vous êtes née, s'intéressât par ce moyen à l'exemple de piété que vous donnez à Paris. Entrez donc dans cette clôture avec la sainte bénédiction de ce très digne archevêque ; mais souvenez-vous éternellement que dès le premier pas que vous y ferez, vous devez renoncer de tout votre cœur jusqu'au moindre désir de paroître, et prendre pour votre partage la sainte et mystérieuse obscurité, en laquelle il a plu à Notre-Seigneur que sa divine mère fût enveloppée.

Madame[1], la grandeur qui vous environne empêche sans doute Votre Majesté de goûter cette vie cachée, qui est si agréable aux yeux de Dieu, et qui nous unit si saintement au Sauveur des âmes. Votre gloire, déjà élevée si haut, a reçu encore un nouvel éclat, où nos expressions ne peuvent atteindre. Car qui pourroit dire, Madame, combien il est glorieux d'avoir contribué avec tant de force à pacifier éternellement ces deux puissantes maisons, qui semblent ne se pouvoir quitter tant elles se sont souvent embrassées ; qui sembloient ne se pouvoir joindre, tant elles se sont souvent désunies, et que nous voyons maintenant réconciliées par cet admirable traité, qui nous promet enfin la paix immuable, parce que jamais il ne s'en est fait, où le présent ait été réglé par des décisions plus tranchantes, ni où l'avenir ait été prévu avec des précautions plus sages : tant a été pénétrant ce noble génie, que Votre Majesté nous a conservé par une si constante et si charitable prévoyance, comme l'instrument nécessaire pour achever un si grand ouvrage.

Mais, Madame[2], que dirai-je maintenant de vous ? et que trouverai-je dans cet univers qui égale Votre Majesté ? Que peut-on s'imaginer de plus grand que d'être l'épouse chérie du premier monarque du monde, qui s'est arrêté pour l'amour de vous au milieu de ses victoires, et qui, vous ayant préférée à tant de conquêtes infaillibles, ne laisse pas de confesser qu'encore ne vous a-t-il pas assez achetée ?

Parmi tant de gloire, Mesdames, ce que j'appréhende pour Vos Majestés, c'est que vous n'ayez point assez de part à l'humiliation de Jésus-Christ. C'est ce qui vous doit obliger de vous retirer souvent avec Dieu, de vous dépouiller à ses pieds de toute cette magnificence royale, qui aussi-bien ne paroît rien à ses yeux, et là de vous couvrir humblement la face de la sainte confusion de la pénitence. C'est trop flatter les grands, que de leur persuader qu'ils sont impeccables : au contraire, il faut qu'ils entendent que leur condition relevée leur apporte ce mal nécessaire, que leurs fautes ne peuvent être presque médiocres. Dans la vue de tant de périls, Vos Majestés, Mesdames, doivent s'humilier profondément.

[1] Le personnage pour lequel l'orateur forme ici des vœux, est le maréchal de Turenne, dont on espéroit la conversion, mais qui ne fit son abjuration qu'en 1668. (*Edit. de Versailles.*)

[1] A la Reine mère.

[2] A la Reine régnante.

Tous les peuples vous admireront, tous les peuples loueront vos vertus dans toute l'étendue de leurs cœurs. Vous seules vous vous accuserez, vous seules vous vous confondrez devant Dieu; et vous participerez par ce moyen aux opprobres de Jésus-Christ, pour participer à sa gloire, que je vous souhaite éternelle. *Amen.*

SERMON

POUR UNE VÊTURE,

PRÊCHÉ

AUX NOUVELLES CATHOLIQUES.

De quelle manière l'homme peut se revêtir de Jésus-Christ. Combien étonnant l'anéantissement du Verbe; précieux avantages que nous en recueillons. D'où vient les hommes ont-ils tant de peine à modérer leurs désirs. Résistance qu'ils opposent aux leçons que Jésus-Christ leur a données, pour les réformer; son exemple infiniment propre à confondre leur liberté licencieuse. Caractères de la vraie liberté. Comment la voie étroite est-elle une voie large. Utilité des contraintes de la vie religieuse. Epreuve nécessaire pour ne pas s'y engager témérairement. Vertus dont doit être ornée une véritable religieuse.

Induimini Dominum Jesum Christum.

Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ (*Rom.*, XIII. 14.).

Ne vous persuadez pas, ma très chère Sœur, que la cérémonie de ce jour ne soit qu'un simple changement d'habit. Une telle cérémonie ne mériteroit pas d'être sanctifiée par la parole de Dieu, et l'Eglise notre sainte mère ne voudroit pas employer ses ministres à une chose de si peu d'importance. Mais comme vous quittez un habit que le siècle tâche de rendre honorable par le luxe et par les vanités, afin d'en prendre un autre, qui tire tout son ornement de la modestie et de la pudeur; ainsi devez-vous penser qu'il faut « vous dépouiller aujourd'hui du vieil homme » et de ses convoitises, afin de vous revêtir du » nouveau, qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ, » créé selon la volonté de Dieu, » comme dit l'Apôtre aux Ephésiens : *Induite novum hominem, qui secundùm Deum creatus est* (*Ephes.*, IV. 24.). C'est à quoi vous exhorte saint Paul dans le texte que j'ai allégué; et encore que cette parole s'adresse généralement à tous les fidèles, il me semble que c'est à vous qu'il parle en particulier, et qu'il vous dit avec sa charité ordinaire : « Revêtez-vous, ma Sœur, de Notre-» Seigneur Jésus-Christ : » *Induimini Dominum nostrum Jesum Christum.* C'est ici la bienheureuse journée, en laquelle le Fils de Dieu se fit homme, afin de nous faire des dieux. Réjouissez-vous donc en Notre-Seigneur, et revêtez-vous de celui qui a daigné aujourd'hui se revêtir de notre nature.

Peut-être vous me demanderez de quelle sorte cela se peut faire, et comment l'homme se peut revêtir de Notre-Seigneur Jésus-Christ? C'est ce que je tâcherai de vous exposer avec l'assistance divine, par une méthode facile et familière. Mais ne pensez pas, ma très chère Sœur, que j'ose me promettre de ma propre suffisance l'explication d'un si haut mystère. Je ne suis ni assez téméraire pour l'entreprendre, ni assez intelligent pour l'exécuter. A Dieu ne plaise que, dans cette chaire, je vous propose une autre doctrine que celle de l'Evangile! J'irai sous la conduite du grand apôtre saint Paul, qui sera notre prédicateur. Voici de quelle sorte ce saint personnage parle dans son Epître aux Philippiens : « Ayez, » dit-il, mes frères, ayez cette même affection » en vous-mêmes, qui a été en Notre-Seigneur » Jésus-Christ : » *Hoc sentite in vobis, quod et in Christo Jesu* (*Philip.*, II. 5.); c'est à dire, prenez les sentiments du Sauveur; soyez tous envers lui, comme il a été envers vous; que ce qu'il a fait pour votre salut soit le modèle et la règle de ce que vous devez faire pour son service : ainsi, vous serez revêtus du Sauveur, quand vous serez imitateurs de sa charité. Considérons donc quels ont été les sentiments du Fils de Dieu dans le mystère de l'incarnation; et après, imprimons les mêmes pensées en nous-mêmes, et nous serons revêtus de Notre-Seigneur Jésus-Christ, selon le commandement de l'Apôtre. C'est le précis de cet entretien : Dieu le fasse fructifier par sa grâce à l'édification de nos âmes.

PREMIER POINT.

Qui dit Dieu, dit un océan infini de toute perfection : tous ses attributs divins sont sans bornes et sans limites. Son immensité passe tous les lieux, son éternité domine sur tous les temps; les siècles ne sont rien devant lui; ils sont comme le jour d'hier qui est passé, et ne peut plus revenir : *Tanquam dies hesterna, quæ præteriit*, chantoit le prophète David (*Ps.* LXXXIX. 4.). Si vous demandez ce qu'il est, il est impossible qu'on vous réponde. Il est, personne n'en peut douter, et c'est aussi tout ce qu'on en peut dire : « Je suis celui qui est, c'est celui qui est qui te » parle, » disoit-il autrefois à Moïse (*Exod.*, III. 14.). Je suis; n'en demande pas davantage : c'est

parce qu'il est impossible de définir ni de limiter ce qu'il est. Il n'est rien de ce que vous voyez, parce qu'il est le Dieu et le Créateur de tout ce que vous voyez; il est tout ce que vous voyez, parce qu'il enferme tout dans son essence infinie. Elle est une et indivisible; mais il n'y a aucune multitude qui puisse jamais égaler cette unité admirable. Auprès de cette unité toutes les créatures disparoissent et s'évanouissent dans le néant. Ce que je viens de vous dire, fidèles, et ce qu'il est impossible que je vous explique, c'est le Dieu que nous adorons, loué et glorifié aux siècles des siècles. Voilà ce qu'est le Fils de Dieu par nature; voyons, je vous prie, ce qu'il est devenu par miséricorde et par grâce.

Certes, je vous l'avoue, chrétiens, quand j'entends cette trompette, ou plutôt ce tonnerre de l'Evangile, ainsi que l'appellent les Pères : *In principio erat Verbum* (Joan, i 1.) : « Au » commencement étoit le Verbe, et le Verbe étoit » en Dieu, et le Verbe étoit Dieu. C'est lui qui » étoit en Dieu au commencement; toutes choses » ont été faites par lui; en lui étoit la vie : » quand j'entends, dis-je, ces choses, mon âme demeure étonnée d'une telle magnificence. Mais lorsque, passant plus loin dans la lecture de cet Evangile, je vois que ce Verbe a été fait chair : *Et Verbum caro factum est* (*Ibid.*, 14.), je ne suis pas moins surpris d'un si grand anéantissement. O Dieu, dis-je incontinent en moi-même, qui l'eût jamais pu croire, qu'un commencement si majestueux dût avoir une fin qui semble si méprisable, et que, d'une telle grandeur on dût jamais tomber dans une telle bassesse? Et toutefois, ma très chère Sœur, c'est ce que le Fils de Dieu, touché d'amour pour notre nature, a fait dans la plénitude des temps. Cette immensité dont je vous parlois, s'est comme renfermée dans les entrailles d'une sainte Vierge. L'infini est devenu un enfant; l'Eternel s'est soumis à la loi des temps. Les hommes ont vu l'heure de sa mort, après avoir compté le premier jour de sa vie. Ainsi a-t-il plu à notre grand Dieu de faire voir sa toute-puissance en élevant à la dignité la plus haute la chose du monde la plus vile et la plus infirme.

Considérez ceci, chrétiens : je vous ai représenté la nature divine en bégayant, je l'avoue, et que pouvois-je faire autre chose? mais enfin je vous l'ai, en quelque sorte, représentée dans sa grande et vaste étendue, sans bornes et sans limites; et dans l'incarnation elle s'est comme raccourcie : *Verbum breviatum*, parole mise en abrégé. Elle s'est comme épuisée et anéantie, ainsi que parle saint Paul (*Rom.* IX. 28.) : non pas qu'elle ait rien perdu de ses qualités naturelles; elle n'est pas capable de changement; elle s'est communiquée à nous, sans être diminuée en elle-même. Mais enfin elle s'est unie à notre misérable nature, elle s'est chargée de notre néant, elle a pris sur soi nos infirmités. « Le Fils de Dieu » égal à son Père, étant en la forme de Dieu, a » pris la forme d'esclave (*Philip.*, II. 6, 7.). » Et cela qu'est-ce autre chose, sinon se prescrire certaines bornes, sinon s'abaisser et s'anéantir? N'est-ce pas, en quelque sorte, se dépouiller de sa majesté, pour se revêtir de notre foiblesse? C'est ce que nous enseigne l'Apôtre, dans le texte que j'ai allégué de l'Epître aux Philippiens. O bonté incroyable de notre Dieu! ô amour ineffable pour notre nature, qui porte le Fils du Dieu vivant à s'unir si étroitement avec nous, dont la vie n'est qu'une langueur et une défaillance continuelle!

Mais qu'est-il arrivé, chrétiens, de cette profonde humiliation? Comprenez, s'il vous plaît, ce que je veux dire. Ah! quand le Fils de Dieu est venu au monde, Dieu n'étoit presque point connu sur la terre, bien que la connoissance de Dieu soit la vie éternelle. Le Fils de Dieu, prêchant les vérités de son Père, « a manifesté son » nom aux hommes (Joan., XVII. 6.); » ce sont ses propres paroles; et après son ascension triomphante, il a envoyé ses disciples, qui, parcourant tout le monde, ont ramené les peuples à la connoissance du Créateur. De tous les endroits de la terre, les fidèles se sont assemblés pour adorer le vrai Dieu, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ; s'assemblant de la sorte, ils se sont unis à cet Homme-Dieu, qui est mort pour l'amour de nous; et par ce moyen ils sont devenus non-seulement les amis, mais les membres de Jésus-Christ, ainsi que l'enseigne saint Paul (*Ephes.* V. 30.).

Et comment pourrois-je vous dire, mes frères, combien cette sainte union nous a été profitable? Quel bonheur à nous autres pauvres mortels, d'être unis si étroitement à la sainte humanité de Jésus, qui est pleine de la nature divine! car c'est par ce moyen que toutes les grâces découlent sur nous. Nous unissant au Fils de Dieu selon ce qu'il s'est fait pour l'amour de nous, c'est-à-dire, selon la chair qu'il a prise de nous, nous entrons en société de la nature divine, nous participons, en quelque sorte, à la divinité, parce que nous sommes en Dieu, et Dieu en nous; et c'est la nouvelle alliance que Dieu a contractée avec nous, par Notre-Seigneur Jésus-Christ. « J'habiterai en

» eux, dit le Seigneur, par la bouche de son » prophète, et je serai leur Dieu, et ils seront » mon peuple (*Levit.* XXVI. 12.). » C'est pourquoi l'Apôtre nous avertit que nous sommes remplis de l'Esprit de Dieu, et que nos corps et nos âmes sont les temples du Dieu vivant (1. *Cor.* III. 16; VI. 19.). Dieu donc habitant en nous, comme il est un feu consumant, ainsi que parle l'Ecriture divine (*Deut.* IV. 4.), il nous change et nous transforme en soi-même par une opération ineffable et toute-puissante, jusqu'à ce qu'étant parvenus à la gloire, où il nous appelle, « nous » serons semblables à lui, dit le bien-aimé disciple » (1. JOAN., III. 2.); parce que nous le verrons » comme il est : » et alors arrivera ce que dit l'apôtre saint Paul (1. *Cor.* XV. 53), que tout ce qu'il y a en nous de mortel et de défectueux, étant dissipé par l'Esprit de Dieu, nous serons tout resplendissants de l'éclat de sa majesté divine, et « Dieu sera tout en tous : » *Erit Deus omnia in omnibus* (*Ibid.* 28.). O joie et consolation des justes et des gens de bien!

Ce que je viens de vous dire, mes frères, c'est la pure Ecriture sainte. Si Dieu est tout en tous, sa gloire s'étendra sur tous les fidèles : la divinité se répandra, en quelque sorte, sur nous; et bien qu'elle ne soit pas accrue en soi-même, parce qu'on ne peut lui rien ajouter; toutefois elle sera, en quelque façon, dilatée par la manifestation de son nom. Et c'est ce qui a fait dire au prophète, que Dieu étendra ses ailes sur nous; et ailleurs, « qu'il marchera au milieu de nous : » *Inambulabo inter eos* (Is., VIII. 8.); voulant signifier, par ces termes, que Dieu se dilatera en nous et sur nous par l'opération de sa grâce et par la communication de sa gloire (2. *Cor.*, VI. 16.). Mais cette dilatation, permettez-moi de parler de la sorte, se fait par le Fils de Dieu incarné, ainsi que nous vous l'avons fait voir. Et, fidèles, vous le savez, s'il y a quelqu'un sur la terre qui attende aucune grâce de Dieu, autrement que par les mérites du Verbe fait chair, c'est un impie, c'est un sacrilége, qui renverse les Ecritures divines, et la sainte société que Dieu a voulu avoir avec nous, par le moyen de son Fils unique.

Par où vous voyez, chrétiens, que la nature divine voulant se répandre sur nous, s'est premièrement, en quelque sorte, resserrée et anéantie en nous. Le Fils éternel du Dieu vivant, le Verbe et la sagesse du Père, a voulu que sa divinité toute entière fût revêtue et chargée d'un corps mortel, où il sembloit qu'elle fût rétrécie, selon l'expression de l'Apôtre (*Philip.*, II. 7.), et de là il l'a répandue sur tous les fidèles. L'humiliation est cause de l'exaltation. Cette amplitude, cette dilatation, dont je viens de vous parler, je ne sais si je me fais bien entendre, elle est venue ensuite de cet anéantissement; c'est le dessein du Fils de Dieu, lorsqu'il s'est fait chair pour l'amour de nous. Que reste-il maintenant, sinon de vous exhorter avec l'apôtre saint Paul : « Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ : » *Induimini Dominum Jesum Christum.* Et comment nous en revêtirons-nous? « Ayez le même sentiment en » vous-mêmes, qu'avoit le Sauveur Jésus : » *Hoc sentite in vobis, quod et in Christo Jesu* (*Phil.*, II. 5.) : c'est ce qui me reste à vous exposer.

SECOND POINT.

Retenez ce que je viens de vous dire; parce que tout ce discours, si je ne me trompe, n'a qu'une même suite de raisonnements; et comme toutes les parties s'entre-tiennent, elles demandent une attention plus exacte.

Quand on enseigne aux hommes qu'il faut modérer leurs désirs, qu'il faut se retrancher et se restreindre; que ce leur est une dure parole! Nous sommes nés, tous tant que nous sommes, dans une puissante inclination de faire ce qu'il nous plaît. Nous sommes jaloux de notre liberté, disons-nous; et nous mettons cette liberté à vivre comme bon nous semble, sans gêne et sans contrainte; c'est là tout le plaisir et toute la douceur de la vie. Parlez à un avare, dites-lui qu'il est temps de donner quelques bornes à ce désir insatiable d'amasser toujours; il ne comprend pas ce que vous lui dites : sa passion n'est pas satisfaite; c'est un abîme sans fin, qui ne dit jamais : C'est assez. Dites à un jeune ambitieux, qui, dans l'ardeur d'un âge bouillant, ne respire que les grands honneurs, qu'il faut mépriser les honneurs, et qu'il faut se réduire à ce que Dieu voudra ordonner de sa vie et de sa fortune : ah! la fâcheuse sentence! Ainsi en est-il de nos autres désirs. Nous avons tous cela de mauvais, que toutes nos convoitises sont infinies; et cela vient du déréglement de notre esprit, qui n'est pas capable de prendre ses mesures bien justes, ni de vouloir les choses modérément. Nous sommes véhéments dans tous nos désirs; s'il y en a quelques-uns peut-être, dont nous nous départons aisément, nous avons nos passions dominantes, sur lesquelles nous ne souffrons pas qu'on nous choque : nous nous plaignons incontinent qu'on nous ôte notre repos; qu'on veut nous faire vivre dans la servitude. C'est pourquoi la vertu est si difficile et si épineuse, parce qu'elle entreprend de nous modérer.

Qu'a fait le Fils de Dieu? Résolu de venir au monde comme le réformateur du genre humain, il nous donne lui-même l'exemple : Je viens, dit-il, pour vous ordonner de mortifier vos appétits déréglés; je vous défends de suivre ces vagues et impétueux désirs, auxquels vous vous laissez emporter. Gardez-vous bien de marcher dans cette voie large et délicieuse, qui vous mèneroit à la mort : allez par la voie étroite, qui vous conduira au salut. Ici les hommes résistent; impatients de contrainte, ils refusent d'obéir au Sauveur, ils veulent avoir partout leurs commodités et leurs aises. Et pourquoi, disent-ils, ô Seigneur, pourquoi nous commandez-vous de marcher dans ce sentier difficile? pourquoi contraindre si fort nos inclinations, et nous tenir éternellement dans la gêne!

Eh! quelle est cette manie, chrétiens? considérez le Sauveur Jésus : voyez la Divinité, qui a daigné se couvrir d'une chair humaine. Autant que sa nature l'a pu permettre, elle a restreint son immensité : un Dieu a bien voulu se soumettre aux lois qu'il avoit faites pour ses créatures. Quel antre assez obscur, et quelle prison assez noire égale l'obscurité des entrailles maternelles? Et cependant ce divin enfant, qui étoit homme fait dès le premier moment de sa vie, à cause de la maturité de sa connoissance, s'y étant enfermé volontairement, y a passé neuf mois sans impatience. Et toi, misérable mortel, tu veux jouir d'une liberté insolente; tu ne veux souffrir aucun joug, non pas même celui de Dieu; tu demandes témérairement qu'on lâche la bride à tes désirs. Ah! chrétiens, ayez en vous-mêmes les sentiments du Sauveur Jésus. Ayant une étendue infinie, il s'est mis à l'étroit pour l'amour de nous; étant en la forme de Dieu, il a pris la forme d'esclave; étant la source de tout être, il s'est anéanti pour notre salut; et nous qui ne sommes rien, nous ne pouvons supporter la moindre contrainte pour son service. Certes, si nous croyons véritablement ce que nous professons tous les jours, que le Fils de Dieu, pour nous donner la vie éternelle, a pris une chair humaine; notre impudence est extrême de ne pas renoncer à notre volonté, pour nous laisser gouverner par la sienne.

Ainsi, ma très chère Sœur, revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette sainte clôture, où vous méditez de vous retirer, est-elle plus étroite que cette prison volontaire du ventre de la sainte Vierge, où le Fils de Dieu se met aujourd'hui? Ne portez point d'envie à celles de votre sexe, qui courent deçà et delà dans le monde, éternellement occupées à rendre et à recevoir des visites. Certainement elles semblent avoir quelque sorte de liberté; mais c'est une liberté imaginaire, qui les empêche d'être à elles-mêmes, et qui les rend esclaves de tant de diverses circonspections, que la loi de la civilité et le point d'honneur ont établies dans le monde. Que si le monde a ses contraintes, que je vous loue, ma très chère Sœur, vous qui, estimant trop votre liberté pour la soumettre aux lois de la terre, protestez hautement de ne vouloir vous captiver que pour le Sauveur Jésus, qui se faisant esclave pour l'amour de nous, nous a affranchis de la servitude. C'est dans cette sainte contrainte que se trouve la vraie liberté; c'est dans cette voie étroite que l'âme est dilatée par le Saint-Esprit, pour recevoir l'abondance des grâces divines. La charité de Jésus, pénétrant au fond de nos âmes, ne les resserre que pour les ouvrir.

Remarquez ceci, ma très chère Sœur : la voie étroite, c'est une voie large; et bien qu'il soit vrai que les saints ont à marcher en ce monde dans un sentier étroit, ils ne laissent pas de marcher dans un chemin spacieux. En voulez-vous la preuve par les Ecritures divines? Ecoutez le prophète David : *Latum mandatum tuum nimis* (*Ps.* CXVIII. 96.) : « Votre commande-» ment est extrêmement large. » Que veut dire ce saint prophète? Certes, le commandement c'est la voie par laquelle nous devons avancer. D'où vient que le Sauveur a dit : « Si tu veux » parvenir à la vie, observe les commande-» ments (MATTH., XIX. 17.). » Les voies de Dieu et les ordonnances de Dieu, c'est la même chose dans les Ecritures : « Heureux est celui, » dit David (*Ps.* CXVIII. 1.), qui marche dans » la voie du Seigneur, » c'est-à-dire, qui garde ses lois : or le commandement est large; c'est ainsi que parle David.

Et comment est-ce donc qu'il est dit, que les voies du salut sont étroites? Ah! chrétiens, sentons en nous-mêmes ce que le Sauveur Jésus a senti. Il s'est mis à l'étroit, afin de se répandre plus abondamment : ainsi nous devons être dans une salutaire contrainte, pour donner à notre âme sa véritable étendue. Contraignons-nous en domptant nos désirs, en mortifiant notre chair; mettons-nous à l'étroit par l'exercice de la pénitence, et notre âme sera dilatée par l'inspiration de la charité. « La charité élargit les voies, dit » l'admirable saint Augustin (*Enarr.* II. *in Ps.* » XXX. *n.* 15. *tom.* IV. *col.* 153.); c'est elle qui » dilate l'âme, et qui la rend capable de recevoir » Dieu. » « Mon âme se dilate sur vous, ô Co-

» rinthiens; vous n'êtes point à l'étroit dans mon » cœur, » disoit l'apôtre saint Paul (2. *Cor.*, VI. 11.); c'est qu'il les aimoit par une charité très sincère. Et ailleurs le même saint Paul : « La » charité de Jésus-Christ nous presse (*Ibid.* v. » 14.). » Grand apôtre, si elle nous presse, comment est-ce qu'elle nous dilate? Ah! nous répondroit-il, chrétiens, plus elle nous presse, plus elle nous dilate : autant qu'elle presse nos cœurs pour en chasser les délices du monde, autant elle les dilate pour recevoir les grâces célestes et la sainte dilection.

Ainsi réjouissez-vous, ma très chère Sœur : autant que la vie, à laquelle vous êtes résolue de vous préparer, est difficile et contrainte, autant est-elle libre et aisée; autant qu'elle a d'incommodités selon la chair et selon les sens, autant elle abonde en esprit de divines et bienheureuses consolations. Mais si vous y voulez profiter, revêtez-vous auparavant de Notre-Seigneur Jésus-Christ; prenez les sentiments du Sauveur : il a voulu que le mystère que nous célébrons aujourd'hui fût préparé et accompli par obéissance. Si l'ange parle à Marie, c'est de la part de Dieu qu'il lui parle; si Marie conçoit le Sauveur, elle le conçoit par l'obéissance : « Je suis la servante » du Seigneur (Luc., I. 38.). » Cette parole de soumission a attiré le Fils de Dieu, du plus haut des cieux, dans ses bénites entrailles; car elle l'a conçu, non par l'opération de la chair, mais par l'opération de l'esprit de Dieu : et le Saint-Esprit ne repose que dans les âmes obéissantes. Enfin le Verbe est descendu sur la terre; mais il y étoit envoyé par son Père; et le premier acte qu'il fit ce fut un acte d'obéissance. « Il est écrit, dit-» il, au commencement du livre, que je ferai » votre volonté, ô mon Père. » Ce sont les propres paroles que l'apôtre saint Paul lui fait dire, au moment qu'il entre en ce monde : *Ingrediens mundum dicit :... In capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (*Hebr.*, X. 5, 7.).

Prenez donc les sentiments du Sauveur Jésus. Gardez-vous bien d'entrer dans ce nouveau genre de vie, si vous n'y êtes appelée de la part de Dieu. L'Eglise ne veut pas que vous vous y engagiez témérairement; et c'est pour cette raison qu'elle vous donne ce temps d'épreuve. Eprouvez quel est le bon plaisir de Dieu; étudiez-vous vous-même; consultez les personnes spirituelles. La vie, à laquelle vous vous destinez, est la plus calme et la plus tranquille de toutes, pour celles qui sont bien appelées; mais pour celles qui ne le sont pas, il n'y a point de pareilles tempêtes : et telle que seroit la témérité d'un homme, qui, ne sachant ce que c'est que la navigation, se mettroit sur mer sans pilote; telle est la folie d'une créature, qui embrasse la vie religieuse, sans avoir la volonté de Dieu pour son guide.

Car je vous prie de considérer, ma très chère Sœur, que ce n'est pas par vos propres forces que vous pouvez accomplir les devoirs de la vie religieuse. C'est donc par l'assistance divine : et avec quelle confiance imploreriez-vous l'assistance de Dieu pour exécuter une chose, si vous l'aviez entreprise contre sa volonté? Par conséquent songez quelle est votre vocation, et que ce soit là toute votre étude. Sachez que la perfection de la vie chrétienne n'est pas de se jeter dans un cloître, mais de faire la volonté de Dieu; c'est là notre nourriture, selon ce que dit le Sauveur : *Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me* (Joan., IV. 34.).

Cependant, recevez des mains de la sainte Eglise le voile qu'elle vous donnera, bénit par l'invocation du nom de Dieu, qui sanctifie toutes choses. Mais, en même temps, recevez invisiblement de l'Esprit de Dieu un voile spirituel, qui est la simplicité et la modestie : qu'elle couvre et vos yeux et votre visage; qu'elle ne vous permette pas d'élever la vue, sinon à ces saintes montagnes, d'où vous doit venir le secours. Epouse de Jésus-Christ, si quelque chose vous plaît, excepté Jésus, vous êtes une infidèle et une adultère, et votre virginité vous tourne en prostitution. Dépouillez-vous donc généreusement de l'habit du siècle; laissez-lui sa pompe et ses vanités; ornez votre corps et votre âme des choses qui plaisent à votre Epoux; que la candeur de votre innocence soit colorée par l'ardeur du zèle et par la pudeur modeste et timide. Ce n'est que par le silence, ou par des réponses d'humilité, que votre bouche doit être embellie. Insérez à vos oreilles, c'est Tertullien qui vous y exhorte (*de Cult. femin. lib.* II, *n.* 13.); insérez à vos oreilles la sainte parole de Dieu : ayez votre âme élevée à Dieu; alors votre taille sera droite, et votre contenance agréable. Que toutes vos actions soient animées de la charité, et tout ce que vous ferez aura bonne grâce. C'est la seule beauté que je vous souhaite; parce que c'est la seule qui plaît au Verbe incarné votre Epoux.

Et vous, mes très chères Sœurs, recevez cette jeune fille, que vous avez si bien élevée. Eh Dieu, que pourrai-je vous dire pour votre consolation? Sans doute votre piété a déjà prévenu tous mes soins. Ah! que le Fils de Dieu vous

aura donné de douceurs en mangeant cette même chair, cette chair sainte, cette chair vivante et pleine d'esprit de vie, qu'il a prise aujourd'hui pour notre salut. Achevez votre course avec le même courage; veillez en prières et en oraisons; et surtout, dans ces oraisons, priez pour l'ordre ecclésiastique; afin qu'il plaise à la bonté divine de nous faire selon son cœur, à la gloire de la sainte Eglise, et à la confusion de ses ennemis. Certes, je ne craindrai pas de le dire, il semble que la Providence divine vous a conduites en ce lieu, non sans quelque secret conseil : ces âmes, que Dieu a retirées des ténèbres de l'hérésie, pour les donner à l'Eglise par votre main, en sont un témoignage évident. Heureuses mille et mille fois d'être employées au salut des âmes, pour lesquelles le Sauveur Jésus a répandu tout son sang. Rendez à sa bonté de continuelles actions de grâces; imprimez la crainte de Dieu dans ces âmes tendres et innocentes, que l'on vous a confiées.

Et pour vous, ma très chère Sœur; car puisque cet entretien a commencé par vous, il faut que ce soit par vous qu'il finisse; revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ; souvenez-vous, toute votre vie, pour votre consolation, que vous vous êtes dédiée à l'épreuve d'une vie plus retirée et plus solitaire, le même jour que, par une bonté infinie, il s'est jeté dans une prison volontaire. N'oubliez pas aussi que cette même journée est sainte, par la mémoire de la très pure Marie. Priez-la de vous assister par ses pieuses intercessions; imitez sa pureté angélique et son obéissance fidèle : dites avec elle de tout votre cœur : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me » soit fait selon sa parole. » Vivez, ma très chère Sœur, selon la parole de Dieu, et vous serez récompensée selon sa parole. Si vous faites selon la parole de Dieu, il vous sera fait selon sa parole. *Amen.*

SERMON

POUR LA

VÊTURE D'UNE POSTULANTE BERNARDINE.

Trois espèces de captivité qui existent dans le monde : l'une par le péché, la seconde par les passions, la troisième par l'empressement des affaires. Moyens efficaces que la vie religieuse fournit dans sa discipline, ses austérités, son éloignement du monde, pour délivrer les âmes de cette triple servitude.

Si vos Filius liberaverit, verè liberi eritis.

Vous serez vraiment libres, lorsque le Fils vous aura délivrés. (JOAN., VIII. 36.).

Encore qu'il n'y ait rien dans le monde que les hommes estiment tant que la liberté, j'ose dire qu'il n'y a rien qu'ils conçoivent moins; et ils se rendent eux-mêmes tous les jours esclaves, par l'affectation de l'indépendance. Car la liberté qui nous plaît, c'est sans doute celle que nous nous donnons en suivant nos volontés propres. Et au contraire, nous lisons dans notre évangile que jamais nous ne serons libres, jusqu'à ce que le Fils de Dieu nous ait délivrés; c'est-à-dire, qu'il faut être libres, non point en contentant nos désirs, mais en soumettant notre volonté à une conduite plus haute. C'est ce que le monde a peine à comprendre, et c'est ce que votre exemple nous montre aujourd'hui, ma très chère Sœur en Jésus-Christ; puisque, renonçant volontairement à la liberté de ce monde, vous venez vous présenter au Sauveur, afin d'être son affranchie, et tenir de lui seul votre liberté : et vous ne refusez, pour cela, ni la dureté ni la contrainte de cette clôture, vous ressouvenant que Jésus, cet aimable libérateur de nos âmes, afin de nous retirer de la servitude dans laquelle nous gémissions, n'a pas craint de se renfermer lui-même jusque dans les entrailles de la sainte Vierge, après que l'ange l'eut saluée par ces mots, que nous lui allons encore adresser, pour implorer le Saint-Esprit par son assistance. *Ave, Maria.*

Lorsque l'Eglise persécutée voyoit ses enfants traînés en prison pour la cause de l'Evangile, et que les empereurs infidèles, désespérant de les pouvoir vaincre par la cruauté des supplices, tâchoient du moins de les fatiguer et de les abattre par l'ennui d'une longue captivité; un célèbre auteur ecclésiastique soutenoit leur constance par cette pensée. Ce grand homme, c'est Tertullien, leur représentoit tout le monde comme une grande prison, où ceux qui aiment les biens périssables sont captifs et chargés de chaînes durant tout le cours de leur vie. « Il n'y a point, dit-il, » une plus obscure prison que le monde, où tant » de sortes d'erreurs éteignent la véritable lu- » mière; ni qui contienne plus de criminels, puis- » qu'il y en a presque autant que d'hommes; ni » de fers plus durs que les siens, puisque les âmes » en sont enchaînées; ni de cachots plus remplis » d'ordures, par l'infection de tant de péchés et » de convoitises brutales : » *Majores tenebras habet mundus, quæ hominum præcordia excæcant; graviores catenas induit mundus, quæ ipsas animas hominum constringunt; pejores immunditias expirat mundus, libidines hominum.* « Tellement, poursuivoit-il, ô » très saints martyrs, que ceux qui vous arra-

» chent du milieu du monde, pour vous mettre » dans des cachots, en pensant vous rendre cap- » tifs, vous délivrent d'une captivité plus insup- » portable; et quelque grande que soit leur fu- » reur, ils ne vous jettent pas tant en prison, » qu'ils vous en tirent : » *Si recogitemus ipsum, magis mundum carcerem esse, exisse vos è carcere, quàm in carcerem introisse intelligemus* (*ad Mart. n.* 2.).

Permettez-moi, Madame, d'appliquer à l'action de cette journée cette belle méditation de Tertullien. Cette jeune demoiselle se présente à vous, pour être admise dans votre clôture, comme dans une prison volontaire : ce ne sont point des persécuteurs qui l'amènent; elle vient, touchée du mépris du monde; et sachant qu'elle a une chair qui, par la corruption de notre nature, est devenue un empêchement à l'esprit, elle s'en veut rendre elle-même la persécutrice par la mortification et la pénitence. La splendeur d'une famille opulente, dont elle est sortie, n'a pas été capable de l'attirer et de la rappeler à la jouissance des biens de la terre, bien qu'elle sache qu'aux yeux des mondains un monastère est une prison : ni vos grilles, ni votre clôture ne l'étonnent pas; elle veut bien renfermer son corps, afin que son esprit soit libre à son Dieu; et elle croit, aussi-bien que Tertullien, que, comme le monde est une prison, en sortir c'est la liberté. Que reste-t-il donc maintenant, sinon que nous fassions parler le Fils de Dieu même, pour la fortifier dans cette pensée; et que nous lui fassions entendre aujourd'hui que la profession religieuse à laquelle elle va se préparer, donne la véritable liberté d'esprit aux âmes que Jésus-Christ y appelle?

Je n'ignore pas, chrétiens, que la proposition que je fais semble un paradoxe incroyable; que nous appelons liberté ce que le monde appelle contrainte. Mais pour faire paroître, en peu de paroles, la vérité que j'ai avancée, distinguons avant toutes choses trois espèces de captivités, dont la vie religieuse affranchit les cœurs. Et premièrement, il est assuré que le péché nous rend des esclaves; c'est ce que nous enseigne le Sauveur des âmes, lorsqu'il dit dans son Evangile : *Qui facit peccatum, servus est peccati* (Joan., viii. 34.) : « Celui qui fait un péché en devient » l'esclave. » Secondement, il n'est pas moins vrai que nos passions et nos convoitises nous jettent aussi dans la servitude : elles ont des liens secrets qui tiennent nos volontés asservies. Et n'est-ce pas cette servitude que déplore le divin Apôtre, lorsqu'il parle de cette loi qui est en nous-mêmes, qui nous contraint et qui nous captive, qui nous empêche d'aller au bien avec une liberté toute entière? *Perficere autem non invenio* (*Rom.*, vii. 18.). Voilà donc deux espèces de captivités : la première, par le péché; la seconde, par la convoitise. Mais il faut remarquer, en troisième lieu, que le monde nous rend esclaves d'une autre manière, par l'empressement des affaires, et par tant de lois différentes de civilité et de bienséance, que la coutume introduit et que la complaisance autorise. C'est là ce qui nous dérobe le temps; c'est là ce qui nous dérobe à nous-mêmes; c'est ce qui rend notre vie tellement captive dans cette chaîne continuelle de visites, de divertissements, d'occupations, qui naissent perpétuellement les unes des autres, que nous n'avons pas la liberté de penser à nous, parmi tant d'heures du meilleur temps, que nous sommes contraints de donner aux autres; et c'est, mes Sœurs, cette servitude dont saint Paul nous avertit de nous dégager, en nous adressant ces beaux mots : *Pretio empti estis, nolite fieri servi hominum* (1. *Cor.*, vii. 23.) : « Vous êtes rachetés d'un grand prix, ne vous » rendez pas esclaves des hommes; » c'est-à-dire, si nous l'entendons, que nous nous délivrions du poids importun de ces occupations empressées et de tant de devoirs différents où nous jettent presque nécessairement les lois et le commerce du monde. Parmi tant de servitudes diverses qui oppriment de toutes parts notre liberté, ne voyez-vous pas manifestement que jamais nous ne serons libres, si le Fils ne nous affranchit, et si sa main ne rompt nos liens? *Si vos Filius liberaverit, verè liberi eritis.*

Mais s'il y a quelqu'un dans l'Eglise qui puisse aujourd'hui se glorifier d'être mis en liberté par sa grâce, c'est vous, c'est vous principalement, chastes épouses du Sauveur des âmes, c'est vous que je considère comme vraiment libres; parce que Dieu vous a donné des moyens certains pour vous délivrer efficacement de cette triple servitude qu'on voit dans le monde, du péché, des passions, de l'empressement. Le péché est exclu du milieu de vous par l'ordre et la discipline religieuse; les passions y perdent leur force par l'exercice de la pénitence. Cet empressement éternel, où nous engagent les devoirs du monde, ne se trouvent point parmi vous, parce que sa conduite y est méprisée, et que ses lois n'y sont pas reçues : ainsi l'on y peut jouir pleinement de cette liberté bienheureuse, que le Fils de Dieu nous promet dans les paroles que j'ai rapportées, et c'est ce que j'espère de vous faire entendre avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Dès le commencement de mon entreprise, il me semble, ma chère Sœur, qu'on me fait un secret reproche, que c'est mal entendre la liberté que de la chercher dans les cloîtres, au milieu de tant de contraintes et de cette austère régularité, qui, ordonnant si exactement de toutes les actions de votre vie, vous tient si fort dans la dépendance, qu'elle ne laisse presque plus rien à votre choix. La seule proposition en paroît étrange et la preuve fort difficile. Mais cette difficulté ne m'étonne pas, et j'oppose à cette objection ce raisonnement invincible, que je propose d'abord en peu de paroles pour vous en donner une idée, mais que j'étendrai plus au long dans cette première partie pour vous le rendre sensible. Je confesse qu'on se contraint dans les monastères; je sais que vous y vivrez dans la dépendance : mais à quoi tend cette dépendance, et pourquoi vous soumettez-vous à tant de contraintes? N'est-ce pas pour marcher plus assurément dans la voie de Notre-Seigneur, pour vous imposer à vous-même une heureuse nécessité de suivre ses lois, et pour vous ôter, s'il se peut, la liberté de mal faire, et la liberté de vous perdre? Puis donc que la liberté des enfants de Dieu consiste à se délivrer du péché; puisque toutes ces contraintes ne sont établies que pour en éloigner les occasions, et en détruire le règne et la tyrannie, ne s'ensuit-il pas manifestement que la vie que vous voulez embrasser, et dont vous allez aujourd'hui commencer l'épreuve, vous donne la liberté véritable, après laquelle doivent soupirer les âmes solidement chrétiennes? Un raisonnement si solide est capable de convaincre les plus obstinés; il faut que tous les esprits cèdent à une doctrine si chrétienne. Mais encore qu'elle soit très indubitable, il n'est pas si aisé de l'imprimer dans les cœurs; on ne persuade pas en si peu de mots des vérités si éloignées des sens, si contraires aux inclinations de la nature : mettons-les donc dans un plus grand jour, voyons-en les principes et les conséquences; et puisque nous parlons de la liberté, apprenons avant toutes choses à la bien connoître.

Car il faut vous avertir, chrétiens, que les hommes se trompent ordinairement dans l'opinion qu'ils en conçoivent; et le Fils de Dieu ne nous diroit pas dans le texte que j'ai choisi, qu'il veut nous rendre vraiment libres : *Verè liberi eritis*, si, en nous faisant espérer une liberté véritable, il n'avoit dessein de nous faire entendre qu'il y en a aussi une fausse. C'est pourquoi nous devons nous rendre attentifs à démêler le vrai d'avec le faux, et à comprendre nettement et distinctement quelle doit être la liberté d'une créature raisonnable; c'est ce que j'ai dessein de vous expliquer. Et pour cela, remarquez, mes Sœurs, trois espèces de liberté, que nous pouvons nous imaginer dans les créatures. La première est celle des animaux; la seconde est la liberté des rebelles; la troisième est la liberté des enfants de Dieu. Les animaux semblent libres, parce qu'on ne leur a prescrit aucunes lois; les rebelles s'imaginent l'être, parce qu'ils secouent l'autorité des lois; les enfants de Dieu le sont en effet, en se soumettant humblement aux lois : telle est la liberté véritable; et il nous sera fort aisé de l'établir très solidement par la destruction des deux autres.

Car pour ce qui regarde cette liberté dont jouissent les animaux, j'ai honte de l'appeler de la sorte; il est vrai qu'ils n'ont pas de lois qui répriment leurs appétits ou dirigent leurs mouvements; mais c'est qu'ils n'ont pas d'intelligence qui les rende capables d'être gouvernés par la sage direction des lois; ils vont où les entraîne un instinct aveugle, sans conduite et sans jugement. Et appellerons-nous liberté cet aveuglement brute et indocile, incapable de raison et de discipline? A Dieu ne plaise, ô enfants des hommes, qu'une telle liberté vous plaise, et que vous souhaitiez jamais d'être libres d'une manière si basse et si ravalée!

Où sont ici ces hommes brutaux, qui trouvent toutes les lois importunes, et qui voudroient les voir abolies, pour n'en recevoir que d'eux-mêmes et de leurs désirs déréglés? Qu'ils se souviennent du moins qu'ils sont hommes, et qu'ils n'affectent pas une liberté qui les range avec les bêtes; qu'ils écoutent ces belles paroles, que Tertullien semble n'avoir dites que pour confirmer mon raisonnement. « Il a bien fallu, nous dit-il, » que Dieu donnât une loi à l'homme : » et cela pour quelle raison? étoit-ce pour le priver de sa liberté? « Nullement, dit Tertullien (*adv.* » MARC. *lib.* II, *n.* 4.); c'étoit pour lui témoi- » gner de l'estime : » *Lex adjecta homini, ne non tam liber quàm abjectus videretur.* Cette liberté de vivre sans lois eût été injurieuse à notre nature. Dieu eût témoigné qu'il méprisoit l'homme, s'il n'eût pas daigné le conduire et lui prescrire l'ordre de sa vie; il l'eût traité comme les animaux, auxquels il ne permet de vivre sans lois, qu'à cause du peu d'état qu'il en fait, et qu'il ne laisse libres que par mépris : *æquandus cæteris animantibus, solutis à Deo et ex fastidio liberis*, dit Tertullien (*Ibid.*). Si donc il

nous a établi des lois, ce n'est pas pour nous ôter notre liberté, mais pour nous marquer son estime; c'est qu'il a voulu nous conduire comme des créatures intelligentes; en un mot il a voulu nous traiter en hommes. *Constitue, Domine, legislatorem super eos :* « O Dieu, donnez-leur un » législateur; modérez-les par des lois : » *Ut sciant gentes quoniam homines sunt* (*Ps.* IX. 21.) : « Afin qu'on sache que ce sont des hom- » mes » capables de raison et d'intelligence), et dignes d'être gouvernés par une conduite réglée : *Constitue, Domine, legislatorem super eos.*

Par où vous voyez manifestement que la liberté, convenable à l'homme, n'est pas d'affecter de vivre sans lois. Il est juste que Dieu nous en donne; mais, mes Sœurs, il n'est pas moins juste que notre volonté s'y soumette; car dénier son obéissance à l'autorité légitime, ce n'est pas liberté, mais rébellion : ce n'est pas franchise, mais insolence. Qui abuse de sa liberté jusqu'à manquer de respect, mérite justement de la perdre; et il en est ainsi arrivé. « L'homme, » ayant mal usé de sa liberté, il s'est perdu lui- » même, et il a perdu tout ensemble cette liberté » qui lui plaisoit tant : » *Libero arbitrio male utens homo, et se perdidit et ipsum* (S. AUG., *Enchir. cap.* XXX, *n.* 9, *tom.* VI. *col.* 207.). Et cela, pour quelle raison? C'est parce qu'il a eu la hardiesse d'éprouver sa liberté contre Dieu : il a cru qu'il seroit plus libre, s'il secouoit le joug de sa loi. Le malheureux, sans doute, mes Sœurs, a mal connu quelle étoit la nature de sa liberté. C'est une liberté, remarquez ceci; mais ce n'est pas une indépendance : c'est une liberté; mais elle ne l'exempte pas de la sujétion, qui est essentielle à la créature; et c'est ce qui a abusé le premier homme. Un saint pape a dit autrefois qu'Adam avoit été trompé par sa liberté : *Suâ in æternum libertate deceptus* (INNOCENT. I. *Ep.* XXIV, *ad Conc. Carth.* LAB. *t.* II, *col.* 1285.). Qu'est-ce à dire, trompé par sa liberté? C'est qu'il n'a pas su distinguer entre la liberté et l'indépendance; il a prétendu être libre, plus qu'il n'appartenoit à un homme né sous l'empire souverain de Dieu. Il étoit libre comme un bon fils sous l'autorité de son père; il a prétendu être libre, jusqu'à perdre entièrement le respect, et passer les bornes de la soumission. Ma Sœur, ce n'est pas ainsi qu'il faut être libre; c'est la liberté des rebelles. Mais la souveraine puissance de celui contre lequel ils se soulèvent, ne leur permet pas de jouir long-temps de cette liberté licencieuse : bientôt ils se verront dans les fers, réduits à une servitude éternelle, pour avoir voulu étendre trop loin leur fière et indocile liberté.

Quelle étrange franchise, mes Sœurs, qui les rend captifs du péché, et sujets à la vengeance divine! Voyez donc combien les hommes se trompent dans l'idée qu'ils se forment de la liberté; et adressez-vous au Sauveur, afin d'être vraiment affranchies : *Si vos Filius liberaverit, verè liberi eritis.* C'est de là que vous apprendrez que la liberté véritable, c'est d'être soumis aux ordres de Dieu et obéissant à ses lois, et que vous la bâtirez solidement sur les débris de ces libertés ruineuses. Et il est aisé de l'entendre par-là, si vous savez comprendre la suite des principes que j'ai posés : car, comme nous l'avons déjà dit, étant nés sous le règne souverain de Dieu, c'est une folie manifeste de prétendre être indépendants. Ainsi notre liberté doit être sujette; et elle aura d'autant plus de perfection, qu'elle se rendra plus soumise à cette puissance suprême.

Apprenez donc, ô enfants des hommes, quelle doit être votre liberté, et n'abusez pas de ce nom pour favoriser le libertinage. Le premier degré de la liberté, c'est la souveraineté et l'indépendance; mais cela n'appartient qu'à Dieu : et c'est pourquoi le second degré, où les hommes doivent se ranger, c'est d'être immédiatement au-dessous de Dieu, de ne dépendre que de lui seul, de s'attacher tellement à lui, qu'il soit, par ce moyen, au-dessus de tout. Voilà, mes Sœurs, dit Tertullien, la liberté qui convient à l'homme; une liberté raisonnable, qui sait se tenir dans son ordre, qui ne s'emporte ni ne se rabaisse, qui tient à gloire de céder à Dieu, qui s'estimeroit ravilie de se rendre esclave des créatures, qui croit ne se pouvoir conserver, qu'en se soumettant à celui qui lui a soumis toutes choses. C'est ainsi que les hommes doivent être libres : *Ut animal rationale, intellectûs et scientiæ capax, ipsâ quoque libertate rationali contineretur, ei subjectus qui subjecerat illi omnia* (*adv.* MARC. *lib.* II, *n.* 4.). C'est ce que je vous prie de comprendre par cette comparaison. Nous voyons que, dans un Etat, le premier degré de l'autorité, c'est d'avoir le maniement des affaires; et le second, de s'attacher tellement à celui qui tient le gouvernail, qu'en ne dépendant que de lui nous voyions tout le reste au-dessous de nous.

Ainsi, après avoir si bien établi l'idée qu'il faut avoir de la liberté, je ne crains plus, ma Sœur, qu'on vous la dispute; et je demande hardiment aux enfants du siècle ce qu'ils pensent de leur liberté, en comparaison de la vôtre. Mais pourquoi les interroger; puisque nous avons devant nous un homme qui, ayant passé par les deux

épreuves de la liberté des pécheurs, et de la liberté des enfants de Dieu, peut nous en instruire par son propre exemple? C'est vous que j'entends, ô grand Augustin : car peut-on se taire de vous, aujourd'hui que toute l'Eglise ne retentit que de vos louanges, et que tous les prédicateurs de l'Evangile, dont vous êtes le père et le maître, tâchent de vous témoigner leur reconnoissance? Que j'ai de douleur, ô très saint évêque, ô docteur de tous les docteurs, de ne pouvoir m'acquitter d'un si juste hommage ! Mais un autre sujet me tient attaché; et néanmoins je dirai, ma Sœur, ce qui servira pour vous éclaircir de cette liberté que je vous prêche. Augustin a été pécheur, Augustin a goûté cette liberté dont se vantent les enfants du monde : il a contenté ses désirs; il a donné à ses sens ce qu'ils demandoient : c'est ainsi que les pécheurs veulent être libres. Augustin aimoit cette liberté; mais depuis il a bien conçu que c'étoit un misérable esclavage.

Quel étoit cet esclavage, mes Sœurs? Il faut qu'il vous l'explique lui-même par une pensée délicate, mais pleine de vérité et de sens. J'étois dans la plus dure des captivités. Et comment cela? Il va vous le dire en un petit mot : « parce que, » faisant ce que je voulois, j'arrivois où je ne » voulois pas : » *Quoniam volens, quò nollem perveneram* (*Confess. lib.* VIII, *cap.* V, *tom.* I, *col.* 149.). Quelle étrange contradiction ! se peut-il faire, âmes chrétiennes, qu'en allant où l'on veut, l'on arrive où l'on ne veut pas? Il se peut, et n'en doutez pas; c'est saint Augustin qui le dit, et c'est où tombent tous les pécheurs. Ils vont où ils veulent aller; ils vont à leurs plaisirs, ils font ce qu'ils veulent. Voilà l'image de la liberté qui les trompe; mais ils arrivent où ils ne veulent pas arriver, à la peine et à la damnation qui leur est due; et voilà la servitude véritable que leur aveuglement leur cache. Ainsi, dit le grand Augustin, étrange misère, en allant par le sentier que je choisissois, j'arrivois au lieu que je fuyois le plus; en faisant ce que je voulois, j'attirois ce que je ne voulois pas; la vengeance, la damnation, une dure nécessité de pécher, que je me faisois à moi-même par la tyrannie de l'habitude : *Dùm consuetudini non resistitur, facta est necessitas* (*Ibid. col.* 148.). Je croyois être libre; et je ne voyois pas, malheureux, que je forgeois mes chaînes. Par l'usage de ma liberté prétendue, je mettois un poids de fer sur ma tête, que je ne pouvois plus secouer, et je me garottois tous les jours de plus en plus par les liens redoublés de ma volonté endurcie. Telle étoit la servitude du grand Augustin, lorsqu'il jouissoit, dans le siècle, de la liberté des rebelles. Mais voyez maintenant, ma Sœur, comme il goûte dans la retraite la sainte liberté des enfants.

Quand il eut pris la résolution que vous avez prise, de renoncer tout à fait au siècle, d'en quitter tous les honneurs et tous les emplois, de rompre, d'un même coup, tous les liens qui l'y attachoient, pour se retirer avec Dieu; ne croyez pas qu'il s'imaginât qu'une telle vie fût contrainte. Au contraire, ma chère Sœur, combien se trouva-t-il allégé? quelles chaînes crut-il voir tomber de ses mains? quel poids de dessus ses épaules? avec quel ravissement s'écria-t-il : O Seigneur, vous avez rompu mes liens? Quelle douceur inopinée se répandit tout à coup dans son âme, de ce qu'il ne goûtoit plus ces vaines douceurs qui l'avoient charmé si long-temps! *Quàm suave subitò mihi factum est carere suavitatibus nugarum* (*Confess. lib.* IX, *cap.* I, *tom.* I, *col.* 157.)! Mais avec quel épanchement de joie vit-il naître sa liberté, qu'il n'avoit pas encore connue; liberté paisible et modeste, qui lui fit baisser humblement la tête sous le fardeau léger de Jésus-Christ, et sous son joug agréable : *De quo imo altoque secreto evocatum est in momento liberum arbitrium meum, quo subderem cervicem levi jugo tuo* (*Ibid.*). C'est lui-même qui nous raconte ses joies avec un transport incroyable.

Croyez-moi, ma très chère Sœur, ou plutôt croyez le grand Augustin, croyez une personne expérimentée; vous éprouverez les mêmes douceurs et la même liberté d'esprit, dans la vie dont vous commencez aujourd'hui l'épreuve, si vous y êtes bien appelée. Vous y serez dans la dépendance; mais c'est en cela que vous serez libre, de ne dépendre que de Dieu seul et de rompre tous les autres nœuds qui tiennent les hommes asservis au monde : vous y souffrirez de la contrainte; mais c'est pour dépendre d'autant plus de Dieu. Et ne vous avons-nous pas montré clairement, que la liberté ne consiste que dans cette glorieuse dépendance? Vous perdrez une partie de votre liberté, au milieu de tant d'observances de la discipline religieuse, il est vrai, je vous le confesse; mais si vous savez bien entendre quelle liberté vous perdez, vous verrez que cette perte est avantageuse.

En effet, nous sommes trop libres, trop libres à nous porter au péché, trop libres à nous jeter dans la grande voie qui nous mène à la perdition. Qui nous donnera que nous puissions perdre cette partie malheureuse de notre liberté, par laquelle nous nous égarons, par laquelle nous nous rendons

captifs du péché? O liberté dangereuse, que ne puis-je te retrancher de mon franc arbitre! que ne puis-je m'imposer moi-même cette heureuse nécessité de ne pécher pas! Mais cela ne se peut durant cette vie. Cette liberté glorieuse, de ne pouvoir plus servir au péché, c'est le partage des saints, c'est la félicité des bienheureux. Nous aurons toujours à combattre cette liberté de pécher, tant que nous vivrons en ce lieu d'exil et de tentations.

Que faites-vous ici, mes très chères Sœurs, et que fait la vie religieuse? Elle voudroit pouvoir s'arracher cette liberté de mal faire : elle voit qu'il est impossible; elle la bride du moins autant qu'il se peut; elle la serre de près, par une discipline sévère, de peur qu'elle ne s'échappe; elle se retire, elle se sépare, elle se munit par une clôture : c'est pour détourner les occasions, pour empêcher, s'il se peut, de pouvoir jamais servir au péché; elle se prive des choses permises, afin de s'éloigner d'autant plus de celles qui sont défendues; elle est bien aise d'être observée; elle cherche des supérieurs qui la veillent; elle veut qu'on la conduise de l'œil, qu'on la mène toujours par la main, afin de se laisser moins de liberté de s'écarter de la droite voie; et elle a raison de ne pas craindre que ces salutaires contrainte lui fassent perdre sa liberté. Ce n'est pas s'opposer à un fleuve, ni bâtir une digue en son cours pour rompre le fil de ses eaux, que d'élever des quais sur ses rives, pour empêcher qu'il ne se déborde et ne perde ses eaux dans la campagne : au contraire, c'est lui donner le moyen de couler plus doucement dans son lit, et de suivre plus certainement son cours naturel. Ce n'est pas perdre sa liberté que de lui donner des bornes deçà et delà, pour empêcher qu'elle ne s'égare: c'est l'adresser plus assurément à la voie qu'elle doit tenir. Par une telle précaution, on ne la gêne pas; mais on la conduit : ceux-là la perdent, ceux-là la détruisent, qui la détournent de son naturel, c'est-à-dire, d'aller à son Dieu.

Ainsi la discipline religieuse, qui travaille avec tant de soin à vous rendre la voie du salut unie, travaille, par conséquent, à vous rendre libre; et j'ai eu raison de vous dire, dès le commencement de ce discours, que la clôture que vous embrassez, n'est pas une prison où votre liberté soit opprimée : c'est plutôt un asile fortifié, où elle se défend contre le péché, pour s'exempter de sa servitude. Mais pour l'affermir davantage, si elle prend garde au péché par la discipline, elle fait quelque chose de plus, elle monte encore plus haut : elle va jusqu'à la source, et elle dompte les passions par les exercices de la mortification et de la pénitence; c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Je ne m'étonne pas, chrétiens, si les sages instituteurs de la vie religieuse et retirée ont jugé à propos de l'accompagner de plusieurs pratiques sévères, pour mortifier les sens et les appétits : c'est qu'ils ont considéré l'homme comme un malade, qui avoit besoin de remèdes forts, et par conséquent violents; c'est qu'ils ont vu que ses passions le tenoient captif par une douceur pernicieuse, et ils ont voulu la corriger par une amertume salutaire. Que cette conduite soit sage, il est bien aisé de le justifier. Dieu même en use de la sorte, et il n'a pas de moyen plus efficace de nous dégoûter des plaisirs, où nos passions nous attirent, que de les mêler de mille douleurs, qui nous empêchent de les trouver doux. C'est ce qu'il nous a montré par plusieurs exemples; mais le plus illustre de tous, c'est celui de saint Augustin. Il faut qu'il vous raconte lui-même la conduite de Dieu dans sa conversion; qu'il vous dise par quel moyen il a modéré l'ardeur de ses convoitises, et abattu leur tyrannie. Ecoutez, il vous le va dire; nous nous sommes trop bien trouvés de l'entendre, pour lui refuser notre audience.

Voici qu'il élève à Dieu la voix de son cœur, pour lui rendre ses actions de grâces. Mais de quoi pensez-vous qu'il le remercie? est-ce de lui avoir donné tant de bons succès, de lui avoir fait trouver des amis fidèles, et tant d'autres choses que le monde estime? Non, ma Sœur, ne le croyez pas : autrefois ces biens le touchoient, il témoignoit de la joie dans la possession de ces biens, il parle maintenant un autre langage. Je vous remercie, dit-il, ô Seigneur, non des biens temporels que vous m'accordiez, mais des peines et des amertumes que vous mêliez dans mes voluptés illicites. J'adore votre rigueur miséricordieuse, qui, par le mélange de cette amertume, travailloit à m'ôter le goût de ces douceurs empoisonnées. Je reconnois, ô divin Sauveur, que vous m'étiez d'autant plus propice, que vous me troubliez dans la fausse paix que mes sens cherchoient hors de vous, et que vous ne me permettiez pas de m'y reposer : *Te propitio tantò magis, quantò minùs sinebas mihi dulcescere quod non eras tu* (*Confes. lib.* VI, *cap.* VI. *tom.* 1, *col.* 123.).

Connoissons, par ce grand exemple, combien la sévérité nous est nécessaire. Les liens, dont nos passions nous enlacent, ne peuvent être brisés sans effort; les nœuds en sont trop serrés et trop délicats, pour pouvoir être défaits douce-

ment : il faut rompre, il faut déchirer, il faut que l'âme sente de la violence, de peur de se plaire trop dans ses convoitises. C'est ainsi que Dieu délivre ses amis fidèles de la servitude de leurs passions. Vous le voyez en saint Augustin [1]. Il étoit assoupi dans l'amour des plaisirs du monde, emporté par ses passions, et enchanté par les maux qui plaisent; il étoit blessé jusqu'au cœur, et il ne sentoit pas sa blessure. Dieu a appuyé sa main sur sa plaie, pour lui faire connoître son mal, et lui faire tendre les bras à son médecin : *Sensum vulneris tu pungebas* (*Confess. lib.* VI, *cap.* VI, *tom.* I. *col.* 123.). Il l'a piqué jusqu'au vif par les afflictions, pour le détourner de ses convoitises, et exciter ses affections endormies à la recherche du bien véritable. C'est rendre l'esprit plus libre, que de brider son ennemi et le tenir en prison tout couvert de chaînes.

Subissez donc le joug du Sauveur, et aimez toutes ces contraintes, qui vont vous rendre aujourd'hui son affranchie : *Si vos Filius liberaverit, verè liberi eritis.* « Je ne travaille pas en » vain, dit l'Apôtre (1. *Cor.*, IX. 26, 27.); mais je » châtie mon corps, et je le réduis en servitude; » de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois » réprouvé moi-même. » Ce n'est pas travailler en vain, que de mettre en liberté mon esprit. J'ai, dit-il, un ennemi domestique; voulez-vous que je le fortifie, et que je le rende invincible par ma complaisance? Ne vaut-il pas bien mieux que j'appauvrisse mes convoitises, qui sont infinies, en leur refusant ce qu'elles demandent? Tellement que la vraie liberté d'esprit, c'est de contenir nos affections déréglées par une discipline forte et vigoureuse, et non pas de les contenter par une molle condescendance. Mais outre le péché et les passions, il y a encore d'autres liens à rompre, cet engagement des affaires, ce nombre infini de soins superflus; et c'est ce qui me reste à vous dire dans cette dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Jusqu'ici, âmes chrétiennes, nous avons disputé de la liberté contre des hommes qui nous contredisent, et que nos raisonnements ne convainquent pas sur le sujet de leur servitude; car ils ne sentent pas celle du péché, parce qu'ils n'ont fait que ce qu'ils vouloient : ils ne s'aperçoivent pas non plus que leurs passions les contraignent, parce qu'ils ne s'opposent pas à leur cours, et qu'ils en suivent la pente; si bien qu'ils n'entendent pas cette servitude que nous leur avons reprochée. Mais dans la contrainte dont je dois parler, j'ai un avantage, mes Sœurs, que le monde est presque d'accord avec l'Evangile, et qu'il n'y a personne qui ne confesse que cet empressement éternel où nous jettent tant d'occupations différentes, est un joug extrêmement importun et dur, qui contraint étrangement notre liberté. N'employons donc pas beaucoup de discours à prouver une vérité qui ne nous est pas contestée : nos adversaires nous donnent les mains. Le monde même, que nous combattons, se plaint tous les jours qu'on n'est pas à soi, qu'on ne fait ce que l'on veut qu'à demi, parce qu'on nous ôte notre meilleur temps. C'est pourquoi on ne trouve jamais assez de loisir; toutes les heures s'écoulent trop vite, toutes les journées finissent trop tôt; et parmi tant d'empressements, il faut bien qu'on avoue, malgré qu'on en ait, qu'on n'est pas maître de sa liberté.

Telles plaintes sont ordinaires dans la bouche des hommes du monde; et encore que je sache qu'elles sont très justes, je ne laisse pas de maintenir que ceux qui les font ne le sont pas : car souffrez que je leur demande quelle raison ils ont de se plaindre. Si ces liens leur semblent pesants, il ne tient qu'à eux de les rompre; s'ils désirent d'être à eux-mêmes, ils n'ont qu'à le vouloir fortement, et bientôt ils s'en rendront maîtres. Mais, mes Sœurs, ils ne veulent pas. Tel se plaint qu'il travaille trop, qui étant tiré des affaires ne pourroit souffrir son repos. Les journées maintenant lui semblent trop courtes, et alors son loisir lui seroit à charge : il croira être sans affaire, quand il n'aura plus que les siennes; comme si c'étoit peu de chose que de se conduire soi-même.

D'où vient, mes Sœurs, cet aveuglement, si ce n'est que notre esprit inquiet ne peut goûter le repos, ni la liberté véritable? Et afin de le mieux entendre, remarquons, s'il vous plaît, en peu de paroles, qu'il y a de la liberté dans le repos, et qu'il y en a aussi dans le mouvement. C'est une liberté d'avoir le loisir de se reposer, et c'est aussi une liberté d'avoir la faculté de se mouvoir. Il y a de la liberté dans le repos : car quelle liberté plus solide que de se retirer en soi-même, de se faire en son cœur une solitude, pour penser uniquement à la grande affaire, qui est celle de notre salut, de se séparer du tumulte où nous

[1] « Et si vous voulez savoir la raison de cette conduite » admirable, le même saint Augustin vous l'expliquera par » une excellente doctrine du livre v contre Julien. Il nous » apprend qu'il y a en nous deux sortes de maux, etc. » Nous avons ici retranché plusieurs pages, parce qu'elles se retrouvent, mot à mot, dans le second point du sermon prêché à la vêture de mademoiselle de Bouillon. (*Edit. de Déforis.*)

jette l'embarras du monde, pour faire concourir tous ses désirs à une occupation si nécessaire? C'est, mes Sœurs, cette liberté dont jouissoit cet ancien si tranquillement, lorsqu'il disoit ces belles paroles : Je ne m'échauffe point dans un barreau, je ne risque rien dans la marchandise, je n'assiége pas la porte des grands, je ne me mêle pas dans leurs dangereuses intrigues, je me suis séquestré du monde, parce que je me suis aperçu que j'ai assez d'affaires en moi-même : *In me unicum negotium mihi est;* si bien qu'à cette heure mon plus grand soin c'est de retrancher les soins superflus : *Nihil aliud curo quàm ne curem* (TERTULL., *de Pallio*, *n.* 5.).

Telle est la liberté véritable; mais elle n'est pas au goût des hommes du siècle. Cette tranquillité leur est ennuyeuse, ce repos leur semble une léthargie : ils exercent leur liberté d'une autre manière, par un mouvement éternel, errant dans le monde deçà et delà. Ils nomment liberté leur égarement; comme des enfants qui s'estiment libres, lorsque, s'étant échappés de la maison paternelle, où ils jouissoient d'un si doux repos, ils courent sans savoir où ils vont. Voilà la liberté des hommes du monde : une seule affaire ne leur suffit pas pour arrêter leur âme inquiète; ils s'engagent volontairement dans une chaîne continuée de visites, de divertissements, d'occupations différentes, qui naissent perpétuellement les unes des autres; ils ne se laissent pas un moment à eux, parmi tant d'heures du meilleur temps, qu'ils s'obligent insensiblement à donner aux autres. Au milieu d'un tel embarras, il est vrai qu'ils se sentent quelquefois pressés, ils se plaignent de cette contrainte; mais au fond, ils aiment cette servitude, et ils ne laissent pas de se satisfaire d'une image de liberté qui les flatte. Comme un arbre que le vent semble caresser, en se jouant avec ses feuilles et avec ses branches; bien que ce vent ne le flatte qu'en l'agitant, et le pousse tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, avec une grande inconstance; vous diriez toutefois que l'arbre s'égare, par la liberté de son mouvement : ainsi, dit le grand Augustin, encore que les hommes du monde n'aient pas de liberté véritable, étant toujours contraints de céder aux divers emplois qui les pressent; toutefois ils s'imaginent jouir d'un certain air de liberté et de paix, en promenant deçà et delà leurs désirs vagues et incertains : *Tanquam olivæ pendentes in arbore, ducentibus ventis, quasi quâdam libertate auræ perfruentes vago quodam desiderio suo* (*in Psal.* CXXXVI. *n.* 9. *tom.* IV. *col.* 1518.).

Quelle est, ma Sœur, cette liberté qui ne nous permet pas de penser à nous, et qui, nous dérobant tout notre temps, nous mène insensiblement à la mort, avant que d'avoir appris comment il faut vivre? Si c'est cette liberté que vous perdez, en vous jetant dans ce monastère, pouvez-vous y avoir regret? Au contraire, ne devez-vous pas rendre grâces à Dieu d'une perte si fructueuse? Si vous demeurez dans le siècle, il vous arrivera ce que dit l'Apôtre : « Vous vous y occuperez » du soin des choses du monde, et vous vous » trouverez partagée et divisée : » *Sollicitus est quæ sunt mundi, et divisus est* (1. *Cor.*, VII. 33.). Votre liberté sera divisée au milieu des soins de la terre : une partie se perdra dans les visites; une autre dans les soins de l'économie, [dans l'attention à un mari, l'application aux affaires de sa maison, l'éducation de ses enfans, l'établissement de sa famille.] Parmi tant de troubles et d'empressements, presque toute votre liberté sera engagée : si vous y donnez quelque temps à Dieu, il faudra le dérober aux affaires. Dans la religion, elle est toute à vous; il n'y a heure, il n'y a moment, que vous ne puissiez ménager, et le donner saintement à Dieu.

Toutefois n'entrez pas témérairement dans une profession si relevée. L'Eglise, qui vous y voit avancer, vous arrête dès le premier pas : elle vous ordonne de vous éprouver, et d'examiner votre vocation. Je vous ai dit, et il est très vrai, que la vie que vous embrassez a sans doute de grands avantages; mais je ne puis vous dissimuler qu'elle a de grandes difficultés pour celles qui n'y sont pas appelées. Eprouvez-vous donc sérieusement; et si vous ne sentez en vous-même un extrême dégoût du monde, une sainte et divine ardeur pour la perfection chrétienne; sortez, ma Sœur, de cette clôture, et ne profanez pas ce lieu saint. Que si Dieu, comme je le pense, vous a inspiré par sa grâce le mépris des vanités de la terre, et un chaste désir d'être son épouse, que tardez-vous de vous revêtir de l'habit que votre époux vous prépare? et pourquoi vois-je encore sur votre personne tous les vains ornements du monde, c'est-à-dire, la marque de sa servitude? « Rejetez loin d'une » tête libre tout ce vain attirail qui ne peut con- » venir qu'à des esclaves : » *Omnem hanc ornatûs servitutem à libero capite depellite* (TERTUL., *de Cult. fem. lib.* II. *n.* 7.).

Et ne vous étonnez pas, si je dis que cet habit est la marque de sa servitude : car qu'est-ce que la servitude du siècle? C'est un attachement aux

soins superflus : c'est ôter le temps à la vérité, pour le donner à la vanité. La nécessité et la pudeur ont fait autrefois les premiers habits; la bienséance s'en étant mêlée, elle y a ajouté quelques ornements. La nécessité les avoit faits simples; la pudeur les faisoit modestes : la bienséance se contentoit de les faire propres; mais la curiosité s'y étant jointe, la profusion n'a plus eu de bornes; et pour orner un corps mortel, presque toute la nature travaille, presque tous les métiers suent, presque tout le temps s'y consume. Combien en a-t-on employé à ce vain ajustement qui vous environne! Combien d'heures s'y sont écoulées! et n'est-ce pas une servitude? *Omnem hanc ornatûs servitutem à libero capite depellite.*

Que dirai-je de la coiffure? C'est ainsi que le monde prodigue les heures, c'est ainsi qu'il se joue du temps : il le prodigue jusqu'aux cheveux; c'est-à-dire, la chose la plus nécessaire, à la chose la plus inutile. La nature, qui ménage tout, jette les cheveux sur la tête avec négligence, comme un excrément superflu. Ce que la nature regarde comme superflu, la curiosité en fait une affaire : elle devient inventive et ingénieuse, pour se faire une étude d'une bagatelle, et un emploi d'un amusement. N'ai-je donc pas raison de vous dire que ces superbes ornements du siècle, c'est l'habit de la servitude?

Venez donc, ma très chère Sœur, venez recevoir des mains de Jésus les ornements de la liberté. On changeoit autrefois d'habit à ceux que l'on vouloit affranchir; et voici qu'on vous présente humblement au divin Auteur de la liberté, afin qu'il lui plaise de vous dépouiller aujourd'hui de toutes les marques de votre esclavage. Qu'on ne trouble point par des pleurs une si sainte cérémonie; que la tendresse de vos parents ne s'imagine pas qu'elle vous perde, lorsque Jésus-Christ vous prend en sa garde. Quoi, ce changement d'habit vous doit-il surprendre? Si le siècle jusqu'ici vous a habillée, doit-on vous envier le bonheur que Jésus-Christ vous revête à sa mode? Quittez, quittez donc ces vains ornements et toute cette pompe étrangère. Recevez des mains de l'Eglise le dévot habit du grand saint Bernard; ou plutôt représentez-vous la main de Jésus invisiblement étendue. C'est lui qui vous environne de cette blancheur, pour être le symbole de votre innocence; c'est lui qui vous couvre de ce sacré voile, qui sera le rempart de votre pudeur, le sceau inviolable de votre retraite, la marque fidèle de votre obéissance.

Mais en vous dépouillant des habits du siècle, dépouillez-vous aussi au dedans de toutes les vanités de la terre. Ne vous laissez pas éblouir au faux brillant que jette aux yeux la grandeur humaine; songez que les soins, les inquiétudes, et encore le dépit et le chagrin, ne laissent pas souvent de nous dévorer sous l'or et les pierreries; et que le monde est plein de grands et illustres malheureux, que tous les hommes plaindroient, si l'ignorance et l'aveuglement ne les faisoient juger dignes d'envie. Réjouissez-vous donc saintement en votre innocente simplicité, qui donnera plus de lustre à votre famille que toutes les grandeurs de la terre. Car s'il est glorieux à votre maison d'avoir mérité tant d'honneurs, c'est un nouveau degré d'élévation, de les savoir mépriser généreusement; et je la trouve bien mieux établie de s'étendre si avant, par votre moyen, jusque dans la maison de Dieu, que de s'être unie par ses alliances à tout ce que cette grande ville a de plus illustre. Encore que l'on ait vu vos prédécesseurs remplir les places les plus importantes, ne leur enviez pas la part qu'ils ont eue au gouvernement de l'Etat; mais tâchez de leur succéder en la grâce que Dieu leur a faite de se bien gouverner eux-mêmes. Quel honneur ferez-vous, ma Sœur, à ceux qui vous ont donné la naissance, en purifiant tous les jours, par la perfection religieuse, ces excellentes dispositions qu'une bonne naissance vous a transmises, qu'une sage éducation et l'exemple de la probité, qui luit de toutes parts dans votre famille, ont si heureusement cultivées!

[1] Qui pourroit rapporter les lois importunes que le monde s'est imposées? Premièrement il nous accable d'affaires qui consument tout notre loisir; comme si nous n'avions pas nous-mêmes une affaire assez importante, [dans cette application que nous devons donner] à régler les mouvements de nos âmes. Combien dérobe-t-il tous les jours aux personnes de votre sexe du temps qu'elles emploieroient à orner leur esprit, par le soin inutile de parer le corps? Combien de sortes d'occupations a-t-il enchaînées les unes aux autres? Quel commerce de visites, quels détours de cérémonies a-t-il inventés, pour nous tenir dans un mouvement éternel, qui ne nous laisse presque pas un moment à nous, et dont le monde ne cesse de se plaindre? Quelle liberté peut-on concevoir dans cette cruelle nécessité de perdre le temps, qui nous est donné pour l'éternité, par tant d'occupations inutiles qui nous font insensi-

[1] Bossuet a composé ce qui suit, jusqu'à la fin du discours, pour donner une nouvelle forme au troisième point de son sermon. (*Edit. de Déforis.*)

blement venir à la mort, avant que d'avoir appris comment il faut vivre ?

Et cette autre nécessité qu'on s'impose, de se faire considérer dans le monde, n'est-ce pas encore une servitude qui nous rend esclaves de ceux auxquels nous sommes obligés de plaire, qui nous assujétit au qu'en dira-t-on et à tant de circonspections importunes, qui nous fait vivre tout pour les autres, comme si nous ne devions pas enfin mourir pour nous-mêmes ? Quelle folie, quelle illusion, de s'établir cette dure loi, de faire toujours une vie publique, puisqu'enfin nous devons tous faire une fin privée !

Au milieu de tant de captivités, les hommes du siècle s'estiment libres ; et parmi toutes ces lois et toutes ces contraintes du monde [ils nous vantent leur indépendance.] Mais, vous, ma Sœur, vous êtes libre pour Jésus-Christ : son sang vous a acheté la liberté ; ne vous rendez point esclave des hommes ; mais sacrifiez votre liberté à Jésus-Christ seul : *Pretio empti estis, nolite fieri servi hominum* (1. *Cor.*, VII. 23.). Que si le monde a ses contraintes, que je vous trouve heureuse, ma Sœur, vous qui estimant trop votre liberté pour la soumettre aux lois de la terre, professez hautement que vous ne voulez vous captiver que pour l'amour de celui qui, étant le maître de toutes choses, s'est rendu esclave pour nous, afin de nous tirer de la servitude. Dépouillez donc courageusement, dépouillez, avec cet habit séculier, toute la servitude du monde; rompez toutes ses chaînes, et oubliez toutes ses caresses : il vous offroit des fleurs ; mais le moindre vent les auroit séchées : votre éducation et votre naissance vous promettoient de grands avantages ; mais la mort vous les auroit enfin enlevés. Ne songez plus, ma Sœur, à ce que vous étiez dans le siècle, si ce n'est pour vous élever au-dessus ; et apprenez de saint Bernard votre père, que la religieuse qui s'en souvient trop « ne dépouille pas le vieil homme, mais le dé» guise par le masque du nouveau : » *Veterem hominem non exuit, sed novo palliat* (*in Cant. Serm.* XVI, *n.* 9, *tom* 1, *col* 1315.).

Que vous sert de voir votre race ornée par la noblesse des croix de Malte, et par la majesté des sceaux de France, qui ont été avec tant d'éclat dans votre maison ? Que vous sert d'être née d'un père qui a rempli si glorieusement la première place dans l'un de nos plus augustes sénats, plus encore par l'autorité de sa vertu que par celle de sa dignité ? Que vous sert tant de pourpre qui brille de toutes parts dans votre famille ? En ce dernier jugement de Dieu, où nos consciences seront découvertes, vous ne serez pas estimée par ces ornements étrangers, mais par ceux que vous aurez acquis par vos bonnes œuvres : tellement que vous ne devez retenir de ce que vous avez vu dans votre maison, que les exemples de probité que l'on y admire, et dans lesquels vous avez été si bien élevée.

Et que l'on ne croie pas qu'en quittant le monde, vous ayez aussi quitté les plaisirs : vous ne les quittez pas ; mais vous les changez. Ce n'est pas les perdre, ma Sœur, que de les porter du corps à l'esprit, et des sens dans la conscience. Que s'il y a quelque austérité dans la profession que vous embrassez, c'est que votre vie est une milice, où les exercices sont laborieux, parce qu'ils sont forts ; et où plus on se durcit au travail, plus on espère de remporter de victoires. Mesurez la grandeur de votre victoire, par la dureté de votre fatigue. Votre corps est renfermé; mais l'esprit est libre : il peut aller jusqu'auprès de Dieu ; et quand l'âme sera dans le ciel, le corps ne souffrira rien sur la terre. Promenez-vous en esprit, et ne cherchez point pour cela de longues allées : entrez par la magnifique étendue du chemin qui conduit à Dieu ; que tous les autres vous soient fermés : vous serez toujours assez libre, pourvu que celui-ci soit ouvert pour vous ; et tant que vous marcherez dans les voies de Dieu, vous ne serez jamais resserrée. Ne tenez votre liberté que de Jésus-Christ ; n'ayez que celle qu'il vous présente, et vous serez véritablement affranchie ; parce que sa main puissante vous délivrera premièrement de la tyrannie du péché, par les saintes précautions de la discipline religieuse, par lesquelles vous tâchez de vous imposer cette heureuse nécessité de ne pécher plus : puis de celle des passions et des convoitises, par la mortification et la pénitence, par laquelle vous dompterez les maux qui vous flattent, et vous sanctifierez les maux qui vous blessent ; et enfin de toutes ces lois importunes que le monde s'est imposées par ses bienséances imaginaires, qui ne nous permettent pas de vivre à nous-mêmes, ni de profiter du temps pour l'éternité. Telle sera votre liberté dans le siècle, jusqu'à temps que le Fils de Dieu, surmontant en vous la corruption et la mort, vous rendra parfaitement libre dans la bienheureuse immortalité. *Amen.*

SERMON

PRÊCHÉ

A LA VÊTURE D'UNE POSTULANTE

BERNARDINE.

Comment l'homme, par son péché, est-il devenu l'esclave de toutes les créatures. Trois lois qui captivent dans le monde ses amateurs. Avec quelle justice l'homme est abandonné à l'illusion des biens apparents. Combien fausse et chimérique la liberté dont se vantent les pécheurs. En quoi consiste la liberté véritable. Toute la conduite et tous les exercices de la vie religieuse, destinés à la procurer ou à la maintenir.

Si vos Filius liberaverit, verè liberi eritis.

Vous serez vraiment libres, quand le Fils vous aura délivrés (JOAN., VIII. 36.).

Cette jeune fille se présente à vous, Mesdames, pour être admise dans votre cloître, comme dans une prison volontaire [1]. Ce ne sont point des persécuteurs qui l'amènent : elle vient touchée du mépris du monde ; et sachant qu'elle a une chair, qui par la corruption de notre nature est devenue un empêchement à l'esprit, elle s'en veut rendre elle-même la persécutrice par la mortification et la pénitence. La tendresse d'une bonne mère n'a pas été capable de la rappeler aux douceurs de ses embrassements : elle a surmonté les obstacles que la nature tâchoit d'opposer à sa généreuse résolution ; et l'alliance spirituelle, qu'elle a contractée avec vous par le Saint-Esprit, a été plus forte que celle du sang. Elle préfère la blancheur de saint Bernard à l'éclat de la pourpre, dans laquelle nous pouvons dire qu'elle a pris naissance; et la pauvreté de Jésus-Christ lui plaît davantage que les richesses dont le siècle l'auroit vue parée. Bien qu'elle sache qu'aux yeux des mondains un monastère est une prison ; ni vos grilles, ni votre clôture ne l'étonnent pas : elle veut bien renfermer son corps, afin que son esprit soit libre à son Dieu ; et elle croit, aussi bien que Tertullien (*ad Mart. n.* 2.), que comme le monde est une prison, en sortir c'est la liberté.

Et certes, ma très chère Sœur, il est véritable que depuis la rébellion de notre nature, tout le monde est rempli de chaînes pour nous. Tant que l'homme garda l'innocence que son Créateur lui avoit donnée, il étoit le maître absolu de tout ce qui se voit dans le monde : maintenant il en est l'esclave; son péché l'a rendu captif de ceux dont il étoit né souverain. Dieu lui dit dans l'innocence des commencements : Commande à toutes les créatures : *Subjicite terram ; dominamini piscibus maris, et volatilibus cœli, et universis animantibus* (*Genes.*, I. 28.) : « Assujétis-toi la terre, et domine sur les pois- » sons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur » tous les animaux. » Au contraire, depuis sa rébellion : Garde-toi de toutes les créatures. Il n'y en a point dans le monde qui ne croie qu'elle le doit avoir pour sujet, depuis qu'il ne l'est plus de son Dieu : c'est pourquoi les unes vomissent, pour ainsi dire, contre lui tout ce qu'elles ont de malignité ; et si les autres montrent leurs appas, ou étalent leurs ornements, c'est dans le dessein de lui plaire trop, et de lui ravir, par cet artifice, tout ce qui lui reste de liberté. Les créatures, dit le Sage (*Sap*, XIV. 11.), sont autant de piéges tendus de toutes parts à l'esprit de l'homme. L'or et l'argent lui sont des liens, desquels son cœur ne peut se déprendre ; les beautés mortelles l'entraînent captif; le torrent des plaisirs l'emporte ; cette pompe des honneurs mondains, toute vaine qu'elle est, éblouit ses yeux ; le charme de l'espérance lui ôte la vue ; en un mot, tout le monde semble n'avoir d'agrément que pour l'engager dans sa servitude par une affection déréglée.

Et après cela ne dirons-nous pas que ce monde n'est qu'une prison, qui a autant de captifs qu'il a d'amateurs? De sorte que vous tirer du monde, c'est vous tirer des fers et de l'esclavage ; et la clôture où vous vous jetez n'est pas, comme les hommes se le persuadent, une prison où votre liberté soit contrainte ; mais un asile fortifié, où votre liberté se défend contre ceux qui s'efforcent de l'opprimer : c'est ce que je me propose de vous faire entendre avec le secours de la grâce. Mais afin que nous voyions éclater la vraie jouissance de la liberté dans les maisons des vierges sacrées, distinguons, avant toutes choses, trois sortes de captivité dans le monde.

Il y a dans le siècle trois lois qui captivent : il y a premièrement la loi du péché ; après, celle des passions et des convoitises ; et la troisième est celle que le siècle nomme la nécessité des affaires, et la loi de la bienséance mondaine. Et en premier lieu, le péché est la plus infâme des servitudes, où la lumière de la grâce étant toute éteinte, l'âme est jetée dans un cachot ténébreux, où elle souffre, de la violence du diable, tout ce que

[1] Ce discours a pour objet les mêmes vérités que le précédent; mais comme il les traite fort différemment, et contient beaucoup de choses nouvelles, nous nous sommes bornés à en retrancher le commencement, qui étoit absolument semblable au début du premier sermon. (*Edit. de Déforis.*)

souffre une ville prise de la rage d'un ennemi implacable et victorieux. Que les passions nous captivent, c'est ce qui paroît par l'exemple d'un riche avare, qui ne peut retirer son âme engagée parmi ses trésors, et parce que Dieu défend aux Israélites d'épouser des femmes idolâtres; de peur, dit-il (*Exod.*, XXXIV. 16.), qu'elles n'amollissent leurs cœurs et les entraînent après des dieux étrangers. Et d'où vient cela, chrétiens, si ce n'est que les passions ont certains liens invisibles, qui tiennent nos volontés asservies?

Mais j'ose dire que le joug le plus empêchant que le monde impose à ceux qui le suivent, c'est celui de l'empressement des affaires, et la bienséance du monde. C'est là ce qui nous dérobe le temps; c'est là ce qui nous dérobe à nous-mêmes; c'est ce qui rend notre vie tellement captive, dans cette chaîne continuée de visites, de divertissements, d'occupations, qui naissent perpétuellement les unes des autres, que nous n'avons pas la liberté de penser à nous. O servitude cruelle et insupportable, qui ne nous permet pas de nous regarder! c'est ainsi que vivent les enfants du siècle. Parmi tant de servitudes diverses, nous nous imaginons être libres. De quelque liberté que nous nous flattions, jamais nous ne serons vraiment libres, jusqu'à ce que le Fils de Dieu nous ait délivrés.

Mais qui sont ceux qui seront plutôt délivrés par votre toute-puissante bonté, ô miséricordieux Sauveur des hommes, si ce n'est ces âmes pures et célestes, qui ont tout quitté pour l'amour de vous? C'est donc vous, mes très chères Sœurs, c'est vous que je considère comme vraiment libres; parce que le Fils vous a délivrées de la triple servitude qu'on voit dans le monde, du péché, des passions, de l'empressement. Le péché doit être exclu du milieu de vous, par l'ordre et la discipline religieuse; les passions y perdent leur force, par l'exercice de la pénitence; la loi de la prétendue bienséance, que la vanité humaine s'impose, n'y est pas reçue, par le mépris qu'on y fait du monde: et ainsi l'on y peut jouir pleinement de la liberté bienheureuse que le Fils de Dieu a rendue à l'homme: *Si vos Filius liberaverit, verè liberi eritis.* C'est ce que j'espère vous faire entendre aujourd'hui, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

C'est une juste punition de Dieu, que l'homme, après avoir méprisé la solide possession des biens véritables que son Créateur lui avoit donnés, soit abandonné à l'illusion des biens apparents. Les plaisirs du paradis ne lui ont pas plu; il sera captif des plaisirs trompeurs qui mènent les âmes à la perdition: il ne s'est pas voulu contenter de l'espérance de l'immortalité bienheureuse; il se repaîtra d'espérances vaines, que souvent le mauvais succès, et toujours la mort rendra inutiles: il n'a point voulu de la liberté qu'il avoit reçue de son souverain; il se plaira dans la liberté imaginaire, que sa raison volage lui a figurée. Justement, certes, justement, Seigneur; car il est juste que ceux-là n'aient que de faux plaisirs, qui ne veulent pas les recevoir de vos mains; qu'ils n'aient qu'une fausse liberté, puisqu'ils ne veulent pas la tenir de vous; et enfin qu'ils soient livrés à l'erreur, puisqu'ils ne se contentent pas de vos vérités.

En effet, considérons, mes très chères Sœurs, quelle image de liberté se proposent ordinairement les pécheurs. Qu'elle est fausse, qu'elle est ridicule; qu'elle est, si je puis parler ainsi, chimérique! Ecoutons-les parler, et voyons de quelle liberté ils se vantent. Nous sommes libres, nous disent-ils, nous pouvons faire ce que nous voulons. Mes Sœurs, examinons leurs pensées, et nous verrons combien ils se trompent; et nous confesserons devant Dieu, dans l'effusion de nos cœurs, que nul pécheur ne peut être libre, que tous les pécheurs sont captifs. Tu peux faire ce que tu veux, et de là tu conclus: Je suis libre. Et moi je te réponds au contraire: Tu ne peux pas faire ce que tu veux, et quand tu le pourrois, tu n'es pas libre. Montrons premièrement aux pécheurs qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent.

Et certainement nous pourrions leur dire qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent; puisqu'ils ne peuvent pas empêcher que leur fortune ne soit inconstante, que leur félicité ne soit fragile, que ce qu'ils aiment ne leur échappe, que la vie ne leur manque comme un faux ami, au milieu de leurs entreprises, et que la mort ne dissipe toutes leurs pensées. Nous pourrions leur dire véritablement qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent; puisqu'ils ne peuvent pas empêcher qu'ils ne soient trompés dans leurs vaines prétentions. Ou ils les manquent, ou elles leur manquent: ils les manquent, quand ils ne parviennent pas à leur but; elles leur manquent quand, obtenant ce qu'ils veulent, ils n'y trouvent pas ce qu'ils cherchent. C'est ainsi que nous pouvons montrer aux pécheurs qu'ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent.

Mais pressons-les de plus près encore, et déplorons l'aveuglement de ces malheureux, qui se vantent de leur liberté, pendant qu'ils gémissent dans un si honteux esclavage. Ah! les misérables captifs, ils ne peuvent pas ce qu'ils veulent le

plus : ce qu'ils détestent le plus il faut qu'il arrive. Que prétendez-vous, ô pécheur, dans ces plaisirs que vous recherchez, dans ces biens que vous amassez par des voleries ; que prétendez-vous? Je veux être heureux. Et quoi, heureux même malgré Dieu? Insensé, qui vous imaginez avoir aucun bien contre la volonté du souverain bien : digne certes qu'on dise de vous ce que nous lisons dans les psaumes : « Voilà l'homme qui n'a pas » mis son secours en Dieu ; mais qui a espéré dans » la multitude de ses richesses, et s'est plu dans » sa vanité (*Ps.* LI. 9.). » Mais non-seulement vous ne pouvez obtenir ce que vous avez le plus désiré : ce que vous détestez le plus, il faut qu'il arrive ; cette justice divine qui vous poursuit, ces étangs de feu et de soufre, ce grincement de dents éternel. Car quelle force vous peut arracher des mains toutes-puissantes de Dieu, que vous irritez par vos crimes, et dont vous attirez sur vous les vengeances?

Telle est la liberté de l'homme pécheur : malheureux, qui, croyant faire ce qu'il veut, attire sur lui nécessairement ce qu'il veut le moins; qui, pour trop faire ses volontés, par une étrange contradiction de désirs, s'empêche lui-même d'être ce qu'il veut, c'est-à-dire, heureux ; qui s'imagine être vraiment libre, parce qu'il est en effet trop libre à pécher, c'est-à-dire, libre à se perdre ; et qui ne s'aperçoit pas qu'il forge ses fers par l'usage de sa liberté prétendue. Et de là nous pouvons apprendre que ce n'est pas être vraiment libres, que de faire ce que nous voulons; mais que notre liberté véritable, c'est de faire ce que Dieu veut. De là vient que nous lisons dans notre évangile que les hommes sont vraiment libres quand le Fils les a délivrés : où nous devons entendre, mes Sœurs, que le Fils de Dieu, nous parlant d'une liberté véritable, nous explique assez qu'il y en a aussi une fausse.

La fausse liberté, c'est de vouloir faire sa volonté propre ; mais notre liberté véritable, c'est que notre volonté soit soumise à Dieu : car, puisque nous sommes nés sous la sujétion de Dieu, notre liberté n'est pas une indépendance. Cette affectation de l'indépendance, c'est la liberté de Satan et de ses rebelles complices, qui ont voulu s'élever eux-mêmes contre l'autorité souveraine. Loin de nous une liberté si funeste, qui a précipité ces esprits superbes dans une servitude éternelle. Pour nous, songeons tellement que nous sommes libres, que nous n'oubliions pas que nous sommes des créatures, et des créatures raisonnables, que Dieu a faites à sa ressemblance. Puisque notre liberté est la liberté d'une créature, il faut nécessairement qu'elle soit soumise, et qu'il y ait de la servitude mêlée. Mais il y a une servitude honteuse, qui est la destruction de la liberté ; et une servitude honorable, qui en est la perfection. S'abaisser au-dessous de sa dignité naturelle, c'est une servitude honteuse : c'est ainsi que font les pécheurs ; c'est pourquoi ils ne sont pas libres. S'abaisser au-dessous de celui-là seul, qui est seul naturellement souverain ; c'est une servitude honorable, qui est digne d'un homme libre, et qui fait l'accomplissement de la liberté. En est-on moins libre, pour obéir à la raison et à la raison souveraine, c'est-à-dire, à Dieu? N'est-ce pas au contraire une dépendance vraiment heureuse, qui nous assujétissant à Dieu seul, nous rend maîtres de nous-mêmes et de toutes choses?

C'est ainsi que le Sauveur voulut être libre : il étoit libre certainement, car il étoit Fils et non pas esclave; mais il mit l'usage de sa liberté à être obéissant à son Père. Comme c'est la liberté qu'il a recherchée, c'est aussi celle qu'il nous a promise. « Vous serez, dit-il, vraiment libres, » quand le Fils vous aura délivrés ; » vous aurez une liberté véritable, quand le Fils vous l'aura donnée. Et quelle liberté vous donnera-t-il, sinon celle qu'il a voulue pour lui-même? C'est-à-dire d'être dépendant de Dieu seul, dont il est si doux de dépendre, et le service duquel vaut mieux qu'un royaume; parce que cette même soumission, qui nous met au-dessous de Dieu, nous met en même temps au-dessus de tout. C'est pourquoi je ne puis m'empêcher, ma Sœur, de louer votre résolution généreuse, en ce que vous avez voulu être libre, non point à la mode du monde, mais à la mode du Sauveur des âmes; non de la liberté dangereuse que l'esprit de l'homme se donne à lui-même, mais de celle que Jésus promet à ses serviteurs.

Les enfants du siècle croient être libres, parce qu'ils errent deçà et delà dans le monde, éternellement travaillés de soins superflus, et ils appellent leur égarement une liberté : à peu près comme des enfants qui se pensent libres, lorsqu'échappés de la maison paternelle, ils courent sans savoir où ils vont : telle est la liberté des pécheurs.

C'est vous, c'est vous, Mesdames, qui jouissez d'une liberté véritable, parce que vous ne vous contraignez que pour servir Dieu. Et qu'on ne pense pas que cette contrainte diminue tant soit peu votre liberté ; au contraire, c'en est la perfection. Car d'où vient que vous vous mettez dans cette salutaire contrainte, sinon pour vous imposer à vous-mêmes une heureuse nécessité de ne pécher pas? et cette sainte nécessité de ne pécher pas, n'est-ce pas la liberté véritable? Ne croyons

pas, mes Sœurs, que ce soit une liberté, de pouvoir pécher; ou s'il y a de la liberté à pouvoir pécher, disons avec saint Augustin que c'est une liberté égarée, une liberté qui se perd. La première liberté, dit saint Augustin (*de Correpl.*, *et Grat. cap.* XII, *n.* 33, *tom.* X, *col.* 768.), c'est de pouvoir ne pécher pas : la seconde est la plus parfaite, c'est de ne pouvoir plus pécher. C'est la liberté des saints anges et de toute la société des élus, que la félicité éternelle met dans la nécessité de ne pécher plus : c'est la liberté de la céleste Jérusalem; cette nécessité, c'est leur béatitude; et jamais nous ne serons plus libres que quand nous ne pourrons plus servir au péché. C'est la liberté de Dieu même, qui peut tout, et ne peut pécher. C'est à cette liberté qu'on tend dans les cloîtres, lorsque par tant de saintes contraintes, par tant de salutaires précautions, on tâche de s'imposer une loi de ne pouvoir plus servir au péché.

SECOND POINT.

Voila la servitude du péché exclue de la vie retirée et religieuse, par les observances de la discipline : voyons si elle n'est pas aussi délivrée de celle des passions et des convoitises par l'exercice de la pénitence. Pour cela, considérons une belle doctrine de saint Augustin. Il y a, dit-il, deux sortes de maux : il y a des maux qui nous blessent, il y a des maux qui nous flattent; les maladies, les passions. Les passions nous flattent, et en nous flattant elles nous captivent. Ceux-là nous les devons supporter, ceux-ci nous les devons modérer : les premiers par la patience et par le courage; les seconds par la retenue et la tempérance : *Alia quæ per patientiam sustinemus, alia quæ per continentiam refrœnamus* (*Cont.* Jul. *l.* V, *cap.* V, *n.* 22, *t.* X, *col.* 640.). Or, Dieu qui dispose de toutes choses par une providence très sage, et qui ne veut pas tourmenter les siens par des afflictions inutiles, a voulu que ces derniers maux servissent de remède pour guérir les autres; je veux dire que les maux qui nous affligent doivent corriger en nous ceux qui flattent. Ils étoient donnés en punition de notre péché; mais par la miséricorde divine ce qui étoit une peine devient un remède, et « le châtiment du péché est tourné » à l'usage de la justice : » *In usus justitiæ peccati pœna conversa est* (S. Aug. *de Civ. Dei, lib.* XIII, *cap.* IV, *tom.* VII, *col.* 328.). La raison est que la force de ceux-ci consiste dans le plaisir, et que toute la pointe du plaisir s'émousse par la souffrance.

C'est pourquoi la mortification [est établie] dans les cloîtres; et si la chair y est contrainte, c'est pour rendre l'esprit plus libre. C'est le rendre plus libre, que de brider son ennemi, et le tenir en prison tout chargé de chaînes. C'est ce qui fait dire à l'Apôtre (*1. Cor.*, IX. 26, 27.) : « Je ne » travaille pas en vain; mais je châtie mon corps, » et je le réduis en servitude. » Ce n'est pas travailler en vain, que de mettre en liberté mon esprit. J'ai, dit-il, un ennemi domestique; voulez-vous que je le fortifie, que je le rende invincible par ma complaisance? J'ai des passions moins traitables que ne sont des bêtes farouches; voulez-vous que je les nourrisse? ne vaut-il pas bien mieux que j'appauvrisse mes convoitises, qui sont infinies, en leur refusant ce qu'elles demandent? Tellement que la vraie liberté d'esprit c'est de contenir nos affections déréglées par une discipline forte et vigoureuse, et non pas de les contenter par une condescendance.

C'est ainsi qu'ont été libres les grands personnages qui vous ont donné cette règle que vous professez. D'où vient saint Benoît votre patriarche, sentant que l'amour des plaisirs mortels qu'il avoit presque éteint par ses grandes austérités, se réveilloit tout à coup avec violence, se déchire-t-il lui-même le corps par des ronces et des épines sur lesquelles son zèle le jette (S. Greg. Mag. *Dialog. lib.* II, *cap.* II, *tom.* II, *col.* 213.)? N'est-ce pas qu'il veut briser les liens charnels qui menacent son esprit de la servitude? C'est pour cela que saint Bernard votre père a cherché un salutaire rafraîchissement dans les neiges et dans les étangs glacés (*Vit.* S. Bernard. *lib.* I, *cap.* III, *n.* 6, *tom.* II, *col.* 1065.), où son intégrité attaquée s'est fait un rempart contre les délices du siècle. Ses sens étoient de telle sorte mortifiés, qu'il ne voyoit plus ce qui se présentoit à ses yeux (*Lib.* III, *c.* II, *n.* 4, *col.* 1118.). La longue habitude de mépriser le plaisir du goût, avoit éteint en lui toute la pointe de la saveur : il mangeoit de toutes choses sans choix; il buvoit de l'eau ou de l'huile indifféremment, selon qu'il les avoit le plus à la main (*Lib.* I, *c.* VII, *col.* 1076, 1077.). Si quelques-uns trouvoient trop rude ce long et horrible silence, il les avertissoit que s'ils considéroient sérieusement l'examen rigoureux que le grand Juge fera des paroles, ils n'auroient pas beaucoup de peine à se taire. Il excitoit en lui l'appétit, non par les viandes, mais par les jeûnes, non par la délicatesse ni par le ragoût, mais par le travail : et toutefois pour n'être pas entièrement dégoûté de son pain d'avoine et de ses légumes, il attendoit que la faim les rendît un peu supportables. Il couchoit sur la dure; mais il y attiroit le sommeil par la psalmodie de la nuit et par l'ouvrage de la

journée : de sorte que, dans cet homme, les fonctions même naturelles étoient causées non tant par la nature que par la vertu.

Quel homme plus libre que saint Bernard? Il n'a point de passions à contenter; il n'a point de fantaisie à satisfaire, et il n'a besoin que de Dieu. Les gens du monde, au lieu de modérer leurs convoitises, sont contraints de servir à celles d'autrui. [C'est ce qui faisoit dire à] saint Augustin, parlant à un grand seigneur : « Vous qui devez réprimer » vos propres cupidités, vous êtes contraint de » satisfaire celles des autres : » *Qui debuisti refrœnare cupiditates tuas, explere cogeris alienas* (*ad* Bonif. *Ep.* ccxx, *n.* 6, *tom.* ii, *col.* 813.). C'est à cette liberté que vous aspirez; c'est l'héritage que saint Bernard a laissé à toutes les maisons de son ordre.

Mais voyez l'aveuglement du monde : comme si nous n'étions pas encore assez captifs par le péché et les convoitises, il s'est fait lui-même d'autres servitudes. Il a fait des lois, comme pour imiter Jésus-Christ; mais plutôt pour le contredire. Il ne faut pas souffrir les injures, on vous mépriseroit : il faut avoir de l'honneur dans le monde, il faut se rendre nécessaire, il faut vivre pour le public et pour les affaires : *Patriæ et imperio reique vivendum est* (Tert., *de Pallio*, *n.* 5.). C'est une loi à votre sexe, [de prendre] le temps de se parer, [de rendre] des visites. La bienséance est une loi qui nous ôte tout le temps, qui fait qu'il se perd véritablement. Tout le temps se perd, et on n'y attache rien de plus immobile que lui. Le temps est précieux, parce qu'il aboutit à l'éternité; on ne demande qu'à le passer : à peine avons-nous un moment à nous; et celui que nous avons, il semble qu'il soit dérobé. Cependant la mort vient avant que nous puissions avoir appris à vivre; et alors que nous servira d'avoir mené une vie publique, puisqu'enfin il nous faudra faire une fin privée? Mais que dira le monde? et pourquoi voulons-nous vivre pour les autres, puisque nous devons enfin mourir pour nous-mêmes? *Nemo alii vivit, moriturus sibi* (*Ibid.*).

Que si le monde a ses contraintes, que je vous estime, ma très chère Sœur, qui, estimant trop votre liberté pour la soumettre aux lois de la terre, professez hautement de ne vouloir vous captiver que pour l'amour de celui qui, étant le maître de toutes choses, s'est rendu esclave pour l'amour de nous, afin de nous exempter de la servitude. C'est dans cette voie étroite que l'âme est dilatée par le Saint-Esprit, pour recevoir l'abondance des grâces divines. Déposez donc, ma très chère Sœur, cet habit, cette vaine pompe et toute cette servitude du siècle : vous êtes libre à Jésus-Christ, son sang vous a mise en liberté; ne vous rendez point esclave des hommes.

SERMON

POUR UNE VÊTURE,

PRÊCHÉ LE JOUR

DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Combien les inclinations des hommes sont diverses, et les mœurs dissemblables. Superfluité de tant de soins, et vanité de la multitude de nos desseins. L'empressement et le trouble, principes de nos maladies. D'où vient en nous l'amour de la dissipation. Pourquoi ne pouvons-nous trouver la santé de nos âmes et le repos, en nous répandant dans la multitude des objets sensibles : l'un et l'autre attachés à la vie intérieure et recueillie, et à la recherche de l'unique nécessaire.

Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima : porro unum est necessarium.

Marthe, Marthe, vous vous empressez, et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses : cependant une seule chose est nécessaire (Luc., x. 41, 42.).

Quand je considère, mes Sœurs, les diverses agitations de l'esprit humain, et tant d'occupations différentes qui travaillent inutilement les enfants des hommes, je ne puis que je ne m'écrie avec le Psalmiste (*Ps.* vii. 5.) : « Qu'est-ce » que l'homme, ô grand Dieu, pour que vous » en fassiez état, et que vous en ayez souve- » nance? » Notre vie, qu'est-ce autre chose qu'un égarement continuel? nos opinions sont autant d'erreurs, et nos voies ne sont qu'ignorance. Et certes, quand je parle de nos ignorances, je ne me plains pas, chrétiens, de ce que nous ne connoissons point quelle est la structure du monde, ni les influences des corps célestes, ni quelle vertu tient la terre suspendue au milieu des airs, ni de ce que tous les ouvrages de la nature nous sont des énigmes inexplicables. Car, encore que ces connoissances soient très dignes d'être recherchées, ce n'est pas ce que je déplore aujourd'hui. La cause de ma douleur nous touche de bien plus près. Je plains le malheur de notre ignorance, en ce que nous ne savons pas ce qui nous est propre; en ce que nous ne connoissons pas le bien et le mal, et que nous errons deçà et de là, sans savoir la véritable conduite qui doit gouverner notre vie.

Et pour vous convaincre manifestement d'une vérité si constante, figurez-vous, ma très chère Sœur, que venue tout nouvellement d'une terre

inconnue et déserte, séparée de bien loin du commerce et de la société des hommes, ignorante des choses humaines; vous êtes tout-à-coup transportée au sommet d'une haute montagne, d'où, par un effet de la puissance divine, vous découvrez la terre et les mers, et tout ce qui se fait dans le monde. Elevée donc sur cette montagne, vous voyez du premier aspect cette multitude infinie de peuples et de nations, avec leurs mœurs différentes et leurs humeurs incompatibles; puis, descendant plus exactement au détail de la vie humaine, vous contemplez les divers emplois dans lesquels les hommes s'occupent. O Dieu éternel, quel tracas! quel mélange de choses! quelle étrange confusion! Celui-là s'échauffe dans un barreau; celui-ci, assis dans une boutique, débite plus de mensonges que de marchandises; cet autre, que vous voyez employer dans le jeu la meilleure partie de son temps, il se passionne, il s'impatiente, il fait une affaire de conséquence de ce qui ne devroit être qu'un relâchement de l'esprit. Les uns cherchent dans la compagnie l'applaudissement du beau monde; d'autres se plaisent à passer leur vie dans une intrigue continuelle; ils veulent être de tous les secrets, ils s'empressent, ils se mêlent partout, ils ne songent qu'à s'acquérir tous les jours de nouvelles amitiés : et, pour dire tout en un mot, le monde n'est qu'un amas de personnes toutes diversement affairées avec une variété incroyable.

Vous raconterai-je, mes Sœurs, les diverses inclinations des hommes? Les uns, d'une nature plus remuante, se plaisent dans les emplois violents; les autres, d'une humeur plus paisible, s'attachent plus volontiers ou à cette commune conversation, ou à l'étude des bonnes lettres, ou à diverses sortes de curiosités. Celui-ci est possédé de folles amours; celui-là de haines cruelles et d'inimitiés implacables, et cet autre de jalousies furieuses : l'un amasse, et l'autre dépense; quelques-uns sont ambitieux et recherchent avec ardeur les emplois publics; les autres aiment mieux le repos et la douce oisiveté d'une vie privée. Chacun a ses inclinations différentes, chacun veut être fou à sa fantaisie : les mœurs sont plus dissemblables que les visages; et la mer n'a pas plus de vagues, quand elle est agitée par les vents, qu'il naît de diverses pensées de cet abîme sans fond, de ce secret impénétrable du cœur de l'homme. C'est à peu près ce qui se présente à nos yeux, quand nous considérons attentivement les affaires et les actions qui exercent la vie humaine.

Dans cette diversité infinie, dans cet empressement, dans cet embarras, dans ce bruit et dans ce tumulte des choses humaines, chère Sœur, rentrez en vous-même; et, imposant silence à vos passions, qui ne cessent d'inquiéter l'âme par leur vain murmure, écoutez le Seigneur Jésus qui, vous parlant intérieurement au secret du cœur, vous dit avec cette voix charmante qui seule devroit attirer les hommes : « Tu te troubles dans » la multitude, et il n'y a qu'une seule chose » qui soit nécessaire. »

Qu'entends-je, et que dites-vous, ô Seigneur Jésus? Pourquoi tant d'affaires, pourquoi tant de soins, pourquoi tant d'occupations différentes, puisqu'il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire? Si vous nous apprenez, Sagesse éternelle, que nous n'avons tous qu'une même affaire; donc nous nous consumons de soins superflus, donc nous ne concevons que de vains desseins, donc nous ne repaissons nos esprits que de creuses et chimériques imaginations, nous qui sommes si étrangement partagés. Votre parole, ô Seigneur Jésus, nous rappelant à l'unité seule, condamne la folie et l'illusion de nos désirs inconsidérés et de nos prétentions infinies : donc il s'ensuit de votre discours que la solitude que les hommes fuient, et les cloîtres qu'ils estiment autant de prisons, sont les écoles de la véritable sagesse; puisque tous les soins du monde en étant exclus avec leur empressante multiplicité, on n'y cherche que l'unité nécessaire, qui seule est capable d'établir les cœurs dans une tranquillité immuable. Chère Sœur, c'est ce que Jésus-Christ nous enseigne dans cette belle et mystérieuse parole, que je tâcherai aujourd'hui de vous faire entendre.

Mais, pour y procéder avec ordre, que puis-je me proposer de plus salutaire que d'imiter Jésus-Christ lui-même, et de suivre cette excellente méthode que je vois si bien pratiquée par ce divin maître? « Marthe, Marthe, dit-il, tu es empressée, et tu te troubles dans la multitude : or, il » n'y a qu'une chose qui soit nécessaire. Marie » a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point » ôtée. » Je remarque trois choses dans ce discours : Jésus, ce charitable médecin des âmes, les considère comme languissantes, et nous laisse dans ces paroles une consultation admirable pour les guérir de leurs maladies. Il en regarde premièrement le principe; après, ayant touché la cause du mal, il y applique les remèdes propres; et enfin il rétablit son malade dans sa constitution naturelle. Je vous prie de considérer ces trois choses accomplies par ordre dans notre évangile.

Marthe, Marthe, tu es empressée; c'est-à-dire, ô âme, tu es affoiblie en cela même que tu es partagée; de là l'empressement et le trouble : voilà le principe de la maladie; après, suit l'application du remède. Car, puisque la cause de notre foiblesse, c'est que nos désirs sont trop partagés dans les objets visibles qui nous environnent; qui ne voit que le véritable remède, c'est de savoir ramasser nos forces inutilement dissipées? C'est aussi ce que fait le Seigneur Jésus, en nous appliquant à l'unité simple qui n'est autre chose que Dieu. Pourquoi, dit-il, vous épuisez-vous parmi tant d'occupations différentes, puisqu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire? *Porro unum est necessarium.* Voyez qu'il ramasse nos désirs en un; de là naît enfin la santé de l'âme dans le repos, dans la stabilité, dans la consistance que lui promet le Sauveur Jésus : « Marie, dit-il, a choisi la meilleure part, qui ne » lui sera point ôtée : » c'est l'entière stabilité; c'est ainsi que le Fils de Dieu nous guérit. Ma chère Sœur, abandonnez-vous à ce médecin tout-puissant; apprenez de lui ces trois choses, que vous devez avant toutes choses vous démêler de la multitude, après rassembler tous vos désirs en l'unité seule, et enfin que vous y trouverez le repos et la consistance. Ainsi vous accomplirez les devoirs de la vie religieuse que vous embrassez, et nous pourrons dire de vous ce que Jésus-Christ a dit de Marie, qu'en quittant le monde et ses vanités, vous avez choisi la meilleure part qui ne vous sera point ôtée.

PREMIER POINT.

Encore que nous connoissions par expérience que notre plus grand mal naît de l'amour-propre, et que ce soit le vice de tous les hommes de s'estimer eux-mêmes excessivement, il ne laisse pas d'être véritable que, de toutes les créatures, l'homme est celle qui se met à un plus bas prix, et qui a le plus de mépris de soi-même.

Je n'ignore pas, chrétiens, que cette proposition paroît incroyable jusqu'à ce que l'on en ait pénétré le fond : car on pourroit d'abord objecter que l'orgueil est la plus dangereuse maladie de l'homme. C'est l'amour-propre qui fait toutes nos actions; il ne nous abandonne pas un moment : et de même que si vous rompez un miroir, votre visage semble, en quelque sorte, se multiplier dans toutes les parties de cette glace cassée; cependant c'est toujours le même visage : ainsi, quoique notre âme s'étende et se partage en beaucoup d'inclinations différentes, l'amour-propre y paroît partout; étant la racine de toutes nos passions, il fait couler dans toutes les branchés ses vaines quoique agréables complaisances.

Et certes, si l'on connoît la grandeur du mal lorsqu'on a recours aux remèdes extrêmes, il faut nécessairement confesser que notre nature étoit enflée d'une insupportable insolence : car puisque, pour remédier à l'orgueil de l'homme, il a fallu rabaisser un Dieu; puisque, pour abattre l'arrogance humaine, il ne suffisoit pas que le Fils de Dieu descendît du ciel en la terre si sa majesté ne se ravaloit jusqu'à la pauvreté d'une étable, jusqu'à l'ignominie de la croix, jusqu'aux agonies de la mort, jusqu'à l'obscurité du tombeau, jusqu'aux profondeurs de l'enfer; qui ne voit que nous nous étions emportés au plus haut degré d'insolence, nous, dis-je, qui n'avons pu être rétablis que par cette incompréhensible humiliation? Et toutefois je ne crains point de vous assurer que, par une juste punition de notre arrogance insensée, pendant que nous nous enflons et flattons notre cœur par l'estime la plus emportée de ce que nous sommes, nous ne méprisons rien tant que nous-mêmes. Et c'est ce que je veux vous faire connoître, non par des raisonnements recherchés, mais par une expérience sensible.

Considérons, je vous prie, mes très chères Sœurs, de quelle sorte les hommes agissent quand ils veulent témoigner beaucoup de mépris; et après nous reconnoîtrons que c'est ainsi que nous traitons avec nous-mêmes. Quelles sont les personnes que nous méprisons, sinon celles dont nous négligeons tous les intérêts, desquelles nous fuyons la conversation, auxquelles même nous ne daignons pas donner quelque part dans notre pensée? Or, je dis que nous en usons ainsi avec nous-mêmes : nous laissons dans le mépris toutes nos affaires, nous ne pouvons converser avec nous-mêmes, nous ne voulons pas penser à nous-mêmes; et en un mot, nous ne pouvons nous souffrir nous-mêmes. Car est-il rien de plus évident que nous sommes toujours hors de nous; je veux dire, que nos occupations et nos exercices, nos conversations et nos divertissements nous attachent continuellement aux choses externes, et qui ne tiennent pas à ce que nous sommes? Et une preuve très claire de ce que je dis, c'est que nous ne pouvons nous accoutumer à la vie recueillie et intérieure.

Chère Sœur, dans la profession que vous embrassez, les hommes n'y trouvent rien de plus insupportable que la retraite, la clôture et la solitude; et toutefois cette solitude est cause que vous rentrez en vous-même, que vous vous en-

tretenez avec vous-même, que vous pensez sérieusement à vous-même. C'est ce que le monde ne peut goûter : l'homme pense qu'il ne fait rien, s'il ne se jette sur les objets qui se présentent ; tant il est vrai, âmes chrétiennes, que nous sommes à charge à nous-mêmes. Voyez Marthe dans notre évangile ; elle s'empresse, elle se tourmente, elle est extraordinairement empêchée : elle découvre sa sœur Marie-Madeleine, qui, assise aux pieds de Jésus, boit à longs traits le fleuve de vie qui distille si abondamment de sa bouche. Marthe tâche de la détourner : « Seigneur, ordonnez-lui qu'elle m'aide : » elle s'imagine qu'elle est oisive, parce qu'elle ne la voit point agitée : elle croit qu'elle est sans affaires, parce qu'étant recueillie en soi, elle veille à son affaire la plus importante. Etrange aveuglement de l'esprit humain, qui ne croit point s'occuper s'il ne s'embarrasse, qui ne conçoit point d'action sans agitation, et qui ne trouve d'affaire que dans le trouble et dans l'empressement !

D'où vient cela, mes très chères Sœurs, si ce n'est que nous nous ennuyons en nous-mêmes, possédés de l'amour des objets externes? Et ainsi ne puis-je pas dire avec l'admirable saint Augustin : *Usque adeo charus est hic mundus hominibus, et sibimet ipsi viluerunt* (*ad Glor. Ep.* XLIII. *n.* 2. *tom.* II. *col.* 89.). « Les hommes » aiment ce monde si éperdument, qu'ils s'en » traitent eux-mêmes avec mépris. » C'est ce que reprend le Sauveur des âmes dans les premières paroles de ce beau passage, que j'ai allégué pour mon texte : « Marthe, Marthe, dit-il, tu t'es » empressée et tu te troubles dans la multitude, » où il me semble que sa pensée se réduit à ce raisonnement invincible, dont toutes les propositions sont si évidentes qu'elles n'ont pas même besoin d'éclaircissement; écoutez seulement et vous entendrez. L'âme ne peut être en repos, si elle n'est saine ; et elle ne peut jamais être saine, jusqu'à ce qu'elle ait été établie dans une bonne constitution : est-il rien de plus clair? Pour la mettre en cette bonne constitution, il faut nécessairement agir au dedans, et non pas s'épancher inutilement, ni se vider, pour ainsi dire, au dehors : car la bonne constitution, c'est le bon état du dedans ; qui le peut nier? Ceux donc qui consument toutes leurs forces après la multitude des objets sensibles, puisqu'ils dédaignent de travailler au dedans d'eux-mêmes, ils ne trouveront jamais la santé de l'âme, ni par conséquent son repos : de sorte qu'il n'est rien de plus véritable, que nous ne pouvons rencontrer que trouble dans la multitude qui nous dissipe : *Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima.* Quelle conséquence plus nécessaire?

Que prétendez-vous, ô riches du siècle, lorsque vous acquérez tous les jours de nouvelles terres, et que vous amassez tous les jours de nouveaux trésors? Vos richesses sont hors de vous ; et comment espérez-vous pouvoir vous remplir de ce qui ne peut entrer en vous-mêmes? Votre corps terrestre et mortel ne se nourrit que de ce qu'il prend ; et de là vient que la Sagesse divine lui a préparé tant de beaux organes, pour s'unir et s'incorporer ce qui le sustente. Votre âme d'une nature immortelle n'aura-t-elle pas aussi ses organes pour recevoir en elle-même le bien qu'elle cherche? Maintenant ouvrez son sein tant qu'il vous plaira, et vous verrez qu'elle ne peut recevoir en elle cet or et cet argent que vous entassez, et qui ne peut jamais la satisfaire : lors donc que vous pensez l'en rassasier, n'est-ce pas une pareille folie, que si vous vouliez remplir un vaisseau d'une liqueur qui ne peut y être versée? Insensés, ne voyez-vous pas que vous vous travaillez inutilement, que vous vous troublez dans la multitude? *Turbaris erga plurima.*

Et vous, qui recherchez avec tant d'ardeur la réputation et la gloire, pensez-vous pouvoir contenter votre âme? Cette gloire que vous désirez, c'est l'estime que les autres font de votre personne. Ou ils se trompent, ou ils jugent bien de votre mérite. S'ils se trompent dans leur pensée, vous seriez bien déraisonnables de faire votre bonheur de l'erreur d'autrui : que s'ils jugent sainement, c'est un bien pour eux ; et comment estimez-vous pouvoir être riche d'un bien qui est possédé par les autres? Voyez donc que vous vous épanchez hors de l'unité, et que vous vous troublez dans la multitude. *Turbaris erga plurima.*

Vous enfin, qui courez après les plaisirs, dites-moi, n'avez-vous rien en vous-mêmes de plus excellent que vos sens? Cette âme, que Dieu a faite à sa ressemblance, est-elle insensible et stupide, et n'a-t-elle pas aussi ses contentements? Est-ce en vain que le Psalmiste s'écrie que son cœur se réjouit dans le Dieu vivant (*Ps.* XXXIV. 9.)? Si l'âme a des délices qui lui sont propres, si elle a ses plaisirs à part; quelle est notre erreur et notre folie de croire que nous l'aurons contentée, lorsque nous aurons satisfait les sens? Au contraire ne jugeons-nous pas que si nous ne lui donnons des objets tout spirituels, qu'elle sente et qu'elle reçoive par elle-même, elle sortira au dehors pour en chercher d'autres, et qu'elle

se troublera dans la multitude? *Turbaris erga plurima.*

Ainsi quoi que puisse nous représenter notre imagination abusée, notre âme ne trouvera jamais son repos, jusqu'à ce que nous ayons composé nos mœurs; jusqu'à ce que, nous dégageant de la multitude, afin de nous recueillir en nous-mêmes, nous nous soyons rangés au dedans, et que nos affections soient bien ordonnées. C'est ce que nous apprend le Psalmiste, lorsqu'il dit : « La justice et la paix se sont embrassées : » *Justitia et pax osculatæ sunt* (*Ps.* LXXXIV. II.). Où est-ce qu'elles se sont embrassées? Elles se sont embrassées certainement dans le cœur du juste. C'est la justice qui établit l'ordre; et la justice règne en nos âmes, lorsque les choses y sont rangées dans une bonne disposition, et que les lois, que la raison donne, sont fidèlement observées : alors nous avons en nous la justice; et aussitôt après nous avons la paix : *Justitia et pax osculatæ sunt.*

O âme, si vous n'avez pas la justice, c'est-à-dire, si vous n'êtes pas recueillie pour vous composer en vous-même, infailliblement la paix vous fuira : pour quelle raison? parce qu'elle ne trouvera point au dedans de vous la justice sa bonne amie. Que si vous avez en vous la justice, cette justice qui vous retire en vous-même pour régler votre intérieur, vous n'aurez que faire de chercher la paix; elle viendra elle-même, dit saint Augustin, pour embrasser sa fidèle amie, c'est-à-dire, la justice qui vous établit dans votre véritable constitution : *Si amaveris justitiam, non diu quæres pacem ; quia et ipsa occurret tibi, ut osculetur justitiam* (*in Ps.* LXXXIV. *n.* 12. *tom.* IV. *col.* 898.). D'où il s'ensuit que nous n'avons point de repos, jusqu'à ce que, détachés de la multitude, nous appliquions nos soins en nous-mêmes pour régler notre intérieur, selon ce que dit le Seigneur Jésus : « Marthe, » Marthe, tu es empressée et tu te troubles. »

C'est pourquoi le grave Tertullien, méprisant l'inutilité de toutes les occupations ordinaires : Je ne suis point, dit-il, dans l'intrigue; on ne me voit point m'empresser près de la personne des grands, je n'assiége ni leurs portes ni leurs passages; je ne me romps point l'estomac à crier au milieu d'un barreau, je ne fréquente point les places publiques; j'ai assez à travailler en moi-même, c'est là que je mets toute mon affaire : *In me unicum negotium mihi est :* tout mon soin est de retrancher les soins superflus : *Nihil aliud curo, quàm ne curem* (*de Pallio., n.* 5.).

O généreuse résolution d'un philosophe chrétien! Chère Sœur, c'est ce que vous devez pratiquer dans la sainte retraite où vous voulez vivre. Laissez le siècle avec ses erreurs et ses empressements inutiles. Il ne peut souffrir votre solitude, ni votre grille, ni votre clôture; il appelle votre retraite une servitude : au contraire il se glorifie par une vaine ostentation de sa liberté. Les hommes du siècle croient être libres; parce qu'ils errent deçà et delà dans le monde, éternellement travaillés de soins superflus, et ils appellent leur égarement une liberté : comme des enfants qui se pensent libres, lorsque, échappés de la maison paternelle, ils courent sans savoir où ils vont. Pernicieuse liberté du siècle, qui ne nous laisse pas le loisir de vaquer à nous! Heureuse mille et mille fois votre servitude, qui vous occupe si utilement en vous-même!

Quelle affaire plus importante, que de composer son intérieur, c'est-à-dire, la seule chose qui nous appartient? Quelle pensée plus douce ni plus agréable? Si ta maison menace ruine, tu y emploies les jours et les nuits avec une satisfaction merveilleuse. Ton âme se dément de toutes parts comme un édifice mal entretenu, et tu n'auras point de plaisir à la réparer! Dieu commet à tes soins un champ très fertile; c'est-à-dire, l'âme raisonnable, capable de porter des fruits immortels : quelle honte que, dédaignant un si bel ouvrage, tu t'abaisses jusqu'à cultiver une terre stérile et infructueuse!

D'ailleurs, nos désirs sont si peu réglés, notre esprit est préoccupé de tant de fausses imaginations : ou l'orgueil nous enfle, ou l'envie nous ronge, ou les convoitises nous brûlent; et nous nous laissons accabler d'affaires, comme si celles-ci ne nous touchoient pas, ou qu'il n'y en eût pas assez pour nous occuper. Enfin que recherchons-nous parmi tant d'emplois? Pourquoi gouvernons-nous notre vie par des considérations étrangères? Je veux la passer dans les grandes charges. Mais que nous sert de faire une vie publique, puisqu'enfin nous ferons tous une mort privée? Mais si je me retire, que dira le monde? Et pourquoi voulons-nous vivre pour les autres, puisque chacun doit enfin mourir pour soi-même? O folie! ô illusion! ô troubles et empressements inutiles des enfants du siècle! Chères Sœurs, rompez ces liens, démêlez votre cœur de la multitude, et que vos forces se réunissent pour la seule occupation nécessaire : *Porro unum est necessarium* : c'est ma seconde partie, que je joindrai avec la troisième dans une même suite de raisonnements.

SECOND POINT.

Toutes les créatures intelligentes tendent de leur nature à l'unité seule, et j'apprends de saint Augustin (*lib. de Quantit. animæ, n.* 55. *tom.* I, *col.* 428.) que le véritable mouvement de l'âme, c'est de rappeler ses esprits des objets extérieurs au dedans de soi, et de soi-même s'élever à Dieu. C'est pourquoi Dieu ayant fait le monde avec cet admirable artifice, aussitôt il introduit l'homme, dit Philon le Juif (*lib. de mundi Opificio.*), au milieu de ce beau théâtre, pour être le contemplateur d'un si grand ouvrage. Mais en même temps qu'il le contemple, et qu'il jouit de l'incomparable beauté d'un spectacle si magnifique, il sent aussi en son propre esprit la merveilleuse vertu de l'intelligence, qui lui découvre de si grands miracles; et ainsi, rentrant en soi-même, il y ramasse toutes ses forces pour s'élever à son Créateur, et louer ses libéralités infinies. De cette sorte, l'âme raisonnable se rappelle de la multitude, pour concourir à l'unité seule; et telle est son institution naturelle. Mais le péché a perverti ce bel ordre, et lui donne un mouvement tout contraire. Dans sa véritable constitution elle passe de la multitude en soi-même, afin de réunir toute sa vigueur, pour se transporter à son Dieu qui est le principe de l'unité : au contraire le péché la poussant, elle tombe de Dieu sur soi-même, et de là sur la multitude des objets sensibles qui l'environnent. Car de même qu'une eau qui se précipite du sommet d'une haute montagne, rencontrant au milieu de sa course une roche, premièrement elle fond sur elle avec toute son impétuosité; et là elle est contrainte à se partager, forcée par sa dureté qui la rompt : ainsi l'homme, que son orgueil avoit emporté, tombe premièrement de Dieu sur soi-même, comme dit l'incomparable saint Augustin (*de Civit. Dei, lib.* XIV, *cap.* XIII, *tom.* VII, *col.* 364, 365.), parce qu'il est aussitôt déçu par son amour-propre; et là, rencontrant l'orgueil en son âme, élevé comme un dur rocher, il se brise, il se partage, et il se dissipe dans la vanité de plusieurs désirs dans lesquels son âme s'égare.

Et c'est ce que nous pouvons comprendre aisément par le livre de la Genèse. Le serpent artificieux promet à nos pères que, s'ils mangent le fruit défendu, ils auront la science du bien et du mal; et Adam se laisse surprendre à ses promesses fallacieuses (*Gen.* III. 5.). Certes, dans la pureté de son origine, il avoit la science du bien et du mal : car ne savoit-il pas, chrétiens, que son souverain bien est de suivre Dieu, et le souverain mal de s'en éloigner? Mais il veut chercher dans la créature ce qu'il possédoit déjà dans le Créateur; après quoi, par un jugement équitable, le Créateur retire ses dons, desquels l'homme orgueilleux n'étoit pas content : si bien que l'homme perdit aussitôt la véritable science du bien et du mal; et il ne resta plus en son âme que la vaine curiosité de la rechercher dans la créature.

C'est ainsi que nous allons, hommes misérables, cherchant curieusement le bien, et tâchant de le goûter partout où nous en voyons quelques apparences. Et comme toute âme curieuse est naturellement inquiète, notre humeur remuante et volage ne pouvant s'arrêter à un seul désir, se partage en mille affections déréglées, et erre de désirs en désirs par un mouvement éternel. De là vient que l'homme animal ne peut comprendre ce que dit le Seigneur Jésus, qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire; et la raison en est évidente : car nous ne croyons pas pouvoir être heureux, si nos désirs ne sont satisfaits; et ainsi, notre cœur étant échauffé d'une infinité de désirs, le vieil Adam ne peut pas entendre qu'il trouve jamais la félicité en ne poursuivant qu'une seule chose. O misère! ô aveuglement, qui établit la félicité à contenter les désirs irréguliers qui sont causés par la maladie! Eveillez-vous, ô enfants d'Adam, retournez à l'unité sainte de laquelle vous êtes déchus par la pernicieuse curiosité de chercher le bien dans les créatures : au lieu de partager vos désirs, apprenez du Sauveur Jésus à les réunir, et vous saurez le secret de les contenter : *Porro unum est necessarium.* Cessez de m'inquiéter, désirs importuns, ne prétendez pas partager mon cœur; laissez-moi écouter le Seigneur Jésus, qui m'assure, dans son Evangile, qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire.

Et certes, quand je considère, mes très chères Sœurs, qu'entre tous les êtres que nous connoissons, il n'y a que Dieu seul qui soit nécessaire, que tout le reste change, tout le reste passe, qu'il n'y a que notre grand Dieu qui soit immuable; je fais ce raisonnement en moi-même : S'il n'y a qu'un seul être qui soit nécessaire en lui-même, il n'y a rien aussi, à l'égard des hommes, qu'une seule opération nécessaire, qui est de suivre uniquement cet un nécessaire : car il est absolument impossible que notre repos puisse être assuré, s'il ne s'appuie sur quelque chose qui soit immobile. Plus une chose est réunie en elle-même, plus elle approche de l'immutabilité. L'unité ne donne point de prise sur elle, elle

s'entretient également partout : au contraire, la multitude cause la corruption, ouvrant l'entrée à la ruine totale par la dissolution des parties. Il faut donc que mon cœur aspire à l'unité seule, qui associera toutes mes puissances, qui fera une sainte conspiration de tous les désirs de mon âme à une fin éternellement immuable : *Porro unum est necessarium.*

Je m'élève déjà, ce me semble, au-dessus de toutes les créatures mortelles; animé de cette bienheureuse pensée, je commence à découvrir la stabilité que me promet le Sauveur Jésus dans la troisième partie de mon texte : *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab eâ :* « Marie a choisi la meilleure partie, qui » ne lui sera point ôtée. » Oui, si nous suivons fortement cet un nécessaire, qui nous est proposé dans notre évangile, nous trouverons une assurance infaillible parmi les tempêtes de cette vie.

Et comment, me direz-vous, chères Sœurs, comment pouvons-nous trouver l'assurance; puisque nous gémissons encore ici-bas sur les fleuves de Babylone, éloignés de la Jérusalem bienheureuse qui est le centre de notre repos? Saint Augustin vous l'expliquera par une doctrine excellente, tirée de l'Apôtre. « Nous ne » sommes pas encore parvenus au ciel; mais nous » y avons déjà envoyé une sainte et salutaire » espérance : » *Jam spem præmisimus*, dit saint Augustin (*in Ps.* LXIV, *n.* 3, *tom.* IV, *col.* 603.); et ce grand homme nous fait comprendre quelle est la force de l'espérance, par une excellente comparaison. Nous voguons en la mer, dit ce saint évêque; mais nous avons déjà jeté l'ancre au ciel, quand nous y avons porté l'espérance, que l'Apôtre appelle l'ancre de notre âme (*Hebr.*, VI. 19.). Et de même que l'ancre, dit saint Augustin, empêche que le navire ne soit emporté; et quoiqu'il soit au milieu des ondes, elle ne laisse pas de l'établir sur la terre : ainsi, quoique nous flottions encore ici-bas, l'espérance qui est l'ancre de notre âme, et que nous avons envoyée au ciel, fait que nous y sommes déjà établis.

C'est pourquoi je vous exhorte, ma très chère Sœur, à mépriser généreusement la pompe du monde, et à choisir la meilleure part qui ne vous sera point ôtée. Non certes, elle ne vous sera point ôtée; votre retraite, votre solitude. vous fera commencer dès ce monde une vie céleste : ce que vous commencerez sur la terre, vous le continuerez dans l'éternité. Dites-moi, que cherchez-vous dans ce monastère? Vous y venez contempler Jésus, écouter Jésus avec Marie la contemplative; vous y venez pour louer Jésus pour goûter Jésus, pour aimer uniquement ce divin Jésus : c'est pour cela que vous séparez votre cœur de l'empressante multiplicité des désirs du siècle. Que font les [saints dans le ciel? Ils jouissent de Dieu dans une bienheureuse paix, qui réunit en lui tous leurs désirs; ils le contemplent avec une insatiable admiration de ses grandeurs; ils l'aiment avec un doux ravissement, qui leur fait toujours trouver de nouvelles délices dans l'objet de leur amour; et le saint transport dont ils sont animés, ne leur permet pas de se lasser jamais de le louer et de célébrer ses miséricordes. Voilà, ma chère Sœur, le modèle de la vie que vous allez embrasser. Qu'elle est aimable! qu'elle est heureuse! qu'elle est digne de votre empressement et de remplir tous vos jours!]

Mais achèverons-nous ce discours sans parler de la divine Marie, dont nous célébrons aujourd'hui la nativité bienheureuse? Allons tous ensemble, mes très chères Sœurs, allons au berceau de Marie, et couronnons ce sacré berceau, non point de lis ni de roses, mais de ces fleurs sacrées que le Saint-Esprit fait éclore; je veux dire, de pieux désirs et de sincères louanges. Regardons l'incomparable Marie comme le modèle achevé de la vie retirée et intérieure; et tâchons de remarquer en sa vie, selon la portée de l'esprit humain, la pratique des vérités admirables que son Fils notre Sauveur nous a enseignées.

SERMON

PRÊCHÉ

A LA VÊTURE D'UNE NOUVELLE CATHOLIQUE,

LE JOUR DE LA PURIFICATION.

Grandeur de la miséricorde que Dieu avoit fait éclater sur elle. La multitude des Eglises, cette Eglise unique et première que les apôtres avoient fondée. Combien il est nécessaire de demeurer dans son unité; son éternelle durée, justifiée contre les sentiments des protestans. Erreurs monstrueuses, et absurdités qui résultent du système de cette Eglise cachée qu'ils ont voulu supposer. La perfection de l'Eglise dans l'unité.

Vocavit vos de tenebris in admirabile lumen suum.

Il vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière (I. PETR., II. 9.).

Ma très chère Sœur en Notre-Seigneur Jésus-Christ, après les grandes miséricordes que Dieu a fait éclater sur vous, je ne puis mieux com-

mencer ce discours que par des actions de grâces publiques, remerciant sa bonté paternelle, qui vous a miraculeusement délivrée de la puissance des ténèbres, pour vous transporter au royaume de son Fils bien-aimé.

En effet, n'est-il pas bien juste, ô grand Dieu, que votre sainte Eglise catholique vous loue et vous glorifie dans les siècles des siècles? Car, qui n'admireroit la profondeur de vos jugements, ô éternel Roi de gloire, qui, pour la punition de nos crimes, ou pour quelque autre secret conseil de votre sainte providence, ayant permis qu'en ces derniers temps l'Eglise chrétienne fût déchirée par tant de sortes de schismes, et par tant de lamentables divisions, ne perdez pas pour cela les âmes que vous avez choisies; mais qui, étant riche en miséricorde, savez les éclairer, même dans le sein de l'erreur, et selon votre bon plaisir les attirez par des ressorts infaillibles à la véritable croyance. C'est ce que vous avez fait paroître en cette jeune fille, élevée dans le schisme et dans l'hérésie, que vous avez regardée en pitié, ô Père très clément et très bon. On la nourrissoit dans une doctrine hérétique; mais vous avez voulu être son docteur. Vous lui avez ouvert les yeux, pour voir votre admirable lumière; vous avez voulu faire paroître qu'il n'y a point d'âge qui ne soit mûr pour la foi, et que l'homme est assez savant quand il sait écouter vos saintes inspirations. Et voici qu'étant instruite de la véritable doctrine, que nous avons reçue de nos pères par une succession de tant de siècles, touchée en son cœur d'un extrême dégoût de ce monde trompeur, et d'un chaste amour de votre cher Fils, qu'elle désire choisir pour son seul Epoux, elle se vient présenter devant vos autels, afin que vous ayez agréable qu'elle soit admise aujourd'hui à l'épreuve d'une vie retirée. Bénissez-la, Seigneur, et soyez loué à jamais des grâces que vous lui faites : que les anges et tous les esprits bienheureux chantent éternellement vos bontés.

Et vous, ma chère Sœur, que Dieu comble de tant de bienfaits, considérez ces dévotes filles et toute cette pieuse assemblée. Mais élevez plus haut vos regards; contemplez en esprit la sainte Eglise de Dieu, tant celle qui règne dans le ciel, que celle qui combat sur la terre : croyez qu'elle triomphe de joie, de voir en vous des effets si visibles de la miséricorde divine. Eclatez aussi en hymnes et en cantiques; dites, dans l'épanchement de votre âme : « O Seigneur, qui est semblable à vous (*Ps.* XXXIV. 10.)! Que le Dieu d'Israël est bon à ceux qui sont droits de cœur, » (*Ps.* LXXII. 1.), » et qui marchent devant sa face en toute simplicité!

Pour moi, afin de vous animer davantage à rendre à notre grand Dieu de fidèles actions de grâces, je vous donnerai, avec l'assistance divine, quelques avis succincts, mais très importants, et sur ce que vous avez fait, et sur ce que vous allez faire. Je vous représenterai premièrement la grande grâce que Dieu vous a faite de vous retirer des ténèbres de l'hérésie; et après, je tâcherai de vous faire voir de quelle sorte vous devez user de l'inspiration qu'il vous donne, de renoncer entièrement à toutes les espérances du siècle : et il se rencontre fort à propos que les deux principaux mystères que nous célébrons en ce jour, conviennent très bien avec ce sujet. Dans la purification de la Vierge, vous pouvez considérer avec fruit que Dieu, par sa pure bonté, vous a purgée de votre hérésie; et dans l'oblation de l'Enfant Jésus, que l'on présente aujourd'hui à son Père, vous devez faire réflexion sur le dessein que vous méditez, de vous consacrer pour jamais à son service par une profession solennelle. C'est sur quoi je vous entretiendrai en ce jour : vous ferez seule tout le sujet de cette exhortation. Au reste, n'attendez pas de moi tous ces ornements de la rhétorique mondaine; mais priez seulement cet Esprit qui souffle où il veut, qu'il daigne répandre sur mes lèvres ces deux beaux ornements de l'éloquence chrétienne, la simplicité et la vérité, et qu'il étende par sa grâce le peu que j'ai à vous dire.

PREMIER POINT.

Si, parlant aujourd'hui de nos frères qui à notre grande douleur se sont séparés d'avec nous, j'appelle leur Eglise une Eglise de ténèbres; je les prie de ne croire pas que, pour condamner leur erreur, je m'aigrisse contre leurs personnes. Certes, je puis dire d'eux avec vérité ce que l'Apôtre disoit des Juifs (*Rom.*, X. 1.), que le plus tendre désir de mon cœur, et la plus ardente prière que je présente tous les jours à mon Dieu, est pour leur salut. Je ne puis voir, sans une extrême douleur, les entrailles de la sainte Eglise si cruellement déchirées; et pour parler plus humainement, je suis touché au vif, quand je considère tant d'honnêtes gens que je chéris, comme Dieu le sait, marcher dans la voie de ténèbres. Mais afin qu'il ne semble pas que je veuille faire aujourd'hui une invective inutile, je vous proposerai une doctrine solide, et conduirai ce discours, si Dieu le permet, avec une telle modération, que sans les charger d'injures,

je les presserai par de vives raisons tirées des Ecritures divines, et des Pères leurs interprètes fidèles.

Je dis donc en premier lieu, chrétiens, que Dieu est une pure et incompréhensible lumière, de laquelle toute autre lumière prend son origine; d'où vient que l'apôtre saint Jean dit que « Dieu est lumière, et qu'en lui il n'y a point » de ténèbres (1. Joan., 1. 5.). » Et saint Paul l'appelle « Père de lumière, qui habite une lu- » mière inaccessible (1. *Tim.*, vi. 16.). » Le genre humain, chrétienne assemblée, s'étant retiré de cette lumière éternelle, languissoit dans une nuit profonde et dans des ténèbres plus qu'égyptiennes, lorsque Dieu touché de pitié envoya son cher Fils en la terre, pour être la lumière du monde, comme il dit lui-même en saint Jean (Joan., viii. 12.). C'est lui qui est cette véritable et universelle lumière, « qui illumine par ses » clartés tout homme venant au monde (*Ibid.*, » i. 9.). » C'est la splendeur de la gloire du Père, qui, étant devenue chair dans la plénitude des temps, est entrée en société avec nous, et nous a faits participants de ses dons : car ayant commencé sur la terre l'exercice de son ministère par la prédication de la parole de vie que son Père lui mettoit à la bouche, il a assemblé près de sa personne les premiers ministres de son Evangile, qu'il a appelés ses apôtres; parce qu'après sa course achevée, il les devoit envoyer par toutes les provinces du monde, pour agréger ses brebis dispersées, sous l'invocation de son nom et la profession de son Evangile. Et comme il a dit de lui-même qu'il étoit la lumière du monde, ainsi que je vous le rapportois tout à l'heure; de même a-t-il dit, parlant à ses saints apôtres : « Vous » êtes la lumière du monde : » *Vos estis lux mundi* (Matth., v. 14.); parce qu'étant éclairés des lumières de ce bon Pasteur par l'infusion de son Saint-Esprit, ils ont eux-mêmes communiqué la lumière aux peuples errants, comme dit l'apôtre saint Paul écrivant aux Ephésiens : « Vous étiez autrefois ténèbres; mais vous êtes » maintenant lumière en Notre-Seigneur(*Ephes.*, » v. 8.). »

Cette lumière, au commencement, se répandit sur peu de personnes; parce que, selon la parabole de l'Evangile, l'Eglise, d'un petit grain, devoit devenir un grand arbre (Luc., xiii. 19.). Mais enfin, par la miséricorde de Dieu, la foi étant augmentée, on a fondé des Eglises par toutes les parties de la terre, selon le modèle de celles que les saints apôtres avoient établies. Fidèles, ne croyez pas que l'on ait divisé pour cela cette première et originelle lumière, ou que l'on ait, pour ainsi dire, arraché quelque rayon aux Eglises apostoliques, pour les porter aux autres Eglises. Certes, cela ne s'est pas fait de la sorte : cette lumière a été étendue; mais elle n'a pas été divisée. En faisant de nouvelles Eglises, on n'a pas fait des sociétés séparées : « On a été prendre » des premières Eglises la continuation de la foi, » et la semence de la doctrine : » *Traducem fidei et semina doctrinæ cæteræ exinde Ecclesiæ mutuatæ sunt*, dit Tertullien (*de Præscript. n.* 20.). Toutes les Eglises sont apostoliques, parce qu'elles sont descendues des Eglises apostoliques. Un si grand nombre d'Eglises, dit Tertullien, ne sont que cette Eglise unique et première que les apôtres avoient fondée. Elles sont toutes premières et toutes apostoliques; parce qu'elles se sont toutes rangées à la même paix, qu'elles se sont associées à la même unité, qu'elles ont toutes le même principe. « L'Eglise » éclairée par le Sauveur Jésus, qui est son véri- » table soleil, dit l'admirable saint Cyprien (*lib.* » *de Unit. Eccl. pag.* 195.), bien qu'elle ré- » pande ses rayons par toute la terre, n'a qu'une » même lumière qui se communique partout : » *Ecclesia Domini luce perfusa per totum orbem radios suos porrigit; unum tamen lumen est, quod ubique diffunditur, nec unitas corporis separatur.*

Par où vous voyez, mes chers frères, que l'Eglise est le lieu sacré dans lequel Jésus-Christ renferme le trésor des lumières célestes. Quelque docte que soit un homme, quelques beaux sentiments qu'il professe, il marche dans les ténèbres s'il abandonne l'unité de l'Eglise. Celui-là ne peut avoir Dieu pour père, qui n'a pas l'Eglise pour mère. En vain nos adversaires se glorifient-ils, en toutes rencontres, de la science des Ecritures qu'ils n'ont jamais bien étudiées selon la méthode des Pères, qui ont fait gloire de suivre les interprétations de leurs ancêtres. « Nous enseignons, di- » soient-ils, ce que nous ont appris nos prédéces- » seurs; et nos prédécesseurs l'ont reçu des hom- » mes apostoliques; et ceux-là, des apôtres; et » les apôtres, de Jésus-Christ; et Jésus-Christ, de » son Père. » C'est à peu près ce que veulent dire ces mots du grand Tertullien : *Ecclesia ab apostolis, apostoli à Christo, Christus à Deo tradidit* (*de Præscript. n.* 37.). O la belle chaîne, ô la sainte concorde, ô la divine tissure que nos nouveaux docteurs ont rompue! Cette belle succession étoit la gloire de l'Eglise de Dieu : c'est ce que nous opposions aux ennemis de Jésus, que malgré les tyrans et les hérétiques, malgré la

violence et la fraude, l'Eglise de Jésus-Christ étoit demeurée volontairement immobile.

Ils renoncent volontairement à cet avantage. N'ont-ils pas osé assurer, dans l'article XXXI de leur Confession, qu'il a été nécessaire que Dieu en notre temps, auquel l'état de l'Eglise étoit interrompu, ait suscité gens d'une façon extraordinaire, pour dresser l'Eglise de nouveau qui étoit en ruine et désolation? O parole inouïe aux premiers chrétiens! si ce n'est, certes, qu'elle a toujours été témérairement avancée par les hérétiques leurs prédécesseurs, et toujours constamment réfutée par nos Pères les orthodoxes. L'avez-vous jamais cru, ô saints martyrs, ô bienheureux évêques, ô docteurs divinement éclairés, l'avez-vous jamais cru que cette Eglise que vous fondiez par votre sang, ou que vous instruisiez par votre doctrine, dût être durant tant de siècles entièrement abolie, jusqu'à ce que Luther et Calvin la vinssent dresser de nouveau? Cette cité qui a occupé tout le monde, Dieu l'a fondée éternellement, dit l'admirable saint Augustin (*in Psal.* XLVII, *n.* 7, *tom.* IV, *col.* 420.); le firmament tomberoit aussitôt que l'Eglise seroit éteinte : *Deus fundavit eam in æternum.*

Certes, il est indubitable, ô Sauveur Jésus : comme durant toute l'éternité vous serez béni dans le ciel, ainsi pendant toute la durée de ce siècle vous aurez toujours des adorateurs sur la terre. Et où seront ces adorateurs, si votre Eglise doit tomber en ruine? Comment pourriez-vous être adoré dans une Eglise entièrement désolée, une Eglise infectée d'erreurs, faisant profession publique d'idolâtrie, une Eglise enfin telle qu'elle a été durant plusieurs siècles, suivant l'opinion de nos adversaires? Seigneur Jésus, encore une fois où étoient alors vos adorateurs? Eh! dites-nous, je vous prie, nos frères, qui dites si hautement que vous voulez suivre les Ecritures, dans quel évangile ou dans quelle prophétie voyez-vous que l'Eglise dût un jour tomber en ruine, qu'elle dût être désolée durant tant de siècles? La Synagogue même des Juifs, qui n'avoit pas de si belles promesses, a-t-elle jamais eu de si longues éclipses? Est-ce là cette Eglise fondée sur la pierre contre laquelle les portes d'enfer ne peuvent jamais prévaloir (MATTH., XVI. 18.)? Comment est-ce que l'Eglise de Dieu est enfin tombée en ruine, et a été obscurcie d'erreurs, elle que l'Apôtre appelle la colonne et le soutien de la vérité (1. *Tim.*, III. 15.)? Le Sauveur Jésus parlant à ses disciples, et en leur personne à ceux qui se devoient assembler avec eux, ou qui leur devoient succéder : « Je serai, dit-il avec vous jusqu'à » la consommation des siècles (MATTH., XXVIII. » 20.). » Où étiez-vous donc, ô Sauveur, quand nos réformateurs, sans aveu, sont venus dresser de nouveau votre Eglise?

Certes, je vous l'avoue, mes chers frères, je ne puis modérer ma douleur, quand je vois de telles paroles prononcées par des chrétiens. Aussi ont-ils tâché de les adoucir par diverses explications, autant vaines que spécieuses. Je vous les rapporterai, s'il vous plaît; et puis, à l'honneur de la vérité, et pour la consolation de nos âmes, nous les réfuterons en esprit de paix. Il leur a semblé fort étrange de dire que l'Eglise de Jésus-Christ dût cesser si long-temps d'être sur la terre. Les Luthériens de la Confession d'Ausbourg, leurs frères et leurs nouveaux alliés, assurent en l'article VII qu'il y a une Eglise sainte qui demeurera toujours. Ils parlent de l'Eglise qui est en ce monde. Et leurs propres Eglises, qui sont dans la Suisse et autres pays, disent au chapitre XVII qu'il faut qu'il y ait toujours eu une Eglise, qu'elle soit encore, et qu'elle dure jusqu'à la fin des siècles; c'est-à-dire, une assemblée des fidèles appelés et recueillis de tout le monde. Interrogez nos frères errants, il faudra qu'ils répondent la même chose. Demandez-leur où étoit cette Eglise, lorsqu'il n'en paroissoit dans le monde aucune qui fît profession de leur foi. Comme c'est une chose évidente, ils vous répondront tous qu'elle étoit cachée, qu'elle ne paroissoit pas par un terrible jugement de Dieu qui la retiroit de la vue des méchants. Ils pensent ainsi réparer l'injure qu'ils feroient à l'Eglise, s'ils osoient assurer qu'elle fût entièrement abolie. Mais quelle âme vraiment chrétienne ne déploreroit pas leur aveuglement?

Ah! que vous êtes vraiment redoutable en vos conseils, ô grand Dieu, qui avez permis, par une juste vengeance, que ceux qui ont déchiré votre Eglise ne sussent pas même ce que c'est que l'Eglise. L'Eglise, à votre avis, nos chers frères, n'est-ce qu'une multitude sans union? consiste-t-elle en des gens dispersés, qui n'ont rien de commun qu'en esprit? est-ce assez qu'ils croient intérieurement? n'est-il pas nécessaire qu'ils fassent profession de leur foi? Mais l'Apôtre dit expressément que « l'on croit dans le cœur à justice, » et que l'on confesse par la bouche à salut (*Rom.*, » X. 10.). » Et le Sauveur lui-même : « Qui me » confessera, dit-il, devant les hommes, je le con- » fesserai devant mon Père céleste (MATTH., X. » 32.). » De plus est-ce assez que chacun la professe en particulier? Ne faut-il pas que ceux qui invoquent avec sincérité le nom du Seigneur, lient ensemble une sainte société par la confession

publique de la même foi? Et cette Eglise cachée, dont vous nous parlez, comment pouvoit-elle avoir une confession publique? qu'est-ce autre chose qu'un amas de personnes timides, qui n'osoient confesser ce qu'ils croyoient, qui démentoient leurs consciences, en s'unissant de corps à une Eglise dont ils se séparoient en esprit? Certes, s'ils se fussent séparés d'avec nos pères, leur séparation les eût rendus remarquables, et leur société se seroit produite; elle n'auroit pas été cachée, comme vous le dites. Et s'ils sont demeurés unis; quoi, ces justes, ces gens de bien, cette Eglise prédestinée, alloient adorer Dieu dans nos temples qui étoient des temples d'idoles, et communiquoient à nos prières qui renversoient la dignité du médiateur, et assistoient à nos sacrifices qui réduisent à néant celui de la croix? Chers frères, en quel abîme d'erreurs tombez-vous?

Mais pour vous presser encore davantage : il n'y a point d'Eglise sans foi. Et comment croiront-ils, s'ils n'entendent? et comment entendront-ils, s'ils n'ont des prédicateurs? et peut-il y avoir des prédicateurs où il n'y a point de pasteurs? Dis-moi donc, ô Eglise cachée, à laquelle Luther et Calvin ont eu leur refuge, d'où ils tirent leur succession, bien qu'il leur soit impossible de la montrer; dis-moi où étoient tes pasteurs? Si c'étoient ceux de l'Eglise romaine, donc tu n'entendois qu'une fausse doctrine, contraire à celle des réformateurs; donc tu recevois des sacrements mutilés, car ils ne les administroient pas d'autre sorte; donc tu te pouvois sauver dans cette communion; et néanmoins c'est une chose assurée que l'on ne se peut sauver que dans la communion de la vraie Eglise. Et si l'on se sauvoit en ce temps dans la communion de l'Eglise romaine, nous nous y pouvons sauver à présent. Par conséquent, ô Eglise cachée, devant que Luther te vînt découvrir, les pasteurs de l'Eglise romaine n'étoient pas tes véritables pasteurs. Que si tu étois régie par d'autres pasteurs, je demande que l'on m'en montre la liste, et que l'on me fasse voir les Eglises qu'ils ont gouvernées, et les chaires qu'ils ont remplies : c'est une chose impossible.

Car lorsqu'ils nous allèguent les Hussites et les Albigeois, chrétiens, vous voyez assez combien cette évasion est frivole. Ces Hussites et ces Albigeois venoient eux-mêmes, à ce qu'ils disoient, dresser de nouveau l'Eglise. Et je demanderai toujours où étoit l'Eglise avant les Hussites; où étoit-elle avant les Albigeois? En vain ils prétendent tirer leur autorité de gens qui se sont produits d'eux-mêmes aussi-bien qu'eux, et qui, après avoir quelque temps agité le christianisme, sont retournés dans l'abîme duquel ils étoient sortis tout ainsi qu'une noire vapeur. Et dites-moi donc, je vous prie, quel monstre d'Eglise est-ce que cette Eglise cachée, Eglise sans pasteurs ni prédicateurs; bien que, selon la doctrine de l'Apôtre (*Ephes.*, IV. 11.), Dieu ait mis dans le corps de l'Eglise les uns pasteurs, et les autres docteurs, sans quoi l'Eglise ne peut consister (*art.* XXV *de leur Confession.*)? Eglise sans sacrements et sans aucune profession de foi; Eglise vraiment de ténèbres, digne, certes, d'être cachée, puisqu'elle n'a aucuns traits de l'Eglise de Jésus-Christ. Le Sauveur ayant ordonné à ses apôtres que ce qu'ils entendoient en particulier, ils le prêchassent hautement sur les toits (MATTH., X. 27.), c'est-à-dire, dans l'évidence du monde; nous parler d'une Eglise cachée, en vérité n'est-ce pas nous parler d'une Eglise de l'antechrist?

Car l'Eglise chrétienne, dès son berceau, étoit connue par toute la terre, ainsi que l'Apôtre dit aux Romains : « Votre foi est annoncée par tout » le monde (*Rom.*, I. 18.). » Et bien qu'elle fût persécutée de toutes parts, elle se rendoit illustre par ses propres persécutions et par son invincible constance. « Nous savons de cette secte, disoient » les Juifs à l'apôtre saint Paul (*Act.*, XXVIII. 22.), » que l'on lui contredit partout. » L'Eglise fut donc connue sitôt après la mort du Sauveur. Et en effet, étant nécessaire que tous les gens de bien se rangent à la société de l'Eglise, comme nos adversaires même le professent, se peut-il une plus grande absurdité que de dire qu'elle soit cachée? Comment veut-on que les hommes se rangent à une société invisible? Partant, cette Eglise cachée à laquelle ils se glorifient d'avoir succédé, n'étant pas, selon leur propre Confession, cette cité élevée sur la montagne, exposée à la vue des peuples; que reste-t-il autre chose, sinon qu'elle fût au fond de l'abîme dont elle est sortie pour un temps au grand malheur du christianisme, pour la punition de nos crimes? C'est pourquoi il est arrivé que ces doctes, ces beaux esprits, qui ont écrit de si belles choses, ils ont tout su, excepté l'Eglise; et, faute de la connoître, toutes leurs autres connoissances leur ont tourné à damnation éternelle.

Il n'y a rien de si froid, ni de si mal digéré que ce qu'ils ont dit des qualités que devoit avoir l'Eglise de Jésus-Christ. La perfection de l'Eglise est dans l'unité; et cette unité, chrétiens, jamais ils ne l'ont entendue. Laissons les longues disputes et les arguments difficiles : l'union qu'ils ont faite depuis peu d'années avec leurs nouveaux frères les Luthériens, décide tous nos doutes sur cette

matière. Les contentions de ces deux sectes sont connues à tout le monde : elle se sont traitées très long-temps d'impies et d'hérétiques; enfin elles se sont unies. Ce n'est pas une chose nouvelle que deux sectes s'unissent ensemble; mais qu'elles se soient unies en conservant la même doctrine qui les a si long-temps séparées, c'est ce qui fait voir très évidemment qu'ils ne savent pas ce que c'est que l'Eglise.

Car je leur demande, mes frères, la secte des Luthériens mérite-t-elle le nom d'Eglise? Si elle n'est pas Eglise, pourquoi communier avec elle? pourquoi souiller votre communion par une communion schismatique ? L'Eglise ne connoît qu'elle-même : elle ne reçoit rien qui ne soit à elle. « L'étranger et l'incirconcis n'y entreront » point, » disoit autrefois le prophète (Is., LII. 1.). Que s'ils sont la vraie Eglise ; donc les Luthériens et les Calvinistes ne font que la même Eglise. Et qui a jamais ouï dire que l'Eglise de Jésus-Christ fût un amas de sectes diverses qui ont une profession de foi différente et contraire en plusieurs points, dont les pasteurs n'ont pas la même origine, et ne communiquent entre eux ni dans l'ordination ni dans les synodes? Cette union, n'est-ce pas plutôt une conspiration de factieux qu'une concorde ecclésiastique? Comme on voit les mécontents d'un Etat entrer dans le même parti, chacun avec son intérêt distingué de celui des autres, et ne s'associer seulement que pour la ruine de leur commune patrie, pendant que les fidèles serviteurs du prince sont unis véritablement pour le service du maître ; ainsi en est-il de cette fausse union que nos réformateurs prétendus ont faite depuis peu de temps. Et c'est ce que faisoient ces hérétiques, dont parle Tertullien (*de Præscript. n.* 41.) : *Pacem quoque passim cum omnibus miscent :* « Ils entrent en » paix avec tous indifféremment : car il ne leur » importe pas, ajoute ce grand personnage, d'a- » voir des sentiments opposés, pourvu qu'ils » conspirent à renverser la même vérité : » *Nihil enim interest illis, licet diversa tractantibus, dum ad unius veritatis expugnationem conspirent.*

Ç'a toujours été l'esprit qui a régné dans les hérésies. Les Ariens ne vouloient autre chose, sinon que l'on supprimât le mot de *Consubstantiel*, comme apportant trop grand trouble à l'Eglise ; et qu'après, en dissimulant le reste de la doctrine, on vécût en bonne intelligence. Ainsi, disent les Calvinistes, ne parlons plus de la réalité du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie, sur laquelle nos pères se sont si long-temps combattus; du reste unissons-nous, et que chacun demeure dans sa croyance. O la nouvelle façon de terminer les schismes, toujours inconnue à l'Eglise, et toujours pratiquée par les hérétiques! Ils ont trouvé le moyen de s'unir dans le schisme même. *Schisma est unitas ipsis*, disoit le grave Tertullien (*de Præscript. n.* 42.): « L'unité même » parmi eux est un schisme. » Ils professent une foi contraire, c'est le schisme; ils les reçoivent à la même communion, c'est l'unité. Car si les articles dans lesquels vous différez sont essentiels, pourquoi vous unissez-vous? et s'ils ne le sont pas, pourquoi avez-vous été si long-temps séparés? Pourquoi est-ce que Calvin, qui est venu le dernier, n'a pas tendu les mains à Luther? que ne lui a-t-il donné ses églises? pourquoi a-t-il voulu être chef de parti au préjudice de l'Evangile? pourquoi a-t-il divisé le troupeau de Jésus?

Certes, il falloit bien que vos pères crussent que les articles de foi qui vous séparoient fussent importants; autrement, comment les excuserez-vous de n'avoir pas accouru à la même unité? Maintenant de savoir si le corps de Jésus-Christ est réellement en l'Eucharistie, ou s'il n'y est pas; cela vous semble une chose de peu d'importance. Donc, que de synodes inutiles, que de folles disputes, que de sang répandu vainement pour soutenir qu'il n'y étoit pas! Savoir si Jésus y est ou s'il n'y est pas, c'est une chose de peu d'importance : donc un tel bienfait du Sauveur Jésus demeurera dans le doute. Certes, si Jésus y est, il n'y peut être que par un amour infini; et ainsi ceux qui le nieroient, quel tort ne feroient-ils pas à sa miséricorde, ne reconnoissant pas une grâce si signalée! Et vous appelez cela une affaire de peu d'importance? contre la dignité de la chose qui crie contre vous; contre les luthériens mêmes, que vous appelez et qui vous refusent; contre vos pères qui vous crient qu'ils ont cru cet article important, et que s'il ne l'étoit pas, en vain ont-ils apporté tant de troubles au monde.

Ne doutons donc pas, ma très chère Sœur, qu'ils ne marchent dans les ténèbres. L'apôtre saint Jean a dit que « qui n'aime pas ses frères, » ne sait où il va, et demeure dans l'obscurité » (JOAN., II. 11.). » Comment donc ne sont-ils point aveugles, eux qui se sont séparés d'avec nous pour des causes si peu légitimes; puisque nous les voyons s'ôter à eux-mêmes, dans ces derniers temps, celle que leurs pères et les nôtres avoient toujours crue être la principale? dignes certainement, après avoir rompu la vraie paix,

d'entrer dans une fausse concorde, comme je vous le viens de montrer tout à l'heure; concorde qui les fortifie peut-être selon la politique mondaine; mais, si nous le savons comprendre, qui les ruine très évidemment selon la règle de la vérité. Rendez donc graces à Dieu, ma très chère Sœur, qui vous a tirée de la société des ténèbres.

Ah! qui me donnera des paroles assez énergiques pour déplorer ici leur malheur? Certes, je l'avoue, chrétiens, il est bien difficile de se départir de la première doctrine dont on a nourri notre enfance. Tout ce qui nous paroît de contraire nous semble étrange et nous épouvante : notre âme, possédée des premiers objets, ne regarde les autres qu'avec horreur. Que pouvons-nous faire dans cette rencontre? Rendre grâces pour nous, et pleurer pour eux. Cependant ne laissons pas de les exhorter à rentrer en concorde avec nous; et afin de le faire avec des paroles plus énergiques, employons celles de saint Cyprien, ce grand défenseur de l'unité ecclésiastique. Voici comme parle ce grand personnage à quelques prêtres de l'Eglise romaine, qui s'étoient retirés de la société des fidèles, sous le prétexte de maintenir la pure doctrine de l'Evangile contre les ordonnances des pasteurs de l'Eglise. « Ne pensez pas, mes frères, que vous » défendiez l'Evangile de Jésus-Christ, en vous » séparant de son troupeau, et de sa paix et de » sa concorde; étant, certes, plus convenable à » de bons soldats du Sauveur de ne point sortir » du camp de leur capitaine, afin que, demeu- » rant dedans avec nous, ils puissent pourvoir » avec nous aux choses qui sont utiles à l'Eglise. » Car puisque notre concorde ne doit point être » rompue, et que nous ne pouvons pas quitter » l'Eglise pour aller à vous, ce que nous ferions » volontiers si la vérité le pouvoit permettre; » nous vous prions, et nous vous demandons » avec toute l'ardeur possible, que vous retour- » niez plutôt à notre fraternité, et à l'Eglise de » laquelle vous êtes sortis : » *Nec putetis sic vos Evangelium Christi asserere, dum vosmetipsos à Christi grege, et ab ejus pace et concordiâ separatis; cùm magis militibus gloriosis et bonis congruat intra domestica castra consistere, et intus positos ea quæ in commune tractanda sunt agere ac providere. Nam cùm unanimitas et concordia nostra scindi omnino non debeat; quia nos Ecclesiâ derelictâ foras exire et ad vos venire non possumus, ut vos magis ad Ecclesiam matrem et ad nostram fraternitatem revertamini, quibus possumus hortamentis petimus et rogamus* (*ad Conf. Rom. Epist.* XLIV, *pag.* 58.).

SECOND POINT.

[1] Dans la conduite de Dieu sur votre âme, je trouve ceci de très remarquable que le Saint-Esprit agissant en vous, y a fait naître en même temps l'amour de l'Eglise et celui de la sainte virginité. N'étoit-ce pas peut-être pour vous faire entendre que les Eglises des hérétiques, que vous abandonniez généreusement, étoient des Eglises prostituées, et que la seule Eglise vierge c'est la catholique, à laquelle la grâce divine vous a appelée? Que l'Eglise doive être vierge, il n'est rien de plus évident; parce que tous les docteurs nous enseignent qu'il y a une ressemblance parfaite entre la bienheureuse Vierge et l'Eglise; et c'est pourquoi cette femme de l'Apocalypse, qui paroît revêtue du soleil, nous représente tout ensemble l'Eglise et Marie. La sainte mère de notre Sauveur est vierge et mariée tout ensemble : elle est également vierge et mère. Il en est ainsi de l'Eglise : car l'Eglise, aussi-bien que la sainte Vierge, conçoit et enfante par le Saint-Esprit. L'Eglise, comme la sainte Vierge, a un Epoux chaste qui n'est pas le corrupteur de sa pureté; mais plutôt qui en est le gardien fidèle, et par conséquent elle est vierge. Mais peut-être voulez-vous savoir ce que c'est que la virginité de l'Eglise : contentons en peu de mots ce pieux désir.

La virginité de l'Eglise, c'est sa vérité et son unité : et de là vient que je vous disois que les Eglises des hérétiques sont des Eglises prostituées; parce qu'en perdant l'unité, elles se sont éloignées de la vérité. Toute âme qui est dominée par l'erreur est une âme adultère et prostituée; parce que l'erreur est la semence du diable, par laquelle ce vieux serpent, ce vieux adultère, qui est menteur et père du mensonge, corrompt l'intégrité des esprits : et c'est aussi pour cela que l'Eglise est vierge, parce que l'erreur n'y a point d'accès; la doctrine de l'Eglise est vierge, parce qu'elle la conserve aussi pure que son divin Epoux la lui a donnée.

Que cherchiez-vous donc, ma très chère Sœur, quand abandonnant l'hérésie vous êtes accourue à l'Eglise? Vous cherchiez la virginité de l'Eglise

[1] Ce morceau, dans le manuscrit de Bossuet, ne fait point corps avec ce qui précède : mais comme son discours n'est pas entier, pour le compléter, autant qu'il est en nous, nous avons cru pouvoir y réunir ce fragment, qui revient parfaitement à la matière traitée dans la première partie, et qui probablement a été fait pour le même sujet. (*Edit. de Déforis.*)

que l'hérésie ne reconnoît pas. Comment est-ce que nous montrons que l'hérésie ne reconnoît pas la virginité de l'Eglise? Elle enseigne que l'Eglise, la vraie Eglise, n'est pas infaillible; elle enseigne que l'Eglise peut errer; elle enseigne que l'Eglise a erré souvent. Le ministre de cette ville l'a prêché et l'a écrit de la sorte. O ministre d'iniquité, vous ne connoissez pas la virginité de l'Eglise. Si elle peut errer, elle n'est pas vierge; car l'erreur est un adultère de l'âme. Mais comment connoîtriez-vous sa virginité, puisque vous ne connoissez pas même sa sainteté? Je crois la sainte Eglise, disent les apôtres dans leur symbole. Est-elle sainte, si elle ment? est-elle sainte, si elle enseigne l'erreur, si elle la confirme par son autorité? Donc l'Eglise que vous nous prêchez est une Eglise prostituée; et cette jeune fille a bien fait quand elle a quitté cette Eglise, et qu'elle a cherché une Eglise vierge. Mais notre Eglise, ma très chère Sœur, est encore vierge par son unité.

L'origine de l'unité, c'est le Fils de Dieu : il n'a paru qu'en un seul lieu de la terre; mais ses prédicateurs ont été par tout l'univers, et ils y ont fondé des Eglises. L'unité ne s'est pas divisée, mais elle s'est étendue; et cette unité sainte et indivisible, la succession continuelle nous l'a apportée. Considérez les troupeaux rebelles; leurs noms vous marquent leur séparation. Zuingliens, Luthériens, Calvinistes sont des noms nouveaux : ce n'est donc pas l'unité qui les a produits, parce que l'unité est ancienne; mais l'unité les a condamnés, parce qu'il appartient à l'unité sainte, qui communique avec l'Eglise ancienne par une succession vénérable; il appartient, dis-je, à cette unité de condamner l'audace de la nouveauté. Donc leurs noms sont des noms de schisme : notre nom, c'est un nom de communion. Mon nom, c'est chrétien, dit saint Pacien (S. Pacian. *ad* Sympron. *Ep.* I.); mon surnom, c'est catholique. Catholique, c'est universel; catholique, c'est un nom d'unité, un nom de charité et de paix. Donc l'Eglise catholique est l'Eglise vierge, parce qu'elle possède l'unité sainte, qui la lie inséparablement à l'Epoux unique. C'est pourquoi les Eglises des hérétiques ayant perdu l'unique Epoux, elles prennent le nom de leurs adultères.

L'hérésie n'a point de vierges sacrées : quoiqu'elle se vante d'être l'Eglise, elle n'ose imiter l'Eglise en ce point. Il n'y a que la vraie Eglise qui sache saintement consacrer les vierges. Et certes, comme l'Eglise catholique est l'Eglise vierge, c'est elle aussi qui nourrit les vierges. Jésus-Christ ne les reçoit pas pour épouses si l'Eglise sa bien-aimée ne les lui présente : et c'est pourquoi, vous ayant destinée dès l'éternité à ce mariage spirituel, que la pureté virginale contracte avec lui, il vous a inspiré dans le même temps ce double désir, d'aimer la virginité de l'Eglise, et de garder la virginité dans l'Eglise. Réjouissez-vous donc en Notre-Seigneur; préparez-vous aux embrassements de l'Epoux céleste. C'est lui qui est engendré dans l'éternité par une génération virginale; c'est lui qui, naissant dans le temps, ne veut point de mère qui ne soit parfaitement vierge; et il consacre son intégrité par une divine conception, et par une miraculeuse naissance.

SERMON

POUR LA PROFESSION

D'UNE DEMOISELLE

QUE LA REINE MÈRE AVOIT TENDREMENT AIMÉE.

Opposition de la gloire du monde à Jésus-Christ et à son Evangile; pourquoi ne peut-il être goûté des superbes. Toutes les vertus corrompues par la gloire. Comment les vertus du monde ne sont-elles que des vices colorés. Dispositions dans lesquelles doit être un chrétien à l'égard de la gloire. Grand sujet de craindre de se plaire en soi-même, après s'être élevé au-dessus de l'estime des hommes; d'où vient cette gloire cachée et intérieure est-elle la plus dangereuse. Quelle est la science la plus nécessaire à la vie humaine. Discours à la Reine d'Angleterre, et sur la Reine Mère défunte.

Elegi abjectus esse in domo Dei mei.

J'ai choisi d'être abaissé et humilié dans la maison de mon Dieu (*Ps.* LXXXIII. 11.).

Que l'orgueil monte toujours, selon l'expression du psalmiste (*Ps.* LXXIII. 23.), jusqu'à se perdre dans les nues; que les hommes ambitieux ne donnent aucune borne à leur élévation; que ceux qui habitent les palais des rois ne cessent de s'empresser, jusqu'à ce qu'ils occupent les plus hautes places : vous, ma Sœur, qui choisissez pour votre demeure la maison de votre Dieu, vous suivez une autre conduite, et vous n'imitez pas ces empressements. Si les rois, si les grands du monde méprisent ceux qu'ils voient dans les derniers rangs, et ne daignent pas arrêter sur eux leurs regards superbes; il est écrit au contraire que Dieu, qui est le seul grand, regarde de loin et avec hauteur tous ceux qui font les grands devant sa face, et tourne ses yeux favorables sur ceux qui sont abaissés (*Ps.* CXXXVII. 6). C'est

pourquoi le roi prophète descend de son trône, et choisit d'être le dernier dans la maison de son Dieu ; plus assuré d'être regardé dans son humiliation, que s'il levoit hautement la tête, et se mettoit au-dessus des autres : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei.*

Réglez-vous sur ce bel exemple. Ne soyez pas, dit saint Augustin (*in Psal.* CXLI, *n.* 5, *tom.* IV, *col.* 1581.), de ces montagnes que le ciel foudroie, sur lesquelles les pluies ne s'arrêtent pas; mais de ces humbles vallées qui ramassent les eaux célestes, et en deviennent fécondes. Songez que la créature que Dieu a jamais le plus regardée, c'est celle qui s'est mise au lieu le plus bas : « Dieu, dit-elle, a regardé » la bassesse de sa servante (LUC. I. 48.). » Parce qu'elle se fait servante, Dieu la fait mère et reine et maîtresse. Ses regards propices la vont découvrir dans la profondeur où elle s'abaisse, dans l'obscurité où elle se cache, dans le néant où elle s'abîme. Descendez donc avec elle au dernier degré : heureuse, si en vous cachant et au monde et à vous-même, vous vous faites regarder par celui qui aime à jeter les yeux sur les âmes humbles et profondément abaissées devant sa majesté sainte. Pour entrer dans cet esprit d'humiliation, prosternez-vous aux pieds de la plus humble des créatures, et honorant avec l'ange sa glorieuse bassesse, dites-lui de tout votre cœur, *Ave.*

Il a été assez ordinaire aux sages du monde de rechercher la retraite, et de se soustraire à la vue des hommes : ils y ont été engagés par des motifs fort divers. Quelques-uns se sont retirés pour vaquer à la contemplation et à l'étude de la sagesse ; d'autres ont cherché dans la solitude la liberté et l'indépendance; d'autres, la tranquillité et le repos; d'autres, l'oisiveté ou le loisir; plusieurs s'y sont jetés par orgueil. Ils n'ont pas tant voulu se séparer, que se distinguer des autres par une superbe singularité; et leur dessein n'a pas tant été d'être solitaires, que d'être extraordinaires et singuliers. Ils n'ont pu endurer ou le mépris découvert des grands, ou leurs froides et dédaigneuses civilités; ou bien ils ont voulu montrer du dédain pour les conversations, pour les mœurs, pour les coutumes des autres hommes, et ont affecté de faire paroître que, très contents de leurs propres biens et de leur propre suffisance, ils savoient trouver en eux-mêmes non-seulement tout leur entretien, mais encore tout leur secours et tout leur plaisir. Il s'en est vu un assez grand nombre à qui le monde n'a pas plu, parce qu'ils n'ont pas assez plu au monde. Ils l'ont méprisé tout-à-fait, parce qu'il ne les a pas assez honorés au gré de leur ambition; et enfin ils ont mieux aimé tout refuser de sa main, que de sembler trop faciles en se contentant de peu.

Vos motifs sont plus solides et plus vertueux. On sait assez, ma Sœur, que le monde ne vous auroit été que trop favorable, si vous l'aviez jugé digne de vos soins. Vous n'affectez pas non plus de lui montrer du dédain; vous aimez mieux qu'il vous oublie, ou même qu'il vous méprise, s'il veut, que de tirer parade et vanité du mépris que vous avez pour lui : enfin vous cherchez l'abaissement et l'abjection dans la maison de votre Dieu : c'est ce que les sages du monde n'ont pas conçu ; c'est la propre vertu du christianisme.

Parmi ceux qui aiment la gloire, saint Augustin a remarqué qu'il y en a de deux sortes (*de Civit. Dei, lib.* V., *cap.* XX., *tom.* VII., *col.* 137, 138.) : les uns veulent éclater aux yeux du monde; les autres, plus finement et plus délicatement glorieux, se satisfont en eux-mêmes. Cette gloire cachée et intérieure est sans comparaison la plus dangereuse. L'Ecriture condamne en nous le désir de plaire aux hommes (*Galat.*, I. 10.), et par conséquent à nous-mêmes ; parce que, si vous me permettez de parler ainsi, nous ne sommes que trop hommes, c'est-à-dire, trop foibles et trop grands pécheurs. « Il faut, dit le saint Apô- » tre (2. *Cor.*, X. 17, 18.), que celui qui se » glorifie, se glorifie uniquement en Notre-Sei- » gneur; parce que celui-là n'est pas approuvé qui » se fait valoir lui-même, mais celui que Dieu » estime. » Ainsi, entrant aujourd'hui dans la maison de votre Dieu par une profession solennelle, il faut quitter toute hauteur, et celle que le monde donne, et celle qu'un esprit superbe se donne à soi-même. Il faut choisir l'abaissement et l'abjection, et enfin vous rendre petite, selon le précepte de l'Evangile (MATTH., XVIII. 3, 4.); petite aux yeux des autres hommes, très petite à vos propres yeux. Ce sont les deux vérités que je traiterai dans ce discours, et je les joindrai l'une à l'autre dans une même suite de raisonnements.

PREMIER POINT.

Il est aisé de remarquer dans l'Evangile que ce que le Fils de Dieu a entrepris [de combattre] par des paroles plus efficaces, ç'a été la gloire du monde. C'est elle aussi qui a apporté le plus grand obstacle à l'établissement de sa doctrine, non-seulement à la profession externe et publique, mais à la foi et à la croyance. Elle n'a point eu de plus

emportés, ni de plus opiniâtres contradicteurs que les pharisiens et les docteurs de la loi; et le Sauveur ne leur reproche rien avec tant de force que la vanité et le désir de la gloire. « Ils aiment, » dit-il, les premières places; ils se plaisent à » recevoir des soumissions. Ils veulent qu'on les » appelle maîtres et docteurs; ils prient publi- » quement dans les coins des rues, afin que les » hommes les voient; enfin, ils ne font rien que » pour être vus et honorés (MATTH., XXIII. 6. » 7.). » Aussi quelques-uns des sénateurs qui crurent en Jésus, n'osèrent le reconnoître publiquement, « de crainte d'être chassés de la Sy- » nagogue; car ils aimoient plus la gloire des » hommes que la gloire de Dieu : » *Ex principibus multi crediderunt in eum; sed propter pharisæos non confitebantur, ut è Synagogâ non ejicerentur : dilexerunt enim gloriam hominum magis quàm gloriam Dei* (JOAN., XII. 42, 43.). Mais il n'a rien dit de plus efficace, ou, si vous me permettez cette expression, de plus foudroyant que cette parole que nous lisons en saint Jean : *Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis; et gloriam quæ à solo Deo est non quæritis* (*ibid.* v. 44.)? « Comment pouvez-vous croire, » vous qui recevez la gloire les uns des autres, et » ne recherchez pas la gloire qui vient de Dieu » seul? » Méditez cette parole : c'est la gloire qui nourrit dans l'esprit de l'homme ce secret principe d'incrédulité; c'est elle qui entretient la révolte contre l'Evangile. Si la plupart des autres vices combattent la charité, celui-ci combat la foi : les autres détruisent l'édifice; celui-ci renverse le fondement même.

Le même conseil de la Sagesse divine qui a porté un Dieu à s'abaisser et à se rendre petit, l'a porté à ne se communiquer qu'à ceux qui sont petits et humbles : *Revelasti parvulis* (MATTH., XI. 25.). Un Dieu dépouillé et anéanti [ne peut être goûté que des humbles.] Il a pris la foiblesse toute entière, la bassesse, l'humiliation : il n'a rien ménagé, rien épargné de tout ce que les hommes méprisent, de tout ce qui fait horreur à leurs sens. [Comment les superbes entêtés de leurs grands projets, et tout occupés de leurs vastes prétentions, pourroient-ils se complaire avec lui?] A ces esprits enflés, qui se nourrissent de gloire, Jésus-Christ est trop nu et trop bas pour eux, les lumières de l'Evangile trop simples, la doctrine du christianisme trop populaire. Ils n'estiment rien de grand que ce qui fait grande figure dans le monde, et ce qui occupe une grande place. C'est pourquoi le propre de la gloire, c'est d'amasser autour de soi tout ce qu'elle peut. L'homme se trouve trop petit tout seul [il veut] ou de grands domaines, ou de grands palais, ou des habits somptueux, ou une suite magnifique, ou les louanges et l'admiration publique. Il tâche de s'agrandir et de s'accroître comme il peut; il pense qu'il s'incorpore tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert, tout ce qu'il gagne; il s'imagine croître lui-même avec son train qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Il ne peut augmenter sa taille et sa grandeur naturelle; il y applique ce qu'il peut par le dehors, et s'imagine qu'il devient plus grand et se multiplie quand on parle de lui, quand il est dans la bouche de tous les hommes, quand on l'estime, quand on le redoute, quand on l'aime, quand on le recherche, enfin quand il fait du bruit dans le monde. La vertu toute seule lui semble trop unie et trop simple. Ces esprits enflés trouvent Jésus-Christ si petit, si humble, si dépouillé, [qu'ils n'ont que du mépris pour lui.] Ils ne peuvent comprendre qu'il soit grand; et ne savent comment attacher ces grands noms de Sauveur, de Rédempteur, et de maître du genre humain, à cette bassesse et à cette pauvreté du Dieu-Homme.

Voulez-vous être capable de connoître les grandeurs de Jésus-Christ? Quittez toutes ces idées, plutôt vastes que grandes, plutôt pompeuses que riches, que la gloire inspire, dont la gloire remplit les esprits, ou plutôt dont elle les enfle; car l'esprit ne se remplit pas de choses si vaines. Il faut savoir que Dieu seul est tout; que tout ce que nous amassons autour de nous, pour nous faire valoir et nous rendre recommandables, n'est pas une marque de notre abondance, mais plutôt de notre disette, qui emprunte de tous côtés. Dieu seul est grand; et toute la grandeur consiste à lui plaire, à être à lui, à le posséder, à faire sa volonté sainte, et ne se glorifier qu'en lui seul; parce que « ceux qui recherchent la » gloire des hommes, ne sauroient chercher celle » qui vient de Dieu seul : » *Gloriam ab invicem accipitis; et quæ à solo Deo est, non quæritis.*

A quoi travaillent dans le monde, je ne dis pas les âmes basses et vulgaires; mais ceux que l'on appelle les honnêtes gens et les vertueux, sinon à la gloire et à l'éclat? *Gloriam ab invicem accipitis.* On loue pour être loué; on fait honneur aux autres pour en recevoir, et on se paie mutuellement d'une si vaine récompense. Ne parlons pas de ces esprits foibles qu'on mène où l'on veut par des louanges, qui s'arrêtent à tous

les miroirs qui les flattent, qui s'éblouissent à la première lueur d'une faveur même feinte. Vains admirateurs d'eux-mêmes, qui ne sentent pas plutôt le moindre avantage, qu'ils fatiguent toutes les oreilles de leurs faits et de leurs dits : le monde même les traite de foibles et de ridicules. Mais ceux-là sont-ils plus solides, sont-ils moins vains dans le fond et devant Dieu, qui, plus adroits à dissimuler leur foiblesse, savent s'attirer la gloire par des détours plus artificieux? En sont-ils moins les esclaves de la gloire? La demander misérablement, ou la ménager par adresse, et la recevoir comme chose due, [c'est également se rendre indigne et incapable de jouir de celle de Dieu :] *Gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ à solo Deo est non quæritis :* « Vous recher- » chez la gloire que vous vous donnez les uns » aux autres, et vous ne recherchez point la gloire » qui vient de Dieu seul. » [Il ne suffit pas de pouvoir se rendre témoignage qu'on n'a point recherché la gloire des hommes, pour se rassurer contre ses funestes effets; parce que] lorsque la gloire se présente comme d'elle-même, et vient, pour ainsi dire, de bonne grâce, je ne sais quoi nous dit dans le cœur que nous la méritons d'autant plus que nous l'avons moins recherchée; [et alors elle nous devient aussi pernicieuse que si on l'avoit désirée et sollicitée.]

C'est cette gloire qui corrompt toutes les vertus: elle en corrompt la fin; elle fait faire pour les hommes ce qu'il faut faire pour Dieu; elle fait servir la vérité à l'opinion, ce qui est solide à ce qui est vain et qui n'a point de substance, et ne songe pas, dit saint Augustin, combien c'est une chose indigne que la solidité des vertus serve à la vanité des opinions et des jugements des hommes: *Unde non dignè tantæ inanitati servit soliditas quædam firmitasque virtutum* (*de Civ. Dei, lib.* v, *cap.* xx, *tom.* vii, *col.* 138.). Elle renverse l'ordre; elle fait marcher après ce qui doit aller devant. Vous voulez être libéral; il faudroit auparavant être juste; vous dégager avant que d'acquérir les autres, être libre vous-même avant que de songer à vous faire des créatures; enfin, parlons sans figure, à acquitter vos dettes avant que d'épancher des présents. Elle détruit la récompense de la vertu : *Qui magni in hoc sæculo nominati sunt, multùmque laudati in civitatibus gentium, quæsierunt non apud Deum, sed apud homines gloriam;.... ad quam pervenientes perceperunt mercedem suam, vani vanam* (S. Aug., *in Ps.* cxviii. *Serm.* xii, *n.* 2, *tom.* iv, *col.* 1306.): « Ainsi ces hommes d'une si grande réputation, » tant célébrés parmi les nations, ont cherché la » gloire non en Dieu, mais auprès des hommes; » ils ont obtenu ce qu'ils demandoient; ils ont » acquis cette gloire qu'ils avoient si ardemment » poursuivie; et vains, ils ont reçu une récom- » pense aussi vaine que leurs pensées. » Voilà ce que sont les vertus du monde, des vices colorés qui en imposent par un vain simulacre de probité. Les vicieux que la gloire engendre, ne sont pas de ces vicieux abandonnés à toutes sortes d'infamies. Les vices que le monde honore et couronne, sont des vices plus spécieux; il y a quelque apparence de vertu. L'honneur, qui étoit destiné pour la servir, sait de quelle sorte elle s'habille, et lui dérobe quelques-uns de ses ornements, pour en parer le vice qu'il veut établir dans le monde.

Il y a deux sortes de vertus : la véritable et la chrétienne, sévère, constante, inflexible, toujours attachée à ses règles, et incapable de s'en détourner pour quoi que ce soit; ce n'est pas la vertu du monde : elle n'est pas propre aux affaires; il faut quelque chose de plus souple pour ménager la faveur des hommes : d'ailleurs elle est trop sérieuse et trop retirée; et si elle n'entre dans le monde par quelque intrigue, veut-elle qu'on l'aille chercher dans son cabinet? Ne parlez pas au monde de cette vertu; il s'en fait une autre à sa mode, plus accommodante et plus douce; une autre ajustée, non point à la règle, mais à l'humeur, au temps, à l'apparence, l'opinion. Vertu de commerce, elle prendra bien garde de ne manquer pas toujours de parole; mais il y aura des occasions où elle ne sera point scrupuleuse, et saura bien faire sa cour. Malgré toute la droiture qu'elle étale avec tant de pompe dans les occasions médiocres, elle ne s'oubliera pas, et saura bien ployer, quand il faudra de la faveur, dans les grands besoins et dans les coups décisifs. Il faut remarquer que le monde pardonne tout quand on réussit. Vous êtes parvenu à vos fins cachées; n'avez-vous pas honte de vous-mêmes, [d'avoir employé tant de moyens iniques pour surmonter les obstacles? Mais enfin vous avez eu le succès que vous désiriez : c'en est assez, le monde vous applaudit, et canonise toute la manœuvre que vous avez concertée, toute l'intrigue que vous avez fait jouer.]

Voilà quelles sont les vertus du monde, c'est-à-dire, les vertus de ceux qui n'en ont point. Le monde n'aime pas les vices qui ne sont que vices. Car, comme dit saint Jean-Chrysostôme (*hom.*, ii. *in Act. Apost, n.* 5, *tom.* ix, *p.* 22.), le mal n'a point de nature pour se soutenir lui-même;

s'il étoit sans mélange, il se détruiroit par son propre excès. Mais aussi, si peu qu'on prenne de soin de mêler avec le vice quelque couleur de vertu, il pourra, sans trop se cacher et presque sans se contraindre, paroître avec honneur dans le monde. Il n'est pas besoin d'emprunter le masque d'une vertu sévère, ni le fard d'une hypocrisie trop étudiée; le moindre mélange suffit, la plus légère teinture d'une vertu trompeuse et falsifiée impose aux yeux de tout le monde, concilie de l'honneur au vice; et il ne faut pas pour cela beaucoup d'industrie.

Ceux qui ne se connoissent point en pierreries sont trompés par le moindre éclat; et le monde se connoît si peu en vertu solide, que la moindre apparence éblouit sa vue. C'est pourquoi il ne s'agit presque plus parmi les hommes d'éviter les vices, il s'agit seulement de trouver des noms et des prétextes honnêtes. Pousser ses amis à quelque prix que ce soit, venger hautement ses injures, [s'élever par des voies iniques; tout ces désordres passeront pour bienfaisance, grandeur d'âme, noblesse de sentiments, dès qu'on saura les décorer de ces beaux titres.] Le nom et la dignité d'homme de bien se soutiennent plus par esprit et par industrie que par probité et par vertu; et on est en effet assez vertueux et assez réglé pour le monde, quand on a l'adresse de se ménager et l'invention de se couvrir

Elegi abjectus esse in domo Dei mei. Je ne veux point de cette gloire qui donne du prix au vice, [et qui couronne les actions les plus détestables.] Comment pourrions-nous recevoir la gloire que le monde donne au vice, nous qui ne recevons pas celle qu'il donne à la vertu? Ce n'est pas la vertu des temps, mais la vertu de l'Evangile [qui doit être l'objet de vos désirs et de votre application.] Vous apprendrez la vertu selon la règle, en détruisant ces vertus et ces qualités que le monde admire, cette hauteur de courage, cette grandeur d'âme, ces ingénieuses curiosités, cette pénétration d'un esprit subtil et perçant. Tout cela étant corrigé, on s'en servira toutefois [avantageusement dès qu'on le convertira au culte de son Dieu. On n'aura plus de courage que pour porter la croix de Jésus, plus de grandeur d'âme que pour se renoncer soi-même, plus de curiosité que pour apprendre à se bien connoître. Mais voyez par des exemples qui vous touchent de plus près quel est le malheur de ceux qui sont dominés par l'amour de la gloire.]

Les personnes de votre sexe, quel est leur égarement quand la gloire les possède? Je ne daignerois ici vous représenter la foiblesse de celles qui mettent toute leur gloire dans la parure; qui s'imaginent être assez ornées, quand elles amassent autour de leur corps ce qu'il y a de plus curieux ou de plus rare dans l'art ou dans la nature: « Comme si c'étoit là, dit saint Augustin, le souverain bien et la véritable gloire de l'homme, » que tout ce qu'il a soit riche et précieux, ex» cepté lui-même: » *Quasi hoc sit hominis maximum bonum habere omnia bona, præter seipsum* (*de Civit. Dei, lib.* III, *cap.* I, *tom.* VII, *col.* 59.).

Parlons plutôt de celles qui, fières par leur beauté ou par la supériorité de leur génie, sont d'autant plus captives de la gloire, qu'elles pensent que pour l'acquérir elles n'ont besoin que de leurs personnes et de leurs propres avantages. C'est par là qu'elles prétendent se faire un empire, qui se soutient de soi-même sans aucun secours emprunté. Ah! le malheureux empire! Et peuvent-elles en être orgueilleuses, quand elles songent à quel joug et à quelle honte les destinent leurs propres captifs? Et toutefois, elles se flattent de cette souveraineté. En effet, l'image en est éclatante. Les hommes ne méprisent rien tant que la flatterie et la servitude. Pour elles, on peut descendre à tout ce que la servitude a de plus bas, et la flatterie de plus servile et de plus rampant, jusqu'à les traiter de divinités; et ce titre, que les flatteurs n'ont jamais donné aux plus grands monarques sans offenser les oreilles des courtisans les plus dévoués, se prodigue tous les jours à ces idoles avec l'applaudissement de tout le beau monde. Pour elles enfin, on croit tout permis; et le monde, tant il est aveugle et sensuel, excuse en leur faveur, non-seulement la folie et l'extravagance, mais encore le crime et la perfidie: tout est permis pour leur plaire et les servir.

Quel est après cela leur vanité et leur emportement? C'est ce que je n'entreprends pas de vous expliquer. Aussi mettent-elles toute leur vertu dans leur fierté. Le dirai-je dans cette chaire? leur chasteté même est un orgueil: elles craignent plutôt d'abaisser leur gloire que de souiller leur vertu et leur innocence. Ce n'est pas leur honnêteté qu'elles veulent conserver, mais leur supériorité et leurs avantages. Et certes, si elles aimoient la vertu, se plairoient-elles à faire naître tant de désirs qui lui sont contraires? et les verrions-nous se piquer non moins de corrompre dans les autres la chasteté, que de la garder en elles-mêmes? C'est par là qu'elles se rendent coupables de l'idolâtrie publique. J'appelle ainsi les attachemens criminels qui déshonorent la face du christianisme,

et mettent tant de fausses divinités en la place du Dieu véritable. Tertullien disoit autrefois aux sculpteurs qui fabriquoient les idoles : *Tu colis idola, qui facis ut coli possint* (*de Idololat.*, *n.* 6.) : « Tu es coupable du crime d'adorer les » idoles, toi qui es cause qu'on les peut adorer. » Et vous, superbes beautés, vaines idoles du monde, pensez-vous être innocentes de l'idolâtrie que vous faites régner sur la terre? C'est vous qui ornez l'idole, vous qui parez l'autel profane, vous-mêmes qui recevez l'encens et agréez le sacrifice d'abomination. Bien plus, vous ne fabriquez pas seulement l'idole, comme ceux dont parle Tertullien ; mais vous-mêmes vous êtes l'idole que le monde adore : et non-seulement le soin de vous montrer et de plaire ; mais encore ces complaisances, et cette gloire cachée, et ce secret triomphe de votre cœur dans les damnables victoires que vous remportez en attirent sur vous tout le crime.

Ah ! cachons-nous à jamais dans la maison de notre Dieu : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei.* Assez et trop long-temps nous avons étalé au monde les attraits de l'esprit et du corps. Cette belle parole qu'un historien ecclésiastique a recueillie de la bouche du grand saint Martin doit vous servir de règle. Il disoit, au rapport de Sulpice Sévère, que « le triomphe de la modestie et » la dernière perfection de l'honnêteté dans votre » sexe, c'est de ne se pas laisser voir : » *Prima virtus, et consummata victoria est non videri* (Sulpic. Sever., *dialog.* ii, *n.* 12.). Que votre vertu soit un mystère entre Dieu et vous : entrez dans le cabinet, et fermer la porte sur vous. Il est temps de se cacher avec Jésus-Christ : il est temps, non de paroître, mais de se cacher ; non de dominer, mais de dépendre ; non de s'élever au-dessus des autres, mais de se mettre aux pieds de tous ; non de se pousser aux premiers rangs dans le siècle, mais de tenir le dernier dans la maison de votre Dieu.

Comment pourrions-nous recevoir la gloire que le monde donne au vice, puisque nous ne voulons pas même recevoir celle qu'il donne à la vertu? « Glorifiez-moi vous-même, mon Père, par- » ce que je ne reçois point la gloire des hommes : » *Glorifica me, tu Pater* (Joan., xvii. 5.);... *claritatem ab hominibus non accipio* (*Ibid.*, v. 41.). Non-seulement je ne la recherche pas, mais même je ne la reçois pas. Elle me veut donner le change [et me priver du bien solide qui doit être l'unique objet de mon ambition.] Ainsi puissiez-vous dans votre retraite trouver Dieu, qui seul vous contente, et rencontrer par sa grâce autant d'ornements dans vos mœurs que vous en avez généreusement méprisé dans votre fortune : [car c'est là ce qu'exige la vie que vous embrassez :] *Tam pretiosa requirit in moribus, quàm contempsit in rebus* (*Epist. ad* Demetriad. *in Ap. Oper.* S. Aug. *t.* ii. *Ep.* xvii, *cap.* i, *col.* 5.).

SECOND POINT.

Mais, ma Sœur, il faut prendre garde qu'en méprisant la gloire des hommes, vous ne retombiez sur vous-même, et que vous ne receviez plus agréablement de vos propres mains cet encens que vous refusez de la main des autres. C'est un défaut ordinaire de l'esprit humain, après qu'il s'est élevé au-dessus des vices, au-dessus des désirs vulgaires, au-dessus des jugements et de l'estime des autres, de se plaire uniquement en soi-même. Et il faut ici vous expliquer tout le progrès de l'orgueil par une excellente doctrine de saint Augustin (*cont.* Jul., *lib.* iv, *cap.* iii, *n.* 28, *tom.* x, *col.* 599.).

Il n'y a rien au-dessus de Dieu de plus noble que la créature raisonnable : d'où il s'ensuit qu'une âme vertueuse, qui se cultive elle-même, ne découvre rien sur la terre qui soit capable de la délecter plus qu'elle-même ; et elle trouve d'autant plus à se plaire dans son propre bien, que le bien qu'elle recherche est plus excellent. C'est pourquoi, si l'on n'y prend garde attentivement, en épurant son jugement et son esprit, en réprimant les mauvais désirs et les foiblesses humaines, on nourrit en soi-même insensiblement une gloire cachée et intérieure qui est d'autant plus à craindre, qu'il reste moins de défauts pour lui servir de contre-poids. Et, comme j'ai déjà dit, il ne faut point nous imaginer que nous avons évité cette maladie, quand nous avons méprisé l'estime des hommes ; car c'est alors que, nous renfermant et nous ramassant en nous-mêmes, nous sommes ordinairement encore plus livrés à notre amour-propre.

Ainsi en cet état, chrétiens, bien loin de mépriser la vaine gloire, au contraire nous en séparons pour nous le plus délicat et le plus exquis ; nous en prenons le plus fin parfum, et tirons, pour ainsi dire, l'esprit et la quintessence de cet agréable poison. Car notre gloire est d'autant plus grande qu'elle se contente d'elle-même. Nous trouvons je ne sais quoi de plus fin dans notre propre jugement, quand il a eu la force de s'élever au-dessus des jugements des autres ; ce qui fait que nous en sommes et plus amoureux et plus jaloux. Et alors, quand il arrive que

nous nous plaisons en nous-mêmes, nous nous y plaisons d'autant plus que rien ne nous plaît que nous. C'est ainsi que nous nous faisons des dieux en nous-mêmes.

En effet, ce qu'il y a de plus dangereux pour nous dans les louanges que l'on nous donne, n'est pas le péril d'être flattés par la bonne estime des autres. Cette complaisance secrète que nous avons pour nous-mêmes, c'est ce qui fait notre plus grand mal; c'est elle que les louanges et les approbations, qu'on donne à notre conduite ou à notre esprit, viennent fortifier dans le fond du cœur. Et certes, rien ne nourrit tant cette estime que nous avons de notre mérite, que les applaudissements de ceux qui nous environnent; ce concours de leur opinion avec la nôtre fait un concert trop agréable pour nous. C'est ce concours de leur complaisance avec la nôtre, qui fait que la nôtre se croit bien fondée, et s'imprime avec plus de force. Cette même complaisance nous revient par plusieurs endroits, et se réveille de toutes parts : quand nous la prenons toute seule, elle n'est pas moins dangereuse.

C'est, ma Sœur, à cet excès qu'arrivent ceux qui ne se glorifient pas en Notre-Seigneur, selon le précepte de l'Apôtre (1. *Cor.*, I. 31.). « Maudit » l'homme qui s'appuie et se plaît en l'homme, » dit l'oracle de l'Ecriture (Jerem., xvii. 5.). Et par-là, dit saint Augustin (*Enchirid. n.* 30, *tom.* vi, *col.* 239.), celui-là est maudit de Dieu, qui se plaît ou se confie en lui-même, parce que lui-même est un homme : de sorte qu'il ne suffit pas de vouloir être petit aux yeux de tous, si nous ne sommes petits à nous-mêmes, et si nous ne nous tenons les derniers de tous. « Chacun, par le sentiment d'une humilité sincère, » doit croire les autres au-dessus de soi : » *In humilitate superiores sibi invicem arbitrantes* (*Philip.*, II. 3.).

Etudiez vos défauts : vous venez dans la religion pour vous détacher de vous-même. Séparée par l'obéissance de votre esprit propre et de vos propres lumières, vous commencerez à vous voir et à vous connoître dans une lumière supérieure.

La science la plus nécessaire à la vie humaine c'est de se connoître soi-même. Et saint Augustin a raison de dire (*de Trinit. lib.* iv, *n.* 1. *tom.* viii, *col.* 809.) qu'il vaut mieux savoir ses défauts que de pénétrer tous les secrets des Etats, et de savoir démêler toutes les énigmes de la nature. Cette science est d'autant plus belle, qu'elle n'est pas seulement la plus nécessaire, mais la plus rare de toutes. *Delicta quis intelligit* (*Ps.* xviii. 13.)? « Qui est-ce qui connoît ses fautes? » Nous jetons nos regards bien loin; et pendant que nous nous perdons dans des pensées infinies, nous nous échappons à nous-mêmes. Tout le monde connoît nos défauts : ils font la fable du peuple; nous seuls ne les savons pas, et deux choses nous en empêchent : premièrement nous nous voyons de trop près; l'œil se confond avec l'objet : nous ne sommes pas assez détachés de nous-mêmes pour nous considérer d'un regard distinct, et nous voir d'une pleine vue : secondement, et c'est le plus grand désordre, nous ne voulons pas nous connoître, si ce n'est par les beaux endroits. Nous nous plaignons du peintre qui n'a pas su couvrir nos défauts, et nous aimons mieux ne voir que notre ombre et notre figure, si peu qu'elle semble belle, que notre propre personne, si peu qu'il y paroisse d'imperfection. Cette ignorance nous satisfait; et par la même foiblesse qui fait que nous nous imaginons être sains quand nous ne sentons pas nos maux, assurés quand nous fermons les yeux aux périls, riches quand nous négligeons de voir l'embarras et la confusion de nos comptes et de nos affaires; nous croyons aussi être parfaits quand nous n'apercevons pas nos défauts : quand notre conscience nous les reproche, nous nous étourdissons nous-mêmes.

Dans ce silence, dans cette retraite, envisagez vos défauts, connoissez exactement vos péchés; vous trouverez tous les jours de quoi vous déplaire à vous-même. « Dieu, dit saint Augustin, a voulu, pour nous empêcher de tomber » dans l'orgueil, que nous eussions un besoin » continuel de la rémission des péchés : » *Ne superbi viveremus, ut sub quotidianâ peccatorum remissione vivamus* (*contra* Jul. *lib.* vi, *cap.* iii, *n.* 28, *tom.* x, *col.* 600.). Qui demande qu'on lui pardonne ne croit pas mériter de gloire. C'est quelque chose de ferme et de vigoureux, [qui vous est nécessaire.] Regardez ce qui reste à faire : vous n'avez rien moins que Jésus-Christ pour modèle; [ce qui vous oblige] d'oublier ce qui est derrière vous, et de vous avancer sans cesse vers ce qui est devant vous : *Quæ retro sunt obliviscens, ad ea quæ sunt priora extendens meipsum* (*Philip.*, iii. 13.). Telle est la posture de l'humilité : oubliant ce qui est derrière, et s'étendant au-devant de toute sa force, elle porte ses regards bien loin devant soi, dans la crainte qu'elle a de se voir soi-même, et considère toujours ce qui reste à faire, pour n'être jamais flattée de ce qu'elle a fait.

Enfoncez-vous donc aujourd'hui dans une obscurité sainte : vous êtes morte par ce sacrifice

sous un glaive spirituel. Cachez à la droite ce que fait la gauche ; que votre vie soit cachée avec Jésus-Christ : soyez cachée au monde et à vous-même. Celui qui se plaît en soi-même, dit excellemment saint Jean-Chrysostôme, et se glorifie en ses bonnes œuvres, ravage sa propre moisson et détruit son propre édifice. C'est ce qui vous est figuré par ce voile mystérieux, que votre illustre prélat va mettre sur votre tête : vous allez être enveloppée et ensevelie dans une éternelle obscurité. Abaissez-vous donc sous la main sacrée de ce charitable et religieux pasteur, et dites avec le psalmiste : « J'ai choisi d'être humiliée » et anéantie dans la maison de mon Dieu. »

Mais, Messieurs, ne semble-t-il pas que la présence d'une fille de Henri le Grand, d'une reine si auguste et si grande [1], donne trop d'éclat à cette cérémonie d'humiliation, à ce mystère d'obscurité sainte? Non, Madame; Votre Majesté ne vient pas ici pour y apporter la gloire du monde, mais pour prendre part aux abaissements de la vie religieuse et humiliée. Le sang de saint Louis ne vous a pas seulement donné une grandeur auguste et royale, mais encore vous a inspiré une piété toute chrétienne; et il est digne de vous, qu'étant obligée par votre rang à faire une si grande partie des pompes du monde, votre foi vous invite à assister aux cérémonies où l'on apprend à les mépriser. Mais, Messieurs, n'avez-vous pas remarqué encore qu'une autre reine nous manque? Anne, vous n'êtes plus, puisque vous n'honorez pas de votre présence ce grand et religieux spectacle. Grande Reine, si vous étiez, cette fille qui vous fut chère, dont vous connoissiez si bien la vertu, qui a eu votre confiance jusqu'à votre dernier soupir, ne seroit présentée à Dieu que de votre main. Et certes, il seroit juste que l'ayant arrachée de cette maison, et l'ayant ôtée à Dieu pour un temps, vous-même lui rendissiez ce qu'il n'a fait que vous prêter.

Mais, Messieurs, suis-je chrétien quand je parle comme je fais? Traiterai-je comme morte celle qui vit avec Dieu; et croirai-je qu'elle nous manque aujourd'hui, parce qu'elle ne se montre pas à ces yeux mortels? Non, non; il n'est pas ainsi. Nous avons ici plus d'une reine, s'il est vrai, comme nous enseigne la théologie, qu'on voit tout dans ce miroir infini de la divine essence. Si les âmes bienheureuses y découvrent principalement ce qui touche les personnes qui leur sont attachées par des liaisons particulières; ma Sœur, Anne-Maurice d'Espagne, votre unique et chère maîtresse, vous voit du plus haut des cieux : sans doute elle a trop de part au sacrifice que vous faites. Après elle vous n'avez voulu servir que Dieu seul. Après lui avoir fermé les yeux, vous avez fermé pour jamais les vôtres aux folles vanités du siècle. Il semble que vous n'avez pas voulu même la survivre; puisque dans le même moment que cette âme pieuse a quitté le monde, vous l'avez aussi quitté : vous avez passé de sa cour dans le cloître, pour vous consacrer à une mort mystique et spirituelle. En sortant de cette Cour si chrétienne, si sainte, si religieuse, vous avez cru qu'aucune maison n'étoit digne de vous recevoir que celles qui sont dédiées à votre Dieu; et vous venez professer ici solennellement qu'une Reine si puissante et si magnifique, après vous avoir honorée de son affection et comblée si abondamment de ses grâces, n'a pu néanmoins vous rendre heureuse. Et tant s'en faut que vous estimiez qu'elle ait pu faire votre bonheur par toutes ses largesses; qu'au contraire, mieux éclairée par les lumières de la foi, vous mettez votre bonheur à quitter généreusement tout ce qu'elle a pu faire pour vous, tout ce qu'une libéralité royale a voulu accumuler de biens sur votre tête. O pauvreté et impuissance des rois, qui peuvent faire leurs serviteurs riches, puissants, fortunés, mais qui ne peuvent pas les faire heureux! Et certes, il n'appartient qu'à celui qui est lui-même le souverain bien de donner la félicité.

Venez donc, ma chère Sœur en Jésus-Christ, venez vous jeter entre ses bras; venez vous cacher sous ses ailes, venez vous humilier dans sa maison. Recevez-la, Monseigneur, au nombre des vierges sacrées, que votre haute sagesse et votre sollicitude pastorale sait si bien conduire dans la voie étroite. Donnez-lui de ce cœur toujours pacifique et véritablement paternel votre sainte bénédiction, que je vous demande aussi pour moi-même, comme une authentique approbation de la doctrine que j'ai prêchée. Ainsi soit-il.

[1] Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre.

SERMON

POUR UNE PROFESSION,

PRÊCHÉ

LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

Noces spirituelles qu'une religieuse célèbre avec Jésus-Christ, au jour de sa profession. Qualités de ce divin Epoux. D'où vient est-il obligé de se faire pauvre, pour acquérir le titre de Roi. La pauvreté, l'unique dot qu'il exige de son Epouse : pourquoi,

Combien grand l'amour qu'il a eu pour elle. Moyens qu'elle doit prendre pour conserver une affection si inconcevable. Précieux effets de la virginité ; transports que le Sauveur a toujours pour elle. Jalousie miséricordieuse qu'il a témoignée à son Epouse; avec quelle vigilance il observe toutes ses démarches. Soin qu'elle doit avoir de se garantir des effets d'une jalousie si délicate.

Venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se.

Les noces de l'Agneau se vont célébrer, et son épouse s'est préparée (*Apoc.*, XIX. 7.).

Enfin, ma Sœur, elle est arrivée cette heure désirée depuis si long-temps, en laquelle vous serez unie avec Jésus-Christ par des noces spirituelles. Certainement il n'étoit pas juste de vous donner d'abord ce divin Epoux, encore que votre cœur languît après lui : il falloit auparavant embellir votre âme par une pratique plus exacte de la vertu, et éprouver votre foi par une longue suite de saints exercices. Maintenant que vous vous êtes ornée d'une manière digne de lui, et que votre noviciat vous a préparée à ce bienheureux mariage, il n'est pas juste de le retarder, et nous allons en commencer la cérémonie : *Venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se.* En cet état, ma très chère Sœur, vous parler d'autre chose que de votre Epoux, ce seroit offenser votre amour; et je n'ai garde de commettre une telle faute. Parlons donc aujourd'hui du divin Jésus; qu'il fasse tout le sujet de cet entretien. Considérons attentivement quel est cet Epoux qu'on vous donne; et pour joindre votre fête particulière avec celle de toute l'Eglise, tâchons de connoître ses qualités par le mystère de cette journée. Vous y apprendrez sa grandeur, vous y découvrirez son amour, et vous y verrez aussi sa jalousie.

Il est grand, n'en doutez pas, puisque c'est un roi. Les Mages le publient hautement : « Où est » né, disent-ils, le roi des Juifs (MATTH., II. 2.)? » Et c'est pour honorer sa royauté, qu'ils viennent de si loin lui rendre leurs hommages. Ce roi vous aime d'un amour ardent, et il vous montre assez son amour par la bonté qu'il a eue de vous prévenir. Les Mages ne le connoissoient pas, et il leur envoie son étoile pour les attirer. Il vous a été rechercher par la même miséricorde; et il a fait luire sur vous, ainsi qu'un astre bénin, une inspiration particulière qui vous a retirée du monde, pour vous unir à lui de plus près. Votre Epoux est donc un grand roi, votre époux vous aime avec tendresse; mais il faut encore vous dire qu'il vous aime avec jalousie.

Il appelle les Mages à lui; mais il ne veut pas qu'ils retournent par la même voie, ni qu'ils aiment ce qu'ils aimoient auparavant. Ainsi, en lui donnant votre cœur, détachez-vous aujourd'hui de toutes choses. S'il vous chérit comme un amant, il vous observe comme un jaloux; et le soin qu'il a pris d'avertir les Mages du chemin qu'ils devoient tenir, peut vous faire entendre, ma Sœur, qu'il veille bien exactement sur votre conduite. Apprenez de là quel est cet Epoux qui vous donne aujourd'hui la main. Vous voyez sa royauté par les hommages qu'on lui rend; vous voyez son amour par l'ardeur de sa recherche; vous voyez sa jalousie par le soin qu'il prend de veiller sur vous, et de marquer si exactement toutes vos démarches.

O épouse de Jésus-Christ, profitez de la connoissance particulière qu'on vous donne de l'Epoux céleste auquel vous engagez votre foi. Il est roi; apprenez, ma Sœur, qu'il faut soutenir vigoureusement cette haute dignité de son épouse. Il vous aime; prenez donc grand soin de vous rendre toujours agréable pour conserver son affection. Il est jaloux; apprenez de là quelle précaution vous devez garder pour lui justifier votre conduite. Voilà trois avis importants que j'ai à vous donner en peu de paroles : mais pour les rendre plus particuliers, et ensuite plus fructueux, il faut en faire l'application à la vie que vous embrassez, et aux trois vœux que vous allez faire.

Je vous ai dit qu'il faut prendre soin de soutenir la dignité dont il vous honore, de conserver l'amour dont il vous prévient, et de n'offenser pas la jalousie par laquelle il vous observe. Qu'il vous sera aisé d'accomplir ces choses par le secours de vos vœux ! C'est un roi; mais c'est un roi pauvre, qui a pour palais une étable, dont le trône est une croix. Pour soutenir la dignité d'épouse, il ne veut que l'amour de la pauvreté : il aime; et ce qu'il aime, ce sont les âmes pures; pour conserver son affection, l'agrément qu'il recherche, c'est la chasteté. Il est délicat et jaloux, et il veille de près sur vos actions : l'unique précaution qu'il vous demande, c'est la fidélité de l'obéissance. Dieu soit loué, mes Sœurs, de m'avoir inspiré ces pensées, et de m'avoir donné le moyen de joindre, ainsi que je l'ai promis, l'action que vous allez faire avec le mystère que l'Eglise honore.

PREMIER POINT.

Il est bien vrai, mes Sœurs, ce que Dieu nous dit avec tant de force par la bouche de son prophète Isaïe (IS., LV. 8.), que ses pensées ne sont

pas les pensées des hommes, et que ses voies sont infiniment éloignées des nôtres. Le ciel n'est pas plus élevé par-dessus la terre, que les conseils de la sagesse divine le sont par-dessus les opinions et les maximes de notre prudence. Le mystère du Verbe fait chair, où nous voyons un renversement de toutes les maximes du monde, est une preuve invincible de cette vérité. Et sans vous raconter maintenant toutes les particularités de ce grand mystère, ce que j'ai à vous prêcher aujourd'hui suffira pour vous faire voir cet éloignement infini des pensées de Dieu et des nôtres. Car, mes Sœurs, je prêche un roi pauvre, un roi que ses sujets ne connoissent pas : *Sui eum non receperunt* (Joan., I. 11.); qui n'a par conséquent ni provinces qui lui obéissent, ni armées qui combattent sous ses étendards. Son trône, c'est une crèche, et son palais une étable : c'est un monarque dans l'indigence, et un souverain dans l'opprobre. O Ciel, ô terre, ô anges et hommes, étonnez-vous des abaissements du monarque que nous adorons.

Mais nous voyons, Messieurs, ordinairement que les pauvres s'associent des riches pour chercher du secours à leur indigence. Il est dans l'usage des choses humaines qu'un pauvre qui se marie tâche de subvenir à sa pauvreté, en prenant une femme riche dont la dot le mette à son aise. Et voici mon Sauveur Jésus, le plus pauvre de tous les pauvres, qui ne veut que des pauvres en sa compagnie; qui, se choisissant une épouse, ne veut pour dot que sa pauvreté, et l'oblige à renoncer hautement à l'espérance de son héritage. Entendons ces deux vérités, et voyons quel est ce mystère.

Quoiqu'il soit assez extraordinaire de venir de la misère à la royauté, et qu'il le soit beaucoup plus d'être pauvre et roi; toutefois il est véritable que nous avons des exemples de l'un et de l'autre, et que Dieu se plaît quelquefois à confondre l'arrogance humaine par de telles vicissitudes. Mais que, pour établir une royauté, il soit nécessaire de se faire pauvre; que la nécessité et l'indigence soient le premier degré pour monter au trône, c'est ce qui est entièrement inouï dans toutes les nations de la terre; et mon Sauveur s'étoit réservé de nous faire voir ce miracle. Car, mes frères, vous le savez, ou vous êtes fort peu informés des vérités de notre croyance; vous savez que le Fils de Dieu, pour s'acquérir le titre de roi, a été obligé de se faire pauvre. Son Père lui promet que toutes les nations de la terre reconnoîtront son autorité, et qu'il les lui donnera pour son héritage (*Ps.* II. 8.). Mais qui ne sait, parmi les fidèles, que, pour monter sur ce trône qui lui est promis sur la terre, il a fallu qu'il descendît de celui où il régnoit dans le ciel; que pour acquérir ce nouvel héritage, il a fallu quitter celui qui lui appartenoit par sa naissance, et venir parmi les hommes foible et indigent, exposé à toute sorte de misères?

Vous le savez, chrétiens, et les mystères que nous célébrons, durant ces saints jours, ne vous permettent pas d'ignorer ce fondement du christianisme. Mais pour en savoir le secret, et pénétrer les causes d'un si grand mystère sous la conduite de l'Ecriture, nous remarquerons, s'il vous plaît, deux royautés en notre Sauveur. Comme Dieu, il est le roi et le souverain de toutes les créatures qui ont été faites par lui : *Omnia per ipsum* (Joan., I. 3.). Et outre cela, en qualité d'homme, il est roi en particulier de tout le peuple qu'il a racheté, sur lequel il s'est acquis un droit absolu par le prix qu'il a donné pour sa délivrance. Voilà donc deux royautés dans le Fils de Dieu : la première lui est naturelle, et lui appartient par sa naissance; la seconde est acquise, et il l'a méritée par ses travaux. La première de ces royautés, qui lui appartient par la création, n'a rien que de grand et d'auguste; parce que c'est un apanage de sa naturelle grandeur, et qu'elle suit nécessairement son indépendance. Et pourquoi n'en est-il pas de même de celle qui est née par la rédemption? Saint Augustin vous le dira mieux que je ne suis capable de vous l'expliquer. Voici la raison que j'en ai conçue, par les principes de ce grand évêque. Puisque le Sauveur étoit né avec une telle puissance, qu'il étoit de droit naturel maître absolu de tout l'univers, lorsqu'il a voulu s'acquérir les hommes par un titre particulier, nous devons entendre, Messieurs, qu'il ne le fait pas de la sorte dans le dessein de s'agrandir, mais dans celui de les obliger.

En effet, dit saint Augustin, que sert-il au roi des anges de se faire le roi des hommes; au Dieu de toute la nature de vouloir s'en acquérir une partie, sur laquelle il a déjà un droit absolu? Il n'augmente pas par-là son empire; puisqu'en s'acquérant les fidèles, il ne s'acquiert que son propre bien, et ne se donne que des sujets qui lui appartiennent déjà : tellement que, s'il recherche cette royauté, il faut conclure, dit ce saint évêque, que ce n'est pas dans une pensée d'élévation, mais par un dessein de condescendance; ni pour augmenter son pouvoir, mais pour exercer sa miséricorde : *Dignatio est, non promotio; miserationis indicium est, non potestatis augmentum* (*in* Joan., *Tract.* LI, *n.* 5, *t.* III, *part.* II, *col.* 635.).

Ainsi ne vous étonnez pas aujourd'hui, ô Mages qui venez l'adorer, si vous ne voyez en ce nouveau roi aucune marque de grandeur royale. C'est ici une royauté extraordinaire. Ce roi n'est pas roi pour s'élever; c'est pourquoi il ne cherche rien de ce qui élève : il est roi pour nous obliger, et c'est pourquoi il recherche ce qui nous oblige.

Et, mes frères, vous savez assez combien sa pauvreté y est nécessaire, puisque tous les oracles divins nous enseignent que nous ne devons être sauvés que par ses souffrances. Mais poussons encore plus loin cette vérité chrétienne, et prouvons invinciblement que c'est par le degré de la pauvreté que notre roi doit monter au trône. Vous le comprendrez sans difficulté, si vous considérez attentivement quel est le trône que l'on lui destine. Cherchons-le dans l'histoire de son Evangile : jetons les yeux sur toute sa vie; ne verrons-nous point quelque part le titre de sa royauté? Sera-ce peut-être dans les Synagogues, où il enseigne avec tant d'autorité? ou ne sera-ce point plutôt au Thabor, où il paroît avec tant d'éclat? au Jourdain, où le ciel s'ouvre sur lui? Où verrons nous écrit : « Jésus de Nazareth, roi des » Juifs (Joan., xix. 19.)? » Ah! mes frères, c'est sur sa croix; et ce titre nous doit faire entendre que la croix est le trône de ce nouveau roi. Elle n'est pas seulement son trône, elle est la source de sa royauté. Car comme nous sommes un peuple racheté, il est notre roi par la croix qui a porté le prix de notre salut; comme nous sommes un peuple conquis, *Populus acquisitionis* (1. Petr., ii. 9.), il est notre roi par la croix qui a été l'instrument de sa conquête. Il se confesse roi dans sa passion : *Ergo rex es tu* (Joan., xviii. 37.)? Et, ce qu'il n'a jamais avoué, quand il a paru comme tout-puissant par la grandeur de ses miracles, il commence à le publier, lorsqu'il paroît le plus méprisable par sa qualité de criminel. Et pourquoi cela, je vous prie, si ce n'est afin que nous entendions que c'est sa croix et sa mort ignominieuse qui font l'établissement de sa royauté?

S'il est ainsi, s'il est ainsi, si tel est le dessein de Dieu, que mon maître doive régner par son supplice; ah! pauvreté, viens à son secours; pauvreté, prête-lui la main. Il ne peut être roi sans son entremise : car considérez, âmes saintes, ce bel ordre des conseils de Dieu. Afin que Jésus-Christ fût notre roi en qualité de sauveur, il falloit qu'il nous acquît, et pour nous acquérir, il falloit qu'il nous achetât; et pour nous acheter, il devoit donner notre prix; pour donner notre prix, il falloit qu'il fût mis en croix; pour être mis en croix, il falloit qu'il fût méprisé; et afin qu'il fût méprisé, ne falloit-il pas qu'il fût pauvre, qu'il fût foible, qu'il fût impuissant, abandonné aux injures, exposé à l'oppression et à l'injustice par sa condition misérable? *Ut daret pretium, pro nobis crucifixus est; ut crucifigeretur, contemptus est, ut contemneretur, humilis apparuit* (S. August. *in* Joan. *Tract.* iv, *n.* 2, *tom.* iii, *part.* ii, *col.* 313.). S'il eût paru aux hommes avec un appareil redoutable, qui auroit osé mettre la main sur sa personne? Ses gardes, ses satellites, comme il dit lui-même (Matth., xxvi. 53.), ne l'auroient-ils pas délivré? S'il eût eu quelque crédit dans le monde, l'auroit-on traité si indignement? Mais comme il devoit être crucifié, il a voulu être méprisé; et pour s'abandonner au mépris, il lui a plu d'être pauvre.

Regardez les degrés, mes Sœurs, par où votre Epoux monte dans son trône, ou plutôt par où votre Epoux descend à son trône, à la royauté par la croix, à la croix par l'oppression, à l'oppression par le mépris, au mépris par la pauvreté. O pauvreté de Jésus, que je t'adore aujourd'hui avec les Mages! tu es le sacré marchepied par où mon roi est allé au trône; c'est toi qui l'as conduit à la royauté, parce que c'est toi qui l'as mené jusque sur la croix. Et vous, ô Jésus! mon roi et mon maître, ah! que je comprends aujourd'hui tous les mystères de votre vie, par la royauté dont je parle! Je m'étonnois de vous voir dans une étable, sur de la paille, et dans une crèche : mon esprit éperdu ne pouvoit comprendre tant de bassesse. Mais que tout cela vous sied bien! Il faut un tel palais à un roi pauvre, un tel berceau à un roi pauvre, un tel appareil à un roi pauvre. Que cette couronne d'épines vous est convenable! Que ce sceptre fragile est bien dans vos mains! Tout cela est digne d'un roi qui vient régner par la pauvreté. Et lorsque, faisant votre entrée dans la ville de Jérusalem, vous êtes monté sur une ânesse; ah! mes Frères, qui ne rougiroit d'un si ridicule équipage, si l'on n'étoit convaincu d'ailleurs qu'il est digne de ce roi pauvre, qui ne se fait pas roi pour s'agrandir, mais pour fouler aux pieds la grandeur mondaine?

Chère sœur, voilà votre époux, voilà le roi que nous vous donnons. N'ayez pas de honte de sa pauvreté; elle abonde en biens infinis. Il ne méprise les biens de la terre qu'à cause de la plénitude des biens du ciel; et sa royauté est d'autant plus grande, qu'elle ne veut rien de mortel. Ce n'est pas par impuissance, mais par dédain; ce n'est pas par nécessité, mais par plénitude. « Il n'a pas besoin de nos biens : » *Bonorum*

meorum non eges (*Ps.* XV. 2.); et il ne lui convient pas, en sa dispensation selon la chair, [de les posséder.] « Car, étant riche, il s'est fait » pauvre pour l'amour de nous : » *Cùm dives esset, propter nos egenus factus est* (2. *Cor.*, VIII. 9.). C'est pourquoi je vous ai dit au commencement, qu'il demande pour dot votre pauvreté. Pourquoi cela, âmes chrétiennes, si ce n'est, comme il nous a dit, que « son royaume n'est » pas de ce monde (JOAN., XVIII. 36.)? » Si son royaume étoit de ce monde, il demanderoit pour dot les biens de ce monde; mais son royaume n'étant pas du monde, il ne vous estimera riche qu'en perdant tous les biens que le monde donne. C'est par cette dot de la pauvreté que vous achetez son royaume.

Ce n'est pas sans raison qu'il ne donne la félicité en qualité de royaume qu'aux pauvres et à ceux qui souffrent. O Evangile, que tes mystères sont liés, et que ta doctrine est suivie! Le trône de Jésus-Christ, c'est la croix; le premier degré, c'est la pauvreté. Il ne parle de royaume qu'à ceux qui sont ou sur le trône de sa croix par les souffrances, ou sur le premier degré par la pauvreté. Venez donc donner la main à ce Roi. Et vous, recevez-la, ô Jésus, recevez-la comme votre épouse, puisqu'elle consent d'être pauvre; donnez-lui part à votre royaume, puisqu'elle le mérite par son indigence. Nouveau mariage, mes Sœurs, où le premier article que l'Epoux demande, c'est que l'épouse qu'il a choisie renonce à son héritage; où il l'oblige, par son contrat, à se dépouiller de tous ses biens; où il appelle ses parents, non point pour recevoir d'eux leurs biens temporels, mais pour leur quitter à jamais ce qu'elle pouvoit espérer par sa succession. C'est ainsi que Jésus-Christ se marie; parce qu'il est si grand par lui-même, que c'est se rendre indigne de lui que de ne se contenter pas de ses biens, et de désirer autre chose quand on le possède. « Ou- » bliez votre peuple et la maison de votre père. » *Obliviscere populum tuum et domum patris tui* (*Ps.* XLIV. 11.). Vous voyez la condition sous laquelle Jésus-Christ vous reçoit; voyez maintenant les moyens de vous conserver son amour, c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Il est temps, ma Sœur, de vous faire voir l'amour qu'a pour vous votre Epoux céleste; et comme l'amour d'un époux se fait paroître principalement dans l'ardeur de la recherche, il faut vous montrer, en peu de paroles, de quelle sorte Jésus-Christ vous a recherchée. Vous découvrirez cette vérité dans l'étoile mystérieuse qui paroît dans notre mystère; et à la faveur de sa lumière, vous verrez des marques sensibles de l'amour du divin Sauveur, et du désir qu'il a eu de vous posséder. Il y a trois choses dans cette étoile qui me paroissent fort considérables, et qui font merveilleusement pour notre sujet.

Premièrement, je remarque que cet astre ne jette pas indifféremment sa lumière, et semble faire un choix des personnes sur lesquelles il répand ses rayons. Il ne luit pas par toute la terre : on ne le voit qu'en Orient, nous dit l'Evangile; encore n'y paroît-il qu'aux trois Mages. Et ce qui nous fait voir manifestement que cette étoile éclaire avec choix et avec discernement des personnes, c'est qu'elle se cache sur Jérusalem, et qu'elle retire ses rayons de dessus cette ville ingrate. Secondement, cette belle étoile ne choisit pas seulement ceux qu'elle illumine, mais encore elle les attire. Elle montre aux Mages un éclat si doux, et je ne sais quelle lueur si bénigne, que leurs yeux en étant charmés, à peine se peuvent-ils empêcher de la suivre : *Vidimus stellam ejus, et venimus* (MATTH., II. 2.) : « Nous l'a- » vons vue, disent-ils, et aussitôt nous sommes » venus. » Enfin, non-seulement elle les attire, mais encore elle les précède : *Stellam quam viderant Magi, antecedebat eos* (*Ibid.*, 9.). Elle marche devant eux pour les conduire; et afin de leur faire porter plus facilement les fatigues et les ennuis du voyage, elle remplit leurs cœurs d'une sainte joie : *Videntes autem stellam gavisi sunt gaudio magno* (*Ibid.*, 10.).

Voilà, ma Sœur, les trois qualités de l'étoile qui nous apparoît : elle choisit, elle attire et elle précède. Et vous reconnoissez à ces trois marques l'inspiration favorable par laquelle Jésus-Christ vous a appelée à l'heureuse dignité d'épouse. Cette inspiration, c'est votre étoile : elle s'est levée sur votre orient, c'est-à-dire, dès vos premières années; mais elle vous a paru par un choix exprès. Cette grâce, que Dieu vous a faite, n'a pas été donnée à tout le monde. Le Fils de Dieu nous a dit lui-même (*Ibid.*, XIX. 11.) que « tous » n'entendent pas cette parole : » *Non omnes capiunt verbum istud.* Qui est donc celui qui la peut entendre? « C'est celui, dit-il, à qui Dieu » le donne : » *Sed quibus datum est.* Par conséquent, il vous a choisie; il vous a choisie entre mille. Combien a-t-il laissé de vos compagnes? Combien en a-t-on voulu appeler qui n'ont pas écouté cette voix? Combien s'en est-il présenté, qu'il ne lui a pas plu de recevoir? *Non hos elegit Dominus* (BARUCH, III. 27.),

« Le Seigneur ne les a pas choisies. » Ses yeux ont daigné s'arrêter sur vous : pouvez-vous douter de son amour après le bonheur de cette préférence?

Ce seroit peu de vous avoir choisie : jamais vous n'eussiez suivi ce choix bienheureux, s'il ne vous avoit attirée. Nul ne vient à lui qu'il ne lui donne ; nul ne peut venir qu'il ne l'attire. (Joan., vi. 44.). Tâchez de rappeler en votre mémoire le moment auquel il vous a touchée. Quelle lumière vous parut tout-à-coup? Quel attrait inopiné du bien éternel arracha de votre cœur l'amour du monde, et vous le fit regarder avec mépris? C'est l'étoile qui vous paroît, c'est l'inspiration qui vous attire. Que si peut-être il est arrivé que vous n'ayez pas senti si distinctement tous ces mouvements admirables; mais, ma Sœur, connoissez votre Epoux, et sachez qu'il agit en nous d'une manière si délicate, que souvent le cœur est gagné avant même qu'il s'en aperçoive. Et s'il ne vous avoit attirée de cette manière forte et puissante, à laquelle, dit saint Augustin (*de Prædest. Sanct. cap.* viii, *n.* 13, *tom.* x, *col.* 799.), nulle dureté ne résiste, par combien de vaines délices le monde vous auroit-il amollie? par combien d'erreurs dangereuses se seroit-il efforcé de vous séduire? par combien de fausses lumières auroit-il tâché de vous éblouir? Mais l'étoile de Jésus-Christ, je veux dire son inspiration et sa grâce, a eu un éclat plus fort et une lumière plus attirante. Vous l'avez vue; elle vous a charmée; vous êtes venue aussitôt : *Vidimus, et venimus;* et Jésus est prêt à vous recevoir. Heureuse d'avoir été si soigneusement recherchée, et si fortement attirée.

Toutefois l'amour du divin Epoux a fait quelque chose de plus en votre faveur. En vain sa lumière et sa grâce vous eût excitée à venir; vous n'eussiez pu continuer un si grand voyage, si le même astre qui vous l'a fait entreprendre ne vous eût précédée durant votre course. Laissez les raisonnements éloignés, et jugez-en par l'expérience de votre noviciat. Autant de pas que vous avez faits, la grâce a toujours marché devant vous, et votre volonté n'a fait que la suivre : *Pedissequâ, non prævià voluntate*, dit saint Augustin (*ad* Paulin. *Ep.* clxxxvi, *n.* 10, *t.* ii, *col.* 667.). Autrement, ma très chère Sœur, parmi tant de tentations qui vous environnent, votre volonté chancelante seroit tombée à chaque moment; le bruit et le tumulte du monde vous eût empêchée de prêter l'oreille aux caresses de votre Epoux, qui parle en secret; l'éclat et la pompe du monde, qui frappe les sens et les éblouit de près, auroit effacé à vos yeux la lumière modeste et tempérée de la simplicité religieuse; la mollesse et les délices du monde vous auroient rendu trop insupportable votre vie pénitente et mortifiée. Votre Epoux ne l'a pas permis : son étoile qui vous avoit excitée, non-seulement a voulu vous accompagner, mais encore marcher devant vous; afin que vous ne puissiez la perdre de vue : *Antecedebat eos;* et la joie dont elle a rempli votre cœur s'est répandue si abondamment dans toutes les puissances de votre âme, qu'elle a noyé et abîmé la joie de ce monde, qui s'efforçoit à tout moment de lever la tête.

Ainsi, ma Sœur, ayant surmonté les difficultés du voyage, je veux dire les peines du noviciat, la conduite de cette étoile vous a enfin amenée où étoit l'enfant : *Staret supra ubi erat puer* (Matth., ii. 9.). C'est là, c'est là qu'elle vous arrête. Entrez, et vous trouverez le divin Jésus prêt à recevoir vos présents et à vous donner les siens; c'est-à-dire, à vous donner sa foi et à recevoir la vôtre, et à s'unir avec vous par un éternel mariage. Qui vit jamais un amour pareil, ni une recherche si ardente? Il vous a choisie entre mille : de peur que vous manquassiez à le suivre, il a pris soin de vous attirer. Qui pourroit assez admirer son assiduité infatigable? Il ne vous a pas quittée un moment; et dans tous les pas que vous avez faits, il a toujours marché devant, pour vous ouvrir le chemin plus libre, marquant le sentier que vous deviez suivre, par un trait d'une lumière céleste. Combien devez-vous faire d'efforts, combien rechercher d'agréments pour vous conserver à jamais une affection si ardente?

C'est ici qu'il faut vous dire un secret de la grâce que je vous prêche, et de l'amour du Fils de Dieu que je vous annonce. C'est que son amour ne continue pas ainsi qu'il commence : et la différence consiste en ce point, que pour commencer à nous aimer, il ne nous demande point de mérites; mais pour le continuer, il nous en demande. Saint Augustin vous le dira mieux. « Il a aimé notre âme, dit ce saint évêque, » toute laide qu'elle étoit par ses crimes; mais il » l'a aimée, poursuit-il, afin de l'embellir par les » bonnes œuvres : » *Fœdos dilexit, ut pulchros faceret* (*in* Joan., *Tract.* x. *n.* 18, *t.* iii, *part.* ii, *col.* 374.). Et ailleurs, plus élégamment : « Il » nous a aimés, nous dit-il, dans le temps que » nous lui déplaisions; mais c'étoit afin de pro- » duire en nous ce qui est capable de lui plaire : » *Displicentes amati sumus, ut esset in nobis*

unde placeremus (*in* JOAN., *Tract.* CII, *n.* 5, *col.* 755.). Il vous a choisie, ma très chère Sœur, par un amour gratuit, par une bonté prévenante, par un pur effet de miséricorde. Comme il a voulu venir de lui-même, il n'a point fallu d'agrément pour l'attirer, mais il en faut nécessairement pour le retenir. Mais quelles grâces, quels agréments pourront vous conserver cet Epoux céleste, qui est lui-même si accompli et le plus beau des enfants des hommes (*Ps.* XLIV. 3.) ?

Il faut vous dire encore en un mot que vous ne manquerez jamais d'agrément pour lui, tant que vous aurez soin de conserver pure la virginité chrétienne que vous lui vouez aujourd'hui. Si vous voulez entendre, mes Sœurs, combien la virginité lui est agréable, vous n'avez qu'à méditer attentivement les mystères que nous honorons durant ces saints jours. Quel est le sujet de ces fêtes? qu'est-ce que l'Eglise nous y représente? Un Dieu qui descend sur la terre : c'est la sainte virginité qui a eu la force de l'attirer. Un Dieu qui naît d'une femme, *Ex muliere* (*Galat.*, IV. 4.); mais la sainte virginité l'a purifiée; afin que le Saint-Esprit opérât sur elle. Un Dieu qui prend une chair humaine; mais il ne l'auroit pas revêtue, si cette chair n'eût été ornée de toute la pureté d'un sang virginal. Et de peur que vous ne croyiez que c'est trop flatter la virginité que de lui attribuer un si grand ouvrage, tâchons d'éclaircir cette vérité par un beau principe tiré de la doctrine des Pères.

Ils nous représentent la virginité comme une espèce de milieu entre les esprits et les corps; et saint Augustin l'entend de la sorte, lorsqu'il parle en ces termes des vierges sacrées : « Elles » ont, dit-il, en la chair quelque chose qui n'est » pas de la chair, » et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme : *Habent aliquid jam non carnis in carne* (*de sanctâ Virginitate, n.* 12, *t.* VI, *col.* 346.). Les esprits et les corps, voilà les extrémités opposées; la virginité, voilà le milieu qui participe de l'une et de l'autre. Elle est en la chair, dit saint Augustin; c'est par là qu'elle tient aux hommes : mais elle a, dit-il, dans la chair quelque chose qui n'est pas de la chair; c'est par là qu'elle touche aux anges : tellement qu'elle est le milieu entre les esprits et les corps. C'est une perfection des hommes; mais c'est un écoulement de la vie des anges. Et ce beau principe étant supposé, je ne m'étonne pas, chrétiens, si la sainte virginité est intervenue pour unir, dans le mystère de l'Incarnation, la divinité à la chair. Il y avoit trop de disproportion entre la corruption de nos corps, et la beauté immortelle de cet esprit pur : tellement que, pour mettre ensemble deux natures si éloignées, il falloit auparavant trouver un milieu dans lequel elles s'approchassent.

Il est tout trouvé, chrétiens; et la sainte virginité peut faire ce grand effet par son entremise. Et s'il m'est permis aujourd'hui d'expliquer un si grand mystère par l'exemple des choses sensibles, j'en trouve quelque crayon imparfait dans la lumière qui nous éclaire. Il n'est rien de plus opposé que la lumière et les corps opaques. La lumière tombant dessus ne les peut jamais pénétrer, parce que leur obscurité la repousse : il semble au contraire qu'elle s'en retire en réfléchissant ses rayons. Mais lorsqu'elle rencontre un corps transparent, elle y entre, elle s'y unit; parce qu'elle y trouve l'éclat et la transparence qui approche de sa nature, et a quelque chose de sa clarté. Ainsi nous pouvons dire, Messieurs, que la divinité du Fils de Dieu, voulant s'unir à un corps mortel, demandoit en quelque façon que la virginité se mît entre deux; parce qu'ayant quelque chose de spirituel, elle a pu préparer la chair à être unie à cet esprit pur.

Je ne le dis pas de moi-même : c'est un saint évêque d'Orient qui m'a donné ouverture à cette pensée, et voici ses propres paroles, tirées fidèlement de son texte. « C'est, dit-il (S. GREG. *Nyss.* » *Orat. de Virg. c.* II, *tom.* III, *p.* 115, 116.), » la virginité qui fait que Dieu ne refuse pas de » venir vivre avec les hommes : c'est elle qui » donne aux hommes des ailes pour prendre leur » vol du côté du ciel; et étant le lien sacré de la » familiarité de l'homme avec Dieu, elle accorde » par son entremise des choses si éloignées par » nature. » S'il est ainsi, et n'en doutons pas, puisque de si grands hommes le disent, puisque nous le voyons par tant de raisons; ne croyez pas, ma très chère Sœur, que vous puissiez jamais manquer d'agrément pour Jésus, votre époux céleste, tant que vous porterez en vous-même ce qui l'a attiré du ciel en la terre. La bonté de Dieu est sans repentance : ce qu'il aime, il l'aime toujours; et ayant cherché une fois avec tant d'ardeur la pureté virginale, il a toujours pour elle le même transport. Et aussi voyons-nous dans son Ecriture qu'il la veut toujours avoir en sa compagnie : « Car les vierges sui- » vent l'Agneau partout : » *Sequuntur Agnum quocumque ierit* (*Apoc.*, XIV. 4.). Soyez donc vierge d'esprit et de corps; [veillez sur votre cœur et tous vos sens, pour les maintenir dans une intégrité parfaite.] Ainsi un chaste agré-

ment vous conservera ce que la grâce de votre Epoux vous a accordé : vous aurez toujours son affection, et vous n'offenserez pas sa jalousie. Il faut encore parler en un mot de cette jalousie de l'Epoux céleste, et c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Que Dieu soit jaloux, chrétiens, il s'en vante si souvent dans son Ecriture, qu'il ne nous permet pas de l'ignorer. C'est une des qualités qu'il se donne dans le Décalogue : « Je suis, dit-il, le » Seigneur ton Dieu, Dieu fort et jaloux : » *Deus tuus, fortis et zelotes* (*Exod.*, xx. 5.). Et cette qualité de jaloux est si naturelle à Dieu, qu'elle fait un de ses noms, comme il est écrit en l'Exode : *Dominus zelotes, nomen ejus* (*Ibid.*, xxxiv. 14.) : « Son nom est le Seigneur jaloux. » Il paroît donc assez que Dieu est jaloux, et peu de personnes l'ignorent. Mais que l'ouvrage de notre salut, que le mystère de rédemption, que nous honorons durant ces saints jours, soit un effet de sa jalousie, c'est ce que vous n'avez pas peut-être encore entendu, et qu'il est nécessaire que je vous explique, puisque mon sujet m'y conduit.

Ce n'est pas moi qui le dis, c'est Dieu qui nous en assure, en termes exprès, par la bouche de son prophète Isaïe : *De Jerusalem exibunt reliquiæ et salvatio de monte Sion : zelus Domini exercituum faciet istud* (Is., xxxvii. 32.) : « Dans les ruines de Jérusalem il restera un grand » peuple que Dieu délivrera de la mort ; le salut » paroîtra en la montagne de Sion : la jalousie » du Dieu des armées fera cet ouvrage. » Après des paroles si claires, il n'est pas permis de douter que le mystère de notre salut ne soit un effet de jalousie ; mais de quelle sorte cela s'accomplit, il n'est pas fort aisé de le comprendre. Car, mes Sœurs, que la jalousie du Dieu des armées le porte à châtier ceux qui le méprisent, je le conçois sans difficulté ; c'est le propre de la jalousie. Et je remarque aussi dans les saintes Lettres que Dieu n'y parle guère de sa jalousie, qu'il ne nous fasse en même temps craindre ses vengeances. « Je suis un Dieu jaloux, dit le » Seigneur : » *Deus fortis, zelotes ;* et il ajoute aussitôt après : « Vengeant les iniquités des pères » sur les enfants : » *Visitans iniquitates patrum in filios* (*Exod.*, xx. 5.). « Dieu est ja- » loux, dit Moïse ; » et il dit dans le même lieu que « Dieu est un feu consumant ; l'ardeur de sa » jalousie brûle les pécheurs : » *Dominus Deus tuus ignis consumens est, Deus æmulator* (*Deut.*, iv. 24.). Et le prophète Nahum a joint ces deux choses : « Le Seigneur est un Dieu ja- » loux, et le Seigneur est un Dieu vengeur : » *Deus æmulator et ulciscens Dominus* (Nah., i. 2.) ; tant ces deux qualités sont inséparables.

Que s'il est ainsi, chrétiens, se peut-il faire que nous rencontrions le principe de notre salut dans la jalousie, qui semble être la source des vengeances? Et après que le prophète a uni un Dieu jaloux et un Dieu vengeur, oserons-nous espérer de trouver ensemble un Dieu jaloux et un Dieu sauveur? Néanmoins il est véritable : ce qui a sauvé le peuple fidèle, c'est la jalousie du Dieu des armées ; vous l'avez ouï de sa propre bouche : *Zelus Domini exercituum faciet istud* (Is., xxxvii. 32.). Mais il ne vous faut plus tenir en suspens ; il est temps d'expliquer un si grand mystère. Un excellent auteur de l'antiquité nous en va donner l'ouverture : ce grand homme, c'est Tertullien. Il dit que « Dieu a re- » couvré son image, que le diable avoit enlevée, » par une opération de jalousie : » *Deus imaginem suam à diabolo captam, æmulâ operatione recuperavit* (*de carne Christi, n.* 17.). Voila peu de paroles, Messieurs ; mais elles renferment un sens admirable qu'il faut tâcher de développer.

Pour cela, il est nécessaire de reprendre les choses d'un plus haut principe, et de rappeler en votre mémoire la témérité de cet ange, qui, par une audace inouïe, a voulu s'égaler à Dieu, et se placer jusque dans son trône. Repoussé de sa main puissante, et précipité dans l'abîme, il ne peut quitter le premier dessein de son audace démesurée ; il se déclare hautement le rival de Dieu. C'est ainsi que Tertullien l'appelle (*de Spect. n.* 2.), *Æmulus Dei ;* « Le jaloux, le » rival de Dieu. » Il se veut faire adorer en sa place : il n'a pu occuper son trône, il lui veut enlever son bien. Il entre dans le paradis terrestre, furieux et désespéré : il y trouve l'image de Dieu, c'est-à-dire l'homme, image chérie et bien-aimée, que Dieu avoit faite de sa propre main ; il la séduit, il la corrompt. Surprise par ses flatteries, elle s'abandonne à lui. La parjure qu'elle est, l'ingrate et l'infidèle qu'elle est, au milieu des bienfaits de son époux, dans le lit même de son époux (pardonnez-moi la hardiesse de cette parole, que je ne trouve pas encore assez forte pour exprimer l'indignité de cette action) ; dans le lit même de son époux, elle se prostitue à son rival. O insigne infidélité ! ô lâcheté sans pareille ! Falloit-il quelque chose de plus que cette honteuse prostitution faite à la face de Dieu, pour l'exciter à jalousie? Il s'y

excite en effet. Mon épouse s'est fait enlever ; mon image s'est laissé corrompre, elle que j'avois faite avec tant d'amour, dont j'avois moi-même formé tous les traits, que j'avois animée d'un souffle de vie sorti de ma propre bouche.

Que fera, mes frères, ce Dieu fort et jaloux, irrité d'un si infâme abandonnement? Que fera-t-il à cette épouse qui a méprisé un si grand amour, et offensé si fortement sa jalousie? Certainement il pouvoit la perdre. Mais, ô jalousie miséricordieuse! il a mieux aimé la sauver. O rival, je ne veux point qu'elle soit ta proie; je ne la puis souffrir en tes mains : ce spectacle indigne irrite mon cœur, et le provoque à jalousie. Piqué de ce sentiment, il court après pour la retirer : il descend du ciel en la terre, pour chercher son épouse qui s'y est perdue. Il vient nous sauver des mains de Satan, jaloux de nous voir en sa puissance. Vous l'avez vu ces jours passés naître en Bethléem ; il vous a fait annoncer par ses anges qu'il étoit votre Sauveur : la jalousie du Dieu des armées a fait cet ouvrage. Certes, cette manière admirable dont il se sert pour nous retirer, montre assez, si nous l'entendons, que c'est la jalousie qui le fait agir. Car, considérez, je vous prie, qu'il n'envoie pas ses anges pour nous délivrer; il y vient lui-même en personne : *Deus ipse veniet, et salvabit vos* (Is., XXXV. 4.). Et cela pour quelle raison ? si ce n'est afin que nous comprenions que c'est à lui que nous devons tout; et que nous lui consacrions tout notre amour, comme nous tenons de lui seul tout notre salut.

C'est pourquoi nous voyons dans son Ecriture qu'il n'est pas moins jaloux de sa qualité de Sauveur, que de celle de Seigneur et de Dieu. Ecoutez comme il en parle, Messieurs : *Ego Dominus, et non est ultra Deus absque me: Deus justus et salvans, non est præter me* (*Ibid.*, XLV. 21.) : « Je suis le Seigneur, et il n'y » a point d'autre Dieu que moi; je suis le Dieu » juste, et personne ne vous sauvera que » moi. » Il me semble que ce Dieu jaloux adresse sa voix, comme un amant passionné, à la nature infidèle. O volage, ô prostituée, qui m'as quitté pour mon ennemi, n'est-ce pas moi qui suis le Seigneur, et il n'y a point de Dieu que moi. Regarde qu'il n'y a que moi qui te sauve; et si tu m'as oublié après t'avoir créée, reviens du moins quand je te délivre. Voyez, mes frères, comme il est jaloux de la qualité de Sauveur. Et, ailleurs, se glorifiant de l'ouvrage de notre salut : C'est moi, c'est moi, dit-il, qui l'ai fait : ce ne sont ni mes anges, ni mes archanges, ni aucune des vertus célestes; « c'est moi seul qui l'ai fait, » c'est moi seul qui vous porterai sur mes épaules, » c'est moi seul qui vous sauverai : » *Ego feci, ego feram, ego portabo, ego salvabo* (Is., XLVI. 4.). Tant il est jaloux de cette gloire, tant notre délivrance lui tient au cœur, tant il craint que nos affections ne se partagent.

Et c'est pour cette même raison qu'il nous fait, dit saint Chrysostôme (*in Ep.* 1. *ad Cor.*, *Hom.* XXIV, *n.* 2, *tom.* X, *pag.* 213.), des présents si riches. Il voit que nous recevons à pleines mains les présents de son rival qui nous séduit : il nous amuse par une pomme ; il nous gagne par des biens trompeurs qui n'ont qu'une légère apparence. Chrétiens, il en est jaloux. Quoi, l'on préfère des présents si vains à tant de bienfaits si considérables! Que fera-t-il, dit saint Chrysostome? Il fera comme un amant passionné, qui, voyant celle qu'il recherche gagnée par les présents des autres prétendants, multiplieroit aussi les siens sans mesure pour emporter le dessus, et la dégoûter des présents des autres : ainsi fait le Sauveur Jésus. Pour détourner nos yeux et nos cœurs des libéralités trompeuses de notre ennemi, il redouble ses dons jusqu'à l'infini, il nous donne son Esprit et sa grâce, il nous donne son trône et sa gloire, il nous donne son royaume et son héritage, il nous donne sa personne et sa vie, il nous donne son corps et son sang. Et que ne nous donne-t-il pas? Voyez, voyez, dit-il, si cet autre prétendant que vous écoutez, voyez s'il pourra égaler une telle munificence. A quelque prix que ce soit, il est résolu de gagner nos cœurs; et nous voudrions nous défendre d'une jalousie si obligeante! J'en ai dit assez pour vous faire voir que le Dieu sauveur est jaloux, et qu'il nous sauve par sa jalousie : *Æmulâ operatione.* Mais s'il en a l'ardeur et les transports, il en a aussi les regards et la vigilance.

Il a, ma Sœur, des yeux de jaloux, toujours ouverts pour veiller sur vous, pour étudier tous vos pas, pour observer toutes vos démarches ; et sans m'engager dans de longues preuves d'une vérité si constante, considérez seulement l'état où vous êtes. Et ces grilles, et cette clôture, et tant de contraintes différentes, n'est-ce pas assez pour vous faire comprendre combien sa jalousie est délicate? Il vous renferme soigneusement, il rend de toutes parts l'abord difficile, il observe jusqu'à vos regards; et ce voile, qu'il met sur votre tête, montre assez qu'il est jaloux et de ceux qu'on jette sur vous, et de ceux que vous jetez sur les autres. Il compte tous vos pas, il règle votre conduite jusqu'aux moindres choses :

ne sont-ce pas des actions d'un amant jaloux? Il n'en fait pas ainsi à tous les fidèles; mais c'est que s'il est jaloux de tous les autres, il l'est beaucoup plus de ses épouses. Etant donc ainsi observée de près; pour vous garantir des effets d'une jalousie si délicate, il ne vous reste, ma chère Sœur, qu'une obéissance toujours ponctuelle, et un entier abandonnement de vos volontés. Marchez par la voie qu'il vous prescrit, par la règle qu'il vous a donnée : écoutez un ange qui vous avertit; ce sont vos supérieurs qui tiennent sa place. Vivant de la sorte, ma Sœur, espérez tout de son amour, et n'appréhendez rien de sa jalousie. Il seroit trop long de parler de l'obéissance; ce mot suffira. Il faut finir par une réflexion sur la jalousie.

Sachez donc que ce Dieu jaloux veut que ses fidèles le soient aussi, et qu'une sainte jalousie nous soit comme un aiguillon, pour nous exciter à son service. *Ecce venio citò; tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam* (*Apoc.*, III. 11.) : « Je viendrai bientôt; tenez fortement » ce qui a été mis en vos mains, de peur que » votre couronne ne soit donnée à un autre. » Pourquoi parle-t-il de la sorte? pourquoi nous destiner une couronne qui doit briller sur une autre tête? Que ne la destinoit-il tout d'abord à celui qui la devoit enfin obtenir? Pour nous exciter à jalousie? C'est ainsi qu'il a fait à l'égard des Juifs. [Ils étoient le peuple choisi; c'étoit à eux que les promesses avoient été faites, et ils devoient en recevoir l'accomplissement; mais leur incrédulité a suspendu à leur égard l'effet des miséricordes qui leur étoient réservées.] Dieu a appelé les Gentils pour exciter les Juifs à jalousie; de peur qu'ils ne perdissent la place que tant d'oracles divins leur avoient promise. « Leur chute est devenue une occasion de salut » aux Gentils; afin que l'exemple des Gentils leur » donnât de l'émulation pour les suivre : » *Illorum delicto salus est Gentibus, ut illos æmulentur.* « Tant que je serai l'apôtre des Gentils, » dit saint Paul (*Rom.*, XI. 11, 13, 14.), je travaillerai à rendre illustre mon ministère, pour » tâcher d'exciter de l'émulation dans l'esprit » des Juifs qui me sont unis selon la chair, et » d'en sauver quelques-uns : » *Quamdiu ego sum Gentium apostolus, ministerium meum honorificabo : si quomodo ad æmulandum provocem carnem meam, et salvos faciam aliquos ex illis.* Comme un père, dit saint Chrysostôme (*in Ep. ad Rom. Hom.* XVIII, *n.* 3, *tom.* IX, *pag.* 634.), qui appelle son fils pour le caresser; ce fils mutin et opiniâtre refuse ses embrassements, il en fait approcher un autre, et il attire par la jalousie celui que l'amour n'avoit pas gagné. Que tel ait été le dessein de Dieu, il nous le déclare lui-même formellement par la bouche de Moïse : « Ils m'ont, dit-il, piqué de » jalousie, en adorant ceux qui n'étoient point » dieux, et ils m'ont irrité par leurs vanités sacri- » léges; et moi je les piquerai aussi de jalousie, » en aimant ceux qui ne forment pas un peuple, » et je les irriterai en substituant à leur place » une nation insensée : » *Ipsi me provocaverunt in eo qui non erat Deus, et irritaverunt in vanitatibus suis; et ego provocabo eos in eo qui non est populus, et in gente stultâ irritabo illos* (*Deut.*, XXXII. 21.).

Cet innocent artifice de sa bonté paternelle a été inutile aux Juifs. Dieu leur a voulu donner de la jalousie pour les enflammer à le suivre; ils l'ont refusé. Vive Dieu, dit le Seigneur; cette jalousie fera leur supplice. « Ce sera alors, leur » dit Jésus-Christ, qu'il y aura des pleurs et » des grincements de dents, quand vous verrez » qu'Abraham, Isaac, Jacob, et tous les pro- » phètes seront dans le royaume de Dieu, et » que vous autres vous serez chassés dehors : » *Ibi erit fletus et stridor dentium.* « Il en vien- » dra d'orient et d'occident, du septentrion et » du midi, qui auront place au festin dans le » royaume de Dieu : alors ceux qui sont les der- » niers seront les premiers, et ceux qui sont les » premiers seront les derniers : » *Et venient ab oriente, et occidente, et aquilone, et austro, et accumbent in regno Dei : et ecce sunt novissimi qui erant primi, et sunt primi qui erant novissimi* (LUC., XIII. 28, 29, 30.). « Les enfants du royaume seront jetés dans les » ténèbres extérieures : » *Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores* (MATTH., VIII. 11.). La jalousie [leur fera alors sentir son aiguillon dans toute sa force,] et ensuite la rage et le désespoir [achèveront de leur ronger le cœur; parce qu'ils connoîtront l'inutilité de tous leurs regrets :] *Ibi erit fletus et stridor dentium.* L'un des grands supplices des damnés, sera de voir la place qui étoit destinée pour eux, [occupée par d'autres.] Que ce trône est auguste! que cette couronne est brillante! Elle étoit préparée pour moi, et je l'ai perdue par ce misérable plaisir d'un moment! Chrétien, où est tôn courage?

« Tenez donc, ma Sœur, fortement ce qui a » été mis entre vos mains, de peur que votre » couronne ne soit donnée à un autre : » *Tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam.* La couronne de l'Epoux appartient, en quelque

sorte, à l'épouse; ne la perdez pas : songez au mépris que l'on a pour une épouse répudiée. [Travaillez à soutenir cette haute dignité d'épouse de Jésus-Christ, par une vie entièrement dégagée des objets sensibles. Occupez-vous sans cesse des moyens de vous rendre de plus en plus digne de ses chastes embrassements, en évitant soigneusement tout ce qui pourroit blesser son œil jaloux. Vivez ainsi dans une continuelle attente de sa venue; soupirez avec ardeur après son retour; n'ayez d'amour, de cœur, d'esprit, de mouvement que pour lui; afin que, toute embrasée du désir de le posséder, vous méritiez, lorsqu'il paroîtra, d'entrer dans la salle des noces pour consommer éternellement ce bienheureux mariage que vous allez contracter avec lui.]

EXORDE

POUR LE MÊME DISCOURS[1].

Il est écrit, mes Sœurs, dans le livre de la Genèse, que « l'homme quittera son père et sa » mère pour s'attacher à son épouse (*Genes.*, » II. 24.); » et saint Augustin nous enseigne (*de Genes. cont. Manich. lib.* II, *n.* 37, *tom.* I, *col.* 680.), qu'on ne peut jamais bien entendre le sens véritable de ce passage, si l'on ne l'applique au Fils de Dieu. En effet, dit ce saint évêque, selon l'usage des choses humaines, il falloit dire que c'étoit l'épouse qui quitte la maison paternelle pour s'attacher à son époux; et il n'y a, ce semble, que Jésus-Christ seul dont l'on puisse parler en un sens contraire. Car il est cet époux céleste, qui a, en quelque sorte, quitté Dieu son Père qui l'engendre dans l'éternité, et sa mère la Synagogue qui l'a engendré dans le temps, pour s'attacher à son Eglise, que son sang et son esprit lui ont ramassée de toutes les nations de la terre. Si je vous disois de moi-même que c'est en cette journée que l'Eglise célèbre ces noces avec son cher et divin Epoux, vous croiriez peut-être, Messieurs, que c'est une invention que j'aurois trouvée, pour joindre le mystère de cette fête avec la cérémonie que nous allons faire, que tous les saints Pères appellent des noces. Mais il n'en est pas de la sorte; c'est l'Eglise elle-même qui chante dans l'office de cette journée : *Hodie cœlesti Sponso juncta est Ecclesia :* « Aujourd'hui l'Eglise a été unie » avec son Epoux; » elle célèbre en ce mystère le jour de son mariage. Tellement, ma très chère Sœur, que vos noces spirituelles avec Jésus-Christ se rencontrant si heureusement avec celles de la sainte Eglise dans une même solennité, il ne me sera pas malaisé d'accommoder le sujet que vous me donnez de parler, avec celui de la fête que nous célébrons aujourd'hui; et j'espère traiter l'un et l'autre, pourvu qu'il plaise à l'Epoux céleste, dont je dois raconter les louanges, de m'accorder le secours de son Esprit par l'intercession de sa sainte Mère. *Ave.*

[1] Cet exorde paroît avoir été destiné pour ce sermon, qui en manque effectivement; mais comme il ne pourroit être mis en tête du discours, sans en déranger l'ordre et la suite, et sans y faire pour cette raison des changements, nous avons pris le parti de le renvoyer à la fin du sermon. (*Edit. de Déforis.*)

SERMON

POUR UNE PROFESSION,

PRÊCHÉ

LE JOUR DE L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX.

Combien il en a couté à Jésus-Christ pour le contrat de son mariage avec l'Eglise. Trois qualités de cet Epoux des vierges chrétiennes. Dans quel dessein a-t-il acquis les hommes. Pourquoi ne devons-nous rechercher dans ce nouveau Roi aucune marque extérieure de grandeur royale. Conditions qu'il exige de celles qu'il prend pour ses épouses. Prérogative des vierges chrétiennes : pureté qui leur est nécessaire. Extrême jalousie de leur Epoux : comment elles doivent se conduire pour ne pas offenser ses regards.

Venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se.

Les noces de l'Agneau sont venues, et son Epouse s'est préparée (*Apoc.*, XIX. 7.).

Le mystère de notre salut nous est proposé dans les saintes Lettres sous des figures diverses, dont la plus fréquente, mes Sœurs, c'est de nous représenter cet ouvrage comme l'effet de plusieurs actes publics, passés authentiquement par le Fils de Dieu en faveur de notre nature. Nous y voyons premièrement l'acte d'amnistie et d'abolition générale, par lequel il nous remet nos péchés; ensuite nous y lisons le traité de paix, par lequel il pacifie le ciel et la terre, et le rachat qu'il a fait de nous pour nous retirer des mains de Satan. Nous y lisons aussi en plus d'un endroit le testament mystique et spirituel, par lequel il nous donne la vie éternelle, et nous fait ses cohéritiers dans le royaume de Dieu son Père. Enfin, il y a le sacré contrat par lequel il épouse sa sainte Eglise, et la fait entrer avec lui dans une bienheureuse communauté. De ces actes, et de quelques autres qu'il seroit trop long de vous rapporter, découlent toutes

les grâces de la nouvelle alliance; et ce que j'y trouve de plus remarquable, c'est que notre aimable et divin Sauveur les a tous ratifiés par son sang. Dans la rémission de nos crimes, il est notre propitiateur par son sang; « Dieu » l'ayant proposé pour être la victime de récon- » ciliation par la foi que les hommes auroient en » son sang : » *Propitiationem per finem in sanguine ipsius* (*Rom.*, III. 25.). S'il a pacifié le ciel et la terre, c'est par le sang de sa croix : *Pacificans per sanguinem crucis ejus* (*Col.*, I. 20.). S'il nous a rachetés des mains de Satan, comme un bien aliéné de son domaine, les vieillards lui chantent dans l'Apocalypse que son sang a fait cet ouvrage : « Vous nous avez rache- » tés par votre sang, » lui disent-ils : *Redemisti nos in sanguine tuo* (*Apoc.*, V. 9.); et pour ce qui regarde son testament, c'est lui-même qui a prononcé dans sa sainte cène : « Buvez; ceci est » mon sang, le sang du nouveau Testament, » versé pour la rémission des péchés (MATTH., XXVI. 28.).

Ne croyez pas, âmes chrétiennes, que le contrat de son mariage, par lequel il s'unit à l'Eglise, lui ait moins coûté que le reste. C'est à lui que convient proprement ce mot : « Vous m'êtes un » époux de sang : » *Sponsus sanguinum tu es mihi* (*Exod.*, IV. 25.); et ce n'est pas sans sujet que, dans le passage de l'Apocalypse que j'ai choisi pour mon texte, il est épousé comme un Agneau, c'est-à-dire, en qualité de victime : *Venerunt nuptiæ Agni.* Ainsi, quoique la fête de sa croix, qui comprend un mystère de douleurs, semble être fort éloignée de la solennité de son mariage, qui est une cérémonie de joie, il y a néanmoins beaucoup de rapport; et nous pouvons aisément traiter l'une et l'autre dans la suite de ce discours, après avoir imploré le secours d'en haut par l'intercession de la sainte Vierge, *Ave.*

Dans cette cérémonie, vous parler d'autre chose, ma très chère Sœur, que de votre Epoux, ce seroit offenser votre amour. Parlons donc aujourd'hui du divin Jésus; qu'il fasse tout le sujet de cet entretien. Considérons attentivement quel est cet époux qu'on vous donne; et pour joindre votre fête particulière avec celle de toute l'Eglise, tâchons de connoître ses qualités par le mystère de cette journée. Vous y verrez premièrement qu'il est roi, et vous lirez le titre de sa royauté gravé en trois langues au haut de sa croix : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs (JOAN., XIX. » 19.). » Vous y apprendrez en second lieu que c'est un amant passionné; et son sang, que le seul amour tire de ses veines, en sera la marque évidente. Enfin vous découvrirez que c'est un amant jaloux; et il me sera aisé de vous faire voir, par les Ecritures divines, que ce grand ouvrage de notre salut, accompli heureusement sur la croix, a été un effet de sa jalousie.

PREMIER POINT.

Quand je considère, mes Sœurs, cette qualité de roi des Juifs que Pilate donne à Jésus-Christ, et qu'il fait paroître au haut de sa croix malgré les oppositions des pontifes; j'admire profondément la conduite de la Providence, qui lui met cette pensée dans l'esprit, et je me demande à moi-même : D'où vient que notre Sauveur, qui a refusé si constamment le titre de roi durant les jours de sa gloire, c'est-à-dire, quand il se montroit un Dieu tout-puissant par la grandeur de ses miracles, commence à le recevoir dans le jour de ses abaissements, et lorsqu'il paroît le dernier des hommes par la honte de son supplice. Où est l'éclat et la majesté qui doivent suivre ce grand nom de roi, et qu'a de commun la grandeur royale avec cet appareil d'ignominie? C'est ce qu'il faut vous expliquer en peu de paroles; et pour cela remarquez, mes Sœurs, que Jésus-Christ a deux royautés, dont l'une lui convient comme Dieu, et l'autre lui appartient en qualité d'homme. Comme Dieu, il est le roi et le souverain de toutes les créatures qui ont été faites par lui : *Omnia per ipsum facta sunt* (JOAN., I. 3.); et outre cela, en qualité d'homme, il est roi en particulier de tout le peuple qu'il a racheté, sur lequel il s'est acquis un droit absolu par le prix qu'il a donné pour sa délivrance. Voilà donc deux royautés dans le Fils de Dieu : la première lui est naturelle, et lui appartient par sa naissance; la seconde est acquise, et il l'a méritée par ses travaux. La première de ces royautés, qui lui appartient par la création, n'a rien que de grand et d'auguste; parce que c'est un apanage de sa grandeur naturelle, et qu'elle suit nécessairement son indépendance; mais il ne doit pas en être de même de celle qu'il s'est acquise par la rédemption; et en voici la raison solide, que j'ai tirée de saint Augustin.

Puisque le Fils de Dieu étoit né avec une telle puissance, qu'il étoit de droit naturel maître absolu de tout l'univers; lorsqu'il a voulu s'acquérir les hommes par un titre particulier, nous devons entendre, mes Frères, qu'il ne le fait pas de la sorte dans le dessein de s'agrandir, mais dans celui de les obliger. En effet, dit saint Augustin, que sert-il au Roi des anges de se faire le roi des

hommes; au Dieu de toute la nature de vouloir s'en acquérir une partie, sur laquelle il a déjà un droit souverain? Il n'accroît point par là son empire, il n'étend pas plus loin sa puissance; puisqu'en s'acquérant les fidèles, il ne s'acquiert que son propre bien, et ne se donne que des sujets qui lui appartiennent déjà par le titre de la création. Tellement que, s'il recherche cette royauté, il faut conclure, dit ce saint évêque, que ce n'est pas dans un dessein d'élévation, mais par un sentiment de condescendance; ni pour augmenter son pouvoir, mais pour exercer sa miséricorde: *Dignatio est, non promotio; miserationis indicium, non potestatis augmentum* (*in* Joan., *Tract.* li, *n.* 5, *tom.* iii, *part.* ii, *col.* 635.).

Ainsi nous ne devons chercher en ce nouveau roi aucune marque extérieure de grandeur royale. C'est ici une royauté extraordinaire. Jésus-Christ n'est pas roi pour s'agrandir; c'est pourquoi il ne cherche rien de ce qui l'élève aux yeux des hommes : il est roi pour nous obliger; c'est pourquoi il recherche ce qui nous oblige, c'est-à-dire, des blessures qui nous guérissent, une honte qui fait notre gloire, et une mort qui nous sauve. Telles sont les marques de sa royauté : elles sont dignes d'un roi qui ne vient pas pour s'élever au-dessus des hommes par l'éclat d'une vaine pompe; mais plutôt pour fouler aux pieds les grandeurs humaines; et qui veut que les sceptres rejetés, l'honneur méprisé, la gloire du monde anéantie, fassent tout l'ornement de son triomphe.

Voilà le roi, ma très chère Sœur, que vous choisissez pour époux. S'il est pauvre, abandonné, destitué entièrement des honneurs du siècle et de tous les biens de la terre, au nom de Dieu n'en rougissez pas. Ce n'est point par impuissance, mais par dédain; ce n'est point par nécessité, mais par abondance. Il ne méprise les avantages du monde qu'à cause de la plénitude des trésors célestes; et ce qui rend sa royauté plus auguste, c'est qu'elle ne veut rien de mortel. C'est pourquoi, dans ce bienheureux mariage, dans lequel ce divin époux vous associe à son trône, il demande pour dot votre pauvreté. Nouveau mariage, mes Sœurs, où le premier article que l'Epoux propose, c'est que l'épouse qu'il a choisie renonce à son héritage; où il l'oblige par son contrat à se dépouiller de tous ses droits; où il appelle ses parents, non pour recevoir d'eux leurs biens temporels, mais pour leur quitter à jamais ce qu'elle peut espérer par sa succession. C'est à cette condition que ce Roi crucifié vous épouse : car si son royaume étoit de ce monde, il en pourroit peut-être demander les biens; mais, son royaume n'étant pas du monde, il a raison d'exiger cette condition nécessaire : c'est que vous renonciez tout-à-fait au monde par la sainte profession de la pauvreté volontaire, dont il vous a donné l'exemple.

Le contrat qu'il vous propose, ma Sœur, les articles qu'il vous présente à signer sont compris en ces paroles du divin Apôtre : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (*Gal.*, vi. 14.) : « Le monde m'est crucifié, et je suis crucifié » au monde. » Où vous devez remarquer avec le docte saint Jean-Chrysostôme (*Lib.* ii. *de Compunct.*, *num.* 2, *tom.* i, *pag.* 142.), que « ce n'est pas assez à l'Apôtre que le monde » soit mort pour le chrétien; mais qu'il veut encore, dit ce saint évêque, que le chrétien soit » mort pour le monde : » et cela pour nous faire entendre que le commerce est rompu des deux côtés, et qu'il n'y a plus aucune alliance. « Car, » poursuit ce docte interprète, l'Apôtre considéroit que non-seulement les vivants ont quelque » sentiment les uns pour les autres, mais qu'il » leur reste encore quelque affection pour les » morts : ils en conservent le souvenir, ils leur » rendent quelques honneurs, ne seroit-ce que » ceux de la sépulture. C'est pourquoi l'apôtre » saint Paul, ayant entrepris de nous faire entendre jusqu'à quelle extrémité le fidèle doit » se dégager de l'amour du monde; ce n'est pas » assez, nous dit-il, que le commerce soit rompu » entre le monde et le chrétien, comme il l'est » entre les vivants et les morts; car il reste assez » ordinairement quelque affection en ceux qui » survivent, qui va chercher les morts dans le » tombeau même : mais tel qu'est un mort à » l'égard d'un mort, tels doivent être le monde » et le chrétien. » Grande et admirable rupture! Mais donnons-en une idée plus particulière.

Ce qui nous fait vivre au monde, c'est l'inclination pour les biens du monde; ce qui fait vivre le monde pour nous, c'est un certain éclat qui nous éblouit. La mort éteint les inclinations; cette chaleur tempérée qui les entretient s'est entièrement exhalée : la mort ternit dans les plus beaux corps toute cette fleur de beauté, et fait évanouir cette bonne grâce. Ainsi le monde est mort pour le chrétien, en tant qu'il n'a plus d'attrait pour son cœur; et le chrétien est mort pour le monde, en tant qu'il n'a plus d'amour pour les biens qu'il donne. C'est ce qui s'appelle dans l'Ecriture être crucifié avec Jésus-Christ. C'est le traité qu'il nous fait signer en nous recevant au baptême; c'est le même qu'il vous

propose dans ces noces spirituelles, ainsi qu'un sacré contrat, pour être observé par vous dans la dernière rigueur et dans la perfection la plus éminente : contrat digne de vous être lu dans la fête de la sainte Croix, digne de vous être offert par un Roi crucifié, digne d'être accepté humblement dans une profession solennelle, où l'on voue devant Dieu et devant ses anges un renoncement éternel au monde.

Méditez ce sacré contrat sous lequel Jésus-Christ vous prend pour épouse, dites hautement avec le divin Apôtre : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* En effet, le monde ne vous est plus rien, et vous n'êtes plus rien au monde. Le monde ne vous est plus rien, puisque vous renoncez à ses espérances; et vous n'êtes plus rien au monde, puisqu'il ne vous comptera plus parmi les vivants. Votre famille vous perd, vous allez entrer dans un autre monde, vous ne tenez plus par aucun lien à la société civile; et cette clôture vous est un tombeau, dans lequel vous allez être comme enseveli. Que vos proches ne pleurent pas dans cette mort bienheureuse, qui vous fera vivre avec Jésus-Christ. Son affection vous est assurée; puisque l'ayant acquis par la pauvreté, vous avez le moyen de gagner son cœur par la pureté virginale : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Pendant que Jésus-Christ crucifié vous parle lui-même de son affection par autant de bouches qu'il a de blessures, et que son amour s'épanche sur vous avec tout son sang par ses veines cruellement déchirées, il me semble peu nécessaire de vous dire combien il vous aime; et vos yeux attachés sur la croix vous en apprendront plus que tous mes discours. Je remarquerai seulement, ma Sœur, que cet ardent amour qu'il témoigne, n'est pas seulement l'amour d'un Sauveur, mais encore l'amour d'un époux; et je l'ai appris de l'Apôtre, qui, voulant donner aux chrétiens un modèle de l'amitié conjugale, leur propose l'amour infini que Jésus-Christ montre à son Eglise en se livrant pour elle à la croix. « Maris, dit-il, aimez vos femmes, comme » Jésus-Christ a aimé l'Eglise, et s'est donné » lui-même pour elle : » *Viri, diligite uxores vestras, sicut et Christus dilexit Ecclesiam, et tradidit semetipsum pro eâ* (*Ephes.*, v. 25.). Ainsi, dans cet amour du Sauveur, vous y trouverez l'amour d'un époux.

Il est bon de remarquer en passant, qu'ainsi le Fils de Dieu a aimé les hommes en toutes sortes de qualités qui peuvent donner de l'amour. Il les a aimés comme un père; il les a aimés comme un Sauveur, comme un ami, comme un frère, comme un époux : et il nous aime sous tous ces titres; afin que nous connoissions que l'amour, qui le fait mourir pour nous en la croix, a toutes les qualités d'un amour parfait. Il est fort comme l'amour d'un père, tendre comme l'amour d'une mère, bienfaisant comme l'amour d'un Sauveur, cordial comme l'amour d'un bon frère, sincère comme l'amour d'un fidèle ami; mais ardent comme l'amour d'un époux. Mais cet amour de Jésus-Christ, dont parle l'Apôtre, regarde généralement toute son Eglise; il faut montrer aux vierges sacrées leurs avantages particuliers, et les droits extraordinaires que leur donne leur chasteté sur le cœur de l'Epoux céleste.

Un mot de l'Apocalypse nous découvrira ce secret, et je vous prie de le bien entendre. *Hi sunt, qui cum mulieribus non sunt coinquinati, virgines enim sunt: hi sequuntur Agnum quocumque ierit* (*Apoc.*, XIV. 4.); « Ceux-là, » dit-il, sont les vierges qui suivent l'Agneau » partout où il va. » Telle est la prérogative des vierges, dont le grand et admirable saint Augustin nous expliquera le mystère. Pour cela, il remarque avant toutes choses, que suivre Jésus-Christ, c'est l'imiter autant qu'il est permis à des hommes : *Hunc in eo quisque sequitur, in quo imitatur* (*de sanctâ Virginit. n.* 27, *tom.* VI, *col.* 354.); tellement que le suivre partout où il va, c'est l'imiter en tout ce qu'il fait. Ce fondement étant supposé, il est bien aisé de conclure que suivre l'Agneau partout où il va, c'est le privilége des vierges. Car si Jésus est doux et humble de cœur, si Jésus est simple et pauvre d'esprit, si Jésus est soumis et obéissant, s'il est miséricordieux et charitable; et les vierges et les mariés peuvent le suivre dans toutes ses voies. Quoiqu'ils ne puissent pas y marcher de la même force, ils peuvent néanmoins, dit saint Augustin (*de sanctâ Virginit. n.* 28, *tom.* VI, *col.* 354.), s'attacher diligemment à tous ses pas, et insister fidèlement à tous ses vestiges : ils ne peuvent pas les remplir, mais ils peuvent y mettre le pied; ils peuvent même le suivre jusqu'à cette noble épreuve de la charité, de laquelle lui-même a dit qu'il n'y en a point de plus grande (JOAN., XV. 13.), c'est-à-dire, jusqu'à mourir pour signaler son amour.

Jusqu'ici, ô divin Sauveur, vous pouvez être suivi de tous vos fidèles; mais après il se présente un nouveau sentier, où tous ne peuvent pas vous accompagner. Car, mes Frères, « cet Agneau

» sans tache marche par un chemin virginal ; » ce sont les mots de saint Augustin (*de sanct. Virg. n.* 29.) : *Ecce ille Agnus graditur itinere virginali.* Ce Fils de vierge est demeuré vierge : et trouvant au-dessous de lui-même la sainteté nuptiale, il ne lui a voulu donner aucun rang, ni dans sa naissance, ni dans sa vie. Que de saints ne le peuvent suivre dans cette route sacrée ! *Non omnes capiunt verbum istud* (MATTH., XIX. 11.) : toutefois il ne veut pas y demeurer seul.

Accourez, ô troupe des vierges, et suivez partout ce grand conducteur. Que les autres le suivent partout où ils peuvent ; vous seules le pouvez suivre partout où il va, et entrer par ce moyen avec lui dans la plus intime familiarité. C'est la belle et heureuse suite de ce privilége incomparable : ces âmes pures et virginales s'étant constamment attachées à suivre Jésus-Christ partout, cette preuve inviolable de leur amitié fait que Jésus s'attache réciproquement à les avoir toujours dans sa compagnie Il fait toujours éclater sur elles un rayon de faveur particulière : il se met en leurs mains dans sa naissance, il les pose sur sa poitrine dans sa sainte cène, il ne les oublie pas à sa croix ; et les ayant tendrement aimées, il les aime jusqu'à la fin : *In finem dilexit eos* (JOAN., XIII. 1.) Une mère vierge, un disciple vierge, y reçoivent les dernières preuves de son amitié ; et ne voulant pas sortir de ce monde sans les honorer de quelque présent, comme il ne voit rien de plus grand que ce que consacre la virginité, il les laisse mutuellement l'un à l'autre : « Femme, lui dit-il, voilà votre Fils ; » et « Fils, » voilà votre mère (*Ibid.*, XIX. 26, 27.). » Il n'est pas jusqu'à son sépulcre qu'il veut trouver vierge : tant il a d'amour pour la virginité.

Recherchons encore, mes Sœurs, pour épuiser cette matière importante, d'où vient que le Fils de Dieu fait ses plus chères délices d'un cœur virginal, et ne trouve rien de plus digne de ses chastes embrassements. C'est à cause qu'un cœur virginal se donne à lui sans aucun partage, qu'il ne brûle point d'autres flammes, et qu'il n'est point occupé par d'autres affections. Qui pourroit assez exprimer quelle grande place y tient un époux, et combien il attire d'amour après soi ? Ensuite naissent les enfants, dont chacun emporte sa part, qui lui est mieux due et plus assurée que celle de son héritage. Parmi tant de désirs divers, à combien de sortes d'objets le cœur est-il contraint de s'ouvrir ? L'esprit, dit l'Apôtre, en est divisé : *Sollicitus et divisus est* (1. *Cor.*, VII. 33.) ; et dans ce fâcheux partage, nous pouvons dire avec le psalmiste : *Sicut aqua effusus sum* (*Psal.* XXI. 15.) : « Je suis répandu comme de » l'eau ; » et cette vive source d'amour, qui devoit tendre toute entière au ciel, multipliée et divisée en tant de ruisseaux, se va perdre deçà et delà dans la terre. Pour empêcher ce partage, la sainte virginité vient fermer le cœur : *Ut signaculum super cor tuum* (*Cant.*, VIII. 6.), elle y appose comme un sceau sacré qui empêche d'en ouvrir l'entrée ; si bien que Jésus-Christ y règne tout seul : et c'est pourquoi il aime ce cœur virginal, parce qu'il possède en repos, sans distraction, toute l'intégrité de son amour.

C'est ainsi, ô pudique épouse, que vous devez aimer Jésus-Christ : tout l'amour que vous auriez pour un cher époux, vous le devez, dit saint Augustin, au Sauveur des âmes Mais que dis-je ? vous lui en devez beaucoup davantage : car cette femme que vous voyez, qui chérit si tendrement son mari, ordinairement ne le choisit pas ; mais plutôt il lui est échu en partage par des conjectures imprévues. Elle aime celui qu'on lui a donné ; mais avant qu'on le lui donnât, son cœur a erré long-temps sur la multitude par un vague désir de plaire : s'il ne s'est donné qu'à un seul, il s'est du moins offert à plusieurs ; et ne discernant pas dans la troupe cet unique qui lui étoit destiné, son amour est demeuré long-temps suspendu, tout prêt à tomber sur quelque autre. Il n'en est pas de la sorte de l'Epoux que vous embrassez : jamais vous n'avez balancé dans un si beau choix, et il a emporté d'abord vos premières inclinations. Comme donc vous le voyez attaché en croix, attachez-le fortement à tout votre cœur : *Toto vobis figatur in corde, qui pro vobis fixus est in cruce.* « Cédez-lui dans votre esprit toute l'étendue » que vous n'avez pas voulu laisser occuper par » le mariage : » *Totum teneat in animo vestro, quidquid noluisti occupari connubio* (*de sanctâ Virg. n.* 56, *tom.* VI, *col.* 368.). Cédez, vous lui en devez même beaucoup davantage ; parce que vous devez chérir, bien plus qu'un époux, celui qui vous fait résoudre à ne vous donner jamais à aucun époux ; et il ne vous est pas permis de l'aimer d'une affection médiocre, puisque vous renoncez pour l'amour de lui aux affections les plus grandes, et tout ensemble les plus légitimes.

Courez donc après cet Amant céleste ; joignez-vous à cette troupe innocente qui le suit partout où il va, accompagnant ses pas de pieux cantiques. Les Agathe et les Cécile, les Agnès et les Luce, vous tendent les bras, et vous montrent la place qui vous est marquée. Pour entrer dans cette assemblée, soyez vierge d'esprit et de corps ; que

cet amour de la pureté, qui se forme dans votre cœur, se répande sur tous vos sens. Conservez votre ouïe; c'est par là qu'Eve a été séduite : gardez soigneusement votre vue; et songez que ce n'est pas en vain qu'on vous donne « un voile, » comme un rempart de votre pudeur, qui em- » pêche vos yeux de s'égarer, et qui ne permette » pas, dit le grave Tertullien, à ceux des autres » de se porter sur vous : » *Vallum verecundiæ, quod nec tuos emittat oculos, nec admittat alienos* (*de Virg. veland. n.* 16). Surtout gardez votre cœur, et ne dédaignez pas les petits désordres; parce que c'est par là que les grands commencent, et que l'embrasement, qui consume tout, est excité souvent par une étincelle. Ainsi un chaste agrément vous conservera ce que la grâce de votre Epoux vous a accordé; ainsi vous posséderez toujours son affection, et jamais vous n'offenserez sa jalousie. Il faut encore vous dire un mot de la jalousie de votre Epoux, et c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Que Dieu soit jaloux, chrétiens, il s'en vante si souvent dans son Ecriture, qu'il ne nous permet pas de l'ignorer. C'est une des qualités qu'il se donne dans le Décalogue : « Je suis, dit-il, le » Seigneur ton Dieu, fort et jaloux, » *Fortis, zelotes* (*Exod.*, xx. 5.); et cette qualité de jaloux lui est si propre et si naturelle qu'elle fait un de ses noms, comme il est écrit dans l'Exode : *Dominus, zelotes nomen ejus* (*Ibid.*, xxxiv. 14.). Il paroît donc assez que Dieu est jaloux, et peu de personnes l'ignorent : mais que l'ouvrage de notre salut et la mort du Fils de Dieu à la croix soient un effet de sa jalousie; c'est ce que vous n'avez pas peut-être encore entendu, et ce qu'il est nécessaire que je vous explique, puisque mon sujet m'y conduit.

A la vérité, chrétiens, il n'est pas aisé de comprendre de quelle sorte s'accomplit un si grand mystère. Car que la jalousie du Dieu des armées le porte à châtier ceux qui le méprisent, je le conçois sans difficulté; c'est l'effet ordinaire de la jalousie; et je remarque aussi dans les saintes Lettres que Dieu n'y parle guère de sa jalousie, qu'il ne nous fasse en même temps craindre ses vengeances. « Je suis un Dieu jaloux, dit le Sei- » gneur, » *Deus zelotes;* et il ajoute aussitôt après : « Visitant les iniquités des pères sur les » enfants : » *Visitans iniquitates patrum in filios* (*Ibid.*, xx. 5.). Dieu est jaloux, dit Moïse : il dit dans le même lieu : « Que le feu de sa ja- » lousie brûle les pécheurs : » *Dominus Deus tuus ignis consumens est, Deus æmulator* (*Deut.*, iv. 24.). Et le prophète Nahum a joint ces deux choses : « Le Seigneur est un Dieu ja- » loux, et le Seigneur est un Dieu vengeur, » *Deus æmulator, et ulciscens Dominus* (Nah., i. 2.); tant ces deux qualités sont inséparables.

Que s'il est ainsi, chrétiens, se peut-il faire que nous rencontrions le principe de notre salut dans la jalousie, qui semble être la source des vengeances; et après que le prophète a uni le Dieu jaloux et le Dieu vengeur, oserons-nous espérer de trouver ensemble un Dieu jaloux et un Dieu sauveur? Peut-être aurions-nous peine à le croire, si nous n'en avions appris le secret de la bouche d'un autre prophète. C'est le prophète Isaïe, dont voici des paroles remarquables : *De Jerusalem exibunt reliquiæ, et salvatio de monte Sion : zelus Domini exercituum faciet istud* (Is., xxxvii. 32.) : « Dans les ruines de Jérusalem il » restera un grand peuple que Dieu délivrera de » la mort, et le salut paroîtra en la montagne de » Sion : la jalousie du Dieu des armées fera cet » ouvrage. » Après un oracle si clair, il n'est plus permis de douter que ce ne soit la jalousie du Dieu des armées qui ait sauvé le peuple fidèle.

Mais pour pénétrer un si grand mystère, reprenons les choses d'un plus haut principe, et rappelons à notre mémoire la témérité de cet ange, qui, par une audace inouïe, voulut s'égaler à Dieu et se placer jusque dans son trône. Vous savez qu'étant repoussé de sa main puissante et précipité dans l'abîme, il ne peut encore quitter le premier dessein de son audace démesurée. Il se déclare hautement le rival de Dieu; c'est ainsi que le nomme Tertullien : *Æmulus Dei* (*de Spect. n.* 2.) : « Le rival, le jaloux de Dieu : » il se veut faire adorer en sa place; et s'il n'a pu occuper son trône, il lui veut du moins enlever son bien. Il entre dans le paradis terrestre, furieux et désespéré; il y trouve l'image de Dieu; c'est-à-dire, l'homme; image chérie et bien-aimée, que Dieu avoit établie dans son paradis de délices, qu'il avoit formé de sa main et animée de son souffle. Ce n'étoit qu'une créature; mais enfin elle étoit aimée par son Créateur : il ne l'avoit pétrie que d'un peu de boue; mais cette boue avoit été formée de sa main. Ce vieux serpent la séduit, il la corrompt. Surprise par ses flatteries, elle s'abandonne à lui : la parjure qu'elle est, l'ingrate et l'infidèle qu'elle est; au milieu des bienfaits de son époux, dans le lit même de son époux, pardonnez-moi la hardiesse de cette parole, que je ne trouve pas encore assez forte

pour exprimer l'indignité de cette action ; dans le lit même de son époux elle se prostitue à son rival.

O insigne infidélité ! ô lâcheté sans exemple ! Falloit-il quelque chose de plus que cette honteuse prostitution, faite à la face de Dieu, pour l'exciter à jalousie ? Il s'y excite en effet d'une étrange sorte. Quoi, mon épouse s'est fait enlever ; mon image s'est laissé corrompre, elle que j'avois faite avec tant d'amour, dont j'avois moi-même formé tous les traits, que j'avois animée d'un souffle de vie, sorti de ma propre bouche !

Que fera, mes frères, ce Dieu fort et jaloux, irrité d'un abandonnement si infâme ? que fera-t-il à cette épouse infidèle qui a méprisé un si grand amour ? Certainement il pouvoit la perdre ; mais, ô jalousie miséricordieuse, il a mieux aimé la sauver. O rival, il ne veut point qu'elle soit ta proie, il ne la peut souffrir en tes mains. Cet indigne spectacle irritant son cœur, il court après pour la retirer, et descend du ciel en la terre pour chercher son épouse qui s'y est perdue : *Venit quærere quod perierat* (Matth., xviii, 11.). La manière dont il se sert pour nous délivrer montre assez, si nous l'entendons, que c'est la jalousie qui le fait agir : car il n'envoie ni ses anges, ni ses archanges, qui sont les ministres ordinaires de ses volontés. Il a peur que son épouse volage, devant sa liberté à d'autres qu'à lui, ne partage encore son cœur, au lieu de le conserver tout entier à son Epoux légitime ; c'est pourquoi il vient lui-même en personne : *Deus ipse veniet et salvabit nos* (Is., xxxv. 4.). S'il faut des supplices, c'est lui qui les souffre : s'il faut du sang, c'est lui qui le donne ; afin que nous comprenions que c'est à lui que nous devons tout, et que nous lui consacrions tout notre amour, comme nous tenons de lui seul tout notre salut.

De là vient que nous lisons, dans son Ecriture, qu'il n'est pas moins jaloux de sa qualité de Sauveur que de celle de Seigneur et de Dieu. Ecoutez de quelle sorte il en parle : *Ego Dominus, et non est ultra Deus absque me : Deus justus et salvans non est præter me* (*Ibid.*, xlv. 21.). Ne vous semble-t-il pas, chrétiens, que ce Dieu jaloux adresse sa voix à la nature humaine infidèle, ainsi qu'un amant passionné, mais dont on a méprisé l'amour. O volage, ô prostituée, qui m'as quitté pour mon ennemi, regarde que c'est moi qui suis le Seigneur, et il n'y a point de Dieu que moi : mais considère encore, ô parjure, infidèle, qu'il n'y a que moi qui te sauve ; et si tu m'as oublié après t'avoir créée, reviens du moins à moi quand je te délivre. Voyez comme il est jaloux de sa qualité de Sauveur. Et ailleurs, se glorifiant de l'ouvrage de notre salut : « C'est moi, c'est moi, dit-il, » qui l'ai fait ; ce ne sont ni mes anges, ni mes ar- » changes, ni aucune des vertus célestes : c'est » moi seul qui l'ai fait, c'est moi seul qui vous » porterai sur mes épaules ; enfin c'est moi seul » qui vous sauverai : » *Ego feci, ego feram, ego portabo, ego salvabo* (Is., xlvi. 4.) : tant il est jaloux de cette gloire ; et c'est, mes Sœurs, cette jalousie qui l'attache sur cette croix, dont nous célébrons aujourd'hui la fête.

Car, dit excellemment saint Jean-Chrysostôme (*in Epist.* i. *ad Cor.*, *Homil.* xxiv, *n.* 2, *tom.* x, *p.* 213.), comme un amant passionné, voyant celle qu'il recherche avec tant de soin gagnée par les présents de quelque autre, qui prétend à ses bonnes grâces, multiplie aussi sans mesure les marques de son amitié pour emporter le des sus ; de même en est-il du Sauveur des âmes. Il voit que nous recevons à pleines mains les pré sents de son rival, qui nous amuse par une pomme, qui nous gagne par des biens trompeurs qui n'ont qu'une légère apparence : pour détourner nos yeux et nos cœurs de ses libéralités pernicieuses, il redouble ses dons jusqu'à l'infini ; et son amour excessif voulant faire un dernier effort, le fait enfin monter sur la croix, où il nous donne non-seulement sa gloire et son trône, mais encore son corps et son sang, et sa personne et sa vie : enfin, se donnant lui-même, que ne nous donne-t-il pas ? Et nous faisant un si grand présent, il me semble qu'il nous dit à tous : Voyez si ce prétendant que vous écoutez pourra jamais égaler un tel amour et une telle munificence. C'est ainsi qu'il parle, c'est ainsi qu'il fait ; et nous pourrions nous défendre d'une jalousie si obligeante ?

Mais, ma Sœur, si l'Epoux céleste a l'ardeur et les transports des jaloux, il en a les regards et la vigilance. Il a des yeux jaloux, toujours ouverts, toujours appliqués pour veiller sur vous, pour étudier tous vos pas, pour observer toutes vos démarches. J'ai remarqué dans le saint cantique deux regards de l'Epoux céleste : il y a un regard qui admire, et c'est le regard de l'amant : il y a un regard qui observe, et c'est le regard du jaloux. « Que vous êtes belle, ô fille de prince, » dit l'Epoux à la chaste épouse (*Cant.*, vii. 1, 6.) ! Cette ardente exclamation vient d'un regard qui admire, et il n'est pas indigne du divin Epoux, dont il est dit dans son Evangile qu'il admira la foi du Centenier (Matth., viii. 10.). Mais voulez-

vous voir maintenant quel est le regard du jaloux? « Il est venu, dit l'Epouse, le bien-aimé » de mon cœur, regardant par les fenêtres, guet- » tant par les treillis : » *Dilectus meus venit, respiciens per fenestras, prospiciens per cancellos* (*Cant.*, II. 9.). Il vient en cette sorte pour vous observer, et c'est le regard de la jalousie : de là naissent et ces grilles et cette clôture. Il vous renferme soigneusement, il rend de toutes parts l'abord difficile; il compte tous vos pas, il règle votre conduite jusqu'aux moindres choses : ne sont-ce pas des actions d'un amant jaloux? Il n'en fait pas ainsi au commun des hommes; mais c'est que s'il est jaloux des autres fidèles, il l'est beaucoup plus de ses épouses? Etant donc ainsi observée de près, pour vous garantir des effets d'une jalousie si délicate, il ne vous reste, ma Sœur, qu'une obéissance toujours ponctuelle, et un entier abandonnement de vos volontés. C'est ce que je vous recommande en finissant ce discours; et afin que vous compreniez combien cette obéissance vous est nécessaire, je vous dirai la raison pour laquelle elle vous défend de la jalousie de votre Epoux.

Ce qui excite Dieu à jalousie, c'est lorsque l'homme se veut faire Dieu, et entreprend de lui ressembler. Mais il ne s'offense pas de toute sorte de ressemblance : car il nous a fait à son image, et il y a de ses attributs dans lesquels il n'est pas jaloux que nous tâchions de lui ressembler; au contraire il nous le commande. Par exemple, voyez sa miséricorde, combien riche, combien éclatante; il vous est ordonné de vous conformer à cet admirable modèle : *Estote misericordes, sicut et Pater vester misericors est* (Luc., VI. 36.) : « Soyez miséricordieux, comme l'est votre Père » céleste. » Ainsi, comme il est véritable, vous pouvez l'imiter dans sa vérité : il est juste, vous pouvez le suivre dans sa justice : il est saint; et encore que sa sainteté semble être entièrement incommunicable, il ne se fâche pas toutefois que vous osiez porter vos prétentions jusqu'à l'honneur de lui ressembler dans ce merveilleux attribut, lui-même vous y exhorte : « Soyez saints, » parce que je suis saint : » *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum* (*Levit.*, XI. 44.).

Quelle est donc cette ressemblance qui lui cause tant de jalousie? C'est lorsque nous lui voulons ressembler dans l'autorité souveraine; lorsque nous voulons l'imiter dans l'honneur de l'indépendance, et prendre pour loi notre volonté, comme lui-même n'a point d'autre loi que sa volonté absolue C'est là le point chatouilleux, c'est là l'endroit délicat; c'est alors que sa jalousie repousse avec violence tous ceux qui veulent s'approcher ainsi de sa majesté souveraine. Par conséquent, si sa jalousie s'irrite seulement contre notre orgueil; qui ne voit que la soumission est l'unique moyen pour nous en défendre? Il est jaloux quand vous prenez pour loi votre volonté. Pour empêcher les effets de sa jalousie, abandonnez votre volonté. Soyons des Dieux, il nous est permis, par l'imitation de sa justice, de sa bonté, de sa sainteté, de sa miséricorde toujours bienfaisante. Quand il s'agira de puissance et d'autorité, tenons-nous dans les bornes d'une créature, et ne portons pas nos désirs à une ressemblance si dangereuse.

Mais si nous ne pouvons ressembler à Dieu dans cette souveraine indépendance, admirons, mes Sœurs, sa bonté suprême qui a voulu nous ressembler dans la soumission. Jetez les yeux de la foi sur ce Dieu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. A la vue d'un abaissement si profond, qui pourroit refuser de se soumettre? Vous vivez, ma Sœur, dans un monastère, où la sage abbesse qui vous gouverne vous doit faire trouver la soumission non-seulement fructueuse, mais encore douce et désirable. Mais quand vous auriez à souffrir une autre conduite; de quelle obéissance vous pourriez-vous plaindre, en voyant celle du Sauveur des âmes, et à la volonté de quels hommes l'a livré et abandonné son Père céleste? Ç'a été à la volonté de Judas, à celle de Pilate et des pontifes, à celle des soldats inhumains qui, ne gardant avec lui aucune mesure, ont fait de lui tout ce qu'ils ont voulu : *Fecerunt in eo quæcumque voluerunt* (Matt., XVII. 12.). Après cet exemple de soumission, vous ne sauriez descendre assez bas; et vous devez chérir les dernières places qui, depuis l'abaissement du Dieu-Homme, sont devenues désormais les plus honorables.

SERMON

POUR UNE PROFESSION,

SUR LA VIRGINITÉ.

Sainte séparation et chaste union, deux choses dans lesquelles consiste la sainte virginité; combien elle est mâle et généreuse. De quelle manière, en établissant son siége dans l'âme, rejaillit-elle sur le corps. Avec quel soin les vierges doivent garder tous leurs sens. D'où vient la sainte virginité a-t-elle tant d'attraits pour le Sauveur. Saint ravissement des vierges, et leurs priviléges. Précautions qui leur sont nécessaires pour être saintement unies à leur Epoux. Son amour et sa jalousie; ses deux regards sur elles,

Qu'est-ce qui cause sa retraite. Funestes effets de l'orgueil; avantages de l'humilité.

Æmulor vos Dei æmulatione : despondi enim vos uni viro, virginem castam exhibere Christo.

J'ai pour vous un amour de jalousie, et d'une jalousie de Dieu; parce que je vous ai fiancés à cet unique Epoux, qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure (2. *Cor.*, XI. 2.).

Puisque la sainte cérémonie par laquelle vous vous consacrez au Sauveur avec la bénédiction de l'Eglise, vous met au nombre des vierges sacrées, et vous joint à la troupe innocente de ces filles choisies et bien-aimées, qui doivent être conduites au Roi, selon la prophétie du psalmiste (*Ps.* XLIV. 16.); pour vous faire connoître avec évidence quelle est la profession que vous faites, il est nécessaire que vous pénétriez ce que c'est que la virginité chrétienne, dont les anciens docteurs nous ont fait de si grands éloges. C'est aussi ce que vous enseigne le divin Apôtre, en vous assurant qu'il vous a unie, comme une vierge chaste et pudique, à un seul homme qui est Jésus-Christ; et il vous montre, par ces paroles, que la sainte virginité consiste principalement en deux choses. Mais pour entendre un si grand mystère, remontons jusqu'au principe, et supposons avant toutes choses que cet Epoux immortel, que votre virginité vous prépare, a deux qualités admirables. Il est inifiniment séparé de tout par la pureté de son être; il est infiniment communicatif par un effet de sa bonté.

Quand j'entends le Seigneur Jésus qui enseigne à Marthe empressée, qu'il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire (LUC., X. 42.); je remarque en cette parole la condamnation infaillible de la vanité des enfants des hommes. Car si le Fils de Dieu nous apprend que nous n'avons tous qu'une même affaire, ne s'ensuit-il pas clairement que nous nous consumons de soins superflus, que nous ne concevons que de vains desseins, et que nous ne repaissons nos esprits que de creuses imaginations, nous qui sommes si étrangement partagés parmi tant d'occupations différentes? tellement que ce divin Maître, nous rappelant à l'unité seule, condamne la folie et l'illusion de nos désirs inconsidérés, et de nos prétentions infinies : d'où il est aisé de conclure que la solitude que les hommes fuient, et les cloîtres qu'ils estiment autant de prisons, sont les écoles de la véritable sagesse; puisque tous les soins du monde en étant exclus avec leur empressante multiplicité, on n'y cherche que l'unité nécessaire, qui seule est capable d'établir les cœurs dans une tranquillité immuable.

C'est, Madame, à cette unité que vous invite le divin Apôtre, quand il vous assure aujourd'hui qu'il vous a unie pour toujours, comme une vierge chaste et pudique, à un seul homme qui est Jésus-Christ, *Uni viro.* C'est en effet à cet unique Epoux que votre profession vous consacre; et la sainte virginité, que vous lui offrez en ce jour, vous sépare de toutes choses pour vous attacher à lui seul. Mais avant que de traiter un si grand mystère, recourons tous, d'une même voix, à la mère et au modèle des vierges, et implorons sa bienheureuse assistance, en la saluant avec l'ange et disant, *Ave*, *Maria.*

Il importe infiniment au salut des âmes de considérer sérieusement un endroit admirable du divin Apôtre (*Rom.*, XII. 4 *et seq.*), où cet excellent maître des Gentils nous représente l'économie de l'Eglise dans la diversité des opérations qui font l'harmonie de ce corps mystique. Il se fait, dit-il, en l'Eglise une certaine distribution de grâces; et comme nous voyons que le corps humain se conserve par les fonctions différentes de chacun des membres qui le composent, ainsi en est-il du corps de l'Eglise, dont tous les membres ont des dons divers, selon que l'Esprit de Dieu les anime. C'est de là que nous apprenons cette belle et importante leçon, que la perfection du christianisme consiste à nous acquitter de la fonction à laquelle le Saint-Esprit nous destine. Car comme le corps humain est parfait lorsque l'œil discerne bien les objets, et l'ouïe la différence des sons; lorsque l'estomac prépare au reste du corps la nourriture qui lui est propre, que le poumon rafraîchit le cœur, et que le cœur fomente le corps par cette chaleur douce et vivifiante qui réside en lui comme dans sa source; et enfin lorsque les organes exécutent fidèlement ce que la nature leur a commis : ainsi la perfection du corps de l'Eglise, c'est que tous les membres de Jésus-Christ exercent constamment l'action qui leur est particulièrement destinée, et que chacun rapporte son opération à la fin du divin Esprit qui nous meut et qui nous gouverne. C'est sans doute pour cette raison, mes très chères Sœurs, que vous avez désiré de moi que je vous entretinsse aujourd'hui de la sainte profession à laquelle le Saint-Esprit vous a appelées; et pour contenter ce pieux désir, considérons, avant toutes choses, pourquoi vous vous êtes retirées du monde, à quoi vous avez été destinées, quel est votre nom, quel est votre titre, quelle est votre fonction dans l'Eglise.

Vous êtes, mes Sœurs, ces filles choisies qui devez être conduites au Roi, selon la prophétie du Psalmiste; vous êtes les vierges de Jésus-Christ et les chastes épouses du Sauveur des âmes : de sorte que, pour connoître avec évidence quelle est la profession que vous faites, il est nécessaire que vous pénétriez ce que c'est que la virginité chrétienne à laquelle vous avez été consacrées. C'est aussi ce que vous enseignera le divin Apôtre, en vous assurant qu'il vous a unies, comme une vierge chaste et pudique, à un seul homme qui est Jésus-Christ. Mais pour entendre le sens de ce beau passage, disons que la virginité chrétienne consiste en une sainte séparation et en une chaste union. Cette séparation fait sa pureté, cette chaste et divine union est la cause des délices spirituelles que la grâce fait abonder dans les âmes vraiment virginales.

Que le principe de la pureté soit une séparation salutaire, vous le comprendrez aisément, si vous remarquez que nous appelons impur ce qui est mêlé, et que nous estimons pur et net ce qui étant uni en soi-même, n'est gâté ni corrompu par aucun mélange. Par exemple, tant qu'une fontaine se conserve dans son canal telle qu'elle est sortie de la roche qui lui a donné sa naissance, elle est nette, elle est pure, elle ne paroît point corrompue. Que si par l'impétuosité de son cours elle agite trop violemment la terre sur laquelle elle passe, et qu'elle en détache quelque partie qu'elle entraîne avec elle parmi ses eaux ; aussitôt vous lui voyez perdre toute sa netteté naturelle ; elle cesse visiblement d'être pure, sitôt qu'elle commence d'être mêlée.

Mais élevons plus haut nos pensées, et considérons en Dieu même la preuve de la vérité que j'avance. La théologie nous enseigne que Dieu est un être infiniment pur : elle dit qu'il est la pureté même. En quoi est-ce que nous remarquons cette pureté incompréhensible de l'Etre divin, sinon en ce que Dieu est d'une nature entièrement dégagée, libre de toute altération étrangère, sans mélange, sans changement, sans corruption? et s'il nous est permis de parler, en bégayant, de si grands mystères, nous pouvons dire que son essence n'est qu'une indivisible unité, qui ne reçoit rien de dehors, parce qu'elle est infiniment riche, et qu'elle enferme toutes choses en elle-même, dans sa vaste et immense simplicité. C'est pour cette raison, mes très chères Sœurs, autant que notre foiblesse le peut comprendre, que l'être de notre Dieu est si pur ; parce qu'il est infiniment séparé, et qu'il ne souffre rien en lui-même que ses propres perfections, qui ne sont autre chose que son essence. Cette première pureté, de laquelle toute pureté prend son origine, se répandant par degrés sur les créatures, ne trouve rien de plus proche d'elle que les intelligences célestes, qui sans doute sont d'autant plus pures, qu'elles sont plus éloignées du mélange, étant séparées de toute matière ; et de là vient que nous les appelons esprits purs.

Selon ces principes, mes très chères Sœurs, il faut que vous soyez séparées ; et quoique vos âmes se trouvent liées à un corps mortel par leur condition naturelle, il faut nécessairement vous en détacher en purifiant vos affections. C'est pourquoi le prophète Isaïe, voulant exhorter à la pureté les enfants de la nouvelle alliance, il les invite à une sainte séparation. « Retirez-vous, » retirez-vous, leur dit-il, sortez de là, ne tou- » chez point aux choses souillées, soyez purs » (Is., LII. 11.). » Par où vous voyez sans difficulté que c'est le détachement qui nous purifie ; de sorte que, la virginité chrétienne étant la perfection de la pureté, il s'ensuit que pour être vierge, selon la discipline de l'Evangile, il faut une séparation très entière et un détachement sans réserve.

Mais faudra-t-il donc, direz-vous, que les vierges, pour être pures, demeurent éternellement séparées, sans attacher leur affection à aucun objet? Nullement, ce n'est pas là ma pensée. Si nous étions faits pour nous-mêmes, nous pourrions ne vivre aussi qu'en nous-mêmes ; mais puisqu'il n'y a que notre grand Dieu qui puisse être lui-même sa félicité, il faut que nos mouvements tendent hors de nous, si nous voulons jouir de quelque repos. Donc la vierge vraiment chrétienne, crainte que sa pureté perde son éclat, s'attache uniquement à celui dans lequel nous vous avons dit que la pureté prend son origine. Regardez, mes très chères Sœurs, regardez le Verbe divin votre Epoux; c'est à lui que vous devez vous unir, après vous être purifiées par le mépris général des biens de la terre ; si bien que j'ai eu raison de vous dire que la virginité chrétienne c'est une sainte séparation et une bienheureuse union. De là vient que l'apôtre saint Jean, voulant décrire la gloire des vierges, les représente sur une montagne avec l'Agneau (*Apoc.*, XIV. 1 *et seq.*). D'où vient qu'elles sont sur une montagne élevée bien haut au-dessus du monde, si ce n'est que la virginité les sépare? et d'où vient qu'elles sont avec l'Agneau, si ce n'est que la virginité les unit? C'est aussi ce que nous enseigne l'Apôtre dans le passage que nous expliquons : « Je vous ai promises, dit-il,

» à un seul. » Qui ne voit la séparation dans cette unité, puisque le propre de l'unité est d'exclure? Mais, ajoute le même saint Paul, « Je vous ai » promises à un seul mari. » Qui ne voit dans ce mariage divin et spirituel la chaste union que je vous propose? Parlons donc de cette séparation salutaire qui établit votre pureté, et de cette mystérieuse union qui vous fera goûter les plaisirs célestes dans les chastes embrassements du Sauveur. Chères Sœurs, c'est en ces deux choses que consiste la virginité chrétienne, et ce sont aussi ces deux choses que je traiterai aujourd'hui avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Si nous entendons bien ce que c'est que l'homme, nous trouverons que nous sommes comme suspendus entre le ciel et la terre, sans qu'on puisse bien décider auquel des deux nous appartenons. Il n'y a point au monde une si étrange composition que la nôtre : une partie de nous est tellement brute qu'elle n'a rien au-dessus des bêtes; l'autre est si haute et si relevée, qu'elle semble nous égaler aux intelligences. Qui pourroit lire, sans s'étonner, de quelle sorte Dieu forme l'homme? Premièrement il prend de la boue; est-il une matière plus vile? après il y inspire un souffle de vie, il y grave son image et sa ressemblance; est-il rien de plus admirable? C'est pourquoi je vous disois, chrétiens, que nous sommes entre le ciel et la terre, et qu'il semble que l'un et l'autre puissent disputer à qui nous appartenons à plus juste titre. Notre mortalité nous donne à la terre, l'image de Dieu nous adjuge au ciel, et nous sommes tellement partagés qu'il semble qu'on ne puisse faire justice sur ce différend, sans nous ruiner et sans nous détruire par une distraction violente : toutefois il n'en est pas de la sorte. La sage Providence de Dieu ne laisse pas notre condition si fort incertaine, que cette importante difficulté ne puisse être facilement terminée.

Mais qui jugera donc un si grand procès? Qui décidera cette question qui met toute la nature en dispute? Chrétien, n'en doute pas, ce sera toi-même. L'homme est la matière de tout le procès, et il en est lui-même le juge. Oui, nous pouvons prononcer souverainement si nous sommes de la terre ou du ciel : selon que nous tournerons nos inclinations, ou nous serons des animaux bruts, ou nous serons des anges célestes. C'est pourquoi, dit saint Augustin, « Dieu a » formé l'homme avec l'usage de son libre ar- » bitre; animal terrestre, mais digne du ciel, » s'il sait s'attacher à son Créateur : » *Terrenum animal, sed cœlo dignum, si suo cohæreret Auctori* (*de Civit. Dei, lib.* XXII, *c.* I, *tom.* VII, *col.* 656.). Ne nous plaignons pas, chrétiens, si cet esprit d'une nature immortelle est lié à une chair corruptible. Dieu, qui, par un très sage conseil, a trouvé bon de le mêler à cette matière, lui a inspiré une secrète vertu, par laquelle il s'en peut aussi détacher avec le secours de sa grâce; et si nous conservons à l'image de Dieu, c'est-à-dire, à la raison qu'il nous a donnée, la prééminence qui lui est due; ce corps même, (qui n'en seroit étonné?) oui, ce corps, tout pesant, tout mortel qu'il est, passera au rang des choses célestes; parce que l'âme, qui est la partie principale, à laquelle appartient le domaine, attirera son corps avec elle, non-seulement comme un serviteur très obéissant, mais encore comme un compagnon très fidèle.

Ainsi je vous exhorte, mes frères, par les paroles du saint Apôtre (*Ephes.*, IV. 22.), que vous vous dépouilliez de l'homme animal. Défaites-vous de l'homme terrestre, qui n'a que des désirs corrompus (1. *Cor.*, XV. 49.): déclarez-vous, par une juste sentence, venus du ciel, et faits pour le ciel, en rejetant les affections corporelles qui vous tiennent attachés à la terre. « Retirez-vous, retirez-vous, soyez purs, ne » touchez point aux choses immondes, et je vous » recevrai, dit le Seigneur (2. *Cor.*, VI. 17.). » Mais c'est à vous, ô vierges sacrées, chastes épouses du Sauveur des âmes, c'est à vous que cette séparation salutaire est particulièrement commandée : car s'il est vrai que la pureté n'est autre chose qu'un détachement, comme nous l'avons très bien établi, considérez sérieusement en vous-mêmes combien vous devez être détachées, puisque la profession que vous faites de la sainte virginité vous oblige à la pureté la plus éminente.

L'ange de l'Ecole m'apprend une belle et solide doctrine, qui confirme bien cette vérité. Nous voyons que, parmi les vertus morales, il y en a, si je le puis dire, de moins vigoureuses, qui se contiennent en certaines bornes : mais il y a des vertus généreuses qui ne sont jamais satisfaites, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à ce qu'il y a de plus relevé. Par exemple, le courageux est assuré contre les périls dans les entreprises considérables : mais le magnanime va plus loin encore; car à peine peut-il trouver ni des entreprises assez hardies, ni aucun péril assez grand qui mérite d'exercer toute sa vertu. Le libéral use de ses biens et sait les employer honorablement, selon que la

droite raison l'ordonne; mais il y a une certaine libéralité plus étendue et plus généreuse, qui affecte, ce semble, la profusion, et c'est ce que nous appelons la magnificence. Le grand saint Thomas nous enseigne (2. 2. *Quæst.*, CLII, *art.* 3.) que cette belle et admirable vertu, que la philosophie n'a jamais connue, je veux dire la virginité chrétienne, est à l'égard de la tempérance ce qu'est la magnificence à l'égard des libéralités ordinaires. La tempérance modère les plaisirs du corps, la virginité les méprise; la tempérance, en les goûtant, se met au-dessus à la vérité; mais la virginité, plus mâle et plus forte, ne daigne pas même y tourner les yeux : la tempérance porte ses liens d'un courage ferme; la virginité les rompt d'une main hardie : la tempérance se contente de la liberté; la virginité veut l'empire et la souveraineté absolue : ou plutôt, la tempérance gouverne le corps; vous diriez que la virginité s'en sépare; elle s'élève jusqu'au ciel presque entièrement dégagée; et bien qu'elle soit dans un corps mortel, elle ne laisse pas de prendre sa place parmi les esprits bienheureux; parce qu'elle ne se nourrit, non plus qu'eux, que de délices spirituelles. De là vient que saint Augustin parle ainsi des vierges : *Habent aliquid jam non carnis in carne* (*de sanctâ Virginit. n.* 12, *tom.* VI, *col.* 346.) : « Elles ont, dit-il, en la chair quelque chose qui » n'est point de la chair, quelque chose qui tient » de l'ange plutôt que de l'homme. » Et c'est encore ce qui fait dire au grand saint Basile (*lib. de virginit. n.* 2, *tom.* III, *pag.* 589.) que la virginité n'est pas dans le corps, mais qu'elle établit son siége dans l'âme.

Mais d'autant que cette vérité importante doit servir de fondement à votre conduite, il faut que je vous la fasse comprendre par une raison évidente. Et certes nous ne vous prêchons pas, mes très chères Sœurs, une virginité de vestale; nous ne regardons pas la virginité comme feroit un médecin ou un philosophe, qui s'arrêteroit simplement au corps. Nous parlons de la virginité chrétienne et religieuse; et il est clair que tout ce qui est chrétien doit être entendu en esprit; parce que, par la grâce du christianisme, nous sommes en la nouvelle alliance, où les vrais adorateurs adorent le Père en esprit et en vérité (JOAN., IV. 23.). En effet, nous avons fait voir que la sainte virginité est un détachement général de toutes les affections corporelles, autant que la foiblesse humaine le peut souffrir; parce que c'est une pureté éminente, qui se retire, qui se sépare, qui, selon le précepte du saint apôtre, ne regarde que l'unité, *Uni viro*, et exclut toute multitude. Or, ce détachement général, cette généreuse séparation doit être nécessairement un effort de l'âme : car une action si divine ne peut naître que d'une raison très bien affermie; et par conséquent il est clair que la virginité est dans l'âme. Ce n'est rien de garder seulement le corps, c'est l'âme que vous devez tenir séparée, si vous désirez la conserver pure. Si quelque bien mortel se présente à vous, s'il vous flatte, s'il vous attire, s'il tâche de gagner votre cœur; retirez-vous, ne vous mêlez pas; votre pureté en seroit ternie, et ensuite votre virginité corrompue : car la vraie virginité est dans l'âme, et ce n'est autre chose qu'un détachement, une affection épurée, un cœur entièrement dégoûté des plaisirs du siècle.

Mais, mes Sœurs, cette belle lumière de virginité établit tellement son siége dans l'âme, qu'elle rejaillit aussi sur le corps et le sanctifie. Et de quelle sorte? C'est, dit l'admirable saint Basile, que cette virginité spirituelle et intérieure se peint elle-même sur le corps comme le soleil dans une nuée, et par cette chaste peinture elle consacre cette chair mortelle. De là vient qu'elle se doit répandre par tout le corps, parce qu'elle remplit tout le cœur; et c'est ce qui fait dire au même saint que « tous les sens d'une vierge doivent être » vierges : » *Virgines esse sensus virginis oportet* (*lib. de Virginit. n.* 7, 15, 20, *tom.* III, *p.* 595, 604, 607.). En effet, ne voyez-vous pas qu'il se fait comme un mariage entre les objets et les sens? Notre vue, notre ouïe, tous nos sens s'unissent, en quelque sorte, avec les objets; ils contractent une certaine alliance : de sorte que, si les objets ne sont purs, la virginité de nos sens se gâte. Les exemples feront mieux entendre ce que je veux dire. Notre vue n'est pas vierge si elle ne se repaît que de vanités; les discours immodestes et les inutiles corrompent la virginité de l'ouïe; notre bouche, pour être vierge, doit être fermée par la modestie du silence.

Donc, ô vierges de Jésus-Christ, gardez soigneusement tous vos sens, si vous désirez être vraiment vierges. Songez que ce vieil homme, qui est en nous, avec lequel nous devons combattre durant tout le cours de la vie, ne cesse de faire effort pour supplanter l'homme nouveau : cette convoitise indocile et impatiente, quoiqu'on tâche de la retenir par la discipline, elle frappe, elle s'avance de toutes parts, comme un prisonnier inquiet qui tâche de sortir; elle se présente par tous les sens, pour se jeter sur les objets qui lui plaisent. Elle fait la modeste au commencement, il semble qu'elle se contente de peu, ce n'est qu'un désir imparfait, ce n'est qu'une

curiosité, ce n'est presque rien : mais si vous satisfaites ce premier désir, bientôt vous verrez qu'il en attirera beaucoup d'autres; et enfin toute l'âme sera ébranlée. Comme si vous jetez une pierre dans un étang, vous ne touchez qu'une partie de ses eaux; mais celle-là, en poussant les autres, les agite en rond, et enfin toute l'eau en est remuée. Ainsi les passions de notre âme s'excitent peu à peu les unes les autres par un mouvement enchaîné. Si donc vous êtes détachée du monde, craignez d'y rengager vos affections; si vous êtes unie à un seul Epoux, craignez de partager votre cœur; démêlez-vous de la multitude, puisque vous êtes vouée à un seul. Préparez au Fils de Dieu un cœur net, par un détachement général, et il le remplira de lui-même, par ses chastes embrassements : c'est par où je m'en vais conclure en peu de paroles.

SECOND POINT.

Il n'est rien de plus assuré que Jésus ne s'unit jamais aux âmes qui sont remplies de l'amour du monde, et qui sont captives des plaisirs des sens. Je vois dans la Genèse que nos premiers pères se présentoient au commencement devant Dieu, avec une sainte familiarité; mais sitôt qu'ils eurent suivi les dangereuses persuasions du serpent trompeur, aussitôt ils fuient, nous dit l'Ecriture (*Genes.*, III. 8.), et se cachent devant la face de Dieu. Ce serpent, si nous l'entendons, c'est l'amour des plaisirs du monde, qui rampe perpétuellement sur la terre, et qui se glisse insensiblement dans nos cœurs par un mouvement tortueux, pour les empoisonner d'un venin mortel. Et c'est sans doute pour cette raison qu'Eve confesse tout simplement, que ce rusé serpent l'a déçue; ce qui convient merveilleusement à l'amour du monde. Car, demandez aux insensés amateurs du siècle si leurs folles et téméraires amours leur ont jamais donné la félicité qu'elles leur avoient tant de fois promise? Sans doute s'ils ne veulent trahir les secrets reproches de leurs consciences, ils vous répondront franchement que ce serpent les a toujours abusés : *Serpens decepit me* (*Ibid.*, 13.) : d'où je conclus que l'amour du monde est semblable au serpent artificieux, qui trompa dans le paradis la trop grande crédulité de nos premiers pères. Et comme, après l'avoir entendu, ils sont contraints de fuir devant Dieu, vous devez apprendre, fidèles, que Dieu ne fera pas sa demeure en vous jusqu'à ce que vous vous dépouilliez de l'amour du monde.

D'où, passant plus outre, je dis que ce qui attire plus fortement Jésus en nos âmes, c'est la pureté virginale. Car, si les âmes les plus détachées des choses mortelles sont les plus dignes des embrassements de la chaste et immortelle beauté, qui ne se montre qu'aux esprits purs; si d'ailleurs la virginité chrétienne, comme nous l'avons déjà dit, est tellement dégoûtée des plaisirs du siècle, qu'il n'y a aucune des joies mondaines qui n'offense sa pudeur et sa modestie : n'est-il pas plus clair que le jour que c'est à la pureté virginale qu'appartient la bienheureuse union de l'Epoux infiniment désirable?

En effet, quelle éloquence pourroit exprimer quel est l'amour du Sauveur Jésus pour la sainte virginité? C'est lui qui a été engendré dans l'éternité par une génération virginale; c'est lui qui, naissant dans le temps, ne veut point de mère qui ne soit vierge; c'est lui qui, célébrant la dernière pâque, met sur sa poitrine un disciple vierge, et l'enivre de plaisirs célestes; c'est lui qui, mourant à la croix, n'honore de ses derniers discours que les vierges; c'est lui qui, régnant en sa gloire, veut avoir les vierges en sa compagnie. « Ce sont » les vierges, dit saint Jean dans l'Apocalypse » (*Apoc.*, XIV. 4.), qui suivent l'Agneau partout » où il va, » accompagnant ses pas de pieux cantiques. Jésus n'a point de temples plus beaux que ceux que la virginité lui consacre; c'est là qu'il se plaît à se reposer. Il y avoit dans le tabernacle, dont Dieu prescrivit la forme à Moïse, un lieu dont l'accès étoit libre au peuple, un autre où les sacrificateurs exerçoient les fonctions de leur sacerdoce; mais il y avoit outre cela, chrétiens, la partie secrète et inaccessible, que l'on appeloit le sanctuaire et le Saint des saints. L'entrée de ce lieu étoit interdite, nul n'en approchoit que le grand pontife; et c'étoit là que Dieu reposoit assis sur les chérubins, selon la phrase des Lettres sacrées. C'est la sainte virginité qui nous est représentée par cette figure; c'est elle qui se démêle de la multitude des objets sensibles qui nous environnent, et ne donne d'accès qu'au seul grand pontife. Voulez-vous entendre comment? écoutez le divin Apôtre : « Celles, dit-il, qui sont mariées, sont » contraintes de s'occuper dans les soins du mon» de : » *Sollicita est quæ sunt mundi* (1. *Cor.*, VII. 33.). Voyez que la multitude y aborde; mais la sainte virginité que fait-elle? Ah! vous dit l'apôtre saint Paul, elle songe à plaire à Dieu seul : *Quomodo placeat Deo* (*Ibid.*, 32.). C'est là que la multitude est exclue, c'est là qu'on ne vaque qu'à l'unique nécessaire, c'est là que l'on n'a d'époux que Jésus tout seul; de sorte qu'on n'ouvre la porte qu'au seul grand pontife, c'est-à-dire, si nous l'entendons, à l'amour de Dieu, qui est la

seule des affections de nos cœurs qui est capable de les consacrer, et qui a droit d'offrir devant Dieu des victimes spirituelles, agréables par Jésus-Christ, comme parle l'apôtre saint Pierre (1. Petr., ii. 5.). Aussi est-ce là le lieu du repos: c'est là que Jésus se plaît d'habiter, parce que rien n'y entre que son saint amour, parce qu'il aime d'autant plus à remplir les âmes, qu'il les trouve plus vides de l'amour du monde.

Mais, mes Sœurs, voulez-vous entendre les ravissements des vierges sacrées dans les chastes embrassements du Seigneur Jésus? Ecoutez parler la pudique épouse, dès le commencement du divin Cantique : *Osculetur me osculo oris sui* (*Cant.*, i. 1.) : « Qu'il me baise du baiser de sa » bouche. » O amour impétueux de l'épouse! « Elle ne demande ni l'héritage, ni la récompense; » elle ne demande pas même la doctrine, nous » dit le dévot saint Bernard (*in Cant. Serm.* vii, » *n.* 2, *t.* i, *col.* 1280.), elle ne demande que » le baiser du divin Jésus, à la façon d'une chaste » amante qui respire un amour sacré, et qui ne » veut pas dissimuler l'ardeur qui la presse. » Ah! ne soupçonnons rien ici de mortel; tout est divin et spirituel. Elle court après le Sauveur Jésus; elle veut aller recueillir toutes ses paroles, et alors elle croira baiser sa divine bouche. Elle veut l'embrasser par la charité; et elle croit que cet embrassement la rendra heureuse; c'est pourquoi elle le demande avec tant d'ardeur. Mais quel autre peut demander, à plus juste titre, les saints embrassements de l'Epoux des vierges que la pureté virginale? C'est à elle qu'il appartient d'embrasser Jésus, parce qu'elle n'a point d'autre époux que lui; et c'est ce qui fait dire à l'Apôtre que ce sont les vierges chastes et pudiques qu'il destine à l'unique Epoux, qui est le Sauveur, *Uni viro.*

Quelle doit être votre joie, ô vierges sacrées, dans cette mystérieuse union? C'est là, dit le pieux saint Bernard (*de divers. Serm.* xcv, *n.* 2, *tom.* i, *col.* 1217.), que les amertumes contentent, parce que la charité les change en douceur. Le monde ne comprend pas ces délices; la sainte pureté les entend, parce qu'elle les goûte dans la source même. Expliquez-les nous, ô disciple vierge : disciple bien-aimé du Sauveur, dites-nous les chastes délices des vierges en la compagnie de l'Agneau. Ecoutez comme il parle dans l'Apocalypse : « J'ai entendu, dit-il (*Apoc.*, » xiv. 2. 3.), une voix du ciel, comme le bruit » de plusieurs eaux, et comme le bruit d'un » grand tonnerre, et comme le bruit d'instru- » ments de musique; et ils chantoient un nou- » veau cantique devant le trône, et nul autre » qu'eux ne pouvoit l'apprendre. » Quel est donc ce nouveau cantique, qui se chante avec tant de bruit, qu'il est semblable à un grand tonnerre, et avec une si juste harmonie, qu'on le compare à une musique? Cantique éclatant qui éclate ainsi qu'un tonnerre, qui est si secret néanmoins et si rare, que personne ne l'entend ni ne le sait que ceux qui le chantent. Qui nous développera ces mystères? Ce sera le disciple bien-aimé lui-même. « Ce sont ceux-ci, dit-il (*Apoc.*, xiv. 4.), qui » sont vierges, et ils suivent l'Agneau partout où » il va. » Si les vierges suivent l'Agneau, je ne m'étonne plus de leur chant, parce que je vois le principe de leur joie. C'est aux vierges qu'appartient le nouveau cantique, puisque la virginité est une vertu qui est propre à la nouvelle alliance : aucun n'apprend ce cantique que ceux qui le chantent, parce que c'est de la virginité que le Sauveur dit : « Tout le monde n'entend » pas cette parole, mais ceux à qui appartient » ce don (Matth., xix. 11.). » Au reste, si le cantique des vierges éclate avec bruit, c'est qu'il vient d'une joie abondante; s'il résonne avec justesse, c'est qu'il naît d'une joie réglée, qui n'a rien du débordement ni de la dissolution de la joie mondaine.

Courage donc, mes très chères Sœurs, joignez vous à cette troupe innocente, apprenez ce nouveau cantique. Voyez cette sainte compagnie qui vous tend les bras : Venez, disent-elles, venez avec nous, pour chanter les louanges de l'Agneau sans tache, qui a purgé par son sang les péchés du monde : là les Agnès, les Agathe, les Cécile, les Ursule, les Luce, vous montrent déjà la place qui vous est marquée, si vous gardez la foi à l'Epoux céleste, auquel l'Apôtre vous a promises. Ah! souvenez-vous, chères Sœurs, que vous êtes fiancées à ce seul Epoux, et ainsi que vous devez être généreusement séparées. Si vous voulez lui être saintement unies, réglez les passions de votre âme, et apprenez de saint Augustin, « qu'il vous est plus aisé de les modérer, » qu'aux amateurs du monde de les contenter : » *Faciliùs resecantur in eis qui Deum diligunt cupiditates istæ, quàm in eis qui mundum diligunt aliquando satiantur* (*ad* Bonif. *Ep.* ccxx, *n.* 6, *tom.* ii, *col.* 813.). Conservez votre ouïe; c'est par là qu'Eve a été séduite : gardez soigneusement votre vue; car ce n'est pas en vain qu'on vous donne un voile, comme un rempart de votre pudeur, dit le grave Tertullien, qui retient vos yeux et exclut ceux des autres : *Vallum verecundiæ, quod nec tuos emittat oculos, nec admittat alienos* (*de*

Virg. veland. n. 16.). Que votre âme ne s'épanche pas en des discours inconsidérés, parce que si vous ne demeurez unies en vous-mêmes, vos forces aussitôt seront dissipées. Ne dédaignez pas les petits désordres, parce que c'est par là que les grands commencent; craignez où il n'y a rien à appréhender, et vous trouverez la sûreté dans le péril même. Vous devez croire qu'il est bienséant à des vierges d'être timides, puisque vous voyez la très sainte Vierge être même troublée à l'aspect d'un ange (Luc., I. 29.) : et ce qui doit vous obliger à craindre toujours, c'est que l'Epoux, que vous donne le saint apôtre, n'a pas moins de jalousie que d'amour pour vous.

Voulez-vous voir qu'il a de l'amour? écoutez le divin psalmiste : « Le roi, dit-il, désirera » votre beauté (*Ps.* XLIV. 12.).» Voulez-vous voir qu'il a de la jalousie? « Je suis jaloux de vous, » dit l'Apôtre, de la jalousie de Dieu. » Voyez que cet excellent maître des Gentils, vous montrant l'amour de Jésus, pour exciter votre confiance, vous parle en même temps de sa jalousie, pour vous retenir toujours dans la crainte. De là vient qu'en lisant le sacré Cantique, nous remarquons deux regards du divin Epoux : il y a un regard qui admire, et c'est le regard de l'amant; il y a un regard qui observe, et c'est celui de la jalousie. Que vous êtes belle, ô fille du prince, dit l'époux à la chaste épouse (*Cant.*, VII. 1, 6.)! Cette ardente exclamation ne vient-elle pas d'un regard qui admire, c'est ce que j'appelle le regard de l'amant. Voulez-vous voir le regard du jaloux? « Mon bien-aimé est venu, dit l'é- » pouse, regardant par les fenêtres, guettant par » les treillis (*Ibid.*, II. 9.). » Ne voyez-vous pas le regard qui observe? c'est le regard de la jalousie. Aimez le regard de l'amant; craignez le regard de la jalousie, qui vous veille et qui vous observe.

Chères Sœurs, votre bien-aimé est jaloux de la jalousie la plus délicate : s'il voit que votre cœur se partage, il se pique et il se retire; il veut vous posséder tout seul. C'est pourquoi, en le choisissant pour époux, vous vous êtes entièrement dépouillées; vous avez joint à la sainte virginité une pauvreté désintéressée, qui ne laisse rien sur la terre que vous puissiez justement estimer à vous. Vous abandonnez même votre volonté; et quittant ce qui est le plus en votre pouvoir, ne déclarez-vous pas devant Dieu que vous ne vous retenez aucun bien au monde? Vous confirmez, par la religion de nos vœux, ces généreuses résolutions; et ces vœux ne sont-ce pas des contrats sacrés, par lesquels vous cédez à Dieu, et lui transportez en fonds tout ce que vous êtes? Votre profession est un sacrifice; et les vœux que vous prononcez sont un glaive spirituel, qui vous immole au Sauveur des âmes.

Vivez donc, mes très chères Sœurs, comme des victimes volontairement consacrées; humiliez-vous sous la main de Dieu, et ne souffrez pas que l'orgueil prostitue votre virginité à Satan, qui est le prince des esprits superbes. Ah! sans doute vous n'ignorez pas jusqu'à quel point l'orgueil est à craindre, et que c'est le plus dangereux de nos ennemis. C'est celui qui lâche le dernier prise, et qui sait même profiter de la déroute de tous les autres. Que dis-je de la déroute de tous les autres? il profite de sa propre défaite. C'est le seul de nos ennemis de la défaite duquel il est dangereux de se réjouir, parce qu'en se réjouissant de l'avoir vaincu, on le rétablit dans ses droits, et souvent même on lui augmente ses forces. Lorsque nous pensons quelquefois avoir si bien réglé notre vie, que nous avons surmonté jusqu'à l'orgueil même, c'est là, dit saint Augustin, qu'il lève la tête : « Et de quoi triomphes-tu? » nous dit-il : je vis encore, et c'est ton triomphe » qui me donne la vie. » *Ecce ego vivo, quid triumphas? et ideo vivo, quia triumphas* (*de Nat. et Grat. n.* 35, *tom.* X, *col.* 142.); ou plutôt ton triomphe c'est moi-même.

Munissez-vous, mes Sœurs, contre ce poison qui a gâté les plus grandes âmes, et ruiné les vertus les plus éminentes. Etudiez la science de l'humilité, qui est la vraie science des enfants de Dieu. C'est elle qui vous ouvrira les secrets célestes; c'est par elle que le- grandeurs de Jésus vous sont accessibles; c'est elle qui mérite d'obtenir de Dieu ce qu'elle ne peut jamais exprimer assez; c'est elle qui vous bâtira sur la terre un édifice spirituel, dont le faîte s'élèvera jusqu'aux cieux; où les vierges saintement soumises, étant associées avec les saints anges, chanteront avec eux aux siècles des siècles, devant le trône de l'Agneau sans tache, la gloire éternelle et indivisible du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON

POUR UNE PROFESSION.

Quel est le monde auquel il nous faut renoncer. Combien ce renoncement doit être étendu dans une religieuse. Avec quel soin elle doit persévérer dans la guerre qu'elle déclare au monde, et éviter les moindres relâchements. Obligation que sa vocation

lui impose d'avancer toujours et de tendre sans cesse à la perfection.

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive (Luc., IX. 23.).

Vous avez désiré, ma très chère Sœur, d'entendre de moi, en ce jour, une exhortation chrétienne, espérant peut-être que ce grand prédicateur des cœurs donneroit par sa vertu quelque prix à mes pensées, parce qu'il les verroit naître d'une charité fraternelle Il faut, s'il se peut, satisfaire ce pieux désir; et pour faire de mon côté ce qui sera nécessaire, je tirerai des paroles de notre Sauveur, que je vous ai récitées, trois instructions importantes qui vous pourront servir, avec la grâce de Dieu, pour tout le reste de votre vie. Seulement je vous conjure de joindre vos prières aux miennes; afin qu'il plaise à cet Esprit qui souffle où il veut (1. Joan., III. 8.), de répandre sur mes lèvres ces deux beaux ornements de l'éloquence chrétienne; je veux dire la simplicité et la vérité. Après quoi, pour une plus claire intelligence de cet entretien, je vais tâcher de vous expliquer l'intention de notre bon Maître dans le lieu que je viens d'alléguer.

Comme un sage capitaine, se préparant à une expédition difficile, déclare à ceux qui viennent servir sous ses ordres, à quelles conditions il les reçoit dans ses troupes : de même le Sauveur Jésus étant descendu du ciel pour faire la guerre à Satan, pour inviter tous les hommes à cette entreprise, il propose en peu de mots les qualités nécessaires pour pouvoir être rangés sous ses étendards. « Quiconque, dit-il, désire venir après » moi, c'est-à-dire, quiconque me veut reconnoître pour son capitaine, il faut, poursuit-il, » qu'il renonce à soi-même : » *Abneget semetipsum;* « puis, qu'il prenne une généreuse résolution de porter sa croix tous les jours : » *Et tollat crucem suam quotidie;* « et qu'il me suive » enfin par mille embarras de périls, de supplices » et d'ignominies : » *Et sequatur me.* C'est en abrégé ce qu'il faut quitter, et ce qu'il faut faire à sa suite : voilà les lois et les ordonnances de cette milice. C'est pourquoi je me suis résolu d'appliquer à l'état que vous allez embrasser les ordres généraux de Jésus-Christ notre chef, et de vous faire voir dans le sens littéral de mon texte, selon le dessein que je vous ai déjà proposé, premièrement, jusqu'à quel point votre condition vous oblige de renoncer au monde; en second lieu, comment il vous faut persévérer dans cette sainte résolution; et enfin, comment, non contente de persévérer, vous devez toujours croître et toujours enchérir par-dessus les actions passées. Ce seront les trois avertissements que comprendra ce discours, que je prie Dieu de graver pour jamais au fond de votre âme.

PREMIER POINT.

Lorsqu'on vous prêche si souvent, ma très chère Sœur, qu'il faut renoncer, il est nécessaire que vous entendiez que ce monde, auquel il faut renoncer, réside en vous-même. Le disciple bien-aimé vous le montre fort à propos, quand il dit : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt :* « Gardez-vous bien d'aimer le » monde, ni ce qui est dans le monde; » d'autant, ajoute-t-il peu après, « qu'il n'y a dans le » monde que concupiscence de la chair, et con» cupiscence des yeux, et superbe de vie : » *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ* (1. Joan, II. 15.). Cet orgueil et cette double concupiscence, que peut-ce être autre chose que le trouble de nos passions? Et ce trouble n'est-ce pas le fruit maudit de l'amour aveugle que nous avons pour nous-mêmes? Par conséquent, ce monde qu'il nous faut quitter, c'est nous-mêmes : *Abneget semetipsum.*

Que si vous me demandez d'où nous vient cette dure nécessité, que notre adversaire nous soit si proche, et que nous soyons, pour ainsi dire, si fort amis de notre ennemi; qu'il vous souvienne de ce bienheureux état d'innocence, où la partie supérieure conduisoit si paisiblement les mouvements inférieurs, où le corps se trouvoit si bien du gouvernement de l'esprit; parce que l'homme tout entier conspiroit à la même fin. En ce temps-là, on n'entendoit point parler de ces fâcheux termes de renoncer à soi-même. Mais la vanité, fille et mère du désordre, pervertit bientôt cette douce disposition, et ayant fait révolter l'esprit contre Dieu, souleva par un même coup la chair contre la raison La désobéissance est vengée par la désobéissance : l'homme, ainsi que l'enseigne saint Paul (*Rom.*, VII 19.), veut en même temps ce qu'il ne veut pas; et sentant en soi deux volontés discordantes, il ne sauroit plus reconnoître laquelle est la sienne : si bien que, dans cette incertitude et cette impuissance, il faut nécessairement qu'il se perde pour se sauver (Luc., IX. 24.). On ne lui dit plus, comme auparavant, qu'il commande à toutes les créatures (*Genes.*, I. 28.); mais on l'avertit de se défier de toutes

les créatures. Pour le punir d'avoir voulu se satisfaire contre la loi de son Dieu, il est ordonné à jamais qu'il renoncera à ses propres inclinations, s'il se veut bien remettre en ses bonnes grâces. Et lui qui croyoit se pouvoir faire plus de bien qu'il n'en avoit reçu de la main de son Créateur, sera condamné, par une juste vengeance, à être lui-même son plus cruel et irréconciliable ennemi.

C'est pourquoi je vous en conjure, ma très chère Sœur, par ce Dieu que vous servez; après avoir compris combien il est nécessaire de quitter le monde, considérez attentivement la hauteur de cette entreprise. Le monde qu'il faut mépriser, ce n'est ni le ciel, ni la terre; ce ne sont ni les compagnies, ni cette vaine pompe, ni les folles intrigues des hommes: certes, il ne seroit pas d'une si prodigieuse difficulté de s'en séparer. Mais quand il s'agit de se diviser de soi-même, de quitter, dit saint Grégoire (*in Evang. l.* II, *Hom.* XXXII, *n.* 1 *et seq. tom.* I, *col.* 1586 *et seq.*), non ce que nous possédons, mais ce que nous sommes, où trouverons-nous une main assez industrieuse ou assez puissante pour délier ou pour rompre un nœud si étroit? Quelles chaînes assez fortes pourront jamais contraindre cet homme animal, qui règne en nos membres, à subir le joug de l'homme spirituel? Sans doute il retournera toujours à ses inclinations corrompues. Comme une personne que l'on attache contre son gré à quelque sorte d'emploi, dans le temps que vous l'y croyez la plus occupée, s'entretient souvent dans des conceptions creuses et extravagantes: de même ce vieil Adam, quand vous lui aurez arraché ce qu'il poursuit avec plus d'ardeur, quand vous aurez tenté toutes sortes de voies pour lui faire suivre la raison, il n'y aura ni erreur ni chimères où il ne s'amuse plutôt; « d'autant, dit saint Paul, qu'il est incapable de » goûter ce qui est de Dieu : » *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritûs Dei* (1. *Cor.*, II. 14.).

Et ne vous tenez point assurée sur votre vertu; car il se sert contre nous de la vertu même. Ceux qu'il n'a pu vaincre par un combat opiniâtre, souvent il les renverse par l'honneur de la victoire; et lorsqu'ils s'imaginent être devenus extrêmement humbles, il les rend orgueilleux par cette humilité prétendue. Combien en voyons-nous qui, séduits par ses artifices, pensent, en se jetant dans un cloître, quitter les vanités pour la mortification, et ne font, à le bien prendre, que quitter des vanités pour des vanités; en cela d'autant plus criminels et plus misérables, qu'ils vont porter le monde jusqu'au fond de la solitude, qu'ils se vont perdre dans le lieu où les autres cherchent leur refuge, et qu'ils joignent non-seulement Jésus-Christ avec Bélial, mais qu'ils sacrifient à Bélial dans le temple et sur les autels de Jésus-Christ même.

C'est, ma très chère Sœur, ce que vous avez particulièrement à méditer en ce jour. Si vous envisagez bien l'action que vous allez faire, vous trouverez que toutes ses circonstances vous prêchent le mépris du monde. Parcourons-les, s'il vous plaît, et vous découvrirez clairement ce que je vous dis.

Dites-moi, y a-t-il rien qui rende une personne plus vile que la pauvreté? Quand vous entendez dire de quelqu'un que c'est un homme de néant, ne jugez-vous pas incontinent qu'on parle d'un pauvre? D'où vient que David, après avoir dépeint les diverses calamités des pauvres, conclut enfin par ces paroles qu'il adresse à Dieu: *Tibi derelictus est pauper* (*Ps.* IX. 35.): « O » Seigneur, on vous abandonne le pauvre; » voulant dire que chacun court avec ambition au service des grands, et qu'il n'y a que Dieu seul à qui les pauvres ne soient point à charge. Et il est si vrai ce que dit un poëte (JUVENAL., *Satir.* III.), que la pauvreté rend les hommes ridicules, que ceux qui y sont réduits ont je ne sais quelle honte de l'avouer, et quelquefois le deviennent de crainte de le paroître. Je sais bien que celle que vous professez, d'un côté vous est honorable; mais elle a aussi d'autre part quelque chose de beaucoup plus rude, en ce qu'elle ressemble à la pauvreté des esclaves, qui non-seulement ne possèdent rien, mais de plus sont incapables de rien posséder. Vous perdez toute sorte de droits; on en vient jusque là que de ne vous plus compter parmi les vivants : si bien que vous pouvez dire avec le psalmiste : « Tous mes proches » m'ont abandonné, mais le Seigneur a eu la » bonté de me recevoir (*Ps.* XXVI 10.); » et avec Notre-Seigneur : « Mon père et ma mère, » mes frères et mes sœurs, ce sont ceux qui » écoutent et observent la parole de mon Dieu » (MATTH., XII. 50.). »

Quant à cette fleur sacrée de votre virginité, que vous allez présenter pour être en bonne odeur au Verbe divin votre Epoux; ô Dieu, qui vous pourroit assez exprimer combien elle vous oblige de vous tenir nette de toutes les affections de la terre? Sachez que votre virginité vous prépare un lit nuptial, où vous posséderez, dans le repos de votre âme, Jésus l'amoureux des vierges, mais qui les aime avec une extrême jalousie. C'est

pourquoi son zélé disciple prenant part aux affections de son maître : « Je suis jaloux de vous, » dit-il, de la jalousie de Dieu : » *Æmulor enim vos Dei æmulatione ;* parce que, ajoute-t-il, « je vous ai fiancée, comme une vierge chaste, » à un seul homme qui est Jésus-Christ : » *Despondi vos uni viro, virginem castam exhibere Christo* (2. *Cor.*, XI. 2.). Or, pensez quel seroit le sentiment d'une fille chaste et pudique, si on lui parloit de rompre, avant son mariage, cette foi qu'elle conserve uniquement pour son cher époux. Telle doit être votre pudeur, je ne dis pas à l'égard des voluptés bestiales, mais je dis à l'égard des moindres sollicitations de ce monde.

Car la jalousie de Jésus ne regarde pas seulement les hommes ; son amour est si tendre, qu'il s'offense et se pique si vous choisissez la moindre chose hors de lui. Toutes ces douces contraintes où vous êtes sont autant d'effets de sa jalousie. Y a-t-il aucun de nos sens par lequel nous touchions les choses plus légèrement que par celui de la vue? Et toutefois il témoigne, par ce voile qu'il vous impose, qu'il ne vous permet pas cette sorte de jouissance. Et le docte Tertullien dit que l'on en couvre les vierges, de peur qu'elles ne soient souillées des moindres regards ; estimant la virginité une chose si délicate, qu'elle peut être en quelque façon violée par les yeux, surtout par ces yeux que l'Apôtre appelle si élégamment « yeux pleins d'adultère : » *Oculos adulterii plenos* (2. PETR., II. 14.). D'où vient que ce grand homme, selon sa gravité ordinaire, nous a dépeint de la sorte ce voile des vierges : *Indue armaturam pudoris, circumduc vallum pudicitiæ, murum sexui tuo strue qui nec tuos emittat oculos, nec admittat alienos* (*de Virg. vel. n.* 16.) : « Revêtez-vous, leur dit-il, des » armes de la pudeur ; entourez votre honnêteté » d'un rempart ; dressez une muraille à votre » sexe, qui empêche vos yeux de sortir, et re- » fuse l'entrée à ceux des autres : » d'où vous pouvez conclure qu'une vierge n'est plus vierge sitôt qu'elle s'abandonne aux sentiments de la terre, et qu'alors sa virginité lui tourne en prostitution.

Passons outre : il n'y a rien qui soit plus à vous que votre propre volonté ; néanmoins vous avez bien la résolution de vous en vouloir dépouiller. En effet, vous la soumettez tellement aux ordres d'autrui, qu'on ne sait plus si c'est la vôtre ou celle de vos supérieurs ; et l'obéissance rigoureuse que vous professez, l'anéantit de telle sorte, qu'un Père ancien l'a nommée la sépulture de la volonté (S. JOAN. CLIM., *Scal. Parad. Grad.* IV.) : sépulture certainement bien pénible, parce qu'il la faut recommencer mille et mille fois ; mais qui vous avertit que renonçant si généreusement à la chose qui est le plus en votre pouvoir, ce seroit un crime si vous vous reteniez aucun bien du monde.

Enfin, considérez, par une réflexion sérieuse, que l'action que vous allez faire est un sacrifice, et que ce seroit un sacrilége exécrable, si vous réservriez quelque chose de ce qui entre par une oblation solennelle en la possession du Très-Haut. Ophni et Phinées, sacrificateurs d'Israël, pour s'être attribué les offrandes que le peuple présentoit à Dieu, furent dévorés avec leur armée par le glaive des Philistins (1. *Reg.* II, III, IV.) : d'autant, comme dit le prophète Isaïe, « que » Dieu est le Seigneur, et ne peut souffrir la ra- » pine dans les holocaustes : » *Ego Dominus, odio habens rapinam in holocausto* (IS., LXI. 8.). Et de quelle punition penseriez-vous être digne, si vous ravissiez à Dieu, non point la graisse des agneaux ou des béliers ; mais une victime vivante, lavée du sang de son Fils, qu'il a tirée du monde pour la sanctifier à son nom ?

Dites donc, ma très chère Sœur, en faisant une revue générale dans tous les replis de votre cœur ; dites du plus profond de votre âme : O monde, à qui mon maître n'a pu plaire, et qui n'as pu plaire à mon maître ; ô monde, qu'il a surmonté par l'infamie de sa mort ; monde enfin, théâtre de folie et d'illusion, je te quitte et je te renonce de toute mon affection. Et vous, rompez mes liens, ô Seigneur ; je vous immolerai une hostie de louange (*Ps.* CXV. 8.), et mon âme délivrée ne cessera de bénir vos incomparables bontés. Daignez, mon Sauveur Jésus, me recevoir en vos bras, et ne permettez pas que mes ennemis m'en arrachent. C'est ce que vous donnera, s'il plaît à Dieu, la persévérance, qui doit faire le second point de cet entretien.

SECOND POINT.

« Qui veut venir après moi, dit notre divin » Capitaine, qu'il renonce à soi-même, et porte » sa croix tous les jours : » *Tollat crucem suam quotidie.* Cette croix, c'est la guerre que nous devons avoir contre le monde et la chair auxquels nous devons nous crucifier avec notre Maître ; et ce mot, « tous les jours, » nous marque la persévérance. Au reste, notre prince nous avertit qu'il ne nous veut point épargner ; qu'avec lui, une bataille gagnée en attire une autre, et qu'il ne sait point donner d'autre rafraîchissement à

ses troupes; qu'il entend enfin que leur travail soit continuel en ce monde, puisque leur couronne dans le ciel doit être immortelle : voilà comme il nous encourage à persévérer.

Pour appliquer ceci à votre condition, comprenez, s'il vous plaît, la nature de vos vœux. Il y a deux sortes de vœux; les uns sont pour un temps, et les autres à perpétuité, comme ceux que vous allez faire. Ce que je dirai se doit entendre particulièrement des derniers, bien qu'à proportion il se puisse aussi appliquer aux autres.

C'est la religion, disent les théologiens, qui nous lie à Dieu; et le vœu, selon leur doctrine, en est un des actes qui a la vertu d'éteindre ce sacré nœud. Car encore que tout ce que nous sommes appartienne au Créateur de droit naturel; néanmoins il a voulu nous laisser un certain domaine sur nos actions, pour former en nos âmes une légère image de sa souveraineté absolue : et c'est ce domaine que vous lui cédez et transportez par vos vœux. Quels doivent donc être les sentiments d'une âme pieuse, qui se veut de tout son cœur dévouer à Dieu? Premièrement elle considère que tout ce qu'il y a d'êtres dans les créatures relève de cet Etre souverain et universel; puis poussée d'un violent désir de se réunir à son principe, et de se donner à lui pour toute l'éternité, elle proteste de se résigner toute entière à ses saintes dispositions; afin qu'il règne sans réserve sur ses puissances, qu'il les occupe toutes et les remue selon ses conseils, s'y attachant de tous ses efforts, et enracinant, pour ainsi dire, sa volonté dans cette volonté première et indépendante, la règle et le centre de toutes les autres. Telle est l'adoration que vous allez rendre aujourd'hui à cet Esprit incompréhensible, dont le ciel et la terre redoutent les commandements. Et cette adoration est en ce point différente de toutes les autres, que celles-ci passent avec l'acte que vous en formez; au lieu que celle-là a son effet dans toute la vie : de sorte que comme Dieu est immuable par la loi toujours permanente de son éternité; ainsi vous vous faites une loi vous-même, par les vœux que vous concevez, d'être ferme et inébranlable dans son service.

Donnez-vous donc de garde que l'ennemi ne vous trompe; et que, ne pouvant vous ébranler d'abord dans la fin principale de votre vocation, il ne tâche de vous jeter peu à peu dans quelque relâchement, et ne vous fasse négliger insensiblement les choses de moindre importance : sur quoi vous avez à penser qu'une âme religieuse, dont tous les mouvements concourent à la même fin, ressemble en ce point à une voûte bien affermie, qui est incapable de succomber quand on la veut pousser toute entière; mais qu'on peut faire tomber facilement en ruine par la désunion qui s'en feroit pièce à pièce. C'est pourquoi ne dédaignez pas ce qui vous semble le moins nécessaire, parce que de là dépend le plus important; Dieu ayant ordonné pour la connexion de toutes les choses, et afin que chacune eût son prix, que les plus grandes fussent soutenues sur les plus petites : et ainsi ce qui seroit peut-être à mépriser, selon sa nature, devient très considérable par la conséquence. Ne permettez donc pas que l'on vous puisse jamais reprocher ce que le saint Apôtre reproche aux Galates (*Galat.*, III. 3, 4.) : *Sic stulti estis, ut cùm spiritu cœperitis, nunc carne consummemini?* « Seriez-vous bien assez » insensée pour vouloir finir par la chair, après » avoir commencé par l'esprit? Auriez-vous, » poursuit-il, tant souffert en vain? » *Tanta passi estis sine causa?*

Et moi ne vous puis-je pas dire, à l'exemple de ce maître des prédicateurs : Auriez-vous pour néant renoncé au monde? Non, non, ma très chère Sœur, veillez dans l'exercice de l'oraison; que vos yeux languissent et défaillent, en regardant le saint lieu d'où vous doit venir le secours; et celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre, non-seulement vous donnera la grâce de persévérer, mais encore il vous fera croître de jour en jour en Jésus-Christ notre chef : *Crescentes in eo per omnia, qui est caput Christus* (*Ephes.*, IV. 15.). C'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

« Qui veut venir après moi, qu'il renonce à » soi-même, et porte sa croix tous les jours, et » me suive : » *Et sequatur me.* Pour ne nous point éloigner de notre première pensée, ne vous semble-t-il pas entendre notre brave Capitaine, qui, pour porter en nos cœurs une vigoureuse résolution : Qui m'aime me suive, dit-il : il est vrai que je vous mène à de grands périls; mais souvenez-vous que je vous commande de me suivre, et non point de marcher devant. « Or, » nous n'avons point un pontife qui ne sache pas » compatir à nos infirmités : » *Non habemus pontificem, qui non possit compati infirmitatibus nostris* (*Hebr.*, IV. 15.). Comprenez maintenant combien ces paroles nous invitent à croître toujours.

Quand ces deux difficultés concourent en un

même objet, savoir la nécessité de le suivre et l'impossibilité d'y atteindre, il ne reste qu'une chose à faire, qui est d'avancer toujours. Or, tel est le Fils de Dieu, l'exemplaire de notre vie. Nous voyons dans ses actions, premièrement, la lumière de ses vertus qui nous doit conduire; et en second lieu, la perfection où nous ne pouvons parvenir. Il faut donc courir incessamment après lui, selon la mesure qui nous est donnée, comme ce brave athlète saint Paul, qui court incessamment vers le but de la carrière : *Ad destinatum persequor*, dit-il (*Philip.*, III. 12, 13, 14.); c'est-à-dire, « Je poursuis toujours ma pointe; » je ne cesse de pousser en avant au point où l'on » me montre le terme de ma carrière, qui est » Jésus-Christ. » Mais considérant entre son Maître et lui une distance infinie, il s'étonne d'avoir si peu avancé, et oublie, dit-il, ce qui est derrière lui; c'est-à-dire, qu'il ne fait point d'état de l'espace qu'il a couru : *Quæ quidem retro sunt obliviscens.* Quant à ce qui lui reste, où il ne voit point de bornes, il s'y étend : il veut dire qu'il passe ses forces, et sort en quelque façon de soi-même pour y arriver : *Ad ea quæ sunt priora extendens meipsum;* d'où je conclus que la perfection du christianisme ne consiste point en un degré déterminé. Or, ce que vous recherchez dans le genre de vie que vous embrassez, c'est la perfection du christianisme; et par conséquent ne vous lassez jamais de monter : allez de vertu en vertu, si vous voulez voir le Dieu des dieux en Sion (*Ps.* LXXXIII. 8.).

Et pour ramasser en trois mots toute l'instruction de ce discours, détachez-vous entièrement de vous-même : vous y êtes obligée par l'action que vous allez faire, et par les conseils évangéliques que vous professez : *Abneget semetipsum.* Persévérez; c'est ce que vous enseigne la nature de vos vœux qui est immuable : *Tollat crucem suam quotidie.* Enfin augmentez, si vous ne voulez aller contre la fin de votre vocation, qui est la perfection du christianisme : avancez donc toujours, en suivant Jésus : *Et sequatur me.* C'est ce que j'avois à vous dire, touchant l'exposition de mon texte : maintenant, pour ne point retarder vos désirs, je m'en vais conclure.

Par quel ordre de la Providence est-il arrivé que cette journée, qui va vous voir tout-à-l'heure sortir du monde, touchât de si près celle qui vous y a vu faire votre première entrée, et que presque un même temps fût témoin de votre naissance et de votre mort! N'est-ce point que Dieu veut vous faire entendre par là que vous n'êtes née que pour cette vocation? ou bien que pendant ces jours qui, selon la révolution des années, vous représentent les premiers de votre vie, vous en devez commencer une nouvelle au service de Jésus-Christ? Quoi qu'il en soit, ma très chère Sœur, et quoi que ce soit que ce Roi des siècles vous veuille signifier par cette bienheureuse rencontre, je le prie de le faire profiter à votre salut.

Cet ancien disoit qu'il n'avoit vécu que depuis qu'il s'étoit retiré dans la solitude. Puisse notre grand Dieu combler de tant de douceurs la solitude plus sainte où vous vous jetez, que vous commenciez seulement de cette matinée à compter vos jours! puissiez-vous devenir aujourd'hui enfant de Jésus-Christ! et que ce mercredi, qui vous doit être si mémorable, soit dorénavant le jour de votre nativité.

C'est aussi en ce même jour, ma très chère Sœur, que vous fûtes baptisée. Vous n'aviez fait que le premier pas dans ce monde, et déjà on vous obligeoit par un acte public d'y renoncer. Vous n'aviez alors pour toute voix que des cris : l'Eglise vous prêta la sienne pour faire cette généreuse déclaration; après quoi vous fûtes lavée de l'eau du baptême, où, laissant les ordures de votre première nativité, vous reprîtes une nouvelle naissance, non point de la chair, mais d'un esprit pur et d'une eau sanctifiée par des paroles de vie. O que vous célébrerez dignement aujourd'hui l'anniversaire de votre baptême! puisque vous allez non-seulement quitter le monde en esprit, mais que vous lui allez arracher votre corps, et rompre avec lui toute sorte de commerce.

L'on a toujours cru dans l'Eglise que le martyre étoit un baptême! et les saintes pénitences, que l'on voue de pratiquer dans les monastères, ne peuvent-elles point passer pour un nouveau genre de martyre, dans lequel Dieu ne voit rien qui ne plaise à sa majesté, puisque le persécuteur et le patient lui sont agréables? Que si le grand Cyrille de Jérusalem a bien pu appeler le baptême un sépulcre et une mère (*Cateches.* XX., *Myst.* II, *n.* 4, *pag.* 312.), n'en puis-je pas dire autant de la cérémonie de ce jour, dans laquelle votre chair ensevelie donnera place à la pure vie de l'esprit? Heureuse à qui la perte de si peu de chose va valoir un bien éternel; qui, par un aimable artifice, quittez tout pour tout retrouver en Dieu, et ainsi deviendrez ce que dit saint Paul (2. *Cor.*, VI. 10.) : « comme n'ayant rien et » possédant toutes choses. »

[1] Mais sachez, ma Sœur, que ce monde que vous quittez a intelligence chez vous, et que durant tout le temps que vous demeurerez sur la terre, il ne cessera jamais de vous persécuter. Il tentera toutes sortes de voies et toutes sortes d'artifices pour vous embarrasser de quelque affection sensible. Ah! ma très chère Sœur, donnez-vous bien de garde de l'écouter. Ne voyez-vous pas que le démon est toujours à épier l'occasion de vous perdre, qu'il ne cesse de dresser quelques batteries nouvelles pour vous attaquer? Quelle honte seroit-ce si votre esprit avoit moins de soin de se conserver, que la chair et le monde n'en ont de vous nuire? Regardez les passionnés de la terre, comme ils sont constants dans leurs poursuites insensées : faut-il que la folie de la chair soit plus prévoyante que la sagesse du ciel?

Je ne doute pas que vous n'ayez au commencement une grande ardeur dans les moindres choses, et j'espère que Dieu vous la conservera; mais il faut y prendre garde. Qu'il est facile, ma chère Sœur, de se relâcher, et que nous nous persuadons facilement qu'il n'est pas besoin de se donner tant de peine! et cependant il n'y a rien de si dangereux. La dévotion ne se perd jamais que par le relâchement. Il en est comme d'une voûte; tant que toutes les pierres s'appuient l'une l'autre, elle résiste à toutes sortes d'efforts, et ne peut jamais être abattue que par pièces : de même la dévotion, qui consiste dans un certain accord de tous les sentiments de l'âme, est trop forte quand toutes les parties se prêtent un mutuel secours; elle ne se peut perdre par un autre moyen que par le relâchement.

Il y a certaines petites choses que nous avons peine à croire si nécessaires; c'est pourquoi nous les omettons assez facilement : mais c'est un artifice du démon. Souvenez-vous que les plus grandes choses dépendent d'un petit commencement; qu'il faut avoir fait le premier pas, avant que d'être renversé dans un précipice. Nous ne nous apercevons pas du changement, tant que nous ne voyons pas une notable altération; et cependant les forces se diminuent, et le démon gagne peu à peu ce qui lui auroit été inaccessible, s'il y eût prétendu du premier abord. Il se faut donc bien garder de faire comme ces âmes lâches. Ah! disent-elles, pour cela c'est peu de chose; je serai plus exacte dans les choses d'importance : comme si celle qui manque dans ce qui est plus facile, pouvoit se promettre de venir à bout des grandes difficultés. Pour moi je ne voudrois dire que trois mots à une personne de cette sorte.

N'est-il pas vrai que nous ne nous maintenons que par la grâce de Dieu? Vous n'en pouvez douter; et si cela est, d'où vient que vous vous promettez d'être ponctuelle dans les soins importants, bien que vous soyez négligente dans les choses qui vous paroissent de moindre conséquence? Vous qui avouez que dans l'état de la plus grande perfection, il n'y a que Dieu qui puisse vous soutenir, comment pouvez-vous vous assurer de vous retenir, lorsque vous avez donné le premier branle à votre âme du côté du penchant? Est-ce par votre propre force ou par celle de Dieu? Si vous croyez le pouvoir par vous-même, c'est une grande vanité; si vous l'attendez de Dieu, c'est une grande imprudence : car il ne se peut rien concevoir de plus imprudent que de reconnoître que nous dépendons de Dieu, et de lui donner sujet de nous abandonner par nos négligences.

Par où vous voyez, ma très chère Sœur, que de négliger les petites choses, ce n'est pas une faute si peu considérable que nous nous l'imaginons, et que bien qu'elle ne semble pas grande en elle-même, elle est extrêmement dangereuse dans ses conséquences C'est pourquoi je vous dis avec l'Apôtre : *State in Domino* (*Philip.* IV. I.) : « Tenez ferme, et demeurez dans Notre-» Seigneur. » Mortifiez-vous dans les petites choses, afin de vous accoutumer à vaincre dans les grandes tentations. Refusez tout ce qui vous viendra de la part du monde, jusqu'au moindre présent, pour ne lui pas donner la moindre prise; et surtout vivez de telle sorte dans la religion, qu'on ne vous puisse pas reprocher, au jour du jugement, qu'en vous le commencement valoit mieux que la fin : de peur que votre ferveur ne passe pour une dévotion légère, ou pour un amour de la nouveauté.

Nous avons vu, ma Sœur en Jésus-Christ, qu'il est nécessaire de renoncer entièrement au monde, et qu'il faut persévérer dans cette aversion, pour acquérir la perfection de cette vie solitaire que vous embrassez. Il semble qu'il n'y ait plus rien à ajouter à ces deux choses. Et en effet, je ne voudrois pas en dire davantage si je n'avois à parler à une épouse de Jésus-Christ : mais il faut vous porter au plus haut degré; puisque vous avez résolu de suivre le chemin de la perfection. Je vous dis donc qu'il ne suffit pas de persévérer, il faut croître,

[1] Le reste de ce sermon paroît être une extension ou un développement des vérités déjà énoncées dans le corps du discours, et que Bossuet se sera proposé de traiter d'une nouvelle manière dans quelque autre occasion. (*Edit. de Déforis.*)

ma Sœur, et courir toujours de plus en plus à Jésus-Christ.

Je pourrois vous dire, pour établir cette vérité, qu'un bon courage ne peut se prescrire de bornes; que l'amour qui craint d'aller trop loin n'est qu'un faux amour; que le chemin du ciel étant extrêmement roide, ce seroit une grande témérité de prétendre y marcher d'un pas égal; qu'il faut toujours faire contention; que qui ne s'efforce pas de monter, il faut qu'il soit renversé de son propre poids; que nous ne saurions nous acquitter des obligations que nous avons à Dieu, quand nous y employerions une éternité avec toute l'ardeur imaginable; et partant, que ce seroit bien manquer de courage et une grande ingratitude, de nous borner lâchement à un commencement de vertu mal affermie, contre toute prudence, contre les enseignements et l'exemple du Fils de Dieu, contre les sentiments que vous doit inspirer la générosité du christianisme et l'amour d'un si bon père, tel qu'est notre Dieu. Je ne doute pas que vous ne vous rendissiez à ces raisons; mais il faut vous faire voir combien est étroite l'obligation que vous avez de croître jusqu'à la mort.

Je vous dis donc, ma Sœur, que si vous n'avez dessein de vous avancer toujours, il ne vous sert de rien d'entrer dans un cloître, ni de vous attacher à Dieu par les promesses solennelles que vous allez faire. Pourquoi quittez-vous les empêchements du monde? n'est-ce pas parce que vous aspirez à la perfection avec la grâce de Dieu? Or, la perfection du christianisme n'a point de bornes assurées, d'autant qu'elle se doit former sur un exemplaire dont il n'est pas possible d'imiter toutes les beautés. C'est Jésus-Christ, ma Sœur, le Fils du Père éternel, celui qui porte tout le monde par sa parole, en qui habitent toutes les richesses de la divinité. Puis donc que nous ne pouvons jamais atteindre à nous conformer parfaitement à Jésus-Christ, tout ce que nous pouvons, c'est de tâcher d'en approcher de plus en plus. Et si la perfection du christianisme n'est pas dans un degré déterminé, il s'ensuit qu'elle consiste à monter toujours. Et partant, ma Sœur, vous proposer d'atteindre à la perfection, et vous vouloir arrêter en quelque lieu, c'est contraindre vos propres desseins; c'est aller contre votre vocation que de prescrire des bornes à votre amour. L'Esprit de Dieu, que vous voulez faire absolument régner sur vous, ne sauroit laisser ses entreprises imparfaites; il porte tout au plus haut degré, quand on le laisse dominer sur une âme.

Considérez comme l'ambition ne sauroit trouver de bornes, quand on lui laisse prendre le dessus sur la raison : et nous pourrions croire que l'Esprit de Dieu ne nous voudroit pas pousser à rechercher ce qu'il y a de meilleur? Cela est bon dans les âmes où on le tient en contrainte. Mais vous, ma Sœur, vous vous captivez pour donner la liberté toute entière à l'Esprit de Dieu; laissez-le agir dans votre âme. La charité qui opère en vous vient de Dieu, et ne demande autre chose que de retourner à sa source : si elle est forte en votre âme, elle ne cessera de l'entraîner par l'impétuosité de sa course, jusqu'à tant qu'elle se soit reposée dans le sein du bien-aimé.

NOTICE

SUR LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE.

Louise-Françoise de la Baume-le-Blanc de La Vallière, qualifiée depuis du titre de duchesse de Vaujour, étoit fille du marquis de La Vallière, gouverneur d'Amboise. Elle naquit en 1644. Après la mort de son père, sa mère s'étant remariée à M. de Saint-Remy, premier maître-d'hôtel du duc d'Orléans, frère de Louis XIII, elle fut élevée à la Cour de ce prince, qui résidoit habituellement à Blois. Tous les mémoires publics et particuliers déposent unanimement qu'elle avoit, dès ses plus jeunes années, un caractère de sagesse qui la faisoit singulièrement remarquer, et le duc d'Orléans le témoigna plus d'une fois lui-même dans les termes les plus flatteurs pour elle, et les plus honorables.

Quand Monsieur, frère unique de Louis XIV, épousa en 1661 Henriette d'Angleterre, mademoiselle de La Vallière fut placée auprès de cette princesse comme une de ses filles d'honneur. Elle plut beaucoup à la Cour, moins encore par ses charmes extérieurs, que par les qualités de son âme bonne, douce et naïve. Mais sensible à l'excès, elle y vit un objet qui fit sur son cœur une impression funeste. Personne n'ignore qu'elle fut aimée de Louis XIV, et qu'elle eut de lui deux enfants, le comte de Vermandois, qui mourut en 1683, dans sa dix-septième année, et mademoiselle de Blois, mariée au prince de Conti. Elle a avoué depuis, que, dans ces temps d'illusion, et lorsque tout sembloit conspirer à l'agrément et au bonheur de sa vie, elle avoit toujours senti au dedans d'elle-même un trouble et une humiliation qui ne lui permettoient pas de jouir en repos d'aucun plaisir. Vertueuse, s'il étoit possible, au milieu de ses égarements, elle gémissoit de sa foiblesse, et conservoit le désir comme l'espérance de rentrer un jour dans le droit chemin qu'elle avoit quitté.

Plusieurs personnes d'une grande piété deman-

doient à Dieu sa conversion : elles l'obtinrent. Dieu la disposa peu à peu, par de salutaires dégoûts, à rompre ses liens : le maréchal de Bellefonds et Bossuet contribuèrent beaucoup à l'affermir dans cette sainte résolution.

Elle crut devoir embrasser la vie religieuse pour y faire pénitence de ses fautes passées, et pour y trouver, dans l'éloignement du monde, le meilleur préservatif contre la rechute. L'austérité de la règle des Carmélites lui fit préférer cet ordre à tous les autres. Elle y entra en 1674, n'ayant pas encore trente ans, y prit le nom de Soeur Louise de la Miséricorde ; et dans son noviciat comme pendant tout le reste de sa vie, qui fut longue et pleine de souffrances, elle ne mit pas de bornes aux macérations et privations de toute nature qu'elle crut devoir s'imposer. Un seul trait en fera juger.

Un jour de Vendredi saint étant au réfectoire, elle se ressouvint que dans le temps qu'elle étoit à la Cour, elle se trouva dans une partie de chasse, pressée d'une soif dévorante, mais qu'on lui apporta aussitôt des rafraîchissements et des liqueurs délicieuses dont elle but avec le plus grand plaisir. Ce souvenir, joint à la pensée du fiel et du vinaigre dont Jésus avoit été abreuvé dans sa soif sur la croix, la pénétra d'un si vif sentiment de repentir et d'humiliation, qu'elle résolut dans le moment de ne plus boire du tout. Elle fut près de trois semaines sans boire une goutte d'eau, et trois ans entiers à n'en boire par jour qu'un demi-verre. Cette rude pénitence, dont on ne s'aperçut pas, la fit tomber malade, et depuis ce temps elle eut des maux d'estomac violents qui la réduisirent quelquefois à des foiblesses extrêmes. A des maux de tête continuels se joignirent des rhumatismes douloureux, et une sciatique qui lui déboîta la hanche ; mais, malgré tous ses maux, elle ne cessa pas, jusqu'à la fin de sa vie, de partager les pénibles travaux de la communauté, et de se lever chaque jour deux heures avant toutes les autres pour aller se prosterner au pied des autels.

On ne sauroit trop s'étonner qu'une femme élevée et nourrie si long-temps dans la délicatesse et l'opulence, ait pu, au milieu de tant d'infirmités, supporter pendant trente-six ans d'aussi rudes épreuves. Elle mourut en 1710 âgée de près de soixante-six ans.

On a d'elle un livre plein d'onction, intitulé *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*. Il fut imprimé sans son aveu.

Voyez l'*Histoire de Bossuet*, tome II, liv. V, n. V et VI.

SERMON

POUR LA PROFESSION

DE

MADAME DE LA VALLIÈRE,

DUCHESSE DE VAUJOUR,

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE, LE 4 JUIN 1675[1].

Spectacle admirable que Dieu nous présente dans le renouvellement des cœurs. Deux amours opposés, qui font tout dans les hommes. Attentat et chute funeste de l'âme qui a voulu, comme Dieu, être à elle-même sa félicité. De quelle manière, touchée de Dieu, elle commence à revenir sur ses pas, et abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimoit, pour ne se réserver plus que Dieu seul. Cette vie pénitente et détachée, montrée très possible par l'exemple de Madame de La Vallière. Réponse que Dieu fait aux raisons que les mondains allèguent pour se dispenser de l'embrasser.

Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia.

Et celui qui étoit assis sur le trône a dit : Je renouvelle toutes choses (*Apoc.*, XXI. 5.).

Ce sera sans doute un grand spectacle, quand celui qui est assis sur le trône, d'où relève tout l'univers, et à qui il ne coûte pas plus à faire qu'à dire, parce qu'il fait tout ce qui lui plaît par sa seule parole, prononcera du haut de son trône, à la fin des siècles, qu'il va renouveler toutes choses ; et qu'en même temps on verra toute la nature changée faire paroître un monde nouveau pour les élus. Mais quand, pour nous préparer à ces nouveautés surprenantes du siècle futur, il agit secrètement dans les cœurs par son Saint-Esprit, qu'il les change, qu'il les renouvelle; et que, les remuant jusqu'au fond, il leur inspire des désirs jusqu'alors inconnus; ce changement n'est ni moins nouveau ni moins admirable. Et certainement, chrétiens, il n'y a rien de plus merveilleux que ces changements. Qu'avons-nous vu, et que voyons-nous? quel état, et quel état? Je n'ai pas besoin de parler, les choses parlent assez d'elles-mêmes.

Madame, voici un objet digne de la présence et des yeux d'une si pieuse reine. Votre Majesté ne vient pas ici pour apporter les pompes mondaines dans la solitude : son humilité la sollicite à venir prendre part aux abaissements de la

[1] Ce discours avoit été imprimé sans l'aveu de Bossuet, d'après une copie fautive. D. Déforis l'a corrigé sur le manuscrit original, qui lui a fourni des additions et changements assez considérables. Nous nous y sommes conformés. (*Edit. de Versailles.*)

vie religieuse ; et il est juste que faisant par votre état une partie si considérable des grandeurs du monde, vous assistiez quelquefois aux cérémonies où on apprend à les mépriser. Admirez donc avec nous ces grands changements de la main de Dieu. Il n'y a plus rien ici de l'ancienne forme, tout est changé au dehors : ce qui se fait au dedans est encore plus nouveau : et moi, pour célébrer ces nouveautés saintes, je romps un silence de tant d'années, je fais entendre une voix que les chaires ne connoissent plus.

Afin donc que tout soit nouveau dans cette pieuse cérémonie, ô Dieu, donnez-moi encore ce style nouveau du Saint-Esprit, qui commence à faire sentir sa force toute-puissante [1] dans la bouche des apôtres. Que je prêche comme un saint Pierre la gloire de Jésus-Christ crucifié; que je fasse voir au monde ingrat avec quelle impiété il le crucifie encore tous les jours. Que je crucifie le monde à son tour; que j'en efface tous les traits et toute la gloire; que je l'ensevelisse, que je l'enterre avec Jésus-Christ; enfin que je fasse voir que tout est mort, et qu'il n'y a que Jésus-Christ qui vit.

Mes Sœurs, demandez pour moi cette grâce : ce sont les auditeurs qui font les prédicateurs; et Dieu donne, par ses ministres, des enseignements convenables aux saintes dispositions de ceux qui écoutent. Faites donc, par vos prières, le discours qui doit vous instruire; et obtenez-moi les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

Nous ne devons pas être curieux de connoître distinctement ces nouveautés merveilleuses du siècle futur : comme Dieu les fera sans nous, nous devons nous en reposer sur sa puissance et sur sa sagesse. Mais il n'en est pas de même des nouveautés saintes qu'il opère au fond de nos cœurs. Il est écrit : « Je vous donnerai un cœur » nouveau (Ezech., xxxvi. 26.); » et il est écrit : « Faites-vous un cœur nouveau (*Ibid.*, » xviii. 31.); » de sorte que ce cœur nouveau qui nous est donné, c'est nous aussi qui le devons faire; et comme nous devons y concourir par le mouvement de nos volontés, il faut que ce mouvement soit prévenu par la connoissance.

Considérons donc, chrétiens, quelle est cette nouveauté des cœurs, et quel est l'état ancien d'où le Saint-Esprit nous tire. Qu'y a-t-il de plus ancien que de s'aimer soi-même, et qu'y a-t-il de plus nouveau que d'être soi-même son persécuteur? Mais celui qui se persécute lui-même doit avoir vu quelque chose qu'il aime plus que lui-même; de sorte qu'il y a deux amours qui font ici toutes choses. Saint Augustin les définit par ces paroles : *Amor sui usque ad contemptum Dei; amor Dei usque ad contemptum sui* (*de Civ. Dei, lib.* xiv, *cap.* xxviii, *t.* vii, *col.* 378.) : l'un est « l'amour de soi-même poussé jusqu'au » mépris de Dieu; » c'est ce qui fait la vie ancienne et la vie du monde : l'autre est « l'amour » de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-même; » c'est ce qui fait la vie nouvelle du christianisme; et ce qui, étant porté à sa perfection, fait la vie religieuse. Ces deux amours opposés feront tout le sujet de ce discours.

Mais, prenez bien garde, Messieurs, qu'il faut ici observer plus que jamais le précepte que nous donne l'Ecclésiastique. « Le sage qui entend, dit il » (*Eccli.*, xxi. 18.), une parole sensée, la loue, » et se l'applique à lui-même : » il ne regarde pas à droite et à gauche, à qui elle peut convenir; il se l'applique à lui-même, et il en fait son profit. Ma Sœur, parmi les choses que j'ai à dire, vous saurez bien démêler ce qui vous est propre. Faites-en de même, chrétiens; suivez avec moi l'amour de soi-même dans tous ses excès, et voyez jusqu'à quel point il vous a gagnés par ces douceurs dangereuses. Considérez ensuite une âme qui, après s'être ainsi égarée, commence à revenir sur ses pas; qui abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimoit, et qui laissant enfin tout au dessous d'elle, ne se réserve plus que Dieu seul. Suivez-la dans tous les pas qu'elle fait pour retourner à lui, et voyez si vous avez fait quelque progrès dans cette voie; voilà ce que vous aurez à considérer. Entrons d'abord au fond de notre matière; je ne veux pas vous tenir long-temps en suspens.

PREMIER POINT.

L'homme, que vous voyez si attaché à lui-même par son amour-propre, n'a pas été créé avec ce défaut. Dans son origine, Dieu l'avoit fait à son image : et ce nom d'image lui doit faire entendre qu'il n'étoit point pour lui-même; une image est toute faite pour son original. Si un portrait pouvoit tout d'un coup devenir animé, comme il ne se verroit aucun trait qui ne se rapportât à celui qu'il représente, il ne vivroit que pour lui seul, et ne respireroit que sa gloire. Et toutefois ces portraits que nous animons, se trouveroient obligés à partager leur amour entre les originaux qu'ils représentent, et le peintre qui les a faits. Mais nous ne sommes point dans cette peine; nous sommes les images de notre Auteur,

[1] C'étoit la troisième fête de la Pentecôte.

et celui qui nous a faits nous a faits aussi à sa ressemblance : ainsi en toute manière nous nous devons à lui seul, et c'est à lui seul que notre âme doit être attachée.

En effet, quoique cette âme soit défigurée, quoique cette image de Dieu soit comme effacée par le péché, si nous en cherchons bien tous les anciens traits, nous reconnoîtrons nonobstant sa corruption, qu'elle ressemble encore à Dieu, et que c'est pour Dieu qu'elle est faite. O âme, vous connoissez et vous aimez; c'est là ce que vous avez de plus essentiel, et c'est par là que vous ressemblez à votre Auteur, qui n'est que connoissance et qu'amour. Mais la connoissance est donnée pour entendre ce qu'il y a de plus vrai, comme l'amour est donné pour aimer ce qu'il y a de meilleur. Qu'est-ce qu'il y a de plus vrai, que celui qui est la vérité même? et qu'y a-t-il de meilleur, que celui qui est la bonté même? L'âme est donc faite pour Dieu : c'est à lui qu'elle devoit se tenir attachée, et comme suspendue, par sa connoissance et par son amour ; c'est ainsi qu'elle est l'image de Dieu. Il se connoît lui-même, il s'aime lui-même; et c'est là sa vie : et l'âme raisonnable devoit vivre aussi en le connoissant et en l'aimant. Ainsi par sa naturelle constitution elle étoit unie à son Auteur, et devoit faire sa félicité de celle d'un Etre si parfait et si bienfaisant; en cela consistoit sa droiture et sa force. Enfin c'est par là qu'elle étoit riche; parce qu'encore qu'elle n'eût rien de son propre fonds, elle possédoit un bien infini par la libéralité de son Auteur; c'est-à-dire, qu'elle le possédoit lui-même, et le possédoit d'une manière si assurée, qu'elle n'avoit qu'à l'aimer persévéramment pour le posséder toujours ; puisque aimer un si grand bien, c'est ce qui en assure la possession, ou plutôt c'est ce qui la fait.

Mais elle n'est pas demeurée long-temps en cet état. Cette âme qui étoit heureuse, parce que Dieu l'avoit faite à son image, a voulu non lui ressembler, mais être absolument comme lui. Heureuse qu'elle étoit de connoître et d'aimer celui qui se connoît et s'aime éternellement, elle a voulu, comme lui, faire elle-même sa félicité. Hélas, qu'elle s'est trompée, et que sa chute a été funeste! Elle est tombée de Dieu sur elle-même. Que fera Dieu pour la punir de sa défection? Il lui donnera ce qu'elle demande : se cherchant elle-même, elle se trouvera elle-même. Mais en se trouvant ainsi elle-même, étrange confusion! elle se perdra bientôt elle-même. Car voilà que déjà elle commence à se méconnoître ; transportée de son orgueil elle dit : Je suis un Dieu, et je me suis faite moi-même. C'est ainsi que le prophète fait parler les âmes hautaines, qui mettent leur félicité dans leur propre grandeur et dans leur propre excellence (Ezech., xxviii. 2 ; xxix. 9.).

En effet, il est véritable que pour pouvoir dire : Je veux être content de moi-même et me suffire à moi-même, il faut aussi pouvoir dire : Je me suis fait moi-même, ou plutôt, je suis de moi-même. Ainsi l'âme raisonnable veut être semblable à Dieu par un attribut qui ne peut convenir à aucune créature, c'est-à-dire, par l'indépendance et par la plénitude de l'être. Sortie de son état, pour avoir voulu être heureuse indépendamment de Dieu, elle ne peut ni conserver son ancienne et naturelle félicité, ni arriver à celle qu'elle poursuit vainement. Mais comme ici son orgueil la trompe, il faut lui faire sentir par quelque autre endroit sa pauvreté et sa misère. Il ne faut pour cela que la laisser quelque temps à elle-même; cette âme, qui s'est tant aimée et tant cherchée, ne se peut plus supporter. Aussitôt qu'elle est seule avec elle-même, sa solitude lui fait horreur; elle trouve en elle-même un vide infini, que Dieu seul pouvoit remplir : si bien qu'étant séparée de Dieu, que son fonds réclame sans cesse, tourmentée par son indigence, l'ennui la dévore, le chagrin la tue; il faut qu'elle cherche des amusements au dehors, et jamais elle n'aura de repos, si elle ne trouve de quoi s'étourdir. Tant il est vrai que Dieu la punit par son propre déréglement; et que, pour s'être cherchée elle-même, elle devient elle-même son supplice. Mais elle ne peut pas demeurer en cet état, tout triste qu'il est; il faut qu'elle tombe encore plus bas; et voici comment.

Représentez-vous un homme qui est né dans les richesses, et qui les a dissipées par ses profusions; il ne peut souffrir sa pauvreté. Ces murailles nues, cette table dégarnie, cette maison abandonnée, où on ne voit plus cette foule de domestiques, lui fait peur : pour se cacher à lui-même sa misère, il emprunte de tous côtés; il remplit par ce moyen, en quelque façon, le vide de sa maison, et soutient l'éclat de son ancienne abondance. Aveugle et malheureux, qui ne songe pas que tout ce qui l'éblouit menace sa liberté et son repos! Ainsi l'âme raisonnable, née riche par les biens que lui avoit donnés son auteur, et appauvrie volontairement pour s'être cherchée elle-même, réduite à ce fonds étroit et stérile, tâche de tromper le chagrin que lui cause son indigence, et de réparer ses ruines, en empruntant de tous côtés de quoi se remplir.

Elle commence par son corps et par ses sens, parce qu'elle ne trouve rien qui lui soit plus proche. Ce corps qui lui est uni si étroitement, mais qui toutefois est d'une nature si inférieure à la sienne, devient le plus cher objet de ses complaisances. Elle tourne tous ses soins de ce côté-là; le moindre rayon de beauté qu'elle y aperçoit suffit pour l'arrêter : elle se mire, pour ainsi parler, et se considère elle-même dans ce corps : elle croit voir dans la douceur de ces regards et de ce visage, la douceur d'une humeur paisible ; dans la délicatesse des traits, la délicatesse de l'esprit ; dans ce port et cette mine relevée, la grandeur et la noblesse du courage. Foible et trompeuse image sans doute ; mais enfin la vanité s'en repaît. A quoi es-tu réduite, âme raisonnable? Toi, qui étois née pour l'éternité et pour un objet immortel, tu deviens éprise et captive d'une fleur que le soleil dessèche, d'une vapeur que le vent emporte ; en un mot, d'un corps qui, par sa mortalité, est devenu un empêchement et un fardeau à l'esprit.

Elle n'est pas plus heureuse en jouissant des plaisirs que ses sens lui offrent : au contraire, elle s'appauvrit dans cette recherche, puisqu'en poursuivant le plaisir elle perd d'abord la raison. Le plaisir est un sentiment qui nous transporte, qui nous enivre, qui nous saisit indépendamment de la raison, et nous entraîne malgré ses lois. La raison en effet n'est jamais si foible que lorsque le plaisir domine ; et ce qui marque une opposition éternelle entre la raison et le plaisir, c'est que, pendant que la raison demande une chose, le plaisir en exige une autre : ainsi l'âme, devenue captive du plaisir, est devenue en même temps ennemie de la raison. Voilà où elle est tombée, quand elle a voulu emprunter des sens de quoi réparer ses pertes ; mais ce n'est pas là encore la fin de ses maux. Ces sens, de qui elle emprunte, empruntent eux-mêmes de tous côtés ; ils tirent tout de leurs objets, et engagent par conséquent à tous ces objets extérieurs l'âme, qui, livrée aux sens, ne peut plus rien avoir que par eux.

Je ne veux point ici vous parler de tous les sens pour vous faire avouer leur indigence : considérez seulement la vue, à combien d'objets extérieurs elle nous attache. Tout ce qui brille, tout ce qui rit aux yeux, tout ce qui paroît grand et magnifique, devient l'objet de nos désirs et de notre curiosité. Le Saint-Esprit nous en avoit bien avertis lorsqu'il avoit dit cette parole : « Ne » suivez pas vos pensées et vos yeux, vous souil- » lant et vous corrompant ; » disons le mot du Saint-Esprit : « vous prostituant vous-mêmes à » tous les objets qui se présentent (*Num.* xv. » 39.). » Nous faisons tout le contraire de ce que Dieu commande : nous nous engageons de toutes parts ; nous qui n'avions besoin que de Dieu, nous commençons à avoir besoin de tout. Cet homme croit s'agrandir avec son équipage qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Cette femme ambitieuse et vaine croit valoir beaucoup, quand elle s'est chargée d'or, de pierreries et de mille autres vains ornements. Pour la parer, toute la nature s'épuise, tous les arts suent, toute l'industrie se consume. Ainsi nous amassons autour de nous tout ce qu'il y a de plus rare : notre vanité se repaît de cette fausse abondance ; et par là nous tombons insensiblement dans les piéges de l'avarice, triste et sombre passion, autant qu'elle est cruelle et insatiable.

C'est elle, dit saint Augustin, qui, trouvant l'âme pauvre et vide au dedans, la pousse au dehors, la partage en mille soucis, et la consume par des efforts aussi vains que laborieux. Elle se tourmente comme dans un songe : on veut parler, la voix ne suit pas ; on veut faire de grands mouvements, on sent ses membres engourdis. Ainsi l'âme veut se remplir, elle ne peut ; son argent qu'elle appelle son bien est dehors, et c'est le dedans qui est vide et pauvre. Elle se tourmente de voir son bien si détaché d'elle-même, si exposé au hasard, si soumis au pouvoir d'autrui. Cependant elle voit croître ses mauvais désirs avec ses richesses. « L'avarice, dit saint » Paul, est la racine de tous les maux : » *Radix omnium malorum est cupiditas* (1. Tim., vi. 10.). En effet, les richesses sont un moyen d'avoir presque sûrement tout ce qu'on désire. Par les richesses, l'ambitieux se peut assouvir d'honneurs ; le voluptueux, de plaisirs ; chacun enfin de ce qu'il demande. Tous les mauvais désirs naissent dans un cœur qui croit avoir dans l'argent le moyen de les satisfaire. Il ne faut donc pas s'étonner si la passion des richesses est si violente, puisqu'elle ramasse en elle toutes les autres. Que l'âme est asservie ! de quel joug elle est chargée ! et pour s'être cherchée elle-même, combien est-elle devenue pauvre et captive?

Mais peut-être que les passions plus nobles et plus généreuses seront plus capables de la remplir. Voyons ce que la gloire lui pourra produire. Il n'y a rien de plus éclatant, ni qui fasse tant de bruit parmi les hommes, et tout ensemble il n'y a rien de plus misérable ni de plus pauvre,

Pour nous en convaincre, considérons-la dans ce qu'elle a de plus magnifique et de plus grand. Il n'y a point de plus grande gloire que celle des conquérants; choisissons le plus renommé d'entre eux. Quand on veut parler d'un grand conquérant, chacun pense à Alexandre : ce sera donc, si vous voulez, Alexandre qui vous fera voir la pauvreté des rois conquérants. Qu'est-ce qu'il a souhaité ce grand Alexandre, et qu'a-t-il cherché par tant de travaux et tant de peines, qu'il a souffertes lui-même, et qu'il a fait souffrir aux autres? Il a souhaité de faire du bruit dans le monde durant sa vie et après sa mort. Il a tout ce qu'il a demandé; personne n'en a tant fait : dans l'Egypte, dans la Perse, dans les Indes, dans toute la terre, en Orient, et en Occident, depuis plus de deux mille ans on ne parle que d'Alexandre. Il vit dans la bouche de tous les hommes, sans que sa gloire soit effacée ou diminuée depuis tant de siècles : les éloges ne lui manquent pas, mais c'est lui qui manque aux éloges. Il a eu ce qu'il demandoit; en a-t-il été plus heureux, tourmenté par son ambition durant sa vie, et tourmenté maintenant dans les enfers, où il porte la peine éternelle d'avoir voulu se faire adorer comme un Dieu, soit par orgueil, soit par politique? Il en est de même de tous ses semblables. Ceux qui désirent la gloire, la gloire souvent leur est donnée. « Ils ont reçu » leur récompense, » dit le Fils de Dieu (MATTH., VI. 2.); ils ont été payés selon leurs mérites. Ces grands hommes, dit saint Augustin, tant célébrés parmi les Gentils, et j'ajoute trop estimés parmi les chrétiens, ont eu ce qu'ils demandoient : ils ont acquis cette gloire qu'ils désiroient avec tant d'ardeur; et « vains, ils ont reçu une » récompense aussi vaine que leurs désirs : » *Quærebant non apud Deum, sed apud homines gloriam..... ; ad quam pervenientes perceperunt mercedem suam, vani vanam* (*in Ps.* CXVIII, *Serm.* XII, *n.* 2, *tom.* IV, *col.* 1306.).

Vous voyez, Messieurs, l'âme raisonnable déchue de sa première dignité, parce qu'elle quitte Dieu, et que Dieu la quitte; menée de captivité en captivité, captive d'elle-même, captive de son corps, captive des sens et des plaisirs, captive de toutes les choses qui l'environnent. Saint Paul dit tout en un mot, quand il parle ainsi : « L'homme, dit-il, est vendu sous le péché : » *Venumdatus sub peccato* (*Rom.*, VII. 14.); livré au péché, captif sous ses lois, accablé de ce joug honteux comme un esclave vendu. A quel prix le péché l'a-t-il acheté? Il l'a acheté par tous les faux biens qu'il lui a donnés. Entraîné par tous ces faux biens, et asservi par toutes les choses qu'il croit posséder, il ne peut plus respirer, ni regarder le ciel d'où il est venu. Ainsi il a perdu Dieu, et toutefois le malheureux il ne peut s'en passer; car il y a au fond de notre âme un secret désir qui le redemande sans cesse.

L'idée de celui qui nous a créés est empreinte profondément au dedans de nous. Mais, ô malheur incroyable, et lamentable aveuglement! rien n'est gravé plus avant dans le cœur de l'homme, et rien ne lui sert moins dans sa conduite. Les sentiments de religion sont la dernière chose qui s'efface en l'homme, et la dernière que l'homme consulte : rien n'excite de plus grands tumultes parmi les hommes; rien ne les remue davantage, et rien en même temps ne les remue moins. En voulez-vous voir une preuve? A présent que je suis assis dans la chaire de Jésus-Christ et des apôtres, que vous m'écoutez avec attention, si j'allois (ah! plutôt la mort) si j'allois vous enseigner quelque erreur, je verrois tout mon auditoire se révolter contre moi. Je vous prêche les vérités les plus importantes de la religion; que feront-elles? O Dieu, qu'est-ce donc que l'homme? est-ce un prodige? est-ce un composé monstrueux de choses incompatibles? ou bien est-ce une énigme inexplicable?

Non, Messieurs; nous avons expliqué l'énigme. Ce qu'il y a de si grand dans l'homme est un reste de sa première institution : ce qu'il y a de si bas, et qui paroît si mal assorti avec ses premiers principes, c'est le malheureux effet de sa chute. Il ressemble à un édifice ruiné, qui, dans ses masures renversées, conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan. Fondé dans son origine sur la connoissance de Dieu et sur son amour, par sa volonté dépravée il est tombé en ruine; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur le fondement. Mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé, et les traces des fondations, et l'idée du premier dessein, et la marque de l'architecte. L'impression de Dieu reste encore en l'homme si forte, qu'il ne peut la perdre, et tout ensemble si foible, qu'il ne peut la suivre : si bien qu'elle semble n'être restée que pour le convaincre de sa faute, et lui faire sentir sa perte. Ainsi il est vrai qu'il a perdu Dieu : mais nous avons dit, et il est vrai, qu'il ne pouvoit éviter après cela de se perdre aussi lui-même.

L'âme, qui s'est éloignée de la source de son être, ne connoît plus ce qu'elle est. Elle s'est

embarrassée, dit saint Augustin (*de Trin. l.* x, *n.* 7, *tom.* viii, *col.* 893.), dans toutes les choses qu'elle aime; et de là vient qu'en les perdant elle se croit aussitôt perdue elle-même. Ma maison est brûlée; on se tourmente, et on dit: Je suis perdu, ma réputation est blessée, ma fortune est ruinée, je suis perdu. Mais surtout quand le corps est attaqué; c'est là qu'on s'écrie plus que jamais : Je suis perdu. L'homme se croit attaqué au fond de son être, sans vouloir jamais considérer que ce qui dit, Je suis perdu, n'est pas le corps; car le corps de lui-même est sans sentiment; et l'âme, qui dit qu'elle est perdue, ne sent pas qu'elle est autre chose que celui dont elle connoît la perte future; c'est pourquoi elle se croit perdue en la perdant. Ah! si elle n'avoit pas oublié Dieu, si elle avoit toujours songé qu'elle est son image, elle se seroit tenue à lui comme au seul appui de son être, et attachée à un principe si haut, elle n'auroit pas cru périr en voyant tomber ce qui est si fort au dessous d'elle. Mais comme dit saint Augustin (*Ibid. num.* 11, *col.* 895.), s'étant engagée toute entière dans son corps et dans les choses sensibles; roulée et enveloppée parmi les objets qu'elle aime, et dont elle traîne continuellement l'idée avec elle, elle ne s'en peut plus démêler, elle ne sait plus ce qu'elle est. Elle dit : Je suis une vapeur, je suis un souffle, je suis un air délié, ou un feu subtil; sans doute une vapeur qui aime Dieu, un feu qui connoît Dieu, un air fait à son image. O âme, voilà le comble de tes maux : en te cherchant, tu t'es perdue, et toi-même tu te méconnois. En ce triste et malheureux état, écoutons la parole de Dieu par la bouche de son prophète : *Convertimini, sicut in profundum recesseratis, filii Israel* (Is., xxxi. 6.). O âme, reviens à Dieu autant du fond, que tu t'en étois si profondément retirée.

SECOND POINT.

Et en effet, chrétiens, dans cet oubli profond et de Dieu et d'elle-même, où elle est plongée; ce grand Dieu sait bien la trouver. Il fait entendre sa voix, quand il lui plaît, au milieu du bruit du monde : dans son plus grand éclat, et au milieu de toutes ses pompes, il en découvre le fond, c'est-à-dire, la vanité et le néant. L'âme, honteuse de sa servitude, vient à considérer pourquoi elle est née; et recherchant en elle-même les restes de l'image de Dieu, elle songe à la rétablir en se réunissant à son Auteur. Touchée de ce sentiment, elle commence à rejeter les choses extérieures. O richesses, dit-elle, vous n'avez qu'un nom trompeur : vous venez pour me remplir, mais j'ai un vide infini où vous n'entrez pas. Mes secrets désirs, qui demandent Dieu, ne peuvent être satisfaits par tous vos trésors; il faut que je m'enrichisse par quelque chose de plus grand et de plus intime. Voilà les richesses méprisées.

L'âme, considérant ensuite le corps auquel elle est unie, le voit revêtu de mille ornements étrangers : elle en a honte, parce qu'elle voit que ces ornements sont un piége pour les autres et pour elle-même. Alors elle est en état d'écouter les paroles que le Saint-Esprit adresse aux dames mondaines, par la bouche du prophète Isaïe. « J'ai vu les filles de Sion, la tête levée, » marchant d'un pas affecté, avec des conte- » nances étudiées, et faisant signe des yeux à » droite et à gauche : pour cela, dit le Seigneur, » je ferai tomber tous leurs cheveux (Is., iii. 16, » 17.). » Quelle sorte de vengeance! Quoi! falloit-il foudroyer et le prendre d'un ton si haut pour abattre des cheveux? ce grand Dieu, qui se vante de déraciner par son souffle les cèdres du Liban, tonne pour abattre les feuilles des arbres! Est-ce là le digne effet d'une main toute-puissante? Qu'il est honteux à l'homme d'être si fort attaché à des choses vaines, que les lui ôter soit un supplice! C'est pour cela que le prophète passe encore plus avant. Après avoir dit : « Je ferai tomber leurs » cheveux; je détruirai, poursuit-il, et les col- » liers, et les bracelets, et les anneaux, et les » boîtes à parfums, et les vestes, et les man- » teaux, et les rubans, et les broderies, et ces » toiles si déliées : » vaines couvertures qui ne cachent rien, et le reste. Car le Saint-Esprit a voulu descendre dans un dénombrement exact de tous les ornements de la vanité; s'attachant, pour ainsi parler, à suivre par sa vengeance toutes les diverses parures qu'une vaine curiosité a inventées. A ces menaces du Saint-Esprit, l'âme, qui s'est sentie long-temps attachée à ces ornements, commence à rentrer en elle-même. Quoi! Seigneur, dit-elle, vous voulez détruire toute cette vaine parure? Pour prévenir votre colère, je commencerai moi-même à m'en dépouiller. Entrons dans un état où il n'y ait plus d'ornement que celui de la vertu.

Ici cette âme dégoûtée du monde, s'avisant que ces ornements marquent dans les hommes quelque dignité, et venant à considérer les honneurs que le monde vante, elle en connoît aussitôt le fond. Elle voit l'orgueil qu'ils inspirent; et découvre dans cet orgueil, et les disputes, et

les jalousies, et tous les maux qu'il entraîne : elle voit en même temps que si ces honneurs ont quelque chose de solide, c'est qu'ils obligent de donner au monde un grand exemple. Mais on peut en les quittant donner un exemple plus utile ; et il est beau quand on les a, d'en faire un si bel usage. Loin donc, honneurs de la terre : tout votre éclat couvre mal nos foiblesses et nos défauts ; il ne les cache qu'à nous seuls, et les fait connoître à tous les autres Ah! « j'aime » mieux avoir la dernière place dans la maison de » mon Dieu, que de tenir les plus hauts rangs dans » la demeure des pécheurs (*Ps.* LXXXIII. 11.). »

L'âme se dépouille, comme vous voyez, des choses extérieures ; elle revient de son égarement, et commence à être plus proche d'elle-même. Mais osera-t-elle toucher à ce corps si tendre, si chéri, si ménagé ? N'aura-t-on point de pitié de cette complexion délicate ? Au contraire, c'est à lui principalement que l'âme s'en prend, comme à son plus dangereux séducteur. J'ai, dit-elle, trouvé une victime : depuis que ce corps est devenu mortel, il sembloit n'être devenu pour moi qu'un embarras, et un attrait qui me porte au mal ; mais la pénitence me fait voir que je le puis mettre à un meilleur usage. Grâce à la miséricorde divine, j'ai en lui de quoi réparer mes fautes passées. Cette pensée la sollicite à ne plus rien donner à ses sens : elle leur ôte tous leurs plaisirs ; elle embrasse toutes les mortifications ; elle donne au corps une nourriture peu agréable ; et afin que la nature s'en contente, elle attend que la nécessité la rende supportable. Ce corps si tendre couche sur la dure ; la psalmodie de la nuit, et le travail de la journée y attirent le sommeil : sommeil léger qui n'appesantit pas l'esprit et n'interrompt presque point ses actions. Ainsi toutes les fonctions, même de la nature, commencent dorénavant à devenir des opérations de la grâce. On déclare une guerre immortelle et irréconciliable à tous les plaisirs ; il n'y en a aucun de si innocent qui ne devienne suspect : la raison, que Dieu a donnée à l'âme pour la conduire, s'écrie en les voyant approcher : « C'est ce » serpent qui nous a séduits : » *Serpens decepit me* (*Genes.*, III. 13.). Les premiers plaisirs qui nous ont trompés sont entrés dans notre cœur avec une mine innocente, comme un ennemi qui se déguise pour entrer dans une place, qu'il veut révolter contre les puissances légitimes. Ces désirs, qui nous sembloient innocents, ont remué peu à peu les passions les plus violentes, qui nous ont mis dans les fers que nous avons tant de peine à rompre.

L'âme, délivrée par ces réflexions de la captivité des sens, et détachée de son corps par la mortification, est enfin venue à elle-même. Elle est revenue de bien loin, et semble avoir fait un grand progrès ; mais enfin, s'étant trouvée elle-même, elle a trouvé la source de tous ses maux. C'est donc à elle-même qu'elle en veut encore : déçue par sa liberté, dont elle a fait un mauvais usage, elle songe à la contraindre de toutes parts ; des grilles affreuses, une retraite profonde, une clôture impénétrable, une obéissance entière, toutes les actions réglées, tous les pas comptés, cent yeux qui vous observent ;... encore trouve-t-elle qu'il n'y en a pas assez pour l'empêcher de s'égarer. Elle se met de tous côtés sous le joug : elle se souvient des tristes jalousies du monde, et s'abandonne sans réserve aux douces jalousies d'un Dieu bienfaisant, qui ne veut avoir les cœurs que pour les remplir des douceurs célestes. De peur de retomber sur ces objets extérieurs, et que sa liberté ne s'égare encore une fois en les cherchant, elle se met des bornes de tous côtés : mais de peur de s'arrêter en elle-même, elle abandonne sa volonté propre. Ainsi, resserrée de toutes parts, elle ne peut plus respirer que du côté du ciel : elle se donne donc en proie à l'amour divin ; elle rappelle sa connoissance et son amour à leur usage primitif. C'est alors que nous pouvons dire avec David : « O Dieu, votre ser- » viteur a trouvé son cœur pour vous faire cette » prière (2. *Reg.*, VII. 27.). » L'âme, si longtemps égarée dans les choses extérieures, s'est enfin trouvée elle-même ; mais c'est pour s'élever au dessus d'elle, et se donner tout-à-fait à Dieu.

Il n'y a rien de plus nouveau que cet état où l'âme pleine de Dieu s'oublie elle-même. De cette union avec Dieu on voit naître bientôt en elle toutes les vertus. Là est la véritable prudence ; car on apprend à tendre à sa fin, c'est-à-dire à Dieu, par la seule voie qui y mène, c'est-à-dire par l'amour. Là est la force et le courage ; car il n'y a rien qu'on ne souffre pour l'amour de Dieu. Là se trouve la tempérance parfaite ; car on ne peut plus goûter les plaisirs des sens, qui dérobent à Dieu les cœurs et l'attention des esprits. Là on commence à faire justice à Dieu, au prochain et à soi-même : à Dieu, parce qu'on lui rend tout ce qu'on lui doit, en l'aimant plus que soi-même ; au prochain, parce qu'on commence à l'aimer véritablement, non pour soi-même, mais comme soi-même, après qu'on a fait l'effort de renoncer à soi-même ; enfin on se fait justice à soi-même, parce qu'on se donne de tout son cœur à qui on appartient naturellement. Mais en se donnant de

la sorte, on acquiert le plus grand de tous les biens, et on a ce merveilleux avantage d'être heureux par le même objet qui fait la félicité de Dieu.

L'amour de Dieu fait donc naître toutes les vertus : et pour les faire subsister éternellement, il leur donne pour fondement l'humilité. Demandez à ceux qui ont dans le cœur quelque passion violente, s'ils conservent quelque orgueil ou quelque fierté en présence de ce qu'ils aiment : on ne se soumet que trop, on n'est que trop humble. L'âme possédée de l'amour de Dieu, transportée par cet amour hors d'elle-même, n'a garde de songer à elle, ni par conséquent de s'enorgueillir ; car elle voit un objet au prix duquel elle se compte pour rien, et en est tellement éprise qu'elle le préfère à elle-même, non-seulement par raison, mais par amour.

Mais voici de quoi l'humilier plus profondément encore. Attachée à ce divin objet, elle voit toujours au dessous d'elle deux gouffres profonds : le néant d'où elle est tirée, et un autre néant plus affreux encore, c'est le péché, où elle peut retomber sans cesse pour peu qu'elle s'éloigne de Dieu, et qu'elle l'oblige de la quitter. Elle considère que si elle est juste, c'est Dieu qui la fait telle continuellement. Saint Augustin (*de Gen. ad litt. lib.* VIII, *n.* 25, *tom.* III, *part.* I, *col.* 234.) ne veut pas qu'on dise que Dieu nous a faits justes, mais il dit qu'il nous fait justes à chaque moment. Ce n'est pas, dit-il, comme un médecin qui, ayant guéri son malade, le laisse dans une santé qui n'a plus besoin de son secours ; c'est comme l'air qui n'a pas été fait lumineux pour le demeurer ensuite par lui-même, mais qui est fait tel continuellement par le soleil. Ainsi l'âme attachée à Dieu sent continuellement sa dépendance, et sent que la justice qui lui est donnée ne subsiste pas toute seule, mais que Dieu la crée en elle à chaque instant ; de sorte qu'elle se tient toujours attentive de ce côté-là ; elle demeure toujours sous la main de Dieu, toujours attachée au gouvernement et comme au rayon de sa grâce. En cet état elle se connoît, et ne craint plus de périr, de la manière dont elle le craignoit auparavant : elle sent qu'elle est faite pour un objet éternel, et ne connoît plus de mort que le péché.

Il faudroit ici vous découvrir la dernière perfection de l'amour de Dieu ; il faudroit vous montrer cette âme détachée encore des chastes douceurs qui l'ont attirée à Dieu, et possédée seulement de ce qu'elle découvre en Dieu même, c'est-à-dire, de ses perfections infinies. Là se verroit l'union de l'âme avec un Jésus délaissé ; là s'entendroit la dernière consommation de l'amour divin dans un endroit de l'âme si profond et si retiré, que les sens n'en soupçonnent rien ; tant il est éloigné de leur région : mais pour expliquer cette matière, il faudroit tenir un langage que le monde n'entendroit pas.

Finissons donc ce discours, et permettez qu'en le finissant je vous demande, Messieurs, si les saintes vérités que j'ai annoncées ont excité en vos cœurs quelque étincelle de l'amour divin. La vie chrétienne que je vous propose si pénitente, si mortifiée, si détachée des sens et de nous-mêmes, vous paroît peut-être impossible. Peut-on vivre, direz-vous, de cette sorte? Peut-on renoncer à ce qui plaît? On vous dira de là-haut [1] qu'on peut quelque chose de plus difficile, puisqu'on peut embrasser tout ce qui choque. Mais pour le faire, direz-vous, il faut aimer Dieu ; et je ne sais si on peut le connoître assez pour l'aimer autant qu'il faudroit. On vous dira de là-haut qu'on en connoît assez pour l'aimer sans bornes. Mais peut-on mener dans le monde une telle vie? Oui sans doute, puisque le monde même vous désabuse du monde : ses appas ont assez d'illusions, ses faveurs assez d'inconstance, ses rebuts assez d'amertume ; il y a assez d'injustice et de perfidie dans le procédé des hommes, assez d'inégalités et de bizarreries dans leurs humeurs incommodes et contrariantes : c'en est assez sans doute pour nous dégoûter.

Eh ! dites-vous, je ne suis que trop dégoûté : tout me dégoûte en effet, mais rien ne me touche ; le monde me déplaît, mais Dieu ne me plaît pas pour cela. Je connois cet état étrange, malheureux et insupportable, mais trop ordinaire dans la vie. Pour en sortir, âmes chrétiennes, sachez que qui cherche Dieu de bonne foi, ne manque jamais de le trouver ; sa parole y est expresse : « Celui qui frappe, on lui ouvre ; celui » qui demande, on lui donne ; celui qui cher- » che, il trouve infailliblement (MATTH., III. 8.). Si donc vous ne trouvez pas, sans doute vous ne cherchez pas. Remuez jusqu'au fond de votre cœur : les plaies du cœur ont cela qu'elles peuvent être sondées jusqu'au fond, pourvu qu'on ait le courage de les pénétrer. Vous trouverez dans ce fond un secret orgueil qui vous fait dédaigner tout ce qu'on vous dit et tous les sages conseils ; vous trouverez un esprit de raillerie inconsidérée, qui naît parmi l'enjouement des conversations. Quiconque en est possédé croit que toute la vie n'est qu'un jeu : on ne veut que se

[1] Madame de la Vallière étoit à la grille d'en-haut avec la Reine.

divertir; et la face de la raison, si je puis parler de la sorte, paroît trop sérieuse et trop chagrine.

Mais à quoi est-ce que je m'étudie? à chercher des causes secrètes du dégoût que vous donne la piété? Il y en a de plus grossières et de plus palpables : on sait quelles sont les pensées qui arrêtent le monde ordinairement. On n'aime point la piété véritable; parce que, contente des biens éternels, elle ne donne point d'établissement sur la terre, elle ne fait point la fortune de ceux qui la suivent. C'est l'objection ordinaire que font à Dieu les hommes du monde : mais il y a répondu, d'une manière digne de lui, par la bouche du prophète Malachie (MAL., III. 13 *et seq.*) « Vos » paroles se sont élevées contre moi, dit le Seigneur, et vous avez répondu : Quelles paroles » avons-nous proférées contre vous? Vous avez » dit : Celui qui sert Dieu se tourmente en vain. » Quel bien nous est-il revenu d'avoir gardé ses » commandements, et d'avoir marché tristement » devant sa face? Les hommes superbes et entre» prenants sont heureux : car ils se sont établis » en vivant dans l'impiété; et ils ont tenté Dieu » en songeant à se faire heureux malgré ses lois, » et ils ont fait leurs affaires. »

Voilà l'objection des impies, proposée dans toute sa force par le Saint-Esprit. « A ces mots, » poursuit le prophète, les gens de bien, éton» nés, se sont parlé secrètement les uns aux » autres. » Personne sur la terre n'ose entreprendre, ce semble, de répondre aux impies qui attaquent Dieu avec une audace si insensée; mais Dieu répondra lui-même. « Le Seigneur a prêté » l'oreille à ces choses, dit le prophète, et il les » a ouïes : il a fait un livre où il écrit les noms de » ceux qui le servent; et en ce jour où j'agis, » dit le Seigneur des armées, c'est-à-dire, en ce » dernier jour où j'achève tous mes ouvrages, où » je déploie ma miséricorde et ma justice; en ce » jour, dit-il, les gens de bien seront ma posses» sion particulière; je les traiterai comme un bon » père traite un fils obéissant. Alors vous vous » retournerez, ô impies, vous verrez de loin leur » félicité, dont vous serez exclus pour jamais; et » vous verrez alors quelle différence il y a entre » le juste et l'impie, entre celui qui sert Dieu et » celui qui méprise ses lois. » C'est ainsi que Dieu répond aux objections des impies. Vous n'avez pas voulu croire que ceux qui me servent puissent être heureux; vous n'en avez cru ni ma parole, ni l'expérience des autres : votre expérience vous en convaincra; vous les verrez heureux, et vous vous verrez misérables : *Hæc dicit Dominus faciens hæc;* « C'est ce que dit le Seigneur; il » l'en faut croire : car lui-même qui le dit, c'est » lui qui le fait; » et c'est ainsi qu'il fait taire les superbes et les incrédules.

Serez-vous assez heureux pour profiter de cet avis et pour prévenir sa colère? Allez, Messieurs, et pensez-y : ne songez point au prédicateur qui vous a parlé, ni s'il a bien dit, ni s'il a mal dit : qu'importe qu'ait dit un homme mortel? Il y a un prédicateur invisible qui prêche dans le fond des cœurs; c'est celui-là que les prédicateurs et les auditeurs doivent écouter; c'est lui qui parle intérieurement à celui qui parle au dehors, et c'est lui que doivent entendre au dedans du cœur tous ceux qui prêtent l'oreille aux discours sacrés. Le prédicateur qui parle au dehors, ne fait qu'un seul sermon pour tout un grand peuple; mais le prédicateur du dedans, je veux dire le Saint-Esprit, fait autant de prédications différentes qu'il y a de personnes dans un auditoire; car il parle à chacun en particulier, et lui applique selon ses besoins la parole de la vie éternelle. Ecoutez-le donc, chrétiens; laissez-lui remuer au fond de vos cœurs ce secret principe de l'amour de Dieu.

Esprit saint, esprit pacifique, je vous ai préparé les voies en prêchant votre parole. Ma voix a été semblable peut-être à ce bruit impétueux qui a prévenu votre descente : descendez maintenant, ô feu invisible; et que ces discours enflammés, que vous ferez au dedans des cœurs, les remplissent d'une ardeur céleste. Faites-leur goûter la vie éternelle, qui consiste à connoître et à aimer Dieu; donnez-leur un essai de la vision, dans la foi; un avant-goût de la possession, dans l'espérance; une goutte de ce torrent de délices qui enivre les bienheureux, dans les transports célestes de l'amour divin.

Et vous, ma Sœur, qui avez commencé à goûter ces chastes délices, descendez, allez à l'autel; victime de la pénitence, allez achever votre sacrifice : le feu est allumé, l'encens est prêt, le glaive est tiré : le glaive, c'est la parole qui sépare l'âme d'avec elle-même pour l'attacher uniquement à son Dieu. Le sacré pontife vous attend [1] avec ce voile mystérieux que vous demandez. Enveloppez-vous dans ce voile; vivez cachée à vous-même aussi-bien qu'à tout le monde; et connue de Dieu, échappez-vous à vous-même, sortez de vous-même, et prenez un si noble essor, que vous ne trouviez de repos que dans l'essence du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

[1] M. l'archevêque de Paris.

SERMON

POUR LA

FÊTE DES SAINTS ANGES GARDIENS.

Bienheureuse société que nous avons avec les saints anges. Caractère particulier de leur charité envers les hommes, dans le commerce qu'ils ont avec eux. Miséricordieuse condescendance que cette charité leur inspire. Quelle marque de reconnoissance nous leur devons. Témoignage qu'ils rendront contre nous au dernier jour, et vengeance qu'ils exerceront sur nous, si nous n'avons pas profité de leurs bons offices.

Amen dico vobis, videbitis cœlum apertum, et angelos Dei ascendentes et descendentes.

Je vous dis en vérité, vous verrez les cieux ouverts, et les anges de Dieu montants et descendants. *Paroles du Fils de Dieu à Nathanaël* (en S. Jean., ch. 1. ℣. 51.).

Il paroît par les saintes Lettres que Satan et ses anges montent et descendent. « Ils montent, dit » saint Bernard (*in Psal* Qui habitat, *Serm.*, » XII, *n.* 2, *tom.* I, *col.* 361.), par l'orgueil, et » ils descendent contre nous par l'envie : » *Ascendit studio vanitatis, descendit livore malignitatis.* Ils ont entrepris de monter, lorsqu'ils ont suivi celui qui a dit : *Ascendam :* « Je m'é- » lèverai et je me rendrai égal au Très-Haut. » Mais leur audace étant repoussée, ils sont descendus, chrétiens, pleins de rage et de désespoir, comme dit saint Jean dans l'Apocalypse : « O » terre, ô mer, malheur à vous, parce que le » diable descend à vous, plein d'une grande co- » lère : » *Væ terræ et mari, quia descendit diabolus ad vos, habens iram magnam* (*Apoc.*, XII. 12.). Ainsi son élévation présomptueuse est suivie d'une descente cruelle; et quoique Dieu l'ait banni de devant sa face, n'ose-t-il pas encore s'y présenter pour se rendre notre accusateur, selon ce qu'écrit le même apôtre? N'est-ce pas pour cela qu'il est appelé l'accusateur des fidèles, qui les accuse nuit et jour en la présence de Dieu? *Accusator fratrum nostrorum, qui accusabat illos die ac nocte* (*Ibid.*, 10.). Et en effet, ne lisons-nous pas qu'il s'est trouvé avec les saints anges pour accuser le fidèle Job? *Adfuit cum illis etiam Satan* (Job., I. 6.). Mais étant monté devant Dieu pour le calomnier avec artifice, il est aussi bientôt descendu pour le persécuter avec fureur : tellement que toute sa vie, c'est un mouvement éternel, par lequel il monte et descend, méditant toujours en lui-même le dessein de notre ruine.

Que si cet esprit malfaisant se remue continuellement avec ses complices pour persécuter les fidèles; chrétiens, les saints anges ne sont pas oisifs, et ils se remuent pour les secourir : c'est pourquoi vous les voyez monter et descendre : *Ascendentes et descendentes;* et j'espère vous faire voir aisément que tout cela se fait pour notre salut, après que nous aurons imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Si vous n'avez pas assez entendu la dignité de notre nature et la grandeur de nos espérances, vous le pourrez connoître aisément par la sainte solennité que nous célébrons en cette journée. C'est ici qu'il vous faut apprendre, par la sainte société que nous avons avec les saints anges, que notre origine est céleste, que l'homme n'est pas ce que nous voyons; et que ces membres, que cette figure, et enfin tout l'extérieur de ce corps mortel nous le cache, plutôt qu'il ne nous le montre. Car puisque nous voyons ces esprits bienheureux destinés à notre conduite, venir converser avec les hommes, et se faire leurs compagnons et leurs frères; puisque l'amour chaste qu'ils ont pour les hommes leur fait quitter le ciel pour la terre, et trouver leur paradis parmi nous, ne devons-nous pas reconnoître qu'il y a quelque chose en l'homme qui l'approche de ces esprits immortels, et qui est capable de les inviter à se réjouir de notre alliance? C'est ce que le grand Augustin nous explique admirablement par cette excellente doctrine (*in* Joan. *Tract.*, XXIII, *n.* 5, *tom.* III, *part.* II, *col.* 474.), sur laquelle j'établirai ce discours : c'est qu'encore que les saints anges soient si fort au dessus de nous par leur dignité naturelle, il ne laisse pas d'être véritable que nous sommes égaux en ce point, que ce qui rend les anges heureux fait aussi le bonheur des hommes; que nous buvons les uns et les autres à la même fontaine de vie, qui n'est autre que la vérité éternelle; et que nous pouvons tous chanter ensemble, par un admirable concert, ce verset du divin psalmiste : *Mihi autem adhærere Deo bonum est* (*Psal.* LXXII. 28.) : « Tout mon bien, c'est » d'être uni à mon Dieu » par de chastes embrassements, et de mettre en lui mon repos.

Sur ce fondement, chrétiens, il est bien aisé d'établir la société de l'homme et de l'ange : car c'est une loi immuable, que les esprits qui s'unissent à Dieu se trouvent en même temps tous unis ensemble. Ceux qui puisent dans les ruisseaux, et qui aiment les créatures, se partagent en des soins contraires, et divisent leurs affections. Mais ceux qui vont à la source même, au principe de tous les êtres, c'est-à-dire au souverain bien, se trouvant tous en cette unité, et se ras-

semblant à ce centre, ils y prennent un esprit de paix et un saint amour les uns pour les autres; tellement que toute leur joie, c'est d'être associés éternellement dans la possession de leur commun bien : ce qui fait, dit saint Augustin, qu'ils font tous ensemble un même royaume et une même cité de Dieu : *Habent et cum illo cui adhærent et inter se societatem sanctam, suntque una civitas Dei* (S. Aug. *de civit. Dei, lib.* XII, *cap.* IX, *tom.* VII, *col.* 308.). D'où il est aisé de conclure que les hommes, non moins que les anges, étant faits pour jouir de Dieu, ils ne composent les uns et les autres qu'un même peuple et un même empire, où l'on adore le même prince, où l'on est régi par la même loi; je veux dire par la charité, qui est la loi des esprits célestes, et la loi des hommes mortels; et qui, se répandant du ciel en la terre, fait une même société des habitants de l'un et de l'autre. C'est, mes frères, de cette alliance que j'espère vous entretenir, et vous en montrer les secrets dans le texte de mon évangile.

Car quel est ce nouveau spectacle que le Sauveur nous y représente? D'où vient que les cieux sont ouverts? et que veulent dire ces anges qui montent et descendent d'un vol si léger, de la terre au ciel, du ciel en la terre? Chrétiens, ne voyez-vous pas que ces esprits pacifiques viennent rétablir le commerce que les hommes avoient rompu, en prenant le parti rebelle de leurs séditieux compagnons. La terre n'est plus ennemie du ciel; le ciel n'est plus contraire à la terre : le passage de l'un à l'autre est tout couvert d'esprits bienheureux, dont la charité officieuse entretient une parfaite communication entre le lieu de pèlerinage et notre céleste patrie.

C'est, Messieurs, pour cette raison que vous les voyez monter et descendre : *Ascendentes et descendentes.* Ils descendent de Dieu aux hommes, ils remontent des hommes à Dieu; parce que la sainte alliance qu'ils ont renouvelée avec nous, les charge d'une double ambassade. Ils sont les ambassadeurs de Dieu vers les hommes; ils sont les ambassadeurs des hommes vers Dieu. Quelle merveille, nous dit saint Bernard! Chrétiens, le pourrez-vous croire? ils ne sont pas seulement les anges de Dieu, mais encore les anges des hommes : *Illos utique spiritus tam felices, et tuos ad nos, et nostros ad te angelos facis* (*in Ps.* Qui habitat, *Serm.*, XII, *n.* 3, *tom.* I, *col.* 862.). « Oui, Seigneur, nous dit ce saint » homme, ils sont vos anges, et ils sont les nô- » tres. » Anges, c'est-à-dire, envoyés : ils sont donc les anges de Dieu, parce qu'il nous les envoie pour nous assister; et ils sont les anges des hommes, parce que nous les lui renvoyons pour l'apaiser. Ils viennent à nous, chargés de ses dons; ils retournent chargés de nos vœux; ils descendent pour nous conduire; ils remontent pour porter à Dieu nos désirs et nos bonnes œuvres. Tel est l'emploi et le ministère de ces bienheureux gardiens : c'est ce qui les fait monter et descendre : *Ascendentes et descendentes.* Vous voyez en ce mouvement la double assistance que nous recevons par leur entremise; et vous voyez les deux points qui partageront ce discours. Dans le texte que j'ai rapporté, la descente est précédée par l'élévation; mais permettez-moi, chrétiens, que pour suivre l'ordre du raisonnement, je laisse un peu l'ordre des paroles, et que je parle avant toutes choses de leur descente mystérieuse.

PREMIER POINT.

Il ne suffit pas, chrétiens, que nous remarquions aujourd'hui que les anges descendent du ciel en la terre : si vous n'entendez rien par ce mouvement, sinon qu'ils passent d'un lieu à un autre, vous n'avez pas encore compris le mystère. Il faut élever nos pensées plus haut, et concevoir dans cette descente le caractère particulier de la charité des saints anges, qui la rend différente de celle des hommes. Je m'explique et je dis, Messieurs, qu'encore que la charité soit la même dans les anges et dans les hommes, qu'elle soit dans tous les deux de même nature, qu'elle dépende d'un même principe; toutefois elle agit en eux par deux mouvements opposés. Elle élève les hommes mortels de la terre au ciel, de la créature au Créateur; au contraire, elle pousse les esprits célestes du ciel en la terre, et du Créateur à la créature. La charité nous fait monter, la charité les fait descendre : chrétiens, c'est un grand mystère, que vous comprendrez aisément, si vous savez faire la distinction de l'état des uns et des autres.

Où sommes-nous, et où sont les anges? Quelle est notre vie, et quelle est la leur? Misérables bannis, enfants d'Eve, nous sommes ici relégués bien loin au séjour de misère et de corruption : pour eux, ils se reposent dans la patrie, à la source même du bien, dans le centre même du repos qu'ils possèdent par la claire vue. Nous pleurons et nous soupirons sur les fleuves de Babylone; ils boivent à longs traits les eaux toujours vives de ce fleuve qui réjouit la cité de Dieu.

Etant donc dans des états si divers, que ferons-nous les uns et les autres? Les hommes demeureront-ils liés aux biens périssables dont ils sont

environnés; et les anges seront-ils toujours occupés de leur paix et de leur repos, sans penser à secourir ceux qui travaillent? Non, mes frères, il n'en est pas ainsi : la charité ne le permet pas. Elle nous fait monter, elle fait descendre les anges : elle nous trouve au milieu des biens corruptibles, elle trouve les esprits célestes unis immuablement au bien éternel : elle se met entre deux, et tend la main aux uns et aux autres. Elle nous dit au fond de nos cœurs : Vous qui êtes parmi les créatures, gardez-vous bien de vous arrêter aux créatures; mais dans cette bassesse où vous êtes, faites qu'elles vous conduisent au Créateur; vous qui êtes au bord des ruisseaux, apprenez à remonter à la source. Elle dit aux anges célestes : Vous qui jouissez du Créateur, jetez aussi les yeux sur ses créatures; vous qui êtes à la source, ne dédaignez pas les ruisseaux. Ainsi vous voyez, chrétiens, qu'une même charité, qui remplit les anges et les hommes, meut différemment les uns et les autres.

Ce que voient les hommes mortels, doit leur faire chercher ce qu'ils ne voient pas; tel doit être le progrès de leur charité. C'est pourquoi l'apôtre saint Jean, le disciple chéri de notre Sauveur, le docteur de la charité, a dit ces beaux mots : « Celui qui n'aime pas son frère qu'il » voit, comment pourra-t-il aimer Dieu qu'il » ne voit pas? » *Qui non diligit fratrem suum quem videt, Deum quem non videt quomodo potest diligere* (Joan., iv. 20.)? Par où il avertit l'âme chrétienne que le mouvement naturel que le saint amour lui doit inspirer, c'est de s'exercer sur ce qu'elle voit, pour tendre à ce que les sens ne pénètrent pas. Aussi est-ce pour cela que nous avons dit que son propre c'est de s'élever : *Ascensiones in corde suo disposuit* (*Ps.* lxxxiii. 6.). Comme elle se trouve en bas, mais se dispose toujours à monter plus haut, elle regarde la terre, non pas comme un siége pour se reposer, mais comme un marche-pied pour s'avancer. *Scabellum pedum tuorum* (*Ps.* cix. 2.). Le degré pour aller au trône, ce n'est pas le siége, c'est le marche-pied. Elevez-vous sur le marche-pied, et tâchez d'arriver au trône. Il n'en est pas ainsi des saints anges : unis à la source du bien et du beau, comme nous avons déjà dit, ils ne peuvent pas s'élever, parce qu'il n'y a rien au-dessus de ce qu'ils possèdent. Mais la charité officieuse qui nous fait monter pour aller à eux, les rabaisse aussi pour venir jusqu'à nous par une miséricordieuse condescendance; et voilà quelle est la descente dont il est parlé dans notre évangile.

Réjouissons-nous, chrétiens, de cette descente bienheureuse, qui unit le ciel et la terre, et fait entrer les esprits célestes dans une sainte société avec les hommes. O bonheur! ô miséricorde! Car, mes frères, qui le pourroit croire, que ces intelligences sublimes ne dédaignent pas de pauvres mortels; qu'étant au séjour de la félicité et au centre même du repos, elles veulent bien se mêler parmi nos continuelles agitations, et lier une amitié si étroite avec des créatures si foibles et si peu proportionnées à leur naturelle grandeur? O Dieu, que peuvent-elles trouver en ce monde, que peut produire cette terre ingrate qui soit capable d'y attirer ces glorieux citoyens du paradis? Chrétiens, ne l'ai-je pas dit? c'est la charité qui les pousse? mais encore n'est-ce pas assez. Qui ne sait que la charité est la fin générale de leurs actions? il nous faut descendre au détail des motifs particuliers qui les pressent de quitter le ciel pour la terre.

Pour bien entendre cette vérité, ce seroit peut-être assez de vous dire que telle est la volonté de leur Créateur, et que c'est l'unique raison que désirent de si fidèles ministres : car ils savent que la créature étant faite par la seule volonté de son Créateur, elle doit vivre toujours souple et toujours soumise à cette volonté souveraine. On pourroit encore ajouter que la subordination des natures créées demande que ce monde sensible et inférieur soit régi par le supérieur et intelligible, et la nature corporelle par la spirituelle. Que si on vouloit pénétrer plus loin, il seroit aisé de vous faire voir que les hommes étant destinés pour réparer les ruines que l'orgueil de Satan a faites dans le ciel, c'est une sage dispensation d'envoyer les anges à notre secours; afin qu'ils travaillent eux-mêmes aux recrues de leurs légions, en ramassant cette nouvelle milice, qui doit rendre leurs troupes complètes. Tous ces raisonnements sont solides et très bien appuyés sur les Ecritures; mais je laisserai à l'école cette belle théologie pour m'attacher à une doctrine qui me semble plus capable de toucher les cœurs.

Je dis donc, et je vous prie de le bien entendre, que ce qui attire les anges, ce qui les fait descendre du ciel en la terre, c'est le désir d'y exercer la miséricorde. Car ils savent, ces esprits célestes, que sous un Dieu si bon et si bienfaisant, dont les miséricordes n'ont point de bornes, dont les infinies misérations éclatent magnifiquement par-dessus tous ses autres ouvrages (*Ps.* cxliv. 9.); ils savent, dis-je, que sous ce Dieu il n'y a rien de plus grand ni de plus illustre que de secourir les misérables. Que feront-ils, qu'entre-

prendront-ils? Ils n'en trouvent point dans le ciel, ils en viennent chercher sur la terre. Là ils ne voient que des bienheureux; ils quittent ce lieu de bonheur, afin de rencontrer des affligés. Apprenez ici, chrétiens, de quel prix sont les œuvres de miséricorde. Il manque, ce semble, quelque chose au ciel, parce qu'on ne peut pas les y pratiquer. Encore qu'on y voie Dieu face à face, encore qu'il y enivre les esprits célestes du torrent de ses voluptés; toutefois leur félicité n'est pas accomplie, parce qu'il n'y a point de pauvres que l'on assiste, point d'affligés que l'on console, point de foibles que l'on soutienne, enfin point de misérables que l'on soulage. Mais ils ne découvrent autre chose en ce lieu d'exil; c'est pourquoi vous les voyez accourir en foule. Ils pressent les cieux de s'ouvrir, et ils descendent impétueusement du ciel en la terre: *Videbitis cœlos apertos :* tant ils trouvent de contentement à exercer les œuvres de miséricorde. Ha! mes frères, le grand exemple pour nous, qui sommes au milieu des maux, dans le pays propre de la misère!

Mais disons encore, mes frères, pour consoler ceux qui s'y appliquent, disons et tâchons de le bien entendre, quels charmes, quel agrément et quelle douceur trouvent ces esprits bienheureux à se mêler parmi nos foiblesses, et à prendre part dans nos peines. Il en faut aujourd'hui expliquer la cause; et la voici, si je ne me trompe, autant qu'il est permis à des hommes de pénétrer de si hauts mystères. C'est qu'ils voient face à face et à découvert cette bonté infinie de Dieu (Marc., x. 18.); ils voient ces entrailles de miséricorde et cet amour paternel par lequel il embrasse ses créatures; ils voient que de tous les titres augustes qu'il se donne lui-même dans ses Ecritures, c'est celui de bon et de charitable, de père de miséricorde, et de Dieu de toute consolation (2. *Cor.*, I. 3.) dont il se glorifie davantage. Ils sont ravis en admiration, chrétiens, de cette bonté infinie et infiniment gratuite, par laquelle il délivre les hommes pécheurs de la damnation qu'ils ont méritée. Mais en considérant ce qu'il donne aux autres, ils savent bien reconnoître ce qu'ils doivent en particulier à cette bonté. Ils se considèrent eux-mêmes comme des ouvrages de grâce, comme des miracles de miséricorde; car n'est-ce pas la bonté de Dieu qui les a tirés du néant, « qui les a » remplis de lumière dès l'instant qu'il les a » formés? » *Simul ut facti sunt, lux facti sunt* (S. August. *de Civit. Dei, lib.* XI, *cap.* XI, *t.* VII, *col.* 281.); « et qui en créant leur nature » leur a en même temps accordé sa grâce? » *Simul in eis et condens naturam, et largiens gratiam* (S. Aug. *de Civ. Dei, lib.* XII, *cap.* XI, *col.* 308.). N'est-ce pas Dieu qui les a créés avec l'amour chaste, par lequel ils se sont attachés à lui; qui les a faits et les a faits bons; qui étant l'auteur de leur être, l'est aussi de leur sainteté et conséquemment de leur béatitude? Ils doivent donc aussi bien que nous, ils doivent tout ce qu'ils sont à la grâce et à la miséricorde divine. Elle se montre différemment en eux et en nous; mais toujours, dit saint Fulgence (*ad* Trasimund. *lib.* II, *cap.* III, *p.* 90.), c'est la même grâce: *Una est in utroque gratia operata.* « Elle nous » a relevés, mais elle a empêché leur chute: » *In illo, ne caderet; in hoc, ut surgeret;* « elle nous a guéris de nos blessures; en eux elle » a prévenu le coup: » *In illo ne vulneraretur; in isto, ut sanaretur;* « elle a remédié à nos » maladies, elle n'a pas permis qu'ils fussent ma- » lades: » *Ab hoc infirmitatem repulit; illum infirmari non sivit.* Reconnoissez donc, ô saints anges, que vous devez tout, aussi bien que nous, à la miséricorde divine.

Ils le reconnoissent, mes frères; et c'est aussi pour cette raison que désirant honorer la miséricorde qui a été exercée sur eux, ils s'empressent de l'exercer sur les autres: car le meilleur moyen de la reconnoître, chrétiens, c'est de l'imiter, et d'ouvrir nos mains sur nos frères, comme nous voyons les siennes ouvertes sur nous: *Estote misericordes, sicut Pater vester misericors est* (Luc., VI. 36.): « Soyez, dit-il, miséricor- » dieux comme votre Père céleste est miséricor- » dieux. Revêtez-vous comme des élus de Dieu, » saints et bien-aimés, d'entrailles de miséri- » corde: » *Induite vos sicut electi Dei, sancti et dilecti, viscera misericordiæ* (*Colos.*, III. 12.). Imitez ce que vous recevez, et prenez plaisir de donner en actions de grâce de ce qu'on vous donne. Celui-là ne sent pas un bienfait, qui ne sait ce que c'est que de bien faire; et il méprise la miséricorde, puisqu'il n'a pas soin de la pratiquer. C'est pourquoi les anges célestes, de peur d'être ingrats envers le Créateur, aiment à être bienfaisants envers ses créatures. La miséricorde qu'ils font glorifie celle qu'ils reçoivent: ils savent, je vous prie, remarquez ceci, que Dieu exige deux sacrifices, l'un pour honorer sa miséricorde, et l'autre pour reconnoître sa justice: l'un détruit, et l'autre conserve; l'un est un sacrifice qui tue, l'autre un sacrifice qui sauve: *Qui facit misericordiam, offert sacrificium* (*Eccli.*, XXXV. 5.).

D'où vient cette diversité? Elle dépend de la différence de ces deux divins attributs. La justice divine poursuit les pécheurs; elle lave ses mains dans leur sang, elle les perd, elle les dissipe: *Pereant peccatores à facie Dei* (*Ps.* LXVII. 3.). Au contraire, la miséricorde ne veut pas que personne périsse : *Non vult perire quemquam* (2. PETR., III. 9.). « Elle pense des pen- » sées de paix, et non pas des pensées de des- » truction : » *Ego cogito super vos cogitationes pacis, et non afflictionis* (JER., XXIX. 11). Que ces deux attributs sont opposés! Aussi, Messieurs, les honore-t-on par des sacrifices divers. A cette justice qui rompt et qui brise, qui renverse les montagnes et arrache les cèdres du Liban, c'est-à-dire, qui extermine les pécheurs superbes, il lui faut des sacrifices sanglants et des victimes égorgées, pour marquer la peine qui est due au crime. Mais pour cette miséricorde toujours bienfaisante, qui guérit ce qui est blessé, qui affermit ce qui est foible, et qui vivifie ce qui est mort, elle veut qu'on lui offre en sacrifice, non des victimes détruites, mais des victimes conservées, c'est-à-dire, des pauvres soulagés, des infirmes soutenus, des morts ressuscités, c'est-à-dire des pécheurs convertis. Tels sont, mes frères, les sacrifices qui honorent la miséricorde divine : c'est ainsi qu'elle veut être reconnue.

Venez donc, anges célestes, honorer cette bonté souveraine; venez tous ensemble chercher sur la terre les victimes qu'elle demande; vous ne les pouvez trouver dans le ciel. « On n'y peut » exercer de miséricorde, parce qu'il n'y a point » de misères : » *Ibi nulla miseria est, in quâ fiat misericordia* (S. AUG. *Enar. in Ps.* CXLVIII, *n.* 8, *tom.* IV, *col.* 1676.). Peut-on consoler les affligés, où toutes les larmes sont essuyées? peut-on secourir ceux qui travaillent, où tous les travaux sont finis? peut-on visiter les prisonniers, où tout le monde jouit de la liberté? peut-on recueillir les étrangers, où nul n'est reçu que les citoyens? Ici toutes les misères abondent; c'est leur pays, c'est leur lieu natal. O mes frères, la riche moisson pour ces esprits bienfaisants, qui cherchent à exercer la miséricorde! Il n'y a que des misérables, parce qu'il n'y a que des hommes. Tous les hommes sont des prisonniers, chargés des liens de ce corps mortel : esprits purs, esprits dégagés, aidez les à porter ce pesant fardeau; et soutenez l'âme qui doit tendre au ciel, contre le poids de la chair qui l'entraîne en terre. Tous les hommes sont des ignorants qui marchent dans les ténèbres : esprits qui voyez la lumière pure, dissipez les nuages qui nous environnent. Tous les hommes sont attirés par les biens sensibles : vous qui buvez à la source même des voluptés chastes et intellectuelles, rafraîchissez notre sécheresse par quelques gouttes de cette céleste rosée. Tous les hommes ont au fond de leurs âmes un malheureux germe d'envie, toujours fécond en procès, en querelles, en murmures, en médisances, en divisions : esprits charitables, esprits pacifiques, calmez la tempête de nos colères, adoucissez l'aigreur de nos haines, soyez des médiateurs invisibles pour réconcilier en Notre-Seigneur nos cœurs ulcérés.

Mais, mes frères, quand aurai-je fait, si j'entreprends de vous raconter tout ce que font ces esprits célestes, qui descendent pour notre secours? Ils s'intéressent à tous nos besoins; ils ressentent toutes nos nécessités; à toute heure et à tous moments ils se tiennent prêts pour nous assister; gardiens toujours fervents et infatigables; sentinelles qui veillent toujours, qui sont en garde autour de nous nuit et jour, sans se relâcher un instant du soin qu'ils prennent de notre salut. Heureux mille et mille fois d'avoir toujours à nos côtés de si puissants protecteurs!

Mais quelles actions de grâces leur rendrons-nous, et comment reconnoîtrons-nous leurs soins assidus? Combien s'empresse le jeune Tobie à remercier le saint ange qui l'avoit conduit durant son voyage (TOB., XII. 2 *et seq.*)? Ceux-ci nous gardent toute notre vie. Ces princes de la Cour céleste, non contents de devenir compagnons des hommes, se rendent leurs ministres et leurs serviteurs, depuis leur naissance jusqu'à leur mort; et ils ne rougissent pas d'être ingrats d'une telle miséricorde. A Dieu ne plaise que nous le soyons! chrétiens, étudions-nous à récompenser leurs services. Ah! qu'il est aisé de les contenter! Ils descendent pour notre salut du ciel en la terre : savez-vous ce qu'ils demandent en reconnoissance? qu'ils ne soient pas venus inutilement, que nous ne les déshonorions pas en les renvoyant les mains vides. Ils sont venus à nous, pleins des dons célestes dont ils ont enrichi nos âmes : ils demandent pour récompense que nous les chargions de nos prières, et qu'ils puissent présenter à Dieu quelque fruit des grâces qu'il nous a distribuées par leur entremise. O les amis désintéressés, amis commodes et officieux, qui se croient payés de tous leurs bienfaits, quand on leur donne de nouveaux sujets d'exercer leur miséricorde! Ils sont descendus pour l'amour de nous : chrétiens, les voilà prêts, ils s'en retournent pour notre service : après nous avoir apporté des grâces, ils s'offrent encore à

porter nos vœux pour nous en attirer de nouvelles. Usez, mes frères, de leur amitié : il faut, s'il se peut, vous y obliger par cette seconde partie.

SECOND POINT.

Encore que vous voyiez remonter au ciel vos fidèles et bien-aimés gardiens, n'appréhendez pas qu'ils vous abandonnent. Ils peuvent changer de lieu, mais ils ne changent pas de pensées ; et comme ils quittent le ciel sans perdre leur gloire, ils quittent la terre sans perdre leurs soins. Quoiqu'ils descendent du ciel, lieu de félicité, ils ne laissent pas de la conserver : autrement, nous dit saint Grégoire, « pourroient-ils illuminer les » aveugles, si eux-mêmes perdoient leur lu- » mière? » *Fontem lucis, quem egredientes perderent, cæcis nullatenus propinarent* (*Moral. in* Job., *lib.* II, *cap.* III, *tom.* 1, *col.* 39.). Ainsi lorsqu'ils marchent à notre secours, lorsqu'ils viennent combattre pour nous, leur béatitude les suit partout ; et c'est peut-être en vue d'un si grand mystère, que Débora glorifiant Dieu de la victoire qu'il lui a donnée, dit ces mots au livre des Juges : *Stellæ manentes in ordine suo adversùs Sisaram pugnaverunt* (*Judic.*, v. 20.) : « Les étoiles demeurant en leur » ordre ont combattu pour nous contre Sisara ; » c'est-à-dire, les anges qui brillent au ciel comme des étoiles pleines d'une lumière divine, ont combattu pour nous contre Sisara, contre l'ancien ennemi du peuple de Dieu : *Adversùs Sisaram pugnaverunt.* Mais en s'avançant pour nous secourir, ils sont demeurés en leur ordre : *Manentes in ordine suo ;* et ils n'ont pas quitté la place que leur mérite leur ont acquise dans la béatitude éternelle. Concluez de là, chrétiens, qu'ils apportent, venant sur la terre, la gloire dont ils jouissent au ciel ; et qu'ils portent avec eux, retournant au ciel, les mêmes soins qu'ils ont sur la terre. Ils y vont traiter nos affaires, ils y vont représenter nos nécessités, ils y portent nos prières et nos oraisons.

Pour quelle raison a-t-il plu à Dieu qu'elles lui soient présentées par le ministère des anges? C'est un secret de sa providence, que je n'entreprends pas de vous expliquer ; mais il me suffit de vous assurer qu'il n'est rien de mieux fondé sur les Ecritures. Et afin que vous entendiez combien cette entreprise des esprits célestes est utile pour notre salut : je vous dirai seulement ce mot : c'est qu'encore que les oraisons soient d'une telle nature qu'elles s'élèvent tout droit au ciel, ainsi qu'un encens agréable que le feu de l'amour divin fait monter en haut ; néanmoins le poids de ce corps mortel leur apporte beaucoup de retardement. Trouvez bon ici, chrétiens, que j'appelle le témoignage de vos consciences. Quand vous offrez à Dieu vos prières ; quelle peine d'élever à lui vos esprits ! au milieu de quelles tempêtes formez-vous vos vœux ! Combien de vaines imaginations ; combien de pensées vagues et désordonnées, combien de soins temporels qui se jettent continuellement à la traverse, pour en interrompre le cours ! Etant donc ainsi empêchées, croyez-vous qu'elles puissent s'élever au ciel, et que cette prière foible et languissante, qui, parmi tant d'embarras qui l'arrêtent, à peine a pu sortir de vos cœurs, ait la force de percer les nues et de pénétrer jusqu'au haut des cieux? Chrétiens, qui pourroit le croire? Sans doute elles retomberoient de leur propre poids, si la bonté de Dieu n'y avoit pourvu. Je sais bien que Jésus-Christ, au nom duquel nous les présentons, les fait accepter. Mais il a envoyé son ange, que Tertullien appelle l'ange d'oraison (*de Orat. n.* 12.) ; c'est pourquoi Raphaël disoit à Tobie : « J'ai » offert à Dieu tes prières : » *Obtuli orationem tuam Domino* (Tob., XII. 12.). Cet ange vient recueillir nos prières, et « elles montent, dit » saint Jean (*Apoc.*, VIII. 4.), de la main de » l'ange jusqu'à la face de Dieu : » *Et ascendit fumus incensorum de orationibus sanctorum de manu angeli coram Deo.* Voyez comme elles montent de la main de l'ange : admirez combien il leur sert d'être présentées d'une main si pure. Elles montent de la main de l'ange, parce que cet ange, se joignant à nous, et aidant par son secours nos foibles prières, leur prête ses ailes pour les élever, sa force pour les soutenir, sa ferveur pour les animer.

Que nous sommes heureux, mes frères, d'avoir des amis si officieux, des intercesseurs si fidèles, des interprètes si charitables ! Mais ils ne se contentent pas de porter nos vœux ; ils offrent nos aumônes et nos bonnes œuvres ; ils recueillent jusqu'à nos désirs ; ils font valoir devant Dieu jusqu'à nos pensées. Surtout qui pourroit assez exprimer combien abondante est leur joie, quand ils peuvent présenter à Dieu, ou les larmes des pénitents, ou les travaux soufferts pour l'amour de lui en humilité et en patience? Car pour les larmes des pénitents, chrétiens, que puis-je dire de l'estime qu'ils font d'un si beau présent? Comme ils savent que la conversion des hommes pécheurs fait la fête et la joie des esprits célestes, ils assemblent leurs saints compagnons ; ils leur racontent les heureux succès de leurs soins et de

leurs conseils. Enfin ce rebelle endurci a rendu les armes, cette tête superbe s'est humiliée, ces épaules indomptables ont subi le joug, cet aveugle a ouvert les yeux et déplore les erreurs de sa vie passée : il a rompu ces liens trop doux qui tenoient son âme captive, il renonce à tous ses trésors amassés par tant de rapines ; les pleurs du pupille ont percé son cœur, il se résout de faire justice à la veuve qu'il a opprimée. Là-dessus s'élève un cri d'allégresse parmi les esprits bienheureux ; le ciel retentit de leur joie et de l'admirable cantique par lequel ils glorifient Dieu dans la conversion des pécheurs.

« Prends courage, âme pénitente, considère » attentivement en quel lieu l'on se réjouit de ta » conversion : » *Heus! tu peccator, bono animo sis, vides ubi de tuo reditu gaudeatur* (TERTULL., *de Pœnit. n.* 8.). Et pour vous qui vivez dans les afflictions, ou qui languissez dans les maladies, si vous souffrez vos maux avec patience, en bénissant la main qui vous frappe, quoique vous soyez peut-être le rebut du monde, réjouissez-vous en Notre-Seigneur de ce que vous avez un ange qui tient compte de vos travaux. Mon cher frère, je te le veux dire pour te consoler, il regarde avec respect tes douleurs, comme de sacrés caractères qui te rendent semblable à un Dieu souffrant. Je dis quelque chose de plus, il les regarde avec jalousie ; et afin de le bien entendre, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, que ce corps qui nous accable de maux, nous donne cet avantage au-dessus des anges, de pouvoir souffrir pour l'amour de Dieu, de pouvoir représenter en notre corps glorieux la vie glorieuse de Jésus, en notre corps mortel et passible la vie souffrante du même Jésus : *Ut vita Jesu manifestetur in carne nostrâ mortali* (2. *Cor.*, IV. 11.). Ces esprits immortels peuvent être compagnons de la gloire de Notre-Seigneur; mais ils ne peuvent pas avoir cet honneur, d'être les compagnons de ses souffrances. Ils peuvent bien paroître devant Dieu avec des cœurs tout brûlants d'une charité éternelle ; mais leur nature impassible ne leur permet pas de signaler la constance d'un amour fidèle, par cette généreuse épreuve des afflictions.

Si vous consultez votre sens, vous me répondrez peut-être aussitôt que ces esprits bienheureux ne doivent pas nous envier ce triste avantage. Mais eux qui jugent des choses par d'autres principes, eux qui savent qu'un Dieu immuable est descendu du ciel en la terre, et s'est revêtu d'une chair mortelle, seulement pour pouvoir souffrir ; ah! ils connoissent par là le prix des souffrances ; et si la charité le pouvoit permettre, ils verroient en nous avec jalousie ces caractères sacrés, qui nous rendent semblables à un Dieu souffrant. Et voyez combien ils estiment l'honneur qu'il y a de porter la croix. Ils ne peuvent présenter à Dieu leurs propres souffrances, ils empruntent les nôtres pour les lui offrir : s'il ne leur est pas permis de souffrir, ils exaltent du moins ceux qui souffrent. Et je lis avec joie dans Origène la belle description qu'il nous fait des enfants de Dieu, assemblés autour de son trône, où ils louent les combats de Job, où ils admirent le courage de Job, où ils publient la constance et la foi de Job, toujours ferme et inviolable dans les ruines de sa fortune et de sa santé : *Venientes ante Deum attestati sunt tolerantiæ, fidei, constantiæ atque dilectionis plenitudini* (*Anonymi in* JOB., *lib.* II, *apud* ORIGEN., *t.* II, *p.* 878.). Et d'où vient qu'ils prennent plaisir à rendre à Job ce beau témoignage? C'est qu'ils estiment ce saint homme heureux de signaler sa fidélité par cette épreuve : ils voient qu'ils ne peuvent pas avoir cet honneur; ils se satisfont en le louant, ils suivent la pompe du triomphe, et prennent part à l'honneur du combat en chantant la vaillance du victorieux.

Je vous dis ces choses, afin, mes frères, que vous appreniez à goûter les choses célestes. Vous croyez n'être associés qu'avec les hommes; vous ne pensez qu'à les satisfaire, comme si les anges ne vous touchoient pas. Chrétiens, désabusez-vous : il y a un peuple invisible qui vous est uni par la charité. « Vous vous êtes approchés de la » montagne de Sion, de la ville du Dieu vivant, » de la Jérusalem céleste, d'une troupe innom- » brable d'anges : » *Accessistis ad Sion montem, Jerusalem cœlestem, et multorum millium angelorum frequentiam* (*Heb.*, XII. 22.). Un de leur compagnie bienheureuse est attaché spécialement à votre conduite; mais tous prennent part à vos intérêts plus que vos parents les plus tendres, plus que vos amis les plus confidents. Rendez-vous dignes de leur amitié, et songez à ménager leur estime. Que si leurs bienfaits ne vous touchent pas, si vous êtes insensibles à leurs bons offices, appréhendez du moins leur indignation, et craignez la juste colère par laquelle ils puniront votre ingratitude.

Sachez donc, et je finis en vous le disant, sachez que ces mêmes habitants du ciel, que vous avez vus y porter nos vœux, sont aussi obligés d'y porter nos crimes : c'est la doctrine de l'Ecriture, c'est la tradition des saints Pères. Ce sont eux qui seront un jour produits contre nous,

comme des témoins irréprochables ; ce sont eux qui nous seront confrontés pour convaincre notre perfidie. On ouvrira les livres, nous dit l'Ecriture (*Apoc.*, XX. 12.), on nous montrera les saints anges, et on lira dans leur esprit et dans leur mémoire, comme dans des registres vivants, un journal exact de nos actions et de notre vie criminelle. C'est saint Augustin qui le dit, « que » nos crimes sont écrits, comme dans un livre, » dans la connoissance des esprits célestes qui » sont destinés à punir les crimes : » *Reatus tanquam in chirographo scriptus, in notitiâ spiritualium potestatum, per quas pœna exigitur peccatorum* (*cont.* JULIAN., *l.* VI, *c.* XIX, *n.* 62, *t.* X, *col.* 698.). Jugez, jugez, mes frères, combien nos crimes paroîtront horribles, lorsque l'on découvrira d'une même vue, et la honte de notre vie, et la beauté incorruptible de ces esprits purs, qui nous reprochant leurs soins assidus, feront éclater avec tant de force l'énormité de nos crimes, que non-seulement le ciel et la terre s'irriteront contre nous, mais encore que nous ne pourrons plus nous souffrir nous-mêmes : c'est ce que j'ai tiré de saint Augustin.

Pensez, mes frères, à vos consciences, rappelez en votre mémoire vos dangereux commerces, et écoutez Tertullien qui vous dit : « Prenez garde que ces lettres que vous avez » écrites, ne soient produites un jour contre » vous, signées et paraphées de la main des an» ges : » *Ne illæ litteræ negatrices in die judicii adversùs vos proferantur, signatæ signis non jam advocatorum, sed angelorum* (*de Idolol. n.* 23.). On paraphe les écritures, de peur qu'on ne puisse en supposer d'autres ; mais au jugement du grand Dieu vivant telles surprises ne sont pas à craindre. Pourquoi donc ce paraphe de la main des anges, sinon pour confondre les hommes ingrats ?

Quoi, vous aussi, mon gardien fidèle, quoi, vous prenez aussi parti contre moi ! Là leur âme éperdue et désespérée sentira l'abandonnement où elle est, en voyant ses meilleurs amis s'élever contre elle. Que si vous doutez, chrétiens, que ces gardiens charitables puissent devenir vos persécuteurs ; ouvrez les yeux, et reconnoissez que votre péché a tourné à votre perte tout ce qui vous étoit donné pour votre salut. Un Sauveur devient un juge inflexible ; son sang, répandu pour votre pardon, crie vengeance contre vos crimes. Les sacrements, ces sources de grâce, sont changés pour vous en des sources de malédiction. Le corps de Jésus-Christ, la viande d'immortalité, porte la damnation dans vos entrailles ; et si telle est la malignité de votre péché, qu'elle change en venin mortel et en peste les remèdes les plus salutaires, ne vous étonnez pas si je dis que les anges vos gardiens deviendront vos persécuteurs et vos ennemis implacables.

Ce n'est pas que je ne confesse qu'ils ont compassion des pécheurs ; mais cela va à certaines bornes, hors desquelles la miséricorde se tourne en fureur. Ils ne voient jamais une âme tombée, qu'ils ne songent à la relever. Je les entends concerter ensemble les moyens de la soulager, au chapitre LI de Jérémie, Babylone s'est enivrée, disent-ils : cette âme a bu les plaisirs du siècle ; et la tête lui ayant tourné, elle est tombée d'une grande chute, elle s'est blessée dangereusement : *Cecidit, et contrita est.* Aussitôt ils ajoutent : « Courons aux remèdes, étanchez le sang, donnez » des onguents pour fermer ses plaies : » *Tollite resinam ad dolorem ejus, si fortè sanetur* (JEREM., LI. 8.). Admirez leur empressement pour nous secourir ; mais si nous méprisons les remèdes, si nous les rendons inutiles par notre mauvais régime, nous les verrons bientôt changer de langage.

Ecoutez la suite de leurs discours : « Nous » avons traité Babylone, et tous nos remèdes » n'ont pas profité : » *Curavimus Babylonem, et non est sanata* (*Ibid.*, 9.). Représentez-vous, chrétiens, des médecins assemblés, qui consultent sur l'état d'un homme frappé d'une maladie périlleuse. La famille pâle et tremblante attend le résultat de leur conférence : cependant ils pèsent entre eux les fâcheux symptômes qu'on a remarqués, et les remèdes appliqués inutilement, pour résoudre s'ils tenteront quelque chose encore, ou s'ils abandonneront le malade désespéré. Mais pendant que l'on consulte de la vie mortelle, peut-être, mes frères, qu'en ce même temps des médecins invisibles consultent d'une maladie bien plus importante : c'est de la maladie mortelle de l'âme. Nous l'avons traitée avec tout notre art, disent-ils, et nous n'avons pas oublié nos secrets les plus efficaces : tout a réussi contre nos pensées ; et telle est sa dépravation, qu'elle s'est empirée parmi nos remèdes : *Derelinquamus eam, et eamus unusquisque in terram suam* (*Ibid.*). « Laissons-la, abandonnons-la. Ne » voyez-vous pas sur ce front le caractère » d'un réprouvé ? son procès lui est fait au ciel : » *Pervenit usque ad cœlos judicium ejus.* Ses crimes ont percé les nues, leur cri a pénétré jusque devant Dieu ; et la miséricorde divine accusée de le soutenir trop long-temps, se justifie envers la justice en le livrant en ses mains ; c'est pourquoi les anges laissent cette âme : *De-*

relinquamus eam. Ils la laissent en proie aux démons, et leur patience épuisée est contrainte enfin de l'abandonner. Non contents de l'abandonner, ils sollicitent la juste vengeance des crimes qu'elle a commis : « Aiguisez vos flèches, » remplissez votre carquois : »*Acuite sagittas, implete pharetras* (JEREM., LI. 11.) : « Voici la vengeance du Seigneur, et il vengera aujourd'hui » la profanation de son temple : » *Quoniam ultio Domini est, ultio templi sui.*

Ainsi, mes frères, nos saints anges gardiens ne pouvant plus supporter nos crimes en poursuivent enfin la vengeance. Quand arrivera ce funeste jour ? C'est un secret de la Providence ; et plût à Dieu, chrétiens, qu'il n'arrivât jamais pour nous ! Ne contraignons pas ces esprits célestes de forcer leur naturel bienfaisant, et de devenir des anges exterminateurs, et non plus des protecteurs et des gardiens. N'éteignons pas cette charité si tendre, si vigilante, si officieuse ; et si nous les avons affligés par notre long endurcissement, réjouissons-les par nos pénitences. Oui, mes frères, faisons ainsi, renouvelons-nous dans ce nouveau temple. Les saints anges, auxquels on l'élève, y habiteront volontiers, si nous commençons aujourd'hui à le sanctifier par nos conversions. Il nous faut quelque victime pour consacrer cette Eglise. Quel sera cet heureux pécheur, qui deviendra la première hostie immolée à Dieu dans ce temple abattu et relevé, devant ces autels ? Mais, ô Dieu, seroit-il en cette audience ? N'y a-t-il point ici quelque âme attendrie, qui commence à se déplaire en soi-même, à se lasser de ses excès et de ses débauches, et que les soins des saints anges gardiens aient invitée de les reconnoître ? O âme, quelle que tu sois, je te cherche, je ne te vois pas ; mais tu sens en ta conscience si Dieu a aujourd'hui parlé à ton cœur. Ne rejette point sa voix qui t'appelle, laisse-toi toucher par sa grâce : hâte-toi de remplir de joie cette troupe invisible qui nous environne, qui s'estimera bienheureuse, si elle peut aujourd'hui rapporter au ciel que la première solennité célébrée dans leur nouveau temple a été mémorable éternellement par la conversion d'un pécheur. Mais que dis-je d'un pécheur ? Mes frères, si nous savions qu'il y en eût un, qui de nous ne voudroit pas l'être ? Pressons-nous de mériter un si grand honneur ; et fasse par ce moyen la bonté divine, qu'en cherchant un pécheur qui se convertisse, nous en puissions aujourd'hui rencontrer plusieurs qui s'abaissent par la pénitence, pour être relevés par la grâce, et couronnés enfin par la gloire. *Amen.*

PENSÉES

CHRÉTIENNES ET MORALES

SUR DIFFÉRENTS SUJETS.

I. De Dieu et du culte qui lui est dû.

Autant que nous sommes purs, autant pouvons-nous imaginer Dieu ; autant que nous nous le représentons, autant devons-nous l'aimer ; autant que nous l'aimons, autant ensuite nous l'entendons.

En cette vie, il faut en partie que Dieu descende à nous ; c'est ce qu'il fait par la révélation. Il faut aussi que nous montions à lui ; c'est ce que nous faisons par la foi. Sans cela, nous n'aurions jamais de société avec Dieu : cette bonté inestimable demeureroit comme resserrée en elle-même ; et l'homme resteroit éternellement dans son indigence.

Porro unum est necessarium (LUC., X. 42.) : « Une seule chose est nécessaire. » Toute multiplicité est ici foudroyée : il faut que tout soit ravagé, pour nous ramener à cette heureuse unité qui fait notre santé et notre bonheur.

Dieu nous cherche quand nous le cherchons : *Trahe me; post te curremus* (*Cant.*, I. 3.) : « Entraînez-moi; nous courrons après vous. » Il ne nous quitte jamais le premier : mais il faut faire effort pour le retenir ; autrement il se retire, et nous tombons dans l'abîme ; « nous nous éga- » rons dans un pays fort éloigné : » *In regionem longinquam* (LUC., XV. 13.).

Si nous avons sincèrement cherché notre Dieu, disons donc : *Tenui eum, nec dimittam* (*Cant.*, III. 4.) : « Je l'ai arrêté et je ne le laisserai point » aller. » Qu'est-ce que ce *Tenui?* Ce sont les bons mouvements, les attraits de la grâce, les instructions, tout ce qui nous parle de Jésus-Christ ; s'en souvenir, en converser, se renouveler dans l'amour des vérités saintes, dans le désir d'y conformer ses sentiments et sa conduite ; se tenir ainsi toujours inviolablement attaché à Jésus-Christ, afin qu'après avoir dit avec vérité durant le cours du voyage : *Non dimittam*, nous le disions avec assurance dans la gloire.

Parce que nous connoissons Dieu, nous l'aimons ; parce que nous ne le comprenons pas, nous l'adorons.

Ce n'est pas Dieu, mais nous qui croissons par le culte que nous lui rendons : nous venons, non pour le faire descendre à nous, mais pour nous élever à lui : il ne rebute pas toujours

quand il diffère ; mais il aime la persévérance, et lui donne tout.

Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate (Joan., iv. 23.) : « Les vrais » adorateurs adoreront le Père en esprit et en » vérité. » Il faut éviter trois faux cultes, l'erreur, l'hypocrisie, la superstition. L'erreur n'adore pas Dieu tel qu'il est : il n'est tel que dans l'Eglise catholique. L'hypocrisie ne montre pas l'homme tel qu'il est. La superstition mêle l'un et l'autre, et en est un monstrueux assemblage : c'est ce que saint Paulin exprime très bien par ces paroles : *Superstitioni religiosa, religioni profana* (*ad* Jov., *Epist.* xvi, *n.* 10.).

Non in manufactis templis habitat (*Act.*, xvii. 24.) : « Dieu n'habite point dans les tem» ples bâtis par les hommes. » Les temples ne sont pas élevés comme pour y renfermer la divinité, mais afin de recueillir nous-mêmes nos esprits en Dieu. Ce Dieu qui est immense, les hommes s'imaginoient pouvoir le ramasser en un temple ou dans des statues : au lieu qu'il falloit songer à recueillir en lui leur esprit dissipé.

II. De Jésus-Christ et de ses mystères.

La grâce du mystère de l'Epiphanie, c'est un esprit d'adoration envers Jésus-Christ, et Jésus enfant, et Jésus inconnu, Jésus dans l'abjection; esprit d'adoration des états inconnus de Jésus-Christ; esprit d'adoration pour attirer à ce Dieu inconnu ceux qui le connoissent le moins, et qui en sont le plus éloignés : entrez-y pour toutes les créatures qui ne le connoissent pas. Et nous, comment adorerons-nous? comme si nous en entendions parler la première fois, comme si son étoile ne nous avoit apparu que de ce jour. Car en effet qu'avons-nous vu? qu'avons-nous connu? Si nous le connoissons tant soit peu, tous les jours nous cessons de le connoître, nous nous enfonçons tous les jours dans le centre d'une bienheureuse ignorance, où nous n'avons de vue qu'en ne voyant rien. Sortons donc du fond de cette ignorance comme d'un pays éloigné ; et sous la conduite de l'étoile, la foi, tantôt lumineuse, tantôt obscurcie, paroissant et disparoissant, suivant le plaisir de Dieu, allons adorer ce Dieu dont la gloire, dont la grandeur, c'est de nous être inconnu, jusqu'à ce qu'il nous ait mis en état de ne plus rien connoître qu'en lui.

Donc, ô Dieu caché, ô Dieu inconnu, anéantissez en nous-mêmes toutes nos lumières; et ne vous faites sentir à nos cœurs que par un poids tout-puissant qui nous presse de sortir de nous, pour nous élancer, ponr nous perdre en vous.

Qu'il vous baptise, non point d'un baptême d'eau, mais d'un baptême de feu, mais d'un baptême d'esprit, mais d'un baptême de sang. Jetez-vous dans le sang de sa passion, dans ses souffrances intérieures et extérieures ; perdez terre dans cet océan ; enivrez-vous de ce vin, tant que ses fumées, non moins efficaces que délicates et pénétrantes, vous fassent perdre toute attache à vous-même, tout goût, tout sentiment des choses présentes, pour être dans le fond et dans les puissances, captive de la vertu cachée et toute-puissante, qui est dans le sang et dans les souffrances de votre Epoux sous le pressoir. Ainsi puisse-t-il changer l'eau en vin, et accomplir en votre cœur tous les mystères que l'Eglise adore dans la fête de l'Epiphanie !

Oubliez tout, chère épouse; oubliez ce que vous faites et ce que vous êtes? vos lumières, vos connoissances, vos grâces, votre paix, vos agitations, votre néant même; oubliez tout de moment à autre, et n'ayez dans l'esprit et dans le cœur que ce que le cher enfant y imprimera. O enfance, ô abjection, ô être inconnu de Jésus, faites-vous des adorateurs aussi inconnus que vous. Qu'ils ne se connoissent pas eux-mêmes ; qu'ils vous aiment sans en rien savoir; qu'ils vous soient ce que vous leur êtes, adorateurs cachés à un Dieu caché. Oui, cachez en eux votre mystère ; éloignez-en les superbes et les curieux ; n'y appelez que les simples, les enfants, les ignorants que vous éclairez, et dont vous êtes vous seul toute la science.

O vie, ô mort, ô péché, ô grâce, ô lumière, ô ténèbres, vous n'êtes plus rien. O néant, conçu et aperçu, vous n'êtes plus rien; vous êtes perdu en Dieu. Mais, ô Dieu connu, vous êtes vous-mêmes caché dans le néant. Régnez, ô Jésus, ô Dieu inconnu, régnez en détruisant tout : donnez un être infini à tout ce que vous devez détruire ; afin que l'infinité de votre être ne se montre et ne se déclare que par l'infinité des destructions que vous opérez.

Deux choses que nous devons apprendre par la Passion, à nous mépriser, à nous estimer : à nous mépriser, à l'exemple de Jésus-Christ qui se prodigue ; à nous estimer, par le prix avec lequel il nous achète.

Pour être unis à la croix, il faut joindre la peine et l'opprobre ; pour la diminuer, en ne pouvant éviter la peine, nous en voulons du moins séparer la honte.

Pour détacher Jésus-Christ de la croix, il faut nous y attacher en sa place : celui-là le crucifie de nouveau qui se détache lui-même de la croix.

Double transfiguration de Jésus-Christ sur

deux montagnes : le Thabor et le Calvaire. *Facta est, dum oraret, species vultûs ejus altera* (Luc., ix. 29.) : « Pendant qu'il faisoit sa prière, » son visage parut tout autre. » *Non est species ei, neque decor* (Is., liii. 2.) : « Il a été sans » éclat et sans beauté. » Le soleil obscurci dans l'une et dans l'autre : là, par la lumière de Jésus-Christ; ici, de honte de la confusion de son Créateur. Marie n'a pas vu la transfiguration glorieuse ; elle a vu la douloureuse.

« Par les choses qu'il a souffertes, il nous » montre qu'il est puissant pour prêter secours à » ceux qui souffrent : » *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari* (*Hebr.*, ii. 18.). Car il est juste que celui qui s'est fait infirme par sa volonté devienne l'appui des autres par sa puissance; et que, pour honorer la foiblesse qu'il a prise volontairement, il soit le support de ceux qui sont foibles par nécessité. Il va devant nous pour nous prévenir ; il se retourne, et nous tend la main pour nous appuyer.

III. Aveuglement des impies.

Que les impies nous disent de bonne foi s'ils sont assurés de ce qu'ils pensent ; si le consentement universel, si le changement si soudain de tant de peuples, le commencement si saint et si simple de la religion laisse aucun lieu de douter de la divinité de son origine? Qu'ils se regardent sur le point de passer à l'éternité, et qu'ils voient dans quelle disposition ils voudroient se trouver à ce dernier moment. Etrange aveuglement de l'homme, qui, tout penchant qu'il est à la mort, ne veut prendre qu'à l'extrémité les sentiments d'un mourant qu'elle inspire !

Vous vous plaignez de ce que Dieu ne vous a pas communiqué son secret. A qui voulez-vous que Dieu le dise? Quoi, qu'il parle à l'oreille à chacun, ou qu'il se montre à tout le monde? Pourquoi vous plutôt qu'un autre? Choisissez quels hommes vous désireriez que Dieu envoyât pour vous faire entendre sa parole. Ce sont de ceux-là qu'il a pris. Où en trouveriez-vous de plus sincères, de plus propres à vous persuader? et comment pouvez-vous leur prêter ce complot? Venez, leur faites-vous dire, associons-nous ; inventons une belle fable ; disons que ce crucifié est le Fils de Dieu. Mais si cela est véritable, comme tant de faits vous le prouvent, quelle est votre opiniâtreté de refuser de vous soumettre?

IV. De la Vérité.

Les hommes haïssent la vérité qui les reprend; ils ne veulent pas la connoître, de crainte qu'elle ne les juge : mais elle ne perd point son droit, et ils la perdent elle-même. Ceux qui nous reprennent, nous signifient la sentence de Dieu contre nos vices. La loi qui est en Dieu la prononce ; les hommes qui nous reprennent la signifient; la lumière de la conscience la veut mettre à exécution.

Deux moyens de connoître la vérité : premièrement en elle-même ; secondement par l'autorité, sur la foi d'autrui. Dans le premier, point de soumission. C'est à Dieu seul de faire connoître la vérité en l'une et l'autre manière, parce que « c'est lui qui éclaire tout homme qui vient au » monde : » *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* (Joan., i. 9.). Il ne peut ni tromper ni être trompé. Quand les hommes attestent [quelque point, leur témoignage ne produit qu'] opinion et doute : au contraire quand Dieu parle, la foi et la conviction [résultent de son témoignage.] Or, il est juste que Dieu soit adoré en ces deux manières. La vérité qui se découvre, et l'autorité qui fléchit doivent dominer [la raison, et la captiver.] La vue [claire de la vérité est réservée pour] l'autre vie ; la foi et la soumission sont pour la terre. Il faut que la vérité soit découverte; en attendant, pour s'y préparer, que son autorité soit révérée. Vous perdez quelque chose du vôtre, le droit de juger qui nous est si cher, que nous voulons nous mêler de juger de tout, même des choses les plus cachées : [et c'est là faire à Dieu le sacrifice qui lui est le plus agréable, le plus capable de l'honorer ; c'est-à-dire] le sacrifice, non-seulement des sens, mais de la raison même.

V. De l'Eglise.

On cherche vainement dans la médecine un remède unique et universel, qui remette tellement la nature dans sa véritable constitution, qu'il soit capable de la guérir de toutes ses maladies. Ce qui ne se trouve pas dans la médecine, se trouve dans la science sacrée. [Elle fournit à] chaque hérésie son remède particulier ; [mais elle présente aussi un] remède général [contre toutes les hérésies, dans] l'amour de l'Eglise, qui rétablit si heureusement le principe de la religion, qu'il renferme entièrement en lui-même la condamnation de toutes les erreurs, la détestation de tous les schismes, l'antidote de tous les poisons, enfin la guérison infaillible de toutes les maladies.

Ce jour-là, mes très chères Sœurs, auquel Dieu vous ouvrant les yeux [sur l'égarement de vos voies, vous fit connoître son Eglise et vous

inspira d'y rentrer,] vous doit être et plus cher et plus mémorable que votre propre naissance, plus cher même que votre baptême. C'est la marque de son efficace qu'il ne perde pas sa vertu, même dans des mains sacriléges. Mais que sert d'avoir le baptême, [si on n'en conserve pas la grâce, et si l'on demeure séparé de l'Eglise?] La marque de la milice dans les troupes est une marque d'honneur; en un soldat fugitif, c'est le témoignage de sa désertion. Ainsi le baptême, qui est la marque de la milice chrétienne, dans l'Eglise est une marque d'honneur, dans le schisme, une conviction de la révolte. Plût à Dieu non-seulement rappeler à votre souvenir le jour que vous vous êtes données à l'Eglise, mais encore renouveler votre première ferveur! Pour cela, je vous dirai ce que c'est que la sainte Eglise; je vous montrerai d'abord ce qu'elle est à Jésus-Christ et à ses enfants; et je vous ferai voir ensuite ce qu'elle est en elle-même dans la société de ses membres. Par le premier, vous apprendrez ce que nous lui sommes; par le second, comment et en quel esprit nous y devons vivre.

Qu'est-ce que l'Eglise? c'est l'assemblée des enfants de Dieu, l'armée du Dieu vivant, son royaume, sa cité, son temple, son trône, son sanctuaire, son tabernacle. Disons quelque chose de plus profond : l'Eglise, c'est Jésus-Christ; mais Jésus-Christ répandu et communiqué.

Jésus-Christ est à nous en deux manières : par sa foi, qu'il nous engage; par son esprit, qu'il nous donne : les noms d'épouse et celui de corps sont destinés à représenter ces deux choses.

L'Eglise est mère et nourrice tout ensemble : mère, contre ceux qui disent qu'elle n'étoit plus [lorsqu'ils ont paru dans le monde. Si elle n'étoit plus, d'où sont-ils] nés, [et qui les a engendrés à Jésus-Christ?] L'Eglise est aussi nourrice; car elle a du lait [pour nourrir ses enfants, et leur procurer l'accroissement dans la vie spirituelle.]

Manière de rechercher la vérité, des hérétiques et des catholiques : ceux-là par l'esprit particulier. C'est ce qui les a divisés de l'Eglise; c'est ce qui les divise entre eux. Cet esprit particulier, c'est le glaive de division qu'ils ont pris en main pour se séparer de l'Eglise; par le même, ils se sont divisés entre eux. Les catholiques cherchent au contraire la vérité avec l'unité; [parce qu'ils suivent] l'autorité de l'Eglise : *Visum est Spiritui sancto et nobis* (*Act.*, xv. 28.) : « Il a semblé bon au Saint-» Esprit et à nous. »

Pour être filles de l'Eglise, il faut aimer sa doctrine, aimer ses cérémonies; rien à dédaigner quand on voit que le Saint-Esprit a admiré jusqu'aux franges de son habit, *In fimbriis aureis* (*Ps.* xliv. 15.); que l'Epoux a été charmé même d'un de ses cheveux (*Cant.*, iv. 9.). Tout ce qui est dans l'Eglise respire un saint amour, qui blesse d'un pareil trait le cœur de l'Epoux.

Venez être membres vivants; venez à l'Epouse, soyez épouses. Venez à l'Epouse par la foi; soyez épouses par l'amour. Les sociétés hérétiques se vantent d'être l'Epouse; mais écoutez les noms qu'elles portent : Zuingliens, Luthériens, Calvinistes. Ce n'est pas là le nom de l'Epoux; ce sont des épouses infidèles, qui, ayant quitté l'Epoux véritable, ont pris les noms de leurs adultères.

Vidi cœlum novum et terram novam (*Apoc.*, xxi. 1.) : « Je vis un ciel nouveau et une terre » nouvelle. » Renouvellement de toutes choses par l'Eglise; relation de toutes choses à l'Eglise, et de l'Eglise à toutes choses. Hors de l'Eglise, la lumière éblouit; dans l'Eglise, l'obscurité illumine; parce que Dieu, qui aveugle avec la lumière, éclaire, quand il lui plaît, avec de la boue.

VI. Du Carême; comment on doit le sanctifier.

Toute la vie est un temps destiné pour se former au carême; car la pénitence est l'exercice de toute la vie chrétienne. Les dimanches sont consacrés aux œuvres de la piété, afin qu'elle influe et se répande dans les autres jours : ainsi le carême est institué, afin de se renouveler dans un esprit de pénitence qui s'étende à tous les temps.

Comment donc faut-il sanctifier le carême? L'Evangile nous dit que « Jésus fut conduit dans le désert : » *Ductus est in desertum* (Matth., iv. 1.); et par là il nous montre que la retraite doit accompagner notre jeûne. Celui de Jésus-Christ s'étendit à tout, pour nous apprendre que la mortification de tous nos sens est absolument nécessaire dans un véritable jeûne. Enfin c'est par tous ces moyens que Jésus-Christ se dispose à la tentation, *Ut tentaretur;* parce que le jeûne et tous les exercices de la pénitence doivent nous préparer à vaincre la tentation, en combattant le démon, notre ennemi.

Mais pourquoi la retraite nous est-elle si nécessaire? C'est que tout est corruption dans le monde : « Tout ce qui est dans le monde dit » saint Jean, est où concupiscence de la chair, » ou concupiscence des yeux ou orgueil de la » vie : » *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculo-*

rum, et superbia vitæ (1. Joan., ii. 16.). « Tout » le monde est sous l'empire du malin esprit : » *Mundus totus in maligno positus est* (*Ibid.*, v. 19.). Au contraire, nous trouverons Jésus-Christ dans le désert; nous y verrons la nature dans sa pureté : elle nous paroîtra peut-être d'abord affreuse, à cause de l'habitude que nous avons de voir les choses si étrangement falsifiées par l'artifice éblouissant de la séduction : mais l'illusion faite à nos sens se dissipera bientôt dans le calme de la solitude; et la nature nous y plaira d'autant plus, qu'elle n'y est point gâtée par le luxe; ce qui nous la rendra beaucoup plus agréable.

Si, comme Jésus-Christ, nous n'y avons de société qu'avec les bêtes, *Cum bestiis* (Marc., i. 13.), pensons que les hommes sont plus sauvages, plus cruels que les animaux les plus farouches : là, c'est l'instinct qui conduit; dans les hommes, c'est une malice déterminée et délibérée. C'est ce qui jette le prophète dans la solitude. « Qui me fera trouver dans le désert, s'é» crie Jérémie, une cabane de voyageurs? » *Quis dabit me in solitudine diversorium viatorum* (Jer., ix. 2.)? « afin que j'abandonne mon » peuple, et que je me retire du milieu d'eux; » car ils sont tous des adultères, c'est une foule » de prévaricateurs : » *Et derelinquam populum meum, et recedam ab eis; quia omnes adulteri sunt, cœtus prævaricatorum* (*Ibid.*, 5.). « Chacun d'eux se rit de son frère : » *Vir fratrem suum deridebit.* Qu'est-ce qu'on fait dans le monde, que se moquer les uns des autres, que chercher tous les moyens de se tromper, de se nuire réciproquement, de se supplanter? *Habitatio tua in medio doli* (*Ibid.*, 6.) : votre demeure est au milieu d'un peuple » tout rempli de fourberie. » « Il n'y a plus de » saint sur la terre, » on ne sait plus à qui se fier : *Periit sanctus de terrâ* (Mich., vii. 2.). La division s'est introduite jusque dans les mariages. De quoi les femmes s'entretiennent-elles, si ce n'est des excès multipliés des personnes de leur sexe, dont elles rougiroient si elles étoient elles-mêmes irréprochables? Toutes les familles sont dans la confusion : « Le fils traite son père » avec outrage; la fille s'élève contre sa mère; » la belle-fille contre sa belle-mère; et l'homme » a pour ennemis ceux de sa propre maison (*Ibid.*, 6.). »

Dans cet état des choses, celui qui veut sincèrement penser à son salut et entrer dans la pénitence, ne doit-il pas se réfugier dans la solitude, et chercher son appui en Dieu seul? *Ego autem ad Dominum aspiciam...; audiet me Deus meus* (Mich., vii. 7.). Plus il se séparera des créatures, plus il trouvera de consolation avec Dieu dans la retraite; et au défaut des secours humains, « les anges mêmes lui seront envoyés pour » le servir : » *Et angeli ministrabant illi* (Marc., i. 13.).

Le véritable jeûne emporte une mortification universelle et doit par ses effets nous familiariser avec la mort, et nous la rendre chaque jour plus présente : *Mortem de proximo norit* (Tertul., *de Jej. n.* 12.). Jeûner, c'est sacrifier toute sa vie dans les objets qui peuvent contribuer à l'entretenir, et dont on se prive par un esprit de pénitence. Dans ce sacrifice, l'homme est lui-même la victime qu'il offre à son Dieu. Pour nous y disposer, l'Eglise, à ces heures de silence où l'on offre les premiers vœux dans la tranquillité de la nuit, exhorte tous ses enfants à user avec plus de retenue des paroles, des aliments, du sommeil et des plaisirs : *Utamur ergo parcius verbis, cibis et potibus, somno, jocis* (*Hymn. Offic. noct. in Quadrag.*). Par là elle nous fait assez sentir que le vrai jeûne consiste dans un retranchement général, non-seulement de tout ce qui peut flatter la nature, mais encore de tout ce qui n'est pas absolument nécessaire pour le soutien de la vie; et qu'en un mot, il est établi pour nous conduire à cette parfaite circoncision, qui fait le caractère de la vie spirituelle.

C'est ainsi que nous pourrons entrer dans l'exercice de vaincre les tentations. Pour y réussir, il est nécessaire de connoître la force et la puissance du démon. Il peut non-seulement transporter les corps, mais agir encore sur l'imagination, exciter au dedans des mouvements déréglés, y remuer les passions, porter le trouble jusqu'au fond de notre âme, et mettre tout en désordre, si Dieu le lui permet. Et qui ne sera frappé d'étonnement et de frayeur, quand on voit ce que Notre-Seigneur lui a permis d'exécuter sur sa personne même? mais c'étoit pour le vaincre. Ma confiance est que « c'est des peines » et des souffrances mêmes par lesquelles il a été » tenté et éprouvé, qu'il tire la vertu et la force » de secourir ceux qui sont aussi tentés : » *In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari* (*Hebr.*, ii. 12.).

Mais il n'est pas moins important de bien démêler les artifices du démon, et de savoir ce qu'il leur faut opposer. Premièrement il nous tente par la nécessité : *Dic ut lapides isti panes*

fiant (MATTH., IV. 3.) : « Dites que ces pierres » deviennent des pains ; » et c'est ainsi que, prenant occasion de la faim que Jésus-Christ éprouva après son jeûne, il eût voulu le porter à quitter le dessein pour lequel il avoit été poussé par l'esprit dans le désert, et l'engager à changer sa résolution. Une des sources principales des tentations, c'est donc la nécessité : de là les fraudes, les injustices, le violement des lois divines et ecclésiastiques. Le remède contre cette tentation, c'est d'être bien pénétré de cette parole dont Jésus-Christ se sert pour repousser le tentateur : *Non in solo pane vivit homo* (*Ibid.*, 4.) : « L'homme ne vit pas seulement de pain. » J'ai une autre vie dans la parole de Dieu, dans la vérité, dans l'accomplissement de la volonté divine : non que je ne vous plaigne dans les misères que vous éprouvez, et je voudrois pourvoir aux besoins de chacun ; mais dans l'impuissance où je me trouve de le faire, je dois donner du moins à tous l'enseignement nécessaire, et les consolations qui peuvent les soutenir dans leurs détresses.

La seconde tentation n'a plus la nécessité pour prétexte : la gloire, l'élévation, la grandeur en fournissent la matière. Que répondre alors au tentateur ? La souveraineté n'est rien ; nous avons un autre maître, un autre Seigneur, qui mérite seul notre adoration et notre culte : *Dominum Deum tuum adorabis* (*Ibid.*, 10.) : « Tu ado- » reras le Seigneur ton Dieu. »

Dans la troisième tentation, Satan, pour porter celui qu'il veut renverser à céder à ses efforts, cherche à lui inspirer une espérance téméraire du pardon : Jette-toi du haut du temple la tête devant, précipite-toi dans le crime ; Dieu te soutiendra, te pardonnera ; c'est son ancienne manière. *Nequaquam morte moriemini* (*Genes.*, III. 4.) : « Assurément vous ne mourrez pas, » disoit-il à Eve. Consentir à ses suggestions, c'est plus tenter Dieu que si nous nous précipitions du haut du temple ; car la pesanteur naturelle du corps ne nous pousse pas si naturellement vers la terre, que le péché dans l'enfer.

Enfin, quoique par le secours de la grâce nous ayons vaincu notre ennemi, ne nous rassurons pas ; car, malgré sa défaite, le démon reviendra bientôt nous attaquer. Après la triple victoire que Jésus-Christ eut remportée sur le tentateur, « il se retira de lui pour un temps : » *Recessit ab illo usque ad tempus* (LUC., IV. 13.). Ce ne fut que pour un temps ; et à plus forte raison n'abandonnera-t-il jamais le dessein de nous perdre. S'il diffère de nous tendre de nouveaux piéges, c'est pour mieux prendre son temps ; c'est qu'il épie une occasion plus favorable : mais « il tourne sans cesse autour de nous pour nous » dévorer : » *Circuit quærens quem devoret* (I. PETR., V. 8.). Ne quittons donc jamais les armes de notre milice ; mettons en œuvre toutes les ressources qui peuvent nous fortifier contre un ennemi si redoutable : pratiquons une sainte vigilance, une prière humble et persévérante, tous les exercices de la pénitence chrétienne ; et surtout gardons une retraite continuelle, qui nous sépare des objets dont le tentateur pourroit se servir pour nous dresser des piéges et nous séduire.

VII. De la Pénitence.

Quand on accoutumoit les premiers chrétiens, dès l'établissement du christianisme, à faire sur eux le signe de la croix dans toutes leurs actions saintes et profanes ; à quelle autre fin pouvoit-ce être, sinon pour marquer tous leurs sens du caractère de mort, et leur enseigner que s'ils avoient quelque vie et quelque satisfaction, ce ne devoit pas être en eux-mêmes ? D'où nous pouvons inférer par la suite nécessaire de cette doctrine, et la signification grecque du mot de corps nous y peut servir, que nos corps sont comme des sépulcres où nos âmes sont gisantes et ensevelies. Partant, gardons-nous bien de parer ces sépulcres du faste et de la pompe du monde ; mais plutôt revêtons-les comme d'un deuil spirituel par la mortification et la pénitence. Chrétiens, voici le temps qui en approche ; et les chaires et les prières publiques ne retentiront dorénavant que de la pénitence : toute l'Eglise s'unit pour offrir en esprit un sacrifice de jeûne. Nourrissons le nôtre de ce pain de larmes, qui doit être la vraie viande des pénitents. Répandons nos oraisons devant la face de Dieu, d'une conscience véritablement affligée ; et n'epargnons point nos aumônes pour racheter nos iniquités, ouvrant nos cœurs sur la misère du pauvre. Voici, voici le temps de vaquer à ces exercices : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* (2. *Cor.*, VI. 2.).

Mais, ô vie humaine, incapable de toute règle ! si près des jours de retraite, la dissolution peut-elle être plus triomphante ? Ne dirions-nous pas qu'elle a entrepris de nous fermer le passage de la pénitence, et qu'elle en occupe l'entrée pour faire de la débauche un chemin à la piété ? Certes, je ne m'étonne pas si nous n'en avons que la montre et quelques froides grimaces : car, il est certain, la chute de la pénitence au libertinage

est bien aisée ; mais de remonter du libertinage à la pénitence, mais sitôt après s'être rassasié des fausses douceurs de l'un, goûter l'amertume de l'autre, c'est ce que la corruption de notre nature ne sauroit souffrir. Laissons donc au monde sa félicité ; préparons-nous sérieusement à corriger notre vie : autant que le monde s'efforce de noircir ces jours par l'infamie de tant d'excessives débauches, autant devons-nous les sanctifier par la pénitence et par une piété sincère.

L'humilité est la disposition la plus essentielle dans la pénitence; et pour l'acquérir, il faut découvrir et sentir toute la malice de son cœur : or, qui peut dire jusqu'où s'étend notre corruption? Nous ne sommes innocents d'aucun crime, par les dispositions que nous nourrissons, comme ceux qui ont disposition à certaines maladies par le vice de leur tempérament, quoiqu'ils n'aient pas le mal actuel.

Si vous voulez revenir sincèrement à Dieu, et obtenir de lui le pardon de vos fautes, ne vous livrez pas à des conducteurs aveugles; car ceux qui sortent d'entre leurs mains sont comme s'ils n'avoient point été traités. On s'en étonne; on remarque toujours en eux les mêmes habitudes, les mêmes fréquentations, les mêmes inimitiés.

Allez-vous rechercher le chirurgien, le médecin qui vous flatte, ou celui qui vous guérit? Ce prophète lui a dit : Il vivra, et Dieu m'a dit qu'il mourroit de mort. Que ne le traitez-vous avec une sainte sévérité, en lui disant : Vous mourrez, comme Isaïe à Ezéchias (Is., XXXVIII. 1 *et seq.*), qui cependant le guérit. « La plaie profonde de » la fille de mon peuple me blesse profondément; » j'en suis attristé, j'en suis tout épouvanté : » *Super contritione filiæ populi mei contritus sum et contristatus; stupor obtinuit me* (*Ibid.*, VIII. 21, 22.). « N'y a-t-il donc point de résine » dans Galaad? Ne s'y trouve-t-il point de mé- » decin? Pourquoi donc la blessure de la fille » de mon peuple n'a-t-elle point été fermée? » *Numquid resina non est in Galaad, aut medicus non est ibi? Quare igitur non est obducta cicatrix filiæ populi mei* (*Ibid.*, 22.)?

Puisse le Seigneur répandre sur nous un esprit de grâce et de prières, qui nous porte à pleurer sur la perte que nous avons faite, comme Israël sur la mort de Josias, le meilleur de tous les rois et les délices de son peuple : faisons un deuil universel, poussons de profonds gémissements; pleurons avec larmes et avec soupirs, comme on pleure son fils unique; soyons pénétrés de douleur, comme on l'est à la mort d'un fils aîné. Eh! seroit-ce trop s'affliger, puisque c'est son âme, c'est soi-même qu'on doit pleurer? Soyons donc tous dans les larmes; retranchons toutes les visites, comme au jour d'une grande affliction; séparons-nous, famille à famille, chacun à part, les hommes séparément, les femmes de même, afin de célébrer le jeûne du Seigneur en retraite, en prières et en continence.

VIII. De la Conversion.

Au commencement les pécheurs disent : Il n'est pas encore temps; après, ils trouvent qu'il n'est plus temps : ainsi l'illusion que leur fait une espérance présomptueuse, les conduit à une autre illusion encore plus funeste, celle du désespoir. « Ayant perdu tout remords et tout sen- » timent, ils s'abandonnent à la dissolution, pour » se plonger, avec une ardeur insatiable, dans » toutes sortes d'impuretés : » *Desperantes semetipsos tradiderunt impudicitiæ, in operationem immunditiæ omnis* (*Ephes.*, IV. 19.).

Un des obstacles à la conversion du pécheur, c'est l'espérance de l'impunité. Il doute : y a-t-il une vengeance? Convaincu qu'il y a un Dieu qui punit les crimes, il commence à mettre la main à l'œuvre. Eh bien, se dit-il à lui-même, il est temps, convertissons-nous. Il éprouve alors une répugnance de tous ses sens et de sa raison asservie. Au milieu de ce travail, il vient une seconde fois à se ralentir. Eh! est-il possible, dit-il, que Dieu m'ait si étroitement défendu ce que lui-même m'a rendu si agréable? C'est un père, et non un tyran; il ne punit que ceux qui ne suivent pas la vertu; mais il ne met pas la vertu à se contrarier soi-même : au contraire, la vertu étant à faire du bien aux autres, elle ne consiste pas à déchirer son propre cœur. Débouté de cette défense par la raison de la justice de Dieu, à qui tout le mal déplaît, et même celui qui nous plaît; car les désirs irréguliers d'un malade ne sont pas les lois de la nature; son dernier obstacle c'est le désespoir : *Desperantes semetipsos.* Il a douté de la justice qui venge et de la sagesse qui règle, il doute maintenant et de la bonté qui pardonne, et de la bonté qui guérit, et de la puissance qui corrige. Contre le premier doute, il faut se soutenir par ces paroles de saint Jacques : « La mi- » séricorde s'élèvera au-dessus de la rigueur du » jugement : » *Superexaltat misericordia judicium* (JAC., II. 13.); contre le second, on doit dire à Dieu : « Guérissez-moi, Seigneur, et je » serai guéri : » *Sana me, Domine, et sanabor* (JER., XVII. 14.).

Quelquefois Dieu met au cœur des pécheurs certaines dispositions éloignées, qui feront a la

fin leur conversion, étant réduites en acte. Par exemple, dans la Samaritaine, toute perdue qu'elle étoit, deux choses [la disposoient à revenir de ses égarements :] premièrement d'attendre le Messie et de grandes choses par lui, de grandes instructions; secondement d'avoir désir d'apprendre la manière d'adorer Dieu; désir dont l'ardeur paroît, en ce qu'ayant trouvé l'occasion de la rencontre d'un habile homme, aussitôt elle lui demande ce point.

On croit se convertir quand on se change, et quelquefois on ne fait que changer de vice, [que passer] de la galanterie à l'ambition; de l'ambition, quand un certain âge s'est passé, où l'on n'a plus assez de force pour la soutenir, on va se perdre dans l'avarice.

Probet autem seipsum homo (1. *Cor.*, XI. 28.) : « Que l'homme s'éprouve lui-même. » Tout ce qui est saint inspire de la frayeur. Isaïe, après avoir ouï retentir de la bouche des Séraphins ces paroles : *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus Deus exercituum* (Is., VI. 3.) : « Saint, » saint, saint est le Seigneur le Dieu des armées; » au lieu de dire : Je suis consolé; il s'écrie : « Malheur à moi qui me suis tu; parce que mes lèvres » sont souillées, et j'ai vu de mes propres yeux » le Roi, le Seigneur : » *Væ mihi, quia tacui; quia pollutus labiis ego sum.... et Regem Dominum exercituum vidi oculis meis* (*Ibid.*, 5.). La Vierge Marie est aussi troublée à la voix de l'ange, qui vient lui annoncer le grand prodige qui doit s'opérer en elle.

Il faut d'abord s'éprouver sur la connoissance, voir si l'on connoît bien son mal, si l'on sent ce que c'est que d'être exclu de la sainte table : c'est l'être du ciel. Aussi combien grande étoit la douleur des premiers chrétiens quand ils s'en voyoient séparés?

Notre épreuve a pour fin de prévenir le jugement de Dieu : « Si nous nous jugions, nous ne » serions pas jugés (1. *Cor.*, XI. 31.). » Or le jugement de Dieu est pénétrant : car l'épée qui sort de sa bouche entre jusque dans les replis de l'âme : il est éclairant; parce que la lumière de sa vérité dissipe toutes les ténèbres qui pourroient nous couvrir : *Scrutabor Jerusalem in lucernis* (SOPHON., I. 12.) : « Je porterai la lumière des lampes » jusque dans les lieux les plus cachés de Jéru» salem. » Il est accablant; car il s'exerce dans toute la rigueur d'une justice qui s'avance pour redemander tous ses droits. « Le Seigneur a ré» solu d'abattre la muraille de la fille de Sion; il » a tendu son cordeau, et il n'a point retiré sa » main que tout ne fût renversé : » *Cogitavit Dominus dissipare murum filiæ Sion; tetendit funiculum sum, et non avertit manum suam à perditione* (*Thren.*, II. 8.).

La première qualité que doit avoir notre jugement, c'est la douleur; la seconde, la confusion; la troisième, c'est d'entrer dans le sentiment de la justice de Dieu, s'accabler et se renverser soi-même.

Pesez le chapitre IV de l'Epître aux Hébreux. *Vivus sermo Dei* (*Heb.*, IV. 12.) : « La parole de » Dieu est vivante et efficace, et elle perce plus » qu'une épée à deux tranchants; elle entre et » pénètre jusque dans les replis de l'âme et de » l'esprit, jusque dans les jointures et dans les » moelles; et elle démêle les pensées et les mou» vements du cœur. » Voyez la victime qui avoit été égorgée; on l'écorchoit; la graisse étoit séparée d'avec la chair; les reins, les entrailles étoient mis à part; on faisoit, pour ainsi dire, l'anatomie de la victime. C'est ainsi que Dieu, comme un chirurgien, avec son couteau affilé et à deux tranchants à la main, qui est sa parole, pénètre les jointures, les moelles, les pensées, les intentions les plus secrètes, et fait dans la partie la plus spirituelle de notre être comme une espèce d'anatomie sur un sujet vivant. La douleur, pour prévenir son jugement, doit donc être vive, comme sa parole l'est, *Vivus sermo.* Ce glaive est vivant; il donne la vie, mais proportionnée : aux justes, une vie de joie; aux pécheurs, une vie de douleurs : « Ils doivent être » comme agités de convulsions et de douleurs; » il faut qu'ils souffrent des maux comme une » femme qui est en travail : » *Torsiones et dolores tenebunt; quasi parturiens, dolebunt* (Is., XIII. 8.). Ce n'est pas tout de penser à vos péchés, la douleur vous est encore nécessaire; car c'est le point essentiel de bien prévenir le jugement de Dieu. Or, ce jugement produit la plus vive douleur; donc si point de douleur ici, point de jugement de Dieu : or si nous ne nous jugeons, nous serons jugés.

La confusion est la seconde qualité : elle doit être semblable à celle d'un voleur qui est surpris dans son délit : *Quomodo confunditur fur quando deprehenditur* (JEREM., II. 26.). Il faudroit que les pécheurs qui déplorent sincèrement leurs excès, et qui veulent prévenir le jugement du Seigneur, imitassent, par esprit de pénitence, ceux qui, à son approche, saisis d'une crainte trop tardive, se regarderont l'un l'autre avec étonnement, et dont les visages seront desséchés comme s'ils avoient été brûlés par le feu : *Unusquisque ad proximum suum*

stupebit, facies combustæ vultûs eorum (Is., XIII. 8.). Cette honte est le témoignage du pécheur contre soi-même; elle produit une tendresse dans le front, qui le fait rougir saintement des désordres de sa vie, et qui lui fait dire d'un cœur vivement pénétré : « Il ne nous reste que » la confusion de notre visage : » *Nobis confusio faciei* (DAN., IX. 8.). Les grands comme les petits doivent s'en revêtir et en être couverts : *Regibus nostris, principibus nostris.* L'effet de cette confusion, c'est de nous faire entrer dans de grands sentiments de notre indignité, qui nous portent à nous anéantir devant Dieu, et nous empêchent même de lever les yeux en sa présence; parce que nos iniquités sont alors comme un poids sur notre tête, qui nous oblige de nous abaisser toujours plus profondément : *Deus meus, confundor et erubesco levare faciem meam ad te; quoniam iniquitates nostræ multiplicatæ sunt super caput nostrum* (1. ESDR., IX. 6.). Ce n'est pas seulement la considération des châtiments que le péché nous attire, qui doit nous tenir dans cet état d'humiliation; mais la vue du péché en lui-même, de sa laideur, de l'opposition qu'il met entre Dieu et nous, pour pouvoir lui dire avec Esdras : « Vous nous voyez abattus devant vos » yeux, dans la vue de notre péché; car après » cet excès, on ne peut pas subsister devant » votre face : » *Ecce coram te sumus in delicto nostro; non enim stari potest coram te super hoc* (*Ibid.*, 15.). Et ne nous bornons pas à une vue générale de nos désordres; mais sondons le fond de nos cœurs, pour y découvrir le grand péché, le péché dominant, qui a entraîné tous les autres, et qui a provoqué d'une manière toute particulière la colère de Dieu sur nous : *Omnia quæ venerunt super nos in operibus nostris pessimis, et in delicto nostro magno* (*Ibid.*, 13.). C'est ce péché capital que nous devons combattre avec le plus de vigueur, pour parvenir à une véritable conversion; parce qu'en subjuguant l'inclination qui commande en nous, nous abattrons du même coup toutes les autres qui en dépendent, et le cœur se trouvera affranchi de l'empire des passions. On ne doit pas craindre les difficultés qu'on peut éprouver dans ce combat; parce qu'on parviendra sûrement à vaincre ses inclinations, pourvu qu'on entreprenne sa conversion avec force; et s'il en coûte pour résister à soi-même, le plaisir que l'on goûte à se faire violence est bien propre à nous animer, et à nous dédommager abondamment de tous nos sacrifices.

Mais il faut encore entrer dans les sentiments de la justice divine, et pour cela imiter Ninive renversée par la pénitence; prendre surtout pour modèle la pécheresse aux pieds de Jésus, qui renverse tout, en faisant servir à la réparation de ses iniquités tout ce qui lui a servi d'instrument pour les commettre.

Si l'on ne veut pas se tromper dans une affaire d'aussi grande conséquence, il est très essentiel de bien s'examiner sur la sincérité de ses résolutions, sur les moyens qu'on prend pour les rendre efficaces, pour assurer sa conversion, et produire de dignes fruits de pénitence. Un de ces moyens, c'est le souvenir de la sainte passion de Jésus-Christ, où nous devons puiser le véritable esprit de pénitence, et la force de la faire; qui en doit être la règle, le modèle, et que nous ne saurions trop méditer, si nous voulons bien comprendre tout ce que la justice divine exige du pécheur pour se réconcilier avec lui.

Il n'est pas moins nécessaire de s'éprouver sur les précautions et sur le régime qu'on se prescrit pour conserver la santé. Lorsqu'on l'a recouvrée, on a surtout besoin d'une grande vigilance pour éviter les petits péchés; « de peur que » l'esprit, accoutumé aux fautes légères, n'ait » plus horreur des plus grandes; et qu'en s'habi- » tuant au mal, il ne prétende être autorisé à le » commettre : » *Ut mens assueta malis levibus, nec gravia perhorrescat; atque ad quamdam auctoritatem nequitiæ, per culpas nutrita perveniat* (S. GREG. MAG., *Past. part.* III, *cap.* XXXIII, *tom.* II, *col.* 92.).

Cette vigilance, si nécessaire pour conserver la grâce, doit nous faire prendre garde à toutes les occasions qui pourroient ou l'affoiblir, ou nous la faire perdre, afin de les éviter soigneusement : elle nous apprendra à ôter le regard avant que le cœur soit blessé. Mais pour persévérer, il est essentiel de prier beaucoup, dans le sentiment de sa foiblesse et de ses besoins; car l'âme qui ne prie pas tombe bientôt dans le sommeil, et de là dans la mort. Ainsi après sa conversion, il faut opérer son salut avec crainte et un tremblement mêlé d'amour. Quelle crainte? celle de perdre Dieu.

Parmi tant d'accidents, l'homme se doit faire un refuge. Nul refuge n'est assuré que celui de la bonne conscience : sans elle, on ne rencontre que malheurs inévitables. Ceux qui l'ont mauvaise sont sans refuge; parce qu'il n'y a dans leur conscience nulle sûreté, nul repos. *Ipsa munditia cordis delectabit te :* « La pureté du cœur » vous réjouira. »

La honte se met entre la vertu et le péché pour empêcher qu'on ne la quitte; puis entre le péché et la vertu pour empêcher qu'on ne la reprenne; et malheureusement elle réussit mieux dans ce dernier effort. Trois choses à faire, pour se fortifier contre cette honte : premièrement, rentrer en sa conscience; la honte intérieure fait qu'on méprise l'extérieure : secondement, se dire sincèrement à soi-même : J'ai ravi la gloire à Dieu, il est juste que je perde la mienne : troisièmement, penser combien il est nécessaire de souffrir une confusion passagère pour éviter la honte éternelle.

Le péché et la mort dominent sur nous : la mort comme un tyran; le péché comme un roi chéri et aimé. Il faut, pour nous délivrer de cette injuste domination, craindre ce que nous aimions, et aimer ce que nous craignions. Il y en a sur lesquels le péché règne, quand ils lui obéissent avec plaisir; il y en a qu'il tyrannise. *Quod nolo malum, hoc ago* (*Rom.*, VII. 19.) : « Je fais le mal que je ne veux pas; » c'est le meilleur état.

Les hommes sont sujets à un changement perpétuel : quand sera-ce que nous changerons par la conversion? Tous les âges, tous les états changent quelque chose en nous : quand sera-ce que nous changerons pour la vertu?

IX. Punition et peine du péché.

Dieu punit les pécheurs : premièrement, médicinalement pour eux; de peur qu'ils ne se délectent dans le péché, et que, devenus incorrigibles, ils ne meurent dans l'impénitence; secondement, exemplairement pour les autres; troisièmement, par une contrariété naturelle, par la répugnance nécessaire qu'il a au péché; naturelle, et par conséquent infinie; nécessaire, et par conséquent éternelle.

« J'entrerai en jugement avec vous, dit le » Seigneur; j'entrerai en jugement avec les en- » fants de vos enfants : car passez aux îles de Cé- » thim, et voyez s'il s'y est fait quelque chose de » semblable. Y a-t-il quelque nation qui ait » changé ses dieux, qui certainement ne sont point » des dieux, et cependant mon peuple a changé » sa gloire en de vaines idoles (JER., 2. 9.). » Dieu condamne avec autorité; il convainc par la comparaison des uns avec les autres; il confond le pécheur en lui montrant quel abus il a fait de ses grâces.

« Vous avez surpassé l'une et l'autre, Sama- » rie et Sodome, par vos abominations; et vos » sœurs pourroient paroître justes en comparai- » son de toutes les abominations que vous avez » faites : car elles pourroient paroître justes en » comparaison de vous. Confondez-vous, et por- » tez votre ignominie, vous qui avez justifié vos » deux sœurs (EZECH., XVI. 51, 52.). » Il semble que les infidèles s'élèveront contre les chrétiens, qui ont méprisé tous les moyens de salut qui leur étoient offerts. Seigneur, diront-ils, voilà votre peuple : que lui a servi d'avoir été éclairé de vos lumières? quel usage a-t-il fait de tous vos dons? Pour nous, si nous ne vous avons pas adoré, c'est que nous ne vous avons pas connu. Ils sont justifiés par comparaison; mais Dieu ne laisse pas de les juger. Touché de leurs cris, il fait tomber sur les fidèles le surcroît de peine qui est diminué par leur ignorance. Ils semblent justifiés à proportion; dirai-je? Leur supplice semble n'être rien à comparaison. Dieu, dans l'étendue de sa puissance, sait bien trouver des règles dans la même peine.

Ego vado (JOAN., VIII. 21.) : « Je m'en vais. » Ces paroles nous représentent Jésus-Christ se séparant et disant à l'âme le dernier adieu, rompant ses liaisons avec elle, retirant ses grâces et lui reprochant son ingratitude. J'ai voulu t'attirer à moi pour te donner la vie, tu n'as pas voulu; adieu donc, adieu pour jamais, je me retire maintenant : *Ego vado;* c'est moi qui m'en vais, mais je te chasserai un jour : *Discedite à me* (MATTH., XXV. 41.) : « Retirez-vous de moi. »

Trois choses à considérer : le pécheur quittant Dieu, Dieu abandonnant le pécheur, et enfin Dieu chassant le pécheur. *Discedite*, « Retirez- » vous, » *maledicti*, « maudits; » *in ignem æternum*, « allez au feu éternel. » C'est alors que le damné conjurera toutes les créatures, et leur dira comme Saül à l'Amalécite : *Sta super me, et interfice me; quoniam tenent me angustiæ, et adhùc tota anima mea in me est* (2. *Reg.*, I. 9.); « Appuyez-vous sur moi, et » me tuez; parce que je suis dans un accable- » ment de douleur, et que toute mon âme est » encore en moi. » Tant de liaisons que le pécheur avoit avec Dieu se trouveront rompues tout-à-coup. « Que je voie le visage du roi, di- » soit Absalon : » *Videam faciem regis : quòd si memor est iniquitatis meæ, interficiat me* (*Ibid.*, XIV. 32.) : « S'il se souvient encore de » ma faute, qu'il me fasse mourir. » Il n'y avoit entre ce prince et David qu'une liaison; l'homme en a avec Dieu une infinité : un coup de foudre part, qui rompt tout : *Discedite*, « Retirez- » vous. » Adieu, mon père; adieu, mon frère; adieu, mon ami; adieu, mon Dieu; adieu, mon

Seigneur ; adieu, mon maître ; adieu, mon roi ; adieu, mon tout. Jésus-Christ ne le peut plus souffrir, il le hait infiniment, nécessairement, éternellement, substantiellement, comme il s'aime, parce qu'il est dans l'état de péché ; non dans l'acte, ni dans l'habitude, mais dans l'état. Le péché est humanisé en lui ; c'est un homme devenu péché, il perd tout bien, *Omne bonum :* il ne reste pour tout bien en lui que la simplicité de son être, et c'est son malheur extrême ; parce que Dieu le conserve pour être en butte éternellement à ses vengeances, et le sujet de toutes les misères possibles.

Maledicti, « Maudits. » Cette parole exprime un jugement pratique en Dieu, qui livre le pécheur à toute l'exécration de sa justice ; et elle contient une imprécation contre lui, qui déracine jusqu'aux moindres fibres de la capacité qui étoit en lui pour recevoir du bien et pour en faire : ainsi « ces deux maux viennent » subitement fondre sur le pécheur, la viduité et » la stérilité : » *Duo mala venerunt super te, viduitas et sterilitas* (Is., XLVII. 9.). Il se trouve moins capable de recevoir du bien que le néant ; et l'inflexibilité de la volonté de Dieu dans son jugement répond à l'invariabilité de celle du pécheur dans le mal. « Il a rejeté la » bénédiction, elle sera éloignée de lui : » *Noluit benedictionem, et elongabitur ab eo* (*Ps.* CVIII. 18.).

In ignem æternum : « Allez au feu éternel ; » feu surnaturel dans sa production, instrument de la puissance divine dans son usage, immortel dans son opération ; méditez. Cela est-il vrai ? Qui est-ce que cela regarde ? Pourquoi, mon Sauveur, faut-il vous quitter ? *Discedite :* « Re- » tirez-vous. » Votre bénédiction avant que de partir ; *Maledicti*, « Vous êtes maudits. » Ce ne sera peut-être pas pour toujours ; je reviendrai faire pénitence. Ah ! mes yeux, que je vous ferai bien porter la peine de tous ces regards voluptueux qui me coûtent si cher ! quel torrent de larmes ne vous forcerai-je pas alors de répandre ! quelle violence ne ferai-je pas à tous mes sens pour en expier l'abus, et les soumettre à la loi divine ! Non, vous vous flattez en vain, il n'y aura plus de temps ; tout est désormais éternel, le supplice comme la récompense.

Pourquoi, nous dit-on, pour un péché qui passe si vite, est-on condamné à une peine éternelle ? « O homme, qui es-tu, pour répondre à Dieu » (*Rom.*, IX. 20.) ? » Et néanmoins, afin de satisfaire en un mot à ta question : N'est-il pas vrai que, lorsque tu te livres aux objets de tes passions, tu veux pécher sans fin ? Combien de fois as-tu protesté aux complices de tes désordres que tu ne leur serois jamais infidèle ? Toutes tes protestations s'en vont en fumée, le vent les emporte, parce que Dieu confond tes projets ; mais c'est là l'intention de ton cœur ; tu ne veux jamais voir finir la chose où tu mets ton bonheur : et la marque que tu désires pouvoir toujours pécher, c'est que tu ne mets point de fin à tes crimes, tant que tu vis. Combien de pâques, de jubilés, de maladies, d'exhortations, de menaces, dont tu n'as tiré aucun profit ? Tout passe pour toi comme l'eau : n'est-il pas juste ensuite « que celui qui » n'a jamais voulu cesser de pécher, ne cesse » jamais aussi d'être tourmenté ? » *Ut nunquam careat supplicio, qui nunquam voluit carere peccato* (S. GREG. MAG., *Mor. l.* XXXIV, *n.* 36, *tom.* I, *col.* 1133.).

Les hommes font leur plaisir de ce que Dieu envoie pour se venger ; tant ils sont abandonnés au sens réprouvé de leur cœur : *Tradidit eos in reprobum sensum* (*Rom.*, I, 28.). Dieu fera à son tour leur supplice de ce qui a été leur plaisir ; car les satisfactions que l'homme pécheur goûte dans les objets de ses passions, deviennent dans la main du Dieu vengeur un aiguillon qui ne cessera de les tourmenter : *Quæ sunt delectamenta homini peccanti, fiunt irritamenta Domino punienti* (S. AUG., *Enar. in Psal.* VII, *n.* 16, *tom.* IV, *col.* 37.).

L'impunité fait naître dans les hommes un certain sentiment que Dieu ne se soucie pas des péchés ; ensuite une autre réflexion, quand on en a commis un, qu'il vaut autant aller à tout. Ayant une fois tiré l'épée, on franchit toutes les bornes. Il n'y a que le premier obstacle qui coûte à vaincre, la pudeur ; on avale après la honte.

X. Bonté et justice de Dieu.

La bonté et la justice divine sont comme les deux bras de Dieu ; mais la bonté est le bras droit ; c'est elle qui commence, qui fait presque tout, qui veut paroître dans toutes les opérations. Que les hommes s'y laissent conduire, elle remplira tout de bienfaits et de munificence ; mais au contraire, si l'insolence humaine s'élève contre elle, la justice, cet autre bras qui devoit demeurer à jamais sans action, se meut contre la malice des hommes. Ce bras terrible, qui porte avec soi les foudres, la fureur, la désolation éternelle, s'élèvera aussi pour écraser les têtes de ses ennemis. Il y a une espèce de partage entre la bonté et la justice : la bonté a la prévention, tous les commencements lui appartiennent ; toutes les

choses aussi dans leur première institution sont très bonnes. La justice ne s'étend qu'à ce qui est ajouté, qui est le péché. Mais il y a cette différence, que la justice ne prend jamais rien sur les droits de la bonté. La bonté au contraire anticipe quelquefois sur ceux de la justice; car par le pardon elle s'étend même sur les péchés, qui sont le propre fonds sur lequel la justice travaille.

XI. Combien Dieu aime à pardonner.

Dieu estime tellement de pardonner, que non-seulement il pardonne, mais oblige tout le monde à pardonner. Il sait que tous les hommes ont besoin qu'il leur pardonne; il se sert de cela pour les obliger à pardonner. Il met, pour ainsi dire, son pardon en vente; il veut être payé en même monnoie; il donne pardon pour pardon. Il ne veut pas que nous fassions de mal à nos frères, même quand ils nous en font; et voyant bien que notre inclination y répugne, il épie l'occasion que nous avons besoin de lui, que nous venions nous-mêmes lui demander pardon, afin de faire avec nous une compensation du pardon qu'il nous fera, avec celui que nous accorderons à nos frères. Et comme il sait bien que nous ne sommes pas capables de lui donner quoi que ce soit; c'est pourquoi il a pris sur soi tout ce qui arriveroit à nos frères de bien ou de mal : il se ressent et des bienfaits et des injures; et voilà comme il fait compensation de pardon à pardon.

Seigneur, afin que vous me pardonniez, je transige avec vous que je pardonnerai à tel qui m'a offensé : je vous donne sa dette en échange de celle dont je suis chargé envers vous; mais je vous la donne, afin que vous lui pardonniez aussi bien qu'à moi. Pour vous obliger à ne me rien demander, je vous cède une dette dont je vous prie aussi de ne rien demander. C'est ainsi que Dieu veut que nous traitions avec lui : tant il aime à pardonner et à faire pardonner aux autres.

XII. De la Charité fraternelle.

Le caractère du chrétien, c'est d'aimer tous les hommes, et de ne craindre pas d'en être haï : ainsi l'esprit de charité fraternelle forme le caractère particulier du chrétien. « Ce que je vous » commande, dit Jésus-Christ à ses disciples, » c'est de vous aimer les uns les autres : » *Hæc mando vobis ut diligatis invicem* (Joan., xv. 17.). Ce commandement est comme le précepte spécial de Jésus-Christ et de l'Evangile, puisqu'il ajoute : « C'est en cela que tous connoîtront que » vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour » les uns pour les autres : » *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* (Joan., xiii. 35.).

L'esprit du monde, bien différent de celui du chrétien, renferme quatre sortes d'esprits diamétralement opposés à la charité : esprit de ressentiment, esprit d'aversion, esprit de jalousie, esprit d'indifférence. Et voici le progrès du mal : on vous a offensé; c'est une action particulière qui vous a indisposé contre celui qui l'a commise. L'esprit d'aversion va encore plus loin : ce n'est pas une action particulière; c'est toute la personne qui vous déplaît, son air, sa contenance, sa demarche, tout vous choque et vous révolte en lui. L'esprit de jalousie enchérit encore : ce n'est pas qu'il vous offense ni qu'il vous déplaise; s'il n'étoit pas heureux, vous l'aimeriez; si vous ne sentiez point en lui quelque excellence par laquelle vous voulez croire que vous êtes déprimé, vous auriez pour lui des dispositions plus équitables. L'esprit d'indifférence : Que m'importe, dit-on, qu'il soit heureux ou malheureux, habile ou ignorant, estimé ou méprisé? Que m'importe? Qu'est-ce que cela me fait? C'est la disposition la plus opposée à la charité fraternelle. Plein et occupé de soi-même, on ne sent rien pour les autres, on ne leur témoigne que froideur et insensibilité. Mais voici le remède, en un mot, à chaque partie d'un si grand mal.

L'esprit de ressentiment et de vengeance est un attentat contre la souveraineté de Dieu : *Mihi vindicta* (*Rom.*, xii. 19.), nous dit-il : « C'est » à moi que la vengeance est réservée. » *Mihi flectetur omne genu* (*Ibid.*, xiv. 11.) : « Tout » genou fléchira devant moi. » Deux raisons nous font donc sentir l'injustice de nos ressentiments : premièrement, Dieu seul est juge souverain; à lui le jugement, à lui la vengeance; l'entreprendre, c'est attenter sur ses droits suprêmes : secondement, il est la règle; lui seul peut venger, parce qu'il ne peut jamais faillir; jamais faire trop ni trop peu.

L'esprit d'aversion se fonde sur l'humeur et sur les défauts naturels de ceux qui nous déplaisent. Rien de plus capable de le confondre que ce que dit Jésus-Christ sur la femme adultère : « Que celui de vous qui est sans péché, que celui » de vous qui est parfait, lui jette la pierre (Joan., » viii. 7.). » Vous donc, qui ne pouvez souffrir vos frères, sans doute que vous êtes parfait, et le seul parfait; car tous les autres vous déplaisent : ainsi, à vous entendre, vous devez être le mo-

dèle de notre âge, le seul estimable. Jetez donc la pierre au reste des hommes; si vous ne l'osez, parce que le témoignage de votre conscience vous retient, portez donc, comme vous le prescrit l'Apôtre (*Gal.*, VI. 2.), les fardeaux des autres; et craignez que Jésus-Christ ne vous fasse le même reproche qu'aux pharisiens : « Hy» pocrite, qui coulez le moucheron et qui avalez » le chameau (MATTH., XXIII. 24.); qui ne » pouvez souffrir un fétu dans l'œil de votre » frère, et ne voyez pas la poutre qui crève le » votre (*Ibid.*, VII. 3.). »

Le remède à l'esprit de jalousie, c'est la parole de Jésus-Christ : « Celui qui fait mal, hait » la lumière (JOAN., III. 20.). » Nulle passion plus basse, ni qui veuille plus se cacher que la jalousie. Elle a honte d'elle-même; si elle paroissoit, elle porteroit son opprobre et sa flétrissure sur le front. On ne veut pas se l'avouer à soi-même, tant elle est ignominieuse; mais dans ce caractère caché et honteux, dont on seroit confus et déconcerté, s'il paroissoit, on trouve la conviction de notre esprit bas et de notre courage ravili.

L'esprit d'indifférence est proprement l'esprit de Caïn, celui qu'il témoignoit lorsqu'il disoit à Dieu : *Num custos fratris mei sum ego* (*Genes.*, IV. 9.)? « Suis-je le gardien de mon » frère? » Et qui ne redoutera un esprit si funeste, en voyant à quelles horribles extrémités il conduisit ce malheureux fratricide? La vérité nous assure qu'on en usera à notre égard de la même manière que nous en aurons usé envers les autres (MARC., IV. 24.). Que peuvent donc se promettre ces hommes sans tendresse, sans sentiments pour leurs frères! Tu es insensible aux intérêts de ton frère; Dieu sera insensible pour toi. Ainsi le mauvais riche fut insensible aux maux de Lazare; et à son tour, il n'éprouva qu'insensibilité dans l'excès des tourments qu'il enduroit. Tous les imitateurs de son indifférence doivent s'attendre au même traitement : une goutte d'eau éternellement demandée et éternellement refusée, le ciel de fer sur ta tête, la terre d'airain sous tes pieds; voilà ce que mérite ton indifférence. « Jugement sans miséricorde à celui qui ne fait » point miséricorde (JAC., II. 13.). »

Rien de plus fort que la doctrine de saint Jude contre les indifférents : « Nuées sans eau (JUD., » 12.), » qui ne répandent jamais la moindre rosée sur la terre : ce sont des « arbres sans fruits : » ou, s'ils en donnent, ce sont des fruits qui ne murissent jamais : quelques désirs, des feuilles, des fleurs, jamais de fruit pour le prochain. Aussi quel terrible jugement ces pécheurs impitoyables ne subiront-ils pas, lorsque Dieu viendra convaincre tous les impies de la dureté de leur cœur et de l'injustice de leurs actions, et exercer ses vengeances contre tous ceux qui manquent de charité, « qui se séparent eux» mêmes (JUD., 19.)? Hommes sensuels, qui, » n'ayant point l'Esprit de Dieu, font schisme » dans le corps même dont ils sont membres » (1. *Cor.*, XII. 15, 16.). »

Dilatamini et vos : « Etendez donc votre cœur » pour vos frères. Pourquoi vos entrailles sont» elles resserrées à leur égard? » *Angustiamini autem in visceribus vestris* (2. *Cor.*, VI. 12, 13.). Rien n'entre chez vous que votre intérêt, votre passion, votre plaisir. « Dilatez-vous donc, di» latez-vous : » *Dilatamini, dilatamini et vos.* Voilà donc ce cœur dilaté, qui enferme tous les hommes : son amour embrasse les amis et les ennemis; il ne fait plus de différence entre ceux qui plaisent et ceux qui déplaisent. Mais encore que cela soit ainsi et qu'il les aime tous, il ne se soucie pas d'être aimé, il ne craint point d'être haï : c'est le comble, c'est la perfection de la générosité chrétienne. Il ne s'en soucie pas par rapport à soi; et s'il recherche leur amitié, c'est « afin de vivre en paix, autant qu'il est en lui, » avec tout le monde : » *Cum omnibus hominibus pacem habentes* (*Rom.*, XII. 18.).

Mais s'ils ne veulent pas répondre aux efforts de sa charité, il sera alors heureux de souffrir patiemment la haine injuste qu'ils lui porteront : *Beati eritis cùm vos oderint homines,.... et exprobraverint... propter Filium hominis* (LUC., VI. 22.). Et ce qui doit le consoler, c'est qu'il aura en cela un trait de ressemblance avec le Sauveur, que les hommes ont haï sans aucun sujet : *Ut adimpleatur sermo qui in lege eorum scriptus est, quia odio habuerunt me gratis* (JOAN., XV. 25.). Toutes ses œuvres ne respiroient que tendresse pour les hommes, ses discours étoient animés d'un zèle tout divin pour leur salut, il étoit vivement sensible à toutes leurs infirmités; il prodiguoit les miracles de sa puissance en leur faveur; il les instruisoit avec une bonté ravissante, il les supportoit avec une patience infatigable : mais parce qu'il leur disoit la vérité, il leur devint odieux, et ils résolurent sa perte. Ainsi, par un mouvement de charité, vous avez repris votre frère, vous lui avez mis son péché devant les yeux; à cette femme, sa vie licencieuse; à ce mari foible, qui ne réprime pas les excès de son épouse, sa lâche condescendance : à ce père, à cette mère trop indulgents,

leur mollesse. Vous êtes haï ; on ne peut souffrir le zèle qui vous anime : réjouissez-vous, parce que vous êtes heureux. Vous vous êtes jeté entre deux frères, deux parents, deux amis, qui alloient se consumer par des procès, mettre le feu dans la maison l'un de l'autre : vous vous jetez au milieu du feu, entre les poignards aiguisés de ces hommes qui se perçoient mutuellement ; ils vous haïssent, ils vous frappent, ils vous percent tous deux ; vous êtes heureux. Le monde vous hait, parce que vous n'en voulez pas suivre les œuvres, ni marcher dans ses sentiers. Vous n'avez pas voulu prêter votre ministère au crime, à la passion d'autrui ; on vous hait gratuitement : vous êtes heureux, vous portez le caractère de Jésus-Christ. Venez, médisant ; venez, envieux : vous imprimez sur moi ce beau caractère de Jésus-Christ : « Ils m'ont haï gratuitement. » Mais combien y a-t-il loin de lui à vous ? Il étoit innocent, parfait, bienfaisant envers tout le monde : mais vous, pourquoi le monde vous aimeroit-il ? On a donc raison de s'élever contre vous en général ; mais on a tort de le faire dans ce point particulier, et c'est pourquoi on vous hait gratuitement. Vous avez mérité, il est vrai, la haine, tous les mépris ; mais vous la souffrez injustement de celui-ci, pour ce sujet, à cet égard ; c'est ce qui vous rend conforme à Jésus-Christ, qui a été haï le premier sans sujet : *Quia odio habuerunt me gratis ;* et c'est aussi ce qui doit vous combler de joie et vous encourager.

XIII. Du Pardon des ennemis.

Pour pardonner à ses ennemis, il faut combattre premièrement la colère qui respire la vengeance ; secondement, la politique qui dit : Si je souffre, on entreprendra contre moi ; troisièmement, la justice que l'on fait intervenir pour autoriser son ressentiment. Il est juste, dit-on, que les méchants soient réprimés ; oui, par les lois. Mais, quand cela ne se peut, et que les lois n'y pourvoient pas, ou ne le peuvent, on doit alors souffrir l'offense comme une suite de la société. L'impuissance humaine ne peut pourvoir à tout ; et l'on verroit un désordre extrême, si chacun se faisoit justice.

XIV. Des Jugements humains.

Il faut une autorité qui arrête nos éternelles contradictions, qui détermine nos incertitudes, condamne nos erreurs et nos ignorances ; autrement la présomption, l'ignorance, l'esprit de contradiction, ne laissera rien d'entier parmi les hommes. Jésus-Christ s'est mis au-dessus des jugements humains, plus que jamais homme vivant n'avoit fait, non-seulement par sa doctrine, mais encore par sa vie. La possession certaine de la vérité lui a fait mépriser les opinions : il n'a rien donné à l'opinion, rien à l'intérêt, rien au plaisir, rien à la gloire. De combien de degrés s'est-il élevé par dessus les égards humains ? On ne peut pas même inventer ni feindre une fin vraisemblable à ses desseins, autre que celle de faire triompher sur tous les esprits la vérité divine. Ceux qui se rendent captifs des opinions humaines ne peuvent pas en être les juges. A vous donc, ô divin Jésus, qui vous êtes élevé si haut par dessus les pensées des hommes, à vous il appartient de les réformer avec une autorité suprême. Il s'est donné l'autorité toute entière sur les jugements humains, en se mettant au-dessus : c'est à lui de confirmer ce qu'il y reste de droit, de fixer ce qu'il y a de douteux, et de rejeter pour jamais ce qu'ils ont de corrompu et de dépravé.

Réglons donc tous nos jugements sur celui de Jésus-Christ. Madame, voilà la règle que se propose sans doute une princesse si éclairée, c'est la seule qui est digne d'une âme si grande, et d'un esprit si bien fait et si pénétrant. Vos lumières seront toujours pures, quand elles seront dirigées par les lumières d'en-haut. On louera plus que jamais ce juste discernement, ce jugement exquis, ce goût délicat, quand vous continuerez à goûter les célestes vérités, et à préférer les biens que l'Evangile nous présente à tous ceux que le monde nous donne, et à tous ceux qu'il promet, beaucoup plus grands que ceux qu'il nous donne. Tous les peuples, déjà gagnés à Votre Altesse royale par une forte estime, et par une juste et très respectueuse inclination, y joindront une vénération qui n'aura point de limites, et qui portera votre gloire à un si haut point, qu'il n'y aura rien au dessus que la gloire même des saints, et la félicité éternelle.

Nous péchons doublement dans l'estime que nous faisons de notre prochain : premièrement, en ce que nous présumons dans les autres les vices que nous sentons en nous-mêmes ; secondement, en ce que nous les trouvons bien plus blâmables dans les autres que dans nous-mêmes. Saint Grégoire de Nazianze dit (*Orat.* XXVIII, *n.* I, *t.* I, *p.* 473.), si je ne me trompe, que nous sommes comme le miroir où nous voyons les autres ; parce qu'en effet, ne connoissant pas leur intérieur, nous ne pouvons en juger que par quelque chose de semblable que nous connoissons, qui est nous-mêmes. Mais si nous

sommes le miroir où nous voyons les affections des autres, les autres doivent être le miroir où nous voyions la difformité de nos propres vices, que nous ne remarquons pas assez quand nous les considérons en nous-mêmes.

On est habitué à juger des autres par soi-même : il semble que nous ne pouvons presque pas faire autrement; mais c'est conjecture. Là, nous faisons deux fautes; premièrement, d'attribuer aux autres nos vices; secondement, de les voir dans les autres bien plus grands qu'en nous-mêmes; et la troisième faute que nous commettons, c'est qu'en voyant les fautes des autres, nous devrions songer, par la même raison, que nous en sommes capables, et gémir pour eux en tremblant pour nous. Nous ne pardonnons rien aux autres; nous ne refusons rien à nous-mêmes.

Tout oblige l'homme de se tenir en posture d'un criminel, qui doit non juger, mais être jugé, « jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui produira » à la lumière ce qui est caché dans les ténèbres : » *Quoadusque veniat qui illuminabit abscondita tenebrarum* (1. *Cor.*, IV. 5.). Pour juger, il faut être innocent. Le coupable qui juge les autres, se condamne lui-même par même raison. *In quo enim judicas alium, teipsum condemnas* (*Rom.*, II. 1.). *Qui sine peccato est vestrûm, primus in illam lapidem mittat* (JOAN., VIII. 7) : « Que celui d'entre vous qui est sans péché, lui » jette le premier la pierre. » *Hypocrita, ejice primùm trabem de oculo tuo* (MATTH., VII. 5.) : « Hypocrite, ôtez premièrement la poutre de votre » œil. » Hypocrite; parce qu'il fait le vertueux en reprenant les autres. Il ne l'est pas; parce qu'il ne se corrige pas soi-même. Il reprend ce qu'il ne peut pas amender; il n'amende pas ce qui est en son pouvoir. Suivez les hommes, ils vous blâment; ne les suivez pas, ils vous critiquent de même par un désir opiniâtre de contredire.

Il est nécessaire de se mettre en la place des autres, pour juger de la même mesure ce que l'on fait et ce que l'on souffre. Dieu, par l'injure que nous souffrons, extorque de nous la confession de la vérité : « car ceux qui font du mal » aux autres, reconnoissent que cela est un mal, » lorsqu'on leur fait souffrir le même traite- » ment : » *Nam qui mala faciunt, clamant mala esse quando patiuntur* (S. AUG. *in Ps.* LVIII. *Enar.* I, *tom.* IV, *col.* 565.).

XV. De la Médisance.

La médisance attaque comme il se pratique dans la guerre : premièrement, elle tire l'épée ouvertement contre ses ennemis; secondement, elle va par embûches : « La bouche de l'homme » trompeur s'est ouverte pour me déchirer : » *Os dolosi super me apertum est* (*Ps.* CVIII. I.); troisièmement, elle assiége, elle empêche toutes les ouvertures de la justification; elle fait venir la calomnie de tant de côtés, que l'innocence assiégée ne peut se défendre : « Ils m'ont comme » assiégé par leurs discours remplis de haine : » *Sermonibus odii circumdederunt me* (*Ibid.*, 2.). Alors il n'y a de recours qu'à Dieu : « Ne » vous taisez pas, mon Dieu, sur le sujet de » mon innocence : » *Deus, laudem meam ne tacueris* (*Ibid.*, I.).

XVI. De la Vertu.

La vertu tient cela de l'éternité, qu'elle trouve tout son être en un point. Ainsi un jour lui suffit, parce que son étendue est de s'élever toute entière à Dieu, et non de se dilater par parties. Celui-là donc est le vrai sage, qui trouve toute sa vie en un jour; de sorte qu'il ne faut pas se plaindre que la vie est courte, parce que c'est le propre d'un grand ouvrier de renfermer le tout dans un petit espace : et quiconque vit de la sorte, quoique son âge soit imparfait, sa vie ne laisse pas d'être parfaite.

Il y a une grande difficulté à savoir si l'on est vertueux : il y a des vices si semblables aux vertus, des vertus auxquelles il faut si peu de détour pour les faire décliner au vice; il arrive des circonstances qui varient si fort la nature des objets et des actions; ces circonstances sont si peu prévues, si difficiles à connoître; ce point indivisible, dans lequel la vertu consiste, est si inconnu, si fort imperceptible. Aristote dit (*de Morib.*, *l.* II, *cap.* IX.) que la vertu est le milieu défini par le jugement d'un homme sage. Et qui est cet homme sage? Chacun le pense être; et si vous voulez le définir, il le faudra faire par la vertu même; et ainsi vous définissez l'homme sage par la vertu, et la vertu par l'homme sage.

Au grand courage rien n'est grand : de là il dédaigne tout ce qu'il a. Mais il ne suffit pas de s'agrandir dans les choses qu'on dédaignera, aussi bien que les autres, quand on sera le maître : il faut chercher quelque chose qui soit digne de satisfaire un grand cœur, la vertu.

La foi est hardie : rien de plus hardi que de croire un Dieu-Homme et mort. Toutes les vertus chrétiennes sont aussi hardies et entreprenantes; car elles surmontent tous les obstacles : elles doivent se faire en foi, et tenir de son caractère.

XVII. De la vraie Dévotion.

La vraie dévotion, loin d'être à craindre dans un Etat, y est au contraire d'un grand secours. « Elle défend de vouloir du mal à personne, » d'en faire à autrui, d'en dire, d'en penser de » qui que ce soit; elle ne souffre pas qu'on en» treprenne, même contre un particulier, ce qui » ne seroit pas permis contre un empereur; et » combien plus interdit-elle à son égard tout ce » qu'elle ne permet pas contre le dernier des » sujets. » *Malè velle, malè facere, malè dicere, malè cogitare de quoquam ex æquo vetamur. Quodcumque non licet in imperatorem, id nec in quemquam; quod in neminem, eò forsitan magis nec in ipsum* (TERT., *Apol., n.* 36.).

XVIII. Opposition de la nature et de la grâce.

L'Evangile nous apprend qu'il n'y a rien de plus opposé que la nature et la grâce; et néanmoins la grâce agit selon la nature, et ne pervertit pas son ordre. Quant à l'objet auquel la grâce nous applique, il y a entre elle et la nature une étrange opposition; mais quant à la manière dont la grâce nous fait agir, elle a avec la nature une entière ressemblance et une parfaite conformité. *Sicut exhibuistis membra vestra servire iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem* (*Rom.*, VI. 19.) : « Comme » vous avez fait servir les membres de votre corps » à l'injustice pour commettre l'iniquité, faites» les servir maintenant à la justice pour votre » sanctification. »

XIX. Des biens et des maux de la vie.

Il y a des biens qu'on désire pour eux-mêmes, sans avoir égard à ce qu'ils produisent, comme le plaisir qui n'a aucune mauvaise suite; d'autres que l'on désire, et pour eux-mêmes, et pour les autres biens qu'ils apportent, comme de se porter bien, d'être sage; d'autres que l'on ne désire que pour les suites, comme d'être traité quand on est malade, d'exercer quelque art pénible. Ainsi il y a des biens laborieux, et c'est une suite nécessaire de cette vie misérable, où les biens ne sont pas purs.

La vie présente est fâcheuse : on se plaint toujours de son siècle; on souhaite le siècle passé qui se plaignoit aussi du sien. La source du bien est corrompue et mêlée; aussi le mal prévaut : quand il est présent, on le croit toujours plus grand que jamais. Tous les ans, on dit qu'on n'a jamais éprouvé des saisons si dures et si fâcheuses. Dans ce dégoût « qui nous fera voir les biens » qu'on nous promet? » *Quis ostendet nobis bona* (*Ps.* IV. 6.)? En attendant, « cherchons » la paix, et poursuivons-la avec persévérance; » car elle est encore éloignée : *Quære pacem, et persequere eam* (*Ibid.* XXXIII. 14.). il faut d'abord la chercher dans sa conscience, et travailler à se l'y procurer.

XX. De l'Aumône.

Touchant l'aumône, il semble qu'il y a trois vices principaux : le premier, de ceux qui ne la font point; le second, de ceux qui ne la font point dans l'esprit de Jésus-Christ et par le principe de la foi, mais par quelque pitié naturelle; le troisième, de ceux qui la faisant, croient, en quelque sorte, s'exempter par là de la peine qui est due à leur mauvaise vie, et ne songent pas à se convertir; contre lesquels saint Augustin a dit ces beaux mots (*Enchir., cap.* LXX, *n.* 19, *tom.* VI, *col.* 223.) : « Certes, que nul ne pense pouvoir commettre » tous les jours, et racheter autant de fois par des » aumônes ces crimes horribles, qui excluent du » royaume des cieux ceux qui s'y abandonnent. Il » faut travailler à changer de vie, apaiser Dieu par » des aumônes pour les péchés passés, et ne pas » prétendre qu'on puisse, en quelque sorte, lui » lier les mains, et acheter le droit de commettre » toujours impunément le péché : » *Sanè cavendum est ne quisquam existimet infanda illa crimina, qualia qui agunt regnum Dei non possidebunt, quotidie perpetranda, et eleemosynis quotidie redimenda. In melius quippe est vita mutanda, et per eleemosynas de peccatis præteritis est propitiandus Deus; non ad hoc emendus quodam modo, ut ea semper liceat impunè committere.*

On se flatte, en ce qu'on espère de soi-même faire des aumônes quand on sera riche. Les prétextes ne manqueront pas alors pour s'en dispenser : on ne trouve pas à qui la faire; on commence à entrer en défiance de ceux qui se mêlent des affaires de charité, on retarde; on veut encore, mais on remet à un autre temps : peu à peu on n'y pense plus; après, la volonté se change, on ne le veut plus.

Respecter la main de Dieu sur notre frère, les traits de sa ressemblance et de sa face, le sang de Jésus-Christ dont il est lavé.

Si negavi quod volebant pauperibus, et oculos viduæ expectare feci,..... humerus meus à junctura suâ cadat, et brachium meum cum suis ossibus confringatur (JOB, XXXI. 16, 22. :) « Si j'ai différé de donner aux

» pauvres ce qu'ils désiroient ; si j'ai fait attendre » la veuve et lassé ses yeux, que mon bras soit » arraché de mon épaule, et que la partie supé- » rieure de mon bras se sépare de la partie » inférieure, par le brisement du coude. » Qui viole par sa dureté la société du genre humain, celui-là est justement puni par la dislocation et la fracture de ses os et de ses membres. *Membra de membro* (1. *Cor.*, XII. 27.) : « Vous êtes les » membres les uns des autres. » *Oculos viduæ :* « les yeux de la veuve, » non ses plaintes. *Expectare* : « non-seulement donner, mais prompte- » ment et sans faire attendre. »

XXI. De la Cupidité.

Pourquoi l'avarice est-elle une idolâtrie ? C'est que les richesses sont une espèce d'idole ; on y met sa confiance. *Non sperare in incerto divitiarum, sed in Deo vivo* (1. *Tim.*, VI. 17.) : « Ne point mettre sa confiance dans les richesses » incertaines et périssables ; mais dans le Dieu » vivant, » non dans cette idole muette et inanimée.

Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem (1. *Tim.*, VI. 9.) : « Ceux qui veulent » devenir riches, tombent dans la tentation. » Ceux qui veulent devenir riches : il n'a pas dit les riches, mais ceux qui veulent s'enrichir, tombent dans la tentation de le faire par de mauvais moyens. On commence par les bons : il ne manque plus qu'une injustice, une fausseté, un faux serment. *Et in laqueum diaboli* (*Ibid.*) : « Et dans le piége du diable. » De soin en soin, piége, lacet : on ne peut plus sortir de ce labyrinthe de mauvaises affaires. *Et desideria inutilia et nociva, quæ mergunt homines in interitum et perditionem* (*Ibid.*) : « Et en des » désirs inutiles et pernicieux, qui précipitent les » hommes dans l'abîme de la perdition. » *Primò inutilia ;* « premièrement inutiles ; » *secundò nociva ;* « secondement pernicieux : » car plusieurs de ceux qui étoient possédés du désir des richesses, « se sont écartés de la foi, » *erraverunt à fide* (*Ibid.*, 10.). *Fides est sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium* (*Heb.*, XI. 1.) : « La foi est le fonde- » ment des choses que l'on doit espérer, et une » pleine conviction de celles qu'on ne voit » point. » L'avarice veut voir et compter. *Et inseruerunt se doloribus multis* (1. *Tim.*, VI. 10.) : « Et ils se sont embarrassés en une » infinité d'afflictions et de peines. » Les grands pleurs dans les grandes maisons.

Non sublimè sapere (*Ibid.*, 17.) : « N'avoir » pas une haute idée de soi-même ; » c'est-à-dire, premièrement, ne pas s'estimer beaucoup ; secondement, ne point mépriser les autres ; troisièmement, ne leur pas faire d'injustice, comme si les lois n'étoient pas communes : ne les tenir bas qu'autant que cette sujétion leur est utile ; non pour contenter notre humeur ou notre fierté naturelle. La puissance est de l'ordre de Dieu, non l'insulte, ni le mépris, ni l'injure, ni les avantages injustes.

Divitibus hujus sæculi (1. TIM., VI, 17.) : « Aux » riches de ce siècle. » Les véritables riches sont ceux qui ont faim des biens de l'autre. A ceux que le siècle appelle riches, *Præcipe*, « com- » mandez : » ce sont des commandements. L'Apôtre prescrit des remèdes spécifiques aux différentes maladies : premièrement, contre l'orgueil : *Non sublimè sapere ;* secondement, contre la confiance aux richesses, il montre que c'est une idolâtrie ; troisièmement, *benè agere* (*Ibid.*, 18.), « faire du bien, » contre la paresse. Ils croient n'avoir rien à faire qu'à se divertir. Cela, c'est pour eux-mêmes. Ensuite pour le prochain : *facilè tribuere*, « donner l'aumône de bon » cœur ; » *communicare*, « participer » à leurs maux, pour participer à leur bénédiction et à leur grâce ; car celle de la nouvelle alliance est pour les pauvres.

On ne peut se rendre maître des choses en les possédant toutes ; il faut s'en rendre maître en les méprisant toutes.

Plus on a, plus on veut avoir : on agit par humeur ; l'humeur subsiste toujours : de là vient qu'on ne se contente jamais. La perte est plus sensible aux riches qu'aux pauvres ; et le désir d'avoir est aussi plus ardent dans les premiers : il faut en effet qu'il soit plus ardent, parce que la facilité est plus grande. Si l'on a tant d'ardeur lorsque le chemin étoit difficile, à plus forte raison quand on le trouve aplani. Ainsi la possession des richesses augmente le désir d'en amasser.

XXII. De l'Orgueil.

C'est un orgueil indiscipliné qui se vante, qui va à la gloire avec un empressement trop visible ; il se fait moquer de lui : c'est au contraire un orgueil habile, que celui qui va à la gloire par l'apparence de la modestie.

Quelques-uns semblent mépriser l'opinion des autres : Ce sont des hommes, disent-ils ; mais ils s'admirent eux-mêmes, ils mettent leur souverain bien à se plaire à eux-mêmes ; comme si eux-mêmes n'étoient pas hommes.

Quiconque a cette pensée, veut plaire aux autres; mais il feint de se contenter de soi-même pour l'une de ces deux raisons : premièrement, ou parce qu'il ne peut acquérir l'estime des autres, et il s'en console en se prisant soi-même : secondement, par une certaine fierté qui fait que, désirant l'estime des autres, il ne veut pas la demander, et veut l'obtenir comme une chose due; en quoi il est d'autant plus possédé de cette passion, qu'il la couvre davantage. Mais il croit toujours y arriver par cette voie; et la gloire le charmera d'autant plus, qu'il l'aura acquise en la méprisant : c'est comme un tribut qu'il exige pour marque d'une plus grande souveraineté et indépendance, comme s'il étoit au dessus même de l'honneur.

La modestie et la modération dans les honneurs peut venir de ces principes mauvais : premièrement, l'âme est contente et hume tout l'encens en elle-même; ce qui devoit être au dehors est au dedans, et y rentre bien avant : secondement, l'extérieur paroît affable, ce qui fait quelque montre de modestie; et souvent cela vient de ce que l'âme, contente en elle-même et pleine de joie, la répand sur ceux qui approchent, et les traite bien; comme au contraire une humeur chagrine décharge sa bile sur eux par un superbe dégoût.

XXIII. De l'Ambition.

Si l'on désire les fortunes extraordinaires pour satisfaire l'ambition, la foi se ruine. On veut toujours s'élever au dessus de sa condition, jusqu'à être Dieu. *Elevatum est cor tuum, et dixisti : Deus ego sum, et in cathedrâ Dei sedi; et dedisti cor tuum quasi cor Dei* (Ezech., xxviii. 2.) : « Votre cœur s'est élevé, et vous » avez dit en vous-même : Je suis un Dieu, et je » suis assis sur la chaire de Dieu; et votre cœur » s'est élevé comme si c'étoit le cœur d'un Dieu. » *Ecce ego ad te, Pharao, qui dicis : Meus est fluvius, et ego feci memetipsum* (*Ibidem*, xxix. 3.) : « Je viens à toi, Pharaon, qui dis : » Le fleuve est à moi, et c'est moi qui me suis » fait moi-même. » Si l'on cherche à élever sa maison et à l'agrandir, qu'on pense que les chrétiens ont une postérité qui ne dépend pas des grandeurs de ce monde. Si l'on aspire à une autre éternité que celle que Dieu promet, qu'on se souvienne que Dieu renverse tous ces projets ambitieux. C'est ainsi qu'il ruina la maison d'Achab, la maison de Jéhu; et que tous les jours il en fait disparoître tant d'autres appuyées sur les mêmes fondements.

Quand quelqu'un est arrivé au haut degré des honneurs auxquels l'ambition aspire, on dit : Il ne doit plus avoir de regret à mourir; et c'est précisément le contraire; parce que rien ne coûte plus que de quitter ce qu'on a aimé si passionnément.

XXIV. De l'Intérêt.

Nous sommes fortement attachés à nous-mêmes; c'est pourquoi ceux qui conduisent prennent les hommes par leurs intérêts, sachant que la probité et la vertu sont fort foibles, et ont peu d'effet dans le monde. On oublie aisément les bienfaits; ce qu'on n'oublie jamais, c'est son avantage : on engage par là les hommes; et comme il est malaisé de faire beaucoup de bien, que la source du bien est peu féconde et tarit bientôt, on est contraint de donner des espérances, même fausses. Il n'y a point d'homme plus aisé à mener qu'un homme qui espère; il aide à la tromperie.

XXV. De la Préoccupation.

Les ennemis de la justice sont l'intérêt, la sollicitation violente, la corruption. On se corrompt soi-même par l'attache à son sens et à ses impressions. Il y a un intérêt délicat, jaloux de ses pensées, qui nous préoccupe en leur faveur. Mais rien de plus dangereux que cette préoccupation : elle nous empêche de voir tout ce qui pourroit nous éclairer sur le bon parti. Elle ne se peut remarquer, parce qu'elle ne cause aucun mouvement inusité. Ainsi la première chose qu'elle cache, c'est elle-même. Elle sent que ce n'est point un intérêt étranger qui la nourrit; mais cet intérêt caché, l'amour de nos opinions : nous ne le sentons pas; car c'est nous-mêmes qu'elle trompe. C'est pourquoi Salomon demandoit à Dieu « un cœur docile à toutes les impres- » sions de la vérité, et étendu comme les bords » de la mer, » c'est-à-dire dégagé de toutes les préoccupations qui nous resserrent l'esprit, et ne nous permettent pas de comparer les différentes raisons qui doivent déterminer notre jugement : *Cor docile, et latitudinem cordis quasi arenam quæ est in littore maris* (3. *Reg.*, iii. 9; iv. 29.). Le remède à la prévention, c'est de se défier. De qui? de soi-même. Mais voilà une autre perplexité : il faut donc s'abandonner aux autres. O Dieu, trouvez le milieu : le voici; la prière, la confiance en Dieu. Appliquons-nous à écouter Jésus-Christ en toutes choses : *Ipsum audite* (Matth., xvii. 5.); mais écoutons-le de manière que nous réglions sur son jugement tout ce qui nous regarde, nos plaisirs, nos douleurs, nos

craintes, nos discours; en un mot, toute notre conduite.

XXVI. De l'Amitié.

L'amitié entre les inégaux est soutenue, d'une part par l'humilité, de l'autre par la libéralité.

Est amicus solo nomine amicus. Nonne tristitia inest usque ad mortem (*Eccli.*, XXXVII. 1.)? « Il y a un ami qui n'est ami que de » nom. N'est-ce pas une douleur qui dure jusqu'à » la mort? » Les faux amis laissent tomber dans le piége faute d'avertir. On souffre tout; on reprend avec envie; on s'en vante après comme pour se disculper : on affecte un certain extérieur dans la mauvaise fortune, pour soutenir le simulacre d'amitié, et quelque dignité d'un nom si saint.

On peut concevoir de l'inimitié contre son prochain, à cause de quelque action qu'il a faite qui nous déplaît. Cette disposition est très dangereuse : mais l'inimitié contre l'état de la personne est encore plus à craindre. Souvent on conçoit de l'envie et de l'inimitié par fantaisie, par antipathie. On ne sait pourquoi : on le sait; on ne le dit pas : on le sait et on le dit; c'est la disposition de Saül contre David.

XXVII. De la Justice.

Si les juges, qui ne sont équitables qu'aux puissants, regardoient la justice comme une reine à laquelle seule il faut complaire, ils s'empresseroient, pour mériter son approbation, de faire droit à tous sans acception de personnes.

Le zèle de la justice fait faire des injustices énormes. On voit un grand crime fait; une grande tromperie, une machination pleine d'artifices : on ne veut pas que ce meurtre, que ce vol soit impuni; à quelque prix que ce soit, on en veut connoître l'auteur; et on aime mieux deviner, au hasard de punir un innocent, que ne sembler pas avoir déterré le coupable. *Justa, justè : bona, benè.*

Pour voir quel est dans le monde l'avantage de l'injuste sur le juste, il faut supposer l'un et l'autre parfait en son art. L'injuste faisant injure, sera caché; le souverain degré d'injustice est d'être injuste et de paroître juste : au contraire, le plus haut degré de justice, c'est de ne s'émouvoir de rien, et d'être souverainement juste sans vouloir le paroître, et ne le paroissant pas en effet. Le plus heureux, au jugement de presque tous les hommes, sera l'injuste.

XXVIII. Des Rois et des Grands.

Un roi doit agir comme si Dieu étoit présent : il ne le voit pas en lui-même; mais il lui est présent par ses œuvres, comme le prince l'est dans l'étendue de ses états par ses différentes opérations. La majesté de Dieu lui doit être d'autant plus présente, qu'il en porte en lui-même une image plus vive et plus auguste.

Un roi a deux devoirs à remplir : pour le dedans, rendre la justice par lui-même, la faire rendre par ses officiers; et pour le dehors, garder la foi dans les paroles qu'il donne; mais bien prendre garde à ce qu'il promet. Car « tel promet, » qui est percé ensuite comme d'une épée par sa » conscience : » *Est qui promittit, et quasi gladio pungitur conscientiæ* (*Prov.*, XII. 18.).

Le prince, pour gouverner avec sagesse, doit juger de la disposition de ses sujets par la sienne : *Intellige quæ sunt proximi ex teipso* (*Eccli.*, XXXI. 18.). Il faut qu'il se montre tel aux particuliers qu'il voudroit qu'ils fussent à son égard, si eux étoient princes et lui particulier. Mais les princes ont bien de la peine à se mettre en comparaison : ils croient que tout leur est dû, et cependant ils doivent plus qu'on ne leur doit. Je suis, disent-ils souvent, et en eux-mêmes et par leur conduite, et il n'y a que moi sur la terre (Is., XLVII. 10.). Dieu châtie les injustices des rois après leur mort.

La justice, dans un souverain, demande de la fermeté et de l'égalité. Trois vertus sont comme les sœurs de la justice qui doit le caractériser; la constance, la prudence, la clémence : la première, pour l'affermir dans la volonté de suivre la loi; la seconde, pour le discernement des faits; la troisième, pour supporter les foiblesses et lui apprendre à tempérer en certaines choses la rigueur de la loi.

Il est plus beau d'être vaincu par la justice que de triompher par les armes : car, lorsque nous sommes vaincus par la justice, la raison triomphe en nous, qui est la principale partie de nous-mêmes; et c'est alors que les rois sont rois, quand ils font régner la justice sur eux-mêmes; parce que, comme dit Platon, « la gloire d'un règne » consiste dans l'amour de l'équité : » *Quia regni decus est æquitatis affectus.*

Un prince doit faire des conquêtes dans son propre Etat, en gagnant ses peuples à soi, en les gagnant à Dieu et à la justice, en déracinant les vices.

Un état est bien disposé par l'exemple, qui change les personnes et les forme à la vertu; au

lieu que les lois sont souvent des remèdes qui surchargent, loin de soulager.

Les princes ont des ennemis contre lesquels ils n'ont jamais l'épée tirée : ce sont les flatteurs. Contre ceux-là le prince n'est pas sur ses gardes : ce sont cependant les plus proches; et c'est l'une des épreuves de la vertu. Il faut qu'un roi soit au dessus des louanges; et il ne doit en être touché, qu'autant qu'il a sujet de craindre d'être blâmé. On traite délicatement les princes, pour leur inspirer de loin *causas odii*.

Si les grands ont peu de justice, c'est qu'ils ne peuvent s'appliquer cette première loi de l'équité naturelle : « Ne faites pas à autrui ce que » vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-» même : » *Alii ne feceris quod tibi fieri non vis;* à cause qu'ils s'imaginent que tout leur est dû, et que leur orgueil ne peut consentir à se mettre en égalité avec les autres. Pour cela, il faut qu'ils descendent et qu'ils se mettent en la place du foible; qu'ils voient en cet état ce qu'ils voudroient leur être fait : mais ils ne peuvent se résoudre à s'imaginer qu'ils sont peu de chose, ni à se mettre en la place du petit; c'est néanmoins en quoi consiste la véritable grandeur. Ils sont élevés au dessus des autres, pour soutenir leurs besoins, et entrer dans leurs justes sentiments contre ceux qui les oppriment.

XXIX. Des Gens de bien.

La justice est une espèce de martyre. L'homme de bien, dans les fonctions publiques, ne peut gratifier ses amis; l'injuste le peut. L'homme de bien se donne des bornes à lui-même; l'injuste n'en connoît aucunes. Celui à qui il fait du bien croit qu'il lui est dû; il n'oblige proprement que la société, et qui est encore une multitude toujours ingrate. Il souffre les injures et s'expose à toutes sortes d'outrages, croyant qu'il n'est non plus permis à un homme de bien de faire du mal, qu'à un médecin de tuer.

Il est peu considéré; parce qu'il ne peut se faire d'amis que par la vertu, qui est une foible ressource; parce que les hommes ordinairement sont injustes; car ils ne blâment que ceux qui sont injustes à demi. Ceux qui arrivent par leur injustice jusqu'à opprimer l'autorité des lois, sont loués, non-seulement par les flatteurs, mais parce qu'en effet le genre humain ne juge que par les événements; que l'injustice impunie passe aisément pour justice, si peu qu'elle ait d'adresse pour se couvrir de prétextes, et que les hommes estiment heureux ceux qui sont venus à ce point. Car il est vrai que les hommes ne blâment l'injustice que parce qu'ils ne peuvent la faire, et qu'ils craignent de la souffrir.

De tout cela il résulte que c'est principalement aux grands de pratiquer la justice : premièrement, parce qu'ils sont personnes publiques, dont le bien, comme tels, est le bien public; secondement, parce qu'ils ne craignent rien à cause de leur puissance; troisièmement, parce que leur appui doit être l'amour, la reconnoissance, le respect de la multitude qui aime la justice, dont l'amour ne se corrompt en nous qu'à cause des intérêts particuliers.

Les hommes se réjouissent quand ils voient tomber ceux qui sont gens de bien; ils prennent plaisir de le publier. Premièrement vous les blâmez; ils font plus, ils se condamnent, ils se châtient : secondement quand vous péchez par leurs exemples, vous faites pis qu'eux; car ils ne cherchent pas à s'excuser. « Ainsi celui-là est » plus criminel que David, qui ose se permettre » les crimes de ce roi, parce que c'est lui qui les » a commis : » *Inde anima iniquior, quæ cùm propterea fecerit quia fecit David, pejus fecit quàm David* (S. Aug., *Enar. in Ps.* L, *t.* IV, *col.* 463.).

Quand vous croyez qu'on ne peut pas être homme de bien à la Cour, vous rendez témoignage contre vous-même, vous vous condamnez vous-même.

Tant qu'on est attaché au monde, on ne soupçonne pas qu'on puisse seulement aimer Dieu; on prend tout à mal.

Les méchants ne veulent point trouver de bons; de peur de conviction, et pour ne point se joindre aux bonnes œuvres. De tout temps, la profession de vouloir bien faire a été odieuse au monde.

On hait les gens de bien; « parce qu'ils ren-» dent témoignage contre le monde, que ses » œuvres sont mauvaises. » *Quia testimonium perhibeo de illo quòd opera ejus mala sunt* (Joan., VII. 7.). On en médit; on donne de mauvaises couleurs à leurs actions : on veut se persuader et dire qu'il n'y en a point.

On ne sauroit s'élever trop fortement contre ceux qui s'imaginent qu'il n'y a point de vrais pieux : d'où résulte, premièrement, qu'ils désespèrent de le pouvoir devenir; secondement, qu'ils ne se joignent à aucune œuvre de piété, parce qu'ils soupçonnent toujours du mal caché.

[Pour prémunir les esprits] contre la tentation qu'il n'y a point de gens de bien, disons-leur : *Estote tales, et invenietis tales :* « Soyez tels » que vous désirez de voir les autres, et vous en

» trouverez qui vous ressemblent. » Dans la grange, tout semble paille, le bon grain est mêlé et caché dedans ; il faut profiter de ce mélange. L'Eglise est ici-bas comme dans un pèlerinage ; elle est étrangère, faut-il s'étonner si elle est mêlée de tant d'étrangers?

XXX. Du Monde.

Le monde est une comédie qui se joue en différentes scènes. Ceux qui sont dans le monde comme spectateurs, souvent le connoissent mieux que ceux qui y sont comme acteurs.

Dieu envoie annoncer, avec diligence, à ceux qui espèrent toujours dans le monde, aux gens de la Cour, que leur espérance engage : *Væ terræ* : « Malheur à la terre. » Mais à qui ce malheur? *Ite, angeli, veloces, ad gentem convulsam et dilaceratam, ad gentem expectantem et conculcatam :* « Allez en diligence, » ambassadeurs, vers une nation divisée et déchi- » rée, vers une nation qui espère et qui attend, » et qui est foulée aux pieds. » Et combien n'est-elle pas foulée aux pieds! *Cujus diripuerunt flumina terram ejus* (Is., XVIII. 1, 2.) : « dont » la terre est ravagée par l'inondation des fleu- » ves : » à qui tout ce qui coule et s'échappe a ôté tout le solide.

Les vanités, les vices nous trompent dès le commencement du monde, et nous ne sommes pas encore désabusés de leur tromperie.

XXXI. Du Temps.

Notre vie est toujours emportée par le temps qui nous échappe ; tâchons d'y attacher quelque chose de plus ferme que lui.

Il est tard de ménager quand on est au fond : rien de plus essentiel que de travailler de bonne heure. Il faut épargner le temps de la jeunesse : celui qui reste au fond n'est pas seulement le plus court, mais le plus mauvais, et comme la lie de tout l'âge.

XXXII. Il faut régler sa vie.

C'est un grand défaut dans les hommes de vouloir tout régler, excepté eux-mêmes.

Il y a des gens qui commencent à vivre lorsqu'il faut cesser de vivre ; ou plutôt qui ont cessé de vivre avant de commencer. Ceux-là commenceront à la mort une malheureuse stabilité. La providence de Dieu a ses fins déterminées, auxquelles arriveront enfin, sans y penser, ceux qui ne se déterminent jamais. Ce sera la fin de leur inconstance. Il faut donc se déterminer; « il faut donc régler sa vie, et l'accomplir de ma- » nière que chaque jour nous tienne lieu de toute » la vie : » *Id ago ut mihi instar totius vitæ sit dies.* (SENEC., *Ep.* LXI.).

Je converse avec moi-même comme avec le plus légitime censeur de ma vie.

XXXIII. De l'Homme.

Rien de moins important que ce que fait l'homme, parce qu'il est mortel : rien de plus important, par rapport à l'éternité.

Il semble que la perfection de chaque chose consiste en son action ; car chaque chose a son action. La perfection et le bien d'un architecte, c'est de bâtir ; et du peintre, comme tel, de faire un tableau ; et ainsi des autres. Quoi donc, les artisans, ceux même qui font profession des arts les plus mécaniques ont leurs actions ; les cordonniers, les maçons, les charpentiers : l'homme seul se trouveroit-il être sans action? La nature l'aura-t-elle destiné à une oisiveté éternelle? l'aura-t-elle formé si beau, si adroit, si désireux de savoir, pour le laisser toujours inutile? ou bien ne faut-il pas dire plutôt que si les yeux, les oreilles, le cœur, le cerveau, et généralement toutes les parties qui composent l'homme ont leur action, l'homme aura outre celles-là quelque action, quelque ouvrage, quelque fonction principale? Quelle donc pourra être sa fonction? car certes la faculté de croître lui est commune avec les plantes. Or il est ici besoin de quelque chose qui lui soit propre, parce que nous trouvons que la perfection de chaque chose est d'exercer l'action que Dieu et la nature lui ont donnée, pour la distinguer des autres. Par exemple, la perfection du joueur de luth, en tant qu'il est tel, ne consiste pas en ce qu'il peut avoir de commun avec l'arithméticien et le peintre, comme peuvent être la subtilité de la main et la science des nombres ; mais en ce qui lui est propre. Par cette même raison, il est clair que l'homme ne peut pas trouver sa perfection dans les fonctions animales : car les bêtes brutes l'égalent, et le surpassent même quelquefois en cette partie. Que si nous trouvons, après une exacte recherche de tout ce qui est dans l'homme, que la raison est tout ensemble ce qu'il a de plus propre et de plus divin, ne faudra-t-il pas décider que la perfection de l'homme est de vivre selon la raison? Et de là il résulte que c'est dans cet exercice que consiste sa félicité. Car il est certain que chaque chose est heureuse, quand elle est parvenue à la perfection pour laquelle elle est née; et le bonheur du joueur de luth, comme tel, est de toucher délicatement cet instrument si harmonieux. Car, comme le propre du joueur de luth c'est de jouer

du luth ; aussi est-ce du bon joueur de luth d'en jouer selon les règles de l'art. Que si l'homme n'avoit d'autre qualité que celle de jouer du luth, il seroit parfaitement heureux quand il auroit atteint la perfection de cette science. Il en est de même de la raison; et encore qu'il y ait en l'homme autre chose que la raison, si est-ce néanmoins qu'elle est la partie dominante, et l'autre est née pour lui obéir : par où il paroît que la félicité de l'homme consiste à vivre selon la raison. En quoi il ne faut pas prendre garde aux sentiments des particuliers : car l'esprit de l'homme est capable d'errer, non moins dans le choix des choses qu'il faut faire pour être heureux, que dans la connoissance de toutes les autres vérités. De sorte qu'il ne faut pas avoir égard à ceux qui se sont figuré une fausse idée de bonheur; et ainsi leur imagination étant abusée, ils semblent jouir de quelque ombre de félicité : semblables aux hypocondriaques, dont la fantaisie blessée se repaît du simulacre et du songe d'un plaisir vain et chimérique, et d'un fantôme léger, d'un spectacle sans corps.

Dieu a attaché des armes naturelles aux animaux, des ongles aux lions, des cornes aux taureaux, des dents aux sangliers : il les a au contraire séparées et détachées de l'homme, pour modérer en lui l'appétit de la vengeance; [afin de le porter à ne les prendre] que par raison, [et l'engager à] y penser [avant de s'en servir.]

Les hommes affectent une liberté farouche qui ne connoît aucune règle, et ne veut dépendre que de son inclination. Les bêtes ne nuisent que par nécessité ou colère; l'homme par plaisir. Quoique la nature semble armée de toutes parts contre nous, pour nous contenir dans les justes bornes; rien n'est capable de modérer la violence de nos passions, tant elles sont indomptables.

Un défaut qui empêche les hommes d'agir, c'est de ne sentir pas de quoi ils sont capables. Trois choses les en empêchent : la crainte, pour ne s'être pas éprouvés; la paresse, pour ne vouloir pas travailler; l'application ailleurs, pour satisfaire sa légèreté. La crainte présuppose un bon principe, le désir de bien faire; il le faut animer : la paresse vient de lâcheté; il faut la combattre : l'application ailleurs vient de différentes causes; il faut se captiver. Il est à regretter qu'un bon naturel ne se mette pas à son meilleur usage.

XXXIV. De la Société.

La société consiste dans les services mutuels que se rendent les particuliers; c'est pourquoi elle se lie par la communication et permutation : et tout cela est né du besoin, parce qu'il n'est pas possible qu'un seul homme puisse suffire à tout. Ainsi la société demande la diversité des ouvrages; car s'il n'y en avoit que d'une sorte, chacun seroit suffisant à soi-même. De là vient que deux médecins ne composeront jamais une société; mais le médecin, par exemple, et le laboureur. Ils se donnent donc l'un à l'autre les choses dont ils ont besoin. Mais d'autant qu'il y en a dont l'ouvrage vaut mieux que celui des autres, afin d'obliger le meilleur à donner au moindre, il a fallu faire une mesure commune, et cela les hommes l'ont fait par l'estimation. Or, afin que cela fût plus commode, d'autant qu'il sembloit extrêmement difficile d'égaler des choses de si différente nature, comme une maison et du blé, on a introduit l'usage de l'argent. Je vous donne mon blé, par exemple; mais j'aurai besoin d'un logement dans quelque temps. Je fais un échange avec Paul, afin de me loger : mais Paul n'a pas de quoi m'accommoder; il substitue de l'argent en la place du logement que je lui demande; et ainsi l'argent m'est comme caution que je pourrai avoir une maison quand la nécessité me pressera, sans quoi il est évident que je ne délivrerois pas mon blé que je ne visse la maison en mes mains. C'est pourquoi Aristote appelle l'argent, *Fidejussor nummus, sponsor* (*de Morib. lib.* v, *cap.* VIII.).

L'argent n'est pas une chose que la nature désire pour lui-même : car les métaux par eux-mêmes n'ont aucun usage utile au service de l'homme. Aussi dans l'origine des choses, les richesses consistoient dans la possession des biens dont la nature avoit besoin, et dont le désir nous est naturel, tel qu'est le froment, le vin et les troupeaux : nous le voyons dans les patriarches. Que si l'argent ne nous est nécessaire que comme substitué en la place de ces choses, le désir n'en doit pas être plus grand qu'il seroit de ces choses-là même. Le désir maintenant va à proportion du besoin : or les bornes du besoin sont étroites. La nature est sobre et se contente de peu; mais la cupidité est venue qui ne s'est plus voulu contenter du nécessaire; par les degrés du commode, du plaisant, du bienséant, elle est montée au délicieux, au mou, au superflu, au somptueux. Nous nous sommes fait certaines règles d'une bienséance incommode; d'où il est arrivé qu'un homme peut être pauvre, et néanmoins ne manquer de rien de ce que la nature désire : et cela c'est absolument ne manquer de rien; parce qu'il faut contenter la nature, non l'opinion. La pauvreté n'est plus opposée à la nécessité, mais

au luxe ; et ainsi ce que dit Aristote se vérifie en cette rencontre : « Que les hommes ne travaillent » qu'à irriter la soif de leurs cupidités (*de Morib.* » *lib.* VII, *cap.* XV.). »

XXXV. Des Arts.

Les arts ne se profitent pas à eux-mêmes, mais à ceux auxquels ils président. La médecine a pour objet la conservation ou le rétablissement de la santé de ceux qu'elle traite, l'art pastoral ne tend à autre chose, sinon que les troupeaux soient en bon état : et comme l'art pastoral et les autres arts ne profitent rien d'eux-mêmes à qui s'en sert, il a été besoin d'y établir quelque récompense pour ceux qui les exercent. L'art de gouverner est de même ; et il faudroit que les hommes fussent obligés, par quelques gages, d'accepter le gouvernement, ou sous quelques peines. La peine est d'être soumis aux méchants, qui contraint les bons d'accepter la conduite : de sorte que s'il y avoit une ville où tous les hommes fussent bons, on se battroit pour ne pas conduire, avec le même empressement que l'on fait maintenant pour gouverner. Car il n'y a point d'homme assez insensé qui n'aime mieux qu'on pourvoie justement à tous ses besoins, que de se faire des affaires en se chargeant de subvenir à ceux des autres.

XXXVI. De la Guerre.

La guerre est une chose si horrible, que je m'étonne comment le seul nom n'en donne pas de l'horreur : en quoi je ne puis souffrir l'extrême brutalité des anciens, qui avoient fait une divinité pour la guerre ; au lieu qu'un esprit qui ne s'occupe qu'aux armes est, non un Dieu, mais une furie. S'il venoit un homme ou du ciel ou de quelque terre inconnue et inaccessible, où la malice des hommes n'eût pas encore pénétré, à qui on fît voir tout l'appareil d'une bataille et d'une guerre, sans lui dire à quoi tant de machines épouvantables, tant d'hommes armés seroient destinés ; il ne pourroit croire autre chose, sinon que l'on se prépare contre quelque bête farouche ou quelque monstre étrange, ennemi du genre humain. Que si on venoit à lui dire que cela se prépare contre des hommes, il ne faut point douter que ce récit ne lui fît dresser les cheveux, qu'il n'eût en abomination une si cruelle entreprise, et qu'il ne maudît mille et mille fois ceux qui l'auroient conduit en une terre si inhumaine. Mais encore souffrons que les nations se battent les unes contre les autres ; puisque telle est notre inhumanité et notre fureur, que lorsque nous nous trouvons séparés de quelques fleuves ou quelques montagnes, et où par quelques légères différences de langage ou de mœurs, nous semblons oublier que nous avons une nature commune. Mais que des peuples qui se sont associés ensemble sous les mêmes lois et le même gouvernement, afin de se prêter un secours mutuel ; que ces peuples, dis-je, se détruisent eux-mêmes par des guerres sanglantes, cela passe à la dernière extrémité de la fureur.

XXXVII. Du Corps.

[Penser que] le corps n'est qu'une victime que la charité consacre ; en l'immolant, elle le conserve, afin de le pouvoir toujours immoler : une masse de boue qu'on pare d'un léger ornement à cause de l'âme qui y demeure. Si un roi étoit obligé de demeurer dans quelque pauvre maison, [il lui procureroit un] ornement passager, [et y feroit briller] quelque rayon de la magnificence royale. Ainsi cette terre et cette poussière, qui forme notre corps, est revêtue de quelque éclat en faveur de l'âme qui doit y habiter quelque temps. Toutefois c'est toujours de la poussière, qui, au bout d'un terme bien court, retombera dans la première bassesse de sa naturelle corruption.

Plût à Dieu que je m'ensevelisse avec Jésus-Christ pour être son cohéritier ! Car que faisons-nous, chrétiens, que faisons-nous autre chose, lorsque nous flattons ce corps, que d'accroître la proie de la mort, lui enrichir son butin, lui engraisser sa victime ? Pourquoi m'es-tu donné, ô corps mortel, fardeau accablant, soutien nécessaire, ennemi flatteur, ami dangereux, avec lequel je ne puis avoir ni guerre ni paix, parce qu'à chaque moment il faut s'accorder, et à chaque moment il faut rompre ? O inconcevable union, et aliénation non moins surprenante ! malheureux homme que je suis ! Et vous vous attachez à ce corps mortel, et vous bâtissez sur ces ruines, et vous contractez avec ce mortel un amitié immortelle ?

Je ne sais pourquoi je suis uni à ce corps mortel, ni pourquoi étant l'image de Dieu, il faut que je sois plongé dans cette boue. Je le hais comme mon ennemi capital, je l'aime comme le compagnon de mes travaux : je le fuis comme ma prison, je l'honore comme mon cohéritier.

Regarder la vie comme un faux ami ; fermer les sens, vivre hors de la chair et du monde, recueilli en soi, conversant avec soi et avec Dieu.

Mener une vie au dessus de tout ce qui est visible, et recevoir les idées divines, toujours nettes et immuables, nullement mélangées des formes terrestres, errantes et vagues, que le mouvement des choses humaines nous imprime. Etre par ce moyen, et devenir de plus en plus un miroir très net de Dieu et des choses divines; s'élever à la lumière par la lumière, c'est-à-dire, à la plus claire par la plus obscure : goûter par avance la vie céleste.

XXXVIII. De la Mort.

Voyez cette bouche ouverte, ce visage alongé, cette respiration entrecoupée, ce jugement offusqué qui revient par certains moments comme de fort loin : autant de signes prochains de la mort. Les amis du moribond, vivement affligés, se livrent à une sorte de désespoir, qui leur fait tout tenter pour rappeler le mourant à la vie : chacun s'empresse à le secourir quand on ne peut plus rien; et dans les vicissitudes de la maladie, on passe successivement de la tristesse à la joie, et de l'une à l'autre. S'il paroît quelque mieux dans l'état du malade, on aperçoit, sur ceux qui l'environnent, un rayon d'espérance qui illumine tout-à-coup le visage comme à travers d'un nuage; et enfin, lorsque le malade est aux prises avec la mort, tout le monde court sans savoir où : dès qu'il est expiré, la douleur éclate par les cris et les sanglots. Le temps semble adoucir le chagrin que cause cette mort : sa femme ne pleure plus, et croit être tranquille; cependant elle demeure étourdie, comme si elle étoit tombée du haut d'un clocher. On ne peut imaginer la mort; on croit à toute heure voir entrer le défunt; l'âme, afin de suppléer la présence de l'objet qu'elle aime, fait effort pour rendre sa douleur immortelle : son affection envers la mémoire de son ami, et le désir de le faire revivre, lui fait prendre tous les moyens qui peuvent réparer sa perte. On voit par là combien on a raison de dire que cela est un des principes de l'idolâtrie; un reste de l'immortalité perdue nous fait ainsi combattre contre la mort. Mais il est fort nécessaire de se préparer de bonne heure à perdre ce qui nous est cher; car dans le coup on écoute peu les consolations.

La mort nous doit rendre plus forts contre la douleur, et la douleur contre la mort. Dans l'heure de la mort, deux sentiments à corriger : premièrement, la crainte, celle qui trouble; secondement, quand tout est désespéré, par dépit on voudroit bientôt finir, et par impatience à cause de la douleur.

XXXIX. Funestes effets des plaisirs.

L'intempérance a attiré les plus terribles châtiments. Il ne faut pas jeter les yeux sur l'objet, ni se permettre le moindre retour : se rappeler la femme de Lot. L'adultère de David a été plus puni que son meurtre. La volupté affoiblit le cœur, et énerve le principe de droiture, comme on le voit dans Samson et dans Salomon. La volupté commence ses attaques par les yeux; ce sont les premiers qui se corrompent. L'impudicité est nommée la première et avec l'idolâtrie; elle s'excuse toujours sur sa foiblesse. La luxure et la dépense se tournent en cruauté.

XL. Des Passions.

Le plaisir d'être maître de soi-même et de ses passions doit être balancé avec celui de les contenter; et il emportera le dessus, si nous savons comprendre ce que c'est que la liberté.

Inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum sine malitiâ (*Sap.*, IV. 12.) : « Les » passions volages de la concupiscence renversent » l'esprit, même éloigné du mal. » Pourquoi? Parce que errants d'un désir à un autre, à la fin il s'en trouve quelqu'un qui nous surprend; comme un malade chagrin, qu'on tâche de divertir, tantôt par un objet, tantôt par un autre : on lui propose des jeux de toutes façons; enfin insensiblement on l'amuse.

XLI. Comment on s'engage dans les emplois.

Nous nous plaignons de notre ignorance; mais c'est elle qui fait presque tout le bien du monde : ne prévoir pas, fait que nous nous engageons. C'est ainsi qu'on entre dans le mariage et dans les emplois, qu'on se détermine à aller à la guerre: on n'a qu'une vue générale des incommodités qui s'y trouvent. On s'engage, on trouve mille accidents imprévus : on voudroit retourner en arrière; il est trop tard, on est engagé.

XLII. Les parents ne doivent pas s'opposer à la vocation de leurs enfants. Vertus de sainte Fare.

Que n'a pas gâté la concupiscence? elle a vicié même l'amour paternel. Les parents jettent leurs enfants dans les religions sans vocation, et les empêchent d'y entrer contre leur vocation.

Les parents de sainte Fare veulent la forcer d'entrer dans le mariage : mais on la veut ôter à Jésus-Christ; on lui veut ravir l'Epoux céleste. Sainte Fare s'en prend à ses yeux innocents, qu'elle éteint, qu'elle noie dans un déluge de larmes. Cette sainte, qui se renferme, a voulu n'être jamais vue et ne jamais voir.

Mais quelle fut la fécondité de sainte Fare, par

l'union qu'elle contracta avec l'Epoux céleste? Le voisinage, tout le royaume, l'Angleterre même, recueillirent les précieux fruits de ce mariage tout divin. Elle enfanta à Jésus-Christ saint Faron son frère, que je ne puis nommer sans confusion et sans consolation : sans consolation, parce qu'il m'apprend mes devoirs; sans confusion, parce qu'il accable mon infirmité par l'exemple de ses vertus. Diocèse de Meaux, ce que tu dois à Fare est inestimable; tu lui dois saint Faron. Et vous, mes filles, qui avez pour mère et pour modèle sainte Fare, donnez, par vos prières, un imitateur de saint Faron à ce diocèse.

XLIII. Vertus de sainte Gorgonie.

Elle ne s'est point souciée de se charger d'or, ni de pierreries, ni de cette beauté étrangère qu'on achète ou qu'on s'attache par artifice, faisant un idole de l'image de Dieu. [Point d'autre] rouge [sur son visage] que celui que causoit la pudeur, ni de blanc que celui que donne l'abstinence : elle laissoit les autres ornements à celles à qui la pudeur est une honte, qui désirent la santé pour la beauté, l'embonpoint, la vivacité pour le teint; laides par leur beauté empruntée, déshonorées par leurs ornements artificiels, défigurées par leur air, choquantes et importunes par leur agrément affecté.

Qui a plus su? qui a moins parlé? O corps exténué! ô âme, qui soutenoit le corps presque sans aucune nourriture! ou plutôt, ô corps contraint de mourir avant la mort même, afin que l'âme fût en liberté! O membres tendres et délicats, couchés sur la dure! O gémissements! ô cris de la nuit pénétrant les nues, perçant jusqu'à Dieu! ô fontaines de larmes, sources de joie! O Eve! ô appât du plaisir sensible et goût du fruit défendu, surmontés par la continence! O Jésus-Christ! ô sa mort! ô son anéantissement et sa croix, honorés par la pratique de la pénitence! O femme, qui a fait voir que la différence du sexe n'est pas dans l'esprit ni dans le cœur!

XLIV. Honneur dû aux Saints.

Le vrai honneur que nous devons rendre aux saints, c'est de les imiter. Leurs reliques nous prêchent, en nous invitant à suivre leurs exemples; elles nous demandent un reliquaire vivant, les vertus, le cœur.

XLV. Des Prédicateurs.

Condition périlleuse des prédicateurs, à qui il n'y a rien, ni tant à désirer, ni tant à craindre, que la satisfaction et même le profit de leurs auditeurs.

Nous parlons contre le luxe, et on nous l'amène devant nos yeux; nous élevons nos voix contre les irrévérences scandaleuses, et nous n'entendons autre chose. Il y a quelques gens de bien qui gémissent en leur conscience, qui disent en eux-mêmes : Ils ont raison. Mais nous ne les connoissons pas : ils se cachent parmi la presse, et ils nous échappent.

PENSÉES DÉTACHÉES.

I. Il y en a qui ne trouvent leur repos que dans une incurie de toutes choses, qui ne prennent rien à cœur, qui se donnent à ce qui est présent, et n'ont du futur aucune inquiétude; non point parce qu'ils ne croient pas, mais parce qu'ils n'y songent pas. Ils ne nient pas, mais ils ne sont pas persuadés du siècle futur.

II. Les hommes estiment foiblesse de ne s'attendre qu'à Dieu. Il y a un athéisme caché dans tous les cœurs, qui se répand dans toutes les actions. On compte Dieu pour rien; on croit que quand on a recours à Dieu, c'est que les choses sont désespérées, et qu'il n'y a plus rien à faire.

III. La curiosité nous porte à disputer des choses divines, et produisent en nous l'empressement d'en parler; de là naît ensuite le mépris et l'indifférence : il semble qu'on s'intéresse pour la piété; et dans le fait, on en détruit tout l'esprit. La curiosité veut aller toute seule; la foi accorde et tempère toutes choses.

IV. Il y a des hypocrites qui ont dessein de tromper; il y des hypocrites qui trompent, et n'en ont pas précisément le dessein; mais qui agissent par bienséance et ne veulent point donner de scandale : les premiers sont plus dangereux pour les autres, et les seconds pour eux-mêmes.

V. Il semble qu'il y ait des personnes que Dieu n'ait destinées que pour les autres, pour instruire, pour donner exemple. Ils ont une demi-piété, des sentiments imparfaits de dévotion; parce que cela règle du moins l'extérieur, et est nécessaire pour cet effet : mais le sceau de la piété, c'est-à-dire, les bonnes œuvres et la conversion du cœur ne s'y trouvent pas; ils ne s'abstiennent pas des péchés damnables.

VI. Combien en voit-on qui se servent de la philosophie, non pour se détacher des biens de la fortune; mais pour plâtrer la douleur qu'ils ont de les perdre, et faire les dédaigneux de ce qu'ils ne peuvent avoir!

VII. *Nisi venerit discessio primùm* (2. *Thess.*, II. 3.) : « Il ne viendra point que la » révolte et l'apostasie ne soit arrivée auparavant. » Quel est ce mystère d'iniquité, cette apostasie des hommes quittant Jésus-Christ, en sorte qu'il ne trouve plus de vraie foi parmi eux? *Non inveniet fidem* (Luc., XVIII. 8.). Ce mystère d'iniquité est fait pour éprouver ses élus et ses fidèles serviteurs, et il consiste dans la corruption des maximes de l'Evangile et l'établissement de l'anti-christianisme.

VIII. *Nonne et ethnici hoc faciunt* (Mat., V. 47.)? « Les païens ne le font-ils pas aussi? » Il faut que notre justice passe celle des Gentils, qu'elle passe même celle des Pharisiens. Quand serons-nous chrétiens, nous qui ne sommes pas encore arrivés au premier degré, qui est celui de la philosophie et sagesse purement humaine?

IX. Les chrétiens doivent apprendre à profiter de tout, des biens et des maux de la vie, des vices et des vertus des autres, de leur persévérance et de leur chute, de leurs tentations, de leurs propres fautes et de leurs bonnes actions.

X. *Utamur nostro in nostram utilitatem* (S. Bern., *Hom.* III. *sup.* Missus, *n.* 14, *t.* I, *col.* 748.) : faire usage de Dieu pour aller à Dieu, c'est la vie chrétienne.

XI. *Fili, in vitâ tuâ tenta animam tuam; et si fuerit nequam, non des illi potestatem* (*Eccli.*, XXXVII. 30.) : « Mon fils, éprouvez » votre âme pendant votre vie, et si vous trouvez » que quelque chose lui soit dangereux, ne la lui » accordez pas. » La tentation dans les grandes charges, dans les grandes affaires, c'est qu'on les trouve si importantes, qu'on y donne tout, et que l'affaire du salut s'oublie.

XII. Que vous vous faites de belles maisons! que vous acquérez de belles terres! Pourquoi vous faites-vous de nouveaux liens? Pourquoi aggravez-vous votre fardeau? Votre maison est bâtie, votre héritage est assuré, toutes vos acquisitions sont faites; il n'y a plus qu'à se mettre en possession.

XIII. En l'autre vie tout est infiniment plus vif qu'en celle-ci. Nous n'avons ici qu'une ombre de plaisir, et qu'une ombre de douleur. Nous ne saurions concevoir toutes les puissances du siècle futur, *Virtutes sæculi venturi* (*Hebr.*, VI. 5.). La vertu, la force, la puissance, se montrent là : tout ce qui est en cette vie n'est rien.

XIV. On voit dans les hommes le désir de plaire; c'est le premier péché par complaisance: on y voit aussi le désir de contredire. Comment accorder de si grandes contradictions? C'est que nous voulons tout rapporter à nous, et ne pouvons souffrir ce qui s'oppose à nos désirs. De la première source vient la flatterie; de l'autre, la plupart des désordres de la vie.

XV. Le précepte n'empêche pas le péché, parce qu'il faut boucher la source, qui est la convoitise : au contraire, le précepte irrite le désir; car l'âme fait effort quand on veut lui ôter ce qu'elle regarde comme son bien. Or quand on lui défend, on lui arrache déjà, en quelque sorte, ce qu'elle possède par l'amour, et elle accroît son effort pour le retenir.

XVI. On pèche principalement en deux manières à l'égard de soi-même, par les paroles; par des discours de vanité, en publiant ce qu'il faut taire; par des discours de curiosité, en s'enquérant de ce qu'il ne faut pas savoir.

XVII. [Par un raffinement de] délicatesse, on hait la médisance, la galanterie grossière : pourvu qu'on la tourne agréablement, [on n'en a plus d'horreur.] La haine du vice a fait qu'on en parle avec circonspection; la haine n'est plus que pour les paroles et les apparences.

XVIII. Peut-on mettre en comparaison ce que vous faites de bien avec ce que vous faites de mal? Pourquoi péchez-vous? parce que vous aimez le péché. Pourquoi pricz-vous? parce que vous craignez : l'un donc par l'inclination, l'autre par une espèce de force.

XIX. Il est important que l'esprit soit dompté : nous n'avons pas le courage de retrancher nous-mêmes notre volonté; Dieu, comme souverain médecin, le fait en plusieurs manières; et surtout par les contradictions qu'il nous envoie. Les véritables vertus se font remarquer durant les persécutions.

XX. *De peccato triumphum agere* (S. Greg., *Nazian. Orat.* XL, *n.* 26, *tom.* I, *pag.* 657.) : « Triompher du péché comme un conquérant, » qui, non content d'avoir vaincu, choisit un » jour pour triompher : » mener ainsi ce péché, ce roi captif en triomphe par une pénitence publique et édifiante. Deux sortes de personnes ont besoin de conversion : les honnêtes païens, qui n'ont que des vertus morales, et ceux qui ont commis de grands crimes.

XXI. Les criminels doivent agir différemment envers un juge qu'ils ne feroient envers un père : envers un juge, on nie, on se défend, on s'excuse : envers un père, on confesse, on promet, on demande grâce; on ne défend pas le passé, on donne des assurances pour l'avenir.

Un juge veut la punition, et un père l'amendement du criminel; c'est pourquoi il oublie le passé, pourvu qu'on stipule pour l'avenir.

XXII. Dieu veut que nous le servions avec ferveur; c'est pourquoi il fait naître en nous les passions qui font agir ardemment, comme l'émulation.

XXIII. Il faut mener les hommes passionnés comme des enfants et des malades, par des espérances vaines.

XXIV. Pour pratiquer la patience chrétienne, il faut souffrir les maux, souffrir le dégoût, souffrir le délai.

XXV. *Orantes nolite multùm loqui* (MAT., VI. 7.) : « N'affectez point de parler beaucoup » dans vos prières. » Jésus-Christ nous avertit ici d'éviter les prières où l'on ne fait que parler sans sentiment, où le cœur ne dit rien de lui-même, mais va tout emprunter de l'esprit.

XXVI. La retraite et l'oraison nous apprennent à mourir; parce que celle-là détache les sens des objets extérieurs; et celle-ci, l'esprit des sens.

XXVII. Dieu enseigne quelquefois aux hommes des choses qu'ils ne pensent pas savoir : « J'ai » instruit une veuve, dit-il à Elie, pour te » nourrir (3. *Reg.*, XVII. 9). » Elle n'en savoit rien ; [mais elle y étoit toute préparée par] la disposition secrète du cœur.

XXVIII. L'Ecriture donne de l'âme à ce qui n'en a pas, pour bénir Dieu; du corps à ce qui n'en a pas, pour nous rendre plus sensibles les opérations divines, et s'accommoder à notre foiblesse. *Misericordia et veritas obviaverunt sibi; justitia et pax osculatæ sunt* (*Psal.* LXXXIV. 11.) : « La miséricorde et la vérité se » sont rencontrées; la justice et la paix se sont » donné le baiser. »

XXIX. Combien l'esprit de raillerie est-il opposé au salut et au sérieux de l'Evangile? *Væ vobis, qui ridetis* (LUC., VI. 25.) : « Malheur » à vous, qui riez. » Les gens du monde ne savent eux-mêmes pourquoi ils y sont attachés.

XXX. Nous agissons par humeur et non par raison; c'est pourquoi l'ambition ni l'avarice ne se changent pas pour avoir ce qu'elles demandent, parce que l'humeur demeure toujours. Les appétits, qui consistent à remplir les organes corporels, se finissent, à cause que les organes sont bornés : mais dans les appétits où l'imagination doit être remplie, il n'y a nulle fin; c'est ce qui s'appelle agir par humeur.

XXXI. Rien de plus commun dans la bouche des hommes que le mensonge, et de prendre à témoin la première vérité. Quiconque ment, ne garde point la foi qu'il exige; car il veut que celui à qui il ment, lui soit fidèle dans la chose même sur laquelle il le trompe. Or, celui qui viole la foi donnée, est coupable d'une grande injustice.

XXXII. On dit : Cet homme m'a ôté mon honneur. Comment? en me faisant un affront. Ce n'est pas lui qui vous l'ôte; car l'injuste injure étant mal fondée, n'ôte rien; c'est l'opinion de ceux qui jugent mal des choses.

XXXIII. La renommée nous en impose, quoique cent fois on ait été trompé par ses faux bruits. Cette séduction a pour principe, ou la malignité de notre cœur, toujours prêt à s'ouvrir à la médisance, ou notre amour-propre, aussi empressé à se persuader tout ce qui peut flatter l'intérêt de ses désirs.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT SULPICE,

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE MÈRE.

Trois grâces dans l'Eglise, pour surmonter le monde et ses vanités; ces trois grâces réunies en saint Sulpice. Innocence de sa vie à la Cour; ses vertus dans l'épiscopat; sa retraite avant sa mort, pour régler ses comptes avec la justice divine. Excellentes leçons qu'il fournit, dans ces différents états, aux ecclésiastiques et à tous les chrétiens.

Nos autem non spiritum hujus mundi accepimus, sed spiritum qui ex Deo est, ut sciamus quæ à Deo donata sunt nobis.

Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde, mais un esprit qui vient de Dieu, pour connoître les choses qu'il nous a données (1. *Cor.*, II. 12.).

Chaque compagnie a ses lois, ses coutumes, ses maximes et son esprit; et lorsque nos emplois ou nos dignités nous donnent place dans quelque corps, aussitôt on nous avertit de prendre l'esprit de la compagnie dans laquelle nous sommes entrés. Cette grande société, que l'Ecriture appelle le monde, a son esprit qui lui est propre, et c'est ce que l'apôtre saint Paul appelle dans notre texte l'esprit du monde. Mais comme la grâce du christianisme est répandue en nos cœurs, pour nous séparer du monde et nous dépouiller de son esprit; un autre esprit nous est donné, d'autres maximes nous sont proposées; et c'est pourquoi le même saint Paul, parlant de la société des enfants de Dieu, a dit

ces belles paroles : « Nous n'avons pas reçu l'es-» prit de ce monde ; mais un esprit qui est de » Dieu, pour connoître les dons de sa grâce : » *Ut sciamus quæ à Deo donata sunt nobis.*

Si le saint que nous honorons, et dont je dois prononcer l'éloge, avoit eu l'esprit de ce monde, il auroit été rempli des idées du monde, et il auroit marché comme les autres, dans la grande voie, courant après les délices et les vanités : mais étant plein au contraire de l'esprit de Dieu, il a connu parfaitement les biens qu'il nous donne ; un trésor qui ne se perd pas, une vie qui ne finit pas, l'héritage de Jésus-Christ, la communication de sa gloire, la société de son trône. Ces grandes et nobles idées ayant effacé de son cœur les idées du monde, la Cour ne l'a point corrompu par ses faveurs, ni engagé par ses attraits, ni trompé par ses espérances ; et il nous enseigne, par ses saints exemples, à nous défaire entièrement de l'esprit du monde, pour recevoir l'esprit du christianisme. Venez donc apprendre aujourd'hui [de ce grand serviteur de Dieu le mépris que vous devez faire du monde, de ses plaisirs et de toutes ses vanités.]

Jésus-Christ, ce glorieux conquérant, a eu à combattre le ciel, la terre et les enfers ; je veux dire la justice de Dieu, la rage et la furie des démons, des persécutions inouïes de la part du monde : toujours grand, toujours invincible, il a triomphé dans tous ces combats ; tout l'univers publie ses victoires. Mais celle dont il se glorifie avec plus de magnificence, c'est celle qu'il a gagnée sur le monde ; et je ne lis rien dans son Evangile qu'il ait dit avec plus de force que cette belle parole : « Prenez courage, j'ai vaincu le » monde : » *Confidite, ego vici mundum* (Joan., xvi. 33.).

Il l'a vaincu en effet, lorsque, crucifié sur le Calvaire, il a couvert, pour ainsi dire, la face du monde de toute l'horreur de sa croix, de toute l'ignominie de son supplice. Non content de l'avoir vaincu par lui-même, il le surmonte tous les jours par ses serviteurs. Il est sorti de ses plaies un esprit victorieux du monde, qui animant le corps de l'Eglise, la rend saintement féconde, pour engendrer tous les jours une race spirituelle, née pour triompher glorieusement de la pompe, des vanités et des délices mondaines.

Cette grâce victorieuse des attraits du monde n'agit pas de la même sorte dans tous les fidèles. Il y a de saints solitaires, qui se sont tout-à-fait retirés du monde ; il y en a d'autres, non moins illustres, lesquels, y vivant sans en être, l'ont, pour ainsi dire, vaincu dans son propre champ de bataille. Ceux-là, entièrement détachés, semblent désormais n'user plus du monde ; ceux-ci, non moins généreux, en usent comme n'en usant pas, selon le précepte de l'Apôtre (1. *Cor.*, vii. 31.) : ceux-là, s'en arrachant tout-à-coup, n'ont plus rien à démêler avec lui ; ceux-ci sont toujours aux mains, et gagnent de jour en jour, par un long combat, ce que les autres emportent tout à une fois par la seule fuite : car ici la fuite même est une victoire, parce qu'elle ne vient ni de surprise ni de lâcheté, mais d'une ardeur de courage qui rompt ses liens, force sa prison, et assure sa liberté par une retraite glorieuse.

Ce n'est pas assez, chrétiens, et il y a dans l'Eglise une grâce plus excellente ; je veux dire une force céleste et divine qui nous fait non-seulement surmonter le monde par la fuite ou par le combat, mais qui en doit inspirer le mépris aux autres. C'est la grâce de l'ordre ecclésiastique : car comme on voit dans le monde une efficace d'erreur, qui fait passer de l'un à l'autre, par une espèce de contagion, l'amour des vanités de la terre ; il a plu au Saint-Esprit de mettre dans ses ministres une efficace de sa vérité, pour détacher tous les cœurs de l'esprit du monde, pour prévenir la contagion qui empoisonne les âmes, et rompre les enchantements par lesquels il les tient captives.

Voilà donc trois grâces qui sont dans l'Eglise, pour surmonter le monde et ses vanités : la première, de s'en séparer tout-à-fait, et de s'éloigner de son commerce ; la seconde, de s'y conserver sans corruption, et de résister à ses attraits ; la troisième, plus éminente, est d'en imprimer le dégoût aux autres, et d'en empêcher la contagion. Ces trois grâces sont dans l'Eglise ; mais il est rare de les voir unies dans une même personne, et c'est ce qui me fait admirer la vie du grand saint Sulpice. Il l'a commencée à la Cour, il l'a finie dans la solitude : le milieu en a été occupé dans les fonctions ecclésiastiques. Courtisan, il a vécu dans le monde sans être pris de ses charmes ; évêque, il en a détaché ses frères ; solitaire, il a désiré de finir ses jours dans une entière retraite. Ainsi successivement, dans les trois états de sa vie, nous lui verrons surmonter le monde de toutes les manières dont on le peut vaincre : car il s'est opposé généreusement à ses faveurs dans la Cour, au cours de sa malignité dans l'épiscopat, à la douceur de son commerce dans la solitude : trois points de ce discours.

PREMIER POINT.

Quoique les hommes soient partagés en tant de conditions différentes, toutefois, selon l'Ecriture, il n'y a que deux genres d'hommes, dont les uns composent le monde, et les autres la société des enfants de Dieu. Cette solennelle division est venue, dit saint Augustin (*de Civ. Dei, lib.* XIV, *c.* IV, *tom.* VII, *col.* 353.), de ce que l'homme n'a que deux parties principales : la partie animale, et la raisonnable; et c'est par là que nous distinguons deux espèces d'hommes, parce que les uns suivent la chair, et les autres sont gouvernés par l'esprit. Ces deux races d'hommes ont paru d'abord en figure dès l'origine des siècles, en la personne et dans la famille de Caïn et de Seth; les enfants de celui-ci étant toujours appelés les enfants de Dieu, et au contraire ceux de Caïn étant nommés constamment les enfants des hommes; afin que nous distinguions qu'il y en a qui vivent comme nés de Dieu, selon les mouvements de l'esprit, et les autres comme nés des hommes, selon les inclinations de la nature.

De là ces deux cités renommées, dont il est parlé si souvent dans les saintes Lettres : Babylone charnelle et terrestre, Jérusalem divine et spirituelle, dont l'une est posée sur les fleuves, c'est-à-dire dans une éternelle agitation; *Super aquas multas*, dit l'Apocalypse (*Apoc.* XVII. 1.); ce qui a fait dire au psalmiste : « Assis sur les fleuves » de Babylone (*Ps.* CXXXVI. 1.); » et l'autre est bâtie sur une montagne : c'est-à-dire dans une consistance immuable. C'est pourquoi le même a chanté : « Celui qui se confie en Dieu est comme » la montagne de Sion; celui qui habite en Jé- » rusalem ne sera jamais ébranlé : » *Qui confidunt in Domino sicut mons Sion* (*Ps.* CXXIV. 1.). Or encore que ces deux cités soient mêlées de corps, elles sont, dit saint Augustin (*de Catech. rud. cap.* XIX, *n.* 31, *tom.* VI, *col.* 283.), infiniment éloignées d'esprit et de mœurs; ce qui nous est encore représenté dès le commencement des choses, en ce que les enfants de Dieu s'étant alliés par les mariages avec la race des hommes; ayant trouvé, dit l'Ecriture (*Genes.*, VI. 2.), leurs filles belles, ayant aimé leurs plaisirs et leurs vanités; Dieu, irrité de cette alliance, résolut, en sa juste indignation, d'ensevelir tout le monde dans le déluge; afin que nous entendions que les véritables enfants de Dieu doivent fuir entièrement le commerce et l'alliance du monde, de peur de communiquer, comme dit l'Apôtre (*Ephes.*, V. 11.), à ses œuvres infructueuses.

C'est pourquoi le Sauveur Jésus, « l'illumi- » nateur des antiquités, » *Illuminator antiquitatum* (TERTUL., *adv.* MARC., *lib.* IV, *n.* 40.), parlant de ses véritables disciples, dont les noms sont écrits au ciel : « Ils ne sont pas du monde, » dit-il (JOAN., XVII. 16.), comme je ne suis » pas du monde; » et quiconque veut être du monde, il s'exclut volontairement de la société de ses prières et de la communion de son sacrifice, Jésus-Christ ayant dit décisivement : « Je » ne prie pas pour le monde (*Ibid.*, 9.). »

J'ai dit ces choses, mes frères, afin que vous connoissiez que ce n'est pas une obligation particulière des religieux de mépriser le monde; mais que la nécessité de s'en séparer est la première, la plus générale, la plus ancienne obligation de tous les enfants de Dieu.

Si nous en croyons l'Evangile, rien de plus opposé que Jésus-Christ et le monde; et de ce monde, Messieurs, la partie la plus éclatante, et par conséquent la plus dangereuse, chacun sait assez que c'est la Cour. Comme elle est le principe et le centre de toutes les affaires du monde, l'ennemi du genre humain y jette tous ses appâts, y étale toute sa pompe.

Saint Sulpice, nourri à la Cour dès sa jeunesse, [triompha, par un miracle singulier de la grâce, de ses artifices et de sa séduction. Il sut vivre sans ambition au milieu des honneurs qui l'environnoient; sans volupté parmi tous les plaisirs qui le sollicitoient; sans partialité, malgré tous les intérêts qui divisent d'ordinaire les courtisans; sans avarice, quoiqu'il ne vît que des hommes occupés à tout attirer à eux, soigneux de tout ménager, pour parvenir au terme de leurs espérances. Tant de périls ne servirent qu'à faire mieux éclater l'innocence de Sulpice : la candeur de ses mœurs, sa simplicité, sa modestie, sa douceur, forcèrent de le respecter dans un lieu où ces vertus trouvent si peu d'accès, et où tous les vices opposés règnent souverainement. Un si bel exemple fit impression; et l'on vit, par les conversions extraordinaires qu'il produisit, combien la vertu pure et sincère a d'empire sur les cœurs les moins disposés à l'embrasser.]

Sulpice, chaste dans un âge [où la pureté fait les plus tristes naufrages; après avoir résisté à toutes les caresses du monde, voulut, pour affermir davantage sa vertu contre les écueils qu'elle avoit à craindre, sceller ses résolutions par des engagements qui ne pussent lui permettre d'écouter aucune espèce de proposition. Il fit donc vœu de virginité; et déjà irréprochable dans toute sa conduite, il se montra encore plus sévère, et porta les précautions jusqu'à la dernière délicatesse.]

O sainte chasteté, fleur de la vertu, ornement immortel des corps mortels, marque assurée d'une âme bien faite, protectrice de la sainteté et de la foi mutuelle dans les mariages, fidèle dépositaire de la pureté du sang des races, et qui seul en sait conserver la trace! quoique tu sois si nécessaire au genre humain, où te trouve-t-on sur la terre! O grand opprobre de nos mœurs! l'un des sexes a honte de te conserver; et celui auquel il pourroit sembler que tu es échue en partage, ne se pique guère moins de te perdre dans les autres, que de te conserver en soi-même. Confessez-vous à Dieu devant ces autels, vaines et superbes beautés, dont la chasteté n'est qu'orgueil ou affectation et grimace; quel est votre sentiment, lorsque vous vous étalez avec tant de pompe, pour attirer les regards? dites-moi seulement ce mot? Quels regards désirez-vous attirer? sont-ce des regards indifférents? Ah! quel miracle, que saint Sulpice, jeune et agréable, n'ait jamais été pris dans ces piéges : sachant qu'il ne devoit l'amour qu'à son Dieu, jamais il n'a souillé dans son cœur la source de l'amour. Ange visible, [tandis que son cœur brûloit du feu céleste de la charité, son corps, embrasé de cette divine flamme, se consumoit tout entier au service de son Dieu, dans les exercices de la piété chrétienne et les austérités de la pénitence.] Ses autres vertus n'étoient pas de ces vertus du monde et de commerce, ajustées non point à la règle, elle seroit trop austère, mais à l'opinion et à l'humeur des hommes : ce sont là les vertus des sages mondains, ou plutôt c'est le masque spécieux sous lequel ils cachent leurs vices.

[Que la vertu de Sulpice avoit des caractères bien différents! Parce qu'elle étoit chrétienne et véritable, elle étoit sévère et constante, fermement attachée aux règles, incapable de s'en détourner pour quelque prétexte que ce pût être.] Sa bonne foi [dans les affaires ne reçut jamais la moindre atteinte;] sa probité, [supérieure à toutes les vues d'intérêt, demeura toujours inaltérable;] sa justice [ne connut aucune de ces préférences, que suggèrent la cupidité ou le respect humain;] sa candeur [ne permettoit pas même de suspecter sa sincérité;] et son innocence, [qui s'affermissoit de plus en plus, par tous les moyens qui auroient pu l'affoiblir, embellissoit toutes ses autres vertus. Le plus beau et le plus grand encore, c'est qu'au milieu de tant de faveurs et de considérations, que lui procuroit son mérite, il savoit toujours conserver une] admirable modération. Mais peut-être ne durera-t-elle que jusqu'à ce qu'elle ait gagné le dessus : car le génie de l'ambition, c'est d'être tremblante et souple lorsqu'elle a des prétentions et quand elle est parvenue à ses fins, la faveur la rend audacieuse et insupportable : *Pavida cùm quærit, audax cùm pervenerit* (S. Greg., M. *Past., part.* I, *cap.* IX, *t.* II, *col.* 9.). Un habile courtisan disoit autrefois, qu'il ne pouvoit souffrir à la Cour l'insolence et les outrages des favoris, et encore moins, disoit-il, leurs civilités superbes et dédaigneuses, leurs grâces trop engageantes, leur amitié tyrannique qui demande d'un homme libre une dépendance servile : *Contumeliosam humanitatem* (Senec., *Epist.* IV.).

Sulpice, toujours modéré, sut se tenir dans les bornes que l'humilité chrétienne lui prescrivoit Pour se détromper du monde, il alloit se rassasier de la vue des opprobres de Jésus-Christ dans les hôpitaux et dans les prisons. [Il voyoit une] image de la grandeur de Dieu dans le prince [et il trouvoit une] image de la bassesse de Jésus-Christ et de ses humiliations dans les pauvres. Le favori de Clotaire aux pieds d'un pauvre ulcéré, adorant Jésus-Christ sous des haillons, et expiant la contagion des grandeurs du monde; quel beau spectacle! Mais il évitoit le plus qu'il étoit possible les regards des hommes, et ne cherchoit qu'à leur cacher [ses bonnes œuvres; bien éloigné d'imiter] ces vertus trompeuses, qui se rendent elles-mêmes captives des yeux qu'elles veulent captiver. [C'est ainsi que Sulpice a su se conserver pur et sans tache, au milieu de toutes les faveurs les plus capables d'amollir un cœur tendre, et de lui inspirer l'amour du monde. Il a vaincu le monde dans sa partie la plus séduisante et la plus redoutable : voyons comment, après en avoir triomphé lui-même, il va travailler à détruire son empire dans les autres.]

SECOND POINT.

La grâce du baptême porte une efficace, pour nous détacher du monde; la grâce de l'ordination porte une efficace divine, pour imprimer ce détachement dans tous les cœurs.

Le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde. Il y a guerre déclarée entre Jésus-Christ et le monde, une inimitié immortelle : le monde le veut détruire, et il veut détruire le monde. Ceux qu'il établit ses ministres doivent donc entrer dans ses intérêts; s'il y a en eux quelque puissance, c'est pour détruire la puissance, qui lui est contraire. Ainsi toute la puissance ecclésiastique est destinée à abattre les hauteurs du monde : *Ad deprimendam altitudinem sæculi hujus.*

On reçoit le Saint-Esprit dans le baptême dans une certaine mesure ; mais on en reçoit la plénitude dans l'ordination sacrée, et c'est ce que signifie l'imposition des mains de l'évêque : car, comme dit un ancien écrivain (Dionys., *de Eccles. Hierar. c.* v, *pag.* 127 *et seq.*), ce que fait le pontife mu de Dieu, animé de Dieu, c'est l'image de ce que Dieu fait d'une manière plus forte et plus pénétrante. L'évêque ouvre les mains sur nos têtes ; Dieu verse, à pleines mains, dans les âmes la plénitude de son Saint-Esprit. C'est ce qui fait dire à un saint pape : « La plé- » nitude de l'Esprit saint opère dans l'ordination » sacrée : » *Plenitudo Spiritûs in sacris ordinationibus operatur* (Innocent I. *ad* Alex., *Ep.* xxiv, *pag.* 853. *Epist. Rom. Pont.*). Le Saint-Esprit dans le baptême nous dépouille de l'esprit du monde : *Non enim spiritum hujus mundi accepimus.* La plénitude du Saint-Esprit doit faire dans l'ordination quelque chose de beaucoup plus fort : elle doit se répandre bien loin au dehors, pour détruire dans tous les cœurs l'esprit et l'amour du monde. Animons-nous, mes frères ; c'est assez pour nous d'être chretiens, trop d'honneur de porter ce beau caractère, *Propter nos nihil sufficientius est.* Si donc nous sommes ecclésiastiques, c'est sans doute pour le bien des autres.

Que n'a pas entrepris le grand saint Sulpice, pour détruire le règne du monde? Mais c'est peu de dire qu'il a entrepris : ses soins paternels opéroient sans cesse de nouvelles conversions. Il y avoit dans ses paroles et dans sa conduite une certaine vertu occulte, mais toute-puissante, qui inspiroit le dégoût du monde. Nous lisons dans l'histoire de sa vie, que, durant son épiscopat, tous les déserts à l'entour de Bourges étoient peuplés de saints solitaires. Il consacroit tous les jours à Dieu des vierges sacrées; [il apprenoit aux familles à user de ce monde, comme n'en usant pas; et partout il répandoit un esprit de détachement, qui portoit les cœurs à ne soupirer qu'après les biens célestes.]

D'où lui venoit ce bonheur, cette bénédiction, cette grâce, d'inspirer si puissamment le mépris du monde? Qu'y avoit-il dans sa vie et dans sa personne qui fût capable d'opérer de si merveilleux changements? C'est ce qu'il faut tâcher d'expliquer en faveur de tant de saints ecclésiastiques, qui remplissent ce séminaire et cette audience. Deux choses produisoient un si grand effet : la simplicité ecclésiastique, qui condamnoit souverainement la somptuosité, les délices, les superfluités du monde; un gémissement paternel sur les âmes qui étoient captives de ses vanités.

La simplicité ecclésiastique, c'est un dépouillement intérieur, qui, par une sainte circoncision, opère au dehors un retranchement effectif de toutes superfluités. En quoi le monde paroît-il grand? dans ses superfluités : de grands palais, de riches habits, une longue suite de domestiques. L'homme si petit par lui-même, si resserré en lui-même, s'imagine qu'il s'agrandit, et qu'il se dilate en amassant autour de soi des choses qui lui sont étrangères. Le vulgaire est étonné de cette pompe, et ne manque pas de s'écrier : Voilà les grands, voilà les heureux. C'est ainsi que la puissance du monde tâche de faire voir que ses biens sont grands. Une autre puissance est établie, pour faire voir qu'il n'est rien; c'est la puissance ecclésiastique.

Toutes nos actions, jusqu'aux moindres gestes du corps, jusqu'au moindre et plus délicat mouvement des yeux, doivent ressentir le mépris du monde. Si la vanité change tout, le visage, le regard, le son de la voix ; car tout devient instrument de la vanité : ainsi la simplicité doit tout régler ; mais qu'elle ne soit jamais affectée, parce qu'elle ne seroit plus simplicité. Entreprenons, Messieurs, de faire voir à tous les hommes que le monde n'a rien de solide ni de désirable ; et pour cela [imitons] la frugalité, la modestie et la simplicité du grand saint Sulpice. « Ayant » donc de quoi nous nourrir, et de quoi nous » couvrir, nous devons être contents : » *Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti simus* (1. Timoth., vi. 8.). Que nous servent ces cheveux coupés, si nous nourrissons au dedans tant de désirs superflus, pour ne pas dire pernicieux! [Saint Sulpice nous a appris, par son exemple, à faire sur nous-mêmes de continuels efforts pour les retrancher jusqu'à la racine.]

[Sa vie toute ecclésiastique, annonçoit un pasteur entièrement mort aux choses du siècle, uniquement dévoué aux intérêts de Jésus-Christ et au salut des âmes. Loin de profiter des moyens que lui fournissoit sa place, pour se procurer plus d'aisances, de commodités et d'éclat extérieur, il jugea au contraire que sa charge lui imposoit une nouvelle obligation de faire chaque jour, dans sa vie, de plus grands retranchements. Déjà, n'étant qu'abbé de la chapelle du roi Clotaire second, il n'avoit voulu retenir, pour sa subsistance et celle des clercs qu'il gouvernoit, que le tiers des appointements que le roi lui donnoit, et il distribuoit le reste aux pauvres. Mais lorsqu'il fut élevé sur le siége de Bourges, il crut encore devoir augmenter sa pénitence, redoubler ses

austérités, et pratiquer un détachement plus universel. Rien de plus frugal que sa table; on n'y donnoit rien à la sensualité et au plaisir : rien de plus modeste que ses habits ou ses meubles ; tout y ressentoit la pauvreté de Jésus-Christ : rien enfin de plus simple que toute sa conduite, de plus affable que sa personne. Sa bonté, pleine de tendresse, le fit regarder comme le père de son peuple; et sa douceur toujours égale lui mérita le surnom de Débonnaire. Qu'il étoit éloigné de vouloir en imposer à ses peuples par la magnificence de ses équipages et la pompe de son cortége! Ministre de la loi de charité, il vouloit inspirer l'amour et non la terreur; et pour y réussir, il lui suffisoit de se montrer avec l'appareil de ses vertus. Aussi les pauvres formoient-ils tout son train ; et à l'exemple d'un grand évêque, « il mettoit toute sa sûreté dans le secours de » leurs prières : » *Habeo defensionem, sed in orationibus pauperum.* « Ces aveugles, pou- » voit-il dire avec saint Ambroise, ces boiteux, » ces infirmes, ces vieillards, qui me suivent et » m'accompagnent, sont plus capables de me dé- » fendre, que les soldats les plus braves et les » plus aguerris : » *Cæci illi et claudi, debiles et senes, robustis bellatoribus fortiores sunt* (S. Ambr., *Serm. cont.* Aux. *n.* 33, *tom.* II, *col.* 873.).

C'est ainsi, chrétiens, que Sulpice travailloit à retracer dans toute sa vie les mœurs apostoliques, et à fournir à tous les siècles suivants un modèle accompli de toutes les vertus qui doivent orner un ministre de Jésus-Christ. O que la frugalité de ce digne pasteur condamnera d'ecclésiastiques, qui prétendent se distinguer par ces profusions splendides, ces délicatesses recherchées de leur table, dont la religion rougit pour eux! Comment le faste de leur ameublement somptueux pourra-t-il soutenir le parallèle de la modestie évangélique de ce saint évêque ? L'aimable simplicité de ses manières ne suffit-elle pas pour confondre à jamais ces superbes hauteurs, que des vicaires de l'humilité et de la servitude de Jésus-Christ affectent à l'égard des peuples qui leur sont confiés ; le dirai-je, à l'égard même de leurs coopérateurs? Ont-ils donc oublié avec quelle force le souverain Pasteur leur interdit l'esprit de domination, et combien il leur recommande la douceur et la condescendance, dont il leur a donné de si grands exemples?

Mais que prétendent les ecclésiastiques, qui, loin d'imiter le zèle de saint Sulpice, pour ruiner l'esprit du monde, semblent au contraire, par une vie toute profane, n'être appliqués qu'à le faire vivre, l'étendre et l'affermir ? Croient-ils que, par des mœurs si opposées à celles de nos pères, ils se rendront plus recommandables dans le monde, qu'ils cultivent avec tant de soin? Mais ce monde même, dont ils veulent se montrer amis, et obtenir la considération, les méprise souverainement, parce qu'il sait quelle doit être la vie d'un ministre des autels; et aveugles qu'ils sont, ils ne voient pas qu'il ne fait effort, pour les entraîner dans ses mœurs dépravées, qu'afin de les avilir et les dégrader, et de faire rejaillir ensuite, sur la religion qu'ils doivent maintenir, l'opprobre dont il les aura couverts. S'ils veulent donc vraiment se distinguer, qu'ils pensent sérieusement à se séparer de la multitude, par la sainteté d'une vie qui les élève autant au-dessus du commun des hommes, qu'ils leur sont supérieurs par l'éminence de leur caractère.] « Car la dignité sacerdotale exige, » de ceux qui en sont revêtus, une gravité de » mœurs peu commune, une vie sérieuse et » appliquée, une vertu toute singulière : » *Sobriam à turbis gravitatem, seriam vitam, singulare pondus, dignitas sibi vindicat sacerdotalis* (S. Ambr., *ad* Iren., *Epist.* XXXVIII. *n.* 2, *tom.* II, *col.* 902.). Sont-ils jaloux de soutenir en eux l'autorité du sacerdoce? qu'ils pensent à l'assurer par le mérite de leur foi et la sainteté de leur vie : *Dignitatis suæ auctoritatem fidei et vitæ meritis quærant* (*Conc. Carthag.* IV, *cap.* XV, Lab. *Concil. tom.* II, *col.* 1201.). [Mais que jamais ils ne se fassent assez d'illusion, pour croire se rendre vénérables par une pompe extérieure, qui ne peut qu'éblouir les yeux des ignorants, et qui leur attire une amère critique de la part de ceux qui réfléchissent.] « Le vrai ecclésiastique s'étudie à » prouver sa profession par son habit, sa dé- » marche et toute sa conduite; il n'a garde de » chercher à se donner un faux éclat par des or- » nements empruntés : » *Clericus professionem suam, et in habitu, et in incessu probet; et nec vestibus, nec calceamentis decorem quærat* (*Ibid.*, *cap.* XLV, Lab., *Concil. tom.* II, *col.* 1204.).

[Voilà les leçons que les Pères et les conciles ont données aux ecclésiastiques, ou plutôt ils n'ont fait que renouveler celles que Jésus-Christ lui-même leur avoit laissées dans ses exemples. Qu'il nous exprime admirablement] la simplicité de sa vie, lorsqu'il nous dit : « Les renards ont » des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids » et des retraites; mais le Fils de l'homme n'a pas » où reposer sa tête! » *Vulpes foveas habent,*

et volucres cœli nidos; Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet (MATTH., VIII. 20.). [Son dessein, en nous tenant ce discours, n'est pas d'exciter en nous] des sentiments de pitié [sur un état, qui paroît à la nature si digne de compassion; mais il veut nous] donner du courage, [et nous inspirer un généreux détachement de tout ce qui peut paroître le plus nécessaire; parce que la foi d'un ministre de Jésus-Christ ne connoît d'autre nécessité que celle de tout sacrifier pour son Dieu et le salut des âmes.]

[Telles sont les dispositions avec lesquelles on doit entrer dans le sacerdoce de Jésus-Christ, pour continuer son œuvre;] et malheur à ceux, qui, poussés du désir de s'élever, cherchent, dans l'honneur attaché au sacerdoce, un moyen de se procurer les avantages du monde, qu'il avoit pour objet de détruire : *Mundi lucrum quæritur sub ejus honoris specie, quo mundi destrui lucra debuerunt* (S. GREGOR., MAG., *Past.* I. *part. cap.* VIII, *tom.* II, *col.* 9.).

[Au reste je ne prétends pas, mes frères, qu'on refuse aux prêtres l'honneur qui leur est dû par tant de titres. Si dans l'ancienne loi l'ordre sacerdotal étoit si fort distingué, et jouissoit des plus grandes prérogatives; il convient que dans la nouvelle, dont le sacerdoce est autant au dessus de celui d'Aaron que la vérité l'emporte sur la figure, l'honneur rendu aux prêtres réponde à l'excellence de leur dignité, et à l'éminence du pontife qu'ils représentent sur la terre.] Il faut honorer ses ministres, pour l'amour de celui qui a dit : « Qui vous reçoit me » reçoit (MATTH., X. 40.). » [Mais plus les peuples leur témoignent de vénération et de déférence, moins aussi doivent-ils faire paroître d'empressement, pour recevoir ces marques de distinction; et ils ne sauroient trop craindre de les aimer et de s'en réjouir. Pour éviter cette funeste disposition,] la simplicité ecclésiastique suit cette belle règle ecclésiastique : « elle se » montre un exemple de patience et d'humilité, » en recevant toujours moins qu'on ne lui offre; » mais, quoiqu'elle n'accepte jamais le tout, elle » a la prudence de ne point tout refuser : » *Seipsum præbeat patientiæ atque humilitatis exemplum, minus sibi assumendo quàm offertur; sed tamen ab eis qui se honorant nec totum nec nihil accipiendo* (S. AUGUST., *ad* AUREL., *Epist.* XXII, *n.* 7, *tom.* II, *col.* 29.). Il ne faut pas recevoir tout ce qu'on nous offre, de peur qu'il ne paroisse que nous nous repaissons de cette fumée; il ne faut pas le rejeter tout-à-fait, à cause de ceux à qui on ne pourroit se rendre utile, si l'on ne jouissoit de quelque considération : *Propter illos accipiatur quibus consulere non potest, si nimiâ dejectione vilescat.*

[Mais après avoir imité le saint dépouillement de Sulpice, à l'égard de toutes les vanités du siècle, il faut encore entrer dans son esprit de] gémissement [sur les âmes qui en sont malheureusement captives.] L'état de l'Eglise, durant cette vie, c'est un état de désolation, parce que c'est un état de viduité : *Non possunt filii sponsi lugere, quandiu cum illis est sponsus* (MATTH., IX. 15.). Elle est séparée de son cher Epoux, et elle ne peut se consoler d'avoir perdu plus de la moitié d'elle-même. Cet état de désolation et de viduité de l'Eglise doit paroître principalement dans l'ordre ecclésiastique. Le sacerdoce est un état de pénitence pour ceux qui ne font pas pénitence; les prêtres doivent les pleurer, avec saint Paul, d'un cœur pénétré de la plus vive douleur : *Lugeam multos qui non egerunt pœnitentiam* (*2. Cor.*, XII. 21.). [Car il ne faut pas s'imaginer qu'il suffise de se conduire d'une manière irréprochable, de donner à tous des exemples de toutes les vertus. Le prêtre vraiment digne de ce nom] « non-seulement ne » commet aucun crime, mais il déplore encore » et travaille à expier ceux des autres, comme » s'ils lui étoient personnels : » *Nulla illicita perpetrat, sed perpetrata ab aliis, ut propria deplorat* (S. GREG. MAG. *Past. part.* I, *cap.* X, *tom.* II, *col.* 10.). Aussi les joies dissolues du monde portoient-elles un contre-coup de tristesse sur le cœur de saint Sulpice : car il écoutoit ces paroles comme un tonnerre : « Mal- » heur à vous qui riez maintenant; parce que » vous serez réduits aux pleurs et aux larmes : » *Væ vobis qui ridetis nunc, quia lugebitis et flebitis* (LUC., VI. 25.). Il s'effrayoit pour son peuple; et tâchoit, par ses discours, non d'exciter ses acclamations, mais de lui inspirer les sentiments d'une componction salutaire : *Docente te in ecclesiâ, non clamor populi, sed gemitus suscitetur* (S. HIERON., *ad* NEPOT. *Epist.* XXXIV, *tom.* IV, *col.* 262.).

Jésus-Christ, mes frères, en choisissant ses ministres, leur dit encore, comme à saint Pierre : « M'aimes-tu? pais mon troupeau. » En effet, « il ne confieroit pas des brebis si tendre- » ment aimées à celui qui ne l'aimeroit pas : » *Neque enim non amanti committeret tam amatas.* Cet amour [étoit la vraie] source des larmes de saint Sulpice; [et comme il aimoit sans

mesure, ses larmes sur les désordres de son peuple ne pouvoient jamais tarir.] Jésus-Christ, gémissant pour nous, [dans les jours de sa vie mortelle, présentoit à ce saint évêque un modèle qui pressoit son cœur de soupirer sans cesse pour ses frères. Il savoit que ce divin Sauveur, incapable de gémir depuis qu'il est entré dans sa gloire, a spécialement établi les prêtres pour le suppléer dans cette fonction; aussi travailloit-il à perpétuer, par le mouvement du même esprit, les gémissements ineffables du Pontife céleste.] Ses prières [étoient continuelles, animées de cet esprit de ferveur et de persévérance qui force la résistance même du ciel.] « Il avoit éprouvé par » sa propre expérience qu'il pouvoit obtenir du » Seigneur tout ce qu'il lui demanderoit : » *Orationis usu et experimento jam didicit, quòd obtinere à Domino quæ poposcerit possit* (S. Greg. Mag. *Past. part.* I, *cap.* X, *tom.* II, *col.* 10.). Il l'avoit expérimenté, priant en faveur du roi, réduit à l'extrémité; puisqu'il l'avoit emporté contre Dieu : [et s'il avoit tant de crédit pour la conservation et le rétablissement de la vie corporelle,] combien plus en devoit-il avoir pour le soutien et le renouvellement de la vie spirituelle !

Mais quel étoit son gémissement sur les ecclésiastiques mondains, [qui, par l'indécence de leur conduite, avilissent le saint ministère dont ils sont revêtus! Hélas! mes frères, si le cœur sacerdotal de saint Sulpice étoit si vivement touché d'en voir dans ces heureux temps, qui ne cherchoient, dans l'honneur du sacerdoce, destiné à la ruine du monde, qu'un moyen de s'y avancer et d'y faire fortune ; quelles seroient ses larmes et ses sanglots aujourd'hui, où l'on en voit si peu qui entrent dans le ministère avec un désir sincère de s'y consacrer entièrement au service de l'Eglise et de se sacrifier pour Jésus-Christ?] Oui, nous devons le dire avec douleur et confusion, « ceux qui semblent porter » la croix, la portent de manière qu'ils ont » plus de part à sa gloire que de société avec » ses souffrances : « *Hi qui putantur crucem portare, sic portant ut plus habeant in crucis nomine dignitatis quàm in passione supplicii* (Salvian., *de Gub. Dei*, *lib.* III, *n.* 3, *p.* 48.). [Ils ignorent sans doute pourquoi ils sont prêtres; ils ne veulent pas entendre qu'ils n'ont été admis au sacerdoce de Jésus-Christ que pour consommer l'œuvre de son immolation. Mais que feront-ils, lorsque ce grand Pontife, prêtre et victime, paroîtra et cherchera, pour les associer à sa gloire, des ministres qui à l'innocence et à la pureté des mœurs aient joint une mortification générale, une entière séparation de toutes les vanités et de tous les plaisirs du monde?] S'ils avoient de la foi, pourroient-ils y songer sans sécher d'effroi?

Saint Sulpice, touché de cette pensée, se retire, pour régler ses comptes avec la justice divine. Il connoît la charge d'un évêque; il sait « que tous » doivent comparoître devant le tribunal de Jé» sus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui est » dû aux bonnes ou mauvaises actions qu'il aura » faites, pendant qu'il étoit revêtu de son corps : » *Ut referat unusquisque propria corporis, prout gessit* (2. *Cor.*, v. 10.). « Si le compte est » si exact de ce qu'on fait en son propre corps, » ô combien est-il redoutable de ce qu'on fait dans » le corps de Jésus-Christ, qui est son Eglise? » *Si reddenda est ratio de his quæ quisque gessit in corpore suo, quid fiet de his quæ quisque gessit in corpore Christi?* (*Serm. ad Cler. in conc. Rem. in Ap. op.* S. Bern. *t.* II, *col.* 735.). Il ne se repose pas sur sa vocation si sainte, si canonique; il sait que Judas a été élu par Jésus-Christ même, et que cependant, par son avarice, il a perdu la grâce de l'apostolat.

Justice de Dieu, que vous êtes exacte! vous comptez tous les pas, vous mettez en la balance tous les grains de sable. Il se retire donc pour se préparer à la mort, pour méditer la sévérité de la justice de Dieu. Il récompense un verre d'eau ; mais il pèse une parole oiseuse, particulièrement dans les prêtres, où tout, jusqu'aux moindres actions, doit être une source de grâces. Tout ce que nous donnons au monde, ce sont des larcins que nous faisons aux âmes fidèles.

A quoi pensons-nous, chrétiens? que ne nous retirons-nous, pour nous préparer à ce dernier jour? N'avons-nous pas appris de l'Apôtre, que nous sommes tous ajournés pour comparoître personnellement devant le tribunal de Jésus-Christ? Quelle sera cette surprise, combien étrange et combien terrible; lorsque ces saintes vérités, auxquelles les pécheurs ne pensoient jamais, ou qu'ils laissoient inutiles et négligées dans un coin de leur mémoire, leur paroîtront tout d'un coup pour les condamner? Aigre, inexorable, inflexible, armée de reproches amers, te trouverons-nous toujours, ô vérité persécutante? Oui, mes frères, ils la trouveront : spectacle horrible à leurs yeux, poids intolérable sur leurs consciences, flammes dévorantes dans leurs entrailles. [Pour qu'elle nous soit alors favorable, il faut] se retirer quelque temps, afin d'écouter ses conseils, avant que d'être convaincus par

son temoignage, jugés par ses règles, condamnés par ses arrêts et par ses sentences suprêmes. Accoutumons-nous aux yeux et à la présence de notre juge; [prévenons cette] solitude effroyable, où l'âme se trouvera réduite devant Jésus-Christ [lorsqu'elle sera citée à son tribunal] pour lui rendre compte. Le remède le plus efficace, c'est une douce solitude devant lui-même, pour lui préparer ses comptes. Attendre à la mort, combien dangereux! c'est le coup du souverain : Dieu presse trop violemment.

Mais cette solitude est ennuyeuse, [et qui peut se résoudre à s'y enfoncer?] « O que le père » du mensonge, ce malicieux imposteur, nous » trompe subtilement, pour empêcher] que nos » cœurs, avides de joie, ne fassent le discerne- » ment des véritables sujets de se réjouir : » *Heu, quàm subtiliter nos ille decipiendi artifex fallit ut non discernamus, gaudendi avidi, undè veriùs gaudeamus* (Julian. Pom. *de vitâ contempl. lib.* II, *c.* XIII; *int. oper.* S. Prosp.)! [C'est dans la solitude que l'âme, dégagée des objets sensibles qui la tyrannisent, délivrée du tumulte des affaires qui l'accablent, peut commencer à goûter, dans un doux repos, les joies solides et des plaisirs capables de la contenter. Là, occupée à se purifier des souillures qu'elle a pu contracter dans le commerce du monde, plus elle devient pure et détachée, plus elle est en état de puiser à la source de ces voluptés célestes, qui l'élèvent, la transportent et l'ennoblissent, en l'attachant à l'auteur de tout bien.] Tous les autres divertissements [ne sont rien qu'un] charme de notre chagrin, qu'un amusement d'un cœur enivré. Vous sentez-vous dans ce tumulte, dans cette dissipation, dans cette sortie de vous-même? Avec quelle joie, dit David, « votre serviteur a trouvé son cœur, pour » vous adresser sa prière : » *Invenit servus tuus cor suum, ut oraret te oratione hâc* (2. *Reg.*, VII. 27.).

Mais l'on craint de passer pour un homme inutile, et de rendre sa vie méprisable : *Sed ignavam infamabis.* Il faut faire quelque figure dans le monde; [y devenir important, nécessaire, servir l'Etat et la patrie : *Patriæ et imperio, reique vivendum est* (Tertul., *de Pallio*, *n.* 5.). Ainsi le temps s'écoule, sans s'en apercevoir. Sous ces spécieux prétextes, on contracte chaque jour de nouveaux engagements avec le monde, loin de rompre les anciens. L'unique nécessaire est le seul négligé : tous les bons mouvements qui nous portoient à nous en occuper se dissipent; et enfin, après avoir été le jouet du temps, du monde et de soi-même, on est surpris de se voir arriver, sans préparation, aux portes de l'éternité.]

Madame, Votre Majesté doit penser sérieusement à ce dernier jour. Nous n'osons y jeter les yeux; cette pensée nous effraie, et fait horreur à tous vos sujets qui vous regardent comme leur mère, aussi bien que comme celle de notre monarque. Mais, Madame, autant qu'elle nous fait horreur, autant Votre Majesté se la doit rendre ordinaire et familière. Puisse Votre Majesté être tellement occupée de Dieu, avoir le cœur tellement percé de la crainte de ses jugements, l'âme si vivement pénétrée de l'exactitude et des rigueurs de sa justice, qu'elle se mette en état de rendre bon compte d'une si grande puissance, et de tout le bien qu'elle peut faire, et encore de tout le mal qu'elle peut ou empêcher par autorité, ou modérer par conseils, ou détourner par prudence : c'est ce que Dieu demande de vous. Ah! si les vœux que je lui fais pour votre salut sont reçus devant sa face, cette salutaire pensée jettera Votre Majesté dans une humiliation si profonde que, méprisant autant sa grandeur royale que nous sommes obligés de la révérer, elle fera sa plus chère occupation du soin de mériter dans le ciel une couronne immortelle.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

La science de saint François de Sales, lumineuse, mais beaucoup plus ardente. Avec quel fruit il a travaillé à l'édification de l'Eglise. Son éloignement pour tous les objets de l'ambition; bel exemple de sa modération. Douceur extrême qu'il témoignoit aux âmes qu'il conduisoit. Cette douceur absolument nécessaire aux directeurs; trois vertus principales qu'elle produit. Combien le saint prélat les possédoit éminemment.

Ille erat lucerna ardens et lucens.

Il étoit une lampe ardente et luisante (Joan., v. 35.).

Laissons un spectacle de cruauté [1], pour arrêter notre vue sur l'image de la douceur même; laissons des petits enfants qui emportent la cou-

[1] Bossuet a prononcé ce panégyrique dans un couvent de la Visitation, avant que saint François de Sales eût été canonisé, et par conséquent avant que sa fête eût été fixée au 29 janvier. Il le prêcha le jour des saints Innocents, qui est le jour de la mort de ce saint évêque : c'est ce qui explique le commencement de l'exorde, qui paroîtroit singulier si l'on ignoroit cette circonstance. (*Edit. de Versailles.*)

ronne des hommes, pour admirer un homme qui a l'innocence et la simplicité des enfants; laissons des mères désolées, qui ne veulent point recevoir de consolation dans la perte qu'elles font de leurs fils, pour contempler un père toujours constant, qui a amené lui-même ses filles à Dieu, afin de les immoler de ses propres mains par la mortification religieuse. Il n'est pas malaisé, ce semble, de louer un père si vénérable devant des filles si respectueuses, puisqu'elles ont le cœur si bien préparé à écouter ses louanges: mais à le considérer par un autre endroit, cette entreprise est fort haute; parce qu'étant si justement prévenues d'une estime extraordinaire de ses vertus, il n'est rien de plus difficile, que de satisfaire à leur piété, remplir leurs justes désirs, et égaler leurs grandes idées. C'est ce qui me fait désirer, mes Sœurs, pour votre entière satisfaction, que l'éloge de ce grand homme eût déjà été fait en ce lieu auguste, où se prononcent les oracles du christianisme. Mais en attendant ce glorieux jour trop éloigné pour nos vœux, qui ouvrira la bouche des prédicateurs, pour faire retentir par toutes les chaires les mérites incomparables de François de Sales, votre très sain instituteur; nous pouvons nous entretenir en particulier de ses admirables vertus, et honorer, avec ses enfants, sa bienheureuse mémoire, qui est plus douce à tous les fidèles qu'une composition de parfums, comme parle l'Ecriture sainte (*Eccli.*, XLIX. 1.). Commençons donc, chères âmes, cette sainte conversation avec la bénédiction du ciel; et pour implorer son secours, employons les prières de la sainte Vierge, en disant *Ave.*

Il y a assez de fausses lumières, qui ne veulent briller dans le monde que pour attirer l'admiration par la surprise des yeux. Il est assez naturel aux hommes de vouloir s'élever aux lieux éminents, pour étaler de loin, avec pompe, l'éclat d'une superbe grandeur. Ce vice, si commun dans le monde, est entré bien avant dans l'Eglise, et a gagné jusqu'aux autels. Beaucoup veulent monter dans les chaires, pour y charmer les esprits par leur science et l'éclat de leurs pensées délicates; mais peu s'étudient comme il faut à se rendre capables d'échauffer les cœurs par des sentiments de piété. Beaucoup s'empressent, avec ardeur, de paroître dans les grandes places, pour luire sur le chandelier (LUC., XII. 49.); peu s'appliquent sérieusement à jeter dans les âmes ce feu céleste que Jésus a apporté sur la terre.

François de Sales, mes Sœurs, votre saint et admirable instituteur, n'a pas été de ces faux luisants qui n'attirent que des regards curieux et des acclamations inutiles. Il avoit appris de l'Evangile, que les amis de l'Epoux et les ministres de sa sainte Eglise devoient être ardents et luisants; qu'ils devoient non-seulement éclairer, mais encore échauffer la maison de Dieu : *Ille erat lucerna ardens et lucens.* C'est ce qu'il a fidèlement accompli, durant tout le cours de sa vie; et il ne sera pas malaisé de vous le faire connoître fort évidemment par cette réflexion.

Trois choses principalement lui ont donné beaucoup d'éclat dans le monde : la science, comme docteur et prédicateur; l'autorité, comme évêque; la conduite, comme directeur des âmes. La science l'a rendu un flambeau capable d'illuminer les fidèles; la dignité épiscopale a mis ce flambeau sur le chandelier pour éclairer toute l'Eglise; et le soin de la direction a appliqué cette lumière bénigne à la conduite des particuliers. Vous voyez combien reluit ce flambeau sacré; admirez maintenant comme il échauffe. Sa science, pleine d'onction, attendrit les cœurs; sa modestie, dans l'autorité, enflamme les hommes à la vertu; sa douceur, dans la direction, les gagne à l'amour de Notre-Seigneur. Voilà donc un flambeau ardent et luisant : si sa science reluit parce qu'elle est claire, elle échauffe en même temps parce qu'elle est tendre et affective; s'il brille aux yeux des hommes par l'éclat de sa dignité, il les édifie, les excite, les enflamme tout ensemble par l'exemple de sa modération. Enfin, si ceux qu'il dirige se trouvent éclairés fort heureusement par ses sages et salutaires conseils, ils se sentent aussi vivement touchés par sa charmante douceur; et c'est ce que je me propose de vous expliquer dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Plusieurs considèrent Jésus-Christ comme un sujet de recherches curieuses, et pensent être savants dans son Ecriture, quand ils y ont rencontré ou des questions inutiles ou des rêveries agréables. François de Sales, mes Sœurs, a cherché une science qui tendît à la piété; et afin que vous entendiez dans le fond, et de quelle sorte Jésus-Christ veut être connu, remontez avec moi jusqu'au principe.

Il y a deux temps à distinguer, qui comprennent tout le mystère du christianisme : il y a le temps des énigmes, et ensuite le temps de la claire vue; le temps de l'obscurité, et après, ce-

lui des lumières; enfin le temps de croire, et le temps de voir. Cette distinction étant supposée, tirons maintenant cette conséquence. Dans le temps de la claire vue, c'est alors que les esprits seront satisfaits par la manifestation de la vérité; car « nous verrons Dieu face à face : » *Videbimus facie ad faciem* (1. *Cor.*, XIII. 12.) : et là, découvrant sans aucun nuage la vérité dans sa source, nous trouverons de quoi contenter toutes nos curiosités raisonnables. Maintenant quelle est notre connoissance? connoissance obscure et enveloppée, qui nous fait entrevoir de loin quelques rayons de lumière, à travers mille nuages épais; connoissance par conséquent qui n'a pas été destinée pour nous satisfaire, mais pour nous conduire, et qui est plutôt pour le cœur que pour l'esprit. Et c'est ce qui a fait dire au divin Sauveur : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* (MATTH., V. 8.) : « Bienheu- » reux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils » verront Dieu. » *Videbunt;* ils verront un jour, et alors ce sera le temps de satisfaire l'esprit : maintenant c'est le temps de travailler pour le cœur en le purifiant par le saint amour; et ce doit être tout l'objet de notre science.

Approfondissons davantage cette matière importante, et apprenons, par les saintes Lettres, quelle est la science de cette vie. L'apôtre saint Pierre la compare à un flambeau allumé parmi les ténèbres : *Lucernæ ardenti in caliginoso loco* (2. PETR., I. 19.). Traduisons mot à mot ces belles paroles : « C'est une lampe allumée » dans un lieu obscur. » [Plus la nuit qui nous environne est obscure, plus il est nécessaire que la lumière qui nous éclaire soit vive pour en pénétrer les ténèbres; mais plus les difficultés du chemin sont grandes, plus il faut de courage pour les surmonter, plus nous avons besoin d'être animés par l'éclat de la lumière qui nous dirige :] c'est pourquoi si ce flambeau a de la lumière, il doit avoir encore beaucoup plus d'ardeur, parce qu'elle doit attirer [1].

C'est pourquoi notre saint évêque a étudié, dans l'Evangile de Jésus-Christ, une science lumineuse, à la vérité, mais encore beaucoup plus ardente; et aussi quoiqu'il sût convaincre, il savoit bien mieux convertir. Le grand cardinal du Perron en a rendu un beau témoignage. Ce rare et admirable génie, dont les ouvrages, presque divins, sont le plus ferme rempart de l'Eglise contre les hérétiques modernes, a dit plusieurs fois qu'il convaincroit bien les errants; mais que, si l'on vouloit qu'ils se convertissent, il falloit les conduire à notre prélat. Et en effet il n'est pas croyable combien de brebis errantes il a ramenées au troupeau : c'est que sa science pleine d'onction ne brilloit que pour échauffer. Des traits de flammes sortoient de sa bouche, qui alloient pénétrer dans le fond des cœurs. Il savoit que la chaleur entre bien plus avant que la lumière : celle-ci ne fait qu'effleurer et dorer légèrement la surface; la chaleur pénètre jusqu'aux entrailles pour en tirer des fruits merveilleux, et y produire des richesses inestimables. C'est cette bénigne chaleur, qui donnoit une efficace si extraordinaire à ses divines prédications, que dans un pays fort peuplé de son diocèse, où il n'y avoit que cent catholiques quand il commença de prêcher, à peine y restoit-il autant d'hérétiques, quand il y eut répandu cette lumière ardente de l'Evangile.

Mais ne vous persuadez pas qu'il n'ait converti que les hérétiques; cette science ardente et luisante agissoit encore bien plus fortement sur les domestiques de la foi. Je trouve, dans ces derniers siècles, deux hommes d'une sainteté extraordinaire, saint Charles Borromée et François de Sales. Leurs talents étoient différents, et leurs conduites diverses; car chacun a reçu son don par la distribution de l'Esprit : mais tous deux ont travaillé avec même fruit à l'édification de l'Eglise, quoique par des voies différentes. Saint Charles a réveillé dans le clergé cet esprit de piété ecclésiastique. L'illustre François de Sales a rétabli la dévotion parmi les peuples. Avant saint Charles Borromée, il sembloit que l'ordre ecclésiastique avoit oublié sa vocation, tant il avoit corrompu ses voies; et l'on peut dire, mes Sœurs, qu'avant votre saint instituteur, l'esprit de dévotion n'étoit presque plus connu parmi les gens du siècle. On reléguoit dans les cloîtres la vie intérieure et spirituelle, et on la croyoit trop sauvage pour paroître dans la Cour et dans le grand monde. François de Sales a été choisi pour l'aller chercher dans sa retraite, et pour désabuser les esprits de cette créance pernicieuse. Il a ramené la dévotion au milieu du monde; mais ne croyez pas qu'il l'ait déguisée, pour la rendre plus agréable aux yeux des mondains : il l'amène dans son habit naturel, avec sa croix, avec ses épines, avec son détachement et ses souffrances. En l'état que la produit ce digne prélat, et dans lequel elle nous paroît en son introduction à la vie dévote, le religieux le plus austère la peut

[1] Voyez le morceau qui est en note, au commencement du premier point du Panégyrique de sainte Catherine, à la fin de ce volume. Bossuet y renvoie dans son manuscrit.

reconnoître; et le courtisan le plus dégoûté, s'il ne lui donne pas son affection, ne peut lui refuser son estime.

Et certainement, chrétiens, c'est une erreur intolérable, qui a préoccupé les esprits, qu'on ne peut être dévot dans le monde. Ceux qui se plaignent sans cesse que l'on n'y peut pas faire son salut démentent Jésus-Christ et son Evangile. Jésus-Christ s'est déclaré le Sauveur de tous; et par là il nous fait connoître qu'il n'y a aucune condition qu'il n'ait consacrée, et à laquelle il n'ait ouvert le chemin du ciel. Car, comme dit excellemment saint Jean-Chrysostome (*in Ep. ad Rom. Hom.* XXVI, *n.* 4, *tom.* IX, *pag.* 717.), la doctrine de l'Evangile est bien peu puissante, si elle ne peut policer les villes, régler les sociétés et le commerce des hommes. Si pour vivre chrétiennement il faut quitter sa famille et la société du genre humain, pour habiter les déserts et les lieux cachés et inaccessibles, les empires seront renversés et les villes abandonnées. Ce n'est pas le dessein du Fils de Dieu : au contraire il commande aux siens de luire devant les hommes (MATTH., V. 16.). Il n'a pas dit dans les bois, dans les solitudes, dans les montagnes seules et inhabitées; il a dit dans les villes et parmi les hommes : c'est là que leur lumière doit luire, afin que l'on glorifie leur Père céleste. Louons donc ceux qui se retirent; mais ne décourageons pas ceux qui demeurent : s'ils ne suivent pas la vertu, qu'ils n'en accusent que leur lâcheté, et non leurs emplois, ni le monde, ni les attraits de la Cour, ni les occupations de la vie civile.

Mais que dis-je ici, chrétiens? les hommes abuseront de cette doctrine, et en prendront un prétexte pour s'engager dans l'amour du monde. Que dirons-nous donc, mes frères, et où nous tournerons-nous désormais, si on change en venin tous nos discours! Prêchons qu'on ne peut se sauver dans le monde, nous désespérons nos auditeurs; disons, comme il est vrai, qu'on s'y peut sauver, ils prennent occasion de s'y embarquer trop avant. O mondains, ne vous trompez pas, et entendez ce que nous prêchons. Nous disons qu'on peut se sauver dans le monde, mais pourvu qu'on y vive dans un esprit de détachement; qu'on peut se sauver dans les grands emplois, mais pourvu qu'on les exerce avec justice; qu'on se peut sauver parmi les richesses, mais pourvu qu'on les dispense avec charité; enfin qu'on se peut sauver dans les dignités, mais pourvu qu'on en use avec cette modération dont notre saint prélat nous donnera un illustre exemple dans notre seconde partie.

SECOND POINT.

De toutes les passions humaines, la plus fière dans ses pensées et la plus emportée dans ses désirs, mais la plus souple dans sa conduite et la plus cachée dans ses desseins, c'est l'ambition. Saint Grégoire nous a représenté son vrai caractère, lorsqu'il a dit ces mots, dans son Pastoral, qui est un chef-d'œuvre de prudence, et le plus accompli de ses ouvrages : « L'ambition, dit ce » grand pontife (*Past. part.* I, *cap.* IX, *tom.* II, » *col.* 9.), est timide quand elle cherche, superbe » et audacieuse quand elle a trouvé : » *Pavida cùm quærit, audax cùm pervenerit.* Il ne pouvoit pas mieux nous décrire le naturel étrange de l'ambition que par l'union monstrueuse de ces deux qualités opposées, la timidité et l'audace. Comme la dernière lui est naturelle et lui vient de son propre fonds; aussi la fait-elle paroître dans toute sa force, quand elle a sa liberté toute entière : *Audax cum pervenerit.* Mais en attendant, chrétiens, qu'elle soit arrivée au but, elle se resserre en elle-même, elle contraint ses inclinations : *Timida cum quærit.* Et voici la raison qui l'y oblige : c'est, comme dit saint Jean-Chrysostome (*in Epist. ad* PHILIP., *Hom.* VII, *n.* 5, *tom.* XI, *p.* 252.), que les hommes sont naturellement d'une humeur fâcheuse et contrariante : *Contentiosum hominum genus.* Soit que le venin de l'envie les empêche de voir le progrès des autres d'un œil équitable; soit qu'en traversant leurs desseins, une imagination de puissance qu'ils exercent leur fasse ressentir un plaisir secret et malin; soit que quelqu'autre inclination malfaisante les oblige à s'opposer les uns aux autres, toujours est-il vrai de dire que l'ardeur d'une poursuite trop ouverte nous attire infailliblement des concurrents et des opposants. C'est pourquoi l'ambition raffinée s'avance d'un pas timide; et tâchant de se cacher sous son contraire, pour être mieux déguisée, elle se montre au public sous le visage de la retenue.

Voyez cet ambitieux, voyez Simon le Magicien devant les apôtres (*Act.*, VIII. 19, 24.), comme il est rampant à leurs pieds, comme il leur parle d'une voix tremblante. Le même, quand il aura acquis du crédit, en imposant aux peuples et aux empereurs par ses charmes et par ses prestiges, à quel excès d'arrogance ne se laissera-t-il pas emporter, et combien travaillera-t-il pour abattre ces mêmes apôtres devant lesquels il paroissoit si bassement respectueux!

Mais je ne m'étonne pas, chrétiens, que l'ambition se cache aux autres, puisqu'elle ne se découvre pas à elle-même. Ne voyons-nous pas

tous les jours que cet ambitieux ne se connoît pas, et qu'il ne sent pas l'ardeur qui le presse et le brûle? Dans les premières démarches de sa fortune naissante, il ne songeoit qu'à se tirer de la boue; après, il a eu dessein de servir l'Eglise dans quelque emploi honorable; là d'autres désirs se sont découverts, que son cœur ne lui avoit pas encore expliqués : c'est que ce feu, qui se prenoit par le bas, ne regardoit pas encore le sommet du toit; il gagne de degré en degré où sa matière l'attire, et ne remarque sa force qu'en s'élevant. Tel est le naturel des ambitieux, qui s'efforcent de persuader, et aux autres et à eux-mêmes, qu'ils n'ont que des sentiments modestes. Mais quelque profonds que soient les abîmes où ils tâchent de nous recéler leurs vastes prétentions, quand ils seront établis dans les dignités, leur gloire, trop long-temps cachée, se produira malgré eux, par ces deux effets qui ne laissent pas de s'accorder, encore que d'abord ils semblent contraires : l'un est de mépriser ce qu'ils sont; l'autre, de le faire valoir avec excès.

Oui, je dis qu'ils méprisent ce qu'ils sont, puisque leur esprit n'en est pas content, qu'ils se plaignent sans cesse de leur mauvaise fortune et qu'ils pensent n'avoir rien fait. Leur vertu, à leur avis, mériteroit un plus grand théâtre; leur grand génie se trouve à l'étroit dans un emploi si borné; cette pourpre ne leur paroît pas assez brillante, et il faudroit pour les satisfaire qu'elle jetât plus de feu. Dans ces hautes prétentions, ils comptent pour rien tout ce qu'ils possèdent. Mais voyez l'égarement de leur ambition; pendant qu'ils méprisent eux-mêmes les honneurs dont ils sont revêtus, ils veulent que tout le monde les considère comme quelque chose d'auguste; et si peu qu'on ose entreprendre de toucher ce point délicat, vous n'entendrez sortir de leur bouche que des paroles d'autorité, pour marquer leur grandeur et leur puissance. Ainsi ce superbe Aman, tant de fois cité dans les chaires comme le modèle d'une ambition démesurée, quoiqu'il veuille que toute la terre adore sa puissance prodigieuse, il la méprise lui-même en son cœur; et il s'imagine n'avoir rien gagné, quand il regarde l'accroissement qui lui manque encore : *Hæc cum omnia habeam, nihil me habere puto* (Esth., v. 13.). Tant l'ambition est injuste, ou de ne se contenter pas de ce qu'elle veut que le monde admire, ou d'exiger qu'on respecte tant ce qui n'est pas capable de la satisfaire.

Ceux qui s'abandonnent, mes Sœurs, à ces sentiments déréglés, peuvent bien luire et briller dans le monde par des dignités éminentes; mais ils ne luisent que pour le scandale, et ne sont pas capables d'enflammer les cœurs au mépris des vanités de la terre, et à l'amour de la modestie chrétienne. C'est, mes Sœurs, notre saint évêque qui a été véritablement une lumière ardente et luisante, lui qui, étant établi dans le premier ordre de la dignité ecclésiastique, s'est également éloigné de ces deux effets ordinaires de l'ambition : de vouloir s'élever plus haut, ou de maintenir avec faste l'autorité de son rang par un dédain fastueux. Pour l'élever à l'épiscopat, il avoit été nécessaire de forcer son humilité par un commandement absolu. Il remplit si dignement cette place qu'il n'y avoit aucun prélat dans l'Eglise, que la réputation publique jugeât si digne des premiers siéges. Ce n'étoit pas seulement la renommée, dont le suffrage ordinairement n'est pas de grand poids. Le roi Henri-le-Grand le pressa souvent d'accepter les premières prélatures de ce royaume; et sous le règne de son fils, un grand cardinal, qui étoit chef de ses conseils, le vouloit faire son coadjuteur dans l'évêché de Paris avec des avantages extraordinaires. Il étoit tellement respecté dans Rome, qu'il eût pu facilement s'élever jusqu'à la pourpre sacrée, si peu qu'il eût pris de soin de s'attirer cet honneur. Parmi ces ouvertures favorables, il nous eût été impossible de comprendre quel étoit son détachement, si la Providence divine n'eût permis, pour notre instruction, qu'il s'en soit lui-même expliqué à une personne confidente, comme s'il eût été à l'article de la mort, où tout le monde ne paroît que fumée.

Que je vous demande ici, chrétiens, Baltasar, ce grand roi des Assyriens, à la veille de cette nuit fatale en laquelle Daniel lui prédit, de la part de Dieu, la fin de sa vie et la translation de son trône, étoit-il encore charmé de cette pompe royale, dans les approches de la dernière heure? Au contraire, ne vous semble-t-il pas qu'il voyoit son sceptre lui tomber des mains, sa pourpre pâlir sur ses épaules, et l'éclat de sa couronne se ternir visiblement sur sa tête parmi les ombres de la mort qui commençoient à l'environner? Pourroit-on encore se glorifier de la beauté d'un vaisseau étant tout près de l'écueil contre lequel on sauroit qu'il se va briser? Ces aveugles adorateurs de la fortune estiment-ils beaucoup leur grandeur, quand ils voient que dans un moment toute leur gloire passera à leur nom, tous leurs titres à leur tombeau, et peut-être leurs dignités à leurs ennemis, du moins à des indifférents? Alors, alors, mes frères, toutes leurs vanités seront confondues; et s'il leur reste encore quelque lumière, ils seront contraints d'avouer que

tout ce qui passe est bien méprisable. Mais ces sentiments forcés leur apporteront peu d'utilité : au contraire ce sera peut-être leur condamnation, qu'il ait fallu appeler la mort au secours pour les contraindre, eux où il semble que rien ne vive que l'ambition, de reconnoître des vérités si constantes.

François de Sales, mes Sœurs, n'attend pas cette extrémité, pour éteindre en son cœur tout l'amour du monde : dans la plus grande vigueur de son âge, au milieu de l'applaudissement et de la faveur, il le considère des mêmes yeux qu'il feroit en ce dernier jour, où périssent toutes nos pensées ; et il ne songe non plus à s'avancer, que s'il étoit un homme mourant. Et certainement, chrétiens, il n'est pas seulement un homme mourant ; mais il est en effet de ces heureux morts, dont la vie est cachée en Dieu, et qui s'ensevelissent tout vivants avec Jésus-Christ. Que s'il est si sage et si tempéré à l'égard des dignités qu'il n'a pas, il use, dans le même esprit, de la puissance qui lui est confiée. Il en donna un illustre exemple, lorsque son Introduction à la vie dévote, ce chef-d'œuvre de piété et de prudence, ce trésor de sages conseils, ce livre qui conduit tant d'âmes à Dieu, dans lequel tous les esprits purs viennent goûter avec joie les saintes douceurs de la dévotion, fut déchiré publiquement, jusque dans les chaires évangéliques, avec toute l'amertume et l'emportement que peut inspirer un zèle indiscret, pour ne pas dire malin. Si notre saint évêque se fût élevé contre ces prédicateurs téméraires, il auroit trouvé assez de prétextes de couvrir son ressentiment de l'intérêt de l'épiscopat qui étoit violé en sa personne, et dont l'honneur, disoit un ancien (TERTUL., *de Bapt. n.* 17.), établit la paix de l'Eglise. Mais il pensa, chrétiens, que si c'étoit une plaie à l'Eglise de voir qu'un évêque fût outragé, elle seroit bien plus grande encore de voir qu'un évêque fût en colère, parût ému en sa propre cause, et animé dans ses intérêts. Ce grand homme se persuada que l'injure que l'on faisoit à sa dignité, seroit bien mieux réparée par l'exemple de sa modestie, que par le châtiment de ses envieux : c'est pourquoi on ne vit ni censures, ni apologie, ni réponse ; il dissimula cet affront. Il en parle comme en passant en un endroit de ses œuvres, en des termes si modérés, que nous ne pourrions jamais nous imaginer l'atrocité de l'injure, si la mémoire n'en étoit encore toute récente. [Mais si sa modération nous charme, sa douceur dans la conduite des âmes ne sera pas moins touchante : c'est ma troisième partie.]

TROISIÈME POINT.

Qui que vous soyez, chrétiens, qui êtes appelés par le Saint-Esprit à la conduite des âmes que le Fils de Dieu a rachetées, ne vous proposez pas de suivre les règles de la politique du monde. Songez que votre modèle est au ciel, et que le premier directeur des âmes, celui dont vous devez imiter l'exemple, c'est ce Dieu même que nous adorons. Or ce directeur souverain des âmes ne se contente pas de répandre des lumières dans l'esprit, il en veut au cœur. Quand il veut faire sentir son pouvoir aux créatures inanimées, il ne consulte pas leurs dispositions ; mais il les contraint et les force. Il n'y a que le cœur humain, qu'il semble ne régir pas tant par puissance, qu'il le ménage par art, qu'il le conduit par industrie, et qu'il l'engage par douceur. Les directeurs des consciences doivent agir par la même voie, et cette douceur chrétienne est le principal instrument de la conduite des âmes ; parce qu'ils doivent amener à Dieu des victimes volontaires, et lui former des enfants et non des esclaves.

Pour avoir une belle idée de cette douceur évangélique, ce seroit assez, ce me semble, de contempler le visage de François de Sales. Toutefois, pour remonter jusqu'au principe, allons chercher, jusque dans son cœur, la source de cette douceur attirante qui n'est autre que la charité. Ceux qui ont le plus pratiqué et le mieux connu ce grand homme nous assurent qu'il étoit enclin à la colère ; c'est-à-dire, qu'il étoit du tempérament qui est le plus opposé à la douceur. Mais il faut ici admirer ce que fait la charité dans les cœurs, et de quelle manière elle les change ; et tout ensemble vous découvrir ce que c'est que la douceur chrétienne, qui semble être la vertu particulière de notre illustre prélat. Pour bien entendre ces choses, il faut remarquer, s'il vous plaît, que le plus grand changement que la nature fasse dans les hommes, c'est lorsqu'elle leur donne des enfants : c'est alors que les humeurs les plus aigres et les plus indifférentes conçoivent une nouvelle tendresse, et ressentent des empressements qui leur étoient auparavant inconnus. Il n'y a personne qui n'ait observé les inclinations extraordinaires qui naissent tout-à-coup dans le cœur des mères et des nourrices qui sont comme de secondes mères. Or, j'ai appris de saint Augustin, que « la charité est une mère, » et que la charité est une nourrice : » *Charitas nutrix* (*de Catech. rud. cap.* XV, *n.* 23, *t.* VI, *col.* 279.), *charitas mater est* (*ad* MARCEL., *Ep.* CXXXIX, *n.* 3, *tom.* II, *col.* 421.). En effet, nous lisons dans les Ecritures que la charité a

des enfants : elle a des entrailles où elle les porte; elle a des mamelles qu'elle leur présente ; elle a un lait qu'elle leur donne. Il ne faut donc pas s'étonner si elle change ceux qu'elle possède, et surtout les conducteurs des âmes; ni si elle adoucit leur humeur, en leur inspirant dans le cœur des sentiments maternels.

C'est, mes Sœurs, cette onction de la charité qui a changé votre bienheureux père; c'est cette huile vraiment céleste, c'est ce baume spirituel qui a calmé ces esprits chauds et remuants, qui excitoient en lui la colère; par où vous devez maintenant connoître ce que c'est que la douceur chrétienne. Ce n'est pas autre chose, mes Sœurs, que la fleur de la charité, qui, ayant rempli le dedans, répand ensuite sur l'extérieur une grâce simple et sans fard, et un air de cordialité tempéré, qui ne respire qu'une affection toute sainte : c'est par là que François de Sales commençoit à gagner les cœurs.

Mais la douceur chrétienne n'agit pas seulement sur le visage; elle porte avec soi, dans l'intérieur, ces trois vertus principales qui la composent, la patience, la compassion, la condescendance : vertus absolument nécessaires à ceux qui dirigent les âmes : la patience, pour supporter les défauts; la compassion, pour les plaindre ; la condescendance, pour les guérir. La conduite des âmes est une agriculture spirituelle; et j'apprends de l'apôtre saint Jacques, que la vertu des laboureurs, c'est la patience : « Voilà, dit-il, que le » laboureur attend le fruit de la terre, suppor- » tant patiemment toutes choses : » *Ecce agricola expectat pretiosum fructum terræ, patienter ferens* (Jac., v. 7.).

Et en effet, chrétiens, pour dompter, si je puis parler de la sorte, la dureté de la terre, surmonter l'inégalité des saisons, et supporter sans relâche l'assiduité d'un si long travail, qu'y a-t-il de plus nécessaire que la patience? Mais vous en avez d'autant plus besoin, ô laboureurs spirituels, que le grain que vous semez est plus délicat et plus précieux ; le champ que vous cultivez, plus stérile ; les fruits que vous attendez, ordinairement plus tardifs ; et les vicissitudes que vous craignez, sans comparaison plus dangereuses. Pour vaincre ces difficultés, il faut une patience invincible, telle qu'étoit celle de François de Sales. Bien loin de se dégoûter, ou de relâcher son application, quand la terre qu'il cultivoit ne lui donnoit pas des fruits assez tôt, il augmentoit son ardeur quand elle ne lui produisoit que des épines. On a vu des hommes ingrats, auxquels il avoit donné tant de veilles, pour les conduire par la droite voie, qui, au lieu de reconnoître ses soins, s'emportoient jusqu'à cet excès de lui faire mille reproches outrageux. C'étoit un sourd qui n'entendoit pas, et un muet qui ne parloit pas : *Ego autem tanquam surdus non audiebam, et sicut mutus non aperiens os suum* (*Ps.* XXXVII. 14.). Il louoit Dieu dans son cœur, de lui faire naître cette occasion de fléchir, par sa patience, ceux qui résistoient à ses bons conseils. Quelque étrange que fût leur emportement, il ne lui est jamais arrivé de se plaindre d'eux ; mais il n'a jamais cessé de les plaindre eux-mêmes ; et c'est le second sentiment d'un bon directeur.

Vous le savez, ô pécheurs, lépreux spirituels que la Providence divine adressoit à cet Elisée, vous particulièrement, pauvres dévoyés de ce grand diocèse de Genève, et vous, pasteurs des troupeaux errants, ministres d'iniquité, qui corrompez les fontaines de Jacob, et tâchez de détourner ses eaux vives sur une terre étrangère : lorsque votre bonheur vous a fait tomber entre les mains de ce pasteur charitable, vous avez expérimenté quelles étoient ses compassions.

Et certainement, chrétiens, il n'est rien de plus efficace, pour toucher les cœurs, que cette sincère démonstration d'une charité compatissante. La compassion va bien plus au cœur, lorsqu'elle montre le désir de sauver ; et les larmes du père affligé, qui déplore les erreurs de son prodigue, lui font bien mieux sentir son égarement, que les discours subtils et étudiés, par lesquels il auroit pu le convaincre. C'est ce qui faisoit dire à saint Augustin (*in* Joan., *Tract.* VI, *n.* 15, *tom.* III, *part.* II, *col.* 337.), qu'il falloit rappeler les hérétiques, plutôt par des témoignages de charité, que par des contentions échauffées. La raison en est évidente; c'est que l'ardeur de celui qui dispute peut naître du désir de vaincre : la compassion est plus agréable, qui montre le désir de sauver. Un homme peut s'aigrir contre vous, quand vous choquez ses pensées; mais il vous sera toujours obligé que vous désiriez son salut : il craint de servir de trophée à votre orgueil ; mais il ne se fâche jamais d'être l'objet de votre charité. Entrez par cet abord favorable ; n'attaquez pas cette place du côté de cette éminence, où la présomption se retranche ; ce ne sont que des hauteurs immenses, et des précipices escarpés et ruineux : approchez par l'endroit le plus accessible; et par ce cœur, qui s'ouvre à vous, tâchez de gagner l'esprit qui s'éloigne.

Jamais homme n'a mieux pratiqué cette ruse innocente et cette salutaire intelligence que le

saint évêque dont nous parlons. Il ne lui étoit pas difficile de persuader aux pécheurs, et particulièrement aux hérétiques qui conversoient avec lui, combien il déploroit leur misère : c'est pourquoi aussitôt ils étoient touchés ; et il leur sembloit entendre une voix secrète, qui leur disoit dans le fond du cœur ces paroles de saint Augustin : *Veni, columba te vocat, gemendo te vocat* (*in* Joan., *Tract.* vi, *n.* 15, *tom.* iii, *part.* ii, *col.* 337.) : pécheurs, courez à la pénitence; hérétiques, venez à l'Eglise ; celui qui vous appelle, c'est la douceur même ; ce n'est pas un oiseau sauvage, qui vous étourdisse par ses cris importuns, ou qui vous déchire par ses ongles; c'est une colombe, qui gémit pour vous, et qui tâche de vous attirer, en gémissant, par l'effort d'une compassion plus que paternelle : *Veni, columba te vocat, gemendo te vocat.* Un homme si tendre, mes Sœurs, et si charitable, sans doute n'avoit pas de peine à se rabaisser par une miséricordieuse condescendance, qui est la troisième partie de la douceur chrétienne, et la qualité la plus nécessaire à un fidèle conducteur des âmes : condescendance, mes Sœurs, que l'onction de la charité produit dans les cœurs; et voici en quelle manière.

Je vous parlois tout à l'heure de ces changements merveilleux, que fait dans les cœurs l'amour des enfants, entre lesquels le plus remarquable est d'apprendre à se rabaisser. Car voyez cette mère et cette nourrice, ou ce père même, si vous voulez, comme il se rapetisse avec cet enfant, si je puis parler de la sorte. Il vient du palais, dit saint Augustin (*in* Joan., *Tract.* vii, *n.* 22, *tom.* iii, *part.* ii, *col.* 352.), où il a prononcé des arrêts, où il a fait retentir tout le barreau du bruit de son éloquence : retourné dans son domestique, parmi ses enfants, il vous paroît un autre homme : ce ton de voix magnifique a dégénéré et s'est changé en un bégaiement ; ce visage, naguère si grave, a pris tout-à-coup un air enfantin ; une troupe d'enfants l'environne, auxquels il est ravi de céder ; et ils ont tant de pouvoir sur ses volontés, qu'il ne peut leur rien refuser que ce qui leur nuit. Puisque l'amour des enfants produit ces effets, il faut bien que la charité chrétienne, qui donne des sentiments maternels, particulièrement aux pasteurs des âmes, inspire en même temps la condescendance : elle accorde tout, excepté ce qui est contraire au salut. Vous le savez, ô grand Paul, qui êtes descendu tant de fois du troisième ciel, pour bégayer avec les enfants; qui paroissiez vous-même, parmi les fidèles, ainsi qu'un enfant : *Facti sumus parvuli in medio vestrûm* (1. *Thess.*, ii. 7.) : petit avec les petits, gentil avec les gentils, infirme avec les infirmes, tout à tous ; afin de les sauver tous.

Que dirai-je maintenant de saint François de Sales ? [Ce sera, mes frères, vous représenter au naturel les saints artifices de sa charitable condescendance pour les âmes, que de vous exposer ici les vrais caractères de la charité pastorale, que saint Augustin nous a si tendrement exprimés.] « La charité, nous dit-il, enfante les uns, s'af-» foiblit avec les autres ; elle a soin d'édifier ceux-» ci, elle craint de blesser ceux-là ; elle s'abaisse » vers les uns, elle s'élève vers les autres : douce » pour certains, sévère à quelques-uns, ennemie » de personne, elle se montre la mère de tous ; » elle couvre de ses plumes molles ses tendres » poussins ; elle appelle d'une voix pressante ceux » qui se plaignent ; et les superbes, qui refusent » de se rendre sous ses ailes caressantes, devien-» nent la proie des oiseaux voraces : » *Ipsa charitas alios parturit, cum aliis infirmatur ; alios curat ædificare, alios contremiscit offendere ; ad alios se inclinat, ad alios se erigit ; aliis blanda, aliis severa ; nulli inimica, omnibus mater* (S. Aug., *de Cat. rud. cap.* xv, *n.* 23, *tom.* vi, *col.* 279.) ; .... *languidulis plumis teneros fœtus operit, et susurrantes pullos contractâ voce advocat ; cujus blandas alas refugientes superbi, præda fiunt alitibus* (S. Aug., *de Cat. rud. cap.* x, *n.* 15, *tom.* vi, *col.* 274.). Elle s'élève contre les uns sans s'emporter, et s'abaisse devant les autres sans se démettre ; sévère à ceux-là sans rigueur, et douce à ceux-ci sans flatterie; elle se plaît avec les forts ; mais elle les quitte pour courir aux besoins des foibles [1].

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT PIERRE NOLASQUE.

Avec quel zèle saint Pierre Nolasque, pour imiter et honorer la charité du divin Sauveur, a consacré au soulagement et à la délivrance de ses frères captifs, ses soins, sa personne et ses disciples.

Dedit semetipsum pro nobis.

Il s'est donné lui-même pour nous (Tit., ii. 14.).

C'est un plus grand bonheur, dit le Fils de Dieu, de donner que de recevoir. Cette parole

[1] Bossuet renvoie, pour finir son sermon, au panégyrique de saint Thomas de Villeneuve, que toutes nos recherches n'ont pu nous procurer. (*Edit. de Déforis.*)

étoit digne de celui qui a tout donné jusqu'à son sang, et qui se seroit épuisé lui-même, si ses trésors n'étoient infinis aussi bien que ses largesses. Saint Paul, qui a recueilli ce beau sentiment de la bouche de notre Sauveur, le propose à tous les fidèles pour servir de loi à leur charité. Souvenez-vous, leur dit-il, de cette parole du Seigneur Jésus, qu' « Il vaut mieux donner que » de recevoir (*Act.*, XX. 35.); » parce que le bien que vous recevez est une consolation de votre indigence, et celui que vous répandez est la marque d'une plénitude qui s'étend à soulager les besoins des autres.

Jamais il n'y a eu sur la terre un homme plus libéral que le grand saint Pierre Nolasque, fondateur de l'ordre sacré de Notre-Dame de la Merci, dont nous honorons aujourd'hui la bienheureuse mémoire; car il ne s'est rien proposé de moins que l'immense profusion d'un Dieu, qui s'est prodigué lui-même; et de là il a conçu le dessein de dévouer sa personne, et de consacrer tout son ordre aux nécessités des misérables.

Tous les fidèles serviteurs de Dieu ont imité quelques traits du Sauveur des âmes : celui-ci a cette grâce particulière, de l'avoir fidèlement copié dans le caractère par lequel il est établi notre Rédempteur. Pour entendre un si grand dessein et imiter un si grand exemple, demandons l'assistance, etc. *Ave.*

La manière la plus excellente d'honorer les choses divines, c'est, Messieurs, de les imiter. Dieu nous ayant fait cet honneur de nous former à sa ressemblance, le plus grand hommage que nous puissions rendre à la souveraine vérité de Dieu, c'est de nous conformer à ce qu'il est; car alors nous célébrons ses grandeurs, non point par nos paroles, ni par nos pensées, ni par quelque sentiment de notre cœur, mais, ce qui est bien plus relevé, par toute la suite de nos actions et par tout l'éclat de notre personne.

Nous pouvons donc honorer en deux façons les mystères de Jésus-Christ, ou par des actes particuliers de nos volontés, ou par tout l'état de notre vie. Nous les honorons par des actes, en les adorant par foi, en les ressentant par reconnoissance, en nous y attachant par amour. Mais voici que je vous montre avec l'Apôtre une voie bien plus excellente : *Excellentiorem viam vobis demonstro* (1. *Cor.*, XII. 30.) : c'est d'honorer ces divins mystères par quelque chose de plus profond, en nous dévouant saintement à Dieu, non-seulement pour les aimer et pour les connoître, mais encore pour les imiter, pour en porter sur nous-mêmes l'impression et le caractère, pour en recevoir en nous-mêmes la bénédiction et la grâce.

C'est en cette sorte, mes frères, que saint Pierre Nolasque a été choisi pour honorer le mystère de la rédemption. Il l'a honoré véritablement, entrant dans les devoirs, dans la gratitude, dans toutes les dépendances d'une créature rachetée. Mais, afin qu'il fût lié plus intimement à la grâce de ce mystère, il a plu au Saint-Esprit qu'il se dévouât volontairement à l'imitation de cette immense charité, par laquelle « Jésus-Christ » a donné son âme pour être, comme il le dit » lui-même (MATTH., XX. 28.), la rédemption » de plusieurs. »

S'il y a quelque chose au monde, quelque servitude capable de représenter à nos yeux la misère extrême de la captivité horrible de l'homme, sous la tyrannie des démons; c'est l'état d'un chrétien captif sous la tyrannie des Mahométans. Car et le corps et l'esprit y souffrent une égale violence, et l'on n'est pas moins en péril de son salut que de sa vie. C'est donc au soulagement de cet état misérable qu'est appliqué saint Pierre Nolasque, pour honorer les bontés de Jésus délivrant les hommes de la tyrannie de Satan. Il se donne de tout son cœur à ces malheureux esclaves, et il s'y donne dans le même esprit que Jésus s'est donné aux hommes captifs, pour les affranchir de leur servitude : *Dedit semetipsum pro nobis.*

Jésus-Christ a donné aux hommes et à l'œuvre de la rédemption, premièrement ses soins paternels; secondement sa propre personne; troisièmement, ses disciples. Il nous a donné ses soins; parce qu'il a toujours eu l'esprit occupé de la pensée de notre salut; il nous a donné sa propre personne, parce qu'il s'est immolé pour nous; il nous a donné ses disciples qui, étant la plus noble partie du peuple qu'il a racheté, est appliquée par lui-même et entièrement dévouée à coopérer par sa charité à la délivrance de tous les autres.

C'est ainsi que le Fils de Dieu a consommé l'œuvre de notre rédemption, et c'est par les mêmes voies que le saint que nous révérons a imité son amour et honoré son mystère. Fidèle imitateur du Sauveur des âmes, il a été touché aussi bien que lui des cruelles extrémités où sont réduits les captifs; il leur a donné aussi bien que lui, premièrement tous ses soins, secondement toute sa personne, troisièmement tous ses disciples et l'ordre religieux qu'il a établi dans l'Eglise. C'est ce que aurons à considérer dans les trois points de ce discours.

PREMIER POINT.

L'une des raisons principales qui a rendu les infidèles si fort incrédules au mystère du Verbe incarné, c'est qu'ils n'ont pu se persuader que Dieu eût tant d'amour pour le genre humain, que les chrétiens le publioient. Celse, dans cet écrit si envenimé qu'il a fait contre l'Evangile, auquel le docte Origène a si fortement répondu (ORIG. *cont.* CELS., *lib.* V, *tom.* I, *p.* 578 *et seq.*), se moque des chrétiens de ce qu'ils osoient présumer que Dieu même étoit descendu du ciel pour venir à leur secours. Ils trouvoient indigne de Dieu d'avoir un soin si particulier des choses humaines; et c'est pourquoi l'Ecriture sainte, pour établir dans les cœurs la croyance d'un si grand mystère, ne cesse de publier la bonté de Dieu et son amour pour les hommes. C'est aussi ce qui a obligé l'apôtre saint Jean à confesser en ces termes la foi de la rédemption : « Pour nous, » nous croyons, dit-il (1. JOAN., IV. 16.), à la » charité que Dieu a eue pour les hommes. » Voilà une belle profession de foi, et conçue d'une façon bien singulière, mais absolument nécessaire pour combattre et déraciner l'incrédulité. Car c'est de même que s'il disoit : Les Juifs et les Gentils ne veulent pas croire que Dieu ait si fort aimé la nature humaine, que de s'en revêtir pour la racheter. Mais pour nous, dit ce saint apôtre, nour n'ignorons pas ses bontés; et connoissant, comme nous faisons, ses miséricordes et ses entrailles paternelles, nous croyons facilement cet amour immense qu'il a témoigné aux hommes en se livrant lui-même pour eux : *Et nos cognovimus et credidimus charitati quam habet Deus in nobis.*

Elevons donc nos voix, mes frères, et confessons hautement que nous croyons à la charité que le Fils de Dieu a eue pour nous. Nous croyons qu'il s'est fait homme pour notre salut; nous croyons qu'il n'a vécu sur la terre que pour travailler à ce grand ouvrage. Il nous a toujours portés dans son cœur, dans sa naissance et dans sa mort, dans son travail et dans son repos, dans ses conversations et dans ses retraites, dans les villes et dans le désert, dans la gloire et dans les opprobres, dans ses humiliations et dans ses miracles. Il n'a rien fait que pour nous durant tout le cours de sa vie mortelle; et maintenant qu'il est dans le ciel à la droite de la majesté de Dieu son Père dans les lieux très hauts (*Hebr.*, I. 3.), il ne nous a pas oubliés. Au contraire, dit le saint apôtre, il y est monté pour y être notre avocat, notre ambassadeur et notre pontife : il traite nos affaires auprès de son Père; « toujours vivant, dit le même apôtre, afin » d'intercéder pour nous : » *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (*Hebr.*, VII. 25.); comme s'il n'avoit ni de vie, ni de félicité, ni de gloire que pour l'avantage et le bien des hommes.

Ce n'est pas assez, chrétiens : si nous croyons véritablement que Dieu nous a aimés avec tant d'excès, il faut qu'un si grand amour, qui s'est étendu sur nous avec tant de profusion, nous fasse aussi dilater nos cœurs sur les besoins de nos frères. « Si Dieu, dit saint Jean (1. JOAN., » IV. 11.), nous a tant aimés, nous devons nous » aimer les uns les autres; » nous devons reconnoître ses soins paternels, en nous revêtant à son exemple de soins charitables; et nous ne pouvons mieux confesser la miséricorde que nous recevons, qu'en l'exerçant sur les autres en simplicité de cœur : *Estote misericordes* (LUC., VI. 36.).

Le saint que nous honorons étoit pénétré de ces sentiments. Il avoit toujours devant les yeux les charités infinies d'un Dieu rédempteur; et pour se rendre semblable à lui, il se laissoit percer par les mêmes traits; il avoit sucé cet esprit dans les plaies de Jésus-Christ, dans la source même des miséricordes. Il pouvoit dire avec Job (JOB, XXXI. 18.) que « la tendresse, la com- » passion, la miséricorde étoit crue avec lui dès » son enfance; » et c'étoit par de telles victimes qu'il croyoit devoir honorer les bontés inexprimables d'un Dieu rédempteur.

Et en effet, chrétiens, pour rendre le souverain culte à la souveraine majesté de Dieu, il me semble que nous lui devons deux sortes de sacrifices. Je remarque dans les Ecritures qu'il y a un sacrifice qui tue, et un sacrifice qui donne la vie. Le sacrifice qui tue est assez connu; témoin le sang de tant de victimes et le massacre de tant d'animaux. Mais, outre ce sacrifice qui détruit, je vois dans les saintes Lettres un sacrifice qui sauve : car, comme dit le sage Ecclésiastique, « celui-là offre un sacrifice, qui exerce la misé- » ricorde : » *Qui facit misericordiam, offert sacrificium* (*Eccli.*, XXXV. 4.). D'où vient cette différence, si ce n'est que l'un de ces sacrifices a été divinement établi pour honorer la bonté de Dieu, et l'autre pour apaiser sa sainte justice? La justice divine poursuit les pécheurs à main armée, elle lave ses mains dans leur sang, elle les perd et les extermine; elle veut qu'ils soient dissipés devant sa face, comme la cire fondue devant le feu : *Pereant peccatores à facie Dei* (*Psal.* LXVII. 3.). Au contraire, la miséricorde,

toujours douce, toujours bienfaisante, ne veut pas que personne périsse : elle attend les pécheurs avec patience; elle pense, dit l'Ecriture, des pensées de paix et non des pensées d'affliction : *Ego cogito cogitationes pacis, et non afflictionis* (JEREM., XXIX. 11.).

Voilà une grande opposition : aussi honore-t-on ces deux attributs par des sacrifices bien opposés. A cette justice rigoureuse qui tonne, qui fulmine, qui rompt et qui brise, qui renverse les montagnes et arrache les cèdres du Liban, c'est-à-dire, qui extermine les pécheurs superbes, il lui faut des sacrifices sanglants et des victimes égorgées, pour marquer la peine qui est due au crime. Mais pour cette miséricorde toujours beinfaisante, qui guérit ce qui est blessé, qui affermit ce qui est foible, qui vivifie ce qui est mort, il faut présenter en sacrifice non des victimes détruites, mais des victimes conservées; c'est-à-dire, des pauvres soulagés, des infirmes soutenus, des morts ressuscités dans les pécheurs convertis. Telles sont les véritables hosties qui honorent la miséricorde divine.

Ainsi saint Pierre Nolasque étant toujours occupé des soins, des compassions, des bontés de Jésus pour le genre humain, et sentant son cœur empressé dans le désir de les reconnoître, il s'écrie avec le Psalmiste : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi* (*Psalm.* CXV. 3.)? « Que rendrai-je au Seigneur pour tous » les biens qu'il m'a faits, » et à toute la nature humaine! Quelle victime, quel sacrifice lui offrirai-je en actions de grâces? Ah! poursuit-il avec le prophète : *Calicem salutaris accipiam* (*Ibid.* 4.) : « Je prendrai le calice du Sauveur, » je boirai le même breuvage que Jésus a bu, c'est-à-dire, je me remplirai, je m'enivrerai de sa charité par laquelle il a tant aimé la nature humaine. Je dilaterai mon cœur, comme il a dilaté le sien; j'offrirai à ce Dieu amateur et conservateur des hommes, des victimes qui lui plaisent, des hommes sauvés et délivrés.

Il cherche donc dans toute l'Eglise tous les infirmes, tous les malheureux, résolu de leur consacrer ses affections et ses soins. Dieu lui fait arrêter les yeux sur ces misérables captifs qui gémissent sous la tyrannie des Mahométans. Il voit leurs corps dans l'oppression, leur esprit dans l'angoisse, leur cœur dans le désespoir, leur foi même dans un péril évident. Il offre à Dieu leurs cris, leurs gémissements, les larmes de leurs amis, la désolation de leur famille. Peut-être ne le font-ils pas, peut-être sont-ils de ceux qui s'élèvent contre Dieu même sous les coups de sa main puissante; serviteurs rebelles et opiniâtres, châtiés et non corrigés, frappés et non convertis, abattus et non humiliés, atterrés, comme dit David, sans être touchés de componction : *Dissipati sunt, non compuncti* (*Psalm.* XXXIV. 16.). C'est ce qui afflige son cœur. Quoiqu'il pense toujours à eux avec un empressement charitable, néanmoins deux fois le jour, et deux fois la nuit il se présente pour eux devant la face de Dieu, et cherche auprès d'un Père si tendre les moyens de soulager ses enfants captifs.

Mes frères, cet objet lugubre d'un chrétien captif dans les prisons des Mahométans me jette dans une profonde considération des grands et épouvantables progrès de cette religion monstrueuse. O Dieu, que le genre humain est crédule aux impostures de Satan! O que l'esprit de séduction et d'erreur a d'ascendant sur notre raison! Que nous portons en nous-mêmes, au fond de nos cœurs, une étrange opposition à la vérité, dans nos aveuglements, dans nos ignorances, dans nos préoccupations opiniâtres. Voyez comme l'ennemi du genre humain n'a rien oublié pour nous perdre, et pour nous faire embrasser des erreurs damnables. Avant la venue du Sauveur, il se faisoit adorer par toute la terre sous les noms de ces fameuses idoles, devant lesquelles trembloient tous les peuples; il travailloit de toute sa force à étouffer le nom du vrai Dieu. Jésus-Christ et ses martyrs l'ont fait retentir si haut, depuis le levant jusqu'au couchant, qu'il n'y a plus moyen de l'éteindre ni de l'obscurcir. Les peuples qui ne le connoissoient pas, y sont attirés en foule par la croix de Jésus-Christ; et voici que cet ancien imposteur, qui, dès l'origine du monde, est en possession de tromper les hommes, ne pouvant plus abolir le saint nom de Dieu, frémissant contre Jésus-Christ qui l'a fait connoître à tout l'univers, tourne toute sa furie contre lui et contre son Evangile; et trouvant encore le nom de Jésus trop bien établi dans le monde par tant de martyrs et tant de miracles, il lui déclare la guerre en faisant semblant de le révérer, et il inspire à Mahomet, en l'appelant un prophète, de faire passer sa doctrine pour une imposture; et cette religion monstrueuse, qui se dément elle-même, a pour toute raison son ignorance, pour toute persuasion sa violence et sa tyrannie, pour tout miracle ses armes, armes redoutables et victorieuses, qui font trembler le monde, et rétablissent par force l'empire de Satan dans tout l'univers.

O Jésus, Seigneur des seigneurs, arbitre de tous les empires et Prince des rois de la terre,

jusqu'à quand endurerez-vous que votre ennemi déclaré, assis sur le trône du grand Constantin, soutienne avec tant d'armées les blasphèmes de son Mahomet, abatte votre croix sous son croissant, et diminue tous les jours la chrétienté par des armes si fortunées? Est-ce que vous réservez cette redoutable puissance pour faire souffrir à votre Eglise cette dernière et effroyable persécution que vous lui avez dénoncée? Est-ce que, pour entretenir votre Eglise dans le mépris des grandeurs, comme elle y a été élevée, en même temps que vous lui donnez la gloire d'avoir des rois pour enfants, vous abandonnez d'un autre côté à votre ennemi capital, comme un présent de peu d'importance, le plus redoutable empire qui soit éclairé par le soleil? Ou bien est-ce qu'il ne vous plaît pas que votre Eglise, nourrie dans les alarmes, fortifiée par les persécutions et les terreurs, jouisse dans la paix même d'une tranquillité assurée? Et c'est pour cette raison que vous lui mettez comme sur sa tête cette puissance redoutable qui ne cesse de la menacer de la dernière désolation.

En effet, chrétiens, ç'a été le conseil de Dieu que l'Eglise fût établie au milieu des flots, qui frémissent impétueusement autour d'elle, et menacent de l'engloutir. C'est pourquoi saint Augustin, expliquant ces paroles du sacré Psalmiste, *Lætentur insulæ multæ* (*in Psal.* XCVI, *n.* 4, *tom.* IV, *col.* 1043.), dit que ces îles vraiment fortunées, qui doivent se réjouir du règne de Dieu, sont les Eglises chrétiennes, environnées de toutes parts d'une mer irritée, qui menace de les engloutir et de les couvrir sous ses ondes. Tel est le conseil de Dieu; et je regarde la puissance mahométane comme un océan indomptable, toujours prêt à inonder toute l'Eglise, sa furie n'étant arrêtée que par des digues entr'ouvertes; ce sont les puissances chrétiennes, toujours cruellement divisées. Et n'étoient-ce pas ces divisions qui avoient ouvert autrefois aux sultans, successeurs de Mahomet, une entrée si large, que du temps de Pierre Nolasque les Espagnes même étoient entièrement inondées?

C'est ce qui lui perce le cœur. Il est nuit et jour persécuté des cris des captifs; il faut qu'il coure à leur délivrance. Ne lui dites pas que la noblesse de son extraction, et le crédit qu'il a auprès du roi d'Arragon, dont il a été précepteur, l'appelle à des emplois plus illustres : il court après ses captifs. Il falloit qu'il descendît de bien haut à l'humiliation d'un emploi si bas, selon l'estime du monde, pour mieux imiter celui qui est descendu du ciel en la terre : imiter un Dieu rédempteur, c'est toute la gloire qu'il se propose. Par mille traverses, par mille périls, il va délivrer ses frères, content de tout donner, de tout sacrifier, pourvu qu'il leur procure la liberté, ou du moins quelque soulagement à leurs maux, pour les leur rendre plus supportables. Et pourrois-je vous exprimer les empressements de sa sollicitude pour subvenir à leurs besoins, les attendrissements de sa charité à la vue de leur état, tous les efforts de son zèle en faveur de ces infortunés captifs? Il sent toutes leurs peines, il est pénétré de leurs dangers; et plus prisonnier qu'eux tous, par ces chaînes invisibles dont la charité le serre, il porte tout le poids de la misère de chacun de ses frères, il s'en voit continuellement pressé, il n'est occupé qu'à y apporter quelques remèdes. Qui souffre dans ces noirs cachots, sans qu'il souffre avec lui? Qui est foible au milieu de tant d'épreuves, sans qu'il s'efforce de le soutenir? Qui est scandalisé, sans que son cœur brûle du désir de le relever (2. *Cor.*, XI. 29.)?

Tels sont les sentiments que la charité forme dans l'âme de Pierre Nolasque, telle est la conduite qu'elle lui inspire. Et que ne produiroit-elle pas en vous, si vous étiez animés du même esprit? « Revêtez-vous donc comme des élus de » Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de mi- » séricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, » de patience, » afin de vous secourir mutuellement avec tout l'épanchement d'une tendresse vraiment chrétienne : *Induite vos ergo sicut electi Dei, sancti, et dilecti, viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam* (*Coloss.*, III. 12.).

Dieu commence pour vous donner l'exemple; imitez sa charité si prévenante, si bienfaisante; qu'il se fasse comme un combat entre nous et la miséricorde divine, et soyons jaloux de ne pas nous laisser vaincre en munificence. Dieu commence par nous enrichir de ses biens, imitez-le en vous prodiguant à sa gloire et au salut de vos frères. « Soyez miséricordieux comme votre père » céleste est miséricordieux : » *Estote misericordes, sicut Pater vester cœlestis misericors est* (LUC., VI. 36.). C'est alors que vous recevrez au centuple tout ce que vous aurez généreusement donné. Car Dieu revient à la charge, et il nous imite à son tour : « Bienheu- » reux ceux qui sont miséricordieux, parce » qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde : » *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* (MATTH., V. 7.). Par-là il se fait un flux et reflux de miséricorde : Dieu qui

aime un tel sacrifice multiplie ses dons. Allant ainsi en augmentant, après avoir donné vos soins, vous donnerez à la fin votre propre personne, comme saint Pierre Nolasque.

SECOND POINT.

Ce fut, Messieurs, un grand spectacle, lorsqu'on vit sur le Calvaire le Fils uniquement agréable se mettre en la place des ennemis; l'innocent, le juste, la sainteté même se donner en échange pour les malfaiteurs; celui qui étoit infiniment riche, se constituer caution, et se livrer tout entier pour les insolvables.

Vous savez assez, chrétiens, quelle dette le genre humain avoit contractée envers Dieu et envers sa sainte justice. Nous sommes naturellement débiteurs à ses lois suprêmes. Et qu'est-ce que nous leur devons? une obéissance fidèle. Mais lorsque nous manquons volontairement à lui payer cette dette, nous entrons dans une autre obligation; nous devons notre tête à ses vengeances, nous ne pouvons plus le payer que par notre mort et notre supplice.

En vain les hommes, effrayés par le sentiment de leurs crimes, cherchent des victimes et des holocaustes pour les subroger en leur place. Dussent-ils massacrer tous leurs troupeaux, et les immoler à Dieu devant ses autels; il n'est pas possible que la vie des bêtes paie pour la vie des hommes. La compensation n'est pas suffisante : *Impossibile enim est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata* (*Heb.*, x. 4.). De sorte que ceux qui offroient de tels sacrifices, faisoient bien, à la vérité, une reconnoissance publique de ce qu'ils devoient à la justice divine; mais ils n'avoient pas pour cela le paiement de leurs dettes. Il falloit qu'un homme payât pour les hommes; et c'est pour cela que Dieu s'est fait homme.

Ce Dieu-Homme, avide de nous racheter, livre à l'abandon sa propre personne à la justice de Dieu, à l'injustice des hommes, à la furie des démons. Dieu, les hommes, les démons exercent sur lui toute leur puissance. Il s'engage, il se prodigue de tous côtés; et il ne lui importe pas comment il se donne, pourvu qu'il paie notre prix, et qu'il nous rende notre liberté et notre franchise.

Je ne puis vous dire, mes frères, dans quels excès nous doit jeter la contemplation de ce mystère. Jésus-Christ se donnant pour moi, et devenant ma rançon, m'apprend deux choses contraires. Il m'apprend à m'estimer, il m'apprend à me mépriser, l'un et l'autre jusqu'à l'infini. Mon cœur incertain et irrésolu ne sait à quoi se déterminer, au milieu de telles contraintes. M'estimerai-je, me mépriserai-je, ou joindrai-je l'un et l'autre ensemble, puisque mon Sauveur m'apprend l'un et l'autre?

Oui, chrétiens, mon Sauveur m'apprend à m'estimer jusqu'à l'infini. Car la règle d'estimer les choses, c'est de connoître le prix qu'elles coûtent. Ecoutez maintenant l'Apôtre (1. Petr., i. 18, 19.), qui vous dit que vous avez été rachetés, non par or ni par argent, ni par des richesses corruptibles, mais par le sang d'un Dieu, par la personne d'un Dieu immolé pour vous. O âme, dit saint Augustin (*in Psal.* cii, *n.* 6, *tom.* iv. *col.* 1116.), apprends à t'estimer par cette rançon, voilà le prix que tu vaux : *O anima, erige te, tanti vales.* O homme! celui qui t'a fait s'est livré pour toi; celui dont la sagesse infinie sait donner si justement la valeur aux choses, a mis ton âme à ce prix. Qu'est-ce donc que la terre, qu'est-ce que le ciel, qu'est-ce que toute la nature ensemble en comparaison de ma dignité?

Mais ce qui m'apprend à m'estimer, m'apprend à me mépriser jusqu'à l'excès. Car quand je vois un Dieu qui se ravilit jusqu'à vouloir se donner lui-même pour racheter ses esclaves : que dis-je ses esclaves? cette qualité est trop honorable, les esclaves du démon et du péché; il me semble qu'il se rabaisse, non plus jusqu'au néant, mais infiniment au-dessous. Et en effet, chrétiens, se rendre semblable aux hommes, c'est se ravaler jusqu'au néant; mais se livrer pour les hommes, mourir pour les hommes, créature si vile par son extraction et si ravilie par son crime, c'est plus que s'anéantir; puisque c'est mettre le néant au-dessus de soi, c'est se mépriser pour le néant même.

Après l'exemple d'un Dieu, à qui l'excès de sa charité rend sa propre vie méprisable, pourvu qu'il puisse à ce prix racheter les âmes, y a-t-il quelque esclave assez malheureux, pour lequel nous devions craindre de nous prodiguer? Saint Paul aussi ne sait plus que faire : « Je donnerai » volontiers pour vous tout ce que j'ai : » *Ego autem impendam.* Ce n'est pas assez, il faut inventer un terme nouveau pour exprimer une ardeur nouvelle : *et superimpendar ipse pro animabus vestris* (2. *Cor.*, xii. 15.) : « Et je me » donnerai encore moi-même pour le salut de vos » âmes. » Un martyre, c'est la privation du martyre, le vrai néant. C'est ce qui touche saint Pierre Nolasque; sa personne ne lui est plus rien, quand il voit un Dieu se donner lui-même : il n'y a point de cachots dans lesquels il n'aille

chercher de pauvres captifs, pour leur rendre leur liberté aux dépens de sa propre vie.

Le voyez-vous, Messieurs, traitant avec ce barbare de la délivrance de ce chrétien? S'il manque quelque chose au prix, il offre un supplément admirable : il est prêt à donner sa propre personne; il consent d'entrer dans la même prison, de se charger des mêmes fers, de subir les mêmes travaux et de rendre les mêmes services. O grâce de la rédemption, que vous opérez dans son âme! Il a un cœur de Jésus, qui n'a ni de vie ni de liberté que pour la rédemption de ses frères. C'est l'esprit d'un Dieu rédempteur qui le rend capable de ces sentiments : car admirez la suite de cette action. Prisonnier entre les mains des pirates, pour ses frères qu'il a délivrés, il préfère son cachot à tous les palais, et ses chaînes à tous les trésors. Il n'y a rien qui puisse égaler sa joie; et je ne m'en étonne pas. La liberté plaît à la nature, la captivité à la grâce; et saint Pierre Nolasque goûte l'une et l'autre, portant en lui-même la captivité, et possédant la liberté dans ses frères, qu'il a heureusement affranchis d'une misérable servitude. Il est satisfait, puisque ses frères le sont; et pour ce qui regarde sa liberté propre, il la méprise si fort, qu'il est toujours prêt de l'abandonner pour le moindre des chrétiens captifs, ne désirant d'être libre que pour s'engager de nouveau en faveur des autres esclaves. Voyez ce que lui apprend un Dieu rédempteur. On veut l'engager à la Cour dans les liens de la fortune : il le refuse et il court pour se charger d'autres liens, ce sont les liens de Jésus-Christ.

Je ne sais si je pourrai vous faire comprendre ce que Dieu me met dans l'esprit, pour exprimer les transports de la charité de ce grand homme. Il me semble en vérité, chrétiens, qu'il goûte mieux dans les autres la douceur de la liberté, qu'il ne le feroit en lui-même. Car le plaisir d'être libre, quand il s'attache à nous-mêmes, étant un fruit de notre amour-propre, le chrétien doit craindre de s'abandonner à cette douceur trop sensible. Quand est-ce donc qu'un homme de Dieu goûtera le plaisir de la liberté dans toute son étendue? Quand il ne la goûtera que dans ses frères affranchis. Telles sont les délices de Pierre Nolasque. Pendant qu'il est dans les fers, il ressent tout le plaisir et toute la joie de ceux qu'il a délivrés; et il le ressent d'autant plus que cette joie ne le flatte qu'en le dépouillant de lui-même pour lui faire trouver son repos dans le repos de ses frères.

Telle est la joie du Dieu rédempteur. Ecoutez le divin Apôtre : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem* (*Hebr.*, XII. 2.) : « Il a enduré la » croix s'étant proposé une grande joie. » Quelle joie pouvoit goûter ce divin Sauveur dans cette langueur, dans cette tristesse, dans cet ennui accablant dans lequel sa sainte âme étoit abîmée? quelle joie, dis-je, pouvoit-il goûter, qui ait fait dire à l'Apôtre : *Proposito sibi gaudio?* Joie divine, joie toute céleste et digne d'un Dieu Sauveur, la joie d'affranchir les hommes captifs en donnant son âme pour eux.

Pour tirer quelque utilité d'un si grand exemple, faisons cette observation, que nous devons honorer la charité d'un Dieu rédempteur en deux manières différentes. Nous la devons honorer par une généreuse indépendance, nous la devons honorer par une extrême sujétion. Car, ainsi que nous avons dit, un Dieu se prodiguant pour les âmes nous apprend également à nous estimer et à nous mépriser nous-mêmes. L'estime que nous devons avoir de nous-mêmes nous rend libres et indépendants; le mépris que nous devons faire de nous-mêmes nous doit rendre esclaves volontaires, pour honorer la charité de celui qui, étant libre et indépendant, s'est assujéti pour notre salut à des extrémités si cruelles.

Saint Paul parle ainsi aux fidèles : « Vous avez » été achetés d'un prix infini, ne vous rendez » pas esclaves des hommes (1. *Cor.*, VII. 23.). » Rachetés d'une si grande rançon, ne ravilissez pas votre dignité : vous qu'un Dieu a daigné payer au prix de son sang, ne soyez pas dépendants des hommes mortels; ne prodiguez pas une liberté qui a tant coûté à votre Sauveur. Tel est le précepte de l'Apôtre; et il semble que Pierre Nolasque agit au contraire; et je vois que pour imiter un Dieu rédempteur il se rend esclave des hommes, et des hommes ennemis de Dieu. Entendons le sens de l'Apôtre : « Vous qui » êtes rachetés par un si grand prix, ne vous » rendez pas, dit-il, serviteurs des hommes. » Ne vous rendez pas les esclaves de leurs vanités, mais rendez-vous esclaves de leurs besoins. Ne vous rendez pas leurs esclaves en adhérant à leurs erreurs, mais leurs esclaves en soulageant leurs nécessités. Ne vous rendez pas leurs esclaves par une vaine complaisance, mais rendez-vous leurs esclaves par une charité sincère et compatissante : *Per charitatem servite invicem* (*Gal.*, V. 13.).

Entrons dans le détail de cette morale. Un de vos amis vous aborde, un de ces amis mondains qui vous aiment pour le siècle et les vanités : il vous veut donner un sage conseil. Comme il vous honore et qu'il vous estime, il désire votre

avancement : c'est pourquoi il vous exhorte de vous embarquer dans cette intrigue, peut-être malicieuse; d'engager ce grand dans vos intérêts, peut-être au préjudice de votre conscience. Prenez garde soigneusement, et ne vous rendez pas esclaves des hommes. Entrez en considération de ce que vous êtes, pensez ce qu'un Dieu a donné pour vous. Quand on vous représente ce que vous valez, pour vous engager dans des desseins ambitieux : vous ne me connoissez pas tout entier, je vaux infiniment davantage : ne vous mettez pas tout seul dans la balance, pesez-vous, dit saint Augustin, avec votre prix : *Appende te cum pretio tuo* (*Enar.* II, *in Psal.* XXXII, *n.* 4, *tom.* IV, *col.* 189.); et si vous savez estimer votre âme, vous verrez qu'aucune chose n'est digne de vous, qui ne soit digne premièrement de Jésus-Christ même. Vous êtes digne de cet emploi, vous dit-on : mais est-il digne de ce que je suis, devez-vous répondre? Ne soyons donc pas si vils à nous-mêmes, nous qui sommes si précieux au Dieu rédempteur, que nous nous rendions esclaves des complaisances mondaines. C'est ainsi que nous devons estimer notre âme, pour laquelle Jésus-Christ a donné la sienne.

Mais apprenons aussi à nous mépriser et à dire avec l'Apôtre : « Mon âme ne m'est pas précieuse » (*Act.*, XX. 24.). » Si nos frères ont besoin de notre secours, quelque indignes qu'ils nous paroissent de cette assistance, ne craignons pas de nous prodiguer pour les secourir. Car Jésus n'a pas dédaigné de prodiguer et sa vie et sa divine personne pour le salut des pécheurs. Méprisons donc saintement notre âme, ayons-la toujours en nos mains pour la prodiguer au premier venu : *Anima mea in manibus meis semper* (*Ps.* CXVIII. 109.). O sainte charité, rendez-moi captif des nécessités des misérables; disposez en leur faveur, non-seulement de mes biens, mais de ma vie et de ma personne. C'est ici qu'il faut pratiquer toutes ces contrariétés évangéliques, de perdre son âme pour la conserver, de la gagner en la prodiguant, de la rendre estimable par le mépris même.

Car en effet, chrétiens, quelle gloire, quelle grandeur, quelle dignité dans ce mépris! Saint Pierre Nolasque ne s'estime rien, il s'appelle un vrai néant, et préfère la liberté du moindre esclave à la sienne. Et vous voyez qu'en se méprisant, il participe à la dignité du Sauveur des âmes, qui s'est montré non-seulement le sauveur, mais encore le maître et le Dieu de tous, en se donnant volontairement pour tous.

Ah! le zèle de Dieu me presse. Je ne veux plus que mon âme soit à moi-même. Venez, pauvres; venez misérables, faites de moi ce qu'il vous plaira; je suis à vous, je suis votre esclave. Ce n'est pas moi, Messieurs, en particulier qui vous parle ainsi, mais je vous exprime, comme je peux, les sentiments d'un vrai chrétien. O Dieu, qui nous donnera que des âmes de cette sorte, libres par leur servitude, dégagées et indépendantes par leur dépendance, travaillent au salut des hommes! l'Eglise auroit bientôt conquis tout le monde. Car telle est la règle de l'Evangile : il faut que nous nous donnions à ceux que nous voulons gagner à Jésus-Christ. Voulons-nous les assujétir, il faut nous assujétir à leur service; et nous devons, pour ainsi dire, être leur conquête pour les rendre capables d'être la nôtre. Pourquoi est-ce qu'un Paul, un Céphas, un Apollo et tant d'autres ouvriers fidèles ont conquis tant d'âmes à notre Sauveur? C'est à cause qu'ils se donnoient sans retenue aux âmes : *Omnia vestra sunt* : « Tout est à vous, dit » l'Apôtre (1. *Cor.*, III. 22.), et Paul, et Cé- » phas, et Apollo; » tout est à vous encore une fois. C'est pourquoi tout étoit à eux, parce qu'ils étoient à tous sans réserve.

Dieu nous a fait connoître, en la vie de notre grand saint, l'efficace de cette charité si bienfaisante. On a vu un mahométan, astrologue, médecin, parent du roi maure d'Andalousie, c'est-à-dire, si nous l'entendons, un homme dans lequel tout combattoit contre l'Evangile; la religion, la science, la curiosité, la fortune, qui baissa néanmoins la tête sous le joug aimable de Jésus-Christ, convaincu par le seul miracle de la charité de saint Pierre Nolasque. Il voyoit un homme qui se donnoit pour des inconnus; l'image du mystère de la rédemption lui fit adorer l'original; il crut à la charité que Dieu a eue pour les hommes, en voyant celle que ce même Dieu inspiroit aux hommes pour leurs semblables. Il n'eut point de peine à comprendre que ce grand œuvre de la rédemption que les chrétiens vantoient avec tant de force, étoit réel et véritable, puisque l'esprit en duroit encore, et se déclaroit à ses yeux avec une telle efficace dans cet illustre disciple de la croix. Il se jette donc en ses bras; et non content de recevoir de lui le baptême, il lui demande l'habit de son ordre, avide de pratiquer ce qui l'avoit gagné à l'Eglise : *Si comprehendam in quo et comprehensus sum à Christo Jesu* (1. *Phil.*, III. 12.). Ha! si l'on voyoit reluire en l'Eglise cette charité désintéressée, toute la terre se convertiroit. Car qu'y auroit-il de plus efficace, pour faire adorer un Dieu se livrant pour

tous, que d'imiter son exemple? *Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu* (1. *Phil.*, II. 5.) : « Soyez dans la même disposition où a » été Jésus-Christ. » Renonçons donc à nous-mêmes pour gagner nos frères ; c'est à quoi nous invite saint Pierre Nolasque. Il y invite les autres ; mais, mes Pères, il vous y a dévoués : c'est le sujet de ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

C'est un précepte de l'Apôtre de ne point considérer ce qui nous touche, mais ce qui touche les autres : *Non quæ sua sunt singuli considerantes, sed ea quæ aliorum* (*Ibid.*, 4.). C'est la perfection de la charité, et c'est par là que nous nous montrons les véritables disciples de celui qui a méprisé son honneur, qui a oublié sa propre personne, qui a donné enfin son âme pour nous.

Ce précepte de saint Paul prend son origine de celui de Jésus-Christ même. Car écoutez comme il parle à ses saints disciples la veille de sa passion douloureuse : « Je vous donne, dit-il, un » nouveau commandement, qui est que vous vous » aimiez les uns les autres comme je vous ai » aimés : » *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem sicut dilexi vos* (Joan., XIII. 34.). La force de ce précepte est dans ces paroles : « Comme je vous ai aimés ; » et par là il faut que nous entendions que comme il nous a aimés jusqu'à s'oublier soi-même pour notre salut; ainsi pour aimer nos frères dans la perfection qu'il désire, nous devons regarder avec saint Paul, non ce qui nous touche en particulier, mais ce qui touche les autres.

N'est-ce pas pour cette raison qu'il nous a donné son saint corps, mémorial éternel de la charité infinie par laquelle il s'est donné pour notre salut? Il ne nous donne son corps que pour nous donner son esprit ; car c'est lui qui nous a dit que « c'est l'esprit qui vivifie et que la chair » par elle-même ne profite pas (Joan., VI. 64.). » Il nous donne son corps, afin de nous donner son esprit ; et quel est l'esprit de Jésus, sinon cet esprit de charité pure, toujours prête à renoncer à soi-même pour servir aux utilités et au salut du prochain? Ainsi ce divin Sauveur, non content d'avoir pratiqué cette charité excellente de se donner pour ses amis, nous a laissé son esprit, afin que nous ne soyons plus à nous-mêmes, mais à ceux qu'il a faits nos frères et non-seulement nos frères, mais nos propres membres.

C'est ici, mes révérends Pères, que votre saint patriarche a imité parfaitement son divin modèle. Car après avoir pratiqué dans une si haute perfection cette grande charité du Sauveur des âmes, il en a fait votre loi et la règle de tout son ordre; et il vous a obligés, non-seulement à exposer votre liberté, mais encore à l'engager effectivement pour délivrer vos frères captifs. Il a voulu par là vous conduire au point le plus éminent de la vie régulière et religieuse.

En effet, qu'ont prétendu les auteurs de ces saintes institutions, sinon de conduire leurs disciples à l'entière abnégation de soi-même? On le peut faire de deux sortes. On renonce premièrement à soi-même, en mortifiant ses désirs par l'exercice de la pénitence. Mais on y renonce secondement, et d'une manière beaucoup plus parfaite, par la pratique de la charité fraternelle. Votre bienheureux Instituteur n'a pas dédaigné la première voie; la vie qu'il vous a prescrite, est une vie pénitente et mortifiée. Mais il a eu encore un dessein plus noble, et il a cru qu'il n'y avoit rien de plus efficace pour vous détacher de vous-mêmes, que de vous nourrir dans cet esprit vraiment saint et vraiment chrétien, qui fait que votre vie, votre liberté, vos personnes mêmes sont entièrement dévouées au service et au salut du prochain.

Voilà une méthode admirable de surmonter l'amour-propre; car la nature de l'amour-propre, c'est de se borner en soi-même, de se nourrir de soi-même, de vivre entièrement pour soi-même. Voilà un amour captif, qui ne sort, ni ne se répand au dehors. Voulez-vous vous affranchir de sa tyrannie? Dilatez-vous, *Dilatamini et vos* (2. *Cor.*, VI. 13.). Laissez sortir ce captif; laissez couler sur le prochain cet amour que vous avez pour vous-mêmes, aimez vos frères comme vous-mêmes, selon le précepte de l'Evangile (Marc., XII. 31.). Ne voyez-vous pas, chrétiens, que l'amour, auparavant trop captif, commence à s'affranchir en se dilatant? Ce n'est plus un amour-propre qui n'aime rien que soi-même; c'est un amour de société, qui aime le prochain comme soi-même; et s'il peut aller à ce point que de l'aimer plus que soi-même, le préférer à soi-même, procurer son bien et son avantage aux dépens de sa liberté et de sa propre personne, comme saint Pierre Nolasque l'a pratiqué, et comme il l'a ordonné à ses religieux; amour-propre, tu es détruit jusqu'à la racine; un amour divin et céleste a succédé en ta place, qui nous arrachant à nous-mêmes, fait que nous nous retrouvons plus parfaitement dans l'amour de Jésus-Christ notre Sauveur, et dans l'unité de ses membres.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT JOSEPH,

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE MÈRE, en 1660, dans l'Eglise des RR. PP. Feuillants.

Trois dépôts confiés à saint Joseph par la Providence divine : la virginité de Marie, la personne de Jésus-Christ, le secret du Père éternel dans l'incarnation de son Fils. Pureté angélique, fidelité persévérante de ses soins, amour de la vie cachée, trois vertus en saint Joseph qui répondent aux trois dépôts qui lui sont commis, et qui les lui font garder inviolablement.

Depositum custodi.

Gardez le dépôt (1. TIMOTH., VI. 20.).

C'est une opinion reçue et un sentiment commun parmi tous les hommes, que le dépôt a quelque chose de saint, et que nous le devons conserver à celui qui nous le confie, non-seulement par fidélité, mais encore par une espèce de religion. Aussi apprenons-nous du grand saint Ambroise, au second livre de ses Offices (*cap.* XXIX, *tom.* II, *col.* 105.), que c'étoit une pieuse coutume établie parmi les fidèles, d'apporter aux évêques et à leur clergé ce qu'ils vouloient garder avec plus de soin, pour le mettre auprès des autels, par une sainte persuasion qu'ils avoient, qu'ils ne pouvoient mieux placer leurs trésors qu'où Dieu même confie les siens, c'est-à-dire ses sacrés mystères. Cette coutume s'étoit introduite dans l'Eglise par l'exemple de la Synagogue ancienne. Nous lisons dans l'Histoire sainte que le temple auguste de Jérusalem étoit le lieu du dépôt des Juifs; et nous apprenons des auteurs profanes (*Herodian. hist. lib.* I.) que les païens faisoient cet honneur à leurs fausses divinités, de mettre leurs dépôts dans leurs temples, et de les confier à leurs prêtres; comme si la nature nous enseignoit que l'obligation du dépôt ayant quelque chose de religieux, il ne pouvoit être mieux placé que dans les lieux où l'on révère la Divinité, et entre les mains de ceux que la religion consacre.

Mais s'il y eut jamais un dépôt qui méritât d'être appelé saint, et d'être ensuite gardé saintement, c'est celui dont je dois parler, et que la providence du Père éternel commet à la foi du juste Joseph : si bien que sa maison me paroît un temple, puisqu'un Dieu y daigne habiter, et s'y est mis lui-même en dépôt; et Joseph a dû être consacré pour garder ce sacré trésor. En effet il l'a été, chrétiens : son corps l'a été par la continence, et son âme par tous les dons de la grâce.

MADAME,

Comme les vertus sont modestes et élevées dans la retenue, elles ont honte de se montrer elles-mêmes; et elles savent que ce qui les rend plus recommandables, c'est le soin qu'elles prennent de se cacher, de peur de ternir, par l'ostentation et par une lumière empruntée, l'éclat naturel et solide que leur donne la pudeur qui les accompagne. Il n'y a que l'obéissance dont on se peut glorifier sans crainte; elle est la seule entre les vertus que l'on ne blâme point de se produire, et dont on se peut vanter hardiment sans que la modestie en soit offensée. C'est pour cette raison, Madame, que je supplie Votre Majesté de permettre que je publie hautement les soumissions que je rends aux commandements que j'ai reçus d'elle. Il lui plaît d'ouïr de ma bouche ce panégyrique du grand saint Joseph; elle m'ordonne de rappeler en mon souvenir des idées que le temps avoit effacées. J'y aurois de la répugnance, si je ne croyois manquer de respect en rougissant de dire ce que Votre Majesté veut entendre. Il ne faut donc point étudier d'excuses; il ne faut point se plaindre du peu de loisir, ni peser soigneusement les motifs pour lesquels Votre Majesté me donne cet ordre. L'obéissance est trop curieuse, qui cherche les causes du commandement. Il ne lui appartient pas d'avoir des yeux, si ce n'est pour considérer son devoir; elle doit chérir son aveuglement qui la fait marcher avec sûreté. Votre Majesté verra donc Joseph dépositaire du Père éternel; il est digne de ce titre auguste, auquel il s'est préparé par tant de vertus. Mais n'est-il pas juste, Madame, qu'après vous avoir témoigné mes soumissions, je demande à Dieu cette fermeté qu'il promet aux prédicateurs de son Evangile, et qui, bien loin de se rabaisser devant les monarques du monde, y doit paroître avec plus de force?

Je m'adresse à vous, divine Marie, pour m'obtenir de Dieu cette grâce; j'espère tout de votre assistance, lorsque je dois célébrer la gloire de votre Epoux. O Marie, vous avez vu les effets de la grâce qui l'a rempli, et j'ai besoin de votre secours pour les faire entendre à ce peuple. Quand est-ce qu'on peut espérer de vous des intercessions plus puissantes, que où il s'agit du pudique Epoux que le Père vous a choisi, pour conserver cette pureté qui vous est si chère et si précieuse? Nous recourons donc à vous, ô Marie, en vous

saluant avec l'ange, et disant : *Ave, Maria.*

Dans le dessein que je me propose d'appuyer les louanges de saint Joseph, non point sur des conjectures douteuses, mais sur une doctrine solide tirée des Ecritures divines et des Pères leurs interprètes fidèles, je ne puis rien faire de plus convenable à la solennité de cette journée, que de vous représenter ce grand saint comme un homme que Dieu choisit parmi tous les autres pour lui mettre en main son trésor, et le rendre ici-bas son dépositaire. Je prétends vous faire voir aujourd'hui que, comme rien ne lui convient mieux, il n'est rien aussi qui soit plus illustre; et que ce beau titre de dépositaire, nous découvrant les conseils de Dieu sur ce bienheureux patriarche, nous montre la source de toutes ses grâces, et le fondement assuré de tous ses éloges.

Et premièrement, chrétiens, il m'est aisé de vous faire voir combien cette qualité lui est honorable. Car, si le nom de dépositaire emporte une marque d'estime et rend témoignage à la probité; si, pour confier un dépôt, nous choisissons ceux de nos amis dont la vertu est plus reconnue, dont la fidélité est plus éprouvée, enfin les plus intimes, les plus confidents : quelle est la gloire de saint Joseph, que Dieu fait dépositaire, non-seulement de la bienheureuse Marie, que sa pureté angélique rend si agréable à ses yeux; mais encore de son propre fils, qui est l'unique objet de ses complaisances et l'unique espérance de notre salut : de sorte qu'en la personne de Jésus-Christ, saint Joseph est établi le dépositaire du trésor commun de Dieu et des hommes. Quelle éloquence peut égaler la grandeur et la majesté de ce titre?

Si donc, fidèles, ce titre est si glorieux et si avantageux à celui dont je dois faire aujourd'hui le panégyrique, il faut que je pénètre un si grand mystère avec le secours de la grâce; et que, recherchant dans nos Ecritures ce que nous y lisons de Joseph, je fasse voir que tout se rapporte à cette belle qualité de dépositaire. En effet je trouve dans les Evangiles trois dépôts confiés au juste Joseph par la Providence divine, et j'y trouve aussi trois vertus qui éclatent entre les autres, et qui répondent à ces trois dépôts; c'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre : suivez, s'il vous plaît, attentivement.

Le premier de tous les dépôts qui a été commis à sa foi (j'entends le premier dans l'ordre des temps), c'est la sainte virginité de Marie, qu'il lui doit conserver entière sous le voile sacré de son mariage, et qu'il a toujours saintement gardée, ainsi qu'un dépôt sacré qu'il ne lui étoit pas permis de toucher. Voilà quel est le premier dépôt. Le second et le plus auguste, c'est la personne de Jésus-Christ, que le Père céleste dépose en ses mains, afin qu'il serve de père à ce saint Enfant qui n'en peut avoir sur la terre. Vous voyez déjà, chrétiens, deux grands et deux illustres dépôts confiés aux soins de Joseph; mais j'en remarque encore un troisième, que vous trouverez admirable, si je puis vous l'expliquer clairement. Pour l'entendre, il faut remarquer que le secret est comme un dépôt. C'est violer la sainteté du dépôt, que de trahir le secret d'un ami; et nous apprenons par les lois, que si vous divulguez le secret du testament que je vous confie, je puis ensuite agir contre vous comme ayant manqué au dépôt : *Depositi actione tecum agi posse*, comme parlent les jurisconsultes. Et la raison en est évidente; parce que le secret est comme un dépôt. Par où vous pouvez comprendre aisément que Joseph est dépositaire du Père éternel, parce qu'il lui a dit son secret. Quel secret? Secret admirable, c'est l'incarnation de son Fils. Car, fidèles, vous n'ignorez pas que c'étoit un conseil de Dieu, de ne pas montrer Jésus-Christ au monde, jusqu'à ce que l'heure en fût arrivée; et saint Joseph a été choisi, non-seulement pour le conserver, mais encore pour le cacher. Aussi lisons-nous dans l'évangéliste (Luc., II. 33.), qu'il admiroit avec Marie tout ce qu'on disoit du Sauveur : mais nous ne lisons pas qu'il parlât; parce que le Père éternel, en lui découvrant le mystère, lui découvre le tout en secret et sous l'obligation du silence; et ce secret, c'est un troisième dépôt que le Père ajoute aux deux autres, selon ce que dit le grand saint Bernard, que Dieu a voulu commettre à sa foi le secret le plus sacré de son cœur : *Cui tutò committeret secretissimum atque sacratissimum sui cordis arcanum* (*super* Missus est, *hom.* II, *n.* 16, *tom.* I, *col.* 742.). Que vous êtes chéri de Dieu, ô incomparable Joseph; puisqu'il vous confie ces trois grands dépôts, la virginité de Marie, la personne de son Fils unique, le secret de tout son mystère!

Mais ne croyez pas, chrétiens, qu'il soit méconnoissant de ces grâces. Si Dieu l'honore par ces trois dépôts, de sa part il présente à Dieu le sacrifice de trois vertus, que je remarque dans l'Evangile. Je ne doute pas que sa vie n'ait été ornée de toutes les autres; mais voici les trois principales que Dieu veut que nous voyions dans

son Ecriture. La première, c'est sa pureté, qui paroît par sa continence dans son mariage; la seconde, sa fidélité; la troisième, son humilité et l'amour de la vie cachée. Qui ne voit la pureté de Joseph par cette sainte société de désirs pudiques, et cette admirable correspondance avec la virginité de Marie dans leurs noces spirituelles. La seconde, sa fidélité dans les soins infatigables qu'il a de Jésus, au milieu de tant de traverses qui suivent partout ce divin Enfant, dès le commencement de sa vie. La troisième, son humilité; en ce que possédant un si grand trésor, par une grâce extraordinaire du Père éternel, bien loin de se vanter de ses dons ou de faire connoître ses avantages, il se cache, autant qu'il peut, aux yeux des mortels, jouissant paisiblement avec Dieu du mystère qu'il lui révèle, et des richesses infinies qu'il met en sa garde. Ah! que je découvre ici de grandeurs, et que j'y découvre d'instructions importantes! Que je vois de grandeurs dans ces dépôts, que je vois d'exemples dans ces vertus; et que l'explication d'un si beau sujet sera glorieux à Joseph, et fructueux à tous les fidèles! Mais afin de ne rien omettre dans une matière si importante, entrons plus avant au fond du mystère, achevons d'admirer les desseins de Dieu sur l'incomparable Joseph. Après avoir vu les dépôts, après avoir vu les vertus, considérons le rapport des uns et des autres, et faisons le partage de tout ce discours.

Pour garder la virginité de Marie sous le voile du mariage, quelle vertu est nécessaire à Joseph? Une pureté angélique, qui puisse en quelque sorte répondre à la pureté de sa chaste Epouse. Pour conserver le Sauveur de Jésus parmi tant de persécutions qui l'attaquent dès son enfance, quelle vertu demanderons-nous? Une fidélité inviolable, qui ne puisse être ébranlée par aucuns périls. Enfin pour garder le secret qui lui a été confié, quelle vertu emploiera-t-il, sinon cette humilité admirable, qui appréhende les yeux des hommes, qui ne veut pas se montrer au monde, mais qui aime à se cacher avec Jésus-Christ? *Depositum custodi*: O Joseph, gardez le dépôt; gardez la virginité de Marie; et pour la garder dans le mariage, joignez-y votre pureté. Gardez cette vie précieuse, de laquelle dépend le salut des hommes; et employez à la conserver parmi tant de difficultés la fidélité de vos soins. Gardez le secret du Père éternel: il veut que son Fils soit caché au monde; servez-lui d'un voile sacré, et enveloppez-vous avec lui dans l'obscurité qui le couvre, par l'amour de la vie cachée. C'est ce que je me propose de vous expliquer avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Pour comprendre solidement combien Dieu honore le grand saint Joseph, lorsque sa Providence dépose en ses mains la virginité de Marie, il importe que nous entendions avant toutes choses combien cette virginité est chérie du ciel, combien elle est utile à la terre; et ainsi nous jugerons aisément, par la qualité du dépôt, de la dignité du dépositaire. Mettons donc cette vérité dans son jour; et faisons voir, par les saintes Lettres, combien la virginité étoit nécessaire pour attirer Jésus-Christ au monde. Vous n'ignorez pas, chrétiens, que c'étoit un conseil de la Providence, que comme Dieu produit son Fils dans l'éternité par une génération virginale, aussi quand il naîtroit dans le temps il sortît d'une mère vierge. C'est pourquoi les prophètes avoient annoncé qu'une vierge concevroit un fils (Is., VII. 14.): nos pères ont vécu dans cette espérance, et l'Evangile nous en a fait voir le bienheureux accomplissement. Mais s'il est permis à des hommes de rechercher les causes d'un si grand mystère, il me semble que j'en découvre une très considérable; et qu'examinant la nature de la sainte virginité selon la doctrine des Pères, j'y remarque une secrète vertu, qui oblige en quelque sorte le Fils de Dieu à venir au monde par son entremise.

En effet demandons aux anciens docteurs de quelle sorte ils nous définissent la virginité chrétienne. Ils nous répondront d'un commun accord; que c'est une imitation de la vie des anges; qu'elle met les hommes au-dessus du corps, par le mépris de tous ses plaisirs; et qu'elle élève tellement la chair, qu'elle l'égale en quelque façon, si nous l'osons dire, à la pureté des esprits. Expliquez-le-nous, ô grand Augustin, et faites-nous entendre en un mot quelle estime vous faites des vierges. Voici une belle parole: *Habent aliquid jam non carnis in carne* (*de sanctâ Virg. n.* 12, *t.* VI, *col.* 346.). Ils ont, dit-il, en la chair quelque chose qui n'est pas de la chair, et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme: *Habent aliquid jam non carnis in carne.* Vous voyez donc que, selon ce Père, la virginité est comme un milieu entre les esprits et les corps, et qu'elle nous fait approcher des natures spirituelles: et de là il est aisé de comprendre combien cette vertu devoit avancer le mystère de l'Incarnation. Car qu'est-ce que le mystère de l'Incarnation? C'est l'union très étroite de Dieu et de l'homme, de la divinité avec la chair. « Le Verbe a été fait chair, » dit l'évangéliste (JOAN., I. 14.): voilà l'union, voilà le mystère.

Mais, fidèles, ne semble-t-il pas qu'il y a trop

de disproportion entre la corruption de nos corps et la beauté immortelle de cet esprit pur; et ainsi qu'il n'est pas possible d'unir des natures si éloignées? C'est aussi pour cette raison que la sainte virginité se met entre deux, pour les approcher par son entremise. Et en effet, nous voyons que la lumière, lorsqu'elle tombe sur les corps opaques, ne les peut jamais pénétrer, parce que leur obscurité la repousse; il semble au contraire qu'elle s'en retire en réfléchissant ses rayons: mais quand elle rencontre un corps transparent, elle y entre, elle s'y unit, parce qu'elle y trouve l'éclat et la transparence qui approche de sa nature, et tient quelque chose de la lumière. Ainsi nous pouvons dire, fidèles, que la divinité du Verbe éternel, voulant s'unir à un corps mortel, demandoit la bienheureuse entremise de la sainte virginité, qui, ayant quelque chose de spirituel, a pu en quelque sorte préparer la chair à être unie à cet esprit pur.

Mais de peur que vous ne croyiez que je parle ainsi de moi-même, il faut que vous appreniez cette vérité d'un célèbre évêque d'Orient: c'est le grand Grégoire de Nysse, dont je vous rapporte les propres paroles, tirées fidèlement de son texte. C'est, dit-il, la virginité qui fait que Dieu ne refuse pas de venir vivre avec les hommes: c'est elle qui donne aux hommes des ailes pour prendre leur vol du côté du ciel; et étant le lien sacré de la familiarité de l'homme avec Dieu, elle accorde, par son entremise, des choses si éloignées par nature: *Quæ adeo naturâ distant, ipsa intercedens suâ virtute conciliat, adducitque in concordiam* (*de Virginit. cap.* II, *tom.* III, *pag.* 116.).

Peut-on confirmer en termes plus clairs la vérité que je prêche? Et par là ne voyez-vous pas, et la dignité de Marie, et celle de Joseph son fidèle époux? Vous voyez la dignité de Marie, en ce que sa virginité bienheureuse a été choisie dès l'éternité pour donner Jésus-Christ au monde; et vous voyez la dignité de Joseph en ce que cette pureté de Marie qui a été si utile à notre nature, a été confiée à ses soins, et que c'est lui qui conserve au monde une chose si nécessaire. O Joseph, gardez ce dépôt: *Depositum custodi.* Gardez chèrement ce sacré dépôt de la pureté de Marie. Puisqu'il plaît au Père éternel de garder la virginité de Marie sous le voile du mariage, elle ne se peut plus conserver sans vous; et aussi votre pureté est devenue en quelque sorte nécessaire au monde, par la charge glorieuse qui lui est donnée de garder celle de Marie.

C'est ici qu'il faut vous représenter un spectacle qui étonne toute la nature; je veux dire ce mariage céleste, destiné par la Providence pour protéger la virginité, et donner par ce moyen Jésus-Christ au monde. Mais qui prendrai-je pour mon conducteur dans une entreprise si difficile, sinon l'incomparable Augustin, qui traite si divinement ce mystère? Ecoutez ce savant évêque (*de Genes. ad litt. lib.* IX, *cap.* VII, *n.* 12, *t.* III, *part.* I, *col.* 247.), et suivez exactement sa pensée. Il remarque, avant toutes choses, qu'il y a trois liens dans le mariage. Il y a premièrement le sacré contrat, par lequel ceux que l'on unit se donnent entièrement l'un à l'autre: il y a secondement l'amour conjugal, par lequel ils se vouent mutuellement un cœur, qui n'est plus capable de se partager, et qui ne peut brûler d'autres flammes; il y a enfin les enfants qui sont un troisième lien; parce que l'amour des parents venant, pour ainsi dire, à se rencontrer dans ces fruits communs de leur mariage, l'amour se lie par un nœud plus ferme.

Saint Augustin trouve ces trois choses dans le mariage de saint Joseph, et il nous montre que tout y concourt à garder la virginité (*contra* JULIAN., *lib.* V, *cap.* XII, *n.* 46, *tom.* X, *col.* 652.). Il y trouve premièrement le sacré contrat, par lequel ils se sont donnés l'un à l'autre; et c'est là qu'il faut admirer le triomphe de la pureté dans la vérité de ce mariage. Car Marie appartient à Joseph, et Joseph à la divine Marie; si bien que leur mariage est très véritable, parce qu'ils se sont donnés l'un à l'autre. Mais de quelle sorte se sont-ils donnés? Pureté, voici ton triomphe. Ils se donnent réciproquement leur virginité, et sur cette virginité ils se cèdent un droit mutuel. Quel droit? de se la garder l'un à l'autre. Oui, Marie a droit de garder la virginité de Joseph, et Joseph a droit de garder la virginité de Marie. Ni l'un ni l'autre n'en peut disposer, et toute la fidélité de ce mariage consiste à garder la virginité. Voilà les promesses qui les assemblent, voilà le traité qui les lie. Ce sont deux virginités qui s'unissent, pour se conserver éternellement l'une l'autre par une chaste correspondance de désirs pudiques; et il me semble que je vois deux astres, qui n'entrent ensemble en conjonction, qu'à cause que leurs lumières s'allient. Tel est le nœud de ce mariage, d'autant plus ferme, dit saint Augustin (*de Nupt. et Concup. lib.* I, *n.* 12, *tom.* X, *col.* 286.), que les promesses qu'ils se sont données doivent être plus inviolables, en cela même qu'elles sont plus saintes.

Qui pourroit maintenant vous dire quel devoit être l'amour conjugal de ces bienheureux mariés?

Car, ô sainte virginité, vos flammes sont d'autant plus fortes qu'elles sont plus pures et plus dégagées; et le feu de la convoitise, qui est allumé dans nos corps, ne peut jamais égaler l'ardeur des chastes embrasements des esprits, que l'amour de la pureté lie ensemble. Je ne chercherai pas des raisonnements pour prouver cette vérité; mais je l'établirai, par un grand miracle que j'ai lu dans saint Grégoire de Tours (*Histor. Franc. Lib.* I, *n.* 42, *pag.* 31 *et seq.*), au premier livre de son histoire. Le récit vous en sera agréable, et du moins il relâchera vos attentions. Il dit que deux personnes de condition et de la première noblesse d'Auvergne, ayant vécu dans le mariage avec une continence parfaite, passèrent à une vie plus heureuse, et que leurs corps furent inhumés en deux places assez éloignées. Mais il arriva une chose étrange : ils ne purent pas demeurer long-temps dans cette dure séparation, et tout le monde fut étonné qu'on trouvât tout-à-coup leurs tombeaux unis, sans que personne y eût mis la main. Chrétiens, que signifie ce miracle? Ne vous semble-t-il pas que ces chastes morts se plaignent de se voir ainsi éloignés? Ne vous semble-t-il pas qu'ils nous disent; car permettez-moi de les animer, et de leur prêter une voix, puisque Dieu leur donne le mouvement; ne vous semble-t-il pas qu'ils vous disent : Et pourquoi a-t-on voulu nous séparer? Nous avons été si long-temps ensemble, et nous y avons toujours été comme morts, parce que nous avons éteint tout le sentiment des plaisirs mortels; et étant accoutumés depuis tant d'années à être ensemble comme des morts, la mort ne nous doit pas désunir. Aussi Dieu permit qu'ils se rapprochèrent, pour nous montrer, par cette merveille, que ce ne sont pas les plus belles flammes que celles où la convoitise se mêle; mais que deux virginités, bien unies par un mariage spirituel, en produisent de bien plus fortes, et qui peuvent, ce semble, se conserver sous les cendres même de la mort. C'est pourquoi Grégoire de Tours, qui nous a décrit cette histoire, ajoute que les peuples de cette contrée appeloient ordinairement ces sépulcres, les sépulcres des deux amants; comme si ces peuples eussent voulu dire que c'étoient de véritables amants, parce qu'ils s'aimoient par l'esprit.

Mais où est-ce que cet amour si spirituel s'est jamais trouvé si parfait, que dans le mariage de saint Joseph? C'est là que l'amour étoit tout céleste, puisque toutes ses flammes et tous ses désirs ne tendoient qu'à conserver la virginité; et il est aisé de l'entendre. Car dites-nous, ô divin Joseph, qu'est-ce que vous aimez en Marie? Ah! sans doute, ce n'étoit pas la beauté mortelle, mais cette beauté cachée et intérieure, dont la sainte virginité faisoit le principal ornement. C'étoit donc la pureté de Marie qui faisoit le chaste objet de ses feux; et plus il aimoit cette pureté, plus il la vouloit conserver, premièrement en sa sainte épouse, et secondement en lui-même, par une entière unité de cœur : si bien que son amour conjugal, se détournant du cours ordinaire, se donnoit et s'appliquoit tout entier à garder la virginité de Marie. O amour divin et spirituel! Chrétiens, n'admirez-vous pas comme tout concourt dans ce mariage à conserver ce sacré dépôt? Leurs promesses sont toutes pures, leur amour est tout virginal. Il reste maintenant à considérer ce qu'il y a de plus admirable : c'est le fruit sacré de ce mariage, je veux dire le Sauveur Jésus.

Mais il me semble vous voir étonnés de m'entendre prêcher si assurément que Jésus est le fruit de ce mariage. Nous comprenons bien, direz-vous, que l'incomparable Joseph est père de Jésus-Christ par ses soins; mais nous savons qu'il n'a point de part à sa bienheureuse naissance. Comment donc nous assurez-vous que Jésus est le fruit de ce mariage? Cela peut-être paroît impossible : toutefois si vous rappelez à votre mémoire tant de vérités importantes que nous avons, ce me semble, si bien établies; j'espère que vous m'accorderez aisément que Jésus, ce bénit enfant, est sorti, en quelque manière, de l'union virginale de ces deux époux. Car, fidèles, n'avons-nous pas dit que c'est la virginité de Marie qui a attiré Jésus-Christ du ciel? Jésus n'est-il pas cette fleur sacrée que la virginité a poussée? n'est-il pas le fruit bienheureux que la virginité a produit? Oui, certainement, nous dit saint Fulgence, « il est le fruit, il est l'ornement, » il est le prix et la récompense de la sainte vir- » ginité : » *Sanctæ virginitatis fructus, decus et munus* (*ad* Prob., *Epist.* III, *n.* 6, *p.* 165.). C'est à cause de sa pureté que Marie a plu au Père éternel; c'est à cause de sa pureté que le Saint-Esprit se répand sur elle, et recherche ses embrassements, pour la remplir d'un germe céleste. Et par conséquent, ne peut-on pas dire que c'est sa pureté qui la féconde? Que si c'est sa pureté qui la rend féconde, je ne craindrai plus d'assurer que Joseph a part à ce grand miracle. Car si cette pureté angélique est le bien de la divine Marie, elle est le dépôt du juste Joseph.

Mais je passe encore plus loin, chrétiens; permettez-moi de quitter mon texte, et d'enchérir sur mes premières pensées, pour vous dire que

la pureté de Marie n'est pas seulement le dépôt, mais encore le bien de son chaste époux. Elle est à lui par son mariage, elle est à lui par les chastes soins par lesquels il l'a conservée. O féconde virginité! si vous êtes le bien de Marie, vous êtes aussi le bien de Joseph. Marie l'a vouée, Joseph la conserve; et tous deux la présentent au Père éternel, comme un bien gardé par leurs soins communs. Comme donc il a tant de part à la sainte virginité de Marie, il en prend aussi au fruit qu'elle porte : c'est pourquoi Jésus est son fils, non pas à la vérité par la chair, mais il est son fils par l'esprit, à cause de l'alliance virginale qui le joint avec sa mère. Et Saint Augustin l'a dit en un mot : *Propter quod fidele conjugium parentes Christi vocari ambo meruerunt* (*de Nupt. et Concup. lib.* I, *ubi suprà.*). O mystère de pureté! ô paternité bienheureuse! ô lumières incorruptibles, qui brillent de toutes parts dans ce mariage!

Chrétiens, méditons ces choses, appliquons-les-nous à nous-mêmes : tout se fait ici pour l'amour de nous; tirons donc notre instruction de ce qui s'opère pour notre salut. Voyez combien chaste, combien innocente est la doctrine du christianisme. Jamais ne comprendrons-nous quels nous sommes? Quelle honte, que nous nous souillions tous les jours par toutes sortes d'impuretés, nous qui avons été élevés parmi des mystères si chastes? Et quand est-ce que nous entendrons quelle est la dignité de nos corps, depuis que le Fils de Dieu en a pris un semblable? « Que la chair se soit jouée, dit Tertullien (*de* » *Pudicit. n.* 6.), ou plutôt qu'elle se soit cor» rompue, avant qu'elle eût été recherchée par » son maître; elle n'étoit pas digne du don de » salut, propre à l'office de la sainteté. Elle étoit » encore en Adam, tyrannisée par ses convoi» tises, suivant les beautés apparentes, et atta» chant toujours ses yeux à la terre. Elle étoit » impure et souillée, parce qu'elle n'étoit pas la» vée au baptême. Mais depuis qu'un Dieu, en » se faisant homme, n'a pas voulu venir en ce » monde, si la sainte virginité ne l'y attiroit; de» puis que, trouvant au-dessous de lui-même la » sainteté nuptiale, il a voulu avoir une mère » vierge, et qu'il n'a pas cru que Joseph fût » digne de prendre le soin de sa vie, s'il ne s'y » préparoit par la continence; depuis que, pour » laver notre chair, son sang a sanctifié une eau » salutaire, où elle peut laisser toutes les ordures » de sa première nativité; nous devons entendre, » fidèles, que depuis ce temps-là la chair est » toute autre. Ce n'est plus cette chair formée de la » boue, et engendrée par la convoitise; c'est une » chair refaite et renouvelée par une eau très » pure et par l'Esprit saint. » Donc, mes frères: respectons nos corps qui sont les membres de Jésus-Christ, gardons-nous de prostituer à l'impureté cette chair que le baptême a fait vierge. « Possédons nos vaisseaux en honneur, et non » pas dans ces passions ignominieuses que notre » brutalité nous inspire, comme les Gentils qui » n'ont pas de Dieu. Car Dieu ne nous appelle » pas à l'impureté, mais à la sanctification (1. » *Thess.*, IV. 4, 5, 7.), » en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Honorons, par la continence, cette sainte virginité qui nous a donné le Sauveur, qui a rendu sa Mère féconde, qui a fait que Joseph a part à cette fécondité bienheureuse, et l'élève, si je l'ose dire, jusqu'à être le père de Jésus-Christ même. Mais, fidèles, après avoir vu qu'il contribue, en quelque façon, à la naissance de Jésus-Christ, en gardant la pureté de sa sainte Mère; voyons maintenant ses soins paternels, et admirons la fidélité par laquelle il conserve ce divin Enfant que le Père céleste lui a confié : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Ce n'est pas assez au Père éternel d'avoir confié à Joseph la virginité de Marie : il lui prépare quelque chose de plus relevé; et après avoir commis à sa foi cette sainte virginité qui doit donner Jésus-Christ au monde, comme s'il avoit dessein d'épuiser sa libéralité infinie en faveur de ce patriarche : il va mettre en ses mains Jésus-Christ lui-même, et il veut le conserver par ses soins. Mais si nous pénétrons le secret, si nous entrons au fond du mystère, c'est là, fidèles, que nous trouverons quelque chose de si glorieux au juste Joseph, que nous ne pourrons jamais assez le comprendre. Car Jésus, ce divin Enfant, sur lequel Joseph a toujours les yeux, et qui fait l'admirable sujet de ses saintes inquiétudes, est né sur la terre comme un orphelin, et il n'a point de père en ce monde. C'est pourquoi saint Paul dit qu'il est sans père : *Sine patre* (*Hebr.*, VII. 3.). Il est vrai qu'il en a un dans le ciel; mais à voir comme il l'abandonne, il semble que ce père ne le connoît plus. Il s'en plaindra un jour sur la croix, lorsque, l'appelant son Dieu et non pas son père: *Et pourquoi* dira-t-il, *m'abandonnez-vous* (MATTH., XXVII. 46.)? Mais ce qu'il a dit en mourant, il pouvoit le dire dès sa naissance, puisque dès ce premier moment son père l'expose aux persécutions, et commence à l'abandonner aux injures. Tout ce

qu'il fait en faveur de ce Fils unique, pour montrer qu'il ne l'oublie pas, du moins ce qui paroît à nos yeux, c'est de le mettre en la garde d'un homme mortel, qui conduira sa pénible enfance; et Joseph est choisi pour ce ministère. Que fera ici ce saint homme! Qui pourroit dire avec quelle joie il reçoit cet abandonné, et comme il s'offre de tout son cœur pour être le père de cet orphelin? Depuis ce temps-là, chrétiens, il ne vit plus que pour Jésus-Christ, il n'a plus de soin que pour lui, il prend lui-même pour ce Dieu un cœur et des entrailles de père; et ce qu'il n'est pas par nature, il le devient par affection.

Mais afin que vous soyez convaincus de la vérité d'un si grand mystère, et si glorieux à Joseph, il faut vous le montrer par les Ecritures, et pour cela vous exposer une belle réflexion de saint Chrysostôme. Il remarque dans l'Evangile que partout Joseph y paroît en père. C'est lui qui donne le nom à Jésus, comme les pères le donnoient alors; c'est lui seul que l'ange avertit de tous les périls de l'Enfant, et c'est à lui qu'il annonce le temps du retour. Jésus le révère et lui obéit; c'est lui qui dirige toute sa conduite, comme en ayant le soin principal; et partout il nous est montré comme père. D'où vient cela, dit saint Chrysostôme? en voici la raison véritable. C'est, dit-il (*in* MATTH., *hom.* IV, *n.* 6, *tom.* VII, *pag.* 58.), que c'étoit un conseil de Dieu, de donner au grand saint Joseph tout ce qui peut appartenir à un père sans blesser la virginité.

Je ne sais si je comprends bien toute la force de cette pensée; mais voici, si je ne me trompe, ce que veut dire ce grand évêque. Et premièrement supposons pour certain que c'est la sainte virginité qui empêche que le Fils de Dieu, en se faisant homme, ne choisisse un père mortel. En effet, Jésus-Christ venant sur la terre pour se rendre semblable aux hommes, comme il vouloit bien avoir une mère, il ne devoit pas refuser, ce semble, d'avoir un père tout ainsi que nous, et de s'unir encore à notre nature par le nœud de cette alliance. Mais la sainte virginité s'y est opposée, parce que les prophètes lui avoient promis qu'un jour le Sauveur la rendroit féconde; et puisqu'il devoit naître d'une vierge mère, il ne pouvoit avoir de père que Dieu. C'est par conséquent la virginité qui empêche la paternité de Joseph. Mais peut-elle l'empêcher jusqu'à ce point, que Joseph n'y ait plus de part, et qu'il n'ait aucune qualité de père? Nullement, dit saint Chrysostôme; car la sainte virginité ne s'oppose qu'aux qualités qui la blessent: et qui ne sait qu'il y en a dans le nom de père qui ne choquent pas la pudeur, et qu'elle peut avouer pour siennes? Ces soins, cette tendresse, cette affection, cela blesse-t-il la virginité? Voyez donc le secret de Dieu, et l'accommodement qu'il invente dans ce différend mémorable entre la paternité de Joseph et la pureté virginale Il partage la paternité, et il veut que la virginité fasse le partage. Sainte pureté, lui dit-il, vos droits vous seront conservés. Il y a quelque chose dans le nom de père que la virginité ne peut pas souffrir; vous ne l'aurez pas, ô Joseph. Mais tout ce qui appartient à un père, sans que la virginité soit intéressée, voilà, dit-il, ce que je vous donne: *Hoc tibi do, quod salvâ virginitate paternum esse potest.* Et par conséquent, chrétiens, Marie ne concevra pas de Joseph, parce que la virginité y seroit blessée; mais Joseph partagera avec Marie ces soins, ces veilles, ces inquiétudes, par lesquelles elle élèvera ce divin Enfant; et il ressentira pour Jésus cette inclination naturelle, toutes ces douces émotions, tous ces tendres empressements d'un cœur paternel.

Mais peut-être vous demanderez où il prendra ce cœur paternel, si la nature ne le lui donne pas? Ces inclinations naturelles peuvent-elles s'acquérir par choix, et l'art peut-il imiter ce que la nature écrit dans les cœurs? Si donc saint Joseph n'est pas père, comment aura-t-il un amour de père? C'est ici qu'il nous faut entendre que la puissance divine agit en cette œuvre. C'est par un effet de cette puissance que saint Joseph a un cœur de père; et si la nature ne le donne pas, Dieu lui en fait un de sa propre main. Car c'est de lui dont il est écrit qu'il tourne où il lui plaît les inclinations. Pour l'entendre, il faut remarquer une belle théologie que le psalmiste nous a enseignée, lorsqu'il dit que Dieu forme en particulier tous les cœurs des hommes: *Qui finxit sigillatim corda eorum* (*Psal.* XXXII. 15.). Ne vous persuadez pas, chrétiens, que David regarde le cœur comme un simple organe du corps, que Dieu forme par sa puissance comme toutes les autres parties qui composent l'homme. Il veut dire quelque chose de singulier: il considère le cœur en ce lieu comme principe de l'inclination, et il le regarde dans les mains de Dieu comme une terre molle et humide, qui cède et qui obéit aux mains du potier, et reçoit de lui sa figure. C'est ainsi, nous dit le Psalmiste, que Dieu forme en particulier tous les cœurs des hommes.

Qu'est-ce à dire en particulier? Il fait un cœur

de chair dans les uns, quand il les amollit par la charité; un cœur endurci dans les autres, lorsque retirant ses lumières par une juste punition de leurs crimes, il les abandonne au sens réprouvé. Ne fait-il pas dans tous les fidèles, non un cœur d'esclave, mais un cœur d'enfant, quand il envoie en eux l'esprit de son Fils? Les apôtres trembloient au moindre péril; mais Dieu leur fait un cœur tout nouveau, et leur courage devient invincible. Quels étoient les sentiments de Saül pendant qu'il paissoit ses troupeaux? Ils étoient sans doute bas et populaires. Mais Dieu, en le mettant sur le trône, lui change le cœur par son onction : *Immutavit Dominus cor Saul* (1. *Reg.*, x. 9.); et il reconnoît incontinent qu'il est roi. D'autre part, les Israélites considéroient ce nouveau monarque comme un homme de la lie du peuple; mais la main de Dieu leur touchant le cœur, *Quorum Deus tetigit corda* (*Ibid.*, x. 26.), aussitôt ils le voient plus grand, et ils se sentent émus, en le regardant, de cette crainte respectueuse que l'on a pour ses souverains : c'est que Dieu faisoit en eux un cœur de sujets.

C'est donc, fidèles, cette même main qui forme en particulier tous les cœurs des hommes, qui fait un cœur de père en Joseph, et un cœur de fils en Jésus. C'est pourquoi Jésus obéit, et Joseph ne craint pas de lui commander. Et d'où lui vient cette hardiesse de commander à son Créateur? C'est que le vrai Père de Jésus-Christ, ce Dieu qui l'engendre dans l'éternité, ayant choisi le divin Joseph pour servir de père au milieu des temps à son fils unique, a fait, en quelque sorte, couler en son sein quelque rayon ou quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils : c'est ce qui lui change le cœur, c'est ce qui lui donne un amour de père; si bien que le juste Joseph, qui sent en lui-même un cœur paternel, formé tout-à-coup par la main de Dieu, sent aussi que Dieu lui ordonne d'user d'une autorité paternelle; et il ose bien commander à celui qu'il reconnoît pour son maître.

Et après cela, chrétiens, qu'est-il nécessaire que je vous explique la fidélité de Joseph à garder ce sacré dépôt? Peut-il manquer de fidélité à celui qu'il reconnoît pour son fils unique? de sorte qu'il ne seroit pas nécessaire que je vous parlasse de cette vertu, s'il n'étoit important pour votre instruction que vous ne perdissiez pas un si bel exemple? Car c'est ici qu'il nous faut apprendre, par les traverses continuelles qui ont exercé saint Joseph depuis que Jésus-Christ est mis en sa garde, qu'on ne peut conserver ce dépôt sans peine, et que pour être fidèle à sa grâce, il faut se préparer à souffrir. Oui certes, quand Jésus entre quelque part, il y entre avec sa croix, il y porte avec lui toutes ses épines, et il en fait part à tous ceux qu'il aime. Joseph et Marie étoient pauvres; mais ils n'avoient pas encore été sans maison, ils avoient un lieu pour se retirer. Aussitôt que cet enfant vient au monde, on ne trouve point de maison pour eux, et leur retraite est dans une étable. Qui leur procure cette disgrâce, sinon celui dont il est écrit (Joan., i. 11.) que « venant en son » propre bien, il n'y a pas été reçu par les siens, » et qu'il n'a pas de gîte assuré où il puisse reposer sa tête (Matth., viii. 20.)? Mais n'est-ce pas assez de leur indigence? Pourquoi leur attire-t-il des persécutions? Ils vivoient ensemble dans leur ménage, pauvrement, mais avec douceur, surmontant leur pauvreté par leur patience et par leur travail assidu. Mais Jésus ne leur permet pas ce repos; il ne vient au monde que pour les troubler, et il attire tous les malheurs avec lui. Hérode ne peut souffrir que cet enfant vive; la bassesse de sa naissance n'est pas capable de le cacher à la jalousie de ce tyran. Le ciel lui-même trahit le secret; il découvre Jésus-Christ par une étoile, et il semble qu'il ne lui amène de loin des adorateurs que pour lui susciter dans son propre pays un persécuteur impitoyable.

Que fera ici saint Joseph? représentez-vous, chrétiens, ce que c'est qu'un pauvre artisan, qui n'a point d'autre héritage que ses mains, ni d'autre fond que sa boutique, ni d'autre ressource que son travail. Il est contraint d'aller en Egypte, et de souffrir un exil fâcheux; et cela pour quelle raison? Parce qu'il a Jésus-Christ avec lui. Cependant croyez-vous, fidèles, qu'il se plaigne de cet enfant incommode, qui le tire de sa patrie, et qui lui est donné pour le tourmenter? Au contraire, ne voyez-vous pas qu'il s'estime heureux de souffrir en sa compagnie, et que toute la cause de son déplaisir, c'est le péril du divin Enfant qui lui est plus cher que lui-même? Mais peut-être a-t-il sujet d'espérer de voir bientôt finir ses disgrâces? Non, fidèles, il ne l'attend pas; partout on lui prédit des malheurs. Siméon l'a entretenu des étranges contradictions que devoit souffrir ce cher Fils; il en voit déjà le commencement, et il passe sa vie dans de continuelles appréhensions des maux qui lui sont préparés.

Est-ce assez pour éprouver sa fidélité? chrétiens, ne le croyez pas; voici encore une étrange épreuve. Si c'est peu des hommes pour le tour-

menter, Jésus devient lui-même son persécuteur : il s'échappe adroitement de ses mains, il se dérobe à sa vigilance, et il demeure trois jours perdu. Qu'avez-vous fait, fidèle Joseph? Qu'est devenu le sacré dépôt que le Père céleste vous a confié? Ah! qui pourroit ici raconter ses plaintes? Si vous n'avez pas encore entendu la paternité de Joseph, voyez ses larmes, voyez ses douleurs, et reconnoissez qu'il est père. Ses regrets le font bien connoître, et Marie a raison de dire à cette rencontre : *Pater tuus et ego dolentes quærebamus te* (Luc., II. 48.) : « Votre » père et moi vous cherchions avec une extrême » douleur. » O mon fils, dit-elle au Sauveur, je ne crains pas de l'appeler ici votre père, et je ne prétends pas faire tort à la pureté de votre naissance. Il s'agit de soins et d'inquiétudes; et c'est par-là que je puis dire qu'il est votre père, puisqu'il a des inquiétudes vraiment paternelles : *Ego et pater tuus;* je le joins avec moi par la société des douleurs.

Voyez, fidèles, par quelles souffrances Jésus éprouve la fidélité, et comme il ne veut être qu'avec ceux qui souffrent. Ames molles et voluptueuses, cet enfant ne veut pas être avec vous; sa pauvreté a honte de votre luxe; et sa chair, destinée à tant de supplices, ne peut supporter votre extrême délicatesse. Il cherche ces forts et ces courageux qui ne refusent pas de porter sa croix, qui ne rougissent pas d'être compagnons de son indigence et de sa misère. Je vous laisse à méditer ces vérités saintes; car pour moi je ne puis vous dire tout ce que je pense sur ce beau sujet. Je me sens appelé ailleurs, et il faut que je considère le secret du Père éternel confié à l'humilité de Joseph : il faut que nous voyions Jésus-Christ caché, et Joseph caché avec lui, et que nous nous excitions, par ce bel exemple, à l'amour de la vie cachée.

TROISIÈME POINT.

Que dirai-je ici, chrétiens; de cet homme caché avec Jésus-Christ? Où trouverai-je des lumières assez pénétrantes, pour percer les obscurités qui enveloppent la vie de Joseph? Et quelle entreprise est la mienne, de vouloir exposer au jour ce que l'Ecriture a couvert d'un silence mystérieux? Si c'est un conseil du Père éternel que son Fils soit caché au monde, et que Joseph le soit avec lui; adorons les secrets de sa Providence, sans nous mêler de les rechercher; et que la vie cachée de Joseph soit l'objet de notre vénération, et non pas la matière de nos discours. Toutefois il en faut parler, puisque je sais bien que je l'ai promis; et il sera utile au salut des âmes de méditer un si beau sujet, puisque, si je n'ai rien à dire autre chose, je dirai du moins, chrétiens, que Joseph a eu cet honneur d'être tous les jours avec Jésus-Christ, qu'il a eu avec Marie la plus grande part à ses grâces; que néanmoins Joseph a été caché, que sa vie, que ses actions, que ses vertus étoient inconnues. Peut-être apprendrons-nous, d'un si bel exemple, qu'on peut être grand sans éclat, qu'on peut être bienheureux sans bruit, qu'on peut avoir la vraie gloire sans le secours de la renommée, par le seul témoignage de sa conscience : *Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiæ nostræ* (2. *Cor.*, I. 12.); et cette pensée nous incitera à mépriser la gloire du monde; c'est la fin que je me propose.

Mais pour entendre solidement la grandeur et la dignité de la vie cachée de Joseph, remontons jusqu'au principe, et admirons, avant toutes choses, la variété infinie des conseils de la Providence dans les vocations différentes. Entre toutes les vocations, j'en remarque deux, dans les Ecritures, qui semblent directement opposées : la première, celle des apôtres; la seconde, celle de Joseph. Jésus est révélé aux apôtres, Jésus est révélé à Joseph, mais avec des conditions bien contraires. Il est révélé aux apôtres, pour l'annoncer par tout l'univers; il est révélé à Joseph pour le taire et pour le cacher. Les apôtres sont des lumières, pour faire voir Jésus-Christ au monde; Joseph est un voile, pour le couvrir : et sous ce voile mystérieux on nous cache la virginité de Marie et la grandeur du Sauveur des âmes. Aussi nous lisons dans les Ecritures, que lorsqu'on le vouloit mépriser : « N'est-ce pas là, disoit-on, le fils de Joseph » (Joan., VI. 42.)? » Si bien que Jésus, entre les mains des apôtres, c'est une parole qu'il faut prêcher : *Prædicate verbum Evangelii hujus* (*Act.*, V. 20.) : « Prêchez la parole de cet Evan- » gile; » et Jésus entre les mains de Joseph, c'est une parole cachée, *Verbum absconditum* (Luc., XVIII. 34.), et il n'est pas permis de la découvrir. En effet voyez-en la suite. Les divins apôtres prêchent si hautement l'Evangile, que le bruit de leur prédication retentit jusqu'au ciel : et saint Paul a bien osé dire que les conseils de la sagesse divine sont venus à la connoissance des célestes puissances par l'Eglise, dit cet apôtre, et par le ministère des prédicateurs, *Per Ecclesiam* (*Eph.*, III. 10.); et Joseph, au contraire, entendant parler des merveilles de Jésus-Christ, il écoute, il admire et se tait.

Que veut dire cette différence? Dieu est-il contraire à lui-même dans ses vocations opposées? Non, fidèles, ne le croyez pas : toute cette diversité tend à enseigner aux enfants de Dieu cette vérité importante, que toute la perfection chrétienne ne consiste qu'à se soumettre. Celui qui glorifie les apôtres par l'honneur de la prédication, glorifie aussi saint Joseph par l'humilité du silence ; et par là nous devons apprendre que la gloire des chrétiens n'est pas dans les emplois éclatants, mais à faire ce que Dieu veut. Si tous ne peuvent pas avoir l'honneur de prêcher Jésus-Christ, tous peuvent avoir l'honneur de lui obéir ; et c'est la gloire de saint Joseph, c'est le solide honneur du christianisme. Ne me demandez donc pas, chrétiens, ce que faisoit saint Joseph dans sa vie cachée ; il est impossible que je vous l'apprenne, et je ne puis répondre autre chose sinon ce que dit le divin psalmiste : « Le » Juste, dit-il, qu'a-t-il fait? » *Justus autem quid fecit* (*Psal.* x. 4.)? Ordinairement la vie des pécheurs fait plus de bruit que celle des justes; parce que l'intérêt et les passions, c'est ce qui remue tout dans le monde. Les pécheurs, dit David, ont tendu leur arc, ils l'ont lâché contre les justes, ils ont détruit, ils ont renversé, on ne parle que d'eux dans le monde : *Quoniam quæ perfecisti, destruxerunt* (*Ibid.*). Mais le Juste, ajoute-t-il, qu'a-t-il fait? *Justus autem quid fecit?* Il veut dire qu'il n'a rien fait. En effet il n'a rien fait pour les yeux des hommes, parce qu'il a tout fait pour les yeux de Dieu. C'est ainsi que vivoit le juste Joseph. Il voyoit Jésus-Christ, et il se taisoit; il le goûtoit, et il n'en parloit point; il se contentoit de Dieu seul, sans partager sa gloire avec les hommes. Il accomplissoit sa vocation, parce que, comme les apôtres sont les ministres de Jésus-Christ découvert, Joseph étoit le ministre et le compagnon de sa vie cachée.

Mais, chrétiens, pourrons-nous bien dire pourquoi il faut que Jésus se cache, pourquoi cette splendeur éternelle de la face du Père céleste se couvre d'une obscurité volontaire durant l'espace de trente années? Ah! superbe, l'ignores-tu? homme du monde, ne le sais-tu pas? c'est ton orgueil qui en est la cause ; c'est ton vain désir de paroître, c'est ton ambition infinie, et cette complaisance criminelle qui te fait honteusement détourner à un soin pernicieux de plaire aux hommes celui qui doit être employé à plaire à ton Dieu. C'est pour cela que Jésus se cache. Il voit le désordre que ce vice produit; il voit le ravage que cette passion fait dans les esprits, quelles racines elle y a jetées, et combien elle corrompt toute notre vie depuis l'enfance jusqu'à la mort; il voit les vertus qu'elle étouffe par cette crainte lâche et honteuse de paroître sage et dévot; il voit les crimes qu'elle fait commettre, ou pour s'accommoder à la société par une damnable complaisance, ou pour satisfaire l'ambition à laquelle on sacrifie tout dans le monde. Mais, fidèles, ce n'est pas tout : il voit que ce désir de paroître détruit les vertus les plus éminentes, en leur faisant prendre le change, en substituant la gloire du monde à la place de celle du ciel, en nous faisant faire pour l'amour des hommes ce qu'il faut faire pour l'amour de Dieu. Jésus-Christ voit tous ces malheurs, causés par le désir de paroître; et il se cache, pour nous enseigner à mépriser le bruit et l'éclat du monde. Il ne croit pas que sa croix suffise pour dompter cette passion furieuse; il choisit, s'il se peut, un état plus bas, et où il est en quelque sorte plus anéanti.

Car enfin je ne craindrai pas de le dire : Mon Sauveur, je vous connois mieux à la croix et dans la honte de votre supplice, que je ne fais dans cette bassesse et dans cette vie inconnue. Quoique votre corps soit tout déchiré, que votre face soit ensanglantée, et que bien loin de paroître Dieu, vous n'ayez pas même la figure d'homme; toutefois vous ne m'êtes pas si caché, et je vois au travers de tant de nuages quelque rayon de votre grandeur, dans cette constante résolution par laquelle vous surmontez les plus grands tourments. Votre douleur a de la dignité, puisqu'elle vous fait trouver un adorateur dans l'un des compagnons de votre supplice. Mais ici je ne vois rien que de bas; et dans cet état d'anéantissement, un ancien a raison de dire que vous êtes injurieux à vous-même : *Adultus non gestit agnosci, sed contumeliosus insuper sibi est* (Tertul., *de Patient. n.* 3.). Il est injurieux à lui-même, parce qu'il semble qu'il ne fait rien, et qu'il est inutile au monde. Mais il ne refuse pas cette ignominie, il veut bien que cette injure soit ajoutée à toutes les autres qu'il a souffertes, pourvu qu'en se cachant avec Joseph et avec l'heureuse Marie, il nous apprenne, par ce grand exemple, que s'il se produit quelque jour au monde, ce sera par le désir de nous profiter et pour obéir à son Père; qu'en effet toute la grandeur consiste à nous conformer aux ordres de Dieu, de quelque sorte qu'il lui plaise disposer de nous ; et enfin que cette obscurité, que nous craignons tant, est si illustre et si glorieuse, qu'elle peut être choisie même par un Dieu. Voilà ce que nous enseigne Jésus-Christ caché avec toute son humble famille, avec Marie et

Joseph, qu'il associe à l'obscurité de sa vie, à cause qu'ils lui sont très chers. Prenons-y donc part avec eux, et cachons-nous avec Jésus-Christ.

Chrétiens, ne savez-vous pas que Jésus-Christ est encore caché? Il souffre qu'on blasphème tous les jours son nom, et qu'on se moque de son Evangile, parce que l'heure de sa grande gloire n'est pas arrivée. Il est caché avec son Père, et nous sommes cachés en Dieu avec lui, comme parle le divin Apôtre. Puisque nous sommes cachés avec lui, ce n'est pas en ce lieu d'exil que nous devons rechercher la gloire. Mais quand Jésus se montrera en sa majesté, ce sera alors le temps de paroître : *Cùm Christus apparuerit, tunc et simul apparebimus cum illo in gloriâ* (*Coloss.*, III. 4.). O Dieu! qu'il fera beau paroître en ce jour, où Jésus nous louera devant ses saints anges, à la face de tout l'univers et devant son Père céleste! Quelle nuit, quelle obscurité assez longue pourra nous mériter cette gloire? Que les hommes se taisent de nous éternellement, pourvu que Jésus-Christ en parle en ce jour. Toutefois craignons, chrétiens, craignons cette terrible parole qu'il a prononcée dans son Evangile : « Vous avez reçu votre récompense » (MATTH., VI. 2.). » Vous avez voulu la gloire des hommes : vous l'avez eue; vous êtes payé; il n'y a plus rien à attendre. O envie ingénieuse de notre ennemi, qui nous donne les yeux des hommes, afin de nous ôter ceux de Dieu; qui par une reconnoissance malicieuse s'offre à récompenser nos vertus, de peur que Dieu ne les récompense! Malheureux, je ne veux point de ta gloire : ni ton éclat ni ta vaine pompe ne peuvent pas payer mes travaux. J'attends ma couronne d'une main plus chère, et ma récompense d'un bras plus puissant. Quand Jésus paroîtra en sa majesté, c'est alors, c'est alors que je veux paroître.

C'est là fidèles, que vous verrez ce que je ne puis vous dire aujourd'hui : vous découvrirez les merveilles de la vie cachée de Joseph; vous saurez ce qu'il a fait durant tant d'années, et combien il est glorieux de se cacher avec Jésus-Christ. Ha! sans doute, il n'est pas de ceux qui ont reçu leur récompense en ce monde; c'est pourquoi il paroîtra alors, parce qu'il n'a pas paru; il éclatera, parce qu'il n'a point éclaté. Dieu réparera l'obscurité de sa vie; et sa gloire sera d'autant plus grande, qu'elle est réservée pour la vie future.

Aimons donc cette vie cachée où Jésus s'est enveloppé avec Joseph. Qu'importe que les hommes nous voient? Celui-là est follement ambitieux, à qui les yeux de Dieu ne suffisent pas; et c'est lui faire trop d'injure que de ne se contenter pas de l'avoir pour spectateur. Que si vous êtes dans les grandes charges et dans les emplois importants, si c'est une nécessité que votre vie soit toute publique, méditez du moins sérieusement que vous ferez enfin une mort privée, puisque tous ces honneurs ne vous suivront pas. Que le bruit que les hommes font autour de vous ne vous empêche pas d'écouter les paroles du Fils de Dieu. Il ne dit pas : Heureux ceux qu'on loue; mais il dit dans son Evangile : « Heureux » ceux que l'on maudit pour l'amour de moi » (MATTH., V. 11.). » Tremblez donc, dans cette gloire qui vous environne, de ce que vous n'êtes pas jugés dignes des opprobres de l'Evangile. Mais si le monde nous les refuse, chrétiens, faisons-nous en à nous-mêmes; reprochons-nous devant Dieu notre ingratitude et nos vanités ridicules; mettons-nous à nous-mêmes devant notre face toute la honte de notre vie; soyons du moins obscurs à nos yeux, par une humble confession de nos crimes, et participons comme nous le pouvons à la confusion de Jésus, afin de participer à sa gloire. *Amen.*

MADAME,

Cette grandeur qui vous environne, empêche sans doute Votre Majesté de pouvoir goûter avec Jésus-Christ cette obscurité bienheureuse. Votre vie est dans la lumière, votre piété perce les nuages dans lesquels votre humilité veut l'envelopper. Les victoires de notre grand roi relèvent l'éclat de votre couronne; et ce qui surpasse toutes les victoires, c'est qu'on ne parle plus par toute la France que de cette ardeur toute chrétienne avec laquelle Votre Majesté travaille à faire descendre la paix sur la terre, d'où nos crimes l'ont bannie depuis tant d'années, et à rendre le calme à cet Etat, après en avoir soutenu toutes les tempêtes avec une résolution si constante. Parmi tant de gloire et tant de grandeur, quelle part peut prendre Votre Majesté à l'obscurité de Jésus-Christ et aux opprobres de son Evangile? Puisque le monde s'efforce à lui donner des louanges, où pourra-t-elle trouver de l'humiliation, si elle ne la prend d'elle-même. C'est, Madame, ce qui oblige Votre Majesté, lorsqu'elle se retire avec Dieu, de se dépouiller à ses pieds de toute cette magnificence royale qui aussi bien s'évanouit devant lui, et là de se couvrir humblement la face de la sainte confusion de la pénitence. C'est trop flatter les grands que de leur persuader qu'ils sont

impeccables; au contraire, qui ne sait pas que leur condition éminente leur apporte ce mal nécessaire, que leurs fautes ne peuvent presque être médiocres? C'est Madame, dans la vue de tant de périls que Votre Majesté doit s'humilier. Tous les peuples loueront sa sage conduite dans toute l'étendue de leurs cœurs; elle seule s'accusera, elle seule se confondra devant Dieu, et participera par ce moyen aux opprobres de Jésus-Christ, pour participer à sa gloire, que je lui souhaite éternelle. *Amen.*

SECOND PANÉGYRIQUE

DE

SAINT JOSEPH,

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE.

La simplicité, le détachement, l'amour de la vie cachée, trois vertus qui forment le caractère de l'homme de bien, et qui rendent saint Joseph digne de louange.

Quæsivit sibi Deus virum juxta cor suum.

Le Seigneur s'est cherché un homme selon son cœur (I. *Reg.*, XIII. 14.).

Cet homme selon le cœur de Dieu ne se montre pas au dehors, et Dieu ne le choisit pas sur les apparences, ni sur le témoignage de la voix publique. Lorsqu'il envoya Samuel dans la maison de Jessé pour y trouver David, le premier de tous qui a mérité cet éloge; ce grand homme, que Dieu destinoit à la plus auguste couronne du monde, n'étoit pas même connu dans sa famille. On présente, sans songer à lui, tous ses aînés au prophète; mais Dieu qui ne juge pas à la manière des hommes, l'avertissoit en secret de ne regarder pas à leur riche taille, ni à leur contenance hardie; si bien que rejetant ceux que l'on produisoit dans le monde, il fit approcher celui que l'on envoyoit paître les troupeaux; et versant sur sa tête l'onction royale, il laissa ses parents étonnés d'avoir si peu jusqu'alors connu ce fils, que Dieu choisissoit avec un avantage si extraordinaire.

Une semblable conduite de la providence divine me fait appliquer aujourd'hui à Joseph, le fils de David, ce qui a été dit de David lui-même. Le temps étoit arrivé que Dieu cherchât un homme selon son cœur, pour déposer en ses mains ce qu'il avoit de plus cher; je veux dire la personne de son Fils unique, l'intégrité de sa sainte mère, le salut du genre humain, le secret le plus sacré de son conseil, le trésor du ciel et de la terre. Il laisse Jérusalem et les autres villes renommées; il s'arrête sur Nazareth; et dans cette bourgade inconnue il va choisir encore un homme inconnu, un pauvre artisan, Joseph en un mot pour lui confier un emploi dont les anges du premier ordre se seroient sentis honorés; afin, Messieurs, que nous entendions que l'homme selon le cœur de Dieu doit être lui-même cherché dans le cœur, et que ce sont les vertus cachées qui le rendent digne de cette louange. Comme je me propose aujourd'hui de traiter ces vertus cachées, c'est-à-dire de vous découvrir le cœur du juste Joseph, j'ai besoin plus que jamais, chrétiens, que celui qui s'appelle le Dieu de nos cœurs (*Ps.* LXXII. 26.) m'éclaire par son Saint-Esprit. Mais quelle injure ferions-nous à la divine Marie, si ayant accoutumé en d'autres sujets de lui demander son secours, maintenant qu'il s'agit de son saint époux, nous ne nous efforcions de lui dire avec une dévotion particulière, *Ave.*

C'est un vice ordinaire aux hommes, de se donner entièrement au dehors, et de négliger le dedans; de travailler à la montre et à l'apparence, et de mépriser l'effectif et le solide; de songer souvent quels ils paroissent, et de ne penser point quels ils doivent être. C'est pourquoi les vertus qui sont estimées, ce sont celles qui se mêlent d'affaires, et qui entrent dans le commerce des hommes; au contraire, les vertus cachées et intérieures, où le public n'a point de part, où tout se passe entre Dieu et l'homme, non-seulement ne sont pas suivies, mais ne sont pas même entendues. Et toutefois, c'est dans ce secret que consiste tout le mystère de la vertu véritable. En vain pensez-vous former un bon magistrat, si vous ne faites auparavant un homme de bien; en vain vous considérerez quelle place vous pourrez remplir dans la société civile, si vous ne méditez auparavant quel homme vous êtes en particulier. Si la société civile élève un édifice, l'architecte fait tailler premièrement une pierre, et puis on la pose dans le bâtiment. Il faut composer un homme en lui-même, avant que de méditer quel rang on lui donnera parmi les autres; et si l'on ne travaille sur ce fonds, toutes les autres vertus, si éclatantes qu'elles puissent être, ne seront que des vertus de parade et appliquées par le dehors, qui n'auront point de corps ni de vérité. Elles pourront nous acquérir de l'estime et rendre nos mœurs agréables; enfin elles pourront nous former au gré et selon le cœur des hommes; mais il n'y a que les vertus particulières qui aient ce droit admirable de nous composer au gré et selon le cœur de Dieu.

Ce sont ces vertus particulières, c'est cet homme de bien, cet homme au gré de Dieu et selon son cœur, que je veux vous montrer aujourd'hui en la personne du juste Joseph. Je laisse les dons et les mystères qui pourroient relever son panégyrique. Je ne vous dis plus, chrétiens, qu'il est le dépositaire des trésors célestes, le père de Jésus-Christ, le conducteur de son enfance, le protecteur de sa vie, l'époux et le gardien de sa sainte Mère. Je veux taire tout ce qui éclate pour faire l'éloge d'un saint, dont la principale grandeur est d'avoir été à Dieu sans éclat. Les vertus mêmes dont je parlerai ne sont ni de la société ni du commerce : tout est renfermé dans le secret de sa conscience. La simplicité, le détachement, l'amour de la vie cachée, sont donc les trois vertus du juste Joseph, que j'ai dessein de vous proposer. Vous me paroissez étonnés de voir l'éloge d'un si grand saint, dont la vocation est si haute, réduit à trois vertus si communes : mais sachez qu'en ces trois vertus consiste le caractère de cet homme de bien dont nous parlons ; et il m'est aisé de vous faire voir que c'est aussi en ces trois vertus que consiste le caractère du juste Joseph. Car, mes Sœurs, cet homme de bien, que nous considérons pour être selon le cœur de Dieu, il faut premièrement qu'il le cherche ; en second lieu, qu'il le trouve ; en troisième lieu, qu'il en jouisse. Quiconque cherche Dieu, qu'il cherche en simplicité celui qui ne peut souffrir les voies détournées. Quiconque veut trouver Dieu, qu'il se détache de toutes choses pour trouver celui qui veut être lui seul tout notre bien. Quiconque veut jouir de Dieu, qu'il se cache et qu'il se retire pour jouir en repos, dans la solitude, de celui qui ne se communique point parmi le trouble et l'agitation du monde. C'est ce qu'a fait notre patriarche. Joseph, homme simple, a cherché Dieu ; Joseph, homme détaché, a trouvé Dieu ; Joseph, homme retiré, a joui de Dieu : c'est le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Le chemin de la vertu n'est pas de ces grandes routes dans lesquelles on peut s'étendre avec liberté ; au contraire nous apprenons par les saintes Lettres que ce n'est qu'un petit sentier et une voie étroite et serrée, et tout ensemble extrêmement droite : *Semita justi recta est, rectus callis justi ad ambulandum* (Is., XXVI. 7.). Par où nous devons apprendre qu'il faut y marcher en simplicité et dans une grande droiture. Si peu non-seulement que l'on se détourne, mais même que l'on chancelle dans cette voie, on tombe dans les écueils dont elle est environnée de part et d'autre. C'est pourquoi le Saint-Esprit voyant ce péril, nous avertit si souvent de marcher dans la voie qu'il nous a marquée, sans jamais nous détourner à droite ou à gauche : *Non declinabitis neque ad dexteram neque ad sinistram* (*Deut.*, V. 32; XVII. 11; *Prov.*, IV. 27; Is., XXX. 21.) ; nous enseignant par cette parole que, pour tenir cette voie, il faut dresser tellement son intention, qu'on ne lui permette jamais de se relâcher ni de faire le moindre pas de côté ou d'autre.

C'est ce qui s'appelle dans les Ecritures avoir le cœur droit avec Dieu, et marcher en simplicité devant sa face. C'est le seul moyen de le chercher, et la voie unique pour aller à lui ; parce que, comme dit le Sage, « Dieu conduit le » Juste par les voies droites : » *Justum deduxit Dominus per vias rectas* (*Sap.*, X. 10.). Car il veut qu'on le cherche avec grande ardeur ; et ainsi que l'on prenne les voies les plus courtes, qui sont toujours les plus droites : si bien qu'il ne croit pas qu'on le cherche, lorsqu'on ne marche pas droitement à lui. C'est pourquoi il ne veut point ceux qui s'arrêtent, il ne veut point ceux qui se détournent, il ne veut point ceux qui se partagent. Quiconque prétend partager son cœur entre la terre et le ciel, ne donne rien au ciel, et tout à la terre, parce que la terre retient ce qu'il lui engage, et que le ciel n'accepte pas ce qu'il lui offre.

Vous devez entendre par ce discours, que cette bienheureuse simplicité tant vantée dans les saintes Lettres, c'est une certaine droiture de cœur et une pureté d'intention ; et l'acte principal de cette vertu, c'est d'aller à Dieu de bonne foi, et sans s'en imposer à soi-même : acte nécessaire et important qu'il faut que je vous explique. Ne vous persuadez pas, chrétiens, que je parle ainsi sans raison : car si dans la voie de la vertu il y en a qui trompent les autres, beaucoup aussi se trompent eux-mêmes. Ceux qui se partagent entre les deux voies, qui veulent avoir un pied dans l'une et dans l'autre, qui se donnent tellement à Dieu, qu'ils ont toujours un regard au monde ; ceux-là ne marchent point en simplicité, ni devant Dieu ni devant les hommes, et n'ont point par conséquent de vertu solide. Ils ne sont pas droits avec les hommes, parce qu'ils imposent à leur vue par l'image d'une piété qui ne peut être que contrefaite, étant altérée par le mélange : ils ne sont pas droits devant Dieu, parce que, pour plaire à ses yeux, il ne suffit pas, chrétiens, de produire par étude et par artifice

des actes de vertu empruntés, et des directions d'intention forcées.

Un homme engagé dans l'amour du monde viole tous les jours les lois les plus saintes de la bonne foi, ou de l'amitié, ou de l'équité naturelle, que nous devons aux plus étrangers, pour satisfaire à son avarice. Cependant sur une certaine inclination vague et générale, qui lui reste pour la vertu, il s'imagine être homme de bien, et il en veut produire des actes : mais quels actes, ô Dieu tout-puissant? Il a ouï dire à ses directeurs ce que c'est qu'un acte de détachement, ou un acte de contrition et de repentance : il tire de sa mémoire les paroles qui le composent, ou l'image des sentiments qui le forment. Il les applique comme il peut sur sa volonté; car je ne puis dire autre chose, puisque son intention y est opposée : et il s'imagine être vertueux; mais il se trompe, il s'abuse, il se joue lui-même.

Pour se rendre agréable à Dieu, il ne suffit pas, chrétiens, de tirer par artifice des actes de vertu forcés, et des directions d'intention étudiées. Les actes de piété doivent naître du fond du cœur, et non pas être empruntés de l'esprit ou de la mémoire. Mais ceux qui viennent du cœur, ne souffrent point de partage. « Nul ne » peut servir deux maîtres (MATTH., VI. 24.) : » Dieu ne peut souffrir cette intention louche, si je puis parler de la sorte, qui regarde de deux côtés en un même temps. Les regards, ainsi partagés, rendent l'abord d'un homme choquant et difforme; et l'âme se défigure elle-même, quand elle tourne en deux endroits ses intentions. « Il » faut, dit le Fils de Dieu (LUC., XI. 34.), que » votre œil soit simple; » c'est-à-dire, que votre regard soit unique; et pour parler encore en termes plus clairs, que l'intention pure et dégagée s'appliquant toute entière à la même fin, le cœur prenne sincèrement et de bonne foi les sentiments que Dieu veut. Mais ce que j'en ai dit en général se connoîtra mieux dans l'exemple.

Dieu a ordonné au juste Joseph de recevoir la divine Vierge comme son Epouse fidèle, pendant que sa grossesse semble la convaincre; de regarder comme son Fils propre, un enfant qui ne le touche que parce qu'il est dans sa maison; de révérer comme son Dieu, celui auquel il est obligé de servir de protecteur et de gardien. Dans ces trois choses, mes frères, où il faut prendre des sentiments délicats, et que la nature ne peut pas donner, il n'y a qu'une extrême simplicité qui puisse rendre le cœur docile et traitable. Voyons ce que fera le juste Joseph. Nous remarquerons, en son lieu, qu'à l'égard de sa sainte Epouse, jamais le soupçon ne fut plus modeste, ni le doute plus respectueux : mais enfin il étoit si juste, qu'il ne pouvoit pas se désabuser sans que le ciel s'en mêlât. Aussi un ange lui déclare, de la part de Dieu, qu'elle a conçu de son Saint-Esprit (MATTH., I. 20.). Si son intention eût été moins droite, s'il n'eût été à Dieu qu'à demi, il ne se seroit pas rendu tout-à-fait; il seroit demeuré au fond de son âme quelque reste de soupçon mal guéri, et son affection pour la sainte Vierge auroit toujours été douteuse et tremblante. Mais son cœur, qui cherche Dieu en simplicité, ne sait point se partager avec Dieu; il n'a point de peine à connoître que la vertu incorruptible de sa sainte Epouse méritoit le témoignage du ciel. Il surpasse la foi d'Abraham; bien qu'il nous soit donné dans les Ecritures (*Rom.*, IV. 11 *et seq.*) comme le modèle de la foi parfaite. Abraham est loué dans les saintes Lettres, pour avoir cru l'enfantement d'une stérile (*Genes.*, XV. 6.) : Joseph a cru celui d'une vierge, et il a reconnu en simplicité ce grand et impénétrable mystère de la virginité féconde.

Mais voici quelque chose de plus admirable. Dieu veut que vous receviez comme votre Fils cet enfant de la pureté de Marie. Vous ne partagerez pas avec cette Vierge l'honneur de lui donner la naissance, parce que la virginité y seroit blessée; mais vous partagerez avec elle ces soins, ces veilles, ces inquiétudes par lesquelles elle élèvera ce cher Fils : vous tiendrez lieu de père à ce saint enfant, qui n'en a point sur la terre; et quoique vous ne le soyez pas par la nature, il faut que vous le deveniez par l'affection. Mais comment s'accomplira un si grand ouvrage? Où prendra-t-il ce cœur paternel, si la nature ne le lui donne pas? Ces inclinations peuvent-elles s'acquérir par choix; et ne craindrons-nous pas en ce lieu ces mouvements empruntés et ces affections artificielles, que nous venons de reprendre tout à l'heure? Non, mes frères; ne le craignons pas. Un cœur qui cherche Dieu en simplicité, est une terre molle et humide, qui reçoit la forme qu'il lui veut donner; ce que Dieu veut lui passe en nature. Si donc c'est la volonté du Père céleste que Joseph tienne sa place en ce monde, et qu'il serve de père à son Fils, il ressentira, n'en doutez pas, pour ce saint et divin enfant, cette inclination naturelle, toutes ces douces émotions, tous ces tendres empressements d'un cœur paternel.

En effet, durant ces trois jours que le Fils de Dieu s'étoit dérobé, pour demeurer dans le temple avec les docteurs, il est aussi touché que la

Mère même, et elle le sait bien reconnoître : *Pater tuus et ego dolentes quærebamus te* (Luc., ii. 48.) : « Votre père et moi étions affli- » gés. » Voyez qu'elle le joint avec elle dans la société des douleurs. Je ne crains pas de l'appeler ici votre père, et je ne prétends pas faire tort à la pureté de votre naissance : il s'agit de soins et d'inquiétudes ; et c'est par là que je puis dire qu'il est votre père, puisqu'il a vraiment des inquiétudes paternelles. Voyez, Messieurs, comme ce saint homme prend simplement et de bonne foi les sentiments que Dieu lui ordonne. Mais aimant Jésus-Christ comme son fils, se pourra-t-il faire, mes Sœurs, qu'il le révère comme son Dieu? Sans doute, et il n'y auroit rien de plus difficile, si la sainte simplicité n'avoit rendu son esprit docile, pour céder sans peine aux ordres divins.

Voici, chrétiens, le dernier effort de la simplicité du juste Joseph, dans la pureté de sa foi. Le grand mystère de notre foi, c'est de croire un Dieu dans la foiblesse. Mais afin de mieux comprendre, mes Sœurs, combien est parfaite la foi de Joseph, il faut, s'il vous plaît, remarquer que la foiblesse de Jésus-Christ peut être considérée en deux états : ou comme étant soutenue par quelque effet de puissance, ou comme étant délaissée et abandonnée à elle-même. Dans les dernières années de la vie de notre Sauveur, quoique l'infirmité de sa chair fût visible par ses souffrances, sa toute-puissance divine ne l'étoit pas moins par ses miracles. Il est vrai qu'il paroissoit homme ; mais cet homme disoit des choses qu'aucun homme n'avoit jamais dites ; mais cet homme faisoit des choses qu'aucun homme n'avoit jamais faites. Alors la foiblesse étant soutenue, je ne m'étonne pas que dans cet état Jésus ait attiré des adorateurs, les marques de sa puissance pouvant donner lieu de juger que l'infirmité étoit volontaire ; et la foi n'étoit pas d'un si grand mérite. Mais en l'état que l'a vu Joseph, j'ai quelque peine à comprendre comment il a cru si fidèlement ; parce que jamais la foiblesse n'a paru plus abandonnée, non pas même, je le dis sans crainte, dans l'ignominie de la croix. Car c'étoit cette heure importante pour laquelle il étoit venu : son Père l'avoit délaissé ; il étoit d'accord avec lui qu'il le délaisseroit en ce jour ; lui-même s'abandonnoit volontairement pour être livré aux mains des bourreaux. Si durant ces jours d'abandonnement la puissance de ses ennemis a été fort grande, ils ne doivent pas s'en glorifier ; parce que les ayant renversés d'abord par une seule de ses paroles, il leur a bien fait connoître qu'il ne leur cédoit que par une foiblesse volontaire : *Non haberes potestatem adversùm me ullam, nisi tibi datum esset desuper* (Joan., xix. 11.) : « Vous n'auriez » aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous étoit donné » d'en haut. » Mais en l'état dont je parle, et dans lequel le voit saint Joseph, la foiblesse est d'autant plus grande, qu'elle semble en quelque sorte forcée.

Car enfin, mon divin Sauveur, quelle est en cette rencontre la conduite de votre Père céleste? Il veut sauver les Mages qui vous sont venus adorer, et il les fait échapper par une autre voie. Je ne l'invente pas, chrétiens, je ne fais que suivre l'histoire sainte. Il veut vous sauver vous-même, et il semble qu'il ait peine à l'exécuter. Un ange vient du ciel éveiller, pour ainsi dire, Joseph en sursaut, et lui dire comme pressé par un péril imprévu : « Fuyez vite, partez cette » nuit avec la mère et l'enfant, et sauvez-vous » en Egypte (Matth., ii. 13.). » Fuyez : ô quelle parole ! Encore s'il avoit dit : Retirez-vous. Mais fuyez pendant la nuit : ô précaution de foiblesse! Quoi donc : le Dieu d'Israël ne se sauve qu'à la faveur des ténèbres ! Et qui le dit? C'est un ange qui arrive soudainement à Joseph, comme un messager effrayé : « de sorte, dit un ancien » (S. Petr. Chrys., *Serm.* cli.), qu'il semble » que tout le ciel soit alarmé, et que la terreur » s'y soit répandue avant même de passer à la » terre : » *Ut videatur cœlum timor ante tenuisse quàm terram.* Mais voyons la suite de cette aventure. Joseph se sauve en Egypte, et le même ange revient à lui : « Retourne, dit-il » (Matth., ii. 20.), en Judée ; car ceux-là sont » morts, qui cherchoient l'âme de l'Enfant. » Et quoi, s'ils étoient vivants, un Dieu ne seroit pas en sûreté? O foiblesse délaissée et abandonnée ! Voilà l'état du divin Jésus, et en cet état saint Joseph l'adore avec la même soumission que s'il avoit vu ses plus grands miracles. Il reconnoît le mystère de ce miraculeux délaissement ; il sait que la vertu de la foi, c'est de soutenir l'espérance sans aucun sujet d'espérance : *In spem contra spem* (*Rom.*, iv 18.). Il s'abandonne à Dieu en simplicité, et exécute, sans s'enquérir, tout ce qu'il commande. En effet, l'obéissance est trop curieuse, qui examine les causes du commandement : elle ne doit avoir des yeux que pour considérer son devoir, et elle doit chérir son aveuglement, qui la fait marcher en sûreté. Mais cette obéissance de saint Joseph venoit de ce qu'il croyoit en simplicité, et que son esprit ne chancelant pas entre la raison et la foi, suivoit avec

une intention droite les lumières qui venoient d'en haut. O foi vive, ô foi simple et droite, que le Sauveur a raison de dire qu'il ne te trouvera plus sur la terre (Luc., xviii. 8.)! Car, mes frères, comment croyons-nous? Qui nous donnera aujourd'hui de pénétrer au fond de nous-mêmes, pour voir si ces actes de foi, que nous faisons quelquefois, sont véritablement dans le cœur, ou si ce n'est pas la coutume qui les y amène du dehors?

Que si nous ne pouvons pas lire dans nos cœurs, interrogeons nos œuvres, et connoissons notre peu de foi. Une marque de sa foiblesse, c'est que nous n'osons entreprendre de bâtir dessus; nous n'osons nous y confier, ni établir sur ce fondement l'espérance de notre bonheur. Démentez-moi, Messieurs, si je ne dis pas la vérité. Lorsque nous flottons incertains entre la vie chrétienne et la vie du monde, n'est-ce pas un doute secret qui nous dit dans le fond du cœur : Mais cette immortalité que l'on nous promet, est-ce une chose assurée; et n'est-ce pas trop hasarder son repos, son bonheur, que de quitter ce qu'on voit, pour suivre ce qu'on ne voit pas? Nous ne croyons donc pas en simplicité, nous ne sommes pas chrétiens de bonne foi.

Mais je croirois, direz-vous, si je voyois un ange comme saint Joseph. O hommes, désabusez-vous : Jonas a disputé contre Dieu, quoiqu'il fût instruit de ses volontés par une vision manifeste; et Job a été fidèle, quoiqu'il n'eût point encore été confirmé par des apparitions extraordinaires. Ce ne sont pas les voies extraordinaires qui font fléchir notre cœur, mais la sainte simplicité, et la pureté d'intention que produit la charité véritable, qui attache aisément notre esprit à Dieu, en le détachant des créatures. C'est, mes Sœurs, ce détachement qui fera notre seconde partie.

SECOND POINT.

Dieu, qui a établi son Evangile sur des contrariétés mystérieuses, ne se donne qu'à ceux qui se contentent de lui, et se détachent des autres biens. Il faut qu'Abraham quitte sa maison et tous les attachements de la terre, avant que Dieu lui dise : Je suis ton Dieu. Il faut abandonner tout ce qui se voit pour mériter ce qui ne se voit pas, et nul ne peut posséder ce grand tout, s'il n'est au monde comme n'ayant rien : *Tanquam nihil habentes* (2. *Cor.*, vi. 10.). Si jamais il y eut un homme à qui Dieu se soit donné de bon cœur, c'est sans doute le juste Joseph, qui le tient dans sa maison et entre ses mains, et à qui il est présent à toutes les heures beaucoup plus dans le cœur que dans les yeux. Voilà un homme qui a trouvé Dieu d'une façon bien particulière : aussi s'est-il rendu digne d'un si grand trésor par un détachement sans réserve, puisqu'il est détaché de ses passions, détaché de son intérêt et de son propre repos.

Deux sortes de passions ont accoutumé de nous émouvoir, je veux dire les passions douces et les passions violentes. Desquelles des deux, mes Sœurs, est-il plus difficile de se rendre maître? il n'est pas aisé de le décider. J'ai appris du grand saint Thomas que celles-là sont à craindre par la durée, celles-ci par la promptitude et par l'impétuosité de leur mouvement : celles-là nous flattent, celles-ci nous poussent par force; celles-là nous gagnent, celles-ci nous entraînent. Mais, quoique par des voies différentes, les unes et les autres renversent le sens, les unes et les autres engagent le cœur. O pauvre cœur humain, de combien d'ennemis es-tu la proie? de combien de tempêtes es-tu le jouet? de combien d'illusions es-tu le théâtre?

Mais apprenons, chrétiens, par l'exemple de saint Joseph, à vaincre ces douceurs qui nous charment, et ces violences qui nous emportent. Voyez comme il est détaché de ses passions; puisqu'il a pu surmonter sans résistance, parmi les douces la plus flatteuse, parmi les violentes la plus farouche; je veux dire l'amour et la jalousie. Son épouse est sa sœur. Il n'est touché, si je le puis dire, que de la virginité de Marie; mais il l'aime pour la conserver en sa chaste épouse, et ensuite pour l'imprimer en soi-même par une entière unité de cœur. La fidélité de ce mariage consiste à se garder l'un à l'autre la parfaite intégrité qu'ils se sont promise. Voilà les promesses qui les assemblent, voilà le traité qui les lie. Ce sont deux virginités qui s'unissent, pour se conserver l'une l'autre éternellement par une chaste correspondance de désirs pudiques; et il me semble que je vois deux astres, qui n'entrent ensemble en conjonction qu'à cause que leurs lumières s'allient. Tel est le nœud de ce mariage, d'autant plus ferme, dit saint Augustin (*de Nup. et Concup. lib.* i, *n.* 12, *tom.* x, *col.* 286.), que les promesses qu'ils se sont données doivent être plus inviolables, en cela même qu'elles sont plus saintes.

Mais la jalousie, chrétiens, a pensé rompre le sacré lien de cette amitié conjugale. Joseph, encore ignorant des mystères dont sa chère épouse étoit rendue digne, ne sait que penser de sa grossesse. Je laisse aux peintres et aux poètes de re-

présenter à vos yeux les horreurs de la jalousie, le venin de ce serpent, et les cent yeux de ce monstre : il me suffit de vous dire que c'est une espèce de complication des passions les plus furieuses. C'est là qu'un amour outragé pousse la douleur jusqu'au désespoir, et la haine jusqu'à la furie ; et c'est peut-être pour cette raison que le Saint-Esprit nous a dit : *Dura sicut infernus æmulatio* (*Cant.*, VIII. 6.) : « La jalousie est » dure comme l'enfer, » parce qu'elle ramasse en effet les deux choses les plus cruelles que l'enfer ait, la rage et le désespoir.

Mais ce monstre si furieux ne peut rien contre le juste Joseph. Car admirez sa modération envers sa sainte et divine épouse. Il sent le mal tel, qu'il ne peut la défendre ; et il ne veut pas la condamner tout-à-fait. Il prend un conseil tempéré. Réduit par l'autorité de la loi à l'éloigner de sa compagnie, il évite du moins de la diffamer, il demeure dans les bornes de la justice ; et bien loin d'exiger le châtiment, il lui épargne même la honte. Voilà une résolution bien modérée : mais encore ne presse-t-il pas l'exécution. Il veut attendre la nuit, cette sage conseillère dans nos ennuis, dans nos promptitudes, dans nos précipitations dangereuses. Et en effet, cette nuit lui découvrira le mystère, un ange viendra éclaircir ces doutes ; et j'ose dire, Messieurs, que Dieu devoit ce secours au juste Joseph. Car, puisque la raison humaine soutenue de la grâce s'étoit élevée à son plus haut point, il falloit que le ciel achevât le reste ; et celui-là étoit digne de savoir la vérité, qui, sans l'avoir reconnue, n'avoit pas laissé néanmoins de pratiquer la justice : *Meritò responsum subvenit mox divinum, cui humano deficiente consilio justitia non defecit* (S. PETR. CHRYSOL., *Serm.* CLXXV.).

Certainement saint Jean-Chrysostôme a raison d'admirer ici la philosophie de Joseph (*in* MAT., *Hom.* IV, *n.* 4, *tom.* VII, *p.* 52.). C'étoit, dit-il, un grand philosophe, parfaitement détaché de ses passions, puisque nous lui voyons surmonter la plus tyrannique de toutes. Combien est maître de ses mouvements un homme, qui en cet état est capable de prendre conseil, et un conseil modéré ; et qui, l'ayant pris si sage, peut encore en suspendre l'exécution, et dormir, parmi ces pensées, d'un sommeil tranquille ? Si son âme n'eût été calme, croyez que les lumières d'en haut n'y seroient pas sitôt descendues. Il est donc indubitable, mes frères, qu'il étoit bien détaché de ses passions, tant de celles qui charment par leur douceur, que de celles qui entraînent par leur violence.

Plusieurs jugeront peut-être qu'étant si détaché de ses passions, c'est un discours superflu de vous dire qu'il l'est aussi de ses intérêts. Mais je ne sais pas, chrétiens, si cette conséquence est bien assurée. Car cet attachement à notre intérêt est plutôt un vice qu'une passion ; parce que les passions ont leur cours, et consistent dans une certaine ardeur que les emplois changent, que l'âme modère, que le temps emporte, qui se consume enfin elle-même : au lieu que l'attachement à l'intérêt s'enracine de plus en plus par le temps ; parce que, dit saint Thomas (2. 2. *Quæst.* CXVIII, *art.* 1, *ad.* 3.), venant de foiblesse, il se fortifie tous les jours à mesure que tout le reste se débilite et s'épuise. Mais quoi qu'il en soit, chrétiens, il n'est rien de plus dégagé de cet intérêt que l'âme du juste Joseph. Représentez-vous un pauvre artisan qui n'a point d'héritage que ses mains, point de fonds que sa boutique, point de ressource que son travail ; qui donne d'une main ce qu'il vient de recevoir de l'autre, et se voit tous les jours au bout de son fonds ; obligé néanmoins à de grands voyages, qui lui ôtent toutes ses pratiques (car il faut parler de la sorte du père de Jésus-Christ), sans que l'ange qu'on lui envoie lui dise jamais un mot de sa subsistance. Il n'a pas eu honte de souffrir ce que nous avons honte de dire : humiliez-vous, ô grandeurs humaines ! Il va néanmoins, sans s'inquiéter, toujours errant, toujours vagabond, seulement parce qu'il est avec Jésus-Christ ; trop heureux de le posséder à ce prix. Il s'estime encore trop riche, et il fait tous les jours de nouveaux efforts pour vider son cœur, afin que Dieu y étende ses possessions et y dilate son règne ; abondant, parce qu'il n'a rien ; possédant tout, parce que tout lui manque ; heureux, tranquille, assuré, parce qu'il ne rencontre ni repos, ni demeure, ni consistance.

C'est ici le dernier effet du détachement de Joseph, et celui que nous devons remarquer avec une réflexion plus sérieuse. Car notre vice le plus commun et le plus opposé au christianisme, c'est une malheureuse inclination de nous établir sur la terre ; au lieu que nous devons toujours avancer, et ne nous arrêter jamais nulle part. Saint Paul, dans la divine Epître aux Hébreux, nous enseigne que Dieu nous a bâti une cité : « Et » c'est pour cela, dit-il, qu'il ne rougit pas de » s'appeler notre Dieu : » *Ideo non confunditur Deus vocari Deus eorum : paravit enim illis civitatem* (*Hebr.*, XI. 16.). Et en effet, chrétiens, comme le nom de Dieu est un nom de Père, il auroit honte avec raison, de s'appeler notre

Dieu, s'il ne pourvoyoit à nos besoins. Il a donc songé, ce bon Père, a pourvoir soigneusement ses enfants : il leur a préparé une cité qui a des fondements, dit saint Paul, *Fundamenta habentem civitatem* (*Hebr.*, XI. 10.), c'est-à-dire, qui est solide et inébranlable. S'il a honte de n'y pas pourvoir, quelle honte de ne l'accepter pas ! Quelle injure faites-vous à votre patrie, si vous vous trouvez bien dans l'exil ? Quel mépris faites-vous de Sion, si vous êtes à votre aise dans Babylone? Allez et marchez toujours, et n'ayez jamais de demeure fixe. C'est ainsi qu'a vécu le juste Joseph. A-t-il jamais goûté un moment de joie, depuis qu'il a eu Jésus-Christ en garde? Cet enfant ne laisse pas les siens en repos : il les inquiète toujours dans ce qu'ils possèdent, et toujours il leur suscite quelque nouveau trouble.

Il nous veut apprendre, mes Sœurs, que c'est un conseil de la miséricorde de mêler de l'amertume dans toutes nos joies. Car nous sommes des voyageurs, exposés pendant le voyage à l'intempérie de l'air et à l'irrégularité des saisons. Parmi les fatigues d'un si long voyage, l'âme, épuisée par le travail, cherche quelque lieu pour se délasser. L'un met son divertissement dans un emploi; l'autre a sa consolation dans sa femme, dans son mari, dans sa famille; l'autre son espérance en son fils. Ainsi chacun se partage, et cherche quelque appui sur la terre. L'Evangile ne blâme pas ces affections; mais comme le cœur humain est précipité dans ses mouvements, et qu'il lui est difficile de modérer ses désirs, ce qui lui étoit donné pour se relâcher, peu à peu il s'y repose et enfin il s'y attache. Ce n'étoit qu'un bâton pour le soutenir pendant le travail du voyage, il s'en fait un lit pour s'y endomir; et il demeure, il s'arrête, il ne se souvient plus de Sion. *Universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus* (*Psal.* XL. 4.) : Dieu lui renverse ce lit où il s'endormoit parmi les félicités temporelles; et par une plaie salutaire, il fait sentir à ce cœur combien ce repos étoit dangereux. Vivons donc en ce monde comme détachés. Si nous y sommes comme n'ayant rien, nous y serons en effet comme possesseurs de tout : si nous nous détachons des créatures, nous y gagnerons le Créateur; et il ne nous restera plus que de nous cacher avec Joseph, pour en jouir dans la retraite et la solitude : c'est notre dernière partie.

TROISIÈME POINT.

La justice chrétienne est une affaire particulière de Dieu avec l'homme, et de l'homme avec Dieu; c'est un mystère entre eux deux, qu'on profane quand on le divulgue, et qui ne peut être caché avec trop de religion à ceux qui ne sont pas du secret. C'est pourquoi le Fils de Dieu nous ordonne, lorsque nous avons dessein de prier, et le même doit s'entendre de toutes les vertus chrétiennes, il nous ordonne, dis-je, de nous retirer en particulier, et de fermer la porte sur nous (MATTH., VI. 6.). « Fermez, dit-il, la porte sur » vous, et célébrez votre mystère avec Dieu tout » seul, sans y admettre personne que ceux qu'il » lui plaira d'appeler : » *Solo pectoris contentus arcano orationem tuam fac esse mysterium* (S. CHRYSOST. *in* MATTH., *Hom.* XIX, *n.* 3, *tom.* VII, *pag.* 248.). Ainsi la vie chrétienne doit être une vie cachée, et le chrétien véritable doit désirer ardemment de demeurer couvert sous l'aile de Dieu, sans avoir d'autre spectateur.

Mais ici toute la nature réclame, et ne peut souffrir cette obscurité, dont voici la raison, si je ne me trompe : c'est que la nature répugne à la mort; et vivre caché et inconnu, c'est être comme mort dans l'esprit des hommes. Car, comme la vie est dans l'action, celui qui cesse d'agir semble avoir aussi cessé de vivre. Or, mes Sœurs, les hommes du monde, accoutumés au tumulte et aux empressements, ne savent pas ce que c'est qu'une action paisible et intérieure, et ils croient qu'ils n'agissent pas s'ils ne s'agitent, et qu'ils ne se remuent pas s'ils ne font du bruit; de sorte qu'ils considèrent la retraite et l'obscurité comme une extinction de la vie : au contraire, ils mettent tellement la vie dans cet éclat du monde et dans ce bruit tumultueux, qu'ils osent bien se persuader qu'ils ne seront pas tout-à-fait morts, tant que leur nom fera du bruit sur la terre. C'est pourquoi la réputation leur paroît comme une seconde vie : ils comptent pour beaucoup de survivre dans la mémoire des hommes; et peu s'en faut qu'ils ne croient qu'ils sortiront en secret de leurs tombeaux pour entendre ce qu'on dira d'eux : tant ils sont persuadés que vivre, c'est faire du bruit, et remuer encore les choses humaines, parce qu'ils mettent la vie dans le bruit. Voilà l'éternité que promet le siècle, éternité par les titres, immortalité par la renommée : *Qualem potest præstare sæculum de titulis æternitatem, de famâ immortalitatem* (TERTUL., *Scorp. n.* 6.). Vaine et fragile immortalité, mais dont ces anciens conquérants fasoient tant d'état. C'est cette fausse imagination qui fait que l'obscurité semble une mort aux amateurs du monde, et même, si je l'ose dire, quelque chose de plus dur que la mort; puisque, selon leur opinion, vivre caché et inconnu, c'est s'ensevelir

tout vivant, et s'enterrer, pour ainsi dire, au milieu du monde.

Notre-Seigneur Jésus-Christ étant venu pour mourir et s'immoler, il a voulu mourir et s'immoler pour nous en toutes manières : de sorte qu'il ne s'est point contenté, mes Sœurs, de mourir de la mort naturelle, ni de la mort la plus cruelle et la plus violente ; mais il a encore voulu y ajouter la mort civile et politique. Et comme cette mort civile vient par deux moyens, ou par l'infamie, ou par l'oubli, il a voulu subir l'une et l'autre. Victime pour l'orgueil humain, il a voulu se sacrifier par tous les genres d'humiliations; et il a donné à cette mort d'oubli les trente premières années de sa vie. Pour mourir avec Jésus-Christ, il nous faut mourir de cette mort, afin de pouvoir dire avec saint Paul : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (*Gal.*, VI. 14.) : « Le monde est crucifié pour » moi, et je suis crucifié pour le monde. »

Le grand pape saint Grégoire donne à ce passage de l'Apôtre une belle interprétation : Le monde, dit-il (*Moral. in* JOB, *lib.* V, *cap.* III, *tom.* I, *col.* 140.), est mort pour nous, quand nous le quittons; mais, ajoute-t-il, ce n'est pas assez : il faut, pour arriver à la perfection, que nous soyons morts pour lui et qu'il nous quitte; c'est-à-dire, que nous devons nous mettre en tel état que nous ne plaisions plus au monde, qu'il nous tienne pour morts, et qu'il ne nous compte plus pour être de ses parties et de ses intrigues, ni même de ses entretiens et de ses discours. C'est la haute perfection du christianisme; c'est là que l'on trouve la vie; parce que l'on apprend à jouir de Dieu, qui n'habite pas dans le tourbillon ni dans le tumulte du siècle, mais dans la paix de la solitude et de la retraite.

Ainsi étoit mort le juste Joseph ; enseveli avec Jésus-Christ et la divine Marie, il ne s'ennuyoit pas de cette mort, qui le faisoit vivre avec le Sauveur. Au contraire, il ne craint rien tant, que le bruit et la vie du siècle viennent troubler ou interrompre ce repos caché et intérieur. Mystère admirable, mes Sœurs : Joseph a dans sa maison de quoi attirer les yeux de toute la terre, et le monde ne le connoît pas; il possède un Dieu-Homme, et il n'en dit mot; il est témoin d'un si grand mystère, et il le goûte en secret sans le divulguer. Les mages et les pasteurs viennent adorer Jésus-Christ, Siméon et Anne publient ses grandeurs : nul autre ne pouvoit rendre meilleur témoignage du mystère de Jésus-Christ, que celui qui en étoit le dépositaire, qui savoit le miracle de sa naissance, que l'ange avoit si bien instruit de sa dignité et du sujet de son envoi. Quel père ne parleroit pas d'un fils si aimable ! et cependant l'ardeur de tant d'âmes saintes qui s'épanchent devant lui avec tant de zèle, pour célébrer les louanges de Jésus-Christ, n'est pas capable d'ouvrir sa bouche pour leur découvrir le secret de Dieu qui lui a été confié. *Erant mirantes*, dit l'évangéliste (LUC., II. 33.) : ils paroissoient étonnés, il sembloit qu'ils ne savoient rien : ils écoutoient parler tous les autres, et ils gardoient le silence avec tant de religion, qu'on dit encore dans leur ville, au bout de trente ans : N'est-ce pas le fils de Joseph (JOAN., VI. 42.)? sans qu'on ait rien appris durant tant d'années du mystère de sa conception virginale. C'est qu'ils savoient l'un et l'autre, que pour jouir de Dieu en vérité, il falloit se faire une solitude; qu'il falloit rappeler en soi-même tant de désirs qui errent deçà et delà, et tant de pensées qui s'égarent; qu'il falloit se retirer avec Dieu, et se contenter de sa vue.

Mais, chrétiens, où trouverons-nous ces hommes spirituels et intérieurs dans un siècle qui donne tout à l'éclat? Quand je considère les hommes, leurs emplois, leurs occupations, leurs empressements, je trouve tous les jours plus véritable ce qu'a dit saint Jean-Chrysostôme (*in* MATTH., *Hom.* XIX, *n.* 1, *t.* VII, *p.* 244.), que si nous rentrons en nous-mêmes, nous trouverons que nos actions se font toutes par des vues humaines. Car, pour ne point parler en ce lieu de ces âmes prostituées, qui ne tâchent que de plaire au monde, combien pourrons-nous en trouver qui ne se détournent pas de la droite voie, s'ils rencontrent en leur chemin les puissances; qui ne se relâchent du moins, s'ils ne se ralentissent pas tout-à-fait; qui ne tâchent de se ménager entre la justice et la faveur, entre le devoir et la complaisance? Combien en trouverons-nous à qui le préjugé des opinions, la tyrannie de la coutume, la crainte de choquer le monde, ne fassent pas chercher du moins des tempéraments pour accorder Jésus-Christ avec Bélial, et l'Evangile avec le siècle? Que s'il y en a quelques-uns en qui les égards humains n'étouffent ni ne resserrent les sentiments de la vertu, y en aura-t-il quelqu'un qui ne se lasse pas d'attendre sa couronne en l'autre vie, et qui ne veuille pas en tirer toujours quelque fruit par avance, dans les louanges des hommes? C'est la peste de la vertu chrétienne. Et comme j'ai l'honneur de parler en présence d'une grande reine, qui écoute tous les jours les justes applaudisse-

ments de ses peuples, il me sera permis d'appuyer un peu sur cette morale.

La vertu est comme une plante qui peut mourir en deux sortes : quand on l'arrache, ou quand on la dessèche. Il viendra un ravage d'eaux qui la déracinera et la portera par terre ; ou bien, sans y employer tant de violence, il arrivera quelque intempérie qui la fera sécher sur son tronc : elle paroîtra encore vivante, mais elle aura cependant la mort dans le sein. Il en est de même de la vertu. Vous aimez l'équité et la justice : quelque grand intérêt se présente à vous, ou quelque passion violente qui pousse impétueusement dans votre cœur cet amour que vous avez pour la justice : s'il se laisse emporter à cette tempête, ce sera un ravage d'eaux qui déracinera la justice. Vous soupirez quelque temps sur l'affoiblissement que vous éprouvez ; mais enfin vous laissez arracher cet amour de votre cœur. Tout le monde est étonné de voir que vous avez perdu la justice, que vous cultiviez avec tant de soin.

Mais quand vous aurez résisté à ces efforts violents, ne prétendez pas pour cela de l'avoir sauvée, si vous ne la gardez d'un autre péril ; j'entends celui des louanges. Le vice contraire la déracine, l'amour des louanges la dessèche. Il semble qu'elle se tienne en état ; elle paroît se bien soutenir ; et elle trompe, en quelque sorte, les yeux des hommes. Mais la racine est séchée, elle ne tire plus de nourriture, elle n'est plus bonne que pour le feu. C'est cette herbe des toits dont parle David, qui se sèche d'elle-même avant qu'on l'arrache : *Quod priusquam evellatur, exaruit* (*Ps.* CXXVIII. 6.). Qu'il seroit à désirer, chrétiens, qu'elle ne fût pas née dans un lieu si haut, et qu'elle durât plus long-temps dans quelque vallée déserte ! Qu'il seroit à désirer, pour cette vertu, qu'elle ne fût pas exposée dans une place si éminente, et qu'elle se nourrît dans quelque coin par l'humilité chrétienne.

Que si c'est une nécessité qu'il faille mener une vie publique, et entendre les louanges des hommes, voici ce qu'il faut penser. Quand ce que l'on dit n'est pas au dedans, craignons un plus grand jugement Si les louanges sont véritables, craignons de perdre notre récompense. Pour éviter ce dernier malheur, Madame, voici un sage conseil que vous donne un grand pape ; c'est saint Grégoire-le-Grand (GREG. MAG., *Moral. lib.* XXII, *cap.* VII, *tom.* I, *col.* 707.), il mérite que Votre Majesté lui donne audience. Ne cachez jamais la vertu comme une chose dont vous ayez honte : il faut qu'elle luise devant les hommes, afin qu'ils glorifient le Père céleste (MATTH., V. 16.). Elle doit luire principalement dans la personne des souverains ; afin que les mœurs dépravées soient non-seulement réprimées par l'autorité de leurs lois, mais encore confondues par la lumière de leurs exemples. Mais pour dérober quelque chose aux hommes, je propose à Votre Majesté un artifice innocent. Outre les vertus qui doivent l'exemple, « mettez toujours quelque chose dans » l'intérieur que le monde ne connoisse pas ; » faites-vous un trésor caché, que vous réserviez pour les yeux de Dieu ; ou, comme dit Tertullien : *Mentire aliquid ex his quæ intus sunt, ut soli Deo exhibeas veritatem* (*de Virg. vel. n.* 16.).

MADAME,

Ce sera de là que sortira votre grande gloire. Joseph a mérité les plus grands honneurs, parce qu'il n'a jamais été touché de l'honneur : l'Eglise n'a rien de plus illustre, parce qu'elle n'a rien de plus caché. Je rends grâces au Roi d'avoir voulu honorer sa sainte mémoire avec une nouvelle solennité. Fasse le Dieu tout-puissant que toujours il révère ainsi la vertu cachée ; mais qu'il ne se contente pas de l'honorer dans le ciel, qu'il la chérisse aussi sur la terre ; qu'à l'exemple des rois pieux, il aille quelquefois la forcer dans sa retraite ; et qu'il puisse bien entendre cette vérité, que la vertu qui s'empresse avec plus d'ardeur à paroître au grand jour que fait sa présence, n'est pas toujours le plus à l'épreuve. Si Votre Majesté, Madame, lui inspire ces sages pensées, elle aura pour sa récompense la félicité éternelle que, etc. *Amen.*

PANÉGYRIQUE
DE
SAINT BENOIT.

Trois états et comme trois lieux où nous avons coutume de nous arrêter dans le voyage de cette vie, et qui nous empêchent d'arriver à notre patrie. Saint Benoît attentif, dès sa jeunesse, à écouter la voix qui lui crioit de sortir des sens. Sa vie admirable dans le désert. Que devons-nous faire, à son imitation, lorsque le plaisir des sens commence à se réveiller en nous. Fin et avantages de la loi de l'obéissance prescrite par saint Benoît ; de quelle manière ce saint l'a pratiquée. Obligation du chrétien de toujours avancer. Attention qu'a eue saint Benoît de tenir sans cesse ses disciples en haleine. Motifs qui doivent porter, même les plus parfaits, à opérer leur salut avec crainte et tremblement.

Egredere. SORS (*Gen.*, XII. 1.).

Le croirez-vous, mes frères, si je vous le dis,

que toute la doctrine de l'Evangile, toute la discipline chrétienne, toute la perfection de la vie monastique est entièrement renfermée dans cette seule parole : *Egredere*, Sors. La vie du chrétien est un long et infini voyage, durant le cours duquel, quelque plaisir qui nous flatte, quelque compagnie qui nous amuse, quelque ennui qui nous prenne, quelque fatigue qui nous accable, aussitôt que nous commençons de nous reposer, une voix divine s'élève d'en haut qui nous dit sans cesse et sans relâche : *Egredere*, Sors ; et nous ordonne de marcher plus outre. Telle est la vie chrétienne, et telle est par conséquent la vie monastique. Car qu'est-ce qu'un moine véritable et un moine digne de ce nom, sinon un parfait chrétien? Faisons donc voir aujourd'hui dans le Père et le Législateur, le modèle de tous les moines, la pratique exacte de ce beau précepte, après avoir imploré le secours d'en haut, etc.

Dans ce grand et infini voyage, où nous devons marcher sans repos, et nous avancer sans relâche; je remarque trois états et comme trois lieux, où nous avons coutume de nous arrêter. Ou bien nous nous arrêtons dans le plaisir des sens, ou bien dans la satisfaction de notre esprit propre, et dans l'exercice de notre liberté, ou bien enfin dans la vue de notre perfection. Voilà comme trois pays étrangers dans lesquels nous nous arrêtons, et ensuite nous n'arrivons pas en notre patrie.

Mais pour aller à la source et rendre la raison profonde de ces trois divers égarements, considérons tous les pas, et remarquons les divers progrès que fait l'âme durant ce voyage. Ou nous nous arrêtons au-dessous de nous, ou nous nous arrêtons en nous-mêmes, ou nous nous arrêtons au-dessus de nous. Lorsque nous nous attachons au plaisir des sens, nous nous arrêtons au-dessous de nous : c'est le premier attrait de l'âme encore ignorante, lorsqu'elle commence son voyage. Elle trouve premièrement en son chemin cette basse région ; elle y voit des fleuves qui coulent, des fleurs qui se flétrissent du matin au soir ; tout y passe dans une grande inconstance. Mais dans ces fleuves qui s'écoulent, elle trouve de quoi rafraîchir sa soif; elle promène ses désirs errants dans cette variété d'objets ; et quoiqu'elle perde toujours ce qu'elle possède, son espérance flatteuse ne cesse de l'enchanter de telle sorte, qu'elle se plaît dans cette basse région. *Egredere*, Sors; songe que tu es faite à l'image de Dieu ; rappelle ce qu'il y a en toi de divin et d'immortel : veux-tu être toujours captive des choses inférieures? Que si elle obéit à cette voix, en sortant de ce pays, elle se trouve comme dans un autre qui n'est pas moins dangereux pour elle : c'est la satisfaction de son esprit propre. Nuls attraits que ses désirs, nulle règle que ses humeurs, nulle conduite que ses volontés. Elle n'est plus au-dessous d'elle ; elle commence à s'arrêter en elle-même ; la voilà dans des objets et dans des attaches qui sont plus convenables à sa dignité ; et toutefois l'oracle la presse, et lui dit encore, *Egredere*, Sors. Ame, ne sens-tu pas, par je ne sais quoi de pressant qui te pousse au-dessus de toi, que tu n'es pas faite pour toi-même? Un bien infini t'appelle; Dieu même te tend les bras ; sors donc de cette seconde région, c'est-à-dire, de la satisfaction de ton esprit propre.

Ainsi, mes frères, elle arrivera à ce qu'il y a de plus relevé et de plus sublime, et commencera de s'unir à Dieu. Et alors ne lui sera-t-il pas permis de se reposer? Non; il n'y a rien de plus dangereux; car c'est là qu'une secrète complaisance fait qu'on s'endort dans la vue de sa propre perfection. Tout est calme, tout est soumis; toutes les passions sont vaincues, toutes les humeurs domptées; l'esprit même, avec sa fierté et son audace naturelle, abattu et mortifié : il est temps de se reposer. Non non; *Egredere*, Sors. Il nous est tellement ordonné de cheminer sans relâche, qu'il ne nous est pas même permis de nous arrêter en Dieu : car quoiqu'il n'y ait rien au-dessus de lui à prétendre, il y a tous les jours à faire en lui de nouveaux progrès, et il découvre, pour ainsi dire, tous les jours à notre ardeur de nouvelles infinités. Ainsi, nous renfermer dans certaines bornes, c'est entreprendre de resserrer l'immensité de sa nature.

Allez donc, sans vous arrêter jamais; perdez la vue de toute la perfection que vous pouvez avoir acquise; marchez de vertus en vertus, si vous voulez être dignes de voir le Dieu des dieux en Sion. Telle est la vie chrétienne; telle est l'institution monastique, conformément à laquelle nous regarderons saint Benoît dans une continuelle sortie de lui-même, pour se perdre saintement en Dieu. Nous le verrons premièrement sortir des plaisirs des sens, par la mortification et la pénitence; secondement, de la satisfaction de l'esprit, par l'amour de la discipline et de la régularité monastique; enfin sortir de la vue de sa propre perfection, par une parfaite humilité et un ardent désir de croître : c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Nous lisons de l'enfant prodigue, qu'en sor-

tant de la maison paternelle, il fut en une région fort éloignée : *In regionem longinquam* (Luc., xv. 13.). C'est l'image des égarements de notre âme, qui s'étant retirée de Dieu, ô qu'il est vrai qu'elle s'est perdue dans une région bien éloignée, jusqu'à être captive des sens. Voyez à quelle hauteur elle devoit être élevée. « L'homme » avoit été fait pour être spirituel, même dans » la chair : » *Qui futurus fuerat etiam carne spiritualis* (S. Aug., *de Civ. Dei*, *lib.* xiv, *cap.* xv, *tom.* vii, *col.* 366.). Oui, créature chère, homme que Dieu a fait à sa ressemblance, tu devois être spirituel, même dans le corps; parce que ce corps, que Dieu t'a donné, devoit être régi par l'esprit; et qui ne sait que celui qui est régi participe en quelque sorte à la qualité du principe, qui le meut et qui le gouverne par l'impression qu'il en reçoit? Voilà [l'heureuse condition] où l'âme étoit établie.

Mais, ô changement déplorable! la chair a pris le régime, et l'âme est devenue toute corporelle : *Fieret etiam mente carnalis* (*Ibid.*). Car qui ne voit par expérience que la raison, ministre des sens et appliquée toute entière à les servir, emploie toute son industrie à raffiner leur goût, à irriter leur appétit, à leur assaisonner leurs objets; et ne se peut déprendre elle-même de ces pensées sensuelles! Voilà l'extrémité, voilà l'exil où l'âme a été reléguée. Peut-on rien imaginer de plus déplorable? Etre dégradée au point de servir à celui à qui l'on devoit commander avec un empire souverain, quoi de plus honteux! Mais une âme faite à l'image de son Dieu, si noble qu'elle ne peut prétendre à rien moins qu'à la possession de son auteur, s'avilir jusqu'à se réduire dans la dépendance des sens, [pour y trouver son bonheur et sa perfection, quel affreux esclavage! qui peut concevoir l'extrémité de sa misère?]

Egredere, egredere : Sors, sors d'une si infâme servitude et d'un bannissement si honteux, retire-toi de ces plaisirs trompeurs qui ne tendent qu'à t'énerver : *Caveatur delectatio, cui mentem enervandam non oportet dari* (S. Aug., *Confess. l.* x, *c.* xxxiii, *tom.* i, *col.* 187.). C'est pour Dieu que tu dois conserver toute ta force; c'est vers lui que tu dois tourner toute l'activité de tes désirs, tout l'empressement de ton amour, et ne pas te répandre dans de vaines délices, qui ne sont propres qu'à t'épuiser : *Fortitudinem suam ad te custodiant, nec eam spargant in deliciosas lassitudines* (*Ibid.*, cxxxiv, *col.* 189.).

Saint Benoît a écouté cette voix à Rome parmi la jeunesse licencieuse. Aussitôt qu'il fut arrivé à cet âge ardent, où je ne sais quoi commence à se remuer dans le cœur, que la contagion des mauvais exemples et sa propre inquiétude précipitent à toute sorte d'excès; aussitôt il se sentit obligé à prêter l'oreille attentive à celui qui lui disoit : *Egredere*, Sors. J'aurois besoin d'emprunter ici les couleurs de la poésie pour vous représenter vivement cette affreuse solitude, ce désert horrible et effroyable dans lequel il se retira. Un silence affreux et terrible, qui n'étoit interrompu que par les cris des bêtes sauvages; et comme si ce désert épouvantable n'eût pas été suffisant pour sa retraite, au milieu de ces vallons inhabités et de ces roches escarpées, il se choisit encore un trou profond, dont les bêtes mêmes n'auroient pu qu'à peine faire leur tanière. C'est là que se cache ce saint jeune homme, ou plutôt c'est là qu'il s'enterre tout vivant pour y faire mourir tous les sens jusqu'aux affections les plus naturelles.

Sa vie, [toute céleste, l'élève déjà à la condition des anges : uniquement occupé de la prière et de la méditation des vérités éternelles, il oublie presque qu'il a un corps, et semble avoir perdu le sentiment de ses besoins.] Le religieux romain le nourrit du reste de son jeûne [1]. [Ce digne confident se dérobe à lui-même, pour sustenter son ami, une partie de l'étroit nécessaire où le réduit son abstinence.] Ah! dans les superfluités et dans l'abondance, nous ne trouvons rien pour les pauvres; et celui-ci dans sa pauvreté, après que la pénitence avoit soigneusement retranché tout ce qu'elle pouvoit, ne laisse pas de trouver encore de quoi nourrir saint Benoît; et tous deux vivent ensemble, non tant d'un même repas que d'un même jeûne.

C'est, mes Pères, dans cette retraite, et parmi ces austérités, qu'il méditoit ces belles règles de sobriété qu'il vous a données : premièrement; d'ôter à la nature tout le superflu; secondement, pour s'empêcher de prendre du goût en prenant le nécessaire, rappeler l'esprit au dedans par la lecture et la méditation; « en sorte qu'on paroisse » moins sortir d'un repas, que d'un exercice spi- » rituel : » *Ut non tam cœnam cœnent, quàm disciplinam* (Tert., *Apolog. n.* 39.); troisièmement, d'être sans inquiétude à l'égard de ce nécessaire; ne donner pas cet appui aux sens, que l'aliment nécessaire leur est assuré : [en un mot n'avoir] aucune prévoyance humaine, s'a-

[1] Bossuet cite ici, et plus bas encore, un autre sermon de saint Benoît, auquel il renvoie, et que nous n'avons pu retrouver. (*Edit. de Déforis.*)

bandonner entièrement à la Providence, ne pas plus craindre la faim que les autres maux, donner aux pauvres tout ce qui reste.

Mais voyons néanmoins encore comment il sortira de l'amour de ces infâmes plaisirs, dont les ardeurs insensées nous poussent à des excès si horribles. Saint Grégoire de Nysse a remarqué que l'Apôtre parle différemment de cette passion et des autres. Il veut qu'on fasse tête contre tous les vices, et il n'y a que celui-ci contre lequel il ordonne de s'assurer par la fuite. *State succincti lumbos vestros* (*Ephes.*, VI. 14.) : demeurez, mettez-vous en défense, faites ferme. Mais parlant du vice d'impureté, toute l'espérance est dans la fuite ; et c'est pourquoi il a dit : *Fugite fornicationem* (1. *Cor.*, VI. 18.). *Militare præceptum*, dit saint Grégoire de Nysse (*Orat. de Fug. fornic.*, *tom.* II, *pag.* 129.) : tout le précepte de la milice dans cette guerre, c'est de savoir fuir ; parce que tous les traits donnent dans les yeux, et par les yeux dans le cœur ; si bien que le salut est d'éviter la rencontre, et de détourner les regards.

Quel autre avoit pratiqué avec plus de force cette noble et généreuse fuite que notre saint? Mais, ô foiblesse de notre nature, qui trouve toujours en elle-même le principe de sa perte! Le feu infernal le poursuit jusque dans cette grotte affreuse : déjà elle lui paroît insupportable; déjà il regarde le monde d'un œil plus riant. [Près de succomber, il a recours à un remède inouï, pour émousser l'aiguillon de la chair, et amortir ce feu impur dont il se sent embrasé. Animé d'un saint transport, il se jette dans un amas d'épines;] et convertit, par cette généreuse violence, les attraits de la volupté en une douleur vive, mais salutaire : *Voluptatem traxit in dolorem* (S. GREGOR. MAG., *Dialog. lib.* II, *cap.* II, *t.* II, *col.* 213.). Le sentiment de la volupté avoit éveillé tous les sens, pour les appeler à la participation de ses douceurs pernicieuses ; et, pour détourner le cours de ses ardeurs sensuelles, il excite le sentiment de la douleur, qui éveille tous les sens d'une autre manière, pour les noyer dans l'amertume : *Voluptatem traxit in dolorem* : « Il tira en douleur tout le sentiment de » la volupté. » C'est à quoi il employa ces épines : elles rappelèrent en son souvenir, et l'ancienne malédiction de notre nature, et les supplices que le Sauveur a soufferts pour nos voluptés infâmes.

C'est ce que doit faire en nous le plaisir des sens : aussitôt qu'il commence à se réveiller, cette douceur trompeuse, dont il nous séduit, nous doit rappeler la mémoire de ce trouble, de cette alarme, de cette amertume, où ces excès ont plongé la sainte âme de notre Sauveur. Ne croyons pas que ce combat nous soit inutile au contraire, la victoire nous est assurée. Saint Benoît, par ce seul effort, a vaincu pour jamais la concupiscence : « il n'aura plus que de légers combats à » soutenir; non que sa vertu se soit affoiblie; mais » parce que ses ennemis sont terrassés, et que le » nombre en est diminué : » *Exercet minora certamina*, *non virtutum diminutione*, *sed hostium* (S. AUGUST. *cont.* JULIAN., *lib.* VI, *cap.* XVIII, *n.* 56, *tom.* X, *col.* 694.)[1]. Sortez donc du plaisir des sens; mais prenez garde, mes frères, qu'en sortant de cet embarras, pour aller à Dieu librement, vous ne vous arrêtiez pas en chemin, et ne soyez pas retenus par la satisfaction de l'esprit.

SECOND POINT.

Saint Augustin nous apprend (*de Civ. Dei*, *lib.* XIV, *cap.* XIII, *tom.* VII, *col.* 364.) que dans cette grande chute de notre nature, l'homme, en se séparant de Dieu, tomba premièrement sur soi-même. Il n'en est pas demeuré là, à la vérité; et s'étant brisé par l'effort d'une telle chute, ses désirs, qui étoient réunis en Dieu, mis en plusieurs pièces par cette rupture, furent partagés deçà et delà, et tombèrent impétueusement dans les choses inférieures. Mais ils ne furent pas précipités tout-à-coup à ce bas étage; et notre esprit, détaché de Dieu, demeura premièrement arrêté en lui-même par la complaisance à ses volontés, et l'amour de sa liberté déréglée.

En effet, cet amour de la liberté est la source du premier crime. Un saint pape nous apprend, que « l'homme a été déçu par sa liberté : » *Suâ in æternum libertate deceptus* (INNOCENT. I. *Epist.* XXIV, *ad Conc. Carth.* LAB., *tom.* II, *col.* 1285.). Il a été trompé par sa liberté, parce qu'il en a voulu faire une indépendance : il a été trompé par sa liberté, parce qu'il l'a élevée jusqu'à l'audace de la rébellion; il a été trompé par sa liberté, parce qu'il a voulu goûter la fausse douceur de faire ce que nous voulons, au préjudice de ce que Dieu veut. Tel est le péché du premier homme, qui, ayant passé à ses descendants, tel qu'il a été dans sa source, a imprimé, au fond de nos cœurs, une liberté indomptée et un amour d'indépendance.

Nous nous relevons de notre chute avec le

[1] Le prédicateur nous renvoie au troisième point d'un panégyrique de saint Thomas d'Aquin, que nous n'avons encore pu découvrir. (*Edit. de Déforis.*)

même progrès par lequel nous sommes tombés. Comme donc, en nous retirant de Dieu, nous nous sommes arrêtés en nous-mêmes, avant que de nous engager tout-à-fait dans les choses inférieures; ainsi, sortant de ce bas étage, nous avons beaucoup à craindre de nous arrêter encore à nous-mêmes, plutôt que de nous réunir tout-à-fait à Dieu. C'est à quoi s'est opposé le grand saint Benoît, lorsqu'il vous a obligés si exactement à la loi de l'obéissance (*Regul. c.* v.). [Il la fonde sur les motifs les plus pressants : la nécessité de se quitter soi-même et de renoncer à sa volonté propre, pour parvenir en s'élevant au-dessus de ses désirs et de ses cupidités, à se fixer pleinement en Dieu. Et comme il suffit de se réserver une partie de son propre esprit, pour le recouvrer tout entier et s'y arrêter; aussi le saint législateur veut-il que l'obéissance qu'il prescrit, soit prompte, parfaite et sans bornes. Il va jusqu'à exiger qu'on] laisse tous les ouvrages imparfaits; afin que l'ouvrage de l'obéissance soit parfaitement accompli. C'est une image de la souveraineté de Dieu, [qui demande que nous quittions tout, au moindre signe de sa volonté, pour] honorer la dépendance souveraine où sa grandeur et sa majesté tiennent toutes choses. Rien donc de plus exact que la manière dont la règle de saint Benoît décrit l'obéissance; et rien de plus propre que cette juste dépendance, pour dompter, par la discipline, cette liberté indomptable.

[Pratiquez donc, mes Pères, avec joie, une obéissance si salutaire et si glorieuse.] Les mondains courent à la servitude par la liberté : vous, au contraire, vous parvenez à la liberté par la dépendance. [Car, hélas ! plus nous suivons nos désirs déréglés, plus nous devenons captifs; plus nous nous conduisons par notre volonté propre, moins nous faisons ce que nous voulons.] « Je suis, » dit saint Augustin, qui l'avoit bien éprouvé, » je suis parvenu où je ne voulois pas, en obéis- » sant à ma volonté : » *Volens quò nollem perveneram* (*Confess. l.* VIII, *c.* V, *t.* I, *col.* 149.). Voulez-vous que vos passions soient invincibles? Qui de nous n'espère pas de les vaincre un jour? Mais en les autorisant par notre liberté indocile, nous les mettons en état de ne pouvoir plus être réprimées. Vous suivez vos inclinations, vous faites ce que vous voulez; vous ne pouvez plus en être le maître, vous voilà où vous ne voulez pas : vous vous engagez à cet amour, vous allez où vous voulez; vous ne pouvez plus vous en déprendre; et ces chaînes, que vous avez vous-même forgées, [vous coûteront plus à rompre, que le fer le plus dur.] Vous voilà donc où vous ne voulez pas : ainsi vous arrivez à la servitude par la liberté.

Prenez une voie contraire; allez à la liberté par la dépendance. Qu'est-ce que la liberté des enfants de Dieu, sinon une dilatation et une étendue d'un cœur qui se dégage de tout le fini? *Egredere;* par conséquent coupez, retranchez. Notre volonté est finie; et tant qu'elle se resserre en elle-même, elle se donne des bornes. Voulez-vous être libre? dégagez-vous; n'ayez plus de volonté que celle de Dieu : ainsi vous entrerez dans les puissances du Seigneur; et oubliant votre volonté propre, vous ne vous souviendrez plus que de sa justice.

Mais peut-être que vous direz : Comment est-ce que saint Benoît a pratiqué cette obéissance, lui qui a toujours gouverné? Et moi je vous répondrai qu'il a pratiqué l'obéissance, lorsque, malgré son humilité, il a accepté le commandement. Je vous répondrai encore une fois qu'il a pratiqué l'obéissance, lorsqu'il s'est laissé forcer, par la charité, à quitter la paix de sa retraite. Enfin je vous répondrai qu'il a pratiqué l'obéissance, lorsqu'il a exercé son autorité.

Quelle est la supériorité ecclésiastique? Dans le monde, l'autorité attire à soi les pensées des autres, captive leurs humeurs sous la sienne. Dans les supériorités ecclésiastiques, on doit s'accommoder aux humeurs des autres; parce qu'on doit rendre l'obéissance non-seulement ponctuelle, mais volontaire; parce qu'on doit non-seulement régir, mais guérir les âmes; non-seulement les conduire, mais les supporter. Saint Benoît a bien entendu cette vérité, lorsqu'il a dit ces mots touchant l'abbé : « Qu'il pense combien » il est difficile de conduire les âmes, et de s'ac- » commoder aux dispositions de chacun : » *Quàm arduum sit regere animas, et multorum servire moribus* (*Reg. cap.* II.). Admirable alliance! régir et servir, telle est l'autorité ecclésiastique. Il y a cette différence entre celui qui gouverne et celui qui obéit, que celui qui obéit ne doit obéir qu'à un seul, et que celui qui gouverne obéit à tous : si bien que sous le nom de père, sous le nom de supérieur et de maître spirituel, il est effectivement serviteur de tous ses frères : *Omnium me servum feci* (1. *Cor.*, IX. 19.). Ainsi celui de tous dont la volonté est la plus captive, c'est le supérieur : car il ne doit jamais agir suivant son inclination, mais selon le besoin des autres; « employant comme saint Benoît le lui recom- » mande, tantôt de douces insinuations, tantôt

» les remontrances et les reproches, d'autres » fois les exhortations, et se conformant aux » qualités et aux dispositions de tous ses frères : » *Blandimentis, increpationibus, suasionibus, omnibus se conformet et aptet* (*Reg.*, *c.* II.). Nul, par conséquent, ne doit être plus dénué de son esprit propre et de sa propre volonté.

[Pourquoi] l'eau [nous est-elle d'un si grand usage, et fournit-elle tant de secours à la vie, si ce n'est parce qu'étant un corps fluide, elle s'offre comme d'elle-même à tous nos besoins, et qu'elle se communique, sans qu'il faille faire aucun effort pour en jouir ? Au contraire, les corps solides, qui ont leur figure propre, ne savent jamais se prêter à nos désirs : toujours ils opposent une résistance qu'on ne surmonte qu'avec peine ; et plutôt que de céder à nos volontés, ils se brisent, et rompent souvent les instruments qui servent à les réduire.] Ainsi ceux qui ont leur volonté ne fléchissent pas facilement aux besoins des autres : [l'opiniâtre attachement qu'ils ont à leur propre sens les empêche d'user, dans les occasions, d'une sage condescendance; et par cette inflexibilité, ils arrachent, ils détruisent, au lieu de planter et d'édifier.]

[Vous voyez, mes Pères, combien l'obéissance vous doit être chère et précieuse, et avec quel zèle vous devez vous porter à la rendre.] C'est la guide des mœurs, le rempart de l'humilité, l'appui de la persévérance, la vie de l'esprit, et la mort assurée de l'amour-propre. Vous avez, mes Pères, un exemple domestique de la vertu de l'obéissance. [Le jeune Placide, tombé dans un lac, en y puisant de l'eau, est près de s'y noyer, lorsque saint Benoît ordonne à saint Maur, son fidèle disciple, de courir promptement pour le retirer. Sur la parole de son maître, Maur part sans hésiter, sans s'arrêter aux difficultés de l'entreprise; et plein de confiance dans l'ordre qu'il avoit reçu, il marche sur les eaux avec autant de fermeté que sur la terre, et retire Placide du gouffre où il alloit être abîmé.] A quoi attribuerai-je un si grand miracle, ou à la force de l'obéissance, ou à celle du commandement? Grande question, dit saint Grégoire (*Dialog. lib.* II, *cap.* VII, *tom.* II, *col.* 225.), entre saint Benoît et saint Maur. Mais disons, pour la décider, que l'obéissance porte grâce, pour accomplir l'effet du commandement; que le commandement porte grâce, pour donner efficace à l'obéissance.

Marchez, mes Pères, sur les flots avec le secours de l'obéissance; vous trouverez de la consistance au milieu de l'inconstance des choses humaines. Les flots n'auront point de force pour vous abattre, ni les abîmes pour vous engloutir. Vous demeurerez immuables, comme si tout faisoit ferme sous vos pieds, et vous sortirez victorieux. Mais quand vous serez arrivés à cette perfection éminente de renoncer à la satisfaction de votre esprit propre, ne vous arrêtez pas en si beau chemin : *Egredere,* sortez, passez outre.

TROISIÈME POINT.

La perfection chrétienne n'est pas dans un degré déterminé; elle consiste à croître toujours. Jésus-Christ en est le modèle; c'est lui que nous devons suivre. Jamais nous ne pourrons, dans cette vie, atteindre à l'éminence de sa sainteté : par conséquent, il faut avancer sans cesse, et sans se relâcher jamais. *Egredere, egredere* : quelque part où vous soyez, passez outre : oubliez tout ce qui est derrière vous, avancez-vous infatigablement vers ce qui est devant vous, et courez incessamment au terme de la carrière où vous êtes entrés; *Quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea verò quæ sunt priora extendens meipsum, ad destinatum persequor* (*Philip.*, III. 13, 14.).

En effet, le voyage chrétien est de tendre à une charité éminente par un chemin droit, avec un poids d'une pesanteur infinie qui vous traîne en bas. Tel est l'état du chrétien : il faut toujours être en action, toujours grimper, toujours faire effort : car dans un chemin si droit, avec un poids si pesant, qui ne court pas, retombe; qui languit, meurt bientôt ; qui ne fait pas tout, ne fait rien ; qui n'avance pas, recule en arrière.

Aussi saint Benoît, après avoir mené ses disciples par tous les sentiers de la perfection, à la fin il les rappelle au premier pas, en leur faisant sentir que tout ce qu'il leur a prescrit n'est encore que le commencement d'une vie vraiment chrétienne et religieuse : *Ut initium aliquod conversationis nos demonstremus habere* (*Reg. c.* LXXIII.). [Son dessein est de] les tenir toujours en haleine, et de les empêcher d'être jamais satisfaits d'eux-mêmes, quelque fidélité qu'ils puissent avoir eue pour les pratiques de leur règle. Ce ne sera jamais, au jugement de leur père, qu'un moyen, qui doit les conduire à quelque chose d'encore plus parfait. « Qui que vous » soyez, leur dit-il, qui désirez arriver prompte- » ment à la céleste patrie, accomplissez par la » grâce de Jésus-Christ, cette règle comme un » petit commencement de la vie monastique ; et » vous vous élèverez enfin, en la pratiquant, à de » plus grandes choses; vous parviendrez avec » le secours de Dieu, au comble d'une doctrine

» toute sainte et d'une vertu toute divine : » *Quisquis igitur ad patriam cœlestem festinas, hanc minimam inchoationis regulam, Deo adjuvante, perfice; et tunc demum ad majora doctrinæ virtutumque culmina, Deo protegente, pervenies* (*Reg. c.* LXXIII.).

Deux raisons [portoient saint Benoît à exciter ainsi le zèle de ses enfants;] l'une, que si l'on croit être parvenu au but, si l'on croit avoir fait quelque progrès, on se relâche ; le sommeil nous prend, on périt. [Rien de plus funeste que] l'assoupissement de l'âme, qui croit être avancée dans la perfection. Il y a en nous une partie languissante, qui est toujours prête à s'endormir, toujours fatiguée, toujours accablée, qui ne cherche qu'à se laisser aller au repos. L'esprit veille et dispute contre le sommeil, selon le précepte du Sauveur : *Vigilate* (MATTH., XVI. 41.). La chair, cette partie languissante et endormie, lui dit, pour l'inviter au repos : Tout est calme, tout est tranquille; les passions sont vaincues, les vents sont bridés, toutes les tempêtes apaisées, le ciel est serein, la mer est unie, le vaisseau s'avance tout seul : *Ferunt ipsa æquora classem* (VIRGIL., *Æneid. lib.* V.). Voyez comme le ciel est serein, les vagues dociles; ne voulez-vous pas prendre un peu de repos? L'esprit se laisse aller et sommeille : assuré sur la face de la mer calmée, et sur la protection du ciel, expérimentée souvent, il lâche le gouvernail, et laisse aller le vaisseau à l'abandon : les vents se soulèvent, il est submergé. O esprit, qui vous êtes fié vainement, et en la grâce du ciel, et au calme trompeur de vos passions, vous servirez d'exemple à jamais des périls où jette les âmes une folle et téméraire confiance : *O nimiùm cœlo et pelago confise sereno* (*Ibid.*).

L'autre raison, [qui doit engager les religieux et les chrétiens à se hâter de toujours avancer, sans jamais s'arrêter, c'est le danger de se laisser surprendre par les artifices et les flatteries de la vanité : car au moment où le chrétien, content de lui-même, se réjouira de ses progrès, et croira pouvoir se reposer, parce qu'il a surmonté tous ses vices ; l'orgueil, ranimé par cette vaine complaisance,] levera la tête et lui dira : Je vis encore; pourquoi triomphes-tu? et « c'est parce » que tu triomphes que je vis : » *Et ideo vivo, quia triumphas* (S. AUG., *de nat. et grat. n.* 35, *tom.* X, *col.* 142.). [Que celui donc qui veut assurer son salut, s'étudie à une] pratique exacte de l'humilité, en se transportant continuellement hors de soi-même, [par un mépris sincère de tout ce qu'il est, de tout ce qu'il a fait, et un désir persévérant de travailler chaque jour à s'unir plus intimement à son Dieu.] C'est dans cette vue, mes Pères, que saint Benoît, votre bienheureux législateur, vous ramène toujours au commencement, jugeant bien que la vie spirituelle ne peut subsister sans un continuel renouvellement de ferveur. C'est pour cela qu'il appelle l'accomplissement de sa règle un petit commencement. Car parlons en vérité de cette règle; et pour couronner cette humilité, qui l'a si saintement déprimée, relevons-la aujourd'hui, et célébrons sa grandeur et sa perfection devant l'Eglise de Dieu.

Cette règle, c'est un précis du christianisme, un docte et mystérieux abrégé de toute la doctrine de l'Evangile, de toutes les institutions des saints Pères, de tous les conseils de perfection. Là paroissent, avec éminence, la prudence et la simplicité, l'humilité et le courage, la sévérité et la douceur, la liberté et la dépendance. Là, la correction a toute sa fermeté; la condescendance, tout son attrait; le commandement, toute sa vigueur ; et la sujétion, son repos; le silence, sa gravité; et la parole, sa grâce; la force, son exercice; et la foiblesse, son soutien : et toutefois, mes Pères, il l'appelle un commencement, pour vous nourrir toujours dans la crainte.

Tremblez ici, chrétiens : ceux qui sont dans le port frémissent, et ceux qui sont dans les tempêtes vivent assurés : [ceux qui ont renoncé à tout, à leurs biens, à leur liberté, à leur volonté même; qui ont embrassé la pénitence la plus rigoureuse, qui s'immolent en tant de manières différentes, ne sont pas encore contents, et veulent toujours en faire davantage. Ils gémissent sur le passé, ils s'inquiètent sur le présent, ils prennent des mesures efficaces, pour se montrer à l'avenir plus fervents : et ces hommes, qui passent leurs jours dans la mollesse, les plaisirs, l'oisiveté, qui ne savent ce que c'est que de contraindre leurs sens et leur volonté, qui ne font aucun effort pour briser leurs chaînes, croiront pouvoir être tranquilles sur leur état, et vivre dans une pleine sécurité, au milieu de tant de sujets de trembler.] O que ces voies sont contraires ! ô que les uns ou les autres sont insensés ! Qui jugera ce différend ? qui décidera ce doute? qui terminera ce procès ? Chacun a pris son parti, et s'est intéressé dans sa propre cause. Jugez-nous, sagesse ; tranchez, par votre autorité souveraine, cette question : lesquels sont les sages ? lesquels sont les fous ? ou si vous ne voulez pas nous parler vous-même, faites parler votre Apôtre : « Opérez, nous dit-il, votre salut avec » crainte et tremblement : » *cum metu et tre-*

more. (*Philip.*, II. 12.). O vous, qui êtes dans la voie de perfection, opérez votre salut avec tremblement; car c'est Dieu seul qui vous tient. Si vous le quittez, il vous quitte; si vous l'abandonnez, il vous abandonne; si vous vous relâchez, il vous laisse aller. Mais s'il vous quitte, vous le quittez encore plus; et s'il vous abandonne, vous vous éloignez jusqu'à l'infini; et s'il vous laisse aller, vous tombez jusqu'au fond du précipice. Que si ceux-là vivent en crainte, qui sont dans la voie de perfection, combien doivent être saisis de frayeur ceux qui s'abandonnent aux vices?

Egredere, egredere : Sortez [1] [donc, mes frères, sortez de tous ces objets sensibles qui vous séduisent; détachez-vous de ces faux plaisirs qui vous captivent et vous dégradent. Ne vous arrêtez pas davantage à vous-mêmes; parce que vous vous rendriez coupables d'une insigne apostasie. Vous vous devez à un Dieu qui vous a faits pour lui, de qui vous tenez tout, et qui peut seul satisfaire l'avidité de vos désirs. Mais si vous voulez le posséder, courez; ne mettez point de bornes à vos efforts pour l'embrasser; car pour peu que vous vous relâchiez, il vous échappe. Aspirez toujours à quelque chose de plus grand et de plus parfait. Regardez-vous sans cesse comme des voyageurs, qui n'ont point ici bas de cité permanente. Cherchez, avec un empressement toujours nouveau, celle où vous devez habiter un jour; envoyez-y d'avance votre cœur, votre amour, tous vos désirs, pour en prendre possession, et marchez d'un pas ferme et courageux : car le chemin est étroit, il est pénible, il faut se roidir continuellement pour arriver à la montagne de Sion, votre véritable patrie, où, après tous les périls et toutes les fatigues du voyage, vous jouirez d'un repos et d'une paix inaltérable, que je vous souhaite.]

PANÉGYRIQUE

DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE,

PRÊCHÉ A PARIS, CHEZ LES RR. PP. MINIMES DE LA PLACE ROYALE, EN 1658.

Séparation du monde, union intime avec Jésus-Christ, droit particulier sur les biens de Dieu : trois avantages qu'a donnés à François de Paule l'intégrité baptismale.

Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt.

Mon fils, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi, est à vous (Luc., xv. 31.).

Je ne pouvois désirer, Messieurs, une rencontre plus heureuse ni plus favorable, que de faire ici mon dernier discours, en produisant dans cette audience le grand et admirable saint François de Paule. L'adieu que doivent dire aux fidèles les prédicateurs de l'Evangile, ne doit être autre chose qu'un pieux désir, par lequel ils tâchent d'attirer sur eux les bénédictions célestes; et c'est ce que fait l'apôtre saint Paul, lorsque se séparant des Ephésiens, il les recommande au grand Dieu et à sa grâce toute-puissante : ***Et nunc commendo vos Deo, et verbo gratiæ ipsius*** (*Act.*, xx. 32.). Je ne doute pas, chrétiens, que les vœux de ce saint Apôtre n'aient été suivis de l'exécution; mais ne pouvant pas espérer un pareil effet de prières comme les miennes, ce m'est une consolation particulière de vous faire paroître saint François de Paule, pour vous bénir en Notre-Seigneur. Ce sera donc ce grand patriarche qui, vous trouvant assemblés dans une église qui porte son nom, étendra aujourd'hui les mains sur vous; ce sera lui qui vous obtiendra les grâces du ciel, et qui, laissant dans vos esprits l'idée de sa sainteté et la mémoire de ses vertus, confirmera par ses beaux exemples les vertus évangéliques qui vous ont été prêchées durant ce carême. Animé de cette pensée, je commencerai ce discours avec une bonne espérance; et de peur qu'elle ne soit vaine, je prie Dieu de la confirmer par la grâce de son Saint-Esprit, que je lui demande humblement par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Ne parlons pas toujours du pécheur qui fait pénitence, ni du prodigue qui retourne dans la maison paternelle. Qu'on n'entende pas toujours dans les chaires la joie de ce père miséricordieux, qui a retrouvé son cadet qu'il avoit perdu. Cet aîné fidèle et obéissant, qui est toujours demeuré auprès de son père avec toutes les soumissions d'un bon fils, mérite bien aussi qu'on loue quelquefois sa persévérance. Il ne faut pas laisser dans l'oubli cette partie de la parabole; et l'innocence toujours conservée, telle que nous la voyons en François de Paule, doit aussi avoir ses panégyriques. Il est vrai que l'Evangile semble ne retentir de toutes parts que du retour de ce prodigue; il occupe, ce semble, tout l'esprit du père; vous diriez qu'il n'y ait que lui qui le touche au cœur. Toutefois au milieu du ravissement que lui donne son cadet retrouvé, il dit deux ou trois mots à l'aîné, qui lui témoigne une affection bien particulière : « Mon fils, » vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est » à moi, est à vous; » et, je vous prie, ne vous

[1] Bossuet s'étoit contenté, pour indiquer sa péroraison, d'écrire ces mots : « Récapitulation de tout le voyage, » exhortation à l'amour de la patrie. » (*Edit. de Déforis.*)

fâchez pas si je laisse aujourd'hui épancher ma joie sur votre frère que j'avois perdu, et que j'ai retrouvé contre mon attente : *Fili, tu semper mecum es;* c'est-à-dire, si nous l'entendons, mon fils, je sais bien reconnoître votre obéissance toujours constante, et elle m'inspire pour vous un fond d'amitié, laquelle ne laisse pas d'être plus forte, encore que vous ne la voyiez pas accompagnée de cette émotion sensible, que me donne le retour inopiné de votre frère : « Vous » êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à » moi, est à vous; nos cœurs et nos intérêts ne » sont qu'un : » *Tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt.* Voilà une parole bien tendre : cet aîné a un beau partage, et garde bien sa place dans le cœur du père.

Cette parole, Messieurs, se traite rarement dans les chaires, parce que cette fidélité inviolable ne se trouve guère dans les mœurs. Qui de nous n'est jamais sorti de la maison de son père? Qui de nous n'a pas été prodigue? Qui n'a pas dissipé sa substance par une vie déréglée et licencieuse? Qui n'a pas repu les pourceaux, c'est-à-dire ses passions corrompues? Puisqu'il y en a si peu dans l'Eglise qui aient su garder sans tache l'intégrité de leur baptême, il est beaucoup plus nécessaire de rappeler les pécheurs, que de parler des avantages de l'innocence. Et toutefois chrétiens, comme l'Eglise nous montre aujourd'hui, en la personne de saint François de Paule, une sainteté extraordinaire, qui s'est commencée dès l'enfance, et qui s'est toujours augmentée jusqu'à son extrême vieillesse; comme nous voyons en ce grand homme un religieux accompli; comme nous admirons, dans sa longue vie, un siècle presque tout entier d'une piété toujours également soutenue : prodigues que nous sommes, respectons cet aîné toujours fidèle, et célébrons les prérogatives de la sainteté baptismale si soigneusement conservée.

Je les trouve toutes ramassées dans les paroles de mon texte. Etre toujours avec Jésus-Christ sur sa croix et dans ses souffrances, dans le mépris du monde et des vanités; et être toujours avec Jésus-Christ par une sainte correspondance de charité, et une véritable unité de cœur : voilà deux choses qui sont renfermées dans la première partie de mon texte : *Fili, tu semper mecum es :* « Mon fils, vous êtes toujours avec moi. » Mais il ajoute pour comble de gloire : « Et tout ce qui » est à moi est à vous : » *Et omnia mea tua sunt;* c'est-à-dire que l'innocence a un droit acquis sur tous les biens de son Créateur. Ce sont, mes frères, les trois avantages qu'a donnés à François de Paule l'intégrité baptismale. Nous commençons dans le saint baptême à être avec Jésus-Christ sur la croix, parce que nous y professons le mépris du monde; saint François, dès son enfance, a éternellement rompu le commerce avec lui par une vie pénitente et mortifiée. Nous commençons dans le saint baptême à nous unir à Dieu par la charité; il n'a jamais cessé d'avancer toujours dans cette bienheureuse communication. Nous acquérons dans le saint baptême un droit particulier sur les biens de Dieu; et saint François a tellement conservé, et même encore augmenté ce droit, qu'on l'a vu maître de soi-même et de toutes choses, par une puissance miraculeuse que Dieu lui avoit donnée presque sur toutes les créatures. Ces trois merveilleux avantages de la sainteté baptismale, tous ramassés dans mon texte et dans la personne de François de Paule, feront le partage de ce discours, et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

C'est une fausse imagination que de croire que l'obligation de quitter le monde ne regarde que les cloîtres et les monastères. Ce qu'a dit l'apôtre saint Paul (*Rom.*, VI. 3. 4.), que nous sommes morts et ensevelis avec Jésus-Christ, étant une dépendance de notre baptême, oblige également tous les fidèles, et leur impose une nécessité indispensable de rompre tout commerce avec le monde. Et en effet, Messieurs, les liens qui nous attachent au monde se formant en nous par la naissance, il est clair qu'ils se doivent rompre par la mort. Les morts ne sont plus de rien, ils n'ont plus de part à la société humaine; c'est pourquoi les tombeaux sont appelés des solitudes : *Ædificant sibi solitudines* (JOB, III. 14.). Si donc nous sommes morts en Jésus-Christ par le saint baptême, nous avons par conséquent renoncé au monde.

Le grand apôtre saint Paul nous a expliqué profondément ce que c'est que cette mort spirituelle, lorsqu'il a parlé en ces termes : « Le monde, » dit-il, est crucifié pour moi, et moi je suis cru- » cifié pour le monde : » *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (*Galat.*, VI. 14.). Le docte et éloquent saint Jean-Chrysostôme fait une belle réflexion sur ces paroles : Ce n'est pas assez, dit-il (*de Compunct. lib.* II, *n.* 2, *tom.* I, *p.* 142.), à l'Apôtre, que le chrétien soit mort au monde; mais il ajoute encore, il faut que le monde soit mort pour le chrétien : et cela pour nous faire entendre que le commerce est rompu des deux côtés, et qu'il n'y a plus aucune al-

liance. Car, poursuit ce docte interprète, l'Apôtre considéroit que non-seulement les vivans ont quelques sentiments les uns pour les autres, mais qu'il leur reste encore quelque affection pour les morts : ils en conservent le souvenir, ils leur rendent quelques honneurs, ne seroit-ce que ceux de la sépulture. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul ayant entrepris de nous faire entendre jusqu'à quelle extrémité le fidèle doit se dégager de l'amour du monde : ce n'est pas assez, nous dit-il, que le commerce soit rompu entre le monde et le chrétien, comme il l'est entre les vivans et les morts; car il y a souvent quelque affection des vivans aux morts, qui va les rechercher dans le tombeau même. Il faut une plus grande rupture; et afin qu'il n'y reste plus aucune alliance, tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tel doit être le monde et le chrétien : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* Où va cela, chrétiens, et où nous conduit ce raisonnement? Il faut vous en donner, en peu de paroles, une idée plus particulière.

Ce qui nous fait vivre au monde, c'est l'inclination pour le monde : ce qui fait vivre le monde pour nous, c'est un certain éclat, qui nous charme dans les biens du monde. La mort éteint les inclinations, la mort ternit le lustre de toutes choses : c'est pourquoi, dit saint Paul, je suis mort au monde; je n'ai plus d'inclination pour le monde : le monde est mort pour moi, il n'a plus d'éclat pour mes yeux. Comme on voit dans le plus beau corps du monde, qu'aussitôt que l'âme s'en est retirée, encore que les linéaments soient presque les mêmes, cette fleur de beauté se passe, et cette bonne grâce s'évanouit : ainsi le monde est mort pour le chrétien; il n'a plus d'appas qui l'attirent, ni de charmes qui touchent son cœur. Voilà cette mort spirituelle, qui sépare le monde et le chrétien : telle est l'obligation du baptême. Mais si nous avons si mal observé les promesses que nous avons faites, admirons, du moins aujourd'hui, la sainte obstination de saint François de Paule à combattre la nature et ses sentiments; admirons la fidélité inviolable de ce grand homme, qui a été envoyé de Dieu, pour faire revivre en son siècle cet esprit de mortification et de pénitence, c'est-à-dire, le véritable esprit du christianisme, presque entièrement aboli par la mollesse.

Que dirai-je ici, chrétiens, et par où commencerai-je l'éloge de sa pénitence? Qu'admirerai-je le plus, ou qu'il l'ait sitôt commencée, ou qu'il l'ait fait durer si long-temps avec une pareille vigueur? Sa tendre enfance l'a vu naître en lui, sa vieillesse la plus décrépite ne l'a jamais vu relâchée. Par l'une de ces entreprises, il a imité Jean-Baptiste; et par l'autre, il a égalé les Paul, les Antoine, les Hilarion. Vous allez voir, Messieurs, en ce grand homme un terrible renversement de la nature; et afin de le bien entendre, représentez-vous en vous-même quelles sont ordinairement dans tous les hommes les deux extrémités de la vie, je veux dire l'enfance et la vieillesse. Elles ont déjà cela de commun, que la foiblesse et l'infirmité sont leur partage. L'enfance est foible parce qu'elle ne fait que commencer; la vieillesse parce qu'elle approche de sa ruine, prête à tomber par terre. Dans l'enfance, le corps est semblable à un bâtiment encore imparfait, et il ressemble dans la vieillesse à un édifice caduc, dont les fondements sont ébranlés. Les désirs en l'une et en l'autre sont proportionnés à leur état. Avec le même empressement que l'enfance montre pour la nourriture, la vieillesse s'étudie aux précautions, parce que l'une veut acquérir ce qui lui manque, et l'autre retenir ce qui lui échappe. Ainsi, l'une demande des secours pour s'avancer à sa perfection, et l'autre cherche des appuis pour soutenir sa défaillance. C'est pourquoi elles sont toutes deux entièrement appliquées à ce qui touche le corps : la dernière sollicitée par la crainte; et la premiere poussée par un secret instinct de la nature.

François de Paule, Messieurs, est un homme que Dieu a voulu envoyer au monde, pour nous montrer que les lois de la nature cèdent, quand il lui plaît, aux lois de la grâce. Nous voyons en cet homme admirable, contre tout l'ordre de la nature, un enfant qui modère ses désirs, un vieillard qui n'épargne pas son peu de force. C'est ce fils fidèle et persévérant, qui est toujours avec Jésus-Christ. Jésus a toujours été dans les travaux : *In laboribus à juventute meâ* (*Ps.* LXXXVII. 16.); il a toujours été sur la croix. François de Paule, enfant, commence les travaux de sa pénitence. Il n'avoit que six ou sept ans que des religieux très réformés admiroient sa vie austère et mortifiée. A treize ans, il quitte le monde et se jette dans un désert, de peur de souiller son innocence par la contagion du siècle. Grâce du baptême, mort spirituelle, où as-tu jamais paru avec plus de force? Cet enfant est déjà crucifié au monde, cet enfant est déjà mort au monde auquel il n'a jamais commencé de vivre. Cela est admirable sans doute; mais voici qui ne l'est pas moins.

A quatre-vingt-onze ans, ni ses fatigues con-

tinuelles, ni son extrême caducité, ne le peuvent obliger de modérer la sévérité de sa vie. Il fait un carême éternel; et dans la rigueur de son jeûne, un peu de pain est sa nourriture, de l'eau toute pure étanche sa soif; à ses jours de réjouissance, il y ajoute quelques légumes : voilà les ragoûts de François de Paule. Au milieu de cette rigueur, de peur de manger pour le plaisir, il attend toujours la dernière nécessité. Il ne songe à prendre sa réfection, que lorsqu'il sent que la nuit approche. Après avoir vaqué tout le jour au service de son Créateur, il croit avoir quelque droit de penser pourvoir à l'infirmité de la nature. Il traite son corps comme un mercenaire à qui il donne son pain quand il a achevé sa journée. Par une nourriture modique il se prépare à un sommeil léger, louant la munificence divine de ce qu'elle lui apprend si bien à se contenter de peu. Telle est la conduite de saint François en santé et en maladie; tel est son régime de vivre. Une vigueur spirituelle qui se renouvelle et se fortifie de jour en jour, ne permet pas à son âme de sentir la caducité de l'âge. C'est cette jeunesse intérieure qui soutenoit ses membres cassés, dans sa vieillesse décrépite, et lui a fait continuer sa pénitence jusqu'à la fin de sa vie.

Voici, mes Frères, un grand exemple, pour confondre notre mollesse. O Dieu de mon cœur, quand je considère que cet homme si pur et si innocent; cet homme qui est toujours demeuré dans l'enfance et la simplicité du saint baptême, fait une pénitence si rigoureuse; je frémis jusqu'au fond de l'âme, et les continuelles mortifications de cet innocent me font trembler pour les criminels qui vivent dans les délices. Quand nous aurions toujours conservé la sainteté baptismale, la seule conformité avec Jésus-Christ nous oblige d'embrasser sa croix, en mortifiant nos mauvais désirs. Mais lorsque nous avons été assez malheureux pour perdre la sainteté et la grâce par quelque faute mortelle, il est bien aisé de juger combien alors cette obligation est redoublée. Car l'apôtre saint Paul nous enseigne, que quiconque déchoit de la grâce, crucifie de nouveau Jésus-Christ (*Hebr.*, VI. 6.), qu'il perce encore une fois ses pieds et ses mains; que non-seulement il répand, mais encore qu'il foule aux pieds son sang précieux (*Ibid.*, X. 29.). S'il est ainsi, chrétiens, mes frères, pour réparer cet attentat par lequel nous crucifions Jésus-Christ, que pouvons-nous faire autre chose, sinon de nous crucifier nous-mêmes, et de venger sur nos propres corps l'injure que nous avons faite à notre Sauveur?

Tout autant que nous sommes de pécheurs, prenons aujourd'hui ces sentiments, et imprimons vivement en nos esprits cette obligation indispensable de venger Jésus-Christ en nous-mêmes. Je ne vous demande pas pour cela, ni des jeûnes continuels, ni des macérations extraordinaires, quoique, hélas! quand nous le ferions, la justice divine auroit droit d'en exiger encore beaucoup davantage : mais notre lâcheté et notre foiblesse ne permettent pas seulement que l'on nous propose une médecine si forte. Du moins, corrigeons nos mauvais désirs; du moins, ne pensons jamais à nos crimes, sans nous affliger devant Dieu de notre prodigieuse ingratitude. Ne donnons point de bornes à une si juste douleur; et songeons, qu'étant subrogée à une peine d'une éternelle durée, elle doit imiter, en quelque sorte, son intolérable perpétuité : faisons-la donc durer du moins jusqu'à la fin de notre vie. Heureux ceux que la mort vient surprendre dans les humbles sentiments de la pénitence. Je parle mal, chrétiens; la mort ne les surprend pas. La mort, pour eux, n'est pas une mort; elle n'est mort que pour ceux qui vivent enivrés de l'amour du monde.

Notre incomparable François étoit en la Cour de Louis XI, où l'on voyoit tous les jours et le pouvoir de la mort, et son impuissance : son pouvoir, sur ce grand monarque; son impuissance, sur ce pauvre hermite. Louis, resserré dans ses forteresses, et environné de ses gardes, ne sait à qui confier sa vie; et la crainte de la mort le saisit de telle sorte, qu'elle lui fait méconnoître ses meilleurs amis. Vous voyez un prince, Messieurs, que la mort réduit en un triste état : toujours tremblant, toujours inquiet, il craint généralement tout ce qui l'approche; et il n'est précaution qu'il ne cherche pour se garantir de cette ennemie, qui saura bien éluder ses soins et les vains raffinements de sa politique.

Regardez maintenant le pauvre François, et voyez si elle lui fera seulement froncer les sourcils. Il la contemple avec un visage riant : elle ne lui est pas inconnue; et il y a déjà trop longtemps qu'il s'est familiarisé avec elle, pour être étonné de ses approches. La mortification l'a accoutumé à la mort; les jeûnes et la pénitence, dit Tertullien (*de Jejun. n.* 12.), la lui ont déjà fait voir de près, et l'ont souvent avancé dans son voisinage : *Sæpe jejunans, mortem de proximo novit.* Il sortira du monde plus légèrement : il s'est déjà déchargé lui-même d'une partie de son corps, comme d'un empêchement importun à l'âme : *Præmisso jam sanguinis*

succo, tanquam animæ impedimento. C'est pourquoi, sentant approcher la mort, il lui tend de bon cœur les bras; il lui présente avec joie ce qui lui reste de corps; et d'un visage riant il lui désigne l'endroit où elle doit frapper son dernier coup. O mort, lui dit-il, quoique le monde te nomme cruelle et inexorable, tu ne me feras aucun mal, parce que tu ne m'ôteras rien de ce que j'aime. Bien loin de rompre le cours de mes desseins, tu ne feras qu'achever l'ouvrage que j'ai commencé, en me défaisant de toutes les choses dont je tâche de me défaire il y a longtemps. Tu me déchargeras de ce corps : O mort, je t'en remercie; il y a plus de quatre-vingts ans que je travaille moi-même à m'en décharger. J'ai professé, dans le baptême, que ses désirs ne me touchoient pas : j'ai tâché de les couper pendant tout le cours de ma vie : ton secours, ô mort, m'étoit nécessaire, pour en arracher la racine; tu ne détruis pas ce que je suis, mais tu achèves ce que je fais.

Telle est la force de la pénitence. Celui qui aime ses exercices a toujours son âme en ses mains, et est prêt à tout moment de la rendre. L'admirable François de Paule, tout rempli de ces sentiments, et nourri dès sa tendre enfance sur la croix de notre Sauveur, n'avoit garde de craindre la mort. Mais nous parlons déjà de sa mort, et nous ne faisons encore que de commencer les merveilles de sa sainte vie : l'ordre des choses nous y a conduits. Mais continuons la suite de notre dessein; et après avoir vu notre grand saint François uni si étroitement avec Jésus-Christ dans la société de ses souffrances, voyons-le dans la bienheureuse participation de sa sainte familiarité : *Tu semper mecum es:* c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Saint Paul écrivant aux Hébreux, a prononcé cette sentence dans le chapitre VI de cette épitre admirable : « Il est impossible, dit-il, que » ceux qui ont reçu une fois dans le saint bap- » tême les lumières de la grâce, qui ont goûté le » don céleste, qui ont été faits participants du » Saint-Esprit, et sont tombés volontairement » de cet état bienheureux, soient jamais renou- » velés par la pénitence : » *Impossibile est rursum renovari ad pœnitentiam* (*Heb.*, VI. 4, 6.). Je m'élo gnerois de la vérité, si je voulois conclure de ce passage, comme faisoient les Novatiens, que ceux qui sont une fois déchus de la grâce n'y peuvent jamais être rétablis : mais je ne croirai pas me tromper, si j'en tire cette conséquence, qu'il y a je ne sais quoi de particulier dans l'intégrité baptismale, qu'on ne retrouve jamais quand on l'a perdue : *Impossibile est rursum renovari.* Rendez-lui sa première robe, dit ce Père miséricordieux, parlant du prodigue pénitent; c'est-à-dire, rendez-lui la justice dont il s'étoit dépouillé lui-même. Cette robe lui est rendue, je le confesse : qu'elle est belle et resplendissante! mais elle auroit encore un éclat plus grand, si elle n'avoit jamais été souillée. Le père, je le sais bien, reçoit son fils dans sa maison, et il le fait rentrer dans ses premiers droits; mais néanmoins il ne lui dit pas, Mon fils, tu es toujours avec moi, *Fili, tu semper mecum es;* et il montre bien, par cette parole, que cette innocence toujours entière, cette fidélité jamais violée, sait bien conserver ses avantages.

En quoi consiste ce privilége? C'est ce qu'il est malaisé d'entendre. La tendresse extraordinaire que Dieu témoigne, dans son Ecriture, pour les pécheurs convertis, semble nous obliger de croire qu'il n'use avec eux d'aucune réserve. Ne peut-on pas même juger qu'il les préfère aux justes en quelque façon, puisqu'il quitte les justes, dit l'Evangile (LUC., XV. 4.), pour aller chercher les pécheurs; et que, bien loin de diminuer pour eux son affection, il prend plaisir au contraire de la redoubler? Et toutefois, chrétiens, il ne nous est pas permis de douter que ce Dieu, qui est juste dans toutes ses œuvres, ne sache bien garder la prérogative qui est due naturellement à l'innocence : et lorsqu'il semble que les saintes Lettres accordent aux pécheurs convertis quelque sorte de préférence, voici en quel sens il le faut entendre. Cette décision est tirée du grand saint Thomas, qui faisant la comparaison de l'état du juste qui persévère, et du pécheur qui se convertit, dit qu'il faut considérer en l'un ce qu'il a, et en l'autre d'où il est sorti. Après cette distinction, il conclut judicieusement à son ordinaire, que Dieu conserve au juste un plus grand don, et qu'il retire le pécheur d'un plus grand mal : et partant, que le juste est sans doute plus avantagé, si l'on a égard à son mérite; mais que le pécheur semblera plus favorisé, si l'on regarde son indignité. D'où il s'ensuit que l'état du juste est toujours absolument le meilleur; et par conséquent il faut croire que ces mouvements de tendresse, que ressent la bonté divine pour les pécheurs convertis, qui sont sa nouvelle conquête, n'ôtent pas la prérogative d'une estime particulière aux justes, qui sont ses anciens amis; et qu'enfin ce chaste amateur de la sainteté et de l'innocence trouve je ne sais quel attrait particu-

lier dans ces âmes, qui n'ont jamais rejeté sa grâce, ni affligé son esprit; qui, étant toujours fraîches et toujours nouvelles, et gardant inviolablement leur première foi, après une longue suite d'années, paroissent aussi saintes, aussi innocentes, qu'elles sortirent des eaux du baptême comme a fait, par exemple, saint François de Paule.

Quelles douceurs, quelle affection, quelle familiarité particulière Dieu réserve à ces innocents; c'est un secret de sa grâce, que je n'entreprends pas de pénétrer. Je sais seulement que François de Paule, accoutumé dès sa tendre enfance à communiquer avec Dieu, ne pouvoit plus vivre un moment sans lui. Semblable à ces amis empressés, qui contractent une habitude si forte de converser librement ensemble, que la moindre séparation ne leur paroît pas supportable : ainsi vivoit saint François de Paule. O mon Dieu, disoit-il avec David, du plus loin que je me souvienne, et presque dès le ventre de ma mère, vous êtes mon Dieu : *De ventre matris meæ Deus meus es tu, ne discesseris à me* (*Psal.* XXI. 11, 12.). Jamais mon cœur n'a aimé que vous, il n'a jamais brûlé d'autres flammes. Eh! mon Dieu, ne me quittez pas : *Ne discesseris à me.* Je ne puis subsister un moment sans vous. Son cœur étant ainsi disposé, c'étoit, Messieurs, lui ôter la vie, que de le tirer de sa solitude. En effet, dit le dévot saint Bernard, c'est une espèce de mort violente que de se sentir arracher de la douce société de Jésus-Christ par les affaires du monde : *Mori videntur sibi,... et revera mortis species est à contemplatione candidi Jesu ad has tenebras rursus avelli* (*Tract. de Pass. Dom., cap.* XXVII, *in Append. Op.* S. BERNARDI, *tom.* II, *col.* 464.). Jugez donc des douleurs de François de Paule, quand il reçut l'ordre du pape d'aller à la cour de Louis XI, qui le demandoit avec instance. O solitude, ô retraite qu'on le force d'abandonner! Combien regretta-t-il de vous perdre! Mais enfin il faut obéir; et je vois qu'il vous quitte, bien résolu néanmoins de se faire une solitude dans le tumulte, au milieu de tout le bruit de la Cour et de ses empressements éternels.

C'est ici, c'est ici, chrétiens, où je vous prie de vous rendre attentifs à ce que va faire François de Paule. Voici, sans doute, son plus grand miracle, d'avoir été si solitaire et si recueilli au milieu des faveurs des rois et dans les applaudissements de toute leur Cour. Je ne m'étonne plus, quand je lis dans l'histoire de saint François, qu'il a passé au milieu des flammes sans en avoir été offensé, ni que domptant la fureur de ce détroit de Sicile, fameux par tant de naufrages, il ait trouvé, sur son manteau, la sûreté que les plus adroits pilotes ont peine à trouver dans leurs grands vaisseaux. La Cour a des flammes plus dévorantes, elle a des écueils plus dangereux; et bien que les inventions hardies des expressions poétiques n'aient pu nous représenter la mer de Sicile aussi horrible que la nature l'a faite, la Cour a des vagues plus furieuses, et des abîmes plus creux, et des tempêtes plus redoutables. Comme c'est de la Cour que dépendent toutes les affaires, et que c'est là aussi qu'elles aboutissent, l'ennemi du genre humain y jette tous ses appas, y étale toute sa pompe : là est l'empire de l'intérêt, là est le théâtre des passions; là elles sont les plus violentes, là elles sont les plus déguisées.

Voici donc François de Paule dans un nouveau monde, chéri et honoré par trois de nos rois; et après cela vous ne doutez pas que toute la Cour ne lui applaudisse. Tout cela ne le touche pas : la douce méditation des choses divines, et cette sainte union avec Jésus-Christ l'ont désabusé pour jamais de tout ce qui éclate dans le monde. Doux attraits de la Cour, combien avez-vous corrompu d'innocents? Combien en a-t-on vu qui se laissent comme entraîner à la Cour par force, sans dessein de s'y engager? Enfin l'occasion s'est présentée belle; le moment fatal est venu; la vague les a poussés et les a emportés, ainsi que les autres. Ils n'étoient venus, disoient-ils, que pour être spectateurs de la comédie : à la fin ils en ont trouvé l'intrigue si belle, qu'ils y ont voulu jouer leur personnage. Souvent même l'on s'est servi de la piété pour s'ouvrir des entrées favorables; et après que l'on a bu de cette eau, l'âme est toute changée par une espèce d'enchantement. C'est un breuvage charmé, qui enivre les plus sobres; et la plupart de ceux qui en ont goûté ne peuvent presque plus goûter autre chose.

Cependant l'admirable saint François de Paule est solitaire jusque dans la Cour, et toujours recueilli en Dieu parmi ce tumulte : on ne peut presque le tirer de sa cellule, où cette âme pure et innocente embrasse son Dieu en secret. L'heure de manger arrive : il goûte une nourriture plus agréable dans les douceurs de son oraison. La nuit l'invite au repos : il trouve son véritable repos à répandre son cœur devant Dieu. Le roi le demande en personne avec une extrême impatience : il a affaire, il ne peut quitter, il est enfermé avec Dieu dans de secrètes communications. On frappe à sa porte avec violence : l'amour divin, qui a occupé tous ses sens par le ravissement

de l'esprit, ne lui permet pas d'entendre autre chose que ce que Dieu lui dit au fond de son cœur, dans un saint et admirable silence. O homme vraiment uni avec Dieu, et digne d'entendre de sa bouche : *Fili, tu semper mecum es*, « Mon fils, vous êtes toujours avec moi! » Il est accoutumé avec Dieu, il ne connoît que lui : il est né, il est crû sous son aile ; il ne peut le quitter ni vivre sans lui un seul moment, privé des délices de son amour.

Sainte familiarité avec Jésus-Christ, oraison, prière, méditation, entretiens sacrés de l'âme avec Dieu, que ne savons-nous goûter vos douceurs! Pour les goûter, mes frères, il faut se retirer quelquefois du bruit et du tumulte du monde, afin d'écouter Jésus en secret. « Il est malaisé, dit » saint Augustin, de trouver Jésus-Christ dans le » grand monde : il faut pour cela une solitude : » *Difficile est in turba videre Jesum : solitudo quædam necessaria est* (*in* Joan., *tract.* xvii, *n.* 11, *tom.* iii, *part.* ii, *col.* 427.). Faisons-nous une solitude, rentrons en nous-mêmes pour penser à Dieu ; ramassons tout notre esprit en cette haute partie de notre âme, pour nous exciter à louer Dieu ; ne permettons pas, chrétiens, qu'aucune autre pensée nous vienne troubler.

Mais que les hommes du monde sont éloignés de ces sentiments! Converser avec Dieu leur paroît une rêverie : le seul mot de retraite et de solitude leur donne un ennui qu'ils ne peuvent vaincre. Ils passent éternellement d'affaire en affaire, et de visite en visite ; et je ne m'en étonne pas, dit saint Bernard : ils n'ont pas cette oreille intérieure pour écouter la voix de Dieu dans leur conscience, ni cette bouche spirituelle pour lui parler secrètement au dedans du cœur. C'est pourquoi ils cherchent à tromper le temps par mille sortes d'occupations ; et ne sachant à quoi passer les heures du jour, dont la lenteur leur est à charge, ils charment l'ennui qui les accable, par des amusemens inutiles : *Longitudinem temporis, quâ gravantur inutilibus confabulationibus expendere satagunt* (*Tract. de Pass. Dom., c.* xxvii, *in Append. Oper.* S. Bern., *tom.* ii, *col.* 464.). Regardez cet homme d'intrigues, environné de la troupe de ses cliens, qui se croit honoré par l'assiduité des devoirs qu'ils s'empressent de lui rendre ; il regarde comme une grande peine de se trouver vis-à-vis de lui-même : *Stipatus clientium cuneis, frequentiore comitatu officiosi agminis hic honestatus, pœnam putat esse cùm solus est.* (S. Cyprian., *Epist. ad.* Donat. *pag.* 2.). Toujours ce lui est un supplice que d'être seul, comme si ce n'étoit pas assez de lui-même pour pouvoir s'occuper agréablement dans l'affaire de son salut. Cependant il est véritable, vous vous fuyez vous-même, vous refusez de converser avec vous-même, vous cherchez continuellement les autres, et vous ne pouvez vous souffrir vous-même. *Usque adeo charus est hic mundus hominibus, ut sibimetipsis viluerint* (S. August., *Ep.* xliii, *cap.* 1, *t.* ii, *col.* 89.). « Ce » monde tient si fort au cœur des hommes, qu'ils » se dédaignent eux-mêmes, » qu'ils en oublient leurs propres affaires. Désabusez-vous, ô mortels! Que vous servent ces liaisons et ces nouvelles intrigues où vous vous jetez tous les jours? C'est pour vous donner du crédit, pour avoir de l'autorité. Mais unissez-vous avec Dieu, et apprenez de François de Paule que c'est par là qu'on peut acquérir la véritable puissance : *Omnia mea tua sunt :* c'est ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

Nous apprenons de Tertullien que l'hérétique Marcion avoit l'insolence de reprocher hautement au Dieu d'Abraham qu'il ne s'accordoit pas avec lui-même. Tantôt il paroissoit dans son Ecriture avec une Majesté si terrible, qu'on n'en osoit approcher sans crainte ; et tantôt il avoit, dit-il, des foiblesses, des facilités, des bassesses et des enfances : *Pusillitates et incongruentias Dei* (*adv.* Marc., *lib.* ii, *n.* 26, 27.), comme il avoit l'audace de s'exprimer, jusqu'à craindre de fâcher Moïse, et à le prier de le laisser faire : *Dimitte me ut irascatur furor meus* (*Exod.*, xxxii. 10.) : « Laisse-moi lâcher la bride à ma » colère contre ce peuple infidèle. » D'où cet hérétique concluoit, que le Dieu que servoient les Juifs avoit une conduite irrégulière, qui se démentoit elle-même.

Ce qui servoit de prétexte à cette rêverie sacrilége, c'est en effet, Messieurs, que nous voyons dans les saintes Ecritures que Dieu change en quelque façon de conduite selon la diversité des personnes. Quand les hommes présument d'eux-mêmes, ou qu'ils manquent à la soumission qui lui est due, ou qu'ils prennent peu de soin de se rendre dignes de s'approcher de sa majesté, il ne se relâche jamais d'aucun de ses droits, et il conserve avec eux toute sa grandeur. Voyez comme il traite Achab, comme il se plaît à l'humilier. Au contraire, quand on obéit, et que l'on agit avec lui en simplicité de cœur, il se dépouille en quelque sorte de sa puissance, et il n'y a aucune partie de son domaine, dont il ne mette en possession ses serviteurs. « Vive le Seigneur, dit

» Elie, en la présence duquel je suis : il n'y aura » ni pluie ni rosée que par mon congé : » *Vivit Dominus, in cujus conspectu sto, si erit annis his ros et pluvia, nisi juxta oris mei verba* (3. *Reg.*, XVII. 1.). Voilà un homme qui paroît bien vindicatif, et cependant voyez-en la suite. C'est un homme qui jure, et Dieu se sent lié par ce serment; et pour délivrer la parole de son serviteur, confirmée par son jurement, il ferme le ciel durant trois années avec une rigueur inflexible.

Que veut dire ceci, chrétiens, si ce n'est, comme dit si bien saint Augustin, que Dieu se fait servir par les hommes, et qu'il les sert aussi réciproquement? Ses fidèles serviteurs lui disent avec le psalmiste : « Nous voilà tout prêts, ô » Seigneur, d'accomplir constamment votre volonté : » *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (*Psal.* XXXIX. 8, 9.). Vous voyez les hommes qui servent Dieu; mais écoutez le même Psalmiste : « Dieu fera la volonté de » ceux qui le craignent : » *Voluntatem timentium se faciet* (*Ps.* CXLIV. 19.). Voilà Dieu qui leur rend le change, et les sert aussi à son tour. Vous servez Dieu, Dieu vous sert; vous faites sa volonté, et il fait la vôtre : *Si ideo times Deum ut facias ejus voluntatem, ille quodam modo ministrat tibi, facit voluntatem tuam* (*Enar. in Ps.* CXLIV, *n.* 23, *t.* IV, *col.* 1624.). Pour nous apprendre, chrétiens, que Dieu est un ami sincère, qui n'a rien de réservé pour les siens, et qui, étudiant les désirs de ceux qui le craignent, leur permet d'user de ses biens avec une espèce d'empire : *Voluntatem timentium se faciet.*

Mais encore que cette bonté s'étende généralement sur tous ses amis, c'est-à-dire, sur tous les justes; les paroles de mon texte nous font bien connoître que ces justes persévérants, ces enfants qui n'ont jamais quitté sa maison, ont un droit tout particulier de disposer des biens paternels; et c'est à ceux-là qu'il dit dans son Evangile ces paroles, avec un sentiment de tendresse extraordinaire et singulier : « Mon fils, vous » avez toujours été avec moi, et tout ce qui est » à moi est à vous : » *Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt.* Pourquoi me reprochez-vous que je ne vous donne rien? Usez vous-même de votre droit, et disposez, comme maître, de tout ce qu'il y a dans ma maison.

C'est donc en vertu de cette innocence et de cette parole de l'Evangile, que le grand saint François de Paule n'a jamais cru rien d'impossible. Cette sainte familiarité d'un fils, qui sent l'amour de son père, lui donnoit la confiance de tout entreprendre : et un prélat de la Cour de Rome, que le pape lui avoit envoyé pour l'examiner, lui représentant les difficultés de l'établissement de son ordre si austère, si pénitent, si mortifié, fut ravi en admiration d'entendre dire à notre grand saint, avec une ferveur d'esprit incroyable, que tout est possible quand on aime Dieu et qu'on s'étudie de lui plaire; et qu'alors les créatures les plus rebelles sont forcées, par une secrète vertu, de faire la volonté de celui qui s'applique à faire celle de son Dieu. Il n'a point été trompé dans son attente : son ordre fleurit dans toute l'Eglise avec cette constante régularité qu'il avoit si bien établie, et qui se soutient sans relâchement depuis deux cents ans.

Ce n'est pas en cette seule rencontre que Dieu a fait connoître à son serviteur qu'il écoutoit ses désirs. Tous les peuples où il a passé ont ressenti mille et mille fois des effets considérables de ses prières; et quatre de nos rois successivement lui ont rendu ce glorieux témoignage, que dans leurs affaires très importantes ils n'avoient point trouvé de secours plus prompt, ni de protection plus assurée. Presque toutes les créatures ont senti cette puissance si peu limitée, que Dieu lui donnoit sur ses biens; et je vous raconterois avec joie les miracles presque infinis que Dieu faisoit par son ministère, non-seulement dans les grands besoins, mais encore, s'il se peut dire, sans nécessité, n'étoit que ce détail seroit ennuyeux, et apporteroit peu de fruit. Mais comme de tels miracles, qui se font particulièrement hors des grands besoins, sont le sujet le plus ordinaire de la raillerie des incrédules; il faut, qu'à l'occasion du grand saint François, je tâche aujourd'hui de leur apprendre, par une doctrine solide, à parler plus révéremment des œuvres de Dieu. Voici donc ce que j'ai vu dans les saintes Lettres touchant ces sortes de miracles.

Je trouve deux raisons principales, pour lesquelles Dieu étend son bras à des opérations miraculeuses : la première, c'est pour montrer sa grandeur, et convaincre les hommes de sa puissance; la seconde pour faire voir sa bonté et combien il est indulgent à ses serviteurs. Or je remarque cette différence dans ces deux espèces de miracles, que lorsque Dieu veut faire un miracle pour montrer seulement sa toute-puissance, il choisit des occasions extraordinaires. Mais quand il veut faire encore sentir sa bonté, il ne néglige pas les occasions les plus communes. Cela vient de la différence de ces deux divins attributs. La toute-puissance semble surmonter de plus grands

obstacles ; la bonté descend à des soins plus particuliers. L'Ecriture nous le fait voir en deux chapitres consécutifs du quatrième livre des Rois. Elisée guérit Naaman le lépreux, capitaine général de la milice du roi de Syrie, et chef des armées de tout son royaume : voilà une occasion extraordinaire, où Dieu veut montrer son pouvoir aux nations infidèles. « Qu'il vienne à moi, » dit Elisée, et qu'il sache que Israël n'est point » sans prophète : » *Veniat ad me, et sciat esse prophetam in Israel* (4. *Reg.*, v. 8.). Mais au chapitre suivant, comme les enfants des prophètes travailloient sur le bord d'un fleuve, l'un d'eux laisse tomber sa cognée dans l'eau, et aussitôt crie à Elisée : *Heu! heu! heu! Domine mi, et hoc ipsum mutuò acceperam* (4. *Reg.*, vi. 5.) : « Hélas cette cognée n'étoit pas à moi ; » je l'avois empruntée. » Et encore qu'une rencontre si peu importante semblât ne mériter pas un miracle, néanmoins Dieu, qui se plaît à faire connoître qu'il aime la simplicité de ses serviteurs, et prévient leurs désirs dans les moindres choses, fit nager miraculeusement ce fer sur les eaux, au commandement d'Elisée, et le rendit à celui qui l'avoit perdu. Et d'où vient cela, chrétiens? si ce n'est que notre grand Dieu, qui n'est pas moins bon que puissant, nous montrant sa toute-puissance dans les entreprises éclatantes, veut bien aussi, quand il lui plaît, montrer dans les moindres la facilité incroyable avec laquelle il s'abandonne à ses serviteurs, pour justifier cette parole : *Omnia mea tua sunt.*

Puisque le grand saint François de Paule a été choisi de Dieu en son temps, pour faire éclater en sa personne cette merveilleuse communication qu'il donne de sa puissance à ses bons amis, je ne m'étonne pas, chrétiens, si les fidèles de Jésus-Christ ont eu tant de confiance en lui durant sa vie, ni si elle dure encore et a pris de nouvelles forces après sa mort. Je ne m'étonne pas de voir sa mémoire singulièrement honorée par la dévotion publique, son ordre révéré par toute l'Eglise, et les temples qui portent son nom, et sont consacrés à sa mémoire, fréquentés avec grand concours par tous les fidèles.

Mais ce qui m'étonne, mes frères, ce que je ne puis vous dissimuler, ce que je voudrois pouvoir dire avec tant de force que les cœurs les plus durs en fussent touchés, c'est lorsqu'il arrive que ces mêmes temples, où la mémoire de François de Paule, où les bons exemples de ses religieux, enfin, pour abréger ce discours, où toutes choses inspirent la dévotion, deviennent le théâtre de l'irrévérence de quelques particuliers audacieux. Je n'accuse pas tout le monde, et je ne doute pas, au contraire, que cette église ne soit fréquentée par des personnes d'une piété très recommandable. Mais qui pourroit souffrir sans douleur que sa sainteté soit déshonorée par les désordres de ceux qui, ne respectant ni Dieu ni les hommes, la profanent tous les jours par leurs insolences? Que s'il y avoit dans cet auditoire quelques-uns de cette troupe scandaleuse, permettez-moi de leur demander, que leur a fait ce saint lieu qu'ils choisissent pour le profaner par leurs paroles, par leurs actions, par leurs contenances impies? Que leur ont fait ces religieux, vrais enfants et imitateurs du grand saint François de Paule? et leur vie a-t-elle mérité, au milieu de tant de travaux que leur fait subir volontairement leur mortification et leur pénitence, qu'on leur ajoute encore cette peine, qui est la seule qui les afflige, de voir mépriser à leurs yeux le maître qu'ils servent.

Mais laissons les hommes mortels, et parlons des intérêts du Sauveur des âmes. Que leur a fait Jésus-Christ, qu'ils viennent outrager jusque dans son temple? Pendant que le prêtre est saisi de crainte, dans une profonde considération des sacrements dont il est ministre; pendant que le Saint-Esprit descend sur l'autel pour y opérer les sacrés mystères, que les anges les révèrent, que les démons tremblent, que les âmes saintes et pieuses de nos frères qui sont décédés attendent leur soulagement des saints sacrifices, ces impies discourent aussi librement que si tout ce mystère étoit une fable. D'où leur vient cette hardiesse devant Jésus-Christ? Est-ce qu'ils ne le connoissent pas, parce qu'il se cache; ou qu'ils le méprisent, parce qu'il se tait? Vive le Seigneur tout-puissant, en la présence duquel je parle : ce Dieu qui se tait maintenant, ne se taira pas toujours; ce Dieu qui se tient maintenant caché, saura bien quelque jour paroître pour leur confusion éternelle. J'ai cru que je ne devois pas quitter cette chaire, sans leur donner ce charitable avertissement. C'est honorer saint François de Paule, que de travailler, comme nous pouvons, à purger son église de ces scandaleux; et je les exhorte, en Notre-Seigneur, de profiter de cette instruction, s'ils ne veulent être regardés comme des profanateurs publics de tous les mystères du christianisme.

Mais après leur avoir parlé, je retourne à vous, chrétiens, qui venez en ce temple pour adorer Dieu, et pour y écouter sa sainte parole. Que vous dirai-je aujourd'hui, et par où conclurai-je ce dernier discours? Ce sera par ces beaux mots de

l'Apôtre : *Deus autem spei repleat vos gaudio et pace in credendo, ut abundetis in spe et virtute Spiritûs sancti* (*Rom.*, xv. 13.) : « Que » le Dieu de mon espérance vous remplisse de » joie et de paix, en croyant à la parole de son » Evangile; afin que vous abondiez en espérance » et en la vertu du Saint-Esprit. » C'est l'adieu que j'ai à vous dire : nos remercîments sont des vœux ; nos adieux, des instructions et des prières. Que ce grand Dieu de notre espérance, pour vous récompenser de l'attention que vous avez donnée à son Evangile, vous fasse la grâce d'en profiter. C'est ce que je demande pour vous : demandez pour moi réciproquement, que je puisse tous les jours apprendre à traiter saintement et fidèlement la parole de vérité; que non-seulement je la traite, mais que je m'en nourrisse et que j'en vive. Je vous quitte avec ce mot; et ce ne sera pas néanmoins sans vous avoir désiré à tous, dans toute l'étendue de mon cœur, la félicité éternelle, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

SECOND PANÉGYRIQUE

DE

SAINT FRANÇOIS DE PAULE,

PRÊCHÉ A METZ.

Combien la pénitence est nécessaire à tous les chrétiens; quelle en doit être l'étendue. Avec quel courage saint François l'a pratiquée. Sa conduite admirable à la Cour de Louis XI. Comment l'amour divin étoit-il le principe de la joie qu'il ressentoit parmi ses grandes austérités. Efficace de cet amour dans nos cœurs. Exhortation à la pénitence, pour honorer dignement les saints.

Charitas Christi urget nos.

La charité de Jésus-Christ nous presse (2. *Cor.*, v. 14.).

Rendons cet honneur à l'humilité, qu'elle est seule digne de louanges. La louange en cela est contraire aux autres choses que nous estimons, qu'elle perd son prix étant recherchée, et que sa valeur s'augmente quand on la méprise. Encore que les philosophes fussent des animaux de gloire, comme les appelle Tertullien (*de Animâ, n.* 1.). *Philosophus animal gloriæ*, ils ont reconnu la vérité de ce que je viens de vous dire; et voici la raison qu'ils en ont rendue : c'est que la gloire n'a point de corps, sinon en tant qu'elle est attachée à la vertu, dont elle n'est qu'une dépendance. C'est pourquoi, disoient-ils, il faut diriger ses intentions à la vertu seule : la gloire, comme un de ses apanages, la doit suivre sans qu'on y pense. Mais la religion chrétienne élève bien plus haut nos pensées : elle nous apprend que Dieu est le seul qui a de la majesté et de la gloire, et par conséquent que c'est à lui seul de la distribuer, ainsi qu'il lui plaît, à ses créatures, selon qu'elles s'approchent de lui. Or encore que Dieu soit très haut, il est néanmoins inaccessible aux âmes qui veulent trop s'élever, et on ne l'approche qu'en s'abaissant; de sorte que la gloire n'est qu'une ombre et un fantôme, si elle n'est soutenue par le fondement de l'humilité, qui attire les louanges en les rejetant. De là vient que l'Eglise dit aujourd'hui dans la collecte de saint François : « O Dieu, qui êtes la gloire des humbles : » *Deus humilium celsitudo.* C'est à cette gloire solide qu'il faut porter notre ambition.

Monseigneur, la gloire du monde vous doit être devenue en quelque façon méprisable par votre propre abondance. Certes notre histoire ne se taira pas de vos fameuses expéditions, et la postérité la plus éloignée ne pourra lire sans étonnement toutes les merveilles de votre vie. Les peuples, que vous conservez, ne perdront jamais la mémoire d'une si heureuse protection : ils diront à leurs descendants jusqu'aux dernières générations, que sous le grand maréchal de Schomberg, dans le déréglement des affaires et au milieu de la licence des armes, ils ont commencé à jouir du calme et de la douceur de la paix.

Madame, votre piété, votre sage conduite, votre charité si sincère, et vos autres généreuses inclinations auront aussi leur part dans cet aplaudissement général de toutes les conditions et de tous les âges; mais je ne craindrai pas de vous dire que cette gloire est bien peu de chose, si vous ne l'appuyez sur l'humilité.

Viendra, viendra le temps, Monseigneur, que non-seulement les histoires, et les marbres, et les trophées, mais encore les villes, et les forteresses, et les peuples, et les nations seront consumés par le même feu; et alors toute la gloire des hommes s'évanouira en fumée, si elle n'est défendue de l'embrasement général par l'humilité chrétienne. Alors le Sauveur Jésus descendra en sa majesté; et assemblant le ciel et la terre pour faire l'éloge de ses serviteurs, dans une telle multitude il ne choisira, chrétiens, ni les César, ni les Alexandre : il mettra en une place éminente les plus humbles, les plus inconnus. Parce que le pauvre François de Paule s'est humilié en ce monde, sa vertu sera honorée d'un panégyrique éternel, de la propre bouche du Fils de Dieu. C'est ce qui

m'encourage, mes frères, à célébrer aujourd'hui ses louanges à la gloire de notre grand Dieu, et pour l'édification de nos âmes. Bien que sa vertu soit couronnée dans le ciel, comme elle a été exercée sur la terre, il est juste qu'elle y reçoive les éloges qui lui sont dus. Pour cela implorons la grâce de Dieu par l'entremise de celle qui a été l'exemplaire des humbles, et qui fut élevée à la dignité la plus haute en même temps qu'elle s'abaissa par les paroles les plus soumises, après que l'ange l'eut saluée en ces termes : *Ave, Maria.*

Si nous avons jamais bien compris ce que nous devenons par la grâce du saint baptême, et par la profession du christianisme, nous devons avoir entendu que nous sommes des hommes nouveaux et de nouvelles créatures en Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul nous exhorte de nous renouveler en notre âme, et de ne marcher plus selon le vieil homme, mais en la nouveauté de l'esprit de Dieu (*Ephes.*, IV. 22 *et seq.*). De là vient que le Sauveur Jésus nous est donné comme un nouvel homme, et comme un nouvel Adam, ainsi que l'appelle le même saint Paul (1. *Cor.*, XV. 45.); et c'est lui qui, selon la volonté de son Père, est venu dans la plénitude des temps, afin de nous réformer selon les premières idées de cet excellent ouvrier, qui, dans l'origine des choses, nous avoit faits à sa ressemblance. Par conséquent comme le Fils de Dieu est lui-même le nouvel homme, personne ne peut espérer de participer à ses grâces, s'il n'est renouvelé à l'exemple de Notre-Seigneur, qui nous est proposé comme l'auteur de notre salut, et comme le modèle de notre vie.

Mais d'autant qu'il étoit impossible que cette nouveauté admirable se fît en nous par nos propres forces, Dieu nous a donné l'Esprit de son Fils, ainsi que parle l'Apôtre : *Misit Deus Spiritum Filii sui* (*Galat.*, IV. 6.); et c'est cet Esprit tout-puissant qui, venant habiter dans nos âmes, les change et les renouvelle, formant en nous les traits naturels et une vive image de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur lequel nous devons être moulés. Pour cela il exerce en nos cœurs deux excellentes opérations, qu'il est nécessaire que vous entendiez, parce que c'est sur cette doctrine que tout ce discours doit être fondé.

Considérez donc, chrétiens, que l'homme, dans sa véritable constitution, ne pouvant avoir d'autre appui que Dieu, ne pouvoit se retirer aussi de lui qu'il ne fit une chute effroyable : et encore que par cette chute il ait été précipité au-dessous de toutes les créatures, toutefois, dit saint Augustin (*de Trinit.*, *lib.* XII, *cap.* XI, *n.* 16, *tom.* VIII, *col.* 920.), il tomba premièrement sur soi-même : *Primum incidit in seipsum.* Que veut dire ce grand personnage, que l'homme tomba sur soi-même? Tombant sur une chose qui lui est si proche et si chère, il semble que la chute n'en soit pas extrêmement dangereuse ; et néanmoins cet incomparable docteur prétend par là nous représenter une grande extrémité de misère. Pénétrons sa pensée, et disons que l'homme par ce moyen, devenu amoureux de soi-même, s'est jeté dans un abîme de maux, courant aveuglément après ses désirs, et consumant ses forces après une vaine idole de félicité, qu'il s'est figurée à sa fantaisie.

Hé, fidèles ! qu'est-il nécessaire d'employer ici beaucoup de paroles, pour vous faire voir que c'est l'amour-propre qui fait toutes nos actions? N'est-ce pas cet amour flatteur qui nous cache nos défauts à nous-mêmes, et qui ne nous montre les choses que par l'endroit agréable? Il ne nous abandonne pas un moment : et de même que si vous rompez un miroir, votre visage semble en quelque sorte se multiplier dans toutes les parties de cette glace cassée; cependant c'est toujours le même visage : ainsi quoique notre âme s'étende et se partage en beaucoup d'inclinations différentes, l'amour-propre y paroît partout. Etant la racine de toutes nos passions, il fait couler dans toutes les branches ses vaines, mais douces complaisances, si bien que l'homme s'arrêtant en soi-même, ne peut plus s'élever à son Créateur. Et qui ne voit ici un désordre tout manifeste?

Car Dieu étant notre fin dernière, en cette qualité notre cœur lui doit son premier tribut : et ne savez-vous pas que le tribut du cœur c'est l'amour? Ainsi nous attribuons à nous-mêmes les droits qui n'appartiennent qu'à Dieu; nous nous faisons notre fin dernière ; nous ne songeons qu'à nous plaire en toutes choses, même au préjudice de la loi divine; et par divers degrés nous venons à ce maudit amour qui règne dans les enfants du siècle, et que saint Augustin définit en ces termes : *Amor sui usque ad contemptum Dei* (*de Civ. Dei, lib.* XIV, *c.* XXVIII, *tom.* VII, *col.* 378.) : « L'amour de soi-même qui passe jusqu'au mépris » de Dieu. » C'est contre cet amour criminel que le Fils de Dieu s'élève dans son Evangile, le condamnant à jamais par cette irrévocable sentence : « Qui aime son âme la perd ; et qui l'abandonne, » la sauve : » *Qui amat animam suam, perdet eam; et qui odit animam suam, custodit eam* (JOAN., XII. 25.). Voyant que c'est l'amour-propre qui est cause de tous nos crimes, il avertit

tous ceux qui veulent se ranger sous sa discipline, que, s'ils ne se haïssent eux-mêmes, ils ne les peut recevoir en sa compagnie : « Celui qui ne » veut pas renoncer à soi-même pour l'amour » de moi, n'est pas digne de moi (MATTH., X. » 38.). » De cette sorte, il nous arrache à nous-mêmes par une espèce de violence; et déclarant la guerre à cet amour-propre, qui s'élève en nous au mépris de Dieu, comme disoit tout à l'heure le saint évêque Augustin, il fait succéder en sa place l'amour de Dieu jusqu'au mépris de nous-même : *Amor Dei usque ad contemptum sui*, dit le même saint Augustin (S. AUG. *loco mox cit.*).

Par là vous voyez, chrétiens, les deux opérations de l'Esprit de Dieu. Car, pour nous faire la guerre à nous-mêmes, ne faut-il pas qu'il y ait en nous quelque autre chose que nous? Et comment irons-nous à Dieu, si son Saint-Esprit ne nous y élève? Par conséquent il est nécessaire que cet Esprit tout-puissant lève le charme de l'amour-propre, et nous détrompe de ses illusions; et puisque faisant paroître à nos yeux un rayon de cette ravissante beauté, qui seule est capable de satisfaire la vaste capacité de nos âmes, il embrase nos cœurs des flammes de sa charité, en telle sorte que l'homme, pressé auparavant de l'amour qu'il avoit pour soi-même, puisse dire avec l'apôtre saint Paul : « La charité de Jésus-Christ » nous presse : » *Charitas Christi urget nos.* Elle nous presse, nous incitant contre nous; elle nous presse, nous portant au-dessus de nous; elle nous presse, nous détachant de nous-mêmes; elle nous presse, nous unissant à Dieu; elle nous presse, non moins par les mouvements d'une sainte haine, que par les doux transports d'une bienheureuse dilection : *Charitas Christi urget nos.*

Voilà, mes frères, voilà ce que le Saint-Esprit opère en nos cœurs, et voilà le précis de la vie de l'incomparable François de Paule. Vous le verrez ce grand personnage, vous le verrez avec un visage toujours riant, et toujours sévère. Il est toujours en guerre, et toujours en paix : toujours en guerre contre soi-même, par les austérités de la pénitence; toujours en paix avec Dieu, par les embrassements de la charité. Il épure la charité par la pénitence; il sanctifie la pénitence par la charité. Il considère son corps comme sa prison, et son Dieu comme sa délivrance. D'une main, il rompt ses liens; et de l'autre, il s'attache à l'objet qui lui donne la liberté. Sa vie est un sacrifice continuel. Il détruit sa chair par la pénitence; il l'offre et la consacre par la charité. Mais pourquoi vous tenir si longtemps dans l'attente d'un si beau spectacle? Fidèles, regardez ce combat : vous verrez l'admirable François de Paule combattant l'amour-propre par l'amour de Dieu. Ce vieillard que vous voyez, c'est le plus zélé ennemi de soi-même; mais c'est aussi l'homme le plus passionné pour la gloire de son Créateur : c'est le sujet de tout ce discours.

PREMIER POINT.

Si dans cette première partie je vous annonce une doctrine sévère; si je ne vous prêche autre chose que les rigueurs de la pénitence; fidèles, ne vous en étonnez pas. On ne peut louer un grand politique, qu'on ne parle de ses bons conseils; ni faire l'éloge d'un capitaine fameux, sans rapporter ses conquêtes. Partant, que les chrétiens délicats, qui aiment qu'on les flatte par une doctrine lâche et complaisante, n'entendent pas les louanges du grave et austère François de Paule. Jamais homme n'a mieux compris ce que nous enseigne saint Augustin (*Serm.* CCCLI, *n.* 3, *tom.* V, *col.* 1352.) après les divines Ecritures, que la vie chrétienne est une pénitence continuelle. Certes, dans le bienheureux état de la justice originelle, ces mots fâcheux de mortification et de pénitence n'étoient pas encore en usage, et n'avoient point d'accès dans un lieu si agréable et si innocent. L'homme alors, tout occupé des louanges de son Dieu, ne connoissoit pas les gémissements : *Non gemebat, sed laudabat* (S. AUG. *in Ps.* XXIX, *enar.* II, *n.* 18, *t.* IV, *col.* 141.). Mais depuis que par son orgueil il eut mérité que Dieu le chassât de ce paradis de délices; depuis que cet ange vengeur, avec son épée foudroyante, fut établi à ses portes pour lui en empêcher les approches, que de pleurs et que de regrets! Depuis ce temps-là, chrétiens, la vie humaine a été condamnée à des gémissements éternels. Race maudite et infortunée d'un misérable proscrit, nous n'avons plus à espérer de salut, si nous ne fléchissons par nos larmes celui que nous avons irrité contre nous; et parce que les pleurs ne s'accordent pas avec les plaisirs, il faut nécessairement que nous confessions que nous sommes nés pour la pénitence. C'est ce que dit le grave Tertullien, dans le Traité si saint et si orthodoxe qu'il a fait de cette matière (*de Pœnit. n.* 12.). « Pécheur que je suis, dit ce grand personnage, » et né seulement pour la pénitence : » *Peccator omnium notarum cùm sim, nec utili rei nisi pœnitentiæ natus;* « Comment est-ce que je » m'en tairai, puisqu'Adam même, le premier

» auteur et de notre vie et de notre crime, res-
» titué en son paradis par la pénitence, ne cesse
» de la publier : » *Super illâ tacere non possum, quam ipse quoque, et stirpis humanæ et offensæ in Deum princeps Adam, exomologesi restitutus in paradisum suum, non tacet.*

C'est pourquoi le Fils de Dieu, venant sur la terre afin de porter nos péchés, s'est dévoué à la pénitence; et l'ayant consommée par sa mort, il nous a laissé la même pratique : et c'est à quoi nous nous obligeons très étroitement par le saint baptême. Le baptême, n'en doutez pas, est un sacrement de pénitence, parce que c'est un sacrement de mort et de sépulture. L'Apôtre ne dit-il pas aux Romains, qu'autant que nous sommes de baptisés, nous sommes baptisés en la mort de Jésus, et que nous sommes ensevelis avec lui? *In morte Christi baptizati estis, consepulti ei per baptismum* (*Rom.*, VI. 3, 4.). N'est-ce pas ce que nos pères représentoient par cette mystérieuse manière d'administrer le baptême? On plongeoit les hommes tout entiers, et on les ensevelissoit sous les eaux. Et comme les fidèles les voyoient se noyer, pour ainsi dire, dans les ondes de ce bain salutaire, il se les représentoient tout changés en un moment par la vertu du Saint-Esprit, dont ces eaux étoient animées : comme si, sortant de ce monde en même temps qu'ils disparoissoient à leur vue, ils fussent allés mourir et s'ensevelir avec le Sauveur, selon la parole du saint Apôtre : *Consepulti per baptismum.* Rendez-vous capables, mes frères, de ces anciens sentiments de l'Eglise, et ne vous étonnez pas si l'on vous parle souvent de vous mortifier; puisque le sacrement par lequel vous êtes entrés dans l'Eglise, vous a initiés tout ensemble, et à la religion chrétienne, et à une vie pénitente.

Mais puisque nous sommes sur cette matière, et d'ailleurs que la Providence divine semble avoir suscité saint François de Paule, afin de renouveler en son siècle l'esprit de pénitence, presque entièrement éteint par la mollesse des hommes; il sera, ce me semble, à propos, avant de vous raconter ses austérités, de vous dire en peu de mots les raisons qui peuvent l'avoir obligé à une manière de vivre si laborieuse; et tout ensemble de vous faire voir qu'un chrétien est un pénitent, qui ne doit point donner d'autres bornes à ses mortifications, que celles qui termineront le cours de sa vie. En voici la raison solide, que je tire de saint Augustin, dans une excellente homélie qu'il a faite de la pénitence (*Serm.* CCCLI, *n.* 3 *et seq. tom.* V, *col.* 1352.). Il y a deux sortes de chrétiens : les uns ont perdu la candeur de l'innocence baptismale, et les autres l'ont conservée; quoiqu'à notre grande honte, le nombre de ces derniers soit si petit dans le monde qu'à peine doivent-ils être comptés. Or les uns et les autres sont obligés à la pénitence jusqu'au dernier soupir; et partant, la vie chrétienne est une pénitence continuelle.

Car, pour nous autres misérables pécheurs, qui nous sommes dépouillés de Jésus-Christ dont nous avions été revêtus par le saint baptême, et qui, nonobstant tant de confessions réitérées, retournons toujours à nos mêmes crimes, quelles larmes assez amères, et quelles douleurs assez véhémentes peuvent égaler notre ingratitude? N'avons-nous pas juste sujet de craindre que la bonté de Dieu, si indignement méprisée, ne se tourne en une fureur implacable? Que si sa juste vengeance est si grande contre les Gentils, qui ne sont jamais entrés dans son alliance, sa colère ne sera-t-elle pas d'autant plus redoutable pour nous, qu'il est plus sensible à un père d'avoir des enfants perfides, que d'avoir de mauvais serviteurs? Donc si la justice divine est si fort enflammée contre nous, puisqu'il est impossible que nous lui puissions résister, que reste-t-il à faire autre chose, sinon de prendre son parti contre nous-mêmes, et de venger par nos propres mains les mystères de Jésus violés, et son sang profané, et son Saint-Esprit affligé, comme parlent les Ecritures (*Heb.*, X. 29.), et sa majesté offensée? C'est ainsi, c'est ainsi, chrétiens, que prenant contre nous le parti de la justice divine, nous obligerons sa miséricorde à prendre notre parti contre sa justice. Plus nous déplorerons la misère où nous sommes tombés, plus nous nous rapprocherons du bien que nous avons perdu : Dieu recevra en pitié le sacrifice du cœur contrit, que nous lui offrirons pour la satisfaction de nos crimes; et sans considérer que les peines que nous nous imposons ne sont pas une vengeance proportionnée, ce bon père regardera seulement qu'elle est volontaire. Ne cessons donc jamais de répandre des larmes si fructueuses : frustrons l'attente du diable par la persévérance de notre douleur, qui étant subrogée en la place d'un tourment d'une éternelle durée, doit imiter en quelque sorte son intolérable perpétuité, en s'étendant du moins jusqu'à notre dernière agonie.

Mais s'il y avoit quelqu'un dans le monde, qui eût conservé jusqu'à cette heure la grâce du saint baptême, ô Dieu, le rare trésor pour l'Eglise! Toutefois qu'il ne pense pas qu'il soit

exempt pour cela de la loi indispensable de la pénitence. Qui ne trembleroit pas, chrétiens, en entendant les gémissements des âmes les plus innocentes? Plus les saints s'avancent dans la vertu, plus ils déplorent leurs déréglements, non par une humilité contrefaite, mais par un sentiment véritable de leurs propres infirmités. En voulez-vous savoir la raison? Voici celle de saint Augustin, prise des Ecritures divines : c'est que nous avons un ennemi domestique avec lequel si nous sommes en paix, nous ne sommes point en paix avec Dieu. Et par combien d'expériences sensibles pourrois-je vous faire voir que, depuis notre première enfance jusqu'à la fin de nos jours, nous avons en nous-mêmes certaines passions malfaisantes, et une inclination au mal, que l'Apôtre appelle la convoitise (*Rom.*, VII. 8.), qui ne nous donne aucun relâche? il est vrai que les saints la surmontent : mais bien qu'elle soit surmontée, elle ne laisse pas de combattre. Dans un combat si long, si opiniâtre, l'ennemi nous attaquant de si près, si nous donnons des coups, nous en recevons : *Percutimus et percutimur*, dit saint Augustin (*Serm.* CCCLI, *n.* 6, *tom.* V, *col.* 1356.). « En blessant, nous sommes bles- » sés ; » et encore que dans les saints ces blessures soient légères, et que chacune en particulier n'ait pas assez de malignité pour leur faire perdre la vie, elles les accableroient par leur multitude, s'ils n'y remédioient par la pénitence.

Ha! quel déplaisir à une âme vraiment touchée de l'amour de Dieu de sentir tant de répugnance à faire ce qu'elle aime le mieux! Combien répand-elle de larmes, agitée en elle-même de tant de diverses affections qui la sépareroient de son Dieu, si elle se laissoit emporter à leur violence! C'est ce qui afflige les saints: de là leurs plaintes et leurs pénitences; de là cette sainte haine qu'ils ont pour eux-mêmes; de là cette guerre cruelle et innocente qu'ils se déclarent. Imaginez-vous, chrétiens, qu'un traître ou un envieux tâche de vous animer par de faux rapports contre vos amis les plus affidés. Combien souffrez-vous de contrainte, lorsque vous êtes en sa compagnie? Avec quels yeux le regardez-vous, ce perfide, ce déloyal qui veut vous ravir ce que vous avez de plus cher? Et quels sont donc les transports des amis de Dieu, sentant l'amour-propre en eux-mêmes, qui par toutes sortes de flatteries les sollicite de rompre avec Dieu? Cette seule pensée leur fait horreur. C'est elle qui les arme contre leur propre chair; ils deviennent inventifs à se tourmenter.

Regardez, fidèles, regardez le grand et l'incomparable François de Paule. O Dieu éternel, que dirai-je et par où entrerai-je dans l'éloge de sa pénitence? Qu'admirerai-je le plus, ou qu'il l'ait sitôt commencée, ou qu'il l'ait fait durer si long-temps avec une pareille vigueur? Sa tendre enfance l'a vu naître, sa vieillesse la plus décrépite ne l'a jamais vu relâché. Par l'une de ces entreprises, il a imité Jean-Baptiste; et par l'autre, il a égalé les Paul, les Antoine, les Hilarion.

Ce vieillard vénérable que vous voyez marcher avec une contenance si grave et si simple, soutenant d'un bâton ses membres cassés, il y a soixante et dix-neuf ans qu'il fait une pénitence sévère. Dans sa treizième année, il quitta la maison paternelle; il se jeta dès lors dans la solitude, il embrassa dès lors les austérités. A quatre-vingt-onze ans, ni les veilles, ni les fatigues, ni l'extrême caducité ne lui ont pu encore faire modérer l'étroite sévérité de sa vie, que Dieu n'a étendue si long-temps qu'afin de nous faire voir une persévérance incroyable. Il fait un carême éternel; et durant ce carême, il semble qu'il ne se nourrisse que d'oraisons et de jeûnes. Un peu de pain est sa nourriture, de l'eau toute pure étanche sa soif; à ses jours de réjouissance, il y ajoute quelque légume. Voilà les ragoûts de François de Paule. En santé et en maladie, tel est son régime de vie; et dans une vie si austère, il est plus content que les rois. Il dit qu'il importe peu de quoi on sustente ce corps mortel, que la foi change la nature des choses, que Dieu donne telle vertu qu'il lui plaît aux nourritures que nous prenons, et que pour ceux qui mettent leur espérance en lui seul, tout est bon, tout est salutaire; et c'est pour confondre ceux qui voulant se dispenser de la mortification commune, se figurent de vaines appréhensions, afin de les faire servir d'excuse à leur délicatesse affectée.

Que vous dirai-je ici de l'austérité de son jeûne? Il ne songe à prendre sa réfection que lorsqu'il sent que la nuit approche. Après avoir vaqué tout le jour au service de son Créateur, il croit avoir quelque droit de penser à l'infirmité de la nature. Il traite son corps comme un mercenaire à qui il donne son pain. De peur de manger pour le plaisir, il attend la dernière nécessité; par une nourriture modique il se prépare à un sommeil léger, louant la munificence divine de ce qu'elle le sustente de peu.

Qu'est-il nécessaire de vous raconter ses autres austérités? sa vie est égale partout; toutes les parties en sont réglées par la discipline de la pénitence. Demandez-lui la raison d'une telle sévérité. Il vous répondra avec l'apôtre saint Paul

(1. *Cor.*, IX. 26, 27.) : « Ne pensez pas, mes frères, » que je travaille en vain : » *Sic curro, non quasi in incertum.* Et que faites-vous donc, grand François de Paule? Ha! dit-il, « Je châtie mon corps: » *Castigo corpus meum.* O le soin inutile, diront les fols amateurs du siècle! Mais par ce moyen, dit saint Paul, et après lui notre saint, par ce moyen « Je réduis en servitude ma chair : » *In servitutem corpus meum redigo.* Et pourquoi se donner tant de peines? « C'est de peur, dit-il, » qu'après avoir enseigné les autres, moi-même » je ne sois réprouvé : » *Ne fortè cùm aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar.* Je me perdrois par l'amour de moi-même ; par la haine de moi-même je me veux sauver ; je ne prends pas ce que le monde appelle commodités, de peur que par un chemin si glissant je ne tombe insensiblement dans les voluptés. Puisque l'amour-propre me presse si fort, je veux me roidir au contraire ; pressé plus vivement par la charité de Jésus-Christ, de crainte de m'aimer trop, je me persécute.

C'est ainsi que nos pères ont été nourris. L'Eglise dès son berceau a eu des persécuteurs ; et plusieurs siècles se sont passés pendant lesquels les puissances du monde faisoient, pour ainsi dire, continuellement rejaillir sur elle le sang de ses propres enfants. Dieu la vouloit élever de la sorte dans les hasards et dans les combats, et parmi de durs exercices, de peur qu'efféminée par l'amour des plaisirs de la terre, elle n'eût pas le courage assez ferme, ni digne des grandeurs auxquelles elle étoit appelée. Sectateurs d'une doctrine établie par tant de supplices, s'il étoit coulé en nos veines une goutte du sang de nos braves et invincibles ancêtres, nous ne soupirerions pas, comme nous faisons, après ces molles délices qui énervent la vigueur de notre foi, et font tomber par terre cette première générosité du christianisme.

Quelle est ici votre pensée, chrétiens? Vous dites que ces maximes sont extrêmement rigoureuses. Elles ne m'étonnent pas moins que vous ; toutefois je ne puis vous dissimuler qu'elles sont extrêmement chrétiennes. Jésus notre Sauveur, dont nous faisons gloire d'être les disciples, après nous les avoir annoncées, les a confirmées par sa mort, et nous les a laissées par son testament. Regardez-le au jardin des Olives, c'est une pieuse remarque de saint Augustin ; toutes les parties de son corps furent teintes par cette mystérieuse sueur. « Que veut dire cela, dit saint Augustin » (*Enar. in. Psal.* LXXXV, *n.* 1, *tom.* IV, *col.* » 902.)? C'est qu'il avoit dessein de nous faire » voir que l'Eglise, qui est son corps, devoit de » toutes parts dégoutter de sang : » *Quid ostendebat quando per corpus orantis globi sanguinis destillabant, nisi quia corpus ejus, quod est Ecclesia, martyrum sanguine jam fluebat?*

Vous me direz peut-être que les persécutions sont cessées. Il est vrai, les persécutions sont cessées ; mais les martyres ne sont pas cessés. Le martyre de la pénitence est inséparable de la sainte Eglise. Ce martyre, à la vérité, n'a pas un appareil si terrible ; mais ce qui semble lui manquer du côté de la violence, il le récompense par la durée. Pendant toute l'étendue des siècles, il faut que l'Eglise dégoutte de sang ; si ce n'est du sang que répand la tyrannie, c'est du sang que verse la pénitence. « Les larmes, selon la pensée de » saint Augustin (*Serm.* CCCLI, *n.* 7, *t.* V, *c.* » 1356.), sont le sang le plus pur de l'âme : » *Sanguis animæ per lacrymas profluat.* C'est ce sang qu'épanche la pénitence. Et pourquoi ne comparerai-je pas la pénitence au martyre? Autant que les saints retranchent de mauvais désirs, ne se font-ils pas autant de salutaires blessures? En déracinant l'amour-propre, ils arrachent comme un membre du cœur, selon le précepte de l'Evangile. Car l'amour-propre ne tient pas moins au cœur, que les membres tiennent au corps : c'est le vrai sens de cette parole : « Si » votre main droite vous scandalise, coupez, » tranchez, dit le Fils de Dieu ; » *Abscide illam* (MARC., IX. 42.). C'est-à-dire, si nous l'entendons, qu'il faut porter le couteau jusqu'au cœur, jusqu'aux plus intimes inclinations. L'Apôtre a prononcé pour tous les hommes et pour tous les temps, que « tous ceux qui veulent vivre pieu- » sement en Jésus-Christ souffriront persécu- » tion : » *Omnes qui piè volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur* (2. TIM., III. 12.). Ainsi, au défaut des tyrans, les saints se persécutent eux-mêmes, tant il est nécessaire que l'Eglise souffre. Une haine injuste et cruelle animoit les empereurs contre les gens de bien : une sainte haine anime les gens de bien contre eux-mêmes.

O nouveau genre de martyre, où le martyr patient et le persécuteur sont également agréables; où Dieu, d'une même main, soutient celui qui souffre, et couronne celui qui persécute. C'est le martyre de saint François, c'est où il a paru invincible ; et quoique vous l'ayez déjà vu dans ce que je vous ai rapporté de sa vie, il faut encore ajouter un trait au tableau que j'ai commencé de sa pénitence, et puis nous passerons à sa charité.

Je dis donc qu'il y a deux choses qui composent la pénitence : la mortification du corps et l'abaissement de l'esprit. Car la pénitence, comme je l'ai touché au commencement de ce discours, est un sacrifice de tout l'homme qui, se jugeant digne du dernier supplice, se détruit en quelque façon devant Dieu. Par conséquent, il est nécessaire, afin que le sacrifice soit plein et entier, de dompter et l'esprit et le corps : le corps par des mortifications, et l'esprit par l'humilité. Et d'autant que le sacrifice est plus agréable, lorsque la victime est plus noble ; il ne faut point douter que ce ne soit une action sans comparaison plus excellente, d'humilier son esprit devant Dieu, que de châtier son corps pour l'amour de lui ; de sorte que l'humilité est la partie la plus essentielle de la pénitence chrétienne. C'est pourquoi le docte Tertullien donne cette belle définition à la pénitence : « La » pénitence, dit-il (*de Pœnit. n.* 9.), c'est la » science d'humilier l'homme : » *Prosternendi et humilificandi hominis disciplina.* D'où passant plus outre, je dis que si la vie chrétienne est une pénitence continuelle, ainsi que nous l'avons établi par la doctrine de saint Augustin, ce qui fait le vrai pénitent, c'est ce qui fait le vrai chrétien ; et partant, c'est en l'humilité que consiste la souveraine perfection du christianisme.

Ainsi ne vous persuadez pas avoir vu toute la pénitence de François de Paule, quand je vous ai fait contempler ses austérités ; je ne vous ai encore montré que l'écorce. Tout sec et exténué qu'il est en son corps par les jeûnes et par les veilles, il est encore plus mortifié en esprit. Son âme est en quelque sorte plus exténuée ; elle est entièrement vide de ces vaines pensées qui nous enflent. Dans une pureté angélique, dans une vertu si constante, si consommée, il se compte pour un serviteur inutile, il s'estime le moindre de tous ses frères. Le souverain pontife lui parle de le faire prêtre : François de Paule est effrayé du seul nom de prêtre. Ha ! faire prêtre un pécheur comme moi ! Cette proposition le fait trembler jusqu'au fond de l'âme. O confusion de notre siècle ! Des hommes tout sensuels comme nous, se présentent audacieusement à ce redoutable ministère, dont le seul nom épouvante cet ange terrestre ! Pour les honneurs du siècle, jamais homme les a-t-il plus méprisés? Il ne peut seulement comprendre pour quelle raison on les nomme honneurs. O Dieu, quel coup de tonnerre fut-ce pour lui, lorsqu'on lui apporta la nouvelle que le roi Louis XI le vouloit avoir à sa Cour ; que le pape lui ordonnoit d'y aller, et auparavant de passer à Rome ! Combien regretta-t-il la douce retraite de sa solitude, et la bienheureuse obscurité de sa vie ! Et pourquoi, disoit-il, pourquoi faut-il que ce pauvre hermite soit connu des grands de la terre? Hé ! dans quel coin pourrai-je dorénavant me cacher, puisque dans les déserts même de la Calabre je suis connu par un roi de France ?

C'est ici, chrétiens, où je vous prie de vous rendre attentifs à ce que va faire François de Paule; voici le plus grand miracle de ce saint homme. Certes je ne m'étonne plus qu'il ait tant de fois passé au milieu des flammes, sans en avoir été offensé ; ni de ce que, domptant la fureur de ce terrible détroit de Sicile, fameux par tant de naufrages, il ait trouvé sur son seul manteau l'assurance que les plus adroits nautonniers ne pouvoient trouver dans leurs grands navires. La Cour qu'il a surmontée a des flammes plus dévorantes, elle a des écueils plus dangereux ; et bien que les inventions hardies de l'expression poétique n'aient pu nous représenter la mer de Sicile si horrible que la nature l'a faite, la Cour a des vagues plus furieuses, des abîmes plus creux, et des tempêtes plus redoutables. Comme c'est de la Cour que dépendent toutes les affaires, et que c'est aussi là qu'elles aboutissent, l'ennemi du genre humain y jette tous ses appas, y étale toute sa pompe. Là est l'empire de l'intérêt ; là est le théâtre des passions ; là elles se montrent les plus violentes ; là elles sont les plus déguisées. Voici donc François de Paule dans un nouveau monde. Il regarde ce mouvement, ces révolutions, cet empressement éternel et uniquement pour des biens périssables, et pour une fortune qui n'a rien de plus assuré que sa décadence ; il croit que Dieu ne l'a amené en ce lieu que pour connoître mieux jusqu'où se peut porter la folie des hommes.

A Rome, le pape lui rend des honneurs extraordinaires, tous les cardinaux le visitent. En France, trois grands rois le caressent; et après cela je vous laisse à penser si tout le monde lui applaudit. A peine peut-il comprendre pourquoi on le respecte si fort. Il ne s'élève point parmi des faveurs si inespérées; c'est toujours le même homme, toujours humble, toujours soumis. Il parle aux grands et aux petits avec la même franchise, avec la même liberté ; il traite avec tous indifféremment par des discours simples, mais bien sensés, qui ne tendent qu'à la gloire de Dieu et au salut de leurs âmes. O personnage vraiment admirable ! Doux attraits de la Cour, combien avez-vous corrompu d'innocents ! ceux qui vous ont goûtés ne peuvent presque goûter autre chose. Combien avons-nous vu de personnes, je dis même des

personnes pieuses, qui se laissoient comme entraîner à la Cour, sans dessein de s'y engager ! Oh! non, ils se donneront bien de garde de se laisser ainsi captiver. Enfin l'occasion s'est présentée belle, le moment fatal est venu, la vague les a poussés et les a emportés ainsi que les autres. Ils n'étoient venus, disoient-ils, que pour être spectateurs de la comédie; à la fin, à force de la regarder, ils en ont trouvé l'intrigue si belle, qu'ils ont voulu jouer leur personnage. La piété même s'y glisse, souvent elle ouvre des entrées favorables, et après qu'on a bu de cette eau, tout le monde le dit, les histoires le publient, l'âme est toute changée par une espèce d'enchantement; c'est un breuvage charmé qui enivre les plus sobres.

Cependant l'incomparable François de Paule est solitaire jusque dans la Cour; rien ne l'ébranle, rien ne l'émeut; il ne demande rien, il ne s'empresse de rien, non pas même pour l'établissement de son ordre; il s'en remet à la Providence. Pour lui, il ne fait que ce qu'il a à faire, d'instruire ceux que Dieu lui envoie, et d'édifier l'Eglise par ses bons exemples. Je pense que je ne dirai rien qui soit éloigné de la vérité, si je dis que la Cour de Louis XI devoit être la plus raffinée de l'Europe; car s'il est vrai que l'humeur du prince règle les passions de ses courtisans, sous un prince si rusé tout le monde raffinoit sans doute; c'étoit la manie du siècle, c'étoit la fantaisie de la Cour. François de Paule regarde leurs souplesses avec un certain mépris. Pour lui, bien qu'il soit obligé de converser souvent avec eux, il conserve cette bonté si franche et si cordiale, et cette naïve enfance de son innocente simplicité. Chacun admire une si grande candeur, et tout le monde demeure d'accord qu'elle vaut mieux que toutes les finesses.

Ici, il me vient une pensée, de considérer lequel à l'âme plus grande et plus royale, de Louis ou de François de Paule. Oui, j'ose comparer un pauvre moine avec un des plus grands rois et des plus politiques qui ait jamais porté la couronne; et sans délibérer davantage, je donne la préférence à l'humble François. En quoi mettons-nous la grandeur de l'âme? Est-ce à prendre de nobles desseins? Tous ceux de Louis sont enfermés dans la terre; François ne trouve rien qui soit digne de lui que le ciel. Louis, pour exécuter ce qu'il prétendoit, cherchoit mille pratiques et mille détours; et avec sa puissance royale, il ne pouvoit si bien nouer ses intrigues, que souvent un petit ressort venant à manquer, toute l'entreprise ne fût renversée. François se propose de plus grands desseins, et sans aucun détour y va par des voies très courtes et très assurées. Louis, à ce que remarque l'histoire, avec tous ses impôts et tous ses tributs, à peine a-t-il assez d'argent dans ses coffres pour réparer les défauts de sa politique. François rachète tous ses péchés, François gagne le ciel par ses larmes et par de pieux désirs; ce sont ses richesses les plus précieuses, et il en a dans son cœur un trésor immense et une source infinie. Louis, en une infinité de rencontres, est contraint de plier sous les coups de sa mauvaise fortune; et la fortune et le monde sont au-dessous de François. Enfin, pour vous faire voir la royauté de François, considérez ce prince qui tremble dans ses forteresses et au milieu de ses gardes. Il sent approcher une ennemie qui tranchera toutes ses espérances; et néanmoins, il ne peut éviter ses attaques. Fidèles, vous entendez bien que c'est de la mort dont je parle. Regardez maintenant le pauvre François, voyez, voyez si la mort lui fait seulement froncer les sourcils; il la contemple avec un visage riant, il lui tend de bon cœur les mains, il lui montre l'endroit où elle doit frapper, il lui présente cette pourriture du corps. O mort, lui dit-il, quoique le monde t'appelle cruelle, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce que j'aime, tu ne rompras pas le cours de mes desseins; au contraire, tu ne feras qu'achever l'ouvrage que j'ai commencé, tu me déferas tout-à-fait des choses dont il y a si longtemps que je tâche de me dépouiller, tu me délivreras de ce corps. O mort, je t'en remercie; il y a près de quatre-vingts ans que je travaille moi-même à m'en décharger.

O fermeté invincible de François de Paule! ô grande âme et vraiment royale! Que les rois de la terre se glorifient dans leur vaine magnificence; il n'y a point de royauté pareille à celle de François de Paule. Il règne sur ses appétits; il est paisible, il est satisfait. La vie la plus heureuse est celle qui appréhende le moins la mort. Et qui de nous aime si fort le monde, qu'il ne désirât plutôt de mourir comme le pauvre François de Paule, que comme le roi Louis XI? Que si nous voulons mourir comme lui, il faudroit vivre aussi comme lui. Sa vie a donc été bienheureuse. Il est vrai qu'il s'est affligé par diverses austérités; mais souffrant pour l'amour de celui qui seul avoit gagné ses affections, sa charité charmoit tous ses maux, elle adoucissoit toutes ses douleurs. O puissance de la charité! direz-vous. Mais le voulez-vous voir par l'exemple de saint François; un moment d'audience satisfera ce pieux désir.

SECOND POINT.

Ne vous étonnez pas, chrétiens, si dans une vie si dure, si laborieuse, l'admirable François de Paule a toujours un air riant et toujours un visage content. Il aimoit, et c'est tout vous dire ; parce que, dit saint Augustin, « celui qui aime, ne travaille pas : » *Qui amat, non laborat* (*in* Joan., *tract.* XLVIII, *n.* 1, *tom*, III, *part.* II, *col.* 614.). Voyez les folles amours du siècle, comme elles triomphent parmi les souffrances. Or la charité de Jésus venant d'une source plus haute, est aussi plus pressante et plus forte : *Charitas Christi urget nos.* Et encore que son cours soit plus réglé, il n'en est pas moins impétueux. Certes, il faut l'avouer, mes chers Frères, à notre grande confusion, que nous entendons peu ce que l'on nous dit de son énergie. Le langage de l'amour de Dieu nous est un langage barbare. Les âmes froides et languissantes, commes les nôtres, ne comprennent pas ces discours, qui sont pleins d'une ardeur si divine : *Non capit ignitum eloquium frigidum pectus*, disoit le dévot saint Bernard (*in Cant. Serm.* LXXIX, *n.* 1, *tom.* I, *col.* 1544.). Si je vous dis que l'amour de Dieu fait oublier toutes choses aux âmes qui en sont frappées ; si je vous dis qu'en étant possédées, elles en perdent le soin de leur corps, qu'elles ne songent presque plus ni à l'habiller, ni à le nourrir; comme peut-être vous ne ressentez pas ces mouvements en vous-mêmes, vous prendrez peut-être ces vérités pour des rêveries agréables; et moi, qui suis bien éloigné d'une expérience si sainte, je ne pourrois jamais vous parler des doux transports de la charité, si je n'empruntois les sentiments des saints Pères.

Ecoutez donc le grand saint Basile, l'ornement de l'Eglise orientale, le rempart de la foi catholique contre la perfidie arienne. Voici comme parle ce saint évêque : « Sitôt que quelque rayon » de cette première beauté commence à paroître » sur nous, notre esprit, transporté par une » ravissante douceur, perd aussitôt la mémoire » de toutes ses autres occupations : il oublie toutes » les nécessités de la vie. Nous aimons tellement » cet amour bienheureux et céleste, que nous ne » pouvons plus sentir d'autres flammes. » Fidèles, que veut-il dire, que nous aimons cet amour tout céleste ? *Cœlestem illum ac planè beatum amantes amorem* (*in Psal.* XLIV. *n.* 6, *tom.* I, *p.* 164.). C'est par l'amour qu'on aime : mais comment se peut-il faire qu'on aime l'amour ? Ah ! c'est que l'âme fidèle, blessée de l'amour de son Dieu, aimant elle sent qu'elle aime, elle s'en réjouit, elle en triomphe de joie; elle commence à s'aimer elle-même, non pas pour elle-même, mais elle s'aime de ce qu'elle aime Dieu : *Cœlestem illum ac planè beatum amantes amorem.* Et cet amour lui plaît tellement, qu'en faisant toutes ses délices, elle regarde tout le reste avec indifférence. C'est ce que dit le tendre et affectueux saint Bernard (*in Cant. Serm.* LXXXIII, *n.* 3, *tom.* I, *col.* 1558.), que celui qui aime, il aime : *Qui amat, amat.* Ce n'est pas, ce semble, une grande merveille. Il aime, c'est-à-dire, il ne sait autre chose qu'aimer ; il aime, et c'est tout, si vous me permettez cette façon de parler familière. L'amour de Dieu, quand il est dans une âme, il change tout en soi-même : il ne souffre ni douleur, ni crainte, ni espérance que celle qu'il donne.

François de Paule, ô l'ardent amoureux! il est blessé, il est transporté, on ne peut le tirer de sa chère cellule, parce qu'il y embrasse son Dieu en paix et en solitude. L'heure de manger arrive : il à une nourriture plus agréable, goûtant les douceurs de la charité. La nuit l'invite au repos : il trouve son véritable repos dans les chastes embrassements de son Dieu. Le Roi le demande avec une extrême impatience : il a affaire, il ne peut quitter ; il est renfermé avec Dieu dans de secrètes communications. On frappe à sa porte avec violence : la charité, qui a occupé tous ses sens par le ravissement de l'esprit, ne lui permet d'entendre autre chose que ce que Dieu lui dit au fond de son cœur dans un saint et ineffable silence. C'est qu'il aime son Dieu, et qu'il aime tellement cet amour, qu'il veut le voir tout seul dans son cœur ; et autant qu'il lui est possible, il en chasse tous les autres mouvements. Comme chacun parle de ce qu'il aime, et que l'aimable François de Paule n'aime que ce saint et divin amour, aussi ne parle-t-il d'autre chose. il avoit gravée bien profondément au fond de son âme cette belle sentence du saint Apôtre : *Omnia vestra in charitate fiant* (1. *Cor.*, XVI. 14.) : « Que toutes vos actions se » fassent en charité. » Allons en charité, disoit-il, faisons par charité : c'étoit la façon de parler ordinaire que ce saint homme avoit toujours à la bouche, fidèle interprète du cœur. De cette sorte, tous ses discours étoient des cantiques de l'amour divin, qui calmoient tous ses mouvements, qui enflammoient ses pieux désirs, qui charmoient toutes les douleurs de cette vie misérable.

Mais encore est-il nécessaire que je tâche de vous faire comprendre la force de cette parole, qui étoit si familière au saint dont nous célébrons

les louanges. Comprenez, comprenez, chrétiens, combien doivent être divins les mouvements des âmes fidèles. L'antiquité profane consacroit toutes nos affections, et en faisoit ses divinités; et l'amour avoit ses temples dans Rome, pour ne pas parler en ce lieu de ceux de la peur, et des autres passions plus basses. Quand ils se sentoient possédés de quelque mouvement extraordinaire, ils croyoient qu'il venoit d'un Dieu, ou bien que ce désir violent étoit lui-même leur Dieu : *An sua cuique Deus fit dira cupido* (VIRG., *Æneid. lib.* IX, *v.* 185.)? Permettez-moi ce petit mot d'un auteur profane, que je m'en vais tâcher d'effacer par un passage admirable d'un auteur sacré. Il n'y a que les chrétiens qui puissent se vanter que leur amour est un Dieu. « Dieu est amour, Dieu est charité, » dit le bien-aimé disciple : *Deus charitas est* (1. JOAN., IV. 16.). « Et puisque Dieu est charité, poursuit-il, » celui qui demeure en charité, demeure en » Dieu, et Dieu en lui : » *Et qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo.* O divine théologie! Comprendrons-nous bien ce mystère? Oui, certes, nous le comprendrons avec l'assistance divine, en suivant les vestiges des anciens docteurs.

Pour cela, élevez vos esprits jusqu'aux choses les plus hautes, que la foi chrétienne nous représente. Contemplez dans la Trinité adorable le Père et le Fils, qui, enflammés l'un pour l'autre par le même amour, produisent un torrent de flammes, un amour personnel et subsistant, que l'Ecriture appelle le Saint-Esprit; amour qui est commun au Père et au Fils, parce qu'il procède du Père et du Fils. C'est ce Dieu qui est charité, selon que dit l'apôtre saint Jean : *Deus charitas est.* Car de même que le Fils de Dieu procédant par intelligence, il est intelligence, et par soi; ainsi le Saint-Esprit procédant par amour, est amour. C'est pourquoi le dévot saint Bernard voulant nous exprimer que le Saint-Esprit est amour, il l'appelle le baiser de la bouche de Dieu, un fleuve de joie, un fleuve de vin pur, un fleuve de feu céleste, un qui vient de deux, qui unit les deux, lien vital et vivant : *Unus ex duobus, uniens ambos, vivificum gluten* (*in Cant. Serm.* VIII, *n.* 2, *tom.* I, *col.* 1285. *In Ascens. Dom. Serm.* V. *n.* 12, *tom.* I, *col.* 926. *In Fest. Pent. Serm.* III, *n.* I, *tom.* I, *col.* 933.). En quoi il suit la profonde théologie de son maître saint Augustin, qui appelle le Saint-Esprit le lien commun du Père et du Fils (S. AUG., *Serm.* LXXI, *n.* 18, *tom.* V, *col.* 392. *Serm.* CCXIII, *n.* 6, *t.* V, *col.* 941. *Enchir. cap.* LVI, *n.* 15, *tom.* VI. p. 217.); et de là vient que les Pères l'ont appelé le saint complément de la Trinité (S. BASIL., *lib. de Spir. sancto, cap.* XVIII, *n.* 45, *tom.* III, *p.* 38.); d'autant que l'union, c'est ce qui achève les choses : tout est accompli quand l'union est faite, on ne peut plus rien ajouter.

C'est donc ce Dieu charité, qui est l'amour du Père et du Fils, qui descendant en nos cœurs y opère la charité. « Celui, dit saint Augustin, qui » lie la société du Père et du Fils, c'est lui qui » lie la société et entre nous, et avec le Père et » le Fils. Ils nous réduisent en un par le Saint-» Esprit, qui est commun à l'un et à l'autre, qui » est Dieu et amour de Dieu : » *Quod ergo commune est Patri et Filio, per hoc nos voluerunt habere communionem et inter nos et secum, et per illud donum nos colligere in unum quod ambo habent unum, hoc est, per Spiritum sanctum Deum et donum Dei* (S. AUG., *Serm.* LXXI, *n.* 18, *tom.* V. *col.* 392.). C'est donc le Saint-Esprit, qui étant dès l'éternité le lien du Père et du Fils, puis se communiquant à nous par une miséricordieuse condescendance, nous attache premièrement à Dieu par un pur amour, et par le même nœud nous unit les uns aux autres. Telle est l'origine de la charité, qui est la chaîne qui lie toutes choses : c'est ce Dieu charité. Il n'est pas plutôt en nos âmes, que lui, qui est amour et charité, il les embrase de ses feux, il y coule un amour qui lui ressemble en quelque sorte : à cause qu'il est le Dieu charité, il nous donne la charité. Remplis de cet amour, qui procède du Père et du Fils, nous aimons le Père et le Fils, et nous aimons aussi avec le Père et le Fils cet amour bienheureux qui nous fait aimer le Père et le Fils, dit saint Augustin. Ne vous souvient-il pas de ce que nous disions tout à l'heure, que nous aimions l'amour? C'est le sens profond de cette parole de saint Basile, que nous n'avions pour lors que légèrement effleuré. Ce baiser divin, souvenez-vous que c'est saint Bernard qui appelle ainsi le Saint-Esprit, ce baiser mutuel que le Père et le Fils se donnent dans l'éternité, et qu'ils nous donnent après dans le temps, nous nous le donnons les uns aux autres par un épanchement d'amour. C'est en cette manière que la charité passe du ciel en la terre, du cœur de Dieu, dans le cœur de l'homme, où, comme dit l'Apôtre (*Rom.*, V. 5.), « elle est ré-» pandue par le Saint-Esprit qui nous est donné. » Par où vous voyez ces deux choses, que le Saint-Esprit nous est donné, et que par lui la charité nous est donnée; et partant, il y a en nos cœurs,

premièrement la charité incréée, qui est le Saint-Esprit, et après, la charité créée qui nous es donnée par le Saint-Esprit. De là vient que l'apôtre saint Jean, qui a dit que Dieu est charité, dit dans le même endroit que la charité est de Dieu : *Charitas ex Deo est* (1. Joan., iv. 7.). Car le Saint-Esprit n'est pas plutôt dans nos âmes, que, les embrasant de ses feux, il y coule un amour qui lui est en quelque sorte semblable : étant le Dieu charité, il y opère la charité. C'est pourquoi l'apôtre saint Jean, considérant le ruisseau dans sa source, et la source dans le ruisseau, prononce cette haute parole que « Dieu est charité, » et que, « qui demeure en charité, demeure en Dieu, » et Dieu en lui. »

Que dirai-je maintenant de vous, ô admirable François de Paule, qui n'avez que la charité dans la bouche, parce que vous n'avez que la charité dans le cœur. Je ne m'étonne pas, chrétiens, de ce que dit de ce saint personnage le judicieux Philippe de Comines, qui l'avoit vu souvent en la Cour de Louis XI : « Je ne pense, dit-il, » jamais avoir vu homme vivant de si sainte vie, » où il semblât mieux que le Saint-Esprit parloit » par sa bouche. » C'est que ses paroles et son action étant animées par la charité, sembloient n'avoir rien de mortel, mais faisoient éclater tout visiblement l'opération de l'Esprit de Dieu, souverain moteur de son âme. De là vient ce que remarque le même auteur, que bien qu'il fût ignorant et sans lettres, il parloit si bien des choses divines, et dans un sens si profond, que tout le monde en étoit étonné. C'est que ce maître tout-puissant l'enseignoit par son onction. Enfin, c'étoit par sa charité qu'il sembloit avoir sur toutes les créatures un commandement absolu; parce que, uni à Dieu par une amitié si sincère, il étoit comme un Dieu sur la terre, selon ce que dit l'apôtre saint Paul, que « qui s'attache à Dieu » est un même esprit avec lui : » *Qui autem adhæret Domino, unus spiritus est* (1. *Cor.*, vi. 17.).

C'est une chose admirable, que la miséricorde de notre Dieu ait porté cette majesté souveraine à se rabaisser jusqu'à nous, non-seulement par une amitié cordiale, mais encore quelquefois, si je l'ose dire, par une étroite familiarité. « Je » viens, dit-il, frapper à la porte; si quelqu'un » m'ouvre, j'entrerai avec lui, et je souperai » avec lui, et lui avec moi : » *Ecce sto ad ostium et pulso; si quis audierit vocem meam, et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum, et cœnabo cum illo, et ipse mecum* (*Apocalyp.*, iii. 20.). Se peut-il rien de plus libre? François de Paule, ce bon ami, étant ainsi familier avec Dieu à cause de son innocence, il disposoit librement des biens de son Dieu, qui sembloit lui avoir tout mis à la main. Aussi certes, s'il m'est permis de parler comme nous parlons dans les choses humaines, ce n'étoit pas une connoissance d'un jour. Le saint homme François de Paule, ayant commencé sa retraite à douze ans, et ayant toujours donné dès sa tendre enfance des marques d'une piété extraordinaire, il y a grande apparence qu'il a toujours conservé l'intégrité baptismale; et ce sont ces âmes que Dieu chérit, ces âmes toujours fraîches et toujours nouvelles; qui, gardant inviolablement leur première fidélité, après une longue suite d'années paroissent telles devant sa face, aussi saintes, aussi innocentes, qu'elles sortirent des eaux du baptême. Et c'est, mes frères, ce qui me confond O Dieu de mon cœur, quand je considère que cette âme si chaste, si virginale, cette âme qui est toujours demeurée dans la première enfance du saint baptême, fait une pénitence si rigoureuse, je frémis jusqu'au fond de l'âme. Fidèles, quelle indignité! Les innocents font pénitence, et les criminels vivent dans les délices.

O sainte pénitence, autrefois si honorée dans l'Eglise, en quel endroit du monde t'es-tu maintenant retirée? Elle n'a plus aucun rang dans le siècle : rebutée de tout le monde, elle s'est jetée dans les cloîtres; et néanmoins ce n'est pas là qu'elle est le plus nécessaire. C'est là que se retirent les personnes les plus pures; et nous qui demeurons dans les attachements de la terre, nous que les vains désirs du siècle embarrassent en tant de pratiques criminelles, nous nous moquons de la pénitence, qui est le seul remède de nos désordres. Consultons-nous dans nos consciences : sommes-nous véritablement chrétiens? Les chrétiens sont les enfants de Dieu, et les enfants de Dieu sont poussés par l'Esprit de Dieu; et ceux qui sont poussés par l'Esprit de Dieu, la charité de Jésus les presse. Hélas! oserions-nous bien dire que l'amour de Jésus nous presse, nous qui n'avons d'empressement que pour les biens de la terre, qui ne donnons pas à Dieu un moment de temps bien entier? Chauds pour les intérêts du monde, froids et languissants pour le service du Sauveur Jésus. Certes, si nous étions, je ne dis pas pressés, nous n'en sommes plus à ces termes, mais si nous étions tant soit peu émus par la charité de Jésus, nous ne ferions pas tant de résolutions inutiles : le saint jour de Pâques ne nous verroit pas toujours chargés des mêmes crimes, dont nous nous sommes confessés les

années passées. Fidèles, qui vous étonnez de tant de fréquentes rechutes, ha! que la cause en est bien visible! Nous ne voulons point nous faire de violence, nous voulons trop avoir nos commodités ; et les commodités nous mènent insensiblement dans les voluptés : ainsi accoutumés à une vie molle, nous ne pouvons souffrir le joug de Jésus. Nous nous impatientons contre Dieu des moindres disgrâces qui nous arrivent, au lieu de les recevoir de sa main pour l'expiation de nos fautes ; et dans une si grande délicatesse, nous pensons pouvoir honorer les saints, nous faisons nos dévotions à la mémoire de François de Paule. Est-ce honorer les saints, que de condamner leur vie par une vie toute opposée? Est-ce honorer les saints, que d'entendre parler de leurs vertus, et n'être pas touchés du désir de les imiter? Est-ce honorer les saints, que de regarder le chemin par lequel ils sont montés dans le ciel, et de prendre une route contraire?

Figurez-vous, mes frères, que le vénérable François de Paule vous paroît aujourd'hui sur ces terribles autels, et qu'avec sa gravité et sa simplicité ordinaire : Chrétiens, vous dit-il qu'êtes-vous venus faire en ce temple? Ce n'est pas pour m'y rendre vos adorations : vous savez qu'elle ne sont dues qu'à Dieu seul. Vous voulez peut-être que je m'intéresse dans vos folles prétentions. Vous me demandez une vie aisée, à moi qui ai mené une vie toujours rigoureuse. Je présenterai volontiers vos vœux à notre grand Dieu, au nom de son cher Fils Jésus-Christ, pourvu que ce soit des vœux qui paroissent dignes de chrétiens. Mais apprenez de moi, que si vous désirez que nous autres amis de Dieu priions pour vous notre commun Maître, il veut que vous craigniez ce que nous avons craint, et que vous aimiez ce que nous avons aimé sur la terre. En vivant de la sorte, vous nous trouverez de vrais frères et de charitables intercesseurs.

Allons donc tous ensemble, fidèles, allons rendre les vrais honneurs à l'humble François de Paule. Je vous ai apporté en ce lieu des reliques de ce saint homme : l'odeur qui nous reste de sa sainteté, et la mémoire de ses vertus, c'est ce qu'il a laissé sur la terre de meilleur et de plus utile : ce sont les reliques de son âme. Baisons ces précieuses reliques, enchâssons-les dans nos cœurs comme dans un saint reliquaire. Ne souhaitons pas une vie si douce ni si aisée; ne soyons pas fâchés quand elle sera détrempée de quelques amertumes. Le soldat est trop lâche, qui veut avoir tous ses plaisirs pendant la campagne ; le laboureur est indigne de vivre, qui ne veut point travailler avant la moisson. Et toi, dit Tertullien (*de Spectac. n.* 28.), tu es trop délicat chrétien, si tu désires les voluptés même dans le siècle. Notre temps de délices viendra; c'est ici le temps d'épreuve et de pénitence. Les impies ont leur temps dans le siècle, parce que leur félicité ne peut pas être éternelle : le nôtre est différé après après cette vie, afin qu'il puisse s'étendre dans les siècles des siècles. Nous devons pleurer ici-bas, pendant qu'ils se réjouissent : quand l'heure de notre triomphe sera venue, ils commenceront à pleurer. Gardons-nous bien de rire avec eux, de peur de pleurer aussi avec eux ; pleurons plutôt avec les saints, afin de nous réjouir en leur compagnie. Gémissons en ce monde, comme a fait le pauvre François; soyons imitateurs de sa pénitence, et nous serons compagnons de sa gloire. *Amen.*

PANÉGYRIQUE

DE

L'APOTRE SAINT PIERRE.

Divers états de son amour pour Jésus-Christ. Quelle a été la cause de sa chute, et par quels degrés son amour est parvenu au comble de la perfection.

Simon Joannis, amas me?... Domine, tu omnia nosti, tu scis quia amo te.

Simon, fils de Jean, m'aimes-tu?.... Seigneur, vous savez toutes choses, et vous n'ignorez pas que je vous aime (Joan., xxi. 17.).

C'est sans doute, mes frères, un spectacle bien digne de notre curiosité, que de considérer le progrès de l'amour de Dieu dans les âmes. Quel agréable divertissement ne trouve-t-on pas à contempler de quelle manière les ouvrages de la nature s'avancent à leur perfection par un accroissement insensible! Combien ne goûte-t-on pas de plaisir à observer le succès des arbres qu'on a entés dans un jardin, l'accroissement des blés, le cours d'une rivière! On aime à voir comment d'une petite source elle va se grossissant peu à peu, jusqu'à ce qu'elle se décharge en la mer. Ainsi c'est un saint et innocent plaisir de remarquer les progrès de l'amour de Dieu dans les cœurs. Examinons-les en saint Pierre.

Son amour a été premièrement imparfait ; et celui qu'il ressentoit pour le Fils de Dieu, tenoit plus d'une tendresse naturelle que de la charité divine. De là vient qu'il étoit foible, languissant, et n'avoit qu'une ferveur de peu de durée. Ce qu'il y avoit de plus dangereux, c'est que cette

ardeur inconstante, qui ne le rendoit pas ferme, le faisoit superbe et présomptueux : voilà le premier état de son amour. Mais le foible de cet amour languissant ayant enfin paru dans sa chute, cet Apôtre se défiant de soi-même, se releva de sa ruine, plus fort et plus vigoureux par l'humilité qu'il avoit acquise : voilà quel est le second degré. Et enfin cet amour qui s'étoit fortifié par la pénitence, fut entièrement perfectionné par le sacrifice de son martyre. C'est ce qu'il nous faut remarquer en la personne de notre Apôtre, en observant avant toutes choses que ce triple progrès nous est expliqué dans le texte de notre évangile.

Car n'est-ce pas pour cette raison que Jésus demande trois fois à saint Pierre : « Pierre » m'aimes-tu ? » Il ne se contente pas de sa première réponse : « Je vous aime, dit-il, Seigneur. » Mais peut-être que c'est de cet amour foible, dont l'ardeur indiscrète le transportoit avant sa chute; s'il est ainsi, ce n'est pas assez. De là vient que Jésus réitère la même demande; et il ne se contente pas que Pierre lui réponde encore de même : car il ne suffit pas que son amour soit fortifié par la pénitence, il faut qu'il soit consommé par le martyre. C'est pourquoi il le presse plus vivement, et le disciple lui répond avec une ardeur non pareille : « Vous savez, Seigneur que » je vous aime. » Tellement que notre Sauveur voyant son amour élevé au plus haut degré où il peut monter en ce monde, il ne l'interroge pas davantage, et il lui dit : « Suis-moi. » Et où? à la croix où tu seras attaché avec moi : *Extendes manus tuas* (Joan., xxi. 18.); marquant par là le dernier effort que peut faire la charité. Car point de charité plus grande ici-bas que celle qui conduit à donner sa vie pour Jésus-Christ : *Majorem charitatem nemo habet* (*Ibid.*, xv. 13.). Ainsi paroissent dans notre évangile ces trois états de l'amour que saint Pierre a ressenti pour le Fils de Dieu; et suivant les traces de l'Ecriture, nous vous ferons voir aussi, premièrement son amour imparfait et foible par le mélange des sentiments de la chair; secondement son amour épuré et fortifié par les larmes de la pénitence; troisièmement son amour consommé et perfectionné par la gloire du martyre.

PREMIER POINT.

Il semble que ce soit faire tort à l'amour que saint Pierre avoit pour son maître, que de dire qu'il ait été imparfait. Le premier pas qu'il fait, c'est de quitter toutes choses pour l'amour de lui : *Ecce nos reliquimus omnia* (Matth., xix. 27.). Et peut-il témoigner un plus grand amour que lorsqu'il lui dit avec tant de force : « A qui » irons-nous? vous avez les paroles de la vie » éternelle : » *Ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes* (Joan., vi. 69.). Toutefois son amour étoit imparfait, parce qu'il tenoit beaucoup plus d'une tendresse naturelle qu'il avoit pour Jésus-Christ, que d'une charité véritable. Pour l'entendre, il faut remarquer quelle sorte d'amour Jésus-Christ veut que l'on ait pour lui. Il ne veut pas que l'on aime simplement sa gloire, mais encore son abaissement et sa croix. C'est pourquoi nous voyons en plusieurs endroits, que lorsque sa grandeur paroît davantage, il rappelle aussitôt les esprits au souvenir de sa mort : *Loquebantur de excessu* (Luc., ix. 31.). C'est de quoi il entretenoit, à sa glorieuse transfiguration, Moïse et Elie; de même en plusieurs endroits de l'évangile, on voit qu'il a un soin tout particulier de ne laisser jamais perdre de vue ses souffrances (*Voyez le Sermon du Nom de Jésus*, Vocabis nomen ejus. *tom.* i, *pag.* 159 *et suiv.*). Ainsi pour l'aimer d'un amour parfait, il faut surmonter cette tendresse naturelle qui voudroit le voir toujours dans la gloire, afin de prendre un amour fort et vigoureux qui puisse le suivre dans l'ignominie. C'est ce que saint Pierre ne pouvoit pas goûter. Il avoit de la charité; mais cette charité étoit imparfaite, à cause d'une affection plus basse qui se mêloit avec elle. C'est ce que nous voyons clairement au chap. xvi de saint Matthieu.

« Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, » s'écrie cet apôtre : » *Tu es Christus, Filius Dei vivi.* Il dit cela non-seulement avec beaucoup de lumière, mais avec beaucoup d'ardeur. C'est pourquoi il est heureux, *Beatus*, parce qu'il avoit la foi, et la foi opérante par la charité. Cette ardeur ne tenoit rien de la terre; la chair et le sang n'y avoient aucune part : *Caro et sanguis non revelavit tibi* (Matth., xvi. 17.). Mais voyons ce qui suit après.

Jésus-Christ voyant sa gloire si hautement confessée par la bouche de Pierre, commence, selon son style ordinaire, à parler de ses abaissements. « Dès lors il déclara à ses disciples, » qu'il falloit qu'il souffrît beaucoup et qu'il fût » mis à mort : » *Exinde cœpit Jesus ostendere discipulis suis, quoniam oporteret eum multa pati, et occidi* (Matth., xvi. 21.). Et aussitôt ce même Pierre, qui avoit si bien reconnu la vérité en confessant la grandeur du Sauveur du monde, ne la peut plus souffrir dans ce qu'il déclare de sa bassesse. « Sur quoi Pierre le pre-

» nant à part, se mit à le reprendre en lui disant : » A Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne vous arri- » vera pas : » *Cœpit increpare illum : Absit à te, Domine, non erit tibi hoc* (MATTH., XVI. 22.). Ne voyez-vous pas, chrétiens, qu'il n'aime pas Jésus-Christ comme il faut. Il ne connoît pas le mystère du Verbe fait chair, c'est-à-dire, le mystère d'un Dieu abaissé. Il confesse avec joie ses grandeurs, mais il ne peut supporter ses humiliations : de sorte qu'il ne l'aime pas comme Sauveur ; puisque ses abaissements n'ont pas moins de part à ce grand ouvrage, que sa grandeur divine et infinie. Quelle est la cause de la répugnance qu'avoit cet Apôtre à reconnoître ce Dieu abaissé? C'étoit cette tendresse naturelle qu'il avoit pour le Fils de Dieu, par laquelle il le vouloit voir honoré à la manière que les hommes le désirent. C'est pourquoi le Sauveur lui dit : « Retire-toi de moi, Satan, tu m'es » à scandale ; car tu n'as pas le sentiment des » choses divines, mais seulement de ce qui re- » garde les hommes (*Ibid.*, 23.). » Voyez l'opposition. Là il dit : Barjona, fils de la colombe ; ici, Satan. Là il dit : Tu es une pierre sur laquelle je veux bâtir ; ici, Tu es une pierre de scandale pour faire tomber. Là, *Caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus;* ici à l'opposite, *Non sapis ea quæ Dei sunt, sed ea quæ hominum.* D'où vient qu'il lui parle si différemment, sinon à cause de ce mélange qui rend sa charité imparfaite? Il a de la charité : *Caro et sanguis nonrevelavit* : il a un amour naturel qui ne veut que de la gloire, et fuit les humiliations : *Non sapis quæ Dei sunt.* C'est pourquoi, quand on prend son maître, il frappe de son épée, ne pouvant souffrir cet affront. Aussi Jésus-Christ lui dit (JOAN., XVIII. 11.) : « Quoi, je ne boirai » pas le calice que mon Père m'a donné à boire? » *Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum?*

C'est ce mélange d'amour naturel, qui rendoit sa charité lente ; car cet amour l'embarrasse, quoiqu'il semble aller à la même fin. Comme si vous liez deux hommes ensemble, dont l'un soit agile et l'autre pesant, et qu'en même temps vous leur ordonniez de courir dans la même voie : quoiqu'ils aillent au même but, néanmoins ils s'embarrassent l'un l'autre ; et pendant que le plus dispos veut aller avec diligence, retenu et accablé par la pesanteur de l'autre, souvent il ne peut plus avancer, souvent même il tombe, et ne se relève qu'à peine. Ainsi en est-il de ces deux amours. Tous deux, ce semble, vont à Jésus-Christ. Celui-là, divin et céleste, l'aime d'un amour que la chair et le sang ne peuvent inspirer; et l'autre est porté pour lui de cette tendresse naturelle, que nous avons tant de fois décrite. Le premier est lié avec le dernier ; et étant enveloppé avec lui, non-seulement il est retardé, mais encore porté par terre par la pesanteur qui l'arrête.

C'est pourquoi vous voyez l'amour de saint Pierre, toujours chancelant, toujours variable. Il voit son Maître, et il se jette dans les eaux pour venir à lui ; mais un moment après il a peur, et mérite que Jésus lui dise : *Modicæ fidei, quare dubitasti* (MATTH., XIV. 31.)? « Homme » de peu de foi, pourquoi as-tu douté? » Quand le Sauveur lui prédit sa chute, il se laisse si fort transporter par la chaleur de son amour indiscret, qu'il donne le démenti à son Maître ; mais attaqué par une servante, il le renie avec jurement. Qui est cause de cette chute, sinon sa témérité? Et qui l'a rendu téméraire, sinon cet amour naturel qu'il sentoit pour le Fils de Dieu? il s'imaginoit qu'il étoit ferme, parce qu'il expérimentoit qu'il étoit ardent; et il ne considéroit pas que la fermeté vient de la grâce, et non pas des efforts de la nature : tellement qu'étant tout ensemble et foible et présomptueux; déçu par son propre amour, il promet beaucoup; et surpris par sa foiblesse, il n'accomplit rien : au contraire, il renie son Maître ; et pendant que la lâcheté des autres fait qu'ils évitent la honte de le renier par celle de leur fuite, le courage foible de saint Pierre fait qu'il le suit, pour le lui faire quitter plus honteusement : de sorte qu'il semble que son amour ne l'engage à un plus grand combat, que pour le faire tomber d'une manière plus ignominieuse.

Ainsi se séduisent eux-mêmes ceux qui n'aiment pas Jésus-Christ selon les sentiments qu'il demande, c'est-à-dire, qui n'aiment pas sa croix, qui attendent de lui des prospérités temporelles, qui le louent quand ils sont contents, qui l'abandonnent sur la croix et dans les douleurs. Leur amour ne vient pas de la charité qui ne cherche que Dieu, mais d'une complaisance qu'ils ont pour eux-mêmes : c'est pourquoi ils sont téméraires; parce que la nature est toujours orgueilleuse, comme la charité est toujours modeste. Voilà les causes de la langueur et ensuite de la chute de notre Apôtre. Mais voyons son amour épuré et fortifié par les larmes de la pénitence.

SECOND POINT.

Saint Augustin nous apprend (*de Civit. Dei*,

lib. XIV, *cap.* XIII, *tom.* VII, *col.* 366.) qu'il est utile aux superbes de tomber; parce que leur chute leur ouvre les yeux, qu'ils avoient aveuglés par leur amour-propre. C'est ce que nous voyons en la personne de notre Apôtre. Il a vu que son amour l'avoit trompé. Il se figuroit qu'il étoit ferme, parce qu'il se sentoit ardent, et il se fioit sur cette ardeur; mais ayant reconnu par expérience que cette ardeur n'étoit pas constante, tant que la nature s'en mêloit, il a purifié son cœur pour n'y laisser brûler que la charité toute seule. Et la raison en est évidente; car de même que dans la comparaison que j'ai déjà faite d'un homme dispos, qui court dans la même carrière avec un autre pesant et tardif, l'expérience ayant appris au premier que le second l'empêche et le fait tomber, l'oblige aussi à rompre les liens qui l'attachoient avec lui : ainsi l'apôtre saint Pierre ayant reconnu que le mélange des sentiments naturels rendoit sa charité moins active, et enfin en avoit éteint toute la lumière, il a séparé bien loin toutes ces affections qui venoient du fond de la nature, pour laisser aller la charité toute seule. Que me sert, disoit-il, en pleurant amèrement sa chute honteuse, que me sert cette ardeur indiscrète, à laquelle je me suis laissé séduire? Il faut éteindre ce feu volage, qui s'exhale par son propre effort et se consume par sa propre violence, et ne laisser agir en mon âme que celui de la charité, qui s'accroît continuellement par son exercice. C'est ce qui lui fait dire, aussi-bien qu'à son collègue saint Paul : « Si nous avons » connu Jésus-Christ selon la chair, maintenant » nous ne le connoissons plus de cette sorte : » *Et si cognovimus secundùm carnem Christum, sed nunc jam non novimus* (2. *Cor.*, v. 16.). La chair, qui se plaît dans la pompe du monde, ne veut voir Jésus-Christ que dans sa gloire, et ne peut supporter son ignominie. Mais la charité ne l'aime pas moins sur le Calvaire que sur le Thabor; et je devois avoir dit du premier ce que j'ai dit autrefois de l'autre : « Il nous » est bon d'être ici : » *Bonum est nos hic esse* (MATTH., XVII. 4.).

Voilà donc saint Pierre changé, et sa chute l'a rendu savant. Car sachant qu'un empire très noble et très souverain étoit préparé à notre Sauveur, il ne pouvoit comprendre qu'il le pût jamais conserver au milieu des ignominies, auxquelles il disoit si souvent lui-même que sa sainte humanité étoit destinée : si bien que ne pouvant concilier ces deux vérités, le désir ardent qu'il avoit de voir Jésus-Christ régnant, l'empêchoit de reconnoître Jésus-Christ souffrant. Mais sa chute l'a désabusé de cette erreur : car dans la chaleur de son crime, ayant senti son cœur amolli par un seul regard de son maître, il est convaincu par sa propre expérience qu'il n'a rien perdu de sa puissance, pour être entre les mains des bourreaux. Il voit ce Jésus méprisé, ce Jésus abandonné aux soldats, régner en victorieux sur les cœurs les plus endurcis. Il croyoit qu'il perdroit son empire parmi les supplices; et il sent par expérience que jamais il n'a régné plus absolument. Ses yeux, quoique déjà tout meurtris, ne laissent pas, par un seul regard, de faire couler des larmes amères. Ainsi, persuadé par sa chute, et par les larmes de sa pénitence, que le royaume de Jésus-Christ se conserve et s'établit par sa croix, il purifie son amour par cette pensée; et lui, qui avoit tant de répugnance à considérer Jésus-Christ en croix, reconnoît avec une fermeté incroyable, que son règne et son pouvoir est en la croix. « Que toute la maison » d'Israël sache donc très certainement que Dieu » a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez » crucifié : » *Certissimè sciat ergo omnis domus Israel, quia et Dominum eum et Christum fecit Deus, hunc Jesum quem vos interemistis* (*Act.*, II. 36.).

Voilà donc saint Pierre changé, le voilà fortifié par la pénitence. Son amour n'est plus foible, parce qu'il n'est plus présomptueux; et il n'est plus présomptueux, parce que ce n'est plus un amour mêlé des inclinations naturelles, mais une charité toute pure, laquelle, comme dit saint Paul (1. *Cor.*, XIII. 4, 5.), n'est jamais superbe ni ambitieuse. Cet amour imparfait et son orgueil tout ensemble ont été brisés par sa chute; et étant devenu humble, il devient ensuite invincible. Il n'avoit pas eu la force de résister à une servante, et le voilà qui tient tête à tous les magistrats de Jérusalem. Là, il n'ose pas confesser son maître; ici, il répond constamment que non-seulement il ne veut pas, mais encore qu'il ne peut pas refuser sa voix pour rendre témoignage à ses vérités : *Non possumus* (*Act.*, IV. 20.). Comme un soldat, qui dans le commencement du combat ayant été surpris par la crainte, se seroit abandonné à la fuite, tout à coup rougissant de sa foiblesse, et piqué d'une noble honte et d'une juste indignation contre son courage qui lui a manqué, revient à la mêlée fortifié par sa défaite; et pour réparer sa première faute, il se jette où le péril est le plus certain. Ainsi l'apôtre saint Pierre, [profondément humilié de sa chute, et pénétré de la plus vive douleur de son infidélité envers son divin Maître,

ne craint pas de s'exposer à tous les effets de la haine et de la fureur des Juifs, pour lui [témoigner la sincérité de son repentir, et lui prouver l'ardeur de son zèle.] Apprenons donc que la pénitence nous doit donner de nouvelles forces pour combattre le péché, et faire régner Jésus-Christ sur nos cœurs. C'est par-là que nous montrerons la vérité de notre douleur, et que notre amour allant toujours se perfectionnant parmi nos victoires et nos sacrifices, pourra être enfin à jamais affermi, comme celui du saint Apôtre, par le dernier effort d'une charité insurmontable.

TROISIÈME POINT.

Petre, amas me? « Pierre, m'aimez-vous? » Jésus-Christ l'interroge trois fois, pour montrer que la charité est une dette qui ne peut jamais être entièrement acquittée, et que ce divin Maître ne laisse pas d'exiger dans le temps même que l'on la paye, parce que cette dette est de nature qu'elle s'accroît en la payant. Pierre depuis le moment de sa conversion, pour acquitter dignement cette dette, n'a cessé de croître dans l'amour de son divin Maître; et son amour, par ces différents progrès, est enfin parvenu à un degré si éminent, qu'il ne sauroit atteindre ici-bas à une plus haute perfection.

C'est à cette heure que notre Apôtre est fondé plus que jamais à répondre au divin Sauveur : « Vous savez que je vous aime; » puisque son amour, mis à la plus grande épreuve que l'homme puisse porter, triomphe des tourments et de la mort même. Ni l'attache à la vie, ni l'opprobre d'un supplice ignominieux, ni la douleur d'un martyre cruel et long, ne peuvent ralentir son ardeur. Que dis-je? ils ne servent qu'à l'animer de plus en plus, par le désir dont son cœur est possédé de se sacrifier pour celui qu'il aime si fortement; et loin de trouver rien de trop pénible dans l'amertume de ses souffrances, il veut encore y ajouter de son propre mouvement une circonstance non moins dure, pour exprimer plus vivement les sentiments de son profond abaissement devant son Maître, pour lui faire comme une dernière amende honorable de ses infidélités passées, et l'adorer dans le plus parfait anéantissement de lui-même. Tant il est vrai que l'amour de saint Pierre est à présent aussi fort que la mort, que son zèle est inflexible comme l'enfer, que ses lampes sont des lampes de feu, que sa flamme est toute divine; et que, s'il a succombé autrefois à la plus foible épreuve, désormais les grandes eaux ne pourront l'éteindre, et les fleuves de toutes les tentations réunies n'auront point la force de l'étouffer (*Cant.*, VIII. 6, 7.).

Quel contraste, mes frères, entre nous et ce grand Apôtre! Si Jésus-Christ nous demandoit ainsi qu'à lui : « M'aimez-vous? » *Amas me?* qui répondra : Seigneur, je vous aime? Tous le diront; mais prenons garde. L'hypocrisie le dit; mais c'est une feinte. La présomption le dit; mais c'est une illusion. L'amour du monde le dit; mais c'est un intérêt, qui n'aime Jésus-Christ que pour être heureux sur la terre. Qui sont ceux qui le disent véritablement? Ceux qui l'aiment jusque sur la croix; ceux qui sont prêts à tout perdre pour lui demeurer fidèles, à tout souffrir pour être consommés dans son amour.

PANÉGYRIQUE

DE

L'APOTRE SAINT PAUL.

Comment le grand Apôtre dans ses prédications, dans ses combats, dans le gouvernement ecclésiastique est-il toujours foible, et triomphe-t-il de tous les obstacles par ses foiblesses mêmes.

Placeo mihi in infirmitatibus meis : cùm enim infirmor, tunc potens sum.

Je ne me plais que dans mes foiblesses : car lorsque je me sens foible, c'est alors que je suis puissant (2. *Cor.*, XII. 10.).

Dans le dessein que je me propose de faire aujourd'hui le panégyrique du plus illustre des prédicateurs et du plus zélé des apôtres, je ne puis vous dissimuler que je me sens moi-même étonné de la grandeur de mon entreprise. Quand je rappelle à mon souvenir tant de peuples que Paul a conquis, tant de travaux qu'il a surmontés, tant de mystères qu'il a découverts, tant d'exemples qu'il nous a laissés d'une charité consommée, ce sujet me paroît si vaste, si relevé, si majestueux, que mon esprit se trouvant surpris, ne sait ni où s'arrêter dans cette étendue, ni que tenter dans cette hauteur, ni que choisir dans cette abondance; et j'ose bien me persuader qu'un ange même ne suffiroit pas pour louer cet homme du troisième ciel.

Mais, ce qui m'étonne le plus, c'est que cet amour mêlé de respect que je sens pour le divin Paul, et duquel j'espérois de nouvelles forces dans un ouvrage qui tend à sa gloire, s'est tourné ici contre moi, et a confondu long-temps mes pensées; parce que, dans la haute idée que j'avois conçue de l'Apôtre, je ne pouvois rien dire qui lui fût égal, et il ne permettoit rien qui fût au-dessous.

Que me reste-t-il donc, chrétiens, après vous avoir confessé ma foiblesse et mon impuissance, sinon de recourir à celui qui a inspiré à saint Paul les paroles que j'ai rapportées? *Cùm infirmor, tunc potens sum*, « Je suis puissant, lorsque » je suis foible. » Après ces beaux mots de mon grand Apôtre, il ne m'est plus permis de me plaindre; et je ne crains pas de dire avec lui, que « je me plais dans cette foiblesse, » qui me promet un secours divin : *Placeo mihi in infirmitatibus*. Mais pour obtenir cette grâce, il nous faut encore recourir à celle dans laquelle le mystère ne s'est accompli qu'après qu'elle a reconnu qu'il passoit ses forces : c'est la bienheureuse Marie, que nous saluerons en disant, *Ave*.

Parmi tant d'actions glorieuses, et tant de choses extraordinaires qui se présentent ensemble à ma vue, quand je considère l'histoire de l'incomparable docteur des Gentils, ne vous étonnez pas, chrétiens, si laissant à part ses miracles et ses hautes révélations, et cette sagesse toute divine et vraiment digne du troisième ciel, qui paroît dans ses écrits admirables, et tant d'autres sujets illustres qui rempliroient d'abord vos esprits de nobles et magnifiques idées, je me réduis à vous faire voir les infirmités de ce grand Apôtre, et si c'est sur ce seul objet que je vous prie d'arrêter vos yeux. Ce qui m'a porté à ce choix, c'est que devant vous prêcher saint Paul, je me suis senti obligé d'entrer dans l'esprit de saint Paul lui-même, et de prendre ses sentiments. C'est pourquoi l'ayant entendu nous prêcher avec tant de zèle, qu'il ne se glorifie que dans ses foiblesses, et que ses infirmités font sa force : *Cùm enim infirmor, tunc potens sum*, je suis les mouvements qu'il m'inspire, et je médite son panégyrique, en tâchant de vous faire voir ces foiblesses toute-puissantes, par lesquelles il a établi l'Eglise, renversé la sagesse humaine, et captivé tout entendement sous l'obéissance de Jésus-Christ.

Entrons donc, avant toutes choses, dans le sens de cette parole, et examinons les raisons pour lesquelles le divin Paul ne se croit fort que dans sa foiblesse : c'est ce qu'il m'est aisé de vous faire entendre. Il se souvenoit, chrétiens, de son Dieu anéanti pour l'amour des hommes; il savoit que si ce grand monde, et ce qu'il enferme en son vaste sein, est l'ouvrage de sa puissance, il avoit fait un monde nouveau, un monde racheté par son sang, et régénéré par sa mort, c'est-à-dire, sa sainte Eglise, qui est l'œuvre de sa foiblesse. C'est ce que regarde saint Paul; et après ces grandes pensées, il jette aussitôt les yeux sur lui-même. C'est là qu'il admire sa vocation : il se voit choisi dès l'éternité, pour être le prédicateur des Gentils; et comme l'Eglise doit être formée de ces nations infidèles, dont il est ordonné l'Apôtre, il s'ensuit manifestement qu'il est le principal coopérateur de la grâce de Jésus-Christ dans l'établissement de l'Eglise.

Quels seront ses sentiments, chrétiens, dans une entreprise si haute, où la Providence l'appelle? l'exécutera-t-il par la force? Mais, outre que la sienne n'y peut pas suffire, le Saint-Esprit lui a fait connoître que la volonté du Père céleste, c'est que cet ouvrage divin soit soutenu par l'infirmité : « Dieu, dit-il (1. *Cor.*, I. 27.), a choisi » ce qui est infirme, pour détruire ce qui est » puissant. » Par conséquent, que lui reste-t-il, sinon de consacrer au Sauveur une foiblesse soumise et obéissante, et de confesser son infirmité; afin d'être le digne ministre de ce Dieu, qui étant si fort par nature, s'est fait infirme pour notre salut? Voilà donc la raison solide pour laquelle il se considère comme un instrument inutile, qui n'a de vertu ni de force qu'à cause de la main qui l'emploie; et c'est pour cela, chrétiens, qu'il triomphe dans son impuissance, et qu'en avouant qu'il est foible, il ose dire qu'il est tout-puissant : *Cùm enim infirmor, tunc potens sum*.

Mais, pour nous convaincre par expérience de la vérité qu'il nous prêche, il faut voir ce grand homme dans trois fonctions importantes du ministère qui lui est commis. Car ce n'est pas mon dessein, Messieurs, de considérer aujourd'hui saint Paul dans sa vie particulière; je me propose de le regarder dans les emplois de l'apostolat, et je les réduis à trois chefs : la prédication, les combats, le gouvernement ecclésiastique.

Entendez ceci, chrétiens, et voyez la liaison nécessaire de ces trois obligations dont le charge son apostolat. Car il falloit premièrement établir l'Eglise, et c'est ce qu'a fait la prédication : mais d'autant que cette Eglise naissante devoit être dès son berceau attaquée par toute la terre, en même temps qu'on l'établissoit, il falloit se préparer à combattre; et parce qu'un si grand établissement se dissiperoit de lui-même, si les esprits n'étoient bien conduits, après avoir si bien soutenu l'Eglise contre ceux qui l'attaquoient au dehors, il falloit la maintenir au-dedans par le bon ordre de la discipline. De sorte que la prédication devoit précéder, parce que la foi commence par l'ouïe : après, les combats devoient suivre; car aussitôt que l'Evangile parut, les persécutions s'élevèrent : enfin le gouvernement ecclésiastique devoit assurer les conquêtes, en

tenant les peuples conquis dans l'obéissance par une police toute divine.

C'est, mes frères, à ces trois choses que se rapportent tous les travaux de l'Apôtre; et nous le pouvons aisément connoître par le récit qu'il en fait lui-même dans ce merveilleux chapitre onzième de la seconde aux Corinthiens. Il raconte premièrement ses fatigues et ses voyages laborieux : et n'est-ce pas la prédication qui les lui faisoit entreprendre, pour porter par toute la terre l'Evangile du Fils de Dieu? Il raconte aussi ses périls et tant de cruelles persécutions qui ont éprouvé sa constance; et voilà quels sont ses combats. Enfin, il ajoute à toutes ses peines les inquiétudes qui le travailloient dans le soin de conduire toutes les églises : *Sollicitudo omnium ecclesiarum* (2. *Cor.*, XI. 28.); et c'est ce qui regarde le gouvernement.

Ainsi, vous voyez en peu de paroles tout ce qui occupe l'esprit de saint Paul : il prêche, il combat, il gouverne : et, Messieurs, le pourrez-vous croire? il est foible dans tous ces emplois. Et premièrement, il est assuré que saint Paul est foible en prêchant, puisque sa prédication n'est pas appuyée, ni sur la force de l'éloquence, ni sur ces doctes raisonnements que la philosophie a rendus plausibles : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis* (1. *Cor.*, II. 4.). Secondement, il n'est pas moins clair qu'il est foible dans les combats; puisque, lorsque tout le monde l'attaque, il ne résiste à ses ennemis qu'en s'abandonnant à leur violence : *Facti sumus sicut oves occisionis* (*Rom.*, VIII. 36.) : il est donc foible en ces deux états. Mais peut-être que parmi ses frères, où la grâce de l'apostolat et l'autorité du gouvernement lui donnent un rang si considérable, ce grand homme paroîtra plus fort? Non, fidèles, ne le croyez pas : c'est là que vous le verrez plus infirme. Il se souvient qu'il est le disciple de celui qui a dit dans son Evangile, qu'il n'est pas venu pour être servi, mais afin de servir lui-même (MATTH., XX. 28.) : c'est pourquoi il ne gouverne pas les fidèles, en leur faisant supporter le joug d'une autorité superbe et impérieuse; mais il les gouverne par la charité, en se faisant infirme avec eux : *Factus sum infirmis infirmus;* et se rendant serviteur de tous : *Omnium me servum feci* (1. *Cor.*, IX. 19, 22.). Il est donc infirme partout, soit qu'il prêche, soit qu'il combatte, soit qu'il gouverne le peuple de Dieu par l'autorité de l'apostolat; et ce qui est de plus admirable, c'est qu'au milieu de tant de foiblesse, il nous dit d'un ton de victorieux qu'il est fort, qu'il est puissant, qu'il est invincible : *Cùm enim infirmor, tunc potens sum.*

Ah! mes frères, ne voyez-vous pas la raison qui lui donne cette hardiesse? C'est qu'il sent qu'il est le ministre de ce Dieu, qui se faisant foible n'a pas perdu sa toute-puissance. Plein de cette haute pensée, il voit sa foiblesse au-dessus de tout. Il croit que ses prédications persuaderont, parce qu'elles n'ont point de force pour persuader; il croit qu'il surmontera dans tous les combats, parce qu'il n'a point d'armes pour se défendre; il croit qu'il pourra tout sur ses frères dans l'ordre du gouvernement ecclésiastique, parce qu'il s'abaissera à leurs pieds, et se rendra l'esclave de tous par la servitude de la charité. Tant il est vrai que dans toutes choses il est puissant en ce qu'il est foible, puisqu'il met la force de persuader dans la simplicité du discours, puisqu'il n'espère vaincre qu'en souffrant, puisqu'il fonde sur sa servitude toute l'autorité de son ministère. Voilà, Messieurs, trois infirmités, dans lesquelles je prétends montrer la puissance du divin Apôtre : soyez, s'il vous plaît, attentifs, et considérez dans ce premier point la foiblesse victorieuse de ses prédications toutes simples.

PREMIER POINT.

Je ne puis assez exprimer combien grand, combien admirable est le spectacle que je vous prépare dans cette première partie. Car ce que les plus grands hommes de l'antiquité ont souvent désiré de voir, c'est ce que je dois vous représenter : saint Paul prêchant Jésus-Christ au monde, et convertissant les cœurs endurcis par ses divines prédications. Mais n'attendez pas, chrétiens, de ce céleste prédicateur, ni la pompe ni les ornements dont se pare l'éloquence humaine. Il est trop grave et trop sérieux pour rechercher ces délicatesses; ou, pour dire quelque chose de plus chrétien et de plus digne du grand Apôtre, il est trop passionnément amoureux des glorieuses bassesses du christianisme, pour vouloir corrompre par les vanités de l'éloquence séculière la vénérable simplicité de l'Evangile de Jésus-Christ. Mais, afin que vous compreniez quel est donc ce prédicateur, destiné par la Providence pour confondre la sagesse humaine, écoutez la description que j'en ai tirée de lui-même dans la première aux Corinthiens.

Trois choses contribuent ordinairement à rendre un orateur agréable et efficace : la personne de celui qui parle, la beauté des choses qu'il traite, la manière ingénieuse dont il les explique; et la

raison en est évidente. Car l'estime de l'orateur prépare une attention favorable, les belles choses nourrissent l'esprit, et l'adresse de les expliquer d'une manière qui plaise les fait doucement entrer dans le cœur. Mais de la manière que se représente le prédicateur dont je parle, il est bien aisé de juger qu'il n'a aucun de ces avantages.

Et premièrement, chrétiens, si vous regardez son extérieur, il avoue lui-même que sa mine n'est point relevée : *Præsentia corporis infirma* (2. *Cor.*, x. 10.); et si vous considérez sa condition, il est pauvre, il est méprisable, et réduit à gagner sa vie par l'exercice d'un art mécanique. De là vient qu'il dit aux Corinthiens : « J'ai été » au milieu de vous avec beaucoup de crainte et » d'infirmité (1. *Cor.*, II. 3.); » d'où il est aisé de comprendre combien sa personne étoit méprisable. Chrétiens, quel prédicateur pour convertir tant de nations!

Mais peut-être que sa doctrine sera si plausible et si belle, qu'elle donnera du crédit à cet homme si méprisé. Non, il n'en est pas de la sorte : « Il ne sait, dit-il, autre chose que son maître » crucifié : » *Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum* (*Ibid.*, 2.) : c'est-à-dire, qu'il ne sait rien que ce qui choque, que ce qui scandalise, que ce qui paroît folie et extravagance. Comment donc peut-il espérer que ses auditeurs soient persuadés? Mais, grand Paul, si la doctrine que vous annoncez est si étrange et si difficile, cherchez du moins des termes polis, couvrez des fleurs de la rhétorique cette face hideuse de votre Evangile, et adoucissez son austérité par les charmes de votre éloquence. A Dieu ne plaise, répond ce grand homme, que je mêle la sagesse humaine à la sagesse du Fils de Dieu : c'est la volonté de mon maître que mes paroles ne soient pas moins rudes que ma doctrine paroît incroyable : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis* (*Ibid.*, 4.). C'est ici qu'il nous faut entendre les secrets de la Providence. Elevons nos esprits, Messieurs, et considérons les raisons pour lesquelles le Père céleste a choisi ce prédicateur sans éloquence et sans agrément, pour porter par toute la terre, aux Romains, aux Grecs, aux Barbares, aux petits, aux grands, aux rois mêmes l'Evangile de Jésus-Christ.

Pour pénétrer un si grand mystère, écoutez le grand Paul lui-même, qui, ayant représenté aux Corinthiens combien ses prédications avoient été simples, en rend cette raison admirable : c'est, dit-il, que « nous vous prêchons une sagesse qui » est cachée, que les princes de ce monde n'ont » pas reconnue : » *Sapientiam quæ abscondita est* (1. *Cor.*, II. 7.). Quelle est cette sagesse cachée? Chrétiens, c'est Jésus-Christ même. Il est la sagesse du Père; mais il est une sagesse incarnée, qui, s'étant couverte volontairement de l'infirmité de la chair, s'est cachée aux grands de la terre par l'obscurité de ce voile. C'est donc une sagesse cachée; et c'est sur cela que s'appuie le raisonnement de l'Apôtre. Ne vous étonnez pas, nous dit-il, si prêchant une sagesse cachée, mes discours ne sont point ornés des lumières de l'éloquence. Cette merveilleuse foiblesse, qui accompagne la prédication, est une suite de l'abaissement par lequel mon Sauveur s'est anéanti; et comme il a été humble en sa personne, il veut l'être encore dans son Evangile.

Admirable pensée de l'Apôtre, et digne certainement d'être méditée. Mettons-la donc dans un plus grand jour, et supposons avant toutes choses que le Fils éternel de Dieu avoit résolu de paroître aux hommes en deux différentes manières. Premièrement, il devoit paroître dans la vérité de sa chair; secondement, il devoit paroître dans la vérité de sa parole. Car, comme il étoit le Sauveur de tous, il devoit se montrer à tous. Par conséquent il ne suffit pas qu'il paroisse en un coin du monde : il faut qu'il se montre par tous les endroits où la volonté de son Père lui a préparé des fidèles; si bien que ce même Jésus, qui n'a paru que dans la Judée par la vérité de sa chair, sera porté par toute la terre par la vérité de sa parole.

C'est pourquoi le grand Origène n'a pas craint de nous assurer que la parole de l'Evangile est une espèce de second corps que le Sauveur a pris pour notre salut. *Panis quem Dominus corpus suum esse dicit, verbum est nutritorium animarum* (*in* MATTH., *Commentar. n.* 85, *t.* III. *p.* 898.). Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens; et quelle ressemblance a-t-il pu trouver entre le corps de notre Sauveur et la parole de son Evangile? Voici le fond de cette pensée : c'est que la sagesse éternelle, qui est engendrée dans le sein du Père, s'est rendue sensible en deux sortes. Elle s'est rendue sensible en la chair qu'elle a prise au sein de Marie; et elle se rend encore sensible par les Ecritures divines et par la parole de l'Evangile : tellement que nous pouvons dire que cette parole et ces Ecritures sont comme un second corps qu'elle prend, pour paroître encore à nos yeux. C'est là en effet que nous la voyons : Ce Jésus, qui a conversé avec les apôtres, vit encore pour nous dans son Evangile; et il y répand encore, pour notre salut, la parole de vie éternelle.

Après cette belle doctrine, il est bien aisé de

comprendre que la prédication des apôtres, soit qu'elle sorte toute vivante de la bouche de ces grands hommes, soit qu'elle coule dans leurs écrits, pour y être portée aux âges suivants, ne doit rien avoir qui éclate. Car, mes frères, n'entendez-vous pas, selon la pensée de saint Paul, que ce Jésus, qui nous doit paroître et dans sa chair et dans sa parole, veut être humble dans l'une et dans l'autre.

De là ce rapport admirable entre la personne de Jésus-Christ et la parole qu'il a inspirée. *Lac est credentibus, cibus est intelligentibus.* La chair qu'il a prise a été infirme, la parole qui le prêche est simple, nous adorons en notre Sauveur la bassesse mêlée avec la grandeur. Il en est ainsi de son Ecriture : tout y est grand, et tout y est bas; tout y est riche et tout y est pauvre, et en l'Evangile, comme en Jésus-Christ, ce que l'on voit est foible, et ce que l'on croit est divin. Il y a des lumières dans l'un et dans l'autre; mais ces lumières dans l'un et dans l'autre sont enveloppées de nuages, en Jésus par l'infirmité de la chair, et en l'Ecriture divine par la simplicité de la lettre. C'est ainsi que Jésus veut être prêché, et il dédaigne pour sa parole aussi bien que pour sa personne, tout ce que les hommes admirent.

N'attendez donc pas de l'Apôtre, ni qu'il vienne flatter les oreilles par des cadences harmonieuses, ni qu'il veuille charmer les esprits par de vaines curiosités. Ecoutez ce qu'il dit lui-même : « Nous » prêchons une sagesse cachée; nous prêchons » un Dieu crucifié. » Ne cherchons pas de vains ornements à ce Dieu qui rejette tout l'éclat du monde. Si notre simplicité déplaît aux superbes, qu'ils sachent que nous voulons leur déplaire, que Jésus-Christ dédaigne leur faste insolent, et qu'il ne veut être connu que des humbles. Abaissons-nous donc à ces humbles : faisons-leur des prédications dont la bassesse tienne quelque chose de l'humiliation de la croix, et qui soient dignes de ce Dieu qui ne veut vaincre que par la foiblesse.

C'est pour ces solides raisons que saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paroît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais, mes frères, n'en rougissons pas. Le discours de l'Apôtre est simple, mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout, et son nom qu'il a toujours à la bouche, ses mystères qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute-puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs; et malgré la résistance du monde, il y établira plus d'Eglises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes : il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix, et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

Et d'où vient cela, chrétiens? C'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît de relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons dans ses admirables Epîtres une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avoit acquise aux montagnes d'où il tire son origine : ainsi cette vertu céleste, qui est contenue dans les Ecrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel d'où elle descend.

C'est par cette vertu divine que la simplicité de l'Apôtre a assujéti toutes choses. Elle a renversé les idoles, établi la croix de Jésus, persuadé à un million d'hommes de mourir pour en défendre la gloire; enfin dans ses admirables Epîtres, elle a expliqué de si grands secrets, qu'on a vu les plus sublimes esprits, après s'être exercés long-temps dans les plus hautes spéculations où pouvoit aller la philosophie, descendre de cette vaine hauteur où ils se croyoient élevés, pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de Jésus-Christ, sous la discipline de Paul.

Aimons donc, aimons, chrétiens, la simpli-

cité de Jésus, aimons l'Evangile avec sa bassesse, aimons Paul dans son style rude, et profitons d'un si grand exemple. Ne regardons pas les prédications comme un divertissement de l'esprit; n'exigeons pas des prédicateurs les agréments de la rhétorique, mais la doctrine des Ecritures. Que si notre délicatesse, si notre dégoût les contraint à chercher des ornements étrangers pour nous attirer par quelque moyen à l'Evangile du Sauveur Jésus, distinguons l'assaisonnement de la nourriture solide. Au milieu des discours qui plaisent, ne jugeons rien de digne de nous que les enseignements qui édifient, et accoutumons-nous tellement à aimer Jésus-Christ tout seul dans la pureté naturelle de ses vérités toutes saintes, que nous voyions encore régner dans l'Eglise cette première simplicité qui a fait dire au divin Apôtre: *Cùm infirmor, tunc potens sum* : « Je » suis puissant, parce que je suis foible; » mes discours sont forts, parce qu'ils sont simples; c'est leur simplicité innocente qui a confondu la sagesse humaine. Mais, grand Paul, ce n'est pas assez; la puissance vient au secours de la fausse sagesse; je vois les persécuteurs qui s'élèvent. Après avoir fait des discours où votre simplicité persuade, il faut vous préparer aux combats où votre foiblesse triomphe : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'est donc un décret de la Providence, que pour annoncer Jésus-Christ les paroles ne suffisent pas; il faut quelque chose de plus violent pour persuader le monde endurci. Il faut lui parler par des plaies, il faut l'émouvoir par du sang; et c'est à force de souffrir, c'est par les supplices que la religion chrétienne doit vaincre sa dureté obstinée. C'est, Messieurs, cette vérité, c'est cette force persuasive du sang épanché pour le Fils de Dieu qu'il faut maintenant vous faire comprendre par l'exemple du divin Apôtre; mais pour cela remontons à la source.

Je suppose donc, chrétiens, qu'encore que la parole du Sauveur des âmes ait une efficace divine, toutefois sa force de persuader consiste principalement en son sang; et vous le pouvez aisément comprendre par l'histoire de son Evangile. Car qui ne sait que le Fils de Dieu, tant qu'il a prêché sur la terre, a toujours eu peu de sectateurs, et que ce n'est que depuis sa mort que les peuples ont couru à ce divin Maître? Quel est, Messieurs, ce nouveau miracle? Méprisé et abandonné pendant tout le cours de sa vie, il commence à régner après qu'il est mort. Ses paroles toutes divines, qui devoient lui attirer les respects des hommes, le font attacher à un bois infâme; et l'ignominie de ce bois, qui devoit couvrir ses disciples d'une confusion éternelle, fait adorer par tout l'univers les vérités de son Evangile. N'est-ce pas pour nous faire entendre que sa croix, et non ses paroles, devoient émouvoir les cœurs endurcis; et que sa force de persuader étoit en son sang répandu, et dans ses cruelles blessures?

La raison d'un si grand mystère mériteroit bien d'être pénétrée, si le sujet que j'ai à traiter me laissoit assez de loisir pour la mettre ici dans son jour. Disons seulement en peu de paroles, que le Fils de Dieu s'étoit incarné, afin de porter sa parole en deux endroits différents; il devoit parler à la terre, et il devoit encore parler au ciel. Il devoit parler à la terre par ses divines prédications; mais il avoit aussi à parler au ciel par l'effusion de son sang, qui devoit fléchir sa rigueur en expiant les péchés du monde. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit que « le sang » du Sauveur Jésus crie bien mieux que celui » d'Abel : » *Melius clamantem quàm Abel* (*Heb.*, XII. 24.); parce que le sang d'Abel demande vengeance, et le sang de notre Sauveur fait descendre la miséricorde. Jésus-Christ devoit donc parler à son Père, aussi bien qu'aux hommes, au ciel aussi bien qu'à la terre.

Mais il faut remarquer ici un secret de la Providence : c'est que c'étoit au ciel qu'il falloit parler, afin que la terre fût persuadée. Et cela, pour quelle raison? c'est que la grâce divine qui devoit amollir les cœurs, devoit être envoyée du ciel. Par exemple, vous avez béau semer votre grain sur cette terre toute desséchée, vous recueillerez peu de fruit, si la pluie du ciel ne la rend féconde. Il en est à peu près de même dans la vérité que je vous explique. Lorsque mon Sauveur a parlé aux hommes, il a seulement semé sur la terre, et cette terre ingrate et stérile lui a donné peu de sectateurs : il faut donc maintenant qu'il parle à son Père; il faut que se tournant du côté du ciel, il y porte la voix de son sang. C'est alors, Messieurs, c'est alors que la grâce tombant avec abondance, notre terre donnera son fruit; alors le ciel apaisé persuadera aisément les hommes; et la parole qu'il a semée fructifiera par tout l'univers. De là vient qu'il a dit lui-même : Quand j'aurai été élevé de terre, quand j'aurai été mis en croix, quand j'aurai répandu mon sang, je tirerai à moi toutes choses : *Omnia traham ad meipsum* (JOAN., XII. 32.); nous montrant par cette parole que sa force étoit en

sa croix, et que son sang lui devoit attirer le monde.

Cette vérité étant supposée, je ne m'étonne pas, chrétiens, que l'Eglise soit établie par le moyen des persécutions. Donnez du sang, bienheureux Apôtre; votre Maître lui donnera une voix capable d'émouvoir le ciel et la terre. Puisqu'il vous a enseigné que sa force consiste en sa croix, portez-la par toute la terre cette croix victorieuse et toute-puissante ; mais ne la portez pas imprimée sur des marbres inanimés ni sur des métaux insensibles ; portez-la sur votre corps même, et abandonnez-le aux tyrans, afin que leur fureur y puisse graver une image vive et naturelle de Jésus-Christ crucifié.

C'est ce qu'il va bientôt entreprendre ; il ira par toute la terre. Chrétiens, pour quelle raison ? c'est afin, nous dit-il lui-même, « c'est afin de » porter partout la mort et la croix de Jésus im- » primée en son propre corps : » *Mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes* (2. *Cor.*, IV. 10.); et c'est peut-être pour cette raison qu'il a dit ces belles paroles, écrivant aux Colossiens : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi* (*Colos.*, I. 24.) : « Je veux, dit-il, » accomplir ce qui manque aux souffrances de » Jésus-Christ. » Que nous dites-vous, ô grand Paul ? Peut-il manquer quelque chose au prix et à la valeur infinie des souffrances de votre Maître? Non, ce n'est pas là sa pensée. Ce grand homme n'ignore pas que rien ne manque à leur dignité ? mais ce qui leur manque, dit-il, c'est que Jésus n'a souffert qu'en Jérusalem ; et comme sa force est toute en sa croix, il faut qu'il souffre par tout le monde, afin d'attirer tout le monde. C'est ce que l'Apôtre vouloit accomplir. Les Juifs ont vu la croix de son Maître ; il la veut montrer aux Gentils dont il est le prédicateur. Il va donc dans cette pensée du levant jusqu'au couchant, de Jérusalem jusqu'à Rome, portant partout sur lui-même la croix de Jésus, et accomplissant ses souffrances, trouvant partout de nouveaux supplices, faisant partout de nouveaux fidèles, et remplissant tant de nations de son sang et de l'Evangile.

Mais je ne croirois pas, chrétiens, m'être acquitté de ce que je dois à la gloire de ce grand Apôtre, si parmi tant de grands exemples que nous donne sa belle vie, je ne choisissois quelque action illustre, où vous puissiez voir en particulier combien ses souffrances sont persuasives. Considérez donc ce grand homme fouetté à Philippes par main de bourreau (*Act.*, XVI. 23 *et seq.*), pour y avoir prêché Jésus-Christ, puis jeté dans l'obscurité d'un cachot, ayant les pieds serrés dans du bois qui étoit entr'ouvert par force, et les pressoit ensuite avec violence ; qui cependant triomphant de joie de sentir si vivement en lui-même la sanglante impression de la croix, avec Silas, son cher compagnon, rompoit le silence de la nuit, en offrant à Dieu, d'une âme contente, des louanges pour ses supplices, des actions de grâces pour ses blessures. Voilà comme il porte la croix du Sauveur ; et aussi dans ce même temps, le Sauveur lui veut faire voir une merveilleuse représentation de ce qui s'est fait à la sienne. Là du sang, et ici du sang ; là, Messieurs, « la terre a tremblé (MATTH., XXVII. 51.), » et ici elle tremble encore : *Terræ motus factus est magnus* (*Act.*, XVI. 26.); là les tombeaux ont été ouverts, qui sont comme les prisons des morts, et des morts sont ressuscités (MATTH., XXVII. 52.) ; ici les prisons sont ouvertes, qui sont les tombeaux obscurs des hommes vivants : *Aperta sunt omnia ostia* (*Act.*, XVI. 26.); et pour achever cette ressemblance, là celui qui garde la croix du Sauveur le reconnoît pour le Fils de Dieu, *Verè Filius Dei erat iste* (MATTH., XXVII. 54.); et ici celui qui garde saint Paul se jette aussitôt à ses pieds : *Procidit ad pedes* (*Act.*, XVI. 29.), et se soumet à son Evangile. Que ferai-je, dit-il, pour être sauvé ? *Quid me oportet facere, ut salvus fiam* (*Ibid.*, 30.)? Il lave premièrement les plaies de l'Apôtre : l'Apôtre après lavera les siennes par la grâce du saint baptême ; et ce bienheureux geôlier se prépare à cette eau céleste en essuyant le sang de l'Apôtre, qui lui inspire l'amour de la croix et l'esprit du christianisme.

Vous voyez déjà, chrétiens, ce que peut la croix de Jésus, imprimée sur le corps de Paul ; mais renouvelez vos attentions pour voir la suite de cette aventure, qui vous le montrera d'une manière bien plus admirable. Que fera le divin Apôtre, sortant des prisons de Philippes? Qu'il vous le dise de sa propre bouche, dans une lettre qu'il a écrite aux habitants de Thessalonique : « Vous savez, leur dit-il, mes frères, quelle a » été notre entrée chez vous, et qu'elle n'a pas été » inutile : » *Quia non inanis fuit* (1. *Thess.*, II. 1.). Pour quelle raison, chrétiens, son abord à Thessalonique n'a-t-il pas été inutile ? Vous serez surpris de l'apprendre : « C'est, dit- » il, qu'ayant été tourmentés et traités indigne- » ment à Philippes, cela nous a donné l'assurance » de vous annoncer l'Evangile : » *Sed antè passi, et contumeliis affecti, sicut scitis, in Philippis, fiduciam habuimus in Deo nostro,*

loqui ad vos Evangelium Dei (1. *Thes.*, II. 1.).

Quand je considère, Messieurs, ces paroles du divin Apôtre, j'avoue que je ne suis plus à moi-même, et je ne puis assez admirer l'esprit céleste qui le possédoit. Car quel est le victorieux, dont le cœur puisse être autant excité par l'image glorieuse et tranquille de la victoire tout nouvellement remportée, que le grand Paul est encouragé par le souvenir des souffrances dont il porte encore les marques, dont il sent encore les vives atteintes? Son entrée sera fructueuse, parce qu'elle est précédée par de grands tourments; il prêchera avec confiance, parce qu'il a beaucoup enduré; et si nous savons pénétrer tout le sens de cette parole, nous devons croire que le grand Apôtre sortant des prisons de Philippes, exhortoit par cette pensée les compagnons de son ministère : Allons, mes frères, à Thessalonique; notre entrée n'y sera pas inutile, puisque nous avons déjà tant souffert; nous avons assez répandu de sang, pour oser entreprendre quelque grand dessein. Allons donc en cette ville célèbre; faisons-y profiter ce sang répandu; portons-y la croix de Jésus, récemment imprimée sur nous par nos plaies encore toutes fraîches; et que ces nouvelles blessures donnent au Sauveur de nouveaux disciples. Il y vole dans cette espérance, et son attente n'est pas frustrée.

Mais pourquoi m'arrêter, Messieurs, à vous raconter le fruit qu'il a fait dans la ville de Thessalonique? Il en est de même de toutes les autres qu'il éclaire par sa doctrine, et qu'il attire par ses souffrances. Il court ainsi par toute la terre, portant partout la croix de Jésus; toujours menacé, toujours poursuivi avec une fureur implacable; sans repos durant trente années, il passe d'un travail à un autre, et trouve partout de nouveaux périls : des naufrages dans ses voyages de mer, des embûches dans ceux de terre; de la haine parmi les Gentils, de la rage parmi les Juifs; des calomniateurs dans tous les tribunaux, des supplices dans toutes les villes; dans l'Eglise même et dans sa maison des faux frères qui le trahissent : tantôt lapidé et laissé pour mort, tantôt battu outrageusement et presque déchiré par le peuple; il meurt tous les jours pour le Fils de Dieu, *Quotidie morior* (1. *Cor.*, XV. 31.) : et il marque l'ordre de ses voyages par les traces du sang qu'il répand, et par les peuples qu'il convertit; car il joint toujours l'un et l'autre : si bien que nous lui pouvons appliquer ces beaux mots de Tertullien : « Ses blessures font ses con-» quêtes; il ne reçoit pas plutôt une plaie, qu'il » la couvre par une couronne; aussitôt qu'il » verse du sang, il acquiert de nouvelles palmes; » il remporte plus de victoires qu'il ne souffre de » violences : » *Coronâ premit vulnera, palmâ sanguinem obscurat, plus victoriarum est quàm injuriarum* (*Scorp. n.* 6.).

C'est pourquoi le Sauveur Jésus voulant encore abattre à ses pieds l'impérieuse majesté de Rome, il y conduit enfin le divin Apôtre, comme le plus illustre de ses capitaines. Mais, mes frères, il faut plus de sang pour fonder cette illustre Eglise, qui doit être la mère des autres : saint Paul y donnera tout le sien; aussi y trouvera-t-il un persécuteur qui ne le sait pas répandre à demi, je veux dire le cruel Néron, qui ajoutera le comble à ses crimes, en faisant mourir cet Apôtre.

Vous raconterai-je, Messieurs, combien son sang se multipliera, quelle suite de chrétiens sa fécondité fera naître, combien il animera de martyrs, et avec quelle force il affermira cet empire spirituel, qui se doit établir à Rome, plus illustre que celui des Césars? Mais quand est-ce que j'achèverai, si j'entreprends de vous rapporter toutes les grandeurs de l'Apôtre? J'en ai dit assez, chrétiens, pour nous inspirer l'amour de la croix, si notre extrême délicatesse ne nous la rendoit odieuse. O croix, qui donnez la victoire à Paul, et dont la foiblesse le rend tout-puissant, notre siècle délicieux ne peut souffrir votre dureté! Personne ne veut dire avec l'Apôtre : « Je ne me plais que dans mes souffrances, » et je ne suis fort que dans mes foiblesses. » Nous voulons être puissants dans le monde, c'est pourquoi nous sommes foibles selon Jésus-Christ; et l'amour de la croix de Jésus étant éteint parmi les fidèles, toute la force chrétienne s'est évanouie. Mais, mes frères, je ne puis vous dire ce que je pense sur ce beau sujet. Le grand Paul me rappelle encore : après avoir vu les foiblesses que la croix lui a fait sentir, il faut achever ce discours en considérant les infirmités que la charité lui inspire dans le gouvernement ecclésiastique.

TROISIÈME POINT.

Le pourrez-vous croire, Messieurs, que l'Eglise de Jésus-Christ se gouverne par la foiblesse; que l'autorité des pasteurs soit appuyée sur l'infirmité; que le grand apôtre saint Paul, qui commande avec tant d'empire, qui menace si hautement les opiniâtres, qui juge souverainement les pécheurs, enfin qui fait valoir avec tant de force la dignité de son ministère, soit infirme parmi les fidèles, et que ce soit une divine foiblesse qui le rende

puissant dans l'Eglise? Cela vous paroît peut-être incroyable; cependant c'est une doctrine que lui-même nous a enseignée, et qu'il faut vous expliquer en peu de paroles.

Pour cela vous devez entendre que l'empire spirituel, que le Fils de Dieu donne à son Eglise, n'est pas semblable à celui des rois. Il n'a pas cette majesté terrible; il n'a pas ce faste dédaigneux, ni ce superbe esprit de grandeur dont sont enflés les princes du monde. « Les rois des » nations les dominent, dit le Fils de Dieu dans » son Evangile (Luc., xxii. 25, 26.); mais il » n'en est pas ainsi parmi vous, où le plus grand » doit être le moindre, et où le premier est le » serviteur. »

Le fondement de cette doctrine, c'est que cet empire divin est fondé sur la charité. Car, mes frères, cette charité peut prendre toutes sortes de formes. C'est elle qui commande dans les pasteurs, c'est elle qui obéit dans les peuples : mais soit qu'elle commande, soit qu'elle obéisse, elle retient toujours ses qualités propres ; elle demeure toujours charité, toujours douce, toujours patiente, toujours tendre et compatissante, jamais fière ni ambitieuse.

Le gouvernement ecclésiastique, qui est appuyé sur la charité, n'a donc rien d'altier ni de violent; son commandement est modeste, son autorité est douce et paisible. Ce n'est pas une domination qu'elle exerce : *Dominantur, vos autem non sic;* c'est un ministère dont elle s'acquitte ; c'est une économie qu'elle ménage par la sage dispensation de la charité fraternelle.

Mais cette charité ecclésiastique, qui conduit le peuple de Dieu, passe encore beaucoup plus loin. Au lieu de s'élever orgueilleusement pour faire valoir son autorité, elle croit que pour gouverner il faut qu'elle s'abaisse, qu'elle s'affoiblisse, qu'elle se rende infirme elle-même, afin de porter les infirmes. Car Jésus-Christ, son original, en venant régner sur les hommes, a voulu prendre leurs infirmités : ainsi les apôtres, ainsi les pasteurs doivent se revêtir des foiblesses des troupeaux commis à leur vigilance; afin que de même que le Fils de Dieu est un pontife compatissant, qui ressent nos infirmités, ainsi les pasteurs du peuple fidèle sentent les foiblesses de leurs frères, et portent leurs infirmités en les partageant. C'est pourquoi le divin Apôtre, plein de cet esprit ecclésiastique, croit établir son autorité en se faisant infirme aux infirmes, et se rendant serviteur de tous (1. *Cor.*, ix. 22.).

Mais voulez-vous voir, chrétiens, dans un exemple particulier, jusqu'à quel point cet homme admirable ressent les infirmités de ses frères? Représentez-vous ses fatigues, ses voyages, ses inquiétudes, ses peines pour résister à tant d'ennemis, ses soins pour enseigner tant de peuples, ses veilles pour gouverner tant d'églises : cependant accablé de tous ces travaux, il s'impose encore lui-même la nécessité de gagner sa vie à la sueur de son corps : *Operantes manibus nostris* (1. *Cor.*, iv. 12.).

Que l'ancienne Rome ne me vante plus ses dictateurs pris à la charrue, qui ne quittoient leur commandement que pour retourner à leur labourage : je vois quelque chose de plus merveilleux en la personne de mon grand Apôtre, qui, même au milieu de ses fonctions, non moins augustes que laborieuses, renonce volontairement aux droits de sa charge; et refusant de tous les fidèles la paye honorable qui étoit si bien due à son ministère, ne veut tirer que de ses propres mains ce qui est nécessaire pour sa subsistance.

Cela, mes frères, venoit d'un esprit infiniment au-dessus du monde ; mais vous l'admirerez beaucoup davantage, si vous pénétrez le motif de cette action glorieuse. Ecoutez donc ces belles paroles de l'admirable saint Augustin, par lesquelles il entre si bien dans les sentiments du grand Paul : *Infirmorum periculis, ne falsis suspicionibus agitati odissent quasi venale Evangelium, tanquam paternis maternisque visceribus tremefactus hoc fecit* (*de Opere Monach.*, *n.* 13, *tom.* vi, *col.* 485.). Qui vous oblige, ô divin Apôtre, à travailler ainsi de vos mains? « C'est à cause, dit saint Augustin, que, » ayant une tendresse plus que maternelle pour » les peuples qui lui sont commis, il tremble » pour les périls des infirmes, qui agités par de » faux soupçons pourroient peut-être haïr l'E» vangile, en s'imaginant que l'Apôtre le prê» choit pour son intérêt. » Quelle charité de saint Paul? Ce qu'il craint, ce n'est qu'un soupçon et un soupçon mal fondé, et un soupçon qu'il eût démenti par toute la suite de sa vie céleste, si épurée des sentiments de la terre : toutefois ce soupçon fait trembler l'Apôtre, il déchire ses entrailles plus que maternelles : ce grand homme, pour éviter ce soupçon, veut bien veiller nuit et jour, et ajouter le travail des mains à toutes ses autres fatigues.

Qui pourroit donc assez expliquer combien vivement il sentoit toutes les infirmités des fidèles? Celui qui trembloit pour un seul soupçon, et qu'une ombre de mal épouvantoit, en quel état étoit-il, mes frères, quelle étoit son inquiétude, quand il voyoit des maux véritables, des scandales parmi

les fidèles, des péchés publics ou particuliers? Que ne puis-je entrer dans ce cœur tout ardent des flammes de la charité fraternelle, pour y voir de quel sentiment le grand Paul disoit ces beaux mots : « Qui est infirme parmi les fidèles, » sans que je sois infirme avec lui? Et qui peut » les scandaliser, sans que je sois moi-même brûlé » de douleur! » *Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur, et ego non uror* (2. *Cor.*, XI. 29.)?

Arrêtons ici, chrétiens, et que la méditation d'un si grand exemple fasse le fruit de tout ce discours. Car quelle âme de fer et de bronze ne se sentiroit attendrie par les saintes infirmités que la charité inspire à l'Apôtre? Voyoit-il un membre affligé, il ressentoit toute sa douleur. Voyoit-il des simples et des ignorants, il descendoit du troisième ciel pour leur donner un lait maternel, et bégayer avec ces enfants. Voyoit-il des pécheurs touchés? le saint Apôtre pleuroit avec eux, pour participer à leur pénitence. En voyoit-il d'endurcis? il pleuroit encore leur aveuglement. Partout où l'on frappoit un fidèle, il se sentoit aussitôt frappé; et la douleur passant jusqu'à lui par la sainte correspondance de la charité fraternelle, il s'écrioit aussitôt, comme blessé et ensanglanté : *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* « Qui est infirme, sans que je le sois? » Je suis brûlé intérieurement, quand quelqu'un » est scandalisé. » Si bien qu'en considérant ce saint homme, répandant ses lumières par toute l'Eglise, recevant de tous côtés des atteintes de tous les membres affligés, je me le représente souvent comme le cœur de ce corps mystique; et de même que tous les membres, comme ils tirent du cœur toute leur vertu, lui font aussi promptement sentir par une secrète communication tous les maux dont ils sont attaqués, comme s'ils vouloient l'avertir de l'assistance dont ils ont besoin : ainsi tous les maux qui sont dans l'Eglise se réfléchissent sur le saint Apôtre, pour solliciter sa charité attendrie d'aller au secours des infirmes : *Quis infirmatur, et ego non infirmor?*

Mais je passe encore plus loin, et j'apprends de saint Chrysostôme, qu'il n'est pas seulement le cœur de l'Eglise, « mais qu'il s'afflige pour » tous les membres, comme si lui seul étoit » toute l'Eglise : » *Tanquam ipse universa orbis Ecclesia esset, sic pro membris singulis discruciabatur* (*in Epist.* II. *ad Cor.*, *Hom.*, XXV, *n.* 2, *tom.* X, *p.* 614.). Que ne me reste-t-il assez de loisir pour entrer au fond de cette pensée, et pour vous montrer, chrétiens, cette étendue de la charité, qui ne permet pas à saint Paul de se resserrer en lui-même, qui le répand dans toute l'Eglise, qui le mêle avec tous les membres, qui fait qu'il vit et qu'il souffre en eux : *Tanquam ipse universa orbis Ecclesia esset, sic pro membris singulis discruciabatur.* C'est là, c'est là, si nous l'entendons, le comble des infirmités de l'Apôtre.

Grand Paul, permettez-moi de le dire, j'ai médité toute votre vie, j'ai considéré vos infirmités au milieu des persécutions; mais je ne craindrai pas d'assurer qu'elles ne sont pas comparables à celles qui sont attirées sur vous par la charité fraternelle. Dans vos persécutions vous ne portiez que vos propres foiblesses; ici vous êtes chargé de celles des autres : dans vos persécutions vous souffriez par vos ennemis; ici vous souffrez par vos frères, dont tous les besoins et tous les périls ne vous laissent pas respirer : dans vos persécutions votre charité vous fortifioit et vous soutenoit contre les attaques; ici c'est votre charité qui vous accable : dans vos persécutions vous ne pouviez être combattu que d'un seul endroit, dans un même temps; ici tout le monde ensemble vient fondre sur vous, et vous devez en soutenir le faix.

C'est donc ici l'accomplissement de toutes ces divines foiblesses dont l'Apôtre se glorifie; et c'est ici qu'il s'écrie avec plus de joie : *Cum infirmor, tunc potens sum :* « Je ne suis puis- » sant que dans ma foiblesse. » Car quelle est la force de Paul, qui se fait infirme volontairement, afin de porter les infirmes; qui partage avec eux leurs infirmités, afin de les aider à les soutenir; qui s'abaisse jusqu'à terre par la charité, pour les mettre sur ses épaules et les élever avec lui au ciel; qui se fait esclave d'eux tous, pour les gagner tous à son Maître? N'est-ce pas là gouverner l'Eglise d'une manière digne d'un apôtre? N'est-ce pas imiter Jésus-Christ lui-même, dont le trouble nous affermit, et dont les infirmités nous guérissent?

Ne voulez-vous pas, chrétiens, imiter un si grand exemple? Que d'infirmes à supporter, que d'ignorants à instruire, que de pauvres à soulager dans l'Eglise! Mon frère, excitez votre zèle : cet homme qui vous hait depuis tant d'années, c'est un infirme qu'il vous faut guérir. Mais sa haine est invétérée; donc son infirmité est plus dangereuse. Mais il vous a, dites-vous, maltraité souvent par des injures et par des outrages : soutenez son infirmité, tout le mal est tombé sur lui; ayez pitié du mal qu'il s'est fait, et oubliez celui qu'il a voulu vous faire. Courez à ce pécheur en-

durci ; réchauffez et rallumez sa chaleur éteinte, tendez-lui les bras, ouvrez-lui le cœur, tâchez de gagner votre frère.

Mais jetez encore les yeux sur les nécessités temporelles de tant de pauvres qui crient après vous. Ne semble-t-il pas que la Providence ait voulu les unir ensemble dans cet hôpital merveilleux, afin que leur voix fût plus forte et qu'ils pussent plus aisément émouvoir vos cœurs? Ne voulez-vous pas les entendre, et vous joindre à tant d'âmes saintes, qui, conduites par vos pasteurs, courent au soulagement de ces misérables. Allez à ces infirmes, mes frères, faites-vous infirmes avec eux ; sentez en vous-mêmes leurs infirmités et participez à leur misère. Souffrez premièrement avec eux, et ensuite soulagez-vous avec eux, en répandant abondamment vos aumônes. Portez ces foibles et ces impuissants ; et ces foibles et ces impuissants vous porteront après jusqu'au ciel. *Amen.*

PRÉCIS D'UN PANÉGYRIQUE

DU MÊME APOTRE.

Son amour pour la vérité, pour les souffrances et pour l'Eglise.

Charitas Christi urget nos.

La charité de Jésus-Christ nous presse (2. *Cor.*, v. 43.).

La charité est une huile qui remplit le cœur, et un feu qui le presse. C'est cet effort de la charité pressante que je veux considérer. *Ave.*

Charitas Christi urget nos : æstimantes hoc, quoniam si unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt : et pro omnibus mortuus est Christus ; ut et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit (2. *Cor.*, v. 14, 15.). « La charité de Jésus-Christ nous presse ; considérant que si un seul est mort pour tous, donc » tous sont morts ; et que Jésus-Christ est mort » pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent » plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est » mort et ressuscité pour eux. » La vue de Jésus-Christ mort doit donc nous inspirer le désir de lui rendre autant de vies qu'il y a de cœurs, en ne vivant plus que pour lui. Aussi saint Basile, parlant de saint Paul sur ce passage, dit qu'il étoit insensé d'une folie d'amour, vivant d'une vie d'amour pour celui qui l'avoit gagné.

Mais qu'est-ce que vivre pour Jésus-Christ? c'est aimer ce qu'il aimoit, et renfermer par une parfaite conformité, ses affections dans les objets qui lui ont gagné le cœur, détruisant en nous toute autre chose.

Or nous pouvons déterminer trois choses que Jésus a aimées. Il a aimé sa vérité ; il a aimé sa croix ; il a aimé son Eglise. Il est venu pour prêcher les hommes ; c'est pourquoi il a aimé la vérité : il est venu pour racheter les hommes ; c'est pourquoi il a aimé sa croix : il est venu pour sanctifier les hommes par l'application de son sang ; c'est pourquoi il a aimé son Eglise.

Paul a vécu pour Jésus, et aimé ce que Jésus aime. Il a aimé la vérité, et il en a fait tout son emploi; il a aimé la croix, et il en a fait toutes ses délices ; il a aimé l'Eglise, et il en a fait l'objet de ses complaisances et l'unique sujet de tous ses travaux.

Jésus a aimé la vérité. Engendré par la connoissance de la vérité, vérité lui-même, principe avec le Père de l'Esprit qui est appelé l'Esprit de vérité, parce qu'il procède de l'amour d'icelle, la charité a pressé Jésus de sortir du sein de son Père, pour manifester la vérité, pour la rendre sensible et palpable : *Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit* (Joan., i. 18.). Quiconque aime la vérité la veut publier et la veut faire régner. « La vérité est une vierge ; » mais sa pudeur est de n'être pas découverte : » *Nihil veritas erubescit, nisi solummodo abscondi* (Tert. *adv.* Valent., *n.* 3.). Quand on est animé de son amour, on est pressé de la publier : *Charitas Christi urget nos.*

PREMIER POINT.

Paul ayant connu la vérité, il ne va point aux apôtres qui la savoient ; mais il la prêche en Arabie, à Damas, montrant que celui-ci étoit Jésus. Voyez comme il est pressé de la découvrir : *Incitabatur spiritus ejus in ipso, videns idololatriæ deditam civitatem* (*Act.*, xvii. 16.). « Il » se sentoit ému au-dedans de lui-même, en » voyant que cette ville étoit livrée à l'idolâtrie. » Mais Paul montre la vérité toute nue, sans fard, sans aucuns de ces ornements d'une sagesse mondaine ; il la prêche avec une éloquence qui tire sa force de sa simplicité toute céleste.

Pour prêcher la vérité avec autorité, il la prêche dans un esprit d'indépendance, et pour cela il ne veut rien tirer de personne ; il impose à ses propres mains la charge de lui fournir tout ce qui lui est nécessaire. Et en effet, pour prêcher la vérité, il faut un cœur de roi, une grandeur d'âme royale : *Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus, prædicans præceptum ejus* (*Ps.* ii. 6.). « J'ai été

» établi roi sur Sion, sa montagne sainte, afin » d'annoncer ses ordonnances; » et si cette noble fonction ne demande pas qu'on soit roi par l'autorité du commandement, du moins exige-t-elle qu'on soit roi par indépendance. C'est pourquoi saint Paul se rend indépendant de tout; et s'étant mis en état de n'avoir besoin de rien (*Coloss.*, I. 28.), « il va reprenant tout homme à temps et » à contre-temps : » *Corripientes omnem hominem..... opportunè, importunè* (2. Tim., IV. 2.). Il s'étoit mis en état de ne se réjouir du bien qu'on lui faisoit, que pour l'amour de ceux qui le faisoient (Philem., 7.).

SECOND POINT.

Jésus a aimé la croix, et a toujours témoigné une grande avidité pour les souffrances. Paul aimoit la croix pour se conformer à Jésus et pour faire régner Jésus. Aussi ce sont ses souffrances qui ouvrent la porte à l'Evangile dans les différents lieux où il prêche (1. *Thes.*, II. 1, 2.). Les moments de souffrance sont des moments précieux. Dans les autres occasions, la bouche seule loue : parmi les souffrances, et tout le corps affligé, et tout le cœur abattu sous la main de Dieu, et tout l'esprit assujéti aux lois de sa volonté, se tournent en langues pour célébrer la grandeur de sa souveraineté absolue, et sa miséricorde et sa justice.

TROISIÈME POINT.

Qui peut dire combien saint Paul a aimé l'Eglise? Trois choses nous montrent assez à quel haut degré son amour pour l'Eglise étoit porté : l'empressement de la charité de l'Apôtre pour ses frères, la tendresse de sa charité pour chacun d'eux, l'étendue de sa charité pour tous les membres qui composent l'Eglise. Ainsi c'est avec grande raison que saint Chrysostôme, frappé du zèle étonnant de l'Apôtre et de son immense charité, dit que Paul, par sa grande sensibilité sur les intérêts de l'Eglise, en étoit non-seulement le cœur, *Cor Ecclesiæ*, mais qu'il s'affectoit aussi vivement sur les biens et les maux de tout le corps que s'il eût été l'Eglise entière : *Quasi ipse universa esset orbis Ecclesia.*

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT VICTOR,

PRONONCÉ A PARIS, DANS L'ABBAYE DE CE NOM, EN 1657.

Mépris des idoles, conversion de ses propres gardes, effusion de son sang, trois manières dont saint Victor fait triompher Jésus-Christ. Comment nous devons l'imiter.

Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.

La victoire qui surmonte le monde, c'est notre foi (1. Joan., v. 4.).

Quand je considère, Messieurs, tant de sortes de cruautés qu'on a exercées sur les chrétiens pendant l'espace de quatre cents ans avec une fureur implacable, je médite souvent en moi-même pour quelle cause il a plu à Dieu, qui pouvoit choisir des moyens plus doux, qu'il en ait coûté tant de sang pour établir son Eglise. En effet, si nous consultons la foiblesse humaine, il est malaisé de comprendre comment il a pu se résoudre à souffrir qu'on lui immolât tant de martyrs, lui qui avoit rejeté dans sa nouvelle alliance les sacrifices sanglants; et après avoir épargné le sang des taureaux et des boucs, il y a sujet de s'étonner qu'il se soit plu durant tant de siècles à voir verser celui des hommes, et encore celui de ses serviteurs, par tant d'étranges supplices. Et toutefois, chrétiens, tel a été le conseil de sa providence; et je ne crains point de vous assurer que c'est un conseil de miséricorde. Dieu ne se plaît pas dans le sang; mais il se plaît dans le spectacle de la patience. Dieu n'aime pas la cruauté; mais il aime une vertu éprouvée; et s'il la fait passer par un examen laborieux, c'est qu'il sait qu'il a le pouvoir de la récompenser selon ses mérites. Si saint Victor avoit moins souffert, sa foi n'auroit pas montré toute sa vigueur; et si les tyrans l'avoient épargné, ils lui auroient envié ses couronnes. Dieu nous propose le ciel comme une place qu'il veut qu'on lui enlève et qu'on emporte de force; afin que non contents du salut, nous aspirions encore à la gloire, et qu'étant non-seulement échappés des mains de nos ennemis, mais encore ayant surmonté toute leur puissance, nous puissions dire avec l'Apôtre : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

Pour prendre ces sentiments généreux, sil ne falloit que de grands exemples, j'espérerois quelque effet extraordinaire de celui de l'invincible Victor, dont la constance s'est signalée par un martyr si mémorable : mais comme ces nobles

désirs ne naissent pas de nous-mêmes, recourons à celui qui les inspire, et demandons-lui son Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Comme c'est le dessein du Fils de Dieu de n'avoir dans sa compagnie que des esprits courageux, il ne leur propose aussi que de grands objets et des espérances glorieuses; il ne leur parle que de victoires : partout il ne leur promet que des couronnes, et toujours il les entretient de fortes pensées. Entre tous les fidèles de Jésus-Christ, ceux qui se sont le plus remplis de ces sentiments, ce sont les bienheureux martyrs, que nous pouvons appeler les vrais conquérants et les vrais triomphateurs de l'Eglise. Encore que leurs victoires aient des circonstances sans nombre qui en relèvent l'éclat, néanmoins la gloire qu'ils se sont acquise dépend principalement de trois choses, dont la première est la cause de leur martyre, la seconde le fruit, la troisième la perfection. La cause de leur martyre, ç'a été le mépris des idoles. Le fruit de leurs souffrances et de leur martyre, ç'a été la conversion des peuples; et enfin ce qui en a fait la perfection, c'est qu'ils ne se sont pas épargnés eux-mêmes, et qu'ils ont signalé leur fidélité par l'effusion de leur sang. Voilà ce que j'appelle la perfection suivant cette parole de l'Evangile: « Il n'y a point de charité » plus grande que de donner sa vie pour ceux » qu'on aime : » *Majorem charitatem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis* (JOAN., XV 13.).

C'est, ce me semble, de ces trois chefs que se doit tirer principalement la gloire des saints martyrs; et c'est aussi sur ce fondement que je prétends appuyer, Messieurs, celle de l'invincible Victor, patron de cette célèbre abbaye. Il fut produit devant les idoles par l'ordre des juges romains, afin qu'il leur offrît de l'encens; et non content de le refuser avec une fermeté inébranlable, d'un coup de pied qu'il leur donne il les renverse par terre. C'est pour cette cause qu'il a enduré de si cruels supplices. Mais c'est peu pour le Dieu vivant qu'on ait fait tomber à ses pieds des idoles muettes et inanimées, c'est une trop foible victoire ; ce qui le touche le plus, c'est que les hommes, ses vives images, sur lesquelles il a empreint les traits de sa face, adorent ces images mortes, par lesquelles une ignorance grossière a entrepris de figurer sa divinité. Victor généreux, Victor, après avoir détruit ces vains simulacres, travaille à lui gagner les hommes, ses vivantes images; Victor s'y applique de toute sa force; et j'apprends de l'historien de sa vie que pendant qu'il a été prisonnier, il a heureusement converti ses gardes, il a fidèlement confirmé ses frères. Peut-il mieux servir Dieu et avec plus de fruit que de travailler si utilement à retenir ses troupes dans la discipline, et même à les fortifier de nouveaux soldats, pendant que la puissance ennemie tâche de les dissiper par la crainte? C'est le fruit de cet illustre martyre; mais ce qui en a fait la perfection, c'est que l'invincible Victor, non content d'avoir si bien conduit au combat la milice du Fils de Dieu, a encore payé de sa personne, en mourant pour l'amour de lui dans des tourments sans exemple, et lui a sacrifié sa vie. C'est ainsi qu'il a surmonté le monde; et ce qu'il prétend par cette victoire, c'est de faire triompher Jésus-Christ.

En effet, vous triomphez, ô Jésus, et Victor fait éclater aujourd'hui votre souveraine puissance sur les fausses divinités, sur vos élus, sur lui-même: sur les fausses divinités, en les détruisant devant vous; sur ceux que vous avez choisis, en les affermissant dans votre service; et enfin sur lui-même, en s'immolant tout entier à votre gloire. C'est ce qu'a fait le grand saint Victor; c'est ce qui doit aujourd'hui vous servir d'exemple; et Dieu veuille que je vous propose avec tant de force les victoires de ce saint martyr, que vous soyez enflammés de la même ardeur de vaincre le monde.

PREMIER POINT.

Quel est ce concours de peuple que je vois fondre de toutes parts en la place publique de Marseille? Quel spectacle les y attire? quelle nouveauté les y mène? Mais quel est cet homme intrépide que je vois devant cette idole, et que l'on presse, par tant de menaces, de lui présenter de l'encens, sans pouvoir fléchir sa constance ni ébranler sa résolution? Sans doute c'est cet illustre Victor, la fleur de la noblesse de Marseille, qui, étant pressé de se déclarer sur le sujet de la religion, a confessé hautement la foi chrétienne en présence de toute l'armée, dans laquelle il avoit servi avec tant de gloire, et a renoncé volontairement à l'épée, au baudrier et aux autres marques de la milice, si considérables par tout l'empire, si convenables à sa condition, pour porter les caractères de Jésus-Christ, c'est-à-dire des chaînes aux pieds et aux mains, et des blessures dans tout le corps déchiré cruellement par mille supplices. Car depuis ce jour glorieux, auquel notre invincible martyr préféra les opprobres de Jésus-Christ aux honneurs de la milice romaine, on n'a cessé de le tourmenter par des cruautés inouies, sans

lui donner aucun relâche, et on lui prépare encore de plus grands tourments.

Mais avant que de l'exposer aux nouvelles peines qu'une fureur inventive a imaginées, les magistrats résolurent de lui présenter publiquement la statue de leur Jupiter. Ils espéroient, Messieurs, que son corps étant épuisé par les souffrances passées, et son esprit troublé par la crainte des maux à venir, dont l'on exposoit à ses yeux le grand et le terrible appareil, la foiblesse humaine abattue, pour détourner l'effort de cette tempête, laisseroit enfin échapper quelque petit signe d'adoration. C'en étoit assez pour les satisfaire, et ils avoient raison de se contenter des plus légères grimaces, sachant bien qu'un homme qui peut se résoudre à n'être chrétien qu'à demi, cesse entièrement de l'être, et que le cœur ne se pouvant partager entre la vérité et l'erreur, toute la foi est renversée par la moindre démonstration d'infidélité.

Voilà donc notre saint martyr devant l'idole de ce Jupiter, père prétendu des dieux et des hommes. Tout le peuple se prosterne à terre, et cette multitude aveugle, qui ne craint pas les coups de la main de Dieu, tremble devant l'ouvrage de la main des hommes. Grand et admirable Victor, quelles furent alors vos pensées? telles que le Saint-Esprit nous les représente dans le cœur du divin Apôtre : *Incitabatur spiritus ejus in ipso, videns idololatriæ deditam civitatem* (*Act.*, XVII. 16.). « Son esprit étoit pressé » et violenté en lui-même, voyant cette multitude » idolâtre ; » ce spectacle lui étoit plus dur que tous ses supplices. Tantôt il levoit les yeux au ciel, tantôt il les jetoit sur ce peuple avec une tendre compassion de son aveuglement déplorable. Sont-ce là, disoit-il, ô Dieu vivant, sont-ce là les dieux que l'on vous oppose? Quoi! est-il possible qu'on se persuade que je puisse abaisser devant cette idole ce corps qui est destiné pour être votre victime, et que vous avez déjà consacré par tant de souffrances? Là, plein de zèle et de jalousie pour la gloire du Dieu des armées, et saintement indigné qu'on le crût capable d'une lâcheté si honteuse, il tourne sur cette idole un regard sévère, et d'un coup de pied il la renverse devant tout ce peuple qui se prosternoit à ses pieds; il la brise, il la foule aux pieds, et il surmonte le monde en détruisant les divinités qu'il élève contre le vrai Dieu, qui a fait le ciel et la terre. Une voix retentit de toutes parts : Qu'on venge l'injure des dieux immortels. Mais pendant que les juges irrités exercent leur esprit cruel à inventer de nouveaux supplices, et que Victor attend d'un visage égal la fin de leurs délibérations tragiques, rentrons en nous-mêmes, Messieurs, et tirons quelque instruction de cet acte de piété héroïque.

Ne nous persuadons pas que l'idolâtrie soit détruite sous prétexte que nous ne voyons plus parmi nous ces idoles grossières et matérielles, que l'antiquité aveugle adoroit. Il y a une idolâtrie spirituelle qui règne encore par toute la terre. Il y a des idoles cachées, que nous adorons en secret au fond de nos cœurs ; et ce que saint Paul a dit de l'avarice (*Ephes.*, V. 5.), que c'étoit un culte d'idoles, se doit dire de la même sorte de tous les autres péchés qui nous captivent sous leur tyrannie. De là vient ce beau mot de Tertullien, « que le crime de l'idolâtrie est tout le » sujet du jugement : » *Tota causa judicii, idololatria* (*de Idolol. n.* 1.). Quoi donc, est-il véritable que Dieu ne jugera que les idolâtres? et tous les autres pécheurs jouiront-ils de l'impunité? Chrétiens, ne le croyez pas ; ce n'est pas le dessein de ce grand homme d'autoriser tous les autres crimes ; mais c'est qu'il prétend qu'en l'idolâtrie tous les autres sont condamnés ; mais c'est qu'il estime que l'idolâtrie se trouve dans tous les crimes, qu'elle est comme un crime universel dont tous les autres ne sont que des dépendances. Il est ainsi, chrétiens : nous sommes des idolâtres, lorsque nous servons à nos convoitises. Humilions-nous devant notre Dieu d'être coupables de ce crime énorme, et afin de bien comprendre cette vérité, qui nous doit couvrir de confusion, faisons une réflexion sérieuse sur les causes et sur les effets de l'idolâtrie ; par-là nous reconnoîtrons aisément qu'il y en a bien peu parmi nous qui soient tout-à-fait exempts de ce crime.

Le principe de l'idolâtrie, ce qui l'a fait régner dans le genre humain, c'est que nous nous sommes éloignés de Dieu et attachés à nous-mêmes ; et si nous savons entendre aujourd'hui ce que fait en nous cet éloignement, et ce qu'y produit cette attache, nous aurons découvert la cause évidente de tous les égarements des idolâtres. Quand je dis que nous nous sommes éloignés de Dieu, je ne prétends pas, chrétiens, que nous en ayons perdu toute idée. Il est vrai que si l'homme avoit pu éteindre toute la connoissance de Dieu, la malignité de son cœur l'auroit porté à cet excès. Mais Dieu ne l'a pas permis : il se montre à nos esprits par trop d'endroits, il se grave en trop de manières dans nos cœurs : *Non sine testimonio semetipsum reliquit* (*Act.*, XIV. 16.). L'homme, qui ne veut pas le connoître, ne peut le mécon-

noître entièrement ; et cet étrange combat de Dieu qui s'approche de l'homme, de l'homme qui s'éloigne de Dieu, a produit ce monstrueux assemblage que nous remarquons dans l'idolâtrie. C'est Dieu, et ce n'est pas Dieu qu'on adore : c'est le nom de Dieu qu'on emploie ; mais on en détruit la grandeur, « en communiquant à la » créature ce nom incommunicable, » *Incommunicabile nomen.* (*Sap.*, XIV. 21.) ; mais on en perd toute l'énergie, en répandant sur plusieurs ce qui n'a de majesté qu'en l'unité seule.

D'où est venu ce dessein à l'homme, sinon de l'instinct du serpent trompeur, qui a dit à nos premiers pères : « Vous serez comme des dieux » (*Genes.*, III. 5.)? » Saint Basile de Séleucie dit, que proférant ces paroles il jetoit dès l'origine du monde les fondements de l'idolâtrie (*Orat.* III. *Biblioth. Patr. Lugd. tom.* VIII, *p.* 432.). Car dès lors il commençoit d'inspirer à l'homme le désir d'attribuer à d'autres sujets ce qui étoit incommunicable, et l'audace de multiplier ce qui devoit être toujours unique. *Vous serez ;* voilà cette injuste communication ; *des dieux ;* voilà cette multiplication injurieuse ; tout cela pour avilir la divinité. Car comme nul autre que Dieu ne peut soutenir ce grand nom ; le communiquer, c'est le détruire : et comme toute sa force est dans l'unité ; le multiplier, c'est l'anéantir. C'est à quoi tendoit l'impiété par tant de divisions et tant de partages, de tourner enfin le nom de Dieu en dérision, ce nom auguste, si redoutable. C'est pourquoi, après avoir divisé la divinité, premièrement par ses attributs, secondement par ses fonctions, ensuite par les éléments et les autres parties du monde, dont l'on a fait un partage entre les aînés et les cadets, comme d'une terre ou d'un héritage, on en est venu à la fin à une multiplication sans ordre et sans bornes, jusqu'à reléguer plusieurs dieux aux foyers et aux cuisines ; on en a mis trois à la seule porte. Aussi saint Augustin reproche-t-il aux païens, « qu'au lieu » qu'il n'y a qu'un portier dans une maison, et » qu'il suffit parce que c'est un homme ; les » hommes ont voulu qu'il y eût trois dieux : » *Unum quisque domui suæ ponit ostiarium ; et quia homo est, omnino sufficit : tres deos isti posuerunt* (*de Civit. Dei*, *lib.* IV, *cap.* VIII, *tom.* VII, *col.* 94.). A quel dessein tant de dieux, sinon pour dégrader ce grand nom, et en avilir la majesté ? Ainsi vous voyez, chrétiens, que l'homme s'étant éloigné de Dieu, ce qu'il n'a pu entièrement abolir, je veux dire son nom et sa connoissance, il l'a obscurci par l'erreur, il l'a corrompu par le mélange, il l'a anéanti par le partage.

Mais passons encore plus loin, et remarquons maintenant que ce qui l'a poussé à ces erreurs, c'est un désir caché qu'il a dans le cœur de se déifier soi-même. Car depuis qu'il eut avalé ce poison subtil de la flatterie infernale : « Vous serez comme » des dieux ; » s'il avoit pu ouvertement se déclarer Dieu, son orgueil se seroit emporté jusqu'à cet excès. Mais se dire Dieu, chrétiens, et cependant se sentir mortel, l'arrogance la plus aveugle en auroit eu honte. Et de là vient, Messieurs, je vous prie d'observer ceci en passant, que nous lisons dans l'histoire sainte (DAN., III. 5.) que le roi Nabuchodonosor, exigeant de son peuple les honneurs divins, n'osa les demander pour sa personne, et ordonna qu'on les rendît à sa statue. Quel privilége avoit cette image, pour mériter l'adoration plutôt que l'original ? Nul sans doute ; mais il agissoit ainsi par un certain sentiment que cette présence d'un homme mortel, incapable de soutenir les honneurs divins, démentiroit trop visiblement sa prétention extravagante. L'homme donc étant empêché par sa misérable mortalité, conviction trop manifeste de sa foiblesse, de se porter lui-même pour Dieu, et tâchant néanmoins, autant qu'il pouvoit, d'attacher la divinité à soi-même, il lui a donné premièrement une forme humaine ; ensuite il a adoré ses propres ouvrages ; après il a fait des dieux de ses passions : il en a fait même de ses vices. Enfin ne pouvant s'égaler à Dieu, il a voulu mettre Dieu au-dessous de lui ; il a prodigué le nom de Dieu, jusqu'à le donner aux animaux et aux plus indignes reptiles. Et cela, pour quelle raison ? sinon pour secouer le joug de son souverain ; afin que la majesté de Dieu étant si étrangement avilie, et l'homme n'ayant plus devant les yeux ni l'autorité de son nom, ni les conduites de sa providence, ni la crainte de ses jugements, n'eût plus d'autre règle que sa volonté, plus d'autres guides que ses passions, et enfin plus d'autres dieux que lui-même : c'est à quoi aboutissoient à la fin toutes les inventions de l'idolâtrie.

C'est ce qui a porté le grand saint Victor à renverser avec tant de zèle les idoles, par lesquelles les hommes ingrats tâchoient de renverser le trône de Dieu, pour n'adorer que leurs fantaisies. Mais revenez, illustre martyr : d'autres idoles se sont élevées, d'autres idolâtres remplissent la terre ; et sous la profession du christianisme, ils présentent de l'encens dans leur conscience à de fausses divinités. Et certainement, chrétiens, s'il est vrai, comme je l'ai dit, que l'aliénation d'avec Dieu

et l'attachement à nous-mêmes sont la cause de l'idolâtrie; si d'ailleurs nous reconnoissons en nous ces deux vices, et si fortement enracinés, comment pouvons-nous nous persuader que nous soyons exempts de ce crime, dont nous portons la source en nous-mêmes? Non, non, mes frères, ne le croyons pas : l'idolâtrie n'est pas renversée, elle n'a fait que changer de forme, elle a pris seulement un autre visage.

Cœur humain, abîme infini, qui dans tes profondes retraites caches tant de pensées différentes, qui s'échappent souvent à tes propres yeux, si tu veux savoir ce que tu adores et à qui tu présentes de l'encens, regarde seulement où vont tes désirs; car c'est là l'encens que Dieu veut, c'est le seul parfum qui lui plaît. Où vont-ils donc ces désirs? De quel côté prennent-ils leur cours? Où se tourne leur mouvement? Tu le sais, je n'ose le dire; mais de quelque côté qu'ils se portent, sache que c'est là ta divinité : Dieu n'a plus que le nom de Dieu; cette créature en reçoit l'hommage, puisqu'elle emporte l'amour que Dieu demande. Mais comme nous avons vu dans l'idolâtrie, que l'homme, s'étant une fois donné la licence de se faire des dieux à sa mode, les a multipliés sans aucune mesure, il nous en arrive tous les jours de même : car quiconque s'éloigne de Dieu, l'indigence de la créature l'obligeant à partager sans fin ses affections, il ne se contente pas d'une seule idole. Où l'on a trouvé le plaisir, on n'y trouve pas la fortune; ce qui satisfait l'avarice ne contente pas la vanité : l'homme a des besoins infinis; et chaque créature étant bornée, ce que l'une ne donne pas il faut nécessairement l'emprunter de l'autre. Autant d'appuis que nous y cherchons, autant nous faisons-nous de maîtres; et ces maîtres que nous mettons sur nos têtes, craindrons-nous de les appeler nos divinités? Et ne sont-ils pas plus que nos dieux, si je puis parler de la sorte, puisque nous les préférons à Dieu même?

Mais pour nous convaincre, Messieurs, d'une idolâtrie plus criminelle, considérons, je vous prie, quelle idée nous avons de Dieu. Qui de nous ne lui donne pas une forme et une nature étrangère? Lorsque ayant le cœur éloigné de lui, nous croyons néanmoins l'honorer par certaines prières réglées, que nous faisons passer sur le bord des lèvres par un murmure inutile; et celui qui croit l'apaiser en lui présentant par aumônes quelque parties de ses rapines; et celui qui, observant dans sa sainte loi ce qu'il trouve de plus conforme à son humeur, croit par là s'acquérir le droit de mépriser impunément tout le reste; et celui qui multipliant tous les jours ses crimes, sans prendre aucun soin de se convertir, ne parle que de pardon, et ne prêche que miséricorde : en vérité, Messieurs, se figure-t-il Dieu tel qu'il est? Eh quoi! le Dieu des chrétiens est-ce un Dieu qui se paye de vaines grimaces, ou qui se laisse corrompre par les présents, ou qui souffre qu'on se partage entre lui et le monde, ou qui se dépouille de sa justice, pour laisser gouverner le monde par une bonté insensible et déraisonnable, sous laquelle les péchés seroient impunis? Est-ce là le Dieu des chrétiens! N'est-ce pas plutôt une idole formée à plaisir et au gré de nos passions?

Et d'où est né en nous ce dessein de faire Dieu à notre mode, sinon de ce vieux levain de l'idolâtrie, qui faisoit crier autrefois à ce peuple : « Faites-» nous, faites-nous des dieux? » *Fac nobis deos* (*Exod.*, XXXII. 1.). Et pourquoi voulons-nous faire des dieux à plaisir, sinon pour dépouiller la Divinité des attributs qui nous choquent, qui contraignent la liberté, ou plutôt la licence immodérée que nous donnons à nos passions? Si bien que nous ne défigurons la Divinité, qu'afin que le péché triomphe à son aise, et que nous ne connoissions plus d'autres dieux que nos vices, et nos fantaisies, et nos inclinations corrompues. Dans un aveuglement si étrange, combien faudroit-il de Victors, pour briser toutes les idoles par lesquelles nous excitons Dieu à jalousie? Chrétiens, que chacun détruise les siennes : soit que ce soit Vénus et l'impureté, soit que ce soit Mammone et l'avarice, donnons-leur un coup de pied généreux qui les abatte devant Jésus-Christ; car à quoi nous auroit servi de baiser ce pied vénérable, sacré dépôt de cette maison?

O pied de l'illustre Victor, c'est par vos coups puissants que l'idole est tombée par terre. Ce tyran, qui vous a coupé, a cru vous immoler à son Jupiter; mais il vous a consacré à Jésus-Christ, et n'a fait que signaler votre victoire. C'est l'honneur de saint Victor, qu'il lui ait coûté du sang pour faire triompher Jésus-Christ, et il falloit pour sa gloire qu'en renversant un faux dieu, il offrît un sacrifice au véritable. Mes frères, imitons cet exemple : mais portons encore plus loin notre zèle; et après avoir appris de Victor à détruire les ennemis de Jésus-Christ, apprenons encore du même martyr à lui conserver ses serviteurs. Il a fait l'un et l'autre avec courage : il a renversé par terre les ennemis du Fils de Dieu; voyons maintenant comment il travaille à lui conserver ses serviteurs : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'est un secret de Dieu de savoir joindre ensemble l'affranchissement et la servitude; et saint Paul nous l'a expliqué en la première Epître aux Corinthiens, lorsqu'il a dit ces belles paroles : « Le fidèle qui est libre, est serviteur de Jésus-» Christ : » *Qui in Domino vocatus est servus, libertus est Domini : similiter qui liber vocatus est, servus est Christi* (1. *Cor.*, VII. 22.). Ce tempérament merveilleux, qu'apporte le saint Apôtre à la liberté par la contrainte, à la contrainte par la liberté, est plein d'une sage conduite, et digne de l'Esprit de Dieu. Celui qui est libre, Messieurs, a besoin qu'on le modère et qu'on le réprime; et celui qui est dans la servitude a besoin qu'on le soutienne et qu'on le relève. Saint Paul a fait l'un et l'autre, en disant à l'affranchi qu'il est serviteur, et au serviteur qu'il est affranchi. Par la première de ces paroles il donne comme un contre-poids à la liberté, de peur qu'elle ne s'emporte : il semble, par la seconde, qu'il lâche la main à la contrainte, de peur qu'elle ne se laisse accabler; et il nous apprend par toutes les deux cette vérité importante, que le chrétien doit mêler dans toutes ses actions et la liberté et la contrainte. Jamais tant de liberté, que nous n'y donnions toujours quelques bornes qui nous contraignent; et jamais tant de contrainte, que nous ne nous sachions toujours conserver une sainte liberté d'esprit, et joindre par ce moyen la liberté et la servitude.

Mais cette liberté et cette contrainte, qui se trouvent jointes selon l'esprit dans tous les véritables enfants de Dieu, il a plu à la Providence qu'elles fussent unies en notre martyr, même selon le corps, et en le prenant à la lettre. Son historien nous apprend une particularité remarquable : c'est qu'ayant été arrêté par l'ordre de l'empereur pour la cause de l'Evangile, il demeuroit captif durant tout le jour, et qu'un ange le délivroit toutes les nuits : tellement que nous pouvons dire qu'il étoit prisonnier et libre. Mais ce qui fait le plus à notre sujet, c'est que dans l'un et dans l'autre de ces deux états, il travailloit toujours au salut des âmes; puisqu'ainsi que nous lisons dans la même histoire, étant renfermé dans la prison, il convertissoit ses propres gardes, « et qu'il n'usoit de sa liberté que pour affermir » en Jésus-Christ l'esprit de ses frères : » *Ut Christianorum paventia corda confirmaret.*

Durant le temps des persécutions, deux spectacles de piété édifioient les hommes et les anges : les chrétiens en prison, et les chrétiens en liberté, qui sembloient en quelque sorte disputer ensemble à qui glorifieroit le mieux Jésus-Christ, quoique par des voies différentes; et il faut que je vous donne en peu de paroles une description de leurs exercices : mon sujet en sera éclairci, et votre piété édifiée. Faisons donc, avant toutes choses, la peinture d'un chrétien en prison. O Dieu, que son visage est égal et que son action est hardie! mais que cette hardiesse est modeste! mais que cette modestie est généreuse! et qu'il est aisé de le distinguer de ceux que leurs crimes ont mis dans les fers; qu'il sent bien qu'il souffre pour la bonne cause, et que la sérénité de ses regards rend un illustre témoignage à son innocence! Bien loin de se plaindre de sa prison, il regarde le monde au contraire comme une prison véritable. Non, il n'en connoît point de plus obscure, puisque tant de sortes d'erreurs y éteignent la lumière de la vérité; ni qui contienne plus de criminels, puisqu'il y en a presque autant que d'hommes; ni de fers plus durs que les siens, puisque les âmes mêmes en sont enchaînées; ni de cachots plus remplis d'ordures, par l'infection de tant de péchés. Persuadé de cette pensée, « il croit que ceux qui l'arrachent du » milieu du monde, en pensant le rendre captif, » le tirent d'une captivité plus insupportable, et » ne le jettent pas tant en prison qu'ils ne l'en » délivrent réellement : » *Si recogitemus ipsum magis mundum carcerem esse, exisse vos è carcere, quàm in carcerem introisse intelligemus* (TERTUL. *ad Mart.*, *n.* 2.).

Ainsi dans ces prisons bienheureuses dans lesquelles les saints martyrs étoient renfermés, ni les plaintes, ni les murmures, ni l'impatience, n'y paroissoient pas : elles devenoient des temples sacrés, qui résonnoient nuit et jour de pieux cantiques. Leurs gardes en étoient émus; et il arrivoit, pour l'ordinaire, qu'en gardant les martyrs ils devenoient chrétiens. Celui qui gardoit saint Paul et Silas fut baptisé par l'Apôtre (*Act.*, XVI. 33.) : les gardes de notre saint se donnèrent à Jésus-Christ par son entremise. C'est ainsi que ces bienheureux prisonniers avoient accoutumé de gagner leurs gardes; et à peine en pouvoit-on trouver d'assez durs pour être à l'épreuve de cette corruption innocente. Mais s'ils travailloient à gagner leurs gardes, ce n'étoit pas pour forcer leurs prisons; ils ne tâchoient, au contraire, de les attirer, que pour les rendre prisonniers avec eux, et en faire des compagnons de leurs chaînes. Longin, Alexandre et Félicien, qui étoient les gardes de saint Victor, les portèrent avec lui, et sont arrivés devant lui à la couronne du martyre. O gloire de nos prison-

niers, qui, tout chargés qu'ils étoient de fers, se rendoient maîtres de leurs propres gardes, pour en faire des victimes de Jésus-Christ! Voilà, Messieurs, en peu de paroles, la première partie du tableau; tels étoient les chrétiens en prison.

Mais jetez maintenant les yeux sur ceux que la fureur publique avoit épargnés : voici quels étoient leurs sentiments. Ils avoient honte de leur liberté, et se la reprochoient à eux-mêmes; mais ils entroient fortement dans cette pensée, que Dieu ne les ayant pas jugés dignes de la glorieuse qualité de ses prisonniers, il ne leur laissoit leur liberté que pour servir ses martyrs. Prenez, mes frères, ces sentiments que doit vous inspirer l'esprit du christianisme, et faites avec moi cette réflexion importante. Dieu fait un partage dans son Eglise : quelques-uns de ses fidèles sont dans les souffrances; les autres par sa volonté vivent à leur aise. Ce partage n'est pas sans raison, et voici sans doute le dessein de Dieu. Vous qu'il exerce par les afflictions, c'est qu'il veut vous faire porter ses marques; vous qu'il laisse dans l'abondance, c'est qu'il vous réserve pour servir les autres. Donc, ô riches, ô puissants du siècle, tirez cette conséquence, que si, selon l'ordre des lois du monde, les pauvres semblent n'être nés que pour vous servir; selon les lois du christianisme vous êtes nés pour servir les pauvres et soulager leurs nécessités.

C'est ce que croyoient nos ancêtres, ces premiers fidèles; et c'est pourquoi, comme j'ai dit, ceux qui étoient libres pensoient n'avoir cette liberté que pour servir leurs frères captifs, et ils leur en consacroient tout l'usage. C'est pourquoi, Messieurs, les prisons publiques étoient le commun rendez-vous de tous les fidèles; nul obstacle, nulle appréhension, nulle raison humaine ne les arrêtoit : ils y venoient admirer ces braves soldats, l'élite de l'armée chrétienne; et les regardant avec foi comme destinés au martyre, *Martyres designati* (TERTUL. *ad Mart.*, *n.* 1.), ils les voyoient tout resplendissants de l'éclat de cette couronne qui pendoit déjà sur leurs têtes, et qui alloit bientôt y être appliquée. Ils les servoient humblement dans cette pensée; ils les encourageoient avec respect; ils pourvoyoient à tous leurs besoins avec une telle profusion, que souvent même les infidèles, chose que vous jugerez incroyable, et néanmoins très bien avérée; souvent, dis-je, les infidèles se mêloient avec les martyrs, pour pouvoir goûter avec eux les fruits de la charité chrétienne : tant la charité étoit abondante, qu'elle faisoit trouver des délices même dans l'horreur des prisons.

Voilà, mes frères, les saints emplois qui partageoient les fidèles durant le temps des persécutions. Que vous étiez heureuse, ô sainte Eglise, de voir deux si beaux spectacles! les uns souffroient pour la foi, les autres compatissoient par la charité : les uns exerçoient la patience, et les autres la miséricorde; dignes certainement les uns et les autres d'une louange immortelle. Car à qui donnerons-nous l'avantage? Le travail des uns est plus glorieux, la fonction des autres est plus étendue : ceux-là combattent les ennemis, ceux-ci soutiennent les combattants mêmes. Mais que sert de prononcer ici sur ce doute, puisque ces deux emplois différents, que Dieu partage entre ses élus, il lui a plu de les réunir en la personne de notre martyr? Il est prisonnier et libre, et il plaît à notre Sauveur qu'il remporte la gloire de ces deux états. Victor désire ardemment l'honneur de porter les marques de Jésus-Christ. Voilà des chaînes, voilà des cachots, voilà une sombre prison : c'est de quoi imprimer sur son corps les caractères du Fils de Dieu, et les livrées de sa glorieuse servitude. Mais Victor, accablé de fers, ne peut avoir la gloire d'animer ses frères. Allez, anges du Seigneur, et délivrez-le toutes les nuits, pour exercer cette fonction qu'il a coutume de remplir avec tant de fruit : faites tomber ces fers de ses mains; ôtez-lui ces chaînes pesantes, qu'il se tient heureux de porter pour la gloire de l'Evangile. Ah! qu'il les quitte à regret ces chaînes chéries et bien-aimées! Mais c'est pour les reprendre bientôt. Mais c'est trop de les perdre un moment; n'importe, Victor obéit. Quoiqu'il chérisse sa prison, il est prêt de la quitter au premier ordre; il n'a d'attachement qu'à la volonté de son Maître : il est ce chrétien généreux dont parle Tertullien (*ad Mart. n.* 2.) : *Christianus etiam extra carcerem sæculo renuntiavit, in carcere etiam carceri :* « Le chrétien, même hors de » la prison, renonce au siècle; et en prison, il » renonce à la prison même. »

Vous jugerez peut-être que ce n'est pas une grande épreuve, de renoncer à une prison; mais les saints martyrs ont d'autres pensées, et ils trouvent si honorable d'être prisonniers de Jésus-Christ, qu'ils ne se peuvent dépouiller sans peine de cette marque de leur servitude. Ce qui console Victor, c'est qu'il ne sort de ses fers que pour consoler les fidèles, pour rassurer leurs esprits flottants, pour les animer au martyre. C'est à quoi il passe les nuits avec une ardeur infatigable; et après un si utile travail, il vient avec joie reprendre ses chaînes, il vient se reposer dans sa prison, et il se charge de nouveau de

ce poids aimable que la foi de Jésus-Christ lui impose.

Mes frères, voilà notre exemple, telle doit être la liberté du christianisme. Qui nous donnera, ô Jésus, que nous nous rendions nous-mêmes captifs par l'amour de la sainte retraite, et que jamais nous ne soyons libres que pour courir aux offices de la charité? Heureux mille et mille fois celui qui ne trouve l'usage de sa liberté, que lorsque la charité l'appelle! Mais si nous voulons garder de la liberté pour les affaires du monde, gardons-en aussi pour celles de Dieu, et n'en perdons pas un si saint usage. O mains engourdies de l'avare, que ne rompez-vous ces liens de l'avarice, qui vous empêchent de vous ouvrir sur les misères du pauvre! Que ne brisez-vous ces liens qui ne vous permettent pas d'aller au secours, ou de l'innocent qu'on opprime, qu'une seule de vos paroles pourroit soutenir; ou du prisonnier qui languit, et que vos soins pourroient délivrer; ou de cette pauvre famille qui se désespère, et qui subsisteroit largement du moindre retranchement de votre luxe! Employez, Messieurs, votre liberté dans ces usages chrétiens; consacrez-la au service des pauvres membres de Jésus-Christ. Ainsi en prenant part à la croix des autres, vous vous élèverez à la fin à cette grande perfection du christianisme, qui consiste à s'immoler soi-même : c'est ce qui nous reste à considérer dans le martyre de saint Victor.

TROISIÈME POINT.

Pour tirer de l'utilité de cette dernière partie, où je dois vous représenter le martyre de saint Victor, je vous demande, mes frères, que vous n'arrêtiez pas seulement la vue sur tant de peines qu'il a endurées; mais que, remontant en esprit à ces premiers temps où la foi s'établissoit par tant de martyres, vous vous mettiez vous-mêmes à l'épreuve touchant l'amour de la croix, qui est la marque essentielle du chrétien. Trois circonstances principales rendoient la persécution épouvantable. Premièrement on méprisoit les chrétiens; secondement on les haïssoit, *Eritis odio omnibus* (Matth., x. 22.); enfin la haine passoit jusqu'à la fureur : parce qu'on les méprisoit, on les condamnoit sans procédures; parce qu'on les haïssoit, on les faisoit souffrir sans modération; parce que la haine alloit jusqu'à la fureur, on poussoit la violence jusqu'au-delà de la mort. Ainsi la vengeance publique n'ayant ni formalités dans son exercice, ni mesure dans sa cruauté, ni bornes dans sa durée, nos pères en étoient réduits aux dernières extrémités. Mais pesons plus exactement ces trois circonstances pour la gloire de notre martyr, et la conviction de notre lâcheté.

J'ai dit premièrement, chrétiens, qu'on ne gardoit avec nos ancêtres aucune formalité de justice, parce qu'on les tenoit pour des personnes viles, dont le sang n'étoit d'aucun prix. « C'étoit la balayure du monde : » *Omnium peripsema* (1. *Cor.*, iv. 13.) : ce qui a fait dire à Tertullien : *Christiani, destinatum morti genus* (*de Spectac. n.* 1.). Savez-vous ce que c'est que les chrétiens? C'est, dit-il, « un genre » d'hommes destiné à la mort. » Remarquez qu'il ne dit pas condamné, mais destiné à la mort; parce qu'on ne les condamnoit pas par les formes, mais plutôt qu'on les regardoit comme dévoués au dernier supplice par le seul préjugé d'un nom odieux; *Oves occisionis*, comme dit l'Apôtre (*Rom.*, viii. 36.), « des brebis de sa- » crifices, des agneaux de boucherie, » dont on versoit le sang sans façon et sans procédures. Si le Tibre s'étoit débordé, si la pluie cessoit d'arroser la terre, si les Barbares avoient ravagé quelque partie de l'empire, les chrétiens en répondoient de leurs têtes : il avoit passé en proverbe : *Cœlum stetit, causa christiani* (*Apolog.*, *n.* 40.). Pauvres chrétiens innocents, on ne sait que vous imputer, parce que vous ne vous mêlez de rien dans le monde; et on vous accuse de renverser tous les éléments et de troubler tout l'ordre de la nature; et sur cela on vous expose aux bêtes farouches, parce qu'il a plu au peuple romain de crier dans l'amphithéâtre : *Christianos ad leones* (*Ibid.*) : « Qu'on donne les chré- » tiens aux lions. » Il falloit cette victime aux dieux immortels, et ce divertissement au peuple irrité, peut-être pour le délasser des sanglants spectacles de gladiateurs par quelque objet plus agréable. Quoi donc, sans formalité immoler une si grande multitude? De quoi parlez-vous? de formalité? Cela est bon pour les voleurs et les meurtriers; mais il n'en faut pas pour les chrétiens, âmes viles et méprisables, dont on ne peut assez prodiguer le sang.

Victor, généreux Victor, quoi, ce sang illustre, qui coule en vos veines sera-t-il donc répandu avec moins de forme que celui du dernier esclave? Oui, Messieurs, pour professer le christianisme, il falloit avaler toute cette honte; mais voici quelque chose de bien plus terrible. Ordinairement ceux que l'on méprise, on ne les juge pas dignes de colère, et ce foudre de l'indignation ne frappe que sur les lieux élevés. C'est pourquoi

David disoit à Saül : Qui poursuivez-vous, ô roi d'Israël? contre qui vous irritez-vous? « Quoi! » un si grand roi contre un ver de terre! » *Canem mortuum persequeris et pulicem unum* (1. *Reg.* XXIV. 15.). Il ne trouve rien de plus efficace pour se mettre à couvert de la colère de ce prince, que de se représenter comme un objet tout-à-fait méprisable; et, en effet, on se défend de la fureur des grands par la bassesse de sa condition. Les chrétiens toutefois, bien qu'ils soient le rebut du monde, n'en sont pas moins le sujet, non-seulement de la haine, mais encore de l'indignation publique; et malgré ce mépris qu'on a pour eux, ils ne peuvent obtenir qu'on les néglige. Tout le monde est armé contre leur foiblesse, et voici un effet étrange de cette colère furieuse. Dans les crimes les plus atroces, les lois ont ordonné de la qualité du supplice, il n'est pas permis de passer outre; elles ont bien voulu donner des bornes même à la justice, de peur de lâcher la bride à la cruauté. Il n'y avoit que les chrétiens sur lesquels on n'appréhendoit point de faillir, si ce n'est en les épargnant : « il leur falloit arracher » la vie par toutes les inventions d'une cruauté » raffinée; » *Per atrociora genera pœnarum*, dit le grave Tertullien (*de Resur. Carn. n.* 8.).

Car considérez, je vous prie, ce qu'on n'a pas inventé contre saint Victor. On a soigneusement ramassé contre lui seul tout ce qu'il y a de force dans les hommes, dans les animaux, dans les machines les plus violentes. Qu'on l'attache sur le chevalet, et qu'il lasse durant trois jours des bourreaux qui s'épuisent en le flagellant; qu'un cheval fougueux et indompté le traîne à sa queue par toute la ville ou dans les revues de l'armée, au milieu de laquelle il a paru si souvent avec tant d'éclat; qu'il laisse par toutes les rues non-seulement des ruisseaux de sang, mais même des lambeaux de sa chair; encore n'est-ce pas assez pour assouvir la haine de ses tyrans. Que veut-on faire de cette meule? Quel monstre veut-on écraser et réduire en poudre? Quoi, c'est l'innocent Victor qu'on veut accabler de ce poids, qu'on veut mettre en pièces par ce mouvement! Eh! il ne faut pas tant de force contre un corps humain, que la nature a fait si tendre et si aisé à dissoudre. Mais la haine aveugle des infidèles ne pouvoit rien inventer d'assez horrible, et la foi ardente des chrétiens ne pouvoit rien trouver d'assez dur. Invente encore, s'il est possible, quelque machine inconnue, ô cruauté ingénieuse! si tu ne peux abattre Victor par la violence, tâche de l'étonner par l'horreur de tes supplices. Il est prêt à en supporter tout l'effort; sa patience surmontera toutes tes attaques. « Il ne reçoit aucune blessure, » qu'il ne couvre par une couronne; il ne verse » pas une goutte de sang qui ne lui mérite de » nouvelles palmes; il remporte plus de victoires » qu'il ne souffre de violences : » *Coronâ premit vulnera, palmâ sanguinem obscurat, plus victoriarum est quàm injuriarum* (TERTUL., *Scorp. n.* 6.). Mais enfin la matière manque : quoique le courage ne diminue pas, il faut que le corps tombe sous les derniers coups. Que fera la rage des persécuteurs? Ce qu'elle a fait aux autres martyrs dont elle poursuivoit les corps mutilés jusque dans le sein de la mort, jusque dans l'asile de la sépulture. Elle en use de même contre notre saint; en lui enviant jusqu'à un tombeau, elle le fait jeter au fond de la mer : mais par l'ordre du Tout-Puissant, la mer officieuse rend ce dépôt à la terre, et la terre nous a conservé ses os, afin qu'en baisant ces saintes reliques, nous y pussions puiser l'amour des souffrances; car c'est ce qu'il faut apprendre des saints martyrs; c'est le fruit qu'il faut remporter des discours que l'on consacre à leur gloire.

Mais, ô croix, ô tourments, ô souffrances, les chrétiens prêchent et publient que vous faites toute la gloire du christianisme, les chrétiens vous révèrent dans les saints martyrs, les chrétiens vous louent dans les autres; et par une lâcheté sans égale, aucun ne vous veut pour soi-même; et toutefois il est véritable que les souffrances font les chrétiens, et qu'on les reconnoît à cette épreuve. N'alléguons pas ici l'Ecriture sainte, dont presque toutes les lignes nous enseignent cette doctrine; laissons tant de raisons excellentes que les saints Pères nous en ont données, convainquons-nous par expérience de cette vérité fondamentale. Quand est-ce que l'Eglise a eu des enfants dignes d'elle, et a porté des chrétiens dignes de ce nom? C'est lorsqu'elle étoit persécutée; c'est lorsqu'elle lisoit à tous les poteaux des sentences épouvantables prononcées contre elle; qu'elle voyoit, dans tous les gibets et dans toutes les places publiques, de ses enfants immolés pour la gloire de l'Evangile.

Durant ce temps, Messieurs, il y avoit des chrétiens sur la terre; il y avoit de ces hommes forts, qui, étant nourris dans les proscriptions et dans les alarmes continuelles, s'étoient fait une glorieuse habitude de souffrir pour l'amour de Dieu. Ils croyoient que c'étoit trop de délicatesse que de rechercher le plaisir en ce monde et en l'autre; regardant la terre comme un exil, ils jugeoient qu'ils n'y avoient point de plus grande

affaire que d'en sortir au plus tôt. Alors la piété étoit sincère, parce qu'elle n'étoit pas encore devenue un art, elle n'avoit pas encore appris le secret de s'accommoder au monde et de servir au négoce des ténèbres ; simple et innocente qu'elle étoit, elle ne regardoit que le ciel auquel elle prouvoit sa fidélité par une longue patience. Tels étoient les chrétiens de ces premiers temps ; les voilà dans leur pureté, tels que les engendroit le sang des martyrs, tels que les formoient les persécutions. Maintenant la paix est venue, et la discipline s'est relâchée ; le nombre des fidèles s'est augmenté, et l'ardeur de la foi s'est ralentie ; et comme disoit éloquemment un ancien, « l'on t'a vue, ô Eglise catholique, affoiblie par » ta fécondité, diminuée par ton accroissement, » et presque abattue par tes propres forces : » *Factaque es, Ecclesia, profectu tuæ fecunditatis infirmior, atque accessu relabens, et quasi viribus minùs valida* (Salvian. *adv. Avar. lib.* I, *pag.* 218.). D'où vient cet abattement des courages? C'est qu'ils ne sont plus exercés par les persécutions. Le monde est entré dans l'Eglise ; on a voulu joindre Jésus-Christ avec Bélial ; et de cet indigne mélange, quelle race enfin nous est née? Une race mêlée et corrompue, des demi-chrétiens, des chrétiens mondains et séculiers, une piété bâtarde et falsifiée, qui est toute dans les discours et dans un extérieur contrefait.

O piété à la mode, que je me moque de tes vanteries et des discours étudiés que tu débites à ton aise pendant que le monde te rit ! Viens que je te mette à l'épreuve. Voici une tempête qui s'élève, voici une perte de biens, une insulte, une contrariété, une maladie ; tu te laisses aller aux murmures, pauvre piété déconcertée ; tu ne peux plus te soutenir, piété sans force et sans fondement. Va, tu n'étois qu'un vain simulacre de la piété chrétienne ; tu n'étois qu'un faux or qui brille au soleil, mais qui ne dure pas dans le feu, mais qui s'évanouit dans le creuset. La vertu chrétienne n'est pas faite de la sorte : *Aruit tanquam testa virtus mea* (*Psal.* XXI. 16.). Elle ressemble à la terre d'argile qui est toujours molle et sans consistance, jusqu'à ce que le feu la cuise et la rende ferme : *Aruit tanquam testa virtus mea.* Et s'il est ainsi, chrétiens, si les souffrances sont nécessaires pour soutenir l'esprit du christianisme, Seigneur, rendez-nous les tyrans, rendez-nous les Domitiens et les Nérons.

Mais modérons notre zèle, et ne faisons point de vœux indiscrets ; n'envions pas à nos princes le bonheur d'être chrétiens, et ne demandons pas des persécutions que notre lâcheté ne pourroit souffrir. Sans ramener les roues et les chevalets sur lesquels on étendoit nos ancêtres, la matière ne manquera pas à la patience. La nature a assez d'infirmités, le monde a assez d'injustice, sa faveur a assez d'inconstance ; il y a assez de bizarrerie dans le jugement des hommes et assez d'inégalité dans leurs humeurs contrariantes. Apprenons à goûter ces amertumes ; et quelque sorte d'afflictions que Dieu nous envoie, profitons de ces occasions précieuses, et ménageons-en avec soin tous les moments.

Le ferons-nous, mes frères, le ferons-nous? Nous réjouirons-nous dans les opprobres? nous plairons-nous dans les contrariétés? Ah ! nous sommes trop délicats, et notre courage est trop mou. Nous aimerons toujours les plaisirs, nous ne pouvons durer un moment avec Jésus-Christ sur la croix. Mais, mes frères, s'il est ainsi, pourquoi baisons-nous les os des martyrs ! pourquoi célébrons-nous leur naissance? pourquoi écoutons-nous leurs éloges? Quoi, serons-nous seulement spectateurs oisifs? quoi, verrons-nous le grand saint Victor boire à longs traits ce calice amer de sa passion que le Fils de Dieu lui a mis en main ! et nous croirons que cet exemple ne nous regarde point, et nous n'en avalerons pas une seule goutte, comme si nous n'étions pas enfants de la croix ? Ah ! mes frères, gardez-vous d'une si grande insensibilité. Montrez que vous croyez ces paroles : « Bienheureux ceux qui souf- » frent persécution (Matth., v. 10.) ; » et ces autres non moins convaincantes : « Celui qui ne » se hait pas soi-même, et qui ne porte pas sa » croix tous les jours, n'est pas digne de moi » (*Ibid.*, x. 38.). »

Ah ! nous les croyons, ô Sauveur Jésus ; c'est vous qui les avez proférées. Mais si vous les croyez, nous dit-il, prouvez-le-moi par vos œuvres. Ce sont les souffrances, ce sont les combats, c'est la peine, c'est le grand travail, qui justifient la sincérité de la foi. Seigneur, tout ce que vous exigez de nous est l'équité même ; donnez-nous la grâce de l'accomplir, car en vain entreprendrions-nous par nos propres forces de l'exécuter ; bientôt nos efforts impuissants ne nous laisseroient que la confusion de notre superbe témérité. Soutenez donc, ô Dieu tout-puissant, notre foiblesse par votre Esprit saint. Faites-nous des chrétiens véritables, c'est-à-dire des chrétiens amis de la croix ; accordez-nous cette grâce par les exemples et par les prières de Victor, votre serviteur, dont nous honorons la mémoire,

afin que l'imitation de sa patience nous mène à la participation de sa couronne. *Amen.*

PRÉCIS D'UN PANÉGYRIQUE

POUR LA FÊTE DE S. JACQUES.

Désir ambitieux des deux frères. Nature de leur erreur ; comment Jésus-Christ la corrige, et leur accorde l'effet de leur demande. Avec quelle fidélité nous devons boire son calice.

Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo.

Dites que mes deux fils soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche (MATTH., XX. 21.).

Nous voyons trois choses dans l'Evangile : premièrement leur ambition réprimée : *Nescitis quid petatis* (MATTH., XX. 22.) : « Vous ne sa- » vez ce que vous demandez ; » secondement leur ignorance instruite : *Potestis bibere calicem?* « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? » troisièmement leur fidélité prophétisée : *Calicem quidem meum bibetis* (*Ibid.*, 23.) : « Vous » boirez, il est vrai, mon calice. »

PREMIER POINT.

Il est assez ordinaire aux hommes de ne savoir ce qu'ils demandent, parce qu'ils ont des désirs qui sont des désirs de malades, inspirés par la fièvre, c'est-à-dire, par les passions ; et d'autres ont des désirs d'enfants, inspirés par l'imprudence. Il semble que celui de ces deux Apôtres n'est pas de cette nature : ils veulent être auprès de Jésus-Christ, compagnons de sa gloire et de son triomphe ; cela est fort désirable, l'ambition n'est pas excessive. Il veut que nous régnions avec lui; et lui, qui nous promet de nous placer jusque dans son trône, ne doit pas trouver mauvais que l'on souhaite d'être à ses côtés : néanmoins il leur répond : « Vous ne savez ce que vous de- » mandez : » *Nescitis quid petatis.*

Pour découvrir leur erreur, il faut savoir que les hommes peuvent se tromper doublement : ou en désirant comme bien ce qui ne l'est pas, ou en désirant un bien véritable, sans considérer assez en quoi il consiste, ni les moyens pour y arriver. L'erreur des apôtres ne gît pas dans la première de ces fausses idées : ce qu'ils désirent est un fort grand bien, puisqu'ils souhaitent d'être assis auprès de la personne du Sauveur des âmes : mais ils le désirent avec un empressement trop humain ; et c'est là la nature de leur erreur, causée par l'ambition qui les anime. Ils s'étoient imaginé Jésus-Christ dans un trône, et ils souhaitoient d'être à ses côtés ; non pas pour avoir le bonheur d'être avec lui, mais pour se montrer aux autres dans cet état de magnificence mondaine : tant il est vrai qu'on peut chercher Jésus-Christ, même avec une intention mauvaise, pour paroître devant les hommes, afin qu'il fasse notre fortune. Il veut qu'on l'aime nu et dépouillé, pauvre et infirme, et non-seulement glorieux et magnifique. Les apôtres avoient tout quitté pour lui, et néanmoins ils ne le cherchoient pas comme il faut, parce qu'ils ne le cherchoient pas seul. Voilà leur erreur découverte, et leur ambition réprimée : voyons maintenant dans le second point leur ignorance instruite.

SECOND POINT.

Il semble quelquefois que le Fils de Dieu ne réponde pas à propos aux questions qu'on lui fait. Ses apôtres disputent entre eux pour savoir quel est le plus grand : *Quis videretur esse major* (LUC., XXII. 24.); et Jésus-Christ leur présente un enfant, et leur dit : « Si vous ne devenez » comme de petits enfants, vous n'entrerez pas » dans le royaume des cieux : » *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum* (MATTH., XVIII. 4.). Si donc le divin Sauveur en quelques occasions ne satisfait pas directement aux demandes qui lui sont faites, il nous avertit alors de chercher la raison dans le fond de la réponse. Ainsi en ce lieu on lui parle de gloire, et il répond en représentant l'ignominie qu'il doit souffrir : c'est qu'il va à la source de l'erreur. Les deux disciples s'étoient figuré qu'à cause qu'ils touchoient de plus près au Fils de Dieu par l'alliance du sang, ils devoient aussi avoir les premières places dans son royaume : c'est pourquoi, pour les désabuser, il les rappelle à sa croix : *Potestis bibere calicem?* Et pour bien entendre cette réponse, il faut savoir, qu'au lieu que les rois de la terre tirent le titre de leur royauté de leur origine et de leur naissance, Jésus-Christ tire le sien de sa mort. Sa naissance est royale, il est le fils et l'héritier de David ; et néanmoins il ne veut être roi que par sa mort. Le titre de sa royauté est sur sa croix : il ne confesse qu'il est roi qu'étant près de mourir. C'est donc comme s'il disoit à ses disciples : Ne prétendez pas aux premiers honneurs, parce que vous me touchez par la naissance : voyez si vous avez le courage de m'approcher par la mort. Celui qui touche le plus à ma croix, c'est celui à qui je donne la première place; non pour le sang qu'il a reçu dans sa naissance, mais pour celui

qu'il répandra pour moi dans sa mort : voilà le bonheur des chrétiens. S'ils ne peuvent toucher Jésus-Christ par la naissance, ils le peuvent par la mort, et c'est là la gloire qu'ils doivent envier.

TROISIÈME POINT.

Les disciples acceptent ce parti : « Nous pou- » vons, disent-ils, boire votre calice, » *Possumus* (MATTH., XX. 22.); et Jésus-Christ leur prédit qu'ils le boiront. Leur promesse n'est pas téméraire : mais admirons la dispensation de la grâce dans le martyre de ces deux frères. Ils demandoient deux places singulières dans la gloire; il leur donne deux places singulières dans sa croix. Quant à la gloire, « ce n'est pas à moi à vous » la donner : » *Non est meum dare vobis;* je ne suis distributeur que des croix; je ne puis vous donner que le calice de ma passion : mais dans l'ordre des souffrances, comme vous êtes mes favoris, vous aurez deux places singulières. L'un mourra le premier et l'autre le dernier de tous mes apôtres; l'un souffrira plus de violence, mais la persécution plus lente de l'autre éprouvera plus long-temps sa persévérance. Jacques a l'avantage, en ce qu'il boit le calice jusqu'à la dernière goutte. Jean le porte sur le bord des lèvres : prêt à boire on le lui ravit, pour le faire souffrir plus long-temps.

Apprenons par cet exemple à boire le calice de notre Sauveur, selon qu'il lui plaît de le préparer. Il nous arrive une affliction, c'est le calice que Dieu nous présente : il est amer, mais il est salutaire. On nous fait une injure : ne regardons pas celui qui nous déchire; que la foi nous fasse apercevoir la main de Jésus-Christ, invisiblement étendue pour nous présenter ce breuvage. Figurons-nous qu'il nous dit : *Potestis bibere?* « Avez-vous le courage de le boire? » Mais avez-vous la hardiesse, ou serez-vous assez lâches de le refuser de ma main, d'une main si chère? Une médecine amère devient douce en quelque façon, quand un ami, un époux, etc., la présente : vous la buvez volontiers, malgré la répugnance de la nature. Quoi, Jésus-Christ vous la présente, et votre main tremble, votre cœur se soulève! vous voudriez répandre par la vengeance la moitié de son amertume sur votre ennemi, sur celui qui vous a fait tort! ce n'est pas là ce que Jésus-Christ demande. Pouvez-vous boire, dit-il, ce calice des mauvais traitements, qu'on vous fera boire? *Potestis bibere?* Et non pas : pouvez-vous renverser, sur la tête de l'injuste qui vous vexe, ce calice de la colère qui vous anime? La véritable force, c'est de boire tout jusqu'à la dernière goutte. Disons donc avec les apôtres, *Possumus;* mais voyons Jésus-Christ qui a tout bu comme il l'avoit promis : *Quem ego bibiturus sum.* Et quoiqu'il fût tout-puissant pour l'éloigner de lui, il n'a usé de son autorité que pour réprimer celui qui, par l'affection toute humaine qu'il lui portoit, vouloit l'empêcher de le boire : *Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum* (JOAN., XVIII. 11.).

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT BERNARD,

PRÊCHÉ A METZ.

La vie chrétienne et la vie apostolique de saint Bernard, fondées l'une et l'autre sur la vie de Jésus-Christ crucifié.

Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.

Je n'ai pas estimé que je susse aucune chose parmi vous, si ce n'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié (1. *Cor.*, II. 2.).

Nos Eglises de France ont introduit dans le dernier siècle une pieuse coutume, de commencer les prédications en invoquant l'assistance divine par les intercessions de la bienheureuse Marie. Comme nos adversaires ne pouvoient souffrir l'honneur si légitime que nous rendons à la sainte Vierge, comme ils le blâmoient par des invectives aussi sanglantes qu'elles étoient injustes et téméraires, l'Eglise a cru qu'il étoit à propos de résister à leur audacieuse entreprise, et de recommander d'autant plus cette dévotion aux fidèles que l'hérésie s'y opposoit avec plus de fureur. Et parce que nous n'avons rien de plus vénérable que la prédication du saint Evangile, c'est là qu'elle invite tous ses enfants à implorer les oraisons de Marie, qu'elle reconnoît leur être si profitables.

Mais il y a, ce me semble, une autre raison plus particulière de cette sainte cérémonie : c'est que le devoir des prédicateurs est d'engendrer Jésus-Christ dans les âmes. « Mes petits enfants, » dit l'Apôtre, pour lesquels je suis encore dans » les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que » Jésus Christ soit formé en vous (*Galat.*, IV. » 19.). » Vous voyez qu'il enfante et qu'il engendre Jésus-Christ dans les âmes : ainsi il y a quelque convenance entre les prédicateurs de la parole divine. et la sainte mère de Dieu. C'est pourquoi le grand saint Grégoire ne craint pas

d'appeler mères de Jésus-Christ, ceux qui sont appelés à ce glorieux ministère (*in Evang. lib.* 1, *Hom.*, III, *n.* 2. *tom.* 1, *col.* 1444.). De là vient que l'Eglise s'est persuadée aisément que vous, ô très heureuse Marie, bénite entre toutes les femmes, vous qui avez été prédestinée dès l'éternité pour engendrer selon la chair le Fils du Très-Haut, vous aideriez volontiers de vos pieuses intercessions ceux qui le doivent engendrer en esprit dans les cœurs de tous les fidèles.

Mais dans quelle prédication doit-on plus espérer de votre secours, que dans celle que ce peuple attend aujourd'hui, où nous avons à louer la grâce et la miséricorde divine dans la sainteté du dévot Bernard, de Bernard le plus fidèle et le plus chaste de vos enfants; celui de tous les hommes qui a le plus honoré votre maternité glorieuse, qui a le mieux imité votre pureté angélique, qui a cru devoir à vos soins et à votre charité maternelle l'influence continuelle des grâces qu'il recevoit de votre cher Fils? Aidez-nous donc par vos saintes prières, ô très bénite Marie, aidez-nous à louer l'ouvrage de vos prières : pour cela nous nous jetons à vos pieds, vous saluant et vous disant avec l'ange, *Ave.*

Parmi les divers ornements du pontife de la loi ancienne, celui qui me semble le plus remarquable, c'est ce mystérieux pectoral, sur lequel, selon l'Ecriture, il portoit gravé ces mots, *Urim et Tumim* (*Levit.*, VIII. 8.), c'est-à-dire, vérité et doctrine ; ou, comme l'entendent d'autres interprètes, lumière et perfection. Je sais que cela est écrit pour nous faire voir quelles doivent être les qualités des ministres des choses sacrées ; et qu'encore que leurs habillements magnifiques semblent les rendre assez remarquables, ce n'est pas là toutefois ce qui les doit discerner du peuple; mais que la vraie marque sacerdotale, le vrai ornement du grand-prêtre, c'est la doctrine et la vérité : c'est ce qui nous est représenté en ce lieu.

Mais si nous portons plus loin nos pensées, si dans le pontife du vieux Testament, qui n'avoit que des ombres et des figures, nous considérons Jésus-Christ, qui est la fin de la loi et le pontife de la nouvelle alliance, nous y trouverons quelque chose de plus merveilleux. Chrétiens, c'est ce saint pontife, c'est ce grand sacrificateur qui porte véritablement sur lui-même la doctrine, la perfection et la vérité ; non point sur des pierres précieuses, ni dans des caractères gravés, comme faisoient les enfants d'Aaron, mais dans ses actions irrépréhensibles, et dans sa conduite toute divine.

Pour comprendre cette vérité nécessaire à l'intelligence de notre texte, remettez, s'il vous plaît, en votre mémoire, que Jésus-Christ, notre Maître, est le Fils de Dieu. Vous êtes trop bien instruits pour ignorer que Dieu n'engendre pas à la façon ordinaire, et que cette génération n'a rien de matériel ni de corruptible. Dieu est esprit, fidèles, et ne vit que de raison et d'intelligence ; de là vient aussi qu'il engendre par son intelligence et par sa raison : de sorte que le Fils de Dieu est le fruit d'une connoissance très pure, et qui, dans une simplicité incompréhensible, ne laisse pas d'être infiniment étendue. Etant le fruit de la raison et de l'intelligence divine, il est lui-même raison et intelligence ; et c'est pourquoi l'Ecriture l'appelle la Parole et la Sagesse du Père.

Et d'autant qu'il ne se peut faire que Dieu agisse autrement que par sa raison et par sa sagesse, de là vient que nous voyons dans les saintes Lettres que Dieu a tout fait par son Verbe, qu est son Fils : *Omnia per ipsum facta sunt* (JOAN., I. 3.); par ce son Verbe est sa raison et sa lumière. C'est pourquoi cette grande machine du monde est un ouvrage si bien entendu, et fait reluire de toutes parts un ordre si admirable avec une excellente raison. Il ne se peut que la disposition n'en soit belle, et tous les mouvements raisonnables ; parce qu'ils viennent d'une idée très sage, et d'une science très assurée, et d'une raison souveraine, qui est le Verbe et le Fils de Dieu, par qui toutes choses ont été faites, par qui elles sont disposées et régies.

Or, fidèles, ce Verbe divin, après avoir fait éclater sa sagesse dans la structure et le gouvernement de cet univers, parce que, comme dit l'apôtre saint Jean, par lui toutes choses ont été faites : touché d'un amour incroyable pour notre nature, il nous le manifeste encore d'une façon tout ensemble plus familière et plus excellente dans un ouvrage plus divin, et qui ne laisse pas toutefois de nous toucher aussi de bien plus près. Comment cela, direz-vous? Ah! voici le grand conseil de notre bon Dieu, et la grande consolation des fidèles : c'est que ce Verbe éternel, comme vous savez, s'est fait homme dans la plénitude des temps ; il s'est uni à notre nature, il a pris l'humanité dans les entrailles de la bienheureuse Marie ; et c'est cette miraculeuse union qui nous a donné Jésus-Christ, Dieu et homme, notre maître et notre sauveur.

Par conséquent la sainte humanité de Jésus étant unie au Verbe divin, elle est régie et gouvernée par le même Verbe. Car, de même

que la raison humaine gouverne les appétits du corps qui lui est uni, tellement que la partie même inférieure participe en quelque sorte à la raison, en tant qu'elle s'y soumet et lui obéit : de même le Verbe divin gouverne l'humanité dont il s'est revêtu ; et comme il l'a rendue sienne d'une façon extraordinaire, il la régit aussi, il la meut et il l'anime avec un soin et d'une manière ineffable ; si bien que toutes les actions de cette nature humaine, que le Verbe divin s'est appropriée, sont toutes pleines de cette sagesse incréée, qui est le Fils de Dieu, et sont dignes du Verbe éternel auquel elle est divinement unie, et par lequel elle est singulièrement gouvernée. De là vient que les anciens Pères, parlant des actions de cet Homme-Dieu, les ont appelées opérations théandriques, c'est-à-dire, opérations mêlées du divin et de l'humain, opérations divines et humaines tout ensemble ; humaines par leur nature, divines par leur principe : d'autant que le Dieu Verbe s'étant rendu propre la sainte humanité de Jésus, il en considère les actions comme siennes, et ne cesse d'y faire couler une influence toute divine de grâces et de sagesse, qui les anime, et qui les relève au-delà de ce que nous pouvons concevoir.

Notre doctrine étant ainsi supposée, il ne nous sera pas difficile de l'appliquer aux paroles du saint Apôtre, qui servent de fondement à tout ce discours. Je dis donc que l'humanité de Jésus touchant de si près au Verbe divin, et lui appartenant par une espèce d'union si intime, il étoit obligé, pour l'intérêt de sa gloire, de la conduire par sa sagesse : d'où il résulte que toutes les actions de Jésus venoient d'un principe divin, et d'un fond de sagesse infinie. Partant, si nous voulons reconnoître quelle estime nous devons faire des choses qui se présentent à nous, nous n'avons qu'à considérer le choix ou le mépris qu'en a fait le Sauveur Jésus pendant qu'il a vécu sur la terre. Comme il est la parole substantielle du Père, toutes ses actions parlent, et toutes ses œuvres instruisent.

On nous a toujours fait entendre que la meilleure façon d'enseigner, c'est de faire. L'action en effet a je ne sais quoi de plus vif et de plus pressant que les paroles les plus éloquentes. C'est aussi pour cela que le Fils de Dieu, ce divin précepteur que Dieu nous a envoyé du ciel, a choisi cette noble manière de nous enseigner par ses actions ; et cette instruction est d'autant plus persuasive et plus forte, qu'étant réglée par la sagesse même de Dieu, nous sommes assurés qu'il ne peut manquer. Bonté incroyable de notre Dieu! Voyant que nous étions contraints d'aller puiser en divers endroits les ondes salutaires de la vérité, non sans un grand travail et un péril éminent de nous égarer dans une recherche si difficile, il nous a proposé son cher Fils, dans lequel il a ramassé toutes les vérités qui nous sont utiles, comme dans un saint et mystérieux abrégé ; et ayant pitié de nos ignorances et de nos irrésolutions, il a tellement disposé sa vie, que par elle toutes les choses nécessaires pour la conduite des mœurs sont très évidemment décidées : d'où vient que l'apôtre saint Paul nous assure qu' « en Jésus-Christ sont cachés tous les trésors » de la science et de la sagesse : » *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi* (*Coloss.*, II. 3.). C'est pourquoi, dit le même saint Paul (1. *Cor.*, II. 1 *et seq.*), je ne cherche pas la bonne doctrine dans les écrits curieux, ni dans les raisonnements incertains des philosophes et des orateurs enflés de leur vaine éloquence : seulement j'étudie le Sauveur Jésus, et en lui je vois toutes choses. De cette sorte, fidèles, Jésus n'est pas seulement notre maître, mais il est encore l'objet de nos connoissances : il n'est pas seulement la lumière qui nous guide à la vérité, mais il est lui-même la vérité dont nous désirons la science ; et c'est pourquoi nous sommes appelés chrétiens, non-seulement parce que nous professons de ne suivre point d'autre maître que Jésus-Christ, mais encore parce que nous faisons gloire de ne savoir autre chose que Jésus-Christ. Et certes, ce seroit en vain que nous rechercherions d'autres instructions, puisque par le Verbe fait homme la science elle-même nous a parlé ; et que la sagesse, pour nous enseigner, a fait devant nous ce qu'il falloit faire, et que la vérité même s'est manifestée à nos esprits, et s'est rendue sensible à nos yeux.

Voilà de quelle sorte Jésus-Christ, notre grand pontife, a porté sur lui-même la doctrine et la vérité. Mais d'autant que c'est à la croix qu'il a particulièrement exercé sa charge de souverain prêtre, c'est là, c'est là, mes frères, que, malgré la fureur de ses ennemis et la honte de sa nudité ignominieuse, il nous a paru le mieux revêtu de ces beaux ornements de doctrine et de vérité. Jésus étoit le livre où Dieu a écrit notre instruction ; mais c'est à la croix que ce grand livre s'est le mieux ouvert, par ses bras étendus, et par ses cruelles blessures, et par sa chair percée de toutes parts : car, après une si belle leçon, que nous reste-t-il à apprendre? Fidèles, ce qui nous abuse, ce qui nous empêche de reconnoître le souverain bien, qui est la seule science profi-

table, c'est l'attachement et l'aveugle estime que nous avons pour les biens sensibles. C'est ce qui a obligé le Sauveur Jésus à choisir volontairement les injures, les tourments et la mort. Bien plus, il a choisi de toutes les injures les plus sensibles, et de tous les supplices le plus infâme, et de toutes les morts la plus douloureuse; afin de nous faire voir combien sont méprisables les choses que les mortels abusés appellent des biens; et qu'en quelque extrémité de misère, de pauvreté, de douleurs que l'homme puisse être réduit, il sera toujours puissant, abondant, bienheureux, pourvu que Dieu lui demeure.

Ce sont ces vérités, chrétiens, que le grand pontife Jésus nous montre écrites sur son corps déchiré, et c'est ce qu'il nous crie par autant de bouches qu'il a de plaies : de sorte que sa croix n'est pas seulement le sanctuaire d'un pontife et l'autel d'une victime, mais la chaire d'un maître et le trône d'un législateur. De là vient que l'apôtre saint Paul, après avoir dit qu'il ne sait autre chose que Jésus-Christ, ajoute aussitôt, et Jésus-Christ crucifié; parce que si ces vérités chrétiennes nous sont montrées dans la vie de Jésus, nous les lisons encore bien plus efficacement dans sa mort, scellées et confirmées par son sang : tellement que Jésus crucifié, qui a été le scandale du monde, et qui a paru ignorance et folie aux philosophes du siècle, pour confondre l'arrogance humaine est devenu le plus haut point de notre sagesse.

Ah! que l'admirable Bernard s'étoit avancé dans cette sagesse! Il étoit toujours au pied de la croix, lisant, contemplant et étudiant ce grand livre. Ce livre fut son premier alphabet dans sa tendre enfance : ce même livre fut tout son conseil dans sa sage et vénérable vieillesse. Il en baisoit les sacrés caractères; je veux dire, ces aimables blessures, qu'il considéroit comme étant encore toutes fraîches et toutes vermeilles, et teintes de ce sang précieux qui est notre prix et notre breuvage. Il disoit avec l'apôtre saint Paul (1. *Cor.*, 1. 20.) : Que les sages du monde se glorifient, les uns de la connoissance des astres, et les autres des éléments; ceux-là de l'histoire ancienne et moderne, et ceux-ci de la politique; qu'ils se vantent, tant qu'il leur plaira, de leurs inutiles curiosités : pour moi, si Dieu permet que je sache Jésus crucifié, ma science sera parfaite, et mes désirs seront accomplis. C'est tout ce que savoit saint Bernard; et comme l'on ne prêche que ce que l'on sait, lui, qui ne savoit que la croix, ne prêchoit aussi que la croix.

La science de la croix fait les chrétiens; la prédication de la croix produit les apôtres : c'est pourquoi saint Paul, qui se glorifie de ne savoir que Jésus crucifié, publie ailleurs hautement qu'il ne prêche que Jésus crucifié (1. *Cor.*, 1. 23). Ainsi faisoit le dévot saint Bernard. Je vous le ferai voir en particulier et dans sa cellule étudiant la croix de Jésus, afin que vous respectiez la vertu de ce bon et parfait chrétien; mais après, je vous le représenterai dans les chaires et dans les fonctions ecclésiastiques, prêchant et annonçant la croix de Jésus, afin que vous glorifiiez Dieu qui nous a envoyé cet apôtre. Vous verrez donc, mes frères, la vie chrétienne et la vie apostolique de saint Bernard, fondées l'une et l'autre sur la science de notre Maître crucifié : c'est le sujet de cet entretien. Il est simple, je vous l'avoue; mais je bénirai cette simplicité, si, dans la croix de Jésus, je puis vous montrer l'origine des admirables qualités du pieux Bernard : c'est ce que j'attends de la grâce du Saint-Esprit, si vous vous rendez soumis et attentifs à sa sainte parole. Commençons avec l'assistance divine, et entrons dans la première partie.

PREMIER POINT.

Si j'ai été assez heureux pour vous faire entendre ce que je viens de vous dire, vous devez avoir remarqué que le Sauveur, pendu à la croix, nous enseigne le mépris du monde d'une manière très puissante et très efficace. Car si Jésus crucifié est le Fils et les délices du Père, s'il est son unique et son bien-aimé, et le seul objet de sa complaisance; si d'ailleurs, selon notre façon de juger des choses, il est de tous les mortels le plus abandonné et le plus misérable; le plus grand selon Dieu, et le plus méprisable selon les hommes : qui ne voit combien nous sommes trompés dans l'estime que nous faisons des biens et des maux; et que les choses qui ont parmi nous l'applaudissement et la vogue, sont les dernières et les plus abjectes : et c'est ce qui inspire, jusqu'au fond de l'âme, le mépris du monde et des vanités à ceux qui sont savants dans la croix du Sauveur Jésus, où la pompe et les fausses voluptés de la terre ont été éternellement condamnées. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul, considérant Jésus-Christ sur ce bois infâme, Ah! dit-il, « je suis crucifié avec mon » bon maître. » Je le vois, je le vois sur la croix, dépouillé de tous les biens que nous estimons, accablé à l'extrémité de tout ce qui nous afflige et qui nous effraie. Moi qui le crois la sagesse même, j'estime ce qu'il estime; et dédaignant ce qu'il a dédaigné, je me crucifie

avec lui, et rejette de tout mon cœur les choses qu'il a rejetées : *Christo confixus sum cruci* (*Galat.*, II. 19.).

Tel est le sentiment d'un vrai chrétien ; mais que cette vérité est dure à nos sens ! Qui la pourra comprendre, fidèles, si Jésus même ne l'imprime en nos cœurs ? C'est ainsi qu'il se plaît à nous commander des choses auxquelles toute la nature répugne, afin de faire éclater sa puissance dans notre foiblesse : et pour animer nos courages, il nous propose des personnes choisies, à qui sa grâce a rendu aisé ce qui nous paroissoit impossible. Or, parmi les hommes illustres dont l'exemple enflamme nos espérances, et confond notre lâcheté, il faut avouer que l'admirable Bernard tient un rang très considérable. Un gentilhomme, d'une race illustre, qui voit sa maison en crédit, et ses proches dans les emplois importants ; à qui sa naissance, son esprit, ses richesses promettent une belle fortune, à l'âge de vingt-deux ans renoncer au monde avec autant de détachement que le fit saint Bernard, vous semble-t-il, chrétiens, que ce soit un effet médiocre de la toute-puissance divine ? S'il l'eût fait dans un âge plus avancé, peut-être que le dégoût, l'embarras, les ennuis et les inquiétudes qui se rencontrent dans les affaires, l'auroient pu porter à ce changement. S'il eût pris cette résolution dans une jeunesse plus tendre, la victoire eût été médiocre dans un temps où à peine nous nous sentons, et où les passions ne sont pas encore nées. Mais Dieu a choisi saint Bernard, afin de nous faire paroître le triomphe de la croix sur les vanités, dans les circonstances les plus remarquables que nous ayons jamais vues en aucune histoire.

Vous dirai-je en ce lieu ce que c'est qu'un jeune homme de vingt-deux ans ? Quelle ardeur, quelle impatience, quelle impétuosité de désirs ! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne leur permet rien de rassis ni de modéré. Dans les âges suivants on commence à prendre son pli, les passions s'appliquent à quelques objets, et alors celle qui domine ralentit du moins la fureur des autres : au lieu que cette verte jeunesse n'ayant rien encore de fixe ni d'arrêté, en cela même qu'elle n'a point de passions dominantes par-dessus les autres, elle est emportée, elle est agitée tour à tour de toutes les tempêtes des passions, avec une incroyable violence. Là les folles amours ; là le luxe, l'ambition et le vain désir de paroître exercent leur empire sans résistance. Tout s'y fait par une chaleur inconsidérée ; et comment accoutumer à la règle, à la solitude, à la discipline, cet âge qui ne se plaît que dans le mouvement et dans le désordre, qui n'est presque jamais dans une action composée, « et qui n'a » honte que de la modération et de la pudeur ? » *Et pudet non esse impudentem* (S. Aug., *Confess. lib.* II, *cap.* IX, *tom.* I, *col.* 88.).

Certes, quand nous nous voyons penchants sur le retour de notre âge, que nous comptons déjà une longue suite de nos ans écoulés, que nos forces se diminuent, et que le passé occupant la partie la plus considérable de notre vie, nous ne tenons plus au monde que par un avenir incertain : ah ! le présent ne nous touche plus guère. Mais la jeunesse qui ne songe pas que rien lui soit encore échappé, qui sent sa vigueur entière et présente, ne songe aussi qu'au présent, et y attache toutes ses pensées. Dites-moi, je vous prie, celui qui croit avoir le présent tellement à soi, quand est-ce qu'il s'adonnera aux pensées sérieuses de l'avenir ? Quelle apparence de quitter le monde, dans un âge où il ne se présente rien que de plaisant ? Nous voyons toutes choses selon la disposition où nous sommes : de sorte que la jeunesse, qui semble n'être formée que pour la joie et pour les plaisirs, ah ! elle ne trouve rien de fâcheux ; tout lui rit, tout lui applaudit. Elle n'a point encore d'expérience des maux du monde, ni des traverses qui nous arrivent : de là vient qu'elle s'imagine qu'il n'y a point de dégoût, de disgrâce pour elle. Comme elle se sent forte et vigoureuse, elle bannit la crainte, et tend les voiles de toutes parts à l'espérance qui l'enfle et qui la conduit.

Vous le savez, fidèles, de toutes les passions la plus charmante, c'est l'espérance. C'est elle qui nous entretient et qui nous nourrit, qui adoucit toutes les amertumes de la vie ; et souvent nous quitterions des biens effectifs, plutôt que de renoncer à nos espérances. Mais la jeunesse téméraire et mal avisée, qui présume toujours beaucoup à cause qu'elle a peu expérimenté, ne voyant point de difficulté dans les choses, c'est là que l'espérance est la plus véhémente et la plus hardie : si bien que les jeunes gens, enivrés de leurs espérances, croient tenir tout ce qu'ils poursuivent ; toutes leurs imaginations leur paroissent des réalités. Ravis d'une certaine douceur de leurs prétentions infinies, ils s'imagineroient perdre infiniment, s'ils se départoient de leurs grands desseins ; surtout les personnes de condition, qui, étant élevées dans un certain esprit de grandeur, et bâtissant toujours sur les honneurs de leur maison et de leurs ancêtres, se

persuadent facilement qu'il n'y a rien à quoi ils ne puissent prétendre.

Figurez-vous maintenant le jeune Bernard, nourri en homme de condition, qui avoit la civilité comme naturelle, l'esprit poli par les bonnes lettres, la représentation belle et aimable, l'humeur accommodante, les mœurs douces et agréables : ah! que de puissants liens pour demeurer attaché à la terre! Chacun pousse de telles personnes : on les vante, on les loue ; on pense leur donner du courage, et on leur inspire l'ambition. Je sais que sa pieuse mère l'entretenoit souvent du mépris du monde ; mais, disons la vérité, cet âge ordinairement indiscret n'est pas capable de ces bons conseils. Les avis de leurs compagnons et de leurs égaux, qui ne croient rien de si sage qu'eux, l'emportent par-dessus ceux des parents.

Triomphez, Seigneur, triomphez de tous les attraits de ce monde trompeur; et faites voir au jeune Bernard, comme vous le fîtes voir à saint Paul (*Act.*, IX. 16.), ce qu'il faut qu'il endure pour votre service. Déjà vous lui avez inspiré, avec une tendre dévotion pour Marie, un généreux amour de la pureté; déjà il a méprisé des caresses les plus dangereuses, dans des rencontres que l'honnêteté ne me permet pas de dire en cette audience ; déjà votre grâce lui a fait chercher un bain et un rafraîchissement salutaire dans les neiges et dans les étangs glacés, où son intégrité attaquée s'est fait un rempart contre les molles délices du siècle. Son regard imprime de la modestie : il retient jusqu'à ses yeux, parce qu'il a appris de votre Evangile (MATTH., V. 28.). et de votre Apôtre (2. PETR., II. 14.), qu'il y a des yeux adultères. Dans un courage qui passe l'homme, on lui voit peintes sur le visage la honte et la retenue d'une fille honnête et pudique. Mais, Seigneur, achevez en la personne de ce saint jeune homme le grand ouvrage de votre grâce.

Et en effet, le voyez-vous, chrétiens, comme il est rêveur et pensif; de quelle sorte il fuit le grand monde, devenu extraordinairement amoureux du secret et de la solitude? Là il s'entretient doucement de telles ou de semblables pensées : Bernard, que prétends-tu dans le monde? Y vois-tu quelque chose qui te satisfasse? Les fausses voluptés, après lesquelles les mortels ignorants courent d'une telle fureur, qu'ont-elles après tout, qu'une illusion de peu de durée? Sitôt que cette première ardeur, qui leur donne tout leur agrément, a été un peu ralentie par le temps, leurs plus violents sectateurs s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien. L'âge et l'expérience nous font voir combien sont vaines les choses que nous avions le plus désirées; et encore ces plaisirs tels quels, combien sont-ils rares dans la vie? Quelle joie peut-on ressentir, où la douleur ne se jette comme à la traverse? Et s'il nous falloit retrancher de nos jours tous ceux que nous avons mal passés, même selon les maximes du monde, pourrions-nous bien trouver en toute la vie de quoi faire trois ou quatre mois? Mais accordons aux fols amateurs du siècle, que ce qu'ils aiment est considérable : combien dure cette félicité? Elle fuit, elle fuit comme un fantôme, qui, nous ayant donné quelque espèce de contentement pendant qu'il demeure avec nous, ne nous laisse en nous quittant que du trouble.

Bernard, Bernard, disoit-il, cette verte jeunesse ne durera pas toujours ; cette heure fatale viendra, qui tranchera toutes les espérances trompeuses par une irrévocable sentence; la vie nous manquera, comme un faux ami, au milieu de nos entreprises. Là tous nos beaux desseins tomberont par terre; là s'évanouiront toutes nos pensées. Les riches de la terre, qui durant cette vie jouissant de la tromperie d'un songe agréable s'imaginent avoir de grands biens, s'éveillant tout-à-coup dans ce grand jour de l'éternité, seront tout étonnés de se trouver les mains vides. La mort, cette fatale ennemie, entraînera avec elle tous nos plaisirs et tous nos honneurs dans l'oubli et dans le néant. Hélas! on ne parle que de passer le temps. Le temps passe en effet, et nous passons avec lui; et ce qui passe à mon égard, par le moyen du temps qui s'écoule, entre dans l'éternité qui ne passe pas; et tout se ramasse dans le trésor de la science divine qui subsiste toujours. O Dieu éternel, quel sera notre étonnement lorsque le juge sévère, qui préside dans l'autre siècle, où celui-ci nous conduit malgré nous, nous représentant en un instant toute notre vie, nous dira d'une voix terrible : Insensés que vous êtes, qui avez tant estimé les plaisirs qui passent, et qui n'avez pas considéré la suite qui ne passe pas!

Allons, concluoit Bernard; et puisque notre vie est toujours emportée par le temps qui ne cesse de nous échapper, tâchons d'y attacher quelque chose qui nous demeure : puis retournant à son grand livre, qu'il étudioit continuellement avec une douceur incroyable, je veux dire, à la croix de Jésus, il se rassasioit de son sang, et avec cette divine liqueur il humoit le mépris du monde. Je viens, disoit-il, ô mon

Maître, je viens me crucifier avec vous. Je vois que ces yeux si doux, dont un seul regard a fait fondre saint Pierre en larmes, ne rendent plus de lumière : je tiendrai les miens fermés à jamais à la pompe du siècle; ils n'auront plus de lumière pour les vanités. Cette bouche divine, de laquelle découloient des fleuves de cette eau vive, qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, je vois que la mort l'a fermée : je condamnerai la mienne au silence, et ne l'ouvrirai que pour confesser mes péchés et votre miséricorde. Mon cœur sera de glace pour les vains plaisirs; et comme je ne vois sur tout votre corps aucune partie entière, je veux porter de tous côtés sur moi-même les marques de vos souffrances, afin d'être un jour entièrement revêtu de votre glorieuse résurrection. Enfin je me jetterai à corps perdu sur vous, ô aimable mort, et je mourrai avec vous; je m'envelopperai avec vous dans votre drap mortuaire : aussi bien j'apprends de l'Apôtre (*Coloss.*, II. 12.) que nous sommes ensevelis avec vous dans le saint baptême.

Ainsi le pieux Bernard s'enflamme au mépris du monde, comme il est aisé de le recueillir de ses livres. Il ne songe plus qu'à chercher un lieu de retraite et de pénitence : mais comme il ne désire que la rigueur et l'humilité, il ne se jette point dans ces fameux monastères, que leur réputation ou leur abondance rend illustres par toute la terre. En ce temps-là un petit nombre de religieux vivoient à Cîteaux sous l'abbé Etienne. L'austérité qui s'y pratiquoit, les empêchoit de s'attirer des imitateurs : mais autant que leur vie étoit inconnue aux hommes, autant elle étoit en admiration devant les saints anges. Ils ne se relâchoient pas pour cela, jugeant plus à propos de persister dans leur institut pour l'amour de Dieu, que d'y rien changer pour l'amour des hommes. Cette abbaye, maintenant si célèbre, étoit pour lors inconnue et sans nom. Le bienheureux Bernard, à qui le voisinage donnoit quelque connoissance de la vertu de ces saints personnages, embrasse leur règle et leur discipline, ravi d'avoir trouvé tout ensemble la sainteté de vie, l'extrême rigueur de la pénitence et l'obscurité. Là il commença de vivre de telle sorte, qu'il fut bientôt en admiration, même à ces anges terrestres; et comme ils le voyoient toujours croître en vertu, il ne fut pas longtemps parmi eux, que tout jeune qu'il étoit alors, ils le jugèrent capable de former les autres. Je laisse les actions éclatantes de ce grand homme; et pour la confusion de notre mollesse, à la louange de la grâce de Dieu, je vous ferai un tableau de sa pénitence, tiré de ses paroles et de ses écrits.

Il avoit accoutumé de dire qu'un novice, entrant dans le monastère, devoit laisser son corps à la porte; et le saint homme en usoit ainsi (*Vit.* S. Bern., *lib.* I, *cap.* IV, *n.* 20, *tom.* II, *col.* 1070.). Ses sens étoient tellement mortifiés, qu'il ne voyoit plus ce qui se présentoit à ses yeux. La longue habitude de mépriser le plaisir du goût avoit éteint en lui toute la pointe de la saveur. Il mangeoit de toutes choses sans choix, il buvoit de l'eau ou de l'huile indifféremment, selon qu'il les avoit à la main. A ceux qui s'effrayoient de la solitude, il leur représentoit l'horreur des ténèbres extérieures et ce grincement de dents éternel. Si quelqu'un trouvoit trop rude ce long et horrible silence, il les avertissoit que, s'ils considéroient attentivement l'examen rigoureux que le grand Juge fera des paroles, ils n'auroient pas beaucoup de peine à se taire. Il avoit peu de soin de la santé de son corps, et blâmoit fort en ce point la grande délicatesse des hommes qui voudroient se rendre immortels, tant le désir qu'ils ont de la vie est désordonné : pour lui, il mettoit ses infirmités parmi les exercices de la pénitence. Pour contrecarrer la mollesse du monde, il choisissoit d'ordinaire pour sa demeure, un air humide et malsain, afin d'être non tant malade que foible; et il estimoit qu'un religieux étoit sain, quand il se portoit assez bien pour chanter et psalmodier. Epicure nous apprend, disoit-il, à nourrir le corps parmi les plaisirs, et Hippocrate promet de le conserver en bonne santé : pour moi, je suis disciple de Jésus-Christ, qui m'enseigne à mépriser l'un et l'autre. Il vouloit que les moines excitassent l'appétit de manger, non par les viandes, mais par les jeûnes; non par la délicatesse de la table, mais par le travail des mains. Le pain dont il usoit étoit si amer, que l'on voyoit bien que sa plus grande appréhension étoit de donner quelque contentement à son corps : cependant pour n'être pas tout-à-fait dégoûté de son pain d'avoine et de ses légumes, il attendoit que la faim les rendît un peu supportables. Il couchoit sur la dure; mais pour y dormir, disoit-il, il attiroit le sommeil par les veilles, par la psalmodie de la nuit, et par le travail de la journée : de sorte que dans cet homme les fonctions même naturelles étoient exercées, non tant par la nature que par la vertu. Quel homme a jamais pu dire avec plus juste raison ce que disoit l'apôtre saint Paul (*Galat.*, VI. 14.) : « Le monde m'est » crucifié, et moi je suis crucifié au monde? »

Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.

Ah! que l'admirable saint Chrysostôme fait une excellente réflexion sur ces beaux mots de saint Paul! Ce ne lui étoit pas assez, remarque ce saint évêque (*de Compunct.*, *lib.* II, *n.* 2, *tom.* 1, *p.* 142.), d'avoir dit que le monde étoit mort pour lui, il faut qu'il ajoute que lui-même est mort au monde. Certes, poursuit ce savant interprète, l'Apôtre considéroit que non-seulement les vivants ont quelques sentiments les uns pour les autres, mais qu'il leur reste encore quelque affection pour les morts; qu'ils en conservent le souvenir, et rendent du moins à leur corps les honneurs de la sépulture. Tellement que saint Paul, pour nous faire entendre jusqu'à quelle extrémité le fidèle doit se dégager des plaisirs du siècle; ce n'est pas assez, dit-il, que le commerce soit rompu entre le monde et le chrétien, comme il l'est entre les vivants et les morts; car il peut y rester quelque petite alliance : mais tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tels doivent être l'un à l'autre le monde et le chrétien.

O terrible raisonnement pour nous autres lâches et efféminés, et qui ne sommes chrétiens que de nom : mais le grand saint Bernard l'avoit fortement gravé en son cœur. Car ce qui nous fait vivre au monde, c'est l'inclination pour le monde : ce qui fait vivre le monde pour nous, c'est un certain éclat qui nous charme dans les biens sensibles. La mort éteint les inclinations, la mort ternit le lustre de toutes choses. Voyez le plus beau corps du monde : sitôt que l'âme s'est retirée, bien que les linéaments soient presque les mêmes, cette fleur de beauté s'efface, et cette bonne grâce s'évanouit. Ainsi le monde n'ayant plus d'appas pour Bernard, et Bernard n'ayant plus aucun sentiment pour le monde, le monde est mort pour lui, et lui il est mort au monde.

Chrétiens, quel sacrifice le pieux Bernard offre à Dieu par ses continuelles mortifications! Son corps est une victime que la charité lui consacre : en l'immolant elle le conserve, afin de le pouvoir toujours immoler. Que peut-il présenter de plus agréable au Sauveur Jésus, qu'une âme dégoûtée de toute autre chose que de Jésus même; qui se plaît si fort en Jésus, qu'elle craint de se plaire en autre chose qu'en lui; qui veut être toujours affligé, jusqu'à ce qu'elle le possède parfaitement? Pour Jésus le pieux Bernard se dépouille de toutes choses, et même, si je l'ose dire, pour Jésus il se dépouille de ses bonnes œuvres.

Et en effet, fidèles, comme les bonnes œuvres n'ont de mérites qu'autant qu'elles viennent de Jésus-Christ, elles perdent leur prix, sitôt que nous nous les attribuons à nous-mêmes. Il les faut rendre à celui qui les donne; et c'est encore ce que l'humble Bernard avoit appris au pied de la croix. Combien belle, combien chrétienne fut cette parole de l'humble Bernard, lorsqu'étant entré dans de vives appréhensions du terrible jugement de Dieu : Je sais, je sais, dit-il (*Vit.* S. Bern., *lib.* 1, *cap.* XII, *tom.* II, *col.* 1084.), que je ne mérite point le royaume des bienheureux; mais Jésus mon Sauveur le possède par deux raisons : il lui appartient par nature et par ses travaux, comme son héritage et comme sa conquête! Ce bon maître se contente du premier titre, et me cède libéralement le second. O sentence digne d'un chrétien! Non, vous ne serez pas confondu, ô pieux Bernard, puisque vous appuyez votre espérance sur le fondement de la croix.

Mais, ô Dieu! comment ne tremblons-nous pas, misérables pécheurs que nous sommes, entendant une telle parole? Bernard, consommé en vertus, croit n'avoir rien fait pour le ciel; et nous, nous présumons de nous-mêmes, nous croyons avoir beaucoup fait, quand nous nous sommes légèrement acquittés de quelque petit devoir d'une dévotion superficielle. Cependant, ô douleur! l'amour du monde règne en nos cœurs, le seul mot de mortification nous fait horreur. C'est en vain que la justice divine nous frappe, et nous menace encore de plus grands malheurs, nous ne laissons pas de courir après les plaisirs, comme s'il nous étoit possible d'être heureux en ce monde et en l'autre. Mes frères, que pensez-vous faire, quand vous louez les vertus du grand saint Bernard? En faisant son éloge, ne prononcez-vous pas votre condamnation?

Certes, il n'avoit pas un corps de fer ni d'airain : il étoit sensible aux douleurs, et d'une complexion délicate; pour nous apprendre que ce n'est pas le corps qui nous manque, mais plutôt le courage et la foi. Pour condamner tous les âges en sa personne, Dieu a voulu que sa pénitence commençât dès sa tendre jeunesse, et que sa vieillesse la plus décrépite jamais ne la vît relâchée. Vous vous excusez sur vos grands emplois : Bernard étoit accablé des affaires, non-seulement de son ordre, mais presque de toute l'Eglise. Il prêchoit, il écrivoit, il traitoit les affaires des papes et des évêques, des rois et des princes : il négocioit pour les grands et pour les petits, ouvrant à tout le monde les entrailles de sa charité; et parmi tant de diverses occupations, il ne modéroit point ses austérités : afin que la

mollesse de toutes les conditions et de tous les âges fut éternellement condamnée par l'exemple de ce saint homme.

Vous me direz peut-être qu'il n'est pas nécessaire que tout le monde vive comme lui. Mais du moins faut-il considérer, chrétiens, qu'entre les disciples du même Evangile il doit y avoir quelque ressemblance. Si nous prétendons au même paradis où Bernard est maintenant glorieux, comment se peut-il faire qu'il y ait une telle inégalité, une telle contrariété entre ses actions et les nôtres? Par des routes si opposées, espérons-nous parvenir à la même fin, et arriver par les voluptés où il a cru ne pouvoir atteindre que par les souffrances? Si nous n'aspirons pas à cette éminente perfection, du moins devrions-nous imiter quelque chose de sa pénitence. Mais nous nous donnons tout entiers aux folles joies de ce monde; nous aimons les plaisirs et la bonne chère, la vie commode et voluptueuse; et après cela nous voulons encore être appelés chrétiens. N'appréhendons-nous pas cette terrible sentence du Fils de Dieu: « Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez » (Luc., vi. 25.)? »

Et comment ne comprenons-nous pas que la croix de Jésus doit être gravée jusqu'au plus profond de nos âmes, si nous voulons être chrétiens? C'est pourquoi l'Apôtre nous dit que nous sommes morts, et que notre vie est cachée, et que nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ (*Col.*, iii. 3.). Nous entendons peu ce qu'on nous veut dire, si, lorsqu'on ne nous parle que de mort et de sépulture, nous ne concevons pas que le Fils de Dieu ne se contente pas de nous demander un changement médiocre. Il faut se changer jusqu'au fond; et pour faire ce changement, ne nous persuadons pas, chrétiens, qu'une diligence ordinaire suffise. Cependant l'affaire de notre salut est toujours la plus négligée. Toutes les autres choses nous pressent et nous embarrassent: il n'y a que pour le salut que nous sommes froids et languissants; et toutefois le Sauveur nous dit que le royaume des cieux ne peut être pris que de force, et qu'il n'y a que les violents qui l'emportent (Matth., xi. 12.). O Dieu éternel, s'il faut de la force, s'il faut de la violence, quelle espérance y a-t-il pour nous dans ce bienheureux héritage? Mais je vous laisse sur cette pensée; car je me sens trop foible et trop languissant pour vous en représenter l'importance, et il faudroit pour cela que j'eusse quelque étincelle de ce zèle apostolique de saint Bernard, que nous allons considérer un moment dans la seconde partie.

SECOND POINT.

Ce qui me reste à vous dire de saint Bernard est si grand et si admirable, que plusieurs discours ne suffiroient pas à vous le faire considérer comme il faut. Toutefois, puisque je vous ai promis de vous représenter ce saint homme dans les emplois publics et apostoliques, disons-en quelque chose brièvement, de peur que votre dévotion ne soit frustrée d'une attente si douce. Voulez-vous que nous voyions le commencement de l'apostolat de saint Bernard? Ce fut sur sa famille qu'il répandit ses premières lumières, commençant, dès sa tendre jeunesse, à prêcher la croix de Jésus à ses oncles et à ses frères, aux amis, aux voisins, à tous ceux qui fréquentoient la maison de son père. Dès lors il leur parloit de l'éternité avec une telle énergie, qu'il leur laissoit je ne sais quoi dans l'âme, qui ne leur permettoit pas de se plaire au monde. Son bon oncle Gaudri, homme très considérable dans le pays, fut le premier disciple de ce cher neveu. Ses aînés, ses cadets, tous se rangeoient sous sa discipline; et Dieu voulut que tous ses frères, après avoir résisté quelque temps, vinssent à lui l'un après l'autre dans les moments marqués par sa providence. Gui, l'aîné de cette maison, quitta tous les emplois militaires et les douceurs de son nouveau mariage. Tous ensemble ils renoncèrent aux charges qu'ils avoient, ou qu'ils prétendoient dans la guerre; et ces braves, ces généreux militaires, accoutumés au commandement et à ce noble tumulte des armes, ne dédaignent ni le silence, ni la bassesse, ni l'oisiveté de Cîteaux si saintement occupée. Ils vont commencer de plus beaux combats, où la mort même donne la victoire.

Ces quatre frères alloient ainsi, disant au monde le dernier adieu, accompagnés de plusieurs gentilshommes, que Bernard, ce jeune pêcheur, avoit pris dans les filets de Jésus. Nivard, le dernier de tous, qu'ils laissoient avec leur bon père pour être le support de sa caduque vieillesse, les étant venu embrasser: Vous aurez, lui disoient-ils, tous nos biens. Cet enfant, inspiré de Dieu, leur fit cette belle réponse: Eh quoi donc, vous prenez le ciel et vous me laissez la terre (*Vit.* Bern., *lib.* i, *cap.* iii, *tom.* ii, *col.* 1069.)! De cette sorte, il se plaignoit doucement qu'ils le partageoient un peu trop en cadet; et cette sainte pensée fit une telle impression sur son âme, qu'ayant demeuré quelque temps dans le monde, il obtint son congé de son père pour s'aller mettre en possession du même héritage que ses chers frères, non pour le partager, mais pour en jouir en commun avec eux.

Que reste-t-il au pieux Bernard pour voir toute sa famille conquise au Sauveur? Il avoit encore une sœur, qui, profitant de la piété de ses frères, vivoit dans le luxe et dans la grandeur. Elle les vint un jour visiter, brillante de pierreries, avec une mine hautaine et un équipage superbe. Jamais elle ne put obtenir la satisfaction de les voir, jusqu'à ce qu'elle eût protesté qu'elle suivroit leurs bonnes instructions. Alors le vénérable Bernard s'approcha : Et pourquoi, lui dit-il (*Vit.* Bern., *l.* I, *c.* VI, *col.* 1075.), veniez-vous troubler le repos de ce monastère, et porter la pompe du diable jusque dans la maison de Dieu? Quelle honte de vous parer du patrimoine des pauvres? Il lui fit entendre qu'elle avoit grand tort d'orner ainsi de la pourriture; c'est ainsi qu'il appeloit notre corps. Ce corps en effet, chrétiens, n'est qu'une masse de boue, que l'on pare d'un léger ornement à cause de l'âme qui y demeure. Car de même que si un roi étoit contraint par quelque accident de loger en une cabane, on tâcheroit de l'orner, et l'on y verroit quelque petit rayon de la magnificence royale : mais c'est toujours une maison de village, à qui cet honneur passager, dont elle seroit bientot dépouillée, ne fait point perdre sa qualité. Ainsi cette ordure de notre corps est revêtue de quelque vain éclat, en faveur de l'âme qui doit y habiter quelque temps : toutefois c'est toujours de l'ordure, qui, au bout d'un terme bien court, retombera dans la première bassesse de sa naturelle corruption. Avoir tant de soin de si peu de chose, et négliger pour elle cette âme faite à l'image de Dieu d'une nature immortelle et divine, n'est-ce pas une extrême fureur? Ah! la sœur du pieux Bernard est touchée au vif de cette pensée : elle court aussitôt aux jeûnes, à la retraite, au sac, au monastère, à la pénitence. Cette femme orgueilleuse, domptée par une parole de saint Bernard, suit l'étendard de Jésus avec une fermeté invincible.

Mais comment vous ferai-je voir le comble de la joie du saint homme, et sa dernière conquête dans sa famillle? Son bon père, le vieux Tesselin, qui étoit seul demeuré dans le monde, vient rejoindre ses enfants à Clairvaux. O Dieu éternel, quelle joie! quelles larmes du père et du fils! Il n'est pas croyable avec quelle constance ce bon homme avoit perdu ses enfants, l'honneur de sa maison, et le support de son âge caduc. Par leur retraite il voyoit son nom éteint sur la terre; mais il se réjouissoit que sa sainte famille alloit s'éterniser dans le ciel : et voici que touché de l'Esprit de Dieu, afin que toute la maison lui fût consacrée, ce bon vieillard, sur le déclin de sa vie, devient enfant en Notre-Seigneur Jésus-Christ sous la conduite de son cher fils, qu'il reconnoît désormais pour son père. N'épargnez pas vos soins, ô parents, à élever en la crainte de Dieu les enfants que Dieu vous a confiés : vous ne savez pas quelle récompense cette bonté infinie vous réserve. Ce pieux Tesselin, qui avoit si bien nourri les siens dans la piété, en reçoit sur la fin de ses jours une bénédiction abondante; puisque, par le moyen de son fils, après une longue vie, il meurt dans une bonne espérance, et, si je l'ose dire, dans la paix et dans les embrassements du Sauveur. Ainsi vous voyez que le grand saint Bernard est l'apôtre de sa famille.

Voulez-vous que je passe plus outre, et que je vous fasse voir comme il prêche la croix dans son monastère? Combien de sortes de gens venoient, de tous les endroits de la terre, faire pénitence sous sa discipline! Il avoit ordinairement sept cents anges, j'appelle ainsi ces hommes célestes, qui servoient Dieu avec lui à Clairvaux, si recueillis, si mortifiés, que le vénérable Guillaume, abbé de saint Thierry, nous rapporte que lorsqu'il entroit dans cette abbaye, voyant cet ordre, ce silence, cette retenue, il n'étoit pas moins saisi de respect que s'il eût approché de nos redoutables autels. Bernard, qui par ses divines prédications les accoutumoit à la douceur de la croix, les faisoit vivre de telle manière, qu'ils ne savoient non plus de nouvelles du monde, que si un océan immense les en eût séparés de bien loin : au reste, si ardents dans leurs exercices, si exacts dans leur pénitence, si rigoureux à eux-mêmes, qu'il étoit aisé de juger qu'ils ne songeoient pas à vivre, mais à mourir. Cette société de pénitence les unissoit entre eux comme frères, avec saint Bernard comme un bon père, et saint Bernard avec eux comme avec ses enfants bien-aimés, dans une si parfaite et si cordiale correspondance, qu'il ne se voyoit point dans le monde une image plus achevée de l'ancienne Eglise, qui n'avoit qu'une âme et qu'un cœur.

Quelle douleur à cet homme de Dieu, quand il lui falloit quitter ses enfants, qu'il aimoit si tendrement dans les entrailles de Jésus-Christ! Mais Dieu, qui l'avoit séparé dès le ventre de sa mère pour renouveler en son temps l'esprit et la prédication des apôtres, le tiroit de sa solitude pour le salut des âmes qu'il vouloit sauver par son ministère. C'est ici, c'est ici, chrétiens, où il paroissoit véritablement un apôtre. Les apôtres alloient par toute la terre, portant l'Evangile de Jésus-Christ jusque dans les nations les plus

reculées : et quelle partie du monde n'a pas été éclairée de la prédication de Bernard ? Les apôtres fondoient les Eglises : et dans ce grand schisme de Pierre Léon combien d'Eglises rebelles, combien de troupeaux séparés Bernard a-t-il ramenés à l'unité catholique, se rendant ainsi comme le second fondateur des Eglises ? L'Apôtre compte parmi les fonctions de l'apostolat le soin de toutes les Eglises (2. *Cor.*, XI. 28.) : et le pieux Bernard ne régissoit-il pas presque toutes les Eglises par les salutaires conseils qu'on lui demandoit de toutes les parties de la terre ? Il sembloit que Dieu ne vouloit pas l'attacher à aucune Eglise en particulier, afin qu'il fût le père commun de toutes.

Les signes et les prodiges suivoient la prédication des apôtres : que de prophéties, que de guérisons, que d'événements extraordinaires et surnaturels ont confirmé les prédications de saint Bernard ! Saint Paul se glorifie qu'il prêchoit, non point avec une éloquence affectée, ni par des discours de flatterie et de complaisance (*Ibid.*, I. 12.), mais seulement qu'il ornoit ses sermons de la simplicité et de la vérité : qu'y a-t-il de plus ferme et de plus pénétrant que la simplicité de Bernard, qui captive tout entendement au service de la foi de Jésus ? Lorsque les apôtres prêchoient Jésus-Christ, une ardeur céleste les transportoit, et paroissoit tout visiblement dans la véhémence de leur action ; ce qui fait dire à l'Apôtre saint Paul qu'il agissoit hardiment en Notre-Seigneur (1. *Thess.*, II. 2.), et que sa prédication étoit accompagnée de la démonstration de l'Esprit (1. *Cor.*, II. 4.). Ainsi paroissoit le zélé Bernard, qui, prêchant aux Allemands dans une langue qui leur étoit inconnue, ne laissoit pas de les émouvoir, à cause qu'il leur parloit comme un homme venu du ciel, jaloux de l'honneur de Jésus.

Une des choses qui étoit autant admirable dans les apôtres, c'étoit de voir en des personnes, si viles en apparence, cette autorité magistrale, cette censure généreuse qu'ils exerçoient sur les mœurs, cette puissance dont ils usoient pour édifier, non pour détruire. C'est pourquoi l'Apôtre, formant Timothée au ministère de la parole : « Prends garde, lui dit-il, que personne ne te » méprise : » *Nemo te contemnat* (1. TIM., IV. 12.). Dieu avoit imprimé sur le front du vénérable Bernard une majesté si terrible pour les impies, qu'enfin ils étoient contraints de fléchir ; témoin ce violent prince d'Aquitaine et tant d'autres, dont ses seules paroles ont souvent désarmé la fureur.

Mais ce qui étoit de plus divin dans les saints apôtres, c'étoit cette charité pour ceux qu'ils prêchoient. Ils étoient pères pour la conduite, et mères pour la tendresse, et nourrices pour la douceur : saint Paul prend toutes ces qualités. Ils reprenoient, ils avertissoient opportunément, importunément, tantôt avec une sincère douceur, tantôt avec une sainte colère, avec des larmes, avec des reproches : ils prenoient mille formes différentes, et toujours la même charité dominoit ; ils bégayoient avec les enfants, ils parloient avec les hommes. Juif aux Juifs, Gentil aux Gentils, « tout à tous, disoit l'apôtre saint Paul, afin de » les gagner tous : » *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.* (1. *Cor.*, IX, 22.). Voyez les écrits de l'admirable Bernard, vous y verrez les mêmes mouvements et la même charité apostolique. Quel homme a compati avec plus de tendresse aux foibles, et aux misérables, et aux ignorants ? Il ne dédaignoit ni les plus pauvres ni les plus abjects. Quel autre a repris plus hardiment les mœurs dépravées de son siècle ? Il n'épargnoit ni les princes, ni les potentats, ni les évêques, ni les cardinaux, ni les papes. Autant qu'il respectoit leur degré, autant a-t-il quelquefois repris leur personne, avec un si juste tempérament de charité, que sans être ni lâche, ni emporté, il avoit toute la douceur de la complaisance et toute la vigueur d'une liberté vraiment chrétienne.

Bel exemple pour les réformateurs de ces derniers siècles ? Si leur arrogance insupportable et trop visible leur eût permis de traiter les choses avec une pareille modération, ils auroient blâmé les mauvaises mœurs sans rompre la communion, et reprimé les vices sans violer l'autorité légitime. Mais le nom de chef de parti les a trop flattés : poussés d'un vain désir de paroître, leur éloquence s'est débordée en invectives sanglantes ; elle n'a que du fiel et de la colère. Ils n'ont pas été vigoureux, mais fiers, emportés et méprisants : de là vient qu'ils ont fait le schisme, et n'ont pas apporté la réformation. Il falloit pour un tel dessein le courage et l'humilité de Bernard. Il étoit vénérable à tous, à cause qu'on le voyoit et libre et modeste, également ferme et respectueux ; c'est ce qui lui donnoit une si grande autorité dans le monde. S'élevoit-il quelque schisme ou quelque doctrine suspecte ? les évêques déféroient tout à l'autorité de Bernard. Y avoit-il des querelles parmi les princes ? Bernard étoit aussitôt le médiateur.

Puissante ville de Metz, son entremise t'a été autrefois extrêmement favorable. O belle et noble

cité! il y a long-temps que tu as été enviée. Ta situation trop importante t'a presque toujours exposée en proie : souvent tu as été réduite à la dernière extrémité de misères; mais Dieu de temps en temps t'a envoyé de bons protecteurs. Les princes tes voisins avoient conjuré ta ruine; tes bons citoyens avoient été défaits dans une grande bataille [1]; tes ennemis étoient enflés de leur bon succès, et toi enflammée du désir de vengeance : tout se préparoit à une guerre cruelle, si le bon Hillin, archevêque de Trèves, n'eût cherché un charitable pacificateur. Ce fut le pieux Bernard, qui, épuisé de forces par ses longues austérités et ses travaux sans nombre, attendoit la dernière heure à Clairvaux. Mais quelle foiblesse eût été capable de ralentir l'ardeur de sa charité? Il surmonte la maladie pour se rendre promptement dans tes murs; mais il ne pouvoit surmonter l'animosité des esprits extraordinairement échauffés. Chacun couroit aux armes avec une fureur incroyable : les armées étoient en vue, et prêtes de donner. La charité, qui ne se désespère jamais, presse le vénérable Bernard : il parle, il prie, il conjure qu'on épargne le sang chrétien et le prix du sang de Jésus. Ces âmes de fer se laissent fléchir; les ennemis deviennent des frères; tous détestent leur aveugle fureur, et d'un commun accord ils vénèrent l'auteur d'un si grand miracle.

O ville si fidèle et si bonne, ne veux-tu pas honorer ton libérateur? Mais, fidèles, quels honneurs lui pourrons-nous rendre? Certes, on ne sauroit honorer les saints, sinon en imitant leurs vertus : sans cela nos louanges leur sont à charge, et nous sont pernicieuses à nous-mêmes. Fidèles, que pensons-nous faire, quand nous louons les vertus du grand saint Bernard?

O Dieu de nos cœurs, quelle indignité! Cet innocent a fait une pénitence si longue; et nous criminels, nous ne voulons pas la faire. La pénitence autrefois tenoit un grand rang dans l'Eglise; je ne sais dans quel coin du monde elle s'est maintenant retirée. Autrefois ceux qui scandalisoient l'Eglise par leurs désordres étoient tenus comme des Gentils et des publicains : maintenant tout le monde leur applaudit. On ne les eût autrefois reçus à la communion des mystères qu'après une longue satisfaction et une grande épreuve de pénitence; maintenant ils entrent jusqu'au sanctuaire. Autrefois ceux qui par des péchés mortels avoient foulé aux pieds le sang de Jésus, n'osoient même regarder les autels où on le distribue aux fidèles, si auparavant ils ne s'étoient purgés par des larmes, par des jeûnes et par des aumônes. Ils croyoient être obligés de venger eux-mêmes leur ingratitude, de peur que Dieu ne la vengeât dans son implacable fureur : après avoir pris des plaisirs illicites, ils ne pensoient pas pouvoir obtenir miséricorde, s'ils ne se privoient de ceux qui nous sont permis.

Ainsi vivoient nos pères dans le temps où la piété florissoit dans l'Eglise de Dieu. Pensons-nous que les flammes de l'enfer aient perdu depuis ce temps-là leur intolérable ardeur, à cause que notre froideur a contraint l'Eglise de relâcher l'ancienne rigueur de sa discipline, à cause que la vigueur ecclésiastique est énervée? pensons-nous que ce Dieu jaloux, qui punit si rudement les péchés, en soit pour cela moins sévère, ou qu'il nous soit plus doux, parce que les iniquités se sont augmentées? Vous voyez combien ce sentiment seroit ridicule. Toutefois, comme si nous en étions persuadés, au lieu de songer à la pénitence nous ne songeons à autre chose qu'à nous enrichir. C'est déjà une dangereuse pensée; car l'Apôtre avertit Timothée, que « le désir des » richesses est la racine de tous les maux : » *Radix omnium malorum est cupiditas* (1. Tim., vi. 10.) : encore songeons-nous à nous enrichir par des voies injustes, par des rapines, par des usures, par des voleries. Nous n'avons pas un cœur de chrétiens, parce qu'il est dur à la misère des pauvres. Notre charité est languissante, et nos haines sont irréconciliables. C'est en vain que la justice divine nous frappe et nous menace encore de plusieurs malheurs; nous ne laissons pas de nous donner toujours tout entiers aux folles joies de ce monde. Le seul mot de mortification nous fait horreur; nous aimons la débauche, la bonne chère, la vie commode et voluptueuse; et après cela nous voulons encore être appelés chrétiens. Nous n'appréhendons pas cette terrible sentence du Fils de Dieu : « Malheur à vous qui riez, » car vous pleurerez (Luc., vi. 25.); » et cette autre : « Le ris est mêlé de douleur, et les pleurs » suivent la joie de bien près (*Prov.*, xiv. 13.); » et celle-ci : « Ils passent leur vie dans les biens, » et en un moment ils descendront dans les enfers » (Job., xxi. 13.). »

Retournons donc, fidèles, retournons à Dieu de tout notre cœur. La pénitence n'est amère

[1] Ce fut en 1153 que se donna cette bataille. Les Messins, indignés des ravages que commettoient sur leur territoire les seigneurs voisins, dont le chef étoit Renaud II, comte de Bar, sortirent à leur rencontre. Le combat se livra à Thyrcy, près de Pont-à-Mousson. Les habitants de Metz, quoique plus nombreux, furent défaits, et il en périt environ deux mille qui furent tués ou noyés dans la Moselle.

que pour un temps; après, toute son amertume se tourne en une incroyable douceur. Elle mortifie les appétits déréglés, elle fait goûter les plaisirs célestes, elle donne une bonne espérance, elle ouvre les portes du ciel. On attend la miséricorde divine avec une grande consolation, quand on tâche de tout son pouvoir d'apaiser la justice par la pénitence.

O pieux Bernard, ô saint pénitent, impétrez-nous par vos saintes intercessions les larmes de la pénitence, qui vous donnoient une si sainte joie; et afin qu'elle soit renouvelée dans le monde, priez Dieu qu'il enflamme les prédicateurs de l'esprit apostolique qui vous animoit. Nous vous demandons encore votre secours et votre médiation au milieu des troubles qui nous agitent. O vous, qui avez tant de fois désarmé les princes qui se préparoient à la guerre, vous voyez que depuis tant d'années tous les fleuves sont teints, et que toutes les campagnes fument de toutes parts du sang chrétien! Les chrétiens qui devroient être des enfants de paix sont devenus des loups insatiables de sang. La fraternité chrétienne est rompue; et ce qui est de plus pitoyable, c'est que la licence des armes ne cesse d'enrichir l'enfer. Priez Dieu qu'il nous donne la paix, qu'il donne le repos à cette ville que vous avez autrefois chérie; ou que s'il est écrit dans le livre de ses décrets éternels que nous ne puissions voir la paix en ce monde, qu'il nous la donne à la fin dans le ciel par Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Amen.*

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT GORGON,

PRÊCHÉ A METZ.

Générosité du saint martyr dans l'échange qu'il fait des grandeurs humaines dont il pouvoit jouir, pour le mépris et les humiliations attachés au nom chrétien. Son courage invincible au milieu des plus cruels supplices. Sentiments dont il étoit animé. Comment nous devons imiter sa foi.

Quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem.

En regardant la fin de leur conversation, imitez leur foi (*Heb.*, XIII. 7.).

Après que les bienheureux martyrs avoient rendu l'âme, les fidèles avoient soin de ramasser, au péril de leur vie, ce qui restoit de leurs corps, et l'Eglise conservoit si chèrement ce sacré dépôt, que les tyrans, pour leur ôter les honneurs qu'on leur rendoit, étoient contraints de faire jeter dans la rivière leurs saintes reliques; que si elle pouvoit les dérober à cette dernière cruauté, elle célébroit leurs funérailles avec des cantiques d'actions de grâces, élevant au ciel son cœur et ses yeux pour louer Dieu de les avoir rendus dignes d'un si grand honneur. Au reste, elle ne vouloit point qu'on appelât des tombeaux les lieux où elle renfermoit leur sainte dépouille; elle les nommoit d'un nom plus auguste, les mémoires des martyrs. Et si les tombeaux des hommes ordinaires sont des marques qu'ils ont succombé aux attaques de la mort, elle témoignoit au contraire que les tombeaux des martyrs étoient des trophées qu'elle érigeoit à leur nom, pour être un monument éternel de la victoire qu'ils ont remportée glorieusement sur la mort.

Mais parmi tout cela les chrétiens ne croyoient point leur pouvoir rendre de plus grands respects, qu'en se les proposant pour exemple. Tout ainsi, dit saint Basile (*Homil.* XVIII, *n.* 1, *tom.* II, *p.* 141.), que les abeilles sortent de leurs ruches quand elles voient le beau temps, et parcourant les fleurs de quelque belle campagne, s'en retournent chargées de cette douce liqueur que le ciel y verse tous les matins avec la rosée : de même aux jours illustres par la solennité des martyrs, nous accourons en foule à leurs mémoires, pour y recueillir comme un don céleste l'exemple de leurs vertus.

Voilà, Messieurs, ce qui nous assemble aujourd'hui. Saint Gorgon en mourant a laissé une certaine odeur de sainteté, que l'Eglise ne manque point de rafraîchir tous les ans; c'est là sans doute ce qui nous en est demeuré de meilleur. Nous ne pouvons pas appeler ces précieux restes les reliques de son corps; mais nous ne nous éloignerons pas de la raison, quand nous les nommerons les reliques de sa sainteté. Conservez-les dans vos cœurs comme dans un saint reliquaire, et faites en sorte que toutes vos affections s'en ressentent. Quelle joie vous sera-ce, lorsque vous ressusciterez avec saint Gorgon, de reconnoître en cette bienheureuse entrevue les endroits de son corps que vous aurez baisés sur la terre, et les vertus que vous y aurez imitées? Je n'ai que faire de vous demander ni silence, ni attention : vous devez le silence à la majesté de ce lieu; vous devez vos attentions au récit d'une histoire si mémorable, que je vous ferai simplement et brièvement.

MONSEIGNEUR[1],

Si nous ne devions ce jour tout entier à la

[1] Le maréchal de Schomberg.

gloire de saint Gorgon, ou si j'étois en un lieu où je pusse vous témoigner la joie que toute la ville a reçue de votre arrivée, je vous dépeindrois si bien et avec tant de naïveté les sentiments de ce peuple qu'il a plu à Dieu de commettre à votre garde, que mes auditeurs ne pourroient s'empêcher de donner sur ce sujet à mon discours une approbation publique. Mais outre que votre vertu a paru suffisamment par vos grands emplois, et que votre science a été assez reconnue dans la plus célèbre compagnie de savants qui soit dans le monde, la dignité de cette chaire, ce temple auguste que Dieu remplit de sa gloire, ces sacrés autels où l'on va célébrer le saint sacrifice, demandent de moi une telle retenue, qu'il faut que je m'abstienne de dire la vérité, pour qu'il ne paroisse dans mon discours aucune apparence de flatterie. Seulement je vous dirai que l'honneur imprévu de votre présence est pour moi une rencontre si favorable que je ne puis vous en dissimuler mon ressentiment. Vous venez d'entendre le sujet que je dois traiter devant vous : plus il est important, plus j'ai besoin des lumières d'en-haut pour le faire dignement et d'une manière qui puisse tourner à l'édification de cet auditoire. Prosternons-nous tous ensemble devant le trône de Dieu pour lui demander sa grâce ; et si nous n'osons approcher une grandeur si terrible, la sainte Vierge, que nous allons saluer par les paroles de l'ange, aura assez de bonté pour se rendre notre avocate auprès de son Fils. *Ave.*

Ce n'est pas sans raison que l'Apôtre nous exhorte à être toujours sous les armes (*Ephes.*, VI. II.), puisque nous apprenons par les oracles divins que notre vie est une guerre continuelle (JOB., VII. 1.). L'Esprit de Dieu, que nous avons reçu par le saint baptême, remplit nos âmes de l'idée du souverain bien, pour nous faire regarder avec mépris les mouvements éternels qui agitent la vie humaine. Mais vous le savez, Messieurs, il n'y a point de grande entreprise qui ne trouve de grands obstacles. Le monde entier s'efforce de combattre ce dessein ; il est tout en armes pour en empêcher l'exécution : *Adversùm nos omnis mundus armatur.* Il orne de faux appas toutes les créatures qu'il comprend dans son enceinte, pour tâcher de nous surprendre par ce vain éclat. Que si nous sommes assez généreux pour dédaigner ses faveurs, il nous représente un grand appareil de peines et de supplices pour nous émouvoir, tellement qu'il faut que le serviteur de Dieu soit également sans crainte et sans espérance en la terre, qu'il se rende de tous côtés immobile et inexorable.

Voilà donc les deux batteries que le monde dresse contre nous. Il veut l'emporter de gré ou de force : s'il ne peut se faire aimer, il tâche de se faire craindre ; et quoiqu'il semble que la crainte doive avoir un effet plus prompt, j'estime néanmoins que les complaisances du monde sont pour nous plus dangereuses, parce que nous nous trouvons portés d'inclination à nous y laisser entraîner ; ce qu'il nous sera facile de conclure, si nous comprenons la différence de l'amour et de la crainte, que saint Augustin nous représente si doctement en divers lieux (*Serm.* CLXXIX, *n.* 10, *tom.* V, *col.* 853.).

Toute la force de la crainte consiste à retenir ou à troubler l'âme ; mais il n'est pas possible qu'elle en change jamais les dispositions. Rencontrez-vous, par exemple, des voleurs qui vous voient en état de leur résister ; ou ils se retirent ; ou s'ils vous abordent, c'est avec beaucoup de civilité. Ils n'en sont pas pour cela ni moins voleurs, ni moins avides de carnage et de larcins ; mais la crainte les oblige à dissimuler. Vous voyez donc bien qu'elle réprime les sentiments de l'âme, mais qu'elle ne les détruit pas. L'amour seul peut opérer ce changement ; c'est lui qui, pour ainsi dire, tient la clef de l'âme, qui l'ouvre et qui la dilate pour y faire entrer les objets. *Os nostrum patet ad vos, ô Corinthii, cor nostrum dilatatum est :* « L'amour que » j'ai pour vous, ô Corinthiens, ouvre ma » bouche et mon cœur, » dit le grand Apôtre (2. *Cor.*, VI. 11.), qui veut leur témoigner la tendresse de son affection. Et c'est pour cela que, selon la doctrine du même apôtre, la loi ancienne, qui étoit une loi de crainte, « a été » écrite au dehors sur des tables de pierre : » *Forinsecus in tabulis lapideis ;* parce que la crainte ne pénètre pas jusqu'au fond de l'âme pour la transformer : au lieu que la loi nouvelle, qui est gravée dans le fond du cœur, *In tabulis cordis carnalibus* (2. *Cor.*, III. 3.), opère en elle sa conversion, parce que c'est la loi d'amour. D'où l'on voit qu'il est bien plus difficile de vaincre un mauvais amour qu'une mauvaise crainte ; attendu que l'amour tenant dans l'âme la place principale, il faut, pour le chasser, produire une plus grande révolution ; et partant, ceux que le monde a gagnés par inclination sont bien plus captifs que ceux qu'il abat par la frayeur des supplices. D'après ces observations, vous pouvez connoître quelle est la nature de la guerre que le monde vous a déclarée, et combien il faut que le soldat de Jésus-Christ soit armé de tous

côtés. Car du reste, il importe peu à la gloire de saint Gorgon de savoir laquelle des deux entreprises est la plus difficile, puisqu'il a également triomphé du monde en l'une et en l'autre : c'est le partage de mon discours.

Vous le concevrez encore davantage, en considérant, Messieurs, ce qui a animé les puissances de la terre contre les défenseurs de la foi. Ces âmes héroïques n'ont pu plaire au monde, et le monde ne leur a pu plaire : voilà la cause de leurs contrariétés. Le monde ne leur a pas plu, c'est pourquoi ils l'ont méprisé; ils n'ont pas plu au monde; de là vient que le monde a pris plaisir d'affliger ce qui n'étoit pas à lui; et le tout est arrivé par un ordre secret de la Providence, afin d'accomplir cette parole mémorable de notre divin Sauveur : « Je ne suis pas venu pour donner la » paix, mais pour allumer la guerre : » *Non veni pacem mittere, sed gladium* (MATTH., X. 34.).

Vous voyez bien par là en quoi consiste le courage d'un véritable martyr. Je vous ai promis de vous en faire voir une idée excellente en la personne de notre saint; c'est ce que je ferai, s'il plaît à Dieu, dans la suite de ce discours. Je vais tâcher de vous mettre devant les yeux le portrait d'une âme héroïque et d'un courage inflexible, que l'espoir des grandeurs n'a point amolli, que la crainte des supplices n'a point ébranlé. Plaise seulement à cet esprit qui souffle où il veut, de graver dans nos cœurs l'image de tant de vertus, afin que nous tous qui sommes assemblés dans ce temple au nom du Seigneur, nous soyons tellement animés d'un si bel exemple, que nous ne vivions et ne respirions plus que pour Jésus-Christ.

PREMIER POINT.

Saint Gorgon vivoit à la Cour des empereurs Dioclétien et Maximien, et avoit une charge très considérable dans leur maison. Chacun sait combien l'on estime ces sortes d'emplois chez les princes, et combien les font valoir ceux qui les possèdent. Quiconque a tant soit peu lu l'histoire romaine y a pu remarquer quel crédit les empereurs donnoient ordinairement à leurs domestiques, que leurs offices appeloient plus souvent près de leurs personnes. Mais sans m'amuser à des conjectures, je n'ai qu'à vous produire le témoignage d'Eusèbe, évêque de Césarée, qui a vécu dans le siècle de notre saint, personnage grave et recommandable à jamais, pour nous avoir donné en si beau style l'histoire des premiers temps de l'Eglise. Voici donc ce qu'il dit de saint Gorgon et des compagnons de son martyre. Ils étoient montés au suprême degré d'honneur auprès de leurs maîtres, et leur étoient aussi chers que s'ils eussent été leurs enfants. Certes, il ne pouvoit nous représenter d'une manière plus sensible le crédit singulier dont ils jouissoient à la Cour impériale. Remarquez bien que ces paroles nous font entendre non-seulement qu'ils étoient en très grande faveur auprès de leurs maîtres, que les empereurs avoient de grands desseins pour les avancer; mais encore qu'ils avoient pour eux une tendresse très particulière, que notre historien n'a pu exprimer qu'en disant qu'ils les aimoient comme leurs propres enfants : *Iis æquè ac germani filii chari erant* (*Histor. Eccles. lib.* VIII, *cap.* VI, *p.* 296.). Mais ce n'est pas mon dessein de vous exagérer beaucoup leur pouvoir; je vous prie seulement de considérer quelle étoit l'opposition de ces deux qualités, de favoris des empereurs et de disciples de Jésus-Christ. L'une les faisoit respecter partout où s'étendoit l'empire romain, c'est-à-dire par tout le monde; l'autre les exposoit à la risée, à la haine, aux exécrations de toute la terre. Et pour vous faire concevoir combien cette haine étoit alors violente et aveugle, il est à propos de vous dépeindre quelle étoit l'estime qu'on avoit en ces temps du christianisme; par-là vous connoîtrez mieux jusqu'à quel point Gorgon a méprisé les honneurs du monde.

Les chrétiens étoient à tout l'univers un objet de mépris et de raillerie : chacun les fouloit aux pieds, et les rejetoit « comme les ordures et les » excréments de la terre, » *Tanquam purgamenta hujus mundi*, ainsi que parle l'Apôtre (1. *Cor.*, IV. 13.). On eût dit que les prisons n'étoient faites que pour eux : aussi étoient-elles tellement remplies de ces innocents coupables, qu'il ne restoit plus de place dans les cachots pour les malfaiteurs. Dans les crimes les plus énormes les lois ont ordonné de la qualité du supplice; il n'est pas permis de l'étendre au-delà de ce qu'elles prescrivent. C'est ainsi qu'elles ont voulu donner des bornes même à la justice, de peur de lâcher la bride à la cruauté. Les chrétiens seuls étoient une espèce de criminels, à l'égard desquels on n'appréhendoit d'excéder qu'en les épargnant : il falloit donner toute licence à la barbarie, et leur arracher la vie par tout ce qu'une ingénieuse cruauté peut inventer de plus inhumain. *Per atrociora ingenia pœnarum*, dit le grave Tertullien (*de Resurr. carn. n.* 8.). Quelle fureur! mais ce n'est encore rien. Donner un chrétien aux bêtes farouches, c'étoit le diver-

tissement ordinaire du peuple romain, quand il étoit las des sanglants spectacles des gladiateurs; de là ces clameurs si cruelles, dont on a ouï si souvent résonner les amphithéâtres : *Christiani ad bestias*, *Christiani ad bestias* : « Que l'on » donne les chrétiens aux bêtes farouches. » Après cela est-il étonnant qu'on n'observât contre eux ni formes ni procédures? Cela étoit bon pour les voleurs et les meurtriers; mais pour les chrétiens, ils ne méritoient pas qu'on prît tant de précautions. Aussi les traînoit-on aux gibets, comme on mène de pauvres agneaux à la boucherie, sans qu'ils ouvrissent la bouche ni aux plaintes ni aux murmures. Et qu'auroient-ils dit, pour leur justification, qui pût être écouté? c'étoient des incestueux, des magiciens, des parricides, qui mangeoient leurs propres enfants dans des sacrifices nocturnes. S'il se trouvoit quelqu'un qui voulût les défendre de ces horribles reproches, c'étoit en les faisant passer pour de pauvres insensés, pour des esprits foibles qui s'amusoient à de vaines superstitions : de sorte qu'on ne les excusoit qu'en les chargeant de nouvelles calomnies. Et voilà, Messieurs, sans feinte et sans exagération, quelle étoit l'estime que l'on avoit dans le monde des premiers chrétiens.

Ne vous en étonnez pas, mes frères : Jésus-Christ devoit être tout ensemble un signe de paix et un signe de contradiction. La vérité étoit étrangère en ce monde; il n'est pas surprenant qu'elle n'y trouvât point d'appui. Mais voyez par là ce que le zèle du christianisme a fait quitter à Gorgon, et ce qu'il lui a fait embrasser. Combien ces reproches et cette ignominie doivent-ils être insupportables aux âmes les plus communes, et bien plus encore aux hommes généreux, nourris comme notre saint dans la Cour et dans le grand monde, qui peuvent espérer d'y faire une si belle fortune? En vérité, Messieurs, n'eussions-nous pas craint de choquer l'empereur, et de faire tort à notre réputation? Grâces à la Providence divine, qui nous a fait naître dans un siècle et dans un royaume où le nom de chrétien est une qualité honorable. Le peu de soin que nous avons de la gloire de notre Maître, cette lâcheté qui nous fait abandonner chaque jour son service pour de si légères considérations, la honte que nous avons de remplir les obligations que la religion nous impose, nous fait assez connoître que nous sommes redevables aux circonstances où nous sommes nés, de ce que nous ne rougissons pas du christianisme. Ah! si nous eussions vécu dans ces premiers temps, où être chrétien c'étoit un crime d'Etat, nous eussions bien épargné aux tyrans la peine de nous tourmenter.

Car enfin, que peut-on présumer autre chose des déréglements de notre vie, sinon que nous eussions sans peine renoncé au nom de chrétien; puisque nous ne craignons point de renoncer pour si peu de chose aux plus saints devoirs du christianisme? Je tremble pour moi, quand je considère à combien peu il tient que nous ne devenions infidèles. Ah! race de tant de millions de martyrs, qui nous ont engendrés en Jésus-Christ par leur sang, jamais la vertu de ceux qui nous ont précédés dans la foi ne réveillera-t-elle en nos cœurs les mouvements généreux du christianisme? Jusqu'à quand porterons-nous en vain le titre de chrétiens, pour faire blasphémer par les impies le saint nom de Dieu qui a été invoqué sur nous? Que notre esprit, que nos mœurs sont opposés à ceux des saints martyrs, qui faisant profession du christianisme, dans un temps où il étoit odieux à toute la terre, l'ont rendu illustre par la gloire de leurs belles actions! Et nous qui l'avons embrassé depuis qu'il est devenu vénérable parmi tous les peuples, nous à qui il seroit si facile de suivre ses préceptes, de régler notre conduite sur ses maximes, nous ne cessons de le déshonorer par nos dissolutions. *Obsecro vos*, *fratres*, *per misericordiam Dei*, *ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati estis* (*Ephes.*, IV. I.) : « Je vous » conjure, mes frères, par les entrailles de la » miséricorde de Dieu, de vous conduire d'une » manière convenable à votre vocation. » Relevons un peu notre courage, osons du moins mépriser les faveurs du monde, puisque nous ne sommes plus obligés de passer par l'épreuve des tourments.

Saint Gorgon n'a pas été traité avec tant d'indulgence. Qu'il lui en a coûté pour conserver le don de la foi qu'il avoit reçu! il n'a pas suffi qu'il méprisât les grandeurs humaines. L'empereur, indigné de sa fermeté, sut se venger cruellement de l'injure que l'indifférence du saint martyr sembloit faire à l'amitié dont il l'avoit honoré. Outre la haine qu'il avoit généralement pour tous les chrétiens, haine si violente qu'il quitta l'empire, désespéré de n'en pouvoir éteindre la race; il étoit encore rongé d'un secret dépit d'avoir nourri en sa maison un ennemi de l'Empire, et même de lui avoir donné part en sa confiance. Il se promet donc d'en faire un exemple, qui pourra inspirer de la terreur aux plus déterminés; et voici par où il commence l'exécution de son dessein. D'abord il commande au saint martyr de sacrifier aux idoles : mais Gorgon le

refuse généreusement, disant qu'il n'a garde de rendre cet honneur à un métal insensible; qu'il avoit appris dans l'école de Jésus-Christ à adorer en esprit et en vérité un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, dont la beauté pure ne pouvoit être vue par ces yeux mortels, ni représentée sur une matière vile et fragile. Le peuple ignorant, à qui Dieu n'avoit point fait entendre dans le cœur ces vérités précieuses, prit pour un blasphème cette céleste philosophie, et s'écria qu'il falloit punir l'ennemi des dieux. Aussitôt on le dépouille, on l'élève avec des cordes pour le faire voir à toute la ville, qui étoit accourue à ce spectacle; on le bat ensuite de verges si cruellement, qu'en peu de temps il ne resta plus sur son corps aucune partie entière. Déjà le sang ruisseloit de tous côtés sur la face des bourreaux : « Les nerfs et les os étoient découverts; et la » peau étant toute déchirée, ce n'étoit plus ses » membres, mais ses plaies que l'on tourmen- » toit : » *Ruptâ compage viscerum, torquebantur in servo Dei non jam membra, sed vulnera* (S. Cyprian. *ad Martyr. et Confess., Epist.* viii. *p.* 16.). Cependant Gorgon, glorieux de confesser par tant de bouches la vérité, se réjouit avec l'Apôtre de voir qu'il n'y a aucun endroit sur son corps où la passion de son Maître crucifié ne soit imprimée (*Galat.*, vi. 17.). Et en effet, il étoit de tous côtés tellement meurtri, la douleur l'avoit réduit dans un état si pitoyable, qu'on ne pouvoit lui donner un plus grand soulagement, que de le laisser ainsi suspendu dans le lieu de son supplice. O funeste extrémité! et néanmoins on lui refuse ce cruel adoucissement. Le tyran ordonne qu'on le descende; et ce pauvre corps tout déchiré, à qui les plus doux onguents eussent causé des douleurs insupportables, est frotté de sel et de vinaigre. Il reçoit ce nouveau supplice comme une nouvelle grâce que Dieu lui faisoit, pour accomplir en sa personne, aussi bien qu'en Jésus-Christ, cette prophétie du Psalmiste : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt* (*Psal.* lxviii. 27.) : « Ils ont ajouté d'autres tourments à la douleur » de mes plaies. »

Mais ce n'est pas tout : la cruauté, furieuse de son impuissance, cherche quelques autres supplices pour l'abattre; et si elle ne peut le vaincre par la grandeur des tourments, elle tâche au moins de l'étonner par la nouveauté de ses inventions. Ce sel et ce vinaigre n'ont fait, pour ainsi dire, que lui éveiller l'appétit : il lui faut pour le rassasier quelque assaisonnement plus barbare. Le tyran fait coucher le saint martyr sur un gril de fer, déjà tout rouge par la véhémence de la chaleur, qui aussitôt rétrécit ses nerfs dépouillés, avec une douleur que je ne puis vous exprimer. Quel horrible spectacle! Gorgon étendu sur un lit de charbons ardents, son corps fondant de tous côtés par la force du feu, et nourrissant de ses entrailles la flamme qui le dévoroit. Autour de lui s'élevoit une vapeur noire, produite par l'exhalaison des graisses de sa chair, qui le suffoquoit, et que le tyran humoit pour assouvir sa fureur insatiable. Mais enfin rebuté de la constance du saint martyr, et ne pouvant plus ni supporter ses reproches, ni écouter les louanges qu'il donnoit à Jésus-Christ d'une voix mourante, il lui fit promptement arracher les restes d'une vie qui s'éteignoit. C'est ainsi qu'en achevant de rompre ses liens, il lui procura une parfaite délivrance, et envoya sa belle âme jouir à jamais des embrassements de son bien-aimé. Voilà, Messieurs, quelle a été la fin de notre martyr, qui a méprisé le monde dans ses promesses et dans ses menaces, dans ses délices et dans ses tourments, laissant par sa mort un reproche éternel à la mollesse et au peu de foi de ces derniers siècles.

Après cela, puis-je mieux faire que de conclure comme j'ai commencé, par les paroles de l'Apôtre : « Imitez la foi de ce généreux martyr » dont vous venez d'admirer la fin glorieuse : » *Quorum intuentes exitum, imitamini fidem.* Vous avez vu en esprit quelle a été la constance de Gorgon, sa fidélité jusqu'à la mort, dont il a goûté à longs traits toute l'amertume; que reste-t-il maintenant, si ce n'est que vous imitiez sa foi, cette foi ardente qui lui a fait préférer à tous les honneurs l'opprobre de Jésus-Christ, et qui a rendu son esprit ferme et inébranlable pendant que son corps s'en alloit pièce à pièce comme une vieille masure?

SECOND POINT.

Si, après avoir vu quelles impressions la douleur a faites sur son corps, une louable curiosité vous porte à savoir ce que Dieu opéroit invisiblement dans son âme, et d'où lui venoit parmi une telle agitation une si grande tranquillité; en un mot si vous désirez connoître quelles étoient les pensées dont s'entretenoit un chrétien souffrant, je vous les exposerai en peu de mots pour votre édification; et je tâcherai, avec la lumière de l'Esprit saint, de pénétrer dans le cœur du saint martyr, pour vous découvrir tous les sentiments dont il étoit animé parmi des tourments si excessifs.

Les martyrs, mes frères, étoient bien éloignés des dispositions de ces âmes basses qui se croient à l'instant délaissées de Dieu, aussitôt qu'elles ressentent quelque affliction. Rien au contraire n'affermissoit si bien leur espérance que la considération de leurs supplices : car « la tribula- » tion produit la souffrance, et la souffrance fait » l'épreuve, » comme dit l'Apôtre (*Rom.*, v. 41.). Or il est évident que quand on prend quelqu'un pour le mettre à l'épreuve, c'est une marque que l'on a dessein de s'en servir. Ainsi les martyrs que Dieu avoit instruits du secret de sa conduite, se persuadoient par une confiance très salutaire, que Dieu les réservoit à quelque chose de grand, puisqu'il vouloit bien avoir la bonté de les éprouver; et c'est à mon avis la raison pour laquelle l'Apôtre ajoute, « que l'épreuve produit l'espé- » rance : » *Probatio verò spem.*

Saint Cyprien dans le livre qu'il a fait de l'exhortation des martyrs, nous en fournit encore cette belle raison. Notre Sauveur, dit-il (*de Exhort. Martyr. p.* 263.), prophétise en plusieurs endroits, que la vie de ceux qui écouteront sa parole sera continuellement traversée; mais aussi il leur promet, après leurs travaux, un soulagement éternel. Et voyez comme le Saint-Esprit se sert de toutes choses pour relever nos courages. C'est pourquoi le saint martyr fait entendre à ses frères, par un discours digne de lui, que Dieu, dont on ne peut compter les miséricordes, n'est pas moins fidèle dans les biens qu'il promet que dans les maux qu'il annonce, et que l'accomplissement de la moitié de la prophétie leur est un témoignage indubitable de la vérité de l'autre. Aussi prenoient-ils leur disgrâce présente pour un gage certain de leur future félicité, et mesurant leurs consolations à venir sur leurs peines présentes, ils croyoient qu'elles ne leur étoient pas tant envoyées pour les tourmenter dans le temps que pour leur donner de nouvelles assurances d'un bonheur sans fin.

Ces pensées ne sont-elles pas pleines d'une grande consolation? Mais leur esprit, nourri depuis long-temps de la parole divine, en concevoit encore de bien plus sublimes. Comme ils ne jugeoient pas des choses par l'extérieur, ils considéroient que l'homme n'étoit pas ce qu'il nous paroît; mais que Dieu, pour le former, avoit fait sortir de sa bouche un esprit de vie, qu'il avoit caché comme un trésor céleste dans cette masse du corps; que cet esprit, quoiqu'il fût d'une race divine, comme le dit si bien l'Apôtre au milieu de l'Aréopage (*Act.*, XVII. 29.), quoiqu'il portât imprimé sur soi l'image de son Créateur, étoit néanmoins accablé d'un amas de pourriture, où il contractoit par nécessité quelque chose de mortel et de terrestre, dégénérant de la pureté de son origine. Dans cette pensée, ils croyoient que les tourments ne faisoient qu'en détacher ce qu'il y avoit d'étranger, « tout ainsi » que le feu sépare de l'or ce qui s'y mêle d'im- » pur : » *Tanquam aurum in fornace* (*Sap.*, III. 6.). En effet on eût dit à les voir qu'à mesure qu'on leur emportoit quelque lambeau de leur chair, leur âme s'en seroit trouvée beaucoup allégée, comme si on les eût déchargés d'un pesant fardeau; et ils espéroient qu'à force d'arracher leur chair pièce à pièce, elle resteroit toute pure et toute céleste, et en cet état seroit présentée au nom de Jésus-Christ devant le trône de Dieu.

Dans ces considérations vous les eussiez vus d'un cœur brûlant de charité s'animer eux-mêmes contre leurs supplices. Tantôt ils se plaignoient de ce qu'ils étoient trop lents, ne souhaitant rien tant que de voir bientôt abattue cette masure ruineuse de leur corps, qui les séparoit de leur maître, et s'écriant avec l'Apôtre : « Je désire » d'être dégagé des liens du corps pour vivre avec » Jésus-Christ : » *Cupio dissolvi, et esse cum Christo* (PHIL., I. 23.). Tantôt ravis d'une certaine douceur, que ressentent les grands courages lorsqu'il s'agit de souffrir pour ce qu'ils aiment, ils se réjouissoient de se voir enveloppés d'une chair mortelle qui pût fournir matière à la cruauté des bourreaux. De telles et de semblables réflexions consoloient les martyrs, en attendan avec patience qu'il plût à Dieu de les appeler à lui; et saint Gorgon sut si bien prendre ces sentiments de ceux qui l'avoient précédé, qu'il devint lui-même pour la postérité un exemple digne d'être proposé à la piété des fidèles.

C'est vous particulièrement, Messieurs, que cet exemple regarde, puisque vous avez pris saint Gorgon pour votre patron. Vous n'êtes pas obligés de souffrir les mêmes peines; mais comme vous participez à la même foi, vous devez entrer dans les mêmes sentiments. Il faut que votre paroisse, illustre par tant de titres, mais surtout pour être sous la protection d'un si grand martyr, se rende encore plus recommandable en imitant sa foi, après avoir considéré sa mort si attentivement.

Or, il en est des martyrs comme d'un excellent original dont chaque peintre cherche à copier quelques traits pour embellir son ouvrage. Nous voyons dans leurs actions la vie de notre Sauveur si bien exprimée, qu'il n'y a presque rien qui ne nous y doive servir d'exemple; mais

dans un si grand éclat de vertus, il nous faut choisir celles qui nous sont plus nécessaires selon les occurrences où nous nous trouvons.

Martyr et témoin, c'est la même chose. On appelle martyrs de Jésus-Christ ceux qui, souffrant pour la foi, en ont témoigné la vérité par leur patience, et l'ont scellée de leur sang. Maintenant il n'y a plus de tyrans qui nous persécutent; mais nous sommes instruits par l'Evangile que Dieu, qui est notre père, distribue à ses enfants les biens et les maux selon les conseils de sa Providence (MATTH., v. 45.). Ainsi, quand nous sommes affligés, si nous prenons nos afflictions de la main de Dieu avec humilité, ne déclarons-nous pas par cette soumission qu'il y a une intelligence première et universelle, qui par des raisons secrètes, mais équitables, nous rend ici-bas heureux ou malheureux? Et n'est-ce pas alors nous montrer les témoins ou les martyrs de la Providence?

Nous vivons, Messieurs, dans un temps et dans une ville où nous avons sujet de mériter cet honneur. Il y a près de vingt ans qu'elle porte presque tout le fardeau de la guerre; sa situation trop importante semble ne lui avoir servi que pour l'exposer en proie à tous ceux qui l'avoisinent : *Diripuerunt eam omnes transeuntes viam* (*Ps.* LXXXVIII. 42.); et comme si ce n'étoit pas assez de tant de misères, Dieu, cette année, ayant trompé l'espérance de nos moissons, a frappé la terre de stérilité : car il ne faut point douter que tous ces maux ne soient arrivés par son ordre. Il punit par la guerre celle que nous lui faisons tous les jours. La terre par son commandement nous refuse le fruit de nos travaux, parce que nos âmes ne lui en rapportent aucun, quoiqu'il les ait si soigneusement cultivées. Ah! Messieurs, humilions-nous sous la puissante main de Dieu, de peur qu'après avoir tout perdu, nous ne perdions encore le fruit de l'affliction que nos calamités nous causent, au lieu de la faire profiter à notre salut.

Il ne faut point nous flatter : nous voyons assez de personnes qui plaignent les malheurs du temps; mais qui sont ceux qui travaillent sérieusement à faire cesser la vraie cause de tous ces maux? Le ciel ne nous a fait encore que les premières menaces, et déjà le pauvre tâche d'amasser de quoi vivre par des tromperies, se défiant de la Providence, pendant que le riche prépare ses greniers pour engloutir la nourriture du pauvre, qu'il lui fera acheter bien cher en son extrême indigence. Les plus sages pensent à pourvoir à la nécessité du pays; leur zèle est louable, mais nous n'avançons rien par ces soins. S'il est vrai que Dieu soit irrité contre nous, comme il nous le fait paroître par les fléaux qu'il nous envoie, pensons-nous pouvoir arrêter le torrent de sa colère par de vaines précautions? Si tu montes jusqu'au ciel, dit le Seigneur (ABD., 4.), je t'en saurai bien tirer, et ma colère t'ira trouver jusqu'au plus profond des abîmes. Il faut aller à la source du mal, puisque aussi-bien nos prévoyances toujours incertaines ne peuvent rien contre ses ordres véritables.

Mais si, reconnoissant nos péchés, nous confessons qu'ils ont justement attiré son indignation sur nos têtes, qu'attendons-nous à faire pénitence? Que ne prévenons-nous sa fureur par un sacrifice de larmes? que ne mettons-nous fin au long désordre de notre vie? que ne rachetons-nous nos iniquités par nos aumônes, ouvrant nos cœurs sur la misère du pauvre? Ah! Seigneur, nous vous avons grandement offensé, nous ne sommes pas dignes d'être appelés vos enfants; détournez votre colère de dessus nous, de peur que nous ne disparoissions de devant votre face comme la poudre qui est emportée par un tourbillon. Nous vous en prions par Jésus-Christ votre fils, qui s'est offert pour nous en odeur de suavité.

C'est ainsi, Messieurs, qu'il nous faut fléchir sa miséricorde; c'est par-là qu'il nous faut obtenir cette paix que nous attendons il y a si longtemps. Il semble à tout moment que Dieu veuille nous la donner; et si elle a été retardée, n'attribuons ce délai à aucune raison humaine; c'est lui qui attend que nous commencions de bonne foi à satisfaire à sa justice. La paix qu'il nous prépare semble être prête à descendre vers nous; on diroit qu'il dispose toutes choses à son établissement; arrachons-la lui par la ferveur de nos prières, et surtout, si nous voulons qu'il nous fasse miséricorde, ayons compassion de nos pauvres frères, que la misère du temps réduira peut-être à d'étranges extrémités. Ainsi puissions-nous recevoir abondamment les faveurs du ciel, et mériter que Dieu rende le premier lustre à cette ville, autrefois si florissante, qu'il rétablisse les campagnes désolées, qu'il fasse revivre partout aux environs le repos et la douceur d'une paix bien affermie. Mais ne bornons pas là nos vœux; et pour voir régner une concorde éternelle entre ses citoyens, désirons qu'il ramène à l'union de la sainte Eglise ceux qui s'en sont séparés par le prétexte d'une réformation illusoire, afin que les forces du chris-

tianisme étant réunies, nous chantions d'une même voix les grandeurs de notre Dieu et les bontés de notre Sauveur Jésus-Christ, par qui nous espérons triompher à jamais de tous nos ennemis, et jouir du repos éternel qui nous est promis. *Amen.*

PRÉCIS

D'UN AUTRE PANÉGYRIQUE

DU MÊME SAINT.

L'heure du sacrifice, le temps le plus propre pour célébrer les louanges d'un martyr. Avec quelle constance saint Gorgon a surmonté les caresses et les menaces du monde. Vains efforts du tyran contre lui; grands biens qu'il lui a procurés.

Omne quod natum est ex Deo, vincit mundum; et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.

Tout ce qui est né de Dieu, surmonte le monde; et la victoire qui surmonte le monde, c'est notre foi (1. Joan., v. 4.).

Il n'est point de temps ni d'heure plus propre à faire l'éloge des saints martyrs, que celui du sacrifice adorable pour lequel vous êtes ici assemblés. C'est, mes frères, de ce sacrifice que les martyrs ont tiré toute leur force, et c'est aussi dans ce sacrifice qu'ils ont pris leur instruction. C'est la nourriture céleste que l'on nous donne à ces saints autels, qui les a affermis et fortifiés contre toutes les terreurs du monde; et le sang que l'on y reçoit les a animés à verser le leur pour la gloire de l'Evangile. Et n'est-ce pas dans ce sacrifice que voyant Jésus-Christ s'offrir à son Père ils ont appris à s'offrir eux-mêmes en Jésus-Christ et par Jésus-Christ? et cette innocente victime qui s'immole tous les jours pour nous, leur a inspiré le dessein de s'immoler pour l'amour de lui. Saint Ambroise, après avoir découvert les corps des martyrs de Milan, les mit dans les mêmes autels sur lesquels il célébroit le saint sacrifice; et il en rend cette raison à son peuple: *Succedant*, dit ce grand évêque avec son éloquence ordinaire (*Epist.*, xxii, *n.* 13, *tom.* ii, *col.* 877.), *succedant victimæ triumphales in locum ubi Christus hostia est* : « Il est juste, » il est raisonnable que ces triomphantes victimes » soient placés dans le même lieu où Jésus-Christ » est immolé tous les jours; » et si ce sont des victimes, on ne peut les mettre que sur les autels.

Ne croyez donc pas, chrétiens, que l'action du sacrifice soit interrompue par les discours que j'ai à vous faire du martyre de saint Gorgon. Vous quittez un sacrifice pour un sacrifice; c'est un sacrifice mystique que la foi nous fait voir sur ces saints autels, et c'est aussi un sacrifice que je dois vous représenter en cette chaire. Jésus-Christ est immolé dans l'un et dans l'autre; là il est mystiquement immolé sous les espèces sanctifiées, et ici il sera immolé en la personne d'un de ses martyrs : là il renouvelle le souvenir de sa passion douloureuse, ici il accomplit en ses membres ce qui manquoit à sa passion, comme parle le divin Apôtre (*Coloss.*, i. 24.). L'un et l'autre de ces sacrifices se fait par l'opération de l'Esprit de Dieu; et pour profiter de l'un et de l'autre, nous avons besoin de sa grâce, que je lui demande humblement par les prières de la sainte Vierge. *Ave.*

Pour entrer d'abord en matière, je suppose que vous savez que nous sommes enrôlés par le saint baptême dans une milice sprituelle, en laquelle nous avons le monde à combattre. Cette vérité est connue; mais il importe que vous remarquiez que cette admirable milice a ceci de singulier, que le prince qui nous fait combattre sous ses glorieux étendards, vous entendez bien, chrétiens, que c'est Jésus le Sauveur des âmes, nous ordonne non-seulement de combattre, mais encore nous commande de vaincre. La raison en est évidente; car dans les guerres que font les hommes, tout l'événement ne dépend pas du courage ni de la résolution des soldats, je veux dire qu'on n'emporte pas tout ce qu'on attaque avec vigueur. Quelquefois la nature des lieux, qui souvent sont inaccessibles; quelquefois les hasards divers qui se rencontrent dans les combats rendent inutiles les efforts des assaillants; quelquefois même la résistance est si opiniâtre, que l'attaque la plus hardie n'est pas capable de la surmonter : de là vient que le général ne répond pas toujours des événements; et enfin toutes les histoires sont pleines de ces braves infortunés qui ont eu la gloire de bien combattre sans avoir le plaisir de triompher; qui ont remporté de la bataille la réputation de bons soldats, sans avoir pu obtenir le titre de victorieux.

Mais il n'en est pas de la sorte dans les guerres que nous faisons sous Jésus-Christ notre capitaine. Les armes qu'on nous donne sont invincibles; le seul nom de notre Sauveur, sous lequel nous avons l'honneur de combattre, met nos ennemis en désordre, tellement que, si le courage ne nous manque pas, l'événement n'est pas incertain ni la victoire douteuse. C'est pourquoi je vous disois, chrétiens, et j'avois raison de le dire, que dans la milice où nous servons, dans l'armée où nous

sommes enrôlés, il n'y a pas seulement ordre de combattre, mais encore que nous sommes obligés de vaincre, et vous le pouvez avoir remarqué par les paroles que j'ai alléguées du disciple bien-aimé de notre Sauveur : *Omne quod natum est ex Deo vincit mundum :* « Tout ce qui est né » de Dieu surmonte le monde. » Où est l'armée où l'on puisse dire que tous les combattants sont victorieux ? Ici vous voyez comme il parle : « Tout ce qui est né de Dieu, » tout ce qui est enrôlé par le baptême. *Quod natum est ex Deo*, ce sont autant de victorieux. Cette milice remporte nécessairement la victoire ; et s'il y a des vaincus, c'est qu'ils n'ont pas voulu combattre, c'est que ce sont des déserteurs. Il est écrit dans les prophètes : *Electi mei non laborabunt frustra* (Is., LXV. 23.) : « Mes élus ne travail- » leront point en vain; » c'est-à-dire que dans cette armée il n'y a point de vertus malheureuses ; la valeur n'a jamais de mauvais succès, et tous ceux qui combattent bien seront infailliblement couronnés : *Omne quod natum est ex Deo vincit mundum.*

Venez donc, venez, chrétiens, à cette glorieuse milice. Il y a des travaux à souffrir, mais aussi la victoire est indubitable : ayez la résolution de combattre, vous aurez l'assurance de vaincre. Que si les paroles ne suffisent pas, s'il faut des exemples pour vous animer; en voici un illustre que je vous présente dans le martyre du grand saint Gorgon. Oui, mes frères, il a combattu ; c'est pourquoi il a triomphé. Vous lui verrez surmonter le monde, c'est-à-dire, dit saint Augustin (*de Corrupt. et Grat. c.* XII, *n.* 35, *t.* X, *col.* 769.), toutes ses erreurs, toutes ses terreurs et les attraits de ses fausses amours : c'est ma première partie. Mais, mes frères, ce n'est pas assez que vous lui voyiez répandre son sang; il faut que ce sang échauffe le nôtre; il faut que ses bienheureuses blessures que l'amour de Jésus-Christ a ouvertes, fassent impression sur nos cœurs : il y auroit pour nous trop de honte d'être lâches et inutiles spectateurs de cette glorieuse bataille. Jetons-nous, mes frères, dans cette mêlée, fortifions-nous par les mêmes armes, soutenons le même combat ; et nous remporterons la même victoire, et nous chanterons tous ensemble : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum :* « Et » la victoire qui surmonte le monde, c'est notre » foi. »

Ce n'est pas à moi, chrétiens, à entreprendre de vous faire voir quelle est la gloire des saints martyrs ; il faut que j'emprunte les sentiments du plus illuminé de tous les docteurs : vous sentez que je veux nommer saint Augustin. Ce grand homme, pour nous faire entendre combien la grâce de Jésus-Christ est puissante dans les saints martyrs, se sert de cette belle pensée : d'un côté, il nous montre Adam dans le repos du paradis ; de l'autre, il représente un martyr au milieu des roues et des chevalets, et de tout l'appareil horrible des tourments dont on le menace. Trouvez bon, je vous prie, mes frères, que j'expose ici à vos yeux ces deux objets différents. Dans Adam la charité règne comme une souveraine paisible, sans aucune résistance des passions; dans le martyr la charité règne, mais elle est troublée par les passions, et chargée du poids d'un corps corruptible : elle règne sur les passions, comme une reine à la vérité, mais sur des sujets rebelles, et qui ne portent le joug qu'à regret. Adam est dans les délices : on en offre aussi aux martyrs ; mais avec cette différence, que les délices dont jouit Adam, sont pour l'inviter à bien vivre, et les plaisirs qu'on offre au martyr lui sont présentés pour l'en détourner. Dieu promet des biens à Adam, et il en promet au martyr ; mais Adam tient déjà ce que Dieu promet, et le martyr n'a que l'espérance, et cependant il gémit parmi les douleurs. Adam n'a rien à craindre, sinon de pécher : le martyr a tout à craindre, s'il ne pèche pas. Dieu dit à Adam : Tu mourras, si tu pèches; et d'autre part il dit au martyr : Meurs, afin que tu ne pèches pas ; mais meurs cruellement, inhumainement. A Adam : La mort sera la punition de ton manquement de persévérance; à celui-ci : Ta persévérance sera suivie d'une mort cruelle. On retient celui-là comme par force : on précipite celui-ci avec violence. Cependant, ô merveille ! dit saint Augustin (*loco suprà cit.*), ah ! c'est notre malheur : « Au milieu d'une si grande fé- » licité, avec une facilité si étonnante de ne point » pécher, Adam ne demeure point ferme dans » son devoir : » *Non stetit in tantâ felicitate, in tantâ non peccandi facilitate;* et le martyr, quoique le monde le flatte d'abord, le menace, frémisse ensuite, écume de rage, tonnant avec fureur contre lui, il rejette tout ce qui attire, méprise tout ce qui menace, surmonte tout ce qui tourmente. D'une main il repousse ceux qui le flattent, qui l'embrassent et qui le caressent ; de l'autre il soutient les efforts de ceux qui lui arrachent, pour ainsi dire, la vie goutte à goutte. O Jésus, Dieu infirme, c'est votre ouvrage. Il est bien vrai, ô divin Sauveur, que vous nous avez réparés avec une grâce bien plus abondante que vous ne nous aviez établis. Le fort aban-

donne l'immortalité; le foible supporte constamment la mort : la puissance succombe, et l'infirmité est victorieuse : *Virtus in infirmitate perficitur* (2. *Cor.*, XII. 9.). Plus de force, plus d'infirmité; plus de gloire et plus de bassesse, c'est le mystère de Jésus-Christ fait chair : la force éclate dans la foiblesse : *Unde hoc, nisi donante illo à quo misericordiam consecuti sunt ut fideles essent* (S. AUG., *ubi suprà.*)? « D'où cela vient-il, si ce n'est de celui qui ne » leur a pas donné un esprit de crainte pour cé- » der aux persécuteurs, mais de force, de dilec- » tion, de sobriété : sobriété, pour s'abstenir des » douceurs; force pour ne pas s'effrayer des me- » naces; charité, pour supporter les tourments, » plutôt que de se séparer de Jésus-Christ, et pour dire avec l'Apôtre : *Quis ergo nos separabit à charitate Christi* (ROM., VIII. 35.)?

N'est ce pas, mes frères, cet esprit qui a agi dans saint Gorgon? Il faut que je vous le représente dans la Cour des empereurs. Vous savez quel crédit avoient auprès d'eux les domestiques qui les approchoient, la confiance dont ils les honoroient, les biens dont ils les combloient, l'influence qu'ils avoient dans toutes les affaires : de là cette magnificence qui les environnoit, que Jésus-Christ avoit en vue, lorsqu'il a dit : « Ce » sont ceux qui habitent les palais des rois, qui » sont vêtus mollement : » *Ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt* (MATTH., XI. 6.). Et par ces paroles le divin Sauveur nous retrace tout le luxe, la mollesse, les délices des Cours. Or on sait combien la Cour des empereurs romains étoit superbe et fastueuse. Quel devoit donc être l'éclat de leurs favoris, et en particulier de saint Gorgon? Car Eusèbe de Césarée, qui a vécu dans son siècle, dit de lui et des compagnons de son martyre, que l'empereur les aimoit comme ses propres enfants : *Æquè ac germani filii chari erant* (*Histor. Eccles.*, *lib.* VIII, *cap.* VI, *p.* 296.), et qu'ils étoient montés au suprême degré des honneurs. Avoir de si belles espérances, et cependant vouloir être, quoi? le plus misérable des hommes, en un mot, chrétien; il faut certes que la vue d'un objet bien effrayant ait fait de vives et fortes impressions sur un cœur. Quels étoient alors les chrétiens, et à quoi s'exposoient-ils? Au mépris et à la haine, qui étoient l'un et l'autre portés aux dernières extrémités. Lequel des deux est le plus sensible? Il y en a que le mépris met à couvert de la haine : et l'on hait bien souvent ce qu'on craint; et ce qu'on craint on ne le méprise pas. Mais tout s'unissoit contre les chrétiens, le mépris et la haine. Ceux qui les excusoient, les faisoient passer pour des esprits foibles, superstitieux, indignes de tous les honneurs, qu'il falloit déclarer infâmes. La haine succédant au mépris, éclatoit par la manière dont on les menoit au supplice, sans garder aucune forme, ni suivre aucune procédure. Cela étoit bon pour les voleurs et pour les meurtriers; mais pour les chrétiens, on les conduisoit aux gibets comme on mèneroit des agneaux à la boucherie. Chrétien, homme de néant, tu ne mérites aucun égard; et ton sang, aussi vil que celui des animaux, doit être répandu avec aussi peu de ménagement. Ainsi, dans l'excès de fureur dont les esprits étoient animés contre eux, on les poursuivoit de toutes parts; et les prisons étoient tellement pleines de martyrs, qu'il n'y avoit plus de places pour les malfaiteurs (TERTUL., *ad Nat. lib.* 1, *n.* 9.). S'il y avoit quelque bataille perdue, s'il arrivoit quelque inondation, ou quelque sécheresse, on les chargeoit de la haine de toutes les calamités publiques. Chrétiens innocents, on vous maudit, et vous bénissez; vous souffrez sans révolte, et même sans murmure : vous ne faites point de bruit sur la terre; on vous accuse de remuer tous les éléments, et de troubler l'ordre de la nature. Tel étoit l'effet de la haine qu'on portoit au nom chrétien.

A quoi donc pensoit saint Gorgon, de descendre d'une si haute faveur à une telle bassesse? Considéré d'abord par tout l'Empire, il consent de devenir l'exécration de tout l'empire : *Hæc est victoria quæ vincit mundum.* Et quel courage ne falloit-il pas, pour exécuter cette généreuse résolution sous Dioclétien, où la persécution étoit la plus furieuse; où le diable, sentant approcher peut-être la gloire que Dieu vouloit donner à l'Eglise sous l'empire de Constantin, vomissoit tout son venin et toute sa rage contre elle, et faisoit ses derniers efforts pour la renverser? Dioclétien s'en vantoit et se glorifioit d'avoir de tous côtés dévoilé et confondu la superstition des chrétiens : *Superstitione Christianorum ubique detectâ.* Vraie marque de sa fureur, et en même temps marque sensible de son impuissance : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum.* Saint Gorgon lui résiste; et le tyran, pour l'abattre, fait exercer sur son corps toute la violence que la cruauté la plus barbare peut inspirer. Ah! qui viendra essuyer ce sang dont il est couvert, et laver ces blessures que le saint martyr endure pour Jésus-Christ? Saint Paul en avoit reçu, et le geôlier même de la prison où il est renfermé lave ses plaies avec un grand res-

pect : mais ici les tyrans ne permettent pas qu'on procure le moindre adoucissement à saint Gorgon ; et son pauvre corps écorché, à qui les onguents les plus doux, les plus innocents, auroient causé d'insupportables douleurs, est frotté de sel et de vinaigre.

C'est ainsi qu'il devient conforme à son modèle, qui fait deux plaintes sur les traitements qu'il souffre dans sa passion. *His plagatus sum* (Zach., xiii. 6.) : « Voilà les blessures que j'ai » reçues ; » mais « ils ont encore ajouté de nou- » velles cruautés aux premières douleurs de mes » plaies : » *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt* (*Ps.* lxviii. 27.). Ils m'ont mis une couronne d'épines ; voilà le sang qui en coule : *His plagatus sum;* mais ils l'ont enfoncée par des coups de cannes : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt.* Ils m'ont dépouillé pour me déchirer de coups de fouet : *His plagatus sum;* mais ils m'ont remis mes habits, et me les ôtant de nouveau pour m'attacher nu à la croix, ils ont rouvert toutes mes blessures : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt.* Ils ont percé mes mains et mes pieds ; et ayant épuisé mes veines de sang, la sécheresse de mes entrailles me causoit une soif ardente qui me dévoroit la poitrine ; voilà le mal qu'ils m'ont fait : *His plagatus sum.* Mais lorsque je leur ai demandé à boire avec un grand cri, ils m'ont abreuvé en ma soif de fiel et de vinaigre : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt.*

C'est ce que peut dire saint Gorgon : ils ont déchiré ma peau, ils ont dépouillé tous mes nerfs : ils ont entr'ouvert mes entrailles : *His plagatus sum.* Mais après cette cruauté, ils ont frotté ma chair écorchée avec du vinaigre et du sel, pour aigrir la douleur de mes plaies : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt.*

Mais ils ont encore passé bien plus loin, et leur brutalité n'est pas assouvie. Ils couchent le saint martyr sur un gril de fer, devenu tout rouge par la violence de la chaleur ; ô spectacle horrible ! et cependant, au milieu de ces exhalaisons infectes qui sortoient de la graisse de son corps rôti, Gorgon ne cessoit de louer Jésus-Christ. Les prières qu'il faisoit monter au ciel changeoient cette fumée noire en encens : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum.*

Mais en quoi a nui à saint Gorgon tout le mal qu'il a souffert ? « Tout ce temps de peines et de » souffrances est passé comme un songe : » *Transierunt tempora laboriosa;* temps de fatigues, temps de travail, qui l'a conduit au véritable repos, à la paix parfaite ; et c'est ce que le prophète-roi exprime si bien par ces paroles qu'il a dites au nom de tous les martyrs : « Nous avons » passé par l'eau et par le feu ; mais vous nous » avez fait entrer dans un lieu de rafraîchisse- » ment : » *Transivimus per ignem et aquam, et eduxisti nos in refrigerium* (*Psal.* lxv. 12.). Dieu a essuyé tous les pleurs : il a ordonné à saint Gorgon de se reposer de tous ses travaux. On a cru lui ôter tout son bien et même la vie ; et on ne lui ôte que la mortalité : *Ubi est, mors, victoria tua* (1. *Cor.*, xv. 55.) ? « O mort, où » est ta victoire ? » Tu n'as ôté au saint martyr que des choses superflues : car tout ce qui n'est pas nécessaire est superflu. « Or une seule chose » est nécessaire : » *Porro unum est necessarium* (Luc., x. 42.). Dieu est cet unique nécessaire ; tout le reste est superflu. Les honneurs sont-ils nécessaires ? Combien d'hommes vivent en repos, quoique oubliés du monde. Tout cela est hors de nous, et par conséquent ne peut contribuer à notre félicité. Il en est de même des richesses, qui ne sauroient remplir notre cœur, et c'est pourquoi « ayant de quoi nous nourrir et » nous vêtir, nous devons être contents : » *Habentes victum et vestitum, contenti sumus* (1. Tim., vi. 8.). Tout le reste est superflu ; la santé, « la vie même, qui doit être regardée » comme un bien superflu par celui qui considère » la vie éternelle qui lui est promise : » *Ipsa vita, cogitantibus æternam vitam, inter superflua reputanda est* (S. Aug., *Serm.* lxii, *n.* 14, *tom.* v, *col.* 363.) ; elle ne nous est utile, qu'autant que nous l'avons prodiguée pour Dieu. Ainsi tout ce qu'on ravit à saint Gorgon lui étoit superflu, puisqu'étant dépouillé de toutes ces choses, il se trouve bienheureux. Qu'a donc fait le tyran par tous les efforts de sa cruauté ? « En » vain sa langue a-t-elle concerté le moyen de » nuire, et a-t-elle voulu, par ses tromperies, » trancher comme un rasoir bien affilé : » *Sicut novacula acuta fecisti dolum* (*Psal.* li. 4.). Que de peines on prend pour aiguiser un rasoir, que de soins pour l'affiler : combien de fois le faut-il passer sur la pierre ? Ce n'est au reste que pour raser du poil, c'est-à-dire un excrément inutile. Que ne font pas les méchants ? en combien de soins sont-ils partagés pour dresser des embûches à l'homme de bien ? Que n'a pas fait le tyran pour abattre notre martyr ? Il se travailloit à trouver de nouveaux artifices pour le séduire, de nouveaux supplices pour l'épouvanter. *Quid facturus justo, nisi superflua rasurus* (S. Aug., *Enar. in Ps.* li, *n.* 9. *t.* iv,

col, 480.)? Mais que fera-t-il contre le juste? il ne lui a rien ôté que de superflu. Qu'est-ce que l'âme a besoin d'un corps qui la charge et la rend pesante? La mort ne lui a rien ôté que la mortalité : et ceux qui ont voulu conserver la vie l'ont perdue; et ils vivent les misérables, ils vivent pour souffrir éternellement. Parce que saint Gorgon l'a prodiguée, il l'a mise entre les mains de Dieu, où rien ne se perd, et il la conservera pour jamais.

Ainsi le moyen de surmonter le monde, c'est de tout abandonner à Dieu : autrement tout périt et tout passe avec le monde qui passe lui-même, et enveloppe tout dans sa ruine : c'est pourquoi il faut tout donner à Dieu. Saint Paul possédé de cette pensée disoit : « Je donnerai tout : » *Ego autem impendam*. Ce n'est pas assez; aussi ajoute-t-il : « Et je me livrerai moi-même pour » le salut de vos âmes : » *Superimpendar ipse pro animabus vestris* (2. *Cor.*, XII. 15.).

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Folie sublime et céleste de saint François, qui lui fait établir ses richesses dans la pauvreté, ses délices dans les souffrances, et sa gloire dans la bassesse.

Si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat ut sit sapiens.

S'il y a quelqu'un parmi vous qui paroisse sage selon le siècle, qu'il devienne fou afin d'être sage (1. *Cor.*, III. 18.).

Le Sauveur Jésus, chrétiens, a donné un ample sujet de discourir, mais d'une manière bien différente, à quatre sortes de personnes : aux Juifs, aux Gentils, aux hérétiques et aux fidèles. Les Juifs, qui étoient préoccupés de cette opinion si mal fondée, que le Messie viendroit au monde avec une pompe royale, prévenus de cette fausse croyance, se sont approchés du Sauveur; ils ont vu qu'il étoit réduit dans un entier dépouillement de tout ce qui peut frapper les sens, un homme pauvre, un homme sans faste et sans éclat; ils l'ont méprisé : « Jésus leur a été » un scandale : » *Judæis quidem scandalum*, dit le grand Apôtre (1. *Cor*, I. 23). Les Gentils d'autre part, qui se croyoient les auteurs et les maîtres de la bonne philosophie, et qui depuis plusieurs siècles avoient vu briller au milieu d'eux les esprits les plus célèbres du monde, ont voulu examiner Jésus-Christ selon les maximes reçues parmi les savants de la terre; mais aussitôt qu'ils ont ouï parler d'un Dieu fait homme, qui avoit vécu misérablement, qui étoit mort attaché à une croix, ils en ont fait un sujet de risée : « Jésus a été pour eux une folie : » *Gentibus autem stultitiam*, poursuit saint Paul.

Après eux sont venus d'autres hommes, que l'on appeloit dans l'Eglise manichéens et marcionites, tous feignant d'être chrétiens; qui, trop émus des invectives sanglantes des Gentils contre le Fils de Dieu, l'ont voulu mettre à couvert des moqueries de ces idolâtres, mais d'une manière tout-à-fait contraire aux desseins de la bonté divine sur nous. Ces foiblesses de notre Dieu, *Pusillitates Dei*, comme les appeloit un ancien (TERTUL., *advers.* MARCION. *lib.* II, *n.* 27.), leur ont semblé trop honteuses pour les avouer franchement : au lieu que les Gentils les exagéroient pour en faire une pièce de raillerie, ceux-ci au contraire tâchoient de les dissimuler, travaillant vainement à diminuer quelque chose des opprobres de l'Evangile, si utiles pour notre salut. Ils ont cru, avec les Gentils et les Juifs, qu'il étoit indigne d'un Dieu de prendre une chair comme la nôtre, et de se soumettre à tant de souffrances; et pour excuser ces bassesses, ils ont soutenu que son corps étoit imaginaire, et par conséquent que sa nativité, et ensuite sa passion et sa mort étoient fantastiques et illusoires : en un mot, à les en croire, toute sa vie n'étoit qu'une représentation sans réalité. Sans doute les vérités de Jésus ont été un scandale à ces hérétiques, puisqu'ils ont fait un fantôme du sujet de notre espérance : ils ont voulu être trop sages, et par ce moyen ont détruit, selon leur pouvoir, le déshonneur nécessaire de notre foi : *Necessarium dedecus fidei*, dit le grave Tertullien (*de Carne Chr. n.* 5.).

Mais les vrais serviteurs de Jésus-Christ n'ont point eu de ces délicatesses, ni de ces vaines complaisances. Ils se sont bien gardés de croire les choses à demi, ni de rougir de l'ignominie de leur maître; ils n'ont point craint de faire éclater par toute la terre le scandale et la folie de la croix dans toute leur étendue; ils ont prédit aux Gentils que cette folie détruiroit leur sagesse. Et quant à ces grandes absurdités que les païens trouvoient dans notre doctrine, nos Pères ont répondu que les vérités évangéliques leur sembloient d'autant plus croyables, que selon la philosophie humaine elles paroissoient tout-à-fait impossibles : *Prorsus credibile est, quia ineptum est;.... certum est, quia impossibile est*, disoit autrefois Tertullien (*Ibid.*). Ainsi notre

foi se plaît d'étourdir la sagesse humaine par des propositions hardies, où elle ne peut rien comprendre.

Depuis ce temps-là, mes frères, la folie est devenue une qualité honorable; et l'Apôtre saint Paul a publié, de la part de Dieu, cet édit que j'ai récité dans mon texte : « Si quelqu'un veut » être sage, il faut nécessairement qu'il soit fou : » *Stultus fiat, ut sit sapiens.* C'est pourquoi ne vous étonnez pas si ayant entrepris aujourd'hui le panégyrique de saint François, je ne fais autre chose que vous montrer sa folie, beaucoup plus estimable que toute la prudence du monde. Mais d'autant que la première et la plus grande folie, c'est-à-dire la plus haute et la plus divine sagesse que l'Evangile nous prêche, c'est l'incarnation du Sauveur; il ne sera pas hors de propos, pour prendre déjà quelque idée de ce que j'ai à vous dire, que vous fassiez réflexion sur cet auguste mystère, pendant que nous réciterons les paroles que l'ange adressa à Marie, lorsqu'il lui en apporta les nouvelles. Implorons donc l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

Cette orgueilleuse sagesse du siècle, qui, ne pouvant comprendre la justice des voies de Dieu, emploie toutes ses fausses lumières à les contredire, se trouve merveilleusement confondue par la doctrine de l'Evangile et par les très saints mystères du Sauveur Jésus. Déjà la toute-puissance divine avoit commencé à lui faire sentir sa foiblesse dès l'origine de l'univers, en lui proposant des énigmes indissolubles dans tous les ordres des créatures, et lui présentant le monde comme un sujet éternel de questions inutiles qui ne seront jamais terminées par aucunes décisions. Et certes il étoit vraisemblable que ces grands et impénétrables secrets, qui bornent et resserrent si fort les connoissances de l'esprit humain, donneroient en même temps des limites à son orgueil. Toutefois à notre malheur, il n'en est pas arrivé de la sorte, et en voici la cause qui me semble la plus apparente : c'est que la raison humaine toujours téméraire et présomptueuse, ayant entrevu quelque petit jour dans les ouvrages de la nature, s'est imaginé découvrir quelque grande et merveilleuse lumière ; au lieu d'adorer son Créateur, elle s'est admirée elle-même. L'orgueil, comme vous savez, chrétiens, a cela de propre, qu'il prend son accroissement de lui-même, si petits que puissent être ses commencements, parce qu'il enchérit toujours sur ses premières complaisances par ses flatteuses réflexions.

Ainsi l'homme s'étant trop plu dans ses belles conceptions, s'est persuadé que tout l'ordre du monde devoit aller selon ses maximes. Il s'est enfin lassé de suivre la conduite que Dieu lui avoit prescrite, afin de le ramener à lui comme à son principe. Au contraire, il a voulu que la Divinité se réglât selon ses idées ; il s'est fait des dieux à sa mode, il a adoré ses ouvrages et ses fantaisies ; et s'étant évanoui, comme dit l'Apôtre (*Rom.*, I. 21.), dans l'incertitude de ses pensées, lorsqu'il a cru se voir élevé au comble de la sagesse, il s'est précipité dans une extrême folie : *Dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt* (*Ibid.*, 22.).

C'est pourquoi cette sagesse éternelle qui prend plaisir de guérir ou de confondre la sagesse humaine, s'est sentie obligée de former de nouveaux desseins et de commencer un nouvel ordre de choses par Notre-Seigneur Jésus-Christ; et admirez, s'il vous plaît, la profondeur de ses jugements. Dans le premier ouvrage que Dieu nous avoit proposé, qui est cette belle fabrique du monde, notre esprit y voyoit d'abord des traits de sagesse infinie. Dans le second ouvrage qui comprend la doctrine et la vie de notre Maître crucifié, il n'y découvre au premier aspect que folie et extravagance. Dans le premier, nous vous disions tout à l'heure que la raison humaine y avoit compris quelque chose ; et en étant devenue insolente, elle n'a pas voulu reconnoître celui qui lui donnoit ces lumières. Dans le second dessein qui est d'une toute autre excellence, toutes ses connoissances se perdent, elle ne sait du tout où se prendre ; et par là il faudra nécessairement, ou bien qu'elle se soumette à une raison plus haute, ou bien qu'elle soit confondue ; et de façon ou d'autre, la victoire demeurera à la sagesse divine.

Et c'est ce que nous apprenons par ce docte raisonnement de l'Apôtre. Notre Dieu, dit ce grand personnage, avoit introduit l'homme dans ce bel édifice du monde, afin qu'en admirant l'artifice, il en adorât l'architecte. Cependant l'homme ne s'est pas servi de la sagesse que Dieu lui donnoit, pour reconnoître son Créateur par les ouvrages de sa sagesse, ainsi que l'Apôtre nous le déclare : *Quia in Dei sapientiâ non cognovit mundus per sapientiam Deum* (1. *Cor.*, 1. 21.). Eh bien! qu'en arrivera-t-il, saint Apôtre? Pour cela, continue-t-il, Dieu a posé cette loi éternelle, que dorénavant les croyants ne pussent être sauvés que par la folie de la prédication : *Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes* (*Ibid.*). A quoi te ré-

soudras-tu donc, ô aveugle raison humaine? Te voila vivement pressée par cette sagesse profonde qui paroît à tes yeux sous une folie apparente. Je te vois, ce me semble, réduite à de merveilleuses extrémités, parce que de côté ou d'autre la folie t'est inévitable; car dans la croix de Notre-Seigneur, et dans toute la conduite de l'Evangile, les pensées de Dieu et les tiennes sont opposées entre elles avec une telle contrariété que si les unes sont sages, il faut par nécessité que les autres soient extravagantes.

Que ferons-nous ici, chrétiens? Si nous cédons à l'Evangile, toutes les maximes de prudence humaine nous déclarent fous et de la plus haute folie. Si nous osons accuser de folie la sagesse incompréhensible de Dieu, il faudra que nous soyons nous-mêmes des furieux et des démons. Ah! plutôt démentons toutes nos maximes, désavouons toutes nos conséquences, plions sous le joug de la foi; et dépouillant cette fausse sagesse dont nous sommes vainement enflés, devenons heureusement insensés pour l'amour de notre Sauveur, qui, étant la sagesse du Père, n'a pas dédaigné de passer pour fou en ce monde, afin de nous enseigner une prudence céleste : en un mot, s'il y a quelqu'un parmi nous qui prétende à la véritable sagesse, qu'il soit fou afin d'être sage : *Stultus fiat, ut sit sapiens*, dit le grand Apôtre.

La voilà, la voilà, chrétiens, cette illustre, cette généreuse, cette sage et triomphante folie du christianisme, qui dompte tout ce qui s'oppose à la science de Dieu, qui rend humble ou qui renverse invinciblement la raison humaine, et toujours en remporte une glorieuse victoire. La voilà cette belle folie, qui doit être le seul ornement du panégyrique de saint François, selon que je vous l'ai promis, et qui fera aujourd'hui son éloge. Pour cela, vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'il y a une convenance nécessaire entre les mœurs des chrétiens et la doctrine du christianisme. Cette folie apparente, qui est dans la parole du Fils de Dieu, doit passer par imitation dans la vie de ses serviteurs. Ils sont un Evangile vivant : l'Evangile qui est écrit dans nos livres, et celui que le Saint-Esprit daigne écrire dans l'âme des saints, que l'on peut lire dans leurs actions comme dans de beaux caractères, déplaisent également à la fausse prudence du monde.

Figurez-vous donc que François ayant considéré ces grands et vastes chemins du monde, qui mènent à la perdition, s'est résolu de suivre des routes entièrement opposées. Le plus ordinaire conseil que nous donne la sagesse humaine, c'est d'amasser beaucoup de richesses, de faire valoir ses biens, d'en acquérir de nouveaux : c'est à quoi on rêve dans tous les cabinets, c'est de quoi on s'entretient dans toutes les compagnies, c'est le sujet le plus ordinaire de toutes les délibérations. Il y a pourtant d'autres personnes qui se croient plus raffinées, qui vous diront que ces richesses sont des biens étrangers à la nature, qu'il vaut bien mieux jouir de la douceur de la vie, et tempérer par les voluptés ses amertumes continuelles; c'est une autre espèce de sages. Mais encore y en a-t-il d'autres qui reprendront peut-être ces sectateurs trop ardents des richesses et des délices. Pour nous, diront-ils, nous faisons profession d'honneur, nous ne recherchons rien avec tant de soin que la réputation et la gloire. Si vous pénétrez dans leurs consciences, vous trouverez qu'ils s'estiment les seuls honnêtes gens dans le monde : ils consument leur esprit de veilles et d'inquiétudes pour acquérir du crédit, pour être élevés aux honneurs. Ce sont, à mon avis, les trois choses qui font toutes les affaires du monde, qui nouent toutes les intrigues, qui enflamment toutes les passions, qui causent tous les empressements.

Ah! que notre admirable François a bien reconnu l'illusion de tous ces biens imaginaires! il dit que les richesses captivent le cœur, que les honneurs l'emportent, que les plaisirs l'amollissent; que pour lui, il veut établir ses richesses dans la pauvreté, ses délices dans les souffrances, et sa gloire dans la bassesse. O ignorance! ô folie! Hé Dieu? que pense-t-il faire? O le plus insensé des hommes selon la sagesse du siècle, mais le plus sage, le plus intelligent, le plus avisé selon la sagesse de Dieu! C'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans la suite de ce discours.

PREMIER POINT.

Quand je me suis proposé de vous entretenir aujourd'hui des trois victoires de saint François sur les richesses du monde, sur ses plaisirs et sur ses honneurs, je m'étois persuadé que je pourrois les représenter les unes après les autres; mais je vois bien maintenant que c'est une entreprise impossible, et qu'ayant à commencer par la profession généreuse qu'il a faite de la pauvreté, je suis obligé de vous dire que, par cette seule résolution, il s'est mis infiniment au-dessus des honneurs et des opprobres, des incommodités et des agréments, et de tout ce qu'on appelle bien et mal dans le monde : car enfin ce seroit mal connoître la nature de la pauvreté, que de la

considérer comme un mal séparé des autres. Je pense pour moi, chrétiens, que lorsqu'on a inventé ce nom, on a voulu exprimer, non point un mal particulier, mais un abîme de tous les maux, et l'assemblage de toutes les misères qui affligent la vie humaine. Et certes, j'oserois quasi assurer que c'est quelque mauvais démon, qui, voulant rendre la pauvreté tout-à-fait insupportable, a trouvé le moyen d'attacher aux richesses tout ce qu'il y a d'honorable et de plaisant dans le monde : c'est pourquoi notre langage ordinaire les nomme biens d'un nom général, parce qu'elles sont l'instrument commun pour acquérir tous les autres. De sorte que nous pourrions au contraire appeler la pauvreté un mal général, parce que les richesses ayant tiré de leur côté la joie, l'affluence, l'applaudissement, la faveur, il ne reste à la pauvreté que la tristesse et le désespoir, et l'extrême nécessité; et ce qui est plus insupportable, le mépris et la servitude : et c'est ce qui fait dire au Sage que « la pauvreté entroit en une » maison tout ainsi qu'un soldat armé : » *Pauperies quasi vir armatus* (*Prov.*, VI. 11.). L'étrange comparaison!

Vous dirai-je ici, chrétiens, combien est effroyable en une pauvre maison une garnison de soldats? Plût à Dieu que vous fussiez en état de l'apprendre seulement de ma bouche! Mais, hélas! nos campagnes désertes, et nos bourgs misérablement désolés, nous disent assez que c'est cette seule terreur qui a dissipé deçà et delà tous leurs habitants. Jugez, jugez par là combien la pauvreté est terrible; puisque la guerre, l'horreur du genre humain, le monstre le plus cruel que l'enfer ait jamais vomi pour la ruine des hommes, n'a presque rien de plus effroyable que cette désolation, cette indigence, cette pauvreté qu'elle traîne nécessairement avec elle. Mais du moins n'est-ce pas assez que la pauvreté soit accablée de tant de douleurs, sans qu'on la charge encore d'opprobre et d'ignominie? Les fièvres, les maladies, qui sont presque nos plus grands maux, encore ont-elles cela de bon qu'elles ne font de honte à personne. Dans toutes les autres disgrâces, nous voyons que chacun prend plaisir de conter ses maux et ses infortunes : la seule pauvreté a cela de commun avec le vice, qu'elle nous fait rougir; de même que si être pauvre, c'étoit être extrêmement criminel.

En effet, combien y a-t-il de personnes qui se privent des contentements, et même des nécessités de la vie, afin de soutenir une pauvreté honorable? Combien d'autres en voyons-nous qui se font effectivement pauvres, tâchant de satisfaire à je ne sais quel point d'honneur, par une dépense qui les consume? Et d'où vient cela, chrétiens, sinon que dans l'estime des hommes, qui dit pauvre, dit le rebut du monde? Pour cela, le prophète David, après avoir décrit les diverses misères des pauvres, conclut enfin par cette excellente parole qu'il adresse à Dieu : *Tibi derelictus est pauper* (*Psal.* IX. 35.) : « Seigneur, dit-il, on vous abandonne le pauvre; » et voyons-nous rien de plus commun dans le monde? Quand les pauvres s'adressent à nous, afin que nous soulagions leurs nécessités, n'est-il pas vrai que la faveur la plus ordinaire que nous leur faisons, c'est de souhaiter que Dieu les assiste. Dieu soit à votre aide, leur disons-nous; mais de contribuer de notre part quelque chose pour les secourir, c'est la moindre de nos pensées. Nous nous en déchargeons sur la miséricorde divine, ne considérant pas que c'est par nos mains et par notre ministère, que Dieu a résolu de leur faire cette miséricorde que nous leur souhaitons : tant il est vrai que personne ne se met en peine des pauvres. Chacun s'inquiète, chacun s'empresse à servir les grands, et il n'y a que Dieu seul à qui les pauvres ne soient point à charge : *Tibi derelictus est.*

Cela étant ainsi, comme l'expérience nous le fait voir, quand un homme accommodé dans le siècle, comme saint François, prend la résolution de se plaire dans les bassesses de la pauvreté, ne faut-il pas que ce soit une âme extrêmement touchée du mépris de tous ces biens imaginaires, qui remportent parmi nous un si grand applaudissement? Le voyez-vous, chrétiens; François, ce riche marchand d'Assise, que son père a envoyé à Rome pour les affaires de son négoce, le voyez-vous qui s'entretient avec un pauvre au milieu des rues? Hé Dieu, qu'a de commun le négoce avec cette sorte de gens? Quel marché veut-il faire avec ce pauvre homme? Ah! l'admirable trafic, le riche et précieux échange! il veut avoir l'habit de ce pauvre, et pour cela il lui donne le sien; et après, ravi d'avoir fait un si bel échange, d'un habit honnête contre un autre tout déchiré, il paroît tout joyeux habillé en pauvre, pendant que le pauvre a peine à se reconnoître sous son habit de bourgeois.

Jésus, mon Sauveur, qui dites que l'on vous habille quand on couvre la nudité de vos pauvres, pourrois-je bien ici exprimer combien cette action vous fut agréable? L'histoire ecclésiastique m'apprend que saint Martin, votre serviteur, ayant donné la moitié de son manteau à un pauvre qui lui demandoit l'aumône, vous lui apparûtes la

nuit dans une vision merveilleuse, paré superbement de cette moitié de manteau, vous glorifiant en la présence de vos saints anges que Martin, encore catéchumène, vous avoit donné cet habit. Me permettrez-vous, ô mon Maître, une parole familière, que j'ose ici avancer ensuite de ce que vous dites vous-même? S'il est vrai que vous estimiez qu'on vous donne lorsqu'on fait largesse à vos pauvres (MATTH., XXV. 36.), combien vous glorifierez-vous du don que vous fait François? Ce n'est pas de son manteau seulement qu'il se dépouille pour l'amour de vous : il veut vous revêtir tout entier; il vous fait présent d'un habit complet. Bien plus, ayant appris de votre Evangile que, lorsque vous étiez sur la terre, vous vous étiez toujours plu dans la pauvreté; non content de vous avoir habillé, il semble vous demander à son tour que vous l'habilliez à votre façon : il se couvre d'un habit de pauvre, afin d'être semblable à vous.

Et dans ce merveilleux appareil, d'autant plus magnifique qu'il étoit abject, suivons-le, s'il vous plaît, mes chers frères, nous verrons une action qui sans doute sera surprenante. Il s'en va à l'Eglise de Dieu, à la mémoire des apôtres saint Pierre et saint Paul, ces deux pauvres illustres qui ont vu les empereurs prosternés devant leurs tombeaux : là, sans considérer qu'il pourroit être aisément connu, et vous savez que le commerce donne toujours beaucoup d'habitudes, il se mêle parmi les pauvres qu'il sait être les frères et les bien-aimés du Sauveur; il fait son apprentissage de cette pauvreté généreuse à laquelle mon Maître l'appelle; il goûte à longs traits la honte et l'ignominie qui lui a été si agréable; il se durcit le front contre cette molle et lâche pudeur du siècle, qui ne peut souffrir les opprobres, bien qu'ils aient été consacrés en la personne du Fils de Dieu. Ha! qu'il commence bien à faire profession de la folie de la croix, et de la pauvreté évangélique!

Mais avant que de passer outre à ses autres actions, fidèles, il est nécessaire, afin que nous en connoissions mieux le prix, que nous tâchions de nous détromper de cette folle admiration des richesses, dans laquelle on nous a élevés : il faut que je vous fasse voir, par des raisonnements invincibles, les grandeurs de la pauvreté selon les maximes de l'Evangile; d'où il vous sera aisé de conclure combien est injuste le mépris des pauvres, que je vous représentois tout à l'heure. Mais afin de le faire avec plus de fruit, laissons, laissons, s'il vous plaît, aux orateurs du monde la pompe et la majesté du style panégyrique. Ils ne se mettent point en peine que l'on les entende, pourvu qu'ils reconnoissent que l'on les admire. Pour nous qui sommes ici dans la chaire du Sauveur Jésus, ornons notre discours de la simplicité de son Evangile, et repaissons nos âmes de vérités solides et intelligibles.

Je dis donc, ô riches du siècle, que vous avez tort de traiter les pauvres avec un mépris si injurieux : afin que vous le sachiez, si nous voulions monter à l'origine des choses, nous trouverions peut-être qu'ils n'auroient pas moins de droit que vous aux biens que vous possédez. La nature, où plutôt, pour parler plus chrétiennement, Dieu, le Père commun des hommes a donné dès le commencement un droit égal à tous ses enfants sur toutes les choses dont ils ont besoin pour la conservation de leur vie. Aucun de nous ne se peut vanter d'être plus avantagé que les autres par la nature; mais l'insatiable désir d'amasser n'a pas permis que cette belle fraternité pût durer long-temps dans le monde. Il a fallu venir au partage et à la propriété, qui a produit toutes les querelles et tous les procès : de là est né ce mot de mien et de tien, cette parole si froide, dit l'admirable saint Jean-Chrysostôme (*Hom.*, *de* S. PHILOG., *n.* 1, *tom.* I, *p.* 493.); de là cette grande diversité de conditions, les uns vivant dans l'affluence de toutes choses, les autres languissant dans une extrême indigence. C'est pourquoi plusieurs des saints Pères ayant eu égard, et à l'origine des choses, et à cette libéralité générale de la nature envers tous les hommes, n'ont pas fait de difficulté d'assurer que c'étoit en quelque sorte frustrer les pauvres de leur propre bien, que de leur dénier celui qui nous est superflu.

Je ne veux pas dire par là, mes frères, que vous ne soyez que les dispensateurs des richesses que vous avez; ce n'est pas ce que je prétends. Car ce partage de biens s'étant fait d'un commun consentement de toutes les nations, et ayant été autorisé par la loi divine, vous êtes les maîtres et les propriétaires de la portion qui vous est échue : mais sachez que si vous en êtes les véritables propriétaires selon la justice des hommes, vous ne devez vous considérer que comme dispensateurs devant la justice de Dieu, qui vous en fera rendre compte. Ne vous persuadez pas qu'il ait abandonné le soin des pauvres : encore que vous les voyiez destitués de toutes choses, gardez-vous bien de croire qu'ils aient tout-à-fait perdu ce droit si naturel qu'ils ont, de prendre dans la masse commune tout ce qui leur est nécessaire. Non, non, ô riches du siècle, ce n'est pas pour

vous seuls que Dieu fait lever son soleil, ni qu'il arrose la terre, ni qu'il fait profiter dans son sein une si grande diversité de semences : les pauvres y ont leur part aussi-bien que vous. J'avoue que Dieu ne leur a donné aucun fonds en propriété ; mais il leur a assigné leur subsistance sur les biens que vous possédez, tout autant que vous êtes de riches. Ce n'est pas qu'il n'eût bien le moyen de les entretenir d'une autre manière, lui sous le règne duquel les animaux, même les plus vils, ne manquent d'aucunes des choses convenables à leur subsistance : ni sa main n'est point raccourcie, ni ses trésors ne sont point épuisés ; mais il a voulu que vous eussiez l'honneur de faire vivre vos semblables. Quelle gloire en vérité, chrétiens, si nous la savions bien comprendre ! Par conséquent, bien loin de mépriser les pauvres, vous les devriez respecter, les considérant comme des personnes que Dieu vous adresse et vous recommande.

Car enfin méprisez-les, traitez-les indignement tant qu'il vous plaira, il faut néanmoins qu'ils vivent à vos dépens, si vous ne voulez encourir l'indignation de celui qui, parmi ces noms si augustes d'Eternel et de Dieu des armées, se glorifie encore de se dire le Père des pauvres. Vive Dieu, dit le Seigneur, c'est jurer par moi-même, le ciel et la terre, et tout ce qu'ils enferment, est à moi : vous êtes obligés de me rendre la redevance de tous les biens que vous possédez. Mais certes pour moi, je n'ai que faire ni de vos offrandes ni de vos richesses : je suis votre Dieu, et n'ai pas besoin de vos biens. Je ne peux souffrir de nécessité qu'en la personne des pauvres, que j'avoue pour mes enfants ; c'est à eux que j'ordonne que vous payiez fidèlement le tribut que vous me devez. Voyez-vous, mes frères ; ces pauvres que vous méprisez tant, Dieu les établit ses trésoriers et ses receveurs généraux : il veut que l'on consigne en leurs mains tout l'argent qui doit entrer dans ses coffres. Il ne leur donne ici-bas aucun droit qu'ils puissent exiger par une justice étroite ; mais il leur permet de lever sur tous ceux qu'il a enrichis un impôt volontaire, non par contrainte, mais par charité. Que si on les refuse, si on les maltraite, il n'entend pas qu'ils portent leur plainte par-devant des juges mortels ; lui-même il écoutera leurs cris du plus haut des cieux : comme ce qui est dû aux pauvres, ce sont ses propres deniers, il en a réservé la connoissance à son tribunal. C'est moi qui les vengerai, dit-il : je ferai miséricorde à qui leur fera miséricorde, je serai impitoyable à qui sera impitoyable pour eux. Merveilleuse dignité des pauvres ! la grâce, la miséricorde, le pardon est entre leurs mains ; et il y a des personnes assez insensées pour les mépriser : mais encore n'est-ce pas là par où saint François les considère le plus.

Ce petit enfant de Bethléem, c'est ainsi qu'il appelle mon Maître, ce Jésus « qui étant si riche » s'est fait pauvre pour l'amour de nous, afin de » nous enrichir par son indigence, » comme dit l'apôtre saint Paul (2. *Cor.*, VIII. 9.) ; ce roi pauvre, qui venant au monde n'y trouve point d'habit plus digne de sa grandeur que celui de la pauvreté, c'est là ce qui touche son âme. Ma chère pauvreté, disoit-il, si basse que soit ton extraction selon le jugement des hommes, je ne puis que je ne t'estime, depuis que mon Maître t'a épousée. Et certes, il avoit raison, chrétiens. Si un roi épouse une fille de basse extraction, elle devient reine : on en murmure quelque temps ; mais enfin on la reconnoît : elle est ennoblie par le mariage du prince ; sa noblesse passe à sa maison, ses parents ordinairement sont appelés aux plus belles charges, et ses enfants sont les héritiers du royaume. Ainsi après que le Fils de Dieu a épousé la pauvreté, bien qu'on y résiste, bien qu'on en murmure, elle est noble et considérable par cette alliance. Les pauvres, depuis ce temps-là, sont les confidents du Sauveur, et les premiers ministres de ce royaume spirituel, qu'il est venu établir sur la terre. Jésus même, dans cet admirable discours qu'il fait à un grand auditoire sur cette mystérieuse montagne, ne daignant parler aux riches, sinon pour foudroyer leur orgueil, adresse la parole aux pauvres, ses bons amis, et leur dit avec une incroyable consolation de son âme : « O pauvres, que vous êtes heureux, parce » qu'à vous appartient le royaume de Dieu : » *Beati pauperes, quia vestrum est regnum Dei* (LUC., VI. 20.) !

Heureux donc mille et mille fois le pauvre François, le plus ardent, le plus transporté, et, si j'ose parler de la sorte, le plus désespéré amateur de la pauvreté qui ait peut-être été dans l'Eglise. Avec quel excès de zèle ne l'a-t-il point embrassée ? Combien belle, combien généreuse, combien digne d'être consacrée à la mémoire éternelle de la postérité, fut cette réponse qu'il fit à son père, lorsqu'il le pressoit, en présence de l'évêque d'Assise, de renoncer à ses biens ? Il accusoit son fils d'être le plus excessif en dépense, qui fut dans tout le pays. Il ne sauroit, disoit-il, refuser un pauvre : il ne peut souffrir qu'il y ait dans la ville des familles nécessiteuses. Il vend toutes mes marchandises, et leur

en distribue le prix. Et en effet, chrétiens, à voir comme François en usoit, on eût dit qu'il avoit engagé son bien aux pauvres de la province; et que l'aumône qu'il leur faisoit étoit moins un bienfait qu'une dette. Et parce que tout son patrimoine ne pouvoit suffire à payer ces dettes infinies d'une charité immense et sans bornes, son père soutenoit qu'il étoit obligé à faire cession de biens ; d'autant plus, disoit-il, qu'il étoit incorrigible, et qu'il n'y avoit aucune apparence qu'il devînt meilleur ménager.

Que répondra François à des accusations si pressantes, faites avec toute la véhémence de l'autorité paternelle? O Dieu éternel, que vous inspirez de belles réponses à vos serviteurs, quand ils se laissent conduire à votre Esprit saint! Tenez, dit François, animé d'un instinct céleste, tenez, ô mon père, je vous donne plus que vous ne voulez; et dans le même moment, jetant à ses pieds ses habits : Jusqu'ici, poursuit-il, je vous avois appelé mon père; maintenant que je n'attendrai plus aucun bien de vous, j'en dirai plus hardiment, et avec une confiance plus pleine, Notre Père qui êtes aux cieux. Quelle éloquence assez forte, quels raisonnements assez magnifiques pourroient ici égaler la majesté de cette parole? O la belle banqueroute que fait aujourd'hui ce marchand? O homme non tant incapable d'avoir des richesses, que digne de n'en avoir pas, digne d'être écrit dans le livre des pauvres évangéliques, et de vivre dorénavant sur le fonds de la Providence! Enfin il a rencontré cette pauvreté si ardemment désirée, en laquelle il avoit mis son trésor : plus on lui ôte, plus on l'enrichit. Que l'on a bien fait de le dépouiller entièrement de ses biens, puisqu'aussi bien on vouloit lui ravir ce qu'il estimoit de plus beau dans toutes ces possessions, qui étoit le pouvoir de les répandre abondamment sur les pauvres. Il a trouvé un Père qui ne l'empêchera pas de donner, ni ce qu'il gagnera par le travail de ses mains, ni ce qu'il pourra obtenir de la charité des fidèles. Heureux de n'avoir plus rien dans le siècle, son habit même lui venant d'aumône! Heureux de n'avoir d'autre bien que Dieu, de n'attendre rien que de lui, de ne recevoir rien que pour l'amour de lui! Grâce à la miséricorde divine, il n'a plus aucune affaire que de servir Dieu : toute sa nourriture est de faire sa volonté. Que son état est différent de celui des riches! Vous le verrez dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Quand je vous considère, ô riches du siècle, vous me semblez bien pauvres en comparaison de François. Vous ne sauriez avoir tant de richesses, que vos passions déréglées n'en consument encore davantage. Il vous en faut pour la nécessité, pour la vanité, pour le luxe, pour les plaisirs, pour la pompe, pour la parade, pour mille superfluités. François, au contraire, ne sauroit avoir ni un habillement si sordide, ni une nourriture si modique, qu'il ne soit parfaitement satisfait; tout prêt même à mourir de faim, si telle est la volonté de son Père. Il s'en va tantôt dans une sombre forêt, tantôt sur le haut d'une montagne, admirant les ouvrages de Dieu, invitant toutes les créatures à le louer et à le bénir, leur prêtant pour cela son intelligence et sa voix, passant les jours et les nuits à prononcer, à méditer, à goûter cette pieuse parole : « Notre Père, qui êtes » aux cieux : » et cette autre : « Mon Dieu est » mon tout, » qu'il avoit sans cesse à la bouche : *Deus meus et omnia.* Il court par toutes les villes, par toutes les bourgades, par tous les hameaux : il lève hautement l'étendard de la pauvreté ; il commence à exercer un nouveau genre de négoce, il établit le plus beau et le plus riche commerce, dont on se puisse jamais aviser. O vous, disoit-il, vous qui désirez acquérir cette perle unique de l'Evangile, venez, associons-nous afin de trafiquer dans le ciel : vendez tous vos biens, donnez tout aux pauvres; venez avec moi, libres de tous soins séculiers; venez, nous ferons pénitence ; venez, nous louerons et servirons notre Dieu en simplicité et en pauvreté.

O sainte compagnie, qui commencez à vous assembler sous la conduite de saint François, puissiez-vous, en vous étendant de toutes parts, inspirer à tous les hommes du monde un généreux mépris des richesses, et porter tous les peuples à l'exercice de la pénitence. Mais que prétendez-vous faire avec ces habits d'une forme si singulière, si pesants en été, si peu propres à vous garantir des rigueurs du froid? Pourquoi n'avez-vous plus d'égard à la nécessité ou à la foiblesse de la chair? Fidèles, le pauvre François, qui leur a donné ce conseil, ne comprend pas ce discours : il est prévenu d'autres maximes plus mâles et plus élevées. Il se souvient de ces feuilles de figuier qui couvrirent, dans le paradis, la nudité de nos premiers parents, sitôt que leur désobéissance la leur eut fait connoître. Il songe que l'homme a été nu, tant qu'il a été innocent; et par conséquent que ce n'est pas la nécessité, mais le péché et la honte qui ont fait les premiers habits. Que si c'est le péché qui a habillé la nature corrompue, il juge qu'il sera bienséant

que la pénitence l'habille, après qu'elle a été réparée.

Mais pourquoi vous exténuez-vous par tant de jeûnes? Pourquoi vous consumez-vous par tant de veilles? Pourquoi vous jetez-vous sur ces neiges? Pourquoi vois-je ce cilice inséparable de votre corps, que l'on pourroit prendre pour un autre peau qui se seroit formée sur la première? Répondez, François, répondez : vos sentiments sont si chrétiens, que je croirois diminuer quelque chose de leur générosité, si je ne vous les faisois exposer à vous-même. Qui êtes-vous, dira-t-il, vous qui me faites cette question? Ignorez-vous que le nom de chrétien signifie un homme souffrant? Ne vous souvenez-vous pas de ces deux braves athlètes, Paul et Barnabé, qui alloient confirmant et consolant les Eglises? Et que leur disoient-ils pour les consoler? « Qu'il falloit par » de longs travaux, et une grande suite de tribu- » lations, parvenir au royaume des cieux : » *Quia per multas angustias et tribulationes oportet pervenire ad regnum Dei* (*Act.*, XIV. 21.). Sachez, poursuivra-t-il, et pardonnez-moi, chrétiens, si je prends plaisir aujourd'hui à vous faire parler si souvent ce merveilleux personnage : sachez-donc, dira-t-il, que nous autres chrétiens « nous » avons un corps et une âme qui doivent être » exposés à toutes sortes d'incommodités : » *Ipsam animam, ipsumque corpus expositum omnibus ad injuriam gerimus* (TERTUL., *de Patient. n.* 8.). Et c'est ainsi que pour suivre le commandement de l'Apôtre (1. *Cor.*, IX. 26, 27.), afin de ne point courir en vain, « je tra- » vaille à dompter mon corps, et à réduire en ser- » vitude l'appétit de ces voluptés, qui, par leur » délicatesse, rendent molle et efféminée cette » mâle vertu de la foi : » *Discutiendæ sunt deliciæ, quarum mollitiâ et fluxu fidei virtus effeminari potest* (TERTUL., *de Cultu femin. n.* 13.) Après tout, « quelles plus grandes dé- » lices à un chrétien, que le dégoût des délices? » *Quæ major voluptas, quàm fastidium ipsius voluptatis* (*Idem. de Spect. n.* 29.)? « Quoi! » ne pourrons-nous pas vivre sans plaisir, nous » qui devons mourir avec plaisir? » *Non possumus vivere sine voluptate, qui mori cum voluptate debemus* (*Ibid.*, *n.* 28.)? Ce sont les paroles du grave Tertullien, qu'il prêtera volontiers aux sentiments de François, si dignes de cette première vigueur et fermeté des mœurs chrétiennes.

Sévère, mais évangélique doctrine; dures, mais indubitables vérités, qui faites frémir tous nos sens, et paroissez si folles à notre aveugle sagesse : c'est vous qui avez rendu l'inimitable François si heureusement insensé; c'est vous qui l'avez enflammé d'un violent désir du martyre, qui lui fait chercher de toutes parts quelque infidèle qui ait soif de son sang. Et certes il est véritable, encore que tous nos sens y répugnent, qu'un chrétien, qui est blessé de l'amour de notre Sauveur n'a pas de plus grand plaisir que de répandre son sang pour lui. C'est là, peut-être, le seul avantage que nous pouvons remporter sur les anges. Ils peuvent bien être les compagnons de la gloire de Notre-Seigneur; mais ils ne peuvent pas être les compagnons de sa mort. Ces bienheureuses intelligences peuvent bien paroître devant la face de Dieu, comme des victimes brûlantes d'une charité éternelle; mais leur nature impassible ne leur permet pas de faire une généreuse épreuve de leur affection parmi les souffrances, et de recevoir cet honneur, si doux à celui qui aime, d'aimer jusqu'à mourir, et même de mourir par amour. Pour nous, au contraire, nous jouissons de ce précieux avantage; car des deux sortes de vies qu'il a plu à Dieu nous donner, l'une, immortelle et incorruptible, fera durer notre amour éternellement dans le ciel; et pour l'autre, qui est périssable, nous la lui pouvons immoler pour signaler cet amour sur la terre. Et c'est, comme je vous disois tout à l'heure, ce qui peut arriver de plus doux à une âme vraiment percée des traits de l'amour divin.

Ne voyez-vous pas, chrétiens, que le Sauveur Jésus, durant le cours de sa vie mortelle, n'a point eu de plus délicieuse pensée, que celle qui lui représentoit la mort qu'il devoit endurer pour l'amour de nous? Et d'où lui venoit ce goût, ce plaisir ineffable qu'il ressentoit dans la considération de maux si pénibles et si étranges? C'est parce qu'il nous aimoit d'une charité immense, dont nous ne saurions jamais nous former qu'une très foible idée. C'est pourquoi il brûle d'impatience de voir bientôt luire au monde cette pâque si mémorable (LUC., XXII. 15.), qu'il devoit sanctifier par sa mort. Il soupire sans cesse après ce baptême de sang (LUC., XII. 50.), et après cette heure dernière, qu'il appeloit aussi son heure par excellence (JOAN., XIII. 1.), comme étant celle où son amour devoit triompher. Lorsque Jean-Baptiste, son saint précurseur, voit reposer le Saint-Esprit sur sa tête (MATTH., III. 16, 17.), que le ciel s'entr'ouvre sur lui, que le Père le reconnoît publiquement pour son Fils; ce n'est pas là, chrétiens, ce qu'il appelle son heure. Cette heure, qui est la sienne, selon sa façon de

parler ordinaire, et selon la phrase de l'Ecriture, c'est celle à laquelle, portant nos iniquités sur le bois, il se doit immoler pour nous par un sacrifice de charité.

Que si le Créateur trouve une joie si parfaite à mourir pour sa créature, quel contentement doit éprouver la créature de mourir pour son Créateur? Et c'est ici où l'âme fidèle ressent de merveilleux transports dans la contemplation de notre Maître crucifié. Ce sang précieux, qui ruisselle de toutes parts de ses veines cruellement déchirées, devient pour elle comme un fleuve de flammes, qui l'embrase d'une ardeur invincible de se consumer pour lui. Et pourrions-nous voir notre brave et victorieux capitaine verser son sang pour notre salut avec une si grande joie, sans que le nôtre s'échauffât en nous-mêmes par ce spectacle d'amour? Les médecins nous apprennent que ce sont certains esprits chauds, et par conséquent actifs et vigoureux, qui, se mêlant parmi notre sang, le font sortir ordinairement avec une grande impétuosité, sitôt que la veine est ouverte. Ah! que le sang de Jésus-Christ, qui est coulé dans nos veines par la vertu de ses sacrements, anime le sang des martyrs d'une sainte et divine chaleur, qui le fait jaillir d'ici-bas jusque sur le trône de Dieu, lorsqu'une épée infidèle l'épanche pour la confession de la foi! Regardez ces bienheureux soldats du Sauveur, avec quelle contenance ils alloient se présenter au supplice. Une sainte et divine joie éclatoit dans leurs yeux et sur leurs visages, par je ne sais quelle ardeur plus qu'humaine, qui étonnoit tous les spectateurs. C'est qu'ils considéroient en esprit ces torrents du sang de Jésus, qui se débordoient sur leurs âmes par une inondation merveilleuse.

Je ne m'étonne donc plus si l'incomparable François désire si ardemment le martyre, lui qui ne perdoit jamais de vue le Sauveur attaché à la croix, et qui attiroit continuellement, de ses adorables blessures, cette eau céleste de l'amour de Dieu, qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. Enivré de ce divin breuvage, il court au martyre comme un insensé : ni les fleuves, ni les montagnes, ni les vastes espaces des mers ne peuvent arrêter son ardeur. Il passe en Asie, en Afrique, partout où il pense que la haine soit la plus échauffée contre le nom de Jésus. Il prêche hautement à ces peuples la gloire de l'Evangile; il découvre les impostures de Mahomet, leur faux prophète. Quoi, ces reproches si véhéments n'animent pas ces barbares contre le généreux François? Au contraire ils admirent son zèle infatigable, sa fermeté invincible, ce prodigieux mépris de toutes les choses du monde : ils lui rendent mille sortes d'honneurs. François indigné de se voir ainsi respecté par les ennemis de son Maître, recommence ses invectives contre leur religion monstrueuse : mais étrange et merveilleuse insensibilité! ils ne lui témoignent pas moins de déférence; et le brave athlète de Jésus-Christ voyant qu'il ne pouvoit mériter qu'ils lui donnassent la mort : Sortons d'ici, mon frère, disoit-il à son compagnon; fuyons, fuyons bien loin de ces barbares trop humains pour nous, puisque nous ne les pouvons obliger ni à adorer notre Maître, ni à nous persécuter, nous qui sommes ses serviteurs. O Dieu, quand mériterons-nous le triomphe du martyre, si nous trouvons des honneurs, même parmi les peuples les plus infidèles! Puisque Dieu ne nous juge pas dignes de la grâce du martyre, ni de participer à ses glorieux opprobres; allons-nous-en, mon frère, allons achever notre vie dans le martyre de la pénitence, ou cherchons quelque endroit de la terre où nous puissions boire à longs traits l'ignominie de la croix.

Ce seroit en cet endroit, chrétiens, qu'il seroit beau de vous représenter le dernier trait de folie du sage et admirable François. Que vous seriez ravis de lui voir établir sa gloire sur le mépris des honneurs! Quelles louanges ne donneriez-vous pas à la naïve enfance de son innocente simplicité, et à cette humilité si profonde, par laquelle il se considéroit comme le plus grand des pécheurs; et à cette confiance fidèle, qui lui faisoit fonder tout l'appui de son espérance sur les mérites du Fils de Dieu; et à cette crainte si humble qu'il avoit de faire paroître ces sacrés caractères de la passion du Sauveur, que Jésus crucifié, par une miséricorde ineffable, avoit imprimés sur sa chair? Mais combien seriez-vous étonnés, quand je vous dirois que François, François, cet admirable personnage, qui a mené une vie plus angélique qu'humaine, refuse la sainte prêtrise, estimant cette dignité trop pesante pour ses épaules? Hélas! quelque imparfaits que nous soyons, nous y courons souvent sans y être appelés, avec une hardiesse, une précipitation qui fait frémir la religion : téméraires, qui ne comprenons pas la hauteur des mystères de Dieu, et la vertu qu'ils exigent dans ceux qui prétendent en être les dispensateurs. Et François au contraire, cet ange terrestre, après tant d'actions héroïques, et un si long exercice d'une vertu consommée, bien que

tout l'ordre ecclésiastique lui tende les bras comme à un homme qui devoit être un de ses plus beaux luminaires, tremble et frémit au seul nom de prêtre, et n'ose, malgré la vocation la plus légitime, regarder que de loin une dignité si redoutable. Mais certes, si je commençois à vous raconter ces merveilles, j'entreprendrois un nouveau discours; et sur la fin de ma course, je m'ouvrirois une carrière immense. Puis donc que nous faisons dans l'Eglise les panégyriques des saints, moins pour célébrer leurs vertus, qui sont déjà couronnées, que pour nous en proposer l'exemple, il vaut mieux que nous retranchions quelque chose des éloges de saint François, afin de nous réserver plus de temps pour tirer quelque utilité de sa vie.

Que choisirons-nous, chrétiens, dans les actions de saint François, pour y trouver notre instruction? Ce seroit peut-être une entreprise trop téméraire, que de chercher curieusement celle de ses vertus qui seroit la plus éminente: il n'appartient qu'à celui qui les donne d'en faire l'estimation. Que chacun prenne donc pour soi ce qu'il sent en sa conscience lui devoir être le plus utile; et moi, pour l'édification de l'Eglise, je vous proposerai ce qui me semble le plus profitable au salut de tous : et je ne sais quel sentiment me dit au fond de mon cœur, que ce doit être le mépris des richesses, auquelles il est tout visible que nous sommes trop attachés. L'Apôtre, parlant à Timothée, instruit en sa personne les prédicateurs comment ils doivent exhorter les riches. « Commandez, dit-il, aux riches du » siècle, qu'ils se gardent d'être hautains, et de » mettre leur espérance dans l'incertitude des » richesses : » *Divitibus hujus sæculi præcipe non sublimè sapere, neque sperare in incerto divitiarum* (1. Tim., vi. 17.). C'est ce que dit l'Apôtre saint Paul, où il touche fort à propos les deux principales maladies des riches : la première, ce grand attachement à leurs biens; la seconde, cette grande estime qu'ils font ordinairement de leurs personnes, parce qu'ils voient que leurs richesses les mettent en considération dans le monde.

Or, mes frères, quand je ne ferois ici que le personnage d'un philosophe, je ne manquerois pas de raisons, pour vous faire voir que c'est une grande folie de faire tant d'état de ces biens qui nous peuvent être ravis par une infinité d'accidents, et dont la mort enfin nous dépouillera sans ressource; après que nous aurons pris beaucoup de peine à les sauver des autres embûches que leur dressera la fortune. Que si la philosophie a si bien reconnu la vanité des richesses, nous autres chrétiens combien les devons-nous mépriser; nous, dis-je, qui établissons ce mépris, non sur des raisonnements humains, mais sur des vérités que le Fils du Père éternel a scellées et confirmées par son sang? S'il est donc vrai que l'héritage céleste, que Dieu nous a préparé par son Fils unique, soit l'unique objet de nos espérances, nous ne devons par conséquent estimer les choses que selon qu'elles nous y conduisent, et nous devons détester au contraire tout ce qui s'oppose à un si grand bonheur. Mais de tous les obstacles que le diable met à notre salut, il n'y en a aucun ni plus grand ni plus redoutable que les richesses. Pourquoi? Je n'en alléguerai aucune raison, je me contenterai d'employer un mot de notre Sauveur, plus puissant que toutes les raisons. Il est rapporté par trois évangélistes, mais particulièrement par saint Marc, avec une merveilleuse énergie.

Mes enfants bien-aimés, dit notre Maître à ses chers disciples, après les avoir long-temps regardés, afin de leur faire entendre que ce qu'il avoit à leur enseigner étoit d'une importance extraordinaire : « Mes enfants bien-aimés, ô qu'il » est difficile que les riches puissent être sauvés! » Je vous dis en vérité, qu'il est plus aisé de » faire passer un câble ou un chameau par l'ou- » verture d'une aiguille (Marc. x. 24.). » Ne vous étonnez pas de cette façon de parler, qui nous paroît extraordinaire. C'étoit un proverbe parmi les Hébreux, par lequel ils exprimoient ordinairement les choses qu'ils croyoient impossibles; comme qui diroit parmi nous : Plutôt le ciel tomberoit, ou quelque autre semblable expression. Mais ce n'est pas là où il faut s'arrêter : Voyez, voyez seulement en quel rang le Sauveur a mis le salut des riches. Vous me direz peut-être que c'est une exagération : sans doute vous vous flatterez de cette pensée; et moi je soutiens au contraire qu'il faut entendre cette parole à la lettre. J'espère vous le prouver par la suite de l'Evangile : rendez-vous attentifs; c'est le Sauveur qui parle, il est question d'entendre sa parole, qui est la vie éternelle.

Quand un homme parle avec exagération, cela se remarque ordinairement à son action, à sa contenance, et surtout au sentiment que son discours imprime sur l'esprit de ses auditeurs. Par exemple, s'il m'étoit arrivé de dire quelque chose de cette sorte, vous le connoîtriez beaucoup mieux, et vous en seriez meilleurs juges que ceux qui ne m'ont pas entendu : rien de plus constant que cette vérité. Or qui sont ceux qui

ont écouté le Sauveur? Ce sont les bienheureux Apôtres. Quel sentiment ont-ils eu de son discours? Ont-ils cru que cette sentence fût prononcée avec exagération? Jugez-en vous-mêmes par leur étonnement et par leur réponse. A ces paroles du Sauveur, dit l'évangéliste, ils demeurent entièrement interdits, admirant sans doute la véhémence extraordinaire avec laquelle leur Maître avoit avancé cette terrible proposition. Faisant ensuite réflexion en eux-mêmes sur l'amour désordonné des richesses, qui règne presque partout, ils se disent les uns aux autres : « Et qui pourra donc être sauvé? » *Et quis potest salvus fieri* (Marc., x. 26.)? Ha! qu'il est bien visible par cette réponse, qu'ils avoient pris à la lettre cette parole du Fils de Dieu; car il est très certain qu'une exagération ne les auroit pas si fort émus. Mais Jésus n'en demeure pas là; au contraire, les voyant étonnés, bien loin de leur lever ce scrupule, comme les riches le souhaiteroient, il appuie encore davantage. Vous dites, ô mes disciples, que si cela est ainsi, le salut est donc impossible : aussi est-il impossible aux hommes, mais à Dieu il n'est pas impossible; et il en ajoute la raison, parce que, dit-il, tout est possible à Dieu.

Que vous dirai-je ici, chrétiens? Il pourroit sembler d'abord que le Fils de Dieu se seroit beaucoup relâché de sa première rigueur. Mais certes, ce seroit mal entendre la force de ses paroles; expliquons-les par d'autres endroits. Je remarque, dans les Ecritures, que cette façon de parler n'y est jamais employée que dans une prodigieuse et invincible difficulté. C'est alors en effet, quand toutes les raisons humaines défaillent, qu'il semble absolument nécessaire d'alléguer, pour dernière raison, la toute-puissance divine. C'est ce que l'ange pratique à l'égard de la sainte Vierge, lorsque lui voulant faire entendre qu'elle pourroit enfanter et demeurer vierge, il lui apporte l'exemple d'une stérile qui a conçu; parce qu'enfin, poursuit-il, devant Dieu rien n'est impossible. Faites comparaison de ces choses. Une vierge peut concevoir, une stérile peut enfanter, un riche peut être sauvé; ce sont trois miracles dont les saintes Lettres ne nous rendent point d'autre raison, sinon que Dieu est tout-puissant. Donc il est vrai, ô riche du siècle, que ton salut n'est point un ouvrage médiocre; donc il seroit impossible, si Dieu n'étoit pas tout-puissant; donc cette difficulté passe de bien loin nos pensées, puisqu'il faut, pour la surmonter, une puissance infinie.

Et ne me dites pas que cette parole ne vous touche point, parce que peut-être vous n'êtes pas riches. Si vous n'êtes pas riches, vous avez envie de le devenir; et ces malédictions des richesses doivent tomber, non tant sur les riches, que sur ceux qui désirent de l'être C'est de ceux-là que l'Apôtre prononce (1. Tim., vi. 9.), qu'ils s'engagent dans le piége du diable, et dans beaucoup de mauvais désirs, qui précipitent l'homme dans la perdition. Le Fils de Dieu, dans le texte que je vous citois tout à l'heure, ne parle pas seulement des riches, mais de ceux « qui se » fient aux richesses : » *Confidentes in pecuniis*. Or le désir et l'espérance étant inséparables, il est impossible de les désirer sans y mettre son espérance.

Vous raconterai-je ici tous les maux que ce maudit désir des richesses a apportés au genre humain? Les fraudes, les voleries, les usures, les injustices, les oppressions, les inimitiés, les parjures, les perfidies, c'est le désir des richesses qui les a ordinairement amenés sur la terre. Aussi l'Apôtre a-t-il raison de dire, que « le désir des » richesses est la racine de tous les maux : » *Radix omnium malorum est cupiditas* (*Ibid.*, 10.). Pourquoi l'avaricieux, mettant sa joie et son espérance dans quelque mauvaise année et dans la disette publique, prépare et agrandit-il ses greniers, afin d'y engloutir toute la substance du pauvre, qu'il lui fera acheter au prix de son sang, lorsqu'il sera réduit aux abois? Pourquoi le marchand trompeur prononce-t-il plus de mensonges, plus de faux serments qu'il ne débite de marchandises? Pourquoi le laboureur impatient maudit-il si souvent son travail et la Providence divine? Pourquoi le soldat impitoyable exerce-t-il une rapine si cruelle? Pourquoi le juge corrompu vend et livre-t-il son âme à Satan? N'est-ce pas le désir des richesses?

Mais surtout que ceux qui les possèdent veillent soigneusement à leur âme : elles ont des liens invisibles, dont nos cœurs ne se peuvent déprendre. Là où est notre trésor, là est notre cœur : or un cœur qui aime autre chose que Dieu ne peut être capable d'aimer Dieu. « O si nous aimions Dieu » comme il faut, dit l'admirable saint Augustin, » nous n'aimerions point du tout l'argent : » *O si Deum dignè amemus, nummos omnino non amabimus* (*in* Joan. *tract.* xl, *n.* 10, *tom.* iii, *part.* ii, *col.* 569.). Partant, si nous aimons l'argent, il sera impossible que nous aimions Dieu.

Tirez maintenant cette conséquence : les hommes qui ont beaucoup de richesses, il est presque impossible qu'ils ne les aiment; quand ils le

voudroient nier, cela paroît trop évidemment par la crainte qu'ils ont de les perdre. Qui aime si fort les richesses, il est impossible qu'il aime Dieu : qui n'aime pas Dieu, il est impossible qu'il soit sauvé. « O Dieu, qu'il est difficile que ceux » qui ont de grands biens parviennent au royaume » du ciel ! » *Quàm difficilè, qui pecunias possident, possunt pervenire ad regnum Dei!*

Si les richesses sont donc si dangereuses, avisez, mes frères, à ce que vous en devez faire. Dieu ne vous les a pas données pour les enfermer dans des coffres, ni pour les employer à tant de dépenses superflues, pour ne pas dire pernicieuses. Elles vous sont données pour sustenter Jésus-Christ, qui languit en la personne des pauvres; elles vous sont données pour racheter vos iniquités, et pour amasser des trésors éternels. Jetez, jetez les yeux sur tant de familles nécessiteuses, qui n'osent vous exposer leur misère; sur les vierges de Jésus, que l'on voit presque défaillir dans leurs cloîtres, faute de moyens pour subsister; sur tant de pauvres religieux, qui, sous une mine riante, cachent souvent une grande indigence. Un peu de courage, mes frères; faites quelques efforts pour l'amour de Dieu. Voyez avec quelle abondance il a élargi ses mains sur nous par la fertilité de cette année : élargissons les nôtres sur les misères de nos pauvres frères; que personne ne s'en dispense. Ne vous excusez pas sur la modicité de vos facultés : Jésus mettra en ligne de compte, jusqu'au moindre présent que vous lui ferez avec un cœur plein de charité : un verre d'eau même offert dans cet esprit, peut vous mériter la vie éternelle.

C'est ainsi que les biens, qui sont ordinairement un poison, se convertiront pour vous en remède salutaire. Loin de perdre vos richesses en les distribuant, vous les posséderez d'autant plus sûrement, que vous les aurez plus saintement prodiguées. Les pauvres vous les rendront d'une qualité bien plus excellente; car elles changent de nature en leurs mains. Dans les vôtres elles sont périssables : elles deviennent incorruptibles, sitôt qu'elles ont passé dans les leurs. Ils sont plus puissants que les rois. Les rois, par leurs édits, donnent quelque prix aux monnoies : les pauvres les rehaussent de prix jusqu'à une valeur infinie, sitôt qu'ils y appliquent leur marque. Faites-vous donc des trésors qui ne périssent jamais; thésaurisez, pour le siècle futur, un trésor inépuisable; mettez vos richesses à couvert dans le ciel contre les guerres, contre les rapines, contre toutes sortes d'événements; déposez-les entre les mains de Dieu. Faites-vous, par vos aumônes, de bons amis sur la terre, qui vous recevront, après votre mort, dans ces éternels tabernacles, où le Père, le Fils et le Saint-Esprit, seul Dieu vivant et immortel, est glorifié dans tous les siècles des siècles. *Amen.*

AUTRE EXORDE
SUR LE MÊME SUJET.

Si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat ut sit sapiens.

S'il y a quelqu'un parmi vous qui paroisse sage selon le siècle, qu'il devienne fou, afin d'être sage (1. *Cor.*, III. 18.).

Que pensez-vous, mes révérends Pères, que je veuille faire aujourd'hui dans cette chaire sacrée? Vous avez assemblé vos amis et vos illustres protecteurs, pour rendre leurs respects à votre saint patriarche; et moi je ne prétends autre chose que de le faire passer pour un insensé; je ne veux raconter que ses folies; c'est l'éloge que je lui destine, c'est le panégyrique que je lui prépare. David ayant fait le fou, en présence du roi Achis (1. *Reg.*, XXI. 14.), ce prince le fit éloigner. Mais l'insensé que je vous présente mérite qu'on le regarde, et David lui-même ayant prononcé : « Bienheureux celui qui » ne regarde pas les folies trompeuses : » *Qui non respexit in vanitates et insanias falsas* (*Ps.* XXXIX. 5.), a reconnu tacitement qu'il y avoit une folie sublime et céleste, qui avoit son fond dans la vérité. C'est de cette divine folie que François étoit possédé; c'est celle que je dois aujourd'hui vous représenter. Donnez-moi pour cela, ô divin Esprit, non des pensées délicates, ni un raisonnement suivi, mais de saints égarements et une sage extravagance, etc.

« Le monde avec la sagesse humaine n'ayant » pas connu Dieu par les ouvrages de sa sagesse, » il a plu à Dieu de sauver, par la folie de la » prédication, ceux qui croiroient en lui : » *In Dei sapientiâ non cognovit mundus per sapientiam Deum; placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes* (1. *Cor.*, I. 21.). Dieu donc indigné contre la raison humaine, qui ne l'avoit pas voulu connoître par les ouvrages de sa sagesse, ne veut plus désormais qu'il y ait de salut pour elle que par la folie. Ainsi deux desseins et deux ouvrages de Dieu forment toute la suite de son œuvre dans le monde. Ces deux ouvrages semblent diamétrale-

ment opposés entre eux ; car l'un est un ouvrage de sagesse, l'autre est un ouvrage de folie. L'univers est celui de la sagesse. Y a-t-il rien de mieux entendu que cet édifice, rien de mieux pourvu que cette famille, rien de mieux gouverné que cet empire ! Dieu avoit dessein de satisfaire la raison humaine ; mais elle l'a méprisé, elle a méconnu son auteur. Vive Dieu, dit le Seigneur, je ne songerai jamais à la satisfaire ; mais « je m'ap- » pliquerai à la perdre et à la confondre : » *Perdam sapientiam sapientium* (1. *Cor.*, I. 19.). Et de là ce second ouvrage, qui est la réparation par la folie de la croix : c'est pourquoi il ne garde plus aucune mesure ; et en voici la raison. Dans le premier ouvrage, Dieu se contentoit de se montrer ; et pour cela la proportion y étoit nécessaire, comme devant être une image de sa sagesse et de sa beauté immortelle : c'est pourquoi « tout y est avec mesure, avec nombre, avec » poids : » *Omnia in numero, pondere et mensura* (*Sap.*, XI. 21.). Il a étendu son cordeau, dit l'Ecriture (JOB., XXXVIII. 5.) ; il a pris au juste ses alignements pour composer, pour ordonner, pour placer tous les éléments. Ici, non content de se montrer, il veut s'unir à sa créature, c'est-à-dire, l'infini avec le fini. Il n'y a plus de proportion ni de mesure à garder : il ne s'avance plus que par des démarches insensées ; il saute les montagnes et les collines ; du ciel à la crêche, de la crêche par divers bonds sur la croix, de la croix au tombeau et au fond des enfers, et de là au plus haut des cieux. Tout est sans ordre, tout est sans mesure.

Par les mêmes démarches que l'infini s'est joint au fini, par les mêmes le fini doit s'élever à l'infini : il doit se libérer et s'affranchir de toutes les règles de prudence qui le resserrent en lui-même, afin de se perdre dans l'infini ; et cette perte dans l'infini, parce qu'elle met au-dessus de toutes les règles, paroît un égarement. Telle est la folie de François.

La perte de la raison fait perdre trois choses. Premièrement, les insensés perdent les biens : ils n'en connoissent plus la valeur ; ils les répandent, ils les prodiguent. Secondement, ils perdent la honte : louanges ou opprobres, tout leur est égal ; ils s'exposent sans en être émus à la dérision publique. Troisièmement, ils se perdent eux-mêmes : ils ne connoissent pas l'inégalité des saisons, ni les excès du froid et du chaud ; ils ne craignent pas les périls et s'y jettent à l'abandon avec joie. François a perdu la raison, non point par foiblesse, mais il l'a perdue heureusement dans les ténèbres de la foi : ensuite il a perdu les biens, la honte et soi-même. Non-seulement il néglige les biens, mais il a une avidité de les perdre ; non-seulement il méprise les opprobres, mais il ambitionne d'en être couvert ; non-seulement il s'expose aux périls, mais il les recherche et les poursuit. O le plus insensé des hommes, selon les maximes du monde ! mais le plus sage, le plus prudent, le plus avisé selon les maximes du ciel.

L'âme qui possède Dieu, ne veut que lui. « J'entrerai dans les puissances du Seigneur : Sei- » gneur, je ne me souviendrai que de votre » justice : » *Introibo in potentias Domini : Domine, memorabor justitiæ tuæ solius* (*Ps.*, LXX. 16.). Quand on veut entrer dans les grandeurs et dans les puissances du monde, on tombe nécessairement dans la multiplicité des désirs ; mais quand on pénètre dans les puissances du Seigneur, aussitôt on oublie tout le reste, on ne s'occupe que des moyens de croître dans la justice, pour s'assurer la possession d'un si grand bien : *Domine, memorabor justitiæ tuæ solius.* C'est ce que l'Evangile confirme, en nous exhortant à chercher d'abord le royaume de Dieu et sa justice : *Quærite primùm regnum Dei et justitiam ejus* (MATTH., VI. 33.). Le règne, c'est *potentias Domini ;* c'est pourquoi on travaille à acquérir la justice pour y parvenir : *Memorabor justitiæ tuæ solius.*

Ce n'est pas ici le temps des honneurs, il faut porter la confusion d'avoir méprisé notre roi. Nous avons dégradé Dieu et sa royauté : Jésus-Christ n'est plus notre roi, nous avons transgressé ses lois, violé son autorité, foulé aux pieds sa majesté sainte : c'est pourquoi il n'a plus de couronne qu'une couronne d'épines ; et sa royauté devient le jouet des soldats, etc.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINTE THÉRÈSE,

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE MÈRE, EN 1658.

Trois actions de la charité, l'espérance, les désirs ardents, les souffrances, par lesquelles sainte Thérèse, enflammée de l'amour de son Dieu, s'efforce de s'unir à lui en rompant tous ses liens.

Nostra autem conversatio in cœlis est.

Notre société est dans les cieux (*Philipp.*, III. 20.).

Dieu a tant d'amour pour les hommes, et sa nature est si libérale, qu'on peut dire qu'il semble qu'il se fasse quelque violence quand il retient pour un temps ses bienfaits, et qu'il les empêche

de couler sur nous avec une entière profusion. C'est ce que vous pouvez aisément comprendre, par le texte que j'ai rapporté de l'incomparable docteur des Gentils. Car encore qu'il ait plu au Père céleste de ne recevoir ses fidèles en son éternel sanctuaire, qu'après qu'ils auront fini cette vie; néanmoins il semble qu'il se repente de les avoir remis à un si long terme, puisque le grand Paul nous enseigne qu'il leur ouvre son paradis par avance : et comme s'il ne pouvoit arrêter le cours de sa munificence infinie, il laisse quelquefois tomber sur leurs âmes tant de lumières et tant de douceurs, et il les élève de telle sorte par la grâce de son Saint-Esprit, qu'étant encore dans ce corps mortel, ils peuvent dire avec l'Apôtre que « leur demeure est au » ciel, » et leur société avec les anges : *Nostra autem conversatio in cœlis est.*

C'est ce que j'espère vous faire paroître en la vie de sainte Thérèse; et c'est, Madame, à ce grand spectacle que l'Eglise invite votre Majesté. Elle verra une créature qui a vécu sur la terre, comme si elle eût été dans le ciel; et qui, étant composée de matière, ne s'est guère moins appliquée à Dieu, que ces pures intelligences qui brillent toujours devant lui par la lumière d'une charité éternelle, et chantent perpétuellement ses louanges. Mais avant que de traiter de si grands secrets, allons tous ensemble puiser des lumières dans la source de la vérité; prions la sainte Vierge de nous y conduire; et pour apprendre à louer un ange terrestre, joignons-nous avec un ange du ciel. *Ave.*

Vous avez écouté, mes frères, ce que nous a dit le divin Apôtre, qu'encore que nous vivions sur la terre dans la compagnie des hommes mortels, néanmoins il ne laisse pas d'être véritable que « notre demeure est au ciel, » et notre société avec les anges ; *Nostra autem conversatio in cœlis est.* C'est une vérité importante, pleine de consolation pour tous les fidèles; et comme je me propose aujourd'hui de vous en montrer la pratique dans la vie admirable de sainte Thérèse, je tâcherai avant toutes choses de rechercher jusqu'au principe cette excellente doctrine. Et pour cela je vous prie d'entendre, qu'encore que l'Eglise qui règne au ciel, et celle qui gémit sur la terre, semblent être entièrement séparées; il y a néanmoins un lien sacré par lequel elles sont unies. Ce lien, Messieurs, c'est la charité, qui se trouve dans ce lieu d'exil aussi bien que dans la céleste patrie; qui réjouit les saints qui triomphent, et anime ceux qui combattent; qui, se répandant du ciel en la terre, et des anges sur les mortels, fait que la terre devient un ciel, et que les hommes deviennent des anges.

Car, ô sainte Jérusalem, heureuse Eglise des premiers-nés dont les noms sont écrits au ciel, quoique l'Eglise votre chère sœur, qui vit et qui combat sur la terre, n'ose pas se comparer à vous, elle ne laisse pas d'assurer qu'un saint amour vous unit ensemble. Il est vrai qu'elle cherche, et que vous possédez; qu'elle travaille, et que vous vous reposez; qu'elle espère, et que vous jouissez. Mais parmi tant de différences, par lesquelles vous êtes si fort éloignées, il y a du moins ceci de commun, que ce qu'aiment les esprits bienheureux, c'est ce qu'aiment aussi les hommes mortels. Jésus est leur vie, Jésus est la nôtre; et parmi leurs chants d'allégresse et nos tristes gémissements, on entend résonner partout ces paroles du sacré psalmiste : *Mihi autem adhærere Deo bonum est :* « Mon bien » est de m'unir à Dieu. » C'est ce que disent les saints dans le ciel, et ce que les fidèles répondent en terre : si bien que s'unissant saintement avec ces esprits immortels; par cet admirable cantique que l'amour de Dieu leur inspire, ils se mêlent dès cette vie à la troupe des bienheureux, et ils peuvent dire avec l'Apôtre : « Notre con- » versation est dans les cieux : » *Nostra conversatio in cœlis est.* Telle est la force de la charité, qu'elle fait que le saint Apôtre ne craint pas de nous établir dans le paradis, même durant ce pèlerinage, et ose bien placer les mortels dans le séjour d'immortalité. Car il faut ici remarquer une merveilleuse doctrine, qui fera le sujet de tout ce discours; c'est, mes frères, que cet Esprit saint, qui est l'auteur de la charité, qui la fait descendre du ciel en la terre, a voulu aussi lui donner des ailes pour retourner au lieu de son origine.

En effet, il est véritable, le mouvement de la charité, c'est de tendre toujours aux choses célestes : ni le poids de ce corps mortel, ni les liens de la chair et du sang, ne sont pas capables de la retenir ; elle a trop de moyens de s'en détacher et de s'élever au-dessus. Elle a premièrement l'espérance, elle a secondement des désirs ardents, elle a troisièmement l'amour des souffrances. « Mais qui pourra entendre ces choses? » *Quis sapiens, et intelliget hæc* (Osee, xiv. 10.)? Qui pourra comprendre ces trois mouvements, par lesquels une âme enflammée et touchée de l'amour de Dieu se déprend de ce corps de mort? Elle se voit au milieu des biens périssables, mais elle passe bientôt au-dessus par la force de son espérance : « espérance si ferme et

» si vigoureuse, qu'elle s'avance, dit saint Paul » (*Hebr.*, VI. 19.), au dedans du voile : » *Spem incedentem usque ad interiora velaminis*; c'est-à-dire, qu'elle perce les cieux pour pénétrer jusqu'au sanctuaire, où « Jésus notre avant-» coureur est entré pour nous : » *Præcursor pro nobis introivit Jesus* (*Ibid.*, 20.).

Voyez, mes frères, le vol de cette âme que l'amour de Dieu a blessée : elle est déjà au ciel par son espérance; mais hélas! elle n'y est pas encore en effet, les liens de ce corps l'arrêtent. C'est alors que la charité lui inspire des désirs pressants, par lesquels elle s'efforce de rompre ses chaînes, en disant avec saint Paul : *Cupio dissolvi, et esse cum Christo* (*Phil.*, I. 23.) : « Ah, que ne suis-je bientôt délivrée, afin d'être » avec Jésus-Christ! » Ce n'est pas assez des désirs; et la charité qui les pousse, étant irritée contre cette chair qui la tient si long-temps captive, semble la vouloir détruire elle-même par un généreux amour des souffrances. C'est par ces trois divins mouvements, que Thérèse s'élève au-dessus du monde. Ils sont grands, ils sont relevés; et peut-être auriez-vous peine de les retenir, ou d'en bien comprendre la connexion, si je ne les répétois encore une fois en les appliquant à notre sainte. Enflammée de l'amour de Dieu, elle le cherche par son espérance; c'est le premier pas qu'elle fait : que si l'espérance est trop lente, elle y court, elle s'y élance par des désirs ardents et impétueux; tel est son second mouvement : et enfin son dernier effort, c'est que les désirs ne suffisant pas pour briser les liens de sa chair mortelle, elle lui livre une sainte guerre; elle tâche, ce semble, de s'en décharger par de longues mortifications, et par de continuelles souffrances, afin qu'étant libre et dégagée, et ne tenant presque plus au corps, elle puisse dire avec vérité ces paroles du saint Apôtre : *Nostra autem conversatio in cœlis est* : « Notre conversation est dans les cieux. » Ce sont, Messieurs, ces trois actions de la charité de Thérèse, qui partageront ce discours. Je commence à vous faire voir quelle est la force de son espérance. Vous comprenez bien, je m'assure, que, dans une matière si haute, j'ai besoin d'une attention fort exacte : mais il ne faut rien méditer de bas, quand on parle de sainte Thérèse, et qu'on a l'honneur, Madame, d'entretenir votre Majesté.

PREMIER POINT.

L'espérance que je vous prêche, celle que le Fils de Dieu nous enseigne, et qui élève si fort l'âme de Thérèse, n'est pas semblable à ces espérances par lesquelles le monde trompeur surprend l'imprudence des hommes, ou abuse leur crédulité. L'espérance, dont le monde parle, n'est autre chose, à le bien entendre, qu'une illusion agréable; et ce philosophe l'avoit bien compris, lorsque ses amis le priant de leur définir l'espérance, il leur répondit en un mot : « C'est un songe de personnes qui veillent : » *Somnium vigilantium* (*apud* S. BASIL., *Epist.* XIV, *n.* I, *tom.* III, *p.* 93.). Considérez en effet, Messieurs, ce que c'est qu'un homme enflé d'espérance. A quels honneurs n'aspire-t-il pas? quels emplois, quelles dignités ne se donne-t-il pas à lui-même? Il nage déjà parmi les délices, et il admire sa grandeur future. Rien ne lui paroît impossible : mais lorsque, s'avançant ardemment dans la carrière qu'il s'est proposée, il voit naître de toutes parts des difficultés qui l'arrêtent à chaque pas; lorsque la vie lui manque, comme un faux ami, au milieu de ses entreprises, ou que, forcé par la rencontre des choses, il revient à son sens rassis, et ne trouve rien en ses mains de toute cette haute fortune, dont il embrassoit une vaine image; que peut-il juger de lui-même, sinon qu'une espérance trompeuse le faisoit jouir pour un temps de la douceur d'un songe agréable? et ensuite ne doit-il pas dire, selon la pensée de ce philosophe, que l'espérance peut être appelée « La rêverie d'un homme qui » veille : » *Somnium vigilantium*. Mais, ô espérance du siècle, source infinie de soins inutiles et de folles prétentions, vieille idole de toutes les cours, dont tout le monde se moque, et que tout le monde poursuit, ce n'est pas de toi que je parle; l'espérance des enfants de Dieu, que je dois aujourd'hui prêcher, et que nous devons tous admirer en sainte Thérèse, n'a rien de commun avec tes erreurs.

Apprenez aujourd'hui, mes frères, à remarquer la différence de l'un et de l'autre, afin que vous puissiez dire avec connoissance : « Ah! » vraiment il est meilleur d'espérer en Dieu, que » de se confier aux grands de la terre! » *Bonum est confidere in Domino, quàm confidere in homine* (*Ps.* CXVII. 8.). Mais pénétrons profondément cette vérité, et disons, s'il se peut, en peu de paroles, que cette différence consiste en ce point, que l'espérance du monde laisse la possession toujours incertaine, et encore beaucoup éloignée, au lieu que l'espérance des enfants de Dieu est si ferme et si immuable, que je ne crains point de vous assurer qu'elle nous met par avance en possession du bonheur que

l'on nous propose, et qu'elle fait un commencement de la jouissance. Prouvons-le solidement par les Ecritures; et parmi un nombre infini d'exemples par lesquels elles nous confirment cette vérité, je vous prie d'en remarquer seulement un seul qui n'est ignoré de personne.

Dieu avoit promis Jésus-Christ au monde; et Isaïe voyant en esprit cette grande et mémorable journée en laquelle devoit naître son libérateur, il s'écrie, transporté de joie : « Un petit enfant » nous est né, un fils nous est donné : » *Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis* (Is., IX. 6.). Chrétiens, il écrivoit cette prophétie plusieurs siècles avant sa naissance; néanmoins il le voit déjà, il soutient qu'il nous est donné, seulement à cause qu'il sait qu'il nous est promis, et que, comme dit le grand Augustin, « toutes les choses que Dieu a promises, » selon l'ordre de ses conseils, sont déjà en quel- » que sorte accomplies, parce qu'elles sont assu- » rées : » *Quæ ventura erant, jam in Dei prædestinatione velut facta erant, quia certa erant* (*de Civit. Dei, lib.* XVII, *cap.* XVIII, *tom.* VII, *col.* 481.). Vous voyez par là, chrétiens, que, selon les Ecritures sacrées, la promesse que Dieu nous donne, à cause de sa certitude, est infaillible.

Notre incomparable Thérèse a imité ce divin prophète. Se sentant appelée, par la Providence, à procurer la réformation de l'ordre ancien du Carmel, si renommé par toute l'Eglise, elle croit déjà l'ouvrage achevé, parce que c'est Dieu qui lui a ordonné de l'entreprendre. C'est un miracle incroyable de voir comment cette fille a bâti ses monastères. Représentez-vous une femme, qui, pauvre et destituée de tout secours, a pu bâtir tous les monastères dans lesquels elle a fait revivre une si parfaite régularité : elle n'avoit ni fonds pour leur subsistance, ni crédit pour en avancer l'établissement. Toutes les puissances s'unissoient contre elle, j'entends et les ecclésiastiques et les séculières, avec une telle opiniâtreté, qu'elle paroissoit invincible. Toutes les personnes zélées que Dieu employoit à cette œuvre, et même ses serviteurs les plus fidèles, désespéroient du succès, et le disoient ouvertement à la sainte mère. Elle seule demeure constante dans la ruine apparente de tous ses desseins; aussi ferme que le fidèle Abraham, « elle fortifie » son espérance contre toute espérance. » *In spem contra spem*, dit le grand apôtre (*Rom.*, IV. 13.); c'est-à-dire, qu'où manquoit l'espérance humaine, accablée sous les ruines de son entreprise, là une espérance divine commençoit à lever la tête au milieu de tant de débris. Animée de cette espérance, lorsque tout l'édifice sembloit abattu, elle le croyoit déjà établi. Et cela pour quelle raison, si ce n'est qu'il est bon d'espérer en Dieu, et non pas d'espérer aux hommes; parce qu'ainsi que je l'ai déjà dit, l'espérance que l'on a aux hommes ne nous montre que de fort loin la possession, n'est qu'un amusement inutile qui substitue un fantôme au lieu de la chose; et au contraire l'espérance que l'on met en Dieu est un commencement de la jouissance.

Mais, mes frères, ce n'est pas assez d'avoir établi cette vérité sur des exemples si clairs : afin que vous soyez convaincus combien il est beau d'espérer en Dieu, il faut vous montrer la raison de cette excellente doctrine. Je vous prie de vous y rendre attentifs, elle est tirée d'un très haut principe : c'est l'immobilité des conseils de Dieu, et sa consistance toujours immuable. « Je suis » Dieu, dit le Seigneur, et je ne change jamais » (MALACH., III. 6.); » et de là s'ensuit une conséquence, que je ne puis vous exprimer mieux que par ces beaux mots de Tertullien, qui sont tous faits pour notre sujet. « Il est digne de » Dieu, dit-il, de tenir pour fait tout ce qu'il » ordonne, soit pour le présent, soit pour le fu- » tur, parce que son éternité, qui l'élève au- » dessus des temps, le rend maître absolu de » l'un et de l'autre : » *Divinitati competit, quæcumque decreverit, ut perfecta reputare; quia non sit apud illam differentia temporis, apud quam uniformem statum temporum dirigit æternitas ipsa* (*adv.* MARCION., *l.* 3. *n.* 5.).

Voilà, Messieurs, de grandes paroles, que nous trouverons pleines d'un sens admirable, si nous les avons bien développer. Il veut dire qu'il y a grande différence entre les promesses des hommes et les promesses de Dieu. Quand vous promettez, ô mortel, de quelque crédit que vous vous vantiez, et fussiez-vous, s'il se peut, plus grands que les rois dont la puissance fait trembler le monde, l'événement est toujours douteux; parce que toutes vos promesses ne regardent que l'avenir, et cet avenir n'est pas en vos mains : un nuage épais le couvre à vos yeux, et vous en ôte la connoissance. C'est pourquoi l'espérance humaine, chancelante, timide, douteuse, sans appui et sans fondement, ne peut mettre l'esprit en repos, parce qu'elle le tient toujours en suspens sur un avenir incertain. Mais ce grand Dieu, ce grand Roi des siècles, dont nous révérons les promesses, étant éternel, immuable, seul arbitre de tous les temps, il les a toujours présents à

ses yeux, et lui seul en a mesuré le cours. Comme donc le temps à venir n'est pas moins à lui que le présent, il s'ensuit que ce qu'il promet n'est pas moins certain que ce qu'il donne. Le ciel et la terre passeront, mais ses paroles ne passeront pas (MATTH., XXIV.); et puisqu'il se trouve toujours véritable, soit qu'il donne, soit qu'il promette, le chrétien ne se trouve pas moins assuré lorsqu'il espère, que lorsqu'il jouit.

Et c'est à quoi regarde le divin Apôtre, lorsqu'il dit que notre demeure est aux cieux. Eveillez-vous, mortels misérables, ne vous imaginez pas être en terre, croyez que votre demeure est au ciel, où vous êtes transportés par votre espérance. Vous en êtes éloignés par votre nature : « Mais il vous a tendu sa main du plus haut des » cieux : » *Misit manum suam de cœlo;* c'est-à-dire il vous a donné sa promesse par laquelle il vous invite à sa gloire. Non-seulement il a promis, mais encore il a juré, dit l'Apôtre, « et » il a juré par lui-même : » *Juravit per semetipsum* (*Heb.*, VI. 13.); « et pour faire connoî» tre aux hommes la résolution immuable de son » conseil, il a pris sa vérité à témoin que le ciel » est notre héritage : » *Volens ostendere pollicitationis hæredibus immobilitatem consilii sui, interposuit jusjurandum* (*Ibid.*, 17.). Après cette promesse fidèle, après ce serment inviolable par lequel Dieu s'engage à nous, le chrétien peut-il être en doute? Non, mes frères, je ne le crois pas. Une promesse si sûre, si bien confirmée, me vaut un commencement de l'exécution; et si la promesse divine est un commencement de l'exécution, n'ai-je pas eu raison de vous dire que l'espérance, qui s'y attache, est un commencement de la jouissance? C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit, « qu'elle est l'ancre » de notre âme : » *Quam sicut anchoram habemus animæ tutam et firmam* (*Ibid.*, 19.). Qu'est-ce à dire que l'espérance est l'ancre de l'âme? Représentez-vous un navire, qui, loin du rivage et du port, vogue dans une mer inconnue. Si la tempête l'agite, si les nuages couvrent le soleil, alors le pilote incertain craignant que la violence des vents et des flots irrités ne le pousse contre des écueils, commande aussitôt que l'on jette l'ancre; et cette ancre lui fait trouver la consistance parmi les flots, de peur que le vaisseau ne soit emporté : la terre au milieu des ondes est comme un port parmi les orages.

C'est ainsi, ô enfants de Dieu; et pour retourner à notre sujet après cette digression nécessaire, c'est ainsi, divine Thérèse, que votre âme s'établit au ciel. Battue de l'orage et des vents, qui agitent la vie humaine comme un océan plein d'écueils, et ne pouvant encore arriver au ciel, vous y jetez cette ancre sacrée, je veux dire, votre espérance, par laquelle étant attachée dans cette bienheureuse terre des vivants, vous trouvez la patrie même dans l'exil, la consistance dans l'agitation, la tranquillité dans la tourmente; et mêlée avec les esprits célestes, auxquels votre esprit est uni, vous pouvez dire avec l'Apôtre : *Nostra autem conversatio in cœlis est :* « Notre » conversation est aux cieux. » Ne parlez donc plus à Thérèse de toutes les prétentions de la terre. Accoutumée à une autre vie, elle n'entend plus ce langage, et son âme, élevée au ciel par la force de son espérance, n'a plus de goût ni de sentiment que pour les chastes voluptés des anges. Que le monde s'irrite contre elle, qu'il contredise ses pieux desseins, qu'il la déchire par ses calomnies, qu'on la traîne à l'inquisition comme une femme qui donne la vogue à des visions dangereuses; qu'elle entende même les prédicateurs tonner publiquement contre sa conduite, car cela lui est arrivé, sa compagne en tremblant d'effroi; et figurez-vous, chrétiens, quelle devoit être son émotion, se voyant ainsi attaquée dans une célèbre audience; toutefois elle ne sent pas cet orage; toutes ces ondes, qui tombent sur elle, ne sont pas capables de l'ébranler. Son esprit demeure tranquille, comme dans une grande bonace, au milieu de cette tempête; et cela pour quelle raison? parce qu'il est solidement établi sur cette ancre immobile de son espérance.

Chrétiens, profitons de ce grand exemple. Parmi tous les troubles qui nous tourmentent, parmi tant de différentes agitations, dans les morts cruelles et précipitées de nos proches et de nos amis, jetons au ciel cette ancre sacrée, je veux dire notre espérance. Ha, si nous étions appuyés sur cette espérance immuable, les maladies, les pertes de biens et les afflictions ne seroient pas capables de nous submerger. Toutes ces ondes qui tombent sur nous, feroient flotter légèrement ce vaisseau fragile; mais elles ne pourroient pas l'emporter bien loin, parce qu'il seroit appuyé sur cette ancre de l'espérance.

Et vous, princes et grands de la terre, pourquoi offrez-vous à Thérèse des richesses? Ecoutez comme elle parle à ces saintes filles, qu'une commune espérance unit avec elle : Soyons pauvres, mes chères Sœurs, soyons pauvres dans nos maisons et dans nos habits. Elle ne veut rien dans ses monastères qui ne sente la pauvreté de Jésus; elle veut toujours être pauvre, parce que ce

n'est pas ici le temps de jouir, mais c'est seulement le temps d'espérer. Soyons chrétiennes, mes Sœurs, leur dit-elle. Elle craint de rien posséder, sachant que le vrai chrétien ne possède pas, mais qu'il cherche; qu'il ne s'arrête pas, mais qu'il passe comme un voyageur pressé; qu'il ne bâtit pas sur la terre, parce que sa cité n'est pas de ce monde, et qu'une loi bienheureuse lui est imposée de ne se réjouir que par espérance : *Spe gaudentes* (*Rom.*, XII. 12.).

Mais, chrétiens, si vous voulez voir jusqu'où la sainte espérance a élevé l'âme de Thérèse, méditez ce sacré cantique que l'amour divin lui met à la bouche. Je vis, dit-elle, sans vivre en moi; et j'espère une vie si haute, que je meurs de ne mourir pas. Qu'entends-je et que dites-vous, divine Thérèse? Je vis, dit-elle, sans vivre en moi. Si vous n'êtes plus en vous-même, quelle force vous a enlevée, sinon celle de votre espérance? O transports inconnus au monde, mais que Dieu fait sentir aux saints avec des douceurs ravissantes! Thérèse n'est donc plus sur la terre; elle vit avec les anges; elle croit être avec son Epoux. Et ne vous en étonnez pas : l'espérance a pu faire un si grand miracle. Car, comme les personnes agiles, pourvu qu'elles puissent appuyer la main, porteront après aisément le corps; ainsi l'espérance, qui est la main de l'âme, par laquelle elle s'étend aux objets, sitôt qu'elle s'est appuyée sur Dieu, elle est si forte et si vigoureuse, qu'elle y enlève après l'âme toute entière. Vivez donc heureuse, ô Thérèse, vivez avec cet Epoux céleste, qui seul a pu gagner votre cœur. Si vous ne pouvez encore le joindre, envoyez votre espérance après lui; et enrichie par cette espérance, méprisez hardiment tous les biens du monde. Car quelle possession se peut égaler à une espérance si belle, et quels biens présents ne céderoient pas à ce bienheureux avenir!

Où courez-vous, mortels abusés, et pourquoi allez-vous errants de vanités en vanités, toujours attirés et toujours trompés par des espérances nouvelles? Si vous recherchez des biens effectifs, pourquoi poursuivez-vous ceux du monde, qui passent légèrement comme un songe? Et si vous vous repaissez d'espérances, que n'en choisissez-vous qui soient assurées? Dieu vous promet : pourquoi doutez-vous? Dieu vous parle : que ne suivez-vous? Il vaut mieux espérer de lui, que de recevoir les faveurs des autres; et les biens qu'il promet sont plus assurés que tous ceux que le monde donne. Espérez donc avec Thérèse; et pour voir manifestement combien est grand le bien qu'elle cherche, regardez de quelle ardeur elle y court, et par quels désirs elle s'y élance; c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'est une loi de la Providence, que la jouissance succède aux désirs; et le chrétien ne mérite pas de se réjouir dans le ciel, s'il n'a auparavant appris à gémir dans ce lieu de pèlerinage. Car pour être vrai chrétien, il faut sentir qu'on est voyageur; et vous m'avouerez aisément que celui-là ne le connoît pas, qui ne soupire point après sa patrie. C'est pourquoi saint Augustin a dit ces beaux mots qui méritent bien d'être médités : *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis* (*Enar. in Psal.* CXLVIII, *n.* 4, *tom.* IV, *col.* 1675.) : « Celui qui ne gémit pas comme » voyageur, ne se réjouira pas comme citoyen : » c'est-à-dire, si nous l'entendons, il ne sera jamais habitant du ciel, parce qu'il a voulu l'être de la terre; puisqu'il refuse le travail du voyage, il n'aura pas le repos de la patrie; et s'arrêtant où il faut marcher, il n'arrivera pas où il faut parvenir : *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis.* Ceux au contraire qui déploreront leur exil, seront habitants du ciel; parce qu'ils ne veulent pas l'être de ce monde, et qu'ils tendent par de saints désirs à la Jérusalem bienheureuse. Il faut donc, mes frères, que nous gémissions. C'est à vous, heureux citoyens de la céleste Jérusalem, c'est à vous qu'appartient la joie; mais pendant que nous languissons en ce lieu d'exil, les pleurs et les désirs font notre partage. Et David a exprimé nos vrais sentiments, quand il a chanté d'une voix plaintive : *Super flumina Babylonis illic sedimus, et flevimus, dùm recordaremur Sion* (*Psalm.* CXXXVI. 1.) : « Assis sur les fleuves de Babylone, » nous avons gémi et pleuré en nous souvenant » de Sion. »

Remarquez ici, chrétiens, les deux causes de la douleur que ressent une âme pieuse, qui attend avec l'Apôtre l'adoption des enfants de Dieu (*Rom.*, VIII. 23.). Pour quelle cause soupirez-vous donc, âme sainte, âme gémissante; et quel est le sujet de vos plaintes? Le prophète en rapporte deux; c'est le souvenir de Sion et les fleuves de Babylone. Pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle pleure, éloignée de ce qu'elle cherche et exposée au milieu de ce qu'elle fuit? Elle aime la paix de Sion, et elle se sent reléguée dans les troubles de Babylone, où elle ne voit que des eaux courantes; c'est-à-dire, des plaisirs qui passent : *Super flumina Babylonis.* Et pen-

dant qu'elle ne voit rien qui ne passe, elle se souvient de Sion, de cette Jérusalem bienheureuse, où toutes choses sont permanentes. Ainsi, dans la diversité de ces deux objets, elle ne sait ce qui l'afflige le plus, de Babylone où elle se voit, ou de Sion d'où elle est bannie; et c'est pour cela que sainte Thérèse ne peut modérer ses douleurs.

Que dirai-je ici, chrétiens? Qui me donnera des paroles, pour vous exprimer dignement la divine ardeur qui la presse? Mais quand je pourrois la représenter aussi forte et aussi fervente qu'elle est dans le cœur de Thérèse, qui comprendra ce que j'ai à dire? et nos esprits attachés à la terre, entendront-ils ces transports célestes? Disons néanmoins, comme nous pourrons, ce que son histoire raconte; disons que l'admirable Thérèse, nuit et jour, sans aucun repos ni trève, soupiroit après son divin Epoux; disons que son amour s'augmentant toujours, elle ne pouvoit plus supporter la vie, qu'elle déchiroit sa poitrine par des cris et par des sanglots; et que cette douleur l'agitoit de sorte, qu'il sembloit à chaque moment qu'elle alloit rendre les derniers soupirs.

Je vous vois étonnés, fidèles : l'amour aveugle des biens périssables ne vous permet pas de comprendre de quelle sorte ces beaux mouvements peuvent être formés dans les cœurs. Mais quittez cet étonnement. Il faut, s'il se peut, vous le faire entendre, en vous décrivant en un mot quelle est la force de la charité, en vous le montrant par les Ecritures.

Sachez donc que c'est la charité qui presse Thérèse : charité toujours vive, toujours agissante, qui pousse sans relâche du côté du ciel les âmes qu'elle a blessées, et qu'elle ne cesse de travailler par de saintes inquiétudes, jusqu'à ce qu'elles y soient établies. C'est pourquoi le grand Paul en étant rempli, jeûne continuellement : il pleure, il soupire, il se plaint en lui-même, il est pressé et violenté, il souffre des douleurs pareilles à celles de l'enfantement, et son âme ne cherche qu'à sortir du corps : *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus* (*Rom.*, VII. 24.)? « Malheureux » homme que je suis, qui me délivrera de ce » corps de mort? » Quelle est la cause de ces transports? C'est la charité qui le presse; c'est ce feu divin et céleste, qui, détenu contre sa nature dans un corps mortel, tâche de s'ouvrir par force un passage; et frappant de toutes parts avec violence, par des désirs ardents et impétueux, il ébranle tous les fondements de la prison qui l'enserre. De là ces pleurs, de là ces sanglots, de là ces douleurs excessives, qui mettroient sans doute Thérèse au tombeau, si Dieu, par un secret de sa Providence, ne la vouloit conserver encore pour la rendre plus digne de son amour.

Et c'est ici qu'il faut vous représenter un nouveau genre de martyre que la charité fait souffrir à l'incomparable Thérèse. Dieu l'attire, et Dieu la retient. Il lui ordonne de courir au ciel, et il veut qu'elle demeure en la terre : d'un côté il lui découvre d'une même vue toutes les misères de cet exil, tous les charmes et tous les attraits de sa vision bienheureuse, non point dans l'obscurité des discours humains, mais dans la lumière claire et pénétrante de sa vérité infinie. Mais comme elle pense se jeter à lui, charmée de ses beautés immortelles; aussitôt il lui fait connoître qu'il la veut encore retenir au monde. Qu'est-ce à dire ceci, ô grand Dieu? Est-il digne de votre bonté, de tourmenter ainsi un cœur qui vous aime? Si vous inspirez ces désirs, pourquoi refusez-vous de les satisfaire? Ou ne la tirez pas avec tant de force, ou permettez-lui de vous suivre. Ne voyez-vous pas, ô Epoux céleste, qu'elle ne sait à quoi arrêter son choix? Vous l'appelez, vous la repoussez; si bien que, pendant qu'elle court à vous, elle se déchire elle-même; et son âme ensanglantée par la violence de ces mouvements opposés que vous la forcez de souffrir, ne trouve plus de consolation. En cet état, où vous la mettez, n'a-t-elle pas raison de vous dire : *Quare posuisti me contrarium tibi* (JOB., VII. 20.)? Dans les désirs que vous m'inspirez, c'est vous qui me rendez contraire à vous-même. Ou qu'une autre main l'attire, ou qu'une autre main la retienne.

O merveille des desseins de Dieu! ô conduite impénétrable de ses jugements dans l'opération de sa grâce. *Quis loquetur potentias Domini, auditas faciet omnes laudes ejus* (*Ps.* CV. 2.)? Qui nous expliquera ce mystère? Qui nous dira les moyens secrets par lesquels le Saint-Esprit purifie les cœurs? Il sait bien que dans ces combats, dans ces mystérieuses contrariétés, il s'allume un feu dans les âmes qui les rend tous les jours plus pures. Il fait naître de saints désirs : et il se plaît de les enflammer, en différant de les satisfaire. Il se plaît à regarder du plus haut des cieux que Thérèse meurt tous les jours, parce qu'elle ne peut pas mourir une fois : *Quotidie morior* (1. *Cor.*, XV. 31.), dit le saint Apôtre; et il reçoit tous les jours mille sacrifices, en retardant le dernier. Mais je passe encore plus loin : pourrois-je bien dire ce que je

pense? Il voit que, par un secret merveilleux, elle se détache d'autant plus du corps, qu'elle a plus de peine à s'en détacher; et que dans l'effort qu'elle fait pour s'en séparer toute entière, elle le fuit d'autant plus qu'elle s'y sent plus long-temps et plus violemment retenue. C'est pourquoi, si la violence de ses désirs ne peut rompre les liens du corps, ils en éteignent tous les sentiments, ils en mortifient tous les appétits: elle ne vit plus pour la chair, et enfin elle devient tous les jours, et plus libre, et plus dégagée par cette perpétuelle agitation, comme un oiseau qui battant des ailes secoue l'humidité qui les rend pesantes, ou dissipe le froid qui les engourdit; si bien que, portée par ces saints désirs, elle paroît détachée du corps pour vivre et converser avec les anges : *Nostra conversatio in cœlis est.*

Heureuses mille et mille fois les âmes qui désirent ainsi Jésus-Christ! Mais cependant ses ardeurs s'augmentent, et ce feu si vif et si agissant ne peut plus être retenu sous la cendre d'une chair mortelle. Cette divine maladie d'amour prenant tous les jours de nouvelles forces, elle ne peut plus supporter la vie. Chaste Epoux qui l'avez blessée, que tardez-vous à la mettre au ciel, où elle s'élève par de saints désirs, et où elle semble déjà transportée par la meilleure partie d'elle-même? ou, s'il vous plaît qu'elle vive encore, quel remède trouverez-vous à ses peines? La mort? mais il vous plaît de la différer, pour élever sa perfection à l'état glorieux et suréminent que votre Providence a marqué pour elle. L'espérance? mais elle la tue; parce qu'en lui disant qu'elle vous verra, elle lui dit aussi dans le même temps qu'elle n'est pas encore avec vous. Que ferez-vous donc, ô Sauveur, et de quoi soutiendrez-vous votre amante, dont le cœur languit après vous? Chrétiens, il sait le secret de lui faire trouver du goût dans la vie. Quel secret? secret merveilleux. Il lui enverra des afflictions, il éprouvera son amour par de continuelles souffrances : secret étrange, selon le monde; mais sage, admirable, infaillible, selon les maximes de l'Evangile. C'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

La langueur de sainte Thérèse ne peut donc plus être soutenue que par des souffrances; et dans l'ennui qu'elle a de la vie, elle ne trouve point de consolation que de dire continuellement à son Dieu : Seigneur, « Ou souffrir, ou mou- » rir : » *Aut pati, aut mori.* Il est digne de votre audience de comprendre solidement toute la force de cette parole; et, quand je vous en aurai découvert le sens, vous confesserez avec moi qu'elle enferme comme en abrégé toute la doctrine du Fils de Dieu, et tout l'esprit du christianisme. Mais observez avant toutes choses la merveilleuse contrariété des inclinations naturelles, et de celles que la grâce inspire.

La première inclination que la nature nous donne, c'est sans doute l'amour de la vie; la seconde qui la suit de près ou qui peut-être est encore plus forte, c'est l'amour des plaisirs du monde, sans lesquels la vie seroit ennuyeuse. Car, mes frères, il est véritable, quelque amour que nous ayons pour la vie, nous ne la pourrions supporter si elle n'avoit des contentements, et jugez-en par expérience. Combien longues, combien ennuyeuses vous paroissent ces tristes journées que vous passez sans aucun plaisir de conversation ou de jeu, ou de quelque autre divertissement? Ne vous semble-t-il pas alors, si je puis parler de la sorte, que les jours sont durs et pesants, *Pondus diei :* c'est ce qui s'appelle le poids du jour : c'est pourquoi ils vous sont à charge, et vous ne pouvez supporter ce poids. Au contraire est-il rien qui aille plus vite, ni qui s'écoule, s'échappe et vole plus légèrement, que le temps passé parmi les délices? De là vient que ce roi mourant, auquel Isaïe rendit la santé, se plaint qu'on tranche le cours de sa vie, lorsqu'il ne faisoit que la commencer : *Dum adhuc ordirer, succidit me : de mane usque ad vesperam finies me* (Is., XXXVIII. 12.) : « Je finis lorsque je commence, et ma vie s'est » achevée du matin au soir. » Que veut dire ce prince malade? Il avoit près de quarante ans; cependant il s'imagine qu'il ne fait que de naître, et il ne compte encore qu'un jour de son âge : c'est que sa vie passée dans le luxe, dans le plaisir du commandement et dans une abondance royale, ne lui faisoit presque point sentir sa durée, tant elle couloit doucement. Je vous parle ici, chrétiens, dans le sentiment des hommes du monde, qui ne vivent que pour les plaisirs; et c'est afin que vous compreniez quel étrange renversement des inclinations naturelles apporte l'esprit du christianisme dans les âmes qui en sont remplies; et voyez-le par l'exemple de sainte Thérèse.

Les afflictions, les douleurs aiguës, ce cruel amas de maux et de peines sous lequel elle paroît accablée, et qui pourroit contraindre les plus patients à appeler la mort au secours, c'est ce qui lui fait désirer de vivre : et au lieu que la

vie est amère aux autres, si elle n'est adoucie par les voluptés, elle n'est amère à Thérèse que lorsqu'elle y jouit de quelque repos. Qui lui donne ces désirs étranges? D'où lui viennent ces inclinations si contraires à la nature? En voici la raison solide : c'est qu'il n'est rien de plus opposé que de vivre selon la nature, et de vivre selon la grâce; c'est, comme dit l'apôtre saint Paul (1. *Cor.*, II. 12.), qu'elle n'a pas reçu l'esprit de ce monde, mais un esprit victorieux du monde; c'est que, pleine de Jésus-Christ, elle veut vivre selon Jésus-Christ. Ce Jésus, ce divin Sauveur, n'a vécu que pour endurer; et il m'est aisé de vous faire voir, par les Ecritures divines, qu'il n'a voulu étendre sa vie, qu'autant de temps qu'il falloit souffrir. Entendez donc encore cette vérité, par laquelle j'achèverai ce discours, et qui en fera tout le fruit.

Je ne m'étonne pas, chrétiens, que Jésus ait voulu mourir : il devoit ce sacrifice à son Père, pour apaiser sa juste fureur et le rendre propice aux hommes. Mais qu'étoit-il nécessaire qu'il passât ses jours, et ensuite qu'il les finît parmi tant de maux? C'est pour la raison que j'ai dite. Etant l'homme de douleurs, comme l'appeloit le prophète (Is., LIII. 3.), il n'a voulu vivre que pour endurer : ou, pour le dire plus fortement par un beau mot de Tertullien, il a voulu se rassasier, avant que de mourir, par la volupté de la patience : *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat* (*de Patient. n.* 3.). Voilà une étrange façon de parler. Ne diriez-vous pas, chrétiens, que selon le sentiment de ce Père, toute la vie du Sauveur étoit un festin, dont tous les mets étoient des tourments? Festin étrange, selon le siècle; mais que Jésus a jugé digne de son goût. Sa mort suffisoit pour notre salut; mais sa mort ne suffisoit pas à ce merveilleux appétit qu'il avoit de souffrir pour nous. Il a fallu y joindre les fouets, et cette sanglante couronne qui perce sa tête, et tout ce cruel appareil de supplices épouvantables : et cela pour quelle raison? C'est que ne vivant que pour endurer, « il vouloit se rassasier, avant que de » mourir, de la volupté de souffrir pour nous : » *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat.*

Mais pour vous convaincre plus clairement de la vérité que je prêche, regardez ce que fait Jésus à la croix. Ce Dieu avide de souffrir pour l'homme, tout épuisé, tout mourant qu'il est, considère que les prophéties lui promettent encore un breuvage amer dans sa soif : il le demande avec un grand cri; et après cette aigreur et cette amertume dont le Juif impitoyable arrose sa langue, que fait-il? Il me semble qu'il se tourne du côté du ciel. Eh bien, dit-il, ô mon Père, ai-je bu tout le calice que votre Providence m'avoit préparé? ou bien, reste-t-il quelque peine qu'il soit nécessaire que j'endure encore? Donnez, je suis prêt, ô mon Dieu. *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum* (*Psal.* CVII. 2.). Je veux boire tout le calice de ma passion, et je n'en veux pas perdre une seule goutte. Là, voyant dans ses décrets éternels qu'il n'y a plus rien à souffrir pour lui : Ah! dit-il, c'en est fait, « tout est consommé, » *Consummatum est* (JOAN., XIX. 30.) : sortons, il n'y a plus rien à faire en ce monde; et aussitôt il rendit son âme à son Père. Et par là ne paroît-il pas, chrétiens, qu'il ne vit que pour endurer, puisque, lorsqu'il aperçoit la fin des souffrances, il s'écrie : Tout est achevé, et qu'il ne veut plus prolonger sa vie.

Tel est l'esprit du Sauveur Jésus, et c'est lui qui l'a répandu sur Thérèse sa pudique épouse. Elle veut aussi souffrir ou mourir; et son amour ne peut endurer qu'aucune cause retarde sa mort, sinon celle qui a différé la mort du Sauveur. Chrétiens, échauffons nos cœurs par la vue de ce grand exemple, et apprenons de sainte Thérèse qu'il nous faut nécessairement souffrir ou mourir. Et un chrétien en peut-il douter? Si nous sommes de vrais chrétiens, ne devons-nous pas désirer d'être toujours avec Jésus-Christ? Or, mes frères, où le trouve-t-on, cet aimable Sauveur de nos âmes? En quel lieu peut-on l'embrasser? On ne le trouve qu'en ces deux lieux : dans sa gloire ou dans ses supplices, sur son trône ou bien sur sa croix. Nous devons donc, pour être avec lui, ou bien l'embrasser dans son trône, et c'est ce que nous donne la mort; ou bien nous unir à sa croix, et c'est ce que nous avons par les souffrances; tellement qu'il faut souffrir ou mourir, afin de ne quitter jamais le Sauveur. Et quand Thérèse fait cette prière : Que je souffre ou bien que je meure, c'est de même que si elle eût dit : A quelque prix que ce soit, je veux être avec Jésus-Christ. S'il ne m'est pas encore permis de l'accompagner dans sa gloire, je le suivrai du moins parmi ses souffrances; afin que n'ayant pas le bonheur de le contempler assis dans son trône, j'aie du moins la consolation de l'embrasser pendu à sa croix.

Souffrons donc, souffrons, chrétiens, ce qu'il plaît à Dieu de nous envoyer, les afflictions et les maladies, les misères et la pauvreté, les

injures et les calomnies; tâchons de porter d'un courage ferme telle partie de sa croix dont il lui plaira de nous honorer. Quoique tous nos sens y répugnent, il est doux de souffrir avec Jésus-Christ, puisque ses souffrances nous font espérer la société de sa gloire; et cette pensée doit fortifier ceux qui vivent dans la douleur et l'affliction.

Mais pour vous, fortunés du siècle, à qui la faveur, les richesses, le crédit et l'autorité fait trouver la vie si commode, et qui, dans cet état paisible, semblez être exempts des misères qui affligent les autres hommes, que vous dirai-je aujourd'hui, et quelle croix vous laisserai-je en partage? Je pourrois vous représenter que peut-être ces beaux jours passeront bien vite, que la fortune n'est pas si constante qu'on ne voie aisément finir ses faveurs, ni la vie si abondante en plaisirs qu'elle n'en soit bientôt épuisée. Mais avant ces grands changements, au milieu des prospérités, que ferez-vous, que souffrirez-vous pour porter la croix de Jésus? abandonner les richesses, macérer le corps? Non, je ne vous dis pas, chrétiens, que vous abandonniez vos richesses, ni que vous macériez vos corps par de longues mortifications : heureux ceux qui le peuvent faire dans l'esprit de la pénitence; mais tout le monde n'a pas ce courage. Jetez, jetez seulement les yeux sur les pauvres membres de Jésus-Christ, qui étant accablés de maux ne trouvent point de consolation. Souffrez en eux, souffrez avec eux, descendez à leur misère par la compassion, chargez-vous volontairement d'une partie des maux qu'ils endurent; et leur prêtant vos mains charitables, aidez-leur à porter la croix, sous la pesanteur de laquelle vous les voyez suer et gémir. Prosternez-vous humblement aux pieds de ce Dieu crucifié; dites-lui, honteux et confus : Puisque vous ne m'avez point jugé digne de me faire part de votre croix, permettez du moins, ô Sauveur, que j'emprunte celle des autres, et que je la puisse porter avec eux; donnez-moi un cœur tendre, un cœur fraternel, un cœur véritablement chrétien, par lequel je puisse sentir leurs douleurs, et participer du moins de la sorte aux bénédictions de ceux qui souffrent.

MADAME,

Permettez-moi de vous dire, avec le respect d'un sujet et la liberté d'un prédicateur, que cette instruction salutaire regarde principalement Votre Majesté. Nous répandons tous les jours des vœux pour sa gloire et pour sa grandeur : nous prions Dieu, avec tout le zèle que notre devoir nous peut inspirer, que sa main ne se lasse pas de verser ses bienfaits sur elle; et afin que votre joie soit pleine et entière, qu'il fasse que ce grand Roi votre fils, à mesure qu'il s'avance en âge, devienne tous les jours plus cher à ses peuples, et plus redoutable à ses ennemis. Mais parmi tant de prospérités, nous ne croyons pas être criminels, si nous lui souhaitons aussi des douleurs. J'entends, Madame, ces douleurs si saintes, qui saisissent les cœurs chrétiens à la vue des afflictions, et leur font sentir les misères des pauvres membres du Fils de Dieu. Votre Majesté les ressent, Madame; toute la France a vu des marques de cette bonté qui lui est si naturelle. Mais, Madame, ce n'est pas assez; tâchez d'augmenter tous les jours ces pieuses inquiétudes qui travaillent Votre Majesté en faveur des misérables. Dans ce secret, dans cette retraite où les heures vous semblent si douces, parce que vous les passez avec Dieu, affligez-vous devant lui des longues souffrances de la chrétienté désolée, et surtout des peuples qui vous sont soumis; et pendant que vous formez de saintes résolutions d'y apporter le soulagement que les affaires pourront permettre; pendant que notre victorieux monarque avance tous les jours l'ouvrage de la paix par ses victoires et par cette vie agissante à laquelle il s'accoutume dès sa jeunesse : attirez-la du ciel par vos vœux; et pour récompense de ces douleurs que la charité vous inspirera, puissiez-vous jamais n'en ressentir d'autres, et après une longue vie recevoir enfin de la main de Dieu une couronne plus glorieuse que celle qui environne votre front auguste. Faites ainsi, grand Dieu, à cause de votre bonté et de votre miséricorde infinie. *Amen.*

SIRE [1],

Nous prions Dieu, avec tout le zèle que l'amour et le devoir nous peut inspirer, que, multipliant ses victoires, il égale votre renommée à celle des plus fameux conquérants. Mais parmi toutes ces prospérités, nous ne croyons pas être criminels si nous lui souhaitons aussi des douleurs : j'entends, Sire, ces saintes douleurs qui saisissent les cœurs chrétiens à la vue des afflictions, et qui leur fait sentir les misères des pauvres membres de Jésus-Christ. Sire, ces douleurs sont dignes des rois; et s'ils sont le cœur des royaumes qu'ils animent par leur influence, il est juste que, comme le cœur, ils ressentent aussi les impressions des

[1] Bossuet adressa ce discours au Roi, dans une autre occasion où il prêcha ce sermon en sa présence. (*Edit. de Déforis.*)

maux qu'endurent les autres parties. Votre Majesté les ressent, Sire; elle fait la guerre dans cet esprit, elle étend bien loin ses conquêtes, elle s'accoutume dès sa jeunesse à cette vie agissante pour assurer la tranquillité publique : elle sent et elle plaint les maux de ses peuples, elle ne respire qu'à les soulager. Pour récompense de ses douleurs que sa bonté lui fait pressentir, puisse-t-elle jamais n'en éprouver d'autres; et après une longue vie recevoir enfin de la main de Dieu une couronne plus glorieuse que celle qui environne son front auguste.

PANÉGYRIQUE
DE SAINTE CATHERINE[1].

Abus que les hommes font de la science. La bonne vie, l'édification des âmes, le triomphe de la vérité, fin à laquelle doit être rapportée toute la science du christianisme.

Dedit illi scientiam sanctorum.

Il lui a donné la science des saints (*Sap.*, x. 10.).

Encore que l'ennemi de notre salut ne se désiste jamais de la folle et téméraire entreprise de renverser l'Eglise de Dieu, toutefois nous voyons par les Ecritures qu'il n'agit pas toujours par la force ouverte. Souvent il paroît en tyran, il persécute les fidèles; mais souvent, dit saint Augustin (*Enar. in Psal.* XXXIX, *n.* 1, *tom.* IV, *col.* 326.), il fait le docteur, et il se mêle de les enseigner : de sorte qu'il ne suffit pas que Dieu ait opposé à ses violences la victorieuse armée des martyrs, dont le courage invincible a épuisé la cruauté de tous les supplices; mais il est également nécessaire qu'il éclaire aussi des docteurs, pour combattre les dangereuses maximes par lesquelles son ennemi tâche de corrompre la simplicité de la foi, et de détruire la vérité de son Evangile.

C'est un grand miracle, Messieurs, qu'une fille de dix-huit ans ait osé marcher sous les étendards de cette armée laborieuse et entreprenante, dont la discipline est si dure, qu'elle ne doit l'emporter sur ses ennemis qu'en les lassant par sa patience : mais je ne crains point d'assurer que c'est quelque chose encore de plus admirable, qu'elle tienne rang parmi les docteurs; et que Dieu unissant en elle, si je puis parler de la sorte, toute la force de son Saint-Esprit, elle ait été aussi éclairée pour annoncer la vérité, qu'elle a paru déterminée à mourir pour elle. Un tel prodige, Messieurs, n'est pas proposé en vain à l'Eglise; et nous en tirerons de grandes lumières pour la conduite de notre vie, si Dieu, fléchi par la sainte Vierge dont nous implorons le secours, daigne diriger nos pensées, et bénir nos intentions. Disons donc avant toutes choses, *Ave.*

Je n'ignore pas, chrétiens, que la science ne soit un présent du ciel, et qu'elle n'apporte au monde de grands avantages; je sais qu'elle est la lumière de l'entendement, la guide de la volonté, la nourrice de la vertu, l'âme de la vérité, la compagne de la sagesse, la mère des bons conseils; en un mot l'âme de l'esprit, et la maîtresse de la vie humaine Mais comme il est naturel à l'homme de corrompre les meilleures choses, cette science qui a mérité de si grands éloges, se gâte le plus souvent en nos mains par l'usage que nous en faisons. C'est elle qui s'est élevée contre la science de Dieu; c'est elle qui, promettant de nous éclaircir, nous aveugle plutôt par l'orgueil; c'est elle qui nous fait adorer nos propres pensées sous le nom auguste de la vérité; qui, sous prétexte de nourrir l'esprit, étouffe les bonnes affections, et enfin qui fait succéder à la recherche du bien véritable, une curiosité vague et infinie, source inépuisable d'erreurs et d'égarements très pernicieux.

Mais je n'aurois jamais fait, Messieurs, si je voulois raconter les maux que fait naître l'amour des sciences, et vous dire tous les périls dans lesquels il engage les enfants d'Adam, qu'un aveugle désir de savoir a rendus avec sa race justement maudite, le jouet de la vanité, aussi-bien que le théâtre de la misère. Un docteur inspiré de Dieu, et qui a puisé sa science dans l'oraison, en réduit tous les abus à trois chefs. Trois sortes d'hommes, dit saint Bernard (*in Cant. Serm.* XXXVI, *n.* 3, *tom.* I, *col.* 1400.), recherchent la science désordonnément. « Il y en a qui veulent savoir, » mais seulement pour savoir; et c'est une mau- » vaise curiosité : » *Quidam scire volunt, ut sciant; et turpis curiositas est.* « Il y en a » qui veulent savoir, mais qui se proposent pour » but de leurs grandes et vastes connoissances, » de se faire connoître eux-mêmes, et de se » rendre célèbres; et c'est une vanité dange- » reuse. » *Quidam scire volunt, ut sciantur ipsi; et turpis vanitas est.* « Enfin il y en a » qui veulent savoir; mais qui ne désirent avoir » de science que pour en faire trafic, et pour » amasser des richesses; et c'est une honteuse

[1] Quoique la légende de sainte Catherine qu'a suivie Bossuet dans ce discours, n'ait point d'authenticité, comme les critiques en conviennent, cela ne nuit en rien à la solidité des instructions que le prédicateur en a tirées. (*Edit. de Versailles.*)

» avarice : » *Quidam scire volunt, ut scientiam suam vendant; et turpis quæstus est.* Il y en a donc, comme vous voyez, à qui la science ne sert que d'un vain spectacle ; d'autres à qui elle sert pour la montre et pour l'appareil ; d'autres à qui elle ne sert que pour le trafic, si je puis parler de la sorte. Tous trois corrompent la science, tous trois sont corrompus par la science. La science étant regardée en ces trois manières, qu'est-ce autre chose, mes frères, « qu'une très mauvaise occupation qui travaille » les enfants des hommes, » comme parle l'Ecclésiaste? *Pessimam hanc occupationem dedit Deus filiis hominum, ut occuparentur in ea* (*Eccles.*, I. 13.)

Curieux, qui vous repaissez d'une spéculation stérile et oisive, sachez que cette vive lumière, qui vous charme dans la science, ne lui est pas donnée seulement pour réjouir votre vue, mais pour conduire vos pas, et régler vos volontés. Esprits vains, qui faites trophée de votre doctrine avec tant de pompe, pour attirer des louanges, sachez que ce talent glorieux ne vous a pas été confié pour vous faire valoir vous-mêmes, mais pour faire triompher la vérité. Ames lâches et intéressées, qui n'employez la science que pour gagner les biens de la terre, méditez sérieusement qu'un trésor si divin n'est pas fait pour cet indigne trafic ; et que s'il entre dans le commerce, c'est d'une manière plus haute, et pour une fin plus sublime, c'est-à-dire, pour négocier le salut des âmes. C'est ainsi que la glorieuse sainte Catherine, que nous honorons, a usé de ce don du ciel. Elle a contemplé au dedans la lumière de la science, non pour contenter son esprit, mais pour diriger ses affections ; elle l'a répandue au dehors au milieu des philosophes et des grands du monde, non pour établir sa réputation, mais pour faire triompher l'Evangile : enfin elle l'a fait profiter, et l'a mise dans le commerce, non pour acquérir des biens temporels, mais pour gagner des âmes à Jésus-Christ : c'est par où je me propose de vous faire entendre qu'elle possède la science des saints, et c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Je ne suis pas fort surpris que les sciences profanes soient considérées comme un divertissement de l'esprit : elles ont si peu de solidité, que l'on peut, sans grande injure, n'en faire qu'un jeu. Mais que l'on regarde Jésus-Christ comme un sujet de recherches curieuses, et que tant d'hommes se persuadent d'être bien savants dans les mystères de son royaume, quand ils ont trouvé dans son Evangile de quoi exercer leur esprit par des questions délicates, ou de quoi l'amuser par des méditations agréables; c'est ce qui ne se peut souffrir à des chrétiens. Parce que Jésus-Christ est une lumière, ils s'imaginent peut-être qu'il suffit de la contempler et de se réjouir à sa vue; mais ils devroient penser au contraire que cette lumière n'éclaire que ceux qui la suivent, et non simplement ceux qui la regardent. « Qui me suit, nous dit-il, et non qui me voit, ne marche point dans les ténèbres. » *Qui sequitur me, non ambulat in tenebris* (Joan., VIII. 12.). Par où il nous fait entendre que qui le voit sans le suivre, n'en marche pas moins dans la nuit et dans les ombres de la mort. Ainsi « celui qui se vante de le connoître, et » qui ne garde pas ses commandements, est un » menteur, dit saint Jean, et la vérité n'est pas » en lui : » *Qui dicit se nosse Deum, et mandata ejus non custodit, mendax est, et in hoc veritas non est* (Joan., II. 4.). Pourquoi ne connoît-il point Jésus-Christ? parce qu'il ne le connoît point tel qu'il est : je veux dire qu'il le connoît comme la vérité ; mais il ne le connoît pas comme la voie ; et Jésus-Christ, comme vous savez, est l'un et l'autre. « Je suis, dit-il, la » voie et la vérité : » *Ego sum via et veritas* (Joan., XIV. 6.) : vérité qui doit être méditée par une sérieuse contemplation ; mais voie où il faut entrer par de pieuses pratiques (*).

* Cela paroît par une belle distinction, que nous apprenons de l'Evangile. Il y a le temps de voir : alors l'esprit sera satisfait dans toutes ses curiosités raisonnables. « Nous » verrons face à face : » *Facie ad faciem.* Maintenant ce n'est pas le temps, « nous ne voyons qu'en énigme : » *Speculum in ænigmate* (1. *Cor.*, XIII. 12.). Ainsi il ne faut pas penser en cette vie à se repaître la curiosité et le désir de savoir : c'est pourquoi, « heureux ceux qui ont le cœur pur, » parce qu'ils verront Dieu : » *Beati mundo corde, quoniam Deum videbunt* (Matth., V. 8.). *Videbunt*, ils verront. Alors ce sera le temps de satisfaire l'esprit; maintenant c'est le temps de purifier le cœur. Aussi voyons-nous que le fils de Dieu nous a donné des lumières, non autant qu'il en faut pour nous satisfaire, mais autant qu'il en faut pour nous conduire. Quand au milieu de la nuit on présente une lampe à un homme, ce n'est pas pour réjouir sa vue par la beauté de la lumière : le jour est destiné pour cela. Alors on voit le soleil qui anime toutes les couleurs, et qui réjouit par une lumière vive et éclatante toute la face de la nature. Cette petite lumière qu'on vous met en attendant devant les yeux, n'est destinée que pour vous conduire. Ainsi en a-t-on fait aux hommes, et ce n'est pas moi qui le dis, c'est l'Ecriture elle-même qui compare la saine doctrine « à une lampe allumée pendant » la nuit : » *Quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco* (2. Pet., I. 19.). Voici le temps de l'obscurité : ténèbres de toutes parts. Cependant, de peur que nous ne nous heurtions, « Dieu allume devant nos yeux un petit luminaire : » *Luminare minus, ut præesset nocti* (*Genes.*, I. 16.). Il y a le grand luminaire qui préside au jour; c'est la lumière

C'est donc une maxime infaillible, que la science du christianisme tend à la pratique et à l'action, et qu'elle n'illumine que pour échauffer la connoissance, que pour exciter les affections. Mais nous l'entendrons beaucoup mieux, si nous réduisons les choses au premier principe et à la source de cette science. Cette source, ce premier principe de la science des saints, c'est la foi, de laquelle il nous importe aujourd'hui de bien entendre la nature, afin de connoître aussi son usage et celui de toutes les connoissances qui en dépendent.

Pour cela nous remarquerons que toute la vie chrétienne nous étant représentée dans les Ecritures comme un édifice spirituel, ces mêmes Ecritures nous disent aussi que la foi en est le fondement. Saint Pierre ne paroît dans l'Evangile comme le fondement de l'Eglise, qu'à cause qu'en reconnoissant Jésus-Christ, il a posé la première pierre, et établi le fondement de la foi. L'Apôtre enseigne aux Colossiens, que « nous sommes fon- » dés sur la foi, et que c'est la fermeté de ce » fondement qui nous rend immobiles et inébran- » lables dans l'espérance de l'Evangile : » *In fide fundati, et stabiles, et immobiles a spe Evangelii* (*Colos.*, I. 23.). Et ensuite le même saint Paul définit la foi, « l'appui et le fondement des » choses qu'il faut espérer (*Heb.*, XI. 1.). » C'est pourquoi le saint concile de Trente, suivant les traces de cette doctrine, nous décrit aussi la foi en ces termes : *Humanæ salutis initium, fundamentum et radix totius justificationis* (*sess.*, VI, *cap.* 8.) : « Le commencement du » salut de l'homme, la racine et le fondement de » toute la justice chrétienne. »

Cette qualité de fondement, attribuée à la foi par le Saint-Esprit, met, ce me semble, dans un grand jour la vérité que j'annonce ; et il est maintenant bien aisé d'entendre que la foi n'est pas destinée pour attirer des regards curieux, mais pour fonder une conduite constante et réglée. Car qui ne sait, chrétiens, qu'on ne cherche pas la curiosité dans le fondement que l'on cache en terre, mais la solidité et la consistance. Ainsi la foi chrétienne n'est pas un spectacle pour les yeux, mais un appui pour les mœurs. Ce fondement est mis dans l'obscurité, mais ce fondement est établi avec certitude. Telle est la nature de la foi, laquelle, comme vous voyez, ne pouvant avoir l'évidence qui satisfait la curiosité, mais seulement la fermeté et la certitude capable de soutenir la conduite, il est aisé de comprendre qu'elle déploie toute sa vertu à nous appliquer à l'action, et non à nous arrêter à la connoissance.

Sainte Catherine, Messieurs, surmontant par la grandeur de son génie la foiblesse ordinaire de son sexe, avoit appris, dès sa tendre enfance, toutes les sciences curieuses qui peuvent ou égayer, ou polir, ou enfin illuminer un esprit bien fait. Mais le maître qui l'enseignoit au dedans, avoit rempli son esprit de connoissances bien plus pénétrantes. Aussi le chaste amour qu'elle avoit pour elles, l'avoit tellement touchée, que, méprisant tout le reste, elle rappeloit de toutes parts ses autres pensées pour les réduire à la foi, pour les appuyer sur ce fondement, pour ensuite les appliquer de toute sa force aux saintes et bienheureuses pratiques de la piété chrétienne.

Si je ne me trompe, Messieurs, souvent elle méditoit ce raisonnement, et je ne me trompe pas ; car quiconque est rempli de l'esprit de Dieu, s'il ne le fait pas dans la même forme que j'ai dessein de le proposer, il ne laisse pas toutefois d'être persuadé de son efficace. Voici donc le raisonnement de la sainte que nous honorons, ou plutôt le raisonnement du vrai chrétien, que chacun de nous doit faire en soi-même : J'ai cru à la parole

de gloire que nous verrons. Il en faut maintenant un moindre pour présider à la nuit ; c'est la doctrine de l'Evangile au milieu des ténèbres qui nous environnent. « Un » petit rayon de clarté nous trace un sentier étroit par où » nous pouvons marcher sûrement, jusqu'à ce que le jour » arrive, et que le soleil se lève en nos cœurs : » *Lucerna in caliginoso loco, donec dies illucescat, et lucifer oriatur in cordibus nostris.* Ne vous arrêtez pas à cette lumière, seulement pour la contempler. Si vous voulez jouir pleinement du spectacle de la lumière, attendez le jour ; cependant marchez et avancez à la faveur de cette lumière, qui vous est donnée pour vous conduire : *Inspice et fac secundùm exemplar quod tibi in monte monstratum est* (*Exod.*, XXV. 40.). Le flambeau allumé devant vous, a de la lumière ; mais il a encore plus d'ardeur. Jésus-Christ dit de saint Jean, qui a commencé à faire briller la lumière de l'Evangile et la science du salut (LUC., I. 77.), ces paroles importantes : *Ille erat lucerna ardens et lucens ; et voluistis ad horam exultare in luce ejus* (JOAN., V. 35.). Voilà nos curieux qui veulent se réjouir à la lumière. Pourquoi divisent-ils le flambeau, en admirant son éclat, et méprisant son ardeur ? il falloit joindre l'un à l'autre, et se laisser plutôt embraser : car, encore que ce flambeau ait de la lumière, il a beaucoup plus d'ardeur. La lumière est comme cachée : *Thesauri scientiæ absconditi* (*Coloss.*, II. 3.) ; l'ardeur de la charité s'y découvre de toutes parts : *Apparuit humanitas et benignitas* (TIT., III. 4.). Jésus-Christ nous montre quelque étincelle de la lumière de vérité à travers des nuages et des paraboles : il n'y a que la charité qui est étalée à découvert. Pour la première, quelques paroles ; pour la seconde, tout son sang. Pourquoi, sinon pour nous faire entendre qu'il veut luire, mais qu'il veut encore plus échauffer et embraser les cœurs par son saint amour ?

Bossuet a supprimé ce morceau, en revoyant son discours. Nous l'avons laissé en note, parce qu'il y renvoie dans le Panégyrique de saint François de Sales, comme on l'a remarqué ci-dessus. (*Edit. de Versailles.*)

du Fils de Dieu; j'ai reçu la doctrine de son Evangile; j'ai posé par ce moyen un bon fondement, fondement assuré et inébranlable, contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront pas : c'est le fondement de la foi, capable de soutenir immuablement la conduite de la vie présente, et l'espérance de la vie future. Mais qui dit fondement, dit le commencement de quelque édifice; et qui dit fondement, dit le soutien de quelque chose. Que si la foi n'est encore qu'un commencement, il faut donc achever l'ouvrage; et si la foi doit être un soutien, c'est une nécessité de bâtir dessus. Notre sainte voit si clairement dans une lumière céleste cette conséquence importante, qu'elle n'a point de repos jusqu'à ce qu'elle ait bâti sur la foi, et réduit sa connoissance en pratique. Mais un commencement aussi beau qu'est celui de la foi en Notre-Seigneur, demande, pour y répondre, un bâtiment magnifique; et un soutien aussi ferme, aussi solide, attend quelque structure hardie, et quelque miracle d'architecture, si je puis parler de la sorte. Remplie de cette pensée, elle ne médite plus rien qui soit ordinaire; elle n'a plus dans l'esprit que des choses qui surpassent toute la nature; le martyre, la virginité : celui-là capable de nous faire vaincre toute la fureur des démons, de nous élever au-dessus de la violence des hommes; celle-ci donnée pour nous égaler à la pureté des esprits célestes.

Et plût à Dieu, chrétiens, que nous eussions aujourd'hui compris, à l'exemple de cette sainte, que quelque grande que soit la foi, quelque lumineuse que soit la science qui est appuyée sur ces principes, tout cela n'est encore qu'un commencement de l'œuvre qui se prépare. Peut-être que nous rougirions de nous arrêter dès le premier pas, et que nous craindrions de nous attirer ce reproche de l'Evangile : *Hic homo cœpit ædificare* (Luc., xiv. 30.); voilà cet homme inconsidéré, ce fou, cet insensé, qui fait un grand amas de matériaux, et qui ayant posé tous les fondements d'un édifice superbe et royal, tout d'un coup a quitté l'ouvrage, et laissé tous ses desseins imparfaits. Quelle légèreté ou quelle imprudence!

Mais pensons à nous, chrétiens : c'est nous-mêmes qui sommes cet homme insensé. Nous avons commencé un grand bâtiment, nous avons déjà établi la foi qui en est le fondement immuable, qui rend présentes les choses qu'on espère : *Sperandarum substantia rerum*, dit l'Apôtre (*Hebr.*, xi. 1.). Pour poser ce fondement de la foi, quel effort a-t-il fallu faire? Le fonds destiné pour le bâtiment étoit plus mouvant que le sable : car est-il rien de moins fixe que l'esprit humain, toujours variable en ses pensées, vague en ses désirs, chancelant dans ses résolutions? Il a fallu l'affermir : que de miracles, que de souffrances, que de prophéties, que d'enseignements, que d'inspirations, que de grâces ont été nécessaires pour servir d'appui! Il y avoit d'un côté des hauteurs superbes qui s'élevoient contre Dieu, l'opiniâtreté et la présomption; il a fallu les abattre et les aplanir : de l'autre, des précipices affreux, l'erreur, l'ignorance, l'irrésolution qui menaçoient de ruine; il a fallu les combler. Enfin que n'a-t-il pas fallu entreprendre, pour poser ce fondement de la foi? et après de si grands efforts et tant de préparatifs extraordinaires, on abandonne toute l'entreprise, et on met des fondements sur lesquels on ne bâtit rien; peut-on voir une pareille folie? Insensés, ne voyons-nous pas que ce fondement attend l'édifice, que ce commencement de la foi demande sa perfection par la bonne vie, et que ces murailles à demi-élevées, qui se ruinent parce qu'on néglige de les achever, rendent hautement témoignage contre notre folle et téméraire conduite? *Hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare.*

Mais poussons encore plus loin, et par le même principe, disons, insistons toujours : Quelles choses devons-nous bâtir sur ce fondement de la foi? Quelles autres choses? Messieurs, il est bien aisé de l'entendre : des choses proportionnées au fondement même, des œuvres dignes de la foi que nous professons. Car un architecte avisé, qui conduit son entreprise avec art, proportionne de telle sorte le fondement avec l'édifice, qu'on mesure et qu'on découvre déjà l'étendue, l'ordre, les hauteurs de tout le palais, en voyant la profondeur, les alignements, la solidité des fondations. Ne doutez pas qu'il n'en soit de même, Messieurs, de l'édifice dont nous parlons, qui est la vie chrétienne et spirituelle. Que cet édifice est bien entendu! Que l'architecte est habile, qui en a posé le fondement! Mais de peur que vous en doutiez, écoutez l'apôtre saint Paul : « J'ai, dit-» il, établi le fondement, ainsi qu'un sage archi-» tecte : » *Ut sapiens architectus fundamentum posui* (1. *Cor.*, iii. 10.). Mais peut-être s'est-il trompé. A Dieu ne plaise, Messieurs; car il n'agit pas, dit-il, de lui-même : « il agit selon la grâce » qui lui est donnée; » il bâtit suivant les lumières qu'il a reçues : *Secundùm gratiam quæ data est mihi.* Il a donc gardé toutes les mesures; et il ne pouvoit se tromper, parce qu'il ne faisoit que suivre le plan qui lui avoit été envoyé d'en-

haut : *Secundùm gratiam quæ data est mihi.* Que s'il a conduit toute l'entreprise suivant les instructions et les règles d'une architecture céleste, qui doute qu'il n'ait gardé toutes les mesures; et ainsi que le bâtiment et l'ordre de l'édifice ne doivent répondre au fondement qu'a posé ce sage entrepreneur?

C'est pour cela, chrétiens, qu'il n'y a rien de plus grand, ni de plus magnifique que cet édifice, parce qu'il n'y a rien de plus précieux, ni de plus solide que ce fondement. Car dites-nous, ô grand Paul, quel fondement avez-vous posé? N'entendez-vous pas sa réponse? « On ne peut » point, dit-il, poser d'autre fondement, sinon » celui que j'ai mis, qui est Jésus-Christ? » *Fundamentum aliud nemo potest ponere præter id quod positum est, quod est Christus Jesus* (1. *Cor.*, III. 11.). O le merveilleux fondement, qui est établi en nous par la foi! et que saint Paul a raison de nous avertir de prendre garde avec soin à ce que nous aurons à bâtir dessus! *Unusquisque videat quomodo superædificet* (*Ibid.*, 10.). Certainement, chrétiens, sur un fondement si divin, il ne faut rien élever qui ne soit auguste : si bien que toute la science des saints consiste à connoître ce fondement, et toute la pratique de la sainteté à savoir ériger dessus des choses qui lui conviennent, des œuvres qui sentent son esprit, des mœurs tirées sur ses exemples, une vie toute formée sur ses préceptes, sur sa doctrine.

Ainsi sainte Catherine ayant établi ce fondement, plus elle en connoissoit la dignité par la science des saints, plus elle s'étudioit à bâtir dessus un édifice proportionné; et il est aisé de l'entendre. Un Dieu s'est humilié et anéanti; voilà, Messieurs, le fondement. Qu'est-ce que notre sainte a bâti dessus? Un mépris de son rang et de sa noblesse, pour se couvrir toute entière des opprobres de Jésus-Christ, et de la glorieuse infamie de son Evangile. Un Dieu est né d'une Vierge : voilà le fondement du christianisme; et Catherine érige dessus, quoi? l'amour immortel et incorruptible de la pureté virginale. Un Dieu a comparu, dit le saint Apôtre (1. Tim., VI. 13.), devant le tribunal de Ponce-Pilate, pour y rendre un témoignage fidèle : voilà le fondement de la foi; et je vois sainte Catherine, qui, pour bâtir sur ce fondement, marche au trône des empereurs, pour y rendre un témoignage semblable, et y soutient invinciblement la vérité de l'Evangile. Si Jésus est étendu sur la croix, Catherine se présente aussi pour être étendue sur une roue : si Jésus donne tout son sang, Catherine lui rend tout le sien; et enfin, en toute manière, il n'y a rien de plus convenable que ce fondement et cet édifice.

Chrétiens, il est véritable : le même fondement est posé en nous par la grâce du saint baptême, et par la profession du christianisme. Mais que l'édifice est différent, que le reste de la structure est dissemblable! Est-ce vous, ô divin Jésus, qui êtes le fondement de notre foi? Pourquoi donc ce mélange indigne de nos désirs criminels avec ce divin fondement? O foi et science des chrétiens! O vie et pratique des chrétiens! Est-il rien de plus opposé, ni de plus discordant que vous êtes? Voyez la bizarrerie. Un fondement d'or et de pierres précieuses : un bâtiment de bois et de paille. Je parle avec l'Apôtre (1. *Cor.*, III. 12.), qui nous représente par là les péchés, matière vraiment combustible, et propre à exciter et entretenir le feu de la vengeance divine. O foi, que vous êtes pure! O vie, que vous êtes corrompue! Quels yeux ne seroient pas choqués d'une si haute inégalité, si on la regardoit avec attention? et faut-il autre chose que la sainteté de ce fondement, pour convaincre l'extravagance criminelle de ceux qui ont élevé cet édifice?

Eveillons-nous donc, chrétiens; et que ce mélange prodigieux de Jésus-Christ et du monde, commençant à offenser notre vue, nous presse à nous accorder avec nos propres connoissances. Car comment nous pouvons-nous supporter nous-mêmes, en croyant de si grands mystères, et les déshonorant tout ensemble par un mépris si outrageux? « Ne porterons-nous donc le nom de » chrétiens, que pour déshonorer Jésus-Christ? » *Dicuntur christiani ad contumeliam Christi* (Salvian., *de Gubern. Dei, lib.* VIII, *n.* 2.). Quelle crainte vous peut empêcher de bâtir sur ces fondements? Ce qu'on vous prêche est grand, je le sais : se haïr soi-même, dompter ses passions, se contraindre, se mortifier, vaincre ses plaisirs, mépriser non-seulement ses biens, mais sa vie pour la gloire de Jésus-Christ; j'avoue que l'entreprise est hardie : mais voyez aussi, chrétiens, combien ce fondement est inébranlable. Quoi! vous n'appuyez dessus qu'en tremblant, comme s'il étoit douteux et mal affermi : vous marchez dessus d'un pas incertain, vous n'osez y mettre qu'un pied, et tenez l'autre posé sur la terre, comme si elle étoit plus ferme. Et pourquoi chancelez-vous si long-temps entre Jésus-Christ et le monde? Que vous sert de connoître les vérités saintes, si vous n'allez point après la lumière qu'elles allument devant vos yeux?

O Jésus, ô divin Jésus, nous allons changer

aujourd'hui par votre grâce une conduite si déréglée ; nous ne voulons plus de lumières que pour les réduire en pratique. Nous ne désirons de croître en science, que pour nous affermir dans la piété : nous ferons céder au désir de faire, la curiosité de connoître; et nous fortifierons notre volonté par la modération de notre esprit. Ainsi ayant appris saintement à profiter au dedans de notre science, nous pourrons la produire ensuite dans le même esprit que notre sainte, pour glorifier la vérité par un témoignage fidèle : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

La vérité est un bien commun : quiconque la possède, la doit à ses frères, selon les occasions que Dieu lui présente : et « quiconque se veut » rendre propre ce bien public de la nature » raisonnable, mérite bien de le perdre, et d'être » réduit, dit saint Augustin, à ce qui est véritable- » ment le propre de l'esprit de l'homme, c'est-à- » dire, le mensonge et l'erreur : « *Quisquis suum vult esse quod omnium est, à communi propellitur ad sua, id est, à veritate ad mendacium* (*Confess.*, *lib.* XII, *cap.* XXV, *tom.* I, *col.* 221.).

Par ce principe, Messieurs, celui que Dieu a honoré du don de science est obligé d'éclairer les autres. Mais comme en faisant connoître la vérité, il se fait paroître lui-même, et que ceux qui sont instruits par son entremise, lui rendent ordinairement des louanges, comme une juste reconnoissance d'un si grand bienfait; il est à craindre qu'il ne se corrompe par les marques de la faveur publique, et qu'il ne perde sa récompense par un désir empressé de la recevoir.

Que si les têtes les plus fortes sont souvent émues d'un encens si délicat et si pénétrant, combien plus celle d'une jeune fille, en qui l'opinion de science est d'autant plus applaudie, qu'elle est plus extraordinaire en son sexe? C'est ici le miracle de la main de Dieu dans la sainte que nous honorons; et quoique ce soit un grand prodige de voir Catherine savante, c'est encore quelque chose de plus surprenant de voir Catherine modeste, et ne se servir de cette science que pour faire régner Jésus-Christ.

Les dames modestes et chrétiennes voudront bien entendre en ce lieu les vérités de leur sexe. Leur plus grand malheur, chrétiens, c'est qu'ordinairement le désir de plaire est leur passion dominante ; et comme pour le malheur des hommes, elles n'y réussissent que trop facilement, il ne faut pas s'étonner si leur vanité est souvent extrême, étant nourrie et fortifiée par une complaisance presque universelle. Qui ne voit avec quelle pompe elles étalent cette beauté qui ne fait que colorer la superficie? Que si elles se sentent dans l'esprit quelques avantages plus considérables, combien les voit-on empressées à les faire éclater dans leurs entretiens? et quel paroît leur triomphe, lorsqu'elles s'imaginent charmer tout le monde? C'est la raison principale pour laquelle, si je ne me trompe, on les exclut des sciences; parce que quand elles pourroient les acquérir, elles auroient trop de peine à les porter : de sorte que si on leur défend cette application, ce n'est pas tant, à mon avis, dans la crainte d'engager leur esprit à une entreprise trop haute, que dans celle d'exposer leur humilité à une épreuve trop dangereuse.

Pour guérir en elles cette maladie, l'Eglise leur propose sainte Catherine au milieu d'une assemblée de philosophes, également victorieuse de leurs flatteries et de leurs vaines subtilités, et se démêlant d'une même force des piéges qu'ils tendent à son esprit, et des embûches qu'ils dressent à sa modestie : *A laqueo linguæ iniquæ, et a labiis operantium mendacium* (*Eccli.*, LI. 3.). C'est qu'elle sait, chrétiens, que ce beau talent de science ne lui a pas été confié pour en tirer avantage; et lors même que Dieu nous le donne, qu'il n'est pas à nous, pour deux raisons. Premièrement il n'est pas à nous, non plus que les autres dons de la grâce, parce qu'il nous est élargi d'en haut. Mais outre cette raison générale, qui est que ce don ne vient pas en nous de nous-mêmes, il a ceci de particulier, qu'il ne nous est pas donné pour nous-mêmes. Car la théologie n'ignore pas, et je le dirai en passant, que la science n'est pas de ces grâces qui nous rendent plus agréables à la divine Majesté ; mais de cette autre espèce de grâces qui sont communiquées pour le bien des autres, tel qu'est, comme chacun sait, le don des miracles. Comme donc nous ne sommes pas plus saints ni plus justes pour être éclairés par la science, je ne crains point de vous dire que ce n'est pas un avantage particulier : car c'est une espèce de trésor public, auquel ceux qui le possèdent peuvent bien prendre leur part pour leur instruction, comme les autres enfants de l'Eglise; mais dont ils ne peuvent se donner la gloire, non plus que s'attribuer la propriété, sans une espèce de vol sacrilége. Car si l'on nous défend de nous glorifier de ce qui nous est donné pour nous-mêmes, combien moins le devons-nous faire de ce qui nous est donné pour les autres, pour toute l'Eglise.

Ainsi la science chrétienne ne se doit jamais produire au dehors, pour se faire admirer elle-même. Elle a un plus digne office, dont elle se doit tenir assez glorieuse, c'est de faire paroître Jésus-Christ; et la raison en est évidente. Quand on présente au miroir quelque beau visage, dites-le-moi, chrétiens, n'est-ce pas pour faire paroître, non la glace, mais le visage? et tout l'honneur du miroir, si je puis parler de la sorte, n'est que dans une fidèle représentation. La science du christianisme, qu'est-ce autre chose qu'un miroir fidèle et céleste, dans lequel Jésus-Christ se représente? Quand Jésus-Christ donne à ses fidèles la science de ses vérités, que fait-il autre chose en eux, sinon de poser dans leur esprit un miroir céleste de ses propres perfections? Ne vous persuadez pas, ô vous qui êtes ornés de cette science, que vous deviez la faire paroître avec soin, mais seulement Jésus-Christ, dont elle montre au naturel les perfections. C'est pourquoi, dit le saint Apôtre, nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais Jésus-Christ Notre-Seigneur : nous ne montrons le miroir, que pour faire voir le visage; nous ne produisons la science, que pour faire connoître Jésus-Christ. Il est vrai qu'il a plu à Dieu de répandre sur nous ses lumières : « le même Dieu qui a com-» mandé que la lumière sortît des ténèbres, a fait » luire sa clarté dans nos cœurs : » *Qui dixit de tenebris lumen splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris* (2. *Cor.*, IV. 6.). Mais ce n'est pas pour nous donner un vain éclat, à nous qui n'étions que ténèbres; c'est qu'il a voulu imprimer dans la science qu'il nous a donnée, comme dans une glace unie, l'image de son Fils notre Sauveur, afin que tout le monde admirât sa face, et fût ravi de ses beautés immortelles : *Ipse illuxit in cordibus nostris, ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Christi Jesu.*

Catherine, voyant reluire en son âme l'image de la vérité dans celle de Jésus-Christ, la trouve si belle et si accomplie, qu'elle veut l'exposer dans le plus grand jour : elle n'emploie sa science que pour faire connoître la vérité; mais afin qu'elle paroisse comme triomphante, elle met à ses pieds la philosophie, qui est son ennemie capitale. Pour confondre la philosophie, elle s'étoit instruite de tous ses détours; et afin d'assurer le triomphe de la vérité sur cette rivale, elle fait deux choses admirables : elle la désarme et la dépouille. Elle la désarme, comment? Elle détruit les erreurs qu'elle a établies; c'est ainsi qu'elle la désarme. Elle la dépouille, en quelle manière? Elle lui ôte les vérités qu'elle a usurpées; c'est ainsi qu'elle la dépouille. Voici, Messieurs, un beau combat, et qui mérite vos attentions.

Encore que les philosophes soient les protecteurs de l'erreur, toutefois ils ont découvert quelques rayons de la vérité. « Quelquefois, dit Ter-» tullien, ils ont frappé à sa porte : » *Veritatis fores pulsant* (*de Testimonio anim. n.* 1.). S'ils ne sont pas entrés dans son sanctuaire, s'ils n'ont pas eu le bonheur de la voir et de l'adorer dans son temple, ils se sont quelquefois présentés à ses portiques, et lui ont rendu de loin quelque hommage. Soit que dans ce grand débris des connoissances humaines, Dieu en ait voulu conserver quelque petit reste, comme des vestiges de notre première institution; soit, comme dit Tertullien, que « cette longue et terrible tempête » d'opinions et d'erreurs les ait quelquefois jetés » au port par aventure, et par un heureux éga-» rement : » *Nonnunquam et in procellâ, confusis vestigiis cœli et freti, aliquis portus offenditur, prospero errore* (*de Animâ, n.* 2.); soit que la Providence divine ait voulu faire éclater sur eux quelque rayon de lumière pour la conviction de leurs erreurs : il est assuré, chrétiens, qu'au milieu de tant de ténèbres, ils ont entrevu quelque jour, et reconnu confusément quelques vérités. Mais le grand Paul leur reproche qu'ils les ont injustement détenues captives (*Rom.*, I. 18.); et en voici la raison. C'est qu'ils voyoient le principe, et ils ne vouloient pas ouvrir les yeux pour en reconnoître les conséquences nécessaires. Par exemple, l'ordre visible du monde leur découvroit manifestement les invisibles perfections de son Créateur; et quoique la suite de cette doctrine fût de lui rendre l'hommage qu'une telle Majesté exige de nous, ils refusoient de servir celui qu'ils reconnoissoient pour leur souverain. Ainsi la vérité gémissoit captive sous une telle contrainte, et souffroit violence en eux, parce qu'elle n'agissoit pas dans toute sa force : de sorte qu'il la falloit délivrer du pouvoir de ces violents usurpateurs, et la remettre, comme une vierge honnête et pudique, entre les mains du christianisme, qui seul la conserve dans sa pureté.

C'est ce que fait aujourd'hui sainte Catherine : elle fait paroître Jésus-Christ avec tant d'éclat, que les erreurs que soutenoit la philosophie sont dissipées par sa présence; et les vérités qu'elle avoit enlevées violemment, viennent se rendre à lui comme à leur maître, ou plutôt se réunir en lui comme dans leur centre : ainsi la philosophie

est forcée de rendre les armes. Mais quoiqu'elle soit vaincue et persuadée, elle a peine à déposer son premier orgueil, et elle paroît encore étonnée d'être devenue chrétienne. Mais enfin les raisonnements de Catherine l'amènent captive au pied de la croix : elle ne rougit plus de ses fers ; au contraire elle s'en trouve honorée, et il semble qu'elle prend plaisir de céder à une sagesse plus haute.

Apprenons d'un si saint exemple à rendre témoignage à la vérité, à la faire triompher du monde, à faire servir toutes nos lumières à un si juste devoir qu'elle nous impose. O sainte vérité, je vous dois trois sortes de témoignages : je vous dois le témoignage de ma parole ; je vous dois le témoignage de ma vie ; je vous dois le témoignage de mon sang. Je vous dois le témoignage de ma parole : ô vérité, vous étiez cachée dans le sein du Père éternel, et vous avez daigné, par miséricorde, vous manifester à nos yeux. Pour honorer cette charitable manifestation, je vous dois manifester au dehors par le témoignage de ma parole. Périssent tous mes discours, disoit le prophète (*Ps.* CXXXVI. 6.), et que ma langue soit éternellement attachée à mon palais, si je t'oublie jamais, ô vérité, et si je ne te rends témoignage.

Mais, chrétiens, il ne suffit pas de lui donner celui de la voix, qui n'est qu'un son inutile ; et notre zèle est trop languissant, s'il ne consacre que des paroles à la vérité, qui ne peut être assez honorée que par des effets dignes d'elle. Car sa solidité immuable n'est pas suffisamment reconnue par nos discours, qui ne sont que des ombres de nos pensées ; et il faut qu'elle soit gravée en nos mœurs par des marques effectives de notre affection. Ne donner que la parole à la vérité, c'est donner l'ombre pour le corps, et une image imparfaite pour l'original. Il faut honorer la vérité par la vérité, en la faisant paroître en nous-mêmes par des effets dignes d'elle.

Mais outre le témoignage des œuvres, nous devons encore à la vérité le témoignage du sang. Car la vérité c'est Dieu même : il lui faut un sacrifice complet, pour lui rendre tout le culte qui lui est dû, et pour honorer dignement l'éternelle consistance de sa vérité. Nous devons nous préparer tous les jours à nous détruire pour elle, si jamais elle exige de nous ce service. Ainsi a fait Catherine, qui, étant remplie si abondamment de la science des saints, pour en rendre ses actions de grâce à la vérité, l'a glorifiée devant tout le monde par le témoignage de sa parole, qu'elle a soutenu par celui de sa vie, et enfin scellé et confirmé par celui de son sang ; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner si une science, si bien employée au service de la vérité, a fait un si grand profit dans ce commerce spirituel, et a gagné tant d'âmes à Jésus-Christ : c'est ce qui me reste à vous expliquer dans la troisième partie.

TROISIÈME POINT.

C'est un indigne spectacle, que de voir les dons de l'esprit servir aux intérêts temporels. Je ne vois rien de plus servile que ces âmes basses, qui regrettent toutes leurs veilles, qui murmurent contre leur science, et l'appellent stérile et infructueuse, quand elle ne fait pas leur fortune. Mais que les sciences humaines s'oublient de leur dignité, jusqu'à n'avoir plus d'usage que dans le commerce ; ce n'est pas à moi, chrétien, de le déplorer dans cette chaire. Faut-il, sainte fille du ciel, source des conseils désintéressés, auguste science du christianisme, faut-il que je vous voie en nos jours si indignement ravilie, que de vous rendre esclave de l'avarice ? Un tel opprobre, Messieurs, que font à Jésus-Christ et à l'Evangile les ouvriers mercenaires, mérite bien, ce me semble, que nous établissions ici des maximes fortes, pour épurer les intentions ; et la science de notre sainte, consacrée uniquement au salut des âmes, nous en donnera l'ouverture.

Vous croirez aisément, Messieurs, que les lumières de son esprit et la vaste étendue de ses connoissances, soutenue de l'éclat d'une jeunesse florissante et de l'appui d'une race illustre dont elle étoit l'ornement, lui donnoient de grands avantages pour s'établir dans le monde. En effet, ses historiens nous apprennent que l'empereur et toute sa Cour l'avoient regardée comme la merveille de son siècle. Mais elle n'a garde de rabaisser les lumières de l'Esprit de Dieu, jusqu'à les faire servir à la fortune, surtout dans une Cour infidèle ; elle fait valoir ce talent dans un commerce plus haut ; elle l'emploie à négocier le salut des âmes.

Et en effet, chrétiens, ce glorieux talent de science est destiné sans doute pour quelque commerce. Jésus-Christ en le confiant à ses serviteurs, « Négociez, leur a-t-il dit, jusqu'à ce que je » vienne : » *Negotiamini, donec venio* (LUC., XIX. 13.). Mais c'est un commerce divin, où le monde ne peut avoir part, et deux raisons invincibles nous le persuadent. La première se tire de la dignité de ce céleste dépôt ; la seconde, de celui qui nous l'a commis, et qui s'en est toujours réservé le fonds. Mettons ces deux raisons dans un plus grand jour ; et premièrement, chrétiens, pour apprendre à n'avilir pas le talent de la

science chrétienne, considérons sa valeur et sa dignité.

La matière dont est composée cette céleste monnoie, c'est l'Evangile et tous ses mystères. Mais quelle image admirable y vois-je empreinte? *Cujus est imago hæc* (MATTH., XXII. 20.)? Je l'ai déjà dit, chrétiens, l'image qui est imprimée sur notre science, c'est l'image de Jésus-Christ, roi des rois. O que la marque d'un si grand prince rehausse le prix de ce talent; et que sa valeur est inestimable!

Que faites-vous, âmes mercenaires, lorsque vous n'avez autre but que d'en trafiquer avec le monde, pour acquérir des biens temporels? Le commerce se fait par échange; l'échange est fondé sur l'égalité : quelle égalité trouvez-vous entre la science de Dieu, qui comprend en elle-même les trésors célestes, et ces malheureux avantages dont la fortune dispose?

Le premier homme, Messieurs, qui a osé mettre de l'égalité entre des choses aussi dissemblables que l'argent et les dons de Dieu, c'est cet infâme Simon le Magicien, qui a mérité pour ce crime la malédiction des apôtres, et ensuite est devenu l'exécration de tous les siècles suivants. Mais je ne crains point d'assurer que ceux qui ne s'étudient à la science ecclésiastique que pour entrer dans les bénéfices ou pour ménager par quelque autre voie leurs intérêts temporels, marchent sur les pas de ce magicien, et attirent sur eux, comme un coup de foudre, cette imprécation apostolique : *Pecunia tecum sit in perditionem* (*Act.*, VIII. 20.) : « Que ton ar- » gent, malheureux, soit avec toi en perdition. »

Dirai-je ici ce que je pense? Ils s'accordent avec Simon, en égalant les choses divines aux biens périssables : mais il y a cette différence honteuse pour ceux dont je parle, que dans le marché de Simon, l'argent est le prix qu'il offre, la grâce du Saint-Esprit le bien qu'il veut acquérir; et que ceux-ci renversent l'ordre du contrat, pour le rendre plus profane et plus mercenaire. Ils prodiguent et prostituent le présent du ciel, pour avoir les biens de la terre. Simon donnoit son argent pour le don de Dieu; et ceux-ci dispensent le don de Dieu pour mériter de l'argent. Quelle indignité! Si bien qu'au lieu que saint Pierre reproche à Simon, « qu'il » avoit voulu acquérir le don de Dieu par ar- » gent : » *Donum Dei existimasti pecuniâ possideri* (*Ibid.*); nous pouvons dire de ceux-ci, qu'ils veulent acquérir de l'argent par le don de Dieu : en quoi ils seroient sans comparaison plus lâches et plus criminels que Simon, n'étoit qu'il a joint l'un et l'autre crime, et que les Pères ont sagement remarqué (S. AUGUST. *in Psal.* CXXX, *n.* 5, *tom.* IV, *col.* 1463.), que sans doute il ne vouloit acheter que dans le dessein de vendre.

Certainement, chrétiens, ceux qui profanent ainsi la science du christianisme n'en connoissent pas le mérite; autrement ils rougiroient de la ravilir par un usage si bas : aussi voyons-nous ordinairement que ces ouvriers mercenaires altèrent et falsifient par un mélange étranger cette divine monnoie. Ils ne débitent point ces maximes pures qui enseignent à mépriser, et non à ménager les biens de la terre. La science qu'ils étudient n'est pas la science de Dieu, victorieuse du siècle et de ses convoitises; mais une science flatteuse et accommodante, propre aux négoces du monde, et non au sacré commerce du ciel : *Et in avaritiâ fictis verbis de vobis negotiabuntur* (2. PETR., II. 3.) : « L'avarice les portera à vous séduire » par des paroles artificieuses, pour faire de vous » une espèce de trafic. »

Que si nous méditons saintement la pure science du christianisme, mettons-la aussi à son droit usage, faisons notre gain du salut des âmes; prenons un noble intérêt, et tâchons de profiter dans un commerce si honorable. Imitons sainte Catherine qui fait valoir de telle sorte ce divin talent, que les courtisans et les philosophes, ses amis et ses ennemis, enfin tous ceux qui l'approchent, et même l'impératrice, sont poussés d'un désir ardent de se donner à Jésus-Christ.

C'est ainsi qu'il falloit user de cet admirable trésor, qui avoit été commis à sa foi. Car pour venir, chrétiens, à la seconde raison que j'ai promis de vous proposer, et avec laquelle je m'en vais conclure, la science du christianisme est un bien qui n'est pas à nous. Jésus-Christ, en le mettant en nos mains, s'en est réservé le fonds : nous l'avons de lui par emprunt, ou plutôt il nous l'a confié, ainsi qu'un dépôt duquel nous devons un jour lui rendre raison : *Negotiamini, dum venio :* « Négociez, je vous » le permets; » mais sachez que je viendrai vous demander compte de toute votre administration, et de l'emploi que vous aurez fait de mon bien.

S'il est ainsi, chrétiens, ne disposons pas de ce bien comme si nous en étions les propriétaires. Il est, ce me semble, assez équitable que si nous employons le bien d'autrui, ce soit dans quelque commerce dans lequel le maître puisse prendre part. Et quelle part donnerez-vous au divin Sauveur dans ces terres, dans ces revenus, dans ces bénéfices que vous accumulez sans me-

sure? « Ne savez-vous pas qu'il est notre Dieu, » et qu'il n'a pas besoin de nos biens? » *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges* (*Ps.* XV. 2.). Mais s'il n'a pas besoin de nos biens, j'ose dire qu'il a besoin de nos âmes. C'est pour ces âmes chéries qu'il descendra bientôt du ciel sur la terre : pour trouver ces âmes perdues et égarées comme des brebis, il a couru tous les déserts; pour les réunir au troupeau sacré, il les a portées sur ses épaules; pour les laver de leurs taches, il a versé tout son sang; pour les guérir de leurs maladies, il a répandu l'onction de son Saint-Esprit; pour les nourrir et les fortifier, il leur a donné son propre corps.

Par conséquent, mes frères, c'est dans ce commerce des âmes qu'il faut faire profiter ses dons; et quand viendra le temps de rendre les comptes, ce grand économe ne rougira pas de partager avec vous un profit si honorable. Il recevra de votre main ces âmes que vous lui aurez amenées; et de sa part, pour reconnoître un si beau travail : Venez, dira-t-il, serviteur fidèle, qui avez fait valoir mon dépôt en mon esprit et selon mes ordres, il est temps que vous receviez votre récompense [1].

Quelle sera la proportion de cette glorieuse récompense? Le prophète Daniel nous le fait entendre : *Qui docti fuerint, fulgebunt quasi splendor firmamenti; et qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates* (DAN., XII. 3.) : « Ceux, dit-il, » qui auront appris des autres la sainte doctrine, » brilleront comme la splendeur du firmament; » et ceux qui l'auront enseignée, paroîtront » comme des étoiles durant toute l'éternité. » Où vous voyez, chrétiens, par quelle sage disposition de la justice divine, ceux qui ont reçu d'ailleurs leurs instructions, sont comparés au firmament qui luit seulement par réflexion de la lumière des astres; mais que ceux qui ont éclairé l'Eglise par la doctrine de vérité, sont eux-mêmes des astres brillants, et sources d'une lumière vive et immortelle.

Ainsi sainte Catherine réjouit par un double éclat la céleste Jérusalem. Elle est toute lumineuse pour avoir appris humblement, et fidèlement pratiqué ce qu'on enseigne de plus excellent dans l'école de Jésus-Christ; mais cet éclat est relevé au centuple, parce qu'elle a répandu bien loin les lumières de la science de Dieu, et qu'elle a fait luire sur plusieurs âmes les vérités éternelles.

Ne croyez pas, chrétiens, que ceux qui ont reçu dans l'Eglise le ministère d'enseigner les autres, soient les seuls à prétendre à cette récompense, que même une fille a pu mériter. Tous les fidèles de Jésus-Christ doivent espérer cette gloire, parce que tous doivent travailler à s'édifier mutuellement par de saintes instructions. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul avertit en général les enfants de Dieu, qu'ils doivent assaisonner leurs discours du sel de la sagesse divine : *Sermo vester semper in gratia sale sit conditus, ut sciatis quomodo oporteat vos unicuique respondere* (*Coloss.*, IV. 6.) : « Que » votre entretien soit toujours édifiant et assai- » sonné du sel de la sagesse; en sorte que vous » sachiez comment vous devez répondre à chaque » personne. » O que ces conversations sont remplies de grâce, et que ce sel a de force pour faire prendre goût à la vérité! Lorsqu'on entend les prédicateurs, je ne sais quelle accoutumance malheureuse de recevoir par leur entremise la parole de l'Evangile, fait qu'on l'écoute de leur bouche plus nonchalamment. On s'attend qu'ils reprendront les mauvaises mœurs, on dit qu'ils le font d'office; et l'esprit humain indocile y fait moins de réflexion. Mais quand un homme que l'on croit du monde, simplement et sans affectation, propose de bonne foi ce qu'il sent de Dieu en lui-même; quand il ferme la bouche à

[1] C'est pour ce négoce céleste que cette maison est établie : on leur apprend la science, non pour retentir dans un barreau; c'est la science ecclésiastique, destinée pour négocier le salut des âmes. C'est pourquoi on les choisit dès cet âge tendre, pour prévenir le cours de la corruption du siècle, et donner, s'il se peut, aux autels des ministres innocents. O innocence, que tu aurois de vertu dans les fonctions sacerdotales, que de bénédictions et de grâces! Mais où te trouvera-t-on sur la terre? On travaille du moins en cette maison à te conserver des vaisseaux sans tache; ç'a toujours été l'esprit de l'Eglise. « On les doit retenir sous la discipline, les instruire par » la doctrine ecclésiastique, » *Ut ecclesiasticis utilitatibus pareant* (*Concil. Aquisgr. cap.* CXXXV, *apud.* LABB. *tom.* VII, *col.* 1400.). Quelles sont ces utilités ecclésiastiques? Ce n'est pas d'augmenter les fermes, ni d'accroître le revenu de l'Eglise; mais c'est afin de gagner les âmes. C'est dans ce dessein qu'on les élève comme de jeunes plantes, et qu'on les fait instruire dans cette maison. Que reste-t-il maintenant, Messieurs, sinon que pendant que la science, comme un soleil, fera mûrir les fruits, vous arrosiez la racine? La science éclaire par en haut la partie qui regarde le ciel; il reste que vous donniez la nourriture à celle qui est engagée dans la terre. Cette eau salutaire de vos aumônes, en passant par ces plantes que l'on vous cultive, se tournera en fruits de vie, pour leur profit particulier, pour celui de toute l'Eglise au service de laquelle on les destine, et enfin, Messieurs, pour le vôtre, en vous amassant dans le ciel des couronnes d'immortalité, que je vous souhaite. *Amen.*

On voit que ce morceau a été ajouté par le prédicateur, pour appliquer son discours à la circonstance d'un autre lieu où il devoit le prêcher. (*Edit. de Déforis.*)

un libertin qui fait vanité du vice, ou qui raille impudemment des choses sacrées, encore une fois, chrétiens, qu'une telle conversation, assaisonnée de ce sel de grâce, a de force pour exciter l'appétit, et réveiller le goût des biens éternels!

Donc, mes frères, que tout le monde prêche l'Evangile dans sa famille, parmi ses amis, dans les conversations et les compagnies; que chacun emploie toutes ses lumières pour gagner les âmes que le monde engage, pour faire régner sur la terre la sainte vérité de Dieu que le monde tâche de bannir par ses illusions. Si l'erreur, si l'impiété, si tous les vices ont leurs défenseurs; ô sainte vérité! serez-vous abandonnée de ceux qui vous servent? Quoi, ceux mêmes qui font profession d'être vos amis, n'oseront-ils parler pour votre gloire? Parlons, mes frères, parlons hautement pour une cause si juste; résistons à l'iniquité, qui, ne se contentant plus qu'on la souffre, ose encore exiger qu'on lui applaudisse. Parlons souvent de nos espérances, de la douce tranquillité d'une âme fidèle, des ennuis dévorants de la vie présente, de la paix qui nous attend en la vie future. Ainsi la vérité éternelle que nous aurons glorifiée par nos discours, nous glorifiera par ses récompenses, dans la sainte société que je vous souhaite aux siècles des siècles avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit. *Amen.*

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT ANDRÉ, APOTRE,

Prêché aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques.

Conduite étonnante de Jésus-Christ dans la formation de son Eglise; combien inconcevable et divine l'entreprise des apôtres. Triste état de la religion parmi nous; misérables dispositions des chrétiens de nos temps.

Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum.

Venez après moi, et je vous ferai devenir des pêcheurs d'hommes (MATTH., IV. 19.).

PREMIER POINT.

Jésus va commencer ses conquêtes : il a déjà prêché son Evangile; déjà les troupes se pressent pour écouter sa parole. Personne ne s'est encore attaché à lui; et parmi tant d'écoutants, il n'a pas encore gagné un seul disciple : aussi ne reçoit-il pas indifféremment tous ceux qui se présentent pour le suivre. Il y en a qu'il rebute, il y en a qu'il éprouve, il y en a qu'il diffère. Il a ses temps destinés, il a ses personnes choisies. Il jette ses filets; il tend ses rets sur cette mer du siècle, mer immense, mer profonde, mer orageuse et éternellement agitée. Il veut prendre des hommes dans le monde; mais quoique cette eau soit trouble, il n'y pêche pas à l'aveugle : il sait ceux qui sont à lui; et il regarde, il considère, il choisit. C'est aujourd'hui le choix d'importance; car il va prendre ceux par qui il a résolu de prendre les autres; enfin, il va choisir ses apôtres.

Les hommes jettent leurs filets de tous côtés; ils amassent toutes sortes de poissons, bons et mauvais dans les filets de l'Eglise, selon la parole de l'Evangile. Jésus choisit; mais puisqu'il a le choix des personnes, peut-être commencera-t-il ses conquêtes par quelque prince de la Synagogue, par quelque prêtre, par quelque pontife, ou par quelque célèbre docteur de la loi, pour donner réputation à sa mission et à sa conduite. Nullement. Ecoutez, mes frères : « Jésus mar-
» choit le long de la mer de Galilée. Il vit deux
» pêcheurs, Simon et André son frère, et il leur
» dit : Venez après moi, et je vous ferai devenir
» des pêcheurs d'hommes. »

Voilà ceux qui doivent accomplir les prophéties, dispenser la grâce, annoncer la nouvelle alliance, faire triompher la croix. Est-ce qu'il ne veut point des grands de la terre, ni des riches, ni des nobles, ni des puissants, ni même des doctes, des orateurs et des philosophes? Il n'en est pas ainsi. Voyez les âges suivants. Les grands viendront en foule se joindre à l'humble troupeau du Sauveur Jésus. Les empereurs et les rois abaisseront leur tête superbe pour porter le joug. On verra les faisceaux romains abattus devant la croix de Jésus. Les Juifs feront la loi aux Romains : ils recevront dans leurs Etats des lois étrangères, qui y seront plus fortes que les leurs propres : ils verront sans jalousie un empire s'élever au milieu de leur empire, des lois au-dessus des leurs; un empire s'élever au-dessus du leur, non pour le détruire, mais au contraire pour l'affermir. Les orateurs viendront, et on leur verra préférer la simplicité de l'Evangile et ce langage mystique, à cette magnificence de leurs discours vainement pompeux. Ces esprits polis de Rome et d'Athènes viendront apprendre à parler dans les écrits des Barbares. Les philosophes se rendront aussi; et après s'être long-temps débattus et tourmentés, ils donneront enfin dans les filets de nos célestes pêcheurs, où étant pris heureusement, ils quitteront les rets de leurs vaines et dangereuses

subtilités, où ils tâchoient de prendre les âmes ignorantes et curieuses. Ils apprendront, non à raisonner, mais à croire et à trouver la lumière dans une intelligence captivée.

Jésus ne rebute donc point les grands, ni les puissants, ni les sages : « il ne les rejette pas, » mais il les diffère : » *Differantur isti superbi, aliquâ soliditate sanandi sunt* (Aug., *Serm.* LXXXVII, *n.* 12, *tom.* V, *col.* 468.). Les grands veulent que leur puissance donne le branle aux affaires ; les sages, que leurs raisonnements gagnent les esprits. Dieu veut déraciner leur orgueil, Dieu veut guérir leur enflure. Ils viendront en leur temps, quand tout sera accompli, quand l'Eglise sera établie, quand l'univers aura vu, et qu'il sera bien constant que l'ouvrage aura été achevé sans eux ; quand ils auront appris à ne plus partager la gloire de Dieu, à descendre de cette hauteur, à quitter dans l'Eglise au pied de la croix cette primauté qu'ils affectent ; quand ils se réputeront les derniers de tous ; les premiers partout, mais les derniers dans l'Eglise ; ceux que leur propre grandeur éloigne le plus du ciel, ceux que leurs périls et leurs tentations approchent le plus près de l'abîme. Etes-vous ceux, ô grands, ô doctes, que la religion estime les plus heureux, dont elle estime l'état le meilleur ? Non ; mais au contraire, ceux pour qui elle tremble, ceux qu'elle doit d'autant plus humilier pour les guérir et les sauver, que tout contribue davantage à les élever et à les perdre. Ainsi votre besoin, et la gloire du Tout-Puissant, exigent que vous soyez d'abord rebutés dans l'exécution de ses hauts desseins, pour vous apprendre à concevoir de vous-mêmes le juste mépris que vous méritez.

En attendant, venez, ô pécheurs ; venez, saint couple de frères, André et Simon ; vous n'êtes rien, vous n'avez rien : « Il n'y a rien en vous » qui mérite d'être recherché, il y a seulement une » vaste capacité à remplir : » *Nihil est quod in te expetatur, sed est quod in te impleatur* (S. Aug., *Serm.* LXXXVII, *n.* 12, *tom.* V, *col.* 468.). Vous êtes vides de tout, et vous êtes principalement vides de vous-mêmes : « Venez recevoir, venez vous remplir à cette source infinie : » *Tam largo fonti vas inane admovendum est.* Les autres se réjouissent d'avoir attiré à leur parti les grands et les doctes ; Jésus d'y avoir attiré les petits et les simples : *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis* (Matth., XI. 25.). « Je vous bénis, » mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de » ce que vous avez caché ces choses aux sages et » aux prudents, et de ce que vous les avez révé- » lées aux plus simples. »

Et quel a été le motif d'une conduite qui blesse si fort nos idées ? C'est afin que le faste des hommes soit humilié, et que toute langue confesse que vraiment c'est Dieu seul qui a fait l'ouvrage. Jésus, considérant ce grand dessein de la sagesse de son Père, tressaillit de joie par un mouvement du Saint-Esprit : *In ipsa hora exultavit Spiritu sancto* (Luc., X. 21.). C'est quelque chose de grand, que ce qui a donné tant de joie au Seigneur Jésus. « Considérez, mes frères, qui sont ceux d'entre vous qui ont été appelés à la foi ; et voyez qu'il y en a peu de sages selon la chair, peu de puissants et peu de nobles. Mais » Dieu a choisi ce qu'il y a d'insensé selon le » monde, pour confondre ce qu'il y a de fort. » Il a choisi ce qu'il y a de vil et de méprisable » selon le monde, et qui n'est rien, pour détruire » ce qui est grand, afin que nul homme ne se » glorifie devant lui (1. *Cor.*, I. 26.). »

Rien sans doute n'étoit plus propre à faire éclater la grandeur de Dieu et son indépendance, qu'un pareil choix. A lui seul il appartient de se choisir pour ses œuvres des instruments, qui, loin d'y paroître propres, semblent n'être capables que d'en empêcher le succès, parce que c'est lui qui leur donne toute la vertu qui peut les rendre efficaces. Il est bon, pour qu'on ne puisse douter qu'il a fait tout lui seul, qu'il s'associe des coopérateurs qui, en eux-mêmes, soient absolument ineptes aux grands desseins qu'il veut accomplir par leur ministère. Et comme autrefois, entre les mains des soldats de Gédéon, de foibles vases d'argile cachoient la lumière qui devoit jeter l'épouvante dans le camp des Madianites : ici de même ces trésors de sagesse, que Dieu a voulu faire éclater dans le monde pour le salut des uns et la confusion des autres, sont portés dans des vaisseaux très fragiles (2. *Cor.*, IV. 7.) ; afin que la grandeur de la puissance qui est en eux soit reconnue venir de Dieu, et non de ces foibles instruments, et qu'ainsi tout concoure à démontrer la vérité de l'Evangile.

Et d'abord admirez, mes frères, les circonstances frappantes que Dieu choisit pour former son Eglise. Comme il avoit différé jusqu'à la dernière extrémité l'exécution du commencement de sa promesse, de même ici il en prolonge le plein accomplissement jusqu'au moment où tout doit paroître sans ressource. Abraham et Sara se trouvent stériles, lorsque Dieu leur annonce qu'ils auront un fils : il attend la vieillesse décrépite,

devenue stérile par nature, épuisée par l'âge, pour leur découvrir ses desseins. C'est alors qu'il envoie son ange, qui les assure de sa part que dans un certain temps Sara concevra. Sara se prend à rire : tant elle est merveilleusement surprise de la nouvelle qu'on lui déclare. Dieu, par cette conduite, veut faire voir que cette race promise est son propre ouvrage. Il a suivi le même plan dans l'établissement de son Eglise. Il laisse tout tomber jusqu'à l'espérance : *Sperabamus* (Luc., xxiv. 21.), « Nous espérions, » disent ses disciples depuis sa mort. Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa main, il réduit tout à l'impuissance et au désespoir ; puis il agit. *Sperabamus :* C'en est fait, notre espérance est tombée et ensevelie avec lui dans le tombeau. Après la mort de Jésus-Christ, ils retournent à la pêche : jamais ils ne s'y étoient livrés durant sa vie ; ils espéroient toujours, *Sperabamus.* C'est Pierre qui en fait la proposition : *Vado piscari ; venimus et nos tecum* (Joan., xx. 3.) : Retournons aux poissons, laissons les hommes. Voilà le fondement qui abandonne l'édifice, le capitaine qui quitte l'armée : Pierre, le chef des apôtres, va reprendre son premier métier, et les filets, et le bateau qu'il avoit quittés. Evangile, que deviendrez-vous? Pêche spirituelle, vous ne serez plus. Mais dans ce moment Jésus vient : il ranime la foi presque éteinte de ses disciples abattus ; il leur commande de reprendre le ministère qu'il leur a confié, et les rappelle au soin de ses brebis dispersées : *Pasce oves meas.* C'en est assez pour leur rendre la paix, et relever leur courage. Rassurés désormais par sa parole, fortifiés par son esprit, rien ne les étonnera, rien ne sera capable de les troubler : ni le sentiment de leur foiblesse, ni la vue des obstacles, ni la grandeur du projet, ni le défaut des ressources humaines, rien ne sauroit les ébranler dans la résolution d'exécuter tout ce que leur maître leur a prescrit. Armés d'une ferme confiance dans le secours qui leur est promis, loin d'hésiter, ils s'affermissent par les oppositions mêmes qu'ils éprouvent; loin de craindre, ils ressentent une joie indicible au milieu des menaces et des mauvais traitements, que la seule idée du dessein qu'ils ont formé leur attire, et déjà espérant contre toute espérance, ils se regardent comme assurés de la révolution qu'ils méditent. Quel étrange changement dans ces esprits grossiers ! Quelle folle présomption, ou quelle sublime et céleste inspiration les anime !

En effet, considérez, je vous prie, l'entreprise de ces pêcheurs. Jamais prince, jamais empire, jamais république n'a conçu un dessein si haut. Sans aucune apparence de secours humain, ils partagent le monde entre eux pour le conquérir. Ils se sont mis dans l'esprit de changer par tout l'univers les religions établies, et les fausses et la véritable, et parmi les Gentils et parmi les Juifs. Ils veulent établir un nouveau culte, un nouveau sacrifice, une loi nouvelle ; parce que, disent-ils, un homme qu'on a crucifié en Jérusalem l'a enseigné de la sorte. Cet homme est ressuscité, il est monté aux cieux où il est le Tout-Puissant. Nulle grâce que par ses mains, nul accès à Dieu qu'en son nom. En sa croix est établie la gloire de Dieu, en sa mort, le salut et la vie des hommes.

Mais voyons par quels artifices ils se concilieront les esprits. Venez, disent-ils, servir Jésus-Christ : quiconque se donne à lui, sera heureux quand il sera mort ; en attendant, il faudra souffrir les dernières extrémités. Voilà leur doctrine et voilà leurs preuves ; voilà leur fin, voilà leurs moyens.

Dans une si étrange entreprise, je ne dis pas avoir réussi comme ils ont fait, mais avoir osé espérer, c'est une marque invincible de la vérité. Il n'y a que la vérité ou la vraisemblance qui puisse faire espérer les hommes. Qu'un homme soit avisé, qu'il soit téméraire, s'il espère, il n'y a point de milieu : ou la vérité le presse ou la vraisemblance le flatte ; ou la force de celle-là le convainc, ou l'apparence de celle-ci le trompe. Ici tout ce qui se voit, étonne ; tout ce qui se prévoit est contraire ; tout ce qui est humain est impossible. Donc, où il n'y a nulle vraisemblance, il faut conclure nécessairement que c'est la seule vérité qui soutient l'ouvrage. Que le monde se moque tant qu'il voudra : encore faut-il que la plus forte persuasion qui ait jamais paru sur la terre, et dans la chose la plus incroyable, et parmi les épreuves les plus difficiles, et dans les hommes les plus incrédules et les plus timides, dont le plus hardi a renié lâchement son maître, ait une cause apparente. La feinte ne va pas si loin, la surprise ne dure pas si long-temps, la folie n'est pas si réglée.

Car enfin, poussons à bout le raisonnement des incrédules et des libertins. Qu'est-ce qu'ils veulent penser de nos saints pêcheurs? Quoi, qu'ils avoient inventé une belle fable qu'ils se plaisoient d'annoncer au monde? mais ils l'auroient faite plus vraisemblable. Que c'étoient des insensés et des imbéciles, qui ne s'entendoient pas eux-mêmes? mais leur vie, mais leurs écrits, mais leurs lois et la sainte discipline qu'ils ont établie, et enfin

l'événement même, prouvent le contraire. C'est une chose inouïe, ou que la finesse invente si mal, ou que la folie exécute si heureusement : ni le projet n'annonce des hommes rusés, ni le succès des hommes dépourvus de sens. Ce ne sont pas ici des hommes prévenus, qui meurent pour des sentiments qu'ils ont sucés avec le lait. Ce ne sont pas ici des spéculatifs et des curieux, qui ayant rêvé dans leur cabinet sur des choses imperceptibles, sur des mystères éloignés des sens, font leurs idoles de leurs opinions, et les défendent jusqu'à mourir, ceux-ci ne nous disent pas : Nous avons pensé, nous avons médité, nous avons conclu. Leurs pensées pourroient être fausses, leurs méditations mal fondées, leurs conséquences mal prises et défectueuses. Ils nous disent : Nous avons vu, nous avons ouï, nous avons touché de nos mains, et souvent, et long-temps, et plusieurs ensemble, ce Jésus-Christ ressuscité des morts. S'ils disent la vérité, que reste-t-il à répondre? S'ils inventent, que prétendent-ils? Quel avantage, quelle récompense, quel prix de tous leurs travaux? S'ils attendoient quelque chose, c'étoit ou dans cette vie, ou après leur mort. D'espérer pendant cette vie, ni la haine, ni la puissance, ni le nombre de leurs ennemis, ni leur propre foiblesse ne le souffre pas. Les voilà donc réduits aux siècles futurs; et alors, ou ils attendent de Dieu la félicité de leurs âmes, ou ils attendent des hommes la gloire et l'immortalité de leur nom. S'ils attendent la félicité que promet le Dieu véritable, il est clair qu'ils ne pensent pas à tromper le monde; et si le monde veut s'imaginer que le désir de se signaler dans l'histoire, ait été flatter ces esprits grossiers jusque dans leurs bateaux de pêcheurs, je dirai seulement ce mot : Si un Pierre, si un André, si un Jean, parmi tant d'opprobres et tant de persécutions, ont pu prévoir de si loin la gloire du christianisme, et celle que nous leur donnons, je ne veux rien de plus fort pour convaincre tous les esprits raisonnables que c'étoient des hommes divins, auxquels et l'esprit de Dieu, et la force toujours invincible de la vérité, faisoient voir dans l'extrémité de l'oppression, la victoire très assurée de la bonne cause.

Voilà ce que fait voir la vocation des pêcheurs : elle montre que l'Eglise est un édifice tiré du néant, une création, l'œuvre d'une main toute-puissante. Voyez la structure, rien de plus grand : le fondement, c'est le néant même : *Vocat ea quæ non sunt* (*Rom.*, IV. 17.). Si le néant y paroît, c'est donc une véritable création : on y voit quelques parties brutes, pour montrer ce que l'art a opéré. Si c'est Dieu, bâtissons dessus, ne craignons pas. Laissons-nous prendre; et tant de fois pris par les vanités, laissons-nous prendre une fois à ces pêcheurs d'hommes et aux filets de l'Evangile, « qui ne tuent point ce qu'ils » prennent, mais qui le conservent; qui font » passer à la lumière ceux qu'ils tirent du fond » de l'abîme, et transportent de la terre au ciel » ceux qui s'agitent dans cette fange : » *Apostolica instrumenta piscandi retia sunt, quæ non captos perimunt, sed reservant; et de profundo ad lumen extrahunt; fluctuantes de infimis ad superna traducunt* (S. AMBR., *lib.* IV, *in* LUC. *n.* 72, *tom.* I, *col.* 1354.).

Laissons-nous tirer de cette mer, dont la face est toujours changeante, qui cède à tout vent, et qui est toujours agitée de quelque tempête. Ecoutez ce grand bruit du monde, ce tumulte, ce trouble éternel; voyez ce mouvement, cette agitation, ces flots vainement émus qui crèvent tout à coup, et ne laissent que de l'écume. Ces ondes impétueuses qui se roulent les unes contre les autres, qui s'entre-choquent avec grand éclat, et s'effacent mutuellement, sont une vive image du monde et des passions qui causent toutes les agitations de la vie humaine; « où les hommes, » comme des poissons, se dévorent mutuelle- » ment : » *Ubi se invicem homines quasi pisces devorant* (AUG., *Serm.* CCLII, *n.* 2, *tom.* V, *col.* 1039.). Voyez encore ces grands poissons, ces monstres marins, qui fendent les eaux avec grand tumulte, et il ne reste à la fin aucun vestige de leur passage. Ainsi passent dans le monde ces grandes puissances, qui font si grand bruit, qui paroissent avec tant d'ostentation. Ont-elles passé? il n'y paroît plus; tout est effacé, et il n'en reste aucune apparence.

Il vaut donc beaucoup mieux être enfermé dans ces rets qui nous conduiront au rivage, que de nager et se perdre dans une eau si vaste, en se flattant d'une fausse image de liberté. La parole est le rets qui prend les âmes. Mais on travaille vainement, si Jésus-Christ ne parle pas : *In verbo tuo laxabo rete :* « Sur votre parole, Seigneur, » je jetterai le filet. » C'est ce qui donne efficace.

Saintes Filles, vous êtes renfermées dans ce filet : la parole qui vous a prises, c'est cet oracle si touchant de la vérité : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur* (MATTH., XVI. 26.)? « Que sert à l'homme de gagner le monde entier, » s'il perd son âme? » Dès lors pénétrés, par l'efficace de cette parole, du néant et des dangers d'un monde trompeur, vous avez voulu donner

toutes vos affections à ces biens véritables, seuls dignes d'attirer vos cœurs; et pour vous mettre plus en état de les acquérir, vous vous êtes empressées de vous séparer de tous les objets qui auroient pu, par des illusions funestes, égarer vos désirs, et détourner votre application de cet unique nécessaire. Persévérez dans ces bienheureux filets qui vous ont mises à couvert des périls de cette mer orageuse, et gardez-vous d'imiter ceux qui, par les différentes ouvertures qu'ils ont cherché dans leur inquiétude à faire aux rets salutaires qui les enserroient, n'ont travaillé qu'à se procurer une liberté, plus déplorable que le plus honteux esclavage.

SECOND POINT.

Saint André est un des plus illustres de ces divins pêcheurs, et l'un de ceux à qui Dieu a donné le plus grand succès dans cette pêche mystérieuse. C'est lui qui a pris son frère Simon, le prince de tous les pêcheurs spirituels : *Veni et vide* (Joan., i. 46.). C'est ce qui donne lieu à Hésychius, prêtre de Jérusalem, de lui donner cet éloge (*Bibl. Phot. Cod.* 269.) : André, le premier-né des Apôtres, la colonne premièrement établie, Pierre devant Pierre, fondement du fondement même, qui a appelé avant qu'on l'appelât, qui amène des disciples à Jésus avant que d'y avoir été amené lui-même. « Il rend ainsi au » Verbe ceux qu'il prend par sa parole : » *Quos in verbo capit, Verbo reddit* (S. Ambr. *in* Luc. *lib.* iv, *n.* 78, *t.* 1, *col.* 1355.). Car toute la gloire des conquêtes des apôtres est due à Jésus-Christ : c'est en s'appuyant sur ses promesses qu'ils les entreprennent : *In verbo tuo laxabo rete* (Luc., v. 5.). « Aussi ne sommes-nous pas » appelés pétriens, mais chrétiens, » *Non petrianos, sed christianos :* « et ce n'est pas Paul » qui a été crucifié pour nous : » *Numquid Paulus crucifixus est pro vobis* (1. *Cor.*, i. 13.)?

Bientôt André, rempli de ces sentiments, soumettra à son Maître avec un zèle infatigable et un courage invincible, l'Epire, l'Achaïe, la Thrace, la Scythie, peuples barbares et presque sauvages, « libres par leur indocile fierté, par » leur humeur rustique et farouche : » *Omnes illæ ferociâ liberæ gentes.* Tous ces succès sont l'effet de l'ordre que Jésus-Christ leur a donné à tous : *Laxate retia :* « Jetez vos filets. » Dès que les apôtres se sont mis en devoir de l'exécuter, la foule des peuples et des nations convertis se trouve prise dans la parole.

Si nous voulons considérer avec attention toutes les circonstances de la pêche miraculeuse des apôtres, nous y verrons toute l'histoire de l'Eglise, figurée avec les traits les plus frappants. Il y entre des esprits inquiets et impatients ; ils ne peuvent se donner de bornes, ni renfermer leur esprit dans l'obéissance : *Rumpebatur autem rete eorum* (Luc., v. 6.). La curiosité les agite, l'inquiétude les pousse, l'orgueil les emporte : ils rompent les rets, ils échappent, ils font des schismes et des hérésies ; ils s'égarent dans des questions infinies, ils se perdent dans l'abîme des opinions humaines. Toutes les hérésies, pour mettre la raison un peu plus au large, se font des ouvertures par des interprétations violentes : elles ne veulent rien qui captive. Dans les mystères, il faut souvent dire qu'on n'entend pas ; il faut renoncer à la raison et au sens. L'esprit libre et curieux ne peut s'y résoudre ; il veut tout entendre, l'Eucharistie, les paroles de l'Evangile. C'est un filet où l'esprit est arrêté. On force un passage, on cherche à s'échapper à travers les mauvaises défaites que suggère une orgueilleuse raison. Pour nous, demeurons dans l'Eglise, heureusement captivés dans ses liens. Il y en demeure des mauvais, mais il n'en sort aucun des bons.

Mais voici un autre inconvénient. « La multi- » tude est si grande, que la nacelle surchargée est » prête à couler à fond : » *Impleverunt ambas naviculas, ita ut penè mergerentur* (*Ibid.*, 7.) : figure bien sensible de ce qui devoit se passer dans l'Eglise, où le grand nombre de ceux qui entroient dans la nacelle, a tant de fois fait craindre qu'elle ne fût submergée par son propre poids : *Sed mihi cumulus iste suspectus est, ne plenitudine suî naves penè mergantur* (S. Amb. *in* Luc., *lib.* iv, *n.* 77, *col.* 1354.). Mais ce n'est pas encore tout ; et ici le danger n'est pas moins redoutable que tous les périls déjà courus. « Pierre est agité d'une nouvelle » sollicitude ; sa proie même, qu'il a tirée à » terre avec tant d'efforts, lui devient suspecte ; » et il a besoin d'un sage dicernement pour n'être » pas trompé dans son abondance : » *Ecce alia sollicitudo Petri, cui jam sua præda suspecta est* (*Ibid.*, *n.* 78, *col.* 1355.). Image vive de la conduite que les pêcheurs spirituels ont dû tenir à l'égard de tous ces poissons mystérieux qui tomboient dans leurs filets. Faute de cette sage défiance et de ces précautions salutaires, l'Eglise s'est accrue, et la discipline s'est relâchée ; le nombre des fidèles s'est augmenté, et l'ardeur de la foi s'est ralentie : *Nescio quomodo pugnante contra temetipsam tuâ felicitate, quantùm tibi auctum est populorum, tantùm*

penè vitiorum ; quantùm tibi copiæ accessit, tantùm disciplinæ recessit ;..... factaque es, Ecclesia, profectu tuæ fœcunditatis infirmior, et quasi minùs valida (SALVIAN. *adv. Avar. lib.* I, *p.* 218.). Elle est déchue par son progrès, et abattue par ses propres forces.

L'Eglise n'est faite que pour les saints. Aussi les enfants de Dieu y sont appelés, et y accourent de toutes parts. Tous ceux qui sont du nombre, y sont entrés ; « mais combien en est-il » entré par-dessus le nombre ? » *Multiplicati sunt super numerum* (*Psalm.* XXXIX. 6.). Combien parmi nous, qui néanmoins ne sont point des nôtres ? Les enfants d'iniquité qui l'accablent, la foule des méchants qui l'opprime, ne sont dans l'Eglise que pour l'exercer. Les vices ont pénétré jusque dans le cœur de l'Eglise ; et ceux qui ne devoient pas même y être nommés, y paroissent hautement la tête levée : *Maledictum, et mendacium, et adulterium inundaverunt* (OSEE, IV. 2.). Les scandales se sont élevés, et l'iniquité étant entrée comme un torrent, elle a renversé la discipline. Il n'y a plus de correction, il n'y a plus de censure. On ne peut plus, dit saint Bernard (*in Cant. Serm.* XXXIII, *n.* 16, *tom.* I, *col.* 1393.), noter les méchants, tant le nombre en est immense ; on ne peut plus les éviter, tant leurs emplois sont nécessaires ; on ne peut plus les réprimer ni les corriger, tant leur crédit et leur autorité est redoutable.

Dans cette foule, les bons sont cachés ; souvent ils habitent dans quelque coin écarté, dans quelque vallée déserte : ils soupirent en secret, et se livrent aux saints gémissements de la pénitence. Combien de saints pénitents ? Hélas ! « A » peine dans un si grand amas de paille aperçoit- » on quelque grain de froment : » *Vix ibi apparent grana frumenti in tam multo numero palearum* (S. AUG., *Serm.* CCLII, *n.* 4, *tom.* V, *col.* 1040.). Les uns paroissent, les autres sont cachés, selon qu'il plaît au Père céleste, ou de les sanctifier par l'obscurité, ou de les produire pour le bon exemple.

Mais dans cette étrange confusion, et au milieu de tant de désordres, souvent la foi chancelle, les foibles se scandalisent, l'impiété triomphe ; et l'on est tenté de croire que la piété n'est qu'un nom, et la vertu chrétienne, qu'une feinte de l'hypocrisie. Rassurez-vous cependant, et ne vous laissez pas ébranler par la multitude des mauvais exemples. Voulez-vous trouver des hommes sincèrement vertueux, et vraiment chrétiens, qui vous consolent dans ce déréglement presque universel ? « Soyez vous-mêmes ce que » vous désireriez voir dans les autres ; et vous » en trouverez sûrement, ou qui vous ressem- » bleront, ou qui vous imiteront : » *Estote tales, ut invenietis tales.*

TROISIÈME POINT.

L'Eglise parle à ses enfants : ils doivent l'écouter avec un respect qui prouve leur soumission, et lui obéir avec une promptitude qui témoigne leur fidélité et leur confiance. Dieu parle aussi, et à sa parole tout se fait dans la nature comme il l'ordonne. Si les créatures inanimées, ou sans raison, lui obéissent avec tant de dépendance ; nous, qui sommes doués d'intelligence, lui devons-nous moins de docilité quand il parle ? Et en effet, la liberté ne nous est pas donnée pour hésiter, ni pour disputer contre lui : elle nous donne le volontaire, pour nous distinguer notre obéissance de celle des créatures inanimées ou sans raison : mais quel que soit notre avantage sur elles, ce n'est pas pour nous dispenser de rendre à Dieu la déférence qui lui est due. Le même droit qu'il a sur les autres êtres, subsiste à notre égard ; et il nous impose la même obligation de lui obéir ponctuellement et dans l'instant même. S'il nous laisse notre choix, c'est non pour affoiblir son empire, mais pour rendre notre sujétion plus honorable.

Ceux qui sont accoutumés au commandement, sentent mieux que les autres combien cette obéissance est juste et légitime, combien elle est douce et aimable. Que sert donc de la refuser ou de la contester ? Les hommes peuvent bien trouver moyen de se soustraire à l'empire de leurs semblables ; mais Dieu a cela par nature, que rien ne lui résiste. Si la volonté rebelle prétend échapper à sa domination ; en s'en retirant d'un côté, elle y retombe d'un autre avec toute l'impétuosité des efforts qu'elle avoit faits pour s'en affranchir. Ainsi tout invite, tout presse l'homme de se soumettre à son Dieu, et de lui obéir sans contradiction et sans délai.

Quand on hésite ou qu'on diffère, il se tient pour méprisé et refusé tout-à-fait. Lorsque la vocation est claire et certaine, qui est capable d'hésiter un moment, est capable de manquer tout-à-fait ; qui peut retarder un jour, peut passer toute sa vie : nos passions et nos affaires ne nous demandent jamais qu'un délai. C'est pour Dieu une insupportable lenteur que d'aller seulement dire adieu aux siens, que d'aller rendre à son propre père les honneurs de la sépulture. Il faudra voir le testament, l'exécuter, le contester : d'une affaire il en naît une autre, et un moment

de remise attire quelquefois la vie toute entière ; c'est pourquoi il faut tout quitter en entrant au service de Dieu (S. Chrysost. *in* Matth., *Homil.* xxvii, *tom.* vii, *p.* 330.). Puisqu'il faudra nécessairement couper quelque part, coupez dès l'abord, tranchez au commencement, afin d'être plutôt à celui à qui vous voulez être pour toujours.

Et combien n'est-on pas dédommagé de ces sacrifices? et quelle confiance ne donnent-ils pas aux âmes, pour oser tout espérer de la bonté d'un Dieu si généreux et si magnifique? Voyez les apôtres, ils n'ont quitté qu'un art méprisable: Pierre en dit-il avec moins de force: « Nous » avons tout quitté? » *Reliquimus omnia* (Matth., xix. 27.). Des filets: voilà le présent qu'ils suspendent à ses autels; voilà les armes, voilà le trophée qu'ils érigent à sa victoire. Qu'il y a plaisir de servir celui qui fait justice au cœur, et qui pèse l'affection; qui veut à la vérité nous faire acheter son royaume, mais aussi qui a la bonté de se contenter de ce que nous avons entre les mains! Car il met son royaume à tout prix, et il le donne pour tout ce que nous pouvons lui offrir: *Tantùm valet quantùm habes.* « Rien » qui soit à plus vil prix, quand on l'achète; rien » qui soit plus précieux, quand on le possède: » *Quid vilius, cùm emitur; quid carius, cùm possidetur* (S. Gregor. *in Ev. Hom.* v, *n.* 2, 3, *tom.* i, *col.* 1451.)?

Mais ce n'est pas assez de tout quitter, parents, amis, biens, repos, liberté: il faut encore suivre Jésus-Christ, porter sa croix après lui en marchant sur ses traces, en imitant ses exemples, et se renoncer ainsi soi-même tous les jours de sa vie. Cependant qu'il est difficile, quand tout est heureux, quand tout nous favorise, de résister à ces attraits séduisants d'un monde qui nous amollit et nous corrompt en nous flattant! A qui persuadera-t-on de fuir la gloire, de mépriser les honneurs, de redouter les richesses, lorsqu'ils semblent se présenter comme d'eux-mêmes, et venir, pour ainsi dire, nous chercher dans notre obscurité? Qui peut comprendre qu'il faille se mortifier dans le sein de l'abondance; faire violence à ses désirs, lorsque tout concourt à les satisfaire; devenir à soi-même son propre bourreau, si les contradictions du dehors ne nous en tiennent lieu; et savoir se livrer à tous les genres de souffrances, pour mener une vie vraiment pénitente et crucifiée? Et toutefois y a-t-il une autre manière de se rendre semblable à Jésus-Christ, et de porter fidèlement sa croix avec lui?

« O croix aimable, ô croix si ardemment dé- » sirée, et enfin trouvée si heureusement! puissé- » je ne jamais te quitter, te demeurer tendrement » et constamment attaché, afin que celui qui en » mourant entre tes bras, par toi m'a racheté, » par toi aussi me reçoive et me possède éternel- » lement dans son amour: » *Ut per te me recipiat, qui per te moriens me redemit.* Tels sont les sentiments dont doivent être animés tous ceux qui veulent sincèrement appartenir à Jésus-Christ; point d'autre moyen de se montrer ses véritables disciples.

Quand est-ce que l'Eglise a vu des chrétiens dignes de ce nom? C'est lorsqu'elle étoit persécutée, lorsqu'elle lisoit à tous les poteaux des sentences épouvantables contre ses enfants, et qu'elle les voyoit à tous les gibets, et dans toutes les places publiques immolés pour la gloire de l'Evangile. Durant ce temps, mes Sœurs, il y avoit de chrétiens sur la terre; il y avoit de ces hommes forts, qui, nourris dans les proscriptions et dans les alarmes continuelles, s'étoient fait une glorieuse habitude de souffrir pour l'amour de Dieu. Ils croyoient que c'étoit trop de délicatesse à des disciples de la croix, que de rechercher le plaisir et en ce monde et en l'autre. Comme la terre leur étoit un exil, ils n'estimoient rien de meilleur pour eux que d'en sortir au plus tôt. Alors la piété étoit sincère, parce qu'elle n'étoit pas encore devenue un art: elle n'avoit pas encore appris le secret de s'accommoder au monde, ni de servir au négoce des ténèbres. Simple et innocente qu'elle étoit, elle ne regardoit que le ciel, auquel elle prouvoit sa fidélité par une longue patience. Tels étoient les chrétiens de ces premiers temps: les voilà dans leur pureté, tels que les engendroit le sang des martyrs, tels que les formoient les persécutions.

Maintenant une longue paix a corrompu ces courages mâles, et on les a vus ramollis depuis qu'ils n'ont plus été exercés. Le monde est entré dans l'Eglise. On a voulu joindre Jésus-Christ avec Bélial; et de cet indigne mélange quelle race enfin nous est née? Une race mêlée et corrompue, des demi-chrétiens, des chrétiens mondains et séculiers, une piété bâtarde et falsifiée, qui est toute dans les discours et dans un extérieur contrefait. O piété à la mode, que je me ris de tes vanteries, et des discours étudiés que tu débites à ton aise pendant que le monde te rit! viens que je te mette à l'épreuve. Voici une tempête qui s'élève; voici une perte de biens, une insulte, une disgrâce, une maladie. Quoi, tu te laisses aller au murmure, ô vertu contrefaite et décon-

certée! Tu ne peux plus te soutenir, piété sans force et sans fondement! Vas, tu n'étois qu'un vain simulacre de la piété chrétienne, tu n'étois qu'un faux or qui brille au soleil, mais qui ne dure pas dans le feu, mais qui s'évanouit dans le creuset. La piété chrétienne n'est pas faite de la sorte : le feu l'épure et l'affermit. Ah! s'il est ainsi, chrétiens, si les souffrances sont nécessaires pour soutenir l'esprit du christianisme : Seigneur, rendez-nous les tyrans; rendez-nous les Domitiens et les Nérons.

Mais modérons notre zèle, et ne faisons point de vœux indiscrets; n'envions pas à nos princes le bonheur d'être chrétiens, et ne demandons pas des persécutions, que notre lâcheté ne pourroit souffrir. Sans ramener les roues et les chevalets sur lesquels on étendoit nos ancêtres, la matière ne manquera pas à la patience. La nature a assez d'infirmités, les affaires assez d'épines, les hommes assez d'injustice, leurs jugements assez de bizarreries, leurs humeurs assez d'importunes inégalités; le monde assez d'embarras, ses faveurs assez d'inconstance, ses engagements les plus doux assez de captivités. Que si tout nous prospère, si tout nous rit, c'est à nous à nous rendre nous-mêmes nos persécuteurs, à nous contrarier nous-mêmes.

Pour mener une vie chrétienne, il faut sans cesse combattre son cœur, craindre ce qui nous attire, pardonner ce qui nous irrite, rejeter souvent ce qui nous avance, et nous opposer nous-mêmes aux accroissements de notre fortune. O qu'il est difficile, pendant que le monde nous accorde tout, de se refuser quelque chose! Qui, ayant en sa possession une personne très accomplie, qu'il auroit aimée, vivroit avec elle comme avec sa sœur, s'élèveroit au-dessus de tous les sentiments de l'humanité. C'est une aussi forte résolution, dit saint Chrysostome (*in* Matth., *Hom.* xl, *n.* 4, *tom.* vii, *pag.* 442.), de ne pas laisser corrompre son cœur par les grandeurs et les biens qu'on possède. Ah! qu'il faut alors de courage pour renoncer à ses inclinations, et s'empêcher de goûter et d'aimer ce que la nature trouve si doux et si aimable! Sans cesse obligé d'être aux prises avec soi-même, pour s'arracher de vive force à des objets auxquels tout le poids du cœur nous entraîne; combien ne s'y sent-on pas plus fortement incliné, lorsque tout ce qui nous environne nous invite et nous presse de satisfaire à nos désirs? C'est dans une si critique situation qu'il faut vraiment, pour se conserver pur, se rendre en quelque sorte cruel à soi-même, en se privant d'autant plus des vains plaisirs que la chair recherche, qu'on a plus de moyen de se les procurer. Si l'esprit veut alors acquérir une noble liberté, qu'il tienne les sens dans une sage contrainte, de peur d'en être bientôt maîtrisé; et que saintement sévère à lui-même, sévère à son corps, il tende, par une bienheureuse mortification de tous les retours de l'amour-propre et toutes les affections charnelles, à se dégager de plus en plus de tout ce qui l'empêche de retourner à son principe. Peu à peu il trouvera dans les austérités de la pénitence, dans les humiliations de la croix, plus de délices et de consolations, que les amateurs du monde ne sauroient en goûter dans toutes les folles joies qu'il leur procure, et dans tous les contentements de leur orgueil. C'est ainsi que, par les différents progrès du détachement et de la pénitence, nous parvenons à être réellement martyrs de nous-mêmes, nous devenons des victimes d'autant plus propres à être consommées en Jésus-Christ, qu'elles sont plus volontaires. Nouveau genre de martyre, où le persécuteur et le patient sont également agréables, où Dieu d'une même main anime celui qui souffre, et couronne celui qui persécute.

Saintes Filles, vous connoissez ce genre de martyre, et depuis long-temps vous l'exercez sur vous-mêmes avec un zèle digne de la foi qui vous anime. Peu contentes de vous être dépouillées, par un généreux renoncement que la grâce vous a inspiré, de tous les objets capables de vous affadir, vous avez encore voulu déclarer une guerre continuelle à toutes les affections, à tous les sentiments d'une nature toujours ingénieuse à rechercher ce qui peut la satisfaire; et dans la crainte de céder à ses empressements, vous avez mieux aimé lui refuser sans danger ce qui pourroit lui être permis, que de vous exposer à vous laisser entraîner au-delà des bornes, en lui donnant tout ce que vous pouviez absolument lui accorder. Persévérez, mes Sœurs, dans cette glorieuse milice, qui vous apprendra à mourir chaque jour à ce que vous avez de plus intime, et qui, vous détachant de plus en plus de la chair, vous élèvera par une sainte mortification de l'esprit, jusqu'à Dieu, pour trouver en lui cette paix que le monde ne connoît pas, ces délices que les sens ne sauroient goûter, et ce parfait bonheur réservé aux âmes vraiment chrétiennes, que je vous souhaite.

PANEGYRIQUE

DE

SAINT JEAN, APOTRE.

Tendresse particulière de Jésus pour saint Jean. Trois présents inestimables qu'il lui fait, dans les trois états divers par lesquels ce divin Sauveur a passé pendant les jours de sa mortalité. Comment le disciple bien-aimé répond à l'amour de son divin Maître pour lui.

Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus.

Je suis à mon bien-aimé, et la pente de son cœur est tournée vers moi (*Cant.* VII. 10.).

Il est superflu, chrétiens, de faire aujourd'hui le panégyrique du disciple bien-aimé de notre Sauveur. C'est assez de dire en un mot qu'il étoit le favori de Jésus, et le plus chéri de tous les apôtres. Saint Augustin dit très doctement que « l'ouvrage est parfait, lorsqu'il plaît à son ou- » vrier : » *Hoc est perfectum quod artifici suo placet* (*de Genes. contra* MANICH. *lib.* I, *cap.* VIII, *n.* 13, *tom.* I, *col.* 650.); et il me semble que nous le connoissons par expérience. Quand nous voyons un excellent peintre qui travaille à faire un tableau, tant qu'il tient son pinceau en main, que tantôt il efface un trait, et tantôt il en tire un autre, son ouvrage ne lui plaît pas, il n'a pas rempli toute son idée, et le portrait n'est pas achevé : mais sitôt qu'ayant fini tous ses traits et relevé toutes ses couleurs, il commence à exposer sa peinture en vue, c'est alors que son esprit est content, et que tout est ajusté aux règles de l'art; l'ouvrage est parfait, parce qu'il plaît à son ouvrier, et qu'il a fait ce qu'il vouloit faire : *Hoc est perfectum quod artifici suo placet.* Ne doutez donc pas, chrétiens, de la grande perfection de saint Jean, puisqu'il plaît si fort à son ouvrier; et croyez que Jésus-Christ, créateur des cœurs, qui les crée, comme dit saint Paul (*Ephes.*, II. 10.), dans les bonnes œuvres, l'a fait tel qu'il falloit qu'il fût pour être l'objet de ses complaisances. Ainsi je pourrois conclure ce panégyrique après cette seule parole, si votre instruction, chrétiens, ne désiroit de moi un plus long discours.

Sainte et bienheureuse Marie, impétrez-nous les lumières de l'Esprit de Dieu, pour parler de Jean votre second fils. Que votre pudeur n'en rougisse pas; votre virginité n'y est point blessée. C'est Jésus-Christ qui vous l'a donné, et qui a voulu vous annoncer lui-même que vous seriez la mère de son bien-aimé. Qui doute que vous n'ayez cru à la parole de votre Dieu, vous qui avez été si humblement soumise à celle qui vous fut portée par son ange, qui vous salua de sa part, en disant : *Ave?*

Je remarque dans les saintes Lettres trois états divers dans lesquels a passé le Sauveur Jésus pendant les jours de sa chair, et le cours de son pèlerinage. Le premier, a été sa vie; le second, a été sa mort; le troisième a été mêlé de mort et de vie, où Jésus n'a été ni mort ni vivant, ou plutôt il y a été tout ensemble et mort et vivant; et c'est l'état où il se trouvoit dans la célébration de sa sainte Cène, lorsque mangeant avec ses disciples, il leur montroit qu'il étoit en vie; et voulant être mangé par ses disciples, ainsi qu'une victime immolée, il leur paroissoit comme mort. Consacrant lui-même son corps et son sang, il faisoit voir qu'il étoit vivant, et divisant mystiquement son corps de son sang, il se couvroit des signes de mort, et se dévouoit à la croix par une destination particulière. Dans ces trois états, chrétiens, il m'est aisé de vous faire voir que Jean a toujours été le fidèle et le bien-aimé du Sauveur. Tant qu'il vécut avec les hommes, nul n'eut plus de part en sa confiance; quand il rendit son âme à son Père, aucun des siens ne reçut de lui des marques d'un amour plus tendre; quand il donna son corps à ses disciples, ils virent tous la place honorable qu'il lui fit prendre près de sa personne dans cette sainte cérémonie.

Mais ce qui me fait connoître plus sensiblement la forte pente du cœur de Jésus sur le disciple dont nous parlons, ce sont trois présents qu'il lui fait dans ces trois états admirables où nous le voyons dans son Evangile. Je trouve en effet, chrétiens, qu'en sa vie il lui donne sa croix; à sa mort, il lui donne sa mère; à sa Cène, il lui donne son cœur. Que désire un ami vivant, sinon de s'unir avec ceux qu'il aime dans la société des mêmes emplois? et l'amitié a-t-elle rien de plus doux que cette aimable association? L'emploi de Jésus étoit de souffrir : c'est ce que son Père lui a prescrit, et la commission qu'il lui a donnée. C'est pourquoi il unit saint Jean à sa vie laborieuse et crucifiée, en lui prédisant de bonne heure les souffrances qu'il lui destine : « Vous » boirez, dit-il (MARC., X. 39.), mon calice, et » vous serez baptisé de mon baptême. » Voilà le présent qu'il lui fait pendant le cours de sa vie. Quelle marque nous peut donner un ami mourant que notre amitié lui est précieuse, sinon lorsqu'il témoigne un ardent désir de se conserver notre cœur, même après sa mort, et de vivre dans notre mémoire? C'est ce qu'a fait Jésus-Christ en faveur de Jean d'une manière si avantageuse,

qu'il n'est pas possible d'y rien ajouter ; puisqu'il lui donne sa divine Mère, c'est-à-dire, ce qu'il a de plus cher au monde : « Fils, dit-il (Joan., » xix. 27.), voilà votre Mère. » Mais ce qui montre le plus son amour, c'est le beau présent qu'il lui fait au sacré banquet de l'eucharistie, où son amitié n'étant pas contente de lui donner comme aux autres sa chair et son sang pour en faire un même corps avec lui, il le prend entre ses bras, il l'approche de sa poitrine; et comme s'il ne suffisoit pas de l'avoir gratifié de tant de dons, il le met en possession de la source même de toutes ses libéralités, c'est-à-dire, de son propre cœur, sur lequel il lui ordonne de se reposer comme sur une place qui lui est acquise. O disciple vraiment heureux! à qui Jésus-Christ a donné sa croix, pour l'associer à sa vie souffrante; à qui Jésus-Christ a donné sa Mère, pour vivre éternellement dans son souvenir; à qui Jésus-Christ a donné son cœur, pour n'être plus avec lui qu'une même chose! Que reste-t-il, ô cher favori, sinon que vous acceptiez ces présents avec le respect qui est dû à l'amour de votre bon Maître ?

Voyez, chrétiens, comme il les accepte. Il accepte la croix du Sauveur, lorsque Jésus-Christ la lui proposant, Pourrez-vous bien, dit-il, boire ce calice? Je le puis, lui répond saint Jean, et il l'embrasse de toute son âme : *Possumus* (Marc., x. 39.). Il accepte la sainte Vierge avec une joie merveilleuse. Il nous rapporte lui-même qu'aussitôt que Jésus-Christ la lui eut donnée, il la considéra comme son bien propre : *Accepit eam discipulus in sua* (Joan., xix. 27.). Il accepte surtout le cœur de Jésus avec une tendresse incroyable, lorsqu'il se repose dessus doucement et tranquillement, pour marquer une jouissance paisible et une possession assurée. O mystère de charité ! O présents divins et sacrés ! Qui me donnera des paroles assez tendres et affectueuses, pour vous expliquer à ce peuple? C'est néanmoins ce qu'il nous faut faire avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Ne vous persuadez pas, chrétiens, que l'amitié de notre Sauveur soit de ces amitiés délicates, qui n'ont que des douceurs et des complaisances, et qui n'ont pas assez de résolution pour voir un courage fortifié par les maux et exercé par les souffrances. Celle que le Fils de Dieu a pour nous est d'une nature bien différente : elle veut nous durcir aux travaux, et nous accoutumer à la guerre : elle est tendre, mais elle n'est pas molle ; elle est ardente, mais elle n'est pas foible; elle est douce, mais elle n'est pas flatteuse. Oui certainement, chrétiens, quand Jésus entre quelque part, il y entre avec sa croix, il y porte avec lui toutes ses épines, et il en fait part à tous ceux qu'il aime. Comme notre apôtre est son bien-aimé, il lui fait présent de sa croix; et de cette même main, dont il a tant de fois serré la tête de Jean sur sa bienheureuse poitrine avec une tendresse incroyable, il lui présente ce calice amer, plein de souffrances et d'afflictions, qu'il lui ordonne de boire tout plein, et d'en avaler jusqu'à la lie : *Calicem quidem meum bibetis* (Matth., xx. 23.).

Avouez la vérité, chrétiens, vous n'ambitionnez guère un tel présent, vous n'en comprenez pas le prix. Mais s'il reste encore en vos âmes quelque teinture de votre baptême, que les délices du monde n'aient pas effacée, vous serez bientôt convaincus de la nécessité de ce don, en écoutant prêcher Jésus-Christ, dont je vous rapporterai les paroles sans aucun raisonnement recherché, mais dans la même simplicité dans laquelle elles sont sorties de sa sainte et divine bouche.

Notre-Seigneur Jésus avoit deux choses à donner aux hommes, sa croix et son trône, sa servitude et son règne, son obéissance jusqu'à la mort et son exaltation jusqu'à la gloire. Quand il est venu sur la terre, il a proposé l'un et l'autre ; c'étoit l'abrégé de sa commission, c'étoit tout le sujet de son ambassade : *Complacuit dare vobis regnum* (Luc., xii. 23.) : « Il a plu au Père de » vous donner son royaume; » *Non veni pacem mittere, sed gladium :* « Je ne suis pas venu » apporter la paix, mais le glaive; » *Sicut oves in medio luporum* (Matth., x. 34, 16.) : « Allez comme des brebis au milieu des loups. » Ses disciples, encore grossiers et charnels, ne vouloient point comprendre sa croix, et ils ne l'importunoient que de son royaume; et lui, désirant les accoutumer aux mystères de son Evangile, il ne leur dit ordinairement qu'un mot du royaume, et il revient toujours à la croix. C'est ce qui doit nous montrer qu'il faut partager nos affections entre sa croix et son trône, ou plutôt, puisque ces deux choses sont si bien liées, qu'il faut réunir nos affections dans la poursuite de l'un et de l'autre.

O Jean, bien-aimé de Jésus, venez apprendre de lui cette vérité. Il l'a déjà plusieurs fois prêchée à tous les apôtres vos compagnons; mais vous, qui êtes le favori, approchez-vous avec votre frère, et il vous l'enseignera en particulier. Votre

mère lui dit : « Commandez que mes deux fils » soient assis à votre droite dans votre royaume : » *Dic ut sedeant hi duo filii mei.* « Pouvez-vous, » leur répondez-vous, boire le calice que je dois » boire? » *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum* (MATTH., XX. 21.)? Mon Sauveur, permettez-moi de le dire, vous ne répondez pas à propos. On parle de gloire, vous d'ignominie. Il répond à propos; mais ils ne demandent pas à propos : *Nescitis quid petatis :* « Vous ne savez ce que vous demandez. » Prenez la croix, et vous aurez le royaume : il est caché sous cette amertume. Attends à la croix, tu y verras les titres de ma royauté. « Ce n'est » pas à moi à vous donner ce que vous deman- » dez : » *Non est meum dare vobis :* c'est à vous à le prendre, selon la part que vous voudrez avoir aux souffrances. Cela demeure gravé dans le cœur de Jean. Il ne songe plus au royaume, qu'il ne songe à la croix avant toutes choses; et c'est ce qu'il nous représente admirablement dans son Apocalypse. « Moi Jean, nous dit-il, qui » suis votre frère, et qui ai part à la tribulation, » au royaume et à la patience de Jésus-Christ, » j'ai été dans l'île nommée Patmos pour la pa- » role du Seigneur, et pour le témoignage que » j'ai rendu à Jésus-Christ; et je fus ravi en » esprit : » *Ego Joannes frater vester, et socius in tribulatione, et regno, et patientiâ, fui in insulâ quæ appellatur Patmos, propter verbum Dei, et testimonium Jesu : fui in spiritu* (*Apoc.*, I. 9, 10.). Pourquoi fait-il cette observation : J'ai vu en esprit le Fils de l'homme en son trône, j'ai ouï le cantique de ses louanges? Pourquoi? Parce que j'ai été banni dans une île : *Fui in insulâ.* Je croyois autrefois qu'on ne pouvoit voir Jésus-Christ régnant, à moins que d'être assis à sa droite et revêtu de sa gloire; mais il m'a fait connoître qu'on ne le voit jamais mieux que dans les souffrances. L'affliction m'a dessillé les yeux, le vent de la persécution a dissipé les nuages de mon esprit, et a ouvert le passage à la lumière. Mais voyez encore plus précisément : *Ego Joannes, socius in tribulatione et regno.* Il parle du royaume; mais il parle auparavant de la croix : il mettoit autrefois le royaume devant la croix, maintenant il met la croix la première; et après avoir nommé le royaume, il revient incontinent aux souffrances : *et patientiâ.* Il craint de s'arrêter trop à la gloire, comme il avoit fait autrefois.

Mais voyons quelle a été sa croix. Il semble que c'est celui de tous les disciples qui a eu la plus légère. Pour nous détromper, expliquons quelle a été sa croix, et nous verrons qu'en effet elle a été la plus grande de toutes dans l'intérieur. Apprenez le mystère, et considérez les deux croix de notre Sauveur. L'une se voit au Calvaire, et elle paroît la plus douloureuse; l'autre est celle qu'il a portée durant tout le cours de sa vie, c'est la plus pénible. Dès le commencement, il se destine pour être la victime du genre humain. Il devoit offrir deux sacrifices. Le dernier sacrifice s'est opéré à l'autel de la croix; mais il falloit qu'il accomplît le sacrifice, qui étoit appelé *Juge sacrificium* (DAN., VIII. 11, 12, 13.), dont son cœur étoit l'autel et le temple. O cœur toujours mourant, toujours percé de coups, brûlant d'impatience de souffrir, qui ne respiroit que l'immolation! Ne croyez donc pas que sa passion soit son sacrifice le plus douloureux. Sa passion le console : il a une soif ardente qui le brûle et qui le consume, sa passion le rafraîchira; et c'est peut-être une des raisons pour laquelle il l'appelle une coupe qu'il a à boire, parce qu'elle doit rafraîchir l'ardeur de sa soif. En effet quand il parle de cette dernière croix : « C'est à présent, s'écrie-t-il, que le Fils de » l'homme est glorifié : » *Nunc clarificatus est* (JOAN., XIII. 31.). C'est ainsi qu'il s'exprime après la dernière pâque, sitôt que Judas fut sorti du cénacle. Mais s'agit-il de l'autre croix, c'est alors qu'il se sent vivement pressé dans l'attente de l'accomplissement de ce baptême : *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor* (LUC., XII. 50.)? L'une le dilate : *Nunc clarificatus est;* l'autre le presse : *Coarctor.* Lequel est-ce qui fait sa vraie croix? celui qui le presse et qui lui fait violence, ou celui qui relâche la force du mal?

C'est cette première croix, si pressante et si douloureuse, que Jésus-Christ veut donner à Jean. Pierre lui demandoit : « Seigneur, que des- » tinez-vous à celui-ci? » *Domine, hic autem quid* (JOAN., XXI. 21.)? Vous m'avez dit quelle sera ma croix, quelle part y donnerez-vous à celui-ci? Ne vous en mettez point en peine. La croix que je veux qu'il porte ne frappera pas les sens : je me réserve de la lui imprimer moi-même; elle sera principalement au fond de son âme; ce sera moi qui y mettrai la main, et je saurai bien la rendre pesante. Et pour le rendre capable de la soutenir avec un courage vraiment héroïque, il lui inspira l'amour des souffrances. Tout homme que Jésus-Christ aime, il attire tellement son cœur après lui, qu'il ne souhaite rien avec plus d'ardeur que de voir abattre son corps, comme une vieille masure qui le sépare de Jésus-

Christ. Mais quel autre avoit plus d'ardeur pour la croix, que Jean, qui avoit humé ce désir aux plaies mêmes de Jésus-Christ, qui avoit vu sortir de son côté l'eau vive de la félicité, mais mêlée avec le sang des souffrances? Il est donc embrasé du désir du martyre; et cependant, ô Sauveur, quels supplices lui donnerez-vous? un exil. O cruauté lente et timide de Domitien! Faut-il que tu ne sois trop humain que pour moi, et que tu n'aies pas soif de mon sang? Mais peut-être qu'il sera bientôt répandu. On lui prépare de l'huile bouillante, pour le faire mourir dans ce bain brûlant. Vous voilà enfin, ô croix de Jésus, que je souhaite si vivement. Il s'élance dans cet étang d'huile fumante et bouillante, avec la même promptitude que, dans les ardeurs de l'été, on se jette dans le bain pour se rafraîchir. Mais, ô surprise fâcheuse et cruelle! tout d'un coup elle se change en rosée. Bien-aimé de mon cœur, est-ce là l'amour que vous me portez? Si vous ne voulez pas me donner la mort, pourquoi forcez-vous la nature de se refuser à mes empressements? O bourreaux, apportez du feu, réchauffez votre huile inopinément refroidie. Mais ces cris sont inutiles. Jésus-Christ veut prolonger sa vie, parce qu'il veut encore aggraver sa croix. Il faut vivre jusqu'à une vieillesse décrépite; il faut qu'il voie passer devant lui tous ses frères les saints apôtres, et qu'il survive presque à tous les enfants qu'il a engendrés à Notre-Seigneur.

De quoi le consolerez-vous, ô Sauveur des âmes? Ne voyez-vous pas qu'il meurt tous les jours, parce qu'il ne peut mourir une fois. Hélas! il semble qu'il n'a plus qu'un souffle. Ce vieillard n'est plus que cendre; et sous cette cendre vous voulez cacher un grand feu. Ecoutez comme il crie : « Mes bien-aimés, nous » sommes dès à présent enfants de Dieu; mais » ce que nous serons un jour ne paroît pas en- » core : » *Dilectissimi, nunc filii Dei sumus, et nondum apparuit quid erimus* (1. Joan., III. 2.). De quoi le consolerez-vous? sera-ce par les visions dont vous le gratifierez? Mais c'est ce qui augmente l'ardeur de ses désirs. Il voit couler ce fleuve qui réjouit la cité de Dieu, la Jérusalem céleste. Que sert de lui montrer la fontaine, pour ne lui donner qu'une goutte à boire? Ce rayon lui fait désirer le grand jour; et cette goutte que vous laissez tomber sur lui, lui fait avoir soif de la source. Ecoutez comme il crie dans l'Apocalypse : *Et spiritus et sponsa dicunt, Veni :* « L'esprit et l'épouse disent, Ve- » nez. » Que lui répond le divin Epoux? « Oui, » je viens bientôt : » *Etiam venio citò* (*Apoc.*, XXII. 17, 20.). « O instant trop long! » *O modicum longum* (S. August. *in* Joan., *tract.* CI, *n.* 6, *tom.* III, *part.* II, *col.* 753.)! Il redouble ses gémissements et ses cris : « Venez, » Seigneur Jésus : » *Veni, Domine Jesu.* O divin Sauveur, quel supplice! votre amour est trop sévère pour lui. Je sais que dans la croix que vous lui donnez, « il y a une douleur qui con- » sole, » *Ipse consolatur dolor* (S. August., *Epist.* XXVII, *n.* 1, *tom.* II, *col.* 42.); et que le calice de votre passion que vous lui faites boire à longs traits, tout amer qu'il est à nos sens, a ses douceurs pour l'esprit, quand une foi vive l'a persuadé des maximes de l'Evangile. Mais j'ose dire, ô divin Sauveur, que cette manière douce et affectueuse, avec laquelle vous avez traité saint Jean votre bien-aimé disciple, et ces caresses mystérieuses dont il vous a plu l'honorer, exigeoient en quelque sorte de vous quelque marque plus sensible de la tendresse de votre cœur, et que vous lui deviez des consolations qui fussent plus approchantes de cette familiarité bienheureuse que vous avez voulu lui permettre. C'est aussi ce que nous verrons au Calvaire dans le beau présent qu'il lui fait, et dans le dernier adieu qu'il lui dit.

SECOND POINT.

Certainement, chrétiens, l'amitié ne peut jamais être véritable, qu'elle ne se montre bientôt toute entière; et elle n'a jamais plus de peine que lorsqu'elle se voit cachée. Toutefois il faut avouer que dans le temps qu'il faut dire adieu, la douleur que la séparation lui fait ressentir, lui donne je ne sais quoi de si vif et de si pressant, pour se faire voir dans son naturel, que jamais elle ne se découvre avec plus de force. C'est pourquoi les derniers adieux que l'on dit aux personnes que l'on a aimées saisissent de pitié les cœurs les plus durs : chacun tâche dans ces rencontres de laisser des marques de son souvenir. Nous voyons en effet tous les testaments remplis de clauses de cette nature; comme si l'amour qui ne se nourrit ordinairement que par la présence, voyant approcher le moment fatal de la dernière séparation, et craignant par là sa perte totale en même temps qu'il se voit privé de la conversation et de la vue, ramassoit tout ce qui lui reste de force pour vivre et durer du moins dans le souvenir.

Ne croyez pas que notre Sauveur ait oublié son amour en cette occasion. « Ayant aimé les siens, » il les a aimés jusqu'à la fin (Joan, XIII. I.); »

et puisqu'il ne meurt que par son amour, il n'est jamais plus puissant qu'à sa mort. C'est aussi sans doute pour cette raison, qu'il amène au pied de sa croix les deux personnes qu'il chérit le plus, c'est-à-dire, Marie sa divine mère, et Jean son fidèle et son bon ami, qui remis de ses premières terreurs, vient recueillir les derniers soupirs de son Maître mourant pour notre salut.

Car je vous demande, mes frères, pourquoi appeler la très sainte Vierge à ce spectacle d'inhumanité? Est-ce pour lui percer le cœur, et lui déchirer les entrailles? Faut-il que ses yeux maternels soient frappés de ce triste objet, et qu'elle voie couler devant elle, par tant de cruelles blessures, un sang qui lui est si cher? Pourquoi le plus chéri de tous ses disciples est-il le seul témoin de ses souffrances? Avec quels yeux verra-t-il cette poitrine sacrée, sur laquelle il se reposoit il y a deux jours, pousser les derniers sanglots parmi des douleurs infinies? Quel plaisir au Sauveur, de contempler ce favori bien-aimé, saisi par la vue de tant de tourments; et par la mémoire encore toute fraîche de tant de caresses récentes, mourir de langueur au pied de sa croix? S'il l'aime si chèrement, que ne lui épargne-t-il cette affliction? et n'y a-t-il pas de la dureté de lui refuser cette grâce? Chrétiens, ne le croyez pas, et comprenez le dessein du Sauveur des âmes. Il faut que Marie et saint Jean assistent à la mort de Jésus, pour y recevoir ensemble, avec la tendresse du dernier adieu, les présents qu'il a à leur faire, afin de signaler en expirant l'excès de son affection.

Mais que leur donnera-t-il, nu, dépouillé comme il est? Les soldats avares et impitoyables ont partagé jusqu'à ses habits, et joué sa tunique mystérieuse : il n'a pas de quoi se faire enterrer. Son corps même n'est plus à lui : il est la victime de tous les pécheurs; il n'y a goutte de son sang qui ne soit due à la justice de Dieu son Père. Pauvre esclave, qui n'a plus rien en son pouvoir dont il puisse disposer par son testament! Il a perdu jusqu'à son Père, auquel il s'est glorifié tant de fois d'être si étroitement uni. C'est son Dieu, ce n'est plus son Père. Au lieu de dire comme auparavant : « Tout ce qui est à vous est » à moi, » il ne lui demande plus qu'un regard, *Respice in me;* et il ne peut l'obtenir, et il s'en voit abandonné : *Quare me dereliquisti* (MATT., XXVII. 46.)? Ainsi, de quelque côté qu'il tourne les yeux, il ne voit plus rien qui lui appartienne. Je me trompe, il voit Marie et saint Jean : tout le reste des siens l'ont abandonné, et ils sont là pour lui dire : Nous sommes à vous. Voilà tout le bien qui lui reste et dont il peut disposer par son testament. Mais c'est à eux qu'il faut donner, et non pas les donner eux-mêmes. O amour ingénieux de mon Maître! Il faut leur donner, il faut les donner. Il faut donner Marie au disciple, et le disciple à la divine Marie. *Ego dilecto meo*, dit-il : mon Maître, je suis à vous, usez de moi comme il vous plaira. Voyez la suite : *Et ad me conversio ejus* (*Cant.*, VII. 10.) : « Fils, dit-il, voilà votre mère. » O Jean, je vous donne Marie, et je vous donne en même temps à Marie. Marie est à saint Jean, saint Jean à Marie. Vous devez vous rendre heureux l'un et l'autre par une mutuelle possession. Ce ne vous est pas un moindre avantage d'être donnés que de recevoir; et je ne vous enrichis pas plus par le don que je vous fais, que par celui que je fais de vous.

Mais, mes frères, entrons plus profondément dans cet admirable mystère; recherchons, par les Ecritures, quelle est cette seconde naissance qui fait saint Jean le fils de Marie, quelle est cette nouvelle fécondité qui rend Marie mère de saint Jean; et développons les secrets d'une belle théologie, qui mettra cette vérité dans son jour. Saint Paul parlant de notre Sauveur après l'infamie de sa mort et la gloire de sa résurrection, en a dit ces belles paroles (2. *Cor.*, V. 16.) : « Nous ne connoissons plus maintenant personne » selon la chair, et si nous avons connu autrefois » Jésus-Christ selon la chair, maintenant qu'il est » mort et ressuscité, nous ne le connoissons plus » de la sorte. » Que veut dire cette parole, et quel est le sens de l'Apôtre? Veut-il dire que le Fils de Dieu s'est dépouillé, en mourant, de sa chair humaine, et qu'il ne l'a point reprise en sa glorieuse résurrection? Non, mes frères, à Dieu ne plaise. Il faut trouver un autre sens à cette belle parole du divin Apôtre, qui nous ouvre l'intelligence de ses sentiments. Ne le cherchez pas, le voici : il veut dire que le Fils de Dieu, dans la gloire de sa résurrection, a bien la vérité de la chair, mais qu'il n'en a plus les infirmités; et pour toucher encore plus le fond de cette excellente doctrine, entendons que l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, a eu deux naissances et deux vies, qui sont infiniment différentes.

La première de ces naissances l'a tiré du sein de Marie, la seconde l'a fait sortir du sein du tombeau. En la première il est né de l'esprit de Dieu, mais par une mère mortelle, et de là il en a tiré la mortalité. Mais en sa seconde naissance, nul n'y a part que son Père céleste; c'est pour-

quoi il n'y a plus rien que de glorieux. Il étoit de sa providence d'accommoder ses sentiments à ces deux manières de vie si contraires : de là vient que dans la première il n'a pas jugé indigne de lui les sentiments de foiblesse humaine ; mais dans sa bienheureuse résurrection il n'y a plus rien que de grand, et tous ses sentiments sont d'un Dieu qui répand sur l'humanité qu'il a prise, tout ce que la divinité a de plus auguste. Jésus, en conversant parmi les mortels, a eu faim, a eu soif ; il a été quelquefois saisi par la crainte, touché par la douleur : la pitié a serré son cœur, elle a ému et altéré son sang, elle lui a fait répandre des larmes. Je ne m'en étonne pas, chrétiens ; c'étoient les jours de son humiliation, qu'il devoit passer dans l'infirmité. Mais durant les jours de sa gloire et de son immortalité, après sa seconde naissance par laquelle son Père l'a ressuscité pour le faire asseoir à sa droite, les infirmités sont bannies ; et la toute-puissance divine déployant sur lui sa vertu, a dissipé toutes ses foiblesses. Il commence à agir tout-à-fait en Dieu : la manière en est incompréhensible, et tout ce qu'il est permis aux mortels de dire d'un mystère si haut, c'est qu'il n'y faut plus rien concevoir de ce que le sens humain peut imaginer ; si bien qu'il ne nous reste plus que de nous écrier hardiment avec l'incomparable docteur des Gentils, que si nous avons connu Jésus-Christ selon sa naissance mortelle dans les sentiments de la chair, *Nunc jam non novimus :* Maintenant qu'il est glorieux et ressuscité, nous ne le connoissons plus de la sorte ; et tout ce que nous y concevons est divin.

Selon cette doctrine du divin Apôtre, je ne craindrai pas d'assurer que Jésus-Christ ressuscité regarde Marie d'une autre manière, que ne faisoit pas Jésus-Christ mortel. Car, mes frères, sa mortalité l'a fait naître dans la dépendance de celle qui lui a donné la vie : « Il lui étoit soumis » et obéissant, » dit l'évangéliste (Luc., II. 51.). Tout Dieu qu'étoit Jésus, l'amour qu'il avoit pour sa sainte mère étoit mêlé sans doute de cette crainte filiale et respectueuse que les enfants bien nés ne perdent jamais. Il étoit accompagné de toutes ces douces émotions, de toutes ces inquiétudes aimables, qu'une affection sincère imprime toujours dans les cœurs des hommes mortels : tout cela étoit bienséant durant les jours de foiblesse. Mais enfin voilà Jésus en la croix : le temps de mortalité va passer. Il va commencer désormais à aimer Marie d'une autre manière : son amour ne sera pas moins ardent ; et tant que Jésus-Christ sera homme, il n'oubliera jamais cette Vierge Mère. Mais après sa bienheureuse résurrection, il faut bien qu'il prenne un amour convenable à l'état de sa gloire.

Que deviendront donc, chrétiens, ces respects, cette déférence, cette complaisance obligeante, ces soins si particuliers, ces douces inquiétudes qui accompagnoient son amour? Mourront-ils avec Jésus-Christ? et Marie en sera-t-elle à jamais privée? Chrétiens, sa bonté ne le permet pas. Puisqu'il va entrer par sa mort en un état glorieux, où il ne les peut plus retenir, il les fait passer en saint Jean, et il entreprend de les faire revivre dans le cœur de ce bien-aimé. Et n'est-ce pas ce que veut dire le grand saint Paulin par ces éloquentes paroles (*Epist.* L, *n.* 17.) : *Jam scilicet ab humanâ fragilitate, quâ erat natus ex feminâ, per crucis mortem demigrans in æternitatem Dei, ut esset in gloriâ Dei Patris, delegat homini jura pietatis humanæ :* « Etant prêt de passer, par la mort de la croix, » de l'infirmité humaine à la gloire et à l'éternité » de son Père, il laisse à un homme mortel les » sentiments de la piété humaine. » Tout ce que son amour avoit de tendre et de respectueux pour sa sainte Mère vivra maintenant dans le cœur de Jean : c'est lui qui sera le fils de Marie ; et pour établir entre eux éternellement cette alliance mystérieuse, il leur parle du haut de sa croix, non point avec une action tremblante comme un patient prêt à rendre l'âme, « mais avec toute la » force d'un homme vivant, et toute la fermeté » d'un Dieu qui doit ressusciter : » *Plenâ virtute viventis et constantiâ resurrecturi* (*Ibid. n.* 17.). Lui qui tourne les cœurs ainsi qu'il lui plaît, et dont la parole est toute-puissante, opère en eux tout ce qu'il leur dit, et fait Marie mère de Jean, et Jean fils de Marie.

Car, qui pourroit assez exprimer quelle fut la force de cette parole sur l'esprit de l'un et de l'autre? Ils gémissoient au pied de la croix, toutes les plaies de Jésus-Christ déchiroient leurs âmes, et la vivacité de la douleur les avoit presque rendus insensibles. Mais lorsqu'ils entendirent cette voix mourante du dernier adieu de Jésus, leurs sentiments furent réveillés par cette nouvelle blessure ; toutes les entrailles de Marie furent renversées, et il n'y eut goutte de sang dans le cœur de Jean, qui ne fût aussitôt émue. Cette parole entra donc au fond de leurs âmes, ainsi qu'un glaive tranchant ; elles en furent percées et ensanglantées avec une douleur incroyable : mais aussi leur falloit-il faire cette violence, il falloit de cette sorte entr'ouvrir leur cœur, afin, si je puis parler de la sorte, d'enter en l'un le

respect d'un fils, et dans l'autre la tendresse d'une bonne mère.

Voilà donc Marie mère de saint Jean. Quoique son amour maternel accoutumé d'embrasser un Dieu, ait peine à se terminer sur un homme, et qu'une telle inégalité semble plutôt lui reprocher son malheur, que la récompenser de sa perte; toutefois la parole de son Fils la presse; l'amour que le Sauveur a eu pour saint Jean l'a rendu un autre lui-même, et fait qu'elle ne croit pas se tromper quand elle cherche Jésus-Christ en lui. Grand et incomparable avantage de ce disciple chéri! Car de quels dons l'aura orné le Sauveur, pour le rendre digne de remplir sa place? Si l'amour qu'il a pour la sainte Vierge l'oblige à lui laisser son portrait en se retirant de sa vue, ne doit-il pas lui avoir donné une image vive et naturelle? Quel doit donc être le grand saint Jean, destiné à demeurer sur la terre pour y être la représentation du Fils de Dieu après sa mort, et une représentation si parfaite, qu'elle puisse charmer la douleur, et tromper, s'il se peut, l'amour de sa sainte mère par la naïveté de la ressemblance?

D'ailleurs, quelle abondance de grâces attiroit sur lui tous les jours l'amour maternel de Marie, et le désir qu'elle avoit conçu de former en lui Jésus-Christ? Combien s'échauffoient tous les jours les ardeurs de sa charité, par la chaste communication de celles qui brûloient le cœur de Marie? Et à quelle perfection s'avançoit sa chasteté virginale, qui étoit sans cesse épurée par les regards modestes de la sainte Vierge, et par sa conversation angélique?

Apprenons de là, chrétiens, quelle est la force de la pureté. C'est elle qui mérite à saint Jean la familiarité du Sauveur; c'est elle qui le rend digne d'hériter de son amour pour Marie, de succéder en sa place, d'être honoré de sa ressemblance. C'est elle qui lui fait tomber Marie en partage, et lui donne une mère vierge : elle fait quelque chose de plus, elle lui ouvre le cœur de Jésus, et lui en assure la possession.

TROISIÈME POINT.

Je l'ai déjà dit, chrétiens, il ne suffit pas au Sauveur de répandre ses dons sur saint Jean; il veut lui donner jusqu'à la source. Tous les dons viennent de l'amour; il lui a donné son amour. C'est au cœur que l'amour prend son origine; il lui donne encore le cœur, et le met en possession du fonds dont il lui a déjà donné tous les fruits. Viens, dit-il, ô mon cher disciple, je t'ai choisi devant tous les temps pour être le docteur de la charité; viens la boire jusque dans sa source, viens y prendre ces paroles pleines d'onction par lesquelles tu attendriras mes fidèles : approche de ce cœur qui ne respire que l'amour des hommes; et pour mieux parler de mon amour, viens sentir de près les ardeurs qui me consument.

Je ne m'étendrai pas à vous raconter les avantages de saint Jean. Mais, Jean, puisque vous en êtes le maître, ouvrez-nous ce cœur de Jésus, faites-nous en remarquer tous les mouvements, que la seule charité excite. C'est ce qu'il a fait dans tous ses écrits : tous les écrits de saint Jean ne tendent qu'à expliquer le cœur de Jésus. En ce cœur est l'abrégé de tous les mystères du christianisme : mystère de charité dont l'origine est au cœur; un cœur, s'il se peut dire, tout pétri d'amour; toutes les palpitations, tous les battements de ce cœur, c'est la charité qui les produit. Voulez-vous voir saint Jean vous montrer tous les secrets de ce cœur? Il remonte « jusqu'au principe, » *In principio* (JOAN., I. 1.). C'est pour venir à ce terme, *Et habitavit* (*Ibid.*, 14.), « Il a habité parmi nous. » Qui l'a fait ainsi habiter avec nous? l'amour. « C'est ainsi » que Dieu a aimé le monde : » *Sic Deus dilexit mundum* (*Ibid.*, III. 16.). C'est donc l'amour qui l'a fait descendre, pour se revêtir de la nature humaine. Mais quel cœur aura-t-il donné à cette nature humaine, sinon un cœur tout pétri d'amour?

C'est Dieu qui fait tous les cœurs, ainsi qu'il lui plaît. « Le cœur du roi est dans sa main » comme celui de tous les autres : *Cor regis in manu Dei est* (*Prov.*, XXI. 1.). *Regis*, du roi Sauveur. Quel autre cœur a été plus dans la main de Dieu? C'étoit le cœur d'un Dieu, qui régloit de près, dont il conduisoit tous les mouvements. Qu'aura donc fait le Verbe divin, en se faisant homme, sinon de se former un cœur sur lequel il imprimât cette charité infinie qui l'obligeoit à venir au monde? Donnez-moi tout ce qu'il y a de tendre, tout ce qu'il y a de doux et d'humain : il faut faire un Sauveur qui ne puisse souffrir les misères, sans être saisi de douleur; qui, voyant les brebis perdues, ne puisse supporter leur égarement. Il lui faut un amour qui le fasse courir au péril de sa vie, qui lui fasse baisser les épaules pour charger dessus sa brebis perdue, qui lui fasse crier : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi : » *Si quis sitit, veniat ad me* (JOAN., VII. 37.). « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués : » *Venite ad me, omnes qui laboratis* (MATTH., XI. 28.) : Venez, pécheurs, c'est vous que je

cherche. Enfin il lui faut un cœur, qui lui fasse dire : « Je donne ma vie parce que je le veux : » *Ego pono eam à meipso* (Joan., x. 18.). C'est moi qui ai un cœur amoureux, qui dévoue mon corps et mon âme à toutes sortes de tourments.

Voilà, mes frères, quel est le cœur de Jésus, voilà quel est le mystère du christianisme. C'est pourquoi l'abrégé de la foi est renfermé dans ces paroles : « Pour nous, nous avons cru à l'amour » que Dieu a pour nous : » *Nos credidimus charitati quam habet Deus in nobis* (1. Joan., iv. 16.). Voilà la profession de saint Jean. Pourquoi le Juif ne croit-il pas à notre Evangile? Il reconnoît la puissance; mais il ne veut pas croire à l'amour : il ne peut se persuader que Dieu nous ait assez aimés, pour nous donner son Fils. Pour moi, je crois à sa charité; et c'est tout dire. Il s'est fait homme, je le crois; il est mort pour nous, je le crois; il aime, et qui aime fait tout : *Credidimus charitati ejus.*

Mais si nous y croyons, il faut l'imiter. Ce cœur de Jésus embrasse tous les fidèles : c'est là où nous sommes tous réunis, « pour être con- » sommés dans l'unité : » *Ut sint consummati in unum* (Joan., xvii. 23.). C'est le cœur qui parloit, lorsqu'il disoit : « Mon Père, je veux » que là où je suis, mes disciples y soient aussi » avec moi : » *Volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum* (*Ibid.*, 24.). Il ne distrait personne, il appelle tous ses enfants, et nous devons nous aimer « dans les entrailles de la charité de ce di- » vin Sauveur, » *In visceribus Jesu Christi* (*Philip.*, i. 8.). Ayons donc un cœur de Jésus-Christ, un cœur étendu, qui n'exclue personne de son amour. C'est de cet amour réciproque qu'il se formera une chaîne de charité, qui s'étendra du cœur de Jésus dans tous les autres, pour les lier et les unir inviolablement : ne la rompons pas; ne refusons à aucun de nos frères d'entrer dans cette sainte union de la charité de Jésus-Christ. Il y a place pour tout le monde. Usons sans envie des biens qu'elle nous procure : nous ne les perdons pas en les communiquant aux autres; mais nous les possédons d'autant plus sûrement : ils se multiplient pour nous avec d'autant plus d'abondance, que nous désirons plus généreusement les partager avec nos frères. Et pourquoi veux-tu arracher ton frère de ce cœur de Jésus-Christ? Il ne souffre point de séparation : il te vomira toi-même. Il supporte toutes les infirmités, pourvu que la charité dont nous sommes animés les couvre. Aimons-nous donc dans le cœur de Jésus. « Dieu est charité; et qui persé- » vère dans la charité, demeure en Dieu, et Dieu » en lui (1. Joan., iv. 16.). » Ah! qui me donnera des amis que j'aime véritablement par la charité? Lorsque je répands en eux mon cœur, je le répands en Dieu qui est charité. « Ce n'est pas à un » homme que je me confie, mais à celui en qui » il demeure, pour être tel; et dans ma juste » confiance, je ne crains point ces résolutions si » changeantes de l'inconstance humaine : » *Non homini committo, sed illi in quo manet ut talis sit. Nec in meâ securitate crastinum illud humanæ cogitationis incertum omnino formido.* C'est ainsi que s'aiment les bienheureux esprits.

L'amour, qui les unit intimement entre eux, s'échauffe de plus en plus dans ces mutuels embrassements de leurs cœurs. Ils s'aiment en Dieu, qui est le centre de leur union; ils s'aiment pour Dieu qui est tout leur bien. Ils aiment Dieu dans chacun de leurs concitoyens, qu'ils savent n'être grands que par lui; et vivement sensibles au bonheur de leurs frères, ils se trouvent heureux de jouir en eux et par eux des avantages qu'ils n'auroient pas eux-mêmes : ou plutôt, ils ont tout; la charité leur approprie l'universalité des dons de tout le corps; parce qu'elle les consomme dans cette unité sainte, qui, les absorbant en Dieu, les met en possession des biens de toute la cité céleste.

Voulons-nous donc, mes frères, participer ici-bas à la béatitude céleste? Aimons-nous; que la charité fraternelle remplisse nos cœurs; elle nous fera goûter dans la douceur de son action, ces délices inexprimables qui font le bonheur des saints; elle enrichira notre pauvreté, en nous rendant tous les biens communs; et ne formant de nous tous qu'un cœur et qu'une âme, elle commencera en nous cette unité divine qui doit faire notre éternel bonheur, et qui sera parfaite en nous, lorsque l'amour ayant entièrement transformé toutes nos puissances, Dieu sera tout en tous.

PANÉGYRIQUE

DE

SAINT THOMAS DE CANTORBÉRY,

Prononcé dans l'église de saint Thomas du Louvre, en 1668.

Motifs de la résistance de saint Thomas à l'égard de son prince. Sa conduite toujours sage, toujours respectueuse au milieu des violentes persécutions qu'il a à souffrir. Succès de ses combats pour la discipline. Admirable changement que produit sa mort dans ses ennemis; zèle qu'elle inspire à ses frères.

Usage que les ecclésiastiques doivent faire de leurs priviléges, de leurs biens et de leur autorité, pour ne pas exposer l'Eglise aux blasphèmes des libertins.

In morte mirabilia operatus est.

Il a fait des choses merveilleuses dans sa mort (*Eccli.*, XLVIII. 15.).

Les mystères de Jésus-Christ sont une chute continuelle; et tant qu'il a vu devant soi quelque nouvelle bassesse, il n'a jamais cessé de descendre. Il se compare lui-même dans son Evangile à un grain de froment qui tombe (JOAN., XII. 24.); et en effet, il est allé toujours tombant, premièrement du ciel en la terre, de son trône dans une crèche : de là par plusieurs degrés il est tombé jusqu'à l'ignominie du supplice, jusqu'à l'obscurité du tombeau, jusqu'à la profondeur de l'enfer. Mais comme il ne pouvoit tomber plus bas, c'étoit là aussi le terme fatal de ses chutes mystérieuses; et ce cours d'abaissements étant rempli, c'est de là qu'il a commencé de se relever couronné d'honneur et de gloire.

Ce que notre chef a fait une fois en sa personne sacrée, tous les jours il l'accomplit dans ses membres; et le martyr que nous honorons, nous en est un illustre exemple. Saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, s'étant trouvé engagé, pour les intérêts de l'Eglise, dans de longs et fâcheux démêlés avec un grand roi, avec Henri II, roi d'Angleterre, on l'a vu tomber peu à peu de la faveur à la disgrâce, de la disgrâce au bannissement, du bannissement à une espèce de proscription, et enfin à une mort violente. Mais la Providence divine, ayant lâché la main jusqu'à ce terme, a fait commencer de là son élévation. Elle a honoré de miracles le tombeau de cet illustre martyr; elle a mené à ses cendres un roi pénitent; elle a conservé les droits de l'Eglise par le sang de ce saint évêque, persécuté injustement pour sa cause, et tirant sa gloire de ses souffrances. Elle m'a donné lieu de dire de lui ce que l'Ecclésiastique a dit d'Elisée, « que sa mort » a opéré des miracles : » *In morte mirabilia operatus est.* Mais afin de vous découvrir toutes ces merveilles, demandons l'assistance du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave.*

C'est une loi établie, que l'Eglise ne peut jouir d'aucun avantage qui ne lui coûte la mort de ses enfants; et que, pour affermir ses droits, il faut qu'elle répande du sang. Son Epoux l'a rachetée par le sang qu'il a versé pour elle, et il veut qu'elle achète par un prix semblable les grâces qu'il lui accorde. C'est par le sang des martyrs qu'elle a étendu ses conquêtes bien loin au-delà de l'empire Romain; son sang lui a procuré et la paix dont elle a joui sous les empereurs chrétiens, et la victoire qu'elle a remportée sur les empereurs infidèles. Il paroît donc qu'elle devoit du sang à l'affermissement de son autorité, comme elle en avoit donné à l'établissement de sa doctrine; et ainsi la discipline, aussi-bien que la foi de l'Eglise, a dû avoir des martyrs.

C'est pour cette cause, Messieurs, que votre glorieux patron a donné sa vie. Nous avons honoré ces derniers jours le premier martyr de la foi : aujourd'hui nous célébrons le triomphe du premier martyr de la discipline; et afin que tout le monde comprenne combien ce martyre a été semblable à ceux que nous ont fait voir les anciennes persécutions, je m'attacherai à vous montrer que la mort de notre saint archevêque a opéré les mêmes merveilles dans la cause de la discipline, que celle des autres martyrs a autrefois opérées lorsqu'il s'agissoit de la croyance.

En effet, pour ne pas vous laisser long-temps en suspens, comme les martyrs qui ont combattu pour la foi, ont affermi par le témoignage de leur sang cette foi que les tyrans vouloient abolir; calmé par leur patience la haine publique, qu'on vouloit exciter contre eux en les traitant comme des scélérats; confirmé par leur constance invincible les fidèles, qu'on avoit dessein d'effrayer par le terrible spectacle de tant de supplices; en sorte que, profitant des persécutions, ils les ont fait servir contre leur nature à l'établissement de leur foi, à la conversion de leurs ennemis, à l'instruction et à l'affermissement de leurs frères : ainsi vous verrez bientôt, chrétiens, que des effets tout semblables ont suivi la mort du grand archevêque de Cantorbéry; et la suite de cet entretien vous fera paroître, que le sang de ce nouveau martyr de la discipline a affermi l'autorité ecclésiastique, qui étoit violemment opprimée; que sa mort a converti les cœurs indociles des ennemis de la discipline de l'Eglise; enfin qu'elle a échauffé le zèle de ceux qui sont préposés pour en être les défenseurs. Voilà ce que j'ai dessein de vous faire entendre dans les trois parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Pour bien entendre le sujet des fameux combats du grand saint Thomas de Cantorbéry pour l'honneur de l'Eglise et du sacerdoce, il faut considérer avant toutes choses quelques vérités importantes, qui regardent l'état de l'Eglise :

ce qu'elle est, ce qui lui est dû, et ce qu'elle doit; quels droits elle a sur la terre, et quels moyens lui sont donnés pour s'y maintenir. Je sais que cette matière est fort étendue, et pleine de questions épineuses : mais comme la décision de ces doutes dépend d'un ou deux principes, j'espère qu'en laissant un grand embarras de difficultés fort enveloppées, je pourrai vous dire en peu de paroles ce qui est essentiel et fondamental, et absolument nécessaire pour connoître l'état de la cause pour laquelle saint Thomas a donné sa vie. J'avance donc deux vérités qui expliquent parfaitement, si je ne me trompe, l'état de l'Eglise sur la terre. Je dis qu'elle y est comme une étrangère, et qu'elle y est toutefois revêtue d'un caractère royal, par la souveraineté toute divine et toute spirituelle qu'elle y exerce. Ces deux vérités éclaircies nous donneront par ordre la résolution des difficultés que j'ai proposées.

Et premièrement, l'Eglise est dans le monde comme une étrangère : cette qualité fait sa gloire. Elle montre sa dignité et son origine céleste, lorsqu'elle dédaigne d'habiter la terre : elle ne s'y arrête donc pas, mais elle y passe; elle ne s'y habitue pas, mais elle y voyage. Ce qu'elle appréhende le plus, c'est que ses enfants s'y naturalisent, et qu'ils ne fassent leur principal établissement où ils ne doivent avoir qu'un lieu de passage. Mais nous comprendrons plus facilement cette qualité d'étrangère, si nous faisons en un mot la comparaison de l'Eglise de Jésus-Christ avec la Synagogue ancienne.

Il n'y a personne qui n'ait remarqué que les Livres sacrés de Moïse, outre les préceptes de religion, sont pleins de lois politiques, et qui regardent le gouvernement d'un Etat. Ce sage législateur ordonne du commerce et de la police, des successions et des héritages, de la justice et de la guerre, et enfin de toutes les choses qui peuvent maintenir un empire. Mais le prince du nouveau peuple, le législateur de l'Eglise, a pris une conduite opposée. Il laisse faire aux princes du monde l'établissement des lois politiques; et toutes celles qu'il nous donne, et qui sont écrites dans son Evangile, ne regardent que la vie future. D'où vient cette différence entre l'ancien et le nouveau peuple? si ce n'est que la Synagogue devant avoir sa demeure, et faire son séjour sur la terre, il falloit lui donner des lois pour y établir son gouvernement; au lieu que l'Eglise de Jésus-Christ, voyageant comme une étrangère parmi tous les peuples du monde, elle n'a point de lois particulières touchant la société politique; et il suffit de lui dire généralement ce qu'on dit aux étrangers et aux voyageurs, qu'en ce qui regarde le gouvernement, elle suive les lois du pays où elle fera son pèlerinage, et qu'elle en révère les princes et les magistrats : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit* (*Rom.*, XIII. 1.). C'est le seul commandement politique que le nouveau Testament nous donne.

Cette vérité étant supposée, si vous me demandez, chrétiens, quels sont les droits de l'Eglise, qu'attendez-vous que je vous réponde, sinon qu'elle a sans doute de grands avantages et des prétentions glorieuses; mais que celui dont elle attend tout, ayant dit que son royaume n'est pas de ce monde (JOAN., XVIII. 36.), tout le droit qu'elle peut avoir d'elle-même sur la terre, c'est qu'on lui laisse, pour ainsi dire, passer son chemin et achever son voyage en paix? Tellement que rien ne lui convient mieux, à elle et à ses enfants, que ces mots de Tertullien : « Toute notre » affaire en ce monde, c'est d'en sortir au plus » tôt : » *Nihil nostrâ refert in hoc ævo, nisi de eo quàm celeriter excedere* (*Apolog.*, *n.* 41.).

Mais peut-être que vous penserez que je représente l'Eglise comme une étrangère trop foible, et que je la laisse sans autorité et sans fonction sur la terre, enfin trop nue, et trop désarmée au milieu de tant de puissances ennemies de sa doctrine, ou jalouses de sa grandeur. Non, mes frères, il n'en est pas ainsi. Elle ne voyage pas sans sujet dans ce monde : elle y est envoyée par un ordre suprême pour y recueillir les enfants de Dieu, et rassembler ses élus dispersés aux quatre vents. Elle a charge de les tirer du monde; mais il faut qu'elle les vienne chercher dans le monde : et en attendant, chrétiens, qu'elle les présente à Dieu, maintenant qu'elle voyage avec eux et qu'elle les tient sous son aile, n'est-il pas juste qu'elle les gouverne, qu'elle dirige leurs pas incertains, et qu'elle conduise leur pèlerinage? C'est pourquoi elle a sa puissance, elle a ses lois et sa police spirituelle, elle a ses ministres et ses magistrats, par lesquels elle exerce, dit Tertullien, « une divine » censure contre tous les crimes : « *Exhortationes, castigationes, et censura divina* (*Ibidem.*, 39.). Malheur à ceux qui la troublent, ou qui se mêlent dans cette céleste administration, ou qui osent en usurper la moindre partie. C'est une injustice inouïe de vouloir profiter des dépouilles de cette épouse du Roi des rois, à cause seulement qu'elle est étrangère, et qu'elle n'est pas armée. Son Dieu prendra en main sa querelle, elle sera un rude vengeur contre ceux qui oseront porter leurs mains sacriléges sur l'arche de

son alliance. Mais laissons ces réflexions, et avançons dans notre sujet.

Jusqu'ici l'Eglise n'a aucun droit qui relève de la puissance des hommes, elle ne tient rien que de son Epoux. Mais les rois du monde ont fait leur devoir; et pendant que cette illustre étrangère voyageoit dans leurs Etats, ils lui ont accordé de grands priviléges, ils ont signalé leur zèle envers elle par des présents magnifiques. Elle n'est pas ingrate de leurs bienfaits, elle s'en glorifie par toute la terre. Mais elle ne craint point de leur dire que, parmi leurs plus grandes libéralités, ils reçoivent plus qu'ils ne donnent; et enfin, pour nous expliquer nettement, qu'il y a plus de justice que de grâce dans les priviléges qu'ils lui accordent. Car, pour ne pas raconter ici les avantages spirituels que l'Eglise leur communique, pouvoient-ils refuser de lui faire part de quelques honneurs de leur royaume, qu'elle prend tant de soin de leur conserver? Ils règnent sur les corps par la force, et peut-être sur les cœurs par l'inclination ou par les bienfaits. l'Eglise leur a ouvert une place plus sûre et plus vénérable; elle leur a fait un trône dans les consciences, en présence et sous les yeux de Dieu même; elle a fait un des articles de sa foi de la sûreté de leurs personnes sacrées, et une partie de sa religion de l'obéissance qui leur est due. Elle va étouffer dans le fond des cœurs, non-seulement les premières pensées de rébellion, mais encore les moindres murmures; et pour ôter tout prétexte de soulèvement contre les puissances légitimes, elle a enseigné constamment, et par sa doctrine et par ses exemples, qu'il en faut tout souffrir, jusqu'à l'injustice, par laquelle s'exerce secrètement la justice même de Dieu. Après des services si importants, si on lui accorde des priviléges, n'est-ce pas une récompense qui lui est bien due? et les possédant à ce titre, peut-on concevoir le dessein de les lui ravir sans une extrême injustice?

Cependant Henri second, roi d'Angleterre, se déclare l'ennemi de l'Eglise. Il l'attaque au spirituel et au temporel, en ce qu'elle tient de Dieu, et en ce qu'elle tient des hommes : il usurpe ouvertement sa puissance. Il met la main dans son trésor, qui enferme la subsistance des pauvres. Il flétrit l'honneur de ses ministres par l'abrogation de leurs priviléges, et opprime leur liberté par des lois qui lui sont contraires. Prince téméraire et malavisé, que ne peut-il découvrir de loin les renversements étranges que fera un jour dans son Etat le mépris de l'autorité ecclésiastique, et les excès inouïs où les peuples seront emportés, quand ils auront secoué ce joug nécessaire. Mais rien ne peut arrêter ses emportements. Les mauvais conseils ont prévalu, et c'est en vain que l'on s'y oppose : il a tout fait fléchir à sa volonté, et il n'y a plus que le saint archevêque de Cantorbéry qu'il n'a pu encore ni corrompre par ses caresses, ni abattre par ses menaces.

A la vérité il met sa constance à des épreuves bien dures. Qu'on le dépouille, qu'on le déshonore, qu'on le bannisse, il s'en réjouit : mais pourquoi ruiner les siens? C'est ce qui lui perce le cœur. Il n'y a rien de plus insensible, ni de plus sensible tout à la fois que la charité véritable. Insensible à ses propres maux, et en cela directement contraire à l'amour-propre, elle a une extrême sensibilité pour les maux des autres. Aussi le grand Apôtre, très peu touché de tout ce qui le regardoit, disoit aux fidèles : « J'ai appris à me » contenter de l'état où je me trouve; je sais » vivre pauvrement, je sais vivre dans l'abon- » dance; j'ai été instruit en toutes choses et en » toutes rencontres à être bien traité et à souffrir » la faim, à être dans l'abondance et à être dans » l'indigence : » *Scio et humiliari, scio et abundare; ubique et in omnibus institutus sum, et satiari et esurire, et abundare et penuriam pati* (*Philipp.*, IV. 12.). Et cependant cet homme tout céleste, si indifférent, si dur pour lui-même, ressent le contre-coup de tous les maux, de toutes les peines que peut souffrir le moindre des fidèles. « Qui est foible, s'écrie-t-il, » sans que je le sois avec lui? Qui est scandalisé » sans que je brûle? » *Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur, et ego non uror* (2. *Cor.*, XI. 29.)? Sa tendresse pour ses frères est si grande, qu'il ne peut les voir dans les larmes et dans l'affliction, qu'il n'en soit pénétré d'une vive douleur : « Que faites-vous de » pleurer ainsi, et de me briser le cœur? » *Quid facitis flentes, et affligentes*[1] *cor meum?* C'est en vain que vous me fendez le cœur par vos larmes : « car pour moi je suis tout prêt de » souffrir non-seulement les chaînes, mais la mort » même pour le nom du Seigneur Jésus : » *Ego enim non solùm alligari, sed et mori paratus sum* (*Act.*, XXI. 13.). Ce cœur de diamant, qui semble défier le ciel, et la terre, et l'enfer de l'émouvoir, peut souffrir la mort et les plus dures extrémités; il ne peut souffrir les larmes de ses frères. Combien a dû être touché saint Thomas, de voir les siens affligés et persécutés à son occasion? Il se souvient de Jésus, qui n'est pas plutôt né, qu'il attire des persécutions à ses parents, qui sont contraints de quitter leur maison pour l'a-

[1] Grec, *comminuentes, conterentes.*

mour de lui. Il a reçu sa loi d'en haut, et ne peut rien faire pour les siens, sinon de leur souhaiter qu'ayant part aux persécutions ils aient part à la grâce.

Le prophète Zacharie semble avoir voulu nous représenter l'immuable et éternelle concorde qui doit être entre l'empire et le sacerdoce. « Celui-» là, dit-il parlant du prince, sera revêtu de » gloire, il sera assis et dominera sur son trône; » et le pontife sera aussi sur son trône, et il y aura » un conseil de paix entre ces deux : » *Ipse portabit gloriam, et sedebit, et dominabitur super solio suo; et erit sacerdos super solio suo, et consilium pacis erit inter illos duos* (Zachar., vi. 13.). Vous voyez que la gloire; et l'éclat, et l'autorité dominante sont dans le trône royal. Mais quoique le Fils de Dieu ait enseigné à ses ministres qu'ils ne doivent pas dominer à la manière du monde, le sacerdoce néanmoins ne laisse pas d'avoir son trône : car le prophète en établit deux; il reconnoît deux puissances, qui sont, comme vous voyez, plutôt unies que subordonnées : *Consilium pacis inter illos* (Matth., xx. 25, 26.); et le genre humain se repose à l'ombre de cette concorde.

Saint Thomas a souvent représenté au roi d'Angleterre, par des lettres pleines d'une force, d'une douceur et d'une modestie apostolique, que ces puissances doivent concourir et se prêter la main mutuellement, et non se regarder avec jalousie; puisqu'elles ont des fins si diverses, qu'elles ne peuvent se choquer sans quitter leur route et sortir de leurs limites. Il soutient ces charitables avertissements avec toute l'autorité que pouvoit donner, non-seulement la sainteté de son caractère, mais la sainteté de sa vie, qui étoit l'exemple et l'admiration de tout l'univers.

Notre France l'avoit connue, puisque, lorsqu'il fut exilé, elle lui avoit ouvert les bras; et le roi Louis VII, témoin oculaire des vertus apostoliques de ce grand homme, a toujours constamment favorisé, et sa personne, et la cause qu'il défendoit, par toutes sortes de bons offices. Rendons ici témoignage à l'incomparable piété de nos monarques très chrétiens. Comme ils ont vu que Jésus-Christ ne règne pas, si son Eglise n'est autorisée, leur propre autorité ne leur a pas été plus chère que l'autorité de l'Eglise. Cette puissance royale, qui doit donner le branle dans les autres choses, n'a jamais jugé indigne d'elle de ne faire que seconder dans les affaires spirituelles; et un roi de France, empereur, n'a pas cru se rabaisser, lorsque écrivant aux évêques, il les assure de sa protection dans les fonctions de leur ministère; afin, dit ce grand roi, que notre puissance royale servant, comme il est convenable, à ce que demande votre autorité, vous puissiez exécuter vos décrets : *Ut nostro auxilio suffulti, quod vestra auctoritas exposcit, famulante, ut decet, potestate nostrâ, perficere valeatis* (Ludovicus pius, *Cap. an.* 823, *cap.* iv, *tom.* i, *pag.* 634.).

Telles sont les maximes saintes et durables de la monarchie très chrétienne; et plût à Dieu que le roi d'Angleterre eût suivi les sentiments, et imité les exemples de ses augustes voisins! Saint Thomas ne se verroit pas réduit à la dure nécessité de s'opposer à son prince. Mais comme ce monarque se rend inflexible, l'Eglise opprimée est contrainte de recourir aux derniers efforts. Vous attendez peut-être des foudres et des anathèmes. Mais quoique Henri les eût mérités, Thomas, aussi modéré que vigoureux, ne fulmine pas aisément contre une tête royale. Voici ces derniers efforts dont je veux parler : le saint archevêque offre à Dieu sa vie; et sachant que l'Eglise n'est jamais plus forte, que lorsqu'elle parle par la voix du sang, il revient d'un long exil avec un esprit de martyr, préparé aux violences d'un roi implacable et de toute sa Cour irritée.

Saint Ambroise a remarqué (*Serm. contra* Auxent. *n.* 30, *tom.* ii, *col.* 872.) dès son temps, que les hommes apostoliques, qui entreprennent d'un grand courage les œuvres de piété et la censure des vices, sont assez souvent traversés par des raisons politiques. Car comme les pécheurs ne peuvent souffrir ceux qui viennent les troubler dans leur faux repos; et comme le monde n'a rien tant à cœur que de voir l'Eglise sans force et la piété sans défense, il se plaît de lui opposer ce qu'il a de plus redoutable, c'est-à-dire le nom de César et les intérêts de l'Etat. Ainsi quand Néhémias relevoit les tours abattues et les murailles désolées de Jérusalem, les ministres du roi de Perse publioient partout qu'il méditoit un dessein de rébellion (2. Esdr., vi. 6, 7.); et comme le moindre soupçon d'infidélité attire des difficultés infinies, ils tâchoient de ralentir l'ardeur de son zèle par cette vaine terreur. Quoique le saint archevêque n'élevât ni des tours ni des forteresses, et qu'il songeât seulement à réparer les ruines d'une Jérusalem spirituelle; toutefois il fut exposé aux mêmes reproches. Henri déjà prévenu et irrité par les faux rapports, témoigna, avec une aigreur extrême, que la vie de ce prélat lui étoit à charge. Que de mains

furent armées contre lui par cette parole !

Chrétiens, soyez attentifs : s'il y eut jamais un martyre qui ressembla parfaitement à un sacrifice, c'est celui que je dois vous représenter. Voyez les préparatifs : l'évêque est à l'Eglise avec son clergé, et ils sont déjà revêtus. Il ne faut pas chercher bien loin la victime : le saint pontife est préparé, et c'est la victime que Dieu a choisie. Ainsi tout est prêt pour le sacrifice, et je vois entrer dans l'Eglise ceux qui doivent donner le coup. Le saint homme va au-devant d'eux à l'imitation de Jésus-Christ; et pour imiter en tout ce divin modèle, il défend à son clergé toute résistance, et se contente de demander sûreté pour les siens. « Si c'est moi que vous » cherchez, laissez, dit Jésus (Joan., xviii. 8.), » retirer ceux-ci. » Ces choses étant accomplies, et l'heure du sacrifice étant arrivée, voyez comme saint Thomas en commence la cérémonie. Victime et pontife tout ensemble, il présente sa tête, et fait sa prière. Voici les vœux solennels et les paroles mystiques de ce sacrifice : *Et ego pro Deo mori paratus sum, et pro assertione justitiæ, et pro Ecclesiæ libertate; dummodo effusione sanguinis mei pacem et libertatem consequatur :* « Je suis prêt à mourir, dit-il, » pour la cause de Dieu et de son Eglise; et toute » la grâce que je demande, c'est que mon sang » lui rende la paix et la liberté qu'on lui veut » ravir. » Il se prosterne devant Dieu; et comme dans le sacrifice solennel nous appelons les saints pour être nos intercesseurs, il n'omet pas une partie si considérable de cette cérémonie sacrée : il appelle les saints martyrs et la sainte Vierge au secours de l'Eglise opprimée; il ne parle que de l'Eglise; il n'a que l'Eglise dans le cœur et dans la bouche; et abattu par le coup, sa langue froide et inanimée semble encore nommer l'Eglise.

Mais voici un nouveau spectacle. Après qu'on a dépouillé le saint martyr, on découvre un autre martyre non moins admirable, qui est le martyre de sa pénitence, un cilice affreux tout plein de vermine. Ah ! ne méprisons point cette peinture, et ne craignons point de remuer ces ordures si précieuses. Ce cilice lui perce la peau, et il est si attaché à sa peau, qu'il semble qu'il soit une autre peau autour de son corps. On voit que ce saint a été martyr durant tout le cours de sa vie; et on ne s'étonne plus de ce qu'il est mort avec tant de force, mais de ce qu'il a pu vivre au milieu de telles souffrances. O digne défenseur de l'Eglise ! Voilà les hommes qui méritent de parler pour elle, et de combattre pour ses intérêts : aussi sa victoire est-elle assurée. Les lois qui l'oppriment vont être abolies, et ce que le saint archevêque n'a pas obtenu vivant, il l'accomplira par sa mort.

Le ciel se déclare manifestement. Pendant que les politiques raffinent et raisonnent à leur mode, Dieu parle par des miracles si visibles et si fréquents, que les rois mêmes et les plus grands rois; oui, mes frères, nos rois très chrétiens passent les mers pour aller honorer ses saintes reliques. Louis le Jeune va en personne lui demander la guérison de son fils aîné, attaqué d'une maladie mortelle. Nous devons Philippe-Auguste au grand saint Thomas, nous lui devons saint Louis, nous lui devons tous nos rois et toute la famille royale qu'il a sauvée dans sa tige. Voyez, mes frères, quels défenseurs trouve l'Eglise dans sa foiblesse, et combien elle a raison de dire avec l'Apôtre : *Cùm infirmor, tunc potens sum* (2. *Cor.*, xii. 10.). Ce sont ces bienheureuses foiblesses qui lui donnent cet invincible secours, et qui arment en sa faveur les plus valeureux soldats et les plus puissants conquérants du monde, je veux dire, les saints martyrs. Quiconque ne ménage pas l'autorité de l'Eglise, qu'il craigne ce sang précieux des martyrs, qui la consacre et qui la protége. Pour avoir violé ses droits, Henri est mal assuré dans son trône; sa couronne est ébranlée sur sa tête, son sceptre ne tient pas dans ses mains. Dieu permet que tous ses voisins se liguent, que tous ses sujets se révoltent et oublient leur devoir; que son propre fils oublie sa naissance, et se mette à la tête de ses ennemis. Déjà la vengeance du ciel commence à le presser de toutes parts; mais c'est une vengeance miséricordieuse, qui ne l'abat que pour le rendre humble, et pour faire d'un roi pécheur un roi pénitent : c'est la seconde merveille qu'a opérée la mort du saint archevêque : *In morte mirabilia operatus est.*

SECOND POINT.

Dans ce démêlé célèbre où les intérêts de l'Eglise ont engagé saint Thomas contre un grand monarque, je me sens obligé de vous avertir qu'il ne lui a pas résisté en rebelle et dans un esprit de faction : il a joint la fermeté avec le respect. S'il a toujours songé qu'il étoit évêque, il n'a jamais oublié qu'il étoit sujet; et la charité pastorale animoit de telle sorte toute sa conduite, qu'il ne s'est opposé au pécheur que dans le dessein de sauver le roi.

Il ne doit pas être nouveau aux chrétiens d'avoir à se défendre des grands de la terre; et c'est une

des premières leçons que Jésus-Christ a données à ses saints apôtres. Mais encore que cette instruction nous prépare principalement contre les rois infidèles, plusieurs exemples illustres, et entre autres celui du grand saint Thomas, nous font voir assez clairement que l'Eglise a souvent besoin de rappeler toute sa vigueur au milieu de sa paix et de son triomphe. Combien ces occasions sont fortes et dangereuses, vous le comprendrez aisément, si vous me permettez, chrétiens, de vous représenter comme en deux tableaux les deux temps et les deux états du christianisme; l'Empire ennemi de l'Eglise, et l'Empire réconcilié avec l'Eglise.

Durant le temps de l'inimitié, il y avoit entre l'un et l'autre une entière séparation. L'Eglise n'avoit que le ciel, et l'Empire n'avoit que la terre : les charges, les dignités, les magistratures, c'est ce qui, selon le langage de l'Eglise, s'appeloit le siècle auquel elle obligeoit ses enfants de renoncer. C'étoit une espèce de désertion que d'aspirer aux honneurs du monde; et les sages ne pensoient pas qu'un chrétien de la bonne marque pût devenir magistrat. Quand cela fut permis à certaines conditions au premier concile d'Arles, dans les premières années du grand Constantin, les termes mêmes de la permission marquoient toujours quelque répugnance : *Ad præsidatum prosilire* (*Concil. Arelat.* I, *can.* VII. LAB., *tom.* II, *col.* 1427.), par un mot qui vouloit dire qu'on s'égaroit hors des bornes, qu'on s'échappoit, qu'on sortoit des lignes. Ce n'est pas que les fidèles ne sussent que les puissances de l'Etat étoient légitimes, puisque même saint Paul leur avoit appris qu'elles étoient ordonnées de Dieu (*Rom.*, XIII. 1.). Mais, dans cette première ferveur, l'Eglise respiroit tellement le ciel, qu'elle ne vouloit rien voir dans les siens qui ne fût céleste; et elle étoit encore tellement remplie de la simplicité presque rustique de ses saints et divins pêcheurs, qu'elle ne pouvoit accoutumer ses yeux à la pompe et aux grandeurs de la terre.

Il faut vous dire, Messieurs, l'opinion qu'on avoit en ce temps-là des empereurs, sur le sujet de la religion. On ne considéroit pas seulement qu'ils étoient ennemis de l'Eglise; mais Tertullien a bien osé dire qu'ils n'étoient pas capables d'y être reçus : vous allez être étonnés de la liberté de cette parole. « Les Césars, dit-il, seroient » chrétiens, si le siècle qui nous persécute se » pouvoit passer des Césars, ou s'ils pouvoient » être Césars et chrétiens tout ensemble : » *Cæsares credidissent super Christo, si aut Cæsares non essent sæculo necessarii; aut si et christiani potuissent esse et Cæsares* (*Apolog. n.* 21.). Voilà, direz-vous, de ces excès de Tertullien. Et quoi donc, n'avons-nous pas vu les Césars obéir enfin à l'Evangile, et abaisser leur majesté au pied de la croix? Il est vrai; mais il faut savoir distinguer les temps. Durant les temps des combats qui devoient engendrer les martyrs, les Césars étoient nécessaires au siècle, le parti contraire à l'Eglise les devoit avoir à sa tête; et Tertullien a raison de dire que le nom d'empereur et de César, qui, selon les occultes dispositions de la Providence, étoit un nom de majesté, étoit incompatible avec le nom de chrétien, qui devoit être alors un nom d'opprobre. Les fidèles de ces temps-là, regardant les empereurs de la sorte, n'avoient garde de corrompre leur simplicité à la Cour : il ne falloit pas craindre que les faveurs des empereurs fussent capables de les tenter; et leurs mains, qu'ils voyoient trempées et encore toutes dégouttantes du sang des martyrs, leur rendoient leurs offres et leurs présents non-seulement suspects, mais odieux. Pour ce qui regardoit leurs menaces, il falloit à la vérité beaucoup de vigueur pour n'en être pas ému; mais ils avoient du moins cet avantage, qu'une guerre si déclarée les déterminoit à la résistance, et qu'il n'y avoit pas à délibérer si on s'opposeroit à une puissance qu'on voyoit si ouvertement armée contre l'Evangile.

Mais après la paix de l'Eglise, après que l'empire s'est uni avec elle, les choses peu à peu ont été changées. Comme le monde a paru ami, les fidèles n'ont plus refusé ses présents. Ces chrétiens sauvages et durs, qui ne pouvoient s'apprivoiser avec la Cour, ont commencé à la trouver belle; et la voyant devenue chrétienne, ils ont appris à en briguer les faveurs. Ainsi les douceurs de la paix ont amolli ces courages mâles, que l'exercice de la guerre rendoit invincibles; l'ambition, la flatterie, l'amour des grandeurs se coulant insensiblement dans l'Eglise ont énervé peu à peu cette vigueur ancienne, même dans l'ordre ecclésiastique qui en étoit le plus ferme appui; et, comme dit saint Grégoire (*Pastor. part.* I, *cap.* VIII, *tom.* II, *col.* 9.), on a cherché l'honneur du siècle dans une puissance que Dieu avoit établie pour l'anéantir.

Dans cet état du christianisme, s'il arrive qu'un roi chrétien, comme Henri d'Angleterre, entreprenne contre l'Eglise, ne faudra-t-il pas, pour lui résister, une résolution extraordinaire? Combien a désiré notre saint prélat, puisqu'il plaisoit

à Dieu qu'il souffrît persécution pour la justice, que Dieu lui envoyât un Néron, ou quelque monstre semblable pour persécuteur. Il n'eût pas eu à combattre tant de fortes considérations qui le retenoient contre un roi, enfant de l'Eglise, son maître, son bienfaiteur, dont il avoit été le premier ministre. De plus, un ennemi déclaré, à qui le prétexte du nom chrétien n'auroit pas donné le moyen de tromper les évêques par de belles apparences, auroit-il pu détacher tous ses frères les évêques, pour le laisser seul et abandonné dans la défense de la bonne cause? Voici donc une nouvelle espèce de persécution, qui s'élève contre saint Thomas : persécution formidable, à qui la puissance royale donne de la force, à qui la profession du christianisme donne le moyen d'employer la ruse. N'est-ce pas en de pareilles rencontres que la justice a besoin d'être soutenue avec toute la vigueur ecclésiastique, d'autant plus qu'il ne suffit pas de résister seulement à ce roi superbe; mais il faut encore tâcher de l'abattre, mais de l'abattre pour son salut par l'humilité de la pénitence.

Notre saint évêque n'ignore pas qu'il n'est rien de plus utile aux pécheurs, que de trouver des obstacles à leurs desseins criminels. Il ne cède donc pas à l'iniquité, sous prétexte qu'elle est armée et soutenue d'une main royale : au contraire, lui voyant prendre son cours d'un lieu éminent, d'où elle peut se répandre avec plus de force, il se croit plus obligé de s'élever contre comme une digue que l'on élève à mesure que l'on voit les ondes enflées. Ainsi le désir de sauver le roi l'oblige à lui résister de toute sa force. Mais que dis-je, de toute sa force? Est-il donc permis à un sujet d'avoir de la force contre son prince; et pensant en faire un généreux, n'en ferons-nous point un rebelle? Non, mes frères, ne craignez rien, ni de la conduite de saint Thomas, ni de la simplicité de mes expressions. Selon le langage ecclésiastique, la force a une autre signification que dans le langage du monde. La force, selon le monde, s'étend jusqu'à entreprendre; la force, selon l'Eglise, ne va pas plus loin que de tout souffrir : voilà les bornes qui lui sont prescrites. Ecoutez l'apôtre saint Paul : *Nondum usque ad sanguinem restitistis* (*Heb.*, XII. 4.); comme s'il disoit : Vous n'avez pas tenu jusqu'au bout, parce que vous ne vous êtes pas défendus jusqu'au sang. Il ne dit pas, jusqu'à attaquer, jusqu'à verser le sang de vos ennemis, mais jusqu'à répandre le vôtre.

Au reste saint Thomas n'abuse pas de ces maximes vigoureuses. Il ne prend pas par fierté ces armes apostoliques, pour se faire valoir dans le monde; il s'en sert comme d'un bouclier nécessaire dans l'extrême besoin de l'Eglise. La force du saint évêque ne dépend donc pas du concours de ses amis, ni d'une intrigue finement menée. Il ne sait point étaler au monde sa patience pour rendre son persécuteur plus odieux, ni faire jouer de secrets ressorts pour soulever les esprits. Il n'a pour lui que les prières des pauvres, les gémissements des veuves et des orphelins. Voilà, disoit saint Ambroise (*Serm. contra* AUXENT. *n.* 33, *tom.* II, *col.* 873.), les défenseurs des évêques, voilà leurs gardes, voilà leur armée. Il est fort, parce qu'il a un esprit également incapable et de crainte et de murmure. Il peut dire véritablement à Henri, roi d'Angleterre, ce que disoit Tertullien, au nom de toute l'Eglise, à un magistrat de l'empire, grand persécuteur de l'Eglise : *Non te terremus, qui nec timemus* (*ad* SCAPUL. *n.* 4.). Apprends à connoître quels nous sommes, et vois quel homme c'est qu'un chrétien : « Nous ne pensons pas à » te faire peur, et nous sommes incapables de te » craindre. » Nous ne sommes ni redoutables ni lâches : nous ne sommes pas redoutables, parce que nous ne savons pas cabaler; et nous ne sommes pas lâches, parce que nous savons mourir.

C'est ce que me semble dire le grand saint Thomas, et c'est par ce sentiment qu'il unit ensemble les devoirs de l'épiscopat avec ceux de la sujétion. *Non te terremus;* voilà le sujet toujours soumis et respectueux : *Qui nec timemus;* voilà l'évêque toujours ferme et inébranlable. *Non te terremus;* je ne médite rien contre l'Etat : *Qui nec timemus;* je suis prêt à tout souffrir pour l'Eglise. J'ai donc eu raison de vous dire qu'il résiste de toute sa force; mais cette force n'est point rebelle, parce que cette force c'est sa patience. Encore n'étale-t-il pas au monde cette patience avec une contenance fière et un air de dédain, pour rendre son persécuteur odieux : au contraire, sa modestie est connue de tous, selon le précepte de l'Apôtre (*Philip.*, IV. 5.). C'est par-là qu'il espère convertir le roi : il se propose de l'apaiser, du moins en lassant sa fureur. Il ne désire que de souffrir, afin que sa vengeance épuisée se tourne à de meilleurs sentiments. Quoiqu'il voie que ses biens ravis, sa réputation déchirée, les fatigues d'un long exil, l'injuste persécution de tous les siens, n'aient pu assouvir sa colère, il sait ce que peut le sang d'un martyr, et le sien est tout prêt à couler, pour amollir le cœur de son prince. Il n'a pas

été trompé dans son espérance : le sang de ce martyr, le sacrifice sanglant de Thomas, a produit un autre sacrifice, sacrifice d'humilité et de pénitence ; il a amené à Dieu une autre victime, victime royale et couronnée.

Je vous ai représenté l'appareil du premier sacrifice : que celui-ci est digne encore de vos attentions ! Là, un évêque à la tête de son clergé; et ici, un roi environné de toute sa Cour : là, un évêque nous a paru revêtu de ses ornements ; ici, nous voyons un roi humblement dépouillé des siens : là, vous avez vu des épées tirées, qui sont les armes de la cruauté; ici, une discipline et une haine, qui sont les intruments de la pénitence. Dans le premier sacrifice, si vous avez eu de l'admiration pour le courage, vous avez eu de l'horreur pour le sacrilége : ici, tout est plein de consolation. La victime est frappée; mais c'est la contrition qui perce son cœur : la victime est abattue ; mais c'est l'humilité qui la renverse. Le sang qui est répandu, ce sont les larmes de la pénitence. *Quidam sanguis animæ* (S. Aug., *Serm.* cccli, *n.* 7, *tom.* v, *col.* 1356.) : l'autel du sacrifice, c'est le tombeau même du saint martyr. Le roi se prosterne devant ce tombeau, il fait une humble réparation aux cendres du grand saint Thomas, il honore ces cendres, il baise ces cendres, il arrose ces cendres de larmes, il mêle ses larmes au sang du martyr, il sanctifie ces larmes par la société de ce sang ; et ce sang qui crioit vengeance, apaisé par ces larmes d'un roi pénitent, demande protection pour sa couronne. Il affermit son trône ébranlé, il relève le courage de ses serviteurs, il met le roi d'Ecosse, son plus grand ennemi entre ses mains, il fait rentrer son fils dans son devoir qu'il avoit oublié; enfin, en un même jour, il rend la concorde à sa maison, la tranquillité à son Etat, et le repos à sa conscience. Voilà ce qu'a fait la mort de Thomas, voilà la seconde merveille qu'elle a opérée, la conversion des persécuteurs : la dernière dépend en partie de nous ; c'est, mes frères, que notre zèle pour la sainte Eglise soit autant échauffé, comme il est instruit par l'exemple de ce grand homme.

TROISIÈME POINT.

A la mort de Thomas, le clergé d'Angleterre commença à reprendre cœur : le sang de ce martyr ranima et réunit tous les esprits, pour soutenir, par un saint concours, les intérêts de l'Eglise. Apprenons aussi à l'aimer et à être jaloux de sa gloire. Mais, Messieurs, ce n'est pas assez que nous apprenions du grand saint Thomas à conserver soigneusement son autorité et ses droits : il faut qu'il nous montre à en bien user, chacun selon le degré où Dieu l'a établi dans le ministère ; et vous ne pouvez ignorer quel doit être ce bon usage que je vous demande, si vous écoutez un peu la voix de ce sang. Car considérons seulement pour quelle cause il est répandu, et d'où vient que toute l'Eglise célèbre avec tant de dévotion le martyre de saint Thomas. C'est qu'on vouloit lui ravir ses priviléges, usurper sa puissance, envahir ses biens ; et ce grand archevêque y a résisté.

Mais si l'on ne se sert de ces priviléges que pour s'élever orgueilleusement au-dessus des autres ; si l'on n'use de cette puissance, que pour faire les grands dans le siècle ; si l'on n'emploie ces richesses que pour contenter de mauvais désirs, ou pour se faire considérer par une pompe mondaine ; est-ce là de quoi faire un martyr ? Etoit-ce là un digne sujet pour donner du sang, et pour troubler tout un grand royaume ? N'est-ce pas pour faire dire aux politiques impies, que saint Thomas a été le martyr de l'avarice ou de l'ambition du clergé ; et que nous consacrons sa mémoire, parce qu'il nous a soutenus dans des intérêts temporels ?

Voilà, direz-vous, un discours d'impie; voilà un raisonnement digne d'un hérétique ou d'un libertin. Je le confesse, Messieurs ; mais répondons à cet hérétique, fermons la bouche à ce libertin, justifions le martyre du grand saint Thomas de Cantorbéry : il ne sera pas difficile. Nous dirons que si le clergé a des priviléges, c'est afin que la religion soit honorée; que s'il possède des biens, c'est pour l'exercice des saints ministères, pour la décoration des autels, et pour la subsistance des pauvres ; que s'il a de l'autorité, c'est afin qu'elle serve de frein à la licence, de barrière à l'iniquité, d'appui à la discipline. Nous ajouterons qu'il est peut-être à propos que le clergé ait quelque force même dans le siècle, quelque éclat même temporel quoique modéré, afin de combattre le monde par ses propres armes, pour attirer ou réprimer les âmes infirmes par les choses qui ont coutume de les frapper. Cet éclat, ces secours, ces soutiens externes de l'Eglise, empêchent peut-être le monde de l'attaquer, pour ainsi dire, dans ses propres biens, dans cette divine puissance, dans le cœur même de la religion ; et ce sont, si vous voulez, comme les dehors de cette sainte Sion, de cette belle forteresse de David, qu'il ne faut point laisser prendre ni abandonner, et moins encore livrer à ses ennemis. D'ailleurs, comme le monde gagne

insensiblement, quand saint Thomas n'auroit fait qu'arrêter un peu son progrès, le dessein en est toujours glorieux. Voilà une défense invincible, et sans doute on ne pouvoit pas répandre son sang pour une cause plus juste.

Mais si le monde nous presse encore, s'il convainc un si grand nombre d'ecclésiastiques de faire servir ces droits à l'orgueil, cette puissance à la tyrannie, ces richesses à la vanité ou à l'avarice; si cette apologie et notre défense n'est que dans notre bouche et dans nos discours, et non dans nos mœurs et dans notre vie; ne dira-t-on pas qu'à la vérité notre origine étoit sainte, mais que nous nous sommes démentis nous-mêmes; que nous avons tourné en mondanité la simplicité de nos pères, et que nous couvrons du prétexte de la religion nos passions particulières? N'est-ce pas déshonorer le sang du grand saint Thomas, faire servir son martyre à nos intérêts, et exposer aux dérisions injustes de nos ennemis la cause si juste et si glorieuse pour laquelle il a immolé sa vie?

Fasse donc ce divin Sauveur, qui a établi le clergé pour être la lumière du monde, que tous ceux qui sont appelés aux honneurs ecclésiastiques, en quelque degré du saint ministère qu'ils aient été établis, emploient si utilement leur autorité, qu'on loue à jamais le grand saint Thomas de l'avoir si bien défendue; qu'ils dispensent si saintement, si chastement les biens de l'Eglise, que l'on voie par expérience la raison qu'il y avoit de les conserver par un sang si pur et si précieux. Qu'ils maintiennent la dignité de l'ordre sacré par le mépris des grandeurs du monde, et non pour la recherche de ses honneurs; par l'exemple de leur modestie, plutôt que par les marques de la vanité; par la mortification et la pénitence, plutôt que par l'abondance et la délicatesse des enfants du siècle : que leur vie soit l'édification des peuples; leur parole, l'instruction des simples; leur doctrine, la lumière des dévoyés; leur vigueur et leur fermeté, la confusion des pécheurs; leur charité, l'asile des pauvres; leur puissance, le soutien des foibles; leur maison, la retraite des affligés; leur vigilance, le salut de tous. Ainsi nous réveillerons dans l'esprit de tous les fidèles cette ancienne vénération pour le sacerdoce; nous irons tous ensemble, nous et les peuples que nous enseignons, recevoir avec saint Thomas la couronne d'immortalité qui nous est promise. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

Les Notices que nous avons cru devoir placer à la tête des ORAISONS FUNÈBRES ont déjà été imprimées plusieurs fois. Nous les avons un peu retouchées. Elles ne sont guère que des extraits des longues Notices, jointes par l'abbé Lequeux à l'édition des ORAISONS FUNÈBRES qu'il publia en 1762. Le texte de Bossuet fut revu avec assez de soin, pour cette édition. Nous avons suivi exactement les corrections indiquées par Lequeux; et nous en avons fait plusieurs autres qu'une lecture attentive des premières éditions nous a fournies. Les quatre dernières oraisons funèbres sont fort inférieures aux six premières : Bossuet ne les avoit pas fait imprimer. On y trouve néanmoins des traits dignes de son génie.

ORAISON FUNÈBRE

DE

HENRIETTE-MARIE DE FRANCE,

REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE,

Prononcée le 16 novembre 1669, en présence de MONSIEUR, frère unique du Roi, et de MADAME, en l'église des religieuses de Sainte-Marie de Chaillot, où repose le cœur de Sa Majesté.

NOTICE

SUR HENRIETTE-MARIE DE FRANCE,

REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE.

HENRIETTE-MARIE étoit la sixième des enfants que Henri IV, roi de France, eut de son mariage avec Marie de Médicis. Elle naquit en 1609. En 1625, elle épousa Charles Ier, roi d'Angleterre, si connu par ses revers et sa mort malheureuse. Louis XIII, frère aîné de la princesse, n'avoit consenti à ce mariage, qu'à condition que le pape accorderoit une dispense à cause de la différence de religion. Cette dispense fut accordée, et la jeune Reine, qui, aux termes du contrat de mariage, devoit jouir de la plus grande liberté relativement à l'exercice du culte catholique, partit pour l'Angleterre, suivie de son confesseur, le P. de Bérulle, depuis cardinal, et de douze autre prêtres de la congrégation de l'Oratoire. Ces prêtres furent accusés de travailler secrètement à faire des prosélytes à la religion catholique, et la Reine fut obligée de les remplacer par des capucins, qui déplurent comme leurs prédécesseurs.

Bientôt le feu des discordes civiles et religieuses s'alluma avec fureur; il fit de la vie de la Reine d'Angleterre et de celle du Roi, un enchaînement de catastrophes plus tragiques les unes que les autres. En Ecosse et en Angleterre, on se révolta, on prit les armes, et le Roi eut à combattre ses propres sujets. Dans tout le cours de cette guerre malheureuse, il y eut quelques intervalles de calme et de soumission; mais les rebelles augmentant chaque jour d'audace et de puissance, le Roi fut obligé de quitter Londres et de se séparer de la Reine. Celle-ci alla en Hollande chercher à son époux des secours en hommes et en argent. Une furieuse tempête l'accueillit à son retour, lui fit perdre deux vaisseaux, et la rejeta sur les côtes de Hollande, d'où elle repartit encore et aborda en Angleterre. Cinq vaisseaux ennemis, avertis de sa descente, vinrent canonner le lieu où elle étoit retirée. Elle y courut les plus grands dangers, et dans cette occasion, comme dans toutes celles qui suivirent, montra, avec le plus grand zèle pour la cause de son époux, un courage au-dessus de son sexe et de sa fortune. Forcée de quitter encore le Roi qu'elle avoit rejoint, et qu'elle accompagnoit partout, elle se réfugia à Exéter, où elle accoucha d'une fille (Henriette-Anne) qui fut depuis duchesse d'Orléans.

La Reine eut à peine le temps de se rétablir de ses couches, et fut obligée de chercher en France un asile contre la fureur de ses ennemis. Sa tête étoit mise à prix. Il lui fallut abandonner son enfant à des mains étrangères; puis, s'embarquant pour sa terre natale, se confier encore à la mer orageuse. Là, elle fut de nouveau surprise par la tempête, qui lui enleva un vaisseau; et poursuivie à coups de canon jusque sur les côtes de France, elle y aborda enfin, après s'être vue mille fois en danger de perdre la vie. Mais en France d'autres calamités l'attendoient encore. C'étoit le temps des guerres de la Fronde. Souvent insultée par les frondeurs, jusque dans le Louvre où elle demeuroit, elle éprouva même le besoin des choses nécessaires à la vie, et se vit forcée de demander au parlement ce qu'elle appeloit elle-même une aumône pour subsister. C'est dans cette triste situation, qu'elle apprit la mort du Roi son mari, que Cromwel fit condamner à mort, et décapiter le 9 février 1649. La Reine alors ne songea plus qu'à s'assurer une retraite, pour y cacher son infortune, et finir tranquillement ses jours. C'est dans cette vue qu'elle fonda à Chaillot le couvent de la Visitation : elle vint s'y établir avec le Roi son fils et ses autres enfans, qu'elle faisoit instruire dans la foi catholique. Enfin le calme rétabli en France, le retour de la famille royale à Paris, et peu de temps après, le rétablissement inespéré de son fils Charles II au trône de ses ancêtres, lui permirent, après tant de malheurs, de goûter quelques jours sereins. Le désir de voir le Roi son fils tranquille possesseur de sa couronne, et surtout l'espoir d'être utile aux catholiques, la déterminèrent à faire jusqu'à deux fois le voyage d'Angleterre, où elle reçut sur son passage tous les témoignages de la joie et de l'affection du peuple. Son dessein, en revenant en France, étoit de finir ses jours dans cette même retraite de la Visitation de Chaillot, où elle avoit vécu d'abord. Elle avoit aussi une maison à Colombe, près Paris, où elle alloit passer la belle saison; ce fut là qu'elle mourut, le 10 septembre 1669, âgée de soixante ans.

Louis XIV fit transporter son corps à Saint-Denis, et son cœur au couvent de la Visitation à Chaillot, où elle avoit choisi sa sépulture. Quarante jours après, le duc d'Orléans son gendre (Monsieur) et la princesse Henriette sa fille (Madame) lui firent faire un service solennel, où Bossuet, pour lors évêque de Condom, prononça son oraison funèbre.

Voyez, sur ce chef-d'œuvre de l'éloquence française, l'*Histoire de Bossuet*, tom. 1. er, liv. III, n. 1.

ORAISON FUNÈBRE

DE

HENRIETTE-MARIE DE FRANCE,

REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.

Maintenant, ô rois, apprenez; instruisez-vous, juges de la terre (*Ps.* II. 40.).

MONSEIGNEUR,

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre foiblesse; il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui. Car, en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples. *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande Reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie; ce discours vous fera paroître un de ces exemples redoutables, qui

étalent aux yeux du monde sa vanité toute entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines ; la félicité sans bornes, aussi-bien que les misères ; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers ; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune ; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis, des retours soudains, des changements inouïs ; la rébellion long-temps retenue, à la fin tout-à-fait maîtresse ; nul frein à la licence ; les lois abolies ; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus ; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté ; une reine fugitive, qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil, neuf voyages sur mer, entrepris par une princesse, malgré les tempêtes ; l'océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes ; un trône indignement renversé, et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignements que Dieu donne aux rois : ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et puis plongé tout-à-coup dans un abîme d'amertumes, parlera assez haut ; et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événements si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire : *Et nunc, reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram :* « Entendez, ô grands de la terre ; instruisez-» vous, arbitres du monde. »

Mais la sage et religieuse princesse, qui fait le sujet de ce discours, n'a pas été seulement un spectacle proposé aux hommes, pour y étudier les conseils de la divine Providence, et les fatales révolutions des monarchies ; elle s'est instruite elle-même, pendant que Dieu instruisoit les princes par son exemple. J'ai déjà dit que ce grand Dieu les enseigne, et en leur donnant et en leur ôtant leur puissance. La reine, dont nous parlons, a également entendu deux leçons si opposées ; c'est-à-dire, qu'elle a usé chrétiennement de la bonne et de la mauvaise fortune. Dans l'une, elle a été bienfaisante ; dans l'autre, elle s'est montrée toujours invincible. Tant qu'elle a été heureuse, elle a fait sentir son pouvoir au monde par des bontés infinies ; quand la fortune l'eut abandonnée, elle s'enrichit plus que jamais elle-même de vertus. Tellement qu'elle a perdu pour son propre bien cette puissance royale qu'elle avoit pour le bien des autres ; et si ses sujets, si ses alliés, si l'Eglise universelle a profité de ses grandeurs, elle-même a su profiter de ses malheurs et de ses disgrâces plus qu'elle n'avoit fait de toute sa gloire. C'est ce que nous remarquerons dans la vie éternellement mémorable de très haute, très excellente et très puissante princesse HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Quoique personne n'ignore les grandes qualités d'une Reine dont l'histoire a rempli tout l'univers, je me sens obligé d'abord à les rappeler en votre mémoire, afin que cette idée nous serve pour toute la suite du discours. Il seroit superflu de parler au long de la glorieuse naissance de cette princesse : on ne voit rien sous le soleil qui en égale la grandeur. Le pape saint Grégoire a donné dès les premiers siècles cet éloge singulier à la couronne de France : « qu'elle est autant au-dessus » des autres couronnes du monde, que la dignité » royale surpasse les fortunes particulières [1]. » Que s'il a parlé en ces termes du temps du roi Childebert, et s'il a élevé si haut la race de Mérovée, jugez ce qu'il auroit dit du sang de saint Louis et de Charlemagne. Issue de cette race, fille de Henri-le-Grand, et de tant de rois, son grand cœur a surpassé sa naissance. Toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle. A la vérité elle eut de quoi satisfaire à sa noble fierté, quand elle vit qu'elle alloit unir la maison de France à la royale famille des Stuarts, qui étoient venus à la succession de la couronne d'Angleterre par une fille de Henri VII, mais qui tenoient de leur chef, depuis plusieurs siècles, le sceptre d'Ecosse, et qui descendoient de ces rois antiques, dont l'origine se cache si avant dans l'obscurité des premiers temps. Mais si elle eut de la joie de régner sur une grande nation, c'est parce qu'elle pouvoit contenter le désir immense, qui sans cesse la sollicitoit à faire du bien. Elle eut une magnificence royale ; et l'on eût dit qu'elle perdoit ce qu'elle ne donnoit pas. Ses autres vertus n'ont pas été moins admirables. Fidèle dépositaire des plaintes et des secrets, elle disoit que les princes devoient garder le même silence que les confesseurs, et avoir la même discrétion. Dans la plus grande fureur des guerres civiles, jamais on n'a douté de sa parole ni désespéré de sa clémence. Quelle autre a mieux pratiqué cet art obligeant,

[1] Quanto cæteros homines regia dignitas antecedit, tanto cæterarum gentium regna regni vestri profecto culmen excellit. *Lib.* VI, *Ep.* VI, *tom.* II, *col.* 795.

qui fait qu'on se rabaisse sans se dégrader, et qui accorde si heureusement la liberté avec le respect? Douce, familière, agréable autant que ferme et vigoureuse, elle savoit persuader et convaincre, aussi-bien que commander, et faire valoir la raison non moins que l'autorité. Vous verrez avec quelle prudence elle traitoit les affaires; et une main si habile eût sauvé l'état, si l'état eût pu être sauvé. On ne peut assez louer la magnanimité de cette princesse. La fortune ne pouvoit rien sur elle : ni les maux qu'elle a prévus, ni ceux qui l'ont surprise, n'ont abattu son courage. Que dirai-je de son attachement immuable à la religion de ses ancêtres? Elle a bien su reconnoître que cet attachement faisoit la gloire de sa maison aussi-bien que celle de toute la France, seule nation de l'univers, qui, depuis douze siècles presque accomplis, que ses rois ont embrassé le christianisme, n'a jamais vu sur le trône que des princes enfants de l'Eglise. Aussi a-t-elle toujours déclaré que rien ne seroit capable de la détacher de la foi de saint Louis. Le Roi son mari lui a donné, jusqu'à la mort, ce bel éloge, qu'il n'y avoit que le seul point de la religion où leurs cœurs fussent désunis; et confirmant par son témoignage la piété de la Reine, ce prince très éclairé a fait connoître en même temps à toute la terre la tendresse, l'amour conjugal, la sainte et inviolable fidélité de son épouse incomparable.

Dieu, qui rapporte tous ses conseils à la conservation de sa sainte Eglise, et qui, fécond en moyens, emploie toutes choses à ses fins cachées, s'est servi autrefois des chastes attraits de deux saintes héroïnes pour délivrer ses fidèles des mains de leurs ennemis. Quand il voulut sauver la ville de Béthulie, il tendit dans la beauté de Judith un piége imprévu et inévitable à l'aveugle brutalité d'Holopherne. Les grâces pudiques de la reine Esther eurent un effet aussi salutaire, mais moins violent. Elle gagna le cœur du Roi son mari, et fit d'un prince infidèle un illustre protecteur du peuple de Dieu. Par un conseil à peu près semblable, ce grand Dieu avoit préparé un charme innocent au roi d'Angleterre, dans les agréments infinis de la Reine son épouse. Comme elle possédoit son affection, (car les nuages qui avoient paru au commencement furent bientôt dissipés) et que son heureuse fécondité redoubloit tous les jours les sacrés liens de leur amour mutuel; sans commettre l'autorité du Roi son seigneur, elle employoit son crédit à procurer un peu de repos aux catholiques accablés. Dès l'âge de quinze ans elle fut capable de ces soins, et seize années d'une prospérité accomplie, qui coulèrent sans interruption, avec l'admiration de toute la terre, furent seize années de douceur pour cette Eglise affligée. Le crédit de la Reine obtint aux catholiques ce bonheur singulier et presque incroyable, d'être gouvernés successivement par trois nonces apostoliques, qui leur apportoient les consolations que reçoivent les enfants de Dieu de la communication avec le saint Siége.

Le pape saint Grégoire, écrivant au pieux empereur Maurice, lui représente en ces termes les devoirs des rois chrétiens [1] : « Sachez, ô grand » empereur, que la souveraine puissance vous » est accordée d'en haut, afin que la vertu soit » aidée, que les voies du ciel soient élargies, et » que l'empire de la terre serve l'empire du » ciel. » C'est la vérité elle-même qui lui a dicté ces belles paroles; car qu'y a-t-il de plus convenable à la puissance que de secourir la vertu? à quoi la force doit-elle servir, qu'à défendre la raison? et pourquoi commandent les hommes, si ce n'est pour faire que Dieu soit obéi? Mais surtout il faut remarquer l'obligation si glorieuse, que ce grand pape impose aux princes, d'élargir les voies du ciel. Jésus-Christ a dit dans son Evangile : « Combien est étroit le chemin qui » mène à la vie (MATTH., VII. 14.)! » Et voici ce qui le rend si étroit : c'est que le juste, sévère à lui-même, et persécuteur irréconciliable de ses propres passions, se trouve encore persécuté par les injustes passions des autres, et ne peut pas même obtenir que le monde le laisse en repos dans ce sentier solitaire et rude, où il grimpe plutôt qu'il ne marche. Accourez, dit saint Grégoire, puissances du siècle; voyez dans quel sentier la vertu chemine; doublement à l'étroit, et par elle-même, et par l'effort de ceux qui la persécutent : secourez-la, tendez-lui la main : puisque vous la voyez déjà fatiguée du combat qu'elle soutient au dedans contre tant de tentations qui accablent la nature humaine, mettez-la du moins à couvert des insultes du dehors. Ainsi vous élargirez un peu les voies du ciel, et rétablirez ce chemin, que sa hauteur et son âpreté rendront toujours assez difficile.

Mais si jamais l'on peut dire que la voie du chrétien est étroite, c'est, Messieurs, durant les persécutions; car, que peut-on imaginer de plus malheureux que de ne pouvoir conserver la foi sans s'exposer au supplice, ni sacrifier sans

[1] Ad hoc enim potestas super omnes homines dominorum meorum pietati cœlitus data est, ut qui bona appetunt, adjuventur; ut cœlorum via largiùs pateat, ut terrestre regnum cœlesti regno famuletur. *S. Greg. Ep. lib.* III. *Ep.* LXV, *tom.* II, *col.* 675.

trouble, ni chercher Dieu qu'en tremblant? Tel étoit l'état déplorable des catholiques anglais? L'erreur et la nouveauté se faisoient entendre dans toutes les chaires; et la doctrine ancienne, qui, selon l'oracle de l'Evangile, « doit être prê- » chée jusque sur les toits[1], » pouvoit à peine parler à l'oreille. Les enfants de Dieu étoient étonnés de ne voir plus ni l'autel, ni le sanctuaire, ni ces tribunaux de miséricorde qui justifient ceux qui s'accusent. O douleur! Il falloit cacher la pénitence avec le même soin qu'on eût fait les crimes; et Jésus-Christ même se voyoit contraint, au grand malheur des hommes ingrats, de chercher d'autres voiles et d'autres ténèbres, que ces voiles et ces ténèbres mystiques, dont il se couvre volontairement dans l'Eucharistie. A l'arrivée de la Reine, la rigueur se ralentit, et les catholiques respirèrent. Cette chapelle royale, qu'elle fit bâtir avec tant de magnificence dans son palais de Sommerset, rendoit à l'Eglise sa première forme. HENRIETTE, digne fille de saint Louis, y animoit tout le monde par son exemple; et y soutenoit avec gloire par ses retraites, par ses prières, et par ses dévotions, l'ancienne réputation de la très chrétienne maison de France. Les prêtres de l'Oratoire, que le grand Pierre de Bérulle avoit conduits avec elle, et après eux les pères capucins y donnèrent, par leur piété, aux autels leur véritable décoration, et au service divin sa majesté naturelle. Les prêtres et les religieux, zélés et infatigables pasteurs de ce troupeau affligé, qui vivoient en Angleterre, pauvres, errants, travestis; « desquels aussi le monde n'étoit pas » digne[2], » venoient reprendre avec joie les marques glorieuses de leur profession dans la chapelle de la Reine, et l'Eglise désolée, qui autrefois pouvoit à peine gémir librement, et pleurer sa gloire passée, faisoit retentir hautement les cantiques de Sion dans une terre étrangère. Ainsi la pieuse Reine consoloit la captivité des fidèles, et relevoit leur espérance.

Quand Dieu laisse sortir du puits de l'abîme la fumée qui obscurcit le soleil, selon l'expression de l'Apocalypse (*Apoc.*, IX. 1, 2.), c'est-à-dire, l'erreur et l'hérésie; quand pour punir les scandales, ou pour réveiller les peuples et les pasteurs, il permet à l'esprit de séduction de tromper les âmes hautaines, et de répandre partout un chagrin superbe, une indocile curiosité, et un esprit de révolte; il détermine dans sa sagesse profonde les limites qu'il veut donner aux malheureux progrès de l'erreur, et aux souffrances de son Eglise. Je n'entreprends pas, chrétiens, de vous dire la destinée des hérésies de ces derniers siècles, ni de marquer le terme fatal dans lequel Dieu a résolu de borner leur cours. Mais si mon jugement ne me trompe pas, si, rappelant la mémoire des siècles passés, j'en fais un juste rapport à l'état présent; j'ose croire, et je vois les sages concourir à ce sentiment, que les jours d'aveuglement sont écoulés, et qu'il est temps désormais que la lumière revienne. Lorsque le roi Henri VIII, prince en tout le reste accompli, s'égara dans les passions qui ont perdu Salomon et tant d'autres rois, et commença d'ébranler l'autorité de l'Eglise; les sages lui dénoncèrent qu'en remuant ce seul point, il mettoit tout en péril, et qu'il donnoit, contre son dessein, une licence effrénée aux âges suivants. Les sages le prévirent; mais les sages sont-ils crus en ces temps d'emportement, et ne se rit-on pas de leurs prophéties? Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu mettre dans l'esprit des hommes, une maîtresse plus impérieuse, je veux dire l'expérience, les a forcés de le croire. Tout ce que la religion a de plus saint a été en proie. L'Angleterre a tant changé, qu'elle ne sait plus elle-même à quoi s'en tenir; et plus agitée en sa terre et dans ses ports mêmes, que l'océan qui l'environne, elle se voit inondée par l'effroyable débordement de milles sectes bizarres. Qui sait, si étant revenue de ses erreurs prodigieuses touchant la royauté, elle ne poussera pas plus loin ses réflexions; et si, ennuyée de ses changements, elle ne regardera pas avec complaisance l'état qui l'a précédé? Cependant, admirons ici la piété de la Reine, qui a su si bien conserver les précieux restes de tant de persécutions. Que de pauvres, que de malheureux, que de familles ruinées pour la cause de la foi, ont subsisté pendant tout le cours de sa vie par l'immense profusion de ses aumônes! Elles se répandoient de toutes parts jusqu'aux dernières extrémités de ses trois royaumes; et s'étendant par leur abondance, même sur les ennemis de la foi, elles adoucissoient leur aigreur, et les ramenoient à l'Eglise. Ainsi, non-seulement elle conservoit, mais encore elle augmentoit le peuple de Dieu. Les conversions étoient innombrables; et ceux qui en ont été témoins oculaires, nous ont appris que, pendant trois ans de séjour qu'elle a fait dans la Cour du roi son fils, la seule chapelle royale a vu plus de trois cents convertis, sans parler des autres, abjurer saintement leurs

[1] Quod in aure auditis prædicate super tecta. *Matth.*, X. 27.

[2] Quibus dignus non erat mundus. *Heb.*, XI. 38.

erreurs entre les mains de ses aumôniers. Heureuse d'avoir conservé si soigneusement l'étincelle de ce feu divin que Jésus est venu allumer au monde (Luc., xii. 49.)! Si jamais l'Angleterre revient à soi; si ce levain précieux vient un jour à sanctifier toute cette masse où il a été mêlé par ces royales mains, la postérité la plus éloignée n'aura pas assez de louanges pour célébrer les vertus de la religieuse Henriette, et croira devoir à sa piété l'ouvrage si mémorable du rétablissement de l'Eglise.

Que si l'histoire de l'Eglise garde chèrement la mémoire de cette Reine; notre histoire ne taira pas les avantages qu'elle a procurés à sa maison et à sa patrie. Femme et mère très chérie et très honorée, elle a réconcilié avec la France le Roi son mari, et le roi son fils. Qui ne sait qu'après la mémorable action de l'île de Ré, et durant ce fameux siége de la Rochelle, cette princesse prompte à se servir des conjonctures importantes, fit conclure la paix qui empêcha l'Angleterre de continuer son secours aux calvinistes révoltés? Et dans ces dernières années, après que notre grand Roi, plus jaloux de sa parole et du salut de ses alliés que de ses propres intérêts, eut déclaré la guerre aux Anglais, ne fut-elle pas encore une sage et heureuse médiatrice? Ne réunit-elle pas les deux royaumes? Et depuis encore, ne s'est-elle pas appliquée en toutes rencontres à conserver cette même intelligence? Ces soins regardent maintenant Vos Altesses royales; et l'exemple d'une grande Reine, aussi-bien que le sang de France et d'Angleterre, que vous avez uni par votre heureux mariage, vous doit inspirer le désir de travailler sans cesse à l'union de deux rois qui vous sont si proches, et de qui la puissance et la vertu peuvent faire le destin de toute l'Europe.

Monseigneur, ce n'est plus seulement par cette vaillante main et par ce grand cœur que vous acquerrez de la gloire. Dans le calme d'une profonde paix vous aurez des moyens de vous signaler; et vous pouvez servir l'état sans l'alarmer, comme vous avez fait tant de fois, en exposant au milieu des plus grands hasards de la guerre une vie aussi précieuse et aussi nécessaire que la vôtre. Ce service, Monseigneur, n'est pas le seul qu'on attend de vous; et l'on peut tout espérer d'un prince que la sagesse conseille, que la valeur anime, et que la justice accompagne dans toutes ses actions. Mais où m'emporte mon zèle, si loin de mon triste sujet? Je m'arrête à considérer les vertus de Philippe, et je ne songe pas que je vous dois l'histoire des malheurs de Henriette.

J'avoue, en la commençant, que je sens plus que jamais la difficulté de mon entreprise. Quand j'envisage de près les infortunes inouïes d'une si grande Reine, je ne trouve plus de paroles; et mon esprit, rebuté de tant d'indignes traitements qu'on a faits à la majesté et à la vertu, ne se résoudroit jamais à se jeter parmi tant d'horreurs, si la constance admirable avec laquelle cette princesse a soutenu ses calamités, ne surpassoit de bien loin les crimes qui les ont causées. Mais en même temps, chrétiens, un autre soin me travaille. Ce n'est pas un ouvrage humain que je médite. Je ne suis pas ici un historien qui doit vous développer le secret des cabinets, ni l'ordre des batailles, ni les intérêts des parties: il faut que je m'élève au-dessus de l'homme pour faire trembler toute créature sous les jugements de Dieu. « J'entrerai, avec David, dans les puis- » sances du Seigneur [1]; » et j'ai à vous faire voir les merveilles de sa main et de ses conseils: conseils de juste vengeance sur l'Angleterre; conseils de miséricorde pour le salut de la Reine; mais conseils marqués par le doigt de Dieu, dont l'empreinte est si vive et si manifeste, dans les événements que j'ai à traiter, qu'on ne peut résister à cette lumière.

Quelque haut qu'on puisse remonter, pour rechercher dans les histoires les exemples des grandes mutations, on trouvera que jusques ici elles sont causées, ou par la mollesse, ou par la violence des princes. En effet, quand les princes, négligeant de connoître leurs affaires et leurs armées, ne travaillent qu'à la chasse, comme disoit cet historien [2], n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'esprit que pour inventer des plaisirs, ou quand, emportés par leur humeur violente, ils ne gardent plus ni lois ni mesures, et qu'ils ôtent les égards et la crainte aux hommes, en faisant que les maux qu'ils souffrent leur paroissent plus insupportables que ceux qu'ils prévoient: alors ou la licence excessive, ou la patience poussée à l'extrémité, menacent terriblement les maisons régnantes.

Charles Ier, roi d'Angleterre, étoit juste, modéré, magnanime, très instruit de ses affaires, et des moyens de régner. Jamais prince ne fut plus capable de rendre la royauté, non-seulement vénérable et sainte, mais encore aimable et chère à ses peuples. Que lui peut-on reprocher, sinon la clémence? Je veux bien avouer de lui ce qu'un auteur célèbre a dit de César: « qu'il a été clé-

[1] Introibo in potentias Domini. *Ps.* lxx. 15.
[2] Venatus maximus labor est. *Q. Curt. lib.* viii, *n.* 9.

» ment jusqu'à être obligé de s'en repentir : » *Cæsari proprium et peculiare sit clementiæ insigne, quâ usque ad pœnitentiam omnes superavit* (Plin., *lib.* vii, *cap.* 25.). Que ce soit donc là, si l'on veut, l'illustre défaut de Charles aussi-bien que de César : mais que ceux qui veulent croire que tout est foible dans les malheureux et dans les vaincus, ne pensent pas pour cela nous persuader que la force ait manqué à son courage, ni la vigueur à ses conseils. Poursuivi à toute outrance par l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même. Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées, si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer; et comme il n'a jamais refusé ce qui étoit raisonnable étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui étoit foible et injuste étant captif. J'ai peine à contempler son grand cœur dans ses dernières épreuves. Mais certes il a montré qu'il n'est pas permis aux rebelles de faire perdre la majesté à un Roi qui sait se connoître; et ceux qui ont vu de quel front il a paru dans la salle de Westminster, et dans la place de Whitehall, peuvent juger aisément combien il étoit intrépide à la tête de ses armées, combien auguste et majestueux au milieu de son palais et de sa Cour. Grande Reine, je satisfais à vos plus tendres désirs, quand je célèbre ce monarque; et ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille tout poudre qu'il est, et devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher, à qui ses ennemis mêmes accorderont le titre de sage et celui de juste; et que la postérité mettra au rang des grands princes, si son histoire trouve des lecteurs dont le jugement ne se laisse pas maîtriser aux événements ni à la fortune.

Ceux qui sont instruits des affaires, étant obligés d'avouer que le Roi n'avoit point donné d'ouverture ni de prétexte aux excès sacriléges dont nous abhorrons la mémoire, en accusent la fierté indomptable de la nation : et je confesse que la haine des parricides pourroit jeter les esprits dans ce sentiment. Mais quand on considère de plus près l'histoire de ce grand royaume, et particulièrement les derniers règnes, où l'on voit non-seulement les rois majeurs, mais encore les pupilles, et les reines mêmes si absolues et si redoutées; quand on regarde la facilité incroyable avec laquelle la religion a été ou renversée, ou rétablie, par Henri, par Edouard, par Marie, par Elisabeth; on ne trouve, ni la nation si rebelle, ni ses parlements si fiers et si factieux : au contraire, on est obligé de reprocher à ces peuples d'avoir été trop soumis, puisqu'ils ont mis sous le joug leur foi même et leur conscience. N'accusons donc pas aveuglément le naturel des habitants de l'île la plus célèbre du monde, qui, selon les plus fidèles histoires, tirent leur origine des Gaules; et ne croyons pas que les Merciens, les Danois et les Saxons, aient tellement corrompu en eux ce que nos pères leur avoient donné de bon sang, qu'ils soient capables de s'emporter à des procédés si barbares, s'il ne s'y étoit mêlé d'autres causes. Qu'est-ce donc qui les a poussés? Quelle force, quel transport, quelle intempérie a causé ces agitations et ces violences? N'en doutons pas, chrétiens : les fausses religions, le libertinage d'esprit, la fureur de disputer des choses divines, sans fin, sans règle, sans soumission, a emporté les courages. Voilà les ennemis que la Reine a eus à combattre, et que ni sa prudence, ni sa douceur, ni sa fermeté n'ont pu vaincre.

J'ai déjà dit quelque chose de la licence où se jettent les esprits, quand on ébranle les fondements de la religion, et qu'on remue les bornes une fois posées. Mais comme la matière que je traite me fournit un exemple manifeste, et unique dans tous les siècles, de ces extrémités furieuses, il est, Messieurs, de la nécessité de mon sujet, de remonter jusques au principe, et de vous conduire pas à pas par tous les excès où le mépris de la religion ancienne, et celui de l'autorité de l'Eglise, ont été capables de pousser les hommes.

Donc la source de tout le mal est que ceux qui n'ont pas craint de tenter au siècle passé la réformation par le schisme, ne trouvant point de plus fort rempart contre toutes leurs nouveautés, que la sainte autorité de l'Eglise, ils ont été obligés de la renverser. Ainsi les décrets des conciles, la doctrine des Pères, et leur sainte unanimité, l'ancienne tradition du saint Siége et de l'Eglise catholique, n'ont plus été comme autrefois des lois sacrées et inviolables. Chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance; et encore qu'il semble que les novateurs aient voulu retenir les esprits, en les renfermant dans les limites de l'Ecriture sainte; comme ce n'a été qu'à condition que chaque fidèle en deviendroit l'interprète, et croiroit que le Saint-Esprit lui en dicte l'explication, il n'y a point de particulier qui ne se voie autorisé par cette doctrine à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeler Dieu tout ce qu'il pense. Dès lors on a bien prévu que, la

licence n'ayant plus de frein, les sectes se multiplieroient jusqu'à l'infini; que l'opiniâtreté seroit invincible; et que tandis que les uns ne cesseroient de disputer, ou donneroient leurs rêveries pour inspirations, les autres fatigués de tant de folles visions, et ne pouvant plus reconnoître la majesté de la religion déchirée par tant de sectes, iroient enfin chercher un repos funeste, et une entière indépendance, dans l'indifférence des religions ou dans l'athéisme.

Tels, et plus pernicieux encore, comme vous verrez dans la suite, sont les effets naturels de cette nouvelle doctrine. Mais de même qu'une eau débordée ne fait pas partout les mêmes ravages, parce que sa rapidité ne trouve pas partout les mêmes penchants et les mêmes ouvertures : ainsi, quoique cet esprit d'indocilité et d'indépendance soit également répandu dans toutes les hérésies de ces derniers siècles, il n'a pas produit universellement les mêmes effets : il a reçu diverses limites, suivant que la crainte, ou les intérêts, ou l'humeur des particuliers et des nations, ou enfin la puissance divine, qui donne quand il lui plaît des bornes secrètes aux passions des hommes les plus emportées, l'ont différemment retenu. Que s'il s'est montré tout entier à l'Angleterre, et si sa malignité s'y est déclarée sans réserve, les rois en ont souffert, mais aussi les rois en ont été cause. Ils ont trop fait sentir aux peuples que l'ancienne religion se pouvoit changer. Les sujets ont cessé d'en révérer les maximes, quand ils les ont vu céder aux passions et aux intérêts de leurs princes. Ces terres trop remuées, et devenues incapables de consistance, sont tombées de toutes parts, et n'ont fait voir que d'effroyables précipices. J'appelle ainsi tant d'erreurs téméraires et extravagantes qu'on voyoit paroître tous les jours. Ne croyez pas que ce soit seulement la querelle de l'épiscopat, ou quelques chicanes sur la liturgie anglicane, qui aient ému les Communes. Ces disputes n'étoient encore que de foibles commencements, par où ces esprits turbulents faisoient comme un essai de leur liberté. Mais quelque chose de plus violent se remuoit dans le fond des cœurs : c'étoit un dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité, et une démangeaison d'innover sans fin, après qu'on en a vu le premier exemple.

Ainsi les calvinistes, plus hardis que les luthériens, ont servi à établir les sociniens qui ont été plus loin qu'eux, et dont ils grossissent tous les jours le parti. Les sectes infinies des anabaptistes sont sorties de cette même source; et leurs opinions mêlées au calvinisme, ont fait naître les indépendants, qui n'ont point eu de bornes, parmi lesquels ont voit les trembleurs, gens fanatiques, qui croient que toutes leurs rêveries leur sont inspirées; et ceux qu'on nomme chercheurs, à cause que, dix-sept cents ans après Jésus-Christ, ils cherchent encore la religion, et n'en ont point d'arrêtée.

C'est, Messieurs, en cette sorte, que les esprits une fois émus, tombant de ruines en ruines, se sont divisés en tant de sectes. En vain les rois d'Angleterre ont cru les pouvoir retenir sur cette pente dangereuse, en conservant l'épiscopat. Car que peuvent des évêques, qui ont anéanti eux-mêmes l'autorité de leur chaire, et la révérence qu'on doit à la succession, en condamnant ouvertement leurs prédécesseurs jusqu'à la source même de leur sacre; c'est-à-dire, jusqu'au pape saint Grégoire, et au saint moine Augustin son disciple, et le premier apôtre de la nation anglaise? Qu'est-ce que l'épiscopat, quand il se sépare de l'Eglise qui est son tout, aussi-bien que du saint Siége qui est son centre, pour s'attacher contre sa nature à la royauté comme à son chef? Ces deux puissances d'un ordre si différent ne s'unissent pas, mais s'embarrassent mutuellement, quand on les confond ensemble; et la majesté des rois d'Angleterre seroit demeurée plus inviolable, si, contente de ses droits sacrés, elle n'avoit point voulu attirer à soi les droits et l'autorité de l'Eglise. Ainsi rien n'a retenu la violence des esprits féconds en erreurs : et Dieu, pour punir l'irréligieuse instabilité de ces peuples, les a livrés à l'intempérance de leur folle curiosité; en sorte que l'ardeur de leurs disputes insensées, et leur religion arbitraire, est devenue la plus dangereuse de leurs maladies.

Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le respect de la majesté et des lois, ni s'ils devinrent factieux, rebelles et opiniâtres. On énerve la religion quand on la change, et on lui ôte un certain poids, qui seul est capable de tenir les peuples. Ils ont dans le fond du cœur je ne sais quoi d'inquiet qui s'échappe, si on leur ôte ce frein nécessaire; et on ne leur laisse plus rien à ménager, quand on leur permet de se rendre maîtres de leur religion. C'est de là que nous est né ce prétendu règne de Christ, inconnu jusques alors au christianisme, qui devoit anéantir toute la royauté, et égaler tous les hommes : songe séditieux des indépendants, et leur chimère impie et sacrilége. Tant il est vrai que tout se tourne en révoltes, et en pensées séditieuses, quand l'autorité de la religion est anéantie! Mais pour-

quoi chercher des preuves d'une vérité que le Saint-Esprit a prononcée par une sentence manifeste? Dieu même menace les peuples, qui altèrent la religion qu'il a établie, de se retirer du milieu d'eux, et par là de les livrer aux guerres civiles. Ecoutez comme il parle par la bouche du prophète Zacharie [1] : « Leur âme, dit le Seigneur, » a varié envers moi, » quand ils ont si souvent changé la religion, « et je leur ai dit : Je ne serai » plus votre pasteur, » c'est-à-dire je vous abandonnerai à vous-mêmes, et à votre cruelle destinée : et voyez la suite : « Que ce qui doit mourir » aille à la mort ; que ce qui doit être retranché, » soit retranché; » entendez-vous ces paroles? « et » que ceux qui demeureront, se dévorent les uns » les autres. » O prophétie trop réelle, et trop véritablement accomplie! La Reine avoit bien raison de juger qu'il n'y avoit point de moyen d'ôter les causes des guerres civiles, qu'en retournant à l'unité catholique qui a fait fleurir durant tant de siècles l'église et la monarchie d'Angleterre, autant que les plus saintes églises et les plus illustres monarchies du monde. Ainsi quand cette pieuse princesse servoit l'Eglise, elle croyoit servir l'état; elle croyoit assurer au Roi des serviteurs, en conservant à Dieu des fidèles. L'expérience a justifié ses sentiments; et il est vrai que le Roi son fils n'a rien trouvé de plus ferme dans son service, que ces catholiques si haïs, si persécutés, que lui avoit sauvés la Reine sa mère. En effet, il est visible que puisque la séparation et la révolte contre l'autorité de l'Eglise a été la source d'où sont dérivés tous les maux, on n'en trouvera jamais les remèdes que par le retour à l'unité, et par la soumission ancienne. C'est le mépris de cette unité qui a divisé l'Angleterre. Que si vous me demandez comment tant de factions opposées, et tant de sectes incompatibles, qui se devoient apparemment détruire les unes les autres, ont pu si opiniâtrément conspirer ensemble contre le trône royal, vous l'allez apprendre.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissoit rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conseil et par prévoyance; mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées; enfin un de ces esprits remuants et audacieux, qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paroît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste? Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir? Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les rois (*Apoc.*, XIII. 5, 7.). Car, comme il eut aperçu que dans ce mélange infini de sectes, qui n'avoient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, étoit le charme qui possédoit les esprits, il sut si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avoit transportés, alloient toujours, sans regarder qu'ils alloient à la servitude; et leur subtil conducteur, qui en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi-bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avoit tellement enchanté le monde, qu'il étoit regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvoit encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ses fameuses victoires dont la vertu étoit indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'univers. C'étoit le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son Eglise. Il vouloit découvrir, par un grand exemple, tout ce que peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien fatale à la royauté et à toute autorité légitime. Au reste, quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours; ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance. « Je suis le » Seigneur, dit-il par la bouche de Jérémie; c'est » moi qui ai fait la terre avec les hommes et » les animaux, et je la mets entre les mains » de qui il me plaît. Et maintenant j'ai voulu » soumettre ces terres à Nabuchodonosor, roi » de Babylone, mon serviteur [1]. » Il l'appelle

[1] Anima eorum variavit in me; et dixi : Non pascam vos : quod moritur, moriatur; et quod succiditur, succidatur; et reliqui devorent unusquisque carnem proximi sui. *Zach*, XI, 8 *et seq.*

[1] Ego feci terram, et homines, et jumenta quæ sunt super faciem terræ, in fortitudine meâ magnâ et in brachio meo extento, et dedi eam ei qui placuit in oculis meis. Et nunc itaque dedi omnes terras istas in manu Nabuchodonosor regis Babylonis servi mei. *Jerem.*, XXVII 5, 6.

son serviteur, quoique infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets. « Et j'ordonne, » poursuit-il, que tout lui soit soumis, jus- » qu'aux animaux [1] : » tant il est vrai que tout ploie et que tout est souple quand Dieu le commande. Mais écoutez la suite de la prophétie : « Je veux que ces peuples lui obéissent, et » qu'ils obéissent encore à son fils, jusqu'à ce » que le temps des uns et des autres vienne [2]. » Voyez, chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées : Dieu détermine jusqu'à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi se doit réveiller le monde.

Tel a été le sort de l'Angleterre. Mais que, dans cette effroyable confusion de toutes choses, il est beau de considérer ce que la grande HENRIETTE a entrepris pour le salut de ce royaume; ses voyages, ses négociations, ses traités, tout ce que sa prudence et son courage opposoient à la fortune de l'état; et enfin sa constance, par laquelle n'ayant pu vaincre la violence de la destinée, elle en a si noblement soutenu l'effort! Tous les jours elle ramenoit quelqu'un des rebelles; et de peur qu'ils ne fussent malheureusement engagés à faillir toujours, parce qu'ils avoient failli une fois, elle vouloit qu'ils trouvassent leur refuge dans sa parole. Ce fut entre ses mains que le gouverneur de Sharborough remit ce port et ce château inaccessible. Les deux Hothams père et fils, qui avoient donné le premier exemple de perfidie, en refusant au Roi même les portes de la forteresse et du port de Hull, choisirent la Reine pour médiatrice, et devoient rendre au roi cette place avec celle de Beverley; mais ils furent prévenus et décapités; et Dieu, qui voulut punir leur honteuse désobéissance par les propres mains des rebelles, ne permit pas que le Roi profitât de leur repentir. Elle avoit encore gagné un maire de Londres, dont le crédit étoit grand, et plusieurs autres chefs de la faction. Presque tous ceux qui lui parloient se rendoient à elle; et si Dieu n'eût point été inflexible, si l'aveuglement des peuples n'eût pas été incurable, elle auroit guéri les esprits, et le parti le plus juste auroit été le plus fort.

On sait, Messieurs, que la Reine a souvent exposé sa personne dans ces conférences secrètes; mais j'ai à vous faire voir de plus grands hasards. Les rebelles s'étoient saisis des arsenaux et des magasins; et malgré la défection de tant de sujets, malgré l'infâme désertion de la milice même, il étoit encore plus aisé au Roi de lever des soldats, que de les armer. Elle abandonne, pour avoir des armes et des munitions, non-seulement ses joyaux, mais encore le soin de sa vie. Elle se met en mer au mois de février, malgré l'hiver et les tempêtes; et sous prétexte de conduire en Hollande la Princesse royale sa fille aînée, qui avoit été mariée à Guillaume, prince d'Orange, elle va pour engager les Etats dans les intérêts du Roi, lui gagner des officiers, lui amener des munitions. L'hiver ne l'avoit pas effrayée, quand elle partit d'Angleterre; l'hiver ne l'arrête pas onze mois après, quand il faut retourner auprès du Roi : mais le succès n'en fut pas semblable. Je tremble au seul récit de la tempête furieuse dont sa flotte fut battue durant dix jours. Les matelots furent alarmés jusqu'à perdre l'esprit, et quelques-uns d'entre eux se précipitèrent dans les ondes. Elle, toujours intrépide, autant que les vagues étoient émues, rassuroit tout le monde par sa fermeté. Elle excitoit ceux qui l'accompagnoient à espérer en Dieu, qui faisoit toute sa confiance; et pour éloigner de leur esprit les funestes idées de la mort qui se présentoit de tous côtés, elle disoit, avec un air de sérénité qui sembloit déjà ramener le calme, que les reines ne se noyoient pas. Hélas, elle est réservée à quelque chose de bien plus extraordinaire! et pour s'être sauvée du naufrage, ses malheurs n'en seront pas moins déplorables. Elle vit périr ses vaisseaux, et presque toute l'espérance d'un si grand secours. L'amiral où elle étoit, conduit par la main de celui qui domine sur la profondeur de la mer, et qui dompte ses flots soulevés, fut repoussé aux ports de Hollande; et tous les peuples furent étonnés d'une délivrance si miraculeuse.

Ceux qui sont échappés du naufrage, disent un éternel adieu à la mer et aux vaisseaux; et comme disoit un ancien auteur [1], ils n'en peuvent même supporter la vue. Cependant onze jours après, ô résolution étonnante! la Reine à peine sortie d'une tourmente si épouvantable, pressée du désir de revoir le Roi, et de le secourir, ose encore se commettre à la furie de l'océan et à la rigueur de l'hiver. Elle ramasse quelques vaisseaux qu'elle charge d'officiers et de munitions, et repasse enfin en Angleterre. Mais qui ne seroit étonné de la cruelle destinée de cette princesse? Après s'être sauvée des flots, une autre

[1] Insuper et bestias agri dedi ei ut serviant illi. *Jerem.*, XXVII. 5, 6.

[2] Et servient ei omnes gentes, et filio ejus, donec veniat tempus terræ ejus et ipsius. *Ibid.* 7.

[1] Naufragio liberati, exinde repudium et navi et mari dicunt. *Tertull., de Pœnit. n.* 7.

tempête lui fut presque fatale. Cent pièces de canon tonnèrent sur elle à son arrivée, et la maison où elle entra fut percée de leurs coups. Qu'elle eut d'assurance dans cet effroyable péril! mais qu'elle eut de clémence pour l'auteur d'un si noir attentat! On l'amena prisonnier peu de temps après; elle lui pardonna son crime, le livrant pour tout supplice à sa conscience, et à la honte d'avoir entrepris sur la vie d'une princesse si bonne et si généreuse : tant elle étoit au-dessus de la vengeance aussi-bien que de la crainte.

Mais ne la verrons-nous jamais auprès du Roi qui souhaite si ardemment son retour? Elle brûle du même désir, et déjà je la vois paroître dans un nouvel appareil. Elle marche comme un général à la tête d'une armée royale, pour traverser des provinces que les rebelles tenoient presque toutes. Elle assiége et prend d'assaut en passant une place considérable qui s'opposoit à sa marche; elle triomphe, elle pardonne; et enfin le roi la vient recevoir dans une campagne où il avoit remporté l'année précédente une victoire signalée sur le général Essex. Une heure après on apporta la nouvelle d'une grande bataille gagnée. Tout sembloit prospérer par sa présence; les rebelles étoient consternés : et si la Reine en eût été crue; si au lieu de diviser les armées royales, et de les amuser, contre son avis, aux siéges infortunés de Hull et de Glocester, on eût marché droit à Londres, l'affaire étoit décidée, et cette campagne eût fini la guerre. Mais le moment fut manqué. Le terme fatal approchoit; et le ciel, qui sembloit suspendre, en faveur de la piété de la Reine, la vengeance qu'il méditoit, commença à se déclarer. « Tu » sais vaincre, disoit un brave Africain au plus » rusé capitaine qui fut jamais; mais tu ne sais » pas user de ta victoire : Rome que tu tenois » t'échappe; et le destin ennemi t'a ôté tantôt le » moyen, tantôt la pensée de la prendre[1]. » Depuis ce malheureux moment tout alla visiblement en décadence, et les affaires furent sans retour. La Reine, qui se trouva grosse, et qui ne put par tout son crédit faire abandonner ces deux siéges, qu'on vit enfin si mal réussir, tomba en langueur; et tout l'état languit avec elle. Elle fut contrainte de se séparer d'avec le Roi, qui étoit presque assiégé dans Oxford, et ils se dirent un adieu bien triste, quoiqu'ils ne sussent pas que c'étoit le dernier. Elle se retire à Exeter, ville forte où elle fut elle-même bientôt assiégée. Elle y accoucha d'une princesse, et se vit douze jours après contrainte de prendre la fuite pour se réfugier en France.

Princesse, dont la destinée est si grande et si glorieuse, faut-il que vous naissiez en la puissance des ennemis de votre maison? O Eternel, veillez sur elle; anges saints, rangez à l'entour vos escadrons invisibles, et faites la garde autour du berceau d'une princesse si grande et si délaissée. Elle est destinée au sage et valeureux Philippe; et doit des princes à la France, dignes de lui, dignes d'elle et de leurs aïeux. Dieu l'a protégée, Messieurs. Sa gouvernante, deux ans après, tire ce précieux enfant des mains des rebelles : et quoique ignorant sa captivité, et sentant trop sa grandeur, elle se découvre elle-même; quoique refusant tous les autres noms, elle s'obstine à dire qu'elle est la Princesse; elle est enfin amenée auprès de la Reine sa mère, pour faire sa consolation durant ses malheurs, en attendant qu'elle fasse la félicité d'un grand prince et la joie de toute la France. Mais j'interromps l'ordre de mon histoire. J'ai dit que la Reine fut obligée à se retirer de son royaume. En effet, elle partit des ports d'Angleterre à la vue des vaisseaux des rebelles, qui la poursuivoient de si près, qu'elle entendoit presque leurs cris et leurs menaces insolentes. O voyage bien différent de celui qu'elle avoit fait sur la même mer, lorsque, venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyoit, pour ainsi dire, les ondes se courber sous elle, et soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers! Maintenant chassée, poursuivie par ses ennemis implacables, qui avoient eu l'audace de lui faire son procès, tantôt sauvée, tantôt presque prise, changeant de fortune à chaque quart-d'heure, n'ayant pour elle que Dieu et son courage inébranlable, elle n'avoit ni assez de vents ni assez de voiles pour favoriser sa fuite précipitée. Mais enfin elle arrive à Brest, où après tant de maux il lui fut permis de respirer un peu.

Quand je considère en moi-même les périls extrêmes et continuels qu'a couru cette princesse, sur la mer et sur la terre, durant l'espace de près de dix ans; et que d'ailleurs je vois que toutes les entreprises sont inutiles contre sa personne, pendant que tout réussit d'une manière surprenante contre l'Etat; que puis-je penser autre chose, sinon que la Providence, autant attachée à lui conserver la vie qu'à renverser sa

[1] Tum Maharbal : Vincere scis, Annibal, victoriâ uti nescis. *Tit. Liv. Dec.* III, *lib.* II.

Potiundæ urbis Romæ, modò mentem non dari, modo fortunam. *Ibid. lib.* VI. *Dans l'historien, c'est Annibal qui parle ainsi de lui-même.*

puissance, a voulu qu'elle survéquît à ses grandeurs, afin qu'elle pût survivre aux attachements de la terre, et aux sentiments d'orgueil qui corrompent d'autant plus les âmes, qu'elles sont plus grandes et plus élevées? Ce fut un conseil à peu près semblable, qui abaissa autrefois David sous la main du rebelle Absalom. « Le voyez-» vous, ce grand Roi, dit le saint et éloquent » prêtre de Marseille[1], le voyez-vous seul, aban-» donné, tellement déchu dans l'esprit des siens, » qu'il devient un objet de mépris aux uns; et, » ce qui est plus insupportable à un grand cou-» rage, un objet de pitié aux autres; ne sachant, » poursuit Salvien, de laquelle de ces deux choses » il avoit le plus à se plaindre, ou de ce que Siba » le nourrissoit, ou de ce que Séméi avoit l'in-» solence de le maudire? » Voilà, Messieurs, une image, mais imparfaite, de la Reine d'Angleterre, quand après de si étranges humiliations, elle fut encore contrainte de paroître au monde, et d'étaler, pour ainsi dire, à la France même, et au Louvre, où elle étoit née avec tant de gloire, toute l'étendue de sa misère. Alors elle put bien dire avec le prophète Isaïe[2] : « Le Sei-» gneur des armées a fait ces choses, pour » anéantir tout le faste des grandeurs humaines, » et tourner en ignominie ce que l'univers a de » plus auguste. » Ce n'est pas que la France ait manqué à la fille de Henri-le-Grand; Anne la magnanime, la pieuse, que nous ne nommerons jamais sans regret, la reçut d'une manière convenable à la majesté des deux Reines. Mais les affaires du Roi ne permettant pas que cette sage régente pût proportionner le remède au mal, jugez de l'état de ces deux princesses. HENRIETTE, d'un si grand cœur, est contrainte de demander du secours : Anne, d'un si grand cœur, ne peut en donner assez. Si l'on eût pu avancer ces belles années dont nous admirons maintenant le cours glorieux; Louis, qui entend de si loin les gémissements des chrétiens affligés; qui, assuré de sa gloire dont la sagesse de ses conseils et la droiture de ses intentions lui répondent toujours malgré l'incertitude des événements, entreprend lui seul la cause commune, et porte ses armes redoutées à travers des espaces immenses de mer et de terre; auroit-il refusé son bras à ses voisins, à ses alliés, à son propre sang, aux droits sacrés de la royauté qu'il sait si bien maintenir? Avec quelle puissance l'Angleterre l'auroit-elle vu invincible défenseur, ou vengeur présent de la majesté violée? Mais Dieu n'avoit laissé aucune ressource au roi d'Angleterre, tout lui manque, tout lui est contraire. Les Ecossais, à qui il se donne, le livrent aux parlementaires anglais, et les gardes fidèles de nos rois trahissent le leur. Pendant que le parlement d'Angleterre songe à congédier l'armée, cette armée toute indépendante réforme elle-même à sa mode le parlement, qui eût gardé quelques mesures, et se rend maîtresse de tout. Ainsi le Roi est mené de captivité en captivité; et la Reine remue en vain la France, la Hollande, la Pologne même, et les puissances du Nord les plus éloignées. Elle ranime les Ecossais, qui arment trente mille hommes : elle fait avec le duc de Lorraine une entreprise pour la délivrance du Roi son seigneur, dont le succès paroît infaillible, tant le concert en est juste. Elle retire ses chers enfants, l'unique espérance de sa maison; et confesse à cette fois, que, parmi les plus mortelles douleurs, on est encore capable de joie. Elle console le Roi, qui lui écrit de sa prison même, qu'elle seule soutient son esprit, et qu'il ne faut craindre de lui aucune bassesse, parce que sans cesse il se souvient qu'il est à elle. O mère, ô femme, ô reine admirable, et digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étoient quelque chose! Enfin il faut céder à votre sort. Vous avez assez soutenu l'état, qui est attaqué par une force invincible et divine : il ne reste plus désormais sinon que vous teniez ferme parmi ses ruines.

Comme une colonne, dont la masse solide paroît le plus ferme appui d'un temple ruineux, lorsque ce grand édifice qu'elle soutenoit fond sur elle sans l'abattre : ainsi la Reine se montre le ferme soutien de l'état, lorsqu'après en avoir long-temps porté le faix, elle n'est pas même courbée sous sa chute.

Qui cependant pourroit exprimer ses justes douleurs? qui pourroit raconter ses plaintes? Non, Messieurs, Jérémie lui-même, qui seul semble être capable d'égaler les lamentations aux calamités, ne suffiroit pas à de tels regrets. Elle s'écrie avec ce prophète[1] : « Voyez, Seigneur, mon » affliction. Mon ennemi s'est fortifié, et mes

[1] Dejectus usque in servorum suorum, quod grave est, contumeliam, vel quod gravius, misericordiam; ut vel Siba eum pasceret, vel ei meledicere Semei publicè non timeret. *Salv. de Guber. Dei, lib.* II, *cap.* V.

[2] Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret superbiam omnis gloriæ, et ad ignominiam deduceret universos inclytos terræ. *Is.*, XXIII. 9.

[1] Facti sunt filii mei perditi, quoniam invaluit inimicus. *Lam.*, I. 16. Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus. *Ibid.*, I. 10. Polluit regnum et principes ejus. *Ibid.*, II. 2. Recedite a me, amarè flebo, nolite incumbere, ut consolemini me. *Is.*, XXII. 4. Foris interficit gladius, et domi mors similis est. *Lam.*, I. 20.

» enfants sont perdus. Le cruel a mis sa main » sacrilége sur ce qui m'étoit le plus cher. La » royauté a été profanée, et les princes sont foulés » aux pieds. Laissez-moi, je pleurerai amère- » ment; n'entreprenez pas de me consoler. L'épée » a frappé au dehors; mais je sens en moi-même » une mort semblable. »

Mais après que nous avons écouté ses plaintes, saintes filles, ses chères amies, (car elle vouloit bien vous nommer ainsi) vous qui l'avez vue si souvent gémir devant les autels de son unique protecteur, et dans le sein desquelles elle a versé les secrètes consolations qu'elle en recevoit, mettez fin à ce discours, en nous racontant les sentiments chrétiens dont vous avez été les témoins fidèles. Combien de fois a-t-elle en ce lieu remercié Dieu humblement de deux grandes grâces: l'une, de l'avoir fait chrétienne; l'autre, Messieurs, qu'attendez-vous? peut-être d'avoir rétabli les affaires du Roi son fils? Non : c'est de l'avoir fait reine malheureuse. Ah! je commence à regretter les bornes étroites du lieu où je parle. Il faut éclater, percer cette enceinte, et faire retentir bien loin une parole qui ne peut être assez entendue. Que ses douleurs l'ont rendue savante dans la science de l'Evangile, et qu'elle a bien connu la religion et la vertu de la croix, quand elle a uni le christianisme avec les malheurs! Les grandes prospérités nous aveuglent, nous transportent, nous égarent, nous font oublier Dieu, nous-mêmes, et les sentiments de la foi. De là naissent des monstres de crimes, des raffinements de plaisir, des délicatesses d'orgueil, qui ne donnent que trop de fondement à ces terribles malédictions, que Jésus-Christ a prononcées dans son Evangile[1]: « Malheur à vous qui riez. Mal- » heur à vous qui êtes pleins » et contents du monde. Au contraire, comme le christianisme a pris sa naissance de la croix, ce sont aussi les malheurs qui le fortifient. Là, on expie ses péchés; là, on épure ses intentions; là on transporte ses désirs de la terre au ciel; là, on perd tout le goût du monde, et on cesse de s'appuyer sur soi-même et sur sa prudence. Il ne faut pas se flatter; les plus expérimentés dans les affaires font des fautes capitales. Mais que nous nous pardonnons aisément nos fautes, quand la fortune nous les pardonne! et que nous nous croyons bientôt les plus éclairés et les plus habiles, quand nous sommes les plus élevés et les plus heureux! Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement, et nous arracher cet aveu d'avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. Alors, quand les malheurs nous ouvrent les yeux, nous repassons avec amertume sur tous nos faux pas : nous nous trouvons également accablés de ce que nous avons fait, et de ce que nous avons manqué de faire; et nous ne savons plus par où excuser cette prudence présomptueuse qui se croyoit infaillible. Nous voyons que Dieu seul est sage; et en déplorant vainement les fautes qui ont ruiné nos affaires, une meilleure réflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu notre éternité, avec cette singulière consolation, qu'on les répare quand on les pleure.

Dieu a tenu douze ans sans relâche, sans aucune consolation de la part des hommes, notre malheureuse Reine (donnons-lui hautement ce titre, dont elle a fait un sujet d'actions de grâces), lui faisant étudier sous sa main ces dures, mais solides leçons. Enfin, fléchi par ses vœux et par son humble patience, il a rétabli la maison royale. Charles II est reconnu, et l'injure des rois a été vengée. Ceux que les armes n'avoient pu vaincre, ni les conseils ramener, sont revenus tout-à-coup d'eux-mêmes : déçus par leur liberté, ils en ont à la fin détesté l'excès, honteux d'avoir eu tant de pouvoir, et leurs propres succès leur faisant horreur. Nous savons que ce prince magnanime eût pu hâter ses affaires, en se servant de la main de ceux qui s'offroient à détruire la tyrannie par un seul coup. Sa grande âme a dédaigné ces moyens trop bas. Il a cru qu'en quelque état que fussent les rois, il étoit de leur majesté de n'agir que par les lois ou par les armes. Ces lois qu'il a protégées l'ont rétabli presque toutes seules : il règne paisible et glorieux sur le trône de ses ancêtres, et fait régner avec lui la justice, la sagesse et la clémence.

Il est inutile de vous dire combien la Reine fut consolée par ce merveilleux événement : mais elle avoit appris par ses malheurs à ne changer pas dans un si grand changement de son état. Le monde une fois banni n'eut plus de retour dans son cœur. Elle vit avec étonnement que Dieu, qui avoit rendu inutiles tant d'entreprises et tant d'efforts, parce qu'il attendoit l'heure qu'il avoit marquée, quand elle fut arrivée, alla prendre comme par la main le roi son fils, pour le conduire à son trône. Elle se soumit plus que jamais à cette main souveraine, qui tient du plus haut des cieux les rênes de tous les empires; et dédaignant les trônes qui peuvent être usurpés, elle attacha son affection au royaume où l'on ne craint point d'avoir des égaux[1], et où l'on voit sans

[1] Væ qui saturati estis... Væ vobis, qui ridetis. *Luc.*, VI, 25.

[1] Plus amant illud regnum, in quo non timent habere

jalousie ses concurrents. Touchée de ces sentiments, elle aima cette humble maison plus que ses palais. Elle ne se servit plus de son pouvoir que pour protéger la foi catholique, pour multiplier ses aumônes, et pour soulager plus abondamment les familles réfugiées de ses trois royaumes, et tous ceux qui avoient été ruinés pour la cause de la religion, ou pour le service du roi.

Rappelez en votre mémoire avec quelle circonspection elle ménageoit le prochain, et combien elle avoit d'aversion pour les discours empoisonnés de la médisance. Elle savoit de quel poids est, non-seulement la moindre parole, mais le silence même des princes; et combien la médisance se donne d'empire, quand elle a osé seulement paroître en leur auguste présence. Ceux qui la voyoient attentive à peser toutes ses paroles, jugeoient bien qu'elle étoit sans cesse sous la vue de Dieu, et que, fidèle imitatrice de l'institut de sainte Marie, jamais elle ne perdoit la sainte présence de la Majesté divine. Aussi rappeloit-elle souvent ce précieux souvenir par l'oraison, et par la lecture du livre de l'Imitation de Jésus, où elle apprenoit à se conformer au véritable modèle des chrétiens. Elle veilloit sans relâche sur sa conscience. Après tant de maux et tant de traverses, elle ne connut plus d'autres ennemis que ses péchés. Aucun ne lui sembla léger : elle en faisoit un rigoureux examen; et soigneuse de les expier par la pénitence et par les aumônes, elle étoit si bien préparée, que la mort n'a pu la surprendre, encore qu'elle soit venue sous l'apparence du sommeil. Elle est morte, cette grande Reine; et par sa mort elle a laissé un regret éternel, non-seulement à MONSIEUR et à MADAME, qui, fidèles à tous leurs devoirs, ont eu pour elle des respects si soumis, si sincères, si persévérants, mais encore à tous ceux qui ont eu l'honneur de la servir ou de la connoître. Ne plaignons plus ses disgrâces, qui font maintenant sa félicité. Si elle avoit été plus fortunée, son histoire seroit plus pompeuse, mais ses œuvres seroient moins pleines; et avec des titres superbes, elle auroit peut-être paru vide devant Dieu. Maintenant qu'elle a préféré la croix au trône, et qu'elle a mis ses malheurs au nombre des plus grandes grâces, elle recevra les consolations qui sont promises à ceux qui pleurent. Puisse donc ce Dieu de miséricorde accepter ses afflictions en sacrifice agréable! Puisse-t-il la placer au sein d'Abraham; et content de ses maux, épargner désormais à sa famille et au monde de si terribles leçons!

consortes. *S. Aug. de Civit. Dei, lib.* v, *cap.* xxiv, *t.* vii. *col.* 141.

ORAISON FUNÈBRE

DE

HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE,

DUCHESSE D'ORLÉANS,

Prononcée à Saint-Denis le 21e jour d'août 1670.

NOTICE

SUR

HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE,

DUCHESSE D'ORLÉANS.

HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE étoit la dernière des enfants du roi Charles Ier et de Henriette-Marie de France, son épouse, dont Bossuet a peint les malheurs d'une manière si énergique. Elle naquit dans le temps où le Roi et la Reine, proscrits par leurs sujets révoltés, étoient obligés de fuir. La Reine avoit même été forcée de se séparer du Roi, et de se retirer à Exeter, en 1644, pour y faire ses couches. Elle eut à peine le temps de se rétablir, échappa aux révoltés, et se retira en France, sans pouvoir emmener sa fille, qui demeura prisonnière à Exeter. Au bout de deux ans, la gouvernante, aux soins de laquelle sa mère l'avoit confiée, eut l'adresse de soustraire la jeune princesse à ses gardiens, et de la faire embarquer pour la France, où, remise entre les mains de la Reine sa mère, elle fut élevée sous ses yeux, et avec toutes sortes de soins.

Elle avoit à peine atteint sa quatorzième année, qu'on songea à disposer d'elle. La Reine, mère de Louis XIV, parut souhaiter que le Roi son fils l'épousât. Mais Louis XIV la trouvant trop jeune, ou par d'autres motifs encore, n'avoit pas de goût pour ce mariage. La Reine mère la choisit donc pour Monsieur (Philippe, duc d'Orléans) son second fils, et vint la demander elle-même à la Reine d'Angleterre qui l'accorda facilement. Le mariage ne fut retardé que par le voyage que fit la jeune princesse avec la Reine sa mère en Angleterre, où, par l'effet d'une révolution nouvelle, Charles II étoit rétabli sur le trône de ses ancêtres. Il eut lieu à son retour en 1661.

La jeune duchesse, ornée de tous les dons de la nature, et possédant avec beaucoup d'esprit mille heureuses qualités, fit, pendant l'espace trop abrégé de sa vie, les délices d'une Cour aimable. Elle se livra aux plaisirs, et oublia quelquefois cette prudence et cette retenue dont son sexe et son rang lui faisoient également un devoir. La Reine sa belle-

mère et la Reine sa mère lui firent souvent à ce sujet des représentations qui ne furent pas toujours inutiles, mais dont l'effet étoit de courte durée.

L'année 1670 fut glorieuse pour elle. Louis XIV, qui avoit remarqué la supériorité de son esprit, et les qualités qui la distinguoient, lui témoignoit une grande confiance. Il la chargea d'une négociation fort délicate auprès du roi Charles II son frère, que Louis XIV, résolu de déclarer la guerre aux Hollandais, vouloit détacher de la triple alliance. Le projet s'exécuta comme il avoit été conçu, et le voyage de MADAME réussit complètement. Lorsqu'elle revint en France, elle avoit entre les mains un traité d'où dépendoit le sort d'une partie de l'Europe, et jouissoit d'une considération qui lui promettoit la plus brillante carrière pour l'avenir. Une mort cruelle et douloureuse vint à l'instant détruire toutes ces illusions.

Dès l'année précédente, la mort de sa mère, la belle Oraison funèbre que Bossuet prononça à cette occasion, et les entretiens de ce célèbre prélat, avoient déjà fait sur elle de vives et salutaires impressions, qui se renouvelèrent sur la fin de sa vie.

Huit jours après son retour en France, une indisposition subite la surprit à Saint-Cloud, où elle s'étoit retirée pour s'y reposer quelque temps de ses fatigues; et le mal fit aussitôt des progrès si effrayants, qu'elle s'aperçut bientôt que son heure dernière approchoit. L'ecclésiastique qui fut appelé auprès d'elle, a laissé un long récit des douleurs qu'elle souffrit, de la résignation avec laquelle elle les supporta jusqu'au dernier moment, et surtout des sentiments de repentir sincère qu'elle montra, et qui furent un grand sujet d'édification. Bossuet, alors évêque de Condom, appelé en toute diligence, arriva assez à temps pour en être aussi témoin, et recevoir ses derniers soupirs le 30 juin 1670.

Voyez l'*Histoire de Bossuet*, tom. 1.er, liv. III, n. II.

ORAISON FUNÈBRE

DE

HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE,

DUCHESSE D'ORLÉANS.

Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes : vanitas vanitatum, et omnia vanitas.

Vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste : vanité des vanités, et tout est vanité (*Eccles.*, I. 2.).

MONSEIGNEUR [1],

J'étois donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à très haute et très puissante princesse HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, DUCHESSE D'ORLÉANS. Elle, que j'avois vue si attentive pendant que je rendois le même devoir à la Reine sa mère, devoit être si tôt après le sujet d'un discours semblable; et ma triste voix étoit réservée à ce déplorable ministère. O vanité! ô néant! ô mortels ignorants de leurs destinées! L'eût-elle cru il y a dix mois? Et vous, Messieurs, eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versoit tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût si tôt vous y rassembler pour la pleurer elle-même? Princesse, le digne objet de l'admiration de deux grands royaumes, n'étoit-ce pas assez que l'Angleterre pleurât votre absence, sans être encore réduite à pleurer votre mort? et la France, qui vous revit, avec tant de joie, environnée d'un nouvel éclat, n'avoit-elle plus d'autres pompes et d'autres triomphes pour vous, au retour de ce voyage fameux, d'où vous aviez remporté tant de gloire et de si belles espérances? « Vanité des vanités, et tout est vanité. » C'est la seule parole qui me reste; c'est la seule réflexion que me permet, dans un accident si étrange, une si juste et si sensible douleur. Aussi n'ai-je point parcouru les Livres sacrés, pour y trouver quelque texte que je pusse appliquer à cette Princesse. J'ai pris, sans étude et sans choix, les premières paroles que me présente l'Ecclésiaste, où, quoique la vanité ait été si souvent nommée, elle ne l'est pas encore assez à mon gré pour le dessein que je me propose. Je veux dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, et dans une seule mort faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte, qui convient à tous les états et à tous les événements de notre vie, par une raison particulière devient propre à mon lamentable sujet; puisque jamais les vanités de la terre n'ont été si clairement découvertes, ni si hautement confondues. Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement : tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, et le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes.

Mais, dis-je la verité? L'homme, que Dieu a fait à son image, n'est-il qu'une ombre? Ce que Jésus-Christ est venu chercher du ciel en la terre, ce qu'il a cru pouvoir, sans se ravilir, acheter de tout son sang, n'est-ce qu'un rien? Reconnoissons notre erreur. Sans doute ce triste spectacle des vanités humaines nous imposoit; et l'espérance publique, frustrée tout-à-coup par la mort de cette Princesse, nous poussoit trop loin. Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier, de peur que, croyant avec les impies que

[1] MONSIEUR le Prince.

notre vie n'est qu'un jeu où règne le hasard, il ne marche sans règle et sans conduite au gré de ses aveugles désirs. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, après avoir commencé son divin ouvrage par les paroles que j'ai récitées, après en avoir rempli toutes les pages du mépris des choses humaines, veut enfin montrer à l'homme quelque chose de plus solide, et conclut tout son discours, en lui disant : « Crains Dieu, et garde ses com-» mandements; car c'est là tout l'homme : et » sache que le Seigneur examinera dans son » jugement tout ce que nous aurons fait de bien » et de mal [1]. » Ainsi tout est vain en l'homme, si nous regardons ce qu'il donne au monde; mais au contraire, tout est important, si nous considérons ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois, tout est vain en l'homme, si nous regardons le cours de sa vie mortelle; mais tout est précieux, tout est important, si nous contemplons le terme où elle aboutit, et le compte qu'il en faut rendre. Méditons donc aujourd'hui, à la vue de cet autel et de ce tombeau, la première et la dernière parole de l'Ecclésiaste : l'une qui montre le néant de l'homme; l'autre qui établit sa grandeur. Que ce tombeau nous convainque de notre néant, pourvu que cet autel, où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un si grand prix, nous apprenne en même temps notre dignité. La Princesse que nous pleurons sera un témoin fidèle de l'un et de l'autre. Voyons ce qu'une mort soudaine lui a ravi : voyons ce qu'une sainte mort lui a donné. Ainsi nous apprendrons à mépriser ce qu'elle a quitté sans peine, afin d'attacher toute notre estime à ce qu'elle a embrassé avec tant d'ardeur, lorsque son âme, épurée de tous les sentiments de la terre, et pleine du ciel où elle touchoit, a vu la lumière toute manifeste. Voilà les vérités que j'ai à traiter, et que j'ai cru dignes d'être proposées à un si grand Prince et à la plus illustre assemblée de l'univers.

« Nous mourons tous, disoit cette femme dont » l'Ecriture a loué la prudence au second livre » des Rois, et nous allons sans cesse au tombeau, » ainsi que des eaux qui se perdent sans retour [2]. » En effet, nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine; et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots : ils ne cessent de s'écouler; tant qu'enfin après avoir fait un peu plus de bruit et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnoît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'océan avec les rivières les plus inconnues.

Et certainement, Messieurs, si quelque chose pouvoit élever les hommes au-dessus de leur infirmité naturelle; si l'origine qui nous est commune souffroit quelque distinction solide et durable entre ceux que Dieu a formés de la même terre, qu'y auroit-il dans l'univers de plus distingué que la Princesse dont je parle? Tout ce que peuvent faire non-seulement la naissance et la fortune, mais encore les grandes qualités de l'esprit, pour l'élévation d'une princesse, se trouve rassemblé, et puis anéanti dans la nôtre. De quelque côté que je suive les traces de sa glorieuse origine, je ne découvre que des rois, et partout je suis ébloui de l'éclat des plus augustes couronnes. Je vois la maison de France, la plus grande, sans comparaison, de tout l'univers, et à qui les plus puissantes maisons peuvent bien céder sans envie, puisqu'elles tâchent de tirer leur gloire de cette source. Je vois les rois d'Ecosse, les rois d'Angleterre, qui ont régné depuis tant de siècles sur une des plus belliqueuses nations de l'univers, plus encore par leur courage que par l'autorité de leur sceptre. Mais cette princesse, née sur le trône, avoit l'esprit et le cœur plus haut que sa naissance. Les malheurs de sa maison n'ont pu l'accabler dans sa première jeunesse; et dès lors on voyoit en elle une grandeur qui ne devoit rien à la fortune. Nous disions avec joie, que le ciel l'avoit arrachée, comme par miracle, des mains des ennemis du roi son père, pour la donner à la France : don précieux, inestimable présent, si seulement la possession en avoit été plus durable! Mais pourquoi ce souvenir vient-il m'interrompre? Hélas! nous ne pouvons un moment arrêter les yeux sur la gloire de la Princesse, sans que la mort s'y mêle aussitôt pour tout offusquer de son ombre. O mort, éloigne-toi de notre pensée, et laisse-nous tromper pour un peu de temps la violence de notre douleur, par le souvenir de notre joie. Souvenez-vous donc, Messieurs, de l'admiration que la princesse d'Angleterre donnoit à toute la Cour. Votre mémoire vous la peindra mieux avec tous ses traits et son incomparable douceur, que ne pourront jamais faire toutes mes paroles. Elle

[1] Deum time, et mandata ejus observa; hoc est enim omnis homo, et cuncta quæ fiunt adducet Deus in judicium, pro omni errato, sive bonum, sive malum illud sit. *Eccles.*, XII. 13, 14.

[2] Omnes morimur, et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur. *II. Reg.*, XIV. 14.

croissoit au milieu des bénédictions de tous les peuples ; et les années ne cessoient de lui apporter de nouvelles grâces. Aussi la reine sa mère, dont elle a toujours été la consolation, ne l'aimoit pas plus tendrement que faisoit ANNE d'Espagne. ANNE, vous le savez, Messieurs, ne trouvoit rien au-dessus de cette Princesse. Après nous avoir donné une reine, seule capable par sa piété, et par ses autres vertus royales, de soutenir la réputation d'une tante si illustre, elle voulut, pour mettre dans sa famille ce que l'univers avoit de plus grand, que PHILIPPE DE FRANCE, son second fils, épousât la princesse HENRIETTE ; et quoique le roi d'Angleterre, dont le cœur égale la sagesse, sût que la Princesse sa sœur, recherchée de tant de rois, pouvoit honorer un trône, il lui vit remplir avec joie la seconde place de France, que la dignité d'un si grand royaume peut mettre en comparaison avec les premières du reste du monde.

Que si son rang la distinguoit, j'ai eu raison de vous dire qu'elle étoit encore plus distinguée par son mérite. Je pourrois vous faire remarquer qu'elle connoissoit si bien la beauté des ouvrages de l'esprit, que l'on croyoit avoir atteint la perfection, quand on avoit su plaire à MADAME. Je pourrois encore ajouter, que les plus sages et les plus expérimentés admiroient cet esprit vif et perçant, qui embrassoit sans peine les plus grandes affaires, et pénétroit avec tant de facilité dans les plus secrets intérêts. Mais pourquoi m'étendre sur une matière où je puis tout dire en un mot? Le Roi, dont le jugement est une règle toujours sûre, a estimé la capacité de cette Princesse, et l'a mise par son estime au-dessus de tous nos éloges.

Cependant, ni cette estime, ni tous ces grands avantages, n'ont pu donner atteinte à sa modestie. Toute éclairée qu'elle étoit, elle n'a point présumé de ses connoissances, et jamais ses lumières ne l'ont éblouie. Rendez témoignage à ce que je dis, vous que cette grande Princesse a honorés de sa confiance. Quel esprit avez-vous trouvé plus élevé, mais quel esprit avez-vous trouvé plus docile? Plusieurs, dans la crainte d'être trop faciles, se rendent inflexibles à la raison, et s'affermissent contre elle. MADAME s'éloignoit toujours autant de la présomption que de la foiblesse ; également estimable, et de ce qu'elle savoit trouver les sages conseils, et de ce qu'elle étoit capable de les recevoir. On les sait bien connoître, quand on fait sérieusement l'étude qui plaisoit tant à cette Princesse. Nouveau genre d'étude, et presque inconnu aux personnes de son âge et de son rang ; ajoutons, si vous voulez, de son sexe. Elle étudioit ses défauts ; elle aimoit qu'on lui en fît des leçons sincères : marque assurée d'une âme forte, que ses fautes ne dominent pas, et qui ne craint point de les envisager de près, par une secrète confiance des ressources qu'elle sent pour les surmonter. C'étoit le dessein d'avancer dans cette étude de sagesse, qui la tenoit si attachée à la lecture de l'histoire, qu'on appelle avec raison la sage conseillère des princes. C'est là que les plus grands rois n'ont plus de rang que par leurs vertus, et que, dégradés à jamais par les mains de la mort, ils viennent subir, sans cour et sans suite, le jugement de tous les peuples et de tous les siècles. C'est là qu'on découvre que le lustre qui vient de la flatterie est superficiel, et que les fausses couleurs, quelque industrieusement qu'on les applique, ne tiennent pas. Là notre admirable Princesse étudioit les devoirs de ceux dont la vie compose l'histoire : elle y perdoit insensiblement le goût des romans, et de leurs fades héros ; et soigneuse de se former sur le vrai, elle méprisoit ces froides et dangereuses fictions. Ainsi sous un visage riant, sous cet air de jeunesse qui sembloit ne promettre que des jeux, elle cachoit un sens et un sérieux, dont ceux qui traitoient avec elle étoient surpris.

Aussi pouvoit-on sans crainte lui confier les plus grands secrets. Loin du commerce des affaires, et de la société des hommes, ces âmes sans force, aussi-bien que sans foi, qui ne savent pas retenir leur langue indiscrète! « Ils res- » semblent, dit le Sage [1], à une ville sans mu- » railles, qui est ouverte de toutes parts, » et qui devient la proie du premier venu. Que MADAME étoit au-dessus de cette foiblesse ! Ni la surprise, ni l'intérêt, ni la vanité, ni l'appât d'une flatterie délicate, ou d'une douce conversation, qui souvent épanchant le cœur, en fait échapper le secret, n'étoit capable de lui faire découvrir le sien ; et la sûreté qu'on trouvoit en cette princesse, que son esprit rendoit si propre aux grandes affaires, lui faisoit confier les plus importantes.

Ne pensez pas que je veuille, en interprète téméraire des secrets d'état, discourir sur le voyage d'Angleterre, ni que j'imite ces politiques spéculatifs, qui arrangent suivant leurs idées les conseils des rois, et composent, sans instruction, les annales de leur siècle. Je ne parlerai de ce voyage glorieux, que pour dire que MADAME

[1] Sicut urbs patens et absque murorum ambitu, ita vir qui non potest in loquendo cohibere spiritum suum. *Prov.*, XXV. 28.

y fut admirée plus que jamais. On ne parloit qu'avec transport de la bonté de cette Princesse, qui, malgré les divisions trop ordinaires dans les Cours, lui gagna d'abord tous les esprits. On ne pouvoit assez louer son incroyable dextérité à traiter les affaires les plus délicates, à guérir ces défiances cachées qui souvent les tiennent en suspens, et à terminer tous les différends d'une manière qui concilioit les intérêts les plus opposés. Mais qui pourroit penser, sans verser des larmes, aux marques d'estime et de tendresse que lui donna le roi son frère? Ce grand roi, plus capable encore d'être touché par le mérite que par le sang, ne se lassoit point d'admirer les excellentes qualités de MADAME. O plaie irrémédiable! ce qui fut en ce voyage le sujet d'une si juste admiration, est devenu pour ce prince le sujet d'une douleur qui n'a point de bornes. Princesse, le digne lien des deux plus grands rois du monde, pourquoi leur avez-vous été si tôt ravie? Ces deux grands rois se connoissent; c'est l'effet des soins de MADAME : ainsi leurs nobles inclinations concilieront leurs esprits, et la vertu sera entre eux une immortelle médiatrice. Mais si leur union ne perd rien de sa fermeté, nous déplorons éternellement qu'elle ait perdu son agrément le plus doux; et qu'une princesse si chérie de tout l'univers ait été précipitée dans le tombeau, pendant que la confiance de deux si grands rois l'élevoit au comble de la grandeur et de la gloire.

La grandeur et la gloire! Pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort? Non, Messieurs, je ne puis plus soutenir ces grandes paroles, par lesquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même, pour ne pas apercevoir son néant. Il est temps de faire voir que tout ce qui est mortel, quoi qu'on ajoute par le dehors pour le faire paroître grand, est par son fond incapable d'élévation. Ecoutez à ce propos le profond raisonnement, non d'un philosophe qui dispute dans une école, ou d'un religieux qui médite dans un cloître : je veux confondre le monde par ceux que le monde même révère le plus, par ceux qui le connoissent le mieux, et ne lui veux donner, pour le convaincre, que des docteurs assis sur le trône. « O Dieu, dit le roi prophète [1], vous avez fait » mes jours mesurables, et ma substance n'est » rien devant vous. » Il est ainsi, chrétiens : tout ce qui se mesure finit; et tout ce qui est né pour finir n'est pas tout-à-fait sorti du néant où il est si tôt replongé. Si notre être, si notre substance n'est rien, tout ce que nous bâtissons dessus que peut-il être? Ni l'édifice n'est plus solide que le fondement, ni l'accident attaché à l'être, plus réel que l'être même. Pendant que la nature nous tient si bas, que peut faire la fortune pour nous élever? Cherchez, imaginez parmi les hommes les différences les plus remarquables; vous n'en trouverez point de mieux marquée, ni qui vous paroisse plus effective que celle qui relève le victorieux au-dessus des vaincus qu'il voit étendus à ses pieds. Cependant ce vainqueur, enflé de ses titres, tombera lui-même à son tour entre les mains de la mort. Alors ces malheureux vaincus rappelleront à leur compagnie leur superbe triomphateur; et du creux de leur tombeau sortira cette voix, qui foudroie toutes les grandeurs : « Vous voilà blessé comme » nous, vous êtes devenu semblable à nous [1]. » Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du néant, ni de forcer la bassesse de notre nature.

Mais peut-être, au défaut de la fortune, les qualités de l'esprit, les grands desseins, les vastes pensées pourront nous distinguer du reste des hommes. Gardez-vous bien de le croire, parce que toutes nos pensées, qui n'ont pas Dieu pour objet, sont du domaine de la mort. « Ils mour- » ront, dit le roi prophète [2], et en ce jour péri- » ront toutes leurs pensées. » C'est-à-dire, les pensées des conquérants, les pensées des politiques, qui auront imaginé dans leurs cabinets des desseins où le monde entier sera compris. Ils se seront munis de tous côtés par des précautions infinies; enfin ils auront tout prévu, excepté leur mort qui emportera en un moment toutes leurs pensées. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, le roi Salomon, fils du roi David, (car je suis bien aise de vous faire voir la succession de la même doctrine dans un même trône;) c'est, dis-je, pour cela que l'Ecclésiaste, faisant le dénombrement des illusions qui travaillent les enfants des hommes, y comprend la sagesse même. « Je me » suis, dit-il [3], appliqué à la sagesse, et j'ai vu » que c'étoit encore une vanité, » parce qu'il y a une fausse sagesse, qui, se renfermant dans l'enceinte des choses mortelles, s'ensevelit avec elles dans le néant. Ainsi je n'ai rien fait pour

[1] Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te. *Ps.* XXXVIII. 6.

[1] Et tu vulneratus es, sicut et nos, nostrî similis effectus es. *Is.*, XIV. 10.

[2] In illa die peribunt omnes cogitationes eorum. *Ps.* CXLV. 4.

[3] Transivi ad contemplandam sapientiam..... locutusque cum mente meâ, animadverti quod hoc quoque esset vanitas. *Eccle.*, II. 12, 15.

MADAME, quand je vous ai représenté tant de belles qualités qui la rendoient admirable au monde, et capable des plus hauts desseins où une Princesse puisse s'élever. Jusqu'à ce que je commence à vous raconter ce qui l'unit à Dieu, une si illustre Princesse ne paroîtra dans ce discours que comme un exemple le plus grand qu'on se puisse proposer, et le plus capable de persuader aux ambitieux qu'ils n'ont aucun moyen de se distinguer, ni par leur naissance, ni par leur grandeur, ni par leur esprit; puisque la mort, qui égale tout, les domine de tous côtés avec tant d'empire, et que, d'une main si prompte et si souveraine, elle renverse les têtes les plus respectées.

Considérez, Messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause; et il les épargne si peu, qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si MADAME a été choisie pour nous donner une telle instruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant; mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand et assez terrible. O nuit désastreuse! ô nuit effroyable, où retentit tout-à-coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : MADAME se meurt, MADAME est morte! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avoit désolé sa famille? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint-Cloud de toutes parts; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette Princesse. Partout on entend des cris; partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le Roi, la Reine, Monsieur, toute la Cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du Prophète [1] : « Le » Roi pleurera, le Prince sera désolé, et les » mains tomberont au peuple de douleur et d'é- » tonnement. »

Mais et les princes et les peuples gémissoient en vain. En vain Monsieur, en vain le Roi même tenoit MADAME serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvoient dire l'un et l'autre avec saint Ambroise : *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam* (*Orat., de Ob. Sat. frat. lib.* I, *n.* 19.) : « Je » serrois les bras, mais j'avois déjà perdu ce » que je tenois. » La Princesse leur échappoit parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevoit entre ces royales mains. Quoi donc, elle devoit périr si tôt! Dans la plupart des hommes les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. MADAME cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissoit; avec quelles grâces, vous le savez : le soir nous la vîmes séchée; et ces fortes expressions, par lesquelles l'Ecriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devoient être pour cette Princesse si précises et si littérales. Hélas! nous composions son histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux. Le passé et le présent nous garantissoient l'avenir, et on pouvoit tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle alloit s'acquérir deux puissants royaumes, par des moyens agréables : toujours douce, toujours paisible autant que généreuse et bienfaisante, son crédit n'y auroit jamais été odieux : on ne l'eût point vue s'attirer la gloire avec une ardeur inquiète et précipitée; elle l'eût attendue sans impatience, comme sûre de la posséder. Cet attachement qu'elle a montré si fidèle pour le roi jusqu'à la mort, lui en donnoit les moyens. Et certes, c'est le bonheur de nos jours, que l'estime se puisse joindre avec le devoir, et qu'on puisse autant s'attacher au mérite et à la personne du prince, qu'on en révère la puissance et la majesté. Les inclinations de MADAME ne l'attachoient pas moins fortement à tous ses autres devoirs. La passion qu'elle ressentoit pour la gloire de Monsieur n'avoit point de bornes. Pendant que ce grand prince, marchant sur les pas de son invincible frère, secondoit avec tant de valeur et de succès ses grands et héroïques desseins dans la campagne de Flandre, la joie de cette Princesse étoit incroyable. C'est ainsi que ces généreuses inclinations la menoient à la gloire par les voies que le monde trouve les plus belles; et si quelque chose manquoit encore à son bonheur, elle eût tout gagné par sa douceur et par sa conduite. Telle étoit l'agréable histoire que nous faisions pour MADAME; et pour achever ces nobles projets, il n'y avoit que la durée de sa vie dont nous ne croyions pas devoir être en peine. Car qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui sembloit si vive? Toutefois c'est par cet endroit

[1] Rex lugebit, et Princeps induetur mœrore, et manus populi terræ conturbabuntur. *Ezech.*, VII, 27.

que tout se dissipe en un moment. Au lieu de l'histoire d'une belle vie, nous sommes réduits à faire l'histoire d'une admirable, mais triste mort. A la vérité, Messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté de son âme, ni ce courage paisible qui, sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation au-dessus des accidents les plus redoutables. Oui, MADAME fut douce envers la mort, comme elle l'étoit envers tout le monde. Son grand cœur, ni ne s'aigrit, ni ne s'emporta contre elle. Elle ne la brave non plus avec fierté; contente de l'envisager sans émotion, et de la recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque, malgré ce grand courage, nous l'avons perdue! C'est la grande vanité des choses humaines. Après que, par le dernier effet de notre courage, nous avons, pour ainsi dire, surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel nous semblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette Princesse si admirée et si chérie! la voilà telle que la mort nous l'a faite; encore ce reste tel quel va-t-il disparoître: cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job (*Job.*, XXI. 26.); avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature. Notre corps prend un autre nom; même celui de cadavre, dit Tertullien [1], parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas long-temps: il devient un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue; tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes.

C'est ainsi que la puissance divine, justement irritée contre notre orgueil, le pousse jusqu'au néant, et que, pour égaler à jamais les conditions, elle ne fait de nous tous qu'une même cendre. Peut-on bâtir sur ces ruines? Peut-on appuyer quelque grand dessein sur ce débris inévitable des choses humaines? Mais quoi, Messieurs, tout est-il donc désespéré pour nous? Dieu qui foudroie toutes nos grandeurs, jusqu'à les réduire en poudre, ne nous laisse-t-il aucune espérance? Lui, aux yeux de qui rien ne se perd, et qui suit toutes les parcelles de nos corps, en quelque endroit écarté du monde que la corruption ou le hasard les jette, verra-t-il périr sans ressource ce qu'il a fait capable de le connoître et de l'aimer? Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi: les ombres de la mort se dissipent; « les voies me sont ouvertes à la véritable » vie [1]. » MADAME n'est plus dans le tombeau; la mort, qui sembloit tout détruire, a tout établi: voici le secret de l'Ecclésiaste, que je vous avois marqué dès le commencement de ce discours, et dont il faut maintenant découvrir le fond.

Il faut donc penser, chrétiens, qu'outre le rapport que nous avons du côté du corps avec la nature changeante et mortelle, nous avons d'un autre côté un rapport intime et une secrète affinité avec Dieu, parce que Dieu même a mis quelque chose en nous, qui peut confesser la vérité de son être, en adorer la perfection, en admirer la plénitude; quelque chose qui peut se soumettre à sa souveraine puissance, s'abandonner à sa haute et incompréhensible sagesse, se confier en sa bonté, craindre sa justice, espérer son éternité. De ce côté, Messieurs, si l'homme croit avoir en lui de l'élévation, il ne se trompera pas. Car comme il est nécessaire que chaque chose soit réunie à son principe, et que c'est pour cette raison, dit l'Ecclésiaste [2], « que le corps retourne » à la terre, dont il a été tiré; » il faut, par la suite du même raisonnement, que ce qui porte en nous la marque divine, ce qui est capable de s'unir à Dieu, y soit aussi rappelé. Or ce qui doit retourner à Dieu, qui est la grandeur primitive et essentielle, n'est-il pas grand et élevé? C'est pourquoi, quand je vous ai dit que la grandeur et la gloire n'étoient parmi nous que des noms pompeux, vides de sens et de choses, je regardois le mauvais usage que nous faisons de ces termes. Mais pour dire la vérité dans toute son étendue, ce n'est ni l'erreur ni la vanité qui ont inventé ces noms magnifiques; au contraire, nous ne les aurions jamais trouvés, si nous n'en avions porté le fond en nous-mêmes: car, où prendre ces nobles idées dans le néant? La faute que nous faisons, n'est donc pas de nous être servis de ces noms; c'est de les avoir appliqués à des objets trop indignes. Saint Chrysostome a bien compris

[1] Cadit in originem terram, et cadaveris nomen, ex isto quoque nomine peritura, in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem. *Tertull. de Resurr. carnis*, n. 4.

[1] Notas mihi fecisti vias vitæ. *Ps.* XV. 10.

[2] Revertatur pulvis ad terram suam, unde erat; et spiritus redeat ad Deum qui dedit illum. *Eccle.*, XII. 7.

cette vérité, quand il a dit : « Gloire, richesses, » noblesse, puissance, pour les hommes du » monde ne sont que des noms; pour nous, si » nous servons Dieu, ce seront des choses. Au » contraire, la pauvreté, la honte, la mort, sont » des choses trop effectives et trop réelles pour » eux; pour nous, ce sont seulement des noms[1]; » parce que celui qui s'attache à Dieu ne perd ni ses biens, ni son honneur, ni sa vie. Ne vous étonnez donc pas si l'Ecclésiaste dit si souvent : « Tout est vanité. » Il s'explique, « tout est vanité » sous le soleil (*Eccle.*, I. 2, 14; III. 11, *etc.*), » c'est-à-dire, tout ce qui est mesuré par les années, tout ce qui est emporté par la rapidité du temps. Sortez du temps et du changement; aspirez à l'éternité; la vanité ne vous tiendra plus asservis. Ne vous étonnez pas si le même Ecclésiaste méprise tout en nous, jusqu'à la sagesse, et ne trouve rien de meilleur, que de goûter en repos le fruit de son travail (*Ibid.*, I. 17; II. 14, 24.). La sagesse dont il parle en ce lieu, est cette sagesse insensée, ingénieuse à se tourmenter, habile à se tromper elle-même, qui se corrompt dans le présent, qui s'égare dans l'avenir, qui, par beaucoup de raisonnements et de grands efforts, ne fait que se consumer inutilement en amassant des choses que le vent emporte. « Hé! s'écrie ce sage » roi[2], y a-t-il rien de si vain? » Et n'a-t-il pas raison de préférer la simplicité d'une vie particulière, qui goûte doucement et innocemment ce peu de biens que la nature nous donne, aux soucis et aux chagrins des avares, aux songes inquiets des ambitieux? « Mais cela même, dit-il[3], » ce repos, cette douceur de la vie, est encore » une vanité, » parce que la mort trouble et emporte tout. Laissons-lui donc mépriser tous les états de cette vie, puisqu'enfin, de quelque côté qu'on s'y tourne, on voit toujours la mort en face, qui couvre de ténèbres tous nos plus beaux jours. Laissons-lui égaler le fou et le sage; et même je ne craindrai pas de le dire hautement en cette chaire, laissons-lui confondre l'homme avec la bête : *Unus interitus est hominis, et jumentorum* (*Eccle.*, III. 19.)

En effet, jusqu'à ce que nous ayons trouvé la véritable sagesse; tant que nous regarderons l'homme par les yeux du corps, sans y démêler par l'intelligence ce secret principe de toutes nos actions, qui étant capable de s'unir à Dieu, doit nécessairement y retourner; que verrons-nous autre chose dans notre vie que de folles inquiétudes? et que verrons-nous dans notre mort, qu'une vapeur qui s'exhale, que des esprits qui s'épuisent, que des ressorts qui se démontent et se déconcertent, enfin qu'une machine qui se dissout et qui se met en pièces? Ennuyés de ces vanités, cherchons ce qu'il y a de grand et de solide en nous. Le Sage nous l'a montré dans les dernières paroles de l'Ecclésiaste; et bientôt MADAME nous le fera paroître dans les dernières actions de sa vie. « Crains Dieu, et observe ses » commandements; car c'est là tout l'homme » (*Eccle.*, XII. 13.) : » comme s'il disoit : Ce n'est pas l'homme que j'ai méprisé, ne le croyez pas; ce sont les opinions, ce sont les erreurs par lesquelles l'homme abusé se déshonore lui-même. Voulez-vous savoir en un mot ce que c'est que l'homme? Tout son devoir, tout son objet, toute sa nature, c'est de craindre Dieu : tout le reste est vain, je le déclare; mais aussi tout le reste n'est pas l'homme. Voici ce qui est réel et solide, et ce que la mort ne peut enlever; car, ajoute l'Ecclésiaste, « Dieu examinera dans son juge- » ment tout ce que nous aurons fait de bien et de » mal (*Ibid.*, 14.). » Il est donc maintenant aisé de concilier toutes choses. Le psalmiste dit, « qu'à » la mort périront toutes nos pensées (*Psal.* » CXLV. 4.); » oui, celles que nous aurons laissé emporter au monde, dont la figure passe et s'évanouit. Car encore que notre esprit soit de nature à vivre toujours, il abandonne à la mort tout ce qu'il consacre aux choses mortelles; de sorte que nos pensées, qui devoient être incorruptibles du côté de leur principe, deviennent périssables du côté de leur objet. Voulez-vous sauver quelque chose de ce débris si universel si inévitable? Donnez à Dieu vos affections; nulle force ne vous ravira ce que vous aurez déposé en ses mains divines. Vous pourrez hardiment mépriser la mort, à l'exemple de notre héroïne chrétienne. Mais afin de tirer d'un si bel exemple toute l'instruction qu'il nous peut donner, entrons dans une profonde considération des conduites de Dieu sur elle, et adorons en cette Princesse le mystère de la prédestination et de la grâce.

Vous savez que toute la vie chrétienne, que tout l'ouvrage de notre salut est une suite continuelle de miséricordes : mais le fidèle interprète du mystère de la grâce, je veux dire le grand Augustin, m'apprend cette véritable et solide

[1] Gloria enim et potentia, divitiæ et nobilitas, et his similia, nomina sunt apud ipsos, res autem apud nos : quemadmodum et tristitia, mors et ignominia, et paupertas, et similia, nomina sunt apud nos, res apud illos. *Homil.* LVIII. *ad.* LIX. *in Matth. n.* 5, *tom.* VII, *pag.* 591.

[2] Et est quidquam tam vanum? *Eccle.*, II. 19.

[3] Vidi quod hoc quoque esset vanitas. *Ibid.*, I.

théologie, que c'est dans la première grâce et dans la dernière, que la grâce se montre grâce; c'est-à-dire, que c'est dans la vocation qui nous prévient, et dans la persévérance finale qui nous couronne, que la bonté qui nous sauve paroit toute gratuite et toute pure. En effet, comme nous changeons deux fois d'état, en passant premièrement des ténèbres à la lumière, et ensuite de la lumière imparfaite de la foi à la lumière consommée de la gloire; comme c'est la vocation qui nous inspire la foi, et que c'est la persévérance qui nous transmet à la gloire, il a plu à la divine bonté de se marquer elle-même au commencement de ces deux états, par une impression illustre et particulière; afin que nous confessions que toute la vie du chrétien, et dans le temps qu'il espère, et dans le temps qu'il jouit, est un miracle de grâce. Que ces deux principaux moments de la grâce ont été bien marqués par les merveilles que Dieu a faites pour le salut éternel de HENRIETTE d'ANGLETERRE! Pour la donner à l'Eglise, il a fallu renverser tout un grand royaume. La grandeur de la maison d'où elle est sortie n'étoit pour elle qu'un engagement plus étroit dans le schisme de ses ancêtres: disons, des derniers de ses ancêtres, puisque tout ce qui les précède, à remonter jusqu'aux premiers temps, est si pieux et si catholique. Mais si les lois de l'état s'opposent à son salut éternel, Dieu ébranlera tout l'état pour l'affranchir de ces lois. Il met les âmes à ce prix; il remue le ciel et la terre pour enfanter ses élus; et comme rien ne lui est cher que ces enfants de sa dilection éternelle, que ces membres inséparables de son Fils bien-aimé, rien ne lui coûte, pourvu qu'il les sauve. Notre Princesse est persécutée avant que de naître, délaissée aussitôt que mise au monde, arrachée, en naissant, à la piété d'une mère catholique; captive, dès le berceau, des ennemis implacables de sa maison; et, ce qui étoit plus déplorable, captive des ennemis de l'Eglise, par conséquent destinée premièrement par sa glorieuse naissance, et ensuite par sa malheureuse captivité, à l'erreur et à l'hérésie. Mais le sceau de Dieu étoit sur elle. Elle pouvoit dire avec le prophète: « Mon » père et ma mère m'ont abandonnée; mais le » Seigneur m'a reçue en sa protection [1]. » Délaissée de toute la terre dès ma naissance, « je » fus comme jetée entre les bras de sa providence » paternelle, et dès le ventre de ma mère il se » déclara mon Dieu [2]. » Ce fut à cette garde fidèle que la reine sa mère commit ce précieux dépôt. Elle ne fut point trompée dans sa confiance. Deux ans après, un coup imprévu, et qui tenoit du miracle, délivra la Princesse des mains des rebelles. Malgré les tempêtes de l'océan, et les agitations encore plus violentes de la terre, Dieu la prenant sur ses ailes, comme l'aigle prend ses petits, la porta lui-même dans ce royaume; lui-même la posa dans le sein de la reine sa mère, ou plutôt dans le sein de l'Eglise catholique. Là elle apprit les maximes de la piété véritable, moins par les instructions qu'elle y recevoit, que par les exemples vivants de cette grande et religieuse reine. Elle a imité ses pieuses libéralités. Ses aumônes toujours abondantes se sont répandues principalement sur les catholiques d'Angleterre, dont elle a été la fidèle protectrice. Digne fille de saint Edouard et de saint Louis, elle s'attacha du fond de son cœur à la foi de ces deux grands rois. Qui pourroit assez exprimer le zèle dont elle brûloit pour le rétablissement de cette foi dans le royaume d'Angleterre, où l'on en conserve encore tant de précieux monuments? Nous savons qu'elle n'eût pas craint d'exposer sa vie pour un si pieux dessein: et le ciel nous l'a ravie! ô Dieu! que prépare ici votre éternelle providence? Me permettrez-vous, ô Seigneur, d'envisager en tremblant vos saints et redoutables conseils? Est-ce que les temps de confusion ne sont pas encore accomplis? est-ce que le crime, qui fit céder vos vérités saintes à des passions malheureuses, est encore devant vos yeux, et que vous ne l'avez pas assez puni par un aveuglement de plus d'un siècle? Nous ravissez-vous HENRIETTE, par un effet du même jugement qui abrégea les jours de la reine Marie, et son règne si favorable à l'Eglise? ou bien voulez-vous triompher seul? et en nous ôtant les moyens dont nos désirs se flattoient, réservez-vous, dans les temps marqués par votre prédestination éternelle, de secrets retours à l'état et à la maison d'Angleterre? Quoi qu'il en soit, ô grand Dieu, recevez-en aujourd'hui les bienheureuses prémices en la personne de cette Princesse. Puisse toute sa maison et tout le royaume suivre l'exemple de sa foi! Ce grand roi, qui remplit de tant de vertus le trône de ses ancêtres, et fait louer tous les jours la divine main qui l'y a rétabli comme par miracle, n'improuvera pas notre zèle, si nous souhaitons devant Dieu que lui et

[1] Pater meus et mater mea dereliquerunt me; Dominus autem assumpsit me. *Ps.* XXVI, 10.

[2] In te projectus sum ex utero: de ventre matris meæ Deus meus es tu. *Ps.* XXI, 11.

tous ses peuples soient comme nous. *Opto apud Deum,.... non tantùm te, sed etiam omnes.... fieri tales, qualis et ego sum* (*Act.*, XXVI. 29.). Ce souhait est fait pour les rois; et saint Paul, étant dans les fers, le fit la première fois en faveur du roi Agrippa; mais saint Paul en exceptoit ses liens, *exceptis vinculis his :* et nous, nous souhaitons principalement que l'Angleterre, trop libre dans sa croyance, trop licencieuse dans ses sentiments, soit enchaînée comme nous de ces bienheureux liens qui empêchent l'orgueil humain de s'égarer dans ses pensées, en le captivant sous l'autorité du Saint-Esprit et de l'Eglise.

Après vous avoir exposé le premier effet de la grâce de Jésus-Christ en notre Princesse, il me reste, Messieurs, de vous faire considérer le dernier, qui couronnera les autres. C'est par cette dernière grâce que la mort change de nature pour les chrétiens, puisqu'au lieu qu'elle sembloit être faite pour nous dépouiller de tout, elle commence, comme dit l'Apôtre (2. *Cor.*, v. 3.), à nous revêtir; et nous assure éternellement la possession des biens véritables. Tant que nous sommes détenus dans cette demeure mortelle, nous vivons assujétis aux changements, parce que, si vous me permettez de parler ainsi, c'est la loi du pays que nous habitons; et nous ne possédons aucun bien, même dans l'ordre de la grâce, que nous ne puissions perdre un moment après par la mutabilité naturelle de nos désirs. Mais aussitôt qu'on cesse pour nous de compter les heures, et de mesurer notre vie par les jours et par les années; sortis des figures qui passent, et des ombres qui disparoissent, nous arrivons au règne de la vérité, où nous sommes affranchis de la loi des changements. Ainsi notre âme n'est plus en péril; nos résolutions ne vacillent plus; la mort ou plutôt la grâce de la persévérance finale, a la force de les fixer : et de même que le testament de Jésus-Christ, par lequel il se donne à nous, est confirmé à jamais, suivant le droit des testaments et la doctrine de l'Apôtre (*Hebr.*, IX. 15.), par la mort de ce divin testateur; ainsi la mort du fidèle fait que ce bienheureux testament, par lequel de notre côté nous nous donnons au Sauveur, devient irrévocable. Donc, Messieurs, si je vous fais voir encore une fois MADAME aux prises avec la mort, n'appréhendez rien pour elle : quelque cruelle que la mort vous paroisse, elle ne doit servir à cette fois que pour accomplir l'œuvre de la grâce, et sceller en cette Princesse le conseil de son éternelle prédestination. Voyons donc ce dernier combat; mais, encore un coup, affermissons-nous. Ne mêlons point de foiblesse à une si forte action, et ne déshonorons point par nos larmes une si belle victoire. Voulez-vous voir combien la grâce qui a fait triompher MADAME, a été puissante? voyez combien la mort a été terrible. Premièrement, elle a plus de prise sur une Princesse qui a tant à perdre. Que d'années elle va ravir à cette jeunesse! que de joie elle enlève à cette fortune! que de gloire elle ôte à ce mérite! D'ailleurs, peut-elle venir plus prompte ou plus cruelle! C'est ramasser toutes ses forces, c'est unir tout ce qu'elle a de plus redoutable, que de joindre, comme elle fait, aux plus vives douleurs l'attaque la plus imprévue. Mais quoique, sans menacer et sans avertir, elle se fait sentir toute entière dès le premier coup, elle trouve la Princesse prête. La grâce, plus active encore, l'a déjà mise en défense. Ni la gloire ni la jeunesse n'auront un soupir. Un regret immense de ses péchés ne lui permet pas de regretter autre chose. Elle demande le crucifix sur lequel elle avoit vu expirer la reine sa belle-mère, comme pour y recueillir les impressions de constance et de piété, que cette âme vraiment chrétienne y avoit laissées avec les derniers soupirs. A la vue d'un si grand objet, n'attendez pas de cette Princesse des discours étudiés et magnifiques : une sainte simplicité fait ici toute la grandeur. Elle s'écrie : « O mon » Dieu, pourquoi n'ai-je pas toujours mis en » vous ma confiance? » Elle s'afflige, elle se rassure, elle confesse humblement, et avec tous les sentiments d'une profonde douleur, que de ce jour seulement elle commence à connoître Dieu; n'appelant pas le connoître, que de regarder encore tant soit peu le monde. Qu'elle nous parut au-dessus de ces lâches chrétiens qui s'imaginent avancer leur mort quand ils préparent leur confession; qui ne reçoivent les saints sacrements que par force : dignes certes de recevoir pour leur jugement ce mystère de piété qu'ils ne reçoivent qu'avec répugnance. MADAME appelle les prêtres plutôt que les médecins. Elle demande d'elle-même les sacrements de l'Eglise; la Pénitence avec componction; l'Eucharistie avec crainte, et puis avec confiance; la sainte Onction des mourants avec un pieux empressement. Bien loin d'en être effrayée, elle veut la recevoir avec connoissance : elle écoute l'explication de ces saintes cérémonies, de ces prières apostoliques, qui, par une espèce de charme divin, suspendent les douleurs les plus violentes, qui font oublier la mort (je l'ai vu souvent) à qui les écoute avec foi : elle les suit, elle s'y conforme; on lui voit paisiblement présenter son corps à cette huil

sacrée, ou plutôt au sang de Jésus, qui coule si abondamment avec cette précieuse liqueur. Ne croyez pas que ces excessives et insupportables douleurs aient tant soit peu troublé sa grande âme. Ah! je ne veux plus tant admirer les braves, ni les conquérants. MADAME m'a fait connoître la vérité de cette parole du Sage [1] : « Le patient vaut mieux que le fort, et celui qui » dompte son cœur, vaut mieux que celui qui » prend des villes. » Combien a-t-elle été maîtresse du sien! Avec quelle tranquillité a-t-elle satisfait à tous ses devoirs! Rappelez en votre pensée ce qu'elle dit à MONSIEUR. Quelle force! quelle tendresse! O paroles qu'on voyoit sortir de l'abondance d'un cœur qui se sent au-dessus de tout; paroles que la mort présente, et Dieu plus présent encore, ont consacrées; sincère production d'une âme, qui, tenant au ciel, ne doit plus rien à la terre que la vérité : vous vivrez éternellement dans la mémoire des hommes, mais surtout vous vivrez éternellement dans le cœur de ce grand Prince. MADAME ne peut plus résister aux larmes qu'elle lui voit répandre. Invincible par tout autre endroit, ici elle est contrainte de céder. Elle prie MONSIEUR de se retirer, parce qu'elle ne veut plus sentir de tendresse que pour ce Dieu crucifié qui lui tend les bras. Alors qu'avons-nous vu? qu'avons-nous ouï? Elle se conformoit aux ordres de Dieu, elle lui offroit ses souffrances en expiation de ses fautes; elle professoit hautement la foi catholique, et la résurrection des morts, cette précieuse consolation des fidèles mourants. Elle excitoit le zèle de ceux qu'elle avoit appelés pour l'exciter elle-même, et ne vouloit point qu'ils cessassent un moment de l'entretenir des vérités chrétiennes. Elle souhaita mille fois d'être plongée au sang de l'Agneau : c'étoit un nouveau langage que la grâce lui apprenoit. Nous ne voyons en elle, ni cette ostentation par laquelle on veut tromper les autres, ni ces émotions d'une âme alarmée par lesquelles on se trompe soi-même. Tout étoit simple, tout étoit solide, tout étoit tranquille; tout partoit d'une âme soumise, et d'une source sanctifiée par le Saint-Esprit.

En cet état, Messieurs, qu'avions-nous à demander à Dieu pour cette Princesse, sinon qu'il l'affermît dans le bien, et qu'il conservât en elle les dons de sa grâce? Ce grand Dieu nous exauçoit; mais souvent, dit saint Augustin (*In Ep.* JOAN., *Tract.* VI, *n.* 7, 8, *tom.* III, *part.* II, *col.* 866, 867.), en nous exauçant il trompe heureusement notre prévoyance. La Princesse est affermie dans le bien d'une manière plus haute que celle que nous entendions. Comme Dieu ne vouloit plus exposer aux illusions du monde les sentiments d'une piété si sincère, il a fait ce que dit le Sage [1]; « il s'est hâté. » En effet, quelle diligence! en neuf heures l'ouvrage est accompli. « Il s'est hâté de la tirer du milieu des iniquités. » Voilà, dit le grand saint Ambroise [2], la merveille de la mort dans les chrétiens : elle ne finit pas leur vie; elle ne finit que leurs péchés, et les périls où ils sont exposés. Nous nous sommes plaints que la mort, ennemie des fruits que nous promettoit la Princesse, les a ravagés dans la fleur; qu'elle a effacé, pour ainsi dire, sous le pinceau même un tableau qui s'avançoit à la perfection avec une incroyable diligence, dont les premiers traits, dont le seul dessin montroit déjà tant de grandeur. Changeons maintenant de langage; ne disons plus que la mort a tout d'un coup arrêté le cours de la plus belle vie du monde, et de l'histoire qui se commençoit le plus noblement : disons qu'elle a mis fin aux plus grands périls dont une âme chrétienne peut être assaillie. Et pour ne point parler ici des tentations infinies qui attaquent à chaque pas la foiblesse humaine, quel péril n'eût point trouvé cette Princesse dans sa propre gloire? La gloire : qu'y a-t-il pour le chrétien de plus pernicieux et de plus mortel? quel appât plus dangereux? quelle fumée plus capable de faire tourner les meilleures têtes? Considérez la Princesse; représentez-vous cet esprit, qui, répandu par tout son extérieur, en rendoit les grâces si vives : tout étoit esprit, tout étoit bonté. Affable à tous avec dignité, elle savoit estimer les uns sans fâcher les autres; et quoique le mérite fût distingué, la foiblesse ne se sentoit pas dédaignée. Quand quelqu'un traitoit avec elle, il sembloit qu'elle eût oublié son rang pour ne se soutenir que par sa raison. On ne s'apercevoit presque pas qu'on parlât à une personne si élevée; on sentoit seulement au fond de son cœur qu'on eût voulu lui rendre au centuple la grandeur dont elle se dépouilloit si obligeamment. Fidèle en ses paroles, incapable de déguisement, sûre à ses amis; par la lumière et la droiture de son esprit, elle les mettoit à couvert de vains ombrages, et ne leur laissoit à craindre que leurs propres fautes. Très reconnoissante des services, elle aimoit à prévenir les injures par sa bonté; vive à les sentir, facile à les pardonner. Que di-

[1] Melior est patiens viro forti; et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium. *Prov.*, XVI. 32.

[1] Properavit educere de medio iniquitatum. *Sap.*, IV. 14.

[2] Finis factus est erroris, quia culpa, non natura defecit. *De bono mortis*, *cap.* IX, *n.* 38, *tom.* I, *col.* 405.

rai-je de sa libéralité? Elle donnoit non-seulement avec joie, mais avec une hauteur d'âme qui marquoit tout ensemble et le mépris du don et l'estime de la personne. Tantôt par des paroles touchantes, tantôt même par son silence, elle relevoit ses présents; et cet art de donner agréablement, qu'elle avoit si bien pratiqué durant sa vie, l'a suivie, je le sais, jusqu'entre les bras de la mort. Avec tant de grandes et tant d'aimables qualités, qui eût pu lui refuser son admiration? Mais avec son crédit, avec sa puissance, qui n'eût voulu s'attacher à elle? N'alloit-elle pas gagner tous les cœurs? c'est-à-dire, la seule chose qu'ont à gagner ceux à qui la naissance et la fortune semblent tout donner : et si cette haute élévation est un précipice affreux pour les chrétiens, ne puis-je pas dire, Messieurs, pour me servir des paroles fortes du plus grave des historiens [1], « qu'elle alloit être précipitée dans la gloire? » Car quelle créature fut jamais plus propre à être l'idole du monde? Mais ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne sont-elles pas exposées? La gloire, il est vrai, les défend de quelques foiblesses; mais la gloire les défend-elle de la gloire même? ne s'adorent-elles pas secrètement? ne veulent-elles pas être adorées? Que n'ont-elles pas à craindre de leur amour-propre? et que se peut refuser la foiblesse humaine, pendant que le monde lui accorde tout? N'est-ce pas là qu'on apprend à faire servir à l'ambition, à la grandeur, à la politique, et la vertu, et la religion, et le nom de Dieu? La modération, que le monde affecte, n'étouffe pas les mouvements de la vanité : elle ne sert qu'à les cacher; et plus elle ménage le dehors, plus elle livre le cœur aux sentiments les plus délicats et les plus dangereux de la fausse gloire. On ne compte plus que soi-même; et on dit au fond de son cœur : « Je suis, et il n'y a que moi sur la » terre [2]. » En cet état, Messieurs, la vie n'est-elle pas un péril? la mort n'est-elle pas une grâce? Que ne doit-on pas craindre de ses vices, si les bonnes qualités sont si dangereuses? N'est-ce donc pas un bienfait de Dieu d'avoir abrégé les tentations avec les jours de MADAME; de l'avoir arrachée à sa propre gloire, avant que cette gloire, par son excès, eût mis en hasard sa modération? Qu'importe que sa vie ait été si courte? jamais ce qui doit finir ne peut être long. Quand nous ne compterions point ses confessions plus exactes, ses entretiens de dévotion plus fréquents, son application plus forte à la piété dans les derniers temps de sa vie; ce peu d'heures saintement passées parmi les plus rudes épreuves, et dans les sentiments les plus purs du christianisme, tiennent lieu toutes seules d'un âge accompli. Le temps a été court, je l'avoue; mais l'opération de la grâce a été forte; mais la fidélité de l'âme a été parfaite. C'est l'effet d'un art consommé de réduire en petit tout un grand ouvrage; et la grâce, cette excellente ouvrière, se plaît quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue vie. Je sais que Dieu ne veut pas qu'on s'attende à de tels miracles; mais si la témérité insensée des hommes abuse de ses bontés, son bras pour cela n'est pas raccourci, et sa main n'est pas affoiblie. Je me confie pour MADAME en cette miséricorde, qu'elle a si sincèrement et si humblement réclamée. Il semble que Dieu ne lui ait conservé le jugement libre jusqu'au dernier soupir, qu'afin de faire durer les témoignages de sa foi. Elle a aimé en mourant le Sauveur Jésus, les bras lui ont manqué plutôt que l'ardeur d'embrasser la croix; j'ai vu sa main défaillante chercher encore en tombant de nouvelles forces pour appliquer sur ces lèvres ce bienheureux signe de notre rédemption : n'est-ce pas mourir entre les bras et dans le baiser du Seigneur? Ah! nous pouvons achever ce saint sacrifice, pour le repos de MADAME, avec une pieuse confiance. Ce Jésus en qui elle a espéré, dont elle a porté la croix en son corps par des douleurs si cruelles, lui donnera encore son sang dont elle est déjà toute teinte, toute pénétrée, par la participation à ses sacrements, et par la communion avec ses souffrances.

Mais en priant pour son âme, chrétiens, songeons à nous-mêmes. Qu'attendons-nous pour nous convertir? quelle dureté est semblable à la nôtre, si un accident si étrange, qui devroit nous pénétrer jusqu'au fond de l'âme, ne fait que nous étourdir pour quelques moments? Attendons-nous que Dieu ressuscite des morts pour nous instruire? Il n'est point nécessaire que les morts reviennent, ni que quelqu'un sorte du tombeau : ce qui entre aujourd'hui dans le tombeau doit suffire pour nous convertir. Car si nous savons nous connoître, nous confessons, chrétiens, que les vérités de l'éternité sont assez bien établies, nous n'avons rien que de foible à leur opposer; c'est par passion, et non par raison, que nous osons les combattre. Si quelque chose les empêche de régner sur nous, ces saintes et salutaires vérités, c'est que le monde nous occupe; c'est que les sens nous enchantent; c'est que le présent

[1] In ipsam gloriam præceps agebatur. *Tacit. Agric. n.* 41.

[2] Ego sum, et præter me non est altera. *Is.*, XLVII, 10.

nons entraîne. Faut-il un autre spectacle pour nous détromper et des sens, et du présent, et du monde? La Providence divine pouvoit-elle nous mettre en vue, ni de plus près, ni plus fortement, la vanité des choses humaines? et si nos cœurs s'endurcissent après un avertissement si sensible, que lui reste-t-il autre chose, que de nous frapper nous-mêmes sans miséricorde? Prévenons un coup si funeste; et n'attendons pas toujours des miracles de la grâce. Il n'est rien de plus odieux à la souveraine puissance, que de la vouloir forcer par des exemples, et de lui faire une loi de ses grâces et de ses faveurs. Qu'y a-t-il donc, chrétiens, qui puisse nous empêcher de recevoir, sans différer, ses inspirations? Quoi! le charme de sentir est-il si fort que nous ne puissions rien prévoir? Les adorateurs des grandeurs humaines seront-ils satisfaits de leur fortune, quand ils verront que dans un moment leur gloire passera à leur nom, leurs titres à leurs tombeaux, leurs biens à des ingrats, et leurs dignités peut-être à leurs envieux? Que si nous sommes assurés qu'il viendra un dernier jour où la mort nous forcera de confesser toutes nos erreurs, pourquoi ne pas mépriser par raison ce qu'il faudra un jour mépriser par force? et quel est notre aveuglement, si toujours avançant vers notre fin, et plutôt mourants que vivants, nous attendons les derniers soupirs pour prendre les sentiments que la seule pensée de la mort nous devroit inspirer à tous les moments de notre vie? Commencez aujourd'hui à mépriser les faveurs du monde; et toutes les fois que vous serez dans ces lieux augustes, dans ces superbes palais à qui MADAME donnoit un éclat que vos yeux recherchent encore; toutes les fois que, regardant cette grande place qu'elle remplissoit si bien, vous sentirez qu'elle y manque; songez que cette gloire que vous admiriez faisoit son péril en cette vie, et que dans l'autre elle est devenue le sujet d'un examen rigoureux, où rien n'a été capable de la rassurer que cette sincère résignation qu'elle a eue aux ordres de Dieu, et les saintes humiliations de la pénitence.

ORAISON FUNÈBRE

DE

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE,

INFANTE D'ESPAGNE,

REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE,

Prononcée à Saint-Denis, le premier de septembre 1683, en présence de Monseigneur le Dauphin.

NOTICE

SUR MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE,

REINE DE FRANCE.

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE étoit l'unique fruit du mariage de Philippe IV, roi d'Espagne, et d'Elisabeth de France sa première femme. Elle naquit en 1638. Lorsqu'il fut question de lui choisir un époux, la France étoit depuis très long-temps en guerre avec l'Espagne, et les deux nations épuisées avoient un égal intérêt à la paix. Le mariage de cette Princesse avec Louis XIV fut le gage de la réconciliation entre les deux couronnes. Aussi cette union, qui eut lieu en 1660, fut-elle un des plus grands traits de la politique et de l'habileté du cardinal Mazarin, et l'un des plus glorieux événements de son ministère.

Les mémoires et les historiens du temps s'accordent à faire l'éloge de MARIE-THÉRÈSE, pour laquelle le Roi son époux montra constamment beaucoup de déférence et de respect. Mais malgré ces témoignages extérieurs, et mêmes les preuves d'estime et d'attachement qu'elle recevoit de son époux, MARIE-THÉRÈSE, qui se sentoit digne de posséder son cœur tout entier, n'étoit pas moins cruellement affectée de le voir trop souvent infidèle, et en souffroit d'autant plus qu'elle étoit obligée de dissimuler son humiliation et sa douleur. Ces chagrins contribuèrent sans doute, autant que son éducation et ses principes, à la détacher du monde et de ses plaisirs, et à lui inspirer la plus austère et la plus ardente dévotion. Toutes les pratiques de la religion, tous les devoirs qu'elle prescrit, tous les exercices de piété qu'elle ordonne ou qu'elle recommande, furent toujours son occupation la plus chère. En l'année 1672, le Roi ayant déclaré la guerre à la Hollande, et se disposant à partir pour cette campagne, mit le gouvernement entre les mains de la Reine avec le titre de régente. Cette régence dura peu, mais servit à prouver la capacité de la Reine dans les affaires, et toute la confiance que le Roi avoit en elle.

Des six enfants que Louis XIV eut de son mariage avec MARIE-THÉRÈSE, le Dauphin seul survécut à sa mère, qu'une fièvre maligne emporta presque subitement le 30 juillet 1683. Elle étoit alors âgée de quarante-cinq ans. Un mot de Louis XIV, lors de ce triste événement, sert à prouver également les sentiments qui l'animoient, et les vertus de l'épouse qu'il venoit de perdre. « Depuis vingt-trois ans que

» nous vivons ensemble, dit le Roi, voilà le premier » chagrin qu'elle m'ait donné. »

Voyez l'*Histoire de Bossuet*, tom. III, liv. VIII, n. 1.

ORAISON FUNÈBRE

DE

MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE,

REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Sine maculâ enim sunt ante thronum Dei.

Ils sont sans tache devant le trône de Dieu (*Paroles de l'apôtre saint Jean dans sa révélation*, chap. XIV. 5.).

MONSEIGNEUR,

Quelle assemblée l'apôtre saint Jean nous fait paroître! Ce grand prophète nous ouvre le ciel, et notre foi y découvre « sur la sainte montagne » de Sion, » dans la partie la plus élevée de la Jérusalem bienheureuse, l'Agneau qui ôte le péché du monde, avec une compagnie digne de lui. Ce sont ceux dont il est écrit au commencement de l'Apocalypse [1] : « Il y a dans l'église » de Sardis un petit nombre de fidèles, *pauca* » *nomina*, qui n'ont pas souillé leurs vête- » ments : » ces riches vêtements dont le baptême les a revêtus; vêtements qui ne sont rien moins que Jésus-Christ même, selon ce que dit l'Apôtre [2] : « Vous tous qui avez été baptisés, vous » avez été revêtus de Jésus-Christ. » Ce petit nombre chéri de Dieu pour son innocence, et remarquable par la rareté d'un don si exquis, a su conserver ce précieux vêtement, et la grâce du baptême. Et quelle sera la récompense d'une si rare fidélité? Ecoutez parler le Juste et le » Saint : Ils marchent, dit-il [3], avec moi, revêtus » de blanc, parce qu'ils en sont dignes; » dignes par leur innocence de porter dans l'éternité la livrée de l'Agneau sans tache, et de marcher toujours avec lui, puisque jamais ils ne l'ont quitté depuis qu'il les a mis dans sa compagnie : âmes pures et innocentes; « âmes vierges, » comme les appelle saint Jean [4], au même sens que saint Paul disoit à tous les fidèles de Corinthe [5] : « Je vous ai promis, comme une vierge » pudique, à un seul homme, qui est Jésus-Christ. » La vraie chasteté de l'âme, la vraie pudeur chrétienne est de rougir du péché, de n'avoir d'yeux ni d'amour que pour Jésus-Christ, et de tenir toujours ses sens épurés de la corruption du siècle. C'est dans cette troupe innocente et pure que la Reine a été placée : l'horreur qu'elle a toujours eue du péché lui a mérité cet honneur. La foi, qui pénètre jusqu'aux cieux, nous la fait voir aujourd'hui dans cette bienheureuse compagnie. Il me semble que je reconnois cette modestie, cette paix, ce recueillement que nous lui voyions devant les autels, qui inspiroit du respect pour Dieu et pour elle : Dieu ajoute à ces saintes dispositions le transport d'une joie céleste. La mort ne l'a point changée, si ce n'est qu'une immortelle beauté a pris la place d'une beauté changeante et mortelle. Cette éclatante blancheur, symbole de son innocence et de la candeur de son âme, n'a fait, pour ainsi parler, que passer au dedans, où nous la voyons rehaussée d'une lumière divine. « Elle marche avec » l'Agneau, car elle en est digne (*Apoc.*, III. 4.). » La sincérité de son cœur, sans dissimulation et sans artifice, la range au nombre de ceux dont saint Jean a dit, dans les paroles qui précèdent celles de mon texte, que « le mensonge ne s'est » point trouvé en leur bouche [1], » ni aucun déguisement dans leur conduite; « ce qui fait qu'on » les voit sans tache devant le trône de Dieu : » *Sine maculâ enim sunt ante thronum Dei.* En effet, elle est sans reproche devant Dieu et devant les hommes : la médisance ne peut attaquer aucun endroit de sa vie depuis son enfance jusqu'à sa mort; et une gloire si pure, une si belle réputation est un parfum précieux qui réjouit le ciel et la terre.

Monseigneur, ouvrez les yeux à ce grand spectacle. Pouvois-je mieux essuyer vos larmes, celles des princes qui vous environnent, et de cette auguste assemblée, qu'en vous faisant voir au milieu de cette troupe resplendissante, et dans cet état glorieux, une mère si chérie et si regrettée? Louis même, dont la constance ne peut vaincre ses justes douleurs, les trouveroit plus traitables dans cette pensée. Mais ce qui doit être votre unique consolation, doit aussi, Monseigneur, être votre exemple; et ravi de l'éclat immortel d'une vie toujours si réglée et toujours si irréprochable, vous devez en faire passer toute la beauté dans la vôtre.

Qu'il est rare, chrétiens, qu'il est rare encore une fois, de trouver cette pureté parmi les

[1] Habes pauca nomina in Sardis, qui non inquinaverunt vestimenta sua. *Apoc.*, III. 27.

[2] Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis. *Gal.*, III. 27.

[3] Ambulabunt mecum in albis, quia digni sunt. *Apoc.*, III. 4.

[4] Virgines enim sunt. Hi sequuntur Agnum quocumque ierit. *Ibid.*, XIV. 4.

[5] Despondi vos uni viro virginem castam exhibere Christo. 2. *Cor.*, XI. 2.

[1] In ore eorum non est inventum mendacium : sine maculâ enim sunt ante thronum Dei. *Apoc.*, XIV. 5.

hommes ! mais surtout qu'il est rare de la trouver parmi les grands ! « Ceux que vous voyez revêtus » d'une robe blanche, ceux-là, dit saint Jean [1], » viennent d'une grande affliction, » *de tribulatione magnâ ;* afin que nous entendions que cette divine blancheur se forme ordinairement sous la croix, et rarement dans l'éclat, trop plein de tentation, des grandeurs humaines.

Et toutefois il est vrai, Messieurs, que Dieu, par un miracle de sa grâce, se plaît à choisir parmi les rois, de ces âmes pures. Tel a été saint Louis, toujours pur et toujours saint dès son enfance; et MARIE-THÉRÈSE sa fille a eu de lui ce bel héritage.

Entrons, Messieurs, dans les desseins de la Providence, et admirons les bontés de Dieu, qui se répandent sur nous et sur tous les peuples dans la prédestination de cette Princesse. Dieu l'a élevée au faîte des grandeurs humaines, afin de rendre la pureté et la perpétuelle régularité de sa vie plus éclatante et plus exemplaire. Ainsi sa vie et sa mort, également pleines de sainteté et de grâce, deviennent l'instruction du genre humain. Notre siècle n'en pouvoit recevoir de plus parfaite, parce qu'il ne voyoit nulle part dans une si haute élévation une pareille pureté. C'est ce rare et merveilleux assemblage que nous aurons à considérer dans les deux parties de ce discours. Voici en peu de mots ce que j'ai à dire de la plus pieuse des reines, et tel est le digne abrégé de son éloge : Il n'y a rien que d'auguste dans sa personne, il n'y a rien que de pur dans sa vie. Accourez, peuples; venez contempler dans la première place du monde la rare et majestueuse beauté d'une vertu toujours constante. Dans une vie si égale, il n'importe pas à cette Princesse où la mort frappe; on n'y voit point d'endroit foible par où elle pût craindre d'être surprise : toujours vigilante, toujours attentive à Dieu et à son salut, sa mort si précipitée, et si effroyable pour nous, n'avoit rien de dangereux pour elle. Ainsi son élévation ne servira qu'à faire voir à tout l'univers, comme du lieu le plus éminent qu'on découvre dans son enceinte, cette importante vérité : qu'il n'y a rien de solide ni de vraiment grand parmi les hommes, que d'éviter le péché; et que la seule précaution contre les attaques de la mort, c'est l'innocence de la vie. C'est, Messieurs, l'instruction que nous donne dans ce tombeau, ou plutôt du plus haut des cieux, très haute, très excellente, très puissante et très chrétienne princesse MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, INFANTE D'ESPAGNE, REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est Dieu qui donne les grandes naissances, les grands mariages, les enfants, la postérité. C'est lui qui dit à Abraham [1] : « Les rois sortiront de vous, » et qui fait dire par son prophète à David [2] : « Le » Seigneur vous fera une maison. » « Dieu qui » d'un seul homme a voulu former tout le genre » humain, comme dit saint Paul [3], et de cette » source commune le répandre sur toute la face » de la terre, » en a vu et prédestiné dès l'éternité les alliances et les divisions, « marquant les » temps, poursuit-il, et donnant des bornes à la » demeure des peuples, » et enfin un cours réglé à toutes ces choses. C'est donc Dieu qui a voulu élever la Reine par une auguste naissance à un auguste mariage, afin que nous la vissions honorée au-dessus de toutes les femmes de son siècle, pour avoir été chérie, estimée, et trop tôt, hélas! regrettée par le plus grand de tous les hommes.

Que je méprise ces philosophes, qui, mesurant les conseils de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général d'où le reste se développe comme il peut! Comme s'il avoit à notre manière des vues générales et confuses, et comme si la souveraine intelligence pouvoit ne pas comprendre dans ses desseins les choses particulières, qui seules subsistent véritablement. N'en doutons pas, chrétiens ; Dieu a préparé dans son conseil éternel les premières familles qui sont la source des nations, et dans toutes les nations les qualités dominantes qui en devoient faire la fortune. Il a aussi ordonné dans les nations les familles particulières dont elles sont composées ; mais principalement celles qui devoient gouverner ces nations, et en particulier, dans ces familles, tous les hommes par lesquels elles devoient ou s'élever, ou se soutenir, ou s'abattre.

C'est par la suite de ces conseils que Dieu a fait naître les deux puissantes maisons d'où la Reine devoit sortir : celle de France et celle d'Autriche, dont il se sert pour balancer les choses humaines : jusqu'à quel degré et jusqu'à quel temps? il le sait, et nous l'ignorons.

[1] Hi qui amicti sunt stolis albis,... hi sunt qui venerunt de tribulatione magnâ. *Apoc.*, VII. 13, 14.

[1] Reges ex te egredientur. *Gen.*, XVII. 6.

[2] Prædicit tibi Dominus, quod domum faciat tibi Dominus. 2. *Reg.*, VII. II.

[3] Deus... qui fecit ex uno omne genus hominum inhabitare super universam faciem terræ, definiens statuta tempora, et terminos habitationis eorum. *Act.*, XVII, 24, 26.

On remarque dans l'Ecriture que Dieu donne aux maisons royales certains caractères propres; comme celui que les Syriens, quoique ennemis des rois d'Israël, leur attribuoient par ces paroles : « Nous avons appris que les rois de la » maison d'Israël sont cléments [1]. »

Je n'examinerai pas les caractères particuliers qu'on a donnés aux maisons de France et d'Autriche; et sans dire que l'on redoutoit davantage les conseils de celle d'Autriche, ni qu'on trouvoit quelque chose de plus vigoureux dans les armes et dans le courage de celle de France; maintenant que par une grâce particulière ces deux caractères se réunissent visiblement en notre faveur, je remarquerai seulement ce qui faisoit la joie de la Reine : c'est que Dieu avoit donné à ces deux maisons, d'où elle est sortie, la piété en partage; de sorte que sanctifiée, qu'on m'entende bien, c'est-à-dire, consacrée à la sainteté par sa naissance, selon la doctrine de saint Paul [2], elle disoit avec cet apôtre : « Dieu, que ma fa» mille a toujours servi, et à qui je suis dédiée » par mes ancêtres : » *Deus cui servio à progenitoribus* (2. *Tim.*, I. 3.).

Que s'il faut venir au particulier de l'auguste maison d'Autriche, que peut-on voir de plus illustre que sa descendance immédiate; où, durant l'espace de quatre cents ans, on ne trouve que des rois et des empereurs, et une si grande affluence de maisons royales, avec tant d'états et tant de royaumes, qu'on a prévu, il y a longtemps, qu'elle en seroit surchargée?

Qu'est-il besoin de parler de la très chrétienne maison de France, qui, par sa noble constitution, est incapable d'être assujétie à une famille étrangère; qui est toujours dominante dans son chef; qui, seule dans tout l'univers et dans tous les siècles, se voit après sept cents ans d'une royauté établie, (sans compter ce que la grandeur d'une si haute origine fait trouver ou imaginer aux curieux observateurs des antiquités) seule, dis-je, se voit après tant de siècles encore dans sa force et dans sa fleur, et toujours en possession du royaume le plus illustre qui fut jamais sous le soleil, et devant Dieu, et devant les hommes : devant Dieu, d'une pureté inaltérable dans la foi; et devant les hommes, d'une si grande dignité, qu'il a pu perdre l'empire sans perdre sa gloire ni son rang?

La Reine a eu part à cette grandeur, non-seulement par la riche et fière maison de Bourgogne, mais encore par Isabelle de France, sa mère, digne fille de Henri-le-Grand, et de l'aveu de l'Espagne, la meilleure Reine, comme la plus regrettée, qu'elle eût jamais vue sur le trône : triste rapport de cette princesse avec la Reine sa fille : elle avoit à peine quarante-deux ans quand l'Espagne la pleura; et pour notre malheur la vie de Marie-Thérèse n'a guère eu un plus long cours. Mais la sage, la courageuse et la pieuse Isabelle devoit une partie de sa gloire aux malheurs de l'Espagne, dont on sait qu'elle trouva le remède par un zèle et par des conseils qui ranimèrent les grands et les peuples, et, si on le peut dire, le Roi même. Ne nous plaignons pas, chrétiens, de ce que la Reine sa fille, dans un état plus tranquille, donne aussi un sujet moins vif à nos discours, et contentons-nous de penser que dans des occasions aussi malheureuses, dont Dieu nous a préservés, nous y eussions pu trouver les mêmes ressources.

Avec quelle application et quelle tendresse Philippe IV son père ne l'avoit-il pas élevée? On la regardoit en Espagne non pas comme une Infante, mais comme un Infant; car c'est ainsi qu'on y appelle la princesse qu'on reconnoît comme héritière de tant de royaumes. Dans cette vue on approcha d'elle tout ce que l'Espagne avoit de plus vertueux et de plus habile. Elle se vit, pour ainsi parler, dès son enfance toute environnée de vertu; et on voyoit paroître en cette jeune Princesse plus de belles qualités qu'elle n'attendoit de couronnes. Philippe l'élève ainsi pour ses états; Dieu qui nous aime la destine à Louis.

Cessez, princes et potentats, de troubler par vos prétentions le projet de ce mariage. Que l'amour, qui semble ainsi le vouloir troubler, cède lui-même. L'amour peut bien remuer le cœur des héros du monde; il peut bien y soulever des tempêtes et y exciter des mouvements qui fassent trembler les politiques, et qui donnent des espérances aux insensés : mais il y a des âmes d'un ordre supérieur à ses lois, à qui il ne peut inspirer des sentiments indignes de leur rang. Il y a des mesures prises dans le ciel qu'il ne peut rompre; et l'Infante, non-seulement par son auguste naissance, mais encore par sa vertu et par sa réputation, est seule digne de Louis.

C'étoit « la femme prudente qui est donnée » proprement par le Seigneur, » comme dit le Sage [1]. Pourquoi « donnée proprement par le » Seigneur, » puisque c'est le Seigneur qui donne tout? et quel est ce merveilleux avantage, qui

[1] Ecce audivimus quod reges domûs Israel clementes sint. *III. Reg.*, XX. 31.

[2] Filii vestri.... sancti sunt. *I. Cor.*, VII. 14.

[1] A Domino propriè uxor prudens. *Prov.*, XIX. 14.

mérite d'être attribué d'une façon si particulière à la divine bonté? Il ne faut, pour l'entendre, que considérer ce que peut dans les maisons la prudence tempérée d'une femme sage pour les soutenir, pour y faire fleurir dans la piété la véritable sagesse, et pour calmer des passions violentes qu'une résistance emportée ne feroit qu'aigrir.

Ile pacifique où se doivent terminer les différends de deux grands empires à qui tu sers de limites : île éternellement mémorable par les conférences de deux grands ministres, où l'on vit développer toutes les adresses et tous les secrets d'une politique si différente ; où l'un se donnoit du poids par sa lenteur, et l'autre prenoit l'ascendant par sa pénétration : auguste journée, où deux fières nations long-temps ennemies, et alors réconciliées par Marie-Thérèse, s'avancent sur leurs confins, leurs rois à leur tête, non plus pour se combattre, mais pour s'embrasser ; où ces deux Rois, avec leur Cour, d'une grandeur, d'une politesse, et d'une magnificence aussi-bien que d'une conduite si différente, furent l'une à l'autre et à tout l'univers un si grand spectacle : fêtes sacrées, mariage fortuné, voile nuptial, bénédiction, sacrifice, puis-je mêler aujourd'hui vos cérémonies et vos pompes avec ces pompes funèbres, et le comble des grandeurs avec leurs ruines? Alors l'Espagne perdit ce que nous gagnions : maintenant nous perdons tout les uns et les autres; et Marie-Thérèse périt pour toute la terre. L'Espagne pleuroit seule : maintenant que la France et l'Espagne mêlent leurs larmes, et en versent des torrents, qui pourroit les arrêter? Mais si l'Espagne pleuroit son Infante qu'elle voyoit monter sur le trône le plus glorieux de l'univers, quels seront nos gémissements à la vue de ce tombeau, où tous ensemble nous ne voyons plus que l'inévitable néant des grandeurs humaines? Taisons-nous; ce n'est pas des larmes que je veux tirer de vos yeux. Je pose les fondements des instructions que je veux graver dans vos cœurs : aussi-bien la vanité des choses humaines, tant de fois étalée dans cette chaire, ne se montre que trop d'elle-même sans le secours de ma voix, dans ce sceptre si tôt tombé d'une si royale main, et dans une si haute majesté si promptement dissipée.

Mais ce qui en faisoit le plus grand éclat n'a pas encore paru. Une reine si grande par tant de titres, le devenoit tous les jours par les grandes actions du Roi et par le continuel accroissement de sa gloire. Sous lui la France a appris à se connoître. Elle se trouve des forces que les siècles précédents ne savoient pas. L'ordre et la discipline militaire s'augmentent avec les armées. Si les Français peuvent tout, c'est que leur Roi est partout leur capitaine; et après qu'il a choisi l'endroit principal qu'il doit animer par sa valeur, il agit de tous côtés par l'impression de sa vertu.

Jamais on n'a fait la guerre avec une force plus inévitable, puisqu'en méprisant les saisons, il a ôté jusqu'à la défense à ses ennemis. Les soldats, ménagés et exposés quand il faut, marchent avec confiance sous ses étendards : nul fleuve ne les arrête, nulle forteresse ne les effraie. On sait que Louis foudroie les villes plutôt qu'il ne les assiége ; et tout est ouvert à sa puissance.

Les politiques ne se mêlent plus de deviner ses desseins. Quand ils marchent, tout se croit également menacé : un voyage tranquille devient tout-à-coup une expédition redoutable à ses ennemis. Gand tombe avant qu'on pense à le munir : Louis y vient par de longs détours ; et la Reine, qui l'accompagne au cœur de l'hiver, joint au plaisir de le suivre celui de servir secrètement à ses desseins.

Par les soins d'un si grand Roi, la France entière n'est plus, pour ainsi parler, qu'une seule forteresse qui montre de tous côtés un front redoutable. Couverte de toutes parts, elle est capable de tenir la paix avec sûreté dans son sein; mais aussi de porter la guerre partout où il faut, et de frapper de près et de loin avec une égale force. Nos ennemis le savent bien dire ; et nos alliés ont ressenti, dans le plus grand éloignement, combien la main de Louis étoit secourable.

Avant lui, la France, presque sans vaisseaux, tenoit en vain aux deux mers : maintenant on les voit couvertes, depuis le levant jusqu'au couchant, de nos flottes victorieuses ; et la hardiesse française porte partout la terreur avec le nom de Louis. Tu céderas, ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger, riche des dépouilles de la chrétienté. Tu disois en ton cœur avare : Je tiens la mer sous mes lois, et les nations sont ma proie. La légèreté de tes vaisseaux te donnoit de la confiance : mais tu te verras attaqué dans tes murailles, comme un oiseau ravissant qu'on iroit chercher parmi ses rochers et dans son nid, où il partage son butin à ses petits. Tu rends déjà tes esclaves. Louis a brisé les fers dont tu accablois ses sujets, qui sont nés pour être libres sous son glorieux empire. Tes maisons ne sont plus qu'un amas de pierres. Dans ta brutale fureur tu te tournes contre toi-même, et tu ne sais comment assouvir ta rage impuissante. Mais nous verrons

la fin de tes brigandages. Les pilotes étonnés s'écrient par avance : « Qui est semblable à Tyr? » et toutefois elle s'est tue dans le milieu de la » mer[1], » et la navigation va être assurée par les armes de Louis.

L'éloquence s'est épuisée à louer la sagesse de ses lois et l'ordre de ses finances. Que n'a-t-on pas dit de sa fermeté, à laquelle nous voyons céder jusqu'à la fureur des duels? La sévère justice de Louis, jointe à ses inclinations bienfaisantes, fait aimer à la France l'autorité sous laquelle heureusement réunie elle est tranquille et victorieuse. Qui veut entendre combien la raison préside dans les conseils de ce Prince, n'a qu'à prêter l'oreille quand il lui plaît d'en expliquer les motifs. Je pourrois ici prendre à témoin les sages ministres des Cours étrangères, qui le trouvent aussi convaincant dans ses discours que redoutable par ses armes. La noblesse de ses expressions vient de celle de ses sentiments, et ses paroles précises sont l'image de la justesse qui règne dans ses pensées. Pendant qu'il parle avec tant de force, une douceur surprenante lui ouvre les cœurs, et donne, je ne sais comment, un nouvel éclat à la majesté qu'elle tempère.

N'oublions pas ce qui faisoit la joie de la Reine. Louis est le rempart de la religion : c'est à la religion qu'il fait servir ses armes redoutées par mer et par terre. Mais songeons qu'il ne l'établit partout au dehors, que parce qu'il la fait régner au dedans et au milieu de son cœur. C'est là qu'il abat des ennemis plus terribles que ceux que tant de puissances jalouses de sa grandeur, et l'Europe entière pourroit armer contre lui. Nos vrais ennemis sont en nous-mêmes; et Louis combat ceux-là plus que tous les autres. Vous voyez tomber de toutes parts les temples de l'hérésie : ce qu'il renverse au dedans est un sacrifice bien plus agréable; et l'ouvrage du chrétien, c'est de détruire les passions qui feroient de nos cœurs un temple d'idoles. Que serviroit à Louis d'avoir étendu sa gloire partout où s'étend le genre humain? Ce ne lui est rien d'être l'homme que les autres hommes admirent : il veut être avec David, « l'homme selon le cœur de Dieu » (1. *Reg.*, XIII. 14.). » C'est pourquoi Dieu le bénit. Tout le genre humain demeure d'accord qu'il n'y a rien de plus grand que ce qu'il fait; si ce n'est qu'on veuille compter pour plus grand encore tout ce qu'il n'a pas voulu faire, et les bornes qu'il a données à sa puissance. Adorez donc, ô grand Roi, celui qui vous fait régner, qui vous fait vaincre, et qui vous donne dans la victoire, malgré la fierté qu'elle inspire, des sentiments si modérés. Puisse la chrétienté ouvrir les yeux, et reconnoître le vengeur que Dieu lui envoie. Pendant, ô malheur! ô honte! ô juste punition de nos péchés! pendant, dis-je, qu'elle est ravagée par les infidèles qui pénètrent jusqu'à ses entrailles; que tarde-t-elle à se souvenir et des secours de Candie, et de la fameuse journée du Raab, où Louis renouvela dans le cœur des infidèles l'ancienne opinion qu'ils ont des armes françaises fatales à leur tyrannie; et par des exploits inouïs, devint le rempart de l'Autriche dont il avoit été la terreur?

Ouvrez donc les yeux, chrétiens, et regardez ce héros, dont nous pouvons dire comme saint Paulin disoit du grand Théodose[1], que nous voyons en Louis, « non un roi, mais un servi- » teur de Jésus-Christ, et un prince qui s'élève » au-dessus des hommes, plus encore par sa foi » que par sa couronne. »

C'étoit, Messieurs, d'un tel héros que MARIE-THÉRÈSE devoit partager la gloire d'une façon particulière, puisque non contente d'y avoir part comme compagne de son trône, elle ne cessoit d'y contribuer par la persévérance de ses vœux.

Pendant que ce grand Roi la rendoit la plus illustre de toutes les reines, vous la faisiez, Monseigneur, la plus illustre de toutes les mères. Vos respects l'ont consolée de la perte de ses autres enfants. Vous les lui avez rendus : elle s'est vue renaître dans ce Prince qui fait vos délices et les nôtres; et elle a trouvé une fille digne d'elle dans cette auguste Princesse, qui par son rare mérite, autant que par les droits d'un nœud sacré, ne fait avec vous qu'un même cœur. Si nous l'avons admirée dès le moment qu'elle parut, le Roi a confirmé notre jugement; et maintenant devenue, malgré ses souhaits, la principale décoration d'une Cour, dont un si grand Roi fait le soutien, elle est la consolation de toute la France.

Ainsi notre Reine, heureuse par sa naissance, qui lui rendoit la piété aussi-bien que la grandeur comme héréditaire, par sa sainte éducation, par son mariage, par la gloire et par l'amour d'un si grand Roi, et par le mérite et par les respects de ses enfants, et par la vénération de tous les peuples, ne voyoit rien sur la terre qui

[1] Quæ est ut Tyrus, quæ obmutuit in medio maris? *Ezech.*, XXVII. 32.

[1] In Theodosio non imperatorem, sed Christi servum; nec regno, sed fide principem prædicamus. — Le texte porte : « In Theodosio non tam imperatorem, quàm Christi » servum;... nec regno, sed fide principem prædicarem. » *Ad Sev.*, *Ep.* XXVIII, *n.* 6.

ne fût au-dessous d'elle. Elevez maintenant, ô Seigneur, et mes pensées et ma voix. Que je puisse représenter à cette auguste audience l'incomparable beauté d'une âme que vous avez toujours habitée, qui n'a jamais « affligé votre » Esprit saint[1], » qui jamais n'a perdu « le goût du » don céleste[2]; » afin que nous commencions, malheureux pécheurs, à verser sur nous-mêmes un torrent de larmes; et que, ravis des chastes attraits de l'innocence, jamais nous ne nous lassions d'en pleurer la perte.

A la vérité, chrétiens, quand on voit dans l'Evangile (Luc., xv. 4 *et* 20.) la brebis perdue, préférée par le bon pasteur à tout le reste du troupeau; quand on y lit cet heureux retour du prodigue retrouvé, et ce transport d'un père attendri qui met en joie toute sa famille; on est tenté de croire que la pénitence est préférée à l'innocence même, et que le prodigue retourné reçoit plus de grâces que son aîné, qui ne s'est jamais échappé de la maison paternelle. Il est l'aîné toutefois; et deux mots que lui dit son père, lui font bien entendre qu'il n'a pas perdu ses avantages : « Mon fils, lui dit-il[3], vous êtes » toujours avec moi; et tout ce qui est à moi est » à vous. » Cette parole, Messieurs, ne se traite guère dans les chaires, parce que cette inviolable fidélité ne se trouve guère dans les mœurs. Expliquons-la toutefois, puisque notre illustre sujet nous y conduit, et qu'elle a une parfaite conformité avec notre texte. Une excellente doctrine de saint Thomas nous la fait entendre, et concilie toutes choses. Dieu témoigne plus d'amour au juste toujours fidèle : il en témoigne davantage aussi au pécheur réconcilié; mais en deux manières différentes. L'un paroîtra plus favorisé, si l'on a égard à ce qu'il est; et l'autre, si l'on remarque d'où il est sorti. Dieu conserve au juste un plus grand don; il retire le pécheur d'un plus grand mal. Le juste semblera plus avantagé, si l'on pèse son mérite; et le pécheur plus chéri, si l'on considère son indignité. Le père du prodigue l'explique lui-même : « Mon fils, vous êtes » toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est » à vous; » c'est ce qu'il dit à celui à qui il conserve un plus grand don : « Il falloit se réjouir, » parce que votre frère étoit mort, et il est res» suscité[4]; » c'est ainsi qu'il parle de celui qu'il retire d'un plus grand abîme de maux. Ainsi les cœurs sont saisis d'une joie soudaine par la grâce inespérée d'un beau jour d'hiver, qui, après un temps pluvieux, vient réjouir tout d'un coup la face du monde; mais on ne laisse pas de lui préférer la constante sérénité d'une saison plus bénigne : et, s'il nous est permis d'expliquer les sentiments du Sauveur par ces sentiments humains, il s'émeut plus sensiblement sur les pécheurs convertis, qui sont sa nouvelle conquête; mais il réserve une plus douce familiarité aux justes, qui sont ses anciens et perpétuels amis : puisque s'il dit, parlant du prodigue : « Qu'on lui rende sa première robe[1], » il ne lui dit pas toutefois : « Vous êtes toujours avec moi; » ou comme saint Jean le répète dans l'Apocalypse : « Ils sont toujours avec l'Agneau, et » paroissent sans tache devant son trône : » *Sine maculâ sunt ante thronum Dei.*

Comment se conserve cette pureté dans ce lieu de tentations, et parmi les illusions des grandeurs du monde; vous l'apprendrez de la Reine. Elle est de ceux dont le Fils de Dieu a prononcé dans l'Apocalypse (*Apoc.*, III. 12.) : « Celui qui sera victorieux, je le ferai comme » une colonne dans le temple de mon Dieu : » *Faciam illum columnam in templo Dei mei.* Il en sera l'ornement, il en sera le soutien par son exemple : il sera haut, il sera ferme. Voilà déjà quelque image de la Reine. « Il ne sortira » jamais du temple : » *Foras non egredietur amplius* (*Ibid.*). Immobile comme une colonne, il aura sa demeure fixe dans la maison du Seigneur, et n'en sera jamais séparé par aucun crime. « Je le ferai, » dit Jésus-Christ; et c'est l'ouvrage de ma grâce. Mais comment affermira-t-il cette colonne? Ecoutez, voici le mystère : « et j'écrirai dessus, » poursuit le Sauveur : j'élèverai la colonne; mais en même temps je mettrai dessus une inscription mémorable. Hé! qu'écrirez-vous, ô Seigneur? Trois noms seulement, afin que l'inscription soit aussi courte que magnifique. « J'y écrirai, dit-il[2], le nom de mon » Dieu, et le nom de la cité de mon Dieu, la » nouvelle Jérusalem, et mon nouveau nom. » Ces noms, comme la suite le fera paroître, signifient une foi vive dans l'intérieur, les pratiques extérieures de la piété dans les saintes observances de l'Eglise, et la fréquentation des

[1] Nolite contristare Spiritum sanctum Dei. *Ephes.*, IV. 30.

[2] Gustaverunt donum cœleste. *Heb.*, VI. 4.

[3] Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt. *Ibid.*, 31.

[4] Gaudere oportebat, quia frater tuus hic mortuus erat, et revixit. *Luc.*, XV. 32.

[1] Dixit pater ad servos suos : Cito proferte stolam primam, et induite illum. *Luc.*, XV. 22.

[2] Scribam super eum nomen Dei mei, et nomen civitatis Dei mei novæ Jerusalem,... et nomen meum novum. *Apoc.*, III. 12.

saints sacrements : trois moyens de conserver l'innocence, et l'abrégé de la vie de notre sainte Princesse. C'est ce que vous verrez écrit sur la colonne, et vous lirez dans son inscription les causes de sa fermeté. Et d'abord : « J'y écrirai, » dit-il, le nom de mon Dieu, » en lui inspirant une foi vive. C'est, Messieurs, par une telle foi que le nom de Dieu est gravé profondément dans nos cœurs. Une foi vive est le fondement de la stabilité que nous admirons : car d'où viennent nos inconstances, si ce n'est de notre foi chancelante! parce que ce fondement est mal affermi, nous craignons de bâtir dessus, et nous marchons d'un pas douteux dans le chemin de la vertu. La foi seule a de quoi fixer l'esprit vacillant; car écoutez les qualités que saint Paul lui donne (*Heb.*, XI. 1.) : *Fides sperandarum substantia rerum :* « La foi, dit-il, est une sub» stance, » un solide fondement, un ferme soutien. Mais de quoi? de ce qui se voit dans le monde? Comment donner une consistance, ou, pour parler avec saint Paul, une substance, et un corps à cette ombre fugitive? La foi est donc un soutien, mais « des choses qu'on doit espérer. » Et quoi encore? *Argumentum non apparentium :* « c'est une » pleine conviction de ce qui ne paroît pas. » La foi doit avoir en elle la conviction. Vous ne l'avez pas, direz-vous : j'en sais la cause; c'est que vous craignez de l'avoir, au lieu de la demander à Dieu qui la donne. C'est pourquoi tout tombe en ruine dans vos mœurs, et vos sens trop décisifs emportent si facilement votre raison incertaine et irrésolue. Et que veut dire cette conviction dont parle l'Apôtre, si ce n'est, comme il dit ailleurs[1], « une soumission de l'intelligence » entièrement captivée sous l'autorité d'un Dieu » qui parle? » Considérez la pieuse Reine devant les autels; voyez comme elle est saisie de la présence de Dieu : ce n'est pas par sa suite qu'on la connoît, c'est par son attention et par cette respectueuse immobilité qui ne lui permet pas même de lever les yeux. Le sacrement adorable approche : ah! la foi du Centurion, admirée par le Sauveur même, ne fut pas plus vive, et il ne dit pas plus humblement : « Je ne suis pas digne (MATT., » VIII. 8, 10.). » Voyez comme elle frappe cette poitrine innocente, comme elle se reproche les moindres péchés, comme elle abaisse cette tête auguste devant laquelle s'incline l'univers. La terre, son origine et sa sépulture, n'est pas encore assez basse pour la recevoir : elle voudroit disparoître toute entière devant la majesté du Roi des rois. Dieu lui grave par une foi vive dans le fond du cœur ce que disoit Isaïe[1] : « Cherchez des antres profonds, cachez-vous » dans les ouvertures de la terre devant la face » du Seigneur, et devant la gloire d'une si haute » majesté. »

Ne vous étonnez donc pas si elle est si humble sur le trône. O spectacle merveilleux, et qui ravit en admiration le ciel et la terre! Vous allez voir une Reine qui, à l'exemple de David, attaque de tous côtés sa propre grandeur, et tout l'orgueil qu'elle inspire : vous verrez dans les paroles de ce grand Roi la vive peinture de la Reine, et vous en reconnoîtrez tous les sentiments : *Domine, non est exaltatum cor meum :* « O » Seigneur, mon cœur ne s'est point haussé » (PSAL., CXXX. 1.); » voilà l'orgueil attaqué dans sa source. *Neque elati sunt oculi mei :* « Mes re» gards ne se sont pas élevés; » voilà l'ostentation et le faste réprimé. Ah! Seigneur, je n'ai pas eu ce dédain qui empêche de jeter les yeux sur les mortels trop rampants, et qui fait dire à l'âme arrogante : « Il n'y a que moi sur la terre[2]. » Combien étoit ennemie la pieuse Reine de ces regards dédaigneux! et dans une si haute élévation, qui vit jamais paroître en cette Princesse ou le moindre sentiment d'orgueil, ou le moindre air de mépris? David poursuit : *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me :* « Je ne marche point dans de vastes pensées, » ni dans les merveilles qui me passent. » Il combat ici les excès où tombent naturellement les grandes puissances. « L'orgueil, qui monte » toujours[3], » après avoir porté ses prétentions à ce que la grandeur humaine a de plus solide, ou plutôt de moins ruineux, pousse ses desseins jusqu'à l'extravagance, et donne témérairement dans les projets insensés, comme faisoit ce roi superbe, (digne figure de l'ange rebelle) « lors» qu'il disoit en son cœur : Je m'élèverai au-dessus » des nues, je poserai mon trône sur les astres, » et je serai semblable au Très-Haut[4]. » Je ne me perds point, dit David, dans de tels excès; et voilà l'orgueil méprisé dans ses égarements. Mais

[1] In captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi. 2. *Cor.*, X. 5.

[1] Ingredere in petram, et abscondere in fossa humo a facie timoris Domini, et a gloria majestatis ejus. *Is.*, II. 10.

[2] Dicis in corde tuo : Ego sum, et non est præter me amplius. *Isa.*, XLVII. 8.

[3] Superbia eorum qui te oderunt, ascendit semper. *Psal.* LXXIII. 23.

[4] Qui dicebas in corde tuo : In cœlum conscendam; super astra Dei exaltabo solium meum... Ascendam super altitudinem nubium : similis ero Altissimo. *Isa.*, XIV. 13, 14.

après l'avoir ainsi rabattu dans tous les endroits par où il sembloit vouloir s'élever, David l'atterre tout-à-fait par ces paroles : « Si, dit-il, je n'ai » pas eu d'humbles sentiments, et que j'aie exalté » mon âme : » *Si non humiliter sentiebam, sed exaltavi animam meam ;* ou, comme traduit saint Jerôme : *Si non silere feci animam meam :* « Si je n'ai pas fait taire mon âme : » si je n'ai pas imposé silence à ces flatteuses pensées qui se présentent sans cesse pour enfler nos cœurs. Et enfin il conclut ainsi ce beau psaume : *Sicut ablactatus ad matrem suam, sic ablactata est anima mea.* « Mon âme a été, dit-il, comme » un enfant sevré. » Je me suis arraché moi-même aux douceurs de la gloire humaine, peu capables de me soutenir, pour donner à mon esprit une nourriture plus solide. Ainsi l'âme supérieure domine de tous côtés cette impérieuse grandeur, et ne lui laisse dorénavant aucune place. David ne donna jamais de plus beau combat. Non, mes frères, les Philistins défaits, et les ours mêmes déchirés de ses mains, ne sont rien à comparaison de sa grandeur qu'il a domptée. Mais la sainte Princesse que nous célébrons, l'a égalé dans la gloire d'un si beau triomphe.

Elle sut pourtant se prêter au monde avec toute la dignité que demandoit sa grandeur. Les rois, non plus que le soleil, n'ont pas reçu en vain l'éclat qui les environne : il est nécessaire au genre humain, et ils doivent, pour le repos autant que pour la décoration de l'univers, soutenir une majesté qui n'est qu'un rayon de celle de Dieu. Il étoit aisé à la Reine de faire sentir une grandeur qui lui étoit naturelle. Elle étoit née dans une Cour où la majesté se plaît à paroître avec tout son appareil, et d'un père qui sut conserver avec une grâce, comme une jalousie particulière, ce qu'on appelle en Espagne les coutumes de qualité et les bienséances du palais. Mais elle aimoit mieux tempérer la majesté, et l'anéantir devant Dieu, que de la faire éclater devant les hommes. Ainsi nous la voyions courir aux autels, pour y goûter avec David un humble repos, et s'enfoncer dans son oratoire, où, malgré le tumulte de la Cour, elle trouvoit le Carmel d'Elie, le désert de Jean, et la montagne si souvent témoin des gémissements de Jésus.

J'ai appris de saint Augustin que « l'âme atten- » tive se fait à elle-même une solitude : » *Gignit enim sibi ipsa mentis intentio solitudinem* (*de divers. Quæst. ad* SIMPLIC. *lib* II, *Quæst.* IV, *tom.* VI, *col.* 118.). Mais, mes frères, ne nous flattons pas; il faut savoir se donner des heures d'une solitude effective, si l'on veut conserver les forces de l'âme. C'est ici qu'il faut admirer l'inviolable fidélité que la Reine gardoit à Dieu. Ni les divertissements, ni les fatigues des voyages, ni aucune occupation ne lui faisoit perdre ces heures particulières qu'elle destinoit à la méditation et à la prière. Auroit-elle été si persévérante dans cet exercice, si elle n'y eût goûté « la manne cachée, que nul ne connoît, » que celui qui en ressent les saintes douceurs [1]? » C'est là qu'elle disoit avec David : « O Seigneur, » votre servante a trouvé son cœur pour vous » faire cette prière! » *Invenit servus tuus cor suum* (2. *Reg.*, VII. 27.). Où allez-vous, cœurs égarés? Quoi, même pendant la prière, vous laissez errer votre imagination vagabonde : vos ambitieuses pensées vous reviennent devant Dieu; elles font même le sujet de votre prière! Par l'effet du même transport qui vous fait parler aux hommes de vos prétentions, vous en venez encore parler à Dieu, pour faire servir le ciel et la terre à vos intérêts. Ainsi votre ambition, que la prière devoit éteindre, s'y échauffe : feu bien différent de celui que David « sentoit allumer » dans sa méditation [2]. » Ah! plutôt puissiez-vous dire avec ce grand Roi, et avec la pieuse Reine que nous honorons : « O Seigneur, votre » serviteur a trouvé son cœur! » J'ai rappelé ce fugitif, et le voilà tout entier devant votre face.

Ange saint, qui présidiez à l'oraison de cette sainte Princesse, et qui portiez cet encens au-dessus des nues pour le faire brûler sur l'autel que saint Jean a vu dans le ciel (*Apoc.*, VIII, 3.), racontez-nous les ardeurs de ce cœur blessé de l'amour divin ; faites-nous paroître ces torrents de larmes que la Reine versoit devant Dieu pour ses péchés. Quoi donc, les âmes innocentes ont-elles aussi les pleurs et les amertumes de la pénitence? Oui sans doute, puisqu'il est écrit que « rien n'est » pur sur la terre [3], » et que « celui qui dit qu'il » ne pèche pas se trompe lui-même [4]. » Mais c'est des péchés légers; légers par comparaison, je les confesse : légers en eux-mêmes; la Reine n'en connoît aucun de cette nature. C'est ce que porte en son fonds toute âme innocente. La moindre ombre se remarque sur ces vêtements qui n'ont pas encore été salis, et leur vive blancheur en accuse toutes les taches. Je trouve ici

[1] Vincenti dabo manna absconditum;... et... nomen novum... quod nemo scit, nisi qui accipit. *Apoc.*, II. 17.

[2] Concaluit cor meum intra me, et in meditatione meâ exardescet ignis. *Psal.* XXXVIII. 4.

[3] Cœli non sunt mundi in conspectu ejus. *Job.*, XV. 15.

[4] Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus. 1. *Joan.*, I. 8.

les chrétiens trop savants. Chrétien, tu sais trop la distinction des péchés véniels d'avec les mortels. Quoi, le nom commun de péché ne suffira pas pour te les faire détester les uns et les autres? Sais-tu que ces péchés, qui semblent légers, deviennent accablants par leur multitude, à cause des funestes dispositions qu'ils mettent dans les consciences? C'est ce qu'enseignent d'un commun accord tous les saints docteurs, après saint Augustin et saint Grégoire. Sais-tu que les péchés, qui seroient véniels par leur objet, peuvent devenir mortels par l'excès de l'attachement? Les plaisirs innocents le deviennent bien, selon la doctrine des saints; et seuls ils ont pu damner le mauvais riche pour avoir été trop goûtés. Mais qui sait le degré qu'il faut pour leur inspirer ce poison mortel? et n'est-ce pas une des raisons qui fait que David s'écrie : *Delicta quis intelligit* (*Psal.* XVIII. 13.)? « Qui peut connoître ses péchés? » Que je hais donc ta vaine science et ta mauvaise subtilité, âme téméraire, qui prononces si hardiment : Ce péché que je commets sans crainte est véniel. L'âme vraiment pure n'est pas si savante. La Reine sait en général qu'il y a des péchés véniels, car la foi l'enseigne; mais la foi ne lui enseigne pas que les siens le soient Deux choses vous vont faire voir l'éminent degré de sa vertu. Nous le savons, chrétiens, et nous ne donnons point de fausses louanges devant ces autels : elle a dit souvent, dans cette bienheureuse simplicité qui lui étoit commune avec tous les saints, qu'elle ne comprenoit pas comment on pouvoit commettre volontairement un seul péché, pour petit qu'il fût. Elle ne disoit donc pas, Il est véniel : elle disoit, Il est péché, et son cœur innocent se soulevoit. Mais comme il échappe toujours quelque péché à la fragilité humaine, elle ne disoit pas, Il est léger : encore une fois, Il est péché, disoit-elle. Alors pénétrée des siens, s'il arrivoit quelque malheur à sa personne, à sa famille, à l'Etat, elle s'en accusoit seule. Mais quels malheurs, direz-vous, dans cette grandeur et dans un si long cours de prospérités? Vous croyez donc que les déplaisirs et les plus mortelles douleurs ne se cachent pas sous la pourpre? ou qu'un royaume est un remède universel à tous les maux, un baume qui les adoucit, un charme qui les enchante? Au lieu que par un conseil de la Providence divine, qui sait donner aux conditions les plus élevées leur contrepoids, cette grandeur que nous admirons de loin comme quelque chose au-dessus de l'homme, touche moins quand on y est né, ou se confond elle-même dans son abondance, et qu'il se forme au contraire parmi les grandeurs une nouvelle sensibilité pour les déplaisirs, dont le coup est d'autant plus rude, qu'on est moins préparé à le soutenir.

Il est vrai que les hommes aperçoivent moins cette malheureuse délicatesse dans les âmes vertueuses. On les croit insensibles, parce que non-seulement elles savent taire, mais encore sacrifier leurs peines secrètes. Mais le Père céleste se plaît à les regarder dans ce secret; et comme il sait leur préparer leur croix, il y mesure aussi leur récompense. Croyez-vous que la Reine pût être en repos dans ces fameuses campagnes qui nous apportoient coup sur coup tant de surprenantes nouvelles? Non, Messieurs : elle étoit toujours tremblante, parce qu'elle voyoit toujours cette précieuse vie, dont la sienne dépendoit, trop facilement hasardée. Vous avez vu ses terreurs : vous parlerai-je de ses pertes, et de la mort de ses chers enfants? Ils lui ont tous déchiré le cœur. Représentons-nous ce jeune prince, que les Grâces sembloient elles-mêmes avoir formé de leurs mains, pardonnez-moi ces expressions. Il me semble que je vois encore tomber cette fleur. Alors, triste messager d'un événement si funeste, je fus aussi le témoin, en voyant le Roi et la Reine, d'un côté de la douleur la plus pénétrante, et de l'autre des plaintes les plus lamentables; et sous des formes différentes, je vis une affliction sans mesure. Mais je vis aussi des deux côtés la foi également victorieuse; je vis le sacrifice agréable de l'âme humiliée sous la main de Dieu, et deux victimes royales immoler d'un commun accord leur propre cœur.

Pourrai-je maintenant jeter les yeux sur la terrible menace du ciel irrité, lorsqu'il sembla si long-temps vouloir frapper ce Dauphin même, notre plus chère espérance? Pardonnez-moi, Messieurs, pardonnez-moi si je renouvelle vos frayeurs. Il faut bien, et je le puis dire, que je me fasse à moi-même cette violence, puisque je ne puis montrer qu'à ce prix la constance de la Reine. Nous vîmes alors dans cette Princesse, au milieu des alarmes d'une mère, la foi d'une chrétienne. Nous vîmes un Abraham prêt à immoler Isaac, et quelques traits de Marie quand elle offrit son Jésus. Ne craignons point de le dire, puisqu'un Dieu ne s'est fait homme que pour assembler autour de lui des exemples pour tous les états. La Reine, pleine de foi, ne se propose pas un moindre modèle que Marie. Dieu lui rend aussi son fils unique, qu'elle lui offre d'un cœur déchiré, mais soumis, et veut que nous lui devions encore une fois un si grand bien.

On ne se trompe pas, chrétiens, quand on attribue tout à la prière. Dieu, qui l'inspire, ne lui peut rien refuser. « Un roi, dit David[1], ne » se sauve pas par ses armées, et le puissant ne » se sauve pas par sa valeur. » Ce n'est pas aussi aux sages conseils qu'il faut attribuer les heureux succès. « Il s'élève, dit le Sage[2], plusieurs pen- » sées dans le cœur de l'homme : » reconnoissez l'agitation et les pensées incertaines des conseils humains : « mais, poursuit-il, la volonté du » Seigneur demeure ferme ; » et pendant que les hommes délibèrent, il ne s'exécute que ce qu'il résout. « Le Terrible, le Tout-puissant, qui ôte, » quand il lui plaît, l'esprit des princes[3], » le leur laisse aussi quand il veut, pour les confondre davantage, « et les prendre dans leurs propres » finesses[4]. Car il n'y a point de prudence, il n'y » a point de sagesse, il n'y a point de conseil » contre le Seigneur[5]. » Les Machabées étoient vaillants, et néanmoins il est écrit « qu'ils com- » battoient par leurs prières » plus que par leurs armes : *Per orationes congressi sunt* (2. Mach., xv. 25.) : assurés, par l'exemple de Moïse, que les mains élevées à Dieu enfoncent plus de bataillons que celles qui frappent. Quand tout cédoit à Louis, et que nous crûmes voir revenir le temps des miracles, où les murailles tomboient au bruit des trompettes, tous les peuples jetoient les yeux sur la Reine, et croyoient voir partir de son oratoire la foudre qui accabloit tant de villes.

Que si Dieu accorde aux prières les prospérités temporelles, combien plus leur accorde-t-il les vrais biens, c'est-à-dire, les vertus? Elles sont le fruit naturel d'une âme unie à Dieu par l'oraison. L'oraison, qui nous les obtient, nous apprend à les pratiquer, non-seulement comme nécessaires, mais encore comme reçues « du Père des » lumières, d'où descend sur nous tout don par- » fait[6] ; » et c'est là le comble de la perfection, parce que c'est le fondement de l'humilité. C'est ainsi que Marie-Thérèse attira par la prière toutes les vertus dans son âme. Dès sa première jeunesse elle fut, dans les mouvements d'une Cour alors assez turbulente, la consolation et le seul soutien de la vieillesse infirme du Roi son père. La reine sa belle-mère, malgré ce nom odieux, trouva en elle non-seulement un respect, mais encore une tendresse, que ni le temps ni l'éloignement n'ont pu altérer. Aussi pleure-t-elle sans mesure, et ne veut point recevoir de consolation. Quel cœur, quel respect, quelle soumission n'a-t-elle pas eue pour le Roi! toujours vive pour ce grand Prince, toujours jalouse de sa gloire, uniquement attachée aux intérêts de son état, infatigable dans les voyages, et heureuse, pourvu qu'elle fût en sa compagnie; femme enfin où saint Paul auroit vu l'Eglise occupée de Jésus-Christ (*Ephes.*, v. 24.), et unie à ses volontés par une éternelle complaisance. Si nous osions demander au grand Prince qui lui rend ici avec tant de piété les derniers devoirs, quelle mère il a perdue, il nous répondroit par ses sanglots ; et je vous dirai en son nom, ce que j'ai vu avec joie, ce que je répète avec admiration, que les tendresses inexplicables de Marie-Thérèse tendoient toutes à lui inspirer la foi, la piété, la crainte de Dieu, un attachement inviolable pour le Roi, des entrailles de miséricorde pour les malheureux, une immuable persévérance dans tous ses devoirs, et tout ce que nous louons dans la conduite de ce Prince. Parlerai-je des bontés de la Reine tant de fois éprouvées par ses domestiques, et ferai-je retentir encore devant ces autels les cris de sa maison désolée? Et vous, pauvres de Jésus-Christ, pour qui seuls elle ne pouvoit endurer qu'on lui dît que ses trésors étoient épuisés; vous premièrement, pauvres volontaires, victimes de Jésus-Christ, religieux, vierges sacrées, âmes pures dont le monde n'étoit pas digne; et vous, pauvres, quelque nom que vous portiez, pauvres connus, pauvres honteux, malades impotents, estropiés, « restes d'hommes, » pour parler avec saint Grégoire de Nazianze[1], car la Reine respectoit en vous tous les caractères de la croix de Jésus-Christ : vous donc qu'elle assistoit avec tant de joie, qu'elle visitoit avec de si saints empressements, qu'elle servoit avec tant de foi, heureuse de se dépouiller d'une majesté empruntée, et d'adorer dans votre bassesse la glorieuse pauvreté de Jésus-Christ : quel admirable panégyrique prononceriez-vous par vos gémissements à la gloire de cette Princesse, s'il m'étoit permis de vous introduire dans cette auguste assemblée? Recevez, père Abraham, dans

[1] Non salvatur rex per multam virtutem : et gigas non salvabitur in multitudine virtutis suæ. *Psal.* xxxii. 16.

[2] Multæ cogitationes in corde viri : voluntas autem Domini permanebit. *Prov.*, xix. 21.

[3] Vovete et reddite Domino Deo vestro... terribili, et ei qui aufert spiritum principum. *Psal.* lxxv. 12, 13.

[4] Qui apprehendit sapientes in astutiâ eorum. *Job.*, v. 13. — 1. *Cor.*, iii. 19.

[5] Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum. *Prov.*, xxi. 30.

[6] Omne datum optimum, et omne donum perfectum desursum est, descendens à Patre luminum. *Jac.*, i. 17.

[1] Veterum hominum miseræ reliquiæ. *Orat.* xvi, t. i. pag. 244.

votre sein cette héritière de votre foi ; comme vous, servante des pauvres, et digne de trouver en eux, non plus des anges, mais Jésus-Christ même. Que dirai-je davantage? Ecoutez tout en un mot : fille, femme, mère, maîtresse, reine telle que nos vœux l'auroient pu faire, plus que tout cela chrétienne, elle accomplit tous ses devoirs sans présomption, et fut humble non-seulement parmi toutes les grandeurs, mais encore parmi toutes les vertus.

J'expliquerai en peu de mots les deux autres noms que nous voyons écrits sur la colonne mystérieuse de l'Apocalypse, et dans le cœur de la Reine. Par le « nom de la sainte cité de Dieu la » nouvelle Jérusalem [1], » vous voyez bien, Messieurs, qu'il faut entendre le nom de l'Eglise catholique, cité sainte dont toutes « les pierres sont » vivantes [2], » dont Jésus-Christ est le fondement, qui « descend du ciel » avec lui, parce qu'elle y est renfermée comme dans le chef dont tous les membres reçoivent leur vie ; cité qui se répand par toute la terre, et s'élève jusqu'aux cieux pour y placer ses citoyens. Au seul nom de l'Eglise, toute la foi de la Reine se réveilloit. Mais une vraie fille de l'Eglise, non contente d'en embrasser la sainte doctrine, en aime les observances, où elle fait consister la principale partie des pratiques extérieures de la piété.

L'Eglise inspirée de Dieu, et instruite par les saints apôtres, a tellement disposé l'année, qu'on y trouve avec la vie, avec les mystères, avec la prédication et la doctrine de Jésus-Christ, le vrai fruit de toutes ces choses dans les admirables vertus de ses serviteurs, et dans les exemples de ses saints ; et enfin un mystérieux abrégé de l'ancien et du nouveau Testament et de toute l'histoire ecclésiastique. Par là toutes les saisons sont fructueuses pour les chrétiens ; tout y est plein de Jésus-Christ, qui est toujours « admirable, » selon le prophète [3], et non-seulement en lui-même, mais encore « dans ses saints [4]. » Dans cette variété qui aboutit toute à l'unité sainte tant recommandée par Jésus-Christ [5], l'âme innocente et pieuse trouve avec des plaisirs célestes une solide nourriture, et un perpétuel renouvellement de sa ferveur. Les jeûnes y sont mêlés dans les temps convenables, afin que l'âme, toujours sujette aux tentations et au péché, s'affermisse et se purifie par la pénitence. Toutes ces pieuses observances avoient dans la Reine l'effet bienheureux que l'Eglise même demande : elle se renouveloit dans toutes les fêtes, elle se sacrifioit dans tous les jeûnes et dans toutes les abstinences. L'Espagne sur ce sujet a des coutumes que la France ne suit pas ; mais la Reine se rangea bientôt à l'obéissance : l'habitude ne put rien contre la règle ; et l'extrême exactitude de cette Princesse marquoit la délicatesse de sa conscience. Quel autre a mieux profité de cette parole : « Qui vous écoute m'é- » coute [1] ? » Jésus-Christ nous y enseigne cette excellente pratique de marcher dans les voies de Dieu sous la conduite particulière de ses serviteurs qui exercent son autorité dans son Eglise. Les confesseurs de la Reine pouvoient tout sur elle dans l'exercice de leur ministère, et il n'y avoit aucune vertu où elle ne pût être élevée par son obéissance. Quel respect n'avoit-elle pas pour le souverain pontife, vicaire de Jésus-Christ, et pour tout l'ordre ecclésiastique ! Qui pourroit dire combien de larmes lui ont coûté ces divisions toujours trop longues, et dont on ne peut demander la fin avec trop de gémissements? Le nom même et l'ombre de division faisoit horreur à la Reine, comme à toute âme pieuse. Mais qu'on ne s'y trompe pas ; le saint Siége ne peut jamais oublier la France, ni la France manquer au saint Siége. Et ceux qui pour leurs intérêts particuliers, couverts, selon les maximes de leur politique, du prétexte de piété, semblent vouloir irriter le saint Siége contre un royaume qui en a toujours été le principal soutien sur la terre, doivent penser qu'une chaire si éminente, à qui Jésus-Christ a tant donné, ne veut pas être flattée par les hommes, mais honorée selon la règle avec une soumission profonde ; qu'elle est faite pour attirer tout l'univers à son unité, et y rappeler à la fin tous les hérétiques ; et que ce qui est excessif, loin d'être le plus attirant, n'est pas même le plus solide ni le plus durable.

Avec le saint nom de Dieu et avec le nom de la cité sainte, la nouvelle Jérusalem, je vois, Messieurs, dans le cœur de notre pieuse Reine le nom nouveau du Sauveur. Quel est, Seigneur, votre nom nouveau, sinon celui que vous expliquez quand vous dites : « Je suis le pain de vie ; » et, « Ma chair est vraiment viande [2], et, « Pre-

[1] Qui vicerit,... scribam super eum nomen... civitatis Dei mei, novæ Jerusalem quæ descendit de cœlo a Deo meo. *Apoc.*, III. 12.

[2] Ad quem (Christum), accedentes lapidem vivum,... et ipsi tanquàm lapides vivi superædificamini, domus spiritualis. 1. *Petr.*, II. 4, 5.

[3] Vocabitur nomen ejus, Admirabilis. *Is.*, IX. 6.

[4] Mirabilis in sanctis suis. *Psal.* LXVII. 36.

[5] Porrò unum est necessarium. *Luc.*, X. 42.

[1] Qui vos audit, me audit. *Luc.*, X. 16.

[2] Ego sum panis vitæ... Caro mea verè est cibus. *Joan.*, VI. 48, 56.

» nez, mangez, ceci est mon corps[1]? » Ce nom nouveau du Sauveur est celui de l'Eucharistie, nom composé de bien et de grâce; qui nous montre dans cet adorable sacrement une source de miséricorde, un miracle d'amour, un mémorial et un abrégé de toutes les grâces, et le Verbe même tout changé en grâce et en douceur pour ses fidèles. Tout est nouveau dans ce mystère : c'est le « nouveau Testament[2] » de notre Sauveur, et on commence à y boire ce « vin nou- » veau[3] » dont la céleste Jérusalem est transportée. Mais pour le boire dans ce lieu de tentation et de péché, il s'y faut préparer par la pénitence. La reine fréquentoit ces deux sacrements avec une ferveur toujours nouvelle. Cette humble Princesse se sentoit dans son état naturel, quand elle étoit comme pécheresse aux pieds d'un prêtre, y attendant la miséricorde et la sentence de Jésus-Christ. Mais l'Eucharistie étoit son amour : toujours affamée de cette viande céleste, et toujours tremblante en la recevant, quoiqu'elle ne pût assez communier pour son désir, elle ne cessoit de se plaindre humblement et modestement des communions fréquentes qu'on lui ordonnoit. Mais qui eût pu refuser l'Eucharistie à l'innocence, et Jésus-Christ à une foi si vive et si pure? La règle que donne saint Augustin, est de modérer l'usage de la communion quand elle tourne en dégoût. Ici on voyoit toujours une ardeur nouvelle, et cette excellente pratique de chercher dans la communion la meilleure préparation, comme la plus parfaite action de grâces pour la communion même. Par ces admirables pratiques, cette Princesse est venue à sa dernière heure sans qu'elle eût besoin d'apporter à ce terrible passage une autre préparation que celle de sa sainte vie; et les hommes, toujours hardis à juger les autres, sans épargner les souverains, car on n'épargne que soi-même dans ses jugements; les hommes, dis-je, de tous les états, et autant les gens de bien que les autres, ont vu la Reine emportée avec une telle précipitation dans la vigueur de son âge, sans être en inquiétude pour son salut. Apprenez donc, chrétiens, et vous principalement qui ne pouvez vous accoutumer à la pensée de la mort, en attendant que vous méprisiez celle que Jésus-Christ a vaincue, ou même que vous aimiez celle qui met fin à nos péchés, et nous introduit à la vraie vie, apprenez à la désarmer d'une autre sorte, et embrassez la belle pratique, où sans se mettre en peine d'attaquer la mort, on n'a besoin que de s'appliquer à sanctifier sa vie.

La France a vu de nos jours deux reines plus unies encore par la piété que par le sang, dont la mort également précieuse devant Dieu, quoiqu'avec des circonstances différentes, a été d'une singulière édification à toute l'Eglise. Vous entendez bien que je veux parler d'Anne d'Autriche et de sa chère nièce, ou plutôt de sa chère fille Marie-Thérèse; Anne dans un âge déjà avancé, et Marie-Thérèse dans sa vigueur; mais toutes deux d'une si heureuse constitution, qu'elle sembloit nous promettre le bonheur de les posséder un siècle entier, nous sont enlevées contre notre attente, l'une par une longue maladie, et l'autre par un coup imprévu. Anne, avertie de loin par un mal aussi cruel qu'irrémédiable, vit avancer la mort à pas lents, et sous la figure qui lui avoit toujours paru la plus affreuse : Marie-Thérèse aussitôt emportée que frappée par la maladie, se trouve toute vive et toute entière entre les bras de la mort sans presque l'avoir envisagée. A ce fatal avertissement, Anne pleine de foi ramasse toutes les forces qu'un long exercice de la piété lui avoit acquises, et regarde sans se troubler toutes les approches de la mort. Humiliée sous la main de Dieu, elle lui rend grâces de l'avoir ainsi avertie; elle multiplie ses aumônes toujours abondantes; elle redouble ses dévotions toujours assidues; elle apporte de nouveaux soins à l'examen de sa conscience toujours rigoureux. Avec quel renouvellement de foi et d'ardeur lui vîmes-nous recevoir le saint Viatique! Dans de semblables actions, il ne fallut à Marie-Thérèse que sa ferveur ordinaire : sans avoir besoin de la mort pour exciter sa piété, sa piété s'excitoit toujours assez elle-même, et prenoit dans sa propre force un continuel accroissement. Que dirons-nous, chrétiens, de ces deux reines? Par l'une Dieu nous apprit comment il faut profiter du temps, et l'autre nous a fait voir que la vie vraiment chrétienne n'en a pas besoin. En effet, chrétiens, qu'attendons-nous? Il n'est pas digne d'un chrétien de ne s'évertuer contre la mort qu'au moment qu'elle se présente pour l'enlever. Un chrétien toujours attentif à combattre ses passions « meurt tous les jours » avec l'Apôtre (1. *Cor.*, xv. 31.) : *Quotidie morior*. Un chrétien n'est jamais vivant sur la terre, parce qu'il y est toujours mortifié, et que la mortification

[1] Accipite, et comedite : Hoc est corpus meum. *Matth.*, xxvi. 26.

[2] Hic est sanguis meus novi testamenti. *Ibid.*, 28.

[3] Non bibam amodo de hoc genimine vitis, usque in diem illum, cùm illud bibam vobiscum novum in regno Patris mei. *Ibid.*, 29.

est un essai, un apprentissage, un commencement de la mort. Vivons-nous, chrétiens, vivons-nous? Cet âge que nous comptons, et où tout ce que nous comptons n'est plus à nous, est-ce une vie? et pouvons-nous n'apercevoir pas ce que nous perdons sans cesse avec les années? Le repos et la nourriture ne sont-ils pas de foibles remèdes de la continuelle maladie qui nous travaille? et celle que nous appelons la dernière, qu'est-ce autre chose, à le bien entendre, qu'un redoublement, et comme le dernier accès du mal que nous apportons au monde en naissant? Quelle santé nous couvroit la mort que la Reine portoit dans le sein! De combien près la menace a-t-elle été suivie du coup! et où en étoit cette grande Reine, avec toute la majesté qui l'environnoit, si elle eût été moins préparée? Tout d'un coup on voit arriver le moment fatal, où la terre n'a plus rien pour elle que des pleurs. Que peuvent tant de fidèles domestiques empressés autour de son lit? Le Roi même, que pouvoit-il, lui, Messieurs, lui qui succomboit à la douleur avec toute sa puissance et tout son courage? Tout ce qui environne ce prince l'accable. Monsieur, Madame venoient partager ses déplaisirs et les augmentoient par les leurs. Et vous, Monseigneur, que pouviez-vous que de lui percer le cœur par vos sanglots? Il l'avoit assez percé par le tendre ressouvenir d'un amour qu'il trouvoit toujours également vif après vingt-trois ans écoulés. On en gémit, on en pleure; voilà ce que peut la terre pour une Reine si chérie : voilà ce que nous avons à lui donner, des pleurs, des cris inutiles. Je me trompe, nous avons encore des prières; nous avons ce saint sacrifice, rafraîchissement de nos peines, expiation de nos ignorances, et des restes de nos péchés. Mais songeons que ce sacrifice d'une valeur infinie, où toute la croix de Jésus est renfermée, ce sacrifice seroit inutile à la Reine, si elle n'avoit mérité par sa bonne vie que l'effet en pût passer jusqu'à elle : autrement, dit saint Augustin (*Serm.* CLXXII, *tom.* V, *col.* 827.), qu'opère un tel sacrifice? Nul soulagement pour les morts, une foible consolation pour les vivants. Ainsi tout le salut vient de cette vie, dont la fuite précipitée nous trompe toujours. « Je viens, dit Jésus-» Christ[1], comme un voleur. » Il a fait selon sa parole; il est venu surprendre la Reine dans le temps que nous la croyions la plus saine, dans le temps qu'elle se trouvoit la plus heureuse. Mais c'est ainsi qu'il agit : il trouve pour nous tant de tentations et une telle malignité dans tous les plaisirs, qu'il vient troubler les plus innocents dans ses élus. Mais il vient, dit-il, « comme un » voleur, » toujours surprenant, et impénétrable dans ses démarches. C'est lui-même qui s'en glorifie dans toute son Ecriture. Comme un voleur, direz-vous, indigne comparaison! N'importe, qu'elle soit indigne de lui, pourvu qu'elle nous effraie, et qu'en nous effrayant elle nous sauve. Tremblons donc, chrétiens, tremblons devant lui à chaque moment; car qui pourroit ou l'éviter quand il éclate, ou le découvrir quand il se cache? « Ils mangeoient, dit-il[1], ils bu-» voient, ils achetoient, ils vendoient, ils plan-» toient, ils bâtissoient, ils faisoient des mariages » aux jours de Noé et aux jours de Lot; » et une subite ruine les vint accabler. Ils mangeoient, ils buvoient, ils se marioient. C'étoient des occupations innocentes : que sera-ce, quand en contentant nos impudiques désirs, en assouvissant nos vengeances et nos secrètes jalousies, en accumulant dans nos coffres des trésors d'iniquités, sans jamais vouloir séparer le bien d'autrui d'avec le nôtre; trompés par nos plaisirs, par nos jeux, par notre santé, par notre jeunesse, par l'heureux succès de nos affaires, par nos flatteurs, parmi lesquels il faudroit peut-être compter des directeurs infidèles que nous avons choisis pour nous séduire, et enfin par nos fausses pénitences qui ne sont suivies d'aucun changement de nos mœurs, nous viendrons tout-à-coup au dernier jour. La sentence partira d'en haut : « La fin est venue, la fin est venue. » *Finis venit, venit finis.* « La fin est venue sur vous. » *Nunc finis super te* (EZECH., VII. 2.) : Tout va finir pour vous en ce moment. Tranchez, « con-» cluez : » *Fac conclusionem* (*Ibid.*, 23.). Frappez l'arbre infructueux qui n'est plus bon que pour le feu : « coupez l'arbre, arrachez ses » branches, secouez ses feuilles, abattez ses » fruits[2] : » périsse par un seul coup tout ce qu'il avoit avec lui-même. Alors s'élèveront des frayeurs mortelles, et des grincements de dents, préludes de ceux de l'enfer. Ah! mes frères, n'attendons pas ce coup terrible! Le glaive qui a tranché les jours de la Reine est encore levé sur nos têtes, nos péchés en ont affilé le tranchant fatal. « Le glaive que je tiens en main,

[1] Veniam ad te tanquam fur. *Apoc.*, III. 3.

[1] Sicut factum est in diebus Noe, ita erit et in diebus Filii hominis... Uxores ducebant, et dabantur ad nuptias... Similiter sicut factum est in diebus Lot : edebant et bibebant; emebant et vendebant; plantabant et ædificabant. *Luc.*, XVII. 26, 27, 28.

[2] Clamavit fortiter, et sic ait : Succidite arborem, et præcidite ramos ejus; excutite folia ejus, et dispergite fructus ejus. *Dan.*, IV. 11.

» dit le Seigneur notre Dieu, est aiguisé et poli : » il est aiguisé, afin qu'il perce; il est poli et » limé, afin qu'il brille [1]. » Tout l'univers en voit le brillant éclat. Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de faire? Toute la terre en est étonnée. Mais que nous sert ce brillant qui nous étonne, si nous ne prévenons le coup qui tranche? Prévenons-le, chrétiens, par la pénitence. Qui pourroit n'être pas ému à ce spectacle? Mais ces émotions d'un jour, qu'opèrent-elles? Un dernier endurcissement, parce qu'à force d'être touché inutilement, on ne se laisse plus toucher d'aucun objet. Le sommes-nous des maux de la Hongrie et de l'Autriche ravagées? Leurs habitants passés au fil de l'épée, et ce sont encore les plus heureux; la captivité entraîne bien d'autres maux et pour le corps et pour l'âme : ces habitants désolés, ne sont-ce pas des chrétiens et des catholiques, nos frères, nos propres membres, enfants de la même Eglise, et nourris à la même table du pain de vie? Dieu accomplit sa parole : « le jugement commence par sa maison [2], » et le reste de la maison ne tremble pas! Chrétiens, laissez-vous fléchir, faites pénitence; apaisez Dieu par vos larmes. Ecoutez la pieuse Reine qui parle plus haut que tous les prédicateurs. Ecoutez-la, princes; écoutez-la, peuples; écoutez-la, Monseigneur, plus que tous les autres. Elle vous dit par ma bouche, et par une voix qui vous est connue, que la grandeur est un songe, la joie une erreur, la jeunesse une fleur qui tombe, et la santé un nom trompeur. Amassez donc les biens qu'on ne peut perdre. Prêtez l'oreille aux graves discours que saint Grégoire de Nazianze adressoit aux princes et à la maison régnante. « Respectez, leur disoit-il [3], votre pourpre, » respectez votre puissance qui vient de Dieu, et ne l'employez que pour le bien. « Connoissez ce » qui vous a été confié, et le grand mystère » que Dieu accomplit en vous. Il se réserve à lui » seul les choses d'en haut; il partage avec vous » celles d'en bas : montrez-vous dieux aux peu- » ples soumis, » en imitant la bonté et la munificence divine. C'est, Monseigneur, ce que vous demandent ces empressements de tous les peuples, ces perpétuels applaudissements et tous ces regards qui vous suivent. Demandez à Dieu avec Salomon (*Sap.*, IX. 4.) la sagesse qui vous rendra digne de l'amour des peuples et du trône de vos ancêtres; et quand vous songerez à vos devoirs, ne manquez pas de considérer à quoi vous obligent les immortelles actions de LOUIS-LE-GRAND et l'incomparable piété de MARIE-THÉRÈSE.

[1] Hæc dicit Dominus Deus : Loquere : Gladius, gladius exacutus est, et limatus. Ut cædat victimas, exacutus est; ut splendeat, limatus est. *Ezech.*, XXI. 9, 10.

[2] Tempus est ut incipiat judicium a domo Dei. 1. *Petr.*, IV. 17.

[3] Imperatores, purpuram vereamini... Cognoscite quantum id sit, quod vestræ fidei commissum est, quantumque circa vos mysterium... Supera solius Dei sunt; infera autem, vestra etiam sunt. Subditis vestris vos deos præbete. *Orat.* XXVII, *tom.* I, *pag.* 471.

ORAISON FUNÈBRE

D'ANNE DE GONZAGUE DE CLÈVES,

PRINCESSE PALATINE,

Prononcée en présence de monseigneur le Duc, de madame la Duchesse, et de monseigneur le Duc de Bourbon, dans l'église des Carmélites du faubourg St.-Jacques, le 9 août 1685.

NOTICE

SUR ANNE DE GONZAGUE,

PRINCESSE PALATINE.

ANNE DE GONZAGUE étoit la deuxième des trois filles de Charles de Gonzague-Clèves, premier du nom, duc de Nevers, de Rhetel, de Mantoue et de Montferrat : elle naquit en 1616. L'aînée des filles fut reine de Pologne; ANNE DE GONZAGUE et sa plus jeune sœur, sacrifiées dès leur jeune âge à l'agrandissement de leur aînée, étoient destinées à la vie religieuse. Aussi, dès l'enfance, furent-elles mises au couvent. ANNE DE GONZAGUE fut élevée à l'abbaye de Faremonstier, diocèse de Meaux. L'empressement qu'on mit à lui faire prendre les goûts et les habitudes monastiques, fut précisément ce qui l'en détourna. Devenue libre, et maîtresse de ses droits par la mort de son père, arrivée en 1637, elle parut à la Cour de France, et épousa quelque temps après le prince Edouard, l'un des treize enfants que Frédéric V, duc de Bavière, comte Palatin du Rhin, avoit eus d'Elisabeth, fille de Jacques Ier, roi d'Angleterre. Le prince Edouard s'étoit réfugié en France pendant les malheurs de sa maison. Il étoit protestant; mais il renonça à l'hérésie pour épouser la princesse ANNE, et de ce mariage naquirent quatre enfants dont une fille, qui, en 1663, épousa Henri-Jules, duc d'Enghien, depuis prince de Condé.

Les guerres de la Fronde furent pour la Princesse Palatine une occasion de faire briller sa dextérité dans les affaires et ses talents dans l'art de concilier les esprits. C'est l'idée qu'on donne d'elle dans tous les mémoires du temps. Attachée au parti de la Reine régente, elle eut souvent à négocier les intérêts de la Cour, figura dans beaucoup d'intrigues,

et finit par essuyer une disgrâce en 1660, ayant été forcée à cette époque, par le cardinal Mazarin, de donner sa démission de la charge de surintendante de la maison de la Reine, dont le même Mazarin l'avoit fait pourvoir. Elle resta pendant trois ans éloignée de la Cour, et employa ce temps, qu'elle passa à la campagne, à acquitter toutes ses dettes avec la plus scrupuleuse fidélité.

On cite encore, comme un trait de magnanimité qui l'honore, un secours en argent qu'elle envoya à la reine de Pologne, sa sœur, lorsque celle-ci, poursuivie par les Suédois qui lui faisoient la guerre, étoit réduite aux dernières extrémités. Anne, pour rendre service à la Reine sa sœur, dont elle avoit d'ailleurs beaucoup à se plaindre, oublia dans cette occasion le mauvais état de ses propres affaires; et cette conduite généreuse lui gagna tous les cœurs.

Anne devint veuve en 1663, et il paroît qu'elle se servit de la liberté du veuvage pour se livrer avec moins de contrainte à tous les plaisirs. Elle en vint même jusqu'à perdre la foi, se sentant, lorsqu'on parloit sérieusement devant elle des mystères de la religion catholique, « la même envie de rire qu'on » sent ordinairement quand des personnes fort sim- » ples croient des choses ridicules et impossibles. » Ce sont les propres expressions de la Princesse elle-même, à qui l'abbé de Rancé, ce fameux réformateur de la Trappe, ordonna d'écrire toutes les circonstances de sa conversion miraculeuse. On en trouvera les principales dans l'Oraison funèbre suivante. Une foi vive et une pénitence austère succédèrent à tous les égarements de l'esprit et du cœur; et douze années de langueur ou de douleurs aigues rendirent cette pénitence plus entière encore et plus parfaite. Elle mourut à Paris, en 1684, âgée de soixante-huit ans.

Voyez l'*Histoire de Bossuet*, tom. III, liv. VIII, n. II.

ORAISON FUNÈBRE
D'ANNE DE GONZAGUE DE CLÈVES,
PRINCESSE PALATINE.

Apprehendi te ab extremis terræ, et à longinquis ejus vocavi te : elegi te, et non abjeci te : ne timeas, quia ego tecum sum.

Je t'ai pris par la main, pour te ramener des extrémités de la terre; je t'ai appelé des lieux les plus éloignés : je t'ai choisi, et je ne t'ai pas rejeté; ne crains point, parce que je suis avec toi (*C'est Dieu même qui parle ainsi.* Isaïe, XLI. 9, 10.).

Monseigneur,

Je voudrois que toutes les âmes éloignées de Dieu; que tous ceux qui se persuadent qu'on ne peut se vaincre soi-même, ni soutenir sa constance parmi les combats et les douleurs; tous ceux enfin qui désespèrent de leur conversion ou de leur persévérance, fussent présents à cette assemblée. Ce discours leur feroit connoître qu'une âme fidèle à la grâce, malgré les obstacles les plus invincibles, s'élève à la perfection la plus éminente. La Princesse à qui nous rendons les derniers devoirs, en récitant selon sa coutume l'office divin, lisoit les paroles d'Isaïe, que j'ai rapportées. Qu'il est beau de méditer l'Ecriture sainte, et que Dieu y sait bien parler, non-seulement à toute l'Eglise, mais encore à chaque fidèle selon ses besoins! Pendant qu'elle méditoit ces paroles, (c'est elle-même qui le raconte dans une lettre admirable) Dieu lui imprima dans le cœur que c'étoit à elle qu'il les adressoit. Elle crut entendre une voix douce et paternelle qui lui disoit : « Je t'ai ramenée des extrémités de » la terre, des lieux les plus éloignés (Is., XLI. » 9, 10.), » des voies détournées, où tu te perdois, abandonnée à ton propre sens, si loin de la céleste patrie et de la véritable voie qui est Jésus-Christ. Pendant que tu disois en ton cœur rebelle : Je ne puis me captiver; j'ai mis sur toi ma puissante main, « et j'ai dit : Tu seras ma » servante : je t'ai choisie » dès l'éternité, « et » je n'ai pas rejeté » ton âme superbe et dédaigneuse. Vous voyez par quelles paroles Dieu lui fait sentir l'état d'où il l'a tirée. Mais écoutez comme il l'encourage parmi les dures épreuves où il met sa patience : « Ne crains point » au milieu des maux dont tu te sens accablée, « parce que je suis ton Dieu » qui te fortifie; « ne » te détourne pas de la voie où je t'engage, puis- » que je suis avec toi, » jamais je ne cesserai de te secourir; « et le Juste que j'envoie au monde, » ce Sauveur miséricordieux, ce Pontife compatissant, « te tient par la main : » *Tenebit te dextera Justi mei.* Voilà, Messieurs, le passage entier du saint prophète Isaïe, dont je n'avois récité que les premières paroles. Puis-je mieux vous représenter les conseils de Dieu sur cette Princesse, que par des paroles dont il s'est servi pour lui expliquer les secrets de ces admirables conseils? Venez maintenant, pécheurs, quels que vous soyez, en quelques régions écartées que la tempête de vos passions vous ait jetés; fussiez-vous dans ces terres ténébreuses dont il est parlé dans l'Ecriture [1], et dans l'ombre de la mort; s'il vous reste quelque pitié de votre âme malheureuse, venez voir d'où la main de Dieu a retiré la Princesse Anne; venez voir où la main de Dieu l'a élevée. Quand on voit de pareils exemples dans une Princesse d'un si haut rang,

[1] Populus qui ambulabat in tenebris... Habitantibus in regione umbræ mortis. *Is.*, IX. 2.

dans une princesse qui fut nièce d'une impératrice et unie par ce lien à tant d'empereurs, sœur d'une puissante reine, épouse d'un fils de roi, mère de deux grandes princesses, dont l'une est un ornement dans l'auguste maison de France, et l'autre s'est fait admirer dans la puissante maison de Brunswick; enfin dans une Princesse dont le mérite passe la naissance, encore que sortie d'un père et de tant d'aïeux souverains, elle ait réuni en elle avec le sang de Gonzague et de Clèves, celui des Paléologues, celui de Lorraine, et celui de France par tant de côtés : quand Dieu, joint à ces avantages une égale réputation, et qu'il choisit une personne d'un si grand éclat pour être l'objet de son éternelle miséricorde, il ne se propose rien moins que d'instruire tout l'univers. Vous donc qu'il assemble en ce saint lieu; et vous principalement, pécheurs, dont il attend la conversion avec une si longue patience, n'endurcissez pas vos cœurs; ne croyez pas qu'il vous soit permis d'apporter seulement à ce discours des oreilles curieuses. Toutes les vaines excuses dont vous couvrez votre impénitence, vous vont être ôtées. Ou la Princesse Palatine portera la lumière dans vos yeux, ou elle fera tomber, comme un déluge de feu, la vengeance de Dieu sur vos têtes. Mon discours, dont vous vous croyez peut-être les juges, vous jugera au dernier jour : ce sera sur vous un nouveau fardeau, comme parloient les prophètes: *Onus verbi Domini super Israel* (Zach., xii. 1.); et si vous n'en sortez plus chrétiens, vous en sortirez plus coupables. Commençons donc avec confiance l'œuvre de Dieu; apprenons, avant toutes choses, à n'être pas éblouis du bonheur qui ne remplit pas le cœur de l'homme, ni des belles qualités qui ne le rendent pas meilleur; ni des vertus dont l'enfer est rempli, qui nourrissent le péché et l'impénitence, et qui empêchent l'horreur salutaire que l'âme pécheresse auroit d'elle-même. Entrons encore plus profondément dans les voies de la divine Providence, et ne craignons pas de faire paroître notre Princesse dans les états différents où elle a été. Que ceux-là craignent de découvrir les défauts des âmes saintes, qui ne savent pas combien est puissant le bras de Dieu, pour faire servir ces défauts non-seulement à sa gloire, mais encore à la perfection de ses élus. Pour nous, mes frères, qui savons à quoi ont servi à saint Pierre ses reniements, à saint Paul les persécutions qu'il a fait souffrir à l'Eglise, à saint Augustin ses erreurs, à tous les saints pénitents leurs péchés, ne craignons pas de mettre la Princesse Palatine dans ce rang, ni de la suivre jusque dans l'incrédulité où elle étoit enfin tombée. C'est de là que nous la verrons sortir pleine de gloire et de vertu, et nous bénirons avec elle la main qui l'a relevée : heureux si la conduite que Dieu tient sur elle nous fait craindre la justice qui nous abandonne à nous-mêmes, et désirer la miséricorde qui nous en arrache. C'est ce que demande de vous très haute et très puissante Princesse, Anne de Gonzague de Clèves, Princesse de Mantoue et de Montferrat, et Comtesse Palatine du Rhin.

Jamais plante ne fut cultivée avec plus de soin, ni ne se vit plutôt couronnée de fleurs et de fruits que la princesse Anne. Dès ses plus tendres années, elle perdit sa pieuse mère Catherine de Lorraine. Charles, duc de Nevers, et depuis duc de Mantoue, son père, lui en trouva une digne d'elle; et ce fut la vénérable mère Françoise de la Châtre, d'heureuse et sainte mémoire, abbesse de Faremonstier, que nous pouvons appeler la restauratrice de la règle de saint Benoît, et la lumière de la vie monastique. Dans la solitude de sainte Fare, autant éloignée des voies du siècle, que sa bienheureuse situation la sépare de tout commerce du monde; dans cette sainte montagne, que Dieu avoit choisie depuis mille ans, où les épouses du Jésus-Christ faisoient revivre la beauté des anciens jours; où les joies de la terre étoient inconnues; où les vestiges des hommes du monde, des curieux et des vagabonds ne paroissoient pas : sous la conduite de la sainte abbesse, qui savoit donner le lait aux enfants, aussi-bien que le pain aux forts, les commencements de la princesse Anne étoient heureux. Les mystères lui furent révélés; l'Ecriture lui devint familière; on lui avoit appris la langue latine, parce que c'étoit celle de l'Eglise; et l'office divin faisoit ses délices. Elle aimoit tout dans la vie religieuse, jusqu'à ses austérités et à ses humiliations; et durant douze ans qu'elle fut dans ce monastère, on lui voyoit tant de modestie et tant de sagesse, qu'on ne savoit à quoi elle étoit le plus propre, ou à commander ou à obéir. Mais la sage abbesse, qui la crut capable de soutenir sa réforme, la destinoit au gouvernement; et déjà on la comptoit parmi les princesses qui avoient conduit cette célèbre abbaye, quand sa famille, trop empressée à exécuter ce pieux projet, le rompit. Nous sera-t-il permis de le dire? La princesse Marie, pleine alors de l'esprit du monde, croyoit, selon la coutume des grandes maisons, que ses jeunes sœurs devoient être sacrifiées à ses grands des-

seins. Qui ne sait où son rare mérite et son éclatante beauté, avantage toujours trompeur, lui firent porter ses espérances? Et d'ailleurs dans les plus puissantes maisons, les partages ne sont-ils pas regardés comme une espèce de dissipation, par où elles se détruisent d'elles-mêmes : tant le néant y est attaché! La princesse Bénédicte, la plus jeune des trois sœurs, fut la première immolée à ces intérêts de famille. On la fit abbesse, sans que, dans un âge si tendre, elle sût ce qu'elle faisoit; et la marque d'une si grave dignité fut comme un jouet entre ses mains. Un sort semblable étoit destiné à la princesse Anne. Elle eût pu renoncer à sa liberté, si on lui eût permis de la sentir; et il eût fallu la conduire, et non pas la précipiter dans le bien. C'est ce qui renversa tout-à-coup les desseins de Faremonstier. Avenai parut avoir un air plus libre, et la princesse Bénédicte y présentoit à sa sœur une retraite agréable. Quelle merveille de la grâce! Malgré une vocation si peu régulière, la jeune abbesse devint un modèle de vertu. Ses douces conversations rétablirent, dans le cœur de la princesse Anne, ce que d'importuns empressements en avoient banni. Elle prêtoit de nouveau l'oreille à Dieu qui l'appeloit avec tant d'attraits à la vie religieuse; et l'asile qu'elle avoit choisi, pour défendre sa liberté, devint un piége innocent pour la captiver. On remarquoit dans les deux Princesses la même noblesse dans les sentiments, le même agrément, et si vous me permettez de parler ainsi, les mêmes insinuations dans les entretiens : au dedans les mêmes désirs, au dehors les mêmes grâces; et jamais sœurs ne furent unies par des liens ni si doux ni si puissants. Leur vie eût été heureuse dans leur éternelle union, et la princesse Anne n'aspiroit plus qu'au bonheur d'être une humble religieuse d'une sœur dont elle admiroit la vertu. En ce temps le duc de Mantoue leur père mourut : les affaires les appelèrent à la Cour : la princesse Bénédicte, qui avoit son partage dans le ciel, fut jugée propre à concilier les intérêts différents dans la famille. Mais, ô coup funeste pour la princesse Anne! la pieuse abbesse mourut dans ce beau travail et dans la fleur de son âge. Je n'ai pas besoin de vous dire combien le cœur tendre de la princesse Anne fut profondément blessé par cette mort. Mais ce ne fut pas là sa plus grande plaie. Maîtresse de ses désirs, elle vit le monde; elle en fut vue : bientôt elle sentit qu'elle plaisoit, et vous savez le poison subtil qui entre dans un jeune cœur avec ces pensées. Ces beaux desseins furent oubliés. Pendant que tant de naissance, tant de biens, tant de grâces qui l'accompagnoient, lui attiroient les regards de toute l'Europe, le prince Edouard de Bavière, fils de l'électeur Frédéric V, comte Palatin du Rhin, et roi de Bohême, jeune prince qui s'étoit réfugié en France durant les malheurs de sa maison, la mérita. Elle préféra aux richesses les vertus de ce Prince, et cette noble alliance où de tous côtés on ne trouvoit que des rois. La princesse Anne l'invite à se faire instruire : il connut bientôt les erreurs où les derniers de ses pères, déserteurs de l'ancienne foi, l'avoient engagé. Heureux présages pour la maison Palatine! Sa conversion fut suivie de celle de la princesse Louise sa sœur, dont les vertus font éclater par toute l'Eglise la gloire du saint monastère de Maubuisson; et ces bienheureuses prémices ont attiré une telle bénédiction sur la maison Palatine, que nous la voyons enfin catholique dans son chef. Le mariage de la princesse Anne fut un heureux commencement d'un si grand ouvrage. Mais hélas! tout ce qu'elle aimoit devoit être de peu de durée. Le prince son époux lui fut ravi, et lui laissa trois princesses, dont les deux qui restent pleurent encore la meilleure mère qui fût jamais, et ne trouvent de consolation que dans le souvenir de ses vertus. Ce n'est pas encore le temps de vous en parler. La Princesse Palatine est dans l'état le plus dangereux de sa vie. Que le monde voit peu de ces veuves dont parle saint Paul[1], « qui, vraiment veuves » et désolées, » s'ensevelissent, pour ainsi dire, elles-mêmes dans le tombeau de leur époux; y enterrent tout amour humain avec ces cendres chéries; et délaissées sur la terre, « mettent leur » espérance en Dieu, et passent les nuits et les » jours dans la prière! » Voilà l'état d'une veuve chrétienne, selon les préceptes de saint Paul : état oublié parmi nous, où la viduité est regardée, non plus comme un état de désolation, car ces mots ne sont plus connus, mais comme un état désirable, où, affranchi de tout joug, on n'a plus à contenter que soi-même, sans songer à cette terrible sentence de saint Paul[2] : « La » veuve qui passe sa vie dans les plaisirs; » remarquez qu'il ne dit pas, La veuve qui passe sa vie dans les crimes; il dit : « La veuve qui la » passe dans les plaisirs, elle est morte toute » vive; » parce qu'oubliant le deuil éternel et le caractère de désolation, qui fait le soutien comme

[1] Viduas honora, quæ verè viduæ sunt... Quæ autem verè vidua est, et desolata, speret in Deum, et instet obsecrationibus et orationibus nocte ac die. 1. *Tim.*, v. 3, 5.

[2] Nam quæ in deliciis est, vivens mortua est. *Ibid.*, 6.

la gloire de son état, elle s'abandonne aux joies du monde. Combien donc en devroit-on pleurer comme mortes, de ces veuves jeunes et riantes, que le monde trouve si heureuses! Mais surtout, quand on a connu Jésus-Christ, et qu'on a eu part à ses grâces; quand la lumière divine s'est découverte, et qu'avec des yeux illuminés on se jette dans les voies du siècle : qu'arrive-t-il à une âme qui tombe d'un si haut état, qui renouvelle contre Jésus-Christ, et encore contre Jésus-Christ connu et goûté, tous les outrages des Juifs, et le crucifie encore une fois? Vous reconnoissez le langage de saint Paul[1]. Achevez donc, grand Apôtre, et dites-nous ce qu'il faut attendre d'une chute si déplorable. « Il est im» possible, dit-il, qu'une telle âme soit renouve» lée par la pénitence. » Impossible : quelle parole! Soit, Messieurs, qu'elle signifie que la conversion de ces âmes, autrefois si favorisées, surpasse toute la mesure des dons ordinaires, et demande, pour ainsi parler, le dernier effort de la puissance divine; soit que l'impossibilité dont parle saint Paul, veuille dire qu'en effet il n'y a plus de retour à ces premières douceurs qu'a goutées une âme innocente, quand elle y a renoncé avec connoissance; de sorte qu'elle ne peut rentrer dans la grâce que par des chemins difficiles et avec des peines extrêmes. Quoi qu'il en soit, chrétiens, l'un et l'autre s'est vérifié dans la Princesse Palatine. Pour la plonger entièrement dans l'amour du monde, il falloit ce dernier malheur : quoi? la faveur de la Cour. La Cour veut toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus sérieux, ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez : vous trouvez partout des intérêts cachés, des jalousies délicates qui causent une extrême sensibilité, et dans une ardente ambition, des soins et un sérieux aussi triste qu'il est vain. Tout est couvert d'un air gai, et vous diriez qu'on ne songe qu'à s'y divertir. Le génie de la Princesse Palatine se trouva également propre aux divertissements et aux affaires. La Cour ne vit jamais rien de plus engageant; et sans parler de sa pénétration, ni de la fertilité infinie de ses expédients, tout cédoit au charme secret de ses entretiens. Que vois-je durant ce temps? Quel trouble! quel affreux spectacle se présente ici à mes yeux! La monarchie ébranlée jusqu'aux fondements, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au dedans et au dehors; les remèdes de tous côtés plus dangereux que les maux; les Princes arrêtés avec grand péril, et délivrés avec un péril encore plus grand; ce Prince, que l'on regardoit comme le héros de son siècle, rendu inutile à sa patrie dont il avoit été le soutien, et ensuite, je ne sais comment, contre sa propre inclination, armé contre elle; un ministre persécuté, et devenu nécessaire, non-seulement par l'importance de ses services, mais encore par ses malheurs, où l'autorité souveraine étoit engagée. Que dirai-je? Etoit-ce là de ces tempêtes, par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois? et le calme profond de nos jours devoit-il être précédé par de tels orages? Ou bien étoit-ce les derniers efforts d'une liberté remuante, qui alloit céder la place à l'autorité légitime? Ou bien étoit-ce comme un travail de la France prête à enfanter le règne miraculeux de Louis? Non, non : c'est Dieu, qui vouloit montrer qu'il donne la mort, et qu'il ressuscite; qu'il plonge jusqu'aux enfers, et qu'il en retire[1]; qu'il secoue la terre, et la brise, et qu'il guérit en un moment toutes ses brisures[2]. Ce fut là que la Princesse Palatine signala sa fidélité, et fit paroître toutes les richesses de son esprit. Je ne dis rien qui ne soit connu. Toujours fidèle à l'état et à la grande reine Anne d'Autriche, on sait qu'avec le secret de cette Princesse, elle eut encore celui de tous les partis : tant elle étoit pénétrante, tant elle s'attiroit de confiance, tant il lui étoit naturel de gagner les cœurs! elle déclaroit aux chefs des partis jusqu'où elle pouvoit s'engager; et on la croyoit incapable ni de tromper ni d'être trompée. Mais son caractère particulier étoit de concilier les intérêts opposés, et en s'élevant au-dessus, de trouver le secret endroit, et comme le nœud par où on les peut réunir. Que lui servirent ses rares talents? que lui servit d'avoir mérité la confiance intime de la Cour? d'en soutenir le ministre deux fois éloigné, contre sa mauvaise fortune, contre ses propres frayeurs, contre la malignité de ses ennemis, et enfin contre ses amis, ou partagés, ou irrésolus, ou infidèles? Que ne lui promit-on pas dans ces besoins! Mais quel fruit lui en revint-il? sinon de connoître par expérience le foible des grands politiques; leurs volontés changeantes, ou leurs paroles trompeuses; la diverse face des temps; les amusements des promesses;

[1] Impossibile est enim eos qui semel sunt illuminati, gustaverunt etiam donum cœleste, et participes facti sunt Spiritûs sancti; gustaverunt nihilominus bonum Dei verbum, virtutesque sæculi venturi, et prolapsi sunt; rursus renovari ad pœnitentiam, rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei, et ostentui habentes. *Heb.*, VI. 4 *et seq.*

[1] Dominus mortificat, et vivificat; deducit ad inferos, et reducit. I. *Reg.*, II. 6.

[2] Commovisti terram, et conturbasti eam : sana contritiones ejus, quia commota est. *Psal.* LIX. 4.

l'illusion des amitiés de la terre, qui s'en vont avec les années et les intérêts; et la profonde obscurité du cœur de l'homme, qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres. O éternel Roi des siècles, qui possédez seul l'immortalité, voilà ce qu'on vous préfère; voilà ce qui éblouit les âmes qu'on appelle grandes! Dans ces déplorables erreurs, la Princesse Palatine avoit les vertus que le monde admire, et qui font qu'une âme séduite s'admire elle-même : inébranlable dans ses amitiés, et incapable de manquer aux devoirs humains. La reine sa sœur en fit l'épreuve dans un temps où leurs cœurs étoient désunis. Un nouveau conquérant s'élève en Suède. On y voit un autre Gustave non moins fier, ni moins hardi, ou moins belliqueux que celui dont le nom fait encore trembler l'Allemagne. Charles Gustave parut à la Pologne surprise et trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle? Où sont ces âmes guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain? Ni les chevaux ne sont vites, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur. En même temps la Pologne se voit ravagée par le rebelle Cosaque, par le Moscovite infidèle, et plus encore par le Tartare, qu'elle appelle à son secours dans son désespoir. Tout nage dans le sang, et on ne tombe que sur des corps morts. La reine n'a plus de retraite; elle a quitté le royaume : après de courageux, mais de vains efforts, le roi est contraint de la suivre : réfugiés dans la Silésie, où ils manquent des choses les plus nécessaires, il ne leur reste qu'à considérer de quel côté alloit tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains, et frappé de tant de coups à sa racine; ou qui en enlèveroit les rameaux épars[1]. Dieu en avoit disposé autrement. La Pologne étoit nécessaire à son Eglise, et lui devoit un vengeur. Il la regarde en pitié. Sa main puissante ramène en arrière le Suédois indompté[2], tout frémissant qu'il étoit. Il se venge sur le Danois, dont la soudaine invasion l'avoit rappelé, et déjà il l'a réduit à l'extrémité. Mais l'Empire et la Hollande se remuent contre un conquérant qui menaçoit tout le Nord de la servitude. Pendant qu'il rassemble de nouvelles forces, et médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des cieux : le redouté capitaine tombe au plus beau temps de sa vie; et la Pologne est délivrée. Mais le premier rayon d'espérance vint de la Princesse Palatine : honteuse de n'envoyer que cent mille livres au roi et à la reine de Pologne, elle les envoie du moins avec une incroyable promptitude. Qu'admira-t-on davantage, ou de ce que ce secours vint si à propos, ou de ce qu'il vint d'une main dont on ne l'attendoit pas, ou de ce que, sans chercher d'excuse dans le mauvais état où se trouvoient ses affaires, la Princesse Palatine s'ôta tout pour soulager une sœur qui ne l'aimoit pas? Les deux Princesses ne furent plus qu'un même cœur : la Reine parut vraiment reine par une bonté et par une magnificence dont le bruit a retenti par toute la terre; et la Princesse Palatine joignit au respect qu'elle avoit pour une aînée de ce rang et de ce mérite, une éternelle reconnoissance.

Quel est, Messieurs, cet aveuglement dans une âme chrétienne, et qui le pourroit comprendre, d'être incapable de manquer aux hommes, et de ne craindre pas de manquer à Dieu? comme si le culte de Dieu ne tenoit aucun rang parmi les devoirs! Contez-nous donc maintenant, vous qui les savez, toutes les grandes qualités de la Princesse Palatine; faites-nous voir, si vous le pouvez, toutes les grâces de cette douce éloquence qui s'insinuoit dans les cœurs par des tours si nouveaux et si naturels; dites qu'elle étoit généreuse, libérale, reconnoissante, fidèle dans ses promesses, juste : vous ne faites que raconter ce qui l'attachoit à elle-même. Je ne vois dans tout ce récit que le prodigue de l'Evangile (Luc., xv. 12, 13.), qui veut avoir son partage, qui veut jouir de soi-même et des biens que son père lui a donnés; qui s'en va le plus loin qu'il peut de la maison paternelle, « dans un pays écarté, » où il dissipe tant de rares trésors, et en un mot où il donne au monde tout ce que Dieu vouloit avoir. Pendant qu'elle contentoit le monde, et se contentoit elle-même, la Princesse Palatine n'étoit pas heureuse; et le vide des choses humaines se faisoit sentir à son cœur. Elle n'étoit heureuse, ni pour avoir avec l'estime du monde, qu'elle avoit tant désirée, celle du Roi même; ni pour avoir l'amitié et la confiance de Philippe, et des deux princesses qui ont fait successivement avec

[1] Clamavit fortiter, et sic ait : Succidite arborem, et præcidite ramos ejus; excutite folia ejus, et dispergite fructus ejus. *Dan.*, iv. 11, 20. Succident eum alieni, et crudelissimi nationum, et projicient eum super montes; et in cunctis convallibus corruent rami ejus, et confringentur arbusta ejus in universis rupibus terræ. *Ezech.*, xxxi. 12.

[2] Reducam te in viam, per quam venisti. 4. *Reg.*, xix. 28.

lui la seconde lumière de la Cour : de PHILIPPE, dis-je, ce grand prince, que ni sa naissance, ni sa valeur, ni la victoire elle-même, quoiqu'elle se donne à lui avec tous ses avantages, ne peuvent enfler ; et de ces deux grandes princesses, dont on ne peut nommer l'une sans douleur, ni connoître l'autre sans l'admirer. Mais peut-être que le solide établissement de la famille de notre Princesse achevera son bonheur. Non, elle n'étoit heureuse, ni pour avoir placé auprès d'elle la princesse Anne, sa chère fille et les délices de son cœur, ni pour l'avoir placée dans une maison où tout est grand. Que sert de s'expliquer davantage? On dit tout, quand on prononce seulement le nom de Louis de Bourbon, prince de Condé, et de Henri-Jules de Bourbon, duc d'Enghien. Avec un peu plus de vie, elle auroit vu les grands dons, et le premier des mortels, touché de ce que le monde admire le plus après lui, se plaire à le reconnoître par de dignes distinctions. C'est ce qu'elle devoit attendre du mariage de la princesse Anne. Celui de la princesse Bénédicte ne fut guère moins heureux, puisqu'elle épousa Jean Fridéric, duc de Brunswick et d'Hanovre, souverain puissant, qui avoit joint le savoir avec la valeur, la religion catholique avec les vertus de sa maison, et pour comble de joie à notre Princesse, le service de l'Empire avec les intérêts de la France. Tout étoit grand dans sa famille ; et la princesse Marie sa fille n'auroit eu à désirer sur la terre qu'une vie plus longue. Que s'il falloit avec tant d'éclat, la tranquillité et la douceur, elle trouvoit dans un prince, aussi grand d'ailleurs que celui qui honore cette audience, avec les grandes qualités, celles qui pouvoient contenter sa délicatesse ; et dans la Duchesse sa chère fille, un naturel tel qu'il le falloit à un cœur comme le sien, un esprit qui se fait sentir sans vouloir briller, une vertu qui devoit bientôt forcer l'estime du monde, et, comme une vive lumière, percer tout à coup, avec un grand éclat, un beau, mais sombre nuage. Cette alliance fortunée lui donnoit une perpétuelle et étroite liaison avec le prince, qui de tout temps avoit le plus ravi son estime ; prince qu'on admire autant dans la paix que dans la guerre, en qui l'univers attentif ne voit plus rien à désirer, et s'étonne de trouver enfin toutes les vertus en un seul homme. Que falloit-il davantage, et que manquoit-il au bonheur de notre Princesse! Dieu, qu'elle avoit connu ; et tout avec lui. Une fois elle lui avoit rendu son cœur. Les douceurs célestes, qu'elle avoit goûtées sous les ailes de sainte Fare, étoient revenues dans son esprit. Retirée à la campagne, séquestrée du monde, elle s'occupa trois ans entiers à régler sa conscience et ses affaires. Un million, qu'elle retira du duché de Rethelois, servit à multiplier ses bonnes œuvres ; et la première fut d'acquitter ce qu'elle devoit, avec une scrupuleuse régularité, sans se permettre ces compositions si adroitement colorées, qui souvent ne sont qu'une injustice couverte d'un nom spécieux. Est-ce donc ici cet heureux retour que je vous promets depuis si long-temps ? Non, Messieurs ; vous ne verrez encore à cette fois qu'un plus déplorable éloignement. Ni les conseils de la Providence, ni l'état de la Princesse ne permettoient qu'elle partageât tant soit peu son cœur: une âme comme la sienne ne souffre point de tels partages ; et il falloit ou tout-à-fait rompre, ou se rengager tout-à-fait avec le monde. Les affaires l'y rappelèrent : sa piété s'y dissipa encore une fois : elle éprouva que Jésus-Christ n'a pas dit en vain : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus* (LUC., XI. 26.) : « L'état de » l'homme qui retombe, devient pire que le » premier. » Tremblez, âmes réconciliées, qui renoncez si souvent à la grâce de la pénitence ; tremblez, puisque chaque chute creuse sous vos pas de nouveaux abîmes ; tremblez enfin au terrible exemple de la Princesse Palatine. A ce coup le Saint-Esprit irrité se retire : les ténèbres s'épaississent ; la foi s'éteint. Un saint abbé [1], dont la doctrine et la vie sont un ornement de notre siècle, ravi d'une conversion aussi admirable et aussi parfaite que celle de notre Princesse, lui ordonna de l'écrire pour l'édification de l'Eglise. Elle commence ce récit en confessant son erreur. Vous, Seigneur, dont la bonté infinie n'a rien donné aux hommes de plus efficace pour effacer leurs péchés, que la grâce de les reconnoître, recevez l'humble confession de votre servante ; et en mémoire d'un tel sacrifice, s'il lui reste quelque chose à expier après une si longue pénitence, faites-lui sentir aujourd'hui vos miséricordes. Elle confesse donc, chrétiens, qu'elle avoit tellement perdu les lumières de la foi, que lorsqu'on parloit sérieusement des mystères de la religion, elle avoit peine à retenir ce ris dédaigneux qu'excitent les personnes simples, lorsqu'on leur voit croire des choses impossibles : « et, poursuit-elle, c'eût été pour moi le plus » grand de tous les miracles, que de me faire » croire fermement le christianisme. » Que n'eût-elle pas donné pour obtenir ce miracle? Mais l'heure marquée par la divine Providence n'étoit

[1] M. de Rancé, abbé de la Trappe.

pas encore venue. C'étoit le temps où elle devoit être livrée à elle-même, pour mieux sentir dans la suite la merveilleuse victoire de la grâce. Ainsi elle gémissoit dans son incrédulité, qu'elle n'avoit pas la force de vaincre. Peu s'en faut qu'elle ne s'emporte jusqu'à la dérision, qui est le dernier excès et comme le triomphe de l'orgueil; et qu'elle ne se trouve parmi « ces mo- » queurs dont le jugement est si proche, » selon la parole du Sage (*Prov.*, XIX. 29.) : *Parata sunt derisoribus judicia.*

Déplorable aveuglement! Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui, détaché de toute autre cause, et ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, et porte par toute la terre avec l'impression de sa main le caractère de son autorité : c'est Jésus-Christ et son Eglise. Il a mis dans cette Eglise une autorité, seule capable d'abaisser l'orgueil, et de relever la simplicité; et qui, également propre aux savants et aux ignorants, imprime aux uns et aux autres un même respect. C'est contre cette autorité que les libertins se révoltent avec un air de mépris. Mais qu'ont-ils vu ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres? Quelle ignorance est la leur! et qu'il seroit aisé de les confondre, si, foibles et présomptueux, ils ne craignoient d'être instruits! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés à cause qu'ils y succombent, et que les autres, qui les ont vues, les ont méprisées? Ils n'ont rien vu; ils n'entendent rien; ils n'ont pas même de quoi établir le néant, auquel ils espèrent après cette vie; et ce misérable partage ne leur est pas assuré. Ils ne savent s'ils trouveront un Dieu propice, ou un Dieu contraire. S'ils le font égal au vice et à la vertu : quelle idole! Que s'il ne dédaigne pas de juger ce qu'il a créé, et encore ce qu'il a créé capable d'un bon ét d'un mauvais choix : qui leur dira, ou ce qui lui plaît, ou ce qui l'offense, ou ce qui l'apaise? Par où ont-ils deviné que tout ce qu'on pense de ce premier Etre soit indifférent; et que toutes les religions, qu'on voit sur la terre, lui soient également bonnes? Parce qu'il y en a de fausses, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable; ou qu'on ne puisse plus connoître l'ami sincère, parce qu'on est environné de trompeurs? Est-ce peut-être que tous ceux qui errent sont de bonne foi? L'homme ne peut-il pas, selon sa coutume, s'en imposer à lui-même? Mais quel supplice ne méritent pas les obstacles qu'il aura mis par ses préventions à des lumières plus pures? Où a-t-on pris que la peine et la récompense ne soient que pour les jugements humains; et qu'il n'y ait pas en Dieu une justice, dont celle qui reluit en nous ne soit qu'une étincelle? Que s'il est une telle justice, souveraine, et par conséquent inévitable; divine, et par conséquent infinie; qui nous dira qu'elle n'agisse jamais selon sa nature, et qu'une justice infinie ne s'exerce pas à la fin par un supplice infini et éternel? Où en sont donc les impies, et quelle assurance ont-ils contre la vengeance éternelle dont on les menace? Au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils enfin se plonger dans l'abîme de l'athéisme, et mettront-ils leur repos dans une fureur, qui ne trouve presque point de place dans les esprits? Qui leur résoudra ces doutes, puisqu'ils veulent les appeler de ce nom? Leur raison, qu'ils prennent pour guide, ne présente à leur esprit que des conjectures et des embarras. Les absurdités où ils tombent, en niant la religion, deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne; et pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs Qu'est-ce donc après tout, Messieurs, qu'est ce que leur malheureuse incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, et en un mot un orgueil qui ne peut souffrir son remède, c'est à-dire, qui ne peut souffrir une autorité légitime? Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens. L'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse. Comme l'autre, elle se fait des plaisirs cachés, et s'irrite par la défense. Ce superbe croit s'élever au-dessus de tous et au-dessus de lui-même, quand il s'élève, ce lui semble, au-dessus de la religion, qu'il a si longtemps révérée; il se met au rang des gens désabusés : il insulte en son cœur aux foibles esprits, qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes; et devenu le seul objet de ses complaisances, il se fait lui-même son Dieu.

C'est dans cet abîme profond que la Princesse Palatine alloit se perdre. Il est vrai qu'elle désiroit avec ardeur de connoître la vérité. Mais où est la vérité sans la foi, qui lui paroissoit impossible, à moins que Dieu l'établît en elle par un miracle? Que lui servoit d'avoir conservé la connoissance de la Divinité? Les esprits même les plus déréglés n'en rejettent pas l'idée, pour n'avoir point à se reprocher un aveuglement trop visible. Un Dieu qu'on fait à sa mode, aussi patient, aussi insensible que nos passions le demandent, n'incommode pas. La liberté qu'on se donne de penser tout ce qu'on veut, fait qu'on croit respirer un air nouveau. On s'imagine jouir

de soi-même et de ses désirs; et dans le droit qu'on pense acquérir de ne se rien refuser, on croit tenir tous les biens, et on les goûte par avance.

En cet état, chrétiens, où la foi même est perdue, c'est-à-dire, où le fondement est renversé; que restoit-il à notre Princesse? que restoit-il à une âme, qui par un juste jugement de Dieu étoit déchue de toutes les grâces, et ne tenoit à Jésus-Christ par aucun lien? qu'y restoit-il, chrétiens, si ce n'est ce que dit saint Augustin? Il restoit la souveraine misère et la souveraine miséricorde : *Restabat magna miseria et magna misericordia* (*in Psal.* L, *n.* 8, *tom.* IV, *col.* 466.). Il restoit ce secret regard d'une Providence miséricordieuse, qui la vouloit rappeler des extrémités de la terre; et voici quelle fut la première touche. Prêtez l'oreille, Messieurs; elle a quelque chose de miraculeux. Ce fut un songe admirable; de ceux que Dieu même fait venir du ciel par le ministère des anges; dont les images sont si nettes et si démêlées; où l'on voit je ne sais quoi de céleste. Elle crut, c'est elle-même qui le raconte au saint abbé : écoutez, et prenez garde surtout de n'écouter pas avec mépris l'ordre des avertissements divins, et la conduite de la grâce. Elle crut, dis-je, « que marchant seule dans une forêt, » elle y avoit rencontré un aveugle dans une » petite loge. Elle s'approche pour lui demander » s'il étoit aveugle de naissance, ou s'il l'étoit » devenu par quelque accident. Il répondit qu'il » étoit aveugle-né. Vous ne savez donc pas, re- » prit-elle, ce que c'est que la lumière, qui est » si belle et si agréable, et le soleil qui a tant » d'éclat et de beauté. Je n'ai, dit-il, jamais » joui de ce bel objet, et je ne m'en puis former » aucune idée. Je ne laisse pas de croire, con- » tinua-t-il, qu'il est d'une beauté ravissante. » L'aveugle parut alors changer de voix et de » visage, et prenant un ton d'autorité : Mon » exemple, dit-il, vous doit apprendre qu'il y a » des choses très excellentes et très admirables » qui échappent à notre vue, et qui n'en sont ni » moins vraies ni moins désirables, quoiqu'on ne » les puisse comprendre ni imaginer. » C'est en effet qu'il manque un sens aux incrédules, comme à l'aveugle; et ce sens, c'est Dieu qui le donne, selon ce que dit saint Jean (1. JOAN., V. 20.) : « Il nous a donné un sens pour connoître le vrai » Dieu, et pour être en son vrai Fils : » *Dedit nobis sensum, ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero Filio ejus.* Notre Princesse le comprit. En même temps, au milieu d'un songe si mystérieux, « elle fit l'application de la belle » comparaison de l'aveugle, aux vérités de la » religion et de l'autre vie : » ce sont ses mots que je vous rapporte. Dieu, qui n'a besoin ni de temps ni d'un long circuit de raisonnement pour se faire entendre, tout-à-coup lui ouvrit les yeux. Alors, par une soudaine illumination, « elle se sentit si éclairée, » c'est elle-même qui continue à vous parler; « et tellement transportée » de la joie d'avoir trouvé ce qu'elle cherchoit » depuis si long-temps, qu'elle ne put s'em- » pêcher d'embrasser l'aveugle, dont le discours » lui découvroit une plus belle lumière que celle » dont il étoit privé. Et, dit-elle, il se répandit » dans mon cœur une joie si douce et une foi si » sensible, qu'il n'y a point de paroles capables » de l'exprimer. » Vous attendez, chrétiens, quel sera le réveil d'un sommeil si doux et si merveilleux. Ecoutez, et reconnoissez que ce songe est vraiment divin. « Elle s'éveilla là- » dessus, dit-elle, et se trouva dans le même » état où elle s'étoit vue dans cet admirable » songe, c'est-à-dire, tellement changée qu'elle » avoit peine à le croire. » Le miracle qu'elle attendoit est arrivé : elle croit, elle qui jugeoit la foi impossible; Dieu la change par une lumière soudaine, et par un songe qui tient de l'extase. Tout suit en elle de la même force. « Je me » levai, poursuit-elle, avec précipitation : mes » actions étoient mêlées d'une joie et d'une ac- » tivité extraordinaire. » Vous le voyez : cette nouvelle vivacité, qui animoit ses actions, se ressent encore dans ses paroles. « Tout ce que je » lisois sur la religion, me touchoit jusqu'à ré- » pandre des larmes. Je me trouvois à la messe » dans un état bien différent de celui où j'avois » accoutumé d'être. » Car c'étoit de tous les mystères celui qui lui paroissoit le plus incroyable. « Mais alors, dit-elle, il me sembloit sentir la » présence réelle de Notre-Seigneur, à peu près » comme l'on sent les choses visibles, et dont » l'on ne peut douter. » Ainsi elle passa tout à coup d'une profonde obscurité à une lumière manifeste. Les nuages de son esprit sont dissipés : miracle aussi étonnant que celui où Jésus-Christ fit tomber en un instant des yeux de Saul converti cette espèce d'écaille dont ils étoient couverts (*Act.*, IX. 18.). Qui donc ne s'écrieroit à un si soudain changement? « Le doigt de Dieu » est ici [1]? » La suite ne permet pas d'en douter, et l'opération de la grâce se reconnoît dans ses fruits. Depuis ce bienheureux moment, la foi de notre Princesse fut inébranlable; et même cette

[1] Digitus Dei est hic. *Exod.*, VIII. 19.

joie sensible qu'elle avoit à croire, lui fut continuée quelque temps. Mais au milieu de ces célestes douceurs, la justice divine eut son tour. L'humble Princesse ne crut pas qu'il lui fût permis d'approcher d'abord des saints sacrements. Trois mois entiers furent employés à repasser avec larmes ses ans écoulés parmi tant d'illusions, et à préparer sa confession. Dans l'approche du jour désiré où elle espéroit de la faire, elle tomba dans une syncope qui ne lui laissa ni couleur, ni pouls, ni respiration. Revenue d'une si longue et si étrange défaillance, elle se vit replongée dans un plus grand mal; et après les affres de la mort, elle ressentit toutes les horreurs de l'enfer. Digne effet des sacrements de l'Eglise, qui, donnés ou différés, font sentir à l'âme la miséricorde de Dieu, ou tout le poids de ses vengeances. Son confesseur qu'elle appelle la trouve sans force, incapable d'application, et prononçant à peine quelques mots entrecoupés : il fut contraint de remettre la confession au lendemain. Mais il faut qu'elle vous raconte elle-même quelle nuit elle passa dans cette attente. Qui sait si la Providence n'aura pas amené ici quelque âme égarée, qui doive être touchée de ce récit? « Il est, dit-elle, impossible de s'imaginer les étranges peines de mon esprit sans les » avoir éprouvées. J'appréhendois à chaque moment le retour de ma syncope, c'est-à-dire, » ma mort et ma damnation. J'avouois bien que » je n'étois pas digne d'une miséricorde que j'avois si long-temps négligée; et je disois à Dieu » dans mon cœur, que je n'avois aucun droit » de me plaindre de sa justice; mais qu'enfin, » chose insupportable! je ne le verrois jamais; » que je serois éternellement avec ses ennemis, » éternellement sans l'aimer, éternellement haïe » de lui. Je sentois tendrement ce déplaisir, et » je le sentois même, comme je crois, ce sont » ses propres paroles, entièrement détaché des » autres peines de l'enfer. » Le voilà, mes chères Sœurs, vous le connoissez, le voilà ce pur amour, que Dieu lui-même répand dans les cœurs avec toutes ses délicatesses et dans toute sa vérité. La voilà cette crainte qui change les cœurs : non point la crainte de l'esclave, qui craint l'arrivée d'un maître fâcheux; mais la crainte d'une chaste épouse, qui craint de perdre ce qu'elle aime. Ces sentiments tendres, mêlés de larmes et de frayeur, aigrissoient son mal jusqu'à la dernière extrémité. Nul n'en pénétroit la cause, et on attribuoit ces agitations à la fièvre dont elle étoit tourmentée. Dans cet état pitoyable, pendant qu'elle se regardoit comme une personne réprouvée, et presque sans espérance de salut, Dieu, qui fait entendre ses vérités en telle manière et sous telles figures qu'il lui plaît, continua de l'instruire, comme il a fait Joseph et Salomon; et durant l'assoupissement que l'accablement lui causa, il lui mit dans l'esprit cette parabole si semblable à celle de l'Evangile. Elle voit paroître ce que Jésus-Christ n'a pas dédaigné de nous donner comme l'image de sa tendresse (MATTH., XXIII. 37.); une poule devenue mère, empressée autour des petits qu'elle conduisoit. Un d'eux s'étant écarté, notre malade le voit englouti par un chien avide. Elle accourt, elle lui arrache cet innocent animal. En même temps on lui crie d'un autre côté qu'il le falloit rendre au ravisseur, dont on éteindroit l'ardeur en lui enlevant sa proie. « Non, dit-elle, » je ne le rendrai jamais. » En ce moment elle s'éveilla; et l'application de la figure, qui lui avoit été montrée, se fit en un instant dans son esprit, comme si on lui eût dit : « Si vous, qui » êtes mauvaise (*Ibid.*, VII. 11.), ne pouvez vous » résoudre à rendre ce petit animal que vous » avez sauvé, pourquoi croyez-vous que Dieu » infiniment bon vous redonnera au démon, » après vous avoir tirée de sa puissance? Espérez, et prenez courage. » A ces mots elle demeura dans un calme et dans une joie qu'elle ne pouvoit exprimer, « comme si un ange lui » eût appris, ce sont encore ses paroles, que » Dieu ne l'abandonneroit pas. » Ainsi tomba tout-à-coup la fureur des vents et des flots à la voix de Jésus-Christ qui les menaçoit (MARC., IV. 39; LUC. VIII. 24.); et il ne fit pas un moindre miracle dans l'âme de notre sainte pénitente, lorsque, parmi les frayeurs d'une conscience alarmée, et « les douleurs de l'enfer [1], » il lui fit sentir tout-à-coup par une vive confiance, avec la rémission de ses péchés, cette « paix qui » surpasse toute intelligence [2]. » Alors une joie céleste saisit tout ses sens, « et les os humiliés » tressaillirent [3]. » Souvenez-vous, ô sacré pontife, quand vous tiendrez en vos mains la sainte victime qui ôte les péchés du monde, souvenez-vous de ce miracle de sa grâce. Et vous, saints prêtres, venez; et vous, saintes filles, et vous, chrétiens; venez aussi, ô pécheurs : tous ensemble, commençons d'une même voix le cantique de la délivrance, et ne cessons de répéter

[1] Dolores inferni circumdederunt me. *Psal.* XVII. 6.

[2] Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum. *Philip.*, IV. 7.

[3] Auditui meo dabis gaudium et lætitiam; et exultabunt ossa humiliata. *Psal.* L. 10.

avec David : « Que Dieu est bon, que sa mi-
» ricorde est éternelle[1] ! »

Il ne faut point manquer à de telles grâces, ni les recevoir avec mollesse. La Princesse Palatine change en un moment toute entière : nulle parure que la simplicité, nul ornement que la modestie. Elle se montre au monde à cette fois ; mais ce fut pour lui déclarer qu'elle avoit renoncé à ses vanités. Car aussi quelle erreur à une chrétienne, et encore à une chrétienne pénitente, d'orner ce qui n'est digne que de son mépris ? de peindre et de parer l'idole du monde ? de retenir comme par force, et avec mille artifices autant indignes qu'inutiles, ces grâces qui s'envolent avec le temps ? Sans s'effrayer de ce qu'on diroit, sans craindre comme autrefois ce vain fantôme des âmes infirmes dont les grands sont épouvantés plus que tous les autres, la Princesse Palatine parut à la Cour si différente d'elle-même ; et dès lors elle renonça à tous les divertissements, à tous les jeux jusqu'aux plus innocents ; se soumettant aux sévères lois de la pénitence chrétienne et ne songeant qu'à restreindre et à punir une liberté qui n'avoit pu demeurer dans ses bornes. Douze ans de persévérance, au milieu des épreuves les plus difficiles, l'ont élevée à un éminent degré de sainteté. La règle qu'elle se fit dès le premier jour fut immuable ; toute sa maison y entra : chez elle on ne faisoit que passer d'un exercice de piété à un autre. Jamais l'heure de l'oraison ne fut changée ni interrompue, pas même par les maladies. Elle savoit que, dans ce commerce sacré, tout consiste à s'humilier sous la main de Dieu, et moins à donner qu'à recevoir : ou plutôt, selon le précepte de Jésus-Christ[2], son oraison fut perpétuelle pour être égale au besoin. La lecture de l'Evangile et des Livres saints en fournissoit la matière : si le travail sembloit l'interrompre, ce n'étoit que pour la continuer d'une autre sorte. Par le travail on charmoit l'ennui, on ménageoit le temps, on guérissoit la langueur de la paresse, et les pernicieuses rêveries de l'oisiveté. L'esprit se relâchoit, pendant que les mains industrieusement occupées, s'exerçoient dans des ouvrages dont la piété avoit donné le dessein : c'étoit ou des habits pour les pauvres, ou des ornements pour les autels. Les psaumes avoient succédé aux cantiques des joies du siècle. Tant qu'il n'étoit point nécessaire de parler, la sage Princesse gardoit le silence : la vanité et les médisances, qui soutiennent tout le commerce du monde, lui faisoient craindre tous les entretiens, et rien ne lui paroissoit ni agréable ni sûr que la solitude. Quand elle parloit de Dieu, le goût intérieur d'où sortoient toutes ses paroles, se communiquoit à ceux qui conversoient avec elle ; et les nobles expressions qu'on remarquoit dans ses discours, ou dans ses écrits, venoient de la haute idée qu'elle avoit conçue des choses divines. Sa foi ne fut pas moins simple que vive : dans les fameuses questions qui ont troublé en tant de manières le repos de nos jours, elle déclaroit hautement qu'elle n'avoit autre part à y prendre que celle d'obéir à l'Eglise. Si elle eût eu la fortune des ducs de Nevers ses pères, elle en auroit surpassé la pieuse magnificence, quoique cent temples fameux en portent la gloire jusqu'au ciel, « et que les églises des saints publient leurs » aumônes[1]. » Le Duc son père avoit fondé dans ses terres de quoi marier tous les ans soixante filles : riche oblation, présent agréable. La Princesse sa fille en marioit aussi tous les ans ce qu'elle pouvoit, ne croyant pas assez honorer les libéralités de ses ancêtres, si elle ne les imitoit. On ne peut retenir ses larmes, quand on lui voit épancher son cœur sur de vieilles femmes qu'elle nourrissoit. Des yeux si délicats firent leurs délices de ces visages ridés, de ces membres courbés sous les ans. Ecoutez ce qu'elle en écrit au fidèle ministre de ses charités ; et dans un même discours, apprenez à goûter la simplicité et la charité chrétienne. « Je suis ravie, dit-elle, que » l'affaire de nos bonnes vieilles soit si avancée. » Achevons vite au nom de Notre-Seigneur ; » ôtons vitement cette bonne femme de l'étable » où elle est, et la mettons dans un de ces petits » lits. » Quelle nouvelle vivacité succède à celle que le monde inspire ! Elle poursuit : « Dieu me » donnera peut-être de la santé, pour aller servir » cette paralytique : au moins je le ferai par mes » soins, si les forces me manquent ; et joignant » mes maux aux siens, je les offrirai plus hardi- » ment à Dieu. Mandez-moi ce qu'il faut pour la » nourriture et les ustensiles de ces pauvres » femmes ; peu à peu nous les mettrons à leur » aise. » Je me plais à répéter toutes ces paroles, malgré les oreilles délicates : elles effacent les discours les plus magnifiques, et je voudrois ne parler plus que ce langage. Dans les nécessités extraordinaires, sa charité faisoit de nouveaux efforts. Le rude hiver des années dernières acheva de la dépouiller de ce qui lui restoit de superflu ; tout devint pauvre dans sa maison et sur sa per-

[1] Confitemini Domino, quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus. *Ps.* CXXXV. 1.

[2] Oportet semper orare, et non deficere. *Luc.*, XVIII. 1.

[1] Eleemosynas illius enarrabit omnis ecclesia sanctorum. *Eccli.*, XXXI. 11.

sonne : elle voyoit disparoître avec une joie sensible les restes des pompes du monde; et l'aumône lui apprenoit à se retrancher tous les jours quelque chose de nouveau. C'est en effet la vraie grâce de l'aumône, en soulageant les besoins des pauvres, de diminuer en nous d'autres besoins; c'est-à-dire, ces besoins honteux qu'y fait la délicatesse, comme si la nature n'étoit pas assez accablée de nécessités. Qu'attendez-vous, chrétiens, à vous convertir; et pourquoi désespérez-vous de votre salut? Vous voyez la perfection où s'élève l'âme pénitente, quand elle est fidèle à la grâce. Ne craignez ni la maladie, ni les dégoûts, ni les tentations, ni les peines les plus cruelles. Une personne si sensible et si délicate, qui ne pouvoit seulement entendre nommer les maux, a souffert douze ans entiers, et presque sans intervalle, ou les plus vives douleurs, ou des langueurs qui épuisoient le corps et l'esprit; et cependant durant tout ce temps, et dans les tourments inouïs de sa dernière maladie, où ses maux s'augmentèrent jusques aux derniers excès, elle n'a eu à se repentir que d'avoir une seule fois souhaité une mort plus douce. Encore réprima-t-elle ce foible désir, en disant aussitôt après avec Jésus-Christ la prière du sacré mystère du Jardin : c'est ainsi qu'elle appeloit la prière de l'agonie de notre Sauveur : « O mon Père, que votre volonté soit » faite, et non pas la mienne [1]. » Ses maladies lui ôtèrent la consolation qu'elle avoit tant désirée d'accomplir ses premiers desseins, et de pouvoir achever ses jours sous la discipline et dans l'habit de sainte Fare. Son cœur donné ou plutôt rendu à ce monastère, où elle avoit goûté les premières grâces, a témoigné son désir; et sa volonté a été aux yeux de Dieu un sacrifice parfait. C'eût été un soutien sensible à une âme comme la sienne d'accomplir de grands ouvrages pour le service de Dieu : mais elle est menée par une autre voie, par celle qui crucifie davantage; qui sans rien laisser entreprendre à un esprit courageux, le tient accablé et anéanti sous la rude loi de souffrir. Encore s'il eût plu à Dieu de lui conserver ce goût sensible de la piété, qu'il avoit renouvelé dans son cœur au commencement de sa pénitence : mais, non; tout lui est ôté; sans cesse elle est travaillée de peines insupportables. « O » Seigneur, disoit le saint homme Job [2], vous » me tourmentez d'une manière merveilleuse! » C'est que, sans parler ici de ses autres peines, il portoit au fond de son cœur une vive et continuelle appréhension de déplaire à Dieu. Il voyoit d'un côté sa sainte justice, devant laquelle les anges ont peine à soutenir leur innocence. Il le voyoit avec ces yeux éternellement ouverts observer toutes les démarches, compter tous les pas d'un pécheur [1], et « garder ses péchés comme » sous le sceau, » pour les lui représenter au dernier jour : *Signasti quasi in sacculo delicta mea* (Job., xiv. 17.) D'un autre côté, il ressentoit ce qu'il y a de corrompu dans le cœur de l'homme. « Je craignois, dit-il [2], toutes mes œuvres. » Que vois-je? le péché! le péché partout! Et il s'écrioit jour et nuit. « O Seigneur, pourquoi n'ôtez-vous » pas mes péchés [3]? » et que ne tranchez-vous une fois ces malheureux jours, où l'on ne fait que vous offenser, afin qu'il ne soit pas dit, « que je sois contraire à la parole du Saint [4]? » Tel étoit le fond de ses peines; et ce qui paroît de si violent dans ses discours, n'est que la délicatesse d'une conscience qui se redoute elle-même, ou l'excès d'un amour qui craint de déplaire. La Princesse Palatine souffrit quelque chose de semblable. Quel supplice à une conscience timorée! Elle croyoit voir partout dans ses actions un amour-propre déguisé en vertu. Plus elle étoit clairvoyante, plus elle étoit tourmentée. Ainsi Dieu l'humilioit par ce qui a coutume de nourrir l'orgueil, et lui faisoit un remède de la cause de son mal. Qui pourroit dire par quelles terreur elle arrivoit aux délices de la sainte table? Mais elle ne perdoit pas la confiance. Enfin, dit-elle, c'est ce qu'elle écrit au saint prêtre que Dieu lui avoit donné pour la soutenir dans ses peines : « Enfin je suis parvenue au divin banquet. Je » m'étois levée dès le matin pour être devant le » jour aux portes du Seigneur; mais lui seul sait » les combats qu'il a fallu rendre. » La matinée se passoit dans ce cruel exercice. « Mais à la fin, » poursuit-elle, malgré mes foiblesses je me suis » comme traînée moi-même aux pieds de Notre-» Seigneur; et j'ai connu qu'il falloit, puisque » tout s'est fait en moi par la force de la divine » bonté, que je reçusse encore avec une espèce » de force ce dernier et souverain bien. » Dieu lui découvroit dans ses peines l'ordre secret de sa justice sur ceux qui ont manqué de fidélité aux grâces de la pénitence. « Il n'appartient pas, disoit-» elle, aux esclaves fugitifs, qu'il faut aller re-

[1] Pater,... non mea voluntas, sed tua fiat. *Luc.*, xxii. 42.

[2] Mirabiliter me crucias. *Job.*, x. 16.

[1] Gressus meos dinumerasti. *Job.*, xiv. 16.

[2] Verebar omnia opera mea. *Ibid.*, ix. 28.

[3] Cur non tollis peccatum meum; et quare non aufers iniquitatem meam? *Ibid.*, vii. 21.

[4] Et hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore, non parcat, nec contradicam sermonibus Sancti. *Ibid.*, vi. 10.

» prendre par force, et les ramener comme mal-
» gré eux, de s'asseoir au festin avec les enfants
» et les amis; et c'est assez qu'il leur soit permis
» de venir recueillir à terre les miettes qui
» tombent de la table de leurs seigneurs. » Ne vous étonnez pas, chrétiens, si je ne fais plus, foible orateur, que de répéter les paroles de la Princesse Palatine; c'est que j'y ressens la manne cachée, et le goût des Ecritures divines, que ses peines et ses sentiments lui faisoient entendre. Malheur à moi, si dans cette chaire j'aime mieux me chercher moi-même que votre salut, et si je ne préfère à mes inventions, quand elles pourroient vous plaire, les expériences de cette Princesse, qui peuvent vous convertir! Je n'ai regret qu'à ce que je laisse, et je ne puis vous taire ce qu'elle a écrit touchant les tentations d'incrédulité. « Il est bien croyable, disoit-elle,
» qu'un Dieu qui aime infiniment, en donne des
» preuves proportionnées à l'infinité de son
» amour, et à l'infinité de sa puissance : et ce
» qui est propre à la toute-puissance d'un Dieu,
» passe de bien loin la capacité de notre foible
» raison. C'est, ajoute-t-elle, ce que je me dis
» à moi-même, quand les démons tâchent d'é-
» tonner ma foi; et depuis qu'il a plu à Dieu de
» me mettre dans le cœur, » remarquez ces belles paroles, « que son amour est la cause
» de tout ce que nous croyons, cette réponse
» me persuade plus que tous les livres. » C'est en effet l'abrégé de tous les saints Livres, et de toute la doctrine chrétienne. Sortez, Parole éternelle, Fils unique du Dieu vivant, sortez du bienheureux sein de votre Père [1], et venez annoncer aux hommes le secret que vous y voyez. Il l'a fait, et durant trois ans il n'a cessé de nous dire le secret des conseils de Dieu. Mais tout ce qu'il en a dit est renfermé dans ce seul mot de son Evangile : « Dieu a tant aimé le monde,
» qu'il lui a donné son Fils unique [2]. » Ne demandez plus ce qui a uni en Jésus-Christ le ciel et la terre, et la croix avec les grandeurs; « Dieu
» a tant aimé le monde. » Est-il incroyable que Dieu aime, et que la bonté se communique? Que ne fait pas entreprendre aux âmes courageuses l'amour de la gloire; aux âmes les plus vulgaires l'amour des richesses; à tous enfin, tout ce qui porte le nom d'amour? Rien ne coûte, ni périls, ni travaux, ni peines : et voilà les prodiges dont l'homme est capable. Que si l'homme, qui n'est que foiblesse, tente l'impossible; Dieu, pour contenter son amour, n'exécutera-t-il rien d'extraordinaire? Disons donc, pour toute raison, dans tous les mystères : « Dieu a tant aimé le monde. » C'est la doctrine du maître, et le disciple bien-aimé l'avoit bien comprise. De son temps un Cérinthe, un hérésiarque, ne vouloit pas croire qu'un Dieu eût pu se faire homme, et se faire la victime des pécheurs. Que lui répondit cet apôtre vierge, ce prophète du nouveau Testament, cet aigle, ce théologien par excellence, ce saint vieillard qui n'avoit de force que pour prêcher la charité, et pour dire : « Aimez-vous les uns les autres en
» Notre-Seigneur; » que répondit-il à cet hérésiarque? Quel symbole, quelle nouvelle confession de foi opposa-t-il à son hérésie naissante? Ecoutez, et admirez. « Nous croyons, dit-il,
» (1. Joan., iv. 16.), et nous confessons l'amour
» que Dieu a pour nous; » *Et nos credidimus charitati, quam habet Deus in nobis.* C'est là toute la foi des chrétiens; c'est la cause et l'abrégé de tout le symbole. C'est là que la Princesse Palatine a trouvé la résolution de ses anciens doutes. Dieu a aimé : c'est tout dire. S'il a fait, disoit-elle, de si grandes choses pour déclarer son amour dans l'incarnation; que n'aura-t-il pas fait, pour le consommer dans l'Eucharistie, pour se donner, non plus en général à la nature humaine, mais à chaque fidèle en particulier? Croyons donc avec saint Jean en l'amour d'un Dieu : la foi nous paroîtra douce, en la prenant par un endroit si tendre. Mais n'y croyons pas à demi, à la manière des hérétiques, dont l'un en retranche une chose, et l'autre une autre; l'un le mystère de l'incarnation, et l'autre celui de l'Eucharistie; chacun ce qui lui déplaît : foibles esprits, ou plutôt cœurs étroits et entrailles resserrées [1], que la foi et la charité n'ont pas assez dilatées pour comprendre toute l'étendue de l'amour d'un Dieu. Pour nous, croyons sans réserve, et prenons le remède entier, quoi qu'il en coûte à notre raison. Pourquoi veut-on que les prodiges coûtent tant à Dieu? Il n'y a plus qu'un seul prodige que j'annonce aujourd'hui au monde. O ciel, ô terre, étonnez-vous à ce prodige nouveau! C'est que, parmi tant de témoignages de l'amour divin, il y ait tant d'incrédules et tant d'insensibles. N'en augmentez pas le nombre qui va croissant tous les jours. N'alléguez plus votre malheureuse incrédulité, et ne faites pas une excuse de votre crime. Dieu

[1] Unigenitus Filius qui est in sinu Patris, ipse enarravit. *Joan.*, i. 18.

[2] Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret. *Ibid.*, iii. 16.

[1] Cor nostrum dilatatum est... Angustiamini autem in visceribus vestris. 2. *Cor.*, vi. 11, 12.

a des remèdes pour vous guérir, et il ne reste qu'à les obtenir par des vœux continuels. Il a su prendre la sainte Princesse dont nous parlons, par le moyen qu'il lui a plu; il en a d'autres pour vous jusqu'à l'infini; et vous n'avez rien à craindre, que de désespérer de ses bontés. Vous osez nommer vos ennuis, après les peines terribles où vous l'avez vue! Cependant, si quelquefois elle désiroit d'en être un peu soulagée, elle se le reprochoit à elle-même : « Je » commence, disoit-elle, à m'apercevoir que je » cherche le paradis terrestre à la suite de Jé- » sus-Christ, au lieu de chercher la mon- » tagne des Olives et le Calvaire, par où il est » entré dans sa gloire. » Voilà ce qu'il lui servit de méditer l'Evangile nuit et jour, et de se nourrir de la parole de vie. C'est encore ce qui lui fit dire cette admirable parole: « Qu'elle » aimoit mieux vivre et mourir sans consolation » que d'en chercher hors de Dieu. » Elle a porté ces sentiments jusqu'à l'agonie; et prête à rendre l'âme, on entendit qu'elle disoit d'une voix mourante : « Je m'en vais voir comment » Dieu me traitera; mais j'espère en ses miséri- » cordes. » Cette parole de confiance emporta son âme sainte au séjour des justes. Arrêtons ici, chrétiens : et vous, Seigneur, imposez silence à cet indigne ministre qui ne fait qu'affoiblir votre parole. Parlez dans les cœurs, prédicateur invisible, et faites que chacun se parle à soi-même. Parlez, mes frères, parlez : je ne suis ici que pour aider vos réflexions. Elle viendra cette heure dernière : elle approche, nous y touchons, la voilà venue. Il faut dire avec Anne de Gonzague : Il n'y a plus ni Princesse, ni Palatine; ces grands noms, dont on s'étourdit, ne subsistent plus. Il faut dire avec elle : Je m'en vais, je suis emporté par une force inévitable; tout fuit, tout diminue, tout disparoît à mes yeux. Il ne reste plus à l'homme que le néant et le péché : pour tout fonds, le néant; pour toute acquisition, le péché. Le reste, qu'on croyoit tenir, échappe : semblable à de l'eau gelée, dont le vil cristal se fond entre les mains qui le serrent, et ne fait que les salir. Mais voici ce qui glacera le cœur, ce qui achèvera d'éteindre la voix, ce qui répandra la frayeur dans toutes les veines : « Je » m'en vais voir comment Dieu me traitera; » dans un moment, je serai entre ces mains, dont saint Paul écrit en tremblant : « Ne vous y » trompez pas, on ne se moque pas de Dieu [1]; » et encore : « C'est une chose horrible de tomber » entre les mains du Dieu vivant [1] : » entre ces mains, où tout est action, où tout est vie; rien ne s'affoiblit, ni se relâche, ni ne se ralentit jamais. Je m'en vais voir si ces mains toutes-puissantes me seront favorables ou rigoureuses; si je serai éternellement, ou parmi leurs dons, ou sous leurs coups. Voilà ce qu'il faudra dire nécessairement avec notre Princesse. Mais pourrons-nous ajouter avec une conscience aussi tranquille : « J'espère en sa miséricorde? » Car, qu'aurons-nous fait pour la fléchir? Quand aurons-nous écouté « la voix de celui qui crie dans le désert : » Préparez les voies du Seigneur [2]? » Comment? par la pénitence. Mais serons-nous fort contents d'une pénitence commencée à l'agonie, qui n'aura jamais été éprouvée, dont jamais on n'aura vu aucun fruit; d'une pénitence imparfaite, d'une pénitence nulle; douteuse, si vous le voulez; sans forces, sans réflexion, sans loisir pour en réparer les défauts? N'en est-ce pas assez pour être pénétré de crainte jusque dans la moelle des os? Pour celle dont nous parlons, ah! mes frères, toutes les vertus qu'elle a pratiquées se ramassent dans cette dernière parole, dans ce dernier acte de sa vie; la foi, le courage, l'abandon à Dieu, la crainte de ses jugements, et cet amour plein de confiance, qui seul efface tous les péchés. Je ne m'étonne donc pas, si le saint pasteur qui l'assista dans sa dernière maladie, et qui recueillit ses derniers soupirs, pénétré de tant de vertus, les porta jusque dans la chaire, et ne put s'empêcher de les célébrer dans l'assemblée des fidèles. Siècle vainement subtil, où l'on veut pécher avec raison, où la foiblesse veut s'autoriser par des maximes, où tant d'âmes insensées cherchent leur repos dans le naufrage de la foi, et ne font d'effort contre elles-mêmes que pour vaincre, au lieu de leurs passions, les remords de leur conscience : la Princesse Palatine t'est donnée « comme un signe et un prodige : » *In signum et in portentum* (Is., vii. 18.). Tu la verras au dernier jour, comme je t'en ai menacé, confondre ton impénitence et tes vaines excuses. Tu la verras se joindre à ces saintes filles et à toute la troupe des saints : et qui pourra soutenir leurs redoutables clameurs? Mais que sera-ce quand Jésus-Christ paroîtra lui-même à ces malheureux; quand ils verront celui qu'ils auront percé, comme dit le prophète [3]; dont ils auront rouvert

[1] Nolite errare; Deus non irridetur. *Gal.*, vi. 7.

[1] Horrendum est incidere in manus Dei viventis. *Heb.*, x. 31.

[2] Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini... Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ. *Luc.*, iii. 4, 8.

[3] Aspicient ad me quem confixerunt. *Zach.*, xii. 10.

toutes les plaies ; et qu'il leur dira d'une voix terrible : « Pourquoi me déchirez-vous par vos » blasphèmes, » nation impie? *Me configitis, gens tota* (Malach., iii. 9.). Ou si vous ne le faisiez pas par vos paroles, pourquoi le faisiez-vous par vos œuvres? Ou pourquoi avez-vous marché dans mes voies d'un pas incertain, comme si mon autorité étoit douteuse? Race infidèle, me connoissez-vous à cette fois? Suis-je votre Roi, suis-je votre Juge, suis-je votre Dieu? Apprenez-le par votre supplice. Là commencera ce pleur éternel; là ce grincement de dents [1], qui n'aura jamais de fin. Pendant que les orgueilleux seront confondus, vous fidèles, « qui tremblez » à sa parole [2], » en quelque endroit que vous soyez de cet auditoire, peu connus des hommes et connus de Dieu, vous commencerez à lever la tête [3]. Si, touchés des saints exemples que je vous propose, vous laissez attendrir vos cœurs; si Dieu a béni le travail par lequel je tâche de vous enfanter en Jésus-Christ; et que, trop indigne ministre de ses conseils, je n'y aie pas été moi-même un obstacle, vous bénirez la bonté divine, qui vous aura conduits à la pompe funèbre de cette pieuse Princesse, où vous aurez peut-être trouvé le commencement de la véritable vie.

Et vous, Prince, qui l'avez tant honorée pendant qu'elle étoit au monde; qui, favorable interprète de ses moindres désirs, continuez votre protection et vos soins à tout ce qui lui fut cher; et qui lui donnez les dernières marques de piété avec tant de magnificence et tant de zèle : vous, Princesse, qui gémissez en lui rendant ce triste devoir, et qui avez espéré de la voir revivre dans ce discours, que vous dirai-je pour vous consoler? Comment pourrai-je, Madame, arrêter ce torrent de larmes, que le temps n'a pas épuisé, que tant de justes sujets de joie n'ont pas tari? Reconnoissez ici le monde; reconnoissez ses maux toujours plus réels que ses biens, et ses douleurs par conséquent plus vives et plus pénétrantes que ses joies. Vous avez perdu ces heureux moments où vous jouissiez des tendresses d'une mère, qui n'eut jamais son égale; vous avez perdu cette source inépuisable de sages conseils; vous avez perdu ces consolations, qui, par un charme secret, faisoient oublier les maux dont la vie humaine n'est jamais exempte. Mais il vous reste ce qu'il y a de plus précieux : l'espérance de la rejoindre dans le jour de l'éternité; et en attendant, sur la terre, le souvenir de ses instructions, l'image de ses vertus, et les exemples de sa vie.

[1] Ibi erit fletus et stridor dentium. *Matth.*, viii. 12.

[2] Ad quem autem respiciam, nisi ad pauperculum et contritum spiritu, et trementem sermones meos... Audite verbum Domini, qui tremitis ad verbum ejus. *Is.*, lxvi. 2, 5.

[3] Respicite, et levate capita vestra; quoniam appropinquat redemptio vestra. *Luc.*, xxi. 28.

ORAISON FUNÈBRE

DE

MESSIRE MICHEL LE TELLIER,

CHEVALIER,

CHANCELIER DE FRANCE,

Prononcée dans l'église paroissiale de Saint-Gervais, où il est inhumé, le 25 janvier 1686.

NOTICE

SUR MICHEL LE TELLIER,

CHEVALIER DE FRANCE.

Michel le Tellier, fils de Michel, seigneur de Châville, près Meudon, et conseiller à la Cour des Aides, naquit en 1603, et entra de bonne heure dans la carrière de la magistrature. Il fut pourvu d'une charge de conseiller au grand conseil, n'étant encore âgé que de vingt-un ans, et s'y fit remarquer par beaucoup d'intégrité et d'application au travail. Il quitta cette charge en 1631 pour exercer celle de procureur du Roi au Châtelet. En 1639 il fut fait maître des requêtes, et un an après nommé intendant de l'armée de Piémont. Dans l'intervalle de ces deux dernières promotions, le cardinal Mazarin l'avoit choisi pour accompagner le chancelier Séguier qu'on envoyoit en Normandie ramener à la soumission les révoltés de cette province. Le Chancelier avoit à sa disposition des forces imposantes; le Tellier et lui furent assez heureux et assez habiles pour pouvoir s'en passer. Enfin, le cardinal Mazarin le proposa au Roi pour remplir la charge de secrétaire d'Etat, vacante par la démission volontaire de M. Desnoyers, et le Tellier commença dès lors à faire les fonctions de cette charge, dont il n'eut néanmoins le titre qu'après la mort de son prédécesseur.

Ce fut principalement sous la régence d'Anne d'Autriche, et pendant la minorité de Louis XIV, que Michel le Tellier signala son zèle pour l'autorité royale, et fit preuve à la fois de fermeté et de prudence dans les circonstances critiques où l'on se trouvoit alors. Il eut la plus grande part au traité de Ruel, qui parut d'abord ramener le calme; et ce fut à lui que la Reine régente et le cardinal donnèrent leur confiance pendant les troubles qui suivirent de près ce traité.

Quand, en 1651, le cardinal Mazarin se vit obligé de céder à l'orage, et de s'éloigner de la Cour, LE TELLIER crut devoir suivre son exemple; mais il ne tarda pas à être rappelé, et le fut même avant le retour du cardinal: et quand celui-ci fut forcé de nouveau de quitter la Cour, et de sortir même du royaume, tout le poids du ministère retomba alors sur MICHEL LE TELLIER, qui demeura constamment auprès de la Reine régente et du jeune Roi.

Le Roi enfin étant rentré dans Paris, et le cardinal Mazarin étant revenu à la Cour avec plus d'autorité que jamais, LE TELLIER fut, pour récompense de ses services, revêtu de la charge de trésorier des ordres du Roi; et en 1654 il obtint, pour le marquis de Louvois son fils, la survivance de sa charge de secrétaire d'Etat, ce qui étoit alors une grâce fort singulière. Lorsqu'en 1659 le cardinal Mazarin partit pour aller négocier la paix avec l'Espagne, et le mariage du Roi avec l'infante Marie-Thérèse, il laissa MICHEL LE TELLIER auprès du Roi, pour dresser les dépêches et instructions qu'il attendoit de la Cour; et c'est à lui qu'il adressoit la relation de ses conférences avec le ministre d'Espagne.

Le cardinal mourut en 1661; et Louis XIV s'étant mis dès lors à la tête des affaires, ne cessa pas d'accorder toute sa confiance à MICHEL LE TELLIER, qui continua ses fonctions de secrétaire d'Etat jusqu'en l'année 1666, qu'il obtint la permission d'en remettre les fonctions et le titre à son fils le marquis de Louvois; mais il n'en conserva pas moins la qualité de ministre, et comme tel ne manqua jamais d'assister régulièrement au conseil. En 1677, le Roi lui donna une nouvelle preuve de sa confiance et de son estime, en l'élevant, après la mort de M. d'Aligre, à la dignité de chancelier et garde des sceaux de France. Il avoit alors soixante-quatorze ans; et dans une place si éminente, et dont les fonctions étoient si étendues, si multipliées, il montra beaucoup de vigueur d'esprit, d'activité et d'application. Il recommandoit souvent à sa famille et à ses amis de l'avertir, dès qu'on apercevroit en lui le moindre affoiblissement de tête, pour que ses infirmités naturelles ne devinssent pas préjudiciables au bien public. Mais il n'eut pas besoin de cet avertissement; il mourut en 1685, encore en possession de sa charge; et jusqu'à ses derniers moments, où il souffrit des douleurs aiguës, et où Bossuet l'assista, il montra, avec toutes les dispositions d'un chrétien résigné, une fermeté d'âme, une constance à souffrir ses maux, et une force de tête vraiment admirables.

Il avoit été de tout temps fort zélé pour les intérêts de l'Eglise, et pour la propagation de la foi catholique. En 1681, le Roi convoqua une assemblée générale du clergé, pour terminer l'affaire de la Régale, qui, depuis quelques années, divisoit la Cour de France et celle de Rome. LE TELLIER, alors chancelier, eut beaucoup de part aux délibérations de cette assemblée, et à la rédaction des quatre fameux articles qu'elle dressa. Il ne contribua pas peu aussi à la révocation de l'Edit de Nantes; et en scellant cette mémorable déclaration, qu'il regardoit comme un des plus grands et des plus glorieux événements du règne de Louis XIV, il dit en pleurant de joie, qu'après ce triomphe de la foi, qui mettoit le comble à ses souhaits les plus ardents, il mourroit en paix et sans regret.

Voyez l'*Histoire de Bossuet*, tom. III, liv. VIII, n. III.

ORAISON FUNÈBRE

DE MICHEL LE TELLIER,

CHANCELIER DE FRANCE.

Posside sapientiam, acquire prudentiam; arripe illam, et exaltabit te: glorificaberis ab ea, cum eam fueris amplexatus.

Possédez la sagesse, et acquérez la prudence: si vous la cherchez avec ardeur, elle vous élèvera; et vous remplira de gloire, quand vous l'aurez embrassée (*Prov.*, IV. 7, 8.).

MESSEIGNEURS *,

En louant l'homme incomparable dont cette illustre assemblée célèbre les funérailles et honore les vertus, je louerai la sagesse même: et la sagesse que je dois louer dans ce discours, n'est pas celle qui élève les hommes et qui agrandit les maisons; ni celle qui gouverne les empires, qui règle la paix et la guerre, et enfin qui dicte les lois, et qui dispense les grâces. Car encore que ce grand ministre, choisi par la divine Providence pour présider aux conseils du plus sage de tous les rois, ait été le digne instrument des desseins les mieux concertés que l'Europe ait jamais vus; encore que la sagesse, après l'avoir gouverné dès son enfance, l'ait porté aux plus grands honneurs et au comble des félicités humaines: sa fin nous a fait paroître que ce n'étoit pas pour ces avantages qu'il en écoutoit les conseils. Ce que nous lui avons vu quitter sans peine, n'étoit pas l'objet de son amour. Il a connu la sagesse que le monde ne connoît pas: cette sagesse « qui vient d'en» haut, qui descend du Père des lumières [1], » et qui fait marcher les hommes dans les sentiers de la justice. C'est elle dont la prévoyance s'étend aux siècles futurs, et enferme dans ses desseins l'éternité toute entière. Touché de ses immortels et invisibles attraits, il l'a recherchée avec ardeur, selon le précepte du Sage. « La sagesse vous élè» vera, dit Salomon, et vous donnera de la gloire » quand vous l'aurez embrassée. » Mais ce sera

* A Messeigneurs les évêques qui étoient présents en habit.

[1] Sapientia desursum descendens, *Jac.*, III. 15.

une gloire que le sens humain ne peut comprendre. Comme ce sage et puissant ministre aspiroit à cette gloire, il l'a préférée à celle dont il se voyoit environné sur la terre. C'est pourquoi sa modération l'a toujours mis au-dessus de sa fortune. Incapable d'être ébloui des grandeurs humaines, comme il y paroît sans ostentation, il y est vu sans envie : et nous remarquons dans sa conduite ces trois caractères de la véritable sagesse; qu'élevé sans empressement aux premiers honneurs, il a vécu aussi modeste que grand; que dans ses importants emplois, soit qu'il nous paroisse, comme chancelier, chargé de la principale administration de la justice, ou que nous le considérions dans les autres occupations d'un long ministère, supérieur à ses intérêts, il n'a regardé que le bien public; et qu'enfin, dans une heureuse vieillesse, prêt à rendre avec sa grande âme le sacré dépôt de l'autorité si bien confié à ses soins, il a vu disparoître toute sa grandeur avec sa vie sans qu'il lui en ait coûté un seul soupir : tant il avoit mis en lieu haut et inaccessible à la mort son cœur et ses espérances. De sorte qu'il nous paroît, selon la promesse du Sage, dans « une gloire immortelle, » pour s'être soumis aux lois de la véritable sagesse, et pour avoir fait céder à la modestie l'éclat ambitieux des grandeurs humaines, l'intérêt particulier à l'amour du bien public, et la vie même au désir des biens éternels. C'est la gloire qu'a remportée très haut et puissant seigneur Messire Michel le Tellier, Chevalier, Chancelier de France.

Le grand cardinal de Richelieu achevoit son glorieux ministère, et finissoit tout ensemble une vie pleine de merveilles. Sous sa ferme et prévoyante conduite, la puissance d'Autriche cessoit d'être redoutée; et la France, sortie enfin des guerres civiles, commençoit à donner le branle aux affaires de l'Europe. On avoit une attention particulière à celles d'Italie; et sans parler des autres raisons, Louis XIII, de glorieuse et triomphante mémoire, devoit sa protection à la duchesse de Savoie sa sœur, et à ses enfants. Jules Mazarin, dont le nom devoit être si grand dans notre histoire, employé par la Cour de Rome en diverses négociations, s'étoit donné à la France; et propre par son génie et par ses correspondances à ménager les esprits de sa nation, il avoit fait prendre un cours si heureux aux conseils du cardinal de Richelieu, que ce ministre se crut obligé de l'élever à la pourpre. Par là il sembla montrer son successeur à la France; et le cardinal Mazarin s'avançoit secrètement à la première place. En ces temps, Michel le Tellier, encore maître des requêtes, étoit intendant de justice en Piémont. Mazarin, que ses négociations attiroient souvent à Turin, fut ravi d'y trouver un homme d'une si grande capacité, et d'une conduite si sûre dans les affaires : car les ordres de la Cour obligeoint l'ambassadeur à concerter toutes choses avec l'intendant, à qui la divine Providence faisoit faire ce léger apprentissage des affaires d'état. Il ne falloit qu'en ouvrir l'entrée à un génie si perçant, pour l'introduire bien avant dans les secrets de la politique. Mais son esprit modéré ne se perdoit pas dans ces vastes pensées; et renfermé, à l'exemple de ses pères, dans les modestes emplois de la robe, il ne jetoit pas seulement les yeux sur les engagements éclatants, mais périlleux, de la Cour. Ce n'est pas qu'il ne parût toujours supérieur à ses emplois. Dès sa première jeunesse tout cédoit aux lumières de son esprit, aussi pénétrant et aussi net qu'il étoit grave et sérieux. Poussé par ses amis, il avoit passé du grand conseil, sage compagnie où sa réputation vit encore, à l'importante charge de procureur du Roi. Cette grande ville se souvient de l'avoir vu, quoique jeune, avec toutes les qualités d'un grand magistrat, opposé non-seulement aux brigues et aux partialités qui corrompent l'intégrité de la justice, et aux préventions qui en obscurcissent les lumières, mais encore aux voies irrégulières et extraordinaires où elle perd avec sa constance la véritable autorité de ses jugements. On y vit enfin tout l'esprit et les maximes d'un juge, qui, attaché à la règle, ne porte pas dans le tribunal ses propres pensées, ni des adoucissements ou des rigueurs arbitraires; et qui veut que les lois gouvernent, et non pas les hommes. Telle est l'idée qu'il avoit de la magistrature. Il apporta ce même esprit dans le conseil, où l'autorité du prince, qu'on y exerce avec un pouvoir plus absolu, semble ouvrir un champ plus libre à la justice; et toujours semblable à lui-même, il y suivit dès lors la même règle qu'il y a établie depuis quand il en a été le chef.

Et certainement, Messieurs, je puis dire avec confiance, que l'amour de la justice étoit comme né avec ce grave magistrat, et qu'il croissoit avec lui dès son enfance. C'est aussi de cette heureuse naissance que sa modestie se fit un rempart contre les louanges qu'on donnoit à son intégrité; et l'amour qu'il avoit pour la justice ne lui parut pas mériter le nom de vertu, parce qu'il le portoit, disoit-il, en quelque manière dans le sang. Mais Dieu, qui l'avoit prédestiné à être un exemple de justice dans un si beau règne, et dans la première charge d'un si grand royaume,

lui avoit fait regarder le devoir de juge, où il étoit appelé, comme le moyen particulier qu'il lui donnoit pour accomplir l'œuvre de son salut. C'étoit la sainte pensée qu'il avoit toujours dans le cœur; c'étoit la belle parole qu'il avoit toujours à la bouche; et par là il faisoit assez connoître combien il avoit pris le goût véritable de la piété chrétienne. Saint Paul en a mis l'exercice, non pas dans ces pratiques particulières que chacun se fait à son gré, plus attaché à ces lois qu'à celles de Dieu; mais à se sanctifier dans son état, et « chacun dans les emplois de sa » vocation : » *Unusquisque in quâ vocatione vocatus est* (1. *Cor.*, VII. 20.). Mais si, selon la doctrine de ce grand Apôtre, on trouve la sainteté dans les emplois les plus bas, et qu'un esclave s'élève à la perfection dans le service d'un maître mortel, pourvu qu'il y sache regarder l'ordre de Dieu; à quelle perfection l'âme chrétienne ne peut-elle pas aspirer dans l'auguste et saint ministère de la justice; puisque, selon l'Ecriture, « l'on y exerce le juge- » ment, non des hommes, mais du Seigneur » même[1]? » Ouvrez les yeux, chrétiens; contemplez ces augustes tribunaux où la justice rend ses oracles : vous y verrez avec David, « les » dieux de la terre, qui meurent à la vérité » comme des hommes[2], » mais qui cependant doivent juger comme des dieux, sans crainte, sans passion, sans intérêt; le Dieu des dieux à leur tête, comme le chante ce grand Roi d'un ton si sublime dans ce divin psaume : « Dieu » assiste, dit-il[3], à l'assemblée des dieux, et au » milieu il juge les dieux. » O juges, quelle majesté de vos séances! quel président de vos assemblées! mais aussi quel censeur de vos jugements! Sous ces yeux redoutables, notre sage magistrat écoutoit également le riche et le pauvre; d'autant plus pur et d'autant plus ferme dans l'administration de la justice, que sans porter ses regards sur les hautes places, dont tout le monde le jugeoit digne, il mettoit son élévation comme son étude à se rendre parfait dans son état. Non, non, ne le croyez pas, que la justice habite jamais dans les âmes où l'ambition domine. Toute âme inquiète et ambitieuse est incapable de règle. L'ambition a fait trouver ces dangereux expédients, où, semblable à un sépulcre blanchi, un juge artificieux ne garde que les apparences de la justice. Ne parlons pas des corruptions qu'on a honte d'avoir à se reprocher. Parlons de la lâcheté ou de la licence d'une justice arbitraire, qui sans règle et sans maxime se tourne au gré de l'ami puissant. Parlons de la complaisance, qui ne veut jamais ni trouver le fil, ni arrêter le progrès d'une procédure malicieuse. Que dirai-je du dangereux artifice qui fait prononcer à la justice, comme autrefois aux démons, des oracles ambigus et captieux? Que dirai-je des difficultés qu'on suscite dans l'exécution, lorsqu'on n'a pu refuser la justice à un droit trop clair? « La loi est » déchirée, comme disoit le prophète (HABAC., » 1. 4.), et le jugement n'arrive jamais à sa » perfection : » *Non pervenit usque ad finem judicium.* Lorsque le juge veut s'agrandir, et qu'il change en une souplesse de Cour le rigide et inexorable ministère de la justice, il fait naufrage contre ces écueils. On ne voit dans ses jugements qu'une justice imparfaite; semblable, je ne craindrai pas de le dire, à la justice de Pilate : justice qui fait semblant d'être vigoureuse à cause qu'elle résiste aux tentations médiocres et peut-être aux clameurs d'un peuple irrité; mais qui tombe et disparoît tout à coup, lorsqu'on allègue, sans ordre même et mal à propos, le nom de César. Que dis-je le nom de César? Ces âmes prostituées à l'ambition ne se mettent pas à si haut prix : tout ce qui parle, tout ce qui approche, ou les gagne, ou les intimide; et la justice se retire d'avec elles. Que si elle s'est construit un sanctuaire éternel et incorruptible dans le cœur du sage MICHEL LE TELLIER, c'est que, libre des empressements de l'ambition, il se voit élevé aux plus grandes places, non par ses propres efforts, mais par la douce impulsion d'un vent favorable; ou plutôt, comme l'événement l'a justifié, par un choix particulier de la divine Providence. Le cardinal de Richelieu étoit mort, peu regretté de son maître qui craignit de lui devoir trop. Le gouvernement passé fut odieux : ainsi, de tous les ministres, le cardinal Mazarin, plus nécessaire et plus important, fut le seul dont le crédit se soutint; et le secrétaire d'Etat chargé des ordres de la guerre, ou rebuté d'un traitement qui ne répondoit pas à son attente, ou déçu par la douceur apparente du repos qu'il crut trouver dans la solitude, ou flatté d'une secrète espérance de se voir plus avantageusement rappelé par la nécessité de ses services, ou agité de ces je ne sais quelles inquiétudes dont les hommes ne savent pas se rendre raison à eux-mêmes, se résolut tout à coup à quitter cet-

[1] Non enim hominis exercetis judicium, sed Domini. 2. *Paral.*, XIX. 6.

[2] Ego dixi : Dii estis ;... vos autem sicut homines moriemini. *Ps.* LXXXI. 6, 7.

[3] Deus stetit in synagoga deorum : in medio autem deos dijudicat. *Ibid.*, 1.

grande charge. Le temps étoit arrivé que notre sage ministre devoit être montré à son prince et à sa patrie. Son mérite le fit chercher à Turin sans qu'il y pensât. Le cardinal Mazarin, plus heureux, comme vous verrez, de l'avoir trouvé, qu'il ne le conçut alors, rappela au Roi ses agréables services; et le rapide moment d'une conjoncture imprévue, loin de donner lieu aux sollicitations, n'en laissa pas même aux désirs. Louis XIII rendit au ciel son âme juste et pieuse; et il parut que notre ministre étoit réservé au Roi son fils. Tel étoit l'ordre de la Providence, et je vois ici quelque chose de ce qu'on lit dans Isaïe. La sentence partit d'en haut, et il fut dit à Sobna, chargé d'un ministère principal : « Je » t'ôterai de ton poste, et je te déposerai de ton » ministère : » *Expellam te de statione tuâ, et de ministerio tuo deponam te.* « En ce temps » j'appellerai mon serviteur Eliacim, et je le » revêtirai de ta puissance [1]. » Mais un plus grand honneur lui est destiné : le temps viendra, que, par l'administration de la justice, « il sera le » père des habitants de Jérusalem et de la mai- » son de Juda : » *Erit pater habitantibus Jerusalem.* « La clef de la maison de David, » c'est-à-dire, de la maison régnante, sera atta- » chée à ses épaules : il ouvrira, et personne ne » pourra fermer; il fermera, et personne ne » pourra ouvrir [2] : » il aura la souveraine dispensation de la justice et des grâces.

Parmi ces glorieux emplois, notre ministre a fait voir à toute la France que sa modération durant quarante ans étoit le fruit d'une sagesse consommée. Dans les fortunes médiocres, l'ambition encore tremblante se tient si cachée qu'à peine se connoît-elle elle-même. Lorsqu'on se voit tout d'un coup élevé aux places les plus importantes, et que je ne sais quoi nous dit dans le cœur, qu'on mérite d'autant plus de si grands honneurs, qu'ils sont venus à nous comme d'eux-mêmes, on ne se possède plus; et si vous me permettez de vous dire une pensée de saint Chrysostome, c'est aux hommes vulgaires un trop grand effort, que celui de se refuser à cette éclatante beauté qui se donne à eux. Mais notre sage ministre ne s'y laissa pas emporter. Quel autre parut d'abord plus capable des grandes affaires? Qui connoissoit mieux les hommes et les temps? Qui prévoyoit de plus loin, et qui donnoit des moyens plus sûrs pour éviter les inconvénients dont les grandes entreprises sont environnées? Mais dans une si haute capacité et dans une si belle réputation, qui jamais a remarqué ou sur son visage un air dédaigneux, ou la moindre vanité dans ses paroles? Toujours libre dans la conversation, toujours grave dans les affaires, et toujours aussi modéré que fort et insinuant dans ses discours, il prenoit sur les esprits un ascendant que la seule raison lui donnoit. On voyoit et dans sa maison et dans sa conduite, avec des mœurs sans reproche, tout également éloigné des extrémités, tout enfin mesuré par la sagesse. S'il sut soutenir le poids des affaires, il sut aussi les quitter, et reprendre son premier repos. Poussé par la cabale, Châville le vit tranquille durant plusieurs mois, au milieu de l'agitation de toute la France. La Cour le rappelle en vain : il persiste dans sa paisible retraite, tant que l'état des affaires le put souffrir, encore qu'il n'ignorât pas ce qu'on machinoit contre lui durant son absence; et il ne parut pas moins grand, en demeurant sans action, qu'il l'avoit paru en se soutenant au milieu des mouvements les plus hasardeux. Mais, dans le plus grand calme de l'état, aussitôt qu'il lui fut permis de se reposer des occupations de sa charge sur un fils qu'il n'eût jamais donné au Roi, s'il ne l'eût senti capable de le bien servir; après qu'il eut reconnu que le nouveau secrétaire d'état savoit, avec une ferme et continuelle action, suivre les desseins et exécuter les ordres d'un maître si entendu dans l'art de la guerre : ni la hauteur des entreprises ne surpassoit sa capacité, ni les soins infinis de l'exécution n'étoient au-dessus de sa vigilance; tout étoit prêt aux lieux destinés; l'ennemi également menacé dans toutes ses places; les troupes aussi vigoureuses que disciplinées n'attendoient que les derniers ordres du grand capitaine, et l'ardeur que ses yeux inspirent; tout tombe sous ses coups, et il se voit l'arbitre du monde : alors le zélé ministre, dans une entière vigueur d'esprit et de corps, crut qu'il pouvoit se permettre une vie plus douce. L'épreuve en est hasardeuse pour un homme d'Etat; et la retraite presque toujours a trompé ceux qu'elle flattoit de l'espérance du repos. Celui-ci fut d'un caractère plus ferme. Les conseils où il assistoit lui laissoient presque tout son temps; et après cette grande foule d'hommes et d'affaires qui l'environnoit, il s'étoit lui-même réduit à une espèce d'oisiveté et de solitude : mais il la sut soutenir. Les heures qu'il avoit libres furent remplies de bonnes lectures, et ce qui passe toutes les lectures, de sérieuses réflexions

[1] Et erit in die illâ : vocabo servum meum Eliacim Helciæ; et induam illum tunicâ tuâ;... et potestatem tuam dabo in manu ejus. *Is.*, XXII. 19, 20, 21.

[2] Et dabo clavem domûs David super humerum ejus : et aperiet, et non erit qui claudat; et claudet, et non erit qui aperiat. *Is.*, XXII. 21, 22.

sur les erreurs de la vie humaine, et sur les vains travaux des politiques, dont il avoit tant d'expérience. L'éternité se présentoit à ses yeux, comme le digne objet du cœur de l'homme. Parmi ces sages pensées, et renfermé dans un doux commerce avec ses amis aussi modestes que lui, car il savoit les choisir de ce caractère, et il leur apprenoit à le conserver dans les emplois les plus importants et de la plus haute confiance, il goûtoit un véritable repos dans la maison de ses pères, qu'il avoit accommodée peu à peu à sa fortune présente, sans lui faire perdre les traces de l'ancienne simplicité, jouissant, en sujet fidèle, des prospérités de l'Etat et de la gloire de son maître. La charge de chancelier vaqua, et toute la France la destinoit à un ministre si zélé pour la justice. Mais, comme dit le sage[1] : « autant que le ciel » s'élève, et que la terre s'incline au-dessous de » lui, autant le cœur des rois est impénétrable. » Enfin le moment du Prince n'étoit pas encore arrivé; et le tranquille ministre, qui connoissoit les dangereuses jalousies des Cours, et les sages tempéraments des conseils des rois, sût encore lever les yeux vers la divine Providence, dont les décrets éternels règlent tous ces mouvements. Lorsqu'après de longues années il se vit élevé à cette grande charge, encore qu'elle reçut un nouvel éclat en sa personne, où elle étoit jointe à la confiance du Prince; sans s'en laisser éblouir, le modeste ministre disoit seulement que le Roi, pour couronner plutôt la longueur que l'utilité de ses services, vouloit donner un titre à son tombeau, et un ornement à sa famille. Tout le reste de sa conduite répondit à de si beaux commencements. Notre siècle, qui n'avoit point vu de chancelier si autorisé, vit en celui-ci autant de modération et de douceur que de dignité et de force; pendant qu'il ne cessoit de se regarder comme devant bientôt rendre compte à Dieu d'une si grande administration. Ses fréquentes maladies le mirent souvent aux prises avec la mort : exercé par tant de combats, il en sortoit toujours plus fort et plus résigné à la volonté divine. La pensée de la mort ne rendit pas sa vieillesse moins tranquille ni moins agréable. Dans la même vivacité, on lui vit faire seulement de plus graves réflexions sur la caducité de son âge, et sur le désordre extrême que causeroit dans l'état une si grande autorité dans des mains trop foibles. Ce qu'il avoit vu arriver à tant de sages vieillards, qui sembloient n'être plus rien que leur ombre propre, le rendoit continuellement attentif à lui-même. Souvent il se disoit en son cœur, que le plus malheureux effet de cette foiblesse de l'âge, étoit de se cacher à ses propres yeux; de sorte que tout à coup on se trouve plongé dans l'abîme, sans avoir pu remarquer le fatal moment d'un insensible déclin : et il conjuroit ses enfants, par toute la tendresse qu'il avoit pour eux, et par toute leur reconnoissance, qui faisoit sa consolation dans ce court reste de vie, de l'avertir de bonne heure, quand ils verroient sa mémoire vaciller ou son jugement s'affoiblir, afin que, par un reste de force, il pût garantir le public et sa propre conscience des maux dont les menaçoit l'infirmité de son âge. Et lors même qu'il sentoit son esprit entier, il prononçoit la même sentence, si le corps abattu n'y répondoit pas; car c'étoit la résolution qu'il avoit prise dans sa dernière maladie : et plutôt que de voir languir les affaires avec lui, si ses forces ne lui revenoient, il se condamnoit, en rendant les sceaux, à rentrer dans la vie privée, dont aussi jamais il n'avoit perdu le goût; au hasard de s'ensevelir tout vivant, et de vivre peut-être assez pour se voir long-temps traversé par la dignité qu'il auroit quittée : tant il étoit au-dessus de sa propre élévation et de toutes les grandeurs humaines!

Mais ce qui rend sa modération plus digne de nos louanges, c'est la force de son génie né pour l'action, et la vigueur qui durant cinq ans lui fit dévouer sa tête aux fureurs civiles. Si aujourd'hui je me vois contraint de retracer l'image de nos malheurs, je n'en ferai point d'excuse à mon auditoire, où, de quelque côté que je me tourne, tout ce qui frappe mes yeux, me montre une fidélité irréprochable, ou peut-être une courte erreur réparée par de longs services. Dans ces fatales conjonctures, il falloit à un ministre étranger un homme d'un ferme génie et d'une égale sûreté, qui, nourri dans les compagnies, connût les ordres du royaume et l'esprit de la nation. Pendant que la magnanime et intrépide régente étoit obligée à montrer le Roi enfant aux provinces, pour dissiper les troubles qu'on y excitoit de toutes parts, Paris et le cœur du royaume demandoient un homme capable de profiter des moments, sans attendre de nouveaux ordres, et sans troubler le concert de l'état. Mais le ministre lui-même souvent éloigné de la Cour, au milieu de tant de conseils, que l'obscurité des affaires, l'incertitude des événements, et les différents intérêts faisoient hasarder, n'avoit-il pas besoin d'un homme que la régente pût croire? Enfin il falloit un homme, qui, pour ne pas

[1] Cœlum sursum, et terra deorsum; et cor regum inscrutabile. *Prov.*, xxv, 3.

irriter la haine publique déclarée contre le ministère, sût se conserver de la créance dans tous les partis, et ménager les restes de l'autorité. Cet homme si nécessaire au jeune Roi, à la Régente, à l'état, au ministre, aux cabales mêmes, pour ne les précipiter pas aux dernières extrémités par le désespoir; vous me prévenez, Messieurs, c'est celui dont nous parlons. C'est donc ici qu'il parut comme un génie principal. Alors nous le vîmes s'oublier lui-même; et comme un sage pilote, sans s'étonner ni des vagues, ni des orages, ni de son propre péril, aller droit comme au terme unique d'une si périlleuse navigation, à la conservation du corps de l'Etat, et au rétablissement de l'autorité royale. Pendant que la Cour réduisoit Bordeaux, et que Gaston, laissé à Paris pour le maintenir dans le devoir, étoit environné de mauvais conseils, Le Tellier fut le Chusaï (2. *Reg.*, xvii.) qui les confondit, et qui assura la victoire à l'Oint du Seigneur. Fallut-il éventer les conseils d'Espagne, et découvrir le secret d'une paix trompeuse que l'on proposoit, afin d'exciter la sédition pour peu qu'on l'eût différée? Le Tellier en fit d'abord accepter les offres : notre plénipotentiaire partit; et l'archiduc, forcé d'avouer qu'il n'avoit pas de pouvoir, fit connoître lui-même au peuple ému, si toutefois un peuple ému connoît quelque chose, qu'on ne faisoit qu'abuser de sa crédulité. Mais s'il y eut jamais une conjoncture où il fallût montrer de la prévoyance et un courage intrépide, ce fut lorsqu'il s'agit d'assurer la garde des trois illustres captifs. Quelle cause les fit arrêter : si ce fut ou des soupçons ou des vérités, ou de vaines terreurs, ou de vrais périls, et dans un pas si glissant, des précautions nécessaires : qui le pourra dire à la postérité? Quoi qu'il en soit, l'oncle du Roi est persuadé, on croit pouvoir s'assurer des autres princes, et on en fait des coupables, en les traitant comme tels. Mais où garder des lions toujours prêts à rompre leurs chaînes; pendant que chacun s'efforce de les avoir en sa main, pour les retenir ou les lâcher au gré de son ambition ou de ses vengeances? Gaston, que la Cour avoit attiré dans ses sentiments, étoit-il inaccessible aux factieux? Ne vois-je pas au contraire autour de lui des âmes hautaines, qui, pour faire servir les princes à leurs intérêts cachés, ne cessoient de lui inspirer qu'il devoit s'en rendre le maître? De quelle importance, de quel éclat, de quelle réputation au dedans et au dehors d'être le maître du sort du prince de Condé? Ne craignons point de le nommer, puisqu'enfin tout est surmonté par la gloire de son grand nom et de ses actions immortelles. L'avoir entre ses mains, c'étoit y avoir la victoire même qui le suit éternellement dans les combats. Mais il étoit juste que ce précieux dépôt de l'état demeurât entre les mains du Roi, et il lui appartenoit de garder une si noble partie de son sang. Pendant donc que notre ministre travailloit à ce glorieux ouvrage, où il y alloit de la royauté et du salut de l'état, il fut seul en butte aux factieux. Lui seul, disoient-ils, savoit dire et taire ce qu'il falloit. Seul il savoit épancher et retenir son discours : impénétrable, il pénétroit tout : et pendant qu'il tiroit le secret des cœurs, il ne disoit, maître de lui-même, que ce qu'il vouloit. Il perçoit dans tous les secrets, démêloit toutes les intrigues, découvroit les entreprises les plus cachées et les plus sourdes machinations. C'étoit ce sage dont il est écrit : « Les conseils se recèlent » dans le cœur de l'homme à la manière d'un » profond abîme, sous une eau dormante : mais » l'homme sage les épuise; » il en découvre le fond : *Sicut aqua profunda, sic consilium in corde viri : vir sapiens exhauriet illud* (*Prov.*, xx. 5.). Lui seul réunissoit les gens de bien, rompoit les liaisons des factieux, en déconcertoit les desseins, et alloit recueillir dans les égarés ce qu'il y restoit quelquefois de bonnes intentions. Gaston ne croyoit que lui; et lui seul savoit profiter des heureux moments et des bonnes dispositions d'un si grand prince. « Venez, » venez, faisons contre lui de secrètes menées : » *Venite, et cogitemus adversùs eum cogitationes.* Unissons-nous pour le décréditer; tous ensemble « frappons-le de notre langue, et ne » souffrons plus qu'on écoute tous ses beaux dis- » cours : » *Percutiamus eum linguâ, neque attendamus ad universos sermones ejus* (Jerem., xviii. 18.). Mais on faisoit contre lui de plus funestes complots. Combien reçut-il d'avis secrets, que sa vie n'étoit pas en sûreté! Et il connoissoit dans le parti, de ces fiers courages dont la force malheureuse et l'esprit extrême ose tout, et sait trouver des exécuteurs. Mais sa vie ne lui fut pas précieuse, pourvu qu'il fût fidèle à son ministère. Pouvoit-il faire à Dieu un plus beau sacrifice, que de lui offrir une âme pure de l'iniquité de son siècle, et dévouée à son prince et à sa patrie? Jésus nous en a montré l'exemple : les Juifs mêmes le reconnoissent pour un si bon citoyen, qu'ils crurent ne pouvoir donner auprès de lui une meilleure recommandation à ce Centenier, qu'en disant à notre Sauveur : « Il aime notre nation [1]. » Jérémie a-t-il

[1] Diligit enim gentem nostram. *Luc.*, vii. 5.

plus versé de larmes que lui sur les ruines de sa patrie? Que n'a pas fait ce Sauveur miséricordieux pour prévenir les malheurs de ses citoyens? Fidèle au prince comme à son pays, il n'a pas craint d'irriter l'envie des pharisiens en défendant les droits de César (MATTH., XXII. 21.) : et lorsqu'il est mort pour nous sur le Calvaire, victime de l'univers, il a voulu que le plus chéri de ses évangélistes remarquât, qu'il mouroit spécialement « pour sa nation » : *Quia moriturus erat pro gente* (JOAN., XI. 51.). Si notre zélé ministre, touché de ces vérités, exposa sa vie, craindroit-il de hasarder sa fortune? Ne sait-on pas qu'il falloit souvent s'opposer aux inclinations du cardinal son bienfaiteur? Deux fois, en grand politique, ce judicieux favori sut céder au temps, et s'éloigner de la Cour. Mais il le faut dire; toujours il y vouloit revenir trop tôt. LE TELLIER s'opposoit à ses impatiences jusqu'à se rendre suspect; et sans craindre ni ses envieux, ni les défiances d'un ministre également soupçonneux et ennuyé de son état, il alloit d'un pas intrépide où la raison d'état le déterminoit. Il sut suivre ce qu'il conseilloit. Quand l'éloignement de ce grand ministre eut attiré celui de ses confidents, supérieur par cet endroit au ministre même, dont il admiroit d'ailleurs les profonds conseils, nous l'avons vu retiré dans sa maison, où il conserva sa tranquillité parmi les incertitudes des émotions populaires et d'une Cour agitée; et résigné à la Providence, il vit sans inquiétude frémir à l'entour les flots irrités. Et parce qu'il souhaitoit le rétablissement du ministre comme un soutien nécessaire de la réputation et de l'autorité de la régence, et non pas, comme plusieurs autres, pour son intérêt, que le poste qu'il occupoit lui donnoit assez de moyens de ménager d'ailleurs ; aucun mauvais traitement ne le rebutoit. Un beau-frère, sacrifié malgré ses services, lui montroit ce qu'il pouvoit craindre. Il savoit, crime irrémissible dans les Cours, qu'on écoutoit des propositions contre lui-même, et peut-être que sa place eût été donnée, si on eût pu la remplir d'un homme aussi sûr. Mais il n'en tenoit pas moins la balance droite. Les uns donnoient au ministre des espérances trompeuses; les autres lui inspiroient de vaines terreurs; et en s'empressant beaucoup, ils faisoient les zélés et les importants. LE TELLIER lui montroit la vérité, quoique souvent importune; et industrieux à se cacher dans les actions éclatantes, il en renvoyoit la gloire au ministre, sans craindre, dans le même temps, de se charger des refus que l'intérêt de l'état rendoit nécessaire. Et c'est de là qu'il est arrivé, qu'en méprisant par raison la haine de ceux dont il lui falloit combattre les prétentions, il en acquéroit l'estime, et souvent même l'amitié et la confiance. L'histoire en racontera de fameux exemples : je n'ai pas besoin de les rapporter; et content de remarquer des actions de vertu dont les sages auditeurs puissent profiter, ma voix n'est pas destinée à satisfaire les politiques ni les curieux. Mais puis-je oublier celui que je vois partout dans le récit de nos malheurs? Cet homme [1] si fidèle aux particuliers, si redoutable à l'état, d'un caractère si haut qu'on ne pouvoit ni l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi; ferme génie, que nous avons vu en ébranlant l'univers s'attirer une dignité qu'à la fin il voulut quitter comme trop chèrement achetée, ainsi qu'il eut le courage de le reconnoître dans le lieu le plus éminent de la chrétienté, et enfin comme peu capable de contenter ses désirs : tant il connut son erreur, et le vide des grandeurs humaines. Mais pendant qu'il vouloit acquérir ce qu'il devoit un jour mépriser, il remua tout par de secrets et puissants ressorts : et après que tous les partis furent abattus, il sembla encore se soutenir seul, et seul encore menacer le favori victorieux, de ses tristes et intrépides regards. La religion s'intéresse dans ses infortunes; la ville royale s'émeut; et Rome même menace. Quoi donc, n'est-ce pas assez que nous soyons attaqués au dedans et au dehors par toutes les puissances temporelles? Faut-il que la religion se mêle dans nos malheurs, et qu'elle semble nous opposer de près et de loin une autorité sacrée? Mais par les soins du sage MICHEL LE TELLIER, Rome n'eut point à reprocher au cardinal Mazarin d'avoir terni l'éclat de la pourpre dont il étoit revêtu; les affaires ecclésiastiques prirent une forme réglée : ainsi le calme fut rendu à l'état; on revoit dans sa première vigueur l'autorité affoiblie; Paris et tout le royaume, avec un fidèle et admirable empressement, reconnoît son Roi gardé par la Providence, et réservé à ses grands ouvrages; le zèle des compagnies, que de tristes expériences avoient éclairées, est inébranlable; les pertes de l'état sont réparées; le cardinal fait la paix avec avantage : au plus haut point de sa gloire, sa joie est troublée par la triste apparition de la mort; intrépide, il domine jusqu'entre ses bras et au milieu de son ombre : il semble qu'il ait entrepris de montrer à toute l'Europe, que sa faveur, attaquée par tant d'endroits, est si hautement rétablie, que tout

[1] Le cardinal de Retz.

devient foible contre elle, jusqu'à une mort prochaine et lente. Il meurt avec cette triste consolation; et nous voyons commencer ces belles années, dont on ne peut assez admirer le cours glorieux. Cependant la grande et pieuse Anne d'Autriche rendoit un perpétuel témoignage à l'inviolable fidélité de notre ministre, où, parmi tant de divers mouvements, elle n'avoit jamais remarqué un pas douteux. Le Roi, qui dès son enfance l'avoit vu toujours attentif au bien de l'état, et tendrement attaché à sa personne sacrée, prenoit confiance en ses conseils; et le ministre conservoit sa modération, soigneux surtout de cacher l'important service qu'il rendoit continuellement à l'état, en faisant connoître les hommes capables de remplir les grandes places, et en leur rendant à propos des offices qu'ils ne savoient pas. Car que peut faire de plus utile un zélé ministre, puisque le Prince, quelque grand qu'il soit, ne connoît sa force qu'à demi, s'il ne connoît les grands hommes que la Providence fait naître en son temps pour le seconder? Ne parlons pas des vivants, dont les vertus, non plus que les louanges, ne sont jamais sûres dans le variable état de cette vie. Mais je veux ici nommer par honneur le sage, le docte et le pieux Lamoignon, que notre ministre proposoit toujours comme digne de prononcer les oracles de la justice dans le plus majestueux de ses tribunaux. La justice, leur commune amie, les avoit unis : et maintenant ces deux âmes pieuses, touchées sur la terre du même désir de faire régner les lois, contemplent ensemble à découvert les lois éternelles d'où les nôtres sont dérivées; et si quelque légère trace de nos foibles distinctions paroît encore dans une si simple et si claire vision, elles adorent Dieu en qualité de justice et de règle.

Ecce in justitiâ regnabit Rex, et principes in judicio præerunt (Is., XXXII. 1.) : « Le roi » régnera selon la justice, et les juges présideront en jugement. » La justice passe du prince dans les magistrats, et du trône elle se répand sur les tribunaux. C'est dans le règne d'Ezéchias le modèle de nos jours. Un prince zélé pour la justice, nomme un principal et universel magistrat capable de contenter ses désirs. L'infatigable ministre ouvre des yeux attentifs sur tous les tribunaux : animé des ordres du Prince, il y établit la règle, la discipline, le concert, l'esprit de justice. Il sait que si la prudence du souverain magistrat est obligée quelquefois, dans les cas extraordinaires, de suppléer à la prévoyance des lois, c'est toujours en prenant leur esprit; et enfin qu'on ne doit sortir de la règle, qu'en suivant un fil qui tienne, pour ainsi dire, à la règle même. Consulté de toutes parts, il donne des réponses courtes, mais décisives, aussi pleines de sagesse que de dignité; et le langage des lois est dans son discours. Par toute l'étendue du royaume chacun peut faire ses plaintes, assuré de la protection du prince; et la justice ne fut jamais ni si éclairée ni si secourable. Vous voyez comme ce sage magistrat modère tout le corps de la justice. Voulez-vous voir ce qu'il fait dans la sphère où il est attaché, et qu'il doit mouvoir par lui-même? Combien de fois s'est-on plaint que les affaires n'avoient ni de règle ni de fin; que la force des choses jugées n'étoit presque plus connue; que la compagnie où l'on renversoit avec tant de facilité les jugements de toutes les autres, ne respectoit pas davantage les siens; enfin, que le nom du Prince étoit employé à rendre tout incertain, et que souvent l'iniquité sortoit du lieu d'où elle devoit être foudroyée? Sous le sage MICHEL LE TELLIER, le conseil fit sa véritable fonction; et l'autorité de ses arrêts, semblable à un juste contre-poids, tenoit par tout le royaume la balance égale. Les juges, que leurs coups hardis et leurs artifices faisoient redouter, furent sans crédit : leur nom ne servit qu'à rendre la justice plus attentive. Au conseil comme au sceau, la multitude, la variété, la difficulté des affaires n'étonnèrent jamais ce grand magistrat : il n'y avoit rien de plus difficile, ni aussi de plus hasardeux, que de le surprendre; et dès le commencement de son ministère, cette irrévocable sentence sortit de sa bouche, que le crime de le tromper seroit le moins pardonnable. De quelque belle apparence que l'iniquité se couvrît, il en pénétroit les détours; et d'abord il savoit connoître, même sous les fleurs, la marche tortueuse de ce serpent. Sans châtiment, sans rigueur, il couvroit l'injustice de confusion, en lui faisant seulement sentir qu'il la connoissoit; et l'exemple de son inflexible régularité, fut l'inévitable censure de tous les mauvais desseins. Ce fut donc par cet exemple admirable, plus encore que par ses discours et par ses ordres, qu'il établit dans le conseil une pureté et un zèle de la justice, qui attire la vénération des peuples, assure la fortune des particuliers, affermit l'ordre public, et fait la gloire de ce règne. Sa justice n'étoit pas moins prompte qu'elle étoit exacte. Sans qu'il fallût le presser, les gémissements des malheureux plaideurs, qu'il croyoit entendre nuit et jour, étoient pour lui une perpétuelle et vive sollicitation. Ne dites pas à ce

zélé magistrat, qu'il travaille plus que son grand âge ne le peut souffrir : vous irriterez le plus patient de tous les hommes. Est-on, disoit-il, dans les places pour se reposer et pour vivre? ne doit-on pas sa vie à Dieu, au Prince et à l'état? Sacrés autels, vous m'êtes témoin que ce n'est pas aujourd'hui par ces artificieuses fictions de l'éloquence, que je lui mets en la bouche ces fortes paroles! sache la postérité, si le nom d'un si grand ministre fait aller mon discours jusqu'à elle, que j'ai moi-même souvent entendu ces saintes réponses. Après de grandes maladies causées par de grands travaux, on voyoit revivre cet ardent désir de reprendre ses exercices ordinaires, au hasard de retomber dans les mêmes maux; et tout sensible qu'il étoit aux tendresses de sa famille, il l'accoutumoit à ces courageux sentiments. C'est, comme nous l'avons dit, qu'il faisoit consister avec son salut le service particulier qu'il devoit à Dieu dans une sainte administration de la justice. Il en faisoit son culte perpétuel, son sacrifice du matin et du soir, selon cette parole du Sage : « La justice vaut mieux » devant Dieu, que de lui offrir des victimes [1]; » car quelle plus sainte hostie, quel encens plus doux, quelle prière plus agréable, que de faire entrer devant soi la cause de la veuve, que d'essuyer les larmes du pauvre oppressé, et de faire taire l'iniquité par toute la terre? Combien le pieux ministre étoit touché de ces vérités, ses paisibles audiences le faisoient paroître. Dans les audiences vulgaires, l'un, toujours précipité, vous trouble l'esprit; l'autre, avec un visage inquiet et des regards incertains, vous ferme le cœur : celui-là se présente à vous par coutume ou par bienséance, et il laisse vaguer ses pensées sans que vos discours arrêtent son esprit distrait; celui-ci, plus cruel encore, a les oreilles bouchées par ses préventions, et incapable de donner entrée aux raisons des autres, il n'écoute que ce qu'il a dans son cœur. A la facile audience de ce sage magistrat, et par la tranquillité de son favorable visage, une âme agitée se calmoit. C'est là qu'on trouvoit « ces douces réponses qui apaisent » la colère [2], » et « ces paroles qu'on préfère aux » dons : » *Verbum melius quàm datum* (*Eccli.*, XVIII. 16.). Il connoissoit les deux visages de la justice : l'un facile dans le premier abord; l'autre sévère et impitoyable quand il faut conclure. Là, elle veut plaire aux hommes, et également contenter les deux partis : ici, elle ne craint, ni d'offenser le puissant, ni d'affliger le pauvre et le foible. Ce charitable magistrat étoit ravi d'avoir à commencer par la douceur; et dans toute l'administration de la justice, il nous paroissoit un homme que sa nature avoit fait bienfaisant, et que la raison rendoit inflexible. C'est par où il avoit gagné les cœurs. Tout le royaume faisoit des vœux pour la prolongation de ses jours : on se reposoit sur sa prévoyance : ses longues expériences étoient pour l'état un trésor inépuisable de sages conseils; et sa justice, sa prudence, la facilité qu'il apportoit aux affaires, lui méritoient la vénération et l'amour de tous les peuples. O Seigneur, vous avez fait, comme dit le Sage [1], « l'œil qui regarde » et l'oreille qui écoute! » Vous donc qui donnez aux juges ces regards benins, ces oreilles attentives, et ce cœur toujours ouvert à la vérité, écoutez-nous pour celui qui écoutoit tout le monde. Et vous, doctes interprètes des lois, fidèles dépositaires de leurs secrets, et implacables vengeurs de leur sainteté méprisée, suivez ce grand exemple de nos jours. Tout l'univers a les yeux sur vous : affranchis des intérêts et des passions, sans yeux comme sans mains, vous marchez sur la terre semblables aux esprits célestes : ou plutôt, images de Dieu, vous en imitez l'indépendance; comme lui, vous n'avez besoin ni des hommes ni de leurs présents; comme lui, vous faites justice à la veuve et au pupille; l'étranger n'implore pas en vain votre secours [2]; et assurés que vous exercez la puissance du Juge de l'univers, vous n'épargnez personne dans vos jugements. Puisse-t-il avec ses lumières et avec son esprit de force vous donner cette patience, cette attention, et cette docilité toujours accessible à la raison, que Salomon lui demandoit pour juger son peuple (3. *Reg.*, III. 9.).

Mais ce que cette chaire, ce que ces autels, ce que l'évangile que j'annonce, et l'exemple du grand ministre dont je célèbre les vertus, m'oblige à recommander plus que toutes choses, c'est les droits sacrés de l'Eglise. L'Eglise ramasse ensemble tous les titres par où l'on peut espérer le secours de la justice. La justice doit une assistance particulière aux foibles, aux orphelins, aux épouses délaissées, et aux étrangers. Qu'elle est forte cette Eglise, et que redoutable est le glaive que le fils de Dieu lui a mis dans la

[1] Facere misericordiam et judicium, magis placet Domino quàm victimæ. *Prov.*, XXI. 3.

[2] Responsio mollis frangit iram. *Ibid.*, XV. 1.

[1] Et aurem audientem, et oculum videntem, Dominus fecit utrumque. *Prov.*, XX. 12.

[2] Dominus Deus vester ipse est Deus Deorum, et Dominus dominantium; Deus magnus et potens, et terribilis, qui personam non accipit nec munera. Facit judicium pupillo et viduæ; amat peregrinum, et dat ei victum atque vestitum. *Deut.*, X. 17, 18.

main! Mais c'est un glaive spirituel, dont les superbes et les incrédules ne ressentent pas le « double tranchant [1]. » Elle est fille du Tout-Puissant : mais son père, qui la soutient au dedans, l'abandonne souvent aux persécuteurs ; et à l'exemple de Jésus-Christ, elle est obligée de crier dans son agonie : « Mon Dieu, mon Dieu, » pourquoi m'avez-vous délaissée [2]? » Son époux est le plus puissant comme le plus beau et le plus parfait de tous les enfants des hommes [3]; mais elle n'a entendu sa voix agréable, elle n'a joui de sa douce et désirable présence qu'un moment [4] : tout d'un coup il a pris la fuite avec une course rapide, « et plus vite qu'un faon de biche, » il s'est élevé au-dessus des plus hautes mon- » tagnes [5]. » Semblable à une épouse désolée, l'Eglise ne fait que gémir, et le chant de la tourterelle délaissée [6] est dans sa bouche. Enfin elle est étrangère et comme errante sur la terre, où elle vient recueillir les enfants de Dieu sous ses ailes ; et le monde, qui s'efforce de les lui ravir, ne cesse de traverser son pèlerinage. Mère affligée, elle a souvent à se plaindre de ses enfants qui l'oppriment : on ne cesse d'entreprendre sur ses droits sacrés : sa puissance celeste est affoiblie, pour ne pas dire tout-à-fait éteinte. On se venge sur elle de quelques-uns de ses ministres trop hardis usurpateurs des droits temporels : à son tour la puissance temporelle a semblé vouloir tenir l'Eglise captive, et se récompenser de ses pertes sur Jésus-Christ même ; les tribunaux séculiers ne retentissent que des affaires ecclésiastiques ; on ne songe pas au don particulier qu'a reçu l'ordre apostolique pour les décider : don céleste, que nous ne recevons qu'une fois « par l'imposition des mains [7]; » mais que saint Paul nous ordonne de ranimer, de renouveler, et de rallumer sans cesse en nous-mêmes comme un feu divin, afin que la vertu en soit immortelle. Ce don nous est-il seulement accordé pour annoncer la sainte parole, ou pour sanctifier les âmes par les sacrements? N'est-ce pas aussi pour policer les Eglises, pour y établir la discipline, pour appliquer les canons inspirés de Dieu à nos saints prédécesseurs, et accomplir tous les devoirs du ministère ecclésiastique? Autrefois et les canons et les lois, et les évêques et les empereurs concouroient ensemble à empêcher les ministres des autels de paroître, pour les affaires même temporelles, devant les juges de la terre : on vouloit avoir des intercesseurs purs du commerce des hommes, et on craignoit de les rengager dans le siècle d'où ils avoient été séparés pour être le partage du Seigneur. Maintenant c'est pour les affaires ecclésiastiques qu'on les y voit entraînés : tant le siècle a prévalu, tant l'Eglise est foible et impuissante! Il est vrai que l'on commence à l'écouter : l'auguste conseil et le premier parlement donnent du secours à son autorité blessée ; les sources du droit sont révélées ; les saintes maximes revivent. Un Roi zélé pour l'Eglise, et toujours prêt à lui rendre davantage qu'on ne l'accuse de lui ôter, opère ce changement heureux ; son sage et intelligent chancelier seconde ses désirs ; sous la conduite de ce ministre, nous avons comme un nouveau code favorable à l'épiscopat ; et nous vanterons désormais, à l'exemple de nos pères, les lois unies aux canons. Quand ce sage magistrat renvoie les affaires ecclésiastiques aux tribunaux séculiers, ses doctes arrêts leur marquent la voie qu'ils doivent tenir, et le remède qu'il pourra donner à leurs entreprises. Ainsi la sainte clôture, protectrice de l'humilité et de l'innocence, est établie : ainsi la puissance séculière ne donne plus ce qu'elle n'a pas ; et la sainte subordination des puissances ecclésiastiques, image des célestes hiérarchies et lien de notre unité, est conservée : ainsi la cléricature jouit, par tout le royaume, de son privilége : ainsi sur le sacrifice des vœux, et sur « ce grand » sacrement de » l'indissoluble « union de Jésus- » Christ avec son Eglise [1], » les opinions sont plus saines dans le barreau éclairé, et parmi les magistrats intelligents, que dans les livres de quelques auteurs qui se disent ecclésiastiques et théologiens. Un grand prélat a part à ces grands ouvrages ; habile autant qu'agréable intercesseur auprès d'un père porté par lui-même à favoriser l'Eglise, il sait ce qu'il faut attendre de la piété éclairée d'un grand ministre, et il représente les droits de Dieu sans blesser ceux de César. Après ces commencements, ne pourrons-nous pas enfin espérer que les jaloux de la France n'auront pas éternellement à lui reprocher les libertés de l'E-

[1] De ore ejus gladius utrâque parte acutus exibat. *Apoc.*, I. 16. Vivus est sermo Dei et efficax, et penetrabilior omni gladio ancipiti. *Heb.*, IV. 12.

[2] Eli, Eli, lamma sabacthani : hoc est, Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me? *Matth.*, XXVII. 46.

[3] Speciosus formâ præ filiis hominum. *Psal.* XLIV. 3.

[4] Amicus sponsi, qui stat et audit eum, gaudio gaudet propter vocem sponsi. *Joan.*, III. 29.

[5] Fuge, dilecte mi, et assimilare capreæ, hinnuloque cervorum super montes aromatum. *Cant.*, VIII. 14.

[6] Vox turturis audita est in terrâ nostrâ. *Ibid.*, II. 12.

[7] Admoneo te ut resuscites gratiam Dei quæ est in te per impositionem manuum mearum. 2. *Tim.*, I. 6.

[1] Sacramentum hoc magnum est : ego autem dico in Christo et in Ecclesiâ. *Ephes.*, V. 32.

glise toujours employées contre elle-même? Ame pieuse du sage MICHEL LE TELLIER, après avoir avancé ce grand ouvrage, recevez devant ces autels ce témoignage sincère de votre foi et de notre reconnoissance, de la bouche d'un évêque trop tôt obligé à changer en sacrifices pour votre repos, ceux qu'il offroit pour une vie si précieuse. Et vous, saints évêques, interprètes du ciel, juges de la terre, apôtres, docteurs, et serviteurs des églises; vous qui sanctifiez cette assemblée par votre présence, et vous qui, dispersés par tout l'univers, entendrez le bruit d'un ministère si favorable à l'Eglise, offrez à jamais de saints sacrifices pour cette âme pieuse. Ainsi puisse la discipline ecclésiastique être entièrement rétablie; ainsi puisse être rendue la majesté à vos tribunaux, l'autorité à vos jugements, la gravité et le poids à vos censures! Puissiez-vous, souvent assemblés au nom de Jésus-Christ, l'avoir au milieu de vous, et revoir la beauté des anciens jours. Qu'il me soit permis du moins de faire des vœux devant ces autels, de soupirer après les antiquités devant une compagnie si éclairée, et d'annoncer la sagesse entre les parfaits[1]! Mais, Seigneur, que ce ne soit pas seulement des vœux inutiles! Que ne pouvons-nous obtenir de votre bonté, si, comme nos prédécesseurs, nous faisons nos chastes délices de votre Ecriture, notre principal exercice de la prédication de votre parole, et notre félicité de la sanctification de votre peuple; si, attachés à nos troupeaux par un saint amour, nous craignons d'en être arrachés; si nous sommes soigneux de former des prêtres que Louis puisse choisir pour remplir nos chaires; si nous lui donnons le moyen de décharger sa conscience de cette partie la plus périlleuse de ses devoirs; et que, par une règle inviolable, ceux-là demeurent exclus de l'épiscopat, qui ne veulent pas y arriver par des travaux apostoliques? Car aussi, comment pourrons-nous, sans ce secours, incorporer tout-à-fait à l'Eglise de Jésus-Christ tant de peuples nouvellement convertis, et porter avec confiance un si grand accroissement de notre fardeau? Ah! si nous ne sommes infatigables à instruire, à reprendre, à consoler, à donner le lait aux infirmes, et le pain aux forts; enfin à cultiver ces nouvelles plantes, et à expliquer à ce nouveau peuple la sainte parole, dont, hélas! on s'est tant servi pour le séduire : « le fort armé chassé » de sa demeure reviendra » plus furieux que jamais, « avec sept esprits plus malins que lui, et » notre état deviendra pire que le précédent[1]! » Ne laissons pas cependant de publier ce miracle de nos jours; faisons-en passer le récit aux siècles futurs. Prenez vos plumes sacrées, vous qui composez les annales de l'Eglise : agiles instruments « d'un prompt écrivain et d'une main di- » ligente[2], » hâtez-vous de mettre Louis avec les Constantins et les Théodoses. Ceux qui vous ont précédés dans ce beau travail, racontent[3] « qu'avant qu'il y eut eu des empereurs dont les » lois eussent ôté les assemblées aux hérétiques, » les sectes demeuroient unies, et s'entretenoient » long-temps. Mais, poursuit Sozomène, depuis » que Dieu suscita des princes chrétiens, et qu'ils » eurent défendu ces conventicules, la loi ne » permettoit pas aux hérétiques de s'assembler » en public; et le clergé, qui veilloit sur eux, » les empêchoit de le faire en particulier. De cette » sorte, la plus grande partie se réunissoit, et les » opiniâtres mouroient sans laisser de postérité, » parce qu'ils ne pouvoient ni communiquer entre » eux, ni enseigner librement leurs dogmes. » Ainsi tomboit l'hérésie avec son venin, et la discorde rentroit dans les enfers, d'où elle étoit sortie. Voilà, Messieurs, ce que nos pères ont admiré dans les premiers siècles de l'Eglise. Mais nos pères n'avoient pas vu, comme nous, une hérésie invétérée tomber tout à coup; les troupeaux égarés revenir en foule, et nos eglises trop étroites pour les recevoir; leurs faux pasteurs les abandonner, sans même en attendre l'ordre, et heureux d'avoir à leur alléguer leur bannissement pour excuse : tout calme dans un si grand mouvement : l'univers étonné de voir dans un événement si nouveau la marque la plus assurée, comme le plus bel usage de l'autorité, et le mérite du Prince plus reconnu et plus révéré que

[1] Sapientiam loquimur inter perfectos. 1. *Cor.*, II. 6.

[1] Tunc vadit, et assumit septem alios spiritus secum, nequiores se; et ingressi habitant ibi : et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus. *Luc.*, XI. 21, 24, 25, 26.

[2] Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis. *Psal.* XLIV. 1.

[3] Nam superiorum imperatorum temporibus, quicumque Christum colebant, licet opinionibus inter se dissentirent, a gentilibus tamen pro iisdem habebantur... Quam ob causam singuli facilè in unum convenientes, separatim collectas celebrabant, et assiduè secum mutuo colloquentes, tametsi pauci numero essent, nequaquam dissipati sunt. Post hanc verò legem nec publicè collectas agere eis licuit, lege id prohibente; nec clanculo, cùm singularum civitatum episcopi ac clerici eos sollicitè observarent. Undè factum est ut plerique eorum metu perculsi, Ecclesiæ catholicæ sese adjunxerint. Alii verò, licet in eâdem sententiâ perseverarint, nullis tamen opinionis suæ successoribus post se relictis, ex hâc vitâ migrarunt : quippe qui nec in unum coire permitterentur, nec opinionis suæ consortes liberè ac sine metu docere possent. *Sozom.*, *Hist. lib.* II, C. XXXII.

son autorité même. Touchés de tant de merveilles, épanchons nos cœurs sur la piété de Louis. Poussons jusqu'au ciel nos acclamations; et disons à ce nouveau Constantin, à ce nouveau Théodose, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau Charlemagne, ce que les six cent trente Pères dirent autrefois dans le concile de Chalcédoine [1] : « Vous avez affermi la foi; vous avez exterminé » les hérétiques : c'est le digne ouvrage de votre » règne; c'en est le propre caractère. Par vous » l'hérésie n'est plus : Dieu seul a pu faire cette » merveille. Roi du ciel, conservez le Roi de la » terre : c'est le vœu des Eglises; c'est le vœu » des évêques. »

Quand le sage chancelier reçut l'ordre de dresser ce pieux édit qui donne le dernier coup à l'hérésie, il avoit déjà ressenti l'atteinte de la maladie dont il est mort. Mais un ministre si zélé pour la justice, ne devoit pas mourir avec le regret de ne l'avoir pas rendue à tous ceux dont les affaires étoient préparées. Malgré cette fatale foiblesse qu'il commençoit de sentir, il écouta, il jugea, et il goûta le repos d'un homme heureusement dégagé, à qui ni l'Eglise, ni le monde, ni son prince, ni sa patrie, ni les particuliers, ni le public n'avoient plus rien à demander. Seulement Dieu lui réservoit l'accomplissement du grand ouvrage de la religion; et il dit, en scellant la révocation du fameux Edit de Nantes, qu'après ce triomphe de la foi et un si beau monument de la piété du Roi, il ne se soucioit plus de finir ses jours. C'est la dernière parole qu'il ait prononcée dans la fonction de sa charge : parole digne de couronner un si glorieux ministère. En effet, la mort se déclare : on ne tente plus de remède contre ses funestes attaques : dix jours entiers il la considère avec un visage assuré, tranquille, toujours assis, comme son mal le demandoit, on croit assister jusqu'à la fin ou à la paisible audience d'un ministre, ou à la douce conversation d'un ami commode. Souvent il s'entretient seul avec la mort : la mémoire, le raisonnement, la parole ferme, et aussi vivant par l'esprit qu'il étoit mourant par le corps, il semble lui demander d'où vient qu'on la nomme cruelle. Elle lui fut nuit et jour toujours présente; car il ne connoissoit plus le sommeil, et la froide main de la mort pouvoit seule lui clore les yeux. Jamais il ne fut si attentif : « Je suis, disoit-il, en faction; » car il me semble que je lui vois prononcer encore cette courageuse parole. Il n'est pas temps de se reposer : à chaque attaque il se tient prêt, et il attend le moment de sa délivrance. Ne croyez pas que cette constance ait pu naître tout à coup entre les bras de la mort : c'est le fruit des méditations que vous avez vues, et de la préparation de toute la vie. La mort révèle les secrets des cœurs. Vous, riches, vous qui vivez dans les joies du monde, si vous saviez avec quelle facilité vous vous laissez prendre aux richesses que vous croyez posséder; si vous saviez par combien d'imperceptibles liens elles s'attachent, et, pour ainsi dire, elles s'incorporent à votre cœur, et combien sont forts et pernicieux ces liens que vous ne sentez pas; vous entendriez la vérité de cette parole du Sauveur [1] : « Malheur à vous, riches! » et « vous pousseriez, » comme dit saint Jacques [2], des cris lamentables » et des hurlements à la vue de vos misères. » Mais vous ne sentez pas un attachement si déréglé. Le désir se fait mieux sentir, parce qu'il a de l'agitation et du mouvement. Mais dans la possession, on trouve, comme dans un lit, un repos funeste; et on s'endort dans l'amour des biens de la terre, sans s'apercevoir de ce malheureux engagement. C'est, mes frères, où tombe celui qui met sa confiance dans les richesses; je dis même dans les richesses bien acquises. Mais l'excès de l'attachement que nous ne sentons pas dans la possession, se fait, dit saint Augustin [3], sentir dans la perte. C'est là qu'on entend ce cri d'un roi malheureux, d'un Agag outré contre la mort, qui lui vient ravir tout à coup, avec la vie, sa grandeur et ses plaisirs : *Siccine separat amara mors* (1. *Reg.*, xv. 32.)? « Est-ce ainsi que la » mort amère vient rompre tout à coup de si doux » liens? » Le cœur saigne : dans la douleur de la plaie, on sent combien ces richesses y tenoient; et le péché que l'on commettoit, par un attachement si excessif, se découvre tout entier : *Quantum amando deliquerint, perdendo senserunt.* Par une raison contraire, un homme dont la fortune protégée du ciel ne connoît pas les disgrâces; qui, élevé sans envie aux plus grands honneurs, heureux dans sa personne et dans sa famille, pen-

[1] Hæc digna vestro imperio; hæc propria vestri regni... Per te orthodoxa fides firmata est; per te hæresis non est. Cœlestis Rex, terrenum custodi. Per te firmata fides est... unus Deus qui hoc fecit... Rex cœlestis, Augustam custodi, dignam pacis... Hæc oratio ecclesiarum; hæc oratio Pastorum. *Concil. Chalced., Act.*, vi.

[1] Væ vobis divitibus. *Luc.*, vi. 24.

[2] Agite nunc, divites, plorate ululantes in miseriis vestris, quæ advenient vobis. *Jac.*, v. 1.

[3] Illi autem infirmiores, qui terrenis his bonis, quamvis ea non præponerent Christo, aliquantulâ tamen cupiditate cohærebant, quantùm hæc amando peccaverint, perdendo senserunt. Tantùm quippe doluerunt, quantùm se doloribus inseruerunt. *Aug., de Civit. Dei, lib.* i, *c.* x, *n.* 2.

dant qu'il voit disparoître une vie si fortunée, bénit la mort, et aspire aux biens éternels; ne fait-il pas voir qu'il n'avoit pas mis « son cœur » dans le trésor que les voleurs peuvent enle- » ver[1], » et que, comme un autre Abraham, il ne connoît de repos que « dans la cité perma- » nente[2]? » Un fils, consacré à Dieu, s'acquitte courageusement de son devoir comme de toutes les autres parties de son ministère, et il va porter la triste parole à un père si tendre et si chéri : il trouve ce qu'il espéroit, un chrétien préparé à tout, qui attendoit ce dernier office de sa piété. L'extrême-onction, annoncée par la même bouche à ce philosophe chrétien, excite autant sa piété qu'avoit fait le saint Viatique. Les saintes prières des agonisants réveillent sa foi : son âme s'épanche dans les célestes cantiques ; et vous diriez qu'il soit devenu un autre David, par l'application qu'il se fait à lui-même de ses divins Psaumes. Jamais juste n'attendit la grâce de Dieu avec une plus ferme confiance; jamais pécheur ne demanda un pardon plus humble, ni ne s'en crut plus indigne. Qui me donnera le burin que Job désiroit, pour graver sur l'airain et sur le marbre cette parole sortie de sa bouche en ces derniers jours, que depuis quarante-deux ans qu'il servoit le Roi, il avoit la consolation de ne lui avoir jamais donné de conseil que selon sa conscience, et dans un si long ministère de n'avoir jamais souffert une injustice qu'il pût empêcher? La justice demeurer constante, et, pour ainsi dire, toujours vierge et incorruptible parmi des occasions si délicates : quelle merveille de la grâce! Après ce témoignage de sa conscience, qu'avoit-il besoin de nos éloges? Vous étonnez-vous de sa tranquillité? Quelle maladie ou quelle mort peut troubler celui qui porte au fond de son cœur un si grand calme? Que vois-je durant ce temps? des enfants percés de douleur ; car ils veulent bien que je rende ce témoignage à leur piété, et c'est la seule louange qu'ils peuvent écouter sans peine. Que vois-je encore? une femme forte, pleine d'aumônes et de bonnes œuvres, précédée, malgré ses désirs, par celui que tant de fois elle avoit cru devancer; tantôt elle va offrir devant les autels cette plus chère et plus précieuse partie d'elle-même; tantôt elle rentre auprès du malade, non par foiblesse, mais, dit-elle, « pour apprendre à mourir, et » profiter de cet exemple. » L'heureux vieillard jouit jusqu'à la fin des tendresses de sa famille, où il ne voit rien de foible; mais pendant qu'il en goûte la reconnoissance, comme un autre Abraham, il la sacrifie, et en l'invitant à s'éloigner : « Je veux, dit-il, m'arracher jusqu'aux moindres » vestiges de l'humanité. » Reconnoissez-vous un chrétien qui achève son sacrifice, qui fait le dernier effort, afin de rompre tous les liens de la chair et du sang, et ne tient plus à la terre? Ainsi, parmi les souffrances et dans les approches de la mort, s'épure, comme dans un feu, l'âme chrétienne. Ainsi elle se dépouille de ce qu'il y a de terrestre et de trop sensible, même dans les affections les plus innocentes : telles sont les grâces qu'on trouve à la mort. Mais qu'on ne s'y trompe pas, c'est quand on l'a souvent méditée, quand on s'y est long-temps préparé par de bonnes œuvres : autrement la mort porte en elle-même ou l'insensibilité, ou un secret désespoir, ou dans ses justes frayeurs, l'image d'une pénitence trompeuse, et enfin un trouble fatal à la piété. Mais voici, dans la perfection de la charité, la consommation de l'œuvre de Dieu. Un peu après, parmi ses langueurs, et percé de douleurs aiguës, le courageux vieillard se lève, et les bras en haut, après avoir demandé la persévérance : « Je ne » désire point, dit-il, la fin de mes peines, mais » je désire de voir Dieu. » Que vois-je ici, chrétiens? la foi véritable, qui, d'un côté, ne se lasse pas de souffrir, vrai caractère d'un chrétien ; et de l'autre, ne cherche plus qu'a se développer de ses ténèbres, et en dissipant le nuage, se changer en pure lumière et en claire vision. O moment heureux où nous sortirons des ombres et des énigmes[1] pour voir la vérité manifeste! Courons-y, mes frères, avec ardeur; hâtons-nous de « purifier notre cœur, afin de voir Dieu, » selon la promesse de l'Evangile[2]. Là est le terme du voyage; là se finissent les gémissements; là s'achève le travail de la foi, quand elle va, pour ainsi dire, enfanter la vue. Heureux moment, encore une fois! qui ne te désire pas, n'est pas chrétien. Après que ce pieux désir est formé par le Saint-Esprit dans le cœur de ce vieillard plein de foi, que reste-t-il, chrétiens, sinon qu'il aille jouir de l'objet qu'il aime? Enfin, prêt à rendre l'âme : « Je rends grâces à Dieu, dit-il, de voir » défaillir mon corps devant mon esprit. » Touché d'un si grand bienfait, et ravi de pouvoir pousser ses reconnoissances jusques au dernier soupir,

[1] Nolite thesaurizare vobis thesauros in terrâ,... ubi fures effodiunt et furantur. Thesaurizate autem vobis thesauros in cœlo. *Matth.*, VI. 19, 20, 21.

[2] Expectabat fundamenta habentem civitatem. *Hebr.*, XI. 10.

[1] Videmus nunc per speculum in ænigmate. 1. *Cor.*, XIII. 12.

[2] Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt. *Matth.*, V. 8.

il commença l'hymne des divines miséricordes : *Misericordias Domini in æternum cantabo* (*Psal.* LXXXVIII.). « Je chanterai, dit-il, éter- » nellement les miséricordes du Seigneur. » Il expire en disant ces mots, et il continue avec les anges le sacré cantique. Reconnoissez maintenant que sa perpétuelle modération venoit d'un cœur détaché de l'amour du monde ; et réjouissez-vous, en Notre-Seigneur, de ce que riche il a mérité les grâces et la récompense de la pauvreté. Quand je considère attentivement dans l'Evangile la parabole, ou plutôt l'histoire du mauvais riche, et que je vois de quelle sorte Jésus-Christ y parle des fortunés de la terre, il me semble d'abord qu'il ne leur laisse aucune espérance au siècle futur. Lazare, pauvre et couvert d'ulcères, « est » porté par les anges au sein d'Abraham [1], » pendant que le riche, toujours heureux dans cette vie, « est enseveli dans les enfers. » Voilà un traitement bien différent que Dieu fait à l'un et à l'autre. Mais comment est-ce que le Fils de Dieu nous en explique la cause? « Le riche, dit- » il [2], a reçu ses biens, et le pauvre ses maux » dans cette vie ; » et de là quelle conséquence? Ecoutez, riches, et tremblez : « Et maintenant, » poursuit-il, l'un reçoit sa consolation, et l'autre » son juste supplice. » Terrible distinction! funeste partage pour les grands du monde! Et toutefois ouvrez les yeux : c'est le riche Abraham qui reçoit le pauvre Lazare dans son sein ; et il vous montre, ô riches du siècle, à quelle gloire vous pouvez aspirer, si, « pauvres en esprit [3] » et détachés de vos biens, vous vous tenez aussi prêts à les quitter, qu'un voyageur empressé à déloger de la tente où il passe une courte nuit. Cette grâce, je le confesse, est rare dans le nouveau Testament, où les afflictions et la pauvreté des enfants de Dieu doivent sans cesse représenter à toute l'Eglise un Jésus-Christ sur la croix. Et cependant, chrétiens, Dieu nous donne quelquefois de pareils exemples, afin que nous entendions qu'on peut mépriser les charmes de la grandeur, même présente ; et que les pauvres apprennent à ne désirer pas avec tant d'ardeur ce qu'on peut quitter avec joie. Ce ministre si fortuné et si détaché tout ensemble, leur doit inspirer ce sentiment. La mort a découvert le secret de ses affaires; et le public, rigide censeur des hommes de cette fortune et de ce rang, n'y a rien vu que de modéré. On a vu ses biens accrus naturellement par un si long ministère et par une prévoyante économie ; et on ne fait qu'ajouter à la louange de grand magistrat et de sage ministre, celle de sage et vigilant père de famille, qui n'a pas été jugée indigne des saints patriarches. Il a donc, à leur exemple, quitté sans peine ce qu'il avoit acquis sans empressement : ses vrais biens ne lui sont pas ôtés, et sa justice demeure aux siècles des siècles. C'est d'elle que sont découlées tant de grâces et tant de vertus que sa dernière maladie a fait éclater. Ses aumônes, si bien cachées dans le sein du pauvre, ont prié pour lui [1] : sa main droite les cachoit à sa main gauche ; et à la réserve de quelque ami, qui en a été le ministre ou le témoin nécessaire, ses plus intimes confidents les ont ignorées : mais « le Père, qui les a vues dans » le secret, lui en a rendu la récompense [2]. » Peuples, ne le pleurez plus ; et vous qui, éblouis de l'éclat du monde, admirez le tranquille cours d'une si longue et si belle vie, portez plus haut vos pensées. Quoi donc, quatre-vingt-trois ans passés au milieu des prospérités, quand il n'en faudroit retrancher ni l'enfance où l'homme ne se connoît pas, ni les maladies où l'on ne vit point, ni tout le temps dont on a toujours tant de sujet de se repentir, paroîtront-ils quelque chose à la vue de l'éternité où nous nous avançons à si grands pas? Après cent trente ans de vie, Jacob amené au roi d'Egypte, lui raconte la courte durée de son laborieux pèlerinage, qui n'égale pas les jours de son père Isaac, ni de son aïeul Abraham [3]. Mais les ans d'Abraham et d'Isaac, qui ont fait paroître si courts ceux de Jacob, s'évanouissent auprès de la vie de Sem, que celle d'Adam et de Noé efface. Que si le temps comparé au temps, la mesure à la mesure, et le terme au terme, se réduit à rien ; que sera-ce si l'on compare le temps à l'éternité, où il n'y a ni mesure ni terme? Comptons donc comme très court, chrétiens, ou plutôt comptons comme un pur néant tout ce qui finit ; puisqu'enfin quand on auroit multiplié les années au-delà de tous les nombres connus, visiblement ce ne sera rien,

[1] Factum est autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ. Mortuus est autem et dives ; et sepultus est in inferno. *Luc.*, XVI. 22.

[2] Et dixit illi Abraham : Fili, recordare quia recepisti bona in vitâ tuâ ; et Lazarus similiter mala. Nunc autem hic consolatur ; tu verò cruciaris. *Luc.*, XVI. 25.

[3] Beati pauperes spiritu. *Matth.*, V. 3.

[1] Conclude eleemosynam in corde pauperis ; et hæc pro te exorabit. *Eccli.*, XXIX. 15.

[2] Te faciente eleemosynam, nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua... Et Pater tuus, qui videt in abscondito, reddet tibi. *Matth.*, VI. 3, 4.

[3] Respondit (Jacob) : Dies peregrinationis meæ centum triginta annorum sunt, parvi et mali ; et non pervenerunt usque ad dies patrum meorum, quibus peregrinati sunt. *Genes.*, XLVII. 9.

quand nous serons arrivés au terme fatal. Mais peut-être que prêt à mourir, on comptera pour quelque chose cette vie de réputation, ou cette imagination de revivre dans sa famille qu'on croira laisser solidement établie. Qui ne voit, mes frères, combien vaines, mais combien courtes et combien fragiles sont encore ces secondes vies, que notre foiblesse nous fait inventer, pour couvrir en quelque sorte l'horreur de la mort? Dormez votre sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre poussière. Ah! si quelques générations, que dis-je? si quelques années après votre mort, vous reveniez, hommes oubliés, au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne voir pas votre nom terni, votre mémoire abolie, et votre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfants. Est-ce là le fruit du travail, dont vous vous êtes consumés sous le soleil, vous amassant un trésor de haine et de colère éternelle au juste jugement de Dieu? Surtout, mortels, désabusez-vous de la pensée dont vous vous flattez, qu'après une longue vie, la mort vous sera plus douce et plus facile. Ce ne sont pas les années, c'est une longue préparation qui vous donnera de l'assurance. Autrement un philosophe vous dira en vain que vous devez être rassasiés d'années et de jours, et que vous avez assez vu les saisons se renouveler, et le monde rouler autour de vous, ou plutôt, que vous vous êtes assez vu rouler vous-même et passer avec le monde. La dernière heure n'en sera pas moins insupportable, et l'habitude de vivre ne fera qu'en accroître le désir. C'est de saintes méditations, c'est de bonnes œuvres, c'est ces véritables richesses, que vous enverrez devant vous au siècle futur, qui vous inspireront de la force; et c'est par ce moyen que vous affermirez votre courage. Le vertueux MICHEL LE TELLIER vous en a donné l'exemple : la sagesse, la fidélité, la justice, la modestie, la prévoyance, la piété; toute la troupe sacrée des vertus, qui veilloient, pour ainsi dire, autour de lui, en ont banni les frayeurs, et ont fait du jour de sa mort, le plus beau, le plus triomphant, le plus heureux jour de sa vie.

ORAISON FUNÈBRE

DE LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ,

PREMIER PRINCE DU SANG,

Prononcée dans l'église de Notre-Dame de Paris, le 10e jour de mars 1687.

NOTICE

SUR LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ.

LOUIS DE BOURBON, fils de Henri de Bourbon, prince de Condé, fut connu d'abord sous le titre de Duc d'Enghien. Il naquit le 8 septembre 1621. Elevé sous les yeux de son père avec le plus grand soin; confié à des Jésuites sages et habiles, il montra de bonne heure des dispositions pour l'étude, et s'y livra avec autant d'application que de succès. Il conserva toute sa vie ce goût honorable; et dans les intervalles de ses travaux militaires, fit voir constamment que les plaisirs et les exercices de l'esprit n'étoient pas indignes d'un prince et d'un grand capitaine : mais le goût le plus décidé qu'il montra dès ses plus jeunes ans, fut celui des armes. Il n'avoit encore que dix-neuf ans qu'il voulut servir en qualité de volontaire, et se distingua comme tel au siége d'Arras, en 1640. A cette époque aussi le cardinal de Richelieu, ambitionnant pour sa famille les plus nobles alliances, parvint, malgré la répugnance du Duc d'Enghien lui-même, à faire conclure le mariage de celui-ci avec sa nièce, fille du maréchal de Brézé.

Richelieu mourut en 1642, et jusque-là le Duc d'Enghien n'avoit encore donné des marques de valeur qu'en servant comme volontaire. Mais le cardinal Mazarin, qui succéda à Richelieu, le fit nommer en 1643 pour commander en chef l'armée de Flandre. Le Duc d'Enghien s'étoit déjà rendu à sa destination, lorsqu'il apprit la mort de Louis XIII; et loin d'obéir, dans cette circonstance, à des vues d'ambition et d'intérêt personnel, il ne songea qu'à l'intérêt public et à la gloire de sauver la France, en la délivrant de ses ennemis. La célèbre et à jamais mémorable bataille de Rocroi fut l'effet de cette disposition, et couvrit de gloire le Duc d'Enghien, qui montra dans cette brillante occasion autant de vrai courage que de tranquillité d'esprit. La veille de la bataille, après avoir arrêté son plan, et ordonné tous les préparatifs, il s'étoit endormi profondément; et à la fin de cette fameuse journée, il se mit à genoux sur le champ de bataille, ordonnant à tous les soldats d'en faire autant, et rendit grâces à Dieu de la bénédiction qu'il venoit de donner à ses armes.

Le Duc d'Enghien se distingua de nouveau dans les brillantes campagnes de 1644, 1645 et 1646, où il se montra aussi habile dans l'art d'assiéger les villes

que dans celui de gagner des batailles. Devenu, en 1646, héritier des titres et de la fortune de son père, il prit le nom de Prince de Condé, et partit en 1647 pour de nouvelles expéditions, et en 1648 gagna sur les Espagnols la célèbre bataille de Lens.

Ce fut à cette malheureuse époque qu'éclatèrent à Paris ces troubles civils, qui, jusqu'en 1653, ne cessèrent d'agiter la France. Le prince de Condé fut rappelé promptement à la Cour à cette occasion; et quoique déjà lui-même il eût à se plaindre d'elle, et n'eût pas déguisé ses mécontentements : quoiqu'il fût vivement sollicité d'embrasser le parti des Frondeurs, qui se grossissoit chaque jour, il se montra d'abord déterminé à défendre le Roi et la Reine régente contre toute attaque. Assurés de son appui, le Roi, la Reine régente et toute la Cour sortirent de Paris pour se retirer à Saint-Germain-en-Laye, et le Prince de Condé, à la tête de huit mille hommes, fit le blocus de Paris, et força bientôt les Frondeurs à demander la paix; elle fut signée en mars 1649.

Mais la scène changea bientôt. Le Prince de Condé se laissa séduire par les conseils du Prince de Conti son frère, et de la duchesse de Longueville sa sœur, qui, tous deux, se montroient les plus entreprenants et les plus indisposés contre le cardinal. La Cour, instruite de leurs secrètes menées, songea d'abord à en prévenir l'effet par un coup d'éclat, et le 18 janvier 1650, fit arrêter et conduire au château de Vincennes le Prince de Condé, le Prince de Conti et le Duc de Longueville leur beau-frère. Ils furent transférés depuis au Hâvre-de-Grâce. Ce ne fut qu'au bout de treize mois, que, sollicitée par le Parlement, la Cour se décida à les remettre en liberté; mais le Prince de Condé, qui, comme le rapporte Bossuet, déclara dans la suite au Roi qu'il étoit entré innocent dans la prison, et qu'il en étoit sorti coupable, garda dans son cœur un ressentiment profond de cette injure, et ne fut pas longtemps sans le faire éclater. En septembre 1651, il se mit ouvertement à la tête des mécontents, fit un traité avec les ennemis extérieurs, et prit les armes contre son Roi. Il arriva jusqu'aux portes de Paris, et après deux ou trois mois passés en attaques partielles et infructueuses, la journée sanglante du faubourg Saint-Antoine, où le Prince de Condé et le maréchal de Turenne tant de fois unis et combattant pour la même cause, étoient alors opposés l'un à l'autre, et rivalisoient de valeur et d'habileté, mit fin à ces troubles funestes. Le parti des Frondeurs s'affoiblit insensiblement. Le cardinal Mazarin, qui s'étoit déjà une fois retiré, consentit de nouveau à quitter la Cour, et le Roi, rentré dans Paris le 21 octobre 1652, publia une amnistie générale.

Le Prince de Condé, trop fidèle à l'espèce de prédiction qu'il avoit faite lorsqu'il embrassa le parti des mécontents, « qu'il tiroit l'épée malgré lui, et » qu'il seroit peut-être le dernier à la remettre dans » le fourreau, » refusa de prendre part à l'amnistie, et se retira en Espagne, où il se vit bientôt à la tête de toutes les forces de cette monarchie. Mais il n'en désiroit pas moins ardemment la paix; et malgré la protection puissante de la couronne d'Espagne, il ne vouloit pas que les conditions qu'elle faisoit avec la France pour le faire rétablir dans tous ses droits, retardassent un instant la conclusion de la paix tant désirée. Par une déclaration formelle et signée de lui, il remit tous ses intérêts et tous les dons que le Roi d'Espagne vouloit lui faire, au bon plaisir et à la discrétion du Roi de France; et Louis XIV, sensible à ce procédé, consentit à le recevoir, et à oublier tout-à-fait le passé.

Rendu ainsi à sa patrie, nous le verrons dorénavant plus appliqué que jamais à se signaler par de nouveaux services. Il combattit en Flandre, en Hollande, en Allemagne, et cueillit partout de nouveaux lauriers. Il gagna le 11 août 1674 la célèbre bataille de Senef. En 1675, il fit lever le siége que le général Montecuculli avoit mis devant Haguenau, après la mort de Turenne. Depuis cette campagne, il ne parut plus à la tête des armées, soit à cause des incommodités auxquelles il commençoit à devenir sujet, soit pour d'autres motifs. Il resta cependant à la Cour, mais sans avoir presque aucune part aux affaires. Enfin, la paix de Nimègue, conclue en 1679, lui fournit une occasion de demander au Roi la permission de se retirer. Il vint se fixer à Chantilli. Ce fut dans cette magnifique retraite qu'il passa ses dernières années, livré sans distraction à des goûts paisibles, et partageant son temps entre la lecture, la société des gens instruits et des savants en tout genre dont il s'entouroit, et surtout la pratique scrupuleuse et sévère de tous les exercices de la religion, pour la gloire et le maintien de laquelle il se montroit zélé. Vers le milieu de l'année 1686, qui fut la dernière de sa vie, il s'affoiblit d'une manière plus sensible; mais ayant appris alors que la Duchesse de Bourbon, fille de Louis XIV, et femme de son petit-fils, étoit attaquée de la petite vérole à Fontainebleau, il partit sur-le-champ pour se rendre auprès d'elle, et donna au Roi une nouvelle marque d'attachement et de zèle, lorsque, s'opposant respectueusement à son passage, il l'empêcha d'entrer dans la chambre de la Princesse.

Il tomba malade lui-même à Fontainebleau. Ses maux augmentant chaque jour, il prévit dès lors sa fin prochaine, et s'y prépara avec courage et tranquillité. Il donna en cette occasion des marques d'une foi et d'une piété ferventes; mit ordre à toutes les affaires de sa maison; et avant que de mourir eut encore le bonheur de contribuer à faire rentrer dans les bonnes grâces du Roi le Prince de Conti son neveu, qui étoit exilé à Chantilli. Depuis son retour en France il n'avoit cessé de faire preuve de fidélité et d'attachement au Roi; et par une lettre qu'il lui écrivit dans ses derniers moments, il l'assura encore des mêmes sentiments. Il mourut dans les bras de son fils et de son neveu, le Duc d'Enghien et le Prince de Conti, le 11 décembre 1686, âgé de soixante-cinq ans.

Voyez l'*Histoire de Bossuet*, t. III, l. VIII, n. VI et VII.

ORAISON FUNÈBRE

DE LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ.

Dominus tecum, virorum fortissime... Vade in hâc fortitudine tuâ... Ego ero tecum.

Le Seigneur est avec vous, ô le plus courageux de tous les hommes! Allez avec ce courage dont vous êtes rempli. Je serai avec vous (*Aux Juges*, VI. 12, 14, 16.).

MONSEIGNEUR *,

Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle de LOUIS DE BOURBON, prince de Condé, je me sens également confondu, et par la grandeur du sujet, et s'il m'est permis de l'avouer, par l'inutilité du travail. Quelle partie du monde habitable n'a pas ouï les victoires du Prince de Condé et les merveilles de sa vie? On les raconte partout : le Français qui les vante, n'apprend rien à l'étranger; et quoi que je puisse aujourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par vos pensées, j'aurai encore à répondre au secret reproche que vous me ferez d'être demeuré beaucoup au-dessous. Nous ne pouvons rien, foibles orateurs, pour la gloire des âmes extraordinaires : le Sage a raison de dire, que « leurs » seules actions les peuvent louer [1]? » toute autre louange languit auprès des grands noms; et la seule simplicité d'un récit fidèle pourroit soutenir la gloire du Prince de Condé. Mais en attendant que l'histoire, qui doit ce récit aux siècles futurs, le fasse paroître, il faut satisfaire, comme nous pourrons, à la reconnoissance publique et aux ordres du plus grand de tous les rois. Que ne doit point le royaume à un Prince qui a honoré la maison de France, tout le nom français, son siècle, et pour ainsi dire, l'humanité toute entière? Louis-le-Grand est entré lui-même dans ses sentiments. Après avoir pleuré ce grand homme, et lui avoir donné par ses larmes, au milieu de toute sa Cour, le plus glorieux éloge qu'il pût recevoir, il assemble dans un temple si célèbre ce que son royaume a de plus auguste, pour y rendre des devoirs publics à la mémoire de ce Prince; et il veut que ma foible voix anime toutes ces tristes représentations et tout cet appareil funèbre. Faisons donc cet effort sur notre douleur. Ici un plus grand objet, et plus digne de cette chaire, se présente à ma pensée. C'est Dieu qui fait les guerriers et les conquérants. « C'est vous, lui disoit David [1], » qui avez instruit mes mains à combattre, et » mes doigts à tenir l'épée. » S'il inspire le courage, il ne donne pas moins les autres grandes qualités naturelles et surnaturelles et du cœur et de l'esprit. Tout part de sa puissante main : c'est lui qui envoie du ciel les généreux sentiments, les sages conseils et toutes les bonnes pensées; mais il veut que nous sachions distinguer entre les dons qu'il abandonne à ses ennemis, et ceux qu'il réserve à ses serviteurs. Ce qui distingue ses amis d'avec tous les autres, c'est la piété : jusqu'à ce qu'on ait reçu ce don du ciel, tous les autres non-seulement ne sont rien, mais encore tournent en ruine à ceux qui en sont ornés. Sans ce don inestimable de la piété, que seroit-ce que le Prince de Condé avec tout ce grand cœur et ce grand génie? Non, mes frères, si la piété n'avoit comme consacré ses autres vertus, ni ces princes ne trouveroient aucun adoucissement à leur douleur, ni ce religieux pontife aucune confiance dans ses prières, ni moi-même aucun soutien aux louanges que je dois à un si grand homme. Poussons donc à bout la gloire humaine par cet exemple; détruisons l'idole des ambitieux; qu'elle tombe anéantie devant ces autels. Mettons ensemble aujourd'hui, car nous le pouvons dans un si noble sujet, toutes les plus belles qualités d'une excellente nature; et, à la gloire de la vérité, montrons dans un Prince admiré de tout l'univers, que ce qui fait les héros, ce qui porte la gloire du monde jusqu'au comble; valeur, magnanimité, bonté naturelle; voilà pour le cœur : vivacité, pénétration, grandeur et sublimité de génie; voilà pour l'esprit : ne seroient qu'une illusion, si la piété ne s'y étoit jointe; et enfin, que la piété est le tout de l'homme. C'est, Messieurs, ce que vous verrez dans la vie éternellement mémorable de très haut et très puissant Prince LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, PREMIER PRINCE DU SANG.

Dieu nous a révélé que lui seul il fait les conquérants, et que seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu, qui l'avoit nommé, deux cents ans avant sa naissance, dans les oracles d'Isaïe? Tu n'es pas encore, lui disoit-il, « mais je te vois, et je t'ai » nommé par ton nom; tu t'appelleras Cyrus. » Je marcherai devant toi dans les combats; à » ton approche je mettrai les rois en fuite; je » briserai les portes d'airain. C'est moi qui étends

* A M. le prince, fils du défunt Prince de Condé.

[1] Laudent eam in portis opera ejus. *Prov.*, XXXI. 31.

[1] Benedictus Dominus Deus meus, qui docet manus meas ad prælium, et digitos meos ad bellum. *Psal.* CXLIII. 1.

» les cieux, qui soutiens la terre, qui nomme ce » qui n'est pas comme ce qui est[1] : » c'est-à-dire, c'est moi qui fais tout, et moi qui vois, dès l'éternité, tout ce que je fais. Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu qui en a fait voir de si loin, et par des figures si vives, l'ardeur indomptable à son prophète Daniel? « Le voyez-vous, dit-il[2], ce conquérant; » avec quelle rapidité il s'élève de l'occident » comme par bonds, et ne touche pas à terre? » Semblable, dans ses sauts hardis et dans sa légère démarche, à ces animaux vigoureux et bondissants, il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices. Déjà le roi de Perse est entre ses mains; « à sa vue il s'est animé : *Efferatus est* » *in eum*, » dit le prophète[3]; « il l'abat, il le » foule aux pieds : nul ne le peut défendre des » coups qu'il lui porte, ni lui arracher sa proie. » A n'entendre que ces paroles de Daniel, qui croiriez-vous voir, Messieurs, sous cette figure, Alexandre ou le Prince de Condé? Dieu donc lui avoit donné cette indomptable valeur pour le salut de la France, durant la minorité d'un Roi de quatre ans. Laissez-le croître ce Roi chéri du ciel; tout cédera à ses exploits : supérieur aux siens comme aux ennemis, il saura tantôt se servir, tantôt se passer de ses plus fameux capitaines; et seul sous la main de Dieu, qui sera continuellement à son secours, on le verra l'assuré rempart de ses états. Mais Dieu avoit choisi le Duc d'Enghien pour le défendre dans son enfance. Aussi vers les premiers jours de son règne, à l'âge de vingt-deux ans, le Duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre; mais la victoire le justifia devant Rocroi. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai; elle est composée de ces vieilles bandes valonnes, italiennes et espagnoles, qu'on n'avoit pu rompre jusqu'alors. Mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspiroit à nos troupes le besoin pressant de l'état, les avantages passés, et un jeune Prince du sang qui portoit la victoire dans ses yeux? Don Francisco de Mellos l'attend de pied ferme; et sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais, pour décider leur querelle, comme deux braves, en champ clos. Alors, que ne vit-on pas? Le jeune Prince parut un autre homme. Touchée d'un si digne objet, sa grande âme se déclara toute entière : son courage croissoit avec les périls, et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, il reposa le dernier; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille; tant il se trouve dans son naturel : et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il étoit animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier le Français à demi-vaincu, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappoient à ses coups. Restoit cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauroient réparer leurs brèches, demeuroient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançoient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants; trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyoit porté dans sa chaise, et malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. Mais enfin, il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois avec sa cavalerie toute fraîche, Bek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés : le Prince l'a prévenu; les bataillons enfoncés demandent quartier : mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci toujours en garde craignent la surprise de quelque nouvelle attaque : leur effroyable décharge met les nôtres en furie : on ne voit plus que carnage : le sang enivre le soldat; jusqu'à ce que le grand Prince, qui ne put voir égorger

[1] Hæc dicit Dominus christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram... Ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo; portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam,... ut scias quia ego Dominus, qui voco nomen tuum... Vocavi te nomine tuo... Accinxi te, et non cognovisti me... Ego Dominus, et non est alter, formans lucem, et creans tenebras, faciens pacem, et creans malum : ego Dominus, faciens omnia hæc, etc. *Is.*, XLV. 1, 2, 3, 4, 7.

[2] Veniebat ab occidente super faciem totius terræ; et non tangebat terram. *Dan.*, VIII. 5.

[3] Cucurrit ad eum in impetu fortitudinis suæ; cùmque appropinquasset prope arietem, efferatus est in eum, et percussit arietem;... cùmque eum misisset in terram, conculcavit, et nemo quibat liberare arietem de manu ejus. *Dan.*, VIII. 6, 7, 20.

ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avoit plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur? De quels yeux regardèrent-ils le jeune Prince, dont la victoire avoit relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutoit de nouvelles grâces? Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines! Mais il se trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savoit pas que le Prince, qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroi, en devoit achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le Prince fléchit le genou, et dans le champ de bataille il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyoit. Là on célébra Rocroi délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos; et un règne, qui devoit être si beau, commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de grâces; toute la France suivit : on y élevoit jusqu'au ciel le coup d'essai du duc d'Enghien : c'en seroit assez pour illustrer une autre vie que la sienne; mais pour lui, c'est le premier pas de sa course.

Dès cette première campagne, après la prise de Thionville, digne prix de la victoire de Rocroi, il passa pour un capitaine également redoutable dans les siéges et dans les batailles. Mais voici, dans un jeune Prince victorieux, quelque chose qui n'est pas moins beau que la victoire. La Cour, qui lui préparoit à son arrivée les applaudissements qu'il méritoit, fut surprise de la manière dont il les reçut. La Reine régente lui a témoigné que le Roi étoit content de ses services. C'est dans la bouche du souverain la digne récompense de ses travaux. Si les autres osoient le louer, il repoussoit leurs louanges comme des offenses; et indocile à la flatterie, il en craignoit jusqu'à l'apparence. Telle étoit la délicatesse, ou plutôt telle étoit la solidité de ce Prince. Aussi avoit-il pour maxime; écoutez, c'est la maxime qui fait les grands hommes : Que dans les grandes actions il faut uniquement songer à bien faire, et laisser venir la gloire après la vertu. C'est ce qu'il inspiroit aux autres; c'est ce qu'il suivoit lui-même. Ainsi la fausse gloire ne le tentoit pas; tout tendoit au vrai et au grand. De là vient qu'il mettoit sa gloire dans le service du Roi, et dans le bonheur de l'état : c'étoit là le fond de son cœur; c'étoient ses premières et ses plus chères inclinations. La Cour ne le retint guère, quoiqu'il en fût la merveille; il falloit montrer partout, et à l'Allemagne comme à la Flandre, le défenseur intrépide que Dieu nous donnoit. Arrêtez ici vos regards. Il se prépare contre le Prince quelque chose de plus formidable qu'à Rocroi; et pour éprouver sa vertu, la guerre va épuiser toutes ses inventions et tous ses efforts. Quel objet se présente à mes yeux? Ce n'est pas seulement des hommes à combattre; c'est des montagnes inaccessibles; c'est des ravines et des précipices, d'un côté; c'est de l'autre un bois impénétrable, dont le fond est un marais; et derrière des ruisseaux, de prodigieux retranchements : c'est partout des forts élevés, et des forêts abattues qui traversent des chemins affreux : et au dedans, c'est Merci avec ses braves Bavarois, enflés de tant de succès et de la prise de Fribourg; Merci, qu'on ne vit jamais reculer dans les combats; Merci, que le Prince de Condé et le vigilant Turenne n'ont jamais surpris dans un mouvement irrégulier, et à qui ils ont rendu ce grand témoignage, que jamais il n'avoit perdu un seul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs desseins, comme s'il eût assisté à leurs conseils. Ici donc, durant huit jours, et à quatre attaques différentes, on vit tout ce qu'on peut soutenir et entreprendre à la guerre. Nos troupes semblent rebutées, autant par la résistance des ennemis que par l'effroyable disposition des lieux; et le Prince se vit quelque temps comme abandonné. Mais, comme un autre Machabée, « son bras ne l'abandonna pas, et son » courage irrité par tant de périls vint à son » secours [1]. » On ne l'eut pas plutôt vu pied à terre forcer le premier ces inaccessibles hauteurs, que son ardeur entraîna tout après elle. Merci voit sa perte assurée; ses meilleurs régiments sont défaits, la nuit sauve les restes de son armée. Mais que des pluies excessives s'y joignent encore, afin que nous ayons à la fois, avec tout le courage et tout l'art, toute la nature à combattre. Quelque avantage que prenne un ennemi habile autant que hardi, et dans quelque affreuse montagne qu'il se retranche de nouveau; poussé de tous côtés, il faut qu'il laisse en proie au duc d'Enghien, non-seulement son canon et son bagage, mais encore tous les environs du Rhin. Voyez comme tout s'ébranle. Philisbourg est aux abois en dix jours, malgré l'hiver qui approche : Philisbourg qui tint si long-temps le Rhin captif sous nos lois, et dont le plus grand des rois a si glorieu-

[1] Salvavit mihi brachium meum, et indignatio mea ipsa auxiliata est mihi. *Is.*, LXIII. 5.

sement réparé la perte. Worms, Spire, Mayence, Landau, vingt autres places de nom ouvrent leurs portes. Merci ne les peut défendre, et ne paroît plus devant son vainqueur : ce n'est pas assez; il faut qu'il tombe à ses pieds, digne victime de sa valeur : Nordlingue en verra la chute : il y sera décidé qu'on ne tient non plus devant les Français en Allemagne qu'en Flandre, et on devra tous ces avantages au même Prince. Dieu, protecteur de la France, et d'un Roi qu'il a destiné à ses grands ouvrages, l'ordonne ainsi.

Par ces ordres, tout paroissoit sûr sous la conduite du duc d'Enghien; et sans vouloir ici achever le jour à vous marquer seulement ses autres exploits, vous savez, parmi tant de fortes places attaquées, qu'il n'y en eut qu'une seule qui pût échapper ses mains; encore releva-t-elle la gloire du Prince. L'Europe, qui admiroit la divine ardeur dont il étoit animé dans les combats, s'étonna qu'il en fût le maître; et dès l'âge de vingt-six ans, aussi capable de ménager ses troupes que de les pousser dans les hasards, et de céder à la fortune que de la faire servir à ses desseins. Nous le vîmes partout ailleurs comme un de ces hommes extraordinaires qui forcent tous les obstacles. La promptitude de son action ne donnoit pas le loisir de la traverser. C'est là le caractère des conquérants. Lorsque David, un si grand guerrier, déplora la mort de deux fameux capitaines qu'on venoit de perdre, il leur donna cet éloge : « plus vites que les aigles, plus » courageux que les lions [1]. » C'est l'image du Prince que nous regrettons. Il paroît en un moment comme un éclair dans les pays les plus éloignés : on le voit en même temps à toutes les attaques, à tous les quartiers. Lorsqu'occupé d'un côté, il envoie reconnoître l'autre, le diligent officier qui porte ses ordres, s'étonne d'être prévenu, et trouve déjà tout ranimé par la présence du Prince : il semble qu'il se multiplie dans une action; ni le fer ni le feu ne l'arrêtent. Il n'a pas besoin d'armer cette tête qu'il expose à tant de périls; Dieu lui est une armure plus assurée : les coups semblent perdre leur force en l'approchant, et laisser seulement sur lui des marques de son courage et de la protection du ciel. Ne lui dites pas que la vie d'un premier Prince du sang, si nécessaire à l'état, doit être épargnée : il répond qu'un prince du sang, plus intéressé par sa naissance à la gloire du Roi et de la couronne, doit dans le besoin de l'état être dévoué plus que tous les autres pour en relever l'éclat. Après avoir fait sentir aux ennemis durant tant d'années l'invincible puissance du Roi, s'il fallut agir au dedans pour la soutenir, je dirai tout en un mot, il fit respecter la Régente : et puisqu'il faut une fois parler de ces choses dont je voudrois pouvoir me taire éternellement; jusqu'à cette fatale prison, il n'avoit pas seulement songé qu'on pût rien attenter contre l'état; et dans son plus grand crédit, s'il souhaitoit d'obtenir des grâces, il souhaitoit encore plus de les mériter. C'est ce qui lui faisoit dire : je puis bien ici répéter devant ces autels les paroles que j'ai recueillies de sa bouche, puisqu'elles marquent si bien le fond de son cœur : il disoit donc, en parlant de cette prison malheureuse, qu'il y étoit entré le plus innocent de tous les hommes, et qu'il en étoit sorti le plus coupable. « Hélas! » poursuivoit-il, je ne respirois que le service » du Roi et la grandeur de l'état! » On ressentoit dans ses paroles un regret sincère d'avoir été poussé si loin par ses malheurs. Mais, sans vouloir excuser ce qu'il a si hautement condamné lui-même, disons, pour n'en parler jamais, que comme dans la gloire éternelle les fautes des saints pénitents, couvertes de ce qu'ils ont fait pour les réparer, et de l'éclat infini de la divine miséricorde, ne paroissent plus; ainsi dans des fautes si sincèrement reconnues, et dans la suite si glorieusement réparées par de fidèles services, il ne faut plus regarder que l'humble reconnoissance du Prince qui s'en repentit, et la clémence du grand Roi qui les oublia.

Que s'il est enfin entraîné dans ces guerres infortunées, il y aura du moins cette gloire, de n'avoir pas laissé avilir la grandeur de sa maison chez les étrangers. Malgré la majesté de l'Empire, malgré la fierté d'Autriche et les couronnes héréditaires attachées à cette maison, même dans la branche qui domine en Allemagne; réfugié à Namur, soutenu de son seul courage et de sa seule réputation, il porta si loin les avantages d'un Prince de France, et de la première maison de l'univers, que tout ce qu'on put obtenir de lui, fut qu'il consentît de traiter d'égal avec l'Archiduc, quoique frère de l'Empereur, et fils de tant d'empereurs; à condition qu'en lieu tiers ce prince feroit les honneurs des Pays-Bas. Le même traitement fut assuré au duc d'Enghien, et la maison de France garda son rang sur celle d'Autriche, jusque dans Bruxelles. Mais voyez ce que fait faire un vrai courage. Pendant que le Prince se soutenoit si hautement avec l'Archiduc qui dominoit, il rendoit au roi d'Angleterre et au duc d'Yorck, maintenant un roi si fameux, malheureux alors, tous les honneurs qui leur

[1] Aquilis velociores, leonibus fortiores. 2. *Reg.*, I. 23.

étoient dus; et il apprit enfin à l'Espagne trop dédaigneuse quelle étoit cette majesté que la mauvaise fortune ne pouvoit ravir à de si grands princes. Le reste de sa conduite ne fut pas moins grand. Parmi les difficultés que ses intérêts apportoient au traité des Pyrénées, écoutez quels furent ses ordres; et voyez si jamais un particulier traita si noblement ses intérêts. Il mande à ses agents dans la conférence, qu'il n'est pas juste que la paix de la chrétienté soit retardée davantage à sa considération : qu'on ait soin de ses amis; et pour lui, qu'on lui laisse suivre sa fortune. Ah! quelle grande victime se sacrifie au bien public! Mais quand les choses changèrent, et que l'Espagne lui voulut donner ou Cambrai et ses environs, ou le Luxembourg en pleine souveraineté; il déclara qu'il préféroit à ces avantages, et à tout ce qu'on pouvoit lui accorder de plus grand : quoi? son devoir et les bonnes grâces du Roi. C'est ce qu'il avoit toujours dans le cœur; c'est ce qu'il répétoit sans cesse au duc d'Enghien. Le voilà dans son naturel : la France le vit alors accompli par ces derniers traits, et avec ce je ne sais quoi d'achevé, que les malheurs ajoutent aux grandes vertus : elle le revit dévoué plus que jamais à l'état et à son Roi. Mais dans ses premières guerres, il n'avoit qu'une seule vie à lui offrir : maintenant il en a une autre, qui lui est plus chère que la sienne. Après avoir à son exemple glorieusement achevé le cours de ses études, le duc d'Enghien est prêt à le suivre dans les combats. Non content de lui enseigner la guerre, comme il a fait jusqu'à la fin par ses discours, le Prince le mène aux leçons vivantes et à la pratique. Laissons le passage du Rhin, le prodige de notre siècle, et de la vie de Louis-le-Grand. A la journée de Senef, le jeune Duc, quoiqu'il commandât, comme il avoit déjà fait en d'autres campagnes, vient dans les plus rudes épreuves apprendre la guerre aux côtés du Prince son père. Au milieu de tant de périls, il voit ce grand Prince renversé dans un fossé, sous un cheval tout en sang. Pendant qu'il lui offre le sien, et s'occupe à relever le Prince abattu, il est blessé entre les bras d'un père si tendre, sans interrompre ses soins, ravi de satisfaire à la fois à la piété et à la gloire. Que pouvoit penser le Prince, si ce n'est que, pour accomplir les plus grandes choses, rien ne manqueroit à ce digne fils, que les occasions? Et ses tendresses se redoubloient avec son estime.

Ce n'étoit pas seulement pour un fils, ni pour sa famille, qu'il avoit des sentiments si tendres. Je l'ai vu, et ne croyez pas que j'use ici d'exagération, je l'ai vu vivement ému des périls de ses amis; je l'ai vu simple et naturel changer de visage au récit de leurs infortunes, entrer avec eux dans les moindres choses comme dans les plus importantes; dans les accommodements calmer les esprits aigris, avec une patience et une douceur qu'on n'auroit jamais attendue d'une humeur si vive, ni d'une si haute élévation. Loin de nous les héros sans humanité. Ils pourront bien forcer les respects, et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires; mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devoit donc faire comme le fond de notre cœur, et devoit être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui vient par-dessus, loin d'affoiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Les cœurs sont à ce prix : et les grands dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire, des douceurs de la société. Jamais homme ne les goûta mieux que le Prince dont nous parlons; jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. Est-ce là celui qui forçoit les villes, et qui gagnoit les batailles? Quoi, il semble avoir oublié ce haut rang qu'on lui a vu si bien défendre! Reconnoissez le héros, qui, toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paroître grand, sans s'abaisser pour être civil et obligeant, se trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes : comme un fleuve majestueux et bienfaisant, qui porte paisiblement dans les villes l'abondance qu'il a répandue dans les campagnes en les arrosant; qui se donne à tout le monde, et ne s'élève et ne s'enfle, que lorsqu'avec violence on s'oppose à la douce pente qui le porte à continuer son tranquille cours. Telle a été la douceur, et telle a été la force du Prince de Condé. Avez-vous un secret important? versez-le hardiment dans ce noble cœur : votre affaire devient la sienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce Prince, que les droits sacrés de l'amitié. Lorsqu'on lui demande une grâce, c'est lui qui paroît l'obligé; et jamais on ne vit de joie ni si vive ni si naturelle que celle qu'il ressentoit à faire plaisir. Le

premier argent qu'il reçut d'Espagne avec la permission du Roi, malgré les nécessités de sa maison épuisée, fut donné à ses amis, encore qu'après la paix il n'eût rien à espérer de leur secours; et quatre cent mille écus distribués par ses ordres, firent voir, chose rare dans la vie humaine, la reconnoissance aussi vive dans le Prince de Condé, que l'espérance d'engager les hommes l'est dans les autres. Avec lui la vertu eut toujours son prix. Il la louoit jusque dans ses ennemis. Toutes les fois qu'il avoit à parler de ses actions, et même dans les relations qu'il en envoyoit à la Cour, il vantoit les conseils de l'un, la hardiesse de l'autre, chacun avoit son rang dans ses discours; et parmi ce qu'il donnoit à tout le monde, on ne savoit où placer ce qu'il avoit fait lui-même. Sans envie, sans fard, sans ostentation, toujours grand dans l'action et dans le repos, il parut à Chantilli comme à la tête des troupes. Qu'il embellît cette magnifique et délicieuse maison, ou bien qu'il munît un camp au milieu du pays ennemi, et qu'il fortifiât une place; qu'il marchât avec une armée parmi les périls, ou qu'il conduisît ses amis dans ces superbes allées au bruit de tant de jets d'eau qui ne se taisoient ni jour ni nuit : c'étoit toujours le même homme, et sa gloire le suivoit partout. Qu'il est beau, après les combats et le tumulte des armes, de savoir encore goûter ces vertus paisibles, et cette gloire tranquille qu'on n'a point à partager avec le soldat non plus qu'avec la fortune : où tout charme, et rien n'éblouit : qu'on regarde sans être étourdi ni par le son des trompettes, ni par le bruit des canons, ni par les cris des blessés : où l'homme paroît tout seul aussi grand, aussi respecté, que lorsqu'il donne des ordres, et que tout marche à sa parole.

Venons maintenant aux qualités de l'esprit; et puisque, pour notre malheur, ce qu'il y a de plus fatal à la vie humaine, c'est-à-dire, l'art militaire, est en même temps ce qu'elle a de plus ingénieux et de plus habile, considérons d'abord par cet endroit le grand génie de notre Prince. Et premièrement, quel général porta plus loin sa prévoyance? C'étoit une de ses maximes, qu'il falloit craindre les ennemis de loin, pour ne les plus craindre de près, et se réjouir à leur approche. Le voyez-vous comme il considère tous les avantages qu'il peut ou donner ou prendre? avec quelle vivacité il se met dans l'esprit en un moment, les temps, les lieux, les personnes, et non-seulement leurs intérêts et leurs talents, mais encore leurs humeurs et leurs caprices? Le voyez-vous comme il compte la cavalerie et l'infanterie des ennemis, par le naturel des pays, ou des princes confédérés? Rien n'échappe à sa prévoyance. Avec cette prodigieuse compréhension de tout le détail et du plan universel de la guerre, on le voit toujours attentif à ce qui survient; il tire d'un déserteur, d'un transfuge, d'un prisonnier, d'un passant, ce qu'il veut dire, ce qu'il veut taire, ce qu'il sait, et pour ainsi dire ce qu'il ne sait pas : tant il est sûr dans ses conséquences. Ses partis lui rapportent jusqu'aux moindres choses : on l'éveille à chaque moment; car il tenoit encore pour maxime, qu'un habile capitaine peut bien être vaincu, mais qu'il ne lui est pas permis d'être surpris. Aussi lui devons-nous cette louange, qu'il ne l'a jamais été. A quelque heure et de quelque côté que viennent les ennemis, ils le trouvent toujours sur ses gardes, toujours prêt à fondre sur eux, et à prendre ses avantages : comme une aigle qu'on voit toujours, soit qu'elle vole au milieu des airs, soit qu'elle se pose sur le haut de quelque rocher, porter de tous côtés des regards perçants, et tomber si sûrement sur sa proie, qu'on ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux. Aussi vifs étoient les regards, aussi vite et impétueuse étoit l'attaque, aussi fortes et inévitables étoient les mains du Prince de Condé. En son camp on ne connoît point les vaines terreurs, qui fatiguent et rebutent plus que les véritables. Toutes les forces demeurent entières pour les vrais périls : tout est prêt au premier signal; et comme dit le prophète[1], « toutes les flèches sont aiguisées, et tous les » arcs sont tendus. » En attendant on repose d'un sommeil tranquille, comme on feroit sous son toit et dans son enclos. Que dis-je qu'on repose? A Piéton, près de ce corps redoutable que trois puissances réunies avoient assemblé, c'étoit dans nos troupes de continuels divertissements : toute l'armée étoit en joie, et jamais elle ne sentit qu'elle fût plus foible que celle des ennemis. Le Prince, par son campement, avoit mis en sûreté non-seulement toute notre frontière et toutes nos places, mais encore tous nos soldats : il veille, c'est assez. Enfin l'ennemi décampe; c'est ce que le Prince attendoit. Il part à ce premier mouvement : déjà l'armée hollandaise, avec ses superbes étendards, ne lui échappera pas : tout nage dans le sang, tout est en proie; mais Dieu sait donner des bornes aux plus beaux desseins. Cependant les ennemis sont poussés partout. Oudenarde est délivrée de leurs mains :

[1] Sagittæ ejus acutæ, et omnes arcus ejus extenti. *Is.*, v. 28.

pour les tirer eux-mêmes de celles du Prince, le ciel les couvre d'un brouillard épais : la terreur et la désertion se met dans leurs troupes ; on ne sait plus ce qu'est devenue cette formidable armée. Ce fut alors que Louis, après avoir achevé le rude siége de Besançon, et avoir encore une fois réduit la Franche-Comté avec une rapidité inouïe, étoit revenu tout brillant de gloire pour profiter de l'action de ses armées de Flandre et d'Allemagne, commanda ce détachement qui fit en Alsace les merveilles que vous savez; et parut le plus grand de tous les hommes, tant par les prodiges qu'il avoit faits en personne, que par ceux qu'il fit faire à ses généraux.

Quoiqu'une heureuse naissance eût apporté de si grands dons à notre Prince, il ne cessoit de l'enrichir par ses réflexions. Les campements de César firent son étude. Je me souviens qu'il nous ravissoit, en nous racontant comme en Catalogne, dans les lieux où ce fameux capitaine, par l'avantage des postes, contraignit cinq légions romaines et deux chefs expérimentés à poser les armes sans combat[1]; lui-même il avoit été reconnoître les rivières et les montagnes qui servirent à ce grand dessein; et jamais un si digne maître n'avoit expliqué par de si doctes leçons les Commentaires de César. Les capitaines des siècles futurs lui rendront un honneur semblable. On viendra étudier sur les lieux ce que l'histoire racontera du campement de Piéton, et des merveilles dont il fut suivi. On remarquera dans celui de Chatenoy l'éminence qu'occupa ce grand capitaine, et le ruisseau dont il se couvrit sous le canon du retranchement de Selestad. Là, on lui verra mépriser l'Allemagne conjurée; suivre à son tour les ennemis, quoique plus forts; rendre leurs projets inutiles; et leur faire lever le siége de Saverne, comme il avoit fait un peu auparavant celui de Haguenau. C'est par de semblables coups, dont sa vie est pleine, qu'il a porté si haut sa réputation, que ce sera dans nos jours s'être fait un nom parmi les hommes, et s'être acquis un mérite dans les troupes; d'avoir servi sous le Prince de Condé, et comme un titre pour commander, de l'avoir vu faire.

Mais si jamais il parut un homme extraordinaire, s'il parut éclairé, et voir tranquillement toutes choses; c'est dans ces rapides moments d'où dépendent les victoires, et dans l'ardeur du combat. Partout ailleurs il délibère; docile, il prête l'oreille à tous les conseils : ici, tout se présente à la fois; la multitude des objets ne le confond pas; à l'instant le parti est pris; il commande et il agit tout ensemble, et tout marche en concours et en sûreté. Le dirai-je? mais pourquoi craindre que la gloire d'un si grand homme puisse être diminuée par cet aveu? Ce n'est plus ces promptes saillies, qu'il savoit si vite et si agréablement réparer, mais enfin qu'on lui voyoit quelquefois dans les occasions ordinaires : vous diriez qu'il y a en lui un autre homme, à qui sa grande âme abandonne de moindres ouvrages, où elle ne daigne se mêler. Dans le feu, dans le choc, dans l'ébranlement, on voit naître tout à coup je ne sais quoi de si net, de si posé, de si vif, de si ardent, de si doux, de si agréable pour les siens, de si hautain et de si menaçant pour les ennemis, qu'on ne sait d'où lui peut venir ce mélange de qualités si contraires. Dans cette terrible journée, où aux portes de la ville et à la vue de ses citoyens le ciel sembla vouloir décider du sort de ce Prince; où avec l'élite des troupes il avoit en tête un général si pressant; où il se vit plus que jamais exposé aux caprices de la fortune : pendant que les coups venoient de tous côtés, ceux qui combattoient auprès de lui nous ont dit souvent, que si l'on avoit à traiter quelque grande affaire avec ce Prince, on eût pu choisir de ces moments où tout étoit en feu autour de lui : tant son esprit s'élevoit alors, tant son âme leur paroissoit éclairée comme d'en haut en ces terribles rencontres : semblable à ces hautes montagnes dont la cime au-dessus des nues et des tempêtes trouve la sérénité dans sa hauteur, et ne perd aucun rayon de la lumière qui l'environne. Ainsi, dans les plaines de Lens, nom agréable à la France, l'Archiduc, contre son dessein, tiré d'un poste invincible par l'appât d'un succès trompeur; par un soudain mouvement du Prince, qui lui oppose des troupes fraîches à la place des troupes fatiguées, est contraint à prendre la fuite. Ses vieilles troupes périssent; son canon, où il avoit mis sa confiance, est entre nos mains; et Bek, qui l'avoit flatté d'une victoire assurée, pris et blessé dans le combat, vient rendre en mourant un triste hommage à son vainqueur par son désespoir. S'agit-il ou de secourir ou de forcer une ville? le Prince saura profiter de tous les moments. Ainsi, au premier avis que le hasard lui porta d'un siége important, il traverse, trop promptement, tout un grand pays; et d'une première vue, il découvre un passage assuré pour le secours, aux endroits qu'un ennemi vigilant n'a pu encore assez munir. Assiége-t-il

[1] De bello civili, *lib.* I.

quelque place? il invente tous les jours de nouveaux moyens d'en avancer la conquête. On croit qu'il expose les troupes : il les ménage, en abrégeant le temps des périls par la vigueur des attaques. Parmi tant de coups surprenants, les gouverneurs les plus courageux ne tiennent pas les promesses qu'ils ont faites à leurs généraux : Dunkerque est pris en treize jours au milieu des pluies de l'automne; et ses barques, si redoutées de nos alliés, paroissent tout-à-coup dans tout l'océan avec nos étendards.

Mais ce qu'un sage général doit le mieux connoître, c'est ses soldats et ses chefs. Car de là vient ce parfait concert qui fait agir les armées comme un seul corps, ou pour parler avec l'Ecriture, « comme un seul homme : » *Egressus est Israel tanquam vir unus* (1. *Reg.*, XI. 7.). Pourquoi comme un seul homme? parce que sous un même chef, qui connoît et les soldats et les chefs comme ses bras et ses mains, tout est également vif et mesuré. C'est ce qui donne la victoire ; et j'ai ouï dire à notre grand Prince qu'à la journée de Nordlingue, ce qui l'assuroit du succès, c'est qu'il connoissoit M. de Turenne, dont l'habileté consommée n'avoit besoin d'aucun ordre pour faire tout ce qu'il falloit. Celui-ci publioit de son côté qu'il agissoit sans inquiétude, parce qu'il connoissoit le Prince, et ses ordres toujours sûrs. C'est ainsi qu'ils se donnoient mutuellement un repos qui les appliquoit chacun tout entier à son action : ainsi finit heureusement la bataille la plus hasardeuse et la plus disputée qui fut jamais.

Ç'a été, dans notre siècle, un grand spectacle de voir dans le même temps et dans les mêmes campagnes ces deux hommes, que la voix commune de toute l'Europe égaloit aux plus grands capitaines des siècles passés ; tantôt à la tête de corps séparés ; tantôt unis, plus encore que le concours des mêmes pensées, que par les ordres que l'inférieur recevoit de l'autre ; tantôt opposés front à front, et redoublant l'un dans l'autre l'activité et la vigilance : comme si Dieu, dont souvent, selon l'Ecriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campements, que de belles marches, que de hardiesse, que de précautions, que de périls, que de ressources ! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires? L'un paroît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations : celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité ; celui-là d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans, lors même qu'il paroissoit embarrassé au dehors. L'un, dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, et fait attendre quelque chose d'extraordinaire; mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie : l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un, par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie : l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osoit l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune : l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connoissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins, et forcer les destinées. Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays, comme un Judas le Machabée; l'armée le pleure comme son père, et la Cour et tout le peuple gémit; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps : l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme lui meurt dans son lit en publiant les louanges de Dieu, et instruisant sa famille; et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritoit l'autre! C'est ce qu'a vu notre siècle : et ce qui est encore plus grand, il a vu un Roi se servir de ces deux grands chefs, et profiter du secours du ciel; et après qu'il en est privé par la mort de l'un et les maladies de l'autre, concevoir de plus grands desseins, exécuter de plus grandes choses, s'élever au-dessus de lui-même, surpasser et l'espérance des siens, et l'attente de l'univers : tant est haut son courage, tant est vaste son intelligence, tant ses destinées sont glorieuses.

Voilà, Messieurs, les spectacles que Dieu donne à l'univers ; et les hommes qu'il y envoie quand il y veut faire éclater, tantôt dans une nation, tantôt dans une autre, selon ses conseils éternels, sa puissance ou sa sagesse; car ses divins attri-

buts paroissent-ils mieux dans les cieux qu'il a formés de ses doigts, que dans ces rares talents qu'il distribue comme il lui plaît aux hommes extraordinaires? Quel astre brille davantage dans le firmament, que le Prince de Condé n'a fait dans l'Europe? Ce n'étoit pas seulement la guerre qui lui donnoit de l'éclat : son grand génie embrassoit tout; l'antique comme le moderne, l'histoire, la philosophie; la théologie la plus sublime, et les arts avec les sciences. Il n'y avoit livre qu'il ne lût; il n'y avoit homme excellent, ou dans quelque spéculation, ou dans quelque ouvrage, qu'il n'entretînt : tous sortoient plus éclairés avec lui, et rectifioient leurs pensées, ou par ses pénétrantes questions, ou par ses réflexions judicieuses. Aussi sa conversation étoit un charme, parce qu'il savoit parler à chacun selon ses talents; et non-seulement aux gens de guerre de leurs entreprises, aux courtisans de leurs intérêts, aux politiques de leurs négociations; mais encore aux voyageurs curieux, de ce qu'ils avoient découvert, ou dans la nature, ou dans le gouvernement, ou dans le commerce, à l'artisan, de ses inventions; et enfin aux savants de toutes les sortes, de ce qu'ils avoient trouvé de plus merveilleux. C'est de Dieu que viennent ces dons : qui en doute? Ces dons sont admirables : qui ne le voit pas? Mais pour confondre l'esprit humain, qui s'enorguellit de tels dons, Dieu ne craint point d'en faire part à ses ennemis. Saint Augustin considère parmi les païens tant de sages, tant de conquérants, tant de graves législateurs, tant d'excellents citoyens, un Socrate, un Marc-Aurèle, un Scipion, un César, un Alexandre, tous privés de la connoissance de Dieu, et exclus de son royaume éternel. N'est-ce donc pas Dieu qui les a faits! Mais quel autre les pouvoit faire, si ce n'est celui qui fait tout dans le ciel et dans la terre? Mais pourquoi les a-t-il faits? et quels étoient les desseins particuliers de cette sagesse profonde, qui jamais ne fait rien en vain? Ecoutez la réponse de saint Augustin. « Il les a faits, nous dit-il (*cont.* » JULIAN., *l.* V, *n.* 14, *tom.* X, *col.* 636.), pour » orner le siècle présent : » *Ut ordinem sæculi præsentis ornaret.* Il a fait dans les grands hommes ces rares qualités, comme il a fait le soleil. Qui n'admire ce bel astre? qui n'est ravi de l'éclat de son midi, et de la superbe parure de son lever et de son coucher? Mais puisque Dieu le fait luire sur les bons et sur les mauvais, ce n'est pas un si bel objet qui nous rend heureux: Dieu l'a fait pour embellir et pour éclairer ce grand théâtre du monde. De même, quand il a fait dans ses ennemis aussi bien que dans ses serviteurs ces belles lumières d'esprit, ces rayons de son intelligence, ces images de sa bonté : ce n'est pas pour les rendre heureux qu'il leur a fait ces riches présents; c'est une décoration de l'univers, c'est un ornement du siècle présent. Et voyez la malheureuse destinée de ces hommes qu'il a choisis pour être les ornements de leur siècle. Qu'ont-ils voulu, ces hommes rares, sinon des louanges et la gloire que les hommes donnent? Peut-être que, pour les confondre, Dieu refusera cette gloire à leurs vains désirs? Non, il les confond mieux en la leur donnant, et même au-delà de leur attente. Cet Alexandre, qui ne vouloit que faire du bruit dans le monde, y en a fait plus qu'il n'auroit osé espérer. Il faut encore qu'il se trouve dans tous nos panégyriques; et il semble, par une espèce de fatalité glorieuse à ce conquérant, qu'aucun Prince ne puisse recevoir des louanges qu'il ne les partage. S'il a fallu quelque récompense à ces grandes actions des Romains, Dieu leur en a su trouver une convenable à leurs mérites comme à leurs désirs. Il leur donne pour récompense l'empire du monde, comme un présent de nul prix. O rois, confondez-vous dans votre grandeur; conquérants, ne vantez pas vos victoires. Il leur donne pour récompense la gloire des hommes : récompense qui ne vient pas jusqu'à eux, qui s'efforce de s'attacher, quoi? peut-être à leurs médailles, ou à leurs statues déterrées, restes des ans et des Barbares; aux ruines de leurs monuments et de leurs ouvrages qui disputent avec le temps; ou plutôt à leur idée, à leur ombre, à ce qu'on appelle leur nom. Voilà le digne prix de tant de travaux, et dans le comble de leurs vœux la conviction de leur erreur. Venez, rassasiez-vous, grands de la terre; saisissez-vous, si vous pouvez, de ce fantôme de gloire, à l'exemple de ces grands hommes que vous admirez. Dieu, qui punit leur orgueil dans les enfers, ne leur a pas envié, dit saint Augustin, cette gloire tant désirée; et « vains » ils ont reçu une récompense aussi vaine que » leurs désirs : » *Receperunt mercedem suam, vani vanam* (*in Psal.*, CXVIII, *Serm.* XII, *n.* 2, *tom.* IV, *col.* 1306.).

Il n'en sera pas ainsi de notre grand Prince : l'heure de Dieu est venue, heure attendue, heure désirée, heure de miséricorde et de grâce. Sans être averti par la maladie, sans être pressé par le temps, il exécute ce qu'il méditoit. Un sage religieux, qu'il appelle exprès, règle les affaires de sa conscience : il obéit, humble chrétien, à sa décision; et nul n'a jamais douté de

sa bonne foi. Dès lors aussi on le vit toujours sérieusement occupé du soin de se vaincre soi-même, de rendre vaines toutes les attaques de ses insupportables douleurs, d'en faire par sa soumission un continuel sacrifice. Dieu, qu'il invoquoit avec foi, lui donna le goût de son Ecriture, et dans ce livre divin, la solide nourriture de la piété. Ses conseils se régloient plus que jamais par la justice; on y soulageoit la veuve et l'orphelin; et le pauvre en approchoit avec confiance. Sérieux autant qu'agréable père de famille, dans les douceurs qu'il goûtoit avec ses enfants, il ne cessoit de leur inspirer les sentiments de la véritable vertu; et ce jeune Prince son petit-fils se sentira éternellement d'avoir été cultivé par de telles mains. Toute sa maison profitoit de son exemple. Plusieurs de ses domestiques avoient été malheureusement nourris dans l'erreur, que la France toléroit alors: Combien de fois l'a-t-on vu inquiété de leur salut, affligé de leur résistance, consolé par leur conversion? Avec quelle incomparable netteté d'esprit leur faisoit-il voir l'antiquité et la vérité de la religion catholique! Ce n'étoit plus cet ardent vainqueur, qui sembloit vouloir tout emporter: c'étoit une douceur, une patience, une charité qui songeoit à gagner les cœurs, et à guérir des esprits malades. Ce sont, Messieurs, ces choses simples, gouverner sa famille, édifier ses domestiques, faire justice et miséricorde, accomplir le bien que Dieu veut, et souffrir les maux qu'il envoie, ce sont ces communes pratiques de la vie chrétienne, que Jésus-Christ louera au dernier jour devant ses saints anges, et devant son Père céleste. Les histoires seront abolies avec les empires, et il ne se parlera plus de tous ces faits éclatants dont elles sont pleines. Pendant qu'il passoit sa vie dans ces occupations, et qu'il portoit au-dessus de ses actions les plus renommées la gloire d'une si belle et si pieuse retraite; la nouvelle de la maladie de la duchesse de Bourbon vint à Chantilli comme un coup de foudre. Qui ne fut frappé de la crainte de voir éteindre cette lumière naissante? On appréhenda qu'elle n'eût le sort des choses avancées. Quels furent les sentiments du Prince de Condé, lorsqu'il se vit menacé de perdre ce nouveau lien de sa famille avec la personne du Roi? C'est donc dans cette occasion que devoit mourir ce héros! Celui que tant de siéges et tant de batailles n'ont pu emporter, va périr par sa tendresse! Pénétré de toutes les inquiétudes que donne un mal affreux, son cœur, qui le soutient seul depuis si long-temps, achève à ce coup de l'accabler: les forces qu'il lui fait trouver, l'épuisent. S'il oublie toute sa foiblesse à la vue du Roi qui approche de la Princesse malade; si, transporté de son zèle, et sans avoir besoin de secours à cette fois, il accourt pour l'avertir de tous les périls que ce grand Roi ne craignoit pas, et qu'il empêche enfin d'avancer, il va tomber évanoui à quatre pas; et on admire cette nouvelle manière de s'exposer pour son Roi. Quoique la duchesse d'Enghien, princesse dont la vertu ne craignit jamais que de manquer à sa famille et à ses devoirs, eût obtenu de demeurer auprès de lui pour le soulager, la vigilance de cette Princesse ne calme pas les soins qui le travaillent; et après que la jeune Princesse est hors de péril, la maladie du Roi va bien causer d'autres troubles à notre Prince. Puis-je ne m'arrêter pas en cet endroit? A voir la sérénité qui reluisoit sur ce front auguste, eût-on soupçonné que ce grand Roi, en retournant à Versailles, allât s'exposer à ces cruelles douleurs où l'univers a connu sa piété, sa constance, et tout l'amour de ses peuples? De quels yeux le regardions-nous, lorsqu'aux dépens d'une santé qui nous est si chère, il vouloit bien adoucir nos cruelles inquiétudes par la consolation de le voir; et que, maître de sa douleur comme de tout le reste des choses, nous le voyions tous les jours non-seulement régler ses affaires selon sa coutume, mais encore entretenir sa Cour attendrie, avec la même tranquillité qu'il lui fait paroître dans ses jardins enchantés! Béni soit-il de Dieu et des hommes, d'unir ainsi toujours la bonté à toutes les autres qualités que nous admirons! Parmi toutes ses douleurs, il s'informoit avec soin de l'état du prince de Condé; et il marquoit pour la santé de ce Prince une inquiétude qu'il n'avoit pas pour la sienne. Il s'affoiblissoit ce grand Prince, mais la mort cachoit ses approches. Lorsqu'on le crut en meilleur état, et que le duc d'Enghien, toujours partagé entre les devoirs de fils et de sujet, étoit retourné par son ordre auprès du Roi, tout change en un moment, et on déclare au Prince sa mort prochaine. Chrétiens, soyez attentifs, et venez apprendre à mourir; ou plutôt venez apprendre à n'attendre pas la dernière heure pour commencer à bien vivre. Quoi! attendre à commencer une vie nouvelle, lorsqu'entre les mains de la mort, glacés sous ses froides mains, vous ne saurez si vous êtes avec les morts ou encore avec les vivants! Ah! prévenez par la pénitence cette heure de troubles et de ténèbres. Par là, sans être étonné de cette dernière sentence qu'on lui prononça, le Prince demeure un moment dans le silence;

et tout-à-coup : « O mon Dieu ! dit-il, vous le » voulez, votre volonté soit faite : je me jette » entre vos bras ; donnez-moi la grâce de bien » mourir. » Que désirez-vous davantage? Dans cette courte prière, vous voyez la soumission aux ordres de Dieu, l'abandon à sa providence, la confiance en sa grâce, et toute la piété. Dès lors aussi, tel qu'on l'avoit vu dans tous ses combats, résolu, paisible, occupé sans inquiétude de ce qu'il falloit faire pour les soutenir : tel fut-il à ce dernier choc ; et la mort ne lui parut pas plus affreuse, pâle et languissante, que lorsqu'elle se présente au milieu du feu sous l'éclat de la victoire qu'elle montre seule. Pendant que les sanglots éclatoient de toutes parts, comme si un autre que lui en eût été le sujet, il continuoit à donner ses ordres ; et s'il défendoit les pleurs, ce n'étoit pas comme un objet dont il fût troublé, mais comme un empêchement qui le retardoit. A ce moment, il étend ses soins jusqu'aux moindres de ses domestiques. Avec une libéralité digne de sa naissance et de leurs services, il les laisse comblés de ses dons, mais encore plus honorés des marques de son souvenir. Comme il donnoit des ordres particuliers et de la plus haute importance, puisqu'il y alloit de sa conscience et de son salut éternel, averti qu'il falloit écrire et ordonner dans les formes : quand je devrois, Monseigneur, renouveler vos douleurs, et rouvrir toutes les plaies de votre cœur, je ne tairai pas ces paroles qu'il répéta si souvent : qu'il vous connoissoit ; qu'il n'y avoit sans formalités qu'à vous dire ses intentions ; que vous iriez encore au-delà, et suppléeriez de vous-même à tout ce qu'il pourroit avoir oublié. Qu'un père vous ait aimé, je ne m'en étonne pas ; c'est un sentiment que la nature inspire ; mais qu'un père si éclairé vous ait témoigné cette confiance jusqu'au dernier soupir ; qu'il se soit reposé sur vous de choses si importantes, et qu'il meure tranquillement sur cette assurance, c'est le plus beau témoignage que votre vertu pouvoit remporter, et malgré tout votre mérite, votre Altesse n'aura de moi aujourd'hui que cette louange.

Ce que le Prince commença ensuite, pour s'acquitter des devoirs de la religion, mériteroit d'être raconté à toute la terre ; non à cause qu'il est remarquable, mais à cause, pour ainsi dire, qu'il ne l'est pas, et qu'un Prince si exposé à tout l'univers ne donne rien aux spectateurs. N'attendez donc pas, Messieurs, de ces magnifiques paroles qui ne servent qu'à faire connoître, sinon un orgueil caché, du moins les efforts d'une âme agitée, qui combat ou qui dissimule son trouble secret. Le Prince de Condé ne sait ce que c'est que de prononcer de ces pompeuses sentences ; et dans la mort, comme dans la vie, la vérité fit toujours toute sa grandeur. Sa confession fut humble, pleine de componction et de confiance. Il ne lui fallut pas long-temps pour la préparer : la meilleure préparation pour celle des derniers temps, c'est de ne les attendre pas. Mais, Messieurs, prêtez l'oreille à ce qui va suivre. A la vue du saint Viatique qu'il avoit tant désiré, voyez comme il s'arrête sur ce doux objet. Alors il se souvint des irrévérences, dont hélas! on déshonore ce divin mystère. Les chrétiens ne connoissent plus la sainte frayeur dont on étoit saisi autrefois à la vue du sacrifice. On diroit qu'il eût cessé d'être terrible, comme l'appeloient les saints Pères ; et que le sang de notre victime n'y coule pas encore aussi véritablement que sur le Calvaire. Loin de trembler devant les autels, on y méprise Jésus-Christ présent ; et dans un temps où tout un royaume se remue pour la conversion des hérétiques, on ne craint point d'en autoriser les blasphèmes. Gens du monde, vous ne pensez pas à ces horribles profanations ; à la mort, vous y penserez avec confusion et saisissement. Le Prince se ressouvint de toutes les fautes qu'il avoit commises ; et trop foible pour expliquer avec force ce qu'il en sentoit, il emprunta la voix de son confesseur pour en demander pardon au monde, à ses domestiques et à ses amis. On lui répondit par des sanglots : ah ! répondez-lui maintenant en profitant de cet exemple. Les autres devoirs de la religion furent accomplis avec la même piété et la même présence d'esprit. Avec quelle foi et combien de fois pria-t-il le Sauveur des âmes, en baisant sa croix, que son sang répandu pour lui ne le fût pas inutilement! C'est ce qui justifie le pécheur ; c'est ce qui soutient le juste ; c'est ce qui rassure le chrétien. Que dirai-je des saintes prières des agonisants, où dans les efforts que fait l'Eglise, on entend ses vœux les plus empressés, et comme les derniers cris par où cette sainte mère achève de nous enfanter à la vie céleste ? Il se les fit répéter trois fois, et il y trouva toujours de nouvelles consolations. En remerciant ses médecins : « Voilà, dit-il, maintenant mes vrais médecins : » il montroit les ecclésiastiques dont il écoutoit les avis, dont il continuoit les prières ; les psaumes toujours à la bouche, la confiance toujours dans le cœur. S'il se plaignit, c'étoit seulement d'avoir si peu à souffrir pour expier ses péchés : sensible jusqu'à la fin à la tendresse des siens, il

ne s'y laissa jamais vaincre ; et au contraire il craignoit toujours de trop donner à la nature. Que dirai-je de ses derniers entretiens avec le duc d'Enghien ? quelles couleurs assez vives pourroient vous représenter et la constance du père, et les extrêmes douleurs du fils ? D'abord le visage en pleurs, avec plus de sanglots que de paroles, tantôt la bouche collée sur ses mains victorieuses, et maintenant défaillantes, tantôt se jetant entre ces bras et dans ce sein paternel, il semble par tant d'efforts vouloir retenir ce cher objet de ses respects et de ses tendresses. Les forces lui manquent : il tombe à ses pieds. Le Prince, sans s'émouvoir, lui laisse reprendre ses esprits ; puis appelant la Duchesse sa belle-fille, qu'il voyoit aussi sans parole et presque sans vie, avec une tendresse qui n'eut rien de foible, il leur donne ses derniers ordres où tout respiroit la piété. Il les finit en les bénissant avec cette foi et avec ces vœux que Dieu exauce ; et en bénissant avec eux, ainsi qu'un autre Jacob, chacun de leurs enfants en particulier : et on vit de part et d'autre tout ce qu'on affoiblit en le répétant. Je ne vous oublierai pas, ô Prince ! son cher neveu, et comme son second fils, ni le glorieux témoignage qu'il a rendu constamment à votre mérite, ni ses tendres empressements, et la lettre qu'il écrivit en mourant, pour vous rétablir dans les bonnes grâces du Roi, le plus cher objet de vos vœux ; ni tant de belles qualités qui vous ont fait juger digne d'avoir si vivement occupé les dernières heures d'une si belle vie. Je n'oublierai pas non plus les bontés du Roi, qui prévinrent les désirs du Prince mourant ; ni les généreux soins du duc d'Enghien, qui ménagea cette grâce ; ni le gré que lui sut le Prince d'avoir été si soigneux, en lui donnant cette joie, d'obliger un si cher parent. Pendant que son cœur s'épanche, et que sa voix se ranime en louant le Roi, le Prince de Conti arrive pénétré de reconnoissance et de douleur. Les tendresses se renouvellent : les deux Princes ouïrent ensemble ce qui ne sortira jamais de leurs cœurs ; et le Prince conclut, en leur confirmant qu'ils ne seroient jamais ni grands hommes, ni grands princes, ni honnêtes gens, qu'autant qu'ils seroient gens de bien, fidèles à Dieu et au Roi. C'est la dernière parole qu'il laissa gravée dans leur mémoire ; c'est, avec la dernière marque de sa tendresse, l'abrégé de leurs devoirs. Tout retentissoit de cris, tout fondoit en larmes : le Prince seul n'étoit pas ému, et le trouble n'arrivoit pas dans l'asile où il s'étoit mis. O Dieu ! vous étiez sa force, son inébranlable refuge, et comme disoit David (2. *Reg.*, XXII. 2, 3.), ce ferme rocher où s'appuyoit sa constance ? Puis-je taire durant ce temps ce qui se faisoit à la Cour et en la présence du Roi ? Lorsqu'il y fit lire la dernière lettre que lui écrivit ce grand homme, et qu'on y vit dans les trois temps que marquoit le Prince, ses services qu'il y passoit si légèrement au commencement et à la fin de sa vie, et dans le milieu ses fautes dont il faisoit une si sincère reconnoissance : il n'y eut cœur qui ne s'attendrit à l'entendre parler de lui-même avec tant de modestie ; et cette lecture suivie des larmes du Roi, fit voir ce que les héros sentent les uns pour les autres. Mais lorsqu'on vint à l'endroit du remercîment, où le Prince marquoit qu'il mouroit content, et trop heureux d'avoir encore assez de vie pour témoigner au Roi sa reconnaissance, son dévouement, et, s'il l'osoit dire, sa tendresse ; tout le monde rendit témoignage à la vérité de ses sentiments ; et ceux qui l'avoient ouï parler si souvent de ce grand Roi dans ses entretiens familiers, pouvoient assurer que jamais ils n'avoient rien entendu ni de plus respectueux et de plus tendre pour sa personne sacrée, ni de plus fort pour célébrer ses vertus royales, sa piété, son courage, son grand génie, principalement à la guerre, que ce qu'en disoit ce grand Prince avec aussi peu d'exagération que de flatterie. Pendant qu'on lui rendoit ce beau témoignage, ce grand homme n'étoit plus. Tranquille entre les bras de son Dieu où il s'étoit une fois jeté, il attendoit sa miséricorde et imploroit son secours, jusqu'à ce qu'il cessa enfin de respirer et de vivre. C'est ici qu'il faudroit laisser éclater ses justes douleurs à la perte d'un si grand homme : mais pour l'amour de la vérité, et à la honte de ceux qui la méconnoissent, écoutez encore ce beau témoignage qu'il lui rendit en mourant. Averti par son confesseur que si notre cœur n'étoit pas encore entièrement selon Dieu, il falloit, en s'adressant à Dieu même, obtenir qu'il nous fît un cœur comme il le vouloit, et lui dire avec David ces tendres paroles : « O Dieu ! créez » en moi un cœur pur [1] : » à ces mots, le Prince s'arrête comme occupé de quelque grande pensée ; puis appelant le saint religieux qui lui avoit inspiré ce beau sentiment : « Je n'ai jamais douté, » dit-il, des mystères de la religion, quoi qu'on » ait dit. » Chrétiens, vous l'en devez croire ; et dans l'état où il est, il ne doit plus rien au monde que la vérité. « Mais, poursuivit-il, j'en doute » moins que jamais. Que ces vérités, conti- » nuoit-il avec une douceur ravissante, se dé- » mêlent et s'éclaircissent dans mon esprit ! Oui,

[1] Cor mundum crea in me, Deus. *Ps.* L. 12.

» dit-il, nous verrons Dieu comme il est, face à » face. » Il répétoit en latin avec un goût merveilleux ces grands mots : *Sicuti est*, *facie ad faciem* (1. Joan., III. 2; 1. *Cor.*, XIII. 12.), et on ne se lassoit point de le voir dans ce doux transport. Que se faisoit-il dans cette âme? quelle nouvelle lumière lui apparoissoit? quel soudain rayon perçoit la nue, et faisoit comme évanouir, en ce moment, avec toutes les ignorances des sens, les ténèbres mêmes, si je l'ose dire, et les saintes obscurités de la foi? Que devinrent alors ces beaux titres dont notre orgueil est flatté? Dans l'approche d'un si beau jour, et dès la première atteinte d'une si vive lumière, combien promptement disparoissent tous les fantômes du monde! Que l'éclat de la plus belle victoire paroît sombre! qu'on en méprise la gloire, et qu'on veut de mal à ces foibles yeux qui s'y sont laissés éblouir!

Venez, peuples, venez maintenant; mais venez plutôt, princes et seigneurs; et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel; et vous, plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros, des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et des fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant : et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs, que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces foibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros. Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides. Quel autre fut plus digne de vous commander? mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête! Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menoit dans les hasards; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines, que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre : son ombre eût pu encore gagner des batailles; et voilà que, dans son silence, son nom même nous anime, et ensemble il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le Roi de la terre il faut encore servir le Roi du ciel. Servez donc ce Roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu; et commencez à compter le temps de vos utiles services, du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau; versez des larmes avec des prières; et admirant dans un si grand Prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avoit égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien; ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus : et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la foi de consolation et d'exemple. Pour moi, s'il m'est permis après tous les autres de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô Prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire : votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettoit la victoire; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface. Vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu; lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparoître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi; et ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* (1. Joan., v. 4.) : « La véritable victoire, celle qui met » sous nos pieds le monde entier, c'est notre » foi. » Jouissez, Prince, de cette victoire; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand Prince, dorénavant, je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte; heureux, si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint.

ORAISON FUNÈBRE

DU RÉVÉREND PÈRE

FRANÇOIS BOURGOING,

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DE L'ORATOIRE,

Prononcée le 4 décembre 1662.

NOTICE

SUR LE R. PÈRE BOURGOING.

François Bourgoing, né en 1585, et reçu en 1609 bachelier et docteur de Sorbonne, quitta en 1611 la cure du village de Clichi, près Paris, pour entrer dans la Congrégation des Pères de l'Oratoire, que formoit alors le cardinal de Bérulle. Celui-ci se servit de lui pour introduire cette nouvelle congrégation à Nantes, à Dieppe, à Rouen, surtout en Flandre et dans beaucoup d'autres lieux. En 1641, après la mort du Père de Condren, qui avoit succédé au cardinal de Bérulle dans la place de supérieur général de la congrégation, le Père Bourgoing fut élu pour le remplacer. Dans cette nouvelle fonction, son zèle ardent, et sa vigilance minutieuse et prodigue de réglements et d'actes d'autorité, surtout ses efforts constants pour rendre l'autorité du général de la Congrégation plus entière et plus absolue, lui attirèrent de nombreux ennemis, et lui firent éprouver de vives contradictions, auxquelles il fut le plus souvent obligé de céder. Enfin, en 1661, et lorsque de grandes infirmités avoient déjà beaucoup affoibli ses facultés physiques et intellectuelles, il se vit forcé de se démettre. Il mourut l'année suivante, âgé de soixante-dix-huit ans.

Voyez l'*Histoire de Bossuet*, tom. I. liv. II, n. 14.

ORAISON FUNÈBRE

DU R. PÈRE

FRANÇOIS BOURGOING.

Qui bene præsunt presbyteri, duplici honore digni habeantur.

Les prêtres qui gouvernent sagement, doivent être tenus dignes d'un double honneur (1. Tim., v. 17.).

Je commencerai ce discours en faisant au Dieu vivant des remercîments solennels de ce que la vie de celui dont je dois prononcer l'éloge, a été telle par sa grâce, que je ne rougirai point de la célébrer en présence de ses saints autels et au milieu de son Eglise. Je vous avoue, chrétiens, que j'ai coutume de plaindre les prédicateurs, lorsqu'ils font les panégyriques funèbres des princes et des grands du monde. Ce n'est pas que de tels sujets ne fournissent ordinairement de nobles idées : il est beau de découvrir les secrets d'une sublime politique, ou les sages tempéraments d'une négociation importante, ou les succès glorieux de quelque entreprise militaire. L'éclat de telles actions semble illuminer un discours; et le bruit qu'elles font déjà dans le monde, aide celui qui parle à se faire entendre d'un ton plus ferme et plus magnifique. Mais la licence et l'ambition, compagnes presque inséparables des grandes fortunes; mais l'intérêt et l'injustice, toujours mêlés trop avant dans les grandes affaires du monde, font qu'on marche parmi des écueils; et il arrive ordinairement que Dieu a si peu de part dans de telles vies, qu'on a peine à y trouver quelques actions qui méritent d'être louées par ses ministres.

Grâce à la miséricorde divine, le Révérend Père Bourgoing, supérieur général de la Congrégation de l'Oratoire a vécu de telle sorte que je n'ai point à craindre aujourd'hui de pareilles difficultés. Pour orner une telle vie, je n'ai pas besoin d'emprunter les fausses couleurs de la rhétorique, et encore moins les détours de la flatterie. Ce n'est pas ici de ces discours où l'on ne parle qu'en tremblant, où il faut plutôt passer avec adresse, que s'arrêter avec assurance, où la prudence et la discrétion tiennent toujours en contrainte l'amour de la vérité. Je n'ai rien ni à taire ni à déguiser; et si la simplicité vénérable d'un prêtre de Jésus-Christ, ennemie du faste et de l'éclat, ne présente pas à nos yeux de ces actions pompeuses qui éblouissent les hommes, son zèle, son innocence, sa piété éminente nous donneront des pensées plus dignes de cette chaire. Les autels ne se plaindront pas que leur sacrifice soit interrompu par un entretien profane : au contraire, celui que j'ai à vous faire vous proposera de si saints exemples, qu'il méritera de faire partie d'une cérémonie si sacrée, et qu'il ne sera pas une interruption, mais plutôt une continuation du mystère.

N'attendez donc pas, chrétiens, que j'applique au Père Bourgoing des ornements étrangers, ni que j'aille rechercher bien loin sa noblesse dans sa naissance, sa gloire dans ses ancêtres, ses titres dans l'antiquité de sa famille : car encore qu'elle soit noble et ancienne dans le Nivernois, où elle s'est même signalée depuis plusieurs siècles par des fondations pieuses; encore que la grande chambre du Parlement de Paris et les autres com-

pagnies souveraines aient vu les Bourgoings, les Leclercs, les Friches, ses parents paternels et maternels, rendre la justice aux peuples avec une intégrité exemplaire; je ne m'arrête pas à ces choses, et je ne les touche qu'en passant. Vous verrez le Père Bourgoing, illustre d'une autre manière, et noble de cette noblesse que saint Grégoire de Nazianze appelle si élégamment la noblesse personnelle (*Orat.* XXVIII, *tom.* I, *p.* 480.); vous verrez en sa personne un catholique zélé, un chrétien de l'ancienne marque, un théologien enseigné de Dieu, un prédicateur apostolique, ministre, non de la lettre, mais de l'esprit de l'Evangile; et, pour tout dire en un mot, un prêtre digne de ce nom, un prêtre de l'institution et selon l'ordre de Jésus-Christ, toujours prêt à être victime; un prêtre, non-seulement prêtre, mais chef par son mérite d'une congrégation de saints prêtres, et que je vous ferai voir par cette raison, « digne véritablement » d'un double honneur, » selon le précepte de l'Apôtre, et pour avoir vécu saintement en l'esprit du sacerdoce, et pour avoir élevé dans le même esprit la sainte congrégation qui étoit commise à ses soins : c'est ce que je me propose de vous expliquer dans les deux points de ce discours.

PREMIER POINT.

Suivons la conduite de l'Esprit de Dieu; et avant que de voir un prêtre à l'autel, voyons comme il se prépare à en approcher. La préparation pour le sacerdoce n'est pas, comme plusieurs pensent, une application de quelques jours, mais une étude de toute la vie; ce n'est pas un soudain effort de l'esprit pour se retirer du vice, mais une longue habitude de s'en abstenir; ce n'est pas une dévotion fervente seulement par sa nouveauté, mais affermie et enracinée par un grand usage. Saint Grégoire de Nazianze a dit ce beau mot du grand saint Basile : « Il étoit prêtre, dit-il (*Orat.* » XX, *tom.* I, *pag.* 325.), avant même que d'être » prêtre, » c'est-à-dire, si je ne me trompe, il en avoit les vertus, avant que d'en avoir le degré : il étoit prêtre par son zèle, par la gravité de ses mœurs, par l'innocence de sa vie, avant que de l'être par son caractère. Je puis dire la même chose du Père Bourgoing : toujours modeste, toujours innocent, toujours zélé comme un saint prêtre, il avoit prévenu son ordination; il n'avoit pas attendu la consécration mystique, il s'étoit, dès son enfance, consacré lui-même par la pratique persévérante de la piété; et se tenant toujours sous la main de Dieu par la soumission à ses ordres, il se préparoit excellemment à s'y abandonner tout-à-fait par l'imposition des mains de l'évêque. Ainsi son innocence l'ayant disposé à recevoir la plénitude du Saint-Esprit par l'ordination sacrée, il aspiroit sans cesse à la perfection du sacerdoce; et il ne faut pas s'étonner, si, ayant l'esprit tout rempli des obligations de son ministère, il entra sans délibérer dans le dessein glorieux de l'Oratoire de Jésus, aussitôt qu'il vit paroître cette institution, qui avoit pour son fondement le désir de la perfection sacerdotale.

L'école de théologie de Paris, que je ne puis nommer sans éloge, quoique j'en doive parler avec modestie, est de tout temps en possession de donner des hommes illustres à toutes les grandes entreprises qui se font pour Dieu. Le Père Bourgoing étoit sur ses bancs, faisant retentir toute la Sorbonne du bruit de son esprit et de sa science. Que vous dirai-je, Messieurs, qui soit digne de ses mérites? ce qu'on a dit de saint Athanase; car les grands hommes sont sans envie, et ils prêtent toujours volontiers les éloges qu'on leur a donnés, à ceux qui se rendent leurs imitateurs. Je dirai donc du Père Bourgoing ce qu'un saint a dit d'un saint, le grand Grégoire du grand Athanase (S. Greg. Naz. *Orat.* XXI, *t.* I, *p.* 375.), que durant le temps de ses études il se faisoit admirer de ses compagnons; qu'il surpassoit de bien loin ceux qui étoient ingénieux, par son travail; ceux qui étoient laborieux, par son esprit; ou bien, si vous le voulez, qu'il surpassoit en esprit les plus éclairés, en diligence les plus assidus; enfin en l'un et en l'autre ceux qui excelloient en l'un et en l'autre.

En ce temps, Pierre de Bérulle, homme vraiment illustre et recommandable, à la dignité duquel j'ose dire que même la pourpre romaine n'a rien ajouté, tant il étoit déjà relevé par le mérite de sa vertu et de sa science, commençoit à faire luire à toute l'Eglise gallicane les lumières les plus pures et les plus sublimes du sacerdoce chrétien et de la vie ecclésiastique. Son amour immense pour l'Eglise lui inspira le dessein de former une compagnie à laquelle il n'a point voulu donner d'autre esprit que l'esprit même de l'Eglise, ni d'autres règles que ses canons, ni d'autres supérieurs que ses évêques, ni d'autre bien que sa charité, ni d'autres vœux solennels que ceux du baptême et du sacerdoce. Là, une sainte liberté fait un saint engagement : on obéit sans dépendre : on gouverne sans commander, toute l'autorité est dans la douceur, et le respect s'entretient sans le secours de la crainte. La charité, qui bannit la crainte, opère un si grand miracle; et sans autre joug qu'elle-même, elle

sait non-seulement captiver, mais encore anéantir la volonté propre. Là, pour former de vrais prêtres, on les mène à la source de la vérité : ils ont toujours en main les saints Livres pour en chercher sans relâche la lettre par l'étude, l'esprit par l'oraison, la profondeur par la retraite, l'efficace par la pratique, la fin par la charité, à laquelle tout se termine, et « qui est l'unique » trésor du christianisme, » *christiani nominis thesaurus*, comme parle Tertullien (*de Patient. n.* 12.).

Tel est à peu près, Messieurs, l'esprit des prêtres de l'Oratoire; et je pourrois en dire beaucoup davantage, si je ne voulois épargner la modestie de ces Pères. Sainte congrégation, le Père Bourgoing a besoin de vous pour acquérir la perfection du sacerdoce, après laquelle il soupire; mais je ne crains point d'assurer que vous aviez besoin de lui réciproquement, pour établir vos maximes et vos exercices. Et en effet, chrétiens, cette vénérable compagnie est commencée entre ses mains : il en est un des quatre premiers avec lesquels son instituteur en a posé les fondements; c'est lui-même qui l'a étendue dans les principales villes de ce royaume. Que dis-je, de ce royaume? Nos voisins lui tendent les bras; les évêques des Pays-Bas l'appellent; et ces provinces florissantes lui doivent l'établissement de tant de maisons qui ont consolé leurs pauvres, humilié leurs riches, instruit leurs peuples, sanctifié leurs prêtres, et répandu bien loin aux environs la bonne odeur de l'Evangile.

La grande part qu'il a eue à fonder une institution si véritablement ecclésiastique, vous doit faire voir, chrétiens, combien ce grand homme étoit animé de l'esprit de l'Eglise et du sacerdoce. Mais venons aux exercices particuliers. Les ministres de Jésus-Christ ont deux principales fonctions : ils doivent parler à Dieu, ils doivent parler aux peuples; parler à Dieu par l'oraison, parler aux peuples fidèles par la prédication de l'Evangile. Ces deux fonctions sont unies, et il est aisé de les remarquer dans cette parole des saints apôtres : « Pour nous, » disent-ils dans les Actes (*Act.*, VI. 4.), nous » demeurerons appliqués à l'oraison et au minis- » tère de la parole : » *Nos verò orationi et ministerio verbi instantes erimus.* Prêtres, qui êtes les anges du Dieu des armées, vous devez sans cesse monter et descendre, comme les anges que vit Jacob dans cette échelle mystique (*Gen.*, XXVIII. 12.). Vous montez de la terre au ciel, lorsque vous unissez vos esprits à Dieu par le moyen de l'oraison; vous descendez du ciel en la terre, lorsque vous portez aux hommes ses ordres et sa parole. Montez donc et descendez sans cesse, c'est-à-dire, priez et prêchez : parlez à Dieu, parlez aux hommes; allez premièrement recevoir, et puis venez répandre les lumières; allez puiser dans la source; après, venez arroser la terre, et faire germer le fruit de vie.

Voulez-vous voir, chrétiens, quel étoit l'esprit d'oraison de ce fidèle serviteur de Dieu? lisez ses Méditations, toutes pleines de lumière et de grâce. Elles sont entre les mains de tout le monde, des religieux, des séculiers, des prédicateurs, des contemplatifs, des simples et des savants : tant il a été saintement et charitablement industrieux à présenter, tout ensemble, le pain aux forts, le lait aux enfants; et dans ce pain et dans ce lait le même Jésus-Christ à tous.

Je ne m'étonne donc plus s'il prêchoit si saintement au peuple fidèle le mystère de Jésus-Christ qu'il avoit si bien médité. O Dieu vivant et éternel, quel zèle! quelle onction! quelle douceur! quelle force! quelle simplicité et quelle éloquence! O qu'il étoit éloigné de ces prédicateurs infidèles, qui ravilissent leur dignité jusqu'à faire servir au désir de plaire le ministère d'instruire; qui ne rougissent pas d'acheter des acclamations par des instructions; des paroles de flatterie par la parole de vérité; des louanges, vains aliments d'un esprit léger, par la nourriture solide et substantielle que Dieu a préparée à ses enfants! Quel désordre! quelle indignité! Est-ce ainsi qu'on fait parler Jésus-Christ? Savez-vous, ô prédicateurs, que ce divin conquérant veut régner sur les cœurs par votre parole? Mais ces cœurs seront retranchés contre lui; et pour les abattre à ses pieds, pour les forcer invinciblement au milieu de leurs défenses, que ne faut-il pas entreprendre? quels obstacles ne faut-il pas surmonter? Ecoutez l'apôtre saint Paul : « Il » faut renverser les remparts des mauvaises ha- » bitudes, il faut détruire les conseils profonds » d'une malice invétérée, il faut abattre toutes » les hauteurs qu'un orgueil indompté et opi- » niâtre élève contre la science de Dieu, il faut » captiver tout entendement sous l'obéissance de » la foi. » *Ad destructionem munitionum, consilia destruentes, et omnem altitudinem extollentem se adversùs scientiam Dei, et in captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi* (2. *Cor.*, X. 4, 5.).

Que ferez-vous ici, foibles discoureurs? Détruirez-vous ces remparts en jetant des fleurs? Dissiperez-vous ces conseils cachés en chatouillant les oreilles? Croyez-vous que ces superbes

hauteurs tombent au bruit de vos périodes mesurées? Et pour captiver les esprits, est-ce assez de les charmer un moment par la surprise d'un plaisir qui passe? Non, non, ne nous trompons pas : pour renverser tant de remparts, et vaincre tant de résistance; et nos mouvements affectés, et nos paroles arrangées, et nos figures artificielles sont des machines trop foibles. Il faut prendre des armes plus puissantes, plus efficaces, celles qu'employoit si heureusement le saint prêtre dont nous parlons.

La parole de l'Evangile sortoit de sa bouche, vive, pénétrante, animée, toute pleine d'esprit et de feu. Ses sermons n'étoient pas le fruit de l'étude lente et tardive; mais d'une céleste ferveur, mais d'une prompte et soudaine illumination : c'est pourquoi deux jours lui suffisent pour faire l'oraison funèbre du grand Cardinal de Bérulle, avec l'admiration de ses auditeurs. Il n'en employa pas beaucoup davantage à ce beau panégyrique latin de saint Philippe de Néri, ce prêtre si transporté de l'amour de Dieu, dont le zèle étoit si grand et si vaste, que le monde entier étoit trop petit pour l'étendue de son cœur, pendant que son cœur même étoit trop petit pour l'immensité de son amour. Mais dois-je m'arrêter ici à deux actions particulières du Père Bourgoing; puisque je sais qu'il a fourni de la même force la carrière de plusieurs Carêmes, dans les chaires les plus illustres de la France et des Pays-Bas; toujours pressant, toujours animé; lumière ardente et luisante, qui ne brilloit que pour échauffer, qui cherchoit le cœur par l'esprit, et ensuite captivoit l'esprit par le cœur? D'où lui venoit cette force? C'est, mes frères, qu'il étoit plein de la doctrine céleste; c'est qu'il s'étoit nourri et rassasié du meilleur suc du christianisme; c'est qu'il faisoit régner dans ses sermons la vérité et la sagesse : l'éloquence suivoit comme la servante, non recherchée avec soin, mais attirée par les choses mêmes. Ainsi « son discours » se répandoit à la manière d'un torrent; et s'il » trouvoit en son chemin les fleurs de l'élocu- » tion, il les entraînoit plutôt après lui par sa » propre impétuosité, qu'il ne les cueilloit avec » choix pour se parer d'un tel ornement : » *Fertur quippe impetu suo; et elocutionis pulchritudinem, si occurrerit, vi rerum rapit, non curâ decoris assumit* (S. Aug. *de Doct. Christ. l.* iv, *n.* 42, *tom.* iii, *part.* i, *col.* 81.). C'est l'idée de l'éloquence que donne saint Augustin aux prédicateurs, et ce qu'a pratiqué celui dont nous honorons ici la mémoire.

Après ces fonctions publiques, il resteroit encore, Messieurs, de vous faire voir ce saint homme dans la conduite des âmes, et de vous y faire admirer son zèle, sa discrétion, son courage et sa patience. Mais quoique les autres choses que j'ai à vous dire ne me laissent pas le loisir d'entrer bien avant dans cette matière, je ne dois pas omettre en ce lieu qu'il a été long-temps confesseur de feu monseigneur le duc d'Orléans, de glorieuse mémoire. C'est une marque de son mérite d'avoir été appelé à un tel emploi, après cet illustre Père Charles de Condren, dont le nom inspire la piété, dont la mémoire, toujours fraîche et toujours récente, est douce à toute l'Eglise comme une composition de parfums. Mais quelle a été la conduite de son successeur dans cet emploi délicat? N'entrons jamais dans ce détail; honorons par notre silence le mystérieux secret que Dieu a imposé à ses ministres. Contentons-nous de savoir qu'il y a des plantes tardives dans le jardin de l'Epoux; que pour en voir la fécondité, les directeurs des consciences, ces laboureurs spirituels, doivent attendre avec patience le fruit précieux de la terre, comme parle l'apôtre saint Jacques (Jac., v. 7.); et qu'enfin le Père Bourgoing a eu cette singulière consolation, qu'il n'a pas attendu en vain, qu'il n'a pas travaillé inutilement, la terre qu'il cultivoit lui ayant donné avec abondance des fruits de bénédiction et de grâce. Ah! si nous avons un cœur chrétien, ne passons pas cet endroit sans rendre à Dieu de justes louanges pour le don inestimable de sa clémence, et prions sa bonté suprême qu'elle fasse souvent de pareils miracles : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus* (2. *Cor.*, ix. 15.)

Rendons grâces aussi, chrétiens, à cette même bonté par Jésus-Christ Notre-Seigneur, de ce qu'elle a fait paroître en nos jours un prêtre si saint, qu'on a vu apporter persévéramment l'innocence à l'autel, le zèle à la chaire, l'assiduité à la prière, une patience vigoureuse dans la conduite des âmes, une ardeur infatigable à toutes les affaires de l'Eglise. Il ne vit que pour l'Eglise, il ne respire que l'Eglise : il veut non-seulement tout consacrer, mais encore tout sacrifier aux intérêts de l'Eglise, sa personne, ses frères, sa congrégation. Il l'a gouvernée en cet esprit durant l'espace de vingt et un ans : et comme toute la conduite de cette sainte compagnie consiste à s'attacher constamment à la conduite de l'Eglise, à ses évêques, à son chef visible; je ne croirai pas m'éloigner de la suite de mon discours, si je trace ici en peu de paroles comme un plan de la sainte Eglise, selon le

dessein éternel de son divin architecte. Je vous demande, Messieurs, que vous renouveliez vos attentions.

SECOND POINT.

Vous comprenez, mes frères, par tout ce que j'ai déjà dit, que le dessein de Dieu dans l'établissement de son Eglise est de faire éclater par toute la terre le mystère de son unité, en laquelle est ramassée toute sa grandeur. C'est pourquoi le Fils de Dieu est venu au monde, et « le Verbe » a été fait chair, et il a daigné habiter en nous, » et nous l'avons vu parmi les hommes plein de » grâce et de vérité (Joan., i. 14.); » afin que par la grâce qui unit, il ramenât tout le genre humain à la vérité qui est une. Ainsi, venant sur la terre avec cet esprit d'unité, il a voulu que tous ses disciples fussent unis, et il a fondé son Eglise unique et universelle, « afin que tout y » fût consommé et réduit en un : » *Ut sint consummati in unum*, comme il le dit lui-même dans son Evangile (*Ibid.*, xvii. 23.).

Je vous le dis, chrétiens, c'est ici en vérité un grand mystère en Jésus-Christ et en son Eglise. « Il n'y a qu'une colombe et une parfaite : » *Una est columba mea, perfecta mea* (*Cant.*, vi. 8.); il n'y a qu'une seule épouse, qu'une seule Eglise catholique, qui est la mère commune de tous les fidèles. Mais comment est-elle la mère de tous les fidèles, puisqu'elle n'est autre chose que l'assemblée de tous les fidèles? C'est ici le secret de Dieu. Toute la grâce de l'Eglise, toute l'efficace du Saint-Esprit est dans l'unité : en l'unité est le trésor, en l'unité est la vie, hors de l'unité est la mort certaine. L'Eglise donc est une; et, par son esprit d'unité catholique et universelle, elle est la mère toujours féconde de tous les particuliers qui la composent : ainsi tout ce qu'elle engendre elle se l'unit très intimement; en cela dissemblable des autres mères, qui mettent hors d'elles-mêmes les enfants qu'elles produisent. Au contraire, l'Eglise n'engendre les siens qu'en les recevant en son sein, qu'en les incorporant à son unité. Elle croit entendre sans cesse, en la personne de saint Pierre, ce commandement qu'on lui fait d'en-haut : « Tue et mange, » unis, incorpore : *Occide et manduca* (*Act.*, x. 13.); et se sentant animée de cet esprit unissant, elle élève la voix nuit et jour pour appeler tous les hommes au banquet où tout est fait un. Et lorsqu'elle voit les hérétiques qui s'arrachent de ses entrailles, ou plutôt qui lui arrachent ses entrailles mêmes, et qui emportent avec eux en la déchirant le sceau de son unité, qui est le baptême, conviction visible de leur désertion; elle redouble son amour maternel envers ses enfants qui demeurent, les liant et les attachant toujours davantage à son esprit d'unité : tant il est vrai qu'il a plu à Dieu que tout concourût à l'œuvre de l'unité sainte de l'Eglise, et même le schisme, la rupture et la révolte.

Voilà donc le dessein du grand architecte, faire régner l'unité en son Eglise et par son Eglise : voyons maintenant l'exécution. L'exécution, chrétiens, c'est l'établissement des pasteurs; car de crainte que les troupeaux errants et vagabonds ne fussent dispersés deçà et delà, Dieu établit les pasteurs pour les rassembler. Il a donc voulu imprimer dans l'ordre et dans l'office des pasteurs le mystère de l'unité de l'Eglise; et c'est en ceci que consiste la dignité de l'épiscopat. Le mystère de l'unité ecclésiastique est dans la personne, dans le caractère, dans l'autorité des évêques. En effet, chrétiens, ne voyez-vous pas qu'il y a plusieurs prêtres, plusieurs ministres, plusieurs prédicateurs, plusieurs docteurs? mais il n'y a qu'un seul évêque dans un diocèse et dans une église. Et nous apprenons de l'Histoire ecclésiastique, que lorsque les factieux entreprenoient de diviser l'épiscopat, une voix commune de toute l'Eglise et de tout le peuple fidèle s'élevoit contre cet attentat sacrilége par ces paroles remarquables : « Un Dieu, un Christ, un évêque : » *Unus Deus, unus Christus, unus episcopus* (Cornel. *Epist. ad* Cypr. *apud* Cypr. *Ep.* xlvi, *p.* 60; Theodoret. *Hist. Eccles. lib.* ii, *cap.* xiv, *t.* iii, *p.* 610.). Quelle merveilleuse association, un Dieu, un Christ, un évêque! un Dieu, principe de l'unité; un Christ, médiateur de l'unité; un évêque, marquant et représentant en la singularité de sa charge le mystère de l'unité de l'Eglise. Ce n'est pas assez, chrétiens, chaque évêque a son troupeau particulier. Parlons plus correctement : les évêques n'ont tous ensemble qu'un même troupeau, dont chacun conduit une partie inséparable du tout; de sorte qu'en vérité tous les évêques sont au tout et à l'unité, et ils ne sont partagés que pour la facilité de l'application. Mais Dieu, voulant maintenir parmi ce partage l'unité inviolable du tout, outre les pasteurs des troupeaux particuliers, il a donné un père commun, il a préposé un pasteur à tout le troupeau, afin que la sainte Eglise fût une fontaine scellée par le sceau d'une parfaite unité, et « qu'y ayant un » chef établi, l'esprit de division n'y entrât » jamais : » *Ut capite constituto schismatis*

tolleretur occasio (S. Hieron, *adv.* Jovin., *lib.* I, *tom.* IV, *p.* 168.).

Ainsi Notre-Seigneur Jésus-Christ voulant commencer le mystère de l'unité de son Eglise, il a séparé les apôtres du nombre de tous les disciples; et ensuite, voulant consommer le mystère de l'unité de l'Eglise, il a séparé l'apôtre saint Pierre du milieu des autres apôtres. Pour commencer l'unité dans toute la multitude, il en choisit douze; pour consommer l'unité parmi les douze, il en choisit un. En commençant l'unité, il n'exclut pas tout-à-fait la pluralité : « Comme » le Père m'a envoyé, ainsi, dit-il (Joan., xx. » 21.), je vous envoie. » Mais pour conduire à la perfection le mystère de l'unité de son Eglise, il ne parle pas à plusieurs, il désigne saint Pierre personnellement, il lui donne un nom particulier : « Et moi, dit-il (Matth., xvi. 18.), je te » dis à toi : Tu es Pierre; et, ajoute-t-il, sur » cette pierre je bâtirai mon Eglise; et, conclut-» il, les portes d'enfer ne prévaudront point » contre elle; » afin que nous entendions que la police, le gouvernement, et toute l'ordonnance de l'Eglise se doit enfin réduire à l'unité seule; et que le fondement de cette unité est et sera éternellement le soutien immobile de cet édifice.

Par conséquent, chrétiens, quiconque aime l'Eglise doit aimer l'unité, et quiconque aime l'unité doit avoir une adhérence immuable à tout l'ordre épiscopal, dans lequel et par lequel le mystère de l'unité se consomme, pour détruire le mystère d'iniquité qui est l'œuvre de rébellion et de schisme. Je dis à tout l'ordre épiscopal : au Pape chef de cet ordre et de l'Eglise universelle, aux évêques chefs et pasteurs des églises particulières. Tel est l'esprit de l'Eglise; tel est principalement le devoir des prêtres, qui sont établis de Dieu pour être coopérateurs de l'épiscopat. Le cardinal de Bérulle, plein de l'esprit de l'Eglise et du sacerdoce, n'a formé sa congrégation que dans la vue de ce dessein; et le Père François Bourgoing l'a toujours très saintement gouvernée dans cette même conduite.

Soyez bénie de Dieu, sainte compagnie; entrez de plus en plus dans ces sentiments, éteignez ces feux de division, ensevelissez sans retour ces noms de parti. Laissez se débattre, laissez disputer et languir dans des questions ceux qui n'ont pas le zèle de servir l'Eglise : d'autres pensées vous appellent, d'autres affaires demandent vos soins. Employez tout ce qui est en vous d'esprit, et de cœur, et de lumière, et de zèle au rétablissement de la discipline, si horriblement dépravée et dans le clergé et parmi le peuple.

Deux choses sont nécessaires à la sainte Eglise, la pureté de la foi et l'ordre de la discipline. La foi est toujours sans tache, la discipline souvent chancelante. D'où vient cette différence, si ce n'est que la foi est le fondement, lequel étant renversé, tout l'édifice tomberoit par terre? Or, il a plu à notre Sauveur, qui a établi son Eglise comme un édifice sacré, de permettre que, pour exercer le zèle de ses ministres, il y eût toujours à la vérité quelques réfections à faire dans le corps du bâtiment; mais que le fondement fût si ferme, que jamais il ne pût être ébranlé; parce que les hommes peuvent bien, en quelque sorte, contribuer par sa grâce à faire les réparations de l'édifice, mais qu'ils ne pourroient jamais le redresser de nouveau, s'il étoit entièrement abattu. Il faudroit que le Fils de Dieu vînt encore au monde; et comme il a résolu de n'y venir qu'une fois, il a fondé son temple si solidement, qu'il n'aura jamais besoin qu'on le rétablisse, et qu'il suffira seulement qu'on l'entretienne.

Qui pourroit assez exprimer quel étoit le zèle du Père Bourgoing, pour travailler à ce grand ouvrage? Il regardoit les évêques comme ceux qui sont établis de Dieu pour faire vivre dans le peuple et dans le clergé la discipline chrétienne. Il révéroit dans leur ordre la vigueur et la plénitude d'une puissance céleste, pour réprimer la licence et arrêter le torrent des mauvaises mœurs, qui s'enflant et s'élevant à grands flots, menace d'inonder toute la face de la terre. Non content d'exciter leur zèle, il travailloit nuit et jour à leur donner de fidèles ouvriers. Sa compagnie lui doit le dessein d'avoir des institutions ecclésiastiques pour y former des saints prêtres, c'est-à-dire, donner des pères aux enfants de Dieu. Et il ne faut pas sortir bien loin pour voir des fruits de son zèle. Allez à cette maison où reposent les os du grand saint Magloire : là, dans l'air le plus pur et le plus serein de la ville, un nombre infini d'ecclésiastiques respire un air encore plus pur de la discipline cléricale : ils se répandent dans les diocèses, et portent partout l'esprit de l'Eglise; c'est l'effet des soins du Père Bourgoing. Mais pourquoi vous parler ici d'un séminaire particulier? toutes les maisons de l'Oratoire n'étoient-elles pas sous sa conduite autant de séminaires des évêques? Il professoit hautement que tous les sujets de sa compagnie étoient plus aux prélats qu'à la compagnie; et avec raison, chrétiens, puisque la gloire de la compagnie c'est d'être toute entière à eux, pour être par eux toute entière à l'Eglise et à Jésus-Christ.

De là vous pouvez connoître combien cette compagnie est redevable aux soins de son général, qui savoit si bien conserver en elle l'esprit de son institut, c'est-à-dire, l'esprit primitif de la cléricature et du sacerdoce. Il en étoit tellement rempli, qu'il en animoit tous ses frères; et ceux qui auroient été assez insensibles pour ne se pas rendre à ses paroles, auroient été forcés de céder à la force toute-puissante de ses exemples. Et en effet, chrétiens, quel autre étoit plus capable de leur inspirer l'esprit d'oraison, que celui qu'ils voyoient toujours le plus assidu à ce divin exercice? Qui pouvoit plus puissamment enflammer leurs cœurs à travailler sans relâche pour les intérêts de l'Eglise, que celui dont les maladies n'étoient pas capables d'en ralentir l'action? ce grand homme ne voulant pas, autant qu'il pouvoit, qu'il fût tant permis aux infirmités d'interrompre les occupations d'un prêtre de Jésus-Christ. Qui a pu leur enseigner plus utilement à conserver parmi les emplois une sainte liberté d'esprit, que celui qui s'est montré dans les plus grands embarras autant paisible, autant dégagé, qu'agissant et infatigable? Enfin, de qui pouvoient-ils apprendre avec plus de fruit à dompter par la pénitence la délicatesse des sens et de la nature, que de celui qu'ils ont toujours vu retrancher de son sommeil, malgré son besoin; endurer la rigueur du froid, malgré sa vieillesse; continuer ses jeûnes, malgré ses travaux; enfin affliger son corps par toutes sortes d'austérités, malgré ses infirmités corporelles?

O membres tendres et délicats, si souvent couchés sur la dure! O gémissements! ô cris de la nuit, pénétrant les nues, perçant jusqu'à Dieu! O fontaines de larmes, sources de joie! O admirable ferveur d'esprit, et prière continuelle! O âme qui soutenoit le corps presque sans aucune nourriture; ou plutôt, ô corps contraint de mourir avant la mort même, afin que l'âme fût en liberté! O appât du plaisir sensible et goût du fruit défendu, surmonté par la continence du Père Bourgoing! O Jésus-Christ! ô sa mort! ô son anéantissement et sa croix honorés par sa pénitence! Plût à Dieu que, touché d'un si saint exemple, je mortifie mes membres mortels, et que je commence à marcher par la voie étroite, et que je m'ensevelisse avec Jésus-Christ pour être son cohéritier!

Car que faisons-nous, chrétiens, que faisons-nous autre chose, lorsque nous flattons notre corps, que d'accroître la proie de la mort, lui en ichir son butin, lui engraisser sa victime? Pourquoi m'est-tu donné, ô corps mortel, fardeau accablant; soutien nécessaire, ennemi flatteur, ami dangereux, avec lequel je ne puis avoir ni guerre ni paix, parce qu'à chaque moment il faut s'accorder, et à chaque moment il faut rompre? O inconcevable union, et aliénation non moins étonnante! « Malheureux homme que je » suis! qui me délivrera de ce corps mortel? » *Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus* (*Rom.*, VII. 24.)? Si nous n'avons pas le courage d'imiter le Père Bourgoing dans ses austérités, pourquoi flattons-nous nos corps, nourrissons-nous leurs convoitises par notre mollesse, et les rendons-nous invincibles par nos complaisances?

Se peut-il faire, mes frères, que nous ayons tant d'attache à cette vie et à ses plaisirs, si nous considérons attentivement combien est dure la condition avec laquelle on nous l'a prêtée? La nature, cruelle usurière, nous ôte tantôt un sens et tantôt un autre. Elle avoit ôté l'ouïe au Père Bourgoing, et elle ne manque pas tous les jours de nous enlever quelque chose comme pour l'intérêt de son prêt, sans se départir pour cela du droit qu'elle se réserve, d'exiger en toute rigueur la somme totale à sa volonté. Et alors où serons-nous? que deviendrons-nous? dans quelles ténèbres serons-nous cachés? dans quel gouffre serons-nous perdus? Il n'y aura plus sur la terre aucun vestige de ce que nous sommes. « La chair » changera de nature, le corps prendra un autre » nom; même celui de cadavre, dit Tertullien, » ne lui demeurera pas long-temps; il deviendra » un je ne sais quoi, qui n'a point de nom dans » aucune langue : » tant il est vrai que tout meurt en nos corps, jusqu'à ces termes funèbres, par lesquels on exprimoit nos malheureux restes : *Post totum illud ignobilitatis elogium, caducæ carnis in originem terram, et cadaveris nomen; et de isto quoque nomine perituræ in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem* (Tertul., *de Resur. carn. n.* 4.).

Et vous vous attachez à ce corps, et vous bâtissez sur ces ruines, et vous contractez avec ce mortel une amitié immortelle! O que la mort vous sera cruelle! ô que vainement vous soupirerez, disant avec ce roi des Amalécites : *Siccine separat amara mors* (1. *Reg.*, XV. 32.)? « Est-ce » ainsi que la mort amère sépare de tout? » Quel coup! quel état! quelle violence!

Il n'y a que l'homme de bien qui n'a rien à craindre en ce dernier jour. La mortification lui rend la mort familière; le détachement des plaisirs le désaccoutume du corps, il n'a point de

peine à s'en séparer; il a déjà, depuis fort longtemps, ou dénoué, ou rompu les liens les plus délicats qui nous y attachent. Ainsi le Père Bourgoing ne peut être surpris de la mort : « Ses » jeûnes et ses pénitences l'ont souvent avancé » dans son voisinage, comme pour la lui faire » observer de près : » *Sæpe jejunans mortem de proximo novit.* « Pour sortir du monde plus » légèrement, il s'est déjà déchargé lui-même » d'une partie de son corps, comme d'un empê» chement importun à l'âme : » *Præmisso jam sanguinis succo, tanquam animæ impedimento* (Tertul., *de Jejun. n.* 12.). Un tel homme dégagé du siècle, qui a mis toute son espérance en la vie future, voyant approcher la mort, ne la nomme ni cruelle ni inexorable : au contraire, il lui tend les bras, il lui présente sans murmurer ce qui lui reste de corps, et lui montre lui-même l'endroit où elle doit frapper son dernier coup. O mort ! lui dit-il d'un visage ferme, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce qui m'est cher ; tu me sépareras de ce corps mortel : ô mort ! je t'en remercie ; j'ai travaillé toute ma vie à m'en détacher, j'ai tâché de mortifier mes appétits sensuels ; ton secours, ô mort, m'étoit nécessaire pour en arracher jusqu'à la racine. Ainsi, bien loin d'interrompre le cours de mes desseins, tu ne fais qu'accomplir l'ouvrage que j'ai commencé; tu ne détruis pas ce que je prétends, mais tu l'achèves : achève donc, ô mort favorable, et rends-moi bientôt à mon maître.

Ah! « qu'il n'en est pas ainsi des impies? » *Non sic impii, non sic* (*Ps.* I. 4.). La mort ne leur arrive jamais si tard, qu'elle ne soit toujours précipitée ; elle n'est jamais prévenue par tant d'avertissements, qu'elle ne soit toujours imprévue. Toujours elle rompt quelque grand dessein et quelque affaire importante : au lieu qu'un homme de bien, à chaque heure, à chaque moment, a toujours son affaire faite; il a toujours son âme en ses mains, prêt à la rendre au premier signal. Ainsi est mort le Père Bourgoing ; et voilà qu'étant arrivé en la bienheureuse terre des vivants, il voit et il goûte en la source même combien le Seigneur est doux ; et il chante, et il triomphe avec ses saints anges, pénétrant Dieu, pénétré de Dieu, admirant la magnificence de sa maison, et s'enivrant du torrent de ses délices.

Qui nous donnera, chrétiens, que nous mourions de cette mort, et que notre mort soit un jour de fête, un jour de délivrance, un jour de triomphe! « Ah ! que mon âme meure de la mort » des justes! » *Moriatur anima mea morte justorum* (*Num.*, XXIII. 10.)? Mais pour mourir de la mort des justes, vivez, mes frères, de la vie des justes. Ne soyez pas de ceux qui diffèrent à se reconnoître quand ils ont perdu la connoissance; et qui méprisent si fort leur âme, qu'ils ne songent à la sauver que lorsqu'ils sont en danger de perdre leurs corps ; desquels certes on peut dire véritablement qu'ils se convertissent par désespoir plutôt que par espérance. Mes frères, faites pénitence, tandis que le médecin n'est pas encore à vos côtés, vous donnant des jours et des heures qui ne sont pas en sa puissance, et toujours prêt à philosopher admirablement de la maladie après la mort. Convertissez-vous de bonne heure ; que la pensée en vienne de Dieu, et non de la fièvre; de la raison, et non du trouble; du choix, et non de la force ni de la contrainte. Si votre corps est une hostie, consacrez à Dieu une hostie vivante; si c'est un talent précieux qui doive profiter entre ses mains, mettez-le de bonne heure dans le commerce, et n'attendez pas à le lui donner qu'il le faille enfouir en terre : c'est ce que je dis à tous les fidèles.

Et vous, sainte compagnie, qui avez désiré d'ouïr de ma bouche le panégyrique de votre père, vous ne m'avez pas appelé dans cette chaire, ni pour déplorer votre perte par des plaintes étudiées, ni pour contenter les vivants par de vains éloges des morts. Un motif plus chrétien vous a excitée à me demander ce discours funèbre à la gloire de ce grand homme : vous avez prétendu que je consacrasse la mémoire de ses vertus, et que je vous proposasse, comme en un tableau, le modèle de sa sainte vie. Soyez donc ses imitateurs comme il l'a été de Jésus-Christ : c'est ce qu'il demande de vous aussi ardemment, j'ose dire plus ardemment que le sacrifice mystique : car si par ce sacrifice vous procurez son repos; en imitant ses vertus, vous enrichissez sa couronne. C'est vous-mêmes, mes Révérends Pères, qui serez et sa couronne et sa gloire au jour de Notre-Seigneur, si, comme vous avez été durant tout le cours de sa vie obéissants à ses ordres, vous vous rendez de plus en plus après sa mort fidèles imitateurs de sa piété. Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME

YOLANDE DE MONTERBY,

ABBESSE DES RELIGIEUSES BERNARDINES DE ***[1].

Ubi est, mors, victoria tua?

O mort, où est ta victoire (1. *Cor.*, xv. 55.)?

Quand l'Eglise ouvre la bouche des prédicateurs dans les funérailles de ses enfants, ce n'est pas pour accroître la pompe du deuil par des plaintes étudiées, ni pour satisfaire l'ambition des vivants par de vains éloges des morts. La première de ces deux choses est trop indigne de sa fermeté; et l'autre, trop contraire à sa modestie. Elle se propose un objet plus noble dans la solennité des discours funèbres ; elle ordonne que ses ministres, dans les derniers devoirs que l'on rend aux morts, fassent contempler à leurs auditeurs la commune condition de tous les mortels, afin que la pensée de la mort leur donne un saint dégoût de la vie présente, et que la vanité humaine rougisse en regardant le terme fatal que la Providence divine a donné à ses espérances trompeuses.

Ainsi n'attendez pas, chrétiens, que je vous représente aujourd'hui, ni la perte de cette maison, ni la juste affliction de toutes ces dames, à qui la mort ravit une mère qui les a si bien élevées. Ce n'est pas aussi mon dessein de rechercher bien loin dans l'antiquité les marques d'une très illustre noblesse, qu'il me seroit aisé de vous faire voir dans la race de Monterby, dont l'éclat est assez connu par son nom et ses alliances. Je laisse tous ces entretiens superflus, pour m'attacher à une matière et plus sainte et plus fructueuse. Je vous demande seulement que vous appreniez de l'abbesse très digne et très vertueuse, pour laquelle nous offrons à Dieu le saint sacrifice de l'Eucharistie, à vous servir si heureusement de la mort, qu'elle vous obtienne l'immortalité. C'est par là que vous rendrez inutiles tous les efforts de cette cruelle ennemie ; et que l'ayant enfin désarmée de tout ce qu'elle semble avoir de terrible, vous lui pourrez dire avec l'Apôtre : « O » mort, où est ta victoire ? » *Ubi est, mors, victoria tua!* C'est ce que je tâcherai de vous faire entendre dans cette courte exhortation, où j'espère que le Saint-Esprit me fera la grâce de ramasser en peu de paroles des vérités très considérables, que je puiserai dans les Ecritures.

C'est un fameux problème, qui a été souvent agité dans les écoles des philosophes, lequel est le plus désirable à l'homme, ou de vivre jusqu'à l'extrême vieillesse, ou d'être promptement délivré des misères de cette vie. Je n'ignore pas, chrétiens, ce que pensent là-dessus la plupart des hommes. Mais comme je vois tant d'erreurs reçues dans le monde avec un tel applaudissement, je ne veux pas ici consulter les sentiments de la multitude, mais la raison et la vérité, qui seules doivent gouverner les esprits des hommes.

Et certes, il pourroit sembler, au premier abord, que la voix commune de la nature, qui désire toujours ardemment la vie, devroit décider cette question : car si la vie est un don de Dieu, n'est-ce pas un désir très juste de vouloir conserver long-temps les bienfaits de son souverain? Et d'ailleurs étant certain que la longue vie approche de plus près l'immortalité, ne devons-nous pas souhaiter de retenir, si nous pouvons, quelque image de ce glorieux privilége dont notre nature est déchue?

En effet, nous voyons que les premiers hommes, lorsque le monde plus innocent étoit encore dans son enfance, remplissoient des neuf cents ans par leur vie ; et que, lorsque la malice est accrue, la vie en même temps s'est diminuée. Dieu même, dont la vérité infaillible doit être la règle souveraine de nos sentiments, étant irrité contre nous, nous menace en sa colère d'abréger nos jours : et au contraire il promet une longue vie à ceux qui observeront ses commandements. Enfin, si cette vie est le champ fécond dans lequel nous devons semer pour la glorieuse immortalité, ne devons-nous pas désirer que ce champ soit ample et spacieux, afin que la moisson soit plus abondante? Et ainsi l'on ne peut nier que la longue vie ne soit souhaitable.

Ces raisons qui flattent nos sens gagneront aisément le dessus. Mais on leur oppose d'autres maximes, qui sont plus dures, à la vérité, et aussi plus fortes et plus vigoureuses. Et premièrement, je nie que la vie de l'homme puisse être longue, de sorte que souhaiter une longue vie dans ce lieu de corruption, c'est n'entendre pas ses propres désirs. Je me fonde sur ce principe de saint Augustin : *Non est longum quod aliquando finitur* (*in* Joan., *tract.* xxxii, *n.* 9. *t.* iii, *part.* ii, *col.* 529.) : « Tout ce qui a fin ne » peut être long. » Et la raison en est évidente ; car tout ce qui est sujet à finir s'efface nécessairement au dernier moment, et on ne peut compter

[1] Nous ignorons de quelle maison religieuse cette dame étoit abbesse; et quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons pu rien découvrir de certain sur sa famille. (*Edit. de Déforis.*)

de longueur en ce qui est entièrement effacé. Car de même qu'il ne sert de rien de remplir, lorsque j'efface tout par un dernier trait : ainsi la longue et la courte vie sont toutes égalées par la mort, parce qu'elle les efface toutes également.

Je vous ai représenté, chrétiens, deux opinions différentes qui partagent les sentiments de tous les mortels. Les uns, en petit nombre, méprisent la vie; les autres estiment que leur plus grand bien c'est de la pouvoir long-temps conserver. Mais peut-être que nous accorderons aisément ces deux propositions si contraires, par une troisième maxime, qui nous apprendra d'estimer la vie, non par sa longueur, mais par son usage; et qui nous fera confesser qu'il n'est rien de plus dangereux qu'une longue vie, quand elle n'est remplie que de vaines entreprises, ou même d'actions criminelles; comme aussi il n'est rien de plus précieux, quand elle est utilement ménagée pour l'éternité. Et c'est pour cette seule raison que je bénirai mille et mille fois la sage et honorable vieillesse d'Yolande de Monterby; puisque dès ses années les plus tendres jusqu'à l'extrémité de sa vie, qu'elle a finie en Jésus-Christ après un grand âge, la crainte de Dieu a été son guide, la prière son occupation, la pénitence son exercice, la charité sa pratique la plus ordinaire, le ciel tout son amour et son espérance.

Désabusons-nous, chrétiens, des vaines et téméraires préoccupations, dont notre raison est toute obscurcie par l'illusion de nos sens; apprenons à juger des choses par les véritables principes : nous avouerons franchement, à l'exemple de cette abbesse, que nous devons dorénavant mesurer la vie par les actions, non par les années. C'est ce que vous comprendrez sans difficulté par ce raisonnement invincible.

Nous pouvons regarder le temps de deux manières différentes : nous le pouvons considérer premièrement en tant qu'il se mesure en lui-même par heures, par jours, par mois, par années; et dans cette considération je soutiens que le temps n'est rien, parce qu'il n'a ni forme ni substance; que tout son être n'est que de couler, c'est-à-dire, que tout son être n'est que de périr, et partant que tout son être n'est rien.

C'est ce qui fait dire au Psalmiste, retiré profondément en lui-même, dans la considération du néant de l'homme : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos :* « Vous avez, dit-il (*Ps.* XXXVIII. 6.), » établi le cours de ma vie pour être mesuré par » le temps; » et c'est ce qui lui fait dire aussitôt après : *Et substantia mea tanquam nihilum ante te :* « Et ma substance est comme rien de- » vant vous; » parce que tout mon être dépendant du temps, dont la nature est de n'être jamais que dans un moment qui s'enfuit d'une course précipitée et irrévocable, il s'ensuit que ma substance n'est rien, étant inséparablement attachée à cette vapeur légère et volage, qui ne se forme qu'en se dissipant, et qui entraîne perpétuellement mon être avec elle d'une manière si étrange et si nécessaire, que si je ne suis le temps, je me perds, parce que ma vie demeure arrêtée; et d'autre part, si je suis le temps, qui se perd et coule toujours, je me perds nécessairement avec lui : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te;* d'où passant plus outre il conclut : *In imagine pertransit homo* (*Ps.* XXXVIII. 7.) : « L'homme » passe comme les vaines images » que la fantaisie forme en elle-même dans l'illusion de nos songes, sans corps, sans solidité et sans consistance.

Mais élevons plus haut nos esprits; et après avoir regardé le temps dans cette perpétuelle dissipation, considérons-le maintenant en un autre sens, en tant qu'il aboutit à l'éternité; car cette présence immuable de l'éternité, toujours fixe, toujours permanente, enfermant en l'infinité de son étendue toutes les différences des temps, il s'ensuit manifestement que le temps peut être en quelque sorte dans l'éternité; et il a plu à notre grand Dieu, pour consoler les misérables mortels de la perte continuelle qu'ils font de leur être, par le vol irréparable du temps, que ce même temps qui se perd, fût un passage à l'éternité qui demeure : et de cette distinction importante du temps considéré en lui-même, et du temps par rapport à l'éternité, je tire cette conséquence infaillible.

Si le temps n'est rien par lui-même, il s'ensuit que tout le temps est perdu, auquel nous n'aurons point attaché quelque chose de plus immuable que lui, quelque chose qui puisse passer à l'éternité bienheureuse. Ce principe étant supposé, arrêtons un peu notre vue sur un vieillard qui auroit blanchi dans les vanités de la terre. Quoique l'on me montre ses cheveux gris, quoique l'on me compte ses longues années, je soutiens que sa vie ne peut être longue, j'ose même assurer qu'il n'a pas vécu. Car que sont devenues toutes ses années? Elles sont passées, elles sont perdues. Il ne lui en reste pas la moindre parcelle en ses mains, parce qu'il n'y a rien attaché de fixe ni de permanent. Que si toutes ses années sont perdues, elles ne sont pas capables

de faire nombre. Je ne vois rien à compter dans cette vie si longue, parce que tout y est inutilement dissipé : par conséquent tout est mort en lui ; et sa vie étant vide de toutes parts, c'est erreur de s'imaginer qu'elle puisse jamais être estimée longue.

Que si je viens maintenant à jeter les yeux sur la dame si vertueuse qui a gouverné si longtemps cette noble et religieuse abbaye, c'est là où je remarque, fidèles, une vieillesse vraiment vénérable. Certes, quand elle n'auroit vécu que fort peu d'années, les ayant fait profiter si utilement pour la bienheureuse immortalité, sa vie me paroîtroit toujours assez longue. Je ne puis jamais croire qu'une vie soit courte, lorsque j'y vois une éternité toute entière glorieusement attachée.

Mais quand je considère quatre-vingt-dix ans si soigneusement ménagés ; quand je regarde des années si pleines et si bien marquées par les bonnes œuvres ; quand je vois, dans une vie si réglée, tant de jours, tant d'heures et tant de moments comptés et alloués pour l'éternité, c'est là que je ne puis m'empêcher de dire : O temps utilement employé ! ô vieillesse vraiment précieuse ! *Ubi est, mors, victoria tua?* « O mort, » où est ta victoire? » Ta main avare n'a rien enlevé à cette vertueuse abbesse, parce que ton domaine n'est que sur le temps, et que la sage dame dont nous parlons, désirant conserver celui qu'il a plu à Dieu lui donner, l'a fait heureusement passer dans l'éternité.

Si je l'envisage, fidèles, dans l'intérieur de son âme, j'y remarque, dans une conduite très sage, une simplicité chrétienne. Etant humble dans ses actions et ses paroles, elle s'est toujours plus glorifiée d'être fille de saint Bernard, que de tant de braves aïeux, de la race desquels elle est descendue. Elle passoit la plus grande partie de son temps dans la méditation et dans la prière. Ni les affaires, ni les compagnies n'étoient pas capables de lui ravir le temps qu'elle destinoit aux choses divines. On la voyoit entrer en son cabinet avec une contenance, une modestie et une action toute retirée; et là elle répandoit son cœur devant Dieu avec cette bienheureuse simplicité, qui est la marque la plus assurée des enfants de la nouvelle alliance. Sortie de ces pieux exercices, elle parloit souvent des choses divines avec une affection si sincère, qu'il étoit aisé de connoître que son âme versoit sur ses lèvres ses sentiments les plus purs et les plus profonds. Jusque dans la vieillesse la plus décrépite, elle souffroit les incommodités et les maladies sans chagrin, sans murmure, sans impatience ; louant Dieu parmi ses douleurs, non point par une constance affectée, mais avec une modération qui paroissoit bien avoir pour principe une conscience tranquille, et un esprit satisfait de Dieu.

Parlerai-je de sa prudence si avisée dans la conduite de sa maison? Chacun sait que sa sagesse et son économie en a beaucoup relevé le lustre. Mais je ne vois rien de plus remarquable que ce jugement si réglé avec lequel elle a gouverné les dames qui lui étoient confiées ; toujours également éloignée, et de cette rigueur farouche, et de cette indulgence molle et relâchée : si bien que comme elle avoit pour elles une sévérité mêlée de douceur, elles lui ont toujours conservé une crainte accompagnée de tendresse, jusqu'au dernier moment de sa vie, et dans l'extrême caducité de son âge.

L'innocence, la bonne foi, la candeur étoient ses compagnes inséparables. Elles conduisoient ses desseins, elles ménageoient tous ses intérêts, elles régissoient toute sa famille. Ni sa bouche ni ses oreilles n'ont jamais été ouvertes à la médisance, parce que la sincérité de son cœur en chassoit cette jalousie secrète qui envenime presque tous les hommes contre leurs semblables. Elle savoit donner de la retenue aux langues les moins modérées ; et l'on remarquoit dans ses entretiens cette charité dont parle l'Apôtre (1. *Cor.*, XIII. 4, 5.), qui n'est ni jalouse ni ambitieuse, toujours si disposée à croire le bien, qu'elle ne peut pas même soupçonner le mal.

Vous dirai-je avec quel zèle elle soulageoit les pauvres membres de Jésus-Christ? Toutes les personnes qui l'ont fréquentée savent qu'on peut dire, sans flatterie, qu'elle étoit naturellement libérale, même dans son extrême vieillesse, quoique cet âge ordinairement soit souillé des ordures de l'avarice. Mais cette inclination généreuse s'étoit particulièrement appliquée aux pauvres. Ses charités s'étendoient bien loin sur les personnes malades et nécessiteuses : elle partageoit souvent avec elles ce qu'on lui préparoit pour sa nourriture; et dans ces saints empressements de la charité, qui travailloit son âme innocente d'une inquiétude pieuse pour les membres affligés du Sauveur des âmes, on admiroit particulièrement son humilité, non moins soigneuse de cacher le bien, que sa charité de le faire. Je ne m'étonne plus, chrétiens, qu'une vie si religieuse ait été couronnée d'une fin si sainte.

ORAISON FUNÈBRE

DE MESSIRE

HENRI DE GORNAY.

Non privabit bonis eos qui ambulant in innocentiâ : Domine virtutum, beatus homo qui sperat in te.

Il ne privera point de ses biens ceux qui marchent dans l'innocence : Seigneur des armées, heureux est l'homme qui espère en vous (*Ps.* LXXXIII. 13.)

C'est, Messieurs, dans ce dessein salutaire que j'espère aujourd'hui vous entretenir de la vie et des actions de messire HENRI DE GORNAY, chevalier, seigneur de Talange, de Louyn sur Seille, que la mort nous a ravi depuis peu de jours, où, rejetant loin de mon esprit toutes les considérations profanes, et les bassesses honteuses de la flatterie, indignes de la majesté du lieu où je parle, et du ministère sacré que j'exerce, je m'arrêterai à vous proposer trois ou quatre réflexions tirées des principes du christianisme, qui serviront, si Dieu le permet, pour l'instruction de tout ce peuple, et pour la consolation particulière de ses parents et de ses amis.

Quoique Dieu et la nature aient fait tous les hommes égaux, en les formant d'une même boue, la vanité humaine ne peut souffrir cette égalité, ni s'accommoder à la loi qui nous a été imposée, de les regarder tous comme nos semblables. De là naissent ces grands efforts que nous faisons tous pour nous séparer du commun, et nous mettre en un rang plus haut par les charges ou par les emplois, par le crédit ou par les richesses. Que si nous pouvons obtenir ces avantages extérieurs, que la folle ambition des hommes a mis à un si grand prix, notre cœur s'enfle tellement, que nous regardons tous les autres comme étant d'un ordre inférieur à nous; et à peine nous reste-t-il quelque souvenir de ce qui nous est commun avec eux.

Cette vérité importante, et connue si certainement par l'expérience, entrera plus utilement dans nos esprits, si nous considérons avec attention trois états où nous passons tous successivement : la naissance, le cours de la vie, sa conclusion par la mort. Plus je remarque de près la condition de ces trois états, plus mon esprit se sent convaincu que quelque apparente inégalité que la fortune ait mise entre nous, la nature n'a pas voulu qu'il y eût grande différence d'un homme à un autre.

Et premièrement, la naissance a des marques indubitables de notre commune foiblesse. Nous commençons tous notre vie par les mêmes infirmités de l'enfance; nous saluons tous, en entrant au monde, la lumière du jour par nos pleurs (*Sap.*, VII. 3.); et le premier air que nous respirons, nous sert à tous indifféremment à former des cris. Ces foiblesses de la naissance attirent sur nous tous généralement une même suite d'infirmités dans tous le progrès de la vie; puisque les grands, les petits et les médiocres, vivent également assujétis aux mêmes nécessités naturelles, exposés aux mêmes périls, livrés en proie aux mêmes maladies Enfin, après tout arrive la mort, qui foulant aux pieds l'arrogance humaine, et abattant sans ressource toutes ces grandeurs imaginaires, égale pour jamais toutes les conditions différentes par lesquelles les ambitieux croyoient s'être mis au-dessus des autres; de sorte qu'il y a beaucoup de raison de nous comparer à des eaux courantes, comme fait l'Ecriture sainte. Car de même que quelque inégalité qui paroisse dans le cours des rivières qui arrosent la surface de la terre, elles ont toutes cela de commun, qu'elles viennent d'une petite origine, que dans le progrès de leur course, elles roulent leurs flots en bas par une chute continuelle; et qu'elles vont enfin perdre leurs noms avec leurs eaux dans le sein immense de l'Océan, où l'on ne distingue point le Rhin, ni le Danube, ni ces autres fleuves renommés d'avec les rivières les plus inconnues : ainsi tous les hommes commencent par les mêmes infirmités. Dans le progrès de leur âge, les années se poussent les unes les autres comme des flots; leur vie roule et descend sans cesse à la mort par sa pesanteur naturelle; et enfin après avoir fait, ainsi que des fleuves, un peu plus de bruit les uns que les autres, ils vont tous se confondre dans ce gouffre infini du néant, où l'on ne trouve plus ni rois, ni princes, ni capitaines, ni tous ces autres augustes noms qui nous séparent les uns des autres; mais la corruption et les vers, la cendre et la pourriture qui nous égalent. Telle est la loi de la nature, et l'égalité nécessaire à laquelle elle soumet tous les hommes dans ces trois états remarquables, la naissance, la durée, la mort.

Que pourront inventer les enfants d'Adam, pour combattre, pour couvrir, ou pour effacer cette égalité, qui est gravée si profondément dans toute la suite de notre vie! Voici, mes frères, les inventions par lesquelles ils s'imaginent forcer la nature, et se rendre différents des autres, malgré l'égalité qu'elle a ordonnée. Premièrement, pour mettre à couvert la foiblesse com-

mune de la naissance, chacun tâche d'attirer sur elle toute la gloire de ses ancêtres, et la rendre plus éclatante par cette lumière empruntée. Ainsi l'on a trouvé le moyen de distinguer les naissances illustres d'avec les naissances viles et vulgaires, et de mettre une différence infinie entre le sang noble et le roturier, comme s'il n'avoit pas les mêmes qualités, et n'étoit pas composé des mêmes éléments; et par là, vous voyez déjà la naissance magnifiquement relevée. Dans le progrès de la vie, on se distingue plus aisément par les grands emplois, par les dignités éminentes, par les richesses et par l'abondance. Ainsi on s'élève et on s'agrandit, et on laisse les autres dans la lie du peuple. Il n'y a donc plus que la mort où l'arrogance humaine est bien confondue; car c'est là que l'égalité est inévitable : et encore que la vanité tâche, en quelque sorte, d'en couvrir la honte par les honneurs de la sépulture, il se voit peu d'hommes assez insensés pour se consoler de leur mort par l'espérance d'un superbe tombeau, ou par la magnificence de ses funérailles. Tout ce que peuvent faire ces misérables amoureux des grandeurs humaines, c'est de goûter tellement la vie, qu'ils ne songent point à la mort. La mort jette divers traits [qui préparent son triomphe. Elle se fait sentir] dans toute la vie par la crainte, [les maladies, les accidents de toute espèce;] et son dernier coup est inévitable. Les hommes superbes croient faire beaucoup d'éviter les autres : c'est le seul moyen qui leur reste de secouer, en quelque façon, le joug insupportable de sa tyrannie, lorsqu'en détournant leur esprit, ils n'en sentent pas l'amertume.

C'est ainsi qu'ils se conduisent à l'égard de ces trois états; et de là naissent trois vices énormes qui rendent ordinairement leur vie criminelle : car cette superbe grandeur, dont ils se flattent dans leur naissance, les fait vains et audacieux. Le désir démesuré, dont ils sont poussés, de se rendre considérables au-dessus des autres, dans tout le progrès de leur âge, fait qu'ils s'avancent à la grandeur par toutes sortes de voies, sans épargner les plus criminelles; et l'amour désordonné des douceurs qu'ils goûtent dans une vie pleine de délices, détournant leurs yeux de dessus la mort, fait qu'ils tombent entre ses mains sans l'avoir prévue : au lieu que l'illustre gentilhomme, dont je vous dois aujourd'hui proposer l'exemple, a tellement ménagé toute sa conduite, que la grandeur de sa naissance n'a rien diminué de la modération de son esprit; que ses emplois glorieux, dans la ville et dans les armées, n'ont point corrompu son innocence; et que bien loin d'éviter l'aspect de la mort, il l'a tellement méditée, qu'elle n'a pas pu le surprendre, même en arrivant tout-à-coup, et qu'elle a été soudaine sans être imprévue.

Si autrefois le grand saint Paulin, digne prélat de l'église de Nole, en faisant le panégyrique de sa parente sainte Mélanie (*ad.* Sever., *epist.* xxix, *n.* 7, *pag.* 178.), a commencé les louanges de cette veuve si renommée, par la noblesse de son extraction; je puis bien suivre un si grand exemple, et vous dire un mot en passant de l'illustre maison de Gornay, si célèbre et si ancienne. Mais pour ne pas traiter ce sujet d'une manière profane, comme fait la rhétorique mondaine, recherchons par les Ecritures de quelle sorte la noblesse est recommandable, et l'estime qu'on en doit faire selon les maximes du christianisme.

Et premièrement, chrétiens, c'est déjà un grand avantage qu'il ait plu à notre Sauveur de naître d'une race illustre par la glorieuse union du sang royal et sacerdotal dans la famille d'où il est sorti : *Regum et sacerdotum clara progenies* (*ad.* Sever., *epist.* xxix, *pag.* 179.). Et pour quelle raison, lui qui a méprisé toutes les grandeurs humaines, qui n'a appelé, « ni » beaucoup de sages, ni beaucoup de nobles : » *Non multi sapientes, non multi nobiles* (1. *Cor.*, i. 23.); pourquoi a-t-il voulu naître de parents illustres? Ce n'étoit pas pour en recevoir de l'éclat; mais plutôt pour en donner à tous ses ancêtres. Il falloit qu'il sortît des patriarches, pour accomplir en sa personne toutes les bénédictions qui leur avoient été annoncées. Il falloit qu'il naquît des rois de Juda, pour conserver à David la perpétuité de son trône, que tant d'oracles divins lui avoient promise.

Louer dans un gentilhomme chrétien ce que Jésus-Christ même a voulu avoir, [n'auroit rien, ce semble, que de conforme aux règles de la foi. Mais cette noblesse temporelle est en soi trop] peu de chose pour qu'on doive s'y arrêter; c'est un sujet trop profane [pour mériter les éloges des prédicateurs.] Néanmoins nous louerons d'autant plus volontiers la noblesse de la famille du défunt, qu'il y a quelque chose de saint à traiter. Je ne dirai point ni les grandes charges qu'elle a possédées, ni avec quelle gloire elle a étendu ses branches dans les nations étrangères, ni ses alliances illustres avec les maisons royales de France et d'Angleterre, ni son antiquité, qui est telle que nos chroniques n'en marquent point l'origine. Cette antiquité a donné lieu à plusieurs inventions fabuleuses, par lesquelles la simplicité

de nos pères a cru donner du lustre à toutes les maisons anciennes ; à cause que leur antiquité, en remontant plus loin aux siècles passés dont la mémoire est toute effacée, a donné aux hommes une plus grande liberté de feindre. La hardiesse humaine n'aime pas à demeurer court ; où elle ne trouve rien de certain, elle invente. Je laisse toutes ces considérations profanes, pour m'arrêter à des choses saintes.

Saint Livier, qui vivoit environ l'an 400, selon la supputation la plus exacte, est la gloire de la maison de Gornay [1]. Le sang qu'a répandu ce généreux martyr, l'honneur de la ville de Metz, pour la cause de Jésus-Christ, vous donne plus de gloire que celle que vous avez reçue de tant d'illustres ancêtres. [Vous pouvez dire à juste titre avec Tobie :] « Nous sommes la race » des saints ; » *Filii sanctorum sumus* (Tob., II. 18.). L'histoire remarque que saint Livier étoit issu de parents illustres : *Claris parentibus ;* ce qui est une conviction manifeste qu'il faut reprendre la grandeur de cette maison d'une origine plus haute.

Mais tous ces titres glorieux n'ont jamais donné l'orgueil [au respectable défunt que nous regrettons :] il a toujours méprisé les vanteries ridicules dont il arrive assez ordinairement que la noblesse étourdit le monde. Il a cru que ces vanteries étoient plutôt dignes des races nouvelles, éblouies de l'éclat non accoutumé d'une noblesse de peu d'années ; mais que la véritable marque des maisons illustres, auxquelles la grandeur et l'éclat étoient depuis plusieurs siècles passés en nature, ce devoit être la modération. Ce n'est pas qu'il ne jetât les yeux sur l'antiquité de sa race, dont il possédoit parfaitement l'histoire ; mais comme il y avoit des saints dans sa race, il avoit raison de la contempler pour s'animer par ces grands exemples. Il n'étoit pas de ceux qui semblent être persuadés que leurs ancêtres n'ont travaillé que pour leur donner sujet de parler de leurs actions et de leurs emplois. Quand il regardoit les siens, il croyoit que tous ses aïeux illustres lui crioient continuellement jusque des siècles les plus reculés : Imite nos actions, ou ne te glorifie pas d'être notre fils. Il se jeta dans les exercices de sa profession à l'imitation de saint Livier : il commença à faire la guerre contre les hérétiques rebelles. Il devint premier capitaine et major dans Falzbourg, corps célèbre et renommé. Les belles actions qu'il y fit l'ayant fait connoître par le cardinal de Richelieu, auquel la vertu ne pouvoit pas être cachée, [il s'en servit avantageusement dans les] négociations d'Allemagne. [Mais partout il montra une vertu digne de sa naissance.] Ordinairement ceux qui sont dans les emplois de la guerre croient que c'est une prééminence de l'épée de ne s'assujétir à aucunes lois. Pour lui, il a révéré celles de l'Eglise jusque dans les points qui paroissoient les plus incompatibles avec son état. Jamais on ne l'a vu violer les abstinences prescrites, sans une raison capable de lui procurer une dispense légitime. Comment n'auroit-il pas respecté la loi qu'il recevoit de toute l'Eglise, puisqu'il observoit si soigneusement, et avec tant de religion, celles que sa dévotion particulière lui avoit imposées ? Il jeûnoit régulièrement tous les samedis, gardoit avec la plus scrupuleuse exactitude et le plus grand respect toutes les pratiques que la religion lui imposoit. Bien différent de ces militaires qui déshonorent la profession des armes par cette honte trop commune de bien faire les exercices de la piété. On croit assez faire, pourvu qu'on observe les ordres du général. Sa vieillesse, quoique pesante, n'étoit pas sans action : son exemple et ses paroles animoient les autres. Il est mort trop tôt : non ; car la mort ne vient jamais trop soudainement quand on s'y prépare par la bonne vie.

[1] Bossuet n'examine point ici en généalogiste l'origine de la maison de Gornay : il s'en tient à l'opinion que cette maison, comme bien d'autres, pouvoit avoir de son antiquité ; et s'il en eût discuté les preuves, on doit croire, après ce qu'il a dit quelques lignes plus haut, qu'il auroit bien rabattu des prétentions de cette maison. (*Edit. de Déforis.*)

ORAISON FUNÈBRE

DE MESSIRE

NICOLAS CORNET,

GRAND-MAITRE DU COLLÈGE DE NAVARRE.

NOTICE

SUR NICOLAS CORNET.

Nicolas Cornet naquit à Amiens en 1592. Après son cours d'études, il entra au noviciat des Jésuites ; mais sa mauvaise santé l'empêcha de rester dans cet ordre, qu'il aima et estima toujours. Il reçut en 1626 le bonnet de docteur dans la Faculté de théologie de Paris, et fut nommé, quelque temps après, syndic de la même Faculté. Ce fut en cette qualité qu'il dénonça aux docteurs assemblés, sept propositions contenant une mauvaise doctrine, dont le venin commençoit à se répandre parmi les jeunes théologiens. Cinq de ces propositions furent

depuis condamnées à Rome, comme hérétiques. Elles sont connues sous le nom de *Propositions de Jansénius*, parce qu'elles expriment la doctrine du fameux livre de ce prélat, intitulé *Augustinus*. M. Cornet mourut en 1663, grand-maître du collége de Navarre. Bossuet qui avoit fait ses cours de philosophie et de théologie dans cette maison, et qui n'avoit pas moins de vénération que de reconnoissance pour le Grand-Maître, prononça son Oraison funèbre, en présence de plusieurs personnes distinguées. On ne peut regarder ce qui nous reste de cette Oraison funèbre, que comme une copie très imparfaite du véritable discours de Bossuet.

Voyez l'*Histoire de Bossuet*, tom. I, liv. I, n. XIII, et liv. II, n. XV.

ORAISON FUNÈBRE

DE MESSIRE

NICOLAS CORNET,

GRAND-MAITRE DU COLLÉGE DE NAVARRE.

Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito.

Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché (Matth., XIII. 44.).

Ceux qui ont vécu dans les dignités et dans les places relevées, ne sont pas les seuls d'entre les mortels, dont la mémoire doit être honorée par des éloges publics. Avoir mérité les dignités et les avoir refusées, c'est une nouvelle espèce de dignité, qui mérite d'être célébrée par toutes sortes d'honneurs; et comme l'univers n'a rien de plus grand que les grands hommes modestes, c'est principalement en leur faveur, et pour conserver leurs vertus, qu'il faut épuiser toutes sortes de louanges. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner si cette maison royale ordonne un panégyrique à M. Nicolas Cornet, son grand-maître, qu'elle auroit vu élevé aux premiers rangs de l'Eglise, si, juste en toutes autres choses, il ne s'étoit opposé en cette seule rencontre à la justice de nos Rois. Elle doit ce témoignage à sa vertu, cette reconnoissance à ses soins, cette gloire publique à sa modestie; et étant si fort affligée par la perte d'un si grand homme, elle ne peut pas négliger le seul avantage qui lui revient de sa mort, qui est la liberté de le louer. Car comme, tant qu'il a vécu sur la terre, la seule autorité de sa modestie supprimoit les marques d'estime, qu'elle eût voulu rendre aussi solennelles que son mérite étoit extraordinaire; maintenant qu'il lui est permis d'annoncer hautement ce qu'elle a connu de si près, elle ne peut manquer à ses devoirs particuliers, ni envier au public l'exemple d'une vie si réglée. Et moi, si toutefois vous me permettez de dire un mot de moi-même; moi, dis-je, qui ai trouvé en ce personnage, avec tant d'autres rares qualités, un trésor inépuisable de sages conseils, de bonne foi, de sincérité, d'amitié constante et inviolable, puis-je lui refuser quelques fruits d'un esprit qu'il a cultivé avec une bonté paternelle dès sa première jeunesse, ou lui dénier quelque part dans mes discours, après qu'il en a été si souvent et le censeur et l'arbitre? Il est donc juste, Messieurs, puisqu'on a bien voulu employer ma voix, que je rende, comme je pourrai, à ce Collége royal son grand-maître, aux maisons religieuses leur père et leur protecteur, à la Faculté de théologie l'une de ses plus vives lumières, et celui de tous ses enfants qui peut-être a autant soutenu [qu'aucun] cette ancienne réputation de doctrine et d'intégrité qu'elle s'est acquise par toute la terre, enfin à toute l'Eglise et à notre siècle l'un de ses plus grands ornements.

Sortez, grand homme, de ce tombeau; aussi-bien y êtes-vous descendu trop tôt pour nous: sortez, dis-je, de ce tombeau que vous avez choisi inutilement dans la place la plus obscure et la plus négligée de cette nef. Votre modestie vous a trompé aussi bien que tant de saints hommes, qui ont cru qu'ils se cacheroient éternellement en se jetant dans les places les plus inconnues. Nous ne voulons pas vous laisser jouir de cette noble obscurité que vous avez tant aimée; nous allons produire au grand jour, malgré votre humilité, tout ce trésor de vos grâces, d'autant plus riche qu'il est plus caché. Car, Messieurs, vous n'ignorez pas que l'artifice le plus ordinaire de la Sagesse céleste, est de cacher ses ouvrages; et que le dessein de couvrir ce qu'elle a de plus précieux, est ce qui lui fait déployer une si grande variété de conseils profonds. Ainsi toute la gloire de cet homme illustre, dont je dois aujourd'hui prononcer l'éloge, c'est d'avoir été un trésor caché; et je ne le louerai pas selon ses mérites, si non content de vous faire part de tant de lumières, de tant de grandeurs, de tant de grâces du divin Esprit, dont nous découvrons en lui un si bel amas, je ne vous montre encore un si bel artifice, par lequel il s'est efforcé de cacher au monde toutes ses richesses.

Vous verrez donc Nicolas Cornet, trésor public et trésor caché; plein de lumières célestes, et couvert, autant qu'il a pu, de nuages épais; illuminant l'Eglise par sa doctrine, et ne voulant lui faire savoir que sa seule soumission; plus illustre, sans comparaison, par le désir de cacher

toutes ses vertus, que par le soin de les acquérir et la gloire de les posséder. Enfin, pour réduire ce discours à quelque méthode, et vous déduire par ordre les mystères qui sont compris dans ce mot évangélique de « trésor caché, » vous verrez, Messieurs, dans le premier point de ce discours, les richesses immenses et inestimables qui sont renfermées dans ce trésor; et vous admirerez, dans le second, l'enveloppe mystérieuse, et plus riche que le trésor même, dans laquelle il nous l'a caché. Voilà l'exemple que je vous propose; voilà le témoignage saint et véritable que je rendrai aujourd'hui devant les autels, au mérite d'un si grand homme. J'en prends à témoin ce grand prélat, sous la conduite duquel cette grande maison portera sa réputation. Il a voulu paroître à l'autel; il a voulu offrir à Dieu son sacrifice pour lui. C'est ce grand prélat que je prends à témoin de ce que je vais dire; et je m'assure, Messieurs, que vous ne me refuserez pas vos attentions.

Ce que Jésus-Christ Notre-Seigneur a été naturellement et par excellence, il veut bien que ses serviteurs le soient par écoulement de lui-même, et par effusion de sa grâce. S'il est docteur du monde, ses ministres en font la fonction : et comme en qualité de docteur du monde, « en lui, dit l'Apôtre (*Coloss.*, II. 3.), ont été » cachés les trésors de science et de sagesse; » ainsi il a établi des docteurs, qu'il a remplis de grâce et de vérité, pour en enrichir ses fidèles; et ces docteurs, illuminés par son Saint-Esprit, sont les véritables trésors de l'Eglise universelle.

En effet, chrétiens, lorsque la Faculté de théologie est et a été si souvent consultée en corps, et que ses docteurs particuliers le sont tous les jours, touchant le devoir de la conscience; n'est-ce pas un témoignage authentique, qu'autant qu'elle a de docteurs, autant devroit-elle avoir de trésors publics, d'où l'on puisse tirer, selon les besoins et les occurrences différentes, de quoi relever les foibles, confirmer les forts, instruire les simples et les ignorants, confondre et réprimer les opiniâtres? Personne ne peut ignorer que ce saint homme, dont nous parlons, ne se soit très dignement acquitté d'un si divin ministère. Ses conseils étoient droits, ses sentiments purs, ses réflexions efficaces, sa fermeté invincible. C'étoit un docteur de l'ancienne marque, de l'ancienne simplicité, de l'ancienne probité; également élevé au-dessus de la flatterie et de la crainte, incapable de céder aux vaines excuses des pécheurs, d'être surpris des détours des intérêts humains, [de se prêter] aux inventions de la chair et du sang : et comme c'est en ceci que consiste principalement l'exercice des docteurs, permettez-moi, chrétiens, de reprendre ici d'un plus haut principe la règle de cette conduite.

Deux maladies dangereuses ont affligé en nos jours le corps de l'Eglise : il a pris à quelques docteurs une malheureuse et inhumaine complaisance, une pitié meurtrière, qui leur a fait porter des coussins sous les coudes des pécheurs, chercher des couvertures à leurs passions, pour condescendre à leur vanité, et flatter leur ignorance affectée. Quelques autres, non moins extrêmes, ont tenu les consciences captives sous des rigueurs très injustes : ils ne peuvent supporter aucune foiblesse, ils traînent toujours l'enfer après eux, et ne fulminent que des anathèmes. L'ennemi de notre salut se sert également des uns et des autres, employant la facilité de ceux-là pour rendre le vice aimable, et la sévérité de ceux-ci pour rendre la vertu odieuse. Quels excès terribles, et quelles armes opposées! Aveugles enfants d'Adam, que le désir de savoir a précipités dans un abîme d'ignorance, ne trouverez-vous jamais la médiocrité, où la justice, où la vérité, où la droite raison a posé son trône?

Certes, je ne vois rien dans le monde qui soit plus à charge à l'Eglise que ces esprits vainement subtils, qui réduisent tout l'Evangile en problèmes, qui forment des incidents sur l'exécution de ses préceptes, qui fatiguent les casuistes par des consultations infinies : ceux-là ne travaillent en vérité, qu'à nous envelopper la règle des mœurs. « Ce sont des hommes, dit saint Au- » gustin (*de Gen. cont. Manich. lib.* II, c. II, » *t.* I, *col.* 665.), qui se tourmentent beaucoup » pour ne pas trouver ce qu'ils cherchent : » *Nihil laborant, nisi non invenire quod quærunt;* « et, comme dit le même saint, qui tournant » s'enveloppent eux-mêmes dans les ombres de » leurs propres ténèbres, » c'est-à-dire, dans leur ignorance et dans leurs erreurs, et s'en font une couverture. Mais plus malheureux encore les docteurs indignes de ce nom, qui adhèrent à leurs sentiments, et donnent poids à leur folie. « Ce sont des astres errants, » comme parle l'apôtre saint Jude (JUD., 13.), qui, pour n'être pas assez attachés à la route immuable de la vérité, gauchissent et se détournent au gré des vanités, des intérêts et des passions humaines. Ils confondent le ciel et la terre; ils mêlent Jésus-Christ avec Bélial; ils cousent l'étoffe vieille avec la neuve, contre l'ordonnance expresse de l'Evangile (MARC., II. 21.), des lam-

beaux de mondanité avec la pourpre royale : mélange indigne de la piété chrétienne ; union monstrueuse, qui déshonore la vérité, la simplicité, la pureté incorruptible du christianisme.

Mais que dirai-je de ceux qui détruisent, par un autre excès, l'esprit de la piété, qui trouvent partout des crimes nouveaux et accablent la foiblesse humaine en ajoutant au joug que Dieu nous impose? Qui ne voit que cette rigueur enfle la présomption, nourrit le dédain, entretient un chagrin superbe, et un esprit de fastueuse singularité, fait paroître la vertu trop pesante, l'Evangile excessif, le christianisme impossible? O foiblesse et légèreté de l'esprit humain, sans point, sans consistance, seras-tu toujours le jouet des extrémités opposées? Ceux qui sont doux deviennent trop lâches; ceux qui sont fermes deviennent trop durs. Accordez-vous, ô docteurs; et il vous sera bien aisé, pourvu que vous écoutiez le docteur céleste. « Son » joug est doux, nous dit-il (MATTH., XI. 30.), » et son fardeau est léger. » « Voyez, dit saint » Chrysostome (*in* MATTH., *Homil.* XXXVIII, » *n.* 3, *tom.* VII, *pag.* 429.), le tempérament; » il ne dit pas simplement que son Evangile soit » ou pesant ou léger; mais il joint l'un et l'autre » ensemble, afin que nous entendions que ce » bon maître ni ne nous décharge ni ne nous » accable; et que, si son autorité veut assujétir » nos esprits, sa bonté veut en même temps mé» nager nos forces. »

Vous donc, docteurs relâchés, puisque l'Evangile est un joug, ne le rendez pas si facile; de peur que si vous êtes chargés de son poids, vos passions indomptées ne le secouent trop facilement, et qu'ayant rejeté le joug, nous ne marchions indociles, superbes, indisciplinés, au gré de nos désirs impétueux. Vous aussi, docteurs trop austères, puisque l'Evangile doit être léger, n'entreprenez pas d'accroître son poids; n'y ajoutez rien de vous-mêmes ou par faste, ou par caprice, ou par ignorance. Lorsque ce Maître commande, s'il charge d'une main il soutient de l'autre : ainsi tout ce qu'il impose est léger; mais tout ce que les hommes y mêlent est insupportable.

Vous voyez donc, chrétiens, que pour trouver la règle des mœurs, il faut tenir le milieu entre les deux extrémités; et c'est pourquoi l'oracle toujours sage nous avertit de ne nous détourner jamais ni à la droite ni à la gauche (*Prov.*, IV. 27.). Ceux-là se détournent à la gauche, qui penchent du côté du vice, et favorisent le parti de la corruption; mais ceux qui mettent la vertu trop haut, à qui toutes les foiblesses paroissent des crimes horribles, ou qui, des conseils de perfection, font la loi commune de tous les fidèles, ne doivent pas se vanter d'aller droitement, sous prétexte qu'ils semblent chercher une régularité plus scrupuleuse. Car l'Ecriture nous apprend que si l'on peut se détourner en allant à gauche, on peut aussi s'égarer du côté de la droite; c'est-à-dire, en s'avançant à la perfection, en captivant les âmes infirmes sous des rigueurs trop extrêmes. Il faut marcher au milieu : c'est dans ce sentier où la justice et la paix se baisent de baisers sincères, c'est-à-dire, qu'on rencontre la véritable droiture, et le calme assuré des consciences : *Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatæ sunt* (*Ps.* LXXXIV. 11.).

Il est permis aux enfants de louer leur mère, et je ne dénierai point ici à l'Ecole de théologie de Paris la louange qui lui est due, et qu'on lui rend aussi par toute l'Eglise. Le trésor de la vérité n'est nulle part plus inviolable. Les fontaines de Jacob ne coulent nulle part plus incorruptibles. Elle semble divinement être établie avec une grâce particulière, pour tenir la balance droite, conserver le dépôt de la tradition. Elle a toujours la bouche ouverte pour dire la vérité; elle n'épargne ni ses enfants ni les étrangers, et tout ce qui choque la règle n'évite pas sa censure.

Le sage NICOLAS CORNET, affermi dans ses maximes, exercé dans ses emplois, plein de son esprit, nourri du meilleur suc de sa doctrine, a soutenu dignement sa gloire et l'ancienne pureté de ses maximes. Il ne s'est pas laissé surprendre à cette rigueur affectée, qui ne fait que des superbes et des hypocrites : mais aussi s'est-il montré implacable à ces maximes, moitié profanes et moitié saintes, moitié chrétiennes et moitié mondaines; ou plutôt toutes mondaines et toutes profanes, parce qu'elles ne sont qu'à demi-chrétiennes et à demi-saintes. Il n'a jamais trouvé belles aucunes des couleurs de la simonie; et pour entrer dans l'état ecclésiastique, il n'a connu d'autre porte que celle qui est ouverte par les saints canons. Il a condamné l'usure sous tous ses noms et sous tous ses titres. Sa pudeur a toujours rougi de tous les prétextes honnêtes des engagements déshonnêtes, où il n'a pas épargné le fer et le feu pour éviter les périls des occasions prochaines. Les inventeurs trop subtils de vaines contentions et de questions de néant, qui ne servent qu'à faire perdre, parmi des détours infinis, la trace toute droite de la vérité, lui ont paru,

aussi-bien qu'à saint Augustin, des hommes inconsidérés et volages, « qui soufflent sur de la » poussière, et se jettent de la terre dans les » yeux : » *Sufflantes pulverem, et excitantes terram in oculos suos* (*Conf.*, *lib.* XII, *c.* XVI, *tom.* I, *col.* 216.). Ces chicanes raffinées, ces subtilités en vaines distinctions, sont véritablement de la poussière soufflée, de la terre dans les yeux, qui ne font que troubler la vue. Enfin il n'a écouté aucun expédient pour accorder l'esprit et la chair, entre lesquels nous avons appris que la guerre doit être immortelle. Toute la France le sait, car il a été consulté de toute la France; et il faut même que ses ennemis lui rendent ce témoignage que ses conseils étoient droits, sa doctrine pure, ses discours simples, ses réflexions sensées, ses jugements sûrs, ses raisons pressantes, ses résolutions précises, ses exhortations efficaces, son autorité vénérable, et sa fermeté invincible.

C'étoit donc véritablement un grand et riche trésor, et tous ceux qui le consultoient, parmi cette simplicité qui le rendoit vénérable, voyoient paroître avec abondance, dans ce trésor évangélique, les choses vieilles et nouvelles, les avantages naturels et surnaturels, les richesses des deux Testaments, l'érudition ancienne et moderne, la connoissance profonde des saints Pères et des scolastiques, la science des antiquités et de l'état présent de l'Eglise, et le rapport nécessaire de l'un et de l'autre. Mais parmi tout cela, Messieurs, rien ne donnoit plus d'autorité à ses décisions que l'innocence de sa vie : car il n'étoit pas de ces docteurs licencieux dans leurs propres faits, qui, se croyant suffisamment déchargés de faire de bonnes œuvres par les bons conseils, n'épargnent ni ne ménagent la bonne conscience des autres, indignes prostituteurs de leur intégrité. Au contraire, NICOLAS CORNET ne se pardonnoit rien à lui-même; et pour composer ses mœurs, il entroit dans les sentiments de la justice, de la jalousie, de l'exactitude d'un Dieu qui veut rendre la vérité redoutable. Nous savons que dans une affaire de ses amis, qu'il avoit recommandée comme juste, craignant que le juge, qui le respectoit, n'eût trop déféré à son témoignage et à sa sollicitation, il a réparé de ses deniers le tort qu'il reconnut, quelque temps après, avoir été fait à la partie : tant il étoit lui-même sévère censeur de ses bonnes intentions.

Que vous dirai-je maintenant, Messieurs, de sa régularité dans tous ses autres devoirs! Elle paroît principalement dans cette admirable circonspection qu'il avoit pour les bénéfices : bien loin de les désirer, il crut qu'il en auroit trop, quand il en eut pour environ douze cents livres de rente. Ainsi il se défit bientôt de ses titres, voulant honorer en tout la pureté des canons, et servir à la sainteté et à l'ordre de la discipline ecclésiastique. Tant qu'il les a tenus, les pauvres et les fabriques en ont presque tiré tout le fruit. Pour ce qui touchoit sa personne, on voyoit qu'il prenoit à tâche d'honorer le seul nécessaire, par un retranchement effectif de toutes les superfluités; tellement que ceux qui le consultoient, voyant cette sagesse, cette modestie, cette égalité de ses mœurs, le poids de ses actions et de ses paroles; enfin cette piété et cette innocence, qui, dans la plus grande chaleur des partis, étoient toujours demeurées sans reproche : et admirant le consentement de sa vie et de sa doctrine, croyoient que c'étoit la justice même qui parloit par sa bouche; et ils révéroient ses réponses comme des oracles d'un Gerson, d'un Pierre d'Ailli, et d'un Henri de Gand. Et plût à Dieu, Messieurs, que le malheur de nos jours ne l'eût jamais arraché de ce paisible exercice!

Vous le savez, juste Dieu, vous le savez que c'est malgré lui que cet homme modeste et pacifique a été contraint de se signaler parmi les troubles de votre Eglise. Mais un docteur ne peut pas se taire dans la cause de la foi; et il ne lui étoit pas permis de manquer en une occasion où sa science exacte et profonde, et sa prudence consommée ont paru si fort nécessaires. Je ne puis non plus omettre en ce lieu le service très important qu'il a rendu à l'Eglise, et je me sens obligé de vous exposer l'état de nos malheureuses dissensions; quoique je désirerois beaucoup davantage de les voir ensevelies éternellement dans l'oubli et dans le silence. Quelle effroyable tempête s'est excitée en nos jours touchant la grâce et le libre arbitre! Je crois que tout le monde ne le sait que trop; et il n'y a aucun endroit, si reculé de la terre, où le bruit n'en ait été répandu. Comme presque le plus grand effort de cette nouvelle tempête tomba dans le temps qu'il étoit syndic de la Faculté de théologie; voyant les vents s'élever, les nues s'épaissir, les flots s'enfler de plus en plus; sage, tranquille et posé qu'il étoit, il se mit à considérer attentivement quelle étoit cette nouvelle doctrine, et quelles étoient les personnes qui la soutenoient. Il vit donc que saint Augustin, qu'il tenoit le plus éclairé et le plus profond de tous les docteurs, avoit exposé à l'Eglise une doctrine toute sainte et apostolique touchant la grâce chré-

tienne; mais que, ou par la foiblesse naturelle de l'esprit humain, ou à cause de sa profondeur ou de la délicatesse des questions, ou plutôt par la condition nécessaire et inséparable de notre foi, durant cette nuit d'énigmes et d'obscurités, cette doctrine céleste s'est trouvée nécessairement enveloppée parmi des difficultés impénétrables; si bien qu'il y avoit à craindre qu'on ne fût jeté insensiblement dans des conséquences ruineuses à la liberté de l'homme; ensuite il considéra avec combien de raisons toute l'Ecole et toute l'Eglise s'étoient appliqués à défendre les conséquences; et il vit que la Faculté des nouveaux docteurs en étoit si prévenue, qu'au lieu de les rejeter, ils en avoient fait une doctrine propre : si bien que la plupart de ces conséquences, que tous les théologiens avoient toujours regardées jusqu'alors comme des inconvénients fâcheux, au devant desquels il falloit aller pour bien entendre la doctrine de saint Augustin et de l'Eglise; ceux-ci les regardoient au contraire comme des fruits nécessaires qu'il en falloit recueillir; et que ce qui avoit paru à tous les autres comme des écueils contre lesquels il falloit craindre d'échouer le vaisseau, ceux-ci ne craignoient point de nous le montrer comme le port salutaire auquel devoit aboutir la navigation. Après avoir ainsi regardé la face et l'état de cette doctrine, que les docteurs sans doute reconnoîtront bien sur cette idée générale, il s'appliqua à connoître le génie de ses défenseurs. Saint Grégoire de Nazianze, qui lui étoit fort familier, lui avoit appris que les troubles ne naissent pas dans l'Eglise par des âmes communes et foibles : « Ce » sont, dit-il, de grands esprits, mais ardents et » chauds, qui causent ces mouvements et ces » tumultes; » mais ensuite les décrivant par leurs caractères propres, il les appelle excessifs, insatiables, et portés plus ardemment qu'il ne faut aux choses de la religion : paroles vraiment sensées, et qui nous représentent au vif le naturel de tels esprits.

Vous êtes étonnés peut-être d'entendre parler de la sorte un si saint évêque. Car, Messieurs, nous devons entendre que si l'on peut avoir trop d'ardeur, non point pour aimer la saine doctrine, mais pour l'éplucher de trop près, et pour la rechercher trop subtilement, la première partie d'un homme qui étudie les vérités saintes, c'est de savoir discerner les endroits où il est permis de s'étendre, et où il faut s'arrêter tout court, et se souvenir des bornes étroites dans lesquelles est resserrée notre intelligence; de sorte que la plus prochaine disposition à l'erreur, est de vouloir réduire les choses à la dernière évidence de la conviction. Mais il faut modérer le feu d'une mobilité inquiète, qui cause en nous cette intempérance et cette maladie de savoir, et être sages sobrement et avec mesure, selon le précepte de l'Apôtre (*Rom.*, XII. 3.), et se contenter simplement des lumières qui nous sont données plutôt pour réprimer notre curiosité, que pour éclaircir tout-à-fait le fond des choses. C'est pourquoi ces esprits extrêmes qui ne se lassent jamais de chercher, ni de discourir, ni de disputer, ni d'écrire, saint Grégoire de Nazianze les a appelés excessifs et insatiables.

Notre sage et avisé syndic jugea que ceux desquels nous parlons étoient à peu près de ce caractère : grands hommes, éloquents, hardis, décisifs, esprits forts et lumineux; mais plus capables de pousser les choses à l'extrémité, que de tenir le raisonnement sur le penchant : et plus propres à commettre ensemble les vérités chrétiennes, qu'à les réduire à leur unité naturelle; tels enfin, pour dire en un mot, qu'ils donnent beaucoup à Dieu, et que c'est pour eux une grande grâce de céder entièrement à s'abaisser sous l'autorité suprême de l'Eglise et du saint Siége. Cependant les esprits s'émeuvent, et les choses se mêlent de plus en plus. Ce parti, zélé et puissant, charmoit du moins agréablement, s'il n'emportoit tout-à-fait la fleur de l'Ecole et de la jeunesse; enfin il n'oublioit rien pour entraîner après soi toute la Faculté de théologie.

C'est ici qu'il n'est pas croyable combien notre sage grand-maître a travaillé utilement parmi ces tumultes, convaincant les uns par sa doctrine, retenant les autres par son autorité, animant et soutenant tout le monde par sa constance; et lorsqu'il parloit en Sorbonne dans les délibérations de la Faculté, c'est là qu'on reconnoissoit, par expérience, la vérité de cet oracle : « La bouche » de l'homme prudent est désirable dans les as- » semblées, et chacun pèse toutes ses paroles en » son cœur : » *Os prudentis quæritur in ecclesiâ, et verba illius cogitabunt in cordibus suis* (*Eccli.*, XXI. 20.). Car il parloit avec tant de poids, dans une si belle suite, et d'une manière si considérée, que même ses ennemis n'avoient point de prise. Au reste, il s'appliquoit également à démêler la doctrine, et à prévenir les pratiques par sa sage et admirable prévoyance; en quoi il se conduisoit avec une telle modération, qu'encore qu'on n'ignorât pas la part qu'il avoit en tous les conseils, toutefois à peine auroit-il paru, n'étoit que ses adversaires, en le chargeant publiquement presque de toute la haine, lui donnèrent

aussi, malgré lui-même, la plus grande partie de la gloire. Et certes, il est véritable qu'aucun n'étoit mieux instruit du point décisif de la question. Il connoissoit très parfaitement et les confins et les bornes de toutes les opinions de l'Ecole, jusqu'où elles couroient, et où elles commençoient à se séparer; surtout il avoit grande connoissance de la doctrine de saint Augustin et de l'école de saint Thomas. Il connoissoit les endroits par où ces nouveaux docteurs sembloient tenir les limites certaines, par lesquels ils s'en étoient divisés. C'est de cette expérience, de cette connoissance exquise, et du concert des meilleurs cerveaux de la Sorbonne, que nous est né cet extrait de ces cinq propositions, qui sont comme les justes limites par lesquelles la vérité est séparée de l'erreur; et qui étant, pour ainsi parler, le caractère propre et singulier des nouvelles opinions, ont donné le moyen à tous les autres de courir unanimement contre leurs nouveautés inouïes.

C'est donc ce consentement qui a préparé les voies à ces grandes décisions que Rome a données; à quoi notre très sage docteur, par la créance qu'avoit même le souverain Pontife à sa parfaite intégrité, ayant si utilement travaillé, il en a aussi avancé l'exécution avec une pareille vigueur, sans s'abattre, sans se détourner, sans se ralentir : si bien que par son travail, sa conduite, et par celle de ses fidèles coopérateurs, ils ont été contraints de céder. On ne fait plus aucune sortie, on ne parle plus que de paix. O qu'elle soit véritable! ô qu'elle soit effective! ô qu'elle soit éternelle! Que nous puissions avoir appris par expérience combien il est dangereux de troubler l'Eglise, et combien on outrage la saine doctrine, quand on l'applique malheureusement parmi des extrêmes conséquences! Puissent naître de ces conflits des connoissances plus nettes, des lumières plus distinctes, des flammes de charité plus tendres et plus ardentes, qui rassemblent bientôt en un, par cette veritable concorde, les membres dispersés de l'Eglise!

Mais je reviens à celui qui nous fournit à ce jour une si riche matière de justes louanges. Quelqu'un entendant son panégyrique, voyant tant de grands services qu'il a rendus à l'Eglise, et découvrant en ce personnage un si admirable trésor de rares et excellentes qualités, murmurera peut-être en secret de ce qu'une lumière si vive n'a pas été exposée plus haut sur le chandelier, et déclamera en son cœur contre l'injustice du siècle. Cette plainte paroît équitable; mais je dois néanmoins la faire cesser. Vous qui paroissez indignés qu'une vertu si rare n'a pas été couronnée, n'avez-vous pas entendu que j'ai dit, au commencement de ce discours, que ce grand homme s'étoit éloigné de toutes les dignités? Je l'ai dit, et je le dis encore une fois : le siècle n'a pas été injuste; mais Nicolas Cornet a été modeste. On a recherché son humilité; mais il n'y a pas eu moyen de la vaincre. Nos rois ont connu son mérite, l'ont voulu reconnoître; mais on n'a pu le résoudre à recevoir d'une main mortelle, quoique royale; les ministres et les prélats concourant également à l'estimer. Je pourrois ici alléguer cet illustre prélat [1], qui fera paroître bientôt une nouvelle lumière dans le siége de saint Denis et de saint Marcel, et qui a cette noble satisfaction de voir croître tous les jours sa gloire avec celle de notre monarque. Quand je considère les grands avantages qui lui ont été offerts, je ne puis que je n'admire cette vie modeste, et je ne vois pas dans notre siècle un plus bel exemple à imiter.

Les deux augustes cardinaux, qui ont soutenu la majesté de cet empire, ont voulu donner la récompense qui étoit due à son mérite; mais il a tout refusé.

Le premier l'ayant appelé, lui fit des offres dignes de son Eminence; le second l'ayant présenté à notre auguste Reine, mère de notre invincible Monarque, lui proposa ses intentions pour une prélature; mais il remercia Sa Majesté et son Eminence, déclarant qu'il n'avoit pas les qualités naturelles et surnaturelles, nécessaires pour les grandes dignités. Vous voyez par là quelle a été son humilité, et combien il a été soigneux de cacher les illustres avantages qu'il avoit reçus de Dieu, puisque même il alloit jusqu'au devant des propositions qu'on lui vouloit faire.

Et, Messieurs, permettez-moi que je fasse une petite digression. J'ai vu un grand homme mépriser ce qu'il y a de plus éclatant dans le siècle; et cependant je vois une jeunesse emportée, qui n'a, de toutes les qualités nécessaires, que des désirs violents pour s'élever aux charges ecclésiastiques, sans considérer si elle pourra s'acquitter des obligations qui sont attachées à ces dignités. On emploie tous les amis; on brigue la faveur des princes; on croit que c'est assez de monter sur le trône de Pharaon, comme Joseph, pour gouverner l'Egypte : mais il faut, comme

[1] Hardouin de Beaumont de Péréfixe, évêque de Rodez, nommé à l'archevêché de Paris en 1662, et qui n'eut ses bulles qu'en 1664. Il avoit été précepteur de Louis XIV. (*Edit. de Versailles.*)

lui, avoir été dans le cachot auparavant que d'être le favori de Pharaon. Ah! modération de CORNET, tu dois bien confondre cette jeunesse aveuglée; on t'a présenté des dignités, et tu les as refusées. *Rara virtus, humilitas honorata* (S. BERN., *Homil.* IV. *super Missus est*, *n.* 9, *tom.* I, *col.* 753.); « Que c'est une chose rare de voir une » personne humble, quand elle est élevée dans » l'honneur! » Notre grand-maître a eu cette vertu pendant sa vie; mais parce qu'il s'est humilié, il faut qu'il soit glorifié après sa mort.

Le fils de Dieu, qui n'a prononcé que des oracles, a dit « que celui qui s'humilie sera » exalté: » *Qui se humiliat, exaltabitur* (LUC., XIV. 11.). NICOLAS CORNET, ayant été humble toute sa vie, est et sera bientôt en possession de la gloire. Comme il a eu l'humilité, il a eu toutes es autres vertus dont elle est le fondement. Il a été sage dès son enfance : la pudeur est née avec lui; il a voué sa virginité à Dieu dès ses plus tendres années; il a suivi le conseil de saint Paul, qui ordonne à tous les chrétiens « de se consacrer » à Dieu comme des hosties saintes et vivantes : » *Obsecro vos, per viscera misericordiæ, ut exhibeatis vos hostiam sanctam, viventem*, etc. (*Rom.* XII. 1.) Il fit un sacrifice de son corps et de son âme à Dieu; il consacra son entendement à la foi, sa mémoire au souvenir éternel de Dieu, sa volonté à l'amour, son corps au jeûne et à la piété. Il fut simple dans ses discours, inviolable dans sa parole, incorruptible dans sa foi, fidèle aux exercices de l'oraison, et surtout attaché aux affaires de notre salut.

Ah! sainte Vierge, je vous en prends à témoin; vous savez combien de nuits il a été prosterné aux pieds de vos autels; combien il a imploré votre assistance pour le soulagement des pauvres peuples, et pour la consolation des affligés.

Ce grand homme, cette âme forte et solide, qui savoit que Jésus-Christ nous a recommandé d'être des lumières (MATTH., V. 14.); c'est-à-dire, de donner de bons exemples; et d'ailleurs que notre vie doit être cachée, c'est-à-dire, doit être humble, a pratiqué parfaitement ces deux préceptes. Il fut humble et exemplaire; il faisoit quelques petites aumônes en public, pour édifier le prochain; mais en particulier il en faisoit de grandes; il étoit le protecteur des pauvres, et le soulagement des hôpitaux. Voilà les vertus qu'il a cachées.

Je ne parle point du respect envers notre Monarque, de sa soumission à l'Eglise, de son amour immense envers son prochain. Il est certain que la France n'a pas eu d'âme plus française que la sienne, et que l'Etat n'a pas eu d'esprit plus attaché à son prince que le sien. Mais il ne s'est pas contenté de cette fidélité qui a duré toute sa vie; il a, avant que de mourir, inspiré son esprit à cette maison royale.

Je ne finirois jamais, Messieurs, si je voulois faire le dénombrement de toutes ces belles qualités. Finissons, et retenons ce torrent; mais avant que de finir, voyons à quelle fin on m'a obligé de faire cet éloge funèbre. Quel fruit faut-il tirer de ce discours? Ah! Messieurs, je ne suis monté en cette chaire que pour vous proposer ses vertus pour exemple. Heureux seront ceux qui vivront comme il a vécu! heureux seront ceux qui pratiqueront les vertus qu'il a pratiquées! heureux seront ceux qui mépriseront les charges et les titres que le monde recherche! heureux seront ceux qui retranchent les choses superflues! heureux seront ceux qui ne s'enivrent pas de la fumée du siècle! heureux seront ceux qui ne vont pas se plonger dans la boue des plaisirs du monde! C'est ce que ce grand homme a fait, et que vous devez faire. Pourquoi, homme du monde, vous arrêter à un plaisir d'un moment? pourquoi occuper tous vos soins et toutes vos pensées, pour amasser des choses que vous n'emporterez pas? pourquoi assiéger tous les matins la porte des grands? Ne pensez qu'à une seule chose; c'est le Fils de Dieu qui l'a dit : *Porro unum est necessarium* (LUC., X. 42.) : « Il » n'y a qu'une chose nécessaire : » il n'y a qu'une chose importante, qui est notre salut. *In me unicum negotium mihi est*, dit Tertullien (TERTUL., *de Pall. n.* 5.) : « Je n'ai qu'une » affaire, » et cette affaire est bien secrète : elle est dans le fond de mon cœur; c'est une affaire qui se doit passer entre Dieu et moi; et comme elle est de si grande importance, elle doit, toute ma vie, tous les jours, toutes les heures, à tout moment, occuper mes soins et mes pensées.

Voilà, Messieurs, l'affaire à laquelle s'est occupé NICOLAS CORNET. Entrez dans les sentiments de ce grand homme; imitez ses vertus, pratiquez l'humilité comme lui, aimez l'obscurité comme il l'a aimée.

Mais avant que de finir, il faut que je m'adresse à toi, royale maison, et que je te dise deux mots. Célèbre sa mémoire, conserve son souvenir; et, si je puis demander quelque récompense pour ses travaux, imite ses vertus, va croissant de perfection en perfection. Ce grand exemple est digne d'être imité. Mais je me

trompe, tu l'imites et dans sa doctrine et dans ses mœurs ; continue et persévère.

Et vous, grandes mânes, je vous appelle, sortez de ce tombeau ; je crois que vous êtes dans la gloire ; mais si vous n'êtes pas encore dans le sanctuaire, vous y serez bientôt. Nous allons tous offrir à Dieu des sacrifices pour votre repos. Souvenez-vous de cette maison royale, que vous avez si tendrement chérie, et lui procurez les bénédictions du ciel. C'est ce que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pag.

Sermon *pour le cinquième dimanche après la Pentecôte.* — Sur la réconciliation. — Motifs pressants que Jésus-Christ emploie pour nous porter à une affection mutuelle. Le sacrifice d'oraison, incapable de plaire à Dieu, s'il n'est offert par la charité fraternelle. Obligation de prier avec tous nos frères et pour tous nos frères; pourquoi ne pouvons-nous nous en acquitter si nous les haïssons. Combien aveugles et injustes les aversions que nous concevons contre eux. Condition que Dieu nous impose pour obtenir le pardon de nos fautes. 1

Sermon *pour le neuvième dimanche après la Pentecôte.* — Doctrine extravagante des marcionites sur la divinité. — Combien la tendre compassion du Sauveur pour les hommes a été vive et efficace pendant les jours de sa vie mortelle, et est encore agissante dans la félicité de la gloire. Confiance qu'elle doit nous inspirer; comment nous devons l'imiter. Deux manières dont il peut régner sur les hommes: l'une pleine de douceur, l'autre toute de rigueur. Exemple qu'il nous en donne dans sa conduite sur le peuple juif. Leçon que nous devons tirer de la terrible vengeance qu'il exerce sur cette nation infidèle. 7

Abrégé *d'un Sermon pour le vingt-unième dimanche après la Pentecôte.* 19

Ier. Sermon *pour la fête de l'Exaltation de la sainte Croix.* Sur la Vertu de la croix de Jésus-Christ. — Combien grande l'entreprise de rendre la croix vénérable. Puissance absolue et miséricorde infinie, deux choses dans lesquelles consiste la gloire de Dieu; comment éclatent-elles mieux dans la croix du Sauveur. Changements admirables qu'elle a produits dans le monde; raisons que nous avons de mettre en elle toute notre gloire. Sentiments et actions qui prouvent que la croix est pour nous un sujet de scandale. 20

II.e Sermon *pour l'Exaltation de la sainte Croix,* prêché aux nouveaux catholiques. — Sur les Souffrances. La miséricorde et la justice conciliées en la personne de Jésus-Christ, fondement de son exaltation à la croix. Deux manières différentes dont nous pouvons participer à la croix. Le trouble qu'on nous apporte dans les choses que nous aimons, cause générale de toutes nos peines. Trois différentes façons dont notre âme peut y être troublée. Trois sources de grâce que nous trouvons dans ces trois sources d'afflictions. La croix, un instrument de vengeance à l'égard des impénitents. Terrible état d'une âme qui souffre sans se convertir. Eloge de la foi des nouveaux catholiques; motifs pressants pour les fidèles de les soulager dans leurs besoins. 29

Précis d'un Sermon sur le même sujet. — Tous les mystères et tous les attraits de la grâce renfermés dans la croix. 36

Exhortation faite aux nouvelles catholiques, pour exciter la charité des fidèles en leur faveur. — Pauvreté et abondance, deux genres d'épreuve. Patience et charité, deux voies uniques pour arriver au royaume céleste. Qu'est-ce que la foi; miracles et martyres, deux moyens par lesquels elle a été établie et soutenue. Combien l'hommage que nous devons à la vérité, exige que nous soyons résolus à souffrir pour elle; grande utilité que nous retirons de ces souffrances. Quelle est l'épreuve des riches; que doivent-ils faire pour y être fidèles. Obligation qu'ils ont d'imiter, à l'égard des pauvres, la libéralité du Sauveur envers nous. 37

Fragment d'un discours sur la vie chrétienne. — Dieu, la vie de nos âmes par l'union qu'il a avec elles. Obligation du chrétien de mourir au péché, pour recevoir et conserver cette vie divine. D'où vient Dieu laisse-t-il ici-bas dans les saints l'attrait au mal. Comment détruit-il en eux le péché, même dès cette vie. 43

Sermon *sur les Obligations de l'état religieux,* prêché devant les religieuses de Saint-Cyr. — Fragilité et grande misère du monde; puissance et funestes effets de sa séduction. Motifs pressants pour porter les chrétiens à s'en séparer entièrement. Origine des communautés religieuses. En quoi consiste la pauvreté dont on y fait profession. Infidélités sans nombre, qu'on commet journellement dans les monastères contre cette vertu. Avantages de la virginité; jusqu'où elle doit s'étendre. A qui se rapporte l'obéissance que l'on rend aux supérieurs. Dans quel esprit il faut se soumettre à ceux qui abusent de leur autorité. Avec quel soin les religieuses doivent

éviter le commerce du monde, les sentiments de la vanité et les amusements de l'esprit. . 47
I.re Exhortation *à l'ouverture d'une visite*, faite en la communauté de Sainte-Ursule de Meaux, le 9 avril 1685. — Quelle est la fin et quels doivent être les fruits de la visite du prélat. Dispositions nécessaires aux religieuses pour en profiter. Effets admirables que produit la grâce dans une âme qui en est remplie. Crucifiement qui constitue toute la perfection religieuse. Les restes de l'amour du monde, combien pernicieux. Obligation imposée aux personnes religieuses de prier pour les besoins de l'Eglise, et de gémir sur le triste état des pécheurs. Tendres invitations du prélat, pour porter toutes les Sœurs à lui ouvrir leur cœur sans déguisement. 59
II.e Exhortation, faite dans le chœur, à la conclusion de la visite, le 27 avril 1685.—Silence et recueillement nécessaires pour écouter l'Esprit de Jésus-Christ au dedans de soi-même. Funestes suites de la dissipation et de l'attache aux choses sensibles. Obligation d'écouter Dieu dans ses supérieurs. Soumission et respect qui leur sont dus, ainsi qu'aux confesseurs et directeurs. Maux que cause dans les communautés le peu de respect pour le silence. De quelle manière on doit y parler de ses mécontentements. Partialités qu'il faut en bannir. 63
Ordonnances notifiées à nos chères filles les religieuses de Sainte-Ursule de Meaux, au chapitre tenu dans leur chœur, le 4 avril 1685. 67
III.e Exhortation sur la retraite faite chez les religieuses Ursulines de Meaux, à toutes les professes du noviciat, le mercredi saint, le 18 avril 1685.—Avantages de la retraite. Maux que cause la dissipation. Comment les religieuses doivent l'éviter, et travailler à se séparer des créatures, pour se recueillir en Dieu. 70
IV.e Exhortation faite aux religieuses Ursulines de Meaux, le 4 mai 1685. — Avec quelle vigilance, quelle religion il faut qu'elles travaillent à l'éducation des enfants qui leur sont confiés. Soin qu'elles doivent avoir de se renouveler dans l'esprit de leur profession. Combien il est nécessaire qu'elles soient en garde contre l'ennemi de leur salut. Obligations renfermées dans le vœu de pauvreté. Importance et utilité de l'obéissance. Devoirs des religieuses de tendre sans cesse à la perfection. Charité, zèle et tendresse du prélat pour elles. 73
Conférence faite devant les religieuses Ursulines de Meaux. — Terrible compte qu'elles auront à rendre des grâces qu'elles ont reçues. Perfection qu'exigent d'elles les vœux qu'elles ont faits dans leur profession. Tendresse et sollicitude pastorale du prélat pour ses filles. Motifs qui l'obligent d'exiger d'elles une obéissance entière. Etroite union qu'il désire voir régner entre elles. 78
Instruction faite aux religieuses Ursulines de Meaux sur le Silence. —Trois sortes de silence. Avec quelle exactitude Jésus-Christ les a gardés. Motifs qui ont porté les instituteurs d'ordre à le prescrire dans leurs règles. En quoi consiste le silence de prudence, et comment il faut le pratiquer à l'exemple de Jésus-Christ. Qualités que doit avoir le silence de patience dans les souffrances et les contradictions; combien il est salutaire, et contribue à la perfection des âmes. 82
Paroles saintes *de mon illustre pasteur, monseigneur Jacques-Benigne Bossuet*, évêque de Meaux, la veille et le jour de ma profession. 89
Précis d'un discours fait aux religieuses de la visitation de Meaux, dans une visite. 91
Discours *sur l'union de Jésus-Christ avec son épouse*. — Comment Jésus-Christ est-il l'époux des âmes dans l'oraison.. . . . . *ibid*
I.er Sermon *pour la fête de la Conception de la sainte Vierge*, prêché la veille de cette fête.— Priviléges de Marie, ses prérogatives; l'amour éternel de son Fils pour elle, sa victoire sur le péché en la personne de sa Mère. Question de l'immaculée Conception, non décidée. Extrémité de la foiblesse de l'homme; son impuissance sans la grâce de Jésus-Christ, seul vrai médecin. 97
II.e Sermon *pour la fête de la Conception de la sainte Vierge*. — Marie prévenue, séparée par amour, par grâce et miséricorde. Ce qui la distingue du reste des hommes; son alliance particulière avec Jésus-Christ; droits qu'elle lui donne sur ses bienfaits. Excès de l'amour qui nous a prévenus et qui nous prévient sans cesse; comment nous devons y répondre. 104
III.e Sermon *pour la fête de la Conception de la sainte Vierge*, prêché à la Cour. — Fondements de la dévotion à la Vierge; sa coopération à la sanctification des âmes. Règles qui doivent diriger l'exercice de cette dévotion. Dieu, principe et fin du culte que nous rendons à la sainte Vierge et aux saints; les imiter pour leur plaire et se les rendre propices. Fausses dévotions qui déshonorent le christianisme; illusion de la plupart des chrétiens. 113
I.er Sermon *pour le jour de la Nativité de la sainte Vierge*. Sur les grandeurs de Marie.— Marie, un Jésus-Christ commencé, par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies. Raisons qui doivent nous convaincre que Jésus-Christ a fait Marie innocente dès le premier jour de sa vie; qu'est-ce qui la distingue de Jésus. L'union très étroite de Marie avec Jésus, principe des grâces dont elle est remplie. Cette union commencée en elle par l'esprit et dans le cœur. La charité de Marie, un instrument général des opéra-

tions de la grâce. Avec quelle efficace elle parle pour nous au cœur de Jésus. Charité dont nous devons être animés, pour réclamer son intercession. 123

II.e Sermon *pour la fête de la Nativité de la sainte Vierge.*—En quoi consiste la grandeur de Marie; combien Jésus a le cœur pénétré d'amour pour elle. L'alliance de ce divin Fils avec Marie, commencée dès la naissance de cette Vierge mère. De quelle manière nous pouvons participer à la dignité de Mère de Dieu. En Marie une double fécondité. Tous les fidèles donnés à Marie pour enfants; extrême affection qu'elle leur porte; quels sont ses véritables enfants. Dans quelles dispositions il faut implorer son secours. 132

III.e Sermon *pour la fête de la Nativité de la sainte Vierge.* — Marie, combien heureuse d'être mère de son Sauveur. Amour dont elle a été transportée pour lui. A quel degré de gloire elle doit être élevée dans le ciel. Quels étoient les sentiments d'affection de Jésus pour elle. Liaison étroite qu'elle a avec nous par sa qualité de mère des fidèles. Erreurs de la plupart de ceux qui se croient ses dévots. Qui sont ceux qu'elle admet au nombre de ses enfants. 138

Précis d'un Sermon pour le même jour. — Avantages qui discernent la naissance de Marie; biens qu'elle nous apporte. 145

Précis d'un Sermon pour le jour de la Présentation de la sainte Vierge. 149

I.er Sermon *pour la fête de l'Annonciation.* — Grandeur du mystère de l'Incarnation. Ordre merveilleux qui y est gardé. Méthode dont Dieu se sert pour guérir notre orgueil. Sentiments dans lesquels nous devons entrer à la vue des abaissements du Verbe incarné. Combien son appauvrissement est étonnant; de quelle manière il relève la bassesse de notre nature . . . . . *Ibid.*

II.e Sermon *pour la fête de l'Annonciation,* prêché à la Cour. — Combien il est digne d'un Dieu de se faire aimer de sa créature, de n'exiger d'elle que l'amour et de le prévenir. Effets sensibles de son amour pour elle, dans les abaissements de son incarnation; son dessein de conquérir les cœurs. Modèle qu'il nous fournit de l'amour que nous devons avoir pour Dieu. Quel besoin l'homme avoit d'un médiateur, pour rendre à son Dieu un culte digne de sa majesté. Toutes les qualités nécessaires à ce médiateur rassemblées en Jésus-Christ. Pressant motif de nous unir à lui pour aimer en lui, par lui et comme lui. 157

III.e Sermon *pour la fête de l'Annonciation.* — Combien admirables et extraordinaires les abaissements du Dieu-Homme. Pourquoi les moyens les plus efficaces que Dieu a d'établir sa gloire, se trouvent nécessairement joints avec la bassesse. Amour que Dieu a pour l'humilité; quelle part elle a dans le mystère de notre réparation. Antiquité de la promesse de notre salut. Rapports admirables de Marie avec Eve. 163

IV.e Sermon *pour la fête de l'Annonciation.*—La promesse de notre salut presque aussi ancienne que la sentence de notre mort. La réparation du genre humain figurée même dans les auteurs de sa ruine. Miséricordieuse émulation du Rédempteur de notre nature. De quelle manière Dieu fait servir à notre salut ce que le démon avoit employé à notre ruine. Rapports admirables entre Eve et Marie; par quelle fécondité celle-ci est rendue mère de tous les fidèles. 169

Autre Exorde pour le même jour. 173

I.er Sermon *pour la fête de la Visitation de la sainte Vierge.* — Pourquoi Jésus tient-il sa vertu cachée dans ce mystère. La sainte société que le Fils de Dieu contracte avec nous, un des plus grands mystères du christianisme. Trois mouvements qu'il imprime dans le cœur de ceux qu'il visite. L'abaissement d'une âme qui se juge indigne des faveurs de son Dieu, représenté dans Elisabeth; le transport de celle qui le cherche, figuré en saint Jean; et la paix de celle qui le possède, marquée dans les dispositions de Marie. 174

Troisième point du même Sermon, prêché devant la Reine d'Angleterre. — Caractères d'une véritable paix; quel en est le principe. Manière bien différente, dont les enfants du monde et les enfants de Dieu la considèrent. Discours à la Reine d'Angleterre. 183

II.e Sermon *pour la fête de la Visitation de la sainte Vierge,* prêché devant une congrégation de prêtres. — Union de l'Evangile avec la loi. La Synagogue figurée dans Elisabeth, et l'Eglise en Marie. Caractère de l'une et de l'autre. Esprit de ferveur, dont les prêtres doivent être animés; pureté qui leur est nécessaire. Sainteté inviolable des mystères qu'ils traitent. Condescendance qu'ils doivent avoir pour les foibles. Quel est le vrai sacrifice de la nouvelle loi. 187

Discours aux Religieuses de Sainte-Marie, le jour de la fête de la Visitation de la sainte Vierge. 192

I.er Sermon *pour le jour de la Purification de la sainte Vierge,* prêché devant le Roi. — Esprit de sacrifice et d'immolation avec lequel Jésus-Christ s'offre à son Père; obligation de nous immoler avec lui; trois genres de sacrifices que nous imposent son exemple et celui des personnes qui concourent au mystère de ce jour. 196

II.e Sermon *pour le jour de la Purification de la sainte Vierge,* prêché à la Cour. — Nécessité des lois; soumission qui leur est due. Dépen-

dance dans laquelle nous devons vivre à l'égard de Dieu et des ordres de sa Providence. 203
Autre Conclusion du même Sermon. 212
III.e Sermon *pour le jour de la Purification de la sainte Vierge.* — Explication des trois cérémonies de la Purification. Modestie incomparable de Marie. Sentiments de Jésus dans son oblation. Dispositions pour une sainte communion, ses fruits et ses effets désirables. 213
I.er Sermon *pour la fête de l'Assomption de la sainte Vierge.* — Les vertus de Marie, le plus bel ornement de son triomphe. L'amour divin, principe de sa mort. Nature et transport de son amour; de quelle sorte cet amour lui a donné le coup de la mort. Désirs que nous devons avoir de nous réunir à Jésus-Christ. Merveilles que la sainte virginité opère en Marie; effets de cette vertu dans les vierges chrétiennes. Comment l'humilité chrétienne semble-t-elle avoir dépouillé Marie de tous ses avantages, et les lui rend-elle tous éminemment. Prière à Marie, pour nous obtenir cette vertu essentielle. 219
II.e Sermon *pour la fête de l'Assomption de la sainte Vierge*, prêché devant la Reine.— Effets de l'amour divin en Marie. Pourquoi l'amour n'est-il dû qu'à Dieu seul. D'où est né l'amour de la sainte Vierge; cet amour capable de lui donner la mort à chaque instant. Quel soutien cherchoit son amour languissant. Marie laissée au monde, pour consoler l'Eglise. Point d'autre cause de la mort de Marie, que son amour. Quel est le principe de son triomphe, et quels en sont les caractères. . 227
Abrégé d'un sermon prêché le même jour. — Avantages que nous retirons de l'exaltation de Marie. Le culte que nous lui rendons, nécessairement rapporté à Dieu. Moyens que nous devons prendre pour nous unir à lui, en honorant Marie. 233
Sermon *pour la fête du Rosaire*, établie en l'honneur de la sainte Vierge. — Marie associée à la double fécondité du Père, pour devenir mère de Jésus-Christ et de tous ses membres. Les pécheurs enfantés par cette mère charitable, au milieu des tourments et des cris; pourquoi. Circonstances remarquables dans lesquelles Jésus-Christ lui communique sa fécondité bienheureuse. Souvenir que nous devons avoir des gémissements de notre mère. Les fidèles consacrés à la pénitence, par la manière dont Jésus et Marie les engendrent. 235
Sermon prêché à l'ouverture de l'Assemblée générale du Clergé de France, *sur l'Unité de l'Eglise*. 243
Sermon prêché aux Carmélites, le 8 septembre 1660, à la Vêture de mademoiselle de Bouillon de Château-Thierry. — Trois vices de notre naissance; leurs funestes effets. Servitude dans laquelle tombent les pécheurs, en contentant leurs passions criminelles. Dans quel péril se jettent ceux qui s'abandonnent sans réserve à toutes les choses qui leur sont permises. Lois et contraintes auxquelles se soumet la vie religieuse, pour réprimer la liberté de pécher; sagesse des précautions qu'elle prend. Combien la chasteté est délicate, et l'humilité timide. Amour que les vierges chrétiennes doivent avoir pour la retraite, le silence et la vie cachée. Mépris qu'elles sont obligées de faire de la gloire. 262
Sermon *pour une Vêture*, prêché aux nouvelles Catholiques. — De quelle manière l'homme peut se revêtir de Jésus-Christ. Combien étonnant l'anéantissement du Verbe; précieux avantages que nous en recueillons. D'où vient les hommes ont-ils tant de peine à modérer leurs désirs. Résistance qu'ils opposent aux leçons que Jésus-Christ leur a données, pour les réformer; son exemple infiniment propre à confondre leur liberté licencieuse. Caractères de la vraie liberté. Comment la voie étroite est-elle une voie large. Utilité des contraintes de la vie religieuse. Epreuve nécessaire, pour ne pas s'y engager témérairement. Vertus dont doit être ornée une véritable religieuse. 270
Sermon *pour la Vêture d'une Postulante bernardine.*— Trois espèces de captivité, qui existent dans le monde, l'une par le péché, la seconde par les passions, la troisième par l'empressement des affaires. Moyens efficaces que la vie religieuse fournit dans sa discipline, ses austérités, son éloignement du monde, pour délivrer les âmes de cette triple servitude. 275
Sermon *prêché à la Vêture d'une Postulante bernardine.* — Comment l'homme, par son péché, est-il devenu l'esclave de toutes les créatures. Trois lois qui captivent dans le monde ses amateurs. Avec quelle justice l'homme est abandonné à l'illusion des biens apparents. Combien fausse et chimérique la liberté dont se vantent les pécheurs. En quoi consiste la liberté véritable. Toute la conduite et tous les exercices de la vie religieuse, destinés à la procurer ou à la maintenir. . . . 285
Sermon *pour une Vêture*, prêché le jour de la Nativité de la sainte Vierge. — Combien les inclinations des hommes sont diverses, et les mœurs dissemblables. Superfluité de tant de soins, et vanité de la multitude de nos desseins. L'empressement et le trouble, principes de nos maladies. D'où vient en nous l'amour de la dissipation. Pourquoi ne pouvons-nous trouver la santé de nos âmes et le repos, en nous répandant dans la multitude des objets sensibles : l'un et l'autre attachés à la vie intérieure et recueillie, et à la recherche de l'unique nécessaire. 289

Sermon *prêché à la Vêture d'une nouvelle Catholique*, le jour de la Purification. — Grandeur de la miséricorde que Dieu avoit fait éclater sur elle. La multitude des Eglises, cette Eglise unique et première que les apôtres avoient fondée. Combien il est nécessaire de demeurer dans son unité; son éternelle durée, justifiée contre les sentiments des protestants. Erreurs monstrueuses, et absurdités qui résultent du système de cette Eglise cachée qu'ils ont voulu supposer. La perfection de l'Eglise dans l'unité. 295
Sermon *pour la Profession d'un Demoiselle* que la Reine Mère avoit tendrement aimée. — Opposition de la gloire du monde à Jésus-Christ et à son Evangile; pourquoi ne peut-il être goûté des superbes. Toutes les vertus corrompues par la gloire. Comment les vertus du monde ne sont-elles que des vices colorés. Dispositions dans lesquelles doit être un chrétien à l'égard de la gloire. Grand sujet de craindre de se plaire en soi-même, après s'être élevé au-dessus de l'estime des hommes; d'où vient cette gloire cachée et intérieure est-elle la plus dangereuse. Quelle est la science la plus nécessaire à la vie humaine. Discours à la Reine d'Angleterre, et sur la Reine Mère défunte.. 302
Sermon *pour une Profession*, prêché le jour de l'Epiphanie. — Noces spirituelles qu'une religieuse célèbre avec Jésus-Christ, au jour de sa profession. Qualités de ce divin Epoux. D'où vient est-il obligé de se faire pauvre, pour acquérir le titre de Roi. La pauvreté l'unique dot qu'il exige de son Epouse; pourquoi. Combien grand l'amour qu'il a eu pour elle. Moyens qu'elle doit prendre pour conserver une affection si inconcevable. Précieux effets de la virginité; transports que le Sauveur a toujours pour elle. Jalousie miséricordieuse qu'il a témoignée à son épouse; avec quelle vigilance il observe toutes ses démarches. Soin qu'elle doit avoir de se garantir des effets d'une jalousie si délicate. 309
Exorde pour le même Discours. 319
Sermon *pour une Profession*, prêché le jour de l'Exaltation de la sainte Croix. — Combien il en a coûté à Jésus-Christ pour le contrat de son mariage avec l'Eglise. Trois qualités de cet Epoux des vierges chrétiennes. Dans quel dessein a-t-il acquis les hommes. Pourquoi ne devons-nous rechercher dans ce nouveau Roi aucune marque extérieure de grandeur royale. Conditions qu'il exige de celles qu'il prend pour ses épouses. Prérogative des vierges chrétiennes; pureté qui leur est nécessaire. Extrême jalousie de leur Epoux; comment elles doivent se conduire pour ne pas offenser ses regards. . . . . *Ibid.*
Sermon *pour une Profession*. Sur la Virginité.— Sainte séparation et chaste union, deux choses dans lesquelles consiste la sainte virginité; combien elle est mâle et généreuse. De quelle manière, en établissant son siége dans l'âme, rejaillit-elle sur le corps. Avec quel soin les vierges doivent garder tous leurs sens. D'où vient la sainte virginité a-t-elle tant d'attraits pour le Sauveur. Saint ravissement des vierges, et leurs priviléges. Précautions qui leur sont nécessaires pour être saintement unies à leur Epoux. Son amour et sa jalousie; ses deux regards sur elles. Qu'est-ce qui cause sa retraite. Funestes effets de l'orgueil; avantages de l'humilité. . 326
Sermon *pour une Profession*. — Quel est le monde auquel il nous faut renoncer. Combien ce renoncement doit être étendu dans une religieuse. Avec quel soin elle doit persévérer dans la guerre qu'elle déclare au monde, et éviter les moindres relâchements. Obligation que sa vocation lui impose d'avancer toujours, et de tendre sans cesse à la perfection. 333
Notice sur la Duchesse de La Vallière. 340
Sermon *pour la Profession de madame de La Vallière*, duchesse de Vaujour, prêché devant la Reine, le 4 juin 1675. — Spectacle admirable que Dieu nous présente dans le renouvellement des cœurs. Deux amours opposés, qui font tout dans les hommes. Attentat et chute funeste de l'âme qui a voulu, comme Dieu, être à elle-même sa félicité. De quelle manière, touchée de Dieu, elle commence à revenir sur ses pas, et abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimoit, pour ne se réserver plus que Dieu seul. Cette vie pénitente et détachée, montrée très possible par l'exemple de madame de La Vallière. Réponse que Dieu fait aux raisons que les mondains allèguent pour se dispenser de l'embrasser.. 341
Sermon *pour la fête des saints Anges gardiens*.— Bienheureuse société que nous avons avec les saints anges. Caractère particulier de leur charité envers les hommes, dans le commerce qu'ils ont avec eux. Miséricordieuse condescendance que cette charité leur inspire. Quelle marque de reconnoissance nous leur devons. Témoignage qu'ils rendront contre nous au dernier jour, et vengeance qu'ils exerceront sur nous, si nous n'avons pas profité de leurs bons offices 350

PENSÉES CHRÉTIENNES ET MORALES
SUR DIFFÉRENTS SUJETS.

I. De Dieu et du culte qui lui est dû. 358
II. De Jésus-Christ et de ses mystères. 359
III. Aveuglement des impies. 360
IV. De la Vérité. . . . . *Ibid.*
V. De l'Eglise. . . . . *Ibid.*
VI. Du Carême; comment on doit le sanctifier. 361

VII. De la Pénitence. 363
VIII. De la Conversion. 364
IX. Punition et peine du péché. 367
X. Bonté et justice de Dieu. 368
XI. Combien Dieu aime à pardonner. 369
XII. De la Charité fraternelle. . . . . *Ibid.*
XIII. Du Pardon des ennemis. 371
XIV. Des Jugements humains. . . . . *Ibid.*
XV. De la Médisance. 372
XVI. De la Vertu. . . . . *Ibid.*
XVII. De la vraie Dévotion. 373
XVIII. Opposition de la nature et de la grâce. *Ibid.*
XIX. Des biens et des maux de la vie. . . . . *Ibid.*
XX. De l'Aumône. . . . . *Ibid.*
XXI. De la Cupidité. 374
XXII. De l'Orgueil. . . . . *Ibid.*
XXIII. De l'Ambition. 375
XXIV. De l'Intérêt. . . . . *Ibid.*
XXV De la Préoccupation. . . . . *Ibid.*
XXVI. De l'Amitié. 376
XXVII. De la Justice. . . . . *Ibid.*
XXVIII. Des Rois, et des Grands. . . . . *Ibid.*
XXIX. Des Gens de bien. 377
XXX. Du Monde. 378
XXXI. Du Temps. . . . . *Ibid.*
XXXII. Il faut régler sa vie. . . . . *Ibid.*
XXXIII. De l'Homme. . . . . *Ibid.*
XXXIV. De la Société. 379
XXXV. Des Arts. 380
XXXVI. De la Guerre. . . . . *Ibid.*
XXXVII. Du Corps. . . . . *Ibid.*
XXXVIII. De la Mort. 381
XXXIX. Funestes effets des plaisirs. . . . . *Ibid.*
XL. Des Passions. . . . . *Ibid.*
XLI. Comment on s'engage dans les emplois. *Ibid.*
XLII. Les parents ne doivent pas s'opposer à la vocation de leurs enfants. Vertus de sainte Fare. *Ibid.*
XLIII. Vertus de sainte Gorgonie. 382
XLIV. Honneur dû aux Saints. . . . . *Ibid.*
XLV. Des Prédicateurs. . . . . *Ibid.*
Pensées détachées. . . . . *Ibid.*
Panégyrique de saint Sulpice, prêché devant la Reine Mère.— Trois grâces dans l'Eglise, pour surmonter le monde et ses vanités; ces trois grâces réunies en saint Sulpice. Innocence de sa vie à la Cour; ses vertus dans l'épiscopat; sa retraite avant sa mort, pour régler ses comptes avec la justice divine. Excellentes leçons qu'il fournit, dans ces différents états, aux ecclésiastiques et à tous les chrétiens. . . . . , ... 384
Panégyrique de saint François de Sales.—La science de saint François de Sales, lumineuse, mais beaucoup plus ardente. Avec quel fruit il a travaillé à l'édification de l'Eglise. Son éloignement pour tous les objets de l'ambition; bel exemple de sa modération. Douceur extrême qu'il témoignoit aux âmes qu'il conduisoit. Cette douceur absolument nécessaire aux directeurs; trois vertus principales qu'elle produit. Combien le saint prélat les possédoit éminemment. 392
Panégyrique de saint Pierre Nolasque. — Avec quel zèle saint Pierre Nolasque, pour imiter et honorer la charité du divin Sauveur, a consacré au soulagement et à la délivrance de ses frères captifs, ses soins, sa personne et ses disciples. 399
Panégyrique de saint Joseph, prêché devant la Reine Mère, en 1660, dans l'église des RR. PP. Feuillants. — Trois dépôts confiés à saint Joseph par la Providence divine: la virginité de Marie, la personne de Jésus-Christ, le secret du Père éternel dans l'incarnation de son Fils. Pureté angélique, fidélité persévérante de ses soins, amour de la vie cachée, trois vertus en saint Joseph qui répondent aux trois dépôts qui lui sont commis, et qui les lui font garder inviolablement. 408
II.e *Panégyrique de saint Joseph*, prêché devant la Reine. — La simplicité, le détachement, l'amour de la vie cachée, trois vertus qui forment le caractère de l'homme de bien, et qui rendent saint Joseph digne de louange. . 419
Panégyrique de saint Benoît. — Trois états et comme trois lieux où nous avons coutume de nous arrêter dans le voyage de cette vie, et qui nous empêchent d'arriver à notre patrie. Saint Benoît attentif, dès sa jeunesse, à écouter la voix qui lui crioit de sortir des sens. Sa vie admirable dans le désert. Que devons-nous faire à son imitation, lorsque le plaisir des sens commence à se réveiller en nous. Fin et avantages de la loi de l'obéissance prescrite par saint Benoît: de quelle manière ce saint l'a pratiquée. Obligation du chrétien de toujours avancer. Attention qu'a eue saint Benoît de tenir sans cesse ses disciples en haleine. Motifs qui doivent porter, même les plus parfaits, à opérer leur salut avec crainte et tremblement. 427
Panégyrique de saint François de Paule, prêché à Paris, chez les RR. PP. Minimes de la Place Royale, en 1658. — Séparation du monde, union intime avec Jésus-Christ, droit particulier sur les biens de Dieu: trois avantages qu'a donnés à François de Paule l'intégrité baptismale. 434
II.e *Panégyrique de saint François de Paule*, prêché à Metz. — Combien la pénitence est nécessaire à tous les chrétiens, quelle en doit être l'étendue. Avec quel courage saint François l'a pratiquée. Sa conduite admirable à la Cour de Louis XI. Comment l'amour divin étoit-il le principe de la joie qu'il ressentoit parmi ses grandes austérités. Efficace de cet amour dans nos cœurs. Exhortation à la pénitence, pour honorer dignement les saints. 443
Panégyrique de l'apôtre saint Pierre. — Divers

états de son amour pour Jésus-Christ. Quelle a été la cause de sa chute, et par quels degrés son amour est parvenu au comble de la perfection. 455
Panégyrique de l'apôtre saint Paul. — Comment le grand Apôtre dans ses prédications, dans ses combats, dans le gouvernement ecclésiastique est-il toujours foible, et triomphe-t-il de tous les obstacles par ses foiblesses mêmes. 458
Précis d'un Panégyrique du même Apôtre.—Son amour pour la vérité, pour les souffrances et pour l'Eglise. 468
Panégyrique de saint Victor, prononcé à Paris, dans l'abbaye de ce nom, en 1657. — Mépris des idoles, conversion de ses propres gardes, effusion de son sang : trois manières dont saint Victor fait triompher Jésus-Christ. Comment nous devons l'imiter. 469
Précis d'un Panégyrique pour la fête de saint Jacques. — Désir ambitieux des deux frères. Nature de leur erreur ; comment Jésus-Christ la corrige, et leur accorde l'effet de leur demande. Avec quelle fidélité nous devons boire son calice. 479
Panégyrique de saint Bernard, prêché à Metz. — La vie chrétienne et la vie apostolique de saint Bernard, fondées l'une et l'autre sur la vie de Jésus-Christ crucifié. 480
Panégyrique de saint Gorgon, prêché à Metz. — Générosité du saint martyr dans l'échange qu'il fait des grandeurs humaines dont il pouvoit jouir, pour le mépris et les humiliations attachés au nom chrétien. Son courage invincible au milieu des plus cruels supplices. Sentiments dont il étoit animé. Comment nous devons imiter sa foi. 492
Précis d'un autre Panégyrique du même saint. — L'heure du sacrifice, le temps le plus propre pour célébrer les louanges d'un martyr. Avec quelle constance saint Gorgon a surmonté les caresses et les menaces du monde. Vains efforts du tyran contre lui ; grands biens qu'il lui a procurés. 499
Panégyrique de saint François d'Assise.—Folie sublime et céleste de saint François, qui lui fait établir ses richesses dans la pauvreté, ses délices dans les souffrances, et sa gloire dans la bassesse. 503
Autre Exorde sur le même sujet. 514
Panégyrique de sainte Thérèse, prêché devant la Reine Mère, en 1658.— Trois actions de la charité, l'espérance, les désirs ardents, les souffrances, par lesquelles sainte Thérèse, enflammée de l'amour de son Dieu, s'efforce de s'unir à lui en rompant tous ses liens. . . 515
Panégyrique de sainte Catherine.—Abus que les hommes font de la science. La bonne vie, l'édification des âmes, le triomphe de la vérité, fin à laquelle doit être rapportée toute science du christianisme. 525
Panégyrique de saint André, apôtre, prêché aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques. — Conduite étonnante de Jésus-Christ dans la formation de son Eglise ; combien inconcevable et divine l'entreprise des apôtres. Triste état de la religion parmi nous, misérables dispositions des chrétiens de nos temps. . . 535
Panégyrique de saint Jean, apôtre.—Tendresse particulière de Jésus pour saint Jean. Trois présents inestimables qu'il lui fait, dans les trois états divers par lesquels ce divin Sauveur a passé pendant les jours de sa mortalité. Comment le disciple bien-aimé répond à l'amour de son divin maître pour lui. 543
Panégyrique de saint Thomas de Cantorbéry, prononcé dans l'église de saint Thomas du Louvre, en 1668. — Motifs de la résistance de saint Thomas à l'égard de son prince. Sa conduite toujours sage, toujours respectueuse au milieu des violentes persécutions qu'il a à souffrir. Succès de ses combats pour la discipline. Admirable changement que produit sa mort dans ses ennemis ; zèle qu'elle inspire à ses frères. Usage que les ecclésiastiques doivent faire de leurs priviléges, de leurs biens et de leur autorité, pour ne pas exposer l'Eglise aux blasphèmes des libertins. 551
Notice sur Henriette-Marie de France. . . pag. 559
ORAISON FUNÈBRE DE HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, Reine de la Grande-Bretagne. . . . 560
Notice sur Henriette-Anne d'Angleterre. 572
ORAISON FUNÈBRE DE HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, Duchesse d'Orléans. 573
Notice sur Marie-Thérèse d'Autriche. 584
ORAISON FUNÈBRE DE MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE, Reine de France et de Navarre. . . . 585
Notice sur Anne de Gonzague. 598
ORAISON FUNÈBRE D'ANNE DE GONZAGUE DE CLÈVES, Princesse Palatine. 599
Notice sur Michel Le Tellier. 612
ORAISON FUNÈBRE DE MICHEL LE TELLIER, Chancelier de France. 613
Notice sur Louis de Bourbon. 627
ORAISON FUNÈBRE DE LOUIS DE BOURBON, Prince de Condé. 629
Notice sur le R. Père Bourgoing. 642
ORAISON FUNÈBRE DU R. PÈRE FRANÇOIS BOURGOING, Supérieur général de la Congrégation de l'Oratoire. . . . . *Ibid.*
ORAISON FUNÈBRE DE MADAME YOLANDE DE MONTERBY, Abbesse des Religieuses bernardines de ***. 650
ORAISON FUNÈBRE DE MESSIRE HENRI DE GORNAY. 653
Notice sur Nicolas Cornet. 655
ORAISON FUNÈBRE DE MESSIRE NICOLAS CORNET, Grand-Maître du Collége de Navarre. 656

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.